

The Library
of the
University of North Carolina



Endowed by The Dialectic
and
Philanthropic Societies

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA



ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

BUILDING USE ONLY

CT143
.M5
t.35, c.2

Library Union
North Carolina

~~This book must not be
taken from the Library
building.~~

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

XXXV.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

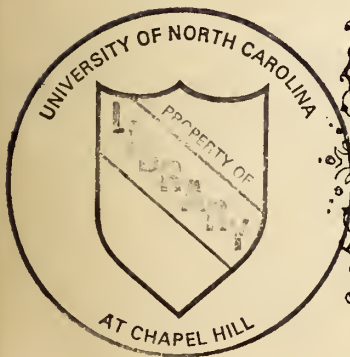
REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité.
(VOLTAIRE.)

TOME TRENTE-CINQUIÈME.



PARIS,

CHEZ MADAME C. DESPLACES,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 38,

ET

LEIPZIG

LIBRAIRIE DE F. A. BROCKHAUS.

Library, Univ. of
North Carolina

Digitized by the Internet Archive
in 2014

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

R

RAABE (JOSEPH), peintre et architecte allemand, né en 1780 à Deutsch-Wartenberg, en Silésie, mort à Breslau le 10 janvier 1849. Homme d'une grande capacité, Raabe commença par étudier les sciences militaires dans l'école du génie à Berlin. Il arriva bientôt au grade de lieutenant dans l'état-major général prussien. En même temps, il s'occupa de peinture à l'huile et en miniature, et fit quelques voyages en France et en Italie. Après avoir exposé à Berlin et à Breslau divers tableaux sur lesquels les connaisseurs rendaient un jugement très-favorable, il devint vers 1810 peintre de la cour de Hesse-Darmstadt, et en 1814 professeur de dessin et de peinture à l'académie de Bonn. Dès 1816, il était peintre de la cour de Saxe et membre de l'académie des beaux-arts de Dresde. Ce fut pour elle que Raabe prit en Italie, dans les années 1818 à 1824, une foule de copies des tableaux des grands maîtres, à la gouache et à l'huile. Vers 1840 enfin, il fut rappelé en Silésie et placé à Breslau comme professeur de dessin à l'école des beaux-arts et d'architecture civile. Raabe a été un homme rempli de connaissances variées, et qui apporta en même temps dans l'exercice de l'art un goût très-pur et très-distingué. Parmi ses copies, on remarque la belle toile de *la Madone et l'Enfant Jésus*, par Bagnacavallo, de l'école romaine, copie exécutée en 1824 et si parfaite qu'elle tient parfaitement lieu de l'original et qu'elle passe pour un des grands ornements de la galerie de Dresde. Quant à ses propres compositions, nous relevons surtout une toile de vingt-trois pieds de haut et de douze pieds de large, et représentant *St-Pierre et St-Paul*, de grandeur colossale. Dans les nues plane Jésus-Christ, avec le globe, ayant des anges à ses côtés. Les églises de St-Pierre, de St-Jean de Latran, le Colysée, etc., de Rome servent de repoussoir. Ce magnifique tableau se trouve dans l'église principale de Naumbourg-sur-la-Queiss (Silésie). Une autre toile, qui est placée dans celle du village de Werthau, en Silésie, représente *la Madone avec l'Enfant Jésus dans le trône des nues*, auquel un paysage local sert de repoussoir. La galerie de Dresde renferme enfin de Raabe une certaine série de dessins et de peintures sur

XXXV.

l'Antique histoire de la Germanie et de l'Allemagne au moyen âge. On a en outre de lui beaucoup de paysages, tant d'après nature que de fantaisie.

R—L—N.

RAABE (JOSEPH-LOUIS), mathématicien et astronome allemand, né à Brody en Gallicie le 15 mai 1801, mort le 12 janvier 1859 à Zurich. Après avoir fini ses études à l'université de Vienne, où il s'établit ensuite comme *privat docteur*, il devint en 1833 professeur de mathématiques au gymnase de Zurich. Plus tard il fut nommé professeur à l'université de cette ville, ainsi qu'à l'école polytechnique dès 1854. Raabe a été un des meilleurs mathématiciens de la génération contemporaine : il a simplifié les opérations du calcul intégral et différentiel, et résolu quelques problèmes en astronomie. Voici le titre de ses ouvrages : 1° *Calcul différentiel et intégral avec les fonctions d'une seule variable*, 3 vol., Zurich, 1839; 2° *Sur les fonctions d'après Jacques Bernouilli*, *ibid.*, 1848, in-4°; 3° *Sur le calcul différentiel linéaire*, *ibid.*, 1856; 4° *Communications mathématiques*, 2 cahiers *ibid.*, 1857-1858, in-8°; 5° *Sur le mouvement progressif des centres de gravité des planètes de notre système solaire*, *ibid.*, 1858. Raabe a ensuite fourni son ample contingent à plusieurs publications périodiques sur les sciences mathématiques. Dans le *Journal de Crelle pour les mathématiques pures et appliquées*, nous remarquons, à partir de 1826, *Théorie générale des épicycles*; — *Polygonométrie sphérique*; — *Sur les directrices des courbes*; — *Sur le mouvement d'arrêt des planètes*. La *Revue des sciences physiques et mathématiques* de Baumgartner et Ettingshausen à Vienne, renferme, à partir de 1829, des articles de Raabe sur *l'intégration des équations différentielles partielles*; sur *la convergence et divergence des séries*, etc. Il a enfin été membre de la société des naturalistes zurichois et collaborateur de ses *Communications* dès 1851, et de sa *Revue trimestrielle* dès 1856. On y trouve des articles, entre autres, *Sur les séries de Stirling* et *Sur l'influence de l'inconnue dans le calcul des parallélogrammes et parallépipèdes des forces*, etc.

R—L—N.

RABAN-MAUR, appelé quelquefois en latin *Herabanus Magnentius*, le plus laborieux et le plus

135955

fécond écrivain de son siècle, naquit vers 776 à Mayence, de parents nobles. Il fut consacré à Dieu dès l'âge de dix ans dans l'abbaye de Fulde, où il fit ses premières études, et il se rendit ensuite à Tours pour s'y perfectionner, sous la direction d'Alcuin (*voy.* ce nom), dans la connaissance des arts libéraux et des saintes lettres. Sa douceur et son application lui méritèrent l'amitié d'Alcuin, qui lui donna le surnom de *Maur*. Après une absence de deux ans, il revint à l'abbaye de Fulde, et fut chargé d'y enseigner la grammaire et la rhétorique. Malgré les soins que réclamaient ses élèves, Raban trouva le loisir de composer quelques ouvrages, qui le firent connaître, et de cultiver l'amitié des savants de France et d'Allemagne. Ordonné prêtre au mois de décembre 814, il fut placé vers le même temps à la tête de l'école que ses talents avaient illustrée. Mais l'abbé Ratgar, interprétant mal la règle de St-Benoît, lui reprocha bientôt de perdre à l'étude un temps qu'il devait consacrer à la prière, le priva de ses livres et dispersa ses élèves. Raban parvint à se soustraire au zèle inconsideré de son abbé, et l'on conjecture que ce fut à cette époque qu'il fit un voyage en Palestine pour visiter les lieux saints. L'empereur ayant exilé Ratgar pour rendre la paix à l'abbaye de Fulde, Raban vint y reprendre ses leçons publiques et ses autres exercices littéraires. Il en fut élu abbé en 822, après la mort de St-Egil, et mit tous ses soins à y faire fleurir la discipline et les lettres. C'est pendant son administration que l'abbaye de Fulde acquit une juste réputation, qui la rendit longtemps comme la pépinière des prélats de l'Allemagne et la plus célèbre école de cette partie de l'Europe. Personne avant lui n'avait encore enseigné la langue grecque en Allemagne. Raban se conduisit avec sagesse dans les démêlés de Louis le Débonnaire avec ses enfants, et il n'épargna ni soins ni démarches pour faire cesser une lutte dont le moindre mal était l'affaiblissement de l'autorité souveraine (*voy.* LOUIS LE DÉBONNAIRE et RABBERT). L'empereur et ses fils lui témoignèrent à l'envi leur reconnaissance par la cession de nouvelles terres, dont il dota plusieurs maisons naissantes, entre autres la célèbre abbaye d'Hirsauge (*voy.* TRITHEIM), dont on le regarde comme le fondateur. Raban se démit de sa charge en 842, pour se retirer dans la solitude du mont St-Pierre, où il se proposait de consacrer le reste de ses jours à la prière et à l'étude; mais il en fut tiré cinq années après pour occuper le siège épiscopal de Mayence. Il déploya beaucoup de zèle dans le gouvernement de son diocèse, tint plusieurs synodes pour remédier aux abus qui s'étaient glissés jusque dans les cloîtres, et fit de sages règlements pour en prévenir le retour. Mais l'histoire lui reproche avec raison son excessive sévérité à l'égard de Gotescale, dont les sentiments ne méritaient point la

qualification odieuse d'hérétique, et qu'après avoir fait condamner, il renvoya devant Hincmar, son juge naturel, en le traitant de vagabond (*voy.* GOTESCALE). Une famine, qui désola son diocèse en 850, fournit à Raban l'occasion d'exercer son immense charité pour les pauvres : il leur fit distribuer la plus grande partie de ses revenus et en nourrit à sa propre table jusqu'à trois cents par jour. Raban présida le concile assemblé à Mayence en 852 par le roi Louis le Germanique, et il assista l'année suivante à celui de Francfort. Ce digne prélat mourut à Winfeld le 4 février 856, et fut inhumé dans l'abbaye de St-Albert, sous une tombe décorée d'une épitaphe qu'il s'était composée et qui contient l'abrégé de sa vie. Le nom de Raban se trouve inscrit dans quelques calendriers; mais l'Eglise ne lui a point décerné de culte public. On a de lui un grand nombre d'opuscules, qui ont été recueillis à Cologne, 1627, 6 tomes en 3 volumes in-folio, et le P. Enhueber, prieur de St-Emeran (à Ratisbone), en préparait en 1783 une édition plus complète, qui n'a pas vu le jour. Celle de Cologne contient quarante-quatre ouvrages, dont vingt-sept paraissaient pour la première fois; elle est précédée de deux *Vies de Raban*, l'une par Rudolfe, son disciple, et l'autre par Tritheim : elles ont été insérées depuis, avec une savante préface de God. Henschen, dans les *Acta sanctorum* (t. 1^{er} de février). Les éditeurs y ont fait entrer plusieurs opuscules qui ne sont pas de Raban; mais ils en ont omis un bien plus grand nombre dont le pieux archevêque de Mayence est évidemment l'auteur. On conserve en manuscrit dans les bibliothèques de Vienne et de Munich un *Glossaire théotisque* de Raban sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont Lambecius promettait la publication. Diecman en a donné la description sous ce titre : *Specimen glossarii manuscripti latino-theotisci quod Rhabano Mauro inscribitur*, Brême, 1721, in-4^e. On en trouve des fragments dans Eckhart (*Francia oriental.*, t. 2, p. 326, 950), Lambec (*Comm.*, liv. 2, p. 416-422, etc.), Denis (*Codices Mss.*, t. 1^{er}), etc. Outre les auteurs cités dans le cours de cet article, on peut consulter, pour de plus grands détails, l'*Histoire littéraire de France* (par dom Rivet), t. 5, p. 151-203; la dissertation de J.-F. Budæus *De vita ac doctrina Rabani*, Iéna, 1724, in-4^e, et les *Annal. liter.*, Helmstadt, 1782, t. 1^{er}, p. 289. W—s.

RABANIS (JEAN-FRANÇOIS), littérateur français, né à Lyon, en 1798; après avoir fait de sérieuses études, il se livra à la carrière de l'enseignement; il professa avec distinction l'histoire au collège de Bordeaux. Lorsque des facultés furent créées dans cette ville en 1840, il fut nommé doyen de la faculté des lettres, et la chaire d'histoire lui fut confiée. Ses leçons attirèrent un public nombreux, circonstance rare en province.

En 1851, Rabanis se rendit à Paris et, en 1852, il devint chef de bureau dans la division de l'administration au ministère de l'instruction publique. Il fit parti du comité historique attaché à ce ministère, et il a inséré divers rapports dans les publications de cette institution. Critique sagace, mais peu jaloux de produire beaucoup, Rabanis n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages et ils n'ont pas une grande étendue, mais ils ont fixé les regards des hommes. Il avait eu le projet d'écrire l'histoire de la ville de Bordeaux, sujet intéressant et neuf encore, car le volume du bénédictin dom Devienne, publié en 1774, est fort incomplet; cette intention n'a pas été exécutée, et il n'a paru de cette histoire qu'un petit nombre de feuilles, l'impression entreprise en 1837 est restée inachevée. C'est à ce travail que se rattachent de judicieuses *Etudes historiques et littéraires sur St-Paulin de Nole*, Bordeaux, 1841, in-8°. La découverte d'un bas-relief amena Rabanis à écrire en 1844 des *Recherches sur les dendrophores*, où il fit preuve d'une érudition archéologique aussi saine que solide. Il déploya également beaucoup de sagacité et d'instruction dans un *Mémoire sur les Mérovingiens d'Aquitaine et la charte d'Alaon*, travail qui, inséré d'abord dans les *Actes de l'académie de Bordeaux*, reparut en 1856 à Paris avec des augmentations considérables. Président pendant plusieurs années de l'académie que nous venons de nommer, Rabanis inséra divers travaux dans les publications de cette société, notamment en 1839 des *Documents extraits du cartulaire de l'abbaye de la Sauve sur le prieuré d'Exea en Aragon*. Il est mort à Paris en 1861. BR—T.

RABARDEAU (MICHEL), né à Orléans en 1572, entra chez les jésuites en 1595, professa la philosophie et la morale, fut recteur du collège de Bourges et de celui d'Amiens, et mourut à Paris le 24 décembre 1649. Il avait entrepris de réfuter le livre que Ch. Hersent (voy. ce nom) avait publié sous le titre de *Optati Galli de cavendo schismate liber paræneticus*. La réponse du P. Rabardeau était intitulée *Optatus Gallus de cavendo schismate benigna manu sectus*, Paris, 1641, in-4°. L'auteur avançait dans ce livre que la création d'un patriarche en France n'aurait rien de schismatique, et que l'assentiment de Rome n'était pas plus nécessaire pour cela qu'il ne l'avait été pour établir les patriarches de Constantinople et de Jérusalem. Comme ce livre avait été fait sous l'inspiration du cardinal de Richelieu et qu'il fallait prouver que le roi pouvait lever des contributions sur le clergé, la thèse de Rabardeau plut fort au cardinal ministre. L'*Optatus Gallus* du jésuite fut condamné par l'inquisition de Rome au mois de mars 1643, et l'assemblée du clergé en France reçut le 19 septembre 1645 le décret, puis le fit enregistrer dans son procès-verbal, persuadée qu'elle était que le livre contenait de pernicieuses maximes contre les ordres et la

juridiction de l'Eglise (voy. Southwell, *Biblioth. Script. Soc. Jesu*; d'Avrigny, *Mém. chronol. et dogm.*, année 1640). C—L—T.

RABAUDY (BERNARD DE), religieux de l'ordre des Frères prêcheurs, né à Toulouse en 1631, professa la théologie avec éclat dans l'université de cette ville, où il mourut le 3 novembre 1731. On a de lui trois volumes in-8° d'un ouvrage estimé et qui est intitulé *Exercitationes theologicae, ad singulas partes Summæ sancti Thomæ, doctoris angelici*. Le reste de cette composition, conservé manuscrit dans la bibliothèque des dominicains de Toulouse jusqu'à la révolution, se trouve aujourd'hui dans celle du collège de la même ville. La maison de Rabaudy était comptée au nombre des plus illustres de Toulouse, et la place de *viguier*, c'est-à-dire de vicaire du comte de Toulouse, fut toujours occupée par un de ses membres depuis 1597 jusqu'en 1749, époque de la suppression de cette charge. Z.

RABAUT DE SAINT-ÉTIENNE (JEAN-PAUL), né à Nîmes en avril 1743, était avant la révolution avocat et ministre de la religion réformée et l'un des hommes les plus zélés de sa communion (1). Elève de Court de Gebelin, il cultiva les belles-lettres avec succès et avait même commencé un poème épique sur Charles-Martel. Rabaut commença sa carrière politique par la défense de ses coreligionnaires. Sur la fin du règne de Louis XV, la sévérité des mesures ordonnées contre les protestants par les édits de Louis XIV avait cessé; on était tombé d'accord de ne plus les mettre à exécution; mais, comme ils n'étaient point légalement abrogés, les religionnaires crurent qu'un ministre rigoureux pouvait les faire revivre, et, de concert avec leurs nombreux amis, ils résolurent de faire constituer en droit ce qui n'était encore qu'une tolérance. Rabaut vint à Paris, où le parti philosophique et le ministère même couvraient le protestantisme d'une protection qui n'était plus déguisée: ils obtinrent de Louis XVI en 1788 l'exercice des droits civils à l'égal des sujets catholiques. Rabaut, qui avait montré beaucoup d'activité dans cette négociation, acquit dès lors une grande importance. C'était un homme d'esprit, qui, soit par conviction, soit pour se conformer au caractère général de cette

(1) La famille de Rabaut était une des plus ardentes du parti protestant. Paul Rabaut, son père, né en 1718, homme d'une condition obscure, mais dévoré de zèle pour la croyance dans laquelle il avait été nourri, cherchait partout à lui faire des prosélytes ou à fortifier dans leur foi ceux de ses frères que des raisons quelconques auraient pu y faire renoncer. Non content d'évangéliser dans les familles, il s'introduisait dans les prisons pour catéchiser les détenus, au risque d'encourir les peines les plus graves portées contre les auteurs de ces sortes de prédications. Son éloquence inculte et sauvage produisait sur le vulgaire un très-grand effet. Son troisième fils, Rabaut-Dupuis, proscriit comme fédéraliste après le 31 mai, ayant pris le parti de se cacher, fut porté sur la liste des émigrés, et Paul Rabaut arrêté comme père d'émigré. Perrin (des Vosges) lui rendit la liberté après le 9 thermidor; mais il en jouit peu de temps, étant mort le 4 vendémiaire an 3 (25 septembre 1795). M. J. P. de N. (Pons de Nîmes) a donné sur lui une *Notice* à la suite de ses *Réflexions philosophiques et politiques sur la tolérance religieuse*, Paris, 1808, in-8°.

époque, imprimait fortement à toutes ses productions le cachet de la philosophie moderne. On remarqua surtout un ouvrage de sa composition sur l'histoire primitive de la Grèce, adressé en forme de lettres à l'académicien Bailly. Cet écrit, maintenant oublié, eut un grand succès et ne contribua pas peu à fixer sur l'auteur l'attention du public. On fit valoir les services qu'il avait rendus aux protestants et ses talents comme littérateur; il fut convenu que le tiers état ne pouvait avoir un plus habile délégué : Rabaut fut donc désigné aux électeurs de la sénéchaussée de sa ville natale, qui le nommèrent leur député aux états généraux, où il arriva précédé d'une réputation vraiment colossale. Ses amis voulurent même l'élever au-dessus du fameux Mirabeau (1). La hardiesse de ses opinions, si favorables aux projets des novateurs, motivait cette préférence; Mirabeau appartenait à la noblesse, qu'on voulait détruire, et Rabaut à la classe moyenne, qu'on voulait porter à son niveau : celui-ci était d'ailleurs l'un des chefs d'une secte religieuse dont on avait intention de se servir pour réaliser contre la religion romaine les projets avoués du parti philosophique. Rabaut entra donc l'un des premiers en lice dans les débats révolutionnaires : on le vit sur la brèche aussitôt que les états généraux ouvrirent leurs séances. La première question agitée fut celle de savoir si les pouvoirs des députés des trois ordres seraient vérifiés particulièrement dans chaque chambre, ou si l'opération aurait lieu dans la salle commune et serait soumise à leur contrôle réciproque. Les états avaient été ouverts le 5 mai 1789; le 6, la noblesse s'occupa de cette vérification, la termina dans une seule séance et se constitua en corps délibérant. Le clergé s'occupa aussi de cette vérification, et y mit deux jours, mais ne se constitua point : il voulut attendre quel parti prendrait le gouvernement du roi dans cette circonstance difficile. Quant au tiers état, il resta systématiquement dans l'inertie; ses membres soutinrent généralement que les pouvoirs des trois ordres ne devaient être vérifiés qu'en commun : Rabaut fut un des députés du tiers qui défendirent ce système avec le plus de constance; il s'accordait parfaitement avec le projet de soumettre la monarchie à une *régénération* complète. Pour commencer l'épuration, il fallait d'abord détruire les trois ordres : cependant il fut convenu qu'ils nommeraient des commissaires pour discuter cette question, et examiner si, au moyen de quelques concessions, il serait possible de s'entendre. Rabaut fut le premier désigné par le tiers état, qui lui adjoignit quatorze de ses collègues. La rédaction des pouvoirs de cette commission, rédaction à laquelle le député de Nîmes eut la plus grande

part, portait « qu'il était permis aux personnes « nommées par leurs collègues, présumés députés des communes (1), de conférer avec les « commissaires nommés par MM. les ecclésiastiques et MM. les nobles, sans pouvoir jamais se « départir de l'opinion par tête et de l'indivisibilité des états généraux ». Les conférences furent ouvertes le 23 mai, et tour à tour suspendues et reprises, sans autre résultat qu'un peu plus d'aigreur et d'irritation des esprits, non-seulement dans l'assemblée, mais dans tout le royaume. Rabaut et son collègue Chapelier, son rival en réputation et en talents politiques (voy. CHAPELIER), furent ceux des commissaires du tiers qui prirent le plus de part à ces débats. Pendant le reste de l'année 1789, Rabaut fut un des députés qui parurent le plus souvent à la tribune. Lorsque le tiers, ne pouvant faire entrer les deux premiers ordres dans ses vues, résolut de se constituer législateur sans leur intervention, Rabaut proposa de déclarer que l'ordre se constituait « en assemblée légitime des représentants de la nation, agissant au nom de la « majeure partie » ; c'est-à-dire s'attribuait les droits jusqu'alors reconnus du clergé et de la noblesse. Ce titre parut trop long, obscur et équivoque : il fut rejeté, ainsi qu'un projet d'emprunt que Rabaut voulut faire passer. Les nouveaux constituants prirent la dénomination d'*assemblée nationale*, proposée par un député du Berry nommé Legrand. Dans la fameuse nuit du 4 août, Rabaut fit supprimer quelques privilèges résultant de la féodalité, entre autres celui d'avoir exclusivement des colombiers. Lorsqu'il fut question de publier une déclaration des droits, il s'occupa beaucoup de cette matière et proposa de mettre en délibération le projet présenté par l'abbé Sieyès, qui était alors le principal membre du parti révolutionnaire; mais les intérêts du protestantisme étaient ceux qui touchaient plus particulièrement Rabaut dans une telle discussion : il s'agissait, en fixant une égalité de droits, tant en matière religieuse que civile, de faire arriver la religion réformée sur le même terrain que la religion catholique. Les évêques et une grande partie des autres ecclésiastiques voulaient conserver au culte catholique une prééminence qu'on n'avait pas encore osé lui contester : ils déclarèrent que le rabaisser au niveau des autres croyances, c'était saper les bases de la monarchie et décomposer l'état social lui-même. Rabaut prétendit au contraire que l'égalité des cultes religieux était une suite et une conséquence nécessaires de tous les autres droits, et que cet avantage ne pouvait être refusé aux sujets d'un même Etat. Ce fut le 23 août qu'il

(1) Jouant sur les noms de ces deux personnages, on disait que le député de Provence n'était qu'un *Mi-Rabaut*.

(1) La noblesse ne voulait pas reconnaître cette dénomination de *communes*, qu'elle regardait comme un des premiers pas dans la carrière de la révolution. On disputa beaucoup sur ce mot; les commissaires du tiers état ne voulurent jamais s'en départir.

plaida cette cause avec la plus grande chaleur : il la gagna malgré les efforts de ses adversaires, et fut universellement applaudi par ses coreligionnaires et par le parti philosophique. Le *Moniteur* n'existait pas alors : la plupart des écrits dont les matérialx sur la révolution ont été pris dans ce journal ont très-peu parlé de cette discussion, qui fut cependant d'un grand intérêt et l'une des plus remarquables de cette première époque. Après la dissolution du comité de constitution, qui avait proposé les deux chambres, dont la majorité de l'assemblée ne voulut pas entendre parler, Rabaut fut nommé membre de celui qui succéda, et en devint l'organe dans plusieurs questions majeures, notamment celle de savoir comment seraient composées les législatures suivantes, quels seraient leurs droits et la durée de leurs sessions. Lorsque son rapport sur la composition des législations fut soumis à la discussion générale, les partisans du système des deux chambres tentèrent de nouveaux efforts pour le faire adopter ; Rabaut les combattit avec la plus constante opiniâtreté : il soutint que l'assemblée, à qui il attribua le droit exclusif du législateur, devait être une, indivisible et permanente, c'est-à-dire continuellement réunie, sans que le roi eût le pouvoir de la dissoudre ni même d'arrêter le cours de ses délibérations. Rabaut parvint à son but, et une grande majorité rejeta de nouveau les deux chambres. Il est bon de remarquer que l'unité du corps législateur fut décrétée par une pluralité formée des députés de l'extrême droite et de l'extrême gauche de l'assemblée constituante. On a aussi très-peu parlé de cette délibération si remarquable et considérée depuis comme la cause des événements qui suivirent (1). Quelques députés, ne trouvant pas de raisons convaincantes pour faire croire que cette unité était la meilleure des conceptions possibles, s'écrièrent de leurs places : « Un seul « Dieu, un seul roi, une seule assemblée ! » on applaudit à droite, à gauche et dans les galeries publiques. On alla aux voix, et le décret fut plutôt emporté que rendu : on l'avait d'ailleurs fait préalablement appuyer par les révolutionnaires du Palais-Royal. Cette question était discutée concurremment avec celle de savoir quelle serait la nature du *veto* du roi sur les décrets du corps législateur ; Rabaut et les autres députés, qui voulaient consacrer l'unité qu'ils craignaient de voir repousser par le roi, demandaient l'ajournement de toute délibération sur ce *veto* jusqu'à ce

que l'unité et la permanence de l'assemblée fussent arrêtées et reconnues. Rabaut rejeta le *veto* absolu, dont Mirabeau avait fait sentir la nécessité dans un de ses plus importants discours, et il vota pour le *veto* suspensif ; il parla longtemps sur cette matière. Il discuta aussi le nouveau système des municipalités et des assemblées des provinces, cherchant à les soustraire au pouvoir monarchique. A la fin de la même année, il proposa, pour éviter les rivalités et le mécontentement, de faire alterner le siège des administrations supérieures entre les principales villes de chaque département. Cette motion fut rejetée. Voilà à peu près tout ce que la vie politique de Rabaut offre de remarquable pendant les huit derniers mois de l'année 1789. Depuis cette époque, le grand crédit politique qu'il avait eu dans l'assemblée et au dehors baissa sensiblement : plusieurs députés, auxquels on avait d'abord prêté assez peu d'attention, le dépassèrent dans l'opinion et planèrent au-dessus de lui. En 1790, il parut beaucoup moins à la tribune. Le 7 mars, il parla sur les finances et n'obtint aucun décret sur cette matière. Le 15, il fut nommé président ; puis il s'occupa dans le cours de l'année de l'organisation des gardes nationales : il voulut que ceux qui étaient entrés dans les bataillons lors des premiers troubles continuassent d'en faire partie, quoiqu'ils ne payassent pas les impositions exigées pour être citoyens actifs. Il plaida la cause des écrivains, et demanda que, lorsqu'il faudrait les poursuivre, ils fussent traduits devant des jurés, pour ne pas être exposés, disait-il, à l'inquisition de la pensée. Le travail le plus important de Rabaut pendant l'année 1790 fut l'organisation de la gendarmerie, qui fut substituée à l'ancienne maréchaussée : il la mit absolument dans la dépendance des nouvelles autorités, formées d'après un système démocratique. En 1791, les assignats ayant fait disparaître de la circulation toutes les espèces métalliques, Rabaut proposa de créer les assignats de cinq livres et demanda qu'il en fût émis pour cinquante millions. Pendant le reste de l'année, il ne parut à la tribune que pour parler de la réunion du comtat d'Avignon à la France : il soutint que cette réunion, qui avait été rejetée dans une première délibération (*voy. MENOU*), ne préjugait rien quant aux droits que la France avait sur ce pays. On a remarqué qu'il resta muet lors des événements du champ de Mars, et de la proposition de Pétion et de l'abbé Grégoire de mettre Louis XVI en jugement. Après la session de l'assemblée constituante, Rabaut publia un précis de l'histoire de la révolution jusqu'à cette époque. Cet ouvrage, continué par Lacroix le jeune, contient quelques détails curieux, qu'il faut cependant lire avec circonspection. On regrette que l'auteur y laisse parfois percer sa mauvaise humeur contre les ministres de la religion catholique. Rabaut fut député à la conven-

(1) L'unité de l'assemblée était le système que Louis XVI craignait le plus de voir établir ; voici ce qu'on trouve sur ce sujet dans les *Mémoires* de Necker, qui, à cette époque, était le dépositaire des opinions du monarque. « Le roi, dit ce ministre, ne « prétendait pas soustraire à l'examen des états généraux l'exa- « men des défauts inhérents à leur vieille composition, seulement « il écartait avec vigueur les idées naissantes sur la constitution « de ces états en une seule assemblée ; et il déclarait d'une ma- « nière positive qu'il refuserait son assentiment à toute espèce « d'organisation législative qui ne serait pas composée au moins « de deux chambres..... »

tion par le département de l'Aube. Le 28 septembre, il combattit de toutes ses facultés les orateurs qui voulaient que la convention jugeât le roi : il rappela les principes qui avaient établi l'inviolabilité personnelle du monarque et soutint qu'une assemblée législative ne pouvait être transformée en cour judiciaire; il ajouta que, si l'on voulait entreprendre un pareil procès, les tribunaux seuls devaient en connaître, et qu'au surplus il devait être confirmé par le peuple. « Je suis las de ma portion de despotisme, s'écria-t-il au milieu des huées des conventionnels qui siégeaient à gauche, et je soupire » après l'instant où un tribunal national nous » fera perdre la forme et la contenance de » tyrans. » Rabaut appuya son opinion par des arguments pris dans la révolution d'Angleterre, et il établit que la mort de Charles 1^{er} avait amené la domination de Cromwell, qu'avait suivi le rétablissement de la royauté. On sait qu'il y eut dans ce procès quatre appels nominaux. Sur la première question, Rabaut répondit que l'accusé était coupable, opinion qui provoquait une peine quelconque. Cependant, suivant ses principes constitutionnels, cette peine pouvait être infligée au roi qu'il avait reconnu inviolable (1). Il vota ensuite pour l'appel au peuple, pour la détention jusqu'à la paix et en faveur du sursis. Jusqu'à la révolution du 31 mai, le parti connu sous la dénomination de girondin, dont Rabaut faisait partie, eut la majorité, et il le fit nommer président après le jugement du roi. Devenu membre de la commission des Douze, formée sous l'influence des girondins, il lutta courageusement contre les tentatives et les prétentions anarchiques de la commune de Paris, signa l'arrestation d'Hébert et mérita d'être compris parmi les victimes du 31 mai. Ce jour-là même, au milieu de l'orage violent qui grondait sur sa tête, il parut à la tribune pour y braver les menaces de ses ennemis. Mais, réduit au silence, il donna sa démission de membre de la commission, et ses collègues suivirent son exemple. Le parti girondin dut alors se considérer comme perdu. La révolution du 31 mai s'opéra. Rabaut fut mis en arrestation chez lui le 2 juin 1793; mais il s'évada et se réfugia dans les environs de Versailles. Mis hors la loi le 28 juillet, il revint à Paris, où il trouva un asile, avec Rabaut-Pomier, son frère, dans une maison du faubourg Poissonnière (2); une indiscretion fit découvrir leur retraite, et, comme il était hors la loi, il fut livré à Fouquier-Tinville, qui le fit exécuter le 5 décembre 1793. Il avait été découvert le 4. Telle fut la fin de l'un des hommes qui eurent le plus d'influence sur les premiers

événements de la révolution. Outre les *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8°, réimprimées en 1820, Paris, in-18, et en 1827, même format, avec une notice sur l'auteur, par M. Boissy d'Anglas, et le *Précis historique de la révolution française*, Paris, 1792, in-32, et plusieurs fois réimprimé, notamment en 1807, in-18; 1819, in-12; 1821, 1827, in-8°, avec la notice de M. Boissy d'Anglas, Rabaut a publié : 1^o le *Vieux Cévenol, ou Anecdotes de la vie d'Ambroise Borely, mort à Londres à l'âge de cent trois ans*, Londres, 1779, in-8°. Ce roman, qui n'est qu'une censure des édits portés contre les protestants depuis 1685 et une apologie des fanatiques des Cévennes (voy. CAVALIER), fut publié comme traduit de l'anglais d'un prétendu W. Jesterman. La première édition, donnée à Londres en 1779, est intitulée *Triomphe de l'intolérance, ou Anecdotes, etc.* Une autre édition, sous la rubrique d'Augsbourg, *l'an du rappel*, a pour titre : *Justice et nécessité d'assurer en France un état légal aux protestants*; une réimpression, donnée par M. Boissy d'Anglas, est ornée de son portrait et de celui de Rabaut (1); elle a été reproduite, Paris, 1845, in-18. 2^o *A la nation française sur les vices de son gouvernement, sur la nécessité d'établir une constitution, etc.*, juin 1788, in-8°; 3^o *Réflexions politiques sur les circonstances présentes*, in-8°; 4^o *Motion au sujet du premier mémoire du ministre des finances*, in-8°; 5^o *Rapport sur l'organisation de la force publique*, in-8°; 6^o *Considérations sur les intérêts du tiers état, adressées au peuple des provinces par un propriétaire fondeur*, 2^e édit., 1788, in-8°; nouvelle édition, suivie d'autres écrits, précédés de la notice de M. Boissy d'Anglas, 1826, in-18; 7^o *Prenez-y garde, ou Avis à toutes les assemblées d'élections*, 1789, in-8°; 8^o *Opinions sur quelques points de la constitution*; — *sur la motion de M. de Castellane* : « Nul homme ne » peut être inquiété pour ses opinions, ni trou- » blé dans l'exercice de sa religion », etc.; — *sur une motion de M. le vicomte de Noailles*; — *Idées sur les bases de toute constitution*. 9^o *Réflexions sur la division nouvelle du royaume*, 1789, in-8°; — *Nouvelles réflexions, etc.* Les œuvres de Rabaut de St-Etienne ont été réunies en 6 vo-

(1) Sept à huit députés seulement ne voulurent point voter sur cette question; tous les autres déclarèrent la culpabilité.

(2) Chez M. et madame Payzac, catholiques courageux, auxquels il avait eu occasion de rendre service, et que cet acte de dévouement conduisit à l'échafaud le 6 décembre.

(1) Cette édition in-18 est de 1821, et on trouve dans le même volume un *Hommage* (de Rabaut) à la mémoire de M. l'évêque de Nîmes (M. Becdelièvre), opuscule dans lequel Laharpe, qui en avait lu le manuscrit, reconnaissait la véritable éloquence, celle de l'âme et du sentiment. Ce volume forme le 1^{er} tome des *Œuvres de Rabaut-St-Etienne*; le second, imprimé la même année, se compose du *Précis de l'histoire de la révolution française* (assemblée constituante), précédé des *Considérations sur les intérêts du tiers état*. Le *Précis* avait paru sous le titre d'*Almanach historique de la révolution française*. Rabaut avait publié, en 1770, un *Sermon* sur le mariage du Dauphin (depuis Louis XVI); en 1774, un *Sermon* sur la mort de Louis XV. Sa *Lettre sur la vie et les écrits de M. Court de Gebelin* est de 1774, in-4°. Il avait, avec Cérutti, fondé la *Feuille villageoise*. Il a passé aussi pour l'un des collaborateurs au *Moniteur*. Le poème de *Charles Martel* qu'il avait entrepris n'a pas été achevé; les fragments qu'il en avait composés paraissent perdus. Il en est de même d'un roman, à l'imitation de *Télémaque* et de *Sethos*, dont il plaçait la scène en Égypte.

lumes in-18, précédées de la notice de M. Boissy d'Anglas, et en 2 volumes in-8°, précédées d'une notice sur sa vie, par Collin, de Plancy, Paris 1826.

B—U.

RABAUT - POMIER (JACQUES-ANTOINE), né à Nîmes le 24 octobre 1744, frère puîné du précédent, fut comme lui ministre de la religion réformée. Il professa les mêmes principes que son aîné, mais ses débuts littéraires et politiques ne furent pas aussi remarqués. Rabaut-Pomier n'était point sans talents; mais il avait moins d'activité dans l'esprit et d'ardeur dans le caractère que Rabaut de St-Etienne, et devait jeter moins d'éclat. On parla peu de lui les trois premières années de la révolution, et il ne parut sur la scène qu'après la catastrophe du 10 août. Les électeurs du département du Gard le nommèrent député à la convention, où il fut d'abord assez circonspect. Il voulait persister dans une salubre obscurité; mais les événements ne le lui permirent point : le jugement du roi, auquel il fut forcé de prendre part (1), et la détermination de son frère dans cette grande cause le jetèrent dans la politique. Il ne fut point proscrit comme son frère; mais, ayant protesté le 6 juin 1793 contre les exigences de la convention, il fut un des soixante-treize députés dont l'arrestation fut décrétée : on le saisit le 4 décembre (voy. l'article précédent), et il fut immédiatement enfermé à la conciergerie. Rentré dans le sein de la convention après le 9 thermidor, il favorisa le parti modéré et se comporta prudemment. Le 7 octobre 1795, il fit l'éloge de son frère à la tribune de la convention, qui décréta que les compositions politiques de ce dernier seraient imprimées aux frais de la nation et envoyées aux départements. Rabaut-Pomier devint membre du conseil des Anciens sous le gouvernement directorial, et fut secrétaire de cette assemblée lorsque Portalis (voy. ce nom) la présidait; il eut quelque liaison avec lui, et il professait les mêmes principes politiques, mais en prenant le soin de se tenir à l'écart dans les débats qui devaient détruire la constitution dite de l'an 3 : aussi ne fut-il pas compris dans la proscription du 18 fructidor. Il arriva ainsi sans événement fâcheux à celle du 18 brumaire, dont il fut le partisan. Après avoir été employé dans les bureaux de la trésorerie à la comptabilité intermédiaire, il fut nommé sous-préfet du Vigan. Rabaut quitta cette place en 1803, et devint un

des pasteurs de l'église protestante de Paris, fonctions qu'il a remplies jusqu'en 1815. Il est mort le 16 mars 1820. On a dit, et il paraît prouvé, que Rabaut eut la première notion de la vaccine, avant que les Anglais eussent rien écrit sur cette découverte. Il a déclaré que vers l'année 1780 il avait observé qu'aux environs de Montpellier la petite vérole, le clavier des moutons et les pustules des vaches étaient regardés comme des maladies identiques connues sous le nom de *picote*. Ayant reconnu que celle des vaches est la plus bénigne de ces affections, et que les bergers, lorsqu'ils la gagnaient par hasard en trayant ces animaux, passaient dans le pays pour être, par cela seul, préservés de la petite vérole, il pensa que ce procédé serait aussi sûr et moins dangereux que l'inoculation de la variole. Rabaut racontait qu'en 1784 il eut occasion de communiquer ses observations à un M. Pugh, en présence de sir James Ireland de Bristol. M. Pugh promit qu'à son arrivée en Angleterre il ferait part de ce qu'il venait d'entendre au docteur Jenner, son intime ami. Rabaut était porteur d'une lettre de M. Ireland, datée du 12 février 1811, qui rappelle ce fait (voy. le *Dictionnaire des sciences médicales*, article *Vaccine*, t. 56, p. 395). Rabaut avait publié en 1810 un opuscule intitulé *Napoléon libérateur, discours religieux*, in-8°, etc., et en 1814, un *Sermon d'action de grâces sur le retour de Louis XVIII.*

— Un troisième RABAUT, surnommé *Dupuis*, qu'on appelait Rabaut jeune, frère des précédents et négociant à Nîmes, partagea les opinions de ses frères et fut proscrit comme eux en 1793 sous le titre de fédéraliste. Député du Gard au conseil des Anciens en 1797, il écrivit dans les journaux en faveur du directoire, quoiqu'il n'en approuvât pas toutes les mesures. Il défendit à la tribune les émigrés du Bas-Rhin; c'étaient pour la plupart des pauvres paysans qui s'étaient momentanément sauvés de leur pays. Il défendit aussi les émigrés d'Avignon et du comtat Venaissin, et s'éleva contre les jacobins du Midi, qui s'étaient portés à des excès inouïs. Au mois de décembre 1799, il passa au corps législatif formé sous Bonaparte et le présida en 1802 : le consulat à vie fut voté sous sa présidence. Rabaut se prononça vivement pour cette mesure, et il s'étendit en éloges du nouveau gouvernement. Les consuls l'envoyèrent dans les départements du Midi en qualité de commissaire, pour établir le nouvel ordre de choses, et sa conduite dans cette mission mérita des éloges. Au moment de son arrivée à Toulouse, on allait fusiller un émigré rentré nommé Seguy, condamné par un conseil militaire : Rabaut prit sur lui de différer l'exécution. De concert avec les parents et les amis de M. Seguy, on fit faire une consultation d'avocats qui surent trouver dans le jugement des nullités radicales, et malgré les réclamations du général commandant, Rabaut ordonna que

(1) Lorsque, en 1816, le gouvernement de Louis XVIII déclara sur l'exécution de la loi contre les régicides, Rabaut fut considéré comme tel et reçut l'ordre de sortir du royaume; voici de quelle manière il s'était exprimé en prononçant son vote : « Je crois, dit-il, que Louis a mérité la mort; mais, si la convention en prononçait la peine, je crois que son exécution doit être renvoyée après la tenue des assemblées primaires, auxquelles on aura présenté à l'acceptation les décrets constitutionnels : « mon opinion est indivisible. » Rabaut réclama contre la décision des ministres et prétendit que ses réponses aux quatre appels n'avaient eu d'autre but que de sauver le roi. Rabaut-Pomier fut néanmoins obligé de quitter la France; mais il obtint, deux ans après, la permission d'y rentrer.

l'exécution fût suspendue, se déclarant responsable de ce qui pourrait en arriver. Le premier consul approuva cette honorable détermination. Rabaut-Dupuis recut comme Rabaut-Pomier en 1803 la décoration de la Légion d'honneur. Sorti du corps législatif, il se retira dans sa ville natale, où il fut nommé conseiller de préfecture. En 1808, il fut renversé par un cheval fougueux et mourut des suites de cet accident. On a de lui : 1° *Détails historiques, et recueil de pièces sur les divers projets qui ont été conçus depuis la réformation jusqu'à ce jour pour la réunion de toutes les communions chrétiennes*, 1806, in-8°; 2° *Annuaire, ou Répertoire ecclésiastique à l'usage des Eglises réformées*, Paris, 1807, in-8°, recueil qui a été continué sous le titre de *Nouvel annuaire protestant*. B—v.

RABBE (ALPHONSE), littérateur, était né en 1786, à Riez, dans la haute Provence, et non pas à Barcelonnette ni à Marseille, comme l'ont dit quelques journaux et d'autres biographes. Quoique sa famille, qui avait approuvé les principes de la révolution, eût eu à souffrir depuis la réaction, Rabbe fut élevé dans des principes de liberté qu'il n'abjura jamais, mais dont il abusa plus d'une fois, surtout dans sa jeunesse. Après avoir achevé ses études à Paris où il avait remporté en 1803 le prix d'honneur, on aurait pu croire que cet encouragement l'aurait lancé dans la carrière des lettres; mais forcé par la nécessité, ou peut-être entraîné par l'inconstance et l'inquiétude de son caractère, il se rendit à l'armée d'Espagne, où il exerça pendant deux ans un emploi dans l'administration militaire, ce qui a fait dire qu'il était un ancien officier supérieur. De retour à Paris, il débuta, de 1807 à 1808, en coopérant à l'introduction du *Voyage pittoresque en Espagne*, par Alex. de Laborde, et en 1812 il donna le *Précis de l'histoire de Russie* qui fait partie du *Tableau historique, géographique, militaire et moral de l'empire de Russie*, 2 vol. in-8°, par Damaze-Raymond; on croit même qu'il eut la plus grande part à cet ouvrage, publié sous le nom de son compatriote. Mais en 1813, cédant aux suggestions de ses parents, il prit parti pour la Restauration et publia deux brochures virulentes. Chargé d'une mission secrète en Espagne pour les Bourbons, Rabbe fut arrêté sur la frontière. Il recouvra la liberté après la bataille de Waterloo, et se trouvant à Marseille, au mois de juin suivant, il fut présenté au duc d'Angoulême. Il s'attendait à être magnifiquement récompensé de sa mission et de sa détention; mais n'ayant reçu du duc de Richelieu que l'offre d'un emploi médiocre au ministère des affaires étrangères, il s'en indigna, déserta la cause bourbonnienne et suivit quelque temps à Aix la carrière du barreau avec assez de succès. Comme il n'y trouvait pas les ressources que la perte de sa fortune avait rendues nécessaires, il alla fonder à Marseille, en 1819, le *Phocéen*, feuille quotidienne

qu'il fit précéder par une brochure intitulée *De l'utilité des journaux politiques publiés dans les départements*. Le *Phocéen*, étant le premier journal rédigé à Marseille dans un sens diamétralement opposé au système alors dominant, fut violemment attaqué dès ses premiers numéros, en janvier 1820; et, malgré le courage que Rabbe montra dans cette circonstance, au milieu d'une ville qui avait chanté la palinodie comme lui, mais dans un sens inverse, il ne put se garantir des procès, des réquisitoires et des condamnations. Mis en prison, il obtint d'être relâché sous caution et fit encore paraître son journal pendant quelques jours; mais, informé qu'on allait exercer contre lui des poursuites plus sévères, il partit pour Grenoble. Les marques de sympathie qu'il y recut des habitants ne l'empêchèrent pas d'être arrêté; il ne recouvra la liberté que moyennant un cautionnement en argent et se rendit à Aix, où le chagrin venait de terminer les jours de sa mère. Au mois d'août 1821, il subit encore deux jugements. Dégoûté de la Provence, il revint à Paris en 1822 et y fut rédacteur de l'*Album, Journal des arts, des modes et des théâtres*, fondé en 1821, par M. Fr. Grille, qui, après en avoir publié 5 volumes, venait de céder la propriété au jeune Magalon. Le nouvel éditeur gérant n'imita pas la modération de son prédécesseur. Ce recueil, auquel il avait substitué le titre d'*Album, Journal des arts, de la littérature et des théâtres*, et ajouté au titre du tome 7 *Des mœurs*, était à peine arrivé au dixième volume (1), lorsqu'il prit fin par suite de la longue et cruelle incarcération à laquelle Magalon fut condamné. Rabbe, devenu plus prudent, avait cessé depuis quelques mois toute collaboration à l'*Album*, lorsqu'il s'attacha à la rédaction du *Courrier français*, auquel il fournit en 1824 plusieurs articles sur les beaux-arts. Celui qu'il fit sur le sacre de Charles X donna lieu à des poursuites. Un autre article, dans lequel il dénonça l'achat, fait par le ministère, des *Tablettes universelles*, dont il avait été collaborateur en 1822 et 1823, lui suscita un duel avec l'éditeur. En 1827, il travailla à la *Biographie universelle et portative des contemporains*, à peu près dès la fondation par Babeuf, fils du fameux démagogue (roy. BABEUF). Mais après avoir publié six livraisons de cet ouvrage, qui s'imprimait à Blois, l'éditeur, n'ayant plus moyen de le continuer, fut forcé d'y renoncer, et les imprimeurs Aucher-Eloy et compagnie le prirent pour leur compte. On n'en était qu'à la lettre C. Boquillon, qui en avait jusque-là dirigé la rédaction, au nom de Babeuf, fut remplacé par Rabbe. L'imagination ardente du nouveau rédacteur ne le rendait pas

(1) Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, en mentionnant l'*Album*, sans autre titre, n'a cité que le nom de M. Grille, et les années 1822 et 1823, 5 vol. Il aurait dû dire M. Grille, 5 vol., 1821 à 1822, et M. Magalon jusqu'au 10^e volume, 1822 à 1823.

plus capable de diriger une opération littéraire que de gouverner ses propres affaires. L'entreprise allait tomber si, dès la quinzième livraison, Aucher-Eloy ne fût venu à Paris pour débarrasser Rabbe d'une corvée au-dessus de ses forces. Celui-ci continua cependant à y fournir des articles. Il s'était chargé des notices de quelques notabilités contemporaines, telles que *Canning*, *Catherine II*, *Benjamin Constant*, le peintre *David*, etc., etc. Celle de Canning a été imprimée à part en 1827, in-8° de 64 pages. Une inflammation du péricarde s'était déclarée vers la fin de 1829; une rechute eut lieu le 27 décembre, et il mourut le 1^{er} janvier 1830, dans sa 44^e année, après une agonie de quatre jours. Voici la liste des autres ouvrages de Rabbe : 1^o *Méditations sur la mort de Napoléon*, Paris, 1821, in-8°, brochure de 16 pages qui ne fut mise en vente qu'en 1831. 2^o *Résumé de l'histoire d'Espagne, depuis la conquête des Romains jusqu'à la révolution de l'île de Léon*, avec une *Introduction* par Félix Bodin, Paris, 1823, in-18; 4^e édit. 1828, in-18; traduit en espagnol par M. Y. M. Licenciado, Paris, 1824, 2 vol. in-12; 3^o *Résumé de l'histoire de Portugal, depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'en 1823*, avec une *Introduction*, par R.-T. Chatelain, Paris, 1824, in-18; 3^e édit., 1827, in-18; traduit en Castillan, ibid., 1827, 2 vol. in-12; 4^o *Résumé de l'histoire de Russie, depuis l'établissement de Rourik et des Scandinaves jusqu'à nos jours*, Paris, 1825, in-18, deux éditions. Quoique ces trois ouvrages soient cités parmi les meilleurs de ceux qui forment la collection des *Résumés* de Félix Bodin, ils offrent, surtout le troisième, plus d'imagination que d'exactitude. 5^o *Histoire d'Alexandre, empereur de toutes les Russies, et des principaux événements de son règne*, Paris, 1826, 2 vol. in-8°. Ce livre, assez inexact et peu complet sous le rapport des faits, est d'ailleurs fort superficiel et ne fait connaître qu'imparfaitement la brillante carrière politique du czar. La pauvreté des aperçus et l'absence de recherches neuves et profondes y sont vainement déguisées sous un style ambitieux qui dégénère souvent en boursoufflure, en lieux communs, et qui n'est pas exempt d'incorrection. 6^o *Géographie de l'empire de Russie, contenant la Russie d'Europe et celle d'Asie*, Paris, 1828, 2 vol. in-18; 2^e édit., 1829, 2 vol. in-18. Rabbe est auteur de l'*Introduction historique des Mémoires sur la Grèce*, par Maxime Reybaud. 1824-1825, et de l'*Introduction à l'histoire du Bas-Empire*, par Aimé Millet, 1825, faisant partie de la *Bibliothèque du 19^e siècle*. Il a donné la notice d'*Angelica Kaufmann* dans la *Galerie des contemporains*. On lui a attribué le *Précis historique de la guerre entre la France et l'Autriche* en 1809, Paris, 1823, in-8°. Ce n'est que la réimpression du troisième volume du *Voyage pittoresque en Autriche*, par Alex. de Laborde. A—T.

RABEL (JEAN), peintre de portraits et graveur, XXXV.

naquit à Beauvais (Oise) de 1540 à 1550. Habile dans sa profession, ses productions furent recherchées par ses contemporains et nous trouvons la preuve de son érudition dans un ouvrage intitulé *les Antiquitez et singularitez de Paris, de la sépulture des rois*, Paris, 1588, in-8°. D'après Pierre de l'Estoile, Rabel mourut à Paris le 4 mars 1603 (1). Thomas de Leu a gravé d'après lui le *Portrait du roi Henri III*, et Charles de Mallery celui du poète Garnier. M. Robert Dumesnil, dans son *Peintre-graveur français* (t. 8, p. 118-139), a décrit les 75 planches exécutées par Jean Rabel. — RABEL (Daniel), fils du précédent, fut dessinateur, graveur et peintre en miniature. Il naquit à Paris vers 1578 (2); il existait dans le célèbre cabinet Gaignat un volume in-folio composé de cent feuilles de vélin sur lesquelles étaient peints par D. Rabel, avec un grand talent, des insectes, des papillons, des fleurs (1624). Rabel enseignait aussi le dessin à la jeune noblesse, et l'abbé de Marolles nous apprend qu'il fit l'éducation des trois fils du duc de Nevers; mais où Rabel excella, ce fut dans les dessins pour les ballets, et dans son article des peintres, l'abbé de Marolles s'exprime ainsi au sujet de notre artiste :

Il était inventif surtout pour les ballets.
Ses dessins furent vus dans le royal palais.

Il exécuta notamment 94 dessins pour le ballet de la *Douairière de Bilbao*, dansé au mois de février 1626 par le roi et le comte de Soissons et dont le *Mercur français* a donné la description, (t. 12, p. 188-92). Ce recueil est conservé au musée du Louvre; le catalogue du musée d'Alençon attribue avec grande apparence de raison à Rabel un dessin lavé au bistre représentant les *Deux couples amoureux*. Nous renvoyons pour les Rabel, oubliés par presque tous les biographes, au précieux *Abecedario de Mariette*. B. DE L.

RABELAIS (FRANÇOIS), l'un des plus illustres écrivains qu'ait produits la France, naquit à Chinon, dans la Touraine, en 1483, à ce qu'avancent la plupart des biographes, quoiqu'il n'y ait aucune preuve à l'appui de cette date, et M. Paul Lacroix, qui a fait sur la vie de Rabelais de fort utiles travaux dont nous avons profité, pense que la naissance de cet homme célèbre fut postérieure à l'année 1483. Son père était aubergiste et non apothicaire, comme on l'a prétendu; il possédait une métairie dite la *Devinière*, où il récoltait un vin blanc estimé dans le pays et dont l'éloge se trouve plus d'une fois dans les écrits de son fils. Une vieille tradition prétend que Rabelais vit le jour dans cette ferme. Tout près de là était une abbaye de bénédictins, celle de Seuilé; l'enfant

(1) « Le mardi, 4 mars, mourut à Paris Jean Rabel, peintre « un des premiers en l'art de pourtraiture, et qui avait un bel « esprit. » (*Journal de Henri IV*, t. 1^{er}, p. 226.)

(2) En effet, M. de Laborde, dans la *Renaissance des arts* (p. 324-325), nous cite cette mention par lui relevée sur un dessin conservé à la bibliothèque Ste-Geneviève. *Daniel fecit 1591, anno sue ætatis 13.*

y fut conduit dès qu'il fut en état de commencer son éducation. Il n'y apprit pas grand'chose, et il fut envoyé au couvent de la Basmette, près d'Angers; il y contracta des liaisons d'amitié avec les frères du Bellay, qui lui devinrent plus tard très-utiles. Quoiqu'il ne parût pas avoir une grande vocation pour la vie monastique, il entra dans le couvent des cordeliers à Fontenay-le-Comte, et y reçut la prêtrise en 1511, selon une date qui ne repose d'ailleurs que sur un témoignage assez contestable. Son esprit pénétrant et avide d'instruction l'amena à se livrer avec ardeur à l'étude; il se perfectionna dans le grec, langue alors très-peu répandue en France, et toute l'ancienne littérature lui devint familière. Sa mémoire était infatigable, sa pénétration ne connaissait pas de rivale. L'ignorance et la sottise des moines avec lesquels il vivait le choquaient vivement; il s'en consolait en entretenant des relations avec quelques hommes distingués de la province, avec Tiraqueau, lieutenant général au baillage de Fontenay, qu'il a qualifié de *bon*, de *docte*, de *sage*; avec Jean Bouchet, littérateur plus zélé qu'habile; avec le prieur Geoffroi d'Estissac. De plus en plus brouillé avec ses confrères, il finit par être de leur part l'objet d'une persécution rigoureuse; le chapelain le condamna à l'*in pace*, c'est-à-dire à une prison perpétuelle dans les cachots du monastère. On ignore sur quels motifs se basait une sentence aussi sévère. La tradition parle d'une plaisanterie audacieuse du frère François, qui, s'affublant du costume du saint fondateur de l'ordre, se plaça au lieu de sa statue dans l'église du couvent; il fit un mouvement lorsque de pieux fidèles étaient agenouillés devant lui, et la foule cria d'abord au miracle; mais la vérité ne tarda pas à être reconnue, et le téméraire imposteur fut rudement flagellé. On a prétendu aussi qu'il avait distribué dans le couvent des drogues très-excitantes, dont l'effet fut d'amener des scènes scandaleuses. Il faut se défier de ces rumeurs qu'aucun témoignage positif ne confirme; mais la gaieté maligne et audacieuse de Rabelais, son peu de respect pour les convenances rendent assez vraisemblables d'imprudentes et répréhensibles plaisanteries. Fort heureusement pour lui, Tiraqueau connut le triste sort réservé à son ami; de concert avec quelques habitants de Fontenay, qui goûtaient la conversation spirituelle et savante de cet étrange cordelier, il parvint à le délivrer, mais ce ne fut pas sans peine. On a prétendu qu'il fut nécessaire d'enfoncer la porte du couvent. Rabelais s'empressa de s'éloigner de Fontenay, et il entra dans l'abbaye de Maillezais, ce qui faisait de lui un bénédictin. Ses protecteurs lui firent obtenir en 1524 un indult du pape Clément VIII qui régularisa sa position nouvelle. Il pouvait alors se livrer à l'étude avec une assiduité qui n'aurait pas été à sa place dans l'ordre de St-François; mais son amour pour la

liberté, son goût pour une vie indépendante, son humeur caustique rendaient pour lui intolérable le séjour d'un cloître. Il ne tarda pas à jeter le froc aux orties, et il se mit à courir le monde. On conclut, de quelques passages de ses écrits, qu'il alla à la Rochelle, à Bordeaux, à Toulouse; il passa ensuite à Montpellier, y étudia un moment la médecine, s'occupa ensuite du droit, et courut successivement à Avignon, à Valence, à Angers, à Bourges, à Orléans, séjournant dans les diverses villes universitaires. Tel est du moins l'itinéraire qu'il fait suivre à l'un des héros de ses récits, et il est permis d'y voir le récit des pérégrinations de Rabelais lui-même. Au milieu de cette vie vagabonde, il trouvait le moyen d'étendre de plus en plus l'instruction déjà fort solide qu'il possédait, et il observait d'un regard attentif la société qui l'environnait. Vers 1525, autant du moins qu'on peut mettre en avant des dates, lorsque les informations formelles font défaut, il se trouvait au château de Glatigny, dans le Perche, résidence favorite des frères du Bellay, qui venaient s'y reposer après leurs campagnes ou leurs ambassades. La gaieté intarissable et malicieuse de Rabelais amusait beaucoup ces grands seigneurs; il paraît aussi qu'il corrigeait des vers latins dont l'évêque Jean du Bellay se croyait l'auteur. La cure du village de Souday était à la nomination des seigneurs de Glatigny, et il paraît que Rabelais fut appelé à ce poste, où d'ailleurs il ne resta pas longtemps. De vieilles traditions ont conservé le souvenir de plusieurs des plaisanteries dont sa gaieté intarissable était prodigue; mais ces anecdotes, d'une authenticité douteuse, ne sauraient trouver place dans cette notice, qu'elles allongeraient trop, et nous cherchons à nous en tenir à des faits bien constatés. On a supposé que Rabelais, attaché à la maison du Bellay comme médecin et comme secrétaire, avait accompagné l'évêque dans son ambassade en Angleterre en 1528; mais, à cet égard, il n'y a point de preuve certaine. Quelques mots relatifs aux mœurs britanniques pourraient seuls fournir à cet égard un peu de probabilité. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'à cette époque Rabelais, obéissant à son humeur indépendante et vagabonde, à son désir de s'instruire, au besoin de se mettre à l'abri des tracasseries que pouvaient lui susciter ses opinions hardies, prit le parti de se dépayser. Il alla à Montpellier, où il se livra à l'étude de la médecine; il s'inscrivit le 16 septembre 1530 sur les registres de l'école; le 1^{er} novembre, il fut reçu bachelier, quoique les délais de rigueur ne fussent pas écoulés; il expliqua avec succès Hippocrate et Galien, et il acquit promptement une réputation méritée. Il fut envoyé à Paris pour plaider auprès du chancelier Duprat la cause de la faculté, dont les privilèges avaient été attaqués. On raconte que, ne pouvant obtenir une audience, il eut recours à un déguise-

ment burlesque, parvint ainsi près du chancelier, et obtint un plein succès, grâce au savoir original, à l'éloquence, à la *gentillesse* dont il fit preuve en cette occasion. D'après de vieilles traditions, il institua un cérémonial facétieux, qui s'est longtemps maintenu et d'après lequel tout bachelier nouvellement élu voyait sa réception confirmée par de joyeux coups de poing, que lui distribuaient ses amis et camarades. On croit aussi qu'il composa une farce ou comédie dont le sujet, exposé en détail dans le *Pantagruel*, est relatif aux mésaventures du mari d'une femme muette. La renommée de Rabelais est d'ailleurs attestée à la faculté de Montpellier par un usage qui s'est maintenu jusqu'à nos jours. On conserve la robe doctorale qu'il portait; elle était en drap rouge à larges manches, avec collet de velours noir. Les bacheliers s'en revêtaient pour passer leur cinquième examen, et, avant de la quitter, ils en emportaient un morceau, qu'ils regardaient comme une sorte de relique. Bientôt il ne resta qu'une faible portion de ce vêtement; il fallut le renouveler tout entier en 1610, puis en 1720. Le caractère inconstant de Rabelais ne lui permit pas de faire un long séjour à Montpellier : il quitta cette ville avant d'avoir été reçu docteur en médecine, et au commencement de 1532, il était à Lyon. Il se lia avec le savant et malheureux Dolet (*voy.* ce nom); il se mit en rapport avec Gryphe, avec François Juste, qui exerçaient avec activité dans cette ville la profession d'imprimeur. Le 3 juin 1532, il dédiait à Tiraqueau, *judici æquissimo*, un volume des lettres médicales du Ferrarois Jean Manardi; il faisait la même année paraître chez Gryphe une édition de quelques écrits d'Hippocrate et de Galien, dont il revisait la traduction latine; il était la dupe d'une supercherie littéraire en mettant au jour deux pièces apocryphes latines (nous reparlerons de ces divers écrits); il livrait à François Juste le manuscrit de l'*Histoire de Gargantua*. Malgré l'obscurité qui couvre ces détails de la vie littéraire de Rabelais, on ne peut douter que ce ne fût vers la fin de 1532 que parut, du moins sous sa première forme, une partie de la composition qui devait rendre immortel le nom de maître François, composition qu'il ne cessa d'étendre et d'amplifier. D'après la tradition, Juste adressait un jour des plaintes à l'éditeur d'Hippocrate : le volume médical se vendait à peine. Rabelais, indigné, promit au typographe de le dédommager amplement; il tint parole en livrant à son libraire cette *Chronique gargantuine*, dont « il a été plus vendu par les imprimeurs en « deux mois qu'il ne sera acheté de Bibles en « neuf ans ». Nous renvoyons à l'examen circonstancié que nous ferons des œuvres de Rabelais ce qui concerne ces publications; elles furent suivies de la *Prognostication pantagrueline* et de divers almanachs qui eurent tous un succès de vogue. L'année 1533 s'écoula donc pour maître

François d'une façon active; mais, au commencement de 1534, un autre cours fut donné à sa verve bouffonne et inquiète. Son ami, son protecteur, l'évêque Jean du Bellay, après avoir été ambassadeur de France auprès du roi d'Angleterre, se rendait à Rome, chargé d'une mission délicate, celle d'empêcher une rupture entre Henri VIII et le saint-siège. En passant à Lyon, ce prince de l'Eglise revit Rabelais et lui proposa de l'amener avec lui en Italie. On croit que ce fut comme médecin que le ci-devant cordelier suivit son protecteur au delà des monts. Quoique prélat et quoique touchant déjà au cardinalat, du Bellay, de même que plusieurs personnages éminents de l'Eglise, avait des opinions assez avancées; il correspondait avec Mélancthon, et il avait sans doute apprécié et goûté la partie philosophique cachée sous l'enveloppe bouffonne du récit des aventures de Gargantua. Rabelais saisit avec ardeur cette occasion de parcourir l'Italie d'une façon à la fois honorable et commode. Il se flattait de se mettre en relations avec des savants illustres, de recueillir des observations sur l'histoire naturelle, les matières médicales et la botanique; il songeait aussi à une description des monuments de Rome, et il pouvait à cet égard compter sur la sympathie du prélat, qui, épris des recherches archéologiques, avait acheté une vigne pour y faire faire des fouilles. Malheureusement ces projets s'évanouirent pour la plupart; le voyage fut trop rapide pour que notre héros pût lier avec les hommes distingués que possédaient la Lombardie et la Toscane des rapports de quelque utilité; il ne se présenta point de plantes ni d'animaux qui ne se fussent déjà montrés en France, et il se vit devancé dans les études auxquelles il comptait se livrer sur les antiquités. Les biographes ont raconté des facéties assez hardies que Rabelais se permit à la cour du pape. Nous croyons devoir les reproduire telles qu'Auger les a racontées dans la première édition de notre recueil. Le cardinal du Bellay étant allé, suivant l'usage, baiser les pieds du pape, Rabelais, qui était du cortège, se tint à l'écart contre un pilier, et dit assez haut pour être entendu que, puisque son maître, qui était un grand seigneur en France, n'était jugé digne que de baiser les pieds de Sa Sainteté, lui, à qui ne pouvait appartenir tant d'honneur, demandait à lui baiser le derrière, pourvu qu'on le lavât. Une autre fois, le pape lui ayant permis de lui demander quelque grâce, il dit que la seule qu'il solliciterait, c'était d'être excommunié par lui. Le pontife voulut savoir pourquoi : « Saint-père, répondit-il, je suis Français et d'une petite ville nommée Chinon, qu'on tient être fort sujette au fagot, car on y a déjà brûlé quantité de gens de bien et de mes parents. Or, si Votre Sainteté m'excommunie, je ne brûlerais jamais, et voici ma raison : en venant à Rome, nous

« nous sommes arrêtés à cause du froid dans
 « une méchante petite maison de la Tarentaise.
 « Une vieille femme, s'étant mise en devoir de
 « nous allumer un fagot et n'ayant pu en venir
 « à bout, s'est écriée qu'il fallait que ce fagot
 « fût excommunié de la propre gueule du pape,
 « puisqu'il ne voulait pas brûler ». Nous n'ose-
 rions ni admettre ni rejeter ces historiettes. La
 plume à la main, maître François était bien
 téméraire, bien insolent, et ses écrits rendent
 vraisemblables les impudentes plaisanteries qu'on
 lui prête. Ajoutons que Clément VIII était d'une
 humeur enjouée, et qu'il ne montrait pas, en
 fait de bienséances, une réserve inconnue à cette
 époque. Brantôme n'a point oublié de raconter
 une conversation bien étrange engagée entre ce
 pontife et une demoiselle d'honneur de la cour
 de François I^{er}, conversation qui dépasse de fort
 loin les saillies burlesques de Rabelais. Du reste,
 maître François avait l'intelligence trop vive, le
 désir de s'instruire trop éveillé pour ne s'occuper
 à Rome que de bouffonneries ; il paraît, d'après
 l'explication d'*aulcunes dictiones obscures*, jointe
 au quatrième livre du *Pantagruel*, explication
 dont il est sans doute l'auteur, qu'un évêque de
 Caramith lui donna des leçons d'arabe. A peine
 avait-il passé six mois sur les bords du Tibre
 qu'il repartit pour la France. On a conjecturé
 qu'il fut rappelé par un ordre du roi et pour
 affaires publiques ; tel est au moins le sens qu'on
 peut attacher aux expressions dont il se sert
 dans une dédicace à Jean du Bellay d'une édition
 de l'ouvrage de Marliani sur la topographie de
 Rome (*Clara principis patriæque voce*) ; mais ces
 explications peuvent aussi s'appliquer à l'ambas-
 sadeur lui-même. Rabelais ne fut-il pas chargé
 de porter au roi des communications relatives à
 des négociations délicates qui avaient lieu avec
 le saint-siège ? Quoi qu'il en soit, arrivé à Lyon,
 il se trouva arrêté tout court par le défaut d'ar-
 gent, et les biographes racontent que, pour se
 tirer de cet embarras qui a donné lieu au proverbe
 fort répandu : *le quart d'heure de Rabelais*, il fit
 écrire par un enfant : « Poison pour tuer le roi ;
 « poison pour tuer la reine », etc. L'enfant
 ayant jase, le voyageur fut arrêté, amené à
 Paris aux frais de l'Etat, et sur sa demande
 conduit au roi, devant qui il prit tous les préten-
 dus poisons, qui n'étaient autre chose que de la
 cendre. On place cette anecdote à l'époque même
 où le roi et toute la France pleuraient le Dau-
 phin, qu'on avait cru empoisonné (*voy. MONTE-
 CUCULLI*). « Les auteurs de cette plate historiette,
 « dit Voltaire, n'ont pas fait attention que, sur
 « un indice aussi terrible, on aurait jeté Rabe-
 « lais dans un cachot, qu'il aurait été chargé de
 « fers, qu'il aurait subi probablement la ques-
 « tion ordinaire et extraordinaire, et que, dans
 « des circonstances aussi funestes et dans une
 « occasion aussi grave, une mauvaise plaisante-
 « rie n'aurait pas servi à sa justification. » An-

toine le Roy, auteur d'un ouvrage curieux, mais
 pas toujours très-digne de confiance (nous en
 reparlerons), raconte cette anecdote avec quel-
 ques variantes. D'après lui, Rabelais se déguisa
 et fit prévenir les principaux médecins de Lyon
 qu'un docteur étranger, venant d'accomplir de
 longs voyages, voulait leur faire part des obser-
 vations qu'il avait recueillies. Un auditoire nom-
 breux fut attiré par la curiosité. Après avoir
 traité diverses questions médicales, l'inconnu,
 prenant un air mystérieux, annonça qu'il allait
 révéler un grand secret ; il montra un paquet
 renfermant un poison très-subtil qu'il rapportait
 d'Italie et destinait au roi et à ses enfants. Les
 assistants, effrayés, se retirent précipitamment ;
 bientôt les magistrats de la ville font arrêter
 Rabelais ; on l'envoie à Fontainebleau pour qu'il
 soit mis en présence de François I^{er}, l'examen
 d'une affaire de cette importance ne pouvant
 être fait que par le roi lui-même. François I^{er}
 reconnaît Rabelais, se met à rire du tour qu'il a
 joué aux Lyonnais et le retient à souper. On
 peut croire que les saillies du joyeux personnage
 durent pendant le repas singulièrement divertir
 son royal patron. S'il y a un fond de vérité dans
 ces anecdotes peu vraisemblables, il a sans doute
 été exagéré. Quoi qu'il en soit, dès le mois
 d'août 1534, on retrouve maître François établi
 derechef à Lyon ; c'est là que le 31 de ce mois
 il signa l'épître dédicatoire de la *Topographia* de
 J. Marliani. Ce fut surtout comme médecin qu'il
 se fit connaître ; il fit des cours publics d'anato-
 mie, il disséqua le corps d'un criminel qui ve-
 nait d'être pendu, et il expliqua à cette occasion
 la structure du corps humain, ainsi que le con-
 state une pièce de vers de Dolet (1). Dans un
 almanach de 1535, il prend le titre de médecin
 du grand hôpital. Ses goûts d'indépendance ne
 s'accordaient pas avec la régularité de service
 qu'exige un grand établissement public ; ses bou-
 tades capricieuses durent déplaire à des admi-
 nistrateurs méthodiques. Les recherches du doc-
 teur Pointe sur les médecins du grand Hôtel-Dieu
 de Lyon montrent qu'à la fin de 1534 il fut rem-
 placé par décision des consuls de la ville. Il s'oc-
 cupait d'astronomie, ainsi que le démontrent ses
 almanachs publiés chez Juste, et dont il ne reste
 que des fragments ; mais son bon sens lui faisait
 rejeter les illusions de l'astrologie judiciaire, qui
 obtenaient alors, qui devaient longtemps conser-
 ver de nombreux adeptes, et il écrivait : « Pré-
 « dire seroit légiereté à moy, comme à vous sim-
 « plesse d'y adjoûter foy ». En 1534, il avait fait
 imprimer chez Juste le *Pantagruel* sous le nom
 supposé d'Alcofribas Nasier : la *Vie du grand Gar-
 gantua* parut en 1535 ; peut-être avait-elle été

(1) Cette pièce, qui est la dix-huitième du 4^e livre des *Carmina* de Dolet, a pour titre : *Cujusdam epitaphium qui exemplo edito strangulatus, publico postea spectaculo Lugduni sèctus est, Fr. Rabelaso (sic) medico doctissimo, fabricam corporis inter-pretante.*

précédée d'une édition antérieure, aujourd'hui perdue. Ce fut à cette époque que les attaques des luthériens contre l'Eglise provoquèrent de la part de l'autorité des mesures rigoureuses. La Sorbonne lança ses foudres, l'autorité alluma des buchers et dressa des potences. Les libres penseurs tremblèrent, les individus qui inclinaient du côté de la réforme durent songer à leur sûreté. Marot, qui avait prudemment quitté Paris et qui se trouvait à Lyon, où il adressait à Rabelais de jolis vers, Marot se retira dans le Béarn, auprès de la reine de Navarre; Dolet fut jeté en prison, et peu d'années après, il devait être traîné au supplice. Rabelais, qui s'était fort compromis par les témérités de sa conduite, de ses paroles et de ses écrits, jugea prudent de s'éloigner; il parcourut une partie de la France. Des témoignages, vagues et équivoques d'ailleurs, donnaient lieu de croire qu'il se montra à Bourges (1), à Angers, à Castres, à Orange. Son protecteur, Jean du Bellay, avait été archevêque de Narbonne, et un poète du temps, Macrin, atteste dans une de ses odes latines que Rabelais donna dans cette ville, tout comme à Paris et à Lyon, des preuves de l'étendue de ses connaissances dans l'art de guérir (2); mais ce fut en 1532 que du Bellay passa du siège de Narbonne à celui de Paris, et il est impossible de savoir aujourd'hui si ce fut après ou avant son voyage à Rome que Rabelais vint guérir quelques malades dans cette cité du Languedoc. Ce que l'on sait du moins, c'est qu'en 1536 il était revenu à Rome, où Jean du Bellay, toujours chargé des affaires de France, jouissait de la faveur du pape Paul III, successeur de Clément VII, et venait de recevoir le chapeau de cardinal. Rabelais pouvait compter sur la protection de ce puissant personnage; mais il fallait qu'il se mit à l'abri des attaques que pouvaient lui attirer avec raison les scandales de sa vie passée et l'audace de ses romans. Il les avait publiés sous le voile du pseudonyme; mais personne n'ignorait qu'il en fût le véritable auteur. Il prit le parti d'adresser au pape une *Supplicatio pro apostasia*, pétition humble et soumise, où rien ne rappelle l'auteur de *Pantagruel*. Après avoir avoué ses fautes, après un court récit de sa fuite de l'abbaye de Maillezaïs, il demanda au souverain pontife absolution entière pour le passé, permission de reprendre l'habit de St-Benoît et de rentrer dans un monastère où l'on consentirait à le recevoir, et autorisation de pratiquer l'art mé-

dical sans employer le fer et le feu. Des lettres de Rabelais à l'évêque de Maillezaïs expliquent que, sans qu'il fût besoin de l'appui de du Bellay, les cardinaux Ghinucci (*de Genutiis*) et Simonetta agirent auprès du pape et firent obtenir les bulles que réclamait le téméraire Français. Ces bulles, pour l'expédition desquelles on lui fit même des concessions pécuniaires, sont datées du 17 janvier 1536 (1537); elles le relèvent de toutes les censures qu'il avait encourues et s'expriment sur son compte en termes élogieux. Muni de ce bref papal, qui le renvoyait absous, Rabelais ne se pressa point de quitter Rome; il resta sous la protection de du Bellay, et il craignait l'esprit d'intolérance qui sévissait en France avec une force nouvelle. Sa position financière était d'ailleurs fort embarrassée; il recevait quelque argent de l'évêque de Maillezaïs; mais, quoiqu'il n'en dépensât rien *en meschanceté ny pou sa bouche* (prenant ses repas à l'ambassade de France), tout s'en allait *en petites barbouilleries et meubles de chambre et entretenement d'habillement*. Quittant une seconde fois l'Italie, Rabelais se rendit à Montpellier, où il voulait se faire recevoir docteur en médecine, cette dignité lui fut conférée le 22 mai 1537, ainsi que l'attestent quelques lignes de sa main, inscrites sur les registres de la faculté. Ces mêmes registres constatent qu'il expliqua le texte grec du livre des *Pronostics* d'Hippocrate. En 1538, il reçut un écu d'or pour des leçons d'anatomie, et c'est la dernière fois qu'il est fait mention de lui dans ces registres. Il y avait déjà quelque temps que le cardinal du Bellay lui avait assigné un bénéfice dépendant de l'abbaye de St-Maur des Fossés; mais les chanoines, ses collègues, avaient refusé de le recevoir à cause de sa désertion des monastères où il avait successivement vécu. Le bref du pape lui pardonnait ses fautes, mais moyennant promesse de rentrer dans un couvent, chose que Rabelais ne trouvait nullement de son goût. Il pratiquait la médecine et portait l'habit séculier. Afin de pouvoir toucher les revenus de sa prébende de St-Maur, il adressa au pape une seconde supplique, dans laquelle il demandait que son absolution fût maintenue, que l'exercice de la médecine lui fût permis comme par le passé, et que les bénéfices qu'il possédait lui fussent acquis canoniquement et légitimement. Cette demande fut expédiée à Rome avec la recommandation du cardinal du Bellay. On ignore la réponse qui lui fut faite; mais elle fut sans doute favorable, et Rabelais alla s'établir dans le couvent de St-Maur, où, un siècle plus tard, on montrait encore la chambre qu'il avait habitée. Cette résidence lui plaisait fort : dans l'épître au cardinal de Châtillon (en tête du quatrième livre de *Pantagruel*), il l'appelle « paradis de salubrité, aménité, seveurs, délices » et tous honnestes plaisirs d'agriculture et de « vie champêtre ». Plusieurs années s'écoulè-

(1) Les noms de localités du Berry tout à fait insignifiantes qu'on rencontre dans Rabelais, donnent tout lieu de croire qu'il a séjourné dans cette province. (Voy. la *Revue des sociétés savantes*, 1861, 2^e série, t. 6, p. 187.)

(2) Cette ode, que M. Lacroix a reproduite dans son travail sur la vie de Rabelais, donne les plus grands éloges au savoir encyclopédique de maître François; il est qualifié de *medicus peritissimus*, non *Galeno Pergameo minor*, parfaitement au fait des propriétés des plantes (*quid quaque radia herbae conferat, ungue tenes*), et fort instruit dans les pronostics qu'indiquent les astres (*quid lund, quid stella minentur*).

rent ainsi paisiblement ; faisant de la médecine sous un froc qui ne le gênait guère, maître François voyageait souvent, tandis que de nombreuses éditions du *Gargantua* et de sa continuation (premier livre du *Pantagruel*) se succédaient rapidement, attirant à leur auteur des ennemis et des admirateurs. Quoique la persécution contre les hérétiques fût des plus rigoureuses, Rabelais, qui ne savait jamais retenir un bon mot et qui se fiait sur les protecteurs puissants, sur les amis que lui avait procurés son humeur joviale, mit au jour son *Tiers livre* en 1545. Il eut l'adresse d'obtenir un privilège signé le 9 septembre par François I^{er}, privilège étrange où se montrent des traits qui semblent dictés par Rabelais lui-même et qui ne sont guère du style habituel de la chancellerie. Ainsi que l'a fort bien remarqué M. Lacroix, « il y avait plus » que de la bouffonnerie à prétendre que les deux « premiers volumes des *Faits et dits héroïques de Pantagruel*, non moins utiles que délectables, « avaient été corrompus et pervertis en plusieurs « endroits par les imprimeurs, au grand déplaisir « et détriment de l'auteur, et que ce seul motif « avait empêché de publier le *reste et sequence* de « l'œuvre ». Muni du privilège de Sa Majesté, le nouveau volume fut mis au jour chez Wechel à Paris, et promptement réimprimé à Toulouse et à Lyon. Rabelais mettait pour la première, fois son nom sur le frontispice, et il y joignait ses titres de « docteur en médecine et calloyer « des isles d'Hières » (cette dernière expression équivalait sans doute à celle de chanoine de St-Maur des Fossés). Dans cette composition, le point de vue de l'auteur satirique s'élargissait ; la critique de l'ordre social, la comédie de l'homme, la révélation d'une philosophie hardie se révélaient à chaque page. Les attaques les plus vives contre les théologiens et les moines éclataient dès le prologue (« Arrière, cagots ! « hors, cafards de par le diable ! Je renonce ma « part de papimanie si je ne vous happe »). Des cris de colère s'élevèrent ; la Sorbonne frémit ; on dénonça l'ouvrage au roi, qui ne l'avait pas lu : il s'en fit faire la lecture et n'y trouva *pas* *sage aucun suspect* (c'est Rabelais lui-même qui atteste ce fait au commencement de son quatrième livre). Maître François resta donc tranquille, et composa le nouveau livre dont il parut en 1547 une édition tronquée et imparfaite, donnée sans doute d'après un manuscrit informé qui avait été dérobé à l'auteur. Des hardiesses de plus en plus vives étaient répandues dans cette production nouvelle du redoutable satirique ; le scandale fut grand, et malgré la puissance de ses protecteurs, il jugea prudent de s'éloigner avec précipitation. En 1546, il était à Metz, et une lettre de sa main, qui existe à la bibliothèque de Montpellier et qui a été publiée pour la première fois en 1841, atteste qu'il s'y trouvait en très-grande *nécessité et anxiété*. Il

finir par aller rejoindre à Rome son fidèle ami le cardinal du Bellay, qui était tombé en disgrâce après la mort de François I^{er}. On ne sait presque rien à l'égard de ce troisième séjour de maître François dans la ville papale. Le géographe André Thevet, qui était à Rome vers 1559, reconnaît les services qu'il lui rendit en le protégeant contre des soupçons d'espionnage. Le 3 février 1550, Louis, duc d'Orléans, fils de Henri II, naquit à St-Germain en Laye, et dès qu'on apprit à Rome cette heureuse nouvelle, le cardinal du Bellay et le seigneur d'Urfé voulurent la célébrer par une fête splendide ; on ordonna une *sciomachie*, c'est-à-dire une représentation de bataille tant par mer que par terre. Une crue du Tibre empêcha le combat naval ; mais le combat par terre eut lieu en présence d'une foule immense, sur une place située devant le palais du cardinal. Il y eut intermède théâtral, où figura Diane (allusion à la maîtresse du roi) ; on servit un banquet véritablement *gargantuesque* : mille pièces de poisson y parurent. Rabelais, qui assistait à ces splendeurs et qui y avait probablement mis de son imagination, écrivit une relation qu'il envoya au cardinal Charles de Lorraine et qui fut imprimée à Lyon. Le privilège du roi contient cette assertion remarquable que l'auteur avait fait imprimer avant 1550 plusieurs livres en grec, latin, français et *thuscan*. On ne connaît pas encore quels sont ces ouvrages italiens dus à maître François. Ce fut sur ces entrefaites qu'il revint en France. Le cardinal de Lorraine, qui était alors ministre tout-puissant, le reçut favorablement. Il venait d'acheter le château de Meudon. Le cardinal du Bellay, qui employait son *médecin ordinaire* comme son agent politique et auquel appartenait la collation des cures dépendantes de l'évêché de Paris, nomma Rabelais curé de St-Martin de Meudon ; la réception, dont l'acte s'est conservé, eut lieu le 19 janvier 1551. Il est permis de croire que ce choix fit scandale. L'auteur de *Pantagruel* était alors attaqué de deux côtés : les orthodoxes lui reprochaient ses sarcasmes contre l'Eglise et les moines ; les réformés (et à cet égard se trouvent les témoignages de Calvin et de Ramus) le regardaient comme un athée. Fort de la protection de personnages du plus haut rang, maître François brava l'orage, et au commencement de 1552 il fit paraître en entier le *Quart livre*, dans lequel il n'oublia pas de lancer des traits vigoureux contre ses divers adversaires ; il frappa sans ménagement sur les *démoniacles Calvins*, *imposteurs de Genève*. Ce livre fut dédié au cardinal de Châtillon ; mais ce n'était pas là une garantie bien puissante d'orthodoxie ; car ce prince de l'Eglise ne tarda pas à embrasser les principes de la réforme et à se marier. Il y eut donc une émotion assez naturelle. Le parlement manda l'imprimeur Fezendat et lui enjoignit de ne point mettre le livre en vente *dedans quinzaine*, jusqu'à ce que « le bon

« plaisir du roi eust été entendu ». Henri II ne se montra point favorable aux poursuites, et Rabelais ne paraît point avoir été sérieusement inquiété. Il adressa au roi une supplique dans laquelle il affirmait qu'il n'y avait dans ses écrits rien que *folastrieres joyeuses*, sans offense de Dieu et du roi; il s'élevait contre la calomnie « atroce et desraisonnée de certains can-nibales misanthropes, qui, au traversement et « contre tout usage de raison et de langage « commun, ont interprété ce que, à peine de « mille fois mourir, si possible estoit, ne voul-« drois avoir pensé ». Ces protestations, dont la sincérité peut nous paraître un peu équivoque, produisirent l'effet que l'auteur désirait; le quatrième livre put être mis en vente, et son débit fut tel qu'une seconde édition devint presque aussitôt nécessaire. Des contrefaçons eurent lieu dans diverses villes, et l'éditeur Fezendant réimprima également le *Tiers livre* sans aucun changement; mais Rabelais ne voulut pas donner derechef les deux premiers, pour lesquels il n'avait pas de privilège. Il était devenu vieux et voulait mourir tranquille. Il avait depuis longtemps la cure de St-Christophe de Jambet, au diocèse du Mans, paroisse où il ne parut peut-être jamais. Il se démit de ce bénéfice par un acte du 9 janvier 1553. Son séjour à Meudon, où il remplissait avec régularité les fonctions de sa charge et où il recevait les visites des gens les plus distingués de Paris, ne fut pas d'ailleurs de longue durée; il mourut, d'après la tradition la plus répandue, à Paris le 9 avril 1553, et il fut enterré dans le cimetière de la paroisse St-Paul. D'après d'autres assertions vagues et contradictoires, maître François serait mort à Meudon, ou à Lyon, ou bien encore à Chinon. Ses derniers moments ont été racontés de façons bien différentes. Il manifesta, selon quelques auteurs, des sentiments de piété; selon d'autres (et ces derniers sont les plus nombreux), il soutint jusqu'au bout son rôle de bouffon. Ayant été revêtu de sa robe de bénédictin, il équivoqua sur un verset du Psautier en disant : *Beati qui dormiunt in Domino*. Le cardinal du Bellay ayant envoyé savoir des nouvelles de sa santé, il dit au page : « Dis à monseigneur l'état où tu « me vois. Je m'en vais chercher un grand peut-« être. Il est au nid de la pie : dis-lui qu'il s'y « tienne, et pour toi tu ne seras jamais qu'un « fou. Tire le rideau, la farce est jouée ». Son testament a été rapporté de diverses manières. On prétend qu'il le laissa sous un pli cacheté et conçu en ces termes : « Je n'ai rien vaillant, je « dois beaucoup, je laisse le reste aux pauvres ». On raconte aussi qu'après avoir dicté une multitude de legs magnifiques, qui auraient épuisé la succession d'un prince, il dit à ceux qui lui demandaient où l'on trouverait ce qu'il distribuait si généreusement : « Faites comme le barbet; « cherchez! » Des témoignages contemporains

démontrent que, vraie ou fausse, l'opinion que Rabelais avait porté jusqu'au tombeau son humeur facétieuse était très-répandue. Jacques Tahureau fit à ce *docte né* une épithaphe où il le montre se moquant en mourant de ceux « qui « de sa mort prenoient quelque soucy ». Baïf écrivit que Pluton, « roy de ceux qui ne rient « jamais, auroit un rieur désormais ». D'autres poètes de l'époque, qui avaient eu des querelles avec Rabelais, le poursuivirent de leurs sarcasmes. Joachim du Bellay lui décocha deux épithaphe satiriques, où, lui donnant le nom de Pamphage (Avale-tout), il le représenta comme un goinfre ivrogne, mort hydropique, affligé d'un ventre énorme et ayant mené une vie très-désordonnée (*Somnus et ingluvies. Bachusque, Venusque, jocusque Numina*). Ronsard le peignit comme un « galant altéré sans nul séjour ». Quelques années après la mort de Rabelais, on vit paraître, sous le titre de *l'Isle sonnante*, le commencement du cinquième livre, qui fut imprimé en entier en 1564, avec des additions qui paraissent d'une autre main. On a d'ailleurs contesté que ce livre ait été composé par maître François; nous dirons plus loin quelques mots de cette question. Malgré sa hardiesse, supérieure encore à celle des livres précédents, celui-ci ne souleva point d'orages : la Sorbonne ne s'émut pas; le parlement n'opposa nul obstacle à la vente de l'ouvrage. Un écrivain aussi remarquable que Rabelais ne pouvait manquer d'être l'objet de bien des appréciations souvent contradictoires. Sa verve, son érudition ne sauraient être révoquées en doute; mais le but qu'il s'est proposé a été diversement interprété. Son livre peut, ce nous semble, être regardé comme une énigme dont beaucoup de personnes ont cherché le mot, que parfois l'on a cru trouver et dont l'existence est problématique. On a dit avec raison qu'il s'était à dessein couvert du masque de la bouffonnerie la plus extravagante et du cynisme, afin de faire pardonner sous ce travestissement les allusions malignes qu'il s'est permises contre de hauts personnages de l'époque, les attaques qu'il dirigeait contre des choses respectables. La folie, servant ainsi de voile à la témérité, obtint une indulgence véritablement surprenante dans un temps où les erreurs en matière de foi étaient punies de la façon la plus sévère. On lui pardonna beaucoup, parce qu'il amusait. Rire et faire rire, tel fut en effet le but principal de Rabelais, et il s'y est livré avec l'imagination la plus vive, la plus franche, la plus emportée qui fut jamais; il faut voir en lui le plus ingénieux des bouffons, et ne pas oublier qu'il a mis souvent beaucoup de sens et de sérieux au milieu des plaisanteries les plus hasardées. Ainsi que l'a dit un des plus ingénieux littérateurs contemporains (Ch. Nodier), on peut le regarder comme le plus universel et le plus profond des écrivains des temps modernes, avec Erasme et Voltaire,

qui n'ont été ni aussi profonds ni aussi universels que lui. Il eut le secret d'allier au même degré une folie étourdissante dans ses inventions, une sagesse consommée dans ses jugements. Nous savons très-bien (observe un autre critique) qu'on peut dire avec raison que l'œuvre de Rabelais n'est qu'un roman extravagant dont la conception enchérit sur la bizarrerie des contes de fées les plus absurdes; les détails sont incohérents, l'action est d'une invraisemblance ridicule; mais ce n'était qu'en se couvrant du masque de l'extravagance et de la déraison que maître François pouvait faire passer ses ténérités vraiment effrayantes pour l'époque. L'espèce de délire de sa fable lui fournissait le moyen d'amener sur la scène, sous le voile d'inventions presque insensées, tous les ordres de l'Etat, toutes les conditions de la vie. Il a d'ailleurs pris le soin de laisser deviner ses intentions secrètes. C'est dans les prologues placés en tête des divers livres qu'il les montre sans trop de mystère. Dès le premier prologue, il prévient ses lecteurs qu'il ne faut point juger son livre sur l'apparence extérieure; il dit que, si au sens littéral on trouve matière assez joyeuse, il le faut à plus haut sens interpréter. Le prologue du troisième livre, plein de verve et d'esprit, montre également la volonté de bien persuader le lecteur que la signification allégorique du livre ne doit pas être perdue de vue sous la forme burlesque qui l'enveloppe. Mains passages épars laissent également percer sous une forme plus ou moins explicite la fin que l'auteur se proposait, et l'extravagance de sa fable lui a paru le cadre le plus favorable à la manifestation de ses sentiments. C'est grâce à ses *joyeusetez* que Rabelais dut la protection de François I^{er}, qui se faisait lire *Gargantua* pour se désennuyer, celle des principaux seigneurs de la cour, celle des princes de l'Eglise, qui n'avaient gardé d'ecclésiastique que l'habit qu'ils portaient et les bénéfices dont ils touchaient les revenus. Les impiétés de Rabelais, ses attaques contre les dogmes et la hiérarchie ne l'empêchèrent pas d'être en faveur auprès d'un roi qui faisait impitoyablement brûler les hérétiques et d'avoir pour patrons des évêques et des cardinaux. Du reste, on peut affirmer qu'à part Dolet, Marot et un petit nombre d'autres contemporains, fort peu de personnes se préoccupèrent des véritables intentions de l'écrivain, et celles qui étaient le plus intéressées à leur résultat y attachèrent peu d'importance. On se soucia médiocrement de briser l'os et de sucer la moëlle. Le public ne vit que des fictions dépassant en étrangeté celles que lui offraient les romans à la mode, plus amusantes que l'histoire de Tristan ou de Meliadus, et assaisonnées de cynisme et de sel très-peu attique. On se mit à rire en voyant les juriconsultes, les médecins, les philosophes, les théologiens baffoués et voués au ridicule le plus poignant. Il faut observer d'ailleurs que les

plaisanteries grivoises qu'affectionne l'historien de Pantagruel étaient alors reçues avec une indulgence qui ne les accueillerait pas aujourd'hui. Des savants fort sérieux, Pogge entre autres, se délassaient de leurs graves travaux en composant des historiettes qu'on tolérerait tout au plus dans un corps de garde, et des personnages éminents se déridaient en les écoutant, en les lisant. Le goût de la gaillardise créait le privilège d'une grande liberté en faveur de ceux qui choisissaient leurs sujets et développaient leurs idées de façon à divertir par des saillies où l'honnêteté était bravée. Le scrupule n'existait pas. Ce fut en déguisant sous une couche de folies bouffonnes et d'ordures les trésors d'un esprit railleur et indépendant, ce fut en évitant de se déclarer pour les idées nouvelles que Luther propageait et qui tirèrent l'Eglise du repos où elle sommeillait, dans la sécurité d'un pouvoir qu'elle croyait inattaquable, que Rabelais parvint à faire la guerre à l'autel et au trône sans perdre l'appui du trône et de l'autel. Protégé par deux rois, béni par deux papes, il mourut tranquille, tandis que Dolet expiait sur l'échafaud une phrase qui parut une attaque à la religion, et tandis que Bonaventure des Perriers, victime de l'interprétation hétérodoxe que le parlement donnait au presque inintelligible *Cymbalum mundi*, n'échappa à la persécution qui frappait son éditeur qu'en recourant au suicide. Aucun des nombreux imprimeurs qui s'enrichissaient en imprimant et réimprimant les écrits de Rabelais ne paraît avoir été inquiété à cet égard. Nous ne voulons pas d'ailleurs exagérer le mérite de Rabelais. Son érudition, son talent d'écrivain, l'indépendance de ses vues le placent à un rang fort élevé; mais il a manqué de sympathie pour ce genre humain dont il voyait si bien les travers; il ne se proposait pas le but vers lequel il faut tendre lorsqu'on veut laisser un nom honorable et honoré, améliorer en instruisant. Il est permis de croire que Rabelais reconnut lui-même qu'il ne pouvait faire parler à la raison un langage digne d'elle, et qu'il se jeta dans un travestissement effronté, afin de se trouver plus à l'aise. M. Régis a consacré une partie du troisième volume de son long travail à reproduire des appréciations portées sur Rabelais par un grand nombre d'écrivains français ou étrangers (Voltaire, Nodier, Auger, St-Marc Girardin, Chasles, Hallam, Gervinus, etc.); il n'a point oublié le jugement raisonné qu'a inspiré à M. Guizot (*Annales d'éducation*, t. 3), la lettre de Gargantua à son fils, morceau où respirent les idées les plus élevées, les sentiments les plus dignes et les plus touchants; il prouve que lorsque Rabelais voulait être sérieux, il savait s'élever à une hauteur de raison et de bon sens bien rare au 16^e siècle. On pourrait d'ailleurs augmenter de beaucoup le nombre de passages qu'a énumérés M. Régis; Bal-

zac, dans sa *Revue parisienne*, M. Ste-Beuve dans ses *Causeries du lundi* (t. 4), M. Gerusez, dans ses *Essais d'histoire littéraire* (1839, p. 67-109) et bien d'autres, ont apprécié Rabelais à divers points de vue. M. Veuillot, se plaçant à celui de l'orthodoxie, s'est montré d'une implacable sévérité. M. Noël a publié en 1850 un petit travail sur Rabelais qu'il a placé dans une espèce de galerie de *Légendes françaises*; ce titre, ainsi que le remarque M. Ste-Beuve, indique que l'écrivain n'a pas prétendu tracer de l'auteur de *Pantagruel* une biographie exacte et rigoureuse, et qu'il ne s'est fait faute d'accueillir le Rabelais de la tradition. M. Delecluze, dans son *François Rabelais*, (Paris, 1844, gr. in-8°, 78 pages), a surtout envisagé notre auteur au point de vue littéraire et du progrès de la langue (1). Parmi les travaux qui offrent un caractère plus spécial d'érudition, nous indiquerons un très-bon travail de M. Cartier sur la *Numismatique de Rabelais*, dans la *Revue numismatique* (1847); la valeur des diverses monnaies (moutons à grand'laine, bezants, philippus, etc.), indiquée dans ces fantastiques récits est savamment exposée. M. Lenormand publia en 1840, sur l'abbaye de Thélème, un mémoire très-ingénieux dans lequel Rabelais est envisagé comme architecte. Un des mémoires qui forment l'*Archéologie navale* de M. Jal (1846, 2 vol. in-8°), est consacré aux navigations de Pantagruel (liv. 4), et prouve que maître François n'avait, en fait de marine, que des connaissances très-imparfaites. Divers ouvrages publiés à l'imitation de Rabelais, tels que le *Disciple de Pantagruel* (réimprimé sous divers titres), le *nouveau Panurge*, le *Rabelais ressuscité*, *récitant les faits admirables du très-valeureux Grand Gousier*, sont indiqués en détail dans le *Manuel du libraire* de M. J.-Ch. Brunet; ce sont d'ailleurs des productions misérables, mais elles ont le mérite de la rareté, et lorsqu'il s'en présente dans les ventes quelque exemplaire en bon état, il se trouve des bibliophiles fort heureux d'en devenir propriétaires moyennant cent à trois cents francs. Plusieurs auteurs célèbres ont largement puisé dans Rabelais; Burton l'avait lu et relu avant d'écrire son *Anatomy of melancholy*; Swift en a souvent profité; Sterne s'en est inspiré pour écrire son *Tristram Shandy*; Nodier lui a emprunté des idées qu'il a développées dans son *Histoire du roi de*

Bolème; Southey l'a pris à certains égards pour modèle (sauf les changements réclamés par les bienséances modernes), dans le singulier ouvrage qu'il a intitulé *The Doctor*. Le célèbre Jean-Paul Richter (*roy.* ce nom) a été surnommé le Rabelais de la métaphysique. — Nous allons énumérer les divers écrits qui restent de Rabelais : 1° *Ex reliquiis venerandæ antiquitatis, Lucii Cuspidii Testamentum; item Contractus venditionis initus, antiquis Romanorum temporibus*, Lyon, Gryphe, 1532, in-8°; ces prétendus restes de la vénérable antiquité sont apocryphes; le *Testament* est l'ouvrage de Pomponius Lætus; le *Contrat de vente* est de Jovien Pontanus. Tout savant qu'il était, Rabelais a été dupe; et il est assez singulier que ce soit par là qu'il ait commencé sa carrière littéraire. L'épître dédicatoire au maître des requêtes Amaury Bouchard n'est pas sans intérêt. 2° *Hippocratis ac Galeni libri aliquot*, Lyon, 1536, in-16, avec une épître dédicatoire à Godefroi d'Estissac, réimprimés en 1543; pour les traductions d'Hippocrate, il s'est contenté de revoir le travail de Nicolas Leoniceus. 3° *Epistola ad Bernardum Salignacum*, dans le volume intitulé *Clarorum virorum epistolæ centum ineditæ*, 1702; il y est question de Jules-César Scaliger, et des mots grecs, en assez grand nombre, y sont mêlés au latin. 4° *Joannis Manardi, Ferrariensis medici, epistolarum medicinalium, tomus secundus, nunquam antea in Gallia excusus*, Lyon, 1532, in-8°, contenant les livres 7 à 8; en tête est une dédicace à Tiraqueau. 5° *Almanach pour l'année 1533, calculé sur le méridional de la noble cité de Lyon, et sur le climat du royaume de France*. Antoine Leroi, auteur d'une Vie manuscrite de Rabelais, qui cite cet opuscule comme imprimé, n'en donne ni le format, ni la date d'impression, ni même le nom du libraire. Mais il en rapporte un passage reproduit par M. Lacroix, ainsi que d'un autre *Almanach pour l'année 1535*, comme imprimé à Lyon, chez François Juste; il signale un *Almanach et éphémérides pour l'an de N. S. J.-C., 1550*, comme imprimé à Lyon. Lacroix du Maine indique un *Almanach ou pronostication pour l'an 1548*, imprimé à Lyon. On a découvert, il y a quelques années dans la couverture d'un livre du 16^e siècle, quatre feuillets d'un *Almanach pour l'an 1541*, imprimé par François Juste, (la Bibliothèque impériale en a fait l'acquisition). 6° *Joannis Bartholomæi Marliani, topographia antiquæ Romæ*, Lyon, 1534, in-8°, avec une lettre à Jean du Bellay, dans laquelle il dit avoir eu le dessein de donner au public ses observations sur les antiquités, pendant son séjour à Rome; mais que l'ouvrage de Marliani étant tombé entre ses mains, il ne crut pas pouvoir faire mieux (*roy.* MARLIANI). 7° *Fr. Rabelasi Epigramma ad Doletum ac de Garo Salsamento*, pièce de dix vers, qu'on trouve parmi les poésies de Dolet (1).

(1) Les poètes anciens avaient chanté la saumure du garou, faite avec des œufs de poissons sans écaille. Rabelais inventa

(1) Un grand nombre d'écrivains modernes ont rencontré Rabelais dans le cours de leurs ouvrages et l'ont apprécié. Nous nous bornerons à deux indications. M. Michelet, dans son volume sur *Richelieu et la Fronde*, fait apparaître un peu inopinément maître François et l'appelle « le fou sublime de la renaissance, l'engendreur de Gargantua, qu'on range avec les « fantaisistes et qui, tout au contraire, eut la conception première du monde positif, du monde vrai, de la foi profonde, « identique à la science. » M. Blanc (*Histoire de la révolution française*, t. 1^{er}) est moins absolu; il trouve que Rabelais se prête aux explications les plus diverses, le sens de sa philosophie est fort obscur et probablement impossible à fixer. Nous ne parlerons pas d'un grand nombre d'articles de journaux et de revues, mais nous mentionnerons, comme peu connu en France, un article intitulé *Pantagruelism*, qui se trouve dans le *Quarterly Review* (juin 1847); il y est surtout question d'Aristophane et de l'Anglais Carlyle.

8° *La Sciomachie et festins faits à Rome, au palais du révérendissime cardinal du Bellay, pour l'heureuse naissance de M. le duc d'Orléans*, Lyon, 1549, in-8°. Devenu presque introuvable, ce livre s'est payé une centaine de francs à la chaleur des enchères en 1844 (vente Nodier). Il a été réimprimé dans les éditions de de l'Aulnay et dans le tome 8 de celle *Variorum*. 9° *Épîtres de François Rabelais*, Paris, 1651, in-8°, avec des observations (la plupart généalogiques), par les frères de Ste-Marthe. Les *Épîtres* sont au nombre de seize et remplissent 75 pages; les *Observations* en remplissent 191 en plus petit caractère. Une nouvelle édition, sous le titre de *Lettres de M. Fr. Rabelais*, fut donnée à Bruxelles, en 1710, in-8° (1). 10° *Épître* (en vers) à Bouchet, parmi les *Épîtres familières du Traverseur*, 1545, in-fol. Elle est intéressante parce qu'elle montre le genre de vie que menait Rabelais au château de Légué, auprès de l'évêque de Maillelais. 11° Nous arrivons aux compositions qui ont entouré de tant de célébrité le nom de maître François. Les éditions originales de ces écrits n'ont été bien connues que depuis quelques années; des recherches heureuses ont amené la découverte de ces livrets dont il ne reste la plupart du temps qu'un exemplaire et qui se payent au poids de l'or. Le savant auteur du *Manuel du libraire*, M. J.-Ch. Brunet a, dans un travail étendu à cet égard, débrouillé ces questions avec une lucidité et une exactitude qu'on ne pourrait surpasser. La première production qu'on rencontre est un opuscule de 16 feuillets imprimé à Lyon en 1532 et intitulé *Les grandes et inestimables croniques du grand et énorme géant Gargantua, contenant la généalogie, la grandeur et force de son corps*. Il ne faut pas confondre ce récit avec le *Gargantua* qui figure dans les œuvres de Rabelais; c'est une facétie basée sur des traditions populaires alors fort répandues, et M. Brunet ne doute pas que ce ne soit « l'œuvre de Rabelais lui-même, qui « l'aurait composée, en se jouant, à la demande « de quelque libraire. » Plus tard il aura repris ce thème informe et l'aura développé, lui donnant les vastes formes d'une conception plus complète et mieux étendue (2). Telle est également l'opinion de Charles Nodier qui a écrit à cet égard une notice fort ingénieuse (3), où il

quelque chose de pareil en se servant d'un petit poisson fort abondant sur les côtes du Languedoc.

(1) Les frères St-Marthe ont laissé incomplet un passage dans lequel Rabelais s'exprimait trop vivement sur les scandales de la conduite du pape Alexandre VI. M. Lacroix a donné, d'après les *Journaux* de Pierre de l'Estoire, une lettre de maître François, remarquable par la gaieté qui y règne, et adressée à M. le bailliuf du bailliuf des bailliufs, maistre Antoine Hullet, à Orléans. Elle ne se trouvait que dans l'édition de le Duchat, mais le texte offrait quelques différences.

(2) Ces *grandes et inestimables croniques* ont été à plusieurs reprises communiquées au public; M. Regis les a réimprimées dans le 2^e volume de sa traduction allemande de Rabelais; elles forment la vingtième livraison de la *Collection de petits poèmes et romans*, mise au jour, en caractères gothiques, par M. Silvestre; enfin M. Chenu en a publié, en 1846, une édition nouvelle, avec des caractères elzéviens, tirée à 110 exemplaires.

(3) *Des matériaux dont Rabelais s'est servi dans la composition*

montre fort bien que si les *Croniques* ne sont au fond qu'un amas d'hyperboles ridicules faites pour amuser le peuple, on y trouve cependant quelques-uns de ces traits de satire enjouée et d'ironie mordante que Rabelais seul, en ces temps-là, était à même de lancer. Cette boutade sans conséquence, qui semble avoir pour but de railler les romans de chevalerie, très en vogue à cette époque, a pu révéler à Rabelais l'aptitude et l'opportunité de sa facétieuse colère contre la société qui se dévoilait à ses yeux. Les *Croniques* ont été réimprimées à Lyon, sans date in-4°, 12 feuillets, et petit in-8°, 23 feuillets. Deux rédactions nouvelles et amplifiées ont vu le jour, l'une sans lieu ni date, l'autre sous le titre de la *Vie admirable du puissant Gargantua*, Paris, 1546. M. Brunet fut le premier qui signalât ces curiosités bibliographiques jusqu'alors restées ignorées; il leur consacra une curieuse notice sur deux anciens romans intitulés *la Chronique de Gargantua*, (Paris, décembre 1834). La plus ancienne édition datée que l'on connaisse du *Gargantua* est celle de Lyon, imprimée chez François Juste en 1535; il en existe une autre de 1537. Quant au Pantagruel, il existe des éditions sans date, fort anciennes et toutes d'une rareté extrême; M. Brunet pense pouvoir fixer à l'année 1532 la publication de celle qui est un in-4° de 64 feuillets et dont un exemplaire se trouva dans la vente du fonds de libraire de la maison de Bure en 1834; il était imparfait de 2 feuillets; acheté d'abord par le prince d'Essling, ce précieux volume fut ensuite payé six cent soixante francs pour compte de la bibliothèque du roi. D'autres impressions sont datées de 1533 et 1534. Elles pourraient toutes donner lieu à de longs détails qui seraient déplacés ici, nous renverrons à un travail spécial de M. J.-Ch. Brunet : *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais*, Paris, Potier, 1852, in-8°. Chose remarquable, les premières éditions offrent des variantes importantes, des leçons hardies qui ont ensuite été effacées dans les impressions qui les suivirent, et qui sont parfois restées totalement ignorées jusqu'à ces dernières années (4). C'est sous la date

tion de son ouvrage, Paris, Techener, janvier 1835, in-8° de 14 pages.

(1) Nous nous en tiendrons à un seul exemple. L'édition originale donne, au commencement du 23^e chapitre de *Pantagruel*, la phrase suivante : « Pantagruel eut nouvelles que son père « Gargantua avoit été translaté au pays des Phées par Morgue, « comme feut jadis Enoch et Elie » Ce rapprochement peu respectueux disparaît. Aux deux prophètes bibliques on substitua Enoch et Elie. La leçon primitive ignorée de le Duchat, de de l'Aulnay, d'Elloi Johanneau, etc., n'a été signalée, nous le croyons, que dans l'édition de M. Jannet. Nous pourrions multiplier les exemples de ce genre. Nous ferons observer aussi que les éditions originales ont fourni les moyens de corriger des fautes d'impression toujours soigneusement reproduites et qui défigureraient le sens. C'est ainsi que, jusqu'à l'édition Jannet, on a lu (chap. 24) que Pantagruel « épousa la fille d'un roi d'Inde, nommée Presthan »; ce qui n'a point de sens raisonnable, tandis que l'édition originale porte très-bien : « La fille d'un roi d'Inde « nommé Prestre Jehan », allusion à un monarque imaginaire sur le compte duquel circulèrent tant de légendes pendant le moyen âge.

de 1538 qu'on rencontre pour la première fois les premiers livres de Rabelais réunis ensemble, mais avec une pagination différente; ils paraissent imprimés à Paris; en 1542 le Lyonnais François Juste les publia de la même manière; ce fut également en 1542 que le malheureux Etienne Dolet fit paraître à Lyon son autre édition aujourd'hui fort recherchée; mais que le titre annonce à tort comme *prochainement reveue et de beaucoup augmentée par l'auteur mesme*. Le fait est qu'il y a peu de corrections et qu'elles semblent l'œuvre de Dolet lui-même. La première édition connue du *Tiers livre* est celle de Paris, Ch. Wechel, 1546, mais il a dû en exister une antérieure, car le privilège est daté du 19 septembre 1545, et c'est sur cette date que le catalogue des ouvrages condamnés en 1551 mentionne ce livre. Il fut réimprimé plusieurs fois séparément en 1546, en 1547 et même en 1552 après la censure, l'imprimeur parisien Michel Fezandat se nommant expressément. Ce typographe mit au jour, également en 1552, le *Quart livre*. En 1553 parut la première édition collective des quatre livres réunis; elle fut suivie de quatre autres dont deux datées de 1556 et deux données à Lyon par Jean Martin en 1558. C'est dans ces dernières que se montre pour la première fois le cinquième livre, dont l'authenticité a été l'objet de controverses. La plupart des éditeurs n'ont pas révoqué en doute qu'il ne fût l'œuvre de maître François; mais la critique moderne y regarde de plus près. Le traducteur allemand de Rabelais, Régis, pense que ce livre n'est pas de Rabelais, et il fait ressortir les particularités de style, les caractères distinctifs qui le séparent des livres précédents. Ch. Nodier ne doute pas que Rabelais ne soit l'auteur. M. Lenormand est du même avis; il voit dans ce cinquième livre « un testament aigre et désespéré; la griffe de « l'aigle y est empreinte. » D'un autre côté, M. Paulin Paris le regarde comme tellement inférieur aux autres que s'il eût paru sous le nom de Rabelais, il n'y aurait eu que des sifflets pour cette imitation maladroite. N'oublions pas l'édition de 1663, sans nom d'imprimeur, mais où l'on reconnaît les types des Elzeviers; elle est fort jolie, mais très-incorrecte, ce qui n'empêche pas les amateurs de la rechercher avidement. Il faut arriver à l'an 1711 pour trouver la première édition critique de l'épopée rabelaisienne; ce fut alors que parut à Amsterdam, en 5 volumes petit in-8°, l'édition de Jacques le Duchat, qui revit le texte sur les anciennes impressions qu'il put découvrir (les plus anciennes lui échappèrent), et qui recueillit de nombreuses variantes; il y joignit un volumineux commentaire dans lequel, au milieu de bien des inutilités, on trouve des renseignements intéressants. Cette édition, qui renferme aussi quelques observations de l'ingénieur la Monnaye, fut réimprimée en 1725 et en 1732; elle obtint en 1731 (Amsterdam,

3 vol in-4°) les honneurs d'une édition de luxe; le commentaire est plus développé, les gravures de Bernard Picart ont du mérite, mais le costume est de pure fantaisie, et l'artiste ne s'est pas suffisamment inspiré de la verve de l'auteur. Il faut ensuite franchir un long intervalle pour arriver aux travaux de de l'Aulnay; ils parurent pour la première fois dans l'édition donnée par Desoer, Paris, 1820, 3 vol. in-18, jolie mais peu correcte et d'un caractère trop fin; ils furent reproduits avec des développements dans les 3 volumes in-8° publiés par l'éditeur Louis Jannet en 1823, et ils ont été insérés dans un volume grand in-8°, publié après 1830. De l'Aulnay n'a point fait de commentaire, mais il a réuni par diverses classes (glossaire rabelaisien, *Erotica verba*, etc.) une multitude de renseignements parmi lesquels il en est de curieux; un assez grand nombre sont, il est vrai, étrangers à maître François, et on pourrait parfois relever des inconvenances assez choquantes. La plus volumineuse des éditions de Rabelais est celle dite *Variorum*, Paris, Dalibon, 1823-1826, 9 vol. in-8°; revue par MM. Ermangart et Eloi Jehanneau; elle reproduit les notes des précédents commentateurs avec des additions considérables. Il en résulte une réunion d'observations souvent prolixes et tellement multipliées que les vers qui composent le second chapitre du premier livre, donnent lieu à 48 pages de remarques, et que souvent une ou deux lignes du texte se trouvent au haut de pages dont le reste est occupé par le commentaire. Le chapitre des jeux de Gargantua occupe 49 pages; celui de la bibliothèque St-Victor en remplit 82. En tête de chaque chapitre est exposé un système qu'on ne saurait admettre, celui d'une interprétation historique régulière et suivie de tout ce qu'écrivait Rabelais. Pas un trait qui ne reçoive des mains des éditeurs une interprétation minutieuse. Dans *Grand-Gousier*, *Gargantua* et *Pantagruel*, ils voient Louis XII, François 1^{er} et Henri II, et nul doute qu'il n'y ait des allusions parfois peu déguisées, mais il en est très-peu qui se suivent, soit dans le même personnage, soit dans le même récit, et loin d'être rangées dans un certain ordre de façon que l'une aide à dépister l'autre, elles se croisent sans cesse et se contredisent souvent. Il est juste d'ailleurs de reconnaître de la variété dans l'érudition des éditeurs, parfois de l'adresse et du bonheur dans l'emploi qu'ils en ont fait. Ils ont péniblement réuni de précieux matériaux, mais ils sont loin d'avoir donné de Rabelais une édition irréprochable. M. Paul Lacroix, qui, fort jeune encore, avait mis au jour une petite édition de Rabelais avec quelques notes (1825, 5 vol. in-32), a fait paraître en 1840, chez M. Charpentier, un volume qui, pour la première fois, offrit, sous un format portatif, le *Gargantua* et le *Pantagruel*. L'éditeur fit connaître deux chapitres inédits d'un cinquième livre tirés d'un manuscrit de la biblio-

thèque de Paris. Il mit en tête une très-bonne *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Rabelais*; il y joignit quelques extraits des *Croniques* de Gargantua. Cette édition reparut en 1842 et en 1857. La notice biographique a été réimprimée à part en 1858 avec quelques additions. M. Lacroix n'a pas d'ailleurs admis dans son volume les *Lettres*, la *Sciomachie* et autres opuscules, qui par eux-mêmes n'ajoutent rien en effet à la gloire de maître François. En 1858, un libraire actif et zélé, qui avait entrepris sous le titre de *Bibliothèque elzévirienne* une publication importante destinée à remettre en lumière nos vieux auteurs, donna le premier volume d'un Rabelais, annoncé comme étant la seule édition conforme aux derniers « textes revus par l'auteur, avec les variantes de toutes les éditions originales. » Cette édition, faite d'après un plan différent de celui qui avait été suivi jusqu'alors (plan recommandé d'ailleurs par M. J.-Ch. Brunet), donne au bas des pages les variantes des impressions originales; elle ne contient pas de notes. On y trouve les trois premiers livres. Malheureusement il n'a été mis au jour que le premier volume; on doit surtout regretter d'être privé du troisième, qui devait offrir un glossaire, une vie de Rabelais et diverses productions peu communes. N'oublions pas les deux volumes petit in-8°, publiés en 1857-1858 par MM. Burgaud des Marets et Rathery (Paris, Firmin Didot); le texte a été également revu sur les éditions primitives; l'orthographe, très-différente dans les anciennes impressions arbitrairement corrigées par les éditeurs modernes, a été ramenée à un système rationnel qui n'admet pas une forme, un signe que ne justifie une édition de quelque œuvre de Rabelais depuis 1532 jusqu'à 1553. Les notes placées au bas des pages sont nombreuses, instructives et succinctes, mérite qui n'est pas médiocre, car il est difficile de ne pas devenir fort prolix et fort étendu lorsqu'on entreprend de commenter Rabelais. La notice biographique, due à la plume de M. Rathery, occupe trente-cinq pages. On a publié en 1860 un Rabelais illustré par M. Gustave Doré. Le talent original de cet artiste s'est donné carrière dans les étranges imaginations du *Caloyer des îles d'Hyères*. Indépendamment des ouvrages bien connus pour être de Rabelais, il lui en a été attribué d'autres dont la paternité est douteuse. M. Paul Lacroix, qui pense que, dans sa pratique médicale, Rabelais s'occupait spécialement de l'étude et de la guérison de ce qu'on appelait alors le *mal de Naples*, est disposé à regarder maître François comme l'auteur d'un volume aussi rare que curieux dont nous devons abrégé le titre écrit en toutes lettres dans l'original : *Triomphe de très-haute et très-puissante dame V-le, royne du Puy-d'Amours*. Ce livre, publié en 1539 à Lyon chez François Juste, c'est-à-dire chez le typographe qui imprimait les

ouvrages de Rabelais, offre une série de trente-quatre figures gravées sur bois représentant Vénus, Cupidon, la diète, etc.; le tout accompagné de pièces de vers qui rappellent le style et la tournure d'esprit de l'auteur de *Pantagruel*. Le prologue, en prose, présente également une certaine similitude (1). Disons aussi que M. Lacroix, supposant que Rabelais se serait, dans un âge avancé, assez mal trouvé de ses relations avec de joyeuses Romaines, penche à lui attribuer un livret publié à Lyon en 1551, la *Louange des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sur l'Androgyne de Platon*. Les *Songes drolatiques de Pantagruel*, où sont contenues plusieurs figures de l'invention de M. Rabelais, et dernière *Œuvre d'icelui pour la récréation des bons esprits*, Paris, 1565, in-8°, forment un recueil de cent vingt figures grotesques, sans autre texte que le titre du livre et un *Au lecteur, salut*. Ce volume, devenu très-rare, est très-recherché des bibliophiles. Il s'est payé parfois de cent cinquante à deux cents francs en vente publique; et en 1844, à celle de Charles Nodier, il arriva au prix de quatre cent dix-sept francs. Le libraire Sallior eut l'idée, vers 1797, de le faire réimprimer. M. Brunet a vu les soixante premières planches, et rapporte qu'on lui a dit que la suite avait été terminée, mais non publiée. Aucun éditeur de Rabelais n'avait compris dans les œuvres de cet auteur les *Songes drolatiques*, qui ne pouvaient guère s'exécuter dans un format moindre que l'in-8°, et dont d'ailleurs l'exécution eût été très-coûteuse; mais ils forment le huitième volume de l'édition dirigée par MM. Esmaungart et Johanneau. Ces savants ont joint un texte explicatif dans lequel, à force d'explications bien souvent arbitraires, ils reconnaissent dans ces figures grotesques François 1^{er}, Henri II, le pape et autres personnages du temps. Ce travail, entièrement neuf, donne d'ailleurs du prix à cette seconde édition des *Songes*, publiée plus de deux siècles et demi après la première. Mais MM. Esmaungart et Johanneau, qui les premiers ont voulu rattacher au texte de Gargantua et du Pantagruel les caricatures des *Songes drolatiques*, vont sans doute trop loin en annonçant qu'on voit reparaître sous ces figures bizarres tous les personnages, tant réels qu'allégoriques, de ces

(1) Ce *Triomphe* a été imprimé deux fois en 1539, et à Paris en 1540. On ne connaît de chacune de ces éditions que deux exemplaires, mais l'ouvrage a été réimprimé dans le 4^e volume du *Recueil des poésies françaises du 15^e et du 16^e siècle*, réunies et annotées par M. Anatole de Montaiglon (Paris, Jannet). M. Paul Lacroix, se fondant sur ce qu'un privilège, accordé par Henri II, parle d'ouvrages que Rabelais avait fait imprimer en *thuscan*, conjecture que le pseudonyme de *Martin d'Orchesino* avait déjà été pris par maître François en tête d'un de ses ouvrages en langue italienne, et que le *Triomphe* pourrait bien être la traduction d'un opuscule écrit, sinon imprimé, en *thuscan*. M. de Montaiglon convient que les raisons mises en avant par M. Lacroix sont spécieuses surtout par leur réunion, mais aucune ne lui paraît décisive, et après une discussion approfondie, sa conclusion est celle-ci : « On ne peut, en l'absence de preuves solides, arriver qu'à ce résultat; il n'est pas impossible que le *Triomphe* soit de Rabelais. »

deux romans. S'il faut en croire Duverdier, « Claude Massau a traduit du latin de maître François Rabelais, *Stratagèmes, c'est-à-dire promesses et ruses de guerre du preux et très-célèbre chevalier Langey au commencement de la tierce guerre césarienne*, imprimés à Lyon par Sébast. Gryphius, 1542. » Duverdier est le seul qui parle de ce volume, inconnu à Nicéron et aux autres bibliographes. L'ouvrage latin de Rabelais a-t-il été imprimé? La traduction de Massau existe-t-elle? C'est ce dont il sera permis de douter jusqu'au moment où l'on en aura trouvé un exemplaire. M. Regis regarde Rabelais comme l'auteur du *Prologue des Ogdoades de messire Guillaume du Bellay, seigneur de Langey*, Paris, 1569, in-fol. Ce morceau, qui remplit dix feuillets chiffrés à part, rappelle parfois le style de maître François. D'anciennes éditions de Rabelais ont recueilli des épîtres à deux vieilles qui ont été admises par Delaulnay et par Eloy Johanneau, mais à tort, puisqu'il est bien reconnu qu'elles sont de François Habert. Ce sont des imitations maussades de deux jolies pièces de Marot, et l'on peut remarquer en passant que dans les éditions *variorum* la manie de tout interpréter est poussée au point que dans une de ces vieilles, celle qui est l'objet de grands éloges, il faut reconnaître Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}. Quoique le travail de l'abbé de Marsy n'ait pas eu de succès (*voy. MARSY*), d'autres écrivains ont pensé à rajeunir le style de Rabelais et à le purger de ce qu'on regarde aujourd'hui comme des obscénités. Un avocat nommé Thilorier lut, le 19 avril 1752, à l'académie de la Rochelle, sur la personne et les ouvrages de Rabelais, un discours qui devait servir d'introduction à un commentaire historique sur Grand-Gousier, Gargantua et Pantagruel. Thilorier ne se bornait pas à vouloir retrancher les obscénités; il ne tenait pas moins à faire disparaître ou atténuer les critiques trop amères des désordres du clergé dans le 16^e siècle : autant vaudrait retrancher toutes les médisances des satires de Boileau, et prétendre conserver son caractère et ses traits. Le *Mercur* du mois d'août 1752 contient, page 514, un extrait du discours de Thilorier : il paraît que c'est tout ce qui en a été publié. On doit à Pérau (*voy. ce nom*) le *Rabelais moderne, ou ses OEuvres avec des éclaircissements*, 1752, 6 vol. in-12. On sait que le commentaire de Passerat a été brûlé (*voy. PASSERAT*). Morellet a laissé imparfait le commentaire qu'il avait commencé depuis longtemps. L'exemplaire de Rabelais, interfolié de papier blanc qui contient son travail, fit partie de la bibliothèque de M. Auger, à qui l'abbé le donna quelque temps avant sa mort; il est aujourd'hui à la bibliothèque du Louvre. Le roman de Rabelais a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre. Montauban, échevin de Paris, mort en 1685, a fait deux comédies, l'une intitulée *Pantagruel*, imprimée en 1654; l'autre les *Aven-*

tures de Panurge, jouée en 1674, non imprimée. On doit à Autreau, *Panurge à marier* et *Panurge marié dans les espaces imaginaires*, comédies qui sont imprimées dans ses *OEuvres*. *Panurge dans l'île des Lanternes* (*voy. PARFAIT*) est un opéra que s'attribuait Morel de Chefdeville. L'*Isle sonnante*, opéra-comique de Collé, rappelle le titre du cinquième livre de Rabelais, mais n'a rien autre de commun avec lui; le sujet est entièrement de l'invention de Collé. Ce n'est pas le titre, mais plusieurs idées de Rabelais que Beaumarchais a employées dans son *Mariage de Figaro*. Voltaire, dans sa vingt-deuxième *Lettre philosophique*, avait dit que Rabelais était un philosophe ivre qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse; il ajouta dans son *Temple du goût*, que l'ouvrage de Rabelais devrait être réduit tout au plus à un demi-quart; mais il changea d'opinion plus tard. Il écrivait, le 12 avril 1760, à madame du Deffand : « Si Horace est le premier des faiseurs de bonnes épîtres, Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons : il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui. » G. des Autels a, dans son *Fanfreluche et Gaudichon* (*voy. AUTELZ*), imité le roman de Rabelais, que J. Bernier a analysé et commenté (*voy. BERNIER*). Le nom de Rabelais fait partie du titre d'un ouvrage du P. Garasse (*voy. GARASSE*). Il existe d'autres imitations françaises de Rabelais; aucune ne mérite d'être distinguée. Divers romanciers et conteurs modernes ont fait figurer dans leurs récits le curé de Meudon. Nous le rencontrons dans les romans du bibliophile Jacob, dans les *Contes drolatiques* de Balzac. Grosley, possesseur d'un exemplaire des opuscules latins du cardinal Bembo (Lyon, Gryphe, 1552, in-8^o), avec des notes manuscrites qu'il croyait de Rabelais, en fit, en 1768 ou 1769, hommage à la faculté de médecine de Montpellier. On a vu présenter dans les ventes de diverses bibliothèques (Héber, Aimé-Martin, Libri, Renouard) quelques volumes grecs annoncés comme portant la signature et des notes de Rabelais; mais des doutes se sont élevés sur l'authenticité de l'écriture. Plusieurs lettres soi-disant autographes se sont produites et ont été reconnues apocryphes. Il a été publié en 1790 une facétie sous le titre de : *Lettre de Rabelais, ci-devant curé de Meudon, aux quatre-vingt-quatorze rédacteurs des Actes des Apôtres*, in-8^o de 22 pages, brochure qui fut bientôt oubliée; mais on remarqua celle qui avait pour titre : *De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente, ou Institutions royales, politiques et ecclésiastiques, tirées de Gargantua et de Pantagruel*, 1791, in-8^o, dont l'auteur est Ginguéné. Le *Quart d'heure de Rabelais* est le titre d'une jolie comédie de MM. Dieulafoy et Prévost-Iray, jouée sur le théâtre du Vaudeville le

25 nivôse an 7, publiée la même année in-8° (1). M. Dumersan a donné, sur le théâtre des Variétés, le 29 juin 1813, *Gargantua, ou Rabelais en voyage*, comédie, imprimée la même année. Rabelais est un des personnages du *Clément Marot*, vaudeville de MM. A. Gouffé et G. Duval, joué sur le théâtre des Troubadours le 19 floréal an 7 (1799). R. M. Lesuire, sous le titre de *Confessions de Rabelais*, 1797, in-18, n'a publié qu'un roman. Un vaudeville, qui mettait en scène Rabelais, fut joué en 1831 au théâtre du Palais-Royal; il est fort oublié aujourd'hui. Bayle, à qui Rabelais ne plaisait guère, ne lui a pas donné d'article dans son *Dictionnaire*. Il n'en parle que deux ou trois fois en passant. La plupart des éditions des œuvres de Rabelais contiennent une notice plus ou moins étendue sur sa vie. Nicéron lui a consacré un article dans le tome 32 de ses *Mémoires*, et Chauffepié dans son *Dictionnaire*. Tous ces morceaux laissent beaucoup à désirer. La *Vie de Rabelais*, qui devait être placée en tête du premier volume de l'édition de MM. Esmangart et Eloi Johanneau, n'a point paru. Nous avons signalé celles qui sont en tête des éditions de M. Rathery et de M. Paul Lacroix. Celle-ci a été publiée à part avec quelques additions, sous le titre de *Rabelais, sa vie et ses ouvrages*, 1853, in-18, 232 pages. On rencontre des renseignements curieux dans la *Notice historique, bibliographique et critique sur Rabelais*, composée par M. Kuhnholz (Montpellier, 1833). Le *Floretum philosophicum* d'Antoine Leroy (Paris, 1649), sorte de glossaire latin que l'auteur prétend avoir composé à Meudon dans le cabinet même de Rabelais, renferme une longue préface destinée à faire l'éloge de maître François; Leroy est revenu avec plus de détails sur ce sujet dans un manuscrit qu'il a intitulé *Rabelasiana elogia*, et qui est conservé à la bibliothèque impériale. (Voir les *Notices et extraits des manuscrits*, tome 5.) On y trouve des renseignements utiles. La *Bibliothèque historique de la France* mentionne huit portraits gravés de Rabelais; depuis on en a gravé plusieurs : il y en a deux, l'un en buste, l'autre en pied, dans l'édition de MM. Esmangart et Eloi Johanneau. Il s'en trouve un dans la traduction anglaise, édition de Bohn. L'article sur Rabelais, fourni par M. Auger à la *Galerie française*, est accompagné d'un beau portrait. Nous ne croyons pas qu'on ait gravé le plus authentique de tous, celui qui appartient à la faculté de Montpellier, et dont M. Kuhnholz a placé une reproduction lithographiée en tête de la *Notice* que nous avons déjà citée. Dans cette peinture, faite sans doute lorsque Rabelais était à Montpellier, les traits sont prononcés et indiquent un homme de qua-

rante ans; la face est longue, bilieuse; la barbe est longue et rousse. Une médaille de Rabelais se trouve dans la galerie métallique des Français célèbres, frappée en 1818. Peu d'auteurs semblent, autant que Rabelais, se refuser aux efforts de la traduction, et cependant on a réussi avec succès à le faire passer dans deux langues différentes. La traduction anglaise de Th. Urquhardt a paru pour la première fois en 1653; elle est fort estimée dans la Grande-Bretagne; les excentricités du style pantagruélique y sont rendues avec un rare bonheur; mais elle ne comprend que les deux premiers livres, complétés par un littérateur français retiré à Londres (Motteux), et accompagnée de notes (qui d'ailleurs ne renferment rien de bien important). Ce travail a, depuis 1694, été réimprimé une douzaine de fois. L'édition la plus récente est celle de 1849, donnée par le libraire Bohn, et reproduite en 1859. Elle est faite avec soin. Une édition, donnée en 1838, avec une introduction et une vie de l'auteur de *Gargantua* par Th. Martin, est un livre de luxe dont il n'a été tiré que cent exemplaires de format in-4°. Un Allemand du 16^e siècle, Jean Fischart, personnage doué d'un genre d'esprit assez analogue à celui du curé de Meudon, a donné en 1575 une traduction ou plutôt une paraphrase fort étendue du premier livre de Rabelais avec beaucoup de succès; elle a été réimprimée plusieurs fois. Son mérite exige, pour être compris, une connaissance approfondie de l'ancien idiome germanique. Le travail de M. Régis (Leipsick, 1832-1841), deux volumes formant trois parties, est d'une autre espèce. Il offre une traduction exacte et fort bien faite du texte, une introduction bibliographique de 231 pages, qui réunit tout ce qu'on savait alors sur cet objet, un commentaire d'un millier de pages qui reproduit en très-grande partie les notes des commentateurs précédents, accompagnées d'observations nouvelles dues à l'éditeur, des relevés de variantes, des tables, la réunion de ce que bien des auteurs ont écrit à l'égard de Rabelais; voilà ce qui complète cette espèce d'encyclopédie rabelaisienne un peu prolixe, mais qui restera comme le témoignage d'un enthousiasme éclairé et infatigable. On y trouve en français les lettres à l'évêque de Maillezais, la *Sciomachie* n'y a pas été admise.

BR—T.

RABENER (THÉOPHILE-GUILLAUME), moraliste allemand, auteur de satyres estimées, naquit le 17 septembre 1714, à Wachau, près Leipsick, terre noble appartenant à son père, qui était avocat au tribunal supérieur du cercle de Leipsick. En 1728, il fut envoyé au collège de Meissen, dont son aïeul avait été recteur, et il s'y lia d'amitié avec Gærtner et Geller (*roy. leurs articles*). Six ans après, il se rendit à l'université de Leipsick, où il soutint, à la fin de son cours de droit, en 1737, une thèse *De mitiganda furti pœna ob restitutionem rei ablatæ*. Les sciences

(1) Ces mots, le *quart d'heure de Rabelais*, sont devenus proverbe pour exprimer le moment de compter avec son hôte, et par allusion à l'embarras où l'on prétend que Rabelais se trouva à Lyon.

administratives, surtout l'assiette et la perception des impôts, furent, non moins que la jurisprudence, l'objet de ses études. Il se montra, dès sa jeunesse, et fut toute sa vie un excellent homme d'affaires. Ses premiers essais parurent dans une feuille publiée par Schwabe sous ce titre : *Amusements de l'esprit et de l'imagination* (1), et ils forment le premier volume de ses satyres. Verve, gaieté, connaissance du monde et des travers de la société, le sentiment des convenances, et une concision qui contrastait avec la prolixité et le style verbeux des auteurs de l'époque, le signalèrent aux hommes de goût comme un des écrivains appelés à tirer la littérature allemande de l'état de nullité ou d'enfance où elle était plongée. Mécontents du recueil de Schwabe, et de l'influence que Gottsched exerçait sur le choix des morceaux qui y étaient admis, quelques jeunes littérateurs, parmi lesquels on remarque Cramer, Jean Elie et Jean-Adolphe Schlegel (oncle et père de MM. Aug. Guill. et Fréd. Schlegel), Ebert, Zachariae, Klopstock, etc., se réunirent pour encourager l'entreprise d'un libraire de Bremen, qui leur avait offert de publier tous les mois un cahier consacré aux productions de leur plume. C'est dans cet ouvrage périodique (2), que parurent les premiers écrits de plusieurs des hommes qui contribuèrent le plus à créer la poésie et à perfectionner la langue allemande. Rabener vit ses essais accueillis de ses collaborateurs et du public. Ces travaux littéraires ne l'empêchaient pas de rendre à la société des services qui semblent, à la première vue, inconciliables avec cette indépendance d'esprit et cette verve d'inspiration qui sont les premières conditions du talent poétique et les garants de ses succès. Dès l'an 1741, nommé à une place de réviseur des contributions du cercle de Leipsick, il se livra, jusque vers sa mort, arrivée le 22 mars 1774, au détail minutieux et aride de diverses fonctions financières, à Leipsick et à Dresde, avec une assiduité, une probité et une délicatesse exemplaires. Entre les diverses productions de sa plume, on doit remarquer : le *Testament de Swift*, le *Poisson d'avril*, le *Dictionnaire allemand*, la *Chronique du hameau de Querlequitsch*, la *Liste chronologique de Nicolas Klin*, les *Proverbes d'Anton Panssa*, dédiés à l'âne du grand *Sancho Pansa*; les morceaux intitulés *Un poète est-il taillable? Preuves que la médisance n'a sa source ni dans l'orgueil ni dans la méchanceté, mais dans un véritable amour de nos semblables, avec une bonne table des matières*; mais surtout les *Lettres satiriques*. Ces dernières sont indubitablement son meilleur ouvrage, celui où la vérité des mœurs et des caractères, la justesse des censures et la force comique

brillent du plus vif éclat. Il faut toutefois avouer que les folies et les préjugés qu'il attaque, ont en quelque sorte disparu de la scène du monde, qu'ils sont remplacés par des travers d'un genre différent, et que les originaux qu'il immole à la risée, appartiennent presque tous aux classes mitoyennes de la société. Les pédants, les demi-savants, les petits-maitres; les ecclésiastiques gauches et importuns, quelquefois coupables de bassesses et de simonie; des subalternes trafiquant de leur ascendant sur leurs maîtres insouciantes, niais et vaniteux; les gentillâtres présomptueux et bêtes; les mauvais poètes, les charlatans, les avares, les femmes vaines et folles, sont principalement les objets de sa critique. Rarement ses sarcasmes semblent-ils atteindre une sphère supérieure. Quoi qu'il en soit des effets positifs de son talent satirique, Rabener fut, entre ceux qui ont dû à ce même talent une grande renommée, le plus digne peut-être, par ses vertus, d'exercer cette magistrature morale dont l'autorité ne peut que s'accroître par le mérite personnel du censeur. Mais si, d'un côté, il n'avait pas à craindre les récriminations de ceux qu'il voulait corriger, en les faisant rougir ou rire d'eux-mêmes, il était, de l'autre côté, éminemment propre à s'ériger en réformateur des travers d'une nation distinguée par les qualités de l'âme et par ses bonnes mœurs. Les amis de Rabener ont tous célébré à l'envi l'excellence de son caractère et les charmes de son commerce. Inflexible défenseur de la justice comme magistrat, consciencieux et zélé observateur de tous ses devoirs, il apportait à ses travaux une ponctualité, un esprit d'ordre, en même temps qu'une habitude d'élégance et de concision, qui contribuèrent au perfectionnement de l'administration où il occupait une place importante, et à la réforme du style usité qui, jusqu'alors barbare, verbeux et compliqué, reçut, par son ascendant et ses rédactions, des améliorations importantes, favorables à la clarté et à l'expédition plus prompte des affaires. Il était animé des sentiments d'une piété sincère. Son portrait a été gravé par Berger, Haid et autres. Le meilleur est de Baase, d'après le tableau de Graff, petit in-fol. et in-8°, en tête du 10^e volume de la *Nouvelle bibliothèque des belles-lettres et beaux-arts*. A l'exception d'une seule de ses satires, toutes sont écrites en prose, et ont été fréquemment réimprimées, depuis 1751 jusqu'en 1777. La onzième édition des Œuvres de Rabener (Leipsick, 1777, 6 vol. in-8°) est accompagnée d'une vie de l'auteur, par son ami C.-F. Weisse : c'est la source où ont puisé tous ses biographes allemands. Le sixième volume renferme sa correspondance avec quelques dames et avec ses amis : Ant. Cramer, J.-Ad. Schlegel, Frédéric de Hagedorn, Giseke, Gellert, Weisse et Ferber; une édition nouvelle a vu le jour à Stuttgart, 1839, 4 vol. in-8°. On a traduit les

(1) *Belustigungen des Verstandes und Witzes*, Leipsick, 1741 et suiv.

(2) *Neue Beyträge zum Vergnügen des Verstandes und Witzes*, auxquels succéda bientôt : *Sammlung vermischter Schriften*.

œuvres de Rabener, soit en totalité, soit en partie, en différentes langues : en anglais (*Satirical letters*, Londres, 1757, 2 vol. in-8°; et le *Rêve qui révèle au poète les occupations des ombres*, dans le recueil : *Summer Evenings entertainments*, 2° vol., Londres, 1762); en danois, en suédois, en hollandais toutes ses œuvres (cette dernière traduction, à laquelle Rulland eut la plus grande part, est très-estimée; elle a paru à Amsterdam en 1760, en 4 volumes). Le public français ne peut guère juger du mérite de Rabener par les traductions informes ou incomplètes qu'on lui a données. A l'exception de quelques-unes des lettres satiriques, traduites par Huber (dans le *Choix de poésies allemandes*, t. 4, p. 259 et suivantes, imprimées à la suite des *Lettres choisies de M. Gellert*, Leipzig, 1770), et de quelques morceaux imités de Rabener et publiés dans le *Journal étranger*, aucun des ouvrages de Rabener n'a été traduit d'une manière supportable, en français. Le style du livre intitulé *Satires de M. Rabener*, traduction libre de l'allemand, par Boispréaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 vol. in-12, est tout à fait tudesque, et les *Mélanges amusants, récréatifs et satiriques de littérature allemande*, trad. librement de Rabener, par M. N. L. F., Paris, 1776, 4 vol. in-12, offrent plutôt une imitation et des extraits des œuvres de Rabener, qu'une véritable traduction (1). Klopstock a célébré le talent et les vertus de Rabener, dans son *Wingolf ou Temple de l'amitié*, 2° chant, 1^{er} vol. de ses *Odes*, p. 12.

S—R.

RABOTEAU (PIERRE-PAUL), poète et littérateur, né à la Rochelle en 1766, était à peine âgé de vingt-deux ans lorsque l'académie des belles-lettres de cette ville l'admit dans son sein. Il embrassa dès le commencement la cause de la révolution, et publia en 1790 une ode sur la *Prise de la Bastille*. En 1797 il vint se fixer à Paris, où il se fit connaître par quelques poésies légères et par des ouvrages dramatiques qui furent représentés sur le théâtre du Vaudeville. Il composa, en société avec Radet, l'*Arare et son ami* (1804); en société avec la Chabeaussière, *Lasthénie, ou Une journée d'Aleibiade* (1802), et une pièce intitulée *Attendre et courir* (1803). Il composa seul un joli vaudeville qui a pour titre : *la Ville et le Village* (1802), et un autre intitulé *Urbain et Joséphine* (1803). Il fit paraître un poème de quatre à cinq cents vers, les *Jeux de l'enfance*, Paris, 1802, in-8°. Cet ouvrage, écrit avec talent et sensibilité, fut réimprimé en 1804, in-8°, et il mériterait de l'être encore. Dans cette seconde édition, la peinture des jeux du collège, qui avait été trouvée trop restreinte, a reçu plus de développement. Membre de la société philotechnique, où il fut admis en 1803 sur le rapport de son ami Andrieux, Raboteau y lut un

poème adressé *aux Artistes*, une églogue de *Rébecca* tirée de la Bible, une épître à *l'Ennui*, d'autres poèmes et un grand nombre de fables que l'on distingue encore dans les recueils poétiques du temps. Souvent invité à publier ses poésies, Raboteau, par une modestie rare, les garda toujours dans son portefeuille. Il mourut le 21 octobre 1825 à la Rochelle, où depuis plusieurs années il s'était retiré avec sa famille.

V—VE.

RABUEL (CLAUDE), né à Pont-de-Veyle, en Bresse, le 24 avril 1669, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de dix-sept ans, et enseigna longtemps avec succès les humanités; enfin les ordres de ses supérieurs le fixèrent à l'étude des mathématiques, qu'il professa au collège de la Trinité à Lyon pendant les vingt dernières années de sa vie. Il mourut dans cette ville le 12 avril 1728. On a imprimé après sa mort un *Commentaire sur la géométrie de Descartes*, 1730, in-4°, publié par les soins du P. Lespinasse, disciple et ami de l'auteur. Rabuel laissa en manuscrit des traités d'algèbre, des sections coniques, des lieux géométriques, du calcul différentiel et du calcul intégral. Il cultivait aussi la poésie latine avec un talent distingué. T—D.

RABUTIN (ROGER DE). Voyez Bussy.

RACAGNI (le père JOSEPH-MARIE), physicien italien, né en 1744 à la Tarazza, dans la province de Voghera, suivit de bonne heure sa vocation pour l'état ecclésiastique, et entra en 1768 dans le collège des barnabites de Monza. L'étude de la théologie ne l'empêcha pas de se livrer à celle des sciences exactes qu'il apprit du P. Canterzani, habile mathématicien. Racagni fit tant de progrès dans la physique et les mathématiques que, jeune encore, il fut destiné à les enseigner dans les écoles de St-Alexandre à Milan. Le célèbre abbé Frizi, professeur de mathématiques supérieures, le proposa comme capable de remplir sa chaire pendant ses voyages. Enfin on le nomma professeur ordinaire de physique dans les écoles de Brera. Racagni a professé pendant trente ans avec zèle et succès; il se distinguait par sa facilité, par sa précision et par son amour pour les sciences; aussi a-t-il formé plusieurs élèves distingués. C'est par ses soins que le cabinet de physique de Brera se trouve riche d'instruments. En 1790 il fit des voyages à Vienne, en Hongrie et à Naples, pour connaître les plus savants physiciens de ces pays; il obtint l'estime des personnages les plus illustres, tels que le cardinal d'Herzan, le comte Esterhazy, le chevalier Hamilton, et surtout le comte de Firmian. Racagni fut nommé en 1801 l'un des quarante de la société italienne, et en 1812 membre de l'institut italien. On a de lui la *Théorie des fluides*, imprimée en 1779, où il traite des fluides en général, et en particulier de l'eau, de l'air, de l'électricité, etc. En 1807, il publia à Milan un mémoire sur les translations, où il

(1) On a aussi *Osaureus, ou le Nouvel Abeilard*, comédie, traduite d'un manuscrit allemand de Rabener (par Cailleau), Berne (Paris, l'auteur), 1761, in-12.

examine les différentes formules proposées par Prony, Fossembroni et Bezout. On trouve un autre mémoire inséré dans les *Actes de la société italienne* (t. 18, p. 139). L'auteur y parle de quelques conducteurs électriques frappés par la foudre; et, sans contester l'efficacité des paratonnerres, il donne la raison pour laquelle ils ne remplissent pas toujours leur destination. Dans un mémoire sur les *propriétés des nombres*, il entreprend de généraliser la théorie de Kramp. Les sciences exactes lui doivent encore d'autres services, notamment les expériences qu'il fit avec le P. Pino, son collègue, sur le *bélier hydraulique*, dont il chercha un des premiers à expliquer les singuliers phénomènes. Religieux, tolérant, Racagni fut généralement estimé au milieu des agitations politiques de son temps. Il mourut le 5 mars 1822. Toujours utile pendant sa vie, il voulut l'être encore après sa mort, et légua un prix annuel de deux mille francs pour celui des élèves des sciences physiques qui s'y distingueraient le plus. Le cinquième volume des *Mémoires de l'institut du royaume lombard-vénitien* (Milan, 1838, in-4°) contient un mémoire posthume de Racagni; il a pour titre : *Sopra i sistemi*, etc. (Sur les systèmes de Franklin et de Symmer concernant l'électricité). Z.

RACAN (HONORAT DE BUEIL, marquis DE), naquit en 1589 à la Roche Racan, château situé à l'extrémité de la Touraine, sur les confins du Maine et de l'Anjou, dans une des contrées les plus poétiques de la France, et par son climat délicieux, et par ses sites riants, et par les souvenirs historiques dont elle abonde. C'est sans doute à l'inspiration de ce beau pays qu'il fut redevable de son goût pour la poésie et du caractère de son talent. L'étude n'exerça aucune influence sur les directions que suivirent ses idées. Son père était maréchal de camp ordinaire des armées du roi, et l'on peut conjecturer avec raison que le chantre des bergeries reçut une éducation toute militaire. Il avait même tant d'aversion pour la langue latine, qu'il ne put jamais, dit-on, retenir le *Confiteor*. Mais son jeune esprit, fécondé par les images gracieuses que lui offrait la terre natale, avait senti le besoin et deviné l'art des vers. Racan n'attendait qu'une occasion pour être poète. Le hasard lui fit trouver cette occasion dans un séjour et dans un emploi où l'on en trouve ordinairement de toutes contraires. En 1605 il devint page de la chambre du roi. Placé comme tel sous les ordres du duc de Bellegarde, quelques liens de parenté qui l'attachaient à l'épouse du duc lui ouvrirent un libre accès dans la maison de ce seigneur illustre, que le bon Henri avait chargé alors de prendre Malherbe pour commensal. Il était dans la destinée de Malherbe, après avoir été le premier réformateur de la poésie française, de créer encore des poètes français. Une de ses odes devait révéler à la Fontaine le secret de son génie; et lui-même il

forma Racan par des leçons vivantes, et pour ainsi dire par la pratique. Bientôt on ne distingua plus ni le disciple ni le maître. Rivaux et toujours amis, leur tendre attachement dura, sans la moindre altération, jusqu'à la mort de Malherbe, arrivée en 1628. Cette liaison si honorable pour tous deux ne se bornait pas à des rapports littéraires. Revenant de Calais où il avait servi au sortir des pages, Racan, inquiet de la manière dont il devait désormais régler sa vie et s'établir dans le monde, pria Malherbe de lui tracer un plan de conduite qui pût obtenir l'approbation universelle. On sait comment Malherbe répondit en lui contant l'ingénieur apologue du Pogge, dont la Fontaine, qui s'est emparé de cette anecdote, a fait depuis sa belle fable intitulée *le Meunier, son fils et l'âne*. Racan passe pour avoir été un des seigneurs les plus galants d'une cour qui s'était formée à l'école de Henri IV. Il se maria à l'âge de trente-neuf ans. En 1632, il perdit un fils âgé de seize ans, qui mourut page de Mademoiselle, et dont il fit lui-même l'épithaphe dans un sonnet. Racan fut un des premiers membres de l'Académie française. Celui de ses ouvrages qui eut le plus de vogue et devint le fondement de sa réputation, c'est la pastorale des *Bergeries*, dont le titre est encore cité quelquefois, mais qu'on ne lit plus guère. Fontenelle a dit qu'avant Corneille le viol réussissait dans les pièces de Hardy. Racan a fait de ce moyen antidramatique un des incidents de son bizarre ouvrage où, à côté des passages les plus monstrueux, se trouvent quelquefois des vers d'une grâce naïve et enjouée. La pièce de Racan la plus connue de nos jours, est celle qui commence par cette stance :

Thyrsis, il faut penser à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demy faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort :
Nous avons assez veu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents nostre nef vagabonde;
Il est temps de jouir des délices du port.

On remarque dans toutes les stances un heureux choix d'images et une légère teinte de mélancolie. On est surtout frappé de la singulière perfection de style qui s'y soutient d'un bout à l'autre. Rien ne prouve mieux combien le choix même des mots dépend du degré de vérité dans l'émotion. Racan, sous l'inspiration d'une heureuse et forte idée, écrit avec une élégance et une pureté que Malherbe se plaignait de trouver trop rarement dans ses vers. Presque pas une expression qui ait vieilli. Il est vrai que le génie de Racan ne le sert jamais mieux que lorsqu'il s'agit de peindre la rapidité de la vie, l'inconstance de la fortune, le néant de la gloire. Parmi les autres productions de ce poète, nous signalerons à la curiosité moderne un discours contre les sciences, prononcé à l'Académie française le 9 juillet 1635. Bien qu'en général Racan tirât assez volontiers vanité de son ignorance, et affectât en homme de cour un dédain chevaleresque pour

les savants, on voit néanmoins en cette occasion que ce n'est pas de bonne foi qu'il attaque les sciences, dont il se proclame l'antagoniste. Sa seule intention est de faire du bel esprit, et il n'y réussit que trop. Sa diction, ingénieuse jusqu'à la subtilité, manque de nerf et de chaleur. Quant au fond des idées, on y chercherait en vain une argumentation sérieuse et cette espèce de vérité sophistique dont les paradoxes tirent leur agrément et leur singularité. Toute la harangue est sur le ton des plaisanteries de Voiture. On y rencontre plusieurs traits fins, mais peu naturels. Racan, dans son vieil âge, chercha, de même que Corneille, à sanctifier la poésie en la rendant l'interprète des livres sacrés. Les poètes ont seuls le privilège de concilier ainsi leur grande passion dans cette vie avec les intérêts de la vie à venir. De même que Corneille, Racan, en traduisant les psaumes, resta bien inférieur à ce qu'il avait été dans un genre profane. Malheureusement pour lui, sa chute a été moins rude, car il tombait de moins haut. Racan vécut fort avant dans le siècle de Louis XIV, et mourut en février 1670 à l'âge de 81 ans, ayant survécu aux hommes, aux mœurs, aux idées, au langage même, qu'il avait trouvés à la cour dans les brillantes années de sa jeunesse. On peut lui appliquer ce mot de Pline le Jeune sur un Romain illustre : « La postérité commença pour lui « de son vivant. » Cette postérité, quelquefois si amère à ceux qui ont le grand tort de mourir tard, n'altéra en rien la gloire de Racan. Dans ses vainqueurs mêmes elle lui donna des panégyristes ; et le rival de Malherbe, près de rejoindre son ami, parut s'endormir au milieu d'un concert de louanges. Boileau, le persécuteur de tant de renommées littéraires, respecta celle de Racan. Racan n'était pas seulement un poète distingué, c'était un homme aimable qui savait et converser et vivre. On recherchait sa société. Il trouvait dans son heureuse mémoire une source intarissable d'historiettes et de bons mots. Mais, soit par une faiblesse naturelle d'organe, soit, comme plusieurs traits de son caractère le pourraient faire croire, par une sorte de coquetterie et de hauteur dédaigneuse, il contait à voix basse et ne se faisait pas entendre bien distinctement. Un jour qu'il avait fait un conte des plus piquants dans un cercle nombreux, personne ne se mit à rire parce qu'on n'avait pas saisi toutes ses paroles. Racan, se tournant alors vers Ménage, lui dit : « Je vois bien que je ne « me suis pas fait entendre ; traduisez-moi, je « vous prie, en langue vulgaire. » — Les ouvrages de Racan sont : les *Bergeries*, Paris, 1628, in-8° ; — *Lettres diverses*, dans le recueil des *Lettres nouvelles* de Faret, Paris, 1627, in-8° ; — les *Sept psaumes de la pénitence*, en 1631, in-8° ; — *Poésies diverses*, dans les recueils de 1621, 1627, 1633 ; — *Odes sacrées*, dont le sujet est pris des Psaumes de David, et qui sont

accommodées au temps, avec un discours contre les sciences, Paris, 1651, in-8° ; — *Mémoires pour la vie de Malherbe*, 1651, in-12 (1) ; — *Dernières œuvres et poésies chrétiennes*, Paris, 1660. Ce volume, dont les sollicitations de deux amis arrachèrent à Racan la publication tardive, fut adressé par une épître de l'auteur à l'Académie française. Coustelier donna en 1724, à Paris, une nouvelle édition des œuvres de Racan, 2 vol. in-12 ; il la disait complète ; mais il y manque, entre autres pièces, une ode à Richelieu et les mémoires sur la vie de Malherbe. Une édition nouvelle de Racan, revue par M. Tenant de la Tour, accompagnée d'une notice et d'observations judicieuses, mais se renfermant un peu trop dans le cercle de la critique littéraire, a paru en 1857, 2 vol. in-16, et fait partie de la *Bibliothèque elzévirienne*, qu'avait entreprise un éditeur actif et intelligent, M. Jannet. M. Ste-Beuve en a pris texte pour consacrer à Racan un article judicieux dans ses *Causeries du lundi*, t. 8. On a donné au théâtre du Vaudeville, en 1799, la *Visite de Racan, ou la Femme bel esprit* (*Magasin encyclopédique*, cinquième année, t. 2, p. 539). P. D—T.

RACHEL (JOACHIM), poète allemand né à Lunden en 1618, embrassa la carrière ecclésiastique, fut recteur à Schleswig, et mourut en 1660. Il composa des satires qui lui ont fait décerner par ses compatriotes le titre du Lucile ou du Régnier de la Germanie. Il se rapprocha en effet de notre Mathurin ; il a de la vigueur, de l'esprit, et il brave parfois les lois de la décence ; mais on était, il y a deux siècles, bien moins exigeant qu'aujourd'hui en fait de bienséances. Plusieurs des écrits attribués à Rachel, et qui sont en effet très-vifs, ont été signalés comme n'étant pas réellement sortis de sa plume. La première édition, donnée à Francfort en 1664, contenait six satires ; il y en a huit dans une seconde édition datée de 1666, et dix dans une troisième publiée

(1) Quelques bibliographes citent cette édition de 1651, mais beaucoup révoquent en doute son existence. Personne ne l'a vue. La *Bibliothèque historique de la France*, n° 17350 de la première édition, ou 47506 de la seconde, ne mentionne pas d'édition antérieure à celle qui parut en 1672 dans le volume intitulé *Divers traités d'histoire, de morale et d'éloquence*, un petit volume in-12. P. de St-Glas, abbé de St-Ursans, qui en fut l'éditeur, n'a mis aucune note ni avis, et n'explique pas conséquemment si jusque-là cette pièce était inédite, ou s'il n'en donne qu'une nouvelle impression. Les auteurs et éditeurs de la *Bibliothèque historique de la France* pensent que « Racan n'a pas fait proprement une *Vie* de Malherbe, mais un petit ouvrage intitulé *les « Faits et dits de Malherbe*. » Ce titre convient assez à l'opuscule imprimé en 1672, et réimprimé en 1717, dans la première partie du tome 2 des *Mémoires de littérature*, par Sallengre. Mais l'abbé Joly ne peut croire que cette *Vie* de Malherbe, telle que nous l'avons, soit l'ouvrage de Racan, l'ami, le disciple, le fils de Malherbe, et dont il n'a pu déshonorer la mémoire. Non-seulement cette *Vie* est injurieuse à Malherbe, elle est remplie de contradictions qui ne peuvent venir d'un écrivain aussi judicieux que Racan. Cependant Pellisson, dans sa *Relation contenant l'histoire de l'Académie française*, p. 280 de l'édition de 1653, parle de faits concernant Malherbe, qu'il a « appris depuis « peu dans quelques mémoires que M. de Racan a donnés pour « la vie de cet excellent poète. » On peut conclure de ces paroles que les *Mémoires* de Racan sur Malherbe existaient dès 1652, mais non qu'ils fussent imprimés. Pellisson a conservé les mêmes termes dans son édition de 1672. A. B—T.

en 1668. Elles ont été réimprimées une douzaine de fois, et en dernier lieu à Altona en 1828. Rachel a laissé des mémoires dans lesquels il fait le récit de sa vie, et qui ont été insérés dans les *Archives pour l'histoire du duché de Schleswig*, éditées par Asmassen ; mais cette autobiographie est pour nous dénuée d'intérêt. Z.

RACHEL. Voyez JACOB.

RACHEL (ELISA FÉLIX, dite), naquit, le 28 février 1821, dans un village de Suisse oublié par les dictionnaires géographiques : Munf, canton d'Aarau, c'est-à-dire d'Argovie. Son père, Jacques Félix, et sa mère, Esther Haya, étaient Français, l'un né à Metz, l'autre à Guers (Bas-Rhin), tous les deux israélites. L'acte de naissance de la petite Elisa Félix, ou plutôt l'acte qu'elle produisit en entrant au conservatoire, donne à son père la profession de marchand de soieries. Marchand forain sans doute ; car il ne fit que passer à Munf, ou du moins il n'y resta pas. C'est à Lyon qu'on retrouve un peu plus tard la petite Elisa et Sophie (depuis Sarah), sa sœur aînée, celle-ci chantant, celle-là récitant, chantant peut-être aussi de café en café. A cette version de la petite Elisa chantant avec sa sœur se rattache l'histoire de son entrée chez Choron. Choron, raconte un artiste qui se trouvait alors au théâtre de Lyon, entendit un jour dans la rue une enfant dont la voix le frappa. Il l'aborda, lui fit quelques questions, entre autres : où demeurerait son père ? Le lendemain, il se rendit au lieu indiqué, où il trouva un malade, alité dans une pauvre mansarde. Il proposa à celui-ci de prendre en pension sa fille, dont il cultiverait le talent. Le père accepta l'offre, pour le moment où sa santé serait rétablie : « Vous voyez, dit-il à Choron, je suis hors d'état de gagner ma vie. Mes deux enfants sont ma seule ressource ; mais aussi-tôt que je pourrai me remettre au travail, ma fille sera trop heureuse d'être votre élève. » Un mois après, la famille Félix arrivait à Paris, et les deux sœurs entraient à l'école de Choron. L'auteur du récit accompagnait Choron dans cette rencontre. Le fait semblerait donc certain, puisqu'il est affirmé par un témoin oculaire, et on n'aurait pas le droit d'en douter, si l'on ne savait que la mémoire touche de près à l'imagination, et que la légende, aussi bien que la vérité, a ses témoins oculaires. Quand le bruit des débuts de mademoiselle Rachel remplit toutes les conversations, qui ne se souvint à Paris d'avoir entendu chanter en plein air la future tragédienne ? Il y a plus : un jour, mademoiselle Rachel elle-même montra une guitare qui lui avait servi, disait-elle, à gagner son pain, et la guitare faillit être vénérée comme une relique. Malheureusement, la relique fut reconnue apocryphe ; elle disparut aussitôt, et il n'en était plus question depuis quinze ans, lorsqu'elle reparut, en 1858, dans l'exposition des objets qui avaient appartenu à mademoiselle Rachel. Elle est portée au catalogue

de la vente après décès sous le n° 261, avec la notice suivante : « Guitare. Cette guitare, devenue nue historique, est celle sur laquelle s'accornait la petite Elisa Félix, alors qu'elle n'était pas encore devenue la grande mademoiselle Rachel. » Pour revenir à Choron, il sentait une autre Falcon poindre dans sa petite israélite, et il ne trouvait pas que le nom d'Elisa fût un nom prédestiné. Il le lui fit changer en celui de Rachel, plaçant ainsi l'enfant sous les auspices deux fois heureux de mademoiselle Falcon et de la Juive. Cependant, le nom sembla d'abord lui porter malheur. Elle commença par perdre sa voix, comme l'autre Rachel, et raconta plus tard que Choron la lui avait détruite en essayant un triste moyen de la rendre plus grave et plus cuivrée. Malgré l'autorité de la narratrice, nous croyons encore prudent de mettre l'anecdote au compte de la légende. La carrière de la tragédie lyrique ainsi fermée à mademoiselle Rachel, restait celle de la simple tragédie. Elle quitta l'école de Choron pour faire ses études dramatiques à la classe de St-Aulaire. Ici enfin nous sortons des dires obscurs ; le jour se fait ; les témoins véritables ne manquent pas et nous entrons dans l'histoire. Comédien découragé, raisonneur, père noble et confidant peu soucieux de relever son emploi, St-Aulaire n'en aimait pas moins son art ; mais il l'aimait d'une façon particulière, dans les autres plus qu'en lui-même, et, s'il l'exerçait avec négligence, il le professait avec goût et avec plaisir. Il avait un théâtre à lui, la salle Molière, dans le passage Molière. C'était là qu'il donnait à ses élèves l'enseignement pratique de la tragédie et de la comédie. Son système n'était pas de former des acteurs pour tel ou tel emploi spécial, mais des artistes prêts à tout, qui se classeraient naturellement suivant leurs aptitudes et suivant leurs qualités physiques. Il organisait donc avec ses élèves un certain nombre de représentations où le hasard distribuait les rôles. Rôles d'hommes ou rôles de femmes, jeunes rôles ou rôles marqués, on les tirait indifféremment au sort. C'est ainsi que, dans une représentation des *Femmes savantes*, mademoiselle Rachel, si notre mémoire ne nous trompe pas, aurait eu en partage celui de Chrysale. Du reste, suivant l'usage de l'ancien Théâtre-Français, menant de front la comédie avec la tragédie, après avoir joué Hermione, elle jouait Marinette ou Célémène, plus volontiers Marinette (1), et déjà la réputation de mademoiselle Rachel Félix se répandait autour

(1) M. Védel, dans sa *Notice sur Rachel*, a publié la liste de tous les rôles joués en 1834, 1835, 1836, par la future tragédienne sur la scène du théâtre Molière : neuf rôles de soubrette, un rôle de caractère (*Philaminte*), onze rôles de jeunes premières ou de premiers rôles, et treize de tragédie. Voici les rôles de soubrettes : Marinette du *Dépit amoureux*, les cinq Lisette du *Mari et l'amant*, du *Roman d'une heure*, des *Folies amoureuses*, des *Rivaux d'eux-mêmes* et du *Philosophe marié*, Dorine de *Tartuffe*, Martine des *Femmes savantes*, et Julie de la *Gageure imprévue*. C'est peut-être ici le lieu de rappeler que madame Clairon commença aussi par les soubrettes, et qu'elle chanta la tragédie lyrique avant d'entrer à la Comédie française.

du passage Molière. On parlait d'elle dans la petite population de la rue St-Martin. Lorsque son nom était sur le programme de la représentation, on courait après les billets donnés, les seuls permis dans ces écoles pratiques, et les billets se vendaient clandestinement chez les concierges du voisinage. Mademoiselle Rachel faisait déjà recette. Sa fortune (théâtrale) en était là, lorsque M. Védel, alors caissier du Théâtre-Français, entra un jour à la salle Molière. Ce n'était pourtant pas la petite tragédienne qu'il y cherchait. Sollicité de quelque autre part, il avait promis d'aller entendre une soubrette en espérance, et il venait acquitter sa promesse. Dans les coulisses se promenaient des tuniques blanches et des manteaux rouges. M. Védel reconnut la tragédie. C'était *Andromaque* que l'on allait jouer en effet. M. Védel ne s'était pas proposé de voir la tragédie. Il se préparait à faire retraite, lorsque St-Aulaire le retint pour lui montrer une petite fille extraordinaire, qui remplissait le rôle d'Hermione. A tout hasard, M. Védel passa dans la salle; mais St-Aulaire ne lui avait rien dit de trop. La petite fille ne ressemblait à aucune des écolières qu'il eût encore vues. Extérieurement, la nature avait peu fait pour elle. Elle était petite, maigre et noire. Elle avait la voix dure et voilée. C'était la première impression. Mais cette voix dure était remarquablement posée et juste; cette petite fille grêle et pauvre avait un air de commandement. Sa démarche, son attitude n'appartenaient qu'à elle. Ce n'était pas un talent, c'était mieux encore, c'était une nature. Après la représentation, M. Védel alla complimenter la jeune tragédienne et lui offrir ses bons offices. Le lendemain, il parla d'elle à M. Jouslin de la Salle, qui voulut la voir à son tour et la vit dans *Tancrède*. Frappé, comme l'avait été M. Védel, il arrangea une audition, où M. Samson et mademoiselle Mars formèrent avec lui une sorte de comité. Même succès de l'écolière devant ce comité officieux. Les deux artistes lui firent le plus gracieux accueil. Mademoiselle Mars prononça le nom de mademoiselle Maillart, que les vieux amateurs du théâtre ont si souvent répété depuis, et, comme quelqu'un objectait la petite taille de la future tragédienne : « Rachel « grandira! » dit-elle avec une vivacité qui n'admettait pas de réplique. A la suite de cette audition, que raconte l'auteur de la *Vérité-Rachel*, le ministre de l'intérieur, ajoute-t-il, sur un rapport de M. Jouslin de la Salle, décida que la petite Félix serait admise au conservatoire avec une pension de douze cents francs. — Il y a là quelque chose à rectifier. Ce qui est certain, c'est que, par une dérogation assez rare aux règlements du conservatoire, une dérogation peut-être unique sous la direction de Cherubini, mademoiselle Rachel entra sans examen au conservatoire le 28 octobre 1836, sur un rapport des professeurs, qui la déclaraient digne de cette

exception. L'examen annuel eut lieu deux mois plus tard, le mardi 20 décembre; mademoiselle Rachel s'y présenta devant le jury, qui était ainsi composé : MM. Cherubini, directeur du conservatoire; d'Henneville, chef du matériel; Michelot, Samson et Provost, professeurs de déclamation. Mademoiselle R. Félix n'avait alors que quinze ans. Elle se fit entendre dans le rôle de Junie, et voici l'opinion de chacun des membres du jury telle que M. de Beauchêne l'a recueillie sur les registres : M. Cherubini : « Elle a contre elle la « voix et la taille, mais elle a infiniment d'intel- « ligence. » M. d'Henneville : « Pauvre physique, « mais déjà beaucoup de talent. » M. Michelot : « Des qualités remarquables et déjà des progrès « marqués depuis deux mois. » M. Samson : « Absence de qualités physiques, mais une admi- « rable organisation théâtrale. A admettre défi- « nitivement. » M. Provost : « Progrès sensibles. « A conserver. » L'admission de mademoiselle Rachel Félix devint donc régulière. On n'en a pas moins raconté que mademoiselle Rachel s'offrit à l'examen du conservatoire et qu'elle fut refusée. On a même cité le mot d'un professeur, qui l'aurait renvoyée vendre des bouquets dans la rue, contrastes piquants qui flattent et récompensent l'enthousiasme général; tout cela fait encore partie de la légende. Quant à la pension, un des historiens du Théâtre-Français, M. Eugène Laugier, qui la réduit à six cents francs, ajoute qu'elle ne fut jamais payée. Cela est vrai; mais n'était-il pas plus juste d'écrire qu'elle n'avait pas été touchée? La pension du conservatoire n'était pas le dernier terme d'une ambition croissante qui visait à un engagement de théâtre. Peut-être St-Aulaire avait-il déjà rencontré M. Monval, l'excellent régisseur du Gymnase; peut-être celui-ci avait-il monté l'escalier noir de la maison qu'habitait alors mademoiselle Rachel, — sur le marché Neuf, en face de la Morgue, — pour entendre et pour voir la future pensionnaire de M. Delestre-Poirson. Dans tous les cas, M. Félix, a-t-on dit, ne se hâtait pas d'émarger, sous prétexte de laisser la somme s'arrondir; mais en réalité pour ne pas lier sa fille. Aussi mademoiselle Rachel put-elle donner sa démission le 24 janvier 1837 et contracter un engagement avec le Gymnase. Le répertoire du théâtre de Madame n'avait pas précisément de rôle qui allât bien à cette nature particulière. M. Paul Duport fut chargé d'écrire une pièce pour le début de mademoiselle Rachel, et le 24 juillet, mademoiselle Rachel débuta dans la *Vendéenne*. La Melpomène de 1838 se présenta au public sous le costume d'une paysanne bretonne : « Robe verte décolletée, dit la *Revue des théâtres*, « un peu courte et laissant voir au-dessous une « jupe de bure rayée, manches à l'Amadis, une « guimpe montante, tablier fond blanc à pois, « bonnet sans fond et plat, garni derrière seule- « ment. Au second acte, elle n'a pas de tablier et

« a un mouchoir en marmotte. » Deux ans plus tard, si l'on se fût rappelé que mademoiselle Rachel avait paru sur le théâtre avec un mouchoir en marmotte, on se serait refusé à le croire. On se serait demandé comment une pareille profanation pouvait avoir eu lieu. Elle eut lieu cependant, et le public ne se révolta pas : il était trop loin de songer à la tragédie pour soupçonner que la muse antique daignât la visiter sous la jupe rayée de Marie. La déesse se trahissait peut-être à sa démarche ; mais ceux qui se sont vantés depuis de l'avoir reconnue, ne l'ont guère reconnue qu'à la réflexion. Pour le moment, il ne s'agissait pas de savoir si le Théâtre-Français allait enfin remplacer mademoiselle Georges : il s'agissait tout simplement de savoir si M. Poirson avait remplacé madame Volnys. Un journal de théâtre que nous avons là sous les yeux contient, le 26 avril, cette petite phrase dédaigneuse : « Gymnase. — Il « croyait avoir trouvé une Léontine dans mademoiselle Rachel !... » Et le feuilleton d'un grand journal : « Cette enfant, grâce au ciel, n'est pas « un phénomène, et elle ne fera jamais crier au « prodige. » Il est vrai que la conclusion du critique va directement au rebours de ses prémisses : « En un mot, il y a un grand avenir dans ce « jeune talent, et déjà (voilà pour le présent) il « y a beaucoup de larmes, d'intérêt et d'émotion. » Quand on prophétise sur un début, comme quand on parie à des courses, il n'y a toujours qu'un moyen de ne pas trop hasarder, c'est de tenir à la fois pour et contre. La *Vendéenne* passa vite. Le Gymnase n'était pas en faveur pour le moment, et le succès de mademoiselle Rachel fit assez peu de bruit. Quand on relit la pièce de Paul Duport, on voit que l'auteur avait bien pris la mesure de sa jeune coreligionnaire. L'aide de camp Victor, qui a rencontré Marie et qui en est devenu subitement amoureux, raconte ainsi son aventure du matin ; nous citons le passage, ou plutôt nous en citons tout ce qui peut servir à recomposer le portrait de la débutante : « Figurez-vous, je venais de traverser une espèce « de torrent, de ruisseau débordé, du côté de « St-Nolf, quand j'aperçois à travers les saules « deux femmes : une vieille et l'autre *seize ans à peine*... ». Mademoiselle Rachel avait un peu plus de seize ans le jour de son début ; mais il faut aussi compter le temps que l'auteur et les artistes avaient mis, l'un à faire la pièce, les autres à la répéter. « Je n'ai fait attention qu'à « celle-là, poursuivit Victor ; *tant de candeur et de « charme*.... quelque chose à la fois de *naïf et « d'inspiré*.... je la vois encore agenouillée sur « le bord du torrent qui avait arrêté ses pas.... « oui, les mains jointes, les yeux baignés de « larmes, elle priait Dieu avec une ferveur... « qui devait être exaucée. » Bref, Victor prend la jeune fille en croupe et passe le torrent avec elle, regardant « du coin de l'œil se refléter dans « l'eau un pied mignon, une jambe fine... ».

Mais il est chargé d'une dépêche du premier consul, et laisse, quoi qu'il en ait, la Vendéenne se rendre à Vannes, tandis qu'il se rend lui-même à Grandchamp. Etude perdue, car Victor ne songeait pas à aimer : il ne songeait qu'à étudier « cette jolie Vendéenne.... *Jolie*.... reprend- « il en se ravisant, ah ! *mieux que ça* ». Mieux veut dire moins et plus à la fois ; « car dans les « bals des Tuileries, parmi nos élégantes danseuses, toutes de gaze et de fleurs, rien qui « ait jamais excité mon intérêt à l'égal de cette « naïve enfant....

« Ma modeste bergère. »

Nous demandons pardon de citer ce demi-couplet qui semble une devise de bonbon, mais dont la banalité se trouvait une vérité par circonstance.

« Ma modeste bergère
« Ignore ses appas,
« Et sait d'autant mieux plaire
« Qu'elle n'y songe pas.

« C'est qu'elle a *des yeux si expressifs !... un accent « qui va droit à l'âme*, parce qu'il en vient... Al- « lons ! allons... encore mon enthousiasme, » etc. Et ce qu'il est bon de remarquer, c'est que l'auteur appelle l'attention du public sur la voix de la jeune débutante, sur l'impression qu'elle produit en chantant. « Quand nous apprenions à « lire ensemble chez le curé, dit Gulvic, le con- « scrit bas breton, j'épelais encore qu'elle savait « déjà par cœur les psaumes, les cantiques. »

Puis il fallait, le dimanche matin,
L'entendre alors les chanter à l'église.

S'rait-ce quelque ange, ou bien quelqu'séraphin ?
Se demandait chacun avec surprise.
Oui, ce chant pieux produisait,
Avec notre orgue, une harmonie
Si touchante, qu'elle faisait
Mal de plaisir tant qu'ell' durait
De r'gret, quand elle était finie.

L'élève de Choron, en entrant au Gymnase, n'avait probablement pas omis de compter au nombre de ses talents ses premières études musicales. Du reste, ce fut dans un couplet chanté ou récité sur l'air de l'*Angelus* qu'elle obtint le plus d'applaudissements.

Je croyais encor l'invoquer (Notre-Dame d'Auray),
Vers moi soudain elle s'avance,
Et du doigt semble m'indiquer
Une ville inconnue, immense ;
Un seul mot rompit le silence :
Paris !... et puis elle ajouta,
Comme en réponse à ma prière :
« Vas-y seule, à pied... car c'est là
« Que tu pourras sauver ton père ! »

L'accent tragique y était, l'autorité du geste, la seconde vue dans le regard et l'oreille tendue vers la voix céleste. D'un couplet, tel qu'on vient de le lire, mademoiselle Rachel faisait une strophe. En jouant le rôle de Marie, elle se souvenait de Jeanne d'Arc. Nous insistons sur ces commencements, parce qu'on les a trop oubliés

plus tard. — Après la *Vendéenne*, mademoiselle Rachel ne joua plus au Gymnase que le rôle de Suzette dans le *Mariage de raison*. L'épreuve ne lui fut pas heureuse et l'avertit que sa voie était ailleurs. Elle retourna auprès de M. Samson et se refit son élève (1). Cependant M. Védel était devenu directeur de la Comédie française. Un jour, M. Samson le pria de vouloir bien entendre une jeune fille qu'il dirigeait, et qui montrait, disait-il, de merveilleuses dispositions. M. Védel la vit et reconnut tout de suite la petite tragédienne du passage Molière. Une transformation s'était déjà opérée chez elle. L'enfant avait grandi. L'actrice était déjà prête à ses débuts. Toutefois l'engagement qu'elle avait contracté avec M. Poirson l'attachait encore pour deux ou trois ans au théâtre du Gymnase. M. Védel écrivit à M. Poirson, en le priant de vouloir bien rendre mademoiselle Rachel à ses véritables destinées. M. Poirson le fit de bonne grâce, et mademoiselle Rachel Félix débuta au Théâtre-Français le 12 juin 1838 par le rôle de Camille dans *Horace*. C'étaient les temps difficiles de la Comédie française. Depuis la mort de Talma, la fortune de la rue Richelieu déclinait. Les brillantes tentatives du drame nouveau y avaient par moments ramené la foule et le bruit, plus de bruit encore que la foule; et ces invasions d'une jeunesse enthousiaste qui dispersaient l'ancienne clientèle de la maison, laissaient en se retirant le vide derrière elles. Les représentations de mademoiselle Mars ralliaient bien aussi un public toujours fidèle au charme de son sourire et de sa voix. Après *Henri III*, après *Hernani*, après *Louis XI* et les *Enfants d'Edouard*, après *Angelo* et après *Don Juan d'Autriche*, M. Scribe était venu plutôt encore que revenu (quoiqu'il eût déjà au Théâtre-Français *Valérie* et le *Mariage d'argent*), apportant *Bertrand et Raton* et la *Camaraderie*. Il y avait aussi *Marie* de madame Ancelot, et *Un procès criminel* de Rosier; il y avait, en ce moment même, *Louise de Lignerolles*, autant de bonnes fortunes pour le théâtre, de brillants succès pour l'illustre comédienne qui leur prêtait son art infini; mais ces bonnes fortunes ne comptaient que comme des accidents et ne constituaient pas la fortune régulière du théâtre. Ces succès mêmes de mademoiselle Mars ne pouvaient lui concilier la nouvelle génération, dont les sympathies littéraires allaient ailleurs. La grande querelle de

1830 n'était pas terminée, ou ne l'était qu'en apparence. Le temps des batailles semblait être passé; mais l'irritation survivait sourdement des deux parts. Le dernier combat n'avait été qu'une mêlée, sans résultat décisif; puisque la police n'avait pas laissé de lendemain au *Roi s'amuse*. En résumé, l'école romantique avait débusqué de leurs positions, plutôt qu'elle ne les avait réellement conquises, les restes de l'ancienne école classique. Les vaincus avaient fait retraite; mais les vainqueurs eux-mêmes ne s'établissaient pas sérieusement sur le champ de bataille. Le drame avait à peu près dit son dernier mot. Casimir Delavigne allait encore donner la *Popularité* au Théâtre-Français; mais la *Popularité* était une comédie. Alexandre Dumas en était à *Caligula*, c'est-à-dire à la veille de *Mademoiselle de Belle-Isle* et de ses comédies à talons rouges. *Angelo* datait déjà de trois ans, et Victor Hugo avait encore cinq ans de silence avant de faire représenter les *Burgraves*. Ainsi, rien des hommes du passé; presque aussi peu des hommes du présent, et pour l'avenir quelle espérance? Telle était la situation du Théâtre-Français au moment où parut mademoiselle Rachel. Si la jeune élève de Samson n'était qu'une débutante de l'ordre commun, elle disparaissait avec plusieurs autres écolières qui aspiraient alors à la succession de madame Paradol, et le public retenait à peine son nom; mais si elle avait effectivement ces dispositions extraordinaires que lui avait reconnues le conseil des études du conservatoire, tout se préparait à laisser le champ libre à ses destinées. Elle débuta, et le succès répondit à l'attente du théâtre; car il ne faut pas oublier que mademoiselle Rachel débutait avec un engagement, et un engagement de deux cent louis, chiffre assez honorable dans un temps où plus d'un sociétaire ne touchait pas six mille francs. Le Théâtre-Français n'avait pas revendiqué la jeune actrice du Gymnase sans faire fonds sur ses rares qualités; et, quoi qu'on en ait dit, le succès de mademoiselle Rachel ne fut pas une surprise. Aussi bien, la salle était-elle suffisamment garnie. Pas un habitué ne manquait à l'orchestre ni au balcon. Les amis, les coreligionnaires de la famille Félix étaient à leur poste. Le public même s'était mis tant soit peu de la partie. Il y eut une recette comme la tragédie n'en comptait guère alors, une recette de sept cent cinquante-deux francs. Ainsi la soirée fut bonne de toutes les manières. Joanny jouait le rôle du vieil Horace, Geffroy celui du fils, mademoiselle Rabut, qui venait aussi de débiter, jouait celui de Sabine, et le succès parut même se balancer entre Sabine et Camille. Cependant on se regardait à l'orchestre. Tous ces habitués de la maison, qui s'y rencontraient chaque soir et que le public du dehors dérangeait si peu, s'avertissaient l'un l'autre de prêter attention. Il y avait là quelque chose de nouveau : une enfant petite et grêle, trop grêle

(1) Un soir, à l'époque de ses débuts, elle était montée dans la loge de son professeur et le quittait pour aller étudier, chez elle : « C'est bien. Travaillez ! travaillez ! mademoiselle ! dit Etienne » Arago qui se trouvait là. Le meilleur travail est celui du soir. » Mademoiselle Rachel se retourne vers M. Samson, et, avec cette grâce d'enfant que son regard profond rendait inexprimable : « Je » ne sais pas, dit-elle, mais je crois que mon meilleur travail » est celui du matin. » Jusqu'à la fin elle prit conseil de cet excellent maître. Jusqu'à la fin aussi elle lui témoigna une vive reconnaissance. Quant à St-Aulaire, l'entrée de son élève au Théâtre-Français fut le signal de sa retraite. Averti en 1841 que le Théâtre-Français n'avait plus besoin de ses services, il eut le chagrin de penser que mademoiselle Rachel aurait pu plaider sa cause et qu'elle ne l'avait pas fait.

même pour être assez blanche, médiocrement jolie, les pommettes des joues saillantes, le menton aminci, le front singulièrement convexe, telle enfin que Dantan l'a aussitôt traduite en caricature; mais, au-dessous de ce front, étincelaient deux yeux tour à tour ardents comme la colère et profonds comme la pensée. Le col maigre et noir élevait la tête avec une remarquable dignité; les bras minces, qui se rejoignaient par les deux mains, dessinaient en tombant devant elle deux lignes gracieuses; et, quand elle s'avavançait, un mouvement particulier de ses épaules marquait pour ainsi dire le rythme de ses pas. Sa voix était grave et voilée, mais voilée par une fièvre intérieure. Si calme qu'elle parût, elle exhalait un feu qui se communiquait à toute la salle. Du reste aucun effort, aucun éclat qui passât la mesure. Mademoiselle Rachel n'avait qu'à parler, et cette voix si ferme, posée si sûrement, si fortement accentuée, se faisait entendre avec une netteté, avec une autorité extraordinaire. Dire, pour un acteur, c'est traduire. Dans cette sorte d'interprétation, la jeune débutante n'apportait pas des sens aussi nouveaux qu'on a paru le croire; mais elle rendait à l'ancienne version ce qui s'était perdu, l'accent de la vérité et de la vie. Elle comprenait, on comprenait avec elle. Accoutumé à un procédé de déclamation dont il ne restait plus que le chant, ou plutôt le *ronron* monotone, à une enflure soi-disant tragique sous laquelle il semblait n'y avoir que le vide, le public était surpris de retrouver la logique hardie, le raisonnement serré de la passion, ses mouvements, ses retours, les subtilités et l'énergie de son éloquence. La lumière se refaisait, nous ne disons pas encore avec la même splendeur qu'elle devait avoir quelques mois plus tard, quand le succès, qui fait des miracles, aida la débutante à grandir et à embellir tout d'un coup; mais l'orchestre (une partie de l'orchestre au moins) voyait avec bonheur revenir les beaux jours de la tragédie. Après la chute du rideau, l'auteur d'*Agamemnon* entra au foyer des artistes, s'écriant avec enthousiasme : « Elle « n'est pas jolie, mais quel talent, mais quelle « intelligence supérieure et quelle espérance! » Ainsi se fit le succès de mademoiselle Rachel dans les coulisses du Théâtre-Français, dans le foyer des artistes et à l'orchestre. La presse ne s'en mêla que plus tard. Pour le moment, deux ou trois des principaux critiques étaient en vacances. Ceux qui passaient ordinairement leurs soirées à la rue Richelieu, engagés ou intéressés dans la querelle littéraire de 1830, n'avaient garde de se livrer, ce qui eût été se trahir, et résistaient par leur silence. Ils sentaient bien que la question touchait à une phase nouvelle. Le succès de la jeune tragédienne allait être le signal d'une réaction d'autant plus dangereuse, que, jusque-là, le public s'était laissé faire, plutôt qu'il ne s'était donné au mouvement de l'école

moderne. Le drapeau qu'il avait suivi par curiosité n'était pas réellement le sien; mais le nom de mademoiselle Rachel, inscrit sur le drapeau de la tradition, allait être compris, salué, acclamé de toute part et rallier la foule aux anciennes gloires du théâtre. Il n'y avait pas à s'y tromper : ce qui fait l'enthousiasme était là. Encore quelques jours, et l'enthousiasme se répandait au dehors. On ne pouvait plus gagner qu'un instant sur cette explosion si prochaine; mais on cherchait à le gagner, sans espoir, avec le sentiment d'un grand danger pour la littérature vivante, lorsqu'un célèbre feuilleton du *Journal des Débats* brusqua la situation. Les choses ainsi préparées, l'explosion eut lieu. En un instant le nom de mademoiselle Rachel fit le tour de Paris. Son histoire, telle que le feuilleton l'avait racontée, était dans tous les entretiens, où elle s'accroissait de quelque nouveau détail et se confirmait de quelque nouveau témoignage. Détails et témoignages, la famille de la débutante acceptait tout ce qui venait à elle; et pourquoi pas? Tout ce qui venait à elle, vrai ou faux, c'était le gage de la vogue; c'était le bruit, la rumeur de l'admiration, le signe de la fortune, et la légende commençait. A partir de ce moment, il se produisit un effet bien remarquable. Excepté la légende, c'est-à-dire le thème de la petite fille chantant dans les cafés et battue le soir quand la recette n'avait pas été bonne, plus le thème des solécismes, le *C'est moi que j'étais l'au Gymnase* et le *Monsieur* adressé au roi Louis-Philippe en personne, tout le reste fut oublié. Il semblait que mademoiselle Rachel fût née à dix-sept ans, le jour de son premier début, avec cinq rôles sur les lèvres. Point de maître, point de conseil, le conservatoire ne l'avait pas comprise. Rien avant le mardi 12 juin 1838. Après la soirée du 12 juin, une enfant sur laquelle était descendu l'esprit des temps antiques, le génie avec cette heureuse ignorance qui lui laisse tout à deviner et cette autre ignorance divine qui s'appelle l'innocence. Double prestige; enchantement complet. Le faubourg St-Germain fut séduit et alla tout entier au-devant du charme. La tragédie était la seule distraction qu'il voulût enfin permettre à son long deuil. Ses salons se rouvrirent à demi pour recevoir la jeune tragédienne. Il en faisait son enfant d'adoption et presque sa conquête. De son côté, le gouvernement de Juillet disputait aux partisans de l'ancienne monarchie le privilège royal de protéger les arts, et le ministre de l'intérieur donnait à la jeune Hermione une bibliothèque composée d'auteurs classiques. Vers le même temps, un bruit se répandait que l'objet de tant d'admiration ne leur serait pas longtemps conservé, et que la tragédie, à peine renaissante, était menacée à la poitrine de mademoiselle Rachel. Le ministre voulut une consultation de médecins. La Faculté prescrivit à mademoiselle Rachel six mois de sé-

jour en Italie. Cependant l'Abbaye aux Bois poursuivait un autre dessein, celui d'amener cette enfant de génie au sein de l'Eglise catholique. Seigneur, dit Polyeucte en regardant Pauline,

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne!

C'était la pensée, c'était l'espoir de l'Abbaye aux Bois, et mademoiselle Rachel s'y prêtait avec complaisance. On parlait déjà de son baptême; on nommait M. de Chateaubriand, qui devait être son parrain, et madame Récamier qui devait lui servir de marraine; mais, non plus que le voyage d'Italie, le baptême n'eut pas lieu. Un refroidissement, dont je n'ai pas à rappeler la cause, se fit entre la jeune tragédienne et ses illustres protecteurs. Il y eut là pour mademoiselle Rachel un cruel moment d'inquiétude. Elle eut peur que la faveur du public ne se retirât d'elle; mais le public ne demande compte aux artistes que de leur talent. Quand elle reparut sur la scène, elle retrouva le même accueil, les mêmes regards suspendus à sa parole, les mêmes frémissements répandant à sa colère ou à son ironie. Ce fut peut-être un malheur; car il lui a manqué l'aiguillon de l'insuccès et la nécessité de reconquérir ce qui ne lui a jamais échappé. Un échec, un moment de froideur dans l'opinion, et elle devenait libre vis-à-vis de sa première fortune, au lieu qu'elle en a constamment été esclave. Le but de son ambition se serait transporté de nouveau devant elle, et elle aurait marché pour l'atteindre. Elle l'a toujours eu derrière elle. Après *Phèdre*, si elle n'a pas reculé, elle n'a plus avancé (1). Quelle force d'ailleurs ne lui aurait-il pas fallu pour s'affranchir d'une admiration qui avait commencé par créer une légende autour d'elle et qui s'obstinait à l'y enfermer? Cette admiration ne voulait la voir que sous une seule forme et ne lui aurait pas même permis sa forme naturelle. C'est en vain que mademoiselle Rachel avait récité au Gymnase la prose de M. Scribe et celle de Paul Duport; c'est en vain qu'elle avait chanté ses deux couplets sur l'air de l'*Angelus*; du jour où elle eut joué dans *Andromaque* et qu'on l'eut appelée tour à tour Hermione et Melpomène, elle ne pouvait plus prendre une autre attitude qui ne devint un sujet d'étonnement. Lorsqu'elle se décida à étudier le rôle d'Adrienne dans *Adrienne Lecouvreur*, on se demandait comment cette bouche harmonieuse et pleine du double son du

distique alexandrin, pourrait descendre à la prose sans écho et sans rythme? Le 6 mars 1848, lorsque l'affiche du Théâtre de la République (lisez du Théâtre - Français) annonça que mademoiselle Rachel chanterait la *Marseillaise*, on se demandait où cette voix sévère avait pu apprendre à chanter? On oubliait l'école de Choron. Et mademoiselle Rachel chanta trente-cinq fois la *Marseillaise*. Mademoiselle Rachel n'oublia jamais de compter avec ces étonnements tyranniques et ingénus. Elle les ménageait comme son succès même; mais elle se réservait d'en tirer un grand parti à l'occasion. Ainsi, dans deux représentations qu'elle eut à son bénéfice, elle joua, la première fois, Dorine de *Tartuffe*, la seconde fois, Marinette du *Dépit amoureux*, deux des rôles qu'elle avait remplis le plus souvent à la salle Mollière. Seulement, elle se tenait sur ses gardes et ne se permettait pas de réussir. Dans le *Dépit amoureux*, elle s'oublia un moment et attaqua le rôle avec verve. Les applaudissements partirent; elle sentit le danger et se fit aussi gauche qu'il le fallait. Que devenait l'illusion du public si le tablier de Marinette n'eût pas paru déplacé à la taille d'Hermione! « Mademoiselle Rachel est un principe! » avait-on dit à ses débuts. Elle était encore plus le drapeau d'un parti qui lui avait fait sur-le-champ une armée. « Mademoiselle, lui disait un ex-ministre à la table d'un ministre actuel, votre talent ne doit appartenir qu'aux chefs-d'œuvre de notre ancien théâtre, tout ce qui se fait aujourd'hui n'est pas digne de vous, et si je reviens au pouvoir (il n'y est pas revenu), j'userai de mon autorité ou de mon influence sur mes collègues pour que vous ne soyez jamais au service du théâtre contemporain. » C'était la pensée des hautes régions, et, au-dessous des hautes régions, c'était le calcul du père de mademoiselle Rachel qui dirigeait sa fille mineure. Casimir Delavigne savait à quoi s'en tenir là-dessus. Il avait dû porter au Théâtre de la Renaissance, la *Fille du Cid*, dont M. Félix n'avait pas accepté le principal rôle pour sa fille. Ainsi, la littérature moderne souffrait de la situation faite à mademoiselle Rachel; et, quelle que fût l'opinion du monde officiel, c'était bien déjà quelque chose. La Comédie française en souffrait également. Son répertoire n'était plus assez varié; et mademoiselle Rachel elle-même aurait pu se plaindre de la contrainte que lui faisait sa position, si elle avait eu l'ardeur des grands comédiens pour les créations et les études nouvelles; mais, par un caractère assez particulier, avec une admirable sûreté d'exécution, avec une vigueur et une perfection de rendu qui n'auront peut-être jamais d'égal, elle manquait d'invention et d'initiative. Ceux qui l'auraient crue vaillante se seraient trompés; elle était inquiète et timide. L'éclat de ses représentations ne lui inspirait pas plus de confiance en elle-même. Sa vogue lui faisait peur, et, ayant tout à perdre, elle

(1) *Athalie* fut encore un de ses beaux rôles, et, ce qui était rare, elle le réussit, comme celui de la *Thisbé*, dès la première représentation. En général, elle n'était sûre d'elle-même qu'à la seconde; mais dans *Athalie*, dès le premier jour, quand elle entra frémissante et hautaine, avec ses nattes de cheveux gris si bien arrangées autour de sa tête, elle se sentit maîtresse du public et accentua énergiquement tous ses effets. On se rappelle encore le sentiment de révolte intérieure avec lequel elle disait : *Je serais sensible à la pitié!* et l'ironique : *J'aime à voir comme vous l'instruisez!* et la souveraine façon dont elle interrompait Josabeth en l'avertissant de ne pas essayer à prendre le change : *Qui? lui, madame! — Lui!* Malheureusement ces choses-là ne laissent pas assez de traces.

cherchait à ne rien hasarder. Elle reculait devant un rôle nouveau, elle reculait bien davantage devant une pièce nouvelle. De là sa préférence pour les reprises : reprise de *Marie Stuart*, reprise de *Jeanne d'Arc*, reprise de *Frédégonde et Brunehaut*, reprise de *Lucrèce*, reprise de *Mademoiselle de Belle-Isle*, de *Louise de Lignerolles* et d'*Angelo*. En dehors des reprises, commencent ses hésitations et leur histoire : les rôles désirés avec une ardeur qui se refroidit, les promesses facilement données et retirées de même, les auteurs qui réclament des engagements ou formels ou douteux, et le théâtre qui paye leurs espérances trompées. Pour décider mademoiselle Rachel à jouer la *Catherine II* de M. Hip. Romand, qu'a-t-il fallu ? Nous ne saurions le dire ; mais pour lui persuader de se représenter elle-même dans *Adrienne Lecouvreur*, que de pourparlers, que de lettres, que de soins, de lectures bien préparées, bien faites, devant de petits comités bien choisis et au degré de chaleur nécessaire ! Pour l'amener à créer le rôle de Judith, celui de Cléopâtre et de lady Tartuffe, ce n'a pas été trop du crédit de M. Emile de Girardin, de l'influence de la *Presse* et du charme de cette femme illustre, dont la supériorité avait tant de grâce et dont le cœur était plus grand encore que l'esprit. M. Legouvé échoua cependant au sujet de sa *Médée*. Il en avait fait le principal rôle pour mademoiselle Rachel, et la pièce pour le rôle. Mademoiselle Rachel avait accepté celui-ci ; néanmoins, à la veille des répétitions, soit que la mort de sa sœur Rebecca (qui devait jouer Créüse) l'eût trop vivement impressionnée, soit, comme elle disait encore, qu'elle n'eût pas dans son talent la fibre maternelle ; soit enfin que la *Czarine* de M. Scribe semblât lui promettre plus de succès, en vue de ses voyages, elle refusa de s'exécuter. Il en coûta six mille francs au Théâtre-Français par sentence judiciaire. Il lui en coûta même d'avantage, puisque la *Czarine* fut aussi un procès perdu devant le public. Mademoiselle Rachel avait également promis de jouer la *Servante du roi*, de MM. Duhomme et Sauvage ; le Théâtre-Français ne s'en tira encore que par une indemnité. Elle joua *Virginie*, et avec un très-grand succès ; mais la pièce de M. Latour St-Ybars avait quelque chose d'une reprise. Le rôle de Virginie n'était pas pour mademoiselle Rachel un rôle à composer, ce n'était qu'un rôle à reproduire. Elle l'avait vu représenter par cette touchante miss Faucit que Macready avait amenée avec lui en 1844, qui parlait avec une voix si douce et dont la grâce se passait si aisément de beauté ! Mademoiselle Rachel se ressouvint de miss Faucit, de sa simplicité, de sa candeur et de son touchant abandon. Elle prit son bien où elle le trouvait, et elle en fit réellement son bien. Sans cesser d'être elle-même, elle était une véritable Virginie. Elle avait aussi vu miss Faucit dans *Macbeth* ; mais miss Faucit ne pouvait qu'indiquer le per-

XXXV.

sonnage de lady Macbeth. Les moyens d'exécution lui faisaient défaut. La scène de somnambulisme frappa moins mademoiselle Rachel que la brièveté du rôle, et, lorsqu'il fut question, en 1850, d'arranger pour elle la traduction de Jules Lacroix, elle parut se prêter un moment, puis elle finit par se refuser à cette tentative (1). Du reste, voici la liste chronologique des pièces qu'elle a jouées : *Horace*, 12 juin 1838 ; *Cinna*, 16 juin ; *Andromaque*, 21 juin ; *Iphigénie*, 16 août ; *Tancrède*, 9 septembre ; *Mithridate*, 5 octobre ; *Bajazet*, 23 novembre. En 1839, le 28 février, reprise d'*Esther* ; le 9 avril, *Nicomède* ; pour son bénéfice, le 30 avril, *Tartuffe* ; en 1840, le 15 mai, reprise de *Polyeucte* ; *Marie Stuart*, 22 décembre ; en 1842, 19 janvier, le *Cid* ; 7 mai, *Ariane* ; 5 novembre, *Frédégonde et Brunehaut* ; en 1843, 21 janvier, *Phèdre* ; 24 avril, *Judith* ; en 1844, 6 janvier, *Bérénice* ; 17 février, *don Sanche d'Aragon* ; 25 mai, *Catherine II* ; 1^{er} juillet, le *Dépit amoureux* ; en 1845, 5 avril, *Virginie* ; 6 décembre, *Oreste* ; en 1846, 4 mars, *Jeanne d'Arc* ; en 1847, 6 février, le *Vieux de la montagne* ; 5 avril, *Athalie* (2) ; 13 novembre, *Cléopâtre* ; en 1848, 24 mars, *Lucrèce* ; 11 octobre, *Britannicus* ; en 1849, 22 mars, le *Moineau de Lesbie* ; 14 avril, *Adrienne Lecouvreur* ; en 1850, 25 janvier, *Mademoiselle de Belle-Isle* ; 18 mai, *Angelo* ; 19 juin, *Horace et Lydie* ; en 1851, 28 février, *Valéria* ; en 1852, 19 février, *Diane* ; 6 mai, *Louise de Lignerolles* ; en 1853, 10 février, *Lady Tartuffe* ; en 1854, 21 novembre, *Rosemonde* ; en 1855, 15 janvier, la *Czarine*. Quarante ouvrages ; mais, dans ce nombre, combien de rôles essayés et abandonnés presque aussitôt : Aménaïde (3), Esther, Laodice, Chimène, Ariane, Frédégonde, Judith, Bérénice, Isabelle, Catherine II, Electre, Fatime, Cléopâtre, Agrippine ; et, à partir de 1851, presque autant de succès mal assis que de premières représentations : *Valéria*, malgré ses fortes recettes, *Diane*, *Lady Tartuffe* elle-même, et deux chutes coup sur coup : *Rosemonde* d'abord, la *Czarine* ensuite. Des dix-neuf années que mademoiselle Rachel passa au théâtre (nous ne disons pas sur le théâtre, c'est autre chose), la plus belle à tous les points de vue fut la première. Elle y joua sept rôles avec une supériorité qui ne se démentit pas, six qui devaient rester jusqu'au bout le plus riche fonds de son répertoire. C'est là qu'elle se révèle au

(1) Elle évita également de créer deux rôles faits pour elle, celui de *Charlotte Corday* et celui de Pénélope dans l'*Ulysse* de F. Ponsard.

(2) Il faut placer aussi en 1847 (15 janvier) l'*Ombre de Molière*, de M. Jules Barbier, à-propos dans lequel mademoiselle Rachel récita les stances de la *Comédie sérieuse* ; mademoiselle Aug. Brohan récita celles de la *Comédie légère*. Ces stances ayant peu réussi, furent supprimées à la seconde représentation.

(3) Aménaïde et dona Isabelle étaient pourtant deux des meilleurs rôles de mademoiselle Rachel. Elle avait dans le premier une inflexibilité d'orgueil, et dans le second une finesse, une grâce d'esprit tout à fait remarquables ; mais le public ne voulait à mademoiselle Rachel que des chefs-d'œuvre. *Tancrède* n'en était pas un, non plus que le *Don Sanche d'Aragon*, réduit à trois actes par M. Planat.

public et sans doute à elle-même dans l'éclosion de sa supériorité naissante. C'est là que tout lui est donné, dès le moment où elle met le pied sur la scène du Théâtre-Français ; là qu'elle grandit en un instant, et qu'elle commence à se faire une beauté du rayonnement de son intelligence. Elle a déjà reçu tous ses dons, et elle a encore quelque chose de plus, que nous appellerons l'ingénuité du génie. C'est la perfection qui n'ose s'en croire à elle-même, c'est la justesse admirable du geste et de la voix, la mesure irréprochable, rien d'outré, rien de hasardé, et, jointe à cette correction, la jeunesse qui en rend la merveille plus saisissante. Et quelle merveille aussi que cette dignité originelle qui peut partir, dans la passion, de l'accent le plus familier, et, sans altérer la vérité de l'inflexion, le porte finalement jusqu'au sublime ! Quelle façon inattendue d'attaquer les fureurs de *Camille*, en relevant le dernier mot d'*Horace*, et en lui renvoyant le nom de Rome avec un point d'interrogation et de mépris :

Rome ! l'unique objet de mon ressentiment !

Et l'ironie écrasante d'*Emilie* ! et le monologue, et la suprême insolence de la sortie du quatrième acte : Allons ! *Fulvie*, allons ! et l'ironie poignante d'*Hermione* :

Me quitter ! me reprendre ! et revenir encor
De la veuve d'*Hélène* à la veuve d'*Hector* !

Et le « Je vous connais ! » de *Monime*, dit avec un calme qui la met si au-dessus de *Mithridate* et si au-dessus de la mort ! Ce n'est pas la tragédie, c'est mademoiselle *Rachel* que l'on écoute. Elle parle, toutes les âmes viennent au-devant de ses paroles, et toute la salle tressaille aux moindres nuances de sa diction. Elle se tait, l'attention se dissipe. Il semble que ce public, épris de la tragédienne, doive à son adoration de n'avoir d'yeux que pour elle. Elle sort de la scène, on tourne le dos à *Mithridate* et *Oreste*. On a besoin de les humilier. On ne respecte même pas le grand *Corneille*. A peine *Camille* est-elle morte qu'on la rappelle, entre le quatrième et le cinquième acte, au mépris de l'intérêt, au mépris de l'illusion dramatique, au mépris de la dignité de la Comédie française. Tout le monde quitte ses stalles à grand bruit et laisse dédaigneusement le chef-d'œuvre s'achever dans le vide. Qui résisterait à l'enivrement de tels triomphes ? Et pourtant mademoiselle *Rachel* y a encore longtemps résisté. Nous ne parlons pas des prétentions aussitôt élevées par sa famille : débats intérieurs, discussions d'intérêts qui ne devraient pas se répandre au dehors, si ces exigences n'allaient pas quelquefois à mettre le théâtre et l'art lui-même sous les pieds d'un grand artiste. Mais le talent de mademoiselle *Rachel* se garda pur jusqu'à *Polyeucte* et jusqu'à *Phèdre*. Nous parlons des premières représenta-

tions de *Phèdre*, de celles où ses amis, craignant qu'elle n'edt pas les larmes de mademoiselle *Duchesnois*, ou seulement le désordre de mademoiselle *Maxime*, retrouvaient un mot oublié de *Chateaubriand* et l'appelaient *la Phèdre chrétienne*. La *Phèdre* païenne eut bientôt son tour ; mademoiselle *Rachel* la ramena de ses voyages. Ce talent si sévère et si harmonieux ne pouvait garder sa mesure qu'avec un public fait pour la goûter lui-même et pour l'y ramener. Cette diction si parfaite avait besoin d'un auditoire qui la suivit dans ses moindres nuances. Une fois que mademoiselle *Rachel* se trouva devant des parterres étrangers, elle sentit qu'une force lui manquait, la force de la belle langue sur laquelle elle s'était appuyée jusque-là, la force des vers de *Corneille* et des vers de *Racine*. Sa diction n'était plus que la moindre part de ses moyens d'action sur le public. Un geste, un regard, une attitude étaient mieux compris que la déduction d'un raisonnement sans écho. Elle se porta du côté du succès et s'apprit à moins jouer de sa voix, à jouer d'avantage de sa personne. Ce fut alors qu'elle introduisit dans le quatrième acte d'*Horace* le fameux spasme de *Gabrielle* de *Vergy*, qu'elle imagina de tourmenter son poignard, au rebours de la situation, en disant le « Sortez ! » de *Bajazet*, et qu'elle rêva les marches d'un escalier pour faire, en trébuchant, la première entrée de *Phèdre*. Ce n'est pas là d'ailleurs qu'était le mal, et l'art du jeu muet aurait complété son talent ; mais elle s'accoutumait à regarder la tirade comme une longueur et à la déblayer en terme de théâtre. Quand elle revenait à Paris, elle avait perdu le diapason. Elle le reprenait peu à peu ; mais elle avait à peine le temps de le reprendre. Sa pensée était tout entière à ses congés. Paris, c'était le public déjà plus froid, les réserves de la critique, le gain limité, les représentations rares, le repos, c'est-à-dire l'ennui qui dévorait ses jours. Les congés, c'était le mouvement, la vie nomade ; la voiture qui l'attendait au sortir de la représentation et l'emportait de nuit vers une autre ville ; la répétition à l'arrivée ; le spectacle le soir ; la frénésie des admirateurs nouveaux ; l'argent à pleine caisse ; les bouquets ; les cadeaux des souverains ; le bracelet de la reine *Victoria* ; les applaudissements des princes exilés ; la soirée du jardin de *Potsdam*, où le roi de Prusse la présentait à l'empereur de Russie, et où le tzar, oubliant qu'il ne devait pas lui pardonner la *Marseillaise*, lui remettait courtoisement son châle sur les épaules. Cependant cette brillante destinée se précipitait à sa fin. Mademoiselle *Rachel* se hâtait de vivre et de mourir. Un premier coup l'avait frappée, comme elle était en représentation à Bruxelles. La mémoire lui avait manqué subitement. Le vide s'était fait dans son cerveau, et, un moment, elle s'était sentie perdue. De ce moment de désespoir, il lui était resté une inquiétude qui la sollicitait d'aller vite

si elle voulait combler ses dernières ambitions. On profita de cette disposition de son esprit pour l'entraîner en Amérique. Il lui fallait un an de congé; elle l'obtint. Que n'avait-elle pas toujours obtenu? Sociétaire du Théâtre-Français, à partir du 1^{er} avril 1842, elle s'était fatiguée de l'être, et la justice avait rompu son engagement en 1849, sans pouvoir ignorer qu'elle prêtait involontairement son concours à une intrigue; aussi bien, quelques jours après avoir fait plaider que sa santé la forçait à quitter la scène, mademoiselle Rachel y avait reparu comme pensionnaire, avec quarante-deux mille francs d'appointements et un congé de six mois. Il lui avait plu de rentrer dans la société en 1851, elle y était rentrée avec les mêmes avantages. Il lui plaisait de s'éloigner pendant un an du Théâtre-Français, non sans espérer que son absence le réduirait aux abois; le Théâtre-Français eut encore la main forcée. Elle partit avec une troupe de comédiens qu'avait engagés son frère Raphaël, directeur en titre de ses congés, ainsi qu'il se qualifiait lui-même sur ses cartes de visite. C'était lui qui avait rêvé ce voyage, au retour duquel sa fortune devait être faite et la fortune de mademoiselle Rachel presque doublée; mais il s'était trompé dans tous ses calculs. L'affaire s'engagea mal. On s'y prit de manière à blesser le public américain, et le reste de l'expédition ne fut plus qu'une déroute. L'argent manqua. Suivirent les querelles et les violences. Au milieu de ces malheureux conflits, la santé de mademoiselle Rachel s'altérait tous les jours. On revint à la hâte, et mademoiselle Rachel se crut sauvée en quittant ce terrible pays qui venait de dévorer madame Sontag. Elle se promettait de ne plus voyager, fût-ce « aux terres prochaines ». Elle s'appropriait à rentrer au Théâtre-Français pour ne plus s'en éloigner. Elle songeait qu'au moment de son départ une autre tragédienne s'était levée sur la scène du Théâtre-Italien, et que madame Ristori avait été appelée à prendre sa place sur son propre théâtre pour jouer *Maria Stuarda*, au bénéfice de la bonne madame Demerson. C'était une ancienne injure à venger. C'était une belle revanche à prendre; mais mademoiselle Rachel n'était plus en mesure de prendre une revanche. Elle avait joué *Andromaque* et le *Moineau de Lesbic*, le 23 juillet 1855, au bénéfice de mademoiselle Judith. Ce fut sa dernière représentation. Après son retour, elle n'en eut pas d'autre. La fièvre, qui lui avait toujours allumé le sang, arrivait à le tarir. L'impitoyable phthisie avait marqué sa proie. Les médecins conseillèrent le séjour de l'Égypte. Mademoiselle Rachel partit pour le Caire. L'ennui l'en chassa, et elle revint se fixer dans le midi de la France, au Canet, près de Cannes, désespérée de mourir à 37 ans, sans avoir pu reconquérir, un seul jour, le public qui échappait, sans avoir pu se prouver qu'elle mourait sans rivale. Elle s'éteignit le dimanche 3 janvier 1858.

Le Théâtre-Français fut fermé le 5, à l'occasion de ce triste événement. Les obsèques eurent lieu le 11, à Paris, où le corps de mademoiselle Rachel avait été transporté, et le Théâtre-Français fit relâche une seconde fois. On voulait un dernier triomphe pour la grande tragédienne; on n'eut qu'un immense concours de curieux. La mort de mademoiselle Rachel ne pouvait plus être un deuil public. Que faisait-elle depuis plusieurs années que de disparaître? Depuis deux ans et demi elle avait déjà disparu tout à fait. Le monde parisien, qu'un tel événement aurait consterné quelques années plus tôt, s'était peu à peu détaché d'elle. Quant aux auteurs dramatiques, ils ne perdaient rien à sa mort. Ce magnifique talent qui s'en allait n'avait servi qu'à lui-même. Le Théâtre-Français commençait à respirer de la tyrannie d'un nom dont il avait chèrement payé la gloire. Ses succès dans la comédie n'avaient plus l'ennemi jaloux qui en prenait ombrage et qui s'était toujours appliqué à les détruire. Sa prospérité nouvelle se dégageait enfin et la relevait hautement du reproche d'ingratitude (1). Voici le chiffre des recettes annuelles relevées depuis 1846; on remarquera que plus les absences de mademoiselle Rachel se multiplient, plus les recettes s'élèvent progressivement: en 1846, 425,591 fr. 15 c.; en 1847, 331,144 fr. 90 c.; en 1848, 319,605 fr. 70 c.; en 1849, 408,133 fr. 45 c.; en 1850, 612,231 fr. 70 c.; en 1851, 681,227 fr. 70 c.; en 1852, 660,705 fr. 60 c.; en 1853, 603,719 fr. 60 c.; en 1854, 634,380 fr. 70 c., en 1855 (l'année de l'exposition universelle), 910,740 fr. 60 c.; en 1856, 656,679 fr.; en 1857, 826,413 fr. 70 c.; en 1858, 824,959 fr. 10 c.; en 1859, 820,300 fr. 70 c.; en 1860, 983,348 fr. 50 c.; en 1861, 943,363 fr. 10 c. Entre la recette de 1846 et celle de 1860, la recette n'a pas seulement doublé, elle a passé le double de plus de 130,000 fr. Ainsi finit une femme dont le nom restera parmi les plus illustres de la Comédie française. On a voulu comparer à son talent le talent de madame Ristori, et on a pu trouver à celui-ci plus de variété, plus de souplesse et d'initiative, mais ce que mademoiselle Rachel avait reçu en don était d'un ordre supérieur et la met au-dessus de tout parallèle; une nature, nous l'avons déjà dit, qui ne ressemblait à aucune autre, une beauté qui n'avait rien de la beauté connue, et qui prenait le

(1) Nous avons oublié de mentionner plus haut le don d'un diadème « n'orfèvrerie fait à mademoiselle Rachel par la Comédie française. Voici les termes de la délibération du comité relative à cet acte si honorable pour tout le monde: « Samedi, 5 janvier 1839. Informé que plusieurs sociétaires ont manifesté le vœu « qu'il fût offert à mademoiselle Rachel, au nom de la société du « Théâtre-Français, un gage de son estime et de son admiration « pour ce jeune talent, le comité a pensé que cet hommage devait « rappeler et consacrer le souvenir des circonstances qui l'ont « inspiré et retracer sans cesse à cette actrice le beau début par « lequel elle a signalé son entrée dans la carrière; une somme de « (la somme généreusement laissée en blanc) a donc été mise à la « disposition de M. le directeur, avec prière de faire exécuter en « orfèvrerie un bandeau de reine, sur lequel seront gravés ces « mots: A mademoiselle Rachel la Comédie française. »

pas sur elle ; un front qui semblait se couronner de lui-même, un regard qui avait l'éclair du génie, un geste qui était du commandement, et toute une autorité de la personne qui faisait que le public la reconnaissait de race héroïque. Avec cela, dans le particulier, une grâce charmante, une câlinerie enfantine, une séduction du même genre que sa beauté et qui ne ressemblait encore à aucune autre, un air de s'oublier qui était l'attrait le plus fin et le plus délicat, une absence de coquetterie à laquelle il était impossible de ne pas se livrer sans défense, un goût d'ajustement fait pour elle (1), un à-propos discret dans la conversation, une convenance parfaite, et, par contraste, le besoin de rompre tout à coup avec cette convenance, des retours imprévus vers la vie d'aventure et de hasard : deux femmes dans une seule ; tous les contraires réunis : la réserve la plus sévère et les écarts les plus imprudents ; tous les déments qui peut se donner une imagination sans repos ; le bien et le mal mêlés ensemble ; les mains ouvertes pour tout donner comme pour tout prendre ; l'avidité sans retenue et la générosité sans bornes vis-à-vis de sa famille ; le caprice sous toutes ses formes ; deux natures complètement distinctes : de quoi faire deux artistes, ou plutôt de quoi faire une artiste aussi complète qu'il s'en soit jamais rencontré, si l'artiste s'était livrée à sa double nature ; mais la contrainte qu'elle secouait par instants dans sa vie, mademoiselle Rachel l'a toujours gardée dans son talent. C'est cette contrainte salutaire qui ne lui a pas permis d'abaisser sa grande attitude ; mais c'est elle aussi qui a limité son génie à un petit nombre de rôles, qui lui a conseillé d'éviter les tentatives hasardeuses, de passer à travers le théâtre sans se mêler au mouvement de l'art contemporain et sans le seconder. C'est par là que sa destinée n'aura peut-être pas été entièrement remplie. Deux ans avant sa mort, une quatrième classe de déclamation avait été créée pour elle au conservatoire, et elle fut nommée professeur avec un traitement de cent louis ; mais ses voyages et sa longue maladie ne lui permirent pas d'entrer en fonctions. E. T—Y.

RACHETTI ou RACCHETTI (VINCENT), médecin italien, né à Créma le 17 mai 1777 d'une famille aisée, étudia la philosophie et les mathématiques à Lodi, puis le droit à l'université de Pavie. Reçu docteur en 1798, il abandonna aussitôt cette carrière pour se livrer à la médecine et prit ses degrés à l'université de Padoue. Ce fut aussi dans cette dernière ville qu'il se fortifia

dans la langue grecque et suivant les leçons du célèbre Cesarotti (voy. ce nom). Revenu dans sa ville natale, il y exerça la médecine jusqu'en 1802, époque à laquelle il se rendit à Milan, où il ne tarda pas à se faire de puissants protecteurs. François Melzi, alors vice-président de la république italienne, lui procura la place de secrétaire de la direction centrale de la santé au ministère de la guerre. En 1807, Rachetti fut nommé premier médecin de l'hôpital de Créma, et peu après professeur de physique au collège de cette ville. Trois ans plus tard, il fut appelé à Pavie pour y occuper la chaire de pathologie, de médecine légale et de police médicale. Dans ses leçons de pathologie, il aimait à s'étendre sur la force vitale et à démontrer que la physiologie était fille de la pathologie à laquelle, de son côté, elle a rendu depuis de grands services. Ennemi des systèmes de Darwin et de Brown, il s'arrêtait volontiers à les réfuter, et apportait dans ses arguments tant de subtilité que ses élèves avaient bien souvent de la peine à le comprendre. Mais, dans les questions de médecine légale et de police médicale, il donnait moins de cours à son imagination et ne s'écartait guère de la méthode scolastique. La chaire de clinique médicale étant devenue vacante, en 1816, par la mort de Raggi, Rachetti le remplaça pendant quelque temps ; mais atteint d'une maladie causée par l'excès du travail et qui influa sur ses facultés intellectuelles, il fut obligé de renoncer à l'enseignement et de se retirer dans sa ville natale, où il mourut le 9 avril 1819, après deux années de souffrances physiques et morales. Il avait publié : 1° *Teorica della prosperità fisica delle nazioni, nei rapporti d'economia pubblica, ossia esposizione dei principi politici che servono di base a tutta l'opera*, Milan, 1802, t. 1^{er}, 1^{re} partie, in-8°. Ce livre fit assez de sensation dans le monde savant pour être l'objet d'un examen spécial. Une commission fut nommée à cet effet, mais son jugement fut peu favorable, ce qui dégoûta Rachetti, et l'ouvrage ne fut pas continué. Au reste, le plan dans lequel il l'avait conçu était trop vaste et dépassait évidemment les forces d'un homme. On lui reprocha aussi de s'y montrer trop optimiste. Malgré ces défauts, la *Théorie de la prospérité physique des nations* offre des aperçus neufs, ingénieux, et annonce un homme profondément versé dans l'économie politique et la jurisprudence. L'auteur n'avait cependant alors que vingt-cinq ans. 2° *Trattato della milizia dei Greci antichi colla versione del libro di Tattica d'Arriano* (Milan, 2 vol. in-8°), ouvrage dédié à Napoléon et qui offre des chapitres pleins d'érudition. Nous citerons entre autres celui qui concerne les éléphants considérés comme machines de guerre. 3° *Della struttura, delle funzioni e delle malattie della midolla spinale*, Milan, 1816, in-8°. Ce traité des maladies de la moelle épinière est estimé. Le

(1) Toilette ou costume, tout ce que portait mademoiselle Rachel participait à sa distinction et ne faisait qu'un avec elle. Avant *Bajazet*, il semblait que la tunique grecque ou romaine dût être son unique vêtement ; à la première représentation de *Bajazet*, qui fut pour elle une mauvaise soirée, elle n'eut que le succès de son costume oriental. Elle eut aussi le succès de son armure dans *Jeanne d'Arc*, celui de ses coiffures de pampres dans *Horace et Lydie* et dans le *Moineau de Lesbie*, et, ce qui sembla plus singulier encore, celui de ses chapeaux dans *Lady Tartuffe*. Quand la tragédienne voulait être une femme à la mode, la mode pouvait prendre leçon d'elle.

célèbre Rasori en rendit compte dans les *opuscoli clinici* (t. 2, p. 413); et voici en quels termes il en apprécie la valeur littéraire, après l'avoir loué sous le rapport scientifique : « Ce livre est écrit « d'une manière peu commune aux savants d'aujourd'hui, tant il y a de justesse dans les expressions, d'élégance dans les phrases, d'art « dans les périodes. Seulement un œil de lynx « pourrait peut-être par-ci par-là découvrir quelques traces d'affectation. » Rachetti s'était aussi occupé de poésie, et ses intimes se rappellent lui avoir entendu lire quelques fragments d'une tragédie où il y avait de la verve et de la correction. Il était de plus musicien et touchait parfaitement du piano, sur lequel il exécutait même des airs de sa façon. L'un des amis de Rachetti, M. G. del Chiappa, lui a consacré une notice dans la *Biographie des Italiens illustres*, publiée à Venise par le professeur Tipaldo. G-T-R.

RACHYD ED DYN. Voyez RASCHID-EDDYN.

RACINE (JEAN), naquit à la Ferté-Milon le 21 décembre 1639 de Jean Racine, contrôleur du grenier à sel de cette ville, et de Jeanne Sconin, fille d'un procureur du roi aux eaux et forêts de Villers-Coterets. Sa famille, anoblée par l'acquisition d'une charge, avait un cygne dans ses armoiries; et certes, jamais *armes parlantes* ne se trouvèrent mieux justifiées. Orphelin de père et de mère à l'âge de trois ans, il passa sous la tutelle de son aïeul paternel, nommé aussi Jean Racine (1), qui légua, peu de temps après, cette tutelle à sa veuve. Il étudia d'abord à Beauvais, puis à Paris au collège d'Harcourt, puis enfin à Port-Royal des Champs, où s'étaient alors retirés, pour se dévouer à Dieu et à l'instruction de la jeunesse, l'avocat Lemaître, le docteur Hamon, Nicole, Sacy, Lancelot, auteurs de la *Logique*, de la *Grammaire générale* et d'autres ouvrages classiques, connus sous le titre de *Méthodes de Port-Royal*. Lancelot se chargea particulièrement d'enseigner le grec au jeune Racine. Avec le goût des bonnes-lettres et des études sérieuses, ces immortels *solitaires* inspirèrent à leur élève ces principes religieux qui ne l'abandonnèrent jamais, et dont s'honorèrent comme lui, sans exception, tous les grands écrivains, tous les grands hommes du grand siècle. La docilité de Racine envers ses maîtres égalait son ardeur pour l'étude. Il se montra pourtant indocile une fois. On lui avait ôté des mains le roman grec de *Théagène et Chariclée*; il s'en procura un autre exemplaire et l'apprit par cœur; puis, le remettant à Lancelot, il lui dit : « Vous pouvez « brûler encore celui-là. » On excusa sans peine une désobéissance d'un genre si nouveau : on n'avait pas à craindre qu'elle eût beaucoup d'imitateurs. Son premier essai poétique fut la *Nymphe de la Seine*, ode qu'il composa pour le

mariage de Louis XIV, et qui l'ayant fait connaître de Chapelain, arbitre passager des réputations littéraires et des grâces de la cour, lui valut cent louis comptant que Colbert lui envoya de la part du roi. Il reçut peu après une pension de six cents livres. Quatre ans plus tard, vers la fin de 1663, une autre ode, la *Renommée aux Muses*, composée à l'occasion de l'établissement des trois académies, lui mérita une seconde gratification royale, dont l'ordre était énoncé avec cette grâce qui accompagnait toujours les bienfaits des Bourbons. Cette ode, inférieure à la première, fut cependant plus heureuse. Récompensée comme l'autre par le roi, elle eut le bonheur d'être critiquée par Boileau. Le poète désira remercier la critique, et ce fut là l'origine de cette liaison intime, si honorable, si utile à Racine, et qui ne fut pas un des moindres avantages que la fortune lui donna sur Corneille. Un peu avant cette époque, Racine avait connu Molière; il lui avait communiqué une tragédie de *Théagène et Chariclée*, tirée du roman pour lequel il s'était tant passionné à Port-Royal. Molière, n'en ayant point été content, lui donna le plan de la *Thébaïde*, ou les *Frères ennemis*, sujet sur lequel on assure qu'il s'était exercé lui-même (1). Cette pièce eut quelque succès. *Alexandre*, joué l'année suivante (1665), réussit complètement et montra de grands progrès dans la versification de l'auteur, alors âgé de vingt-cinq ans; mais, hors les vers, rien dans ces deux ouvrages n'annonçait encore Racine. C'étaient deux faibles imitations de Corneille, dont, par un malheur assez ordinaire aux imitateurs, Racine n'avait pris que les défauts, c'est-à-dire la galanterie froide mêlée à l'héroïsme, les maximes oiseuses, les raisonnements métaphysiques et la déclamation. Corneille, à qui Racine lut son *Alexandre*, lui conseilla, dit-on, de ne plus faire de tragédies. Le même conseil fut donné depuis à Voltaire par Fontenelle, après la lecture de *Brutus*. Il est heureux pour les lettres que ces conseils n'aient point été suivis. Voltaire y répondit en donnant *Zaïre*; Racine en donnant *Andromaque*. Engagé jusque-là dans une mauvaise route, Racine en prit tout à coup une différente, inconnue peut-être à Corneille lui-même. Celui-ci avait étonné, enlevé le spectateur; son jeune rival chercha à l'émouvoir et à l'attendrir. La pitié lui parut un ressort plus actif, plus étendu, d'un effet plus pénétrant et moins passager que l'admiration. Il étudia le cœur humain, ses passions, ses faiblesses, ses replis les plus secrets. C'est là qu'il découvrit un genre de tragédie tout nouveau, dont il offrit le premier et probablement l'inni-

(1) Et non pas Pierre Sconin, comme l'a dit Laharpe sur la foi de Louis Racine, dont plusieurs erreurs de ce genre ont été rectifiées d'après des actes authentiques.

(1) « Plusieurs personnes ont entendu raconter à Montesquieu « un fait qui passait pour constant à Bordeaux, d'après une ancienne tradition du pays; c'est que Molière, n'étant encore « que comédien de campagne, avait fait représenter dans cette « ville une tragédie de sa façon, intitulée la *Thébaïde*, dont le peu « de succès l'avait dégoûté de faire des tragédies. » (*Œuvres de Racine*, édition d'Agasse, publiée en 1807.)

table modèle dans son *Andromaque*, celle de toutes ses tragédies qui, sans être la plus parfaite, produit le plus d'effet au théâtre par l'expression énergique et vraie des sentiments et des caractères, et par l'heureuse alternative de crainte et d'espérance, de terreur et de pitié, dont le poète sait agiter nos âmes. La représentation d'*Andromaque* (1667) fut suivie, presque chaque année, d'un nouveau chef-d'œuvre. Mais Racine surprit d'abord le public par une excursion dans le domaine de Molière. — Les *Plaideurs*, imités des *Guêpes* d'Aristophane, sont une comédie d'une intrigue un peu faible ; mais que de naturel, de vérité, de facilité, de gaieté ! quelle foule de vers devenus proverbes ! Mal accueillie d'abord à Paris (1668), la pièce réussit fort bien à Versailles. Les comédiens, tout joyeux du succès, vinrent, à leur retour, réveiller Racine au milieu de la nuit pour lui apprendre cette bonne nouvelle. Le bruit des voitures, à cette heure, dans la rue des Marais (1), fit croire aux voisins, et le lendemain à tout Paris, que la justice s'était vengée de l'auteur des *Plaideurs* en le faisant mettre à la Bastille. Cette plaisante méprise et la connaissance qu'on eut bientôt du suffrage du monarque ramenèrent à la comédie de Racine le bon peuple de Paris ; et, depuis ce temps, la pièce est en possession de faire rire la Justice elle-même. Il n'est pas vrai que les *Plaideurs* soient de plusieurs mains. Racine a pu recevoir de ses amis le motif de quelques scènes et emprunter à quelques hommes de palais (2) quelques formules, quelques expressions étrangères à ses études habituelles ; mais l'ensemble, mais le tissu du style est trop parfait pour n'être pas d'un seul et même écrivain. Le succès d'*Andromaque*, qui n'était comparable qu'à celui du *Cid*, avait éveillé l'envie : peut-être aussi avait-il rendu le public plus difficile. — *Britannicus* fut reçu froidement (1669) et se traîna péniblement jusqu'à la huitième représentation (*roy. FLORIDOR*). On ne sentit point d'abord tout ce qu'avait de vrai, de profond, de terrible, ce tableau historique du caractère et de la cour de Néron. Boileau, presque seul, en fut frappé ; et, courant embrasser Racine, il lui cria devant tout le monde : « Voilà ce que vous avez fait de « mieux. » Ce grand critique ne fut pas seulement utile à Racine en le louant ; sa sévérité le servit encore mieux en lui faisant supprimer deux scènes qui déparaient l'ouvrage : l'une entre *Burrhus* et *Narcisse*, au commencement du troisième acte ; l'autre, qui ramenait Junie, au cinquième, en présence de Néron (3). Louis Racine, dont on apprend chaque jour à lire les

mémoires avec plus de défiance, parce qu'il ne les a écrits que sur des oui-dire, rapporte que « ces vers de la dernière scène du quatrième « acte :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,

« firent une vive impression sur Louis XIV, qui « crut y voir une censure de sa conduite, et que « dès ce moment, il quitta l'habitude où il était « de figurer dans les ballets qui se donnaient à « sa cour. » Il est très-possible que Louis XIV ait réfléchi, à propos de ces vers, sur le peu de dignité qu'il y avait à danser en public ; mais qu'il les ait crus dirigés contre lui, et surtout que Racine ait jamais eu la pensée de les lui appliquer, c'est ce qui est contraire à toute vraisemblance. Ces vers sont si naturellement placés dans la bouche de Narcisse, ils sont si conformes à l'histoire, ils vont si directement au but de la scène, il était si impossible qu'ils ne s'y trouvassent pas, qu'il serait superflu de supposer au poète d'autres intentions que des intentions purement dramatiques, quand même il ne serait pas ridicule et odieux d'imaginer qu'il ait songé le moins du monde à Louis XIV en parlant de Néron. — A *Britannicus* succéda *Bérénice*. Ce fut à la sollicitation de la célèbre Henriette d'Angleterre, belle-sœur du roi, que Racine et Corneille traitèrent tous deux, et à l'insu l'un de l'autre, ce sujet si peu fait pour la scène. Outre le plaisir de voir lutter ensemble deux illustres rivaux (1), la princesse s'en promettait secrètement un autre dans la peinture de la séparation héroïque des deux augustes amants (2). Trois mots de Suétone : *invitus invitam dimisit*, voilà tout le fonds de la pièce ; fonds bien léger, que Boileau, s'il n'eût été absent, n'aurait pas laissé exploiter à son ami ; travail ingrat, dont Corneille vieilli ne prévit pas le danger, beaucoup plus grand encore pour lui que pour Racine. Les deux *Bérénice* furent représentées sur la fin de 1670 ; celle de Corneille au Palais-Royal par la troupe de Molière ; celle de Racine à l'hôtel de Bourgogne. Corneille tomba ; Racine eut trente représentations de suite, honorées des larmes de la cour et de la ville. Le grand Condé répondit un jour par ces deux vers de la pièce aux critiques qu'on en faisait devant lui :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

On a dit, et de très-zélés admirateurs de Racine ont avoué, que *Bérénice* n'était pas une véritable tragédie. Tragédie ou drame, qu'importe le titre qu'on lui donne, pourvu que l'on convienne que c'est un miracle de l'art et qu'il n'y a jamais eu,

(1) L'appartement occupé par Racine dans cette petite rue du faubourg St-Germain, l'a été successivement depuis par les deux tragédiennes qui peut-être ont le mieux joué ses chefs-d'œuvre, mademoiselle Lecouvreur et mademoiselle Clairon.

(2) M. de Brilhac, conseiller au parlement, et même l'illustre Lamoignon.

(3) Edition d'Agasse, t. 2, p. 355 et 424.

(1) L'infortunée ne fut point témoin de cette lutte. Une mort prématurée ravit cette princesse au monde, dont elle était l'ornement, et aux lettres, dont elle était l'appui (*roy. son article*).

(2) On sait qu'elle-même avait mis un frein à son penchant pour Louis XIV.

dans aucune pièce, un plus grand mérite de difficulté vaincue ? Quant au style, écoutons comme en parle l'auteur de *Zaïre* : « Voilà, sans doute, « la plus faible des tragédies de Racine qui sont « restées au théâtre : ce n'est pas même une tragédie ; mais que de beautés de détail ! et quel « charme inexprimable règne presque toujours « dans la diction ! Pardonnons à Corneille de « n'avoir jamais connu ni cette pureté, ni cette « élégance ; mais comment se peut-il faire que « personne depuis Racine n'ait approché de ce « style enchanteur ? » — Que sous les noms de *Roxane* et de *Bajazet*, Racine ait eut l'intention de peindre la reine Christine de Suède immolant, par jalousie, son favori Monaldeschi, en 1657, dans une galerie de Fontainebleau, ou qu'il ait simplement voulu, comme il le dit, transporter sur le théâtre les scènes tragiques, alors presque inconnues, qui s'étaient passées au sérail en 1638, cela est tout à fait indifférent au mérite de la pièce. Mais cela ne fut probablement pas étranger au succès de vogue qu'elle obtint (1672). La nouveauté des mœurs et des costumes dut aussi piquer beaucoup la curiosité de spectateurs habitués à ne voir presque toujours sur la scène que des Grecs et des Romains. Voilà pour la multitude. Les connaisseurs, et Boileau à leur tête, admirèrent la force de la passion de *Roxane*, l'impétuosité calme d'*Acomat* (1) ; et ce sont ces deux véritables créations qui feront vivre à jamais *Bajazet*, malgré ses défauts. Segrain raconte que Corneille, placé près de lui à la première représentation, lui dit tout bas : « Les habits « sont à la turque, mais les caractères sont à la « française ; je ne le dis qu'à vous pour qu'on « n'aille pas croire que j'en parle par jalousie. » Non, personne ne l'aurait cru : non, Corneille pouvait faire hautement ce reproche aux caractères de *Bajazet* et d'*Atalide* ; il était trop juste pour l'étendre aux autres personnages. Boileau trouva le style de cette tragédie négligé. La sentence est sévère. Mais il jugeait *Bajazet* par comparaison avec les autres pièces de son ami ; et puis c'était Boileau. — *Mithridate*, représenté pour la première fois en 1673, est, suivant Laharpe, l'ouvrage « où Racine paraît avoir voulu « lutter de plus près contre Corneille, en mettant tant sur la scène les grands personnages de « l'antiquité, tels qu'ils sont dans l'histoire. » Il semble que ce désir de lutter, si tant est que Racine l'ait eu, s'était déjà manifesté dans *Briannicus*, avec non moins d'éclat, et que les admirables figures d'*Agrippine* et de *Néron* méritent d'être placées auprès des personnages historiques les mieux peints par Corneille, tout aussi bien au moins que *Mithridate*. Quoi qu'il en soit, le théâtre de Corneille offre peu de caractères plus grandement tracés que le *Mithridate* de Racine (2).

On a reproché toutefois à ce poète d'avoir fait son héros amoureux et jaloux. Corneille aussi a souvent commis une pareille faute, qui était un sacrifice au goût du temps. Mais, ici, que cette faute est heureuse ! elle nous a valu *Monime*, le rôle le plus parfait, le plus touchant du théâtre de Racine, et par conséquent de la scène française. Voltaire a dit que l'intrigue de *Mithridate* n'était autre chose que l'intrigue de l'*Avare*. On aurait pu lui répondre que l'intrigue de *Zaïre* n'était autre chose aussi que l'intrigue de *Naïne*. Mais qu'est-ce que cela prouve contre les deux tragédies, si des moyens de comédie y sont traités noblement, tragiquement, et de manière à exciter l'intérêt et la terreur ? — « J'avoue, dit « Voltaire, que je regarde *Iphigénie* (1674) comme « le chef-d'œuvre de la scène. Veut-on de la « grandeur ? on la trouve dans *Achille*, mais « telle qu'il la faut au théâtre, nécessaire, passionnée, sans enflure, sans déclamation. Veut-on de la vraie politique ? Tout le rôle d'*Ulysse* « en est plein, et c'est une politique parfaite, « uniquement fondée sur l'amour du bien public ; « elle est adroite, elle est noble, elle ne discute « point ; elle augmente la terreur. *Clytemnestre* « est le modèle du grand pathétique ; *Iphigénie*, « celui de la simplicité noble et intéressante ; « *Agamemnon* est tel qu'il doit être : et quel « style ! c'est-là le vrai sublime. » C'est à propos de cette pièce que l'auteur de *Méropé* s'écrit ailleurs : « O tragédie des tragédies ! beauté de « tous les temps et de tous les pays ! malheur au « barbare qui ne sent pas ton prodigieux mérite ! » Il y eut, pour le tourment de Racine, un assez grand nombre de ces barbares, lors de l'apparition de ce chef-d'œuvre, auquel pourtant une foule immense courait et pleurait chaque jour. On ne se contenta pas de la critiquer amèrement et sous plusieurs formes. On voulut lui opposer une autre *Iphigénie* ; celle-ci fut jouée quatre ou cinq fois : donnée d'abord sous le nom de Coras, elle fut revendiquée par Leclerc, très-indigne confrère de Racine à l'Académie française. Coras, Leclerc, et leur *Iphigénie* ne sont connus aujourd'hui que par l'épigramme de Racine :

Entre Leclerc et son ami Coras, etc.

L'*Iphigénie* de Racine était réservée, dans le 18^e siècle, à un plus sanglant outrage. Un Luceau de Boisjermain (1), un la Dixmerie (2), concurent l'idée de substituer à l'admirable récit

« plaisait le plus à Charles XII, c'était *Mithridate* ; et, quand « on la lui lisait, il marquait du doigt les endroits qui le frappaient davantage. »

(1) Auteur d'un commentaire sur Racine, qu'on croirait entrepris dans le seul dessein de rabaisser le mérite littéraire de ce grand poète, et même d'attaquer son caractère personnel ; ouvrage à la fois inepte et odieux, que Laharpe a pris la peine de réfuter d'un bout à l'autre, avec toutes les forces de sa raison, dans un nouveau commentaire plein de goût et de savoir, dont Geoffroy s'est beaucoup servi, tout en le déprimant, pour faire le sien qui n'en est pas moins à peu près oublié.

(2) *Lettres sur l'état présent de nos spectacles*.

(1) Voltaire considère le rôle d'*Acomat* comme un effort de l'esprit humain.

(2) « De toutes les tragédies françaises, dit Voltaire, celle qui

d'*Ulysse*, un dénouement en action; et l'auteur de la comédie de l'*Oracle* et d'*Arlequin au sérail* (1) se chargea intrépidement, en 1769, de refaire le cinquième acte d'après le plan de ces réformateurs : il retrancha cent vers ; il en fit ou refit une douzaine. Ce sacrilège fut sifflé, et le chef-d'œuvre de Racine resta imparfait.... comme auparavant (2). Trois ans s'écoulèrent entre *Iphigénie* et *Phèdre* (1677). Les critiques, dont l'une de ces tragédies avait été l'objet, n'étaient qu'un faible essai des persécutions qu'on préparait à l'autre; le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, neveu et nièce du cardinal Mazarin, ennemis de Racine, on ne sait pourquoi, se déclarèrent d'avance et sans pudeur les chefs d'une cabale odieuse et ridicule. Tout fut mis en œuvre pour faire tomber la *Phèdre* de Racine et pour faire aller aux nues la *Phèdre* de Pradon, qui fut jouée trois jours après sur le théâtre de la rue Guénégaud. On a peine à le croire, malgré le témoignage de Boileau, transmis par Louis Racine : toutes les premières loges des deux théâtres avaient été louées par cette cabale pour plusieurs représentations ; elles furent remplies pour Pradon et laissées vides pour Racine, de façon que sa pièce parut être jouée dans le désert ; cette manœuvre coûta environ vingt-huit mille francs de notre monnaie actuelle ; et, ce qu'il y a de plus incroyable, elle réussit assez pendant quelque temps pour tromper le public et pour donner à Pradon toutes les apparences du triomphe. Il est fâcheux pour la mémoire de madame Deshoulières que son nom ait figuré parmi les chefs d'une si scandaleuse intrigue ; on sait que, soupant avec le triomphateur, le soir même de la première représentation, elle composa ce sonnet que nous n'osons citer en entier, par un reste d'égards pour elle :

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien, etc.

On attribua d'abord ce sonnet au duc de Nevers. Des amis indiscrets, voulant venger Racine, répondirent par un sonnet très-injurieux sur les mêmes rimes, que le duc imputa à Racine et à Boileau, et auquel il répliqua par un troisième sonnet et par des menaces personnelles contre ces deux poètes. Il fallut toute l'autorité du prince de Condé pour mettre fin à la querelle. Madame Deshoulières, véritable auteur du premier sonnet, fut seule punie et le fut sévèrement, quoique longtemps après, car tout Paris la reconnut dans ces vers de la dixième satire de Boileau :

C'est une précieuse,
Reste de ces esprits jadis si renommés,
Que, d'un coup de son art, Molière a diffamés, etc.

La reprise de *Phèdre*, qui eut lieu au bout d'un

(1) Ste-Foix.

(2) Les réformateurs de Racine se sont trop pressés. Ils auraient réussi vingt-cinq ans plus tard, où l'on vit accueillir avec acclamation le nouveau troisième acte de la *Mort de César*, et le nouveau cinquième acte des *Horaces*. Les lumières avaient fait des progrès !

an, mit les deux pièces à leur place. Mais cette réparation tardive ne put consoler Racine ; elle fut d'ailleurs empoisonnée par de nouvelles indignités de ses ennemis, qui publièrent une édition fautive de la pièce et substituèrent aux plus beaux vers des vers de leur façon, ridicules ou plats ; tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus méchant que les méchants auteurs, et rien de pire en fait de populace que le bas peuple de la littérature. L'auteur de *Phèdre*, dégoûté du théâtre, y renonça à l'âge de trente-huit ans, c'est-à-dire dans toute la force et la maturité de son génie. — Ce ne fut qu'après un silence de douze années que, à la prière de madame de Maintenon, Racine composa son *Esther*, pour être jouée, non sur la scène française (1), mais dans la maison de St-Cyr (2). Le succès fut prodigieux (20 janvier 1689). « Le roi, dit madame de la Fayette, n'y mena pour la première fois que les principaux officiers qui le suivaient à la chasse. La seconde fut consacrée aux personnes pieuses, telles que le P. Lachaise et douze ou quinze jésuites (3). Ensuite elle se répandit aux courtisans, etc. » L'honneur d'y assister devint l'ambition de tous. Madame de Sévigné y fut admise ; et l'on sait avec quel enthousiasme elle en parle dans ses lettres (4). Le théâtre en France, et plus particulièrement à la cour, est un éternel sujet d'applications et d'allusions. Les spectateurs en trouvent souvent là même où l'auteur n'en a pas prévu. Il faut donc en général se défier de tous les récits faits sur ces matières. Il est toutefois assez constant que, dans cette pièce, Racine eut en vue quelques allusions, ou du moins qu'il ne protesta point contre celles qui furent faites. Madame de Maintenon se reconnut avec plaisir dans *Esther*, et tous ses amis ne manquèrent pas de voir madame de Montespan dans l'altière Vasthi. Les chansons du temps qui, comme on l'a dit ingénieusement,

(1) Elle n'y fut jamais représentée du vivant de Racine. Dans les premières éditions qui en furent faites, quoiqu'*Esther* porte le titre de tragédie, elle n'est point intitulée ainsi dans le privilège du roi, et il serait injuste de la juger comme telle, bien que les sentiments, la diction et la plupart des caractères en soient véritablement tragiques.

(2) « Madame de Maintenon était persuadée que les amusements de la scène sont bons à la jeunesse ; qu'ils donnent de la grâce, apprennent à mieux prononcer et cultivent la mémoire. Mais, après avoir fait jouer *Andromaque* par les demoiselles de St-Cyr, elle craignit que cela ne leur insinuât des sentiments opposés à ceux qu'elle voulait leur inspirer. Elle écrivit en conséquence à M. Racine : Nos petites filles viennent de jouer votre *ANDROMAQUE*, et l'ont si bien jouée qu'elle ne la joueront plus, ni aucune autre de vos pièces ; et elle lui demanda ensuite un poème moral ou historique dont l'amour fût entièrement banni. » (*Souvenirs* de madame de Caylus.)

(3) « Aujourd'hui, disait madame de Maintenon, on ne jouera que pour les saints. »

(4) Il est permis de croire que madame de Sévigné fut encore plus sensible à l'invitation du roi qu'aux beautés de l'ouvrage. Elle ne prouve que trop dans ses lettres, dont la lecture est d'ailleurs si remplie de charme, combien peu elle sentait le mérite de ce grand poète. Au reste, madame de Sévigné n'a jamais écrit que *Racine passerait comme le café* ; et Voltaire, sur la foi duquel Laharpe, l'abbé de Vauxcelles et Suard l'ont répété, ne lui a jamais rien prêt de semblable. (Voy. la *Notice* sur madame de Sévigné, par M. St-Surin, à la tête des *Lettres* de cette dame, dans l'édition de Blaiso, Paris, 1818, t. 1^{er}, in-12, p. 152.)

formaient en France une sorte de contre-poids et de tempérament au pouvoir absolu, donneraient même à penser que le ministre Louvois et la révocation de l'édit de Nantes étaient signalés dans Aman surprenant au roi Assuérus l'édit de proscription des Juifs. Mais cette hardiesse est peu vraisemblable; et il faudrait, pour y ajouter foi, des pièces historiques plus graves que des chansons. — *Athalie*, composée pour St-Cyr comme *Esther* (1), eut un sort bien différent. L'envie, masquée d'un faux zèle, en empêcha la représentation. Elle fut jouée seulement deux fois à Versailles dans une chambre, sans théâtre, sans costumes, par les demoiselles de St-Cyr (2). Racine ne lui ayant point donné d'autre destination, la fit imprimer. Mais, ô injustice scandaleuse et vraiment inexplicable! ce chef-d'œuvre, au-dessus duquel il n'y a rien, ni chez les anciens ni chez les modernes, ne trouva point de lecteurs! Que dis-je? S'il faut en croire certains mémoires du temps, dans quelques sociétés de soi-disant beaux esprits, on en prescrivait la lecture pour *pénitence*! tant les jugements des contemporains sont souvent bizarres ou passionnés! On ne saurait en vérité se défendre d'une affliction profonde en songeant que Racine est mort avec le chagrin de voir son siècle méconnaître cette œuvre immortelle. En vain Arnould, du fond de son exil, soutenait par son suffrage son ancien élève découragé; en vain Boileau lui répétait: « C'est votre meilleur ouvrage, le public « y reviendra »; peu s'en fallut que Racine ne crût avoir survécu à son génie, comme Pierre Corneille. La voix de Boileau, si bien entendue de la postérité, ne fut point écoutée du vivant de son ami. Le succès d'*Athalie*, composée en 1691, ne commença qu'en 1716; mais depuis ce temps il s'est accru et propagé chaque jour; et, s'il augmente encore, on trouvera bientôt que Voltaire n'en a pas dit assez quand il a proclamé *Athalie* l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes (3). Cette seconde iniquité du public envers

Racine, en rouvrant la plaie de la première, mit le comble à ses dégoûts et le décida tout à fait à quitter la carrière du théâtre, beaucoup plus sans doute que les autres motifs qu'on lui a prêtés. Les sentiments religieux qu'il puisa dans sa famille et dans l'exemple de ses maîtres se fortifièrent avec l'âge; mais ils étaient, ce semble, assez vifs dès sa jeunesse pour le faire renoncer plutôt encore qu'il ne l'a fait à des travaux qu'il aurait cru incompatibles avec la vie chrétienne; et, en supposant que sa dévotion, qui d'ailleurs était douce et tolérante comme celle de Fénelon, l'eût empêché de traiter des sujets de tragédie profane, combien de sujets sacrés n'aurait-il pas pu mettre sur la scène! Combien de chefs-d'œuvre utiles à la religion même n'aurait-il pas pu joindre aux chefs-d'œuvre d'*Esther* et d'*Athalie*! Disons-le franchement, ceux qui s'obstinent le plus à attribuer à la religion la retraite prématurée de Racine, ne sont peut-être pas fâchés d'avoir ce petit reproche à lui faire, et de pouvoir en conclure qu'elle rétrécit l'esprit et étouffe le génie. C'étaient en effet des esprits singulièrement rétrécis que le grand Corneille, Pascal, Bossuet, Fénelon et Despréaux! Et comment s'étonner que le ressentiment d'une grande injustice ait suffi pour éloigner Racine du théâtre, quand on sait, quand il a lui-même avoué que *la plus mauvaise critique lui faisait plus de peine que les plus grands succès ne lui faisaient de plaisir*? C'est une faiblesse, dira-t-on; mais peut-être est-elle inséparable de cette sensibilité ardente qui seule produit de grandes choses. Ne reprochons pas si légèrement aux hommes de génie des défauts qui peuvent avoir été la source de leur talent. Molière, dira-t-on encore, n'a point eu cette faiblesse. Mais, de bonne foi, a-t-il été mis à de pareilles épreuves? Peut-on comparer le froid accueil fait aux premières représentations de l'*Avare*, des *Femmes savantes* et du *Misanthrope* à la rage aveugle et stupide qui, après s'être essayée contre *Iphigénie* à l'aide de Leclerc, après avoir, pendant un an, fait triompher la *Phèdre* de Pradon, se déchaîne contre *Athalie* et parvient à en faire oublier la lecture? Racine ne pouvait être lu! Qui peut affirmer que Molière, dont le style n'avait pas pourtant la perfection de celui de Racine, aurait supporté sans amertume un pareil affront? Qui sait même si le peu de succès de trois de ses chefs-d'œuvre n'aurait pas suffi pour le dégoûter aussi du théâtre sans la nécessité où il était d'y demeurer pour faire vivre sa troupe et pour vivre lui-même? En n'attribuant qu'à des motifs temporels la retraite

(1) On a souvent dit que l'idée de ce sujet était absolument neuve, et qu'Arnould lui-même n'avait pas cru que les livres saints pussent fournir un autre sujet de tragédie que celui d'*Esther*. Cependant les jésuites avaient, le 19 août 1658, fait jouer une *Athalie* dans leur collège de Clermont. Voici ce qu'en dit Loret dans sa *Gazette* en vers, lettre du 24 août :

Au collège de Saint-Ignace,
Où, dans une assez bonne place,
Je me mis et me cantonnai
Pour quinze sols que je donnai,
Fut avec appareil extrême
Représenté certain poème,
Environ cinq jours il y a,
Portant pour titre *Athalie*, etc.

(2) « Cette pièce est si belle, dit madame de Caylus, que l'acton n'en parut pas refroidie. »

(3) Quand le célèbre Lekain vint, à dix-huit ans, chez Voltaire faire devant lui l'essai de ce talent trop tôt perdu pour le théâtre dont il a été la gloire, il voulut d'abord lui réciter le rôle de *Gustave*. « Non, non (dit le poète), je n'aime pas les mauvais « vers. » Le jeune homme lui offrit alors de répéter la première scène d'*Athalie*, entre *Joad* et *Abner*. Voltaire l'écoute, et, l'ouvrage lui faisant oublier l'acteur, il s'écrit avec transport : « Quel « style! quelle poésie! et toute la pièce est écrite de même! Ah!

« monsieur! quel homme que Racine! » C'est Lekain qui rapporte, dans ses *Mémoires*, ce fait, dont il fut d'autant plus frappé que, dans ce moment, il aurait bien voulu que Voltaire s'occupât un peu plus de lui et un peu moins de Racine (Laharpe). L'admiration de Voltaire se manifesta un jour plus vivement encore devant Laharpe lui-même, lorsque, après avoir déclamé la scène du quatrième acte de *Phèdre*, il lui dit, en laissant tomber sa tête sur sa poitrine : « Mon ami, je ne suis qu'un polisson en « comparaison de cet homme-là. »

de Racine, il ne faut pas disconvenir toutefois que c'est à partir de la disgrâce de *Phèdre* que sa conduite privée devint ce qu'elle resta pendant toute sa vie, c'est-à-dire d'une régularité exemplaire. Non qu'auparavant il eût jamais manqué dans ses actions de cette décence inséparable du bon goût dans ses écrits; mais, en se détachant du théâtre, il renonça naturellement aux distractions et aux liaisons tant soit peu périlleuses qu'il y avait trouvées. La piété dans laquelle il avait été élevé se réveilla facilement dans son cœur, et lui offrit dans ses chagrins des consolations que le genre de monde qu'il quittait ne pouvait lui donner. On assure même qu'il songea un moment à se consacrer tout à fait à Dieu en embrassant la vie monastique. La réflexion lui fit préférer des chaînes plus légères. Il se maria en 1677 à la fille d'un trésorier de France d'Amiens (1). Il fit un bon choix et fut heureux. Ce fut même cette année que le roi nomma Racine et Boileau historiographes de France. Au retour de la campagne qui fut si courte et si glorieuse, le roi leur dit : « Je suis fâché que vous ne soyez pas venus avec moi; vous auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long. — Votre Majesté, » lui répondit Racine, ne nous a pas donné le temps de faire faire nos habits. » Boileau, dont la prose assez négligée se serait élevée difficilement peut-être à la dignité historique, eut sans doute une très-petite part à l'histoire du roi. Racine, qui s'en occupa beaucoup, ne put la terminer. On sait que l'ouvrage, interrompu à sa mort, périt à St-Cloud dans l'incendie de la maison de Valincourt, son successeur, le 13 janvier 1726. On sait aujourd'hui que Valincourt, voyant le manuscrit près d'être consumé, donna vingt louis à un savoyard pour aller le chercher au travers des flammes, et que celui-ci lui rapporta un recueil de gazettes de France. Il était assurément difficile que l'histoire du roi, lue au roi lui-même à mesure qu'elle avançait, ne ressemblât pas un peu à un panégyrique; mais nous avouons que cette réflexion ne nous paraît point, comme à Laharpe, devoir diminuer nos regrets, à en juger uniquement par le *Précis historique des campagnes de 1672 à 1678*, seule partie de l'ouvrage qui, ayant été confiée par Valincourt à l'abbé de Vatry avant l'incendie, n'ait pas été la proie des flammes. Le style de ce *Précis*, faussement attribué d'abord à Pellisson (voy. ce nom), est élégant et simple : la narration en est claire, rapide et animée, et la louange n'y est point donnée aux dépens de la vérité (2).

(1) Mademoiselle Catherine Romanet. Sept enfants naquirent de ce mariage. Deux filles prirent le voile. Louis Racine assure que madame Racine n'avait jamais lu les tragédies de son mari. « Ses devoirs de mère l'occupaient si exclusivement qu'un jour » que Racine, revenant de Versailles, lui rapportait une bourse « de mille louis qu'il avait reçue du roi, à peine y fit-elle attention, ne songeant qu'à lui parler d'un de ses enfants qui n'avait » pas voulu étudier depuis deux jours » (Laharpe). Elle mourut trente ans après lui. Une partie de sa fortune périt dans le système de Law.

(2) La *Relation du siège de Namur* (en 1692), imprimée la

— Quelques esprits *indépendants*, à qui peut-être il n'a manqué pour être des flatteurs que des souverains qui voulussent écouter leurs flatteries, ont reproché à Racine, ainsi qu'à Molière et à Despréaux, d'avoir trop fréquenté la cour et d'avoir consacré leurs travaux à l'éloge de Louis XIV et à ses plaisirs. Eh! où donc est le crime d'avoir recherché souvent l'entretien d'un prince qui comblait à la fois le mérite et de distinctions et de largesses; qui, au milieu des pénibles soins du trône, disait à Boileau : « Venez-vous que j'aie toujours une demi-heure à vous donner. » Où est le crime d'avoir loué un monarque que ses plus cruels ennemis ont jugé louable à tant d'égards; dont les travaux ont à jamais illustré la France; qui a donné son nom à son siècle; dont les plaisirs même avaient un caractère de grandeur et nous ont valu *Esther*, *Athalie*, le *Tartuffe*, le *Bourgeois gentilhomme* et tous les chefs-d'œuvre de Quinault, des Lulli, des Lebrun, des Mansard et des Girardon? — Louis XIV se plut à prodiguer à Racine les gratifications et les faveurs; il le fit trésorier de la généralité de Moulins et gentilhomme ordinaire (1); il lui accorda les entrées et un appartement au château; il le nomma plusieurs fois des voyages de Marly; il l'admit fréquemment dans son intimité, lors même qu'il ne recevait aucun de ses courtisans. Il trouvait sa conversation si remplie d'agrément, que, durant une maladie, il le fit coucher dans une chambre voisine de la sienne, afin de le voir plus souvent. Racine alors lui servit de lecteur, et lui lut un jour Plutarque dans la version d'Amyot, en substituant habilement le langage moderne aux expressions gauloises que le roi n'aimait pas. — Comme la faveur dont Louis XIV honorait le premier de nos poètes n'était ni le fruit du caprice, ni le prix d'une basse adulation, elle se soutint longtemps. Une circonstance imprévue vint malheureusement l'affaiblir. C'était en 1697. Dans un de ces entretiens intimes que madame de Maintenon accordait souvent à Racine, la conversation ayant eu pour objet la misère du peuple épuisé par de longues guerres, cette femme célèbre pria le poète de rédiger ses idées en forme de mémoire, promettant que l'écrit ne sortirait pas de ses mains. Racine y consentit, non point par une complaisance de courtisan, et bien moins encore dans aucune vue ambitieuse (la conduite de toute sa vie repousse cette accusation), mais dans l'unique dessein d'être utile. Le roi surprit ce mémoire et le nom de l'auteur fut révélé. Peut-être la leçon était un peu trop directe, puisque Louis s'en offensa. « J'aime beaucoup, disait un jour ce prince à un prédicateur qui l'avait apostrophé personnellement,

même année par ordre du roi, est un modèle d'exactitude et de précision.

(1) La survivance de cette charge fut donnée à J.-B. Racine, son fils aîné, à peine âgé de seize ans.

« j'aime beaucoup, mon père, à prendre ma « part d'un sermon, mais je n'aime pas qu'on « me la fasse. » Louis XIV avait-il besoin d'ailleurs qu'on lui exposât si vivement la misère du peuple, lui qui, bien que victorieux de tous côtés, venait, dit Torcy, *de précipiter la paix de Riswick par le seul besoin de soulager le royaume?* Mais peut-être aussi (et cette conjecture est la plus vraisemblable) le roi fut-il blessé seulement de voir un homme de lettres, sortant de la sphère exclusivement assignée alors à chaque profession, vouloir se mêler des affaires du gouvernement. Voici, en effet, quelles furent ses paroles : « Parce qu'il fait bien des vers croirait-il tout savoir? Et, parce qu'il est grand poète, « prétend-il être ministre? » Si l'on se reporte à ce qu'était alors l'état social, aux usages, aux convenances, aux devoirs particuliers à chaque classe et à chaque individu, on conçoit que la sévérité du roi dut paraître toute naturelle, mais qu'elle doit nous sembler *barbare*, à nous qui, dans notre siècle *de lumières*, avons vu non-seulement des poètes qui n'étaient pas des Racine, mais jusqu'à des histrions, s'arroger le droit de régenter leur souverain, et, pour comble de *civilisation*, se constituer les arbitres de sa couronne et de sa vie! Quel qu'ait été le motif de l'humeur de Louis contre Racine, elle ne fut que passagère; son estime et sa bienveillance ne l'abandonnèrent point; Racine ne cessa pas de le voir. Durant sa dernière maladie, le roi se fit donner chaque jour de ses nouvelles avec un intérêt touchant; et ses bienfaits le suivirent au delà du tombeau (1). Il n'est donc pas exact de dire que ce fut une disgrâce, et encore moins que cette disgrâce ait causé sa mort. Mais on ne peut nier que le chagrin d'avoir pu déplaire un moment à son roi et à son bienfaiteur n'ait contribué à augmenter le mal dangereux (2) dont il était atteint depuis plusieurs années. — On a reproché à Racine d'être trop enclin à la raillerie; et Boileau lui-même eut à s'en plaindre quelquefois. Un jour qu'il raillait trop vivement et depuis trop longtemps son ami, celui-ci lui dit enfin : « Aviez-vous envie de me fâcher? — Dieu « m'en garde! — Eh bien, vous avez donc tort, « car vous m'avez fâché. » Quoique son cœur n'eût aucune part à ce penchant de son esprit, il fit, pour s'en corriger, de nobles et heureux efforts sur lui-même. Quand la charité chrétienne ne le lui aurait pas ordonné, Racine avait trop bon goût, il avait l'âme trop élevée pour ne pas sentir que, si la raillerie a ses dangers entre des égaux, elle est, à l'égard de nos inférieurs quelconques, un abus de la force qui ressemble à de la lâcheté, comme un acte de violence envers un homme désarmé. Les épigrammes échappées à sa jeunesse sont piquantes et d'une malice très-fine; mais elles sont gaies, sans fiel et en

fort petit nombre. On ne peut guère trouver à redire qu'à celles contre d'Olone et Créqui (1). Son fils aîné lui en ayant un jour envoyé une contre Perrault : « Je voudrais, lui écrivit Racine, que vous ne l'eussiez point faite. Outre « qu'elle est assez médiocre, je ne saurais trop « vous recommander de ne point vous laisser « aller à la tentation de faire des vers français; « surtout il n'en faut faire contre personne. » Il y a, dans toutes ses lettres à son fils, un caractère de tendresse, de simplicité, de bonté et d'indulgence qui émeut et qui attache. Quoi de plus touchant que celle où il lui dit (2) : « Je n'ai « osé demander à M. l'ambassadeur si vous pensiez un peu au bon Dieu, et j'ai eu peur que « la réponse ne fût pas telle que je l'aurois souhaité; mais enfin je veux me flatter que, faisant votre possible pour devenir un parfait « honnête homme, vous concevrez qu'on ne le « peut être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. « Vous connaissez la religion; je puis même dire « que vous la connaissez belle et noble comme « elle est, et il n'est pas possible que vous ne « l'aimiez..... Pour moi, plus je vais en avant, « plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au « monde que le repos de la conscience et de « garder Dieu comme un père qui ne nous manquera pas dans tous nos besoins. M. Despréaux, « que vous aimez tant, est plus que jamais dans « ces sentiments, etc., etc. Les lettres de Racine à ses amis sont naturelles, faciles, élégantes. Il y a parfois des traits de force. En voici un à propos de la mort de M. de St-Laurent, précepteur du duc de Chartres, qui fut depuis régent. « Il a été « emporté, dit-il (3), d'un seul accès de colique « néphrétique. Je ne crois pas qu'excepté M. « DAME, on en soit fort affligé au Palais-Royal : « les voilà débarrassés d'un homme de bien. » On ne peut se dispenser, en lisant ce qui nous est resté de cette correspondance de Racine avec sa famille et avec ses meilleurs amis, de remarquer combien le ton en est généralement peu familier. Dans un volume entier de lettres, on ne trouve pas une seule trace de tutoiement. L'amitié alors était grave : elle semblait un devoir plus encore qu'un plaisir. Racine eut pour amis les écrivains les plus célèbres de son temps, Bourdaloue, la Bruyère, Rapin, Bouhours, Bernier, Nicole, la Fontaine, Boileau, etc., etc. On regrette de ne pouvoir aussi nommer Molière. Il n'est que trop vrai qu'il rendit à Racine, dans les commencements de leur liaison, des services qui semblaient devoir en assurer la durée; que cependant elle dura peu, et que Racine eut les premiers torts qui amenèrent une rupture, en retirant son *Alexandre* du théâtre de Molière pour le donner à l'hôtel de Bourgogne. Mais ces torts étaient-ils bien sérieux? Si Molière, directeur de comédie,

(1) Sa pension de deux milles livres fut conservée à sa veuve.

(2) Un abcès au foie.

(1) A propos des critiques d'*Andromaque*.

(2) 21 juillet 1698.

(3) Lettre à Boileau, 4 août 1687.

pouvait les juger tels, Molière, auteur dramatique, n'aurait-il pas dû les excuser? Au reste, ce refroidissement, peu raisonnable de l'une et de l'autre part, ne dégénéra jamais en hostilité ni même en secrète inimitié. Racine et Molière s'estimèrent toujours. Noblement armés l'un pour l'autre, Racine défendit le *Misanthrope* et Molière les *Plaideurs* (1), contre un public ignorant ou prévenu. Les hommes supérieurs, même sans être unis, se rendent réciproquement justice; la médiocrité seule est jalouse. Cette vérité suffirait pour justifier Corneille et Racine du soupçon de jalousie mutuelle dont on a osé flétrir leur mémoire. Ajoutons seulement, en ce qui regarde Racine, qu'il avait un trop grand génie pour ne pas sentir toute la grandeur de celui de Corneille, et qu'il l'a loué trop éloquemment pour qu'on pût l'accuser de n'être pas sincère. Il ne faut pas, dira-t-on, prendre toujours au mot les éloges académiques; soit; mais si l'on peut croire que Racine, ayant à louer publiquement Pierre Corneille mort le jour de la réception (et par conséquent en présence) de Thomas Corneille son frère et son successeur (2), ne pouvait, sans manquer à toutes les convenances, se dispenser d'exalter son mérite; du moins ne saurait-on récuser l'éloge volontaire qu'il faisait de lui en particulier dans ses conversations avec son fils où, développant à celui-ci les beautés du *Cid* et d'*Horace*, il lui disait : « Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens. » On a fait à Racine un reproche plus grave et dont il est plus difficile de le justifier. Nicole, dans une réponse au visionnaire Desmarests (3), avait traité les poètes dramatiques d'*empoisonneurs publics* et de *gens horribles aux yeux des chrétiens*. Cette injure grossière et blâmable, même à l'égard de Desmarests, ne pouvait assurément regarder en aucune façon le jeune auteur des *Frères ennemis* et d'*Alexandre*. Il se l'appliqua cependant, et publia contre Port-Royal, contre ses anciens maîtres, cette fameuse lettre : *A l'auteur des hérésies imaginaires*, qu'il eut le malheur d'écrire avec un talent digne de Pascal (4). « Les moli-
nistes, dit J.-B. Racine, y battirent des mains » et furent charmés d'avoir enfin trouvé ce qu'ils cherchaient depuis longtemps et si inutilement, c'est-à-dire un homme dont ils pussent opposer la plume à celle de l'auteur des *Provinciales*. » Provoqué par deux réponses très-vives de Dubois et de Barbier-d'Aucourt, Racine allait répliquer par la publication d'une seconde lettre plus piquante encore que la première. Les

conseils de Boileau, ou plutôt son bon naturel et le regret d'avoir manqué aux instituteurs de sa jeunesse, le décidèrent à ne point l'imprimer (1); il retira même tous les exemplaires de la première qu'il put trouver. Il avait commis une grande faute sans doute; mais combien la réparation fut plus grande encore! De quel respect, de quel attendrissement ne se sent-on point saisi quand on se représente Racine se faisant conduire par Boileau chez Arnaud, et se précipitant aux pieds de celui-ci en présence de vingt témoins; Arnaud se jetant à son tour aux pieds de Racine, et tous deux s'embrassant en frères, en amis, en chrétiens! Le souvenir de cette faute pesait encore sur son cœur longtemps après. L'abbé Tallemant s'avisant un jour de la lui reprocher en pleine Académie : « Oui, monsieur, » lui répondit Racine avec une noble humilité, « vous avez raison, c'est l'endroit le plus hon-
teux de ma vie, et je donnerais tout mon sang pour l'effacer. » Ces faits répondent suffisamment aux biographies inconsidérées, malveillantes ou mal instruites (2) qui ont accusé Racine d'avoir eu un amour-propre excessif. S'il eût eu ce défaut, aurait-il été si docile à la critique? Aaurait-il, sans le remercier il est vrai, mais aussi sans se fâcher, suivi jusqu'aux conseils de Subligny (3)? Parmi les auteurs dramatiques de nos jours les plus modestes, combien y en a-t-il qui profiteraient des avis donnés dans une parodie? Ne serait-ce point à une petite rancune de Baron que Racine a dû cette accusation de vanité? On sait que ce comédien insistant un jour, sans aucune espèce de mesure, auprès de Racine sur quelques observations concernant un de ses rôles : « Baron, lui dit le poète, je vous ai fait venir pour vous donner des instructions et non pour en recevoir; » et l'on sait aussi que messieurs les comédiens sont sujets à prendre pour un amour-propre excessif la dignité d'un homme de lettres qui sait garder son rang. — Racine était naturellement mélancolique avec lui-même, quoique fort doux avec les autres. Il avait l'âme tendre; il recherchait les émotions tristes ou religieuses plutôt que celles de la joie. Il était généreux, et savait se conserver les moyens de l'être par beaucoup d'ordre et d'économie. Il aidait de ses secours beaucoup de parents éloignés; il avait un soin tout filial de sa nourrice et ne l'oublia point dans son testament. Parmi les amis qu'il s'était faits dans le monde, un de ceux qui lui paraissaient le plus attachés, c'était le chevalier de Poignant, si connu par son duel avec son ami Lafontaine. Poignant annonça longtemps d'avance qu'il le ferait son héritier,

(1) « Ceux qui se moquent des *Plaideurs* (disait-il) mériteraient qu'on se moquât d'eux. »

(2) Discours prononcé à l'Académie française, le 2 janvier 1685, à la réception de MM. Corneille et Bergeret. Racine le lut au roi, qui lui dit : « Je le louerais davantage si je n'y étais pas tant » loué. »

(3) Desmarests de St-Sorlin, auteur de la comédie des *Visionnaires*.

(4) C'était au commencement de 1666; Racine avait vingt-sept ans.

(1) Son fils aîné prit la même résolution; mais ayant été trouvée en manuscrit dans les papiers de l'abbé Dupin, parent et ami de Racine, en 1719, elle fut alors livrée à l'impression pour la première fois.

(2) Luneau, le *Dictionnaire historique*, etc.

(3) Auteur de la *Folle querelle*, comédie-parodie d'*Andromaque*, Paris, 1668, in-12.

et il tint parole. Mais à sa mort tout le bien se trouva mangé. Racine n'en acquitta pas moins avec zèle et reconnaissance les frais de maladie et de sépulture du magnifique testateur. Nul ne fut meilleur époux et plus tendre père. L'éducation chrétienne de ses enfants était sa grande affaire. Il faisait chaque jour la prière en commun avec sa femme, ses enfants et ses domestiques. Il leur lisait et leur expliquait l'Evangile. Dans les dix dernières années de sa vie, tous ses plaisirs, tout son bonheur étaient concentrés dans ses affections domestiques. Il n'allait même plus à la cour que pour les devoirs de sa charge et pour les intérêts de sa famille; et cependant, combien n'avait-il pas de moyens d'y plaire et de s'y faire aimer : une belle et noble figure, des manières gracieuses, tous les charmes de l'esprit, tout l'éclat de la renommée, unis à l'art heureux de les faire oublier ! Soixante ans après les représentations d'*Esther* à St-Cyr, les dames qui en avaient été témoins parlaient encore de lui avec attendrissement et disaient à Louis Racine : « Vous êtes « fils d'un homme qui avait un grand génie « et une grande simplicité. » Il avait, en effet, enchanté tout le monde, plus encore par l'aménité et la grâce des instructions qu'il donnait aux jeunes demoiselles de St-Cyr que par son talent même pour la déclamation; et ce talent il le possédait au plus haut degré. Aucun homme de son temps ne lisait et ne récitait mieux que lui. Un jour chez Boileau, dans sa maison d'Auteuil, lisant et traduisant d'abondance l'*OEdipe* de Sophocle, il fit verser des larmes à tous les assistants. Il enseigna à Baron et à la Champmélée un système de déclamation plus conforme à la nature et au bon goût, ou, pour mieux dire, il leur apprit à parler et non à déclamer. — Comment un homme doué de tant de qualités naturelles ou acquises a-t-il eu des ennemis ? Cette question pourrait paraître par trop ingénue, et nous ne la ferons point. Mais comment ces inimitiés lui ont-elles survécu pendant plus d'un demi-siècle ? C'est ce qu'on ne peut guère expliquer que par l'extrême influence de Fontenelle sur la littérature du siècle dernier. Fontenelle, neveu de Corneille, et à ce titre disposé à défendre et à maintenir la prééminence de son oncle sur ses rivaux, fût-ce aux dépens de la justice et de la vérité ; Fontenelle haïssait personnellement Racine depuis l'épigramme qui avait immortalisé sa tragédie d'*Aspar*. Sa rancune dura soixante ans (cela est un peu long pour un philosophe) : elle lui inspira cette odieuse et absurde épigramme où l'auteur d'*Esther* est traité de *suppôt de Lucifer*. Elle se manifesta de toutes les manières et dans toutes les occasions, sans se lasser jamais et sans avoir à craindre la fêrule de Boileau qui n'était plus ; enfin elle parvint à retarder pour Racine le jour de la justice. Grâces soient rendues à Voltaire, qui s'indigna de cette iniquité et qui, tant que la passion de l'irrégion

ne vint pas fasciner ses yeux et fausser son goût exquis, proclama dans tous ses écrits comme dans tous ses entretiens l'inimitable perfection de Racine. Si Racine n'a pas, comme Corneille, joui de son vivant de tout l'éclat de sa gloire, il faut plaindre ses contemporains. Pour lui, il s'était depuis longtemps consolé dans le sein de Dieu de l'injustice des hommes. Il poussait l'indifférence pour ses ouvrages jusqu'à refuser de revoir les éditions qu'en faisaient les libraires ; et l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, uniquement occupé en mourant de l'immortalité de son âme, ne songea pas même à celle de son nom. Sa fin, qui eut lieu le 22 avril 1699, fut douloureuse et d'une intrépidité toute chrétienne. Il voulut être enterré à Port-Royal aux pieds du docteur Hamon (voy. ce nom), afin de n'être plus séparé, même par la mort, de ses anciens instituteurs. Après la destruction de ce monastère, on transporta (en 1711) ses restes à Paris, dans l'église de St-Etienne du Mont, où ils furent placés à côté de Pascal. Le marbre tumulaire de celui-ci, enlevé pendant la révolution, a été rétabli à la restauration. La tombe de Racine, beaucoup moins apparente, déposée depuis longtemps dans une église de village (à Magny-Lessart), y fut retrouvée en 1808. Le tombeau de Racine est maintenant au cimetière du Père-Lachaise. Outre les ouvrages dont nous avons parlé dans le cours de cette notice, il en est encore quelques-uns qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence ; de ce nombre sont : 1° l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, composé en 1693. C'est à la fois un monument de la reconnaissance de Racine pour cette maison et une preuve de plus de son talent pour écrire l'histoire. Boileau le regardait comme un morceau de beaucoup de mérite ; toutefois il est aujourd'hui peu lu. 2° Les *Cantiques spirituels*, composés pour la maison de St-Cyr en 1694 ; c'est la dernière production poétique de Racine ; c'est le chant du cygne. Ils sont remplis de grâce et d'onction ; Fénelon n'en parlait qu'avec enthousiasme. Le sujet du troisième cantique est la *Plainte d'un chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au dedans de lui-même*.

« Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !
« Je trouve deux hommes en moi.
« L'un veut que, plein d'amour pour toi,
« Mon cœur te soit toujours fidèle :
« L'autre, à tes volontés rebelle,
« Me révolte contre ta loi. »

On dit qu'à cette strophe le roi s'écria : « Voilà « deux hommes que je connais bien. » — Les discours académiques qui nous restent de Racine se réduisent à deux : l'un, que nous avons déjà cité, pour la réception de Thomas Corneille ; l'autre pour la réception de l'abbé Colbert. Il est à remarquer que l'abbé Colbert, reçu à l'Académie à l'âge de vingt-quatre ans, ayant eu à haranguer le roi, quelque temps après, au nom du clergé (en 1685), pria Racine de lui faire sa harangue ; aussi se trouve-t-elle dans les œuvres

de ce poète. Quant au discours que prononça Racine pour sa propre réception, il n'a jamais été imprimé; il paraît qu'il avait eu peu de succès, et que Fléchier, reçu le même jour que lui (le 12 janvier 1673), avait eu tous les honneurs de la journée. Racine eut de quoi se consoler de ce petit échec, dans la même semaine, par le succès de sa tragédie de *Mithridate*. — Tout a été dit sur les ouvrages et le talent de Racine. On proposait un jour à Voltaire de faire un commentaire de ce grand poète, comme il en avait fait un de Corneille. « Il n'y a, répondit-il, qu'à « mettre au bas de toutes les pages : beau, pathétique, harmonieux, admirable, sublime ! » Cette réponse, ou, si l'on veut, cette saillie, n'a pas empêché une foule d'écrivains plus ou moins recommandables de commenter Racine, et leurs travaux sont loin d'avoir été inutiles. Quoi de plus propre à arrêter les progrès du mauvais goût que de faire sentir tout le charme du bon ? Or, telle est la perfection de Racine qu'il n'y a peut-être pas, dans toutes ses pièces, nous ne disons point une seule scène, mais un seul vers qui puisse être remplacé par un autre. Tout y est juste et vrai; tout y est rempli de cette poésie d'images et de sentiments, de cette élégance continue, que, depuis les Grecs, Virgile et lui ont seuls possédée, et qui est d'autant plus admirable dans Racine qu'il avait pour instrument une langue moins riche, moins harmonieuse, moins flexible et bien plus timide que celle de Virgile. C'est surtout dans *Esther*, dans *Athalie*, et particulièrement dans les chœurs de ces deux tragédies, qu'appuyé sur le plus sublime des modèles, il est presque toujours sublime lui-même. C'est là que Racine a toute l'élévation d'un prophète hébreu qui, empruntant et embellissant notre langue, viendrait nous annoncer des vérités divines dans des vers presque divins. Mais ce qui caractérise principalement Racine, c'est l'union complète et peut-être unique de deux qualités qui semblent incompatibles, de l'imagination la plus brillante et de la raison la plus parfaite qui fut jamais, de la sensibilité la plus exquise avec le bon sens le plus invariable. La raison en effet, autant et plus encore peut-être que l'imagination, domine dans la conception de ses œuvres les plus touchantes, dans l'exécution de ses scènes les plus dramatiques, dans le choix même de ses expressions les plus riches, de ses tours les plus elliptiques, de ses alliances de mots les plus hardies. Boileau, que plusieurs critiques ont surnommé le poète de la raison, Boileau lui-même n'est pas, sous ce point de vue, supérieur à Racine; et, d'ailleurs, cette qualité nous étonne moins en lui parce qu'elle est accompagnée d'une imagination beaucoup moins vive. On a souvent proclamé Racine le plus grand des poètes français : il faudrait aussi le proclamer le plus raisonnable; ou plutôt, n'est-ce pas précisément parce qu'il a été le plus

raisonnable qu'il a été le plus grand ? — Indépendamment des ouvrages cités dans le cours de cet article, on attribue à Racine la traduction (au moins pour un tiers) du *Banquet* de Platon, publiée par d'Olivet, Paris, 1732, in-12. Le reste de cette traduction est de madame de Rochechouart, abbesse de Fontevault. Quelques passages de la correspondance de Racine avec Boileau donnent lieu de croire qu'il est l'auteur de l'*Épithaphe du chancelier Letellier* et de celle de *mademoiselle de Lamoignon* (1), pièces que Piganiol a insérées dans sa *Description de Paris*. L'*Abbrégé de l'histoire de Port-Royal*, composé vers 1695, et même, dit-on, à la sollicitation de l'archevêque de Paris, ne fut imprimé en entier qu'en 1767; la première partie seulement avait paru en 1742 (2). Son éloge fut mis au concours, en 1772, par l'académie de Marseille (voy. LAHARPE). Son portrait, gravé par A. Pierron et joint à l'édition de ses œuvres, donnée en 1807, par G. Garnier, en 7 volumes in-8°, avec le commentaire de Laharpe, ne paraît pas authentique. Le portrait gravé in-folio par Edelinck, en 1699, paraît donner le type exact de Racine. M. Jacobé de Naurois, arrière-petit-fils de Jean Racine, possède un tableau original du grand poète peint par Hyacinthe Rigaud et gravé par Desrochers.

R—r.

(1) Lettres du 29 juillet et du 4 août 1687.

(2) Les éditions originales de nos classiques, autrefois fort délaissées, sont aujourd'hui recherchées avec le plus vif empressement, et celles de Racine ont acquies une grande valeur. On a payé jusqu'à trois cent soixante francs, en vente publique, la première édition collective publiée en 1675, à Paris, chez J. Ribou, et qui ne contient que neuf pièces. L'édition de Barbin, 1676, est également fort chère, ainsi que celle de 1697, en 2 volumes in-12, la dernière qui ait paru du vivant de l'auteur. Les éditions originales et séparées des diverses pièces figurent parmi les livrets les plus en faveur auprès des bibliomanes, et il est facile de comprendre qu'il est malaisé de les rencontrer en bon état. Leur prix dans les ventes publiques va toujours en s'élevant. A la vente Giraud on les a payés de cent vingt à cent soixante francs; les *Plaideurs*, dont la rareté est extrême, ont été poussés à deux cent seize francs. Il n'entre pas dans notre plan d'entrer dans des détails étendus à l'égard des éditions si multipliées qu'a obtenues le *Théâtre* de Racine; nous dirons seulement que celle publiée à Amsterdam, en 1678, et qu'on joint à la collection elzévirienne, est très-recherchée des bibliophiles. Celle d'Amsterdam, 1743, 3 vol. in-12, avec des figures gravées par Tanjé, et celle de Paris, 1740, 3 vol. in-4°, sont assez belles. L'édition de Paris, 1768, 7 vol. in-8°, se recommande par les jolies gravures de Gravelot, bien plus que par le commentaire de Lueu de Boisjermain, qui est fort médiocre. Les Didot ont imprimé plusieurs fois Racine, d'abord en 1783, 3 vol. gr. in-4° (édition faisant partie de la collection pour l'éducation du Dauphin); ensuite en 1786, 4 vol. gr. in-8°; enfin en l'an 9, 3 vol. gr. in-fol., magnifiquement imprimés, avec 57 gravures exécutées par d'habiles artistes d'après les dessins de Girard, de Girodet, de Prudhon et d'autres peintres moins renommés. Une édition de Paris, 1807, 7 vol. in-8°, contient un commentaire de Laharpe, œuvre posthume un peu indigeste; les notes de Geoffroy, Paris, 1808, 7 vol. in-8°, sont diffusées, mais souvent judicieuses et instructives; elles se trouvent dans l'édition de Paris, 1808, 7 vol. in-8°. En 1820, le libraire Lefebvre fit imprimer 6 volumes in-8°, avec beaucoup de soin et avec des notes choisies dans les divers commentateurs, par M. Aimé Martin; ce travail a reparu plusieurs fois avec des augmentations, notamment en 1825, 7 vol. in-8°, et cette édition est une des plus complètes et des plus belles qu'il y ait du grand poète. La correspondance avec Boileau présente des lettres jusqu'alors inédites et comble des lacunes regrettables. N'oublions pas de signaler un volume curieux, les *Ennemis de Racine au 17^e siècle*, par M. Deltour, 1859, in-8°. Les traductions de Racine sont nombreuses, mais nous nous contenterons de signaler *Athalie*, mise en langue hébraïque par Gese Irai, Vienne, 1835, in-12, et Prague, 1843, in-8°. Br—r.

RACINE (Louis), le second fils du poète le plus parfait dont s'honore la scène française, s'est montré digne de cette illustre origine. Il naquit à Paris le 6 novembre 1692. Son père se plut à former son enfance, et, peu de temps avant sa mort, le recommanda aux soins de Rollin, alors principal du collège de Beauvais. Il fut dirigé dans ses études par cet habile maître et par Mésenguy, dont les conseils le fortifiaient dans les principes de sagesse et de piété qu'il avait puisés dans sa famille. Le jeune Racine faisait des vers à l'insu de sa mère, prévenue contre la poésie; Boileau, qu'il consulta sur ses premiers essais, voulut le détourner du commerce des Muses. « Depuis que le monde est monde, lui dit-il, on n'a point vu de grand poète fils d'un grand poète; et d'ailleurs vous devez savoir mieux que personne à quelle fortune cette gloire peut conduire. » Mais les remontrances furent inutiles. Au sortir du collège, il étudia le droit et se fit recevoir avocat. Ne se sentant aucun goût pour cette profession, il prit l'habit ecclésiastique et passa quelque temps comme pensionnaire dans la congrégation de l'Oratoire. Pendant trois ans qu'il habita la maison de Notre-Dame des Vertus, il composa le poème de *la Grâce*. Les lectures qu'il en fit à quelques personnes révélèrent son talent pour les vers, et on l'engagea de s'appliquer à la tragédie. Peut-être, dit-il, me serais-je laissé séduire (1) et aurais-je eu la témérité de vouloir approcher du théâtre, si des amis plus sincères ne m'en eussent détourné en me représentant les grandes difficultés du poème dramatique (*Avertissement sur l'épître à Valincour*). Le chancelier d'Aguesseau le pressa de venir partager son exil de Fresnes; Racine passa dans cette agréable retraite les moments qu'il regardait comme les plus heureux de sa vie, et ne revint à Paris qu'avec son illustre protecteur. Sa réputation et la mémoire de son père lui firent ouvrir, en 1719, les portes de l'Académie des inscriptions; et, peu de temps après, ses amis l'engagèrent à se mettre sur les rangs pour une place vacante à l'Académie française. L'ancien évêque de Fréjus (depuis cardinal de Fleury) traversa son élection. Il manda Racine et lui promit une place plus utile que celle d'académicien, à laquelle il devait renoncer pour le moment. Racine, dont la fortune déjà très-médiocre, se trouvait réduite à moitié par le système (*roy. Law*), se soumit aux volontés du prélat et partit en 1722 pour Marseille, avec le titre d'inspecteur général des fermes en Provence. Il passa succes-

sivement à Salins, à Moulins, à Lyon, et enfin à Soissons, où il demeura quinze ans, et où il se fit recevoir, à la table de marbre, maître particulier des eaux et forêts du duché de Valois. Tout en remplissant avec zèle des occupations si peu conformes à ses goûts, il trouvait encore le loisir de cultiver les lettres; et, presque chaque année, il payait son tribut à l'Académie des inscriptions par quelques mémoires qu'il venait y lire, et qui sont insérés dans le Recueil de cette société savante, tomes 7 à 15. Ce fut au milieu de ces divers emplois qu'il composa presque tous ses ouvrages; et, tandis que les récompenses et les encouragements étaient prodigués à des talents médiocres, l'auteur du poème de *la Religion* languissait oublié dans le fond d'une province. Pendant son séjour à Lyon, Racine avait épousé mademoiselle Presle, fille d'un secrétaire du roi: cette union, d'ailleurs assortie, assura sa fortune; et après avoir été vingt-quatre ans commis de finance, jamais financier, il demanda sa retraite et revint à Paris, avec la résolution de consacrer le reste de sa vie aux lettres. Les nouvelles éditions qu'il publia de ses ouvrages accrurent bientôt sa réputation. En 1750, il se mit une deuxième fois sur les rangs pour une place à l'Académie française; mais il se retira, dans la crainte d'être encore exclus par la cour, comme soupçonné de jansénisme. Admirateur de Milton, il avait appris l'anglais pour faire passer dans notre langue les beautés du *Paradis perdu*. Il venait d'en terminer la traduction, quand il reçut l'affreuse nouvelle de la mort de son fils unique, jeune homme de la plus grande espérance. Cet infortuné se trouvait sur la chaussée de Cadix et fut entraîné par les flots, lors de l'inondation causée par le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne et se fit ressentir jusque dans l'Amérique (1). Ce coup terrible plongea Racine dans le désespoir, et peu s'en fallut qu'il n'y succombât. Il vendit sa bibliothèque et une collection d'estampes qu'il avait pris plaisir à former: renonçant pour jamais à l'étude, il ne conserva que les livres qui pouvaient entretenir en lui le goût de l'autre vie, après laquelle il soupirait. La seule distraction qu'il se permit fut la culture des fleurs, dans un petit jardin qu'il avait loué au faubourg St-Denis. Il y recevait quelquefois ses anciens amis, dont la conversation avait le pouvoir de suspendre ses douleurs. Ce fut dans cette humble retraite qu'il accueillit Delille, qui désirait lui soumettre sa traduction des *Géorgiques*: « Je le trouvai, dit Delille, dans un cabinet, au fond du jardin, seul avec son chien, qu'il paraissait aimer extrêmement. Il me répéta plusieurs fois combien mon entreprise lui paraissait audacieuse. Je

(1) Racine se sentait poussé malgré lui dans la carrière que son père a rendue si difficile. « La gloire d'être poète tragique, » dit-il, m'a tenté. Je me sentais capable de faire comme un autre de ces pièces qui ne demandent pas un grand effort de génie, et qui cependant, à cause de leur nouveauté, rapportent à l'auteur beaucoup d'applaudissements dans quelques représentations, avec des émoluments; mais je n'en voulais faire que de excellentes: mon ambition fut mon salut. Ayant toujours devant les yeux l'*Œdipe* de Sophocle, et *Athalie*, je n'eus jamais la hardiesse de commencer une scène. »

(1) Ce déplorable événement fournit à Lefranc de Pompignan le sujet de stances très-touchantes; et Lebrun a consacré la mémoire du fils de Louis Racine, son ami, dans les dernières strophes de sa belle ode sur les causes physiques des tremblements de terre.

« lis avec une grande timidité une trentaine
« de vers; il m'arrête et me dit : — Non-seule-
« ment je ne vous détourne pas de votre projet,
« mais je vous exhorte à le poursuivre. — J'ai
« senti peu de plaisirs aussi vifs dans ma vie.
« Cette entrevue, cette retraite modeste, ce ca-
« binet, où ma jeune imagination croyait voir
« rassemblées la piété tendre, la poésie chaste
« et religieuse; la philosophie sans faste, la pa-
« ternité malheureuse mais résignée, enfin le
« reste vénérable d'une illustre famille prête à
« s'éteindre faute d'héritiers, mais dont le nom
« ne mourra jamais, m'ont laissé une impres-
« sion forte et durable. » (*Voy. la préface de l'Homme des champs.*) Delille n'est pas le seul
poète dont Racine ait encouragé les essais; Le-
brun s'honorait d'avoir reçu de lui les premières
leçons de l'art des vers (*voy. Lebrun*). Quelques
atteintes d'apoplexie l'avertirent de sa fin pro-
chaine, à laquelle il se prépara en chrétien; et
la mort le frappa, sans le surprendre, le 29 jan-
vier 1763. Racine était d'un caractère simple et
vrai, sans jalousie comme sans malice, bon et
obligeant, et sincèrement modeste. On sait qu'il
se fit peindre, les œuvres de son père à la main,
et le regard fixé sur ce vers de *Phèdre* :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Il était membre des académies de Lyon, de Mar-
seille, d'Angers et de Toulouse. Son *Eloge*, par
Lebeau, est inséré dans le tome 31 du Recueil de
l'Académie des inscriptions. C'est la source où l'on
a puisé principalement pour la rédaction de cet
article, qu'on terminera par l'indication de ses ou-
vrages. 1° *La Grâce*, poème, 1722, in-12. Racine
nous apprend que ce fut la lecture du poème de
St-Prosper (*voy. ce nom*), qui lui donna l'idée de
traiter en vers français une question agitée de-
puis si longtemps; mais que son but n'était pas
de réveiller le souvenir d'une discussion encore
récente, qu'il faudrait, dit-il, oublier. Néan-
moins, malgré l'impartialité et la bonne foi qu'il
eut y mettre, les traces de l'école de Port-Royal
y percent trop visiblement (1), et l'ouvrage lui
fit quelques ennemis dans le clergé (2). On y
aperçoit, dit Laharpe, le même caractère d'élé-

gance et de pureté que dans le poème de *la Religion*, mais moins marqué; rien ne s'élève
jusqu'à la grande poésie. Il a été traduit en
allemand par Schaeffer, et en vers latins par
M. R. Revers, Avignon, 1768, in-12. 2° *La Religion*, poème. L'auteur y développe cette pen-
sée de Pascal, qui en est, pour ainsi dire, l'a-
brégé : « A ceux qui ont de la répugnance pour
« la religion, il faut commencer par leur mon-
« trer qu'elle n'est point contraire à la raison;
« ensuite, qu'elle est vénérable; après, la ren-
« dre aimable, faire souhaiter qu'elle soit vraie,
« montrer qu'elle est vraie, et enfin qu'elle est
« aimable. » L'existence de Dieu fait le sujet du
premier chant; la nécessité de la révélation est
exposée dans le second; au troisième, le poète
en montre les caractères dans la religion chré-
tienne; son établissement est le sujet du qua-
trième chant; et dans les deux derniers, on ré-
pond aux objections des sophistes et des incré-
dules. Ce poème est, selon J.-B. Rousseau, un
des ouvrages les plus estimables de la langue
française. Le sujet, dit Laharpe, en est parfaite-
ment tracé; les preuves sont bien choisies, for-
tifiées par leur enchaînement et déduites dans
un ordre lumineux. Rien ne manque à la partie
didactique; mais le plan n'a rien de cette ima-
gination qui invente, et la versification n'a pas
non plus assez de cette poésie qui anime et vi-
vifie tout. Malgré ces défauts, il n'y a point de
chant dans lequel on ne trouve des traits excel-
lents et un grand nombre de vers admirables;
ce poème, en un mot, est très-supérieur à celui
du cardinal de Bernis (*voy. ce nom*) : il s'en est
fait un grand nombre d'éditions (1), et il a été
traduit en vers anglais, en vers allemands, deux
fois en vers italiens, et plusieurs fois en vers
latins, notamment par Etienne Bréard (*voy. ce nom*), et par l'abbé Revers (2). 3° *Des Odes*,
tirées des livres saints : on y trouve de l'élégance
et du nombre, s'il n'y a pas toujours de l'éléva-
tion et de la force. 4° *Des Epîtres sur l'homme*,
adressées au chevalier de Ramsay; sur l'âme des
bêtes, etc.; et des poésies variées, parmi les-
quelles on distingue *l'Ode sur l'harmonie*, où le
précepte et l'exemple sont joints heureusement,
dit Laharpe, qui l'a insérée tout entière dans le
tome 13 du *Cours de littérature*. 5° *Réflexions sur la poésie*, 2 vol. in-12. Elles sont le fruit d'une
critique sage et éclairée. L'auteur avait étudié
les anciens en poète et en érudit : cet ouvrage
peut être consulté avec profit par les jeunes li-
térateurs. 6° *Mémoires sur la Vie de J. Racine*,

(1) On sait que Voltaire (*Poésies diverses*) lui adressa une pièce
qui commença ainsi :

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques,
De ton Jansénisme les dogmes fanatiques;

Et qui se termine par ce vers :

Et soyons des chrétiens, et non pas des docteurs.

On peut voir dans le *Dictionnaire des livres jansénistes*, t. 3,
p. 251-259, l'examen des passages de ce poème qui prêtent le
plus à la censure.

(2) Racine raconte (dans une *Lettre à J.-B. Rousseau*) qu'étant
allé rendre visite à un archevêque, ce prélat lui montra un exem-
plaire du poème de *la Grâce*, dont plusieurs endroits étaient
marqués au crayon, et lui dit : « Ne croyez pas que ce soient
les beaux endroits que j'ai ainsi crayonnés : ce sont vos hérésies.
Voilà un ouvrage qui sera votre condamnation au jour du juge-
ment. » Racine s'excusa comme il put, ajoutant « que, ne venant
pas travailler pour le théâtre, il ne s'attachait qu'à des
sujets saints. — Eh! tant pis, s'écria le prélat; j'aimerais mieux
que vous fissiez des comédies. »

(1) On distingue dans le nombre celle de Paris, 1742, grand
in-8°, suivie du poème de *la Grâce*. Les dernières éditions offrent
des changements assez considérables, surtout dans les notes.
L'auteur y joignit quelques épîtres, et la *Prière de Cléanthe*
(*voy. ce nom*) qu'il regardait comme plus chrétienne que la
Prière universelle de Pope, bien qu'elle fût l'ouvrage d'un païen.
(2) Cette traduction de l'abbé Revers a été réimprimée avec
beaucoup de changements, par l'abbé Charlier, Paris, Barbou,
in-12, vers 1804. (*Voy. le Dictionnaire des anonymes*, 1^{re} édit.,
n° 10464.)

avec ses lettres et celles de Boileau, 2 vol. in-12. C'est un monument de la piété filiale, et un morceau de biographie du plus grand intérêt (voy. l'article précédent); mais il n'est pas toujours exact (1). 7° *Remarques sur les tragédies de Racine*, avec un *Traité de la poésie dramatique ancienne et moderne*, Paris, 1752, 3 vol. in-12. Elles sont précédées d'une lettre de Lefranc de Pompignan à l'auteur, pour l'engager à publier cet ouvrage. Les notes sur le style sont le plus souvent justes, mais généralement superficielles, quoiqu'on s'aperçoive, ajoute Laharpe, qu'il est bien plus au fait de la versification que du théâtre. 8° *Le Paradis perdu de Milton*, traduit en français, avec les notes et remarques d'Addison, et un discours sur le poème épique, ibid., 1753, 3 vol. in-12. Cette traduction est plus exacte, mais moins agréable que celle de Dupré de St-Maur, qu'elle n'a point fait oublier. Elle a obtenu plus de succès dans la patrie de Milton, et les Anglais s'en servent assez communément pour étudier la langue française. On a publié, sous le nom de Louis Racine, en 1784, des pièces fugitives, que sa veuve et ses amis ont désavouées hautement. Les œuvres de cet auteur ont été recueillies en 1747, en 1752, 6 vol., petit in-12; mais la seule édition complète est celle qu'a publiée M. Lenormant, Paris, 1808, 6 vol. in-8 (2), précédée de l'*Eloge* de l'auteur par Lebeau (3). On peut encore consulter une *Notice* sur cet écrivain par Palissot, dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, pour l'année 1766; et l'*Abrégé de sa vie*, dans la *Galerie française*. Son portrait gravé plusieurs fois d'après Aved, fait partie du *Recueil* d'Odieuve. W—s.

RACINE (BONAVENTURE), théologien appelant, né le 25 novembre 1708 à Chauni, diocèse de Noyon, se livra d'abord à l'enseignement et fut principal du collège de Rabastens, dans le diocèse d'Albi. Dénoncé pour ses opinions, il fut

forcé de quitter cette place, et revint à Paris, où il fut employé au collège d'Harcourt comme précepteur; mais le cardinal de Fleury donna ordre de le congédier. L'abbé Racine prit part aux disputes élevées, en 1734, entre les appelants, sur la crainte et la confiance; il publia successivement un *Simple exposé de ce qu'on doit penser sur la confiance et la crainte*; — *Mémoire sur la confiance et la crainte*; — *Suite du Mémoire*; — *Instruction familière sur la crainte et l'espérance chrétienne*, 1735. M. de Caylus, évêque d'Auxerre, l'attira dans son diocèse et lui donna un bénéfice afin de pouvoir lui conférer les ordres en lui épargnant la signature du formulaire. Du reste l'abbé Racine résidait habituellement à Paris, et y publia l'*Abrégé d'histoire ecclésiastique, contenant les événements considérables de chaque siècle, avec des réflexions*, 1748-1756, 13 vol. in-12. Les premiers siècles de l'Eglise y sont traités avec assez d'exactitude et de mesure; mais les derniers n'offrent qu'une continuelle apologie du parti auquel l'auteur s'était voué, et des déclamations contre tous ceux qui étaient contraires à ce parti. Il a paru une suite de cette histoire en 2 volumes in-12; on l'attribue à l'abbé Troia d'Assigny: ce n'est qu'un extrait du *Journal* de l'abbé Dorsanne, et des *Nouvelles ecclésiastiques*; et cet extrait est fort inférieur au travail de l'abbé Racine. Celui-ci ne manquait point de talent: il avait d'abord adopté un assez bon plan, et son style est animé; mais son livre devient insoutenable quand on arrive aux dernières contestations. Racine mourut à Paris, le 14 mai 1745. On fit paraître, après sa mort, ses *Œuvres posthumes*, 1753, in-12, et des *Discours sur l'histoire universelle de l'Eglise*, 1759, 2 vol. in-12: il y a, dans ce dernier ouvrage, des réflexions qui sont de Racine; mais l'éditeur Rondet y a mêlé beaucoup du sien. Clémencet fut éditeur des *Œuvres posthumes*. Rondet donna depuis une nouvelle édition in-4° de l'*Abrégé d'Histoire ecclésiastique* de Racine, auquel il joignit des notes et des suppléments. P—c—t.

RACKNITZ (JOSEPH-FRÉDÉRIC, baron DE), littérateur allemand, né vers 1744, mort en 1818 à Dresde. Il entra au service de l'électeur de Saxe en 1761 et arriva au grade de premier lieutenant des grenadiers de la garde en 1763. Après la paix de Hubertsbourg, il fut nommé gentilhomme de chambre. De 1769 à 1804, il occupa successivement les fonctions de chambellan, de directeur de la chapelle électoral et des théâtres, de grand maître d'hôtel, et enfin de maréchal de cour. Le baron de Racknitz a laissé quelques ouvrages écrits en français, et qui ont frayé la route dans leur genre. En voici les titres: 1° *Lettres sur Carlsbad et sur les productions naturelles de ses environs*, Dresde, 1780; 2° *Lettres sur le basalte*, ibid., 1790; 3° *Lettres sur les arts*, ibid., 1792, in-4°; 4° *Histoire du goût chez les principaux peuples, surtout en architecture et dans les orne-*

(1) Par exemple, c'est d'après son témoignage que l'on a souvent répété que Boileau laissa en mourant presque tous ses biens aux pauvres; mais le testament du satirique, retrouvé de nos jours et publié pour la première fois par St-Surin, dans son édition des *Œuvres de Boileau* (t. 1^{er}, à la fin de la Notice sur l'auteur), contient pour environ cent mille francs de legs ou dispositions particulières, qui certainement formaient une très-grande partie de sa fortune. Quant aux *Lettres* de Racine et de Boileau, St-Surin a fait voir (ibid., t. 4, p. ix de l'avertissement) les changements considérables que L. Racine s'est permis en publiant cette correspondance.

(2) On regrette de ne pas trouver dans cette édition un passage de soixante-douze vers, contenant, d'après Aulu-Gelle, le récit de l'aventure d'Androclès et du lion; ce récit très-connu, surtout depuis qu'il a été admis par Béranger dans sa *Morale en action*, faisait partie de la première épître à madame la duchesse de Noailles, sur l'âme des bêtes. Ce morceau existe non-seulement dans les nombreuses éditions de la *Morale en action*, mais encore dans les *Mémoires* de Desmolets, première partie du tome 6. A. B—T.

(3) Selon Barbier, Louis Racine est l'éditeur des *Psaumes traduits en vers par les meilleurs poètes français*, Paris, 1751, in-12; mais il eut peu de part à l'édition des *Lettres* de J.-B. Rousseau, dont on avait dit qu'il était l'éditeur (voy. la Lettre qu'il écrivit à ce sujet aux auteurs du *Journal des savants*, 1749, p. 763). Brossette l'avait mis en correspondance avec ce grand poète en 1731; et Racine en cultiva, en effet, l'amitié depuis avec beaucoup de zèle, prenant sa défense dans toutes les occasions, et cherchant à le justifier des imputations de ses ennemis.

ments de l'intérieur des appartements, *ibid.*, 1796, in-4°, avec des planches. C'était alors le premier ouvrage de ce genre sur la branche indiquée. 5° *Essai critique sur divers tableaux de la galerie de Dresde*, *ibid.*, 1811 ; 6° *Essai critique sur l'histoire des beaux-arts en Saxe, surtout de la peinture*, *ibid.*, 1812. R—L—N.

RACLE (LÉONARD), architecte, né le 30 novembre 1736 à Dijon, montra, dès son enfance, un goût décidé pour les arts du dessin, et fut admis, fort jeune, à travailler dans le cabinet de Moutin de St-André, ingénieur de la province de Bourgogne, qui lui enseigna les principes de l'architecture. Doué d'une grande vivacité d'esprit et de beaucoup de pénétration, il acquit, presque sans maître, des connaissances très-étendues dans les mathématiques et dans les différentes branches de la physique. Ses talents le firent connaître de Voltaire, qui le choisit pour son architecte et le chargea des travaux qu'il avait entrepris à Ferney. Les éloges et la recommandation de Voltaire lui méritèrent la faveur du duc de Choiseul, et le premier ministre invita Racle à donner les plans de la ville et du port de Versoix, dont diverses circonstances empêchèrent l'exécution. Racle obtint, en 1786, un prix qui lui fut décerné par l'académie de Toulouse, pour un mémoire sur la construction d'un pont de fer ou de bois, d'une seule arche de quatre cent cinquante pieds d'ouverture. A cette époque, l'impératrice Catherine lui fit des propositions très-avantageuses pour l'attirer en Russie ; mais il préféra rester pauvre dans son pays, auquel il avait l'espoir d'être encore longtemps utile. Il dirigeait alors les travaux du canal de Pont-de-Vaux, qui joint la Reissouze à la Saône ; et il profita de cette occasion pour appliquer la théorie qu'il avait développée dans son mémoire couronné par l'académie de Toulouse, en laissant construire, sur le canal, un pont de fer, le premier qu'on ait vu en France, mais qui, malheureusement, n'a subsisté que peu d'années. Il avait établi près de Versoix, et ensuite à Pont-de-Vaux, une manufacture de faïence, d'où sont sortis un grand nombre de beaux ouvrages que la révolution a détruits. C'est à Racle qu'on doit le secret de cette espèce d'enduit que Voltaire nommait *argile-marbre*, parce qu'il en a le poli et la dureté. Il en a revêtu, au château de Ferney, la *chambre dite du cœur*, où il construisit le monument qui renferme le cœur de Voltaire. Racle fut nommé membre de la première administration centrale du département de l'Ain : il s'occupait avec ardeur de divers projets utiles à ce pays, quand une mort prématurée, causée par l'excès du travail, l'enleva, le 8 janvier 1791, à Pont-de-Vaux. On a de lui : *Réflexions sur le cours de la rivière de l'Ain et les moyens de le fixer*, Bourg, 1790, in-8° de 41 pages : c'est le seul opuscule qu'il ait fait imprimer ; mais il a laissé beaucoup de manuscrits, parmi lesquels

on cite : *Projet pour mettre, pendant la paix, les vaisseaux de ligne à l'abri de l'intempérie des saisons*. — Un mémoire sur la terre cuite. — Des projets pour régulariser le cours du Rhône. — Le projet d'un pont en fer sur la Saône ou le Rhône, à Lyon. — Des mémoires sur les propriétés de la cycloïde, honorés des suffrages de Bailly et de Lombard, savant professeur d'artillerie (*voy.* LOMBARD). Racle était, depuis 1785, membre de la société d'émulation de Bourg en Bresse (1). C. N. Amanton, a publié en 1810 une *Notice biographique sur Léonard Racle*, Dijon, in-8° de 17 pages ; et Chardon de la Rochette en a inséré, dans le *Magasin encyclopédique* (août 1810), un extrait fort étendu, qu'il a reproduit dans le troisième volume de ses *Mélanges philologiques*. W—s.

RACOCZI. Voyez RAGOTZKY.

RACZYNSKI (EDOUARD, comte DE), archéologue et philanthrope polonais, né en 1786 à Pose, et mort à Zantomysl, près de cette ville, le 20 janvier 1845, était issu d'une famille portant le nom de *Nalenczy*, et qui remonte aux plus antiques temps de la monarchie polonaise. Fils de Philippe Raczynski, général au service de la couronne, Edouard fut élevé à Chobieniecicé, près Borast, par sa grand'mère, le vaïvodine Mielczynska. Plus tard, il étudia à l'université de Francfort-sur-l'Oder les langues modernes et les sciences naturelles. Lors de l'érection du duché de Varsovie, en 1807, il entra dans l'armée polonaise, dans les rangs de laquelle il fit la campagne de 1809 contre l'Autriche. Le courage qu'il montra aux combats de Sandomierz et de Raczin lui valut la *croix polonaise pour la bravoure*. Il sortit ensuite de l'armée avec le grade de capitaine, et accepta en 1812 le mandat de nonce de Pose à la diète de Varsovie, convoquée par Frédéric-Auguste. Les campagnes de 1812 et 1813 ayant de nouveau brisé les espérances de la Pologne, le comte Edouard fit des voyages en Suède et en Laponie (en 1813), et ensuite à Constantinople, en Grèce et en Asie Mineure, où il visita surtout l'emplacement de l'ancienne Troie. De retour de ces voyages, le comte établit sa résidence alternativement dans ses deux châteaux de Rogalin et Zantomysl et dans la ville de Pose. Cette dernière lui doit un grand nombre de monuments et d'institutions d'utilité générale. Vers 1819, le comte Raczynski se maria à la fille (ou, selon d'autres, à la veuve) de l'archéologue Jean Potocki, qui s'était suicidé en 1815. Sa femme a été une paysagiste distinguée, qui a orné de ses images beaucoup de publications de son mari. Quant à celui-ci, il excellait dans la peinture sur verre et en mosaïques, et a lui-même peint une Madone

(1) Parmi les mémoires qu'il lut à cette société, on peut citer une *Description du Rhône*, depuis Genève jusqu'à Lyon ; il y donne de curieux détails sur le gouffre appelé la *Perte du Rhône*, qu'il avait examiné avec soin, et discute les moyens de rendre ce fleuve navigable. (*Voy.* le *Journal des savants* de décembre 1788, p. 816.)

sur le devant de l'autel de l'église de Zantomysl, église dont il avait donné les devis et fourni les frais de construction. A Rogalin, autre domaine de famille, il fit également bâtir à ses frais une église sur les plans d'un des plus anciens temples de Nîmes, qui doit son origine aux Romains. Dans son château domanial, qui se trouve dans cette ville, il établit un cabinet d'anciens manuscrits polonais, ainsi qu'un arsenal d'armures et de vieux engins de guerre polonais. Le comte Raczyński resta étranger à l'insurrection polonaise de 1830. Lors des fêtes de couronnement du roi Frédéric-Guillaume IV en 1840, après avoir refusé de signer l'adresse de foi et hommage, il fit une allocution assez hardie au nouveau souverain, où il exposa les griefs et desirs de la nation polonaise. Plus tard il crut, dans l'intérêt de la nationalité polonaise, devoir se montrer assez hostile au projet d'une constitution générale prussienne. Cependant il n'était pas bien vu dans la diète provinciale de Pose, qu'il présida quelquefois, et qui voyait dans chacune de ses offres généreuses et de ses plans d'embellissement et d'assainissement les moyens d'un intrigant qui aspirait à de plus hautes destinées. Le comte Raczyński s'est suicidé le 20 janvier 1845, près de son château de Zantomysl, ce suicide est attribué par les uns au chagrin que lui causaient ces éternels dénigrements, tandis que, selon d'autres, ce serait la suite de son orgueil blessé, parce qu'il avait, disent-ils, trouvé dans ses papiers de famille la preuve qu'un de ses ancêtres s'était vendu à l'impératrice Catherine II. Le comte Edouard avait en 1829 fait cadeau à la ville de Pose du palais qu'il habitait, ainsi que de sa riche bibliothèque, composée de vingt-cinq mille volumes, traitant de l'histoire de Pologne. Le catalogue de cette collection, la plus riche après celle d'Ossolinski à Léopol, a été dressé par le bibliothécaire Lukaszewicz. Le comte avait poussé la générosité jusqu'à payer lui-même le loyer des pièces qu'il continuait à occuper dans son château après la donation faite à la ville. En 1826, il fut l'un des membres les plus actifs du comité à qui l'on doit l'édification du magnifique monument appelé la *chapelle dorée*, dédiée aux deux premiers rois chrétiens de la Pologne, Miecislav I^{er} et Boleslas I^{er}. Il ne consacra pas moins de cent vingt mille francs de sa propre fortune, assure-t-on, pour son embellissement. La ville de Pose lui est redevable encore de divers autres projets d'utilité publique; nous mentionnerons seulement l'aqueduc qui pourvoit la ville d'eau potable, le dessèchement des marais de l'Obra par un canal, la fondation d'une pépinière modèle, etc. Voici la liste des ouvrages du comte de Raczyński, qui a mérité surtout de la publication d'anciens documents historiques de la Pologne : 1° *Dziennik podróży do Turcji*, Breslau, 1824, in-fol., avec de magnifiques gravures,

traduit en allemand sous le titre de *Voyage en Turquie et à Troie*, par F. -H. Vander Hagen, Breslau, 1827, et par extraits en français, sous le titre de : *Voyage à Constantinople*, par Tailliar, St-Pol, 1843, in-8°; 2° *Lettres du roi Jean Sobieski à sa femme pendant le siège de Vienne* (en polonais), traduites en allemand par Oechsle, Heilbronne, 1827; 3° *Cabinet de médailles polonaises* (en français et en polonais), Berlin et Pose, 1838-1841, 4 vol. in-4°; 4° *Mémoires de Passek*, Breslau, 1838; traduits en allemand par Stefens, ibid., 1838 (ces mémoires d'un des principaux archéologues polonais sont très-importants pour l'histoire de la Pologne au 17^e siècle); 5° *Codex diplomaticus majoris Poloniae*, Pose, 1840. Ce codex avait été compulsé par le grand-père d'Edouard, le grand maréchal de couronne Kazimierz. 6° *Uspomnienie Wielkopolski, ou Souvenirs de la grande Pologne*. Pose, 1842, 2 vol. grand in-folio, avec un magnifique atlas dressé par la comtesse Raczyński (nous ne savons pas s'il existe une traduction allemande de cet important ouvrage); 7° *Codex diplomaticus Lithuaniae, ex secreto archivi Königsbergensi*, Breslau, 1843, in-8°. Pour les ouvrages suivants, tous importants à divers titres, mais qui n'existent qu'en polonais, nous ne saurions donner les dates; ce sont : 8° *Traduction polonaise de Vitruve sur les édifices*; 9° *Bibliothèque des classiques polonais*; 10° *Mémoires des règnes d'Etienne Bathory et de Jean III*; 11° *Mémoires du prince Albert Radziwill*; 12° *Mémoires de Wybicki*; 13° *Mémoires de Kitowicz*; 14° *Mémoires de l'histoire polonaise des 17^e et 18^e siècles*. Plusieurs des ouvrages cités se trouvent réincorporés à la collection suivante : 15° *Tableaux des Polonais et de la Pologne au 18^e siècle*, Breslau, 1841 et suiv., qui, en près de 20 volumes, contient des mémoires, poésies, romans, etc. 16° Le comte de Raczyński a enfin fait les frais de la publication de *Chowanna* (ou *Système de pédagogie*), par Bronislas Trentowski, Pose, 2^e édit., 1846, en 4 volumes (c'est une pédagogie philosophique d'un* des meilleurs penseurs modernes polonais). — Le comte Edouard a laissé un fils unique, Roger, qui a de suite fait grâce de toutes leurs dettes féodales aux quatre mille paysans de ses vingt-sept villages.

R—L—N.

RACZYNSKI (ATHANASE, comte DE), frère cadet du précédent, diplomate et littérateur polonais, né à Pose le 2 mai 1788, mort en 1856 à Berlin. Il entra dans le service de la Prusse, où il se voua à la carrière diplomatique. Chargé d'affaires à Copenhague, il devint en 1840 ambassadeur à Lisbonne et plus tard à Madrid. En 1833, il se retira du service officiel. Amateur des beaux-arts, surtout de la peinture, il avait, pendant de longs voyages en Allemagne, en France, en Italie et aux Pays-Bas, formé une magnifique collection de tableaux, qu'à sa mort il a léguée à la ville de Berlin. Elle est placée dans une belle maison,

près de l'ancienne porte de Brandebourg, et contient cent vingt-deux numéros, parmi lesquels on remarque une copie, faite par lui-même, des *Moissonneurs* de Léopold Robert, la *Bataille des Huns* de Kaulbach, des Rubens, des Teniers, des Salvator Rosa, etc. Le comte Athanase a publié en français : 1° *Histoire de l'art moderne en Allemagne*, Paris, 1836-1842, 3 vol.; traduite en allemand par Vander Hagen, Berlin, 1836-1842. De l'original français on a publié à part aussi le *Dictionnaire des artistes*, avec des sommaires, ibid., 1 vol in-8°. 2° *Les Arts au Portugal* (en français), Paris, 1846; 3° *Dictionnaire historique et artistique du Portugal*, Paris, 1847 (ces deux derniers ouvrages sont uniques dans leur genre).

R—L—N.

RADAGAISE, l'un des chefs des Germains, n'est connu que par l'irruption qu'il fit en Italie, au commencement du 6^e siècle. Il avait sous ses ordres une multitude de Suèves, de Vandales et de Bourguignons. Les Alains lui fournirent un corps formidable de cavalerie légère, et les Goths demandèrent à l'accompagner en si grand nombre que les historiens lui ont donné le titre de roi des Goths. L'armée de Radagaise, forte de deux cent mille combattants, était suivie d'un nombre égal de femmes et d'enfants : elle s'avancant des bords de la mer Baltique, traversa le Danube sans obstacle et pénétra dans la haute Italie; mais alors la division se mit parmi les barbares, dont une grande partie refusa de passer les Alpes. Stilicon, général d'Honorius, ne pouvait opposer à Radagaise que trente à quarante mille hommes : il acheta par des sacrifices le secours des Huns; et les Goths, conduits par Huldin et Sarus, leurs princes légitimes, le joignirent comme auxiliaires. Trop faible encore pour s'exposer au hasard d'un combat, il établit son quartier à *Ticinum* (Pavie) et laissa s'avancer Radagaise, qui prit et pillait plusieurs villes, et vint enfin assiéger Florence, dont les habitants arrêtaient l'impétuosité des barbares. Stilicon s'avancant alors, enferma Radagaise dans une circonvallation, et laissa son armée se détruire par la disette et par les maladies. Radagaise, qui ne pouvait compter sur la clémence du vainqueur, tenta de s'échapper; mais il fut fait prisonnier et eut la tête tranchée, l'an 404 ou 406. Ceux des Germains qu'épargna la fureur des auxiliaires, furent vendus comme esclaves, au prix d'une pièce d'or par tête; mais la différence du climat et de la nourriture les fit tous périr dans l'année. Le succès inespéré de Stilicon fut attribué par les historiens contemporains à une protection spéciale du ciel; c'était la seconde fois qu'il méritait le titre de libérateur de l'Italie, dont il acheva d'éloigner les barbares, par son adresse et son activité (*roy. STILICON*); mais il négligea d'assurer la tranquillité des autres provinces de l'empire, et les restes de l'armée de Radagaise exécutèrent, deux ans après, l'inva-

sion de la Gaule, projetée par Alaric (*voy. Tillemont, Hist. des empereurs*, et Gibbon, *Hist. de la décad. de l'empire romain*, chap. 30). W—s.

RADAMA-MANZAKA ou MANJAKA, roi de Madagascar, s'est acquis dans notre siècle une célébrité que n'avait encore obtenue aucun des autres souverains de cette île si importante par sa position, ses ports et sa population. Du reste, l'histoire de Madagascar est peu connue et ne mérite guère de l'être. Des peuples barbares, des princes assassins ou assassinés, inspirent peu d'intérêt. Il est cependant nécessaire de dire que les Français, à diverses reprises et notamment en 1642, sous le ministère de Richelieu, formèrent, sur la côte orientale, des établissements dont le succès fut contrarié par des épidémies, par des luttes continuelles et sanglantes contre des peuplades féroces. Radama, né en 1791 et créole originaire d'Espagne, fut d'abord soldat et devint chef de la tribu des Hovas ou Ovas, sur la côte orientale, l'une des plus puissantes, des plus guerrières, et à laquelle il parvint à donner la domination sur plusieurs autres en faisant la conquête d'une grande partie de l'île. Mais, loin d'imiter la barbarie de ses prédécesseurs, il eut la louable ambition de civiliser ses peuples. Vingt jeunes Hovas, envoyés par lui en Angleterre, y reçurent, durant quelques années, l'éducation des écoles et rapportèrent à Madagascar, quoique un peu superficiellement, une partie des institutions britanniques, surtout du régime militaire. Ils furent répartis dans les forts sur la côte, que leur bravoure et leur tactique ont su défendre contre toutes les attaques. Radama parvint à organiser 3,000 Hovas en troupes régulières, disciplinées et habillées à l'anglaise. Depuis 1810, les Français possédaient sur la côte orientale de l'île trois places importantes, Tamatave, Foul-pointe et Tintingue, qui leur avaient été cédées par deux chefs madégaisses; mais après la malheureuse affaire qui, en 1811, coûta la vie à l'intrépide capitaine Roquebert, et enfin après la honteuse cession aux Anglais de l'île de France ou Maurice par la paix de 1814, ceux-ci, qui avaient souvent tenté d'acquiescer une prépondérance dominatrice sur Madagascar, voyant le commerce et la puissance des Français affaiblis dans l'océan Indien, revendiquèrent cette île en 1818 par une fausse interprétation du traité et y exercèrent depuis une grande influence. Le 12 juillet 1821, Radama fit la guerre à Ramitra, roi des Saclaves, plus au centre de l'île et à l'ouest des Hovas. Cette expédition, qui fut terminée le 30 août, se borna à des dévastations, des enlèvements de bestiaux, à 200 ennemis tués et quelques prisonniers. Radama n'avait perdu que 60 hommes. La relation de cette campagne, écrite par son secrétaire Robin, sergent français que les hasards de la guerre avaient transplanté à Madagascar, a été analysée dans la 37^e livraison de l'*Album* en 1822. Elle exagère les forces mili-

taires du roi des Hovas, mais elle fait connaître que ce prince ne parlait et n'écrivait que le français, comme on peut en juger par le *fac-simile* de son écriture; que dans ses campagnes il menait avec lui ses sœurs ainsi que ses femmes, et que celles-ci n'avaient que le second rang pour les honneurs. Informé que, faute de ports militaires dans l'île Bourbon, des secours ne pouvaient arriver que difficilement aux possessions françaises dans Madagascar, Radama poussa ses conquêtes vers l'est et s'empara de Tamatave et de Foul-Pointe en 1825. Suivant la relation que nous venons de citer, Tamatave appartenait à un créole de l'île de France nommé Jean René, qui prenait le titre de roi et qui, étant vassal de Radama, avait sans doute voulu se rendre indépendant. La même relation donne le texte d'une lettre écrite par Radama à ce Jean René pour lui demander des musiciens et des tailleurs. L'année suivante, le roi des Hovas se dirigea vers le nord et se rendit maître du port de Tintingue. Il ne restait plus à la France dans ces parages que la petite île Ste-Marie, dont le commandement fut donné, en 1828, à un capitaine d'artillerie Schœll qui, dès son arrivée, entama des relations avec les Hovas. Radama commençait à se défier de la politique anglaise et paraissait disposé à traiter avec les Français, lorsqu'il mourut le 24 juillet 1828, à l'âge de 37 ans, après une maladie de huit mois et au moment où il se flattait de soumettre toute l'île, dont il possédait déjà les deux tiers; car il avait réuni à sa puissance par la persuasion, la terreur ou la force des armes, la plupart des tribus obéissant avant lui à des princes héréditaires ou à des chefs électifs. Il ne lui restait à réduire que les noirs presque sauvages de la côte sud-ouest et les Anassis, race arabe presque pur sang. Son espoir de les subjuger était assez fondé, puisque ses forces montaient alors à 10,000 hommes, disciplinés à l'européenne et pourvus d'artillerie. Pour assurer la supériorité à ses Hovas, Radama leur avait réservé exclusivement l'usage des armes à feu, interdit aux tribus soumises. Ce prince avait attiré à sa cour des militaires français, des architectes, des savants, des artistes de tous les pays. Il avait acheté des fusils en Europe, des chevaux en Arabie. Enfin il avait avancé la civilisation des Hovas en fondant à Tamanarive, sa capitale, une université, des collèges, des écoles, une imprimerie, des manufactures d'armes, des fonderies de canons. Sa mort plongea dans la douleur tous les habitants. Suivant un ancien usage, hommes et femmes se rasèrent la tête en signe de deuil; les maisons furent fermées, et le morne silence, la tristesse ne furent interrompus que par les gémissements et les pleurs. Après des magnifiques funérailles, qui durèrent trois jours, et où furent étalés les plus rares et les plus beaux produits des manufactures de France et d'Angleterre, tant en riches étoffes qu'en argenterie,

porcelaine et bijoux, ainsi que les portraits des souverains et des personnages contemporains les plus célèbres de l'Europe, y compris ceux de Napoléon et de ses généraux, le corps du roi défunt fut renfermé dans un cercueil en argent massif sur lequel fut gravée une épitaphe en langue des Hovas. On le déposa, le 14 août, dans le plus beau tombeau qu'il y eût à Madagascar et dont la construction, ainsi que celle du palais du feu roi, avait été dirigée par un Lyonnais, Louis Gros, militaire en retraite. Ce ne fut que le 25 septembre qu'on enleva les tentures de toile, draps, velours et soieries exposées dans ce palais. Radama n'ayant point laissé d'enfants, cinq neveux prétendaient à sa succession et semblaient prêts à se la disputer. Une ligue des grands du royaume prévint peut-être une guerre civile en écartant les héritiers légitimes et en plaçant sur le trône une de ses femmes, Ranavalo-Manzaka, (*roy.* ce nom) dévouée aux Anglais et véhémentement soupçonnée d'avoir attenté aux jours de son époux par un poison lent.

A—T.

RADBERT (PASCHASE), abbé de Corbie au 9^e siècle, naquit à Soissons, ou dans le voisinage, de parents obscurs qui, n'ayant pas le moyen de le nourrir, l'exposèrent, suivant l'usage de son temps, à la porte de l'église du monastère de Notre-Dame de cette ville. Les religieuses en prirent soin, et lorsque son âge le permit, elles le mirent entre les mains des moines qui desservaient l'église de St-Pierre, dépendante de l'abbaye, pour qu'ils l'élevassent dans la piété et dans les lettres. Lorsqu'il y eut fait quelques progrès, ces religieux le consacrèrent à Dieu et lui donnèrent même la tonsure. Il se déroba néanmoins à cette première destination, entra dans le monde et s'y livra quelque temps à la dissipation; mais, revenu à lui-même, il se rendit à Corbie et embrassa la vie monastique sous le saint abbé Adelard l'ancien, neveu du roi Pépin. Corbie avait une école célèbre et d'habiles maîtres. Radbert fit sous eux de grands progrès dans les lettres divines et humaines; après quoi lui-même fut chargé de les y enseigner. Il était profondément versé dans les saintes Ecritures et les écrits des Pères, et il avait étudié avec soin l'histoire ecclésiastique. Les meilleurs auteurs profanes lui étaient familiers. A la connaissance de la langue latine, il joignait celle du grec et de l'hébreu. Il écrivait avec facilité en prose et en vers. En 826, après la mort d'Adelard, Radbert fut député par son chapitre vers l'empereur Louis le Débonnaire pour obtenir la confirmation de l'élection de Vala, qui succédait à son frère. Le même empereur l'envoya en Saxe, en 831, et l'employa dans diverses négociations. Il eut part à l'établissement de la Nouvelle-Corbie ou Corvey en Saxe. En 833, il accompagna Vala, son abbé, dans le voyage que celui-ci fit en Alsace, appelé par Grégoire IV qui s'y était rendu dans l'espoir de concilier les différends qui s'étaient élevés entre

Louis le Débonnaire et ses enfants. En 844, Radbert, dans un âge déjà très-avancé, fut élu abbé de Corbie, après Isaac. Il n'était que diacre et n'eut jamais d'ordre plus élevé. Etant abbé, il présenta au roi Charles le Chauve son *Traité de l'Eucharistie*, pour le présent d'usage qui avait lieu aux grandes solennités. Ce traité, composé depuis longtemps, mais que Radbert avait retouché pour cette occasion, n'avait encore jusqu'à été l'objet d'aucune dispute. Radbert, en sa qualité d'abbé, assista en 846 au concile de Paris, tenu pour le rétablissement d'Ebbon sur le siège de Reims. Il y fit confirmer les privilèges de son abbaye. Il se trouva aussi, en 849, à celui de Querci-sur-Oise contre Gothescalc. En 851, il se démit de son abbaye après l'avoir gouvernée sept ans, pour passer le reste de ses jours en paix et dans l'étude de la philosophie chrétienne à l'abbaye de St-Riquier, où il reprit ses travaux littéraires, partageant son temps entre la prière et la composition d'ouvrages savants. Il mourut vers l'an 865, le 26 avril. Son humilité était telle qu'il défendit à ses disciples d'écrire sa vie, et que, dans tous ses écrits, il ajoutait à sa signature : *Omnium monachorum peripsema*, « le rebut de l'état monastique. » Il fut mis au nombre des saints par l'autorité du saint-siège, et le *Martyrologe gallican*, ainsi que celui de l'ordre de St-Benoît, font mention de lui avec la qualité d'abbé et les titres de *saint* et de *confesseur*. Le célèbre P. Sirmond a donné une édition des *Ouvrages de Radbert*, Paris, 1618, in-fol. On y trouve : 1° un ample *Commentaire sur l'évangile de St-Matthieu*, en douze livres, qui occupe plus des deux tiers du volume. C'est un résumé des explications dont il a été parlé plus haut. 2° Trois livres d'expositions du psaume 44 : *Eructavit cor meum*, etc., faites en faveur des religieuses de Notre-Dame de Soissons, auxquelles ces livres sont dédiés et où il adresse la parole à l'abbesse en la remerciant, ainsi que ses sœurs, des soins qu'elles ont pris de lui dans son enfance ; 3° Cinq livres sur les *Lamentations de Jérémie*, adressés à un vieillard nommé Odilman Sévère, à qui Radbert donne le titre de frère. Cet écrit avait été imprimé à Bâle en 1502 et à Cologne en 1532. 4° Le Livre du sacrement de l'Eucharistie : *De sacramento corporis et sanguinis Domini nostri Jesu-Christi ad Placidum liber*. Ce Placide était Warin, abbé de la Nouvelle-Corbie, qui avait pris ce nom : il était disciple de Radbert. De tous les ouvrages de ce savant religieux, celui-ci est le principal et celui qui fit le plus de bruit ; il parut pendant l'exil de Vala (le P. Labbe et quelques autres disent d'Adelard). Radbert y établit le dogme de la présence réelle, tel que l'Eglise catholique l'enseigne et l'a toujours enseigné. Ce traité était depuis plus de quinze ans entre les mains du public, lorsqu'il devint l'objet de quelques attaques de la part de Ratram, moine, ainsi que Radbert, de l'abbaye de Corbie, et de Scot

Erigène. Il paraît néanmoins que, dans le sens de Ratram, le fond du dogme, c'est-à-dire la transsubstantiation comme les catholiques l'entendent, était conservé et qu'il n'était question que de la manière de l'exprimer. Mais, deux cents ans après, Berenger, archidiacre d'Angers, s'éleva contre la doctrine même et fut condamné (*voy. BERENGIER*). Luther et Calvin ont prétendu que ce dogme était inconnu avant le *Traité* de Radbert, et ils lui imputent de l'avoir introduit. Une tradition suivie et démontrée en fait remonter évidemment la connaissance et la profession jusqu'aux premiers temps du christianisme. Il paraît, au reste, que le *Traité* de Radbert fut altéré par le luthérien Job Gast, qui en donna la première édition à Haguenau, chez Jean Secerius, 1528, et que toutes les éditions suivantes, malgré les soins qu'on avait pris avaient plus ou moins été entachées de ces altérations. Enfin, dom Pierre Sabbatier, bénédictin de la congrégation de St-Maur, après avoir revu le texte de ce traité sur vingt manuscrits, livra son travail à ses confrères Martène et Durand, qui l'imprimèrent dans le dernier volume de leur *Amplissima collectio*, et l'on en eut une édition correcte. 5° *Lettre à Frudegard* sur le même sujet ; c'est un des derniers ouvrages de Radbert ; 6° *Vie de St-Adelard, abbé de Corbie*, composée après la mort du saint, arrivée en 826, et avant celle de Vala, son frère et son successeur, lequel mourut en 836 ; 7° *Actes des saints martyrs Rufin et Valerius*, qui avaient souffert dans le Soissonnais vers l'an 287. Radbert les écrivit à la prière des gens du pays, chez qui la mémoire de ces martyrs était en grande vénération. A ces sept ouvrages, compris dans l'édition du P. Sirmond, il faut joindre : 8° la *Vie de Vala, abbé de Corbie*, dont le premier livre fut écrit aussitôt après la mort de cet abbé, et le deuxième ne fut composé qu'après l'an 850. Radbert y justifie Vala de la part qu'on l'accusait d'avoir prise à la rébellion contre Louis le Débonnaire. On doit la découverte de cette vie à D. Maillon, qui en trouva le manuscrit à St-Martin des Champs, où on l'avait eu de St-Arnould de Crespi, monastère, comme St-Martin des Champs, de l'ordre de Cluni. Cette *Vie* est insérée au 5° volume des *Actes des saints de l'ordre de St-Benoît*. 9° *Traité sur la foi, l'espérance et la charité*, publié par D. Bernard Pez à la tête de son premier volume d'*Anecdota* et imprimé sur une copie d'un manuscrit original du monastère de Corvey trouvée dans les papiers de Leibniz. On en est redevable au savant J.-G. Eckhard ; 10° *Traité de l'enfantement de la Vierge, De partu Virginis*. On attribue en outre à Paschase Radbert des *Poésies* dont il nous reste peu de chose, et quelques traductions du latin et du grec. L—v.

RADCLIFFE (JEAN), médecin anglais, né l'an 1650 à Wakefield, dans le Yorkshire, acheva ses études à l'université d'Oxford, où il se fit remarquer plus par son esprit vif et brillant que par

la solidité de ses connaissances. Ce fut à Oxford qu'il commença de pratiquer la médecine; mais, en frondant avec aigreur les anciennes coutumes et traditions de son art, il s'attira l'inimitié de tous les vieux médecins de la ville. On ne sait si ce fut son habileté ou cette censure qu'il exerçait sur la médecine qui lui valut sa réputation : il est de fait que dans peu de temps il eut les principaux habitants parmi ses clients. Espérant avoir autant de succès dans la capitale, il alla s'établir à Londres en 1684; il ne s'était point trompé dans son calcul : les gens du bon ton s'empressaient de recourir dans leurs maladies à un médecin aussi spirituel; la princesse Anne de Danemarck lui confia le soin de sa santé. Radcliffe, à ce qu'il paraît, ne s'en soucia pas beaucoup : du moins, à la révolution de 1688, il refusa de suivre la princesse auprès du prince d'Orange, s'excusant sur le grand nombre de malades qu'il avait à Londres. Le nouveau roi, Guillaume, le consulta, ainsi que plusieurs personnes de sa cour. Radcliffe conserva son franc-parler auprès du trône, et n'en but même pas, dit-on, une bouteille de moins. Son ivrognerie fut le prétexte de son renvoi d'auprès de la princesse de Danemarck. La reine Marie, qu'il avait traitée, mourut de la petite vérole : les autres médecins, irrités de sa causticité, ne manquèrent pas d'attribuer cette mort à la négligence ou à l'ignorance de Radcliffe. Il perdit en effet la faveur du roi lui-même, qui s'était fort amusé des saillies du docteur, mais qui ne goûta pas du tout la réponse que Radcliffe lui fit un jour que ce prince le consultait sur l'enflure de ses jambes : « Que pensez-vous de mes jambes? lui demanda Guillaume. — Ma foi, » répondit le médecin, je ne voudrais pas avoir « ces jambes-là, quand même vous me donnez « riez vos trois royaumes. » Il n'en conserva pas moins la vogue dans la capitale : ses ennemis avaient beau le décrier comme un empirique et comme un charlatan, le grand monde s'égayait de ses plaisanteries, et bien des gens ne voulaient guérir que sous le traitement d'un médecin d'esprit. Il fut toujours à la mode jusqu'à sa mort, arrivée le 1^{er} novembre 1714. L'*Encyclopédie britannique* termine l'article qui le concerne par cette réflexion : « Si Radcliffe n'a jamais rien fait imprimer, il a du moins éternisé son nom en fondant une belle bibliothèque à Oxford pour conserver les écrits des autres (1) ». On a publié quelques lettres de lui, avec sa vie (par Will. Pittis), en 1736. Cette vie, à laquelle le docteur Mead a fourni diverses anecdotes, avait eu déjà, sans nom d'auteur, trois éditions, dont la première avait paru dès 1714 ou 1715,

sous ce titre : *Quelques mémoires sur la vie du docteur Radcliffe.* D—c.

RADCLIFFE (ANNE), Anglaise, auteur de quelques romans qui ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, naquit vers 1762. Les seules particularités que nous connaissions sur cette dame sont qu'en 1794 elle se trouvait à Fribourg en Brisgau, d'où elle se proposait de se rendre en Suisse; mais qu'elle fut obligée de renoncer à ce projet, parce que le gouverneur de cette ville, soupçonnant qu'elle n'était point Anglaise, malgré les passe-ports et les lettres de recommandation qu'elle produisit, lui refusa la permission de continuer son voyage. Les journaux anglais, en donnant l'avis de sa mort, n'y joignent aucun détail sur sa vie : rien n'a été publié sur elle, même en Angleterre (1), si nous nous en rapportons à l'*Encyclopédie britannique*, publiée à Edimbourg, qui n'a pu, faute de matériaux, lui consacrer une courte notice dans son recueil. Nous nous bornerons donc à donner la liste de ses ouvrages, en faisant connaître le jugement qu'en ont porté quelques écrivains. 1^o *Les Châteaux de Dumbaine et d'Athlin*, traduits en français, 1819, 2 vol. in-12; 2^o *la Forêt, ou l'Abbaye de St-Clair*, roman mêlé de poésie, 3 vol. in-12; traduit en français, 1798, 3 vol. in-12. Chénier place ce roman immédiatement après les *Mystères d'Udolphé*. 3^o *Julia, ou les Souterrains du château de Mazzini*, traduits en français, 1801, 2 vol. in-12. Chénier le regarde comme le plus faible des romans d'Anne Radcliffe : il a été traduit en français par un anonyme. 4^o *Les Mystères d'Udolphé*, roman mêlé de poésie, Londres, 1794, 4 vol. in-12. La réputation de l'auteur était déjà si bien établie que le libraire acheta son manuscrit pour la somme de mille livres sterling; il n'eut pas lieu de s'en repentir, car ce roman sombre et mystérieux eut un débit extraordinaire et fut souvent réimprimé. Chénier, dans son *Tableau historique de la littérature française*, dit « que c'est le meilleur » des romans d'Anne Radcliffe, et que mademoiselle V. de Chastenay, qui l'a traduit (1797, « 1808, 1819, 4 vol. in-12), n'en a pas affaibli « les sombres beautés ». — « Un fonds d'événements probables, piquants et variés, un style « brillant, des sentiments délicats, une morale « pure, l'attrait constant de l'intérêt, » voilà ce qu'on trouve dans les *Mystères d'Udolphé*, au jugement du rédacteur de la *Bibliothèque britannique*, dans le compte rendu qu'il rend de cette production. 5^o *A Journey made in summer, 1794 (Voyage fait dans l'été de 1794 en Hollande et sur la frontière d'Allemagne, avec des observations faites dans une tournée près des lacs de Lancashire,*

(1) Il laissa quarante mille livres sterling pour la construction du bâtiment, avec une rente annuelle de cent livres sterling pour achat de livres, et de cent cinquante pour le traitement des bibliothécaires. On voit que le tout s'élève à environ un million cent vingt-cinq mille francs.

(1) Nichols (*Anecdotes of Bowyer*, t. 8, p. 367) parle bien d'une Anne Radcliffe, célèbre par son esprit, et qu'il qualifie *very ingenious dramatic writer*; celle-ci était fille unique de William Ward, et petite-nièce du docteur John Jebb, dont la bibliothèque fut vendue en 1787. Il n'en dit rien de plus.

Westmoreland et Cumberland), 1 vol. in-4°, avec planches, 1793; traduit en français par Cantwel, 2^e édit., Paris, 1799, 2 vol. in-8°. Ceux qui s'étaient attendus à retrouver dans cette relation l'esprit romanesque qui domine dans les *Mystères*, furent bien étonnés de n'en découvrir presque aucune trace. L'auteur de la relation décrit avec simplicité et sans aucuns frais d'imagination les lieux qu'il avait parcourus et les événements qui s'y étaient passés sous ses yeux : c'est ainsi qu'il détaille jusqu'aux opérations militaires et jusqu'au siège de Mayence par Custine. Ce n'était pas là ce qu'on attendait d'Anne Radcliffe en voyage; aussi sa relation fut-elle assez froidement reçue en Angleterre. Bientôt on retrouva la célèbre romancière tout entière dans un nouveau roman. 6^e *L'Italien*. Le manuscrit en fut acheté quinze cents livres sterling par les libraires Cadell et Davies; Morellet le traduisit en français sous le titre de *L'Italien, ou le Confessionnal des pénitents noirs*, Paris, 1793, 1819, 3 vol. in-12, et il en parut une autre traduction en 7 volumes in-18, par Mary Guy-Allard, sous le titre d'*Eléonore de Rosalba*. L'influence de ces livres remplis d'horreurs romanesques engagea quelques écrivains à s'élever avec force contre un genre qui dégénérerait de plus en plus entre les mains d'imitateurs sans génie. Ces critiques ne blessèrent pas moins l'amour-propre d'Anne Radcliffe que les faibles copies que de plats écrivains osèrent lui attribuer. On poussa la témérité jusqu'à la supposer morte (1) et publier comme un ouvrage posthume d'elle un roman intitulé *le Tombeau* (supposé traduit de l'anglais, 2 vol. in-12). Ces contrariétés, jointes à une santé délicate, la dégoûtèrent de la carrière d'auteur; on prétend qu'elle a composé d'autres ouvrages, mais qu'elle a toujours refusé de les céder aux libraires. Elle se retira avec son mari à Lindico, auprès de Londres, et y termina ses jours le 7 février 1823, dans la 62^e année de son âge (2). Anne Radcliffe était d'une petite taille; dans sa jeunesse elle avait montré dans la conversation un esprit vif et agréable. Madame Barbauld a recueilli les romans de Radcliffe dans son édition des romans anglais. « Les divers romans d'Anne Radcliffe offrent, dit Chénier, des caractères fortement prononcés, des situations terribles que l'auteur amène et accumule au hasard de s'en tirer péniblement, de belles descriptions de l'Italie et du midi de la France, d'énergiques tableaux, de vrais coups de théâtre, et même quelques tons de Shakspeare, le génie éminemment anglais qui depuis deux siècles féconde encore dans sa patrie tous les champs de l'imagination. Ces romans, con-

« sidérés dans leur ensemble, se rattachent à « une seule idée d'un grand sens. Partout le « merveilleux domine; dans les bois, dans les « châteaux, dans les cloîtres, on se croit environné de revenants, de spectres, d'esprits « célestes ou infernaux; la terreur croît, les pres- « tiges s'entassent, l'apparence acquiert presque « de la certitude, et, quand le dénouement arrive, « tout s'explique par des causes naturelles. Dé- « livrer les esprits crédules du besoin de croire « aux prodiges est un but très-philosophique; « mais les plans n'ont pas l'étendue et la portée « dont ils étaient susceptibles. L'exécution en « serait tout à la fois plus originale et plus utile « si le lecteur était forcé de rire des choses « mêmes qui lui ont fait peur. Tout ce qui blesse « la raison, tout ce qui tend à la dégrader est « justiciable du ridicule : ses traits sont les plus « fortes armes contre les sottises importantes. « Horace l'a dit et Voltaire l'a prouvé. Le genre « d'Anne Radcliffe exige des facultés médiocres : « aussi n'a-t-elle pas manqué d'imitateurs. » On lui a attribué : 1^o *l'Avocat des femmes, ou la Tentative pour recouvrer les droits des femmes usurpés par les hommes*; 2^o les *Visions du château des Pyrénées*. On sait que ce roman est de M. G.-R. — M. Pigoreau nous apprend que l'on a encore fausement attribué à madame Radcliffe le *Tombeau*, qui est d'Hector Chaussier et Bizet; l'*Ermite de la tombe mystérieuse*, qui est du baron de la Mothe-Houdancourt; le *Couvent de Ste-Catherine*; la *Forêt de Montalbano* (1). Z.

RADDI (JOSEPH), botaniste italien, naquit à Florence le 9 juillet 1770, de parents honnêtes, mais pauvres. Devenu orphelin de bonne heure, il entra comme apprenti dans le laboratoire d'un pharmacien. Son goût pour les sciences naturelles ne tarda pas à se révéler, et il montra de si heureuses dispositions que son patron le prit en amitié et le fit connaître aux naturalistes les plus distingués, entre autres Octavien Targioni Tozzetti, professeur de botanique; Fabbroni, directeur du musée d'histoire naturelle, et le docteur Attilio Zucca, préfet du même musée. Ce dernier le fit employer dans le jardin de botanique et voulut l'avoir auprès de lui pour l'aider dans ses travaux. Raddi n'avait alors que quatorze ans. Passionné pour l'étude des plantes, il parcourut plus de la moitié de la Toscane et forma un herbier très-complet de cette contrée. Ses travaux lui donnèrent bientôt quelque réputation, même à l'étranger, et il obtint du grand-

(1) C'est sans doute d'après quelques journaux du temps que Barbier a dit, dans la 1^{re} édition de son *Dictionnaire des anonymes* (t. 4, p. 345), qu'Anne Radcliffe mourut à Broughton, près Stamford, au commencement de 1809, à l'âge de 71 ans.

(2) Voyez la courte Notice insérée au *New Monthly Magazine* de mai 1823, p. 232.

(1) « Les romans infernaux de la noire Radcliffe » (expression que nous empruntons aux satires de Joseph Despaze) ont été traduits en allemand et en espagnol, mais aujourd'hui ils sont oubliés. On a publié en 1826, après sa mort, en 4 volumes in-12, un ouvrage qui a eu peu de succès : *Gaston de Blondville*; les œuvres poétiques (parmi lesquelles la plus étendue est l'*Abbaye de St-Alban*) ont été réunies, en 1843, en 2 volumes petit in-8°. M. Lefebvre-Deumier a consacré une notice à Anne Radcliffe dans ses *Etudes biographiques et littéraires de quelques célébrités étrangères*, Paris, 1854. Walter Scott a, de son côté, écrit la vie de cette romancière.

duc Ferdinand III un emploi honorable dans le musée de physique de Florence. En 1817, il fut chargé par le gouvernement de faire un voyage scientifique au Brésil, et après un séjour de six mois dans ce pays, il en rapporta une riche collection de plantes et d'animaux. Le gouvernement français ayant décidé d'envoyer en Egypte une commission, à la tête de laquelle se trouvait Champollion (*voy.* ce nom), afin d'examiner les inscriptions hiéroglyphiques dont cette partie de l'Afrique est si riche, le grand-duc de Toscane profita de cette circonstance pour adjoindre quelques-uns de ses sujets aux savants français. Ce furent MM. Hippolyte Rosellini, professeur de langues orientales à l'université de Pise; Gaëtan Rosellini, son oncle, et Raddi, comme naturalistes; enfin MM. Alexandre Ricci et Angellini, comme dessinateurs. Partis au mois de juillet 1828, ils allèrent débarquer à Alexandrie et s'avancèrent jusque dans la Nubie. Après plusieurs mois de travaux et de courses pénibles, Raddi fut atteint d'une violente dysenterie; mais malgré les progrès du mal et les avis de ses amis, qui le pressaient de retourner en Italie, il ne voulut point interrompre ses recherches et remplit sa mission jusqu'au bout. Déjà il s'était embarqué à Alexandrie pour revenir en Europe; mais il fut contraint de relâcher à Rhodes, où il succomba le 6 septembre 1829, laissant à ses amis le soin d'apporter en Italie les collections aussi nombreuses que variées qu'il avait faites. Le grand-duc de Toscane conserva à sa famille, comme pension, le traitement dont il jouissait et acquit son herbier particulier pour le réunir à celui de Pise. Presque tous les écrits de Raddi ont été insérés dans des recueils, tels que les Actes de l'académie des sciences, les Mémoires de la société italienne, les Opusculs scientifiques de Bologne, le *Journal de Pise*, l'*Anthologie de Florence*, etc. Tous les ouvrages qu'il a publiés séparément ont rapport aux plantes cryptogames, dont il avait fait une étude particulière dès sa jeunesse. Ce sont : 1° *Sulle specie nuove di funghi ritrovate ne' contorni di Firenze e non registrate nella 13ª edizione del sistema di Linneo*, Florence, 1807; 2° *Sulle specie nuove e rare di piante crittogame ritrovate ne' contorni di Firenze*, 1808; 3° *L'ungermanographia etrusca*, Florence, 1818; 4° *le Crittogame Brasiliane*, Florence, 1822; 5° *Plantarum Brasiliensium nova genera et species novæ vel minus cognitæ*, Florence, 1825, 1^{re} partie. Ce dernier ouvrage, le plus important de Raddi, est malheureusement resté incomplet. Il contient la description de cent cinquante-six espèces de plantes appartenant au genre des fougères et représentées dans quatre-vingt dix-sept planches. Raddi était connu des botanistes les plus célèbres de l'Europe, qui lui ont presque tous rendu l'hommage le plus flatteur dans leurs ouvrages. Le P. Léandre da Sacramento, professeur de botanique à Rio-Janeiro, a donné à une plante

le nom de *raddia* ou *raddia*, que de Candolle a conservé dans ses classifications. Raddi lui-même n'avait pas été avare de cette sorte d'hommage envers ses amis, car on trouve dans ses écrits plusieurs genres de plantes nouvelles, classées sous les noms de *fossombronia*, *corsinia*, *bellincinia*, *fabronia*, *pellia*, *reboulia*, *antoiria*, *olfersia*, *rhumhora*, *bertolonia*, *leandra*, *matthisonia*, *macroceratides* et *schnella*, qui toutes rappellent des hommes plus ou moins illustres dans la science. A—Y.

RADEGONDE (SAINT) était fille de Berthaire, roi d'une partie de la Thuringe ou plutôt du pays de Tongres. Elle fut emmenée prisonnière à l'âge de dix ans par Clotaire, qui la fit instruire dans le christianisme et lui donna des maîtres pour cultiver ses heureuses dispositions. Touché des charmes de sa captive, Clotaire l'épousa; mais Radegonde ne pouvait aimer un tyran voluptueux et cruel, qui lui donnait d'indignes rivaux et qui bientôt fit égorguer le frère de son épouse (*voy.* CLOTAIRE I^{er}). Elle fit part au pieux évêque de Noyon du projet qu'elle avait de fuir la cour pour se consacrer à Dieu dans un monastère. St-Médard, redoutant la vengeance de Clotaire, refusa de favoriser son dessein. Alors Radegonde coupa ses cheveux elle-même, couvrit sa tête d'un voile et retourna près du prélat, qui, touché de son généreux courage, l'ordonna diaconesse, quoiqu'elle n'eût pas l'âge prescrit par les canons. Radegonde se rendit ensuite à Poitiers, et ayant apaisé Clotaire, en obtint la permission d'y fonder un monastère, devenu célèbre, qui prit le nom de Ste-Croix d'une précieuse relique que cette princesse reçut de l'empereur Justin et qu'elle y déposa. Elle y introduisit la règle de St-Césaire d'Arles, et mit ce couvent sous la direction d'une abbesse, à laquelle elle resta soumise elle-même. Elle mêlait à ses exercices de piété la culture des lettres, et se rendit savante dans la connaissance des Pères grecs et latins, des poètes et des historiens ecclésiastiques. Radegonde devint la protectrice de Fortunat, qu'elle s'attacha d'abord en qualité de secrétaire et ensuite de chapelain (*voy.* FORTUNAT). Cette pieuse reine mourut en 587, à 78 ans, le 13 août, jour où l'Eglise honore sa mémoire. Nous avons de Ste-Radegonde un testament en forme de lettre adressée aux évêques de France. Cette pièce a été insérée par Grégoire de Tours dans son *Histoire*, d'où elle a passé dans les recueils des conciles, dans les *Annales* de Baronius et dans celles d'Aquitaine. Les signatures d'évêques dont elle est suivie dans ce dernier recueil ont été ajoutées après coup. L'histoire contemporaine fait mention de plusieurs autres lettres de Ste-Radegonde, mais elles ne nous sont point parvenues ou bien elles sont encore ensevelies dans la poussière des bibliothèques (*voy.* l'*Histoire littéraire de la France*, t. 3, p. 346). On a la *Vie de Ste-Radegonde*, par Fortunat. Une religieuse du monastère de Ste-Croix, nommée

Baudonovie, y joignit un second livre, qui contient, sur la vie intérieure et sur les miracles de cette sainte, des détails que Fortunat n'avait pas connus ou qu'il n'avait pas cru devoir rapporter. Les deux livres ont été insérés dans le recueil de Surius, dans le tome 1^{er} des *Acta sanctor. ord.* S^{ci} *Benedicti* (voy. MABILLON), et dans les *Actes* des bollandistes, au 13 août, avec un long et savant commentaire, suivi d'une autre *Vie de Rade-gonde*, par Hildebert, évêque du Mans (voy. HILDEBERT). Ce sont les sources dans lesquelles ont puisé les nombreux historiens de Ste-Radegonde : Jean Bouchet, Pidoux, Monteil, Filleau, dom Liron, etc. (1). Madame de Gottis a publié en 1823 un roman historique intitulé *l'Abbaye de Ste-Croix, ou Radegonde, reine de France*, 5 vol. in-12.

W—s.

RADELGAIRE, prince de Bénévent, où il régna de 851 à 854, était le fils et le successeur de Radelgise I^{er}, qui avait introduit les Sarrasins dans ces contrées, et causé ainsi le partage et la ruine du grand-duché de Bénévent. Radelgaire, par sa valeur et sa probité, s'efforça de réparer les désastres qui avaient signalé le règne précédent ; mais on ne connaît aucune particularité de sa vie. Il eut pour successeur son frère Adelgise.

S. S.—1.

RADELGISE I^{er}, prince de Bénévent, dont le règne fut une époque funeste pour l'Italie méridionale, où il appela les Sarrasins d'Afrique et de Sicile, avait été trésorier de Sicard ; et ce dernier ayant été assassiné en 839, son trésorier fut désigné par le peuple de Bénévent pour lui succéder ; mais Salerne et Capoue ne voulurent point reconnaître cette élection. Siconolfe, frère du dernier duc, et Landolfe, prince de Capoue, s'y opposèrent par les armes. Radelgise, pour maintenir sa nouvelle dignité, offrit dans ses Etats un établissement aux Sarrasins, qui depuis peu d'années avaient conquis la Sicile sur les Grecs. Il les incorpora dans son armée, et il força ainsi Siconolfe de recourir à d'autres Sarrasins, que le prince de Palerme fit à son tour venir en Italie. Le fanatisme religieux des musulmans, la férocité de soldats qui ne vivaient que de brigandages, l'opposition des mœurs, des coutumes, du langage, tout se réunit pour rendre cette guerre désastreuse et porter la désolation dans le plus beau pays du monde. Tour à tour vainqueur et vaincu, Radelgise assiégea Salerne en 842, et il fut assiégé dans Bénévent en 845. Après dix ans de combats, l'Italie méridionale fut partagée entre les deux princes, par un traité dont Louis II, roi d'Italie, fut médiateur. Les provinces situées sur la mer Adriatique demeurèrent à Radelgise et aux princes de Bé-

nevent, ses successeurs ; les provinces situées sur la Méditerranée échurent en partage au prince de Salerne. Celui de Capoue se rendit indépendant quelques années après, et les Sarrasins établis à Bari et dans plusieurs autres places fortes restèrent en guerre avec tous les chrétiens de ces contrées. Radelgise I^{er} mourut en 851, peu après ce traité de partage. Il eut pour successeur Radelgaire, son fils. — RADELGISE II, prince de Bénévent, régna de 881 à 900. Son père Adelgise avait été massacré en 879 pour faire place à Gaiderise, son neveu. Celui-ci fut chassé à son tour en 881, et Radelgise II fut élevé sur le trône de son père. Mais, faible, lâche et s'abandonnant aux plus méprisables favoris, il excita l'indignation du peuple, qui le chassa en 884. Après douze ans d'exil, Radelgise fut rétabli dans sa principauté par Ageltrude, sa sœur, qui avait épousé l'empereur Guy, auparavant duc de Spolète. Mais Radelgise ne se maintint qu'avec peine sur le trône de 896 à 900. Les Bénéventins, qui le méprisaient, le livrèrent enfin à Atenolfe I^{er}, prince de Capoue, qu'ils reconnurent pour souverain. Avec Radelgise finit la principauté de Bénévent, qui, sous Radelgise I^{er}, avait perdu son ancienne puissance en se divisant.

S. S.—1.

RADEMACHER (JEAN-GODEFROI), médecin allemand, né le 4 août 1772 à Hamm en Westphalie, mort à Goch, près de Dusseldorf, le 9 février 1850. Il étudia la médecine à Iéna, puis à Berlin, où il prit ses grades en 1796. Il s'établit d'abord à Clèves. Dès 1797, année où il fut nommé médecin officiel de la ville de Goch, il a passé le reste de sa vie dans cette localité. Comme praticien, Rademacher était aimé et recherché partout. Après avoir suivi les anciennes méthodes pendant très-longtemps, il a tout à coup lancé dans le monde médical un nouveau système qui, malgré ses côtés favorables, attend encore la consécration du temps. Voici les titres de ses ouvrages : 1^o *Description d'une nouvelle méthode curative des fièvres nerveuses*, Berlin, 1803. (Cette méthode alors nouvelle, mais aujourd'hui passée dans le domaine général de la science, est celle du galvanisme. Ce n'est pas à elle que nous avons fait allusion plus haut.) 2^o *Lettre pour les médecins et laïques sur les faux médecins et leur nécessité dans l'Etat*, Cologne, 1804 ; 3^o *Libellus de dysenteria*, ibid., 1806 ; 4^o *Critique des fondements probables de toute médecine*, article inséré dans le *Journal de médecine de Hufeland* en 1827, et dans lequel il prépare le monde à son nouveau système. Celui-ci se trouve esquissé plutôt qu'exposé dans : 5^o *Justification de la médecine expérimentale rationnelle méconnue des savants, mais qui est la médecine des anciens chimistes et arcanolâtres, avec la communication fidèle des résultats de la pratique de ce système auprès du lit des malades pendant vingt-cinq ans*, Berlin, 1841 ; 3^e édit., 1849. La partie théorique du système qui, lors de son

(1) On trouvera la liste détaillée de leurs ouvrages dans la *Bibliothèque historique de la France*, t. 2, n^o 25008-25019. En fait de productions plus récentes, nous mentionnerons l'*Histoire de Ste-Radegonde*, par M. de Fleury, Poitiers, 1843, in-8^o, et l'ouvrage de M. Th. de Bussièrès, sous le même titre, Plancy, 1849, in-8^o.

apparition, a fait un grand bruit, a été exposée par le docteur Bergrath dans : *Esquisse biographique de Rademacher*, Berlin, 1850. R—L—N.

RADEMAKER (GHÉARD), peintre, naquit à Amsterdam en 1672. Son père, habile charpentier et qui était assez versé dans l'architecture pour en donner publiquement des leçons, voulut qu'il exerçât son premier métier avant de se livrer à ce dernier art. Rademaker devint donc charpentier ; mais les moments de loisir que lui laissait sa profession étaient employés à lever des plans, à dessiner des élévations, à étudier la perspective. Tandis qu'il se livrait avec ardeur à ce travail, un habile peintre de portraits nommé Van Goor vint apprendre l'architecture chez le père du jeune Rademaker, qui se lia bientôt de la plus vive amitié avec le peintre, et puisa dans son exemple et dans ses conseils le goût le plus décidé pour la peinture. Entraîné par cette nouvelle inclination, il abandonna un beau jour la maison paternelle et alla se réfugier chez Van Goor, qu'il eut le malheur de perdre au bout de six mois. Mais il sut mettre à profit le peu de temps qu'il vécut avec son ami : les jours, les nuits, tous ses instants étaient consacrés au travail, et les progrès qu'il fit furent vraiment merveilleux. La veuve de Van Goor, qui peignait elle-même avec talent, le perfectionna dans son art, et parvint par son crédit à le placer auprès de Codde, évêque de Sébaste, pour enseigner le dessin à la nièce de ce prélat, qui l'emmena avec lui à Rome. Pendant un séjour de trois ans dans cette ville, une étude constante des chefs-d'œuvre des grands maîtres le mit en état de marcher désormais sans guide. Son protecteur, accusé de jansénisme, ayant été retenu à Rome, Rademaker se vit forcé de revenir seul en Hollande. Arrivé à Amsterdam, il alla trouver son ancienne élève, et ils firent tant par leurs démarches qu'ils engagèrent les Etats de Hollande et la régence d'Amsterdam à écrire à Rome en faveur de l'évêque de Sébaste, qui obtint du saint-père la permission de revenir en Hollande. A son retour, le prélat, pour témoigner sa reconnaissance à l'artiste, lui donna sa nièce en mariage. Rademaker avait un véritable génie pour la peinture ; son imagination était inépuisable et sa facilité presque incroyable. Néanmoins ses tableaux sont étudiés, et peu de peintres ont possédé mieux que lui la science de l'architecture et de la peinture. Toutes ses productions sont en général de vastes machines, parmi lesquelles on cite une vue perspective de l'église de St-Pierre de Rome et surtout le tableau allégorique de la régence d'Amsterdam, qu'il a peint dans l'hôtel de ville de cette cité. Malgré le nombre considérable de ses tableaux, il en aurait exécuté bien davantage si une mort prématurée, due en partie à l'excès de ses travaux, ne l'eût enlevé aux arts en 1711, âgé seulement de 38 ans. — *Abraham* RADEMAKER, peintre hol-

landais, naquit à Amsterdam en 1675. On ne dit pas qu'il fût parent du précédent. Son père était un pauvre vitrier, qui lui permit toutefois de cultiver le dessin. Le jeune Abraham se livra à l'étude le jour et la nuit, et se mit à dessiner à l'encre de Chine tout ce qui le frappait. Bientôt après, il peignit à la gouache, et il sut mettre dans ses tableaux une telle vigueur de coloris et une telle hardiesse de pinceau que ses tableaux paraissaient peints à l'huile. Lorsqu'il fut parvenu à ce degré de perfection, il apprit la perspective et l'architecture, et ses paysages surtout, ornés de fabriques et d'animaux, firent l'admiration générale. Toujours guidé par la nature, son unique maître, il peignit alors à l'huile, et ses ouvrages montrèrent la même perfection et obtinrent le même succès. Ses petits tableaux sont composés avec art, peints avec facilité et avec choix : sa couleur est excellente et rien n'y déceit cette sécheresse qui se laisse quelquefois apercevoir dans ses tableaux de plus grande dimension. En 1730, il alla se fixer à Harlem, où, deux ans après, il fut reçu membre de la société des peintres de cette ville. Il mourut le 22 janvier 1735. Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume lavé à l'encre de Chine, qui représente l'hiver. Il a dessiné et gravé d'une pointe légère un recueil fort curieux des *Vues les plus intéressantes des monuments de l'antiquité répandus dans les Provinces-Unies*. Ce recueil, composé de trois cents estampes, a été publié à Amsterdam en 1731, en un volume in-4°. Nicolas Dufour a gravé d'après Rademaker deux *Vues de la Meuse*. P—s.

RADER (MATTHIEU), savant jésuite, né dans le Tyrol, à Inichingen, en 1561, embrassa la règle de St-Ignace à l'âge de vingt ans et professa la rhétorique dans divers collèges avec beaucoup de succès. Il fit une étude approfondie des langues grecque et latine, et mérita, par les notes dont il enrichit plusieurs auteurs, l'estime de Juste Lipse, de Velsler et des plus célèbres philologues de son temps. Son ardeur pour l'étude était si grande qu'il y consacrait les jours et les nuits, et que l'on a dit de lui qu'il n'avait fait toute sa vie qu'apprendre, enseigner et écrire. Cependant il remplissait avec exactitude les devoirs de son état, et après avoir servi longtemps de modèle à ses confrères, il mourut à Munich le 22 décembre 1634. Outre des commentaires très-étendus sur Martial et Quinte-Curce, et des notes sur la *Médée*, la *Troade* et le *Thyeste* de Sénèque, on a du P. Rader des traductions latines de l'*Histoire du manichéisme*, par Pierre de Sicile, Ingolstadt, 1604, in-4°, et dans le tome 9 de la *Magna Bibl. Patrum* ; — des actes du huitième concile oecuménique, ibid., 1604, in-4° ; — des œuvres de St-Jean Climaque (*voy. ce nom*) ; — du *Chronicon Alexandrinum*, Munich, 1615, in-4°, ouvrage plus connu sous le nom de *Chronicon paschale*, et dont le célèbre Ducange a publié la

meilleure édition (1), qui fait partie de la collection byzantine (voy. DUCANGE). Enfin les autres ouvrages de Rader sont : 1° *Viridarium Sanctorum ex Menæis Græcorum collectum, annotationibus et similibus historiis illustratum*, Augsbourg, 1604-1612, 3 part. in-8°; 2° *Aula sancta Theodosii Junioris imperatoris, e græcis et latinis scriptoribus editis et non editis concinnata*, Munich, 1604, in-8°; 3° *Vita P. Canisii soc. Jesu*, ibid., 1614; 2° édit., 1623, in-8°; 4° *Bavaria sancta*, ibid., 1615-1624-1627, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, auquel il faut joindre un quatrième volume, intitulé *Bavaria pia*, 1628, n'est plus guère recherché qu'à cause des belles gravures de Sadeler, dont il est orné (2). 5° *Auctarium ad librum quintum Nicolai Trigaltii de christianis apud Japonios triumphis*, Munich, 1623, in-4° (voy. Nic. TRIGAUT). W—s.

RADERMACHER (JACQUES-CORNEILLE-MATTHIEU), savant hollandais, était vers 1775 un des directeurs de la société des sciences de Harlem. Devenu gendre du gouverneur général de l'Inde hollandaise, Reynier de Klerk, il alla s'établir à Batavia, où il fut membre du conseil extraordinaire du gouvernement, président des commissions des écoles et colonel de la milice bourgeoise. En 1778, il y fonda la société des sciences, en fut le premier président, et lui fit présent d'une maison et d'une bibliothèque, d'une collection d'histoire naturelle et d'instruments mathématiques. Il prononça le discours d'inauguration de cette société et contribua très-activement à ses travaux. Le premier volume des mémoires qu'elle a publiés contient un *Aperçu des possessions de la compagnie hollandaise dans l'Inde orientale*, qu'il avait rédigé de concert avec le négociant Van Hogendorp; puis une *Notice comparative des diverses ères usitées chez les peuples de l'Asie*. Le deuxième contient une *Description de la partie connue de l'île Bornéo*, une *Notice sur la différence des couleurs de la peau dans la race humaine*, des *Observations sur le perfectionnement des cartes marines hollandaises* et un *Rapport sur le grand tremblement de terre du 22 janvier 1780*; le tome 3 une *Description de l'île de Sumatra*, *Matériaux pour servir à la description du Japon*; enfin le tome 4 une *Description de l'île Célèbes et des îles Floris, Sumbava, Lombok et Baly, suivie d'un vocabulaire comparatif des langues parlées dans ces îles*; *Esquisse succincte de l'état actuel de l'empire de l'Indostan à l'ouest du Gange*, et une *Esquisse de l'état actuel de la*

péninsule de l'Inde à l'est du Gange. Toujours zélé pour les progrès des sciences, Radermacher encouragea le voyageur naturaliste Thunberg et lui procura tous les secours dont il pouvait disposer. Aussi ce dernier en parle avec reconnaissance dans ses ouvrages et le présente comme un Mécène. Il donna en son honneur le nom de *radermachia* au fruit de l'arbre à pain, nom qui a dû céder dans la suite à celui d'*artocarpus*, introduit par Forster. Après la mort de son beau-père, Radermacher voulut retourner dans sa patrie; mais il périt en mer au mois de novembre 1783. D—g.

RADET (JEAN-BAPTISTE), auteur dramatique, et l'un des doyens du Vaudeville, membre de l'académie de Dijon, sa patrie, naquit en cette ville, le 20 janvier 1752. Il prit des leçons de dessin et de peinture pour complaire à sa famille. Mais bientôt il laissa crayons et pinceaux, pour se livrer à la littérature dramatique. Il avait publié une critique très-spirituelle, en vaudevilles, des tableaux d'une exposition du Louvre. Le succès qu'obtint cette plaisanterie décida sa vocation pour le théâtre. Mais si cette critique lui attira des ennemis, elle le fit connaître de la duchesse de Villeroi qui l'accueillit dans son hôtel, le prit pour secrétaire et lui confia le soin de sa bibliothèque. Cette excellente dame ayant émigré au commencement de la révolution, le logement qu'elle avait donné à Radet lui fut conservé par l'administration du télégraphe, et il l'a occupé jusqu'à la restauration. Ce fut au théâtre d'Audiot (l'Ambigu-Comique) que Radet débuta par de petites pièces qui s'y soutinrent longtemps, ou parce qu'elles étaient ingénieuses ou parce qu'elles attachaient par un certain intérêt, telles que *les Audiences de la mode*, en un acte; *le Pauvre voyageur*, ou *On ne s'y attendait pas*, proverbe; *les Petites-Maisons de l'amour*; *le Repas des clercs*, ou *la Dinde au loup*, 1783. Il avait fait jouer en société : la *Tragédie-manie*, en un acte; *le Quart d'heure*, prologue, et *le Bouton de rose*, intermède en vers. Lorsqu'il fut bibliothécaire de la duchesse de Villeroi, Radet, que cette dame pressait elle-même de cultiver son talent, et que séduisait l'exemple de Piis et de Barré, composa plusieurs pièces pour le Théâtre-Italien (qui depuis a pris le nom d'Opéra-Comique). Il y fit jouer avec succès *Tibère*, parodie, en vaudeville, d'une tragédie de Fallet (voy. ce nom), 1782; *Dame-Jeanne*, parodie de la *Jeanne de Naples* de Laharpe (voy. ce nom), 1783; la *Fausse Inconstance*, comédie en 3 actes, en vers, 1784 (avec Rozière); *le Marchand d'esclaves*, parodie de la *Caravane*, 1784; on y faisait usage de la découverte récente des aérostats; (avec Barré) *Léandre Candide*, ou *les Reconnaissances en Turquie*, parade-vaudeville en 2 actes, 1784; *les Docteurs modernes*, parade en vaudeville, contre le magnétisme, et suivie du *Baquet de santé*, 1784, (malgré le succès de cette pièce,

(1) Ducange l'a enrichie de notes et d'une préface très-savante, dans laquelle il examine l'importance de cette *Chronique*, dont il indique les principaux manuscrits. A la suite de cette préface on trouve une courte *Analyse du Chronicon*, tirée des manuscrits de J.-B. Haultin, célèbre numismate (voy. HAULTIN).

(2) Ces gravures ont été l'objet des éloges des connaisseurs les plus habiles. Dibdin en a reproduit une dans son *Bibliographical Tour* (t. 3); elle représente un martyr qui flotte miraculeusement à la surface des eaux, quoiqu'une grosse meule de moulin ait été liée à son cou. La délicatesse et la vérité du dessin, l'heureux arrangement des groupes donnent à ces compositions un mérite remarquable. Z.

les reproches de madame de Villeroi obligèrent Radet à la désavouer dans le *Journal de Paris*); *la Nègresse, ou le Pouvoir de la reconnaissance*, vaudeville en 2 actes, 1787; *Renaud d'Ast*, opéra-comique en 2 actes, musique de Dalayrac, 1787; *Candide marié, ou Il faut cultiver son jardin*, vaudeville en 2 actes, 1788; (seul) *la Soirée orangeuse*, opéra-comique en 1 acte, musique de Dalayrac, 1790. Lors de la création du théâtre du Vaudeville, il se voua tout entier à ce spectacle dirigé par son ami Barré. Il y a donné seul 26 pièces : en 1792, *le Prix, ou l'Embarras du choix*; *la Matrone d'Ephèse*; en 1793, *la bonne Aubaine, ou Un tour de carnaval*; *le Faucon*; *le Noble roturier*; en 1794, *le Canonnier convalescent*; *Encore un curé*; en 1795, *le Chat perdu, ou les Fausses conjectures*; *les Deux Henriette*; *Honorine, ou la Femme difficile à vivre*, en 3 actes; en 1796, *Pauline, ou la Fille naturelle*, en 3 actes; *Hasard, enfant de son père*, parodie de la tragédie d'Oscar; en 1797, *le Testament*; en 1798, *l'Effet surnaturel*; en 1799, *C'est l'un ou l'autre, ou la Sympathie en défaut*, remise en 1827 au répertoire du théâtre des élèves de M. Comte; en 1800, *Frosine, ou la Dernière venue*; en 1803, *Colombine, philosophe soi-disant*; en 1804, *Une Réunion de famille au jour de l'an*; en 1805, *les Amants sans amour, ou la Persuasion intéressée*, en 2 actes; en 1806, *la Reprise du jour de l'an*; *l'Inconnu*; en 1808, *l'Estourderie, ou Comment sortira-t-il de là?* en 1813, *le Retour d'un fils, ou les Méprises*; en 1814, *l'Hôtel du Grand-Mogol, ou l'Auberge qui n'en est pas une*; en 1815, *Garriek et les Comédiens français*; en 1816, *le Vin et la Chanson*. En général, le couplet de Radet est bien tourné. Si la pensée qui le termine n'est pas toujours piquante, du moins ne porte-t-elle jamais sur un de ces jeux de mots dont cette scène abonde. Son dialogue est plus spirituel et plus fin. On sait qu'il fut souvent aidé par une dame de beaucoup d'esprit, de goût et de modestie, qui a persisté à garder l'anonyme, mais dont on reconnaît la touche pleine de délicatesse et de sentiment. C'est madame Kennens, dont le nom est remplacé par trois *** sur les titres de trois pièces de Radet : *le Dîner au pré St-Gervais*, 1797; *Ida, ou Que deviendra-t-elle*, en 2 actes, 1802; *les Prétentions d'une femme*, en 3 actes, 1803. Radet a donné avec Barré et Després, en 1802 : *René le Sage, ou Voilà bien Turearel* (avec Armand Gouffé) en 1803; *Cassandre-Agamemnon*, et *Colombine Cassandre*, parade; en 1804, *les Pépinières de Vitry, ou le Premier mai*. Aux articles Piis et Picard, nous avons indiqué celles de leurs pièces dont Radet a été le collaborateur; mais aux articles Barré, Bourgueil, Coupigny, Després, Desfontaines, Dieulafoy, etc., la liste des ouvrages dramatiques est restée incomplète, on n'a pu donner les titres de ceux auxquels Radet a travaillé. Nous allons réparer cette omission, en en don-

nant une liste plus exacte et plus complète même que celle qu'a publiée la *France littéraire*. L'association de Radet avec Barré et Desfontaines produisit un grand nombre de jolies pièces : en 1792, *Arlequin afficheur*, qui a servi très-longtemps de prologue à toutes les pièces nouvelles, *le Projet manqué, ou Arlequin taquin*, parodie de *Luerèce*, tragédie d'Arnault, *Arlequin cruello*, parodie de *Othello* de Ducis. En 1793, *la Chaste Susanne*, en 2 actes, qui amena l'incarcération des trois auteurs, et non pas de Desfontaines seul (avec lequel Radet fit en prison *la Fête de l'égalité*); *Favart aux Champs-Élysées*; l'apothéose qui termine la pièce appartient à Radet; *Colombine mannequin*. En 1795, *Abuzar, ou la Famille extravagante*, parodie d'*Abufar*, tragédie de Ducis; *les Vieux élégants*; en 1797, *le Mariage de Scarron*; en 1799, *Jean Monet*; en 1800, *Arlequin de retour*; *la Récréation du monde*, suite de la *Création*, oratorio de Haydn. En 1801, *la Tragédie au Vaudeville*, suivie de *Après la confession, la pénitence*, petit épilogue à l'occasion d'un grand prologue. Cette pièce valut à chacun des auteurs une pension de quatre mille francs. En 1802, *Chapelain, ou la Ligue des auteurs contre Boileau*; en 1803, *la Chambre de Molière*; en 1804, *la Tapisserie de la reine Mathilde*; *Bertrand Dugueslin et sa sœur*, en 2 actes; en 1805, *le Vaudeville au camp de Boulogne*; *Sophie Arnould*; *les Ecriteaux, ou René Lesage à la foire St-Germain*, en 2 actes; en 1806, *les Deux n'en font qu'un*; *le Rêve, ou la colonne de Rosbach*; en 1807, *le Château et la Chaumière*, en 3 actes, dont les représentations, arrêtées par ordre supérieur, ne furent reprises qu'en 1814; *le Retour de Jean-Bart*; *Décence, ou les Filles mères*, parodie de la tragédie de *Laurence*, de Legouvé; *le Mai des jeunes filles, ou le passage des militaires*; en 1808, *le Café des Gobe-Monelles*; en 1809, *le Procès du Pandango*; *le Pari singulier, ou la Fête du village*; *le Peintre français en Espagne, ou le Dernier soupir de l'Inquisition*; en 1810, *M. Dureliet*, ou *Petite revue des embellissements de Paris*; *le Meunier et le Charbonnier*; en 1811, *Arlequin gastronome, ou M. de la Gourmandière*; *la Dépêche télégraphique*, pour la naissance du roi de Rome, et sa suite *le Retour à Paris*; *les Deux Edmond*, en 2 actes; *les Scythes et les Amazones, ou Saute le fossé*, en 2 actes; *Laujon de retour à l'ancien Caveau*; en 1812, *Gaspard l'avisé*; *les Limites, ou les Deux voisins*; en 1813, *le Billet perdu et retrouvé*; *Michel Morin, ou l'Obligé maladroit*; en 1814, *le Cosaque au village*; *Un petit voyage des vaudevillistes*; *les Trois Saphos lyonnaises, ou Une cour d'amour*. Radet et ses deux amis ont encore donné au théâtre du Vaudeville (avec Piis et Coupigny) : en 1799, *Hommage du petit Vaudeville au grand Racine*; (avec Bourgueil, Maurice Seguiet et Dupaty), *la Girouette de Saint-Cloud*; (avec Bourgueil) en 1800, *Bagatelle*, parodie de l'opéra de *Praxitèle*; M. Guillaume, ou

le *Voyageur inconnu*, en 3 actes; *Gessner*, en 2 actes; en 1802, *le Peintre français à Londres*; *Dugay-Trouin prisonnier à Plymouth*; *Se fâchera-t-il?* (avec Dieulafoy), en 1806, *Omazète*, parodie de la tragédie d'*Omasis*; en 1807, *la Mégalanthropogénésie*, ou *l'Île des savants*; *l'Hôtel de la Paix*, rue des Victoires, à Paris; en 1808, *Arlequin en Perse*, parodie d'*Artaxerce*; (avec Coupigny) en 1813, *le Jeune Philosophe*. Le dernier ouvrage de Radet fut *la Maison en loterie*, composée avec Picard, en 1820. L'un des fondateurs des *Diners du Vaudeville*, dont les recueils contiennent plusieurs de ses chansons, il ne fut pas membre du Caveau moderne, mais il l'était de l'académie de Dijon. Sous la restauration, sa pension et celles de ses deux amis furent réduites à mille francs, parce qu'on ne voulait pas payer trop cher, comme cela fut dit, avec quelque raison, *les trompettes de Bonaparte*. Sous Charles X, Radet obtint une augmentation de deux cents francs, mais non pas la croix de la Légion d'honneur, accordée alors et depuis encore davantage à tant de poètes vaudevillistes. Quoique privé entièrement de la vue dans ses dernières années, et ne pouvant plus ni lire ni écrire, il conserva sa gaieté jusqu'à la fin. Radet mourut à Paris le 17 mars 1830.

A—T et D—ÉS.

RADET (ETIENNE), général français, est moins fameux par ses exploits que par l'enlèvement du pape Pie VII, qu'il opéra en 1809, conjointement avec Miollis (*voy.* ce nom), et selon les instructions de l'empereur Napoléon. Né le 19 décembre 1762, dans la petite ville de Varennes, dans une condition obscure, Radet ne fit d'études que ce qui lui était nécessaire pour devenir garde-chasse du prince de Condé. Ce fut dans cette place que le trouva la révolution de 1789. Il ne s'en montra pas partisan dès le commencement, mais lorsque son maître eut émigré, qu'il se vit sans emploi, et qu'il put considérer comme tout à fait perdue la cause de la monarchie, il n'hésita plus à se déclarer contre elle. Entré au service dans la gendarmerie, en 1792, il concourut, l'année suivante, à différentes expéditions révolutionnaires dans l'intérieur. Son avancement fut rapide. Il était en 1799, lorsque Bonaparte revint d'Egypte, chef d'escadron commandant la gendarmerie d'Avignon. L'entrevue de quelques minutes qu'il eut avec le général en chef, à son passage dans cette ville, laissa dans la mémoire de celui-ci un souvenir qui ne s'effaça point. Dès que Bonaparte fut premier consul, il consulta Radet sur l'organisation de la gendarmerie, et le mémoire qu'il en reçut lui plut tellement qu'il appela l'auteur à Paris, et le fit général de brigade. C'est en cette qualité que Radet se rendit successivement en Corse, en Piémont, dans l'Etat de Gênes et en Toscane, pour y organiser la gendarmerie. Partout il donna des preuves d'intelligence et de zèle, qui ajoutèrent à sa faveur et lui valurent le grade de général de division, puis une

preuve de confiance plus remarquable encore, la mission de se rendre à Rome, pour y concourir au renversement de la puissance pontificale. On a lieu de croire que le premier ordre qu'il reçut à cet égard par le télégraphe ne contenait rien de positif pour l'arrestation de Sa Sainteté. Appelé, dès son arrivée, chez Miollis, qui venait de s'introduire dans la capitale du monde chrétien et qui en avait été nommé gouverneur par Napoléon, ce général lui témoigna son inquiétude des suites que pouvait avoir, pour la sûreté des troupes françaises, la fermentation qui se manifestait en Italie, déclarant qu'il ne voyait aucun moyen d'y remédier, si ce n'était l'éloignement du pape. Et il annonça à Radet que c'était lui qu'il avait choisi pour diriger cette opération; celui-ci répondit qu'un acte de cette nature ne pouvait se faire sans des ordres écrits. Le gouverneur ayant dit que ce jour même on préparerait ces ordres et des troupes pour les exécuter, Radet se retira très-ému de se voir chargé d'une telle entreprise. « Des ordres « m'ayant été annoncés, a-t-il dit dans le récit de « ces faits qu'il a rédigé, et soumis à la cruelle « alternative de franchir les droits les plus sacrés « ou de violer mes serments par la désobéissance... ma seule espérance fut sur le défaut « de troupes, qui m'eût dispensé d'exécuter les « ordres. » Mais le soir même le gouverneur vint annoncer à Radet qu'il arrivait des troupes napolitaines (1) et qu'il devait s'occuper de son *plan d'opérations* pour la nuit suivante; que c'était par un *coup de foudre* qu'il fallait prévenir tout désordre; que, comme militaires, tous deux étaient passifs et responsables sur leur tête des ordres suprêmes de l'empereur. Le chef des gendarmes n'eut rien à répondre, et il pensa, a-t-il dit, « que l'honneur et ses serments lui dictaient « son devoir. » Il se décida donc à exécuter les ordres qu'il reçut par écrit, et imagina « un « prétexte adaptable à un aussi grand objet, « pour faire agir à leur insu tous les instruments « dont il avait besoin. » Il communiqua ensuite ce plan au gouverneur, qui l'approuva et lui en fit sentir de nouveau l'importance. Dans la nuit du 5 au 6 juillet, vers deux heures, le général Radet, aidé d'une troupe nombreuse composée de gendarmes, de conscrits, de gardes nationaux, fit appliquer des échelles au palais quirinal où le pape se tenait renfermé; fit enfoncer les fenêtres et les portes intérieures et arriva, suivi de ses hommes portant des armes et des torches, jusqu'à la pièce qui précédait immédiatement la chambre à coucher du pape. Nous n'entrerons point dans les détails relatifs à l'arrestation de Pie VII, qui, on le sait, fut conduit d'abord à la chartreuse de Florence (*voy.* PIE VII). Ces détails nous entraîneraient dans des longueurs disproportionnées avec notre recueil, et on les trouvera

(1) Il arriva en effet de Naples 800 hommes de recrues mal armées, expédiées par le roi Joachim Murat.

au surplus dans l'*Histoire de Pie VII*, par Artaud, t. 2, p. 346, qui, en quelque sorte, a mis en regard le récit de Radet et celui du cardinal Pacca (voy. ce nom). Radet accompagna Pie VII jusqu'à Florence. Dans cette ville, lorsqu'il eut remis la garde du pontife à un autre officier de gendarmes, Radet retourna à Rome, où l'on a dit qu'il fit exécuter par le peintre Wicar un grand tableau représentant la sortie du pape de Monte-Cavallo avec tous les personnages qui y avaient figuré. Ce tableau fut transporté à Capoue en 1814, par ordre du roi Murat. Si l'on en croit le *Mémorial de Ste-Hélène*, Napoléon, voulant rejeter sur Miollis et Radet tous les torts de cette affaire, disait dans les derniers temps de sa vie que ces généraux avaient dépassé ses instructions; qu'il ne leur avait pas ordonné de faire sortir le pape de Rome; mais, plus tard, le chevalier Artaud que nous avons cité, a publié une lettre par laquelle l'empereur approuve dans ses points la conduite du gouverneur Miollis (voy. NAPOLÉON), comme aussi celle de Radet. On sait d'ailleurs que, loin d'avoir été pour cela ni réprimandés ni punis, ces deux généraux furent jusqu'à la fin de son règne comblés de faveurs et de bienfaits de tous les genres. Radet qui, depuis plusieurs années, était général de division, fut créé baron, et il remplit les premiers emplois de son arme dans les armées ou dans l'intérieur. Il reçut en outre, selon l'usage de cette époque, d'amples gratifications. On conçoit qu'après la chute du gouvernement impérial il ait été moins bien traité par celui de la restauration. Il ne lui arriva cependant d'abord rien de plus fâcheux que de ne pas être employé activement. On pense même qu'il se flatta d'être accueilli par Louis XVIII, et de ne pas être repoussé par Sa Sainteté Pie VII. Nous citerons, pour établir ce fait, l'historien de ce pontife, qui fut alors envoyé à Rome par le roi de France. « Avant de quitter Paris, dit Artaud (t. 2, p. 382 et suiv.), je reçus une visite fort singulière : ce fut celle du général Radet, qui venait prier que l'on sollicitât pour lui, auprès de Pie VII, la permission de retourner à Rome. « Jamais demande ne fut plus imprévue. Le général me donna une communication verbale des principaux détails de l'enlèvement. Je l'engageai à la rédiger par écrit. Dans la conversation, il me montra l'ordre original qu'il avait reçu de Miollis. Je le tins quelque temps dans mes mains. Il était très-difficile à lire et tout couvert de ratures et de surcharges de la même main. On y ordonnait d'arrêter le cardinal Pacca : le reste était très-embrouillé. Le général Radet insistait pour retourner à Rome, où il voulait revoir le domaine de *San-Pastor*, bien national qu'il avait acheté, et qui appartenait aux dominicains. Je lui répondis que je parlerais à l'ambassadeur de sa réclamation. Le général disait qu'il avait si bien traité le

« pape, tout en exécutant la volonté de son gouvernement, que ce pontife ne refuserait pas de le voir, et peut-être même de le remercier. « On voit dans le récit de Radet (1) qu'en effet il y eut des circonstances où sa conduite fut pleine de sentiments de respect et d'humanité. » Mais la demande du général Radet, qui avait été remise au cardinal Pacca, ne fut même point placée sous les yeux du souverain pontife; Radet dut renoncer à retourner à Rome, et il renonça également à l'espoir de rentrer dans la propriété des dominicains qu'il s'était fait adjuger; mais il paraît qu'il prit beaucoup de part aux intrigues qui préparèrent le retour de Napoléon en 1815. Dès qu'il fut revenu aux Tuileries, l'empereur le rétablit dans ses fonctions d'inspecteur général. Il le créa ensuite grand prévôt, et ce fut en cette qualité que Radet fit la campagne de Waterloo, et qu'il suivit l'armée derrière la Loire. Privé de tous ses emplois lorsque le roi eut recouvré son pouvoir, il fut arrêté en 1816 à Vincennes, où il s'était réfugié, et conduit prisonnier dans la citadelle de Besançon. Le conseil de guerre de la 6^e division le condamna à neuf ans de détention; mais une ordonnance royale lui ayant rendu la liberté en 1818, il se retira à Varennes, où il mourut le 28 septembre 1825.

M—D j.

RADETZKY DE RADETZ (JOSEPH-WENCESLAS, comte), un des plus remarquables généraux autrichiens de notre temps, naquit le 2 novembre 1766 à Trzebnitz dans le cercle de Klattau en Bohême, et mourut à Milan le 2 janvier 1858. Son père était Pierre-Eusèbe Radetzky, et sa mère la baronne Marie Béchyne. Quelques-uns donnent le titre de comte au père; mais en tout cas ce titre n'a été que viager, car nous savons que le maréchal fut pour sa personne élevé au rang de comte seulement en 1848. Selon la transcription tchèque, on écrivait autrefois son nom Hradecky. Le jeune Joseph entra en 1784 comme cadet dans le second régiment de cavalerie hongroise. Le 3 février 1787, il reçut les épaulettes de sous-lieutenant. De 1788 à 1789, il fit ses premières armes contre les Turcs sous le maréchal Lascy. Sa brave conduite devant Belgrade lui valut le grade de lieutenant. De 1792 à 1793, Radetzky fit les campagnes du Rhin et des Pays-Bas contre la France comme capitaine. Ce fut en 1796 qu'il mit pour la première fois le pied sur cette terre d'Italie, où il devait plus tard illustrer sa carrière jusqu'à la fin de ses jours. Il était alors aide de camp de Beaulieu, ainsi que major et commandant du corps des pionniers. Plus tard il passa sous les ordres de Wurmser, ensuite d'Alvinzy, et enfin de Mélas. Il se distingua successivement aux combats d'Ar-

(1) Ce récit, qui fut remis par Radet à Artaud pour être porté à Rome, a été tiré de la chancellerie pontificale par le cardinal Pacca, qui l'a imprimé dans ses *Mémoires*, d'où l'historien de Pie VII l'a extrait.

cole, de Rivoli, de Novi (en mai 1799) et de Marengo (juin 1800). Dans cette dernière bataille il était adjudant général de Mèlas. On cite encore comme un de ses faits d'armes une vigoureuse attaque à Hohenlinden. Dans l'intervalle des deux campagnes il s'était marié avec la comtesse Françoise de Strassoldo Graefenberg, en 1798. A la fin de cette guerre, Radetzky était arrivé au grade de colonel du régiment des cuirassiers *Archiduc Albert* et de chevalier de l'ordre Marie-Thérèse. Pendant les années de paix de 1801 à 1803, il tint garnison à Oedenbourg en Hongrie. A la reprise des hostilités en 1803, il fut, avec le titre de général de brigade, commandé à joindre l'armée d'Italie aux ordres de Davidovich; mais cette armée n'eut pas l'occasion de jouer un rôle bien important. C'est surtout depuis la campagne de 1809 que Radetzky est devenu une autorité militaire. Dans la furieuse bataille d'Essling ou Aspern (21-22 mai 1806), il se trouva à la tête des colonnes d'attaque qui perdirent et reprirent six fois le village d'Aspern. Le 1^{er} juin, il devint feld-maréchal-lieutenant et commandant du quatrième corps. Dans la bataille de Wagram (6 juillet) il était à la tête de la cavalerie. La conduite vigoureuse qu'il y avait montrée, et qu'il montra jusqu'à la fin de la campagne dans les nombreuses escarmouches, contribua à sauver l'armée de l'archiduc Charles. Radetzky y fit pour l'armée autrichienne ce qu'avait fait Oudinot à la bataille d'Essling pour l'armée française. En avril 1810, il reçut la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse et le titre de conseiller particulier du ministère de la guerre. Dans cette qualité il travailla activement à la réorganisation de l'armée autrichienne. Nous le retrouvons dans la campagne de 1813 comme chef d'état-major général. Schwarzenberg, dans ses bulletins, lui attribue le gain de la bataille de Culm, dont le succès, pour les alliés, est mis par d'autres sur le compte du général russe Ostermann-Tolstoï ou du Prussien Kleist de Nollendorf: question dont nous abandonnons la solution aux autorités militaires. Quant à la grande bataille de Leipsick, le plan en est dû sans contestation à Radetzky, qui y reçut sa première blessure assez grave. Il fit ensuite la campagne de France et entra en 1814 à Paris. De retour en Allemagne, il fut successivement en garnison à Bude et Oedenbourg, et enfin à Olmütz, où il resta plusieurs années en qualité de commandant de place. Il était alors le geôlier officiel des prisonniers politiques; mais il exerça ces pénibles fonctions avec certains ménagements. Enfin en 1831 il devint commandant général militaire des provinces lombardo-vénitiennes et *ad latus* du vice-roi archiduc Rainier. Ce fut dans cette qualité que Radetzky indiqua au gouvernement les plans de fortification de ce fameux quadrilatère, surtout de Vérone et de Legnago, qui dans les dernières années a joué

un si grand rôle. L'extension donnée aux forteresses de Vérone et Legnago, de préférence à celle de Mantoue, est due aux conseils de Radetzky, de même que l'agrandissement de la citadelle de Milan. Familiarisé avec les champs de bataille de la haute Italie, le vieux guerrier, sous forme de manœuvres et d'attaques simulées, fit à ses officiers des cours publics de tactique et de stratégie qui attiraient les militaires de toutes les nations. Radetzky y montra quelles avaient été les fautes commises par les deux armées belligérantes pendant les guerres de la république, du consulat et de l'empire; et la suite a montré que, sous son commandement, au moins, les troupes autrichiennes surent profiter de ces enseignements. Feld-maréchal depuis 1836, ce doyen de l'armée était bien préparé aux événements de 1848, quoiqu'il n'en crût pas l'explosion aussi proche; car en mars 1848 les troupes autrichiennes étaient parsemées dans tout le royaume, de telle sorte que Radetzky n'avait à opposer aux insurgés de Milan que 23,000 hommes. Forcé de se retirer dans la citadelle de Milan le 18 mars, le maréchal commençait à bombarder la ville. Mais craignant d'être coupé de ses communications par suite du soulèvement simultané de Brescia, Bergame, etc., il se détermina le 22 mars à évacuer la capitale de la Lombardie. Il fit alors cette fameuse retraite où, soutenu par Wohlgemuth, Benedeck et autres, il parvint successivement à attirer à lui toutes les garnisons des autres villes lombardes. Cette retraite, œuvre de stratégie remarquable, a donné lieu à de nombreuses attaques contre Radetzky: il fut accusé de s'être laissé aller à des actes de rigueur et de cruauté inouïs, dont divers historiens allemands ont cherché à le justifier. Quoi qu'il en soit, le maréchal Radetzky, suivi de près par le roi Charles-Albert, arriva au commencement d'avril sous les murs de Mantoue et de Vérone. Il réorganisa avec une merveilleuse promptitude son armée, qui comptait alors 50,000 hommes. Pendant tout le mois d'avril, la plupart des combats étaient à l'avantage des Piémontais: victorieux le 8 à Goïto et le 11 à Volta, sur le Mincio, le roi eut encore la chance d'occuper, les 28, 29 et 30, les trois bourgs de Pastrengo, de Bussolengo et de Monzambano, qui commandent en même temps les défilés du Tyrol italien et le passage de l'Adige. Partout alors on disait qu'on ne reconnaissait plus ces vaillants soldats autrichiens du premier empire. Mais les corps francs italiens autour de Vicence et Padoue ayant été dispersés à Montebello par 2,000 Autrichiens, Radetzky attira à lui dans les premiers jours de mai le corps du maréchal de Nugent, qui, après avoir traversé l'Isonzo, avait pris une à une toutes les villes de la Vénétie qui se trouvaient sur son passage. Mais, en habile tacticien, le maréchal resta tranquille tandis que Charles-Albert épuisa ses forces

au siège de Peschiera, défendue à outrance par quelques centaines de Croates. A Santa-Lucia et Santa-Croce, il laissa le roi s'acharner encore des journées entières contre l'avant-garde autrichienne, tandis qu'immobile lui-même, il garda la rive droite de l'Adige. Après avoir occupé les places, les Piémontais commettaient la faute de les abandonner, croyant les Autrichiens abattus. Voyant le bon succès de ses temporisations et de son inaction calculée, le maréchal sortit inopinément de Vérone, passa le Mincio, et attaqua le 11 mai la ligne retranchée de l'ennemi à Curtatone, où il remporta une victoire complète. Battu le lendemain à Goïto, il sut, par une retraite savante, reconquérir l'avantage de sa position. Il se retira de nouveau dans Vérone, où il s'enferma, refusant tout combat pendant deux mois entiers. Pendant cette époque il sut tromper si bien la vigilance du roi de Piémont, qu'ayant fait une pointe sur Vicence, il prit cette ville et rentra à Vérone, avant même que Charles-Albert sût qu'il en était sorti. Enfin après avoir reconquis en juin toute la Vénétie, le vieux maréchal remporta non loin du Mincio, sur les Piémontais, d'abord un léger avantage à Sommacampagna, puis l'importante victoire de Custoza le 23 juillet. Le 6 août il entra à Milan, que Charles-Albert avait été contraint d'abandonner. Radetzky accorda une amnistie complète, à l'exception des principaux chefs de la rébellion, ainsi qu'un terme de vingt-quatre heures à tous ceux qui préféreraient quitter la ville. Par l'armistice dit de Salasco, le roi de Piémont s'engageait à retirer son armée au delà du Tessin. Cherchant à s'attacher les classes populaires, le maréchal, investi aussi du gouvernement civil provisoire, abaissa ou abolit les droits sur les objets de première nécessité, tels que sel, mouture, etc., mais frappa, en revanche, d'énormes contributions sur les nobles lombards, chefs du mouvement en faveur des Piémontais; système qui fit dire à ces derniers que l'Autriche faisait du socialisme en Italie. Les succès de Radetzky contribuèrent en même temps à rendre le courage au gouvernement impérial de Vienne, aux prises alors avec de graves difficultés intérieures. Le maréchal, du reste, entretenait une correspondance suivie avec l'archiduc Jean et avec les membres autrichiens du parlement de Francfort. A l'expiration de la trêve, le 20 mars 1849, le maréchal Radetzky se disposa à envahir le Piémont. Il commença par lancer à la face de l'Europe un manifeste des plus virulents contre Charles-Albert; puis après avoir tourné l'armée piémontaise qui allait passer le Tessin, il occupa Mortara, et anéantit ses adversaires dans la fameuse bataille de Novare (23 mars). Nous n'avons pas à nous occuper des récriminations des généraux piémontais entre eux. On sait que, brisé par ce dernier coup, le roi Charles-Albert abdiqua, et son successeur, Vic-

tor-Emmanuel, fut forcé d'accepter les conditions du maréchal autrichien. Le Piémont dut rappeler sa flotte de devant Venise, congédier les volontaires italiens, admettre des garnisons autrichiennes dans ses principales forteresses et, ce qui importait le plus à l'Autriche, payer une forte contribution de guerre. Nommé, après les succès de 1848, gouverneur général provisoire civil et militaire des provinces lombardo-vénitiennes, avec la médaille de première classe de l'ordre de St-George, Radetzky reçut en 1849 sa nomination définitive. Il fut en même temps créé comte à perpétuité pour lui et ses descendants au titre de *Radetz*. Sans perdre de temps, il marcha alors sur Brescia, qui fut réduite par Haynau, son chef d'état-major, et ensuite sur Venise, qu'il menaça d'un bombardement en cas de résistance. Arrêté par les héroïques défenseurs du fort de Malghéra, il se décida à proposer des conditions assez avantageuses, mais qui furent rejetées. Le 27 août 1849, enfin, le vieux maréchal prit cette ville après vingt-quatre jours de bombardement. Il faut convenir que, strict observateur de la parole donnée, il ménagea la ville dont il avait appris à respecter l'héroïsme, et que c'est lui qui insista plus tard auprès de l'empereur François-Joseph pour qu'on lui rendît (en 1853) son port franc. Il fixa le siège du gouvernement général à Vérone, ayant ses lieutenants à Milan et Venise. L'année suivante, 1850, lorsque la guerre faillit éclater entre la Prusse et l'Autriche, Radetzky fut appelé à Vienne pour préparer le plan d'opérations. Il déclara à cette occasion que jamais l'Autriche n'avait eu de meilleures chances de succès; mais que, quant à lui, il ne pouvait que se récrier contre cette guerre fratricide entre deux peuples allemands. Il sut se faire écouter; et après qu'on l'eut laissé repartir pour Vérone, l'Autriche préféra traiter avec sa rivale. En 1853, le 6 février, la ville de Milan fut la scène d'un coup de surprise exécuté par les bandes mazziniennes contre le château, qui resta quelques heures en leur possession. Le vieux maréchal retourna alors dans cette ville pour pouvoir exercer une meilleure surveillance. En sa qualité de gouverneur général, il se mêla de tout, il harangua le clergé antiautrichien, modifia les tarifs de douane et les droits de consommation, séquestra les biens des chefs des dernières révoltes et plaça un cordon militaire à la frontière du canton de Tessin, principal asile des réfugiés italiens. En 1854 (il avait alors quatre-vingt-huit ans) il perdit sa femme qui lui avait donné huit enfants, cinq fils et trois filles. Désireux du repos, il demanda sa démission puisqu'il ne pouvait plus monter à cheval. François-Joseph lui répondit qu'aussi longtemps que Radetzky vivrait, personne ne gouvernerait la Lombardie que lui : s'il ne pouvait plus monter à cheval, l'empereur l'autorisait à faire les revues en cabriolet. C'est

ainsi que le vieux guerrier resta encore deux ans à la tête de son gouvernement jusqu'en 1856, où il prit définitivement sa retraite. Il mourut à Milan le 2 janvier 1858. Les plus grands honneurs ont été rendus à sa mémoire en Autriche ainsi qu'en Russie, où il avait également le titre de maréchal. Un des régiments de hussards portera à perpétuité son nom. Il avait été décoré de tous les ordres de l'Europe. Deux de ses enfants seuls lui ont survécu, son troisième fils, le comte Théodore, colonel autrichien, l'aîné, Joseph, était mort en 1828 major de hussards (*Roi d'Angleterre*), et la comtesse Wenckheim. Soldat intrépide, tacticien consommé et d'un caractère énergiquement trempé, le maréchal Radetzky a été nommé le Wellington de l'Autriche. Successivement officier de cavalerie, d'artillerie, du génie et de l'état-major, il avait passé par toutes les armes : de là venait sa capacité générale. Quant à lui, il aimait à se faire comparer avec le maréchal Bugeaud. On remarque chez ces deux personnes la même causticité de langage, la même gaieté humoristique qui se communiquait au milieu des plus terribles épreuves, et ces petits mots à effet qui remontaient tant le moral des soldats; ils avaient tous deux une bonhomie un peu rudoyante, un ton de bourru bienfaisant. Ajoutez-y cette tendre sollicitude pour le troupière, qui a fait des deux maréchaux les idoles de leurs armées. Comme dans l'armée française on parlait du père Bugeaud, on parlait dans celle de l'Autriche du *père Radetzky*. Mais si ses talents militaires, si son énergie incontestable, si son dévouement à la maison d'Autriche ne sont ni ne peuvent être discutés, on doit avouer que sa sévérité souvent outrée, l'appui qu'il a donné toujours aux idées réactionnaires ont apporté à son nom, dans toute l'Europe libérale, un caractère d'impopularité dont plus d'un écrivain a tâché inutilement de le laver. Ses rigueurs ont rendu plus irréconciliables peut-être les peuples autrichiens et italiens. On a mis dans sa bouche de terribles mots : *Trente heures de carnage à Milan pour avoir trente ans de repos*. Il est regrettable que de telles paroles, vraies ou non, puissent être attribuées à un homme d'un si haut mérite. D'un autre côté, on lui attribue des conseils de conciliation dans les affaires de Hongrie, et on met ses rigueurs en Italie sur le compte de ses lieutenants, dont il avait, dit-on, souvent l'occasion de refréner l'emportement. La postérité seule pourra dire son dernier mot sur le sauveur de l'Autriche dans la crise de 1848 et 1849. Petit de taille, le maréchal Radetzky avait le corps trapu, un de ces corps de fer qui résistent à toutes les fatigues de la vie et aux atteintes de la vieillesse. A l'âge de quatre-vingts ans on admirait encore la vivacité de son œil, l'impétuosité de son geste, la rapidité de tous ses mouvements et la sonorité de son organe. En sa

qualité d'officier autrichien, il parlait presque toutes les langues en usage dans la monarchie. Il avait toujours à sa table un cercle d'officiers qu'il égayait par ses saillies continuelles. On dit que le volume de sa tête étant proportionnellement petit, sa corpulence était, en outre, un peu à cette distinction aristocratique à laquelle, dans d'autres cas, on tient tant dans l'armée autrichienne. Pour lui, sa physionomie de bonhomme du peuple le rapprochait davantage de la grande masse des soldats. Nous avons dit quelque chose de ses manifestes et lettres particulières dont le public a reçu de temps en temps quelques échantillons. Il serait à désirer qu'un écrivain se donnât la peine de les recueillir. Ils ne manqueraient pas de jeter plus de jour encore sur la vie et la carrière de cet homme remarquable, un des plus grands caractères militaires de l'époque. On peut comparer sur lui les *Souvenirs de la première campagne d'Italie* par Hacklaender, aide de camp du roi de Wurtemberg, 1850 et 1851; puis la *Vie du feld-maréchal Radetzky*, par un vétéran autrichien, Stuttgart, Cotta, 1858, 2 vol. in-8°.

R—L—N.

RADHY-BILLAH. Voyez RADY-BILLAH.

RADICATI (ALBERT). Voyez PASSERANI.

RADIER (DREUX DU). Voyez DREUX.

RADL (ANTOINE), un des principaux graveurs et peintres paysagistes allemands, né à Vienne le 15 avril 1772, mort le 4 mars 1852 à Francfort-sur-le-Mein. Fils d'un peintre de bâtiments, il fut, après la mort de son père, envoyé par sa mère dans l'académie de dessin à Vienne. Ses deux frères ayant été tués devant Belgrade, Antoine, pour se conserver à sa mère, courut échapper à la conscription militaire en 1792. Il alla d'abord à Bruxelles, puis en 1793 à Aix-la-Chapelle et Cologne, et enfin en 1794 à Francfort-sur-le-Mein. Accueilli dans cette ville par un peintre distingué, Prestel, le jeune Radl s'attacha complètement à lui. S'étant marié en 1801, il ne quitta plus Francfort que pour faire une visite à sa mère à Vienne en 1816, puis en 1817 et 1818 pour prendre des dessins dans les villes du nord de l'Allemagne. Radl a d'abord gravé un certain nombre de tableaux des grands maîtres, qui sont : 1° Grande pièce de bêtes à cornes (bœuf, chèvre, brebis), connue sous le nom du *Bœuf blanc* de Potter, dans la galerie de Brabeck à Søder, royal-fol; 2° *Chasse à l'ours* d'après l'image de Sneyer, dans la même galerie; 3° un *Magasin italien*, d'après G. Fuentes; 4° *Paysages du Rhin*, d'après Schütz, douze feuilles. Tout ce qui est de la propre conception de Radl se compose de paysages à l'huile, à la gouache ou à l'aquarelle, dont il a ensuite tiré des gravures à l'aqua-tinta, soit brunes, soit colorées. La manière de Radl est la calme représentation de la nature, où il est inimitable, surtout celle de la solitude des forêts. Il a ensuite peint et gravé des *Vues des villes hanséatiques du Nord* (en 1817 et

1818), puis les principaux *Châteaux des bords du Mein*, et enfin plusieurs *Points remarquables de Francfort et ses environs*. La plupart de ses paysages à l'aquarelle ont été achetés par le docteur Grams à Francfort, qui les a cédés plus tard à l'institut de Staedel dans cette ville ; d'autres sont entre les mains des familles patriciennes ou de souverains allemands. Radl les a reproduits presque tous par la gravure.

R—L—N.

RADONVILLIERS (CLAUDE-FRANÇOIS LYSARDE DE), littérateur très-estimable, né à Paris en 1709, fit ses études au collège Louis-le-Grand sous le P. Porée, qui, témoin de son application et de ses progrès, conçut pour lui la plus tendre amitié. La reconnaissance qu'il devait aux jésuites et son goût pour les lettres le déterminèrent à prendre l'habit de St-Ignace, et, après avoir subi les épreuves du noviciat, il professa les humanités et la rhétorique dans différents collèges. Pendant qu'il était à Bourges, il eut occasion de voir le ministre Maurepas, exilé pour avoir fait une chanson contre madame de Pompadour (*voy.* MAUREPAS); il gagna son estime et lui fut redevable de son avancement. Ce fut par ses conseils que Radonvilliers quitta les jésuites, sans cesser de leur être attaché, et accepta l'emploi de secrétaire que lui faisait offrir le cardinal de la Rochefoucauld, archevêque de Bourges. Il accompagna ce prélat dans son ambassade à Rome et fut ensuite employé sous ses ordres dans le ministère de la feuille des bénéfices. Après la mort de son illustre protecteur, l'abbé de Radonvilliers fut nommé sous-précepteur des enfants de France, et il justifia par son zèle et par ses talents cette marque d'une haute confiance. Une intrigue formée, dit-on, à son insu, le mit sur les rangs, après la mort de Marivaux, pour lui succéder à l'Académie française. Il y fut admis sans aucune opposition, par le sacrifice que lui fit Marmontel, son concurrent, de toutes les voix dont il pouvait disposer, et il se montra très-reconnaissant de ce procédé généreux (*voy.* les *Mémoires de Marmontel*, liv. 7). L'abbé de Radonvilliers, en qualité de directeur de l'Académie, se trouva chargé d'y recevoir l'abbé Delille, Ducis, qui succédait à Voltaire, et l'illustre Malesherbes, et, dans ces trois circonstances mémorables, il se montra le digne interprète des sentiments de l'Académie et du public. Il sut louer, sans restriction, le traducteur des *Géorgiques* et le vertueux chef de la magistrature; mais, en rendant justice au talent prodigieux de Voltaire, il osa le plaindre de n'en avoir pas toujours fait l'usage que lui conseillait l'intérêt même de sa gloire (1). D'utiles travaux, des études gramma-

tiques, ou des essais de traductions qu'il ne confiait qu'à l'amitié, occupèrent ses loisirs. Il consacrait tout le reste de son temps à des devoirs dont il connaissait l'importance et dont rien ne pouvait le détourner. L'expérience qu'il avait acquise des affaires le faisait consulter par les divers ministres sur plusieurs questions épineuses, et rarement on s'écartait de son avis. Il eut pour récompense de ses services la charge de conseiller d'Etat qu'il n'accepta que malgré lui, par la défiance qu'il avait de ses forces et par le désir de rester utile à son pays, qu'il aimait sincèrement. L'abbé de Radonvilliers mourut à Paris le 20 avril 1789 dans sa 81^e année. Il n'eut point de successeur à l'Académie française; et ce ne fut qu'en 1807 que le cardinal Maury, admis pour la seconde fois à l'Académie, se chargea de payer un tardif hommage à la mémoire de son ancien confrère. Ses *Œuvres diverses* ont été recueillies et publiées par M. Noël, Paris, 1807, 3 vol. in-8°. Le premier volume, précédé de l'*Eloge* de l'auteur par le cardinal Maury (*roy.* ce nom), contient le traité *De la manière d'apprendre les langues*, imprimé en 1768, in-8°, et qui suffirait pour assurer à Radonvilliers une place parmi nos grammairiens les plus distingués. L'éditeur y a joint les remarques laissées par Radonvilliers sur son ouvrage; l'indication des principaux auteurs dont les méthodes se rapprochent de celle de notre académicien, tels que Dumarsais, Pluche, etc., et une *Notice* sur le collège d'Aquitaine sous la principalité d'André Govea. On trouve dans le second volume une *Idylle sur la convalescence du roi*, seul morceau de poésie qui reste de Radonvilliers (1); divers *Opuscules* composés pour l'éducation des enfants de France, et qui, selon Maury, rappellent la manière et le style de Fénelon; des *Fragments* d'un ouvrage en forme de lettres, entrepris pour la défense de la religion; quelques articles traduits du *Spectateur* d'Addison; les *Discours académiques* et la traduction des trois premiers livres de l'*Enéide*. Enfin le troisième volume, qui se détache des deux premiers, renferme la traduction des *Vies des hommes illustres*, par Cornélius Népos, revue et terminée par Noël. W-s.

RADOWITZ (JOSEPH DE), général et homme d'Etat prussien, né le 6 février 1797 à Altenbourg, en Saxe, mort à Berlin en 1853. Il reçut sa première éducation dans sa ville natale, sous les yeux de son père, qui y vécut en simple particulier. Plus tard, il entra dans l'école militaire de Cassel, et devint en 1812 officier dans l'artillerie du royaume de Westphalie. Comme tel, il fut blessé et fait prisonnier à la bataille de Leipsick par les alliés. Ce fut ensuite dans leurs

(1) Laharpe, grand admirateur de Voltaire à cette époque, n'approuvait point la conduite de l'abbé de Radonvilliers. « Ceux des académiciens, dit-il, à qui il avait lu son discours, n'avaient pu l'engager à supprimer les expressions déplacées dans l'éloge d'un confrère. On avait même fait des efforts pour lui persuader de laisser à un autre les fonctions de directeur, s'il ne trouvait pas qu'elles s'accordassent assez avec ses principes et avec son

« état. Il a persisté à vouloir les remplir. » (*Correspondance littéraire*, t. 2, p. 344.)

(1) Il avait composé, en 1740, une comédie intitulée les *Talents inutiles*, qui fut jouée avec succès par les élèves du collège de Louis-le-Grand; mais, ou cette pièce s'est perdue avec la plupart des manuscrits de Radonvilliers, ou bien son éditeur ne l'a pas jugée digne de figurer dans la collection de ses *Œuvres*.

rangs, comme officier d'artillerie hessois, qu'il fit les campagnes de France en 1814 et 1815. Après la fin des guerres, le jeune Radowitz, âgé de dix-neuf ans à peine, fut nommé en 1816 professeur des sciences mathématiques et militaires à l'école des cadets de Cassel, en même temps que précepteur du prince présomptif, depuis électeur, Frédéric-Guillaume I^{er}. D'un caractère chevaleresque, le jeune mentor vit avec peine la position humiliante dans laquelle se trouva l'électrice à côté de la maîtresse toute-puissante de son mari, l'électeur Guillaume II, et il soutint dans plusieurs duels l'honneur de sa souveraine. Cette fausse position motiva en 1823 sa sortie du service de la Hesse-Cassel. Chaudement recommandé par l'électrice à son frère, le roi de Prusse, Radowitz devint en 1823 capitaine et en 1828 colonel d'escadron d'état-major à Berlin. En 1830 enfin, il fut promu au grade de chef de l'état-major de l'artillerie. Depuis plusieurs années déjà il était précepteur du prince Albert et assesseur de la commission supérieure des études militaires, ainsi que du comité directeur des écoles de cadets. Ce fut en 1836 que le gouvernement prussien envoya Radowitz à Francfort-sur-le-Mein comme plénipotentiaire militaire auprès de la diète. Il y exerça une grande influence, qui allait s'agrandir encore, lorsqu'en 1840 la question orientale faillit amener une guerre entre la France et la confédération. Radowitz fut alors, avec le général Grolmann, envoyé à Vienne et aux autres cours allemandes, pour leur transmettre les propositions prussiennes touchant la défense du territoire allemand en cas de guerre, ainsi que pour convenir avec elles d'un plan d'opérations militaires. Ce danger disparu, Radowitz rentra à Francfort. En y conservant sa position, il fut en 1842 nommé ambassadeur extraordinaire aux cours de Carlsruhe, Darmstadt et Wiesbaden. Pendant cette gestion, il reçut aussi le grade de général de brigade en 1845. C'est dans cette qualité que le trouvèrent les événements de 1848, année avec laquelle commence la seconde phase de sa vie et de son activité. Infatigable comme il avait toujours été, Radowitz représenta, pendant les trois années de 1848, 1849 et 1850, la politique de la cour de Prusse, cette politique qui tendait, sans sortir de la légalité et sans forfaire aux exigences de la loyauté, à assurer à la Prusse, sinon la couronne impériale d'Allemagne, au moins la primauté et l'hégémonie, comme on l'appelle. Envoyé au parlement de Francfort en avril 1848, Radowitz ne put rien contre la nomination de l'archiduc Jean comme vicaire de l'empire. Il l'accepta comme une garantie que l'Allemagne donna alors à l'Autriche, attaquée en dedans et au dehors. Mais dès lors son plan était tracé : c'était par son influence que le 12 juillet 1848 la diète de Francfort fut déclarée légalement abolie. Pen-

dant près d'un an, le baron de Radowitz sut toujours imposer dans la nouvelle assemblée improvisée et se faire écouter avec tranquillité par tous les partis, tandis que les discours d'autres membres provoquaient les récriminations fréquentes des partis opposés. Il savait constamment ramener au vrai point de vue tant ses adhérents que ses adversaires. La manière vigoureuse dont la Prusse mena pendant quelque temps la guerre dans le Schleswig est également due à ses conseils. Catholique de confession, il neutralisa les efforts de l'Autriche, qui, au moyen de la question religieuse, aurait alors voulu présenter les efforts de la Prusse comme tendant à une nouvelle ligue protestante du Nord. Grâce enfin à la fine tactique avec laquelle il exploita le parti démocratique, Radowitz fit conférer par le parlement en avril 1849 la couronne impériale d'Allemagne au roi de Prusse. Mais alors se dressèrent devant lui de nombreuses difficultés. La Bavière, l'Autriche, le Hanovre, etc., lors de cette nouvelle, rappelèrent leurs députés de Francfort, et le premier de ces gouvernements proposa un directoire qui alternerait entre lui et les deux grandes puissances germaniques. Quant à l'Autriche, elle ne voulut se prêter à aucun accommodement le 10 mai, et engagea l'archiduc Jean à rester à Francfort. De son côté, le roi de Prusse n'ayant pas accepté la couronne impériale et les démocrates ayant convoqué leur parlement croupion à Stuttgart pour le 6 juin 1849, le général Radowitz attira à Erfurt les membres constitutionnels de l'ancien parlement, qui étaient à la remorque de la politique prussienne. En même temps, il poussa son souverain à l'*union restreinte*, établie avec le Hanovre et la Saxe, et dont les stipulations furent signées à Dresde le 26 mai 1849. Pour avoir la main libre dans les affaires d'Allemagne, il fit le 10 juillet 1849 conclure une trêve entre le Danemark, d'un côté, et entre le Schleswig-Holstein avec la Prusse, de l'autre. Les révoltes démocratiques de Dresde, ainsi que dans le grand-duché de Bade, étouffées violemment par les troupes prussiennes, avaient peu après engagé d'autres princes, surtout ceux de la Thuringe et du sud-ouest de l'Allemagne, à entrer dans l'*union restreinte*. Ce fut presque à la même époque que le général de Radowitz devint membre du ministère prussien pour la direction de l'union, ainsi que représentant à la deuxième chambre de Prusse. Lorsque l'Autriche, le 30 septembre 1849, fit avec les Etats de l'union, ainsi qu'avec ceux qui étaient restés en dehors, un traité provisoire, appelé *interim*, avec un directoire de quatre membres pour toute la confédération, le général Radowitz fut désigné par la Prusse pour en faire partie. Comme cependant l'Autriche allait plus loin et réunissait, sous forme de démonstration, de nombreuses troupes en Bohême, le roi de Prusse, sur la proposition de Radowitz, demanda, en

février 1850, cinquante millions aux chambres prussiennes pour fournir les frais d'une armée à opposer à la puissance rivale. Mais en refusant les contingents de ses alliés particuliers, il s'en aliéna plusieurs. On parla alors généralement du rétablissement de la diète de Francfort. En réponse au discours d'ouverture des chambres wurtembergeoises, où le roi, le 15 mars 1850, avait déclaré le traité de l'union restreinte une œuvre de passions souterraines, Radowitz, dans une allocution prononcée dans la chambre populaire du parlement d'Erfurt le 26 mars suivant, prédisait aux députés qu'il en serait fait de l'existence de la plupart des petits Etats allemands si l'on ne satisfaisait pas aux vœux du peuple allemand, qui demandait une union forte. Malgré cela, l'Autriche convoqua l'assemblée plénière de la diète pour le 26 avril 1850. Pour conjurer le danger qui en résultait pour l'union restreinte, le duc de Saxe-Cobourg devint instigateur de la convocation du congrès des princes de l'union à Berlin, du 10-14 mai. Mais déjà alors on convint qu'on laisserait chaque partenaire de l'union libre d'y rester ou d'en sortir. La faiblesse du roi de Prusse, ainsi que les intrigues du ministre Hassenpflug, amenèrent la retraite de l'électeur de Hesse-Cassel. L'Autriche, qui le 9 juillet avait convoqué le conseil restreint de la diète, donna raison à l'électeur contre la Prusse, qui voulait l'y retenir de force et qui, sur la proposition de Radowitz, envoya quelques mois plus tard le général Grœben occuper l'électorat. Pour ne pas avoir trop d'affaires sur les bras, Radowitz avait fait la paix avec le Danemark pour la Prusse, tout en sauvegardant les droits des duchés, le 2 juillet 1850. Fidèle aux paroles prononcées par le général le 25 août 1849, dans la deuxième chambre à Berlin, qu'on ne pouvait pas ne pas faire de tristes retours sur les occupations inutiles auxquelles la diète de Francfort s'était livrée dans les trente ans de son existence, le gouvernement prussien réclama le 21 juillet 1850 contre le rétablissement de la diète. Les 14 et 25 août suivants, l'Autriche déclara que des réformes de cette instance étaient reconnues indispensables même par elle; mais le 12 octobre cette puissance fit le traité de Brégentz avec la Bavière et le Wurtemberg pour agir militairement contre la Prusse, et appela Radetzky pour faire le plan d'opération. Radowitz, de son côté, devait faire celui de la Prusse. Les Bavaois et les Autrichiens entrèrent les premiers dans la Hesse électorale. Pendant ce temps-là, les Schleswig-Holsteinois s'étaient battus, sous l'égide de leur régence, contre les Danois, auxquels de Radowitz les livrait cependant dans ses déclarations des 23 et 30 octobre 1850, disant qu'ils avaient forfait aux traités de la Prusse. Peut-être était-ce par un sentiment d'ancienne rancune qu'il poussa à la guerre contre la Hesse-Cassel, en même

temps qu'il abandonna une race allemande à un envahisseur étranger. Enfin, après avoir vu échouer encore ses plans au troisième parlement croupion de Gotha et la Russie s'immiscer par des notes menaçantes dans les affaires intérieures de l'Allemagne, le général donna sa démission à la fois de ministre d'Etat prussien et de directeur de la commission d'*intérim* à Francfort le 3 novembre 1850. Ce fut ce jour-là que s'ouvrirent les conférences de Varsovie avec l'empereur de Russie, et un peu plus tard celles d'Olmütz avec l'empereur d'Autriche. Il est difficile de préciser la part d'influence secondaire que Radowitz peut encore avoir exercée sur les personnes présentes à ces réunions, auxquelles il n'assista pas, et où l'on décréta l'abandon de l'union et le désarmement du Schleswig-Holstein. Peut-être était-il pour quelque chose dans les conférences de Dresde, ouvertes le 23 décembre 1850, où l'on promit une nouvelle organisation de la diète et une autre distribution des votes. Le résultat en fut l'accession, le 12 mai 1851, de la Prusse à la diète restaurée purement et simplement, et qui en juillet 1851 abolit les droits fondamentaux allemands. Quant à Radowitz, il devint en novembre 1851 général de division en même temps qu'inspecteur en chef de toutes les écoles et institutions militaires, charge qu'il a occupée jusqu'à sa mort. Dans les deux dernières années de sa vie, il s'occupa de la révision de ses ouvrages littéraires et artistiques, ainsi que de la rédaction de ses souvenirs de la révolution de 1848-1851. Le général de Radowitz est une des grandes personnalités de notre époque. Malgré l'échec de ses projets, on ne peut pas contester qu'ils étaient conçus avec beaucoup de perspicacité, et poursuivis avec persévérance et avec la plus honorable loyauté. Le général avait le caractère le plus noble et le plus chevaleresque. Doué d'une mémoire prodigieuse, il se distingua en même temps par la promptitude de son coup d'œil et la sûreté de son jugement. Le gouvernement actuel de la Prusse suit du reste l'impulsion de ses idées, qui sont de restreindre autant que possible l'autorité de la diète de Francfort et d'agir en toutes choses plutôt comme grande puissance que comme membre de la confédération germanique. Radowitz a aussi été un écrivain distingué, tant dans sa branche spéciale, les sciences mathématiques et militaires, que sur le terrain de l'art et de la littérature proprement dite. Il a publié : 1° *Manuel d'application des mathématiques pures, ou Formules de géométrie et de trigonométrie*, Berlin, 1827, in-4° (il n'en a paru qu'un volume); 2° *Sur la théorie de la certitude des observations et des expériences, et sur la détermination, à leur aide, de la moyenne par des chiffres donnés* (publié seulement en manuscrit autographié), ibid., 1827; 3° *Théorie du ricochet* (dans les *Archives des ingénieurs*, 1835). D'autres mémoires militaires se trouvent dans les revues

spéciales. 4^e *Iconographie des saints*, ibid., 1834, ouvrage de luxe. Il a été traduit en français par J. de Hefner, sous le titre de *Costumes du moyen âge chrétien*, Paris, 1840 et suiv., 36 livraisons in-4^e. L'original allemand a eu plusieurs éditions et la sixième fait partie de celle des œuvres complètes de Radowitz de 1852. 5^e *La Question de la succession d'Espagne de 1831*, Francfort, 1839. Ce traité a été également réincorporé à ses œuvres complètes. 6^e Sous le titre de *Gesammelte Schriften*, Radowitz a publié, en 5 volumes in-8^e, Berlin, 1852, ses traités artistiques, littéraires et politiques. Le 1^{er} volume renferme l'*Iconographie des saints* (6^e édit. révisée), les *Devises du moyen âge* et les *autographes*; le 2^e, les *Discours, allocutions et proclamations*; et le 3^e, la *Question de la succession d'Espagne de 1831* et l'*Allemagne et Frédéric-Guillaume IV*. Les volumes 4 et 5 enfin contiennent des fragments. R—L—N.

RADY-BILLAH (ABOU'L ABBAS MOHAMMED VIII, AL-), onzième calife abbasside de Bagdad, fils de Moctader, fut tiré de la prison où son oncle Caher-Billah l'avait fait renfermer et mis en la place de ce prince, déposé l'an 322 de l'hégire (933 de J.-C.) (voy. CAHER). Il choisit pour vizir le célèbre Ibn-Moclah qui, n'ayant pas su réprimer les troupes mutinées, fut destitué peu d'années après et périt misérablement (voy. MOCLAH). L'an 324 (936), Rady, pressé de tous côtés par les divers usurpateurs qui avaient démembré l'empire musulman, créa la charge d'*emyr al-omrah* (prince des princes), en faveur de l'un d'eux, Aboubekr Mohammed Ibn-Raïek, maître de Koufah, de Waseth, de Bassorah et de presque tout l'Irak-Araby. Cette charge donnait à celui qui en était revêtu l'administration suprême des finances et de toutes les affaires civiles et militaires, avec le droit de suppléer le calife dans les fonctions sacerdotales et d'être nommé après lui dans la kothbah. Ainsi l'indolent Rady, en croyant se donner un protecteur, acheva d'avilir le califat et l'asservit à une puissance tyrannique dont plusieurs de ses successeurs furent les victimes. Lui-même fut réduit au point de ne pouvoir disposer d'un dinar sans la permission de l'émir al-omrah ou de son secrétaire. Le vizirat ne fut plus qu'un vain titre que l'on supprima dans la suite. Telle fut la forme du gouvernement qui subsista dans Bagdad pendant plus de deux siècles, jusqu'à la décadence des sultans seldjoukides, qui succédèrent aux princes de la maison de Bowaïah dans la charge d'émir al-omrah. Avant ces derniers, elle ne fut possédée que par des brigands et des scélérats. Ibn-Raïek, qui en avait été revêtu le premier, débuta par un traité honteux avec les Carmathes, auxquels il s'obligea de payer un tribut annuel au nom du calife, pour obtenir en faveur des musulmans la liberté du pèlerinage de la Mecque, qui était au pouvoir de ces sectaires (voy. CARMATH). Ibn-Raïek employa les forces de Bagdad à venger ses querelles per-

sonnelles. Il n'avait pas encore gouverné deux ans, lorsqu'il fut chassé par le turc Yahcam, son lieutenant, qui s'empara de Bagdad et de la charge d'émir al-omrah. De tout le vaste empire fondé par les premiers successeurs de Mahomet, il ne restait que cette ville au faible calife. Le Khorasan, le Kerman et la Transoxane étaient possédés par les princes samanides. Le reste de la Perse était partagé entre Waschmeghyr, frère du fameux Mardawidj (voy. ce nom), et les enfants de Bowaïah (voy. IMAD-EDDAULAH). Les Lamdanides étaient maîtres de la Mésopotamie, et l'Egypte avait pour souverain Aboubekr Mohammed al-Ykhchid. Tous ces usurpateurs reconnaissaient du moins le calife Rady pour suzerain et pour chef spirituel. Mais l'Espagne, où régnait une branche des Ommaïades, l'Afrique et la Sicile qui obéissaient aux califes fathimides, et l'Arabie presque entière dont les Carmathes étaient restés maîtres, s'étaient entièrement affranchies de la domination des califes abbassides. Rady fut forcé, l'an 328, de suivre son nouveau tyran, qui marcha pour faire la guerre au prince de Moussoul (voy. NASSER-ED-DAULAH). Il mourut d'hydropisie, fruit de ses excès avec les femmes, le 16 raby 1^{er} de l'année suivante (19 décembre, 940 de J.-C.) dans la 30^e année de son âge et la septième d'un règne à peu près semblable à ceux de nos rois fainéants. Ce prince indolent et voluptueux était affable et libéral, surtout envers les savants et les gens de lettres. Il cultiva l'éloquence et la poésie; et l'on trouve quelques-uns de ses vers dans Elmakin et dans Abou'l-feda. Il fut le dernier des califes (au moins jusqu'à l'époque où ils recouvrèrent, sinon leur puissance, du moins leur indépendance) qui ait fait des vers, officié pontificalement, paru à la tête des armées, disposé des trésors de l'Etat, en un mot, qui ait conservé quelque ombre d'autorité sur les musulmans. A—T.

RADZIWIŁ (NICOLAS IV), palatin de Wilna au 16^e siècle, descendait d'une noble et ancienne famille connue dans l'histoire de Lithuanie, longtemps avant sa réunion à la Pologne par Jagellon. Nul gentilhomme ne le surpassait en adresse aux exercices du corps, et la réputation de sa bravoure s'étendait dans toutes les cours de l'Europe. Luther venait de donner le signal des querelles théologiques qui troublèrent et ensanglantèrent l'Allemagne pendant plus d'un siècle. Le jeune Radziwił s'engagea dans la controverse avec toute l'ardeur de son caractère et se prononça pour les réformateurs, dont il favorisa l'établissement en Pologne. Son devoir l'appelait à la cour de Sigismond-Auguste, qui l'avait nommé capitaine de ses gardes et qui ne cessait de le combler de marques d'amitié. Radziwił se distingua dans la guerre contre les chevaliers teutoniques en 1557 et fut nommé gouverneur de la Livonie, cédée aux Polonais par Gothard Ketler, dernier grand-maître. En 1564, il fut chargé de

repousser les Russes, qui s'étaient emparés de la Lithuanie sans aucune déclaration de guerre : forcé de lever le siège de Polotsk faute d'artillerie, il se retirait en bon ordre, quand il surprit l'armée russe dans ses cantonnements, le 26 janvier 1565, et la tailla en pièces. Les soldats échappés à cette journée furent poursuivis et tués par les paysans; de sorte que la Lithuanie fut entièrement délivrée de ses ennemis. Au milieu des camps, Radziwil n'oubliait pas les intérêts de la réforme : le nonce du pape, Lippomani, lui écrivit pour le plaindre d'un aveuglement qui compromettait son salut : « C'est vous-même, » lui répondit Radziwil, qui êtes un hérétique. » Il avait recueilli les nouveaux pasteurs dans son palais de Wilna, où les réformés polonais tinrent leur premier synode, au mois de décembre 1557; enfin, il établit à Brzescie un atelier typographique d'où sortirent plusieurs ouvrages ascétiques et une traduction de la Bible en polonais (1), dont l'impression fut achevée en 1563. Elle est de la plus grande rareté, parce que beaucoup d'exemplaires en ont été mutilés et jetés au feu. Cette version, faite d'après le texte hébraïque et imprimée aux frais de Radziwil, lui coûta, dit-on, plus de trois mille ducats. Le palatin de Wilna mourut en 1567 et fut porté dans le tombeau de ses pères par ses quatre fils. W—s.

RADZIWIŁ (NICOLAS-CHRISTOPHE), duc d'Olica et de Nieswitz, fils aîné du précédent, naquit en 1549. Le père, qui était grand chancelier de Lithuanie, l'envoya en Allemagne lorsque son fils n'avait que quatorze ans. Le jeune Radziwil fut présenté à l'empereur Maximilien II à la diète d'Augsbourg. Il abjura le luthéranisme ainsi que ses frères après la mort de son père et alla ensuite en Italie, où le pape Pie V l'accueillit avec bonté. De retour dans sa patrie, Radziwil, attaqué en 1575 d'une maladie grave contre laquelle l'art des médecins échouait, fit vœu, s'il en échappait, de visiter le St-Sépulcre. L'année suivante, il prit les eaux de Javor pour compléter sa guérison; elle n'était pas achevée en 1577. Sur ces entre-faites, la guerre avec la Moscovie éclata. Il fit la campagne de 1578. Les fatigues qu'il éprouva l'obligèrent de chercher la santé en Allemagne. Songeant cependant à l'accomplissement de son vœu, il était revenu en Lithuanie pour les préparatifs de son départ, lorsque l'arrivée d'Etienne Battori, roi de Pologne, changea sa résolution. « Ayant embrassé l'état militaire, dit-il, je devais marcher avec mon roi contre l'ennemi de la patrie. » Il fut blessé à la tête d'un coup de feu à la bataille de Polotsk. Dès qu'il fut convalescent, il reprit son projet de pèlerinage et s'achemina vers l'Italie en 1580. La peste, qui dévastait

l'Orient, le força de retourner en Lithuanie et il accompagna le roi au siège de Pleskow. La paix permit à Radziwil d'effectuer son dessein le 16 septembre 1582. Reçu partout avec distinction, il alla s'embarquer à Venise, visita, en passant, la Dalmatie, Zante, Candie et Cypre, et prit terre à Tripoli de Syrie. Il vit le Liban, Balbek, Damas, le lac de Génésareth et Samarie. Après avoir satisfait sa dévotion à Jérusalem, il gagna les bords du Jourdain et de la mer Morte, revint à Jérusalem et se dirigea sur Jafa, puis sur Tripoli, où il appareilla pour Damiette. Ayant séjourné au Caire, examiné les Pyramides et parcouru les puits des momies, il descendit le Nil, fit voile d'Alexandrie pour Corfou et ensuite pour Otrante. Dépouillé, ainsi que ses compagnons de voyage, par des brigands près de Monte-Silvano, sur les bords du Sala, dans la Principauté citérieure, il continua son voyage le long de la côte orientale de l'Italie, traversa le Tyrol et revint ses foyers en 1584. Il assista en 1587 à la diète d'élection de Sigismond-Auguste III, devint maréchal de la cour, puis voivode de Trozka et de Wida. Il mourut à Nieswies en 1616 et fut inhumé dans l'église des jésuites, revêtu de son habit de pèlerin. On a de Radziwil, en polonais : *Voyage à Jérusalem*. Ce livre fut traduit en latin par Thomas Tretter, custode de l'église de Warmie; il est intitulé *Ierosolymitana peregrinatio illust. Pr. N.-Chr. Radziwil, etc.*, Brunsberg, 1601, in-fol.; 2^e édit., corrigée et augmentée, Anvers, 1614, in-fol., fig. Cette édition, quoique moins rare, est plus recherchée que la première. La relation de Radziwil, comprise en quatre lettres, est intéressante par les détails qu'elle donne sur la terre sainte, l'Egypte et les autres pays que Radziwil a vus, et par la manière dont elle est écrite. L'auteur raconte sans prétention ce qui lui est arrivé. Quelquefois il est crédule; mais jamais ses récits ne peuvent faire suspecter sa bonne foi. Z.

RADZIWIŁ (FRANÇOISE, princesse DE), fille du prince Janus Wissioniowecki, castellan de Cracovie, arrière-neveu du roi Michel, fut la première femme du prince Michel-Casimir Radziwil, palatin de Wilna et grand maréchal de Lithuanie dans le dernier siècle. Elle écrivit en polonais des tragédies et des comédies et traduisit dans la même langue quelques pièces françaises et notamment un *Traité des devoirs du soldat chrétien*, Wilna, 1748, in-12, fig. Le recueil des œuvres dramatiques de la princesse Radziwil parut en 1751. On a de cette même princesse une instruction à ses enfants sur leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers eux-mêmes. — La seconde femme du prince RADZIWIŁ, palatin de Wilna, de la famille Myciezlski, se distingua également par son goût pour la poésie et laissa un recueil de vers sur divers sujets sacrés et profanes. — *Ulric*, prince de RADZIWIŁ, fut grand connétable de Lithuanie dans le dernier siècle. Il

(1) Il existait déjà une Bible en polonais, Cracovie, 1561, in-fol.; mais cette version a été faite d'après la Vulgate; et postérieurement à la Bible de Radziwil, il a paru dans la même langue différentes traductions, sur lesquelles on trouvera des détails dans la *Bibliothèque curieuse* de Dav. Clément.

et 1826, lui assureront pour toujours une place honorable. Après sa mort parurent encore des gravures et lithographies de sa composition pour le même ouvrage, sous le titre : *Scènes du Faust de Goethe*, avec 8 planches lithographiées, d'après l'indication du prince Antoine, pour la musique du *Faust* de sa composition, dessinées par le prince A., son fils Ferdinand, Biermann, Cornelis, Hensel, Hoffmann, Schulz et Zimmermann, et lithographiées par Eichner, Hosemann, Lentzen, L'Oeillet-de-Mer, et Meyerheim, Berlin, 1836, grand in-fol. Le prince Antoine a enfin gravé les portraits suivants, soit in-8°, soit petit in-4° : 1° *Prince Ferdinand de Prusse*; 2° *Prince Henri de Prusse*, (tous deux ses beaux-frères); 3° le comte *Haller de Hallerstein* à Nuremberg, son maître en peinture et gravure; 4° le peintre italien *Guerchin*, de l'école de Bologne; 5° le maître de chapelle *Hummel*; 6° le *Prince de Metternich* (alors qu'il n'était encore que comte : c'est une planche très-importante); 7° *Frédéric Ancillon*, ministre d'Etat prussien.

R—L—N.

RADZIWIŁŁ (MICHEL-GÉRON, prince), général polonais, frère cadet du précédent, né le 24 septembre 1778 à Nieswiesz, mort à Dresde, le 24 mai 1850. En 1792, il s'enrôla dans l'armée d'indépendance sous Kosciuszko. Retiré dans ses biens, en 1794, il donna, en 1807, de nouveau suite à l'appel des généraux patriotes, Dombrowski et Wybicki, qui lui confièrent un régiment. En 1812, il marcha contre la Russie à la tête du 8^e régiment du 40^e corps d'armée. Lors de la prise de Smolensk, et aux combats de Witepsk et Polotsk, il s'exposa au feu ennemi avec tant de témérité qu'il fut nommé, par Napoléon I^{er}, général de brigade sur le champ de bataille même. Après l'occupation de Paris, en 1814, il se retira dans ses domaines en Pologne. Lors de l'explosion de la révolution de 1830, il fut, après la dictature de Chlopicki, nommé commandant en chef de l'armée polonaise, le 21 janvier 1831. La gloire des sanglantes journées de Dobra, Milowna, Grochow, (toutes en février 1831), et de Praga (1^{er} avril), lui revient en partie. Déjà depuis le mois de mars, il avait partagé le commandement avec Skrzynski, qui resta seul à la tête de l'armée polonaise depuis le mois d'avril. Après l'occupation de Varsovie, Michel fut transporté dans l'intérieur de la Russie, où il resta prisonnier jusqu'en 1836. Etant relâché, il se retira à Dresde, où il arriva juste pour fermer les yeux, en août 1837, à son frère le plus jeune, André-Valentin, né en 1780, et ancien membre du conseil d'Etat polonais sous le grand-duc Constantin. Restant désormais étranger à la politique, le prince Michel passa le reste de sa vie à Dresde, où il mourut en 1850.

R—L—N.

RAEBURN (sir HENRY), peintre écossais, né en 1756 dans Stockbridge, à l'une des entrées d'Edimbourg, était fils d'un manufacturier aisé. Ayant de très-bonne heure perdu les auteurs de

ses jours, il trouva un second père dans son frère aîné, qui prit la direction de la fabrique. Henry, envoyé à l'école, ne se distingua guère de ses condisciples que par la supériorité de son crayon. Mis en apprentissage chez un orfèvre, il ne tarda pas, lui qui n'avait reçu aucune leçon de dessin, qui même, dit-on, n'avait pas vu un tableau, à s'essayer dans le portrait en miniature, et il y réussit au point de voir rechercher ses productions. Dès lors il abandonna l'orfèvrerie et adopta définitivement pour sa profession la peinture du portrait, mais à l'huile et dans de plus grandes dimensions qu'il n'avait fait jusqu'à. Une visite au célèbre Josuah Reynolds lui fit connaître ce qui lui manquait encore, et, d'après le conseil de ce savant professeur, il partit pour l'Italie, d'où il ne revint qu'en 1787. Son talent avait alors tellement gagné par ses nouvelles études qu'il fut considéré dans sa ville natale comme le premier en son genre. Il avait surtout le secret de produire une ressemblance frappante, ne se bornant pas à imiter les traits des personnes qui posaient devant lui, mais s'attachant aussi à saisir la physionomie en causant avec elles, comme nous avons vu faire notre Boily, et éveillant leur esprit sur les sujets qui leur tenaient le plus au cœur. A ce mérite principal il joignait la correction du dessin, la transparence de la couleur et une grande hardiesse de pinceau. Dans ses tableaux, les accessoires sont bien traités, les animaux bien peints, le cheval surtout, et ses portraits équestres sont généralement admirés. On cite ceux de son propre fils, de sir David Band, du duc Hamilton, de son ami Walter Scott, de Dugald Stewart, Horner, Jeffrey, Archibald, Alison, Rennie, etc. Déjà membre de plusieurs académies et président de celle d'Edimbourg, il devint en 1812 associé, et en 1815 membre de l'académie royale de Londres. Le roi d'Angleterre le décora de la chevalerie et le nomma son peintre pour l'Ecosse. Raeburn n'était pas seulement habile artiste, il avait aussi cultivé les sciences et s'était attaché à la physique et à la mécanique; il leur donnait ordinairement ses soirées quand la société, où il était toujours bien venu, lui laissait du loisir. Doué d'un bel extérieur, de force et d'adresse, il avait encore une âme douce et bienveillante, vivant en bonne intelligence même avec ses émules, parmi lesquels Lawrence seul lui était supérieur, encourageant les efforts des élèves et leur ouvrant libéralement sa galerie et ses ateliers. Son talent, comme peintre de portraits, ne faiblit point avec l'âge, et ceux qu'il a exécutés dans les dernières années de sa vie passent pour les meilleurs. Il mourut le 8 juillet 1823.

L.

RÆMOND ou REMOND (1) (FLORIMOND DE), historien médiocre, né vers 1540 à Agen, d'une

(1) Il a encore écrit son nom *Reymond*, *Raymond* et *Ræmound*.

ancienne famille, fit ses études à Bordeaux sous un régent qui professait en secret les principes des réformateurs, et vint ensuite à Paris, où il suivit les leçons du célèbre Ramus. Il était présent au supplice d'Annie du Bourg (*voy. Bourg*), et le courage que montra ce prêtre apostat acheva de le gagner à la cause du calvinisme. Il fréquenta dès lors les prêches et les instructions que faisait alors le fameux Th. de Bèze dans le faubourg St-Antoine. Mais, ayant été témoin de la guérison miraculeuse d'une femme qui passait pour possédée, il se raffermir dans les principes de la foi chrétienne, dont il devint plus tard un ardent défenseur. Il reçut ses degrés en droit à Toulouse, et en 1572, il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. La même année, il eut le malheur de tomber entre les mains des protestants, qui désolaient la Guienne, et il n'en sortit qu'après avoir payé une rançon de mille livres; mais il trouva l'occasion plus d'une fois de se faire rembourser cette somme, et si l'on en croit ses adversaires, il n'y manqua pas. Dans sa jeunesse, Florimond cultivait la poésie avec quelque succès. Ne jugeant pas cet art compatible avec la gravité de son état, il cessa de faire des vers. Toutefois il continua de chercher dans les lettres un utile délassement, et de former sa société des poètes qui brillaient alors à Bordeaux, tels que Brach (1), du Bartas, Peletier, etc. Le zèle amer avec lequel il combattait les protestants, par ses écrits et dans ses fonctions de juge, ne pouvait manquer de le rendre odieux à tous les partisans de la réforme. Ils se sont vengés en cherchant à flétrir sa mémoire par les accusations les plus graves, que Bayle a recueillies dans son *Dictionnaire* (art. *Remond*). Sans doute Florimond aurait pu mettre plus d'impartialité dans ses fonctions. Quelquefois la passion l'emporta trop loin; mais l'aveu qu'il en fait lui-même prouve qu'il n'était pas, comme on l'a dit, un juge sans conscience. Ses ennemis prétendent aussi que le P. Richeome, jésuite, est le véritable auteur des ouvrages de controverse qui portent le nom du conseiller de Bordeaux; mais Joly a démontré sans réplique la fausseté de cette allégation (*voy. ses Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*). Comme écrivain, Florimond ne tient pas un rang bien distingué; cependant il a joui de son temps de l'estime générale. Il comptait au nombre de ses amis ou de ses correspondants Fronton du Duc, Théoph. Raynaud, Juste Lipse et Pasquier (*voy. les recueils de lettres de ces savants*). Il fut chargé de publier les *Mémoires* de Montluc (*voy. ce nom*), et reçut quelques autres marques de la confiance qu'on avait dans ses talents. Florimond de Ræmond mourut en 1602. Outre quelques écrits moins connus et sur lesquels on peut consulter l'abbé

Joly, on cite de lui : 1° *Erreur populaire de la papesse Jeanne*, Bordeaux, 1588, 1592, 1594; Lyon, 1595, in-8°; Paris, 1599, in-4°; traduit en latin par Jean-Charles de Ræmond, l'un des fils de l'auteur (1), Bordeaux, 1601, in-8°. De l'aveu de Bayle, personne n'avait encore si bien réfuté cette fable. 2° *La couronne des soldats et l'exhortation aux martyrs*, traduit du latin de Tertullien, Bordeaux, 1594, in-8°, et réimprimé à la suite de l'ouvrage précédent; 3° *l'Anti-Christ*, 2° édit., Lyon, 1597, in-4°; Paris, 1599, avec *l'Erreur populaire*, etc., qui porte dans cette édition le titre d'*Antipapesse*. L'auteur y réfute l'opinion des protestants, qui regardaient le pape comme l'Antechrist. Nicolas Vignier lui répondit dans le *Théâtre de l'Antecrist*. 4° *Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*, en 8 volumes, Paris, 1605, in-4°; réimprimée plusieurs fois dans ce format et in-8°; traduit en latin et en allemand, et continuée par Cl. Malingre (*voy. ce nom*). Le succès qu'eut cet ouvrage prouve qu'il n'était pas dénué de mérite : il y a beaucoup de digressions et de déclamations; mais on y trouve des faits curieux racontés avec plus d'impartialité qu'on ne devait l'attendre de l'auteur, et tous les historiens y ont puisé largement. — François de Ræmond, l'un des fils de Florimond, continua l'*Histoire de l'hérésie*, que son père avait laissée imparfaite. Il ajouta quelques chapitres au cinquième livre et rédigea tout le sixième, qui contient le schisme de l'Angleterre. Baillet le regarde aussi comme l'auteur de *l'Antipapesse*, Paris, 1607, in-8°, opuscule très-rare et que l'on a souvent confondu avec *l'Erreur populaire*, etc. (*voy. Baillet, Jugement des savants*, t. 7, p. 323, édition in-4°).

W—s.

RÆTHEL (WOLFGANG - CHRISTOPHE), théologien protestant, fils d'un pasteur, naquit en 1663 à Selbitz, en Allemagne. Après avoir achevé ses études et reçu le diplôme de docteur en philosophie à l'université d'Iéna, il se rendit à celle de Königsberg, et visita la Prusse et la Pologne. Revenu dans son pays, il fut chargé de l'instruction des pages du margrave de Baireuth, ainsi que de l'éducation de quelques jeunes nobles, et en 1689, il fut appelé à une chaire de grec et de latin au gymnase de Baireuth; six ans après, il obtint au même établissement la chaire de théologie morale; mais ce collège était dans une décadence telle que Ræthel formait tout le corps enseignant : le nombre des élèves n'était pas beaucoup plus considérable que celui des professeurs. Le margrave avait d'autres soucis, et quand il lui prenait envie d'entendre un sermon, il faisait venir Ræthel dans son cabinet, où le professeur de théologie était obligé de lui débiter

(1) On trouve une pièce de vers intitulée *le Cousin*, par Ræmond, dans le recueil des *Poèmes* de Pierre de Brach, son ami, Bordeaux, 1576, in-4°.

(1) Charles de Ræmond embrassa l'état ecclésiastique et obtint l'abbaye de la Frenade. On cite de lui : *Regrets funèbres sur la mort de Henri IV*, Paris, 1610, in-8°; — *le Sacre et couronnement de Louis XIII*, ibid., 1620, in-8°.

un discours religieux. L'auditeur fut si content du prédicateur que celui-ci obtint de lui en 1698 la place de pasteur en chef, ou, comme on dit dans les pays protestants allemands, celle de *super-intendant*, à Neustadt-sur-Aisch, et après avoir accompagné son maître, le margrave Chrétien-Ernest, dans ses voyages, Ræthel reçut le titre de conseiller ecclésiastique, tout en restant attaché au pastorat de Neustadt, où il fit une rude guerre à la secte des piétistes. En 1708, Ræthel fonda à Neustadt une association en faveur des veuves des pasteurs; mais, par l'idée peu heureuse qu'il eut d'attacher à cette société une librairie pour la faire prospérer, et de commencer par la publication d'une édition de la Bible, qui n'eut aucun succès, il contribua lui-même à détruire son ouvrage. Quelques années après, il provoqua l'établissement d'une maison de retraite pour les veuves et orphelins des pasteurs; le margrave désigna pour cette œuvre un château ruiné; on recueillit des aumônes, Ræthel promit des sermons; mais le peu de veuves qui y furent recueillies n'eurent pas de quoi subsister, et on finit par les mettre à l'hôpital, lors de la mort du fondateur, qui eut lieu le 28 juin 1729. Les écrits publiés par Ræthel consistent en discours et en brochures de polémique religieuse. De ce nombre sont : *De veterum gymnasium athleticum atque præmiis victorum*, Jenæ, 1682, in-4°; — *De fanaticis et congregationibus privatis*, Neapoli (Neustadt), 1703, in-fol.; — *Litteræ ad Sigism. Meyenbergerrum*, 1704, in-4°; — *De idolatria*, Neapoli, 1704; — *De itineribus, quæ cum seren. princ., Christiano-Ernesto fecit, testibus veritatis inter pontificios in illis deprehensis*, ibid., 1707, in-fol.; — *De bibliothecis universalibus, præsertim theologis*; — *De historia litteraria vitæque scriptoribus*, ibid., 1721, in-fol.; — *De bibliotheca patrum*, ibid., 1726, in-fol. Une traduction allemande fort estimée qu'il a faite d'Epictète a eu trois éditions, dont la dernière est de Nuremberg, 1718.

D—G.

RAFFAELLI (JOSEPH), jurisconsulte italien, naquit le 26 février 1750 à Catanzaro, en Calabre, d'une famille aisée. Après avoir suivi le cours de collège jusqu'en rhétorique, il alla étudier la philosophie à Naples, puis le droit, et, conseillé par Tanucci (*voy.* ce nom), il entra dans la carrière du barreau, à laquelle son mérite le rendait particulièrement propre. Il n'avait guère plus de vingt ans lorsqu'il plaida pour la première fois; ce fut pour une malheureuse qu'on accusait de sorcellerie. Son éloquence fut telle que non-seulement la prétendue sorcière fut acquittée, mais que le roi Ferdinand IV, ayant reçu de son ministre de la justice une copie du mémoire de Raffaelli, ordonna qu'il fût inséré dans la *Collezione delle scritture di regia giurisdizione*, où il se trouve au tome 9, et que les tribunaux fermèrent dès lors l'oreille à toutes les accusations de cette espèce. Ce succès répandit

rapidement le nom du défenseur, en sorte qu'il devint un des avocats de Naples les plus occupés. Recherché surtout par les administrateurs des communes qui avaient à se plaindre de l'empiétement des seigneurs, il prit, dans l'espace de peu d'années, la défense d'un nombre considérable d'entre elles. Compromis ensuite dans les événements politiques, il fut condamné à l'exil en 1799. Après un séjour de quelques mois à Turin, il alla se fixer à Milan, où il fut nommé en 1801 professeur de droit public (chaire qu'avait précédemment occupée l'illustre César Beccaria), puis en 1805 membre des commissions législatives du royaume d'Italie. Dans l'intervalle, il avait publié le discours prononcé à l'occasion de l'ouverture de son cours et un ouvrage intitulé *Progetto e motivi del nuovo codice*. Ses emplois ne l'empêchaient pas d'exercer la profession d'avocat, et plusieurs de ses plaidoyers obtinrent un grand succès. Nous citerons les deux qu'il composa en faveur d'un musicien célèbre et des Polonais, plaidoyers qui furent imprimés et eurent différentes éditions en peu de mois. Rappelé à Naples en 1808 par le roi Joachim, Raffaelli fut fait chevalier de l'ordre des Deux-Siciles, puis nommé procureur général près la cour de cassation. Deux ans plus tard, il entra au conseil d'Etat, dans la section de législation, dont il devint ensuite président, et fut chargé de traduire en italien le code civil français. Son travail fut imprimé; mais il n'obtint pas l'approbation du gouvernement. Raffaelli fit en outre partie des commissions établies pour l'élection de la nouvelle magistrature, pour l'exécution des lois qui abolissaient le régime féodal et pour la réforme des lois pénales. Le conseil d'Etat ayant été supprimé au retour des Bourbons, Raffaelli passa dans la commission consultative suprême, au conseil des grâces, et fut du nombre des jurisconsultes auxquels on confia la rédaction d'un nouveau code; mais il renonça en 1819 à tous ses emplois, et se retira dans sa maison de campagne, où il mit à exécution un grand ouvrage qu'il méditait depuis longtemps et pour lequel il avait réuni d'immenses matériaux. Nous voulons parler de la *Nomotesia penale* (Naples, 1820-1825, 5 vol. in-8°), qui, comme le titre l'indique, enseigne la science de faire de bonnes lois sur les délits et les peines. A défaut d'idées nouvelles, Raffaelli porta dans son travail beaucoup d'ordre, de clarté, sut éviter et rectifia même les principales erreurs de ses devanciers. On pourrait seulement lui reprocher d'avoir introduit dans son livre une foule de grécismes qui en rendent parfois la lecture pénible. Les cinq volumes qui ont été publiés ne contiennent que les trois premières parties, et il s'apprêtait à en donner la continuation lorsqu'il succomba en février 1826, à l'âge de 76 ans. Raffaelli était membre de l'académie italienne et de plusieurs autres sociétés savantes.

A—Y.

RAFFEI (ETIENNE), littérateur italien, naquit le 21 septembre 1712 à Orbeltello, ville de Toscane, et entra en 1723 dans la compagnie de Jésus à Rome. Il professa pendant vingt ans la rhétorique au séminaire romain, et cultiva en même temps la poésie, la philologie et l'archéologie. Après la suppression de la société, il continua de résider à Rome, où il mourut en 1788. C'était un homme recommandable par ses vertus et ses talents. On a de lui : 1° *Giovanni Colonna, Flavio Clemente, il Trionfo dell' Amicizia*, tragédies, Rome, 1763 et 1764; 2° *Dissertazione sopra il Crise di Marco Pacuvio*, Rome, 1770. Ce sont des observations philologiques sur les fragments qui nous restent de la tragédie de *Chrysès*, composée par l'ancien poète latin Marcus Pacuvius (voy. ce nom). 3° *Dissertazione sopra Apollo Pizio*, Rome, 1771. Raffei a encore publié sur des antiques de la villa Albani des dissertations, dont la première porte la date de Rome, 1772, réunies en un volume in-folio, avec figures, et faisant suite au *Monumenti inediti* de Winckelmann. Z.

RAFFENEAU-DELILE (ALYRE), naquit à Versailles le 23 janvier 1778. Ses ancêtres avaient occupé des charges à la cour. Le père de notre futur membre de l'Institut d'Égypte hérita de ces charges, et plus tard il les transmit à son fils; mais ce qu'il lui transmit surtout, ce furent des principes d'honneur et une sévère probité, que vinrent corroborer une éducation brillante et les nobles exemples que l'enfant avait constamment sous les yeux au sein de sa famille. Madame Delile, sa mère, était une de ces femmes, rares de nos jours, chez lesquelles l'esprit s'allie harmonieusement aux qualités du cœur, et dont un jugement parfait dirige la tendresse. Outre l'inappréciable bonheur de posséder une mère si distinguée, Delile eut encore celui de grandir à côté d'un frère aîné qui fut depuis son compagnon sur la terre d'Égypte, qui partagea ses dangers et ses fatigues, en attendant qu'il devînt un de nos ingénieurs les plus habiles et les plus estimés. Tout jeune encore, Alyre fut placé dans l'un des collèges de Paris, et il y falsait avec succès ses études, lorsque son père, qui, dit-il, « voulait le garder pur du contact « et du choc des opinions qui alors se pavanaient « le plus (1) », le rappela près de lui pour confier son éducation à l'abbé Cotereau, parent du célèbre Ducis. Le docteur Brunyer, ancien médecin des enfants de France, l'initia aux premiers éléments de l'anatomie et de la botanique. Enfin Bellu de Ballu, de l'ancienne académie des inscriptions et belles-lettres, lui enseigna assez de grec « pour que j'aie pu, nous dit Delile lui-même, lui attribuer dans la suite l'honneur du « succès avec lequel j'ai restauré, dans l'inscription d'Artémidore, la deuxième ligne que Pokoke avait omise, faute d'avoir pu la déchif-

« frer ». En l'an 4, Delile, alors âgé de dix-huit ans, fut admis par la voie du concours à l'école de santé de Paris. A cette époque, il eut pour maîtres Pinel, Chaussier, Richard, Thouin, Jussieu, Desfontaines, que Bonaparte, devenu leur collègue à l'Institut, aimait à visiter quelquefois, comme il se plaisait, dit-on, à suivre le cours de chimie que Berthollet professait à l'école polytechnique. Deux ans après, sur la recommandation du botaniste Desfontaines, le jeune élève de l'école de santé était désigné pour accompagner en Égypte Monge, Berthollet, Fourier, Larrey, Desgenettes, Savigny, Costaz, Redouté, Jomard, etc. C'est sur cette terre des Pharaons, si féconde en grands souvenirs, que Delile a jeté les fondements de sa gloire scientifique; c'est là qu'il a recueilli les éléments de cette *Flore* qui a porté si loin son nom. Après la fatale capitulation du 31 août 1801, après avoir, par son énergique résistance, si noblement secondée par celle de ses collègues E. Geoffroy-St-Hilaire (voy. ce nom) et Savigny, arraché aux Anglais les précieuses collections recueillies en Égypte, Delile revint en France. Mais à peine y était-il arrivé qu'un arrêté du premier consul l'envoyait à Wilmington (Caroline du Nord) en qualité de sous-commissaire des relations commerciales. Il occupa pendant quelques années ce poste si peu en harmonie avec ses goûts d'artiste et de fidèle amant de la nature. Néanmoins, grâce à l'intelligence et au zèle qu'il déploya dans l'exercice de ces fonctions ingrates, grâce surtout à la droiture et à l'aménité de son caractère, il sut se concilier l'estime et l'affection de tous, notamment celle du commissaire général Beaujour, et celle de Jefferson, l'illustre président des États-Unis. Mais, on le conçoit sans peine, les richesses végétales de la Caroline du Nord paraissent plus au cœur et à l'esprit du vice-consul de la république française que les chiffres arides au moyen desquels il notait les prix courants des denrées coloniales et les revenus qui passaient par ses mains. D'ailleurs, une auguste protectrice lui avait recommandé expressément de recueillir toutes les plantes qui pouvaient offrir de l'intérêt pour la France, tant sous le rapport de l'agrément que sous celui de l'utilité, et le directeur général des établissements de la Malmaison, de Mirbel (voy. ce nom), l'engageait à répondre le plus tôt possible au vœu exprimé par la future impératrice. Malgré cette protection si puissante et les encouragements les plus flatteurs, le jeune commissaire de la république renonça tout à coup aux avantages d'une position honorable et honorée pour se livrer exclusivement à l'étude de la botanique et de la médecine, en vue d'obtenir son grade de docteur. En 1806, il quitta brusquement Wilmington et se rend à New-York. Là, sous le patronage du bon docteur Hosack, dont il devient l'ami autant que le disciple, il reprend avec ardeur ses études

(1) Correspondance inédite.

médicales commencées à Paris, il fréquente assidûment les hôpitaux, prend des notes au lit des malades, soigne ces derniers avec un zèle qui brave les dangers. Enfin, le 5 mai 1807, il présente à la faculté de médecine de New-York une thèse, écrite en anglais, sur la phthisie pulmonaire, et il est, dit le diplôme que nous avons sous les yeux : *Ad summos medicinæ honores, gradum nempe doctoralem, evectus*. Muni de ce diplôme, Delile revint en France, et il fut adjoint, par un arrêté des consuls en date du 1^{er} pluviôse an 10, à la commission chargée d'élever à la science le magnifique monument que toutes les nations du monde admirent et nous envient. Deux années après (1809), il soutenait devant la faculté de médecine de Paris une autre thèse justement estimée, dans laquelle il faisait connaître, au moyen d'expériences exécutées en commun avec Magendie, non-seulement l'action tétanique de l'*upas* de Java, mais encore la réalité de l'absorption veineuse, jusqu'alors si fort contestée. Le 17 juillet 1819, Delile vint occuper à la faculté de médecine de Montpellier la chaire de botanique, laissée vacante par la retraite volontaire de l'illustre de Candolle. Il fut en même temps chargé de la direction du jardin des plantes de cette ville, jardin créé, comme on sait, par Henri IV, et l'un des plus riches et des plus heureusement situés parmi tous les établissements du même genre. A dater de cette époque, Delile ne quitta plus la ville de Montpellier. Mais ses aspirations constantes et les plus chères le portaient vers Paris. A diverses reprises, il essaya vainement d'aller s'y fixer, après avoir eu deux fois l'idée bizarre de se faire planteur américain, ou de retourner chez les Arabes du Saïd pour y recommencer des herborisations dans le désert. « Je suis fort heureux « à Montpellier, disait-il, mais lié par une chaîne « qui me pèle le cou, comme le chien fidèle, « esclave dans la fable, le laissait apercevoir au « loup aventureux. » « Mon mal, s'écriait Delile quelques années avant sa mort, mon mal « est de priser tous les hommes éminents qui, « de tous les points du globe, viennent stationner « à Paris; mon mal, c'est d'apprécier bien au « delà des avantages matériels de la province les « beautés des sciences et des arts à leur foyer le « plus goûté (1). » Comme professeur, Delile n'obtint à Montpellier qu'un vrai succès d'estime et d'affection. Ce qui lui manquait, c'était l'art d'encadrer une leçon, le talent de grouper ses idées dans un ordre méthodique et régulier, en un mot, de se faire un plan bien arrêté et de se livrer ensuite aux hasards de l'improvisation. Comme savant, outre des connaissances très-étendues en botanique, il était encore très-versé dans les sciences médicales proprement dites; de plus, nous le savons déjà, la langue grecque

lui était pour ainsi dire familière; il écrivait bien en latin, et il parlait l'arabe et l'anglais avec une grande facilité. Aussi, un de ses plus spirituels collègues, le célèbre auteur des *Lettres sur l'encéphale*, comparait-il la tête de Delile à « une bibliothèque; malheureusement, ajoutait-il, c'est une bibliothèque un jour de déménagement », appréciation aussi juste qu'originale des qualités et des défauts de cet esprit vraiment distingué, mais incapable de s'astreindre en rien à cet ordre rigoureux qui multiplie le temps et les forces, et dont Voltaire et Cuvier ont si bien connu le secret. Le 12 octobre 1819, Delile fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, récompense tardive que la plupart de ses collègues n'avaient pas attendue si longtemps. En 1821, il joignit à son titre de membre de l'institut d'Egypte celui de correspondant de l'Institut de France. Depuis l'époque de cette nomination, E. Geoffroy-St-Hilaire et Jomard dirent hautement, et plus d'une fois, combien ils regrettaient de ne pas voir leur ancien collègue et digne ami siéger à côté d'eux, en qualité de membre résidant. Là, en effet, était marquée sa véritable place : nous ne chercherons pas à savoir pourquoi il ne l'occupa jamais. En revanche, il appartenait à la plupart des sociétés savantes de l'Europe et du nouveau monde, et toutes tenaient à honneur de l'avoir appelé dans leur sein. Epuisé de travaux, Delile s'éteignit après une courte maladie, dans la nuit du 4 au 5 juillet 1850; il avait alors 72 ans. Sa mort fut digne de sa vie, toute de dévouement à la science, à sa famille et à l'humanité. — Outre la *Flore d'Egypte*, ce magnifique fleuron de sa couronne scientifique, Delile a publié sur la botanique pure ou appliquée une foule de travaux pleins d'intérêt. L'auteur de cette notice en a donné la liste à peu près complète dans les Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, 5^e série, t. 3. Aussi renverrons-nous à ce recueil ceux que la liste dont il s'agit pourrait intéresser, et nous nous bornerons à indiquer ici les publications les plus importantes du professeur de Montpellier; ce sont : 1^o ses deux thèses pour le doctorat en médecine, l'une en anglais, *On the pulmonary consumption*, New-York, 1807; l'autre intitulée *Dissertation sur les effets d'un poison de Java appelé upas tieuté, et sur la noix romique, la fève de St-Ignace, le strychnas potatorium et la pomme de Vontac, qui sont du même genre de plantes que l'upas tieuté*, Paris, 1809, n^o 53; 2^o *Description du palmier doum de la haute Egypte ou cucifera thebaica*; 3^o *Mémoire sur les plantes qui croissent spontanément en Egypte*; 4^o *Histoire des plantes cultivées en Egypte*. Ces trois mémoires font partie du tome 19 de la *Description de l'Egypte*, édition Panckoucke, Paris, 1824. 5^o *Description du joliffia africana, type d'un nouveau genre de la famille des cucurbitacées* (Mémoires de la société

(1) Correspondance inédite.

d'histoire naturelle de Paris, t. 3); 6° *Examen de la végétation de l'isoetes setacea et exposition de ses caractères* (Mémoires du Muséum, t. 14, p. 100, Paris, 1827); 7° *Description du theligonum cynocrambe* (Annales des sciences naturelles, t. 19, p. 370, 1830); 8° *Description du clypeola cyclo-dontea, plante nouvelle trouvée aux environs de Montpellier* (Bulletin de la société d'agriculture de l'Hérault, août 1830); 9° *Mémoire sur le maclura aurantiaca* (même recueil, juillet 1835); 10° *Acclimatation du nelumbium speciosum ou nelumbo de l'Inde dans le midi de la France* (même recueil, août 1835); 11° *Première récolte du fruit du ginkgo du Japon en France* (id., décembre 1835); 12° *Nouveaux cristaux parmi les grains des pollen du caladium bicolor et conceptacles de biforina dans ses fleurs* (id., avril 1836); 13° *De la culture de la patate douce, du crambe maritima et de l'oxalis crenata* (id., décembre 1836); 14° *Nouvel examen de la phosphorescence de l'agaric de l'olivier* (id., février 1837); 15° *Notice sur un voyage horticole et botanique en Belgique et en Hollande, avec cinq planches lithographiées* (id., 1838); 16° *Sur les greffes insolites* (id., septembre 1840); 17° *Pomone orientale; désignation des arbres à fruit à importer de Syrie en France* (id., février 1840); 18° *Evidence du mode respiratoire des feuilles du nelumbium* (Comptes rendus de l'Institut, 1841); 19° *Sur l'introduction en France du polygonum tinctorium* (Comptes rendus de l'Institut, 1846); 20° *Détermination d'une plante que Strabon a nommée Κόρσων et révision de plusieurs cypéracées usuelles* (Mémoires de l'académie des sciences et lettres de Montpellier, 1847). Delile a été le collaborateur de Pyrame de Candolle pour la description du bel atlas de Redouté sur les liliacées. Il a décrit, nommé et classé les plantes recueillies en Afrique par M. Cailliaud, le célèbre voyageur à Méroé, ainsi que celles que M. Léon de Laborde, et plus tard M. le baron Taylor rapportèrent de l'Arabie Pétrée et du mont Sinaï. Parmi ses œuvres inédites, nous avons trouvé : 1° un mémoire lu à l'Institut sur les effets de l'*upas antiar* ou suc de l'*antiaris toxicaria*, et de plusieurs substances émétiques; 2° un mémoire sur les zosténiées; 3° des recherches au sujet des pores et des conduits aériens de l'*aponogeton distachyum*; 4° des études sur la nature et l'organisation d'un nouveau genre de conferve, l'*acetabularia mediterranea*, classé jusqu'à présent parmi les zoophytes; 5° enfin une *Florule du Port-Juvénal*, près Montpellier, accompagnée de magnifiques dessins, dus à l'habile pinceau de MM. Node. Quant aux notes que Delile a laissées sur une foule de sujets du plus haut intérêt pour la botanique, malheureusement elles sont la plupart si mal en ordre, si confuses et si incomplètes, qu'il a été impossible d'en tirer le moindre parti pour la science. Aussi nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer le regret qu'il n'ait pas terminé ses études sur les

champignons des environs de Montpellier (1), sur les *verbascum*, sur la flore d'Amérique, qu'il devait publier avec Bonpland, son ami; enfin sur la florule du Port-Juvénal, cette localité privilégiée, cette espèce de jardin botanique improvisé par le hasard, « où les plantes des quatre parties du monde semblent, comme l'a dit M. le professeur Godron, s'être donné rendez-vous ».

Jo—r.

RAFFENEL (JEAN-BAPTISTE-ANNE), administrateur et voyageur français, né le 26 avril 1809 à Versailles, mort le 12 juin 1858 à Ste-Marie de Madagascar. Après avoir fréquenté des écoles d'hydrographie et servi dans la marine marchande, il entra en 1835 dans le service civil de la marine à Diwan comme sous-commissaire. En 1842 il fut adjoint à une commission chargée par l'amiral de Mackau, ministre de la marine et des colonies, d'explorer l'intérieur de la colonie du Sénégal, et composée, outre Raffenel, de Buard-Bessinières, Jannin, Peyre-Ferry et Pottion-Patterson. Le récit de ce voyage, exécuté en 1843 et 1844, fut rédigé par Raffenel sous le titre de *Voyage dans l'Afrique occidentale, comprenant l'exploration du Sénégal depuis St-Louis jusqu'à la Falémé, au delà de Bakel; de la Falémé depuis son embouchure jusqu'à Sansanding; des mines d'or de Kéniébou dans le Bambouk; des pays de Galam, de Bondou et de Iloulli, et de la Gambie, depuis Baracanda jusqu'à l'Océan*, Paris, 1846, in-8°, avec atlas in-4° et figures coloriées. Cet ouvrage a été traduit en allemand sous le titre de *Voyage en Sénégambie*, 1846, 4 vol. A l'époque où Raffenel fit ce premier voyage, la colonie était dans un assez mauvais état; entre St-Louis et quelques points rien n'était assuré. Raffenel indiqua les limites jusqu'où l'on devait d'abord étendre les conquêtes, et sa voix a été écoutée. Les gouverneurs Montagnies de la Roque, Edouard Bouet, Protet et Faidherbe ont agrandi la colonie dans le sens indiqué, et une dépendance, celle du Cazamance, a été formée en 1853. Il y avait beaucoup de choses que le voyageur n'avait pas osé dire. Pour compléter ses observations et pour pouvoir observer sans contrôle, il fut chargé, en agrandissant le champ des anciennes instructions de l'amiral Mackau, de faire tout seul un nouveau voyage qui devait aller au delà du terme de l'ancien. Il l'exécuta de 1850 à 1852. Cette fois il pénétra d'un côté jusqu'au bas Niger et au royaume de Ségo, et d'un autre côté jusque vers Tombouctou sur le haut Niger. Il déposa les résultats de ses recherches dans son second ouvrage intitulé *Nouveau voyage au pays des nègres, suivi d'études sur la colonie du Sénégal, et de documents géographiques, historiques et scientifiques*, Paris, 1856, 2 vol.

(1) Nous avons remis les notes et les dessins de Delile (au nombre de six cents), relatifs aux champignons, à un botaniste habile de Montpellier (M. Jules de Seynes), qui, nous en avons la confiance, saura en tirer un excellent parti.

in-4°. Encore avant sa publication, Raffet, en 1853, avait été nommé au commandement de la petite colonie de Ste-Marie de Madagascar, où il mourut. Les pays qu'il a visités dans le second voyage n'ont pas été découverts par lui; Mungo-Park, Caillé, Denham, Lander, etc., les avaient vus avant lui. Mais c'est Raffet qui y a pénétré le premier par la voie du Sénégal, et qui a fourni sur eux des données toutes nouvelles. Il est remarquable qu'il ne soit pas parvenu à se croiser avec Barth et Richardson, qui voyageaient pour les vues politiques du gouvernement anglais. Quant à l'administration de la colonie du Sénégal, Raffet en donne l'histoire; pour en assurer l'avenir, il combat le préjugé selon lequel le climat de la colonie serait absolument malsain et intolérable pour les Européens; préjugé qui, sous un des gouvernements précédents, avait failli amener l'abandon de la colonie. Seulement il demande que, de même que pour l'Algérie, on crée des troupes spéciales pour le Sénégal; qu'on y envoie des missionnaires ainsi que des ouvriers et des hommes sortis des écoles des arts et métiers, etc. Enfin il indique comme but de notre siècle la civilisation de l'Afrique intérieure par la France. La première étape doit maintenant, selon lui, être l'occupation du royaume de Ségo, sur le bas Niger, réputée jusqu'à présent impossible, mais à tort. La seconde serait celle de Tombouctou. Cette ville étant atteinte par les Touaregs du désert, avec lesquels la France a commencé à se mettre en rapport, il y aura une communication intérieure par terre ininterrompue entre les colonies d'Algérie et du Sénégal, ce qui doit assurer à la France la domination de l'Afrique centrale.

R—L—N.

RAFFET (DENIS-AUGUSTE-MARIE), peintre, dessinateur et lithographe, naquit à Paris le 1^{er} mars 1804 du mariage de Claude-Marie Raffet (1) et de Marie-Charlotte Pourquet. Très-jeune lorsqu'il perdit son père, on le fit entrer comme externe dans une petite pension tenue par un M. Balette et où il se fit remarquer par son excessive facilité; mais le temps s'écoulait, la pauvre mère n'était pas riche, Raffet avait déjà treize ans, aussi le mit-on en apprentissage chez un tourneur en bois du faubourg St-Antoine. Il y de-

meura jusqu'à l'âge de dix-huit ans; la vocation de Raffet était devenue irrésistible; ayant fait la connaissance, dans une petite école de dessin qu'il fréquentait le soir, d'un jeune peintre qui connaissait M. Cabanel, l'apprenti tourneur eut bientôt signé avec ce dernier un engagement d'apprenti peintre, doreur et décorateur sur porcelaine. C'était déjà un pas de fait; là, Raffet se concilia l'affection du premier peintre, M. Riban, qui l'aidera de ses conseils; ce fut M. de Rudder, aujourd'hui peintre d'histoire, qui rendit à Raffet l'immense service de le présenter à Charlet et de lui enseigner les premiers éléments de la lithographie (1824). Le 11 octobre de la même année, l'élève de Charlet était admis à l'école des beaux-arts. Ce fut l'éditeur Frérot qui se chargea (1825) des deux premières planches tracées sur la pierre par Raffet d'une main encore inhabile et qu'il avait intitulées *Attaque d'un village*. — *Prise d'un retranchement*. Elles furent payées vingt francs! Tel est le début de cet artiste fécond et laborieux, dont le nom est resté presque aussi populaire que celui de son maître. On a souvent cherché à comparer Raffet à Charlet. Pourquoi? Chacun de ces artistes a sa valeur, sa physionomie, et ces sortes de rapprochements, à nos yeux, d'une part, ne prouvent rien; en outre, ils offrent plus d'un danger. Il y a dans la trop courte carrière de Raffet trois phases bien caractérisées que nous signalerons. Dans la première, le débutant cherche sa voie, il se tâte, il imite son maître, soit par impuissance de créer, soit par fascination; dans la deuxième, l'élève, plus avancé, cherche à oublier les modèles qu'il a eus constamment sous les yeux; dans la troisième, après avoir élargi ses idées et puisé une plus grande habileté dans l'atelier du baron Gros, il se hasarde à traduire son propre sentiment. Raffet, ce jour là, a trouvé sa voie, il est lui; pour atteindre ce but, il n'a rien négligé, quelle conscience! quelle ardeur! quelle infatigable persévérance! Raffet, doué d'une forte constitution, a travaillé jusqu'à vingt heures par jour; il a étudié le modèle vivant à l'académie de Suisse; plus tard, pour reproduire ses *Scènes de la révolution*, il s'est livré à des études d'après nature sur des têtes détachées du cadavre auquel elles appartenaient, gardant quelquefois ces hideux modèles jusqu'à la période de décomposition. Une autre fois, il part en toute hâte pour être témoin de la reddition de la citadelle d'Anvers; pour Raffet, tout avait de l'intérêt, tout devenait l'objet d'une minutieuse analyse; aussi, quelle vérité dans ses compositions! Comme chacun des acteurs qu'il met en scène a bien la physionomie qui lui est propre; comme il est bien revêtu du costume qui lui convient; il en est de même des monuments qu'il est appelé à reproduire, des climats, de la végétation, des sites, des diverses races d'animaux qu'il veut nous faire connaître. Il n'a jamais abordé la

(1) On a souvent confondu le père et l'oncle de Raffet. Il est utile de rétablir les faits d'une manière claire et positive. Le premier naquit à Paris le 15 août 1771, et s'enrôla le 18 août 1789 dans les corps volontaires de la garde nationale du bataillon St-Roch, que commandait son frère. Plus tard, il servit dans le 9^e hussards et fit les campagnes de Belgique; rentré dans la vie civile, il exerça un petit emploi à la poste aux lettres et fut assassiné au bois de Boulogne par un homme qui le croyait sans doute porteur d'importantes valeurs. — Le second, Nicolas Raffet, oncle du grand artiste, naquit à Paris le 22 février 1757. Il revint d'Amérique à l'âge de trente ans après avoir réalisé une assez jolie fortune dans le commerce. Il fut successivement capitaine de la 3^e compagnie du bataillon St-Roch, adjudant général, chef de brigade, enfin général de brigade près les troupes de l'armée de l'intérieur, pour le service particulier de la garde nationale, à Paris. Il mourut à Paris au commencement de l'an 1803, rue Charlot, dans un état voisin de l'indigence.

grande peinture ; il n'exécuta même jamais le tableau que le gouvernement lui commanda, en 1836, pour le musée de Versailles et dont le sujet était : la *Prise de Coblenz par le général Marceau* ; qu'importe la dimension après tout ? Raffet n'en demeura pas moins un poète et un penseur tout à la fois ; quel entrain, quelle originalité, quel patriotisme, quel à propos l'on rencontre dans ses dessins, ses aquarelles, ses esquisses enlevées de verve ! Comme ce faire révèle bien l'enfant de Paris (1) qui a assisté à toutes les scènes populaires qui se sont succédé sous la dynastie de juillet. Nous n'insisterons pas sur la vie de Raffet. Un de ses amis dévoués, M. Auguste Bry, le lithographe, l'a retracé avec cœur et autorité dans un livre qui restera précieux : *Raffet, sa vie et ses œuvres, accompagné de deux portraits de Raffet lithographiés, de deux eaux-fortes inédites et de quatre fac-simile* (Paris, 1861, in-8° de 122 pages). Nous n'entreprendrons pas d'avantage de cataloguer l'œuvre si considérable de cet artiste ; d'ailleurs M. H. Giacomelli s'est chargé de ce soin dans l'ouvrage suivant : *Raffet, son œuvre lithographique et ses eaux-fortes, suivi de la bibliographie complète des ouvrages illustrés de vignettes d'après ses dessins. Orné d'eaux-fortes inédites par Raffet et de son portrait, par M. J. Bracquemond* (Paris, 1862, in-8°). Nous nous bornerons à rappeler sommairement les ouvrages du maître : 1825-1826, *Des sujets et des costumes militaires* ; dans la 76^e, il a imité les lithographies de H. Vernet ; de 1828 à 1829, des *Croquis pour les enfants* et des *Sujets empruntés aux romans de Walter Scott* ; de 1830-1831, les *Adieux de la garnison*, le *Bal*, la *Revue*, la *Moskova*, *Lutzen* et *Waterloo*, dont Gros, nous apprend M. Bry, acheta une épreuve sur le quai pour un franc, et à propos de laquelle il dit à Raffet : « Que venez-vous faire dans mon atelier ? — Je viens apprendre ce que j'ignore. — Soyez moins modestes, mon ami, reprit Gros en lui frappant familièrement sur l'épaule ; vous n'ignorez pas grand-chose, et vous savez qu'en fait de tailles je m'y connais. » 1832, *Vive la république ! Serrez les rangs ; Attention ; L'empereur a l'œil sur nous ; Marche d'une division ; les Bonnes petites filles ; le Beau chanteur*. En 1833, la belle suite consacrée au *Siège de la citadelle d'Anvers*. En même temps, Raffet illustrait la *Némésis*, *Napoléon en Egypte* ; il publiait, en 1834, la *Prise du fort Mulgrave*, la *Dernière charge des lanciers rouges à Waterloo* ; *Vive l'empereur !* compositions « qui ont réconcilié », dit M. Paul Mantz, la poésie « avec l'histoire. » D'autres albums se succédèrent régulièrement de 1835 à 1837. En 1838 parut l'admirable relation de l'*Expédition de Constantinople*. « Dans ces dessins lithographiés par

« l'artiste lui-même, a dit M. Auguste Couder, « on admire le caractère pittoresque et dramatique de ces compositions émouvantes d'expression, d'une ordonnance magistrale et d'un effet de lumière si parfaitement adapté à la situation. La vérité de la scène est telle qu'il semble qu'on assiste à ces terribles luttes. » Raffet a fourni 348 vignettes pour l'histoire de Napoléon par de Norvins (1839) ; ces ouvrages suffiraient pour établir la réputation d'un artiste, et nous devons pourtant encore à ce dessinateur infatigable le *Voyage d'Espagne* (1847) ; le *Réveil*, sujet emprunté à une ballade du poète Sedlitz ; la *Nuit du 5 mai* ; le *Défilé nocturne* ; le *Cri de Waterloo* (1848), tous morceaux empreints du plus grand caractère ; mais de toutes les œuvres de Raffet, la plus complète, la plus achevée, la plus attachante est peut-être son *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée*, qu'il exécuta pour le prince Anatole de Demidoff, qu'il avait accompagné dans ces régions lointaines et dont il est resté le sincère ami. Le dernier ouvrage de Raffet, demeuré inachevé, c'est le *Siège de Rome*, « où le maître, s'égalant à lui-même, a su emprendre la physionomie militaire des temps modernes de tant de poésie et de sévérité, » a parfaitement dit M. Giacomelli. Raffet tenta à plusieurs reprises de la gravure à l'eau-forte, mais il en revint toujours à ses crayons et à ses pinceaux. Il n'a figuré que deux fois au Salon : en 1835 avec des sujets du *Siège d'Anvers* ; en 1859 avec des sujets du *Siège de Rome*. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1849. Le cabinet des estampes de la bibliothèque de Paris possède un œuvre complet de cet artiste. Le 10 février 1860, Raffet retournait en Italie pour chercher sur le théâtre du combat les inspirations de sa dernière pensée. Il avait choisi la voie du mont Cenis ; arrivé le 11 à Gènes, il se réveilla au milieu de la nuit en proie à d'horribles souffrances ; c'en était fait ; le 16, il expirait en pays étranger, n'ayant pas une main amie pour lui fermer les yeux. Il succombait à une maladie de cœur dont il était atteint depuis plusieurs années. Son corps fut embaumé, ramené à Paris et inhumé au cimetière du Mont-Parnasse, le 29 février 1860.

B. DE L.

RAFFLES (THOMAS STAMFORD), voyageur et historien anglais, était fils de Benjamin Raffles, l'un des plus anciens capitaines marchands de Londres. Il naquit le 6 juillet 1781 sur un navire en vue de la Jamaïque et fut élevé au collège de Hammer-Smith. Il entra fort jeune au service de la compagnie des Indes orientales, et fut envoyé en 1804, comme secrétaire, au gouverneur de l'île Poulou-Pinang, que le cabinet britannique venait de céder à cette compagnie. L'insalubrité du climat et l'ardeur avec laquelle Raffles se livra à l'étude ayant altéré sa santé, il fut forcé de se retirer à Malacca. Après la réunion de la Hollande à la France, il fit partie de l'expédition

(1) De 1831 à 1849, Raffet a fait partie de la garde nationale de Paris ; il est passé par tous les grades dans la 11^e légion, depuis celui de sergent jusqu'à celui de capitaine, et ce fut seulement à cause de ses fréquents voyages qu'il crut devoir donner sa démission.

anglaise qui s'empara en 1811 des colonies hollandaises dans l'Inde, et la même année, il fut nommé au poste important de lieutenant-gouverneur de l'île de Java et de ses dépendances. La restitution de ces colonies à leurs anciens possesseurs et la mort d'une épouse chérie ayant rappelé Raffles en Europe en 1816, il profita de son séjour à Londres pour rassembler les nombreuses observations qu'il avait faites ou qu'il s'était procurées pendant une résidence de cinq ans dans l'archipel indien. Il publia en 1817 son *Histoire de Java*, et la dédia au roi George III, qui le créa chevalier. Au mois d'octobre suivant, il repartit pour l'Inde avec le titre de lieutenant-gouverneur de Bencoulen, dans l'île de Sumatra, qui fut désignée pour être le chef-lieu des possessions anglaises dans les mers orientales de l'Inde. Il y arriva en mars 1818, et y fit connaissance avec le naturaliste français Diard, qui allait rejoindre à Chandernagor son confrère et compatriote Duvaucel (*roy.* ce nom). Les missions politiques dont Raffles était chargé ne lui laissant guère le temps de satisfaire sa passion pour la science, il écrivit aux deux voyageurs français pour leur proposer de l'accompagner dans une expédition maritime qui faciliterait leurs recherches zoologiques, tandis qu'il s'acquitterait de ses fonctions. Ils acceptèrent d'autant plus volontiers l'offre de Raffles qu'elle devait leur faire voir des pays peu connus, et qu'il leur promettait en outre de former à ses frais à Bencoulen une ménagerie d'animaux de Sumatra, semblable à l'établissement que lord Moira avait créé à Calcutta. Ils s'embarquèrent tous les trois à la fin de décembre 1818, visitèrent Poulou-Pinang, puis Singapour, où Raffles avait pour mission d'affermir sur le trône un prince que ses sujets trouvaient trop *anglomane*. Ils allèrent ensuite à Achem, où il s'agissait de mettre d'accord deux souverains intractables, en leur donnant un successeur qui payât son trône avec l'argent de ses sujets. Après un mois de séjour dans cet affreux pays, où Diard risqua d'être assassiné, ils parcoururent divers lieux, vinrent à Malacca, revirent Singapour, et furent enfin de retour à Bencoulen au mois d'août 1819. Mais alors commencèrent à se démentir les témoignages de bienveillance du gouverneur pour ses compagnons de voyage. On était convenu que les dépenses seraient remboursées par la compagnie des Indes, et que, pour prix de la collaboration des naturalistes français aux mémoires que Raffles voulait publier sur ce voyage, il partagerait également avec eux les produits et le résultat de leurs communes recherches; mais il manqua à sa promesse, et, après quelques démêlés, il envoya presque tout en Angleterre, avec les dessins, les descriptions et les notes qu'ils lui avaient remis. Cependant le gouvernement hollandais, jaloux du nouvel établissement anglais à Bencoulen, lui suscita tant de contrariétés que, pour y

mettre un terme, l'Angleterre, en mars 1824, conclut un traité par lequel elle céda à la Hollande toutes ses possessions à Sumatra et dans les îles voisines en échange de Singapour, de Malacca et des autres établissements hollandais sur le continent indien. Raffles s'était embarqué le 2 février pour revenir en Europe. Le feu prit à son vaisseau et consuma la riche collection d'objets d'histoire naturelle et de monuments littéraires qu'il avait formée pendant son séjour dans les îles malaises: il regretta surtout les matériaux qu'il avait rassemblés pour une histoire de Bornéo. Forcé de regagner Sumatra, il se rembarqua enfin au mois de mars avec sa famille et arriva à Plymouth le 22 août 1824. Le climat de l'Inde avait fort altéré la santé de Raffles. Après une première attaque d'apoplexie, il en éprouva une seconde, à laquelle il succomba le 4 juillet 1826, à Highwood-Hill, âgé de 45 ans. L'ouvrage auquel Raffles doit principalement sa réputation est son *Histoire de Java*, composée avec John Crawford, ancien résident à la cour des sultans de Java, Londres, 1817, 2 vol. in-4° (1). Cette compilation, si connue des géographes et des indianistes, si belle, dit-on, et trop vantée peut-être, a été traduite en français sous ce titre: *Description géographique, historique et commerciale de Java et des autres îles de l'archipel indien*, contenant des détails sur les mœurs, les arts, langues, religions et usages des habitants de cette cinquième partie du monde, traduite de l'anglais par M. Marchal, ex-employé du gouvernement à Batavia, ornée de gravures et de cartes coloriées, Bruxelles, 1824, 10 livraisons in-4°, chacune de 4 feuilles. Cet ouvrage de Raffles a été cependant très-critiqué dans le *Journal asiatique de Paris*, par E. Jacquet, qui paraît en avoir signalé un peu légèrement quelques erreurs et contre-sens. On a encore de Raffles: *Sur la mission de Fintayson à Siam*, 1822, in-8°; — l'introduction aux *Annales malaises*, traduites en anglais par feu Leyden, Londres, 1821, in-8°, compilation peu estimée; — *Malayan miscellanies* (mélanges malais), recueillis et principalement écrits par Raffles, Bencoulen, 1823, in-8°. Il a laissé en manuscrit un *Mémoire sur Singapour*. Lady Raffles, sa seconde épouse, a donné à la société asiatique de Londres la collection de tous les manuscrits javanais qu'il avait formée. Le catalogue en a été imprimé aux frais de cette société, et l'analyse en a été donnée dans le *Journal asiatique de Paris* de février et mars 1832, par E. Jacquet, et plus exactement dans celui de juillet 1840, par M. Dulaurier, qui les a vus à Londres. Raffles se proposait de publier le corps de jurisprudence malaise; mais, n'ayant pu réunir toutes les meilleures autorités écrites, il s'est borné à donner,

(1) Les deux Anglais n'en ont fait que la partie descriptive; l'histoire proprement dite est l'ouvrage du Panambahan de Soumenap, savant javanais.

dans les *Asiatic Researches*, une traduction des lois maritimes des Malais, qui devait former l'une des six parties de ce code. Il a pris pour texte celui de Malacca, tant à cause de l'ancienne puissance de ce royaume que parce que ce code a été adopté par d'autres nations. Il y a même ajouté les variantes. Sa veuve a publié en 1835, Londres, 2 vol. in-8° : *Memoirs of the life and public services of sir Stamford T. Raffles, particularly in the government of Java (1811-1816)*. A—T.

RAFFRON-DUTROUILLET (NICOLAS), né à Paris en 1709, dans une condition obscure, vivait tellement ignoré avant la révolution de 1789 qu'il nous serait impossible de dire quelle était sa profession lorsque, déjà octogénaire, il fut nommé député de Paris à la convention nationale en septembre 1792, avec Marat, Robespierre, etc. Sa première motion dans cette assemblée fut pour appuyer la proposition de Genonné, lequel, poussant à l'extrême un désintéressement qui depuis a trouvé peu d'imitateurs, proposa de décréter que tous les membres de la convention nationale renoncassent pour leur vie entière à toutes fonctions publiques. Raffron-Dutrouillet exprima le même vœu et y ajouta la proposition de *bâcler* dans un an la constitution qu'il s'agissait de faire. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort dans les vingt-quatre heures. Sur la question de l'appel au peuple, il exprima ce vote : « Je dis avec assurance, tranquillité et fraternité : *Non* ». Dans la séance du 14 juin suivant, quand il fut question d'assurer aux députés l'inviolabilité de leurs opinions par un article de la constitution, Raffron s'y opposa formellement, déclarant que ce serait un brevet d'impunité pour les traîtres, et demanda au contraire que les représentants du peuple qui auraient manifesté « des sentiments inciviques et ne les rétracteraient pas » fussent traduits à un jury national. Huit jours après, il réitéra en d'autres termes cette proposition, particulièrement dirigée contre le parti de la Gironde, qui venait d'être renversé, et conçut ainsi la première pensée du tribunal révolutionnaire. La maturité de l'âge ne lui ôtait rien de son énergie révolutionnaire. Cependant il exprima sur quelques questions, entre autres sur l'instruction publique, des idées assez justes, et il déclara à la tribune de la convention nationale que c'était surtout sous le rapport de la morale qu'il fallait surveiller l'instruction publique ; que, dans tous les cas, elle devait rester libre, et même que l'éducation paternelle lui paraissait préférable. Il manifesta encore des opinions plus sages après la chute de Robespierre. On l'entendit déclamer à plusieurs reprises contre les crimes de la terreur et demander que les agents de ces horreurs (ce fut son expression) fussent jugés et punis. Il se montra même un des plus ardents à poursuivre Carrier et Lebon. Enfin il demanda la restitution aux familles des

biens des condamnés. Réélu au conseil des Cinq-Cents par le département du Nord après la session conventionnelle, il présida le premier cette assemblée comme doyen d'âge et s'y fit d'ailleurs peu remarquer. Il cessa d'en faire partie en 1797, et vécut dans l'obscurité d'où la révolution l'avait tiré jusqu'à sa mort, qui eut lieu vers la fin de l'année 1800. M—D J.

RAFN (CHARLES-CHRÉTIEN), célèbre philologue danois, naquit le 16 janvier 1796 à Brahesborg, dans l'île de Fionie. Fort jeune encore et recevant l'instruction assez peu développée que lui offrait l'école de la cathédrale d'Odensee, il s'appliquait avec prédilection à l'étude de l'islandais ; il continua de s'y livrer à l'université de Copenhague, où il se fit inscrire pour suivre les cours de jurisprudence, mais ce n'était pas de ce côté-là que se dirigeaient ses efforts. En 1821, admis comme employé à la bibliothèque de l'université, il porta toute son attention sur un grand nombre de manuscrits islandais faisant partie de la collection léguée par Arnas Magnæus et qui restaient oubliés. Il comprit qu'il y avait là les moyens de résoudre des questions encore neuves d'histoire et de littérature. Dès 1824, il se mit en rapport avec quelques Islandais zélés pour la renommée de leur patrie ; il parvint, l'année suivante, à fonder la *Société des Antiquaires du Nord*. Cette compagnie ne tarda pas à se faire honorablement connaître, et le patronage royal vint à son appui. Rafn en fut nommé secrétaire ; personne mieux que lui n'était appelé à ces fonctions auxquelles il se dévoua complètement, et qu'il remplit jusqu'à la fin de sa vie. Les publications islandaises dues jusqu'alors aux subventions du gouvernement ou au zèle d'une commission instituée pour faire connaître les richesses de la collection de A. Magnæus, avaient affecté la forme de gros volumes d'un prix élevé, présentant en regard du texte une version danoise ou latine. Cela n'avait pas de lecteurs. Rafn voulut des livres plus portatifs, plus commodes. Sous son intelligente direction, douze volumes des *Histoires des anciens (Forumanna Sögur)* virent le jour, et des traductions latines et danoises furent imprimées à part, de façon à satisfaire les vœux des personnes qui désiraient étudier ces curieux monuments de l'histoire. Editeur, traducteur, annotateur, Rafn ne se reposait pas un instant. En 1837, il fit paraître un volume in-4° qui produisit une vive sensation dans le monde savant, les *Antiquitates americanæ*, collection de tous les passages répandus dans les anciennes chroniques islandaises et relatifs à des voyages entrepris outre-mer, à l'histoire du mystérieux pays de Vinland. En tête de cet ouvrage était une introduction écrite en anglais et destinée à établir que, dès le 10^e siècle, les hommes du Nord avaient découvert l'Amérique. Réimprimée dans les *Mémoires de la société géographique de Londres*, traduite dans les diverses langues de l'Europe, cette dissertation

met en lumière un fait qui semble acquis définitivement à la science : cinq cents ans avant Colomb, de hardis navigateurs, partant des extrémités septentrionales de l'Europe, avaient abordé les plages de l'Amérique du côté où s'élève aujourd'hui la ville de Boston. Les *Mémoires historiques sur le Groenland*, publiés en langue danoise par Rafn, en 3 volumes in-8° (1838-1840), de concert avec Finn Magnussen, présentent tout ce qu'on peut désirer au sujet des annales de cette contrée peu attrayante. Citons encore de cet infatigable érudit : 1° Une édition critique (Copenhague, 1826, in-8°) du *Krakamal*, ou *Chant de mort du pirate Ragnar Lodbrok*, tombé au pouvoir du roi de Northumberland, Ella, qui le fit enfermer dans une futaille remplie de serpents (1); 2° l'édition de l'*Histoire des îles Féroë*, ancien ouvrage écrit en islandais et accompagné d'une double traduction, l'une en danois, l'autre en dialecte moderne de ces îles, cette dernière étant l'œuvre d'un ecclésiastique du pays; 3° la publication des *Sagas*, ou *Anciennes chroniques islandaises*, Copenhague, 1828 et années suivantes, texte revu sur les manuscrits, avec notes et traduction en danois; plusieurs volumes sont l'œuvre entière de Rafn, et les autres, édités par divers savants, ont reçu tout au moins ses conseils. Il prit aussi la part la plus active aux mémoires et aux diverses publications de cette société des Antiquaires du Nord, dont il était l'âme, et qui a mis au jour une soixantaine de volumes. C'est à lui surtout qu'on doit l'ouvrage intitulé *Antiquités russes*, Copenhague, 1850-1852, 2 vol. in-8°, lequel présente sur l'histoire de la Russie aux temps les plus reculés d'importants matériaux puisés dans les sources islandaises. Son zèle pour la diffusion des connaissances parmi les populations auxquelles il avait consacré tant d'énergie intellectuelle, se manifesta par les soins qu'il prit pour faire établir des bibliothèques publiques en Islande, dans les îles Féroë et même dans le Groenland. De justes distinctions récompensèrent le dévouement de Rafn; le roi de Danemarck le fit chevalier de ses ordres et conseiller d'Etat; la plupart des sociétés savantes de l'Europe tinrent à honneur de le compter parmi leurs membres correspondants. Il mourut en 1858, laissant la réputation du plus instruit et du plus laborieux des philologues qui se soient occupés de l'histoire et de la littérature des régions formant l'extrême Scandinavie.

Z—B.

RAGGI (NICOLAS-BERNARD), sculpteur, naquit à Carrare (Italie) le 13 octobre 1790; il descendait d'une famille patricienne de Gênes qui fut exilée

(1) Ce chant est regardé comme le chef-d'œuvre de la vieille poésie islandaise; il se termine par un vers qui est resté célèbre: « Je mourrai en riant ». L'édition de 1826, très-supérieure aux précédentes, renferme une version latine et des notes savantes. Il en a été rendu compte dans la *Revue encyclopédique*, t. 36, p. 630. Ajoutons que le *Krakamal*, connu aussi sous le nom de *Lodbrokar quida*, a été analysé avec soin par M. Marnier dans le *Mémoire sur la littérature islandaise*, qui fait partie du *Voyage en Islande*, publié en 1839.

à la suite d'événements politiques; il suivit d'abord les leçons de Bartolomi à l'école de Florence et y remporta en 1810 un prix fondé par Elisa, princesse de Lucques et de Piombino. Ce fut peu de temps après qu'il se rendit à Marseille, où il essaya de la carrière commerciale; mais bientôt dégoûté d'une vie si peu en rapport avec ses goûts, il prit le chemin de Paris, entra dans l'atelier de Bosio et obtint son admission à l'école des beaux-arts le 9 mars 1814. Raggi débuta au salon de 1817 avec la figure du *Jeune discobole prêt à lancer son disque*; cette statue attira l'attention du public sur le jeune artiste, et lui valut la commande, de la part du comte de Dijon, d'une *Statue de Henri IV* en bronze pour la ville de Nérac; cette statue fut exposée en 1819 et assura la réputation de Raggi; citons quelques-uns de ses principaux ouvrages, car il en a produit beaucoup : l'*Amour s'approchant du lit de Psyché*; *Montesquieu méditant sur l'esprit des lois*, au palais de justice de Bordeaux, 1819; *Bayard mourant*, statue colossale pour la place St-André de Grenoble; le buste de *Ducis*, à l'hôtel de ville de Versailles, 1822; *Hercule retirant de la mer le corps d'Icare*, dans les magasins du Louvre, 1824; *St-Vincent de Paul conduisant à son établissement deux enfants trouvés*, à l'église de la Madeleine, 1840; les statues de *Lapérouse*, à Alby, et de *Henri IV*, à Pau, 1843; l'œuvre principale de Raggi est son groupe en marbre de *Métabus, roi des Volsques, fugitif, tenant sur ses genoux sa fille endormie*; ce groupe obtint un légitime succès à l'exposition de 1855 et le ministère d'Etat en a fait l'acquisition; le musée de Versailles possède des bustes de ce statuaire qui a progressé, on doit le reconnaître, jusqu'à la dernière heure de sa vie; on trouve en effet dans ses derniers travaux un goût épuré, un sentiment élevé qui manquent parfois aux premiers, exécutés avec plus de facilité que de correction. Raggi avait obtenu en 1819 une médaille de deuxième classe, qui fut rappelée en 1855; chevalier de la Légion d'honneur depuis le 12 janvier 1825, il fut naturalisé français en juillet 1828; Raggi est mort à Paris le 24 mai 1862.

B. DE L.

RAGHIB-PACHA (MOHAMMED), célèbre grand-vizir de l'empire ottoman, né vers 1702, était à peine âgé de neuf ans lorsqu'il fut amené à Constantinople, où il reçut une éducation soignée, sous les yeux d'un de ses parents, officier de la secrétairerie. L'ardeur du jeune Mohammed pour l'étude, les connaissances qu'il acquit, les grands talents qu'il annonça lui valurent de bonne heure le surnom de *Raghib* (le Studieux). Admis dans les bureaux du grand-vizir, il parcourut avec distinction différents emplois, et il n'avait que trente ans au plus lorsque sa sagesse et son expérience le firent recevoir parmi les principaux officiers de la secrétairerie. A l'époque de la guerre de 1736, il remplissait la charge de mektoubdjy-effendy (premier secrétaire d'Etat du

grand vizir). Nommé plénipotentiaire l'année suivante au congrès de Niemirow, Raghib y signa un traité avec le ministre de l'Empereur. Il fut élevé ensuite à la charge de reis-effendy, puis à la dignité de pacha à trois queues, et obtint successivement les gouvernements d'Aïdin, d'Alep et du Caire. L'indiscipline et la puissance des beys mameluks ne lui avaient laissé en Egypte que la corruption pour se soutenir, sans en être moins exposé aux voies de fait; et il venait d'échapper à un coup de pistolet tiré sur lui dans son propre divan, lorsqu'en 1757 le sultan Osman III, qui, dans l'espace de deux ans et demi, avait déposé ou fait étrangler cinq vizirs et six caïmacam ou lieutenants de vizirs, appela Raghib-Pacha au suprême mais dangereux ministère de l'empire. La mort du sultan, arrivée la même année, préserva le vizir du sort de ses prédécesseurs, affermit son crédit et augmenta sa puissance. En effet, maître un instant de disposer du trône ottoman, Raghib y plaça Mustapha III, et ce prince, par reconnaissance, fit de son vizir son ami, son confident, et se l'attacha plus intimement en lui donnant en mariage une de ses sœurs, qui était veuve. Raghib était digne de ces faveurs par la supériorité de ses lumières et par son zèle pour la gloire de son maître et la prospérité de l'Etat. Voulant remédier au fléau de la peste, il eut l'idée d'établir des lazarets dans les îles des Princes, près de Constantinople. Il renouvela aussi l'ancien projet de couper l'Asie Mineure par un canal de navigation qui aurait facilité les approvisionnements de Constantinople, en les préservant des dangers et de l'incertitude des trajets par mer. Raghib n'était pas homme de guerre. Déjà avancé en âge, il était aussi propre à l'administration de l'Etat qu'il l'eût été peu au commandement des armées. Aussi détourna-t-il constamment Mustapha III de déclarer la guerre à la Russie et de protéger les Polonais à la mort du roi Auguste III. On pourrait sans doute lui reprocher d'avoir en cela moins consulté la gloire et les véritables intérêts de l'empire que ses habitudes pacifiques et son goût pour le repos, d'avoir éludé de faire respecter les garanties du traité de Carlowitz et préparé en quelque sorte les malheurs de la campagne de 1768 et des années suivantes. L'Anglais Porter parle avec éloge des talents, de l'éloquence, de l'habileté et du caractère de ce ministre; mais il compare sa politique à celle de Tibère lorsqu'il voulait se débarrasser des hommes qui lui portaient ombrage. Le baron de Tott, qui, en peignant Raghib-Pacha des mêmes couleurs, nous paraît avoir chargé le tableau, est accusé par Chénier d'avoir parlé de ce vizir avec prévention. Ce dernier écrivain excuse Raghib, comme Turc, comme ministre, de sa dissimulation. Il avoue seulement qu'il était peu porté pour la France depuis que les cours de Versailles et de Vienne s'étaient unies en 1756, par un

traité qui déplut à la Porte Ottomane. Raghib mourut en place dans l'année 1768, suivant Chénier, et non pas en 1763, comme le dit Toderini. Ce n'est pas seulement comme habile ministre, mais comme ami des sciences et savant lui-même que ce vizir mérite d'être cité. Raghib était un des Turcs les plus éclairés de son temps et celui peut-être qui écrivait le mieux. Il avait l'esprit caustique et fertile en bons mots. Avidé des connaissances étrangères, il voulut avoir en langue turque une histoire de la Chine, qui ne fut achevée qu'après sa mort. On a de ce vizir des mélanges en langue arabe, intitulés *Séfnei Raghib*, ou *Vaisseau des gens studieux*. Ce livre, divisé en cent vingt-cinq chapitres, traite de différentes matières de religion, de morale, de philosophie et d'autres études en honneur chez les musulmans. Ce sont des dissertations sur l'unité de Dieu, la prédestination, le libre arbitre, la défense et l'intégrité du Coran; il parle de l'enfer, du paradis, de l'état futur de l'homme et de l'immortalité de l'âme, des songes, des sortilèges, de l'arithmétique, de la formation du monde, du déluge, des plantes, des minéraux, etc. Dans un genre différent, on a encore de Raghib-Pacha un *Divan*, ou *Recueil de chansons*; le *Mounte kalat*, ou *Choix de mots remarquables et de sentences*. Ce manuscrit se voyait dans la bibliothèque du sultan Osman à Constantinople. Il reste aussi de lui un recueil de lettres concernant les négociations, les actes ou les intrigues de son vizirat. Enfin il fonda à Constantinople en 1762 une bibliothèque publique, qui porte son nom. A cette bibliothèque il attacha une école, et assura des fonds pour l'entretien des gardes de l'une et des professeurs de l'autre. On peut en voir la description dans Toderini, *Littérature des Turcs*, t. 2, p. 122 à 129. Raghib a été enterré près de ce monument de sa munificence. Parmi les gravures qui décorent le *Tableau de l'empire ottoman*, par Mouradgea d'Ohson, se trouve celle qui représente la chapelle sépulcrale et le tombeau de ce célèbre vizir, ainsi qu'une partie du bâtiment de sa bibliothèque.

A—r.

RAGIMBERT, roi des Lombards, était fils de Godebert, roi de Pavie. Lorsque ce dernier fut massacré, en 662, par Grimoal, duc de Bénévent, qui usurpa le trône des Lombards, Ragimbert, encore en bas âge, fut dérobé par un serviteur fidèle à la première fureur de l'usurpateur. Grimoal ne chercha point à le poursuivre, et Ragimbert, élevé parmi la jeune noblesse de Lombardie, vit, au bout de quelques années, Pertarite, son oncle, remonter sur le trône. A celui-ci succéda Cunibert, son fils, et plus tard enfin, Liutbert, fils de Cunibert. Ragimbert avait reçu en fief de Pertarite le duché de Turin; il devait tout à ce prince : il lui demeura fidèle ainsi qu'à son fils; mais l'ingrat profita de la faiblesse de Liutbert, qui était encore mineur, pour faire

valoir, contre l'héritier de ses bienfaiteurs, de prétendus droits au trône, qu'il avait laissé dormir pendant quarante ans. Il prit les armes en 701, et il remporta près de Novare une grande victoire sur Ansprand, tuteur de Liutbert. Il se fit ensuite couronner avec son fils Aribert II; mais il mourut cette même année, avant de recueillir les fruits de son ingratitude. S. S.—1.

RAGLAN (JAMES-HENRY-FITZROY) général anglais naquit en 1788; il était le cinquième fils du duc de Beaufort. Il commença ses études à l'école de Westminster, mais, destiné de bonne heure à la carrière des armes, il entra dans le 4^e régiment de dragons légers avant d'avoir accompli sa seizième année. Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il accompagna à Constantinople l'ambassadeur britannique sir Arthur Paget, au moment d'une crise redoutable que traversait l'empire ottoman, en proie à des révolutions de palais et tiraillé en sens contraires par les puissances européennes. Il fut, en 1808, attaché à l'état-major de l'armée que Wellington conduisait en Portugal afin d'en expulser les Français, et il devint, l'année suivante, aide de camp de ce général. Ce fut avec ce grade que lord Fitzroy Somerset (tel était alors le nom du jeune officier) fit les rudes et meurtrières campagnes de la Péninsule. Il fut blessé à la défense de la position de Busaco, contre laquelle vint se briser l'élan des soldats de Masséna; lorsqu'une attaque de vive force fit tomber Badajoz au pouvoir des Anglais, il se distingua par son élan à s'élancer sur la brèche. Nommé lieutenant-colonel, il donna, dès que la paix fut faite, une autre direction à son activité: il fut employé à l'ambassade anglaise à Paris, et telle était la confiance qu'il inspirait, malgré sa jeunesse, que l'ambassadeur s'étant absenté au commencement de 1815, il le remplaça jusqu'au moment où Napoléon, quittant l'île d'Elbe, vint brusquement expulser les Bourbons. Les rapports diplomatiques entre les deux pays se trouvèrent brisés; Fitzroy Somerset reprit son ancien métier, et, de nouveau aide de camp de Wellington, il assista à la terrible journée de Waterloo, où il rendit de grands services; il y laissa un bras fracassé par un boulet. Le triste et court épisode des cent-jours fut suivi du rétablissement de la paix; et le militaire, élevé au grade de colonel et décoré de l'ordre du Bain, reprit derechef le poste de secrétaire de l'ambassade anglaise à Paris. Il y resta jusqu'en 1819. Wellington, qui occupait alors l'emploi de directeur général de l'artillerie (*master of the ordnance*), voulut l'avoir pour secrétaire; il le garda ensuite auprès de lui lorsqu'il devint, en 1827, commandant général des troupes britanniques (emploi équivalant à celui de ministre de la guerre). Fitzroy resta jusqu'en 1852, c'est-à-dire jusqu'à la mort de son ancien chef, secrétaire général de cette importante administration. Il accompagna le duc, qui ne pouvait se passer de son concours, aux

congrès de Vienne, à celui de Vérone, en 1822, et à St-Petersbourg, en 1826; il fut aussi chargé d'une mission spéciale à Madrid. Le bourg de Truro l'envoya à la chambre des communes, aux élections de 1818 et à celles de 1826. Malgré l'importance de ses services, il était loin encore d'avoir brillé au premier rang, lorsque des événements imprévus vinrent l'appeler à de hautes destinées. A la mort du duc de Wellington, le vicomte Hardinge fut nommé commandant en chef de l'armée, et lord Fitzroy Somerset, élevé au poste de maître général de l'artillerie, entra à la chambre des pairs, avec le titre de lord Raglan. C'était le nom d'un vieux château en ruines qui faisait partie des vastes domaines de la famille ducale de Beaufort. La guerre éclata entre la Russie d'un côté, la France et la Grande-Bretagne de l'autre (1854); l'Angleterre avait peu de généraux; il n'avait pu s'en former durant quarante ans de paix, et il fallait se retourner du côté des vétérans qui avaient lutté contre les soldats de Napoléon. La capacité de lord Raglan était incontestable, et c'était, parmi le petit nombre de compagnons de Wellington que la mort eût épargnés, celui qui offrait le plus de titres à la confiance publique. Il fut chargé du commandement en chef des troupes anglaises envoyées en Orient; et, quittant l'Angleterre au mois de mars, il se rendit d'abord à Vienne, ensuite à Constantinople. Après avoir réuni ses divisions, que le choléra décima cruellement pendant leur séjour en Turquie, il combina avec les Français un débarquement sur les plages de la Crimée; et le 20 septembre, le maréchal St-Arnaud et lui remportèrent à l'Alma un succès important. Sébastopol se trouva à découvert, et on a prétendu que l'avis du général anglais avait été d'essayer d'enlever la place par un brusque coup de main. Un siège en règle fut résolu; il devint beaucoup plus long et plus difficile qu'on ne l'avait prévu. On sait à quelles souffrances furent en butte les armées assiégeantes durant le rude hiver de 1854-1855; les Anglais restèrent longtemps mal pourvus de vivres et d'objets de campement, leurs pertes furent grandes. Il serait inutile d'ailleurs de rappeler des souvenirs qui sont encore présents à tous les esprits, de retracer les épisodes d'une guerre dont le récit est partout. Profondément ému des souffrances dont il était le témoin, fatigué de la longueur d'un siège meurtrier, tourmenté par les critiques injustes des journalistes qui, du fond de leurs tranquilles bureaux, condamnaient en aveugles des opérations qu'ils étaient incapables d'apprécier, lord Raglan, déjà âgé de soixante-sept ans, ne put supporter le poids d'anxiétés continuelles et de fatigues écrasantes. Une inflammation d'entrailles l'enleva le 28 juin 1855. Son courage, ses talents lui avaient valu le respect et la confiance de ses soldats, et le général Pélissier, son collègue dans le commandement, lui rendit pleine justice dans

un ordre du jour qui fut lu avec émotion. En Angleterre, le vieux guerrier, qui avait été l'objet de vives censures, ne rencontra plus, lorsqu'il fut mort, que des regrets unanimes. Son corps, rapporté dans sa patrie, fut enseveli à Badminton (comté de Gloucester); une pension annuelle de mille livres sterling fut votée en faveur de sa veuve, et une autre de deux mille livres fut accordée à son fils, qui lui succéda dans son titre et qui, suivant l'excellent usage adopté par les rejetons des familles aristocratiques de la Grande-Bretagne, avait déjà occupé des emplois importants, ayant successivement été employé dans le gouvernement de Ceylan et secrétaire du roi de Hanovre. Lord Raglan avait épousé en 1814 une nièce de Wellington; il eut deux filles et deux fils; l'aîné entra au service, s'éleva au grade de major, servit dans l'armée des Indes et mourut au champ d'honneur en 1845, dans un des combats que les forces anglaises livrèrent aux Seikhs. BR—R.

RAGNINA (DOMINIQUE), traducteur et poète serbe, né en 1536 à Raguse, où il mourut en 1607. Après avoir séjourné quelque temps dans l'île de Sicile, il vint à Florence en 1563. Il s'y fit bien venir du grand-duc, qui le nomma son conseiller intime et chevalier de l'ordre nouvellement créé de St-Etienne. Les relations amoureuses que Ragnina entretenait avec une personne désignée sous le nom de *Rose la Florentine*, mais qu'on suppose avoir été une princesse grand-ducale, devinrent la cause de son départ précipité de Florence. A la suite d'un séjour dans quelques autres villes de l'Italie, Dominique retourna à Raguse, où il passa le reste de ses jours et où il remplit plusieurs fois la charge de *recteur* (ou président) de la république. Ragnina fit en même temps partie de ce cénacle de poètes ragusains qui constituent la période ragusaine de la littérature serbe. A ce cénacle appartiennent, outre lui, Dominique Zlatarich, Jean Gondoulitch, Benoît Vincovich, André Zmaïevitch et surtout Florentine Zuzzeri, qui devint l'amie intime de Ragnina. Celui-ci a été le Tibulle en même temps que le Clément Marot de cette littérature. Il a écrit : 1° *Pieśni raslike, ou Poésies variées*, Florence, 1563, 1 vol. Une nouvelle édition augmentée parut en 1634 à Venise en 2 volumes, dont l'un renferme les poésies érotiques et l'autre les chants sacrés, moraux et burlesques. Parmi les premiers, nous relevons, dans l'intérêt historique, les odes à *Livie de Messine*, une de ses maîtresses en Sicile, à *Rose de Florence*, dont nous avons parlé, et à *Florentine Zuzzeri*. Ces deux volumes ont été réimprimés à Agram par Louis Gay en 1850, in-8°. 2° Traduction serbe de Tibulle et Propertius; 3° traduction serbe de Martial; 4° traduction serbe des comédies de Philémon; 5° traduction serbe de Bion et Moschus, etc.; 6° *Arguments moraux* (en serbe) à l'usage de ses enfants; 7° *Panegyriques*. R—L—N.

RAGOBACH. Voyez RAKOUBACH.

RAGOIS (l'abbé LE) était neveu de l'abbé Gobel, directeur de madame de Maintenon, et obtint par la protection de cette dame la place de précepteur du duc du Maine. Il la remplit avec zèle, et, tout occupé de ses devoirs, resta constamment étranger aux intrigues de la cour. Le Ragois mourut vers 1683. On a publié une *Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, qu'il avait composée pour son élève et que sans doute il ne destinait point à l'impression. Cet ouvrage, qui parut pour la première fois en 1684, in-12, sous le titre d'*Introduction à l'histoire de France*, fut adopté par toutes les maisons d'éducation, et il a été réimprimé un très-grand nombre de fois, avec des corrections et des additions qui ne l'ont pas rendu meilleur. L'édition de Paris, 1820, 2 vol. in-12, a été totalement refondue par M. Moustalon, et augmentée d'un *Abrégé de géographie*, de l'*Histoire poétique*, avec un précis des *Métamorphoses* d'Ovide, et enfin d'une instruction pour demandes et par réponses sur l'histoire ancienne. W—S.

RAGONNEAU (FRANÇOIS), né à Richelieu en 1692, y exerça les emplois de lieutenant particulier et d'assesseur civil et criminel à la sénéchaussée de cette ville. Il a publié un ouvrage sur sa ville natale intitulé *Riccolocus dolens, ou Plaintes sur la ville de Richelieu*. Cet ouvrage, en vers latins, a d'abord été imprimé vers 1760, et ensuite il a été réimprimé avec une traduction française faite par l'auteur en 1764, sans nom de ville ni d'imprimeur ou libraire. F—T—E.

RAGOTZKY (GEORGE 1^{er} RACOCZI, appelé ordinairement), prince de Transylvanie, était un seigneur hongrois riche et puissant. Son père Sigismond, élu malgré lui prince en 1607, abdiqua l'année suivante et mourut à Sorrente en 1613. Il avait eu pour successeurs Gabriel Batori, puis Bethlen Gabor (roy. ce nom). Après la mort de ce dernier, Etienne, son cousin, força la veuve de Gabor, Catherine de Brandebourg, à se dépouiller de la souveraineté; mais désespérant lui-même de la conserver, il envoya offrir, en 1629, le trône de cette principauté à Georges Ragotzky. Les députés étaient le fils et le beau-frère d'Etienne. A peine eurent-ils amené le nouveau prince de leur choix commun sur le territoire transylvain, que la nouvelle se répandit que les états avaient élu Etienne. Plus confiant ou mieux avisé, Ragotzky, reçu dans Waradin, une des principales places de la province, refusa de renoncer à des droits qu'il devait à un consentement libre, à des offres volontaires qu'il n'avait pas provoquées. Ce qu'il y eut de particulier, c'est que le propre fils et le beau-frère d'Etienne se déclarèrent engagés par le serment qu'ils avaient prêté à Ragotzky, et ne voulurent pas l'abandonner. Les états se rassemblèrent et élurent unanimement le magnat hongrois, dont les libéralités entraînent beau-

coup de suffrages. C'est ainsi que Georges Ragotzky devint en 1631 prince de Transylvanie. Son concurrent se jeta entre les bras des Ottomans, qui lui promirent de l'aider : Ragotzky invoqua l'appui de l'empereur Ferdinand II. Le refus qu'il essuya d'abord était bien impolitique, puisqu'il coûta par la suite la Transylvanie à la maison d'Autriche. Ragotzky ne s'en découragea point : il sut trouver des ressources dans ses richesses, sa valeur et ses intelligences avec ses voisins. Les Hongrois lui fournirent des secours en secret, et les Polonais lui permirent de lever des troupes sur leur territoire. Avec des forces inégales, mais d'habiles attaques et des succès constants, il parvint à forcer la Porte Ottomane à s'accommoder avec lui. Il remporta aussi plusieurs avantages contre l'Autriche, prit d'assaut la ville de Cassovie dans la haute Hongrie, ainsi que d'autres places, et conclut la paix avec l'empereur Ferdinand III le 26 juillet 1645. La souveraineté de Transylvanie lui fut laissée, à la charge qu'il restituerait à Etienne Bethlem ses possessions héréditaires dont il l'avait dépouillé. Après la mort de Vladislas VII en 1648, Georges Ragotzky eut l'ambition d'être roi de Pologne. A la tête de 30,000 hommes, il déclara que, s'il était élu, il les emploierait contre les Cosaques, alors en guerre avec la Pologne, et que, dans le cas contraire, il se joindrait à eux. Cette alternative offensante le fit exclure. Il mourut le 24 octobre de la même année, après avoir ajouté les deux Valaques à ses Etats et amassé de grands trésors, laissant de Sophie, fille d'Etienne Bethlem, sa première femme, Georges, dont l'article suit, et de Suzanne Lorentza, sa seconde femme, Sigismond, qui fut duc de Montgatz et mourut en 1652. — RAGOTZKY (Georges II), fils du précédent, fut élu en octobre 1648 pour succéder à son père. Convoitant comme lui le trône de Pologne, il tenta de profiter des troubles qui agitérent ce pays en 1653, et de s'en faire élire roi à la place de Casimir V (*voy.* ce nom); mais les difficultés qu'il rencontra, seulement pour être agréé comme successeur de ce monarque, lui inspirèrent contre les Polonais une haine qui le rendit l'allié de leurs ennemis. Afin de servir à la fois son ressentiment et son ambition, il fit en 1657 un traité avec Charles-Gustave, roi de Suède, qui envahissait la Pologne, et il lui fournit un secours de 30,000 Transylvains, Valaques et Moldaves, dont les deux vaïvodes étaient unis d'intérêt avec lui. Ils obéirent cependant aux ordres de la Porte, qui força ses vassaux à rappeler leurs troupes, ne voulant pas rompre l'alliance qui subsistait avec les Polonais. Le prince transylvain refusa fièrement de quitter les armes; mais, battu complètement le 14 juillet 1657 par les Polonais et les Impériaux réunis, il fut contraint de signer la paix, et rentra dans sa principauté avec les débris de son armée. Le sultan Mahomet IV (*voy.* ce nom), irrité de sa

conduite, ordonna aux Transylvains de choisir un autre prince; Ragotzky, allant au-devant de sa déposition, se démit lui-même le 12 octobre 1658; mais cette abdication n'était que simulée, et peu de temps après il chassa le comte Redei, que les états avaient élu. Alors le khan des Tartares eut ordre de l'attaquer, le défît près de Sandomir; et les Ottomans, commandés par le pacha de Bude, pénétrèrent dans la Transylvanie. Ragotzky s'étant mis sous la protection de l'Empereur, accourut avec 10,000 hommes et eut la gloire de battre une armée deux fois plus nombreuse que la sienne. Mais le grand vizir Koproli s'avancait à la tête de 100,000 hommes, tandis que les états de Transylvanie lui envoyaient une députation pour désavouer Ragotzky, que le vizir déposa, et à la place duquel il nomma Acasio Barczai. Après le départ de Koproli, le prince dépossédé voulut ressaisir l'autorité; mais vaincu par le pacha de Bude, il mourut de ses blessures à Waradin le 26 juin 1660. — RAGOTZKY (François), fils du précédent et de Sophie Battori, prit part aux troubles de la Hongrie sous le règne de Léopold I^{er}, et mourut à Makowitz en 1676. Son corps fut transporté à Cassovie et inhumé dans l'église des jésuites qu'il avait fondée avec sa mère. Elevé par cette princesse dans la religion catholique, il composa un livre de prières très-répandu en Hongrie et connu sous le titre d'*Officium Racoczianum*. De son mariage avec Hélène, fille du comte Pierre de Serin, il laissa François Léopold Ragotzky (*voy.* l'article suivant). S—r.

RAGOTZKY, ou plus exactement RACOCZI (FRANÇOIS-LÉOPOLD), prince de Transylvanie, fils de François Ragotzky (*voy.* l'article précédent), naquit en 1676 au château de Borshi, près de Patak. Sa mère, dans l'espoir de lui procurer un défenseur de ses droits, se remaria peu de temps après sa naissance avec le comte Tekeli, d'une des premières familles de Hongrie. Tekeli, qui n'avait en vue dans cette alliance que les richesses de la maison Ragotzky, abandonna bientôt son jeune pupille aux domestiques, et ceux-ci le négligèrent au point de le laisser manquer souvent d'habits et de nourriture. Une vie si dure fortifia son tempérament et le rendit capable de supporter dans la suite les fatigues et les privations de toute espèce. Cependant le comte Tekeli continuait de faire la guerre à l'Autriche. Vaincu successivement dans plusieurs rencontres, il s'enfuit chez les Turcs (*voy.* TEKELI); et le prince Ragotzky, conduit, avec sa mère et sa sœur, à Vienne, fut placé sous la tutelle du cardinal Coloniitz, qui le légua dans la Bohême, où il passa cinq ans dans un collège, confondu avec les autres écoliers. Sur les instances du comte d'Appremont, son beau-frère, il obtint enfin la permission de revenir à Vienne; mais il reçut presque en même temps l'ordre de voyager en Italie. A son retour il fit déclarer sa majorité, triompha

des obstacles que le cabinet autrichien mettait à son mariage avec la princesse de Hesse-Rhinfels, et se retira dans les domaines qu'il possédait en Hongrie, où son projet était de vivre étranger à toutes les intrigues. Les paysans hongrois s'étant révoltés, on l'accusa de les exciter en secret; on alla même jusqu'à supposer qu'il entretenait avec la France des intelligences criminelles. Les avis qu'il recevait de Vienne ne purent le déterminer à s'éloigner. Il fut arrêté (avril 1701) par ordre de l'Empereur (1) et renfermé dans les prisons de Neustadt. On nomma des commissaires pour instruire son procès, et son innocence n'aurait pu le sauver; mais la tendresse ingénieuse de sa femme lui procura les moyens de sortir de prison et de se réfugier à Varsovie, où il trouva le comte Bercheny, son parent, obligé comme lui de chercher un asile en Pologne (*voy. BERCHENY*). En partant, il avait laissé sur sa table une lettre à l'Empereur, dans laquelle il se plaignait des mauvais traitements qu'on lui avait fait éprouver, et engageait sa parole de venir se justifier, pourvu qu'on lui accordât un sauf-conduit et des juges non suspects; mais les commissaires, qui avaient reçu l'ordre de le condamner, prononcèrent la confiscation de ses biens et mirent sa tête à prix. Le malheureux Ragotzky ne put échapper aux émissaires de l'Autriche qu'en changeant souvent de demeure et de déguisements. Tandis qu'il errait dans les forêts de la Pologne, il apprit que les paysans hongrois voulaient tenter encore une fois de secouer le joug. Sur l'assurance qu'il leur fit donner de se mettre à leur tête avec Bercheny, quelques centaines de paysans prirent les armes et se livrèrent à toutes sortes d'excès; mais, incapables d'opposer la moindre résistance à des troupes régulières, ils venaient d'être dispersés par un détachement de cavalerie quand Ragotzky parut sur les frontières de la Hongrie au mois de juin 1703. Bientôt il fut rejoint par une partie des fuyards et vint s'établir dans la ville de Mongatz : il n'osa pourtant pas attaquer le château que défendait une faible garnison, dans la crainte qu'un échec ne jetât le découragement parmi les siens. L'arrivée de quelques escadrons autrichiens le força même de se replier avec sa petite troupe; néanmoins, aidé par Bercheny et quelques autres nobles hongrois qui vinrent le rejoindre avec leurs paysans, il s'empara de plusieurs villes, et décida par ce premier succès le soulèvement de toute la Hongrie. Des députés vinrent alors offrir à Ragotzky le trône de Pologne; mais il le refusa, ne voulant point laisser au ressentiment de l'Autriche ceux qui s'étaient rangés sous ses drapeaux. La campagne de 1704 s'ouvrit par de nouveaux succès. Quoique ses soldats fussent

mal disciplinés et mal armés, et que, ne pouvant point lever d'impôts dans un pays ravagé par la guerre civile, il manquât d'argent et de vivres, Ragotzky fit trembler un instant l'Autriche, et poussa des excursions jusqu'aux portes de Vienne. L'empereur Léopold, occupé d'un autre côté par la guerre contre les Bavares et les Français, eut recours à la voie des négociations et lui fit demander une trêve. Ragotzky proposa, pour condition de traité, le rétablissement des privilèges de la nation hongroise et la reconnaissance du droit qu'elle avait d'élire son souverain. La victoire des Impériaux à Hochstedt, et les secours que Léopold reçut de la Hollande et de l'Angleterre, lui permirent enfin d'envoyer des troupes en Hongrie. Ragotzky, malgré sa prudence, ne put éviter quelques actions dans lesquelles il fut battu. Desailleurs, que la France envoyait près de lui comme ambassadeur, arriva; mais il n'était accompagné que de deux ingénieurs, et n'apportait ni les armes ni l'argent promis. Dans cet abandon, Ragotzky conserva toute sa fermeté. Ses troupes, qui ne pouvaient opposer aucune résistance aux Autrichiens, les fatiguaient par des marches continuelles, et pillaient souvent leurs bagages et leurs vivres. Il s'empara lui-même de quelques villes mal défendues, et prit ses quartiers d'hiver dans des montagnes où l'ennemi n'osait s'engager. En 1707, Ragotzky prit possession de la Transylvanie, après avoir juré de maintenir les lois et les privilèges du pays; et, à son retour, il convoqua les états de Hongrie, dont il fut élu président à la presque unanimité des suffrages. La session s'ouvrit d'une manière orageuse. Les députés du comte de Turviz, vendus à l'Autriche, accusèrent Ragotzky d'être le seul auteur de la prolongation de la guerre. Le prince se justifia par un discours qui produisit un tel effet sur l'assemblée, que les députés se levèrent en tumulte. Des deux accusateurs de Ragotzky, l'un fut massacré sur son siège; et l'autre, grièvement blessé, périt peu de jours après sur l'échafaud. Le reste de la session fut employé à chercher des moyens de continuer la guerre contre l'Autriche. Le système qu'avait adopté Ragotzky d'éviter toute bataille rangée pouvait la prolonger encore plusieurs années; mais surpris, en 1708, près de Trenczin, il fut défait entièrement, et laissa ses équipages et toute son artillerie au pouvoir des vainqueurs. La mésintelligence se mit alors parmi ses généraux : quelques-uns passèrent du côté des Autrichiens; et ceux qui lui restaient fidèles en apparence, refusèrent de lui obéir ou paralysèrent toutes ses dispositions. Le secours qu'il avait demandé n'arrivait point. Pour comble de malheur, la peste se déclara sur les frontières du côté de la Turquie, et il se trouva dans l'impossibilité de communiquer avec les places fortes qui tenaient encore pour lui. Toute résistance devenait donc impossible. Ragotzky s'en

(1) Feller, qui, pendant son séjour en Hongrie, a recueilli les traditions de plusieurs anecdotes curieuses, dit que Ragotzky, quand il fut arrêté, avait dans sa chambre un tigre qui le défendait longtemps contre les soldats.

étant convaincu, résolut d'écrire à l'Empereur pour lui recommander les malheureux Hongrois; et ayant réuni quelques sénateurs, il les dégagés du serment de fidélité, les priant de lui remettre les siens, et partit pour la Pologne le 2 février 1710. Après avoir erré quelque temps dans les différents pays du Nord, il vint en France en 1713, et fut accueilli par Louis XIV qui lui assigna une pension considérable. Dégoûté des grands, il demanda la permission de se retirer dans la maison des camaldules de Grosbois, où, sous le nom de comte de Saros, il passa plusieurs années, partageant son temps entre l'étude, la méditation et les exercices de piété. Le cabinet d'Autriche ayant demandé son éloignement de France, il partit en 1717 par Marseille, et ne put trouver d'asile que dans les Etats du Grand-Turc. Il obtint pour retraite la ville de Rodosto près de la mer de Marmara; ce fut là qu'il mourut le 8 avril 1735. Le prince Ragotzky avait composé plusieurs ouvrages, entre autres des *Méditations sur l'Ecriture sainte*, des *Confessions* (1), qu'il cite plusieurs fois dans ses *Mémoires*, publiés par l'abbé Brenner, dans les tomes 5 et 6 de l'*Histoire des révolutions de Hongrie*, la Haye, 1739, édition in-12. On a le *Testament politique et moral du prince Racoczi*, 1751, in-12; mais c'est un ouvrage supposé. W—s.

RAGOUNEAU (A.-M.), économiste et financier, naquit à Paris vers 1760. Son père, procureur au Châtelet, qui lui fit faire d'excellentes études, le destinait au barreau; mais, après la révolution de 1789, le jeune Ragouneau préféra suivre la carrière des emplois publics. Il fit partie de la commission de Naples et fut nommé par les consuls, en frimaire an 8, membre de la commission chargée de l'examen définitif des réclamations des individus inscrits sur la liste des émigrés. Il obtint ensuite la place de commissaire du gouvernement près l'octroi de Strasbourg. Appelé au poste plus important de contrôleur principal des droits réunis de l'arrondissement de Charleroi, il sut, par un esprit de justice et de modération, tempérer ce que les lois fiscales pouvaient avoir de trop rigoureux pour des populations devenues françaises depuis peu d'années. Il fut ensuite envoyé dans le département de la Nièvre en qualité d'inspecteur. S'étant retiré à Chaillot, il y est mort au mois de mars 1811. On a de Ragouneau : 1° *Recherches sur l'état actuel des sociétés politiques, ou jusqu'à quel point l'économie intérieure des Etats modernes leur permet-elle de se rapprocher de la liberté et de l'égalité*, Paris et Strasbourg, Levrault, an 11

(1) Selon son désir, le manuscrit de ces deux ouvrages et son cœur embaumé furent transmis aux camaldules de Grosbois. Le P. Macaire Pène, général de cet ordre, consacra, en 1737, à la mémoire de ce prince, un monument dont l'inscription retrace les principaux traits de sa vie. (Voy. les *Annales camalduleses*, t. 8, p. 534, et la *Dissertation*, de M. Champollion-Figeac, sur une ancienne sculpture grecque, dans le *Magasin encyclopédique*, 1811, t. 4, p. 275.)

(1803), in-8°. En remontant à l'origine des sociétés, l'auteur a pris de trop loin son point de départ, sans jeter aucune lueur nouvelle sur un sujet épuisé. 2° *Introduction à l'histoire de France, ou Précis historique de tout ce qui s'est passé dans l'empire romain et dans les Gaules, depuis la conquête par Jules-César jusqu'à celle de leur entière occupation par les Francs*, Paris, 1811, in-8°, avec tableaux. On ne peut refuser à Ragouneau le mérite d'avoir, dans un volume de 261 pages, résumé avec intérêt, méthode et clarté les principaux événements dont est remplie la longue période qui s'écoula depuis Jules-César jusqu'à l'invasion des Francs. Un précis chronologique de l'histoire des monarchies barbares, divisé en tableaux, aide à l'intelligence du texte. L-M-X.

RAGUEAU (FRANÇOIS), célèbre jurisconsulte du 16^e siècle, né à Mehun en Berry, devint lieutenant particulier du bailliage de cette ville. Ses immenses recherches sur le droit coutumier lui firent sentir la nécessité d'un onomasticon qui contint l'explication des termes les plus difficiles et les plus obscurs qui se rencontrent dans l'idiome de cette partie du droit. C'est ainsi qu'il fut amené à recueillir les matériaux d'un ouvrage qu'il mit au jour en 1583, et qui jeta les fondements de sa réputation. C'est l'*Indice des droits royaux et seigneuriaux, des plus notables dictions, termes et phrases de l'état et de la justice et pratique de France; recueilli des loix, coutumes, ordonnances, arrêts, annales et histoire du royaume de France et d'ailleurs*, Paris, 1583, in-fol. Le succès de cet ouvrage fut immense, et plusieurs éditions s'en firent en peu d'années (1600 et 1609, in-4°). A mesure que l'étude des anciens monuments de notre législation prenait de l'accroissement, on reconnaissait que l'*Indice* de Ragueau, qui avait ouvert le premier la carrière, était incomplet et ne suffisait plus à l'ardeur d'investigation des jurisconsultes. Galland, qui s'était livré aux mêmes recherches sur les lois politiques et féodales des provinces méridionales, composa des additions qui tombèrent entre les mains du président de Lamoignon (voy. GALLAND). Plus tard, Laurière augmenta considérablement et perfectionna l'ouvrage de Ragueau (voy. LAURIÈRE). Il publia la nouvelle édition sous le titre de *Glossaire du droit français, contenant l'explication des mots difficiles qui se trouvent dans les ordonnances de nos rois, dans les coutumes du royaume, dans les anciens arrêts et les anciens titres*, Paris, Guignard, 1707, 2 vol. in-4°. Quoiqu'il ait perdu le mérite d'une application usuelle, le *Glossaire* est encore fort recherché aujourd'hui par ceux qui s'occupent de nos antiquités juridiques. En 1584, Ragueau fut appelé, en qualité de professeur et lecteur, à la faculté de droit de l'université de Bourges, dont les chaires étaient toujours occupées par des jurisconsultes de premier ordre. Lui-même avait étudié sous Cujas à Bourges et à Valence. Ragueau mourut au mois

de septembre 1605. Son *Commentaire sur les coutumes générales du pays et duché de Berry* n'a été publié qu'en 1618 à Paris, in-folio, par Paul Ragueau son fils, qui lui avait succédé dans sa charge de lieutenant particulier de Mehun. Denis Simon (*Bibliothèque des auteurs de droit*) et Taisand (*Vies des jurisconsultes*, Paris, 1737, p. 739) attribuent à François Ragueau un *Traité des lois politiques*; mais ils ne font connaître ni le lieu ni la date de l'impression. L—M—X.

RAGUENET (FRANÇOIS), littérateur estimable, né vers 1660 à Rouen, embrassa l'état ecclésiastique et devint précepteur des neveux du cardinal de Bouillon. Cette place lui laissant le loisir de cultiver son goût pour les lettres, il se signala dans les concours de l'Académie française, obtint un accessit pour un discours sur ce sujet: « De la patience et du vice qui lui est con- » traire (1) », et deux ans après remporta le prix par un discours « sur le mérite et l'utilité » du martyr ». Encouragé par ce premier succès, il publia la *Vie de Cromwel*, qui reçut un accueil favorable. L'abbé Raguenet suivit en 1698 le cardinal de Bouillon à Rome, et pendant deux ans étudia les chefs-d'œuvre des arts qui décorent les palais et les églises de la capitale du monde chrétien. La description qu'il en donna peu de temps après son retour à Paris lui valut des lettres de citoyen romain, titre qui le flatta beaucoup (2) et qu'il ajouta depuis à son nom. Pendant son séjour à Rome, il s'était passionné pour la musique italienne, et il entreprit de démontrer sa supériorité sur la triste psalmodie des Lulli et des Campra; mais les partisans du chant français ne purent lui pardonner d'avoir jeté du ridicule sur les objets de leur culte, et peu s'en fallut qu'on ne vit alors une guerre aussi terrible que celle qu'excita plus tard la première apparition des bouffes ou la rivalité de Gluck et de Piccini. L'abbé Raguenet eut le bon esprit de céder à l'orage. Il paraît qu'il s'éloigna de Paris sur la fin de sa vie, et l'on conjecture qu'il mourut en 1772 dans la retraite qu'il s'était choisie. Outre les deux discours dont on a parlé et qui sont insérés dans les Recueils de l'Académie française, on a de lui: 1° *Histoire d'Olivier Cromwell*, Paris, Barbin, 1691 (3), in-4°, en 2 volumes in-12. Elle est écrite, selon Bayle, avec assez d'impartialité dans tout ce qui n'a pas trait directement à Cromwell. On la recherche encore à cause des pièces justificatives, et c'était la seule qu'on pût consulter avant que M. Villemain eût publié son excellente vie de cet usurpateur (*roy. CROMWELL*). 2° *Des monuments de Rome, ou Description des plus beaux ouvrages de peinture, de sculpture*

et d'architecture qui se voient à Rome et aux environs, avec des observations, ibid., 1700, in-12; Amsterdam, 1701, même format; 3° *Parallèle des Français avec les Italiens dans la musique et dans les opéras*, ibid., 1702, in-12. Cet ouvrage fut vivement critiqué par Lecerf de la Vieville, compatriote de Raguenet (*roy. LECERF*). 4° *Histoire abrégée de l'Ancien Testament*, ibid., 1708, in-8°; réimprimée plusieurs fois; 5° *Vie de Turenne*. Raguenet la composa par l'ordre et sous les yeux du cardinal de Bouillon, qui lui avait appris plusieurs particularités intéressantes. Elle était restée en manuscrit, et Ramsay, qui l'avait eue à sa disposition, dit que les faits sont vrais, les dates exactes, et que la narration est claire, mais que Raguenet semble plutôt avoir écrit un journal qu'une histoire (*roy. la préface de l'Histoire de Turenne*, par Ramsay). Malgré ce jugement peu favorable, la *Vie de Turenne*, par Raguenet, a été imprimée enfin à la Haye, Paris, 1738, 2 vol. in-12, et les différentes éditions qui se sont succédé prouvent qu'elle jouit de l'estime générale. Le libraire Barbou en a publié une nouvelle édition en 1806, revue avec soin et enrichie d'augmentations qui viennent de bonne main (*roy. la Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*, par Barbier, t. 4, p. 25). On a quelquefois attribué à Raguenet les *Aventures de Jacques Sadeur*, mais c'est à tort (*roy. Gab. FOIGNY*). W—S.

RAGUEL. Voyez TOBIE.

RAGUET (GILLES-BERNARD), littérateur, naquit en 1668 à Namur et vint fort jeune à Paris, où, après avoir terminé ses cours de théologie, il embrassa l'état ecclésiastique. Il entra dans la communauté des prêtres de St-Sulpice et partagea son temps entre ses devoirs et l'étude. Ses talents l'avaient fait connaître de l'évêque de Fréjus (depuis cardinal de Fleury). Ce prélat employa l'abbé Raguet à l'éducation de Louis XV, et lui fit obtenir plusieurs bénéfices, entre autres le prieuré d'Argenteuil. Il obtint dans la suite la place de directeur spirituel de la compagnie des Indes, et mourut à Paris le 20 juin 1748, à 81 ans. Raguet a coopéré de 1705 à 1721 à la rédaction du *Journal des savants*. On cite de lui: 1° la *Nouvelle Atlantide* de Fr. Bacon, traduite en français et continuée, Paris, 1702, in-12; 2° *Histoire des contestations sur la Diplomatie*, avec l'analyse de cet ouvrage composé par le P. Mabillon, Paris, 1708, in-12; Naples (Genève), 1767, in-8°. On y trouve l'analyse exacte et impartiale des objections du P. Germon et des autres adversaires du système du savant bénédictin, avec les réponses de Mabillon et de ses confrères. Malgré la neutralité qu'affecte Raguet, on voit qu'il penche pour le P. Germon (*roy. ce nom*). 3° *Explication d'un bas-relief en bronze (supposé antique) du cabinet de l'abbé Bignon* (dans les *Mémoires de Trévoux*, juillet 1714, et dans le *Journal des savants*, avril 1715, p. 223). Ce bas-relief, qui représente les noces de Thétis

(1) Ce fut Fontenelle qui remporta le prix.

(2) Ces patentes, datées du 19 février 1701, sont rapportées par M. Guilbert dans ses *Mémoires biographiques*, t. 2, p. 293. Il ajoute que depuis Montaigne aucun Français n'avait obtenu cet honneur.

(3) Et non pas en 1671, ainsi que le disent presque tous les biographes.

et de Pélée, a été gravé par madame Lehay (voy. CHÉRON).

W—s.

RAGUSA (JOSEPH), jésuite, né à Giuliano, en Sicile, vers 1560, entra dans la société en 1575, ayant à peine quinze ans accomplis. Il enseigna la philosophie à Paris et la théologie à Padoue, à Messine, à Palerme. Il avait mis un ordre admirable dans ses occupations. Les heures en étaient réglées, soit pour la prière, soit pour ses différentes études, et cet ordre n'était jamais dérangé. Dans sa jeunesse, il s'exerça à la prédication, et son éloquence simple et persuasive avait un charme auquel il était difficile de résister. Ragusa gouverna quelques collèges en qualité de recteur, dirigea les études pendant plusieurs années et mourut à Palerme le 25 septembre 1624, à l'âge de 64 ans, après en avoir passé cinquante dans la société. Il a laissé : 1° *Commentaria ac Disquisitiones in tertiam divi Thomæ partem*, Lyon, 1619-1620, 2 vol. Dans le premier, il traite du mystère de l'incarnation; dans le second, de Notre-Seigneur Jésus-Christ *per se*, c'est-à-dire *de ejus unitate et officio*. 2° *De justificatione et penitentia*, 2 vol.; 3° *De baptismo et eucharistia commentarium in primam Secundæ*; 4° *De natura et gratia*, etc.

L—r.

RAGUSA (JÉRÔME), savant jésuite, naquit en 1665 à Modica, dans la Sicile. Il embrassa la règle de St-Ignace à seize ans, et après avoir terminé ses études, il professa la philosophie et les différentes branches de la théologie avec un succès qui lui mérita l'estime de ses compatriotes. Dans ses loisirs, il cultivait la littérature ou s'occupait de recherches d'érudition. On ignore l'époque de sa mort; mais il paraît qu'il vivait encore en 1715. Mongitore, dans le deuxième appendice de sa *Biblioth. Sicula*, cite encore de lui quelques ouvrages publiés en 1712 et 1715. Nous indiquerons les suivants : 1° *Elogia Siculorum qui veteri memoria litteris floruerunt*, Lyon, 1690, in-12. Ronda Ragusa, neveu de l'auteur, a publié sous son nom une nouvelle édition de cet ouvrage, avec des additions (*Siciliæ biblioth. vetus*), Rome, 1700, in-4°, et Burmann l'a inséré dans le *Thesaurus antiquit. Italie*, t. 10, p. 14. 2° *Fragmenta progymnasmatum diversorum*, Venise, 1706, in-8°; 3° *Ragionamenti, panegerici*, etc., ibid., 1706, in-12. On trouvera dans la *Bibliotheca Sicula* de Mongitore, t. 1^{er}, p. 284-285, l'éloge du P. Jérôme Ragusa et les titres des ouvrages qu'il a laissés en manuscrit, parmi lesquels on distingue : *Siciliæ biblioth. vetus et recens*, 2 vol. in-4°.

W—s.

RAGUSE (duc de). Voyez MARMONT.

RAGUSIO (POMPÉE), religieux carme, florissait au 17^e siècle. Il était savant et fort estimé dans son ordre, parce qu'à un grand savoir il joignait d'autres bonnes qualités et beaucoup de vertus. Il fut lecteur de philosophie dans divers couvents de son institut, et laissa plusieurs ouvrages de philosophie et de théologie. On a aussi de lui un

Commentaire sur Jean Bacon, imprimé sous un nom supposé. Le P. Ragusio mourut en 1600. L—r.

RAHBÈK (KNOUD-LYNE), poète, littérateur et journaliste danois, né, le 18 décembre 1760, à Copenhague, où il mourut le 22 avril 1830. Après la fin de ses études, ce fut au moyen de la riche succession de son oncle maternel qu'il exécuta de longs voyages en Allemagne et en France. Dès son retour, en 1788, il devint professeur d'esthétique et de rhétorique à l'université de Copenhague, place qu'il quitta, en 1793, pour devenir secrétaire du duc d'Augustenbourg. De 1805 à 1816, il était professeur à l'école dramatique de la capitale. Dans cette dernière année, il rentra à l'université comme professeur de langue et de littérature danoises. A côté de cette charge académique, Rahbek remplissait encore les fonctions d'inspecteur du séminaire pédagogique, de conservateur de la bibliothèque de l'université et de secrétaire du consistoire ecclésiastique. Il se démit de tous ses emplois en 1828. Membre de la société royale des sciences danoise et des différentes associations littéraires du Nord, Rahbek se faisait le Mécène de tous les adeptes du Parnasse, qu'il accueillait très-gracieusement dans son domaine de Bakkehuuset. Là il présidait leurs réunions avec son beau-frère Oehlenschläger, qui avait épousé la sœur de sa femme. Moins créateur encore et moins original que ce dernier, Rahbek lui ressemble pour la fécondité, d'un côté, et, de l'autre, pour la facilité avec laquelle il s'arrange de tous les styles et de toutes les écoles. Il a été un collectionneur et traducteur infatigable, et il a en outre mérité de la littérature nationale danoise par l'édition d'un grand nombre de poètes de deuxième et troisième ordre. Rahbek a commencé et terminé sa carrière comme journaliste. En fait de politique, on lui reproche, non sans raison, d'avoir soutenu les jacobins et radicaux en France et en Angleterre, tandis qu'il était absolutiste pour le Danemarck et pour l'Allemagne. En fait de littérature, il était un critique facile et peu exclusif; il donnait accès à toutes les théories. Il a rédigé la *Minerve*, revue mensuelle, de 1785 à 1789, avec Pram, et seul jusqu'en 1808. Après l'interruption de 1808 à 1815, il l'a fait suivre de la *Minerve danoise*, de 1815 à 1819, de l'*Hesperus*, de 1819 à 1823, et de la *Tritogeneia*, de 1828 à 1830. A côté de ces revues mensuelles, plus littéraires, il rédigea, de 1791 à 1823, mais avec quelques interruptions, une feuille hebdomadaire, intitulée *le Spectateur*, ou *le Spectateur danois*, ou *le Prophète*, etc. Cette feuille donne plus de place à la politique, qui enfin domine exclusivement dans le journal intitulé *le Jour*, de 1811 à 1814. De 1797 à 1807, il publia l'almanach poétique, *Charis*, et de 1823 à 1830, l'*Almanach des francs-maçons*, sous divers titres. Comme directeur de l'école dramatique, où il donnait aussi des leçons, il a provoqué la création de plusieurs journaux de théâtre,

auxquels il a collaboré. Dans cette branche on a de lui, en outre, des *Lettres d'un vieil acteur à son fils* (1782); — un *Guide pour les acteurs* (en 1788); — des *Leçons sur l'art dramatique* (en 1809), et des morceaux de critique dramatique (en 1793). Tout cela est relâché de pensée et de style. On estime davantage les contes de Rahbek, dans le genre de Marmontel, Florian et Jacobs, et publiés en huit recueils, sous le titre d'*Essais prosaïques*, de 1785 à 1806 (ils ont été deux fois traduits en allemand, en 1801 et 1802); puis son *Recueil de nouveaux contes*, 1804 à 1814, 4 vol.; ses *Contes des francs-maçons*, 1816, et ses *Contes du Nord*, 1819 à 1821, 2 vol. Dans le genre des récits comiques nous y ajouterons son *Comus et Momus, ou Recueil d'anecdotes ridicules, pensées ingénieuses, vives réparties*, etc., 1807 à 1808, et une imitation de *Don Quichotte*, sous le nom du *Hobereau Vivicus de Vandela, Malpeste, tonnerre de Dieu, ou le Gentilhomme d'Anhalt*, 1801. C'est curieux comme imitation, mais en fait d'invention ce n'est pas plus fort que les propres comédies de Rahbek. En général, le genre dramatique était le côté faible de cet auteur. Il a publié deux *Recueils dramatiques*, l'un, 1788 à 1791, en 2 volumes, et l'autre, 1809 à 1813, en 3 volumes. On peut y signaler ses drames nationaux : *Hans Rostgaard, ou la Tentative sur Cronborg*; — *Anne Colbioernson*; — la *Délivrance de Trondhjem en Norvège*; — le *Roi Frédéric II en Dithmarse*; — l'*Amiral Tordenskiold à Marstrand*, etc. Plus importantes que ses drames sont les poésies lyriques de Rahbek, qui se trouvent dans ses *Essais poétiques*, 1794 à 1802, 2 vol., et dans les *Anthologies* de Riber et Molbech. Un grand nombre d'entre elles ont été traduites en allemand et en suédois et mises en musique. Elles assureront à Rahbek une place durable sur le Parnasse danois. Comme historien, il a donné la première *Histoire complète de la poésie danoise, depuis ses commencements jusqu'en 1760*, Copenhague, 1791 à 1828, 6 vol. On peut regarder comme des compléments un traité latin sur les *plus anciens hymnologues et livres de cantiques danois*, 1818, ainsi que des *Mémoires sur l'histoire du théâtre danois, de 1722 à 1822*, avec une *Histoire générale du théâtre danois* (en allemand), 1794; des notices biographiques sur les acteurs danois, répandues dans les diverses revues auxquelles il collabora, et une *Histoire de la société des belles-lettres de Copenhague*, 1824. En fait de livres originaux nous y ajouterons encore un *Manuel de l'histoire des Etats de l'Europe*, 1803; 2^e édition, 1805. Comme traducteur, Rahbek a pris partout, et il s'est attaqué aux auteurs du caractère le plus différent. A côté des œuvres de Molière, Régnard, Marivaux, Diderot, Florian et Beaumarchais, il a traduit en danois une foule de pièces d'une trentaine de vaudevillistes et mélodramatistes, Pixérécourt, Pain, Picard, Marsollier, Duval, Dupaty, etc., ainsi que les ouvrages

et mémoires sur la révolution et l'empire de Mignet, Montholon et Norvins. Quant à la littérature allemande, Rahbek, sauf les poésies lyriques et cinq ou six pièces dramatiques de Schiller, et deux ou trois ouvrages de Goethe et Lessing, s'est principalement attaché aux romanciers et aux dramaturges de deuxième et troisième ordre, tels que Lafontaine, Werner, Kotzebue, pour lequel il a une prédilection particulière, Castelli, Gotter, Grillpatzer, Illand, Weisse, Clanren, Jules de Voss, etc. On y voit figurer ensuite les *Morales en action* de Doltz, Ewald; les *Manuels de religion* de Niemeyer; d'*Esthétique* d'Eberhard, etc.; les traités pour les jeunes filles de Glatz, Lœhr, etc. Nous y ajouterons les traductions de l'anglais de Walter Scott, de Byron, Shakspeare; du latin d'Horace et d'Ovide, et du suédois de Tegner, Léopold, Kellgren, etc. La dernière branche de l'activité de Rahbek, qui intéresse moins, il est vrai, les nations littéraires du continent, mais qui, d'un autre côté, a une grande importance pour les littératures du Nord, est la publication d'un certain nombre de recueils poétiques danois, tant contemporains que des temps passés. Parmi ses maîtres, amis et collaborateurs, Rahbek a publié les œuvres de Weyer (1789), de Samsø (1796), de Wessel (en 1799, 1801 et 1817), de Troyel frères (1801), Colbioernson (1802), Riber (1803), Holberg (en 1798, puis 1804 à 1814 et 1824 à 1829), Heiberg (1806 à 1819), Mynster (1819), Thaarup (1822), Pram 1824 à 1829), Sneedorf (1829), Seidelin, Cathérine Koren, etc. En 1799, il avait déjà donné les *Œuvres choisies* du poète Tullin (du 17^e siècle). Il a en outre recueilli des *Chants historiques danois et scandinaves*, 1810; des *Chansons danoises du moyen âge, avec des notes musicales et notices biographiques et historiques*, 1812 à 1814, 5 vol.; — des *Chants de société danois et allemands*, 1816; — des *Chants d'étudiants*, 1822; — des *Chants de soldats et matelots*, 1829. Sous le nom de *Guirlandes d'Aster* nous avons un recueil de traductions poétiques lyriques de l'allemand, suédois, anglais, italien et français, 1817; et, sous le nom de *Lectures générales pour les amateurs de l'antiquité*, il a donné un ouvrage national de la littérature danoise et norvégienne, 1828 à 1830, 3 vol. Pour les collèges, il a écrit 2 volumes de *Lectures danoises*, 1799; 3^e édit., 1818; et un 3^e volume, 1803; 2^e édit., 1812; et pour les élèves de facultés, un *Recueil de prose allemande*, 1827, et de *poésie allemande*, 1828. Au *Dictionnaire danois* (de l'académie) il a fait les lettres M à R. Selon l'habitude reçue de nos célébrités contemporaines, Rahbek a aussi laissé des *Souvenirs autobiographiques*, 1824 à 1829, 5 vol., résumés dans les 2 volumes de la traduction allemande abrégée de Kruse, Leipsick, 1829. Le lecteur français peut trouver des détails dans le *Messager français du Nord*, Copenhague, 1820 à 1830. — RAHBK (Mathias), frère consanguin du précédent,

né à Copenhague en 1780, et mort le 4 mars 1846, comme pasteur à Dallerup en Jutland, a traduit en danois : 1° l'*Atala* de Chateaubriand, en 1800; 2° les *Brigands* de Schiller, en 1801; 3° *Histoire romanesque de Rinaldo Rinaldini*, 1800-1801, 3 vol.; 4° *Histoire de Fernando Fernandini*. Ce sont deux pendants des *Brigands* de Schiller. Son frère a patronné toutes ces traductions.

R—L—N.

RAHDEN (GUILLAUME, baron DE), écrivain militaire allemand, né le 10 août 1793 à Breslau, mort dans cette ville en 1859. Il descendait de la famille courlandaise à laquelle appartiennent aussi Charles de Rahden, ingénieur hydraulicien à Mieltau, mort en mars 1836, et le chevalier Leberecht de Rahden, mort à St-Petersbourg général de brigade au service de Russie, en janvier 1843. Elevé à l'école militaire de Kalisch, le baron Guillaume entra en 1809 dans l'armée prussienne. Dès 1812 il fit les campagnes de Russie, de Saxe, de France et de Belgique, à la fin desquelles il prit son congé comme chef d'escadron. Plus tard, nous le voyons paraître successivement sur les champs de bataille de Hollande, de Russie et de l'Espagne. Dans ce dernier pays il servit dans les rangs des carlistes, sous Maroto et Cabrera, de 1837 à 1840. Gravement blessé, il quitta le service en 1840 avec le grade de général de brigade, et retourna en Allemagne. Après un nouveau repos, il entra dans l'armée prussienne, avec laquelle il fit, en 1849 et 1850, les campagnes de Bade et celles de Schleswig-Holstein. En 1851 il prit sa retraite définitive. Le baron de Rahden a écrit : 1° *Cabrera, sa vie et ses campagnes*, Francfort-sur-le-Mein, 1840; 2° *Excursions d'un vieux militaire*, Berlin, 1846-1851, 3 vol. C'est le meilleur ouvrage sur la guerre de succession de la Péninsule. 3° *Notes sur la guerre de Schleswig-Holstein*, 1854.

R—L—N.

RAHEB (Ebn), Egyptien et chrétien, est auteur d'une *Chronique arabe*, depuis la création du monde jusqu'à l'an 955 de l'ère des martyrs, 657 de l'hégire, 1258 de J.-C. Elle a été traduite en latin sous le titre de *Chronicon orientale*, par Abraham Echellensis (voy. ce nom), et insérée en 1651 dans l'*Histoire byzantine*. Elle comprend la série des patriarches, des juges d'Israël, des empereurs romains, etc. On la trouve manuscrite, n° 8, à la bibliothèque du Vatican, parmi les manuscrits de Clément XI (voy. la *Bibl. orient.* d'Assemani, t. 1^{er}, p. 574).

Z.

RAHL (CHARLES-HENRI), graveur allemand de premier ordre, né le 11 juillet 1779, à Hofen près de Heidelberg, ou plus probablement à Heilbronn dans le Wurtemberg, mort à Vienne le 12 août 1843. Après avoir fait son apprentissage chez un argentier, il se rendit, en 1799, à Vienne, où il se perfectionna sous Fuger. En 1819, il fut élu membre de l'académie des beaux-arts de cette ville. D'ici à 1829, Rahl grava une série des ouvrages les plus distingués dans le grand style

historique, dont le nombre s'élève à plus de cinq cents planches. Nommé graveur de la cour de Vienne en 1830, il devint, en 1836, professeur de peinture à l'académie, fonctions qu'il a remplies jusqu'à sa mort. Rahl avait commencé par exécuter les gravures pour l'édition des Œuvres de Wieland, chez Lang, à Heilbronn; pour celle de la *Pharsale*, de Lucain; et de la *Thébaïde*, de Stace, publiée à Vienne. Ensuite il fit les dessins pour le curieux *Voyage au Brésil* du prince Maximilien de Neuwied. A la même époque, il grava les portraits des célébrités contemporaines, François I^{er} d'Autriche et Marie-Louise, les princes de Metternich et Dietrichstein, le crâniologue docteur Gall, le grand Goethe, etc. Enfin, son travail de reproduction des grands groupes historiques et des tableaux religieux des anciens maîtres a passé par deux phases, celle de la manière pointillée et celle du burin. A la première phase, moins parfaite, appartiennent le *Job* et le *Bélisaire aveugle*, de Waechter; la *Madone*, du Dominiquin; l'*Eucharis*, de Giorgione; et la *Mater dolorosa*, de Guido Reni. Après l'époque de transition, marquée par *Jésus-Christ et la Samaritaine à la fontaine*, d'après Caracci, viennent les planches de la seconde phase, ou époque de splendeur; ce sont : *Ste-Marguerite*, de Raphaël; la *Nuit*; la *Madone* et la *Ste-Madeleine*, d'après le Corrège; la *Présentation au temple*, d'après Fra-Bartolomeo; la *Madone*, du Pérugin; la *Bataille d'Aspern ou Essling*, d'après Krafft; *Ste-Cécile*, d'après Schæffer; et enfin, le *Serment des trois Suisses au Rutli*, d'après l'image de son propre fils, Charles Rahl, peintre d'histoire distingué à Rome.

R—L—N.

RAHN (JEAN-HENRI), historien et biographe suisse, né à Zurich en 1646, mort le 26 septembre 1708, était *seckelmeister* ou questeur à Zurich. Il fut employé à diverses missions et autres affaires d'Etat, et chargé dès 1666 du soin de la bibliothèque de sa ville natale. Il a fait des recueils immenses sur diverses matières relatives à la Suisse. Ces recueils, encore manuscrits, se montent à cent soixante volumes. Il avait organisé en 1679, avec quelques amis des lettres et des sciences, une société savante qui subsista plusieurs années à Zurich sous le nom de *Collegium philomusorum*. Rahn en conservait les mémoires parmi ses manuscrits (1). Il composa pour cette société divers morceaux sur les rapports politiques de la Suisse avec les puissances voisines. On trouve encore parmi ses manuscrits un ouvrage intitulé *Methodus studii historico-politici Helvetici* et une *Biologia historico-Helvetica*. C'est un dictionnaire de deux cent huit auteurs, dont Rahn cite et juge quelquefois les ouvrages et fait connaître brièvement la vie. Il existe en Suisse des copies de cette biographie sous le titre de *Catalogus bibliothecæ Rhanianæ*.

(1) Ce recueil forme 417 pages in-folio et se termine à l'an 1682. Haller en a donné l'extrait raisonné dans sa *Bibliothèque historique suisse*, t. 2, n° 252.

Il a écrit en outre *Historia belli Burgundici*, demeurée manuscrite. Son ouvrage le plus important est son *Histoire de la Suisse*, en allemand, continuée par Bodmer de 1676 à 1711, mais dont on n'a imprimé qu'un abrégé. Zurich, 1690, in-8° de 1172 pages. — Son père (Jean-Henri RAHN), bailli de Kybourg, mort en 1676, avait publié en allemand un traité d'algèbre, qui fut traduit en anglais, et il a laissé d'autres ouvrages de mathématiques. — Un troisième Jean-Henri RAHN, né en 1749 et de la même famille, pratiqua la médecine. Nommé professeur de physique au gymnase de Zurich, il fut en 1782 l'un des fondateurs de l'institut médico-chirurgical, où il donna des cours de pathologie et de thérapeutique. Il eut part à beaucoup d'autres établissements du même genre, qui eurent lieu en Suisse vers cette époque, fut créé comte palatin par l'électeur Charles-Théodore et député de son canton à l'assemblée nationale helvétique lors de la révolution de 1799. Il mourut le 2 août 1812, après avoir publié plusieurs ouvrages de médecine, recueils périodiques et pièces académiques, la plupart en allemand. — Jean-Henri-Guillaume RAHN, né à Walbeck, au pays d'Halberstadt, le 7 décembre 1766, mort le 7 juillet 1807, jurisconsulte-assesseur à un collège de l'université d'Helmstadt et d'un tribunal d'Altona, a laissé en allemand quelques ouvrages sur divers points de jurisprudence et contre les jeux de hasard. — Jean-Rodolphe RAHN, bourgmestre de Zurich en 1644, est auteur d'un ouvrage qui fut traduit en français sous le titre de *Discours véritable sur l'état des trois ligues communes des Grisons*, 1621, in-4°, dont il parut un extrait : *Sommaire description de l'état présent des trois ligues*, 1624, in-4°. D—G.

RAI (JEAN). Voyez RAY.

RAIBOLINI. Voyez FRANCIA.

RAIDEL (GEORGES-MARTIN), savant bibliographe, naquit à Nuremberg le 26 août 1702. Après avoir terminé ses études théologiques avec succès, il fut admis au saint ministère et pourvu de quelques bénéfices. Entraîné par son ardeur pour les recherches littéraires, il avait parcouru l'Allemagne pour visiter les savants et les bibliothèques. La publication de l'ouvrage dont on parlera tout à l'heure le fit connaître d'une manière avantageuse, et l'on attendait de nouveaux fruits de ses travaux quand il fut enlevé par une mort prématurée le 28 janvier 1741. Outre une édition d'une partie de la correspondance de Jean-Gérard avec les érudits de son temps (*J. Gerardi litterarium quod cum doctis habuit commercium ex parte editum*, Nuremberg, 1731, in-8°) et la *Géographie du moyen âge*, publiée par J.-D. Koehler en 1737, dont il composa la seconde partie (voy. KOEHLER), on ne connaît de Raidel qu'une dissertation intitulée *Commentatio critico-litteraria de Cl. Ptolemæi Geographia, ejusque codicibus tam manuscrip-*

tis quam typis expressis, Nuremberg, 1737, in-4°. Cet ouvrage est divisé en douze chapitres : le premier contient de savantes recherches sur la vie et les écrits de Ptolémée et en particulier sur sa *Géographie* ; le second, la notice des manuscrits grecs de cet ouvrage conservés dans les principales bibliothèques de l'Europe, et dont les meilleurs, selon Raidel, sont ceux de Vienne et de la bibliothèque St-Marc de Venise ; le troisième, celle des manuscrits latins ; le quatrième, la description du précieux manuscrit que possédait la bibliothèque de Nuremberg de la version latine de J. Angelus, avec les cartes de Nicolas Donis, bénédictin allemand, que Maittaire confond avec Nicolas Hahn, dont il fait un imprimeur (voy. DONIS) ; ce manuscrit est richement orné et relié par des cercles d'or. Dans le cinquième chapitre, on trouve l'indication des éditions grecques et des éditions grecques et latines : la première édition grecque fut publiée par Erasme, d'après un manuscrit de Th. Fellich, médecin d'Ingolstadt, Bâle, Froben, 1533, in-4° ; elle fut suivie de l'édition de Paris, Wechel, 1546, in-4°, et il en parut une troisième édition par les soins de Montanus, Amsterdam, 1605, in-fol., avec une version latine. Raidel prétend que l'édition de 1618, publiée par Bertius, ne diffère de la précédente que par le changement du frontispice ; mais c'est une erreur (voy. BERTIUS). Le sixième chapitre traite des éditions latines du 15^e siècle, au nombre de sept. La première, comme on sait, est celle de Vienne, 1475. Parmi les autres, on distingue celles de Rome, 1478 ; de Bologne, 1482, célèbre par sa date fautive, qui la reporterait à 1462 (voy. PTOLÉMÉE note), et d'Ulm, 1482, dont le cardinal de Brienne possédait l'exemplaire sur vélin offert par Donis lui-même au pape Paul II (voy. l'*Index* du P. Laire, t. 2, p. 63). Le septième chapitre contient la liste des éditions latines publiées pendant le 16^e siècle, au nombre de quinze, parmi lesquelles on distingue celles que l'on doit au fameux Servet (voy. ce nom) ; et le huitième, la description des deux seules éditions du 17^e siècle, l'une d'Arnheim, 1607, et l'autre de Bologne, 1608. Dans le neuvième, Raidel donne le résultat de ses recherches sur les versions de la *Géographie* de Ptolémée dans les langues modernes ; le dixième chapitre traite des écrivains qui ont annoté cet ouvrage ou qui l'ont éclairci par des commentaires ; le suivant indique les différences que l'on remarque entre le texte de Ptolémée et les cartes d'Agathodémon d'Alexandrie et celles de Nicolas Donis ; enfin dans le douzième, il parle des différentes éditions annoncées de la *Géographie* de Ptolémée et qui n'ont point été publiées. Cette analyse suffira pour faire apprécier l'ouvrage de Raidel et justifier l'éloge des auteurs contemporains qui en ont rendu compte. Murr y a néanmoins signalé quelques erreurs (voy. MURR). W—S.

RAIEWSKI (NICOLAS), l'un des généraux les plus distingués de l'armée russe, était issu d'une famille noble originaire du Danemarck qui s'établit en Pologne, d'où elle passa en Russie dans le 17^e siècle. Sa mère était la nièce du prince Potemkin, et son père, colonel d'infanterie, mourut en combattant les Turcs à Jassy. Nicolas naquit à St-Petersbourg en 1771 et fut inscrit dans les gardes de Semenowski à l'âge de quatre ans. Successivement sergent et lieutenant dans ce corps d'élite, il passa dans l'armée de ligne avec le grade de major en 1789, fit en cette qualité les campagnes contre les Turcs, puis celle de Pologne sous les ordres de Markoff. Nommé, en 1792, colonel d'un régiment de dragons, il fit la guerre de Perse en 1795, et se distingua aux affaires de Kur et à la prise de Derbent. Ayant quitté le service à l'avènement de Paul 1^{er}, par suite d'une disgrâce dont la cause est restée inconnue, il n'y reentra qu'en 1801 comme général major, à la demande de l'empereur Alexandre. Employé comme tel en 1805, sous le prince Bagration, à l'avant-garde de l'armée qui s'avança en Allemagne, il combattit à Dierstein, à Hollabrunn, et concourut à assurer la retraite jusqu'à Austerlitz, où il se distingua encore par son courage et son habileté. En 1807, il servit de nouveau contre les Français à Petterwald, à Gutschtadt, à Heilsberg, et enfin à Friedland, où il commanda tout le corps d'avant-garde et fut blessé d'une balle à la jambe. La paix de Tilsitt lui donna quelque repos; mais, dès le commencement de 1809, il dut marcher contre les Suédois, et concourut à l'invasion de la Finlande, ce qui lui valut le grade de lieutenant général. En 1810, il marcha contre les Turcs, et dirigea les attaques de Silistrie et de Schumla avec tant d'habileté et de valeur qu'il reçut une épée d'or avec cette inscription : *Pour la bravoure*. Mais ce fut surtout dans la mémorable campagne de 1812, contre l'armée de Napoléon, que ce général s'illustra par les plus brillants exploits. Il commandait un corps d'armée à l'aile gauche des Russes, sous Bagration, ayant devant lui le maréchal Davout. Repoussé par le corps d'armée de ce général, beaucoup plus nombreux que le sien et qu'il n'avait pas craint d'attaquer dans sa redoutable position de Soultanowska, il vint se renfermer dans Smolensk. Attaqué par Napoléon en personne et après avoir repoussé des assauts meurtriers, il se retira en bon ordre, formant toujours l'arrière-garde jusqu'à Borodino. Il commanda une division de l'aile gauche à cette sanglante bataille, et remplaça dans le commandement de tout le corps d'armée son digne chef Bagration, lorsque ce prince fut mort sur le champ de bataille (*voy.* BAGRATION). Sa troupe y périt presque tout entière. Deux mois plus tard, il soutint encore des attaques aussi rudes que meurtrières à Malo-Iaroslavitz. Chargé aussitôt après, avec Platow et Miloradowitsch, de

suivre les colonnes françaises dans leur déplorable retraite, il les atteignit et les battit en plusieurs occasions, notamment à Kranoy et sur la Bérésina. Dans la campagne de Saxe, en 1813, Raiewski eut le commandement de tous les grenadiers russes, et il combattit à la tête de cette formidable troupe à Bautzen et à Reichenbach. Après la rupture de l'armistice et la réunion de l'Autriche à la coalition, il passa avec son corps d'armée sous les ordres du généralissime Schwarzenberg, et concourut à la bataille de Dresde, puis à celle de Culm, où le corps de Vandamme mit bas les armes, et enfin à celle de Leipsick, où le sort de tant de nations fut décidé. Il y commandait encore le corps des grenadiers au centre des armées de la coalition, réunies sous les yeux de leurs souverains, et jusqu'à six fois il repoussa dans la position de Wachau les attaques des réserves de Napoléon. Blessé grièvement d'une balle à la poitrine, il fut porté sur un brancard par ses grenadiers jusqu'à Weimar, et contre toute attente, il guérit promptement et put reprendre son poste sur les bords du Rhin, où on le chargea du blocus de Belfort. Lors de l'invasion de 1814, il passa dans l'armée du comte de Wittgenstein, et ce général ayant été blessé à Bar-sur-Aube, il le remplaça dans le commandement, et concourut aux succès qu'obtinrent les alliés à Arcis, à la Fère champenoise, et enfin sous les murs de Paris, dans la journée du 30 mars. Les décorations de St-George et de Marie-Thérèse furent le prix de ces derniers exploits. Dans la campagne de 1815, Raiewski commandait un corps d'armée, mais il n'eut point occasion de combattre. Retourné dans sa patrie, il y vécut dans ses terres, se reposant de ses longues fatigues et continuant à jouir de la faveur d'Alexandre, surtout de celle du grand-duc Constantin, qui avait été longtemps le compagnon de ses travaux guerriers. Il mourut dans ses terres vers 1840. — RAIEWSKI (André), mort à Koursk le 13 mars 1832, était de la même famille. Il a publié : 1^o quelques morceaux de poésie, disséminés dans différents recueils; 2^o le premier volume des *Principes de stratégie* de l'archiduc Charles d'Autriche, 1818, in-8^o, traduit en russe; 3^o des *Mémoires sur les campagnes de 1813 et 1814*, Moscou, 1822, 2 vol. in-8^o. M—D J.

RAIKES (ROBERT), philanthrope anglais dont le nom mérite d'être conservé, puisque c'est celui d'un bienfaiteur de l'humanité souffrante, naquit à Gloucester en 1735. Il était fils d'un imprimeur qui éditait le journal de cette ville; il succéda à son père et conduisit ses affaires avec une loyale et persévérante habileté. Sa vie n'offre rien de remarquable, si ce n'est le zèle qu'il déploya pour le soulagement et la moralisation des classes malheureuses. Une visite qu'il eut l'occasion de faire à la prison du comté de Gloucester lui montra une foule de malheureux en-

tassés pêle-mêle, sans distinction du degré de criminalité, presque dépourvus de nourriture et de vêtements, ne recevant aucune instruction. Il signala avec énergie dans son journal cette déplorable situation; il provoqua pour ces infortunés les secours de la charité publique, et il leur fournit, en y employant ses propres ressources, des moyens de travail. Son attention se porta ensuite sur les enfants qui pullulaient dans les faubourgs et qui, complètement négligés par leurs parents employés dans des manufactures, étaient livrés aux hasards de la rue, vivant dans la misère et entraînés vers le crime. Résolu de remédier au mal qui rongeaient ainsi des générations entières, Raikes engagea quelques femmes respectables à ouvrir chez elles des écoles, à enseigner le dimanche la lecture aux enfants; il distribua aux jeunes élèves des livres de religion. L'expérience réussit complètement; l'aspect des rues de Gloucester subit la plus grande transformation, et bientôt des écoles du dimanche s'établirent dans toutes les cités britanniques. Lorsque Raikes mourut, le 5 avril 1811, l'institution dont il avait conçu la pensée était en pleine prospérité, et elle est du nombre de celles qui ne périssent pas. Z

RAIMBACH (ABRAHAM), habile graveur anglais, naquit à Londres en 1776. Son père était un Suisse qui, à l'âge de douze ans, était venu s'établir en Angleterre. Le jeune Abraham montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour les arts du dessin, et, dès l'âge de douze ans, il entra comme apprenti, dans l'atelier du graveur J. Hall. Il étudia ensuite à l'académie royale, et il faisait pour les libraires les travaux qui lui étaient commandés. Son habileté ne tarda pas à le faire connaître, et, renonçant à la miniature, dont il s'était aussi occupé avec succès, il se consacra entièrement à la gravure. En 1802, profitant de la paix éphémère qui réconcilia pour un moment la France et la Grande-Bretagne, il vint à Paris admirer les chefs-d'œuvre des arts réunis au Louvre. Il se maria en 1805, et il continua de travailler avec ardeur. Il eut la bonne fortune de devenir l'ami du célèbre peintre Wilkie, qui lui confia le soin de reproduire ses tableaux dont le public raffolait. La première production de Raimbach en ce genre fut l'estampe si recherchée des amateurs : les *Politiques de village*; vinrent ensuite le *Jour du paiement des loyers*, publié en 1816, le *Colin-maillard*, le *Bedeau de village*, le *Petit messenger*, etc. Cette série se termina en 1836 par *Une Espagnole et son enfant*. Les dernières estampes eurent beaucoup moins de vogue que les premières, le goût s'était modifié. Travailleur opiniâtre, Raimbach n'avait jamais recours à aucun collaborateur, et telle était son application qu'une seule de ses gravures l'occupait deux ans et demi. Il mourut le 17 janvier 1843, laissant une fortune considérable, fruit de son industrie; il avait écrit son autobio-

graphie; elle fut publiée après sa mort, en 1844, sous le titre de *Mémoires et souvenirs de feu Abraham Raimbach*. Z.

RAIMOND (SAINT), surnommé de PENNAFORT, du nom d'un château de Catalogne dans lequel il naquit en 1175, descendait des comtes de Barcelone et sa famille était alliée aux rois d'Aragon. Il montra de bonne heure des dispositions peu communes pour l'étude, et il fit des progrès si rapides dans les sciences, qu'à vingt ans il fut en état d'ouvrir un cours gratuit de philosophie. Il se rendit en Italie pour se perfectionner dans la connaissance du droit, et, après avoir reçu le laurier doctoral à l'université de Bologne, il y fut pourvu d'une chaire qu'il remplit avec autant de zèle que de désintéressement. Béranger, évêque de Barcelone, revenant en 1219 d'un voyage qu'il avait fait à Rome, enleva Raimond à l'affection des Bolonais, le nomma chanoine de sa cathédrale et le revêtit successivement des premières dignités du chapitre. Mais Raimond, que son goût portait à la retraite, prit la résolution de s'ensevelir dans un cloître et entra dans l'ordre des frères prêcheurs en 1222, huit mois après la mort de St-Dominique. Il avait alors quarante-sept ans; et cependant il ne voulut être dispensé d'aucune des épreuves du noviciat. Il choisit parmi ses confrères un directeur et le pria de lui imposer quelque pénitence en expiation de la vanité qu'il avait montrée dans le monde. On le chargea de composer un recueil des cas de conscience pour l'instruction des confesseurs. Ce travail important ne l'empêcha pas de se livrer avec ardeur à la prédication et de remplir tous les devoirs de l'état qu'il avait embrassé. Bientôt il fut consulté de toutes parts; et l'on vit se ranger sous sa direction les hommes de la piété la plus éminente (voy. ST-PIERRE NOLASQUE). Jayme I^{er}, roi d'Aragon, se fit accompagner par Raimond au concile qui prononça la dissolution de son mariage avec Eléonore de Castille, sa cousine germaine. Raimond parla dans cette assemblée avec tant d'éloquence et d'onction que le légat le chargea de prêcher une croisade contre les Maures. En 1230, le pape Grégoire IX, instruit de sa capacité, le fit venir à Rome, le nomma son confesseur et son grand pénitencier, et le choisit pour recueillir les décrets des papes et des conciles postérieurs à l'année 1150, où finit la compilation de Gratien (voy. ce nom). Ce travail l'occupait pendant trois ans, et, en 1235, Grégoire nomma Raimond à l'archevêché de Tarragone; mais celui-ci s'excusa d'accepter un fardeau qu'il jugeait au-dessus de ses forces, et le pape, cédant à ses instances, accepta sa démission en exigeant qu'il désignât lui-même son successeur. Peu de temps après, il obtint la permission de retourner en Espagne et se hâta de rentrer dans son couvent, où il reprit ses premiers exercices avec la même ferveur qu'avant de le quitter. A peine goûtait-il le plaisir d'être

rendu à la vie privée, qu'il fut élu général de son ordre en 1238. Il recourut vainement aux prières et aux larmes pour être dispensé d'accepter cette dignité : il fut obligé de se soumettre. Raimond fit à pied la visite des maisons de l'ordre, et, malgré la fatigue du voyage, il ne diminua rien de ses austérités. Il revit la règle laissée à ses religieux par St-Dominique, en disposa les articles dans un meilleur ordre et y joignit quelques dispositions nouvelles, qu'il fit approuver par les divers chapitres d'Espagne, de France et d'Italie. En 1240, il se démit de ses fonctions, sous prétexte de son âge, et reprit néanmoins avec joie ses travaux évangéliques. Il a contribué à l'établissement de l'inquisition dans l'Aragon et dans les provinces méridionales de la France, mais avec le soin de ne placer dans les tribunaux du saint-office que des hommes connus par leurs lumières et leur charité. Il stimula le zèle de Raimond Lulle, engagea ses confrères à étudier l'arabe et l'hébreu, pour mieux travailler à la conversion des Maures et des juifs, et fonda deux chaires d'arabe, l'une à Tunis et l'autre à Murcie. Il accompagna le roi Jayme dans un voyage que ce prince fit à Majorque et y affermit la foi catholique par ses prédications et ses exemples. Sentant sa fin prochaine, il s'y prépara par la prière et par les exercices de la pénitence, et mourut à Barcelone, le 6 janvier 1273, dans sa 100^e année. L'Eglise célèbre la fête de St-Raimond de Pennafort le 23 du même mois. Le recueil de *Décrétales*, compilé par cet illustre docteur, fut imprimé à Mayence par P. Schœffer en 1473, in-fol. Il en parut un grand nombre d'éditions dans le 15^e siècle, parmi lesquelles les curieux recherchent surtout celle qu'on vient de citer et les deux éditions de Rome, 1474, in-fol. Cet ouvrage forme la seconde partie du corps de droit canonique (*voy.* GRÉGOIRE IX). La *Somme* de St-Raimond, intitulée *Summa de pœnitentia et matrimonio*, a souvent été réimprimée dans le 16^e siècle avec des commentaires; mais la meilleure édition est celle qu'a publiée le P. Laget, Lyon, 1718, in-fol., ou celle de Vérone, 1744, in-fol. Un certain Adam en a donné un abrégé en vers hexamètres, Cologne, 1498, 1502, in-4^o, et Venise, 1569, in-8^o. On peut consulter pour de plus grands détails la *Bibliot. Frat. Prædicator.*, par le P. Quetif, t. 1, p. 109, où l'on trouvera les titres de quelques opuscules de St-Raimond, dont on n'a pas cru devoir allonger cet article. La *Vie de St-Raimond*, écrite en latin par le P. Penna, Rome, 1601, in-4^o, est très-détaillée, mais manque de critique. L'auteur l'a composée d'après d'anciennes traditions dont l'authenticité n'est pas bien prouvée. On lira avec fruit celle que le P. Tournon a insérée dans le tome 1^{er} des *Hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*. W-s.

RAIMOND IV, dit *Raimond de St-Gilles*, comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence, naquit, vers l'an 1042, de Pons, comte de

Toulouse, et d'Almodis, fille du comte de la Marche. Son frère aîné, Guillaume IV, se voyant sans enfants, lui céda ou vendit en 1088 la souveraineté de Toulouse et ses autres domaines, que Raimond agrandit encore par ses armes : tout le Languedoc moderne, l'Albigeois, le Querci, l'Agenois, le Rouergue, le Périgord, etc., formaient ses vastes Etats, auxquels il ne tarda pas à joindre une partie de la Provence par droit de succession, ayant épousé en 1066 la fille de Bertrand 1^{er}; comte de Provence, quoiqu'elle fût sa cousine germaine; ce qui attira sur lui les foudres de l'Eglise. En 1080 il épousa en deuxième nocces Mathilde, fille du comte de Sicile, nièce du célèbre Robert Guiscard; et en troisièmes nocces (1094) Elvire, fille d'Alphonse VI, roi de Castille, auquel il avait porté du secours contre les Maures. Raimond de St-Gilles est principalement connu par la part qu'il prit à la première croisade (1096), où il fut mis sur les rangs pour obtenir la couronne après la prise de Jérusalem (*voy.* GODEFROI DE BOUILLON). Après la mort de Godefroi, le sceptre fut encore offert au comte de Toulouse, qui le refusa, content des domaines acquis par sa valeur. Il assiégea la forte ville de Tripoli et bâtit, dans le voisinage, la forteresse de Châtel-Pèlerin : il résidait souvent aussi à Laodicée. Sa vie, de ce moment, ne fut plus qu'une suite d'événements guerriers ou de voyages politiques. Il se rendit à Constantinople pour traiter avec l'empereur et ramena en Asie une nouvelle armée de croisés en 1101. Après s'être trouvé à vingt batailles, il tomba au pouvoir du neveu de son ennemi Bohémond, qui le retint prisonnier dans Antioche; mais il fut délivré par le vœu unanime des seigneurs français, qui le choisirent même pour chef dans leur dernière expédition. Il mourut à Châtel-Pèlerin le 28 février de l'an 1105. Bertrand, son successeur, né de sa première femme, prit en 1109 Tripoli (1), qu'il assiégeait depuis sept ans : il mourut trois ans après et laissa ses Etats d'Occident à son frère Alphonse-Jourdain, ainsi nommé parce qu'il avait été baptisé dans ce fleuve, étant né en Palestine en 1103. Z.

RAIMOND V, fils d'Alphonse-Jourdain, naquit en 1134. Il épousa Constance, fille du roi Louis le Gros, mais il la répudia et refusa de la reprendre, malgré tous les efforts du pape pour les réconcilier. Il eut à défendre ses Etats contre Henri II, roi d'Angleterre, qui prétendait y avoir des droits du chef de sa femme Eléonore de Guienne. Raimond fut même assiégé dans sa capitale; mais les secours de son beau-frère, Louis

(1) Ce fut en cette occasion que périt la fameuse bibliothèque de Tripoli, la plus riche qui eût existé jusqu'alors; on y comptait trois millions de volumes, si l'on en croit les historiens arabes. Il y avait jusqu'à cinquante mille copies du Coran. Les vainqueurs, voyant une multitude d'exemplaires de ce livre, crurent que la bibliothèque ne contenait pas autre chose, et tout fut abandonné aux flammes; il n'échappa qu'un petit nombre de livres qui furent dispersés en différents pays. (*Mém. géogr. sur l'Egypte*, par E. Quatremère, t. 2, p. 506.)

le Jeune, et son propre courage obligèrent l'ennemi à se départir de cette entreprise; et une trêve, plusieurs fois renouvelée, mit fin à cette guerre. Celles que firent au comte de Toulouse Alphonse IV, roi d'Aragon, et quelques-uns de ses vassaux, se terminèrent aussi à son avantage; et, par un traité avec le vicomte de Nîmes, il réunit à son domaine cette ville et son territoire. Il permit aux habitants de substituer de nouveaux murs à ceux qui avaient formé l'enceinte romaine, depuis longtemps ruinée; et c'est derrière ces nouvelles murailles qu'on a trouvé en 1790, à peu près intacte, une porte antique, dont l'inscription a révélé l'époque, jusqu'alors ignorée, de la construction des portes et des murs dont l'empereur Auguste environna la ville. La barbarie du siècle ne permet pas de faire honneur à Raimond de la conservation de ce monument. Cependant il aime les lettres autant qu'on pouvait les aimer alors : il protégea les troubadours, et plusieurs ont consacré dans leurs vers le souvenir de ses bienfaits et l'expression de leur reconnaissance. Sa cour, qu'il tenait presque toujours à St-Gilles, paraît avoir été spirituelle et galante. Il résidait aussi quelquefois à Nîmes : il mourut dans cette ville vers la fin de 1194. V. S. L.

RAIMOND VI, dit le *Vieux*, comte de Toulouse, fils du précédent, naquit en 1136. Neveu par sa mère du roi Louis le Jeune et allié aux principales maisons souveraines, il épousa en quatrième noces (1195) Jeanne, veuve du roi de Sicile et sœur du roi d'Angleterre Richard Cœur-de-lion. Ce fut sous son règne que l'hérésie des Albigeois fit les progrès les plus rapides. Contenus par la fermeté de Raimond V (*voy.* MAURAND) et confondus au concile de Lombès, ils avaient pris le parti du silence et ce n'était que dans l'ombre qu'ils agissaient. St-Bernard et St-Dominique (*voy.* ce nom) prêchèrent contre eux ainsi que plusieurs autres docteurs recommandables par leur science et leurs vertus. Les chefs des Albigeois, Pierre de Bruix, Henri Olivier, etc., furent toujours vaincus dans les conférences qu'ils voulurent engager; mais leur opiniâtreté croissait de leur défaite même. Raimond VI mettant peu de zèle à les empêcher de se répandre, le pape Innocent III envoya en 1192 deux religieux en qualité de commissaires dans la Provence, le Lyonnais, le Dauphiné et le Languedoc. Le premier, nommé Arnould, sortait de l'illustre maison de Narbonne : il était abbé de Cîteaux et recommandable par ses vertus ainsi que par son adroite politique. Le second, Pierre de Castelnau, était résolu de poursuivre l'hérésie sans ménagement. Les prélats, les seigneurs et généralement toutes les autorités, étaient menacés de l'excommunication s'ils refusaient de prêter main-forte à ces légats pour les assister utilement dans leur opération. Les légats déposèrent les évêques de Béziers, de Viviers et de Toulouse, l'archevêque de Narbonne, tous accusés de montrer trop de faiblesse ou de pen-

cher en faveur des nouvelles opinions. Raimond, taxé de favoriser les hérétiques, fut excommunié : intimidé par la menace d'une croisade dirigée contre lui, il demanda l'absolution, s'attira encore les foudres de l'Eglise, éclata en menaces, et, sur ces entrefaites, Pierre de Castelnau fut assassiné. Ce meurtre sacrilège, imputé au comte de Toulouse, devint le signal d'un soulèvement universel contre lui; on publie une croisade, on court aux armes de toute part : vainement il proteste de son innocence; la présomption était trop forte : il n'avait pas fait punir l'assassin et ses amis les plus chauds convenaient au moins que s'il n'avait pas ordonné le crime, il l'avait vu commettre sans regret. Cependant l'orage s'approche, les croisés menacent les Etats du comte Raimond : il s'humilie et obtient une absolution nouvelle après avoir, pour gage de sa sincérité, livré sept places fortes au légat Milon. Pendant que ces choses se passaient dans le Languedoc, on prenait la croix dans toutes les villes du royaume. Après la St-Jean de l'an 1209, le Rhône parut couvert de plus de 300,000 soldats, appelés pèlerins : à leur tête on voyait Odon, duc de Bourgogne; Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre; le comte de Nevers, celui de St-Pol; le comte Simon de Montfort, héros de la croisade, et une foule d'autres princes et grands capitaines. Raimond lui-même marchait avec eux : le légat l'avait exigé ainsi. La campagne s'ouvrit par le siège de Béziers, place qui passait pour imprenable et que l'on regardait comme le boulevard des Albigeois. Mais ses remparts ne lui servirent que faiblement; elle fut emportée d'assaut, et, suivant les plus modérés, 20,000 hommes y furent passés au fil de l'épée. De Béziers on se rendit devant Carcassonne, défendue par le jeune Roger-Trincavel, neveu du comte Raimond. On essaya en sa faveur les voies d'accommodement : le roi d'Aragon, qui s'en mêla, ne put y réussir. La ville fut contrainte à se rendre : on en chassa les habitants, après avoir pendu ou brûlé ceux qui refusaient d'abjurer l'hérésie. Le vicomte fut arrêté et mourut quelques jours après, non sans soupçon de poison. Jusque-là, cette armée n'avait pas eu de chef : elle obéissait au légat; et l'on s'aperçut qu'il était temps de mettre fin à cette espèce d'anarchie. Le commandement fut offert successivement au comte de Nevers et au duc de Bourgogne. Ces deux princes n'ayant pas voulu l'accepter, les évêques, unis aux principaux seigneurs, désignèrent Simon de Montfort, comte de Leicester (*voy.* MONTFORT), auquel on donna en même temps le gouvernement des villes conquises et de celles qu'une juste terreur déterminait à se rendre volontairement aux croisés. Ce chef ne put retenir plus longtemps auprès de lui la multitude des soldats et des hauts barons, qui, ne s'étant engagés que pour une croisade de quarante jours, se retirèrent dans leurs foyers. Malgré la désertion d'une partie de ses forces, il

lui en resta encore assez pour subjuguier l'Albigeois et pour attaquer les sectaires dans leur dernier retranchement. Le comte Raimond n'avait pas chassé les hérétiques de Toulouse : les légats lui députèrent deux prélats qui le sommèrent, sous peine d'excommunication, de leur livrer tous ceux des habitants de cette capitale qu'ils lui désigneraient. Raimond, voyant son indépendance menacée, en appela au saint-siège et se rendit à Rome au mois de janvier 1210. Le pape lui fit le plus favorable accueil, écouta ses plaintes, le déchargea de l'accusation du meurtre de Castelnau, qu'on lui reprochait toujours, lui remit un bref adressé à l'archevêque de Narbonne portant défense de distribuer les terres du comte, et, au moment de se séparer de lui, le revêtit d'un riche manteau et lui donna une bague de grand prix comme témoignage de la bonne intelligence entre eux rétablie. Revenu en Languedoc et se croyant dorénavant tranquille, Raimond continua de protéger ouvertement les Albigeois. Les légats tinrent un concile solennel à Arles, en 1211, où il fut excommunié de nouveau. Cette proscription le jeta dans le désespoir : il se renferma dans Toulouse, s'y préparant à la plus vigoureuse résistance. Un interdit ayant été jeté sur cette ville, tout le clergé en sortit processionnellement par ordre de l'évêque Foulque, qui s'était retiré dans le camp des croisés. Le siège fut mis devant la place au mois de juin 1211; mais Raimond, appuyé des comtes de Foix et de Comminge, soutint les attaques avec tant de vaillance, que Simon se vit contraint à se retirer. Ce fut alors que Baudouin, frère du comte de Toulouse, passa dans le parti de Montfort, auquel il abandonna le château de Montferrand qu'il défendait. Le comte de Leicester, pour se l'attacher davantage, lui donna des domaines dans l'Agenois. Baudouin fut dans la suite cruellement puni de sa défection. Ayant été fait prisonnier et livré à son frère en 1214, il fut traduit devant un conseil qui se tint en plein champ. Le comte Raimond présidait et le comte de Foix y assistait. Baudouin fut condamné à mort, et, suivant les historiens, fut pendu à un arbre par le comte de Foix, Bernard de Portelle et autres chevaliers, qui ne rougirent pas d'exécuter eux-mêmes la sentence. Jusqu'à ce moment, Raimond s'était tenu sur la défensive; mais enhardi par la levée du siège de Toulouse, il marcha en avant; et sachant que Montfort s'était retiré dans Castelnaudari avec peu de monde, il courut l'y investir et pressa vivement l'attaque. Il était près de forcer la ville, lorsque Gui de Levis, l'un des plus braves seigneurs croisés et connu sous le nom glorieux de *Maréchal de la Foi*, vint au secours de Montfort. Raimond courut au-devant de lui pour lui livrer bataille : dans ce moment, Simon tenta une sortie qui lui réussit, et Raimond leva le siège après avoir brûlé ses machines. Le roi d'Aragon, beau-frère du comte de Toulouse, offrit alors sa média-

tion pour faire la paix de Raimond avec ses adversaires; mais le pape intervint et défendit au roi de se mêler des affaires du comte. Pierre, loin de recevoir le bref avec respect, s'en indigna; il prit hautement la défense de son parent, se déclara contre Montfort, lui envoya un défi et commença une guerre que la bataille de Muret termina malheureusement. Muret est une petite ville à trois lieues au-dessus de Toulouse, sur les bords de la Garonne : Montfort en était maître; il incommodait de là les Toulousains, qui prièrent le roi d'Aragon de les dégager en s'emparant de cette place. Ce prince, fier des victoires qu'il venait de remporter contre les Maures, vint avec une armée que les historiens les plus modérés portent à 60,000 hommes, investir la ville. Les évêques qui étaient avec Montfort, tremblant pour eux, voulaient aller implorer la clémence du roi; mais le chef des croisés les en détourna. Il marcha avec 2,000 hommes remplis de confiance dans les prières de St-Dominique (*roy.* ce nom). Il ne se trompa point : une terreur panique s'empara de ses adversaires; le roi d'Aragon fut tué à la première charge (12 ou 17 septembre 1213) : la cavalerie, qui seule avait donné, se débanda; l'infanterie prit aussi la fuite avant d'avoir combattu; enfin ce fut moins une bataille qu'une déroute, où les partisans de Raimond perdirent 15 ou 20,000 hommes tués ou noyés dans le fleuve, tandis que Montfort, si l'on en doit croire des historiens, n'eut à regretter la mort que d'un seul chevalier et de huit croisés. Ainsi finit cette journée, qui parut miraculeuse et qui ruina pour longtemps la puissance de Raimond VI. Un dernier coup de foudre acheva de le terrasser : le concile général de Latran l'excommunia de nouveau en 1215; adjuge (1) à Simon de Montfort le comté de Toulouse et les autres conquêtes des croisés, ne laissant à Raimond qu'une pension viagère de quatre mille marcs d'argent et à son fils qu'une partie du marquisat de Provence. A cette funeste nouvelle, Raimond, sans troupes et sans Etats, ne pouvant plus soutenir une lutte aussi inégale, se retira en Aragon auprès du roi Jacques, son neveu, et Raimond, son fils, passa en Provence. Leicester, solennellement reconnu comme possesseur légitime de tous les domaines formant l'ancienne souveraineté des comtes de Toulouse, se croyait bien affermi dans son autorité; mais il se vit tout à coup enlever ses conquêtes par la bravoure du fils du comte alors dépossédé (*roy.* l'article suivant). Les Toulousains, exaspérés par la cruauté des croisés, se soulevèrent aussi : ils appelèrent à leur secours Raimond VI, alors réfugié sur la frontière d'Espagne. Ce prince arrive à Toulouse

(1) Cette mesure, qui semble d'abord étrangère aux droits d'un concile, fut prise en vertu du concours de la puissance temporelle. Le roi de France, de qui relevait le comté de Toulouse, avait renvoyé au pape le jugement de son vassal. Raimond le jeune et plusieurs autres princes assistèrent à ce concile.

le 13 septembre 1617, passe la Garonne à la faveur d'un brouillard, s'introduit dans la place et appelle à son secours son fils et les seigneurs ses voisins et ses alliés. Vainement Simon reçoit des renforts de nouveaux croisés; les Toulousains, que la présence de leur comte et son exemple ont transformés en héros, ne se laissent point abattre. Le siège se prolonge : enfin Montfort périt en 1218, frappé d'un coup de pierre. Cette mort répandit la consternation dans son camp. Amauri, fils du comte de Leicester, se vit contraint de lever le siège : il se retira dans Carcassonne, où Raimond victorieux ne tarda pas d'aller l'investir. De nouveaux ennemis s'armèrent pour l'accabler. Louis, fils aîné du roi Philippe-Auguste, fut le chef d'une seconde croisade : il vint assiéger encore Toulouse : mais le même esprit animant le comte et les habitants, ils tinrent ferme; et comme l'indulgence accordée aux croisés n'exigeait d'eux, pour cela, qu'un service de quarante jours, au bout de ce terme la plus grande partie retournèrent chez eux, et Louis fut obligé de lever le siège. Un grand nombre de villes qui s'étaient soumises aux croisés rentrèrent sous l'obéissance de Raimond, qui finit par recouvrer à peu près tous ses Etats. Après une carrière aussi agitée, il mourut au mois d'août 1222. Raimond VI, marié cinq fois, ne laissa que deux enfants légitimes, Raimond VII qui lui succéda, et Constance, mariée en premières noces à Sanche VIII, roi de Navarre, et en secondes noces à Pierre Bermond de Sauve, seigneur d'Anduse. Vigilant, actif, libéral, fécond en intrigues et en ressources, plein de hardiesse et d'intrépidité, aucun prince n'eut des alliés si constants, ni des sujets si fidèles. Tour à tour l'ennemi ou le soutien des plus puissants rois, il sut leur résister avec avantage ou les secourir avec succès. Chancelant dans sa croyance, effréné dans ses mœurs, chassé de ses Etats par un pouvoir auquel tout cédait à cette époque, il sut y rentrer et eut la gloire de s'y maintenir contre les plus formidables puissances de l'Europe. Sa cour fut la plus brillante de ce temps; il y rassembla les troubadours les plus célèbres, les combla de ses bienfaits, les honora de son amitié : aussi tous vantèrent sa générosité et prirent sa défense. L-M-E.

RAIMOND VII, dit le *Jeune*, dernier comte de Toulouse, né à Beaucaire en 1197, passa son enfance au milieu des calamités dont le sort accablait son illustre maison, et, dès qu'il put tenir les armes, il se signala et parut digne de ses ancêtres. Il épousa en 1211 Sancier, sœur du roi Pierre d'Aragon, et se trouva par ce mariage beau-frère de son propre père. Après la malheureuse bataille de Muret, dont les suites lui furent si funestes, il se rendit à la cour du roi d'Angleterre, son oncle; puis, en 1215, au concile de Latran, où Innocent III, touché de ses infortunes, lui accorda le marquisat de Provence et lui permit de rester à Rome. Près d'en partir cependant, il

demanda une dernière entrevue au pape. Après lui avoir témoigné sa reconnaissance, il ajouta : « Saint-Père, si je puis recouvrer mes domaines » sur le comte de Montfort et sur ceux qui les « détiennent, n'en soyez pas fâché. — Quoi que « vous fassiez, lui répliqua Innocent, Dieu vous « fasse la grâce de bien commencer et de mieux « finir! » Il lui donna ensuite sa bénédiction, lui remit les lettres par lesquelles il lui conservait ses propriétés en Provence et le congédia. Raimond alla ensuite rejoindre le comte, son père, à Gènes, d'où, s'étant embarqués, ils arrivèrent heureusement à Marseille. A la vue du fils de leur souverain, les habitants d'Avignon se levèrent spontanément aux cris de *Vive Toulouse, le comte Raimond et son fils!* Les principaux seigneurs du pays s'offrirent pour le seconder dans son entreprise, qui fut couronnée par un heureux succès. La ville de Beaucaire lui ouvre ses portes; la garnison se retire dans le château, où le jeune Raimond la force de capituler au bout de quelques jours. Il repousse le comte de Leicester, qui accourait au secours de cette place, et le contraint de se retirer vers Nîmes après avoir perdu une partie de ses troupes et vu incendier les machines par lui construites à grands frais. Simon ayant été tué au siège Toulouse, le jeune Raimond, toujours infatigable, soumet Nîmes, le Rouergue, le Querci, l'Agenois, et rentre à Toulouse au milieu des acclamations. Amauri de Montfort, en 1219, assiégeait Bariège, petite ville du Lauragais, dans laquelle s'était renfermé le comte de Foix, allié de Raimond : celui-ci l'apprend; il y court avec vitesse, présente le combat, range lui-même son armée en trois lignes et se place à l'arrière-garde pour soutenir les siens s'ils venaient à reculer. En effet, le corps que commandait le comte de Foix commençait à plier; Raimond se détache alors de l'arrière-garde, s'élance dans la mêlée, et, par sa bravoure chevaleresque, décide la victoire. Cependant le prince Louis, fils aîné du roi de France, Philippe-Auguste, marchait au secours d'Amauri de Montfort : il parut devant Toulouse le 16 juin de la même année et en forma le siège. Raimond, prévoyant cette attaque, avait augmenté les fortifications de la ville et s'était assuré du secours de 1,000 chevaliers, ses amis ou ses vassaux : il distribua à ces seigneurs la garde des murailles. La défense de la ville fut proportionnée à l'attaque; et le siège fut levé le 1^{er} août de la même année. Raimond poursuivit le cours de ses succès : il perdit son père sur ces entrefaites, et, malgré les foudres de l'Eglise dont il était frappé, il contraignit Amauri, son adversaire, à traiter avec lui : ce dernier lui promit même sa fille en mariage; car Raimond voulait déjà divorcer avec Sancier d'Aragon, sa femme, comme il le fit dans la suite. Cet hymen n'eut pas lieu. La guerre continua; et Montfort, se voyant chaque jour plus faible, comprit qu'il ne conserverait pas ses conquêtes :

il voulut s'en défaire et susciter à Raimond un ennemi puissant. Il s'arrangea en conséquence avec le roi de France (Louis VIII), auquel il céda ses droits et ses prétentions sur les Etats du comte de Toulouse. Louis alors prit la croix, descendit le Rhône avec une nombreuse armée et vint mettre le siège devant Beaucaire, après avoir pris Avignon; mais, comme l'hiver survenait, il s'en retourna et mourut à Montpensier. Son fils Louis IX lui succéda, en 1226, sous la régence de la reine Blanche, sa mère : elle donna ordre de continuer la guerre contre Raimond. On porta le fer et la flamme dans les environs de Toulouse, et Raimond finit par se soumettre. La paix fut signée à Paris le 22 avril 1228. Raimond consentit à marier Jeanne, sa fille, avec un des frères du roi. Il leur abandonnait ses Etats après sa mort, sans pouvoir les transporter à d'autres enfants, s'il en avait dans l'avenir. Il s'engageait à poursuivre les hérétiques; il établissait la dime dans ses Etats, etc. Enfin il subit toutes les conditions qu'on voulut lui imposer. Il fut absous dans l'église de Notre-Dame par le légat du saint-siège et le roi l'arma chevalier. Il ne tarda cependant pas de reprendre les armes, mais il les posa aussi promptement. Toujours mu par son caractère inconstant, on le voyait tantôt poursuivre, ou tantôt soutenir les Albigeois. Il laissa établir le tribunal de l'inquisition à Toulouse. Il acquit de nouveaux Etats par des négociations ou par la force de ses armes. Il se mit à voyager, tant à la cour de l'Empereur qu'à Rome, où le pape le reçut avec distinction. A son retour à Toulouse, il tint une cour plénière où il créa deux cents chevaliers. Toujours inquiet, il se fit excommunier de nouveau, demanda et obtint la cassation de son second mariage (il avait épousé Marguerite de la Marche), entreprit plusieurs fois le voyage d'Espagne; enfin, pour se remettre en entier dans les bonnes grâces du roi St-Louis, il consentit à se croiser et à se rendre dans la terre sainte; mais il retardait toujours son départ, lorsque la mort le surprit à Milhaud le 27 septembre 1249. Ses peuples le pleurèrent sincèrement. On ne douta jamais de sa catholicité, lors même qu'il protégeait le plus les hérétiques. Il transmit ses domaines à Jeanne, sa fille unique, qui avait épousé en 1237 Alphonse, comte de Poitiers, frère de St-Louis. Ainsi finit la postérité masculine des comtes de Toulouse, dans la ligne aînée, après avoir duré pendant quatre siècles, depuis Fridelon, créé comte de Toulouse en 850 par Charles le Chauve. Une branche cadette de cette maison subsiste de nos jours dans celle des seigneurs de Lautrec, St-Germier et Montfa. Raimond VII aima et favorisa les lettres, fut amplement loué par les troubadours, et il doit être considéré comme le fondateur de l'université de Toulouse, où il établit, en 1228, les facultés de théologie, droit canonique et philosophique, par suite du traité de Paris.

L—M—E.

RAIMOND (PIERRE), troubadour, surnommé *lou Prou*, c'est-à-dire *le Preux*, naquit à Toulouse dans la seconde moitié du 12^e siècle, et ne se distingua pas moins par ses exploits guerriers que par ses talents poétiques. Il adressa d'abord ses vers à Josserande de Puech, d'une noble et ancienne famille toulousaine, dont il était épris; mais une dame de la maison de Cadolet, qu'il connut à Montpellier, lui fit oublier ce premier amour. Il résida longtemps à la cour d'Alphonse II, roi d'Aragon, et à celle de Raimond V, comte de Toulouse, qui le combla de bienfaits. Pierre ne s'en montra pas reconnaissant; car, lors de la croisade contre les Albigeois et les comtes de Toulouse, il prit rang dans l'armée de Simon de Montfort. Il avait accompagné l'empereur Frédéric Barberousse dans la Palestine, où il signala sa valeur. Sur la fin de sa vie il se retira à Pamiers, s'y maria, et y mourut vers 1230. Ses ouvrages, en langue provençale, se trouvent à la bibliothèque de Paris, manuscrits n^{os} 7225 et 7698. Outre des chansons et des poésies érotiques, il avait écrit un *Traité des erreurs des Ariens* (c'est ainsi qu'on appelait les Albigeois), et un autre *contre la tyrannie des princes*, où il leur reproche d'avoir laissé aux ecclésiastiques trop d'autorité. Pétrarque estimait les productions de Pierre Raimond, et il l'a imité en plusieurs endroits.

Z.

RAIMOND D'AGILES, chanoine de l'église cathédrale du Puy en Velai, fut de l'expédition de la première croisade, ainsi que l'évêque du Puy, le célèbre Adhémar ou Aymar de Monteil, qui en avait été déclaré le chef avec le titre de légat du pape Urbain II. A son départ pour la terre sainte, en 1096, il n'était encore tout au plus que diacre; il fut ordonné prêtre lorsque l'armée était déjà en route, et fut attaché pendant la croisade, en qualité de chapelain, à Raimond, comte de Toulouse et de St-Gilles, l'un des chefs de l'armée croisée. C'était, suivant les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, un homme d'esprit, de piété et de mérite, en qui le comte de St-Gilles avait tant de confiance, qu'il l'admettait volontiers dans ses conseils. Ce qui prouve la considération dont il jouissait parmi les croisés, c'est qu'il fut du petit nombre de ceux qu'on choisit pour prendre part au recouvrement, dans l'église d'Antioche, de la lance, l'un des instruments de la passion de Jésus-Christ. Il écrivit l'histoire de la croisade; et son ouvrage, qui a pour titre *Raimundi de Agiles historia Francorum qui ceperunt Jherusalem*, a été inséré par Jacq. Bongars, dans le *Gesta Dei per Francos*, etc. On ignore le lien et l'époque de sa mort.

Z.

RAIMOND-JOURDAIN, vicomte de St-Antonin, sur les frontières de l'Albigeois et du Quercy, dans le 12^e siècle, fut aussi habile troubadour que vaillant guerrier. Il aima Adélaïs, dame de Penne en Albigeois, et fut payé d'un tendre re-

tour. S'étant trouvé à une bataille, il y fut blessé, ce qui donna lieu au bruit de sa mort. La dame de Penne, inconsolable, quitta son château et prit le voile religieux dans un monastère. Raimond-Jourdain, rétabli de ses blessures, revint en Albigeois, et, désespéré de la résolution d'Adélaïs, cessa de faire des vers et se retira du monde. On dit que plus tard il remonta sa lyre pour chanter Alix de Montfort, fille du vicomte de Turenne. Adélaïs était peut-être morte, ou la constance n'était pas la vertu de notre troubadour. Il a laissé sept chansons qu'on trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque de Paris. C-L-B.

RAIMOND. Voyez RAYMOND.

RAIMONDI (MARC-ANTOINE), célèbre graveur, naquit à Bologne en 1475 suivant les uns, en 1488 suivant les autres. Destiné d'abord à la pratique des ouvrages d'orfèvrerie, la vue des estampes d'Albert Durer le décida pour l'étude de la gravure en taille douce dont François Raibolini, dit le Francia, lui enseigna les premiers éléments. Etant allé à Venise, il contrefit les estampes d'Albert Durer avec tant d'adresse, qu'on prenait ses copies pour les originaux; et afin de rendre encore la méprise plus facile, il imitait la marque de l'auteur. Albert Durer, plus sensible à un procédé aussi peu délicat à cause du tort qu'en pouvait souffrir sa réputation qu'au préjudice qui en résultait pour ses intérêts, adressa ses plaintes aux magistrats de Venise, qui contraignirent le contrefacteur à effacer cette marque trompeuse. Ce récit, transmis par Vasari sans aucune preuve à l'appui, a été révoqué en doute par M. Benjamin Delessert, qui apporte de concluantes raisons à son dire. Ayant passé à Rome où il fit connaissance avec Raphaël, Marc-Antoine se perfectionna dans l'étude du dessin sous la direction d'un maître aussi renommé qui, charmé des talents qu'il développait pour la gravure, le chargea de reproduire un sujet de Lucrèce et ensuite ses plus beaux ouvrages, tels que le *Massacre des innocents*, la *Ste-Cécile*, le *Martyre de St-Laurent* et beaucoup d'autres. Echappé au sac de Rome de 1527, en abandonnant à l'armée du connétable de Bourbon tout ce qu'il possédait afin de racheter sa liberté, Marc-Antoine faillit perdre la vie pour avoir gravé, d'après Jules Romain, les estampes obscènes qui accompagnent les sonnets de l'Arétin; et Clément VII ne lui accorda sa grâce qu'à cause de la supériorité de ses talents. Cet artiste mourut vraisemblablement à Bologne, sans qu'on puisse préciser l'époque de sa mort. Marc-Antoine est le premier graveur italien qui se soit distingué : la grande réputation de Raphaël, les heureuses circonstances qui le mirent à portée de graver ses chefs-d'œuvre, et surtout la pureté et la fidélité avec lesquelles il rendait le contour des figures de ce maître célèbre, auxquelles on dit même que Raphaël retouchait souvent, contribuèrent à la vogue qu'il a obtenue et au prix

excessif que l'on met à ses productions. Cet artiste, supérieur pour le siècle où il a vécu, ne peut être regardé comme un modèle à suivre; on ne trouve dans ses ouvrages aucune variété de style, aucune entente du clair-obscur, aucune souplesse dans les travaux; en général il est sec, et n'a point ce goût délicat ni cette marche savante qui caractérisent un graveur habile. Mais malgré cette monotonie et cette dureté dans les tailles qu'on peut lui reprocher, il n'en mérite pas moins le premier rang dans son genre pour la précision du trait et la correction du dessin. Augustin, son principal disciple, l'imita sans l'égalier. M. Benjamin Delessert a publié en 1853 une excellente notice sur la vie de Marc-Antoine, accompagnée de reproductions photographiques de quelques-unes de ses estampes. (Paris, Goupil, in-fol.) P—E.

RAIMONDI (JEAN-BAPTISTE), l'un des premiers orientalistes du 16^e siècle, naquit à Crémone vers l'an 1540. Un assez long séjour en Asie (1) le mit en état d'acquérir une connaissance approfondie des langues orientales; et après qu'il fut de retour en Italie, le cardinal Ferdinand de Médicis qui, suivant les vœux du pape Grégoire XIII, n'épargnait ni soins ni dépenses pour fonder un vaste atelier de typographie orientale, le logea dans son palais et lui confia la direction de cet établissement, qui a été comme le berceau de la célèbre imprimerie de la Propagande. Le plus habile graveur en caractères (*voy. GRANJON*) fut appelé à Rome; et ce fut sous l'inspection de Raimondi qu'il grava, de 1586 à 1592, quatre corps d'alphabets arabes, outre les syriaques et autres qui furent exécutés alors pour la typographie des Médicis, et avec lesquels on imprima en 1591 les deux éditions des *quatre Évangiles*; en 1592 la *Géographie* d'Edrisi (*voy. ce nom*); l'*Avicenne* de 1583, chef-d'œuvre de typographie arabe (*voy. AVICENNE*), et l'*Euclide* de 1594 (*voy. NASSIR-EDDYN*), sans parler d'autres ouvrages moins importants. Il paraît aussi que Raimondi eut quelque part à l'édition de la *Cosmographie* arabe de Salamesch ou Alzalechi, publiée par Basa en 1585 avec les caractères de Granjon (2). On n'avait encore rien vu, en typographie orientale, qui approchât de la beauté de ces éditions; et tout ce que l'on avait voulu publier jusqu'alors en langue arabe n'avait produit que des résultats informes, tels que la grammaire de Postel (*voy. ce nom*), ou bien n'avait pu être exécuté qu'avec des caractères hébreux ou syriaques, comme le *Liber vii precatationum*, imprimé chez Basa en 1584, ou le Coran de Paganini, Venise, 1509, dont nous avons parlé à l'article HINCKELMAN, mais qui fut supprimé si exactement qu'il n'est un peu connu que par le spécimen qu'en a donné Theauesus Ambrosius. Raimondi ne bornait pas ses soins à la surveillance

(1) Erpenius, *Orat. tres*, p. 74.

(2) Schnurrel, *Biblioth. arabica*, in-8°, p. 175.

de la typographie : il était chargé de mettre en ordre tous les livres orientaux que les voyageurs envoyés par le pape et par le cardinal de Médicis leur transmettaient du Levant. Il s'occupa longtemps de l'exécution d'une polyglotte plus complète que celle d'Alcala et d'Anvers, puisqu'elle devait donner de plus les versions arabe, persane, égyptienne, éthiopienne et arménienne; mais depuis la mort de Grégoire XIII (1585) et le départ du cardinal Ferdinand, retourné à Florence en 1587 pour succéder au grand-duc François son frère, on cessa d'appliquer à la typographie orientale des fonds aussi considérables; le travail se ralentit, et Raimondi, avancé en âge et resté seul de tous ceux qu'il avait associés à cette belle entreprise, abandonna son projet, qui devait plus tard recevoir en France son accomplissement (*voy.* GABRIEL Sionite). Ce fut par le conseil du cardinal Duperron qu'il résolut de consacrer le reste de ses forces à la publication d'une grammaire arabe très-répandue en Asie, et il la dédia en 1610 au pape Paul V, par une longue épître qui a été réimprimée en 1713 dans le *Discours sur les bibles polyglottes*, par le P. Lelong, p. 349, et en 1723 dans sa *Bibliotheca sacra*, p. 3-5. Cette grammaire, intitulée *Liber Tasriphi*, ne traite guère que des conjugaisons des verbes. L'éditeur y joignit une version latine littérale et une espèce de commentaire. Ce livre n'est presque d'aucun usage aujourd'hui. Raimondi survécut probablement peu à cette publication. Le seul de ses élèves qui lui ait survécu, Etienne Paulin, dirigeait à Rome la typographie orientale de Savary de Brèves avant qu'elle fût transportée à Paris (*voy.* BRÈVES), et il continua d'imprimer à Rome quelques livres arabes. La version arabe du catéchisme de Belarmin, publiée dans la même ville en 1627, porte encore son nom. Les caractères orientaux passèrent bientôt après à l'imprimerie de la Propagande, dont le nom se voit pour la première fois sur l'alphabet arabe qu'elle mit au jour en 1631. Depuis lors il n'est plus fait mention de Paulin; cependant on sait qu'il vivait encore en 1630, comme on l'apprend par une lettre de Pietro della Valle à Richard Simon, rapportée par ce dernier dans ses *Antiq. eccles. orient.*, p. 161. Les beaux caractères orientaux des Médicis, après avoir servi quelque temps à l'imprimerie de la Propagande, furent rapportés à Florence dans les magasins du *Palazzo vecchio*; ils sont maintenant à l'imprimerie impériale à Paris. C. M. P.

RAIMUND (FERDINAND), auteur dramatique allemand, né à Vienne le 1^{er} juin 1791, mort le 5 septembre 1836 à Pottenstein, près de cette ville. S'étant voué par goût à la carrière dramatique, il fut tour à tour acteur et auteur. De 1828 à 1830, il dirigea le théâtre de Léopoldstadt à Vienne. Pendant son séjour à la campagne, la morsure d'un chien, qu'on disait atteint de rage, l'effraya si fort que, se croyant voué à une

mort certaine, il se fit sauter la cervelle sur la route de Vienne. Sans parler de ses farces dramatiques et de ses poésies lyriques, Raimund a fait époque dans le régime des théâtres de Vienne : il a introduit l'élément romantique dans la comédie populaire. Remarquables par leur tenue morale, les pièces dramatiques de Raimund ne sont ni des comédies, ni des tragédies, ni des mélodrames, ni des tragi-comédies, ce sont des pièces à l'instar de l'*Obéron* et du *Freyschutz* de Charles-Marie de Weber, sans la musique. 1^o *Le Fabricant de baromètres dans l'île enchantée*, composé en 1822, a été, en 1824, suivi 2^o du *Diamant du roi des esprits*. Ces deux pièces ont le caractère comique. 3^o *La Jeune fille du royaume des Fées*, 1826, a une tournure sentimentale; ses personnages représentent des idées morales; 4^o *la Malédiction enchantée de Moïsaïus*, 1827, commence en comédie et finit en tragédie; 5^o Après l'*Imagination enchaînée*, 1828, une de ses meilleures pièces, vient un placage plein d'emphase, intitulé 6^o *la Couronne enchantée du malheur*, 1829, répétition des vieux ressorts et chevilles de la tragédie romantique. Ses deux derniers drames sont les meilleurs. 7^o *Le Roi des Alpes* est une création singulière, où l'auteur cherche des allégories morales dans les animaux de la fable, dans les personnages des contes bleus, dans les figures éthérées de la mythologie germanique pour en faire un drame. Mais ce drame renferme les plus belles chansons, qui, mises en musique, sont dans la bouche de toutes les classes de la société. 8^o La dernière pièce, *le Prodiges*, de 1833, exhale déjà des accents douloureux, des cris du cœur, comme un certain pressentiment de sa mort funeste. Les œuvres de Raimund ont été réunies, par son ami Vogl, sous le titre d'*Œuvres dramatiques et poétiques*, Vienne, 1837, 4 vol. in-8^o.

R—L—N.

RAINALDI (ODERIC). *Voyez* RINALDI.

RAINALDI (JÉRÔME), architecte italien, né en 1570, eut pour père Adrien Rainaldi, peintre et architecte, dont tous les enfants et les petits-enfants suivirent la même carrière. Jérôme étudia l'architecture sous Dominique Fontana (*voy.* ce nom), et il acquit dans cet art une réputation brillante. Des souverains pontifes, des princes le chargèrent de travaux importants. Il bâtit une église à Montalte par ordre du pape Sixte-Quint, et sous Paul V il construisit le port de Fano. Nous citerons encore, parmi les édifices qu'il a élevés, le palais ducal de Parme, le casino de la Villa-Taverna à Frascati, appartenant à la famille Borghèse, l'église des carmes déchaussés à Caprarole, le palais Pamphili à Rome, la maison professe des jésuites dans la même ville, et leur collège de Ste-Lucie à Bologne. En 1610 il décora la basilique de St-Pierre pour la cérémonie de la canonisation de St-Charles Borromée. J. Rainaldi mourut à Rome en 1655, et fut inhumé dans l'église de Ste-Martine. — RAINALDI (Char-

les), fils du précédent, naquit à Rome en 1611, et fut d'abord placé au collège romain pour y faire ses humanités. Il reçut ensuite de son père des leçons de dessin et d'architecture, et ne tarda pas à prendre rang parmi les artistes les plus distingués de cette époque. Il construisit et répara un grand nombre d'églises, entre autres celle de Ste-Agnès qu'il commença sous Innocent X, et qui fut achevée par Borromini (*voy. ce nom*); celle de Ste-Marie *in Campitelli*; les deux églises parallèles sur la place du Peuple, l'église du St-Suaire, etc. Il fit la façade de St-André *della Valle* et celle de Ste-Marie Majeure du côté de la place de l'Obélisque. C'est d'après ses dessins que fut élevé, dans cette église, le tombeau de Clément IX, ainsi que celui du cardinal Bonelli dans l'église de la Minerve. Il acheva une aile du Capitole, construisit le palais de l'académie de France qui appartient d'abord aux ducs de Nevers et qui est regardé comme un de ses chefs-d'œuvre. Rainaldi ne se borna pas à travailler dans Rome; il éleva la cathédrale de Ronciglione, l'église de Monte-Porzio, et planta une partie des jardins de Mondragone et de Pinciana. Il adressa les plans de plusieurs édifices au duc de Savoie Charles-Emmanuel, qui lui fit remettre la croix de St-Maurice et St-Lazare. Il concourut aussi avec Bernini, dit le cavalier Bernin, aux travaux du Louvre, et Louis XIV, à cette occasion, lui envoya son portrait enrichi de diamants. Par ordre d'Alexandre VII, il avait accompagné le cardinal Carpegna en Toscane pour examiner les différends survenus entre la cour de Rome et le grand-duc au sujet des marais appelés *Chiane*, mission dont il s'acquitta à la satisfaction du pontife. Rainaldi mourut en 1691. Dans ses travaux d'architecture, on admire la belle ordonnance des plans, le goût des décorations, la promptitude de l'exécution; mais il était peu correct et s'écartait souvent des principes de l'art. — RAINALDI (François), jésuite italien né en 1600 à Matelica, dans la Marche d'Ancône, embrassa la règle de St-Ignace à l'âge de vingt-deux ans, et passa le reste de sa vie dans la maison professe de Rome, où il mourut en 1677. On a de lui, en italien, plusieurs ouvrages de piété qu'il publia sous des noms empruntés. Le plus connu est intitulé *Cibo dell' anima, ovvero Pratica*, etc. (Nourriture de l'âme, ou Pratique de l'oraison mentale par rapport à la passion de N.-S. Jésus-Christ, les jours du mois, etc.), sous le pseudonyme de Joseph Rainaldi, Rome, 1637, in-24; *ibid.*, 1662, in-12; réimprimé un grand nombre de fois à Macerata, à Venise, etc. Il a écrit la *Vie de Jacq. Lainez, second général de la compagnie de Jésus*, publiée sous le nom de François Dalarini (anagramme de Rainaldi), Rome, 1672, in-8°. Southwell a consacré un article au P. Rainaldi dans la *Bibliotheca societatis Jesu*, p. 246. P—RT.

RAINFROI ou RAGENFROI, était un des prin-
XXXV.

cipaux seigneurs de France lors des troubles qui amenèrent la fin de la première race. Pépin le Gros, qui, sous le titre de maire du palais d'Austrasie, gouvernait en effet la monarchie, avait, en 711, mis sur le trône de Neustrie et de Bourgogne Dagobert III, âgé de douze ans, fils du dernier roi, et lui avait donné pour tuteur son propre fils Grimoald; celui-ci étant mort en 714, laissant un fils nommé Théodoald âgé de six ans, Pépin, qui ne voulait pas que la mairie du palais sortit de sa famille, en revêtit cet enfant, qui se trouva ainsi tuteur de Dagobert III encore mineur. « C'était, dit Montesquieu, mettre un fantôme sur un autre fantôme. » Dans le fait, c'était Pépin qui régnait. Il mourut le 16 décembre 714, laissant le sceptre d'Austrasie à ses fils Charles-Martel et Childebrand; mais sa veuve Plectrude s'empara du gouvernement et l'exerça quelque temps avec Théodoald. Les seigneurs français, indignés d'être gouvernés par une femme et un enfant, se soulevèrent, attaquèrent Théodoald dans la forêt de Cuise près de Compiègne, le mirent en fuite, et conférèrent la mairie du palais de Neustrie et de Bourgogne à Rainfroi. Celui-ci, pour opposer à Plectrude un rival redoutable, alla délivrer Charles-Martel qu'elle retenait prisonnier dans Cologne, et fit alliance avec Radbod, duc des Frisons. Dagobert III mourut sur ces entrefaites (715), ne laissant qu'un fils au berceau. Les seigneurs, ne voulant pas être gouvernés par un enfant, appelèrent au trône de Neustrie Chilpéric II (*voy. ce nom*), qui avait environ quarante-cinq ans. Quoique ce prince eût passé sa vie dans un monastère, il montra du talent et de l'activité; et Rainfroi, son maire du palais, le seconda de toute son influence. Mais ils ne purent résister à la bravoure de Charles-Martel qui, sous le titre de duc d'Austrasie, était à son tour le vrai maître de la France. Il mit en fuite l'armée de Chilpéric II en 716. En 717, Rainfroi se sépara de Chilpéric, se retire à Angers et fait alliance avec Eudes, duc d'Aquitaine, qui, à l'approche de Charles-Martel en 719, s'enfuit ainsi que ses troupes, emmène aussi Chilpéric, et le livre à Charles-Martel l'année suivante. Rainfroi se sentant trop faible contre un si puissant adversaire, transige avec lui en 724, obtient le comté d'Angers pour sa vie seulement, et lui laisse son fils en otage. Il mourut à Angers en 731. Les chroniques d'Anjou ne parlent de Rainfroi que comme d'un tyran. Il s'empara de l'abbaye de St-Maur-sur-Loire, en chassa les moines, démolit ce beau monastère, en fit transporter les matériaux à Angers, et s'en servit pour bâtir, sur les ruines de l'ancien capitole, un palais qui fut encore celui des comtes d'Anjou, ses successeurs, dont la série commence à Ingelger, fils de Tertulle, sénéchal du Gâtinais vers l'an 870. — RAINFROI ou RAGENFROI, évêque de Rouen, fut dépossédé de ce siège en 753 par Pépin, qui lui avait déjà

précédemment ôté le gouvernement de l'abbaye de Fontenelle. — Un autre RAINFROI, secrétaire de Charles le Chauve, devint évêque de Meaux, et assista en 876 au concile de Pont-lon. Il paraît que le Rainfroi auquel Loup, abbé de Ferrières, adresse sa soixante-sixième lettre, était un personnage différent. — Enfin on trouve un RAINFROI, évêque de Cologne en 735, qui occupait encore ce siège en 743. C. M. P.

RAINOLFE, premier comte d'Averse, était le frère et le successeur de Drengot, qui avait commandé les premiers aventuriers normands établis dans les provinces qui de nos jours se nomment *royaume de Naples*. Dans ces provinces, deux souverainetés indépendantes furent fondées au commencement du 11^e siècle par les Normands : l'une, dans la famille de Drengot, fut celle des comtes d'Averse, depuis princes de Capoue; l'autre, dans la famille de Tancrede de Hauteville, fut celle des comtes de Melfi, qui devinrent ensuite ducs de Pouille, puis rois des Deux-Siciles. Rainolfe avait assisté à la bataille de Cannes, livrée aux Grecs par Mélo en 1019. Ses compatriotes y avaient été presque détruits, et son frère Drengot y avait été tué. Les survivants le reconnurent pour leur chef; et, s'attachant à l'empereur Henri II, ils firent en 1021 une seconde tentative infructueuse sur les Grecs de la Pouille. Rainolfe, cependant, avait recruté sa petite armée; et s'éloignant des Grecs dont il n'espérait plus se venger, il s'empara du petit château d'Averse, situé à dix milles de Naples sur la route de Capoue, pour faire de ce lieu fort l'asile des aventuriers normands qui viendraient se joindre à lui et le dépôt de leurs richesses. Il eut, peu d'années après, la bonne fortune de faire recouvrer à Sergius, duc de Naples, la liberté de sa patrie, qui avait été ravie par Pandolphe IV, prince de Capoue. En reconnaissance, Sergius l'investit en 1029 de la ville et du territoire d'Averse sous le titre de comté, et en même temps il contracta une alliance avec lui : ce fut la garantie de cette première colonie des Normands. Mais dans les révolutions fréquentes de l'Italie méridionale, Rainolfe ne fut point fidèle aux Napolitains, dont il s'était déclaré le feudataire : il faisait de la guerre son métier, et s'attachait tour à tour aux princes qui lui offraient la meilleure solde. Cependant il s'occupait d'assurer l'indépendance de son comté d'Averse. Il en obtint en 1038 l'investiture de l'empereur Conrad II par l'intercession de Guaimar IV, prince de Salerne. Vers la même époque, Guillaume Bras-de-fer et les fils de Tancrede de Hauteville commencèrent la conquête de la Pouille; Rainolfe les seconda et eut part à leurs succès; mais il traita toujours avec eux en prince indépendant; il fut reconnu en cette qualité par Henri III, qui lui donna en 1047 l'investiture du comté d'Averse aux mêmes conditions sous lesquelles Drogon recevait du même empe-

reur celle du comté de Pouille. Rainolfe mourut en 1059 après un règne de quarante ans. Il eut pour successeur Richard 1^{er} son neveu. S.—I.

RAINSSANT (dom JEAN-FIRMIN) naquit en 1596 à Suippe, village de Champagne, et dès l'âge de seize ans embrassa la règle de St-Benoît à Verdun, dans le monastère de St-Vanne. Il fut successivement investi de hautes dignités monastiques. Prieur de St-Germain des Prés à Paris en 1645, il était définitiveur au chapitre de 1648, où il se démit de la supériorité. On le nomma plus tard visiteur de Bretagne; mais pendant qu'il s'acquittait de cette fonction il tomba de cheval, se cassa une jambe, et mourut des suites de cet accident le 8 novembre 1651 au couvent de Lehon, près Dinan. On a de lui : 1^o *Lettre adressée à mousieur le prince François de Lorraine, évêque et comte de Verdun, prince du St-Empire, pour l'éclaircissement du différend mu entre les RR. PP. bénédictins de la congrégation de St-Vanne et de St-Hidulphe* 1630, in-8^o. Il s'agissait de savoir si les supérieurs, après cinq années d'exercice, pouvaient être réélus immédiatement. L'affaire, portée d'abord à Rome, fut renvoyée par le pape à l'évêque de Verdun. Dom Rainsant était alors prieur de St-Vanne, et quoiqu'il expose dans cette lettre les raisons des deux partis, on voit qu'il penche pour la réélection; c'est aussi dans ce sens que prononça le prélat, dont le jugement fut confirmé au parlement de Paris. 2^o *Les Merveilles de Notre-Dame de Bethléem en l'abbaye de Ferrières en Gâtinois*, Paris, 1635, in-24, que l'auteur publia pendant qu'il était prieur de Ferrières; 3^o *Méditations pour tous les jours de l'année, tirées des évangiles qui se lisent à la messe et pour les principales fêtes des saints, avec leurs octaves*, Paris, 1633, in-12; *ibid.*, 1647, 1679 (édition corrigée et mise en meilleur français par Bulteau (*voy.* ce nom), 1683, 1699, in-4^o. Dom Tassin a consacré un article à Rainsant dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*, p. 58-61. — RAINSSANT, religieux minime, probablement de la même famille que le précédent, était né à Reims et acquit beaucoup de réputation par ses talents pour la chaire. Il prêcha en France, en Lorraine, dans les Pays-Bas, et mourut à Nancy le 16 mars 1639, après soixante ans de profession. P.—RT.

RAINSSANT (PIERRE), savant numismate, né vers 1640 à Reims, étudia la médecine dans sa jeunesse avec beaucoup de succès. La découverte d'une urne pleine de médailles de bronze déterminina son goût pour la numismatique, science dans laquelle il fit de rapides progrès. Mais malgré son penchant pour l'antiquité, il ne négligea point l'étude de la médecine; et après avoir reçu le doctorat, il vint exercer son art à Paris où il fut bientôt connu avantageusement. Nommé directeur du cabinet des médailles du roi (*voy.* RASCAS), il fut admis l'un des premiers à l'Académie des inscriptions, qui portait alors le titre

d'Académie des médailles. Un jour qu'il se promenait seul dans le parc de Versailles, il se laissa tomber dans la pièce d'eau dite des Suisses, et s'y noya le 7 juin 1689. Oudinet son parent, qui partageait son goût pour les médailles, et qu'il s'était associé pour la rédaction du catalogue de celles du roi, lui succéda dans la place de directeur de ce cabinet (*voy.* OUDINET). Rainssant a mérité les éloges de la plupart des savants de son temps; il était en correspondance avec Bayle, et, à sa prière, il s'intéressa pour faire restituer à Rou les planches de ses *Tables chronologiques*, qui avaient été saisies par la police comme renfermant des faits favorables aux protestants. (*Voyez les Lettres de Bayle.*) Outre quelques dissertations dans le *Journal des savants*, on a de Rainssant : 1° *Quæstio medica an cometa morborum prodromus?* Reims, 1665, in-4°; 2° *Dissertation sur l'origine de la figure des fleurs de lis*, Paris, 1678, in-4°. D'après quelques monuments découverts à Reims, il voit dans ce signe une espèce de fer de lance (*voy.* le *Journal des savants* de 1678, p. 371); 3° *Dissertation sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, ibid. (Versailles, Fr. Muguet), 1684, in-4°; traduit en latin et en italien, Brescia, 1687, in-8°. C'est une histoire complète de ces jeux célèbres sur lesquels l'antiquité ne nous avait laissé d'autres détails que ceux qu'on pouvait recueillir d'un passage de Zozime, dont Rainssant a joint la traduction à son ouvrage. 4° *Explication des tableaux de la galerie de Versailles*, ibid., 1687, in-4°. Il avait entrepris une *Histoire de l'empereur Adrien par les médailles*, et une partie des planches était déjà gravée; mais ce travail est demeuré imparfait. W—s.

RAIS OU RAIZ (GILLES DE LAVAL, maréchal de). *Voyez RETZ.*

RAISSON (FRANÇOIS-ÉTIENNE-JACQUES), né en 1760, à Paris, était fils d'un limonadier, mais ne le fut pas lui-même, comme on l'a dit. Après avoir fait d'assez bonnes études et montré quelque intelligence, il fut nommé par le prince de Condé sous-secrétaire de ses commandements, et il le suivit en cette qualité aux états de Bourgogne. Cette faveur, alors très-grande, n'empêcha pas le jeune Raisson de se déclarer un des plus chauds partisans de la révolution, dès qu'il la vit éclater en 1789, ce qui le fit nommer successivement électeur, secrétaire général de l'administration du département, directeur de la fabrication des assignats, administrateur général des subsistances, et enfin chef de division au ministère de la police. L'un des fondateurs du club des jacobins, Raisson en devint le secrétaire, et il y fixa souvent les regards par les pétitions hardies qu'il présentait à la Convention, au nom de cette société. Après le 9 thermidor même, il fit demander la réincarcération de suspects qu'on avait relâchés et fut un des défenseurs les plus intrépides du jacobinisme expirant. Enfin, pour-

suiwi par cette réaction post-thermidorienne qu'il avait si vivement combattue, il fut arrêté le 12 germinal (1^{er} avril 1795) et détenu quelque temps au château de Ham. Relâché avant le 13 vendémiaire (5 octobre 1795), on le vit reparaître, dès la fin du même mois, au Palais-Royal, et se concerter avec Chrétien, ex-juré du tribunal révolutionnaire, pour rétablir les sociétés populaires. Cependant son zèle démagogique se refroidit. Nommé électeur en 1798, il se montra beaucoup plus *terrifié* que terroriste, bien qu'il fit partie de la fraction de l'assemblée électorale opposée au directoire. Il publia même une lettre où il conjurait ses collègues de sacrifier leurs prétentions au bien de la paix et de la tranquillité. Envoyé, en 1799, en mission à Turin, il fut accusé dans le *Dictionnaire des jacobins vivants*, d'y avoir suivi les traces de Rapinat et autres; ce qui paraît dénué de fondement, puisqu'il fut obligé, à son retour, de solliciter un emploi dans les bureaux du gouvernement, pour faire exister sa famille, et que, n'ayant pu l'obtenir, il vécut longtemps des secours de ses amis. Suivant le même *Dictionnaire des jacobins*, que nous avons cité, Raisson aurait fait à sa section, en 1794, la proposition de se défaire des gens inutiles, c'est-à-dire de les égorger, afin de pouvoir nourrir les sans-culottes. Nous avons peine à croire à un tel délire, bien qu'il ne soit que trop vrai qu'un pareil projet entra réellement, à cette époque, dans la tête de quelques insensés, et que déjà plusieurs maisons, où se trouvaient des vieillards inutiles, furent marquées à la craie pour son exécution; mais nous ne voyons pas que Raisson y ait figuré. Nommé par le crédit de Merlin de Douai, son ancien ami, rédacteur au bureau particulier du ministère de la police, il exerça cette place pendant plusieurs années. La restauration ne lui fut pas trop contraire. Retiré à Sens depuis 1820, il y vécut paisiblement, dans une modeste aisance, et mourut le 24 avril 1835. M—D j.

RAISSON (HORACE-NAPOLÉON), littérateur français, fils du précédent, né à Paris le 24 août 1798, mort en 1854, se distingua par sa fécondité, mais sans laisser aucune publication qui fût de nature à mériter qu'on s'en souvienne. Ecrivain pour les libraires, exploitant les circonstances et les passions du moment, s'adressant souvent aux désœuvrés auxquels il faut quelque lecture bien futile, il multiplia ses ouvrages sans parvenir à la fortune. Le théâtre et les journaux l'occupèrent beaucoup sans le tirer de l'obscurité. Il a d'ailleurs publié la plupart de ses productions sans y attacher son nom; plusieurs d'entre elles, grâce aux sujets qu'elles traitaient et qui pouvaient, à un étalage, séduire les passants, ont obtenu plusieurs éditions, sans toutefois arriver probablement au chiffre qu'indiquent des frontispices quelquefois trompeurs. Il serait très-superflu de vouloir donner ici une liste complète de tous

ces petits volumes éphémères ; nous nous bornerons à mentionner quelques-uns de ceux qui eurent le plus de débit ; c'était là sans doute l'unique but de leur éditeur : *Nouvel almanach des gourmands, dédié au ventre*, Paris, 1825, in-18 ; — *Code civil, manuel de la politesse et du bon ton*, 1828 (plusieurs fois réimprimé) ; — *Code conjugal*, 1829, in-18 ; — *Code de la chasse*, 1829, in-18 ; — *Code de la toilette*, 1829, in-18 ; — *Code des boudoirs*, 1829, in-18 ; — *Code gourmand*, 1821, in-18 ; — *Histoire impartiale des jésuites*, 1824, in-18 ; — *Histoire populaire de la révolution de juillet*, 1830, in-18 ; écrite et imprimée avec la plus grande célérité, elle devança tous les récits relatifs à ces événements, et, publiée dans les premiers jours du mois d'août, elle trouva des acheteurs nombreux ; toutefois il ne faut pas croire qu'il en ait été placé, comme on l'a dit, quatre-vingt mille exemplaires. Des livres sur la cuisine, des relations sur des procès célèbres, deux romans tombés dans le néant (*Marie Stuart*, 1828, 4 vol. in-12, et *Une blonde, histoire naturelle*, 1833, in-8°) ne nous arrêteront pas. En compagnie avec divers collaborateurs, Raisson aborda le théâtre ; il eut part à deux comédies, l'*Officier de fortune* et *Boisrosé*, qui toutes deux tombèrent à l'Odéon. Les publications périodiques, depuis 1820 jusqu'à une période assez avancée du règne de Louis-Philippe, reçurent une multitude d'articles de Raisson ; il écrivait sur les beaux-arts, il rendait compte des pièces nouvelles ; le *Pilote*, le *Diable boiteux*, le *Sténographe*, l'*Artiste*, le *Constitutionnel*, la *Gazette des tribunaux* et bien d'autres feuilles utilisèrent sans relâche sa plume toujours prête à parler de tout, mais de cet énorme bagage il n'est pas resté une seule page. Z.

RAITSCH (JEAN), archimandrite du couvent de St-Michel archange à Kovila, né en 1726 à Karlowitz, mort à Kovila le 23 décembre 1801, étudia la théologie à Kiew, et entreprit plusieurs voyages dans les provinces turques, pour faire des recherches sur l'ancienne histoire de la Serbie. Il prit des extraits des divers manuscrits qu'il trouva dans les couvents serviens. C'est à ces savantes recherches que l'on doit l'important ouvrage historique imprimé à Vienne, 1794, en 4 volumes in-8°, figures, sous ce titre : *Istoriâ pazyich slavenskisch Narodnâpatsche Bolgar, Chorwatow, i Serbow, iz tmji zabwenia isjataja u wo swët istoritscheskii proïzveden in Joannom Raitschem* ; c'est-à-dire : *Histoire des divers peuples Slaves, particulièrement des Bulgares, des Croates et des Serviens, tirée de sources obscures et oubliées, et mise au jour par Jean Raitsch*. Cet auteur a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres une *Relation de ses voyages*, et des *Fragments pour servir à l'histoire de la Serbie*. P. L.

RAJALIN (THOMAS DE), amiral suédois, naquit en Finlande, en 1673. Il commença sa carrière

comme simple matelot, servit en Angleterre et dans plusieurs autres pays, et retourna en Suède, au commencement du règne de Charles XII. Placé à l'amirauté de Carlsrona, il avança rapidement et parvint au grade d'amiral. En 1717, il donna une preuve éclatante de son habileté et de son courage : il combattit avec un seul vaisseau suédois contre trois vaisseaux de ligne et deux frégates russes, qui lui laissèrent le champ de bataille. Pendant les années de paix qui suivirent le règne de Charles XII, Rajalin perfectionna les établissements de l'amirauté de Carlsrona et publia en suédois deux ouvrages : *L'Instruction sur l'art du pilote*, 1730, in-4° ; et *L'Instruction sur l'architecture navale*, 1732, in-8°. Ces ouvrages fixèrent l'attention du gouvernement, et l'auteur obtint une récompense considérable. L'amiral Rajalin mourut en 1741, à bord d'un vaisseau de ligne, faisant partie de la flotte de Carlsrona. Ses descendants ont tous servi dans la marine ; et l'un d'eux s'est élevé, sous le règne de Gustave III, au grade de vice-amiral. C—AU.

RAKOUBAH, peischwah ou régent des Mahrates, appelé aussi quelquefois *Ragobah*, mais dont le vrai nom est *Rakonât-Raou*, était le second fils de Badji-Raou, mort en 1759, premier *peischwah* indépendant de cette nation (1). Rakoubah s'était distingué par sa valeur sous les règnes de son père et de Baladji, son frère aîné. Il avait conquis la moitié du Guzarât sur un autre chef mahrates et ne s'était pas moins signalé en combattant pour le nabab Ghazi-eddyn, contre les Djattes. Il avait, depuis, chassé de Lahor, Tymour, fils du roi de Kaboul, Ahmed-Chah Abdally. Celui-ci, alarmé des progrès des Mahrates dans le Pendj-ab, y accourut en 1761 ; et, soutenu par les armes de quelques autres princes musulmans de l'Hindoustan, il remporta sur les Mahrates, près de Pannipout, une victoire mémorable, mais vivement disputée. Rakoubah, qui avait refusé d'y commander en chef, y fit des prodiges de valeur. Baladji, son frère, mourut peu de temps après, laissant deux fils, dont l'aîné, Mad'hou-Raou, lui succéda à l'âge de dix-huit ans. Rakoubah, ayant élevé des prétentions pour s'emparer de la régence, comme tuteur naturel de son neveu, eut recours à Nizam Aly Khan, soubah du Dekhan, et en obtint une armée. Vainqueur dans une bataille, il fut appelé à Pounah, et revêtu de la dignité de *peischwah* ; mais bientôt, victime des intrigues

(1) Sous le faible règne du troisième successeur de Sewadji, fondateur de l'empire des Mahrates (*voy. SEWADJI*), les deux principaux officiers de l'Etat convinrent de partager les domaines du Ram-Rajah, leur souverain. Le *peischwah* (chancelier ou premier ministre) Badji-Raou, relégué le monarque dans la forteresse de Sattarah, gouverna sous son nom les provinces occidentales et s'établit à Pounah, l'ancienne capitale. Le *boukschi* (généralissime) Ragodji s'empara des provinces de l'est et fixa sa résidence à Nagpour, dans le Berar. Mais d'autres chefs mahrates conservèrent des gouvernements héréditaires comme fiefs de l'un ou l'autre Etat.

de quelques courtisans qui étaient dans les intérêts de la mère de Mad'houl Raou, il fut renfermé dans le palais par ordre de son neveu, qui eut pour lui les égards et la déférence d'un parent respectueux. La détention de Rakoubah dura jusqu'à la mort de Mad'houl, arrivée en novembre 1772. Le jeune peischwah n'ayant pas d'enfants, et ne laissant pour héritier du trône des Mahrates qu'un frère, Naraïn Raou, âgé de dix-neuf ans, rendit la liberté à son oncle, avant d'expirer, et lui recommanda de servir de père et de protecteur au nouveau souverain. Rakoubah prit les rênes du gouvernement; mais, soit qu'il eût abusé de son pouvoir ou voulu usurper l'autorité de son neveu, soit qu'il fût la dupe des artifices de sa belle-sœur ou de la politique des brahmes, il fut encore une fois dépouillé de son autorité et mis en prison. Il parvint à gagner quelques officiers, qui complotèrent d'assassiner Naraïn Raou. Les conjurés ayant pénétré dans le palais, le jeune prince se réfugia dans l'appartement occupé par son oncle, entre les bras duquel il fut poignardé, le 18 août 1773. Rakoubah, regardé généralement comme l'instigateur de ce crime, avait promis quatre cent mille roupies à ses complices, qui le retinrent prisonnier jusqu'à ce qu'il eût payé la moitié de la somme et donné caution pour le surplus. Il fut alors reconnu peischwah; mais son forfait, jusqu'alors inouï chez les Mahrates, l'avait rendu odieux; on conspira de nouveau contre lui. Tandis qu'il faisait la guerre en personne au soubah du Dekhan, la veuve de Naraïn, huit mois après la mort de son époux, accoucha d'un posthume. Les grands reconnurent cet enfant pour souverain et formèrent un conseil de régence, composé de douze membres, au nombre desquels étaient Holkar et Madadji Scindiah, dont les noms ont si souvent retenti en Europe. Rakoubah fut déposé, abandonné par la plus grande partie de son armée, rejeté par tous les chefs mahrates, et contraint d'aller chercher un asile à Bombay, où ses trésors et ses promesses lui valurent, de la part des Anglais, une réception favorable et une armée. Telle fut l'origine de la première guerre directe des Anglais contre les Mahrates. Les hostilités commencèrent par terre et par mer. Les Anglais s'emparèrent de Baroche, place forte à douze lieues de Surate, et conquièrent ensuite l'île de Salcette, en décembre 1774. Rakoubah leur en fit la cession. Mais ce chef venait d'être battu par les troupes de Pounah. Forcé de lever le siège de Broderah et de fuir avec mille hommes, il se retira vers Cambaye, dont on refusa de lui ouvrir les portes, et se rendit à Bounagar, d'où il passa, dans une galiote, à Surate. Ce fut là que les Anglais, commandés par le colonel Keating, étant venus le joindre, ils marchèrent ensemble vers Pounah, au printemps de 1775. Leur armée fut mise en déroute par les Mahrates. Cependant un des douze chefs

du gouvernement de Pounah ayant pris ouvertement les intérêts de Rakoubah, les hostilités continuèrent avec des succès balancés. Mais le conseil de Calcutta désapprouva cette guerre, et députa le colonel Upton à la cour de Pounah, pour y négocier une paix avantageuse, qui fut conclue et ratifiée le 1^{er} mars 1776. Cette convention satisfait peu Rakoubah et ses auxiliaires, qui, ayant obtenu quelques avantages, menaçaient de nouveau Pounah. Quoiqu'elle cédât aux Anglais Salcette et les îles adjacentes, dans la baie de Bombay, et la ville de Baroche (l'ancienne Barygasa), avec un territoire considérable, elle les obligeait d'abandonner Rakoubah, de lui retirer leurs secours, et elle prescrivait à ce prince de congédier ses troupes, de renoncer à ses prétentions, et de se retirer dans les Etats des Mahrates, où on lui offrait un asile et une pension convenable. Rakoubah, se croyant vendu à ses ennemis et regardant comme une prison la résidence qui lui était assignée, refusa les conditions stipulées pour lui et ne licencia pas ses troupes, qui, faute de paiement, pillèrent les villages des environs de Surate, et en dévastèrent les campagnes. Craignant enfin d'être livré par les Anglais aux Mahrates, et n'ayant pu réussir auprès du consul français à Surate, Anquetil de Briancourt, à s'assurer des secours de Pondichéry, ou même de France, il rechercha la protection des Portugais. Mais le gouverneur de Daman lui refusa l'entrée de la ville, et le vice-roi de Goa, ne voulant pas se brouiller avec les Mahrates, qui négocièrent avec lui, fut sourd aux propositions de Rakoubah. Celui-ci, dans cet intervalle, ayant épuisé ses provisions et ses finances, vivait en chef de brigands et ravageait les provinces qu'il parcourait. Il tenta vainement de corrompre le gouverneur mahrate de Baçain et n'osa pas même attaquer cette place. Pour suivi par une partie de la garnison, il n'eut que le temps de s'enfuir et de traverser un bras de mer auprès de Bombay, où il se jeta une seconde fois entre les bras des Anglais, qui, très-contents de recommencer la guerre, le reçurent avec joie et lui promirent de nouveaux secours. Les circonstances semblaient plus favorables. Ses intrigues avaient excité deux révolutions à Pounah: et le conseil de Calcutta, inquiet des négociations des Mahrates avec l'agent français, St-Lubin; trompé d'ailleurs sur la force réelle du parti de Rakoubah, consentit à opérer une diversion en sa faveur, de concert avec le gouvernement de Bombay. Mais la soif des conquêtes aveuglait étrangement les Anglais. Les hommes attachés à ce prince turbulent étaient prisonniers à Pounah; et personne, parmi les Mahrates, ne songeait à le rétablir sur le trône. Le 22 novembre 1778, une armée de 8 à 10,000 hommes, y compris 700 Européens, suivant Anquetil de Briancourt, ou seulement de 4,000 hommes, suivant les relations anglaises (qui sans doute

n'y comprennent pas la division d'avant-garde, composée de deux régiments de cipayes, de 600 chevaux et de plusieurs éléphants, que commandait Rakoubah, monté sur un de ces animaux), partit de Bombay avec une énorme quantité d'artillerie, de bagages et de bestiaux, qui retardaient sa marche dans une contrée aride et montagneuse. Pendant cinquante jours, elle ne rencontra point d'ennemi et put impunément mettre à feu et à sang tout le pays qu'elle traversait. La ruine du beau village de Tulicoun fut son dernier exploit. Attaquée par 60,000 Mahrates, à deux journées de Pounah, elle battit en retraite, fut enveloppée à Wargoun, le 16 janvier 1779, et forcée, après un combat très-meurtrier, de se rendre à discrétion. Les ennemis se montrèrent généreux : ils se contentèrent de la restitution des pays cédés aux Anglais, ou conquis par eux ; et, moyennant des otages, ils leur permirent de retourner à Bombay et leur fournirent des provisions. Rakoubah, prévoyant l'issue de cette expédition, avait traité secrètement avec les chefs mahrates, et il passa dans leur camp, dès le commencement de l'action générale ; mais, dupe d'une feinte réconciliation, il fut conduit prisonnier à Pounah. Il s'échappa au mois de juin et se réfugia dans le camp du colonel Goddard, qui commandait l'armée anglaise du Bengale. On lui témoigna cependant moins d'égards ; on diminua sa pension, et on le traita comme un homme qui pouvait aider à faire la paix ou la guerre avec plus d'avantage. Les succès que l'armée de Goddard remporta sur les Mahrates, et les intelligences qu'il entretenait avec Madadji Scindiah, l'un de leurs chefs, amenèrent enfin un traité définitif, qui fut signé à Salbey, le 17 mars 1782. Les Anglais rendirent leurs dernières conquêtes ; mais ils obtinrent la cession à perpétuité de Salcette et des îles voisines, de Baroche et de son territoire. Ils renoncèrent aussi à protéger et à secourir Rakoubah, à qui l'on accorda quatre mois pour choisir sa résidence irrévocable auprès de Scindiah ou de tout autre chef mahrata. Nos mémoires ne nous disent pas dans quel asile cet usurpateur se retira avec son fils adoptif. Nous ignorons également l'année de sa mort ; mais il est probable que ses jours furent respectés par les Mahrates, parce qu'il était de la race des brahmes. L'Anglais Mackintosh nous apprend que Rakoubah était grand et mince ; qu'il avait l'abord sévère, mais noble et expressif ; qu'il était superstitieux, rusé, insinuant et fourbe ; qu'il aimait le faste dans son costume et dans ses équipages ; et que les troupes anglaises lui rendaient les honneurs militaires pendant son séjour à Bombay.

A—T.

RALEGH (1) (WALTER), célèbre par ses décou-

(1) C'est ainsi que ce nom doit être écrit. Cependant François Bacon et Robert Naunton ont écrit *Rawleigh* ; le roi Jacques, Hooker, plusieurs auteurs respectables des 16^e et 17^e siècles, et

vertes dans le nouveau monde, ses exploits sur terre et sur mer, ses écrits, sa haute fortune et ses malheurs, naquit vers l'année 1552 dans un lieu obscur nommé Hayes, appartenant à la paroisse de Budley, et situé sur cette partie de la côte du Devonshire où la rivière Otter se décharge dans la mer. C'est là, c'est à l'aspect des flots de l'Océan que fut élevée son enfance ; nous le remarquons à dessein pour ceux qui connaissent l'influence des impressions sur les destinées de la vie entière, et parce que Raleigh dut en grande partie à sa passion pour les expéditions maritimes ses actions les plus glorieuses et ses fautes les plus déplorables, son élévation et sa chute. Dans les années brillantes de sa prospérité, il voulut racheter le domaine de Hayes, dont son père n'avait joui qu'en vertu d'un bail emphytéotique ; mais le propriétaire auquel il était échu après l'expiration de ce bail ne voulut pas consentir à le lui céder, et Raleigh ne put réaliser le projet qu'il avait formé d'y bâtir un château et d'en faire sa principale résidence. Si les souvenirs de son enfance n'avaient tenu plus de place dans son esprit que les noms de ses ancêtres, d'autres lieux auraient obtenu la préférence. En effet, il descendait d'une famille qui faisait remonter son antiquité plus haut que la conquête de l'Angleterre par les Normands, et qui, autrefois puissante, avait donné le nom de Raleigh à des villages, des bourgs et des villes du Devonshire, du Somersetshire et de l'Essex. Son père, seigneur de Fardel, près de Plymouth, ne possédait qu'une fortune médiocre, et Raleigh était le quatrième enfant du troisième et dernier mariage, qu'il avait contracté avec Catherine Champerton, veuve d'Ottho Gilbert (1). Ainsi Raleigh avait pour frères, du côté maternel, Jean, Humfroi et Adrien Gilbert, tous trois illustres par eux-mêmes et par la noblesse de leur origine. Raleigh fit ses études à Oxford, et quelques pièces de vers de sa jeunesse qui sont parvenues jusqu'à nous prouvent qu'une excellente éducation avait développé en lui un talent remarquable pour la poésie gracieuse et légère. Par la suite, d'autres productions plus importantes et plus solides le placèrent au nombre des meilleurs et des plus savants écrivains de son temps. Mais la lente et tranquille gloire des lettres ne pouvait suffire à l'orgueil de sa naissance et à l'activité de son ambition. Une taille de près de six pieds, une figure majestueuse, une constitution robuste, un courage in-

Carew Raleigh, propre fils de Walter Raleigh, ont écrit *Raleigh* ; mais les lettres originales de sir Walter Raleigh, conservées dans la bibliothèque haringienne, et les lieux qui portent le nom de Raleigh, dans le Devonshire, dont la famille de Raleigh est originaire, ont fixé invariablement l'orthographe du nom de ce grand homme. On peut voir d'ailleurs le *fac-simile* de sa signature dans le *British Autograph* et dans la *Bibliothèque universelle* (de Genève), de mars 1823, p. 260.

(1) C'est à tort que l'auteur de la *Vie* de Raleigh, imprimée à Londres en 1821, et qui forme la seconde partie du tome 5 de la collection intitulée *Select biography*, donne à la mère de Raleigh le nom de *Marie* ; ce nom était celui d'une de ses sœurs du second lit.

domptable le rendaient éminemment propre à l'état militaire, qui, dans tous les temps et dans tous les pays, offrit à la fortune la carrière la plus rapide et la plus brillante. Elisabeth, dont l'habile politique veillait, au dedans comme au dehors, à tout ce qui pouvait être utile aux intérêts de l'Angleterre et à la consolidation de la réforme religieuse, devenue nécessaire au maintien de son autorité, prit parti pour les protestants dans les guerres civiles qui désolaient la France sous Charles IX. En 1569, elle leur envoya un secours en cavalerie et en donna le commandement à Henri Champernon, parent de Raleigh. Celui-ci suivit Champernon en France, et, simple volontaire, il montra dès lors une valeur, un sang-froid et une habileté dans les combats qui le rendaient digne du commandement. Echappé à l'horrible massacre de la St-Barthélemy, il se trouvait encore en France après la mort de Charles IX ; un séjour de plus de cinq ans dans cette contrée le mit à portée de connaître le génie de ses habitants, l'état des partis qui la déchiraient et le caractère particulier de ceux qui y exerçaient le plus d'influence. Ces diverses connaissances lui furent par la suite d'une grande utilité, lorsqu'il put les mettre à profit auprès de sa souveraine. A peine fut-il de retour en Angleterre, qu'impatient du repos il saisit la première occasion de s'engager dans de nouveaux combats. Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, avait été fait gouverneur des Pays-Bas et s'était attiré la haine des peuples, qui se révoltèrent contre son autorité. Cet homme, dont l'orgueil, selon Raleigh, affrontait les plus grandes difficultés, mais qui, par sa faiblesse, ne pouvait triompher des plus petites, avait conçu le projet de délivrer la reine d'Ecosse de sa prison et, en l'épousant, de détrôner Elisabeth et de s'emparer de l'Angleterre. Elisabeth sut le détourner bien efficacement de cette entreprise en envoyant, en 1578, un puissant secours aux insurgés des Pays-Bas. Raleigh fut au nombre des guerriers anglais qui s'y rendirent. Il y servit sous le commandement de sir John Norris et partagea avec les plus habiles capitaines d'Angleterre la gloire de cette campagne, qui se termina par la défaite et la mort de don Juan. L'année suivante, le jeune Raleigh saisit avidement l'occasion de s'engager dans une expédition maritime et fit son premier essai en ce genre sous son frère Humfroi Gilbert, qui entreprit d'établir une colonie à Terre-Neuve. Cette expédition échoua ; mais Raleigh y trouva le moyen de se mesurer pour la première fois sur l'Océan avec les Espagnols, qui voulurent en vain prendre le vaisseau qu'il montait. Son activité était devenue infatigable, et l'on sait qu'il était parvenu, au milieu des camps aussi bien que dans l'enceinte d'un vaisseau, à régler son temps et ses occupations. Sur les vingt-quatre heures, quelque loisir qu'il eût, il n'en donnait

jamais que cinq au sommeil. Il en réservait régulièrement quatre à l'étude ; le reste était employé à l'accomplissement de ses devoirs ou aux exercices propres à perfectionner ses talents comme militaire et comme marin. Il partageait avec les matelots et les simples soldats les travaux les plus pénibles et tous les dangers de la guerre et de la navigation. Toutefois, après dix années de campagne sur terre et sur mer, il se voyait à vingt-huit ans sans fortune et sans rang. Une occasion se présenta qui le fit sortir de l'obscurité dont il s'indignait. A cette époque comme aujourd'hui, l'Irlande ne pouvait rester indépendante ou appartenir à une autre puissance que l'Angleterre sans un danger imminent pour celle-ci ; et cependant l'opposition qui existait dans les mœurs et les habitudes de ces deux pays, produite par une civilisation moins avancée, par la dissidence des opinions religieuses et par le caractère national, faisait détester aux Irlandais le joug de l'Angleterre ; le gouvernement anglais, au lieu de chercher à vaincre cette antipathie, ne connaissait d'autre moyen pour se garantir de ses effets que l'emploi de la force et les cruautés qu'elle entraîne. On disait, au temps d'Elisabeth, que les Irlandais, comme les orties, ne piquaient que ceux qui les touchaient légèrement et ne faisaient pas de mal lorsqu'on les écrasait. Vers le milieu de l'année 1580, l'excès de l'oppression enfanta la révolte : sir Jacques Desmond se mit à la tête des insurgés de la province de Munster, qui furent bientôt soutenus par une troupe d'Espagnols et d'Italiens commandés par Fitz Morris et envoyés par le pape et le roi d'Espagne. Elisabeth s'empressa de leur opposer une armée sous le commandement de lord Grey. Raleigh en faisait partie et avait le grade de capitaine. Son bouillant courage, son habileté et son adresse dans les négociations, l'audace avec laquelle il sut, à l'aide d'un petit nombre d'hommes, saisir dans leurs propres châteaux et au milieu de leurs vassaux des conspirateurs puissants et des ennemis déguisés, et enfin les services de tout genre qu'il rendit dans cette guerre lui firent donner un commandement dans la province de Munster. Il y comprima les rebelles. De tels succès attirèrent sur lui l'attention des ministres. Il entretint une correspondance avec le plus puissant de tous, le comte de Leicester, le favori de la reine, et, par son entremise, il fut présenté à la cour. Lord Grey ayant été nommé une seconde fois pour commander en Irlande, Raleigh manifesta une opinion contraire à la sienne sur les mesures à prendre dans ce pays. Tous deux furent appelés au conseil afin d'y exposer leurs raisons. Raleigh y déploya une éloquence si persuasive que non-seulement il triompha de son adversaire, mais qu'il s'acquitta dès ce moment l'estime de la reine. Elle le récompensa magnifiquement en lui concédant douze mille acres de terre dans la pro-

vince de Munster, dont elle avait fait un désert et qu'elle aurait voulu repeupler de colonies purement anglaises. Une aventure frivole vint encore augmenter la faveur dont Raleigh commençait à jouir auprès d'Elisabeth. Dans une de ses promenades, elle fut tout à coup arrêtée par un peu de boue qui était sur son passage ; elle hésitait et semblait vouloir détourner sa marche, lorsque Raleigh, qui se trouvait présent, se dépouilla subitement du riche manteau pluché dont il était revêtu et l'étendit aux pieds de sa souveraine ; surprise, mais charmée de cette galanterie, elle franchit aussitôt sans obstacle sur ce moelleux tapis le sol fangeux qui arrêtait ses pas. Bientôt après elle saisit une occasion qui se présenta de témoigner à Raleigh sa bienveillance en le nommant, en 1582, pour accompagner à Anvers le duc d'Anjou, qu'elle flattait de l'espoir de devenir son mari (*roy. ANJOU*). Raleigh, dans ce voyage, se fit connaître au prince d'Orange, qui sut l'apprécier et qui le chargea de ses lettres pour la reine d'Angleterre. Par la finesse et les grâces de son esprit, Raleigh aurait facilement acquis dans le métier de courtisan de nouvelles richesses et de nouveaux honneurs ; mais la fortune sans périls et sans gloire avait peu d'attraits pour lui. C'est au delà des mers, c'est dans le nouveau monde où les Espagnols avaient fait des conquêtes si vastes, si rapides et si faciles, que Raleigh entrevoyait les moyens d'augmenter la puissance de l'Angleterre et d'abaisser celle de l'Espagne. Telle fut la pensée principale de sa vie entière, et il n'en fut pas détourné par le peu de succès de la première expédition maritime de son frère Humfroi Gilbert, à laquelle lui-même avait pris part. Gilbert, avant l'expiration de sa patente, crut devoir faire une nouvelle tentative ; il associa Raleigh à son entreprise, et celui-ci fit construire et équiper à ses frais un vaisseau de douze cents tonneaux, qu'il joignit à la flottille de son frère. Cette seconde expédition eut encore une issue plus funeste que la première : Gilbert atteignit Terre-Neuve et en prit possession au nom de l'Angleterre ; mais à son retour, ses vaisseaux furent dispersés, brisés par la tempête, et lui-même y périt. Les désastres semblaient fortifier de plus en plus Raleigh dans son inébranlable résolution. Il enfanta de nouveaux projets, qui furent approuvés par la reine et par son conseil. On lui délivra en conséquence des lettres patentes qui lui concédaient, ainsi qu'à ses héritiers, tous les droits de juridiction royale sur les contrées habitées par des peuples idolâtres et païens qu'il pourrait découvrir, soit par lui-même, soit par ses agents, pourvu qu'elles ne fussent pas déjà possédées par un prince chrétien. Aussitôt Raleigh, avec le secours de deux de ses amis, Richard Granville et William Saunderson, équipa deux vaisseaux dont il confia le commandement à deux capitaines expérimentés, nommés Philippe Armadas et Arthur Barlowe.

Ceux-ci mirent à la voile le 27 avril 1584, et, conformément aux instructions qui leur avaient été données, ils se dirigèrent vers cette partie du nouveau monde que Raleigh conjecturait devoir exister entre la Floride, découverte par les Espagnols, et Terre-Neuve, où son frère Gilbert avait abordé. Les deux capitaines découvrirent en juillet, et après trois mois de navigation, une contrée d'une fertilité extraordinaire, couverte de fruits et d'arbres odoriférants et peuplée de nations sauvages dont ils furent parfaitement accueillis. La courte mais intéressante relation de leur voyage, qu'ils remirent à Raleigh à leur retour et qui a été publiée par son contemporain Hakluyt, est le premier document de l'histoire d'un pays aujourd'hui civilisé et couvert de villes florissantes. Ce pays, ou plutôt le district où les vaisseaux de Raleigh abordèrent, était nommé par les indigènes *Wingandacoa*, et le roi qu'ils avaient alors portait le nom de *Wingina*. Elisabeth, à laquelle Raleigh fit hommage de la relation qui lui avait été adressée par les deux capitaines, nomma cette contrée *Virginia*. Les détails de cette relation appartiennent à l'histoire et à la géographie ; mais il est nécessaire de remarquer ici que le lieu découvert par les vaisseaux de Raleigh ne fait pas partie de l'Etat de Virginie proprement dit et selon sa division moderne : ce fut sur les confins méridionaux de cet Etat, sous le trente-sixième parallèle et dans la grande baie d'Albermarle, renfermée dans les limites de la Caroline septentrionale, qu'abordèrent Philippe Armadas et Arthur Barlowe, et ce fut ce territoire qui reçut d'abord le nom de *Virginie*. Le nom de la rivière Roanoak, qui se décharge dans cette baie, et d'autres circonstances ne laissent aucun doute à cet égard. On remarque même avec intérêt que la capitale actuelle de la Caroline septentrionale, récemment fondée sous le nom de Raleigh, doit être située à peu de distance ou sur l'emplacement même de la ville nommée dans la relation Skicoak, qu'on dépeignit à nos navigateurs comme la plus peuplée et la plus considérable, mais qu'ils ne purent visiter parce qu'elle se trouvait trop éloignée de la côte. Cette relation nous apprend aussi que les sauvages de ces contrées avaient du fer qu'ils s'étaient procuré par deux vaisseaux européens, dont l'un avait fait naufrage vingt-six ans et l'autre vingt ans auparavant. Ces faits ont pu être connus de Raleigh et avoir une grande influence sur ses projets et sur la découverte qui en fut la suite. Le succès de cette expédition acquit de la célébrité à Raleigh et lui attira de nouvelles faveurs de la part d'Elisabeth. Un de ses frères, Adrien Gilbert, donna le nom de *Raleigh* à une montagne resplendissante de l'éclat métallique de l'or, qu'il vit dans le détroit de Davis. La reine décora Raleigh des honneurs de la chevalerie et lui accorda le privilège de faire vendre du vin dans tout le royaume ; cette concession fut pour lui une

source abondante de richesses, qu'il sut employer à l'exécution de ses projets favoris d'établissements dans le nouveau monde. Aussitôt après le retour de l'expédition qui découvrit la Virginie, il en équipa une seconde, composée d'une escadre de sept vaisseaux, dont il conféra le commandement à sir Richard Greenville. Cette expédition, ainsi que la première, prit terre à l'embouchure de la Roanoak, débarqua une centaine d'hommes et revint après s'être emparée de deux vaisseaux appartenant aux Espagnols. La colonie que sir Richard Greenville avait laissée dans l'île de Roanoak, sous le commandement de Ralph Lane, découvrit une assez grande étendue de la côte au nord et au sud, pénétra chez les Chesapiens dans la baie actuelle de Chesapeake, s'avança dans l'intérieur, espérant y découvrir des mines d'or et se frayer un passage dans la mer du Sud; mais attaquée par les sauvages, elle aurait fini par succomber à la famine si Drake, qui passait dans ces parages au retour de son expédition contre St-Domingue et la Floride, n'eût pris à son bord tous ceux qui la composaient et ne les eût ramenés en Angleterre, où ils arrivèrent le 27 juillet 1586, après un an de séjour en Amérique. Cependant Raleigh, tandis qu'ils retournaient en Europe, avait à ses frais expédié d'autres vaisseaux pour leur porter des secours et des provisions. Sir Richard Greenville, qui commandait encore cette troisième expédition, ne retrouvant pas à l'île de Roanoak la colonie qu'il y avait transportée, se contenta de laisser quinze hommes avec des provisions pour deux ans; puis il revint en Angleterre, et en chemin il pillait et mit à contribution les Espagnols qui habitaient les îles Açores. Raleigh, aussitôt après le retour de sir Robert Greenville, fit équiper trois autres vaisseaux pour porter une nouvelle colonie en Virginie; il donna le commandement de cette expédition à Jean Wright, lui prescrivant d'aller à la recherche des quinze hommes laissés dans l'île de Roanoak, de fonder la colonie dans la baie de Chesapeake et d'y bâtir une ville sous le nom de Raleigh. En même temps, sir Walter fréta d'autres bâtiments, pour aller combattre les Espagnols dans les Açores, et s'associa au comte de Cumberland pour envoyer contre eux plusieurs vaisseaux dans la mer du Sud. L'expédition contre les Açores réussit complètement: on fit prisonnier le gouverneur de l'île St-Michel et Pedro Sarmiento, gouverneur du détroit de Magellan. L'expédition dans la mer du Sud ne passa pas le quarante-quatrième degré de latitude; mais elle revint après avoir fait quelques prises lucratives. La colonie envoyée en Virginie, parvenue à l'île de Roanoak, y chercha vainement les quinze hommes que Richard Greenville y avait laissés, et l'on apprit qu'attaqués par les sauvages, plusieurs d'entre eux avaient été tués et les autres obligés de fuir: on ne put savoir ce qu'ils étaient devenus. La colonie, se voyant au bout de quel-

XXXV.

que temps dépourvue de vivres et de munitions, força son chef, Jacques Wright, de repartir pour l'Angleterre afin d'exposer ses besoins à sir Walter. Mais alors la grande flotte que l'Espagne préparait sous le nom d'*armada* avait imprimé la terreur à l'Angleterre et forçait celle-ci de réparer tous ses vaisseaux pour sa propre défense. Raleigh expédia cependant pour sa colonie des provisions et des hommes sur deux petits bâtiments qui mirent à la voile le 22 avril 1588; mais ils ne parvinrent pas à leur destination et furent pris par deux vaisseaux rochelais. Cet événement et la guerre contre l'Espagne qui se préparait, et à laquelle Raleigh voulait prendre part, le déterminèrent à traiter de sa patente et de tous les droits qu'elle lui concédait sur les pays qu'il avait découverts avec une compagnie de négociants de Londres. Il se réserva seulement la cinquième partie des produits dans les mines d'or et d'argent que l'on pourrait découvrir. Celles du Mexique et du Pérou faisaient croire alors que le sol entier de l'Amérique était composé de mines d'or et d'argent. L'espoir de les conquérir était le grand véhicule de toutes les découvertes et la cause principale qui faisait échouer toutes les entreprises de colonisation. Raleigh avait dépensé pour les siennes la somme de quarante mille livres sterling; mais quoiqu'il n'eût obtenu pour lui-même aucun résultat important, il avait illustré son nom; il avait ouvert à son pays une vaste carrière et l'avait fait entrer dans le partage des richesses que le nouveau monde promettait à l'ancien. Déjà de nouvelles denrées, s'introduisant dans le commerce, manifestaient l'heureuse influence de ses efforts patriotiques. C'est en effet à cette époque que le tabac commença d'être connu en Angleterre, et l'on en attribua l'introduction dans ce pays aux expéditions de Raleigh et surtout à l'usage fréquent qu'il en fit. On rapporte à ce sujet qu'il dit à un de ses domestiques, qui n'était à son service que depuis quelques jours, de lui aller chercher de la bière: tandis que celui-ci était sorti pour exécuter cet ordre, Raleigh alluma une pipe et se mit à fumer. Lorsque le domestique fut de retour, il aperçut avec un étonnement mêlé de frayeur qu'une fumée épaisse sortait de la bouche de son maître; il crut que le feu avait pris à son corps, et pour l'éteindre il n'imagina rien de mieux que de lui jeter au visage la bière qu'il lui apportait. Les découvertes de Walter Raleigh et les combats qu'il livra contre les Espagnols contribuèrent beaucoup à augmenter la faveur dont il jouissait près de sa souveraine; mais ce qui y mit le comble, ce furent les services qu'il rendit à Elisabeth dans le parlement, dont il fut plusieurs fois élu membre. Aussi, non-seulement cette princesse accrut le privilège dont il jouissait sur les vins d'un nouveau privilège sur le pesage et le mesurage: elle lui concéda les biens confisqués sur Antoine

15

Babington, chef d'une conspiration en faveur de Marie, reine d'Ecosse, et elle le nomma successivement grand sénéchal des duchés de Cornouailles et d'Exeter, surintendant des mines d'étain des comtés de Devon et de Cornouailles, lieutenant général de cette dernière province et enfin capitaine de ses gardes. Tant de richesses et de dignités accumulées sur Raleigh attirèrent l'envie de tous les courtisans et surtout de ce Leicester, qui avait d'abord contribué à son élévation et qui depuis vingt ans jouissait sans partage de toute la puissance d'un favori ; mais il avait déplu à sa souveraine en se faisant nommer par les états de Hollande, au service desquels elle l'avait envoyé, capitaine général des Provinces-Unies, et le crédit de Raleigh semblait s'accroître chaque jour sur les ruines du sien. Leicester, qui connaissait la cour et toutes les faiblesses d'Elisabeth, au lieu de s'engager dans une lutte inégale, sut prévenir sa chute et perpétuer son pouvoir en introduisant auprès de la reine son beau-fils, le jeune comte d'Essex, moins habitué au détail des affaires, moins instruit, moins laborieux que Raleigh, mais aussi brave, aussi ambitieux, et plus jeune, plus généreux, plus franc, plus aimable et plus présomptueux. Essex, par ses qualités et peut-être même par ses défauts, sut encore mieux que Raleigh se concilier les bonnes grâces de sa souveraine : l'affection qu'il lui inspira eut tous les caractères de la passion, et la faveur sans borne qui en fut la suite, en exaltant son orgueil, occasionna ses fautes et sa fatale catastrophe. Mais, lorsqu'en 1588 Leicester eut cessé d'exister, Raleigh eut d'abord dans Essex un rival plus redoutable et plus puissant que celui que la mort venait de lui enlever. Aussi chercha-t-il alors à se procurer un appui dans Robert Cecil, le plus habile de tous les ministres de la reine Elisabeth : de concert avec lui, il s'opposa sans cesse à l'influence du favori. Les nouvelles victoires que Raleigh remporta sur les Espagnols, avec des vaisseaux équipés à ses frais, lui valurent de nouveaux éloges et de nouvelles faveurs de la reine, qui, à ce sujet, le décora d'une chaîne d'or. Essex, qui en fut jaloux, parvint à l'éloigner de la cour et à l'envoyer en Irlande, et c'est alors que Raleigh eut occasion de resserrer les nœuds d'amitié qui déjà l'unissaient au plus célèbre poète de ce temps, Edmond Spenser, et qu'il le ramena en Angleterre. Le poète ne manqua point de reconnaissance envers Raleigh : il l'a chanté plusieurs fois dans ses vers, où il lui donne le surnom de *berger de l'Océan*. Cependant la guerre de l'Angleterre contre l'Espagne continuait toujours : la tempête avait dispersé cette flotte immense, cette invincible *armada*, objet d'une si grande terreur, et l'enthousiasme patriotique que cet événement excita parmi les Anglais enfantait tous les jours des expéditions particulières contre les Espagnols. Toutes n'avaient pas une issue également heu-

reuse. et sir Richard Greenville perdit la vie dans une tentative de ce genre. Raleigh, pour défendre la mémoire de son ami, publia une brochure dans laquelle il enflammait encore la haine de sa nation contre les Espagnols, en traçant le tableau de leurs usurpations et en énumérant toutes les cruautés que l'avarice et l'ambition leur avaient fait commettre. Il ne s'en tint pas à des écrits et proposa à la reine d'aller s'emparer de la flotte qui transportait annuellement en Europe les richesses du Mexique. Elisabeth approuva le plan de cette expédition, en conféra le commandement à Raleigh ; puis, lorsqu'il eut mis à la voile, dépêcha Martin Forbisher pour lui ordonner de revenir. Raleigh, qui avait versé dans cette expédition une partie de ses fonds et associé à son entreprise plusieurs de ses amis, continua sa route en supposant une autre interprétation aux ordres d'Elisabeth. Il ne revint que lorsqu'il se fut emparé du vaisseau nommé *la Madre de Dios*, appartenant au Portugal, chargé de la plus riche cargaison qui fût encore tombée au pouvoir des Anglais. Le butin fut si considérable que la reine ne dédaigna pas de s'en approprier une partie. Le succès lui fit oublier la désobéissance, et Raleigh jouissait toujours auprès d'elle de la même faveur, lorsqu'un incident, étranger à sa conduite comme commandant d'escadre, alluma contre lui la colère royale. Au retour de son expédition, Raleigh eut occasion de voir à la cour la jeune Elisabeth Throckmorton, admise depuis peu au nombre des filles d'honneur de la reine ; il fut frappé de sa beauté, en devint éperdument amoureux et parvint à la séduire. Cette intrigue fut découverte, et Throckmorton, le père de la jeune personne, porta ses plaintes à la reine : celle-ci punit sévèrement un affront fait dans sa cour et presque sous ses yeux à un serviteur fidèle, qu'elle considérait beaucoup et qu'elle employait dans les plus difficiles négociations. Elle fit arrêter les deux heureux coupables et les fit mettre à la Tour de Londres. Lorsqu'on ne saurait pas d'ailleurs qu'Elisabeth joignait aux qualités d'un grand souverain toutes les petitesse d'une femme, on l'apprendrait par les lettres que Raleigh écrivit pour obtenir sa délivrance et par les flatteries singulières qu'il ne craignit pas de se permettre envers une reine âgée de près de soixante ans. Raleigh offrit de réparer, autant qu'il était en lui, en épousant Elisabeth Throckmorton, la faute qu'il avait commise, et la constante fidélité de cette épouse chérie, son héroïque conduite dans des jours d'infortune prouvèrent à Raleigh que, dans le choix d'une compagne, l'amour l'avait mieux conseillé que l'ambition et l'intérêt n'aurait pu faire. Par cette conduite honorable, il recouvra sa liberté après une année de captivité. Il fut de nouveau élu membre du parlement, et dans les sessions de 1592 et 1593, il parla plusieurs fois et contribua même à faire voter les

subsidés que la reine demandait. Il fut aussi employé à rédiger plusieurs édits et notamment celui qu'Elisabeth fit promulguer contre les jésuites d'Espagne. Un de leurs confrères, le P. Parsons (*voy.* ce nom), publia un traité en latin, sous le nom d'Andreas Philopater, pour répondre à cet édit; et afin de se venger de Raleigh, qu'il savait y avoir pris part, il l'accusa d'athéisme. Rien n'était moins fondé que cette accusation; car Raleigh, dans les nombreux ouvrages qu'il a fait imprimer, comme dans les lettres ou papiers les plus secrets qu'on a trouvés écrits de sa main, montre partout une ferme et sincère croyance en Dieu et une ferme confiance dans les décrets de l'éternelle Providence. Cette accusation calomnieuse n'en a pas moins, d'après Parsons, été renouvelée depuis par les ennemis de Raleigh. Les nouveaux et importants services qu'il avait rendus lui attirèrent encore de la part d'Elisabeth de nouvelles récompenses: elle lui concéda le domaine de Shelborne, dans le comté de Dorset; mais il ne recouvra pas auprès d'elle la faveur dont il avait joui: elle lui témoigna au contraire beaucoup de froideur. Sa préférence pour son rival Essex en était la principale cause, et Robert Cecil lui-même, tout en employant contre le favori les grands talents de Raleigh, en redoutait l'influence relativement à lui, et s'opposait à son entrée dans le conseil privé, où il l'empêcha toujours d'être admis. C'est alors que Raleigh résolut de chercher dans de grandes expéditions maritimes les moyens de regagner les bonnes grâces de sa souveraine, et de satisfaire son ambition d'une manière plus glorieuse pour lui et plus profitable pour sa patrie que les misérables et stériles intrigues de la cour. Les mines que les Espagnols avaient découvertes au Pérou, les richesses qu'ils en rapportaient tous les ans excitaient continuellement l'envie et la cupidité des autres peuples de l'Europe: l'exagération des auteurs espagnols relativement à la splendeur et à la civilisation de l'empire des Incas contribuait encore à enflammer l'imagination de tous les ambitieux. On savait que, lors de la conquête de cette contrée, un grand nombre de naturels s'étaient soustraits à la mort et à l'esclavage en s'enfuyant dans l'intérieur du continent américain. On disait qu'un des fils de l'Inca Guaynacapac avait pénétré avec quelques milliers de soldats dans une vaste région située entre l'Amazone et l'Orénoque, à laquelle on donnait le nom général de *Guiane*; que cet Inca en avait fait la conquête et y avait fondé un empire plus puissant que celui du Pérou; que cette contrée était plus abondante en mines d'or et d'argent que toutes celles qui avaient été conquises par les Espagnols; qu'elle était couverte d'un grand nombre de villes populeuses, et que rien dans le monde n'égalait la magnificence de sa capitale *Manoa*, où résidait l'Inca, ville toute resplendissante d'or

et d'argent, et située au milieu d'un vaste lac ou plutôt d'une mer intérieure salée, qui avait deux cents milles de long. Jean Martinez, condamné à mort pour avoir laissé sauter par sa négligence un magasin de poudre dont on lui avait confié la garde, et ensuite, par commutation de peine, abandonné sur le fleuve l'Orénoque dans un canot, avec injonction de s'avancer dans l'intérieur, était, ajoutait-on, le seul Européen qui fût parvenu jusque dans la ville de *Manoa*. Pour l'introduire dans son enceinte, on lui avait bandé les yeux; il y avait vécu sept mois, et il avait été tellement frappé des richesses qu'il y avait vues qu'il avait surnommé cette ville *El Dorado*; c'est sous ce nom que les Espagnols la désignaient. La relation de Jean Martinez fut déposée après sa mort dans les archives de Porto-Rico. Dès lors la *Guiane* (non pas la contrée désignée aujourd'hui sous ce nom, mais le pays situé entre les parties supérieures du cours de l'Orénoque et de celui du Maragnon) fut le théâtre de toutes les fictions et de toutes les illusions fantastiques. C'est là qu'on plaçait les nouvelles Amazones, et les peuples sans tête, ayant des yeux sur les épaules et une bouche à la poitrine, sans compter beaucoup d'autres prodiges qu'il serait trop long d'énumérer. C'est cette contrée merveilleuse que Raleigh voulait, à l'exemple des Cortez et des Pizarre, découvrir et conquérir. Il envoya d'abord un bâtiment sous le commandement du capitaine Whidon, pour reconnaître la situation du pays, et, après le retour de ce bâtiment, il partit lui-même le 6 février de l'année 1593: il aborda le 22 mars suivant à l'île de la Trinité, s'empara du fort St-Joseph, que les Espagnols y avaient construit, et fit prisonniers le commandant espagnol Barro, ainsi que ses officiers. Tous les caciques ou chefs de sauvages que Raleigh eut occasion d'interroger lui confirmèrent tout ce qui lui avait été dit sur la Guiane, sur le vaste empire de l'Inca et la ville d'*El Dorado*. Il apprit en outre par Barro et ses officiers que les Espagnols avaient cherché à y pénétrer, soit par le Pérou, soit par la côte de l'Amérique méridionale, c'est-à-dire en descendant le Maragnon ou en remontant l'Orénoque; qu'on ne comptait pas moins de vingt-trois entreprises de ce genre, dont on lui donna les détails, mais dont aucune n'avait eu de succès. Enflammé par ces récits, Raleigh laissa son vaisseau à l'île de la Trinité, et, quoiqu'il n'eût qu'une centaine d'hommes, il s'avança dans l'intérieur du continent d'Amérique, vers la région inconnue de la Guiane. Après avoir fait une centaine de lieues, les pluies des tropiques ayant commencé à grossir les rivières et augmenté leur rapidité, il fut obligé de retourner sur ses pas. Il rejoignit son vaisseau à l'île de la Trinité, pillà et rançonna sur son passage quelques établissements espagnols, sur la côte de Cumana et de l'isthme de Panama, et fut de retour

en Angleterre vers la fin de l'été. Durant cette courte expédition, qui ne l'avait pas occupé plus de cinq mois, Raleigh conçut une haute idée de la beauté surprenante des contrées qu'il avait visitées : ce majestueux Orénoque, avec ses vastes embouchures et cette multitude de fleuves qui lui portent le tribut de leurs eaux ; ces savanes, où des herbes aussi hautes que les arbres de son pays s'étendaient en vastes plaines ; ces palmiers semblables à des colonnes d'une élévation prodigieuse ; ces oiseaux si brillants, ces fleurs si odorantes, ces rochers resplendissants d'un éclat métallique, tout lui confirmait les récits merveilleux qu'on lui avait faits de la Guiane. Il croyait sincèrement à leur exactitude lorsqu'il écrivit et publia la relation de sa découverte. Il offrit à sa souveraine d'aller conquérir pour elle cet immense empire, dont l'acquisition devait, selon lui, la rendre plus puissante que le roi d'Espagne et le Grand-Turc, plus riche que les possesseurs des Indes. Six semaines de navigation suffisaient pour arriver dans ce beau pays, qui, outre les plus riches métaux, présentait le climat le plus salubre et le sol le plus fertile qu'il y eût au monde : il était d'ailleurs facile à conquérir, plus facile à défendre. Dès qu'on s'en serait rendu maître, quelques forts, bâtis aux embouchures de l'Orénoque, empêcheraient les Espagnols ou toute autre nation d'y pénétrer ; enfin le moment était venu d'accomplir la prédiction qui avait été faite aux Incas, qu'un jour ils seraient délivrés par l'Angleterre du joug de l'Espagne. Raleigh n'oublia rien de ce qui pouvait transporter dans l'esprit de la nation et dans celui d'Elisabeth l'enthousiasme dont lui-même était animé pour cette entreprise. Mais, à son grand étonnement, ses propositions furent accueillies avec froideur. On ne lui rendit même point l'exercice de ses fonctions de capitaine des gardes, dont il avait été suspendu lors de son emprisonnement à la Tour de Londres. Ses rivaux et ses ennemis parvinrent à persuader que sa relation était un tissu de fables imaginées dans le but de reconquérir la faveur de sa souveraine, et de se faire concéder par elle de nouveaux privilèges et de nouveaux honneurs ; ils accréditèrent cette opinion dans le public, et il est étonnant qu'une pareille accusation ait trouvé place dans les pages d'un des plus judicieux historiens de nos temps modernes, et qu'il n'ait pas su discerner, dans la relation de notre aventureux voyageur, tout ce que celui-ci dit avoir vu par lui-même d'avec tout ce qui lui était raconté par d'autres. Les détails que Raleigh a publiés sur son propre voyage ne renferment rien d'exagéré, rien qui n'ait été confirmé par les voyageurs qui sont venus après lui : ils sont précis, exacts, importants, et font autant d'honneur à sa sagacité qu'à sa véracité. Quant au merveilleux qui se trouve dans les récits qu'on lui a faits, ils composaient la croyance des habitants de ces con-

trées, et Raleigh, parce qu'il y ajoutait foi, ne doit pas être jugé froidement et avec les lumières du siècle actuel. On doit se reporter au temps où ces vastes régions étaient entièrement inconnues, et où la conquête récente du Mexique et du Pérou par une petite bande d'aventuriers donnait un haut degré de probabilité à des faits attestés dans le pays même par une foule de témoins. Une preuve certaine de la sincérité de Raleigh à cet égard, c'est que, malgré les sommes énormes qu'il avait dépensées dans sa première expédition, malgré le défaut d'encouragement de la part d'Elisabeth et du public, il n'en persista pas moins dans l'exécution de ses projets. Il équipa des vaisseaux pour une nouvelle tentative, et le lord trésorier et Robert Cecil s'associèrent avec lui et y mirent des fonds considérables, ce qui démontre que les esprits les plus sages de ce temps partageaient en partie les illusions de Raleigh. Il confia le commandement de cette seconde expédition à Laurent Keymis, qui mit à la voile en janvier 1596, explora en détail toute la côte d'Amérique comprise entre l'embouchure du fleuve Amazone jusqu'à l'Orénoque, qu'il appela *Raleana* en l'honneur de sir Walter Raleigh. Reymis, dans la relation qu'il publia, fit connaître les noms et les positions de cinquante-deux des principales rivières qui débouchent sur cette côte, et aussi les diverses nations qui habitent sur leurs rives. Il confirma tout ce que Raleigh avait appris sur les mines d'or que renfermait l'intérieur de ce pays. On lui dit de plus qu'il y avait, à une ou deux journées des sources du fleuve Dessekebe (*l'Essequibo*), un lac que les Jaos nommaient *Roponowini* et les Caraïbes *Parime*. Keymis ne douta point que ce ne fût celui au milieu duquel était située la ville de Manoa, *l'El Dorado* des Espagnols (1). Lors du retour de Keymis en Angleterre, Raleigh se trouvait absent ; il était parti avec le titre de contre-amiral pour l'attaque de Cadix, qui s'exécuta sous le commandement d'Essex. Raleigh y fut blessé, et contribua beaucoup, par sa bravoure et son habileté comme marin, au succès de cette expédition si glorieuse pour l'Angleterre, et qui lui eût été plus profitable si les conseils d'Essex eussent été suivis. Aussitôt que Raleigh fut revenu dans sa patrie, il s'occupa d'un troisième armement pour la Guiane, et en donna le commandement à Thomas Masham, qui mit à la voile le 14 octobre 1596, mais qui revint peu de temps après, parce qu'il n'avait pas des forces suffisantes pour se soutenir contre les Espagnols, qui déjà commençaient à se fortifier dans ces parages. La courte relation de Masham n'apprit rien de nouveau ; elle sembla

(1) Le lac, d'abord dessiné comme peu considérable sur la carte de d'Anville, prit depuis une vaste extension sur celle de la Cruz ; et, après avoir été longtemps l'objet d'un problème pour les géographes, il a disparu des meilleures cartes modernes pour faire place à plusieurs rivières dont les noms étaient auparavant inconnus.

seulement confirmer l'existence du lac Parima ou Parime, et par conséquent celle de la ville de Manoa ou d'El Dorado et toutes les illusions qui étaient attachées à ce nom. Cependant Raleigh cherchait, par le secours de la reine, à réparer les brèches que la poursuite de ses grands projets avait faites à sa fortune : s'apercevant qu'il ne pouvait lutter contre le favori, il résolut de s'en faire un appui ; il y parvint en s'interposant entre lui et Cecil, qui, par la confiance qu'inspiraient son habileté, sa sagesse et son expérience dans les affaires, balançait auprès de la reine le crédit d'Essex. Raleigh réussit enfin, par sa souplesse et ses intrigues, à se faire rendre sa place de capitaine des gardes : il reparut à la cour ; et réel membre du parlement, il sut obtenir encore de nouvelles faveurs, en employant ses talents comme orateur à seconder, dans la chambre des communes, les mesures proposées par la reine. On le nomma gouverneur de Jersey, le 16 août 1600. Mais, avant cette dernière époque, il s'était de nouveau brouillé avec Essex : celui-ci souffrait impatiemment de ne pas avoir, dans les conseils d'Elisabeth, l'ascendant qu'il avait obtenu sur sa personne. Il s'indignait de voir toutes les places envahies, au détriment de ses amis, par les créatures, les affidés de Cecil. Dans l'expédition qui eut lieu contre les Açores, en 1597, Raleigh, qui commandait sous Essex comme vice-amiral, avait attaqué et pris Fayal sans attendre son chef, et recueillit la gloire de cette expédition. Essex, irrité par cet affront et par d'autres circonstances encore, ne put supporter la hauteur et la froideur dont sa souveraine crut devoir punir ses emportements. Son caractère violent le précipita dans des démarches considérées, et enfin dans une révolte ouverte. Elisabeth, pour le maintien de sa dignité, et pour sa propre sûreté, fut obligée de livrer à la justice et de laisser périr sur l'échafaud l'homme qui était l'objet de ses plus chères affections. Essex, allié par sa naissance à celle qui occupait le trône, victime des défauts qui tiennent à un excès de franchise et à un noble orgueil, aimé du peuple à cause de sa bravoure, de son éloquence et de sa générosité, excita par sa fin tragique une pitié profonde et des regrets universels : l'animadversion publique se dirigea sur tous ceux qui avaient contribué à sa perte ; et à la tête on plaçait, à juste titre, Walter Raleigh. Le sort voulut que, comme capitaine des gardes, il se trouvât obligé d'assister au supplice d'Essex. Toutefois, ne pouvant supporter cet affreux spectacle, il se réfugia dans une chambre de l'arsenal située sur la place, et il ne put s'empêcher de verser secrètement des larmes sur la mort de son rival. Mais sa présence au pied de l'échafaud, et sa retraite dans un lieu d'où l'on pouvait, sans être vu, contempler à loisir l'exécution, furent généralement interprétées d'une manière défavorable pour lui ; et la haine qu'il inspirait

déjà fut portée à son comble. Tels étaient les sentiments publics à l'égard de Raleigh, lorsque la reine Elisabeth mourut, et que Jacques I^{er}, roi d'Ecosse, et fils de l'infortunée Marie Stuart monta sur le trône d'Angleterre. Par suite de la position particulière d'une autorité qui commence et qui a besoin de s'affermir, les rois se plaisent, en général, à signaler les premiers moments de leur règne par des mesures populaires et s'étudient d'abord à ne pas employer ceux que l'opinion publique réprouve. Raleigh, par cette seule considération, aurait dû se déterminer à la retraite ; mais jamais l'ambition ne borne sa carrière : elle marche toujours en avant, sans considérer les précipices qui se présentent devant elle, sans écouter les conseils de la conscience sur les moyens qu'elle emploie pour arriver à son but. Raleigh, dans l'espérance de se justifier des préventions que le nouveau monarque pouvait avoir contre lui, lui adressa un mémoire, où il s'attachait à faire retomber sur Cecil, l'odieuse de la mort d'Essex, et où il faisait connaître la part que ce ministre et son père avaient eue dans la condamnation de Marie Stuart ; mais ce coup fut sans effet et se tourna contre son auteur. Le rusé Cecil, à l'insu de Raleigh, avait, depuis longtemps, pris les devants : il avait surpris une correspondance secrète entre Essex et Jacques I^{er} ; et, loin de la trahir, il avait lui-même lié avec le roi d'Ecosse, mais d'une manière plus indirecte, une correspondance du même genre. Pour complaire à cet héritier du trône, il avait cherché à ralentir les poursuites dirigées contre Essex. Raleigh, ignorant alors les motifs d'une telle conduite, crut qu'elle était due à la crainte qu'inspirait au ministre la famille de l'accusé : il écrivit à Cecil pour le rassurer à ce sujet, et pour l'exhorter à accabler leur ennemi commun. Cecil fit part de ses lettres au roi d'Ecosse ; et lorsque celui-ci monta sur le trône d'Angleterre, il était déjà parvenu à acquiescer toute la confiance du monarque et à lui rendre Raleigh suspect. Cecil fut dès lors pour ce dernier un ennemi d'autant plus redoutable qu'il conserva le pouvoir et l'influence dont il avait joui sous le règne précédent. Raleigh, qui ne connaissait pas le caractère versatile et pusillanime de Jacques I^{er}, fournit encore à ses ennemis de nouvelles armes contre lui, en se montrant partisan du système de politique suivi par la reine Elisabeth, tandis que, soit par faiblesse, soit par vanité, le roi en avait embrassé un directement contraire. Ainsi l'offre que fit Raleigh, au commencement du nouveau règne, d'aller envahir l'Espagne avec 2,000 hommes sans qu'il en coûtât rien à la couronne, déplut singulièrement à Jacques I^{er}, dont le projet était de conclure la paix avec cette puissance. Raleigh mit le comble aux dispositions peu favorables du roi à son égard, en publiant une brochure pour démontrer que l'Angleterre devait continuer à faire

la guerre à l'Espagne et secourir les Pays-Bas. Vers la même époque, il conçut le projet de marier son fils aîné avec une de ses pupilles, riche héritière, et pouvant avoir des droits éloignés au trône d'Angleterre, comme issue des Plantagenets. On profita encore de cette circonstance pour augmenter, dans l'esprit de Jacques I^{er}, la défiance et les craintes que les talents et l'ambition de Raleigh avaient fait naître en lui. Il lui ôta sa charge de capitaine des gardes, et il l'éloigna de la cour. Par cette conduite, le roi jeta Raleigh dans le parti des mécontents, toujours nombreux et audacieux sous un prince faible. De ce nombre était un lord Cobham, d'un caractère incertain, sans principes fixes, sans vertus et sans talents, qui, lié avec Raleigh, entra dans une conspiration aussi insensée par son but que par ses moyens. Elle était formée d'hommes opposés par leur religion, leurs sentiments, leurs intérêts, et réunis seulement par leur haine contre le roi et ses ministres. Ils voulaient, par l'appui de l'Espagne et de l'Autriche, renverser du trône d'Angleterre Jacques I^{er}, pour y placer une miss Arabella Stuart, proche parente du roi par la famille de Lenox, et issue également de Henri VII. Ce plan fut éventé presque aussitôt que conçu; mais une correspondance avait eu lieu avec d'Aremberg, l'ambassadeur des Pays-Bas, et avait été saisie. Les accusés avouèrent tout; et les moins importants d'entre eux par leur rang et leur naissance furent promptement jugés et exécutés. Le jugement de lord Grey et de lord Cobham, qui paraissaient être les chefs de cette conspiration, exigeait plus de formalités. Cobham, se croyant trahi par Raleigh, auquel il avait fait quelques confidences, l'accusa; Raleigh fut arrêté, on nomma, pour le juger, une commission dans laquelle figuraient ses plus grands ennemis, entre autres Cecil. Voyant, dès le premier moment, tout le danger qui le menaçait, il écrivit au roi pour le supplier de ne pas l'abandonner en des mains dont il ne pouvait échapper. La commission nommée pour le juger s'assembla le 17 novembre 1603. Le célèbre jurisconsulte Edouard Coke (*roy.* ce nom) fut chargé, comme procureur du roi, de soutenir l'accusation. La seule charge qui s'élevât contre l'accusé était la déposition de lord Cobham; mais cette déposition se trouvait anéantie par une déclaration solennelle de celui-ci, qui portait que Raleigh était entièrement innocent de ce dont lui, Cobham, l'avait accusé. Edouard Coke produisit, à la fin des débats, une pièce inattendue, et qu'il avait tenue exprès en réserve pour déconcerter l'accusé; c'était une troisième déposition de Cobham, qui rétractait en partie la déclaration qu'il avait faite en faveur de Raleigh. Il l'accusait, dans ce nouvel écrit, d'avoir eu l'intention, par l'entremise de d'Aremberg, de se procurer une pension de quinze cents livres sterling, en s'engageant à

instruire l'Espagne de tout ce que l'Angleterre pourrait entreprendre contre elle. Cette dernière déposition de Cobham lui fut, dit-on, arrachée par la peur et par les instances de sa femme, à qui l'on avait fait accroire que c'était le seul moyen de sauver son mari. Quoi qu'il en soit, Raleigh s'efforça de prouver l'absurdité d'une telle accusation contre un homme connu pour sa haine contre l'Espagne, qui avait tant de fois versé son sang pour la combattre et dépensé, pour cet effet, plus de quarante mille livres sterling de son propre patrimoine. Il finit en réitérant la demande qu'il avait faite vingt fois, dans le cours des débats, d'être confronté avec son accusateur; et il déclara qu'il se soumettait d'avance à sa condamnation, qu'il renonçait même à la clémence du roi, dont il se déclarait indigne, si Cobham soutenait en sa présence, en présence du tribunal et des jurés, les faits faux et calomnieux dont il l'avait chargé, et si au contraire il ne les rétractait pas de la manière la plus positive et la plus solennelle. Cette faveur, qui n'était qu'un acte de justice rigoureux, fut refusée à l'accusé; et le jury, après un quart d'heure de délibération, le déclara coupable. A peine la terrible sentence qui condamnait Raleigh au supplice affreux des criminels d'Etat fut-elle prononcée, que, non-seulement toute l'animosité qui existait contre lui s'apaisa, mais qu'elle fit place à la pitié, à l'intérêt, et même à l'enthousiasme pour ses éminentes qualités. On disait publiquement que cet homme, qu'on accusait de connivence avec l'Espagne, était sacrifié à la haine des Espagnols et aux partisans de la paix avec l'Espagne; qu'on voulait, en commettant une barbarie inouïe, enlever à l'Angleterre un de ses plus habiles marins, un de ses plus grands capitaines, un de ses meilleurs hommes d'Etat, celui enfin qui avait porté la gloire du nom anglais jusque dans le nouveau monde, et ouvert à son pays de nouvelles sources de prospérité. On rappelait surtout avec amertume cette procédure inique et sans exemple dans les fastes judiciaires de l'Angleterre, où toutes les formes prescrites par les lois pour la protection de l'innocence avaient été violées. On répétait avec indignation les surnoms d'athée, de traître, de vipère, d'araignée d'enfer, et toutes les injures, et tous les ignobles tutoiements qu'Edouard Coke s'était permis envers l'illustre accusé (1); et l'on opposait à ces fureurs, à ces injures, à ces violences, l'imperturbable sang-froid du héros au milieu

(1) Ces formes insolentes qu'employa Edouard Coke n'appartiennent pas aux mœurs du temps comme Hume le prétend; elles choquèrent au contraire tellement alors que Shakspeare les ridiculisa sur la scène, dans la pièce intitulée *Twelfth Night*, la douzième nuit, acte 3, scène 4. Le poète fait dire à sir Toby Belch: « Eris hardiment; il n'est pas nécessaire d'être spirituel, « pourvu que tu dises bien des injures, surtout si tu employes le « triple tutoiement, cela fera merveille. » Shakspeare fait ici allusion à une phrase d'Edouard Coke, dans le procès de Raleigh, qu'on avait particulièrement retenue à cause de sa singulière grossièreté: « Et oui, dit Coke à l'accusé, Cobham a agi par ton « instigation, entendus-tu vipère, car je te tutoie toi traître! »

d'un si grand danger ; la noblesse de son ton, la dignité de ses manières, sa défense, si éloquente, si calme, si touchante, si persuasive. L'opinion publique fut, à cet égard, tellement forte et unanime qu'elle entraîna plusieurs membres du jury qui avaient condamné Raleigh. Quelques-uns versèrent des larmes et demandèrent pardon, à genoux, de l'iniquité qu'ils avaient commise. Les historiens, pourvus, sur ce grand procès, des nouveaux documents que le temps a mis au jour, et dépouillés des passions contemporaines, sont convenus universellement que les preuves alléguées contre Raleigh devant le tribunal qui l'a jugé n'étaient pas suffisantes, et qu'il a été injustement condamné ; mais quelques-uns ont élevé en même temps des doutes sur son innocence. Plusieurs ont pensé que Raleigh fut véritablement coupable de ce dont il fut accusé, quoique les preuves du fait manquaient alors et manquent encore aujourd'hui. En effet, les aberrations de l'ambition sont si étranges ; cette passion dévorante jette l'homme dans de tels écarts et fait tellement varier ses sentiments les plus chers, ses opinions les plus prononcées, que les calculs ordinaires se trouvent souvent en défaut dans de telles circonstances. L'improbabilité d'une connivence coupable de la part de Raleigh avec les agents des gouvernements espagnol et français ne doit donc pas empêcher de prendre en considération les indices qui tendent à prouver que cette connivence a réellement eu lieu (1). Quant à nous, après avoir examiné tous les documents qui peuvent jeter quelque jour sur ce problème historique, nous pensons que la lettre écrite par sir Walter au roi pour lui demander sa grâce, contient sur ce point toute la vérité. « Je me suis perdu (dit-il dans cette lettre), seulement pour avoir entendu sans avoir approuvé. » Ainsi Raleigh reçut du lord Cobham la confiance de ses projets : il n'y coopéra point, il les désapprouva peut-être ; mais il ne les révéla point. Il se conduisit au contraire de manière à ne pas altérer la confiance que Cobham avait en lui, parce que tout projet qui tendait à entraver la marche d'un gouvernement dont Raleigh avait encouru la disgrâce, secondait ses vues et pouvait amener des chances funestes à ses rivaux et favorables à ses ambitieux desirs. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, sir Walter, après sa condamnation, s'attendait de jour en jour à être exécuté : il demandait seulement à être décapité, et à ne pas périr d'une manière ignominieuse. C'est alors qu'il écrivit à sa femme une lettre

touchante. « Chère Elisabeth, lui dit-il, je vous « lègue mes conseils, afin qu'ils soient toujours « présents à votre mémoire ; je vous lègue mon « amour, afin que je vive toujours dans votre « cœur après ma mort.... Elevez votre fils dans « la crainte de Dieu, tandis qu'il est jeune en- « core ; car la crainte de Dieu croîtra avec lui, « et Dieu sera pour lui un père, et pour vous un « mari ; un mari et un père que les hommes ne « pourront jamais vous ravir. » Cependant le roi, influencé par le cri général qui demandait grâce pour Raleigh, ordonna qu'il serait sursis jusqu'à nouvel ordre à son exécution, ainsi qu'à celles de lord Grey et de lord Cobham. Raleigh fut transporté à la Tour de Londres, le 15 décembre 1603, et commença dans ce lieu une captivité qui devait durer douze ans. La gestion de ses biens, qui se trouvaient, par suite de sa condamnation, confisqués au profit de sa famille et de ses créanciers, fut donnée à deux de ses amis qu'il désigna ; mais on profita de son malheur pour lui en enlever une partie. Sous le prétexte de quelque défaut de forme réel ou supposé, le roi annula la concession que la reine Elisabeth lui avait faite du riche domaine de Shelborne, et en gratifia Robert Car, comte de Somerset, jeune fat qu'il avait pris dans une singulière affection. Sir Walter s'efforça vainement de détourner le coup qu'on voulait lui porter, en écrivant une lettre à celui-là même qu'on allait enrichir à ses dépens : cette lettre, pleine d'une noble éloquence, ne fit aucun effet sur le favori. Les amis de Raleigh obtinrent cependant qu'il serait donné à sa famille une somme de huit mille livres sterling, à titre de dédommagement du tort qui lui était fait. Lady Raleigh, beaucoup plus jeune que son mari, et devenue par sa condamnation possesseur de ses grands biens, avait demandé, dès le premier moment de sa captivité, à être enfermée avec lui ; ce qui lui fut accordé. Elle n'avait qu'un fils, nommé, comme son père, Walter Raleigh : après dix ans d'infécondité, comme une autre Eponine, elle enfanta dans sa prison un second fils, qui reçut le nom de Carew Raleigh : seul il devait un jour perpétuer honorablement le nom de son père, défendre sa mémoire et hériter de ses biens et de ses honneurs, sans éprouver ses infortunes. Raleigh, placé comme une victime toujours prête sous la main de ses implacables ennemis, subissant une captivité dont le terme ne pouvait être abrégé que par son supplice, ne se laissa point abattre par une destinée aussi cruelle. Sa grande âme sembla s'épurer et acquérir de nouvelles forces dans l'adversité. Il trouva non-seulement des consolations, mais des jouissances dans la tendresse de son épouse, dans l'éducation de ses enfants, et dans la culture des lettres et des sciences. Il s'appliqua à la chimie et découvrit même un spécifique qui porta son nom, eut une grande vogue, et sur lequel on a écrit des traités : on

(1) Il n'y aurait aucun doute à cet égard si l'on ajoutait loi à ce que disent à ce sujet de Thou, dans son *Histoire*, et Cayet, dans sa *Chronologie septennaire* ; mais leurs récits, fondés probablement sur des bruits populaires, sont complètement faux et ne méritent aucune attention. Pour avoir les faits dans toute leur exactitude, il faut recourir aux pièces mêmes du procès qui se trouvent dans les *State trials*, et ensuite consulter les lettres de lord Cecil et d'autres personnages contemporains, sans oublier les *Mémoires* de Sully.

l'a simplifié depuis, et il se trouve inséré encore aujourd'hui dans la pharmacopée de Londres, sous le titre de *Confection aromatique*. Raleigh écrivit aussi dans sa prison divers traités sur la politique et la navigation, pour se délasser d'un ouvrage plus grand et plus important, par lequel il se flattait, avec raison, de recommander son nom à la postérité. C'était son *Histoire universelle*. Le premier volume parut en 1614 et le fit mettre au nombre des écrivains les plus érudits et les plus corrects de l'Angleterre. Le grand succès qu'obtint cet ouvrage fut dû non-seulement à son mérite intrinsèque, mais aussi à l'intérêt qui s'attachait au nom de l'auteur. En effet, Raleigh, pour satisfaire son ambition, livrant sur terre et sur mer de sanglants combats, terrassant par ses intrigues un puissant rival, se montrant insatiable de places, de dignités et de richesses, avait excité l'envie et la haine; mais Raleigh captif, Raleigh, par ses vertus, faisant le bonheur d'une tendre épouse et de fils chéris; Raleigh condamné à mort, s'adonnant avec une parfaite tranquillité d'esprit à de longs travaux, servant l'humanité par ses découvertes et éclairant le monde par ses écrits, était devenu un objet de respect, d'admiration et d'amour. Celui qui prit le plus d'intérêt à son sort, qui lia même avec lui une correspondance suivie, fut le fils du roi, fut ce jeune Henri, qui s'annonçait avec toutes les qualités d'un héros. Lorsqu'on lui parlait de l'illustre prisonnier, il disait : « Si j'étais à la place de mon père, je ne tiendrais pas un tel oiseau en cage. » Mais la mort prématurée de ce prince priva l'illustre captif d'un puissant protecteur, et l'Angleterre d'un monarque qui aurait exercé une glorieuse influence sur ses destinées, et détourné probablement les malheurs qui accablèrent depuis la famille des Stuart. Raleigh, cependant, après ce funeste événement, ne resta pas sans appui à la cour. Le roi de Danemarck et la reine d'Angleterre sollicitaient vivement son élargissement : l'occasion paraissait favorable; Cecil, son principal ennemi, n'existait plus; sir Ralph Windwood, qui avait succédé à une partie des fonctions de Cecil, se montrait contraire aux intérêts de l'Espagne, et approuvait les projets du héros de la Virginie, qui proposait au roi d'aller venger en Amérique les cruautés que les Espagnols avaient exercées envers ses sujets, et de joindre à sa couronne l'empire de la Guyane et les mines d'or qui s'y trouvaient. Enfin la longue captivité de Raleigh eut un terme; et il sortit de la Tour de Londres le 17 mars 1616. Mais (nous en avons aujourd'hui la preuve) ce ne fut point à l'intercession respectable d'une épouse et d'un roi, ce ne fut point à des motifs d'intérêt national, ni à des sentiments de miséricorde et de justice que Jacques I^{er} céda, lorsqu'il donna l'ordre de mettre sir Walter Raleigh en liberté. Il obéit à l'influence de son nouveau favori, Villiers,

duc de Buckingham, qui fut assez vil pour exiger, comme prix de son crédit, une somme de quinze cents livres sterling. Ainsi, sous un roi faible, le bien même est souvent un mal, parce qu'il ne peut s'opérer que par des moyens honteux. Raleigh, en obtenant sa liberté, n'avait pas obtenu son pardon; cependant le roi, non-seulement avait approuvé le plan de son expédition pour la Guyane, mais en avait fait une condition de la grâce qu'il lui accordait. Le duc de Buckingham et sir William John offrirent à Raleigh, s'il voulait ajouter sept cents livres sterling à la somme qu'il leur avait déjà donnée, de lui procurer son plein et entier pardon, revêtu de toutes les formes convenables, et de plus la faculté de ne point entreprendre l'expédition contre la Guyane. Raleigh refusa; ni les glaces de l'âge, ni sa longue captivité n'avaient pu amortir le feu de son imagination, ni modérer sa fougueuse ambition. Il mit la plus grande activité dans les préparatifs de son expédition; il y consacra toute sa fortune et une partie de celle de sa femme; et, le 28 mars 1617, il mit à la voile pour entreprendre sa quatrième expédition dans la Guyane, emmenant avec lui une escadre de douze vaisseaux. Cependant la cour d'Espagne avait depuis longtemps employé toute l'habileté de sa politique pour mettre le roi d'Angleterre dans ses intérêts; elle lui avait promis une infante pour le prince de Galles; elle flattait sa vanité du titre de roi pacifique. Les seuls préparatifs de l'entreprise projetée excitèrent en elle les alarmes les plus vives; elle se plaignit à Jacques de ce qu'il voulait troubler la bonne harmonie qui existait entre les deux nations. Jacques répondit que la commission qu'il avait délivrée à sir Walter portait expressément qu'il n'entreprendrait rien contre les puissances avec lesquelles l'Angleterre était en paix, et que, comme il ne l'avait pas relevé de la condamnation qui pesait sur lui, il était certain qu'il n'excéderait pas les pouvoirs qui lui avaient été accordés. La cour d'Espagne ne s'en tint pas à cette déclaration, et, par les intrigues de son ambassadeur, le comte de Gondomar, elle parvint à faire consentir le faible Jacques à s'unir avec elle pour perdre Raleigh. Celui-ci, avant de partir, avait livré au roi, par ses ordres, le plan de son expédition, le lieu où il débarquerait, l'état des hommes et des munitions de guerre et autres qu'il emportait avec lui. Cet état, par une trahison infâme, fut remis par le roi lui-même à Gondomar, qui le fit parvenir à sa cour; celle-ci l'envoya aussitôt aux commandants de ses colonies en Amérique. Tous les ports furent fortifiés, et l'on expédia une flotte chargée de croiser dans ces parages. L'Espagne eut d'autant plus le temps d'achever ses préparatifs, que Raleigh, contrarié par les vents, n'avança que très-lentement; la maladie et le mécontentement se mirent dans son équipage, qui avait été exprès composé d'hommes ignorants, insubordonnés, et

souillés de tous les vices. Enfin il arriva néanmoins sur la côte de la Guyane vers le milieu de novembre ; mais il était alors accablé par la maladie et se trouvait dans un état de faiblesse qui le rendait incapable de rien entreprendre par lui-même ; il envoya Keymis et son fils Walter à la tête de ses meilleures troupes, en leur donnant pour instruction de se diriger droit vers le lieu où était la mine d'or, située, selon lui, à deux journées de la ville de St-Thomé, bâtie récemment par les Espagnols sur la branche de l'Orenoque qu'avait visitée Keymis dans son premier voyage. Les Espagnols s'opposèrent à ce que les Anglais pénétrassent dans un pays dont ils se prétendaient les maîtres. Les Anglais alors attaquèrent St-Thomé, prirent cette ville et la réduisirent en cendres. Diego de Palameca, qui portait le titre de gouverneur de la Guyane, d'El Dorado et de la Trinité, fut tué dans cette action, mais le jeune Walter y perdit aussi la vie ; et Keymis, affligé d'une si grande perte, mal obéi des siens, et ignorant si Raleigh n'avait pas succombé à la violence de la maladie, revint sur ses pas, négligeant cette partie de ses instructions qui lui prescrivait d'aller en avant à la recherche de la mine. Fortement désapprouvé par son chef, Keymis ne put supporter ses reproches et se donna la mort. Raleigh revint inconsolable de la perte de son fils, entièrement ruiné, et obligé encore de se défendre contre ceux qui, après l'avoir abandonné au moment du péril, prétendaient, pour couvrir leur lâcheté, qu'il n'avait formé cette entreprise que pour s'enrichir par des pirateries, et qu'il ne croyait à l'existence d'aucune mine. Dans la lettre qu'il écrivit à sir Ralph Windwood, pour lui rendre compte de l'issue malheureuse de son expédition, Raleigh eut l'imprudence de faire mention de la trahison dont le roi l'avait rendu victime en transmettant aux Espagnols l'état de ses forces. Il omit cette circonstance dans son apologie officielle et se contenta de répondre de son mieux aux divers reproches qui lui étaient faits. Il cita tous les grands capitaines sur terre et sur mer qui avaient éprouvé des défaites avec des forces plus nombreuses et bien disciplinées, tandis qu'à la réserve de quelques amis qui l'avaient suivi volontairement, son équipage et sa troupe n'étaient composés que d'un amas de misérables ou de repris de justice. Aux premières nouvelles de la prise de St-Thomé, Gondomar était allé trouver le roi Jacques I^{er} pour lui demander vengeance de la violation de la paix, contre un homme enfin qu'il ne désignait plus que sous le nom de l'infâme pirate. Non-seulement la politique de sa cour obligeait Gondomar à poursuivre cette affaire avec chaleur, mais Raleigh était pour lui un ennemi personnel ; Pedro Sarmiento, précédemment fait prisonnier, et Palameca, tué à St-Thomé, étaient tous deux les proches parents de l'ambassadeur espagnol. Lord Carew et quelques-

uns des ministres de Jacques I^{er} s'employèrent en vain pour Raleigh. Le monarque, intimidé par les menaces de l'Espagne, n'eut aucun égard à leurs conseils et à leurs prières. Il fit paraître une déclaration, en date du 11 juin 1618, dans laquelle il désapprouvait la prise de St-Thomé, et toute attaque injuste qui pourrait avoir été faite contre les sujets du roi d'Espagne ; il ordonna en même temps que cette affaire fût instruite dans son conseil privé. Raleigh, fort de son innocence, sachant qu'il avait risqué sa vie et perdu sa fortune dans une entreprise conçue principalement pour l'intérêt de sa patrie et de son roi, était revenu en Angleterre ; mais il s'aperçut bientôt des fâcheuses dispositions de Jacques à son égard, et, se repentant de ne s'être pas soustrait à sa puissance, il essaya de s'évader ; trahi par celui-là même auquel il s'était confié, il fut arrêté et de nouveau emprisonné. L'Espagne demandait sa tête ; le roi la lui accordait, et il n'était plus embarrassé que de trouver un moyen légal pour ordonner son supplice. En effet, l'ambassadeur d'Espagne accusait le commandant anglais d'avoir violé le territoire espagnol, d'avoir surpris, pillé et brûlé une ville espagnole, d'avoir commis une infraction à la paix, outre-passé les pouvoirs qu'il avait reçus du souverain et agi dans un sens contraire à la lettre de ses instructions. Mais Raleigh répondait que c'étaient les Espagnols qu'il fallait accuser de s'être emparés d'un territoire qui appartenait à l'Angleterre, puisque, sous le règne d'Elisabeth, des vaisseaux équipés par lui avaient, les premiers, pris possession de la Guyane au nom de l'Angleterre, et le roi Jacques lui-même avait depuis reconnu cette prise de possession, puisqu'il avait concédé à M. Charles Leigh et à M. Harcourt une portion des terres de la Guyane. Si donc St-Thomé avait été prise et pillée, c'est que les Espagnols qui l'habitaient avaient les premiers attaqué les Anglais, et s'étaient opposés à ce qu'ils pénétrassent jusqu'aux mines qui leur appartenaient, et, lors même que Raleigh ne se serait pas trouvé à cet égard dans le cas d'une légitime défense, il aurait eu le droit de chasser les Espagnols d'un territoire usurpé et appartenant à l'Angleterre ; que s'il existait un traité de paix entre les nations, tout le monde savait que ce traité ne concernait que l'Europe ; que, relativement aux possessions d'outre-mer, on n'avait pu s'accorder sur rien, et que l'état de guerre subsistait toujours entre les deux nations dans ces contrées ; ce qui le prouvait, c'est que les Espagnols, en Amérique, avaient depuis la paix massacré trente-six Anglais faisant partie de l'équipage d'un vaisseau anglais, et qu'ils avaient livré des combats et exercé d'autres cruautés contre les sujets anglais. Raleigh, qui n'avait point attaqué les Espagnols dans leurs possessions d'Europe, n'avait donc point transgressé les pouvoirs que le roi lui avait accordés : il n'était donc pas coupable ;

et les accusations dirigées contre lui devaient être, à plus juste titre, rétorquées contre ses accusateurs eux-mêmes. Ces raisons, qui eussent été rejetées par tout tribunal espagnol, eussent été victorieuses devant un jury anglais; et l'on eût en vain espéré en composer un qui condamnerait le chef d'une telle expédition. Comme Jacques I^{er} voulait satisfaire la cour d'Espagne à tout prix, on résolut de se servir de la condamnation à mort que Raleigh avait encourue quinze ans auparavant; et sous le prétexte que, d'après les lois anglaises, il n'était pas permis d'acquiescer, pour quelque crime que ce fût, celui qui se trouvait poursuivi pour crime de haute trahison, on requit contre sir Walter, pour punition des nouveaux délits qu'on lui reprochait, la condamnation à mort dont il était passible. En vain objectait-il qu'il était absurde de l'envoyer au supplice pour avoir fait la guerre à l'Espagne en vertu d'un arrêt rendu pour cause de connivence avec l'Espagne; que le roi l'avait relevé implicitement de sa condamnation, puisqu'il l'avait fait sortir de prison pour lui donner un commandement qui lui conférait droit de vie et de mort sur les propres sujets de Sa Majesté. Les juges du tribunal lui déclarèrent que l'intention du roi était que la condamnation qu'il avait encourue il y a quinze ans reçût son exécution, et ils l'exhortèrent à se préparer à la mort. Il s'y prépara en effet avec un sang-froid et un courage dignes d'admiration. La reine et plusieurs personnages puissants intercédèrent en sa faveur et cherchèrent à obtenir sa grâce; mais Gondomar réclama avec force auprès du roi l'exécution de l'engagement contracté avec lui, et il l'emporta. Raleigh apprit avec indifférence les efforts que l'on faisait pour lui sauver la vie. L'âge, la fièvre qui le tourmentait alors et les indignes traitements dont il était l'objet lui avaient ôté le désir de prolonger son existence. « Le monde, disait-il, n'est qu'une vaste prison dans laquelle un grand nombre sont journellement choisis pour être exécutés par la mort. » Il écrivit, la veille du jour fixé pour son supplice, une pièce de vers intitulée *Mon pèlerinage*; il dressa ensuite une courte déclaration pour attester devant Dieu qu'il était innocent des faits dont on l'accusait; protestant que jamais il n'avait formé aucun complot, directement ni indirectement, avec le roi de France ou tout autre prince étranger, et qu'il n'avait eu d'autre projet, dans son expédition de la Guyane, que de s'emparer des mines d'or qu'il croit exister à trois journées de St-Thomé. Enfin, le 29 octobre 1618 fut le jour fixé pour son exécution; et, par une rencontre singulière qui n'a eu lieu que cette seule fois, ce jour était celui de l'inauguration d'un nouveau lord maire. Raleigh, conduit par les sheriffs, marcha au supplice, non-seulement avec calme et dignité, mais avec contentement. Arrivé au lieu où l'échafaud était dressé, il se félicita de n'avoir pas succombé à

sa maladie et de n'avoir pas péri dans l'obscurité d'une prison, mais de mourir au grand jour en présence de ses amis et de tant de personnes recommandables. Il les pria de s'approcher tous de l'échafaud afin de mieux entendre ce qu'il aurait à dire, et il prononça ensuite, d'une voix forte et assurée, un long plaidoyer pour réfuter tous les accusations et toutes les calomnies dont il avait été l'objet (1). Quand il eut fini son apologie, il fit des adieux particuliers à chacun de ses amis, en leur disant qu'il partait pour un long voyage, et il chargeait lord Arundel, qui se trouvait présent, de supplier le roi de sa part de faire en sorte qu'il ne fût publié aucun écrit pour diffamer sa mémoire. Il fit ensuite éloigner de l'échafaud tous ceux qui s'étaient pressés autour de lui, et il demanda à l'exécuteur de lui montrer sa hache; il en examina le tranchant, et l'ayant trouvé tel qu'il le désirait, il dit : « C'est un remède aigu, mais il guérit de tous les maux. » L'exécuteur se mit à genoux devant lui pour lui demander pardon. Raleigh posa une de ses mains sur son épaule et déclara qu'il lui pardonnait. Il se tourna ensuite successivement vers tous les assistants et les engagea à haute voix de prier Dieu pour lui; puis il mit sa tête sur l'échafaud, et avec son bras il donna le signal à l'exécuteur, qui aussitôt frappa le coup mortel. Ainsi périt, à l'âge de 66 ans, Walter Raleigh, qui eût été plus grand et plus heureux si, pour sa fortune et pour sa gloire, il s'était fié à la seule puissance de son génie et s'il n'avait pas laissé dégrader en lui par le manège et les passions du courtisan les actions et les sentiments du héros. Cette grande victime, si lâchement sacrifiée à une nation rivale et abhorrée des Anglais, augmenta encore leur animadversion contre Jacques I^{er}, contre ce roi rhéteur, ce pédant couronné, devenu méprisable par sa faiblesse et ridicule par son savoir même. L'opinion publique se prononça si énergiquement contre cet acte basement cruel que Jacques crut devoir publier une déclaration justificative qu'il fit signer par six membres de son conseil privé. Il est étonnant que Hume ait pu trouver dans les mensonges officiels que renferme cet écrit les fondements de la vérité historique et qu'il se soit formé, d'après eux, une opinion qui l'ait rendu injuste envers l'un des plus grands hommes que l'Angleterre ait produits. Shirley, William Oldy et Thomas Birch ont écrit des notices sur Walter Raleigh en tête de ses œuvres. M. Arthur Cayley a publié à Londres, en 1805, une *Vie de Walter Raleigh*, en 2 volumes in-4°; son ouvrage n'est qu'un recueil de pièces et de notes relatives à

(1) Hume, pour ôter toute leur valeur à des assertions faites au pied de l'échafaud, prétend que Raleigh déclara dans cette occasion, de la manière la plus solennelle, qu'il n'avait en rien coopéré à la mort d'Essex, tandis que ses lettres prouvent le contraire. Mais cela n'est pas exact : dans son apologie, Raleigh se justifie seulement de s'être réjoui de la mort d'Essex; il dit qu'il l'a pleuré, prévoyant bien que les ennemis d'Essex deviendraient bientôt les siens. Raleigh ne dit rien de plus, au contraire, il avoue qu'il était d'un parti contraire à Essex.

Raleigh, classées par chapitres, mais pas toujours selon l'ordre convenable. En tête de cet ouvrage, qui contient plusieurs morceaux curieux et jusqu'alors inédits, est un portrait de Raleigh et un *fac-simile* de son écriture. La seconde partie du cinquième volume de la collection intitulée *Select Biography*, in-18, publiée en 1821, contient une vie de Raleigh, compilée avec peu de jugement. Parmi les nombreux ouvrages sortis de la plume de Raleigh, l'*Histoire du monde* est le principal. Une édition assez estimée de cet ouvrage a été donnée par Oldy, in-fol., en 1736. Une autre, et c'est la douzième, a paru à Edimbourg, 1820, 6 vol. in-8°. Le docteur Thomas Birch a publié les *Œuvres diverses* de Raleigh en 1751, en 2 volumes in-8°; mais il en a omis un assez grand nombre, soit imprimées, soit manuscrites, dont Cayley a donné la liste dans son tome 2, p. 188-190. Il en est qu'on n'a pu retrouver, même en manuscrit, et qu'on ne connaît que par les citations que Raleigh lui-même en a faites; tel est son *Traité sur les Indes Occidentales* et celui sur la *Tactique navale*, dont il fait mention au livre 5, chap. 1, sect. 6 de son *Histoire du monde*. Une édition nouvelle a paru à Oxford en 1829, 8 vol. in-8°; elle est plus complète que celle de 1751, mais on lui a également reproché d'être faite avec peu de critique, de ne pas offrir tous les éclaircissements nécessaires, et d'avoir mêlé aux productions authentiques de Raleigh divers écrits apocryphes. Gibbon commença dans sa jeunesse une biographie de Raleigh; mais il abandonna ce projet pour un autre plus vaste. Ce beau sujet, qui était digne de la plume d'un historien tel que Gibbon, reste encore à traiter (1). On trouvera dans la seconde édition du *Bibliographer's Manual* une liste détaillée des divers écrits de Raleigh et l'énonciation des ouvrages publiés à l'occasion de son procès et de sa fin tragique. Madame Thomson, en 1830, et M. C. Whitehead, en 1834, ont écrit la vie de cet homme remarquable. M. P.-F. Tytler en a, de son côté, retracé la biographie dans un petit volume qui fait partie de l'*Edinburg Cabinet Library* et qui, publié en 1839, a été réimprimée en 1851. La *Revue d'Edimbourg* (tome 81) a consacré à Raleigh et à ses écrits un article bien fait et où se montrent de longues recherches. W—R.

(1) Tous les dictionnaires biographiques français ont répété que Walter Raleigh a le premier transporté le cerisier en Irlande et qu'il fut planté dans un jardin qui existe encore près de Waterford. Ce fait intéressant peut être vrai, quoiqu'il se trouve dans des livres qui fourmillent d'erreurs sur Raleigh. Cependant nous ne l'avons lu dans aucun des ouvrages originaux qui nous ont servi de guide; et, n'ayant pas le loisir de faire les recherches nécessaires, nous ne pouvons ni l'admettre ni le rejeter. Il en est de même d'un autre fait plus important, c'est l'introduction de la pomme de terre, le présent le plus précieux que l'ancien monde ait reçu du nouveau. On dit que Raleigh l'apporta d'Amérique en Irlande, d'où elle passa dans le Lancashire, où elle fut cultivée en grand, et de là portée sur le continent. C'est du moins l'opinion de Parmentier. Quelques plants en avaient, il est vrai, été portés antérieurement en Italie (voy. LÉCLUSE); mais on ne les y cultivait guère que comme un objet de simple curiosité.

RALLIER DES OURMES (JEAN-JOSEPH), conseiller d'honneur au présidial de Rennes, né le 26 mai 1701, n'a fait imprimer séparément aucun de ses ouvrages; mais il s'en trouve de disséminés en différents recueils, notamment dans l'*Encyclopédie* et dans les *Mémoires des savants étrangers*, que publiait tous les ans l'Académie des sciences. Presque tout ce qu'il a fourni à l'*Encyclopédie* est relatif à l'arithmétique. Tels sont les articles *Echelle arithmétique*, *Escompte*, *Intérêt*, *Proportions*, *Progressions*. Un seul a trait à la morale : c'est celui du *Vœu conditionnel*; mais ce morceau suffit pour donner une idée de la façon de penser de l'auteur et de sa manière d'écrire. D'Alembert parle en plusieurs endroits avec éloge du tribut que Rallier payait à l'*Encyclopédie*. On peut voir ce qu'il dit, à l'occasion de l'article *Echelle arithmétique*, quoique lui-même eût déjà fourni sur la même matière les articles *Arithmétique*, *Binaire*, *Calcul*, *Dactylonomie*, *Décimaux*, etc. Rallier a fourni aux *Mémoires des savants étrangers* : 1° *Mémoire sur les carrés magiques* (t. 4, année 1763); 2° *Usage des diviseurs d'un nombre pour résoudre un problème d'arithmétique* (t. 5, année 1768); 3° *Méthode facile pour découvrir tous les nombres premiers contenus dans un cours illimité de la suite des impairs, et tout d'un temps, les diviseurs simples de ceux qui ne le sont pas*; 4° *Méthode nouvelle de division quand le dividende est multiple du diviseur et d'extraction quand la puissance est parfaite*. Rallier, faisant lui-même l'application de sa méthode, avait rédigé des tables fort étendues des nombres premiers et des diviseurs simples de ceux qui ne le sont pas. Ces tables, dont le manuscrit existe de sa main, étaient destinées à l'impression; mais l'ouvrage que M. Lidonne a publié, en 1808, sous ce titre : *Tables de tous les diviseurs des nombres, calculés depuis un jusqu'à cent deux mille*, rend désormais cette publication superflue. Ces tables sont d'autant plus utiles qu'avec les nombres premiers on y trouve encore leurs logarithmes. Rallier des Ourmes a fourni aussi plusieurs mémoires à la société d'agriculture, de commerce et des arts de Bretagne, fondée en 1757 et dont il fut un des premiers membres. Il a laissé sur la théorie des probabilités appliquée aux jeux soumis à l'influence du hasard, tels que le tricot, et sur d'autres matières, des écrits qui n'ont point vu le jour. Rallier des Ourmes est mort le 23 juin 1771, dans son modeste manoir de la Rivière, près de Vitré. Z.

RALPH (JAMES), écrivain anglais né vers la fin du 17^e siècle. Il était originaire de l'Amérique, où il fut d'abord maître d'école; mais en 1725 il s'établit sur le sol britannique et ne le quitta plus. Il se fit auteur, et il publia en 1728 un poème intitulé *la Nuit*. Pope, qu'il avait attaqué dans une satire, riposta vivement dans sa *Dunciade* et lui consacra deux vers mordants : « Tai-
sez-vous, loups, tandis que Ralph, poussant

« des hurlements adressés à Cynthie, rend la nuit « hideuse; et vous, hiboux, chargez-vous de « lui répondre. » Non content de cette apostrophe, Pope y joignit une note dans laquelle il désigne Ralph comme un être ignare, une plume vénale achetée par Walpole. Plusieurs critiques ont regardé ce jugement comme injuste et passionné. Ralph connaissait le français et le latin; il n'ignorait pas l'italien; et quoiqu'il fût un poète fort médiocre, il n'était pas sans mérite comme auteur dramatique; il débuta en ce genre par une comédie, *la Dame à la mode*, qui fut jouée en 1730 avec quelque succès, et que suivirent la *Chute du comte d'Essex* (tragédie), l'*Astrologue* (comédie), la *Fête de l'homme de loi*, etc. La plupart de ces pièces ne sont d'ailleurs que des remaniements d'anciennes productions que Ralph s'appropriait sans scrupule. Il délaissa bientôt la littérature pour la politique; il prit une part active à divers journaux, écrivit de nombreux pamphlets fort oubliés aujourd'hui, et s'attacha au parti du prince de Galles, fils de George II. La mort de ce prince, survenue en 1751, coupa court aux espérances ambitieuses de Ralph, auquel des emplois importants avaient été promis; mais il trouva moyen d'obtenir une pension, et il se fit payer, dit-on, assez cher par le gouvernement la remise de papiers importants qui étaient venus dans ses mains. Cette conduite, médiocrement honorable, ne paraît pas avoir soulevé l'indignation à une époque où le niveau de la loyauté politique était peu élevé. Ralph mourut de la goutte le 24 janvier 1762. Il serait sans intérêt de transcrire ici les titres de ses divers ouvrages, presque tous publiés sous le voile de l'anonyme; nous indiquerons seulement l'*Histoire d'Angleterre depuis l'avènement du roi Guillaume jusqu'à la mort de George I^{er}, par un ami de la vérité et de la liberté*, Londres, 1744-1746, 2 vol. in-fol. On peut reprocher à ce travail une hostilité systématique contre Guillaume III; mais il offre un style animé, et il présente bien des faits nouveaux. Z.

RAMA, nom d'un personnage héroïque et fabuleux de l'Inde, qui cache peut-être un personnage historique. Ses aventures, le plus souvent invraisemblables et même tout à fait impossibles, sont racontées dans un long poème appelé le *Rāmāyana*, ou voyage de Rāma, dont l'auteur est Vālmīki (voy. ce nom). Ce poème n'a pas moins de vingt-quatre mille distiques ou *glokas*, c'est-à-dire quarante-huit mille vers, dans les six chants qui le composent, et sans compter le septième, qui, sous le titre d'*Outtarakānda*, y est joint assez souvent, bien que ce ne soit qu'une interpolation évidente. Cette épopée, qui toute longue qu'elle soit n'est guère cependant que le cinquième de l'autre grand poème épique indien, le *Mahābhārata* (voy. VYASA), a été publiée complètement en une magnifique édition par M. Gorresio (1844-1858), qui a fait suivre le texte sanscrit d'une

traduction italienne. Le *Rāmāyana* a été traduit aussi en notre langue par M. Hippolyte Fauche (9 vol. in-18, 1854-1858). Voici l'analyse de cette œuvre singulière qui renferme de grandes beautés, mais qui au fond est plutôt un conte de fées qu'un véritable poème dans le sens où l'on doit entendre ce mot depuis l'*Iliade*. Le premier chant, ou *Adikānda*, est consacré à la naissance du héros et à ses premiers exploits. Son père est l'illustre Daçarathia, roi de la race solaire d'Ikshvākou, qui gouverne l'opulente et vertueuse cité d'Ayodhyā, capitale du Koçala, au nord du Gange (l'Oude actuel). Le bon Daçarathia règne depuis dix mille ans sur ses heureux sujets, dont aucun ne vit moins d'un millier d'années; mais il est privé de fils qui puisse perpétuer sa race. Après avoir consulté ses ministres, il se résout à faire la cérémonie sainte de l'Açvamédha, le sacrifice du cheval, pour obtenir l'enfant qu'il désire depuis si longtemps. Les dieux assistent à ce sacrifice splendide et en sortant ils vont prier Brahma de permettre à Vishnou de s'incarner dans le futur fils de Daçarathia. En effet, Vishnou apparaît au vieux monarque et lui remet un philtre qu'ont distillé les immortels eux-mêmes. Daçarathia a donc bientôt de trois de ses femmes, qui ont bu le philtre, quatre fils, dont l'aîné est Rāma et les trois autres sont Lakshmana, Çatrōughna et Bharata. Tous les quatre sont l'incarnation de Vishnou; mais Rāma, qui est né le premier, l'est plus que ses frères, et il est destiné dans la pensée de Brahma à détruire un jour le mauvais génie Rāvana, impie démon ou Rākshasa, qui opprime par sa force les hommes, les dieux et les saints anachorètes. Brahma avait accordé jadis à Rāvana de ne jamais périr par la main des dieux et des démons; pour réparer cette promesse imprudente, il prend un subterfuge et il fera périr Rāvana par la main d'un homme; cet homme est Rāma, qui en réalité n'est cependant qu'un dieu incarné. Mais Rāma, tout puissant qu'il doit être, ne saurait à lui seul vaincre le redoutable Rākshasa. Pour le seconder dans cette effrayante entreprise, les dieux lui créent de dignes compagnons, et ils lui préparent une armée innombrable de singes et d'ours merveilleux, doués d'une force irrésistible, qui peuvent prendre sans peine toutes les formes et qui s'élancent dans les airs d'un vol que rien ne peut arrêter. Les généraux de cette armée sont appelés Nala, Nila et Hanōtmat; les deux rois sont Sougrīva et Bālī. Tous ces personnages jouent un très-grand rôle dans le cours du poème. A peine âgé de quinze ans, Rāma, recouvert d'armes divines, se signale par de brillants exploits, qui annoncent tous ceux dont il sera capable dans le reste de sa glorieuse vie. Il tue deux démons qui infestaient les sacrifices du grand anachorète Viçvāmītra, et une yakshi ou démon femelle nommée Tādakā. Après avoir détruit ces monstres, il se rend avec ses frères à la cour de Djanaka, roi de Mithilā, le

possesseur fortuné de l'arc céleste d'Indra. Cet arc incomparable est enfermé dans un vaste étui qui ne peut être transporté que sur un char à huit roues, mu à grand'peine par une troupe de huit cents hommes. Djanaka promet la main de sa fille, la belle Sîtâ, née d'un sillon qu'il a creusé dans la terre, à celui dont le bras vigoureux pourra tendre cet arc. Râma soulève l'arme sans effort, et il tend l'arc avec tant de vigueur qu'il le brise. La main de Sîtâ est assurée à Râma; et Djanaka s'entend avec Daçaratha pour que sa seconde fille et deux de ses nièces épousent en même temps les trois fils du roi d'Ayodhyâ. On revient après les noces dans cette ville, et c'est dans ses murs que se passe tout le second chant, appelé pour cette raison *Ayodhyakânda*, et qui commence l'intrigue véritable du poëme. Râma a dix-huit ans, et il est adoré des peuples qui l'admirent plus encore qu'ils ne le craignent. Le vieux roi veut abdiquer en sa faveur; mais il rencontre un obstacle invincible à cette sage volonté dans la plus jeune de ses femmes, Kaikéyî, mère de Bharata, qui veut que ce soit son fils qui monte sur le trône à la place de l'aîné des princes. Daçaratha guéri jadis d'une blessure presque mortelle par les mains de Kaikéyî, lui a permis de lui faire deux demandes qu'il ne devra jamais lui refuser. La mère ambitieuse exige donc que son fils soit couronné, et que Râma, qui serait un trop dangereux rival, soit exilé durant quatorze ans et condamné à vivre tout ce temps dans les bois. Le peuple entier est consterné; la cour est déchirée par le chagrin, et elle voit les scènes les plus douloureuses de famille éclater entre le vieux monarque et Kaouçalyâ, la mère de Râma. Mais Kaikéyî est inflexible; et Râma, qui ne veut pas rendre son père coupable d'un parjure, se soumet sans murmurer au malheur immérité qui le frappe, et il se retire dans les forêts suivi de sa fidèle épouse Sîtâ et de son généreux frère Lakshmana. Errant dans les bois, il y vit de sa chasse et de l'hospitalité que lui accordent les anachorètes qu'il rencontre. Cependant Daçaratha est mort de douleur après l'exil de son fils, et Bharata est appelé au trône. Mais non moins désintéressé que Râma, il refuse le pouvoir, et, accompagné de toute son armée et de toute la cour, il va trouver Râma retiré dans le Tchitrakôûta pour le supplier de revenir et de régner. Râma est touché de tant de magnanimité; mais il n'accepte pas ces offres, et malgré les prières dont l'accable Kaikéyî elle-même, il veut accomplir dans toute son étendue l'ordre paternel. De son côté, Bharata jure qu'il ne régnera point en son propre nom, et s'éloignant de la capitale du royaume, il ne gouverne que pour Râma absent, dont il n'est que le premier sujet. Voilà tout le second livre ou *Ayodhyakânda*, qui pour la variété et la délicatesse des scènes, l'éclat des épisodes, le naturel des sentiments, peut passer pour le plus beau de tout le poëme. Le troi-

sième chant ou *Aranyakânda*, se passe dans la forêt, comme son nom l'indique; c'est le tableau de la vie que mène Râma au milieu des bois et des rencontres souvent assez mauvaises qu'il y fait. En compagnie de son frère Lakshmana, qui ne le quitte pas plus que Sîtâ, il doit combattre une affreuse Râkshasî, sœur de Râvana. Vaincue dans la lutte et couverte de blessures et de mutilations, Courpanakhâ va trouver son frère à Lankâ ou Ceylan et lui demande vengeance. Râvana est peu touché de ses plaintes; mais il l'est beaucoup de ce qu'il apprend de la beauté infatigable de Sîtâ, et il prend la résolution de l'enlever à Râma. Il monte aussitôt sur son char magique, Poushpaka, qui marche tout seul, bien qu'il soit attelé d'ânes au visage de vampires. Il arrive en un clin d'œil à l'ermitage de Râma; il en éloigne le héros et son frère Lakshmana par un habile stratagème, et il se présente à Sîtâ, restée seule un instant, sous la figure d'un brahmane mendiant. Mais la princesse résiste à ses séductions: Râvana ne pouvant la vaincre, reprend sa forme ordinaire de Râkshasa et emporte de force la malheureuse Sîtâ dans son palais de Lankâ, où il la confie aux soins de ses râkshasîs. Râma revenu après de longues courses à son ermitage, est ivre de douleur et de rage en n'y retrouvant plus sa femme. Il se met sur-le-champ à sa recherche et il obtient quelques premiers indices de Djatâyou, le roi des vautours, vieil ami de son père Daçaratha, qui a vu Râvana enlever Sîtâ et qui a vainement essayé de la défendre contre le hideux Râkshasa. Le vieux Djatâyou n'a pas moins de soixante mille ans, et il n'a pu résister au jeune et tout puissant Râvana. Le désolé Râma recueille encore quelques renseignements d'un monstre qu'il combat et qu'il mutile, et qui lui conseille d'aller consulter Sougrîva, le roi des singes à Rishyamouka. En effet, Sougrîva a recueilli quelques joyaux et quelques parures que Sîtâ a laissé tomber au moment où Râvana l'emportait dans les airs. Râma va donc trouver le roi des singes, qu'il découvre non sans peine dans sa caverne de Kishkindhyâ, d'où le quatrième chant est appelé *Kishkindhyakânda*. Râma gagne l'affection de Sougrîva en le rétablissant sur le trône contre son frère Bâli; et le roi des quadrumanes met à la disposition de Râma son armée innombrable pour chercher par toute la terre la belle Sîtâ. L'armée se divise en quatre bandes qui se dirigent vers les quatre points cardinaux. Les recherches ne réussissent pas; mais enfin Hanoûmat, qui commande la quatrième troupe, parvient à apprendre de Sampâti, roi des vautours et frère aîné de Djatâyou, ce qu'est devenue Sîtâ. L'infortunée princesse est à Lankâ, où Râvana l'a conduite malgré sa résistance. Les singes arrivent au bord de la mer; mais comment la traverser? Ici finit le quatrième chant. Le cinquième ou *Soundarakânda*, le charmant, est rempli par les ruses d'Hanoûmat, qui parvient

à pénétrer par la voie des airs dans Lankâ; il parle à la malheureuse Sitâ, dont il reçoit un message secret en retour de l'anneau de Râma qu'il lui remet pour la consoler. Surpris par Râvana, Hanoûmat a la queue brûlée par l'ordre du démon; mais il se venge en incendiant à son tour toute la ville avec les flammes qui le dévorent; et échappant à la faveur du désordre qu'il cause, il va retrouver Râma, auquel il donne enfin des nouvelles certaines de sa chère épouse. Aussitôt l'armée des singes et des ours se met en marche pour aller envahir Lankâ; mais il faut franchir le bras de mer qui sépare l'Inde de l'île voisine. Nala, un des généraux des singes, se charge de faire une vaste chaussée qui n'a pas moins de vingt lieues de long sur dix de large. Il achève avec ses compagnons cette œuvre prodigieuse en un mois; car il n'y a pas de temps à perdre, puisque le farouche Râvana a condamné Sitâ à périr si, dans deux mois, elle n'a pas cédé à ses desirs. Les singes jettent dans la mer des montagnes et des forêts entières; et l'armée passe bientôt sur une chaussée dont Râvana n'a pas troublé l'achèvement. Le sixième et dernier chant est le chant des batailles, le *Youddhakânda*. Après plusieurs engagements, Râma et Râvana se rencontrent enfin; ils se combattent sept jours et sept nuits sans interruption. Râvana succombe après une résistance prolongée, et Râma, en généreux vainqueur, lui fait faire de superbes funérailles, au milieu des lamentations de ses femmes, parmi lesquelles figure au premier rang la belle Mandaoudari. Puis il fait sacrer roi de Lankâ le frère de Râvana, qui lui avait été d'un grand secours dans son entreprise. Ces premiers devoirs accomplis, Râma songe à la captive et il envoie vers Sitâ d'abord Hanoûmat, qui lui apprend le triomphe de son valeureux époux, et ensuite Vibhishana, qui est chargée de la ramener au camp. Les singes et les ours, en la voyant arriver parmi eux, s'empressent par centaine de mille sous ses pas et ils admirent son incomparable beauté, cause de tant de travaux pour eux, cause de mort pour le monarque des Râkshasas. A l'approche de Sitâ, Râma se sent agité de plusieurs sentiments divers qu'il ne peut ni dénier en lui-même, ni laisser paraître; il tâche de contenir la joie, la colère et la tristesse qui se partagent son âme. Il fait descendre Sitâ de la litière où on l'amène et il la fait passer pour venir à lui sous les regards de la multitude dont il est entouré. A l'aspect de sa femme, il ne prononce pas un mot, « car le doute était né dans son âme. » Mais il verse des pleurs; et la douce Sitâ, inondée de larmes et stupéfaite de cette réception glaciale, ne peut laisser échapper que cette parole : « Mon époux ! » Puis reprenant courage par la conscience de sa pureté, elle vient se mettre en face de Râma, qui se couvre le visage de son vêtement pour cacher l'émotion qui le domine ainsi que tous les assistants. Mais tout à coup, laissant

éclater le sentiment secret de son cœur, il adresse à Sitâ les paroles les plus amères. « Il ne l'a reconquise que pour laver son propre honneur; aujourd'hui que son honneur est satisfait par la mort de son ennemi, il répudie une femme dont la vue lui est désormais insupportable. Sitâ peut se retirer où elle veut et placer son cœur comme il lui plaît; car il n'est pas à croire que Râvana, quand il l'avait en son pouvoir, ait pu trouver du charme à aucune autre des femmes qui habitaient son palais. » A cette révélation des sentiments de son époux et à cette horrible injure, Sitâ, pénétrée de douleur, reprend sa dignité; elle proteste de son innocence en termes aussi fermes que simples, et, ne pouvant supporter l'humiliant pardon qu'on lui accorde, elle demande à Lakshmana de lui dresser un bûcher. Râma consent par son silence à cet épouvantable sacrifice; Sitâ se précipite dans les flammes en invoquant Agni, qu'elle prend à témoin. Mais les dieux, Brahma à leur tête avec Daçaratha, se hâtent d'accourir à Lankâ; ils révèlent à Râma sa nature divine; et le dieu du feu, Agni, qui a respecté Sitâ, la prend dans ses bras et la dépose entre les mains de Râma en lui attestant qu'elle est restée pure dans le gynécée du Râkshasa. Râma transporté de joie déclare qu'il n'a permis cette épreuve de Sitâ que pour la purifier aux yeux du monde; mais quant à lui, il n'a jamais douté de son épouse; et Râvana, tout impur qu'il était, n'a pu même la souiller de pensée. Brahma, l'antique aïeul des créatures, Syâyambhod, approuve cette déclaration de Râma et il l'invite à remonter de la terre au ciel, en sa qualité de dieu, dès qu'il aura rendu le bonheur au reste de sa famille et consolé la ville d'Ayodhyâ. Le vieux Daçaratha, qui accompagne les dieux, bénit son fils magnanime en lui donnant les plus sages conseils; et il retourne aux cieux après avoir bien recommandé à Sitâ de ne garder aucun ressentiment en son cœur. Au milieu de cette joie universelle, Râma n'oublie pas ses braves compagnons. Il demande à Indra de ressusciter tous les singes et tous les ours tués dans cette guerre. Tous ces braves guerriers reprennent la vie, et le généreux Vibhishana, qui leur doit son trône, les accable de présents. Râma, monté sur le char Poushpaka en compagnie de ses alliés, montre à Sitâ du haut des airs la ville de Lankâ, le champ de bataille, le pont de Nala, et dans l'Inde tous les lieux illustrés par ses combats et par sa retraite quand il errait avec sa fidèle compagne dans la solitude des forêts. Ces doux souvenirs, après tant de malheurs, ravissent les deux époux réunis pour ne plus se quitter. Râma, avant de rentrer dans Ayodhyâ, s'arrête en route à l'ermitage de Bharadvadja et il envoie Hanoûmat annoncer son retour à Bharata, qui, depuis quatorze ans retiré à Nandigrâma, continue de se soumettre à la plus austère pénitence. Bharata, croyant à peine au récit que lui fait Hanoûmat, s'empresse

d'aller au-devant de son frère et de lui rendre le pouvoir dont il avait gardé le dépôt. Râma, accompagné de Sîtâ et de ses frères, et suivi des singes qui ont repris une forme humaine, fait une entrée magnifique dans Ayodhyâ. Il associe Lakshmana à l'empire et il comble des dons les plus splendides tous ceux qui l'ont aidé dans sa rude entreprise. Seugrîva, le monarque des singes, devenu un frère pour lui, ne le quittera plus; Vibhishana, le Râkshasa, restera également auprès du héros. Hanoûmat, sur sa demande, reçoit de Râma l'inappréciable don d'une jeunesse éternelle; et par surcroît, Sîtâ, qui a déjà donné son collier de perles au fidèle quadrumane, lui accorde le privilège utile de trouver partout où il ira des mets savoureux toujours prêts et qui viendront spontanément s'offrir à lui. Les singes, reconnaissants de tant de bienfaits, se retirent dans leurs habitations; et Râma, au faite de la gloire, de la puissance et de la vertu, règne de longs siècles dans la trop heureuse Ayodhyâ avec son adorable épouse. — Telle est l'analyse fidèle, quoique sommaire, du *Râmâyana*. Ce qui donne une véritable valeur à ce poème dont la fable est, comme on le voit, plus que puérile, ce sont des détails pleins de vérité, de naturel, de grâce et de force; le grand poète se retrouve dans une foule d'épisodes d'une incontestable beauté; mais la légende extravagante et très-souvent intelligible y tient trop de place. C'est peut-être précisément à cause de ces défauts que le *Râmâyana* est l'épopée la plus populaire de l'Inde. Il est connu d'un bout de la presqu'île à l'autre, soit dans l'original, soit dans des traductions en langues indigènes et locales; il fournit aux fêtes des populations rassemblées une matière qui ne s'épuise jamais, et les aventures de Râma, représentées des milliers de fois, excitent toujours la même sympathie et la même curiosité. Sous ces aventures bizarres, on a voulu voir une allusion à un grand fait historique : la conquête du sud de l'Inde par les Aryas, arrivant du nord-ouest dans le Pandjâb, occupant le pays, s'étendant peu à peu jusqu'aux monts Vindhya, les traversant malgré la résistance des habitants, descendant enfin au sud jusqu'à la mer et la traversant même pour aller porter leurs armes victorieuses à Ceylan. En présence du *Râmâyana*, cette conjecture serait bien sérieuse; et cette épopée a été bien plutôt faite pour assurer et charmer les imaginations que pour les enflammer par des souvenirs patriotiques. Son but n'a rien qui ressemble à celui de l'*Iliade*, où la Grèce pouvait retrouver la mémoire d'une des premières grandes choses qu'elle ait faites. L'Inde qui n'a jamais eu d'unité et qui n'a jamais rien entrepris en commun, ne s'est intéressée aux aventures de Râma que comme le moyen âge s'intéressait à ses romans de chevalerie. Le *Râmâyana*, selon toute apparence, n'a pas eu de prétention plus haute, et il a tout à fait réalisé celle-là. Vâlmiki a été lu dans l'Inde

au moins autant qu'Homère l'a été dans le monde occidental; et Râma n'est guère moins glorieux dans cette partie de la terre qu'Achille ne l'est pour nous. L'un et l'autre personnifient assez bien les deux races auxquelles ils appartiennent, et c'est parce qu'elles sont reconnues en eux qu'elles les ont tant admirés. Ils sont tous deux des êtres surhumains; mais Achille est mille fois plus réel et plus vrai. Râma, incarnation de Vishnou, reste trop en dehors des conditions ordinaires; et comme l'auteur du poème n'a pas toute la mesure et le goût désirables, non plus que les esprits auxquels il s'adresse, il outre-passe toutes les bornes et ne sait pas faire un usage raisonnable du merveilleux. Râma est presque purement imaginaire, tandis qu'Achille ne cesse pas d'être un homme avec des proportions fort aggrandies sans doute, mais qui ne dépassent pas excessivement le possible. Mais ce sont là des questions de critique littéraire qui viendront plus convenablement dans l'article de VALMIKI, l'auteur du *Râmâyana*. Ici nous avons dû surtout parler de Râma et rappeler les traditions qui, dans l'Inde, se rattachent à son nom. Outre les deux ouvrages indiqués plus haut, de M. Gorresio et de M. Hippolyte Fauche, on peut lire une longue analyse du *Râmâyana* dans le *Journal des savants*, cahier de juillet 1859 et cahiers suivants. B. S. H.

RAMA ou PARAÇOURAMA, c'est-à-dire Râma à la *Massue* ou à la *Hache*, personnage historique qui joue un grand et terrible rôle dans les premiers temps du brahmanisme indien. Paraçourama est un kshattriya ou guerrier qui, dans sa jeunesse, avait tué sa mère par l'ordre de son père et qui prit parti pour les brahmanes contre sa propre caste, dont il avait à se plaindre; vainqueur dans plusieurs batailles, il se montra d'une férocité implacable contre ses ennemis, et la tradition rapporte qu'il fit remplir de leur sang cinq grands lacs. Puis il distribua aux brahmanes toutes les terres qu'il avait conquises, et, surtout, il leur assura définitivement la domination pour laquelle ils luttaient sur la société indienne. Depuis lors, les rois leur ont été religieusement soumis, et la première caste a été celle des brahmanes, après que les Aryas établis sur le sol n'avaient plus besoin d'être conduits à la conquête par des chefs exclusivement militaires. Dans l'obscurité impénétrable qui couvre les origines de l'Inde, on ne saurait assigner de date à Paraçourâma; mais la conjecture la plus vraisemblable, quoique toujours bien large, c'est qu'il appartient à cette époque de transition où les Kshattriyas, d'abord les maîtres, ont été déposés successivement par les brahmanes et sont descendus au second rang dans l'estime et l'obéissance des peuples. Ce temps est postérieur à la composition du Vêda et antérieur à l'établissement du brahmanisme, c'est-à-dire de 1500 à 1000 ans avant l'ère chrétienne. On peut consulter sur Paraçourâma l'*Archéologie indienne* de

M. Ch. Chr. Lassen, t. 1^{er}, p. 776, et *Original sanskrit texts*, par M. J. Muir, t. 1^{er}, p. 151 à 174. Le *Mahābhārata* fait mention de Paraçourāma et de ses exploits formidables dans plusieurs de ses chants, *Vanaparva*, vers 10,201 et suiv.; *Cānti-parva*, vers 1,772 et *Anouçāsanaparva*, vers 3,960 et suiv. Le *Bhāgavatapurāna*, liv. 9, lect. 15, confirme le récit du *Mahābhārata*. B. S. H.

RAMAZZINI (BERNARD), médecin, naquit en 1633 à Carpi, petite ville de l'Etat de Modène, déjà célèbre par la naissance de Jacques Berenger (voy. ce nom). Il fit ses études au collège des jésuites de Modène et étudia pendant trois ans la philosophie à Parme. Son élocution était si pure et si facile que son père voulut l'engager à entrer dans la carrière du droit et de la législation; mais il se décida pour la médecine par un goût particulier. Il suivit les cours de l'université de Parme pendant quatre ans et, après avoir reçu le bonnet de docteur en 1659, se rendit à Rome, où il se mit au nombre des disciples d'Ant. Marie de Rossi, fils de Jérôme de Rossi, médecin du pape Clément VII; il pratiqua son art quelque temps dans cette capitale et obtint la place de *medico condotto* (médecin particulier) de la petite ville de Castro. Mais l'air peu salubre de ce pays altéra sa santé et l'obligea de retourner dans sa patrie, où il fut longtemps à se rétablir. Il y exerça l'art médical avec distinction jusqu'en 1671, époque à laquelle il fut appelé à Modène par le duc régnant. Il y acquit en peu de temps une grande réputation. François II, duc d'Este et de Modène, ayant fondé dans cette dernière ville une école de médecine, en 1678, Ramazzini y fut nommé, quatre ans après, professeur de théorie. Il y enseigna pendant dix-huit ans. Une maladie épidémique, de la nature de celles qu'on nommait fièvres putrides et pétéchiiales, se manifesta, en 1690, à Modène et y causa de grands ravages, surtout parmi les juifs. Ramazzini eut beaucoup de malades à soigner, et il écrivit une histoire circonstanciée de cette maladie. On prétend qu'il a été le premier qui ait observé l'influence qu'une éclipse exerce sur le corps humain malade; à cette époque il y en eut une de lune pendant laquelle beaucoup de malades succombèrent. L'université de Padoue jouissait d'une juste célébrité. Ramazzini y fut nommé, en 1700, à la chaire de médecine pratique. Quoiqu'il eut alors soixante-six ans, il n'en fit pas moins ses cours avec toute l'exactitude et l'activité d'un homme dans la force de l'âge; mais, trois ans après, une fluxion dont il fut attaqué lui affaiblit les yeux, et il perdit la vue en 1705. Le sénat de Venise le nomma, en 1708, président du collège de médecine de cette ville, et, l'année suivante, il fut promu à la première chaire de médecine pratique. Son petit-fils lui servait de lecteur pour ses leçons, qu'il continua pendant six ans. Mais, le 5 novembre 1714, il fut frappé d'une apoplexie foudroyante qui ter-

mina ses jours, à l'âge de 81 ans. Il était membre de l'académie des *Dissonanti* de Modène, de celle des Curieux de la nature, de la société royale de Berlin et de l'académie des Arcadiens de Rome. Ramazzini fut un excellent observateur; mais il adopta trop servilement les principes systématiques qui dominaient de son temps dans les écoles d'Italie, d'après lesquels on donnait une définition chimique à toutes les causes des maladies, dont il ne se permettait, au reste, que rarement de donner une définition catégorique. Cependant il parut toujours assez disposé à regarder la coagulation du sang opérée par les acides, et sa dissolution produite par les alcalis, comme les fondements des maladies dominantes, appuyant cette théorie sur des expériences relatives à l'infusion. En conséquence de ce système, Ramazzini commença, dans l'épidémie de 1692, à prescrire les alcalis; mais comme il n'en retira aucun avantage, il eut recours aux remèdes acides, tandis que, dans l'épidémie de l'année précédente, il avait trouvé utiles les diaphorétiques et les sels volatils. Deux seuls médecins se montrèrent les adversaires de la doctrine chimique de Ramazzini: ce furent Domenico Sanguinetti, de Naples, qui écrivit en 1699 une dissertation iatrophysique sur ce point; et Joseph del Papa, premier médecin du grand-duc de Toscane, qui publia son livre *De præcipuis humoribus*, dans lequel il réfute par des arguments solides la doctrine iatrochimique. Ramazzini a beaucoup écrit; le premier fruit de sa plume fut un poème latin, composé entièrement de vers de Virgile et adressé à Louis XIV pour célébrer l'expédition de Sicile (voy. DUQUESNE): 1° *De bello Siciliae cento ex Virgilio*, Modène, 1677, in-4°. Le présent que le roi lui envoya en récompense se perdit en route. 2° *Exercitatio iatro-apologetica, seu Responsum ad scripturam quamdam Annibalisi Cervii, doctoris medici*, Modène, 1679, in-fol.; 3° *Relazione sopra il parto e la morte della marchese Martellini*, Modène, 1681, 1 vol. in-fol. Cet ouvrage donna lieu à une controverse fort étendue, dont Cinelli donne le détail dans sa *Biblioteca volante*, t. 4, p. 114. 4° *De constitutione anni 1690, ac de epidemia quæ Mutinensis agri colonos afflixit*, ibid., 1691, in-4°; 5° *De fontium Mutinensium admiranda scaturigine*, ibid., 1691; 6° *De morbis artificum diatriba*, ibid., 1700; Utrecht, 1703; Padoue, 1713; Venise, 1743; Leipsick, 1718; traduction allemande par Ackerman, Stendal, 1780-1783, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, le plus complet qui eût paru jusqu'alors sur les maladies particulières à chaque profession, a été traduit en français par Fourcroy, Paris, 1777, in-12, et pour ainsi dire refondu avec des additions assez considérables par le docteur Patissier, ibid., 1822, 1 vol. in-8°. 7° *Orationes iatrici argumenti*, Padoue, 1708, in-4°. Ce sont des prologues pour l'ouverture des cours de médecine. 8° *Ephemerides barometricæ*, Modène, 1710;

9° *De principum valetudine tuenda commentatio*, Padoue, 1710, in-4°; 10° *De contagiosa epidemia quæ in Patavino agro in boves irrepsit*, ibid., 1712, in-8°, 1713; traduit en allemand à Lunebourg, 1746, in-8°; 11° *De abusu chinæ dissertatio epistolaris*, Padoue, 1714. Ramazzini se montra assez ennemi du quinquina, remède nouvellement apporté de l'Amérique espagnole et au sujet duquel il y eut de grandes controverses parmi les médecins. Baglivi, de Rome, qui était contemporain de Ramazzini, fut l'un des plus ardents adversaires de l'emploi du quinquina; tandis que Torti, de Modène, qui vivait à la même époque, écrivait en faveur de ce précieux médicament son immortel ouvrage intitulé *Terapeutice specialis ad febres perniciosas ac repente lethales*, qui fut imprimé pour la première fois à Modène en 1709. Ramazzini publia encore plusieurs autres écrits que l'on trouve dans les recueils des actes des Curieux de la nature et dans ses œuvres, dont la collection fut imprimée à Genève, en 1717, in-4°, par les soins de Barthélemi Ramazzini, son neveu; réimprimée à Padoue en 1718, 4 vol. in-8°; Londres, 1717; Naples, 1739, 2 vol. in-4°, fig., cette édition passe pour être la plus complète et la meilleure. M. E. Ettmüller publia, en 1711, l'opuscule de Ramazzini : *De principum valetudine tuenda*, avec des commentaires ou notes, et il y ajouta une vie de l'auteur, qu'Eloy a fait entrer dans son *Dictionnaire historique de la médecine* et que nous avons aussi dû consulter. Nous avons de plus consulté pour la rédaction de cet article les mémoires du temps et l'*Histoire pragmatique de la médecine* de Curt Sprengel. On a aussi la vie de Ramazzini par Michel-Ange Zorzi, parmi celles des *Arcadi illustri*, t. 6, p. 77; par Fabroni, *Vita Italorum*, t. 14; et par Tiraboschi, dans la *Biblioteca Modenese*, t. 4, p. 240. Oz—M.

RAMBACH (FRÉDÉRIC-EVERARD), poète et littérateur allemand, né, le 14 juillet 1767, à Quedlinbourg, mort à Revel, en Esthonie, le 12 juillet 1826. Après avoir exercé les fonctions de second recteur à un lycée de Berlin dès 1791, il devint, en 1794, professeur d'archéologie à l'académie des beaux-arts dans cette ville. En 1803, il fut appelé comme professeur des sciences économiques à l'université de Dorpat, où il resta jusqu'à la fin de ses jours. Outre quelques traités d'antiquité classique et de mythologie pour les artistes futurs dont l'enseignement lui était confié à Berlin, Rambach a surtout écrit des drames, tant sur des sujets de l'antiquité que sur l'histoire ancienne de la Prusse. Ses autres recueils historiques et poétiques ont eu, dans leur temps, une certaine importance. Voici les titres de ses ouvrages originaux poétiques : 1° *Thésée dans l'île de Crète*, drame, 1791; 2° *Hiéron et sa famille*, drame, 1793; 3° *Margot*, comédie, 1793; 4° *Aylo et Dchadina*, drame romantique, 1794; 5° *le Grand Electeur devant la ville de Rathenow* (de la

guerre de 1680 entre les Suédois), drame patriotique, 1795; 6° *Othon à la flèche*, margrave de Brandebourg et minnesænger du 13° siècle, drame patriotique, 1797; 7° *Frédéric de Hohenzollern* (aïeul de la dynastie actuelle de la Prusse), ibid., 1798. Ces trois dernières pièces furent réunies sous le titre commun de *Drames patriotiques*, 1798, 2 vol. 8° Les *Trois énigmes*, tragi-comédie, 1799; 9° *la Vaccine*, drame, 1802; 10° *Dionysiaques, ou Recueil des drames*, 1802; et 11° *Tableaux dramatiques*, 1803. Sous le nom d'Odéon, Rambach a ensuite publié un choix de poésies allemandes des derniers siècles, 1800, 6 vol. in-18. Comme curiosité, nous citerons de lui un *Almanach patriotique pour tous les jours de l'année* (faits mémorables de chaque jour), 1800; puis une *Histoire du gymnase et de l'université de Dorpat*, 1805. De 1795 à 1798, il avait été rédacteur en chef des *Archives du temps et du goût*, revue de Berlin où il a inséré des poésies lyriques. — RAMBACH (Auguste-Jacques), frère cadet du précédent, hymnologue allemand de premier ordre, né à Quedlinbourg le 28 mai 1777, mort, le 9 septembre 1851, à Ottensen. Dès la fin de ses études, en 1799, il administra diverses cures protestantes à Hambourg, où il devint, en 1834, doyen des pasteurs et inspecteur général scolaire. Depuis 1832, il avait coopéré pour la principale part à la reconstruction et réorganisation du gymnase de la bibliothèque et du Johanneum (école supérieure primaire) de Hambourg. Il a donné l'histoire de ces deux institutions dans ses *Discours d'inauguration* du 5, 6 et 7 mai 1840. Mais ce qui perpétuera sa mémoire, c'est son *Anthologie des cantiques spirituels de tous les siècles de l'Eglise chrétienne, par ordre chronologique et avec des notes historiques*, Altona, 1817 à 1835, 6 vol. Les volumes 5 et 6 parurent aussi séparément sous le titre de *Cantiques spirituels des Allemands, depuis Gellert et Klopstock*, ibid., 1831 à 1833, 2 vol. Il faut y ajouter comme compléments le traité *Sur le mérite de Luther pour la poésie spirituelle et le chant d'Eglise*, 1833, et les *Notices biographiques sur les auteurs des cantiques insérés dans le Recueil officiel de Hambourg*, 1842. Rambach a aussi publié vingt-huit recueils de sermons religieux, etc., 1819 à 1846. R—L—N.

RAMBERG (JEAN-HENRI), le plus fécond peintre et graveur allemand moderne, né en 1763 à Hanovre où il mourut le 6 juillet 1840. Ses heureuses dispositions se montrèrent dès sa première jeunesse. De 1779 à 1788, il était peintre de l'académie des beaux-arts de Londres. Il orna alors de ses peintures la *Salle des poètes* dans Westminster-Hall, puis la chapelle de St-James, qui lui doit son *Christ sur l'Olivier* et une *Résurrection*. Pour Carleton-House, il fit un tableau colossal, et qui est une véritable œuvre classique, représentant le *Passage du Granique par Alexandre le Grand*, (dont il a lui-même tiré une gra-

vure), tandis qu'il dessina des *Scènes tirées des drames de Shakspeare* pour la galerie Shakspeare de l'alderman Boydell. De 1788 à 1790, il exécuta des voyages aux Pays-Bas, en Allemagne et en Italie, où il fit les portraits de plusieurs célébrités de l'époque. Il s'y lia avec Denon, directeur des galeries du Louvre. De retour à Hanovre, il a passé, avec la charge de peintre de la cour, le reste de sa vie dans cette ville, peignant, dessinant et gravant des portraits, des paysages, des scènes historiques et de genre, et illustrant tous les chefs-d'œuvre de la littérature allemande, tous les romanciers, et une foule d'almanachs. Parmi les paysages, nous nommerons ses *Douze vues pittoresques du Hartz*, en bistre, et ses *Vues du Hanovre*. Un grand nombre de ses dessins et peintures ont été gravés par lui, mais il y en a bien peu au burin; il allait trop vite : après avoir exécuté au pinceau les grands traits, il parachevait le reste avec la roulette où à l'aquarelle. Outre les portraits de tous les princes et princesses contemporains de l'Angleterre, on lui doit la *Mort de Germanicus*, ainsi que *Héro et Léandre*. Parmi ses peintures de genre, on relève ses *Charlatans sur la place St-Marc à Venise*, les *Soldats et les filles au camp et dans la taverne*, sa *Vente d'esclaves tcherkesses*, le *Petit matelot*, les *Gamins qui s'amuse*nt, etc. Il a illustré, comme nous avons dit, les œuvres de Schiller, Wieland, Goethe, Lessing, celles des conteurs et romanciers Lafontaine, Claren, Pichler, Iffland, Loehr, puis les almanachs : *l'Uranie*, *Cornélie*, *Minerve*, le *Vade-mecum* de Becker, etc. Les héros des drames et romans ont un maintien pathétique trop uniforme. Pour les femmes il aime les formes rondelettes, avec un rire malicieux sur les lèvres et des mouvements de tête coquets. Comme accessoires, on trouve la même uniformité : partout des chiens et des chats. Ramberg était une tête éveillée, mais superficielle. Le genre comique ordinaire lui allait encore le mieux, mais il le poussait souvent à la caricature. Dans cette série, ses meilleurs ouvrages sont : 1° *Courses aventureuses de Weimar à Carlsbad*, de Stéphanie Schutze, 5 gravures, Leipsick, 1809 et 1810; 2° le *Roman du Renard (Reinhold Vos)*, de Goethe, à l'eau-forte, 30 planches, ibid., 1826; 3° *Aventures de Tyll Eulenspiegel* (type de la bouffonnerie allemande), 55 gravures, Hanovre, 1827; et 4° *Génie, imagination et fantaisie*, 20 dessins allégoriques d'après Minna Witte et la landgravine de Hesse-Hombourg, ibid., 1834. On lui doit encore un *Guide pour dessiner le corps et la figure humaine*, Hanovre, 1827, in-fol. — Son fils, Arthur, marche sur les traces de son père; il a déjà donné les dessins pour les plus récentes éditions de Schiller et de Goethe.

R—L—N.

RAMBOUILLET (CHARLES D'ANGENNES, cardinal DE), naquit le 30 octobre 1530. Il fut nommé à l'évêché du Mans, en 1559, par Charles IX, à

la recommandation de Catherine de Médicis. Envoyé comme ambassadeur auprès du pape Pie V, il fut fait cardinal en 1570, siégea au concile de Trente et assista aux deux conclaves dans lesquels furent nommés les papes Grégoire XIII et Sixte V. Il mourut à Corneto le 23 mars 1587 et y fut enterré dans l'église des cordeliers observantins, où s'est longtemps vue son épitaphe. La ville du Mans ayant été prise par les religieux pendant son épiscopat, la cathédrale en fut saccagée, et il contribua puissamment à sa restauration. — RAMBOUILLET (Nicolas d'Angennes, seigneur de), vidame du Mans, etc., frère du précédent, lieutenant général des armées de Charles IX et de Henri III, fut envoyé en Angleterre en 1566 comme ambassadeur extraordinaire, pour y porter le cordon des ordres à deux seigneurs anglais, au choix de la reine Elisabeth. Il fut gouverneur de Metz et chambellan du roi. Envoyé en Pologne comme vice-roi en attendant l'arrivée de Henri III, il montra un grand désintéressement, car ayant fait des économies assez importantes, il les remit au roi, qui refusa de les recevoir en lui disant qu'il en aurait bon besoin dans ce pays. Il mourut au commencement du règne de Louis XIII.

M—É.

RAMBOUILLET (CATHERINE DE VIVONNE, marquise DE), née à Rome vers 1588, était fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, habile négociateur de Henri III et de Henri IV, et de Julie Savelli, dame romaine. C'est une des personnes qui contribuèrent le plus à former en France cette société polie dont les manières nobles et délicates, répandues peu à peu dans les diverses cours de l'Europe, donnèrent naissance à cette politesse recherchée devenue l'expression et l'usage de la bonne compagnie. Mariée dès l'âge de douze ans, elle fut l'un des ornements de la cour de Henri IV; mais, peu jalouse d'honneurs trop chèrement achetés, à peine avait-elle vingt ans qu'elle renonça d'elle-même à paraître dans les assemblées de la reine mère. Une multitude de personnages illustres et d'hommes célèbres dans les lettres se réunissaient chez elle, et on peut dire avec vérité qu'elle se retira de la cour pour en présider une autre que ses manières remplies de grâce et d'aménité et son mérite extraordinaire attiraient dans ses salons. L'honneur d'y être admis était vivement ambitionné; on y voyait des femmes d'une haute naissance, des princes et des seigneurs français et étrangers, des écrivains et des poètes, des cardinaux et des prélats, et elle animait par son esprit toute cette belle société avec une dignité qui donnait à son cercle une véritable puissance morale. La marquise n'était pas seulement remarquable par cette disposition éminemment sociale qui la faisait rechercher de tous les gens distingués, elle portait à la perfection tout ce dont elle s'occupait, et elle n'était étrangère à aucune chose. Elle jugeait avec autant de goût les bienséances du

monde que les productions des arts et de l'esprit. Ce fut elle qui dirigea les travaux de son hôtel, et elle inventa ces distributions grandioses qui transforment les appartements destinés aux réceptions en une belle suite de galeries et de salons, à tel point que Marie de Médicis, faisant construire le palais du Luxembourg, donna l'ordre à ses architectes d'aller étudier l'hôtel de Rambouillet et d'en examiner avec soin les dispositions intérieures. Elle venait de le faire élever sur le terrain de l'hôtel Pisani, près des anciens Quinze-Vingts, où ont été depuis la rue de Chartres et le Vaudeville. Elle avait vu des alcôves en Espagne, et elle fut la première à en introduire l'usage en France; elle amena aussi d'autres changements : aux couleurs monotones de rouge et de tanné (*feuille morte*), dont les chambres étaient alors presque exclusivement décorées, elle substitua l'emploi de couleurs variées; de là vint cette célèbre chambre bleue, éclairée sur des jardins par de hautes fenêtres, et ce joli cabinet, dit *la loge de Zyrphée*, chanté par Chapelain et Voiture. A en croire ces prophètes en Apollon, la divine *Arthénice*, comme l'appelèrent Racan et Malherbe, préservée de l'injure des ans, devait y vivre jusqu'à la postérité la plus reculée; mais c'étaient promesses de poètes et flatteries de Parnasse, dont la sage marquise ne se laissait pas enivrer. Sa raison toujours ferme mettait les choses à leur véritable valeur. Elle recevait Voiture avec bonté, sans l'aimer; son afféterie et sa galanterie outrée, qui dégénérait souvent en dévergondage, trouvaient difficilement grâce devant cette noble personne. La marquise n'a laissé aucun ouvrage; on a seulement d'elle quelques lettres agréablement écrites, recueillies par Conrart, et un joli madrigal sur la fontaine jaillissante de mademoiselle de Montpensier, dont le jardin était situé dans une partie de la cour des Tuileries; mais si madame de Rambouillet a peu écrit, elle n'en a pas moins contribué à nous faire connaître son siècle. C'est d'elle que Tallemant tenait la plupart des anecdotes qu'il a racontées sur l'ancienne cour de Henri IV et sur celle de Louis XIII. Elle aimait la conversation de des Réaux, et elle se plaisait à lui apprendre les temps passés. « C'est « d'elle, dit le spirituel chroniqueur, que je tiens « la plus grande et la meilleure partie de ce que « j'ai écrit et de ce que j'écirai.... » Malheureusement, enclin à la médisance, des Réaux ne s'est pas contenté de puiser à une source aussi pure, il a trop souvent souillé ses mémoires d'anecdotes qu'il aurait dû taire et que la vertueuse *Arthénice* ne lui aurait pas confiées; mais ses rapports fréquents avec cette dame illustre n'en donnent pas moins une sanction à des parties importantes. Madame de Rambouillet eut la douleur de perdre, en 1645, le marquis de Pisani, son fils unique, tué à la bataille de Nordlingen, et elle mourut en 1665, ne laissant que des filles,

dont Julie d'Angennes, duchesse de Montausier, a été la plus célèbre (*voy. MONTAUSIER*). Deux ont eu des abbayes; deux autres, mademoiselle de Rambouillet et madame de Grignan (première femme), quoique véritables précieuses, ont été souvent confondues avec les *ridicules*, si bien stigmatisées par Molière. — *Charles d'ANGENNES*, marquis de RAMBOUILLET, fils de Nicolas qui précède, était un gentilhomme plein de grâce et de distinction. Chevalier des ordres du roi en 1619 et grand maître de sa garde-robe, il fut, en 1627, ambassadeur en Espagne et en Piémont; il secondait noblement sa femme dans les réceptions qu'elle faisait à son hôtel. Il composa pour sa fille quelques jolis madrigaux insérés dans la *Guirlande de Julie*. Il mourut à Paris, le 6 février 1652, à l'âge de 75 ans. M—É.

RAMEAU (JEAN-PHILIPPE), l'un des plus célèbres musiciens français, naquit à Dijon en 1683. Fils d'un organiste, il apprit la musique aussitôt que la parole; à peine ses organes commençaient-ils à se développer que son père lui posa les mains sur un clavier. L'enfant y prit tant de plaisir, et ses heureuses dispositions furent si bien exercées, qu'à sept ans il était déjà considéré comme un très-bon claveciniste. Il apprit assez facilement le latin au collège, sans toutefois y achever le cours des classes. Un instinct invincible le ramenait à la musique, et enfin il s'y livra tout entier. Alors il s'exerça sur divers instruments, entre autres le violon, dont l'usage par la suite lui fut utile en composant, pour établir le bon *doigter* dans sa musique instrumentale et s'assurer mieux de l'expression dans la vocale. A l'âge de dix-huit ans il partit avec le dessein de visiter l'Italie; mais il n'alla point au delà de Milan, où le directeur d'un spectacle réussit à se l'attacher, et ils s'établirent successivement dans plusieurs villes du midi de la France. Rameau, lassé de ce genre de vie, retourna dans sa ville natale où on lui offrit l'orgue de la Ste-Chapelle. Mais il aimait mieux venir à Paris. Il s'empressa d'y entendre les plus habiles organistes, et surtout le célèbre Marchand, dont il rechercha l'appui (*voy. MARCHAND*). Il en fut d'abord accueilli avec beaucoup de bienveillance. Rameau, après lui avoir communiqué plusieurs de ses compositions et les avoir exécutées devant lui, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne montrait plus le même empressement à lui être utile. Il eut le désagrément de ne point obtenir l'orgue de St-Paul, quoiqu'il eût déployé un talent extraordinaire dans le concours, dont Marchand était le juge prépondérant. Irrité des obstacles qu'on semait à l'entrée de sa carrière, son esprit ardent lui fit quitter la capitale avec dépit. Il se rendit à Lille, où il toucha pendant quelque temps l'orgue de St-Etienne. Sur sa réputation, on vint alors le presser d'aller prendre celui de la cathédrale de Clermont en Auvergne. C'est dans cette ville, où il resta plus longtemps, qu'il acheva son *Traité de l'harmoni-*

nie. Trouvant trop de difficulté à l'y faire imprimer à cause des nombreux exemples en musique, il revint à Paris, où cet ouvrage fut publié en 1722. Dès lors se fixant dans la capitale, Rameau s'y distingua entre les premiers organistes. Il jouissait déjà de la réputation d'un très-bon compositeur; son *Traité de l'harmonie* lui assura celle d'un profond théoricien, mais c'est au Théâtre-Lyrique qu'un genre de gloire nouveau et plus brillant l'attendait et que son génie allait se développer tout entier. Les ouvrages de Lully y tenaient encore le premier rang. Rameau sentit que le spectacle de l'opéra offrait au musicien un vaste champ où il pouvait déployer toutes les richesses de son art avec plus de liberté et produire de plus grands effets. Il reconnut, il est vrai, que le récitatif établi par Lully était parfaitement adapté à la langue française, et que cette mélodie ou déclamation notée, susceptible d'exprimer très-bien les accents des passions et du sentiment, devait être conservée et lui servir d'exemple. Mais il se crut en état de donner à toutes les autres parties de la musique dramatique plus de perfection. Il lui fallait un poème : la Motte, Roi, Danchet, etc, qui faisaient des opéras pour les musiciens de ce temps, se gardèrent bien de travailler pour un compositeur dont toute la musique vocale ne consistait alors qu'en des motets, des cantates et quelques fragments mêlés de chant et de danse que son compatriote Piron l'avait engagé de faire pour les pièces que celui-ci donnait à l'Opéra-Comique, telles que l'*Endriague*, la *Rose*, le *Faux prodige*, l'*Enrôlement d'Arlequin*; et au Théâtre-Français les *Courses de Tempé*. C'étaient de trop faibles titres aux yeux de ces poètes pour qu'ils confiassent à Rameau un grand opéra. Voltaire seul, qui avait entendu de sa musique, sut apprécier son génie et pressentit ses succès dans le genre dramatique; il lui remit sans balancer sa tragédie de *Samson*. La musique en fut essayée chez la Pouplinière, grand amateur des arts, et on la trouva pleine de beautés neuves et brillantes; mais on empêcha la représentation de cette tragédie, sous prétexte que c'eût été avilir et prostituer un sujet tiré de la Bible. Rameau retira sa musique, et en employa depuis quelques parties dans l'acte des *Incas* et dans la tragédie de *Zoroastre*. Cependant le besoin de produire lui fit chercher d'autres poèmes. Mais on avait semé tant de préventions contre lui, qu'il n'y eut à la fin que l'abbé Pellegrin qui se hasarda de lui en donner un. Il y a loin de Voltaire à Pellegrin; néanmoins cet abbé, plus défiant que le grand poète, ne consentit à livrer au musicien sa tragédie d'*Hippolyte et Aricie* que sous caution, et en exigea d'avance un billet de cinq cents livres. Vers la fin d'une répétition du premier acte, Pellegrin, surpris et enchanté de ce qu'il venait d'entendre, court à Rameau, lui dit que cette musique peut se pas-

ser de caution et déchire le billet à ses yeux. *Hippolyte* fut représenté en 1733, et son succès fut l'époque d'un perfectionnement remarquable en diverses parties du spectacle de l'opéra. Rameau dut y créer pour ainsi dire des chanteurs et des symphonistes; et c'est alors que notre orchestre commença de se faire cette réputation qu'il a si bien soutenue depuis et dont il jouit encore. La tragédie d'*Hippolyte* contenait une foule de beautés singulières, et Campra, le plus savant des successeurs de Lully, dit, en admirant cette musique, qu'elle eût suffi, par son abondance et sa richesse, à la composition de plusieurs bons opéras. Rameau avait alors cinquante-deux ans. Il est remarquable que, dans un art tout d'imagination, la sienne ait commencé à jeter son plus grand éclat quand celle de la plupart des hommes penche vers son déclin; et ce qui étonne encore plus, c'est que ce phénomène se maintint durant trente années, qui toutes furent signalées par de nouvelles productions de ce brillant et fécond génie. *Hippolyte* fut suivi de près des *Indes galantes*, de *Castor et Pollux*, etc. C'est à la représentation de ce dernier ouvrage que le musicien Mouret, dit-on, fut tellement frappé du chœur énergique des démons :

Qu'au feu du tonnerre
Le feu des enfers
Déclare la guerre! etc.

que sa raison, déjà trop affectée de la perte récente d'une partie de ses revenus, s'éclipsa tout à fait, et qu'à Charenton il ne cessait d'entonner ce chœur dans ses accès de folie. La plupart des poèmes mis en musique par Rameau sont de Cahusac, poète médiocre, mais docile aux avis du musicien, heureux dans le choix du sujet de ses pièces, et surtout dans l'art d'y amener à propos les divertissements. Quelqu'un reprochant à Rameau de s'attacher à cet écrivain peu renommé : « Qu'on me donne, répondit-il, la « *Gazette de Hollande*, et je la mettrai en musique. » Ce mot, que d'autres attribuent à Mondonville, peint la haute idée qu'il avait de son art; et en effet, il fit tout réussir, et l'on marchait avec lui de succès en succès; son mérite, longtemps attaqué par l'envie, fut à la fin généralement reconnu. De justes récompenses, des honneurs en furent la suite. Le roi avait créé pour lui la charge de compositeur de son cabinet. Plus tard il lui accorda des lettres de noblesse et le nomma chevalier de St-Michel. L'académie de Dijon l'avait depuis longtemps reçu au nombre de ses membres, et les magistrats de cette ville l'avaient exempté de la taille, lui et sa famille, à perpétuité. Rameau mourut plus qu'octogénaire le 12 septembre 1764. L'Académie de musique lui fit célébrer à l'Oratoire un service solennel, dans lequel on avait adapté plusieurs morceaux pathétiques de ses compositions. Tous les habiles artistes de Paris voulu-

rent prendre part à l'hommage funèbre rendu à ce grand homme. Jamais peut-être on n'avait entendu de musique exécutée avec plus de pompe et de perfection. Rameau était d'une haute stature et d'une maigreur remarquable. Un bon tempérament, fortifié encore par la sobriété et un régime uniforme, lui permettait de se livrer à de grands travaux sans en être incommodé. Sa vie fut celle d'un vrai philosophe : probe, franc, modeste ; satisfait d'une fortune médiocre due à ses travaux, aussi incapable de chercher à l'augmenter par aucun autre moyen que de faire sa cour pour obtenir des faveurs, il fallait qu'elles le vinssent chercher, et sa renommée suffisait pour les attirer. Il était bon, mais vif et même un peu brusque lorsqu'on le fatiguait de mauvaises objections. On peut juger, par le nombre de ses productions, s'il fut laborieux. Il a travaillé jusqu'à la fin de sa vie. L'objet de son dernier écrit, encore inédit, est de développer les avantages que la théorie de la musique peut tirer de ses découvertes, dont nous allons donner quelque idée au lecteur. Après Pythagore, les Grecs ont beaucoup écrit sur la musique. On doit à Meibom le recueil de ce que l'on a pu retrouver de leurs ouvrages, indépendamment du traité de Plutarque. Chez les modernes, Mersenne, Kircher, Zarlino, etc., etc., ont publié des volumes sur cette matière ; mais le nombre et la diversité des opinions et des systèmes n'ont servi qu'à répandre sur la science une plus grande obscurité. Jusque vers la fin du 17^e siècle la composition de la musique n'avait guère été qu'une sorte de routine où l'oreille servait seule de guide. Il suffisait de connaître la *règle de l'octave*, c'est-à-dire quels accords peuvent porter les notes de la gamme en montant et en descendant, et l'habileté du compositeur consistait à faire marcher ensemble quatre parties avec plus ou moins de justesse et d'agrément. D'anciens philosophes avaient aperçu certains rapports entre les sons et les nombres, et même quelque analogie entre la musique et d'autres sciences fondées sur les proportions. On y comprit, d'après des idées chaldéennes et égyptiennes, jusqu'à l'astronomie et l'astrologie. Les sept notes musicales furent comparées aux sept planètes, et les douze semi-tons de la gamme aux douze signes du zodiaque. D'autres observateurs moins chimériques avaient entrevu une partie des propriétés du corps sonore, mais sans en tirer de fruit pour les progrès de la science : il était réservé à Rameau d'approfondir ce phénomène et d'y trouver le vrai fondement de l'harmonie. De ce qu'un son, et surtout un son grave, tel que celui d'une cloche ou d'un bourdon d'orgue, fait entendre sa douzième et sa dix-septième en dessus, au lieu de sa quinte ou de sa tierce, il conclut d'abord que l'octave du son générateur se confondait avec lui, et que l'accord parfait, donné par la nature elle-même, en était également le

résultat. De plus, ce corps sonore, outre ses *harmoniques* en dessus, fait entendre sa douzième et sa dix-septième en dessous, que Rameau appelle *multiples* ou *aliquantes*. Une corde d'instrument mise en vibration fait frémir également celle qui est montée à son unisson et à ses octaves sur un autre instrument. Fort de ces expériences, Rameau établit ce principe que les octaves sont *identiques* par rapport à l'harmonie ; que le renversement des accords n'en change point au fond la nature, et en modifie seulement l'effet ; que l'accord direct et l'accord renversé, se composant des mêmes notes, ne perdaient point leur rapport intime par les divers arrangements de ces notes. Ces observations le confirmaient dans son système de la *basse fondamentale*, autre principe lumineux dont il avait donné la première notion dès l'année 1722 dans son *Traité de l'harmonie*, et que, d'après ses nouvelles observations, il développa depuis d'une manière démonstrative. En voici l'idée succincte : une multitude d'accords sous différents noms, en surchargeant inutilement la mémoire, ne faisaient qu'obscurcir et rendre plus difficile l'étude de la musique. Rameau vit qu'au fond tous ces accords pouvaient se réduire à deux, l'un *consonnant* ou *parfait*, l'autre *dissonnant* ou de *septième*. Le premier, dans le ton d'*ut*, par exemple, se compose de trois notes fondamentales, *ut*, *mi*, *sol*, susceptibles de deux renversements : *mi*, *sol*, *ut*, et *sol*, *ut*, *mi*. Le second accord, par l'addition d'une tierce, a quatre notes et trois renversements. Celui-ci se divisant, comme le premier, par tierces, Rameau en conclut que c'était l'accord primitif et fondamental de toutes les dissonances, et que la mélodie et l'harmonie procèdent également de ces notes, dont les accords et leur succession se trouvent invariablement déterminés. Il réduisit également la multitude des *modes* à deux, le *majeur* et le *mineur* : le premier dérive naturellement des *harmoniques* du ton, et le second de ses *multiples*. Sans entrer dans les calculs de l'auteur, ni développer ses preuves, qu'il nous suffise d'avoir indiqué le fil qui le conduisit à cette *basse fondamentale*, dont la découverte seule eût immortalisé son nom, et de montrer comment il a vu, dans le phénomène du corps sonore, le vrai principe de l'harmonie et de la mélodie, et puisé dans la nature même le secrets des produits admirables résultant du concours de l'une et de l'autre (1). Des connais-

(1) Le système de la basse fondamentale est fondé sur un fait vrai, mais dont l'auteur a tiré plusieurs conséquences erronées. La résonnance du corps sonore, ce phénomène naturel tant invoqué par Rameau, paraît n'avoir pas été complètement connu par lui. Il n'a jamais pu se persuader que la septième et la neuvième fissent partie de la génération des sons ; il n'a voulu y voir que l'accord parfait, et a propagé l'erreur que la quinte est une consonnance parfaite comme l'octave elle-même. Ce qu'il n'a pu expliquer naturellement, il a cherché à l'interpréter savamment ; aussi a-t-il fait de grands efforts pour fonder un système qui lui aurait peut-être moins coûté et lui aurait fait éviter dans ses partitions les fautes qu'on y remarque contre ses propres règles, s'il sût parti de bases plus générales, dont les conséquences eus-

sances si neuves furent deux fois solennellement approuvées par l'Académie des sciences de Paris; la première en 1734, sur le rapport de Réaumur, Mairan et Gamaches; la deuxième en 1749, sur le rapport très-étendu de Mairan, Nicole et d'Alembert. Il se termine ainsi : « La basse fondamentale, trouvée par l'auteur et puisée dans la nature, est le principe de l'harmonie et de la mélodie. Leurs lois, jusque-là assez arbitraires ou suggérées par une expérience aveugle, sont devenues une science géométrique et à laquelle les principes mathématiques peuvent s'appliquer avec une utilité plus réelle et plus sensible. L'auteur, déjà célèbre dans la pratique de son art, a mérité par ses recherches et ses découvertes l'approbation et l'éloge des philosophes. » Les savants et les plus habiles musiciens, tant en France que chez l'étranger, adhèrent presque unanimement à cette conclusion de l'Académie. On reconnut que Rameau avait trouvé les vraies lois de l'harmonie, comme Newton celles du système du monde; et l'on vit sans étonnement, en plus d'une occasion, associer les noms de ces deux grands hommes. D'Alembert, qui tenait de Rameau ses premières connaissances en musique, fut longtemps son ami autant que son admirateur. Deux circonstances jetèrent dans la suite du refroidissement entre eux : 1° Rameau, presque septuagénaire et très-occupé alors pour le théâtre de l'Opéra, s'étant excusé de se charger de tout le travail sur la musique dans l'Encyclopédie, d'Alembert, éditeur de ce dictionnaire, s'adressa, pour remplir cette partie à J.-J. Rousseau, en qui la manie du paradoxe s'étendait même jusqu'à la musique; détracteur connu de celle des Français, et par conséquent de Rameau. Celui-ci voyant des erreurs sur la musique dans les premiers volumes de l'Encyclopédie, se crut obligé d'en publier le préservatif (1). 2° D'Alembert fut scandalisé de l'extension que Rameau semblait donner aux prérogatives du corps sonore, en écrivant que ce phénomène, principe de la science musicale, avait pu aussi conduire les premiers observateurs à la connaissance des sciences exactes, idée dont on voit quelques traces dans l'antiquité. Le géomètre soutenait que le corps sonore n'avait pu faire naître que la science des sons, ni suggérer que les premières règles de l'harmonie. Le musicien lui prouvait que la corde d'instrument mise en vibration parlait non-seulement à l'oreille mais encore aux yeux et au tact; qu'on la voit se partager en plusieurs intervalles déterminés, mesurables au compas, et dont les nœuds ou points d'intersec-

sent découlé naturellement de ses principes. (Voy. les articles relatifs à la théorie de la musique, dans l'*Encyclopédie méthodique*, par l'auteur de cette note.) M—Y.

(1) « Vous auriez pu éviter ces erreurs en me communiquant vos manuscrits que je vous avais offert d'examiner, après m'en avoir excusé d'entreprendre tout l'ouvrage. » Réponse de Rameau aux éditeurs de l'*Encyclopédie*, sur leur dernier avertissement (du tome 6), Londres (Paris), 1757, in-8°.

tion coïncident avec les sons harmoniques (dits flûtes), engendrés du son fondamental et constituant avec lui l'accord parfait donné par la nature. Rameau en inférait que la connaissance des propriétés du son avait pu conduire à celle des nombres, des proportions et des mesures, et de là aux sciences fondées sur leurs rapports. Les succès de Rameau sur le Théâtre-Lyrique ne contribuèrent pas moins à sa célébrité que les lumières nouvelles qu'il répandit sur les principes de son art, dont la théorie et la pratique semblaient chez lui se confirmer l'une par l'autre. Il prouva que la musique était susceptible de produire de plus grands effets sur la scène. S'il ne fut que l'imitateur et l'émule de Lulli dans le récitatif, c'est qu'il reconnut qu'on ne pouvait adapter à la langue française une mélodie ou déclamation notée plus vraie et plus expressive (voy. LULLI). Mais il embellit et fortifia toutes les autres parties de la musique théâtrale. Les compositeurs, avant lui, s'étaient presque uniquement attachés aux agréments de la mélodie. Il y associa les charmes plus puissants de l'harmonie. On entendit des chants mieux caractérisés et plus brillants, des ouvertures offrant autant de tableaux neufs et pittoresques, des chœurs admirables, des airs de ballets de tous les genres, variés à l'infini, et si parfaits que les Allemands et les Italiens les ont souvent transportés sur leurs théâtres. On a de Rameau les ouvrages suivants : sur la théorie de son art : 1° *Traité de l'harmonie*, 1722, in-4°; 2° *Nouveau système de musique théorique*, etc., 1726, in-4°; 3° *Dissertation sur les différentes méthodes d'accompagnement pour le clavier*, 1731, in-4°; 4° *Génération harmonique*, 1737, in-8°; 5° *Démonstration du principe de l'harmonie*, 1750, in-8°; 6° *Réflexions sur la manière de former la voix et d'apprendre la musique*, etc., imprimées dans le *Mercure de France*, octobre 1752, pages 87-100; 7° *Nouvelles réflexions sur la démonstration du principe de l'harmonie*, 1752, in-8°; 8° *Réponse à une lettre d'Euler sur l'identité des octaves*, 1753, in-8°; 9° *Observations sur notre instinct pour la musique et sur son principe*, 1754, in-8°; 10° *Erreurs sur la musique pratique dans l'Encyclopédie*, deux parties, 1755 et 1756, in-8°; 11° *Réponse aux éditeurs de l'Encyclopédie sur leur dernier avertissement* (du tome 6), 1757, in-8°; 12° *Code de musique pratique et Nouvelles réflexions sur le principe sonore*, 1760, in-4°; traduit en allemand par Marpurg; 13° *Origine des sciences*, suivie d'une controverse, etc., 1761, in-4°; 14° *Traité de la composition des canons en musique*, avec beaucoup d'exemples, msc; 15° *Vérités intéressantes peu connues jusqu'à nos jours*, etc., msc; 16° dissertations et lettres imprimées dans les *Mercure de France*, *Année littéraire* et *Journaux de Trévoux*. On peut y joindre les *Eléments de musique théorique et pratique suivant les principes de Rameau*, publiés par d'Alembert, 1752,

in-8°, et réimprimés plusieurs fois. La belle et savante théorie exposée dans ces divers ouvrages ne pouvait naître que d'un génie heureux, doué de grandes connaissances mathématiques et capable des plus profondes recherches, qualités qui accompagnent rarement le goût et le talent. Une telle union était intime dans Rameau, comme le prouvent, pour ceux qui les connaissent, ses œuvres de musique pratique dont voici la liste. Des motets à grands chœurs : *In convertendo*; *Quam dilecta*; *Diligam te*; *Deus noster refugium*, etc. Il est probable qu'il y en a d'autres, l'auteur ayant été longtemps attaché à différentes églises avant de commencer à travailler pour le théâtre de l'opéra; aucun n'a été gravé. — Des cantates françaises, dont deux seulement ont été gravées. — Quatre livres de pièces de clavecin, le dernier en concertos, gravés en 1706, 1721, 1726 et 1741. — *Samson*, tragédie, 1732; — *Hippolyte et Aricie*, idem, 1733; — les *Indes galantes*, opéra-ballet, 1735; — *Castor et Pollux*, tragédie, 1737; — les *Talents lyriques*, opéra-ballet, 1739; — *Dardanus*, tragédie, 1739; — les *Fêtes de Polymnie*, opéra-ballet, 1745; — la *Princesse de Navarre*, comédie avec intermèdes; — le *Temple de la gloire*, opéra-ballet, 1745; — les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, idem, 1747; — *Zaïs*, idem, 1748; — *Pygmalion*, idem, 1748; — *Naïs*, idem, 1749; — *Platée*, opéra-bouffon, 1749; — *Zoroastre*, tragédie, 1749; — *Acante et Céphise*, pastorale héroïque, 1751; — la *Guirlande*, opéra-ballet, 1751; — *Daphné et Eglé*, idem, 1753; — *Lisis et Délie*, idem, 1753; — la *Naissance d'Osiris*, ou la *Fête de Pamylie*, idem, 1754; — *Anacréon*, idem, 1754; — *Zéphyre*, idem; — *Nélé et Mirthis*, idem; — *Io*, idem (dates incertaines); — le *Retour d'Astrée*, prologue, 1757; — les *Surprises de l'amour*, opéra-ballet, 1757; — les *Sybarites*, idem, 1759; — les *Paladins*, comédie-ballet, 1760; — *Abaris*, ou les *Boréades*, tragédie non représentée; — *Linus*, tragédie, paroles de la Bruyère; il ne reste de cet ouvrage que la partie détachée du premier violon, le reste ayant été égaré à la mort de la marquise de Villeroy, chez qui la pièce venait d'être répétée. Il s'est trouvé encore dans les portefeuilles de Rameau des vestiges d'autres pièces et un opéra-comique intitulé *le Procureur dupé*. Ces ouvrages dramatiques, au nombre de plus de trente, ont été composés en moins de vingt-sept ou vingt-huit ans; ce qui prouve chez l'auteur autant de facilité dans le travail que de fécondité, surtout si l'on considère que la plupart de ses profonds traités sur la théorie ont été publiés dans le même intervalle. De tous ces opéras, il n'y en a que quatre ou cinq qui n'aient pas été représentés à Paris ou à la cour, et huit ou neuf non gravés. Tous les autres ne l'ont été qu'en petites partitions, c'est-à-dire avec les seules parties principales; moins heureux en cela que les ouvrages de Lulli,

qui, sous Louis XIV, furent publiés en grandes partitions complètes ou générales. Il serait à désirer qu'on transmitt à la postérité une semblable édition des œuvres de ce grand musicien. Muret a publié un *Eloge historique de Rameau*, Paris, 1766, in-8°, et dans le *Nécrologe*, ainsi que dans le *Recueil de l'Académie de Dijon*. Un autre éloge, par Chabanon, avait paru en 1764, in-12. Gautier Dagoty fils (J.-B.) a donné en 1771, dans la *Galerie française*, in-folio, la vie de Rameau, avec son portrait gravé par Benoît, d'après Restout. Le *Mercur*, tome 1^{er} 1764, contient un *Essai d'éloge historique de feu M. Rameau*. Jean-François Rameau, neveu du musicien, a publié un poème en cinq chants intitulé *la Raméide*, 1766, in-8°, dont il parut la même année une parodie sous ce titre : *la Nouvelle Raméide*, in-8° de 30 pages, sans division de chants. D-x.

RAMECOURT. Voyez FOURCROY.

RAMEL (PIERRE), général et législateur, naquit à Cahors en 1761. Voué à la carrière du barreau, où son père s'était fait une assez brillante réputation, il fut d'abord avocat, puis procureur. Ayant embrassé la cause de la révolution, ainsi que toute sa famille, il fut un des membres les plus zélés des assemblées électORALES du Quercy, qui nommèrent les députés aux états généraux de 1789, ce qui le fit appeler l'année suivante aux fonctions de procureur général syndic du département du Lot, puis à celles de député à l'assemblée législative. Cette élection, où il eut pour concurrent le fameux Jean-Bon St-André, appuyé par les démocrates, le plaça dès lors sur la ligne des principes modérés et constitutionnels. Il siégea dès le commencement au côté droit de l'assemblée, votant avec les Vaublanc, les Pastoret, etc. Lié particulièrement avec Lafayette, il s'opposa fortement à sa mise en accusation. S'étant retiré dans son département après la session, il s'y trouva de nouveau en opposition avec Jean-Bon St-André dans les élections pour la convention nationale; mais cette fois ce fut son rival qui triompha par des menaces, des insultes, et en forçant les électeurs de voter à haute voix. Alors Ramel entra dans la carrière des armes, et fut chargé par le ministre Servan d'organiser un corps de cavalerie à l'armée des Pyrénées, où son ami Pérignon, qui plus tard a été maréchal de France, le seconda merveilleusement. S'étant distingué dans les premiers combats contre les Espagnols, son avancement fut rapide, et dès la fin de 1793, il était général de brigade. Mais la haine de Jean-Bon St-André le poursuivit encore dans cette nouvelle position. Dénoncé par lui comme un *modéré* ou comme un partisan secret de la cause royaliste, il fut arrêté sous les plus futiles prétextes. Ayant été traduit à un conseil de guerre, ce tribunal fut recomposé jusqu'à trois fois, les premiers et les seconds juges refusant de le condamner. Quand les troisièmes eurent enfin prononcé l'arrêt de

mort, dans la crainte du soulèvement des troupes et des habitants de la frontière, qui lui portaient un vif intérêt, on entraîna secrètement le malheureux dans un lieu écarté, où il fut exécuté. Le mémoire qu'il avait composé pour sa défense fut publié en 1794 et produisit une douloureuse impression. — Un frère de Ramel, officier dans un régiment irlandais au service de France, périt après le 10 août 1792, ayant refusé de se soumettre aux conséquences de cette révolution. — Un autre, officier de cavalerie, fut tué à l'armée du Rhin en 1797, sous les murs de Kehl. M—D J.

RAMEL (JEAN-PIERRE), maréchal de camp, frère du précédent, naquit à Cahors le 6 octobre 1768. Il achevait à peine le cours de ses études lorsque la révolution vint lui ouvrir une carrière conforme à l'indépendance de ses goûts. Ramel s'y précipita avec enthousiasme; mais il sut se garantir des excès et des crimes qui ne souillèrent que trop souvent cette première époque de nos troubles. Rangé sous les drapeaux de la réquisition, il parcourut rapidement tous les grades inférieurs de l'armée, et dès 1792 il était parvenu à celui d'adjudant général, dans lequel il a vieilli pendant vingt-deux ans jusqu'au 25 novembre 1814, époque à laquelle il fut promu au grade de maréchal de camp sous le ministère de Soult. Il avait partagé la persécution dirigée contre son frère et était menacé du même sort (*voy.* l'article précédent), lorsque le général Dugommier, appelé au commandement de l'armée des Pyrénées, lui rendit la liberté dont il était privé depuis longtemps. Les événements de la guerre, à travers lesquels Ramel marcha constamment, le placèrent en 1796 dans l'armée de Rhin et Moselle sous les ordres de Moreau, qui lui confia le commandement du fort de Kehl pendant le bombardement de cette place par les troupes du prince Charles. La même année il fut appelé au commandement de la garde du corps législatif. Le président du directoire lui adressa à cette occasion des paroles flatteuses. A l'installation de Ramel dans son nouveau poste, la garde législative, originairement composée d'un bataillon de 800 hommes, fut portée à deux bataillons de 600 hommes chacun, dont le fond était celui des grenadiers de la convention. Le nouveau commandant parut d'abord vouloir secondar le zèle des deux commissions des inspecteurs de la salle qui, surtout depuis l'introduction du second tiers, en mai 1797, prévoyant l'époque plus ou moins prochaine d'un combat à mort entre le parti *clichien* (1) et la faction directoriale, sollicitaient une loi de complètement et

(1) Ainsi appelé du lieu de ses réunions particulières, dans la maison d'un député située rue de *Clitichy*. A ce rassemblement périodique, devenu trop nombreux pour y préparer utilement les lois à proposer et les plans à suivre, en avait succédé un autre plus intime, auquel Ramel ne fut jamais admis, et dont les séances se continuèrent sans interruption jusqu'au 18 fructidor, chez le député Gilbert-des-Molières, sans que les jacobins en aient jamais pénétré le secret.

d'épuration, pour le recrutement d'excellents grenadiers dans tous les corps de l'armée, et pour l'adjonction de l'arme de la cavalerie et de l'artillerie à celle de l'infanterie, qui composait seule jusqu'alors la garde des conseils. Il fit cependant dans la journée du 18 fructidor d'inutiles efforts pour empêcher que la représentation nationale ne fût violée, et les demi-mesures qu'il prit dans ces circonstances, l'absence d'énergie dont il fit preuve, donnèrent lieu à de graves accusations portées contre son talent et son caractère. Le directoire ordonna son arrestation. Conduit au Temple, Ramel y trouva, au nombre de quinze, les premières victimes de cette journée, qu'une loi rendue sans motif et sans jugement par le directoire venait de condamner à la déportation à Caïenne. Le 22 septembre, après un pénible voyage, pendant lequel les transportés furent en butte aux outrages de la populace, Ramel fut transporté à bord de la corvette *la Vaillante*, qui fit voile aussitôt pour Caïenne, où elle prit terre le 10 novembre 1797, après quarante-huit jours d'une pénible traversée. Accueillis d'abord avec bonté par l'agent du directoire, Jeannet, homme de l'ancien parti de Danton, dont il était parent, les déportés virent, dès le lendemain, après l'ouverture des dépêches directoriales, se renouveler contre eux la persécution dont ils n'avaient cessé qu'un instant d'être l'objet. Jetés dans les marais insalubres de Sinamari, où le retour de la mauvaise saison allait rendre, dans quelques mois, leur perte inévitable, menacés même d'être bientôt refoulés dans un canton encore plus infect, sur la rivière de Vincent-Pingon, les déportés n'avaient plus qu'à choisir entre l'évasion et la mort. Plusieurs d'entre eux semblaient s'être résignés à ce dernier parti. D'autres, au nombre de huit (1), et dont Ramel faisait partie, résolurent au contraire de s'arracher à tout prix de cette terre de désolation. Pressés les uns sur les autres dans les flancs étroits d'une frêle pirogue, qu'un coup de mer pouvait à chaque instant engloutir; n'ayant ni boussole, ni carte, ni provisions; Ramel et ses compagnons d'infortune, sous la conduite d'un nommé Barrick, matelot américain, qui se dévouait pour eux, s'abandonnèrent, dans la nuit du 3 au 4 juin 1798, à la merci des vents et des flots, sur une côte orageuse, couverte de brisants et de récifs. Après sept jours et sept nuits d'une pénible navigation, pendant laquelle ils éprouvèrent tour à tour les tourments de la faim et les horreurs du naufrage, ils parvinrent enfin à prendre terre au fort de Monte-Krick, dans la colonie hollandaise de Surinam, où l'humanité du gouverneur (le baron de Cohorn) leur fit trouver l'hospitalité la plus généreuse. Embarqué bientôt après sur la frégate anglaise la *Grue*, Ramel aborda en

(1) Barthélemy, Pichegru, Dossonville, Aubry, Delarue, Tellier, Willot et Ramel.

Angleterre avec Pichegru, Delarue et Dossonville, le 21 septembre, jour anniversaire de leur départ de Rochefort pour Caïenne. Arrivés à Londres le 27, ils furent présentés, dès le lendemain, à M. Wickam, chargé, sous le duc de Portland, alors ministre de l'intérieur, de toutes les affaires relatives aux étrangers. Dans les égards et les soins dus à un malheur commun, Ramel reçut d'abord, de la part des Anglais, une part égale à celle de ses compagnons; mais l'humanité satisfaite, la politique eut son tour. Le ministre pesa les opinions et la conduite. Delarue et Pichegru restèrent à Londres; et Ramel partit pour Hambourg, où il arriva le 29 octobre 1798. Il y trouva Matthieu Dumas, son ancien ami, qui s'occupait alors de la rédaction de son *Précis des événements militaires*. On croit généralement qu'après avoir travaillé en commun, dans leurs conversations journalières, les souvenirs de Caïenne et de Sinamari, il fut convenu entre eux de les publier dans un mémoire auquel l'un prêterait sa plume et l'autre attacherait son nom. La première édition (1) parut à Hambourg vers la fin de 1798. Le journal de Ramel, qui parut sous les auspices de l'intérêt général qu'inspiraient alors, dans toute l'Europe, le sort et la personne des déportés, obtint un débit prodigieux, que ne pouvaient ralentir les notes récriminales publiées par Jeannet, en l'an 8, pour sa défense personnelle (2). L'effet que le *Journal de Ramel* produisit sur l'opinion, alarma le directoire et provoqua de sa part un nouvel arrêté bizarre portant : « Que la dénomination de *déporté par la loi du 19 fructidor an 5, ayant quitté le lieu de la déportation pour se rendre en pays étranger*, sera ajoutée, sur la liste des émigrés, aux noms des nommés Pichegru, etc. » Accompagné de la réputation de son écrit, qui n'est plus aujourd'hui que d'un intérêt secondaire depuis la publication d'un autre ouvrage (3), Ramel parcourut diverses parties de l'Allemagne et rentra en France, par suite de la journée du 18 brumaire 1799. Bonaparte, après avoir longtemps repoussé ses demandes de services, finit néanmoins, sur les sollicitations de Matthieu Dumas, par l'attacher, sans augmentation de grade, à l'état-major d'un des corps de l'armée de Portugal. Il se distingua dans plusieurs occasions, notamment à la prise d'Astorga. Plus heureux en 1814, auprès du ministre du roi, Ramel fut fait maréchal de camp, le 25 novembre, reçut la décoration de St-Louis et fut appelé au commandement de la ville de Toulouse. Il n'avait pas occupé de commandement pendant les cent

jours. Il rendit inutiles pendant quelque temps les efforts que des ennemis du repos public faisaient pour exciter des désordres à Toulouse. Il se fit dès lors de nombreux ennemis, notamment des membres composant ces compagnies indisciplinées dite de *Lerdets*, qu'il voulut réduire. Ces haines devaient bientôt amener un dénouement tragique. Une circonstance indifférente en soi en fut le prétexte. Ramel occupait à Toulouse une maison située sur la place de Rouaix, où l'enthousiasme royaliste du moment rassemblait tous les soirs une foule considérable d'habitants, qui s'y livraient, parmi les chants et les danses, à tous les transports de la joie publique. La présence de Ramel, souvent aperçu dans ces rassemblements, qu'il était obligé de traverser chaque jour pour entrer chez lui, réveillant des souvenirs que la nature même et l'objet de ces réunions rendaient plus fâcheux, fournit l'occasion et le prétexte d'un crime que rien ne saurait excuser. Le 15 août 1815, jour où la solennité de la fête avait occasionné une réunion plus nombreuse, Ramel était à peine rentré chez lui, vers dix heures et demie du soir, que des cris de mort se firent entendre, en même temps que la foule pénétrait déjà par la porte principale qu'on venait de briser. Le général tire aussitôt l'épée et cherche à se défendre. Percé par le fer de plusieurs cannes à lance, atteint d'un coup de pistolet qui lui traverse le bas-ventre, il conserve toutefois assez de sang-froid et de force pour se traîner jusque dans un grenier et s'y blottir sous un tas de paille. Guidés par les traces de son sang, ses assassins reviennent sur lui avec furie. On parvient à les éloigner; mais au moment où le chirurgien pause ses premières plaies, ils se jettent encore sur leur victime et la percent de dix-sept coups de baïonnette, dont chacun paraissait mortel. En proie à d'horribles souffrances, Ramel, après avoir reçu avec piété les sacrements de l'Eglise et refusé constamment de nommer ses meurtriers, expira le 17 août, le surlendemain de son assassinat qu'on a cherché à attribuer à une suite de circonstances imprévues et à une exaspération momentanée des esprits. Ce triste événement donna lieu à des poursuites judiciaires devant la cour prévôtale de Pau. Après deux ans de recherches et d'hésitation, deux des accusés furent condamnés à la reclusion, les autres furent acquittés. Z.

RAMEL DE NOGARET (JACQUES), ministre des finances de la république française, remplissait avant la révolution les fonctions d'avocat du roi à Carcassonne. Nommé député du tiers état de la sénéchaussée de Carcassonne aux états généraux de 1789, il siégea dès le commencement avec la majorité révolutionnaire. Doué de peu d'éloquence, il parut rarement à la tribune; mais il travailla beaucoup dans les comités et fut considéré comme l'un des meilleurs financiers de l'époque.

(1) *Journal de l'adjudant général Ramel*, in-8°, souvent réimprimé.

(2) *Notes sur quelques passages du Mémoire de Ramel...*, ou *Relevé des fautes qui se trouvent dans ce Mémoire*, in-8° de 42 pages.

(3) *Histoire du 18 fructidor*, par le chevalier Delarue, l'un des députés déportés à Sinamari, Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

Admirateur zélé de l'administration provinciale, surtout de celle du Languedoc, qu'il avait été personnellement à même d'apprécier, il craignit que le changement de provinces en départements ne fût nuisible, et il s'opposa vivement, mais sans succès à une nouvelle division de la France. Chargé d'une mission sur les côtes de Bretagne, où quelques troubles avaient éclaté dans le mois de juin 1791, à l'occasion de la fuite de Louis XVI, il y rétablit l'ordre et revint aussitôt à l'assemblée, dont il fut nommé secrétaire. Après la session, Ramel se retira dans le département de l'Aude, et il y fut élu en septembre 1792 député à la convention, où il siégea encore avec les partisans de la révolution. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort et contre le sursis. Du reste, ainsi qu'à la première assemblée, Ramel ne parut dans celle-là que rarement à la tribune, et il ne s'y occupa encore dans les comités que de finances et d'administration, prit beaucoup de part à la vente des biens nationaux, à la création des assignats et à la répartition des impôts. Moins verbeux et plus habile que Cambon, il eut sur les finances une influence moins funeste, et, quoique faible et timide, il osa quelquefois s'opposer à des mesures désastreuses, comme le maximum, la confiscation et la banqueroute; mais sa faiblesse était telle que jamais il ne fit triompher ses opinions. Ayant conçu le louable projet de mettre un terme aux innombrables arrestations qui se faisaient alors par ordre de tous les pouvoirs, il proposa, au nom du comité de salut public, dont il était membre, de former une commission *paternelle* de magistrats et d'administrateurs qui statuât définitivement sur la justice et la régularité de ces arrestations. Mais on conçoit qu'à cette époque rien de pareil ne pouvait être admis. Plusieurs orateurs, notamment Thuriot et Jean-Bon St-André, parlèrent contre cette proposition, et, loin d'obtenir ce qu'en attendait sans doute Ramel, elle donna lieu peu de temps après à la création des comités révolutionnaires. Ce fut encore lui qui, au nom de la commission des finances, fit, dans la séance du 19 août 1793, le rapport du fameux emprunt forcé d'un milliard, dont le principal but, dit-il, était de relever le crédit des assignats. Envoyé en Hollande dans les premiers mois de 1795, au moment où Pichegru venait d'envahir cette contrée, Ramel écrivit plusieurs fois à la convention pour lui rendre compte des succès de l'armée, et il revint à Paris vers la fin de la session. Entré au conseil des Cinq-Cents par le décret qui y introduisit les deux tiers des conventionnels, il s'occupa encore beaucoup, dans cette assemblée, de finances et de contributions. Peu de temps après son installation, le directoire exécutif le nomma ministre des finances. Ramel se tira assez habilement des grandes difficultés de l'époque. Il y eut, il faut le reconnaître, contre lui, selon l'usage du temps, quelques cla-

meurs, quelques dénonciations, notamment de la part de Thibaudeau, de Genissieux et d'autres, qui l'accusèrent de concussion, d'intelligence avec les fournisseurs, etc. Ces plaintes furent répétées avec beaucoup d'aigreur par les journaux de l'opposition démocratique, surtout par celui des *Hommes libres*, que rédigeaient Antonelle et Duval; mais tout ce bruit ne produisit aucun effet réel, et Ramel resta ministre. Ce ne fut qu'un mois après la révolution directoriale du 30 prairial (18 juin 1799) qu'il donna sa démission et fut remplacé par Robert Lindet. Ramel avait établi le système des contributions sur des bases de répartition aussi égales qu'elles pouvaient l'être avant le cadastre, dont il eut la première idée, et il avait pourvu à toutes les dépenses sans grever l'Etat d'une immense dette, comme on l'a fait depuis; enfin, pendant son administration, la vente des biens nationaux avait du moins produit quelque chose au fisc. Dès qu'il eut cessé d'être ministre, Ramel se retira paisiblement dans sa famille, jouissant d'une fortune assez médiocre, ce qui prouve au moins pour sa probité. Il resta sans emploi pendant toute la durée du gouvernement impérial. Ce ne fut qu'en 1815, après le retour de l'île d'Elbe, que Bonaparte le nomma préfet du Calvados. Il perdit bientôt cet emploi par la seconde chute de Napoléon, et fut compris en 1816 dans la loi d'exil contre les régicides. Alors il se réfugia à Bruxelles, où, par une sorte de prévoyance instinctive, il avait acheté des propriétés au temps de sa splendeur. Il se fit inscrire au tableau des avocats de cette ville, mais nous ne pensons pas qu'il y ait jamais paru au barreau. Il y mourut le 31 mars 1839. Ramel de Nogaret avait publié : 1° *Des finances de la république française*, 1801, in-8°; 2° *Du change, du cours des effets publics et de l'intérêt de l'argent*, 1807, in-8°; 2° édit., 1810; 3° quelques autres mémoires de peu d'importance sur des questions de finances.

M—p j.

RAMELLI (Augustin), mécanicien, né vers 1531 à Maranzana, duché de Milan, fit de rapides progrès dans les lettres et les sciences, surtout dans les mathématiques. Ayant embrassé la profession des armes, il servit sous les ordres de Marignan, l'un des plus habiles généraux de l'empereur Charles-Quint (*roy. MARIGNAN*), et se signala dans plusieurs occasions. Après la mort de son protecteur, il vint en France, où il fut accueilli par le duc d'Anjou (depuis Henri III), qui lui donna le titre de son ingénieur. Il suivit ce prince au siège de la Rochelle en 1573, y fut blessé grièvement et resta prisonnier. Dans cette circonstance, il reçut des témoignages particuliers de l'attachement que lui portait le duc d'Anjou : ce prince paya sa rançon et donna des ordres pour qu'on prit soin d'un fils que Ramelli avait laissé à Paris. Henri, appelé peu de temps après au trône de Pologne, ne cessa pas

de prendre le plus vif intérêt à son ingénieur et lui adressa plusieurs lettres pleines d'affection ; enfin, devenu roi de France, il le fixa près de lui par une pension considérable. Ramelli, pénétré de reconnaissance pour les bontés du roi, lui dédia son recueil intitulé *le Diverse ed artificiose machine*, etc., italien - français, Paris, 1588, in-fol., avec 195 planches. Ce volume, rare et recherché des curieux, contient la description de plusieurs machines inventées ou perfectionnées par Ramelli, pour élever les eaux, soulever des fardeaux, construire des ponts, etc. Quelques-unes de ces machines sont assez ingénieuses ; mais elles seraient plus utiles si elles étaient plus simples. Ramelli avait composé un *Traité de fortifications*, dont le manuscrit lui fut dérobé et qu'il avait le projet de refaire ; mais il en fut empêché par sa mort prématurée, arrivée vers 1590. Il était alors âgé d'environ 60 ans. W—s.

RAMENGHI (BARTOLOMEO), connu sous le nom d'il *Bagnacavallo* ou il *Bologna*, peintre italien, né, selon les uns, en 1484, selon d'autres, en 1493, à Bagnacavallo, village du Ferrarais, mort à Bologne en 1542, ou, selon d'autres, en 1551. C'est un peintre d'un grand mérite et qui, jusqu'à présent, a été à tort oublié par la plupart des historiens. Il joue un rôle tout particulier dans l'école romaine, en réunissant à l'expression tendre de Raphaël la force de F. Francia. Après avoir étudié sous ces deux grands maîtres, il est venu implanter le style de l'école romaine dans celle de Bologne, où il s'établit lors de la mort de Raphaël, et où il passa le reste de sa vie. Cette circonstance lui a fait donner son surnom il *Bologna*. Nous ne savons pas davantage sur sa vie. On a aussi perdu la trace de bon nombre de ses toiles. Caracci surtout a modifié son style d'après celui de Bagnacavallo. La touche des enfants de ce dernier est toute raphaëlique. On lui attribue, mais sans certitude, beaucoup d'images dans les loges du Vatican, où il aida son maître Raphaël ; mais ses peintures (d'après Algarotti, *Lettere sulla pittura*) y ont été effacées par le badigeon d'un maçon maladroit, y compris un *St-Christophe* de grandeur colossale. Parmi ses *Madones*, une appartient à un riche Anglais, tandis qu'une autre, avec les apôtres St-Paul et et St-Pierre, se trouve dans la galerie de Dresde. L'une est dans le style de Raphaël, l'autre dans celui de Francia. Au premier appartient aussi la *Transfiguration* de Ramenghi. R—L—N.

RAMESSÈS est un nom commun à plusieurs des rois de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie égyptienne, toutes deux appelées *thébaines*, parce qu'elles étaient originaires de Thèbes et parce que les princes de ces dynasties résidaient à Thèbes. Ce nom, que les anciens nous ont conservé sous les diverses formules de *Ramessès*, *Ramesès*, *Ramisès*, *Ramsès*, *Rampsès* et *Ramestès*, se prononçait en égyptien *Ramisi* ou *Ramésé*, c'est-à-dire *enfant du soleil*. C'est sous

le règne de ces princes que l'Égypte parvint vraisemblablement au plus haut degré de splendeur ; aussi est-ce leur nom qui se retrouve le plus fréquemment inscrit en caractères hiéroglyphiques dans les cartouches royaux qui décorent les ruines des antiques monuments de Thèbes et du reste de l'Égypte. On le voit aussi sur une multitude de monuments de toute nature qui ornent nos musées ou nos collections particulières. Selon Ammien Marcellin (lib. 17, cap. 4), le grand obélisque qu'Auguste avait fait apporter d'Égypte et élever dans le grand cirque à Rome avait été autrefois érigé à Héliopolis par un roi nommé *Ramestès*, qui fut sans doute un des princes que nous avons désignés. Cet historien avait inséré en entier dans son ouvrage la traduction grecque qu'un certain Hermapion avait faite des inscriptions hiéroglyphiques tracées sur ce monument. Il n'existe plus maintenant qu'une portion de cette traduction. Elle paraît d'une grande fidélité : au moins est-il certain que la plupart des titres qui y sont donnés au roi *Ramestès* se lisent sur les monuments grecs du temps des Ptolémées ; ils faisaient partie des protocoles ou formules qui accompagnaient toujours en Égypte l'énonciation de la dignité royale. Plusieurs des obélisques qui existent encore à Rome présentent le nom de *Ramessès* ; mais aucun ne s'accorde assez bien avec la description d'Ammien Marcellin pour qu'on puisse le reconnaître avec certitude. Il serait possible que ce monument fût un des obélisques qui sont encore enfouis sous les restes de Rome antique. On croit à Rome que le monument décrit par Ammien Marcellin est le même que celui de St-Jean de Latran. D'autres pensent que cet obélisque est celui de la porte du Peuple. Il est vrai que la triple subdivision des inscriptions hiéroglyphiques qui se voient sur chacune des faces de ce dernier s'accordent assez bien avec les indications données par la traduction d'Hermapion. Il serait difficile de distinguer dans les inscriptions égyptiennes les divers princes qui ont été appelés *Ramessès*, sans les surnoms qui précèdent toujours leur nom, et qui se trouvent disposés chronologiquement sur un monument copié à Abydos, dans la haute Égypte, par MM. Banks et Cailliaud, et qui contient la liste des ancêtres de Sésostris. Les restes de l'antiquité et les auteurs nous font connaître sept rois d'Égypte du nom de *Ramessès* : parmi eux est le deuxième des princes égyptiens connus sous la dénomination de Sésostris, dont le nom propre était *Ramessès*. Il fut le cinquième. — RAMESSÈS I^{er}, quatre cent vingtième roi d'Égypte, onzième de la dix-huitième dynastie, fils d'Orus, succéda, en l'an 1590 avant J.-C., à sa sœur Chencherès. Les historiens lui donnent ordinairement le nom d'Athoris, ou, selon d'autres manuscrits, Rathosis : c'était sans doute la prononciation du surnom qui précède son nom de *Ramessès* sur

l'inscription d'Abydos et sur les autres monuments de l'Égypte. L'histoire ne nous a pas conservé le souvenir des événements arrivés sous son règne. Il fut remplacé en l'an 1582 par son fils Achencherès I^{er}, après avoir occupé le trône pendant neuf ans. — RAMESSÈS II, quatre cent vingt-quatrième roi d'Égypte, quinzième de la dix-huitième dynastie, était probablement fils d'Achencherès I^{er}, et succéda, l'an 1554 avant J.-C., à Armaïs, qui était sans doute son frère. Le règne de Ramessès II fut bien court; il ne porta la couronne que pendant un an et quatre mois. Son fils Ramessès III lui succéda. — RAMESSÈS III, surnommé *Miamoun*, c'est-à-dire *aimé d'Ammon* ou de *Jupiter*, devint roi d'Égypte en l'an 1553 avant J.-C. La longue durée de son règne, qui fut de soixante-six ans et quatre mois, nous fait présumer qu'il était encore fort jeune à l'époque de la mort de son père. L'histoire ne nous a formellement conservé aucun renseignement sur les événements de son règne; mais les monuments anciens et l'indication de plusieurs faits arrivés à l'époque où il était sur le trône jettent quelque lumière sur cette période obscure de l'antiquité. Ramessès III est représenté plusieurs fois dans les ruines de Thèbes sur les murailles d'édifices à la construction desquels il paraît avoir concouru : on l'y voit monté sur un char de bataille, vainqueur d'ennemis qui fuient au loin devant lui. Nous ignorons quels furent les peuples qui succombèrent sous ses armes; mais il est permis de croire qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, ses efforts guerriers se dirigèrent principalement contre les peuples de race étrangère qui habitaient encore l'Égypte, dont ils avaient été autrefois les souverains. C'étaient les descendants des anciens pasteurs, qui s'étaient maintenus dans les régions marécageuses qui terminent l'Égypte du côté du nord : ils y étaient dans une dépendance plus ou moins absolue des monarques qui résidaient à Thèbes. Depuis l'époque à laquelle ils avaient été dépouillés de l'empire de l'Égypte, en 1792 avant J.-C., ils étaient exposés de la part de leurs vainqueurs à des persécutions plus ou moins vives, qui donnaient lieu de temps à autre à des émigrations vers la Grèce et la Phénicie. C'est sous le règne de Ramessès III qu'eurent lieu les émigrations de Cadmus, en 1516, et de Danaüs, en 1511 avant J.-C. Nous devons les regarder comme des conséquences et des preuves des triomphes que la race égyptienne obtint alors sur les descendants de leurs anciens oppresseurs. Ramessès III mourut en l'an 1487 avant J.-C., laissant la couronne à son fils Aménophis II, nommé aussi Ramessès. Parmi les tombes royales qui existent dans les excavations des environs de Thèbes, on distingue celle qui contient les restes mortels de *Ramessès Miamoun* : le fait est hors de doute; il est attesté par une inscription latine qui y a été copiée par

M. Bankes. La grande *Description de l'Égypte*, publiée par les ordres du gouvernement français, renferme plusieurs planches qui offrent le détail de diverses parties de ce vaste édifice souterrain. — RAMESSÈS IV, fils de Ramessès Miamoun, est nommé Aménophis II par Manéthon; les monuments assez nombreux qui rappellent son souvenir lui donnent aussi ce surnom. Il paraît que ce prince fit de grandes conquêtes dans l'Éthiopie; car c'est particulièrement sur les ruines des édifices égyptiens qui existent entre Méroé et l'Égypte que l'on trouve son nom. Le sixième de ses aïeux, surnommé comme lui *Aménophis*, est le même que le célèbre Memnon, si souvent mentionné dans les écrits des anciens. C'est à cette identité de surnom qu'il faut attribuer l'origine de tous ces monuments de Memnon que les Éthiopiens montraient dans leur pays, au rapport de Diodore de Sicile (lib. 2, cap. 22), et qui ne sont pas autres sans doute que les édifices élevés par Aménophis II sur les rives nubienne et éthiopienne du Nil, et dont les ruines ont été reconnues et visitées par les voyageurs européens. Aménophis II devint roi en l'an 1487, et régna dix-neuf ans et six mois. Son fils, Ramessès V, lui succéda en 1468 avant J.-C. — RAMESSÈS V : ce prince est plus célèbre sous le nom de Sésostris (voy. cet article). — RAMESSÈS VI, fils du précédent, quatre cent vingt-huitième roi d'Égypte, deuxième de la dix-neuvième dynastie, devint roi en l'an 1414 avant J.-C. Manéthon l'appelle *Rampsès*; Diodore de Sicile, *Sesoosis* comme son père Sésostris, et Hérodote, *Phéron*, nom qui, comme le *Pharaon* de l'Écriture, n'est autre chose qu'une altération du mot égyptien *piouro* ou *phouro*, qui signifie *roi*. Nous ne rappellerons pas ici les contes ridicules d'Hérodote au sujet de ce prince; ils ne sont d'aucune utilité : il paraît seulement que ce roi fut aussi pacifique que son père avait été guerrier; sous son règne, la tranquillité de l'Égypte ne fut point troublée. On lui attribue l'érection de deux obélisques de la plus grande dimension, placés devant le temple du Soleil à Héliopolis. Ramessès VI était vraisemblablement un des derniers fils ou peut-être même le dernier des fils de Sésostris, et il dut naître dans la vieillesse de son père, car il régna fort longtemps. Il devint aveugle sur la fin de sa vie. Son règne fut de soixante-six ans. Aménophis ou Ménéphrès lui succéda en l'an 1349 avant J.-C. — RAMESSÈS VII, quatrième roi de la dix-neuvième dynastie, succéda, en l'an 1310 avant J.-C., à Ménéphrès. Son règne fut de vingt ans, et, en l'an 1291 avant J.-C., il fut remplacé par Ammenemès IV. S. M.—N.

RAMEY (CLAUDE), sculpteur, naquit à Dijon le 29 octobre 1754; il suivit d'abord les leçons de Devosges, et nous tenons à expliquer ce qui le déterminait à quitter précipitamment cette école d'où sont sortis de célèbres artistes d'ailleurs;

nous empruntons à cet effet le passage qui suit à une lettre (1) que le baron de Joursanvault écrivait, le 15 octobre 1780, au graveur J.-G. Wille : « Envoyer à Paris deux peintres et peut-être un « sculpteur, c'est jeter l'eau dans la mer; il n'en « est pas moins vrai, monsieur et respectable « ami, que j'ose vous demander vos bontés pour « MM. Naigeon, Prudhon et Ramey; ce jeune « artiste, victime de la subordination, de l'in- « justice, vient de perdre le prix de Rome pour « lequel il a concouru à Dijon, et, ne pouvant « plus habiter un pays où l'espoir de quatre an- « nées à Rome le retenait, il va chercher à pa- « raître moins médiocre à Paris qu'il n'a paru à « notre professeur de Dijon.... L'éloge que je « fais de M. Ramey n'est point emprunté de l'hon- « nêteté; il est vrai et bien senti; voici son his- « toire : au concours pour Rome, de l'année « 1776, son bas-relief, plus suave, mieux com- « posé que celui de ses deux concurrents, ne fut « jugé meilleur que par quelques passants; le « plus grand nombre fut pour M. Renaud, et il « eut le prix. La distance d'un des morceaux à « l'autre était si peu considérable que l'on ne put « crier à l'injustice. Cette année, deux élèves « ont concouru et on leur en a associé un troi- « sième uniquement pour faire nombre. Il est arrivé « des malheurs à la figure de M. Ramey; dispute « entre les concurrents, et on a ordonné un nou- « veau concours; les figures finies, et celle de « M. Ramey surtout parfaite, autant qu'une « figure peut l'être en province, on a vu se réa- « liser la fable de l'huître et des plaideurs; ni « l'un ni l'autre des concurrents n'a eu le prix, « et on l'a adjugé sans rime ni raison à ce troi- « sième que l'on a pris comme supplément. Quatre « personnes séduites par le professeur, qui lui- « même l'avait été par des cadeaux, ont eu à peine « à donner leur voix.... Voilà, cher ami, le sujet « du départ de M. Ramey, départ qui fait d'au- « tant plus de tort à l'académie que cet artiste « est reconnu pour être le meilleur de notre pe- « tite province. » Ramey s'est chargé de justifier la bonne opinion que son protecteur avait conçue de lui. Arrivé à Paris, il entra dans l'atelier de Gois père, et, dès 1782, il partageait avec Chardigny le grand prix de sculpture, dont le sujet était la *Parabole d'un Samaritain*. L'Institut le recevait au nombre de ses membres en 1816, et il était fait membre de la Légion d'honneur en 1824. Ramey appartient à l'école classique; ses œuvres sont sérieusement étudiées, on y trouve plus de correction que d'invention et de chaleur. Ses principaux ouvrages sont : le *Buste de Scipion l'Africain* (1801), *Sapho assise*, la *Statue de Richelieu*, autrefois sur le pont Louis XVI, aujourd'hui dans la cour du palais de Versailles (1817); *Napoléon I^{er}* en grand costume, s'appuyant sur le

sceptre, dans le vestibule Napoléon au musée de Versailles, ainsi que la statue d'*Eugène de Beauharnais*, vice-roi d'Italie; on lui doit aussi une *Naiade*, placée à la fontaine de Médicis, dans le jardin du Luxembourg; la *Prudence*, portail de la Banque de France; l'*Entrevue d'Austerlitz*, bas-relief en marbre de l'arc de triomphe du Carrousel, et un grand nombre de bustes. Ramey mourut à Paris le 5 juin 1838; Petitot a prononcé sur sa tombe un discours qui est imprimé dans les Mémoires de l'Institut. B. DE L.

RAMÉY (ETIENNE-JULES), fils et élève du précédent, naquit à Paris le 4 prairial an 4 (23 mai 1796). Il obtint en 1814 le second prix de sculpture, dont le sujet était : *Achille blessé à mort retire la flèche de sa blessure*. L'année suivante, il remporta le grand prix sur *Ulysse reconnu par son chien* et partit pour Rome; le musée de Dijon possède de cet artiste un bas-relief (1816), *Hector soulevant un rocher qu'il se dispose de lancer dans les retranchements des Grecs*, et une copie en marbre (1820) de la *Vénus anadyomène*; ces deux ouvrages ont été exécutés à Rome. Ramey débuta au salon de 1822, reparut à ceux de 1824 et 1827 et ne figura plus dans les expositions publiques. Il a peu produit d'ailleurs, voici ses principaux morceaux : pour la cour du Louvre, la *Tragédie et la gloire* (1824), la *Gloire et la paix* (1827), le fronton de l'église St-Germain en Laye, représentant la *Religion entourée de vertus*; un *St-Luc* à la Madelaine, les statues de *St-Pierre* et de *St-Paul* à l'église St-Vincent de Paul. L'œuvre capitale de Ramey fils est le groupe en marbre de *Thésée combattant le minotaure*, placé dans le jardin des Tuileries. Ramey travaillait au moment de sa mort à un groupe colossal : la *Religion soutenant les derniers moments de Richelieu*; il fut nommé membre de l'Institut en 1828, à la place de Houdon; d'un talent sage et froid, Ramey assista sans y prendre part à la réaction romantique qui s'accomplissait à ses côtés, restant fidèle aux principes qu'il avait puisés à l'école classique de son père. Ramey fils mourut à Paris le 29 octobre 1852; MM. Raoul-Rochette et L.-A. Dumont ont prononcé à ses funérailles des discours qui ont été imprimés dans les Mémoires de l'Institut. B. DE L.

RAMI-MÉHÉMET, grand vizir à Constantinople, au commencement du 18^e siècle, naquit dans cette capitale, au faubourg d'Étioub, de parents d'une basse condition. Il s'appliqua à la poésie, et l'académie des poètes lui donna le nom de Rami, *satirique*, qu'il conserva toute sa vie, selon l'usage de ceux qui cultivent cet art, de se donner des noms académiques, tels que Rascid, le *Fidèle*; Enverri, le *Lumineux*; Haïri, le *Bon*. Rami-Méhémet, sans fortune, mais non pas sans talents, doué d'une jolie figure et d'une belle voix, fréquenta les tavernes publiques, et, à l'aide de la musique, s'adonna d'abord à un métier obscur, mais suffisant pour le faire subsister.

(1) Cette lettre, si précieuse pour l'histoire de l'art, a été publiée pour la première fois dans les *Archives de l'art français*, documents, t. 5, p. 171 (Paris, Dumoulin, 1857-1858).

Il ne se permettait pas d'aspirer à une plus haute fortune, lorsque le fameux poète Nabi-Effendi, secrétaire du divan, le fit renoncer à ce genre de vie : il le produisit auprès de quelques grands de l'empire, qui surent apprécier ses talents. Le grand vizir Elmas-Méhémet-Pacha fit Rami-Méhémet muzahib; le grand vizir Hussein-Pacha lui donna la charge de reis-effendi. En cette qualité, il fut joint à Maurocordato pour travailler à la paix de Carlowitz, en 1699. Cette importante négociation le mit par son succès dans la plus haute faveur auprès du sultan Mustapha II. Réuni au mufti Fezulleh-Effendi, il réussit à perdre le grand vizir Daltaben, à le supplanter et à s'enrichir de sa dépouille. Mais la révolte de 1702, qui amena la déposition de Mustapha II, força Rami-Méhémet, devenu grand vizir, de se cacher. Il reparut quand la sédition fut apaisée : il fut envoyé pacha en Egypte au commencement du règne d'Achmet III. Dans l'intention de se défaire de lui, le gouvernement ottoman le fit passer au pachalik de Chypre, espèce d'exil qui, par l'insalubrité du pays, laisse espérer la mort de ceux dont on ne veut pas se défaire avec éclat. La force de son tempérament luttant trop longtemps contre le climat aux yeux de ses puissants ennemis, un capidgi, chargé d'un khatti-chérif, vint lui apporter le fatal cordon et le mettre à mort : il expira de saisissement au milieu des prières qu'on permet à ces illustres condamnés avant leur supplice. Rami-Méhémet, plein d'esprit et de talents, passa pour un homme dont l'âme était faible et craintive. On attribua même tout son génie comme homme d'Etat au célèbre Maurocordato, qui le dirigeait dans toutes ses actions et ses pensées. S—Y.

RAMIRE II, roi de Léon, fils d'Ordogno II, monta sur le trône en 927, par l'abdication de son frère Alphonse IV. Les commencements de son règne furent très-orageux; il eut à combattre son propre frère et ses neveux, et ne dut la conservation du trône qu'à son activité, à sa bravoure et à sa prudence. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, et ses exploits effacèrent ceux de ses plus illustres prédécesseurs. Après avoir passé le Duero en 934, il attaqua et prit d'assaut la ville de Madrid, devenue depuis la capitale de la monarchie, menaçait Tolède, défit les Maures dans les plaines d'Osma et contraignit l'émir de Saragosse de se reconnaître son vassal. Mais la plus célèbre de ses victoires fut celle qu'il remporta le 6 août 939, dans les plaines de Simancas, contre Abdérame III, calife de Cordoue. Les historiens espagnols assurent qu'il resta 80,000 musulmans sur le champ de bataille. Ramire ne fut pas moins heureux l'année suivante aux environs de Salamanque, et il rentra dans Léon, sa capitale, chargé des dépouilles des Maures. Les comtes de Castille, assujettis envers les rois de Léon à une espèce de vasselage, tendaient toujours à se rendre indé-

pendants. Ramire marcha en Castille, et fit prisonniers Gonzalès et Nugnez, qui voulaient se soustraire à son autorité. Cette expédition ne fit que retarder celle qu'il méditait contre les Maures, ses ennemis naturels. A la tête d'une armée nombreuse, il les attaqua sous les murs de Talavéra et ne leur arracha la victoire qu'après avoir chargé plusieurs fois leurs bataillons à la tête de sa cavalerie. Ce fut la dernière bataille que livra ce prince : il mourut à Léon en 950, après un règne de trente-trois ans. Ramire fut aimé de ses sujets et redouté de ses ennemis. Vainqueur dans tous les combats, il sut modérer son ambition pour ne pas accabler son peuple. Il fonda un grand nombre d'églises et de monastères. — Son petit-fils, RAMIRE III, monté sur le trône en 967, indigna tellement ses sujets par ses débauches et ses cruautés qu'ils le chassèrent en 980; il mourut en 982. B—P.

RAMIREZ DE CARION (EMMANUEL), muet de naissance, né en Espagne vers la fin du 16^e siècle, inventa en Espagne ou du moins y pratiqua seul de son vivant, au témoignage de Nicolas Antonio (*Bibl. Hispana nova*), l'art d'apprendre aux muets à lire et même à prononcer quelques mots. Cependant le même Antonio, dans l'ouvrage cité, fait aussi honneur de cette invention à Pierre Ponce. (*Superiore sæculo invenit artem docendi mutos verba proferre, litteras latinamque linguam et scribere*). Il avait dit de Ramirez : *Apud nos artem invenit aut certe solus exercuit atate sua*. On a de Ramirez : *Maravillas de naturaleza, en que se continen dos mil secretos de cosas naturales*, 1629, in-4°. Antonio fait mention d'une édition antérieure, mais moindre de moitié, qu'il croit de 1622. Si c'est dans ce livre que Ramirez parle de son invention, il avait été devancé par J.-Paul Bonet, qui, dès 1620, avait publié sur la même matière un ouvrage que mentionne aussi Antonio (*roy. PONCE*). A. B—T.

RAMLER (CHARLES-GUILLAUME), poète et littérateur allemand, naquit en 1725 à Colberg, en Poméranie. Ses parents ne pouvant subvenir aux frais de son éducation, il fut placé à la maison des orphelins à Stettin; puis, en 1740, dans celle de Halle, où il demeura quatre ans. Il étudia ensuite à l'université de la même ville. Mais il paraît qu'il suivit les cours avec peu d'assiduité, et qu'il se livra sans réserve à la poésie, pour laquelle il avait de bonne heure manifesté un penchant prononcé. Il raconte lui-même, dans une des notes de son *Ode à Lycidas*, qu'il faisait des vers dès l'âge de dix ans. Les efforts de ses maîtres pour détruire ce goût dominant n'aboutirent qu'à le fortifier. Horace devint dès cette époque son poète favori et son modèle. Ce fut pendant son séjour à Halle que s'établit, entre lui, Gleim et Uz, une liaison fort avantageuse pour les trois poètes. Ramler passa quelques années depuis dans sa ville natale. De là il se rendit en 1746 à Berlin, où Gleim lui procura dans

deux maisons, successivement, une place de précepteur. Il y devint ami de Kleist, Spalding, Sulzer et d'autres hommes distingués. Encouragé par eux, Ramler cultiva la poésie et la littérature avec une nouvelle ardeur. Il attira bientôt l'attention du gouvernement, qui le nomma professeur de logique et de belles-lettres auprès du corps des cadets à Berlin. Soit que Ramler se fût peu adonné aux sciences philosophiques, soit qu'il pensât que l'étude de la logique était d'une utilité moins directe pour ses auditeurs, il paraît qu'elle fut exclue de ses cours, qui embrassèrent les beaux-arts, la littérature et la langue allemande. Il n'était pas encore connu du public comme poète. Quelques-unes de ses poésies avaient été insérées dans différents recueils, mais sans nom d'auteur. Au reste, de tous ses premiers essais, il n'a conservé lui-même que son *Ode à l'hiver* (*Sehnsucht nach dem Winter*), composée en 1744. Ce fut quatre ans plus tard qu'il fit paraître avec son nom l'*Ode à Apollon*. C'est aussi vers ce temps qu'il publia sa traduction de Batteux. Il acquit promptement une grande réputation, qu'il dut à ses talents et à son enthousiasme pour Frédéric II. Simple et modeste, uniquement livré à ses goûts littéraires et vivant dans un cercle très-resserré, il ne recherchait ni les honneurs ni la fortune, et Frédéric était loin de soupçonner que son nom et son éloge fussent le sujet de poésies qui rehaussaient la gloire littéraire de l'Allemagne. Les nombreuses odes de Ramler à la louange de son héros ne lui valurent pas un regard, mais il en fut dédommagé par l'admiration toujours croissante du public. La faveur exclusive accordée à la langue et à la littérature françaises cessa enfin avec Frédéric : les lettres allemandes furent vengées. Ramler obtint une pension considérable, fut nommé membre de l'académie des sciences, et chargé en 1787, conjointement avec Engel, de la direction du théâtre National de Berlin. Il ne jouit pas longtemps des avantages de sa position. Il se démit en 1790 de sa place de professeur, et ses infirmités l'obligèrent en 1796 à renoncer à la direction du théâtre, dont il conserva toutefois les appointements. Peu de temps après, il fut attaqué d'une phthisie pulmonaire, et il mourut le 11 avril 1798. Ramler avait fait son entrée dans le monde littéraire peu après l'époque marquée par les premiers développements de la littérature allemande. Plongée depuis la mort d'Opitz dans une espèce de léthargie, elle venait enfin de prendre l'essor. Klopstock avait contribué le plus à faire sentir l'énergie et la noblesse de la langue, et Lessing préluait au rôle de critique, qu'il remplit pendant trente années avec tant de succès. Ramler, sans égaler ces deux hommes célèbres, participe un peu du mérite de l'un et de l'autre. Il n'a point l'élévation, l'abondance, la verve du premier : néanmoins ces qualités ne lui sont point étrangères. Ce qui peut lui manquer sous ce

rapport est compensé par une régularité qui n'est point la roideur et par des formes antiques. Nous avons dit qu'il s'était attaché de préférence à Horace. On voit qu'il en était nourri : il l'imitait sans cesse, mais il imite moins ses expressions que ses tournures, sa marche et surtout son esprit. On ne trouve pas dans le disciple la légèreté, la grâce du maître ; mais il en a souvent la noblesse. Le sentiment qui respire le plus dans ses odes est l'amour de son pays. Il en a consacré, comme nous l'avons dit, un grand nombre à célébrer Frédéric II, à qui il a dû plusieurs de ses plus heureuses inspirations. Nous indiquerons de préférence les suivantes : *Sur le retour du roi* (en 1763) ; *Prédiction de Glaucus* ; le *Triomphe*, etc. Ce n'est pas que Ramler n'ait aussi montré un grand talent dans les sujets d'une autre nature : on peut en juger en lisant les *Odes à la paix* (1760), *sur un boulet de canon*, *à la Concorde*, *à la Muse*, *Adieu aux héros*, à *Philibert*, *Amynte et Chloé*, *à la Paix*, *à son médecin*, à *Lycidas*, à *Krause*, le *Chant du combat* (1778). Il s'est aussi exercé dans quelques autres genres de poésie avec plus ou moins de succès. Ses cantates les *Bergers à la crèche* et la *Mort de Jésus* nous paraissent supérieures aux autres. Celle de *Sulamith et Eusebia*, sur la mort de Mendelssohn, laisse quelque chose à désirer : néanmoins le ton en est simple, noble et touchant. Le *Mois de mai* est une idylle fort gracieuse. Enfin ses chansons ont contribué pendant longtemps aux jouissances de la société en Allemagne. Plusieurs des meilleurs compositeurs de ce pays ont mis en musique ses ouvrages, dont quelques-uns sont encore exécutés. Ramler ne se contenta pas d'imiter Horace ; il voulut aussi le nationaliser en Allemagne. La première édition de ses œuvres, Berlin, 1772, 1 vol. in-18, contient la traduction de quinze odes d'Horace ; il y en a vingt dans la dernière, *ibid.*, 1800-1801, 2 vol. in-8°. La traduction complète des odes fut publiée en 1800, *ibid.*, 2 vol. in-8°. Mais il en avait déjà paru quelques-unes dès 1768 dans les *Mémoires de Brême*, etc., et l'on doit les regarder comme la première tentative heureuse faite dans ce genre en allemand. Ramler a consacré une grande partie de son temps à revoir et corriger les ouvrages de plusieurs poètes de sa nation. Ce travail a été fait sur quelques-uns après la mort des auteurs ; telles sont les épigrammes de Logau (*roy.* ce nom), qu'il publia (1759) avec Lessing, ou de leur aveu, comme les poésies de Gœtz, Weisse, Lessing, Nicolai, Kleist, etc. Ce dernier avait adopté lui-même les changements dans ses poésies proposés par Ramler et Lessing. Mais il n'en fut pas de même des corrections faites au *Prin-temps*, qui menaçaient ce poème d'une métamorphose presque complète, et Ramler ne les acheva pas. Dans tout ceci, la conduite de Ramler n'avait rien de répréhensible ; mais il se permit de disposer également des ouvrages de quelques

autres auteurs sans leur aveu. Les uns, comme Lichtwer, en furent fort offensés; d'autres, tels que Uz, adoptèrent ses changements. Cette espèce de manie de réformation générale a été blâmée avec raison. Peu de personnes néanmoins ont supposé que Ramler voulût établir par ce moyen l'idée de sa supériorité. Cette intention lui était tout à fait étrangère. Au reste, quoique ses corrections aient presque toutes obtenu l'approbation générale et qu'elles aient été utiles au perfectionnement de la langue, la plupart des anciennes éditions sont encore préférées à celles de Ramler. Il eût donc été à désirer qu'il employât le même temps à composer des originaux. Il se serait épargné de nombreux désagréments, et nous aurions peut-être quelques chefs-d'œuvre de plus. Au reste, il se montrait au moins aussi sévère pour lui-même que pour les autres. On en peut juger en comparant la deuxième édition de ses œuvres à la première. Sa traduction du *Cours de belles-lettres* de Batteux contribua sans aucun doute à réformer le goût et à introduire des idées plus justes dans la littérature. Il l'accompagna de beaucoup de remarques et prit avec raison ses exemples dans des auteurs allemands; mais il eut tort d'exclure presque entièrement les citations des autres langues. Ce travail de Ramler fut pendant longtemps le principal ouvrage classique des Allemands, et c'est un mérite qu'on ne peut lui refuser, quelque succès que ses compatriotes aient obtenu depuis en ce genre. La première édition parut à Leipsick en 1738, 4 vol. in-8°; la cinquième en 1803. Chaque édition contenait des additions plus ou moins considérables. On peut conclure de ce qui précède que Ramler a agrandi le domaine de la poésie allemande, tout en la soumettant à des règles plus précises, et qu'il partage avec Lessing la gloire d'avoir contribué à fixer la prose de la langue allemande. Nous allons passer en revue ses autres principaux travaux. 1° *Chansons*, publiées par lui et son ami Krause; elles eurent un très-grand succès; 2° *Epigrammes de Logau*, 2° édit., augmentée de 3 livres et accompagnée de remarques, Leipsick, 1791, 2 vol. petit in-8°; 3° *Chansons des Allemands*: le premier volume sous ce titre, Berlin, 1766; le deuxième sous celui d'*Anthologie lyrique*, Leipsick, 1774-1778, 3 tom. in-8°. Ce recueil contient des poésies de près de cent auteurs, dont les plus marquants étaient Bürger, Gleim, Gœtz, Gotter, Hagedorn, Kleist, Lessing, Uz, Zachariæ, etc. Le dernier volume renferme des chansons auxquelles Ramler avait fait subir plus ou moins de changements. 4° *Recueil des meilleures épigrammes des poètes allemands* (Flemming, Olearius, Tscherning, etc.), 1^{re} partie, Riga, 1766, 1 vol. in-8°; 5° *Recueil de fables*, Leipsick, 1790, 3 vol. in-8°, contenant des fables ou contes plus ou moins corrigés de plus de soixante auteurs, Gleim, Gœckingk, Gœtz, Hagedorn, Haller, Kästner,

Lessing, Lichtwer, Nicolaï, Weisse, etc.; 6° *Fables et contes*, etc., recueillis par Ch.-G. Ramler, et composés par lui-même, Gœtz, Lessing (fables mises en vers), etc.; 7° *Choix d'idylles de Sal. Gesner*, mises en vers, Berlin, 1787, 1 vol. in-8°; 8° le *Premier navigateur* (du même), mis en vers, Berlin, 1789, 1 vol. petit in-8°; 9° *Extraits de Martial*, en latin et en allemand, 1^{re} partie, Leipsick, 1787, 1 vol. in-8°; 2^e-5^e parties, Leipsick, 1788-1791. Les quatre dernières parties sont traduites par Ramler; l'autre a été seulement corrigée par lui. Plus tard, il fit paraître sa propre traduction d'une plus grande quantité de morceaux et dans les mètres du latin. Ce travail a été jugé diversement. En général, on a pensé qu'il offrait une étude utile pour les jeunes gens, mais que le choix n'avait pas toujours porté sur des morceaux capables d'intéresser des lecteurs modernes. 10° *Mythologie abrégée*, etc., Berlin, 1790, 2 vol. in-8°; 2° édit., 1808. Presque tous les ouvrages allemands de ce genre étaient mauvais pour le fond ou le style: aussi celui de Ramler fut accueilli très-favorablement. 11° *Extraits de Catulle*, en latin et en allemand, Leipsick, 1793, 1 vol. in-8°. Ce travail est fort estimé. Toutefois on reproche à Ramler d'avoir imité trop servilement les mètres de l'original, ce qui donne de la roideur à sa traduction, et d'avoir abusé de la faculté qu'a la langue allemande de faire des diminutifs. 12° *Odes choisies d'Anacréon et les deux odes de Sapho*, avec des remarques, par Ramler. Il nous paraît superflu de parler d'une très-grande quantité de pièces insérées dans des recueils périodiques ou autres, de morceaux de circonstance, etc., qui n'ajoutent rien à la gloire de Ramler. Le vingt-septième volume des œuvres de Lessing contient quelques lettres de lui et de Ramler: elles sont presque totalement dépourvues d'intérêt et ne répondent nullement à la réputation de deux hommes aussi distingués. Si l'on excepte les désagréments qu'il s'attira lui-même par sa manie de corriger, Ramler vécut heureux. Doux, simple et sans prétention, il n'offensa jamais personne de dessein prémédité, et se trouva dans des rapports plus ou moins intimes avec la plupart des poètes et des littérateurs de son temps. Le recueil de ses poésies, publié par son ami Gœckingk (1800-1801, 2 vol. in-8°), est suivi d'une notice biographique intéressante, et l'on trouve dans Jørdens des détails très-étendus sur ses écrits. Th. Heinsius a publié à Berlin en 1798 un *Essai d'une notice sur Ramler, avec une courte exposition de ses écrits*. Son portrait a été souvent gravé, notamment par Bause, dans le tome 3 de la *Physiognom.* de Lavater, et par Eckert et Rode, d'après Lisiewski. On l'a aussi dans une belle médaille d'Abramson, 1775. D—v.

RAMMEL (le baron DE), diplomate suédois, né en 1758, était l'aîné d'une famille d'origine danoise, qui devint suédoise quand Charles X eut

conquis la Scanie. Il reçut une éducation très-distinguée, entra dès sa jeunesse dans la diplomatie et résida pendant plusieurs années à Madrid comme ministre de la cour de Suède. Rappelé dans sa patrie pour remplir les fonctions de chancelier de la cour, il fut honoré d'une estime toute particulière par le roi Gustave III et appelé, en 1788, à son conseil comme sénateur du royaume. Ce prince voulait continuer de l'employer dans son conseil, après l'abolition du sénat, en 1789 ; mais Rammel, dont la santé devenait chancelante, demanda sa retraite. L'ayant obtenue, il vécut en philosophe dans ses terres de Scanie, consacrant tout son temps aux lettres. Il jouit peu de ce repos. Après l'assassinat de Gustave III, son fils Gustave-Adolphe IV, qui, dès son enfance, avait appris à l'estimer, le pressa vivement de venir auprès de lui et de l'aider de ses conseils, et il lui donna le titre de gouverneur du prince royal son fils ; mais lorsque le jeune roi eut été à son tour dépossédé de la couronne, le baron de Rammel dut encore une fois s'éloigner de la cour. Il rentra avec joie dans sa retraite, où il passa le reste de sa vie livré à l'étude, et mourut au mois de février 1824, vivement regretté. C'était un des hommes de la Suède le plus versés dans les sciences historiques. Il était membre de l'académie de Stockholm et de plusieurs autres sociétés savantes. Il avait rassemblé un grand nombre de matériaux historiques, et l'on pense même qu'il a laissé des ouvrages terminés ; mais on n'espère pas qu'ils soient jamais imprimés.

Z.

RAMMOHON-ROÉ (suivant les Anglais RAMMOHUN-ROY), célèbre brahme, le premier homme remarquable de sa caste qui se soit déclaré pour la civilisation européenne, naquit en 1774 dans le district de Bordouan, où son père Ram-Kanth-Roé possédait des propriétés considérables. Tant de ce côté que de celui de sa mère, il comptait des ancêtres illustres. Son grand-père avait longtemps rempli des fonctions élevées au service des monarques mongols ; mais, soit disgrâce, soit lassitude, il s'était retiré dans les vastes propriétés qu'il possédait aux environs de Bordouan. Ram-Kanth, à son tour, suivit la carrière des emplois à la cour de divers princes musulmans, et naturellement il destinait son fils au même rôle. Dans cette vue il apporta un soin tout particulier à son éducation et lui fit surtout apprendre l'arabe et le persan, langues indispensables à qui voulait entrer dans la carrière politique à la cour des princes mahométans de l'Inde ; puis de Patnah, où le jeune Rammohon-Roé avait été s'initier à l'étude de l'arabe, il l'envoya aux écoles de Benarès, la ville sainte, où il apprit le sanscrit. Dès l'âge de seize ans, s'il faut l'en croire, Rammohon avait écrit un ouvrage sur le peu de valeur des idolâtries hindoues. Ce précoce usage du raisonnement lui fut peut-être inspiré par le livre dans lequel il étudia l'arabe, car c'é-

XXXV.

tait une traduction d'Aristote. Quoi qu'il en soit, et bien que son ouvrage n'eût point été publié, il passa parmi les siens pour un adorateur peu fervent des divinités de ses pères ; et Ram-Kanth, que souvent il pressait d'interrogations sur les légendes de Brahmâ, de Siva, de Vichnou, sur la pluralité de ces objets des hommages publics, sur les formes tantôt bizarres, tantôt obscènes du culte, sur le moyen de concilier les contradictions de tant de systèmes différents, était la plupart du temps fort embarrassé pour répondre. Son désir d'examiner une autre forme de culte, soit aussi que le bouddhisme tibétain eût aux yeux de certains brahmes quelque chose de respectable par son origine hindoue, le jeune Rammohon-Roé se rendit bientôt après à Lahsa, moins certes afin d'y voir le Dalaï-Lama et son haut clergé, qu'afin d'étudier sur les lieux mêmes toutes les particularités de la doctrine bouddhique. Il passa ainsi trois ans dans la capitale du Tibet. Fort agréable de sa personne et fort bien accueilli, à ce qu'il paraît, des femmes qu'il eut l'occasion de voir en cette contrée, il contracta dès cette époque l'habitude de cette politesse exquise et fine que plus tard les Européennes remarquèrent en lui. Quant aux hommes, il rencontra chez eux moins de sympathie. Ses objections, ses interrogations décelaient sans doute un fond d'incrédulité très-peu de nature à céder ; et plus il voyait, moins il se sentait disposé à croire qu'un homme qui passe ses hivers à Lahsa, ses étés à Botsala, soit l'incarnation du créateur et conservateur de l'univers. Agé de dix-neuf ans, il reprit la route de l'Inde. Mais il n'en continua pas moins de se livrer plus ardemment à l'étude de l'antique langue sacrée de l'Inde : les Védas, les Védantas, leurs commentaires furent pour lui l'objet d'investigations profondes. Mais comme la méditation de la Bible éloigna Luther de plusieurs des doctrines de l'Eglise, de même, en explorant les Védas, Rammohon crut y rencontrer des arguments contre ce qu'était devenue la religion védique en Inde. Sans avoir, sans pouvoir exprimer sur ce point des opinions toutes formulées, il allait cherchant, interrogeant, ne se déclarant pas immédiatement satisfait des solutions, apercevant et signalant des contradictions, en un mot cherchant la vérité, mais ne prenant pas tout grand mot ou tout beau mot pour elle. D'autre part les dominations musulmanes dans l'Inde étaient désormais en ruine : l'instant était proche où Tippou allait engager sa dernière lutte avec l'Europe, représentée par la Grande-Bretagne. La langue anglaise devenait nécessaire à quiconque prétendait jouer un rôle politique, même au service des princes mahométans ou indigènes. Rammohon, âgé de vingt-deux ans, se mit à cette étude nouvelle, que toutefois il ne poussa point avec cette vivacité qu'il apportait à d'autres travaux, car au bout de cinq ans, s'il était capable de s'entretenir tolé-

blement sur des sujets familiers, il ne pouvait encore ni écrire avec correction, ni comprendre les matières relevées ou la poésie. Il faut dire qu'il était parti d'un fonds de haine marqué contre la domination britannique, qu'il regardait comme oppressive et ruineuse, et que dès lors il ne devait que peu à peu prendre du goût pour l'idiome des vainqueurs. Il finit cependant par se passionner véritablement pour cette langue. Mais en 1799, époque à laquelle nous sommes arrivés, il était encore bien loin de là. C'est vers ce temps qu'il fut revêtu de l'emploi de devant, un des principaux offices de finances qui soient confiés aux indigènes; et dans ce poste élevé il fut en rapport avec nombre d'Anglais, ses subordonnés et quelques-uns des supérieurs. Il n'occupait cette position que depuis peu quand son père mourut en 1803 (1210 de l'ère du Bengale). Cet événement faillit lui être funeste. Son père, malgré les précautions dont Rammohon enveloppait, pour les adoucir, ses objections à la Trimourti et à la pluralité des déités hindoues, l'avait déshérité comme déserteur de la foi de ses ancêtres. Quelques années après cependant le jeune brahme était possesseur de propriétés considérables, et comme le chiffre en était trop haut pour qu'on pût y voir le fruit de ses économies, il est croyable ou que les dispositions du testateur ne furent point exécutées, ou bien que, par la mort de ses frères, il fut mis en possession des richesses dont l'exhérédation l'avait frustré. Il ne tarda point à s'éloigner de Bordouan pour aller résider à Mourchedabad, jadis séjour de son aïeul. C'est là qu'il commença ses publications philosophiques ou théologiques. Elles lui coûtèrent non-seulement des veilles et des recherches, mais aussi beaucoup d'argent. Il en avait, mais il faut lui rendre cette justice qu'il sut le sacrifier généreusement pour ce qu'il regardait comme l'avantage de sa patrie et de la civilisation. En effet, il répandait gratuitement bon nombre d'exemplaires de ce qu'il publiait. Son premier ouvrage fut écrit en persan sous ce titre : *Contre l'idolâtrie de toutes les religions*. Peut-être n'était-ce que cet essai de son adolescence relatif aux systèmes idolâtriques des Hindous; peut-être, et cette hypothèse est la plus probable, était-ce un remaniement, une généralisation. Personne alors, ni brahme ni autre, n'entreprit de le réfuter, mais si les antagonistes manquèrent au livre, les ennemis ne manquèrent point à l'auteur. Il avait pris soin pourtant de ne pas se déclarer contre les bases du système indien : il posait en principe l'origine divine des Védas et l'infaillibilité des saints volumes; mais il soutenait que la doctrine de ces livres vénérés n'était pas ce que l'on donnait présentement comme extrait de cette source; il s'attachait à dégager des replis de l'expression védique, et surtout des Pouranas et des autres commentaires de haute antiquité, ce qu'il croyait les dogmes primitifs de la religion. Cette circonspection, dont

la sincérité ne semble pas manifeste, et qui peut avoir été pour Rammohon un moyen, afin de ne pas tomber dans un des cas qui exposent un hindou à perdre ses droits civils, ses biens, etc., ne fit pas prendre le change aux fervents adorateurs de Mahadéva. Abreuvé de dégoûts et peut-être environné de périls, il eut beau s'attacher à distinguer entre l'idolâtrie et la religion; s'élever contre la première parut une apostasie : on le traita, malgré ses richesses et son savoir, comme un renégat; ses parents mêmes le voyaient avec défiance et répulsion; sa mère pleurait sur lui. Cette excellente femme, qui n'avait pas un mot à répondre aux raisons, aux citations par lesquelles son fils prétendait lui prouver que le monothéisme est dans les Védas, que le polythéisme n'y est point, finit-elle véritablement par adopter les sentiments de Rammohon? On l'a dit; le fait pourtant est qu'elle mourut balayée dans la pagode de Djagrenat, humble office auquel elle s'était dévouée afin de terminer sa vie dans la pénitence. Finalement Rammohon-Roé jugea prudent de faire ses adieux à Mourchedabad et d'aller se fixer à Calcutta, où il acheta dans le Circular-Road, à un des bouts de la ville, une belle maison à l'européenne avec jardin (1814). C'est là, c'est au milieu de cette énorme capitale de l'empire britannique dans l'Inde, qu'il acheva de se rompre aux mystères de l'anglais. Il y apprit aussi l'hébreu, le grec et les principes du latin, du portugais et du français. Calcutta ressemble un peu à une Babel, et il est assez naturel qu'en cette cité polyglotte se forment des polyglottes. L'opulence de Rammohon, sa vaste érudition, cette position hybride en quelque sorte, tout attira les yeux sur lui. Il fit école; et, à partir de 1818, il se trouva au milieu d'un groupe d'adeptes qui, au dire de quelques brahmes, était inorthodoxe et incrédule, mais qui en réalité adorait un Dieu unique, Parabrahmâ ou Brahm, et qui prétendait démontrer son monothéisme par les livres sacrés et par l'abrégé qu'en avait donné Vyasa, sous le titre de *Védanta*. Déjà nous avons comparé Rammohon à Luther. Un nouveau point de similitude se présente ici. La langue sanscrite voilait en quelque sorte les principes du dogme hindou formulés dans les Védantas : il imagina d'en donner une traduction en deux langues vivantes, toutes deux très-répandues dans l'Inde, le bengali et l'hindoustani; puis dans les deux mêmes idiomes encore il publia un abrégé des Védantas, et cet abrégé il le traduisit en anglais, Calcutta, 1816; 2^e édit., Londres, 1817. Il entreprit encore de faire paraître par fascicules un choix de chapitres du Véda qui proclameraient l'unité de l'Etre suprême; et, dès cette même année 1816, il publia, en bengali et en anglais, une traduction du *Kena Upanichad*, un des chapitres du Sama-Véda, double traduction qui fut reproduite à Londres en tête de la réimpression de son abrégé du Vé-

danta. Cette attitude, plus nette de jour en jour, que prenait le fils de Ram-Kanth, était à coup sûr aussi hardie que philosophique, si l'on pense au peu d'habitude qu'ont les Hindous de la critique historique; et plus bas nous verrons qu'il y a un côté plausible et même vrai dans ce que proclamait Rammohon-Roé. D'autre part, bien que le faux s'y trouve mêlé, il nous semble qu'on ne saurait le soupçonner d'avoir été le moins du monde l'instrument de l'Angleterre dans cette expression d'un système qui tend à supprimer l'idolâtrie. Non-seulement le gouvernement anglais s'est constamment montré peu désireux de convertir les Hindous et n'est guère plus travaillé de l'ardeur du prosélytisme que ne l'était Ponce-Pilate en son temps; mais encore il est aisé d'apercevoir chez Rammohon-Roé, à partir de son adolescence, une évolution de plus en plus nette de l'idée que, plus tard, il devait produire sous une formule tranchée; et d'ailleurs ce n'est point au profit et à la gloire du christianisme qu'il travaillait. Pendant longtemps ce fut à l'islamisme qu'il accorda la préférence sur la religion de ses compatriotes telle qu'elle existait dans la réalité; et lorsque, mieux instruit de la théologie et de la morale chrétiennes, il sentit et proclama la beauté de cette dernière, il lui donna formellement son adhésion. Quant au reste, il écrivit que les miracles dont les Evangiles présentent l'histoire sont controversables et, en tout cas, le cèdent à ceux que les Hindous racontent de leurs dieux. En un mot s'il fût devenu chrétien, il aurait appartenu à quelque secte d'unitaires, et nous ne savons pas même si au socinianisme il n'eût pas joint l'arinianisme. Evidemment, ce n'est là être chrétien que de nom. Cependant, lorsque par l'intermédiaire de d'Acosta, éditeur du *Journal de Calcutta*, qui envoya en 1818 à l'abbé Grégoire les publications de l'illustre brahme, le nom de Rammohon-Roé fut pour la première fois prononcé en France, on voulut lui donner certain vernis de chrétien. Mais probablement le libéralisme qui l'adoptait ainsi savait ce qu'il faisait et voyait bien qu'il n'y avait là guère plus qu'un déiste. Quoi qu'il en soit, Rammohon-Roé poursuivit pendant plusieurs années ses publications qui, en ajoutant à sa réputation, l'engagèrent dans une double série de controverses, les unes avec des brahmes, fidèles champions de l'idolâtrie, les autres avec les missionnaires, soit anglicans, soit non-conformistes, qui s'irritaient d'entendre dire qu'un livre quelconque non révélé, et rédigé indépendamment de la sainte Ecriture, eût proclamé l'unité de Dieu et prohibé l'idolâtrie. Aux premiers il opposa deux *Apologies* tendant à prouver le monothéisme primitif de la religion hindoue, puis peu à peu, comme le débat s'agrandissait et embrassait des sujets nouveaux, un *Essai* sur les moyens d'arriver à la béatitude indépendamment des observances brahmaniques, puis deux *Récits* de conférences entre

un adversaire et un défenseur de l'usage qui prescrit aux veuves de se brûler sur le bûcher ou le tombeau de leur mari, ainsi que des *Observations* sur les altérations oppressives de la femme qui ont été successivement introduites dans la législation de l'Inde. Quant aux missionnaires anglais, il leur répondit par son premier et son second *Appel*, et surtout par son *Appel final au public chrétien pour la défense des préceptes de Jésus*. C'était un habile résumé des doctrines du christianisme, mais abstraction faite de l'histoire et du dogme. Ce dépeçement de l'Evangile avait achevé d'indisposer ces hommes fort peu édifiés de la prétention de l'ex-brahme de trouver le monothéisme ailleurs que dans les livres hébreux; et un des membres de la mission avait attaqué Rammohon dans l'*Ami de l'Inde*. De là la polémique de ce dernier contre l'antagoniste inattendu; puis, quand l'*Appel* eut lui-même été l'objet de censures assez amères de la part du docteur Marsham de Serampour, les deux répliques suivirent. Mais en réalité ce fut surtout contre l'intolérance brahmanique qu'il eut à lutter. Vers 1820, il lui fut intenté un procès très-sérieux et dont le but était de le faire déclarer déchu de sa caste, et comme tel de le dépouiller de tous ses biens. Heureusement il se trouva qu'à toutes ses autres connaissances il joignait celle de la jurisprudence à un degré peu commun, et qu'il était abondamment pourvu d'argent. Toutes ces circonstances aidant, avec du temps et des peines, il parvint à se débarrasser des chicanes qu'on lui suscitait. Il eut un autre débat judiciaire fort grave en 1823 contre le radjah de Bordouan, Téi-Tchond, qui lui réclamait de fortes sommes comme indûment perçues ou non remises à la caisse du souverain par Ram-Kanth. L'origine de ce procès était la rancune de Téi-Tchond, qui attribuait aux conseils de Rammohon-Roé l'adresse et la vigueur avec lesquelles un petit-fils de ce dernier avait soutenu auprès du radjah, après la mort de son fils, les droits de sa veuve. Au milieu de toutes ces luttes, Rammohon n'en continuait pas moins ses efforts pour extirper l'idolâtrie de son pays. Il établit à ses dépens à Calcutta une grande école pour l'éducation des enfants, et il y vit venir un nombre assez considérable d'élèves. Il acheta la propriété d'un journal, le *Kaoumoudi*, qui devint l'antagoniste de la feuille brahmanique la *Tckandrika*, et qui, pendant son absence et après sa mort, continua d'être rédigé par son fils Radhapracad-Roé. En 1829, nous le voyons devenir co-propriétaire du journal anglais le *Bengal-Herald*, et à ce titre il se trouve derechef engagé dans un procès, mais par-devant la cour suprême du Bengale. Le journal, au reste, fut bientôt interrompu. Peu après Rammohon en vint au grand projet qu'il méditait depuis longtemps. En 1830 enfin, tout était serein autour de lui, tout lui permettait de s'éloigner sans crainte. Ses procès étaient finis, et

finis à son avantage ; son école d'enfants prospérait ; ses adhérents devenaient tous les jours plus nombreux. De plus, c'était le moment où lord William Bentinck venait d'abolir la coutume des sottis et de déclarer que désormais le gouvernement anglais ne tolérerait plus ces sacrifices des veuves ; et bien que Rammohon-Roé eût cru de bonne tactique autrefois de se prononcer contre l'intervention de l'autorité supérieure, il avait fait partie de la députation envoyée pour féliciter le gouverneur à cette occasion. Un fort parti cependant s'agitait encore afin d'amener la révocation de cet acte en s'adressant au roi de la Grande-Bretagne. Les abolitionnistes chargèrent Rammohon-Roé de les représenter, en démontrant par le fait qu'il n'était pas vrai que l'ancien usage fût si unanimement le vœu des populations. D'ailleurs le bill de l'Inde allait incessamment revenir aux deux chambres ; et, si la présence d'un Hindou à Londres pouvait être utile, qui mieux que Rammohon-Roé présentait les conditions désirables ? Enfin le fantôme d'empereur de Dehli le chargea d'une mission assez épineuse : il s'agissait d'augmenter le chiffre de la pension que lui payait la compagnie ; les propriétés affectées à l'entretien de sa cour donnaient, depuis que la compagnie s'était chargée de les administrer, un revenu très-supérieur à ce qu'elles produisaient jadis, et l'indigent héritier des Akbar et des Aureng-Zeb, à la vue de ces bénéfices, en réclamait sinon la totalité, au moins une forte portion. En équité il y avait lieu à le faire profiter de l'amélioration, quoique le traité pour l'exploitation des biens ne portât point de clause formelle en ce sens. Mais ni le bureau de contrôle, ni surtout la cour des directeurs n'en avaient ainsi jugé. L'empereur ne désespéra point ; et en 1829 il imagina, cédant peut-être au conseil de Rammohon, d'en appeler à Georges IV en son conseil et de lui députer un ambassadeur. Rammohon lui-même fut choisi et reçut à cette occasion le titre de radjah. Le gouvernement de Calcutta s'émut un peu de cette nouvelle ; et, bien que Rammohon-Roé eût toujours été dans les meilleurs rapports avec la compagnie, il refusa de le reconnaître soit comme ambassadeur, soit comme radjah. Cependant on n'en vint pas au point de l'empêcher de partir ; et le 15 novembre 1830 il s'éloigna de Calcutta sur le navire *l'Albion*, accompagné de Ram-Roé, son troisième et dernier fils, et de deux domestiques. Il débarqua à Liverpool le 5 avril suivant et fut à Londres quelques jours après. Presque aussitôt on le présenta aux ministres, qui reconnurent son double titre d'ambassadeur et de radjah, ce qui déplut assez à la cour de Leidenhall, mais n'empêcha pas que là même il ne fût reçu avec honneur, et que les directeurs ne lui donnassent un dîner d'apparat à City of London Tavern. Au mois de septembre, il fut présenté à la cour, et Guillaume IV (Georges IV avait cessé de vivre)

l'accueillit avec des égards marqués ; et quand vint la cérémonie du couronnement, le savant Hindou eut place parmi les ambassadeurs. Mais déjà bien avant ce temps il avait été l'objet d'un grand empressement dans nombre de cercles distingués : savants, industriels, grands seigneurs, tous le recherchaient, tous voulaient le voir et l'entendre. Il y avait en effet de quoi être frappé de ses manières et de sa conversation. Non-seulement il parlait l'anglais en maître, en puriste, mais encore il semblait savoir à fond les coutumes, les modes anglaises, l'industrie, l'histoire, ou du moins il se familiarisait si vite avec ce qu'il ne savait pas que l'on ne pouvait s'apercevoir qu'il venait à peine de l'apprendre. Avec les femmes il était d'une politesse délicate, où respirait comme un parfum de métaphores orientales et qui partait du cœur, car on sentait qu'il avait pour le sexe, non cette galanterie banale qui n'est qu'une forme de l'égoïsme masculin, mais une tendre sympathie et une vénération passionnée. Rammohon avait fait mieux que de brûler un peu d'encens aux pieds de la beauté, il avait plaidé pour elle, il avait été pour quelque chose dans les résolutions qui arrachaient les sottis aux bûchers, et il avait travaillé à leur rendre le droit d'héritage et de propriété. L'envie que tant de personnes avaient de le voir ne fut pas sans amener de leur part des inconvenances ; et Rammohon, malgré son extrême civilité, malgré le vif désir qu'il manifestait de ne mécontenter personne, en vint à être parfois obligé de se cacher, tant l'insatiable curiosité britannique était importune. Ce qui rendait sa position plus embarrassante encore, c'est que tout en se livrant au mouvement de la société anglaise, il portait une attention particulière à ne point tomber, par quelque acte ou par quelque omission, dans un de ces cas qui exposent un brahme à perdre sa caste, et qui eussent entraîné pour ses enfants les mêmes dommages matériels et la même dégradation que pour lui. Cette préoccupation, à laquelle se joignaient aussi parfois des oraisons mentales, donnait alors à sa manière d'être et à sa parole quelque chose d'incertain, de distrait, de diplomatique, qui contrastait avec la franchise, l'abandon que plus fréquemment on lui trouvait. C'était aussi peut-être un peu pour cela que, lorsqu'il parlait et qu'on recueillait ses paroles, il revoyait ce qui avait été écrit par les sténographes ou preneurs de notes et quelquefois le modifiait, mais en tenant excessivement à ce que nul autre n'y fit la moindre correction. Toutefois il s'y mêlait un peu de vanité. Né si loin de l'Angleterre et prétendant ne le céder à personne en cette langue pour l'élégance de la syntaxe et pour la propriété de l'expression, il eût été désolé que qui que ce fût, en mettant la main à une de ses phrases, pût donner lieu à expliquer les qualités de son style par l'intervention d'un auxiliaire. La même crainte de passer pour con-

verti à une des sectes chrétiennes, fit qu'il ne visita que quelquefois les chapelles des unitaires pour lesquels cependant il est visible qu'il éprouvait certain penchant, et qu'étant aussi allé voir les édifices religieux et les fêtes d'autres sectes, il s'arrangea pour que toutes ces excursions dusent être mises sur le compte d'une curiosité qui veut tout connaître en passant, mais qui n'adhère à rien. On le vit aussi plusieurs semaines en France, et plus d'une fois il fut des convives de Louis-Philippe. Au milieu de ces allées et venues pourtant, l'adroit radjah n'avait point oublié les intérêts qui l'avaient déterminé à voir l'Europe. Les ministres, au moment de se décider sur le système à suivre avec la compagnie, interrogèrent Rammohon sur l'état politique, financier, religieux et moral du pays; et les réponses du sage Hindou leur inspirèrent plus d'une fois de l'admiration par la précision de la pensée, la modération des vues, la richesse et la justesse des renseignements. Rammohon s'y montra complètement impartial et homme pratique : il ne donnait point dans des déclamations oiseuses, futiles, et il dénonçait et démontrait des abus et des fautes. Ses paroles ne furent pas sans profit. Le succès fut encore plus complet quant à la mission dont l'avait chargé son souverain. Le conseil de la couronne déclara solennellement et sans appel qu'il y avait lieu à revenir sur le traité qui, en conférant les propriétés de ce prince à l'administration de la compagnie, lui allouait une pension trop faible, et fixa l'augmentation à trente mille livres sterling par an (750,000 fr.), sur lesquels il revenait au négociateur un préceptuel annuel de soixante-quinze à cent mille francs pour lui ou les siens. Mais Rammohon ne devait pas aller lui-même porter l'heureuse nouvelle en son pays. Il était à Bristol chez une riche mineure (miss Castle), nièce d'un M. Hare, auquel il avait été recommandé et qui l'avait logé deux ans chez lui, à Londres, lorsque tout à coup il fut forcé de s'aliéner le 18 septembre. Il crut d'abord que ce serait une indisposition passagère et il refusa d'appeler le médecin. Mais, dès le lendemain, son état donna des inquiétudes, et le 27 il expira dans les bras d'un des hommes de sa suite. Il avait recommandé de l'enterrer dans un emplacement acheté de ses deniers et sur lequel on bâtirait une chaumière où serait logé à perpétuité un gardien de son tombeau. Miss Castle remplit ce suprême vœu de son hôte en faisant don d'un délicieux petit taillis d'ormesaux près de la maison qu'elle habitait. Là fut inhumé le radjah, le 18 octobre 1833, sans cérémonie et en silence, au milieu de spectateurs d'élite de l'un et de l'autre sexe. Il existe de Rammohon plusieurs portraits. Le plus beau est celui de Briggs : il est en pied et d'une admirable ressemblance. Newton en a fait un en miniature, et son buste a été exécuté par Clarke. Les ouvrages de Rammohon-Roé se divisent en deux masses, l'une où,

combattant l'idolâtrie hindoue, il veut y substituer de par les Védas le culte d'un Dieu unique et où il plaide en faveur des sottises et des droits de la femme à hériter, l'autre où il porte soit l'examen, soit la polémique sur le christianisme. La première masse comprend les brochures ou petits écrits qui suivent : 1° *Traduction du Kéna Oupanichad*, etc. (*A translation of...*), constatant l'unité et la toute-puissance de l'Etre suprême (Calcutta, 1816 et 1823, in-8°); 2° *Traduction d'un abrégé du Védanta*, qui établit l'unité de l'Etre suprême et le présente comme seul objet d'adoration, etc. (Calcutta, 1816, in-8°); 3° *Traduction de l'Ichopanichad*, un des chapitres de l'adjour-Véda, comprenant l'unité et l'incompréhensibilité de l'Etre suprême (Calcutta, 1816, in-8°); 4° *Traduction du Moundoukoupnichad*, un des chapitres de l'Atharva-Véda (Calcutta, 1819, in-8°); 5° *Traduction du Kathopanichad*, tiré aussi de l'adjour-Véda (Calcutta, 1818, in-8°); 6° (mais ici nous commençons une autre série d'indications) *Défense du théisme hindou en réponse à l'attaque d'un défenseur de l'idolâtrie hindoue à Madras*, Calcutta, 1807, in-8°; 7° *Seconde défense du système monothéiste des Védas, en réponse à l'apologie de l'état présent du culte hindou*, Calcutta, 1817, in-8°; 8° *Oupanichats* (ou commentaires) sur le Sama-Véda (en sanscrit, mais en caractères bengalis), Calcutta, 1818; 9° *Oupanichats* (ou commentaires) sur l'adjour-Véda (de même en sanscrit, mais en caractères bengalis), Calcutta, 1818; 10° *Traduction d'un traité sanscrit sur le culte à rendre à l'Etre suprême, au moyen de la Gaïatri*; 11° *Apologie de cette thèse qu'on peut tendre à la béatitude finale* (*Apology for the pursuit of final beatitude*) indépendamment des observances brahmaniques, Calcutta, 1820; 12° *Traduction d'une conférence entre un adversaire et un défenseur de la coutume de brûler les veuves hindoues*, Calcutta, in-8°; 13° *Seconde conférence entre un adversaire, etc.*, Calcutta, 1829; 14° *Remarques succinctes* (*Brief Remarks*) concernant les modernes empiétements sur les anciens droits des familles, d'après la loi hindoue des héritages, Calcutta, 1822, in-8°. Indépendamment de la traduction partielle faite de quelques-uns d'entre eux, presque tous ces opuscules, à l'exception des huitième et neuvième qui sont en sanscrit seulement, ont été réimprimés, réunis en un volume, sous le titre de *Traduction des principaux livres, passages et textes des Védas et de quelques ouvrages de controverse sur la théologie brahmanique*, Londres, 1832 (Harbury, Allen et C°), et sous les yeux de Rammohon lui-même. Tous sont écrits en anglais, et quelques-uns, on l'a vu, sont accompagnés de textes en d'autres langues. Le caractère dominant de cette première série de travaux, c'est l'appel à l'autorité pour combattre ce qui a vogue au nom et à l'ombre de l'autorité : il cite des textes de livres saints selon l'hindou, et il cite des commentaires presque aussi célèbres,

presque aussi infaillibles que ces livres mêmes. Les deux noms les plus illustres sur lesquels il s'appuie ainsi sont l'un Chankarâthcharia pour la théologie, l'autre Djanavalkia pour la jurisprudence, si l'on peut employer ce nom pour une science qui ne semble qu'une branche de la théologie. Le traité sur le Gaiatri présente ceci de remarquable que, suivant l'auteur traduit par Rammohon, le soleil auquel s'adressent ceux qui chantent cet hymne est le soleil intellectuel, c'est l'Etre suprême dont le soleil n'est autre chose que l'emblème. L'interprétation est fort sujette à contestation certes, mais on doit en tenir note, et à ce propos on peut penser aussi à l'identification, formellement prononcée plus d'une fois dans le Zendavesta, de Mithra et d'Ormouzd. Les relations des conférences entre l'adversaire et le champion de la concrémation et postcrémation des veuves (tels sont les termes employés par Rammohon) sont curieuses, non-seulement par divers détails de mœurs, par des textes, par des données sur la cause et l'origine de cet usage, mais aussi parce que l'on peut y puiser une idée de la forme des argumentations usitées dans l'Inde. — La deuxième masse des travaux de Rammohon se compose de bien moins d'ouvrages, car le tout se borne aux quatre que nous avons déjà nommés : 1° les *Précéptes de Jésus pour conduire à la paix et au bonheur, extraits des livres du Nouveau Testament, attribués aux quatre évangélistes* (avec traduction en sanscrit et en bengali), Calcutta, 1820, in-8°; 2° l'*Appel au public chrétien en défense des préceptes de Jésus, par un ami de la vérité*, Calcutta, 1820; 3° le *Second appel*, etc., Calcutta, 1822; 4° le *Dernier appel (Final Appeal)*, etc., Calcutta, 1823. Mais ce dernier ouvrage est fort long relativement aux autres (il a près de quatre cents pages, tandis que ceux-là n'en atteignent jamais cent, et souvent se réduisent à trois ou quatre feuilles); et si l'auteur est loin d'emporter la conviction quand il prétend démontrer que le christianisme a cessé d'être monothéiste en admettant la Trinité, et que la Trinité ne fut point un dogme connu au temps des apôtres, il est du moins très-curieux de voir un brahme citant aux docteurs du christianisme des textes hébreux et grecs, les commentant, les discutant et les maniant même avec une certaine adresse.

P—OT.

RAMOND DE CARBONNIÈRES (LOUIS-FRANÇOIS-ELISABETH, baron de), l'un des fondateurs de la géologie en France, naquit le 4 janvier 1755 à Strasbourg, où son père, originaire du Quercy et marié à une Allemande, était trésorier de l'extraordinaire des guerres. Ses études universitaires terminées, Ramond de Carbonnières se destina d'abord à l'étude du droit, mais en même temps, doué d'un œil perçant et d'un esprit observateur, il aimait passionnément à parcourir les monts, la plaine, herborisant, ramassant les spaths et les quartz. A vingt-deux ans il

savait la minéralogie, la botanique, en un mot il possédait toutes les branches de l'histoire naturelle, et de plus la physique à peu près aussi bien que le droit romain et la jurisprudence française. D'un autre côté, il se laissait aller à un penchant naturel pour les lettres. De là son drame anonyme, la *Guerre d'Alsace*, publié en 1780, qui, s'il n'eut point de retentissement en France, fut pourtant compris et apprécié en Allemagne, où l'on s'empressa de le traduire. L'année suivante, encouragé par ce demi-succès, Ramond fit paraître sa traduction des *Lettres de Coxe sur la Suisse*, traduction qui sortait complètement de l'ornière en ce que le traducteur ajoutait, dans des notes fort développées, ses observations propres sur les sites, sur les terrains, sur les mœurs, sur l'état politique, et qu'il parlait de tous ces objets en observateur, en appréciateur consommé. C'est vers cette époque que Ramond de Carbonnières fut attaché au cardinal de Rohan (voy. ce nom) en qualité de conseiller intime. Quand survint la trop éclatante aventure du collier (1785), Ramond, dans les tristes conjonctures que l'imprudence du cardinal avait accumulées autour de lui, montra un dévouement qui n'était pas sans courage et fit preuve de présence d'esprit autant que d'adresse. L'abbaye de la Chaise-Dieu, dans les montagnes du Velay, et plus tard celle de Marmoutier, près de Tours, furent successivement les séjours du prélat disgracié (voy. ROHAN). Ramond l'y suivit pour adoucir sa solitude et y resta les quatre années que l'ex-aumônier de la reine fut forcé d'y passer. Il ne se sépara de lui que lorsque enfin il fut permis au banni d'habiter un ciel plus doux, de respirer plus près des centres de civilisation (1787); il était alors moins nécessaire. Depuis longtemps Ramond désirait comparer les Pyrénées avec les Alpes et les autres montagnes qu'il avait visitées. Il se rendit sur cette frontière méridionale de la France, et ce fut après plusieurs semaines employées à examiner les monts eux-mêmes et les habitants de ces contrées, qu'il vint rejoindre son maître dans la Touraine et mettre en ordre les éléments qu'il avait recueillis pendant cette excursion (1788). Ce nouvel ouvrage parut en 1789. Mais déjà les pacifiques recherches de la science, les distractions de la littérature étaient en baisse et l'ardente politique envahissait tout. Ramond n'eut pas beaucoup de peine à se faire élire membre de l'assemblée législative; il occupa souvent la tribune, et l'on vit régner dans ses discours une rectitude de vues et une conséquence de principes qui ne se démentirent jamais et qui furent développés avec une logique précise et sévère. Le 29 octobre 1791, il demanda que les communes pussent à leur gré choisir un prêtre qui eût ou non prêté le serment, et, le 29 mai 1792, il prenait la défense des insermentés, suppliant l'assemblée de ne pas être intolérante à son tour et de ne pas

compliquer par des questions religieuses des débats si animés par eux-mêmes ; il réclamait pour tout service ecclésiastique un salaire. Les lois contre les émigrants trouvèrent aussi en lui un adversaire intrépide : il essaya de les faire ajourner ; n'y pouvant parvenir, il tenta du moins de faire admettre des distinctions dans les peines, selon la conduite qu'ils tiendraient vis-à-vis de leur patrie. Il eut aussi le courage (31 mai) de s'opposer au licenciement de la garde royale. Suivit bientôt la fameuse journée du 20 juin. Toujours animé du même zèle, bien qu'échouant toujours contre l'effervescence des passions, il réclama le désarmement du rassemblement qui s'était porté aux Tuileries, puis il défendit contre les attaques de quelques-uns de ses collègues Lafayette qui venait demander la punition des attentats de cette journée. Il en dit assez pour se mettre lui-même en aussi grand danger que les défenseurs les plus invariables de la monarchie, et pour en être réduit, quelques jours avant le 10 août, à se rendre aux eaux de Barèges. En réalité il émigrerait presque, mais il ne voulut pas quitter la France, afin de ne pas exposer sa famille aux dangers qui entouraient les parents d'émigrés. Ramond ne fut pas longtemps tranquille à Barèges ; et, quand la république fut proclamée, il fallut qu'il se réfugiât dans les gorges les plus âpres des Pyrénées. Il finit par y être découvert le 15 janvier 1794 ; et, quand il redevint libre (9 novembre 1794), on lui recommanda d'aller derechef respirer l'air des Pyrénées. Il n'y répugnait pas, mais il y resta encore plus qu'il ne l'eût souhaité. Pécuniairement d'ailleurs, il était loin du bonheur. Presque toutes ses ressources s'étaient épuisées en prison, et, lorsque vint l'organisation des écoles centrales, il accepta avec empressement, ou plutôt il sollicita une place de professeur d'histoire naturelle à Tarbes. Il l'occupa quatre ans, pendant lesquels sa belle et vive élocution, son amour passionné de la nature le rendirent pour son auditoire ce qu'il avait été dans la capitale, et attirèrent à la science plus d'amateurs qu'on ne s'y serait attendu. Il faisait fréquemment des excursions aux environs, tantôt entraînant sur ses pas un petit groupe d'auditeurs d'élite, tantôt solitaire, s'enfonçant dans les profondeurs des Pyrénées. Il acquit ainsi, à deux cents lieues de son pays natal, une influence qui le fit nommer, en 1800, député au corps législatif. Il reparut alors à Paris. On l'avait un peu perdu de vue. Tout le personnel dans les hautes régions avait changé. Aussi, lors de son apparition aux séances de la première classe de l'Institut, produisit-il un certain effet mêlé de surprise. Bonaparte fut très-frappé de sa conversation, de son esprit, de ses notions positives en administration et en affaires, et bientôt il eut l'idée d'en faire un de ses préfets. Mais Ramond n'ambitionnait nullement cette place, et il s'en tint à ses fonctions législatives,

qui ne l'éloignaient que pour six semaines à peu près de ses montagnes, et qui d'ailleurs lui donnaient une importance personnelle fort marquée, car elle le porta finalement à la vice-présidence. On devine que, perspicace comme il l'était, il ne fut pas longtemps à comprendre vers quel but marchait le premier consul ; il ne désapprouva point cette marche qui devait ajouter à la stabilité de l'ordre enfin rendu à la France, et même il se posa publiquement le défenseur de la monarchie par sa brochure intitulée *Légitime et nécessaire*. En 1806, Ramond fut mis à la tête de l'administration du Puy-de-Dôme. Il eut le double mérite et de ne pas trop administrer, science plus délicate qu'on ne le suppose pour l'ordinaire, et d'adoucir autant qu'il était en lui les mesures rigoureuses de la conscription ; il fit faire aux eaux du Mont-Daure de beaux travaux auxquels cette localité doit en grande partie la vogue et la prospérité dont elle a joui depuis ce temps. Tout en surveillant les travaux, il explorait en savant et la contrée aux environs de Clermont, et ces monts, volcans éteints, monuments si instructifs de l'histoire du globe. Il en caractérisait les formations, il en étudiait et en enrichissait la flore, il en déterminait les hauteurs et perfectionnait essentiellement, dans le pays même où Pascal avait fait confirmer la théorie du baromètre par une ascension qui variait les hauteurs, la mesure des hauteurs par le moyen du baromètre. Ses études, ses prédilections étaient devenues proverbiales dans le département. « Est-ce que M. le préfet mesurera les « conscripts au baromètre ? » demandaient les plaisants de la Limagne. Enfin, en janvier 1813, quand l'empereur allait avoir besoin de doubler et tripler ses levées, il fut permis à Ramond de résigner sa préfecture et de revenir aux environs de Paris. La restauration accepta ses services. Il fut nommé maître des requêtes le 24 août 1815 ; et, cinq mois après, il était chargé avec un de ses collègues (Lechat) de liquider les créances anglaises ; il s'acquitta de cette mission avec un très-grand succès, et à la suite fut nommé conseiller d'Etat en service ordinaire (14 juin 1818). Septuagénaire, il avait toujours le feu, la verdeur du jeune âge ; on était souvent tenté de croire qu'il avait gagné en vivacité : il donnait même des travaux à l'Académie. Sa mort eut lieu le 14 mai 1827. MM. Brongniart et Mirbel, ses collègues, prononcèrent des discours sur sa tombe. Commandeur de la Légion d'honneur dès 1804, chevalier de l'ordre de St-Michel en 1819, il eut pour successeur à l'Institut M. Berthier. Son *Eloge*, lu par Cuvier au sein de l'Académie des sciences, a été imprimé dans le tome 9 des Mémoires de cette compagnie. Ramond était vraiment le fils des montagnes ; on respirait autour de lui quelque chose de ces senteurs alpestres si franches, si pures qui retrempent et qui pénètrent ; son langage était éminemment pitto-

resque, même dans les descriptions techniques, et, sous ce point de vue, il est bien de cette époque impériale qui fut celle de la poésie descriptive, mais avec cette particularité que, chez lui, le pittoresque n'est jamais cherché et qu'il n'eût pas été en son pouvoir d'écrire autrement; et si quelque poète, son contemporain, eût voulu décrire ce qu'il n'eût pas vu, il eût pu s'inspirer de Ramond et il eût presque semblé copier la nature. Il explorait avec bonheur; il apercevait où d'autres n'eussent rien vu; il variait habilement les circonstances et le mode des observations. Il a ainsi, dans le domaine de la géologie, révélé beaucoup de faits nouveaux et constaté beaucoup de faits anciens; la phytographie lui doit bon nombre d'espèces nouvelles; son nom est inséparable de la mesure des hauteurs par le baromètre. Nul savant européen, à l'exception des voyageurs et des pâtres de ces districts, n'avait autant que lui visité les montagnes: les Vosges, les Alpes, les Pyrénées, les monts de l'Auvergne, telles étaient les chaînes qu'il avait examinées et comparées. Il était allé trente-cinq fois au Mont-Perdu; enfin il avait atteint la cime du Vignemale et du Maladetta. On lui doit les ouvrages suivants: 1° *Lettres* (de William Coxe) à sir W. Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse (traduites de l'anglais), augmentées des observations faites sur le même pays par le traducteur, Paris, 1781, 2 vol. in-8°. La 2° édition anglaise, refaite par Coxe lui-même et enrichie des précieuses additions du traducteur (que Coxe toutefois a soin de ne pas nommer), a été traduite en français par Th. Mandar, Paris, 1790, 3 vol. in-8°. 2° *Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à des observations sur les Alpes, insérées dans une traduction des Lettres de Coxe sur la Suisse*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°; Liège, 1792, in-8°; trad. en allemand, Strasbourg, 1790, in-8° (1). Cet ouvrage, auquel on ne peut reprocher qu'un titre trop modeste, a la même physionomie originale et animée que les *Additions aux Lettres* de Coxe. L'auteur y fait connaître les populations qui habitent les froides vallées de ces districts; il apitoie sur le sort de ces pauvres Cagots, peuplade proscrite qui semble au ban de l'Espagne et de la France, et il en recherche l'origine. Il étudie les glaciers avec un soin particulier, et il arrive à des remarques ingénieuses sur cet équilibre de chaleur et de froid qui en maintient les limites. Il jette aussi les premiers linéaments d'une théorie des montagnes pyrénéiques et des lois qui en règlent la végétation, théorie que plus tard il devait élaborer plus largement et amener à l'état scientifique. 3° *Voyage au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées*, Paris, 1801, in-8°,

avec planches. C'est là que se trouve la théorie générale des Pyrénées, que les géologues regardent comme une des plus importantes de la science. Avant Ramond on avait vu que, contrairement à ce qui se remarque dans les autres grandes chaînes, les flancs des Pyrénées offrent peu de coquilles, tandis que les cimes contiennent en grand nombre des débris organisés; d'où quantité d'objections aux lois de Pallas et de Saussure sur la structure des montagnes. Ces objections étaient restées sans réponse; Ramond les fit disparaître en apercevant que les bancs des calcaires coquilliers, qui abondent au sommet de la chaîne, s'inclinent au midi; que là des schistes, des granits se glissent sous les blocs calcaires; que plus au nord ces schistes et ces granits sont disposés sur des lignes parallèles, mais inférieures à la grande crête; qu'en outre plus loin au nord les granits et les schistes en lignes parallèles portent les calcaires, et il en conclut la permanence de cette loi générale, que le granit est partout l'axe de la chaîne dont la violation apparente n'est due qu'à de simples accidents. 4° *Mémoire sur la formule barométrique de la Mécanique céleste et les dispositions de l'atmosphère qui en modifient les propriétés, augmenté d'une instruction élémentaire et pratique destinée à servir de guide dans l'application du baromètre à la mesure des hauteurs*, Clermont-Ferrand, 1811, in-4°. Le titre de ce mémoire en annonce assez le sujet. Mais il faut savoir de plus que la formule barométrique de Laplace, dont l'application supposait la fixation positive des chiffres propres à chacune, et surtout celle du coefficient principal, se trouvait inexacte en fait, parce que dans ses premiers essais le grand géomètre avait fixé le coefficient trop bas, et que Ramond, par une foule d'observations barométriques suivies avec une attention minutieuse, fit connaître de combien devait être agrandi le coefficient, précisa les autres chiffres et fixa l'attention sur nombre d'autres circonstances perturbatrices dont on n'avait pas tenu compte. C'est depuis ce temps, et c'est grâce à ces expériences multipliées, que le baromètre est véritablement devenu un instrument géodésique donnant avec exactitude les hauteurs et grâce auquel on économise le temps. 5° *Nivellement barométrique des Monts-Daures et des Monts-Dômes disposé par ordre de terrains* (lu à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, 24 et 31 juillet 1813). Ce travail est un de ceux qui montrent la fécondité d'un simple fait d'expérience. La comparaison du nivellement de la région examinée suggère à Ramond la reconnaissance de ce beau fait, que les laves de différents âges dans ces montagnes sont aussi de différentes natures; que les nouvelles s'élèvent à des hauteurs moindres que les anciennes; que celles-ci semblent avoir conservé plus longtemps leur fluidité et s'être étendues beaucoup plus loin; qu'elles contiennent non-

(1) C'est à tort qu'on a quelquefois attribué ces *Observations* à Bourrit (voy. ce nom). M. Quérard (*France littéraire*, t. 1^{er} et 7) les donne successivement à Bourrit et à Ramond. Ce dernier en est l'unique et véritable auteur.

seulement des basaltes proprement dits, mais aussi des porphyres, des pétrosilex, des klingstein; en un mot qu'elles sont d'une nature bien plus variée; enfin que chacun de ces sols, de ces étages a sa végétation propre. 6° *Application des nivellements exécutés dans le département du Puy-de-Dôme à la géographie physique de cette partie de la France* (lu à l'Institut le 7 août 1813). L'auteur y trace l'histoire de cette végétation ou plutôt de ces végétations diverses dont nous venons de le voir poser le principe, et il l'appuie sur la détermination de plus de quatre cents hauteurs prises par sa méthode. 7° *Mémoire sur la végétation du pic du Midi de Bagnères-de-Bigorre* (lu à l'Académie des sciences, 16 janvier et 13 mars 1826; Mémoires de l'Académie des sciences, au tome 6, p. 81). Ce morceau, le dernier que Ramond ait donné à l'illustre compagnie, se lit avec le plus vif intérêt. Il commence par y poser en fait que le pic du Midi se trouvant suffisamment isolé des autres cimes pyrénéiques, on peut en considérer la végétation comme l'expression simple de l'action de la hauteur et de celle de la latitude combinées, ce qui en rend l'étude très-intéressante pour l'histoire des influences déterminatrices des spécialités de végétations. Il décrit ensuite avec sa séve ordinaire cet îlot aérien de deux ares environ qui forme le sommet principal du pic. Il assigne les caractères dominants de la végétation à ces hauteurs où « rien ne subsiste que ce qui rampe, ce qui se cache ou ce qui plie. » Il indique les rapports numériques des cryptogames aux phanérogames, des annuelles ou bisannuelles aux vivaces, et des familles entre elles; il remarque que les nombres qui expriment les rapports des familles sont loin d'être ceux qui résultent, dans la phytographie considérée dans son ensemble, des supputations de Brown, de Candolle et de Humboldt, et il explique à quoi tiennent ces différences. Mais où vraiment il est admirable, c'est quand il compare la végétation de son îlot aérien à celle de l'île Melville, quand il retrouve dans celle-ci la contre-épreuve de celui-là, quand il y signale de part et d'autre un seul arbrisseau et de la même famille (de celle des saules); c'est quand il nous mène à ce glacier de Réouvielle dont il connaît si parfaitement les limites, quand il nous le montre se rétrécissant une fois peut-être en vingt ans, quand il fait poindre des fleurs sur ce limbe où naguère était la neige presque éternelle, puis qu'au bout de cinq ou six semaines les fleurs ne sont plus; l'été cesse et le glacier reprend ses limites: ainsi à ces hauteurs une plante ne fleurit que cinq ou six fois en un siècle! Les nomenclatures plus techniques qui terminent le mémoire sont elles-mêmes plus élégantes qu'on ne peut s'y attendre, et à vingt reprises la main du peintre s'y retrouve et fait vivre l'aridité de sa table de plantes. 8° *Plantes inédites des Pyrénées* (*Bull. des sciences*, nos 41 et 42, an 8, nos 43 et 44,

XXXV.

an 9). Beaucoup des espèces ou genres que l'auteur indique dans ces mémoires se retrouvent dans l'ouvrage précédent, il en est beaucoup aussi qu'on y rechercherait en vain; et c'est tout simple, les Pyrénées sont plus vastes que le Mont-Perdu. 9° *Voyage au sommet du Mont-Perdu* (extrait du *Journal des Mines*), Paris, 1803, in-8°. Il faut joindre cet opuscule au *Voyage au Mont-Perdu* qu'il complète sur divers points. 10° *Mémoire sur les neiges teintées en rouge que l'on rencontre dans les hautes montagnes* (lu le 21 pluviôse an 8). Saussure qui, la première fois, remarqua le phénomène des neiges rouges et les recueillit pour les soumettre à l'analyse, avait pensé que la poudre à laquelle celles-ci devaient leur couleur était la poussière séminale de quelque plante peut-être cryptogame; et ce qui venait surtout à l'appui de cette idée, c'est qu'il ne se trouve plus d'apparence de neige rouge sur les cimes du mont Blanc où il n'y a ni plantes ni printemps. Ramond reconnu par ses yeux et prouva que cette poudre se composait de paillettes de mica dans un état de décomposition singulière. « Ce n'est pas, dit-il, une simple oxydation du fer qui y est renfermé, mais une transformation de la substance entière en une matière rouge, gonflée, pulvérulente. » Des épreuves répétées lui confirmèrent la réalité de ce résultat qu'il sut retrouver même dans des grès où d'abord on n'apercevait pas le mica, et qu'il concilia d'ailleurs avec les observations de Saussure, d'une part, en rappelant que lui-même n'avait pu assigner à quelle plante eût appartenu le pollen qu'il supposait colorer la neige, et que même, pendant un temps, il avait penché à prendre cette poudre rouge pour une combinaison singulière de quelque terre distincte de la neige avec l'air et la lumière; de l'autre, en notant que, suivant Saussure lui-même, les hautes cimes alpestres, où rien n'altère la blancheur de la neige, sont totalement dépourvues de mica. Il ajoute au reste qu'il ne suffit pas de la présence du mica pour déterminer le phénomène, qu'il faut encore certaines époques, certaines températures, tel degré d'oxygénation dans les neiges, etc., et en général une de ces élévations moyennes et une de ces températures où le printemps gagne en influence ce qu'il perd en durée, et où toutes les puissances de la nature se réveillent et se déploient à la fois. 11° *La Guerre d'Alsace pendant le grand schisme d'Occident, terminée par la mort du vaillant comte Hugues, surnommé le soldat de St-Pierre*, drame historique (en cinq actes et en prose), Bâle, 1780, in-8°; 12° *Opinion sur les lois constitutionnelles, leurs caractères distinctifs, leur ordre naturel, leur stabilité relative, leur révision solennelle*, 1791, in-8° de 60 pages; 13° *Légitime et nécessaire, lettre d'un solitaire de Paris* (Ramond) *au solitaire des Pyrénées*, Paris, an 12 (1804), in-8°; 14° *Naturel et légitime*, (lettre du solitaire des Pyrénées à M. D....), an 12 (1804),

20

in-8° de 40 pages. Cet opuscule, anonyme comme le précédent et sur le même sujet, fut imprimé à l'imprimerie impériale, quoiqu'il n'en porte pas l'indication, et composé à la demande de Napoléon en faveur de son élévation au trône. On l'a quelquefois attribué, mais à tort, à Barère de Vieuzac. Il y en a une autre édition. Paris, Maradan, an 13 (1805), in-8°. 15° *Lettre à M. de Chateaubriand sur deux chapitres du Génie du christianisme*, Genève et Paris, in-8°; 16° *Lettres inédites de M. Ramond, membre de l'Institut, adressées à M. Roger la Cassagne, à Valentine (Haute-Garonne)*, contenant un coup d'œil général et de comparaison sur les Alpes et les Pyrénées, leurs productions, leurs lacs et leurs flores, l'état de leurs chaînes, la forme de leurs vallées, la diversité du climat, l'origine, la religion, les mœurs et caractères des habitants. Toulouse, 1834, in-8° de 48 pages (posthume). 17° Divers articles dans le *Dictionnaire des sciences naturelles* et dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*. Les œuvres de Ramond de Carbonnières ont été réunies et publiées à Paris, 1847, in-8°. P—OT.

RAMOND DU POUJET (CÉCILE-ÉTIENNE-BERNARD), frère du précédent, naquit à Strasbourg le 17 février 1756. Dès 1773, il partageait les fonctions de son père, trésorier des troupes de Neuf-Brisach, Schelestadt et Colmar. Dix ans après, il était adjoint au trésorier principal de la guerre en Flandre. En 1786, il fut nommé trésorier principal de la guerre dans la province de Lorraine et Barrois, où il se fit aimer et même respecter, tant par toutes les autorités du pays que par une nombreuse garnison. En 1790, ses services lui valurent une des quinze places de commissaire de la comptabilité, qui sont connues aujourd'hui sous le titre de conseiller maître des comptes. Le nombre de ces places ayant été réduit à cinq, en 1795, il fut un de ceux qui subirent le joug de la suppression et se vit ainsi privé d'une récompense acquise par vingt-deux années de travaux utiles et consciencieux. Plus tard il saisit l'occasion que lui offrait l'établissement de la Banque de France et y obtint une place. Au mois de septembre 1827, il se retira, jugeant que, par son âge avancé, il était condamné au repos. Une pension lui fut assurée. Ramond du Poujet avait écrit, en 1818, une *Notice sur les anciennes enceintes de la ville de Paris*. Elle reçut des éloges de la plupart des journaux de la capitale et même des provinces. Il donna, en 1826, une 2° édition de ce petit ouvrage, qui est accompagné d'un plan général de la ville et des faubourgs de Paris; par Robert de Vaugondy, plan sur lequel le frère de Ramond de Carbonnières a marqué l'enceinte de Philippe-Auguste, l'enceinte de Louis XIII, d'après le plan de Comboust, enfin l'enceinte des boulevards. Si Ramond du Poujet figure en quelque sorte dans la classe des historiens de Paris, il figure aussi parmi les antiquaires qui ont su le

mieux déchiffrer les anciennes monnaies de France, lesquelles sont ordinairement ce qu'il y a de plus barbare. Il avait réuni une suite nombreuse et peu interrompue de ces monnaies, depuis la première race de nos rois jusqu'à notre époque. Il n'en existait nulle part de collection aussi complète et aussi bien choisie, si ce n'est à la bibliothèque du Louvre. Il s'était formé aussi une suite de médailles impériales romaines bien précieuses par ce qu'elle contenait de rare et par leur belle conservation. La *Notice sur les anciennes enceintes de la ville de Paris*, petit in-8°, parut chez Belin-Leprieux; 2° édition, 1826. L—F—E.

RAMONDINI (VINCENT), naturaliste italien, naquit le 10 octobre 1758 à Messine, où son père était pharmacien. Après avoir achevé le cours de collège dans sa ville natale, il alla étudier la médecine à Naples et se fit recevoir docteur. Toutefois il ne s'adonna pas à l'exercice de cet art, auquel il préféra la chimie et la minéralogie, ce qui lui valut d'être choisi par le gouvernement pour visiter la nitrière naturelle de Molfetta et d'être compris au nombre des jeunes gens (André Savaresi, Matthieu Tondi, Joseph Melograni, Jean Faticchio et C.-A. Cippi), qui furent envoyés en 1789 en Hongrie pour étudier les procédés employés dans l'exploitation des minéraux. Après trois années d'études au collège de Schemnitz, Ramondini, accompagné de Mélograni, parcourut scientifiquement toute la Hongrie, la Transylvanie, la Pologne, la Gallicie, la Bohême, l'Autriche et le Tyrol. Il s'arrêta quelque temps à Freyberg pour suivre les leçons de Werner sur la minéralogie. La Saxe lui coûta à elle seule une année de pérégrinations, tant les minières d'Ertzeburg et celles de Harz lui offrirent d'intérêt. En 1794, il passa en Angleterre et visita les principales mines dont ce pays est si riche. Il ne fut de retour à Naples qu'en 1796. Peu de temps après il fit partie d'une commission chargée de reconnaître une prétendue carrière de charbon fossile dans la province de Salerne, et d'examiner les fours de Marino et de Cannelto. De là il passa en Calabre pour y visiter les minières de Stilo et les fonderies de la Mongiana; mais les convulsions politiques auxquelles le pays fut en proie l'obligèrent de revenir à Naples avant d'avoir pu faire tout le bien qu'il projetait. En 1801, il fut de nouveau envoyé en Calabre pour dresser, conjointement avec Savaresi, la carte géographique et minéralogique de ces contrées. Cependant il ne coopéra pas à l'exécution entière de ce travail, car il fut dans l'intervalle rappelé à Naples pour occuper une chaire à l'université et diriger le musée de minéralogie. On doit à Ramondini la découverte d'une nouvelle substance vomie par le Vésuve et à laquelle il donna le nom de *Zur-lite*, en l'honneur du comte Zurlo, son protecteur. Ramondini mourut à Naples le 15 septembre 1811. On a de lui : 1° *Lettera sulla nitriera naturale del Pulo di Molfetta, nella terra di Bari*

in Puglia, Naples, 1788, in-8°; 2° *Memoria sulla preparazione della canapa*, etc. (dans les Actes de l'institut royal d'encouragement, Naples, 1811). Il a de plus laissé en manuscrit un *Traité élémentaire de minéralogie*. MM. Tondi et delle Chiaie ont consacré chacun une notice à ce savant naturaliste.

A—Y.

RAMOS (don HENRI), militaire et écrivain espagnol, était natif d'Alicante. Il entra d'abord dans l'artillerie, puis dans la garde royale espagnole. Il servit avec distinction dans les guerres d'Alger (1772), de Gibraltar (1780), contre la république française (1794), et parvint au grade de maréchal de camp. Son instruction n'était pas moindre que sa bravoure, et il cultivait avec un égal succès les sciences exactes et la poésie. Il était surtout très-instruit dans la géométrie et plaçait cette science au premier rang des connaissances humaines. Il mourut à Madrid en 1801, âgé de 63 ans. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons les plus connus : 1° *Eléments sur l'instruction et la discipline de l'infanterie*, Madrid, 1776, in-8°; 2° *Eléments de géométrie*, ibid., 1787; 3° *Instruction pour les élèves d'artillerie*, ibid., 1787, in-4°; 4° *Eloge de Bayan, marquis de Santa-Cruz*, ibid., 1780; 5° *Gusman*, tragédie en trois actes, Barcelone, 1780, in-8°; 6° *Pelaje*, tragédie en trois actes, Madrid, 1784, in-8°. Ces deux pièces obtinrent un grand succès. Il existe une autre tragédie de *Pelaje* par Quintana. 7° le *Triomphe de la vérité*, Madrid, 1796, in-8°, poème en douze chants, fort bien écrit, plein de verve, et qui a mérité, avec juste raison, l'éloge des littérateurs espagnols.

B—S.

RAMOS PAREJA (BARTHÉLEMY), musicien distingué, naquit à Baeza vers le milieu du 15^e siècle; on ne sait guère à son égard ce qu'il nous apprend lui-même; il dit qu'après avoir quelque temps enseigné la musique à Salamanque, il se rendit à Bologne où il fit imprimer, en 1482, un in-folio intitulé *Tractatus de musica*. Cet ouvrage est partagé en trois traités qui sont eux-mêmes divisés chacun en deux ou trois parties; l'auteur constate qu'il avait déjà publié à Salamanque, dans sa langue maternelle, un livre sur le même sujet, mais il ne paraît pas qu'on en connaisse un seul exemplaire, et les indications des bibliographes à cet égard sont fort incomplètes. Ramos combattit le système dont Guido d'Arezzo était le créateur et qui dominait alors en Italie; il eut de vives discussions avec l'Italien Nicolas Bursio, qui le poursuivit de ses injures dès le titre de l'ouvrage qu'il publia à cet égard : *Opusculum musicæ cum defensione Guidonis Aretini adversus quendam Hispanum veritatis prævariatorem* (Bologne, 1487, in-4°). D'un autre côté, Jean Spadario (Johannes Spadarius) prit la défense de Ramos, dont il était l'élève, dans deux écrits, l'un en latin, l'autre en italien, mis au jour à Bologne en 1491 et en 1521. Ramos laissa en manuscrit des *motets* et d'autres compositions

musicales qui existent encore à Bologne dans des dépôts publics. Z.

RAMPALLE, littérateur, est moins connu par ses ouvrages que par ce seul vers de Boileau :

On ne lit guère plus Rampalle et Mesnardière.
(*Art poét.*, ch. 4.)

Il avait cependant de l'esprit et de l'instruction, puisque, outre les langues anciennes, il possédait l'italien et l'espagnol; mais il manquait du talent qui seul donne une réputation durable. On conjecture qu'il était de la même famille que le P. Pierre de St-André (*roy.* ce nom). Il s'attacha dans sa jeunesse à la maison de Tournon, et il paraît qu'il suivit à l'armée Just-Louis de Tournon, son maître, tué devant Philisbourg en 1644. On ignore les autres particularités de sa vie, ainsi que l'époque de sa mort, qu'on place vers 1660. Colletet parle de Rampalle avec éloge dans son *Discours du poème bucolique*, p. 37. « Il savait, » dit-il, le beau tour de vers aussi bien que pas « un de ma connaissance, et il a renouvelé la « gloire de l'idylle, puisqu'il nous en a donné « plusieurs imitées du Preti et de Marini. » On connaît de cet écrivain : 1° l'*Hermaphrodite*, poème, imité de Jérôme Preti, Paris, 1639, in-4°; 2° l'*Erreur combattue*, discours où il est prouvé que le monde ne va pas de mal en pis, ibid., 1641, in-8°; 3° les *Evénements prodigieux de l'Amour*, nouvelles traduites de l'espagnol de Juan Perez de Montalvano, ibid., 1644, 2 vol. in-8°; 4° *Discours académiques*, ibid., 1647, in-8°; le dernier de ces discours est intitulé *De l'inutilité des gens de lettres*; 5° *Idylles*, ibid., 1648, in-4° et in-12. Brossette les trouve médiocrement belles; l'abbé Goujet en juge encore plus défavorablement. 6° *La Chiromancie naturelle*, de Romphile, traduite en français, ibid., 1653, in-12. Rampalle paraît être le véritable auteur de *Bélinde*, tragi-comédie, Lyon, 1630, in-8°; et de *Ste-Dorothée, ou la Suzanne chrétienne*, pièce représentée et imprimée à Lyon en 1658, que le bibliothécaire des carmes (Cosme de Villiers) attribue par inadvertance au P. Pierre de St-André.

W—S.

RAMPEGOLO ou RAMPIGOLI (ANTONIO), nommé aussi *Rampelogo* et *Ampelogo*, religieux augustin, naquit à Gènes et fut, en 1412, choisi au concile de Constance pour disputer contre les partisans de Jean Hus. Le talent avec lequel il remplit cette mission eut l'approbation du concile et augmenta sa réputation déjà fort étendue. Il est auteur d'un livre intitulé *Biblia aurea*, et quelquefois *Figure biblicarum* ou *Repertorium biblicum*, dont il se fit au 15^e siècle plusieurs éditions, ainsi que dans le siècle suivant, toutefois avec des corrections, car l'ouvrage en avait grand besoin. Rampegolo, en le composant, avait un louable dessein : il voulait faciliter aux prédicateurs de son temps leur travail en réunissant et leur mettant pour ainsi dire sous les yeux un grand nombre de textes de l'Ecriture sainte dont il indiquait le sens mo-

ral. Malheureusement son livre manquait d'exactitude ; il s'y glissa beaucoup de fautes et même des erreurs contre la foi, de sorte que Clément VIII le mit au nombre des livres prohibés jusqu'à ce qu'on en eût fait disparaître toutes les propositions hétérodoxes, ce qui fut exécuté en 1623. On ignore en quel temps mourut Rampegolo. Un auteur moderne assure qu'il était au concile de Bâle, en 1433. L—v.

RAMPEN (HENRI), naquit le 18 novembre 1572 dans la ville de Huy, province de Liège. Ses humanités étaient à peine achevées que le désir de voir Rome lui fit accompagner un jeune seigneur liégeois qui partait pour l'Italie. Il obtint à son retour une bourse pour faire sa philosophie à l'université de Louvain, où il suivit le cours de théologie et fut admis à la prêtrise en 1597. Cette université, qui le considérait comme un de ses meilleurs élèves, le vit bientôt siéger parmi ses professeurs. Il y donna successivement des leçons de grec, de philosophie et d'écriture sainte. Son zèle et ses talents furent récompensés par la présidence du collège de Ste-Anne et du Grand-College. Il mourut à Louvain le 4 mars 1641. Rampen avait publié dans cette ville, quelques années auparavant (1631-1633-1634), 3 volumes in-4° de commentaires en latin sur les quatre évangiles, ouvrage qui était fort estimé des théologiens en Belgique, même dans ces derniers temps. St—r.

RAMPON (ANTOINE-GUILLAUME), général français, fut un des plus braves guerriers de notre époque, s'il n'en fut pas un des plus habiles. Né à St-Fortunat, dans le Vivarais, en 1759, il s'engagea dès l'âge de seize ans dans un régiment d'infanterie et revint dans sa famille après huit ans de service. Dès l'organisation des premiers volontaires nationaux, en 1791, il s'enrôla dans un des bataillons de l'Ardèche, et il y fut nommé lieutenant. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne de 1792 en Italie. Il passa, au mois de février 1793, à l'armée des Pyrénées, et y obtint le grade de chef de bataillon sur le champ de bataille de Villelongue, le 5 octobre 1793. Employé d'abord comme adjudant général, il fut nommé général de brigade, puis fait prisonnier par les Espagnols le 24 janvier 1794 et ne recouvra sa liberté qu'à la conclusion de la paix. Envoyé à l'armée d'Italie en 1796, Rampon s'y signala les 10 et 15 avril aux batailles de Montenotte et de Millesimo. A la journée de Montenotte, il défendait la redoute de Montelezino avec 1,500 hommes. Le général autrichien Beaulieu, après avoir culbuté le centre de l'armée française, arriva en personne, à la tête de 15,000 hommes, devant cette redoute et en forma l'attaque. Rampon, au milieu du feu le plus vif, fit jurer à sa troupe de mourir plutôt que d'abandonner son poste. Trois fois l'ennemi revint à la charge et trois fois il fut repoussé. Le lendemain, il revint encore et fut battu de nouveau. Rampon soutint sa réputation à Roveredo,

le 18 fructidor an 4 (4 septembre 1796), et dans la campagne de l'an 5 (1797). Il était un des généraux commandant l'avant-garde lorsque l'armée d'Italie passa l'Isonzo, les Alpes Juliennes, et qu'elle envahit la Carinthie, la Styrie et la Carniole. Il alla ensuite combattre en Suisse sous les ordres de Brune, puis il fit partie de l'expédition d'Egypte. A la bataille des Pyramides, il commandait les grenadiers qui abordèrent avec tant d'impétuosité les retranchements des Turcs et soutinrent les charges répétées des Mameluks. Le général Bonaparte en fit, dans son rapport, la mention la plus honorable. Envoyé à la conquête de la Syrie, Rampon entra le premier à Suez, soumit la province d'Alfickély, commanda la droite de l'armée à la bataille du Mont-Thabor, fut promu pendant cette expédition au grade de général de division, revint combattre à Aboukir, à Héliopolis, et fut chargé par le général Kléber du commandement des provinces de Damiette et de Mansourah, formant le sixième arrondissement de l'Egypte. Après la capitulation d'Alexandrie, dont il avait commandé le camp retranché pendant le siège, Rampon s'embarqua pour la France et arriva à Marseille en novembre 1801. Il avait été nommé pendant son absence par son ancien chef, devenu premier consul, membre du sénat conservateur. Peu de temps après son retour, il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur et présida en 1803 le collège électoral du département de l'Ardèche. Il obtint bientôt la sénatorerie de Rouen, fut créé comte de l'empire, et reçut en 1805 le commandement des gardes nationales des départements de l'ancienne Picardie, de la Flandre et de la Belgique. Il se trouvait dans ces contrées en 1809, lorsque les Anglais firent un débarquement dans l'île de Walcheren, et tentèrent de s'emparer d'Anvers, pour y détruire la flotte et les travaux que Napoléon venait d'y établir à grands frais. On sait comment Fouché et Bernadotte s'entendirent dans cette occasion, soit pour résister aux Anglais, soit pour profiter dans leur intérêt des avantages que pourraient leur offrir les circonstances et surtout l'absence de l'empereur, alors engagé dans une guerre fort périlleuse avec l'Autriche. Rampon, qui était loin d'avoir compris leurs projets, céda sans difficulté le commandement à Bernadotte, et il contribua avec un grand zèle à l'expulsion des Anglais. En 1813, après la malheureuse campagne de Saxe, il fut envoyé de nouveau en Hollande. N'ayant point assez de forces pour résister aux alliés quand ils s'approchèrent de cette contrée, il se retira dans la place de Gorcum et s'y défendit longtemps avec beaucoup de vigueur. Forcé enfin de capituler, il était prisonnier de guerre lors du rétablissement des Bourbons en 1814. Il leur envoya son adhésion et fut créé pair de France le 4 juin de cette année. Il continua de siéger en 1815 dans cette chambre, après le

retour de Napoléon, qui le nomma un de ses commissaires extraordinaires dans la 4^e division, où il exerça contre le recteur de l'université et contre des ecclésiastiques recommandables des actes de sévérité au moins inutiles. Au second retour du roi, il fut rayé de la liste des pairs, puis rétabli dans la grande fournée faite après la proposition de Barthélemy. Depuis cette époque, jouissant en paix de bons traitements et d'une fortune méritée par de glorieux services, Rampon mourut dans le mois de mars 1842. M—Dj.

RAMSAY (ANDRÉ-MICHEL DE), littérateur, d'une branche cadette de l'ancienne et illustre famille de ce nom, naquit en 1686 à Ayr, en Ecosse. Il montra dès sa jeunesse un goût très-vif pour les sciences, et s'appliqua surtout à l'étude des mathématiques et de la théologie. Les doutes qu'il conçut sur la vérité de la religion anglicane le déterminèrent à en faire un examen attentif : il consulta les plus célèbres théologiens de Glasgow, d'Edimbourg et de Londres; mais aucun ne put dissiper ses incertitudes. Il résolut alors de n'obéir qu'à la raison, c'est-à-dire de ne reconnaître que lui-même pour juge de sa croyance, et tour à tour il passa du socinianisme à l'indifférence, et de l'indifférence au pyrrhonisme le plus absolu, sans toutefois recouvrer la tranquillité qu'il avait perdue. Fatigué de cet état, il se rendit en Hollande pour exposer ses doutes au célèbre Poiret (voy. ce nom), ministre français réfugié, dont l'éloquence ne put le convaincre. Il eut enfin le bonheur de trouver dans les entretiens de Fénelon la vérité, qu'il cherchait de bonne foi, et en 1709, il embrassa la religion catholique. L'illustre archevêque de Cambrai conserva jusqu'à sa mort une estime particulière pour son élève, dont il appréciait les talents et la vertu. Quelques opuscules avaient fait connaître Ramsay d'une manière avantageuse, quand il fut nommé gouverneur du duc de Château-Thierry et du prince de Turenne, et chargé ensuite de l'éducation des princes fils du prétendant (Jacques III), réfugié à Rome. Des intrigues l'éloignèrent bientôt de cette petite cour. En 1730, il fit un voyage en Angleterre, muni d'un sauf-conduit du roi George, et il y fut accueilli avec les égards dus à l'élève et à l'ami de Fénelon. Il fut admis à la société royale de Londres, et il témoigna le désir d'être reçu docteur de l'université d'Oxford : la qualité de catholique y mettait un obstacle presque insurmontable; le docteur King fit cesser toute opposition en disant : « Je vous présente l'élève du grand Fénelon; ce seul titre répond à tout ». (Voy. l'*Histoire de Fénelon*, par M. de Bausset, t. 3, p. 266.) A son retour en France, Ramsay fut intendant du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon. Il mourut à St-Germain en Laye le 6 mai 1743, à l'âge de 57 ans. Ses qualités lui avaient fait un grand nombre d'amis, entre lesquels on doit citer J.-B. Rousseau et Louis Racine, qui lui

adressa ses deux *Epîtres sur l'homme*. Outre les éditions qu'il a données des *Dialogues des morts* et des *Dialogues sur l'éloquence*, par Fénelon, on connaît de Ramsay : 1^o *Discours sur le poème épique*, imprimé à la tête de l'édition de *Télémaque*, 1717, in-12, et plusieurs fois depuis. Ramsay adopte les opinions de la Motte sur la poésie en prose, dans le dessein de relever le mérite du *Télémaque*, et répond aux critiques que Faydit et Gueudeville avaient faites de ce chef-d'œuvre (voy. FÉNELON). 2^o *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, Londres, 1721, in-12; ibid., 1722, in-8^o; réimprimé sous ce titre : *Essai de politique, où l'on traite des bornes et des différentes formes de la souveraineté, selon les principes de l'auteur du Télémaque*, la Haye, sans date, 2 parties in-12. Cet ouvrage n'est que le développement des conversations qu'eut Fénelon avec le prétendant, pendant le séjour que ce prince fit à Cambrai, dans le cours de la guerre de la succession. « Il est difficile, ajoute M. de Bausset, de réunir sur la politique des idées plus justes et plus saines, de les présenter sous une forme plus claire et plus à la portée de tous les esprits raisonnables, et de les discuter avec une impartialité plus exempte de prévention et d'enthousiasme. » (Voy. l'*Histoire de Fénelon*.) 3^o *Histoire de la vie de François de Salignac de la Motte-Fénelon*, la Haye, 1723, in-12, publiée aussi en anglais, à Londres, la même année. Quoique fort abrégée, elle eut beaucoup de succès; « mais, dit M. de Bausset, l'auteur y fait entrer, avec trop de détails peut-être, le récit de ses rapports personnels avec l'archevêque de Cambrai ». 4^o Deux lettres dans le *Journal des savants*, juin 1726 et février 1727, dans lesquelles Ramsay prouve que l'*Abrégé des vies des philosophes*, publié sous le nom de Fénelon (voy. ce nom), n'est point l'ouvrage de ce prélat. 5^o Les *Voyages de Cyrus*, avec un discours sur la mythologie et une lettre de Fréret sur la chronologie de cet ouvrage, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8^o (1); idem, en anglais, Edimbourg, 1729, in-8^o. C'est moins un roman qu'un système d'éducation pour un jeune prince. Cet ouvrage, fait à l'imitation du *Télémaque*, mais trop loué par les amis de l'auteur, essuya plusieurs critiques (2), dont Ramsay profita pour le perfectionner, en mettant en action ce qui était en récit. Le style en est assez élégant, mais trop chargé d'érudition et de

(1) L'ouvrage reparut avec des améliorations considérables, à Londres, en 1730; toutefois, c'est le premier texte qui a servi de guide pour la réimpression faite à Paris en 1906.

(2) On sera peut-être bien aise d'en trouver ici les titres : *Suite de la Nouvelle Cyropédie, ou Réflexions de Cyrus sur ses voyages*, Amsterdam (Rouen), 1728, in-8^o. Cette satire virulente est, selon quelques biographies, l'ouvrage de madame d'Agenois, de la princesse de Conti, du duc d'Aiguillon et de l'abbé de Grécourt, etc. *Entretiens sur les voyages de Cyrus* (par les abbés Desfontaines et Granet), Nancy, 1728, in-12. Cette critique est beaucoup plus modérée que la précédente. Enfin la *Bibliothèque des romans*, décembre 1775, contient une *Lettre* du P. Vinot, de l'Oratoire, sur quelques passages de Cyrus, avec la *Réponse* de Ramsay.

réflexions. 6° *L'Histoire de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12. L'auteur en donna aussi une édition anglaise : elle est écrite avec ordre et précision ; mais elle ne fait connaître que le grand général, et non l'homme doué de toutes les vertus sociales. 7° Deux lettres à Louis Racine, pour justifier Pope des reproches adressés à son *Essai sur l'homme*, à la suite du poème de la *Religion* ; 8° lettre au P. Castel, contenant l'éloge historique de Stone (dans le *Journal des sçavants*, 1735, p. 326) ; 9° le *Psychomètre, ou Réflexions sur les différents caractères de l'esprit, par un mylord anglais*. Ce sont des remarques sur le *Characteristics* de Shaftesbury. 10° *Poèmes*, en anglais, Edimbourg, 1738, in-4°. Ces pièces, d'un genre mystique et d'un style trop enflé, furent publiées sans l'aveu de l'auteur. 11° Deux ouvrages posthumes en anglais, savoir : un *Plan d'éducation*, et *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée, développés et expliqués dans l'ordre géométrique*, Glasgow, 1749, 2 vol. in-4°. On trouve dans ce dernier ouvrage des opinions très-singulières sur la métempsycose, l'animation des brutes par les démons, la fin des peines de l'enfer, etc. Aussi quelques critiques pensent-ils qu'on l'attribue faussement à cet écrivain ou du moins que les éditeurs l'ont altéré dans une foule de passages. Ramsay était membre de la société littéraire de Spalding, dans le Lincolnshire (dont le berceau remonte à l'an 1710), et il passait pour avoir beaucoup contribué à la propagation de la franc-maçonnerie en France (1). — *Charles-Louis RAMSAY*, gentilhomme écossais, probablement de la même famille que le précédent, s'occupait de chimie et de médecine et traduisit en latin un ouvrage de Kuncel (*voy.* ce nom) ; mais il est principalement

(1) Ramsay s'était beaucoup occupé de la franc-maçonnerie, et il roulait dans son esprit de grands projets sur cette institution, dont il était le grand chancelier pour le royaume de France. D'abord il voulait rétablir les cérémonies anciennes dérivées, selon lui, d'une confrérie formée en Palestine, du temps des croisés, pour relever les églises détruites par les Sarrasins, mais qui avaient dû être modifiées en Angleterre afin de ne pas donner d'ombrage à la reine Elisabeth, qui ne voulait voir dans les francs-maçons que des papistes déguisés. Dans ce but, il se proposait de convoquer à Paris une députation de toutes les loges de l'Europe ; mais le cardinal de Fleury le dissuada de ce projet. Un précepteur du comte de Reuss, nommé Gausau, qui fit, en 1741, à Paris, connaissance avec Ramsay et s'entretint fréquemment avec lui, apprit de sa bouche beaucoup de détails du même genre, tels que le plan d'une souscription à dix louis par tête offerte à tous les francs-maçons en Europe, évalué à trois mille, et dont le produit eût d'abord été employé à l'impression d'un dictionnaire universel en français, qui devait comprendre les quatre arts libéraux, ainsi que les sciences historiques. Ramsay apprit en outre à Gausau que les francs-maçons de Paris avaient chaque mois une réunion où on lisait un mémoire relatif à un des quatre arts, et qui était suivie d'un souper où tous les rangs étaient confondus et où chacun ne recevait qu'une mesure fixe de vin. Un duc ayant voulu un jour outre-passer cette mesure, Ramsay avait improvisé un discours sur la nécessité de la sobriété, etc. Enfin Gausau apprit encore que la restauration du trône royal d'Angleterre avait été préparée par les francs-maçons, auxquels appartenait le général Monck ; mais que Ramsay n'avait pas voulu citer ce fait dans son *Histoire de la franc-maçonnerie* (ouvrage probablement demeuré inédit), dans la crainte d'exposer ses confrères au soupçon de s'occuper habituellement de politique. (*Voy.* la *Vie* de Gausau dans les *Biographies* de Busching, t. 3, p. 319-338.) On trouve aussi des anecdotes sur Ramsay dans le recueil d'anecdotes de Spence, qui a été publié en 1820, à Londres, par S. Weller Singer. D—G.

connu par sa *Tachéographie, ou l'Art d'écrire aussi vite qu'on parle*, qu'il publia en latin dès 1678, et avec une version française (par A. D. G.), Paris, 1681, 1683, 1688, 1690, 1692, in-12 ; souvent réimprimé en Allemagne, Leipsick, 1681 ; Iéna, 1684 ; traduit en allemand, Leipsick, 1743, in-8°. Quoique dès 1588 beaucoup d'auteurs eussent publié en Angleterre des livres sur cette matière, l'art sténographique était fort peu connu sur le continent. Le P. Gaspard Schott, dans sa *Technica curiosa* (t. 1^{er}, p. 533, pl. 37 et 38), avait bien donné en 1664 les principes de Shelton, publiés en Angleterre dès 1655 ; mais l'ouvrage de ce jésuite, trop volumineux pour se trouver dans beaucoup de mains, était comme perdu dans la poussière des bibliothèques. Jacques Cossard, prêtre, avait fait imprimer à Paris en 1651 une *méthode* de son invention, assez différente des systèmes anglais, et dont un exemplaire sur parchemin fut déposé à la bibliothèque du roi (1). Cet opuscule, tiré à petit nombre et fort rare aujourd'hui, était tout à fait oublié, et l'on peut dire que c'est dans celui de Ramsay que l'Europe continentale a pu prendre quelques notions d'un art singulièrement amélioré de nos jours, porté près de sa perfection en 1788 par Coulon-Thevenot et devenu d'un usage commun depuis la révolution. Au surplus, Ramsay ne se donnait point comme inventeur, et sa méthode de 1681 est, à peu de chose près, la même que celles que Th. Cross, en 1645, et Shelton, dix ans après, avaient publiées en Angleterre. L'édition de 1683 du livre de Ramsay est retouchée, même dans le texte latin, pour être mieux adaptée à la langue française. W—s.

RAMSAY (DAVID), médecin et auteur américain, naquit le 2 avril 1749 dans le comté de Lancaster, Etat de Pensylvanie. Ses études terminées, il se destina à la médecine et obtint ses grades au collège de Philadelphie. Il commença à pratiquer dans le Maryland, et se rendit ensuite à Charleston, où il se fit une belle clientèle. Ses opinions politiques lui acquirent en même temps une certaine réputation, et, en 1779, il fut nommé membre de la législature et du conseil privé de la Caroline du sud. En 1782, il fut élu membre du congrès continental. Nommé de nouveau au congrès en 1785, il siégea pendant un an et y remplit avec distinction les fonctions de vice-président. Un de ses malades, qu'il était allé visiter dans un hospice d'aliénés, l'assassina en 1815. Les ouvrages de Ramsay qui ont été publiés, et qui jouissent d'une estime méritée, sont, entre autres : 1° *Histoire de la révolution d'Amérique, en ce qui concerne la Caroline méridionale*, 1791, 2 vol. in-8°, traduit en français ; 2° *Discours prononcé à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance américaine* ; 3° *Revue des améliorations*.

(1) Mercier de St-Léger (*Notice sur G. Schott*, p. 57), cite aussi un exemplaire de la *Tachéographie* de Ramsay, imprimé sur vélin.

rations et de l'état de la médecine dans le 18^e siècle, 1802, in-8°; 4^e *Vie de George Washington*, 1 vol. in-8°; traduit en français par un anonyme, Paris, 1809, 1 vol. in-8°. Cette vie, généralement bien écrite, paraît avoir été rédigée avec impartialité et sur de bons matériaux : la traduction française est pleine d'incorrections. L'éloge de David Ramsay a été publié par M. Hoynes, au nom de la société philosophique et littéraire de la Caroline du Sud. — RAMSAY (Jacques), chapelain dans la marine et vicaire de Teston dans le comté de Kent, auteur des sermons pour les marins (*Sea Sermons*), in-8°, et de quelques traités sur la traite des nègres, mourut le 20 juillet 1789, à 56 ans. Z.

RAMSDEN (JESSÉ), célèbre opticien, naquit en 1735 à Halifax, dans le Yorkshire. Il était fils d'un fabricant de drap. La littérature et l'histoire, les mathématiques et la chimie l'occupèrent tour à tour dans sa jeunesse; mais son père l'obligea bientôt de renoncer à l'étude et de prendre sa profession. A l'âge de vingt et un ans, il vint à Londres chercher une occupation plus digne de ses talents; après en avoir essayé plusieurs, il se décida pour l'art de la gravure, qu'il apprit de Burton. L'imperfection qu'il remarquait dans les instruments de mathématiques qu'on lui donnait à graver lui fit naître le désir d'en procurer de meilleurs à ses compatriotes. Il sut bientôt tourner, limer et travailler le verre; et ayant fait connaître ses talents en ce genre, il épousa une fille du fameux opticien Dollond, et établit une fabrique à son compte en 1764. C'est alors qu'il forma le projet de passer en revue tous les instruments d'astronomie pour corriger ceux qui ne péchaient que par la construction et remplacer les autres. Il débuta par perfectionner le quart de réflexion ou sextant de Hadley (*voy.* ce nom). Le besoin qu'il avait d'une machine à diviser lui en fit imaginer une supérieure à celles que l'on connaissait, et qui lui valut une gratification de quinze mille francs du bureau des longitudes. Il avait commencé, dès 1763, à s'occuper de cette machine; mais ce fut en 1773 qu'il la perfectionna, au point qu'elle exigeait moins d'une demi-heure pour diviser un sextant. Le président Bochart de Saron, qui lui acheta une de ces machines, parvint à l'introduire en France (en la cachant dans le pied d'une table ronde construite exprès), et la fit connaître aux artistes de Paris. Dans le même temps, Ramsden perfectionnait le théodolite, devenu par ses soins un instrument nouveau qui sert pour mesurer les hauteurs comme pour lever les plans. Il fit différentes améliorations au baromètre, au pyromètre, à la machine électrique, etc. Il construisit une balance d'une telle sensibilité que, chargée de deux livres sur chaque plateau, la cinq millionième partie de ce poids suffisait pour lui faire perdre l'équilibre. Mais c'est l'optique surtout qui lui est redevable de

grands perfectionnements : on lui doit l'invention d'un micromètre plus exact que celui de Bouguer; il a singulièrement perfectionné la lunette des passages, le quart de cercle mural et l'équatorial. Le grand mural qu'il exécuta pour l'observatoire de Blenheim est une des plus belles machines d'astronomie que l'on connaisse. Quoiqu'il occupât habituellement soixante ouvriers, il ne pouvait suffire aux demandes qu'on lui adressait de toutes les parties de l'Europe. Ramsden était membre de la société royale de Londres depuis 1786; il mourut à Brighthelmston le 5 novembre 1800. La plupart des machines inventées et perfectionnées par Ramsden ont été décrites : *Description d'une machine pour diviser les instruments de mathématiques* (en angl.), Londres, 1777, in-4°; traduite en français par Lalande, Paris, 1770, in-4° de 14 pages avec 4 grandes planches; — description du *Nouveau micromètre* de Ramsden, dans le 68^e volume des *Transactions philosophiques*, année 1779; — *Sur les oculaires des lunettes*, dans le 73^e volume de cette collection, année 1783; — *Nouvel instrument, cercle entier de Ramsden*, *Journal des savants*, année 1787; — *Description du théodolite*, dans le *Treatise on Practical astronomy*, par M. Vince, 1790; — *Description du grand mural placé à l'observatoire de Milan*, par de Cesaris, dans les *Ephemerides anni 1792*; — *Description d'un équatorial d'une grandeur singulière*, dans les *Transactions philosophiques*, 1793; l'axe de cet instrument a huit pieds et les cercles quatre pieds de diamètre. On trouvera des détails pleins d'intérêt sur le caractère de ce grand artiste, et sur les services qu'il a rendus à l'astronomie, dans une lettre adressée par M. Piazzi à Lalande et insérée dans le *Journal des savants*, novembre 1788. W—s. 4

RAMUS (PIERRE LA RAMÉE, plus connu sous le nom latin de), célèbre philosophe, et l'un des premiers qui tentèrent de substituer à l'autorité des anciens celle du raisonnement et de l'expérience, naquit dans un village du Vermandois (1) au commencement du 16^e siècle. La plupart des biographes placent sa naissance à l'année 1515; mais Joly et l'abbé Goujet conjecturent avec beaucoup de vraisemblance qu'elle eut lieu vers 1502. L'aïeul de Ramus était un gentilhomme du pays de Liège, qui, ruiné par les guerres, se réfugia dans la Picardie, où il vécut avec sa famille d'une exploitation de charbon. Son père, trop pauvre pour lui donner une éducation, l'employa d'abord à paître les troupeaux; mais cet enfant, tourmenté par le désir d'apprendre, s'enfuit à l'âge de huit ans et vint à Paris, d'où la misère l'éloigna bientôt. Un second voyage ne fut pas plus heureux; enfin un de ses oncles se chargea de payer quelques mois sa pension

(1) A Cuthe, selon la plupart des biographes; mais ce village n'est plus connu maintenant, dit Hordret (*Histoire de St-Quentin*, p. 330).

dans une école; et afin de pouvoir continuer ses études, Ramus entra comme domestique au collège de Navarre, où il fit, presque sans maître, de grands progrès dans les langues et la littérature anciennes. Après avoir terminé ses humanités et sa rhétorique, il fréquenta le cours de philosophie; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la science qu'on décorait de ce nom n'était qu'un vain cliquetis de mots. La lecture de Platon et de Xénophon, en lui faisant connaître la méthode socratique, acheva de l'éclairer sur les défauts de l'enseignement; et il se permit de les attaquer dans toutes les occasions. Quand il eut fini son cours, il se présenta pour recevoir le degré de maître ès arts, et prit avec ses juges l'engagement de montrer qu'Aristote n'était point infailible (1). On accourut en foule pour jouir de la confusion du jeune audacieux; mais Ramus obtint un triomphe complet et réduisit tous ses adversaires au silence. Encouragé par ce premier succès, il résolut d'examiner à fond la doctrine et en particulier la logique d'Aristote; il rapporta tout à ce but, ses lectures, ses études et même les leçons d'éloquence qu'il commençait au collège de l'*Ave Maria*. Ramus fit paraître en 1543 une nouvelle logique et des remarques sur celle d'Aristote. Ces deux ouvrages soulevèrent contre lui tous les partisans de la routine, et excitèrent de grands troubles dans l'école. Ant. Govea le peignit, dans ses discours, comme un impie et un séditieux qui, par ses attaques contre Aristote, préludait au renversement des sciences et de la religion. Le parlement informa; mais le roi évoqua l'affaire à son conseil, et ordonna que Govea et Ramus choisiraient chacun deux arbitres qui feraient à la fois les fonctions de défenseurs et de juges, et, après avoir entendu les deux parties prononceraient (2) sur toute cette querelle. Ramus se soumit à comparaître devant ce singulier tribunal et repoussa victorieusement tous les reproches de Govea. Mais, après un si grand éclat, on ne pouvait pas l'absoudre : les juges, sous le prétexte de quelques défauts de forme, lui proposèrent de recommencer la discussion; Ramus ne voulut point y consentir et quitta la salle sur-le-champ avec ses deux arbitres. Ainsi les adversaires déclarés de Ramus devinrent seuls ses juges, et ce fut sur leur rapport que le roi rendit un arrêt qui le déclare téméraire, arrogant et impudent d'avoir réprouvé et condamné le train et art de logique reçu de toutes les nations; supprime ses ouvrages comme contenant des choses fausses et étranges, et lui défend d'enseigner ou d'écrire

contre Aristote, sous peine de punition corporelle (1). Cette sentence fut reçue dans les collèges de Paris avec des transports de joie incroyables; et Ramus, qu'un arrêt réduisait au silence, se vit insulté publiquement par ses ignobles ennemis. Supérieur à cette disgrâce, il profita de ses loisirs pour se perfectionner dans la connaissance des mathématiques et préparer une édition des éléments d'Euclide, dont il offrit la dédicace, en 1544, au cardinal de Lorraine. Quelques mois après la peste ayant éloigné de Paris un grand nombre d'écoliers, on lui conseilla de donner des leçons de rhétorique au collège de Presles, et ses talents y ramenèrent bientôt des auditeurs. La Sorbonne voulut l'expulser de ce collège, dont il venait d'être nommé principal; mais le parlement le maintint dans l'exercice de cette charge. En 1545, le cardinal de Lorraine fit annuler, par le roi Henri II, l'arrêt qui défendait à Ramus d'enseigner la philosophie, et aussitôt il ouvrit un cours de mathématiques, science à laquelle il sentait la nécessité de donner une plus grande part dans les études. Ses ennemis prétendirent qu'il n'était pas convenable que le même professeur enseignât les règles de l'éloquence et les principes du calcul, et voulurent l'obliger d'opter entre deux sciences incompatibles. Le roi mit fin à cette ridicule querelle en le nommant, en 1551, professeur de philosophie et d'éloquence au collège de France, ce qui excita néanmoins des réclamations (voy. P. GALLAND). Ramus eut beaucoup de part aux débats qu'amènèrent les réformes dans la prononciation de la langue latine (2); et il soutint, avec autant de fermeté que de raison, que ce n'était point au parlement de décider une question grammaticale dont la solution occupait tous les esprits. Il voulut essayer d'introduire quelques améliorations dans le mode d'enseignement, et fit part à ses auditeurs du plan qu'il avait adopté pour le cours de logique (1552). Les huées et les sifflets l'interrompirent dès son début; mais il attendit le retour du calme et acheva son discours, malgré les cris de ses adversaires, avec un sang-froid qui les déconcerta. Leurs intrigues ne purent l'empêcher de poursuivre l'exécution du projet qu'il avait conçu pour le perfectionnement des études. Dans l'espace de dix ans, il publia de nouvelles grammaires pour le grec, le latin et le français, plusieurs traités de mathématiques, de dialectique et de rhétorique, et l'on ne peut douter qu'il n'eût travaillé

(1) L'arrêt rendu contre Ramus a été inséré dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 13, p. 266.

(2) Cette réforme, embrassée par quelques ecclésiastiques, déplut à d'autres qui défendirent avec chaleur l'ancienne prononciation. Un bénéficiaire fut privé de ses revenus pour avoir prononcé *Quisquis*, *Quanquam*, suivant la nouvelle réforme, au lieu de *Kisikis* et *Kankan*; il se pourvut au parlement contre ce décret; les professeurs royaux, craignant qu'il ne succombât sous le crédit de la faculté, se crurent obligés de le secourir; ils allèrent donc à l'audience et représentèrent si vivement à la cour l'indignité d'un tel procès, que l'accusé fut absous et qu'on lui laissa la liberté de prononcer comme on voudrait.

(1) On veut que Ramus se soit engagé à prendre le contre-pied d'Aristote, et à soutenir que partout ce philosophe s'était trompé (voy. l'*Histoire de l'université*, t. 5, p. 389); mais cela n'est pas vraisemblable.

(2) Danes et François Vicomercato furent les deux arbitres de Govea (voy. DANES); Ramus choisit pour les siens Jean Quintin, docteur en droit, et Jean de Beaumont, docteur en médecine. Le roi nomma, pour les départir, Jean de Salignac, docteur en théologie et connu par sa haine contre Ramus.

avec le même zèle sur les autres parties de l'enseignement, s'il eût vécu dans des temps moins agités. Il présenta en 1562, au roi Charles IX, un plan pour la réforme de l'université, dans lequel on est forcé de reconnaître un homme d'un esprit supérieur à son siècle et incapable de transiger avec les abus qu'il signala en indiquant les moyens de les corriger (*voy. l'Histoire de l'université*, par Crevier, t. 6, p. 90-96). Depuis longtemps Ramus partageait en secret les opinions des novateurs : après l'édit qui permettait aux protestants le libre exercice de leur culte, il enleva de la chapelle du collège de Presles les images et les représentations des saints. Cette imprudence anima contre lui la plupart de ses collègues, qui demandèrent son exclusion de l'université. Charles IX lui fit offrir un asile à Fontainebleau; mais, dans ces temps malheureux, la protection royale était insuffisante pour le soustraire à la fureur de ses ennemis : pendant son absence, on pilla ses meubles et la riche bibliothèque qu'il avait formée. Il revint, en 1563, à Paris, et reprit aussitôt possession de sa chaire au collège royal, dans laquelle il se maintint malgré les menées de quelques envieux. Jean Dampestre eut, en 1565, le crédit de se faire nommer professeur de mathématiques; mais Ramus l'ayant convaincu d'incapacité, l'obligea de se démettre de sa charge et s'opposa de tout son pouvoir à l'admission de Charpentier, avec qui Dampestre avait pris des arrangements pécuniaires (*voy. CHARPENTIER*). Les troubles civils, qui recommencèrent en 1567, forcèrent Ramus de se réfugier dans le camp du prince de Condé. La bataille de St-Denis ayant été suivie d'une paix avec les protestants, il fut rétabli pour la troisième fois dans sa chaire; mais l'avenir l'inquiétait, et il demanda la permission de voyager dans les pays étrangers sous le prétexte de sa santé. Il visita l'Allemagne en 1568, et fut accueilli partout avec les égards que commande le talent. Sollicité d'accepter une chaire, il ne voulut prendre aucun engagement qui pourrait le retenir éloigné de la France; il consentit seulement à donner quelques leçons de mathématiques à l'université de Heidelberg. Ce fut pendant son séjour en cette ville qu'il fit profession publique de la religion réformée; mais il ne partageait pas toutes les opinions des disciples de Calvin, et il proposait, dans le mode d'administration des églises, différents changements que Théodore de Bèze fit rejeter par le synode de Nîmes comme trop favorables à la démocratie. L'amour de la patrie l'avait ramené en France en 1571. On le pressa en vain d'aller à Varsovie pour réunir les suffrages de la diète sur le duc d'Anjou (Henri III), l'un des aspirants au trône de Pologne; il refusa cette mission lucrative, disant que l'éloquence ne devait pas être mercenaire. Ramus avait trop d'ennemis pour pouvoir échapper au massacre de la St-Barthélemy. Les

XXXV.

assassins l'ayant découvert dans le collège de Presles, l'égorgeaient après avoir touché le prix de sa rançon, et jetèrent par les fenêtres son cadavre palpitant, qui fut traîné dans les rues par les écoliers et souillé de mille manières (1). Telle fut la fin déplorable d'un homme également distingué par ses talents et par ses qualités morales, mais auquel on a justement reproché un goût trop vif pour les nouveautés en tout genre. Il avait des connaissances très-étendues, l'esprit juste, beaucoup de jugement et d'éloquence; et l'on ne peut nier qu'il n'ait contribué par ses écrits et par ses exemples au progrès des lumières et de la saine philosophie (2). Le service le plus éminent qu'il ait rendu, c'est d'avoir travaillé à détruire le culte superstitieux que vouaient aux anciens des hommes incapables d'apprécier leurs ouvrages. « J'admire les anciens plus que vous, parce que je les connais mieux », disait Ramus à l'un de ses adversaires; « mais qu'Aristote, Cicéron et Quintilien soient tels qu'on voudra, il ne s'ensuit pas qu'on doive se mettre à genoux devant eux, les regarder avec des yeux idolâtres, ni les croire excellents en tout parce qu'ils ont excellé en quelque chose. (*Distinctio rhetoricæ*, 4.) » Comme grammairien, s'il n'a pas trouvé la meilleure méthode d'enseigner les langues, il a mis sur la voie ceux qui sont venus après lui; c'est une justice que lui rend D. Lancelot dans la préface de la *Méthode grecque* de Port-Royal. Meigret avait distingué le premier le *j* de l'*i*; c'est à Ramus qu'on doit le *v* (*voy. MEIGRET*). Son traité de logique a longtemps été suivi dans les écoles de Suisse et d'Allemagne; mais on doit convenir que ses éléments d'arithmétique manquent de la précision et de l'exactitude si nécessaires dans les ouvrages de ce genre, et n'ont point obtenu l'accueil des géomètres (*voy. l'Histoire des mathématiques* de Montucla, t. 1, p. 577). Ramus était très-laborieux, sobre, chaste et d'un désintéressement admirable, partageant ses honoraires avec ses amis et ses élèves. Par son testament, daté de 1568, il légua au collège royal une somme annuelle de cinq cents livres pour l'entretien d'un professeur de mathématiques élémentaires. Le parlement disposa d'abord de cette somme en faveur de Jacques Gohorry, chargé de la continuation de l'histoire latine de Paul-Emili (*voy. ce nom*); mais en 1576 on revint aux intentions du fondateur, et Maurice Bressieu fut pourvu de la chaire de Ramus, qu'ont remplie quelquefois des hommes d'un

(1) Tous les historiens accusent Charpentier d'avoir conduit lui-même les assassins chez Ramus, auquel il ne pouvait pardonner d'avoir voulu l'éloigner du collège royal comme incapable. Cependant J.-Guill. de Bonheim, écrivain contemporain, cité par Freytag (*Adparatus literarius*, p. 511), dit que Charpentier fut non-seulement étranger au meurtre de Ramus, mais qu'il témoigna la plus vive douleur en apprenant la mort d'un si grand homme, l'ornement de l'université.

(2) Voyez la dissertation de Chr. Breithaupt : *De tribus logicæ instauratoribus Ramo, Verulamio et Cartesio*, Iena, 1712, in-4°

vrai mérite, entre autres Roberval. Ramus a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera les titres dans les tomes 13 et 20 des *Mémoires* de Nicéron; mais on se contentera de citer ici ceux qui présentent encore de l'intérêt : 1° *Institutiones dialecticæ in libris distinctæ*, Paris, 1543, in-8°. Cette logique, condamnée lors de sa publication, a servi de base à l'enseignement dans plusieurs académies et a été réimprimée un assez grand nombre de fois, avec des notes d'Omer Talon et de différents professeurs allemands. Nicéron cite une traduction française de la *Dialectique* de Ramus, Paris, 1555, in-4°, réimprimée en 1576 avec des augmentations; 2° *Animadversiones in dialecticam Aristotelis*, ibid., 1543, in-8°. C'est l'ouvrage qui souleva contre notre auteur tous les partisans du philosophe de Stagyre. 3° *Rhetoricæ distinctiones in Quintilianum*, ibid., 1549, in-8°. Ramus borne la rhétorique à deux parties, l'élocution et l'action, et renvoie à la dialectique l'invention des preuves et leur disposition. 4° *Arithmetica libri tres*, ibid., 1555, in-4°, réimprimés avec des commentaires et des additions de Tobie Steger, Lazare Schoner et Villebrord Snellius. On lui reproche une surabondance de divisions et de subdivisions. 5° *In quatuor libros Georgicorum et in Bucolica Virgilii prælectiones*, ibid., 1555-1556, 2 parties in-8°; 1° édition rare; 6° *Ciceronianus*, ibid., 1556, in-8°. C'est la vie de l'orateur romain tirée de ses écrits, et entremêlée de préceptes d'éloquence, de remarques grammaticales et de réflexions sur la langue latine, sur l'état des études en France et sur les réformes dont elles paraissaient susceptibles. Ce curieux ouvrage a été réimprimé à Bâle, in-8°, 1557 et 1573, avec une préface de J.-Th. Freig. 7° *Scholæ grammaticæ libri duo*, Paris, 1559, in-8°; 8° *Grammatica (latina)*, ibid., 1558, in-8°; 9° *Grammatica græca quatenus a latina differt*, ibid., 1560, 1605, in-8°. Elle offre plus de méthode que celles qui l'avaient précédée, et a été longtemps en usage en Allemagne. 10° *Gramere (fransoeze)*, ibid., 1562, in-8°, chef-d'œuvre d'impression pour la beauté et la netteté du caractère, ibid.; 1572 et 1587, même format avec différentes additions. Ramus propose de nouveaux caractères pour les sons simples composés de deux lettres, tels que *au*, *eu*, *ou*, et de distinguer les trois sortes d'*e*, ce qui porterait à dix le nombre des voyelles. Son orthographe paraîtrait extrêmement bizarre, si l'on ne la connaissait que par les exemples que Regnier Desmarais en rapporte dans sa *Grammaire*; mais on conçoit qu'un système général doit être jugé dans son ensemble et non d'après quelques traits isolés. L'édition de 1572 est imprimée sur deux colonnes, dont l'une contient l'ancienne orthographe et l'autre la nouvelle; elle est augmentée d'une épître de Ramus à la reine Catherine de Médicis; celle de 1587, faite sur la précédente, contient, d'après l'avis du

libraire, quelques additions de Boursset et de l'avocat Bergeron, deux des meilleurs amis de l'auteur. Cette grammaire a été traduite en latin par Pantaleon Thevenin, Francfort, 1583, in-8°. 11° *Liber de moribus veterum Gallorum*, Paris, 1559 ou 1562, in-8°, traduit en français par Michel de Castelnau sous ce titre : *Traité des façons et coutumes des Gaulois*, 1559 ou 1581, in-8°. Ramus y compare les mœurs des Gaulois avec celles des Germains et des Bretons; et, par leur ressemblance, il prouve que les Gaulois ont habité la Germanie et la Bretagne. Cet ouvrage est très-curieux, surtout dans la partie qui traite de la forme du gouvernement. 12° *Liber de militia C. Julii Caesaris*, ibid., 1559, in-8°. Ce traité, écrit d'un latin élégant mais trop oratoire, se trouve ordinairement joint au précédent et n'est pas moins intéressant; Grævius l'a inséré dans le tome 10 du *Thesaur. antiquit. romanarum*. 13° *Commentarius de religione christiana libri iv*, Francfort, 1576, in-8°. Cet ouvrage est précédé de la vie de l'auteur par Théop. Banosius : le premier livre traite de la foi; le deuxième de la loi; le troisième de la prière, et le quatrième des sacrements, c'est-à-dire du baptême et de l'eucharistie selon le rite des réformés. 14° *Præfationes, Epistolæ, Orationes*, Paris, 1577, in-8°. Ce recueil des harangues de Ramus contient aussi celles d'Omer Talon son ami (voy. TALON). L'édition de Marbourg, 1599, in-8°, est augmentée de quelques pièces et de la vie de l'auteur par Th. Freig. Outre les deux vies qu'on vient de citer, on en a une troisième par Nicolas Nancel (voy. ce nom) et une autre par Chr.-Fred. Lenz, *Disput. histor. literaria de historia P. Rami*, Leipsick, 1713, in-4°, réimprimée en 1715 avec quelques additions. On peut encore consulter les *Mémoires* de Nicéron, t. 13; l'*Histoire du collège royal* par l'abbé Goujet; les *Dictionnaires* de Bayle et de Joly et l'*Histoire critique de la philosophie* par Brucker, t. 5 et 6. Le portrait de Ramus, gravé dans différents formats, fait partie de la *Bibl. calcograph.* de Boissard, t. 2, et du *Recueil* de Desrochers (1). W—s.

RAMUS (CHRISTIAN), numismate danois, né à Maribo dans l'île de Laaland, le 3 janvier 1765, mort le 4 juillet 1832 à Ordrup, près de Copenhague. Après de longs voyages en Allemagne et

(1) Ramus a été dans ces derniers temps l'objet de travaux remarquables, parmi lesquels nous signalerons un article signé W. K., dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. 6, p. 349-356; une notice de M. Feugère, insérée dans son ouvrage intitulé *les Femmes poètes au 16^e siècle*, p. 375-392, et l'ouvrage de M. Ch. Waddington, intitulé *Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions*. M. Renan a inséré dans le *Journal des Débats*, numéro du 5 juin 1855, un article sur ce livre. Le savant auteur d'une très-importante étude sur Giordano Bruno, M. Bartholmess, qu'une mort prématurée a enlevé à la science, avait consacré plusieurs années à préparer une édition complète des écrits de Ramus. N'oublions pas l'ouvrage de M. Théry : *Sur l'enseignement public en France au 16^e siècle, et spécialement sur les écrits et la personne de Ramus*, Versailles, 1839, in-8°. On peut également consulter les historiens de la philosophie, notamment Brucker, qui est fort complet, et Buhle, t. 2, p. 579-601 de la traduction française. Z—B.

en Italie, il s'établit comme *privatdocent* de l'antiquité classique, en 1794, à l'université de Copenhague, où il reçut le titre de professeur en 1802. Il devint en même temps bibliothécaire et directeur du cabinet des médailles et monnaies. Outre quelques dissertations sur l'immortalité de l'âme chez les anciens, 1788, et les *sermons funèbres des Athéniens*, 1793, Ramus s'est principalement fait connaître par son *Catalogus nummorum veterum græcorum et latinorum musei regis Daniæ*, quos disposuit, descripsit, et æneis tabulis anecdotos illustravit, en 2 volumes, Copenhague, 1816. Cet ouvrage capital, qui est devenu l'objet des vives critiques de Sestini, Eckhel et autres numismates, a valu à son auteur les distinctions les plus honorables des empereurs d'Autriche et de Russie, et d'autres souverains de l'Europe. Quant à la numismatique germanique et scandinave, Ramus en a été le fondateur pour le Danemarck. Dans le *Musée scandinave*, (années 1800 et 1803), et dans les *Mémoires de la société littéraire scandinave* (années 1805, 1807, 1822 et 1823), il a publié des notices importantes sur les monnaies, médailles et pierres gravées dans le Danemarck depuis les temps de Knoud IV ou St-Knoud, roi qui, le premier, a fait frapper des monnaies à son effigie (voyez *Mémoires de la société royale des sciences danoises*, année 1821).

R—L—N.

RAMUS (CHRISTIAN II), neveu du précédent, mathématicien danois, né à Nykiœbing dans l'île de Faelstter, le 3 décembre 1806, mort le 11 juin 1856 à Copenhague. Il était depuis 1831 professeur de mathématiques à l'école polytechnique, fonctions qu'il cumula depuis 1833 avec celle de professeur à l'université. Il a publié plusieurs manuels en danois, savoir : un d'*algèbre* en 1840, un de *trigonométrie* en 1837, et un de *calcul différentiel et intégral* en 1844. Divers mémoires sur cette dernière branche se trouvent de lui dans les années de 1832, 1839 et 1840, du *Journal de mathématiques* par Crelle (en français). Ses traités les plus intéressants sont d'abord : un mémoire latin *Sur la philosophie des mathématiques à l'occasion des formes, de l'origine et des variations des fonctions*, Copenhague, 1832, et ensuite un certain nombre d'articles dans Petersen, *Journal pour la littérature et la critique*, où Ramus (années de 1832 à 1838), a essayé de résoudre, par la voie des mathématiques supérieures, plusieurs problèmes de banque et de finances.

R—L—N.

RAMUSIO ou RAMNUSIO (JEAN-BAPTISTE), historien italien, naquit à Venise, en 1485. Envoyé, encore jeune, par la république en France, en Suisse et à Rome, il se conduisit partout avec une prudence et une sagesse dignes d'éloges. Suivant le rapport de Paul Manuce, Ramusio gagna les bonnes grâces de Louis XII, à un tel point que ce monarque voulait le retenir dans son royaume et l'invitait à le parcourir. Ramu-

sio, de retour dans sa patrie, fut récompensé de ses services par la place importante de secrétaire du conseil des dix. Son âge lui ayant fait demander sa démission, il se retira dans la ville de Padoue, où il mourut le 10 juillet 1537. Très-versé dans la géographie, animé d'un zèle ardent pour cette science, il donna, en italien, une collection de voyages intitulée *Navigations et voyages*, Venise, 3 vol. in-fol., imprimés par les Juntas; le premier en 1550, fut réimprimé en 1554, avant même que le second, publié en 1559, et le troisième en 1566, eussent paru. Quelques recueils de voyages existaient déjà; un plus grand nombre a succédé à celui de Ramusio : on peut dire qu'il l'emporte sur les premiers, et qu'il n'a été surpassé par aucun des autres, quel que soit d'ailleurs leur mérite. Le premier volume de Ramusio contient la *description de l'Afrique et des pays du Prêtejan, avec divers voyages de la mer Rouge à Calicut, et enfin aux îles Moluques d'où viennent les épices, et la Navigation autour du monde*; le second, l'*Histoire des choses des Tartares et diverses actions de leurs empereurs, par Marc Pol et Hayton; différentes descriptions, par divers auteurs, des Indes orientales, de la Tartarie, de la Perse, Arménie, Mingrelie, Zorzanie et autres provinces, etc.*, et le voyage à la Tana, avec la description des noms des peuples, villes, fleuves et ports autour de la mer Majeure, au temps de l'empereur Adrien, et beaucoup d'autres relations sur l'état des Moscovites, Scythes, et Circassiens, ainsi que d'autres nations barbares inconnues des anciens, etc.; le troisième, les *Navigations au nouveau monde, inconnu aux anciens, faite par don Christophe Colomb, etc.*, et les *navigations faites depuis auxdites Indes, et ensuite au nord*, avec des cartes de géographie, des figures de plantes, etc. On trouve, dans les mémoires de Camus sur les *Collections de voyages* de Debry et de Thevenot, l'indication détaillée des pièces que doit renfermer chaque volume du Recueil. Nous nous bornerons à nommer les principales : 1° *Description de l'Afrique*, de Jean-Léon. *Navigations* de Cadamosto; de Pierre de Cintra; des Carthaginois, par Hannon, traduit par Ramusio; de Vasco de Gama; de *Pierre Alvarès* (Cabral), écrite par un pilote portugais : (Alvarès partit de Lisbonne, le 9 mars 1500; il découvrit, le 24 avril, la côte d'Amérique (au Brésil), y jeta l'ancre et eut, pendant quelques jours, des rapports d'amitié avec les habitants; il expédia un bâtiment au roi de Portugal pour l'instruire de sa découverte, puis continua sa route vers le cap de Bonne-Espérance, atterrit à Melinde et à plusieurs autres lieux de la côte orientale; le 13 septembre, il entra dans le port de Calicut. L'année suivante, il partit pour Cananor et revint en Portugal à la fin de juillet. On trouve dans cette relation, des particularités intéressantes. — *Lettres d'Améric Vespuce et Sommaire de ses navigations. — Navigation de*

Thomas Lopes aux Indes orientales. — *Voyage dans l'Inde*, par Jean de Empoli. — *Itinéraire de Louis de Barthema*. — *Navigaton de Iambolus*, traduite du grec de Diodore de Sicile, liv. 2, chap. 31. — *Lettre d'André Corsali*. — *Voyage en Ethiopie*, par François Alvarès. — *Navigaton de Néarque, capitaine d'Alexandre le Grand*. — *Voyage d'un comte vénitien, qui fut mené d'Alexandrie à Diu, dans l'Inde, et son retour par le Caire en 1538*. (Ce Vénicien fut mis en réquisition avec cinquante de ses compatriotes pour servir sur la flotte de Soliman, pacha d'Egypte, qui, en 1538, partit de Suez, le 22 juin, avec une flotte pour aller combattre les Portugais à Diu. Le 20 octobre, on fut de retour à Suez. On trouve, dans ce récit, des renseignements assez curieux sur cette campagne, sur la navigation de la mer Rouge, et sur la partie adjacente de la côte orientale d'Afrique). — *Periple de la mer Rouge (Erythrée)*, par Arrien. — *Livre d'Edouard Barbosa, sur l'Inde orientale*. — *Voyage de Nicolas de Conti*. — *Lettre de Maximilien de Transylvanie, sur la navigation des Espagnols autour du monde, en 1519*. — *Récit abrégé du voyage de Magellan*. — *Voyage autour du monde*, écrit par M. A. Pigafetta. — *Navigaton d'un portugais, compagnon d'Edouard Barbosa, qui fut sur le vaisseau la Victoire*. — *Relation de Jean Gaëtan, sur la découverte des îles Moluques*. — *Quelques chapitres de l'histoire de Jean de Barros, touchant la cosmographie*. 2° *Voyage de Marc Pol*. — *Histoire des Tartares*, par Hayton. — *De la vie et des actions d'Ussun Cassan, roi de Perse*, par Jean-Marie Angiolello. — *Voyage d'un marchand qui est allé en Perse* : (ce voyage eut lieu en 1507 et dura jusqu'en 1520. L'auteur partit d'Alep; il se trouvait dans l'armée d'Ismaël-Schah, lorsque ce prince parcourait l'Asie Mineure, la Mésopotamie et l'Arménie, il nous apprend qu'il a pu d'autant plus facilement recueillir des renseignements sur les pays qu'il a vus, que sa connaissance des langues turque, arménienne et arabe, lui en donnait le moyen; en effet, son récit ne manque pas d'intérêt). — *Voyage de Josaphat Barbarò à la Tana*. — *Voyage d'Ambroise Contarini en Perse*. — *Lettre d'Albert Campense au pape Clément VII, sur les affaires de la Moscovie*. — *Récits de Paul Jove, sur les affaires de Moscovie, qui lui ont été faits par Démétrius, ambassadeur de Basile*. — *Lettre d'Arrien à l'empereur Adrien, sur la mer Majeure (le Pont-Euxin)*. — *Relation des mœurs des Zychi, appelés Circassiens*, par George Interiario, Génois : ce morceau a paru assez exact à Klapproth pour mériter d'être inséré dans son voyage au Caucase, dont il forme le 27^e chapitre du 1^{er} volume de l'original allemand. — *Navigaton de Pierre Quirino*. — *Commentaire sur la Moscovie et la Russie*, par Heberstein. — *Voyage de Caterino Zeno en Perse*. — *Relation de la découverte des îles de Frislande, Islande, etc.*, par Nicolas et Antoine Zeno frères. — *Voyages en*

Tartarie, par quelques moines de l'ordre des frères mineurs envoyés en ambassade par le pape Innocent IV, en 1247. Camus a, par mégarde, écrit *Italie* au lieu de *Tartarie*; c'est la relation de Plau-Carpin, telle qu'elle a été traduite par Bergeron, 1^{re} édition de son recueil; la division des chapitres n'est pas toujours semblable. — *Voyage du bienheureux Oderic de Portenau*; Camus a oublié de citer cette pièce. — *Description de la Sarmatie*, par Alexandre Guagnini. — *Des deux Sarmaties*, par Matthieu de Micheovo, chanoine de Cracovie. — *Navigaton de Sébastien Cabot au Nord*. 3° *Récits sommaires tirés de l'Histoire du nouveau monde*, par Pierre-Martyr d'Anghiéra. — *Sommaire de l'Histoire des Indes occidentales d'Oviedo*; première partie de cette histoire en vingt livres. — *Relation de la Nouvelle-Espagne*, par Fernand Cortez. — *Lettres d'Alvarado à Cortez*; elles sont relatives à la découverte et à la conquête de Vilatan. — *Lettres de Diego Godoy à Cortez*; elles retracent la conquête de plusieurs villes de la Nouvelle-Espagne. — *Relation de la grande ville de Temistitan (Mexico), et autres villes de la Nouvelle-Espagne*, par un gentilhomme de Cortez; c'est une description des mœurs du pays et de la capitale; elle est accompagnée d'une planche représentant le Téocalli ou grand Temple, et d'une carte du lac. — *Relation d'un voyage de la côte de la Floride à la Nouvelle-Galice*, par Alvaro Nuñez Cabeza de Vaca, de 1527 à 1536. — *Relation de la conquête de diverses provinces de la Nouvelle-Espagne*, par Nunno de Guzman, en 1528. — *Relation de la découverte de la mer Vermeille*, par François Ulloa, en 1539. — *Voyages de frère Marco Nizza aux sept villes de Cabola*. — *Voyage de François Vasquez de Coronado, dans le nord de la Nouvelle-Espagne*, en 1530. — *Navigaton à la mer Vermeille*, par Fernand Alarzon, en 1540. — *Relation de la conquête du Pérou*, par un capitaine espagnol. — *Relation de Jean Verazani sur la terre par lui découverte*. — *Discours d'un grand capitaine français, de Dieppe, sur la navigaton à la Nouvelle-France, au Brésil, à la Guinée, à l'île St-Laurent et à Sumatra*. — *Relations de la Nouvelle-France*, par Jacques Cartier. — *Voyage aux Indes orientales*, par César de Féderici. — *Voyage en l'Inde par la terre de Sourie*. — *Trois navigations des Hollandais et des Zélandais à la Chine, à la Nouvelle-Zemble et au Groenland*. Il faut, disent les bibliographes, pour avoir un exemplaire bien complet, choisir le premier volume de l'édition de 1563, le deuxième de 1583, le troisième de 1565, en ajoutant à ce dernier un supplément de trois pièces, qui sont de l'édition de 1606. Ramusio ne s'est pas borné à réunir un si grand nombre de pièces, qui presque toutes sont très-intéressantes; il y a joint des introductions et les a entremêlées de dissertations qui font honneur à son savoir : nous citerons particulièrement celles qui sont relatives aux voyages de Marc Pol, à la crue du Nil, aux di-

verses routes par lesquelles les épiceries ont été apportées en Europe depuis 1500. Les volumes sont précédés de préfaces adressées au célèbre médecin Fracastor, ami de Ramusio, et par les conseils duquel il avait publié sa précieuse collection. La plus grande partie des morceaux qui composent les premiers volumes ont été traduits en français et forment le recueil de Jean Temporal, intitulé *Description de l'Afrique*, etc., et imprimé en 2 vol. in-fol., Lyon, 1556. E—s.

RANAVALO-MANDJAKA, reine des Hovas dans l'île de Madagascar, née entre 1785 et 1790, morte le 18 août 1861 à Tananarivo. Elle était une des femmes de Radama I^{er} (*voy.* ce nom). Des soupçons planent sur Ranavalô d'avoir empoisonné Radama I^{er} pour pouvoir s'abandonner à sa passion pour son amant Andimiaso. Dès son avènement, en 1828, la reine continua la politique de son mari, qui venait d'enlever à la France tous les points de la grande île et menaçait l'îlot Ste-Marie. Une expédition navale française, composée de 500 hommes, débarqua le 9 juillet 1829. Le 2 août, Tintingue était repris et reçut une garnison de 400 hommes. Les troupes de la reine durent évacuer successivement Tamatave, Ambatoumanouï, Foulpointe et Pointe-à-Larrée. Ranavalô capitula : elle dut souscrire un traité qui rendit à la France toutes ses possessions de 1644 et 1750. Mais elle tâcha d'en éluder les conditions en retenant captifs les princes indigènes qui gouvernaient ces plages sous la suzeraineté de la France. Au commencement de 1830, une nouvelle expédition fut préparée contre la reine, mais ce projet échoua par suite des événements de juillet 1830. Le nouveau gouvernement de France ayant décrété l'évacuation de la grande terre, on abandonna Tintingue et Foulpointe en juillet 1831, réserve faite des droits de la métropole. Dans les dix années qui suivent, de 1831 à 1841, Ranavalô acheva les conquêtes de son mari. Mais ce fut plutôt de manière indirecte. Pour se débarrasser d'autres chefs hovas, tels que Ramanetaka, Coroller, etc., elle les excita contre les restes des anciennes tribus indigènes de Madagascar, les Betanimènes, Anossis, Antankars, Betsimsarakas, Sékelaves, etc. ; puis, après avoir refoulé celles-ci dans les îlots, la reine poussa à son tour vers les côtes les chefs hovas, ses instruments d'hier. En 1841 et 1845, les colonies de Mayotte et de Nossibé, rendez-vous des restes des tribus amies de la France, ayant été fondées, les traitants de l'île de la Réunion firent différents essais de s'établir sur les côtes de Madagascar pour planter des caféières ou pour exploiter des mines de charbon. L'insidieuse reine, après avoir inspiré de la sécurité aux colons, tomba toujours sur eux à l'improviste, ruinant les établissements et exterminant les planteurs. Tel fut le sort de Lastelle en 1847, puis de Darvov, qui avait exploité une riche mine de charbon dans la baie de Baratoubé, et qui fut massa-

cré en novembre 1855. On reproche au missionnaire anglais Ellis d'avoir confirmé la reine dans ces dispositions hostiles envers la France. Vers cette époque, Ranavalô faillit être détrônée par son fils, l'héritier présomptif, aujourd'hui roi, Rakoto Radama II, aidé du colon français Lambert, qui, déjà plusieurs fois, avait vu ses possessions saccagées par les Hovas. Lambert ayant échoué dans ses négociations aux cours d'Angleterre et de France, qui ne voulurent pas se mêler de cette affaire, Rakoto attira quelques nobles dans le complot, mais qui ensuite l'abandonnèrent. La reine, du reste, avait été prévenue par l'envoyé anglais Ellis. En juillet 1857, un Hova chrétien, Ratsimandiso, trahit ses coreligionnaires et donna une liste de près de mille chrétiens, qui heureusement fut déchirée par le prince Rakoto. Là-dessus, Ranavalô ordonna une véritable chasse contre les chrétiens, parmi lesquels il y eut près de huit cents de tués. Sur ces entrefaites était arrivée à Tananarivo la célèbre voyageuse Ida Pfeiffer (*voy.* ce nom), conduite par Lambert. La reine, qui les prit pour des émissaires chrétiens, après les avoir enfermés pendant près de quinze mois, allait donner les ordres pour leur exécution, lorsque le prince Rakoto intervint en leur faveur. Après les avoir traînés à travers toute l'île pendant une cinquantaine de jours, la reine les fit conduire à l'île de la Réunion. Ce fut là le dernier méfait de cette mégère dont l'Europe étonnée perçut de temps en temps l'écho. Dans les derniers temps de sa vie, Ranavalô devint de plus en plus superstitieuse et fit revivre l'ancien oracle de Sikidy, oracle lié à des rits cruels et qui offre une certaine ressemblance avec le *raudoux* du ci-devant empereur Souhouque. Sauf la fin de sa carrière, la vie de ce dernier offre plus d'une analogie avec celle de Ranavalô. Après avoir plus d'une fois essayé de se débarrasser de son fils Rakoto, par le poison ou d'autres pièges, la vieille reine mourut enfin elle-même au milieu de l'an 1861. Elle avait fait de Tananarivo, dit-on, une forteresse de premier ordre, même d'après nos idées européennes, tandis que les routes qui y conduisent des divers points de la mer sont toutes parsemées de retranchements, redoutes et autres obstacles. Ranavalô a eu pour successeur ce fils si haï, Rakoto, qui, sous le nom de Radama II, vient de recevoir officiellement les ambassades française et anglaise, et qui se montre prêt à ouvrir l'île, tant au commerce européen qu'aux missionnaires.

R—L—N.

RANC (JEAN), peintre, né à Montpellier le 12 janvier 1674, était fils d'un habile peintre de portraits, sous lequel Rigaud (*voy.* ce nom) avait étudié, mais qu'il n'avait pas tardé à surpasser (1). Le jeune Ranc devint lui-même l'élève

(1) On connaît peu de choses sur la vie d'Antoine RANC, le père. Son plus grand mérite est d'avoir servi de maître à H. Rigaud et à H. Verdier ; on sait qu'il exécuta, en 1692, un tableau représentant *Jésus-Christ donnant les clefs à St-Pierre*, pour

de Rigaud, dont il épousa la nièce. Il imita avec bonheur la manière de son maître, surnommé le *Van Dyck français*, et acquit dans le genre du portrait une telle réputation que l'académie de peinture lui ouvrit ses portes, une première fois, le 28 juillet 1703, sur les portraits de MM. de Platte-Montagne et Verdier, conservés à l'école des beaux-arts, et une seconde fois comme peintre d'histoire, le 3 novembre 1707, sur un *Portement de croix*. Philippe V, roi d'Espagne, l'ayant nommé son premier peintre en 1724, Ranc se rendit à Madrid, où il fit les portraits de tous les personnages de la cour, et, d'après les ordres du monarque, il passa en Portugal, y peignit aussi tous les membres de la famille royale, et en revint comblé de présents. Ses talents lui avaient procuré une belle fortune; mais, naturellement dissipé, il ne sut pas la conserver. Il mourut à Madrid le 1^{er} juillet 1735. On rapporte sur cet artiste une anecdote qui paraît plus plaisante que réelle. De mauvais critiques ayant trouvé peu ressemblant un portrait qu'il avait fait, Ranc voulut les convaincre d'ignorance. Il prépara une toile, et la découpa de manière à ce que l'individu qu'il avait peint, et qui se prêta complaisamment à ce stratagème, pût y ajuster sa tête au moment où les prétendus connaisseurs entreraient dans l'atelier. « J'ai recommencé mon travail, et j'espère que cette fois vous serez satisfaits, leur dit le peintre en tirant le rideau qui cachait la toile. — Mais non, s'écrient-ils aussitôt, ce ne sont pas encore là les traits de notre ami. — Vous vous trompez, répond la tête, car c'est moi-même. » Cette aventure, vraie ou fausse, a fourni à la Motte-Houdar le sujet de sa 5^e fable du livre IV, intitulée *le Portrait*, et Anseaume y a peut-être puisé l'épisode de son opéra-comique du *Tableau parlant*. Ranc a pris part au salon de 1704. Debrie a gravé d'après cet artiste, en 1739, les portraits du roi Jean V de Portugal et de la reine Marie-Anne-Victoire. On trouve des ouvrages de Ranc aux musées de Montpellier, de Madrid et dans la galerie ducale de Brunswick. M. Paul Mantz a consacré à Ranc une étude intéressante dans le journal *l'Artiste*, année 1854, t. 12, p. 129 et suivantes.

P—RT et B. DE L.

RANCÉ (ARMAND-JEAN LE BOUTILLIER DE), célèbre réformateur de la Trappe, naquit à Paris le 9 janvier 1626 d'une famille originaire de Bretagne (1) qui remplissait les premiers emplois dans l'Etat et dans l'Eglise. Il eut pour parrain

le cardinal de Richelieu et pour marraine la marquise d'Effiat, femme du surintendant des finances. Ses parents le destinaient à la profession des armes; mais, à dix ans, il reçut la tonsure pour pouvoir succéder aux riches bénéfices que laissait vacants la mort de son frère aîné. Ce changement d'état fut un motif pour lui de cultiver avec plus de soin ses dispositions pour les lettres. Il possédait à douze ans les langues grecque et latine, et l'édition qu'il publia dans un âge aussi tendre des *Poésies* d'Anacréon, suffit pour montrer quelle avait été la rapidité de ses progrès. Les études qu'il fit ensuite au collège d'Harcourt furent très-brillantes. En terminant son cours de philosophie, il soutint des thèses qu'il eut l'honneur de présenter à la reine Anne d'Autriche, qui prenait à ses succès un vif intérêt. L'astronomie, telle qu'on l'enseignait alors, le conduisit à l'astrologie judiciaire, qui comptait encore beaucoup de partisans; mais il fut détourné de cette fausse science par l'étude de la théologie. Il s'appliqua tout entier à la culture des saintes Ecritures et des ouvrages des Pères et prit ses degrés en Sorbonne avec la plus grande distinction: il sollicita ensuite la permission de prêcher, et, dès son début, il se plaça par son éloquence vive et nerveuse au premier rang des orateurs de la chaire. La mort de son père le laissa maître, à vingt-cinq ans, d'une fortune considérable. Doué d'une figure agréable, douce, fine, spirituelle, d'un cœur aimant et de tous les agréments, de toutes les qualités, il se vit bientôt recherché de toutes parts et se livra sans scrupule à ses passions. « Sa vivacité, dit un de ses biographes (D. Gerlaise), le portait également et avec la même rapidité vers l'étude et vers le plaisir. La chasse était un de ses amusements favoris. On l'a vu plus d'une fois, après avoir chassé trois ou quatre heures le matin, venir le même jour en poste de douze ou quinze lieues soutenir en Sorbonne ou prêcher avec autant de tranquillité d'esprit que s'il fût sorti de son cabinet. » Il reçut les ordres sans changer de conduite, et, s'il refusa l'évêché de Léon qu'on lui offrit alors, c'est qu'il n'en trouvait pas les revenus assez considérables et que d'ailleurs il se flattait de succéder à son oncle, archevêque de Tours. Ce fut par le crédit de ce prélat qu'il fut député en 1655 à l'assemblée du clergé. Il s'y distingua par son éloquence, eut beaucoup de part aux affaires importantes qui s'y traitèrent et fut prié de surveiller l'impression d'*Eusèbe* et des autres Pères grecs, dont on projetait de nouvelles éditions. La faveur dont il avait joui près du cardinal de Richelieu était un motif pour Mazarin de ne point aimer l'abbé de Rancé. Ses liaisons avec le cardinal de Retz achevèrent de le perdre dans l'esprit du ministre. Des avis vrais ou faux qu'on tramait quelque chose contre lui, le déterminèrent à quitter l'assemblée avant la clôture, et il retourna dans sa belle terre de Veret reprendre le cours de ses

l'église St-Pierre de Montpellier; Ranc fit les figures et Charmeton exécuta le paysage dans cette composition; elle fut payée deux mille sept cents francs, y compris la fourniture de deux cadres, de rideaux et de lambris qui en formaient l'ornementation; il avait également exécuté pour l'église Notre-Dame des Tables, qui a été détruite en 1794, une *Assomption*, que Chalmardier grava, en 1772, pour l'office Notre-Dame des Tables. Il fut employé, par les chanoines de St-Pierre, pour couvrir d'une draperie jaune le sein d'une des femmes du tableau de *Simon le Magicien*, que Bourdon avait laissé nu. B. DE L.

(1) La famille des *Bouthilier* tirait son nom de la charge d'échanson qu'elle avait exercée près des ducs de Bretagne.

divertissements. Des accidents auxquels il n'était échappé que par une espèce de miracle, lui avaient fait faire plusieurs fois de sérieuses réflexions sur sa conduite. Cependant il ne songeait point à rompre des habitudes coupables, quand la mort soudaine de la duchesse de Montbazon (1), qu'il aimait tendrement, commença l'œuvre de sa conversion. Peu de temps après, la mort de Gaston, duc d'Orléans, dont il était premier aumônier, le priva d'un protecteur qui devait l'aider à réaliser les rêves de son ambition. Il avait assisté ce prince dans ses derniers moments, et ce spectacle avait achevé de l'éclairer sur le néant des grandeurs humaines. Il aurait voulu rompre sur-le-champ avec le monde; mais d'anciens et de nouveaux engagements l'y retenaient encore. Il se retira chez un ami qu'il avait dans le Maine pour réfléchir au parti qu'il devait prendre, et, après avoir passé six semaines dans cette solitude, il revint à Veret, d'où il bannit le luxe et les plaisirs qui y avaient régné si longtemps. Il congédia le plus grand nombre de ses domestiques, vendit sa vaisselle et ses meubles précieux pour en distribuer le prix aux pauvres; régla sa table de la manière la plus frugale et s'interdit jusqu'aux récréations les plus innocentes pour ne s'occuper que de la prière et de l'étude des choses saintes. Ni les railleries de ses anciens amis ni les représentations de ses proches ne purent le détourner de la résolution qu'il avait embrassée. Regardant tous les biens qu'il possédait comme le patrimoine des pauvres, il se hâta de les leur rendre. Il se démit de tous ses bénéfices, à la réserve de l'abbaye de la Trappe, qu'il obtint la permission du roi de tenir, non plus en commende, mais comme abbé régulier, et s'y retira en 1662. Son premier soin fut de remédier aux abus qui s'étaient introduits dans cette maison par le relâchement de l'ancienne discipline. Les religieux ayant refusé de se soumettre à la réforme qu'il se proposait d'établir, il ne voulut point les y contraindre et leur permit d'habiter un quartier séparé ou d'aller dans d'autres cou-

vents. Pour accomplir son dessein de rompre avec le monde, il s'enferma dans le monastère de Notre-Dame de Perseigne et y prit, le 13 juin 1663, l'habit de l'étroite observance de Cîteaux. Malgré la délicatesse de sa santé, il se soumit à toutes les rigueurs du noviciat; et étant tombé malade, rien ne put le décider à se relâcher de l'austérité de la règle. Il guérit pourtant, contre l'opinion des médecins et de tous ceux qui l'approchaient, et revint à l'abbaye de la Trappe, où il avait résolu de finir ses jours dans les pratiques de la pénitence. Ce fut alors qu'il y jeta les fondements de cette réforme fameuse, qui, dans un siècle tout chrétien, excita l'admiration générale. Il se borna d'abord à défendre à ses religieux l'usage du vin et du poisson et à leur prescrire le silence et le travail des mains, qu'il regardait comme un devoir dont on ne pouvait se dispenser sous aucun prétexte. Dès l'année suivante (1664), il fut forcé de quitter sa solitude pour se rendre à une assemblée des supérieurs de l'étroite observance de Cîteaux. Ses confrères le députèrent à Rome avec l'abbé de Valricher, pour y soutenir la nécessité d'étendre la réforme à tous les monastères de l'ordre; mais, malgré son éloquence, il ne put faire triompher une cause qui comptait beaucoup d'adversaires parmi les chefs mêmes de l'ordre et dans le collège des cardinaux. De retour à la Trappe, il assembla ses religieux et leur fit part de son projet de rétablir la règle primitive dans toute sa pureté. Tous y donnèrent leur consentement avec joie et s'empressèrent de renouveler leurs vœux entre les mains de l'abbé. Dès lors on vit renaître dans cette maison les pratiques les plus austères et les religieux qui l'habitaient retracer l'image des solitaires de la Thébaïde. La prière, la lecture et le travail des mains partagèrent tous leurs instants. Rancé leur interdit toute espèce de récréation et leur défendit même l'étude, comme une source de vaines disputes et de relâchement. La vie pénitente de la Trappe y attira bientôt des religieux des autres ordres, en si grand nombre que les supérieurs recoururent au pape pour obtenir un bref qui défendit de les y recevoir. L'abbé de Rancé s'attachait de plus en plus à perfectionner son ouvrage : dans la vue d'étendre sa réforme à quelques autres maisons, il se rendit plusieurs fois à Paris; mais toutes ses démarches, appuyées de son éloquence et de sa réputation, furent inutiles, et, fatigué de débats qui pouvaient scandaliser le monde, il se renferma dans son monastère, résolu de n'en plus sortir. Dès les premiers temps de son administration, il avait rétabli à la Trappe l'hospitalité si recommandée par les premiers fondateurs; et quoique l'abbaye n'eût pas dix mille livres de revenus, cette faible somme lui suffisait pour subvenir aux dépenses des voyageurs qui venaient s'édifier dans cette solitude et pour fournir aux besoins des pauvres du voisinage. Souvent même il trouvait, dans

(1) Madame de Montbazon mourut de la rougeole, le 28 avril 1657. Daniel de Larroque raconte que cette dame mourut pendant que l'abbé de Rancé était à la campagne. « Ses domestiques », dit-il, qui n'ignoraient pas sa passion, prirent soin de lui cacher ce triste événement, qu'il apprit à son retour d'une manière fort cruelle : montant tout droit à l'appartement de la duchesse, où il lui était permis d'entrer à toute heure, il y vit « pour premier objet un cercueil qu'il jugea être celui de sa maîtresse, en remarquant sa tête toute sanglante, qui était par hasard tombée de dessous le drap dont on l'avait couverte avec beaucoup de négligence, et qu'on avait détachée du reste du corps, afin de gagner la longueur du cou et éviter ainsi de faire « un cercueil qui fût plus long que celui dont on se servait, et « dont on avait si mal pris la mesure qu'il se trouvait trop court « d'un demi-pied » (*Véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe*, p. 27). Cette anecdote est entièrement fautive. L'abbé de Rancé avait passé, auprès du lit de madame de Montbazon, la nuit où elle mourut et l'avait exhortée vivement à remplir ses devoirs de religion. C'est le récit de Larroque que Barthe a préféré, sans doute comme plus poétique, dans sa *Lettre de l'abbé de Rancé à un ami* (voy. BARTHE). On sait que Laharpe fit une *Réponse* en vers à cette lettre, réponse qui lui valut de grands éloges de la part de Voltaire. Ce dernier composa même, sous le nom d'Abauzit, une *Préface* qui n'a point été insérée dans l'édition de Kehl.

ses économies les moyens de soulager l'infortune dans des provinces éloignées. Les vertus de l'abbé de la Trappe ne purent le mettre à l'abri des tracasseries. On essaya de lui faire prendre un parti dans les divisions qui troublaient l'Eglise; mais il se contenta de signer le formulaire, sans prétendre l'expliquer. Le silence qu'il s'était imposé fut interprété diversement; les uns lui reprochèrent d'abandonner les solitaires de Port-Royal dans le temps qu'ils étaient persécutés; et les autres l'accusaient de partager en secret leurs opinions. Des maladies qui se manifestèrent à diverses époques dans la Trappe, furent attribuées à l'excessive sévérité de la règle qu'il y avait introduite: ses ennemis publièrent qu'en l'établissant il avait moins consulté l'intérêt de la religion que le désir de laisser la réputation d'un réformateur (voy. l'art. du duc de NEVERS, et Larroque, *Véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe*). Des évêques lui écrivirent pour l'engager à se relâcher de quelques austérités; mais, d'après l'avis de ses religieux, il persista dans le plan qu'il avait adopté et rien ne fut capable de l'en écarter. L'affaiblissement de sa santé l'ayant forcé de renoncer au travail manuel, il employa ses courts loisirs à composer ses différents ouvrages, qu'il destinait uniquement à l'édification de ses frères, mais que quelques personnes pieuses le déterminèrent à laisser imprimer. Son *Traité de la sainteté et des devoirs de la vie monastique* parut être la critique des occupations studieuses de la congrégation de St-Maur et plusieurs savants s'empressèrent de réfuter l'inflexible adversaire des lettres, auxquelles il devait une partie de sa gloire. Une lettre qu'il écrivit à l'abbé Nicaise sur la mort d'Arnaud lui attira de nouveaux démêlés avec les amis de ce docteur: « Enfin, disait-il, voilà M. Arnaud mort: « après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il « a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée; quoi « qu'on dise, voilà bien des questions finies: son « érudition et son autorité étaient d'un grand « poids pour le parti; heureux celui qui n'en a « point d'autre que celui de Jésus-Christ! » Cette réflexion excita le zèle d'une foule d'écrivains; mais Rancé se contenta de répondre à Tillemont qu'il regrettait de ne pouvoir entrer dans ses sentiments et il garda le silence avec les autres. Cependant ses infirmités toujours croissantes ne lui permettant plus de conserver l'administration de son abbaye, il demanda pour son successeur dom Zoisme (Foisel), religieux d'une éminente piété. Malheureusement dom Zoisme mourut peu de temps après et fut remplacé par le fameux dom Gervaise, qui, n'ayant pas la prudence et la sagesse de ses prédécesseurs, mit le trouble dans l'abbaye. Rancé parvint à lui faire donner sa démission et l'éloigna d'une maison où sa présence pouvait causer de nouveaux scandales (voy. GERVAISE). La paix ayant été rendue à la Trappe, Rancé ne s'occupait plus que de sa fin

prochaine; il s'y prépara par la prière et par les austérités et mourut sur la paille et sur la cendre le 27 octobre 1700, à l'âge de 75 ans; il en avait passé trente-sept dans le désert. L'abbé de Rancé possédait des qualités brillantes, un zèle ardent, une piété vive et une grande fermeté de caractère. Dans sa jeunesse, l'ambition avait été sa passion dominante et il ne put jamais se détacher entièrement d'un monde dans lequel il avait laissé beaucoup d'amis. Un grand nombre de personnes le consultaient de toutes parts, et les lettres qu'il leur adressait l'occupèrent dans sa retraite. Il s'était dispensé, comme législateur, dit Voltaire, de la loi qui force ceux qui vivent dans le tombeau de la Trappe d'ignorer ce qui se passe sur la terre; et en effet, le nom de ce grand réformateur se trouve mêlé à toutes les discussions religieuses ou littéraires de son temps. Comme écrivain, il avait une rare facilité; son style, auquel on reproche de manquer de concision, est noble, pur, élégant et s'élève souvent à la plus haute éloquence. L'édition d'*Anacréon*, que publia Rancé dans son enfance, est un phénomène si remarquable qu'on nous pardonnera d'entrer à cet égard dans quelques détails. Cette édition, imprimée à Paris en 1639, est un in-8° de 145 pages et 6 feuillets liminaires (1); elle est dédiée au cardinal de Richelieu par une *Epître* (en grec), que Chardon de la Rochette a traduite en français. Le travail du jeune commentateur, dit ce critique, est en général bien fait. Les scolies (insérées depuis par Maittaire dans son édition d'*Anacréon*, Londres, 1740, in-4°) embrassent la partie grammaticale, l'histoire, la mythologie et les étymologies. C'est véritablement un livre élémentaire qui mériterait d'être réimprimé; mais, ajoute Chardon, il faudrait revoir le texte d'*Anacréon* sur les éditions qui en ont été données d'après le manuscrit palatin et faire au commentateur quelques corrections et additions. Maupeou, curé de Nonancourt, dans sa *Vie de Rancé* (Paris, 1700, in-12), cite une nouvelle édition d'*Anacréon*, Paris, 1647; mais les exemplaires qui portent cette date ne diffèrent des premiers que par le changement du frontispice; et s'ils sont plus rares que les autres, c'est qu'après sa conversion Rancé détruisit tous ceux qui lui restaient. La traduction française d'*Anacréon* par Rancé dont parle Baillet (*Jugement des savants*) et la version latine et française que lui attribue Inguibert (dans la *Vie de Rancé*, voy. XXI, 221) sont imaginaires. Les curieux peuvent consulter l'excellente *Notice sur l'Anacréon grec* de l'abbé de Rancé dans le tome 1^{er} des *Mélanges philologiques* de Chardon de la Rochette. Parmi les ouvrages de Rancé, dont on trouvera le catalogue dans le *Dictionnaire de Moreri*, édition de 1759, on se contentera de citer: 1^o *Lettre sur le sujet*

(1) Il existe des exemplaires avec quelques différences dans les pièces préliminaires. (Voy. le *Manuel du libraire*, par M. Brunet, au mot *Anacréon*.)

des humiliations et autres pratiques de religion, Paris, 1677, in-12; 2° *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique*, Paris, 1683, in-4° ou 2 vol. in-12 (1). Il semble, dit Richard Simon, qu'il ait pris plaisir dans ce livre à décrier les autres moines pour mieux faire valoir sa nouvelle réforme. Le P. Denis de Ste-Marthe prit la défense des bénédictins, ainsi que dom Mège, dans son *Commentaire sur la règle de St-Benoît* (voy. MÈGE) et dom Mabillon, en 1691, dans son *Traité des études monastiques*. dom Lemasson, général des chartreux, réfuta de son côté quelques assertions de l'abbé de la Trappe dans les *Annales* de son ordre. Celui-ci lui répondit par une *Lettre à un évêque*, qu'il fit circuler en manuscrit. C'est à cette lettre que Lemasson opposa son *Explication de quelques endroits des anciens statuts de l'ordre des Chartreux* (voy. LEMASSON). Cet ouvrage, que l'auteur ne communiquait qu'aux prieurs de son ordre et à un très-petit nombre d'amis parce qu'il l'avait fait imprimer sans privilège, est, selon Richard Simon, une réfutation trop vive, mais solide, des maximes outrées de l'abbé de la Trappe (voy. la *Bibliothèque critique*, ch. 32). 3° *Eclaircissements de quelques difficultés que l'on a formées contre le traité des devoirs*, ibid., 1685, in-4°; 1686, in-12, et réimprimé en 1847, Paris, in-8°; 4° *Instructions de St-Dorothee, traduites du grec en français, avec sa vie*, ibid., 1686, in-8° (voy. ST-DOROTHÉE); 5° la *Règle de St-Benoît, traduite et expliquée*, ibid., 1689, 2 vol. in-4° (2); 6° *Réponse au Traité des études monastiques* (de dom Mabillon), ibid., 1692, in-4°; 7° *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de l'abbaye de la Trappe*, Paris, 1696, 4 vol. in-12. Cet ouvrage écrit d'un style simple et plein d'onction, a été réimprimé en 1755, 5 vol. in-12. Cette édition, augmentée de quelques vies, contient en outre la *Description de l'abbaye de la Trappe* (par Félibien) et la *Relation d'un voyage fait à la Trappe* (par Toussaint Desmares). 8° *Conduite chrétienne, adressée à madame de Guise*, ibid., 1697, in-12; 9° *Conférences ou Instructions sur les Epîtres et les Evangiles*, ibid., 1699, in-12; 10° *Réflexions morales sur les quatre Evangiles*, ibid., 1699, in-12; 11° *Lettres de piété écrites à différentes personnes*, 1701-1702, 2 vol. in-12. Elles respirent, dit Sabatier, une éloquence noble, vive et touchante, qui prend sa source dans un cœur fortement pénétré des vérités qu'il y expose; 12° *Règlements généraux pour l'abbaye de la Trappe*, ibid., 1701, 2 vol. in-12. 13° Les *Lettres* de l'abbé de Rancé ont été recueillies et publiées par B. Gonod, Paris, 1845, in-8°. Outre les auteurs cités dans le cours de cet article, on peut consulter les *Vies*

de Rancé, par Marsollier (voy. ce nom) et par Lenain de Tillemont (voy. ce nom), les ouvrages cités dans la *Bibliothèque historique de la France*, t. 1^{er}, n° 13136-157, l'*Histoire de l'abbé de Rancé*, par d'Exauvillez, Paris, 1842, in-12, et surtout la si remarquable étude de M. de Chateaubriand: *Vie de Rancé*, Paris, 1844, in-8°. Le portrait du réformateur de la Trappe, gravé dans tous les formats, fait partie des recueils de Desrochers et d'Odieuvre.

W—s.

RANCHIN (FRANÇOIS), né à Montpellier vers 1560, y fut reçu docteur en médecine en 1592. Il se fit connaître avantageusement en suppléant dans ses leçons André Dulaurens; il obtint une chaire en 1605 et devint chancelier en 1612. Ranchin était premier consul de Montpellier en 1629, lorsqu'une maladie pestilentielle ravagea cette ville, à laquelle il rendit de grands services. Une fortune considérable, qui consistait surtout en trois bénéfices ecclésiastiques, permit à Ranchin de satisfaire son penchant à la libéralité, et quelques contemporains ont prétendu qu'il sacrifia aussi à l'ostentation. Il fit, du moins, restaurer et orner les écoles publiques de sa patrie, et il voulut que le souvenir de ces bienfaits fût conservé par des inscriptions un peu fastueuses. Ranchin mourut en 1641 et laissa : 1° *Questions françoises sur la chirurgie de Gui de Chauliac*, Paris, 1604; Rouen, 1628, in-12; 2° *Opuscula medica utili jucundaque rerum varietate referta*, Lyon, 1627, in-4°. Ces opuscules se composent des objets suivants : *Apollinare sacrum*; — *In Hippocratis jusjurandum commentarius*; — *Pathologia universalis cum controversiis in utramque partem*; — *De morbis virginum*; — *De senum conservacione et senilium morborum curatione*; — *De morbis subitaneis*; — *De curatione morborum et symptomatum quæ vitiosam purgationem aut comitantur, aut consequuntur*; — *De consultandi ratione*. 3° *OEuvres pharmaceutiques*, Lyon, 1623, in-12°; 4° *Traité divers et curieux en médecine*, Lyon, 1640. C'est dans ce recueil que l'on trouve la description de la peste qui désola Montpellier en 1629. 5° *De morbis ante partum, in partu et post partum, et de purificatione rerum infectarum post pestilentiam*, Lyon, 1645 et 1653, in-8°. D-G-s.

RANCONET (AIMAR DE), né sur la fin du 15^e siècle à Périgueux, ou, selon Ménage, à Bordeaux, était fils d'un avocat distingué de cette ville et devint lui-même un habile jurisconsulte. A l'étude approfondie du droit romain, il joignit celle de la philosophie, des mathématiques et des antiquités. Après des malheurs de toutes sortes, il entra comme conseiller au parlement de Bordeaux, où il se fit remarquer par une vaste connaissance des lois et par une haute capacité dans les affaires. Il fut ensuite nommé président d'une chambre des enquêtes au parlement de Paris; mais en 1559, accusé fausement d'inceste avec sa fille, il fut enfermé à la Bastille, et y mourut de chagrin, âgé de plus de

(1) L'abbé Sabatier a commis une méprise singulière en avançant que l'ouvrage de l'abbé de la Trappe est une réfutation du *Traité des études monastiques* de Mabillon. (Voy. les *Trois siècles de la littérature*, art. Rancé.)

(2) Et non pas in-12, comme le dit le *Dictionnaire* de Moré-de 1759, erreur qui a passé dans les *Siècles littéraires* de Desesarts et dans le *Dictionnaire universel* de Chaudon et Delandine.

60 ans. Pithou assigne une autre cause à cette disgrâce. Il dit que le cardinal de Lorraine voulant consulter le parlement de Paris relativement à la punition des hérétiques, Ranconet se rendit à l'assemblée avec les œuvres de Sulpice-Sévère, et y lut, dans la *Vie de St-Martin*, le passage où il est question de l'hérésiarque Priscillien, dont le saint évêque de Tours implora la grâce auprès de Maxime (voy. MARTIN et PRISCILLIEN). Dès lors, en butte au ressentiment du cardinal, Ranconet fut traîné en prison. Quoi qu'il en soit, une suite d'afflictions domestiques avait empoisonné sa vie. Sa fille était morte dans la plus affreuse misère; son fils avait péri sur l'échafaud; sa femme fut tuée d'un coup de tonnerre, et lui-même, avant de parvenir aux fonctions de la magistrature, s'était vu contraint d'exercer le modeste emploi de correcteur dans l'imprimerie des Estienne. Pithou assure que le *Dictionarium poeticum*, imprimé sous le nom de Charles Estienne, est réellement de Ranconet, également versé dans le grec et dans le latin. On prétend qu'il eut aussi une grande part à l'ouvrage de Barnabé Brisson (voy. ce nom), intitulé *De verborum quæ ad jus pertinent significatione*, ainsi qu'à *De formulis* que le même auteur publia plus tard, et pour lequel il put d'ailleurs profiter des notes que Ranconet avait l'habitude d'écrire sur les livres de sa bibliothèque, ce qui les fit ensuite rechercher. Ce savant homme, livré aux affaires pendant le jour, se couchait de bonne heure, se relevait après son premier sommeil, donnait quatre heures à l'étude; puis il se recouchait et achevait à son réveil ce qu'il avait médité dans le silence de la nuit. Il disait que ce régime était aussi favorable à la santé qu'aux progrès de l'instruction. Cujas en parle avec éloge et lui dédia ses *Interpretationes ad Julii Pauli receptas sententias*. Ranconet avait publié le *Trésor de la langue française tant ancienne que moderne*, ouvrage que Jean Nicot (voy. ce nom) a refondu et considérablement augmenté. C'est un monument de l'état de notre langue à cette époque, et les lexicographes l'ont souvent consulté avec fruit. P—RT.

RANÇONNIER (JEAN), missionnaire, né dans le comté de Bourgogne en 1600, fut conduit en Flandre par son père; il acheva ses études au collège de Malines et y embrassa la règle de St-Ignace à l'âge de dix-neuf ans. Ayant obtenu de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'Evangile en Amérique, il partit en 1625 pour le Paraguay, et se rendit en 1632 chez les *Itatines*, qu'il eut le bonheur de convertir à la foi catholique. Il passa le reste de ses jours au milieu de cette peuplade, dont il fut l'apôtre et le législateur (voy. l'*Histoire du Paraguay*, par Charlevoix, t. 8); mais on ignore l'époque de sa mort, que les bibliothécaires de la société (qui l'appellent Jacques Ransonier) placent par inadvertance vers l'année 1630, deux ans avant son

départ pour le pays des *Itatines*. On a lu du P. Rançonniier des lettres sur l'état des missions dans le Paraguay, datées de 1626 et 1627; elles ont été publiées à Anvers, 1636, in-8°. Ce recueil ne peut être que fort rare, puisqu'il n'est cité dans aucun catalogue de bibliothèques. Léon-Pinelo donne à entendre (*Epitome*, col. 662) que ce n'est qu'une version latine de l'*Etat des missions du Paraguay*, publié en italien par le P. Nic. Mastrillo, 1627, tiré du *Mémorial* du P. Fr. Purgis, et que le P. Duhalde a donné en français dans le douzième recueil des *Lettres édifiantes*. W—S.

RANDOLPH (JEAN), membre du congrès américain pour la province de Virginie, fut un des hommes d'Etat les plus considérés des Etats-Unis, et se fit surtout connaître comme antagoniste de Madison et du parti démocratique. En 1806, il combattit dans un long discours la motion faite par Gregg de prohiber l'importation des produits de manufactures britanniques. En 1809, il se prononça avec force contre l'embargo, et chercha à jeter d'avance de la défaveur sur les opinions de Madison, dont il prévoyait l'élection à la présidence. A la fin de 1815, il adressa à l'un des représentants de Massachusetts une lettre dans laquelle il s'efforçait de prouver aux habitants de la Nouvelle-Angleterre combien il serait inpolitique et même dangereux de se séparer de l'Union. « La guerre actuelle, dit-il, « est sans doute contraire à tous les vœux des « vrais Américains; un gouvernement d'athées et « de fous tel que celui de M. Madison est une « malédiction pour notre pays; mais il faut se « rappeler que ce n'est pas en nous divisant que « nous pourrions lui arracher une paix honorable. » La *Gazette de Boston* répondit à cette lettre par un argument personnel, tiré de la conduite de Randolph en 1803. Lors du fameux traité conclu à cette époque, mais qui ne fut pas ratifié, les représentants de la Virginie, et Randolph à leur tête, déclarèrent que, si le traité était accepté, l'Etat de Virginie se séparerait de l'Union. La même doctrine fut alors professée par Madison. « Si donc, ajoutait la *Gazette de Boston*, les Etats de la Nouvelle-Angleterre « voulaient se séparer de l'Union, ils ne feraient « que mettre en pratique la doctrine de M. Randolph. » Jean Randolph mourut en 1833. — RANDOLPH (Edmond), frère du précédent, ne partagea pas ses opinions politiques, et prit les armes en faveur de l'indépendance américaine, après avoir fait des études pour suivre la carrière du barreau. A la paix, il reprit ses anciennes occupations, montra de grands talents comme avocat et obtint une nombreuse clientèle. Il fut bientôt appelé par les suffrages de ses concitoyens, d'abord à la place de secrétaire de la convention de la Virginie, ensuite à celle de procureur général, que son père avait occupée sous le gouvernement royal. Ce fut à peu près vers cette époque qu'il épousa la fille de Robert

Carter Nicholas, dernier trésorier de l'Etat de Virginie, dont il eut plusieurs enfants. Il était avocat général de la Virginie depuis quelques années, lorsque Washington, ayant été élu président; le fit nommer procureur général de l'Union fédérale, fonctions qu'il exerça avec distinction jusqu'à ce qu'il succéda à Jefferson dans celle de secrétaire d'Etat. En 1794, il fut compromis dans les dépêches que l'ambassadeur français adressait à son gouvernement et qui furent interceptées par les Anglais. Lord Grenville les ayant transmises à M. Hammond, ministre d'Angleterre à Philadelphie, elles parvinrent à Washington, qui, après avoir réuni son conseil, fit interroger Rauldolph; celui-ci donna sa démission et se retira en Virginie, où il reprit sa profession d'avocat, dans laquelle il mourut vers 1835. Z.

RANFAING (MARIE-ELISABETH DE), fondatrice de l'institut de Notre-Dame de Refuge en Lorraine, connue sous le nom de vénérable mère *Elisabeth de la Croix de Jésus*, naquit le 30 novembre 1592 à Remiremont, de parents nobles, qui, n'ayant point d'autres enfants, cultivèrent avec soin ses dispositions naturelles. Elle joignait à une beauté peu commune, de l'esprit, du jugement et une grande piété. Bientôt elle se sentit autant d'éloignement pour le monde et ses vains plaisirs que de goût pour la retraite; mais ses parents la forcèrent d'épouser un gentilhomme grossier et brutal nommé Dubois, qui la rendit la plus malheureuse des femmes. Touché de la douceur inaltérable de son épouse, son mari reconnut enfin ses torts; il mourut en 1616, laissant trois enfants et une fortune délabrée. Madame de Ranfaing, devenue libre, fit vœu de consacrer à Dieu le reste de sa vie: elle quitta ses habits de soie pour en prendre de laine, rompit tout commerce avec le monde, et partagea son temps entre les exercices de la plus austère pénitence et les soins qu'elle devait à ses enfants. Un médecin du voisinage, ayant eu occasion de voir cette dame, conçut pour elle la passion la plus violente et parvint à lui faire avaler un philtre. Ce médecin passait pour être fort instruit dans les sciences occultes. On fut persuadé qu'il avait eu recours à la magie dans cette circonstance et que madame Ranfaing était dans un véritable état de possession (voy. la *Bibliothèque de Lorraine* de dom Calmet). En conséquence, on lui fit son procès, et il fut brûlé le 2 avril 1622, avec une servante regardée comme sa complice (voy. PITHOIS). Madame de Ranfaing guérit, et, pour ne plus s'exposer à de semblables accidents, elle résolut d'entrer au plus tôt dans un monastère; mais des obstacles qu'elle ne put vaincre s'opposèrent à son pieux dessein et la contraignirent de rester dans le monde. Souvent elle avait gémi sur le sort des jeunes infortunées qu'une première faute condamne à d'éternels mépris; elle offrit un asile dans sa maison à ces

victimes de la débauche et eut la satisfaction de les voir persévérer dans leur repentir. L'évêque de Toul, frappé des avantages que présentait un établissement de ce genre, résolut de lui donner une plus grande stabilité, par l'institution d'une communauté religieuse, sous le titre de Notre-Dame de Refuge. Madame de Ranfaing, entrant avec joie dans les vues du prélat, accepta toutes les conditions qui lui furent imposées, et reçut l'habit monastique le 1^{er} janvier 1631, avec ses trois filles, qu'elle avait facilement décidées à suivre son exemple, et sept de ses pensionnaires, dont elle avait éprouvé la vocation. Le nouvel institut, approuvé par le pape Urbain VIII, en 1634, s'étendit bientôt dans la Lorraine, le comté de Bourgogne et les provinces méridionales de la France, où la maison d'Avignon fut fondée par ses soins. Sa fille aînée en fut la première supérieure. Elle revint ensuite en Lorraine, et, après avoir gouverné l'institut avec beaucoup de douceur et de sagesse, donnant l'exemple de toutes les vertus, elle mourut à Nancy le 14 janvier 1649 en odeur de sainteté. Sa vie a été publiée par Boudon, sous le titre de *Triomphe de la croix en la personne de Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus*, Bruxelles, 1686, in-12 (voy. Boudon); elle a été abrégée par le P. Frizon et par Collet. On peut encore consulter l'*Histoire des ordres monastiques*, par le P. Hélyot, t. 4, p. 344-361. W—s.

RANG (PAUL SANDER, ou ALEXANDRE), naturaliste hollandais, né en 1784 à Utrecht, mort à Paris en 1859. Il servit pendant quelque temps dans la marine française, devint vers 1836 directeur du port d'Alger et se retira plus tard du service actif. De bonne heure, il s'occupa aussi de travaux d'histoire naturelle qui lui acquirent un nom honorable dans la science et le firent recevoir dans l'académie de Bruxelles et la société d'histoire naturelle de Paris. Il a écrit: 1^o *Description de trois genres de coquilles fossiles de Bruxelles* (gratelopopia, jouanætia, etc., avec Desmoulins), Bruxelles, 1828, in-8^o; 3^o *Observations sur quelques genres et espèces, et sur une nouvelle famille* (les herôidées) *dans la série des acalèphes libres*, (insérées dans les Mémoires d'histoire naturelle de Paris, t. 4, 1828); 3^o *Manuel de l'histoire naturelle des mollusques*, Paris, 1829, in-18 (dans la collection Roret); 4^o *Histoire naturelle des aplysiens* (mollusques tectibranches), Paris, 1830, 4 livrais. in-4^o (C'était le commencement d'une grande publication sur les mollusques projetée avec de Férussac.) 5^o *Fondation de la régence d'Alger* (avec Ferd. Denis), Paris, 1837, 2 vol. in-8^o. C'est la traduction d'un manuscrit arabe du 16^e siècle intitulé *Gazewat Aroudj vè Khâired-din*, et contenant l'histoire de ces deux chefs corsaires. La traduction de Sander Rang n'est qu'une retouche de celle qui avait été faite par Ventura de Paradis ou Victor Porta, agent diplomatique aux Etats barbaresques, dont le ma-

nuscrit en français de vieux style se trouvait à la bibliothèque de Paris.

R—L—N.

RANGIERUS, *Rangier*, cardinal et archevêque de Reggio, en Calabre, naquit à Reims ou dans le diocèse vers l'an 1035. Après avoir étudié sous St-Bruno avec Eudes de Châtillon, chanoine de Reims, cardinal et enfin pape sous le nom d'Urbain II, Rangierus renonça au monde et se retira dans le monastère de Marmoutier. Il y mena une vie obscure jusqu'au temps d'un différend qu'eurent les religieux avec les archevêques de Tours. Bernard, abbé de cette maison, ayant confiance dans Bernard-Ponce, Rémois, prieur du monastère, et dans Rangierus, il les fit partir pour Rome, espérant qu'ayant été tous les deux condisciples du pape, ils obtiendraient sans peine ce qu'il sollicitait. Ils l'obtinrent en effet : la bulle expédiée, Bernard-Ponce revint en France, mais Rangierus resta près du saint-père, qui plus tard le fit cardinal. L'archevêché de Reggio étant devenu vacant par la mort d'Arnoul, Rangierus y fut promu en 1090. L'année suivante, il souscrivit au privilège accordé par le pape au monastère de Cave, rapporté par Baroniüs et par le bullaire du Mont-Cassin. Urbain II étant venu en France en 1095, ce prélat l'y suivit et assista au célèbre concile de Clermont, où la première croisade fut décidée. Le concile fini, Rangierus aida le souverain pontife pour la consécration de l'église de Marmoutier et retourna ensuite à Reggio. En octobre 1106, il assista au concile de Guastalla avec le pape Pascal II. Ughelli parle de lui comme d'un homme de grande considération : *Vir magnæ existimationis*, mais il ne dit rien de sa mort.

L—G—J.

RANGOUE, épistolair français du 17^e siècle, était un homme sans études et qui serait resté tout à fait inconnu s'il n'avait poussé plus loin que personne l'art de multiplier les épitres dédicatoires et de se les faire payer chèrement. Il se vantait, dit Sorel, de ne composer aucune lettre à moins de vingt ou trente pistoles, n'en faisant guère que pour les personnes de la plus haute considération (voy. *Bibliothèque française*, p. 119). Après avoir tiré de ses lettres le parti le plus avantageux, le bonhomme Rangouze en publia le recueil, qui lui rapporta, selon Costar, quinze ou seize cents pistoles dans huit mois. Les pages de ce volume n'étant pas chiffrées, le relieur mettait celle que l'auteur voulait la première, en sorte que tous ceux qui le recevaient se croyaient le plus obligés à lui témoigner leur reconnaissance. Ce recueil, dont il n'existe qu'une seule édition, est extrêmement rare. Il paraît cependant que l'industriel auteur en a renouvelé plus d'une fois le frontispice. Il est indiqué dans le *Catalogue de la bibliothèque du Roi* sous ce titre : *Lettres héroïques aux grands de l'Etat*, Paris, P. Moreau, 1645, in-8°. Il reparut, selon Vogt (*Catalog. libror. rarior.*) et Freytag (*Analecta*), en 1648, in-8°, de l'imprimerie des nou-

veaux caractères inventés par P. Moreau, sous le titre de *Lettres missives* ou de *Lettres panégyriques aux héros de la France*; enfin quelques autres bibliographes (voy. Bauer, *Catal. libror.*) en citent une édition de Paris, 1650, grand in-8°, intitulée *Lettres panégyriques aux plus grandes reines du monde, aux princesses du sang de France, autres princesses et illustres dames des autres cours de l'Europe*. L'abbé de Marolles était un des Mécènes de Rangouze. Bayle a recueilli dans son *Dictionnaire*, à l'article de cet écrivain, les passages de Sorel, Costar et de mademoiselle Scudéry qui lui sont relatifs.

W—s.

RANIERI-BISCIA (Louis), poète et antiquaire italien, naquit le 27 décembre 1744 dans une villa que son père possédait à Salto, près de Dovadola, en Toscane. Appartenant à une famille riche et noble, il reçut de bonne heure une éducation brillante, et fut envoyé au collège de Faenza, où il se fit remarquer par la précocité de son esprit et son assiduité au travail. Malheureusement la faiblesse de sa santé l'obligea d'interrompre ses études et de rentrer sous le toit paternel. Désormais livré à lui-même, il sut se passer de maître, approfondit les classiques latins, étudia la philosophie, l'histoire, et s'occupa surtout d'archéologie. La poésie eut pour lui des attrait, et il publia un élégant petit poème sur la *Culture de l'anis*, qui lui valut d'être admis dans l'académie des Géorgophiles de Florence et dans celle des Arcades de Rome, où il fut inscrit sous le nom d'*Arnerio Laurisseo*. Quelques opuscules sur les antiquités augmentèrent sa réputation au point que plusieurs cardinaux le pressèrent vivement d'aller se fixer dans la capitale du monde chrétien; mais il résista à toutes leurs offres. Plus tard cependant, il accepta un emploi, et fut successivement *podesta* de Meldola, puis gouverneur de Forlì, et, sous la domination française, intendant des cultes dans la haute Romagne. Atteint dans ses dernières années d'une maladie cruelle, il mourut le 26 janvier 1826. On lui éleva un tombeau pour lequel le professeur Jean-Baptiste Zannoni composa une inscription latine. Telle était l'aversion de Ranieri pour les amusements que dans tout le cours de sa vie il n'était allé qu'une seule fois au spectacle. Ayant épousé une petite-nièce du cardinal Biscia, il en avait uni le nom au sien. De neuf enfants qu'il en avait eus, trois seulement lui survécurent, deux filles et un garçon, qui s'est fait une réputation comme orientaliste. Outre un grand nombre d'ouvrages restés manuscrits, Ranieri-Biscia a laissé : 1^o *Sulla coltivazione dell' Anice* (Césène, 1772, in-8°), poème en deux chants et en vers libres, dont les *Ephémérides littéraires de Rome* de 1773 parlèrent avec éloge. Une seconde édition, plus correcte que la précédente et enrichie de nouvelles notes, a été publiée à Florence en 1828. On y trouve en tête une notice sur l'auteur. 2^o *Dissertazione in cui*

si dimostra che in Salto già distretto Forlirense era un tempio dedicato a Giove ed a Giunone appartenente agli antichi popoli del Bosco Galliano detti per soprannome Aquinati; 3° Dissertazione filologico-critica sul legno della croce di Gesu-Christo, con altre tre dirette a servire di appendice alle lezioni di Giuseppe Averani sulla passione di Nostro-Signore. A—Y.

RANNEQUIN ou RENNEQUIN. C'est par l'un ou l'autre de ces deux noms qu'on désigne, assez généralement, en France, *Swalm Renkin*, auteur du projet et constructeur de la célèbre machine de Marli. Renkin, né à Liège, en 1644 (1), était fils d'un charpentier et suivit la profession de son père. L'exercice pratique de son art fut, à peu de chose près, tout ce que son éducation lui fit acquérir. Le professeur Frédéric Weidler, qui a vécu de son temps, qui a visité et décrit sa machine, peu de temps après sa mort, et qui s'est trouvé en relation avec ses collaborateurs, amis et parents, dit de lui : *Erat interim Rannequinus fere analfabētus, sed manuarum arte excellens* (2). L'épithète grecque *analfabētus*, qui rappelle le style bigarré des érudits des 16^e et 17^e siècles, annonce que Renkin ne savait pas, ou savait à peine lire; mais il était doué d'une intelligence peu commune; et on l'avait, dès sa tendre jeunesse, constamment employé aux charpentes des machines en usage pour les épuisements des eaux souterraines qui gênent l'exploitation des houillères, des tourbières et des mines de charbon fossile, parties importantes des produits du territoire liégeois. Lorsque Louis XIV eut fait bâtir le château de Versailles, il donna ordre à Colbert d'aviser aux moyens de pourvoir cette demeure royale de l'eau qui lui manquait. On trouva bien, dans les environs de Versailles, pour fournir aux embellissements des jardins, des eaux supérieures, propres à remplir l'objet particulier de décoration qu'on avait en vue. Les hommes les plus habiles du temps, dans la science du nivellement et de la conduite des eaux, furent employés au projet et à l'exécution d'un vaste système d'emmagasinement et de conduite d'eaux, digne de remarque, et qu'il est important de conserver et d'entretenir. Mais ces eaux, qu'on désigne par l'épithète de *blanches*, considérées relativement à l'hygiène, sont d'une mauvaise qualité; et il fallait, pour suppléer à ce défaut, se procurer de l'eau potable par l'établissement d'un second système hydraulique. Les renseignements pris par Colbert, d'après les ordres du roi, le déterminèrent à s'adresser au chevalier Deville, Liégeois, propriétaire, dans son pays natal, du château de Modave, où Renkin lui avait fabriqué une machine à élever l'eau,

du même genre que celle de Marli, et dont on dit qu'il reste encore des vestiges. Deville et Renkin vinrent ensemble à Paris. Des examens et des opérations préliminaires avaient fait décider que les eaux potables de Versailles seraient fournies par la Seine, et que la prise d'eau serait établie dans le voisinage de Bougival, un peu au-dessous du village de Lachaussée et vis-à-vis Louvecienne. Il restait à trouver les moyens de faire franchir au fluide le seuil établi par la nature, entre les points de dérivation et d'affluence. Le projet de mécanisme fut présenté au ministre; et, pour avoir des données certaines sur la puissance motrice, on exécuta devant le roi, au château de St-Germain, un essai en grand de l'effet dont est capable une roue hydraulique, mue par le courant de la Seine, pour élever l'eau prise dans le lit même du fleuve. Le produit obtenu sur la terrasse qui est en face du château, admiré par le roi et par les autres témoins de l'expérience, ne laissa aucun doute sur le succès de la vaste entreprise commencée, en 1675, sous le ministère de Colbert, et terminée, en 1682, sous celui de Louvois. On a mis en question de savoir si la gloire de la conception et de la composition du projet de la machine de Marli appartenait à Deville ou à Renkin. Un portrait du premier, qui a été gravé, porte une inscription qui lui attribue l'*invention*; mais il est hors de doute qu'il a été seulement le promoteur, le négociateur de l'entreprise auprès du ministère et de la cour. Weidler, qui a recueilli, à cet égard, les renseignements les plus authentiques, donnés par les contemporains et les coopérateurs de Renkin, dit positivement, dans l'ouvrage ci-dessus cité : *Il, autem, qui initis fabricæ interfuerunt, affirmarunt mihi ad unum omnes, Rannequinum illius rerum auctorem et fabricatorem, et Villanum (Deville) commendatorem apud aulam, et veluti ergodictem* (1) *exstitisse*. Il a été inhumé dans l'église de Bougival. Le marbre qui recouvrait sa tombe, porte une inscription dont voici les premiers mots : « Ci gissent « honorables personnes, sieur Rennequin Sua- « lem, seul inventeur de la machine de Marli, dé- « cédé le 29 juillet 1708, âgé de 64 ans, et « dame Marie Rouelle, son épouse, décédé le « 4 mai 1714, âgée de 84 ans, etc. » Le surplus de l'inscription renferme des fondations pieuses. On trouve une description de la machine qui est depuis longtemps déjà démolie, dans le second volume de l'*Architecture hydraulique* de Belidor, copiée par Desaguliers, dans son cours de physique; mais elle est plus complètement décrite encore dans un mémoire publié en 1801, avec des planches, et contenant le jugement porté par une commission, dont l'auteur de cet article était rapporteur, sur les pièces d'un con-

(1) C'est par erreur que des biographes ont donné à sa naissance la date de 1648; l'inscription gravée sur sa tombe atteste qu'il est mort en 1708, âgé de 64 ans.

(2) *Jo. Friderici Weidleri tractatus de machinis hydraulicis toto terrarum orbe maximis, Martijensi et Londinensi, Wittemberg, 1728.*

(1) Expression grecque latinisée par Weidler et dérivée d'ἔργον, qui signifie *affaire, négoce*.

cours, ayant pour objet la composition d'une nouvelle machine propre à remplacer l'ancienne.

P—NY.

RANS ou RAINS (BERTRAND DE), ainsi appelé par corruption de Reims, lieu de sa naissance, petit village près de Vitry-sur-Marne, avait été ménestrel et enfin se fit ermite. Il vécut longtemps dans la forêt de Parthenay, puis dans celle de Glançon, entre Valenciennes et Tournai. Là s'étaient retirés aussi, comme solitaires, plusieurs chevaliers revenus de la croisade à laquelle avait pris part Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, qui, élu empereur de Constantinople, tomba dans les mains des Bulgares et périt cruellement en prison (*roy.* BAUDOUIN I^{er}). Bertrand avait quelques traits de ressemblance avec ce prince; son séjour parmi les anciens croisés, les particularités qu'il racontait sur l'expédition, toutes ces circonstances parurent mystérieuses à beaucoup de monde. On questionna l'ermite qui se renferma d'abord dans le silence; mais bientôt, cédant probablement à des instigations secrètes, il consentit à jouer un rôle politique et se donna, en 1223, pour l'empereur Baudouin. Il disait que, après une captivité de vingt ans en Bulgarie, il était parvenu à s'échapper de prison, et que, repris par des barbares, mais racheté par des marchands allemands auxquels il s'était fait connaître, il revenait gouverner ses Etats de Flandre et de Hainaut. De nombreux partisans, dans le peuple et dans la noblesse, se déclarèrent pour lui. La comtesse Jeanne (*roy.* HAINAUT), fille de Baudouin, fut surprise de l'apparition inopinée d'un père qu'elle croyait mort depuis tant d'années, et lorsqu'elle était encore bien jeune. Elle envoya cependant en Grèce Jean, évêque de Mételin (l'ancienne Lesbos), et Albert, religieux de St-Benoît, afin de recueillir de nouveaux renseignements sur le sort de Baudouin. Le résultat de cette enquête confirma authentiquement toutes les preuves que l'on avait déjà de la mort de l'infortuné prince, mais ne désabusa pas les gens crédules qui soutenaient les prétentions de Bertrand. Enfin la révolte faisant de jour en jour des progrès alarmants, Jeanne quitta son château du Quesnoy, se réfugia à Mons et implora l'appui de Louis VIII, roi de France. Ce monarque invita le prétendant à venir le trouver à Péronne et lui accorda un sauf-conduit; Bertrand se rendit en cette ville accompagné d'un brillant cortège, fut reçu magnifiquement et répondit d'abord avec assez d'assurance et de précision; mais l'évêque de Senlis lui ayant demandé où et par qui il avait été armé chevalier, à quelle époque et en quel lieu il avait épousé Marie de Champagne, le fourbe demeura muet à des questions si simples et auxquelles le vrai Baudouin aurait répondu sur-le-champ. Redoutant l'indignation du roi, il se sauva pendant la nuit, se retira à Valenciennes, et, abandonné de tous ceux qui l'avaient suivi jusqu'alors, il se travestit pour passer en

Bourgogne; mais il fut arrêté et livré à la comtesse Jeanne. Appliqué à la question, il avoua son imposture; et, par jugement de l'assemblée des pairs, après avoir été promené ignominieusement dans toutes les villes de Flandre, il fut pendu à Lille en 1226. Quelques personnes néanmoins restèrent persuadées que c'était réellement Baudouin qu'on avait fait mourir; et une vieille tradition populaire attribuée aux anxiétés de conscience de Jeanne la fondation de l'hôpital Comtesse, à Lille, où l'on voyait des potences peintes sur les murailles et sur les vitraux. De tous les historiens contemporains, Matthieu Pâris, dont la chronique contient bien des erreurs, est presque le seul qui n'ait pas reconnu l'imposture; il va même jusqu'à dire que la comtesse Jeanne a commis sciemment un parricide. Cette horrible accusation a été reproduite dans une lettre anonyme adressée au duc de Brissac et insérée dans le *Journal des savants* (mars et mai 1774). Enfin, plus récemment, Sismondi et M. Michelet ont tenté de prouver l'identité de l'empereur Baudouin et de l'ermite Bertrand, mais cette identité, démentie par les témoignages historiques les plus convaincants, est généralement regardée comme une fable. Elle n'en a pas moins fourni à M. Hippolyte Bis le sujet d'un drame en cinq actes et en vers, intitulé *Jeanne de Flandre, ou Régner à tout prix*. Cette pièce, représentée au Théâtre-Français, en octobre, 1843, n'a pas réussi, et elle fut immédiatement retirée par l'auteur.

P—RT.

RANSIJAT (BOSREDON DE). Voyez BOSREDON.

RANTZAU (HENRI, comte), fils de Jean Rantzau, qui s'était distingué dans les affaires publiques sous les rois de Danemarck Frédéric I^{er} et Christian III, naquit en 1526, fut élevé à la cour d'Adolphe, duc de Holstein, passa ensuite sept années auprès de Charles-Quint, accompagna cet empereur au siège de Metz et fut gouverneur du Holstein. Ayant acquis une grande fortune, il se trouva en état de rebâtir somptueusement son château de Rantzau ou Ranzov et de prêter des sommes considérables à l'Empereur, à la reine Elisabeth, au roi de Danemarck, aux villes d'Anvers, de Lubeck, de Dantzic et de Hambourg. Ami passionné des lettres, il recueillit un grand nombre de livres, en fit profiter les savants, et employa une partie de ses richesses à encourager la littérature. On disait de lui qu'il était le premier gentilhomme d'Allemagne pour le grand nombre d'enfants et de livres et pour son opulence. Il s'était surtout appliqué à l'astrologie et croyait avoir fait d'importantes découvertes dans cette science chimérique. Il publia lui-même plusieurs ouvrages, tels que : 1^o *Catalogus imperatorum, regum et principum qui artem astrologicam amarunt*, Anvers, 1580, in-12 de 109 pages; ouvrage singulier, dont on peut voir le long titre fort détaillé dans la *Bibliographie astronomique* de Lalande, p. 109. 2^o *De conservanda valetudine*,

Leipsick, 1576, in-8°, souvent réimprimé; 3° *Aoroscopographia* (ou considération des choses invisibles), Strasbourg, 1585, in-4°; 4° *Calendarium Ranzovianum, tam ad usum medicorum quam astrologorum*, Hambourg, 1590, in-fol.; reproduit en 1592 et rendu perpétuel (*et fere perpetuum*) en 1593; souvent réimprimé; 5° *Genealogia Ranzoviana*, Hambourg, 1585, in-4°; on en connaît au moins six éditions et une version allemande; 6° *Historia belli Dithmarsici* (sous le nom de Chr. Cilicius), Bâle, 1570, et dans la *Chronique* d'Albert Krautz, 1593, in-fol.; 7° *Epigrammata et carmina varia*, Leipsick, 1585, in-4°, et des *Carmina selecta* dans le *Delicia poetarum germanorum*; 8° *Commentarius bellicus, libris 6 distinctus*, Francfort, 1595, in-4°. Henri Rantzau mourut le 1^{er} janvier 1598. Son portrait a été gravé en tête de l'édition qu'il donna, en 1793, du *Magia philosophica* (voy. PATRIZI). Voyez sur sa vie *Henr. Ranzovii Vita et res gestæ*, Wittenberg, 1567 (1), in-4°. — Un autre Henri ou Jean de RANTZAU, décoré du titre de chevalier doré (*equus auratus*) et de la même famille, mort en 1672, âgé de 76 ans, écrivit la relation du voyage qu'il avait fait en 1623 et 1624 à Jérusalem, en Egypte et à Constantinople, Copenhague, 1669, in-4°, en danois; Hambourg, 1704, in-8°, en allemand.

D—G.

RANTZAU (JOSIAS, comte DE), maréchal de France, était de l'illustre maison de ce nom dans le Holstein (voy. sa généalogie dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759). Il entra jeune au service de la Suède et signala sa valeur dans plusieurs occasions. Le désir de voir la France l'y amena, en 1635, à la suite du chancelier Oxenstiern. A des dehors avantageux, il joignait beaucoup d'esprit et parlait avec facilité les principales langues de l'Europe. Ses manières plurent à Louis XIII; et ce prince, désirant s'attacher un officier d'un si rare mérite, le nomma maréchal de camp et colonel de deux régiments. Rantzau rejoignit en Bourgogne l'armée destinée à envahir la Franche-Comté. La campagne s'ouvrit par le siège de Dole, capitale de la province (voy. J. BOYVIN), et il y reçut un coup de mousquet qui lui creva un œil. Malgré cet accident, il ne quitta point son poste au seul instant; la sagesse de ses dispositions assura la retraite des Français poursuivis par les Impériaux, et il défendit ensuite St-Jean de Lône contre Galas, qu'il força de lever le siège. Rantzau fit toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne, sous les ordres du duc d'Orléans ou du duc d'Enghien (le prince de Condé). En 1640, il perdit une jambe au siège d'Arras et fut estropié d'une main. Il se trouva l'année suivante à la double attaque de la ville d'Aire et montra le plus grand sang-froid au milieu du danger. Mais, en 1642, il partagea les revers des Français, fut fait prisonnier au combat

de Honnecourt et, à peine échangé, se rendit en Allemagne, où il perdit la bataille de Tüdingen contre le duc de Lorraine, Mercy et Jean de Wert, les trois meilleurs généraux de l'Empereur. En 1645, il assiégea et prit Gravelines, dont il fut nommé gouverneur, et le 16 juillet de la même année, il reçut le bâton de maréchal, après avoir promis d'abjurer le luthéranisme. L'année suivante, il fut fait gouverneur de Dunkerque. En 1647, il prit Dixmude et réduisit Lens, après la mort de Gassion (voy. ce nom); dans cette campagne et la suivante, il acheva de s'emparer de toutes les villes maritimes de la Flandre. Mais devenu suspect au cardinal Mazarin par ses liaisons avec les mécontents, il fut arrêté à St-Germain le 27 février 1649 et conduit à la Bastille, où il resta enfermé onze mois. Son innocence fut enfin reconnue, et il recouvra sa liberté; mais il avait contracté pendant sa détention une hydropisie, dont il mourut le 4 septembre 1650, dans un âge peu avancé. Ses restes furent déposés dans l'église des minimes de Chaillot, dont il était l'un des bienfaiteurs, et où l'on voyait naguère son tombeau. Le portrait de ce maréchal a été gravé in-folio par Boulanger; il fait aussi partie du recueil in-4° de Montcornet. On a publié : *Relation de ce qui s'est passé à la mort de Josias comte de Rantzau*, Paris, 1650, in-4°. — *Christophe DE RANTZAU*, de la même famille, rentra aussi dans le sein de l'Eglise catholique et publia les motifs de sa conversion dans l'ouvrage suivant : *Chr. Ranzovii, equitis Holsati, Epistola ad Geo. Calixtum, qua sui ad Ecclesiam catholicam accessus rationes exponit*, Rome, typ. Propagand., 1662, in-8°.

W—s.

RANZA (JEAN-ANTOINE), né à Verceil en 1740, se livra dès sa jeunesse à la culture des belles-lettres et, en 1764, fut nommé professeur de rhétorique dans le collège de cette ville; ce qui ne l'empêcha pas d'établir et de diriger une imprimerie, d'où sortirent des éditions d'auteurs latins aussi exactes et aussi correctes que celles des Elzevirs et des Aldes. Il était en même temps poète et historien. Parmi ses poésies on distingue plusieurs sonnets, publiés en 1764, 1765, etc., et un poème imprimé à Verceil en 1767 sous le titre de *la Bailu del Tansillo*, avec des notes remarquables pour prouver l'obligation imposée à la mère de nourrir ses enfants. Entre les autres ouvrages qu'il a composés, nous citerons : 1° *Dissertazione inserta nella Sercide del Tesauo*, Verceil, 1777. L'auteur y démontre la possibilité d'obtenir une seconde récolte de vers à soie dans la même année. 2° *Dell' antichità della chiesa maggiore di Santa-Maria di Vercelli*, 1784; 3° différentes dissertations, publiées séparément, sur l'antiquité de la ville de Verceil et ses monuments. Nous en avons donné l'analyse dans notre histoire du Vercellais. On doit encore à Ranza comme éditeur : *Officia sanctorum quæ speciatim celebrantur in Vercellensi civitate ac diocesi*, 1780. Après

(1) C'est Baur qui cite ce livre, qui n'est point dans la *Bibliotheca Bunaviana*, et dont la date paraît erronée.

ces travaux d'érudition sur l'histoire de sa patrie, Ranza devait s'attendre à quelque récompense honorifique ; mais, desservi par des envieux, il prit la résolution de quitter le pays et se retira à Lugano en Suisse, où il fit paraître divers écrits politiques et une réfutation des calomnies dont il avait été l'objet. Revenu en 1798 dans le Piémont, alors occupé par les Français, il fonda à Turin un journal intitulé *Anno patriotico*, dans lequel il inséra un grand nombre d'articles moraux et politiques ; mais après sa mort, arrivée en 1801, ce journal ne fut pas continué. Cependant le corps municipal de Turin témoigna à sa veuve les regrets que lui causait sa perte. G—G—Y.

RAOUL ou RODOLFE, duc de Bourgogne, gendre de ce Robert qui porta le titre de roi pendant le règne de Charles le Simple, fut lui-même appelé au trône de France par un parti puissant, lorsque Charles, abandonné de la noblesse, devint prisonnier d'Herbert, comte de Vermandois. Il fut sacré le 13 juillet 923, régna sept ans pendant la vie de Charles le Simple et six ans après la mort de ce monarque. La couronne était déjà sortie de la ligne directe des fils de Charlemagne ; l'ordre de succession n'était plus reconnu, et les malheurs de la France engageaient à élire celui qui, par l'étendue de ses possessions et le nombre de ses partisans, paraissait le plus capable de rendre aux peuples la tranquillité dont ils avaient un si grand besoin. En acquérant le titre de roi, Raoul n'augmenta pas beaucoup sa puissance ; ce qu'il possédait comme duc de Bourgogne était plus considérable que les apanages unis à la royauté, depuis que les ducs et les comtes s'étaient rendus souverains dans leur gouvernement ; car, indépendamment du duc de Normandie, on comptait dans le royaume plusieurs seigneurs qui, par le nombre et la qualité de leurs vassaux, par l'étendue des pays soumis à leur domination, l'emportaient en pouvoir sur les rois. Trois concurrents se présentaient pour la couronne, savoir : Raoul, duc de Bourgogne ; Hugues le Grand, son beau-frère, duc de France ; et Herbert, comte de Vermandois. Hugues ayant laissé à sa sœur la liberté de choisir entre lui et Raoul, elle aima mieux reconnaître son roi dans son époux plutôt que dans son frère ; Hugues n'appela point de cette décision, et unissant son parti à celui de Raoul, ce dernier fut élu. Le comte de Vermandois, qui retenait Charles le Simple prisonnier, faisait trembler l'usurpateur, en menaçant de rendre la liberté au roi, et obtenait de grands avantages pour suspendre l'exécution d'une menace qu'il n'était pas de son intérêt d'accomplir. Malgré ces justes sujets d'inquiétude, Raoul étendit sa puissance, se fit reconnaître par les grands vassaux qui lui refusaient l'hommage, chassa de France les Hongrois appelés Bulgares et sut contenir les Normands dans le devoir ; mais il eut le chagrin de perdre la Lorraine, qui rentra de nouveau dans

le royaume de Germanie. Ce prince, qui justifia son usurpation par un grand courage, beaucoup de prudence, de douceur et de fermeté, mourut sur le trône l'an 936, sans laisser d'enfant mâle. Il y eut un interrègne par la difficulté de lui donner un successeur : Hugues le Grand et le comte de Vermandois ayant des forces trop égales pour que le choix de l'un ou de l'autre n'entraînât pas une guerre civile, ils s'exclurent réciproquement et firent offrir la couronne à Louis, fils de Charles le Simple, qu'on alla chercher en Angleterre, où la reine Ogive, sa mère, l'avait conduit l'an 923, ce qui le fit appeler Louis d'*Outremer* (voy. son article. F—E.

RAOUL, duc de Normandie. Voyez ROLLON.

RAOUL, surnommé *Ardent*, à cause de la vivacité et de l'ardeur de son zèle, naquit dans un village près de Bressuire, en Poitou. Il devint archidiacre de Poitiers et prédicateur de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, qu'il accompagna en 1101 dans son voyage d'outre-mer. Les uns le font mourir pendant le cours de cette expédition ; d'autres le ramènent finir ses jours à Poitiers. Il s'était fait un grand nom par un savoir très-étendu, par la connaissance des langues, et surtout par son éloquence claire, nerveuse, dont il se servait avec un zèle vraiment apostolique ; mais les Poitevins ne lui pardonnent pas d'avoir dit que leur caractère distinctif était la gourmandise et le bavardage. Ses homélies parurent à Paris en 1567, 2 vol. in-8°, et à Cologne en 1604. La première partie fut traduite en français par frère Jean Robert, Paris, 1575, in-8°, et la seconde par frère Fremin Capitis. On attribue à Raoul d'autres ouvrages manuscrits, ensevelis dans la poussière des bibliothèques. T—D.

RAOUL de Caen, ainsi nommé du lieu de sa naissance, partit en 1096 pour la croisade et s'attacha au célèbre Tancrede. On croit qu'il est le même que le guerrier de son nom qui s'acquit beaucoup de réputation en qualité de gouverneur d'Acre sous Roger, neveu de son patron ; mais il est plus certain qu'il mourut jeune, avant de pouvoir terminer l'histoire de cette croisade, qu'il ne conduisit que jusqu'en 1105. Il lui donna le titre de *Gestes de Tancrede*, parce que son dessein principal était de célébrer les exploits de ce héros, l'un des chefs de l'expédition. Cet ouvrage, fait sur les lieux, sous les yeux des acteurs et des témoins, passe pour très-authentique. On y trouve des faits et des circonstances qui ne se lisent point ailleurs. Son style, quoique affecté, vaut encore mieux que celui de ses contemporains. On juge par quelques endroits écrits en vers qu'il avait plus de talent pour la versification que pour la prose. Il y traite de supercherie et d'imposture la découverte de la sainte lance que Raimond d'Agiles, autre historien de cette croisade, donne pour un événement miraculeux (voy. P. R. d'HAUTPOUL). D. Martène publia cette histoire, restée inconnue jusqu'alors, dans le 3^e tome de ses *Anec-*

notes. Elle a reparu dans la grande collection de Muratori. T—b.

RAOUL GLABER. *Voyez* GLABER.

RAOUL ROCHETTE. *Voyez* ROCHETTE.

RAOULX du complot de la Rochelle. *Voyez* BORIES.

RAOUSSET-BOULBON (GASTON-RAOULX, comte DE), né le 2 décembre 1817 à Avignon, mort à Guaymas, dans le Mexique, le 12 août 1854. Cet homme intéressant, que, malgré la tournure aventureuse de sa vie et de ses entreprises, on ne peut pourtant pas traiter d'aventurier, appartenait à une des plus nobles et des plus anciennes familles de Provence, issue de manière indirecte de la souche des d'Albret du Béarn. Certains documents, dont nous ne garantissons pas l'exactitude, expliquent le nom de Boulbon comme étant formé par l'altération de celui de Bourbon, revendiqué pour leur véritable nom par un des derniers Boulbon, en 1834. Le jeune Gaston était encore au berceau quand il perdit sa mère, Constance de Sarrac, et sa première enfance s'écoula en Gascogne, auprès de son aïeule maternelle. D'un caractère fier et irascible, l'enfant volontaire s'enfuit plus d'une fois du château de sa grand-mère, plutôt que de s'y soumettre à des punitions humiliantes. Ramené sous le toit paternel, il échappa de même à la discipline du vieux comte de Raousset, qui prit le parti de confier son éducation aux jésuites de Fribourg. Le jeune Gaston a toujours voué beaucoup de reconnaissance aux pères jésuites, qui savaient tourner vers la science les ardeurs généreuses de son âme. Le *petit loup* (nom que Gaston avait eu dans sa famille) revint apprivoisé, à l'âge de dix-huit ans, chez son père, au château de Boulbon. Homme honorable et bien-faisant, mais dur, renfrogné et détestant la révolution française, avec tout son cortège d'idées nouvelles, jusqu'à voir un jacobin même dans Louis XVIII, le vieux comte faisait le vide autour de lui. Mis par son père scrupuleux, dès l'âge de la majorité, en possession de la succession maternelle, le jeune Gaston ne tint pas à Boulbon. Il vint à Paris, âgé de vingt ans. Doué de tous les avantages physiques, écuyer intrépide, pré-vôt d'escrime, fin tireur, il chantait avec goût, dessinait d'une façon remarquable et faisait des vers charmants à ses moments perdus. Royaliste exalté, il fit un voyage dans le Morbihan pour voir de près ces Vendéens dont les mémoires et les romans lui avaient donné une étrange idée. Malgré les tentatives des premières années de Louis-Philippe, la terre héroïque était sans murmures : partout il ne rencontra plus que le culte des intérêts matériels. Découragé dans ses rêves chevaleresques, il revint à Boulbon s'asseoir sous le toit paternel. Il y retrouva une belle-mère plus affable et plus gracieuse que son vieux père, qui le chassa encore par de nouvelles originalités. Il fit prier Gaston trois fois, tour à tour, de cou-

per sa barbe entière *jeune France*, de la laisser repousser, puis de la recouper encore. Sans idée de retour, Gaston partit pour toujours. Il se rejeta plus que jamais dans cette brûlante vie parisienne, dont il épuisa toutes les voluptés, en surenchérissant sur les folies. Pour protester contre le péage du pont des Arts, il jeta un jour dans la Seine la petite monnaie que lui avait rendue le contrôleur. Obligé de quitter sa charmante villa d'Auteuil, il acheta un bateau à vapeur, et passa trois mois sur la Seine, en la remontant et redescendant de Paris jusqu'au Havre, avec des violons et un fin cuisinier enlevé à l'ambassade anglaise. Au bout de quelques semaines, apercevant une belle résidence, penchée sur les bords du fleuve, dans les environs de Rouen, il la loua et y habita jusqu'à ce que sa fantaisie s'en lassât également. Un an après, ruiné à demi, il tenta une entreprise industrielle, et nous le retrouvons rue de Rivoli, à la tête du plus confortable hôtel de Paris, et ainsi de suite jusqu'à l'année 1845. Ces alternatives de vie sybaritique et d'occupations mercantiles n'étaient cependant pas de nature à satisfaire les aspirations d'une âme qui rêvait sans cesse *quelque chose de grand*, selon sa propre expression. Pendant cette époque, il composa son petit roman *Une conversion*, qui fut alors lu dans quelques salons. De ce temps datent encore plusieurs drames et poésies lyriques, vers d'amour pour la plupart, mais tous sans caractère bien accusé. Il y faut cependant relever certaines strophes, qui respirent des idées fatalistes et sont comme les échos précurseurs de sa mort lamentable. Une néromancienne espagnole lui avait prédit, quand il était encore enfant, qu'il toucherait un jour à une couronne royale si les trahisons ne venaient briser ses espérances : le comte de Raousset a donné, dans de belles strophes, une expression éloquente à cette prédiction, à laquelle il a toujours ajouté une foi entière. Ajoutons, comme un trait de son caractère élevé, que les plaisirs n'ont jamais étouffé les bons sentiments en lui, et que, dans son testament, il a recommandé à son frère une personne nommée Héloïse, compagne de ses amours, ainsi que l'enfant fruit de ces relations. En 1845, Gaston réalisa ce qui lui restait de fortune et se fit colon en Algérie au grand pied, en même temps qu'il organisa de grandes chasses et qu'il prit part à plusieurs expéditions militaires. Mais c'était encore le régime exclusif du sabre : malgré ses bonnes intentions, le maréchal Bugeaud, gouverneur général de la colonie, opposa plus d'une entrave à la liberté de la colonisation. Le bouillant comte demanda en vain, pour son domaine de Ben-Bernou, dans la Mitidja, ce qui n'a été accordé que plus tard, et lança dans le monde une des brochures les plus remarquables sur la colonisation future de l'Algérie. Ce fut là son premier écrit politique. Il dirigea sur Gaston l'attention du duc d'Aumale,

qui l'écouta avec une faveur marquée et qui le désigna le premier pour une concession exceptionnelle. A la suite d'une audience qu'il obtint du roi Louis-Philippe, à Neuilly, en 1847, il était à la veille de pouvoir réaliser ses plus légitimes espérances, lorsque la révolution de février éclata. Comme tous les esprits ardents, il y crut voir l'avènement d'une ère nouvelle, et il en embrassa les idées avec ferveur. Cependant il n'était pas de ceux qui tournent le dos aux victimes de l'infortune. Le comte de Raousset fit l'acquisition d'un joli lot des jardins de Versailles et en adressa le produit au château de Claremont. Il se rendit lui-même à Londres, où il fut au mieux reçu du duc d'Aumale, avec lequel il entretenait alors une petite correspondance. Il semble qu'à cette époque le comte rappela au jeune prince royal les torts qu'avait eus la dynastie d'Orléans de ne pas se mêler des affaires du Mexique et d'y créer un trône pour un des membres cadets de la famille. Mais ces idées transatlantiques furent pour le moment reléguées au second plan, en vue de la conflagration générale dont la révolution de 1848 menaçait l'Europe. Le comte de Raousset se jeta en plein dans le tourbillon. Il revint à Avignon, et y fonda le 10 mars un journal, *la Liberté*. Il prit plusieurs fois la parole avec succès dans les clubs de cette ville, et se mêla sans façon aux portefaix du Rhône, parmi lesquels il se fit même de sincères partisans. Tout aristocrate qu'il était et désigné par l'appellation : *Vaqui lou conté* (voici le comte), il aimait cependant mieux les classes ouvrières que la bourgeoisie. Mais, reconnaissant dans chacun des partis en compétition des exagérations, il conçut une espèce de synthèse eclectique, qui dans les temps de crise ne va à personne. Cherchant ainsi en vain une place à sa taille, il se mit lui-même en dehors de tous les partis, c'est-à-dire en dehors de toutes les chances. Dans aucune des différentes élections, il ne parvint à se faire nommer ni à l'assemblée constituante ni à l'assemblée législative. C'est à cette époque qu'il publia quelques brochures politiques d'actualité et dont nous parlerons plus loin. Ne voyant aucune chance pour la famille d'Orléans, le comte de Raousset soutint en décembre 1848 la candidature du prince Napoléon contre Cavaignac. Lassé des luttes parlementaires, Gaston revint à Paris en mai 1850. C'était au moment où la Californie tournait toutes les têtes. Après avoir fait appel à quelques amis, il s'équipa rapidement et s'embarqua sur un steamer anglais. Le 22 août 1850, il débarqua à San-Francisco. Il commença par demander son pain aux produits des chasses, qu'il faisait journellement. Mais il se dégoûta de ce métier à la suite d'une rencontre qu'en débarquant le produit de sa chasse sur un des wharfs de la ville, il eut avec une demi-douzaine de *rowdies* irlandais. Il en jeta deux ou trois dans la mer; mais il re-

nonça dès lors à se trouver en concurrence avec cette écume d'émigrés. Le comte Raousset se fit pêcheur et revint chaque soir offrir sa pêche aux raffinés du port. La pêche rapportait à peu près de quoi vivre; mais une rencontre terrible qu'il fit par une nuit de brouillard avec le *Senator* (le plus grand des steamers américains), et dans laquelle il ne dut son salut qu'au hasard, lui fit abandonner également ce gagne-pain. Il endossa ensuite la chemise rouge du débardeur, acheta un chaland, prit avec lui deux matelots et se mit à décharger les colis des navires qui arrivaient en rade. Après quelque temps de ce rude métier, il s'associa à un autre Français noble, Edme de la Mercy, dont l'apport numéraire permit d'acheter trois chalands nouveaux. En une semaine, l'association eut jusqu'à cinq cents piastres de bénéfice net. Après avoir travaillé tout le jour comme des manœuvres, l'habit noir remplaçait la vareuse, les gants blancs couvraient les mains meurtries, et les deux gentilshommes se promenaient en dandies par la ville, allaient prendre le thé au consulat de France ou assister à un bal gala. Mais les Américains, par la construction d'un *wharf* gigantesque jusqu'au milieu de la rade, sur lequel on alla directement décharger les navires, ruinèrent l'industrie des deux amis. Dans le *Messenger de San-Francisco*, le comte Raousset a dépeint lui-même en termes vifs et animés les singuliers rapports des nombreux émigrants européens, où le coiffeur devenu banquier a pour commis un ancien noble, dont il faisait autrefois la barbe en Europe, tandis que des ci-devant marquis se font décroteurs, etc. D'un corps de fer et d'une âme de feu, Raousset ne se laissa pourtant pas écraser par ces inégalités du sort. Il accepta, sans rougir, le déclassement professionnel plutôt que la dégradation morale : cause qui fit qu'il déclina les propositions du marquis de Pindray et autres compromis en Europe. Ayant toujours derrière lui le souvenir de la France, et devant lui les provinces inexplorées du Mexique, il revient constamment dans ses *Lettres* à l'idée de ce que la France pourrait faire pour ces belles plages, et comment, en les possédant, elle tiendrait en échec les Américains du Nord. Avec un instinct sûr il prévoyait, qu'à moins de scissions intérieures assez présumables, les Américains du Nord dicteraient un jour les conditions à toute l'Europe, et que ce n'est qu'en les arrêtant au Mexique qu'on mettrait un terme à leurs envahissements. Toutes ses pensées y aboutissent; il paraphrase dans ce sens la belle chanson guerrière de Théod. Kørner : *A mon glaive*. Avant ses dernières entreprises, faites sous l'inspiration de cette idée, le comte Raousset fit encore pendant plus de trois mois entre San-Jose, Monterey et Los-Angeles, la chasse des vaches sauvages, qu'il alla vendre comme vaches domestiques à San-Francisco. Il était alors associé avec un homme simple, mais qui portait un nom cé-

lèbre, Hernando Cortès. Ayant essuyé une nouvelle déconfiture, il tourna enfin ses regards vers son but définitif. Le marquis de Pindray avait formé la colonie française de Cocospera, dans les vallées de San-Miguel et de San-Ignacio ; mais, peu après son installation, il avait été assassiné. Après avoir gagné à ses plans le consul français, Dillon, à San-Francisco, ainsi que le ministre résident à Mexico, Levasseur, Raousset partit en février 1852 pour cette dernière ville. Le 7 avril il obtint du président Arista la concession régulière des mines d'argent d'Arizona, découvertes en 1769, à la charge de débarquer le plus tôt possible à Guaymas, en Sonore, avec une compagnie française, armée et équipée en guerre, de 150 hommes au moins, pour combattre la nation indienne des Apaches. En même temps Raousset signait un traité particulier avec la fameuse maison Jecker, de la Torre et compagnie, agissant comme directeurs de la compagnie *Restauradora*, qui s'engageait à fournir les approvisionnements, tant à Guaymas qu'au Saric. Derrière l'intention de fouiller les rochers d'Arizona se cachait déjà l'idée de coloniser la Sonora, d'en ouvrir les plaines à l'immigration de tout ce qui n'était pas anglo-saxon. Parmi les membres fondateurs de la *Restauradora* figuraient le ministre de France, Levasseur, le consul français, Calvo, à Guaymas, ainsi que les gouverneurs civil et militaire de la province de Sonora. Pour sa part, le comte Raousset-Boulbon avait cession de la moitié des terrains, mines, placers, découverts et à découvrir. Il débarqua avec sa troupe à Guaymas le 1^{er} juin 1852. Mais, dès les premiers moments, on put s'apercevoir que la facilité apparente du gouvernement mexicain cachait un piège. Les mœurs un peu dissolues de la troupe irritèrent les habitants de Guaymas ; Raousset en rejeta les éléments trop compromettants, il est vrai, mais déjà on avait organisé sa perte. Une société rivale de la compagnie *Restauradora* s'était formée, à la tête de laquelle se trouvaient deux banquiers de San-Francisco, Bolton et Caron, agissant sous la raison mexicaine *Oceguera*. Il y figurait en outre tous les membres mexicains de la *Restauradora*, les gouverneurs Blanco, Aguilar, Cuvillas et le consul Calvo. Le général Blanco, gouverneur militaire de la Sonora, intima de suite l'ordre au corps de Raousset de rester à Guaymas, tandis qu'un agent de la compagnie *Oceguera* prenait possession des mines d'Arizona. Malgré toutes les défenses, Raousset conduisit sa troupe à Hermosillo. De là il marcha sur Saric, ancienne mission à soixante-quinze lieues au nord. Après de longues tracasseries, où Blanco avait en vain essayé de faire prendre à Raousset le chemin d'Arispe, à travers des landes arides, pour mieux pouvoir l'anéantir, ce dernier passa outre et arriva au Saric en août 1852. Pendant près de six semaines, Raousset parcourut les présides de San-Ignacio et Altar, échauffant les

esprits et se préparant au combat. Pendant ce temps, il avait repoussé trois attaques des Apaches, envoyé des correspondants à Mazatlan et à San-Francisco, et gagné à ses fins plusieurs *pueblos* de Sonora. Mais, laissé sans vivres au Saric, dans l'intérieur des terres, et se voyant interdit l'accès des mines, il se mit, dès le 23 septembre, à rétrograder vers Hermosillo. Passant par Cocospera, il incorpora à sa troupe les restes de celle de Pindray. A la Madeleine, où il arrivait le 30 septembre, il apprit qu'il avait été mis hors la loi par Blanco. Après s'être abandonné à quelques illusions amoureuses avec la fille d'un sous-gouverneur qui avait entièrement embrassé la cause des Français, il se remit en marche. Raousset-Boulbon, voyant qu'il lui fallait opposer la force à la force, prit d'assaut la ville d'Hermosillo le 23 octobre. Ce fait d'armes eut un grand retentissement. Profitant de l'impression générale qu'il avait produite, le comte marcha sur Guaymas. A trois lieues de la ville, il vit arriver un parlementaire de Blanco qui lui offrit un armistice de quinze jours. Malgré l'opposition de sa troupe, Raousset l'accepta et, abandonnant les siens au bon vouloir problématique des Mexicains, alla se rendre à Guaymas au camp de Blanco, qui lui accorda un sauf-conduit jusqu'à Mazatlan. Attaqué d'une dysenterie causée par les mauvaises eaux du Saric, ou par une tentative d'empoisonnement, le comte passa plusieurs mois de convalescence dans cette ville. En décembre 1852, il retourna à San-Francisco. Tout en méditant de nouveaux projets, il reprit son ancien train de vie d'expédients. En mai 1853, il reçut les propositions du fameux Walker (*voy.* ce nom), qui lui proposa de constituer une république à Sonora, où ils changeraient de présidence. Voulant agir seul, le comte refusa. En juin, Santa-Anna étant remonté à la dictature du Mexique, le comte Raousset, sur l'initiative de Dillon et Levasseur, se rendit dans la capitale pour lui rappeler les engagements de son prédécesseur. Santa-Anna autorisa le comte à amener 1,000 hommes à Sonora, avec lesquels il exterminerait les Indiens, tandis que le gouvernement mexicain ferait les premiers frais de deux cents cinquante mille francs, et payerait par mois quatre-vingt-dix mille francs. Quinze jours après ce traité fut annulé. Retenu sous différents prétextes dans la capitale, le comte reçut à la fin l'offre d'un régiment mexicain, à la condition de quitter son caractère français. Outre de ce manque de parole, Raousset conspira contre le dictateur, qui, prévenu du complot, cassa toutes les concessions en faveur du comte. Menacé d'arrestation, celui-ci eut à peine le temps de sortir de Mexico. Pour prévenir le projet du comte, Santa-Anna envoya, en décembre, à son consul en Californie, della Valle, l'ordre d'enrégimenter des émigrés français qui pourraient exploiter librement la Sonora, pourvu que les

enrôlés déclarassent adopter la nationalité mexicaine. Le gouvernement de Washington fit emprisonner à la fois della Valle et le consul français, Dillon, à San-Francisco. En février 1854 se répandit le bruit que la Sonora avait été vendue aux Etats-Unis par Santa-Anna. En mars partit le fameux Walker, qui proclama à San-Diéo la république, la basse Californie, et s'apprêta à envahir la Sonora. Pour masquer ses dessins, Raousset fit partir une nouvelle troupe de 300 hommes, qui s'embarqua, sous le commandement de Desmarais, sur le *Challenge*, le 2 avril 1854. Pour tranquilliser les Américains, le comte resta lui-même à San-Francisco. Dès qu'il eut appris que son corps d'éclaireurs avait heureusement débarqué à Guaymas, le comte quitta furtivement la Californie, le 23 mai, sur le schooner *la Belle*. Après une traversée pénible et un naufrage, il arriva, le 28 juin, en face de Guaymas. Il fit aussitôt porter ses ordres à Desmarais, qui commandait le petit détachement français dans une caserne fortifiée de Guaymas. Malheureusement les deux envoyés, hommes énergiques d'ailleurs, furent reconnus pour avoir fait partie de la première expédition et amenés en prison. Là-dessus le comte résolut d'agir lui-même directement sur le nouveau gouverneur, José-Maria Yannez. Il lui proposa dans une audience, le 1^{er} juillet, de détacher la Sonora du Mexique et de la constituer en Etat indépendant. Yannez fit des réponses évasives. Pendant ce temps, des rixes étant survenues entre Mexicains et Français, le gouverneur fit venir des troupes de l'intérieur et arma même les Indiens contre la troupe de Raousset. Celui-ci résolut de ne pas attendre l'arrivée de ces renforts à l'armée mexicaine. Le 13 juillet, il engagea avec sa troupe un combat meurtrier contre la garnison mexicaine aux portes de Guaymas. Ecrasé par le nombre, la plus grande partie tomba entre les mains de l'ennemi, y compris Raousset. Le consul français, Calvo, qui d'abord avait garanti la vie sauve au comte et l'avait reçu dans son hôtel, le livra aux autorités mexicaines deux jours après. Sous la présidence du colonel Campuzano, appelé le *bourreau de Sonora*, le procès fut immédiatement instruit. Condamné par le conseil de guerre, le malheureux comte fut fusillé en vue de la rade de Guaymas, le 12 août 1854. Son corps fut décemment inhumé; quant à ses complices, ils purent se disperser par petits groupes. Le dénouement de cette affaire eut un grand retentissement en Europe. L'ignoble conduite de Calvo dans cette circonstance a été universellement flétrie. On a voulu jeter un blâme sur le ministre français à Mexico. Mais il avait été dupe, à son tour, des Mexicains. Le gouvernement français, de son côté, avait alors les yeux tournés vers l'Orient, où l'expédition de Sébastopol absorbait toute l'attention. Plus tard, le cabinet de Paris fit des représen-

tations à celui de Mexico; mais à qui demander la responsabilité dans un pays où le gouvernement change tous les six mois? Le comte Raousset avait des idées justes en théorie, mais quand il s'agissait de l'exécution, il ne mesurait jamais assez la portée et la suffisance des moyens à sa disposition. Il ne laissa pas assez mûrir les choses, mais il voulut cueillir avant la maturité. C'était une âme noble, mais qui s'emportait trop vite. S'il avait eu le caractère assez souple pour partager la direction des affaires et du commandement avec un homme plus expérimenté et plus pratique, il aurait pu faire de grandes choses. Nous avons touché ses œuvres littéraires et ses écrits politiques. En 1847, il avait débuté par la brochure *De la colonisation et des institutions civiles de l'Algérie*, in-12. Son journal *la Liberté végétale* jusqu'en 1850. Dans ces deux ans de troubles, il publia encore plusieurs brochures, dont l'une est intitulée *Coup d'œil sur le monde*, et l'autre *Sur les abus et leur réforme*, 1850. Pour les affaires intérieures, il était de la couleur de Lamartine, tandis que vis-à-vis de l'étranger il aurait voulu un maintien plus décisif. On a trouvé dans ses papiers manuscrits un mémoire curieux sur les *éventualités politiques* de 1848, où il proteste contre la paix armée de Lamartine et Emile de Girardin. Un autre manuscrit est intitulé *Essais sur les réformes politiques, la centralisation et décentralisation, les fonctionnaires*, etc. Le plan d'un autre ouvrage existe en canevas: il est divisé en cinq parties: Europe moderne, renaissance, ère chrétienne, monde païen, conclusion. C'est apparemment le plan d'une philosophie de l'histoire. Le *Messenger de San-Francisco* et l'*Echo du Pacifique* contiennent de lui des articles remarquables sur la Californie, la Sonora, la Sinaloa, sur l'avenir du Mexique. Dans ses papiers on a trouvé en manuscrit aussi une *Relation de sa première campagne de Sonora*. Sa *Correspondance* a été en partie livrée à la publicité. On y lit ses lettres intimes, à côté des dépêches politiques et des épîtres littéraires, à partir même de son séjour à Fribourg. Classique alors et dédaignant la poésie de Lamartine, le comte de Raousset est devenu romantique plus tard. Son petit roman *Une conversion*, sans tissu serré, mais avec de touchantes situations, a été d'abord publié dans la *Presse*, puis en 1 volume in-12, 1856. Une suite, mais sans conclusion, s'en trouve dans le volume publié par M. A. de la Chapelle, sous le titre: *Le comte de Raousset-Boulbon et l'expédition de la Sonora; correspondance, souvenirs et œuvres inédites*; Paris, 1859, in-12, avec portrait. Parmi ses *Poésies lyriques*, il y en a qui sont de vrais accents du cœur et exhalent une pieuse résignation. Il a en outre laissé en manuscrit deux drames, *Bianca Capello* et *les Albigeois*. Nous renvoyons pour de plus amples détails au volume publié par M. Henri de la Madeleine sous le titre: *Le comte de Raousset-Boulbon, sa vie et ses aven-*

tures, d'après ses papiers et sa correspondance, Paris, 1852, in-12. R—L—N.

RAOUX (JEAN), peintre, né à Montpellier le 12 juin 1677, fut élève de Ranc père, à Montpellier, et de Bon Boullogne, à Paris. Il obtint en 1704 le grand prix de peinture sur ce sujet : *David tue Goliath d'un coup de fronde*; ce qui lui permit de faire le voyage de Rome. Après avoir séjourné quelque temps en Italie, il revint à Paris, où il obtint la protection et même l'amitié du grand prieur de Vendôme, dont il fit le portrait en pied. Cet ouvrage, l'un des plus remarquables qui soient sortis de son pinceau, se distingue par une espèce de fracas qui commençait à devenir en vogue à cette époque et que l'on confondait avec le grandiose et l'élévation du style. Le cardinal Dubois, sur la réputation de Raoux, lui proposa l'emploi de premier peintre du roi d'Espagne Philippe V. L'artiste, qui redoutait le climat de ce royaume, refusa cette offre et fit envoyer à sa place Ranc, fils de son ancien maître. Il se décida toutefois à entreprendre le voyage d'Angleterre; mais, après un séjour de huit mois dans cette île, où il peignit quelques portraits, le mauvais état de sa santé le ramena en France. A son retour, il exécuta pour l'électeur palatin deux tableaux considérables représentant, l'un la *Continence de Scipion*, l'autre *Alexandre malade, avec son médecin Philippe*. Il peignit ensuite pour le régent *Télémaque dans l'île de Calypso* (aujourd'hui au Louvre). Lorsque ce tableau fut terminé, le grand prieur se chargea de le présenter lui-même au duc d'Orléans, ainsi que l'auteur, et le prince fut tellement satisfait de l'ouvrage qu'il le plaça dans son grand appartement. Raoux, malgré ce succès et l'importance qu'il attachait au titre de peintre d'histoire, n'a jamais obtenu dans ce genre qu'une réputation secondaire. Son coloris ne manquait ni de brillant, ni de finesse; il possédait une certaine grâce qui dégénère en afféterie, et sa fraîcheur manque sinon de charme, du moins de vérité; son dessin est incorrect, son style sans élévation, et la faiblesse de ses conceptions trahit sans cesse un artiste dont le génie ne pouvait s'élever au delà du portrait. Aussi est-ce dans ce genre qu'il a mérité d'obtenir un nom. Il ne s'y est point élevé, il est vrai, au niveau de Largillière et de Rigaud; mais il est digne par plusieurs qualités du rang qu'il occupe parmi les meilleurs peintres de portraits de l'école française. Tous ses portraits sont historiés, et il aurait cru déroger à la dignité de son art en peignant un portrait en buste. On connaît de lui des noces de village, des sujets de fantaisie; mais ces tableaux sont peu recherchés. Il fut admis à l'Académie de peinture le 28 août 1717 en qualité de peintre d'histoire, sur un tableau de *Pygmalion amoureux de sa statue* (aujourd'hui au palais de St-Cloud). La correction du dessin est loin d'y correspondre au bon ton de la couleur. On connaît de lui un grand nombre de portraits remar-

quables sous le rapport de l'arrangement des figures, la ressemblance et l'éclat du coloris; mais il ne faut point y chercher l'expression: c'est une qualité qu'il dédaignait. Il peignait de préférence les femmes, et il est un des premiers artistes de son temps qui aient substitué au naturel ces grâces de convention que Boucher, après lui, ne mit que trop en vogue. Raoux mourut célibataire à Paris le 10 février 1734 (paroisse St-Roch), et non à Pau, comme l'a dit Mariette. Jacques Chereau, les Dupuis, Poilly, Lépicié, Moyreau, S. Cousins ont gravé d'après Raoux. On voit des œuvres de cet artiste, outre les endroits déjà cités, dans les musées de Versailles, de Nantes, d'Orléans, d'Auch, de Montauban, d'Alençon, de Montpellier, de Marseille, de Florence, au musée de l'Ermitage (Russie), au palais royal de Berlin et dans la cathédrale de Padoue. P—s.

RAPHAEL D'URBIN ou SANZIO, le plus célèbre des peintres modernes, naquit le 6 avril 1483, à Urbin, dans l'état ecclésiastique. Son nom patronymique fut originairement *De' Sancti* ou *Santi*; mais l'usage l'avait italianisé. La famille des Sanzio était ancienne à Urbin. Comptant une succession de citoyens recommandables dans plus d'une profession, elle avait produit plusieurs peintres. Raphaël fut le cinquième qui se livra à l'art de la peinture. Jean Sanzio, son père, était à la vérité un peintre médiocre, mais un homme d'un fort bon esprit, et qui eut le mérite de ne pas se croire plus de talent qu'il n'en avait. Ce mérite en vaut beaucoup d'autres. C'est peut-être à lui qu'on a dû Raphaël. Celui-ci avait sucé avec le lait maternel le goût de la peinture. Les premiers jouets de son enfance furent les instruments de l'art de peindre. Le père se plaisait à seconder dans son fils des inclinations qui semblaient présager une vocation extraordinaire. Il ne tarda pas à s'apercevoir que l'enfant était déjà trop habile pour rester son écolier. Il entreprit donc le voyage de Pérouse, gagna l'amitié du célèbre Vanucci, dit le Pérugin, et crut en obtenir une très-grande faveur, en recevant de lui la promesse qu'il mettrait Raphaël au nombre de ses disciples. Si en voyant Raphaël, Pérugin, étonné de la précocité de ses dispositions, pronostiqua qu'il devait bientôt devenir son maître, le jeune Raphaël imitait Pérugin, comme s'il n'avait jamais dû cesser d'être son élève. Les copies de l'un ne se distinguaient point des originaux de l'autre. Lorsque le disciple travaillait en société aux ouvrages du maître, ceux-ci n'en semblaient pas moins être d'une seule main. Plusieurs années s'étaient passées dans cette sorte d'apprentissage, lorsque le hasard vint émanciper Raphaël, en le faisant sortir de l'école de Pérugin. Certaines affaires ayant appelé le maître à Florence, l'élève en profita pour faire quelques excursions dans les environs de Pérouse. Raphaël s'essaya dès lors à voler de ses propres ailes. Il

paraît, nonobstant l'ordre des notices de Vasari sur les premiers ouvrages de Raphaël, que ce fut d'abord à *Città di Castello* qu'il produisit un certain nombre de tableaux, dont on ne saurait hésiter à le reconnaître seul et unique auteur. Lanzi rapporte comme une tradition constante, et qu'il a recueillie dans cette ville, que Raphaël, à l'âge de dix-sept ans, fit le tableau de *San Nicolo da Tolentino agli Eremitani*, dont Vasari dit que si on n'y lisait le nom de l'auteur, on le prendrait pour l'œuvre du Pérugin. De la même époque est le tableau qu'il composa dans la même ville pour l'église de St-Dominique, où le Christ en croix est accompagné dans le haut par des anges qui recueillent le sang qu'on voit couler de ses mains, dans le bas par la Vierge, St-Jean et Madeleine. Toutes ces figures pourraient être attribuées au Pérugin, excepté la Vierge, dont Raphaël n'a surpassé la beauté que dans ses derniers ouvrages. Il avait écrit et son nom et son âge de dix-sept ans dans le tableau d'une *Ste-Famille*, que Morcelli décrit pour l'avoir vu à Fermo, chez un seigneur de cette ville. La Vierge est représentée soulevant des deux mains le voile léger étendu sur le berceau du divin Enfant qui dort. Saint Joseph est tout auprès; et sur son bâton, on lit l'inscription suivante : R. S. V. A. Æ. XVII. P. *Raphaël Sanctius Urbino anno etatis 17 pinxit*. C'est la première pensée d'une composition qu'il a répétée dans la suite avec quelques légers changements. Laissant de côté beaucoup d'autres compositions de cette première époque du talent de Raphaël, qui sont peu connues, et que la gravure a négligé de reproduire, nous nous contenterons de rappeler au lecteur le tableau du *Sposalizio*, ou du mariage de la Vierge que la gravure de Longhi a tiré de l'obscurité. Cet ouvrage, qui marque un des pas de Raphaël dans la peinture, se recommande déjà par un style nouveau, par une grâce jusqu'alors inconnue dans les physionomies, dans les attitudes, dans les draperies et les ajustements. On y admira dans le temps, et on y admire encore le fond d'architecture qui consiste dans un temple circulaire, environné de colonnes. Le tout est d'une rare perfection d'exécution et prouve avec quel soin on apprenait la délinéation de l'architecture et la perspective dans l'école de Pérugin. La date de ce tableau porte 1504. Vers cette époque, un autre élève de Pérugin, Pinturichio, avait été chargé, par le neveu du pape Pie II, le cardinal Piccolomini, de peindre dans la bibliothèque, devenue aujourd'hui la sacristie de la cathédrale de Sienne, les actions mémorables du pontificat de son oncle *Æneas Silvius* Piccolomini. Pinturichio avait pu connaître et apprécier les talents naissants de Raphaël. Il s'empessa de se l'associer pour une entreprise qui demandait autant de fécondité d'invention que de facilité dans l'exécution. On sait que son jeune collaborateur finit par y avoir

le principal rôle. Raphaël s'y reconnaît déjà; et à l'abondance des compositions, et au travail de la fresque, et à une richesse de style précédemment inconnue, et encore à des portraits, parmi lesquels on croit distinguer le sien. Il quitta toutefois ce travail avant qu'il fût totalement achevé. Ce fut, dit Vasari, pour se rendre à Florence et y admirer les célèbres cartons qu'on vantait alors de Léonard de Vinci et de Michel-Ange. Nous avons fait voir dans notre *Histoire de Raphaël et de ses ouvrages* (à laquelle nous serons obligés de renvoyer le lecteur, pour une multitude de discussions et de descriptions, qui n'auraient pu être effleurées dans l'espace étroit même du plus long article), nous avons, disons-nous, essayé de prouver que ceci est une erreur du biographe italien. Raphaël vint effectivement à Florence à cette époque; mais le carton de Michel-Ange ne fut visible que trois ans plus tard. Ce point est, sous toutes sortes de rapports, important à éclaircir, surtout pour détruire l'opinion trop répandue que Raphaël a singulièrement profité de Michel-Ange, et qu'il en avait étudié les ouvrages. Ce qu'on voit de plus clair ici, c'est qu'il vint à Florence en 1503, qu'il y passa une année, se partageant entre cette ville et Pérouse et s'occupant de plusieurs de ses petits ouvrages, dont il ne s'est conservé que des notions un peu incertaines; que vers la fin de 1504, il retourna dans sa ville natale, où la duchesse d'Urbino, voulant favoriser les études plus sérieuses qu'il avait en vue, lui donna, pour le gonfalonier Soderini, la lettre de recommandation datée du 1^{er} octobre 1504, dont nous avons rapporté le texte et le contenu dans l'histoire susdite. Ce fut donc vers la fin de cette année, à l'âge de vingt et un ans, que Raphaël se rendit une seconde fois à Florence, dans la vue d'y entreprendre un nouveau cours d'études. Au nombre de ses objets d'étude, il faut mettre quelques-uns des beaux restes d'antiquités que l'on voyait exposés déjà dans le palais des Médicis. De la manière de voir, si différente d'avec celle de Michel-Ange, qu'il porta dans cette étude, naquit la diversité de goût et de style qu'on remarquera de plus en plus dans leurs productions. Léonard de Vinci était pour la peinture l'homme le plus en vogue dans toute l'Italie et à Florence. Il semble que si Raphaël avait eu à se donner un seul modèle parmi les ouvrages de ses contemporains, il aurait choisi les œuvres de Léonard. Mais il était dans la nature de son talent de n'imiter personne en particulier, et de savoir profiter des qualités de tous. Le temps du séjour qu'il fit alors à Florence, fut occupé par de petits ouvrages, entre lesquels on cite ceux qu'il fit (et dont on ignore aujourd'hui l'existence) pour Tadeo, riche seigneur, qui lui avait fait accepter, avec son amitié, sa maison et sa table. Mais un autre de ses protecteurs, Laurent de Nasi, eut de lui une *Sainte-Famille*, devenue cé-

lèbre par la catastrophe qui l'engloutit sous les ruines de son palais. On en a rassemblé les morceaux, qui, dans leur réunion, forment un des ornements les plus précieux de la galerie de Florence. La mort du père et de la mère de Raphaël, qu'il perdit au même moment, le rappela bientôt à Urbino pour mettre ordre à ses affaires. On cite de lui, pendant le séjour qu'il y fit, plusieurs petits tableaux, tous pour le duc d'Urbino. De ce nombre sont le petit *Saint-George à cheval*, et le petit *Saint-Michel*, qu'on voit au musée du Louvre de Paris, et qui se servent de pendant. Vasari a dit des ouvrages de cette époque, que le *fini de la miniature ne pouvait pas aller plus loin*. On est même de s'en convaincre encore aujourd'hui. Il n'y a pas de peinture d'une exécution plus précieuse. Toutefois on découvre déjà dans le *St-Michel*, qui a tout au plus un pied de hauteur, le caractère de hardiesse et de grandeur de celui qu'il peignit vingt ans plus tard, et dans la proportion de six pieds, pour François I^{er}. Raphaël séjourna trop peu de temps à Urbino, pour y laisser quelques monuments durables de son talent. Il n'y reste plus rien qui rappelle sa mémoire, si ce n'est une inscription en son honneur, sur la façade de la maison où il naquit. La date de 1505, où il quitta Urbino pour la dernière fois, détermine, dans sa vie, un espace de trois années, qui précédèrent son départ pour Rome. Cette période de temps, occupée par des travaux qui donnèrent naissance à sa seconde manière, fut partagée entre les ouvrages de Pérouse, où il se rendit deux fois, et ses études à Florence, nous voulons dire, surtout, ses liaisons avec les plus habiles maîtres de cette ville, dont on verra qu'il parvint à combiner les différentes qualités. Raphaël nous apprend lui-même, dans quelques-uns de ses ouvrages de son meilleur temps, et l'estime qu'il avait pour les peintures de Masaccio à la chapelle *Del Carmine*, et le profit qu'il avait pu en tirer. Mais celui de ses contemporains auquel il fut principalement redevable à Florence, du changement qui, pour la couleur et le maniement du pinceau, caractérise sa seconde manière, fut Fra Bartolomeo di San-Marco. A vrai dire, ils firent ensemble un échange de talents. Raphaël apprit de Fra Bartolomeo à donner plus de vigueur à ses teintes, plus de largeur à sa manière; Fra Bartolomeo dut aux leçons de Raphaël la pratique de la perspective. Si l'on en croit les faits et le rapprochement des dates, Vasari, et d'après lui beaucoup d'autres se sont trop hâtés de mettre Raphaël en présence du célèbre carton qui n'a pu être terminé par Michel-Ange qu'en 1506, c'est-à-dire, trois ans après que Raphaël eut quitté les travaux du Pinturichio à Sienne. Ce carton devint l'objet de l'étude de tous les artistes; et Raphaël se trouve cité dans le nombre de ceux qui l'étudièrent. Il est en effet certain que s'il n'avait pu ni l'étudier ni le voir à l'épo-

que de 1503, comme Vasari a eu le tort de le faire entendre, rien ne dut l'empêcher, étant à Florence ou y ayant été habituellement depuis 1506 jusqu'à 1508, de voir et de revoir l'ouvrage qui faisait l'admiration de tous les artistes; et voilà ce qui rendra de plus en plus apocryphe, dans la suite, le récit de Vasari sur l'introduction, en quelque sorte furtive, de Raphaël dans la chapelle Sixtine, comme s'il n'avait encore rien vu de Michel-Ange, et comme si son talent avait eu besoin, pour se développer, des leçons du maître florentin. La vérité est que l'on ne découvre aucune trace d'imitation des œuvres de ce maître dans tout ce que Raphaël fit alors à Florence. Quelque profit qu'il ait pu tirer du grand style de dessin de Michel-Ange, il ne cessa point de suivre la ligne que son propre génie lui avait tracée, et même, sans accélérer sa marche; il y eut chez lui progression, mais lente, mais graduée. On n'y aperçoit ni changement brusque ni intervalle franchi. C'est ce qu'attestent les nombreux et précieux ouvrages de cette époque, comme la *Sainte-Famille* de Rinuccini, terminée plusieurs années après; la célèbre *Déposition du Christ au tombeau*, qu'on voit à Rome, au palais Borghèse; la belle *Vierge* du musée du Louvre de Paris, surnommée la *Jardinière*; l'*Assomption*, pour le monastère de Monte-Lucci, que ses élèves achevèrent après sa mort, et plusieurs autres ouvrages, que sa réputation lui procurait; et auxquels il ne pouvait suffire seul. Il paraît avoir conçu à cette époque une assez haute opinion de ses forces, pour désirer l'occasion de se mesurer de plus près avec les deux hommes dont il devait le plus redouter la concurrence. Nous avons de lui une lettre, dans laquelle il prie un de ses oncles à Urbino de solliciter du gouverneur, auprès du gonfalonier de Florence, une lettre de recommandation pour obtenir de peindre une salle du palais de la seigneurie, palais pour lequel avaient été faits les deux cartons de Léonard et de Michel-Ange. Mais un sort plus heureux l'attendait. Une recommandation plus puissante que celle qu'il venait d'ambitionner vint traverser ses projets. Sa réputation était parvenue Rome, où Bramante, son parent, était architecte de Jules II, dont il avait la confiance, et auquel il proposa Raphaël pour peindre les salles du Vatican. Ce fut dans l'année 1508 qu'il quitta Florence pour se rendre dans la capitale du monde chrétien. Jules II l'accueillit avec toutes sortes de caresses. Il lui ordonna de peindre sans délai la salle qu'on appelle *della Segnatura*. C'est celle où furent exécutées par lui les quatre grandes compositions qui ont pour sujets, selon les titres que l'usage leur a donnés, la *Dispute du St-Sacrement*, l'*Ecole d'Athènes*, le *Parnasse* et la *Jurisprudence*. Raphaël n'eut pas plutôt terminé le premier de ces tableaux, que Jules II ordonna d'effacer et de détruire les autres ouvrages exécutés dans

ces salles par tout ce qu'il y avait alors à Rome d'artistes les plus renommés. Chacune des quatre grandes compositions de la salle de la *Segnatura* pourrait être la matière d'une histoire particulière, tant y sont nombreux les points de vue susceptibles d'occuper tous les genres de critique qu'embrasse l'étude des arts du dessin, surtout à l'époque de leur renouvellement. Nous sommes resserrés dans un espace trop étroit, pour essayer seulement d'entrer dans une analyse qui à peine a pu trouver l'étendue nécessaire dans l'histoire que nous avons consacrée à Raphaël et à ses ouvrages. Nous sommes donc forcés d'y renvoyer le lecteur, comme nous le ferons à chacune de ces grandes séries de travaux, dont la seule nomenclature trouvera place ici. Un des plafonds de fenêtre de la salle de la *Segnatura* porte la date de l'année 1511, où elle fut terminée. Ainsi deux ou trois ans suffirent à son exécution. Une observation que la critique a faite depuis longtemps, doit trouver place ici. On a déjà vu qu'aucun des ouvrages de Raphaël, avant son arrivée à Rome, ne dénotait la moindre imitation du goût de Michel-Ange, et que son talent avait toujours été croissant et se développant par sa seule puissance. Autant en faut-il dire des quatre compositions de la salle de la *Segnatura*. Bellori avait déjà observé que, jusque dans son premier tableau (celui de la *Dispute du St-Sacrement*), il y avait eu développement sensible et progrès de la partie supérieure du tableau, par laquelle Raphaël dut commencer, à sa partie inférieure. A plus forte raison cette progression se fait-elle apercevoir dans les trois autres compositions. Fut-elle due à l'influence de Michel-Ange, influence à laquelle Vasari a voulu attribuer l'agrandissement de manière de Raphaël ? Mais d'abord rien, dans la salle de la *Segnatura*, ne peut le faire soupçonner. Disons ensuite que, pendant les deux ou trois années qui virent terminer cette salle, Michel-Ange était précisément aussi, de son côté, renfermé dans la chapelle Sixtine, dont il avait les clefs, et où il ne se laissa voir de personne. Qu'importe après cela le récit de Vasari, et ce qu'il rapporte du dépit de Michel-Ange, qui, obligé par Jules II de déséchafauder sa voûte, se serait de nouveau enfui à Florence; ce qui aurait donné à Bramante, avec les clefs de la chapelle, le moyen d'y faire pénétrer Raphaël ? Mais aussitôt, dit le même biographe, la chapelle fut rendue publique : Rome entière y accourut, et Raphaël eut tout le loisir de la voir. On donne comme preuve de cette influence supposée de Michel-Ange sur Raphaël, les peintures qu'il fit, bientôt après, du *Prophète Isaïe*, à St-Augustin, et des *Sibylles* et des *Prophètes*, à l'église della *Pace*. On doit avouer qu'il y a dans la figure d'Isaïe, la seule entre toutes celles de Raphaël, quelque chose qui rappelle les prophètes de Michel-Ange. Il se-rait permis de croire que cette imitation tien-

trait un peu de ce que les artistes appellent *pasticcio*; sorte de jeu par lequel on se permet de contrefaire la manière d'un autre. Raphaël aurait-il eu l'intention de montrer que s'il l'eût voulu il aurait pu faire du *Michel-Ange* ? Si quelque chose pouvait rendre cette supposition vraisemblable, c'est l'ouvrage bien autrement important qu'il exécuta immédiatement après, des *Sibylles* et des *Prophètes* dans l'église de Ste-Marie de la Paix. Là on croirait qu'il a véritablement accepté le défi avec Michel-Ange, en se mesurant avec lui sur le même terrain, mais beaucoup moins pour être son imitateur, que pour établir, de la façon la plus évidente, en quoi son talent différerait de celui de son rival. En effet, on dirait qu'il a pris à tâche de montrer, précisément dans les mêmes sujets, ce qui manque à Michel-Ange, c'est-à-dire la noblesse des formes, la dignité du caractère, la beauté des physionomies, la propriété du sujet. Dans le fait, les génies de ces deux grands hommes n'eurent rien de commun : leurs germes furent divers et ne pouvaient pas produire les mêmes fruits. Michel-Ange concentra toutes ses études dans celles du dessin, dont l'anatomie lui donna les leçons. Raphaël forma son talent de beaucoup plus d'éléments; et le goût de l'antique fut en définitive celui qui les épura et les ordonna. Si Michel-Ange est le plus grand des dessinateurs, Raphaël est le premier des peintres. Or, l'idée de peintre comprend bien plus de choses que celle de dessinateur. On admire en effet avec quelle facilité il sut, dans ses nombreuses inventions, passer d'un ordre de sujets à un autre. Dans le même temps où il compose ses *Prophètes* et ses *Sibylles* pour la chapelle d'Augustin Chigi, à l'église de Ste-Marie de la Paix, il trace, dans le palais de ce célèbre amateur, la composition de sa *Galatée*, composition pleine de charme, et qu'on croirait inspirée par le génie de la peinture antique. On ne saurait mieux s'en convaincre qu'en lisant la lettre qu'il écrivait sur cette peinture, à Balthazar Castiglione, et dont on ne citera que les dernières phrases. Après l'avoir remercié des éloges qu'il en avait obtenus, *pour peindre une belle*, dit-il, « il me faudrait en voir « plusieurs, et sous la condition que vous seriez « avec moi pour m'aider à faire choix de ce qu'il « y a de meilleur. Mais y ayant si peu et de bons « juges et de beaux modèles, j'opère d'après une « certaine idée qui se présente à mon esprit. Si « cette idée a quelque perfection, je l'ignore : « c'est à quoi cependant je m'efforce d'atteindre. » On voit, par ce peu de mots, que Raphaël se donnait réellement pour but la recherche de ce beau que la nature présente à l'art, mais que l'imagination seule de l'artiste peut saisir, et que le génie seul sait réaliser. C'est ici et à cette époque, qu'il faut rapporter l'exécution de l'admirable tableau de la Vierge qu'on appelle de *Foligno*, où se trouvent réunis, avec

la diversité du style d'imitation naturelle, dans la partie inférieure du tableau, des personnages de condition humaine, et dans le genre idéal, la Vierge avec l'Enfant Jésus, portés sur des nuages : ce qui peut le mieux marquer la ligne de différence qui, pour les yeux, sépare la nature humaine de la substance des êtres surnaturels. Raphaël reprit aussi alors l'exécution des peintures de la seconde salle du Vatican. Dans la première, il avait débuté par un choix de compositions et de sujets poétiques ou allégoriques, qui peuvent convenir à tous les temps, à toutes les sortes de palais. Les sujets qu'il traitera dorénavant présenteront un système tout nouveau de peintures historiques, c'est-à-dire puisées dans des faits et prises à des époques diverses de l'histoire sacrée ou profane ; mais ramenées par un génie particulier d'allusion, tantôt à la fondation de Rome, à la puissance temporelle des papes, tantôt à des faits récents adroitement transformés sous l'image d'événements antérieurs. C'est ce qui a permis au peintre d'introduire dans leur représentation les personnages d'anciens pontifes sous la ressemblance des papes qui commandèrent ces travaux. Ainsi dans cette seconde salle, deux sujets sont consacrés à Jules II et deux à Léon X. On voit Jules II dans le tableau du miracle de Bolsène à la place d'Urbain IV ; et le sujet de cet ancien miracle fait allusion aux nouvelles hérésies qui commençaient à agiter l'Eglise sur le mystère de la présence réelle. La peinture d'Héliodore, où l'on voit encore le pape Jules II, est une sorte d'allégorie. Le grand prêtre Onias signifie le pape, et Héliodore représente les barons de l'Eglise dépouillés des biens qu'ils avaient ravis. La délivrance de St-Pierre a rapport à celle de Léon X, sorti miraculeusement de sa prison un an avant son exaltation au siège pontifical ; et la peinture d'Attila reculant devant le pape St-Léon est une allusion flatteuse à la politique de Léon X, qui était parvenu à obtenir l'entière évacuation de l'Italie par les puissances belligérantes. On se dispense de rendre compte du détail de ces compositions, d'ailleurs si bien connues, et dont chacune serait la matière d'un long article. Raphaël y était parvenu au plus haut degré de ce qu'on appelle sa seconde manière : sa réputation le faisait déjà regarder comme l'artiste universel destiné à être le moteur et le centre de tous les projets. Il était entouré d'un grand nombre d'élèves et de collaborateurs dont l'ambition se bornait à partager ses travaux. C'est avec de tels secours que nous le verrons, livré à de nouvelles entreprises sans abandonner les anciennes, satisfaire tout à la fois aux travaux les plus divers. Chargé, comme héritier de Bramante, qui avait à peine planté les fondations de la cour du Vatican (appelée la cour des Loges), d'en continuer l'architecture, il en porta l'élévation à trois étages ou rangs de galeries l'un sur l'autre destinés à recevoir un

XXXV.

genre d'embellissement nouveau, ou du moins renouvelé de l'antique. A l'époque où il fut chargé de ces travaux, on venait de découvrir les thermes de Titus. Leurs salles, longtemps enfouies, avaient dû à la cause même qui les avait fait oublier la conservation des peintures arabesques dont Vitruve nous apprend que le goût fut alors de mode chez les Romains. Jean d'Udine, qui excellait à peindre les fleurs, les fruits et les ornements de tout genre, fut particulièrement celui qui encouragea Raphaël dans le projet de décoration des loges. Il retrouva le secret des stucs antiques ; et bientôt cette grande entreprise, à laquelle présidait le génie de Raphaël, parvint à sa perfection. On comprend qu'elle ne pouvait réussir que par une réunion de talents multipliés. Elle se compose de tant de parties diverses que, si son mérite consista dans l'élégante exécution de chacune, son succès devait dépendre encore plus de l'heureuse combinaison de toutes. Or Raphaël fut précisément ce point de centre. Il eut deux grands mérites en ce genre : le premier fut dans cette direction pleine de goût qui sut coordonner toutes les parties, faire choix des détails les plus heureux et appliquer à leur exécution l'espèce de talent qui leur convient. Le second fut celui de l'originalité. Plusieurs de ses compositions, que le génie du peintre d'histoire pouvait seul concevoir, prouvent qu'il imagina le premier d'introduire dans l'arabesque un ordre d'idées dont nous ne voyons point qu'il ait trouvé de modèle dans l'antique. Nous entendons parler de l'allégorie et de ces beaux montants de pilastres, où tantôt les vertus, tantôt les saisons, tantôt les âges de la vie viennent mêler leurs emblèmes divers aux doctes fantaisies de son pinceau. Ici les symboles des sens ou des éléments, là les instruments des sciences et des arts, avec toutes sortes d'idées personnifiées, deviennent de véritables tableaux dans lesquels on éprouve un plaisir nouveau, celui de reconnaître la raison sous le voile transparent de la folie. Raphaël ne put, sans doute, entreprendre des travaux de ce genre avec les innombrables détails qu'ils comportent, sans le secours des élèves et des hommes habiles en tout genre qui avaient mis en communauté avec lui leurs moyens et leurs talents ; mais ce qu'il faut dire, c'est que si ces travaux, sans de tels secours n'eussent pu être terminés, il est encore plus certain que sans l'influence de son génie ils n'auraient pas eu de commencement. Le célèbre tableau de Ste-Cécile fut exécuté dans le même temps ; et l'on a cru reconnaître, au ton foncé de cette peinture, la coopération de Jules Romain, qui eut le défaut de trop employer le noir dans ses ombres ; mais Raphaël seul avait sans doute peint les têtes de tous les personnages, avec cette force et cette grâce d'expression qui n'appartenait qu'à lui. Lui seul nous semble avoir pu tracer et terminer au sommet

24

de la composition ce charmant chœur des anges dont les divins accents paraissent ou se mêler ou préluder à ceux de la patronne des musiciens. Le plus long ouvrage se trouvera toujours trop court pour celui qui entreprendra l'histoire complète du génie et du talent de Raphaël par ses travaux : n'y eût-il que le nombre presque infini de sujets, qu'il faut, malgré les coopérateurs qu'il s'est donnés, rapporter à lui, comme premier principe, la matière paraît encore sans bornes. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans cet article, on ne dit pas la description, mais seulement la nomenclature de ses productions. Obligés de nous resserrer dans le cadre le plus étroit sur un des sujets que son pinceau a le plus multipliés, nous réduirons à une analyse sommaire la notion des Vierges, dont il a embrassé tous les aspects et varié les images à tous les degrés. On peut les rassembler sous une triple division : 1° celle des simples *Madones*, tableaux faits la plupart pour des particuliers, où la Vierge est seule avec l'Enfant Jésus, et quelquefois avec le petit St-Jean. Telle est celle qu'on appelle à Florence la *Madona della seggiola*, la Vierge à la chaise; 2° la division suivante renferme les compositions qu'on appelle *Ste-Famille*; ce sont, dans la vérité, des tableaux de famille qui comprennent quelquefois jusqu'à six ou sept figures. La plus célèbre et peut-être la plus belle de toutes est celle que Raphaël fit pour François I^{er}, et qui est un des principaux ornements du musée du Louvre. 3° La dernière classe se forme de ces compositions où la Vierge avec son divin Enfant, tantôt apparaît à de saints personnages, portée sur des nuages (telles sont celles de Foligno ou de Dresde); tantôt considérée comme la reine des anges, assise sur un trône et recevant les hommages des saints et des bienheureux; on range dans cette catégorie la Vierge aux quatre Pères de l'Eglise et celle qu'on appelle au *Poisson*. Si aucun peintre n'entre en comparaison avec Raphaël pour le nombre et la variété de ce genre de compositions, nul n'approche encore de lui pour la propriété du caractère d'un sujet où se doivent réunir les idées d'innocence, de pureté virginale, de grâce et de noblesse, de sainteté, de tendresse religieuse, qualités dont il a épuisé toutes les expressions. L'Italie doit à Raphaël de lui avoir fait connaître le mérite de la gravure, et cet art lui doit les chefs-d'œuvre qui accompagnèrent sa naissance. Albert Durer, en Allemagne, s'était déjà emparé de l'invention de Finiguerra, et ses gravures commençaient à avoir quelque débit à Venise. Ses relations avec Raphaël donnèrent à ce dernier l'occasion de pressentir combien le perfectionnement de cet art aurait d'importance pour la gloire de la peinture et la réputation du peintre. Déjà Marc-Antoine Raimondi, élève de Francia à Bologne, était venu chercher de plus hautes leçons à Rome. Raphaël l'encouragea à poursui-

vre ses études, et il se l'attacha de la manière la plus utile pour tous deux, en fournissant à son burin une multitude de dessins dont l'énumération excéderait les bornes de cet article et serait le sujet d'un traité particulier. Nous avons donc à la gravure de cette époque deux obligations, l'une d'avoir propagé et multiplié les pensées de Raphaël, l'autre de les avoir fait naître. Un genre de mérite dans lequel Raphaël n'a peut-être ni supérieur ni rival, est celui qui le place en tête des peintres de portrait. Il avait été, dès ses premières années, conduit à cette partie de l'imitation par le goût général des écoles du 15^e siècle, où tout se faisait dans le style purement naturel, qu'on ne saurait mieux définir qu'en l'appelant style de portrait. Dans la vérité, les figures de toutes les compositions n'étaient alors que des portraits proprement dits. Raphaël eut l'occasion, dans ses premiers ouvrages, d'y introduire beaucoup de ces personnages, qui ne comportaient guère un autre style, et il se plut à répéter, dans plusieurs de leurs physionomies, les portraits véritables de beaucoup de ses contemporains. On ferait un recueil curieux de tous ceux qu'on pourrait ainsi extraire de toutes ses fresques. Lorsque son talent fut arrivé à son plus haut degré dans le genre idéal et historique, les portraits des grands personnages qu'il peignit à l'huile se ressentirent aussi de la vigueur d'une imitation plus relevée; et l'on se prévalait encore aujourd'hui de son exemple pour prouver que le peintre d'histoire est le meilleur peintre de portrait quand il veut l'être. On compte de nos jours près d'une trentaine de portraits à l'huile peints par lui-même et par lui seul, ce genre permettant moins qu'aucun autre que le peintre s'y fasse aider. Entre ces portraits, il faut distinguer ceux des papes Jules II et Léon X, des cardinaux de Rossi et de Médicis, de Castiglione, de Bindo Altoviti; celui de Jeanne d'Aragon et le sien propre. Il mit neuf ans à terminer les peintures des salles du Vatican. Celle de *Torre Borgia*, qui fut la dernière, est celle où Raphaël paraît avoir le moins travaillé personnellement. Dans trois de ses peintures, on trouve qu'il suivit le même système de sujets anciens, mis en rapport d'allusion avec les événements et les circonstances de son temps. Ainsi ces trois sujets, tirés des histoires de Léon III, de Léon IV et de Charlemagne, ne sont que des espèces d'allégories qui, sous d'anciens noms, signifient Léon X et François I^{er}. Partout les portraits du roi de France et du pontife régnant disent aux spectateurs qu'ils doivent entendre autre chose que ce qu'ils voient. Ces trois sujets qui représentent la victoire navale d'Ostie contre les Turcs, la justification du pape Léon et le couronnement de Charlemagne, furent peints par les élèves ou les collaborateurs de Raphaël. Le silence des artistes, des amateurs et des graveurs sur ces ouvrages, indique assez que le

maître y eut peu de part, ou du moins n'y contribua que par le choix des sujets. Il n'en est pas de même de la quatrième peinture de cette salle, où est représenté l'incendie de Borgo-Vecchio. C'est une des belles compositions de Raphaël, une de ses conceptions les plus riches de pensées et d'expression, un des morceaux où il eut l'occasion de faire le plus briller son mérite dans le dessin du nu. On n'est embarrassé que du choix des ouvrages dont on fera mention à l'époque où nous en sommes de la vie de Raphaël. C'est celle de sa troisième manière, et aucun des tableaux exécutés dans cette manière ne saurait être négligé. Mais aussi cette époque est celle où, environné d'une nombreuse école formée d'hommes habiles, il eut le plus de moyens de multiplier ses entreprises. On comptait dans cette école trois degrés de talents, et c'est entre eux que Raphaël partageait l'exécution des ouvrages, selon l'importance ou des travaux ou des demandes. Le travail se divisait ainsi : Raphaël composait et dessinait le sujet, Jules Romain ordinairement ébauchait, et le maître finissait. Pareille division de travail avait lieu pour les copies : leur excellence dépendait du degré dans lequel le copiste avait été choisi et du talent de celui qui en faisait la retouche. De là naît la difficulté de discerner l'original de ses copies dans plusieurs ouvrages de cette époque. Ceci doit s'appliquer au beau tableau de St-Jean dans le désert, dont on connaît trois ou quatre répétitions qui se disputent entre elles l'honneur de l'originalité. Une remarque faite par Vasari semble toutefois décider la question. Selon lui, Raphaël peignit le St-Jean sur toile. Cela étant, celui de Florence doit être réputé l'original. Ce qui le fait croire encore, c'est le ton foncé du tableau et des ombres un peu noires, défaut qu'on sait avoir été celui de Jules Romain, qui probablement aura fait l'ébauche. Mais on a beaucoup de peine à ne pas regarder comme peint par Raphaël seul le tableau qu'on appelle *del Spasimo di Sicilia*, ouvrage qu'on doit considérer comme appartenant au plus haut degré de son talent, et qui, par la force de l'expression, surpasse tous ses autres ouvrages. Ce chef-d'œuvre de la peinture a subi les plus extraordinaires vicissitudes. Le vaisseau qui devait le conduire à Palerme fut battu sur les côtes d'Italie par une violente tempête, y échoua et s'ouvrit en donnant contre un écueil : tout périt, hommes et marchandises. Une sorte de miracle sauva le tableau. La caisse qui le renfermait, portée par les flots sur les côtes de Gênes, y fut repêchée et tirée à terre. Heureusement l'eau de la mer n'y avait pas pénétré. On l'ouvrit, et l'on trouva la peinture intacte. Le bruit de cet événement étant arrivé à Palerme, on s'empressa de réclamer le tableau naufragé. Il paraît que la réclamation souffrit de grandes difficultés ; car il fallut toute la protection de Léon X pour

le faire rendre au couvent de Palerme, qui en paya largement la restitution. Ce tableau passa depuis en Espagne, d'où la guerre le fit, en 1810, transporter en France avec plusieurs autres dont on va parler. La même cause les a fait depuis retourner en Espagne. De ce nombre est la belle Ste-Famille qu'on appelle *la Vierge à la Perle*. Philippe IV, roi d'Espagne, l'acheta de la veuve de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, pour la somme de trois mille livres sterling. On raconte qu'à la première vue de cet ouvrage de Raphaël, Philippe s'écria : *Celui-ci est ma perle*. De là l'espèce de surnom qui a continué de le désigner. C'est une de ces compositions à la fois nobles et gracieuses, dont le genre, d'après l'analyse donnée plus haut de ces sortes de sujets, tient le milieu entre la vérité naïve et simple de la première classe de Vierges et la vérité idéale de la troisième. Nous nous arrêterons un moment sur le beau tableau du *St-Jean dans le désert*. La figure offre un des plus beaux nus qu'ait faits Raphaël. Il y a beaucoup de vérité (et de celle qu'on appelle *naturelle* pour la distinguer du *vrai idéal*) dans le dessin du corps, dans les formes du torse. Le ton brillant des chairs et la forte opposition des ombres lui donnent un relief singulier. La jambe, qui vient en avant, semble sortir du cadre. Le corps étant vu de face ainsi que la tête, dont les yeux se fixent sur le spectateur, il est peu de figures dont l'image reste aussi profondément empreinte dans la mémoire. Nous avons déjà vu Raphaël, successeur de Bramante en 1514, construire cette cour du Vatican qu'il a rendue célèbre par la décoration des loges. C'en serait assez pour que son nom pût figurer sur la liste des meilleurs architectes ; mais il devait recueillir l'héritage entier de Bramante. Léon X, selon le vœu de cet architecte, le nomma ordonnateur en chef de la construction de St-Pierre. Le bref du pape qui contient cette nomination se fonde sur ce que, dans les plans déjà donnés par lui, il avait justifié la recommandation de Bramante. Effectivement, le plan que Serlio nous a conservé de l'église de St-Pierre, par Raphaël, est non-seulement plus beau que le plan actuel, mais peut-être le plus beau qu'on puisse imaginer dans le système des églises modernes. Comment ne pas regretter qu'un édifice qui devait servir de modèle à toute l'Europe n'ait point été élevé sur les dessins de celui qui, dans un autre genre, n'a été jusqu'ici ni égalé ni remplacé. Un autre projet de Raphaël éprouva le même sort. Léon X, lorsqu'il fit en 1515 son entrée solennelle à Florence, avait fait venir avec lui Michel-Ange et Raphaël, pour avoir de chacun d'eux un projet du grand frontispice dont il voulait décorer l'église de St-Laurent. Cependant cette résolution n'eut point de suite, et il n'en est resté qu'un dessin tracé par Raphaël, qu'Algarotti déclare avoir vu dans la collection du baron de Stosch.

Ce fut pendant le séjour que Sanzio fit alors à Florence pour la quatrième fois, qu'il eut l'occasion de donner les plans et les dessins des deux charmants palais que cette ville met au nombre de ses plus précieux monuments d'architecture, savoir le palais *dell' Ugucioni*, sur la place du Grand-Duc (1) et le palais Pandolphini, élevé sur ses dessins. Ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'y a d'aucun architecte un dessin de palais plus noble, d'un style plus pur, d'une plus sage ordonnance. Ni Balthazar Peruzzi, ni les San Gallo, ni Palladio, n'ont produit un meilleur ensemble avec de plus beaux détails et dans de plus belles proportions. Si Raphaël eût vécu plus longtemps, Rome sans doute montrerait beaucoup plus de monuments de son génie en architecture. On peut lui attribuer le palais qu'il se bâtit pour lui-même, voulant, dit Vasari, laisser de lui un monument : *per lasciar memoria di se*. Les contemporains ont souvent confondu les édifices dont il fut seul architecte avec ceux qui furent dus à Jules Romain. De ce nombre est le charmant palais de la Villa Madama. Au reste, cette confusion est sans inconvénient, tant il règne d'intimité entre leurs manières; et d'ailleurs, en ce genre comme en peinture, l'élève ne fut-il pas un des meilleurs ouvrages de son maître? Il n'y a aucun doute sur deux autres édifices : l'un est celui des écuries d'Augustin Chigi à la Longara; l'autre le palais situé près de St-André della Valle. La façade, des mieux ordonnées, se compose de douze croisées dont les trumeaux sont ornés d'un ordre dorique reposant sur un beau soubassement formé de bossages. Une tradition constante veut encore que Sanzio ait été l'architecte de la belle chapelle en coupole d'Augustin Chigi, dans l'église de *Santa-Maria del Popolo*; et non-seulement on lui donne les dessins des peintures qu'y a exécutées à fresque Sébastien (del Piombo); mais on veut encore que la charmante statue de Jonas, qui devait faire partie du grand mausolée qu'avait projeté pour lui-même Augustin Chigi, soit due à Raphaël. Il est certain qu'on ne trouve aucune autorité à opposer à cette tradition; et il est encore vrai que cet ouvrage, exécuté par Lorenzetto son élève, porte un caractère tellement particulier pour la sculpture de ce temps, qu'on est porté à croire que le Jonas sera né de quelque inspiration de Sanzio, quand on ne soupçonnerait pas qu'il eût pu ou mettre la main à son modèle ou en conduire l'exécution. Dans un temps où nous voyons les trois arts du dessin exercer concurremment et la main et le génie des artistes, est-il invraisemblable que Raphaël aurait eu la même ambition, et que s'il eût fourni

une plus longue carrière, il aurait donné à Michel-Ange un rival en sculpture? Tous les travaux qu'il fit exécuter dans la galerie des Loges prouvent qu'il n'avait négligé aucune des parties subsidiaires qui composent le domaine si varié des arts du dessin. Vasari a parlé beaucoup trop en abrégé de ce grand ouvrage des Loges, dont nous avons déjà fait connaître la décoration sous un seul rapport, celui du genre d'ornement renouvelé de l'antique par Raphaël et auquel les modernes ont donné le nom d'*arabesque*. Mais la même galerie lui a dû une célébrité plus grande encore par cette suite inestimable de tableaux à fresque répartis quatre à quatre dans les compartiments des petites voûtes de chaque travée et qui comprennent en cinquante-deux sujets l'histoire de l'Ancien Testament. Aussi appelle-t-on cette suite la bible de Raphaël. Elle forme un de ces ensembles dont le discours doit abandonner la description à la gravure. C'est une sorte de traduction en figures de l'histoire de la Bible, chapitre par chapitre, si l'on peut dire, et livre par livre, depuis la création du monde jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ. Quatre sujets du Nouveau Testament terminent cette nombreuse série, savoir : la Nativité, l'Adoration des Bergers, le Baptême du Christ et la Cène. — La fable de Psyché, tirée de l'*Ane d'or* d'Apulée occupa deux fois et de deux manières différentes le génie de Raphaël. Dans la suite de la première histoire, dont les planches de Marc-Antoine nous ont conservé les compositions, chacune des aventures de la narration d'Apulée est figurée en quelque sorte page par page. Mais la seconde histoire, destinée à orner le vestibule du palais d'Augustin Chigi, aujourd'hui la Farnésine, ne permit pas au peintre de suivre un ordre aussi régulier. La peinture, au reste, n'y a point perdu. Les conceptions y sont d'un ordre bien autrement poétique, et jamais le génie du peintre ne s'est mesuré dans aucun autre ouvrage avec celui du poète de manière à faire autant douter de la supériorité d'un des deux arts sur l'autre. Il faut effectivement appeler cet ensemble de décorations par son véritable nom. C'est un poème intitulé *l'Amour et Psyché*. Trois sortes d'espaces de forme diverse s'offraient, dans le local qu'il s'agissait de décorer, aux combinaisons du pinceau : 1° les lunettes des arcs distribués tout alentour du portique pour diviser au gré de la construction la poussée de la voûte ; 2° les retombées de ces arcs ; 3° le plafond du vestibule. Dans les champs des lunettes, Raphaël a distribué les charmantes allégories de la puissance de l'amour vainqueur de tous les dieux. On y voit des Cupidons ailés enlevés et portant en trophée les armes ou les attributs des douze grands dieux. Différents traits de la fable de Psyché et de l'Amour occupent les espaces qu'on appelle dans la construction pendentifs ou retombées des arcs. Le plafond se divise en deux grandes scènes, dont l'une repré-

(1) Quelques-uns l'ont faussement attribué à Michel-Ange; mais outre qu'on y découvre le style de Raphaël, tel qu'il est dans les autres ouvrages que personne ne peut lui contester, on est encore plus certain qu'il ne s'y montre aucun de ces détails capricieux d'ornements qui sont comme le cachet de l'architecture de Michel-Ange et de son école.

sente le conseil et l'autre le banquet des dieux. Mais le discours n'a point de paroles qui puissent donner l'idée de conceptions aussi relevées, aussi magnifiques d'invention, aussi riches dans les détails; Raphaël a touché au sommet de toutes les sphères où son génie s'est exercé : également sublime, également inimitable dans les fictions mythologiques du paganisme et dans les grandes compositions où nous allons le voir retracer les merveilles du christianisme naissant, comme il se plut à dérouler l'histoire du peuple de Dieu dans la nombreuse suite de peintures des Loges. François I^{er} avait appris en Italie à unir l'amour des arts à la gloire des armes. La réputation et le talent de Raphaël étaient alors à leur comble. Comment le restaurateur des lettres et des arts en France n'aurait-il pas eu l'ambition d'enrichir son pays d'ouvrages propres à y produire et y diriger le goût et l'étude de la peinture? C'est effectivement à ce prince et à son règne que la France doit presque tous les tableaux de Raphaël qui sont aujourd'hui le principal ornement du musée du Louvre, tels que les portraits de Jeanne d'Aragon, de Castiglione; le *St-Michel terrassant l'ange des ténèbres*, travail qui valut à son auteur, de la part du roi, une très-honorable récompense. Raphaël crut sa reconnaissance engagée à en remercier François I^{er} par l'envoi d'une autre de ses productions, la *Ste-Famille*, qu'on admire comme le morceau par excellence du musée du Louvre et qui doit passer pour être le chef-d'œuvre de toutes les *Stes-Familles*. Exécuté en 1518, ce tableau est, avec la *Transfiguration*, celui qui marque le plus haut degré où soit parvenu Raphaël, surtout dans la peinture à l'huile. Sans sortir des sujets de Vierge, on peut y trouver de quoi mesurer les trois périodes de sa vie pittoresque, savoir : la Vierge dite la *Jardinière*, qui est de 1507; la *Vierge au poisson*, faite en 1514, qui établit le passage de sa seconde à sa troisième manière; la Vierge du musée du Louvre, qui porte écrite la date de 1518. Ces trois morceaux contiennent la preuve et l'histoire de la progression de son talent. — La Flandre possédait alors de célèbres manufactures de tapisseries, et ce genre d'industrie venait d'y être porté au point de pouvoir reproduire avec une grande exactitude les effets de la peinture. Ce fut une heureuse idée à Léon X, voulant se procurer le luxe dispendieux de ces tapisseries, d'avoir chargé Raphaël d'y ajouter le prix inestimable de ses inventions. On lui doit cette magnifique suite de grandes compositions que l'on connaît sous le nom de *Cartons de Raphaël*. Le genre de peinture de ces cartons est celui qu'on appelle à *détrempe*, c'est-à-dire que les couleurs en sont détremées dans de l'eau où l'on mêle de la colle, de la gomme ou tout autre matière glutineuse qui les lie et leur donne la faculté d'adhérer au fond sur lequel on les applique. Le maniement de ce procédé de peinture demande de la hardiesse et y

porte naturellement par la facilité indéfinie des retouches que le peintre y trouve. Un tel genre d'ouvrage devait avoir de l'attrait pour un génie aussi fécond que celui de Raphaël et habitué à produire avec tant de promptitude. Aussi paraît-il s'y être adonné avec une prédilection particulière : si l'on en croit Vasari, les douze cartons auraient tous été peints par lui seul. On se persuade du moins en les voyant que plusieurs sont uniquement de sa main. Pour se former une juste idée de cette superbe série de compositions, il faut réunir dans sa pensée les sept cartons originaux qui ornent la galerie royale d'Hamptoncourt en Angleterre et la suite vraiment imposante des douze tapisseries qu'on voit à Rome. Le travail original des premiers fait concevoir ce qui peut manquer en hardiesse et en justesse de dessin aux copies, et l'éclat des couleurs et de l'exécution de celles-ci complète, dans l'imagination, l'ensemble de tous les mérites et la valeur que devaient offrir les cartons dans leur nouveauté. Ces tapisseries avaient été destinées par Léon X à orner des salles dont toutes les superficies n'étaient point de même mesure. Quatre pièces surtout sont de moitié moins larges que les autres, savoir : le *Massacre des innocents*, sujet divisé en deux; les *Disciples d'Emmaüs*, *Jésus apparaissant à Madeleine*. Les neuf autres sujets, composés comme les précédents de figures plus grandes que nature, sont : l'*Adoration des Mages*, la *Descente du St-Esprit*, la *Pêche miraculeuse*, *Jésus-Christ donnant les clefs à St-Pierre*, *St-Paul aveuglant l'enchanteur Elymas*, *St-Pierre et St-Jean guérissant un boiteux dans le temple*, *Ananie frappé de mort par St-Paul*, *St-Barnabé à Lystre*, *St-Paul prêchant dans Athènes*. Les sept derniers de ces sujets sont ceux dont les cartons ornent la galerie d'Hamptoncourt, et il faut avouer que s'il est permis d'établir quelque préférence, non pas entre les ouvrages de Raphaël, mais entre les sujets qu'a traités son pinceau dans cette nombreuse suite, le sort semblerait avoir choisi pour les épargner ceux qui réunissent à une plus grande richesse de composition la plus grande élévation de pensée, de style et d'expression. Raphaël, lorsqu'il exécuta ces cartons, ce qui doit avoir eu lieu pendant les deux dernières années de sa vie, était dans toute la force de l'âge et de son talent : on est forcé d'y voir une nouvelle preuve de l'ascension continue qui est si remarquable dans la succession de ses œuvres. Là il s'est élevé au-dessus de lui-même, et l'on peut faire de la collection de ces mémorables compositions le couronnement non pas seulement de ses productions, mais de toutes celles du génie des modernes dans la peinture. — Léon X pressait Raphaël de terminer la décoration des salles du Vatican. La plus grande de toutes, qui est celle d'entrée, attendait que la peinture achevât et y complétât le système historique de l'établissement de l'Eglise romaine. Ce fut certainement dans cette intention que Raphaël ima-

gina de tracer sur les murs de cette vaste salle l'histoire du premier empereur romain qui embrassa le christianisme et qui passe pour avoir fait au pape St-Silvestre la donation de Rome. De là le nom de salle de *Constantin* qu'on lui donne. Quatre sujets relatifs à son histoire en occupent les quatre côtés, savoir : la vision céleste de Constantin, la célèbre bataille où il défit Maxence, le baptême de cet empereur, la donation qu'il fit de Rome au pape. Raphaël avait non-seulement arrêté les dessins de la décoration générale de cette salle, mais il avait commencé d'y peindre à l'huile, sur enduit, les deux belles figures allégoriques de la *Justice* et de la *Douceur*. Cette manière de peindre était une nouveauté à laquelle on renonça depuis, mais dont il paraît avoir voulu faire un essai que l'expérience n'a pas confirmé. On revint dans la suite au procédé de la fresque. Des quatre grands sujets dont on a parlé, deux seuls ont été exécutés sur ses dessins après sa mort par Jules Romain, savoir : la *Vision céleste* et la *Bataille de Constantin*. Raphaël eut donc encore l'honneur de la plus grande composition historique qui ait été produite en peinture. A en croire même le dessin original, cette scène de bataille aurait été plus nombreuse encore en figures, plus variée dans les masses. Elle aurait présenté, dans le lointain, une ligne de montagnes au pied desquelles auraient combattu des corps détachés de l'armée, ce qui aurait contribué à amplifier le sujet et à lui donner plus d'étendue pour l'œil. Quoi qu'il en soit, des légers changements que l'élève apporta dans l'exécution des conceptions de Raphaël, la *Bataille de Constantin*, dans laquelle il faut se garder de croire qu'il ait joué le rôle d'un simple copiste, n'en est pas moins la plus grande et la plus mémorable page qu'ait tracée le pinceau. Bien qu'elle ait fourni dans le siècle suivant à Lebrun l'occasion de développer avec un talent original de nouvelles beautés dans ses batailles d'Alexandre, Lebrun n'a pu ni surpasser Raphaël en invention, ni empêcher la *Bataille de Constantin* de rester encore le type et le modèle de la peinture des batailles dans le genre héroïque. — Raphaël était alors parvenu à l'apogée de son talent, de sa réputation et de son crédit. On n'avait jamais vu, et l'on n'a point encore vu depuis, d'artiste porté par la seule puissance du génie à un tel degré, soit de cette renommée qui rend partout un nom célèbre, soit de cette considération personnelle qui fait sortir l'homme du rang ordinaire et qui l'élève dans l'opinion au niveau des rangs les plus distingués. Sa position sociale était même devenue telle qu'on doit regarder comme très-probable que, d'une part, Léon X, qui lui devait des sommes considérables, aurait eu l'intention de s'acquitter envers lui par un chapeau de cardinal, et que lui-même ne refusa si longtemps d'épouser la nièce du cardinal Bibbiena que parce qu'il aurait ambitionné l'honneur du cardinalat (*voy. les détails*

de ceci dans l'*Histoire de Raphaël* par l'auteur de cet article). Cette dignité qui, à Rome surtout, s'envisage et s'envisageait encore plus souvent jadis sous la qualité politique de prince de l'Eglise, n'exige pas que celui qui en est décoré soit dans les ordres. Les papes l'ont quelquefois conférée à des talents distingués, en accordant le titre et le revenu qui y est attaché et en dispensant des fonctions ecclésiastiques. Quoi qu'il en soit, tout contribuait alors à faire de Raphaël un personnage très-important. Il occupait à la cour une charge honorifique ; en un mot, son existence semblait être celle d'un prince, *viveva da principe*. Michel-Ange, le stoïque Michel-Ange, vivant seul, allant et travaillant seul, formait, sous tous les rapports, le contraste le plus frappant avec Raphaël. Depuis l'achèvement, qui eut lieu à la fin de 1512, des peintures de la chapelle Sixtine, Michel-Ange ne joua plus aucun rôle à Rome. Il perdit beaucoup de temps aux démolies occasionnées pour l'achèvement du tombeau de Jules II. Léon X l'employa encore plusieurs années à Florence aux recherches des marbres de Seravezza pour les projets de la façade de St-Laurent. Or, ces années-là, Raphaël les avait employées à multiplier ses ouvrages, à perfectionner sa manière, à augmenter sa réputation. Il n'était bruit que de Raphaël : c'était un dire général qu'à peine le cédait-il à Michel-Ange pour le dessin, mais qu'il le surpassait en tout dans les autres parties de la peinture. Cette opinion, se répandant de plus en plus, excita au plus haut point, dirons-nous le sentiment de la rivalité ou plutôt celui de l'envie chez Michel-Ange. On serait tenté de croire au dernier, quand on apprend de Vasari lui-même, élève et admirateur passionné de Michel-Ange, ce qu'imagina celui-ci pour combattre Raphaël sans se montrer ni se compromettre. On sait qu'il estimait peu et qu'il ne pratiqua peut-être jamais la peinture à l'huile. C'était au contraire par les ouvrages de ce genre que s'était si fort étendue la réputation de Raphaël. Michel-Ange n'ayant à lui opposer que la réputation de son dessin, s'attacha secrètement Sébastien (*del Piombo*), bon coloriste, et il lui persuada de peindre sur les dessins qu'il lui ferait, ce qui fut accepté. Il se flattait d'autant plus du succès, que lui-même, caché sous l'ombre d'un tiers, dit Vasari, *sotto ombra di terzo*, étant le premier à proclamer la supériorité de l'un sur l'autre, deviendrait naturellement le juge du concours. Ce fut alors, et par l'effet de cette connivence, que Sébastien obtint différents travaux, et entre autres celui de la *Résurrection de Lazare*, en concurrence avec la *Transfiguration*. Les deux tableaux furent, dans le fait, exposés après la mort de Raphaël dans la salle du Consistoire. Ce fut le cas de dire, avec Pliny : *Immensa differentia famæ!* Le tableau de la *Transfiguration* posa le comble à la gloire de Raphaël, non pas seulement parce qu'il fut le dernier fruit de son génie, la plus

grande de ses compositions peintes à l'huile, mais encore parce qu'il est celui de ses ouvrages où l'on s'est toujours plu à reconnaître, de la part du peintre, l'accord du plus grand nombre des mérites de la peinture, celui où l'on trouve qu'il porta le plus loin l'excellence du pinceau, la force de la couleur, la magie du clair-obscur et d'autres qualités pratiques dont le discours ne saurait donner l'idée : ajoutons, sans préjudice de toutes les perfections morales qu'on est habitué à vanter dans ses autres productions. Cet ouvrage, selon Vasari, fut entièrement terminé par Raphaël, quoiqu'une opinion assez répandue chez les artistes ait établi que quelques parties durent recevoir de Jules Romain le dernier fini. Il paraît toujours que l'exécution de ce grand ouvrage occupa ses derniers moments, concurremment avec les projets de la salle de Constantin, dont on a parlé plus haut, et sur lesquels Raphaël fondait de hautes espérances. A tant et de si grands travaux, il avait le tort d'allier avec beaucoup trop peu de modération, les plaisirs de l'amour. Ayant un jour excessivement abusé de ses forces, il fut, en rentrant chez lui, saisi d'une fièvre violente dont il cacha la cause. Ses médecins l'attribuèrent à un grand échauffement et ordonnèrent la saignée. Le mal venait d'épuisement, et l'émission du sang acheva de lui enlever ce qui lui restait de forces. Voilà ce qu'on raconte des causes de sa mort. Averti de sa fin prochaine, Raphaël fit un testament dont la première disposition fut, après le renvoi de sa maîtresse, de lui laisser de quoi vivre honorablement; et la dernière, après avoir partagé sa fortune entre Jules Romain, François Penni et son oncle, à Urbino, fut de charger son exécuteur testamentaire de prendre sur ses biens de quoi restaurer et fonder, dans l'église de Ste-Marie de la Rotonde (le Panthéon), une chapelle à la Ste-Vierge, qui fut le lieu de sa sépulture. Il mourut dans les sentiments les plus chrétiens à l'âge de 37 ans, le 7 avril 1520, le jour du vendredi saint. Voyez dans notre *Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, les détails relatifs à sa sépulture (1). Q. Q.

RAPHAËL (ALEXANDRE), philanthrope anglais, né à Londres en 1776, mort le 17 novembre 1850 à Surbiton-place, dans le Surrey. Il descendait d'un juif arménien qui s'était converti au catholicisme. C'était un riche propriétaire, mais qui faisait de sa fortune l'usage le plus noble. Dans le courant de trente ans, il dépensa plus de cent mille livres sterling (2,500,000 francs) pour

énumération seule nous entraînerait dans de trop longs détails, et nous signalerons seulement quelques biographies originales qui, sous divers points de vue, méritent d'être distinguées; H.-H. Fuessli, dans l'appendice de son *Dictionnaire général des artistes* (en allemand), Zurich, 1814, a donné, en 24 feuilles, une *Vie de Raphaël*, publiée séparément aussi en 1815, in-4°, dont le fond est emprunté à Vasari, mais qui contient de nombreux renseignements sur des tableaux non décrits par l'auteur italien, et même des reproductions gravées. On trouve moins de faits et moins de connaissances artistiques dans la *Vie et les œuvres de Raphaël Sanzio* (en allemand), par G.-Chr. Braun, Wiesbaden, 1815; 2^e édition, 1819, in-8°. *Rafael d'Urbino*, par Friedrich Rehberg, Munich, 1824, 2 vol. in-1°, produit quelques documents nouveaux, mais souvent très-discutables. *L'Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, par Quatremère de Quincy (Paris, 1814, in-8°; 2^e édition, 1835), à qui la *Biographie universelle* doit sa notice sur Raphaël, est le premier livre vraiment important qui ait été publié sur Raphaël, mais on lui a fait le reproche d'être un peu superficiel et d'avoir été écrit sous l'influence de l'école française du temps de David, influence peu favorable à la saine appréciation des œuvres du grand maître italien. L'ouvrage de Quatremère de Quincy a été traduit en allemand, Queltingburg, 1836, in-8°, et en italien, par Francesco Longhena, Milan, 1829, in-8°. La traduction italienne est accompagnée de notes et d'ajouts nombreux, qui, malheureusement, manquent très-souvent de critique. Le célèbre graveur Baron Desnoyers a publié un *Appendice* à l'ouvrage de Quatremère de Quincy, Paris, 1852, in-8°; 2^e édition, 1853. Nous signalerons encore : *Elogio storico di Giovanni Santi, pittore e poeta, padre del grand Raffaello di Urbino*, Urbino, 1822, brochure in-8°; — *Elogio storico di Raffaello Santi da Urbino*, Urbino, 1829 et 1831, deux brochures in-8°, par Luigi Pungileoni, où l'on trouve de nombreux renseignements sur les ancêtres de Raphaël et sa jeunesse; — *Sur Raphaël et ses plus proches contemporains* (en allemand), Berlin, 1831, in-8°, par C.-F. von Rumohr; publié d'abord dans la troisième partie des *Recherches sur l'Italie*, et ensuite séparément; ouvrage attrayant et même instructif, mais, en réalité, produisant peu de faits nouveaux; — *Raphaël comme homme et comme artiste* (en allemand), Munich, 1836, in-8°, par G.-K. Nagler; compilation étendue de tout ce qu'on savait alors sur Raphaël, mais sans choix, sans aperçus originaux ou nouveaux; — *Traité de l'histoire de la peinture en Italie* (en allemand), Berlin, 1837, in-8°, par le docteur Franz Kugler, qui renferme de bons documents sur la vie de Raphaël, mais qui, s'il offre une description des œuvres assez étendue, ne donne point un ensemble de biographie. L'ouvrage le plus complet et le plus plus précieux qui ait été publié sur Raphaël est sans contredit celui de J.-D. Passavant, directeur du musée de Francfort (voy. PASSAVANT) : *Rafael von Urbino und sein Vater Giovanni Santi*, Leipzig, 1839, 2 vol. in-8° (en allemand), dont une 2^e édition a été donnée en français : *Raphaël d'Urbino et son père Giovanni Santi*, refaite, corrigée et augmentée par l'auteur sur la traduction de M. Jules Luntenschutz, revue et annotée par M. Paul Lacroix, Paris, 1860, 2 forts volumes in-8°. L'ouvrage de M. Passavant est un modèle d'érudition, de critique et d'exactitude. Il a demandé vingt ans de recherches, de voyages et d'observations, et c'est à lui que devront recourir toutes les personnes qui désireront avoir des renseignements précis et sérieux sur Raphaël et ses œuvres. Quant à nous, nous y avons puisé presque tous les éléments de cette note. Le premier volume contient la biographie de Giovanni Santi ou Sanzio, père de Raphaël; celle de Raphaël; un chapitre sur les œuvres posthumes de ce dernier, un sur le génie de Raphaël, un autre sur les élèves de Raphaël. Il se termine par un appendice comprenant de nombreux documents intéressants sous plus d'un titre. Le tome 2 contient un catalogue chronologique des peintures de Raphaël, un catalogue des dessins de Raphaël, rangés dans l'ordre des pays et des collections où ils se trouvent, un catalogue d'estampes anciennes, gravées d'après les dessins de Raphaël, etc... Enfin nous signalerons l'article *Raphaël* dans l'*Abecedario* de P.-J. Mariette (Paris, 1857-1858), comprenant les pages 259 à 338 du tome 4. Toute personne s'occupant de l'histoire de l'art sera toujours obligée de recourir à cet excellent recueil, annoté avec une érudition si sûre par MM. de Chennevières et Ant. de Montaignon. — Nous ne donnons point la liste des graveurs qui ont reproduit par le burin des œuvres de Raphaël, cela nous entraînerait dans des détails qui ne cadreraient pas avec les exigences de notre recueil; et nous renvoyons à ce sujet à l'ouvrage de Passavant. E. D.—s.

(1) La plus ancienne biographie de Raphaël est celle que Paolo Giovio, célèbre écrivain du 16^e siècle (voy. P. GIOVIO), écrivit en latin. Elle parut pour la première fois dans la *Storia della letteratura italiana*, de Girolamo Tiraboschi, 1772-1782. Elle renferme peu de faits et bien des erreurs. La *Vie de Raphaël* par Vasari, dans ses *Vite de più eccellenti architetti, pittori e scultori*, Florence, 1550, est traitée avec un soin particulier; on y trouve des renseignements précieux, notamment sur l'ordre chronologique des œuvres de Raphaël et des appréciations justes en général. La *Vita inedita di Raffaello da Urbino, illustrata con note da Angelo Comolli*, Rome, 1791, in-4°, n'est guère autre chose qu'un médiocre extrait du travail de Vasari. Parmi les biographies également empruntées à Vasari, il faut ranger celles qui se trouvent dans les ouvrages de Carl van Mander, Joachim von Sandrart, Filippo Baldinucci, Isaac Bullard, d'Argenville, Lairesse, Gault de St-Germain, Andrea Lazzari, Pellegrino Orlandi et autres; ainsi que diverses monographies isolées, comme l'*Abregé de la vie de Raphaël Sanzio d'Urbino*, par Pierre Daret, Paris, 1607, in-12, et 1651, in-16; *Recherche curieuse de la vie de Sanzio d'Urbino, de ses œuvres, peintures et stampes* (sic), gravées par Marc-Anloine, etc., par Jean de Bombourg, Lyon, 1675, in-12, et 1709, in-12; et même l'ouvrage anglais de Duppa: *Life of Raffaello Sanzio*, Londres, 1816, in-8°. Une foule d'autres auteurs ont écrit sur la vie et les œuvres de Raphaël; leur

la construction d'églises catholiques dans les comtés de Sussex et Surrey. En 1832, il était mayor ou maire de Kingstown-upon-Thames, et en 1834 il devint sheriff (juge de paix) de Londres et de Middlesex. Appartenant à la fraction des ultraradicaux, il se trouva, comme catholique, lié avec le fameux Daniel O'Connell. Après avoir échoué en 1830, Raphaël fut élu dans la chambre des communes en 1832. En 1835, il se porta sur les rangs pour le comté de Carlow en Irlande. Il avait pour collègue Vigor, qui était comme lui vivement soutenu par O'Connell. Mais une forte opposition se déclara contre lui et les électeurs dressèrent une pétition afin de faire annuler son élection. D'après les conseils de l'agitateur irlandais, Raphaël sacrifia par trois fois trois mille livres sterling, savoir près de soixante-quinze mille francs. Mais ses adversaires étant parvenus à le faire éliminer de la chambre, il s'ensuivit une correspondance assez piquante, voire même scandaleuse, entre lui et O'Connell, incriminé par Raphaël de lui avoir fait dépenser en pure perte de fortes sommes. En 1847 cependant, ce dernier fut envoyé au parlement comme député pour St-Albans. Vers la même époque, il essuya un dernier échec, car il ne put pas se faire recevoir dans la *Société royale*. Comme membre de la *Royal asiatic society*, Raphaël a publié un certain nombre d'articles dans les mémoires publiés par les membres de ce corps. Il a, en outre, bâti à ses frais une nouvelle ville, Surbiton-town, près du chemin de fer du sud-ouest, dans le Surrey, où il est mort et a été enterré.

R—L—N.

RAPHAEL DE VOLTERRE. Voyez MAFFEI.

RAPHELENG (FRANÇOIS RAVLENGHIEN, plus connu sous le nom DE), savant imprimeur, naquit en 1639 à Lanoy, près de Lille. Sa mère, devenue veuve, le força d'interrompre ses études pour apprendre le commerce; des affaires l'ayant ensuite conduit à Nuremberg, il profita de ses loisirs pour étudier les langues anciennes, et il y fit des progrès si rapides que sa mère cessa de contrarier ses goûts. Il vint ensuite à Paris pour se perfectionner dans la connaissance du grec et de l'hébreu; mais les troubles qui désolaient la France le décidèrent à passer en Angleterre, et il enseigna quelque temps le grec à l'université de Cambridge. A son retour dans les Pays-Bas, il entra comme correcteur dans l'imprimerie de Christ. Plantin, qui, charmé de sa douceur et de sa capacité, lui fit épouser en 1665 sa fille aînée, Marguerite. Il rendit de grands services à son beau-père, surtout pour l'impression de la fameuse *Bible polyglotte*, dont il revit les épreuves avec tout le soin dont il était capable (voy. la *Préface* d'Arias Montanus). Plantin s'étant retiré à Leyde avec sa famille pendant les guerres civiles des Pays-Bas, Rapheleng resta seul chargé de la direction de l'imprimerie d'Anvers (voy. PLANTIN). Il se rendit en 1585 à Leyde pour sur-

veiller celle que son beau-père y avait établie et qu'il lui légua. Il apprit alors l'arabe avec le secours de quelques livres que ses amis lui prêtèrent, et il y devint bientôt fort habile. Les curateurs de l'académie de Leyde le chargèrent d'y enseigner l'hébreu, et il s'acquitta de cet emploi pendant quelques années avec beaucoup de distinction. La douleur que lui causa la mort prématurée de sa femme et une paralysie dont il fut atteint lui rendirent la vie insupportable. Rapheleng mourut le 20 juillet 1597. Les éditions qu'il a publiées des classiques grecs et latins sont aussi correctes, mais moins belles, que celles de Plantin, dont il conserva la marque typographique. Outre une *Grammaire hébraïque*, un *Abrégé du dictionnaire hébreu* de Sanctes Pagnini, un *Dictionnaire chaldaïque*, etc., insérés dans l'*Apparatus* de la *Polyglotte* d'Anvers, on a de Rapheleng : 1° la traduction latine de deux traités de Galien (*De clysteribus et de colica*), Leyde, 1591, in-8°; 2° un *Nouveau Testament syriaque* (en lettres hébraïques sans points), avec des variantes tirées d'un manuscrit de Cologne, Anvers, 1575, in-4°; 3° un *Dictionnaire arabe*, Leyde, 1613, in-4° de plus de 700 pages, avec des additions de Th. Erpenius (voy. ERPENIUS). Rotermond dit que ce livre est parvenu jusqu'à la treizième édition; c'est une erreur : il n'a jamais été imprimé qu'une fois. Les éditions de 1599 et de 1610, citées par Lenisch, d'après le P. Lelong, sont imaginaires (voy. Schnurrer, *Biblioth. arabica*, in-8°, p. 27). Ce dictionnaire, tiré en grande partie du *Thesaurus arabicus* (inédit) de Jos. Scaliger (voy. ce nom), n'est plus consulté depuis qu'on a celui de Golius et d'autres beaucoup meilleurs et plus complets; il ne contient que 6322 mots radicaux, et le *Thesaurus* de Scaliger, que Rapheleng avait eu pendant deux ans à sa disposition, renferme environ 20.000 mots, dont 8,000 sont radicaux (Scaliger, *Epist.* 362, *ad Rob. St.*). On conserve parmi les manuscrits de la bibliothèque de Leyde un *Herbier* de Fr. Rapheleng (voy. *Catalogus libror. biblioth. Lugdun.-Batav.*, p. 133). Son portrait, placé dans une des salles de l'académie de cette ville, a été gravé par Larmessin et se trouve dans l'*Académie* de Bullart et dans la *Bibl. Belg.* de Foppens. — FRANÇOIS RAPHELENG, fils aîné du précédent et que l'on a souvent confondu avec son père, mérite une place parmi les érudits précoces. Il cultiva la littérature et les langues anciennes avec beaucoup d'ardeur, et publia à l'âge de vingt et un ans : *Elogia carmine elegiaco in imagines quinquaginta doctorum virorum*, Leyde, 1587, in-fol. On a du même auteur quelques pièces de vers et des notes insérées dans l'édition de *Sénèque*, publiée par Juste Lipse. On trouve une notice sur les Rapheleng dans le tome 36 des *Mémoires* de Niceron.

W—s.

RAPIN (NICOLAS), littérateur poitevin, naquit vers 1540 à Fontenay-le-Comte d'une famille distinguée. Après avoir achevé ses études à Poi-

tiers, où il se lia d'une amitié durable avec Louis et Scévole de Ste-Marthe, il fut reçu avocat au parlement. Quelque temps après, il fut pourvu de la charge de vice-sénéchal de Fontenay, et il la remplit avec une fermeté qui, dans ces temps de trouble, l'exposait à de continuelles récriminations. Ses ennemis travaillèrent à faire supprimer sa place comme inutile ou du moins à la faire donner à quelque autre; mais il déjoua toutes leurs intrigues, et quoi qu'en ait dit Scalliger, il n'eut pas de peine à démontrer son innocence et leur méchanceté. Rapin assistait en 1579 aux grands jours de Poitiers, et il fut du nombre des poètes qui célébrèrent la *Puce* de mademoiselle Desroches (voy. ce nom). Charmé de son esprit, le président Achille de Harlay devint son protecteur, et, l'ayant fait venir à Paris, lui procura la charge de lieutenant de robe courte. Bientôt après, il fut honoré par Henri III de celle de grand prévôt de la connétablie, et le zèle qu'il montra pour le service du roi lui suscita de nouveaux ennemis. Ceux-ci, plus adroits ou plus puissants que les premiers, vinrent à bout de le faire priver de son emploi et bannir de Paris; mais il appela de cette sentence et fut réintégré dans ses fonctions. Rapin embrassa le parti de Henri IV avec ardeur; il signala son courage à la bataille d'Ivry, sous les yeux du maréchal d'Aumont, et célébra cette victoire dans des vers qu'il eut l'honneur de présenter au roi. Il ne servit pas moins utilement la cause royale en couvrant de ridicule ses adversaires, dans la fameuse *Satyre Ménippée* (voy. P. LE ROY), à laquelle il eut beaucoup de part (1). Moins affaibli par l'âge que par ses travaux, il se démit de sa place en 1599 et se retira dans une jolie maison qu'il avait construite près de sa ville natale. La culture des lettres et les soins de l'amitié y remplirent agréablement ses loisirs. Ne pouvant résister à l'envie de revoir encore une fois les amis qu'il avait laissés à Paris, il se mit en route pendant un hiver rigoureux; mais il tomba malade à Poitiers et y mourut le 13 ou le 15 février 1606. Ses restes furent rapportés à Fontenay sans pompe, comme il l'avait désiré. Il chargea par son testament Scévole de Ste-Marthe et Jacq. Gillot de rassembler ses poésies et de les publier. Ce recueil parut sous le titre d'*Œuvres latines et françaises de N. Rapin*, Paris, 1620, in-4°. Il contient deux livres d'épigrammes latines, des élégies, quelques autres petites pièces (2), des traductions ou imitations des *Satires* et des *Epîtres* d'Horace, et de

l'Art d'aimer d'Ovide; des odes, des stances et des sonnets sur divers sujets; les sept Psaumes de la pénitence (1); des vers mesurés, rimés et non rimés, essai déjà tenté sans succès par Baif, Desperriers et autres (voy. MOUSSET), et qui l'a été depuis par différents poètes (voy. TURGOT). Vient ensuite les œuvres en prose, qui consistent en des traductions de la belle préface adressée par l'historien de Thou à Henri IV (voy. THOU), et de l'*Oraison* de Cicéron pour Marcellus. L'*Eloge* de Rapin, par Scév. de Ste-Marthe, termine ce volume, dans lequel on a réuni les vers latins et français composés à sa louange sous le titre de *Tumulus N. Rapini*. On estime beaucoup les épigrammes latines de Nic. Rapin; mais ses vers français sont tombés dans l'oubli, et il faut, dit Brossette, estimer terriblement la poésie antique pour s'amuser à les lire (notes sur les œuvres de Regnier (2)). Dreux du Radier prétend au contraire qu'il n'était pas moins bon poète français que latin, et que ses imitations d'Horace ont le tour heureux, naïf et délicat de l'original. Outre les ouvrages compris dans le recueil dont on vient de donner l'analyse, on a de Rapin : 1° le *Vingtième chant de Roland le furieux*, de l'*Arioste*, montrant quelle assurance on doit avoir aux femmes, Paris, 1572, in-12; cette traduction est écrite en stances de huit vers; 2° les *Plaisirs du gentilhomme champêtre*; cette pièce fait partie d'un volume intitulé *les Plaisirs de la vie rustique*, Paris, 1583, in-12. On peut consulter pour de plus grands détails Bayle et l'abbé Joly, les *Mémoires* de Nicéron, t. 25, mais surtout la *Bibliothèque du Poitou*, par Dreux du Radier (t. 3, p. 118-150), qui a corrigé les erreurs et les omissions de ses devanciers. Une notice sur Rapin, due à M. Giraud, se lit dans le *Bulletin du bibliophile*, 1850, p. 747-773.

W—s.
RAPIN (RENÉ), jésuite et littérateur, était né à Tours en 1621; il entra dans la compagnie de Jésus en 1639, enseigna pendant neuf ans les belles-lettres et publia depuis 1657 jusqu'en 1687 un grand nombre d'écrits en vers et en prose, en latin et en français. On a observé qu'il composa alternativement des livres de piété et des livres de littérature; aussi l'abbé la Chambre disait qu'il servait Dieu et le monde par semestre. La liste chronologique de ses ouvrages justifierait jusqu'à un certain point cette observation; mais on doit reconnaître que ses productions littéraires sont en général très-religieuses et que l'homme de lettres se retrouve dans ses œuvres théologiques. Ses contemporains ont rendu hommage à la douceur et à la politesse de ses mœurs; il eut pourtant des démêlés assez vifs avec Maimbourg et surtout avec le P. Vavasseur; son zèle contre

(1) Outre les pièces de vers qu'il a fournies à cette ingénieuse satire (voy. PASSERAT), on attribue à Rapin les harangues du recteur Rose, de l'archevêque de Lyon (Espinac) et d'Angoulême. « On a peine à comprendre, dit un critique, comment des écrivains, se disant catholiques, s'amuserent à ridiculiser et à calomnier la ligue huguenote, sans montrer la moindre humeur contre la ligue huguenote qui, depuis longtemps, portait le fer et le feu dans toute la France; il ne faut donc pas être surpris si Rapin fut regardé par les catholiques comme un huguenot déguisé. »

(2) La plus grande partie des poésies latines de Rapin a été insérée dans le tome 3 des *Deliciae poetar. Gallorum*.

(1) Cette traduction des *Psaumes*, le plus faible des ouvrages de Rapin, a été imprimée séparément, Paris, 1588, in-8°.

(2) Regnier lui adressa sa 9^e *Satire*, et composa sur sa mort un *Sonnet*, dans lequel il le met au-dessus des Grecs et des Latins.

la construction d'églises catholiques dans les comtés de Sussex et Surrey. En 1832, il était mayor ou maire de Kingstown-upon-Thames, et en 1834 il devint sheriff (juge de paix) de Londres et de Middlessex. Appartenant à la fraction des ultraradicaux, il se trouva, comme catholique, lié avec le fameux Daniel O'Connell. Après avoir échoué en 1830, Raphaël fut élu dans la chambre des communes en 1832. En 1835, il se porta sur les rangs pour le comté de Carlow en Irlande. Il avait pour collègue Vigor, qui était comme lui vivement soutenu par O'Connell. Mais une forte opposition se déclara contre lui et les électeurs dressèrent une pétition afin de faire annuler son élection. D'après les conseils de l'agitateur irlandais, Raphaël sacrifia par trois fois trois mille livres sterling, savoir près de soixante-quinze mille francs. Mais ses adversaires étant parvenus à le faire éliminer de la chambre, il s'ensuivit une correspondance assez piquante, voire même scandaleuse, entre lui et O'Connell, incriminé par Raphaël de lui avoir fait dépenser en pure perte de fortes sommes. En 1847 cependant, ce dernier fut envoyé au parlement comme député pour St-Albans. Vers la même époque, il essuya un dernier échec, car il ne put pas se faire recevoir dans la *Société royale*. Comme membre de la *Royal asiatic society*, Raphaël a publié un certain nombre d'articles dans les mémoires publiés par les membres de ce corps. Il a, en outre, bâti à ses frais une nouvelle ville, Surbiton-town, près du chemin de fer du sud-ouest, dans le Surrey, où il est mort et a été enterré.

R—L—N.

RAPHAEL DE VOLTERRE. Voyez MAFFEI.

RAPHELENG (FRANÇOIS RAVLENGHIEN, plus connu sous le nom DE), savant imprimeur, naquit en 1639 à Lanoy, près de Lille. Sa mère, devenue veuve, le força d'interrompre ses études pour apprendre le commerce; des affaires l'ayant ensuite conduit à Nuremberg, il profita de ses loisirs pour étudier les langues anciennes, et il y fit des progrès si rapides que sa mère cessa de contrarier ses goûts. Il vint ensuite à Paris pour se perfectionner dans la connaissance du grec et de l'hébreu; mais les troubles qui désolaient la France le décidèrent à passer en Angleterre, et il enseigna quelque temps le grec à l'université de Cambridge. A son retour dans les Pays-Bas, il entra comme correcteur dans l'imprimerie de Christ. Plantin, qui, charmé de sa douceur et de sa capacité, lui fit épouser en 1565 sa fille aînée, Marguerite. Il rendit de grands services à son beau-père, surtout pour l'impression de la fameuse *Bible polyglotte*, dont il revit les épreuves avec tout le soin dont il était capable (voy. la *Préface* d'Arias Montanus). Plantin s'étant retiré à Leyde avec sa famille pendant les guerres civiles des Pays-Bas, Rapheleng resta seul chargé de la direction de l'imprimerie d'Anvers (voy. PLANTIN). Il se rendit en 1585 à Leyde pour sur-

veiller celle que son beau-père y avait établie et qu'il lui légua. Il apprit alors l'arabe avec le secours de quelques livres que ses amis lui prêtèrent, et il y devint bientôt fort habile. Les curateurs de l'académie de Leyde le chargèrent d'y enseigner l'hébreu, et il s'acquitta de cet emploi pendant quelques années avec beaucoup de distinction. La douleur que lui causa la mort prématurée de sa femme et une paralysie dont il fut atteint lui rendirent la vie insupportable. Rapheleng mourut le 20 juillet 1597. Les éditions qu'il a publiées des classiques grecs et latins sont aussi correctes, mais moins belles, que celles de Plantin, dont il conserva la marque typographique. Outre une *Grammaire hébraïque*, un *Abrégé du dictionnaire hébreu* de Sanctes Pagnini, un *Dictionnaire chaldaïque*, etc., insérés dans l'*Apparatus* de la *Polyglotte* d'Anvers, on a de Rapheleng : 1° la traduction latine de deux traités de Galien (*De clysteribus et de colica*), Leyde, 1591, in-8°; 2° un *Nouveau Testament syriaque* (en lettres hébraïques sans points), avec des variantes tirées d'un manuscrit de Cologne, Anvers, 1575, in-4°; 3° un *Dictionnaire arabe*, Leyde, 1613, in-4° de plus de 700 pages, avec des additions de Th. Erpenius (voy. ERPENIUS). Rotermond dit que ce livre est parvenu jusqu'à la treizième édition; c'est une erreur : il n'a jamais été imprimé qu'une fois. Les éditions de 1599 et de 1610, citées par Lenisch, d'après le P. Lelong, sont imaginaires (voy. Schnurrer, *Biblioth. arabica*, in-8°, p. 27). Ce dictionnaire, tiré en grande partie du *Thesaurus arabicus* (inédit) de Jos. Scaliger (voy. ce nom), n'est plus consulté depuis qu'on a celui de Golius et d'autres beaucoup meilleurs et plus complets; il ne contient que 6322 mots radicaux, et le *Thesaurus* de Scaliger, que Rapheleng avait eu pendant deux ans à sa disposition, renferme environ 20.000 mots, dont 8.000 sont radicaux (Scaliger, *Epist.* 362, *ad Rob. St.*). On conserve parmi les manuscrits de la bibliothèque de Leyde un *Herbier* de Fr. Rapheleng (voy. *Catalogus libr. biblioth. Lugdun.-Batav.*, p. 133). Son portrait, placé dans une des salles de l'académie de cette ville, a été gravé par Larmessin et se trouve dans l'*Académie* de Bullart et dans la *Bibl. Belg.* de Foppens. — FRANÇOIS RAPHELENG, fils aîné du précédent et que l'on a souvent confondu avec son père, mérite une place parmi les érudits précoces. Il cultiva la littérature et les langues anciennes avec beaucoup d'ardeur, et publia à l'âge de vingt et un ans : *Elogia carmine elegiaco in imagines quinquaginta doctorum virorum*, Leyde, 1587, in-fol. On a du même auteur quelques pièces de vers et des notes insérées dans l'édition de *Sénèque*, publiée par Juste Lipse. On trouve une notice sur les Rapheleng dans le tome 36 des *Mémoires* de Niceron.

W—s.

RAPIN (NICOLAS), littérateur poitevin, naquit vers 1540 à Fontenay-le-Comte d'une famille distinguée. Après avoir achevé ses études à Poi-

tiers, où il se lia d'une amitié durable avec Louis et Scévole de Ste-Marthe, il fut reçu avocat au parlement. Quelque temps après, il fut pourvu de la charge de vice-sénéchal de Fontenay, et il la remplit avec une fermeté qui, dans ces temps de trouble, l'exposait à de continuelles récriminations. Ses ennemis travaillèrent à faire supprimer sa place comme inutile ou du moins à la faire donner à quelque autre; mais il déjoua toutes leurs intrigues, et quoi qu'en ait dit Scalliger, il n'eut pas de peine à démontrer son innocence et leur méchanceté. Rapin assistait en 1579 aux grands jours de Poitiers, et il fut du nombre des poètes qui célébrèrent la *Puce* de mademoiselle Desroches (*voy.* ce nom). Charmé de son esprit, le président Achille de Harlay devint son protecteur, et, l'ayant fait venir à Paris, lui procura la charge de lieutenant de robe courte. Bientôt après, il fut honoré par Henri III de celle de grand prévôt de la connétablie, et le zèle qu'il montra pour le service du roi lui suscita de nouveaux ennemis. Ceux-ci, plus adroits ou plus puissants que les premiers, vinrent à bout de le faire priver de son emploi et bannir de Paris; mais il appela de cette sentence et fut réintégré dans ses fonctions. Rapin embrassa le parti de Henri IV avec ardeur; il signala son courage à la bataille d'Ivry, sous les yeux du maréchal d'Aumont, et célébra cette victoire dans des vers qu'il eut l'honneur de présenter au roi. Il ne servit pas moins utilement la cause royale en couvrant de ridicule ses adversaires, dans la fameuse *Satyre Ménippée* (*voy.* P. LE ROY), à laquelle il eut beaucoup de part (1). Moins affaibli par l'âge que par ses travaux, il se démit de sa place en 1599 et se retira dans une jolie maison qu'il avait construite près de sa ville natale. La culture des lettres et les soins de l'amitié y remplirent agréablement ses loisirs. Ne pouvant résister à l'envie de revoir encore une fois les amis qu'il avait laissés à Paris, il se mit en route pendant un hiver rigoureux; mais il tomba malade à Poitiers et y mourut le 13 ou le 15 février 1606. Ses restes furent rapportés à Fontenay sans pompe, comme il l'avait désiré. Il chargea par son testament Scévole de Ste-Marthe et Jacq. Gillot de rassembler ses poésies et de les publier. Ce recueil parut sous le titre d'*Œuvres latines et françaises de N. Rapin*, Paris, 1620, in-4°. Il contient deux livres d'épigrammes latines, des élégies, quelques autres petites pièces (2), des traductions ou imitations des *Satires* et des *Épîtres* d'Horace, et de

l'Art d'aimer d'Ovide; des odes, des stances et des sonnets sur divers sujets; les sept Psaumes de la pénitence (1); des vers mesurés, rimés et non rimés, essai déjà tenté sans succès par Baif, Desperriers et autres (*voy.* MOUSSER), et qui l'a été depuis par différents poètes (*voy.* TURGOR). Vient ensuite les œuvres en prose, qui consistent en des traductions de la belle préface adressée par l'historien de Thou à Henri IV (*voy.* THOU), et de l'*Oraison* de Cicéron pour Marcellus. L'*Éloge* de Rapin, par Scév. de Ste-Marthe, termine ce volume, dans lequel on a réuni les vers latins et français composés à sa louange sous le titre de *Tumulus N. Rapini*. On estime beaucoup les épigrammes latines de Nic. Rapin; mais ses vers français sont tombés dans l'oubli, et il faut, dit Brossette, estimer terriblement la poésie antique pour s'amuser à les lire (notes sur les œuvres de Regnier (2)). Dreux du Radier prétend au contraire qu'il n'était pas moins bon poète français que latin, et que ses imitations d'Horace ont le tour heureux, naïf et délicat de l'original. Outre les ouvrages compris dans le recueil dont on vient de donner l'analyse, on a de Rapin : 1° le *Vingtième chant de Roland le furieux*, de l'*Arioste*, montrant quelle assurance on doit avoir aux femmes, Paris, 1572, in-12; cette traduction est écrite en stances de huit vers; 2° les *Plaisirs du gentilhomme champêtre*; cette pièce fait partie d'un volume intitulé *les Plaisirs de la vie rustique*, Paris, 1583, in-12. On peut consulter pour de plus grands détails Bayle et l'abbé Joly, les *Mémoires* de Niceron, t. 25, mais surtout la *Bibliothèque du Poitou*, par Dreux du Radier (t. 3, p. 118-150), qui a corrigé les erreurs et les omissions de ses devanciers. Une notice sur Rapin, due à M. Giraud, se lit dans le *Bulletin du bibliophile*, 1850, p. 747-773.

W—s.
RAPIN (RENÉ), jésuite et littérateur, était né à Tours en 1621; il entra dans la compagnie de Jésus en 1639, enseigna pendant neuf ans les belles-lettres et publia depuis 1657 jusqu'en 1687 un grand nombre d'écrits en vers et en prose, en latin et en français. On a observé qu'il composa alternativement des livres de piété et des livres de littérature; aussi l'abbé la Chambre disait qu'il servait Dieu et le monde par semestre. La liste chronologique de ses ouvrages justifierait jusqu'à un certain point cette observation; mais on doit reconnaître que ses productions littéraires sont en général très-religieuses et que l'homme de lettres se retrouve dans ses œuvres théologiques. Ses contemporains ont rendu hommage à la douceur et à la politesse de ses mœurs; il eut pourtant des démêlés assez vifs avec Maimbourg et surtout avec le P. Vavasseur; son zèle contre

(1) Outre les pièces de vers qu'il a fournies à cette ingénieuse satire (*voy.* PASSERAT), on attribue à Rapin les harangues du recteur Rose, de l'archevêque de Lyon (Espinac) et d'Angoulême. « On a peine à comprendre, dit un critique, comment des écrivains, se disant catholiques, s'amusaient à ridiculiser et à calomnier la ligue huguenote, sans montrer la moindre humeur contre la ligue huguenote qui, depuis longtemps, portait le fer et le feu dans toute la France; il ne faut donc pas être surpris si Rapin fut regardé par les catholiques comme un huguenot déguisé. »

(2) La plus grande partie des poésies latines de Rapin a été insérée dans le tome 3 des *Delicia poetar. Gallorum*.

(1) Cette traduction des *Psaumes*, le plus faible des ouvrages de Rapin, a été imprimée séparément, Paris, 1588, in-8°.

(2) Regnier lui adressa sa 9^e *Satire*, et composa sur sa mort un *Sonnet*, dans lequel il le met au-dessus des Grecs et des Latins.

les jansénistes n'a pas été très-moderé. Il mourut à Paris le 27 octobre 1687. Les trois premières pièces de vers qu'il publia sont intitulées *Serenissimæ reipublicæ Venetæ trophæum ob debellatum Tuream et restitutam societatem Jesu*, 1657 ; — *Trophæum jamæ cminent. Cardinali Mazarino*, 1657 ; — *Lacrymæ in tumulum Alfonsi Mancini*, 1658 ; toutes trois imprimées à Paris, in-fol. Rapin avait été préfet d'études de ce jeune Mancini, dont il pleurait la mort prématurée et qui était neveu du cardinal Mazarin. En même temps qu'il mettait au jour ces trois essais, qui n'annonçaient pas encore un talent très-distingué, le P. Rapin composait un livre de théologie polémique sous ce titre : *De nova doctrina dissertatio, seu evangelium Jansenistarum*, Paris, 1658, in-8°. L'auteur suppose qu'un janséniste prêchant l'Evangile à des païens leur enseigne la doctrine de la prédestination gratuite et de l'impuissance du libre arbitre sans la grâce efficace ; ces païens en concluent qu'on ne leur annonce qu'un Dieu injuste qui leur prescrit des lois dont il sait bien que l'accomplissement leur sera impossible à la plupart d'entre eux. Le commencement de la réputation littéraire de Rapin date de 1659, époque de la publication de ses *Eglogæ sacræ*, accompagnées d'une dissertation sur le poème pastoral (Paris, in-4°). On crut retrouver dans ces églogues l'art de Virgile et le vrai caractère du genre bucolique ; Costar décerna au poète le nom de Théocrite second ; Santeul et Huet le comblèrent d'éloges ; depuis, les jésuites eux-mêmes, ainsi que Bayle l'a remarqué, ont jugé ces idylles sacrées avec moins d'indulgence ; toutefois elles ont conservé quelque réputation jusqu'à la fin du dernier siècle ; Pietro Alpini les a traduites en vers italiens en 1790, à Turin, in-8°. Elles furent suivies en 1660 et 1662 de trois pièces de vers, imprimées à Paris, in-fol., et qui ont pour titres : *Pacis triumphalia ad Jul. Card. Mazarinum, pacificatoria legatione feliciter gesta*. — *Pax Themidis cum Musis*. — *Ad Guil. Lamonium*. — *Regi Lud. XIV, pacifer Delphinus*. Le poème des jardins (*Hortorum libri 4*) parut en 1665, in-4°, et avec d'heureux changements en 1666, in-12. Entre les éditions suivantes, qui sont nombreuses, nous ne distinguerons que celles d'Utrecht, 1672, in-8° ; et de Paris, chez Barbou, par les soins de Brotier, 1780, in-12. Ce poème a été traduit en vers anglais par J. Evelyn fils (*voy. ce nom*), Londres, 1673, in-8° ; en vers italiens par le P. Giov. Pietro Bergantini, servite ; mais cette version est restée manuscrite (*voy. Mazzuchelli*, t. 2, part. 2, p. 947) ; en français par Gazon Dourigné, Paris, 1773, in-12 ; et beaucoup mieux par MM. Voiron et Gabiot, Amsterdam (Paris), 1782, in-8°, avec le texte latin. De tous les ouvrages de Rapin, c'est le plus justement renommé ; la latinité en est pure, le style plein de grâce et la composition ingénieuse. On y a critiqué pourtant la profusion des détails mytho-

logiques, et l'on s'est plaint du caractère profane et trop peu chrétien qu'ils imprimaient à l'ouvrage. Mais il suffit d'observer que c'est une continuation des *Géorgiques*, et que les traditions religieuses de Virgile s'y remplaçaient naturellement ou presque de nécessité. On pourrait seulement reprocher au poète d'avoir mêlé aux noms de tant de divinités païennes celui de Jésus-Christ, à propos du lis et de la fleur de la passion, et trouver assez faible l'excuse de Baillet, qui dit « que Jésus-Christ paraît en cet endroit sans action et sans conséquence. » Quoi qu'il en soit, ces quatre chants sont si supérieurs aux autres poésies de Rapin, qu'on a prétendu qu'ils ne lui appartenaient pas et qu'il les avait pris dans un manuscrit lombard que possédait un prince de Naples. Cette allégation n'ayant pas été vérifiée, il n'y a pas lieu d'en tenir compte. L'ouvrage fut beaucoup recherché en 1782, quand Delille publia ses *Jardins* ; et l'on s'efforça, selon l'usage, de préférer le poème latin, accrédité depuis plus d'un siècle, au poème français, qui venait de voir le jour. Rapin avait joint à ses quatre chants une dissertation *De universa hortensis culturæ disciplina*, qui a été reproduite dans la plupart des éditions. Il y a des bibliographes (Mercklin, Kœnig, etc.) qui ont placé la dissertation et les quatre chants parmi les livres de botanique médicale ; et les auteurs du *Dictionnaire historique italien*, imprimé à Bassano, disent qu'en conséquence René Rapin a un long article dans le *Dictionnaire historique de la médecine*, par Eloy, ce qui n'est pourtant pas vrai. En reprenant la série chronologique des publications du P. Rapin, nous rencontrons, en 1667, ses odes à Clément IX et au cardinal de Bouillon, l'une et l'autre imprimées à Rome, in-4° ; et en 1698, sa comparaison d'Homère et de Virgile, in-4°, à Paris. Ce morceau, dédié au premier président Lamoignon, chez lequel il avait été d'abord lu, a fixé l'attention des savants et a été traduit en latin par Paulmier de Grentemesnil, à la suite de son *Apologie pour Lucain*, Leyde, 1704, in-8°. Ménage prétendait que Rapin n'avait pas l'instruction nécessaire pour comparer ces deux grands poètes, et que Tanne-gui Lefèvre, à la conversion duquel il travaillait alors, lui avait fourni les passages grecs. Au fond, le résultat de ce long parallèle ne consiste guère qu'en deux ou trois antithèses : Homère avait plus d'esprit, Virgile plus de jugement ; on aimerait mieux être Homère, mais on s'applaudirait davantage d'avoir fait l'*Enéide*, etc. Après avoir publié, en 1669 (Paris, in-fol.), des vers en l'honneur de Fr. Fouquet, archevêque de Narbonne, Rapin composa l'année suivante une comparaison de Démosthène et de Cicéron (Paris, in-8°), réimprimée avec des corrections en 1676, in-12. C'était encore une grave entreprise que Plutarque avait évitée en avouant qu'il ne savait pas assez le latin, et dont le P. jésuite aurait pu, au dire des critiques, s'abstenir aussi pour une

autre raison. Gibert trouve ce morceau très-inférieur à la dissertation, déjà bien imparfaite, du P. Caussin, sur le même sujet. L'année 1671 vit paraître un volume in-12, intitulé *Comparaison de Platon et d'Aristote*, avec les sentiments des Pères sur leurs doctrines et des réflexions chrétiennes. D'autres écrivains modernes ont pénétré beaucoup plus avant dans les théories de ces deux anciens philosophes; mais Rapin se croyait déjà en droit de conclure que Platon avait une imagination plus brillante, Aristote un sens plus droit et plus solide; que le premier est un maître plus agréable aux gens du monde, le second un guide plus sûr pour les écoles; résultats qui peuvent sembler vrais, mais qui avaient besoin d'être plus rigoureusement établis. Il s'est glissé d'ailleurs dans ce livre plusieurs erreurs de fait que Bayle a relevées (remarques A et T de l'article *Aristote*). Les *Réflexions de Rapin sur l'éloquence* sont de 1672 (in-12). Au milieu de beaucoup d'idées saines, mais très-générales et devenues fort communes, Gibert y remarque des faits altérés, des textes mal compris et des notions inexactes. En même temps, le laborieux jésuite publiait l'*Esprit du christianisme*, à Paris, in-12; livre de piété qui a eu deux autres éditions dans le même format en 1674 et 1683. Il est distinct de la *Perfection du christianisme*, imprimée aussi in-12, d'abord en 1673, puis en 1677. Un poème héroïque intitulé *Christus patiens*, 1674, in-8°, réimprimé à Londres, chez Tonson, en 1713, in-12, paraît être la dernière production poétique de Rapin. Il payait en cette même année un tribut à la littérature profane par ses *Réflexions sur la poétique d'Aristote et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes* (Paris, in-12). Il y parlait des épigrammes avec peu d'estime et ne daignait pas nommer celles de son confrère Vavas seur, qui en avait composé plusieurs livres et y avait joint un traité sur ce genre de poésie. Vavas seur se fâcha; il fit des *Remarques sur les Réflexions* et appela son adversaire l'*Auteur réflexif*. Rapin répliqua; Lamoignon s'entremet entre les deux jésuites et les fit consentir à supprimer, l'un ses remarques, l'autre sa réponse; en sorte que les exemplaires des éditions in-12 de 1675 en sont fort rares; mais ces deux écrits ont été insérés, en 1709, dans le recueil in-folio des œuvres de Vavas seur. Les remarques de celui-ci ont été réfutées aussi par Jacq. Lenfant dans les *Nouvelles de la république des lettres*, de février et mars 1710. Pour faire diversion à cette querelle, Rapin donna au public, en 1675, son traité de l'*Importance du salut*, petit volume in-12, qui en était à sa quatrième édition en 1690. Cette étrange épithète de *réflexif*, dont il avait été fort piqué, ne l'empêcha point d'imprimer, en 1676, des *Réflexions sur la philosophie ancienne et moderne, et sur l'usage qu'on en doit faire pour la religion* (Paris, in-12). Il traitait là des matières qu'il avait peu approfondies. Il semble croire, comme le lui a

reproché Gibert, que le dilemme se classe, par sa nature même, au nombre des sophismes méprisables. En parlant d'Epicure, il prend à contre-sens, ainsi que l'a montré Bayle, un passage de Plutarque, et cite comme une preuve de modestie ce qui en est une d'orgueil; mais on aurait à reprendre des erreurs beaucoup plus graves dans ce traité. Celui qui concerne l'histoire est de 1677, in-12. J. Davies l'a traduit en anglais, Londres, 1680, in-8°; et Lenglet-Dufresnoy l'a fort préconisé. Rapin y recommande à l'historien d'écrire noblement, sensément, purement et simplement; ces quatre règles sont bien vagues, et il ne les explique pas d'une manière très-précise; il considère ensuite la matière de l'histoire, sa forme et sa fin, qui est, dit-il, d'instruire plutôt que de plaire. Il s'approprie plusieurs pensées de Lucien, en les exprimant quelquefois avec justesse et en y mêlant des observations qui ne sont pas toujours impartiales: il appelle Tacite « un grand biaisur qui cache un fort vilain cœur sous un fort bel esprit. » Reprenant, en 1679, 1680 et 1681, ses travaux théologiques, il fit paraître successivement à Paris: la *Foi des derniers siècles*, in-12; une lettre latine au cardinal Cibo, *Pro pacando Regalio negotio*, in-8°; et les *Artifices des hérétiques*, in-12. Ce troisième article n'est qu'une traduction libre d'un livre latin du jésuite Gilles Estrix. L'épître au cardinal Cibo fit plus de bruit: les amis de l'évêque de Pamiers réclamèrent contre ce qu'elle leur semblait contenir d'injurieux à la mémoire de ce prélat (voy. CAULET). La traduction française de cette lettre (Cologne, 1684, in-12) est si mal écrite qu'on ne l'attribue pas à Rapin. Cet écrivain s'occupait de littérature classique en 1681: il compara Thucydide et Tite-Live (Paris, in-12) et préféra le premier comme plus exact, le second comme plus orné. Son dernier livre de dévotion est la *Vie des prédestinés dans la bienheureuse éternité*, Paris, 1684, in-4°. Mais depuis il a composé encore un *Traité du grand et du sublime dans les mœurs, avec des observations sur l'éloquence des bienséances*, Paris, 1686, in-12; et un écrit intitulé le *Magnanime*, ou l'éloge du prince de Condé, in-12, en 1687, peu de mois après la mort du héros. Le traité du sublime dans les mœurs n'était qu'un recueil de quatre éloges, savoir de ceux du roi Louis XIV, de Lamoignon, de Turenne et de Condé lui-même; mais ce prince s'y était trouvé trop peu loué, et on avait cherché à l'indisposer contre Rapin. Quant à l'opuscule sur l'éloquence des bienséances, Gibert n'y voit rien de nouveau que la manière dont le titre est tourné et y reconnaît les traces de l'inattention et de la négligence que l'auteur a portées dans ses autres écrits. On n'a point imprimé une histoire du jansénisme, « grand ouvrage auquel il avait travaillé pendant plus de vingt ans, et que Dieu lui « avait fait la grâce d'achever avant sa mort, » à ce qu'assure Bouhours. Aux éditions particu-

lières de chacun de ses livres que nous avons indiquées, il faut ajouter celles où l'on a réuni toutes ses poésies latines, Paris, 1681, 2 tom. in-12; ses *Parallèles des grands écrivains de l'antiquité* et ses *Réflexions sur l'éloquence, la poésie, etc.*, Paris, 1684, 2 tom. in-4°; et Amsterdam, 1686, 2 vol. in-12; ses *Traité de piété*, Amsterdam, 1695, in-12. L'édition de la Haye, 1735, en 3 volumes in-12 (1), comprend tous ces traités, et les autres œuvres en prose française, avec le poème latin des *Jardins*. En joignant à ces trois volumes les deux de 1681, qui contiennent les poésies, on a, le plus complètement qu'il est possible, tous les ouvrages de Rapin : il n'y manque que l'*Evangelium jausenistarum*, la lettre au cardinal Cibo, les *Artifices des hérétiques* et la réponse à Vavasour. A notre avis, le poème des *Jardins* assure à l'auteur qui vient de nous occuper un rang éminent parmi les poètes latins modernes, dans la foule desquels ses autres poésies l'auraient laissé confondu. Ses livres en prose française annoncent une riche littérature et un talent d'écrire qui n'était pas très-commun avant 1687, bien que dès lors surpassé dans un petit nombre de chefs-d'œuvre. La réputation des traités de Rapin ne s'est point accrue depuis 1725, et nous ne croyons pas qu'ils offrent une instruction assez profonde, une précision assez rigoureuse, une élégance ni même une correction assez constantes pour redevenir jamais célèbres. On peut s'étonner pourtant que Laharpe n'ait pas daigné en dire un seul mot. Voyez, sur René Rapin, son éloge, par Bouhours, et le compte qui en est rendu dans l'*Histoire des ouvrages des savants*, novembre 1687, p. 413; l'article de Bayle et celui de Nicéron, t. 32, p. 152-161.

D—N—U.

RAPIN-THOYRAS (PAUL DE), historien, neveu du célèbre Pellisson, naquit en 1661 à Castres, d'une famille originaire de Savoie et qui s'établit en France à l'époque de la réforme, qu'elle avait embrassée. Son père, avocat à la chambre mi-partie de Castres, le destinait à la même carrière. Après avoir achevé ses études avec succès à Puy-laurens et à Saumur, le jeune Rapin se fit recevoir avocat; mais la suppression de la chambre mi-partie lui faisant craindre que les protestants ne fussent bientôt exclus de tous les emplois, il pria son père de lui permettre de renoncer au barreau et d'embrasser la profession des armes, pour laquelle il s'était toujours senti de l'inclination. Son père, sans lui refuser son consentement, ajourna l'exécution de ce projet, et Rapin profita de ses loisirs pour se perfectionner dans la connaissance des langues anciennes et des bons auteurs; il s'appliqua dans le même temps à l'étude des mathématiques et cultiva son goût pour la musique. La mort de son père,

que suivit la révocation de l'édit de Nantes, le laissant libre de prendre le parti qu'il désirait, il se rendit en Angleterre en 1686, avec son frère cadet. Il ne put y trouver de l'emploi, et passa en Hollande, où il fut admis dans une compagnie de jeunes gentilshommes français, que commandait son cousin germain. Peu de temps après, il suivit en Angleterre le prince d'Orange, depuis Guillaume III (*voy.* ce nom); il obtint le grade d'enseigne, puis une lieutenance dans un régiment anglais, et devint ensuite aide de camp du général Douglas, qui commandait en Irlande. Blessé grièvement à l'assaut de Limerick, il ne put accompagner en Flandre son général, dont il avait mérité la confiance et qui lui fit donner une compagnie. A peine était-il guéri de sa blessure qu'il reçut l'ordre de revenir en Angleterre, où il apprit que, sur sa réputation, on l'avait nommé gouverneur du jeune duc de Portland. Il céda sa compagnie à l'un de ses frères et s'occupa tout entier de ses fonctions d'instituteur. Quoiqu'il se fût marié pendant son séjour à Londres, il accompagna son élève dans ses voyages en Allemagne, en Italie et en France. L'éducation du jeune homme terminée, Rapin demeura quelques années à la Haye, avec sa famille; mais son défaut de fortune lui fit prendre le parti de se retirer à Wesel, où il pouvait vivre avec plus d'économie. C'est alors qu'il écrivit l'*Histoire d'Angleterre*, ouvrage pour lequel il avait recueilli d'immenses matériaux. Sa santé, naturellement robuste, ne put résister à sa trop grande application au travail, et il mourut à Wesel le 16 mai 1725. Quoique d'un caractère sérieux, Rapin n'était pas ennemi des plaisirs honnêtes. Il était excellent musicien; il savait l'anglais, l'italien et l'espagnol, et avait lu les meilleurs auteurs dans ces différentes langues; enfin il avait des connaissances très-étendues dans les mathématiques et la fortification. L'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, la Haye, 1724, 8 vol. in-4°, commence à l'établissement des Romains dans la Grande-Bretagne et finit à la mort de l'infortuné Charles I^{er}. David Durand l'a continuée jusqu'à la mort de Guillaume III (*voy.* DURAND). Elle a été réimprimée plusieurs fois; l'édition la plus complète et la meilleure est celle qu'a publiée Lefevre de St-Marc, la Haye (Paris), 1749 et années suivantes, 16 vol. in-4°. Outre la continuation de Durand, elle renferme des mémoires très-détaillés sur les vingt premières années du règne de George II (par Dupard), les *Remarques critiques* de Nicol. Tyndal, et l'extrait des *Actes* de Rymer, inséré d'abord par Rapin dans la *Bibliothèque choisie* de J. Leclerc et imprimé depuis séparément, Amsterdam, 1728, in-4° (*voy.* RYMER). Cette histoire a été abrégée (par Falaiseau), la Haye, 1730, 3 vol. in-4°, ou 10 vol. in-12, et Nicol. Tyndal l'a traduite en anglais, 1732, 5 vol. in-fol. Une réimpression, également en 5 volumes in-fol., 1743-1747, est plus com-

(1) On a placé à la fin du premier de ces trois volumes la comparaison de Pindare et d'Horace, par François Blondel (*voy.* ce nom).

plète; mais les portraits, gravés par Verme et un très-habile artiste, qui forment le principal mérite de cet ouvrage, se trouvent en meilleures épreuves dans la première édition. Il y en a quatre autres in-8°, publiées de 1726 à 1759, en 21 ou 28 volumes. Depuis longtemps oubliée en France, l'*Histoire* de Rapin-Thoyras trouve encore des lecteurs parmi les Anglais. Le style de Rapin, quoique peu châtié, est clair et rapide; il présente les faits avec ordre, décrit bien les causes des événements et a soin de citer ses autorités; mais il montre partout la partialité la plus révoltante. Aigri par les persécutions qu'il avait éprouvées comme protestant, Rapin semble n'avoir pris la plume que pour venger des injures personnelles, et décrier la France, qu'il regrettrait sans doute, et son gouvernement. Ste-Foix a essayé, dans ses *Essais sur Paris*, de détruire quelques-uns des reproches que cet historien fait à nos rois. On a encore de Rapin une *Dissertation sur les whigs et les tories*, la Haye, 1717, in-8°; elle est très-estimée. On trouvera dans le *Dictionnaire* de Chaufepié des détails curieux sur Rapin: son portrait fait partie du recueil d'Odieuve. — *Philibert DE RAPIN*, son aïeul, surintendant de la maison du prince de Condé, ayant été envoyé à Toulouse de la part du roi, pour y porter en 1558 l'édit de pacification, y fut arrêté par ordre du parlement, qui instruisit son procès en trois jours, et le fit décapiter comme un des principaux auteurs de la conjuration formée par les protestants pour s'emparer de cette ville, malgré l'amnistie que le roi avait accordée. Les calvinistes, furieux, mirent le feu à toutes les fermes et aux maisons de campagne des membres de cette compagnie, et ils écrivirent sur les masures, avec des charbons fumants: *Vengeance de Rapin*. W—s.

RAPINAT, commissaire du gouvernement directorial en Suisse dans l'année 1798, dut une grande célébrité beaucoup plus à la bizarrerie de son nom qu'à ses déprédations, qui, au fond, ne furent pas plus considérables que celles de tant d'autres dont on a moins parlé. Rapinat était protégé par le directeur Rewbell, son beau-frère. Tous les deux, avant la révolution, avaient été d'assez minces avocats de Colmar. Quand Rewbell fut une puissance, il n'oublia pas son parent, et il le fit entrer dans la chancellerie du directoire, où il ne put d'abord lui donner qu'un emploi subalterne. Mais lorsque l'invasion de la Suisse fut décidée, on jugea que la connaissance qu'il avait de ce pays et de sa langue le rendait très-propre à une telle mission. On le chargea donc d'accompagner dans cette mémorable expédition le général Schaumbourg qui la commandait (*voy. SCHAUMBURG*). Il ne fut d'abord que l'adjoint du conventionnel Lecarlier, qui plus tard devint ministre de la police, parce que le directoire ne le crut pas apte à opérer en Suisse selon ses vues. Il fut rappelé, et Rapinat resta le

maître absolu, le commissaire extraordinaire près l'armée d'Helvétie, ayant pour adjoint un certain Roulhière, homme tout à fait digne de cet emploi. « La rapacité du directoire, est-il dit « dans les *Mémoires tirés des papiers d'un homme « d'Etat*, n'avait encore eu que la moitié de son « cours; Lucerne, Zurich, les cantons démocratiques, le Valais, les Grisons, la Turgovie, « l'Etat de St-Gall restaient à spolier.... Rapinat, « succédant à Lecarlier avec un pouvoir souverain, ne connut aucun frein; il fit d'abord sceller et enlever les trésors et les caisses publiques à Lucerne, à Zurich, dans le Valais. « Partout les magasins furent confisqués; enfin « une grêle de réquisitions vint assaillir la Suisse « déjà ruinée. Une somme de sept cent cinquante « mille livres fut imposée sur six abbayes; les « patriciens de Berne furent imposés à six millions, et ceux de Zurich, Lucerne, Fribourg et « Soleure à sept.... » Des plaintes et des cris universels s'élevèrent de toutes parts. Rapinat, inflexible, déclara que la Suisse devait être traitée *en pays conquis*, et il poursuivit ses opérations. Cependant le retentissement de tant de plaintes parvint à Paris, et le commissaire extraordinaire fut dénoncé, à plusieurs reprises, dans les journaux et à la tribune des conseils législatifs, où Briot et Moreau de l'Yonne l'attaquèrent avec beaucoup de force. Son beau-frère Rewbell, qui n'était plus directeur, prit sa défense au conseil des Anciens, dans un long discours où il le représenta comme une victime, comme l'un des hommes les plus vertueux de la république. Cette étrange apologie ne persuada personne, et le directoire fut obligé de rappeler son commissaire. Mais l'ordre de révocation était à peine expédié que les amis de Rapinat reprirent le dessus. L'arrêté directorial fut révoqué, et le commissaire triomphant continua ses opérations sans opposition et sans obstacle. Rapinat essaya de se justifier dans une brochure intitulée *Précis des opérations du citoyen Rapinat en Helvétie*, 1799, in-8°, qui donna lieu à une réplique du ministre plénipotentiaire de la république helvétique à Paris. Après la chute de Rewbell, Rapinat eut de la peine à sa soutenir. Son pouvoir fut définitivement révoqué par le nouveau gouvernement, et il se retira au bruit des sifflets et des épigrammes. Ce fut la seule satisfaction qu'eurent les malheureux Suisses. Nous citerons la meilleure de ces épigrammes, avec d'autant plus d'exactitude que c'est de l'auteur lui-même, M. de St-Albin, que nous la tenons :

Les pauvres Suisses qu'on ruine
Voudraient bien qu'on examinât
Si Rapinat vient de rapine,
Ou rapine de Rapinat.

Méprisant toutes ces clameurs, le commissaire extraordinaire rentra paisiblement dans ses foyers à Colmar; et, après la révolution du 18 brumaire, il fut nommé conseiller à la cour impé-

riale de Colmar lors de la nouvelle organisation des tribunaux, en 1805, ce qui étonna beaucoup ceux qui se rappelaient les missions de la Suisse et donna lieu à de nouvelles épigrammes. Comme en Suisse, malgré les épigrammes, Rapinat continua de remplir ses fonctions inamovibles jusqu'en 1815. Alors il fut mis à la retraite et jouit paisiblement du fruit de ses économies jusqu'à sa mort arrivée dans les premières années de la restauration.

M—D J.

RAPINE (CLAUDE), célestin, né au diocèse d'Auxerre, fut envoyé en Italie pour réformer quelques monastères de son ordre, commission qu'il remplit avec succès. Le chapitre général le chargea de corriger les constitutions des célestins suivant les règlements des chapitres précédents. Ce pieux et savant religieux mourut en 1493, simple couventuel de Paris, après avoir exercé divers emplois dans son ordre et composé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : 1° un traité *De studiis philosophiæ et theologiæ*; 2° un petit traité *De studiis monachorum*, pour faire voir que les moines doivent s'occuper d'étude; 3° *De vita contemplativa*, où il reprend certains religieux qui, sous prétexte d'humilité, se dispensent d'une application nécessaire aux gens qui vivent dans la solitude. Le livre des choses merveilleuses en nature, 1542, in-4°, ne convient pas à la piété du P. Rapine, auquel le bibliothécaire des célestins l'attribue. Il pourrait être plutôt de *Claude Dieudonné*, du même ordre. La famille *Rapine*, établie en Nivernais, a produit entre autres personnages connus : *Florimond RAPINE*, député aux états généraux de 1614, dont on a une relation de ce qui se passa dans cette assemblée, Paris, 1651, in-4°. — *Charles RAPINE*, récollet, auteur des *Annales ecclésiastiques de Châlons-sur-Marne*, Paris, 1636, in-8°, et de l'*Histoire des récollets*, Paris, 1631, in-4°. T—D.

RAPP (JEAN), lieutenant général, naquit à Colmar le 26 avril 1772 d'une famille obscure. Entraîné à seize ans hors de la maison paternelle par une sorte d'instinct pour les armes, il s'engagea dans un régiment de cavalerie, s'appliqua et devint sous-officier. Presque au début de la révolution, il servit aux armées du Rhin et y fut blessé quatre fois sous Custine, Pichegru, Moreau et Desaix. Parvenu au grade de lieutenant au 10^e régiment de chasseurs à cheval et s'étant fait remarquer par Desaix, il devint l'aide de camp du vainqueur d'Offembourg, fit auprès de lui les belles campagnes de 1796 et 1797, et acquit une certaine connaissance de la théorie de la guerre. Il suivit Desaix en Egypte. A Sediman, ayant enlevé, à la tête de 200 braves, les restes de l'artillerie des Turcs, il fut promu au grade de chef d'escadron, et successivement à celui de colonel sur les ruines de Thèbes, où il fut grièvement blessé. Revenu en Europe avec Desaix, il le suivit à Marengo, et il était à ses côtés quand ce général fut tué, au moment où il déci-

daît la victoire. Bonaparte, qui avait remarqué le zèle, la franchise et l'intrépidité de Rapp, se l'attacha comme aide de camp. Dès lors la fortune militaire de celui-ci pouvait ne plus avoir de bornes. En 1802, Bonaparte chargea Rapp d'aller annoncer aux Suisses la médiation de la France dans leurs troubles civils : cette médiation n'était autre chose qu'une intervention armée. Rapp, au nom du premier consul, vint sommer le général Bachmann et les insurgés de Berne de suspendre les hostilités, les menaçant de l'entrée des troupes françaises si sa sommation était inefficace. Ayant fait évacuer Fribourg, il força la diète de Schwitz d'accéder à la médiation. Une députation du sénat de Berne vint le remercier de cette intervention; car tout pliait déjà sous le joug. Le petit-conseil de Coire, cité devant l'aide de camp proconsulaire, fléchit également. De retour à Paris, Rapp reçut des marques de la satisfaction de son maître, et l'accompagna dans son voyage de la Belgique en 1803. Il partit de là pour s'assurer de l'état des bords de l'Elbe, afin d'y élever des redoutes. A son retour, il tomba en disgrâce pour avoir voulu dissiper les préventions de Bonaparte contre le général Régnier son ami, et pour avoir écrit une lettre où il s'exprimait librement sur Bonaparte, lettre dont ce dernier eut connaissance. Mais Rapp rentra bientôt en grâce, et épousa, par ordre du premier consul, la fille du fournisseur Vanderberg; ce mariage ne fut pas heureux. Rapp se servit quelquefois du retour de son crédit en faveur des royalistes, notamment à l'époque de la conspiration de Georges, où il obtint de Bonaparte la grâce d'un ancien major suisse, M. de Russillon, condamné à mort comme complice de Cadoudal. Il était au camp de Boulogne quand la troisième guerre d'Autriche éclata, et il suivit Bonaparte en Allemagne. A la journée d'Austerlitz, la cavalerie russe était au milieu de nos carrés et sabrait nos soldats; Bonaparte ordonne à Rapp de prendre les mamelucks, deux escadrons de chasseurs, un escadron des grenadiers de la garde et de se porter en avant; celui-ci part au galop et aperçoit le désordre : « Voyez-vous, crie-t-il à sa troupe, nos frères, « nos amis qu'on foule aux pieds; vengeons-les ! « vengeons nos drapeaux ! » et il se précipite sur l'artillerie russe, qui est enlevée. Les charges recommencent : on combat corps à corps; enfin la garde impériale russe est mise en déroute; Rapp fait de sa propre main le prince Repnin prisonnier, et vient rendre compte à son chef du brillant succès remporté sur l'élite des troupes ennemies. Son sabre à moitié cassé, sa blessure, le sang dont il était couvert, inspirèrent à Bonaparte l'idée du beau tableau qui fut exécuté par Gérard. Napoléon éleva son aide de camp, sur le champ de bataille, au grade de général de division, et il l'envoya au château d'Austerlitz pour soigner ses blessures; il lui fit même

plusieurs visites. Dès que Rapp fut rétabli, il reçut la mission d'aller d'abord à Gratz, auprès du général Marmont, ensuite à Laybach, auprès du maréchal Masséna, puis à Venise, et enfin à l'armée du général St-Cyr, qui marchait sur Naples; il avait ordre de revenir par Klagenfurt, où était le maréchal Ney; il rejoignit Napoléon à Munich. Pendant sa tournée, la paix s'était faite à Vienne; il revint à Paris avec Napoléon, qui jamais n'y fut accueilli avec autant d'enthousiasme. Celui-ci en voulait aux Prussiens, et, épiant l'occasion de tomber sur eux, il chargea Rapp d'aller dans le Hanovre, qu'on venait d'abandonner à la Prusse, et d'explorer le nord de l'Allemagne. De Hanovre, Rapp se rendit à Hambourg; et revenant en France, en passant par Munster, Francfort, Wesel, il rendit compte à Napoléon de tout ce qu'il avait vu. Peu de temps avant la guerre contre la Prusse, Rapp alla prendre le commandement de la division militaire de Strasbourg pour y organiser les bataillons et les escadrons de marche et pour expédier l'artillerie. Il correspondait directement avec le chef de l'Etat, employant les estafettes et les télégraphes; il le rejoignit à Wurtzbourg. Le soir même de la bataille d'Iéna, il reçut l'ordre d'aller avec Murat poursuivre les débris de l'armée prussienne; et, entrant pêle-mêle avec les Saxons à Weimar, il rassura la cour du grand-duc effrayé; puis il suivit son chef en Pologne, où s'ouvrit la première guerre de Russie. Le 29 octobre 1806, il combattit à Golymin à la tête d'une division de dragons : exposé à la fusillade des voltigeurs russes répandus dans les marais, il eut le bras gauche fracassé d'une balle. On le transporta dans Varsovie, où Napoléon vint le voir. « Eh bien, Rapp, lui dit-il, tu es toujours blessé, et toujours au mauvais bras ? » C'était la neuvième blessure qu'il y avait reçue. Il fut pansé par les chirurgiens de l'empereur en présence de ce dernier; on évita de lui couper le bras, et il reçut le gouvernement de Thorn pour se rétablir. Le 2 juin 1807, il fut installé gouverneur de Dantzig, avec le rang de général en chef. Après le traité de Tilsitt, Napoléon lui adressant des instructions particulières, lui ordonna d'exercer une surveillance sévère sur la Prusse et sur la famille royale. Rapp correspondait directement avec son maître, qui, aux premiers revers des Français en Espagne, lui prescrivit de redoubler de surveillance. « Ne passez rien aux Prussiens, écrivait-il; je ne veux pas qu'ils lèvent la tête. » La quatrième guerre d'Autriche ayant éclaté en 1809, Rapp reçut l'injonction de rejoindre l'armée à Landshut; il trouva Napoléon qui venait de remporter la victoire de Ratisbonne. A la bataille d'Essling, il vola au secours de l'armée à la tête de deux bataillons de la jeune garde, et défendit Essling malgré les instructions formelles de son maître, qui lui en sut gré. Trois jours avant la bataille

de Wagram, accompagnant celui-ci à l'île de Lobau, il versa dans une voiture, eut une épaule démise et trois côtes fracassées. Remis de cet accident, il suivit, après les préliminaires de la paix, le chef de l'empire à Munich, où le roi de Bavière lui témoigna la plus grande considération et le logea dans son palais; de là passant à la cour de Stuttgart, il y fut traité avec magnificence par le roi de Wurtemberg. De retour à Paris, Rapp fut désigné pour assister à la cérémonie du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. S'étant permis quelques réflexions sur le divorce de Joséphine, et n'ayant pas dissimulé son attachement pour elle, il reçut l'ordre d'aller reprendre le gouvernement de Dantzig, où il arriva le 10 juin 1810. Il devait particulièrement surveiller la Prusse, traiter les Russes avec égard et rendre compte de ce qui se passait dans les ports de la Baltique. Consulté, vers la fin de 1811, sur l'expédition que Napoléon projetait au delà du Niémen, il répondit : « Si Votre Majesté éprouvait des revers, « Russes et Allemands, tous se lèveraient en « masse pour secouer le joug; ce serait une « croisade. » L'empereur, après avoir témoigné son mécontentement de ce rapport, l'envoya au maréchal Davout, qui ne partageait pas ces funestes pressentiments. Quand la guerre fut résolue, Rapp s'opposa de toutes ses forces au projet de détrôner le roi de Prusse. Napoléon vint à Dantzig avant de joindre son armée sur la Vistule. Rapp le combattit souvent alors avec une grande liberté; il le suivit au delà du Niémen, augurant mal de cette invasion. Il vint retrouver Napoléon près de Smolensk, et ne le quitta plus jusqu'à la Mojaïsk. La veille de la bataille, il était de service et coucha dans la tente de Napoléon, qui, à trois heures du matin, s'entretenant familièrement avec lui, dit que la fortune était une franche courtisane; qu'il l'avait souvent dit et qu'il commençait à l'éprouver. Pendant l'action, Rapp reçut d'abord trois blessures légères; mais bientôt un biscaien, l'ayant frappé à la hanche gauche, le jeta à bas de son cheval. C'était sa vingt-deuxième blessure. L'empereur vint lui-même le visiter et le fit panser par son chirurgien, comme à Varsovie. Transporté à Moscou, le progrès des flammes le força d'errer de logement en logement. L'empereur envoyait presque tous les matins le comte de Narbonne savoir des nouvelles de Rapp. Le 13 octobre, commençant à marcher, il se rendit au château du Kremlin, où Napoléon lui témoigna beaucoup d'intérêt. Le 19, la retraite étant résolue, Rapp prit, avec l'empereur, la route de Kalouga, se dirigeant sur Borusk, où l'on arriva le quatrième jour. Le lendemain du combat de Malojaroslawitz, Napoléon, sur le point d'être enlevé par les Cosaques, s'enfuit. Rapp, s'avancant à la tête de l'escadron de service, fut culbuté; son cheval se renversa sous lui après

avoir reçu un coup de lance, et il fut foulé aux pieds par les Cosaques; mais Bessières vint le dégager; on le remit en selle, et il rejoignit Napoléon qui le combla d'éloges dans son bulletin. Pendant la retraite sur Smolensk, il eut une mission auprès du maréchal Ney, et rattrapa l'empereur à Smolensk; il était exténué de fatigues, de souffrances et de froid. Aux approches de la Bérésina, Napoléon se vit cerné sur tous les points; une fausse attaque sur Borisow et l'impéritie du général russe le sauvèrent. Rapp traversa la Bérésina avec son maître, et ils se dirigèrent ensemble sur Wilna. A Smorgoni, Napoléon lui confia qu'il allait quitter l'armée, et il lui ordonna de retourner à Dantzig pour en reprendre le commandement, après avoir toutefois rallié l'armée de concert avec Ney et Murat. Rapp trouva tout dans le plus affreux désordre à Wilna. Voulant partir sans délai pour Dantzig, il loua deux juifs qui le conduisirent jusqu'au Niémen. Il souffrait horriblement, ayant le nez, une oreille et deux doigts gelés. Il arriva enfin à Dantzig. Malgré l'intensité du froid et la désorganisation des forces qui venaient de se renfermer avec lui dans la place, il la mit bientôt en état d'opposer la plus noble résistance. Le 5 mars 1813, par une sortie combinée, il repoussa les Russes, qui commençaient à serrer Dantzig sous les ordres du duc de Wurtemberg. Tout ce qui pouvait en prolonger la défense fut tenté avec succès. Au mois de juin arriva le capitaine Planat, porteur des dépêches de l'empereur et de la nouvelle que la guerre venait d'être portée sur l'Oder, et que les alliés, vaincus dans deux batailles, avaient demandé un armistice qui s'étendait jusqu'à la Vistule et à Dantzig. Napoléon envoyait à Rapp le grand cordon de l'ordre de la Réunion; il l'autorisait à faire des promotions et à conférer des grades. Les souverains avaient réglé les conditions de l'armistice; chaque place devait être ravitaillée tous les cinq jours. Rapp eut à lutter contre la mauvaise foi des assiégeants, qui cherchaient par toutes sortes de moyens à éluder les clauses de l'armistice. A son expiration, il y avait devant la place 60,000 combattants et 200 pièces de gros calibre. Les combats se renouvelèrent dans toutes les positions autour de la ville. En novembre, les Russes, profitant de l'embarras produit par la crue des eaux, élevèrent batteries sur batteries et en démasquèrent une vingtaine. Leur flottille vint aussi s'essayer devant les forts. La disette et toutes sortes de privations commençaient à se faire sentir cruellement dans les murs de Dantzig. La population était réduite aux abois. Dès que les postes extérieurs furent emportés, la ville fut exposée au bombardement et aux incendies : elle perdit ainsi presque tous ses magasins. Le duc de Wurtemberg ne négligeait rien pour ébranler le moral des assiégés; il employait à la fois la force et la ruse; mais ses

efforts vinrent échouer contre leur constance et devant la fermeté de Rapp. Cependant le nombre des combattants diminuait dans la place et les vivres commençaient à manquer. Le temps des glaces étant arrivé, il aurait fallu 20,000 hommes pour s'opposer aux progrès du siège, garder les forts et maintenir le cours des eaux : la garnison était réduite à 7,000 hommes effectifs. Rapp proposa de suspendre les hostilités, et de remettre la place à un temps convenu si elle ne recevait aucun secours. Le 29 novembre 1813 on arrêta les bases d'une capitulation, où la faculté de rentrer en France fut stipulée. Les forts étaient rendus et une partie des conventions exécutée, quand on apprit que l'empereur Alexandre refusait la ratification. Les alliés réglèrent les choses comme ils l'entendaient, et la vaillante garnison de Dantzig prit le chemin de la Russie. Ainsi finit, après un an de combats, la défense la plus glorieuse. La garnison fut conduite à Kiew; c'est là que Rapp apprit les événements de la restauration. Le 14 juin 1814 il envoya son adhésion au nouveau gouvernement. De retour à Paris au mois de juillet, il y fut accueilli avec distinction par Louis XVIII, qui le créa chevalier de St-Louis et grand cordon de la Légion d'honneur. Rapp fut chargé du commandement du premier corps d'armée pour s'opposer à l'invasion de Napoléon, en mars 1815. Mais la défection des troupes et la rapidité de la marche de ce dernier ne permirent aucune défense. Le 29 mars, Rapp fut appelé au commandement en chef de l'armée du Rhin et reçut le grand aigle de la Légion d'honneur. Napoléon le nomma ensuite membre de la chambre des pairs. La guerre contre l'Europe étant inévitable, Rapp alla occuper les lignes de la Lauter, ayant à peine 15,000 hommes d'infanterie, mais renforcé par les gardes nationales des Haut et Bas-Rhin, sous les ordres du général Molitor. 60,000 hommes sous les ordres du prince royal, depuis roi de Wurtemberg, débordèrent le 21 juin ce faible corps d'armée. Après avoir soutenu plusieurs combats, Rapp apprit que l'armée alliée du Haut-Rhin marchait sur Strasbourg. Sans perdre un instant, il se replia sur cette place importante qui servait de base à ses opérations. Ce fut pendant cette retraite que ses soldats apprirent le désastre de Waterloo et la seconde abdication de Napoléon, que Rapp leur avait longtemps cachés. Ces événements produisirent la désertion et un découragement universel. Rapp eut le temps néanmoins d'approvisionner Strasbourg et de se fortifier dans ses positions, où il soutint plusieurs combats. Enfin une convention fut conclue, et les hostilités cessèrent dans toute l'Alsace : on y reconnut Louis XVIII. A peine Rapp eut-il reçu l'ordre de licencier l'armée qu'une sédition éclata. Les troupes mirent leurs chefs en arrestation et exigèrent qu'on payât leur solde arriérée. La fer-

meté de Rapp échoua devant une mutinerie qui eut un caractère particulier d'ordre et de méthode. Il écrivit au roi et ne fut pas inquiété; pourtant il crut devoir se retirer en Suisse, où il fit en 1816 l'acquisition du château de Wildenstein en Argovie. Ce fut dans sa nouvelle retraite qu'il reçut le présent d'un superbe cheval de la part d'un Anglais qui, en 1813, avait parié dix mille guinées que la défense de Dantzic se prolongerait jusqu'à une époque déterminée; l'Anglais crut devoir au brave général qui lui avait fait gagner son pari cet hommage de sa reconnaissance. Il ne restait à Rapp qu'un débris de fortune. A l'époque de la première abdication de Napoléon, il avait quatre cent mille francs de revenus, tant en dotations qu'en gratifications et appointements, lui qui, à son retour d'Egypte, quatorze ans auparavant, ne possédait pour toute fortune que deux cents louis d'épargne. Il revint à Paris après l'ordonnance du 5 septembre, et obtint du roi une audience particulière. Devenu membre de la chambre des pairs en 1818, ce ne fut pas pour lui le seul témoignage de la faveur royale. Sa santé s'était évanouie par suite des blessures dont il était couvert; il mourut le 2 novembre 1821. Il avait un caractère droit et franc, un ton soldatesque qui s'alliait parfaitement à son intépidité. Après la bataille de Wagram, jouant un jour au *vingt et un* avec Napoléon, qui aimait beaucoup ce jeu et qui avait beaucoup d'or devant lui : « N'est-ce pas, Rapp, » lui dit son maître, que les Allemands aiment « bien ces petits napoléons? — Oui, Sire, bien « plus que le grand. — Voilà, répliqua le chef « de l'empire, ce qu'on peut appeler de la fran- « chise germanique. » On a publié, dans un recueil de mémoires contemporains, de prétendus *Mémoires du général Rapp* (1), auxquels ce général n'a eu aucune part directe. Ils ont été rédigés par M. Buloz sur une partie de ses notes et de ses papiers. On y trouve tant de réticences et de lacunes, qu'on est fondé à croire que les véritables mémoires, annoncés au public et bientôt désavoués, ont été détournés, et que la publication en a été renvoyée à une autre époque. Dans ceux-ci on attribue à Rapp, contre les royalistes, des sentiments qu'il n'avait pas. B-P.

RAPP (GEORGE), sectaire religieux et socialiste allemand, né vers 1766 aux environs de Herrenberg, dans le Wurtemberg, mort en 1848 ou 1849 à New-Economy, dans la Pensylvanie. Parmi tous les socialistes (si toutefois on peut l'appeler *socialiste* dans le sens ordinaire), Rapp a été celui qui a fait le moins de bruit et dont les entreprises ont cependant eu le meilleur succès. Simple paysan, Rapp, dans sa patrie, appartenait à une de ces sectes piétistes, si communes dans le Wurtemberg, qui, trouvant insuffisant le culte officiel, tiennent des réunions parti-

culières consacrées à l'explication de la Bible. La révolution française, puis l'avènement de Napoléon I^{er} au consulat en 1803, remuèrent profondément les consciences. Beaucoup de sectaires piétistes virent dans l'heureux parvenu le Messie du 19^e siècle; d'autres, moins confiants, allèrent chercher au loin une nouvelle patrie. Rapp se mit, en 1804, à la tête d'un groupe de piétistes qui émigrèrent en Amérique. Après avoir vécu pendant un certain temps dans la Pensylvanie, il s'établit vers 1810 avec quelques centaines de coreligionnaires sur les bords du Wabash, dans l'Etat d'Indiana, où il fonda la colonie appelée *New-Harmony*. Elle était basée sur le principe de la communauté des biens, mais non des femmes. Après avoir défriché le sol, chaque famille recevait sa petite maison avec son lot de terrain pour son entretien spécial : tout le reste, les plantations de mûriers, vignes, etc., les parcs de gibier, étaient cultivés et exploités en commun. Rapp était à la fois le gérant, le financier et le grand prêtre de la communauté. Au bout de dix à douze ans, plusieurs kilomètres carrés de terrain, qui autrefois avaient formé un désert, offraient la vue la plus riante. Quand Robert Owen arriva, en 1825, sur les bords du Wabash, Rapp lui vendit les terres défrichées, affaire dans laquelle il réalisa de grands bénéfices. On sait quel fut le sort malheureux de New-Economy sous la gestion d'Owen, qui, après deux ans, put à peine sauver quelques bribes pour venir au secours de sa famille. Quant à Rapp, il s'établit ensuite sur la rive droite de l'Ohio, à quinze milles au-dessous de Pittsburg, où il fonda *Economy*. Sous la direction intelligente du chef, la nouvelle colonie prospéra comme l'ancienne. Il était le chef civil et spirituel de la communauté, assisté de quelques assesseurs. Tous les dimanches, il faisait des sermons dans l'église de bois construite aux frais communs. A côté de sa maison se trouvait celle du médecin, ainsi qu'une petite bibliothèque et un musée, renfermant des objets d'archéologie et d'histoire naturelle. Les dimanches, où le travail était interdit, furent consacrés aux lectures. Comme dans New-Harmony, chaque famille avait sa maisonnette avec son lot de terrain et son jardin. Pour rendre impossibles les commérages de voisins, la porte de chaque maison se trouvait sur un des côtés et non pas sur le devant. En été chaque membre de la communauté devait douze heures de travail, en hiver quatorze. Le produit était écoulé au marché de Pittsburg, et les sommes réalisées entraient dans la caisse commune, administrée par Rapp, qui les employait pour l'achat de nouveaux terrains et pour des constructions, sans compter les fonds de réserve. La place de Pittsburg était la seule fréquentée par les membres de la communauté, qui, ne sachant pas l'anglais, restèrent ainsi presque entièrement en dehors du contact de leurs voisins. Un grand hôtel,

(1) *Écrits par lui-même et publiés par sa famille*, Paris, 1823, in-8°, chez Bossange frères.

géré aux frais de la communauté, était destiné à loger les nombreux touristes qui, en été, arrivaient en foule, attirés par les mœurs douces des colons et par l'aspect riant de ce paradis créé comme par enchantement. On y réalisa également d'excellents bénéfices. Des manufactures de drap et de soie avaient été créées par Rapp, qui apprit aux enfants la culture des vers à soie. Un jardin pharmaceutique, ainsi qu'un parc au gibier, était également sous la surveillance du chef, qui faisait distribuer aux familles ce qu'il leur fallait. Poète et musicien, Rapp rédigea en allemand, pour sa commune, deux livres de cantiques, dans lesquels il inséra plusieurs hymnes de sa composition. Le premier, appelé *Livre de cantiques de l'Harmonie*, Economy, 1827, in-8°, contient 400 pages de cantiques chantés par toute la commune. Le second, appelé *Stuckbuch*, savoir *Livre des sections, ou Charbons ardents des flammes ascendantes de l'amour et de la sagesse*, ibid., 1826, in-8°, renferme en vingt-huit sections les cantiques d'élite pour les chanteurs et les chanteuses plus exercés de la commune. C'était comme les chœurs de la chapelle dans nos églises du continent. Plusieurs des cantiques de cette section, composés par Rapp, dénotent un vrai talent poétique. En revanche, il n'était pas très-fort prosaïste. Pour attirer des émigrants allemands, il avait écrit déjà, en 1824, un traité allemand *Sur les destinées de l'humanité, surtout dans les temps actuels*, qui fut aussi traduit en anglais.

R—L—N.

RAPSAET ou RAEPSAET (JEAN-JOSEPH), homme d'Etat et historien belge, né à Audenaerde, en Flandre, le 25 décembre 1750, mort le 15 février 1832 à Bruxelles. C'était un Flamand de l'ancienne école, à la façon de Potter (*roy. ce nom*), mais avec une couleur moins tranchée. Le père de Rapsaet était avocat au conseil de Flandre et greffier de la haute et basse châtellenie d'Audenaerde. Après avoir fait ses études de droit à Louvain, le jeune Joseph devint en 1773 avocat au conseil de Flandre, et en 1778 secrétaire des hauts-pointres d'Audenaerde, par suite de la résignation de son père. Dès 1787, Rapsaet prit une part active aux événements politiques de sa patrie. Il était, en avril de cette année, un des signataires des remontrances adressées au gouvernement de Joseph II par les états des Pays-Bas autrichiens qui, ensuite, le 23 avril 1788, sur l'instigation de Rapsaet, allèrent jusqu'à former une confédération. Ce dernier en a fait l'histoire lui-même dans son *Recueil des représentations, protestations et réclamations des états des dix provinces*. Rapsaet fut arrêté le 21 octobre 1789 par le gouvernement autrichien, qui le transporta d'abord dans une prison de Bruxelles, puis dans la citadelle d'Anvers. Elargi le 21 novembre suivant, il se mit à la tête du parti des constituants modérés, qui voulurent traiter avec l'Autriche sur la base des anciennes libertés. Mais son parti se vit débordé par les ultras

les Van der Noot et Van Eupen. Après la mort de Joseph II, les puissances neutres, la Russie, l'Angleterre et la Hollande, ayant offert leur médiation au nouvel empereur Léopold II, des conférences s'ouvrirent à la Haye en 1790; Rapsaet y prit part. Après la dissolution de ce congrès, qui n'aboutit à aucun résultat sérieux, Rapsaet se chargea, à la tête d'une ambassade composée de Draeck, Graeve et Deurwaerder, d'obtenir, en 1792, du nouveau gouverneur, la confirmation des privilèges de la Flandre. Persécuté par les révolutionnaires, qui apostèrent des sicaires contre lui, il se réfugia à Ardenbourg en Hollande, et ne revint en Belgique qu'en novembre 1793. Il fut alors chargé du renouvellement de la magistrature des Flandres. Lors de l'invasion française en 1794, il fut envoyé en Zélande par la châtellenie pour mettre les caisses en sûreté, et resta lui-même à Goes. Comme adhérent de l'ancien gouvernement autrichien, Rapsaet fut, le 11 janvier 1796, transporté à Ste-Pélagie, et de là au Temple. Il était une des victimes destinées à la déportation à Cayenne; mais il fut relâché le 20 mai suivant. Après le 18 brumaire, il entra dans le conseil général de son département (Escaut), dont il devint président en 1801. De 1803 à 1813 il faisait partie du Corps législatif de France, avec le titre de conseiller d'Etat. Ce furent ses liaisons avec Van Praet qui lui inspirèrent l'idée de ses recherches historiques si intéressantes sur la Belgique. Lors de la formation du royaume des Pays-Bas en 1814, il reçut les offres de Van der Capellen, principal ministre du roi Guillaume I^{er}. Le 22 avril 1815, une commission mixte belge et hollandaise ayant été formée pour la rédaction d'un projet de loi fondamentale, Rapsaet fut appelé à en faire partie. Il publia alors son traité *Sur les inaugurations des souverains de Belgique*, où il demanda que Guillaume I^{er} soumit à une assemblée de notables l'agrégation de son nouveau pouvoir royal. Le prince d'Orange accéda à cette demande; mais il s'en tint là. Quand Rapsaet, dans ses *Observations d'un Belge sur le sort des Pays-Bas autrichiens*, demanda l'établissement des états provinciaux, des châtellenies, et que, avec la suppression des gouverneurs et intendants, il réclama pour les villes et villages la libre perception de leurs impôts, il ne fut plus écouté. Dès lors sa carrière politique était terminée. Il refusa la charge de membre des états généraux et se retira du service actif pour se vouer aux travaux historiques. Dans cette série Rapsaet a, depuis 1816, publié une suite d'ouvrages qui, s'ils ne constituent pas une histoire entière de la Belgique, tiennent au moins un rang distingué. Rapsaet a été membre de l'institut de Hollande et de l'académie de Bruxelles. Voici le titre de ses ouvrages : 1^o *Sur l'origine des Belges*, 1816; 2^o *Défense de Charles-Martel contre l'inculpation d'avoir usurpé les biens ecclésiastiques, et notam-*

ment les dîmes, avec l'histoire de l'origine des dîmes ecclésiastiques et civiles, Gand et Paris, 1816, in-8°; 3° *Sur l'origine du droit appelé la première nuit, marchetta, afforage, maritagium et boumède, en Belgique*, Gand, 1817, in-8°; 4° *Sur les droits seigneuriaux de la noblesse*, ibid., 1817; 5° *Histoire et organisation des états généraux et provinciaux de Belgique*, Gand, 1817, in-8°; 6° *Histoire et organisation des états généraux des Gaules*, ibid., 1819, in-4°; 7° *Analyse historique et critique de l'origine des droits civils, politiques et religieux des Belges et Gaulois pendant les cinq périodes, gauloise, romaine, franque, féodale et coutumière*, Gand, 1824-1826, 3 vol. in-8°, et des suppléments; 8° *Description topographique de l'ancienne Belgique*, ibid., 1826, in-8°; 9° *Sur la législation des Gaules*, dans les *Nouveaux mémoires de l'académie de Bruxelles*, tomes 1-3, 1821-1825; 10° *Fastes de la révolution de Belgique, de 1780 à 1794*. Tous ces traités sont réunis dans *Oeuvres complètes de J.-J. Rapsaet, y compris les œuvres posthumes*, Mons et Gand, 1837, 6 vol. in-8°.

R—L—N.

RAS WELLETA SELASSÉ, vice-roi du Tigré en Abyssinie, né, vers 1746, était fils de Kefla-Jésous, gouverneur du Tigré. A l'époque où Bruce voyagea dans ce pays (en 1770), Welleta Selassé était à la cour de Gondar. Le premier poste important qu'il obtint, fut celui de *balgudda* ou protecteur des caravanes de sel; mais le ras ou prince Michel ayant repris le gouvernement du Tigré, Welleta Selassé s'enfuit dans le désert et y vécut de pillage jusqu'à la mort de ce ras. Il s'offrit à combattre à la fois les deux chefs de l'armée de son ennemi. Deux officiers des plus braves de l'armée du ras Michel s'étant donc présentés, Welleta Selassé, à cheval et armé de deux épées, se battit contre eux et les tua l'un et l'autre. Cet exploit lui valut une haute réputation en Abyssinie. Après la mort de Michel, il revint dans le Tigré; mais au lieu d'y être admis à la cour, il fut jeté en prison; cependant s'étant évadé, il s'enfuit chez les Gallas; il fit ensuite une invasion dans la province d'Enderta, puis dans le Tigré, vainquit les troupes qui voulurent s'opposer à sa marche, s'assura le gouvernement des provinces à l'est du Tacazzé, et plaça sur le trône de Gondar un prince dont il était sûr. Il obtint et conserva effectivement les charges de ras et de *bedwudet*. « Ce dernier office, dit M. Salt, paraît analogue jusqu'à un certain point, à celui que Putiphar conféra à Joseph, lorsqu'il lui dit : Ce sera vous qui aurez l'autorité sur toute ma maison. » Le même voyageur porte le jugement suivant sur le caractère de ce gouverneur abyssin, avec lequel il eut des relations pendant sa dernière mission dans ce pays : « Chaque fois que j'ai vu le ras dans l'exercice de son pouvoir, j'ai remarqué en lui une conception vive, une expression animée, et un ton d'autorité qui imposait à tous ceux

« qui l'environnaient. Il a toujours considéré « avec la plus grande indifférence, toutes les « tentatives faites pour se révolter contre lui. « On l'a vu pardonner deux fois de suite aux « mêmes personnes qui avaient conspiré contre « ses jours; et même il a permis aux coupables « de rester à sa cour... » Fréquemment je l'ai ouï dire : « Les hommes ne sont insolents que « lorsqu'ils ont l'estomac plein. » M. Salt se loue beaucoup des intentions que Ras Welleta eut pour lui, il eut un libre accès auprès du prince et le vit toujours occupé à rendre la justice, à recevoir les hommages des chefs du vaste empire abyssin, ou à se délasser au jeu d'échecs, qu'il aimait passionnément. Quoique chrétien, il était jaloux comme un musulman; et M. Salt ne put visiter que clandestinement la femme du ras, qui avait témoigné le désir de voir l'agent britannique. Le voyageur anglais Pearce, qui d'abord avait été simple matelot (*voy. PEARCE*), fut aussi très-bien accueilli par le ras et s'établit dans son gouvernement. Cependant Pearce ne trace pas de lui un portrait aussi flatteur que M. Salt. « Ras Walder Serlassay (c'est ainsi qu'il l'appelle) est, dit-il, le prince le plus puissant de l'Abyssinie et solde pour son compte 8,500 fusiliers, outre un grand nombre d'autres appartenant à ses chefs; il a 2,000 chevaux et environ 20,000 soldats avec des boucliers; ce pendant il vit chétivement comme un pauvre juif. C'est un grand menteur; mais il est éloquent envers les prisonniers et se bat supérieurement. » Au départ de M. Salt, le ras lui remit une lettre pour le roi d'Angleterre et témoigna le désir d'entrer en relation avec ce pays. Toutefois il ne dissimula point que l'état turbulent des provinces d'Abyssinie et la barbarie des habitants ne laissent pas aux marchands d'Europe l'espoir d'y faire un commerce lucratif, surtout tant que les musulmans occuperaient les bords de la mer Rouge. A l'égard de la religion, il dit qu'il craignait que les Abyssins ne restassent dans les ténèbres, jusqu'à ce que les Européens vinssent les éclairer. Il désirait avoir auprès de lui deux Européens pour pointer les canons; et, s'il avait si bien accueilli Pearce, c'est parce que ce matelot lui était utile dans ses guerres : Pearce l'avait, en effet, bien secondé, en 1807, dans la guerre contre les Gallas, que le ras vainquit complètement : suivant l'usage barbare des Abyssins, après la bataille, on mutila 1,700 ennemis tués, pour déposer leurs membres aux pieds du ras. Welleta Selassé mourut vers 1816. On trouve beaucoup de détails sur ce prince, dans le *Voyage en Abyssinie*, entrepris par H. Salt dans les années 1809 et 1810, traduit en français, par M. Henry, Paris, 1816, 2 vol. in-8°. D-G.

RASCAS (PIERRE-ANTOINE), sieur de Bagarris et du Bourguet, n'a obtenu de mention d'aucun des biographes les plus connus; et cependant il a rendu de vrais services à la science des anti-

quités. Les auteurs des nobiliaires qui ont publié l'arbre généalogique de sa famille, l'ont également oublié, par la raison, sans doute, qu'il n'a figuré que dans le monde savant. Cet habile antiquaire naquit à Aix en Provence, vers l'an 1567. François de Rascas, son aïeul, et Guillaume, son bisaïeul, avaient occupé des charges de conseiller au parlement d'Aix. Guillaume, sieur de Bagarris, son père, fut premier consul de la même ville, en 1592. Pierre-Antoine, qui n'était que le second fils de ce gentilhomme, embrassa la profession d'avocat. Il fit son droit dans l'université d'Aix, et il y fut reçu docteur, le 27 mars 1588 (*Hist. manusc. de l'université d'Aix*); mais son goût, ou plutôt sa passion, le portait vers l'étude des médailles et des antiquités en général. Il mit tous ses soins à se former un cabinet, qui devint un des plus curieux et des plus riches de cette époque. En 1597, Peiresc, étant venu commencer son droit à Aix, prit, en examinant la collection de Bagarris, l'amour des monuments anciens, qui a fondé sa célébrité. Il employait, dans ce cabinet, tous les moments qu'il pouvait dérober à ses autres études. Bagarris, suivant le témoignage de GasSENDI, plaçait sous les yeux de Peiresc ses médailles les plus curieuses, lui en donnait l'explication sur le texte même des auteurs propres à les éclaircir, et contribuait ainsi à former le grand homme qui devait à son tour éclaircir tant de savants. L'année suivante, Peiresc, qui continuait son droit à Avignon, correspondait avec Bagarris, au sujet des médailles qu'il rencontrait dans cette ville, et il recevait de lui des explications qui excitaient de plus en plus son ardeur pour l'étude. Peu de temps après, Henri IV, qui avait conçu le projet de rassembler des médailles et des pierres gravées, pour servir à l'instruction publique, appela Bagarris auprès de sa personne et lui confia la direction de son cabinet. La collection commencée par François I^{er}, continuée par Catherine de Médicis et par Charles IX, avait été dilapidée et presque anéantie pendant les guerres civiles. Il fallait recommencer les acquisitions, c'est-à-dire fonder l'établissement royal. Ce qui restait des antiques de la couronne se trouvait à Fontainebleau. C'est là que Rascas de Bagarris fut placé, avec le titre de *maître des cabinets, médailles et antiquités du roi*; et c'est de cet acte de Henri IV que date la fondation de la collection royale. L'auteur du *Tableau historique de la bibliothèque du roi* dit que Bagarris fut appelé à la garde du cabinet en 1608; c'est une erreur. Une lettre que J.-Juste Scaliger lui adressait à Paris, le 12 janvier 1603, lui donne le titre de *maître des cabinets et antiques du roi*. La nomination de Bagarris date, par conséquent, de 1602 ou de 1601. Ce savant se fit une haute et juste idée des devoirs de sa place, ainsi que des services qu'elle le mettait à portée de rendre aux beaux-arts et à la science des

antiquités. Sa première pensée fut d'inviter Henri IV à faire frapper, dans ses hôtels des monnaies, de « vraies et parfaites médailles », servant à célébrer les événements de son règne. Cette conception le conduisit à une autre plus belle encore, et entièrement neuve : ce fut de composer lui-même l'histoire entière de ce prince, par des médailles qui en retraceraient les faits les plus glorieux, et d'*inventer et dresser*, suivant ses expressions, *les dessins d'icelles sur ceux des médailles antiques*. Henri IV goûta ce noble projet, et chargea Bagarris de « dresser toute son « histoire, tant écrite que figurée ensemble-« ment, non-seulement au long et continue dans « un grand volume, mais aussi de la réduire en « abrégé, par articles séparez et divisez, propres « à être appliquez à ces médailles ». Bagarris se livra sur-le-champ à ce travail et s'occupait tout à la fois de deux autres ouvrages que le roi lui avait aussi demandés. Le premier devait être intitulé *Idée des médailles*. Il se divisait en trois parties. Dans la première, l'auteur traitait de la *connaissance élémentaire des médailles*; dans la seconde, *des principes ou causes des médailles*; dans la troisième, *de la connaissance des médailles au long*. Dans le second ouvrage, Bagarris s'attachait à démontrer « l'insuffisance de tous les « autres monuments à éterniser la mémoire des « grands princes, sans l'aide des vraies et parfaites médailles ». Au mois de novembre 1608, l'auteur présenta au roi les *Dessins des médailles de son histoire auguste figurée*, non terminés, mais « bien avancés. » Il lut aussi devant lui, *publiquement*, son mémoire *Sur la nécessité de rétablir l'usage des médailles*. Il invitait Henri IV, dans ce mémoire, à s'occuper de l'exécution de son *Histoire auguste* et à ne pas remettre ce soin au hasard de ses successeurs. Les gravures et l'impression allaient en effet commencer, lorsque la mort du roi suspendit les travaux. Bagarris fit de vains efforts auprès de Marie de Médicis et du jeune Louis XIII, pour obtenir l'exécution du monument qu'il avait voulu élever à la gloire de Henri le Grand. Il entreprit de publier, à cet effet, un extrait de son mémoire, intitulé *De la nécessité de l'usage des médailles*, dans lequel il exposait quels avaient été les projets du feu roi et les ordres qu'il en avait reçus; mais ses représentations furent vaines. Désespérant de réussir, il arrêta la publication de son mémoire; c'est du moins ce que l'on peut conjecturer de ce que vingt-six pages seulement ont été imprimées (Paris, in-4^o, 1611). Il abandonna ensuite Paris et sa place, en la même année 1611, et alla reprendre à Aix la profession d'avocat. Jean de Chaumont, conseiller d'Etat, lui succéda dans la garde du cabinet. Jacques de Bie, qui publia, en 1636, son recueil intitulé *les Familles de la France, illustrées par les monuments des médailles anciennes et modernes*, ne suivit qu'imparfaitement l'idée du savant antiquaire

de Henri IV. Colbert recueillit le projet de Bagarris sur l'*Histoire auguste du roi*, et l'exécuta en l'honneur de Louis XIV. On sait que quatre membres de l'Académie française furent choisis, en 1663, pour composer l'*Histoire du roi par médailles*. C'est le projet de cet ouvrage, conçu d'abord par Bagarris, qui a occasionné cette réunion et donné naissance à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Bagarris, de retour dans sa patrie, reçut de la cour, comme un dédommagement de la place à laquelle il avait renoncé, le titre d'*intendant des mers Atlantiques du roi*. Il se maria, dans sa retraite, avec une demoiselle d'Albert de Regusse; et il en eut deux fils jumeaux, nés le 15 décembre 1619, l'un nommé Jean et l'autre François. Il mourut le 15 avril 1620, étant primicier de l'université d'Aix. Rascas de Bagarris avait apporté dans cette ville la plus grande partie des objets dont se composait son cabinet. Quelques-uns passèrent, après sa mort, dans la collection de Tous-sain Lauthier, apothicaire à Aix; et ils sont venus de chez Lauthier dans le cabinet du roi. Bagarris, en quittant Paris, déposa ses manuscrits à la bibliothèque du collège royal, dit de Clermont. Il est vraisemblable qu'ils ont été vendus avec les autres manuscrits de cette bibliothèque, en 1764. L'auteur qui a donné le plus de renseignements sur ce savant antiquaire, est Bouche (François), dans ses notices sur les Provençaux célèbres, jointes à son *Essai sur l'histoire de Provence*. — Jean DE BAGARRIS, l'un des deux fils jumeaux de Pierre-Antoine, paraît avoir été l'aîné de Jean-Antoine de Rascas, jésuite, natif d'Aix, qui a composé un poème intitulé *Oculorum sermo*, le *Langage des yeux*, imprimé à Lyon, chez Antoine Molin, 1718, in-8°, de 19 pages. Ce poème est écrit en vers élégiaques. Les auteurs des *Mémoires de Trévoux* en ont rendu compte, dans le numéro du mois de juillet 1718, p. 103. « Il faut beaucoup d'esprit, disent-ils, pour choisir un sujet si heureux; il en faut encore plus pour le traiter; mais le père de Rascas est d'une famille où l'on n'en manque pas; l'amour des lettres y est héréditaire. » E—c D—D.

RASCHE (JEAN-CHRISTOPHE), numismate allemand, naquit en 1733 à Schorbdä, dans le cercle saxon d'Eisenach. On a peu de détails sur sa vie; seulement on sait qu'il fut créé maître en philosophie, et nommé adjoint au tribunal ecclésiastique du bailliage de Massfeld et pasteur de Bas-Massfeld, auprès de Meiningen; enfin que plusieurs sociétés savantes et littéraires, telles que celles d'Altorf, Halle, Iéna et Cassel, l'admirèrent au nombre de leurs membres. Il exerça le pastoral pendant quarante-deux ans et mourut le 21 avril 1803. Rasche a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux traitent de l'art numismatique : 1° *Histoire de Jean de Calais*, Francfort et Leipsick, 1755, 2 vol. in-8°;

2° *Epistolarum obscurorum virorum volumina omnia*, Francfort, 1757, 2 vol. in-8°; 3° *Charlemagne, grand par ses efforts en faveur des écoles allemandes*, Meiningen, 1760, in-4°; 4° *l'Art de rédiger des lettres allemandes*, 3° édit., Nuremberg, 1774, in-8°; 5° *Continuation du Traité des proverbes de Sancho Pança*, 2° édit., Leipsick, 1777, in-8°; 6° *Lexicon abruptionum quæ in numismatibus Romanorum occurrunt*, Nuremberg, 1777, in-8°; 7° *Numismata rarissima Romanorum a Julio Cæsare ad Heraclium usque*, ibid., 1777, in-8°; 8° *l'Ancienne constitution de Rome*, ibid., 1778, in-8°; 9° *la Connaissance des médailles antiques, d'après les principes de Jobert et de la Bastie*, ibid., 1778-1779, 3 vol. in-8°, avec fig.; 10° *Lexicon universæ rei numariæ veterum, et præcipue Græcorum ac Romanorum, cum observationibus antiquariis, geographicis, chronologicis, historicis, criticis*, etc., Leipsick, 1783-1794, 6 tomes en 12 volumes in-8°. Heyne, qui a écrit la préface de ce grand ouvrage, l'appelle un travail *opææ pertinacissimæ*, et les meilleurs juges ont reconnu dans cette vaste production une érudition des plus solides et des plus étendues. Un supplément à ce dictionnaire, comprenant seulement les neuf premières lettres de l'alphabet, a paru en deux volumes, à Leipsick, en 1802 et 1803. Rasche a fourni plusieurs morceaux au *Magasin historique* de Büsching et à d'autres recueils périodiques, notamment au *Traité sur la toilette des dames romaines*, imprimé en 1777, dans l'*Almanach de Gotha*, en français et en allemand. D—G.

RASCHED-BILLAH (ABOU-DJAFAR AL MANSOUR 1^{er}), trentième calife abbasside, reconnu du vivant de son père Mostarched, fut, par ordre du sultan Mas'oud, proclamé à Bagdad en présence de vingt et un princes de sa famille, le 27 dzoulkaddah 529 (8 septembre 1135), lorsqu'on y eut appris la fin tragique de son prédécesseur. Il suivit le système d'indépendance de Mostarsched, refusa de payer à Mas'oud les quatre cent mille dinars consentis par ce calife, et, ayant rompu avec le sultan, il chassa de Bagdad les parents, les amis et les partisans de ce prince, au nombre de cinquante mille, et donna le titre de sultan à Daoud, neveu de Mas'oud. Renforcés par les secours de plusieurs princes voisins (entre autres d'Emad-Eddyn Zenghy, roi de Mossoul), Rasched et Daoud soutinrent un siège opiniâtre de deux mois; mais, la division s'étant mise entre eux, ils sortirent de la ville, et Rasched se retira à Mossoul avec Zenghy. Mas'oud, maître de Bagdad, convoqua (août 1136) une assemblée, qui le déclara déchu du califat, dont il n'avait pas joui un an entier, et le remplaça par Moktafy, oncle de Rasched (voy. MAS'OD et MOKTAFY). Le calife déposé, ne se fiant pas à Zenghy, que le sultan avait gagné par des concessions de terres et de titres honorifiques, quitta Mossoul et se rendit auprès de Daoud, dans l'Adzerbaïdjan, où

ces deux princes, animés par le même intérêt, formèrent une nouvelle ligue contre Mas'oud. Leur armée fut vaincue, et Rasched, qui, relevant de maladie, s'était arrêté à Hamadan, ayant voulu gagner Ispahan, fut assassiné par ses esclaves pendant son sommeil, le 23 ramadhan 532 (juin 1123), à l'âge de 32 ans. A—r.

RASCHI (RABBI SALOMON JARCHI), le plus célèbre rabbin qui ait paru en France et un des plus grands hommes qui soient sortis du peuple juif, naquit à Troyes, en Champagne, l'an 1040, suivant l'opinion très-vraisemblable de l'abbé de Rossi et le témoignage d'un ancien manuscrit dont il s'appuie. Il était fils du rabbin Isaac, d'où lui est venu le surnom d'Isaaki. Le nom de Raschi est un composé des initiales des mots *Rabbi Salomon Itzhaki*, suivant l'usage des juifs modernes, et c'est sous ce nom qu'il est généralement connu. Richard Simon, Lacroze, Wolf et quelques autres savants prétendent que les rabbins ne l'ont jamais cité sous le nom de Jarchi; c'est une erreur démentie par le *Seder Adoroth*, le *Schem Aghedolim* et le *Catalogue des manuscrits* de l'abbé de Rossi, où l'on voit qu'il est appelé Jarchi indistinctement par les chrétiens et par les hébreux. On a cru aussi qu'il était de Lunel, parce que le mot Jarki signifie lunatique : cette conjecture est entièrement détruite par le témoignage de la plupart des biographes juifs, et par Richard Simond, Bartolucci, Basnage et Rossi. Raschi, doué d'heureuses dispositions pour l'étude, apprit les langues anciennes, la philosophie, la médecine et l'astronomie; il devint très-habile dans l'écriture sainte et dans la jurisprudence hébraïque : ses progrès furent si rapides dans l'intelligence des livres saints et du Talmud que ses contemporains le regardèrent comme un prodige, et qu'il a été appelé, par excellence et par antonomase, « l'interprète de la loi, le prince » des commentateurs ». Non content d'avoir entendu les hommes les plus instruits que la France possédait alors, il voulut profiter des lumières des étrangers, et, dans ce dessein, il voyagea en Italie, en Grèce, en Palestine, en Egypte, en Perse, en Allemagne; il visita toutes les villes où il y avait des académies hébraïques et où florissaient les études. Il interrogeait les professeurs, discutait avec eux les articles les plus difficiles et notait exactement les réponses qu'on lui faisait. Le trésor d'érudition qui en résulta lui servit dans la suite pour composer ses ouvrages, qui furent reçus avec enthousiasme par ses compatriotes et qui sont encore regardés comme ce qu'ils possèdent de plus excellent. Raschi mourut dans sa patrie en 1105, à l'âge de 65 ans. Jachia et quelques autres juifs, toujours amis du merveilleux, assurent que son corps fut transporté à Prague et qu'on y voyait encore son sépulcre de leur temps. Ils font aussi des contes sur quelques événements, répétés par Bartolucci, mais que le judicieux abbé de Rossi a jugés dignes

d'un éternel oubli. Raschi eut un grand nombre de disciples, qui lui firent honneur et qui répandirent sa doctrine dans toutes les parties du monde. Il maria ses trois filles à des personnages les plus distingués dans sa nation. On a de ce docte rabbin : 1° *Commentarius in Pentateuchum*, en hébreu, Reggio, 1475; Bologne, 1482; Soncino, 1487; Lisbonne, 1491; Naples, 1491; Constantinople, 1505; Prague, 1518 et 1531; Thessalonique, 1520, in-fol., et plusieurs fois depuis, avec ou sans le texte. L'abbé de Rossi donne, sur plusieurs éditions de ce commentaire, d'amples détails dans ses *Annales hebraeo-typograph.* xv sec., Parme, 1793, et dans ses *Ann. hebraeo-typograph. ab anno 1501 ad annum 1540*, Parme, 1799. Il décrit aussi, dans son catalogue raisonné, soixante-six manuscrits qu'il possédait, et dont quelques-uns offraient des variantes considérables ou des particularités remarquables. Conrad Pellican entreprit de traduire en latin le commentaire de Raschi; mais il ne l'acheva pas, et ce qu'il en avait fait est resté inédit. Jean-Frédéric Breithaupt en a donné une traduction latine complète de sa façon, avec des notes excellentes, Gotha, 1713 et 1714, 3 vol. in-4°. « Raschi, dit Richard Simon, est le grand auteur des juifs sur la Bible, parce qu'il est savant dans leur théologie et dans leurs traditions. » Buxtorf, Lightfoot, Morin, Jahn, Rosenmüller et Rossi le regardent également comme un oracle sur les traditions judaïques, qu'il rapporte en historien et souvent sans y croire. En voici deux échantillons : il soutient, d'après Aben-Ezra, son maître, que le serpent tentateur était simplement une bête; il suppose qu'il marchait et parlait à la manière des hommes; il ajoute qu'ayant été témoin des caresses que se prodiguaient Adam et Ève dans le paradis terrestre, le serpent conçu de l'amour pour Ève, et ne forma le projet de la tentation que dans l'espérance de l'épouser, s'imaginant qu'Adam, menageant le premier du fruit défendu, mourrait sur l'heure. Raschi raconte ailleurs qu'Abraham, partant pour l'Egypte, enferma sa femme dans un coffre qui fit partie de son bagage; que les commis de la douane voulurent ouvrir le coffre; qu'Abraham n'ayant pu s'en défendre, ils en tirèrent Sara, dont Pharaon fut tellement épris que le patriarche crut devoir la faire passer pour sa sœur. Raschi ne se borne pas à recueillir, dans son commentaire, les historiettes des anciens rabbins et les allégories des talmudistes; il s'attache principalement aux explications littérales des auteurs les plus accrédités, dont il rapporte les expressions mêmes. C'est vraisemblablement sur le modèle des commentaires de Raschi que nos interprètes du moyen âge ont composé leurs *Chaines* des Pères. Le style de ce docte rabbin est concis, obscur, énigmatique. Le mélange continuel des termes empruntés à différentes langues, à l'hébreu, au chaldaïque, au rabbinique, au français de ces temps reculés,

augmente l'obscurité et la difficulté de l'entendre. La haute estime dont il jouit et le besoin de le mettre à la portée de tous ont engagé des rabbins modernes à le commenter et à l'éclaircir. Nicolas de Lyra, Siméon de Muis et plusieurs autres chrétiens l'ont souvent mis à contribution dans leurs écrits. 2° *Commentarius in Canticum, Ecclesiasten, Ruth, Ester, Daniel, Esdras, Nehemiam*, Naples, 1487, in-4°. Les cinq livres appelés *Meghillot* par les juifs avaient déjà paru à Bologne en 1482 ou 1483, in-fol., et depuis ce temps ils ont eu un grand nombre d'éditions, ainsi que les *agiographes*. Il paraît que les commentaires sur les Paralipomènes, Job et les Prophètes, imprimés dans les grandes Bibles sous le nom de Raschi, ne sont pas de lui. 3° *Commentarius in Talmud*, imprimé avec le texte, Venise, 1520, in-fol., et ailleurs. Raschi n'a donné que vingt-trois traités. Les autres ont été faits dans le même esprit par Rabbi Samuel Meir. La plupart de ces traités ont été publiés séparément, dès l'origine de l'imprimerie, à Soncino et ailleurs. « L'autorité de Raschi, dit Grosley, a tranché une dispute très-vive, élevée dans le dernier siècle entre Vitringa et Rheinfert, professeurs de Franeker, sur les *dix oiseux* des anciennes synagogues juives. » D'après cette autorité, il est reçu entre les rabbinisants que ces *dix oiseux* étaient dix personnes gagées pour être toujours présentes aux prières publiques, parce que, sans ce nombre, que Jésus-Christ a réduit à trois, il n'y avait ni synagogue, ni assemblée légitime, soit civile, soit sacrée, et qu'on ne pouvait réciter les formules de bénédiction. 4° *Commentarius in Pirkè Avoth*, Venise, 1605, in-4°. Il est douteux que ce traité lui appartienne, quoique plusieurs biographes le lui attribuent. 5° *Obsertationes in Alphes*, avec cet ouvrage et séparément, Venise, 1521. Wolf n'en parle pas dans sa *Biblioth. heb.* 6° *Quasita et responsa*, manuscrit, dans la bibliothèque d'Oppenheimer, sous le nom de Jachia. 7° *Pardès* (Paradis), manuscrit. Cet ouvrage se trouve rarement en entier; mais il en existe un abrégé sous le titre de *Likkuté pardès*, Venise, 1519; Amsterdam, même année. C'est un traité des rites et cérémonies judaïques. 8° *Commentarius in Medrès Rabbà*, imprimé avec le texte de la Genèse et le commentaire de Rabbi Abraham ben Ascer; on doute qu'il soit de Raschi. 9° *Canticum de unitate Dei*. Ce cantique est inséré dans quelques *Machasor* manuscrits. 10° *Se-litchà*, ou commentaire sur le Décalogue, dans les *Machasor*; 11° un livre de médecine, que Sabtai assure avoir vu manuscrit dans la bibliothèque d'Oppenheimer; 12° *Commentarius in en Israël* (OEil d'Israël), excessivement rare, suivant Bartolucci. Rabbi Jachia prétend que, pendant son séjour en Espagne, Raschi composa un ouvrage intitulé *Parnas* ou Régulateur; mais il ne cite pas d'autre garant que Rabbi Meir de Padoue, et il n'indique aucune bibliothèque où ce livre

puisse se trouver. Peut-être est-ce le même que Grosley dit avoir vu manuscrit chez un rabbin de Casal et intitulé *le Conciliateur*. Au dire de ce rabbin, le *Conciliateur* fut écrit à l'occasion des disputes qui, au temps de Raschi, partageaient les rabbins sur les mystères de la grâce, de la prédestination et du libre arbitre; il se réduisait à cette parabole : « Si, avec un mouchoir, vous « voulez vous couvrir tout le corps, vous laissez voir ou le buste ou les jambes; l'unique « moyen de réussir dans ce dessein est de se « rapetisser en s'accroupissant. Usez-en de même « à l'égard des mystères dont il s'agit : rapetissez-vous, humiliez-vous devant Dieu et adorez « ce qui passe les bornes de votre intelligence ». (*Œuvres inédites* de Grosley, t. 2, p. 344.) On est étonné que Basnage et Boissi n'aient parlé qu'en passant d'un rabbin aussi célèbre que Raschi et qui fait vraiment honneur à la France. L—B—E.

RASCHID (HAROUN EL). Voyez AARON.

RASCHID-EDDIN, célèbre historien persan, dont le véritable nom est *Fadhl-Allah ben Enad-Eddin Aby'lkhair ben Aly Raschid-Eddin*, nommé aussi quelquefois tout simplement *Raschid*, naquit à Hamadan, ville de l'ancienne Médie, au 13^e siècle de notre ère. Il était d'origine juive et médecin de profession. Cet état, qui, dans l'Orient, mène souvent au comble des honneurs, lui procura la faveur des princes mongols qui régnaient en Perse, et il devint vizir du sultan Ghazan-Khan. Il fut aussi ministre de son fils Oldjaïtou Khodabendeh Mohammed. Il jouit d'un grand crédit sous le règne de ces deux souverains. Ce fut lui qui fit élever les palais et les mosquées qui ornèrent la nouvelle ville de Soulthanyeh, élevée par Oldjaïtou sur l'emplacement du bourg obscur de Kongorlan. Cette cité, presque entièrement en ruines maintenant, devint alors la résidence impériale des monarques de la Perse. Après la mort d'Oldjaïtou, arrivée en l'an 1317, son fils Behadour-Schah Abou-Saïd lui succéda à l'âge de quinze ans environ. Raschid-Eddin resta à la tête du ministère; mais ce ne fut pas pour longtemps; car il ne tarda pas à périr victime de la haine que lui portait l'émir Djouban, tuteur du jeune souverain. Le grand ouvrage historique qui a fait la réputation de cet écrivain est composé en persan; il est intitulé *Djami-al-tewarikh*, c'est-à-dire *Collection des annales*. Il fut entrepris à la sollicitation du sultan Ghazan-Khan, et porte encore le titre de *Tarikh-moubarek-Ghazany*, ou *Histoire auguste de Ghazan*. Ce prince mourut bientôt après, lorsque Raschid-Eddin terminait la première partie de son livre, qui fut achevé par les ordres d'Oldjaïtou. Cette histoire, qui est fort étendue, traite de l'origine et de la division de toutes les tribus mongoles et turques disséminées dans la haute Asie, des anciens rois issus d'Oghouz-Khan, des princes mongols ancêtres de Djenghiz-Khan; puis il donne le récit

très-détaillé des actions de ce conquérant et de ses descendants, soit en Chine, soit en Perse, dans la Tartarie ou dans le Kaptchak, et enfin une description du monde, comme on pouvait le connaître alors en Perse. Cette partie est ornée de cartes géographiques, et accompagnée d'une histoire des différents peuples, rédigée d'après leurs propres annales. Raschid-Eddin ne négligea aucune recherche pour perfectionner son ouvrage et le rendre digne du prince qui en avait ordonné la composition. Le vizir profita des mémoires sur l'origine des Mongols et de la famille impériale, qui avaient été recueillis par un officier mongol nommé *Poulad-Djinkesank* (1). Il y joignit les nombreux renseignements que tous les gouverneurs et les principaux personnages de l'empire lui fournirent par les ordres de Ghazan-Khan. Cet ouvrage est sous-divisé en trois parties ou tomes. La première partie comprend deux livres. Le premier, qui contient une introduction et quatre grands chapitres subdivisés en plusieurs sections, renferme l'énumération de toutes les tribus mongoles et turques, avec les détails que l'auteur a pu réunir sur leur origine, leur histoire, les pays qu'elles ont habités et les chefs auxquels elles ont donné naissance. La première section traite des véritables Turcs, tels que les *Ouighour*, les *Kankly*, les *Kaptchak*, les *Karlouk* et les *Kaladj*. Il y est aussi question des anciens princes des Turcs et de leur généalogie. Dans la seconde, l'auteur parle des *Djélair*, des *Tatars*, des *Merkit*, des *Kourlaout*, des *Barghout*, des *Ouirat*, des *Toumat*, des *Ourasout* et de plusieurs autres peuples. La troisième section est consacrée aux *Kérait*, aux *Naiman*, aux *Ankout*, aux nations du *Tanghout*, aux *Kirkis* et aux diverses nations turques dont il a déjà été question dans la première section. Dans la quatrième, on parle des tribus désignées plus particulièrement par le nom de Mongols, telles que celles de *Dertighin*, d'*Ouriankat*, de *Konkerat*, d'*Arlat*, de *Houschin*, de *Seldoux*, d'*Ildourkin*, de *Dourban*, de *Narin*, de *Boudan*, d'*Iasout*, et bien d'autres encore. Dans le second livre de cette première partie, Raschid-Eddin raconte l'histoire de Djenghiz-Khan et de ses ancêtres, ainsi que de tous les souverains de sa race établis en Chine, dans le Turkestan, dans le Kaptchak et dans la Perse. Il y suit une méthode biographique étrangère à la littérature persane et arabe, et qui semble rappeler la manière des écrivains chinois, que Raschid-Eddin a connus certainement, sinon par lui-même, au moins par le moyen des interprètes qui étaient à ses ordres. Raschid-Eddin divise l'histoire de chaque personnage en trois sections. Dans la première, il traite de la naissance de chacun des princes mongols, ancêtres de Jen-

ghiz, de sa femme, de ses enfants et de tous les détails personnels qui peuvent tenir à la généalogie de la race impériale. Puis vient l'histoire civile, militaire ou politique du prince, suivie de l'histoire étrangère ou du récit abrégé des événements arrivés dans le même temps en Chine, dans la Tartarie, la Perse et le reste de l'Asie, ce qui forme la troisième partie. L'auteur entre dans les plus grands détails sur la vie et les expéditions du fondateur de l'empire mongol. Comme tous ces récits sont tirés des mémoires mêmes fournis par la branche de la famille impériale établie en Perse, on ne peut douter de leur exactitude, au moins en général. Il est terminé par un résumé chronologique de Djenghiz-Khan, suivi de la vie d'Oktai, qui le remplaça sur le trône de Karakorum; vient ensuite celle de Tchoutchy et de ses successeurs dans le Kaptchak, jusqu'à Toukta. Raschid-Eddin parle encore de Djaghataï et de ses descendants; puis de Touly, quatrième fils de Djenghiz-Khan, père des princes qui formèrent la branche des souverains mongols de la Chine et de la Perse. Avant eux, il fait connaître Gaïouk, fils et successeur d'Oktai, remplacé par Mangou, fils de Touly, qui laissa en mourant le trône à son frère Koublaï, conquérant de la Chine. On trouve dans cette partie quelques détails sur les expéditions entreprises par les ordres de ce dernier contre le Japon et l'île de Java, dont il est aussi parlé dans la relation de Marco Polo. Elle présente encore des renseignements sur l'administration intérieure de la Chine, les principaux ministres de Koublaï, et enfin sur son fils Mangou Timour et sur le célèbre lama *Paseppa*, fondateur de la souveraineté pontificale du Thibet. Raschid termine cette partie de son livre par l'histoire des Mongols de Perse, depuis Houlagou, frère de Koublaï, jusque et y compris Ghazan-Khan. La seconde partie de ce grand ouvrage est subdivisée en deux sections: la première comprend un récit très-circonstancié des actions d'Oldjaïtou; la deuxième contient l'histoire des prophètes, des califes, des religions et des dynasties, depuis Adam jusqu'à l'an 700 de l'hégire (1300 et 1301 de J.-C.), avec les annales des peuples de la Chine, de la Tartarie, du Kaschmir, de l'Inde, des Israélites, des Ismaéliens et des Franks. La troisième division, souvent citée dans le corps de l'ouvrage sous le titre de *Dsil* (frange ou appendice), renferme une géographie universelle. Le sultan du Kharizme Abou'lghazy-Bayadour-Khan (*voy.* ce nom), auteur d'une *Histoire généalogique des Tatars*, qui est fort connue, a beaucoup profité de l'ouvrage de Raschid; il y a puisé tout ce qu'il rapporte des origines tartares et mongoles. On ne peut douter, après ces détails, que le recueil historique de Raschid-Eddin ne soit une des productions les plus importantes qui existent en persan, et qu'il ne renferme effectivement une multitude de renseigne-

(1) Ce nom, qui est souvent donné par les écrivains persans de cette époque à un grand nombre de seigneurs mongols, n'est pas autre chose que le titre chinois *Tching-siang*, c'est-à-dire *ministre*, qui passa alors en Occident avec plusieurs autres qualifications du même genre.

ments précieux, qui doivent en faire vivement désirer la publication ou la traduction. Pétis de la Croix, le fils, en avait exécuté une, qui est perdue, à ce qu'il paraît. On ne doit pas la regretter beaucoup, si, comme il est probable, elle a été faite sur le manuscrit de la bibliothèque de Paris, n° 68, qui ne contient qu'une portion de l'ouvrage de Raschid-Eddin, fort mal écrite et remplie de lacunes. Etienne Quatremère s'est beaucoup occupé de ce livre important; il a communiqué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres quelques-uns des résultats de ses recherches; il avait même entrepris la traduction de l'*Histoire des Mongols de la Perse*, mais le premier volume seul a été publié, Paris, imprimerie royale, 1836, in-fol. (voy. ET. QUATREMÈRE). La bibliothèque de Paris possède deux manuscrits de cet ouvrage. Nous avons déjà parlé du premier; le second, n° 68 A, en un gros volume in-fol., a été écrit en l'an 837 de l'hégire (1418 de J.-C.) : il est fort beau, mais malheureusement il ne renferme que l'histoire des Mongols et de leurs princes : l'histoire étrangère et le *Dsil* ou appendice, contenant la partie géographique, y manquent. Ces deux portions sont extrêmement rares dans l'Orient. On trouve dans ce même manuscrit une continuation de l'histoire des Mongols de Perse, écrite sous le règne de Schah-Rokh, fils de Tamerlan, par un auteur inconnu; elle présente dans le plus grand détail le récit des événements arrivés sous le règne d'Abou-Saïd, fils et successeur d'Oldjaïtou. Outre ce grand ouvrage historique, le vizir Raschid-Eddin a encore composé une espèce de *Somme* théologique musulmane, intitulée *Madjmou-arraschidiah* (la collection de Raschid), écrite en arabe : il en existe à la bibliothèque de Paris, sous le n° 356, un superbe exemplaire, qui date de l'an 710 de l'hégire (1310 de J.-C.), du vivant même de l'auteur. (Voy. un *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Raschid-Eddin*, par Quatremère, en tête de sa traduction de l'*Histoire des Mongols*, citée plus haut.) S. M—N.

RASÈS, historien arabe d'Espagne, dont le véritable nom était *Ahmed ben Mohammed ben Mousa Abou bekr al Razy*, était originaire de Réy, dans la Perse, comme son nom de *Razy* l'indique : il naquit à Cordoue dans le 9^e siècle et vécut du temps des califes Ommiades Abd-allah et Abderrahman III (888-961). Il paraît qu'il jouit de l'estime de ces deux princes. On voit, par les témoignages que Casiri a réunis dans sa *Bibliothèque arabe d'Espagne*, que cet auteur était fort estimé parmi les savants de sa nation. Il avait composé un grand ouvrage sur l'histoire et les expéditions militaires des souverains musulmans de l'Espagne et une *Description historique et topographique de la ville de Cordoue et de tous ses quartiers et édifices*. Ce dernier livre, où il donnait de grands détails sur les antiquités de sa patrie, était divisé en cinq tomes. L'auteur l'avait

XXXV.

entrepris à l'imitation d'une ample *Description de Bagdad*, exécutée par un certain Ahmed ben Aby-Taher, qui vivait vers la même époque. Ces deux ouvrages sont perdus, à ce qu'il paraît : ils ne se trouvent au moins dans aucune de nos bibliothèques et rien n'indique qu'ils existent dans l'Orient. Il est probable qu'ils ressemblaient beaucoup à la grande *Description de l'Égypte et du Caire*, par Makrizy; le titre même de ces deux ouvrages paraît avoir donné naissance à celui qu'on voit en tête du livre de Makrizy. Les bibliographes espagnols font mention d'un ouvrage historique et géographique sur la situation de l'Espagne du temps des Goths et des premiers princes musulmans, traduit de l'arabe, qu'ils attribuent au même auteur. On pourrait croire qu'il ne diffère pas des livres écrits en arabe dont nous venons de parler : il est difficile de décider cette question, parce que cette traduction est restée inédite. Les notices que ces bibliographes en donnent sont si confuses et tellement mêlées d'indications fabuleuses, fausses ou erronées, que beaucoup de savants regardent cet ouvrage comme un livre fabriqué et décoré d'un nom illustre pour lui procurer plus de vogue. Nous ne voyons pas néanmoins de raison suffisante pour admettre une pareille supposition; car ce qu'on reproche à cet ouvrage manuscrit peut venir tout simplement de l'ignorance du traducteur et des additions qu'il aura eu la maladresse d'y joindre. Cette traduction fut rédigée en portugais vers le 13^e siècle, à ce qu'il paraît, et, bientôt après, on en fit sur le portugais une version castillane. On cite plusieurs exemplaires de l'une et l'autre traduction qui existent dans divers monastères de l'Espagne et du Portugal. Resende traduit ainsi une notice qui se voit à la fin d'un manuscrit qui contient la version castillane exécutée en l'an 1320; elle fait connaître les interprètes arabes et espagnols de ce livre : on y voit qu'il fut traduit d'abord en portugais *per magistrum Machometum Sarracenum nobilem architectum, et scribebat necum Ægidius Petri clericus domini Petri Joannidæ Postellensis, patris domini Joannis Avolini.* S. M—N.

RASIS ou RHAZÈS. Voyez RAZI.

RASK (ÉRASME-CHRÉTIEN), philologue danois, naquit en 1787 à Brendekilde, village de l'île de Fionie, où son père exerçait la médecine sans être docteur. Déjà, à l'école d'Odensée, le jeune Rask se livra avec ardeur à l'étude de l'ancien islandais; il compléta cette étude lorsqu'il arriva en 1807 à l'université de Copenhague et il porta en outre ses investigations sur bien d'autres langues, non-seulement du Nord, mais aussi de l'Orient. Dans un voyage qu'il fit en 1812 avec le professeur Nyerup en Suède et en Norvège, il ne manqua pas de prendre les langues finnoises pour sujet de ses comparaisons philologiques. A l'aide d'une subvention du gouvernement, il passa ensuite quelque temps en Islande pour étudier les monuments et les traces de l'ancienne

27

littérature du pays. L'*Introduction à la connaissance de l'islandais* qu'il avait publiée à Copenhague en 1811, qu'il développa plus tard dans l'édition suédoise donnée à Stockholm en 1818 et les soins qu'il avait pris de la publication du *Dictionnaire islandais* de Biorn Haldersen, imprimé à Copenhague en 1814, 2 vol. in-4°, avaient prouvé au monde savant que Rask méritait les encouragements du gouvernement et que le mettre à même de compléter ses connaissances linguistiques, c'était contribuer aux progrès de la science. Jusque-là il avait vécu pauvre et pourtant heureux, car l'étude le dédommageait de toutes les privations. De retour en Danemarck, il obtint une place de sous-bibliothécaire de l'université; mais il ne resta pas longtemps en repos. Aux titres qu'il avait déjà à l'estime des savants, il venait de joindre un prix qui lui fut décerné par l'université de Copenhague pour ses *Recherches sur l'origine de la langue islandaise*, dont il possédait alors, grâce à ses investigations faites en Islande même, la connaissance la plus intime. Cet ouvrage parut à Copenhague en 1817. Il brûlait d'envie de pénétrer dans les contrées par lesquelles on supposait qu'étaient venues les nations qui ont peuplé le nord de l'Europe et de chercher l'origine de leur ancien idiome jusqu'au fond de l'Asie. Avec deux mille daler que lui procura le conseiller Bulow, et muni d'un congé, il se mit hardiment en route pour ce long voyage, passa l'année 1817 en Suède et y répandit le goût de son étude favorite par un cours public sur l'islandais, par des articles insérés dans les recueils périodiques et par l'édition amplifiée et en suédois de son *Introduction à la connaissance de l'islandais* dont il a été parlé ci-devant. A Stockholm, il publia aussi en suédois une grammaire anglo-saxonne en 1817, dont il fut donné treize ans après une traduction anglaise, également amplifiée par l'auteur. Il prépara encore à Stockholm une petite édition de l'*Edda* de Snorro et une autre de l'*Edda* de Saemund. Ces deux éditions, qui ne furent achevées qu'en 1818, contribuèrent beaucoup à répandre les anciens écrits des Islandais réputés sacrés. Ayant obtenu du gouvernement danois un supplément de secours et le titre de professeur, Rask se rendit à St-Petersbourg et y demeura jusqu'en 1819 pour étudier les idiomes finnois, slaves, ainsi que les langues orientales. Chemin faisant, il apprit même le français, comme plus tard il apprit en Asie le portugais. Il présenta au comte de Romanzow le plan d'un dictionnaire finnois et esquissa une classification des langues de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique. Il alla ensuite par le Caucase en Perse et dans l'Inde, y étudia les idiomes anciens et modernes autant que le lui permit le peu de temps qu'il y séjourna. Un naufrage qu'il fit entre Ceylan et la côte de l'Inde le priva de ses manuscrits, de ses livres et des fonds qui devaient servir aux frais de son retour en Europe. Heureusement il

trouva des secours chez les autorités danoises de Tranquebar. Il acquit de nouveaux manuscrits orientaux pour son pays, et en 1823 il fut avec ses trésors de retour à Copenhague, après avoir charmé les loisirs de la traversée en composant de courtes grammaires du français et de l'espagnol. La dernière parut dans l'année qui suivit son retour. Il fut nommé président de la société islandaise et de celle des antiquaires du Nord, qu'il aida à former et aux travaux de laquelle il prit beaucoup de part. En 1826, on créa pour lui une chaire de langues orientales, et il publia une *Dissertation sur l'âge et l'authenticité du Zend-avesta*, une autre sur la *Chronologie égyptienne*, une troisième sur la *Chronologie hébraïque*. Il préparait aussi un dictionnaire arménien et un aperçu des langues du Malabar. Ce qui l'occupa plus que les recherches sur l'Orient qu'on attendait de lui et qui auraient pu avoir un haut intérêt, ce fut un projet de réforme pour l'orthographe danoise que personne ne lui demandait, qui ne fit que lui susciter, non sans raison, beaucoup de tracasseries, et ne fut adopté que par peu de personnes. Il en publia le système dans son *Essai d'une orthographe scientifique*, Copenhague, 1826. A cet essai avorté succéda trois ans après une *Grammaire des nègres d'Ova sur la côte occidentale d'Afrique*, et en 1832 une édition des *Fables de Lockman*, en arabe, mais qui ne passe pas pour être très-correcte. Les manuscrits qu'il avait apportés de l'Asie furent placés dans les bibliothèques du roi et de l'université; Rask lui-même n'en tira aucun parti; d'autres travaux prenaient son temps, notamment un *Dictionnaire mésogothique*, qu'il ne put achever et une *Grammaire laponne raisonnée*, 1832, qui fut son dernier ouvrage. Il avait rapporté de ses voyages en Orient le germe d'une phthisie qui se développa après son retour et à laquelle il succomba le 14 novembre 1832. Il était depuis trois ans premier bibliothécaire de l'université. Son ami Petersen a publié, à l'aide de fonds qu'il lui a légués, un *Recueil* de ses petites dissertations, essais et traités, Copenhague, 1834 à 1838, 3 vol. in-8°, recueil dans lequel il a aussi compris les petites grammaires de langues d'Europe que Rask semait, pour ainsi dire, sur sa route savante et dont on aurait pu se passer. Il faut en excepter sa *Grammaire de la langue frisonne*, Copenhague, 1825, qui a au moins le mérite de la nouveauté. Dans ce recueil, on s'est conformé à l'orthographe inventée par Rask et qui lui tenait tant à cœur qu'elle occupa ses dernières pensées. L'auteur de cet article a donné dans la *Revue française*, t. 8, Paris, 1838, une notice plus étendue sur les travaux et les ouvrages du savant linguiste danois.

D—G.

RASMUSSEN (JANUS LASSEN), orientaliste, né en Danemarck vers 1790, étudia l'arabe dans plusieurs universités d'Allemagne, et, voulant se perfectionner, vint à Paris pour y suivre les

cours de Silvestre de Sacy. De retour à Copenhague vers 1814, il fut nommé professeur de langues orientales à l'université de cette ville. L'ardeur de Rasmussen pour cet objet spécial de ses études, ainsi que pour les recherches historiques et les résultats qu'elle avait produits, donnaient lieu d'espérer que son nom figurerait un jour parmi ceux des plus célèbres orientalistes. Malheureusement, il ignorait ou avait oublié que la tempérance est indispensable, surtout pour les gens de lettres. Les excès de débauche auxquels il se livra hâtèrent sa fin : il mourut à Copenhague dans les premiers mois de 1829. Il était de l'Académie royale de cette ville. On a de lui : 1° *Essai historique et géographique sur le commerce et les relations des Arabes et des Persans avec la Russie et la Scandinavie durant le moyen âge*; publié en danois dans le tome 2 du journal *Athènes*, 1814. Cet ouvrage intéressant fut traduit en suédois, Stockholm, 1817, puis en allemand, et ensuite en anglais dans l'*Edinburgh Magazine*, 1818-1819. C'est d'après cette version que M. V. de C. en a donné une traduction française dans cinq numéros du *Journal asiatique de Paris*, en 1824 et 1825. Comme l'auteur de cette dernière traduction, suivant sa trop modeste habitude, a désiré garder l'anonyme, Silvestre de Sacy a cru devoir y ajouter des notes où il a fait usage des observations de Frøhn qui, en 1823, dans son livre intitulé *Ibn-Foslan's und anderer Araber Berichte über die Russen alterer zeit* (Relations d'Ibn-Foslan et d'autres auteurs arabes sur les Russes du moyen âge), avait relevé plusieurs erreurs échappées soit à Rasmussen, soit au traducteur anglais dans l'interprétation de quelques textes arabes. 2° *Historia præcipuum Arabum regnorum, rerumque ab eis gestarum ante islamismum*, Copenhague, 1817, in-4°. Cet ouvrage, principalement composé d'après les fragments de Hamzah d'Ispahan, traduits par le savant Reiske (voy. ce nom), contient de plus les 6°, 7°, 9° et partie du 10° chapitres du même historien arabe avec la traduction latine de Rasmussen, qui a écrit en texte arabe des notes utiles et savantes puisées dans d'autres auteurs orientaux. 3° *Histoire de la compagnie africaine du commerce* (de Copenhague), en danois, Copenhague, 1818, in-8°; 4° *Addimenta ad historiam Arabum ante islamismum excerpta ex Ibn-Nabetah Nucairio atque Ibn-Kotaibah*, Copenhague, 1821, in-4°. Ce supplément à l'un des ouvrages précédemment cités contient le texte arabe des auteurs traduits par Rasmussen : il a profité aussi de la version latine de plusieurs morceaux publiés par Reiske. Ces divers fragments sont curieux parce qu'ils font connaître des proverbes, des vers, des anecdotes relatives à des traditions, des superstitions et des coutumes bizarres des anciens Arabes. 5° *Annales islamicae, sive Tabula synchronistico-chronologica chalifarum et regum orientis et occidentis; accedit historia Turcorum, Karamanorum, etc.*, Copen-

hague, 1825, in-4°. Cet important ouvrage offre la chronologie de toutes les dynasties musulmanes et des extraits d'historiens arabes traduits d'après les manuscrits de la bibliothèque de Copenhague. Rasmussen y fait mention de quelques dynasties jusqu'alors peu connues de l'Asie Mineure, telles que les *Cadherides*, les *Ramadhanides*, les *Derbendides*, etc., mais on est étonné de n'y pas trouver un mot sur les *Ismaélides* ou *Assassins de Perse*. C'est dans l'*Abrégé de l'histoire universelle d'Abou'l Abbas Ahmed de Damas*, manuscrit rapporté du Levant par le célèbre Niebuhr (voy. ce nom), que Rasmussen a puisé la plus grande partie de ses extraits. Il n'en a pas donné le texte, mais seulement les noms d'hommes et de lieux en caractères orientaux, et il les a accompagnés de savantes et utiles notes historiques et géographiques. Dans le *Journal des savants*, années 1818, 1821 et 1826, Silvestre de Sacy a rendu un compte avantageux des trois derniers ouvrages de ce jeune orientaliste. Rasmussen s'occupait sur la fin de sa vie d'une nouvelle édition, traduite en latin et corrigée de son premier ouvrage, l'*Essai sur les relations des Arabes et des Persans avec la Russie*, etc. Elle n'a paru qu'après sa mort, Copenhague, in-4°. A—T.

RASORI (JEAN), célèbre médecin, naquit à Parme en 1767. Fils d'un artisan, il annonça dès son enfance de si heureuses dispositions pour les sciences que des personnes bienfaisantes lui firent faire ses études au collège de cette ville. Ses progrès ne démentirent pas les espérances qu'on avait conçues. L'enfant duc de Parme, son souverain, instruit des talents et de l'esprit de ce jeune homme, l'envoya à ses frais étudier la médecine à Florence, à Pavie et en Angleterre; et il l'entretint pendant sept ans dans ces écoles. Rasori revint dans sa patrie, après avoir passé quelque temps à Paris, dans le moment où la révolution exaltait les têtes. Une imagination ardente et une ambition démesurée lui firent adopter les principes nouveaux, et il arriva à Parme plein du désir de les propager. Il avait aussi embrassé vivement la nouvelle doctrine médicale de Brown; et il conçut le projet de renverser toute la science hippocratique pour lui substituer les systèmes du médecin anglais. L'occasion s'en présenta bientôt; et son illustre protecteur lui obtint la chaire de professeur de pathologie interne à l'université de Pavie, vers la fin de l'année 1794. Ce fut alors qu'il fit connaître la doctrine médicale de Brown, en publiant la traduction italienne des ouvrages de ce professeur, auxquels il ajouta une préface et des notes que lui fournit Malacarne. Cette traduction et les leçons de Rasori firent beaucoup de bruit en Italie et occasionnèrent de vives discussions dans les écoles. Le professeur Vacca Berlinghieri, de Pise, publia d'excellentes observations en réfutation de la doctrine brownienne. Rasori promit de répondre, mais il n'exécuta point sa promesse. Le

scandale que ses leçons excitèrent à Pavie l'obligea bientôt de quitter sa place. Mais, lors de l'entrée des Français en Italie, il se rendit à Milan; et, s'adonnant tout entier à la politique, il publia un journal intitulé *l'Amico della libertà e dell'uguaglianza*, dans lequel il se montra le plus zélé partisan du gouvernement républicain et l'ami des patriotes. Ce qui lui fit du tort, ce furent les invectives qu'il lança contre les princes et surtout contre le duc de Parme, son bienfaiteur. Il n'y ménagea point les sarcasmes les plus amers contre les professeurs de Pavie, ses anciens collègues, et en général contre tous ceux qui ne partageaient pas ses opinions médicales et républicaines. Il obtint ensuite l'emploi de secrétaire central du ministre de l'intérieur de la république cisalpine, qui était alors un certain Tadini, homme assez médiocre. Rasori s'empara de son esprit et lui fit commettre beaucoup de fautes. Grand nombre d'employés furent renvoyés des bureaux du ministère pour faire place à des créatures du secrétaire, qui devint l'objet de la haine des Milanais. Les journalistes l'accablèrent de tant de ridicule qu'il fut obligé de donner sa démission; et il retourna à Pavie, dès la fin de 1797, avec le titre de professeur de clinique interne et de médecine pratique. Il n'ouvrit son cours que vingt jours après la rentrée des écoles, et il fit à ce sujet un discours intitulé *Del preteso genio d'Ippocrate* (Sur le prétendu génie d'Hippocrate), qui fut imprimé en 1798. L'auteur cherche à réfuter ou à tourner en dérision les aphorismes immortels du père de la médecine. Il n'épargne ensuite ni les sarcasmes ni les invectives contre les médecins de l'antiquité, tels que Galien, Celse, etc.; contre les Sydenham, les Hoffmann, les de Haën des derniers siècles. Enfin tous les médecins modernes les plus illustres sont déchirés par sa plume satirique. Il faudrait, selon lui, brûler tous les livres de médecine et s'en tenir aux seuls principes qu'il enseigne. On peut juger quelle impression fit sur les auditeurs un tel discours. Les leçons qui suivirent ne furent pas moins bizarres, et elles finirent par perdre entièrement l'auteur dans l'esprit des élèves. Une comédie burlesque et des plus injurieuses pour le professeur, intitulée *Il Rasori*, fut imprimée et même adressée au directoire exécutif de la république cisalpine. Une épître non moins virulente, intitulée *Lettera d'uno studente di medicina pratica e di clinica nell' università di Pavia ad un suo amico*, fut également mise sous presse et répandue dans toute la ville. Enfin des réclamations sans nombre et une députation d'étudiants furent envoyés au directoire pour obtenir le renvoi de Rasori; ce qui eut lieu au bout d'un mois de leçons. Il revint à Milan, et, ayant reçu de Londres la *Zoonomie* du docteur Darwin, il en publia une traduction enrichie de notes. Comme cet ouvrage, qui traite des lois de la vie organique, est ingénieux et contient des hypothèses hardies

et des idées assez piquantes, comme d'ailleurs il était dirigé contre Brown, dont Darwin était l'ennemi déclaré, le traducteur fit tout à coup volte-face au système du premier, et il devint darwinien outré. Dans ses annotations il réfuta la doctrine de Brown, contre lequel il se répandit en injures et en sarcasmes. La traduction de la *Zoonomie* est écrite d'un style pur et élégant. Ce fut à cette époque que Rasori conçut le projet de fonder un nouveau système de médecine. Tout en blâmant Brown, il prit pour base la doctrine des deux diathèses *sténique* et *asténique* de cet écrivain, et, se fondant sur le principe de F. Hoffmann, *Omnis dolor agit ut stimulus*, il établit que toutes les maladies en général dépendent d'une action stimulante. Comme il ne savait quel nom donner à son système bizarre, le *Traité de l'Inflammation* de Jean Hunter lui en fournit un, qui lui convint d'autant mieux qu'il annonçait une opposition formelle à la doctrine stimulante brownienne. Il l'appela *Il controstimolo* (le contre-stimulus), d'après ces expressions de Hunter : *Some medicines are capable of altering the mode of action, others stimulating, many* COUNTER-STIMULATING, etc. Voici, en peu de mots, l'esprit de la doctrine rasorienne, dont celle de Broussais semble tirer son origine : « Sur cent maladies qui affligent l'espèce humaine, il en est au moins quatre-vingt-quinze qui dépendent d'une cause stimulante, tandis qu'il en est à peine cinq qui se rapportent à une cause débilitante. » Mais ces causes, qui produisent un état qu'on nomme diathèse sténique ou asténique, peuvent avoir divers degrés d'intensité; or, pour les combattre, il faut employer des moyens contre-stimulants dans le premier cas, et stimulants dans le second; de là, nécessité d'une division de la matière médicale en deux classes, et c'est ce que firent Rasori et Borda de Pavie dans leurs leçons de thérapeutique; ainsi dans la première classe étaient placés l'opium, le quina, le musc, le camphre, l'alcool, le froid, etc...; et dans la seconde, tous les remèdes tirés du règne minéral, tels que l'antimoine et ses préparations, les acides nitrique, sulfurique, muriatique, l'arsenic, le mercure, etc., la plupart des végétaux, et surtout des poisons, comme la ciguë, l'aconit, le laurier-cerise, la bella-donna; ainsi du reste. L'emploi de ces remèdes doit être dirigé à des doses capables de combattre et de détruire la diathèse morbifique; ainsi, par exemple, le tartre émétique, réputé contre-stimulant, est prescrit à doses progressives jusqu'à ce que, produisant des évacuations, il annonce que le malade ne peut en supporter une dose plus forte et que la diathèse est vaincue; alors on prescrit le remède à doses décroissantes. Quant aux symptômes nombreux qui compliquent les maladies, le médecin contre-stimuliste n'y attache aucune importance, n'ayant égard qu'au seul degré de la diathèse, et ne s'attachant qu'à combattre

celle-ci par des remèdes qu'il juge propices. C'est le *contraria contrariis curantur*. Il n'est pas difficile de voir combien peut être nuisible un tel système et à quelles erreurs funestes il conduirait. Cependant il trouva en Italie un grand nombre de prosélytes parmi les jeunes gens; mais il eut un plus grand nombre encore d'adversaires chez les praticiens. Parmi ses partisans on distingua les professeurs Borda de Pavie, Brera de Padoue, et Tomasini de Bologne; ils n'adoptèrent pourtant le système de Rasori qu'en lui faisant subir de grandes modifications, dont la principale fut de créer une nouvelle diathèse intermédiaire des deux autres, qu'ils nommèrent *irritativa*, par une conséquence, sans doute, de ce que Hunter ajoutait à la phrase citée plus haut, c'est-à-dire : *Some irritating, and others quieting*. Ils créèrent aussi pour cette diathèse une troisième classe de remèdes appelés *calmants*, et d'autres *assoupissants*. C'étaient les *torpenti* de Darwin. Le professeur Tomasini a encore élaboré ce système, et l'a, pour ainsi dire, recréé sous une nouvelle forme, qu'il prétend lui avoir été enlevée par le professeur Broussais de Paris : *adhuc sub judice lis est*; ce qui prouve le peu de solidité de ces systèmes et les erreurs funestes qu'ils peuvent faire commettre aux jeunes médecins. Ce n'est au surplus qu'une misérable rapsodie de la doctrine des méthodistes dont Themison fut le chef, et dont la base était le fameux *Laxum, strictum et medium*, qui désignait les trois états pathologiques dans lesquels peut se trouver la machine animale vivante. Les Autrichiens ayant reconquis le Milanais en 1799, les révolutionnaires furent recherchés par la police, qui en fit conduire plusieurs en exil aux Bouches de Cattaro. Rasori quitta Milan et chercha un refuge à Gènes, alors occupée par la division française sous les ordres de Masséna. Une épidémie de typhus s'y manifesta; Rasori y mit en usage son système médical et publia une *Relation* de cette maladie en 1 volume in-8°. Cet opuscule est bien écrit et annonce un homme érudit au milieu d'une foule d'erreurs, de fausses hypothèses et d'extravagances qu'il avance avec un ton digne de Paracelse. Cette relation fut vivement attaquée pour la réalité des faits cités, et les conséquences qui en étaient déduites, par le docteur William Batt, qui a écrit sur cette même maladie d'une manière infiniment plus sage et plus savante. Après la bataille de Marengo, Rasori revint à Milan, où il obtint la place de *protomedico* (archiâtre) du gouvernement, celle de médecin de l'hôpital militaire et celle de professeur de clinique dans le grand hospice de *Santa Corona*. Il publia ensuite un journal intitulé *Annali di scienze e lettere*, par lequel il se fit encore beaucoup d'ennemis en s'y livrant à tous les écarts d'une plume satirique et d'une imagination exaltée; il cessa d'y travailler en 1811. L'année suivante, le docteur Ozanam, médecin

français établi à Milan, qui avait suivi pendant quinze mois les leçons de clinique du professeur, publia un ouvrage intitulé *Cenni sulla teoria e la dottrina del contro-stimolo* (Aperçu sur la théorie et la doctrine du contre-stimulus), où il démontra par des faits les erreurs, la vanité et les dangers d'un système vraiment homicide. Cet opuscule parvint à la connaissance du ministre de l'intérieur, qui ordonna de compulser les registres mortuaires de l'hôpital, et qui, ayant acquis la certitude des faits avancés par ce médecin, destitua le professeur de clinique. Rasori rentra dans la classe ordinaire des médecins, travaillant de temps à autre à quelques articles des *Annali delle scienze e lettere*, que publiaient alors MM. Leoni, de Parme, et Gherardini fils, de Milan, l'un de ses plus zélés sectateurs. L'empereur d'Autriche recouvra, en 1814, ses États de Lombardie et y rétablit une partie des anciennes institutions. La noblesse, en général, et la plupart des hommes attachés au gouvernement italien ne virent pas sans peine le retour du régime allemand, et la dissolution d'un royaume qui était trop, à la vérité, sous l'influence française, mais où les places et les emplois étaient occupés par des Italiens. Le désir de se soustraire au nouveau joug fut l'origine du *carbonarisme*. On crut que l'occasion se présentait au moment où Napoléon, abandonnant l'île d'Elbe, vint débarquer à Cannes et renverser encore une fois le trône des Bourbons. Des conciliabules se formèrent à Milan; une conspiration fut ourdie pour opérer un soulèvement général, dans l'espoir d'être soutenu par la France victorieuse; mais la bataille de Waterloo déjoua toutes ces manœuvres. Plus de vingt individus furent arrêtés. Rasori se trouva de ce nombre avec des généraux, des avocats et même un ecclésiastique. Une cour martiale, nommée pour les juger, les condamna à une détention plus ou moins longue, et une partie fut renfermée dans la citadelle de Mantoue. Rasori ne recouvra sa liberté qu'au bout de deux ans. Il revint à Milan et y reprit l'exercice de la médecine. On a de lui les ouvrages suivants : *Analisi del preteso genio d'Ippocrate*, Milano, 1796, in-8°; — *Annali delle scienze e lettere*, 1802-1812, 10 vol. in-8°; — *Compendio della nuova dottrina medica di Brown, trad. dell'inglese*, 1793, 1803, 2 vol. in-8°; — *Lettera al dottore Rubini contenente un estratto del trattato di Undervood su gli ulceri delle gambe*, Pavie, 1793, in-8°; — *Pro-lusione letta, assumendo la scuola di Patologia*, Milano, in-8°; — *Rapporto sullo stato dell'università di Pavia*, in-4°; — *Zoonomia, ovvero leggi della vita organica dal prof. Darwin, trad. dall'inglese con annotazioni*, 1803, 6 vol. in-8°; — *Storia della febbre pettechiiale di Genova*, Milan, 1803, 1 vol. in-8°; — deux volumes d'*Opusculi de médecine clinique*, précédés de l'*Examen d'un jugement de Sprengel*, etc., Milan, 1830, 2 vol. in-8°. Vers le même temps, il fit réimprimer sa

traduction de la *Zoonomie de Darwin* (6 vol. in-8°), avec une biographie de ce savant. Lorsque le choléra sévit à Milan en 1836, Rasori fut un des médecins qui montrèrent le plus de zèle à visiter les malades, et il publia sur cette maladie un opuscule du docteur Pirondi, auquel il ajouta une savante note. Ce fut cette même année qu'il mit sous presse son dernier ouvrage, qui a pour titre : *Théorie de la phlogose ou inflammation*; mais il n'eut pas la satisfaction de voir terminer l'impression de son livre. Atteint d'une affection catarrhale, il mourut après deux jours de maladie, le 13 avril 1837, laissant des regrets unanimes, malgré les dissensions politiques et scientifiques auxquelles il avait été mêlé. De grands honneurs furent rendus à sa mémoire. On ouvrit une souscription pour son tombeau, et plusieurs artistes s'empressèrent de reproduire ses traits; nous citerons entre autres son buste par le sculpteur Benzoni et sa statue colossale en marbre de Carrare, par Gandolfi. Il fut aussi question de lui élever un monument à Parme, sa patrie. Rasori n'était pas seulement grand médecin, mais encore bon poète, et tous ses écrits se distinguent par une pureté et une élégance de style vraiment remarquables. Au reste, il avait eu aussi en partage le don de la parole, et l'on sait que rien n'était plus agréable, plus intéressant que sa conversation. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, maigre et fluet; ses yeux étaient grands, vifs et à fleur de tête. Il avait conservé jusque dans ses derniers jours la liberté de tous ses membres et l'usage complet de tous ses organes; sa chevelure même était intacte, quoique d'une extrême blancheur. Les œuvres complètes de Rasori ont été publiées à Florence, 1837, 1 vol. in-8° à 2 colonnes. La biographie la plus détaillée qui ait été faite de ce médecin célèbre est celle qui a pour titre : *Della vita di Giovanni Rasori libri sei*, par le professeur Joseph del Chiappa, Milan, 1838, in-8° de 377 pages. Un médecin italien, établi à Marseille, M. Sirus Pirondi, déjà cité, et avec lequel Rasori avait été fort lié, a publié une traduction française de la *Théorie de la phlogose ou inflammation*, Marseille, 1839, 2 vol. in-8°. O—z—M et A—Y.

RASPE (RODOLPHE-ERIC), antiquaire allemand, né à Hanovre en 1737, fit ses études à Göttingue et à Leipsick, et fut employé successivement aux bibliothèques de Göttingue et de Hanovre. En 1767, le landgrave de Hesse-Cassel, Frédéric II, le nomma professeur d'archéologie au collège Carolin, à Cassel, puis inspecteur du cabinet des antiques et médailles et membre du conseil; on créa aussi pour lui une seconde place de bibliothécaire. Les connaissances variées qu'il possédait, et dont il a donné assez de preuves dans ses ouvrages, pouvaient, dans sa position, lui attirer l'estime générale; mais le goût de la dépense et l'esprit d'aventure le jetèrent dans des écarts déplorables. Il sollicita l'autorisation de

fouiller les archives des couvents de l'évêché de Paderborn, pour y chercher des documents historiques; cette entreprise coûta beaucoup et produisit peu de chose. Ensuite il voulut faire un voyage en Italie, afin d'enrichir le cabinet de Cassel d'objets antiques : le landgrave y consentit et fournit les fonds nécessaires. Raspe conduisit d'abord sa famille à Berlin et renvoya en route les clefs du cabinet qui lui était confié. On lui répondit qu'il fallait revenir pour assister à l'inventaire, il obéit; mais, dès que l'inventaire fut commencé, il disparut, et l'on découvrit bientôt qu'il avait volé une bonne partie des richesses du cabinet : quelques médailles avaient été mises en gage. La police publia aussitôt son signalement, portant que le conseiller Raspe, ayant des cheveux roux et vêtu alternativement d'un habit rouge brodé en or, d'habits noir, bleu et gris, s'était évadé après avoir volé le cabinet de médailles. On invitait en conséquence les autorités à s'assurer de sa personne et à le renvoyer à Cassel. Arrêté à Clausthal, il s'évada dans la nuit, s'embarqua pour l'Angleterre et passa le reste de ses jours dans ce royaume, faisant toujours des projets, travaillant à des ouvrages utiles, et gagnant sa vie soit à donner des leçons, soit à traduire en anglais des livres allemands. En 1781, il annonça son projet de voyager en Egypte pour y faire des recherches sur les antiquités. Pendant quelque temps il trouva de l'emploi dans les mines de Cornouailles; en Irlande il voulut diriger lui-même l'exploitation d'une mine. La société royale de Londres l'ayant rayé de la liste de ses membres, il menaça de faire imprimer avec les caractères, et dans le format des *Philosophical transactions*, les *Unphilosophical transactions* des savants d'Angleterre. Il essaya même d'excuser, et presque de justifier, dans une gazette allemande, le vol commis à Cassel. Il mourut à Mucross, en Irlande, à la fin de 1794, aussi estimé pour ses talents que méprisé pour sa conduite. Voici ses principaux ouvrages : 1° *Œuvres philosophiques latines et françaises de feu M. de Leibniz, tirées de ses manuscrits, qui se conservent dans la bibliothèque royale à Hanovre*, avec une préface de Kæstner, Amsterdam et Leipsick, 1763, in-4° (voy. LEIBNIZ); 2° *Mémoires pour servir à la plus ancienne histoire de Hesse-Cassel*, 1774, in-8°; 3° *Voyages en Angleterre, sous le rapport des manufactures, des arts, de l'industrie*, etc., Berlin, 1785; 4° *An account of some german volcanos and their productions*, Londres, 1776; 5° *Essai critique sur les peintures à l'huile* (en anglais), Londres, 1781, in-4°; 6° *A descriptive catalogue of a general collection of ancient and modern engraved gems, cameos as well as intaglios*, etc., Londres, 1791, 2 vol. in-4°, avec 57 planches. Cette explication des empreintes en soufre, fournies par le modeleur Tassie, parut aussi en français sous ce titre : *Catalogue raisonné d'une collection générale de*

pierres gravées antiques et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe; ce livre est rare et recherché (1). Raspe traduisit en allemand l'*Essai* d'Algarotti sur la peinture, Londres, 1777. Parmi ses traductions anglaises, on remarque celles des *Voyages minéralogiques* de Ferber, du Nathan de Lessing, etc. Il y a de lui, dans le tome 49 des *Transactions philosophiques* de Londres, une dissertation *De ossibus et dentibus elephantum aliarumque belluarum in America septentrionali aliisque borealibus regionibus obviis*; et il a fourni d'excellents articles sur des ouvrages d'archéologie, signés Gs, dans les tomes 13-18 de l'*Allgemeine deutsche Bibliothek*. D—G.

RASPONI (dona FELICE), née à Ravenne en 1523, descendait d'une ancienne et illustre famille qui a produit un grand nombre d'hommes de mérite. Ayant eu le malheur, dans son enfance, de perdre son père, elle resta sous la tutelle d'une marâtre qui, jalouse de ses attrait naissants, la fit entrer dans le monastère de St-André de Ravenne et la contraignit d'y prendre le voile. Dona Felice, douée d'une grande vivacité d'esprit, ayant tourné ses idées vers l'étude, apprit le latin et parvint par ce moyen à lire au moins dans les traductions les traités philosophiques d'Aristote et de Platon et les ouvrages des saints Pères. L'étude l'aidait à supporter les contrariétés qu'elle éprouvait chaque jour de la part de la supérieure et même des simples religieuses, qui se plaisaient à exercer sa patience. Elle peignit ses tribulations dans un sonnet à Jérôme Rossi, son neveu, et celui-ci lui répondit par un discours sur le courage nécessaire dans l'adversité, qui contient l'éloge des talents et des vertus de dona Felice. Les religieuses, touchées de sa douceur et de sa résignation, la forcèrent d'accepter le gouvernement du monastère, où elle fit reflourir la discipline antique et le goût de l'étude. Au bout de trois ans, elle fut continuée dans une charge qu'elle remplissait si bien; mais elle mourut le 3 juillet 1579 à 56 ans. Plusieurs poètes, parmi lesquels on cite Annibal Caro et Jean Arrigoni, ont célébré sa beauté et ses talents. Outre quelques pièces de vers, on a de cette dame deux opuscules ascétiques : 1^o *Della cognizione di Dio ragionamento*, Bologne, in-8°; 2^o *Dialogo della eccellenza dello stato monacale*, ibid., 1572, in-4°. W—S.

RASPONI (CÉSAR), cardinal, célèbre par sa piété et son talent pour les négociations, naquit en 1615 à Ravenne d'une maison alliée aux principales maisons de l'Italie. Sa mère, restée veuve fort jeune, ne voulut point se remarier

afin de soigner l'éducation de ses enfants et surtout celle de César, qui montrait déjà les plus heureuses dispositions; elle le conduisit à Rome où il fit ses études d'une manière distinguée. Il n'avait que quatorze ans quand il fut désigné pour réciter en public des harangues et des pièces de vers, suivant un usage qui se conservait en Italie. Sur les éloges qu'on faisait du jeune orateur, le pape Urbain VIII témoigna le désir de l'entendre. Il prononça dans la chapelle du Vatican le panégyrique du B. Louis de Gonzague en latin, puis en hébreu; et le pape, charmé non moins de son érudition que des grâces de son débit, lui donna une abbaye. Après avoir terminé ses premières études, la philosophie, les lettres, l'histoire et les antiquités l'occupèrent tour à tour; mais il fut obligé d'interrompre ses recherches numismatiques pour se livrer à l'étude du droit canonique, et bientôt après il reçut le laurier doctoral dans les deux facultés. Pourvu, dès l'âge de vingt et un ans, d'une prébende de la collégiale de St-Laurent *in Damaso*, il l'échangea dans la suite contre un canonicat de St-Jean de Latran, et il devint archiviste de ce chapitre. Ses talents, joints aux avantages de sa naissance, lui procurèrent des emplois importants; il les remplit avec tant de zèle et de prudence, qu'il se maintint dans la faveur du pape Innocent X, quoique le pontife fût mal disposé pour les Barberins. César fit en 1649 le voyage de Paris pour travailler à la réconciliation du cardinal Fr. Barberin, son parent, avec la cour de Rome, et il eut le bonheur d'y contribuer. Il fut confirmé dans tous ses emplois par le pape Alexandre VII, dont il avait mérité depuis longtemps l'estime et la confiance. Il rendit des services signalés dans sa place, en préservant Rome de la peste et de la famine qui désolaient le royaume de Naples et menaçaient d'envahir les Etats de l'Eglise. Il eut la plus grande part aux négociations que nécessita l'insulte faite à l'ambassadeur de France par la garde corse (*voy. CRÉQUI et RÉGNIER des MARAIS*), et finit par terminer les différends qui s'étaient élevés à ce sujet. L'habileté qu'il avait montrée dans cette affaire lui mérita la barette, qu'il reçut en 1666 (1). Clément IX, en arrivant au pontificat, nomma le cardinal Rasponi gouverneur du duché d'Urbin. L'affaiblissement de sa santé, qu'il crut occasionné par l'air de cette ville, l'ayant bientôt obligé de revenir à Rome, il allait donner la démission de cette place; mais le pape la refusa dans l'espoir qu'il ne tarderait pas à se rétablir. Cependant son état ne fit qu'empirer, et après avoir supporté pendant plusieurs années de vives douleurs, il mourut le 21 novembre 1675 à l'âge de 60 ans. Le cardinal Ras-

(1) Voici en quels termes un archéologue distingué, M. de Clarac, apprécie cet ouvrage : « Répertoire très-utile qui contient une liste de quinze mille huit cent trente-trois pierres gravées, antiques et modernes; les jugements sont assez sains; le style est barbare, souvent inintelligible. Les citations sont peu exactes; celles empruntées aux auteurs grecs sont misérablement estropiées. Les planches, d'un dessin et d'une exécution détestables, ne donnent pour ainsi dire aucune idée des « pierres. »

(1) Les Ravennais témoignèrent leur reconnaissance au pape Alexandre VII en lui élevant une statue en bronze sur la place principale de leur ville, en 1673. Une inscription, qu'on lisait sur le piédestal, indiquait les bienfaits que cette cité avait reçus du pontife; le plus grand, aux yeux des Ravennais, était d'avoir créé Rasponi cardinal.

poni fut inhumé dans l'église de St-Jean de Latran, où l'on voit son tombeau près de celui qu'il avait élevé à sa mère, qui ne l'avait précédé que de cinq ans dans la tombe. C'est à son neveu, son héritier, qu'on doit la fondation de l'hospice des catéchumènes. Outre quelques opusculs, on a de ce prélat : *De Basilica et patriarchio lateranensi libri quatuor*, Rome, 1656, in-fol., figures, ouvrage curieux, mais pour la rédaction duquel l'auteur a beaucoup profité des recherches de Panvinio (*voy.* ce nom). Il a laissé en manuscrit des harangues; un poème qu'il adressa au pape Urbain VIII, pour le remercier du don qu'il lui avait fait d'une abbaye, intitulé *Princeps hieropoliticus*; des *Rime serie et facete*; le journal de son voyage en France en 1649; des mémoires de sa vie; un recueil de sentences extraites de la sainte Ecriture et des Pères, etc. On trouve des détails dans Ginanni, *Scrittori Ravennati*, t. 2, p., 239-256. W—s.

RASSICOD (ETIENNE), jurisconsulte, né à la Ferté-sous-Jouarre en 1646, fut destiné à la vie religieuse; mais la faiblesse de sa complexion ne put lui permettre de suivre un état qui exige l'observance de règles quelquefois austères. Après avoir fait des études aussi solides que brillantes au collège du Plessis, il s'attacha à la personne de M. de Caumartin, maître des requêtes, depuis intendant de Champagne, qui savait allier à l'exercice des devoirs du magistrat le goût le plus prononcé pour les belles-lettres. Il devint le compagnon d'études du fils de M. de Caumartin, qui suivait les leçons de la faculté de droit et se fit recevoir avocat au parlement. « Mais la délicatesse de son tempérament l'obligea à se renfermer dans le cabinet, c'est-à-dire à écrire et à consulter. Il s'y attira la confiance du public, aimant mieux rétablir la paix entre les parties que de profiter de leurs divisions. Malgré sa modestie, qui lui faisait fuir le grand jour, on ne laissait pas de sentir son mérite. En 1692, la faculté de droit le choisit pour être docteur agrégé d'honneur (1). » Il fut aussi censeur royal des livres de droit. En 1704, M. de Pontchartrain, chancelier de France, le comprit au nombre des personnes habiles qui devaient travailler au *Journal des savants*. Il fut naturellement chargé de la rédaction des articles de jurisprudence, et, depuis 1702 jusqu'au 6 septembre 1708, il s'acquitta de cette tâche avec le zèle éclairé que l'on devait attendre d'un homme également versé dans la connaissance du droit et de la littérature ancienne et moderne. Il mourut accablé d'infirmités le 17 mars 1718. Il avait composé pour son instruction de nombreuses notes et apostilles sur le texte des lois et des coutumes; mais ce travail est resté en grande partie inédit. On doit à Rassicod : 1° *Notes sur le*

concile de Trente, touchant les points les plus importants de la discipline ecclésiastique et le pouvoir des évêques, les décisions des saints Pères, des conciles et des papes, Cologne, 1706, in-8°; Bruxelles, 1708 et 1711, in-8°. Rassicod avait tenu la plume, lors des conférences sur ces matières, entre quatre conseillers d'Etat, MM. de Caumartin, Bignon, le Peletier et Bezons. Il fut chargé de mettre en ordre et de rédiger les observations qui furent le résultat de ces conférences. Aussitôt qu'il parut, le livre fut « recherché avec empressement, parce que la lecture en parut « utile, et que les points les plus importants de « la discipline ecclésiastique y sont savamment « éclaircis (1). » Une dissertation sur la réception et l'autorité du concile de Trente en France, dans laquelle sont marqués les endroits qui sont contraires aux usages de ce royaume, et que Mylius attribue à Rassicod (2), vient à la suite de cet ouvrage, dont la publication paraît avoir eu lieu sans la participation de l'auteur. Gibert, célèbre canoniste, avait préparé des additions et des corrections aux notes de Rassicod; mais elles n'ont pas vu le jour. 2° *Notæ et restitutiones ad commentarium Caroli Molinæi de Feudis*, Paris, 1739, in-4°. C'est par les soins du fils de l'auteur que fut publié ce travail utile sur l'un des ouvrages les plus estimés de Du Moulin. On trouve dans la préface une revue de toutes les éditions du commentaire sur les fiefs et l'exposé de la méthode qui a été suivie pour la restitution des textes altérés ou supprimés. Dans une seconde partie, Rassicod donne la conférence des éditions posthumes avec celles que Du Moulin publia de son vivant. Il serait à désirer qu'une pareille conférence des œuvres de tous nos grands écrivains fût entreprise et publiée par des hommes d'un esprit éclairé et judicieux; il en jaillirait sans doute de nouvelles lumières sur les premiers élans du génie et le secret de sa composition qu'il ignore souvent lui-même. — RASSICOD (Etienne), fils du précédent, né en 1686, suivit la carrière du barreau, devint bâtonnier de l'ordre des avocats et fut nommé censeur royal. Il mourut le 16 mars 1755. C'est à lui qu'on doit la publication posthume de l'ouvrage de son père intitulé *Notæ et restitutiones*, etc. L—M—X.

RASSMANN (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC), poète et bibliographe allemand, né le 3 mai 1772 à Wernigerode, mort à Munster en Westphalie, le 15 avril 1830. Il était fils du bibliothécaire des comtes de Stolberg. Après ses études terminées, il professa d'abord au collège de Halberstadt jusqu'en 1805. Depuis cette année il resta établi à Munster, voué à des travaux littéraires, Rassmann a naturalisé entre autres, les triolets

(1) *Journal des savants*, loco citato.

(2) Barbier (*Dictionnaire des anonymes*, t. 1^{er}, p. 328) ne partage pas ce sentiment et attribue la dissertation à Fromager; mais il ne cite pas l'édition originale que nous avons sous les yeux, in-8° de 41 pages en petits caractères, laquelle ne porte ni date, ni lieu d'impression.

(1) *Éloge de M. Rassicod*, dans le *Journal des savants*, in-4°, année 1718, p. 367-400.

sur le Parnasse allemand. En second lieu, il a rédigé une foule de traités biographiques et littéraires sur les poètes allemands morts et vivants, et surtout sur ceux du pays de Munster, traités qui lui assureront une renommée durable. Comme poète, Rassmann est de l'école de Burgers, sauf la pétulance de ce dernier. Voici les titres de ses principaux écrits, que nous rangeons selon l'analogie des matières : 1° *Edouard à Fanny*, plusieurs volumes d'héroïdes, Halberstadt, 1795 et 1796, in-8°; 2° *Sérénades*, ibid., 1795; 3° *Triolets*, ibid., 1795; 4° *Nouveaux triolets*, 1796; 5° *les Triolets des Allemands*, Duisbourg et Essen, 1815, in-8°; 6° *Nouveau recueil de triolets*, Leipsick, 1817, in-8°; 7° *Héroïdes des Allemands*, Halberstadt, 1824; 8° *Poésies lyriques*, Brunswick, 1797, in-8°; 9° *Calliope ou recueil de poésies lyriques et épigrammatiques*, Munster, 1806; 10° *Cycle d'épigrammes touchant les hommes et choses de Munster*, ibid., 1806; 11° *Maia, recueil des mélanges poétiques*, Osnabruck, 1814, in-4°; 11° *Sonnets des Allemands*, Brunswick, 1817, 3 vol. in-8°; 13° *Nouvelle guirlande de sonnets allemands*, Nuremberg, 1820, in-8°; 14° *Choix de poésies*, Heidelberg, 1816, 2^e édition, 1820; 15° *Bosquet poétique*, Cologne, 1817, (un des meilleurs recueils); 16° *Choix de ballades et romances modernes*, Helmstædt, 1818; 17° *Anthologie de poésies badines des nations romanes, transportées sur le Parnasse allemands*, Berlin, 1817, in-8°; 18° *Echos de l'Hespérie dans des accents germaniques*, Cologne, 1824; 19° *Poésies pour les patineurs et les promeneurs en traîneaux*, Nordhausen, 1818; 20° *Temple de l'amour et de l'amitié, pages poétiques d'album*, ibid., 1818; 21° *Cadeaux de printemps, ou Choix de Contes*, Quedlinbourg, 1824; 22° *Paul Gerhard*, drame, Duisbourg, 1827; 23° *l'Ombre de Hermann, ou Armin*, esquisse dramatique, Munster, 1815; 24° *Anthologie des poètes allemands depuis le 16^e jusqu'au 19^e siècle*, Heidelberg, 87 petits volumes, 1821-1824, in-8°. Presque chaque année, Rassmann a, en outre, publié un almanach poétique sous divers titres, *Minigardia et Eos*, 1810-1812; — *Fruits d'été*, 1811; — *Etrennes* (1815); — *Thusnelde*, 1817 et 1818; — *Almanach des Muses westphalien*, 1821 et 1822; — *Livre du carnaval*, 1821; — *Fleurs d'Aster*, 1824, etc. A d'autres, il a collaboré sous les pseudonymes d'*Harmadio et Orsay*. Ses recueils biographiques sont les suivants : 1° *Dictionnaire universel des écrivains du pays de Munster*, Lingén, 2 vol., 1814 et 1815, avec deux suppléments, Munster, 1818 et 1824; 2° *Nécrologue des poètes allemands*, Nordhausen, 1817; 3° *Galerie des principaux poètes et romanciers vivants*, Halberstadt, 2 vol., 1818 et 1819, 2^e édition, 1821; 4° *Revue des poètes anciens et modernes qui ont traité des sujets bibliques*, ibid., 1819; 5° *Registre général de tous les articles de critique renfermés dans les journaux allemands de littérature*, Leipsick, 1820,

in-8°; 6° *Panthéon des poètes allemands vivants*, ibid., 1823; 7° *Dictionnaire littéraire des poètes allemands depuis 1137 jusqu'en 1824*, ibid., 1826; 8° *Dictionnaire abrégé des auteurs pseudonymes allemands*, ibid., 1830; 9° *Panthéon des musiciens*, Quedlinbourg, 1831.

R—L—N.

RAST DE MAUPAS (JEAN-LOUIS), agronome, né en 1731 à la Voulte, dans le Vivarais, était fils d'un médecin distingué qui alla plus tard s'établir à Lyon. Livré de bonne heure au commerce, il entreprit pour cet objet plusieurs voyages pendant lesquels il recueillit une foule d'observations sur l'histoire naturelle et l'agriculture, genre d'étude qui lui plaisait beaucoup. Lors d'une excursion qu'il fit en Italie, il ne craignit pas d'exposer sa vie, à l'exemple de Pline, afin d'examiner de près une éruption du Vésuve. Il avait fixé sa résidence à Lyon, où il jouissait, comme négociant et agronome, d'une considération méritée, lorsque cette ville tenta de secouer le joug du terrorisme qui pesait sur elle en 1793. Quoique les événements de la révolution eussent porté une grave atteinte à sa fortune, Rasp de Maupas ne recula point devant de nouveaux sacrifices; il garantit par sa signature les bons de subsistances militaires pendant toute la durée du siège; mais cette conduite généreuse envers ses concitoyens devint pour lui un titre de proscription quand la malheureuse cité eut succombé. Parvenu cependant à se soustraire aux recherches, il reparut après le 9 thermidor et fut successivement nommé membre du conseil général du département, de la chambre de commerce, du jury de l'école vétérinaire, etc. Il appartenait à l'ancienne société d'agriculture de Lyon, qui lui dut la conservation de ses archives à l'époque où toutes les corporations furent détruites; il y rentra aussitôt qu'elle fut réorganisée et continua de prendre une part active à ses travaux; il obtint même, en 1820, une des médailles d'honneur que le gouvernement décerna aux plus habiles agriculteurs français. Rast de Maupas avait été adjoint à l'abbé Rozier (voy. ce nom) pour la direction de la pépinière provinciale établie aux portes de Lyon peu de temps avant la révolution, et plus tard il présida l'administration de la pépinière départementale. Lui-même, sur ses propriétés, en avait formé de très-belles que les amateurs et les étrangers s'empressaient de visiter. Il fonda aussi à Lyon un établissement connu sous le nom de *Condition des soies*, où, par une méthode de son invention, on donnait aux soies le degré convenable de dessiccation. Il ne retira qu'une faible indemnité de ce procédé aussi ingénieux qu'utile et tombé aujourd'hui dans le domaine public. On lui doit encore d'autres inventions industrielles et agricoles : 1° un moyen pour peindre et dorer l'étoffe à la manière des Chinois, découverte mentionnée honorablement dans un rapport du conservatoire des Arts et Métiers de Paris; 2° un

bateau insubmersible et inchavirable, essayé avec succès sur une pièce d'eau, à la vérité, de peu d'étendue; 3° un moulin pour écraser le raisin qu'on veut jeter dans la cuve, employé pendant longtemps par l'inventeur à son usage particulier, et dont on trouve la description et le modèle gravé dans le *Compte rendu* de la société d'agriculture de Lyon (année 1819); 4° une greffe, dite *greffe Maupas*, du genre de celle qu'on nomme par *scion*; elle a été décrite et appréciée avec éloge par André Thouin (*voy. ce nom*), dans sa *Monographie des greffes*. Rast de Maupas était en relation avec les plus célèbres agronomes de l'époque. Il mourut nonagénaire à Lyon le 27 mars 1821. Outre des observations relatives à son établissement de la *Condition des soies*, Lyon, an 8 (1800), brochure in-4°, il a laissé plusieurs mémoires sur les végétaux qu'il cultivait dans ses jardins et dans ses pépinières, ainsi que des détails sur l'éruption du Vésuve, dont il avait été témoin en Italie. Ces écrits sont déposés aux archives de la société d'agriculture de Lyon. Le *Compte rendu* des travaux de cette société (année 1821, p. 241-50), contient une *Notice* sur J.-L. Rast de Maupas, rédigée par M. Grogner, secrétaire. — RAST de Maupas (Jean-Baptiste-Antoine), frère du précédent, suivit la carrière médicale et reçut le doctorat à l'université de Montpellier. S'étant fixé à Lyon il y devint professeur agrégé au collège des médecins, puis fut nommé médecin de l'hôpital général de la Charité. En 1753, l'académie des sciences, belles-lettres et arts l'admit au nombre de ses membres, et la société d'agriculture de la même ville le choisit pour associé. On a de lui un *Eloge* inédit d'Antoine-Joseph Pestalozzi, médecin lyonnais (*voy. ce nom*), des explications de monuments antiques, plusieurs rapports et mémoires sur des questions médicales, etc., indiqués par Delandine dans son *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Lyon*, t. 1^{er} et 3. Les écrits imprimés de Rast de Maupas sont : 1° *Réflexions sur l'inoculation de la petite vérole*, Lyon, 1763, in-12; 2° *Avis sur l'établissement d'un cimetière hors de la ville de Lyon*, 1777, in-8°. Il y a inséré les observations de Petetin (*voy. ce nom*) sur le même sujet.

P—RT.

RASTELL (JEAN), né à Londres, fit ses études avec succès dans l'université d'Oxford et revint dans sa ville natale où il établit une imprimerie, qui acquit une assez grande célébrité. Il épousa la sœur de Thomas More, qui tira de lui beaucoup de secours pour la composition de ses ouvrages. Rastell mourut à Londres en 1536, avec la réputation d'un homme d'une sévère probité, d'un savant mathématicien, d'un bon historien et d'un habile controversiste. On a de lui une comédie intitulée *Natura naturata*; c'est une description dramatique de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, avec des planches; — *Canones astrologici*; — *Dialogues sur le purgatoire*; suivis d'une

défense de ces dialogues contre Jean Fryth; — *Des Indulgences*; — les *Règles d'une bonne vie*. Il a composé aussi quelques livres de droit, mais le seul de ses écrits qui ne soit pas oublié est une chronique de l'histoire d'Angleterre intitulée le *Passe-temps du peuple*, et publié à Londres en 1536, in-folio. On ne connaît que trois exemplaires de cette édition. Il en a été mis au jour une réimpression à Londres, en 1811, par les soins d'un bibliographe très-connu, T.-F. Dibdin. C'est un beau volume in-4°, tiré à 500 exemplaires. — Le *Rosaire des bonnes œuvres*. — Guillaume RASTELL, son fils, s'étant livré à l'étude des lois dans le collège des avocats de Lincoln's-Inn, fut premier lecteur d'Edouard VI; mais les changements introduits dans la religion l'obligèrent de se réfugier à Louvain avec sa femme. Il revint dans sa patrie, à l'avènement de la reine Marie et fut nommé juge de paix des plaids-communs. Sous la reine Elisabeth, il se retira de nouveau à Louvain, où il partagea tout son temps entre l'étude et les exercices de piété, jusqu'à sa mort, arrivée le 27 août 1565. On a de lui : 1° le *Cartulaire*, Londres, 1534 et 1580; 2° *Table chronologique des rois d'Angleterre*, depuis la conquête; ouvrage destiné à faire connaître la date des divers actes, Londres, 1563, 1607, 1639, in-8°; 3° les *Termes des lois anglaises*; 4° *Recueil des statuts* qui sont restés en vigueur depuis la grande charte, etc., Londres, 1559, 1583, in-fol.; 5° *Vie de Thomas More*. — Un autre Guillaume RASTELL, né à Gloucester, fut élevé dans le collège de Winchester, d'où il passa au nouveau collège d'Oxford, où il se fit beaucoup de réputation par son talent pour l'argumentation. Les changements opérés dans la religion sous le règne d'Elisabeth l'obligèrent de se réfugier à Louvain; il s'y appliqua entièrement à l'étude de la théologie, et à composer des ouvrages de controverse, principalement pour réfuter ceux de l'évêque de Jewell. Rastell s'étant rendu à Rome, y fut nommé pénitencier, pour ceux de ses compatriotes que la persécution forçait d'aller chercher un asile dans cette capitale. Il alla se faire jésuite à Augsbourg, et devint recteur du collège d'Ingolstadt. On ignore l'année de sa mort. Les bibliothécaires de la société ont oublié de faire mention de cet auteur. Ses ouvrages consistent en divers traités contre Jewell.

T—D.

RASTIGNAC (AYMERI CHAPT DE), d'une ancienne maison du Périgord, connue dès la fin du 11^e siècle, et dont l'origine remonte aux sires de Chabanaux, fut successivement selon Ughelli, trésorier de l'Eglise romaine, évêque de Volterre, évêque et gouverneur de Bologne, 1361, et prince de l'Empire en 1364. Il établit à Bologne les célestins et les camaldules, donna aux moines du Mont-Olivet l'église de St-Michel del Bosco, et bâtit, en 1367, une partie considérable de la Chartreuse; il devint chancelier de l'université

de Bologne, dont il étendit la réputation, en y attirant des savants de toutes parts; fut transféré, en 1371, sur le siège de Limoges, nommé gouverneur de la vicomté de ce nom, et mourut le 10 novembre 1390. — *Raimond* DE CHAPT DE RASTIGNAC, que de Thou l'historien appelle un homme d'un courage infatigable, *virum indefessæ virtutis*, était de la même famille, seigneur de Messilhac, capitaine de 50 hommes d'armes, lieutenant-général de la Haute-Auvergne, et chevalier de l'ordre du St-Esprit. Il se distingua, dans son gouvernement, par sa valeur et sa fidélité pendant les troubles de la Ligue; il enleva aux ligueurs plusieurs places, gagna la bataille d'Issoire, contre le comte de Randau, en 1590, et celle de Villemur, contre le duc de Joyeuse, en 1592. Après avoir rétabli la paix en Auvergne, il attaqua, dans le Limousin, les rebelles connus sous le nom de *Tard-venus*; en tua 2,000 près de Limoges et mit le reste en déroute: il fut tué lui-même, le 26 janvier 1596, à la Fère, en Picardie, où il était allé pour conférer, avec Henri IV, des affaires de son gouvernement. V-VE.

RASTIGNAC (LOUIS-JACQUES DE CHAPT DE), archevêque de Tours, de la même famille que le précédent, né dans le Périgord en 1684, fut élevé au séminaire de St-Sulpice et parut avec éclat sur les bancs de la Sorbonne. Il prit le bonnet de docteur et fut fait évêque de Tulle, en 1722. Une thèse sur les quatre articles, à laquelle il présida, excita le mécontentement de la cour de Rome; et l'on exigea du prélat une sorte de satisfaction. Il fut transféré à l'archevêché de Tours, en 1723. L'église était alors troublée par les querelles qu'avaient excitées les appelants. Rastignac montra un attachement très-vif aux constitutions des papes et n'omit rien pour réduire les opposants dans son diocèse. Benoît XIII le loua de son zèle, par un bref du 22 août 1725. Le prélat surmonta les obstacles qu'il trouva dans son chapitre et publia des mandements en faveur du concile d'Embrun, contre la consultation des cinquante avocats, et sur d'autres matières. Il assista aux assemblées du clergé de 1723, de 1726 et de 1734, et parut faire cause commune avec ses collègues pour la défense des droits et des décisions de l'Eglise. Son esprit conciliant, sa facilité à s'énoncer, ses manières aimables, le firent juger propre à diriger les assemblées du clergé, lorsque M. de Vintimille, archevêque de Paris, fut forcé, par l'âge et les infirmités, de se retirer des affaires. Rastignac présida l'assemblée du clergé de 1745 et celles de 1747 et de 1748. Dans la première, il fit un rapport sur le livre de l'abbé Travers, les *Pouvoirs légitimes*, et engagea l'assemblée à accorder un secours au père Berthier pour la continuation de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*. Il dénonça plusieurs fois au roi les efforts de l'incrédulité naissante. Ce fut peu après que des discussions qu'il eut, dit-on, avec les jésuites, le jetèrent

dans une route contraire à celle qu'il avait suivie jusque-là. Ce changement éclata lors de la publication du livre du père Pichon (*roy.* ce nom). Peu content de condamner cet ouvrage inexact, il donna successivement, en 1748 et 1749, trois instructions pastorales, destinées à combattre les principes des jésuites. Les deux premières, sur la pénitence et la communion, furent également critiquées par les jésuites, et dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, 1748, p. 66. La troisième instruction pastorale produisit plus de bruit encore; elle était datée du 23 février 1749 et roulait sur la justice chrétienne, par rapport aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. On sait qu'elle fut composée par l'appelant Gourlin, sous la direction du docteur Boursier; et ils y insérèrent les réflexions et les maximes les plus chères aux appelants. Sur les plaintes qui s'élevèrent, le cardinal de Rohan réunit, par ordre du roi, quelques évêques chargés d'examiner l'instruction. Ces évêques étaient MM. Bertin, évêque de Vannes; la Taste, évêque de Bethléem; Robuste, évêque de Nitrie, et Billard, évêque d'Olympe, qui s'adjoignirent le docteur Montagne, théologien de St-Sulpice (1). On écrivit à l'archevêque de Tours pour l'engager à expliquer son instruction. D'un autre côté, un anonyme, qu'on dit être l'abbé Cussac, ayant publié une lettre contre l'instruction pastorale, l'archevêque condamna cet écrit, par un mandement du 15 novembre 1749; et, peu après, dans une lettre du 5 février 1750, il protesta qu'il était soumis aux décisions de l'Eglise. Un nouvel écrit de Cussac, sous le titre de *Réponse*, excita les plaintes de l'archevêque, qui le déféra aux magistrats et à l'assemblée du clergé. C'est au milieu de cette dispute que Rastignac fut attaqué d'une maladie grave, qui l'emporta en quelques jours. Il mourut au château de Veret, le 3 août 1750. Les bruits étranges qui circulèrent sur le genre de sa mort, attribuée à un empoisonnement causé par la méprise ou la maladresse d'un chirurgien, n'avaient aucun fondement. Ce prélat était d'ailleurs un homme distingué par les grâces de son esprit, par l'aménité de ses mœurs et par la générosité de son caractère. Outre son siège, il jouissait de quatre abbayes. P—c—t.

RASTIGNAC (ARMAND-ANNE-AUGUSTE-ANTOINE-SICAIRE DE CHAPT DE), neveu du précédent, naquit en 1726, au château de Laxion, dans le Périgord. Il fit sa licence en Sorbonne avec beaucoup de distinction, prit le bonnet de docteur, devint abbé de St-Mesmin d'Orléans, prévôt de St-Martin de Tours, grand archidiacre et grand vicaire d'Arles. Député du second ordre aux assemblées du clergé de 1755 et de 1760, i

(1) On a en manuscrit un projet de censure de l'*Instruction pastorale*, qui a été trouvé dans les papiers de l'évêque de Nitrie; dans ce projet il y a vingt-cinq propositions rangées sous sept titres différents, et avec des notes attachées aux propositions.

vota, dans la première, avec la majorité, sur la question du refus des sacrements aux adversaires de la Bulle *Unigenitus*. Dans la dernière, il se distingua comme membre du bureau de juridiction; mais une discussion qu'il eut avec le président le fit juger peu propre à l'épiscopat, dont on cherchait à écarter les sujets qui ne paraissaient pas assez disposés à se plier aux vues de la cour. On lui offrit cependant le petit évêché de Tulle, que l'on pensait bien qu'il n'accepterait pas. Député aux Etats-Généraux de 1789, il siégea constamment au côté droit de cette assemblée. Mais, comme la faiblesse de son organe ne lui permettait pas de paraître à la tribune, il se borna à composer plusieurs écrits savants et solides sur les matières qui y étaient agitées avec tant de chaleur. L'étude qu'il avait faite, toute sa vie, de la science de son état, et la connaissance des langues anciennes, qu'il possédait à fond, lui donnaient pour cela une grande facilité. Voici la liste de ses écrits : 1° *Question sur la propriété des biens ecclésiastiques en France*, 1789, in-8°; 2° *Accord de la révélation et de la raison contre le divorce*, 1791, in-8°, avec cette épigraphe tirée de Hincmar : « Il faut que les lois publiques soient chrétiennes dans un royaume « chrétien; » ouvrage plein de recherches, et où l'auteur prouve l'incompétence de l'assemblée nationale en cette matière. Il y ajouta une discussion curieuse sur l'usage de la Pologne à cet égard et fit voir que le divorce n'y est point autorisé par la puissance ecclésiastique. 3° *Traduction de la lettre synodale de Nicolas, patriarche de Constantinople, à l'empereur Alexis Commène, sur le pouvoir des empereurs, relativement à l'érection des métropoles ecclésiastiques*, avec de savantes notes, 1790, in-8°. Tous ces ouvrages, solidement écrits, font honneur à l'érudition de l'auteur, à la sagesse de ses principes. Ses mœurs douces, son caractère honnête lui avaient acquis une grande considération dans le clergé. Le 26 août 1792, il fut enfermé à l'Abbaye et fut massacré le 5 septembre suivant. T—D.

RATALLER (GEORGES), philologue et poète latin, mérite une place parmi les savants précoces. Né en 1528 à Leuwarden, en Hollande, d'une famille noble, il fut placé de bonne heure dans l'école de Macropedius (*voy.* ce nom), à Louvain, et puisa dans les leçons de cet habile maître, avec le goût des lettres, une connaissance approfondie des langues grecque et latine. Ses parents le destinaient à la carrière de la magistrature; et, après avoir terminé ses humanités et sa philosophie, il alla étudier le droit dans les plus célèbres universités de France et d'Italie. Il fréquenta successivement les écoles de Bourges, de Dôle, de Padoue, et partout il sut se ménager des loisirs pour continuer une traduction en vers latins de Sophocle qu'il avait commencée à Louvain. Des amis, auxquels il communiquait sa traduction à mesure qu'il la faisait, furent si charmés de l'é-

légance et de la pureté du style qu'ils publièrent à son insu les trois premières pièces : *Ajax furieux*, *Antigone* et *Electre*, Lyon, 1550, in-8°. De retour dans les Pays-Bas, précédé d'une réputation méritée, Rataller fut nommé membre du conseil souverain d'Artois, et en 1560, maître des requêtes au conseil de Malines. La duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, le choisit, en 1566, pour son ambassadeur à la cour de Danemarck, où il demeura trois ans. La prudence et l'habileté qu'il avait montrées dans les négociations furent récompensées par la place de président du conseil d'Utrecht. Au milieu de tant d'occupations importantes, son ardeur pour l'étude ne s'était point ralentie, et il travaillait à une traduction d'Euripide, quand il fut frappé d'une apoplexie foudroyante, dans la salle même du conseil, le 6 octobre 1581. Rataller emporta les regrets de ses collègues et des littérateurs dont il était le protecteur. On a de lui les traductions suivantes en vers latins : 1° les *Veuves* d'Hésiode, Francfort, 1546, in-8°; Rataller n'avait que dix-huit ans quand il publia cette version; il y joignit un livre d'*Epigrammes*. 2° Les *Tragédies* de Sophocle, Anvers, 1570 ou 1576 et 1584, in-8°; c'est la même édition dont on n'a fait que renouveler le frontispice. L'auteur l'a dédiée à Frédéric Perrenot, frère du cardinal de Granvelle, par une épître que Bayle trouve bien digne d'être lue. 3° Trois tragédies d'Euripide : les *Phéniciennes*, *Hippolyte* et *Andromaque*, suivies des fragments d'anciens poètes, tirés de Stobée, ibid., 1581, in-16. On peut consulter pour de plus grands détails le dictionnaire de Bayle et le *Tractatum eruditum*, de Burmann. W—s.

RATBERT. *Voyez* RADBERT.

RATCHIS, roi des Lombards, fils de Pemmone, duc de Frioul, lui succéda dans ce duché en 737. Il se couvrit de gloire, deux ans après, par des victoires sur les Esclavons de la Carniole. Les Lombards, lorsqu'ils déposèrent Hildebrand, fils de Luitprand, en 744, ne crurent point pouvoir choisir un chef plus illustre pour l'élever sur le trône. On connaît peu les actions de Ratchis, parce que son avènement à la couronne est l'époque à laquelle Paul Warnefrid, historien des Lombards, termine son récit. Seulement on sait qu'en 749, provoqué par les Romains qui avaient violé la trêve conclue avec eux, il envahit leur territoire et vint mettre le siège devant Pérouse. Mais le pape Zacharie, qui, dans d'autres occasions, avait éprouvé son crédit sur l'esprit de Ratchis, vint au-devant de lui à la tête de son clergé et des seigneurs les plus distingués. Il employa tour à tour les prières, les exhortations et les menaces : il frappa l'esprit de Ratchis; il ébranla son imagination, et non-seulement il obtint pour les Romains une paix avantageuse, mais il engagea le monarque, avec sa femme Tasie et sa fille Ratrude, à renoncer au monde, à suivre

le pontife à Rome et à recevoir de lui l'habit religieux. Ratchis alla s'enfermer au couvent du mont Cassin, où une vigne qu'il cultivait de ses mains conserva longtemps son nom. Les deux princesses fondèrent à Piombaruola, près du mont Cassin, un couvent de femmes, où elles se consacrèrent à Dieu. Astolphe, frère de Ratchis, lui succéda sur le trône; mais lorsque Astolphe mourut, en 756, et qu'un étranger, Didier, prétendit recueillir la succession que Ratchis avait abdiquée, ce moine sortit de son couvent, rassembla une armée et revendiqua ses droits. Didier invoqua les secours du pape Etienne II et le décida en sa faveur en lui promettant la restitution des villes de l'Exarcate. Etienne, en effet, écrivit à Ratchis pour lui reprocher d'avoir rompu ses vœux; et ce moine royal, docile à la voix du pontife, rentra dans son couvent, d'où il ne sortit plus.

S. S—r.

RATCLIFF (RAOUL), issu d'une ancienne famille du Nord de l'Angleterre, fut élevé dans l'université d'Oxford. Le goût qu'il y contracta pour la littérature, lui fit obtenir une place de régent dans un des collèges de l'université et le décida à se livrer entièrement à cet état. Lors de la suppression des carmes de Hitchin dans le comté d'Héréford en 1538, il établit dans leur couvent une école qui devint fameuse par les exercices classiques et littéraires qu'il y donna; leur éclat y attira de nombreux élèves des familles les plus distinguées. A sa mort, arrivée en 1553, il laissa une grande fortune qu'il avait acquise dans sa profession. La plupart de ses ouvrages sont des pièces de théâtre, des poèmes, des harangues, pour les exercices de son collège. On cite parmi les comédies : *Dives et Lazarus*; — *l'Homme patient*; — *l'Amitié de Titus et de Gesippus*; — *le Mélibée de Chaucer*. Parmi les tragédies : *les Afflictions de Job*; — *Susanne délivrée des mains des vieillards*; — *l'Incendie de Sodome*; de petits poèmes : *Pugna nominis et verbi*. T—D.

RATDOLT (ERHARD), célèbre imprimeur, né à Augsbourg vers le milieu du 15^e siècle, tient une place distinguée dans l'histoire de l'art typographique pour y avoir introduit différentes améliorations, entre autres l'usage d'imprimer avec le texte les figures de mathématiques (1). Il s'établit d'abord à Venise et il y publia depuis 1476 jusqu'en 1487, en société ou seul, plusieurs éditions comparables à celles des meilleurs imprimeurs de cette ville, soit pour la beauté des caractères, soit pour la bonne distribution des parties. Il revint ensuite dans sa patrie, où il continua d'exercer son art avec succès jusqu'en 1505. On conjecture qu'il mourut vers la fin de cette année. Le premier ouvrage sorti des presses de Ratdolt est le *Kalendarium* de Regiomontanus, 1476, in-fol. (voy. MULLER). Cette édition est décorée d'un titre qui paraît avoir donné l'idée

des frontispices que l'on voit aujourd'hui à la tête de chaque volume; et Prosper Marchand pense que l'on doit encore à Ratdolt la manière d'imprimer les lettres grises, les fleurons et les vignettes, qu'on n'exécutait auparavant qu'au pinceau et avec beaucoup de temps et de peine. Ce fut en 1482 qu'il mit au jour l'édition d'*Euclide*, la première de cet auteur (voy. EUCLIDE) : il tira quelques exemplaires avec une encre qui imite la couleur de l'or, et les amateurs du merveilleux en ont conclu que Ratdolt se servait de caractères de ce métal (voy. le *Diction. Bibliog.* de Peignot, t. 3, p. 82). Ratdolt s'est particulièrement occupé de l'impression d'ouvrages de musique, de mathématiques et d'astronomie; mais c'est à tort que quelques écrivains l'ont fait auteur de l'*Expositio florum astrologie Apomazaris*, sortie de ses presses en 1488. Maittaire a donné dans ses *Annales typographiques* la notice des éditions de cet habile imprimeur, et Prosper Marchand l'a complétée dans une note du curieux article qu'il a consacré à Ratdolt dans son *Dictionnaire historique*. W—s.

RATEL (l'abbé), agent secret des Bourbons en France pendant la révolution, était né vers 1760 à St-Omer, fils d'un chapelier sans fortune et chargé d'une nombreuse famille. Elevé par les soins d'un oncle qui était dignitaire dans l'une des plus riches abbayes de l'Artois, il fut de bonne heure destiné à l'état ecclésiastique, et, dès qu'il eut achevé ses études dans la capitale, il eut la prétention, sous les auspices d'un abbé de Langlade, bâtard de la maison de la Rochefoucauld, d'être curé de Dunkerque, mais ne put y réussir. Il suivit alors son protecteur dans la capitale; mais celui-ci ayant été privé par la révolution de ses riches bénéfices, puis massacré dans les prisons le 2 septembre 1792, Ratel, se considérant comme son héritier, alla habiter Mantes, où la famille de la Rochefoucauld disputait à la révolution les riches propriétés qu'elle y possédait. Il fit beaucoup d'efforts pour les lui conserver et parvint, en manifestant les principes d'un républicanisme outré, à se faire nommer secrétaire de la mairie de cette ville. Après la mort de Robespierre, il revint à Paris et s'y lia avec Brotier et Lemaître, agents royalistes (voy. LEMAÎTRE), qui ne l'employèrent toutefois que dans des circonstances de peu d'importance, ne l'initièrent point dans tous leurs secrets et ne l'associèrent pas à leurs principales opérations, ce qui fut très-heureux pour lui, puisque le conseil de guerre qui envoya Lemaître à l'échafaud, ne put le condamner qu'à la déportation par contumace. Il s'était réfugié en Normandie, où il a prétendu qu'un peu plus tard il contribua beaucoup à l'embarquement de Sydney Smith, échappé du Temple (voy. SMITH), ce dont il ne manqua pas de se faire un titre de recommandation auprès du ministère anglais. Chargé ensuite avec Robert d'organiser à Rouen une correspondance

(1) Ratdolt n'employait que des planches en bois.

pour l'Angleterre, il reçut d'assez fortes sommes; mais on reconnut bientôt que sa correspondance était sans intérêt et elle fut supprimée à la fin de 1799, époque où Ratel passa à Londres pour rendre ses comptes et surtout se faire payer ce qu'il prétendait lui être encore dû. Appuyé par Dutheil (*voy.* ce nom), il réussit à se faire compter sur-le-champ une somme de mille livres sterling et fut chargé de porter à Paris une somme plus forte encore qu'on lui recommanda de distribuer aux royalistes malheureux, surtout à ceux qui étaient arrêtés ou forcés de fuir par suite de la saisie des papiers de Hyde de Neuville, imprimés par la police consulaire en 1 volume in-8°, sous le titre de *Correspondance anglaise*, dans laquelle Ratel est désigné en plusieurs endroits sous le nom de *Lemoine*. On a dit que toutes les sommes qu'il fut alors chargé de remettre ne parvinrent pas à leur adresse et nous avons quelques raisons de croire à cette assertion; mais il ne porta pas moins ces sommes en ligne de compte et l'on pense même qu'il en doubla quelques-unes, car il s'arrangeait toujours pour ne rien perdre. Mais il y eut des plaintes, des réclamations, et lorsque l'abbé retourna en Angleterre vers 1803, on exigea qu'il rendît ses comptes et qu'il donnât des preuves autant que le comportaient des affaires naturellement secrètes et dans lesquelles il a toujours été facile de pêcher en eau trouble. Il fut clairement démontré que c'était ce qu'avait fait Ratel, et on lui fit restituer de fortes sommes. Il lui en resta toutefois assez pour vivre très à son aise, et on l'a vu longtemps à Londres mener joyeuse vie. Il essaya en 1814 de rentrer en France, mais il fut mal accueilli par la restauration et retourna bien vite en Angleterre, où il mourut peu de temps après. M-DJ.

RATHKE (MARTIN-HENRI), zootomiste allemand de premier ordre, né à Dantzig le 25 août 1793, mort le 15 septembre 1860 à Königsberg. Après avoir étudié à Göttingue et à Berlin, il s'établit en 1819 dans sa ville natale comme médecin praticien. En même temps, il commença à s'occuper de travaux d'anatomie comparée. Bientôt il découvrit les fentes branchiales des hommes et des animaux, fait qui confirme l'idée de la continuité de développement physiologique depuis les séries animales les plus basses jusqu'à l'homme. D'après cette idée, les branchies, organe respiratoire des mollusques, poissons, écrevisses, etc., tout en avortant dans l'homme, ne lui manquent cependant pas entièrement. Plus tard, il fit des recherches sur les *corps de Wolf* ou reins primordiaux. En 1829, marchant sur les traces de Herold, il fixa le premier, d'une manière nette, la différence entre les articulés et les vertébrés. L'ouvrage où il avait consigné ces résultats amena son appel pour la chaire de pathologie et de physiologie à l'université de Dorpat. Six ans après, en 1835, il alla à celle de Königsberg comme successeur de Baer pour

l'enseignement de l'anatomie et de la zoologie. Pendant les longues années qu'il y resta, il fit de fréquents voyages, tant au nord, en Suède et Norvège, qu'au sud, en Crimée. Il était aussi directeur de l'amphithéâtre d'anatomie, ainsi que du séminaire des sciences naturelles de Königsberg. Rathke mourut au moment où il allait ouvrir, comme président, le congrès des naturalistes allemands, réunis dans cette ville. Ses ouvrages sont très-nombreux; mais ce ne sont souvent que des brochures de cinquante à soixante pages d'étendue, renfermant cependant une foule d'idées et de faits nouveaux. Beaucoup d'entre eux ont paru sous forme de *Rapports au gouvernement sur le séminaire des sciences naturelles de Königsberg*. Voici le titre des principaux traités de Rathke : 1° *Sur les fentes branchiales chez les mammifères et les hommes*, Leipsick, 1826, in-8°; 2° *Sur les corps de Wolf ou sur l'appareil rénal primordial*, ibid., 1827, in-8°; 3° *Recherches sur la formation et l'histoire du développement de l'écrevisse fluviale*, ibid., 1829, in-8° (c'est là qu'il a établi les différences entre les vertébrés et les articulés); 4° *Sur le développement du crâne chez les vertébrés* (les os du crâne ne sont que la suite de la colonne vertébrale), Königsberg, 1839, in-8°; 5° *Sur les racines de l'aorte dans les sauriens et sur les artères qui y prennent naissance*, Vienne, 1858 (extrait des Mémoires de l'académie de Vienne); 6° *Histoire générale du développement des vertébrés*, ouvrage posthume, publié par Kœlliker, Leipsick, 1861, in-8°. On attend encore, d'après les papiers manuscrits de Rathke, la publication de : 7° *Anatomie comparée*; 8° *Histoire du développement des crocodiles*; 9° *Histoire du développement des mollusques gastéropodes*; 10° *Histoire du développement de la néphélie* (type des méduses) et autres animaux semblables, etc. R—L—N.

RATHMAN (HERMAN), ministre protestant, vivait au commencement du 17^e siècle et exerçait le ministère évangélique à Dantzig. Il fut accusé par Jean Corvin, son collègue, de s'écarter en plusieurs points de la doctrine de Luther et éprouva une persécution qui lui causa d'amers chagrins. Elle avait pour prétexte son attachement aux principes de Jean Arndt et un livre que Rathman publia en 1621 *Sur le royaume de grâce de Jésus-Christ*. Il résulta de là une controverse dans l'église luthérienne qui ne finit qu'après la mort de Rathman, arrivée en 1628. L—Y.

RATICH (WOLFGANG), instituteur allemand, né en 1571 à Wulster dans le pays d'Holstein, étudia d'abord la théologie; mais le désir d'améliorer les méthodes d'enseignement lui fit entreprendre des voyages en Angleterre et en Hollande. De retour en Allemagne, il se présenta auprès des gouvernements de plusieurs petits Etats et sollicita des moyens pour exécuter ses projets sur l'enseignement perfectionné. Il s'engageait à apprendre aux élèves dans l'espace d'un an le latin,

le grec et l'hébreu, sans les fatiguer par de longues séances, par des dictées, des efforts de mémoire et des grammaires embrouillées. Ces belles promesses engagèrent plusieurs personnes puissantes à le soutenir; mais le résultat ne répondit point à leur attente. Après avoir erré dans plusieurs Etats, promettant toujours plus qu'il ne pouvait tenir, Ratich vint s'établir à Erfurt et il y mourut le 27 avril 1635. Il paraît qu'il n'a rien publié sur sa méthode; mais on en peut voir un aperçu assez détaillé dans le *Polyhistor* de Morhof (t. 1, p. 451), qui convient que ce procédé n'est point à mépriser, pourvu que l'on trouve un précepteur doué d'assez d'intelligence et de patience pour le mettre en pratique. Voyez la *Notice sur IV. Ratich*, par J.-C. Forster, Halle, 1782, in-8°, en allemand. D—G.

RATIER (le P. VINCENT), prédicateur, né en 1634 à Langres, prit l'habit de St-Dominique à l'âge de seize ans dans le couvent de Provins et se distingua bientôt par son talent pour la chaire. Animé d'un zèle infatigable, il se fit entendre plusieurs fois dans les principales villes du royaume, et partout ses exemples et ses discours produisirent les plus heureux effets. Après avoir successivement rempli différents emplois, il fut élu en 1694 supérieur général de l'ordre en France. Au bout de quatre ans, il se hâta de remettre les marques de sa dignité dans les mains de son successeur et revint à Provins reprendre ses travaux évangéliques; mais, atteint d'un mal qu'il négligea de soigner, il y mourut le 2 février 1699. On a de lui : 1° *Discours sur le rétablissement de l'église royale de St-Quirien de Provins*, Orléans, 1666, in-12; 2° *Octave angélique de St-François de Sales*, renfermée dans le discours du P. V. Ratier, son septième panégyriste, donnée au public par l'un de ses amis, ibid., 1667, in-8° de 43 pages. Cet opuscule est en vers de huit syllabes. L'avertissement est signé des initiales J.-P. 3° *Oraison funèbre de madame Jeanne-Gabrielle Dauvet des Marets, abbesse du Mont-Notre-Dame près de Provins*, ibid., 1690, in-4° de 27 pages. Voyez *Bibl. ord. prædicat.* des PP. Quetif et Echard, t. 2, p. 750. W—s.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie, se rendit célèbre au 9^e siècle par le rôle qu'il joua dans les disputes théologiques de cette époque. Il possédait une érudition sacrée et profane assez rare pour le temps où il vivait. On voit par ses ouvrages qu'il avait lu les Pères grecs, d'où l'on conjecture qu'il savait leur langue. Son style est en général meilleur que celui de ses contemporains, sur lesquels il l'emportait encore par son talent pour la controverse. On disputait alors avec beaucoup de chaleur sur la manière dont le corps de Jésus-Christ est dans le sacrement de l'Eucharistie; ce corps qui, selon les principes de la foi, est réellement un corps humain par sa substance, dont il diffère cependant par ses qualités extérieures, tellement qu'on peut dire que

c'en est un, et que ce n'en est pas un à divers égards; qu'en un sens, c'est le même corps né de Marie, et qu'en un autre sens, c'est un autre corps que Jésus-Christ s'est fait lui-même par sa parole; qu'il est caché sous des ombres et des figures dont la vérité est hors de la portée des sens et ne se découvre que par la foi. Charles le Chauve, voulant s'instruire sur cette dispute qui était très-vive, chargea les principaux théologiens de composer des traités sur cette matière. Ratramne, le seul dont l'ouvrage nous soit parvenu, soutint que le corps de Jésus-Christ, aperçu par les sens, est différent de ce qu'il avait été sur la terre et de ce qu'il est dans le ciel. Paschase Radbert, au contraire, disait qu'il est le même dans l'Eucharistie que celui qui est sorti du sein de la Vierge. Chacun avait ses partisans. Tous étaient d'accord sur le fond du dogme, qui est la présence réelle et substantielle; ils ne différaient que sur la manière de l'expliquer. L'ouvrage du moine de Corbie, resté longtemps inconnu, fut cité pour la première en 1516 par Fisher, évêque de Rochester, contre Œcolampade. Mais comme l'auteur s'embarrassait quelquefois dans des expressions obscures et ambiguës, les zuingliens s'en prévalurent contre la présence réelle et contre la transsubstantiation : ils en multiplièrent les éditions et les traductions; la première édition fut donnée en 1532 à Cologne avec une préface de Léon de Juda. Ce traité trouva des censeurs sévères parmi les catholiques, qui en attaquèrent la doctrine et l'authenticité. On le supposa fabriqué par les protestants, et le tribunal de censure établi par le concile de Trente le relégua dans la classe des livres prohibés. Mais dom Mabillon en ayant découvert deux exemplaires avec le nom de l'auteur, l'un de huit cents ans, c'est-à-dire, du siècle même où vivait l'auteur, de savants théologiens, tels que Ste-Beuve, Arnauld, Jacques Boileau et autres, s'attachèrent à lever toutes les difficultés qu'on avait formées contre l'orthodoxie de l'ouvrage. Il en avait paru en 1673 à Rouen une édition latine et française, précédée d'un long avertissement que divers biographes ont attribué à Allix. On la donne comme une nouvelle édition de celle qu'il avait, dit-on, publiée en 1647 dans la même ville sans faire attention qu'il n'avait guère alors que six ou sept ans. Il est bien vrai que celle de 1673 est intitulée *seconde édition*; ce qui ne peut se rapporter qu'à celle qui avait paru l'année précédente à Rouen. On lit d'ailleurs dans l'avertissement que c'est une nouvelle traduction faite sur le texte, revu et corrigé. Dom Ceillier prétend avoir eu sous les yeux l'édition de 1673 portant sur le frontispice qu'elle se vendait à *Grenoble chez Dumont*; mais il n'y a rien de semblable dans l'édition de 1673 où l'on voit qu'elle a été imprimée par Jean Lucas, demeurant à Rouen, et qu'elle se vend à Quevilly. Comme dans l'avertis-

sement il est parlé de la réponse d'Allix aux dissertations d'Arnauld sur Ratramne, on en a conclu que ce ministre était l'auteur de la traduction. On aurait bien dû s'apercevoir qu'il y est cité comme différent du traducteur. Les infidélités palpables qui déshonoraient les éditions et les traductions publiées par les protestants, engagèrent le docteur Boileau à en donner une nouvelle en 1686, in-12, sur deux colonnes, l'une pour le latin et l'autre pour le français, d'après les deux manuscrits de dom Mabillon. Elle avait en tête une savante préface pour en venger l'authenticité et l'orthodoxie. Casimir Oudin rapporte que M. de Harlay, archevêque de Paris, voyant que les calvinistes continuaient à s'en prévaloir, fit retirer les exemplaires de la circulation, quoiqu'elle eût été généralement bien reçue des savants. Boileau se borna donc, en 1712, à faire réimprimer le texte avec une dissertation et des notes pour réfuter Hopkins, qui, à la tête de sa traduction anglaise, avait attaqué le travail du docteur français. Les protestants ont donné en 1717 une édition à Amsterdam en latin et en français avec une traduction de la *Dissertation* de Hopkins. A la suite de cet ouvrage on trouve dans plusieurs éditions un petit traité de la *Prédestination* composé de même par ordre de Charles le Chauve à l'occasion des disputes qui existaient alors sur ce mystère. Ratramne y soutient la prédestination des élus et en conséquence celle des réprouvés. Ce traité fut publié pour la première fois en 1650 par le président Mauguin, d'où il passa dans le 15^e tome de la bibliothèque des Pères. Hincmar l'avait attaqué dans un ouvrage dont il ne nous reste que la préface. Dom d'Acheri a inséré dans le premier volume du *Spicilege* un troisième écrit de Ratramne sur l'*Enfantement de la Ste-Vierge*, où l'auteur combat avec beaucoup de vivacité ceux qui soutenaient que Jésus-Christ n'est pas sorti du sein de sa mère par la voie naturelle de la génération, mais par une voie miraculeuse; question plus curieuse qu'utile, agitée alors avec beaucoup de chaleur. Celui de tous ses ouvrages qui fut reçu avec le plus d'applaudissements et qui n'eut point de contradicteurs, est son *Traité contre les Grecs*. Il y établit solidement la procession du St-Esprit. Il l'avait composé à la prière des évêques de la province de Reims pour combattre les partisans de Photius. On le trouve dans le second volume du *Spicilege*. Lemasson a publié dans le sixième tome de l'*Histoire critique de la république des lettres* une dissertation de Ratramne sur les *Cynocéphales*, prétendus hommes à deux têtes dont les cris ressemblaient à l'aboiement des chiens. L'auteur pense que ces monstres appartenaient plutôt à la race des hommes qu'à celle des animaux; mais des modernes croient qu'il s'agit des habitants de la Laponie, défigurés par les relations de quelques voyageurs. Cette dissertation a été réimprimée dans le recueil de

Casimir Oudin avec d'autres pièces sur le même sujet. Parmi les autres écrits de cet auteur qui ne nous sont point parvenus ou dont on n'a que des fragments, il y en avait un pour la défense de cette strophe : *Te Trina Deitas*, d'une ancienne hymne des martyrs, qui a été adoptée dans une de celles de la fête du St-Sacrement. L'auteur y réfutait Hincmar, qui prétendait que cette strophe établissait trois dieux dans le mystère de la *Trinité* et qui voulait qu'on substituât le mot *Sancta* à celui de *Trina*. Gotescale avait composé une pièce de vers à l'éloge de Ratramne. T-o.

RATSCHKY (JOSEPH-FRANÇOIS), poète allemand, né à Vienne en 1757, fut employé en sortant de l'université de sa ville natale à l'octroi et à l'inspection du marché au bétail. Les poésies qu'il fit paraître dans ces humbles emplois attirèrent sur lui l'attention des littérateurs; Born et Sonnenfels le recommandèrent à la faveur de Joseph II. Ce prince éclairé le tira en effet de ses fonctions obscures. Il le plaça d'abord en 1783 dans la chancellerie impériale et l'employa dans la même année avec le conseiller aulique de Margelik en Galicie et Lodomérie pour y examiner et améliorer l'état de l'administration publique. Le rapport que Ratschky adressa après son retour à l'empereur, satisfut pleinement ce monarque et valut à l'auteur une gratification. Un poème contre la démagogie et la démocratie qu'il publia sous le titre de *Melchior Striegel*, Vienne, 1794 (réimprimé à Leipsick, 1799), augmenta encore son crédit à la cour : deux ans après, il fut nommé secrétaire aulique et commissaire auprès de l'administration de la loterie, conseiller aulique à la régie des tabacs, enfin conseiller d'Etat à la section de l'intérieur. Dans tous ces emplois, il montra une grande aptitude aux affaires, beaucoup d'exactitude et d'intégrité. Mais sa verve parut s'affaiblir depuis qu'il fut devenu homme public. Il n'osa plus fronder avec la même franchise les vices dominants, ni s'exprimer avec la même énergie. Aussi le premier recueil de ses poésies, publié à Vienne en 1785 et réimprimé en 1791, est préférable au second, qui parut en 1805. Ratschky avait une grande facilité : sa versification est exacte et naturelle; il a composé de jolies romances, des épîtres plus ou moins satiriques, des chansons faites pour devenir populaires. Parmi ses odes, on distingue celle qu'il fit sur l'explosion du dépôt des poudres à Vienne. Il a rédigé l'*Almanach des muses viennoises* depuis 1777 jusqu'en 1796; il y avait travaillé en commun avec le poète Blumauer depuis 1780. Il écrivit aussi pour le théâtre, et il a fourni des articles littéraires estimés à plusieurs ouvrages périodiques. Sa conversation était recherchée à cause de ses saillies. Ratschky est mort le 31 mai 1810.

D—G.

RATTE (ÉTIENNE-HYACINTHE DE), astronome, naquit en 1722 à Montpellier d'une famille noble originaire de Bologne et connue depuis le 12^e siècle.

cle. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences et en particulier pour les mathématiques, les étudia toutes avec la même ardeur et étonna bientôt les savants par l'étendue et la variété de ses connaissances. Admis en 1741 à l'académie de Montpellier par une dispense d'âge, il en fut nommé l'année suivante secrétaire perpétuel, place qu'il remplit avec autant de zèle que de succès jusqu'à la suppression des académies. La fameuse prédiction de Halley sur le retour de la comète de 1682 (voy. HALLEY), décida sa vocation pour l'astronomie. Il voulut participer à la recherche de cette comète et il la découvrit en effet l'un des premiers à sa sortie des rayons du soleil. Depuis, il observa en 1761 le passage de Vénus, qui servit de base à ses immenses calculs sur la parallaxe du soleil et il fit un grand nombre d'observations des passages de Mercure, des éclipses, des satellites de Jupiter et des occultations d'étoiles. Après la mort de son père, en 1770, de Ratte, sur les instances de sa famille, se fit recevoir conseiller à la cour des aides de Montpellier et il en exerça les fonctions de la manière la plus distinguée jusqu'à la suppression de ces tribunaux. Pendant la terreur, il fut enfermé comme suspect, et peu s'en fallut qu'il ne grossît le nombre des savants qui périrent à cette époque sur l'échafaud. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il se réunit à quelques amis des sciences pour rétablir l'ancienne académie sous le nom de *Société libre*; il en fut nommé, le premier, secrétaire perpétuel, et bientôt après président. L'Institut de France s'empressa de s'associer de Ratte, et plus tard, il fut décoré de l'étoile de la Légion d'honneur. Il avait joui dans tout le cours de sa vie d'une santé que rien ne semblait pouvoir altérer : il fut attaqué d'une rétention d'urine à la suite de laquelle survint une fièvre qui l'enleva le 15 avril 1805 à l'âge de 83 ans. Outre un grand nombre d'articles importants dans le *Dictionnaire encyclopédique*, tels que *Froid*, *Glace*, *Gelée*, etc., de Ratte a publié de 1766 à 1778 les *Mémoires de la société royale de Montpellier*, qu'il a enrichis des *Eloges* des membres de cette compagnie et de plusieurs dissertations intéressantes. On peut consulter pour de plus grands détails l'*Eloge de de Ratte* par Poitevin, Montpellier, 1805, in-4° de 32 pages. Lalande en a donné l'analyse dans l'*Histoire de l'astronomie pour 1805*. Voyez *Magasin encyclopédique*, 1806, t. 2, p. 102. W—s.

RATTI (JEAN-AUGUSTIN), peintre, naquit à Savone en 1699. Après avoir étudié quelque temps la peinture dans sa ville natale, il se rendit à Rome, où il se mit sous la direction de Benoît Luti. Doué d'un caractère plein de gaieté, il se fit une réputation par ses tableaux de *masquerades*, de *disputes*, de *danses*, etc., ainsi que par ses *caricatures*, que les amateurs recherchent soigneusement. Son maître le regardait en ce genre comme un des meilleurs artistes de l'Italie, et il

le mettait au même rang que le Ghezzi. Mais son talent ne se bornait pas à ce genre secondaire : il peignait l'histoire d'une manière distinguée, comme on peut s'en convaincre par les grandes compositions qu'il a exécutées dans l'église de St-Jean, à Savone, et parmi lesquelles on loue particulièrement une *Décollation de St-Jean*, qui fait partie d'une suite de sujets tirés de la vie du saint précurseur. Il en est de même du tableau que l'on voit à Gènes dans l'église de Ste-Thérèse, tableau où l'on reconnaît un disciple habile de Luti. Il peignait aussi la fresque avec succès; et il existe dans le chœur des Conventuels de Casal une perspective de Natali, de Crémone, qu'il a ornée de figures qui lui font un honneur infini. Mais c'est dans les tableaux plaisants que son talent se manifeste entièrement. Il avait, pour ce genre de peinture, une imagination vaste, féconde et inépuisable en sujets nouveaux. Il a aussi gravé à l'eau-forte quelques caricatures de sa composition recherchées par les amateurs. Il mourut à Gènes en 1775. — Le chevalier Charles-Joseph RATTI, fils et élève du précédent, naquit à Gènes vers l'an 1735. Quoique avec moins de talent que son père, il fut un des bons peintres de son temps. Mengs le fit nommer directeur de l'académie de Milan et se l'adjoignit, ainsi que Pompeo Battoni, pour peindre le palais royal de Gènes. Pendant un séjour de quatre ans qu'il fit à Rome, il n'eut pas d'autre maison que celle de Mengs, sous la direction duquel il exécuta plusieurs ouvrages qui eurent beaucoup de succès : il est vrai que cet habile peintre y avait mis la main. C'est surtout comme copiste qu'Ratti se distingua, et Mengs voulut, à tout prix, acquérir une copie du *St-Jérôme du Corrège*, que Ratti avait faite à Parme. Le pape Pie VI le nomma directeur de l'académie *Ligustica* et lui donna la croix de chevalier. Ratti est connu également par quelques écrits sur son art, dont voici les titres : 1° *Notizie storiche sincere intorno la vita e le opere del celebre pittore Antonio Allegri da Corregio*, Final, 1781, in-8°. Cet ouvrage fut publié sous le nom de Mengs, qui se contenta d'y faire quelques légères corrections. 2° *Delle vite de' pittori, scultori ed architetti Genovesi*. Cette œuvre posthume de Soprani n'allait que jusqu'à l'année 1667, époque de la mort du Torre; Ratti le continua et en publia une seconde édition qu'il corrigea, augmenta et enrichit de notes. 3° *Istruzione di quanto puo vedersi di piu bello in Genova, in pittura, scoltura et architettura*, Gènes, 1780, in-8°; 4° *Vita del Cav. Raff. Mengs*, 1779. Le chevalier Ratti est mort à Gènes en 1795. P-s.

RATTI (NICOLAS), archéologue italien, naquit le 19 mai 1759 à Rome, d'une famille de négociants originaire de Gènes. Il fut envoyé de bonne heure chez les pères des écoles pies, et tels furent ses progrès que, n'ayant pas encore atteint l'âge de quinze ans, il faisait déjà partie de l'académie des *Varii*, rétablie par le père du

célèbre archéologue Ennius-Quirinus Visconti. Ratti se destinait d'abord à l'état ecclésiastique, et il se fit recevoir docteur en théologie; cependant il n'entra pas dans les ordres et finit même par quitter l'habit ecclésiastique. Choisi en 1785 pour accompagner Jules-César Zollio, archevêque d'Athènes et nonce apostolique auprès de la cour de Bavière, il resta deux ans à Munich, puis revint à Rome, où il fut nommé, le 13 avril 1787, secrétaire du collège des avocats consistoriaux. Le cardinal Innocent Conti le donna ensuite pour précepteur à son pupille, le duc François Sforza Cesarini. L'éducation de celui-ci achevée, Ratti devint archiviste et secrétaire de la famille, fonctions qu'il conserva toute sa vie, et qu'il cumula avec les emplois du gouvernement. Le pape Léon XII ayant établi la nouvelle chancellerie de l'université romaine, le nomma directeur de son propre mouvement. Avec plus d'ambition, Ratti aurait pu parcourir une brillante carrière, car, outre le souverain pontife que nous venons de nommer, il était particulièrement estimé du roi de Saxe, Antoine. Celui-ci, lorsqu'il apprit la mort de ce savant, arrivée le 12 janvier 1833, ne dédaigna pas d'adresser à son fils aîné une lettre de condoléance. Ratti avait épousé en 1805 la fille de Pierre Angeletti, peintre de quelque réputation. Ses restes furent déposés, ainsi qu'il en avait manifesté l'intention, dans l'église de Ste-Marie in Vallicella, où on lit son épitaphe. Le *Diario di Roma* et le *Giornale arcadico* (t. 77, année 1839), lui ont consacré l'un une notice nécrologique, l'autre un éloge plus étendu, qui fut imprimé séparément avec une dédicace au P. Degola, secrétaire de la congrégation de l'*Index*. Ratti avait publié : 1° *Lettera sopra l'Uccisione dei CCCVI Fabii al signor N. N.* (l'abbé François Cancellieri), Rome, 1784. 2° *Memoria sulla vita di quattro donne illustri della casa Sforza, e di Monsignor Virginio Cesarini*, Rome, 1785. 3° *Della famiglia Sforza*, Rome, 1794-1795, 1^{re} et 2^e partie, 2 vol. in-8°. 4° *Selecta doctorum virorum testimonia de Camilla Valentia, femina sui temporis præstantissima in unum collecta et adnotationibus aucta*, Rome, 1795. 5° *Istoria di Genzano con note e documenti*, Rome, 1797. 6° *L'Autenticità degli alberi genealogici stampati del signor duca Conti-Sforza-Cesarini nel sommario della causa romana primogenituræ de comitibus dimostrata contro le false imputazioni del difensore del signor principe Ruspoli. Lettera apologetica a schiarimento della presente causa, ed illustrazione della storia della nobilissima famiglia Conti*, Rome, 1821; 7° *Nuovi documenti in conferma dell' Autenticità, etc.*, Rome, 1824. C'est un supplément à la pièce précédente qui fut publié à l'occasion d'un procès entre les familles Sforza et Ruspoli. 8° *Lettera al signor avvocato Carlo Fœa, commissario delle antichità, sul di lui Parallelo : « Giulio II con Leone X; »* Rome, 1822. Ratti y réfute l'opinion émise par

Charles Fœa, que « le règne de Jules II fut véritablement l'époque où Rome se releva et eut une « grandeur stable, tandis qu'elle déclina rapidement sous les pontificats de Léon X et de Clément VII, après avoir eu une splendeur éphémère. » 9° *Sulle rovine del tempio della Pace, dissertazione*. Rome, 1823; 10° *Sulla vita di Giusto Conti, romano poeta volgare del secolo XV*, *Notizie*, Rome, 1824; 11° *Dissertazione sulla basilica Liberiana*, Rome, 1825, dédiée au pape Léon XII, qui avait été archiprêtre de cette basilique; 12° *Lettera al canonico Domenico Moreni sopra un preteso deposito di Michel Angelo Buonarroti*. L'auteur y apporte de nouveaux arguments à l'appui de ceux que l'abbé Moreni, dans un examen critique d'une médaille de Michel-Ange représentant Bindo-Altovitto, avait déjà donnés pour prouver qu'un tombeau attribué à cet illustre sculpteur n'était point de lui. En reconnaissance de ce service, Moreni dédia à Ratti son édition des *Lettere di Carlo Dati*, Florence, 1825; 13° *Sopra una iscrizione Ficulense scavata nella tenuta della Cesarina, colla quale s'illustra l'antica Ficulea*, Rome, 1826. L'auteur y détermine la situation de cette ville antique. 14° *Sopra un antico sarcofago cristiano*, Rome, 1827, in-8°; 15° *Notizia della chiesa interna del romano archigimnasio*, Rome, 1833, dédiée au cardinal Pierre-François Galeffi. Ratti fut surpris par la mort au milieu de l'impression de cet ouvrage. Il avait encore donné plusieurs dissertations aux *Actes de l'académie d'archéologie* : 1° *Sulla villa di Pompeo nell' agro Albano* (t. 1, part. 2); 2° *Dissertazione intorno ad una iscrizione antica rinvenuta nel territorio di civita Lavinia, spettante alla città di Lanuvio* (t. 2); 3° *Sulle opere, di beneficenza de' cristiani de primi tre secoli* (t. 3); 4° *Delle arti d'Italia ne' primi tre secoli di Roma; della cognizione de' Romani de' così detti vasi etruschi di Vetulonia, città dell' antica Etruria* (t. 3). Membre de l'académie archéologique, Ratti l'était aussi de l'académie de la religion catholique, où il avait lu (le 30 juillet 1827) une dissertation qui n'a pas été imprimée et dans laquelle il démontrait que « la révélation est prouvée par le sentiment « universel de toutes les nations et de leurs législateurs. »

A—Y.

RATTON (JACQUES), né en France en 1736, alla très-jeune en Portugal où il se fixa et suivit la carrière commerciale. Il créa plusieurs établissements utiles à l'industrie et devint membre du tribunal de commerce, de l'agriculture, des fabriques et de la navigation à Lisbonne. Joseph 1^{er}, Marie 1^{re} et le prince régent (depuis Jean VI), lui donnèrent des témoignages de bienveillance. Nommé chevalier du Christ, il fut attaché à la maison du roi comme gentilhomme (*fidalgo cavalleiro*). Mais, en 1809, tandis que la famille royale était retirée au Brésil, la régence, sur de vagues soupçons, lui ordonna de sortir du royaume. Il se rendit en Angleterre où il resta jusqu'en 1815. Rappelé en Portugal, il préféra

venir en France; s'établit à Paris et y mourut le 3 juillet 1820. Il avait publié pendant son séjour en Angleterre un ouvrage intitulé *Recordacoos de Jacome Ratton* (Souvenirs de Jacques Ratton), Londres, 1813. Ce livre, où les faits sont présentés d'une manière confuse et souvent erronée, est écrit dans un style incorrect et avec l'amertume d'un vieillard aigri par les injustices qu'il avait éprouvées. Cependant il s'y trouve des choses vraies et curieuses. La famille de l'auteur s'est efforcée d'en détruire les exemplaires, qui d'ailleurs ne furent distribués qu'à des amis. Z.

RATZ DE LANTHENÉE (LE). Voyez LANTHENÉE.

RAU, en latin *Ravius* (CHRISTIAN), savant orientaliste, né le 25 janvier 1603 à Berlin, était fils d'un pasteur de cette ville. Dans son enfance, il fut atteint d'une maladie contagieuse qui causait de grands ravages : on le crut mort, et toutes les dispositions étaient prises pour son enterrement, quand sa mère s'aperçut qu'il conservait encore quelques restes de vie, et, grâce aux soins maternels, il fut rétabli promptement. Ses premières études furent marquées par de grands progrès. A dix-sept ans, il fut envoyé à l'université de Wittemberg, où il fit son cours de théologie et se perfectionna dans la connaissance des langues anciennes. Il étudia dans le même temps la littérature orientale. Le défaut de fortune l'obligea de donner des leçons particulières pour subsister, et dès qu'il eut reçu le degré de maître ès arts, il soutint des thèses et prononça des sermons dans différentes églises. Loser, maréchal de la cour de Saxe, qui l'avait entendu prêcher, lui fit une pension. Encouragé par ce succès, il partit pour Hambourg, visita la Suède et le Danemark, où il trouva de généreux protecteurs, et se rendit à Amsterdam, où il suivit les leçons du célèbre Vossius, et ensuite à Leyde, où il apprit l'arabe, de Golius. Il fit part à quelques savants, qui lui témoignaient de l'intérêt, de son désir de parcourir l'Orient. Sur leur recommandation, il fut nommé secrétaire de l'ambassadeur de Hollande à Constantinople. Avant de partir pour sa destination, il fit le voyage de Londres pour voir le fameux Edouard Pocock (voy. ce nom), dont il n'eut pas de peine à gagner l'amitié et qui lui procura les moyens de passer en 1639 dans le Levant, sur un bâtiment anglais. A son arrivée à Smyrne, il étudia les langues les plus usuelles dans l'Orient, et il apprit en fort peu de temps le turc, le persan, l'italien, l'espagnol et le grec vulgaire. Pendant son séjour dans cette ville, il reçut du savant Usher, primat d'Irlande, le brevet d'une pension et une somme considérable destinée à l'acquisition de manuscrits. Il rejoignit à Constantinople son ami Pocock, qui le plaça chez l'ambassadeur d'Angleterre, dont la protection lui fut très-utile. En 1641, il visita, dans la compagnie de quelques seigneurs anglais, une partie de la haute Asie,

et il avait le projet de pénétrer dans la Perse ; mais il fut obligé de se rembarquer précipitamment pour l'Angleterre, où il rapporta plus de deux mille manuscrits en toutes sortes de langues, dont plusieurs rares et précieux. On le pressait d'entreprendre un second voyage ; mais il avait besoin de repos, et, après avoir enseigné quelque temps l'arabe au collège de Gresham en 1642, il retourna en Hollande. Il obtint en 1644 une chaire de langues orientales à Utrecht, et ses appointements furent portés successivement jusqu'à six cents florins. Cependant il ne tarda pas de quitter cette ville pour Amsterdam, et en 1647, il revint à Londres. Chargé d'abord de donner des leçons deux fois par semaine aux jeunes ecclésiastiques, dans le palais de l'évêque, il fut ensuite nommé professeur dans un des collèges d'Oxford, et chargé de la bibliothèque et des archives de l'université. Quatre ans après, sur l'invitation de la reine Christine, il vint professer l'arabe à l'académie d'Upsal. A son arrivée, cette princesse lui fit présent de mille florins, avec lesquels il acheta l'imprimerie hébraïque de Manassès ben Israël. Après l'abdication de Christine, le roi Charles-Gustave appela Rau à Stockholm, le nomma son bibliothécaire et l'employa comme interprète ; mais, sur sa demande, il lui permit d'aller reprendre ses fonctions à l'académie d'Upsal. Il s'occupait alors d'une *Chronologie de la Bible*, et il employait tous ses loisirs à perfectionner un ouvrage sur lequel il fondait sa réputation. A peine l'eut-il publié que Rau se vit attaquer de toutes parts. Ne se sentant pas assez fort pour résister à cette foule d'adversaires et voyant d'ailleurs que les honoraire qu'il recevait en Suède étaient insuffisants pour subvenir aux besoins d'une nombreuse famille, il accepta la chaire qu'on lui offrait à Kiel. Il tenta, de concert avec Wasmuth, d'établir en cette ville un collège pour les jeunes gens destinés aux missions orientales, et il se proposait d'entreprendre lui-même de convertir les juifs ; mais, sur ces entrefaites, il fut rappelé par l'électeur de Brandebourg, son souverain, qui le nomma professeur d'arabe à Francfort-sur-l'Oder. Il prit possession en 1672 de cette chaire, qu'il remplit avec beaucoup de zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 21 juin 1677. Rau était un homme franc, ouvert, obligeant, d'une simplicité antique et d'un courage admirable dans l'adversité ; mais il avait trop de présomption et de susceptibilité. Parmi ses ouvrages, dont on trouvera les titres dans le *Trajectum eruditum* de Burmann et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, on se contentera de citer les plus remarquables : 1° *De scribendo lexico arabico latino Dissertatio*, Utrecht, 1643, in-4°, volume rare, dont Jourdain donne une description détaillée dans le *Moniteur* du 10 août 1812, p. 877, en rendant compte de la *Biblioth. arabica* de Schnurrer ; 2° *Panegyrica prima et secunda linguis orientalibus dicta*, ibid., 1644, in-4°. Ce

sont deux harangues que Rau prononça à l'ouverture de son cours. 3° *Obtestatio ad universam Europam pro discendis rebus et linguis orientalibus*, ibid., 1644, in-fol.; 4° *Specimen lexici arabico-persici latini*, Leyde, 1645, inconnu à Schnurrer, mais cité par Adelung, *Mithridat.*, t. 1^{er}, p. 282; 5° *Orthographiæ et analogiæ vulgo etymologiæ ebraicæ delineatio juxta vocis partes abstractas*, Amsterdam, 1646, in-4°. Rau prétend que l'hébreu et la plupart des langues de l'Orient ne sont que des dialectes d'une seule et même langue. 7° *Primæ tredecim partium Alcorani arabico-latini, versiones geminæ*, etc., ibid., 1646, in-4°. Cet essai de traduction de l'Alcoran est très-rare (voy. Vogt, *Catal. libror. rarior.*). Le texte arabe, sans voyelles, y est imprimé en caractères européens (latins majuscules, minuscules, grecs), d'une manière qui se rapproche assez du procédé proposé depuis par Volney. Outre la version littérale interlinéaire, Rau y ajoute une espèce de Masore, dont on peut voir la description dans la *Biblioth. arab.* de Schnurrer. L'ouvrage est terminé par un catalogue de deux cent soixante et un manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escurial. 7° *Sesquidecuria epistolarum adoptivarum ex variis orbis partibus commissarum circa orientalium studiorum promovendum curam*, Londres, 1648, in-12; 8° *A general Grammar*, c'est-à-dire Grammaire générale des langues hébraïque, samaritaine, chaldaïque, syriaque, arabe et éthiopique, ibid., 1650, in-12; 9° *Spolium Orientis, christiano orbi dicatum, seu Catalogus 400 codicum orientalium in omni scribili*, etc., Kiel, 1669, in-8°. C'est le catalogue d'une partie des manuscrits que Rau avait rapportés du Levant et dont il cherchait à se débarrasser. Il y en a plusieurs aujourd'hui qui font partie de la bibliothèque de Berlin. 10° La traduction latine des 5^e, 6^e, 7^e livres des *Coniques* d'Apolonius de Perge, d'après une version arabe, ibid., 1669, in-8°. Rau ignorait que le savant Abraham Echellensis avait déjà publié ces trois livres (voy. AFOLLONIUS). 11° *Ad Dei summi honorem et sacri fontis hebræi gloriam ex eodem, unica, vera et infallibilis Chronologia biblica*, ibid., 1670, in-fol. Rau s'est livré dans cet ouvrage à des conjectures très-hardies, et il donne les écarts de son imagination pour des règles certaines de la critique. Son système, vivement combattu par Abrah. Calov, Magnus Celsius et d'autres savants, et proscrit dans la Saxe, est maintenant oublié. Il plaçait la naissance de Jésus-Christ à l'an du monde 4140, et publia de 1670 à 1676 neuf ouvrages ou opuscules, tous in-fol., pour soutenir sa chronologie. — Un autre Christian RAU, professeur en droit à Leipsick, sa patrie, où il est mort le 22 janvier 1818, âgé de 74 ans, a publié de 1768 à 1807 une trentaine d'opuscules, presque tous en latin. Nous indiquerons seulement ici les deux suivants, parce qu'ils tiennent à l'histoire littéraire : 1° *De Claudio Tryphonino*

Jc. romano, Leipsick, 1768; 2° *De variis Saturninis jureconsultis*, ibid., 1791, in-4°. W—s.

RAU (JEAN-JACQUES), médecin, naquit en 1668 à Baden, en Souabe. Ses parents, qui y faisaient un petit commerce de vins, le placèrent dès l'âge de quatorze ans dans la boutique d'un chirurgien de Strasbourg, où il n'était probablement occupé, selon l'usage du temps, qu'à faire la barbe et à repasser les rasoirs. Ses parents crurent cependant, au bout de trois ans, qu'il devait assez connaître la chirurgie pour se suffire à lui-même. Le jeune Rau fut envoyé à Hambourg et y trouva par hasard un chirurgien nommé *Fraven*, qui partait pour Bergen et qui le prit comme aide dans son service. Le climat de la Norvège, qu'il ne put supporter, le força de s'embarquer pour Amsterdam, où heureusement il fut reçu comme chirurgien d'un vaisseau de guerre, commandé par le comte de Bentheim, et il passa depuis sur un autre vaisseau qui suivait le prince Guillaume d'Orange en Angleterre. Il réussit à faire quelques épargnes, et dès qu'il fut de retour en Hollande, il se rendit à Leyde et s'y consacra à l'étude de la médecine avec une ardeur peu commune. Après avoir passé quelque temps à Paris pour s'y exercer à l'anatomie et à la chirurgie, il retourna en 1694 à sa première université, et le 13 mars de la même année, il soutint sur la génération des dents une thèse publique, qui lui valut le bonnet de docteur. Rau fixa bientôt après sa demeure à Amsterdam, et son adresse pour les dissections anatomiques engagea le magistrat de cette ville à lui accorder en 1696 la permission de les faire publiquement dans l'amphithéâtre. Vers ce temps-là, une espèce d'ermite, frère Jacques Beaulieu (voy. BAULOR), se rendit à Amsterdam pour y pratiquer sa nouvelle méthode de tirer la pierre de la vessie, ainsi qu'il l'avait fait en France. Rau assista presque toujours à ses opérations, s'empara de ses idées et le condamna bientôt hautement comme se servant d'instruments peu convenables. Quoique le magistrat désapprouvât cette conduite, on ne peut cependant nier la justesse de ses critiques, qui furent confirmées par des événements fâcheux : le frère Jacques se vit dans la nécessité de quitter la ville, et Rau acquit l'emploi de lithotomiste, en rectifiant la méthode de la taille avec un succès extraordinaire. Au rapport de Morand, il se bornait cependant à suivre la méthode de Celse, avec quelques modifications dans la construction de la sonde. La mort de Bidloo, à Leyde, le fit appeler en 1713 à la chaire d'anatomie de cette ville, où il se distingua tellement par ses dissections que le grand anatomiste Albinus ne dédaigna pas de publier en 1725 un catalogue de la collection que Rau avait préparée. En 1718, il parvint au suprême degré d'honneur, celui d'être décoré du titre de recteur. Mais, dans une chute qu'il avait éprouvée quelques années auparavant, il s'était

blessé le pied, ce qui l'obligea au repos et, quoique robuste, altéra sa santé. Des délires mélancoliques, dont il avait déjà éprouvé des attaques deux ans avant sa mort, s'emparèrent de lui au mois de juillet 1719, et il y succomba le 18 septembre suivant. Ce fut Bernard Albinus qui prononça son oraison funèbre. Ce médecin ne s'appliqua point à écrire; on n'a de lui que les deux pièces suivantes : *Epistolæ duæ de septo scroti ad Ruyschium*, Amsterdam, 1699, in-4°; — *De methodo discendi anatomen*, Leyde, 1713, in-4°. C'est le discours qu'il prononça lorsqu'il prit possession de sa chaire d'anatomie. F—D—R.

RAU (SEBALD-FOULQUES-JEAN), théologien et orientaliste hollandais, naquit à Utrecht en 1765. Dès l'âge de quatorze ans, il se fit remarquer par un discours où il comparait les héros d'Homère avec ceux de l'Arabie. A seize ans, il chanta en beaux vers latins sa ville natale; à dix-huit, il publia *Specimen arabicum, continens descriptionem et excerpta libri Ahmedis Teufachii de gemmis et lapidibus*, 1784. Le cours de ses études académiques fini dans les excellentes écoles d'Utrecht et de Leyde, il se consacra à la prédication française; en 1787, il fut nommé pasteur de l'église walonne de Harderwick, et l'année suivante, de celle de Leyde. Il joignit aux fonctions pastorales la chaire de théologie, et en 1790, à la mort d'Everard Scheidius, la chaire de langues et d'antiquités orientales. Cette dernière nomination, mise à néant en 1795 par suite du changement de régime académique, fut rétablie en 1799, avec de nouvelles attributions relatives à la poésie et à l'éloquence sacrées. Dans l'après-dîner du 8 janvier 1807, la ville de Leyde fut atteinte d'une catastrophe épouvantable par l'explosion d'un bateau chargé de poudre, qui eut lieu dans un de ses canaux les plus fréquentés. Le bateau était amarré devant la maison de Rau, laquelle devint en un clin d'œil, avec un grand nombre d'autres, un monceau de ruines et de cendres. Ce professeur n'était point chez lui dans ce funeste moment; mais il accourut avec précipitation pour tâcher de sauver de dessous les débris une partie de sa famille, qu'il venait de quitter. Il y réussit, du moins pour quelques individus, notamment pour son épouse et le seul enfant qui fût auprès d'elle; mais sa bibliothèque, ses manuscrits (ses sermons exceptés), son mobilier, tout fut perdu sans ressource. Une heure après, Louis Bonaparte, qui était alors roi de Hollande, étant déjà accouru de la Haye sur cette scène de dévastation, Rau se rendit l'interprète de la douleur publique, et il obtint de généreux secours. Il en fut en même temps comblé de distinctions personnelles et créé chevalier de l'ordre royal de Hollande. Il est des secousses morales que l'on n'éprouve pas impunément, et Rau ne survécut que onze mois au terrible désastre de Leyde. Il y mourut le 1^{er} décembre 1807. On a de lui, outre les productions déjà citées : 1° cinq

discours académiques, qui méritent d'être distingués dans la foule de cette sorte de compositions littéraires, savoir : *De eo quod jucundum est in studio theologico*, Leyde, 1788; — *De Jesu-Christi ingenio et indole perfectissimis, per comparisonem cum ingenio et indole Pauli apostoli illustratis*, ibid., 1798; — *De poëseos Hebraicæ præ Arabum præstantia, tam veritatis quam divinitatis religionis, in veteri codice sacro traditæ, argumento*, ibid., 1800; — *De poetice facultatis excellentia et perfectione, spectata in tribus poetarum principibus, scriptore Jobi, Homero et Ossiano*, ibid., 1800 (ces deux derniers discours ont paru ensemble, et le premier est accompagné de savantes notes); — *De natura optima eloquentiæ sacræ magistra*, 1806, in-4°. 2° *Sermons*, en 3 volumes, publiés par Josué Teissière l'Ange, pasteur à Amsterdam et auteur d'une très-bonne oraison funèbre de ce savant, en hollandais. Rau a eu le plus brillant succès dans la carrière de la prédication. A une figure imposante il alliait un bel organe. Des connaissances étendues se réunissaient chez lui à beaucoup d'imagination et de sensibilité. Il laisse pourtant quelque chose à désirer (ce qui n'est pas étonnant) du côté de la diction française. Il tenait de son aïeul et de son père une honorable succession de mérite et de célébrité littéraire. — Son père, *Sebald Rau*, qui lui a survécu, était professeur de langues orientales à Utrecht, et se fit connaître dès l'âge de vingt-trois ans (en 1747) par une *Diatrise de epulo funebri gentibus dando*, in-8°; il a publié un grand nombre d'opuscules philologiques et d'érudition hébraïque, dans quelques-uns desquels il discute les *Prolégomènes* du P. Houbigant. — *Jean-Eberhard Rau*, père de Sebald, était né en 1695 dans le pays de Nassau-Siegen. Professeur à Herborn et académicien de Berlin, il fut également un théologien et un orientaliste distingué, auteur de nombreuses dissertations et harangues académiques. Il mourut en 1770. — *RAU* (Joa-chim-Juste), né à Berlin en 1713, bon théologien et orientaliste, fut professeur à Königsberg, et mourut fort jeune, le 19 août 1745. Il a écrit en latin sur la philosophie de Justin martyr et d'Athénagore (Iéna, 1733), sur celle de Lactance (ibid., 1737), une *Grammaire hébraïque* en langue allemande (1737), etc. M—ON.

RAUCH (CHRISTIAN-DANIEL), sculpteur allemand de premier ordre, naquit le 2 janvier 1777 à Arolsen, résidence du prince de Waldeck en Westphalie. Georges Rauch, son père, homme instruit, mais peu favorisé de la fortune, ne négligea rien pour l'éducation de son enfant. Une vocation irrésistible révéla de bonne heure les brillantes aptitudes du jeune Christian pour la carrière qu'il devait si honorablement parcourir. Il se passionnait pour le dessin et s'exerçait à des essais rudimentaires de sculpture, préférant pendant les récréations que lui permettaient ses études classiques, manier l'ébauchoir et l'argile, à tous les

plaisirs de son âge. A treize ans, il fut admis dans les ateliers de maître Valentin, sculpteur du prince de Waldeck. Après cinq ans d'apprentissage, le jeune élève, affranchi de cet engagement, éprouva le plus vif désir de se produire sur un plus grand théâtre. Son père consentit à l'envoyer à Cassel pour continuer ses études sous la direction du célèbre Rulh, son ami, à qui il le recommanda. A la vue des importants travaux qui s'exécutaient dans les ateliers de son nouveau maître, Christian fut transporté d'ardeur; de prompts et surprenants progrès lui méritèrent l'honneur de coopérer, dans une certaine mesure, aux travaux dont Rulh était chargé. Dans cet élan d'un génie qui se développait, Christian fut tout à coup interrompu par la douloureuse nouvelle de la mort de son père. Il ne pouvait plus rester à Cassel, sa mère l'attendait à Berlin. Il partit, et ce fut avec un cœur bien affligé qu'il se vit contraint d'accepter un modeste emploi de valet de chambre de la cour, dans le service du roi et de la reine. Toutefois, l'amour qu'il ressentait pour son art ne se refroidit pas, malgré les obstacles qu'y apportait sa nouvelle position. Un jour, tandis qu'il modelait un buste avec une application extrême, il aperçoit la reine Louise, qui, sans manifester sa présence, considérait avec attention son travail : Rauch, confondu, balbutie de vagues excuses, mais la reine le rassure avec bonté; elle admire la grâce, le talent dont cet ouvrage est empreint, et surtout la surprenante mémoire du jeune sculpteur; car ce buste reproduisait la noble beauté de la reine elle-même. Dans sa clairvoyante générosité, la reine Louise devinant le brillant avenir du jeune Rauch, le débarrasse aussitôt de tout service étranger à l'étude de son art. Peu après, le roi l'envoie comme pensionnaire à Rome. Pénétré de reconnaissance, Rauch arrive en Italie, cette patrie des arts, but où tendaient tous ses vœux. L'enthousiasme du jeune artiste fut à son comble lorsqu'enfin parvenu au terme de son voyage, Rome lui apparut dans toute sa splendeur! Dès que les premiers moments d'une exaltation bien naturelle furent un peu calmés, Rauch s'empresse de se mettre à l'œuvre, et, dès 1803, la statue d'*Endymion endormi*, lui méritait des éloges unanimes. Canova, Thorwaldsen, le traitaient en confrère, Raphaël Mengs, Winkelmann, Nieburg, Louis Tiek, le baron de Humboldt, alors ambassadeur à Rome, louaient à l'envi leur jeune compatriote. Rauch dut ce prompt succès à l'heureuse alliance de la vérité saisie sur nature et du choix de la forme, dont la beauté conduit à l'idéal; il le dut aussi à la grâce, sans afféterie, enfin à un modelé savant, quoique simple en apparence, qualités précieuses qui distinguaient ce premier chef-d'œuvre du jeune statuaire allemand. Rauch passa six années à Rome, et, durant cet intervalle, les diverses œuvres qu'il produisit méritèrent la renommée qui les a rendues célèbres,

grâce au sentiment exquis de son art, à la convenance parfaitement appropriée au sujet, enfin à l'élévation de la pensée qui domine dans toutes les conceptions de cet artiste. La mort prématurée de la généreuse reine Louise, arrivée en 1810, causa une affliction générale. Rauch en ressentit une profonde douleur; dans sa reconnaissance, il avait voué un culte éternel à sa royale bienfaitrice. Le roi Frédéric-Guillaume III voulant élever un mausolée digne de l'illustre défunte, hésita d'abord entre Canova et Thorwaldsen, les deux plus célèbres statuaires d'alors; après plus mûre réflexion, il préféra mettre ce monument au concours. Dès que Rauch l'eut appris, il partit en toute hâte pour Berlin, ne voulant pas laisser échapper une telle occasion de témoigner les sentiments dont il était pénétré. Le projet-modèle de Rauch réunit tous les suffrages; aussi l'exécution en marbre lui en fut-elle confiée. Par une louable prudence d'artiste, Rauch se rendit à Charlottenbourg, là même où le roi avait décidé d'ériger le monument, afin d'y modeler tous les détails qui devaient en constituer l'ensemble. Ne voulant rien négliger de ce qui intéressait l'œuvre qu'il allait entreprendre, Rauch se rendit à Carrare pour choisir lui-même le marbre qui lui paraîtrait le plus convenable; Rauch avait alors trente ans; et dès qu'il fut réinstallé à Rome, le jeune statuaire se livra avec une religieuse ardeur à la réalisation de sa pensée. Après trois années de travail assidu, le mausolée était terminé; expédié pour Berlin au mois de septembre 1814, il n'y parvint cependant que dans le courant de 1815, par suite de vicissitudes imprévues (1). Ce chef-d'œuvre, admiré à Rome, plaçait désormais Christian Rauch au premier rang des artistes; à Berlin, le monument fut accueilli avec des transports d'enthousiasme; ne rappelait-il pas en effet à tous la grâce, la douce et majestueuse beauté d'une reine, dont le souvenir vénéré était présent à tous les cœurs? Noblement posée sur un lit de repos, les mains jointes sur son cœur, la reine semble à peine sommeiller; l'angélique sérénité du visage témoigne de la pure candeur de son âme; à la fermeté d'un grand caractère tempérée par la mansuétude, se joint la paix du pardon. Par cette nouvelle preuve d'un talent éminent, Rauch venait d'opérer une régénération dans l'art de la statuaire. Les sculpteurs allemands renoncèrent à leur habitude routinière et systématique, pour se livrer, à l'exemple de leur maître, à la recherche du vrai, du simple, du naturel, du beau. L'on ne s'avisait plus de représenter les personnages de notre époque, et surtout les généraux, affublés d'un semblant de costume antique, grec ou romain, et ce qui

(1) Embarqué sur le brigantin *l'Alexandre*, portant pavillon anglais, ce mausolée devint la proie d'un corsaire américain qui captura le navire; mais, bientôt repris par un corsaire anglais, le gouvernement britannique fit charger le tombeau sur un cutter de la marine royale, pour qu'il fût rendu à son légitime possesseur.

est pis encore, de les montrer dans la plus complète nudité, sous le prétexte d'imiter en cela les traditions de l'antiquité. Ce manque de convenance, exorbitant déjà, est pourtant dépassé chez une grande nation; croyant glorifier un de ses héros, notre contemporain, elle n'a pas craint de faire couler en bronze un des colosses de Monte-Cavallo, se bornant à surmonter ce *sur-moulage* d'un buste à l'effigie de Wellington. Singulier spectacle en plein 19^e siècle, rendu plus choquant par l'idée incroyable de représenter *nu*, de son vivant, un illustre personnage, et cela de la part d'un peuple qui affiche pour tout ce qui touche les mœurs et la décence une susceptibilité devenue proverbiale. C'est donc bien à Christian Rauch que revient l'honneur d'avoir ramené dans son pays le goût du naturel, du vrai, du convenable, en sachant parer toutefois, par une judicieuse habileté, à tout ce que notre costume moderne présente de peu favorable à la plastique. Doué d'un génie fécond et d'une activité infatigable, Rauch, de 1819 à 1824, a produit plus de soixante-dix statues et environ autant de bustes et de bas-reliefs, et ces œuvres sont toutes empreintes d'un talent supérieur. Nous nous bornerons à rappeler les statues des généraux Scharnhorff, de Bulow, ainsi que celle de Blücher (à Breslau), et la statue équestre d'Alexandre I^{er} à St-Petersbourg. Rauch, en 1826, revint sur un sujet qu'il avait précédemment traité; il chercha à rappeler avec un caractère plus accentué la victoire de Blücher. Cette fois, il donna à son œuvre des proportions colossales. Il représenta son héros, l'épée à la main, au moment de l'action, entraînant toute son armée sur ses pas. Les plis du manteau dont il est enveloppé semblent agités par la tempête, symbole de la terrible bataille qui s'apprête. Sur le piédestal sont deux lions, l'un est endormi, l'autre s'élance sur sa proie. Allusion heureuse et dont le sens n'échappera à personne. Cette statue est près du palais à Berlin. Vers cette époque, le roi de Bavière Ludwig, commanda à Christian Rauch pour la ville de Munich la statue colossale en bronze du roi Maximilien son père, et six autres statues également colossales, en marbre, représentant des victoires pour le Walallah de Ratisbonne (1), ce temple érigé à toutes les gloires de l'Allemagne. Ces figures, du style le plus noble, peuvent soutenir dignement la comparaison avec ce que la statuaire antique nous a légué de plus beau en ce genre. On voit aussi des œuvres de Christian Rauch à la glyptothèque de Munich. A la suite de ces travaux, il exécuta la statue de Luther pour la ville de Wittemberg; celle de Kant pour la ville de Königsberg, et ce fut avec un sentiment tout particulier de vénération qu'il fit celle d'Albert Durer, dont est justement fière Nurem-

berg, ville natale du grand peintre de l'Allemagne. Artiste infatigable, Rauch exécuta peu de temps après la statue de Frédéric I^{er} pour Gumbinnen, et, pour la cathédrale de Posen, celles des fondateurs de la royauté polonaise Boleslas et Miésgislas. Nous mentionnerons comme une preuve de la variété et de la flexibilité du génie de Rauch une œuvre dont la grâce est touchante; nous voulons parler du mausolée de la petite princesse Elisabeth de Hesse-Darmstadt, morte à l'âge de six ans. La charmante enfant, endormie du sommeil éternel, tient d'une main une couronne à demi tressée et dans l'autre des fleurs. Il règne dans cette composition une poésie, une délicatesse de sentiment qui en font une des plus ravissantes productions de l'habile statuaire. Christian Rauch se voyait arrivé à l'apogée de la gloire et de la réputation, son caractère n'en conserva pas moins une simplicité inaltérable. Comme Socrate, en effet, il pensait que ce que nous apprenons chaque jour nous révèle ce qu'il nous reste à acquérir dans la connaissance de la vérité des choses de la vie. Un jour que ses amis lui vantaient le monument de la reine Louise à Charlottenbourg, auquel il avait dû sa renommée vingt ans auparavant: « C'est vrai, dit-il, ce n'était pas mal pour un *débutant*, mais j'avais toujours conservé l'espérance de mieux faire un jour; » puis, il conduisit ses amis dans un atelier dont seul il possédait la clef. Quel ne fut pas leur étonnement, en se trouvant en présence d'une statue de la reine, bien supérieure sous tous les rapports, à celle qu'ils venaient de louer si sincèrement; « voilà, ajouta Rauch, le présent que je vais supplier le roi de daigner accepter comme témoignage de mon éternelle gratitude envers la reine ma bienfaitrice. » Touché d'une si rare élévation de sentiments, le roi Guillaume accepta le cadeau que lui faisait le grand artiste et il ordonna que la statue fût immédiatement placée à Potsdam. Rauch partageait naturellement l'admiration générale pour le *Moïse* de Michel-Ange; seulement, il admirait en grand artiste, appréciant vivement les vraies beautés de cette œuvre et ne se dissimulant pas les imperfections qu'elle pouvait présenter. Sous l'influence de cette préoccupation qui le dominait depuis longtemps, il se décida à aborder un sujet qui offrait un vaste champ à sa prédilection pour le grandiose du caractère et le sublime de la pensée. *Moïse soutenu par Aaron et Hur, tandis que, les bras étendus sur les guerriers d'Israël, il les bénit incessamment jusqu'à leur complète victoire sur les Amalécites*; tel fut le groupe qu'il entreprit d'exécuter. Il se flattait intérieurement de ne pas rester trop au-dessous de son illustre prédécesseur. Déjà l'œuvre commençait à promettre de rares qualités; l'artiste, puisant dans le sentiment intime de ses propres forces, un courage incessant, se livrait avec ardeur à cette œuvre, lorsque survint un ordre du roi Frédéric-Guil-

(1) Ce monument est une des plus belles conceptions du baron de Klenze, architecte du roi de Bavière.

laume, qui réclamait pour une manifestation éminemment nationale le concours du talent de Rauch. La statue équestre de Frédéric le Grand était désirée et attendue à Berlin. L'artiste ne pouvait manquer de répondre à cet appel; pour un cœur prussien, c'était un devoir et un honneur. Rauch se mit au travail et acheva en 1851 cette statue, de proportion colossale (1); elle fut transportée à Berlin, où, placée sur un bloc de granit, elle domine la grande place de la ville. Frédéric, revêtu de son uniforme, a l'épée au côté et le bâton de commandement à la main. Sous son chapeau à trois cornes, on croit voir, ombragé d'un puissant sourcil, cet œil d'aigle qui laisse deviner que ce corps si frêle en apparence est dominé par la force invincible d'une âme de géant. C'est la pensée que l'artiste s'est proposé d'exprimer et qu'il a su rendre avec la puissance d'un talent de premier ordre. L'inauguration de ce monument eut lieu le 31 mai 1851. Des milliers de personnes accourues de toutes les parties de la Prusse se pressaient autour de la statue encore voilée. Dès que le roi eut donné le signal, la statue, immédiatement découverte, excita une explosion d'applaudissements, et des transports de patriotisme impossibles à décrire; la Prusse croyait revoir les beaux jours de sa gloire nationale, le souvenir de Rosbach et de Wolstadt se présentait vivace à l'imagination de toute cette multitude; l'aspect de cette imposante figure de leur grand roi les transportait d'enthousiasme. Ce premier mouvement était à peine apaisé, quand tout à coup les acclamations reprurent leur énergie, les regards de la foule venaient de découvrir et de se fixer sur la noble figure d'un vieillard de haute stature, au maintien fier et modeste, dont le front élevé et puissant était couronné d'abondants cheveux blancs, dont l'œil était plein de feu; tout indiquait l'illustre artiste, l'auteur du chef-d'œuvre sujet de ces ardentes émotions. Ce fut un beau moment pour Rauch, car il partageait en quelque sorte l'ovation royale. Le soir de ce jour mémorable, des chants se firent entendre au théâtre et provoquèrent de nouveau l'enthousiasme public. Ceux composés par le poète Kopischet et Meyerbeer en l'honneur du célèbre statuaire furent chaudement applaudis; Rauch, invité à se rendre dans la loge royale, y reçut les éloges les plus flatteurs; comme il se disposait à se retirer respectueusement, le roi le retint, et, en présence de tous, il embrassa l'homme de génie dont l'Allemagne était justement fière. Rauch venait d'atteindre sa soixante-quinzième année, et songeant toujours à terminer le groupe de *Moïse*, il se hâta de se rendre à Rome. Là, des travaux qu'il ne put refuser par déférence, le détournèrent une fois encore de son œuvre de prédilection :

(1) La statue a dix-sept pieds de hauteur, et en y comprenant le piédestal, elle forme un ensemble d'environ quarante-trois pieds.

Mais une vie si active, un travail incessant, avaient fini par porter atteinte à la constitution physique, pourtant robuste, de Rauch; le mal prit subitement un caractère alarmant; les amis de l'illustre malade le décidèrent à quitter Rome et à aller respirer l'air natal. Christian Rauch obéit à regret. A peine arrivé à Dresde, la maladie fit de tels progrès que Christian Rauch, après une agonie cruelle, expira le 3 décembre 1857 dans sa 80^e année. Son corps fut réclamé par la ville de Berlin, où de pompeuses funérailles témoignèrent de la haute estime de la Prusse pour son plus grand, son plus illustre artiste. A. C.—R.

RAUCH (CHARLES), peintre de genre, de paysages et de portraits, naquit à Strasbourg le 4 mai 1791; il était fils de Jean Rauch, organiste de la cathédrale de cette ville; cet honnête musicien perdit la tête à la suite des persécutions que lui firent endurer, pendant la révolution, des exaltés qui le contraignirent à toucher l'orgue dans leurs réunions politiques. Recueilli à l'âge de deux ans par son aïeul, le jeune Rauch eut bien de la peine à terminer les études qu'on lui avait fait commencer. En effet, un penchant irrésistible l'entraînait vers les arts; sa famille, quoique pauvre, fut assez intelligente pour comprendre cette vocation, et elle laissa au jeune homme sa liberté; Rauch suivit à Nancy les leçons de Joseph Laurent, conservateur du musée de peinture, puis il se rendit à Paris et entra à l'école des beaux-arts le 27 août 1813; il donna d'abord des leçons de dessin pour venir en aide à sa famille; Rauch n'avait pas de santé; les événements politiques, en outre, favorisaient peu le début d'un artiste, et c'est à sa grande persévérance, à son inaltérable amour du travail et de l'art qu'il doit d'avoir conquis une place honorable parmi ses contemporains. Il n'a pas exécuté de tableaux de grandes dimensions, mais il a fourni plusieurs portraits à la galerie du château d'Eu, formée par les soins de mademoiselle de Montpensier, continuée plus tard par le roi Louis-Philippe; on y remarquait notamment ceux de *Louis IX*, *Louis XII*, *François I^{er}* et *Henri IV*; on voit de Rauch, au musée de Versailles, *François II*; *Victor-Maurice*, comte de Broglie, *maréchal de France*; une bonne copie du tableau de L.-M. Vanloo, représentant *le duc de Penthièvre et sa famille*, faisant jadis partie de la galerie d'Eu et connu sous le titre de *la Tasse de café*. Outre deux paysages, le musée de Nancy possède de Rauch deux excellentes copies exécutées d'après Horace Vernet, un *portrait du lieutenant général comte Drouot* et la *bataille de Hanau* (30 octobre 1813), dont l'original est au musée de Versailles. Rauch a fourni les dessins, la plupart gravés par Couché fils, qui ont servi à illustrer le *Guide pittoresque du voyageur en France*, de Girault de St-Fargeau (Paris, 1838, 6 vol. in-8°). Ces dessins ont été presque tous exécutés à la lampe. Rauch a pris part aux salons du Louvre

de 1827 à 1848; il avait passé en Italie les sept dernières années de sa vie; il en rapportait d'heureuses inspirations et de nombreuses études quand la mort l'arrêta dans ses projets, à Nancy, le 16 février 1837. Rauch sentait vivement; sa modestie fut extrême; il a mis dans son faire trop de timidité et une conscience exagérée; il a peu produit et a perdu un temps regrettable à tâtonner, à chercher et à recommencer. B. DE L.

RAUCHFUSS. Voyez DASYPODIUS.

RAUCOURT (FRANÇOISE-MARIE-ANTOINETTE SAUCEROTTE), actrice du Théâtre-Français, naquit à Nancy, le 3 mars 1756, de François-Eloi Saucerotte, comédien de province (1), et d'une femme attachée au service domestique du roi de Pologne Stanislas. Elle fut tenue sur les fonts de baptême par madame de Graffigni. Son père, qui avait débuté deux fois à la Comédie française sans pouvoir obtenir un ordre de réception définitive, l'emmena avec lui dans ses excursions chez l'étranger; et l'on tient d'elle qu'à peine dans sa douzième année, elle avait déjà joué en Espagne quelques rôles de tragédie. Vers la fin de 1770, Belloy, ayant fait représenter à Rouen *Gaston et Bayard*, qui n'avait point encore été donné à Paris, eut à s'applaudir du choix qu'on avait fait de la jeune Raucourt pour le rôle d'Euphémie. On trouve dans le *Mercur* de janvier 1771 des vers d'après lesquels il est permis de croire que le succès de la pièce fut dû en grande partie au talent de l'actrice, alors âgée de quatorze ans et demi. Le bruit de cette brillante représentation s'étant répandu dans la capitale, éveilla la curiosité des premiers gentilshommes de la chambre. Ils mandèrent la jeune Raucourt, lui firent donner des leçons par Brizard, et ce fut comme élève de cet acteur qu'elle fit son début à Paris le 23 septembre 1772. Elle joua le rôle de Didon. Le public l'accueillit avec un enthousiasme dont il y avait eu peu d'exemples. Jamais on n'avait vu une plus belle femme, et jamais actrice, à son âge, n'avait fait briller de plus heureuses dispositions. Elle joua ensuite les rôles d'Emilie, d'Idamé, de Monime, et pendant plus d'un an ses débuts attirèrent au théâtre une foule extraordinaire. Il est facile de deviner qu'une vogue si prodigieuse lui suscita plus d'une ennemie parmi les autres reines de théâtre. Madame Vestris surtout semblait devoir en être jalouse. Un jour que la belle débutante débitait avec feu le monologue d'Emilie (de *Cinna*), un chat se mit à miauler d'une façon si singulière qu'on ne put s'empêcher d'en rire. « Je parie, » cria un plaisant, que c'est le chat de madame « Vestris. » Tous les auteurs dramatiques, suivant l'usage, s'empressèrent auprès de la nouvelle Melpomène; de graves académiciens lui adressèrent de petits vers; Voltaire même lui

écrivit un billet flatteur (1). Le roi, madame la Dauphine, les plus grands seigneurs de la cour lui donnèrent à l'envi des témoignages d'intérêt, et l'on ne manqua pas de remarquer avec quelque malice que madame Dubarry lui fit un jour de riches présents en lui recommandant d'être sage. Mais, parvenue si rapidement à ce haut degré de prospérité, mademoiselle Raucourt ne pouvait tarder à éprouver l'inconstance de la fortune. On s'attacha d'abord à lui faire perdre la réputation de vertu qui semblait ajouter à l'éclat de son talent, et à laquelle, il faut l'avouer, elle mettait elle-même trop peu de prix; puis on alla jusqu'à lui supposer des travers qui la brouillèrent avec ses adorateurs les plus disposés à lui pardonner des faiblesses naturelles; enfin, soit que la calomnie lui eût aliéné l'esprit public, soit qu'elle eût réellement perdu dans la dissipation le fruit de ses premières études, elle eut bientôt le chagrin d'entendre le bruit du sifflet succéder aux acclamations de l'enthousiasme, et, après avoir souffert pendant deux ans et demi les affronts les plus humiliants, elle prit le parti de quitter brusquement la scène. Un peu avant son départ cependant, elle avait eu un retour de fortune; on l'avait trouvée si belle dans le rôle de Galatée (de *Pygmalion*), que la foule s'était portée au théâtre pour l'y voir. « Il est impossible, écrivait à ce sujet Laharpe, « d'imaginer une perspective plus séduisante que « cette actrice, en attitude sur son piédestal, au « moment où l'on a tiré le voile qui la couvrait. « Sa tête était celle de Vénus, et sa jambe, à « moitié découverte, celle de Diane. » Mais eux-mêmes qui affectèrent le plus de louer sa *beauté divine* furent en même temps ceux qui décrièrent avec le plus d'acharnement ses mœurs et son talent. Ce fut en juin 1776 que mademoiselle Raucourt disparut subitement, laissant ses camarades dans l'embarras pour la représentation d'une tragédie nouvelle et donnant à ses nombreux créanciers un juste sujet d'alarmes. Ce qu'elle fit dans l'intervalle de sa fuite à son retour aurait peut-être quelque intérêt pour les amateurs d'aventures graveleuses: notre but n'est point de révéler ces sortes de détails. Il nous suffit de dire qu'après avoir fait une courte station dans l'enclos du Temple, refuge des débiteurs insolubles, la belle fugitive voyagea dans les cours du Nord, d'où elle revint bientôt en France pour s'attacher à une troupe de comédiens qui jouait devant la cour à Fontainebleau. Elle eut le bonheur d'y recouvrer les bontés de la reine, et, grâce à la protection de cette auguste princesse, elle rentra au Théâtre-Français, le 28 août 1779, par le rôle de Didon, où elle eut de nouveau un brillant succès. Cette

(1) Le volume publié en 1820, sous le titre de *Vie privée de Voltaire et de madame Duchâlelet*, contient une lettre en vers et en prose, de Voltaire à mademoiselle Raucourt, que l'on donne comme inédite. Les vers avaient été imprimés dès 1773. A. B.-T.

(1) Il est mort d'une chute qu'il fit par une croisée du cinquième étage, dans la maison de la rue de Molière, attenante au théâtre de l'Odéon.

rentrée néanmoins ne fut pas complètement heureuse : la comédie était alors livrée aux plus furieuses cabales. Mademoiselle Raucourt fut outrageusement sifflée dans le rôle de Phèdre, non pour y avoir mal joué son personnage, quoiqu'à la vérité elle n'eût jamais su rendre avec un vrai pathétique les sentiments tendres et passionnés, mais parce qu'on lui supposait des projets hostiles contre deux actrices justement aimées du public (1). Elle eut à ce sujet le bon esprit de détruire, par une lettre modeste insérée au *Journal de Paris*, la fausse idée qu'on avait de ses prétentions, et, à dater de cette époque de sa vie, mademoiselle Raucourt n'eut plus à se plaindre du parterre. Elle ne tarda pas même à réparer, par des études sérieuses, le temps qu'elle avait perdu jusque-là dans les plaisirs, et ses progrès rapides furent généralement remarqués. Ce fut dans ce temps que Dorat lui adressa, sous le voile de l'anonyme, l'épître qui commence ainsi :

« Toi, la plus belle des Didons, »

petite pièce qui dut un moment de vogue à quelques idées licencieuses revêtues d'une gaze légère. Mademoiselle Raucourt fut comprise dans l'acte d'accusation dressé en septembre 1793 contre la Comédie française. Elle passa six mois en prison, et, comme plusieurs de ses camarades, elle ne dut la vie qu'au zèle désintéressé d'un employé du comité de salut public (Ch. Hippolyte Labussière), qui avait eu soin d'anéantir plusieurs pièces à la charge des détenus. On sait quel fut ensuite le sort des comédiens français. Après s'être réunis à l'Odéon, ils passèrent au théâtre de la rue Feydeau, et mademoiselle Raucourt, suivie de quelques dissidents, fonda rue de Louvois un second Théâtre-Français dont elle eut l'administration. Puissamment secondée par Larive, St-Fal et St-Prix, et plus encore par l'opinion publique, elle semblait devoir faire en peu de temps une fortune brillante, lorsque les événements du 18 fructidor (4 septembre 1797) renversèrent toutes ses espérances. En haine des sentiments qu'elle professait, le directoire exécutif se fit un devoir de l'exproprier, et ce fut seulement à la réunion générale des comédiens français, en 1799, que le sort de cette actrice se trouva définitivement fixé. Bonaparte, qui aimait le talent profond et énergique de mademoiselle Raucourt, lui accorda une protection toute particulière. Non content de lui donner, sur sa cassette, une pension considérable, il la chargea de l'organisation des troupes de comédiens français qui devaient parcourir l'Italie. Le 12 octobre 1806, elle fit l'ouverture du théâtre de Milan par une représentation d'*Iphigénie en Aulide*, où elle joua le rôle de Clytemnestre. Quelle gratitude qu'elle témoignât pour un protecteur si généreux, elle n'oubliait pas que les

princes de la famille royale l'avaient avant lui comblée de bienfaits; aussi fut-ce avec joie qu'elle vit arriver le jour de la restauration. Présentée en audience particulière à Monsieur, frère du roi, alors lieutenant général du royaume, elle en reçut des marques de bonté qui la pénétrèrent de reconnaissance. Mais elle ne put jouir longtemps de son bonheur : attaquée presque subitement d'une maladie inflammatoire, elle y succomba le 15 janvier 1815, âgée de 59 ans. On prétend que, se voyant mourir, elle conserva assez de sang-froid pour dire en souriant : « Voilà « la dernière scène que je jouerai, il faut la jouer « d'une manière convenable. » L'infortunée était loin de prévoir sans doute qu'un autre rôle lui était encore réservé. Un événement dont la malveillance ne manqua pas de se réjouir donna aux obsèques de cette actrice un éclat qui affligea profondément les hommes sensés. Le clergé de St-Roch, ayant refusé l'entrée de cette église au corps de la défunte, eut la douleur de voir une multitude égarée enfoncer les portes du sanctuaire et se livrer aux désordres les plus scandaleux. La foule accompagna ensuite le convoi au cimetière du Père-Lachaise, où la sépulture de mademoiselle Raucourt est maintenant indiquée par un beau buste en marbre qui reproduit fidèlement les traits de cette tragédienne. Peu de mots suffiront pour donner une juste idée de son talent : elle manquait de sensibilité; mais elle s'efforçait d'y suppléer par beaucoup d'art, et cet art, joint à ses dispositions naturelles pour la fierté et l'énergie, l'élevait à une très-grande hauteur dans les rôles du genre admiratif. Mademoiselle Raucourt, dont la beauté fut si longtemps célèbre, avait beaucoup perdu de ses avantages physiques dans les dix dernières années de sa vie. Elle était toujours de la plus riche taille et sa démarche était encore pleine de majesté; mais ses formes, autrefois sveltes et voluptueuses, s'étaient tellement prononcées, et son organe, naturellement dur, était devenu si voilé, qu'il eût été possible de prendre ses habits de femme pour un déguisement. C'est ce que Chénier exprime en termes beaucoup trop injurieux dans celle de ses épigrammes qui commence ainsi :

« O Phèdre, dans ton jeu que de vérité brille! »

La conversation de mademoiselle Raucourt était pleine d'esprit : c'était véritablement celle de l'homme du monde le plus aimable; elle se plaisait à parler de son art et en parlait avec un goût exquis. Quoiqu'elle eût reçu des leçons de mademoiselle Clairon, dont elle rappelait souvent le jeu étudié, elle n'aimait point cette grande actrice. Il est vrai que mademoiselle Clairon, dans ses mémoires, parle peu avantageusement de sa jeune élève : *inde ira*. F. P.—T.

RAULIN (JEAN), né à Toul en 1443, vint étudier à Paris, où il prit le bonnet de docteur en théo-

(1) Voyez la *Correspondance de Laharpe*, t. 3, p. 2.

logie en 1479. Déjà il s'était fait connaître par un commentaire sur Aristote et par ses succès dans la prédication. Deux ans après, il fut choisi pour diriger le collège de Navarre, et il s'acquitta de cette fonction à la satisfaction du public. L'inspiration d'une piété austère lui fit quitter cette honorable destination pour la vie du cloître; il se retira dans l'abbaye de Cluny et entraîna plusieurs autres docteurs à suivre son exemple. Le cardinal d'Amboise jeta les yeux sur lui, en 1501, pour introduire la réforme dans les maisons de son ordre. Raulin poursuivit cette tâche avec zèle, s'aidant à la fois de l'autorité de ses mœurs et de l'éclat de sa prédication, jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 6 février 1514. On a de lui : 1° un *Commentaire* sur tous les ouvrages de *logique d'Aristote*, Paris, 1500; 2° des *Lettres* en latin, suivies d'une conférence pour la fête de St-Louis et d'une autre sur la perfection de la règle de St-Benoît, Paris, 1520, in-4°; 3° des *Sermons* latins, Paris, 1542, 2 vol. in-8°. Avant d'être ainsi recueillis, ils avaient été publiés séparément dans le même format. Tous les ouvrages que nous venons d'énumérer ont été compris avec quelques autres dans une édition générale donnée à Anvers, 1612, 6 vol. in-4°. Les sermons de Raulin sont, comme tous ceux de ses contemporains, au niveau des ébauches dramatiques de la même époque. A force de chercher la méthode, il tombe dans la sécheresse; ses tours sont laconiques, ses comparaisons triviales quand elles ne manquent pas de justesse. Il ne perd jamais de vue les intérêts de la morale; mais il entremêle ses citations de l'Ecriture et des scolastiques d'exemples et d'historiettes qui produiraient aujourd'hui un effet tout autre que l'édification.

F—T.

RAULIN (JOSEPH), médecin, né en 1708 à Ayguetinte, dans le diocèse d'Auch, prit ses degrés à la faculté de Bordeaux et exerça d'abord son art à Nérac, mais avec assez peu de succès. Montesquieu, ayant eu l'occasion d'apprécier ses talents, engagea Raulin à s'établir à Paris, et il s'y fit bientôt connaître par des ouvrages qui décelaient un observateur judicieux et un habile praticien. Dès ce moment, il fut consulté dans tous les cas importants, et sa réputation s'étendit de la capitale dans toute la France. Nommé médecin ordinaire du roi et inspecteur des eaux minérales, il fut chargé par le gouvernement de rédiger différents écrits propres à éclairer les jeunes praticiens et à répandre dans les campagnes des idées utiles. A des connaissances étendues dans toutes les branches de l'art de guérir, Raulin joignait toutes les qualités du cœur. Il mourut à Paris le 12 avril 1784. Malgré les progrès que l'art médical a faits, la plupart de ses ouvrages peuvent encore être lus avec fruit, à raison du grand nombre d'observations neuves qu'il y a consignées, presque toutes fondées sur sa propre expérience; le style en est d'ailleurs

clair et concis, mais peu élégant. On en trouvera le catalogue dans le *Dictionnaire* d'Eloy et dans la *France littéraire* d'Ersch. Les principaux sont : 1° *Traité des maladies occasionnées par les promptes variations de l'air*, Paris, 1752, in-12; on doit trouver à la suite une *Lettre* contenant des observations sur le *Tania*; 2° *Traité des affections vaporeuses*, ibid., 1758, in-12; 3° *Traité des fleurs blanches*, avec la méthode de les guérir, ibid., 1766, 2 vol. in-12; traduit en allemand par Riederer, Nuremberg, 1793, in-8°; 4° *De la conservation des enfants, ou Moyens de les fortifier et de les préserver et guérir des maladies*, ibid., 1768, 2 vol. in-12; nouvelle édition augmentée, 1779, 3 vol. in-12; traduite en allemand, Leipsick, 1769-1770, grand in-8°; 5° *Instruction succincte sur les accouchements*, ibid., 1769, 1770, in-12; traduite en allemand par François-Mathieu Alix, Langensalza, 1772; et Fulde, 1775, in-8°; 6° *Traité des maladies des femmes en couche*, 1771, in-12; traduit en allemand par Burdach, Leipsick, 1773, in-8°; 7° *Traité analytique des eaux minérales*, ibid., 1772-1774, 2 vol. in-12; 8° *Parallèle des eaux minérales de France avec celles d'Allemagne*, ibid., 1777, in-12; 9° *Examen de la houille, regardée comme engrais*, ibid., 1775, in-12; 10° *Traité de la phthisie pulmonaire*, 1782, in-8°; 2° édit., 1784, 2 vol. in-8°. C'est un des meilleurs ouvrages de Raulin; il a été traduit en allemand par Grunmann, avec des notes de B. Ch. Vogel, Iéna, 1784, in-8°. W—s.

RAUMER (FRÉDÉRIC-LOUIS-GEORGES DE), célèbre historien allemand, naquit à Wœrlitz, près de Dessau, le 14 mai 1781. Après avoir suivi les cours des universités de Halle et de Göttingue, il se destina à la magistrature; mais, avant d'avoir pu arriver à un emploi un peu important, il entra en 1810 dans la chancellerie prussienne, que dirigeait alors le comte de Hardenberg. Ces fonctions étaient peu conformes à ses goûts, et, à la fin de 1811, il les quitta pour occuper la chaire d'histoire à l'université de Breslau. Il employa les années 1816 et 1817 à parcourir l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, visitant les bibliothèques et les archives, copiant ou analysant des documents inédits, recueillant d'importants matériaux pour les travaux qu'il méditait. En 1819, il passa à Berlin, où il occupa la chaire d'économie politique et de statistique. Il remplit longtemps cette place, très-exact à donner ses leçons, suivant l'usage invariable d'ailleurs chez les professeurs de l'Allemagne, et trouvant le temps de publier un grand nombre d'ouvrages, qui lui valurent une juste et grande réputation. Il fit divers voyages en France, en Italie, en Angleterre, recueillant toujours des pièces historiques jusqu'alors restées ignorées; il trouva le temps d'aller aux Etats-Unis, et il y porta le regard d'un observateur sagace et intéressé. Bientôt membre de l'académie royale de Berlin, il en devint le secrétaire, et, en cette qualité, il

écrivit en 1847 un *Eloge de Frédéric II*. Quelques aperçus sur les idées de ce roi, plus belliqueux qu'orthodoxe, choquèrent les susceptibilités d'une partie de l'académie; il en résulta des dissentiments à la suite desquels Raumer donna sa démission de secrétaire. L'affaire fit du bruit, et le savant historien se trouva, sans l'avoir cherché, devenu presque un personnage politique. Les Berlinoises le nommèrent membre du conseil municipal, et lorsque l'année 1848 eut amené partout des orages redoutables, ils le choisirent pour un de leurs représentants au parlement de Francfort. Raumer était trop sage pour épouser les passions qui animaient une partie de cette turbulente assemblée; il prit place au centre droit, laissa gronder la tempête et se consola facilement lorsque le retour à l'ancien ordre de choses amena la dissolution de ce parlement éphémère. Il avait un instant été envoyé à Paris comme ambassadeur auprès de la république française de l'archiduc Jean, vicaire de l'empire; mais ses fonctions diplomatiques, assez mal définies, ne lui occasionnèrent pas beaucoup d'occupation. Bientôt le vicaire de l'Empire disparut, et Raumer revint à Berlin, où il fut élu membre de la première chambre du parlement prussien. En 1853, arrivé à sa soixante-douzième année, voulant jouir du repos que lui rendait nécessaire le travail opiniâtre auquel il avait voué sa vie entière, il prit sa retraite avec le titre de professeur émérite. Il mourut en 1856. Nous allons signaler les principaux ouvrages sortis de la plume de cet infatigable travailleur et écrits en allemand : 1° *Dialogues sur la guerre et le commerce*, Berlin, 1806. L'auteur ne mit pas son nom à cet écrit, qu'il avait communiqué à l'illustre Jean de Muller, et ce fut à la demande de ce grand historien qu'il le livra à la publicité; mais le livre vit le jour dans un moment où l'Allemagne, conquise en un clin d'œil par les armées françaises, eut à s'occuper de tout autre chose que de productions intellectuelles. 2° *Système de l'impôt dans la Grande-Bretagne*, Berlin, 1810 (une traduction française de cet ouvrage fait partie d'un volume publié à Paris en 1819 par le baron de Vincke : *De l'administration intérieure de la Grande-Bretagne*, Paris, 1819, in-8°); 3° *Passages remarquables des historiens latins du moyen âge*, Breslau, 1813, in-8°, choix bien fait dans des auteurs qui ne sont guère feuilletés que par de rares érudits; 4° *Voyage à Venise*, Berlin, 1816, 2 vol. in-8°. Les recherches historiques tiennent, comme dans tous les ouvrages de Raumer, une place considérable dans ce récit où se montre également un tableau curieux de ce qu'était l'Italie du Nord au moment où elle échappait à la domination française pour passer sous celle de l'Autriche. 5° *Histoire des Hohenstaufen et de leur temps*, Leipsick, 1823-1825, 6 vol. in-8°; 2° édit., 1840-1842; 3° édit., 1856, également en 6 volumes. Cet ouvrage eut

le grand mérite de paraître à propos. Le moyen âge, mis à la mode par la lecture des romans de Walter Scott, faisait alors les délices du public; on accueillit avec le plus vif empressement le récit élégant et savant d'une des périodes les plus brillantes des annales germaniques à cette époque; ce fut affaire de patriotisme. 6° *Lettres écrites de Paris et de la France en 1830*, Leipsick, 1831, 1 vol. in-8°. La situation de la France à cette époque critique y est appréciée avec une impartiale sagacité; l'ouvrage trouva des lecteurs avides, mais aujourd'hui l'intérêt qu'il offrait s'est naturellement fort affaibli. 7° *Lettres de Paris pour servir d'éclaircissement à l'histoire du 16^e et du 17^e siècle*, Leipsick, 1831, 2 vol. in-8°. C'est le résultat des investigations faites par Raumer dans les archives françaises; des documents importants pour l'histoire des règnes de François I^{er} et de Charles IX y apparaissent pour la première fois. 8° *L'Angleterre en 1835*, Leipsick, 1836, 2 vol. in-8°; une réimpression faite six ans plus tard est accompagnée d'un troisième volume, intitulé *L'Angleterre en 1841*. Quelques-unes des assertions et des critiques du savant Berlinoise provoquèrent des réfutations de la part de plusieurs revues anglaises, peu disposées à admettre qu'un étranger puisse apprécier les institutions et les mœurs de la Grande-Bretagne; on n'en rendit pas moins justice à la bonne foi et à la perspicacité de l'auteur. 9° *Documents pour servir à l'histoire moderne, puisés dans le musée britannique et dans les archives de l'Angleterre*, Leipsick, 1836-1839, 5 vol. in-8°, réunion de renseignements fort utiles, qui dévoilent d'importants secrets diplomatiques et qu'il est indispensable de connaître lorsqu'on veut retracer les événements survenus depuis la fin du 17^e siècle jusqu'à la paix qui termina la guerre de l'indépendance de l'Amérique (1). 10° *L'Italie, notices pour la connaissance de ce pays*, Leipsick, 1840, 2 vol. in-8°. C'est encore de recherches historiques qu'il s'agit surtout dans ce livre, et ce n'est pas un des moins intéressants de ceux qu'a si fort multipliés en Allemagne le désir de connaître le pays « où les citronniers fleurissent ». 11° *Histoire de l'Europe depuis la fin du 15^e siècle*, 1832-1850. C'est le plus important des ouvrages de Raumer; il est arrivé au septième volume, mais il n'a pas été achevé. Il n'obtint d'ailleurs qu'un succès d'estime; le calme de la narration, le soin apporté par l'auteur à dévoiler la vérité plutôt qu'à impressionner un public avide d'émotions firent que ce grand travail n'appela l'attention que des hommes sérieux, et ils ne forment nulle part la majorité. Le livre ne se montrait d'ailleurs que médiocrement favorable aux idées libérales, qui captivaient de plus en plus la faveur générale. 12° *Les Etats-Unis de l'Amérique du*

(1) Une des plus importantes revues anglaises, le *Quarterly Review*, a rendu un compte détaillé de cette publication (t. 54, p. 41 et suiv.).

Nord, Leipsick, 1845, 2 vol. in-8°. Les observations faites pendant un voyage outre-mer sont réunies dans cet ouvrage, qui présente la nation américaine sous ses divers points de vue, et qui discute avec lucidité, parfois avec profondeur, les nombreuses questions politiques, religieuses, historiques que soulève un pareil sujet. La constitution de l'Union est l'objet des éloges de Raumer; il ne prévoyait pas le déchirement qui devait arrêter cette contrée dans son développement rapide. 13° *Lettres de Francfort et de Paris*, 1849, 2 vol. in-8°. L'auteur était devenu vieux, et malgré l'intérêt que devaient présenter ses récits s'appliquant à une période fort agitée, l'ouvrage ne fit pas de sensation. 14° *Lettres archéologiques*, 1851, in-8°. Elles offrent le résultat d'études entreprises depuis longtemps. Comme philologue, Raumer avait publié en 1811 une édition estimée des *Discours* de Démosthènes et d'Eschine *sur la couronne*, ainsi que des corrections (en latin) sur les tables généalogiques des Arabes et des Turcs. Nous laissons de côté des *Leçons sur l'histoire ancienne*, premiers fruits de ses travaux dans la carrière de l'enseignement (Leipsick, 1821, 2 vol. in-8°, et 1847), et nous ne nous occuperons pas de petits écrits de circonstance sur l'organisation municipale en Prusse et sur d'autres questions un instant à l'ordre du jour. De même que tous les savants de l'Allemagne, Raumer prit une part assidue à la rédaction des publications périodiques vouées à l'histoire et à la critique, et si nombreuses au delà du Rhin. Il enrichit de nombreux articles les *Annales littéraires de Vienne*, celles d'Heidelberg et bien d'autres journaux. En 1830, il fonda, sous le titre de *Portefeuille historique*, une publication dont il a constamment paru un volume par an et qui renferme, sur divers points de l'histoire ancienne et moderne, de très-bons mémoires, dus à des plumes exercées. Raumer fut un des collaborateurs les plus actifs de cette œuvre, et on remarque parmi ce qu'il y fit insérer un travail important sur le partage de la Pologne. Ces notices ont été en grande partie rassemblées dans les *Ecrits de F. de Raumer sur divers sujets*, Leipsick, 1852, 2 vol. in-8°, collection qui aurait pu être plus complète. Z—B.

RAUPACH (ERNEST-BENJAMIN-SALOMON), fécond auteur dramatique allemand, naquit à Strunpitz, près de Liegnitz, en Silésie, le 21 mai 1784. Il reçut les premiers éléments de l'éducation au gymnase de Liegnitz, et à dix-sept ans il se rendit à l'université de Halle. Son projet était d'étudier la théologie, mais il modifia ses idées et se rendit en Russie où il donna des leçons; son mérite fut reconnu, et il obtint à l'université de St-Petersbourg la chaire de professeur de littérature allemande. En 1822, il offrit sa démission et, sentant le besoin d'un climat plus doux, il se dirigea vers l'Italie, parcourut ensuite l'Allemagne, et finit par s'établir à Berlin. Un volume

de lettres, publié en 1823, fut le résultat de son voyage de Venise à Naples. Dès l'an 1810, il avait abordé le théâtre et il ne cessa d'offrir au public des compositions nombreuses qui, pour la plupart, ne furent imprimées que longtemps après avoir affronté l'épreuve de la représentation. En 1837-1838, il fit paraître une série de pièces historiques relatives à l'histoire de la dynastie des Hohenstaufen; elle ne remplit pas moins de huit volumes. Il y a des beautés réelles dans ces productions, mais on est tenté de les comparer aux drames historiques dont Shakespeare a puisé le sujet dans les annales de l'Angleterre, et le rapprochement ne saurait être à leur avantage. Les deux pièces qui, dans cette trop longue série, ont le plus captivé les suffrages, sont le *Roi Frédéric et son fils* et le *Roi Ezio*. Le théâtre comique de Raupach forme trois volumes, publiés de 1826 à 1839; les diverses pièces sérieuses occupent huit volumes (1830-1837), non compris le *Cycle historique des Hohenstaufen* (ainsi s'exprime le titre), cycle dont l'idée remonte sans doute à l'histoire de cette dynastie écrite par Frédéric de Raumer, et dont nous avons signalé le succès. Il faut y joindre *Cromwell*, *trilogie*, 1841-1843. *Isidore et Olga*, et la *Fille de l'air* sont les deux drames de Raupach qui ont eu le plus de succès. Il est juste de reconnaître chez cet écrivain une imagination féconde, une connaissance approfondie des ressources du théâtre, l'art d'amener des situations intéressantes; d'un autre côté, il a de la faiblesse lorsqu'il retrace des caractères, et l'harmonie, parfois l'enflure de son style, dissimulent mal l'absence de profondeur dans la pensée. Il a joui, après tout, d'une vogue incontestée, et un fort grand nombre de ses productions sont restées au répertoire. Voulant s'essayer dans un autre genre, Raupach fit paraître, en 1820 et en 1833, deux volumes de contes, mais leur manque de mérite les condamna à passer inaperçus. Le roi de Prusse lui conféra, en 1842, le titre de conseiller privé. Raupach est mort au mois de mars 1852. Z.

RAUWOLF (LÉONARD), naturaliste et voyageur, né à Augsbourg, étudia la médecine, et en 1560 il fit un voyage en Italie et en France afin d'y connaître les botanistes les plus célèbres de cette époque, et fut élève de Rondelet. Il obtint le grade de docteur à Valence, en Dauphiné, parcourut ensuite la Suisse et plusieurs parties de l'Allemagne, puis revint dans sa patrie où il rapporta une grande quantité de plantes et de graines de végétaux rares qu'il cultiva dans son jardin. Il les distribuait aux amateurs et contribua ainsi à répandre plusieurs plantes peu connues. Le magistrat d'Augsbourg, reconnaissant son mérite, le nomma médecin de la ville. Cette marque de faveur ne put empêcher Rauwolf de céder à son inclination, qui le portait à voyager pour trouver des plantes nouvelles. Muni de la permission du sénat, il partit en 1573 pour le

Levant. Son but principal était d'y étudier les végétaux dont les anciens ont parlé. Ce fut à Marseille qu'il s'embarqua. Arrivé à Tripoli de Syrie, il alla par Alep jusque sur les bords de l'Euphrate. Il les suivit, passa par Racka et Ana, examina ce qui reste des ruines de Babylone et poussa jusqu'à Bagdad. Il traversa ensuite l'ancienne Assyrie et le pays des Kourdes. Au commencement de 1573, il se trouvait à Mossoul, sur le Tigre. Il visita la Mésopotamie et retourna par Orfa vers Alep et Tripoli. Le mont Liban était trop près de lui pour qu'il ne se hâtât pas de le gravir. De là il voyagea dans la Judée, vit Jérusalem et les lieux saints, revint à Tripoli, profita d'un navire qui allait à Venise et fut de retour dans sa patrie en février 1576. Il y obtint la place de médecin de l'hôpital des pestiférés, la remplit durant plusieurs années avec l'approbation générale, et cependant fut obligé, ainsi que plusieurs de ses compatriotes, de quitter la ville en 1588, parce qu'il ne voulut pas abjurer la religion réformée pour le catholicisme. Bientôt les Etats d'Autriche l'appelèrent à Lintz comme médecin de la ville ; probablement son caractère ne put lui permettre d'y vivre tranquille, puisque, malgré son âge avancé, il suivit les troupes autrichiennes qui allaient en Hongrie. Épuisé par les fatigues, il termina sa carrière en septembre 1596 (1) dans la forteresse de Hatvan, située sur le Zagiva, au combat de Hevech. On a de Rauwolf, en allemand : *Relation d'un voyage fait dans les pays de l'Orient, notamment en Syrie, Judée, Arabie, Mésopotamie, Babylonie, Assyrie*, Augsbourg, 1581, in-4° ; Francfort, 1582 ; Lavingen, 1583, augmentée d'une quatrième partie qui porte un titre séparé : elle renferme la description des plantes curieuses qu'il avait observées en Orient ; Rauwolf y joignit quarante-deux figures en bois. Ce livre fut traduit en hollandais, in-8° de 398 pages, et dans le tome 9 de la collection de vander Aa. Une version anglaise fut publiée par Nic. Staphorst, 1696, in-8°, revue par J. Ray et réimprimée en 1738. On parle aussi d'une version latine qui n'a pas été imprimée ; peut-être ne comprenait-elle que la quatrième partie, qui intéressait les botanistes. La relation de Rauwolf peut être consultée avec fruit par les géographes, à cause des renseignements précieux qu'elle offre sur les villes et sur leurs environs, sur la direction des chaînes des montagnes et du cours des fleuves. Un mérite qui lui est particulier et qui le distingue de ses contemporains est l'attention qu'il donne au commerce, aux arts et aux métiers, aux mœurs et aux coutumes des habitants. Il est un des premiers qui ait parlé de l'usage de boire du café

et en ait décrit la préparation avec exactitude. Rauwolf avait rapporté du Levant un herbier fort riche, qui éprouva bien des vicissitudes. Après sa mort, cet herbier passa dans la bibliothèque de l'électeur de Bavière. La guerre de trente ans le fit aller à Stockholm, parce que les Suédois s'emparaient des curiosités littéraires des pays dont ils faisaient la conquête. Christine l'ayant donné à Isaac Vossius, celui-ci le porta en Angleterre, où Ray, Morison, Plukenet et autres savants botanistes le consultèrent : tous parlent avec reconnaissance des renseignements utiles qu'ils en ont recueillis. Après la mort de Vossius, l'herbier revint en Hollande avec la bibliothèque de ce savant : l'un et l'autre furent achetés pour la bibliothèque de Leyde, où on les conserve. Cet herbier est composé de cinq gros volumes in-folio et contient les plantes recueillies par Rauwolf en France, en Italie, en Suisse et au Levant. Dans sa relation, ce voyageur en a nommé et déterminé plus de trois cent cinquante espèces. C'est d'après son herbier que J.-F. Gronovius publia : *L. Rauwolfii Flora orientalis*, Leyde, 1755, 1 vol. in-4°. Tous les botanistes ont rendu justice au zèle infatigable de Rauwolf ; il a eu soin d'indiquer dans quel lieu et dans quelle saison il avait trouvé chaque plante, et de rapporter ce qu'il connaît de ses usages dans la médecine, les arts ou l'économie domestique. Comme il n'était pas assez instruit dans les langues orientales, il a écrit fort incorrectement leurs noms. Plumier, pour reconnaître les services que ce savant a rendus à la botanique, nomma *Rauwolfia* un genre de plantes qui est le type d'une famille particulière voisine de celle des apocynées. Ce genre renferme une dizaine d'arbrisseaux des parties les plus chaudes de l'Amérique. Suivant la manie que l'on avait alors de latiniser tous les noms propres, Rauwolf est quelquefois désigné sous le nom de *Dasylycus*. En 1680, on publia sous le titre de *Leonis Flaminii Itinerarium per Palestinam*, Rothenbourg, 1681, in-4°, une contrefaçon de son voyage, défigurée par quelques omissions. On peut voir pour plus de détails dans les *Annales des voyages* (t. 13, p. 96-109) une notice sur ce voyageur. E—s.

RAVAILLAC (FRANÇOIS) est un de ceux dont le nom n'est resté dans les langues humaines que pour y devenir une injure. On connaît tout ce que rapportent nos historiens sur la mort tragique de Henri IV et les soupçons de complicité dans cet attentat qui planèrent sur les personnalités les plus élevées de cette époque. Il ne reste pour présenter le procès, les indices ou plutôt les conjectures sous un jour différent, qu'à consulter et à suivre, comme nous l'avons fait, les registres du parlement de Paris. C'est l'unique motif, mais il était important, qui nous a déterminés à donner une certaine étendue à la biographie d'un homme qu'un grand crime pouvait seul

(1) Cette date est donnée positivement par le médecin Tob. Cober, qui le soigna dans sa dernière maladie (Tob. Cober, *Observat. castrens.*, déc. 3, obs. 8, p. 31, Francfort, 1606, in-8°). C'est par erreur que Joëcher, Brucker, Kæstner, etc., placent l'époque de sa mort à l'an 1606.

tirer de son obscurité. Ravallac naquit à Angoulême en 1578 ou 1579. La perte d'un procès avait réduit son père à l'aumône. Il se fit *clerc et valet de chambre* d'un conseiller nommé Rozières ; travailla ensuite chez des procureurs et devint en même temps *praticien, solliciteur de procès et maître d'école*. Il avait, dit-il, quatre-vingts écoliers, auxquels il enseignait « à lire, écrire et « prier Dieu en la religion catholique, apostolique et romaine. » Quelque opinion qu'on adopte sur la question de savoir s'il eut ou non des complices, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Ravallac était un de ces fanatiques sombres, un de ces visionnaires rares, même au temps des guerres civiles et religieuses du 16^e siècle, et qu'il était facile de pousser au meurtre en leur montrant le ciel ; mais qui pouvaient aussi s'exalter d'eux-mêmes, et sans impulsion directe, se lancer dans le crime quand un cerveau troublé le leur présentait comme une vertu et peut-être comme un devoir. Ravallac avait été longtemps détenu *pour dettes* à Angoulême (1). Il avait eu dans sa prison *des visions comme des sentiments de feu, et de souffrir et d'encens*. Une nuit qu'il méditait dans son lit *les mains jointes et les pieds croisés*, il avait, disait-il, senti *sur sa face couverte une chose qu'il ne put distinguer*. Il se mit alors à chanter le *Miserere* et le *De profundis*. Il était minuit ; « il lui sembla « qu'il avait à la bouche une trompette faisant « pareil son que les trompettes à la guerre. » Il se leva pour allumer du feu ; et tandis qu'il soufflait les tisons enflammés, « il vit incontinent, « aux deux côtés de sa face, des hosties ; et, au-dessous de sa bouche, un rouleau de la même « grandeur que celui que le prêtre lève à la célébration du service divin. » Depuis quatorze ans, Ravallac avait fait, comme solliciteur de procès, plusieurs voyages à Paris avec l'argent qu'il recevait de ses écoliers. Dans un de ces voyages, il prit l'habit de *frère convers* chez les feuillants et fut renvoyé, six semaines après, comme *visionnaire*. N'ayant pu obtenir de rentrer au couvent, même en qualité de *frère lai*, il eut *la volonté de se faire jésuite* ; mais il apprit qu'on ne recevait point dans cet institut *ceux qui avaient été en d'autres religions*. Il reprit donc le chemin d'Angoulême. Il fréquentait dans cette ville un nommé Berthault, qui se mêlait de faire des vers, et Ravallac se croyait poète lui-même. Il avait écrit ce mauvais distique sur un papier où étaient peintes les armes de France, ayant pour support deux lions qui portaient l'un une clef, l'autre une épée :

Ne souffre pas qu'on fasse, en ta présence,
Au nom de Dieu aucune irrévérence (2).

(1) Quelques historiens disent qu'il fut retenu un an prisonnier, pour un homicide dans lequel il avait trempé ; mais la procédure n'offre aucune trace de ce délit.

(2) Ce papier, trouvé sur Ravallac, était joint à la procédure. Il déclara que le distique exprimait *sa volonté de tuer le roi*.

En signant un des interrogatoires de son procès, il écrivit au-dessous de son nom :

Que toujours en mon cœur
Jésus soit le vainqueur !

Il voyait à Angoulême un nommé Belliard et avait entendu dire chez lui que l'ambassadeur de Rome ayant menacé d'excommunier le roi, le roi avait répondu : « Si le pape m'excommunie, « je le déposerai. » Cette dernière menace lui fit prendre la résolution de tuer le roi, et c'est alors qu'il écrivit sur un papier son premier distique. Il fut encore fortifié dans sa résolution par ce qu'il avait entendu dire dans Paris à des soldats, entre autres à un sieur de St-George, que si le roi voulait faire la guerre au pape, ils lui obéiraient, parce qu'ils y étaient tenus ; « mais que « s'il la faisait mal à propos, cela tournerait sur « lui. » Dans l'avant-dernier voyage qu'il fit à Paris, il chercha vainement à voir le roi pour le déterminer « à ranger à l'Eglise catholique, « apostolique et romaine ceux de la religion pré-tendue réformée. » Il se rendit plusieurs fois au Louvre, demandant à parler au roi. Un jour qu'il insistait plus vivement, le sieur de la Force lui dit « qu'il était un *papet* et un catholique à « gros grains ». Ravallac le supplia encore de vouloir le faire parler au roi, « afin de déclarer « à Sa Majesté les intentions où il était depuis « longtemps de le tuer, n'osant le déclarer à aucun prêtre ni à aucun autre, parce que l'ayant « dit à Sa Majesté, il se serait désisté tout à fait « de cette mauvaise volonté ;... et avait cru « qu'il était expédient de lui faire cette remontrance plutôt que de le tuer ». Ravallac se présenta aussi chez la duchesse d'Angoulême pour y chercher *quelqu'un qui le pût introduire*. Il alla au logis du cardinal du Perron et ne put parler qu'à ses aumôniers. Il s'adressa encore à un écuyer de la reine Marguerite nommé Ferrare. Il lui parla de ses visions comme il en avait déjà parlé au curé de St-Séverin, à un jeune cordelier nommé Lefebvre, au P. d'Aubigny, jésuite, et au P. Marie Madelène, provincial des feuillants ; mais l'écuyer, le curé et les trois religieux lui répondirent qu'il ne devait point s'occuper de ces visions et qu'il ferait bien de retourner à Angoulême. D'ailleurs il n'avait fait part à personne de son dessein de tuer le roi, parce que « s'il leur eût déclaré l'attentat qu'il voulait faire, « c'était leur devoir de se saisir de sa personne « et de le rendre entre les mains de la justice, « d'autant qu'en ce qui concerne le public les « prêtres sont obligés de révéler le secret ». Déjà en 1606 Ravallac avait donné, dans un de ses voyages à Paris, des preuves du désordre de ses idées, et il fut accusé, suivant l'esprit du temps, de sorcellerie et de commerce avec les démons. Lors de son procès pour crime de régicide, le président Potier et les conseillers commissaires lui demandèrent si, *plus de quatre ans*

auparavant, il ne s'était pas fait enfant du diable en invoquant les démons qu'il avait fait venir dans la chambre d'un nommé Dubois. Ravallac répondit qu'étant une nuit couché avec d'autres personnes dans un grenier au-dessus de la chambre dudit Dubois, il entendit ce dernier l'appeler par son nom, à minuit, en criant : « Ravallac, mon « ami, descends en bas, je suis mort. » Mais il fut empêché de descendre par la frayeur de ceux qui couchaient avec lui dans le grenier. Le lendemain matin, Dubois lui dit « qu'il avait vu « dans la chambre un chien d'excessive grandeur et fort effroyable, lequel s'était mis les « deux pieds de devant sur son lit ; de quoi il « avait eu telle peur qu'il avait pensé mourir. » Ravallac lui conseilla d'avoir recours à la « communion ou à la célébration de la sainte « messe, et furent à cet effet au couvent des « cordeliers faire dire la sainte messe pour s'armer de la grâce de Dieu contre les visions de « safan, ennemi des hommes ». Tels sont les faits que le procès de Ravallac fait connaître comme antérieurs à son dernier voyage à Paris. Il communia le premier dimanche du carême 1610 à Angoulême, et, le jour de Pâques, après avoir fait célébrer une messe, il partit à pied pour la capitale, où il arriva quinze jours ou trois semaines avant de consommer son crime. Il logea en face de l'église St-Roch, à l'auberge des Trois-Pigeons. Le même jour, il avait volé sur la table d'une autre hôtellerie où l'on avait refusé de le recevoir un couteau qu'il mit dans un sac en sa pochette. Il reconnut depuis, dans ses interrogatoires, qu'il avait dérobé ce couteau dans le dessein de tuer le roi. Cependant il n'était pas encore bien affermi dans cet horrible dessein ; il parut y renoncer et quitta Paris pour reprendre le chemin d'Angoulême. Arrivé devant les jardins de Chanteloup, il rompit la pointe de son couteau contre une charrette ; mais en entrant dans le faubourg d'Etampes, il s'arrêta devant l'image d'un *Ecce homo* et sentit soudain renaître sa volonté de tuer le roi, « parce qu'il ne « convertissait pas ceux de la religion prétendue « réformée, qu'il voulait faire la guerre au pape « et transporter le saint-siège à Paris ». Il refit la pointe de son couteau avec une pierre, revint à Paris et attendit que la reine eût été couronnée, « estimant qu'il n'y aurait pas tant de confusion « en France après le couronnement ». Le 14 mai, il entendit la messe à l'église St-Benoît, dîna dans son auberge avec son hôte et un marchand nommé Colletet. Il sortit ensuite et se rendit au Louvre. Il voulait tuer le roi entre les deux portes ; mais il ne put approcher du carrosse lorsque le prince sortit à quatre heures du soir. Henri voulait voir les préparatifs qu'on faisait alors pour l'entrée de la reine. Dans le carrosse étaient avec le monarque, les ducs d'Epemon et de Montbazon, les maréchaux de la Force, de Roquelaure et de Lavardin, le premier écuyer de Liancourt

et le marquis de Mirebeau. Les deux portières étaient ouvertes ; la garde était restée au Louvre ; un petit nombre de gentilshommes à cheval et quelques valets à pied escortaient le carrosse ; Ravallac le suivit. Lorsque le carrosse entra dans la rue de la Ferronnerie, qui était alors fort étroite, il fut arrêté par un embarras de charrettes ; la plupart des valets de pied entrèrent dans le cimetière des Innocents pour courir plus à l'aise ; il n'en restait que deux auprès de la voiture. Ravallac dit qu'à ce moment « Sa Majesté étant au fond, tournant le visage et penché du côté de M. d'Epemon, il lui donna dans « le côté d'un coup ou deux de son couteau, « passant son bras au-dessus de la roue du carrosse » (1). Aucun des seigneurs ne vit frapper le roi, chose surprenante ! dit l'Etoile. L'assassin, ajoute-t-il, eût pu s'enfuir sans être reconnu, s'il n'était resté le couteau à la main comme pour se faire voir et pour se glorifier du plus grand des assassinats. On lit dans la *Vie du duc d'Epemon* qu'un des gentilshommes ordinaires, nommé St-Michel, mit l'épée à la main et allait en percer le parricide, lorsque le duc d'Epemon lui cria : « Qu'il y allait de sa vie s'il tuait ce malheureux ; qu'il fallait seulement s'assurer de « lui. » Mais cette circonstance importante n'est point dans la procédure. Ravallac se contenta de répondre « que le couteau lui fut à l'instant « ôté par un gentilhomme qui était à cheval. » L'assassin fut d'abord conduit à l'hôtel de Retz et remis à la garde du grand prévôt. Lorsqu'on le fouilla, on trouva sur lui un chapelet, un papier où le nom de Jésus était écrit trois fois sur divers plis (le même peut-être où était le distique qu'on a cité) et un cœur de carton suspendu à son col. Ravallac déclara que ce cœur, béni par les capucins d'Angoulême, lui avait été donné par un chanoine de cette ville nommé Guillebault, comme un remède contre la fièvre qui le travaillait alors. Il soutint constamment, dans les quatre interrogatoires qu'il subit, le 14 mai à l'hôtel de Retz devant le président Jeanuin, et Bullion, conseiller ; le 17 mai au Palais devant le premier président Achille de Harlay, le président Potier, et les conseillers Courton et Bauvin, commissaires députés par la cour ; le 18 et le 19 devant les mêmes commissaires, excepté le premier président qui se trouva indisposé : qu'il n'avait été induit par personne à entreprendre cet attentat ; qu'il avait éprouvé des tentations de tuer le roi ; que quelquefois il y cédait et d'autres non ; qu'enfin il n'avait été mu que par sa volonté seule, et qu'il ne l'avait déclarée à personne. On est étonné, en lisant les interrogatoires, du peu

(1) L'arrêt porte que Henri fut tué de deux coups de couteau dans le corps. L'Etoile dit que le premier coup fut dirigé entre la seconde et la troisième côte, un peu au-dessus du cœur, et le second dans le cœur, dont le roi est mort sans avoir pu jeter qu'un grand soupir. Le même historien ajoute que le second coup fut suivi d'un troisième qui ne porta que dans la manche du duc de Montbazon.

de fermeté, d'adresse et d'instance avec lesquelles on a cherché ou paru chercher à découvrir si Ravallac avait des complices. Bien des personnes avaient été nommées par lui : un écuyer de la reine Marguerite, les aumôniers du cardinal Duperron, un jésuite, un cordelier, un fenillant, le curé de St-Séverin, un chanoine et un poète d'Angoulême, un seigneur du nom de la Force, un marchand nommé Colletet, avec lequel il avait dîné le 14 mai, et plusieurs autres; on ne le confronta qu'avec le P. d'Aubigny. Ravallac soutint, dans cette confrontation, qu'après les fêtes de Noël 1609 il alla voir à la maison des jésuites, rue St-Antoine, le P. d'Aubigny, parce qu'il était l'ami du P. Marie Madelène, feuillant; qu'il lui parla de *ses grandes visions et imaginations*; qu'il lui dit avoir *senti des puanteurs comme de soufre et de feu aux pieds, qui démontraient le purgatoire*, et avoir vu *la sainte hostie aux deux côtés de sa face*. Il ajouta avoir montré *un morceau de couteau où il y avait un cœur et une croix*, et dit que *le roi devait convertir ceux de la religion prétendue réformée*; que le P. d'Aubigny lui répondit « que c'était plus imaginations que visions » qui procédaient d'un cerveau troublé, comme « sa face le démontrait; » qu'il lui conseilla donc de *manger de bons potages, de retourner en son pays, de dire son chapelet et prier Dieu*. Le P. d'Aubigny, interpellé, déclara que c'étaient *toutes rêveries fausses et menteries*, et qu'il croyait n'avoir jamais vu Ravallac. Mais celui-ci insista, disant : « Vous me donnâtes un sol, que vous demandâtes à un autre qui était là. » Le jésuite répliqua que cela était *faux*; que ceux de sa compagnie *jamais ne donnent d'argent et n'en portent point*. Ravallac reconnut d'ailleurs qu'il n'avait vu le P. d'Aubigny *que cette fois*; et le P. d'Aubigny le traita de *méchant, qui mentait*, et aurait dû se contenter de son crime, *sans être cause de cent mille qui arriveront*, disait-il. Le 27 mai, Ravallac fut déclaré par le parlement criminel de lèse-majesté divine et humaine au premier chef; condamné à être tenaillé, avec versement dans les plaies de plomb fondu, d'huile bouillante, etc.; à avoir la main droite, tenant le couteau parricide, brûlée *du feu de soufre*; à être ensuite écartelé, avoir les membres réduits en cendres et les cendres jetées au vent. Il fut ordonné par le même arrêt que la maison où il était né serait démolie; que son père et sa mère sortiraient, dans quinzaine, du royaume, avec défense d'y rentrer sous peine d'être *pendus et étranglés*; enfin que ses frères, sœurs, oncles, etc., quitteraient le nom de Ravallac pour en prendre un autre, à quoi ils seraient tenus *sur les mêmes peines*. Dans les tortures de la question qui suivirent l'arrêt, Ravallac, pressé de révéler ses complices, répondit « que sur la damnation de son âme, il n'y avait eu homme, femme ni autre qui eût eu connaissance de son dessein, » en confession ou autrement. » Deux célèbres

docteurs de Sorbonne, Filesac et Gamaches, l'assistèrent dans ses derniers moments. Il leur déclara n'avoir cédé qu'à *la tentation du diable*. Lorsque, le même jour 27 mai, il allait sortir de la Conciergerie, il fut assailli par les prisonniers en tumulte, accablé d'injures et de malédictions; et il eût été mis en pièces si les archers n'eussent employé la force et les armes pour l'arracher de leurs mains. Il devint bientôt plus difficile de le soustraire à l'indignation et à la fureur du peuple. Le monstre pria sur l'échafaud au milieu des tourments. Mais lorsque les docteurs, découvrant leur tête, commencèrent à haute voix le *Salve regina*, la foule s'écria qu'il *ne fallait pas prier pour le méchant damné*, et contraignit les docteurs de cesser. Ravallac dit alors : « Si j'eusse « penser de voir ce que je vois, et un peuple si « affectionné à son roi, je n'eusse jamais entre- « pris le coup que j'ai fait et m'en repens de bon « cœur; mais je m'étais fortement persuadé (vu « ce que j'en oyais dire) que je ferais un sacrifice « agréable au public et que le public m'en aurait « de l'obligation, où au contraire je vois que « c'est lui qui fournit les chevaux pour me déchirer. » Il demanda l'absolution au docteur Filesac, qui répondit : « Il nous est défendu de la « donner en crime de lèse-majesté, à moins que « le coupable ne révèle ses auteurs et ses complices. » — « Je n'en ai point; *il n'y a que moi qui l'ai fait*; donnez-moi l'absolution à condition, et vous ne pouvez ainsi la refuser. — Eh « bien, je vous la donne en ce cas, reprit le confesseur; mais si le contraire était vrai, au lieu « de l'absolution, je vous prononce votre damnation éternelle; et pensez-y, si vous voulez. — « Je reçois l'absolution à cette condition. » Ce furent les dernières paroles de Ravallac. On lit dans le procès-verbal de l'exécution que le peuple voulut associer sa vengeance à la vindicte des lois : « Plusieurs se sont mis à tirer les cordes avec une telle ardeur que l'un de la noblesse, qui était proche, a fait mettre son cheval pour mieux tirer; et enfin par une grande « heure tiré, sans être démembré, le peuple de « toute qualité s'est jeté avec des épées, couteaux, bâtons... à frapper, couper et déchirer « les membres du condamné, ardemment mis en « diverses parties et pièces, les ont ravis à l'exécuteur, les traînant, qui çà qui là, par les rues, « de tous côtés, avec une telle fureur que rien « ne les a pu arrêter, et ont été brûlés en divers « endroits de la ville. » — On a beaucoup écrit sur la question de savoir si Ravallac eut ou non des complices de son crime; ceux qui l'affirment s'autorisent des mémoires de Sully, des mémoires du maréchal d'Estrées sur la régence de Marie de Médicis, de l'Abrégé chronologique de Mézerai, et du *Journal de Henri IV*, où l'Etoile dit que, dans le procès de l'assassin, la *lâcheté des magistrats* pour découvrir les auteurs et complices a été *si grande* « qu'elle fait mal au cœur de tous

« les gens de bien, et particulièrement à moi, « auquel la douleur que j'en ai fait tomber la « plume des mains pour n'en écrire davantage. » A l'appui de l'opinion sur les complices, on cite encore la relation de Pierre du Jardin, sieur de la Garde, l'accusation de la femme Coman ou Descoman contre le duc d'Epemon et la marquise de Verneuil; la disgrâce sans terme où tomba Marie de Médicis dans le cœur de son fils, et l'abandon cruel où elle mourut sur une terre étrangère. On pourrait remarquer encore que le jour même de l'assassinat (14 mai), tout semblait préparé d'avance pour un nouveau gouvernement. Henri IV n'était sorti du Louvre qu'à quatre heures; et déjà, avant que cinq heures fussent sonnées, le duc d'Epemon avait rassemblé les gardes sur le pont Neuf et le parlement était investi; déjà ce seigneur avait demandé la régence pour la reine et annoncé aux magistrats qu'il fallait absolument et promptement s'y résoudre. Déjà Marie de Médicis était déclarée régente par le parlement assiégé. Le corps du roi était exposé sur un lit de parade, entouré de flambeaux, et des religieux récitaient des vigiles (*voy. MÉZÉRAI et l'ÉTOILE*). Enfin, dès le 17 mai, on criait le portrait en taille-douce du nouveau roi (*voy. l'ÉTOILE*). Or, comment, en deux fois vingt-quatre heures, le portrait de Louis XIII avait-il pu être gravé en taille-douce et mis en vente avec un trézin? Ce n'est pas sans raison que l'Étoile a parlé des *lâches procédures* du parlement. Il paraît certain, non que Ravallac eut des complices, mais que le parlement fut effrayé du danger d'en trouver. La relation du sieur de la Garde ne mérite aucune confiance : il fait venir à Naples Ravallac, chargé de dépêches du duc d'Epemon; il déclare avoir vu, en 1608, Ravallac tramant, aux confins de l'Italie, la mort de Henri IV avec un jésuite nommé d'Alagon, oncle du duc de Lerme, premier ministre de la cour d'Espagne. Rien n'est plus invraisemblable et plus ridicule que le *Manifeste* et le *Factum* de ce misérable aventurier, qui fut mis à la Bastille, d'où il ne sortit, après neuf mois de détention, que pour être enfermé à la Conciergerie; il y était encore en 1613, et c'est là qu'il écrivit son *Factum* (1). L'accusation de la femme Coman ou Descoman, qui avait été au service de la marquise de Verneuil, fut jugée fautive et calomnieuse par arrêt du parlement du 30 juillet 1611; et cette femme fut condamnée à une prison perpétuelle entre quatre murailles. L'Étoile est visiblement animé d'une haine violente contre les jésuites. Mézerai écrivait sous l'influence du cardinal de Richelieu, implacable ennemi de la reine mère. Sully dit que ceux qui ont armé la main de Ravallac sont assez désignés par le cri public; mais

(1) Il sortit de prison l'année suivante, sans avoir obtenu un arrêt de décharge; mais il lui fut remis un brevet de six cents livres de pension, et des lettres de provision de contrôleur des bières à Paris.

ce cri public pouvait être le résultat de l'erreur. On remarquera que Ravallac avait fait cent lieues à pied; qu'arrivé à Paris, sans argent, il avait reçu *un sol* d'aumône; qu'il avait volé l'instrument de son crime dans une auberge, parce qu'il n'avait pas sans doute les moyens de l'acheter. Comment concilier cet état de dénûment avec l'opinion qui lui donne des complices si riches et si puissants! Péréfixe a eu raison de dire, dans son *Histoire de Henri le Grand* : « Que si l'on de- « mandait qui avait inspiré cette damnable pen- « sée à ce monstre infernal, l'histoire répond « qu'elle n'en sait rien; et qu'en une chose si im- « portante, il n'est pas permis de faire passer des « soupçons et même des conjectures pour des « vérités assurées; que les juges mêmes qui l'in- « terrogèrent n'en osèrent ouvrir la bouche; ils « n'en parlèrent jamais que des épaules. » Le même jour où le parlement rendit son arrêt contre Ravallac, l'archevêque d'Aix, le P. Coeffeteau, dominicain, et plusieurs autres personnages ayant représenté à la cour que, lorsqu'ils avaient visité le parricide dans sa prison, il leur avait répondu conformément aux maximes de Mariana, Becan et autres, qu'il était permis de tuer les tyrans, un second arrêt ordonna que la faculté de théologie serait assemblée « pour délibérer sur « la confirmation du décret d'icelle, du 13 décem- « bre 1413, résolu par la censure de cent qua- « rante docteurs de la dite faculté, depuis auto- « risé par le concile de Constance, qu'il n'est « loisible à aucun, pour quelque cause et occasion « que puisse être, d'attenter aux personnes sacrées « des rois et autres princes souverains. » La faculté de théologie s'assembla le 4 juin, et, confirmant son ancien décret, statua qu'à l'avenir les docteurs et bacheliers jureraient d'enseigner la vérité de cette doctrine en leurs leçons et de la faire connaître au peuple dans leurs prédications. Le 8 juin, le parlement condamna le livre de Mariana, *De rege et regis institutione*, à être brûlé par la main du bourreau, et ordonna que ce décret de la faculté de théologie serait lu chaque année, à pareil jour, dans l'assemblée de la dite faculté, et publié le dimanche suivant au prône, dans toutes les paroisses de Paris et de ses faubourgs. C'est à cette époque que le P. Cotton, confesseur de Henri IV, publia sa *Lettre déclaratoire de la doctrine des P. jésuites, conforme aux décrets du concile de Constance*. Cette lettre était adressée à la royne mère du roi, régente en France; et, tandis qu'elle était l'occasion d'une foule de libelles sous le titre d'*Anti-Cotton*, d'*Anti-Mariana*, de la *Sallade des inquisiteurs*, etc., etc., le cœur de Henri IV était porté au collège des jésuites à la Flèche, et le dernier acte d'un des plus terribles drames de notre histoire se terminait dans un déluge d'oraisons funèbres et de pamphlets. Consultez : le *Procès de Ravallac*, Paris, 1610; le *Praticien démembré, ou Ravallac sur l'échafaud*, 1610; *Discours sur la mort de Ravallac*, Lyon,

1640; *Arrest de la cour de parlement contre le très-méchant parrieide Ravalliac*, Paris, 1610. V-VE.

RAVALIÈRE (PIERRE-ALEXANDRE LÉVESQUE DE LA). Voyez LÉVESQUE.

RAVARDIÈRE, voyageur, entreprit en 1604 un voyage au Brésil et vers l'embouchure du fleuve des Amazones, où la France avait alors quelques établissements. Il y retourna en 1611 et fit une association pour le bien du commerce. Les Français y bâtirent un fort, et Ravardière étendit ses conquêtes dans l'intérieur du pays. Il fut souvent en guerre avec les Indiens, dont la plupart, assez féroces, passaient pour anthropophages; mais les Portugais, qui prétendaient avoir seuls le droit de s'établir dans le Brésil, tombèrent sur les Français, et comme ils étaient en force, ils firent Ravardière prisonnier. Sa détention fut longue. Enfin, remis en liberté, il revint dans sa patrie et y mourut peu de temps après.

M—LE.

RAVAULT (ANGE-RENÉ), peintre, graveur et lithographe, naquit à Montargis le 4 février 1766 d'une des principales familles de cette ville. Son père le destinait à la profession des armes et le plaça à l'école de Brienne, où il fit ses études avec Napoléon Bonaparte, Bourienne et la plupart de ces jeunes hommes qui plus tard, sous l'empire, devinrent des notabilités. Hâtons-nous d'ajouter que Ravault n'a jamais cherché, exemple bien peu suivi de nos jours, à tirer parti dans la suite de pareilles relations. Il venait d'être reçu officier dans les armées du roi quand la révolution éclata. Aussi, émigra-t-il d'abord; mais, ne voulant pas se mettre à la solde de l'étranger, il rentra bientôt en France et se livra à son goût dominant pour les arts; il suivit à l'académie les leçons de Suvée et bien lui en prit, car durant la révolution il fut heureux de puiser des moyens d'existence dans ses portraits en miniature (1), qu'il exécutait avec une supériorité réelle, à cette époque où la photographie était inconnue. Ravault était lié avec son compatriote Girodet; malheureusement il ne se rendit pas aux conseils du célèbre artiste, qui l'engageait à se fixer à Paris pour y développer ses dispositions naturelles; Ravault, soit insouciance, soit mépris exagéré de la critique, devenu indépendant grâce à une très-bonne aisance, se renferma dans sa province; il fit de l'art pour lui et de loin, en dehors du mouvement de son époque, et deux fois seulement il prit part aux salons en 1793 et en 1799. Ce n'est pas ainsi qu'on arrive à la réputation. On doit à Ravault, dans l'église de Pithiviers, une *Assomption*, un *Père éternel*, un

St-François d'Assise; dans celle de Montargis, un *Concert d'anges*. On regrette en voyant ces ouvrages que l'artiste n'ait pas fait ce qui était nécessaire pour tenir ce que son aptitude promettait. Le musée de sa ville natale possède de lui un dessin à la plume vraiment remarquable et qui fut exposé en 1795, *Armide abandonnée par Renaud*. L'œuvre lithographiée et gravée de Ravault se compose d'une soixantaine de pièces. Ravault est mort à Montargis le 24 novembre 1845. — On peut consulter sur cet artiste : *Lettres inédites du peintre Girodet-Trioson, de Suvée, directeur de l'école de Rome, et du général Gudin, gouverneur du château de Fontainebleau, à Ange-René Ravault, peintre, graveur et lithographe de Montargis*; précédées d'une notice sur Ravault, par M. Emile Bellier de la Chavignerie, Pithiviers, 1862, in-8°.

B. DE L.

RAVENEAU (JACQUES) (1), maître écrivain juré à Paris, dans le 17^e siècle, fut employé comme expert pendant une partie de sa vie au parlement et dans les autres juridictions, pour la vérification des écritures et des signatures. Il consigna le résultat de ses recherches et de sa longue expérience dans un ouvrage devenu très-rare, le premier qui ait été publié sur cette matière, sous ce titre : *Traité des inscriptions en faux et reconnaissances d'écriture et signatures, par comparaison et autrement*, Paris, 1666, in-12. L'auteur passe en revue les différentes espèces d'altérations que l'on peut faire subir aux écritures, ainsi que les moyens à l'aide desquels les faussaires opèrent des substitutions dans les registres, etc. Les faits et les considérations qu'il développe pourraient nous éclairer aujourd'hui sur un sujet que les travaux des criminalistes n'ont pas encore entièrement approfondi. Il n'est pas aussi heureux lorsqu'il traite de l'enlèvement et de la revivification des écritures. La chimie et la science du faussaire, quoique pratiquées de toute ancienneté, n'avaient pas encore fait les progrès où elles sont parvenues de nos jours. L'expert juré tombe donc dans plus d'une erreur pour ce qui concerne cette partie de son art, mais sur le reste il est passé maître et donne plus d'une leçon dont ses successeurs ont profité. Cependant le livre et l'auteur eurent une destinée fâcheuse. Le premier fut proscrit comme *pernicieux*, parce que, disait-on, tout en signalant les moyens dont se servaient les faussaires pour contrefaire ou altérer les écritures, il mettait à la portée de tous l'usage ou l'abus qui pouvait en être fait. Quant à l'auteur, il succomba lui-même à la tentation d'employer dans un but coupable les procédés dont il avait si bien révélé le secret. Des poursuites criminelles furent dirigées contre lui, et en 1682, il fut condamné à une prison perpétuelle.

L—M—X.

(1) M. Paul Mantz, rendant compte de l'exposition organisée à Chartres, en 1859, par les soins de la société archéologique d'Eure-et-Loir, écrivait ces lignes : « Les amateurs de miniature du 18^e siècle trouveront à Chartres une effigie de Louis XVI, « par un peintre ignoré, Ange-René Ravault. Sa manière est « délicate, mais un peu molle. Si j'avais connu Ravault à l'époque où j'étudiais pour l'Artiste les miniaturistes du siècle dernier, je l'aurais placé à côté de Perrin, un peu au-dessous « pourtant. »

(1) Les éditeurs du Moréri, de 1759, ont commis une erreur en donnant l'article de ce personnage sous le nom de RAQUENEAU (t. 9, p. 23).

RAVENEAU DE LUSSAN. *Voyez* LUSSAN.

RAVENNE (l'anonyme de). *Voyez* PORCHERON.

RAVENNE (JEAN DE), l'un des restaurateurs des lettres en Italie, était né vers 1350, de parents pauvres et obscurs, dans une terre située sur les bords de l'Adriatique, non loin de la ville de Ravenne, dont il prit le nom. Au sortir de l'enfance, il eut le bonheur de se faire connaître de Pétrarque, qui l'admit à son intimité et ne négligea rien pour lui inspirer le goût de l'étude et l'amour de la vertu. Aux dispositions les plus heureuses pour les sciences l'élève de Pétrarque joignait des qualités plus rares encore, beaucoup de douceur, de modestie et un grand mépris des richesses. D'après le conseil de son maître, il prit l'état ecclésiastique, et sur la recommandation de Pétrarque, l'archevêque de Ravenne lui promit un modeste bénéfice, dont le revenu devait suffire à ses besoins et lui permettre de cultiver en paix la littérature. Il y avait près de quatre ans que Jean habitait avec Pétrarque, et il était traité par lui comme son propre fils, quand il lui déclara qu'il voulait voyager pour perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles. Ni les prières ni les larmes de son bienfaiteur ne purent changer sa résolution. Il partit de Padoue vers 1368, traversa l'Apennin dans la saison des pluies, et vint à Pise, où il attendit un bâtiment pour le transporter dans Avignon, devenu le séjour des papes. Ce bâtiment n'arriva point. Les ressources de Jean de Ravenne s'épuisèrent, et il prit le parti de revenir à Pavie, où Pétrarque s'empressa de le rejoindre. Mais le cœur de cet homme généreux avait été blessé profondément de l'ingratitude de son disciple chéri. « Votre éloignement, lui dit-il, « me fait prévoir une nouvelle séparation, et je « n'y mettrai plus aucun obstacle. Quand vous « voudrez partir, je vous donnerai l'argent qui « vous sera nécessaire pour votre voyage; vous « trouverez la porte ouverte, et je ne me per- « mettrai ni reproche ni plainte. » Jean ne tarda pas en effet de reprendre le projet d'aller dans la Calabre chercher le tombeau d'Ennius et étudier la langue grecque. Il partit avec des lettres de recommandation de Pétrarque pour la reine Jeanne de Naples, et les bontés de son maître le suivirent dans tous ses voyages. Peu de temps après la mort de Pétrarque, il ouvrit une école à Bellune, vers 1375. Il fut renvoyé de cette ville au bout de quelques années, parce qu'on le trouvait trop savant pour enseigner les éléments de la grammaire, et il se rendit à Padoue, où ses talents commencèrent à le faire connaître. Appelé vers 1388 à Udine, il y reçut un traitement annuel de quatre-vingt-quatre ducats, et l'on fit fermer l'école que dirigeait un certain Grégorio pour donner plus d'éclat à celle de Jean de Ravenne. Cependant, par suite de son inconstance, il accepta les offres qu'on lui fit pour l'attirer à Florence, où il était en 1392. Il se

trouvait encore dans cette ville en 1412, et cette année même, il fut chargé pour la seconde fois d'expliquer le poème du Dante. L'abbé Mehus conjecture que Jean mourut vers 1420, à l'âge de 70 ans. Il était sorti de son école un si grand nombre de savants qu'on l'a comparée au cheval de Troie, d'où sortirent les Grecs les plus illustres. Quelques critiques italiens croient devoir distinguer deux professeurs du même nom, dont l'un enseignait à Padoue et l'autre à Florence. — On cite un autre Jean DE RAVENNE, chancelier de François de Carrare, qui paraîtrait en effet ne pouvoir pas être confondu avec le professeur. Selon Flavio Biondo, celui-ci se serait contenté de former un grand nombre de disciples, et les ouvrages qu'on a sous le nom de Jean de Ravenne doivent être attribués au chancelier. On en trouve des manuscrits dans la bibliothèque de Paris, dans celle du Vatican et dans celle d'Oxford. Le cardinal Querini a publié, d'après les manuscrits du Vatican, les prologues de deux nouvelles de Jean de Ravenne, et ce sont les seuls fragments de cet écrivain qui aient été imprimés jusqu'à présent. On peut consulter pour de plus grands détails la *Storia della letteratura* de Tiraboschi, t. 5, p. 652-660, et l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguené, t. 2, p. 421; t. 3, p. 279. W—s.

RAVESTEYN (JEAN VAN), peintre, naquit à la Haye vers 1580. On ignore à quel maître il doit cette belle manière qui a fait sa réputation et qui surpasse tout ce que les autres peintres de portrait avaient offert jusqu'à lui, manière dans laquelle il n'a d'égaux que van Dyck et quelques autres artistes privilégiés. Les trois tableaux dont il a décoré les salles du jardin de l'Arquebuse à la Haye, et qui représentent les principaux officiers de cette confrérie, portent la date de 1616 et 1618. Toutes les figures en sont vivantes et bien groupées, et il a su éviter avec adresse les poses qui auraient paru gênées. C'est à lui que l'on doit également le tableau qui orne l'hôtel de ville et qui représente les onze magistrats en charge durant l'année 1636. Ces grandes compositions passent pour ses chefs-d'œuvre. — Son fils *Arnould* VAN RAVESTEYN, né à la Haye en 1615, fut son élève et se distingua également comme peintre de portraits, quoique avec moins de succès. Héritier d'une fortune considérable, il se contenta d'exercer son art comme un amusement, et c'est à ce motif qu'il faut attribuer la rareté de ses ouvrages. Les portraits qu'il a peints dans la maison du prince de Hesse-Philippstadt, entre la Haye et Schevelingue, suffiraient pour faire la réputation d'un artiste. Il fut nommé en 1661 et 1662 chef ou doyen des peintres de la Haye. — *Nicolas* VAN RAVESTEYN, de la même famille, né à Bommel en 1661, se distingua dans la même carrière. A l'âge de quatre-vingts ans, il fit le portrait de son gendre, de sa fille et de ses petits-enfants, et cet ou-

vrage ne se ressent en rien de la vieillesse. Ses portraits sont pour la plupart historiés; le dessin en est de bon goût, le pinceau facile, la couleur fraîche et vigoureuse; ils sont bien posés, et la ressemblance est un de leurs mérites; rien n'y est fait de pratique, et l'artiste consultait la nature jusque dans les moindres accessoires. On connaît de lui quelques tableaux d'histoire dignes d'être remarqués. On cite entre autres les *Quatre parties du monde*, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre en ce genre. Il amassa une grande fortune, et mourut le 9 janvier 1750, âgé de 99 ans. P—s.

RAVEZ (AUGUSTE-MARIE), homme d'Etat et magistrat français, naquit vers 1770 à Rive-de-Gier (Loire). Son père exerçait un commerce des plus modestes, il était marchand de parapluies. Le jeune Ravez montra de bonne heure une vive intelligence et une application soutenue; il se consacra au barreau, et en 1791 il fut reçu avocat à Lyon. La révolution commençait à se dessiner d'une manière effrayante; il n'en adopta point les principes, et il montra du courage en défendant des prêtres insermentés, des adversaires du nouveau régime traduits devant les tribunaux. Bientôt les Lyonnais se prononcèrent contre les excès de la convention et résistèrent, les armes à la main, aux ordres venus de Paris. La guerre civile éclata; la ville succomba après un siège meurtrier. Ravez avait servi avec intrépidité dans les rangs des défenseurs de Lyon, et, plus heureux que beaucoup de ses compagnons, il réussit à échapper aux vengeances cruelles qui accompagnèrent le triomphe des conventionnels. Il s'éloigna et chercha un refuge à Bordeaux, où il reprit ses plaidoiries, et son talent le plaça à un rang fort distingué. Royaliste de conviction, Ravez ne voulut accepter sous l'empire aucune fonction, et il se refusa aux ouvertures de l'archichancelier Cambacérès qui, venu à Bordeaux pour présider un collège électoral, lui promettait de lui faciliter l'entrée des fonctions publiques. Lors des événements de 1814, il manifesta un grand zèle pour la cause des Bourbons, zèle partagé alors par la presque unanimité des habitants de la ville du *douze mars*. Il se tint l'écart pendant les cent-jours, et l'on a prétendu qu'il avait, lors de la seconde restauration, refusé de défendre les deux frères Faucher qui avaient été ses amis, et qu'une commission militaire condamna à mort. Le fait est qu'après avoir promis de se charger de la cause de ces infortunés, il céda trop facilement sans doute à un ordre du gouverneur envoyé par les Bourbons, M. de Viomesnil, qui lui interdit de se mêler en aucune façon de cette affaire. Au mois d'août 1815 il entra dans la carrière publique, le département de la Gironde l'ayant choisi pour un de ses députés. Membre de la chambre qui est restée célèbre sous le nom d'*introuvable*, et qui avait été élue dans l'entraî-

nement de passions exaltées, Ravez se montra sage et prudent; il ne partagea point les passions haineuses et l'exaltation d'un grand nombre de ses collègues beaucoup plus royalistes que le roi. Il appuya de ses votes les ministres qui étaient en minorité dans cette assemblée fougueuse. On sait que Louis XVIII prit le parti de dissoudre une assemblée dont le zèle trop ardent était pour lui une source d'embarras sérieux; des élections nouvelles eurent lieu, et Ravez fut nommé président du collège électoral de Bordeaux. Dans le discours d'ouverture qu'il prononça, on remarqua la citation qu'il fit du langage que le roi lui avait adressé lorsque le député était venu aux Tuileries saluer le monarque avant de quitter Paris: « Il faut à la France, pour qu'elle jouisse du repos, des députés attachés à ma personne, à la légitimité, à la charte, mais surtout prudents et modérés. » Nommé de nouveau député, il commença à jouer un rôle actif, à prendre une vive part dans les débats. Il soutint les projets du ministère, qui n'avait guère alors dans les assemblées parlementaires d'autre ennemi que les ultraroyalistes, et en décembre 1816 il fut nommé rapporteur de la commission chargée de l'examen du projet de loi sur les journaux. Nous ne croyons pas utile de retracer ici l'histoire de ces débats pour lesquels on se passionnait alors, mais qui aujourd'hui n'ont qu'un bien faible intérêt. Les historiens de la restauration, et surtout M. Duvergier de Hauranne dans son *Histoire du gouvernement parlementaire*, sont entrés à cet égard dans des renseignements fort étendus auxquels nous renvoyons volontiers. Au mois d'avril 1817, Ravez fut nommé conseiller d'Etat en service extraordinaire et sous-secrétaire d'Etat au ministère de la justice. Au mois de janvier 1818 il fut nommé vice-président, et, à la session suivante, il fut élevé à ce fauteuil de la présidence de la chambre qu'il devait occuper longtemps. Doué de beaucoup de dignité et d'un calme imperturbable, ayant l'aspect imposant, la voix ferme et sonore, il s'acquitta avec éclat de ces fonctions, et, malgré les attaques de l'opposition, il montra toute l'impartialité qu'on avait le droit d'attendre de lui. Le côté gauche ne lui ménagea pas les attaques passionnées: « Vous n'êtes pas un président, vous êtes un membre du côté droit, » lui cria un jour Alexandre de Lameth. Dans les séances les plus orageuses qui eurent lieu sous le règne de Louis XVIII, Ravez ne cessa de faire preuve des qualités qui le caractérisaient. L'élection du conventionnel Grégoire, par le département de l'Isère, fit scandale et donna lieu à de violents débats; les royalistes se révoltèrent à l'idée de voir siéger un *régicide* (Grégoire, absent en janvier 1793, n'avait pas voté la mort de Louis XVI; mais il avait, dans une lettre rendue publique, approuvé cette sentence); Ravez fit comme député, dans la séance du 6 décembre 1819, la proposition de voter sur la

non-admission de l'ancien évêque de Blois, avant de se prononcer sur la validité de son élection. Malgré les efforts de l'opposition, cet avis prévalut, et une énorme majorité déclara Grégoire indigne de siéger à la chambre. En 1823, lorsque Manuel eut prononcé des paroles qui paraissaient une apologie de la convention, et lorsque la chambre décida qu'il serait expulsé, ce fut Ravez qui fit mettre à exécution la volonté de la majorité; on sait que, sur le refus d'un sergent de la garde nationale, il fallut recourir à l'intervention d'un officier de gendarmerie, et on n'a pas oublié quelles clameurs s'élevèrent dans les rangs du parti libéral (*roy. MANUEL*). Les élections de 1823 réduisirent à un très-petit nombre de membres les représentants de l'opposition, et la tâche du président de la chambre se trouva ainsi fort simplifiée. La loi sur la conversion des rentes, celle sur la septennalité furent votées sans qu'il fallût faire de grands efforts. Le triomphe complet des royalistes purs ne devait pas durer longtemps; l'esprit d'indépendance se réveilla; des dissensions s'opérèrent au sein des défenseurs du trône; un autre esprit anima la chambre et, en 1828, Royer-Collard expulsa Ravez du fauteuil présidentiel. Redevenu simple député, l'ancien avocat, qui d'ailleurs avait été nommé le 6 octobre 1824 président de la cour royale de Bordeaux, combattit le ministère qui montrait des tendances un peu libérales; mais il vit avec regret l'avènement au pouvoir du prince de Polignac: son bon sens pratique lui fit comprendre tout ce que devait avoir de funeste pour la monarchie la résolution extrême que prenait Charles X. Du reste, les adversaires politiques de Ravez lui rendaient justice, et la *Biographie des contemporains*, production fort peu bienveillante pour les royalistes, s'exprimait ainsi sur son compte: « Il a toutes les qualités qui constituent un président; il a beaucoup d'esprit, de tact, d'ordre dans les idées; il suit toujours les discussions avec une attention scrupuleuse, et il est prêt, en tout état de cause, à résumer les questions posées. » Comme président de la cour de Bordeaux, Ravez montra autant de talent que de dignité et de zèle. Il fit commencer à onze heures et demie l'audience qui jusqu'alors n'était montée qu'à midi. Les arrêts qu'il a rendus conservent auprès des légistes une haute autorité. La révolution de juillet survint; elle le blessa dans toutes ses convictions sans l'abattre; il va sans dire qu'il refusa de prêter serment au nouveau roi. Rendu à la vie privée, il rouvrit son cabinet d'avocat et donna des consultations afin de s'occuper, sa position de fortune le faisant d'ailleurs jouir d'une indépendance complète (1). Il ne prit jamais part à aucune manœuvre contre le gouvernement nouveau que la

France s'était donné, et il vécut ainsi près de vingt ans, entouré d'une estime universelle et du respect le mieux mérité. Au mois d'avril 1834, il s'était rendu à Prague afin d'offrir à la dynastie déchue le témoignage de sa fidélité. Quelques journaux prétendirent que Charles X avait manifesté le désir de voir le célèbre juriconsulte au nombre des instituteurs de son petit-fils, et que Ravez avait décliné cet honneur. Cette assertion fut démentie, et l'ancien président des chambres de la restauration fit connaître hautement que si un pareil appel lui avait été adressé il se serait empressé d'y répondre. En 1849, Ravez reparut inopinément dans l'arène politique d'où semblait l'exclure son grand âge. Des élections eurent lieu dans la Gironde afin d'envoyer des représentants à l'assemblée législative; les diverses fractions de l'opinion conservatrice s'entendirent, et le nom de Ravez figura sur la liste des candidats présentés au suffrage universel, par ce qu'on appelait alors le parti de l'ordre. Cette liste passa tout entière; Ravez revint s'asseoir dans ce palais où il avait si longtemps occupé le premier rang; mais il touchait à la fin de sa carrière, et il ne prit aucune part aux discussions orageuses qui signalèrent les débuts de l'assemblée nouvelle. Il avait été nommé également membre du conseil général de la Gironde, et bientôt il revint à Bordeaux où il s'éteignit le 3 septembre 1849. Ses obsèques furent célébrées avec pompe; une foule immense accompagna ses restes à leur dernière demeure, et tous les partis s'inclinèrent devant la tombe de cet homme si recommandable. Il était grand-officier de la Légion d'honneur et il avait reçu l'ordre du St-Esprit, ce qui faisait dire à l'auteur de la *Villeliade*:

Et Ravez, l'œil en feu,
Éternel président, bardé d'un ruban bleu,

A l'exception de quelques mémoires relatifs à des procès aujourd'hui oubliés, Ravez n'a publié aucun écrit. Z.

RAVICHIO DE PERETSDORF (le baron MAURICE-JOSEPH-DIEIER), militaire au service de la France, naquit à Turin en 1767; il se consacra de bonne heure à la carrière des armes et servit dans l'artillerie; nommé capitaine, il devint professeur à l'école d'artillerie de Turin; plus tard, il passa à Vienne dans la même qualité; en 1811, il entra pour le reste de sa vie au service de la France; l'empereur, qui portait à tout ce qui regardait l'artillerie un intérêt spécial, avait eu connaissance de l'instruction solide que possédait Ravichio, et il avait voulu l'attacher à ses drapeaux. En 1813, il fut nommé colonel du 4^e régiment, et après avoir fait les dernières campagnes contre la coalition européenne, il servit sous la restauration; en 1825, le grade de maréchal de camp fut la récompense de ses longs services; il fut attaché au ministère de la guerre comme archi-

(1) En 1813, Ravez avait gagné un procès très-important en faveur de la marquise d'Anglure, qui, par reconnaissance, avait légué à son défenseur une propriété considérable dans le Médoc.

viste et traducteur pour les parties techniques relatives aux sciences militaires, et ses fonctions le conduisirent à publier la traduction de divers ouvrages allemands tels que ceux de Decker sur l'artillerie (1825), sur la petite guerre (1827), sur l'artillerie à cheval (1831), et de Crewenitz, sur l'organisation et la tactique de l'artillerie (1831). En 1826, il avait rédigé un *Traité théorique et pratique de la construction des batteries*, in-4°, ouvrage important, avec cartes et tableaux. En 1832, il mit au jour une *Notice sur l'organisation de l'armée autrichienne*, objet qu'il connaissait bien et sur lequel il revint en 1834. En 1835, il donna une traduction, accompagnée de notes et d'études nouvelles, d'un volume du Prussien Maurice Meyer, fort estimé des gens du métier : *Expériences sur la fabrication et la durée des bouches à feu en fer et en bronze*. Le *Spectateur militaire* et le *Bulletin des sciences*, dirigé par M. de Féruassac (section des sciences militaires), contiennent un certain nombre d'articles dus au général Ravichio ; dans tout ce qu'a écrit cet officier, on constate une connaissance parfaite du sujet traité ; la révolution qui s'est accomplie dans l'emploi de l'artillerie est cause, d'ailleurs, qu'aujourd'hui ses ouvrages ne présentent plus qu'une faible utilité. Il est mort au mois de janvier 1844. Z.

RAVIGNAN (GUSTAVE-XAVIER LACROIX DE), de la compagnie de Jésus, éminent prédicateur et écrivain, naquit à Bayonne le 1^{er} décembre 1795 de Bernard-Paul-Pierre Lacroix de Ravignan et de Catherine-Rose-Henriette de Mel de St-Céran. Préparé dès l'enfance par ses parents et par un excellent maître, M. l'abbé Hunot, à la discipline salutaire de la religion, il faisait dès lors paraître ces sentiments de douce et inflexible piété qui l'ont fait servir d'instrument à tant d'œuvres saintes. Ses premières sympathies l'ayant dirigé vers la magistrature, il entra au mois de novembre 1813 chez M. Goujon, jurisconsulte. Royaliste par conviction, il partagea l'enthousiasme de la réaction de 1814. Au retour de Napoléon 1^{er}, il se crut obligé de prendre part à la lutte, les armes à la main, et s'enrôla dans les volontaires royaux. Il fit en Biscaye une courte campagne et mérita le brevet de lieutenant de cavalerie. Mais à peine rentré à Paris, il dit adieu à la vie militaire et commença le stage d'avocat. En 1817, il obtint la place de conseiller auditeur à la cour royale, et se fit immédiatement remarquer par ses talents juridiques et oratoires. M. Bellart, procureur général, le chargea plusieurs fois de remplacer au civil et au criminel les avocats généraux. Le jeune magistrat se perfectionnait en même temps au point de vue spirituel, et par un travail incessant sur lui-même, mûrissait déjà sa vocation religieuse. Associé à la pieuse congrégation, sœur aînée de la société de St-Vincent de Paul, il exerçait envers le prochain un apostolat fécond et opérait déjà des conversions précieuses. En 1819, pendant les loisirs d'une convalescence,

il fit part à sa mère de son penchant déjà prononcé pour le sacerdoce, et conservant dans son cœur ses pieux desseins afin de les éprouver mieux, il reprit les fonctions de magistrat ; dans le courant de 1821, il fut nommé substitut du procureur du roi à Paris. Mais dès le 19 avril 1822, il quitta le monde et, d'après les avis de Frayssinous, entra au séminaire d'Issy. Son illustre directeur, sacré le 11 juin comme évêque d'Hermopolis, donna le même jour la tonsure à son disciple. Après six mois passés à Issy, l'abbé de Ravignan, se sentant appelé dans la compagnie de Jésus, entra (le 2 novembre 1822) au noviciat de Montrouge. Le novice fit paraître dès le début ce dévouement dans le devoir, qui est la substance de la règle de St-Ignace et qu'il pratiqua pendant toute sa vie au plus haut degré. Devenu scolastique, en novembre 1824, après les deux années de noviciat, il fut envoyé à la maison professe de la rue de Sèvres. Le séminaire des théologiens fut dans les années suivantes transféré successivement à Vitry près Paris, à Dôle et à St-Acheul, et enfin en Suisse après la révolution de 1830. Le frère de Ravignan avait été ordonné sous-diacre à la Trinité de 1828 par l'évêque de St-Claude, quelques jours avant les ordonnances du 16 juin qui firent fermer les collèges de la compagnie de Jésus. Le 21 juin il était diacre et prêtre le 25 juillet. Le nouveau père professa cinq ans la théologie, deux ans à St-Acheul, jusqu'en 1830, et trois ans à Brigue, dans le Valais. Il fit à Estavayer le troisième an de probation et fut en 1837 supérieur à Bordeaux. Ce fut au carême de 1831 que le P. de Ravignan commença dans la cathédrale d'Amiens sa carrière de prédicateur ; il prêcha l'avent en présence du même auditoire. En 1836 il prêcha la station du carême à Paris dans la paroisse de St-Thomas d'Aquin. L'avent de 1836 fut donné à Bordeaux, et enfin au carême de 1837, le P. de Ravignan commença ses conférences de Notre-Dame, qui se continuèrent avec un égal succès pendant l'espace de dix ans. Le R. P. Lacordaire, après avoir inauguré les prédications de Notre-Dame avec un éclat prodigieux, venait de se consacrer à une mission d'une autre nature, c'est-à-dire au rétablissement en France de l'ordre des frères prêcheurs, et il avait eu pour successeur à Notre-Dame le P. de Ravignan ; lorsqu'il fut à Rome, il supplia le général de la compagnie de Jésus de perpétuer les fruits de cet enseignement en le prolongeant durant plusieurs années. On doit donc, pour une partie, à l'illustre dominicain, les mémorables années du nouvel apostolat. « Devant « une assemblée comme celle de Notre-Dame, « dit le R. P. de Pontlevoy, il fallait tout d'abord « être philosophe pour acquérir le droit de devenir apôtre. Le sujet choisi pour la première « année fut une sorte de philosophie catholique « de l'histoire, présentant à grands traits la lutte « de l'erreur et de la vérité. Cette idée fut con-

« tinuée en 1838 par l'exposition des dogmes « fondamentaux, la personnalité et l'action divine, contre les abstractions des panthéistes, « le déisme vague et le fatalisme; puis de la « liberté, de l'immortalité de l'âme et de la fin « de l'homme, contre le matérialisme. » Dans les conférences de 1839, le P. de Ravignan put parler à découvert du positif de la foi, et tout en demeurant philosophe, il annonça l'Evangile et prêcha tout Jésus-Christ. Après quatre ans de conférences, après que l'orateur sacré eut vu dans son auditoire la moitié de l'école normale et l'élite de l'école polytechnique, ainsi qu'un grand nombre d'étudiants des facultés, il prononça en 1841 le mot de retraite, de ce couronnement nécessaire des conférences. Trois ou quatre mille hommes assistèrent à la première, commencée à l'Abbaye aux Bois, achevée à St-Eustache. Le succès en fut immense. L'année suivante, la station du carême et la retraite se terminèrent par une communion générale à la métropole. Dans la semaine sainte de 1842, le P. de Ravignan entreprit et conduisit à fin trois retraites à la fois; une pour les ouvriers à sept heures du matin, une autre pour les dames à une heure, une troisième enfin pour les hommes du monde à sept heures du soir. Néanmoins la tâche ayant paru surhumaine, dans les quatre années suivantes l'exercice du matin fut supprimé. On ne saurait décrire l'impression qui était produite par les grandes cérémonies accomplies durant les retraites, telles que la procession des saintes reliques, le vendredi saint, après le sermon sur la passion, et surtout cette communion de Pâques, où plusieurs milliers d'hommes venaient recevoir le corps de Jésus-Christ à la face de tout Paris et l'on pourrait dire de la France. L'auteur de ces lignes en a été témoin et conserve précieusement dans sa mémoire les éloquentes paroles du vénérable père, annonçant à son auditoire profondément ému la procession qui allait s'accomplir et où allaient paraître les sacrées reliques conquises à la France, grâce à la piété de son roi St-Louis, et aussi la communion générale accomplie par un nombre immense d'hommes de tous les rangs. En 1846, la maladie interrompit pour le P. de Ravignan le cours des conférences et des retraites. Mais l'œuvre était fondée, et elle se perpétua jusqu'à cette heure encore avec un égal succès. Philosophe et penseur, éminemment positif, le P. de Ravignan prêchait avec autorité les doctrines de l'Eglise et enseignait constamment leur application pratique. Il ne dominait point comme le P. Lacordaire par les fascinations d'un éclatant génie, mais ses expositions pleines de puissance, ses affirmations basées sur l'autorité de toute l'Eglise et revêtues d'un caractère souverain de vérité, sa logique étayée de la tradition des siècles, captivaient les esprits et domptaient les consciences. La forme même de son éloquence avec les réminiscences de la ma-

gistrature et de la vie du monde, ajoutait à l'effet produit sur un auditoire véritablement supérieur, où se pressaient les illustrations sociales, politiques et littéraires. Dans les retraites, le P. de Ravignan se montra plus éminent encore que dans ses conférences. Or, ces retraites avaient pour fondement unique les exercices de St-Ignace, suivis et développés avec une sagacité et une industrie singulières. Son improvisation, dans tous ses discours, était d'ailleurs le fruit substantiel d'une préparation générale très-profonde et très-assidue : et il parlait ainsi d'abondance la langue apostolique qu'il avait apprise au pied du crucifix, après des labeurs infinis sur la divine Ecriture et sur les saints docteurs. « Aussi, dit le « P. de Pontlevoy, l'improvisation du P. de Ravignan dans les retraites, était pleine d'actualité, de naturel et de vie. Toutes les choses se « mettaient à leur place avec ordre et progrès; « tous les mots venaient en leur temps; jamais « le prédicateur ne s'écartait de sa voie et ne « dépassait une heure. » Le 2 février 1838, le P. de Ravignan prononça le quatrième vœu. Parmi les conversions opérées vers cette époque (1843) par le vénérable Père, eurent lieu celles de plusieurs personnages russes appartenant à la première noblesse, et spécialement celles du comte Grégoire Schouvaloff, qui devint plus tard religieux barnabite et fonda dans Paris même une maison de son ordre, et d'un autre jeune seigneur, attaché à l'ambassade de Paris, qui devint jésuite et qui est le P. Gagarin. En 1843 la compagnie de Jésus se vit en butte à de nombreuses attaques dans les journaux et jusque dans les chaires du haut enseignement. Des interpellations à la chambre des députés excitèrent les alarmes. L'opinion publique, dit encore le P. de Pontlevoy, entraînait les chambres, et la majorité des chambres entraînait le ministère. Le P. de Ravignan écrivit alors un éloquent mémoire pour la défense de sa compagnie : c'est le livre de *l'Existence et de l'institut des jésuites* (Paris, 1844, in-8°). Il avait divisé son travail en quatre parties : l'esprit que puisent les jésuites dans le livre des *Exercices spirituels de St-Ignace*; l'obéissance que les constitutions imposent; l'apostolat de la compagnie dans les missions; les doctrines de la compagnie. Par son livre, le P. de Ravignan prenait possession pour son ordre de la liberté d'exister au nom de l'éternelle justice et de la charte constitutionnelle de 1830. Vingt-cinq mille exemplaires furent vendus en 1844, et l'auteur, en 1855, corrigea la septième édition. Cependant les rigueurs croissaient. On conçut alors le projet d'un comité de défense : M. de Montalembert en esquaissa le plan et le P. de Ravignan en rédigea le programme, mais les résolutions du pouvoir paraissaient bien arrêtées. A la suite d'interpellations et malgré un magnifique plaidoyer prononcé devant la chambre par M. Berryer, l'arrêt fut rendu par un vote.

Le ministère annonça qu'il négociait déjà vis-à-vis de Rome, et qu'en cas d'insuccès, il recourrait à la voie administrative. Des jurisconsultes et des avocats de toutes les cours du royaume rédigèrent, dans l'intérêt des jésuites, une consultation concluant à l'illégalité de l'arbitraire mis à l'ordre du jour : « Toute mesure administrative serait en opposition flagrante avec la sanction donnée par la charte et les lois à la liberté individuelle, à l'inviolabilité du domicile et du droit de propriété, à la liberté de conscience et de culte; que si l'on prétendait qu'il existe des lois exceptionnelles, c'est aux tribunaux seuls qu'il appartient de juger, si en effet ces lois sont en vigueur; en cas d'affirmative, d'en faire l'application. D'après notre droit public et notre législation civile, les agents de l'autorité administrative sont incompétents pour trancher des questions de cette nature, réservées exclusivement à des magistrats indépendants et inamovibles. » Il fut rédigé, dans le même sens, deux circulaires adressées, au nom du provincial, à tous les supérieurs des maisons de la compagnie en France; l'une indiquait le plan de conduite à suivre et l'autre était le modèle de la protestation à émettre en cas de violation du domicile. Cependant le gouvernement agissait par l'entremise de M. Rossi auprès du saint-siège, afin d'obtenir une solution supérieure qui lui évitât à lui-même les difficultés de la situation. Grégoire XVI soumit la note présentée par le diplomate à la congrégation cardinalice des affaires ecclésiastiques extraordinaires le 12 juin 1843, et cette assemblée décida que le saint-siège ne pouvait déférer aux désirs du gouvernement français. M. Rossi tourna ses regards vers le général de la compagnie, et ce dernier, sur l'invitation du souverain pontife, pour le bien de la paix, se disposait à accorder spontanément ce qui ne pouvait être imposé, et à faire au gouvernement français toutes les concessions opportunes et possibles. Une note insérée au *Moniteur*, le 6 juillet, devança les sages intentions du P. Roothan. La négociation de M. Rossi, était-il dit, a atteint son but : la congrégation des jésuites cessera d'exister en France. M. le comte Beugnot remit alors à M. Guizot, ministre des affaires étrangères, une note du P. de Ravignan rétablissant la vérité des faits et circonscrivant les concessions du père général à ses proportions réelles. M. Guizot maintint la note émanée de M. Rossi, et déclara que le gouvernement la ferait exécuter. Les jésuites, obéissant à leur général, disséminèrent leur personnel et fermèrent les maisons les plus considérables. Le gouvernement se contenta de ces actes; car le but principal était atteint, celui d'empêcher les jésuites d'enseigner la jeunesse. Le P. de Ravignan, désigné spécialement à la surveillance officielle, alla résider à Marly et y prépara le carême qu'il devait prêcher à Notre-Dame en 1846. Après ce dernier carême,

XXXV.

qui fut le plus remarqué, le P. de Ravignan alla prêcher à Liège le jubilé séculaire commémoratif de la fête du St-Sacrement, instituée d'abord à Liège, puis adoptée par toute l'Eglise. Au milieu de la retraite qu'il donna aux hommes, le P. de Ravignan éprouva les premiers symptômes d'une lésion organique et dut interrompre son œuvre. Au bout de deux années de repos, c'est-à-dire de souffrances, en 1848, le P. de Ravignan vint diriger comme supérieur la maison de la rue de Sèvres; il reparut encore dans la chaire pour prononcer à St-Thomas d'Aquin en 1850 des homélies sur la passion; pour prêcher à Notre-Dame les deux retraites de 1850 et 1851 et, enfin, pour aller donner une mission à Londres. En même temps il procurait l'accroissement et la prospérité à la pieuse congrégation des enfants de Marie qui rassemble une élite de jeunes filles et de dames dans le commun exercice de la dévotion et de la charité, et donnait en faveur de cette œuvre précieuse les retraites du Sacré-Cœur, objet d'un si merveilleux concours. En 1852, le P. de Ravignan retomba gravement malade; mais cette redoutable crise ne devait pas être la dernière. Pendant six années encore, il accomplit d'admirables œuvres, mais de celles qui s'opèrent dans le secret du confessionnal et du cabinet, et qui ne sauraient appartenir à l'histoire extérieure de l'homme. Dans ce dernier intervalle de sa sainte vie, le P. de Ravignan écrivit son livre sur Clément XIII et Clément XIV pour venger la mémoire de ces deux pontifes contre les accusations dirigées contre elle. Ce beau travail parut en 1852. La même année le P. de Ravignan prenait part à la congrégation générale assemblée à Rome et qui donna un successeur au P. Roothan, en la personne du P. Becks, provincial d'Autriche. L'année suivante, il prêcha le carême aux Tuileries et chez les petites sœurs des pauvres. Mais après des labeurs excessifs, vers le mois de juillet 1857, le P. de Ravignan se sentit frappé à mort : une phthisie du larynx s'était déclarée. Il languit plusieurs mois, se consumant dans la souffrance et donnant les plus admirables exemples de résignation et d'union à Dieu. Convalescent pour quelques semaines, il voulut accorder encore quelques instructions au couvent du Sacré-Cœur, et enfin, du 12 au 21 novembre, il prêcha la dernière retraite aux carmélites de la rue de Messine. Le 3 décembre il s'interrompit et ne se releva plus. Le 26 février, il rendit sa belle âme à Dieu, se survivant dans les âmes qu'il avait converties et dans toutes les œuvres dont il avait été le promoteur et le centre. A ses obsèques Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, prononça le plus touchant panégyrique de ce glorieux défunt qu'il caractérisa dans ce bel exorde : *Defunctus adhuc loquitur!* En effet, le vénérable père est demeuré et sera toujours l'une des plus complètes et des plus saintes mémoires de la compagnie de Jésus. Outre les ouvrages déjà cités du P. de

Ravignan, on a publié ses *Conférences*, 4 vol. in-8°; — ses *Entretiens recueillis par les enfants de Marie* (couvent du Sacré-Cœur de Paris), suivis d'un choix de ses pensées, 1853, in-18°; — sa *Dernière retraite donnée aux religieuses carmélites de la rue de Messine, à Paris, pendant le mois de novembre 1857*, 1857, in-12; — *Vie chrétienne d'une dame dans le monde*, 1862, in-12; — *Souvenirs des conférences de l'aven 1842 à Besançon*, 1862, in-12. Sa *Vie* a été écrite par M. Poujoulat, Paris, 1858, in-8°, et par le P. de Pontlevoy, de la compagnie de Jésus, Paris, 1860, 2 vol. in-8°. C'est ce dernier ouvrage que nous avons pris principalement pour guide. La sœur du P. de Ravignan avait épousé le maréchal Exelmans. L. P.—s.

RAVISIUS-TEXTOR (JEAN-TIXIER DE RAVISI, plus connu sous le nom de), habile humaniste, né vers 1480 à Saint-Saulge, dans le Nivernais, acheva ses études à Paris, sous la direction de Jean Boluacus, son compatriote, recteur du collège de Navarre, et obtint au même collège la chaire de rhétorique, qu'il remplit avec distinction. Il perfectionna dans cette école, alors la plus célèbre de Paris, l'enseignement des humanités : il composa plusieurs ouvrages destinés à faciliter aux élèves l'étude de la langue latine et de l'antiquité, et qui furent adoptés dans la plupart des collèges de France, d'Allemagne et d'Italie. Nommé en 1520 recteur de l'université, Ravisius fut enlevé par une mort prématurée, le 23 décembre 1524 (1). Ses ouvrages, maintenant oubliés, ont été réimprimés un grand nombre de fois jusqu'à la fin du 17^e siècle. Baillet en parle avec mépris (*Jugem. des savants*, t. 2, p. 262); mais Crevier, juge bien plus compétent, dit que le style en est pur et élégant (*Histoire de l'université*, t. 4, p. 443). Outre les éditions du dialogue de Ulric de Hutten *De aula*, Paris, 1529, in-4°, et des lettres d'Elisée Calenzio (*voy.* ce nom) et de Phalaris, *ibid.*, Chaudière, sans date, in-4°, on cite de lui : 1^o *Specimen epithetorum*, Paris, H. Estienne, 1518, in-4°; *ibid.*, P. Vidove, 1524, in-fol., avec une préface dans laquelle Ravisius se plaint amèrement de la négligence et de l'indocilité des imprimeurs, dont il ne pouvait obtenir des corrections qu'en leur donnant du vin et de l'argent (*voy.* Chevallier, *Origine de l'imprimerie*, p. 159, et Maittaire, *Annales typographiques*, t. 2, p. 324 et suivantes). Ravisius mourut pendant l'impression, et ce fut son frère, Jacques Ravisius, qui rédigea l'épître dédicatoire. Cet ouvrage eut un grand succès; il a été réimprimé plusieurs fois à Bâle, à Genève, etc., et l'on en fit un abrégé pour la commodité des élèves. 2^o *De prosodia libri 4*; 3^o *Synonyma poetica*, à la suite du recueil d'épithètes; 4^o *Officina vel potius naturæ historia, in qua copiose dispositum est per locos quidquid habent autores in diversis disciplinis*

plurimi, quod et ad rerum, historiarum et verborum cognitionem ullo modo facere potest, Paris, 1522 (1); Bâle, 1538, in-4°; Lyon, 1541, même format; nouvelle édition, corrigée, augmentée et mise dans un nouvel ordre par Conrad Lycosthènes, Bâle, 1552, in-4°, et revue par Jacques Grasser, Bâle, et Genève, 1626, in-8°. C'est un recueil où Ravisius a prétendu ranger par lieux communs tout ce que les anciens ont dit de plus rare et de plus important; mais Vossius lui reproche de n'avoir fait que copier les *Commentaires* de Raphaël de Volterre (Maffei). Quoi qu'il en soit, cette compilation n'eut pas moins de succès que les précédentes. Outre les différentes éditions qui se succédèrent dans le 16^e siècle, on en trouve une de Lyon, 1613, 2 vol. in-8°. 5^o *Cornucopia epitome*, imprimé à la suite de l'*Officina*, et séparément, Bâle, 1536; 6^o *De memorabilibus et claris mulieribus aliquot diversorum scriptorum opera*, Paris, Colines, 1521, in-fol., rare. Ce volume contient les traités de Plutarque et de Jacques de Bergame sur les femmes illustres; la Vie de Ste-Catherine de Sienne, par Pins, évêque de Rieux (*voy.* Pins); une compilation sur les femmes célèbres, dont l'auteur est inconnu; des extraits de Bapt. Fregoso (*voy.* ce nom), de Raphaël de Volterre et de l'*Officina* de Ravisius; le poème de Valerand de Varanes ou Varanius sur la Pucelle d'Orléans, et les Vies de Ste-Clotilde et de Ste-Geneviève, patronne de Paris. Sallengre a donné l'analyse de ce recueil dans les *Mémoires de littérature*, t. 1^{er}, p. 165-172. 7^o *Epistolæ*, Paris, 1522, in-16; 1529, in-8°. On en connaît cinq autres éditions du 16^e siècle et quatre du 17^e. La plus récente est celle de Berlin, 1686, in-12. Elles ont été traduites en français par Ant. Tyron, Anvers, 1570, in-16. Ravisius avait composé ces lettres pour ses élèves, et toutes renferment quelques leçons de morale ou des avis sur les moyens de hâter leurs progrès. 8^o *Dialogi aliquot et epigrammata*, Paris, 1536, in-8°. Ces dialogues sont en vers : ils ont été réimprimés, avec les épigrammes et les lettres de Ravisius, Rotterdam, Leers, 1651, in-24, jolie édition. On voit que Ravisius n'était point un homme aussi méprisable que le dit Baillet; mais il faut convenir aussi que Ghilini l'a beaucoup trop loué dans le *Teatro d'uomini letterati*, t. 2, p. 152-153; tandis que Boileau, dans un dialogue dont Brossette nous a conservé les fragments (t. 3, p. 105, de l'édition de St-Surin, 1821), paraît le prendre pour le type du pédantisme scolastique. W—s.

RAVIUS. *Voyez* RAU.

RAVIZZA (DOMINIQUE), littérateur italien, naquit en 1707 à Lanciano, dans les Abruzzes. Après avoir étudié au collège de cette ville, il alla à

(1) Ravisius mourut à l'hôpital, selon la Monnoye (*Notes sur les Jugements des savants*, de Baillet, t. 2, p. 262); mais cela n'est pas vraisemblable.

(1) On n'a pas pu découvrir les dates des premières éditions des ouvrages de Ravisius; il ne doit plus en exister d'exemplaires, tous ayant été détruits promptement par les élèves auxquels ils étaient destinés.

Naples, s'y fit recevoir avocat et exerça pendant quelque temps cette profession. Il obtint ensuite dans le duché de Parme un emploi qu'il ne garda pas longtemps, car il revint bientôt dans sa patrie, où il épousa une riche héritière, ce qui lui permit de se livrer à son penchant pour les belles-lettres. Cependant il accepta en 1750 une place (*luogotenente delle doganelle*) dans l'administration de l'octroi de Lanciano, qu'il ne cessa d'occuper jusqu'à sa mort, arrivée le 9 octobre 1767. La plupart de ses ouvrages ne furent publiés que longtemps après. Son fils fit imprimer en 1786 (Naples, 2 vol. in-8°) les œuvres poétiques, composées de pièces lyriques, comiques et dramatiques, dont il fut rendu un compte favorable par deux critiques, P.-N. Signorelli et le P. Valdera, qui alla jusqu'à dire que Ravizza « avait ôté à Métastase le mérite d'être seul ». C'est un éloge qu'on doit bien se garder de prendre à la lettre. Les œuvres en prose parurent en 1794 (Naples, in-8°), par les soins de Janvier Ravizza (*voy.* l'article suivant), petit-fils de l'auteur et juge au tribunal de Chieti. Elles embrassent : 1° *Dissertazione sul culto del bacio della mano a' Vescovi*; 2° *Supplica per la cresima di una nuova chiesa di Lanciano*; 3° *Difesa del marchese Antonio Castiglioni accusato d'essersi intruso nell'esercizio d'un publico impiego*; 4° *Osservazioni sopra una iscrizione trovata fra le rovine del tempio d'Iside in Pompei*; 5° *Lettera in difesa d'un amico*; 6° enfin une *Dissertazione* dans laquelle il examine « si les hommes doivent prendre exemple des bêtes, tant dans les choses qui regardent l'instinct commun que dans le règlement de la vie ». Ces trois volumes ne comprennent pas cependant tous les écrits de Ravizza, car l'éditeur du dernier volume a oublié d'y insérer une *Dissertazione* sur l'interprétation à donner au mot *amobolium*, qu'on lit dans une inscription trouvée à Chieti. Cette dissertation avait déjà été insérée par le P. Alleganza dans ses *Opuscoli* (Crémone, 1781). Quelques-uns des travaux de Ravizza avaient paru de son vivant, soit dans les *Novelle letterarie Florentine* de Lami, soit dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici e letterarii*, publiée à Venise par Calogera. Il en est d'autres que des littérateurs peu délicats s'approprièrent; mais le véritable auteur se vengea dans une épigramme contre les *pères plagiaires*, faisant ainsi allusion au P. Jean-Chrysostome Trombelli, qui s'était emparé d'une traduction de plusieurs fables d'Esopé, et au P. Isidore Bianchi, qui avait fait imprimer comme sienne, dans la *Nuova raccolta calogeriana*, la dissertation sur une inscription trouvée dans le temple d'Isis et que nous avons citée. A—Y.

RAVIZZA (JANVIER), petit-fils du précédent, naquit à Lanciano le 15 mai 1776. Il entra dans la carrière de la magistrature et exerça de hautes fonctions judiciaires dans les villes de Chieti et d'Aquila. L'état de sa santé l'ayant obligé de

demander sa retraite en 1830, il l'obtint avec une pension convenable et les titres de juge de grand'cour criminelle et de conseiller à la cour suprême de justice de Naples. Depuis cette époque, il ne quitta plus la ville de Chieti, sa patrie d'adoption, et il se consacra tout entier à des recherches archéologiques et littéraires, jusqu'à sa mort, arrivée le 8 janvier 1836. Outre l'édition des œuvres de son aïeul, que nous avons citée dans l'article précédent, il avait publié : 1° *Raccolta di diplomî et di altri documenti dei tempi di mezzo e recenti da servire alla storia della città di Chieti*, ouvrage estimé; 2° *Epigrammi antichi de' mezzi tempi e recenti, pertinenti alla città di Chieti, e spiegati da diversi autori*; 3° *Notizie biografiche, che riguardano gli uomini illustri della città di Chieti*, 1830. Cet ouvrage est assez bien écrit, mais il a le défaut de la plupart des biographies locales, c'est d'abonder en éloges exagérés et d'accorder une place à des personnages fort insignifiants. 3° *Appendice alle Notizie biografiche*, etc., Chieti, 1834. C'est un supplément à l'ouvrage précédent. A—Y.

RAVLENGHIEN. Voyez RAPHELENG.

RAVRIO (ANTOINE-ANDRÉ), bronzier célèbre, naquit à Paris le 23 octobre 1759, et, après y avoir fait d'assez bonnes études, apprit à mouler chez son père qui suivait la même profession. Il dessina ensuite, modela à l'Académie, apprit à ciseler sous d'habiles maîtres. Enfin il pratiqua l'art du fabricant de bronzes dorés dans toutes ses parties, et c'est ainsi qu'il rendit son nom célèbre en Europe. On admire à la fois dans ses ouvrages la pureté du dessin, un style noble et des compositions ingénieuses. Ravrio, à son heure dernière, s'occupa du sort des ouvriers doreurs. Voulant remédier à l'insalubrité de leurs ateliers, il légua par son testament une somme de trois mille francs à l'inventeur d'une méthode qui, au jugement de l'Académie des sciences, les préservât des dangers auxquels les expose l'emploi du mercure. Ravrio mourut le 4 décembre 1814. Il cultiva aussi les lettres avec un certain succès. Ses ouvrages publiés sont : 1° *Arlequin journaliste*, vaudeville en un acte et en prose, 1799, in-8°; 2° *la Sorcière*, vaudeville en un acte et en prose, 1800, in-8°; 3° *la Maison des fous*, comédie en un acte et en prose mêlée de vaudevilles, Paris, 1803, in-8°; 4° (avec M. Châtillon) *Mes délassements, ou Recueil de chansons et autres pièces fugitives composées pour mes amis*, Paris, 1805, in-8°. Ravrio fut encore l'un des auteurs de *Monsieur Giraffe, ou la Mort de l'ours blanc*, vaudeville joué en 1807. M—D j.

RAWENDY (AHMED), sectaire de 2° siècle de l'hégire (8° de J.-C.), débita une nouvelle doctrine sur la métempsycose. Il défiait tous les hommes, et soutenait que l'âme d'Adam, passant de corps en corps, se trouvait alors dans celui de Mansour, calife régnant, auquel il voulait que l'on rendît des honneurs divins. Quelque

absurde que fût cette doctrine, elle ne laissa pas de trouver de nombreux partisans, connus sous le nom de *Rawendygh*. De sectaires ils devinrent factieux et furent combattus par le même Mansour, objet de leur basse flatterie. Rawendy n'en était pas moins un savant distingué et un habile grammairien. Outre plusieurs ouvrages qu'il composa pour soutenir ses extravagants principes qui attaquaient la religion de Mahomet, il a écrit sur la langue arabe, dans laquelle il a introduit quelques règles. Il mourut en 293 de l'hégire (905-906). J—N.

RAWLEIGH ou RALEIGH (WALTER). Voyez RALEIGH.

RAWLINSON (RICHARD), savant antiquaire anglais, fit ses études à l'université d'Oxford, dont il fut par la suite un des bienfaiteurs. Il amassa d'immenses matériaux pour la description de différentes provinces, ainsi que pour la continuation de plusieurs ouvrages importants, notamment l'*Athenæ Oxonienses* et l'*Histoire d'Oxford*, par Wood; et il facilita la publication d'autres écrits du même genre. Lui-même donna quelques ouvrages qui lui ouvrirent en 1727 les portes de la société royale de Londres et de celle des antiquaires. Il mourut à Islington le 6 avril 1755. On a de lui : 1° *Vie d'Antoine Wood*, Londres, 1711; 2° le *Topographe anglais*, 1720, in-8°, qui a eu du succès et dont le plan a été adopté, mais étendu et perfectionné dans les deux éditions de la *Topographie anglaise* de Gough; 3° *Manière d'étudier l'histoire*, traduit de Lenglet Dufresnoy, 1728, in-8°; 4° *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, en latin. C'est moins à ses travaux littéraires, quelle qu'ait pu être, dans le temps, leur utilité, que son nom doit d'avoir échappé à l'oubli, qu'à sa générosité envers l'école célèbre où il avait été élevé. Il y fonda un cours de langue saxonne à perpétuité, et il fit aux collèges de St-Jean-Baptiste et d'Hereford des legs considérables, tant en terres qu'en livres, tableaux, manuscrits, médailles, sceaux, chartes et autres objets rares et curieux. — Son frère aîné, Thomas RAWLINSON, était un homme instruit et un fameux bibliomane. Il mourut en 1725, à l'âge de 44 ans, laissant une très-riche collection de livres et de manuscrits. Occupant un vaste appartement à Gray's Inn, il l'avait tellement encombré de ses livres chéris; que son lit, ne pouvant plus y trouver place, était relégué dans un corridor. C'est lui, dit-on, qu'Addison eut en vue lorsqu'il fit, dans le numéro 158 du *Tatler*, le portrait de *Tom Folio*; mais on peut penser que ce tableau a été fort chargé pour le plus grand plaisir du lecteur. D'ailleurs le noble caractère de Rawlinson, et la protection qu'il exerçait envers des savants estimables, semblaient devoir le garantir de la flétrissure du ridicule. — Un autre frère des précédents, Christophe RAWLINSON, mort le 8 janvier 1733, très-versé dans la langue saxonne et dans la littérature du Nord, a

donné une édition de la traduction de la *Consolation de Boèce*, par le roi Alfred, 1698, in-8°. L.

RAY (JEAN) ou JEAN WRAY, en latin *Raius*, théologien anglais, l'un des plus savants et des plus féconds naturalistes du 17^e siècle, naquit à Blac Notley près de Braintree, dans le comté d'Essex, le 29 novembre 1628, d'un forgeron. Envoyé d'abord à l'école de Braintree, et ensuite à celle de Ste-Catherine et au collège de la Trinité à Cambridge, il obtint une bourse dans ce dernier établissement en même temps que le célèbre mathématicien Isaac Barrow, le maître de Newton. Ray, se livrant avec une ardeur égale aux sciences et aux lettres, y fit de si grands progrès qu'on le choisit, à vingt-trois ans, pour enseigner le grec; et que, bientôt après, il fut chargé des mathématiques et des humanités. Cependant son étude favorite, dès ses premières années, fut celle des œuvres de la nature. Tous ses moments de loisir étaient employés à des herborisations. Il se fit connaître en 1660 comme botaniste, en faisant paraître, en 1 volume in-8°, le catalogue des plantes des environs de Cambridge; c'était déjà le fruit de dix ans de recherches. C'est au fond un ouvrage de peu d'importance; mais il est curieux, parce qu'il fait voir le point d'où l'auteur partit pour ouvrir une des carrières les plus longues et des plus utiles qui aient été parcourues en botanique. Dans sa préface, qui mérite d'être lue comme toutes celles qu'il a écrites, il rend compte des obstacles qu'il rencontra, dont le principal était le manque de guide qu'il pût consulter; il les surmonta à force de patience et de sagacité; entre autres il sut se faire une méthode dont il ne se servit que pour reconnaître les plantes qu'il rencontrait; car le catalogue est rangé par ordre alphabétique; mais à la fin se trouve l'esquisse de cette méthode; et elle diffère peu de celle de l'*Histoire* de Jean Bauhin; cet ouvrage capital venait de paraître, et Ray est un des premiers qui le cite. C'est lui aussi qui parla le premier des travaux importants de Jungius, qui n'étaient encore que manuscrits. Il trouve souvent le moyen de sauver l'aridité d'un pareil ouvrage par des notes curieuses non-seulement sur les plantes et leur anatomie, mais sur les autres parties de l'histoire naturelle, surtout celle des insectes, et l'on voit qu'il les avait déjà étudiés; il avait reconnu aussi l'hermaphroditisme du limaçon. Il donna en 1663 un premier supplément à ce catalogue, et un second en 1685. Ses talents comme prédicateur, et l'érudition qu'il avait acquise dans les langues et dans la théologie devant naturellement lui procurer de l'avancement dans l'Eglise, il se fit ordonner en 1660, aussitôt après la restauration de Charles II; mais un scrupule de conscience vint bientôt l'arrêter et prévalut sur ses espérances: il ne crut pas pouvoir adhérer à l'acte d'uniformité rendu par le parlement en 1662, et qui prescrivait à

tous les ecclésiastiques de souscrire à certaines propositions qui avaient pour but d'écarter les presbytériens. Ce n'est pas que Ray le fût; au contraire, il est toujours resté attaché à l'Eglise anglicane, dans la communion de laquelle il est mort; mais cette mesure lui semblait contraire à la liberté religieuse, et surtout aux promesses qui avaient été faites de maintenir cette liberté. Il résigna donc sa place de Cambridge; et il se serait peut-être trouvé dans une position embarrassante, s'il n'eût été soutenu par un de ses élèves dont le nom s'est depuis associé avec le sien. C'était François Willoughby, gentilhomme d'une ancienne maison anglaise, dont plusieurs branches sont décorées de la pairie, et héritier d'une assez grande fortune. Né en 1635, il n'avait que sept ans de moins que son maître, et leur goût commun pour l'histoire naturelle les avait liés d'une amitié tendre. Décidés à se consacrer uniquement à cette science, ils visitèrent ensemble et avec deux autres jeunes gens, de 1663 à 1666, diverses parties de l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie; ils recueillirent d'immenses matériaux pour les ouvrages dont ils avaient conçu le plan : Willoughby s'attachait particulièrement aux animaux et Ray aux végétaux. Une année après leur retour (en 1667), Ray fut nommé membre de la société royale. Le célèbre Wilkins, évêque de Chester, l'un des fondateurs de cette grande institution, travaillait à cette époque à ce langage universel et philosophique dont il a donné le plan sous le titre de *Caractère réel* (voy. WILKINS). Il engagea Ray à s'occuper d'une distribution méthodique pour le règne végétal, qui pût concourir à compléter son projet. Mais contrarié par le cadre étroit que lui avait prescrit Wilkins, il voulut donner un plus libre cours aux idées qu'il avait déjà recueillies sur la classification des plantes; de là l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Methodus plantarum nova*, Londres, 1682, in-8°. Comme il le déclare, ce fut en se servant des travaux de ses prédécesseurs, tels que Césalpin et Jungius, peu connus alors. Il dit aussi qu'il avait puisé dans les écrits de Morison, professeur à Oxford, tout ce qui convenait à son sujet. A vrai dire, il ne faisait autre chose que de reproduire la méthode perfectionnée de ce dernier, partant, comme lui, de l'ordre dichotomique, qu'il n'abandonna jamais. Comme lui aussi, il divise les plantes en *ligneuses* et en *herbacées*; il commence par les ligneuses, et déjà l'on trouve ici une amélioration, parce qu'il ne subdivise celles-ci qu'en deux parties, les arbres et les arbrisseaux, au lieu des trois que Morison avait prises dans Théophraste; encore dit-il que c'était pour ne pas trop s'écarter de l'usage général; que sans cela il les eût réduites à une seule. C'est ce qu'il fit par la suite; mais il s'arrêta là et s'y maintint fortement, parce qu'il crut avoir trouvé dans la nature le moyen de distinguer nettement les arbres

des herbes : c'était dans la présence du bourgeon qu'il n'accordait qu'aux arbres; et il annonça le premier que ces bourgeons étaient de nouvelles plantes annuelles qui recouvraient les anciennes; mais il resta à la moitié de sa découverte, ne voulant pas l'étendre aux herbes. Ainsi, cette belle observation ne servit qu'à suspendre l'effort que venait de faire Rivinus pour débarrasser la botanique d'une entrave qui persista encore un demi-siècle, jusqu'à Linné; et ce fut un des principaux points que ces deux savants discutèrent ensemble. Nous en parlerons plus bas; mais un avantage réel pour la botanique résulta de ce travail : des familles naturelles mieux circonscrites, la distinction plus précise des fleurs complètes et incomplètes; enfin la grande division des monocotylédones et des dicotylédones bien établie. Il caractérisa plusieurs classes avec une grande précision, et introduisit divers termes techniques très-utiles pour la clarté du langage; enfin il établit plusieurs principes et lois générales sur les méthodes, qui ont été généralement adoptés depuis. Il donna en 1703 une nouvelle édition de ce *Methodus*, avec des additions importantes. Pendant qu'il méditait ainsi sur les méthodes en général, Ray n'avait pas négligé l'étude particulière des espèces. Il s'était surtout occupé de celles de sa patrie. Son catalogue des plantes de l'Angleterre, publié d'abord en 1677 d'après l'ordre alphabétique, a été la base des flores de cette contrée. L'édition de 1690, intitulée *Synopsis*, passe surtout pour un ouvrage excellent. Elle est disposée d'après sa méthode; les synonymes des autres botanistes y sont rapportés à leurs espèces avec une rare sagacité. Enfin elle est enrichie d'un grand nombre de plantes que l'auteur devait à plusieurs botanistes de ses amis, tels que Dale, Sloane, Petiver, etc. Il en donna une troisième édition, encore fort augmentée, en 1696. Dillenius fut l'éditeur d'une quatrième infiniment plus complète, en 1724; et Hill l'a arrangée en 1760 conformément au système de Linné. Après avoir fait connaître les plantes de son pays, Ray entreprit de les comparer avec celles des autres contrées de l'Europe; ce qu'il exécuta en rassemblant dans un catalogue les espèces qu'il avait recueillies dans son voyage et qui ne se trouvaient pas en Angleterre. Cet ouvrage parut en 1673. Il s'aperçut qu'il pourrait devenir d'un intérêt plus général pour ces diverses contrées, en distinguant ce que chacune d'elles avait de particulier. Ce fut donc un nouvel ouvrage qu'il fit paraître en 1694 sous ce titre : *Stirpium Europæarum extra Britannias crescentium sylloge*. Il les réunit d'abord toutes dans un premier catalogue par ordre alphabétique; ensuite il reproduisit, dans des catalogues particuliers toutes celles qui appartenaient à des cantons déterminés, d'après les auteurs qui les avaient observées. De là il résulte une esquisse très-curieuse de la géographie botanique de

l'Europe : une synonymie exacte, des notes souvent curieuses, quoique courtes, distinguent ce livre des simples catalogues. La préface en est très-remarquable. D'abord c'est là que Ray reconnaît pleinement le sexe des plantes, en répondant à une objection qu'on avait déjà présentée, savoir : que l'on voit des plantes bien décidément femelles produire des graines quoique séparées totalement d'individus mâles. Il répond à cela par l'exemple des poules, qui pondent quoique séparées des coqs. Il faut remarquer ici que Ray, naturellement très-prudent, se mettait bien au courant de toutes les découvertes que l'on annonçait dans la science qu'il cultivait de prédilection; mais il n'en faisait usage qu'avec précaution. Ainsi dans le premier volume de son *Histoire des plantes*, en 1686, partant du passage où Grew découvrait réellement le sexe des plantes en disant que l'étamine, ou, comme il la nommait, l'*attire*, était la partie mâle, il se contentait de dire que cela lui paraissait probable; ce n'est donc que progressivement qu'il parut convaincu de cette importante vérité et qu'il en devint le promoteur. C'est là aussi qu'il entra en discussion avec Rivinus. Il commença l'attaque par vouloir prouver que cet auteur n'était pas fondé à confondre les plantes ligneuses avec les herbacées, attendu que les premières étaient *gemmiparæ*; ensuite il lui reproche de séparer des plantes qui ont des affinités évidentes, seulement parce qu'elles varient dans le nombre des pétales; comme de la tormentille, qui a quatre pétales, de la quintefeuille, qui en a cinq. Il fait la même observation au sujet des fruits qui servent, dans la méthode de Rivinus, à distinguer, par le nombre de leurs loges, les divisions secondaires; mais c'est avec les plus grands égards pour son adversaire qu'il expose son opinion : *Rivini equidem opus vehementer laudo*, dit-il. Celui-ci répondit sur le même ton dans la lettre qu'il lui adressa à ce sujet; il lui dit d'abord qu'il le reconnaît pour le plus habile botaniste qui ait encore existé : *Et botanicorum quotquot fuerunt facile principem noveram*. Il se défend ensuite sur la réunion des arbres avec les herbes, et il prend souvent des arguments dans les propres paroles de Ray. Quant à la séparation des plantes, fondée seulement sur le nombre de leurs pétales ou des loges de leur fruit, il répond, comme a fait depuis Linné, dont il a été le précurseur, que son but n'est que de donner les moyens de connaître facilement les plantes. Rivinus avait fait imprimer cette lettre à Leipsick en 1694. Ray fit paraître sa réplique sous ce titre : *Joannis Raii responsoria*, en 1696. Elle est toujours sur le même ton d'égards : on y trouve un grand nombre d'observations curieuses; mais s'il a quelquefois raison dans les détails, malgré la subtilité de ses raisonnements, il ne peut détruire la solidité des principes de son adversaire. Par *post-scriptum*, il parle des *Eléments de*

botanique de Tournefort qui venaient de paraître, et c'est pour s'y défendre; car, comme il le dit, parcourant d'abord négligemment les pages : « Je « m'y suis souvent vu citer, et toujours pour « me blâmer; » cela surtout parce qu'il avait ajouté au caractère des genres des particularités qui n'étaient pas nécessaires (1). Ray se défendit d'abord sur ce que ces particularités pouvaient servir à faire reconnaître la plante; ensuite il usa de récrimination en faisant voir que Tournefort en avait souvent agi de même pour les genres de second ordre. Tournefort fit à cela la meilleure réponse; ce fut en faisant disparaître dans ses *Institutiones* ces agressions dont la répétition était désagréable à celui qu'elles regardaient et fastidieuse pour le lecteur, et en professant dans toutes les occasions la plus haute estime pour Ray. Celui-ci réunit toutes ces discussions dans sa *Dissertatio nova de variis plantarum methodis* (1696). Là il attaque avec plus de suite la méthode de Tournefort. Il se répondit à lui-même sans le vouloir, lorsqu'il fit paraître le *Methodus plantarum emendata et aucta* (1703); car au lieu d'y voir simplement sa première méthode corrigée, c'en était une nouvelle, puisque, suivant l'expression de Linné, *e fructista corollista evasis*, c'est-à-dire qu'à l'exemple de Tournefort et de Rivinus, il prit pour première base la corolle, en considérant avec l'un sa figure, et le nombre de ses parties avec l'autre; de plus il corrigea le caractère de ses genres; et malgré ces changements il est certain qu'il conserva moins de familles naturelles que Tournefort. Au surplus, ces illustres rivaux sortirent de cette lutte avec honneur, parce qu'ils se respectèrent mutuellement et que l'on put profiter des lumières qu'ils répandirent sans être obligé de moins estimer l'un que l'autre. Ray, en publiant en 1673 les observations de tout genre faites pendant son grand voyage, y avait joint des catalogues des espèces qu'il avait observées ou qui lui avaient été communiquées. La même année, il en inséra trois de plantes du Levant dans la collection des voyages de Rauwolf et de quelques autres naturalistes, reproduite sous ce titre : *Collection of curious Travels, and voyages*, Londres, 1703, in-8°. Mais son principal ouvrage sur le règne végétal est son *Histoire générale des plantes*, en 3 volumes in-fol., le premier de 1686, le second de 1688, et dont le troisième, qui est le supplément, n'a paru qu'en 1704. Il y recueillit avec ordre et y décrivit avec méthode et clarté toutes les plantes que ses prédécesseurs avaient fait connaître, en y ajoutant celles qui avaient été découvertes de

(1) Le fait est que Tournefort, ayant cherché à démontrer que le caractère des genres devait être tiré des parties seules de la fructification, après avoir exposé le caractère qu'il adopte, ne manque pas de dire, toutes les fois que l'occasion s'en présente : *Ainsi M. Ray a tort d'ajouter telle particularité*. Par exemple, à l'article Mandragore, il dit « qu'il n'est pas essentiel à ce genre « de ce que ces fleurs sortent de la racine sans tige et d'avoir une « grosse racine, ainsi que M. Ray le veut; car on pourrait en « trouver une espèce à tige élevée et à racine mince. »

son temps (1). Haller, Sprengel et tous ceux qui ont parlé de cet ouvrage, s'accordent à le regarder comme le produit d'un travail immense où règne beaucoup d'érudition, de critique et de sagacité, bien que, se composant pour la plus grande partie de faits empruntés à d'autres auteurs, il ne puisse être considéré comme l'une des sources originales de la science. Ray avait aussi étudié la physiologie végétale; on a de lui, dans les *Transactions philosophiques*, n° 68, un mémoire intéressant sur l'ascension de la sève dans les arbres; et il a rapporté, en différents endroits de ses livres, des observations curieuses sur cette partie des sciences physiques. Mais dans le premier livre de son *Histoire des plantes*, sous ce simple titre : *De plantis in genere*, Ray a eu le rare talent de les rassembler en un corps d'ouvrage : là se trouvent les principales découvertes sur la nature des plantes faites par Cesalpin, Colonna, Grew, Malpighi et Jungius, auxquelles il a joint les siennes propres; en sorte qu'il en a composé le traité le plus complet qu'on ait encore sur l'ensemble de la végétation. Il faut noter que, quoique ce travail n'ait pas été souvent cité, c'est par lui que les doctrines de ces auteurs se sont répandues et sont devenues pour ainsi dire populaires dans la science; aussi nous croyons que le plus beau monument qu'on pourrait élever à la gloire de Ray serait d'isoler ce livre en le réimprimant à part. Ces nombreux travaux ont fait époque en botanique et ont placé leur auteur dans les premiers rangs de ceux qui ont contribué aux progrès de l'histoire naturelle des végétaux; néanmoins les ouvrages postérieurs, et surtout ceux de Linné, par leur terminologie plus précise et par leur nomenclature plus commode, en ont fait abandonner l'usage; et ils ne sont plus guère parcourus aujourd'hui que de ceux qui se livrent spécialement à l'histoire de la science. Les ouvrages qu'il a composés ou publiés sur la zoologie ont été encore plus importants et beaucoup plus heureux, car ils conservent une utilité plus entière. On peut dire qu'ils sont le fondement de toute la zoologie moderne; et il est à chaque instant nécessaire aux naturalistes de les consulter pour éclaircir les difficultés que l'on rencontre dans ceux de Linné et de ses copistes. Ray ne fut cependant conduit à s'occuper de zoologie que par un sentiment de reconnaissance envers son ami Willoughby. Celui-ci était mort en 1672, à 37 ans, confiant à la fois à Ray l'éducation de deux enfants qu'il laissait en bas âge et le soin de disposer en corps d'ouvrages les matériaux qu'il avait rassemblés sur les animaux pour les

travaux que, dès leur première connaissance, ils avaient projetés en commun. Ray s'étant consacré avec ardeur à ce double devoir, composa son *Nomenclator classicus* pour ses élèves, dont l'aîné mourut jeune, et dont le second devint dans la suite pair de la Grande-Bretagne sous le titre de lord Middleton. Il mit autant de zèle que de fidélité dans la rédaction et la publication des deux grands ouvrages que Willoughby avait entrepris. Ray aurait pu, sans injustice, les regarder en grande partie comme les siens, puisqu'ils avaient été primitivement conçus dans le même but que son *Histoire des plantes*, et qu'il les arrangea d'une manière à peu près semblable; il n'est même pas difficile de voir qu'ils sont de la même main et écrits du même style; mais Willoughby, lors de la répartition du travail, s'était chargé de la partie des animaux; il les avait recueillis et décrits pendant leurs voyages. Bien que ces matériaux fussent encore en désordre et incomplets quand Ray en devint dépositaire, il regarda comme une obligation étroite d'en élever un monument à la mémoire de son ami et de les mettre entièrement sous son nom. Le premier, ou l'*Ornithologie*, parut en 1676, 1 vol. in-fol. Le second, qui avait exigé encore plus de travail et qui est plus complet dans son genre, l'*Histoire des poissons*, en 1686, en 2 volumes également in-folio. Outre toutes les espèces de Belon, de Rondelet, de Gesner, d'Aldrovande, d'Olina, de Margrave, on en trouve dans ces deux histoires, un grand nombre que Willoughby et Ray avaient observées en Allemagne et en Italie. Les poissons de la Méditerranée surtout y sont décrits avec une précision rare; et il est souvent plus facile de les retrouver dans Willoughby que dans Linné. A ces deux ouvrages sont jointes beaucoup de figures, dont, à la vérité, le plus grand nombre ne sont que des copies, mais parmi lesquelles il y en a plusieurs d'originales et de très-bonnes. Celles même qui ne sont qu'empruntées de Belon et de Rondelet prennent de l'intérêt à cause des descriptions qui les accompagnent et qui sont bien supérieures à celles de ces deux auteurs. On a de Ray, sous son propre nom, des ouvrages de zoologie moins étendus, mais dont l'influence n'a pas été moins grande sur les progrès ultérieurs de la science : 1° *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*, Londres, 1693 in-8°, où il rassemble, sous le titre commun de quadrupèdes, les mammifères et les quadrupèdes ovipares; 2° *Synopsis methodica avium*, et 3° *Synopsis methodica piscium*, 1713. Ces deux derniers sont posthumes et furent publiés par les soins de Derham, qui s'acquitta envers l'auteur du même devoir que Ray avait si bien rempli envers Willoughby; ils offrent des abrégés de cette ornithologie et de cette ichthyologie, qui avaient paru sous le nom de Willoughby, avec des additions importantes dues principalement aux collections

(1) Suivant Adanson, dans cet ouvrage immense il se trouve cité dix-huit mille six cent vingt-cinq plantes divisées en trente-trois classes, dont six à peu près (ou le cinquième) sont naturelles, et cent vingt-cinq sections, dont quarante-trois (ou le tiers) sont naturelles; l'idée en était très-bonne; elle eût mieux réussi si l'auteur eût été aussi grand botaniste qu'il était savant écrivain et judicieux compilateur.

formées à la Jamaïque par Sloane, et que ce savant médecin avait mises à la disposition de Ray. Les cétaqués y sont encore rangés parmi les poissons et décrits d'après la *Phalænographie* de Sibbald, qui venait de paraître; mais il écrivait expressément à Rivinus que ce n'était que pour se conformer à l'usage. 4^e *Historia insectorum*, 1710, in-4^o, aussi posthume, imprimée aux frais de la société royale et sous l'inspection de Derham. Martin Lister y joignit un traité sur les araignées et sur les scarabées de l'Angleterre. Ce livre est remarquable par les innombrables descriptions d'insectes qu'il contient, et dont une grande partie était due aussi aux travaux de Willoughby. L'auteur y rejette la génération spontanée. Le caractère particulier des travaux de Ray consiste dans des méthodes plus claires, plus rigoureuses que celles d'aucun de ses prédécesseurs, et appliquées avec plus de constance et de précision. Les distributions qu'il a introduites dans les classes des quadrupèdes et des oiseaux ont été suivies par les naturalistes anglais presque jusqu'à nos jours; et l'on trouve des traces sensibles de celle des oiseaux dans Linné, dans Brisson, dans Buffon et dans tous les auteurs qui se sont occupés de cette classe d'animaux. L'*Ornithologie* de Salerne n'est guère qu'une traduction du *Synopsis*; et Buffon a extrait de Willoughby presque toute la partie anatomique de son histoire des oiseaux. C'est aussi en grande partie en traduisant ses articles sur les poissons que Daubenton et Haüy ont composé le Dictionnaire d'ichtologie de l'*Encyclopédie méthodique*. Ces travaux sur presque toutes les branches de l'histoire naturelle, dont l'immensité est faite pour effrayer l'imagination, ne détournèrent point Ray de ses premières études en théologie : il sut les combiner avec celle de la nature dans son traité *De la sagesse de Dieu, manifestée dans les œuvres de la création*; ouvrage dont il avait jeté les premières bases dans sa jeunesse lors de ses leçons à Cambridge, et qu'il publia depuis, avec beaucoup de développement, en 1691, 1 vol. in-8^o. C'est un exposé des admirables précautions avec lesquelles la Providence a disposé chaque être pour les fonctions qu'il doit remplir dans le grand ensemble de l'univers, et a veillé, dans le degré convenable, à tout ce qui est nécessaire à sa conservation. L'auteur y représente l'étude de la nature comme un devoir pour les hommes pieux, et cherche à rendre vraisemblable qu'elle fera partie des occupations d'une autre vie. Ce fut aussi sur les leçons et les sermons qu'il avait autrefois prononcés à Cambridge qu'il rédigea et publia en 1692 trois discours physico-théologiques sur le chaos, le déluge et la dissolution du monde, lesquels présentent un système de géologie aussi plausible qu'aucun de ceux qui ont paru à cette époque et longtemps après. Ces deux ouvrages ont joui pendant longtemps de beaucoup d'estime en An-

gleterre; les éditions en sont nombreuses. Le premier même a été traduit dans plusieurs langues. On l'a imprimé en français en 1714, Utrecht, in-8^o; et la douzième édition de l'original anglais parut à Londres en 1759. On a encore de Ray un recueil de proverbes anglais, l'un de ses premiers ouvrages et de tous le plus populaire dans son pays. Composé dès 1669, il ne parut cependant qu'en 1672 et 1673. Il donna un recueil des mots anglais peu usités ou que l'on n'emploie qu'en certains cantons. Ses ouvrages d'histoire naturelle sont tous purement écrits en latin; il a moins employé que ses successeurs cette multitude de termes nouveaux dont un si grand nombre ne sert qu'à fatiguer la mémoire. Wilkins l'avait prié de traduire en latin son *Caractère réel*; et l'on assure que le manuscrit de cette traduction existe encore dans les papiers de la société royale. Bien que d'une constitution faible, Ray parvint à l'âge de 77 ans; mais ses dernières années furent très-pénibles. Il fut attaqué d'ulcères douloureux qui le privèrent de l'usage de ses jambes. Il mourut le 17 janvier 1705 à Black-Notley, son lieu natal, où il s'était retiré depuis nombre d'années. Il s'était marié en 1673 (à quarante-cinq ans) à une personne qui n'en avait que vingt; il en eut quatre filles, dont trois lui ont survécu. Ses manières étaient douces et affables, et il se montra toujours, dans sa vie comme dans ses ouvrages, pieux et plein de charité. L'évêque Compton lui fit ériger, dans le cimetière de Black Notley, un monument qui a été depuis transporté dans l'église et sur lequel on lit une longue et élégante épitaphe latine de Guillaume Coyte. Quelque jours avant sa mort, Ray avait donné tout ce qu'il avait en collections d'histoire naturelle à Samuel Dale, pharmacien de Norwich, connu par quelques bonnes productions dans cette science. On regrette qu'il n'ait point formé d'herbier; mais ceux de quelques-uns de ses contemporains que possède le Muséum britannique, donnent tous les moyens de fixer les plantes qu'il a décrites. Plumier lui consacra le genre *Jan-Raja*, nom que Linné, par transposition, changea en *Rajana*, plus conforme à ses principes; on l'avait réuni à la famille des asparaginées; mais on l'en a détaché avec plusieurs autres pour en former une nouvelle, celle des *Smilacinales*. Diverses espèces de poissons portent aussi le nom de Ray comme ayant été découvertes par lui. George Scott a fait imprimer en 1760 la vie de Ray, composée par Guillaume Derham, et ce qui restait d'intéressant dans ses papiers. Une vie plus détaillée, rédigée par le chevalier Smith, président de la société linnéenne de Londres, a été insérée dans la *Cyclopædia* de Rees (1). C—V—R et D—P—S.

(1) Des notices biographiques sur cet illustre naturaliste ont été composées par Cuvier et par Dupetit-Thouars; réunies à celle de Smith et à la *Vie* écrite par W. Derby, elles ont été traduites et publiées par E. Lankester, sous le titre *Memorials of J. Ray*, Londres, 1846, in-8^o. Z.

RAY DE SAINT-GENIEZ (JACQUES-MARIE), tacticien, naquit à St-Geniez, diocèse de Rodez, en 1712. Il embrassa jeune le métier des armes, obtint une compagnie d'infanterie, servit avec distinction dans les guerres d'Italie et d'Allemagne, et fut récompensé par la décoration de l'ordre de St-Louis. Ayant pris sa retraite, il employa ses loisirs à l'étude de son art et à celle de l'histoire, et mourut le 15 mars 1777. On a de lui : 1° *l'Art de la guerre pratique*, Paris, 1754, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, oublié depuis longtemps, eut beaucoup de succès lors de sa publication et fut traduit en allemand, en anglais et en espagnol. 2° *Histoire militaire de Louis le Juste*, 1755, 2 vol. in-12; 3° *Histoire militaire du règne de Louis le Grand*, ibid., 1755, 3 vol. in-12; 4° *l'Officier partisan*, 1763-1766, 2 vol. in-12; 5° *Stratagèmes de guerre des Français, ou leurs plus belles actions militaires depuis le commencement de la monarchie*, 1769, 6 vol. in-12. Cet ouvrage est annoncé comme faisant suite au précédent. W-s.

RAYMOND (JEAN-ARNAUD), architecte, né à Toulouse le 9 avril 1742, était fils d'un entrepreneur de bâtiments, homme fort habile dans sa profession, et qui lui donna les premières notions de stéréotomie et d'architecture. Il aurait désiré l'envoyer à Paris pour compléter son éducation, mais les sacrifices qu'il fallait faire excédaient de beaucoup ses ressources. M. de Pnymaurin (voy. ce nom), amateur éclairé et protecteur généreux des sciences et des arts, se chargea de cette dépense. Le jeune Raymond, arrivé dans la capitale, étudia successivement sous Blondel, Hilaire et Leroi. En 1766, il remporta le grand prix d'architecture, sur un *Portail de cathédrale*, et partit bientôt pour Rome. Il explora avec un soin particulier les thermes et les nombreux monuments antiques qu'offre l'Italie; mais les ouvrages de Palladio (voy. ce nom) attirèrent surtout son attention. Il visita Venise, Padoue, Trévise et Vicence, pour y examiner en détail les travaux de ce Vitruve du 16^e siècle, dont il voulait propager le système artistique en France. Il avait composé à ce sujet de savantes notices, accompagnées d'un grand nombre de dessins, recueil important qu'il se proposait de mettre au jour; mais la publication inattendue de l'œuvre de Palladio par Cameron, d'après les dessins appartenant à Richard Burlington (voy. ce nom), le fit renoncer, non sans chagrin, à un projet dont il s'était occupé pendant huit ans. Raymond revint en 1775 à Paris, où ses talents ne tardèrent pas à être appréciés. Appelé à Montpellier, il y resta trois ans, chargé de diriger divers travaux publics; mais il ne termina que la belle place du Peyrou. Plus tard, Joubert, intendant des états de Languedoc, lui demanda, pour des établissements de Nîmes et autres villes de cette province, des plans qui furent adoptés par les états, mais dont le manque de fonds empêcha l'exécution. Raymond dut se borner à réparer

XXXV.

quelques-uns des précieux débris de l'antiquité romaine, encore si multipliés dans le midi de la France. Il désirait ardemment attacher son nom à un seul monument, mais remarquable; cette louable ambition ne put être satisfaite. Il avait cependant présenté différents projets qui attestaient le bon goût et le profond savoir de leur auteur, et parmi lesquels celui qu'il avait conçu pour la restauration complète du vieux Louvre est regardé comme un chef-d'œuvre. Malheureusement aucun de ces projets ne fut effectué. Voyant ainsi toutes ses espérances déçues, Raymond passa les dernières années de sa vie dans la retraite, et mourut à Paris le 28 janvier 1811. L'ancienne académie d'architecture l'avait admis au nombre de ses membres en 1784, et l'Institut l'appela dans son sein dès l'époque de sa création. Il était membre du conseil des bâtiments près le ministère de l'intérieur et architecte du gouvernement. On a de lui : 1° *Mémoire sur la construction du dôme de la Madonna della Salute, à Venise, comparée avec celle du dôme des Invalides*, accompagné de 7 planches (ce mémoire, inséré dans les Mémoires de l'Institut, a été tiré à part à un petit nombre); 2° *Projet d'un arc de triomphe dont l'exécution avait d'abord été arrêtée pour l'emplacement de l'Etoile, sur la grande route de Paris à Neuilly, gravé au trait, d'après les dessins originaux de feu Jean-Arnaud Raymond*, ouvrage posthume, précédé d'une notice historique sur la vie et les ouvrages de l'auteur, Paris, 1812, in-fol. avec 6 planches et orné du portrait de Raymond. On peut encore consulter : *Précis historique de la vie de Jean-Arnaud Raymond; Description des objets d'art réunis par feu M. Raymond*, Paris, Didot jeune (1811), in-12.

P—RT.

RAYMOND (JOACHIM-MARIE), général distingué par sa conduite dans l'Inde, où il devint chef du parti français à la cour de Nizam-Ali, soubah du Décan, était fils de François Raymond et de Jeanne de Breilh, et il naquit le 20 septembre 1755 à Sérignac, à six lieues d'Auch. François Raymond, qui jouissait d'une honorable aisance, n'épargna rien pour l'éducation de ses nombreux enfants. Son fils suivit d'abord à Toulouse la carrière du commerce, et, au bout de deux ans, il résolut d'aller tenter la fortune au delà des mers. Il se rendit en conséquence à Lorient, avec une petite pacotille et quatre mille francs que son père lui avait donnés en numéraire, et s'embarqua au commencement de 1775 pour les Indes orientales. Arrivé à Pondichéry, Raymond se défit des marchandises qu'il avait apportées de France, et renonça bientôt après aux spéculations commerciales pour suivre la vie active des camps, qui convenait mieux à son caractère aventureux. On voit en effet, dans une lettre qu'il écrivait de Mangalor à son père, sous la date du 1^{er} novembre 1783, et que nous avons sous les yeux, qu'il était entré dès 1777 dans le corps de Lallée avec le grade de sous-lieutenant.

33

S'étant distingué dans plusieurs affaires contre les Anglais et contre les princes indiens, il fut nommé lieutenant, et le 15 avril 1783, élevé au grade de capitaine aide-major par le marquis de Bussy, commandant général des troupes françaises dans l'Inde. Peu d'années après, il fut nommé major, et passa au service d'Hyder-Ali, régent du Maïssour, qu'il quitta en 1786 pour s'attacher à Nizam-Ali, soubah du Décan. En 1791, les commissaires civils que le gouvernement français avait envoyés dans l'Inde lui accordèrent le grade de général. Son crédit à la cour du soubah du Décan, dont il avait su acquérir la confiance, fit tant de progrès que ce prince, qui l'avait mis d'abord à la tête de 4,000 soldats, lui confia le commandement d'un corps de 25,000 hommes d'infanterie, exercés à l'euro péenne, qu'il entretenait à sa solde. La plus grande partie des officiers étaient européens (1), et en outre un train de 24 pièces de campagne, avec 52 pièces de grosse artillerie, était attaché à ce corps, qui formait la principale force du Décan. L'influence du parti français, faisant chaque jour de nouveaux progrès à la cour du soubah, quoique ce prince fût encore allié des Anglais, Raymond, qui en était le chef, conçut le projet de détacher Nizam-Ali de leur alliance, et de le décider à en conclure une nouvelle, sous les auspices de la France, avec Tippou-Saëb, sultan du Maïssour, qui avait succédé en 1782 à son père Hyder-Ali : cette alliance devait être cimentée par le mariage de la fille du soubah avec le sultan. Raymond ne pouvait mettre en doute l'assentiment du gouvernement français, parce qu'il sentait combien ce projet devait être avantageux aux intérêts de sa patrie : d'un autre côté, Nizam-Ali paraissait l'approuver, et tout faisait présumer que le sultan, qui avait plusieurs fois témoigné le désir de s'unir étroitement à la France, pour chasser de l'Inde les Anglais, qu'il abhorrait, s'empresserait d'y donner les mains. Un aveuglement incroyable ou plutôt un concours fatal de circonstances qu'on n'avait pu prévoir empêcha l'accomplissement d'un plan si habilement conçu. Tippou avait en 1787 sollicité l'alliance des Français : il renouvela ses démarches en 1791, et il demanda en même temps qu'on lui envoyât un corps européen de 3 à 6,000 hommes, qu'il voulait prendre à sa solde. M. de Fresne, colonel du régiment de Bourbon, devenu, après l'évacuation de Pondichéry, commandant en chef des établissements français dans l'Inde, démontra vainement les avantages incalculables qui devaient être le résultat de l'acceptation des offres du sultan : les progrès de la révolution française empêchèrent qu'on y donnât aucune suite. M. de Chermont, colonel du régiment de l'île de France, qui avait en 1792 rem-

placé M. de Fresne, ayant appris, au mois de mai de l'année suivante, que la guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre, renouvela le projet de son prédécesseur, appuyant avec chaleur auprès du conseil de guerre réuni à Pondichéry les propositions de Tippou-Saëb et le plan de triple alliance conçu par Raymond, dont le résultat devait être l'attaque combinée des possessions anglaises du Carnate et de la côte d'Orissa. Mais les commissaires civils, alors la première autorité française dans l'Inde, s'opposèrent à un arrangement qui n'était pas dans leurs instructions. L'abaissement de Tippou-Saëb et la perte de Pondichéry furent la conséquence de cette funeste opposition. Raymond n'en conserva pas moins son crédit à la cour du Décan, et, malgré ce contre-temps fâcheux, il aurait encore pu changer la situation politique de l'Inde s'il eût été secondé par les circonstances et par les dispositions des princes de la péninsule, auxquels il chercha vainement à communiquer son ardeur et son zèle pour la cause de leur indépendance. Après la prise de Pondichéry (21 août 1793), l'influence de l'Angleterre augmenta de jour en jour à la cour du soubah, ainsi que le crédit du vizir Machir-Moulouk, ennemi des Français. Jugéant dès lors qu'à la mort du vieux Nizam-Ali, son second fils, gendre de Machir-Moulouk, monterait sur le trône du Décan, au préjudice d'Ali-Béhader, son fils aîné, qui ne cachait pas son aversion pour la nation anglaise (événement qui devait amener la ruine du parti français), Raymond crut devoir prendre à l'avance des précautions pour sa sûreté. Il sollicita et obtint du soubah et de Tippou-Saëb un caoul ou autorisation nécessaire pour acheter des armes dans les Etats du sultan, et, sous ce prétexte, il envoya des émissaires à la cour de Maïssour offrir à Tippou de passer à son service avec les troupes qu'il commandait et accompagné du fils aîné du soubah. Le plan de Raymond était vaste et bien conçu : une révolte simulée du rajah de Salapour aurait éclaté, et le prince Béhader, sous prétexte de l'étouffer, aurait marché à la tête de l'armée destinée à réduire le rajah et se serait dirigée sur les confins des Etats du sultan. De là, passant dans le Maïssour avec son armée, il aurait épousé une fille de Tippou et serait resté chez ce prince avec le parti français jusqu'à la mort du vieux soubah. Alors l'héritier du Décan aurait marché droit à Aurengabad, capitale du royaume de son père, toujours accompagné du parti français, et il se serait emparé du gouvernement qui lui était dévolu par droit de naissance et de succession. Mais Tippou refusa d'accepter ces propositions par suite des instigations de Mir-Saïd, son ministre. Ce serviteur perfide, depuis longtemps vendu aux Anglais, représenta au sultan que l'introduction dans son royaume d'une force auxiliaire aussi redoutable le mettrait à la disposition de Raymond et du prince Béhader, qui seraient

(1) On distinguait parmi eux plusieurs officiers français qui étaient entrés à la solde du soubah après la funeste évacuation de Pondichéry, en 1789.

vraisemblablement tentés de se rendre maîtres de sa personne et de ses Etats. Quoique le caractère noble et élevé de Raymond, qui n'avait d'autre but que de mettre à couvert le parti français et de disposer les événements en faveur du fils aîné du soubah, rendit ces craintes puériles, Tippou, cédant aux insinuations de Mir-Saïd, consentit seulement à prendre Raymond à son service, avec 4,000 hommes, au lieu de 25,000, et ce projet, qui eût peut-être sauvé le sultan, s'il avait été exécuté, n'eut aucune suite. Vers cette époque (1794), les Mahrattes déclarèrent la guerre à Nizam-Ali et réclamèrent le chout (le quart des revenus net) des provinces du nord. Ce prince, qui sentait tout le parti qu'il pouvait tirer de Raymond dans cette circonstance difficile, s'empessa de se l'attacher plus particulièrement, ainsi que le corps dont il avait le commandement en chef, en lui abandonnant la régie de huit provinces pour la solde de ses troupes, ce qui leur assurait un revenu fixe et indépendant. Ayant ensuite convoqué tous ses nababs et rajahs, le soubah marcha en personne contre ses ennemis à la tête d'une armée forte de 300,000 combattants, dont Raymond formait l'avant-garde avec un corps de cavalerie d'élite de 16,000 hommes, et il établit son quartier général à Beder. Les Mahrattes, qui s'avançaient de leur côté, parurent bientôt dans le Décan avec le peischwa à leur tête. Une grande bataille se donna entre les deux puissances : la cavalerie mahratte ayant tourné l'armée du soubah, celle-ci prit honteusement la fuite, et abandonna son artillerie, ses bagages et ses trésors; mais tout fut sauvé par Raymond, qui parvint même à rejoindre l'armée fugitive sans avoir été entamé. Nizam-Ali crut devoir néanmoins demander la paix aux Mahrattes, et il ne l'obtint qu'en s'engageant à leur payer un subsidé de deux courours de roupies (environ cinquante millions de francs), et en leur laissant pour otage Machir-Moulouk, son vizir. Peu de temps après ces événements, le prince Ali-Béhader réclama, à titre de domaine, le district de Gouty-Bellary, dont il ambitionnait la possession. Sur le refus du soubah, il se fit derviche et vécut quelque temps dans la retraite, sans doute pour mieux fomenter une révolte qu'il méditait contre son père. Il joignit en effet le rajah Sadassorely avec un corps de troupes, et se retira à Sangareddy, dans l'espoir que l'armée entière du soubah quitterait ce prince et le placerait lui-même sur le trône. Dans ce péril extrême, Nizam-Ali mit toute sa confiance dans le général Raymond et lui ordonna d'aller combattre les rebelles avec le peu de troupes qui lui étaient restées fidèles. Le général français se trouvait placé dans une position fort délicate; mais, quelque attaché qu'il fût au prince Béhadér, il n'hésita pas entre son devoir et ses affections particulières; il marcha contre les révoltés, les mit en déroute et fit prisonnier Béhadér lui-

même. Ce fut en vain que Raymond essaya de calmer le désespoir de ce malheureux prince, en engageant sa parole qu'il intercédait pour lui et qu'il ne lui arriverait aucun mal; rien ne put dissiper les craintes que Béhadér avait conçues sur les suites du ressentiment du soubah, et il s'empoisonna à quelques lieues d'Hyder-Abad. Son corps fut porté à son père et enterré honorablement par les ordres de ce prince, qui récompensa noblement le service signalé que Raymond venait de lui rendre. Il conféra au général français le titre de moulouk ou prince du sang, et accorda celui de zing, qui répond au titre de comte, à trois des principaux officiers de son armée. En donnant devant toute la cour l'accablade musulmane à Raymond, Nizam-Ali dit hautement : « Voilà les roses de mon armée; Raymond m'a sauvé de mes ennemis, tandis que « mon propre sang et tous les musulmans m'avaient abandonné ». Raymond continuait d'assurer au parti français la prépondérance à la cour du Décan, prépondérance que les Anglais voyaient avec autant de jalousie que d'inquiétude, lorsqu'ils furent délivrés de ce redoutable adversaire, qui cessa d'exister à Hyder-Abad le 6 mars 1798. La mort de Raymond, qu'on soupçonna généralement d'avoir été hâtée par le poison, marqua un changement d'époque et de système, qui prépara la prodigieuse influence que les Anglais exercèrent depuis chez le soubah. Ce général joignait aux avantages d'une bonne éducation et à des talents militaires peu communs, surtout comme officier d'artillerie, une bravoure à toute épreuve, une connaissance approfondie de l'Inde et des divers intérêts des souverains et des peuples, et un esprit vaste, capable d'enfanter les projets les plus hardis avec la prudence et la fermeté nécessaires pour les faire réussir. La franchise et la loyauté de son caractère lui avaient fait obtenir l'estime et l'amitié du soubah du Décan, sentiments qui se fortifièrent encore par les importants services qu'il lui rendit. Sa conduite mesurée, la cour assidue qu'il faisait au soubah et l'argent qu'il savait à propos répandre dans sa cour assurèrent son crédit et le mirent à portée de connaître exactement les dispositions de ce prince et de ses ministres. Plein d'un noble désintéressement et animé surtout du désir d'être utile à sa patrie, le général Raymond chercha moins à acquérir des richesses qu'à établir la prépondérance des Français dans cette belle partie de l'Inde. Il y était parvenu; mais, après sa mort, les fautes multipliées de Pirron, qui de son lieutenant devint son successeur, détruisirent son ouvrage (1). D.-Z.-S.

(1) Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Raymond que le vizir Machir-Moulouk, ennemi secret des Français, profitant habilement des fautes et de l'imprévoyance de Pirron, était déjà parvenu, sous divers prétextes, à disséminer le corps auxiliaire sur le pied européen. Les Anglais, instruits de ces dispositions qu'ils avaient sans doute eux-mêmes préparées, firent entrer des forces considérables dans le Décan; et

RAYMOND (JAMES GRANT, dit), acteur anglais, directeur de Drury-Lane, né en 1769, était fils d'un officier qui succomba dans la lutte avec les Anglo-Américains. Sa mère, mistress Grant, ne pouvant disposer que de faibles ressources pécuniaires, le laissa peu de temps à l'école, après quoi il mena pendant quelques années une vie errante. Un ancien ami de Garrick, qui reproduisait son jeu avec succès, ayant un jour récité le rôle d'Oroonoko devant le jeune James, celui-ci crut aussitôt se sentir une vocation pour la scène et résolut de s'y consacrer. Le directeur du théâtre de Dublin l'admit bientôt à débiter, et le succès qu'il obtint dans quelques rôles tragiques le fixa dès lors dans cette voie périlleuse. C'est à cette époque qu'il commença à prendre le nom emprunté de *Raymond*, sous lequel il est le plus connu. Il joua ensuite à Lancaster, à Manchester, et enfin à Londres, sur le théâtre de Drury-Lane, auquel il rendit d'importants services, surtout à la suite de l'incendie qui consuma la salle. Aussi fut-il appelé plus tard à prendre la direction de la troupe qu'il avait empêchée de se disperser, et il montra dans cette position ardue une activité et un dévouement qui contribuèrent sans doute à miner sa constitution et à abrégier sa vie. Il mourut presque subitement en 1817. Comme littérateur, on a de lui, indépendamment de deux tragédies dont l'une a pour sujet les malheurs de Louis XVI : la *Vie de Thomas Dermody*, 1805, 2 vol. in-8°; la *Harpe d'Erin, ou Œuvres poétiques de Thomas Dermody*, 1807, 2 vol. in-8°. James Grant Raymond, marié en 1792, laissa une veuve et six enfants. L.

RAYMOND (GEORGES-MARIE), littérateur et savant distingué, naquit à Chambéry en 1769, d'une famille originaire de Sixt en Faucigny. De bonne heure, il montra un goût prononcé pour les lettres, mais obligé d'associer à ses études un emploi lucratif qui pût alléger les dépenses d'une famille peu aisée, il accepta dans l'administration du cadastre de modestes fonctions. Le jeune Raymond, à l'époque où la Savoie fut incorporée à la république française, passa de cette place à celle de secrétaire général du département du Mont-Blanc. En 1794, il obtint la chaire d'histoire et de géographie à l'école centrale du Mont-Blanc, qui avait remplacé l'ancien collège. En 1800, il joignit à cette chaire l'enseignement des mathématiques. L'année suivante, il fit partie du conseil établi à Chambéry pour veiller à l'encouragement de l'agriculture et de l'industrie nationale. En 1803, l'école centrale, organisée sur un nouveau plan, fut confiée à sa direction, sous le titre d'*école secondaire*.

l'armée française au service du soubah, menacée par Machir-Moulouk de voir tourner contre elle toutes les forces de Nizam-Aly si elle tirait un coup de fusil, fut obligée de capituler le 23 octobre 1798. Cet événement mit le soubah dans la dépendance absolue des Anglais et prépara l'envahissement des États de Tippou.

Au rétablissement de la maison royale de Savoie, revêtu du titre de préfet honoraire du collège des jésuites, qui fut substitué à l'école secondaire, il y professa la géographie et les mathématiques jusqu'à l'âge de 70 ans. Il mourut dans l'exercice de ce professorat le 24 avril 1839. Voici la liste de ses principales publications : 1° *A l'auteur de la Chaumière indienne, ou Réfutation du système de M. Bernardin de St-Pierre sur la figure de la terre*, Chambéry, 1792, 2° *De la peinture considérée dans ses effets sur les hommes de toutes les classes, et de son influence sur les mœurs et le gouvernement du peuple*, Paris, 1799; seconde édition, ibid., 1803. Cet ouvrage fut l'objet d'une mention honorable de l'Institut. 3° *Manuel météorologique du département du Mont-Blanc*, Chambéry, 1803. 4° *Métaphysique des études, ou Recherches sur l'état actuel des méthodes dans la culture des lettres et des sciences, etc.*, Paris, 1804. 5° *De la musique dans les églises, considérée dans ses rapports avec l'objet des cérémonies religieuses*, Chambéry, 1809. 6° *Plan d'un cours de logique, ou Essai d'un choix de matières proposées pour un traité élémentaire de l'art du raisonnement*, Paris, 1811. 7° *Notice sur les Charmettes et les environs de Chambéry*, Genève, 1811; 2° édit., Chambéry, 1817; 3° édit., ibid., 1824. (La maison des Charmettes, qui fut habitée et décrite par J.-J. Rousseau, appartenait à Raymond.) 8° *Essai sur la détermination des bases physico-mathématiques de l'art musical*, Paris, 1813. 9° *Lettres sur l'établissement d'éducation d'Yverdon*, Chambéry, 1814; 10° *Eloge de Blaise Pascal*, accompagné de notes historiques et critiques; discours qui a remporté le prix double d'éloquence (une églantine d'or de valeur double) décerné en 1816 par l'académie des jeux Floraux, Lyon, 1816. Cet écrit fut d'abord imprimé dans le recueil de cette académie. 11° *Eloge historique du comte Joseph de Maistre*, inséré dans le tome 27 des Mémoires de l'académie de Turin; 12° *Eléments de géographie moderne*, Annecy, 1821, 2 vol.; 13° *Des principaux systèmes de notation musicale, usités ou proposés chez divers peuples tant anciens que modernes, ou Examen de cette question : L'écriture musicale, généralement usitée en Europe, est-elle vicieuse au point qu'une réforme complète soit devenue indispensable?* Turin, 1824 (extrait des Mémoires de l'académie des sciences de Turin, t. 30); 14° *l'Ermite de St-Saturnin*, recueil d'articles de mœurs et critiques, Chambéry, 1833, 2 vol.; 15° un grand nombre de mémoires et de notices insérés dans les recueils de la société royale académique de Savoie dont il fut le secrétaire perpétuel depuis sa fondation. G.-M. Raymond a fourni un grand nombre d'articles à la *Biographie universelle*, au *Magasin encyclopédique* de Millin, aux *Annales de mathématiques* publiées par Gergonne et au *Journal de Savoie* qu'il a fondé et dirigé sans interruption. B—F—S.

RAYMONDI (MARC-ANTOINE). Voyez RAIMONDI.

RAYNAL (GUILLAUME-THOMAS-FRANÇOIS), né le 11 mars 1711 à St-Geniez, dans le Rouergue, est l'un des philosophes du 18^e siècle dont la réputation a jeté le plus d'éclat. Son nom, associé à celui des Voltaire, des Rousseau, des Montesquieu, fut un moment dans toutes les bouches, et son *Histoire philosophique*, le seul de ses livres qui ne soit pas oublié aujourd'hui, était alors dans les mains de tout le monde; mais le temps, qui emporte toutes les fausses renommées, n'a pas fait grâce à la gloire usurpée de l'abbé Raynal. L'*Histoire philosophique* a depuis longtemps cessé d'être lue : elle n'est plus consultée que comme dictionnaire, et encore les grandes révolutions qu'ont subies les colonies ont sous ce rapport ôté au livre de Raynal presque tout son intérêt. Quel fut donc le secret de l'éclatante célébrité dont l'écrivain a joui de son vivant? l'esprit de parti d'abord, puis le talent de mettre à profit, pour sa réputation littéraire, l'espèce d'influence qu'il avait acquise dans la haute société. Comme Voltaire, Raynal étudia chez les jésuites. A la fin de ses études, il entra dans la compagnie de Jésus, fut ordonné prêtre, et obtint quelque succès dans l'enseignement et dans la prédication. La petite ville de Pézenas lui parut bientôt un théâtre trop étroit pour son ambition. Il quitta cette résidence, ainsi que la compagnie l'an 1747, pour venir à Paris, et fut attaché en qualité de prêtre desservant à la paroisse de St-Sulpice. Le produit de quelques messes fut d'abord son unique ressource. C'est à cette partie de sa vie que se rapporte l'anecdote fameuse de cette messe qu'il disait chaque matin pour huit sous, qui était payée à l'abbé Prévost vingt sous, et que celui-ci céda pour quinze à l'abbé de Laporte, lequel la céda à son tour à Raynal. A Paris, Raynal entreprit de prêcher. Malgré la chaleur de son débit, l'orateur de province ne parut que ridicule, et il renonça bientôt à une profession qui ne s'accordait ni avec ses goûts ni avec ses opinions personnelles. Dans la suite, quand il parlait à ses amis de cette époque de sa vie, il disait avec une sorte de naïveté méridionale : « Jé né prêchais pas mal, « mais j'avais un assent dé tous les diables ». Mais ce dont il n'avait garde de se vanter, c'est qu'il fut chassé de la paroisse de St-Sulpice pour plusieurs actes de simonie, entre autres pour n'avoir jamais enterré personne sans avoir préalablement reçu des parents une rétribution secrète de soixante francs. Il se faisait également payer pour inhumer les protestants en terre sainte comme bons catholiques. La découverte de ce honteux commerce le força de renoncer au sacré ministère, et voilà ce qui fit de Raynal un philosophe (1). A défaut de bénéfices ecclésiastiques auxquels il ne pouvait plus aspirer et qui

d'ailleurs lui eussent imposé quelque gêne dans sa conduite privée, il se créa par son savoir-faire des revenus certains. Tout à la fois homme d'intrigue et de plaisir, il se fit le novelliste officieux, l'ami complaisant de MM. de St-Séverin, de Puisieux et de plusieurs seigneurs en crédit. Par leur protection, il obtint la rédaction du *Mercure de France*, et à toutes ces ressources il ajouta l'entreprise de plusieurs compilations dont il se fit lui-même le libraire. Il trouva le secret de vendre plus de six mille exemplaires d'un ouvrage dont le plus habile libraire ne débiterait pas six cents actuellement. Nous voulons parler de son *Histoire du stathouderat*, aujourd'hui entièrement oubliée et qui mérite de l'être. C'est moins une histoire impartiale qu'un manifeste contre les princes d'Orange. A l'*Histoire du stathouderat*, publiée en 1748, Raynal fit succéder la même année celle du parlement d'Angleterre, qui lui est fort inférieure. Cette histoire n'offre ni recherches, ni critique, ni talent de style. On y voit un homme qui ose prendre la plume pour peindre la constitution d'Angleterre, avant d'en avoir étudié ou compris les ressorts; qui veut juger les révolutions de ce pays sans avoir acquis même les premières notions de la politique générale. Il publia ensuite plusieurs de ces compilations qui, dictées par le goût du public, font au moins quelque chose pour la fortune d'un auteur, si elles n'ajoutent rien à sa renommée : tels sont le *Mémorial de Paris* de l'abbé Antonini, augmenté, 1749; les *Anecdotes littéraires*, 1750. Ces titres prouvent que Raynal n'était pas fort difficile sur le choix de ses sujets, pourvu que la spéculation de librairie lui offrit des chances de bénéfice. Il sut ainsi, en peu d'années, non-seulement se mettre au-dessus du besoin, mais arriver à une rapide fortune. Voué à des spéculations de plus d'un genre, il trafiquait sur les denrées coloniales comme sur les productions de l'esprit. Il trafiquait même sur le commerce des noirs, contre lequel il devait un jour s'élever avec tant de force dans son *Histoire philosophique*. Un biographe, d'ailleurs favorable à Raynal, Desessarts, auteur des *Siècles littéraires de la France*, lui reproche d'avoir fondé sa fortune sur cet odieux négoce. Mais suivons Raynal dans ses travaux faciles et pourtant si lucratifs. Il publia en 1753 un livre intitulé *Anecdotes historiques, militaires et politiques de l'Europe*. Onze ans après, il donna le même ouvrage avec des additions, sous le titre de *Mémoires politiques de l'Europe*, 1762, et l'année suivante (1763), il fit réimprimer sous un titre particulier une partie de cette compilation : c'est l'*Histoire du divorce de Henri VIII*, production vraiment distinguée et qui aurait dû échapper à l'oubli. On y voit un tableau de l'Europe tracé avec beaucoup de talent. Nous citerons encore, parmi les livres anecdotiques que Raynal fabriqua plutôt qu'il ne les composa, l'*Ecole militaire*, 1762, recueil de traits détachés où l'au-

(1) Voyez les *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, par Dieudonné Thiebault, t. 3, p. 183.

teur rassembla des exemples de lâcheté comme de courage. Nous ne rappelons cette compilation, mal digérée, s'il en fût jamais, que parce que c'est encore un ouvrage que Raynal *publia par ordre du gouvernement*, ainsi que le porte son titre. Après une succession d'écrits aussi médiocres, on aurait peine à s'expliquer le crédit et la renommée dont jouissait alors leur auteur, si l'on ne savait que Raynal fréquentait tous les salons qui, à cette époque, étaient en possession de mettre un écrivain en vogue, quelle que fût d'ailleurs la nullité de ses titres littéraires. Rédacteur du *Mercur*, reçu chez les ministres, et de plus, fort obligeant par caractère, il pouvait mieux qu'un autre rendre la parolle à ses promoteurs. Il était aussi des plus assidus aux réunions qui avaient lieu chez Helvétius, chez le baron d'Holbach, chez madame Geoffrin. Il faisait continuellement ses livres dans la société, poussant de questions tout ce qui l'approchait pour recueillir toutes sortes de documents (1). Cette méthode, qui le dispensait de bien des méditations et de bien des lectures, intéressait d'ailleurs l'amour-propre de ses amis au succès de ses ouvrages. Aussi, plusieurs années avant sa publication, son *Histoire philosophique* était connue et annoncée comme le chef-d'œuvre du siècle. Cet ouvrage parut enfin en 1770, en quatre volumes et sans nom d'auteur. Ici commence l'époque vraiment intéressante de la vie de Raynal : ici naissent pour lui les embarras d'une gloire qu'on lui contesta dans le sein même de son parti. Le bruit se répandit généralement qu'il n'était pas le seul auteur de son ouvrage. On faisait honneur à Diderot des morceaux les plus intéressants et auxquels l'amour-propre de Raynal tenait le plus. Ces bruits, que la malveillance aurait accueillis quand même ils n'eussent pas été motivés, ne se sont que trop confirmés par le témoignage unanime de tous les contemporains, et particulièrement de Laharpe et de Grimm, qui tous deux furent étroitement liés avec Raynal et Diderot. Diderot ne fut pas le seul qui coopéra à l'*Histoire philosophique*. On cite encore l'auteur de *Téléphe*, qui réclamait sans bruit sa bonne part de l'ouvrage de Raynal et notamment des pages éloquentes sur la traite des noirs (*voy. PECHMEJA*). Au reste, on peut dire que ce livre était bien à Raynal; car il payait généreusement ses collaborateurs (2). Mais il ne se borna pas à ces emprunts volontaires : dans les éditions suivantes, il inséra des pages entières d'ouvrages connus, sans qu'aucune indication désignât ces passages comme des citations (3). Un

ouvrage fait par tant de mains ne pouvait être qu'un mauvais livre. Pour se convaincre que les amis de Raynal eux-mêmes en avaient cette opinion, il suffit de lire les critiques bien motivées qu'ils en ont faites, soit dans les mémoires qu'ils ont laissés, soit dans les correspondances imprimées après leur mort (4). Neuf années s'écoulèrent entre la première édition de l'*Histoire philosophique* et la réimpression qui donna lieu à l'arrêt du parlement de Paris, rendu le 21 mai 1781 contre l'abbé Raynal et son livre. On sera d'autant plus étonné d'une aussi longue tolérance que, dans sa première édition, l'auteur avait osé, non-seulement attaquer la religion chrétienne, mais encore le théisme, ce qui révolta un grand nombre de philosophes d'Angleterre et d'Allemagne. Bien plus, Raynal, sans trop de mystère, quoiqu'il ne signât point encore son ouvrage, l'avait fait réimprimer plusieurs fois et avec des additions considérables, soit à Genève, soit à Nantes, soit à Neuchâtel, soit à la Haye. Il était bien connu, bien désigné; mais un gouvernement aveugle laissa l'auteur et le livre jouir de leur impunité. Il est vrai que le 19 décembre 1779 un arrêt du conseil avait défendu l'introduction de ce livre comme imprimé à l'étranger; mais Raynal ne fut nullement inquiété, et cette mesure ne rendit pas l'ouvrage plus difficile à acquérir. Cette sorte d'oubli ne faisait pas le compte de notre philosophe, chez qui l'âge n'avait nullement amorti l'amour d'une dangereuse célébrité. Il était moins charmé de ses premiers succès qu'il ne se sentait blessé de ce que toutes ses déclamations séditieuses avaient été écoutées sans humeur et sans scandale. Pour arriver aux honneurs de la persécution, il prépara une édition nouvelle : il rembrunit ses couleurs et hasarda des traits encore plus hardis que les précédents. Il inséra dans son ouvrage des personnalités contre l'homme le plus puissant alors dans le royaume, après le roi (le comte de Maurepas); encore le philosophe fut-il soupçonné de n'y avoir hasardé ces personnalités que pour servir une intrigue de cour. C'est dans cet état que Raynal fit imprimer cette nouvelle édition, qui, du reste, offre quelques articles exacts et pleins d'intérêt qui lui avaient été fournis sur les colonies anglaises, hollandaises, et sur la Chine, dans un voyage qu'il avait fait précédemment en Hollande et en Angleterre. Des docu-

phique, Palissot renvoie à la préface de la 4^e édition de l'*Homme moral*, imprimé à Paris, en 1784, chez Debure. « M. Lévêque, » dit-il, auteur de cet ouvrage, y démontre qu'à l'exception de « quelques légers changements de mots, des pages entières de ce « livre se trouvent dans l'*Histoire philosophique*, sans que rien « les annonce comme des citations. La 1^{re} édition de l'*Homme « moral* parut en 1775; et les passages dont il s'agit n'ont été « insérés que dans la dernière édition de l'*Histoire philosophi- « que*. » (Palissot veut parler de celle de Genève, 1780.)

(1) Voyez une lettre de Voltaire à Condorcet, dans laquelle il appelle l'*Histoire philosophique* : *du réchauffé avec de la déclamation*; la *Manière d'écrire l'histoire*, par Mably; la *Correspondance de Grimm*, aux années 1772 et 1781; enfin une lettre très-curieuse de Turgot, qui a été publiée dans les *Mémoires de Morellet*.

(1) Voyez les *Mémoires* de l'abbé Morellet.

(2) On cite encore parmi eux Dubreuil, la Roque, Naigeon, d'Holbach, l'abbé Martin, ex-jésuite, J. Dutasta, Paulze de la Ferrière, les comtes d'Aranda et de Souza, et Deleyre, qui a fait le 19^e livre. (*Voy. le Dictionnaire des anonymes*, 2^e édit., p. 546.)

(3) Une anecdote curieuse se trouve consignée à ce sujet dans les *Mémoires littéraires* de Palissot. Pour prouver que Raynal ne fit pour ainsi dire que mettre son nom à l'*Histoire philoso-*

ments sur les possessions espagnoles lui avaient aussi été communiqués par M. d'Aranda, ministre du roi d'Espagne. Avant cette réimpression, Raynal avait fait faire à Paris, chez Stoupe, une édition particulière de l'*Histoire philosophique*, dont il ne fut tiré que trois exemplaires. Il en laissa un à l'imprimeur, garda le second et envoya le troisième à Genève pour y être imprimé. Par ce moyen, il évita l'embarras qu'aurait occasionné la correction des épreuves s'il eût envoyé une copie manuscrite (1). Raynal marqua le voyage qu'il fit alors en Suisse par quelques actes plus estimables que le motif qui le lui avait fait entreprendre. A Genève, il travailla à réconcilier les deux partis qui divisaient cette république; mais il ne fut pas plus heureux dans cette négociation que ne l'avait été les plus habiles diplomates de l'Europe. Le seul fruit qu'il en recueillit fut, selon Grimm, l'avantage de manger d'excellentes truites dans le cercle des constitutionnaires et dans celui des représentants. Etonné de ne trouver en Suisse aucun monument érigé en l'honneur de Furst, Melchtal et Stauffacher, les trois fondateurs de la liberté helvétique, il s'engagea à en faire élever un à ses frais dans l'endroit où ils avaient juré d'affranchir leur pays du joug de la maison d'Autriche. La politique suisse permit à un Français d'accomplir ce projet honorable, et l'on voit encore dans une île, au milieu du lac de Lucerne, ce monument consacré aux héros de la liberté helvétique. Raynal gâta peut-être le mérite de cet acte généreux en voulant que son buste, sculpté par Tassaert, fût placé à côté de leur image. A Lausanne, il fonda trois prix pour être décernés à trois vieillards que leur conduite intègre et leur vie laborieuse n'auraient pu mettre à l'abri du besoin. Lors de son passage à Lyon, il fut reçu membre de l'académie de cette ville, et il reconnut cette distinction en remettant à cette compagnie les fonds de deux prix, l'un de la valeur de six cents livres et l'autre du double de cette somme. Il proposa pour sujet du premier une question relative à la prospérité manufacturière de Lyon, et pour sujet du second, l'examen de cette grande question qui se rattachait à l'objet favori de ses études : « La découverte de l'Amérique a-t-elle « été nuisible ou utile au genre humain ? » De retour à Paris, Raynal vit enfin fondre sur lui l'orage qu'il était allé chercher au pied des Alpes. La nouvelle édition de l'*Histoire philosophique* avait paru à Genève, et quelque rigoureux que fussent les ordres envoyés à toutes les frontières du royaume pour défendre l'entrée de ce livre, on trouva le moyen d'en introduire un grand nombre. Necker fut accusé d'avoir favorisé cette fraude : divers pamphlets appelèrent même Raynal le *timballier du parti Necker*; mais

la vérité est que personne ne vit avec plus de peine que ce ministre l'indiscrétion et la folie avec lesquelles cet écrivain compromettait si gratuitement le repos de sa vieillesse et forçait l'autorité à sévir contre lui. En effet, pour ajouter au scandale qu'il avait si bien médité, Raynal ne se contenta pas de mettre son nom à l'édition de 1780, il fit encore précéder l'ouvrage de son portrait, dans lequel le peintre lui avait donné une physionomie farouche : « *Sot portrait!* s'écrie Grimm dans sa *Correspondance* (1780), et « qui lui ressemble si peu ». C'est ainsi qu'après dix années d'impunité, Raynal attira sur sa personne et sur l'*Histoire philosophique* la persécution qu'il avait tant désirée. Encore est-il probable que ses vœux n'auraient pas été exaucés si un ennemi particulier n'avait placé sur le bureau de Louis XVI un des volumes de l'*Histoire philosophique*, relié de telle façon qu'il s'ouvrait aux endroits les plus répréhensibles. Le roi tomba sur ces passages, les lut avec indignation, et fit de graves reproches au garde des sceaux et à M. de Vergennes, non-seulement pour n'avoir pas fait poursuivre cet ouvrage, mais encore pour y avoir souscrit. Le ministère n'accomplit qu'à moitié les intentions du monarque : on usa envers Raynal de tous les ménagements qui pouvaient neutraliser les rigueurs de la justice. L'avocat général Séguier, avant de commencer ses poursuites, le fit avertir de pourvoir à sa sûreté. Le gouvernement ferma les yeux sur la fuite de Raynal, qui put mettre sa personne et sa fortune à l'abri de toute atteinte. Le décret lancé contre lui, l'arrêt de condamnation du 21 mai 1781, l'annotation de ses biens, en un mot toutes les mesures qu'un antique usage prescrivait au parlement ne furent que de vaines formalités. L'abbé Raynal perdit seulement la pension qu'il recevait du ministère, et son ouvrage, brûlé le 29 mai par la main du bourreau, au pied du grand escalier du palais, n'en eut que plus de vogue. De Courbevoie, près de Paris, où il résidait, il se rendit à Spa : la plus brillante compagnie de l'Europe se réunissait en ce lieu. Raynal y trouva des admirateurs et des amis. C'est là qu'il rencontra le prince Henri de Prusse, qui devint son protecteur. Un jeune Belge manifesta son enthousiasme pour le célèbre exilé en lui adressant une épître intitulée *la Nympe de Spa à l'abbé Raynal* (1). Cette pièce, qui contient l'expression de principes démagogiques et antireligieux, fut censurée par le prince-évêque de Liège, qui avait moins pour but d'accabler l'imprudent admirateur de Raynal que d'attaquer cet écrivain lui-même. En effet, le jeune auteur ne fut nullement inquiété. Pour se venger, l'abbé Raynal fit paraître, sous le titre de *Lettre à l'auteur de la Nympe de Spa*, la

(1) Cette anecdote est tirée de la *Lettre de Panckoucke aux présidents et électeurs de Paris*, 1791, p. 16.

(1) Cet écrit porte seulement l'initiale du nom de l'auteur, qui est un B.

Haye, 1781, un écrit contre les ecclésiastiques et surtout contre les évêques, qu'il appelait des *Busiris en soutane*, dont la conduite est, disait-il, *absurde, ridicule et horrible* (1). Tandis que Raynal soutenait cette guerre contre le prince-évêque, dans les Etats duquel il avait trouvé un asile, l'*Histoire philosophique* était en France l'objet des censures de la Sorbonne et de plusieurs prélats zélés pour la religion, notamment de l'archevêque de Vienne, Pompignan, qui, à cette occasion, publia son mandement du 3 août 1781. Mais pendant que les personnes pieuses se prononçaient contre l'auteur de l'*Histoire philosophique*, les Anglais, assez indifférents en matière de religion, honoraient en lui l'écrivain qui, le premier en France, avait porté ses méditations sur le commerce des deux Indes. La guerre d'Amérique était alors engagée. Le neveu de Raynal, qui servait sur un bâtiment français faisant partie de l'escadre de Suffren, fut pris et conduit à Londres. Le ministre, apprenant quel était l'oncle du prisonnier, lui rendit la liberté et annonça cette nouvelle à Raynal dans les termes suivants : « C'est le moins que nous puissions faire pour un homme dont les écrits sont « si utiles à toutes les nations commerçantes ». Pendant le voyage qu'il avait fait à Londres pour perfectionner son ouvrage, Raynal avait reçu plus d'une distinction flatteuse : la société royale l'avait admis au nombre de ses membres ; l'orateur de la chambre des communes, apprenant qu'il se trouvait dans la galerie, fit suspendre la discussion jusqu'à ce que l'on eût accordé une place marquée au philosophe français. De Spa, où il commençait à ne plus se croire en sûreté, Raynal passa en Allemagne et se rendit auprès de la duchesse de Saxe-Gotha, qui lui fit l'accueil le plus honorable. De là il fut conduit à Berlin par le désir de voir le grand Frédéric. Mais ce monarque ne partageait pas cet empressement : il ne pardonnait point à Raynal l'apostrophe sanglante que cet écrivain lui avait adressée dans son *Histoire philosophique*, et qui commence par ces mots : « O Frédéric, tu fus un roi guerrier », etc. L'humiliation du philosophe eût été à son comble et le but de son voyage tout à fait manqué, si Frédéric eût persisté à ne pas lui accorder d'audience. Depuis plusieurs mois, Raynal était dans une attente cruelle : toutes ses petites menées pour être admis auprès du prince sans paraître l'avoir sollicité n'avaient produit aucun effet. Plusieurs fois Frédéric était venu à Berlin sans le faire appeler, et même, lorsqu'on lui avait parlé de Raynal, il n'avait rien répondu. Enfin celui-ci, en désespoir de cause, se rendit à Potsdam, demanda par écrit une audience et l'obtint. Les prétentions de Raynal, son carac-

tère intéressé, ses fanfaronnades et sa conduite peu décente pour un ancien religieux n'inspirèrent pas une grande estime aux personnes qui le connurent à Berlin. L'impératrice de Russie, Catherine II, donna aussi à ce célèbre exilé des marques d'intérêt, et il est curieux d'observer que l'écrivain qui avait le plus vivement attaqué l'autorité des rois ne fut maltraité par aucun monarque. De Berlin Raynal se rendit en Suisse. Ce fut dans ce deuxième voyage en ce pays qu'il eut occasion de voir Lavater. Il voulut absolument que ce physionomiste lui dît ce que les traits de son visage faisaient augurer de son caractère. Raynal avait laissé des amis en France ; ils obtinrent son rappel dans l'année 1787. Le gouvernement, dont la tolérance lui accordait cette faveur, n'avait pas le pouvoir de casser l'arrêt du parlement de Paris : aussi l'auteur de l'*Histoire philosophique* ne put rentrer dans la capitale ni résider dans le ressort de cette cour souveraine. Il se fixa d'abord à St-Geniez, sa patrie ; mais le besoin de livres et de société lui fit bientôt quitter cette retraite. Un de ses amis lui offrit sa maison : c'était Malouet, alors intendant de la marine à Toulon. Raynal trouva dans cet asile tous les égards d'une touchante hospitalité. Ce fut à cette époque de sa vie qu'en parcourant la partie méridionale de la France, « il crut, « selon l'expression d'une de ses lettres, qui nous « a été conservée, apercevoir un découragement « entier dans les peuples des campagnes. Pour « les ranimer autant qu'il était en lui, il donna « à l'assemblée provinciale de la haute Guyenne « douze cents livres de rentes perpétuelles, qui « devaient être annuellement distribuées aux « petits cultivateurs propriétaires qui auraient « le mieux exploité leurs terres ». Plus tard, les départements de l'Aveyron et du Lot devaient se partager cette rente. Mais déjà l'agitation se manifestait dans toute la France. Les états généraux furent convoqués. Nommé député du tiers état de la ville de Marseille, il n'accepta point à cause de son grand âge, et fit passer les suffrages qu'il avait obtenus sur Malouet, qui se glorifiait du titre de son disciple. L'un des premiers actes de Malouet comme législateur fut de proposer, le 13 août 1790, un décret tendant à annuler la sentence de prise de corps et de confiscation de biens prononcée en 1781 contre l'abbé Raynal. Cette proposition passa malgré l'opposition d'un membre de la minorité, M. de Bonal, évêque de Clermont, qui observa que ce serait donner à l'Europe l'exemple d'une tolérance dangereuse que de prononcer la réhabilitation d'un prêtre qui, dans ses ouvrages, s'était fait gloire d'attaquer la religion et d'abjurer la prêtrise. Cette marque d'improbation, donnée par un évêque plein de zèle, dut produire d'autant plus d'effet sur Raynal qu'il avait déjà les yeux ouverts sur le mouvement qui se préparait. Sa façon de penser à cet égard était déjà si bien connue que le

(1) La *Nymphe de Spa* à l'abbé Raynal se trouve réimprimée dans un ouvrage (de Raynal) ayant pour titre : *Réponse à la censure de la faculté de théologie de Paris contre l'Histoire philosophique*, etc.

30 décembre 1790 on publia, sous le titre de *Lettre de l'abbé Raynal à l'assemblée nationale* (datée de Marseille, 10 décembre), une brochure pseudonyme (in-8° de 94 pages), dans laquelle on prêtait à l'auteur de l'*Histoire philosophique* des sentiments et un langage directement opposés aux idées révolutionnaires (roy. MALOUE). Soudain des cris universels s'élevèrent. Les patriotes, prenant fait et cause pour Raynal, le vengèrent dans leurs pamphlets de ce qu'ils appelaient une calomnie et allèrent jusqu'à supposer un désaveu de ce philosophe. Mais Raynal était à la veille de tromper hautement leurs espérances. Le premier entre tous les partisans des idées nouvelles il devait les désavouer avec une énergie qui n'a pas été surpassée. Il adressa, bien véritablement, le 31 mai 1791, à Bureau de Puzy, qui présidait l'assemblée nationale, cette fameuse lettre qui offre une rétractation formelle des principes consignés dans l'*Histoire philosophique*, et une désapprobation absolue des doctrines et des actes des nouveaux législateurs. Cette lettre occasionna dans le sein de l'assemblée une des scènes les plus orageuses que l'on y eût encore vues éclater. Robespierre et Rœderer prirent la parole contre le vieillard. Robespierre demanda qu'on lui pardonnât en faveur de sa vieillesse. Moins modéré ou moins adroit, Rœderer ne se contenta pas de s'élever contre l'auteur de la lettre; il demanda le rappel à l'ordre du président, qui l'avait lue (roy. le *Moniteur* du 31 mai 1791). Tous les journaux révolutionnaires accablèrent Raynal de leurs injures, et sa lettre donna lieu à une multitude de pamphlets plus ou moins virulents et à une foule de caricatures indécentes. Une d'elles le représentait coiffé d'un bourrelet et avec des lisières comme un enfant. Parmi les écrits qui parurent dans les journaux, nous citerons : 1° une lettre d'André Chénier (*Moniteur*, 15 juin 1791); 2° une lettre d'Anacharsis Clootz à un de ses amis (*Chronique de Paris*, juillet 1791). Le premier reprochait à Raynal d'avoir apostasié la philosophie, comme il avait apostasié la prêtrise sous l'ancien régime. Le second lui faisait des reproches de plus d'un genre : il l'accusait d'avoir « vendu des nègres aux colons de St-Domingue et procuré des « Laïs aux débauchés de Paris » ; d'avoir « exercé « le métier d'espion de police ». Parmi les nombreuses brochures auxquelles donna naissance la lettre de Raynal, nous citerons : 1° *l'Avocat Manesse parmi ses concitoyens, réponse en parallèle à l'abbé Raynal aux états généraux*, 1791, in-8°; — 2° *Extrait raisonné de l'Histoire philosophique des deux Indes, à l'appui de l'adresse de G.-T. Raynal aux états généraux*, in-8°; — 3° *Réponse à la lettre de G.-T. Raynal, adressée à l'assemblée nationale*, par M. Loiseau, auteur du *Journal de constitution et de législation*, in-8°; — 4° *Réponse à la lettre de l'abbé Raynal*, anonyme, in-8°. Ces deux dernières brochures, que nous avons sous

les yeux, sont remplies des plus grosses injures. Des biographes prétendent que la lettre de Raynal fit peu d'impression sur l'opinion publique; ils n'ont pas réfléchi qu'elle n'aurait point donné lieu à une aussi vive polémique. Raynal n'émigra point et vit se succéder les factions qui tour à tour ensanglantèrent la France depuis 1792 jusqu'en 1796. Si sa vie fut épargnée, il n'en fut pas de même de sa fortune : pendant la terreur, il se vit, à plus de quatre-vingts ans, dépouillé de ses meubles et de son argenterie. Le jour de sa mort, il n'avait chez lui qu'un assignat de cinq livres. Sa dernière heure fut paisible. Depuis quelques mois, il vivait retiré à Monthéry : ayant fait un petit voyage à Paris et s'y trouvant depuis trois jours, il alla voir un ami à Chaillot, et ce fut là qu'attaqué d'un catarrhe qui le tourmentait depuis quelque temps, il expira, le 6 mars 1796, à six heures du soir, peu de moments après avoir fait des observations critiques sur un article de journal qu'on venait de lire devant lui. Il avait accompli sa 83^e année. Le directoire, qui s'occupait d'organiser l'Institut, l'en avait nommé membre pour la classe d'histoire. Peu de mois après la mort de Raynal, le 15 germinal an 4, dans la première séance publique de ce corps littéraire, son éloge fut prononcé par J. Lebreton, au nom de l'Institut. Raynal était aussi membre de l'académie de Berlin. Il préparait une nouvelle édition de son *Histoire philosophique* et travaillait, sur des matériaux que lui avait fournis le directoire, à mettre son ouvrage en harmonie avec la nouvelle situation des colonies : il se proposait surtout de retrancher les déclamations qui lui avaient valu de si déplorables succès; mais la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein. Peu d'hommes de lettres ont su acquérir une plus belle fortune que Raynal : sans doute tous les moyens qu'il employa pour y parvenir ne furent pas également honorables; mais il sut du moins faire un noble usage de ses richesses. Outre les fondations dont nous avons parlé, il avait, sous l'ancien régime, doté l'Académie française, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et l'Académie des sciences, chacune d'une rente perpétuelle de douze cents livres, pour récompenser les écrivains qui se seraient distingués. En 1791, la société d'agriculture de Paris reçut de lui une rente perpétuelle de douze cents livres, destinée à envoyer de bons modèles d'instruments de labourage dans tous les départements. Enfin, à la même époque, il fit à St-Geniez une fondation pour assurer aux habitants de son lieu natal les bouillons et les médicaments dont ils pourraient avoir besoin dans leurs maladies. Tous les contemporains de Raynal s'accordent à lui reconnaître un caractère obligeant et les qualités propres à se faire des amis. Rousseau, qui, dans ses *Confessions*, parle si mal de presque tous ceux qui eurent des rapports avec lui, rend à Raynal

le témoignage le plus favorable : « Je lui étais « toujours resté attaché, dit-il, depuis un pro- « cédé plein de délicatesse et d'honnêteté qu'il a « eu pour moi, et que je n'oublierai jamais. Cet « abbé Raynal était certainement un ami chaud ». L'*Histoire du stathoudérat* parut d'abord à la Haye (Paris), 1748. 1 vol. in-12. Il en fut publié à Amsterdam, l'année suivante, une nouvelle édition par Rousset, qui revit et corrigea l'ouvrage de Raynal. Ce dernier n'eut aucune part à cette réimpression; mais en 1750 il fit lui-même réimprimer son ouvrage en profitant des corrections de Rousset. Par une spéculation de librairie difficile à caractériser, l'*Histoire du stathoudérat* a été reproduite en 1819, à Paris, chez Baudouin frères, sous le nom de Louis Bonaparte (ex-roi de Hollande), avec des augmentations tirées d'un ouvrage de Barère, et que les éditeurs ont attribuées à Napoléon Bonaparte (1). On a tiré des *Anecdotes historiques* de Raynal l'*Histoire du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de Catherine d'Aragon*, 1763, in-12, attribué à l'abbé Iraill. L'*Histoire philosophique et politique des établissements des Européens dans les deux Indes* ne parut d'abord qu'en 4 volumes in-8°, à Amsterdam, 1770, sans nom d'auteur; Raynal en fit encore imprimer quatre ou cinq éditions anonymes, en six, puis en sept volumes, jusqu'à la publication de sa fameuse édition de 1780, Genève, 10 vol. in-8° ou 4 vol. in-4°, avec un atlas, le nom et le portrait de l'auteur. L'édition de Neufchâtel, 1785, 10 vol. in-8°, n'est pas moins estimée. En somme, l'*Histoire philosophique* a eu plus de vingt éditions et près de cinquante contrefaçons. Nous citerons encore l'édition de 1787, Avignon, 8 vol. in-8°, revue et corrigée par un magistrat. L'édition de Paris, 1820-1821, corrigée et augmentée d'après les manuscrits autographes de l'auteur, remplit 12 volumes in-8°; le dernier contient la situation actuelle des colonies, par M. Peuchet. Cette édition est précédée d'une *Notice biographique* et de *Considérations générales sur les écrits de Raynal*, par A. Jay, qui est incomplète. Quant aux corrections et augmentations d'après les manuscrits autographes, annoncées par le titre, elles sont à peu près nulles, et c'est une preuve de plus que Raynal n'eut pas le temps de mettre la dernière main à son ouvrage. L'*Histoire philosophique* a été abrégée, réfutée, traduite dans presque toutes les langues. Parmi les meilleures réfutations, on cite les *Recherches historiques et politiques sur les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*, etc., par un citoyen de Virginie (M. Mazzei), Paris, 1788 ou 1790, 4 vol. in-8°. Un Hollandais a publié en 1791 un extrait de l'*Histoire philosophique*, pour ce qui concerne le commerce et les colonies de la Hollande, 1 vol. in-8°. Un académicien de Berlin a réfuté ce qui paraissait injurieux au roi

de Prusse (voy. MOULINES). Le duc d'Almodovar, grand d'Espagne, a donné moins une traduction qu'un extrait de l'*Histoire philosophique*, duquel il a eu soin de bannir tout ce que cet ouvrage offre de répréhensible sous le rapport des doctrines, en rectifiant d'ailleurs plusieurs des erreurs échappées à Raynal sur les colonies espagnoles. Des libellistes, qui spéculent sur les plus coupables écarts de l'esprit humain, ont extrait l'*Histoire philosophique* dans un tout autre esprit, en laissant de côté les faits pour n'en conserver que les déclamations impies et séditionnaires, et l'ont publié sous le titre d'*Esprit de Raynal*, 1 vol. in-8° (voy. HÉNOUIN). Ce livre fut proscrit par le garde des sceaux en 1777. On a quelquefois attribué à Raynal : 1° les *Mémoires de Ninon de Lenclos*. C'est une erreur : ils furent publiés par le chevalier d'Ouxmenil. 2° *Tableau et révolution des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale*, Amsterdam, 1781, 2 vol. in-8°; 3° les *Inconvénients du célibat des prêtres*, ouvrage dont le véritable auteur est l'abbé Gaudin (voy. ce nom); 4° *Essai sur l'administration de St-Domingue*, 1787, qui n'est qu'une compilation tirée de l'*Histoire philosophique*; 5° *Réflexions et notices sur la traite des noirs*; 6° *Des assassinats et des vols politiques, ou Des prescriptions et des confiscations*, Amsterdam et Paris, an 3 (1795). Cet écrit énergique est du célèbre avocat général Servan. Sériey a publié en 1805, sous ce titre : *Eléments de l'histoire du Portugal, contenant les causes de la décadence des Portugais, leurs lois, leur commerce, les révolutions de ce royaume*, un ouvrage qui avait été composé par Raynal. En effet, cette production est moins une histoire qu'une série de considérations générales tout à fait dans la manière de cet écrivain. Il est parlé dans quelques biographies d'une *Histoire de la révocation de l'édit de Nantes*, par Raynal, et qui devait avoir quatre volumes. Il est certain que, s'il a jamais songé à faire cet ouvrage, il n'a pas eu le temps d'accomplir ce projet. Enfin il paraît prouvé qu'il a écrit des *Mémoires sur la Barbarie*, qui, à sa mort, étaient entre les mains de ses héritiers, si l'on en croit une notice publiée en leur nom dans le *Moniteur* du 5 vendémiaire an 5 (1). La librairie Amable Costes fit paraître à Paris, en 1826, en 2 volumes in-8°, l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans l'Afrique*, ouvrage posthume de G.-T. Raynal, avec des augmentations, par M. Peuchet, concernant l'état actuel de ces établissements.

D—R—R.

RAYNAL (JEAN), né à Toulouse en 1723, fut l'un des historiens de cette ville. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il ne tarda pas à le quitter; il se fit recevoir avocat au parlement de sa

(1) *Dictionnaire des anonymes*, 2^e édit., n° 8051.

(1) Tous ces points se trouvent exposés et discutés dans trois articles insérés dans la *Gazette de France*, les 7 et 21 décembre 1822 et 21 février 1823, et qui renferment quelques documents curieux sur la vie et les écrits de Raynal.

cité natale et plaida même avec beaucoup de talent. Nommé, en 1767, capitoul et subdélégué de l'intendant du Languedoc, il se fit remarquer par ses talents administratifs et fut envoyé, en 1772, pour porter à Versailles les cahiers des états de la province. Il eut le bonheur de traverser sans trouble les temps orageux de la révolution, et mourut à Argilliers, département de l'Aude, en 1807, le 28 juillet. On a de lui une *Histoire de la ville de Toulouse, avec une notice des hommes illustres, une suite chronologique des évêques et archevêques de cette ville, et une table générale des capitouls depuis la réunion du comté de Toulouse jusqu'à présent*, Toulouse, 1759, in-4°. Cet ouvrage, très-sèchement écrit (et dont on peut voir l'analyse dans le *Journal des savants* de 1760, p. 325 et 803), n'est qu'un abrégé des annales de la Faille. Raynal n'a pas su même déguiser son plagiat en continuant, jusqu'au temps où il vivait, l'ouvrage qu'il avait entrepris. Son guide s'arrête à la mort de Henri IV : lui de même ne pousse pas sa course plus loin. La liste des hommes illustres qu'il a dressée est encore plus défectueuse. A peine nomme-t-il la dixième partie des personnages dont il eût dû parler. Il ignore ce qu'il devait savoir de ceux dont il s'occupe. Moréri a été son seul guide; il a même voulu l'abréger.

L—M—E.

RAYNALDI (ODERIC). Voyez RINALDI.

RAYNAUD (le P. THÉOPHILE), célèbre jésuite, qu'on a longtemps cru Français, était né vers la fin de 1583 à Sospello, dans le comté de Nice. Ses études achevées, il embrassa la règle de St-Ignace à l'âge de dix-neuf ans, et après avoir régenté les basses classes au collège d'Avignon, puis professé la philosophie et la théologie à Lyon, il se rendit, en 1631, à Paris, où l'appelaient le prince Maurice de Savoie, qui l'avait choisi pour confesseur. Peu de temps après, le cardinal de Richelieu lui proposa de réfuter un théologien espagnol, qui blâmait l'alliance conclue récemment par la France avec les protestants d'Allemagne; le P. Raynaud ne crut pas devoir se rendre aux désirs du ministre et se hâta de retourner à Lyon, d'où ses supérieurs l'envoyèrent à Chambéry. L'évêché de Genève vint à vaquer, en 1637, par la mort du frère de St-François de Sales, qui lui avait succédé sur ce siège. Les membres du sénat de Chambéry, qui connaissaient le zèle et les talents du P. Raynaud, demandèrent pour lui cette dignité; mais il désavoua leurs démarches et quitta même la Savoie, où il ne revint qu'en 1639. Le P. Monod, son confrère, venait d'être enfermé dans le château de Montmélian, sur les instances du cardinal de Richelieu (voy. MONOD); Raynaud chercha tous les moyens d'adoucir la captivité de son ancien ami; mais Richelieu, indigné déjà contre lui, ne put croire que ses relations avec un prisonnier d'Etat fussent tout à fait innocentes; il sollicita de la cour de Savoie l'ordre de l'arrêter. Au bout

de trois mois le P. Raynaud sortit de prison; mais craignant de nouvelles persécutions de la part du ministre, il résolut de passer à Rome où il pourrait braver sa vengeance. Malheureusement, les espions dont il était entouré rendirent compte des moindres mots qui lui échappaient. L'ordre de l'arrêter précéda son arrivée à Avignon, et il resta six mois enfermé dans une chambre du palais papal. Ses ennemis, pendant sa détention, avaient fait suspendre l'impression d'un de ses ouvrages (*Heterochita spiritualia*) sous le prétexte qu'il renfermait des propositions dangereuses. Dès qu'il fut libre, le P. Raynaud partit pour Rome, emportant son manuscrit, qu'il soumit à l'examen du P. Alégambe, nommé son censeur, et il revint avec l'autorisation de le faire imprimer. A son retour, il fut accueilli par le vice-légat (Frédéric Sforze), qui ne négligea rien pour lui faire oublier son injuste détention. Ce prélat ayant été nommé cardinal en 1645, partit pour Rome avec le P. Raynaud et s'empressa de le présenter au souverain pontife et aux membres du sacré collège comme un des plus fermes défenseurs des droits du saint-siège. Le pape, voulant mettre ses talents à l'épreuve, lui proposa d'entreprendre la réfutation du traité *De concordia sacerdotis et imperii* (roy. MARCA). Le P. Raynaud n'osa pas refuser ouvertement une tâche si difficile et partit sans prendre congé du pontife. Sur l'invitation de son général, il retourna deux ans après à Rome, et il y professa pendant quelques mois la théologie positive; mais sa santé ne s'accommodant point du climat de l'Italie, il demanda la permission de revenir à Lyon, où il passa le reste de sa vie entre la direction des âmes, l'enseignement et la rédaction de ses ouvrages. Il mourut d'apoplexie en cette ville le 31 octobre 1663, à l'âge de 80 ans. Le succès qu'avaient obtenu la plupart des écrits du P. Raynaud fit croire à quelques spéculateurs qu'on en verrait le *Recueil* avec plaisir. Le P. Bertet (voy. *Lettres de Gui Patin*, p. 327) se chargea de publier cette immense collection, qui parut à Lyon, de 1665 à 1669, en 20 volumes in-folio. Le dernier volume, imprimé sous la rubrique de Cracovie, intitulé *Apompeius* (c'est-à-dire le *Bouc émissaire*), contient les écrits dont le P. Raynaud n'avait point osé s'avouer l'auteur, comme étant trop satiriques; cette édition n'eut presque aucun débit et le libraire fut ruiné; mais aujourd'hui qu'elle est devenue rare, les exemplaires en ont repris quelque valeur. Tiraboschi compare le recueil des ouvrages du P. Raynaud à ces magasins remplis de toutes sortes de marchandises, bonnes et mauvaises, anciennes et nouvelles, utiles ou inutiles, dans lesquels chacun, avec un peu de patience, finit par rencontrer quelque chose qui lui convient (voy. la *Storia della letteratura italiana*, t. 8, p. 152); et cette comparaison nous semble donner une idée assez juste de cette vaste collection. Elle se compose

de quatre-vingt-treize ouvrages, dont on trouvera les titres dans le tome 26 des *Mémoires* de Nicéron. Joly a fait quelques additions et quelques corrections à ce catalogue dans ses *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*. Le P. Raynaud, dans un moment de loisir, avait écrit sa *Vie*, que l'on conservait parmi les manuscrits de la bibliothèque des jésuites de Lyon. On sait que le P. Oudin avait formé le projet de la compléter et de la publier avec ses corrections, et l'on ne peut que regretter qu'il ne l'ait pas exécuté (voy. Michault, *Mélanges philolog.*, t. 2. p. 346). W-s.

RAYNEVAL (JOS.-MATH. GERARD DE). Voyez GERARD.

RAYNEVAL (FRANÇOIS-MAXIMILIEN GÉRARD), comte DE, naquit à Versailles le 8 octobre 1778. Sa famille, originaire d'Alsace, remplissait dans cette province des charges municipales et judiciaires. Son père (voy. GÉRARD DE RAYNEVAL) avait acquis un certain renom dans la diplomatie. Le jeune Rayneval, d'accord avec les vœux de son père, se lança dans la même carrière. Peu après le 18 brumaire, il partit pour Copenhague comme attaché à la mission dont Bourgoing venait d'être chargé. Ce fut son premier pas dans les affaires politiques. Puis il passa, comme on va le voir, douze années consécutives à l'étranger, dans divers cours. De 1807 jusqu'à la guerre de 1812, il occupa le poste de premier secrétaire d'ambassade en Russie. St-Petersbourg était alors le plus vaste théâtre pour les affaires, et, par suite, le plus profitable, puisqu'il n'y a de diplomatie que là où la force n'impose point ses volontés. Déjà Rayneval préludait brillamment au rôle d'homme d'Etat. Mandé à Wilna par le ministre des affaires étrangères, puis à Moscou par Napoléon, il ne put arriver à temps dans cette capitale; le mouvement de retraite était commencé. Il en supporta avec énergie toutes les épreuves, et à force de constance et d'efforts il parvint à joindre l'empereur. Mais la gravité de la situation dominait alors les plus sages pensées, et l'audience se borna à quelques brèves paroles échangées à un bivouac. C'est le seul contact qu'il ait jamais eu avec Napoléon. La campagne de 1813 allait commencer. Dès le début, la bataille de Lutzen, l'occupation de Dresde, la présence de l'armée française sur l'Oder, rétablirent la fortune qu'avec quelque modération Napoléon eût affermie. Ce fut en vain qu'on espéra!... Cependant des conférences allaient s'ouvrir à Prague; Rayneval, qui avait suivi Maret à Dresde comme chef de division adjoint, fut nommé conseiller d'ambassade du duc de Vicence (Caulaincourt) et du comte de Narbonne, plénipotentiaires à ce congrès. On sait qu'il fut sans résultat, et que bientôt les hostilités recommencèrent. L'année 1814 s'ouvrit par l'envahissement de la France. De nouveaux revers rendaient chaque jour la paix plus urgente, mais plus difficile. L'entrée du duc de Vicence aux

affaires étrangères parut un gage de modération. Dès le 6 janvier, il quitta Paris avec l'intention formelle de procurer la paix à la France. Rayneval et la Besnardière, chef de la première division, partirent avec lui. A leur arrivée, les conférences de Châtillon commencèrent. Elles duraient depuis deux mois, quand la marche des armées alliées sur Paris consumma la chute de Napoléon. Au retour des Bourbons, Rayneval avait trente-six ans. Sa capacité était généralement établie, et, chose assez rare alors, avait été constamment supérieure à ses emplois. A cette époque, les difficultés de gouvernement étaient immenses; les relations à établir à l'étranger y ajoutaient encore par la rareté des hommes unissant la convenance de position à la spécialité des connaissances. On disposa de l'ambassade à la cour d'Angleterre pour récompenser la fidélité. Le duc de la Châtre y fut nommé. Mais l'importance des intérêts politiques et commerciaux réclamait un homme d'affaires. On ne balança pas à accorder à Rayneval les fonctions réunies de premier secrétaire d'ambassade et de consul général à Londres. La seconde rentrée du roi, en 1815, le retrouva au poste qu'il occupait en Angleterre. Bientôt le duc de Richelieu entra au ministère des affaires étrangères et y joignit la présidence du conseil. Il avait connu Rayneval en Russie; il l'avait vu entouré de l'estime publique, et ce souvenir le détermina à lui accorder sa confiance. Il l'associa aux affaires de ce département avec le titre de directeur des chancelleries. C'était déjà les attributions de la place de sous-secrétaire d'Etat qu'il devait remplir en 1820, sous le ministère du baron Pasquier. Ici commence une ère nouvelle pour Rayneval. Initié journellement aux affaires les plus délicates, il ouvrit toutes les dépêches, donna toutes les instructions. Tout ce qu'il écrivit est remarquable de rectitude et de méthode. Trop longtemps il avait souffert des arrière-pensées et des directions vagues ou versatiles d'une politique qui ne voulait jamais se révéler, pour continuer un système de relations sans confiance envers les agents du dehors, sauf, comme il y en a eu tant d'exemples, à les rendre responsables des mauvais succès. Ses longs séjours à l'étranger lui avaient donné une connaissance approfondie des intérêts de chaque pays et de la politique de chaque cabinet. Les traditions diplomatiques lui étaient familières, et il en faisait un usage fréquent pour résoudre mille affaires par les analogies. Après six années de fonctions laborieuses, qui ne furent pas sans éclat, puisque le traité d'Aix-la-Chapelle, auquel il prit une part active, fait partie de cette période, il les quitta pour aller, en décembre 1821, comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Berlin. Ceux qui l'ont connu à cette cour savent qu'il appliqua toute la bienveillance de son caractère à éteindre l'irritation entre les deux peuples. Il y réussit et ne quitta cette résidence

qu'en y laissant d'universels regrets. Ce fut grâce à cet esprit de conciliation que cessa un anniversaire douloureux pour tout cœur français, la commémoration de la bataille de Leipsick. En juin 1825, il passa à l'ambassade de Suisse. Jusqu'à son arrivée, les droits des Français dans ce pays, et réciproquement ceux des Suisses en France, étaient l'objet de difficultés continuelles. On en prévint le retour par une sage convention due à ses soins. Peu après, il fut créé ministre d'Etat et choisi pour gérer par *interim* le ministère des affaires étrangères pendant la maladie du comte de la Ferronnays, son ami. Il eut, en cette qualité, entrée au conseil du roi. L'Europe s'occupait alors de donner à la Grèce une organisation politique, et l'on sait quelle part noble et désintéressée y prit la France. Le département où Rayneval avait autant d'amis que de collaborateurs, vit ce choix avec une satisfaction marquée; et le comte de la Ferronnays, à cause de l'état fâcheux de sa santé, persistant à n'en pas reprendre la direction, on espéra qu'il lui succéderait. Il est même sûr qu'il fut proposé et agréé par le roi. Mais cette combinaison échoua, et tout ce qui connaissait Rayneval le regretta dans l'intérêt des affaires. Le roi, ne voulant pas le laisser retourner en Suisse sans un témoignage de sa satisfaction, lui conféra le titre de comte. Vers la fin de 1829, il fut promu à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur et nommé à l'ambassade de Vienne. Dans les premiers jours de l'année suivante, il prit possession de ce nouveau poste, en tout temps considéré comme d'une grande importance, à laquelle ajoutait encore la présence d'un jeune prince qui appelait les regards des partisans d'un passé glorieux, mais impossible à reproduire. Rayneval conserva cette ambassade jusqu'aux événements de 1830. Depuis son retour de Vienne, il vivait dans la retraite, lorsque le président du conseil, Casimir Périer, lui offrit l'ambassade de Madrid, un an avant la mort de Ferdinand VII. Pendant plus de quatre années qu'il y résida, ses efforts pour diminuer les maux de ce pays et sa modération éclairée lui acquirent l'estime de tous les partis. Mais sa santé éprouva de graves altérations. Il avait quitté Madrid déjà souffrant pour rejoindre la reine, quand le passage des montagnes détermina en lui une fluxion de poitrine qui se compliqua d'une attaque de goutte à laquelle il succomba, le 16 août 1836, au milieu même des scènes sanglantes de la Granja. Nous ne relaterons, parmi les questions délicates et multipliées à la solution desquelles il concourut, que l'importante question des créances étrangères, dans laquelle il fit prévaloir le principe de la négociation sur celui d'un compte financier, en attribuant à chaque Etat une somme fixe et invariable, pour satisfaire aux réclamations incessantes des pays où la France avait porté ses armes. Nous citerons encore, au nombre de ses utiles travaux,

les nouveaux tarifs des douanes et les modifications aux divers traités. Le comte de Rayneval parlait bien quatre langues et n'était étranger à aucune. En 1832, il donna une édition nouvelle, revue et annotée par lui, des *Institutions du droit de la nature et des gens*, publiée par son père. P.-v.-r.

RAYNEVAL (ALPHONSE GÉRARD, comte de), diplomate français, fils du précédent, était né à Paris le 1^{er} août 1813 et n'avait que vingt-trois ans à la mort de son père. Il était depuis plusieurs années attaché à l'ambassade de Madrid, quand M. Molé, voulant reconnaître les services du père, nomma le jeune de Rayneval chef de son cabinet, dès le 6 septembre 1836, et le conserva auprès de lui pendant la durée de son ministère. Alphonse de Rayneval remplit avec distinction l'emploi délicat dont il était chargé, en même temps qu'avec un dévouement exemplaire il fut la providence de sa famille nombreuse, demeurée sans fortune. En 1839, Alphonse de Rayneval fut envoyé à Rome avec le titre de premier secrétaire d'ambassade sous le comte Septime de Latour-Maubourg, ambassadeur. C'est de cette époque que datent ses premières relations avec le gouvernement pontifical, auquel il devait plus tard rendre d'éminents services, en lui prêtant son appui et en plaçant sa cause auprès du gouvernement français. Au commencement de l'année 1844, Rayneval fut nommé premier secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires à St-Petersbourg. Il alla occuper son poste dans les premiers jours du mois d'avril et le conserva jusqu'en 1848. Le 29 juin de cette année, il fut appelé au poste de ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement des Deux-Siciles. Le contre-coup de la révolution française de février s'était vivement fait ressentir dans toute l'Italie. L'assassinat de Rossi (*voy.* ce nom), l'établissement d'une république à Rome, le départ du souverain pontife pour Gaëte étaient des événements qui préoccupaient la diplomatie tout entière. Une expédition française à Rome fut résolue. Son but était, suivant les uns, de limiter l'influence de l'Autriche en Italie; suivant d'autres, de restaurer Pie IX sur le trône pontifical. Quoi qu'il en soit, en même temps qu'un plénipotentiaire français, M. Ferdinand de Lesseps, était envoyé en mission à Rome près du triumvirat qui gouvernait la république romaine, de Rayneval, à Gaëte, rassurait le saint-père sur les intentions de la France à son égard. Des conférences étaient tenues entre les représentants de la France, de l'Espagne, de l'Autriche et de Naples. MM. d'Harcourt et de Rayneval y représentaient la France. Le rétablissement du pape y fut décidé en principe. Dans le cours des conférences et dans la correspondance de cette époque, de Rayneval avait maintenu constamment les droits du saint-siège, ce fut lui qui fut chargé de rédiger les procès-verbaux de Gaëte. Le 3 juillet 1849, Rome ouvrit ses portes à l'armée fran-

gaïse ; mais le souverain pontife se vit arrêté dans son retour par divers actes politiques émanés de France. Le 26 mars 1850, Rayneval fut investi des fonctions d'ambassadeur auprès du souverain pontife, qui rentra dans Rome le 12 avril suivant. Il occupa ce poste durant sept années et s'appliqua toujours à concilier avec la vénération due au père des fidèles les devoirs du représentant de la nation française. Il concourut puissamment à maintenir l'harmonie politique entre les gouvernements respectifs. Consulté de Paris sur la véritable situation de Rome, il répondit par un énergique mémoire en faveur du saint-père, sous la date du 14 mai 1856. Il y concluait au maintien de l'occupation française, sous réserve de l'adoption par le gouvernement pontifical, de diverses réformes et améliorations de détail. Peu de temps après il fut rappelé en France. Sa santé était depuis longtemps sensiblement altérée. Il reçut sa nomination à l'ambassade de Russie le 18 août 1857 ; mais il était déjà dans l'impossibilité d'aller occuper ce poste, et il succomba à Paris, le 10 février 1858, à peine âgé de 45 ans. Il avait épousé la fille de M. Auguste Bertin de Vaux.

E. D—s.

RAYNOUARD (FRANÇOIS-JUSTE-MARIE), législateur et académicien, naquit à Brignolles en Provence, le 18 septembre 1761, et, après y avoir fait ses études, vint suivre le barreau comme avocat au parlement d'Aix. Quelles que fussent son activité et sa constance au travail, il réussit peu dans cette profession, et il cherchait à se faire une autre existence lorsque la révolution commença. D'un caractère toujours calme et prévoyant, il n'en adopta les principes qu'avec modération, et nommé, en 1791, député suppléant à l'assemblée législative où il ne siégea pas, il se déclara même contre les premiers excès révolutionnaires. En 1793, il fut mis en arrestation par le parti de la Montagne, à l'époque du 31 mai, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Raynouard reprit alors pendant quelques années sa première profession, puis il se rendit à Paris pour s'y créer des ressources dans la littérature, et fut nommé, en 1806, membre du corps législatif par le département du Var. En 1804, il avait remporté un prix au concours de l'Institut pour un poème intitulé *Socrate dans le temple d'Aglaure*, ouvrage moins remarquable peut-être par le talent qui le fit distinguer que par des principes très-hardis, qui avaient alors peu d'approbateurs et que surtout le souverain maître n'aimait pas. L'année suivante, on donna au Théâtre-Français la tragédie des *Templiers*, qui, après beaucoup d'autres publications, est peut-être encore le plus beau titre de son auteur. Le succès que cette pièce obtint fut loin d'être sans contestation, mais l'opposition même de quelques critiques ne fit qu'assurer ce succès. On ne peut au moins douter que tel ne fût le sort des censures acharnées de Geoffroy,

rédacteur du *Journal de l'empire*. Chaque représentation était suivie d'une violente attaque de ce journaliste, et chacune de ces attaques était vengée le lendemain par un concours et des applaudissements inconnus au Théâtre-Français depuis les années de Voltaire, et plus encore par un débit inouï des exemplaires qu'on criait à tue-tête dans les rues. Dans son rapport pour les prix décennaux fait en 1810, l'Institut considéra cette tragédie comme digne du grand prix et proposa à l'empereur de la couronner. Il est probable que cette proposition, jointe à d'autres du même genre en faveur de quelques hommes que n'aimait pas Napoléon, notamment Delille et M. de Chateaubriand, contribua à faire ajourner indéfiniment la distribution de ces prix. Cependant Raynouard reçut dans ce temps la décoration de la Légion d'honneur ; il avait été élu, en 1807, membre de la seconde classe de l'Institut à la place du poète Lebrun. En 1811, il fut appelé une deuxième fois au corps législatif, et cette nomination lui fournit bientôt une occasion de jouer un rôle politique très-important. Lorsque la puissance impériale commença à s'ébranler, vers la fin de 1813, Raynouard fut nommé l'un des membres de la commission extraordinaire que l'on chargea de faire un rapport sur l'état de la France (*voy. LAINE*). Il trouva une nouvelle occasion de faire remarquer l'indépendance de ses opinions dans le rapport qu'il fit au nom d'une commission sur la répression des délits de la presse. Le rapporteur se montra tout à fait contraire aux vues des ministres du roi, et il conclut à ce que le projet qu'ils avaient présenté fût rejeté (*voy. MONTESQUIOU*). Au mois de septembre 1814, il parla sur la loi de naturalisation et parut disposé à lui donner une grande extension. Après le retour de Napoléon en 1815, Raynouard fut nommé membre de la chambre des représentants par les électeurs de Draguignan et conseiller de l'université par Napoléon ; mais il n'accepta ni l'une ni l'autre de ces fonctions. Peu de temps auparavant on avait repris au Théâtre-Français la tragédie des *Templiers*, que l'auteur avait considérablement remaniée. Cette pièce eut encore alors un très-grand succès, et ce fut une sorte de dédommagement de la chute qu'avait essuyée la tragédie des *Etats de Blois*, donnée l'année précédente, après l'arrivée du roi, et dont Napoléon n'avait pas permis la représentation au Théâtre-Français, après l'avoir fait jouer en sa présence à St-Cloud, le 22 juin 1810. La pièce eut néanmoins huit représentations, mais elle n'ajouta rien à la réputation de Raynouard qui, depuis ce temps, parut peu disposé de s'occuper de poésie et d'ouvrages dramatiques, ne se livrant guère qu'à des travaux d'histoire et d'érudition qui étaient, il faut en convenir, beaucoup plus dans la nature de ses goûts et de son talent. Lors de la réorganisation de l'Institut, en mars 1816, Raynouard fut maintenu sur la liste

des membres de l'Académie française, et le 26 octobre de la même année, il obtint l'honneur encore fort rare de siéger dans deux classes, par le choix que fit de lui l'Académie des inscriptions. En 1817, ses collègues de l'Académie française l'appelèrent aux fonctions de secrétaire perpétuel en remplacement de Suard. Il fit preuve de beaucoup de zèle dans ces fonctions et donna du moins par des lectures fréquentes, entre autres de son poème de *Macchabée*, l'exemple de l'activité à un corps qui, depuis longtemps, était accusé de se reposer sur ses lauriers de deux siècles. Du reste, Raynouard était, dans la véritable acception du mot, un homme de probité et de courage. Aucune crainte, aucune séduction ne purent jamais le faire varier dans ses opinions ; et cependant il était très-âpre sur les questions d'intérêt, on pourrait même dire sans exagération qu'il était avare. Logeant à Passy, loin de l'Académie, on ne le vit jamais, même en temps de pluie, prendre une voiture pour s'y rendre. Plusieurs fois il a fait à pied le voyage de la Provence jusqu'à la capitale. On sait que sous la restauration, il concourut à la rédaction du *Journal des savants*, recevant pour cela un très-modique traitement du ministère. C'est dans ce travail qu'il fut dupe d'une assez plaisante mystification, relativement à la collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiée à Paris en 1825, et dont l'éditeur pensa qu'il ne pouvait se dispenser de donner quelque chose de polonais ; mais n'ayant personne qui connût la langue ni le théâtre des bords de la Vistule, il imagina de faire fabriquer une tragédie qu'il annonça comme traduite d'un auteur qui n'était pas moins que le Corneille de la Pologne, et une comédie émanée d'un autre Molière. Nous ne sommes pas étonnés que les lecteurs du *Journal des savants*, qui ne sont ni nombreux ni fort érudits en œuvres dramatiques, aient été trompés, mais ce qui doit surprendre, c'est que le secrétaire perpétuel de l'Académie française, le double académicien, enfin l'auteur des *Templiers*, Raynouard, s'y soit laissé prendre, qu'il ait très-sérieusement analysé et loué ce *théâtre polonais*, et fait à cette occasion de longues dissertations sur l'art dramatique chez les peuples du nord de l'Europe. On s'en étonne d'autant plus qu'à cette époque il ne semblait vouloir s'occuper que d'érudition, d'histoire littéraire, et qu'il mettait toute son ambition à se faire remarquer sous ce rapport. Ses travaux sur la langue romane et sur les troubadours sont assurément fort remarquables, mais peu de personnes peuvent les apprécier, et il s'y trouve sur les origines beaucoup d'assertions que l'on pourrait contester. En 1827, il fut un des signataires de l'adresse au roi que l'Académie française vota, sur la proposition de Lacretelle, pour lui exprimer son inquiétude sur le projet de loi contre la liberté de la presse ; et dans le même temps il donna sa démission de secrétaire perpétuel, fonctions dans

lesquelles il fut remplacé par Auger. Il mourut à Passy le 27 octobre 1836, et eut pour successeur à l'Académie française M. Mignet, qui par conséquent a fait son éloge, à la manière académique, dans son discours de réception. On a de Raynouard : 1° *Caton d'Utique*, tragédie en trois actes et en vers, Paris, 1794, in-8°, tiré à quarante exemplaires ; 2° *Socrate dans le temple d'Aglauré*, poème qui a remporté le prix décerné par l'Institut en l'an 12 (1804), in-4° ; 3° les *Templiers*, tragédie en cinq actes, 1805, in-8°, plusieurs éditions. Cette tragédie a été traduite en vers allemands par Stoeber, Strasbourg et Paris, 1805, in-12. 4° *Monuments historiques relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple et à l'abolition de leur ordre*, 1813, in-8° ; 5° les *Etats de Blois*, tragédie en cinq actes, 1814, in-8°, avec une relation très-détaillée du meurtre des Guises (1). 6° *Recherches sur l'ancienneté de la langue romane*, 1816, in-8° de 32 pages ; 7° *Eléments de la grammaire de la langue romane avant l'an 1000, précédés de recherches sur l'origine et la formation de cette langue*, 1816, in-8° de 105 pages ; 7° *Grammaire romane, ou Grammaire de la langue des troubadours*, 1816, in-8° de 351 pages ; 9° *Fragments d'un poème en vers romans sur Boèce, imprimé en entier pour la première fois d'après le manuscrit du 11^e siècle*, avec des notes, Paris, 1817, in-8° ; 10° *Des troubadours et des cours d'amour*, 1817, grand in-8° ; 11° *Camoëns*, ode, avec la traduction portugaise de Francisco Manoel, Paris, 1819, in-8° ; 12° *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des troubadours*, Paris, 1821, in-8° ; 13° *Choix de poésies originales des troubadours*, Paris, 1816-1821, 6 vol. grand in-8°. On y retrouve tous les ouvrages que l'auteur avait déjà publiés séparément sur les troubadours et que nous avons indiqués plus haut, tels que la *Grammaire romane*, etc. 14° *Rapport sur la grammaire espagnole de M. Chalumeau de Verneuil, lu à l'Académie des inscriptions*, Paris, 1821, in-8° ; 15° le *Dévouement de Malesherbes*, ode, lue dans la séance des quatre académies composant l'Institut, le 24 avril 1822, Paris, 1822, in-8° ; 16° *Rapports sur le concours d'éloquence de l'année 1818 et sur celui de 1824*, in-4° ; 17° *Rapports sur le concours de poésie de l'année 1823 et sur celui de 1825*, in-4° ; 18° *Histoire du droit municipal en France sous la domination romaine et sous les trois dynasties*, Paris, 1829, 2 vol. in-8° ; 19° *Observations philologiques et grammaticales sur le roman du Rou et sur quelques règles de la langue des trouvères au 12^e siècle*, Rouen, 1829, in-8° ; 20° *Influence de la langue romane*, Paris, 1835, in-8° ; 21° *Nouveau choix de poésies originales des troubadours*,

(1) Raynouard lut en 1814, chez le ministre Chaptal, une tragédie qu'il n'a donnée ni au théâtre ni à l'impression, et dont le sujet était la *Mort de Charles 1^{er}, roi d'Angleterre*. La reine n'apprend l'exécution du monarque que par ces mots que lui adresse un des principaux personnages de la pièce : *Votre fils est mon roi*.

1836, in-8°. Cet ouvrage est resté inachevé ; il devait former 6 volumes, dont un seul a paru. Raynouard avait annoncé le projet de publier un recueil d'inscriptions, notamment celles de Michel Fourmont, qu'il n'a pas exécuté. M—ⁿ j.

RAZI (MOHAMMED ABOU-BEKR IBN-ZACARIA), célèbre médecin arabe, reçut le jour à Rey (l'ancienne Ragès, dans le Khorasân), d'où lui vint le surnom de Razi ou Rhazès, sous lequel il est connu. Dans sa jeunesse, il s'occupa de musique et d'amusements frivoles ; mais à mesure qu'il avançait en âge, il sentit le besoin d'une profession utile, et il se livra dès lors avec ardeur à l'étude de la médecine et de la philosophie. A l'exemple des grands médecins de l'antiquité, il joignit la pratique à l'étude des principes de son art, et il dirigea successivement les hôpitaux de Bagdad et de sa ville natale. Léon l'Africain le fait voyager en Syrie, en Egypte et jusqu'en Espagne. Il a même prétendu que Razi séjourna longtemps à Cordoue et s'y acquit la plus grande réputation ; mais son récit est mêlé d'anachronismes si grossiers qu'on ne sait s'il mérite la moindre confiance (1). On sait, il est vrai, par Aboulféda, que notre auteur mourut fort âgé ; mais on est incertain de l'année de sa mort, qu'Aboulféda et d'autres placent à l'an 310 de l'hégire (923 de J.-C.), tandis que quelques-uns la reculent de dix années. Au reste, les écrivains orientaux s'accordent sur un point, c'est dans l'éloge qu'ils font de Razi. Aboulféda assure qu'il fut comme l'imam ou le coryphée des savants de son temps, et qu'il mérita d'être *montré au doigt* pour ses talents. Razi était naturellement bon, généreux, se dévouant au service des pauvres. Malgré sa science et sa droiture, il paraît qu'il ne sut pas se préserver des travers de son siècle ; c'est du moins ce qui résulte de ses ouvrages et qui est confirmé par le trait suivant, que nous tirons d'Aboulfarage. Un jour quelqu'un dit à Razi : « Tu « prétends posséder trois grandes sciences, et tu « es le plus ignorant des hommes. Tu crois con- « naître l'alchimie, et cependant tu n'as pu trou- « ver le moyen de payer à ta femme les dix pié- « ces d'argent que tu lui avais promis en dot ; « tu t'es même laissé mener en prison pour une « aussi petite somme. Tu fais le médecin, et tu « n'as pu conserver ta vue. Enfin, à t'en croire, « tu es instruit dans la science des étoiles et de « la nature, et tu croupis dans la misère. » Voici un autre trait qui est rapporté par Ibn-Khalkan (2) : Razi, ayant composé un traité sur la chimie ou plutôt l'alchimie, alla le présenter à l'émir Almansour, prince du Khorasân. L'émir fut enchanté et fit donner à l'auteur mille pièces d'or pour récompense ; ensuite il lui dit : « Ce n'est « pas le tout ; je voudrais que tu fisses devant « moi l'expérience des belles choses qui sont dans

« ce livre. » Razi répondit qu'il lui serait facile de le satisfaire, pourvu qu'on lui fournit les instruments et les machines nécessaires à ses expériences. « Qu'à cela ne tienne, reprit l'émir, je « me charge de la dépense. » Il fit donc faire, à grands frais, les machines que lui avait demandées Razi ; mais quand il fut question d'en venir à l'épreuve, celui-ci ne put tenir sa promesse. Alors le prince furieux lui dit : « Je n'aurais pas « cru qu'un docteur comme vous prît plaisir à « se faire l'artisan du mensonge ; je vous ai fait « donner mille pièces d'or pour votre livre ; « maintenant il est juste que je vous récompense « pour vos expériences ; » là dessus il prit le livre et en fit donner des coups à Razi sur la tête jusqu'à ce que le livre fût tout en pièces. L'auteur arabe ajoute que c'est ce traitement violent qui occasionna la fluxion dont Razi fut affligé dans sa vieillesse et qui le rendit aveugle ; d'autres assignent à cet accident une cause toute différente. Il est certain d'ailleurs que Razi était loin d'être exempt de superstition et de préjugés. Dans un de ses ouvrages sur la chimie, il dit que cette science est plutôt possible qu'impossible ; ce qui ne se peut guère entendre que des rêveries de l'alchimie, car on sait que le mot *chimie* n'a pas toujours eu le sens qu'il a aujourd'hui. Dans un autre endroit, Razi se déclare partisan de l'astrologie. Enfin, dans son traité des médicaments, il n'a pas manqué de recommander l'usage des coraux rouges et des pierres précieuses ; opinion qui remonte aux temps les plus anciens et qui s'est maintenue jusqu'aux siècles modernes. Malgré ces défauts, Razi jouit longtemps de la plus grande réputation. Ses écrits furent mis à contribution par Avicenne, et il exerça son influence jusqu'en Europe. Il y a tel de ses traités qui servit jadis de texte dans les universités de France, d'Italie et de Germanie. Ses ouvrages furent traduits en hébreu, en latin, et eurent pendant longtemps la plus grande vogue ; maintenant ils sont oubliés. Une révolution si singulière dans l'esprit humain exige une courte explication. A mesure que les ténèbres de la barbarie se répandirent sur l'Europe, tout souvenir de la littérature grecque s'effaça ; les livres d'Hippocrate, de Galien et des autres maîtres de la médecine grecque ne furent plus lus ni entendus ; et d'ailleurs comment se les serait-on procurés ? Les chefs des universités d'Italie et d'autres pays trouvèrent plus commode de faire traduire en latin les écrits des Arabes. A cette époque, les musulmans de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne étaient comme en possession de toutes les sciences. Non-seulement ils avaient dans leur langue des traductions d'Aristote, de Galien, de Dioscoride, etc., mais ils passaient pour avoir perfectionné et étendu leurs découvertes. C'est alors qu'un Gérard de Crémone (*voy.* ce nom) et d'autres savants allèrent s'établir en Espagne. Là ils puisèrent la connaissance de la langue arabe et

(1) Fabricius, *Biblioth. græc.*, t. 13, p. 266.

(2) Manuscrits arabes de la bibliothèque de Paris, n° 789, col. 333, recto, à l'article *Mohammed-Razi*.

répandirent leurs traductions dans toute l'Europe. Razi fut du nombre des auteurs dont les écrits passèrent aussi en latin; mais dès que le goût des bonnes études commença à renaître, on se dégoûta de ces traductions. On s'aperçut que les Arabes n'avaient été, en général, que les copistes des Grecs. On recourut donc à ces grands modèles; on les goûta, on médita leurs écrits; on abandonna les Arabes. Il arriva ainsi ce qui arrive presque toujours: on alla d'un extrême à l'autre. On accorda d'abord aux Arabes une trop grande importance; ensuite on ne leur en accorda pas assez. Ce qui contribua surtout au discrédit où tombèrent les versions latines des écrits des Arabes, c'est qu'elles sont inexactes, infidèles, barbares. Casiri, qui a eu occasion d'en comparer quelques-unes avec l'original arabe, les appelle des *perversions* et non des *versions*. Il déclare qu'en confrontant le texte et la traduction, il a cru lire deux ouvrages différents. Pour décider sur de telles matières, particulièrement en ce qui regarde Razi, et sur le mérite respectif des Grecs et des Arabes, il faudrait que nous eussions de nouvelles traductions, plus exactes que les premières, ou du moins que les originaux arabes se trouvassent dans nos bibliothèques, afin de les consulter au besoin. Par malheur il en est autrement. Ce n'est guère qu'à la bibliothèque de l'Escurial que l'on trouve les plus importants des ouvrages de Razi. Ne serait-il pas digne de notre siècle, où la critique a fait tant de progrès, de pouvoir connaître au juste ce qui, dans les sciences médicales, appartient en propre aux Arabes; déterminer ce qu'ils ont emprunté des Grecs; en un mot faire la part de chacun. On sait, par exemple, que ce sont les Arabes qui, les premiers, ont introduit dans la pharmacie l'usage des *minoratifs* ou purgatifs doux, tels que la casse, le tamarin, etc., et c'est à Razi surtout qu'on en est redevable; c'est encore le même auteur qui a le plus contribué à l'emploi des préparations chimiques dans la médecine. Razi a passé pour l'inventeur du séton, dont il faisait un fréquent usage. Il se montra plus anatomiste que les autres médecins de sa nation, et il distingua le nerf laryngé d'avec le récurrent, qui est parfois double du côté droit, découverte qu'un moderne a voulu s'attribuer. Ce qui prouve que les médecins arabes, et particulièrement Razi, ne méritent pas tout à fait l'oubli où ils sont maintenant, c'est l'estime qu'on a montrée pour le traité de ce dernier sur la petite vérole et la rougeole, du moment qu'on en a eu une traduction exacte. Il est reconnu du reste que Razi, en général, s'en est tenu aux écrits des Grecs et surtout de Galien. Il avoue dans un de ses ouvrages que, lorsqu'il a trouvé de la différence parmi ces auteurs, il s'est rangé à l'opinion du médecin de Pergame. Razi a beaucoup écrit et ses ouvrages sont très-nombreux. On en peut voir l'énumération dans la *Bibliotheca Hisp. arabica*, par Casiri, t. 1, p. 262, d'après

XXXV.

un biographe arabe. Nous allons nous borner à indiquer ceux qui ont été traduits en latin et qui ont joui chez nous de plus ou moins de vogue. On sent bien qu'il n'entre pas dans notre sujet de présenter un tableau détaillé de la doctrine du médecin arabe. On peut consulter à cet égard l'*Histoire de la médecine*, par Freind, et celle de Curt-Sprengel. 1° *Havi seu Continens, ordinatus et correctus per clar. doct. magistrum Hieronymum Surianum*, Brescia, 1486, 2 vol. in-4°; Venise, 1509, 2 vol. in-fol. Le titre arabe *Havi* revient à peu près à ce que nous entendons par le mot de Pandectes. L'ouvrage ainsi nommé n'a pas été rédigé par l'auteur tel qu'il est à présent. Plusieurs passages sont en contradiction avec la doctrine bien connue de Razi. Ce médecin y est même quelquefois cité à la troisième personne. On sait d'ailleurs par la Chronique syriaque d'Abou'lfarage que Razi mourut avant d'avoir mis la dernière main à son travail, et qu'après sa mort ses manuscrits passèrent entre les mains de ses disciples, qui publièrent le *Havi* dans l'état où il est aujourd'hui; il pèche surtout par le défaut d'ordre. 2° Un *Traité de la petite vérole et de la rougeole*. Ce traité est précieux; on le consulte encore à présent. Il a été mis à contribution par les médecins de toutes les nations, et, entre autres, par le médecin grec Synésius. C'est là qu'on trouve pour la première fois une description exacte et étendue de ce terrible fléau de l'espèce humaine. George Valla en donna une version latine d'après la traduction grecque, Plaisance, 1498. Robert Estienne publia la version grecque de ce traité en 1548, avec les corrections de Jac. Goupil; Sébastien Colin le publia en français, Poitiers, 1556. Il en parut plus tard une nouvelle version latine, faite sur l'arabe par un Syrien nommé Salomon Negri, aidé de Gagnier et de Thomas Hunt. Elle fut publiée par le docteur Mead, conjointement avec un autre traité du médecin anglais sur le même sujet, sous ce titre: *De variolis et morbillis*, Londres, 1747. Quelque temps après, un apothicaire de Londres, nommé Channing, fit faire une nouvelle version latine du traité de Razi sur un exemplaire arabe plus correct de la bibliothèque de Leyde et le publia avec le texte sous le titre: *Rhazès de variolis et morbillis cum aliis nonnullis ejusdem argumenti*, Londres, 1766, in-8°. Cette édition est très-correcte, selon le savant Russel, qui, dans ses voyages en Orient, avait eu occasion de la comparer avec les originaux. Cette même version latine a été reproduite par Haller dans le tome 7 de ses *Artis medicæ principes*, Lausanne, 1772. Enfin il en a paru une traduction française, par Paulet, à la suite de l'*Histoire de la petite vérole*, Paris, 1763, 2 vol. in-12. 3° *Ad Almansorem libri decem*, Venise, 1510, in-fol. On a disputé jusqu'à présent pour savoir quel était cet Almansour à qui Razi dédia son ouvrage. Il serait trop long de répéter ce qui a été dit à ce sujet. Nous dirons seulement

d'après Mirkhond, historien persan, que cet Almansour était fils d'Ishak, de la maison des princes samanides, qui régnèrent pendant le 10^e siècle sur la Transoxiane et le Khorāsan. Il commandait dans le Khorāsan sous l'autorité de la branche principale des Samanides. Il essaya de s'y rendre indépendant et mourut à peu près vers le même temps que notre auteur. Ainsi l'on ne sera plus étonné que Razi ait donné cette marque de respect à un prince, son contemporain, qui, à la vérité, l'en récompensa bien mal, s'il en faut croire l'anecdote rapportée par Ibn Khalkan. Cet ouvrage renferme en abrégé l'ensemble de la doctrine médicale des Arabes. C'est de tous, sans contredit, celui qui fait le plus d'honneur à Razi; il brille surtout par l'ordre et la méthode. Ce n'est pas, du reste, une simple description des misères de l'homme : l'auteur a entremêlé son récit de quelques réflexions fort sages. Par exemple, il conseille aux médecins de ne pas négliger les anciens et de s'aider de l'expérience des autres, ajoutant que, dût-on vivre mille ans, on ne pourrait jamais voir par ses yeux ce qui a été observé dans la suite des temps et dans les diverses régions de la terre. Il a consacré un chapitre particulier aux charlatans en médecine, car il y en avait aussi de son temps, et ce chapitre a été traduit par Freind dans son *Histoire de la médecine*. C'est dans cet ouvrage qu'il est question pour la première fois de l'eau-de-vie. L'auteur y parle aussi de plusieurs sortes de bières faites avec de l'orge, du riz et du seigle. Razi, dans ses aphorismes, s'est beaucoup trop éloigné de la simplicité d'Hippocrate. Il y a telle observation qu'il répète jusqu'à deux ou trois fois; il s'y montre même partisan de l'astrologie. Cependant on y trouve quelques maximes qui ne manquent pas de sens, par exemple celle-ci : « Défiez-vous « du médecin qui décide facilement; » et cette autre : « Les médecins à systèmes, ceux qui « veulent faire à leur tête, les jeunes gens sans « expérience, sont de vrais assassins. » En voici une troisième qui pourrait trouver son application ailleurs : « Le médecin doit se ménager de « telle manière qu'il ne se livre pas tout entier « aux affaires de ce monde, ni qu'il y soit tout à « fait étranger. » Plusieurs des ouvrages de Razi ont été traduits aussi en hébreu; on trouvera l'indication de ces traductions dans la *Bibliothèque hébraïque* de Wolf et dans le *Catalogue des manuscrits hébreux* de M. de Rossi, n^o 312, 347 et 1339 (1).

R—D.

RAZI (ABULFADI-ZEINEDDIN-ABDALRAHMAN), poète de l'Orient au 15^e siècle, était originaire de Zaran, ville près d'Arbelles; il naquit au Caire en 725 de

l'hégire (1324 de J.-C.) et mourut dans la même ville en 806 (1403). Il avait à peine huit ans lorsqu'il apprit la grammaire, la rhétorique et la poésie; il devint ensuite si profond, si versé dans toutes les sciences, qu'il composa plus de cent beaux ouvrages dans tous les genres. On distingue entre autres son *Alfa*, poème à la louange de Mahomet, qu'Abdalrauf-ben-Almanavi a commenté et qu'on trouve manuscrit avec ce commentaire dans la bibliothèque de l'Escurial, n^o 444 (voy. Casiri, *Biblioth. arabico-hispana*, t. 1^{er}, p. 130).

Z.

RAZI. Voyez RAZZI.

RAZIAS, juif célèbre par sa fin tragique, vivait à Jérusalem dans le temps où la Judée était sous la domination des rois de Syrie. Sa fidélité à observer la loi de Moïse lui avait attiré la vénération publique, et sa bienfaisance lui avait mérité le surnom de *Père des Juifs*. Judas Machabée (voy. JUDAS) combattait alors glorieusement pour délivrer sa patrie du joug étranger. Nicanor, qui commandait dans Jérusalem au nom de Démétrius Soter (voy. DÉMÉTRIUS), reçut de ce monarque l'ordre de se saisir de Judas, et, n'ayant pu y parvenir, il éclata en menaces, en blasphèmes, et fit investir par 500 hommes la maison de Razias, qu'on lui avait signalé comme exerçant sur le peuple une grande influence. Il espérait que, s'il réussissait à le séduire, sa défection nuirait beaucoup aux Juifs. Hors d'état de résister et sur le point de tomber entre les mains des soldats, Razias se donna un coup de couteau, puis se précipita du haut d'une muraille. Il eut encore assez de force pour se relever tout ensanglanté, monta sur une pierre élevée, et s'arrachant les entrailles qui lui sortaient du corps, il les jeta sur la foule rassemblée autour de lui, et il expira en priant Dieu de le ressusciter un jour. Cet événement arriva 162 ans avant J.-C. Les juifs mettent Razias au rang des martyrs de leur religion; mais les docteurs chrétiens ont jugé diversement sa mort volontaire. Les uns, notamment St-Augustin, la condamnent formellement; les autres ont considéré cette action comme un mouvement surnaturel dont il y a plusieurs exemples dans l'Ancien Testament et dans l'histoire des saints de la loi nouvelle.

P—RT.

RAZILLY (CLAUDE DELAUNAY DE), né vers 1590 en Touraine d'une famille noble et ancienne, entra dans la marine et s'y fit remarquer. On citera notamment son fait d'armes contre les Rochellois, dans le voisinage de l'île de Ré, en 1625. Par une grande persévérance et beaucoup de courage, Razilly réussit à s'emparer de la *Vierge*, le plus fort et le mieux équipé de tous les navires de la flotte protestante. Deux ans après, en 1627, lorsqu'une flotte anglaise, aux ordres du duc de Buckingham, vint investir la citadelle de St-Martin de l'île de Ré, Razilly partit des Sables-d'Olonne sur une frégate conduisant un convoi de navires chargés de troupes, de munitions et de

(1) L'attention de quelques érudits modernes s'est portée sur les ouvrages de Razi. Les manuscrits du continent sont si rares qu'on n'en possède aucun manuscrit complet dans les bibliothèques de l'Angleterre et de l'Espagne; celles de Paris n'en renferment même aucun fragment. M. Greenhill, professeur à Oxford, a publié à Londres, en 1847, une traduction du *Traité de la variole*, faite sur le texte arabe. Z.

vivres pour les assiégés. Dans cette circonstance, il traversa, de nuit, la flotte anglaise avec ses embarcations et les fit arriver au jour sous les canons de la côte, en position d'opérer leur débarquement sans obstacle. Lui, avec la frégate qu'il montait et un autre vaisseau de guerre de moindre force, avait résisté à tous les efforts des ennemis, et il ne se rendit à eux que quand il n'y eut plus moyen de combattre et que son convoi fut en sûreté. Il décida ainsi le départ des Anglais, qui, admirant le courage de Razilly, lui laissèrent la liberté. Par suite de ce beau fait d'armes, cet officier fut élevé au grade de vice-amiral. Il devint, plus tard, gouverneur des îles de Ré et d'Oléron et vice-roi du Canada. — Plusieurs autres membres de cette famille se sont aussi fait remarquer dans la marine. F—T—E.

RAZOUMOFSKI (le comte ALEXIS GREGOROWITSCH), célèbre favori de l'impératrice de Russie Elisabeth, était né en 1709 dans une condition fort obscure. Sans autre éducation que celle d'un paysan de l'Ukraine, mais doué de quelques avantages extérieurs et aussi d'un caractère doux et poli, il s'enrôla dans les gardes comme simple grenadier et fut bientôt distingué par la grande-duchesse Elisabeth. Alors il devint officier et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire monter cette princesse sur le trône après la mort de Pierre II. Devenue impératrice, Elisabeth n'oublia pas celui qui le premier avait été l'objet de son affection : elle le combla de toutes sortes de bienfaits et finit par l'épouser secrètement. De ce mariage naquirent les comtes Tarrakanoff et leur sœur (voy. TARRAKANOFF). Il fut fait comte et grand veneur, chevalier de tous les ordres de Russie et enfin feld-maréchal sans avoir jamais commandé un régiment. En même temps, l'impératrice lui fit don du palais d'Anitzkof, qui, après la mort du favori, entra dans le domaine de la couronne, et, ce qui est assez remarquable, fut donné plus tard à Potemkin par Catherine II. Lorsque Elisabeth fut morte, le comte Alexis Razoumofski se retira dans ce palais avec une grande fortune et jouissant d'une considération méritée par sa bonté autant que par sa haute position. L'impératrice Catherine II, qu'il avait aussi parfaitement secondée à son avènement au trône, allait le complimenter chez lui au moins une fois tous les ans, le jour de sa fête, et, quoiqu'il voulût chaque fois lui baiser la main, elle ne le permit jamais, lui donnant toujours elle-même très-affectueusement un baiser sur la joue. Alexis Razoumofski mourut à St-Petersbourg le 6 juillet 1771. — Son frère, le comte Cyrille RAZOUMOFSKI, né ainsi que lui dans les déserts de l'Ukraine, dès qu'il sut la faveur dont jouissait Alexis auprès de l'impératrice, se hâta d'accourir à St-Petersbourg, et y vint avec sa guitare, comme un simple ménétrier de village. Plus adroit et peut-être plus ambitieux que son frère, il profita mieux que lui encore des faveurs impé-

riales. Comme il était sans éducation, on l'envoya à Berlin, où il fut instruit par les meilleurs maîtres, et notamment par le célèbre Euler, qu'il décida dans la suite à venir en Russie. Aussitôt après son retour, on le fit comte, puis commandant des gardes d'Ismaïloff, chevalier de tous les ordres, hetman des Cosaques, et enfin président de l'académie des sciences et des arts de St-Petersbourg. Naturellement souple et fort adroit, il s'insinua très-habilement dans les bonnes grâces du grand-duc qui fut depuis Pierre III, qui alors l'appela *son frère et son ami*. Le comte Cyrille Razoumofski jouit longtemps de ses richesses et survécut à son frère. Sa postérité, plus heureuse que celle du comte Alexis, a conservé son nom et sa fortune (voy. l'article suivant). M—D j.

RAZOUMOFSKI (le prince), fils du précédent, lui succéda dans ses richesses et la faveur de l'impératrice Catherine II. Elevé de la manière la plus brillante, doué de beaucoup d'avantages extérieurs, il réussit à plaire à la première femme du grand-duc depuis Paul I^{er}, qui en conçut de la jalousie. L'impératrice Catherine II, ayant eu connaissance de cette intrigue, ordonna que le jeune Razoumofski fût envoyé hors de la Russie, et il reçut une mission pour la cour de Naples, où l'impératrice lui enjoignit de se rendre sur-le-champ. Lorsqu'il passa à Vienne, quelqu'un lui demandant ce qu'il allait faire dans ce pays, il répondit avec sa fatuité ordinaire : « Je « vais y régner ». Ce propos, ayant été répété, parvint à Naples avant même l'arrivée du jeune comte, qui à cause de cela fut très-mal reçu à la cour, surtout par la reine. Surpris d'un pareil accueil, il en demanda l'explication au chargé d'affaires Italiski, qui l'avait précédé dans cette résidence et qui lui avoua franchement ce qu'il en était. Razoumofski ne parut point étonné, et n'en persista pas moins dans ses projets de séduction auprès de la reine, ce qui lui réussit parfaitement. Mais, d'un caractère très-inconstant, il se lassa bientôt de *régner*, et fit venir de Paris une comédienne qu'il présenta à la cour comme sa parente. La reine en fut instruite, et, vivement irritée, elle rompit avec le comte, qui, obligé de quitter Naples, fut bientôt remplacé par le fameux Acton (voy. CAROLINE). Continuant d'être employé dans la diplomatie, Razoumofski fut successivement envoyé à Venise, puis à Stockholm, où il fit d'inutiles efforts pour empêcher l'invasion que méditait Gustave III. Nommé ambassadeur près la cour de Vienne en 1793, il y concourut activement aux négociations qui amenèrent le partage de la Pologne. Ce fut aussi Razoumofski qui, pendant toute la durée de sa longue mission en Autriche, prépara les traités d'alliance et de coalition contre la France. Il assista au congrès de Châtillon, puis à celui de Vienne, et fut un des signataires de la fameuse déclaration du 13 mars 1815 contre Napoléon échappé de l'île d'Elbe. Enfin il fut nommé

prince en même temps que Hardenberg et M. de Metternich. Très-zélé pour la culture des arts, il fit encore, lorsque la paix fut rétablie, plusieurs voyages en Italie, et partout on admira son savoir et sa politesse. Il mourut à Vienne le 17 septembre 1836. On le regardait comme le doyen de la diplomatie européenne. Il avait épousé une Allemande, mademoiselle de Turheim, femme de beaucoup d'esprit, qui avait été chanoinesse. — Son frère puîné, le comte Grégoire RAZOUMOFSKI, savant distingué, passa une partie de sa vie en Suisse et en Italie. Il mourut dans le mois de juin 1837, dans sa terre de Rudoltz, en Moravie, où il s'était retiré. Il a laissé sur la géognosie de ces contrées des ouvrages importants qui sont restés manuscrits. Ceux qu'il a publiés sont tous écrits en français, savoir : 1° *Voyage minéralogique et physique de Bruxelles à Lausanne, fait en 1782*, par M. le comte Grég. de R., Lausanne, 1783, in-8°; 2° *Voyages minéralogiques dans le gouvernement d'Aigle et une partie du bas Valais, et sur les lacs de Lucerne, Lausanne, 1784*, in-8°; 3° *Essai d'un système des transitions de la nature dans le règne minéral*, Lausanne, 1785, in-8°; 4° *Histoire naturelle du Jorat et de ses environs, des trois lacs de Neuchâtel, Morat et Bienne*, Lausanne, 1789, in-8°; 5° *Coup d'œil géognostique sur le nord de l'Europe en général et la Russie en particulier*, St-Petersbourg, 1816, et Berlin, 1820, in-8°; 6° *Observations minéralogiques sur les environs de Vienne*, Vienne, 1821, in-4°. Le comte Grégoire Razoumofski a encore donné plusieurs mémoires à la société des sciences physiques de Lausanne et à la société minéralogique de St-Petersbourg. M—D J.

RAZOUT (LOUIS-NICOLAS), général français, naquit à Paris, en 1773, d'une famille noble de Bourgogne et qui prétend descendre de la maison de Bourbon-Busset. Il étudia d'abord le droit, et fut sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, où il se trouva avec Joubert. Il se lièrent promptement, et, quoique celui-ci ne partageât pas toujours l'opinion politique de Razout, ils ne s'en estimèrent pas moins. Joubert, devenu général, le prit pour son aide de camp, et, blessé mortellement à la bataille de Novi, il expira dans ses bras. Peu de temps après, Razout passa à l'état-major d'Augereau, et en 1801, il fut nommé colonel de la 104^e demi-brigade. Jusqu'à il s'était fait remarquer par une grande activité et un courage impétueux; il déploya alors des talents qu'on ne lui connaissait pas; son corps, formé en Suisse des débris de tous les régiments, devint l'un des plus beaux de l'armée. Razout reçut ensuite le commandement du 94^e, qui bientôt ressentit les effets de l'esprit d'ordre de son nouveau chef. A Austerlitz, marchant en colonnes par bataillons pour aller remplacer sur la ligne deux autres régiments renversés par l'ennemi, la cavalerie de la garde impériale russe entoura ses bataillons, traversa plusieurs

fois ses intervalles sans l'entamer et lui fit éprouver de grandes pertes. A la prise de Lubeck, la 27^e légère ayant été repoussée, Razout se précipita à la tête de son régiment sur la porte de Burg, défendue par les Prussiens, et pénétra dans la ville jusqu'à la place d'armes. Tous ces exploits lui valurent le grade de général le 12 février suivant. En 1808, il commandait en Espagne une brigade du corps du maréchal Moncey dans l'expédition sur Valence. Il concourut ensuite au siège de Saragosse et prit une part brillante aux assauts meurtriers qu'il fallut y livrer. Après la prise de cette place, il passa en Allemagne et reçut le commandement de Vienne le jour où l'armée française y entra. Cet emploi convenait peu au caractère de Razout; il fut bientôt mis à la tête d'une brigade qui occupa les îles du Prater. A la bataille d'Enzersdorf, cette brigade, composée de nouvelles levées, attaquait les retranchements du village de Baumersdorf sur la ligne ennemie; le feu des troupes qui les garnissaient causait beaucoup de ravages; Razout se porta en avant de ses tirailleurs pour les encourager; son cheval fut tué et se renversa sur lui; alors le désordre se mit dans ses troupes, qui plièrent; heureusement on les rallia à quelque distance, et il put les rejoindre à pied au milieu d'une grêle de balles. A Wagram, il courut à peu près les mêmes dangers, précédant encore ses tirailleurs dans le village de ce nom, et se trouvant seul, entouré de cavaliers ennemis, lorsque ses troupes arrivèrent pour le dégager. Il ne put voir sans chagrin qu'on attribuât à un autre corps l'enlèvement de ce village et s'en plaignit vivement, ce qui lui attira une disgrâce momentanée. On lui donna une autre brigade, et il fut envoyé dans la Zélande pour y organiser de nouvelles troupes. Le 31 juillet 1811, il fut nommé général de division, et commanda une des divisions du corps du maréchal Ney qui se distinguèrent au combat de Valoutina, à la bataille de la Moskowa et dans la retraite de Moscou. En 1813, il fut nommé comte et grand officier de la Légion d'honneur. Il organisa et commanda ensuite une division du corps de Gouvion St-Cyr, qui, après avoir pris une part glorieuse à la bataille de Dresde et à un grand nombre de combats, fut laissé dans cette ville, y fit une défense vigoureuse et sortit de la place après une capitulation honorable que les alliés n'observèrent pas (voy. GOUVION ST-CYR). Razout eut besoin de toute sa fermeté pour contenir les troupes de sa division, exaspérées par cette infraction. Il prévoyait depuis longtemps la chute de Napoléon, et fut le premier à adresser, de Raab, en Hongrie, où il était prisonnier, sa soumission au roi et à provoquer celle des officiers qui s'y trouvaient avec lui. Quand il fut de retour en France, Louis XVIII le créa chevalier de St-Louis. Le ministre lui proposa le commandement d'un département; Razout le refusa,

parce qu'il le regardait comme incompatible avec son grade, et resta sans activité; mais il se rendit auprès du roi lors de l'invasion de Napoléon en 1815, et après son entrée dans la capitale, il resta caché plusieurs jours. Cependant il se décida plus tard à prendre du service, et fut chargé du commandement de la 21^e division militaire, à Bourges, où il coopéra beaucoup au maintien de l'ordre pendant le licenciement de l'armée de la Loire. Il accepta en 1819 le commandement de la 3^e division, dont le quartier général était à Metz. Il mourut dans cette ville le 10 janvier 1820 et y fut enterré avec de grands honneurs. M—D J.

RAZOUX (JEAN), docteur en médecine de la faculté de Montpellier et agrégé au collège royal des médecins de Nîmes, naquit dans cette dernière ville le 6 juin 1723. Avant de se livrer à l'exercice exclusif de sa profession, il occupa ses loisirs à des recherches d'archéologie. Il avait entrepris avec le marquis de Rochemore, sur les antiquités de son pays, un grand ouvrage qui n'a pas été achevé, mais dont un *Mémoire sur les Volees aréomiques*, etc., qui en faisait partie et qu'on trouve dans le Recueil de l'Académie royale de Nîmes de 1756, donne une idée assez avantageuse. On a conservé en outre de Razoux seul un *Mémoire sur les consérations des anciens*, etc.; un autre sur les grands chemins des Romains, sujet où il n'y avait plus qu'à glaner après les travaux généraux de Bergier sur cette matière et ceux d'Astruc, plus particuliers, sur les voies romaines du Languedoc. Les prompts succès de Razoux dans la pratique de la médecine, et l'étendue de ses relations avec les hommes les plus savants dans son art, ne lui laissèrent bientôt plus de temps pour d'autres objets. On a de lui : 1^o *Lettres physiques et anatomiques sur l'organe du goût*, 1755; 2^o *Lettre à M. Belletête sur les inoculations faites à Nîmes*, 1764, in-4^o; 3^o *Tables nosologiques et météorologiques*, etc., Bâle, 1767. L'Académie royale des sciences accueillit ce livre avec la plus honorable distinction. 4^o *Essai sur l'usage de la douce-amère (Solanium scandens) dans les maladies dartreuses*; 5^o *Dissertatio epistolaris de ecuta, stramonio, hyosciamo et aconito*, Nîmes, 1781, in-8^o; 6^o *Mémoire sur les épidémies*, 1786, pour lequel une médaille d'or fut décernée à l'auteur par la société royale de médecine de Paris. Razoux était de la société médico-physique de Bâle, correspondant de l'Académie des sciences, de la société de médecine de Paris, de la société des sciences de Montpellier et secrétaire perpétuel de l'Académie de Nîmes. Il mourut au lieu de sa naissance en 1798. V. S. L.

RAZYAH ou RADHIAT-EDDYN, reine de Dehly, était fille de Chems-Eddyn Iletmich, et fut reconnue souveraine par tous les ordres de l'Etat l'an 634 de l'hégire (1236 de J.-C.), après la déposition de son frère, Rohn-Eddyn Fyrouz-Schah,

qui s'était rendu méprisable (roy. FYROUZ-SCHAH I^{er}). C'est l'unique exemple dans les annales de l'islamisme, d'une femme élevée au rang suprême par le choix d'une nation. Razyah était digne de cette distinction. Elle n'avait aucune des faiblesses de son sexe et possédait toutes les qualités d'un bon roi. Elle entreprit plusieurs expéditions militaires, dompta tous les rebelles de ses Etats et mit à la raison les princes voisins qui voulaient l'inquiéter. Redoutée au dehors, elle sut par un gouvernement sage mériter l'amour de ses sujets et fut la gloire de sa race. Elle portait le *tadj* ou la couronne sur la tête comme les sultans; mais un voile lui cachait le visage lorsqu'elle paraissait en public, et elle ne se découvrait que pour donner ses audiences et rendre la justice. Elle protégea les gens de mérite, particulièrement les savants. Son frère Bahram, jaloux de la voir occuper un rang auquel il prétendait seul avoir des droits, excita contre elle une conspiration parmi les mécontents qui se plaignaient de son excessive sévérité. L'an 637, Razyah assiégeait en personne Melik Altounia, roi de Serhind, dans sa capitale, lorsque deux omrahs de la sultane entreprirent de la livrer à son ennemi. Leur complot fut découvert, et ils furent mis à mort par les troupes; mais leurs partisans s'étant saisis de Razyah, la renfermèrent dans un château et mirent sur le trône de Dehly Moezz-Eddyn Bahram-Schah. Le roi de Serhind, plein d'admiration pour cette princesse, d'ennemi qu'il était, se déclara son vengeur. Il vint à la tête d'une armée la délivrer de sa prison, l'épousa solennellement et marcha vers Dehly pour la rétablir sur le trône. Après divers combats, Razyah et son époux furent vaincus dans une grande bataille par les troupes de Bahram-Schah. Ils y perdirent la vie, ou, suivant une autre version, ils furent massacrés dans leur fuite par des Indiens idolâtres. Razyah avait régné trois ans et demi. Elle eut pour successeur son frère Bahram qui, ayant péri dans une révolte après un règne de deux ans, fut remplacé par son neveu Mas'oud IV (roy. ce nom). A—r.

RAZZI (JEAN-ANTOINE), peintre, plus connu sous le nom de chevalier Sodoma, naquit vers 1479, selon les uns à Verceil en Piémont, selon les autres à Vergelli, village du pays de Sienne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il reçut le droit de cité dans cette dernière ville. Vasari dit expressément qu'il fut amené à Sienne par des agents de la noble famille Spannoch; du reste il le fait naître à Verceil. Le coloris de ses chairs, son goût de clair-obscur et quelques autres qualités inhérentes à l'antique école de Milan et du Giovenone, qui florissait à Verceil durant les premières années de Sodoma, laissent apercevoir des traces du style de ce maître, surtout dans les ouvrages que l'artiste a exécutés à l'époque où il commençait à obtenir de la célébrité. L'*Histoire de St-Benoît*, qu'il a peinte vers l'année

1502 au Monte-Olivet, a été décrite d'une manière satisfaisante par Giulio Perini, secrétaire de l'académie florentine. Une partie des ouvrages qu'il exécuta sous le pontificat de Jules II, à Rome, existe encore. Il avait peint deux grandes compositions au Vatican; mais le pape ne les ayant pas trouvées à son goût, elles furent jetées bas, et Raphaël y substitua de nouvelles peintures; il conserva cependant avec soin les grotesques qu'il avait peints. Le Sodoma exécuta ensuite dans le palais Chigi, dit aujourd'hui la *Farnesine*, plusieurs sujets tirés de la vie d'Alexandre le Grand, parmi lesquels on distingue les *Noces de Roxane*. On n'y retrouve ni l'élégance, ni la grâce, ni la noblesse des têtes qui caractérisent l'école de Léonard de Vinci; mais on y remarque sa science du clair-obscur, que les peintres lombards s'efforçaient d'imiter. La perspective, que l'on regarde comme l'héritage qu'il avait laissé aux artistes de ce pays, y brille d'une manière éminente. L'invention en est riante; et les groupes d'amour lançant des flèches, qu'il y a introduits, donnent un grand charme à sa composition. Toutefois, c'est à Sienne que, riche des études qu'il avait faites à Rome, et d'un talent mûri par l'âge et l'expérience, il a exécuté ses meilleurs ouvrages. L'*Epiphanie*, que l'on voit dans l'église de St-Augustin, semble un ouvrage de Léonard de Vinci, et quelques amateurs même préférèrent sa *Flagellation du Christ*, son chef-d'œuvre, qui se voit dans le couvent de St-François, au même sujet peint par Michel-Ange. On lui compare aussi le *St-Sébastien* qui se trouve dans la galerie de Florence et qui passe pour une copie du torse antique. L'*Evanouissement de Ste-Catherine de Sienne*, qu'il a peint à fresque dans une des chapelles de St-Dominique, n'est pas indigne de Raphaël. Le Peruzzi disait que personne n'avait su rendre d'une manière aussi parfaite l'expression d'une personne qui s'évanouit; aussi Razzi se distingue-t-il généralement par une variété d'airs de tête où l'on ne reconnaît aucune imitation; et Vasari, qui dans sa prévention le regarde habituellement comme un peintre médiocre, ne peut s'empêcher d'admirer en lui cette qualité. L'injuste partialité de cet écrivain envers le Sodoma fut, selon le P. Della Valle, la source de l'aversion que ce grand peintre avait conçue pour les écrits de Vasari, aversion qui put accroître à son tour l'animosité jalouse du disciple de Michel-Ange contre le peintre émule de son maître. Le Sodoma travaillait souvent sans étude préliminaire et de pratique seulement, surtout lorsque, devenu vieux et manquant de travaux à Sienne, il alla en chercher à Pise, à Lucques, à Volterra; toutefois, dans ses productions même les moins soignées, on reconnaît le cachet d'un homme de talent qui dédaigne de mieux faire, mais qui ne saurait faire mal. Pendant le long séjour que le Razzi fit à Sienne, il forma un grand nombre

d'habiles élèves, parmi lesquels on cite Mastro Riccio. Le Sodoma mourut en 1554. P—s.

RAZZI (SYLVAIN), religieux camaldule et, selon Echard, abbé dans cet ordre, naquit à Florence. Il s'appelait *Jérôme*, mais il changea ce nom en celui de *Sylvain* lorsqu'il entra en religion, et prit l'habit monastique dans le couvent de Ste-Marie des Anges. Ce double nom a donné lieu à quelques auteurs de supposer que Sylvain et Jérôme étaient deux personnages; erreur que détruit l'explication ci-dessus. Il paraît que Sylvain Razzi avait vécu plusieurs années dans le monde avant de se faire religieux, et qu'il s'y était rendu célèbre par divers ouvrages qu'il avait publiés à Florence et que lui eût interdits l'état qu'il embrassa depuis. Telles étaient quelques comédies et diverses tragédies (*la Cecca, la Balia, la Costanza, la Gismonda*, etc.). Les autres ouvrages qu'il a composés sont : 1° *Raccolta di orazioni a Cristo ed alla beatissima madre Maria*, Florence, 1556; 2° *Miracoli della gloriosa Vergine Maria*, ibid., 1576; 3° *Vite di quattro uomini illustri, Farinata degli Uberti, duca d'Atene, Silvestro Medici e Cosimo Medici il più vecchio*, ibid., 1580; 4° *Vite di cinque viri illustri*, ibid., 1602; 5° *Vita ovvero azioni della contessa Matilda*, ibid., 1587; 6° *Vita di benedetto Varchi*, ibid., 1790. Cette *Vie*, insérée d'abord dans un recueil de leçons de Benoît Varchi (*voy. ce nom*) dont Sylvain Razzi avait été l'ami, se retrouve en tête de l'*Histoire florentine* du même Varchi, publiée en 1721. 7° *Vita della gloriosa Vergine Maria*, Florence, 1594; 8° *Vite delle donne illustri per la santità*, Florence, 1595, 6 vol. in-4°; 9° *Vita de' santi e beati dell' ordine de' Camaldoli*, Florence, 1600; 10° *Vita di Pietro Soderini, gonfaloniere perpetuo della repubblica fiorentina*, Padoue, 1637, in-4°, belle édition ornée de figures. On doit encore à ce laborieux écrivain une traduction italienne de la *Somme des sacrements*, composée en latin par le P. Francisco de Victoria, dominicain espagnol, Florence, 1575, in-12. Sylvain Razzi, non moins distingué par ses vertus que par ses écrits, mourut en 1611, âgé de 84 ans. — Razzi (Séraphin), frère puîné du précédent, naquit à Florence le 16 décembre 1531 et embrassa dans cette ville, en 1549, la règle de St-Dominique au couvent de St-Marc. On ignore la date de sa mort, mais il vivait encore en 1613. Sa vie fut occupée tout entière soit à enseigner la théologie, soit à diriger divers couvents, soit enfin à composer en latin ou en italien différents ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Cento casi di coscienza*, 1578, recueil imprimé plusieurs fois à Florence, à Venise et à Gènes; 2° *Prediche*, Florence, 1590; 3° *Giardino di esempi, ovvero Fiori delle vite de' santi*, Florence, 1594; 4° *Istoria di Ragugia* (Raguse), Lucques, 1595, in-4°; 5° *Istorie degli uomini illustri dell' ordine dei predicatori*, Lucques, 1596, in-8°; 6° *Vite de' primi santi dell' ordine dei predicatori*, Palerme 1605, in-4°;

7° *De locis theologicis prælectiones*, Pérouse, 1603. C. T—r.

RÉ (PHILIPPE), agronome italien, né en 1763 à Reggio d'une famille noble, fit ses études au collège de cette ville avec distinction. La lecture des *Géorgiques* de Virgile décida son penchant pour l'agriculture, que son professeur acheva de développer en lui faisant traduire des passages des anciens naturalistes. Après avoir terminé son cours de philosophie, il étudia la physique sous la direction d'un habile maître (le P. Bonaventure Conti), qui lui fit faire de grands progrès dans cette science, et en quittant le collège, il obtint le titre de *Principe di lettere*. Admis à l'académie des sciences de sa ville natale, il rapporta dès lors toutes ses études à sa science favorite, enrichit d'un grand nombre de plantes rares le jardin établi par son frère, le comte Ré (depuis gouverneur de Reggio), et se mit en correspondance avec les amateurs les plus distingués de la botanique. Sa réputation fit créer à Reggio, en 1793, une chaire d'agriculture, qu'il remplit d'une manière brillante; mais les événements qui changèrent un instant la face de l'Italie arrachèrent notre agronome à ses paisibles fonctions. Créé recteur de l'université de Reggio, il fut bientôt après nommé membre de la régence de Modène. Philippe s'acquitta des nouveaux devoirs qui lui étaient imposés avec une rare sagesse, et à la suppression de la régence, il rentra dans la vie privée, emportant l'estime et les regrets universels. Il fut appelé, peu de temps après (1803), à la chaire d'agriculture de Bologne, et il publia différents ouvrages qui lui valurent des témoignages d'estime des savants les plus illustres et qui étendirent sa renommée dans toute l'Europe. Lors de la réorganisation de l'université de Modène, en 1814, il fut engagé par Son Altesse Royale Ferdinand IV à venir y reprendre la chaire d'agriculture et de botanique; et ce prince, dont il reçut des preuves multipliées de bienveillance, le força d'accepter en outre la surintendance des jardins royaux. Dans un voyage qu'il fit à Reggio pour diriger la plantation d'un chemin public, Ré tomba malade et mourut le 26 mars 1817. Il avait une érudition immense, beaucoup de mémoire et de goût, et surtout une persévérance admirable dans tout ce qu'il entreprenait. Il était membre des académies les plus célèbres d'Italie. Outre un grand nombre d'opuscules sur l'agriculture, on a de lui : 1° *Proposizioni teorico-pratiche di fisica vegetale*, Reggio, 1795. Elles furent soutenues et développées par M. Jules Montanara, de Mirandole, son élève. On doit remarquer que notre professeur est le premier qui ait fait soutenir en Italie des thèses publiques sur l'agriculture. 2° *Elementi di agricoltura*, Parme, 1798, in-8°; Venise, 1802, 4 vol. in-8°; 3° édition, revue et augmentée, ibid., 1816; c'est le premier ouvrage italien dans lequel les principes de la chimie aient été appliqués à l'agriculture pratique

avec méthode et clarté. 3° *Elementi di economia campestre, ad uso del regno d'Italia*, Milan, 1808, in-8°; 4° *Annali d'agricoltura*, Bologne, 1807-1814; ce journal est estimé; 5° *Dizionario ragionato de' libri d'agricoltura, veterinaria e di altri rami d'economia campestre*, Venise, 1808-1809, 4 vol. in-16 formant ensemble plus de 1,300 pages. Cette bibliographie d'agriculture, que l'auteur n'a pas eu l'intention de rendre complète, mais dans laquelle il ne parle que des ouvrages qu'il a vus et sur lesquels il donne des jugements précis et motivés, comprend environ 1,400 articles rangés par ordre alphabétique des noms d'auteurs (d'Adami à Zwingerus); elle est précieuse, surtout pour la connaissance qu'elle donne des agronomes d'Italie. Elle est d'ailleurs beaucoup plus étendue que la *Biblioteca georgica* de Lastri, Florence, 1787, in-4°, laquelle ne contenait qu'environ 640 articles et ne citait que des agronomes italiens. Ré avait déjà publié dans la seconde édition de ses *Eléments d'agriculture*, un essai (*Saggio di Bibliographia georgica*) fort abrégé et n'indiquant que les titres des livres; les journaux ayant critiqué son plan et son trop de brièveté, il crut devoir déférer à leur avis en composant ce nouvel ouvrage, regardé comme l'un des meilleurs de ce genre. 6° *Flora Atestina*; c'est la flore d'Este; 7° les *Eloges* de P. Crescenzi, Bologne, 1812, et de Sébast. Corrado. Les *Annales encyclopédiques* d'août 1817 (t. 4, p. 312), contiennent une *Notice* sur Philippe Ré, traduite du *Journal encyclopédique de Naples*, p. 337. W-s.

RÉ (JEAN-FRANÇOIS) occupe un rang distingué parmi les botanistes piémontais. Né en 1773 d'une famille agricole qui habitait le village de Condove, au pied des Alpes cottiennes, la vue des travaux champêtres et l'aspect d'une riche végétation lui suscitèrent de bonne heure le désir d'étudier les plantes spontanées du sol natal. Aussi déroba-t-il à ses premières études, et plus tard à l'étude de la médecine, tout le temps dont il put disposer pour explorer les vallées alpines et se former un herbier qu'il continua d'accroître jusqu'à ses derniers jours. Fixé à Suse dès qu'il eut reçu le diplôme de docteur en médecine de l'université royale de Turin, il y pratiqua son art avec désintéressement, accepta quelques années après une chaire de philosophie au collège de la première de ces deux villes, passa ensuite à la chaire de mathématiques du collège de Carignan et obtint, longtemps après, le titre de professeur de matière médicale et de botanique à l'école royale vétérinaire établie non loin de Turin, dans la petite ville de la Vénérie. Nous ne mentionnerons point divers opuscules que Ré a publiés sur la doctrine médicale de Brown, sur le système métrique, sur l'économie rurale, sur plusieurs points de la médecine vétérinaire; mais nous signalerons avec distinction ses deux principaux ouvrages : le premier est la flore de Suse sous le titre de *Flora segusiensis*,

sive stirpium in circuitu segusiensi nec non in Monte-Cinasio, aliisque circumventibus montibus sponte nascentium enumeratio, Turin, 1805. Cet ouvrage contient la nomenclature de 1682 espèces de végétaux dont les plus précieux appartiennent aux zones supérieures du Mont-Cenis. Le second est la flore de Turin, imprimée en 1825-1826. Cette flore rédigée en langue latine sous le titre italien de *Flora torinese*, pour la distinguer de celle que Balbis avait publiée sous celui de *Flora taurinensis*, présente un cadre plus étendu que cette dernière et ajoute aux phrases linnéennes quelques observations descriptives propres à mieux caractériser les espèces. Nommé successivement membre titulaire de la société royale d'agriculture et de l'académie des sciences de Turin, Ré ne tarda point à enrichir les mémoires de ces deux corps scientifiques de plusieurs écrits, parmi lesquels on remarque une dissertation sur l'emploi du *Lycopus europæus*, Lin., proposé comme succédané du quinquina. Cet académicien mourut le 2 novembre 1833, à la suite d'un catarrhe chronique qu'il avait contracté en s'exposant avec trop de hardiesse aux variations atmosphériques des montagnes. Bertero, peu de mois avant de périr dans sa traversée d'Otaïti à Valparaíso, avait dédié à ce botaniste un genre de la famille des chicoracées sous le nom de *rea*, dont toutes les espèces, au nombre de sept, habitent l'île de Juan-Fernandez. B—r—s.

READ (MARIE), flibustière anglaise, était née vers 1680. Sa mère avait épousé un marin qui, peu de temps après son mariage, partit pour un voyage de long cours, la laissant enceinte d'un fils. Cette femme s'ennuya bientôt de son veuvage, et étant devenue grosse une seconde fois, elle accoucha secrètement d'une fille qu'elle substitua à son fils mort dans l'intervalle. Lorsque Marie fut un peu grande, sa mère lui révéla le secret de sa naissance, en l'engageant de continuer à cacher son sexe. Devenue orpheline à l'âge de treize ans, elle entra chez une dame comme valet de pied; mais elle ne tarda pas à se lasser de cette condition, et, se sentant autant de courage que de force, elle embrassa l'état militaire comme un moyen de fortune. Après une campagne sur mer, elle servit en Flandre dans la cavalerie et s'acquit l'estime de ses chefs par son exactitude et par sa valeur. Ayant conçu l'amour le plus violent pour un jeune Flamand, son camarade, elle lui fit partager sa passion, reprit les habits de femme et l'épousa. Au bout de quelques années, elle devint veuve, quitta l'auberge qu'elle tenait près de Breda et s'engagea dans l'infanterie; mais la paix ne lui laissant aucun espoir d'avancement, elle demanda son congé et s'embarqua pour l'Amérique. Le vaisseau qu'elle montait fut capturé, dans la traversée, par des pirates anglais, et Marie consentit sans peine à rester avec eux. Ils crurent devoir

accepter l'amnistie que leur offrait le roi d'Angleterre, à condition de se retirer dans quelque endroit pour y vivre tranquillement. Marie, qui se trouvait sans ressource, offrit ses services au gouverneur de l'île de la Providence, occupé d'armer contre les Espagnols. Les équipages, entièrement composés d'aventuriers, se révoltèrent et reprirent le métier de pirates. Les nouveaux flibustiers, sous les ordres du capitaine Rackam, firent des prises considérables, et Marie partagea les profits comme les dangers de l'association. Personne ne soupçonnait son sexe; mais elle ne put s'empêcher d'être sensible aux charmes d'un jeune Anglais, prisonnier des pirates, et lui sauva la vie en exposant la sienne dans un duel contre un flibustier. Les deux amants se jurèrent alors une fidélité éternelle et attendirent avec impatience l'occasion de quitter les pirates pour se retirer dans quelque île écartée où ils vivraient tranquilles. Mais la fortune ne leur permit pas d'exécuter cette résolution. Le capitaine Rackam fut surpris par les Anglais et conduit avec son équipage à Port-Royal de la Jamaïque. Son procès et celui de ses compagnons furent instruits rapidement. Tous furent condamnés à mort le 16 novembre 1720. Marie, ainsi qu'Anne Bonny, maîtresse de Rackam, déclara qu'elle était enceinte. Leur exécution fut suspendue; mais, peu de temps après, Marie tomba malade et mourut en prison, âgée d'environ 40 ans. On trouve des détails sur ces deux aventurières dans l'*Histoire des pirates anglais*, par Ch. Johnson, traduite en français, 1725, qui forme le quatrième volume de l'*Histoire des flibustiers*, par Oexmelin (*voy. ce nom*). W—s.

RÉAL (SAINT-). *Voyez SAINT-RÉAL.*

RÉAL (GUILLAUME-ANDRÉ), député conventionnel, né en 1752, était avant 1789 l'un des avocats les plus distingués du parlement de Grenoble. Comme tous ses confrères, il embrassa dès le commencement avec beaucoup de zèle la cause de la révolution et fut en conséquence nommé en 1790 président du directoire du district de Grenoble, puis député du département de l'Isère à la convention nationale en septembre 1792. Dans le procès de Louis XVI, qu'il jugea n'être ni dans les pouvoirs ni dans les attributions de l'assemblée, et qui cependant fut une des premières et des plus importantes de ses opérations, Réal, tout en le déclarant coupable, comme le fit la presque unanimité des suffrages, exprima l'opinion la plus sage et la plus modérée, c'est-à-dire qu'après s'être opposé à ce que ce prince fût jugé par la convention, il vota pour qu'il y eût appel au peuple du jugement à intervenir et qu'ensuite il conclut, *non comme juge, mais comme législateur et par mesure de sûreté générale, à la détention provisoire, sauf à commuer cette peine en un bannissement perpétuel dans des temps plus calmes*. La peine de mort ayant prévalu et le sort de Louis XVI semblant irrévocablement décidé,

Réal vota contre tout sursis à l'exécution. Il fut ensuite envoyé en mission à Lyon, fit rendre un décret portant confirmation de l'impôt extraordinaire établi sur cette ville. Il présenta, en février 1793, un rapport sur un impôt de même nature pour les subsistances de la ville de Paris. Il provoqua encore plusieurs décrets sur les pensions de la liste civile et défendit Buzot à l'époque du 31 mai. Il se montra en général opposé au triomphe de Robespierre dans cette journée fameuse; cependant il ne fut pas au nombre des députés proscrits et réussit à s'effacer. Envoyé en mission à l'armée des Alpes, il écrivit contre les mouvements et les liaisons des émigrés dans le Midi. Il n'est pas vrai, comme l'ont dit d'autres biographes, que le 20 mars 1795 il ait demandé que la question de restitution des biens des condamnés à leurs héritiers fût ajournée. Il résulte, au contraire, d'une lettre que nous avons sous les yeux, qu'il vota dans toutes les occasions pour accélérer la restitution de ces biens, *ayant toujours regardé la peine de confiscation comme souverainement injuste*. En conséquence, il n'est pas vrai non plus qu'il se soit opposé à l'admission, en paiement des biens nationaux, des bons délivrés aux héritiers des condamnés. Devenu membre du conseil des Cinq-Cents, il demanda, dans la séance du 16 mai 1796, que le directoire fût autorisé à faire célébrer la fête de la Victoire le 10 prairial (26 mai), parla sur les droits des enfants naturels et proposa un mode d'accuser les juges de la haute cour en forfaiture. Il s'éleva contre l'envoi des garnisaires pour le paiement des contributions, fut nommé secrétaire le 21 décembre, appuya le recours en cassation contre les jugements des conseils de guerre, présenta des observations sur l'échelle de dépréciation du papier-monnaie, sortit du conseil en mai 1797 et devint, en 1800, juge au tribunal d'appel de l'Isère, puis président à la cour royale de Grenoble, place dont sa démission fut acceptée le 30 novembre 1815. On sait que dans le mois de mars précédent, au passage de Napoléon par Grenoble, la cour royale était venue lui rendre hommage sans toutefois lui adresser de discours. Pendant les cent-jours, le président Réal n'accepta aucune nouvelle fonction, et il ne vota point l'acte additionnel. Ainsi, sous aucun rapport, l'exception des régicides dans la loi du 12 janvier 1816 ne pouvait lui être appliquée, comme cela fut reconnu par les ministres de Louis XVIII, qui l'autorisèrent formellement à rester dans ses foyers. Dès cette époque Réal vécut en paix et jouissant d'un traitement de retraite jusqu'au moment de sa mort, arrivée dans le courant du mois d'octobre 1832.

M—D J.

RÉAL (PIERRE-FRANÇOIS) a été un des personnages les plus actifs et les plus influents dans les temps de la république et de l'empire, c'est-à-dire sous la convention, le directoire, le consulat et l'empire. Avant la révolution, procureur

au Châtelet, depuis et successivement substitué du procureur de la commune (le fameux Chaumette); accusateur public près le tribunal révolutionnaire du 10 août (1792); journaliste, historiographe de la république, défenseur officieux de Carrier et du comité révolutionnaire de Nantes, de Babeuf et de ses complices; commissaire du directoire près le département de Paris; conseiller d'Etat après le 18 brumaire; attaché au ministère de la police générale, ayant Paris dans ses attributions; préfet de police dans les cent-jours; comte de l'empire avec majorat; commandant de la Légion d'honneur et de l'ordre de la Réunion, Réal, fils d'un garde-chasse, naquit à Chatou, près Paris, vers 1765. — Jeune encore quand éclata la révolution, il s'en montra un des plus chauds partisans. On sait que trois grands partis se manifestèrent après la session de l'assemblée constituante, les robespierristes, les girondins, les dantonistes; Réal se rangea parmi ces derniers qui furent les véritables auteurs de la journée du 10 août. Il fut nommé accusateur public près le tribunal révolutionnaire institué le 17 août, époque qui fut signalée par l'arrestation de la princesse de Lamballe et par le supplice de Durosot et de Bachmann (*roy. ces noms*). Au mois de janvier 1793, Réal était avec Hébert, substitut de Chaumette, procureur de la commune de Paris. C'est en cette qualité que, le 24 janvier, il fit insérer dans le *Moniteur* une lettre ayant pour but de démentir des bruits répandus sur la famille de Louis XVI. C'est aussi comme substitut qu'il dénonça au conseil général Forestier, principal du collège Mazarin, pour avoir fait célébrer par ses élèves la St-Charlemagne; mais Forestier se justifia et fut reconnu *bon citoyen* (*Moniteur* du 3 février). Réal donna aussi à la convention (séance du 27 février) des détails sur la conduite *courageuse* du maire Pache, lors du pillage des épiciers. Dans cette apologie, il raconta que Pache s'était jeté au milieu d'un rassemblement, et avait arrêté à deux reprises un gendarme qui s'était réuni aux pillards. Ennemi des girondins, Réal fit adopter par la commune une adresse justificative du 31 mai; mais il s'opposa à ce que la commune présentât une pétition contre le général Beauharnais, tout en le soupçonnant, disait-il, de *feuillantisme*. Les artistes de l'Opéra étaient devenus suspects: Réal fit rapporter un arrêté pris par la commune contre les administrateurs de ce théâtre, et annonça qu'ils allaient représenter, en spectacle gratis, le *Siège de Thionville*. Peu de jours après il déclara que les acteurs de l'Opéra, et surtout Laïs, se faisaient dans les départements les plus fervents apôtres de la liberté. Presque à la même époque, il s'éleva fortement contre l'insouciance des Parisiens sur les succès et sur l'approche des *brigands* vendéens, et peu après il fit un réquisitoire sur les moyens de défense à employer. Plein d'un zèle quelquefois excentrique, il fit

interdire, sur son réquisitoire, à toute *jolie solliciteuse*, l'entrée des bureaux de la police à l'hôtel de ville. Tous ces faits sont consignés dans le *Moniteur*. Il figura comme témoin dans le procès des girondins et déposa contre eux, surtout contre Brissot. En 1794, il avait été envoyé dans les départements; la commune prit un arrêté qui le força d'opter entre cette mission et sa place de substitut. Il revint à Paris, et s'étant aussitôt rendu au club des jacobins, il demanda qu'il fût fait une adresse à la convention nationale pour arrêter les persécutions exercées dans plusieurs départements contre les patriotes depuis la révolution du 9 thermidor. Dans un autre discours, il traça un horrible tableau des vexations qu'on avait fait souffrir dans les prisons, surtout dans celle du Luxembourg, où il avait été détenu. Le 16 août, Réal prit la parole en faveur de l'entière liberté de la presse qu'il déclara regarder comme seule capable de soutenir le gouvernement révolutionnaire. Le conventionnel Chasle appuya vivement cette opinion. Sous le directoire, Réal se livra à l'exercice de sa profession d'avocat devant les tribunaux criminels. Il défendit les membres du comité révolutionnaire de Nantes et Carrier même (*voy. ce nom*). Mais se montrant sous des aspects plus d'une fois contradictoires, la même année (1795) on le vit défendre avec une égale chaleur Carrier, le comité révolutionnaire de Nantes, et Lacroix, rédacteur du *Spectateur français*, accusé, dans le sein de la convention nationale, par Bourdon, d'avoir provoqué le rétablissement de la monarchie. Il défendit également Babeuf et ses coaccusés devant la haute cour de Vendôme (an 5, 1797). Son plaidoyer dans cette affaire fut très-remarquable et ne contribua pas pour peu à sa réputation, malgré la violence dont il fut souvent empreint. Dans les audiences des 18 et 19 mai, il fit l'histoire générale de la révolution et l'apologie de ses principales époques; puis il soutint que la conspiration de Babeuf et des ex-conventionnels n'était qu'une *conspiration de muets* et qu'un *mensonge du gouvernement* (1). Réal termina son plaidoyer, qui dura deux jours, en ces termes : « Si vous déclarez qu'il y a eu conspiration, les patriotes n'ont plus d'asile et per-
« sonne ne peut s'assurer un paisible sommeil...
« Brisez dans la main du gouvernement, sou-
« vent égaré, ces armes de dévastation et de
« mort. » — Réal était un des hommes qui ont le plus agi, mais pas toujours dans le même esprit et dans le même sens, sous la république, le directoire, le consulat et l'empire; nous rappellerons ici sommairement quelques actes de sa vie dont plusieurs sont antérieurs au procès de Babeuf. Le 16 août 1794, à la tribune des jacobins, Réal s'éleva contre les commissions popu-

lares dont Robespierre avait nommé les membres et les agents, et qui avaient rempli les prisons d'une multitude de citoyens inoffensifs. Il reprit la parole aux jacobins dans la séance du 26 août 1794. Chacune des quarante-huit sections de Paris avait encore alors son comité révolutionnaire; on proposait de faire nommer les membres de tous ces comités par le peuple convoqué en assemblées décadaires. Thuriot trouvait la proposition insidieuse; Réal la déclara dangereuse, mais il ne fut point favorablement écouté. Il se vit même dénoncé comme *intrigant*, et son arrestation fut proposée comme étant partisan de la liberté illimitée de la presse dont les terroristes étaient les plus ardents ennemis. Réal passait alors pour modéré. Dans une lettre écrite au *Moniteur* (23 avril 1794), il racontait le dévouement de Loizerolles qui s'était substitué à son fils condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et qui avait ainsi voulu lui donner une seconde fois la vie (1). Carrier avait d'abord regardé Réal comme étant son ennemi; il voulut récuser les trois jurés, Sanbas, Saunier et Topino-Lebrun, comme parents de Réal et amis de Tallien et de Fréron, qu'il appelait ses plus cruels adversaires; mais le tribunal arrêta qu'il serait passé outre. Le 10 janvier 1795 (21 nivôse an 3), Réal, choisi pour orateur par la section de la Halle-au-Blé, commença son discours à la convention en ces termes : « La république démocratique ou la mort ! » On trouve dans le *Moniteur* du 9 février 1795 (21 pluviôse an 3) des détails sur l'opposition de Réal aux arrêtés de la commune de Paris contre la représentation nationale, le 31 mai 1793. — Réal rédigeait, dans les derniers mois de 1795, une feuille publique ayant pour titre : *Journal du patriote de 1789*; il avait pris Méhée pour collaborateur. Bientôt l'intitulé de cette feuille fut changé en celui de *Journal des patriotes de 1789*. Le 30 novembre, un numéro de ce journal fut dénoncé au conseil des Cinq-Cents par le fameux André Dumont; mais Génissieu et Tallien défendirent Réal avec chaleur, firent valoir son patriotisme et les services qu'il avait rendus. Alors le journal de Réal était distribué aux membres des deux conseils, aux frais du gouvernement : il fut demandé que cette distribution cessât; mais malgré l'insistance de plusieurs membres, et surtout du sage Defermon, les observations de Tallien l'emportèrent, et les Cinq-Cents passèrent à l'ordre du jour. Réal publia, dans l'an 4, son *Essai sur les journées du 13 et du 14 vendémiaire* (2), et il fut nommé *historiographe de la*

(1) Voy. BABEUF et les débats de son procès qui furent recueillis en 6 volumes in-8°. Voy. aussi les articles LAIGNELOT et DROUET.

(1) On trouve dans le *Moniteur* du 20 juin 1795 (2 messidor an 3) une lettre de Réal, datée de Dunkerque, annonçant que le citoyen Emery, ex-membre de l'assemblée législative et maire de cette ville, avait sauvé un nommé Vanrike de la fureur de plusieurs victimes de ses dénonciations, quoique ce Vanrike eût été un des plus terribles ennemis du maire qui le sauva.

(2) Brochure in-8° qui fut traduite en allemand dans deux journaux intitulés l'un *Minerva*, l'autre *Frankreich*, 1795.

république. Mais, le 14 novembre suivant, Lenoir-Laroche fit insérer au *Moniteur* un article sur l'inutilité de la place d'historiographe créée pour Réal, et dont il ne prit pas longtemps le titre qu'il ne chercha pas d'ailleurs à justifier. Le directoire exécutif avait créé cette place pour Réal avec appointements. En outre, il lui faisait payer le prix d'un millier d'exemplaires de chaque numéro de son journal qui était distribué aux deux conseils. Mais l'historiographe journaliste ne se montra pas très-reconnaissant. Barthélemi Tort de la Sonde, accusé de conspiration contre l'Etat en complicité avec Dumouriez, fut défendu par Réal et acquitté. Alors le défenseur rédigea et fit imprimer (an 5, 1798, in-8°), à la suite du *Procès de Tort de la Sonde*, un acte par lequel il dénonce et accuse devant le conseil des Cinq-Cents le directoire exécutif et le ministre de justice (Merlin de Douai) comme *coupables de prévarication et d'oppression*. Cependant Réal fut nommé le 3 septembre 1799 (17 fructidor an 7) commissaire du directoire exécutif près l'administration centrale de la Seine, et un de ses premiers actes fut la dénonciation aux tribunaux d'un pamphlet qui avait pour titre : *Pendez les jacobins (Moniteur)*. Déjà Réal était en relation avec le vainqueur de l'Italie, dont il se montrait le partisan dévoué dans son *Journal des patriotes*, s'il faut en croire Salgues (1); il contribua au succès de la révolution du 18 brumaire. — Dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon* (2), le général Gourgaud fait connaître la part que prit Réal à la révolution du 18 brumaire. Le directeur Barras tenait encore, jusqu'au dernier moment, à son autorité défaillante, et il dissimulait avec Bonaparte. Réal et Fouché allèrent le trouver et le firent changer de résolution. Barras se rendit le lendemain à huit heures du matin chez le général qui était encore au lit. Voulant absolument le voir, il entra et dit qu'il craignait de s'être mal expliqué la veille, que Bonaparte pouvait seul sauver la république, qu'il venait se mettre à la disposition du général, faire tout ce qu'il lui plairait et prendre tel rôle qu'il lui donnerait; que, dans tous les cas, quelque parti que Bonaparte voulût prendre, il pouvait compter sur Barras. Réal et Fouché avaient opéré ce changement remarquable; mais l'historien, ami dévoué de Napoléon, ajoute que, se défiant encore du directeur, le général lui répondit, après avoir d'ailleurs pris son parti, « qu'il était fatigué, indisposé, qu'il ne pouvait s'accoutumer à l'humidité de l'atmosphère de la capitale, sortant du climat des sables de l'Arabie, et il termina l'entretien « par de semblables lieux communs. » On trouve de plus amples et curieux détails sur la part que Réal et Fouché prirent à la révolution du 18 bru-

maire, et sur une mystification du directeur Gohier par Réal, dans un ouvrage qui a pour titre *Indiscrétions, 1798-1830; souvenirs anecdotiques et politiques tirés du portefeuille d'un fonctionnaire de l'empire, mis en ordre par Musnier Desclozeaux* (1). Cet ouvrage est rare et mériterait d'être mieux connu. Deux bibliographes qui en ont parlé en peu de mots, MM. Beuchot et Quérard, ont pensé, sans oser rien affirmer, que Réal pouvait bien n'être pas étranger à la composition dudit ouvrage; mais il suffit de le lire, et même de le parcourir, pour être convaincu que le grand nombre de faits importants, où il a figuré dans ses fonctions secrètes, n'ont pu être rédigés et présentés comme ils le sont que par lui-même. Il est des mots qui n'ont pu être entendus que par lui dans les instructions et dans les ordres qui lui ont été donnés; et, chef de la police secrète, il a pu seul rédiger une partie de ces *Souvenirs politiques* qui ne sont pas souvent mal à propos appelés (par l'éditeur sans doute) *Indiscrétions*. Réal fut, sous le consulat, lié intimement avec Fouché, et la confiance du premier consul lui fut d'abord acquise. Il joua un rôle dans les grands événements qui précédèrent, à Paris, l'élévation de Bonaparte à l'empire. Réal se trouvait avec Fouché à l'Opéra au moment de l'explosion de la machine infernale. L'un et l'autre sortirent précipitamment à pied, allant à la découverte, chacun de son côté, et après s'être donné rendez-vous au ministère de la police; la rue St-Nicaise était encombrée de curieux, de soldats, d'agents de la police: Réal y pénétra; et, dans les débris de la machine, alla chercher l'indication des auteurs de l'attentat. Parmi ces débris était le cadavre mutilé d'un cheval; une jambe pouvait encore être reconnue; Réal l'examine: il aperçoit, attaché au sabot, un fer qui paraissait nouvellement placé, il pose des sentinelles; bientôt après, les débris de la charrette et du cheval sont conduits, par son ordre, à la préfecture de police. Le lendemain, tous les charrons et tous les maréchaux ferrants de la capitale y sont mandés: un maréchal reconnaît le fer comme étant sorti la veille de sa forge. Il ne s'agit plus que d'avoir le signalement de l'individu qui avait amené le cheval; le maréchal le donne: l'individu avait une cicatrice au-dessus de l'œil gauche: c'était le signalement de Carbon, complice de Saint-Réjan (roy. SAINT-RÉJAN). — Le consulat avait fait place à l'empire; Réal devint comte et chef de la police impériale. Il était souvent en rapport avec Napoléon. Il avait une jolie maison de campagne à cinq lieues de Paris. L'empereur trouva que c'était trop loin, qu'il avait besoin d'avoir Réal sous la main: il lui donna cinq cent mille francs pour acheter une maison de campagne moins éloignée, et Réal devint propriétaire de la belle

(1) Voy. ses *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le gouvernement de Napoléon*, t. 1^{er}, p. 235.

(2) Paris, 1823, t. 1^{er}, p. 70.

(1) Paris, Dufey, libraire, 1835, 2 vol. in-8°.

maison de Boulogne que possède aujourd'hui M. de Rothschild. Napoléon lui donna aussi, à titre de majorat, des actions sur le canal de Languedoc. Réal continua de mériter la faveur de Napoléon qui lui donna de grandes marques de confiance, notamment dans les affaires Pichegru et Cadoudal (*voy.* ces noms). Il joua également un certain rôle dans l'affaire du jugement et de l'exécution du duc d'Enghien (*voy.* ce nom), dans l'arrestation de M. l'abbé d'Astros, au sujet des différends avec Pie VII (*voy.* PIE VII), et dans presque toutes les affaires de police importantes sous l'empire (*voy.* à ce sujet les *Indiscrétions*, etc., dont nous avons parlé plus haut). Après la chute de l'empire, Réal resta sans emploi. Pendant les cent-jours, il fut nommé préfet de police. M. Decazes, alors membre de la cour royale, avait refusé de prêter serment à l'empereur : il fut destitué; le duc d'Otrante chargea Réal de lui faire connaître la décision impériale et de le mettre en arrestation s'il persistait dans son refus; mais le nouveau préfet se conduisit de manière à mériter la reconnaissance du magistrat destitué. Or, par un singulier jeu du hasard, dans la rapide succession des événements, M. Decazes ne tarda pas à s'acquitter envers Réal. Peu de jours s'étaient écoulés; Louis XVIII se trouvait une seconde fois restauré; Réal n'était plus préfet de police (1), et M. Decazes, son successeur, était chargé de remplir auprès de Réal la même mission que Réal avait remplie auprès de lui. Mais s'il ne put le sauver de l'exil, du moins il en sut abréger la durée : elle ne fut que de trois ans, et Réal rentra dans sa patrie en 1818, par les bons offices de M. Decazes. Il s'était rendu en Amérique, où l'on a dit qu'en 1820 il habitait une ferme du côté du Canada, sur la rive droite du fleuve St-Laurent, mais il était rentré en France à cette époque (depuis 1818). Il vécut retiré des affaires publiques. Cependant il eut sa part d'action dans les trois grands jours de 1830. Le gouvernement provisoire, siégeant à l'hôtel de ville, avait nommé Bavoux préfet de police à la place de Mangin qui, depuis le procès de Berton, avait assumé sur lui tant de haine. L'un des membres de la commission municipale, M. Mauguin, envoya au nouveau préfet le comte Réal, initié depuis si longtemps aux mystères de la police. Réal devait servir de conseil et de collaborateur à Bavoux. La femme de Mangin venait d'accoucher. Celui-ci, fuyant avec précipitation, s'était réfugié avec elle chez un de ses employés qui lui avait donné asile, mais qui, craignant de se voir compromis, crut devoir avertir le nouveau préfet. Ce dernier consulta

(1) Après la seconde abdication, Réal se rendit chez le duc d'Otrante, qui présidait le gouvernement provisoire alors réuni en séance. Il annonça qu'il venait donner sa démission. On lui demanda pourquoi ? « Je ne veux pas, dit-il, rester en place pour ouvrir les portes de Paris à l'étranger, comme on l'a fait en 1814. » On ne put vaincre la résolution de Réal, et il rentra dans la vie privée.

Réal, qui le détourna de l'idée de faire arrêter son prédécesseur et l'engagea même à lui donner un passe-port sous un faux nom. Mangin se hâta de gagner la frontière du côté de la Suisse; et, plus heureux que le prince de Polignac, il put revenir libre dans sa patrie. Pendant le procès des ministres devant la cour des pairs, Martignac défendait le prince, à qui ses ennemis reprochaient non-seulement les fameuses ordonnances, mais encore une odieuse complicité dans l'explosion de la machine infernale. Martignac demanda des éclaircissements à Réal, et dans une lettre qui fut lue devant la cour des pairs, par le défenseur, Réal déclara que, dans toute l'instruction du procès de l'attentat du 3 nivôse, qu'il avait été chargé de suivre, le nom de Polignac n'avait pas été une seule fois prononcé. Réal était alors présent dans la tribune des journalistes, et, quand sa lettre fut lue, l'accusé promenant son lorgnon dans la salle, le montra à M. de Peyronnet et lui fit un salut gracieux. L'ex-ministre n'avait point oublié la conduite et les bons procédés de Réal envers lui, lors du procès de Georges, et depuis cette époque il se regardait comme son obligé. — Les actions sur le canal de Languedoc, données à Réal par Napoléon, lui avaient été enlevées pendant son exil et se trouvaient rendues à la famille de Caraman par une ordonnance de Louis XVIII. Revenu en France (1818), il voulut les recouvrer. Ce fut une affaire longue et difficile; elle était encore pendante au conseil d'Etat lors de l'avènement du prince de Polignac au ministère. Il témoigna beaucoup d'intérêt à Réal; mais, sans la révolution de juillet, celui-ci aurait vraisemblablement perdu son procès. — Dans les dernières années de sa vie, Réal était devenu étranger aux affaires; on l'a rencontré plus d'une fois cherchant, chez les épiciers et chez les marchands de *bric-à-brac*, sur le quai Malaquais, etc., des antiquités ou des *antiquailles*, de petites brochures ou pamphlets sur la révolution, et des autographes. Il mourut subitement à Paris le 7 mars 1834. On lit dans le premier volume des *Mémoires* (1) qu'on peut lui attribuer, du moins en grande partie, que Réal était chimiste, mécanicien, et qu'il est auteur d'un *philtre* généralement estimé. L'éditeur ajoute : « Il a laissé « inachevée une machine à vapeur, d'après un « nouveau système, sur laquelle beaucoup de « savants avaient déjà émis une opinion très-« favorable... Il a consacré la majeure partie « d'une grande fortune, *honorablement acquise* « sous l'empire, à des essais de tout genre. » — Réal aimait souvent à rire, et il se délassait des fonctions de la haute police par des mystifications. L'architecte du corps législatif, Poyet, homme crédule, servit plus d'une fois de jouet au conseiller d'Etat. Nous ne citerons qu'un

(1) Page 304.

trait (1) : Réal fait un jour écrire à Poyet que le pape s'est enfui de sa prison de Savone, et qu'il s'est réfugié à Constantinople, où le sultan veut le faire eunuque. Poyet n'a rien de plus pressé que d'aller porter la grande nouvelle à l'archevêché. Le cardinal Maury se rend aussitôt près de Napoléon qui, n'ayant pas dit un mot du pape, fait ainsi comprendre au cardinal archevêque qu'il y a eu mystification. La dernière publication de Réal fut une *Lettre au directeur de la Revue de Paris*, sur les articles de ce journal intitulés *Statistique des journaux de province en Angleterre* (2). On trouve une notice sur Réal dans le *Biographe et le Nécrologe réunis* (3). La vie de Réal fut mêlée de contrastes, c'est-à-dire de bien et de mal ; l'histoire doit dire l'un et l'autre sans passion ni déguisement. A l'exaltation révolutionnaire se joignirent des services rendus en des temps où la vertu était crime ou danger. Il y eut dans la conduite de Réal des actes blâmables et sans excuse. Mais il fut dénoncé plusieurs fois aux jacobins ; mais il fut mis en arrestation dans la prison du Luxembourg. Il avait été dantoniste, ennemi des girondins. Quand on était aux affaires sous la république, il était difficile, sinon impossible, de ne pas dévier dans les excès.

V—VE.

RÉAL DE CURBAN (GASPAR DE), publiciste, né en 1682 à Sisteron, d'une famille noble, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la politique, négligée alors en France plus que dans les autres Etats de l'Europe. Il fut pourvu de la charge de grand sénéchal de Forcalquier et nommé conseiller du roi en ses conseils. Ses talents lui méritèrent l'estime du roi Stanislas, dernier duc de Lorraine, et des publicistes les plus éclairés de son temps. Il mourut à Paris le 8 février 1752, quelques mois après avoir terminé le livre auquel il doit sa réputation et qui lui avait coûté plus de trente ans de travail. Il est intitulé *la Science du gouvernement, ouvrage de morale, de droit et de politique, qui contient les principes du commandement et de l'obéissance*, etc., Aix-la-Chapelle (Paris, 1751-1764), 8 vol. in-4°. Les deux premiers traitent de la formation et des avantages des sociétés civiles, des anciens gouvernements et de leurs défauts, et des gouvernements modernes. Le troisième volume contient l'idée du droit naturel ; le quatrième, l'idée du droit public ; le cinquième, l'idée du droit des gens ; le sixième, l'idée de la politique et le tableau des intérêts des divers Etats de l'Europe ; le septième, l'idée du droit ecclésiastique, et enfin le huitième, la bibliothèque des auteurs du droit public, avec l'examen de leurs principaux ouvrages. Le style de Réal est agréable, quoique diffus, et son livre peut être encore consulté utilement. — RÉAL DE CURBAN (Balthasar

de), neveu du précédent, connu sous le nom de l'abbé de Burle, naquit à Sisteron le 6 janvier 1701 ; il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de quelques bénéfices. Il est l'éditeur des six derniers volumes de l'ouvrage de son oncle, et il a publié : *Dissertation sur le nom de famille de l'auguste maison de France*, Paris, 1762, in-4° de 8 pages, et dans le *Mercur* de la même année, octobre, 2^e volume. Cette pièce, dans laquelle l'auteur s'attache à prouver que le véritable nom de la maison de Bourbon est de France, comme Duhaillan l'avait établi deux siècles auparavant, fait partie d'un recueil de mémoires et dissertations sur le même sujet (par de Sozzi), Amsterdam, 1769, in-12. L'abbé de Burle était chanoine du chapitre de St-Médéric, à Paris, et mourut dans cette capitale le 9 novembre 1774. W—s.

RÉALINO (le vénérable BERNARDIN) s'était fait un nom comme littérateur avant de s'illustrer par la sainteté de sa vie et mériterait une place parmi les savants précoces. Il naquit à Carpi le 1^{er} décembre 1530, d'une famille patricienne. Au nom de Bernardino, qu'il reçut au baptême, on ajouta celui de Louis, parce que son père était alors au service de Louis de Gonzague, surnommé le Rodomont. Il étudia d'abord le latin et le grec, tant à Carpi qu'à Modène, et puisa dans les leçons de Grillenzzone et de Castelvetro le goût des bonnes études et des recherches de l'antiquité. Malgré le règlement qui défendait aux sujets du duc de Ferrare de fréquenter les écoles étrangères, il obtint la permission d'aller continuer ses études à Bologne, et, après avoir terminé ses cours de logique et de philosophie, il résolut de s'appliquer à la médecine. Une demoiselle aussi vertueuse que belle, qu'il a célébrée dans ses vers sous le nom de Chloris, le fit changer de dessein, et, pour lui plaire, il étudia la jurisprudence avec beaucoup d'ardeur, mais sans négliger la culture des lettres, qui faisait son unique délassement. Un commentaire, qu'il publia dans sa vingtième année, sur les *Noces de Thétis et de Pélée*, poème de Catulle, le fit connaître avantageusement des savants, dont plusieurs le traitaient déjà comme un ami. Les talents qu'annonçait Réalino ne pouvaient manquer de lui mériter la faveur du duc de Ferrare, quand un événement aussi malheureux qu'imprévu vint tout à coup changer sa destinée et lui fit encourir la disgrâce de son souverain. Après la mort de sa mère, un de ses parents lui suscita un procès injuste pour le dépouiller d'une partie de sa fortune. L'affaire fut portée devant les tribunaux de Ferrare, et Réalino, qui se rendit aussitôt en cette ville, y fut accueilli par le prince d'Este, évêque de Ferrare et depuis cardinal, avec la plus grande bienveillance. Comme le procès traînait en longueur, on prit le parti d'en remettre la décision à un arbitre. Celui-ci, sans se donner la peine d'examiner l'affaire, condamna Réalino, qui n'avait pas

(1) Ibid., t. 1^{er}, p. 304.

(2) *Revue de Paris*, t. 12, 1830.

(3) T. 11, p. 116.

même été entendu. Quelque temps après, Bernardino vint à Carpi passer les vacances, et, ayant rencontré son arbitre, eut avec lui une altercation si vive que, dans la colère, il tira son poignard et lui fit une blessure au visage. Cette violence ne pouvait rester impunie. Bernardino fut condamné à avoir la main coupée et à payer deux cents livres d'amende. Il s'enfuit pour se soustraire à l'exécution de cette sentence, et revint à Bologne, où il reprit ses études du droit et reçut le laurier doctoral en 1556. La même année, il obtint, par la protection du cardinal Madrucci, gouverneur du Milanais, la place de podestat de Felizano, poste dans lequel il se conduisit avec beaucoup de sagesse et de prudence. Il fut ensuite pourvu de la charge de fiscal d'Alexandrie, et enfin le marquis de Pescara, devenu son protecteur, après lui avoir confié différents emplois, lui donna l'intendance générale des vastes domaines qu'il possédait dans le royaume de Naples. Mais Bernardino, qui nourrissait depuis longtemps le projet de renoncer au monde pour se consacrer à Dieu, ne tarda pas d'exécuter ce pieux dessein. Ayant réglé ses affaires et remercié le marquis de Pescara, il distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait, et prit l'habit de St-Ignace en 1564, dans la maison des jésuites à Naples. Après avoir terminé son cours de théologie, il entra dans les ordres sacrés, et se dévoua dès lors à la prédication et à la direction des âmes, avec une ferveur que ne purent affaiblir ni l'âge ni les maladies, dont il fut affligé fréquemment. Sa piété, sa douceur, sa patience dans les douleurs et sa charité pour les pauvres le rendirent l'objet de la vénération publique. En 1574, il reçut de ses supérieurs l'ordre d'établir un collège à Lecce, et pendant longtemps, il resta seul chargé d'instruire les élèves qui venaient en foule se ranger sous la discipline d'un maître également propre à les diriger dans les sciences et dans la vie spirituelle. Il gouverna ce collège pendant quarante-deux ans, avec un zèle et une patience infatigable, et mourut à Lecce le 2 juillet 1616, à l'âge de 86 ans, en odeur de sainteté. On a de lui : *In nuptias Pelei et Thetidis Catullianas commentarius*; item, *Adnotationes in varia scriptorum loca*, Bologne, 1551, in-4°. Les remarques de Réalino sur les anciens auteurs ont été insérées par Gruter dans le tome 2 du *Thesaur. criticus*. On conserve de lui dans la bibliothèque du collège de Lecce des poésies latines et italiennes, et plusieurs recueils de lettres, ainsi que des traités de théologie et quelques ouvrages ascétiques. Il avait composé beaucoup d'autres opuscules dont on trouvera les titres dans la *Bibl. Soc. Jesu*, p. 116, et dans la *Bibl. Modenese* de Tiraboschi, t. 4, p. 323-325 : la traduction latine, en prose, de l'*Odyssée* d'Homère et du *Plutus* d'Aristophane; des notes sur Salluste; un commentaire sur les *Sonnets* de Pétrarque et de Bembo; un

traité sur le livre d'Aristote *De somno et vigilia*; des discours sur le mariage et sur le néant du monde; deux dialogues, l'un sur l'honneur et l'autre sur la grammaire; un traité de l'union de la sagesse et du pouvoir, sous ce titre : *Pallas armata*; un livre d'emblèmes à l'imitation de ceux d'Alciat; des postilles ou petites notes sur les œuvres de Platon et sur toute la Bible; un commentaire sur les *Elégies* de Gallus; un traité de droit sur les contrats, etc. On a plusieurs Vies du P. Bernardino. La plus détaillée est celle qu'a publiée en latin le P. Leonardo di Santa Anna, 1656, in-4°. Tiraboschi préfère celle du P. Fuligati, Viterbe, 1644, in-8°, en italien, et traduite en latin par Baervoet, Anvers, 1645, in-12.

W—s.

RÉAUMUR (RENÉ-ANTOINE FERCHAULT DE), l'un des plus ingénieux naturalistes et physiciens que la France ait produits, naquit à la Rochelle en 1683. Il était fils d'un conseiller au présidial de cette ville. Après y avoir commencé ses études, il les continua sous les jésuites à Poitiers et fit son droit à Bourges; mais une grande passion pour l'observation de la nature l'entraînait dès lors, et, comme il jouissait d'une assez belle fortune, aucun obstacle ne l'empêcha de s'y livrer avec l'ardeur naturelle à son âge. Il s'y prépara par une étude sérieuse des mathématiques, et lorsqu'il se sentit assez fort pour se mesurer avec les naturalistes et les physiciens de profession, il se rendit à Paris. C'était en 1703, et il n'avait pas vingt ans; mais le président Hénault, son parent, lui procura promptement des occasions de se lier avec les savants, et dès 1708, à l'âge de vingt-quatre ans, ayant présenté à l'Académie des sciences quelques mémoires de géométrie, cette compagnie s'empressa de l'admettre dans son sein. Il en a été pendant près de cinquante ans l'un des membres les plus actifs et les plus utiles : ses travaux embrassèrent alternativement les arts industriels, la physique générale et l'histoire naturelle, et depuis son entrée à l'Académie, il ne s'écoula presque aucune année où il n'ait publié soit des mémoires, soit des ouvrages d'une grande importance ou d'un grand intérêt. Il s'était de bonne heure chargé de concourir à la description des arts et métiers, à laquelle l'Académie travaillait, et, ne se bornant point à faire connaître l'état où se trouvaient les arts qui lui étaient échus en partage, il chercha toujours à les perfectionner, et rendit ainsi à l'industrie française des services aussi nombreux que variés par des applications de la physique et de l'histoire naturelle, en même temps que, par des observations sur les procédés des arts, il eut souvent occasion d'ajouter aux connaissances sur les propriétés des êtres naturels ou sur les phénomènes de la nature. Dans ses recherches sur l'art du cordier, en 1711, il prouva, contre l'opinion commune et néanmoins par des expériences concluantes, que

la torsion diminue la force des cordes. En 1713, en décrivant l'art du tireur d'or, il eut occasion de faire voir quelle prodigieuse ductilité possèdent certaines matières. En 1715, en examinant les procédés par lesquels on colore les fausses perles, il apprit à connaître la substance singulière qui donne l'éclat aux écailles des poissons, et s'occupa même de la formation et de l'accroissement de ces écailles. A ces recherches se lièrent celles qu'il avait faites dès 1709 sur la formation et l'accroissement du test des coquillages, qu'il prouva ne point se développer par intus-susception. Plus tard, en 1717, il examina la formation même des perles et rechercha si l'on ne pourrait point forcer les coquillages d'en produire. En décrivant en 1715 les mines de turquoises du midi de la France et les moyens qu'on emploie pour leur faire prendre leur couleur bleue, il reconnut que ces pierres n'étaient que les dents d'un grand animal (celui qui a été décrit dans ces derniers temps sous le nom de mastodonte). Mais ses travaux les plus importants en ce genre, ceux qui eurent le plus d'influence sur le perfectionnement de l'industrie furent ses recherches sur le fer et sur l'acier, qu'il publia dans un ouvrage séparé en 1722, sous le titre de *Traité sur l'art de convertir le fer en acier et d'adoucir le fer fondu*. Nos forges étaient alors presque dans l'enfance, et nous ne faisons point d'acier : tout celui qu'exigeaient les différents métiers nous venait de l'étranger. Réaumur n'arriva qu'après d'innombrables essais à en découvrir les procédés, et il s'empessa de les rendre publics. Le duc d'Orléans, régent, crut devoir récompenser ce service par une pension de douze mille livres. Nous ne faisons point non plus alors de fer-blanc, et il ne nous venait que de l'Allemagne. Réaumur parvint aussi à le faire par des moyens peu coûteux qu'il fit connaître en 1725. Dans ses nombreuses expériences, il eut plus d'une fois occasion de voir que les métaux fondus prenaient en se figeant des formes régulières, et il donna ainsi en 1724 un premier aperçu de cristallographie métallique. La fabrication de la porcelaine l'occupa aussi beaucoup : il fit venir de la Chine les matériaux que l'on emploie dans ce pays et s'efforça d'en trouver de semblables en France. Ses mémoires à ce sujet datent de 1727 à 1729 : il ne réussit point complètement ; mais c'est d'après ses indications que Darcet et surtout Macquer ont été plus heureux et sont parvenus à découvrir la terre qui produit cette belle porcelaine dure, dont nous avons aujourd'hui tant de fabriques. Néanmoins Réaumur trouva un procédé qui n'est pas sans utilité, celui de procurer au verre une blancheur et une opacité qui le fait ressembler à quelques égards à la porcelaine, et c'est cette sorte de verre que l'on nomme encore à présent porcelaine de Réaumur. Il la fit connaître en 1739. On lui doit encore les premiers essais faits en

France de l'incubation artificielle pratiquée de temps immémorial dans l'Egypte. Il a indiqué la manière de conserver les œufs en les enduisant de graisse, celle d'empêcher l'évaporation des liqueurs spiritueuses par le mercure, et beaucoup d'autres procédés d'une utilité plus ou moins étendue. Il a perfectionné la suspension des voitures et l'emboîtement des essieux. Il a retrouvé en 1711 un coquillage dont le suc fournit une teinture analogue à la pourpre des anciens. Il n'est pas jusqu'à la soie des araignées dont il n'ait cherché à tirer quelque parti, et ce qui est singulier, c'est que son mémoire à ce sujet, qui est de 1710, fut traduit en mandchou par le P. Parrenin à la demande de l'empereur de la Chine, qui avait voulu lire en sa langue un écrit dont le titre piquait sa curiosité (*voy. BON et PARRENIN*). En physique générale, le nom de Réaumur est principalement célèbre par son thermomètre, qu'il fit connaître en 1731. Sa construction repose sur le choix des deux points extrêmes de la graduation, celui de la congélation de l'eau et celui de son ébullition, points toujours fixes dans les mêmes circonstances. La division de cet intervalle en quatre-vingts degrés, fondée sur ce que l'esprit-de-vin à un certain état de rectification se dilate de quatre-vingts millièmes, était une disposition plus arbitraire et que l'on a pu abandonner pour la disposition centésimale ; mais on ne s'écartera pas des deux bases dont nous venons de parler, en sorte qu'au fond tous les thermomètres pourront toujours être regardés comme de Réaumur : toutefois il faut avouer que l'idée primitive en appartient à Newton. Dans les nombreuses expériences qui lui furent nécessaires pour une invention de cette importance, il fit des remarques curieuses sur l'accroissement ou la diminution de volume et de chaleur que prennent certaines liqueurs quand on les mêle, et sur les mélanges frigorifiques. Il recueillit aussi avec grand soin les observations sur la chaleur faites en différents lieux par le moyen de son thermomètre, et commença à donner de l'activité à cette branche de la météorologie. Il a remarqué vers ce même temps que la gelée n'empêche pas l'évaporation de la neige. Malgré l'importance et l'utilité de tous les écrits dont nous venons de donner une indication bien sommaire, il y a plus de nouveauté et d'intérêt encore dans ceux qu'il a publiés sur l'histoire naturelle. Indépendamment de ce que nous avons déjà rapporté de lui sur les écailles des poissons, sur l'accroissement des coquilles et sur les dents pétrifiées, il a fait connaître en 1710 les moyens par lesquels beaucoup de coquillages, les étoiles de mer et d'autres mollusques ou zoophytes, exécutent leur mouvement progressif. En 1712, il a constaté les phénomènes curieux de la reproduction des pattes des écrevisses et des homards. En 1715, il a décrit avec précision l'action singulière de la torpille et l'organe au moyen du-

quel elle l'exerce ; mais les phénomènes de l'électricité étaient alors trop peu connus pour qu'il pût en saisir la véritable explication. Il examine plusieurs de nos rivières qui roulent de l'or avec leur sable et en donna un mémoire en 1718. Ces immenses bancs de coquillages fossiles, connus en Touraine sous le nom de *falun*, ne lui avaient point échappé, et il les décrivit en 1720. La lumière que répandent quelques coquillages et principalement les dails ou pholades fut en 1723 l'objet de ses observations. Il n'était pas étranger à la physiologie. C'est par ses expériences, aussi ingénieuses que décisives, que l'on apprit en 1732 la différence étrange qui a lieu pour la digestion entre les oiseaux de proie, dont l'estomac n'agit sur les aliments que par un dissolvant, et les oiseaux granivores, chez lesquels un gosier musculeux très-puissant exerce une pression assez forte pour écraser et pulvériser mécaniquement des corps fort durs. Mais, de tous les ouvrages de Réaumur, le plus remarquable, celui qui ne pourra cesser d'être étudié avec le plus vif intérêt par ceux qui voudront se faire une juste idée de la nature et de la merveilleuse variété des moyens qu'elle emploie pour conserver ses productions en apparence les plus frêles et les moins capables de résistance, ce sont ses *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, dont 6 volumes in-4° ont paru de 1734 à 1742. L'auteur y porte au plus haut degré la sagacité dans l'observation et dans la découverte de tous ces instincts si compliqués et si constants dans chaque espèce qui maintiennent ces faibles créatures. Il pique sans cesse la curiosité par des détails nouveaux et singuliers. Son style est un peu diffus, mais d'une clarté qui rend tout sensible, et les faits qu'il rapporte sont partout de la vérité la plus rigoureuse. Cet ouvrage se fait lire avec l'intérêt du roman le plus attachant. Malheureusement il n'est pas terminé, et le manuscrit du septième volume, laissé, après la mort de l'auteur, à l'Académie des sciences, s'est trouvé si en désordre et si incomplet qu'il a été impossible de le publier. Il devait y parler des grillons et des sauterelles, et les coléoptères auraient rempli le huitième et les suivants. Les six volumes qui ont paru traitent des autres ordres d'insectes ailés. Dans les deux premiers, il est question des chenilles, de leurs formes et genres de vie, de leurs métamorphoses en papillons, des insectes qui les attaquent ou qui vivent dans leur intérieur ou à leurs dépens. Le troisième roule sur ces petites chenilles nommées teignes ou fausses teignes, qui habitent dans l'intérieur des substances qu'elles dévorent ou qui se font des étuis et des vêtements pour se mettre à l'abri ; il contient aussi l'histoire si remarquable des pucerons qui sucent les arbres, et des insectes analogues. Les mouches qui produisent les noix de galle des arbres ; les vers dont naissent les mouches à deux ailes et qui

ont des genres de vie si diversifiés, depuis le *cousin*, qui habite plusieurs années dans l'eau avant de prendre des ailes, jusqu'à l'*oestre*, qui se tient dans la chair des animaux vivants, ou dans leur estomac, ou dans les fosses les plus profondes de leur gorge ou de leurs narines, et leur cause des douleurs effroyables, occupent le quatrième. On trouve dans le cinquième, après différents genres d'insectes assez curieux, l'histoire de la merveilleuse république des abeilles et de son singulier gouvernement. Réaumur avait demandé aux géomètres d'expliquer quel avait été le motif de la figure déterminée des rhombes qui forment le fond de chaque cellule d'un rayon de miel, et Kœnig résolut ce problème en prouvant que c'était de toutes les formes possibles, dans les conditions données, celle qui épargnait le plus la matière de la cire. Nous devons dire ici que les recherches de Schirach et surtout celles de M. Huber ont infiniment ajouté à tout ce que les découvertes de Réaumur avait déjà d'étonnant ; mais l'histoire qu'il a donnée n'en est pas moins très-riche en faits curieux et le produit d'observations faites avec autant d'esprit que d'assiduité. Des républiques moins populeuses et moins recherchées dans leurs ouvrages, celles des bourdons, des frelons, des guêpes, les industries remarquables de diverses guêpes et abeilles solitaires remplissent le sixième volume, qui est un des plus curieux de l'ouvrage. Réaumur y annonce la découverte surprenante que Trembley venait de faire du polype et de sa faculté de se reproduire de chacun de ses tronçons. Déjà, dans un de ses volumes précédents, il avait fait connaître celle de Bonnet sur la faculté qu'a le puceron de se reproduire plusieurs générations de suite sans accouplement. Ces naturalistes, jeunes encore, avaient été excités par son exemple, et c'était en marchant sur ses traces qu'ils avaient observé des faits si curieux. Il eut un autre imitateur dans Charles de Geer, seigneur suédois, qui a aussi donné sur les insectes six volumes in-4°, où l'on trouve beaucoup d'additions à ce que Réaumur avait observé à leur sujet (*voy. GEER*). L'histoire des insectes avait placé Réaumur au premier rang des naturalistes, lorsque les premiers volumes de l'*Histoire naturelle* de Buffon vinrent un peu éclipser, par l'éclat de leur style, ce que sa réputation avait de populaire. Il paraît qu'il eut la faiblesse d'en être jaloux et qu'il ne fut pas étranger à la publication des *Lettres à un Américain*, ouvrage anonyme d'un oratorien nommé de Lignac, qui demeurait dans le voisinage de la terre de Réaumur et vivait souvent chez lui (*voy. LIGNAC*). Buffon et son collaborateur Daubenton y furent traités avec indignité, tandis que l'on y exaltait Réaumur, ses ouvrages et ses collections. Il était en effet le premier en France qui eût formé des collections un peu complètes dans le règne animal. Brisson,

qui en était le conservateur, y a puisé les principaux matériaux de son ouvrage sur les quadrupèdes et surtout ceux de sa grande *Ornithologie*, en 6 volumes in-4^e, dont toutes les descriptions originales sont prises des oiseaux de Réaumur. Ces mêmes oiseaux, bien que préparés encore assez imparfaitement et la plupart simplement séchés au four, ont passé, après la mort du propriétaire, au cabinet du jardin des plantes, et en ont fait pendant bien longtemps le fonds principal, pour ce qui concerne cette classe. C'est souvent d'après eux qu'ont été dessinées les planches enluminées de Buffon, ce qui explique la ressemblance de plusieurs des figures de cet ouvrage et de celui de Brisson. Du reste, la vie de Réaumur se passa fort tranquillement, tantôt dans ses terres en Saintonge, tantôt dans sa maison de campagne de Bercy, près Paris. Il ne prit point d'emploi et consacra tous ses moments aux sciences. La considération publique et une grande déférence de la part du gouvernement suffirent à ses desirs. Pour rendre service à un de ses parents, que certaines circonstances empêchaient de conserver la place d'intendant de l'ordre de St-Louis, il avait acheté cette charge; mais, content d'en porter la décoration, il en remettait les émoluments à celui qui avait été obligé de s'en défaire. On ne voit point qu'il ait été marié. Une chute faite en 1757, au château de la Bermondrière, dans le Maine, où il était allé passer les vacances, accéléra sa fin. Il mourut le 18 octobre (1) 1757, âgé de 74 ans. Outre les nombreux mémoires qu'il a insérés dans le Recueil de l'Académie (où l'on trouve [vol. de 1757, n. p. 201] son éloge, par Grandjean de Fouchy) et les autres ouvrages dont nous avons parlé, il laissa cent trente-huit portefeuilles remplis d'ouvrages complets ou commencés, d'observations et d'une infinité d'autres pièces. On y a trouvé la plus grande partie de l'*Histoire des arts*, presque en état d'être publiée, et quantité de mémoires sur le reste.

C—v—R.

REBECQUE. Voyez CONSTANT.

REBECQUI (FRANÇOIS-TROPHIME), né à Marseille vers 1760, fut l'un des principaux moteurs des troubles de sa patrie. Poursuivi en raison de ses délits et sur le point d'être jugé par la cour prévôtale, il trouva un protecteur dans Mirabeau, qui demanda et fit décréter, le 8 décembre 1789, par l'assemblée constituante, le renvoi de la procédure devant la sénéchaussée de Marseille. Ces lenteurs sauvèrent Rebecqui, et il dut bientôt sa liberté aux instances de la municipalité de cette ville. Nommé membre du directoire du département des Bouches-du-Rhône, il se montra le zélé défenseur des dévastateurs du Comtat et des assassins d'Avignon (voy. JOURDAN et MAINVIELLE). Sur le bruit que les Marseillais avaient projeté de

venir les délivrer, les commissaires civils envoyés par le roi pour opérer la réunion de ces pays à la France avaient obtenu la coopération de dix commissaires choisis parmi les administrateurs de cinq départements voisins. Tous se réunirent dans Avignon en février 1792, à l'exception de ceux des Bouches-du-Rhône. Rebecqui et Bertin, au mépris des pouvoirs qu'ils avaient reçus à ce sujet, s'érigèrent en généraux d'armée, marchèrent sur Arles à la tête de quatre ou cinq bataillons de la garde nationale et y rendirent la supériorité à la faction jacobine; puis ils ramenèrent en triomphe dans Avignon les prévenus des crimes des 16 et 17 octobre (voy. LESCÈNE DES MAISONS). Rebecqui, mandé à la barre de l'assemblée législative pour rendre compte de sa conduite et pour se justifier d'un enlèvement de grains dont il était accusé par la municipalité d'Arles, y parut le 8 juin, répondit avec assurance, offrit de produire le tableau de sa vie politique depuis 1789 et s'honora de l'opinion que Mirabeau avait eue de lui. Un décret lui ayant ordonné de se rendre à Orléans pour y être jugé par la haute cour, il y fut acquitté par l'influence de ceux qui avaient provoqué l'amnistie en faveur des assassins d'Avignon, et un autre décret le réintégra dans ses fonctions d'administrateur du département. Nommé en septembre député des Bouches-du-Rhône à la convention nationale, ses liaisons avec Barbaroux et la reconnaissance qu'il devait aux girondins le mirent dans leur parti; mais malgré le changement subit qui s'était opéré en lui, et quoique dans le procès de Louis XVI il eût voté l'appel au peuple, il opina pour la mort et contre le sursis. Il était alors membre du comité de sûreté générale. Le 11 mars 1793, la section de Bonconseil ayant demandé sa tradition au tribunal révolutionnaire, il écrivit, le 8 avril, la lettre suivante à la convention : « Il existe « une loi qui condamne à mort quiconque ose- « rait porter atteinte à la liberté en vous propo- « sant un roi. Robespierre vous a proposé un « chef, un régulateur, et il n'a pas porté sa « tête sur l'échafaud. Vous avez décrété la peine « de mort contre quiconque attenterait à la « représentation nationale; eh bien, le 27 dé- « cembre et le 10 mars derniers, on a formé « aux Jacobins le projet d'assassiner les représen- « tants du peuple, et tous ces crimes sont im- « punis. Comme je ne puis et ne veux siéger « plus longtemps dans une assemblée qui n'a pas « le courage de punir les coupables, je donne ma « démission. » Elle fut acceptée sur-le-champ. Mis hors la loi par suite de la journée du 31 mai, Rebecqui s'enfuit à Marseille et s'y mit à la tête des fédéralistes qui soutenaient le parti des girondins; mais lorsqu'il apprit que Barbaroux et Guadet avaient été exécutés à Bordeaux en juin 1794, il se noya dans le port de Marseille.

A—T.

(1) C'est la date que donnent Fouchy et le *Journal de Verdun*; l'abbé Rozier, dans les *Tables* de l'Académie des sciences, dit le 18 novembre.

REBEL. Voyez FRANÇOEUR.

REBENTISCH (JEAN-FRÉDÉRIC), chirurgien et botaniste allemand, sur la personne et la vie duquel Mensel (*Gel. Teutschl.*, édition 1811) ni aucun des biographes que nous avons consultés ne fournissent aucun détail, s'est fait connaître par quelques ouvrages assez importants : 1° *Prodromus floræ Neomarchicæ secundum systema proprium*, etc., Berlin, 1804, un vol. in-8°, avec 20 figures, accompagné d'une préface par Willdenow. Ce dernier morceau est en grande partie consacré à l'exposition d'une nouvelle division de la cryptogamie, ou vingt-quatrième classe de Linné (voy. WILLDENOW). Dans une seconde préface, Rebentisch explique ce qu'il appelle son système. Il consiste à diviser le règne végétal en deux grandes sections : la *phénogamie* et la *cryptogamie*, dont la première est réduite à onze classes. Comme dans Linné, la division des classes est fondée sur le nombre des étamines : *monandrie*, *polyandrie*; la *dodécandrie* est supprimée et les ordres sont établis d'après le nombre des pistils. L'idée de sa rédaction en appartient à Wibel, qui en avait déjà fait l'application dans sa *Flore de Wertheim*. L'exécution de cette partie de l'ouvrage mérite peu d'éloges. On y trouve des rapprochements qu'il est impossible de justifier : la plupart des orchidées font partie de la *monandrie* avec le *chara*. Presque toutes les *syngénésiques* sont réunies aux *pentandriques* proprement dites, etc., etc. La cryptogamie est traitée avec beaucoup plus de soin. Sa division rentre à peu près dans celle de Willdenow, et il profite également des travaux des autres cryptogamistes célèbres. Mais cette section contient, outre quelques observations intéressantes, un assez grand nombre d'espèces nouvelles et plusieurs genres nouveaux. Quatre planches représentent les dessins coloriés de vingt cryptogames très-bien exécutés. 2° *Index plantarum circum Berolinum sponte nascentium*, etc., *ibid.*, 1805, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui n'est en grande partie qu'un catalogue, est donné comme un complément du *Prodromus floræ Berolinensis* de Willdenow et contient quinze cent quatre-vingt-douze plantes. La seconde partie, qui contient les cryptogames, offre quelque intérêt par la description de près de trente nouvelles espèces de champignons. D-u.

REBKOW (EBKO DE). Voyez EBKO.

REBMANN (ANDRÉ-GEORGE-FRÉDÉRIC), né à Kitzingen, en Franconie, le 24 novembre 1768, était un avocat obscur de cette contrée lorsque les Français l'envahirent à la fin de 1792. Il se déclara aussitôt leur partisan et fut d'abord employé dans l'administration de l'armée. Dès que la réunion à la France et la division en départements furent décrétées, il devint juge à Trèves, puis à Cologne, et enfin président du tribunal criminel à Mayence. Dans le cours de ses fonctions, Rebmann fut chargé de l'instruction de plusieurs procès criminels importants, no-

tamment de celui du fameux Schinderhannes (voy. ce nom). Il mourut à Wiesbaden en 1824. On a de lui : 1° *Rapport fait au duc par ESSEID-ALY-EFFENDI, ambassadeur de la Porte ottomane près de la République française, sur la situation actuelle de la France et sur l'esprit public, 1797*, in-8°; 2° *Coup d'œil sur les quatre départements de la rive gauche du Rhin, considérés sous le rapport des mœurs de leurs habitants, de l'industrie et des moyens de l'améliorer*, Trèves, 1802, in-12. On a encore de Rebmann plusieurs morceaux politiques dans les journaux du temps et quelques mémoires et rapports judiciaires, notamment dans l'affaire de Schinderhannes. M—D j.

REDOLLEDO (BERNARDIN, comte DE), littérateur dont les productions marquent la décadence de la poésie espagnole, naquit en 1597, à Léon, capitale du royaume de ce nom, d'une ancienne et illustre famille. Il embrassa fort jeune la profession des armes et servit d'abord contre les Turcs, en Italie. Quelque temps après, ayant obtenu le commandement d'une galère, il fut employé dans la guerre contre les Génois et signala sa valeur à la prise d'Onelle, du port Maurice et du château de Vintimille. Il rentra depuis dans l'armée de terre et se distingua devant Nice, en 1626, ainsi qu'à la prise de Casal, où il fut blessé grièvement. Il commandait, en 1632, un corps de lanciers dans les Pays-Bas. En 1636, il fut chargé de conduire des secours à l'empereur Ferdinand II, vivement pressé par les Suédois (voy. BANIER), et mérita l'estime de ce prince, qui le créa comte de l'empire et gouverneur du bas Palatinat. Dix ans après, il fut récompensé de ses services par la place de capitaine général de l'artillerie en Allemagne. Le roi d'Espagne, en 1649, le nomma son ambassadeur en Danemarck, et il rendit d'importants services à son pays dans cette place, qu'il remplit treize ans de manière à se concilier l'estime des Danois ainsi que celle de ses compatriotes. Il fut enfin rappelé dans sa patrie en 1661 et élevé à la dignité de président du conseil de guerre de Castille. Il mourut à Madrid, comblé de gloire et d'honneurs, en 1677, à l'âge de 80 ans. Rebolloredo avait un talent remarquable pour la poésie; mais, dit Sismondi (*Histoire de la littérature du Midi*, t. 4, p. 98), il ne savait pas distinguer ce qui peut appartenir à l'inspiration de ce qu'il faut laisser au raisonnement. C'est dans les loisirs que lui laissait son ambassade qu'il a composé la plus grande partie de ses vers espagnols, qu'il publia dans l'ordre suivant : 1° *Selvas militares et politicas*, Cologne (Copenhague), 1652, in-16. Il a réuni dans cet ouvrage tout ce qu'il savait sur la guerre et sur le gouvernement. 2° *Selvas Danicas*, *ibid.*, 1655, in-4°. C'est l'histoire rimée et la géographie du Danemarck. 3° *Selvas sagradas*, Cologne (Copenhague), 1657; Anvers, 1661. in-4°. C'est une imitation des *Psaumes*, dans le genre commode des *Silves* (forêts), où le poète,

affranchi de toute contrainte, ne met aucune régularité dans sa marche, et, sous le prétexte de donner plus de variété à ses compositions, ne reconnaît ni forme métrique déterminée, ni cette vérité d'idées sans laquelle tout ouvrage ne présente qu'un amas confus de disparates et d'incohérences dont malheureusement les ouvrages de Rebolledo peuvent donner une idée. 4° *La Constancia victoriosa, egloga sagra, y los tremos*, Cologne (Copenhague), in-4°. C'est une paraphrase en vers du livre de Job et des *Lamentations* de Jérémie. 5° *Ocios* (Loisirs), ibid., 1660, in-4°. Ce recueil est divisé en cinq parties; les deux premières contiennent des sonnets, des épitres, des romances, des épigrammes, des madrigaux, parmi lesquels on en distingue de très-gracieux; la troisième une tragi-comédie intitulée *l'Amour brave les dangers*, qui ne manque pas d'intérêt; la quatrième, l'abrégé en vers de l'histoire des rois de Danemarck; et la cinquième, diverses pièces de morale et de piété. La meilleure édition des poésies de Rebolledo est celle de Madrid, 1778, 4 vol. in-8°. W—s.

REBOUL (GUILLAUME), né à Nîmes dans la dernière moitié du 16^e siècle, d'abord protestant zélé et attaché en qualité de secrétaire au maréchal de Bouillon, se fit chasser par son maître pour cause de vol et excommunier par le consistoire de son Eglise pour avoir cherché à y mettre le trouble. Alors il changea de religion et non-seulement publia contre ses anciens coreligionnaires un grand nombre de libelles, mais voulut même se faire passer pour l'auteur de quelques-uns qui n'étaient pas de lui. Les mémoires du temps, tels que la *Satire Ménippée*, la *Confession de Sancy*, etc., ont conservé les titres de ces pamphlets aujourd'hui sans intérêt. Ils attirèrent à Reboul des poursuites qui l'obligèrent à chercher un refuge dans Avignon. Il passa peu après à Rome, sous les auspices du P. Cotton; protégé par Villeroi et par le cardinal d'Ossat, il y sollicita la récompense de sa conversion et des services qu'il prétendait avoir rendus à l'Eglise romaine. Mais ses démarches étant restées sans succès, il se vengea par une satire des refus du pape, qui le fit juger par une commission, laquelle le condamna à être pendu, ou, suivant une autre version, à être décapité, ce qui fut exécuté le 25 septembre 1611. V. S. L.

REBOUL (HENRI), géologue et littérateur, né à Pézenas vers 1750, se livra de bonne heure et avec zèle à l'étude des sciences. Des recherches de physique et de chimie le firent connaître avantageusement; l'académie de Toulouse le nomma un de ses membres correspondants, et au mois d'août 1792, au moment où les sociétés savantes allaient disparaître, il obtint la même distinction de la part de l'Académie des sciences. En 1804, lors de l'organisation de l'Institut, ce titre lui fut rendu. A partir de 1815, la géologie, et surtout celle des Pyrénées, devint l'objet spécial

des études de ce savant; il écrivit à ce sujet un assez grand nombre de mémoires, qui sont disséminés dans le *Bulletin des sciences naturelles*, dans le *Bulletin de la société de géologie*, dans le *Journal de physique* et dans divers autres recueils. M. Quérard en a donné la liste dans sa *France littéraire*, t. 12, p. 4. On doit encore à Henri Reboul quelques ouvrages publiés à part : *Géologie de la période quaternaire*, Paris, 1833, in-8°; — *Essais de géologie descriptive et historique*, 1835, in-8°; — *De l'antiquité des terrains de Béziers et de Pézenas*, 1838, in-8°. La *Logique baconienne, ou Des lois du raisonnement selon la méthode de Bacon*, Paris, 1835, in-18, est un opuscule qui constitue une excursion dans le domaine d'une science étrangère aux investigations habituelles de Reboul. Le *Dernier des Francavels*, 1834, 4 vol. in-12, est un roman historique présenté comme la traduction des mémoires d'un troubadour, écrits en langue romane. Il a passé inaperçu. Reboul mourut le 11 mars 1839, presque octogénaire, dans la ville où il avait vu le jour et qu'il n'avait pas quittée, circonstance peu commune aujourd'hui. Il laissait achevé un travail considérable, auquel il avait consacré bien des années, *Études sur la géologie pyrénéenne*. Cet ouvrage, qui devait former trois volumes, est demeuré inédit; mais il n'est pas absolument perdu pour la science : la famille du défunt a fait don du manuscrit à la bibliothèque du musée d'histoire naturelle à Paris. Z.

REBOULET (SIMON), historien avignonnais, naquit en 1687. Après avoir terminé ses études avec succès sous la direction des jésuites, il sollicita son admission dans la société; mais il ne tarda pas d'en sortir à cause de la faiblesse de sa santé. La même raison l'obligea plus tard de renoncer à la carrière du barreau, dans laquelle il se distinguait. C'est alors qu'il se livra tout entier à la culture des lettres et de l'histoire. Il se maria en 1718, goûta pendant trente-quatre ans les douceurs d'une union assortie et mourut le 27 février 1752. Outre les *Mémoires de Forbin*, qu'il rédigea sur les manuscrits de ce célèbre marin (voy. FORBIN), on a de lui : 1° *Histoire de la congrégation des Filles de l'Enfance de Notre Seigneur Jésus-Christ*, Amsterdam (Avignon), 1734, 2 vol. in-12. Cette congrégation, fondée à Toulouse en 1662 par madame de Mondonville, fut supprimée par ordre de la cour en 1686. L'ouvrage de Reboulet est écrit avec beaucoup de vivacité et d'agrément; mais comme il contient des traits peu honorables à la mémoire de la fondatrice, l'abbé de Juliard, neveu et héritier de cette dame, obtint en 1735 un arrêt du parlement de Toulouse qui condamne cette histoire au feu, et il en publia d'ailleurs la réfutation (voy. MONDONVILLE). 2° *Réponse au mémoire de l'abbé de Juliard*, etc., ibid., 1737, in-12. C'est une défense virulente de l'ouvrage précédent : elle fut condamnée de même en 1738, et selon Lenglet-Du-

fresnoy, elle ne méritait pas une autre réplique. 3^e *Histoire du règne de Louis XIV*, Avignon, 1742-1744, 3 vol. in-4^e, ou 9 vol. in-12. Quoique supérieure à celles de Larrey et de la Martinière, cette histoire n'en est pas moins très-médiocre. Les faits y sont exposés avec assez d'exactitude et de vérité, mais avec trop de sécheresse : elle n'est d'ailleurs point exempte d'erreurs ; le style en est sec, embarrassé et souvent inégal. 4^e *Histoire de Clément XI, pape*, ibid., 1752, 2 vol. in-4^e. Cette histoire, plus complète que celle qu'avait publiée le P. Lafitau, fut supprimée en France sur la demande du roi de Sardaigne, dont le père (Victor-Amédée) y est fort maltraité (voy. le *Dictionnaire des livres condamnés au feu*, par Peignot, t. 2, p. 80). Reboulet a laissé quelques ouvrages en manuscrit : des traités de controverse et l'*Histoire des douze premiers Césars*. On trouve des détails sur Reboulet et ses ouvrages dans les *Mémoires de littérature de l'abbé d'Artigny*. W—s.

REBOURS ou LE REBOURS (GUILLAUME), chevalier, seigneur de Bertrand-Fosse, Châtillon, Prunelé, etc., issu d'une famille noble établie à Vire avant 1350, naquit vers 1545. D'abord président à la cour des aides en 1578, puis maître des requêtes de la reine Catherine de Médicis le 4 mai 1587, il resta dans Paris pendant que Henri IV en faisait le siège, et ne négligea rien pour ramener les habitants de cette ville sous l'obéissance du roi. Effectivement « le mardi « 16 juin 1590, il eut dit l'Etoile (*Mémoires*, « t. 2, p. 13, édition de 1719), pendant une assemblée qu'il tenait à cet effet dans la chambre « de M. de Roissi, la jambe rompue d'un boulet « de canon tiré du mont des Martyrs par ceux « du roi (et dont il fut malade un an), et pour ce « que Guillaume Rebours était tenu pour royal, « les prédicateurs disaient en chaire : que les « coups des royaux allaient tout à Rebours. » Ces faits sont constatés par des lettres patentes très-honorables des 28 juillet 1591 et 28 juin 1592, par lesquelles le roi rétablit Guillaume le Rebours dans son office et dans tous ses biens, qu'il avait perdus lors de la rébellion de Paris. Henri IV lui accorda, en outre, le 11 janvier 1597, la place de conseiller d'Etat, en récompense de ses services et de sa fidélité. Il mourut le 2 août 1619. — REBOURS (Jean-Baptiste-Auguste LE), seigneur de St-Mard-sur-le-Mont, Noirliu, Varimont et Poix en Champagne, cinquième descendant du précédent, naquit le 9 novembre 1746 à Paris. Il fut conseiller au parlement de cette ville en 1767 et président le 8 juillet 1782. Distingué, comme magistrat, par l'esprit le plus éclairé et le caractère le plus conciliant, offrant, dans sa vie privée, le modèle de toutes les vertus, il semblait n'être occupé que du bonheur des autres. Le président le Rebours, d'accord avec les têtes froides du parlement de Paris, fut loin d'approuver, quelque temps avant la révolution, des dé-

marches dictées par des intentions pures, mais trop favorables aux novateurs du siècle. Il en craignit les suites et sortit de France avec sa nombreuse famille. Les lois sur l'émigration le forcèrent d'y rentrer pour conserver à ses six enfants des moyens d'existence. Royaliste zélé, mais moins heureux que Guillaume le Rebours, il ne tarda pas à perdre sa fortune et la vie. Condamné par le tribunal révolutionnaire, il reçut le coup fatal avec une résignation que peut seule donner la religion le 14 juin 1794. L—P—E.

REBOURS (LE). Voyez LEREBOURS.

REBUFFI (PIERRE), jurisconsulte, naquit en 1487 au village de Baillargues, à deux lieues de Montpellier. Il enseigna successivement le droit dans cette ville, à Cahors, à Poitiers et à Paris. Il s'acquit une si grande réputation, que le pape Paul III voulut le faire auditeur de rote et qu'on lui offrit en France plusieurs places importantes dans la magistrature ; mais il préféra le repos de son cabinet aux embarras des affaires publiques. Il n'eut cependant aucun succès au barreau lorsqu'il voulut s'y présenter. Il finit par embrasser l'état ecclésiastique, et il fut fait prêtre à soixante ans (en 1547). Il possédait l'hébreu, le grec et le latin. Son style ne se ressent pas moins de l'ancienne barbarie. La jurisprudence n'était point encore parvenue, de son temps, à cet éclat que lui donnèrent les fameux interprètes qui vécurent dans la dernière moitié du 16^e siècle. Rebuffi était plutôt praticien que jurisconsulte ; chose que l'on ne confondait point alors. Il s'appliqua surtout aux matières bénéficiales, science encore peu connue de son temps et que la révolution a fait oublier. Il a écrit aussi sur quelques sujets du droit civil et sur les ordonnances de nos rois ; mais il a été effacé par ceux qui, après lui, se sont occupés des mêmes matières. Du Moulin n'en parle pas avec beaucoup d'estime. Il mourut le 2 novembre 1557. Toutes ses *Œuvres* ont été recueillies en 5 volumes in-fol., Lyon, 1586. Sa *Praxis beneficiorum* a été réimprimée à Paris, 1664 et 1674. Voyez sa *Vie* à la tête de la troisième édition de son commentaire *De verborum significatione*. B—1.

RÉCAMIER (JOSEPH-CLAUDE-ANTHELME), médecin distingué, naquit à Rochefort-en-Bugey, dans le département de l'Ain, le 6 novembre 1774. Il appartenait à une des meilleures familles de la bourgeoisie du lieu, et comptait au nombre de ses parents deux célébrités d'un genre bien différent : Brillat-Savarin, l'auteur de la *Physiologie du goût*, et madame Récamier (voy. l'article suivant). Le père de Récamier était notaire à Rochefort. Sa mère, qui mourut jeune, donna de bonne heure à son fils de saines notions de morale et les solides principes de la foi catholique. Ces germes précieux se développèrent merveilleusement dans le cœur de Récamier et en firent un des hommes les plus religieux et les plus charitables de son temps. On peut même dire que

cette première éducation décida de sa vie entière, en le portant à choisir parmi les professions libérales celle qui est la plus utile à l'humanité. C'est là l'origine de sa vocation médicale. Les éléments des lettres lui furent enseignés par un de ses oncles, qui était ecclésiastique; puis il entra au collège des jésuites, à Belley, où il se lia d'amitié avec un de ses jeunes condisciples appelé Richerand, qui fut dans la suite professeur de physiologie à la faculté de Paris (*voy. RICHERAND*). En 1793, époque où toute la France était en armes, Récamier quitta le service des hôpitaux civils pour entrer dans la chirurgie militaire et fut attaché, en qualité de chirurgien auxiliaire de troisième classe, à l'armée des Alpes qui faisait le siège de Lyon. Après la prise de cette ville insurgée, voulant se soustraire au déchirant spectacle de nos discordes civiles, Récamier quitta l'armée de terre pour entrer dans la marine comme chirurgien auxiliaire, et se dirigea sur Toulon. Un concours s'étant ouvert, il fut nommé premier aide-major d'un vaisseau de quatre-vingts canons, le *Ga-ira*. Ce bâtiment eut à soutenir un épouvantable combat contre une escadre anglaise composée de cinq vaisseaux. Le jeune docteur courut là de grands dangers. En effet, pendant qu'il aidait son chirurgien-major à faire un pansement, celui-ci est coupé en deux par un boulet de 36. Bientôt les blessés sont apportés au nombre de trois cents, et quels blessés! des hommes dont les membres tout entiers étaient déchirés par le boulet. Malgré l'horreur de la situation, Récamier les opère avec le sang-froid d'un vieux chirurgien. Mais le navire faisait eau de toutes parts, les coffres à linge et à médicaments étaient brisés par les projectiles; la position n'était plus tenable. Récamier venait d'avoir deux blessés hachés entre ses bras pendant la durée même du pansement. Peu d'instant après, le *Ga-ira*, craquant dans toutes ses parties, ayant ses canons démontés ou crevés, son équipage détruit presque entièrement, tomba au pouvoir des Anglais. Le *Ga-ira* s'était vaillamment défendu; il avait mis hors de combat deux vaisseaux ennemis. Prisonnier des Anglais, Récamier ne tarda pas à être échangé contre un de leurs chirurgiens-majors. Il revint à Toulon et quitta le service de la marine. Rentré dans la vie civile en 1797, Récamier se rendit à Paris. Il y rencontra un de ses camarades d'hôpital, le célèbre Bichat, qu'il n'avait pas revu depuis le siège de Lyon, et avec lequel il se lia d'une vive amitié. L'aptitude merveilleuse de Récamier à étudier les sciences médicales, ses progrès rapides dans l'art de guérir, sa supériorité sur ses émules le firent nommer en 1801 médecin de l'Hôtel-Dieu. D'année en année sa réputation et sa clientèle augmentèrent à ce point que plusieurs salons ne pouvaient contenir les nombreux consultants qui se présentaient chez lui. Beaucoup, après avoir attendu plusieurs heures,

étaient obligés de se retirer sans avoir eu le bonheur d'entendre celui qu'ils regardaient comme un oracle. Disons-le à la louange de ce célèbre praticien, il accueillait les pauvres avec autant d'empressement que les riches, et il mettait à les interroger, à les entendre, une activité, une patience qui ne s'est jamais démentie. Dans ses consultations de la ville, il montrait le même zèle et retenait parfois ses confrères une partie du jour auprès d'un malade, voulant voir par ses yeux et leur montrer comment les remèdes qu'il venait de prescrire allaient opérer. En 1821, la place de professeur de clinique interne devint vacante par la mort de Corvisart; le professeur Fouquier l'occupa, en laissant libre la chaire dite de perfectionnement à laquelle on nomma Récamier. Il entra la même année à l'Académie de médecine de Paris, qu'une ordonnance royale venait de créer. En 1826, il devint professeur au Collège de France à la place de Laennec. Les cours de Récamier laissaient beaucoup à désirer; ils n'étaient point élémentaires et se trouvaient au-dessus de la portée des élèves. Au milieu de ces leçons toujours improvisées, Récamier se perdait dans une suite de subtilités difficiles à comprendre et impossibles à rédiger. Après la révolution de 1830, Récamier, resté fidèle aux principes de la légitimité, voyant avec regret un nouvel ordre de choses politiques s'établir en France, refusa le serment imposé aux professeurs et se démit de ses deux chaires. Il quitta bientôt Paris et se retira en Suisse, près de Fribourg, afin de consacrer tous ses soins à la conservation d'une existence qui lui était plus précieuse que la sienne. Après une année d'absence, il revint à Paris, où il retrouva une clientèle aussi nombreuse, aussi sympathique qu'avant son départ. Ses opinions légitimistes et les sacrifices qu'il leur avait faits lui donnèrent une grande vogue dans le faubourg St-Germain. En 1837, il reprit à l'Hôtel-Dieu le cours de ses leçons cliniques et y défendit avec énergie et talent les doctrines vitalistes. Le 28 juin 1852, après avoir visité un grand nombre de malades, il fut tout d'un coup frappé d'apoplexie pulmonaire, et il expira bientôt entre les bras de l'abbé Ratisbonne, son ami, entouré de sa femme et de ses enfants. Il n'avait eu que le temps de prononcer ces paroles : « Mon « Dieu, ayez pitié de moi ! » Cette prière était l'expression vraie de ses sentiments chrétiens. Il avait communiqué la veille, selon son habitude de chaque semaine. Il était âgé de 78 ans. Doué d'une santé très-robuste, il avait déclaré qu'il mourrait sans être malade, qu'il serait *frappé*. Effectivement, une heure avant de ressentir le choc violent qui allait briser sa vie, il s'entretenait avec le docteur Cruveilhier, son élève et son ami, l'engageait à ménager sa santé et n'éprouvait assurément aucune inquiétude pour la sienne. Récamier était un homme de bien, animé de la passion de soulager, de guérir ses semblables. Un

air mystique, inspiré, rayonnait sur sa physionomie au chevet des malades ; ses paroles, ses gestes, toute sa personne révélaient une foi immense dans le pouvoir de son art, aidé par les ressources inépuisables de la nature ; foi justifiée par le succès, car Récamier a presque ressuscité des cadavres. Appelé auprès d'un moribond atteint d'inflammation des orifices du cœur, dont les extrémités sont froides, le poulx filiforme, dont le visage indique une mort prochaine et inévitable, il le saigne à outrance. La vie revient peu à peu, et, après une demi-heure, ce malade, qui a perdu seize cents grammes de sang, est sauvé. Il obtint souvent de pareils succès, à la stupéfaction des assistants, excitant, arrachant l'admiration de ses confrères, qui, après avoir tout épuisé pour guérir un malade, avaient cru tout perdu. Récamier ne désespérait jamais. Tant qu'il restait un souffle de vie, il soutenait que *la partie n'était pas encore perdue*. Son existence fut un combat perpétuel contre les maladies. Levé avant le jour, il répondait par écrit aux nombreuses consultations qui lui étaient demandées, lisait quelques passages de l'Écriture sainte, recevait des malades pauvres et se rendait ensuite à l'Hôtel-Dieu. Le reste du jour était dévoré par des visites en ville et surtout par des consultations qui ne laissaient au célèbre médecin aucun moment de repos. Malgré des occupations si multipliées, Récamier passait quelquefois plusieurs heures au chevet d'un malade, riche ou pauvre, afin de résoudre le difficile problème d'une affection obscure et grave. Ceci explique les inexactitudes qu'on lui a reprochées et qui faisaient que ses confrères étaient parfois obligés de l'attendre des heures entières, quoique lui-même eût choisi le jour et le moment de la consultation. Disons-le néanmoins, il trouvait toujours le temps de se rendre d'une manière ponctuelle auprès des pauvres, qui étaient pour ainsi dire ses malades préférés. Récamier avait une haute stature, une forte constitution, un tempérament sanguin, une santé robuste. Sa physionomie expressive, sa voix tour à tour retentissante et douce, ses manières brusques et pourtant remplies de noblesse inspiraient le respect, l'affection et la confiance. Considéré au point de vue moral, c'était un homme d'un désintéressement absolu. Non-seulement il donnait aux malheureux le dixième de ce qu'il gagnait par son travail, mais encore il allait leur porter lui-même cet argent dans les mansardes et les réduits les plus obscurs, leur prodiguant en même temps les secours de son art et les consolations de son âme aimante et religieuse. Il refusa la place de médecin du roi, parce que, disait-il, le temps lui manquait. Cette réponse d'un homme qui n'a jamais su refuser ses soins à un pauvre suffirait à elle seule pour le caractériser. Dans l'intimité, entouré de sa famille et de ses nombreux amis, Récamier était un causeur d'un

grand charme, dispensant avec une abondance extrême les richesses de sa vive imagination. Après avoir raconté brièvement la vie de Récamier, il est utile d'étudier l'influence qu'il exerça comme médecin sur la génération contemporaine et d'apprécier quels sont les progrès qu'il fit faire à l'art de guérir. Récamier était vitaliste. Ses études médicales avaient corroboré ses opinions religieuses et avaient créé en lui une foi savante, lui faisant proclamer que tout dans la nature est sous l'empire d'une loi providentielle, harmonique, conservatrice. Les vitalistes, on le sait, admettent une force complètement distincte de l'élément matériel de l'organisme. C'est cette force vitale qui, après avoir présidé au développement du germe, met en jeu les grandes fonctions de l'économie et jusqu'aux organes les plus simples ; c'est elle qui donne le branle à l'admirable mécanisme du corps humain ; c'est elle qui répare ses désordres et qui, par des voies mystérieuses et tout à fait inconnues, ramène l'homme malade à la vie et à la santé. Les organiciens et les matérialistes, au contraire, n'admettent point de force vitale distincte : pour eux, vie et organisation c'est tout un. Ces distinctions sont importantes à faire si l'on se reporte au temps où vécut Récamier et aux doctrines médicales qui régnaient alors à Paris. Les contemporains de Récamier ont cherché le secret des maladies dans les nombreuses autopsies qu'ils pratiquèrent, et ont cru le trouver dans les altérations anatomiques. Récamier, qui était loin de dédaigner l'anatomie pathologique, savait bien cependant que la lésion n'était pour ainsi dire que le résultat de la maladie, mais non la maladie elle-même ; de là sa croyance inébranlable et son espoir dans la force vitale. Aussi, étant auprès du malade, Récamier ne se contentait pas de rechercher quel était l'organe souffrant, mais il s'attachait surtout à découvrir quelle était la nature du mal ; et à ce propos il citait l'exemple de deux moribonds traînés sur une charrette, l'un atteint de nostalgie et l'autre du typhus. Le premier va guérir au fur et à mesure que le véhicule le rapprochera de son village ; l'autre périra bientôt, parce que les forces vitales sont épuisées chez lui ; et pourtant tous deux sont en apparence dans la même situation. Qu'on n'aille pas croire que l'esprit généralisateur de Récamier l'empêche de voir une maladie purement locale ; l'indication sera, au contraire, bien vite saisie et le remède appliqué. Une femme est apportée à l'hôpital ; elle est épuisée par une diarrhée qu'aucun remède n'a pu vaincre. Récamier lui palpe le ventre et prescrit un purgatif. La malade se récrie et proteste que cette médecine la tuera ; le médecin la rassure, en lui faisant comprendre que la diarrhée est entretenue par des matières durcies qu'il faut expulser. Le remède opère en effet, et la malade guérit bientôt. Le désir ardent de sauver les malades a donné

à Récamier une audace et une témérité parfois beaucoup trop grandes. On lui a reproché avec raison l'ablation totale de la matrice qu'il a tentée. « S'était-il épris, dit M. Dubois, d'A-« miens, d'un remède nouveau, héroïque, chaque « malade en avait une dose, et cela bon gré mal « gré, d'un bout de la salle à l'autre. C'était ce « qu'il appelait faire feu sur toute la ligne ! » Récamier a malheureusement peu écrit, son immense pratique médicale ne lui en a pas laissé le temps. L'ouvrage le plus complet qu'il a produit a pour titre : *Recherches sur le traitement du cancer*; il a paru en 1829, 2 volumes in-8°. L'auteur avait acquis sur ce sujet une expérience qui lui permettait de faire un livre *ex professo*. Le cadre restreint dans lequel nous devons nous renfermer ne nous permet pas d'analyser cet ouvrage; disons seulement que c'est surtout par la compression, la cautérisation, l'ablation, l'énucléation, la ciguë, l'aconit et le régime qu'il combattait parfois avec succès cette redoutable maladie. La science est redevable à Récamier de la vulgarisation, si ce n'est de l'invention, du *speculum uteri*, instrument précieux qui a permis de traiter avec discernement la plupart des maladies de la matrice. Ces maladies sont si nombreuses dans les grandes villes que cette découverte seule est un bienfait pour l'humanité. Avant 1806, époque de l'invention du speculum, le diagnostic des affections utérines était à peu près inconnu. Récamier avait apprécié depuis longtemps les ressources que l'art de guérir peut tirer de l'hydrothérapie bien appliquée; il distinguait très-bien l'action tonique de l'eau froide de son action sédative; distinction capitale pour tout médecin qui veut mettre à profit les propriétés de cet agent thérapeutique. C'est par une immersion rapide dans une baignoire remplie d'eau froide, suivie de frictions énergiques, qu'il rapelait à la peau une éruption scarlatineuse disparue et qu'il sauvait la vie à une jeune fille vouée à une mort certaine. Récamier a étudié d'une manière toute spéciale les dégénéscences du foie. Présumait-il la présence d'hydatides dans cet organe, il faisait, pour s'en assurer, une ponction qu'il qualifiait de *simple acupuncture*, puis donnait ensuite une large issue au liquide, en prenant toutes les précautions nécessaires afin que l'air ne pût pénétrer dans l'intérieur du sac. L'inflammation causait bientôt l'adhésion des parois de cette poche et produisait ainsi la cure radicale et définitive de la maladie. La grande distinction physiologique sur laquelle Récamier avait assis les bases de sa doctrine, si l'on peut donner ce nom à l'ensemble des idées qu'il émettait, est celle des *fonctions vitales communes* et des *fonctions vitales spéciales*. Les premières incombent à l'organisme tout entier : telles sont la calorification, l'absorption, la nutrition, etc.; les secondes, tout en concourant par leur importance à entretenir la vie commune, ont cepen-

dant une manière d'agir particulièrement dépar-
tie à tel ou tel organe. Telle est la digestion, fonction spéciale de l'estomac. Le système nerveux cérébro-spinal et ganglionnaire est le lien harmonique de ces deux ordres de fonctions. Appelé auprès d'un malade, Récamier s'attachait à découvrir ce qu'il appelait la *dynamométrie vitale*, c'est-à-dire la mesure de force vitale inhérente au sujet qu'il avait à traiter. Cette appréciation est de la plus grande importance, parce que telle lésion organique fera périr un malade dans un temps assez rapproché, tandis qu'elle permettra à un autre de parcourir une existence relativement beaucoup plus longue. Combien de fois, en pratiquant des autopsies dans les hôpitaux, ne nous est-il pas arrivé de découvrir une lésion très-circonscrite au sommet d'un poulmon, chez un sujet tuberculeux qui avait pourtant succombé assez rapidement, tandis qu'un autre sujet, mort de la même affection, présentait depuis longtemps des altérations énormes dans les deux poulmons. Le premier avait une résistance vitale médiocre; le second, au contraire, en avait une très-énergique, et il avait fallu pour le tuer que la maladie eût désorganisé une très-notable partie de ses poulmons. Dans une grande épidémie, toutes choses égales d'ailleurs, les premiers qui disparaissent sont ceux à qui la nature n'a départi qu'une force vitale minime; ceux qui en ont davantage tombent malades, très-malades parfois, mais ils finissent souvent par triompher du fléau. Ceux qui ont l'inappréciable bonheur d'être doués d'une force de résistance vitale très-énergique ne souffrent pas ou fort peu. La force vitale n'est nullement en rapport avec un grand développement physique. On voit, en effet, des hommes d'une grande stature ne pouvoir supporter la moindre fatigue et être emportés au premier souffle d'une épidémie, tandis que d'autres, d'une constitution de chétive apparence, résistent à la faim, à la soif, à des fatigues excessives, à des maladies d'une extrême gravité. Récamier avait donc grandement raison de tenir compte de cette force vitale au moyen de laquelle chacun de nous réagit plus ou moins contre le mal dont il est atteint. Partant de cette donnée, Récamier s'attachait à voir si la maladie du sujet qu'il avait à traiter était *sthénique*, *asthénique*, *ataxique* ou *réfractaire*, c'est-à-dire s'il y avait prédominance de force, de faiblesse, de malignité ou d'état bilieux. Il est presque inutile de dire que Récamier s'attachait également à découvrir les différences plus ou moins accusées qui, dans l'ordre physiologique ou pathologique, se rencontrent chez chaque individu. Il admettait cinq classes de pyrexies : les pyrexies vitales, inflammatoires, saburrales, nerveuses, exanthématiques, qui pouvaient à leur tour se diviser en quatre ordres et présenter les caractères sténique, asthénique, ataxique ou réfractaire. Un de ses élèves les plus distingués, M. H. Gouraud, a

parfaitement exposé la doctrine de son ancien maître et de son ami. Malgré son grand talent, Récamier n'a point laissé d'école. Pour tirer un bon parti de ses idées et les appliquer d'une façon tout à fait utile au lit du malade, il aurait fallu avoir son coup d'œil profond, son génie inventif en thérapeutique et ses qualités médicales exceptionnelles. La génération contemporaine a toutefois puisé auprès de ce grand praticien de saines notions sur l'art de guérir. Récamier a cherché, en effet, à la prémunir contre les exagérations de la médecine dite physiologique représentée par Broussais. C'est là peut-être son plus grand mérite. Heureux les jeunes médecins qui ont su apprécier avec impartialité ces deux hommes remarquables et recueillir dans les leçons de chacun d'eux les préceptes véritablement pratiques, en laissant de côté les idées spéculatives ! L—D—É.

RÉCAMIER (JEANNE - FRANÇOISE - JULIETTE - ADÉLAÏDE BERNARD, madame), naquit le 3 décembre 1777 à Lyon, où M. Jean Bernard, son père, exerçait la profession de notaire. Elle entra comme pensionnaire au couvent de la Déserte, et y puisa de bonne heure des sentiments religieux qui ne l'abandonnèrent jamais dans le cours de sa vie. Son éducation ne fut point négligée non plus sous le rapport des arts d'agrément. Elle dansait avec une grâce remarquable, et se montrait excellente musicienne sur la harpe et le piano. M. Bernard ayant été nommé en 1784 receveur des finances à Paris, sa femme et sa fille l'y suivirent. La beauté naissante de la jeune Juliette commença bientôt à attirer les regards, et la reine Marie-Antoinette, qui l'avait distinguée à l'un des derniers grands couverts de la famille royale, la fit venir auprès d'elle et voulut la comparer avec sa fille, dont la physiologie majestueuse et régulière brillait alors d'un vif éclat. Le salon de madame Bernard, femme instruite et spirituelle, était devenu un lieu de réunion des hommes politiques et des beaux-esprits du temps. Ce fut là que la jeune Juliette rencontra M. Jacques Rose Récamier, banquier opulent, d'une famille originaire du Bugey, homme distingué, poli, inoffensif, mais égoïste et de mœurs légères. M. Récamier échappa par le crédit de Barère au régime de proscription de 93 et épousa, le 4 avril de cette année, à quarante-deux ans, Juliette Bernard, qui n'en avait pas seize. Privée, par une cause demeurée mystérieuse, de la sanction la plus intime du lien conjugal, cette union, sans être troublée par aucun orage extérieur, ne fut point heureuse, et celle dont l'esprit aimable, l'angélique bonté devaient exercer l'influence la plus salutaire sur la société contemporaine, manqua de ces satisfactions domestiques que les cœurs bien placés recherchent de préférence à toutes les autres. A l'époque où la France, sortie des massacres révolutionnaires, saluait comme un bienfait l'avènement de ce régime directorial qui devait lui

léguer tant d'abaissement et de corruption, madame Récamier était dans tout l'épanouissement de sa beauté. Cependant elle ne commença guère à se faire remarquer que sous le consulat, dont le lustre civil et militaire fit bientôt oublier les scandaleuses représentations de la moderne Régence. Ce fut à ce moment qu'elle forma avec madame de Staël, par suite des rapports d'affaires qui s'étaient établis entre M. Necker et M. Récamier, une liaison qui devait faire le destin des premières années de sa vie. Elle fit aussi au château de Bagatelle, qu'habitait alors M. Sapey, la connaissance de Lucien Bonaparte. Le frère du premier consul, homme aimable et lettré, mais dévoré d'orgueil et dépourvu de moralité, éprouva pour madame Récamier une passion qu'il fit éclater dans des lettres conçues avec autant d'emphase que de véhémence. Madame Récamier feignit d'abord de ne pas comprendre; puis, quand ce rôle ne lui fut plus possible, elle proposa à son mari d'interdire à Lucien l'accès du château de Clichy. C'était la résidence qu'elle occupait durant la belle saison. Mais M. Récamier ne se crut pas en mesure de renoncer au crédit d'un personnage aussi haut placé; il refusa. Egalement atteint dans sa passion et dans sa vanité, Lucien chercha à compromettre la jeune femme par des insinuations dont son repos souffrit plus que sa réputation. Ce premier incident n'était que le prélude d'un écueil plus redoutable pour la destinée de madame Récamier. Elle n'avait eu encore avec le vainqueur de Marengo qu'une rencontre passagère et insignifiante, lorsqu'à un dîner chez Lucien lui-même, elle se trouva face à face avec Napoléon. Quelque malentendu ayant assigné à madame Récamier le voisinage à table du second personnage de l'Etat : « Ah ! citoyen Cambacérès, » s'écria Bonaparte, auprès de la plus belle ! » Le dominateur futur de l'Europe échangea après le dîner quelques mots avec sa gracieuse convive. lui reprocha agréablement de ne pas s'être assise à côté de lui, et ne cessa toute la soirée d'attacher sur elle son vif et pénétrant regard. De cette époque date la véritable célébrité du salon de madame Récamier. Parmi les personnages notables qui commencèrent à s'y réunir, on remarquait Adrien de Montmorency, depuis duc de Laval, le vicomte Matthieu, son cousin, Christian de Lamoignon, le comte de Narbonne, madame de Staël, Camille Jordan, Louis Bonaparte, Eugène de Beauharnais, Fouché, Bernadotte, Masséna, Moreau, Laharpe, Lemontey, Legouvé, lord Erskine, Fox, le prince depuis roi de Wurtemberg, le prince de Mecklembourg-Strélitz, le prince de Bavière, et un peu plus tard, M. de Barante, le seul survivant actuel de ce mémorable groupe. C'était une chose précieuse, au sortir de tant de commotions politiques, que ce centre d'attraction où les vainqueurs et les vaincus de tous les partis pouvaient se rencon-

trer sur un terrain neutre, se rapprocher et s'entendre sous l'influence de l'esprit le plus affable et le plus conciliant. Le salon de madame Récamier était également devenu une sorte d'hospice ouvert aux blessures de l'amour-propre littéraire, et plus d'une rivalité, irrécyclable en apparence, dut à sa délicate entremise un prompt et durable apaisement. Cependant de douloureuses épreuves étaient à la veille de traverser cette jeune existence, si utilement et si honorablement remplie. M. Bernard, son père, récemment nommé administrateur des postes, fut révoqué et arrêté en 1802 pour avoir favorisé une correspondance royaliste, et madame Récamier ne dut sa mise en liberté qu'aux démarches actives de Bernadotte. Un an plus tard, madame de Staël expia par le début d'un long exil l'indépendance de son langage, vivement surexcitée par le pouvoir oppressif qu'avait inauguré la révolution du 18 brumaire. Madame Récamier elle-même ne tarda pas à devenir suspecte à ce régime ombrageux, qu'alarmait toute puissance qui ne relevait pas directement de lui. Napoléon demanda un jour à ceux de ses ministres qui visitaient madame Récamier « depuis quand le con- » seil se tenait chez cette dame, » et s'emporta bientôt jusqu'à déclarer « qu'il regarderait comme » son ennemi personnel tout étranger qui fré- » quenterait le salon de madame Récamier (1) ». La jeune disgraciée profita de la paix d'Amiens pour faire un voyage en Angleterre. Elle y fut accueillie avec distinction par le vieux duc de Guignes, ancien ambassadeur de Louis XVI, par la brillante duchesse de Devonshire, par le duc d'Hamilton, et par le prince de Galles, qui lui témoigna l'empressement le plus chevaleresque. Elle revint en France pour y trouver en présence de ses juges le général Moreau, qu'elle avait plus d'une fois admis dans son intimité. Madame Récamier salua l'illustre accusé *avec émotion et respect*, et ne put se défendre, a-t-elle dit, d'un vif intérêt en contemplant cette tête de Georges Cadoudal, « si énergiquement, si » librement dévouée, qui allait tomber sur l'é- » chafaud ». Devenu empereur, Napoléon jugea prudent de composer avec cette puissance du bon goût et de la beauté qu'il n'avait pu réduire, et cette tentative ne constitue pas l'épisode le moins curieux et le moins honorable de la vie de notre héroïne. Madame Récamier reçut un jour la visite de Fouché, alors ministre de la police impériale, qui lui conseilla d'abord d'affaiblir l'hostilité des relations qu'elle entretenait; puis il lui présenta, par voie d'insinuation, l'exemple de la duchesse de Chevreuse, qui avait accepté une place à la cour; puis encore, peu de jours après, sans tenir compte des sentiments de répulsion qu'elle avait manifestés, il proposa à la

belle Lyonnaise de faire la même demande, en insistant sur les services qu'elle pourrait rendre, sur l'ascendant qu'elle pourrait exercer, « sur » l'amour enfin qu'elle pourrait inspirer à Napo- » léon ». Surmontant le dégoût que lui causait une pareille proposition, faite par un tel négociateur, madame Récamier essaya de tourner la chose en plaisanterie. Mais Fouché revint bientôt à la charge, et fit appuyer ses instances par madame Murat, sœur de l'empereur, qu'elle avait connue chez madame Campan. La future reine de Naples ouvrit gracieusement à son ancienne compagne sa loge aux Français, vis-à-vis celle de l'empereur, qui se rendit exactement au spectacle dans les deux circonstances où elle en profita, et regarda la jeune femme avec une affectation très-remarquée. La stérilité de ces avances ne découragea ni le chef de l'Etat ni son indigne proxénète. Fouché, découvrant enfin toutes ses batteries, vint à Clichy offrir directement à madame Récamier le poste de dame d'honneur *au nom de l'empereur*. Mais elle demeura inébranlable, et l'ex-conventionnel fut réduit à masquer sa confusion par une violente invective contre la caste nobiliaire et contre « l'indulgence fatale de son » maître ». Après cette sortie, adressée surtout à M. Matthieu de Montmorency, instigateur présumé de la résistance de madame Récamier, Fouché cessa de reparaitre. Mais la vengeance du maître irrité ne se fit pas attendre. Dans l'automne de 1806, M. Récamier éprouva quelques embarras de paiement par suite des affaires d'Espagne et demanda à la Banque de lui prêter un million pour franchir ce mauvais pas. Mais ce prêt ne pouvait avoir lieu sans l'autorisation du gouvernement : elle fut durement refusée. Dans ces circonstances critiques, la conduite des deux époux fut digne d'éloges. M. Récamier vendit sans hésitation son hôtel de la rue du Mont-Blanc et en abandonna sans réserve le produit à ses créanciers. Madame Récamier vendit ses diamants et son argenterie, et se concentra dans un modeste appartement de la rue Basse-du-Rempart, où les consolations les plus empressées ne manquèrent pas à leur malheur. Madame de Staël, M. Matthieu de Montmorency s'inscrivirent en tête de ces courtisans de la disgrâce, et Junot, ému, en parla à Napoléon, qui lui répondit avec humeur : « On ne rendrait » pas tant d'hommages à la veuve d'un maré- » chal de France tué sur le champ de ba- » taille (1) ! » Madame Récamier profita, dans l'été de 1807, de l'affectueuse hospitalité que lui avait offerte madame de Staël. Ce fut au château de Coppet qu'elle fit la connaissance du prince Auguste de Prusse, neveu du grand Frédéric, et cette liaison prit bientôt de part et d'autre un tel caractère de sympathie que le

(1) *Souvenirs et correspondances de madame Récamier*, par madame Lenormant, t. 1^{er}, p. 90.

(1) *Souvenirs et correspondances de madame Lenormant*, t. 1^{er}, p. 151.

prince proposa à madame Récamier de divorcer pour s'unir à lui. La jeune femme écrivit à son mari; elle lui rappela que leur union était de celles que frappe de nullité l'Eglise catholique, et sollicita le consentement nécessaire pour sa dissolution. M. Récamier répondit avec convenance et dignité; il acquiesça à la demande de sa femme, à condition seulement que le divorce serait prononcé en pays étranger. Madame Récamier ne pouvait demeurer insensible à un tel procédé de la part de celui qui, « sans lui procurer le bonheur, avait respecté ses sentiments » et sa liberté; ses scrupules religieux firent le reste. Elle écrivit au prince pour dégager sa parole. Vivement blessé d'abord, le prince revint cependant sans courroux à Paris, quelques années plus tard, l'objet de sa passion, et il légua à madame Récamier, par son testament, le beau tableau de *Corinne au Capitole*, qu'il avait commandé à Gérard. Madame Récamier retourna en 1809 chez son illustre amie, et joua à sa demande *Aricie* sur le théâtre de Coppet; elle partagea cet été et celui de l'année suivante entre le séjour de Chaumont-sur-Loire, résidence momentanée de madame de Staël, et celui de Fossé, terre appartenant au comte de Salaberry, qui figura plus tard parmi les plus zélés défenseurs de la monarchie légitime. En se rendant en 1811 aux eaux d'Aix en Savoie, madame Récamier voulut, malgré les exhortations de son amie, s'arrêter quelques heures au château de Coppet. Il n'en fallut pas davantage pour attirer sur elle la proscription qui pesait sur l'auteur de *Corinne*. A son retour à Paris, madame Récamier apprit que l'empereur l'exilait de la capitale, et que le même acte de rigueur frappait M. Matthieu de Montmorency, coupable d'attachement à la même disgrâce (1). Elle partit aussitôt pour Châlons-sur-Marne, où elle eut la bonne fortune de rencontrer dans le préfet, M. de Jessaint, un surveillant sympathique et généreux, et dans le voisinage du château de Montmirail, habité par la famille de La Rochefoucauld-Doudeauville, tous les avantages d'une précieuse sociabilité. Elle goûta une satisfaction plus intime encore dans la présence de mademoiselle Amélie Cyvoct, petite-fille de sa belle-sœur, qu'elle avait adoptée à son retour d'Aix, et qui devint depuis lors la pieuse et inséparable compagne de sa vie. Toutefois madame Récamier fit en cette circonstance le dur apprentissage des mécomptes que crée aux disgraciés, sous les gouvernements absolus, la défaillance et la faiblesse des caractères. Plus d'un ami, sur lequel elle se croyait en droit de compter, se hâta de refouler au fond de son cœur un intérêt qui l'exposait à perdre la faveur du maître. Blessée de ces déceptions et supportant difficilement, dans le délabrement de sa fortune, les

dépenses de la vie d'auberge, madame Récamier quitta Châlons, et vint au mois de juin 1812 chercher dans sa ville natale des consolations qui ne lui furent pas infidèles. Elle rencontra à Lyon cette duchesse de Chevreuse qui avait préféré les rigueurs de l'exil au rôle ignoble de geôlière de la reine d'Espagne. L'analogie de leur infortune les unit étroitement. Les salons de madame de Sermézy, rendez-vous de tout ce que Lyon comptait alors de distingué, lui furent d'une grande ressource, et elle forma avec Balthache, qui lui fut présenté par Camille Jordan, une liaison d'estime et d'amitié que la mort seule put dissoudre. La pratique des bonnes œuvres, l'éducation de sa jeune pupille achevèrent de composer son existence. Elle prit, dans le carême de 1813, la route de l'Italie, accompagnée jusqu'à Chambéry de son fidèle ami Matthieu de Montmorency, et se dirigea sur Rome, où Balthache ne tarda pas à la rejoindre. Madame Récamier écoula agréablement et utilement plusieurs mois dans la Ville éternelle, veuve alors de son vénérable pontife, cultivant les arts et la société des artistes, à la tête desquels brillait alors l'illustre Canova, avec qui elle se lia d'une amitié intime; accueillant avec empressement les étrangers et particulièrement les Français dans un palais du Corso dont elle avait loué le premier étage. Elle partit pour Naples au mois de décembre 1813. Elle fut très-bien reçue de la reine Caroline et de son époux, auprès duquel accourait en même temps ce duc d'Otrante, dont les obsessions impures avaient assiégé les premières années de sa vie. Fouché venait remplir auprès du roi la mission officielle d'affermir dans l'alliance de Napoléon sa fidélité chancelante. Mais il porta dans cette mission sa duplicité accoutumée et n'inspira à Murat aucune résistance contre le vœu énergiquement formulé de la population napolitaine. Exaspéré d'ailleurs par les dédains de son beau-frère, le roi Joachim venait de s'engager avec l'Autriche par un traité secret. Il fit part toutefois du trouble de son âme à madame Récamier, qui l'exhorta hautement à rester fidèle à la France: « Je suis donc un « traître, » s'écria-t-il en lui montrant la flotte anglaise qui entrait à pleines voiles dans le port de Naples; puis il se jeta sur un fauteuil et fondit en larmes. — La destruction du régime impérial ramena en France madame Récamier, qui fut témoin en passant à Rome du retour de Pie VII, des acclamations de la foule attendrie et de l'humilité du triomphateur. L'auréole de la persécution, l'esprit de la société de 1814, la renaissance de la vie politique lui constituaient en quelque sorte une nouvelle vie et, comme en 1800, une nouvelle royauté. Madame de Staël, la maréchale Moreau, le vicomte Matthieu de Montmorency furent les premiers à inaugurer la réouverture de son salon, où affluèrent bientôt les personnages les plus considérables de toutes

(1) L'ordre d'exil qui concernait M. de Montmorency fut révoqué quelque temps après; la proscription de madame Récamier ne prit fin qu'à la chute de l'empire.

les opinions et de tous les pays. Elle renouvela ses rapports avec Benjamin Constant, qui la charmait par les grâces de son esprit, tout en la révoltant par son scepticisme, et ne quitta point Paris pendant la tourmente des cent-jours. Au second retour des Bourbons, madame Récamier resta fidèle à ses sentiments de modération royaliste, et ce fut un spectacle rare en France que l'espèce d'affection qu'elle mit à rechercher de préférence les disgraciés de tous les camps, au milieu de la lutte acharnée des partis. La mort de madame de Staël, au mois de juillet 1817, lui fit connaître le chagrin le plus vif qu'elle eût encore éprouvé. Aucun nuage n'avait ombragé l'intimité de ces deux femmes, qui se complétaient si admirablement l'une par l'autre : celle-ci vive, impétueuse, mettant partout l'âme de feu qui débordait en elle, jugeant toute chose de la hauteur de son génie; celle-là calme, modeste, tendrement religieuse, et possédée par-dessus tout d'un immense esprit de bienveillance et de conciliation. Ce fut au lit de douleur de celle qui, dans l'ardeur de son amitié, l'avait appelée « la « personne la plus brillante de son temps (1). » que madame Récamier rencontra pour la première fois l'homme de génie qui devait tenir tant de place dans cette nature aimante, réduite à chercher en dehors de la sphère domestique un bonheur que lui refusait l'indifférence de son époux. La véritable liaison de madame Récamier avec M. de Chateaubriand ne s'établit toutefois qu'en 1818, époque de son retour d'un voyage qu'elle avait fait à Aix-la-Chapelle. Mais cette liaison, où, du côté de l'auteur de *René*, l'imagination eut plus de part que le cœur, devait être traversée par d'assez nombreux orages : « Sou-
« verain par le génie, dit une spirituelle narra-
« trice, M. de Chateaubriand, comme tous les
« pouvoirs absolus, s'était laissé enivrer de lui-
« même (2), » et l'inépuisable abnégation de ma-
dame Récamier fut soumise à de rudes épreuves. Elle passa dans la Vallée-aux-Loups l'automne de 1818 et l'été de 1819, et forma avec M. de Montmorency le projet de conserver cette propriété à M. de Chateaubriand, à qui l'état de sa fortune ne permettait pas de s'y maintenir; mais de nouveaux revers survenus dans la situation financière de M. Récamier ne lui permirent pas d'y donner cours. Madame Récamier, qui avait engagé une partie de sa fortune personnelle pour venir en aide à son mari, dut borner la mesure de ses sacrifices. Elle provoqua une séparation de biens, et vint en 1818 occuper à l'Abbaye-aux-Bois un appartement modeste, auquel les religieuses de ce couvent substituèrent, quelques années plus tard, le grand appartement du premier étage. Ce fut dans ce local spacieux et commode que madame Récamier put recevoir

jusqu'à sa mort toutes les notabilités politiques et littéraires qu'attirèrent constamment autour d'elle les grâces de sa personne, l'agrément de son esprit et par-dessus tout cette ineffable bonté qui subjuguait tous les cœurs. Son plus beau succès sans doute fut de modifier puissamment, à force de tact et de mesure, la nature si passionnée, si inégale, si personnelle de son dernier ami. L'antagonisme qui s'éleva en 1822 entre M. de Chateaubriand et M. Matthieu de Montmorency, à l'occasion de la guerre d'Espagne, lui créa une situation difficile, qu'elle surmonta heureusement, recevant sans les trahir les confidences de l'un et de l'autre, et son assistance ne demeura pas étrangère à la résignation avec laquelle le pieux descendant des croisés endura le triomphe de son orgueilleux rival. Madame Récamier partit au mois de novembre 1823 pour Rome, où la rappelait la santé délicate de sa nièce. Elle y fut accueillie avec un vif empressement par la duchesse de Devonshire, qu'une amitié étroite unissait au cardinal Consalvi, et par l'ambassadeur français, l'excellent duc de Laval-Montmorency. Elle y renouvela connaissance avec le duc de Rohan-Chabot, qui venait d'abriter dans la vie ecclésiastique une grande infortune domestique, et renoua d'affectueux rapports avec l'ex-reine Hortense, qu'elle devait retrouver en 1833 au château d'Arenenberg, et qui lui légua en mourant le voile de dentelle qu'elle portait à leur première rencontre dans l'église de St-Pierre. Madame Récamier n'était donc point à Paris lorsque éclata, entre M. de Villèle et M. de Chateaubriand, cette division qui aboutit à la disgrâce du grand écrivain. Sans approuver la brusquerie du procédé de M. de Villèle, elle blâma le ressentiment outré de son ami, et on pensa généralement qu'elle aurait modéré par ses exhortations l'âpreté d'une rancune qui devait avoir des conséquences si fatales pour l'avenir de la France. A la suite d'intéressantes excursions à Naples et aux environs avec ses amis MM. Ampère et Ballanche, madame Récamier revint à Paris sur la fin de mai 1825, et M. de Chateaubriand lui rendit l'intégrité de ses rapports, qu'avaient un peu relâchés les préoccupations du ministère et le prétexte plus ou moins spécieux de ménager la vue affaiblie de son amie. La mort qui frappa subitement le vénérable Matthieu de Montmorency, au milieu des exercices religieux du vendredi saint de 1826, porta un coup funeste à cette âme si profondément sensible, si touchée du spectacle de la véritable vertu. La chute du ministère de Villèle eut pour conséquence directe le retour aux affaires de M. de Chateaubriand, qui y avait si ardemment contribué. Il ternit son triomphe par l'étrange répétition de l'arriéré de ses émoluments comme ministre d'Etat à compter de sa destitution en 1816, et partit pour l'ambassade de Rome, d'où il entretenait avec son amie une cor-

(1) *Dix ans d'exil*, 2^e part., chap. 4.

(2) *Souvenirs et correspondance*, etc., t. 1^{er}, p. 316.

respondance qui respire plus de sollicitude pour les satisfactions de son amour-propre littéraire que pour les hauts intérêts commis à sa direction. Dans ces lettres, d'ailleurs tendres et affectueuses, le noble écrivain se préoccupe avant tout de la représentation projetée de son *Moïse*, et mêle, à des réflexions souvent peu bienveillantes pour le saint-siège, des retours amers sur sa propre destinée. Chaque ligne y décèle ce chagrin de vieillir que M. de Chateaubriand, par une sorte de contradiction fort commune, portait avec le même dégoût que le fardeau de la vie. Il revint à Paris au mois de juin 1829, peu de jours avant l'avènement du ministre Polignac, qui fut le signal de sa retraite définitive, et lut avec un grand succès *Moïse* devant un auditoire composé par son officieuse amie. Madame Récamier perdit dans son mari, le 19 avril 1830, le seul homme peut-être qui n'eût pas su l'apprécier à sa juste valeur. Elle donna toutefois à sa mort des larmes sincères. Mais d'absorbantes préoccupations politiques succédèrent bientôt à ces sollicitudes intérieures. La nouvelle des fatales ordonnances de juillet la surprit à Dieppe, où elle se trouvait avec M. de Chateaubriand et avec sa nièce, unie depuis quatre ans à M. Charles Lenormant, qui préludait, par les fonctions modestes d'inspecteur des beaux-arts, à la renommée d'une érudition solide, accompagnée du plus estimable caractère. Elle revint à Paris. La révolution de 1830, qu'elle déplora amèrement, n'affaiblit point cet esprit de conciliation et de neutralité entre les partis opposés qu'elle avait déployé sans ostentation comme sans faiblesse dans tout le cours de sa vie. Le salon de l'Abbaye-aux-Bois s'était recruté successivement de plusieurs notabilités littéraires, parmi lesquelles on distinguait MM. de Lamartine, Ste-Beuve, Villemain, Alexis de Tocqueville, Loménie, F. Ozanam, le duc de Noailles, etc., admis à des degrés d'intimité divers, mais aucun sans la participation souveraine de M. de Chateaubriand, le patriarche, j'ai presque dit le grand-prêtre de ce petit cénacle. Cette vie, à la fois intérieure et répandue, cette intimité charmante par son uniformité même avec le plus célèbre écrivain du siècle, se prolongea sans incident remarquable jusqu'au mois de juillet 1848, époque où le chantre des *Martyrs* disparut au milieu des orages politiques de son pays, dont le déchaînement le plus terrible consterna ses derniers regards. Affectée depuis 1839 d'une cécité rebelle à tous les efforts de l'art, madame Récamier avait prodigué jusqu'au bout à ce génie fantasque et blasé les soins de l'affection la plus patiente et la plus dévouée. Elle s'était en quelque sorte identifiée à son existence; mais elle avait désarmé la persistance de l'illustre vieillard, devenu veuf, à lui offrir sa main, en se déclarant prête à s'installer avec lui partout où il voudrait. Madame Récamier ne lui survécut

que quelques mois. Elle succomba à une attaque de choléra le 11 mai 1849, à 72 ans, laissant errer sur ses lèvres déjà décolorées les noms aimés de Montmorency, de Ballanche et de Chateaubriand. — L'éblouissante beauté de madame Récamier, l'éclat de sa représentation extérieure, les grâces d'un esprit qui excellait surtout à « faire valoir l'esprit des autres (1) », la bienfaisance et la pureté de son caractère n'expliquent point suffisamment le rang éminent que cette séduisante femme, née dans une condition ordinaire et sans aucune supériorité précise, a occupé pendant un demi-siècle dans la génération contemporaine. « La puissance de madame Récamier, dit une personne bien placée pour la juger, lui venait de son âme : elle a régné par la bonté, par l'oubli d'elle-même, par le dévouement absolu à ses affections; elle a commandé par la douceur autant que par cette rectitude, ce sentiment intime du devoir dont elle n'a appliqué la rigueur qu'à elle-même (2). » Cette abnégation ne la rendait point insensible d'ailleurs à l'espèce d'enchantement que sa beauté faisait naître partout autour d'elle. Une dame la complimentant un jour sur la brillante résistance qu'elle opposait aux progrès physiques de l'âge : « Ah ! ma chère amie, lui répondit-elle, il n'y a plus d'illusion à se faire; du jour où j'ai vu que les petits Savoyards, dans la rue, ne se retournaient plus, j'ai compris que tout était fini (3) ! » Les hommages qui avaient accompagné madame Récamier dans le cours de sa vie n'ont pas manqué à sa mémoire. L'académie de Lyon, sa ville natale, a mis en 1849 son éloge au concours; le prix a été décerné à un savant très-estimable, M. Rondelet, professeur de philosophie au collège de Clermont. M. de Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, et M. de Lamartine, dans son *Cours familier de littérature*, en ont parlé avec une admiration bien sentie; M. Guizot, M. Villemain, M. Ste-Beuve lui ont consacré d'attachantes pages (4), et madame Lenormant a dignement acquitté la dette de la reconnaissance en publiant ses *Souvenirs* et sa *Correspondance*, avec une foule de documents utiles auxquels nous avons beaucoup emprunté pour la composition de cette notice (Paris, 1859, 1860, 2 vol. in-8°) (5). A. B.—ÉE.

(1) *Causeries du lundi*, madame Récamier.

(2) *Souvenirs et correspond.*, par madame Lenormant, t. 2, 25 octobre 1859.

(3) Ste-Beuve, *Causeries du lundi*.

(4) *Voy. la Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1859; le *Correspondant* du 25 octobre 1859, et *Chateaubriand et son groupe littéraire*, etc., t. 2.

(5) La peinture et la sculpture se sont appliquées plusieurs fois à reproduire la pure et gracieuse physionomie de madame Récamier. David en a fait une ébauche qui figure dans la collection du Louvre; et l'on doit à Gérard le tableau le plus achevé, le plus célèbre qui existe d'elle, et que possède madame Lenormant. Achille Devéria a fait, après sa mort, un portrait qu'a multiplié la lithographie. Canova a donné le nom de la Béatrix du Dante à un buste de madame Récamier, sculpté de souvenir, et dont il existe un marbre au musée de Lyon. Un autre buste, appartenant à madame Lenormant, est dû au ciseau de Chinard, sculpteur lyonnais.

RECARÈDE I^{er}, surnommé le *Catholique*, fut le dix-septième roi des Visigoths en Espagne. Associé au trône dès le règne de son père Leuvigilde, il battit les Francs en Provence et en Languedoc. Devenu roi en 586, il les battit de nouveau devant Carcassonne. Donnant ensuite tous ses soins à l'établissement de la religion, il convoqua une assemblée du clergé arien et des nobles, se déclara catholique et exhorta les députés présents à suivre son exemple. Les Ariens, mécontents, conspirèrent plusieurs fois contre ses jours; mais ce prince n'opposa d'abord que sa clémence et sa générosité naturelles à leurs complots répétés. Les Francs étant venus au nombre de 60,000 ravager la Gaule Gothique, Recarède, à la tête de son armée, les battit complètement près de Carcassonne et il accorda la paix aux vaincus. Cette même année 588, son chambellan Argimond forma une nouvelle conspiration pour le détrôner. Sa magnanimité n'ayant pu désarmer ses ennemis, il ordonna qu'Argimond aurait la tête rasée et la main coupée. L'année suivante, il convoqua une assemblée générale à Tolède, où de nouveaux décrets, ratifiés par St-Grégoire le Grand, assurèrent la stabilité de l'Eglise catholique. Les Vascons, sortis de l'Espagne sous le règne de Leuvigilde, revinrent désoler les frontières: Recarède les repoussa. Pendant sa dernière maladie, ce prince se fit admettre à la pénitence publique, selon l'usage de ce temps; il mourut à Tolède en 601, regretté de ses peuples, dont il était chéri à cause de sa justice, de sa modération et de sa clémence: aussi l'histoire le place-t-elle au nombre des bons rois. L'établissement de l'Eglise catholique en Espagne fut le but constant de ses efforts, sans qu'il se soit jamais montré persécuteur. Malgré son amour pour la paix, Recarède sut mettre ses Etats à l'abri de l'insulte et se faire respecter. Ce prince est le héros d'un poème latin de P.-J. Mayre (*voy.* ce nom). B—P.

RECCHI (NARDO-ANTONIO), médecin, né à Montecorvo dans le royaume de Naples vers le commencement du 16^e siècle, s'est acquis une sorte de réputation comme botaniste, parce que son nom figure en tête d'un ouvrage remarquable sur les plantes du Mexique. Les opinions se sont trouvées partagées sur son mérite réel: car les uns lui ont attribué la découverte des plantes rares qu'il fait connaître; les autres, au contraire, ne l'ont regardé que comme un compilateur, qui, non content de profiter du travail d'autrui, l'a mutilé pour cacher son plagiat: l'une et l'autre opinions sont également éloignées de la vérité, que le titre de l'ouvrage eût suffisamment manifestée. C'est cependant sur le titre seul qu'on s'était appuyé pour juger l'ouvrage entier; mais comme il n'est pas très-répandu, on s'en était tenu à la citation de ce titre fort altéré faite par Manget dans sa *Bibliothèque de médecine*. Il suffit de le donner dans son intégrité pour bien établir ce que l'on doit réellement à Recchi: il se trouve

sur un cartouche qui occupe le milieu d'un beau frontispice gravé par Frédéric Greuter: *Rerum medicinalium novæ Hispaniæ thesaurus*, etc., dont voici la traduction: « Trésor des objets concernant la médecine de la Nouvelle-Espagne, ou Histoire des plantes, des animaux et des minéraux du Mexique, recueillis et mis en ordre sur les mémoires écrits dans la ville même de Mexico, par François Hernandès, médecin en chef du nouveau monde, par Nardo-Antonio Recchi de Montecorvo, médecin de Sa Majesté Catholique et archiâtre général (premier médecin) du royaume de Naples, sur l'ordre de Philippe II, célèbre roi d'Espagne et des Indes; éclaircis par les notes de Jean Terentius, Lyncée, Allemand, de la ville de Constance, docteur en philosophie et en médecine: livré pour la première fois au public en faveur des amateurs d'histoire naturelle par les veilles des Lyncées, dont les travaux sont énoncés par une table synoptique dans la page suivante; divisé en deux tomes in-folio, » Rome, 1651. On voit donc d'abord que Recchi, par les deux places qu'il a occupées, était distingué dans sa profession; que c'était par l'ordre exprès de Philippe II qu'il avait puisé dans les écrits que Hernandès avait rapportés du Mexique les matériaux qu'il présentait au public. Il s'explique encore plus clairement dès la première page de cet ouvrage, où il dit que Philippe II, regrettant que les dépenses qu'il avait faites pour faciliter à son premier médecin Hernandès les moyens de recueillir tout ce que le Mexique pouvait contenir de curieux pour l'histoire naturelle, restassent inutiles, parce qu'attendu sa mort prématurée, les matériaux nombreux que ce médecin en avait rapportés n'avaient pu être mis dans un ordre convenable pour leur publication; il désirait du moins qu'en attendant que celle du tout pût avoir lieu, on fit connaître d'avance dans un abrégé ce qui intéressait la médecine, et que ce prince lui avait donné cette commission. Il examina donc avec soin tout ce qu'avait laissé Hernandès, distribué en vingt-quatre livres, concernant les plantes, douze volumes de figures et un d'animaux; il en détacha tout ce qui lui paraissait utile pour la matière médicale et rangea ces objets en se modelant sur Dioscoride, suivant leurs propriétés médicales. On ne dit point par quel motif l'auteur quitta l'Espagne pour retourner dans sa patrie; mais on voit qu'il prenait le titre de premier médecin du royaume de Naples. Il emporta avec lui son manuscrit: peut-être espérait-il avoir plus de facilité pour le publier en Italie. Quoi qu'il en soit, il mourut avant de l'avoir entrepris. Avec lui le manuscrit tomba dans l'oubli; mais heureusement que le prince Frédéric Cesi (*voy.* son article) en eut connaissance. En fondant la société des Lyncées, il avait pour principal objet de faire concourir au même but tous les membres qui la composaient; il cherchait donc des sujets qui pussent servir de point

de réunion pour les travaux de toute société : le manuscrit de Recchi lui parut être dans ce cas. Il était tombé par héritage entre les mains de Petilius, neveu de Recchi et jurisconsulte à Montecorvo : le prince n'épargna rien pour le tirer des mains de son insouciant propriétaire. Dès qu'il l'eut en son pouvoir, il s'occupa des moyens de le mettre le plus tôt possible au jour et il voulut que tous les Lyncées y contribuassent en apportant, chacun dans son genre, tous les éclaircissements qui sembleraient nécessaires. Mais il dut s'apercevoir bientôt que ce n'était pas le moyen de hâter la besogne que de la faire dépendre du concours de tant de volontés. C'est en 1612 que le travail fut entrepris, et ce ne fut qu'en 1628 qu'il se trouva prêt à paraître; car déjà les permissions d'imprimer étaient accordées. Mais quelques nouveaux obstacles survinrent, et le prince Cesi étant mort en 1630, Recchi et Hernandès retombèrent de nouveau dans l'obscurité (*voy.* STRELLUTI). Cependant déjà l'existence de cet abrégé avait été annoncée ainsi à l'Europe par Joseph Acosta, jésuite, dans son *Histoire du Mexique*, publiée en 1590 : « Le docteur Hernandès, dit-il, a composé par ordre du roi un grand ouvrage sur les plantes et sur les sucs et autres objets utiles à la médecine, dans lequel toutes les plantes du Mexique, au nombre de douze cents, sont dessinées sur le vivant. On dit que soixante mille ducats ont été dépensés pour cet ouvrage, dont le docteur Nardo-Antonio a composé, avec beaucoup de soin, un abrégé » ; cela ne pouvait donner qu'une très-légère idée de ce travail. Mais on fut plus heureux dans le nouveau monde; car tandis que le prince Cesi et ses Lyncées s'occupaient en Europe du manuscrit de Recchi, une copie en était parvenue à Mexico par les soins du P. François Ximenez, qui la traduisit en espagnol et la fit imprimer sous ce titre : *De la Naturaleza y virtudes de las arboles, plantas y animales de la Nueva España, en especial de la provincia de Mexico; que se aprovecha la medicina*, 1615, 1 vol. in-4°. C'est déjà une singularité qu'un ouvrage imprimé à Mexico. Cette édition n'est pas brillante, comme on peut croire; mais elle est passable : il paraît qu'il n'en est parvenu que peu d'exemplaires en Europe; aussi les bibliographes n'ont-ils pu donner beaucoup de renseignements sur ce livre. Linné dit, dans sa *Bibl. botanique*, qu'il est en idiome mexicain. Séguier n'en parle pas, et Haller ne le cite que d'après un discours de Hotton. C'est dans la préface que le P. Ximenez cite le nom de Recchi. Il y a quelque différence pour la division des livres : au fond, c'est le même ouvrage; mais il n'y a pas de figures, soit qu'elles n'aient pas été copiées, soit qu'il n'y ait pas eu au Mexique d'artistes exercés dans ce genre. Les noms mexicains conservés auront pu la rendre de quelque utilité dans ce pays, tandis qu'en Europe, pour le plus grand nombre des lecteurs, la bizarrerie de ces

noms devait prévenir contre l'ouvrage. Ce fut en 1631, vingt ans après la mort du prince Cesi, près d'un siècle après celle de Hernandez, qu'on put se faire quelque idée des travaux de ce voyageur. Des deux volumes qui forment l'ouvrage dont nous avons donné le titre plus haut, le premier seul appartient à Recchi. Des dix livres qui le composent, les huit premiers concernent les plantes. Le premier n'offre que les prolégomènes. Après dix chapitres qui forment une espèce de préface, on en trouve trois qui contiennent des généralités sur les plantes et leurs propriétés puisées dans les ouvrages des anciens, surtout dans Dioscoride et Galien, plutôt que dans l'observation de la nature. Suit l'énumération des plantes, partagées en sept classes; chacune occupe un livre, divisé en autant de chapitres que de plantes, dont le plus grand nombre est accompagné d'une planche en bois. Dans le second livre, sont les aromatiques; le troisième donne les arbres, le quatrième, les arbrisseaux; le cinquième, les herbes âcres; le sixième, les herbes amères; le septième, les herbes douces; enfin, le huitième, les herbes acerbes et acides. On trouve dans les sept classes quatre cent douze plantes décrites, dont trois cent cinquante sont figurées. C'était là seulement celles que Recchi avait pu rapporter à ses classes. Il avait en outre extrait d'Hernandès un recueil de trois cents autres plantes, ne contenant que leur figure avec le nom mexicain : elles forment une sorte d'appendice; mais un des Lyncées, Terentius, se chargea d'y ajouter les descriptions en les tirant de la figure même. Déjà l'on avait pu apprécier ses connaissances botaniques dans des préambules qu'il avait mis en tête de chacun des livres de Recchi et dans des notes sur les plantes dont il croyait pouvoir indiquer les analogies avec les espèces connues. Par la manière dont il s'acquitta de cette tâche, il montre autant de sagacité que de prudence; car il s'est borné sagement à ne parler que de celles qui pouvaient fonder ses conjectures, et elles sont en petit nombre; car à peine pourrait-on, même à présent, en déterminer cent espèces. Il a suivi la même marche pour les deux derniers livres de Recchi. Le neuvième, qui concerne les animaux, ne contient que vingt chapitres avec vingt-cinq figures; mais, quoique dans le dixième, qui traite des minéraux, il y ait vingt-cinq chapitres, ce livre est beaucoup plus court. Quant au second volume, c'est le recueil des travaux des Lyncées. Le premier qui se présente est Jean Faber, Allemand, né à Bamberg et médecin du pape Urbain VIII. Il commence seulement le livre 9 de Recchi, lequel concerne les animaux. Ce n'est qu'un prétexte pour amener ses propres observations sur les animaux. Elles composent un traité aussi étendu que l'ouvrage même de Recchi, auquel il est presque toujours étranger. Le second Lyncée commentateur est le célèbre Fabio Colonna; il ajoute quelques notes

à celles de Terentius. On a rendu compte à son article de ce qu'il a fait à l'occasion de Recchi. Il en est résulté une description parfaite de l'extérieur des plantes. Enfin ce recueil est dignement couronné par les *Tables phytoscopiques* du prince Cési, ouvrage étonnant qui place son auteur à côté de Bacon. Ainsi, par cet abrégé, on put prendre une idée des travaux d'Hernandez, et l'on avait lieu d'espérer que la sensation qu'il produirait déterminerait la publication de l'ouvrage entier : il était déposé dans la bibliothèque de l'Escurial; mais on apprit en 1671 qu'il venait d'être la proie des flammes avec une partie de ce monument; on fut donc réduit à son abrégé; bientôt on parut oublier qu'on n'avait qu'un simple extrait ou un échantillon du travail d'Hernandez et que sa composition datait de près d'un siècle : on ne fit pas toujours attention à ces circonstances pour l'apprécier. Ainsi, l'on fut d'abord repoussé par la nomenclature, que l'on trouva des plus barbares. Mais quand on l'examine avec attention, on voit que c'est un monument précieux de la langue des Mexicains, et que, comme chez tous les peuples anciens, elle est toute significative, exprimant par des composés, soit les qualités naturelles, soit les usages des objets qu'ils désignent; ainsi le mot de *Xochilt*, signifie fleur, et celui de *Patl*, médicament; et ils sont souvent employés. C'est donc absolument le mode de nomenclature employé par les Hébreux (dans l'Écriture), par les Grecs (dans Théophraste et Dioscoride) et celui des différents dialectes recueillis par Rheede, et des Malais par Rumph. Pour les figures, qui étaient gravées en bois, on les a rangées parmi les plus mauvaises : on ne pouvait que bien rarement les comparer avec la nature même; aussi plusieurs d'entre elles avaient des formes si bizarres qu'on les a cru supposées. Cependant il y en a un certain nombre qui nous sont devenues assez familières pour nous mettre à même de reconnaître l'exactitude des artistes mexicains; telles sont les deux espèces les plus communes de tabac, la belle de nuit, les tagetes ou œillets d'Inde. Ces figures, pour la vérité et l'expression, laissent peu à désirer. Nous citerons encore le maïs, à cause de quelques détails qui s'y trouvent. On verra que, dans tout, le port est si bien saisi, qu'elles doivent avoir été dessinées sur le vivant. Dodoens nous avait déjà mis, sans le savoir, à même de faire cette comparaison. Dans ses *Purgantium*, publiés en 1574, on trouve, p. 470, la figure d'une plante sous le nom de *Flos tigridis*, et à la page suivante celle de la capucine : et il ne les connaissait que par ces figures, qui lui avaient été données par Jean Boissot. On les retrouve toutes deux dans Recchi, mais meilleures : la seconde, peu de temps après, s'introduisit dans tous les jardins d'Europe et Dodoens fut obligé d'en faire graver une nouvelle figure, tant la première était mauvaise; elle est encore inférieure à celle d'Hernandez. Quant à

la première, qui n'a été retrouvée que plus tard, on était tenté de la regarder comme imaginaire; mais Joseph de Jussieu ayant rapporté une nouvelle figure du Pérou, il a bien fallu admettre son existence : depuis elle est venue elle-même embellir nos jardins sous le nom de *Tigridia Paronia*; par là on a encore été convaincu que le graveur d'Hernandès était supérieur à celui de Dodoens : successivement on a été forcé de regarder comme vrai tout ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans cette collection. Ainsi, la fleur la plus magnifique que Terentius regardait comme un miracle de la nature, à cause de son élégance, et que, sous le nom de *Lyucea*, il voulait dédier au prince Cési, est reconnue pour une plante orchidée qui paraît être du genre *Anguloa*. Enfin cet arbre des *Maninos* ou des mains, représentant une main ou griffe sortant d'un calice, qui semblait devoir être relégué dans les espaces imaginaires, près du Boramets (ce fameux agneau de Tartarie), est actuellement le *Cheirantostemon* de Humboldt. On ne peut donc raisonnablement fonder aucun doute sur l'existence des six cent-cinquante plantes figurées dans Recchi. Nous avons donc déjà l'obligation à Recchi de nous avoir conservé ces précieux restes de Hernandès : il les a employés de son mieux; d'ailleurs nous ne savons pas ce qu'il aurait pu ajouter de son propre fonds pour les perfectionner, s'il eût vécu plus longtemps. Quant à Hernandès, en voilà assez pour justifier sa réputation. Remarquons d'abord que ces figures, qui sont au moins aussi bonnes que celles de ses contemporains, ne sont cependant parvenues dans cet ouvrage que par le travail au moins d'une troisième main; car, copiées en Espagne, elles ont dû être recopiées en Italie pour être livrées au graveur; celui-ci en a fait une troisième copie. Les originaux étaient des peintures exécutées par les naturels du Mexique. Les copies rapportées en Italie étaient pareillement des peintures; car un des soins de Terentius dans ses notes, c'est d'exprimer les couleurs de chaque partie. On voit, par ses expressions, que les nuances étaient très-variées. On sent que, pour les ramener à de simples traits, elles ont dû perdre de l'exactitude de leurs contours. Il y a apparence aussi que dans les originaux les objets étaient représentés de grandeur naturelle; on en a la preuve dans un cierge ou *cactus*, qui est représenté en entier, par conséquent très-réduit, tandis que sa sommité est de grandeur naturelle à la page 457; il en est de même du *Cheirantostemon*. Voilà donc des causes qui ont dû nécessairement altérer la vérité des figures. Quant au texte, on pouvait en prendre l'idée par la manière dont il avait été raccourci dans le livre 9 qui concerne les animaux; car l'ouvrage complet d'Hernandès est imprimé à la fin du second volume, mais sans figures. Il est divisé en six traités, qui sont autant de classes, à peu près telles qu'on les recon-

naît depuis Aristote : le premier renferme les quadrupèdes, quarante chapitres et autant d'espèces; le deuxième, les oiseaux, 229; le troisième, les reptiles, 57; le quatrième, les insectes, 30; le cinquième, les poissons ou animaux aquatiques, 56; le sixième traité est celui des minéraux, de 36 chapitres. Longtemps on n'a pu que former des conjectures sur ce que devait être le texte qui contenait les plantes; enfin on put se satisfaire pleinement, Muñoz trouva dans l'ancienne bibliothèque des jésuites à Séville cinq volumes manuscrits offrant le texte complet des travaux d'Hernandès et corrigés de sa main : car on savait que, des dix-sept volumes qu'il avait laissés, douze contenaient les figures des plantes, et depuis l'impression en a été ordonnée. Le célèbre Ortéga fut chargé de la surveiller et l'imprimeur Ibarra l'a exécutée en trois volumes qui, pour l'apparence, ne sont qu'in-4°, mais qui, suivant l'usage d'Espagne, sont réellement in-folio, avec ce titre : *Hernandis opera cum editum inedita*, Madrid, 1793. Là se trouvent les vingt-quatre livres abrégés par Recchi. Ils sont divisés en chapitres plus ou moins nombreux et chacun d'eux ayant pour titre un nom mexicain, contient, en espagnol, une description assez étendue d'une seule plante. Il n'y a aucune apparence de classification. Le nombre des chapitres est fort inégal; quelques livres en contiennent plus de 200, les autres à peine 40 : le total se monte à 2,672 plantes décrites; mais il ne s'y trouve aucune figure, parce que, vraisemblablement, elles n'avaient pas été copiées. On aurait pu citer, à leur défaut, celles de Recchi; mais il paraît qu'on ne les en a pas jugées dignes. En général, il est fort maltraité dans la courte préface qui est en tête, et d'une manière injuste; car on semblerait l'accuser d'avoir voulu s'attribuer tout le mérite de l'ouvrage qu'il a publié : ce qui, comme on l'a vu, est faux. Il n'y a encore aucun détail sur la vie d'Hernandès, mais on en promet pour le quatrième volume; et le cinquième doit contenir ses autres ouvrages, entre autres une description en vers latins du grand temple de Mexico. C'est peut-être de là qu'on est parti pour lui attribuer une histoire des églises du Mexique. Il cultivait avec succès la poésie latine, comme on le voit par une épître mise en tête de cet ouvrage et dans laquelle il décrit à son ami Arias Montano quelques particularités de son voyage : il lui dit, entre autres, qu'il a mis sept ans pour l'exécuter. Hernandès paraît donc ici sous un jour plus favorable qu'on ne l'a encore présenté. S'il eût pu surveiller lui-même l'impression de son ouvrage et qu'il eût été secondé aussi magnifiquement par son souverain pour sa publication qu'il l'avait été pour en acquérir les matériaux; n'eût-il rapporté que douze cents plantes figurées, comme l'avait annoncé Acosta, il en serait résulté le recueil de plantes exotiques le plus considérable qu'on

eût vu jusque dans ces derniers temps; car il aurait dépassé à lui seul le nombre des objets qui sont décrits soit dans l'*Hortus Malabaricus*, soit dans l'*Herbarium Amboinense*, les deux ouvrages les plus magnifiques connus en ce genre. Ses descriptions paraissent aussi complètes que celles de leurs auteurs Rheede et Rumph. D-P-s.

RECCO (l'abbé JOSEPH), publiciste et théologien italien, naquit le 21 mai 1743 à Ripatransone d'une famille noble qui avait déjà produit quelques hommes remarquables. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il se rendit à Rome et y embrassa l'état ecclésiastique. Le 20 mai 1794, il fut élu membre de l'académie des *Forti*, à laquelle il lut, le 3 août de la même année, une dissertation intitulée *Ercole latino*. Il dédia plusieurs ouvrages au pape Pie VI, qui avait pour lui une estime particulière. Sa santé ayant été gravement altérée par l'excès du travail, il quitta Rome d'après les conseils des médecins et se retira à Castel-Madama; mais le changement d'air ne lui fut d'aucune utilité, car il mourut peu de temps après, en août 1804. L'abbé Recco avait publié : 1° *Dell' esistenza d'una giurisdizione nella chiesa cattolica stabilita nell' autorità del Pontefice romano, e della sua sede*, Rome, 1791, in-8°; 2° *Dissertazione epistolare intorno alla celebre controversia del battesimo degli eretici fra S. Stefano et S. Cipriano*, Rome, 1791, in-8°; 3° *Discussione delle due potestà spirituali e temporale*, Rome, 1793, in-8°; 4° *Discorso politico intorno all' occultazione delle monete nello stato pontificio, ed intorno ai modi di rimetterle in giro* (sans nom d'auteur), Rome, 1795, in-8°; 5° *Discorso sulla riprovazione della sinagoga, e sulla vocazione delle genti*, Rome, 1796, in-4°. Mais les principaux ouvrages de l'abbé Recco, ceux qui devaient le placer parmi les philosophes et les publicistes, sont restés inédits. Ce sont : 1° *Analisi e confutazione dei Diritti dell' uomo, di Niccola Spedalieri* (voy. SPEDALIERI). L'impression de cet ouvrage en était déjà à la 208° page, lorsque la mort de l'auteur la fit suspendre et elle ne fut pas reprise, bien que Recco en eût expressément chargé ses héritiers. 2° *Dubbio se il pontefice romano possa dirsi successore nel trono de' SS. Apostoli Pietro e Paolo*; 3° le plan d'un ouvrage intitulé *Lo Spirito della società*, et qui devait avoir cinq volumes. — RECCO (Philippe), frère du précédent, naquit comme lui à Ripatransone et alla s'établir à Naples, où il publia une *Raccolta di romanzi*, ouvrage périodique dédié aux dames. Il revint dans sa patrie vers 1811 et y mourut en 1826 plus qu'octogénaire.

A—Y.

RECEVEUR (LAURENT), religieux de l'ordre des Minimes, fut du nombre de ceux qui accompagnèrent la Pérouse dans son funeste voyage de découvertes. Le P. Receveur, physicien et botaniste, périt à la baie de Botanique ainsi que dix-huit autres, notamment les frères de la Borde, qui furent massacrés par les naturels du pays.

La Pérouse fit graver, à l'endroit où son corps fut enterré, l'inscription suivante :

*Hic jacet L. RECEVEUR,
e FF. minimis, Gallia sacerdos physicus, in circumnavigatione
mundi;*

*Duce de LA PÉROUSE.
Obiit die 17 februarii anno 1788.*

(Voy. le *Journal de Paris* du vendredi 26 juin 1789). C'était un savant très-distingué et qui avait déjà réuni d'immenses matériaux, lesquels malheureusement ne seront jamais publiés. Z.

RECEVEUR (FRANÇOIS-JOSEPH-XAVIER), théologien français, né à Lorgeville (Doubs) le 30 avril 1800, embrassa fort jeune encore la carrière ecclésiastique, et, après avoir professé la philosophie aux séminaires de Vesoul et de Besançon, fut, à l'âge de vingt-quatre ans, appelé à Paris, où il remplit pendant cinq ans les fonctions de sous-chef d'abord, ensuite de chef de bureau au secrétariat du ministre de l'instruction publique et des cultes. En 1831, il fut chargé de professer le dogme à la faculté de théologie de Paris; en 1841, il passa à la chaire de morale, et le 6 décembre 1850, il fut appelé aux fonctions de doyen de cette même faculté. Nous signalerons, entre autres ouvrages de ce prêtre érudit : *Recherches philosophiques sur les fondements de la certitude*, Besançon, 1821, in-18; — *Accord de la foi et de la raison*, Paris, 1830; — *Introduction à la théologie*, Besançon, 1839, in-8°; — *Histoire de l'Eglise depuis son établissement jusqu'à Grégoire XVI*, Paris, 1840-1852, 10 vol. in-8°. Le neuvième volume contient des discours sur l'histoire ecclésiastique; le dixième renferme un appendice et des tables. Nous laissons de côté quelques écrits latins destinés aux études des séminaires. Travailleur actif, l'abbé Receveur, malgré ses nombreuses occupations, a fourni des articles à diverses publications faites à Paris; il a revu et annoté la *Theologia dogmatica* de Bailly et la *Theologia moralis* de Liguori, ouvrages dont les réimpressions sont fort multipliées. Il est mort le 5 mai 1854. Z.

RÉCHAC DE SAINTE-MARIE (le P. JEAN GIFFRE DE), dominicain, né à Quillebeuf en 1640 et mort à St-Symphorien, près de Lyon, en 1660, a composé un grand nombre d'ouvrages (voy. *Script. ord. Præd.*, t. 2, p. 595), parmi lesquels nous citerons : 1° la *Vie et actions mémorables des trois plus signalés religieux en sainteté et en vertu de l'ordre des frères prescheurs de la province de Bretagne*, du P. Mahyuc, d'Alain de la Roche, du P. Quintin, Paris, 1644, in-12; *ibid.*, 1664, in-12; 2° les *Vies et actions mémorables des saintes et bienheureuses*, tant du premier que du tiers-ordre de St-Dominique, Paris, 1635, 6 vol. in-4°; 3° *Vie du bienheureux Regnault de St-Gilles, doyen de St-Agnan d'Orléans, et depuis religieux de St-Dominique* (mort en 1220), Paris, 1646, in-8°; 4° la *Fondation de tous les couvents des frères*

prescheurs de l'un et de l'autre sexe dans toutes les provinces du royaume de France et dans les dix-sept provinces des Pays-Bas (pièce imprimée avec la vie de St-Dominique), Paris, 1648, 2 vol. in-4°; 5° *Vies, gestes et actions mémorables des saints, bienheureux et autres personnes illustres de l'ordre des frères prescheurs* (fig.), Paris, 1650, 2 vol., in-4°. P. L.—T.

RÉCHID-MÉHÉMET, l'un des hommes les plus extraordinaires de l'empire turc, naquit vers 1801 à Kutahyeh, en Asie Mineure, et emprunta au lieu de sa naissance le surnom de *Kutahyehli*. Il commença sa carrière sous Khosrew, qui, moyennant une somme modique, l'acheta encore enfant et l'attacha à son service. Par cet achat, plus fictif que réel, analogue à l'espèce de marché qui se passait au moyen âge entre un haut baron et les pages de sa maison, Khosrew acquérait sur son jeune mameluk le droit d'un maître et contractait le devoir d'un patron. Grâce à cette protection et à de brillantes qualités, Réchid-Méhémet fit rapidement son chemin. Lors de la révolution grecque, il fut nommé séraskier de Roumélie, et ce fut lui qui assiégea Missolonghi, où il avait jugé que se trouvait le destin de la campagne de Morée. Le sultan lui avait écrit : *Missolonghi ou ta tête*. Secouru par Ibrahim-Pacha, il s'empara de cette place au commencement de 1826. L'année suivante, au mois de mai, il remporta sous les murs d'Athènes une victoire éclatante sur l'armée des Grecs, nombreuse et bien dirigée. La déroute des illustres Philhellènes Church, Cochrane et Gordon, et le blocus de Fabvier dans l'Acropolis rehaussèrent la gloire du général turc. De retour à Constantinople, il avait fait annoncer sa visite à Khosrew, alors capitaine pacha. Celui-ci, en accueillant avec les plus grands honneurs le séraskier victorieux, prit plaisir à faire remonter jusqu'à lui-même la gloire de sa créature. Après l'avoir splendidement félicité, il frappa des mains, et, à ce signal, un essaim de jeunes mameluks richement habillés parut dans le divan. « Je vous présente, dit-il en s'adressant à Réchid-Méhémet, vos frères; et vous, continua-t-il en se tournant vers les enfants, voyez ce que peut le mérite! Réchid-Méhémet, à cette heure assis auprès de moi et couvert de la faveur du sultan, est sorti de vos rangs et de ma maison; il m'a autrefois coûté trente-cinq piastres. » A ces mots, Réchid-Méhémet laissa retomber sa pipe et devint taciturne. Soit qu'il rougît de sa première condition, soit qu'il soupçonnât dans son astucieux patron l'intention de l'humilier, il se retira irrité, et, arrivé près de la porte, il murmura, avec l'accent d'une colère contenue, ces mots que recueillit Khosrew : « Est-ce que je suis donc de la chair hachée à vendre ? » Bientôt une occasion plus grave développa entre Réchid-Méhémet et Khosrew une animosité marquée. Khosrew était devenu séraskier et l'instal-

lateur décidé de la nouvelle organisation militaire. Réchid-Méhémet, en se pliant à la volonté du souverain, conservait pour ces innovations une répugnance qui tenait à ses vieilles habitudes et à la fougue de son génie. Cependant il obtint de nouveaux succès dans la guerre contre la Russie. Il fut ensuite envoyé en Albanie avec le titre de grand visir et la mission de pacifier cette province soulevée par Mustapha, pacha de Scodra. Ayant pris la place de Scodra, il parvint à réduire toute la contrée. Ce fut là qu'il déploya sa bravoure habituelle et des talents d'administrateur qui lui valurent une popularité immense parmi les rebelles qu'il avait défaits et les rayas qu'il avait protégés. Enfin, en 1832, il fut chargé de marcher contre Ibrahim qui avait pris Acre, défait à Horms et Beylan les généraux du sultan et passé le Taurus. Les deux vizirs qui avaient ensemble assiégé Missolonghi se rencontrèrent, à la tête de leurs troupes, devant Konieh. Réchid, emporté par son courage, fut fait prisonnier, et, avec lui, la victoire resta à Ibrahim. Renvoyé à Constantinople, il reconquit la faveur impériale et fut investi du commandement en chef de l'armée d'Anatolie. Son dernier exploit fut la soumission du Kourdistan, et sa dernière faute un acte de précipitation contre les Persans qui faillit compromettre la paix de la Turquie et de la Perse. Campé aux frontières de la Syrie, il attendait avec impatience l'ordre de pénétrer dans cette province, afin de se mesurer une seconde fois contre son heureux rival et de venger sa défaite de Konieh, lorsqu'il mourut presque subitement en décembre 1836. Réchid-Méhémet était sans contredit le plus grand homme de guerre de l'empire, et sa fin prématurée laissa le sultan sans généraux expérimentés.

Z.

RÉCHID-PACHA (MUSTAFA-MEHMED), homme d'Etat turc, naquit à Constantinople en 1802. Son père, administrateur des fondations pieuses du sultan Bajazet, jouissait d'une estime méritée. Le jeune Réchid montra de bonne heure de l'intelligence et de l'activité. Son parent, Ali-Pacha, le choisit pour secrétaire; il entra ensuite dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, où il trouva un chef qui avait beaucoup de goût pour la poésie. Réchid se mêlait aussi de faire des vers; il admira comme de juste ceux du ministre et capta ainsi ses bonnes grâces. En 1829, il remplit les fonctions délicates de secrétaire des plénipotentiaires ottomans pendant les négociations qui amenèrent le traité de paix d'Andrinople, destiné à arrêter la marche victorieuse des Russes que Diebitsch avait conduits au delà des Balkans. La capacité dont Réchid fit preuve en cette circonstance attira sur lui les regards du sultan. Il fut élevé au poste d'*amedji* ou rapporteur du divan et, en 1833, envoyé en Egypte, auprès de Méhémet-Ali, enorgueilli des succès de son fils Ibrahim, qui venait de battre dans

l'Asie Mineure l'armée ottomane; Réchid discuta les conditions de l'armistice qui fut conclu à Kutahia. L'année suivante, le sultan l'envoya à Paris comme ambassadeur; ce poste était des plus importants; l'éternelle question d'Orient soulevait une foule de complications diplomatiques, où le cabinet des Tuileries jouait un grand rôle. Réchid se montra à la hauteur de sa mission; il défendit avec zèle et habileté les intérêts de son pays; il se fit estimer des hommes d'Etat avec lesquels il fut constamment en contact. Se mêlant à la société, étudiant les ressorts des services publics, il comprit toute la supériorité de l'administration occidentale, et il résolut de faire tout ce qui dépendrait de lui pour tirer la Turquie d'une situation qui la constituait vis-à-vis des autres puissances dans un état périlleux d'infériorité. Son ancien protecteur, Perthew, qui venait d'être nommé grand vizir, le rappela pour le charger du ministère des affaires étrangères. Mais, avant que Réchid pût arriver à Constantinople, une de ces révolutions ministérielles fréquentes en Turquie, était accomplie. Perthew, accusé auprès de Mahmoud par d'habiles ennemis, était disgracié, exilé, et peu de temps après étranglé. C'était l'ordre du sultan, qui avait contracté des habitudes fatales d'intempérance; elles lui inspiraient parfois des actes d'une odieuse cruauté. C'est d'ailleurs le dernier exemple qu'offre l'histoire de la Turquie de l'emploi de ce cordon qui autrefois y jouait un si grand rôle. Du reste, le sultan maintint l'ambassadeur dans les fonctions ministérielles qui lui avaient été promises, et il lui confia le soin de mener à bien les grandes réformes qu'il voulait exécuter pour régénérer l'empire. Un conseil d'utilité publique, investi de pouvoirs étendus, fut créé; une cour de justice fut instituée; un règlement sanitaire organisa des quarantaines, mesure hardie, car c'était braver les opinions des musulmans sur la fatalité. Chercher à s'opposer à l'invasion de la peste, n'était-ce pas vouloir se soustraire à la volonté du Très-Haut? Deux conseils de l'empire furent installés pour centraliser, affermir la direction des affaires publiques. Ces innovations soulevèrent beaucoup de mécontentements; les partisans du passé, les gens intéressés au maintien des abus se liguerent, et leurs manœuvres réussirent à ébranler la confiance que le sultan avait mise en son ministre. Réchid comprit le danger de la situation; il ne voulut pas prolonger une lutte fort périlleuse, et il se trouva heureux de reprendre des fonctions diplomatiques. Après un voyage en Allemagne, où il séjourna à Vienne et à Berlin; après un séjour à Paris, il reprit son poste à Londres, et il y travailla avec habileté à jeter les bases du système politique qui devait amener les grandes puissances de l'Europe à faire du maintien de l'empire ottoman le but de leurs efforts. L'année 1839 fut une période des plus critiques :

la guerre avait éclaté derechef entre le vice-roi d'Égypte et son suzerain; Ibrahim mettait en déroute à Nezib l'armée qui avait voulu arrêter sa marche; Mahmoud expirait dans un accès de fureur; il avait pour successeur un adolescent tout à fait étranger aux affaires de l'État. Réchid fut rappelé en toute hâte à Constantinople, afin d'y reprendre dans ces instants terribles le portefeuille des affaires étrangères. L'empire semblait au moment de s'écrouler; mais l'Europe intervint: Ibrahim fut arrêté dans sa course victorieuse, et l'année suivante, des opérations, dont la France était exclue, restreignaient la puissance du vice-roi d'Égypte et faisaient rentrer la Syrie dans les domaines du sultan. L'habileté de Réchid eut une grande part à l'issue des négociations qui amenèrent ces événements. Il avait pris la précaution de se réconcilier avec les personnages les plus importants de la vieille cour; il les éloigna adroitement en les nommant gouverneurs des provinces les plus reculées, en les envoyant comme ambassadeurs à Vienne, à Turin, à Ispahan. Resté maître du terrain, il poussa résolument Abdul-Medjid dans la voie des réformes, et il fut l'instigateur du fameux *hatti-shérif* promulgué avec pompe, le 3 novembre 1839, à Gulk-Hané (le kiosque des roses). C'était l'avènement d'une charte qui détruisait le vieux despotisme si longtemps établi dans l'enceinte du sérail et qui fondait un droit nouveau. L'organisation des provinces, la promulgation d'un code de commerce et d'un code pénal, la création d'un système monétaire, l'installation de tribunaux mixtes, l'abolition de la taxe de capitation qui frappait exclusivement les sujets non musulmans, le principe de l'égalité de droits pour tous les habitants de l'empire, telles furent les mesures dont Réchid fut le principal promoteur. Ces innovations devaient soulever beaucoup de mécontentement; elles froissaient tous les préjugés; elles contrariaient au plus haut degré l'orgueil des musulmans; elles tendaient à désarmer des oppresseurs, à déraciner des abus. On peut à peine imaginer combien d'adversaires durent se liguier contre l'homme d'État qui voulait opérer une révolution dans la constitution de l'empire. Les intrigues de palais se croisèrent en tout sens; la diplomatie russe travailla à miner la position de Réchid; à plusieurs reprises, le sultan lui retira, puis lui rendit sa faveur. Pendant seize années, Réchid fut tantôt au pouvoir, tantôt dans la retraite. En 1858, il reprenait pour la sixième fois le poste de grand vizir. Le sultan lui avait accordé un témoignage de satisfaction en le gratifiant d'une pension viagère de six cent mille piastres turques. Ces libéralités étaient nécessaires, car Réchid était intègre (qualité bien rare chez les Orientaux), et il cédait trop facilement à un goût prononcé pour bâtir, ce qui compromit sa fortune. Il ne saurait s'agir ici d'apprécier la portée des réformes auxquelles s'associa Ré-

chid ou dont il fut le promoteur; on ne saurait dire si elles sont destinées à porter des fruits durables, si elles régénéreront en entier le vieil empire ottoman. L'homme d'État auquel nous consacrons ces lignes a été en butte à des attaques violentes parties de points opposés. Le vieux parti turc l'envisageait comme un homme vendu à l'Europe et menant l'empire à sa ruine, tandis que les partisans décidés de la réforme l'accusaient d'avoir fait trop peu et de n'avoir pas tiré parti des circonstances favorables qui s'offraient à lui. L'histoire impartiale dira que Réchid, toujours entravé dans sa marche, toujours entouré d'ambitions qu'il ne pouvait satisfaire, de jalousies qu'il était hors d'état de dominer, fut sans cesse contrarié dans ses projets, et qu'il ne réussit point à faire complètement et bien ce qu'il projetait pour faire entrer la Turquie dans la sphère de la civilisation moderne. Lorsque l'ambition de l'empereur de Russie amena les complications qui menaçaient l'existence de l'empire ottoman, Réchid se montra à la hauteur de ces circonstances redoutables. Il tint tête avec une modération pleine d'énergie à l'impérieux Mentschikof, que le czar avait envoyé à Constantinople dans l'idée d'effrayer le sultan, ses ministres et son peuple. Les notes échangées durant ces graves débats, d'où sortit la guerre de Crimée, le manifeste rédigé quand la rupture eut éclaté attestent les talents de Réchid. Sa famille était, grâce à lui, parvenue aux plus grandes dignités; un de ses fils avait, au mois d'août 1854, épousé la fille aînée du sultan; un autre de ses fils a été ambassadeur à Paris. Le 7 janvier 1862, une mort subite enleva ce grand vizir, dont le nom restera célèbre dans les annales de la Turquie et dont M. Guizot a dit: « C'est le seul grand homme » que l'Orient possède. »

BR—T.

RECICOURT (FRANÇOIS DE), colonel, directeur du génie français et officier de la Légion d'honneur, naquit en 1744 à Reims d'une honorable famille, et mourut à Lille en Flandre en 1814. Ses études faites au collège de l'Université et à l'école de mathématiques de Reims, il passa à l'école royale de mathématiques de Paris, puis entra dans le génie. Officier distingué, il en donna des preuves dans plusieurs circonstances, notamment par les ouvrages qu'il publia: 1° une traduction du système des canaux navigables du célèbre Fulton (*voy. ce nom*), sous ce titre: *Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation et sur les nombreux avantages de petits canaux dont les bateaux auraient depuis deux jusqu'à cinq pieds de largeur et pouvant contenir une cargaison de deux à cinq tonneaux*, avec sept planches de dessins de constructions nouvelles, d'aqueducs et de ponts en bois et en fer, Paris, an 7 (1799), in-8°; 2° *Mémoire sommaire sur le canal de jonction de la Sambre à l'Oise et sur l'amélioration de la navigation de la basse Sambre*, 1802, in-4°; 3° *Du commerce intérieur de*

l'empire français, et des moyens de l'accroître en même temps que la force publique pendant la guerre et le commerce extérieur à la paix, 1808, in-8°, avec tableaux. On trouve encore, dans le Journal des petites affiches de la Champagne, rédigé par l'avocat Havé, trois lettres fort savantes de Recicourt sur le canal projeté de Reims à Berry-au-Bac, pour joindre la Nesle à l'Aisne.

L—c—J.

RECIMER. Voyez RICIMER.

RECKE (ELISABETH-CHARLOTTE-CONSTANCE, baronne de la), née le 20 mai 1756 en Courlande, au château de Schönburg qui appartenait à son père, le comte de Medem, perdit sa mère dans les premières années de son enfance et ne reçut qu'une éducation incomplète. Sa beauté la fit bientôt rechercher. Mais douée d'un esprit délicat, d'une âme tendre, passionnée et portée au mysticisme, elle se sépara au bout de six ans de mariage, du comte de la Recke qu'elle avait épousé en 1774 par des considérations de famille, et dont le caractère ne sympathisait point avec le sien. Retirée à Mittau, ce fut là qu'elle eut occasion de connaître Cagliostro, qui exalta encore son imagination. L'affaiblissement de sa santé l'ayant contrainte de se rendre aux eaux de Carlsbad, la conversation des hommes sages et éclairés qu'elle y rencontra, entre autres Spalding, Nicolai, Struensée, les deux Stolberg, etc., dissipa sa mélancolie et le trouble que le fameux imposteur avait jeté dans son âme. Ce fut en 1787 que parut son ouvrage *sur Cagliostro*, dans lequel elle fit si bien connaître ce fourbe. Elle se rendit ensuite à St-Petersbourg, où elle reçut l'accueil le plus favorable de l'impératrice Catherine, qui lui fit présent d'un domaine en Courlande. Revenue dans ce pays, elle s'y occupa pendant quelques années de l'éducation des jeunes filles, puis alla en Italie pour sa santé et n'en revint qu'en 1806, dans le moment où sa patrie était livrée aux plus funestes calamités de la guerre, ce qui fit sur elle une vive impression. Depuis 1818 elle vivait à Dresde au milieu d'un cercle d'amis peu nombreux; c'est là qu'elle mourut le 13 avril 1833, dans sa 77^e année. Outre le livre que nous avons cité, on lui doit plusieurs ouvrages ascétiques et de piété, ainsi que la relation de son *Voyage en Italie*, etc., imprimée à Berlin en 1815 et traduite en français par madame de Montolieu (voy. ce nom); le premier volume de son *Histoire*, qui a paru en même temps que son *Voyage*, et enfin son livre de *Prières et de méditations religieuses*, publié en 1826. Pour augmenter les fonds destinés aux jeunes étudiants grecs, madame de la Recke publia à Leipsick, en 1826, sa comédie intitulée *Scènes de famille, ou la Rencontre d'un bal masqué*, qu'elle avait composée trente-deux ans auparavant dans l'île d'Alsen, au milieu de la famille du prince d'Halst-Augustembourg. Ses œuvres, imprimées à Berlin en 1826, sont principalement

composées de prières et de méditations dignes de tout éloge.

Z.

RÉCLAINVILLE (JEAN D'ALLONVILLE, seigneur de), chevalier de l'ordre du roi, gouverneur de Chartres, puis de Blois, naquit en 1520 de la même famille que le marquis et le chevalier de Louville (roy. ce nom). Ardent catholique, d'une probité à toute épreuve, et « dont la mémoire « sera toujours chère au pays chartrain, » dit l'historien de la ville de Chartres (Doyen, t. 2, p. 93), il y jouissait d'une haute considération acquise par de longs services. Ennemi à la fois des huguenots et des ligueurs, il fut, dans ces temps difficiles, souvent et utilement employé par Henri III et Catherine de Médicis qui entretenirent avec lui une correspondance déposée dans l'étude du notaire Gibé, d'où elle fut révolutionnairement enlevée lors de son incarcération en 1792. Dès l'année 1568, Charles IX l'avait chargé d'assister le sieur d'Eguilly au gouvernement de Chartres (Doyen, t. 2, p. 74), et, par sa prudente intrépidité, il avait puissamment contribué au salut de cette place, alors considérée comme une des plus importantes et qui fut vivement attaquée par les huguenots. C'est en qualité de lieutenant de ce gouverneur qu'il y reçut, le 14 mai 1588, Henri III échappé la veille, par l'adresse de sa mère, à la journée des barricades (Sully, t. 1, p. 309). Le roi, qui avait repoussé les excuses mensongères du duc de Guise, celles moins fausses peut-être de la députation de Paris (Sully, t. 1, p. 214), ayant publié le 20 août la tenue des états de Blois, demanda au seigneur de Réclainville (Doyen, t. 2, p. 93) d'employer toute son influence pour porter à la députation de la noblesse le sieur de Maintenon, Jacques d'Angenne, ce à quoi il opposa respectueusement un refus motivé sur ce que Maintenon ne pouvait inspirer assez de confiance, étant couché sur l'état de la maison du roi, tenant de lui des bénéfices pour ses enfants, et son frère Montlouet ayant un commandement dans l'armée huguenote. Henri III insista vainement, il ne put vaincre la résistance d'un homme dont la loyale fermeté lui avait ouvert un asile à Chartres, homme de conviction et de cette force morale qui fut un devoir sacré aux temps passés. Réclainville était resté jusqu'alors fidèle au roi; mais bientôt, indigné de l'assassinat des deux Guise, il jura et fit jurer la sainte union à la ville de Chartres, dont il resta gouverneur et dont il ouvrit les portes au duc de Mayenne. Pour cela il eut à lutter contre les efforts du sieur de Sourdis qu'il lui fallut arracher aux fureurs du peuple et qui, rendu à la liberté sur sa promesse de ne pas attaquer Chartres, ne tarda pas à venir l'insulter. Réclainville défendit vaillamment la place contre les troupes réunies des deux rois de France et de Navarre. Henri III, vivement irrité de cette résistance, fit rendre, le 20 juillet 1589, un violent arrêt contre le

gouverneur, sa famille et ses adhérents; mais le 1^{er} août suivant il périt à St-Cloud, assassiné par Jacques Clément. Le roi de Navarre, Henri IV, devenait ainsi légitime héritier du trône, mais non reconnu par la grande majorité de la nation française. M. Mazas, dans son nouveau cours d'histoire de France, dit « qu'avant de lever son camp devant Paris pour se jeter dans la Normandie, il essaya, auprès du duc de Mayenne, quelques démarches qui furent repoussées avec dédain. » Il ne fut pas plus heureux vis-à-vis du seigneur de Réclainville, qui répondit à ses brillantes offres : « Mes ancêtres n'ont servi que des rois catholiques, je suivrai leur exemple, « je serais infidèle à ma religion si je reconnais- « sais pour souverain un prince non catholique. » Henri voulant, en 1591, relever ses affaires « qui paraissaient décliner (Mazas, t. 3, ch. 2, « p. 37), entreprit le siège de Chartres. Le brave « Jean d'Allonville n'y commandait plus; il ve- « nait d'y être remplacé par la Bourdaisière (1). » Ce siège fut long et meurtrier; commencé le 10 février, il se prolongea jusqu'au 10 avril, jour auquel la Bourdaisière capitula, en dépit de l'opposition de Réclainville, qui représentait que le roi était plus embarrassé que les assiégés. « Partez, dit-il au gouverneur qui menaçait de « quitter si l'on ne se rendait pas, nous saurons « bien défendre la place sans vous; » et il refusa de signer la capitulation (Doyen, t. 2, p. 163). M. Mazas, après avoir rappelé les marchés auxquels Henri IV avait dû consentir, tant pour réduire Paris que pour gagner les chefs de la ligue qui tenaient diverses provinces (t. 3, ch. 3), avec l'amiral de Villars-Brancas pour Rouen et la Normandie, avec le jeune duc de Guise, fils du Balafré, pour la Champagne, avec Claude de la Châtre pour le Berry, etc., et avec Charles de Cossé-Brissac pour Paris, ajoute : « Nous allons « citer un trait de noble désintéressement pour « prouver que, dans les temps les plus corrom- « pus, il se trouve encore des hommes de guerre « qui savent, pour l'honneur du pays, conserver « leur dignité. Jean d'Allonville, gouverneur de « Chartres, avait refusé en 1589 les offres avan- « tageuses qu'on lui faisait pour rendre cette « ville au roi. En 1594, lorsque, dans l'espoir « de hâter la fin de la guerre, Henri IV prit le

« parti d'acheter les principaux officiers de la « ligue, il fit offrir à Jean d'Allonville, alors « gouverneur de Blois, une forte somme; ce « guerrier répondit : « Aujourd'hui le roi est « catholique, je lui dois obéissance et service de « sujet comme j'ai dû le lui refuser avant sa « conversion; ce devoir n'est pas de nature à « être acheté ni vendu. » Et il ouvrit les portes « de Blois sans vouloir accepter aucune indem- « nité. » Peu de temps après, Réclainville termina sa carrière dans un âge très-avancé. L-s-D.

RECLAM (FRÉDÉRIC), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Magdebourg en 1734. Son père était joaillier. Voyant ses dispositions pour les arts du dessin, il l'envoya à Berlin sous la direction de Perne. A l'âge de dix-huit ans, et déjà avancé dans la pratique de son art, il vint à Paris, où il fut fortement recommandé à Lempereur, joaillier de la cour, qui possédait un riche cabinet de tableaux. Le jeune Reclam profita de l'accueil qui lui fut fait pour se perfectionner dans ses études et suivre les leçons de Pierre, alors premier peintre du roi. Il peignit avec succès le paysage et le portrait. En 1755 il fit le voyage d'Italie; et après avoir parcouru cette contrée, et surtout les environs de Rome, en artiste jaloux de s'instruire, il revint à Berlin rapportant avec lui une grande quantité d'études qu'il avait esquissées d'après nature. Une fois fixé dans cette ville, il se mit à cultiver la gravure à l'eau-forte et exécuta, suivant ce procédé, une suite de onze différentes vues d'après ses propres compositions, et deux vues d'Italie représentant le *matin* et le *soir*, l'une d'après Moucheron et l'autre d'après Dubois. Ces divers ouvrages promettaient un artiste très-distingué, lorsqu'une mort prématurée l'emporta dans la force de l'âge, en 1774. P—s.

RECLAM (FRÉDÉRIC), savant ministre protestant, était issu de l'une des familles que la révocation de l'édit de Nantes obligea de sortir de France. Né dans les Etats du roi de Prusse vers le milieu du 18^e siècle, il reçut une éducation très-soignée et devint pasteur de l'église française de Berlin, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée dans les premières années de ce siècle. Le pasteur Reclam avait publié : 1^o *Des penchants*, traduit de l'allemand de Cochius, 1769, in-8^o; 2^o (avec le pasteur J.-P. Erman, voy. ce nom). *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les Etats du roi de Prusse*, Berlin, 1782-1799, 9 vol. in-8^o; 3^o (avec le même) *Mémoire historique sur la fondation des colonies françaises dans les Etats du roi de Prusse, publié à l'occasion du jubilé du 29 octobre 1785*, Berlin, 1785, in-8^o.

— RECLAM-STOSCH (Marie-Henriette-Charlotte), épouse du précédent, était fille d'un pasteur de Lino. Elle cultiva avec un égal succès la poésie allemande et la poésie française. Nous citerons, parmi ses productions en langue française, son *Recueil de pièces fugitives*, Berlin, 1777, 4 vol.

(1) Il est bon d'expliquer ici la cause de ce changement. Réclainville avait été précédemment soupçonné d'avoir fait prendre le capitaine Falandre qu'on voulait lui donner pour lieutenant gouverneur. Il avait ensuite refusé de traiter du gouvernement de Chartres avec le baron de Courville, qui souleva contre lui le peuple qu'il avait si fidèlement servi et par lequel il fut emprisonné dans une émeute. Délivré par ordre du duc de Mayenne et pardonnant à ses ennemis, il refusa de reprendre le gouvernement par le motif « qu'il ne pourrait (Doyen, t. 2, p. 115) « dompter les mutins sans une forte garnison, ni la recevoir sans « incommoder les bourgeois. » Il désigna le sieur de la Bourdaisière au duc de Mayenne, qui enjoignit à celui-ci de ne rien faire sans les conseils de son prédécesseur, ordre auquel il ne se conforma point. Réclainville continua cependant à employer le crédit dont il jouissait dans la province en faveur de ses ingrats compatriotes, et finit par vaincre la haine de ses ennemis durant un siège long et sanglant qui lui fit dire : « J'ai été dans nombre « d'occasions, mais jamais dans d'aussi périlleuses. »

in-12, qu'elle dédia à Bitaubé. La dédicace se terminait par ces vers touchants :

L'immortalité que j'espère
Est dans le cœur de mes amis.

C—AU.

RECOING (JEAN-BAPTISTE-ANTOINE), né près de Joigny en 1770, fut d'abord oratorien, puis, atteint par la réquisition, devint soldat en 1793. Toutefois il ne porta pas le mousquet longtemps, étant entré en 1795, dès la fondation, à l'école polytechnique, où il compléta ses études sous le rapport des sciences mathématiques. Il obtint ensuite le titre d'ingénieur des ponts et chaussées dont il exerça les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1831. On a de lui : 1^o *Dissertation sur les puits artésiens*; 2^o *Méthode pour apprendre à lire*; 3^o *Syllabaire dactylogique*, 1823, in-4^o; 4^o *Nouvel essai de sténographie*, 1826; 5^o *Le sourd-muet entendant par les yeux*, 1829, in-4^o. Tous ces ouvrages ont été publiés anonymes. Z.

RECORD (ROBERT), natif du pays de Galles, fit ses études dans l'université d'Oxford, où il occupa longtemps une chaire publique de mathématiques. Il prit ensuite le grade de docteur en médecine à celle de Cambridge. C'était un homme à projets qui finit par se ruiner en voulant les réaliser. Il mourut en 1558 dans la prison du banc du roi, où il était détenu pour dettes. Il passe pour être le premier qui ait composé un traité d'algèbre en anglais. On a de lui : 1^o les *Principes des arts*, dont la plus ample édition est celle de 1623, in-8^o, augmentée par divers savants; 2^o la *Pierre à aiguiser les esprits*, Londres, 1557, in-4^o; 3^o le *Chemin de la science*, contenant les premiers principes de la géométrie; 4^o le *Château de la science, ou Explication de la sphère*, etc., Londres, 1556 et 1596, in-4^o; 5^o l'*Urinal de la médecine*; 6^o *Traité d'anatomie*; 7^o l'*Image d'une véritable république*; 8^o *Traité de l'Eucharistie*; 9^o *Traité de la confession auriculaire*. Ces deux traités sont dirigés contre les protestants. T—D.

RECUPERO (ALEXANDRE), savant numismate, né vers 1740 à Catane, dans la Sicile, d'une famille noble, quitta son pays à la suite d'une affaire fâcheuse et changea son nom contre celui d'Alexis Motta. L'étude de l'antiquité devint son unique consolation; il visita les principales villes de l'Italie et parvint à former une riche collection de médailles consulaires dont la classification et l'examen attentif l'occupèrent plus de trente ans. Aussi personne avant lui n'avait mieux connu les familles romaines, leurs différentes branches et les signes qui les distinguaient. Il avait aussi rassemblé un grand nombre de médailles ou tessères de plomb sur lesquelles il a fait un *Traité* fort intéressant (en italien), qu'il n'a malheureusement pas eu le loisir de terminer. Recupero mourut à Rome au mois d'octobre 1803; il était membre de l'académie des antiquaires de Vêlettri et de celle de Cortone. Outre quelques *Dissertations* dans les *Journaux littéraires* d'Italie, on a de lui

une *Lettre* curieuse écrite à M. St-Vincens sur ses différentes collections de médailles, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, année 1797 (t. 1^{er}, p. 340-363). Il a laissé en manuscrit divers ouvrages qu'il retouchait et corrigeait sans cesse. On peut consulter pour plus de détails l'*Eloge* de Recupero par M. de St-Vincens dans le *Magasin encyclopédique*. Sa belle collection, composée d'environ seize cents médailles grecques en bronze, la plupart de Sicile et de la grande Grèce, a été acquise, en 1806, pour le cabinet du roi de Danemarck (voy. le même journal, 1806, t. 1^{er}, p. 397). — RECUPERO (dom Joseph), frère du précédent et savant minéralogiste, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Catane. Il s'attacha particulièrement à décrire les phénomènes que présente l'Etna, dont il se proposait d'écrire l'histoire. D'après ses calculs, dit Brydone, la première éruption de ce volcan aurait eu lieu il y a 14,000 ans; découverte qui l'embarrassait beaucoup, ajoute le même voyageur anglais, par la difficulté de concilier cette date avec la Genèse (*Voyage en Sicile*, Lettre 7); mais il est faux que dom Recupero ait été mis en prison pour avoir émis cette opinion; cette fable, rapportée dans la traduction du *Voyage* de Swinburne, a été réfutée par Dolomieu (*Mém. sur les îles Ponces*); le roi de Naples lui avait au contraire accordé une pension (voy. le *Journal des savants* de juin 1788, p. 457). Ce bon chanoine était d'ailleurs un homme d'esprit, d'une société aimable, et il fut le conseil et le guide de tous les voyageurs qui parcoururent à cette époque la Sicile, tels que Brydone, le baron de Riedesel, l'abbé de St-Non, Houël, etc., qui tous le citent d'une manière honorable. Le chanoine Recupero a publié la *Carte oryctographique du mont Gibel*; c'est d'après un mémoire qu'il avait lu à l'académie des Etnéens que Houël a décrit l'éruption de ce volcan, arrivée en 1755 (*Voyage de Sicile*, t. 2, p. 64); enfin il mettait la dernière main à l'*Histoire naturelle de l'Etna*, quand il mourut à Catane, en 1787, dans un âge peu avancé. Le prince de Biscari, connu par son zèle pour les progrès des sciences, avait recueilli les manuscrits de Recupero, qu'il se proposait de donner au public (voy. la *Traduction des Lettres* de Sestini sur la Sicile, t. 1^{er}, p. 370); mais il paraît que les savants seront privés d'un ouvrage qu'ils attendaient avec une vive impatience. W—S.

REDEN (FRÉDÉRIC-GUILLAUME-OTHON-LOUIS, baron DE), laborieux statisticien allemand, naquit le 11 février 1804 à Wendlinghausen; après avoir fait ses premières études aux collèges de Detmold et de Lemgo, il suivit les cours de l'université de Göttingue, fut reçu docteur en droit et entra dans l'administration civile du royaume de Hanovre comme auditeur à Hameln. En 1827, il remplit des fonctions du même genre à Hoya, et il mérita si bien la confiance des habitants de cette petite ville qu'ils le choisirent, en 1832,

pour les représenter dans la première chambre de la diète hanovrienne ; il prit une part active aux débats de cette assemblée et se fit estimer de tous les partis. Dirigeant son activité vers les questions industrielles, il parcourut l'Allemagne, la Suisse et une partie de la France, et il fut nommé secrétaire général de l'association industrielle du royaume de Hanovre ; il donna sa démission lorsque la constitution du royaume fut suspendue, en 1837, et il se tint à l'écart des affaires publiques. En 1841, il devint directeur en chef du chemin de fer de Berlin à Stettin, et en 1844 une exposition industrielle ayant lieu à Berlin ; il prit une part active à ses travaux. L'année 1848 survint et agita profondément toute l'Allemagne ; Reden fut envoyé par un district hanovrien au parlement éphémère de Francfort ; il siégea dans les rangs de la gauche ; lorsque le mouvement démocratique fut calmé, il rentra dans la vie privée, ayant perdu un emploi qu'il avait eu durant quelques années à Berlin au ministère des affaires étrangères ; il s'établit à Francfort où il se livra avec la plus grande activité à ses études favorites jusqu'à ce qu'une mort prématurée vint le frapper, le 12 décembre 1857. Les ouvrages de ce laborieux écrivain se recommandent par l'étendue des recherches et le soin apporté à l'exactitude des assertions. Nous signalerons les principales de ces nombreuses productions : 1° le *Commerce des grains et des farines en Allemagne*, Hanovre, 1838 ; 2° le *Commerce des tissus dans l'Allemagne du nord*, Hanovre, 1838 ; 3° *Description statistique du royaume de Hanovre*, Hanovre, 1839 ; 4° les *Chemins de fer de l'Allemagne*, Berlin, 1843-1847, 11 vol. ; 5° les *Chemins de fer de la France*, Berlin, 1846 ; 6° l'*Annuaire des chemins de fer*, 1^{re} et 2^e année, Berlin, 1846-1847 ; 7° l'*Empire de Russie*, Berlin, 1843 ; 8° *Statistique comparée de la civilisation chez les grandes puissances de l'Europe*, Berlin, 1846-1848, 2 vol. in-8° ; 9° *Tableau géographique, statistique et comparatif du commerce et de l'industrie*, Berlin, 1843 ; 10° *Statistique financière générale et comparative*, Darmstadt, 1851-1853, 4 vol. ; 11° les *Etats du Rio de la Plata*, Darmstadt, 1852 ; 12° l'*Administration financière et les forces actives de la France durant ses quatre derniers gouvernements*, Darmstadt, 1853 ; 13° *Statistique du commerce et de l'industrie de la Prusse*, Darmstadt, 1853-1854, 3 vol. in-8° ; 14° l'*Europe orientale*, 1854 ; 15° la *Russie, sa destination naturelle, son passé et son avenir*, 1854. Un aussi grand nombre de volumes (et nous ne les signalons pas tous) démontre combien Reden était acharné au travail. Vers les dernières années de sa vie, s'écartant de la rigueur des faits statistiques, il voulut tirer de l'étude du présent des conjectures pour l'avenir, et il ne rencontra pas toujours juste. C'est ainsi qu'il avança, en 1853, que la France était hors d'état d'entreprendre une guerre sérieuse. Il est inutile de dire à quel

point cette assertion a été démentie par les événements. Z.

REDERN (le comte SIGISMOND EHRENREICH DE), né à Berlin vers 1715, fut grand maréchal de la cour de la reine douairière, mère de Frédéric II, et, longtemps après, de la cour de Frédéric-Guillaume II. Après la mort de Maupertuis, qui était son ami, il fut nommé curateur de l'académie des sciences de Berlin et fit paraître dans le Recueil de cette société plusieurs mémoires sur les *Terres Australes*. Prévenu en faveur du système colonial qu'il regardait comme nécessaire à la prospérité d'une puissante monarchie, il s'occupait pendant plusieurs années de l'établissement d'une compagnie des Indes à Embden, fit beaucoup de voyages à cette occasion, et réunit un nombre suffisant d'actionnaires pour former cette compagnie, dont il fut nommé président. Mais elle ne put tenir longtemps contre l'esprit fiscal de Frédéric II, qui ne parvint jamais à comprendre le mot de lord Hindford, ministre d'Angleterre à Berlin ; Frédéric lui demanda un jour « ce que c'était que le commerce. » L'Anglais répondit : « Sire, c'est une boule de neige qui se fond lorsqu'on la regarde. » Dans le cours de ses voyages, le comte de Redern vint à St-Petersbourg et à Paris. L'impératrice Catherine II lui donna l'ordre de Ste-Anne, et Louis XV le naturalisa Français par lettres du mois de janvier 1769. Il est mort dans ses terres de Saxe en 1789. Z.

REDERN (le comte SIGISMOND EHRENREICH DE), fils du précédent, naquit à Berlin en 1755, et fut d'abord destiné à la diplomatie. Après avoir été, pendant quelques années, ministre de Saxe en Espagne, puis ministre de Prusse en Angleterre, il quitta Londres en 1792 pour venir à Paris, où la révolution était dans toute sa force. Le comte de Redern n'en fut point effrayé, et loin de là, s'étant intimement lié avec le fameux St-Simon, qui n'était point encore entré dans son système de la communauté des biens, ils achetèrent en société pour plusieurs millions de propriétés nationales, dont ils n'avaient pas même payé le premier douzième lorsque le régime de la terreur vint porter l'effroi dans tous les esprits et obligea Redern de quitter la France, où il ne revint qu'après la chute de Robespierre. St-Simon, qui avait été mis en prison, sortit à la même époque, et tous deux réunirent leurs efforts pour rentrer dans la propriété des biens nationaux dont ils étaient déçus, faute d'avoir acquitté le premier douzième. Ils y réussirent complètement, et payèrent la totalité de l'acquisition avec des assignats sans valeur. Ce fut pour eux une fortune considérable, et la liquidation qu'ils en firent peu de temps après ne produisit pas moins de deux cent mille francs de rente pour chacun d'eux. St-Simon, dont l'esprit fut toujours aventureux, s'étant jeté dans des entreprises de voitures publiques et d'autres spécula-

tions, même un peu dans le système qui plus tard a fait tant de bruit sous le nom de *saint-simonisme* (voy. SAINT-SIMON), dissipa bientôt cette immense fortune, au point qu'il fut obligé de s'adresser à son ci-devant associé pour en tirer de quoi vivre. N'ayant pas d'abord obtenu tout ce qu'il désirait, il lui intenta un procès qui fut long, et dans lequel il y eut de part et d'autre des mémoires aujourd'hui bien curieux, mais devenus très-rares. L'affaire se termina par la concession, de la part de Redern, d'une pension viagère de douze cents francs qu'il fit à St-Simon, et c'est de cela que celui-ci a vécu longtemps. Quant à Redern, il conduisit d'abord assez bien ses affaires et tira grand parti de l'hôtel des Fermes à Paris, qui était entré dans son lot et qu'il avait eu à très-bas prix, comme aussi de la magnifique terre de Flers et de très-belles forges situées en Normandie. Mais il fit ensuite des pertes sur des spéculations de fer, dont il voulut avoir le monopole, ce qu'il ne put réaliser, les maîtres de forges de toute la contrée s'étant ligüés contre lui. Ce fut alors qu'il épousa une demoiselle de Montpezat (voy. ce nom), et qu'il devint ainsi le beau-frère de M. de St-Albin et l'oncle de M. Hortensius de St-Albin. S'étant chargé de l'exploitation de plusieurs forges dont il était propriétaire, le comte de Redern leur donna une grande impulsion. Il publia en 1814 deux mémoires contre l'importation des fers étrangers, qui furent présentés aux chambres en 1815. Il fut alors nommé membre du conseil des manufactures et candidat à la chambre des députés par le département de l'Orne. S'étant rendu à Nice en 1835, il y mourut comme tant d'autres que les médecins y envoient pour rétablir leur santé. On a de lui deux ouvrages empreints de toute l'obscurité du philosphisme germanique, et qu'en conséquence personne ne lit, savoir : 1° *Modes accidentels de nos perceptions, ou Examen sommaire des modifications que des circonstances particulières apportent à l'exercice de nos facultés et à la perception des objets extérieurs*, DEUXIÈME ÉDITION (nous ignorons à quelle époque et en quel endroit a paru la première), revue par l'auteur, Paris, 1818, in-8°; 2° *Considérations sur la nature de l'homme en soi-même et dans ses rapports avec l'ordre social*, 1835, 2 vol. in-8°. — REDERN (la comtesse Henriette de Montpezat de), était née en 1770 et mourut à Nice en 1830. C'était une femme de beaucoup d'esprit, d'une extrême sensibilité et fort attachée à l'ancienne dynastie. Elle avait publié : 1° *le Retour de Louis XVIII en juillet 1815*, Paris, 1815, in-8°; 2° *Zélie, reine des braves, ou le Génie du bien, conte moral et politique suivi de quelques poésies*, Paris, 1819, 2 vol. in-12; 3° *Episodes tirés d'un poème inédit : Mort du duc de Berry*, Paris, 1823, in-8°; 4° *les Grecs* (en vers), Paris, 1826, in-8°. M—D J.

REDESDALE. Voyez MITFORD.

REDFIELD (WILLIAM), physicien et ingénieur américain, naquit à Middleton, dans le Connecticut, le 25 mars 1789. Ses parents étaient pauvres, et son éducation fut très-défectueuse. Placé fort jeune dans un atelier, il parvint cependant, à force de zèle et de persévérance, à acquérir quelque instruction. L'étude de la physique était surtout l'objet de ses prédilections. En 1810, il fit à pied un voyage dans l'Etat de l'Ohio, et ses idées se portèrent sur l'importance de perfectionner le système des communications. Il voulait créer une jonction entre l'Hudson et le Mississipi. De retour à Middleton, il se livra avec ardeur, soutenu par quelques capitalistes, à la construction des bateaux à vapeur, alors dans l'enfance. L'intelligence dont il donna des preuves le fit choisir pour être à New-York le directeur de la compagnie de navigation à vapeur. Ce fut lui aussi qui fit les plans du premier chemin de fer qui fut construit en Amérique. Au mois de septembre 1821, un ouragan causa de grands ravages dans le Connecticut. Redfield en observa les circonstances, et il en conclut que les orages obéissaient, dans leur formation et dans leur cours, à des lois qu'il s'agissait de découvrir. Il examina un grand nombre de journaux, de livres de bord; il se livra à une correspondance active, et, de son côté, tandis que Dove examinait la même question, il constata la loi sur le mouvement rotatoire des ouragans. A partir de 1831, il fit paraître, surtout dans le *Journal scientifique* de Silliman, d'importants travaux à cet égard. La direction des ouragans, la ligne spirale qu'ils décrivent, leur rapidité, leur course à travers l'Atlantique, qu'ils parcourent en partant d'ordinaire des régions équinoxiales à l'ouest de l'archipel des Antilles et en s'étendant jusqu'aux côtes des Etats-Unis et jusqu'à Terre-Neuve; toutes ces questions, alors complètement neuves, furent discutées, éclaircies avec beaucoup de sagacité; leur importance, au point de vue de la navigation, se démontre d'elle-même. Bientôt après d'autres observateurs dirigèrent leurs travaux de ce côté; Dove, Reid, Piddington, Thoms et leurs émules travaillèrent avec ardeur à recueillir des faits, à déterminer des données qui ont été un service des plus importants rendu à la navigation. Le dernier écrit de Redfield, inséré dans la relation de l'expédition du commodore Perry au Japon, est relatif aux typhons qui sévissent dans le grand Océan. Ses services furent dignement appréciés dans son pays; les sociétés savantes tinrent à honneur de se l'affilier, et l'association américaine pour le progrès des sciences le choisit pour son président dès sa première réunion. Après une courte maladie, il mourut, le 12 février 1857, d'une affection de la poitrine. Z.

REDHWAN (FAKR-EL MOLOUK), sultan seldjoukide d'Alep, nommé Brodoan par les historiens des croisades, était le fils aîné de Toutousch (ou

Tanach) qui s'empara de la Syrie et périt dans une bataille, l'an 488 de l'hégire (1095 de J.-C.), en voulant disputer le trône de Perse à son neveu, le sultan Barkyarok (*voy.* ce nom). Redhwan, qui gouvernait alors Damas, s'empara d'Alep, y fut reconnu et fit périr deux de ses frères. Suivi de Yaghi ou Baghi-Sian, émir d'Antioche, époux de sa mère, il fit la guerre aux princes ortokides dans le Diarbekr, échoua devant Saroudj, et prit Edesse, qu'il donna à cet émir, avec lequel il se brouilla bientôt. Dans le même temps, Chams-el molouk Dekak, autre frère de Redhwan, s'enfuit d'Alep, échappa aux poursuites des troupes de ce prince et lui enleva Damas. Pour recouvrer cette ville, le sultan d'Alep consentit à supprimer dans la kiothbah le nom du calife abbasside de Bagdad et à reconnaître pour suzerain Mostâly, calife fathemide d'Egypte, qui lui avait promis des secours. Mais, repoussé de devant Damas qu'il avait cru surprendre, et irrité contre Mostâly, qui lui avait manqué de parole, il rétablit le nom des Abbassides dans les prières publiques. Il ne réussit pas mieux contre Jérusalem, qu'il voulut enlever aux Ortokides en 489 (1096); il fut obligé de retourner à Alep. Attaqué par Dekak et par Yaghi-Sian, il les vainquit près de Kennesrin et obtint que son nom fût proclamé à Damas dans la kiothbah. Cependant les croisés, sous la conduite de Godefroy de Bouillon, après avoir pris Nicée et traversé l'Asie Mineure, vinrent assiéger Antioche. Redhwan et quelques autres princes musulmans de Syrie envoyèrent des troupes au secours de Yaghi-Sian. Elles furent battues par les chrétiens qui s'emparèrent d'Antioche par trahison, l'an 498, après un siège de neuf mois. L'émir tomba de cheval en fuyant et on lui coupa la tête. Tandis que les croisés attaquaient la citadelle, ils furent investis eux-mêmes par l'armée du sultan de Perse, commandée par Korbouga, auquel s'étaient joints tous les princes de Syrie et de Mésopotamie. Korbouga fut vaincu et les chrétiens restèrent maîtres d'Antioche. Redhwan, dont les Etats se trouvaient alors exposés à leurs premiers coups, implora vainement le secours du calife Mosthadher et du sultan Barkyaroc. Au retour d'une expédition contre un émir rebelle que les croisés avaient secouru à propos, il fut encore battu par ceux-ci, qui lui prirent El-Bir et quelques autres places, respectèrent Alep, réunirent leurs forces contre Jérusalem et enlevèrent, l'an 492 (1099), cette ville célèbre au calife d'Egypte, qui, l'année précédente, en avait chassé les Ortokides. Redhwan prit peu de part aux troubles qui agitérent la Syrie; et tandis que son frère, le roi de Damas, combattait les Francs, il faisait périr l'émir d'Hemèse, l'un des plus braves défenseurs de l'islamisme. L'an 498 (1105), il rompit les liaisons d'amitié qu'il avait eues avec Tancrede, régent d'Edesse et d'Antioche, et marcha à la tête de 30,000 hommes pour assiéger cette dernière place; mais il fut vaincu près d'Ar-

XXXV.

tesie par Tancrede, qui n'avait que 10,000 hommes, et il perdit son étendard avec une grande partie de ses bagages et de ses troupes. Ayant renouvelé la paix avec ce prince, il l'observa avec une fidélité bien remarquable. Lorsqu'en 505 (1111) Maudoud, roi de Mossoul, vint en Syrie à la tête de l'armée du sultan de Perse, Redhwan refusa non-seulement de se joindre aux musulmans, mais même de recevoir dans Alep leurs femmes et leurs enfants. Il promit seulement de rester neutre et leur donna son fils en otage. Ils voulurent alors exiger ce qu'ils avaient demandé et menacèrent de couper la tête au jeune prince. Redhwan, moins par excès de scrupule peut-être que par crainte, garda ses serments et laissa périr son fils. Sa défection fut une des causes du peu de succès de l'expédition de Maudoud (*voy.* ce nom). Redhwan mourut le 14 djoumady 2^e 508 (15 novembre 1114), après un règne de vingt ans, haï des musulmans à cause de son avarice et de ses injustices, mais plutôt à cause de son peu de zèle pour l'islamisme et de ses liaisons avec les chrétiens et les bathéniens ou *assassins*, dont il protégeait ouvertement la secte. Deux de ses fils en bas âge occupèrent successivement après lui le trône d'Alep, qui tomba au bout de trois ans au pouvoir des Ortokides.

A—T.

REDI (FRANÇOIS), l'un des plus grands observateurs de son siècle, naquit le 18 février 1626 d'une famille patricienne d'Arezzo. Il acheva ses études à l'université de Pise, où il reçut le laurier doctoral en médecine et en philosophie, et il s'établit à Florence, où il se fit bientôt connaître comme un habile médecin. Les succès qu'il obtint dans la pratique de son art lui méritèrent la confiance du grand-duc de Toscane Ferdinand II, qui le nomma son archiâtre, et il fut confirmé par Côme III dans ce poste honorable. Les devoirs que lui imposait cette charge ne l'empêchèrent ni de cultiver les lettres et la poésie, ni de se livrer à son goût pour les expériences physiques; et, dans des genres si variés, dont quelques-uns même semblaient s'exclure, il s'acquit une réputation que le temps a confirmée. Comme médecin, il rendit d'importants services à l'art de guérir en simplifiant la pratique, en proscrivant l'abus des remèdes composés, et surtout en faisant sentir à ses confrères la nécessité de l'observation. Redi fut du petit nombre des littérateurs italiens du 17^e siècle qui surent se préserver de la contagion du mauvais goût et prendre les anciens pour modèles; il contribua beaucoup à maintenir la pureté de la langue et eut une grande part à l'édition de 1691 du *Dictionnaire de la Crusca*, dans laquelle ses ouvrages sont cités comme autorité. Mais c'est surtout comme physicien-observateur que Redi s'est acquis des droits à la reconnaissance et à l'estime de la postérité. Il fit une étude particulière des insectes, et, par une suite d'observations ingénieuses dont

40

l'exactitude est constatée, démontra qu'aucune espèce n'est reproduite par la pourriture, comme on l'avait cru jusqu'alors presque sans examen; mais il eut le tort inexcusable de supposer aux espèces dont il n'avait pas découvert les organes sexuels une âme sensitive, à laquelle il attribuait le pouvoir de la reproduction, système insoutenable et qu'il ne put faire adopter. On a des observations neuves et intéressantes de Redi sur la vipère, sur les larmes de verre, connues sous le nom de larmes bataviques, sur les sels artificiels, sur les vers intestinaux, sur l'eau commune employée pour arrêter les hémorrhagies, etc. Enfin, il a porté la lumière dans presque toutes les parties de la physique, de l'histoire naturelle et de l'anatomie; et quoiqu'il ait commis quelques erreurs, on ne peut nier qu'il n'ait ouvert la seule route qui pouvait conduire à la vérité. Redi s'empressait de faire part de ses découvertes à l'académie del Cimento, dont il était le principal ornement; il répétait ses expériences en présence de ses confrères, dont il accueillait les avis et faisait valoir les observations, ne consultant jamais que l'intérêt de la science. C'est ainsi qu'il publia les observations de Cestoni sur les insectes qui vivent sur le corps de l'homme (voy. CESTONI), observations dont il reconnut la supériorité sur les siennoises. Quelques attaques d'épilepsie qu'il éprouva sur la fin de sa vie ne ralentirent point son ardeur pour l'étude. Cependant, d'après le conseil de ses amis, il se rendit à Pise pour s'y délasser de ses travaux et y respirer un air plus pur. On le trouva mort sur son lit le 1^{er} mars 1694. Il était âgé de 68 ans. Son corps fut conduit à Arezzo et déposé dans un tombeau que son neveu décora d'une épitaphe, remarquable par sa simplicité (1). La douceur de Redi, sa modestie, son désintéressement et sa complaisance inépuisable lui avaient acquis de nombreux amis. Ménage déclare qu'il doit beaucoup à Redi pour son travail sur les étymologies de la langue italienne. Redi était membre de plusieurs académies, entre autres des *Velati* de Bologne et des *Arcadi* de Sienne, où Salvini prononça son *Eloge*. On a de lui : 1^o *Osservazioni intorno alla vipera*, Florence, 1664, in-4^o; il y soutient que le venin de la vipère morte introduit dans le sang peut causer la mort (voy. FONTANA). Charas combattit ce sentiment (voy. CHARAS); Redi le défendit tout en rendant justice à son adversaire, par une *Lettre* imprimée en 1670, in-4^o. 2^o *Esperienze intorno alla generazione degl'insetti*, ibid., 1668, in-4^o, et plusieurs fois depuis (voy. DATI); ouvrage curieux et l'un des plus importants de Redi; 3^o *Esperienze intorno alle diverse cose naturali, e particolarmente à quelle che ci son portate dell' Indie*, ibid., 1671, in-4^o. C'est une lettre adressée au P. Kircher; l'auteur y démontre l'inutilité de plusieurs médicaments étrangers et la facilité de les rem-

placer par des produits indigènes. 4^o *Esperienze intorno a quell' acqua che si dice di stagno*, ibid., 1673, in-4^o. Redi se propose dans cet opuscule de montrer le danger de l'emploi des eaux styptiques dans le traitement des blessures. 5^o *Lettera sopra l'invenzione degli occhiali*, ibid., 1678, in-4^o. Dans cette Lettre, adressée à Paul Falconieri, il attribue l'invention des lunettes à Spina, d'après la *Chronique* de frère Barthelemy de *San Concordio*; Manni a réclamé depuis l'honneur de cette découverte pour Salvino Armati (voy. MANNI). La Lettre de Redi, traduite en français, forme la 16^e dissertation du recueil de Spon, intitulé *Recherches curieuses d'antiquités* (voy. SPON). 6^o *Osservazioni intorno agli animali viventi che si trovano negli animali viventi*, ibid., 1684, in-4^o. Il y traite principalement des vers intestinaux et indique le mercure comme le meilleur moyen de les détruire. Les *Observations d'histoire naturelle* et les *Expériences* de Redi sur la physique ont été traduites en latin, Amsterdam, 1670-1688, 3 vol. in-12; ibid., 1686-1688, même format; et Leyde, 1729, 3 vol. in-12. 7^o *Bacco in Toscana, ditirambe, con annotazioni* (1), Florence, 1685, in-4^o; belle édition dont il existe des exemplaires, grand papier, qui sont très-recherchés des curieux. C'est l'éloge des vins de Toscane. Les critiques italiens regardent ce dithyrambe comme un chef-d'œuvre qui n'a point encore eu d'égal et qui n'en aura peut-être jamais (voy. Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. 8, p. 457). 8^o *Sonetti*, ibid., 1702, in-fol., fig., magnifique édition, imprimée aux frais du grand-duc de Toscane; elle ne contient qu'une soixantaine de sonnets avec autant d'estampes très-bien exécutées. Les poésies de Redi sont remarquables par la grâce, l'élégance et la légèreté. 9^o *Lettere*, ibid., 1724-1727, 2 vol. in-4^o, ou 1779-1795, 3 vol. in-4^o. Les lettres de Redi sont remplies d'observations intéressantes sur toutes les branches de l'histoire naturelle. Les deux éditions qu'on vient de citer sont les seules qui soient recherchées. 10^o *Ortografia moderna italiana*, Padoue, 1721, in-4^o. Ce volume contient toutes les remarques grammaticales de Redi; elles font partie d'un recueil intitulé *Voci, maniere di dire e osservazioni di Toscani scrittori*, Brescia, 1769, in-8^o. 11^o *Consulti medici*, Florence, 1726-1729, 2 vol. in-4^o. Les *Oeuvres* complètes de Redi, publiées à Venise, 1712 et années suivantes, in-8^o, précédées de son *Eloge*, par Salvini, ont été imprimées un grand nombre de fois, avec des corrections et des additions. La meilleure édition est celle de Naples, 1741-1742, 6 vol. in-4^o. Celle de Milan, 1809, 9 vol. in-8^o, fait partie de la collection des *Classiques italiens*. Fabroni a publié la *Vie* de ce grand naturaliste dans le tome 3 des *Vitæ illustrium Italorum*, et le comte Gorani son *Eloge* avec celui de Salluste-Ant. Bandini, sous

(1) FRANCISCO REDI PATRITIO ARETINO
GREGORIUS FRATRIS FILIUS.

(1) Ces notes contiennent des extraits d'un grand nombre de manuscrits italiens et provençaux que possédait Redi.

ce titre : *Elogi di due illustri scopritori Italiani*, Sienne, 1786, in-8°. On trouve dans le *Musæum Mazuchellianum* (t. 2, pl. 141), l'empreinte des trois médailles que le grand-duc Côme III a fait frapper en l'honneur de Redi. W—s.

REDI (JOSEPH), peintre, naquit à Florence en 1665 et fut élève de Gabbiani. Il se distingua surtout par la correction et l'élégance de son style et fut envoyé à l'académie florentine, que la libéralité du grand-duc Côme III entretenait à Rome, où Ciro Ferri et Carle Maratti le perfectionnèrent dans son art. A son retour, il orna de ses ouvrages les palais du grand-duc et plusieurs églises de Florence. Ses compositions allégoriques décèlent un génie fécond et poétique. L'Angleterre possède de ce maître plusieurs beaux tableaux, tels que *l'Apparition de César à Brutus*, *Cincinnatus nommé dictateur*, et *la Contenance de Scipion*. Redi peignait le portrait dans le meilleur style. Il parcourut une partie de l'Italie pour y dessiner les restes les plus remarquables de l'antiquité. Ses dessins ont été par la suite gravés et publiés. Le czar Pierre, dans ses voyages, ayant eu occasion de voir quelques ouvrages de Redi, en fut tellement charmé que, de retour dans son pays, il envoya quatre jeunes gentilshommes à Florence pour qu'ils apprissent la peinture sous cet habile maître et pussent introduire le goût des beaux-arts en Russie. Lorsqu'ils revinrent à Moscou, l'empereur, extrêmement satisfait de leurs progrès, résolut d'ériger dans cette ville une académie de peinture et d'en confier la direction à Redi. Il lui offrit un traitement considérable pour l'engager à se rendre en Russie ; mais l'artiste fut retenu par les instances de ses amis. Il mourut à Florence en 1726. Outre que son dessin est élégant et correct, sa couleur a de la suavité et offre un heureux mélange des qualités de Carle Maratti et de Ciro Ferri. Ses poses sont bien choisies, et ses portraits expriment à un haut degré le caractère de ses modèles. Enfin, dans toutes les parties de son art, il montre une imagination féconde, une grande liberté de main et une entente particulière de la composition. P—s.

REDING (ALOYS, baron DE), landamman et général suisse, né en 1755, fit ses premières armes en Espagne, y devint colonel et quitta le service en 1788, pour se retirer dans son pays, le canton de Schwitz, où il fut nommé lands-hauptmann. Il n'eut pas occasion de faire parler de lui, jusqu'à l'invasion française de 1798. Les cantons démocratiques conservèrent alors leur indépendance au milieu de la servitude devenue générale dans l'antique république helvétique : Schwitz surtout était décidé à marcher au secours de Berne qui avait succombé dans sa lutte contre l'armée du directoire exécutif de France. Reding dirigea les dispositions militaires de ses compatriotes, qui repoussaient obstinément le genre de liberté qu'on prétendait leur donner, et voulaient commencer par réunir leurs efforts à

ceux des milices de Zug et d'Underwalden. Leur premier contingent partit le 11 février. D'après un plan arrêté dans le conseil de guerre que le lands-hauptmann présidait, celui-ci devait commander le centre de la petite armée qu'on avait levée, et qui n'allait pas à 10,000 combattants ; il devait, avec 650 braves, s'emparer de Lucerne et de tout son canton. Reding, pour exécuter ce plan, s'était fait précéder d'une proclamation qui, rappelant aux Lucernois la gloire et le bonheur de leur ancienne confraternité d'armes avec les autres Waldstetters, excita chez eux, au plus haut degré, l'enthousiasme de la liberté commune, de la véritable liberté. Le 29 avril, au point du jour, la petite troupe de Schwitz parut sur le sommet du Wesemli, et de là, en peu d'instants, au pied des remparts de Lucerne. L'officier chargé de porter aux nouvelles autorités l'injonction de se rendre, revint avec une capitulation signée. Les soldats de Reding prirent en conséquence position ; mais bientôt il fallut se replier. Les Français, qui avaient passé la Reuss, et occupé la ville de Zug, s'avançaient à grands pas. Entrés dans Lucerne, le 30 avril, ils menaçaient presque toutes les frontières du canton de Schwitz. Ce fut alors que se prépara, de toutes parts, la défense la plus courageuse, la plus héroïque, et que Reding, qui était l'âme de l'armée des confédérés, résolut de s'ensevelir sous les ruines de sa patrie, si, malgré ses efforts, il ne pouvait la sauver. Il partit d'Arth, où siégeait le conseil de guerre. Le jour commençait à poindre lorsqu'il arriva au Schorno, dans le moment où 500 hommes d'Uri venaient se joindre au 4^e bataillon de Schwitz, et se rendaient maîtres de cet important défilé du Schorno, ainsi que des hauteurs de Morgarten ; mais quelques soldats d'Uri et de Zug étaient le seul secours sur lequel pût compter le canton de Schwitz, livré à ses propres forces. On vit en cet instant un dévouement prodigieux. Zschokke, dans son *Histoire de la lutte et de la destruction des républiques démocratiques de Schwitz, Uri et Unterwalden*, rapporte le discours que Reding prononça au poste de Morgarten, et à la suite duquel tous jurèrent, à l'exemple de leur chef, *la mort et pas de retraite*. Avec quelques centaines de montagnards, il livra bataille aux Français, qui étaient fort supérieurs en nombre, enfonça leurs lignes et les chassa de ces champs déjà si fameux par la victoire remportée, dans le même lieu, sur les Autrichiens en 1515, sous la direction d'un autre Reding, le landamman Rodolphe Reding de Biberegg. Mais le succès devait avoir un terme prompt : la lutte était trop inégale. On fut forcé de demander un armistice au général Schauenbourg, qui posa les bases de la capitulation que l'on désirait. On la voulait honorable, et contenant l'assurance positive qu'aucune levée d'hommes ni d'argent ne serait jamais faite dans le canton de Schwitz. L'assemblée du peuple fut

convoquée dans la nuit du 3 au 4 mai, pour en délibérer. Reding ne put s'empêcher de donner le conseil d'accepter cette capitulation. Il fut un des quatre commissaires qui, dans la soirée du 4, portèrent au général français la détermination du peuple de Schwitz, de se soumettre à la nouvelle constitution helvétique, sous la condition que le libre exercice de son culte, la sûreté des personnes, la conservation des armes et des propriétés lui seraient garantis par la nation française. Schauenbourg retira aussitôt après ses troupes des frontières du canton de Schwitz. Reding joua ensuite un grand rôle dans les troubles civils qui eurent lieu successivement en Suisse. On en vint à le prendre pour chef du gouvernement central. Ce fut le 21 novembre 1801, qu'il fut nommé premier landamman de la Suisse. Il fit, bientôt après, un voyage à Paris, dans l'espoir de fixer définitivement les grands intérêts de sa patrie. Lorsqu'il était le plus occupé de l'organisation du nouveau gouvernement, il fut destitué, par suite des intrigues du parti qui voulait le système unitaire. Il se mit alors encore une fois à la tête des confédérés de Schwitz. Ce canton était, comme au temps de la première insurrection formée contre les oppresseurs armés de la Suisse, le centre d'où partaient tous les mouvements dirigés contre les chefs et contre les institutions qu'on avait données à leur pays, naguère libre et gouverné conformément à ses inclinations et à ses habitudes. Reding sut imprimer à cette nouvelle confédération l'énergie de son âme et l'activité de son caractère; mais les Français intervinrent dans des démêlés qui étaient, pour ainsi dire, devenus une affaire de famille. Les confédérés battirent plusieurs fois les troupes réglées du gouverneur central suisse. Le général Ney qui était entré en Suisse pour comprimer le parti de Reding, ordonna le licenciement des milices et fit arrêter ce chef le 7 novembre, avec quelques autres personnages importants de cette même république suisse, dont Bonaparte s'était déclaré le médiateur, c'est-à-dire qu'il voulait constituer à sa volonté. Reding fut conduit à la forteresse d'Arbourg; mais on lui rendit sa liberté au bout de quelques mois; et l'acte de médiation ayant, malgré le vice de son origine et les vues secrètes de son auteur, mis fin aux plus grands malheurs des Helvétiens, il fut élu en 1803, landamman du canton de Schwitz, et reparut dans le conseil suprême de son pays. Après les désastres militaires de la France, en 1812 et 1813, Reding ne dissimula plus sa haine pour Napoléon; et l'on croit qu'il ne fut pas étranger au passage du Rhin, effectué par les troupes alliées sur le territoire suisse. Il mourut à Schwitz, dans les premiers jours de février 1818. — Plusieurs autres officiers de la même famille ont figuré avec honneur au service de France, à diverses époques. L—P—E.

REDJEB PACHA, séraskier de Roumélie, de

chef de brigands dans l'Anatolie, fut élevé au commandement de la Roumélie par Soliman III, dans la guerre de 1689. Il se fit battre à Passarowitz, par le prince Louis de Bade, le vainqueur de Salankemen. Bientôt après il essaya sous les murs de Nissa une seconde défaite qui ouvrit la Bulgarie aux impériaux. Redjeb fut puni de ses revers et de son incapacité : son maître le fit étrangler; et sa justice fut guidée par un motif religieux, qui mérite d'être remarqué. Le crédule Redjeb menait à sa suite un astrologue qu'il ne manquait jamais de consulter avant de former une entreprise ou d'engager une action. Le sultan pouvait lui envoyer demander sa tête pour avoir combattu malgré les ordres contraires les plus positifs; cependant Redjeb ne fut pas mis à mort pour avoir été vaincu ou pour avoir désobéi, mais parce qu'il avait transgressé la loi de Mahomet, qui défend d'avoir recours à la magie et à la divination; superstition aussi absurde et aussi générale que condamnée religieusement chez la nation ottomane. S—Y.

REDON, célèbre avocat de l'Auvergne, fut du petit nombre de son ordre qui, dès le commencement de la révolution, se montra opposé aux innovations et parut en prévoir toutes les conséquences. Né à Riom, il était avocat à la sénéchaussée de cette ville et passait pour le plus éloquent orateur de ce barreau. Il fut nommé un des premiers députés de son pays aux états généraux, et siégea constamment dans le côté droit. Avant la réunion des ordres, il fut un des commissaires nommés par le tiers état pour tâcher d'opérer, avec ceux du clergé et de la noblesse une conciliation à laquelle on ne put parvenir. Redon fit partie d'un premier comité de constitution qui fut presque aussitôt dissous que formé, et plusieurs fois secrétaire de l'assemblée. Lorsqu'il fut question d'asseoir les premières bases de la nouvelle constitution, le premier point mis en délibération fut de savoir si le gouvernement serait monarchique, en d'autres termes, si le prince régnant serait privé de sa couronne, ou si elle lui serait conservée. Le 29 août 1789, Redon s'éleva avec force contre cette délibération. Lorsqu'il prit la parole, on avait proposé de traiter concurremment l'organisation du corps législatif et celle du pouvoir exécutif. « Avant « d'examiner ce que c'est que le corps législatif, « dit le député d'Auvergne, examinons ce que « nous sommes nous-mêmes pour agiter ces « grandes questions. Sommes-nous une puis- « sance ou des délégués? Avons-nous des droits « à exercer ou des devoirs à remplir? Qui pré- « tendrait que nous sommes une puissance? Elle « réside dans la nation; c'est par elle que nous « sommes; ce n'est pas seulement en son nom, « mais par sa volonté que nous devons agir, et « dire, pour nous conformer à cette volonté, « que le gouvernement français est un gouver- « nement monarchique. Ce n'est pas un droit

« que nous créons, mais la volonté de nos com-
« mettants que nous déclarons, d'après les
« cahiers dont nous sommes porteurs... » Dans
toutes les circonstances, Redon se montra forte-
ment attaché aux principes de la monarchie, et
fit ses efforts pour que le *vetu* absolu fût conservé
au roi, qui y avait lui-même renoncé. Le sys-
tème qu'il défendait étant écarté, il n'eut plus
d'autre moyen de le soutenir que de signer la
protestation du 12 septembre 1791. Redon était
très-lié avec Malouet, son compatriote, qui avait
fait aux principes libéraux quelques concessions,
dont le premier s'était abstenu. Il échappa aux
proscriptions pendant le règne de la terreur,
vint à Paris après le 9 thermidor et fut, dans la
section Lepelletier, un des opposants les plus
prononcés à la convention, à l'époque du 13 ven-
démiaire (5 octobre 1795). Il retourna ensuite
dans son pays, fut nommé en 1800, par le gou-
vernement consulaire, premier président de la
cour d'appel de Riom, place que, vu son grand
âge, il cessa d'occuper en 1818 et mourut peu
de temps après. En 1814, il était venu présenter
ses hommages au roi, qui se rappela sa conduite
à l'assemblée constituante et l'accueillit avec
beaucoup de distinction. Redon avait été nommé
chevalier de la Légion d'honneur par le gouver-
nement impérial. Nous ignorons si celui de la
restauration lui donna quelque témoignage de la
reconnaissance qu'il méritait si bien. B—v.

REDOUTÉ (PIERRE-JOSEPH), peintre célèbre,
que ses contemporains ont surnommé le *Raphael*
des fleurs, naquit le 10 juillet 1759, à St-Hubert,
bourg du pays de Liège, situé au sein des Ar-
dennes. Fils, petit-fils et arrière-petit-fils de
peintres plus ou moins habiles, dont les tableaux
et les fresques ornent encore divers édifices re-
ligieux de la Belgique, il apprit, dès le berceau,
à esquisser, comme en jouant, tout ce qui frap-
pait sa vue, lorsque, poussé par le désir d'exceller
dans son art, il alla de ville en ville étudier les
chefs-d'œuvre de l'ancienne Flandre et de la
Hollande pour s'approprier cette franchise de ton
et cette touche délicate qui caractérisent les deux
écoles. Ce fut dans le cours de cette pérégrina-
tion que les gracieux tableaux de Van Huysum
révélèrent au jeune Redouté que lui aussi était
né pour peindre les fleurs; mais, forcé de lutter
contre la pénurie de ses moyens pécuniaires, le
pauvre artiste, qui n'avait d'autre richesse que
ses pinceaux et sa palette, se résigna à faire,
comme ses ancêtres, des tableaux d'église, des
portraits ou des dessus de portes. Fixé ensuite
(1782) dans l'atelier de son frère aîné, Antoine-
Ferdinand, qui exerçait à Paris la peinture de
décor, il s'attacha à tracer des fleurs d'orne-
ment, non à la manière heurtée des peintres
d'arabesques, mais en dessinateur et coloriste
attentif à donner aux plantes leurs formes, leurs
poses et leur physionomie. Il abandonna, peu
de temps après, la peinture à fresque pour s'a-

donner exclusivement à l'étude approfondie de
la nature, le premier de tous les maîtres, disait-
il, sans jamais perdre ce faire large et rapide
que ses travaux antérieurs lui avaient fait acqué-
rir. Bientôt le succès inattendu de ses aquarelles,
exécutées avec une vérité d'imitation, un coloris
diaphane et moelleux ignorés jusqu'alors, firent
renoncer à l'usage où l'on était de peindre les
fleurs à la gouache, et obtinrent au jeune inno-
vateur le double patronage de L'Héritier et de
Van Spaendonck. Le premier fit dessiner à Re-
douté les figures d'un très-grand nombre de
plantes, ainsi qu'une partie du *Sertum anglicum*.
Le second, en qualité de peintre du cabinet de
Louis XVI, lui fit peindre les vingt plantes rares
qu'il devait fournir, chaque année, à la collection
de vélins, commencée en 1650 par ordre de
Gaston d'Orléans, et continuée de nos jours par
les soins du muséum d'histoire naturelle de
Paris. Redouté, que la reine Marie-Antoinette
avait voulu s'attacher comme dessinateur de
son cabinet, fut nommé, en 1792, dessinateur
de l'Académie royale des sciences, et, à la créa-
tion de l'Institut, dessinateur en titre de la classe
de physique et de mathématiques de ce même
corps. En 1805, il reçut le brevet qu'il ambi-
tionnait le plus, celui de peintre de fleurs de l'im-
pératrice Joséphine, qui, juste appréciatrice de
son caractère et de ses œuvres, lui adressa en-
core de touchantes paroles le jour même où cette
princesse succombait au chagrin d'un funeste
abandon. En 1822, Redouté succéda à G. Van
Spaendonck comme professeur d'iconographie
végétale au jardin du roi. Les principaux ou-
vrages auxquels, le premier, il attacha l'éclat de
son pinceau, indépendamment de ceux déjà cités,
sont : la *Flora atlantica*, de Desfontaines; le
Jardin de la Malmaison et les *Plantes rares du*
jardin de Cels, par Ventenat; les *Plantes rares*
du château de Navarre, par Aimé Bonpland;
les *Arbres* et *Arbustes du Nouveau Duhamel*, par
M. Loiseleur Deslongchamps; la *Botanique* de
J.-J. Rousseau; l'*Astragalogia* et les *Plantes*
grasses de Decandolle; la *Flora boreali-Ameri-*
cana et l'*Histoire des chênes de l'Amérique septen-*
trionale d'André Michaux; l'*Histoire des arbres*
forestiers de l'Amérique du Nord, par M. André-
François Michaux (le fils de ce dernier); l'*Histoire*
naturelle du maïs, de Bonafous, etc. Il est peu de
grands ouvrages de ce genre, édités à Paris de-
puis le commencement du siècle, auxquels Re-
douté n'ait prêté sa brillante coopération; mais
ses deux plus belles productions, celles qui justi-
fient le mieux sa supériorité, sont les *Liliaées* et
les *Roses*. Les *Liliaées*, accompagnées d'un texte
descriptif par Delaunay, furent publiées de 1802
à 1816, en 80 livraisons, composées chacune
de 6 planches et de 6 feuillets de texte, in-folio.
Les *Roses*, publiées de 1817 à 1824, décrites et
classées dans leur ordre naturel par C.-A. Thory,
forment 30 livraisons de 6 planches, format *idem*.

De 1827 à 1833, Redouté fit paraître, en 36 livraisons in-4° : choix des plus belles fleurs prises dans différentes familles du règne végétal, de quelques branches des plus beaux fruits, groupés quelquefois, et souvent animés par des insectes et des papillons. En 1835 et années suivantes, il publia 12 livraisons in-4°, de 4 planches chacune, sous le titre de *Collection de jolies petites fleurs choisies parmi les plus gracieuses productions de ce genre, tant en Europe que dans les autres parties du monde*. En 1836, il mit au jour, en 15 livraisons in-4°, chacune de 4 planches : choix de 60 roses dédiées à la reine des Belges, avec une introduction de M. Jules Janin. Enfin, son dernier travail fut encore un choix de quelques roses, publié depuis sa mort, sous le titre de *Bouquet royal*, dédié, par sa veuve (Marthe Gobert), à la famille régnante de France. Redouté, très-orgueilleux d'avoir initié dans la peinture des fleurs Marie-Antoinette, Joséphine, sa fille Hortense, Marie-Louise, la duchesse de Berri, la reine des Français, madame Adélaïde et d'autres princesses de sang royal, compta, parmi ses élèves d'un autre ordre, madame Panckoucke, l'un des peintres de la Flore médicale, mademoiselle Arson, madame de Chantierine et bien d'autres, plus ou moins renommées, toutes formées aux cours publics qu'il fit pendant dix-huit années au jardin du roi. Son dernier disciple fut un jeune Savoisien (Félix Rassat), que l'auteur de cette notice lui avait confié dans le but d'importer en Italie l'école du célèbre iconographe français. Redouté venait de donner, dès la pointe du jour, une leçon à son élève de prédilection, lorsque, frappé d'une congestion cérébrale, il mourut, entouré des larmes de sa femme et de sa fille, le 19 juin 1840, tenant encore entre les mains un lis à corolle blanche, que le jeune élève avait cueilli pour lui. Deux jours après, un grand nombre d'artistes et d'hommes de lettres accompagnèrent ses restes au cimetière du Père-Lachaise. Une couronne de lis et de roses, enlacée aux insignes royaux de Léopold et de la Légion d'honneur, fut déposée sur son cercueil, près duquel un des amis du grand peintre (l'auteur de cet article) improvisa une courte élogie, terminée par ces deux vers :

O peintre aimé de Flore et du riant empire!
Tu nous quittes le jour où le printemps expire!

Ventenat a consacré à la mémoire de Redouté, sous le nom de *redoutea*, un genre de la famille des malvacées, originaire des Antilles, dont on connaît deux espèces : *R. heterophylla*, *R. tripartita*. Son portrait, peint par Gérard, a été gravé en 1811 par C.-S. Pradier. Enfin le gouvernement belge a fait élever en 1846 sur la place publique de St-Hubert une fontaine monumentale, surmontée du buste de ce célèbre artiste. — M. Delsart a lu une *Notice sur Redouté* dans la

séance de la société du département du Nord, à laquelle il appartenait. Cette notice, insérée dans les *Archives historiques du Nord*, a été imprimée séparément, Valenciennes, 1841, in-8°. D'autres notices ont été publiées. — REDOUTÉ (Henri-Joseph), frère du précédent, né à St-Hubert le 23 mai 1766, après avoir débuté dans la peinture des fleurs et travaillé avec lui à divers ouvrages d'iconographie botanique, se livra spécialement à l'art de peindre les animaux. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, et, nommé ensuite peintre du muséum d'histoire naturelle, il continua à enrichir la zoologie d'un grand nombre de dessins d'une touche correcte et légère.

B—F—s.

REED (JOSEPH), auteur dramatique anglais, naquit en 1723 à Stockton, sur le Tees, dans le comté de Durham. Son père était cordier et ses ancêtres, depuis trois générations, n'avaient su, dit-il lui-même, ni lire ni écrire. Après avoir fait quelques études, il fut destiné à suivre la profession paternelle. Dominé par un goût vif pour la littérature dramatique, il eut cependant le bon esprit de subordonner son penchant à son intérêt. Aussi fit-il dans sa profession une fortune considérable. Il avait déjà publié en 1743 une comédie intitulée *Le Galant suranné*, composée à dix-neuf ans, et un poème sur la mort de Pope, lorsqu'il vint s'établir près de Londres. Ayant confié en 1638 sa comédie intitulée *le Bureau d'enregistrement* (*the Register office*) à Foote, qui lui avait promis de la faire représenter, celui-ci, dont la conscience était fort peu timorée, trouvant dans cette pièce un rôle à sa convenance, ne fit point de difficulté de s'en emparer, pour l'introduire, quatre années après, dans sa propre comédie du *Mineur*. Reed, indigné, rechercha la protection de Garrick, mais avec si peu d'adresse qu'il s'en fit un nouvel ennemi. Sa pièce néanmoins fut jouée et applaudie; mais la représentation fut précédée et suivie d'une foule de tracasseries. Les mêmes embarras se renouvelèrent à l'occasion de sa tragédie de *Didon*, et le public l'en vengea également par l'accueil qu'il fit à cette production en 1767. *Tom Jones*, opéra qu'il donna en 1769, eut encore plus de succès. Son dernier ouvrage dramatique, joué en 1776, a pour titre : *les Impositeurs, ou Remède contre la crédulité*. Le sujet est tiré du roman de *Gil Blas*. Après s'être à diverses reprises brouillé et réconcilié avec Garrick, leur liaison se rompit encore, et cette fois ce fut sans retour. Cependant, dans la querelle virulente qui s'éleva entre le Roscius anglais et l'irascible Kenrick, Reed se prononça noblement en faveur du premier, et même avec tant de chaleur, que les lettres qu'il publia dans ce démêlé furent attribuées à Garrick lui-même. Joseph Reed mourut le 15 août 1787. On a aussi de lui : le *Guide du marchand*, espèce de Barème, 1762, in-12, fort usité en Angleterre; des tragédies burlesques et divers pamphlets. L.

REED (ISAAC), savant critique anglais du 18^e siècle, mort à Londres en 1807, était particulièrement versé dans la connaissance des ouvrages dramatiques anglais des temps gothiques. Ses principaux travaux sont les notes dont il a enrichi différentes éditions de Shakspeare; il a donné en 1782 une édition considérablement augmentée de la *Biographia dramatica*. On lui doit aussi la publication du recueil d'anciennes pièces de théâtre connu sous le nom de *Recueil de Dodsley*, 1780, 12 vol. in-8°. Il avait été pendant nombre d'années l'éditeur de l'*European magazine*. Ses critiques annoncent autant de bonne foi que de discernement et de goût. L.

REEDTZ (HOLGER-CHRISTIAN DE), historien et homme d'Etat danois, né à Odensée le 14 février 1800, mort à Copenhague en 1857. Il termina ses études en 1821, année dans laquelle il obtint le prix d'histoire proposé par l'université pour un mémoire touchant les conquêtes des Danois au delà de la mer Baltique. Après avoir subi encore son examen pour la carrière juridique pratique, il fut en 1824 nommé page du roi. Un second ouvrage, qu'il publia en français en 1826, sur tous les traités de la couronne de Danemarck depuis 1000 jusqu'en 1800, devint l'occasion de son envoi, aux frais du fisc royal, à Munich et à Vienne, pour fouiller les archives de ces deux villes, en 1827 et 1828. De retour en Danemarck, il fut élu membre de la société royale, pour l'histoire et la langue danoises. En 1833, il fut nommé secrétaire au ministère des affaires étrangères, charge à laquelle il joignit depuis 1840 celle de chambellan royal. Depuis 1833 chevalier de l'ordre du Danebrog, il reçut successivement les décorations de l'Etoile polaire de Suède en 1840, de l'ordre de Léopold de Belgique en 1841 et de la Légion d'honneur en 1842. En 1843, il résigna toutes ses fonctions et acheta le domaine de Paalgaard, où il vécut dans la retraite jusqu'en 1848. Les complications politiques de cette année devinrent la cause de sa remise en activité. Il se chargea d'abord de quelques commissions d'office près des Etats de Schleswig-Holstein, qui ne réussirent pas. Il conclut ensuite avec le roi de Suède le traité d'union de Malmoe, suivi bientôt de l'armistice entre les Danois et les duchés (en août 1848), puis du traité du 7 octobre, qui instituait un nouveau gouvernement dans les duchés. Le 18 août 1850 enfin, il fut appelé à faire partie du cabinet formé par le comte de Moltke. C'était le parti de l'union et de l'intégralité, avec l'espoir de scandinaviser peu à peu les duchés allemands. Reertz conserva le ministère de l'extérieur aussi dans le cabinet formé le 12 juillet 1851; mais, dans cette année, un nouveau parti s'étant formé, appelé le *parti du 5 juin*, ou *parti doctrinaire*, *parti des professeurs*, sous l'influence duquel des concessions furent faites à l'Allemagne, Reertz sortit du ministère le 20 décembre 1851, avec Moltke et Fibiger. Il vécut dès lors

dans la retraite jusqu'à sa mort. Il a écrit : 1° *Quæ regiones trans mare Balticum sitæ sæculis 12^o et 13^o a Danis, sub regibus Valdemaro I, Canuto VI et Waldemaro II occupatæ fuerint, de istorum tractuum limitibus anno 1223*, etc., Copenhague, 1823; 2° *Répertoire historique et chronologique des traités conclus par la couronne de Danemarck depuis Canut I^{er} jusqu'en 1800*, Gœttingue, 1826, in-8°, avec une introduction, par Engelstoff (écrit en français); 3° *Sur les rapports commerciaux entre le Danemarck et la Suède* (dans le *Nouveau magasin danois* et dans les *Mémoires de la société littéraire scandinave*. 4° D'autres notices de lui se trouvent dans les *Mémoires astronomiques* de Schubmacher (en allemand). R-L-N.

REENHIELM (JACQUES), antiquaire suédois, naquit en 1644 à Upsal. Il avait d'abord choisi la carrière militaire et avait obtenu le grade de lieutenant. En 1675, il passa tout à coup à l'étude des antiquités et devint antiquaire du royaume de Suède. Les talents qu'il développa dans sa nouvelle carrière lui firent obtenir des lettres de noblesse. Il a publié deux *sagas* islandais, ceux de *Torsten Wikingson* et d'*Olof Trygvason*, Upsal, 1680 et 1691. Les notes qui accompagnent le texte sont remplies d'érudition. Reenhielm mourut en 1691, et fut enterré dans l'église de la Trinité, à Upsal. Voyez Vander Harth, *Holmia litterata* et le *Dictionnaire biographique* de Gezelius. C—v.

REES (ABRAHAM), savant anglais, membre de la société royale de Londres, de la société linéenne et de plusieurs autres sociétés savantes, naquit en 1743 dans le nord du pays de Galles, où son père était ministre protestant. Il commença ses études sous les yeux de ses parents, et vint les terminer à l'institution d'Hoxton, près de Londres, où il obtint bientôt une place de professeur de mathématiques, qu'il occupa pendant vingt ans. Il fut ensuite reçu professeur de théologie au collège d'Hackney, et remplit ces fonctions jusqu'en 1793, époque à laquelle il se consacra à l'Eglise. On a du docteur Rees différents ouvrages de physique et de mathématiques; le plus connu est sa *Nouvelle encyclopédie* (*the New encyclopedia*), 44 vol. in-4°, composée sur le plan de l'*Encyclopédie* française et qui est très-estimée en Angleterre. Ce travail prouve que le docteur Rees possédait un savoir immense. Aussi vertueux que savant, il était très-tolérant sous le rapport religieux. Il mourut le 9 juin 1825, à l'âge de 82 ans. Z.

REEVE (MISS CLARA), née vers 1725 à Ipswich, d'un ecclésiastique anglican, s'est plu à rapporter à son père toute l'instruction qu'elle posséda. M. Reeve, qui partageait l'opinion des anciens whigs, se faisait lire par cette enfant les débats parlementaires, qu'il écoutait en fumant sa pipe après son souper. « Je baillais alors sur un journal, dit miss Clara; mais à mon insu il fixait les principes que j'ai toujours conservés. »

L'*Histoire d'Angleterre*, par Rapin Thoiras, les *Lettres de Caton*, par Gordon et Trenchard, les histoires de la Grèce et de Rome; les *Vies* de Plutarque furent lues successivement par elle dans un âge où peu d'individus savent lire leur propre nom. Mistress Reeve, ayant perdu son mari, vint résider avec trois de ses filles à Colchester, et ce fut dans cette ville que Clara mit pour la première fois au jour le fruit de son travail littéraire, la traduction du latin en anglais du fameux roman de J. Barclay, l'*Argenis*, sous le titre du *Phœnix*, 1762. Cinq années après, elle publia celui de ses ouvrages qui la fit le plus connaître et sur lequel seul se fonde aujourd'hui sa réputation : le *Champion de la vertu, histoire gothique*. Ce roman, dont la lecture du *Château d'Otrante*, par Horace Walpole, lui avait inspiré l'idée, et dont l'intérêt repose sur le goût assez général pour ce que l'on appelle les histoires de revenants, eut un grand succès, et l'on en fit une deuxième édition dans la même année, en lui donnant alors le titre du *Vieux baron anglais*. L'auteur l'avait dédié à mistress Bridgen, fille du célèbre romancier Richardson, qui paraît avoir retouché le manuscrit. L'accueil favorable fait à cette production engagea miss Reeve à composer d'autres écrits, qui furent pour la plupart assez bien reçus dans leur nouveauté, mais qui depuis ont été presque délaissés, tandis que le précédent trouve encore des lecteurs et a même été traduit en langue étrangère. Le *Vieux baron anglais* a été admis dans la collection des compositions choisies de ce genre, éditées à Edimbourg (*Balantyne's novelit's library*), et pour laquelle Walter Scott a écrit des notices biographiques et critiques. C'est à la notice, qu'il a consacrée à l'objet de cet article, que nous devons le peu de documents restés sur une existence si peu accidentée, du moins à notre connaissance. Clara Reeve mourut le 3 décembre 1803, dans la ville où elle était née, âgée de 78 ans. Les mérites littéraires de miss Clara sont un sens droit, une morale pure, de la méthode dans la narration; il ne faut pas s'attendre à trouver dans ses ouvrages l'éclat de la passion, ni l'essor d'une imagination riche et puissante. Son principal roman pèche d'ailleurs par l'observation du costume et des mœurs du temps où les faits se sont passés; on reconnaît qu'elle n'était pas familiarisée avec Froissard et Olivier de la Marche, comme elle l'était avec Plutarque et Rapin. C'est là un défaut qui ne pouvait pas échapper à l'illustre auteur de *Quentin Durward*. On a de miss Reeve : 1° le *Phœnix*, 1762; 2° le *Vieux baron anglais*, 1767, 1768, etc.; mis en français (tout au plus) par de la Place, 1787, in-12; et 1788, dans le tome 7 de la *Collection de romans et contes imités de l'anglais*, in-8°; 3° les *Deux Mentors, histoire moderne* (en forme de lettres), traduits librement de l'anglais par de la Place, sous ce titre : *les Deux Mentors, ou Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs an-*

glaises du 18^e siècle, 1785, in-12; et dans la collection précitée, 1788; 4° le *Progrès du roman dans les divers siècles, contrées, et mœurs*; 5° l'*Exilé, ou Mémoires du comte de Cronstadt*, dont les principaux incidents sont empruntés d'une nouvelle de d'Arnaud; 6° l'*Ecole des veuves*, roman; 7° *Plan d'éducation*, avec des *Observations sur le système d'autres écrivains*, in-12, 8° *Mémoires de sir Roger de Clarendon, fils naturel d'Edouard, le Prince Noir*, avec des anecdotes sur plusieurs éminents personnages du 14^e siècle. Clara Reeve avait composé un autre roman, le *Château de Connor, histoire irlandaise*, dans lequel elle avait encore introduit des apparitions; mais le manuscrit, confié à des mains négligentes ou infidèles, ne lui revint jamais. L.

REEVES (JOHN), jurisconsulte et homme d'Etat des plus distingués de l'Angleterre, naquit à Londres en 1753, et commença son éducation à Eton. Après avoir terminé ses études à Oxford, il suivit la carrière du barreau, où il débuta en 1780, et bientôt après fut nommé commissaire aux faillites. Le ministère l'envoya en 1791 à Terre-Neuve, en qualité de président de la justice. Il résigna ces fonctions l'année suivante, et occupa toujours depuis l'emploi de clerk légiste auprès du corps du commerce et des colonies. Enfin les fonctions qui lui donnèrent le plus de célébrité, celles dans lesquelles il déploya avec le plus d'éclat son habileté et la profondeur de sa politique, furent sans contredit celles de surintendant du bureau des étrangers (*alien-office*). Dans un temps de guerre et de révolution, cet emploi était de la plus haute importance, et Reeves y seconda merveilleusement le ministère par sa fermeté et son énergie. Parfaitement soutenu par les célèbres Pitt et Dundas, dont il suivait les plans, il tint toujours éloignés de l'Angleterre les agents secrets qui y furent envoyés de tous les pays de l'Europe, et surtout de la France, pour y fomenter l'esprit de désordre et de révolution. Au moyen des suspensions de l'*habeas corpus*, qui furent accordées à plusieurs reprises par la législature britannique, il expulsa un grand nombre de ceux qui s'y étaient introduits, et contribua beaucoup ainsi à maintenir dans les trois royaumes la paix et le bon ordre. Pour résister aux associations démagogiques, il avait réussi à en former une autre très-nombreuse, et composée de tout ce qu'il y avait en Angleterre d'hommes sensés et intéressés à l'ordre. Les ayant un jour (20 novembre 1792) réunis à la taverne de la *Couronne et de l'Ancre*, il leur adressa un discours admirable par l'éloquence, la profondeur et surtout le courage. C'était un appel à la religion, à la loyauté, au bon sens et à l'honnêteté du peuple; aussi fut-il parfaitement entendu. L'esprit qui régnait dans ce discours et dans plusieurs autres se propagea bientôt par tout le royaume, et les promoteurs de révolutions furent déconcertés. Il était naturel

qu'un tel homme devînt odieux à ce parti; aussi fut-il dénoncé devant la chambre des communes pour une brochure qu'il avait fait paraître sur la constitution de l'Angleterre. En conséquence de cette dénonciation, le procureur général dirigea contre lui des poursuites pour avoir soutenu dans son ouvrage que la monarchie resterait toujours sur ses bases, quand bien même les deux branches du pouvoir législatif viendraient à être détruites. Ainsi, poursuivi avec acharnement par le parti des démocrates, et, comme il arrive trop souvent, mal soutenu par les siens, de même que par les ministres dont il était l'appui, John Reeves fut traduit devant un jury qui, après une longue délibération, prononça un verdict remarquable par la contradiction des motifs, et qui fut généralement blâmé. Nous en citerons le texte : « Le pamphlet reconnu pour être l'ouvrage de John Reeves est un écrit très-inconvenant (*improper*) ; mais, convaincus que les motifs de l'auteur ne sont pas ceux que mentionne l'information dirigée contre lui, nous le déclarons non coupable. » Cet acte d'une justice incomplète ne satisfît pas le caractère absolu et invariable de Reeves. Dès ce moment les fonctions publiques eurent moins d'attraits pour lui. Après la mort du célèbre Pitt, qui avait été son protecteur, il obtint sa retraite avec une forte pension, et passa tout son temps dans l'étude de l'histoire et des lois, jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1830. Ses écrits, tous remarquables par le savoir et la profondeur, sont : 1° *Recherches sur la nature de la propriété et des biens-fonds suivant les lois de l'Angleterre*, 1779, in-8° ; 2° *Charte de loi pénale*, en une feuille in-fol., 1779 ; 3° *Histoire des lois anglaises*, 1783, 2 vol. in-4° ; 2° édit., avec une continuation comprenant le règne de Philippe et Marie, 1787, 4 vol. in-8° ; 4° *Considérations légales sur la régence en ce qui concerne l'Irlande*, 1789, in-8° ; 5° *Loi des bâtiments maritimes (shipping) et de la navigation*, 1792, in-8° ; 2° édit., 1807 ; 6° *Histoire du gouvernement de Terre-Neuve*, 1793, in-8° ; 7° *Le Mécontent, lettre à Francis Plowden*, 1794, in-8° ; 8° *Examen et réfutation des motifs énoncés dans la pétition des aldermen Wilkes et Boydell, en faveur de la paix*, 1795, in-8° ; 9° *Pensées sur le gouvernement anglais*, de 1795 à 1799, in-8° ; 10° *Considérations sur le serment du couronnement*, in-8° ; 2° édit., 1801 ; 11° *Collection des textes hébreux et grecs des psaumes*, 1800, in-8° ; 12° *le Livre des prières ordinaires (common prayers)*, auquel sont joints une préface et des notes, 1801, in-8° ; 13° *la Sainte Bible*, imprimée d'une nouvelle manière, avec des notes, 1802, 10 vol. in-8° ; 14° *le Livre des prières ordinaires*, avec des observations sur les services, etc., 1801, in-8° ; 15° *Nouveau Testament grec*, 1803, in-12 ; 16° *Psalterium ecclesiæ anglicanæ hebraicum*, 1804, in-12 ; 17° *Proposition pour une société de la Bible sur un nouveau plan*, 1805, in-8° ; 18° *Obser-*

XXXV.

vations sur ce qu'on appelle le bill des catholiques, 1807, in-8°.

M—D J.

REGA (HENRI-JOSEPH), docteur en médecine, naquit à Louvain le 26 avril 1690. Ses parents le firent élever avec beaucoup de soin dans les collèges les plus célèbres de la ville, et il ne manqua pas d'y obtenir bientôt les premières places. Son goût l'ayant porté vers la médecine, il fut admis, dès 1712, au rang de professeur. Il se rendit bientôt après à Paris et commença d'y travailler à son traité *De sympathia*, ouvrage qui a fondé sa réputation. Nous ne parlerons pas de tous les honneurs académiques qu'il obtint encore dans sa ville natale, mais nous dirons qu'il était d'un désintéressement, d'une générosité extraordinaire, et qu'il refusa les offres des grands afin de pouvoir mieux donner tous ses soins aux malheureux et profiter des moments de loisir qui lui restaient pour se livrer à l'étude dans sa grande bibliothèque. Il mourut célibataire le 22 juillet 1754, léguant une partie de sa fortune pour la fondation de deux bourses destinées aux étudiants en médecine et plusieurs milliers de florins à la bibliothèque de l'université. Outre son ouvrage sur la sympathie, publié à Harlem en 1721, in-12, et à Leipsick en 1762, nous ne citerons de ses écrits que la thèse suivante : *Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis Marimontensis in comitatu Hannoniæ*, Louvain, 1740, in-12, traduite en français, par S.-A. Devillers, sous le titre d'Analyse des eaux minérales de Marimont, Louvain, 1741, in-12. On y avait joint les analyses des fontaines appelées le Roidemont et le Montaigu, faites par le professeur Sassenus. Ce travail valut à Rega le titre de conseiller médecin de l'archiduchesse Marie-Elisabeth, gouvernante des Pays-Bas, avec d'autres titres et des présents. Nous citerons aussi *Dissertatio medico-chymica qua demonstratur sanguinem humanum nullo acido vitari*, Louvain, 1744, in-8°. Elle montre les traces du système de Sylvius, qu'on eut encore à combattre dans ce temps-là.

F—D—R.

REGANHAC (GÉRAUD VALET DE), naquit à Cahors en 1719. Après avoir fait de bonnes études, il se retira dans une campagne, où il partagea sa vie entre les soins qu'il devait à sa famille et la culture des lettres. Il remporta quatre prix à l'académie des Jeux Floraux, deux d'éloquence en 1752, par un discours sur cette question : Si l'esprit philosophique est plus utile que nuisible aux belles-lettres, et en 1758, par un discours sur ces paroles : Il est honteux d'avoir plus de ménagement pour les vices que pour les ridicules. Cette même année, il eut le prix de l'ode. Il obtint en 1757 un nouveau triomphe, et l'académie dut s'associer un littérateur dont elle avait couronné tant de fois les ouvrages. C'est particulièrement dans le genre lyrique que s'est exercé Reganhac : une étude approfondie d'Horace avait déterminé cette préférence. Dans ses

odes, où il a célébré quelques-uns des événements les plus brillants du règne de Louis XV, on trouve du feu, de la verve, de la noblesse; mais des beautés d'un ordre supérieur y sont déparées par des négligences et par des fautes de goût. Reganhac était l'ami de Lefranc de Pompignan, son confrère à l'académie de Montauban. Il est mort en 1784. On a de lui : 1° *Etudes lyriques d'après Horace*, Villefranche-de-Rouergue, 1775, in-8°. Sous ce titre, l'auteur a donné la traduction en prose, avec une imitation en vers, d'une trentaine d'odes d'Horace, son auteur favori. 2° *Traduction des odes d'Horace, avec des observations critiques et poésies lyriques, suivies d'un discours sur l'ode et de quelques autres pièces de prose*, Paris, 1781, 2 vol. in-12. Le premier contient la traduction en prose du lyrique romain et des remarques très-judicieuses sur les traductions de Dacier, Sanadon et Batteux; le second volume offre les imitations en vers que l'auteur avait déjà publiées sous le titre d'*Etudes lyriques*. Il les a fait suivre de ses odes et de quelques imitations des psaumes, d'un discours sur l'ode prononcé en 1761 à l'académie des Jeux Floraux, des deux discours couronnés par cette académie, et enfin d'une lettre au marquis de Beaufort, dans laquelle il soutient, comme il l'avait fait dans son discours, que l'esprit philosophique est nuisible aux lettres. Ce recueil peut être lu avec fruit par les jeunes littérateurs. (Voyez-en l'extrait dans le *Journal des savants* de novembre 1782, p. 743.) — Un fils de Reganhac a publié l'*Eloge de Louis XII, père du peuple*, Paris, 1782, et a remporté, en 1787, le prix, au jugement de l'académie de Montauban, de l'*Eloge de J. J. Lefranc de Pompignan*. W—s.

RÉGEMORTES. Il y a eu trois ingénieurs de ce nom (Louis de Régemortes le père et ses deux fils, NOËL et LOUIS) attachés ou conjointement ou successivement à la maison d'Orléans, pour la direction des grands travaux hydrauliques que les princes de cette maison ont fait exécuter. Le canal de Briare, terminé en 1642 (1), amenait dans la rivière de Loing, sous Montargis, les bateaux de la Loire, qui naviguaient ensuite sur cette rivière jusqu'à la Seine, à St-Mamert, d'où ils descendaient à Paris en suivant le cours du fleuve. Louis XV, pour augmenter les avantages de cette communication de la Loire et de la Seine, concéda au duc d'Orléans, son frère, par

un édit de 1679, enregistré en 1680, le privilège de faire construire à ses frais un canal partant de la Loire, près d'Orléans, et aboutissant au point de jonction du canal de Briare et de la rivière de Loing. Ce canal, rendu navigable en 1692, après avoir été cédé et recouvré par la maison d'Orléans, lui revint définitivement en 1702. L'affluence des bateaux que la réunion des deux canaux de Briare et d'Orléans amenait dans le Loing rendit bientôt sensible la nécessité de canaliser cette rivière, où la navigation se faisait par des pertuis également incommodes et dangereux. Régemortes père, Hollandais d'origine, et qui avait travaillé sous Vauban aux fortifications de Neufbrisach, fut chargé de cette entreprise. Aidé par son fils aîné, il dressa les projets des travaux nécessaires pour arriver à ce but, et il en dirigea l'exécution. Le canal de Loing, établi en vertu de lettres de 1719, était navigable en 1723. C'est son exécution qui a commencé à rendre le nom de Régemortes un nom historique (1). Le canal d'Orléans se trouvait fort dégradé en 1722. Régemortes, qui fut nommé directeur général de ce canal en 1726, y a fait exécuter des ouvrages de réparation et d'amélioration tellement importants que c'est à lui qu'on est principalement redevable de l'état de prospérité où la navigation d'Orléans à Montargis s'est trouvée depuis près d'un siècle. M. d'Argenson, d'abord chancelier du duc d'Orléans (fils du régent), entra au ministère de la guerre le 1^{er} janvier 1743. Il avait apprécié le mérite de Noël de Régemortes, et il en fit le premier commis de son département. Celui-ci ne perdit pas de vue pour cela les travaux qui intéressaient la maison d'Orléans, à laquelle il était fort attaché. Mais la place d'ingénieur des *turcies* et *levées* de la Loire, dont il jouissait, fut donnée à Louis de Régemortes, son frère cadet, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure. Lorsque M. d'Argenson quitta le ministère en 1757, Noël reprit la direction des canaux d'Orléans et de Loing, et s'adjoignit Louis, son frère. Cette adjonction allégea assez son travail pour lui procurer la facilité de résider dans une propriété territoriale qu'il avait près de Strasbourg; mais Louis étant mort vers 1775 ou 1776, Noël se trouva de nouveau chargé de tous les détails de la direction. Il en suivit les opérations sans se déplacer, tant pour l'administration que pour la partie d'art, avec autant d'activité et de présence d'esprit que s'il eût habité Orléans, dont il était éloigné de plus de cent lieues. En 1786, à la mort du duc d'Orléans, Noël abandonna tout à fait les travaux d'ingénieur. Il est mort vers 1790, âgé d'environ 90 ans, ce qui placerait sa nais-

(1) Le canal de Briare est le premier qui ait jamais été exécuté à point de partage, c'est-à-dire jouissant de la propriété d'établir, au moyen d'un emmagasinement d'eaux supérieures, la communication navigable entre les bassins de deux fleuves, en faisant franchir aux bateaux le plateau posé par la nature pour séparer ces bassins. Les écluses n'avaient servi jusqu'alors qu'à modérer la trop grande déclivité et rapidité des rivières, à fournir des moyens de défense militaire, etc. Les canaux de Languedoc et d'Orléans ont été projetés sur le modèle de celui de Briare; ainsi la France a produit, dans le cours du 17^e siècle, trois monuments hydrauliques de la plus haute importance et d'une espèce nouvelle; cependant on ne voit communément, dans ces monuments, que des creusements de fosses et des constructions d'écluses, sans réfléchir qu'on a fait de ces moyens connus un emploi tout à fait inconnu avant le 17^e siècle.

(1) Quatre personnages de cette famille s'étaient déjà fait connaître dans les lettres; Ambroise était professeur de grec et d'hébreu à Leyde, en 1600; Pierre, son cousin, a écrit sur la politique; Assurus exerça la médecine à Londres et a composé plusieurs ouvrages (voy. GLISSON); un autre médecin du même nom pratiquait son art à Norfolk, et mourut en 1671. C. M. P.

sance vers l'année 1700. Toutes nos recherches pour avoir à cet égard des dates plus précises ont été infructueuses. Noël de Régemortes avait un goût particulier pour la botanique. On le regarde comme ayant introduit en France les premières boutures de peupliers d'Italie, qu'il envoya dans des boîtes de fer-blanc à Montargis, où elles furent plantées, en 1740, sur les bords du canal de Loing, en un lieu appelé les *Belles-Manières*. Louis de Régemortes, frère cadet de Noël, avait donné, dès 1730, dans ses fonctions d'ingénieur, des preuves de mérite telles qu'il fut jugé capable de projeter et d'exécuter un monument hydraulique auquel il doit une célébrité bien justement méritée : le pont de Moulins sur l'Allier. Les grandes difficultés de la construction de ce pont portaient principalement sur la manière de le fonder, et voici à quoi tenaient ces difficultés. L'Allier est une rivière torrentueuse dont les eaux parcourent un sol très-susceptible d'érosion et coulent sur une couche très-épaisse d'alluvion composée de sable extrêmement mobile; la largeur de cette couche est beaucoup plus considérable que celle du lit, vu les fréquents changements de la direction des eaux dans la vallée qui constitue le fond de leur bassin. Régemortes trouva dans une de ces fouilles une grande quantité de gros bois couchés horizontalement, paraissant appartenir à un ancien chantier, et qui étaient ensevelis sous les alluvions; il voulut connaître exactement quelle était l'épaisseur de la couche qu'elles forment, et il fit son expérience par la méthode employée pour creuser les puits *artésiens*, qu'on distingue aussi par le nom de *fontaines forcées*; cette épaisseur a été reconnue de quinze mètres huit dixièmes (47 pieds), et les matières aréneuses ainsi traversées étaient sensiblement homogènes. Il est à remarquer qu'un pieu de médiocre grosseur, battu dans le lit de la rivière avec des moyens tellement puissants que, faute de force suffisante pour le retirer, on avait été obligé de le récupérer pour qu'il ne formât pas un écueil, n'avait pu pénétrer dans le sable que d'environ cinq mètres (15 pieds). Il est manifeste qu'une construction quelconque établie sur une pareille base, sans les précautions convenables, se trouvait exposée, ou, pour parler plus exactement, destinée à une prompte ruine. Il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs ponts construits à Moulins avant celui de Régemortes n'ont eu qu'une durée éphémère. On cite un pont de bois renversé en 1676, un pont de pierre bâti en 1685 et détruit en 1689, sous les ruines duquel on a découvert les vestiges d'un pont de pierre plus ancien que le pont de bois. Ces travaux avaient peut-être été confiés à des constructeurs peu éclairés; mais ce qui est bien plus concluant pour la difficulté de l'entreprise, est d'y voir échouer un homme d'un mérite éminent en architecture, le célèbre Hardouin Mansard. La pre-

mière pierre d'un pont qu'il avait été chargé d'établir à Moulins fut posée le 3 septembre 1705; toutes les parties de ce pont situées au-dessus des eaux étaient d'une exactitude *d'appareil*, d'une pureté de formes sans exemple à cette époque. Le 8 novembre 1710, les arches étaient entièrement fermées, et quoiqu'elles fussent encore soutenues par les cintres, une crue occasionna la chute de la plus grande partie du pont et mit le gouvernement dans la nécessité d'en construire un autre. Louis de Régemortes, éclairé par des exemples aussi frappants, se prépara, et par une méditation profonde et par des observations soignées, à la solution du problème difficile qu'il avait à résoudre. Ayant reconnu : 1° que le sable sur lequel il devait s'établir était homogène sur toute la profondeur qu'il avait explorée par la sonde; 2° qu'un volume déterminé de ce sable, renfermé de manière à ne pouvoir s'échapper, ne diminuait pas sensiblement sous une grande compression, il résolut de profiter de cette dernière propriété pour donner de la stabilité à son monument. En conséquence, il couvrit la surface entière sur laquelle le pont devait être élevé par un large et épais *radier* général en maçonnerie (qu'on peut comparer à un mur couché horizontalement) dont la largeur excédait considérablement celle du pont, et sous toute la longueur duquel il fit battre cinq rangs de *palplanches* (espèces de grosses cloisons), savoir deux rangs au-dessus et trois au-dessous du pont; de plus il donna à l'eau, sous ses arches, une somme de débouchés plus que double de celle que fournissait le pont Mansard, afin de diminuer par la grandeur de la section transversale la vitesse et la force érosive du courant dans les crues. Ainsi, d'une part, les précautions prises pour empêcher le déplacement du sable garantissaient la construction contre les *affouillements* ou excavations inférieures; d'une autre part, l'incompressibilité de ce sable ainsi retenu rassurait contre la crainte des tassements ou affaissements verticaux qui ont lieu dans les terrains compressibles. Le devis dressé par Régemortes porte la date du 26 novembre 1752; les travaux commencés l'année suivante ont été terminés en 1763. Le pont est composé de treize arches de forme ovale dont chacune a dix-neuf mètres et demi (10 toises) d'ouverture; sa largeur totale, d'une tête à l'autre, est de treize mètres six dixièmes (7 toises). Louis de Régemortes publia en 1771 un ouvrage très-intéressant (1) contenant tous les détails du projet et de la construction de son pont. La description qu'il y donne des procédés et des machines qu'il y a employés, et dont une partie a été perfectionnée par lui, a fourni d'utiles leçons aux ingénieurs qui ont construit de grands ponts depuis 1760. Il n'a survécu que quatre ou cinq

(1) *Description du nouveau pont de pierres construit sur la rivière d'Allier, à Moulins, etc., 1771, in-fol. avec 16 planches.*

ans à la publication de cet ouvrage. A sa mort, il était depuis plusieurs années premier ingénieur des turcies et levées. P—N^r.

REGGIO (FRANÇOIS), célèbre astronome, naquit en 1743 à Gênes d'une famille patricienne. Il embrassa la règle de St-Ignace à l'âge de quinze ans, et, après avoir terminé ses études, fut chargé d'enseigner la théologie au collège de sa ville natale. Après la suppression des jésuites, il s'adonna tout entier à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, dont il n'avait fait jusqu'alors qu'un délassement, et ses progrès y furent rapides. Il devint le compagnon des travaux de Oriani et de Cesaris, employés à Milan, à l'observatoire de Brera. En 1776, il détermina la latitude et la longitude de Pavie et de Crémone et établit en même temps la différence du méridien de ces deux villes avec celui de la capitale de la Lombardie. Il leva, de concert avec ses deux collaborateurs, la carte des triangles de la haute Italie, terminée en 1794, et que les astronomes italiens se proposaient de joindre à ceux du Piémont et de la France (voy. la *Biographie astronomique* de Lalande, p. 636). D'autres travaux, d'autres observations l'occupèrent le reste de sa vie. Il mourut à Milan le 10 octobre 1804. Le P. Reggio était membre des académies de Turin, de Mantoue et d'un grand nombre de sociétés littéraires. On a de lui une foule de mémoires et d'observations, insérées dans les *Efemeride astronomiche* de M. de Cesaris, depuis l'année 1775, et dont on trouve les titres dans le *Supplément* du P. Caballero à la *Bibl. Soc. Jesu*, 11^e partie, p. 85 et 86; on se contentera de citer les mémoires sur l'*Anneau de Saturne*, 1775; — sur les *Diamètres du soleil et de la lune*, 1776; — sur les *Instruments de l'observatoire de Milan*, 1782; — sur l'*Obliquité de l'écliptique et la hauteur moyenne du thermomètre et du baromètre à Milan*, 1785; — des *Observations sur les pluviètes de Piazzì et d'Obers*, 1802, etc. Z.

REGGIO (duc DE). Voyez OUDINOT.

REGHELLINI (M.), littérateur et érudit, naquit à Schio en 1750, à ce qu'on a avancé, mais nous croyons que cette date est de vingt ou trente ans trop reculée. Ses parents étaient Vénitiens. Après avoir professé les mathématiques et la chimie, il vint s'établir à Bruxelles, puis à Paris, où il publia divers ouvrages qui offrent des recherches étendues, mais une imagination peu réglée et des opinions téméraires. Son *Examen du mosaïsme et du christianisme*, Paris, 1834, 3 vol. in-8°, est conçu dans des vues très-peu orthodoxes. Fort occupé de la franc-maçonnerie, Reghellini mit au jour en 1826, à Bruxelles, un volume intitulé *Esprit du dogme de la franc-maçonnerie; recherches sur son origine et celle de ses différents rites*. En 1833, développant davantage ses travaux, il fit paraître à Paris, en 3 volumes in-8°, la *Maçonnerie considérée comme le résultat des religions égyptienne, juive et chrétienne*. L'auteur veut faire remonter la maçonnerie et la

religion de Moïse au culte pratiqué sur les rives du Nil à l'époque des Pharaons. Il a du moins réussi à recueillir un grand nombre de renseignements et de faits susceptibles d'intéresser les personnes qui s'occupent de l'institution dont il s'agit. De 5822 à 5829, c'est-à-dire de 1822 à 1829, Reghellini travailla aux *Annales chronologiques, littéraires et historiques de la maçonnerie des Pays-Bas*. La vie de cet écrivain n'est pas bien connue; on a prétendu qu'en 1848 il s'était trouvé compromis dans des troubles qui éclatèrent à Venise et qu'il avait été obligé de s'éloigner; mais son âge très-avancé ôte toute probabilité à cette allégation. Des journaux de Bruxelles annoncèrent qu'à la fin du mois d'août 1853, Reghellini, réduit à la plus grande détresse, entra au dépôt de mendicité de cette ville et y mourut peu de temps après à l'âge de 96 ans, chiffre qui pourrait bien être exagéré. Z.

RÉGILLIEN (Q. NONTUS REGILLIANUS ou REGALIANUS AUGUSTUS), l'un des tyrans éphémères qui troublèrent l'empire sous Gallien, était originaire de la Dace et parent, à ce qu'on croit, de Décébale, dont il avait hérité la valeur et les autres qualités (voy. DÉCÉBALE). Revêtu par Valérien des premiers emplois militaires, il signala ses talents dans la guerre contre les Sarmates, qu'il vainquit et repoussa plusieurs fois. Trebellius Pollion nous a conservé la lettre que Claude (depuis empereur) écrivit à Régillien pour le féliciter de la double victoire qu'il avait remportée sur les barbares près de Scupi (Scopia ou Uscopia, dans la Bulgarie); il la termine ainsi : « Envoyez-moi, Régillien, des armes de Sarmates et deux sayes avec « les agrafes, puisque je vous ai envoyé des nœuds » (voy. *Hist. Aug. Scriptor.*). Régillien commandait les légions stationnées dans l'Illyrie, lorsqu'Egenus (voy. ce nom) prit la pourpre vers la fin de l'an 260. Après un règne de quelques jours, celui-ci perdit le trône et la vie, et les habitants de la Mésie, redoutant la cruauté de Gallien (voy. ce nom), élurent empereur Régillien (1) au commencement de 261. Ce prince continua de faire avec succès la guerre aux Sarmates; c'est tout ce qu'on sait de son règne, qui ne fut pas sans gloire. Pollion prétend que les Illyriens, de concert avec les soldats, le tuèrent dans l'espérance d'obtenir à ce prix leur pardon de Gallien; mais Aurélius Victor dit que Régillien trouva la mort dans un combat que Gallien lui livra au mois d'août 263. Les médailles de ce prince sont excessivement rares. Le cabinet du Louvre en possède quelques-unes en argent; mais il n'est pas bien certain qu'elles soient antiques (voy.

(1) Selon Pollion, c'est à un jeu de mots que Régillien fut redevable de l'empire. Un soir qu'il soupa avec quelques-uns de ses officiers, le tribun Valerianus s'avisait de demander d'où venait le nom de Régillien? — De roi ou de régner, répondit l'un d'entre eux. Tous les convives saisirent avec empressement cette allusion, et lorsque Régillien parut le lendemain à la tête des légions, elles le saluèrent empereur. Il est inutile d'ajouter que cette anecdote est dénuée de toute vraisemblance.

le *Traité des médailles romaines*, par Mionnet, p. 307). W—s.

REGILLO. Voyez PORDENONE.

RÉGINON, abbé de Prum, dans le diocèse de Trèves, fut l'un des plus savants hommes du 9^e siècle. On ignore l'époque et le lieu de sa naissance. Il embrassa la règle de St-Benoît à Prum dans un temps où les sciences y florissaient, et il fit de grands et rapides progrès dans la théologie et le droit canonique. Il parvint aux premières charges de l'abbaye; et, en 885, il coupa les cheveux au prince Hugues, fils du roi Lothaire, qu'on y avait relégué après lui avoir crevé les yeux. L'abbaye de Prum fut pillée en 892 par les Normands; l'abbé Farabert, qui s'était enfui, se démit de sa dignité; Région fut élu son successeur. Des intrigues, dont les monastères mêmes ne sont pas exempts, le forcèrent d'abdiquer en 899, et il alla vivre auprès de Ratbod, archevêque de Trèves, qui, connaissant ses talents et sa capacité, l'établit abbé de St-Martin. On croit qu'il suivit Adalberon, archevêque d'Augustin, dans un voyage que ce prélat fit, en 908, à l'abbaye de St-Gall. Peu de temps après, il se retira dans le monastère de St-Martin, à Trèves, et il y mourut en 915. On a de Région : 1^o une *Chronique*, divisée en deux livres. Le premier commence à la naissance de Jésus-Christ et finit à l'année 718; le second contient la suite de l'histoire, depuis la mort de Charles Martel, en 741, jusqu'à l'an 907; elle est très-intéressante, surtout pour ce qui concerne l'Allemagne. La chronique de Région a été continuée successivement par deux écrivains jusqu'à l'année 977. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* en citent une édition de Strasbourg, 1518, in-fol.; mais Vogt et d'autres bibliographes regardent comme la première celle de Mayence, 1521, même format. Simon Schard publia de nouveau cette *Chronique* dans un recueil de pièces, Francfort, 1566; et Pistorius l'a insérée dans le tome 1^{er} des *Rerum germanicar. scriptor.*, ibid., 1583, (voy. PISTORIUS). Ces différentes éditions sont plus ou moins défectueuses. André Duchêne a publié, dans les *Historiæ Normannorum scriptor. antiqui*, un long fragment de la *Chronique* de Région. 3^o Un *Recueil des canons des Latins*, rangés par ordre de matières. On remarque que notre auteur est le premier qui ait suivi cet ordre, et qu'il a joint aux décrets des conciles les sentences des Pères et les lois civiles; de sorte qu'on pourrait donner à ce recueil le titre de *nomocanon*. Joach. Hildebrand l'a publié sous ce titre : *De disciplina ecclesiastica veterum, præsertim Germanorum, libri duo*, Helmstadt, 1659, in-4^o; mais Baluze en a mis au jour une seconde édition qu'il a intitulée *De disciplinis ecclesiasticis et religione Christiana*, Paris, 1671, in-8^o, et ornée d'une savante préface, de notes et de divers appendices. Le premier livre traite des devoirs des ecclésiastiques et le second des obligations des

laïques. 3^o *De harmonica institutione Monitum*. C'est une lettre adressée par Région à l'archevêque Ratbod sur la nécessité de réformer le chant dans son église et qui servait de préface à un opuscule intitulé *Tonarius sive octo toni musicæ artis cum differentiis*. Cette lettre a été publiée par Gerbert dans le tome 1^{er} des *Scriptor. ecclesiastici de musica* (230-247); mais le savant éditeur n'a pas pu se procurer l'opuscule dont elle est l'introduction et dont il existe deux copies, l'une dans la bibliothèque de Leipsick et l'autre à Ulm. Du Boulay (*Pist. univ. Paris.*, p. 1-294) attribue à Région un *Commentaire* succinct sur l'ouvrage de Martianus Capella : *De nuptiis philologiæ et Mercurii*; mais ce prétendu commentaire n'est autre chose qu'un chapitre de la lettre qu'on vient de citer et que du Boulay n'a connue qu'imparfaitement. Tritheim parle des *Sermons* de l'abbé de Prum et d'un recueil de ses *Lettres* qui n'existent plus. On peut consulter la *Vie* de Région dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 6, p. 150-154. W—s.

REGIOMONTANUS. Voyez MULLER.

REGIS (ST-JEAN-FRANÇOIS) naquit le 31 janvier 1597 de parents nobles, au village de Foncouverte, diocèse de Narbonne. Dès son enfance, on remarqua en lui un attrait pour la piété que fortifiait l'exemple de sa famille et qui présageait ce qu'il devint depuis. A cela se joignaient des goûts graves et un éloignement pour les amusements de cet âge. Aussitôt que se développa sa raison, on l'envoya faire ses études à Beziers, dans le collège des jésuites. Il s'y distingua par des progrès rapides, mais plus encore par sa vie exemplaire. Cité pour modèle à ses condisciples, charmé des vertus qu'il admirait dans ses maîtres, il prit pour leur institut une estime singulière, et, à l'âge de dix-neuf ans, sollicita la faveur d'être admis parmi eux. On juge bien que les désirs d'un tel sujet ne trouvèrent aucun obstacle; il fut admis au noviciat à Toulouse le 8 décembre 1616 et y prononça ses premiers vœux en 1618. Il continua ses études à Cahors et à Tournon avec une égale régularité. En 1621, Regis commença le cours d'enseignement en usage dans la société. Il professa les humanités pendant sept ans à Bilon, à Auch et au Puy-en-Velai. En 1628, ses supérieurs l'envoyèrent à Toulouse faire son cours de théologie; il s'appliqua à cette science avec ardeur, sans négliger ses pratiques de dévotion. On le surprit se débattant la nuit, après un court sommeil, et allant prier dans la chapelle du collège. Après avoir donné quatre ans à l'étude de la théologie, il reçut l'ordre de se préparer à recevoir la prêtrise et s'y disposa par le jeûne, la retraite et la prière. A peine avait-il été ordonné prêtre que le fléau de la peste se déclara dans Toulouse et y exerça ses ravages. Regis obtint la permission de se dévouer au service des malades, et la charité qui l'animait lui fit toujours choisir sa place

où il y avait le plus de danger. Il sortit sain et sauf de cette périlleuse épreuve. C'est vers ce temps qu'il prononça ses derniers vœux et qu'il se voua au ministère de la chaire. Montpellier fut le premier théâtre de ses prédications, que suivait un auditoire nombreux, composé de personnes de toutes les conditions. Un incident vint les interrompre. Des affaires de famille exigeaient sa présence à Foncouverte. Il s'y rendit, et son premier soin en arrivant dans sa patrie fut d'aller visiter les malades et de leur porter des consolations. Le matin il catéchisait les enfants. Il prêchait deux fois par jour pour le peuple. Il recueillait les aumônes des riches et allait les distribuer aux indigents. Son séjour à Foncouverte fut une véritable *mission*. Il se sentait porté à cette œuvre et demanda de s'y livrer tout entier. Il débuta par Sommières, petite ville du bas Languedoc, alors peuplée en grande partie par des calvinistes. Il y régnait une extrême ignorance de toute religion et par conséquent beaucoup de vices. Régis parvint à dissiper l'une et à corriger les autres. En 1663, l'évêque de Viviers l'appela dans son diocèse, centre du calvinisme. Il y produisit d'admirables fruits. Mais l'ardeur de sa charité le faisait aspirer à de plus pénibles travaux. Il écrivit au général de la société pour être employé aux missions chez les Hurons et les Iroquois. Quoique la permission lui en fût d'abord accordée, le supérieur général jugeant ses soins nécessaires pour la conversion des calvinistes, finit par le retenir dans le pays où il avait fait tant de bien et où il en restait encore beaucoup à faire. Alors le Velay devint le principal objet de son zèle apostolique. Pendant l'été, il prêchait dans les villes. Lorsque les travaux des champs avaient cessé, il allait annoncer la parole sainte dans les campagnes. Ni les mauvais chemins ni la rigueur de la saison ne l'arrêtaient dans ses courses pédestres à travers les bois, les montagnes et les torrents. Dans une de ces *expéditions*, il se cassa la jambe. Cet accident ne l'empêcha point de se faire transporter à l'église pour y prêcher et confesser. Rien n'égalait l'austérité de sa vie. Il ne donnait chaque nuit que trois heures au sommeil et souvent qu'une seule; le reste était employé à la prière. Une simple planche où la terre nue lui servait de lit. Il s'était interdit l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin. Sa nourriture consistait en des légumes cuits à l'eau, sans assaisonnement. Il portait un rude cilice. L'onction de son éloquence, tantôt douce, tantôt véhémence, était toujours entraînante et accompagnée de larmes. Une patience imperturbable, une douceur angélique, désarmaient ceux qui l'insultaient et firent plusieurs fois tomber à ses pieds des malveillants qui en voulaient à sa vie. Tel était Régis; il avait passé quatre ans à évangéliser le Velay. Il venait de terminer ses travaux d'été par la petite ville de Montfaucon et il avait annoncé pour la Louvesc

une mission aux derniers jours de l'avent 1640. Il partit du Puy le 22 décembre pour s'y rendre, et après une marche pénible, harassé de fatigue et saisi par le froid et la fièvre, il arriva enfin à Louvesc la veille de Noël. Il se rendit aussitôt au confessionnal et n'en prêcha pas moins trois fois le jour de la fête et autant de fois le lendemain. Tant d'efforts épuisèrent ses forces. Son état empira, et au milieu de douleurs aiguës qui ne lui arrachèrent pas une plainte, il expira doucement le 31 décembre vers minuit. On assure que des miracles se firent à son tombeau, et vingt-deux évêques du Languedoc l'attestèrent à Clément XI, qui le béatifia en 1716. Clément XII, après des informations juridiques d'où il résulta que Régis avait pratiqué les vertus chrétiennes dans un degré héroïque, sur les instances du roi de France Louis XV, de Philippe V, roi d'Espagne, et du clergé de France, assemblé à Paris en 1735, le mit en 1737 au rang des saints. Sa fête se célèbre le 16 de juin (*roy. G. DAUBENTON*). L—Y.

RÉGIS (PIERRE-SYLVAIN), philosophe cartésien, naquit en 1632 à la Salvétat de Blanquefort, dans le comté d'Agenois. Cadet d'une famille nombreuse, et destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, après avoir achevé ses cours avec éclat au collège de Cahors il étudia la théologie à l'université de cette ville, et s'y rendit assez habile pour que ses maîtres le sollicitassent de recevoir le bonnet de docteur; mais il ne s'en jugea pas digne et vint à Paris étudier en Sorbonne. Son professeur, d'ailleurs homme de mérite, le rebuta par ses longueurs; et ayant eu occasion d'entendre Rohault (*roy. ce nom*), prit du goût pour la philosophie de Descartes, dont il devint bientôt un zélé partisan. Il quitta Paris, dit Fontenelle, avec une espèce de mission de son maître, et se rendit en 1665 à Toulouse pour y propager les principes de la nouvelle philosophie. Il s'acquitta si bien de cet emploi, que le magistrat de Toulouse lui fit une pension pour le retenir en cette ville; événement, dit encore Fontenelle, presque incroyable dans nos mœurs, et qui semble appartenir à l'ancienne Grèce. Cependant Régis, qui s'était lié dans le même temps avec le marquis de Vardes, exilé en Languedoc, obtint, non sans peine, la permission de le suivre dans son gouvernement d'Aigues-Mortes, puis à Montpellier, où il eut les mêmes succès qu'à Toulouse. Il revint à Paris en 1680 et y fit des conférences chez Lemery; mais son appartement, quoique spacieux, ne l'était pas assez pour contenir les auditeurs qui se portaient à des leçons dont la nouveauté formait le moindre agrément. Ce succès était trop éclatant : l'école de Régis fut fermée par l'ordre de l'archevêque de Paris (Harlay), qui restait attaché à l'ancienne philosophie. Il voulut profiter de ce loisir pour faire imprimer son cours; mais il ne lui fallut pas moins de dix ans pour surmonter toutes les oppositions que rencontra cette entreprise. Des

réponses aux adversaires du cartésianisme et des discussions avec Malebranche, dans lesquelles Régis n'eut pas le bonheur de soutenir la vérité qu'il aimait tant, l'occupèrent longtemps et usèrent sa santé. Ses infirmités finirent par ne plus lui permettre aucun travail. Nommé membre de l'Académie des sciences lors de son renouvellement, il ne put assister à ses séances. Il mourut le 11 janvier 1707, dans l'hôtel du duc de Rohan, gendre du marquis de Vardes, le plus constant de ses protecteurs. Outre des réponses aux objections de Huet et de Duhamel contre le cartésianisme (Paris, 1691, 1691, 2 vol. in-12), et des lettres à Malebranche sur la grandeur apparente du soleil et de la lune à l'horizon; — sur la manière dont nous voyons les objets; — et enfin sur les plaisirs des sens, insérées dans le *Journal des savants* et réunies en 1694, in-4°, on a de Régis : 1° *Système de philosophie*, contenant la logique, la métaphysique, la physique et la morale, Paris, 1690, 3 vol. in-4°; réimprimé l'année suivante à Amsterdam, précédé d'un discours de P. Coste sur la philosophie ancienne et moderne; 2° *L'Usage de la raison et de la foi, ou l'Accord de la foi et de la raison*, ibid., 1704, in-4°, tiré principalement des manuscrits de dom Desgabets (voy. ce nom); 3° *Discursus philosophicus in quo historia philosophiae antiquae et recentioris recensetur*, 1703, in-12; livre inconnu à Nicéron, mais qui existe dans la bibliothèque de Paris. L'auteur a joint à cet ouvrage un *Traité de l'amour de Dieu*, matière qui venait d'être agitée par des hommes supérieurs, et la *Réfutation du système de Spinoza* (voy. ce nom). Les écrits de Régis sont tombés dans le cartésianisme. (Voy. l'éloge de ce philosophe par Fontenelle et l'article que Nicéron lui a consacré dans le tome 6 de ses *Mémoires*. — Pierre Régis, médecin, né à Montpellier en 1636, pratiqua son art dans sa ville natale jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Il choisit alors Amsterdam pour sa résidence, et y mourut le 30 décembre 1726. Outre les *Opera posthuma* de Malpighi dont il fut éditeur en 1697 (voy. MALPIGHI), on a de lui une lettre sur la proportion de la condensation de l'air, une observation anatomique sur deux petits chiens nés avec le cœur situé hors de la capacité de la poitrine, et quelques autres opuscules. (Voy. Nicéron, *Mémoires*, t. 7, p. 8.) W—s.

RÉGIS (JEAN-BAPTISTE), jésuite français, missionnaire à la Chine et habile géographe, doit être compté parmi les savants religieux qui ont fait le plus d'honneur à cette mission de la Chine, si fertile en hommes distingués dans tous les genres de connaissances. L'époque précise et le lieu de sa naissance, ainsi que les autres circonstances de sa vie, nous sont peu connus; car, comme plusieurs des missionnaires dont on a déjà eu l'occasion de rechercher d'écrire la vie, il ne semble s'être occupé que d'être utile, s'embarrassant peu d'être connu; et tout ce qu'on

sait de lui se borne à ce qu'il a fait de glorieux pour les sciences et d'honorable pour son pays. Le P. Régis commença de se livrer à ses travaux géographiques en 1708, époque où l'empereur Khang-Hi conçut l'idée de faire dresser la carte générale de ses Etats, et chargea de ce travail les missionnaires européens dont il avait reconnu l'habileté. Ce fut par la grande muraille et les pays situés aux environs que les jésuites débütèrent dans cet immense ouvrage. Les PP. Bouvet (voy. ce nom), Régis et Jartoux (1) entreprirent d'en déterminer la situation exacte; et le P. Bouvet étant tombé malade après deux mois de travail, les PP. Régis et Jartoux continuèrent leur opération, qui les retint pendant toute l'année 1708. Il revint à Pékin au mois de janvier 1709. La carte qu'ils rapportèrent avait plus de quinze pieds, et elle fut fort bien reçue de l'empereur qui voulut en avoir de semblables de toutes les provinces de son empire. Dès le mois de mai suivant, le P. Régis, avec les PP. Jartoux et Fridelli, allèrent lever la carte du pays des Mandchous, puis celle du Petchili, ou de la province de Pékin, et celle du pays qui est aux environs du fleuve Noir. Ce travail les occupa pendant l'année 1710. En 1711, le P. Régis, accompagné du P. Cardoso, fut chargé de la carte du Chantoung. Plus tard, il fut assisté des PP. de Maillac (voy. MAILLAC) et Henderer pour celles du Honan, de Nankin, du Tche-kiang et du Fou-kiang; et après la mort du P. Bonjour, survenue en 1715 (voy. BONJOUR), il fut encore envoyé dans le Yun-nan et en acheva la carte. Quand elle fut finie, il se rejoignit au P. Fridelli, et ils dressèrent ensemble les cartes des provinces de Kouei-tcheou et celle de Hou-kouang, correspondant au Hou-pe et au Hou-nan de la dynastie actuelle. Le P. Régis a donné, sur la manière dont fut conduite cette belle et importante opération, des détails que nous avons conservés duhalde (2). Il en exécuta lui-même la plus grande partie; et quand on songe qu'une entreprise géographique, plus vaste qu'aucune de celle qu'on a jamais tentées en Europe, fut achevée par quelques religieux en huit années, on ne peut s'empêcher d'admirer cet effet d'un zèle qui n'était pas uniquement celui de la science, quoiqu'il en servit si bien les intérêts. Le travail si vaste auquel se livra le P. Régis,

(1) Le P. Pierre JARTOUX, mort à la Chine, le 30 novembre 1720, âgé de 50 ans, et après vingt années de travaux apostoliques, est principalement connu par une *Lettre sur le Gin seng ou Jinchén des Chinois*, insérée dans le 10^e recueil des *Lettres édifiantes*. C'est la meilleure description que l'on eût jusqu'alors en Europe de cette plante (voy. LAFITAU, note). On a encore de lui une *Lettre sur l'état de la religion à la Chine*, où il décrit l'église bâtie par les jésuites dans le palais même de l'empereur (*Lettres édifiantes*, t. 11, 8^e lettre), et des *Observations astronomiques* dans le recueil du P. Souciet. Voy. la préface du tome 15 des *Lettres édifiantes*, publié en 1722.

(2) Dans la préface de sa *Description de la Chine* on y voit que les jésuites trouvèrent une inégalité sensible dans la longueur du degré du méridien du 41^e au 47^e parallèle, mais ils ne purent la reconnaître avec assez de précision, leur instrument n'ayant que deux pieds de rayon.

les voyages qu'il lui fallut faire n'absorbèrent pas tout son temps. Il lui en resta pour recueillir une foule d'observations curieuses sur les pays qu'il avait visités ou dont il avait eu connaissance, et ses *Mémoires* ont été fort utiles au P. Duhalde. Celui-ci, semblable sur ce point à beaucoup de compilateurs, a trop souvent négligé d'indiquer les auteurs des matériaux qu'il avait recueillis, comme si son nom pouvait tenir lieu de la garantie qu'eussent offerte les noms des écrivains originaux. Il s'est toutefois départi de cette mauvaise habitude à l'occasion de deux fragments de Régis, l'un sur la Corée, l'autre sur le Tibet; tous deux insérés dans le quatrième volume de la *Description de la Chine*. Le premier renferme tout ce qu'on sait jusqu'ici de plus positif sur les mœurs des Coréens; l'autre fournit de curieux détails sur les divisions hiérarchiques des lamas. Régis avait acquis une connaissance approfondie de la langue chinoise, et il s'en servit pour rédiger une traduction latine de *I-King*, le plus ancien, le plus authentique, mais aussi le plus obscur et le plus difficile à entendre de tous les livres classiques chinois. Il joignit à sa traduction d'amples éclaircissements et des notes, dont plusieurs sont de véritables dissertations sur le sens de passages relatifs à la religion et aux antiquités. Un manuscrit de ce précieux ouvrage est conservé à la bibliothèque de Paris. Une autre copie que l'auteur avait envoyée à Fréret, a passé à la bibliothèque du bureau des longitudes; mais elle est malheureusement devenue incomplète, la deuxième des trois parties dont l'ouvrage est composé en ayant été distraite. La même bibliothèque du bureau des longitudes possède encore d'autres manuscrits du même auteur. Le P. Régis vivait encore en 1724; car il prit part aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'empereur Young-tching lors de la proscription du christianisme à la Chine.

A. R—T.

RÉGIS (JOSEPH-CHARLES DE), jésuite et neveu du précédent, naquit à Istres le 16 mars 1718. En 1736 il alla régenter les basses classes au collège de Dole, enseigna ensuite la rhétorique à Marseille et occupa cette chaire jusqu'à l'extinction de la société. Retiré depuis dans sa ville natale avec un de ses frères, ex-jésuite comme lui, il y mourut le 12 mars 1777. Achard (*Dictionnaire de la Provence*) cite du P. Régis quelques pièces de théâtres à l'usage des collèges (le *Lazare*, *Venance*, *Hercule*, le *Testament de l'avare*, les *Fêtes marseillaises*, etc.); il promettait la description d'une excavation singulière que le P. Régis avait fait faire dans une colline, et qui prouve, dit-il, le goût de ce religieux pour l'histoire naturelle.

C. M. P.

REGIS (l'abbé PIERRE), né le 17 juillet 1747 à Roburento, dans la province de Mondovì, porta de bonne heure l'habit ecclésiastique, et, après avoir fait ses études au séminaire de son diocèse,

alla prendre ses degrés à Turin. Trois ans plus tard, il fut admis au nombre des docteurs agrégés de la faculté de théologie et nommé répétiteur au collège des Provinces. Il obtint ensuite la chaire d'Écriture sainte et de langues orientales. L'université ayant été fermée en 1794, par suite des événements politiques, ne fut rouverte qu'en 1799; mais comme, dans la nouvelle organisation, les cours de théologie ne faisaient plus partie de l'enseignement universitaire, l'abbé Regis fut appelé d'abord à la chaire de philosophie, puis, en 1800, à celle de droit naturel et de droit des gens. Il obtint sa retraite en 1803 et mourut le 21 novembre 1820. On a de lui : 1° *Moses legislator, seu de mosaïcarum legum præstantia*, Turin, 1799, 1 vol. in-4°. Dans cet ouvrage, dédié au roi Victor-Amédée III, l'auteur défend l'autorité des livres sacrés contre les attaques de Bolingbroke, de Boulanger, de Fréret, etc. Les *Ephémérides de Rome*, du 15 janvier 1780 (n° 3, p. 20), en rendirent compte d'une manière très-favorable. 2° *De judæo cive libri III*, Turin, 1793, 2 vol. in-8°; 3° *De re theologica, ad Subalpinos*, Turin, 1794, 3 vol. in-8°. Regis adressa ce traité à ses élèves dispersés, afin que leur instruction souffrit le moins possible de la suspension des cours. — REGIS (François), né à Montalto, près Mondovì, enseigna d'abord la rhétorique à Novare, puis à Turin, et fut enfin professeur de littérature italienne et grecque à l'université de cette dernière ville. Il publia, tant en italien qu'en latin, un assez grand nombre de poésies et de discours qui se distinguent bien moins par la force, l'ampleur ou la nouveauté des pensées, que par un style de bon goût et correct; mais son principal titre de gloire est une traduction estimée de la *Cyropédie de Xénophon*. Fr. Regis mourut à Turin en 1811. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Quaranta stanze per le auguste nozze delle AA. RR. Vittorio-Emmanuele, duca di Aosta e Maria Teresa, arciduchessa d'Austria*, Turin, in-8°; 2° *Poemetto lirico nel faustissimo giorno della nascita di S. M.*, Turin, 1778, in-8°; 3° un petit poème latin sur les animaux microscopiques; 4° *Laudatio Francisci Lausfranchi, comitis Ronisiei*, Turin, 1789, in-4°; 5° *Laudatio Corte e Peyretti*; 6° *Canzone nello appellato ritorno di S. M. Carlo-Emmanuele IV*; 7° *Orazione per l'anniversario della battaglia di Marengo*, Turin, an 11, in-4°; 8° *Gli orti di Pomona, carne* (en vers libres); 9° *Ode alla pace*; 10° *Orazione pel riaprimiento della universita*, Turin, an 12, in-4°; 11° *Orazione per l'incoronazione di Napoleone*, Turin, an 13, in-4°; 12° *Pel riaprimiento dell' universita, orazione*, Turin, an 14, in-4°; 13° traduction italienne de la *Cyropédie* de Xénophon, Turin, 1809, 2 vol. in-8°; réimprimée en 1821 par Jean-Baptiste Sonzogno, dans la *Collana degli antichi storici greci volgarizzati*; 14° *Orazione per l'anniversario della consecrazione e del coronamento di S. M. l'imperatore Napoleone*

(discours prononcé le 2 décembre dans la cathédrale de Turin), 1810, in-4°; 15° *Carmen genethliacum regi Romæ Augusto Napoleoni*, Turin. 1811, in-4°. Fr. Regis a de plus laissé inédits des commentaires sur la *Divine comédie* de Dante et une *Canzone* au roi Charles-Emmanuel IV. — REGIS (J.-G.), ecclésiastique allemand, mort en 1830 à Leipsick, fut un prédicateur très-distingué, et dont on a un grand nombre de sermons imprimés. A—Y.

REGIUS (LOUIS). Voyez LEROY.

REGNARD (JEAN-FRANÇOIS), poète comique, naquit à Paris le 8 février 1655 d'un marchand, bourgeois de Paris, demeurant sous les piliers des halles. Il perdit son père après avoir achevé ses exercices académiques, et le premier usage qu'il fit de sa liberté fut d'aller en Italie. Ce voyage doit dater de 1676 ou 1677; il fut très-heureux. Regnard joua beaucoup et gros jeu. Ses gains furent si considérables que, les frais de son voyage payés, il lui resta dix mille écus. Il en avait eu quarante mille à la mort de son père, ce qui faisait une assez belle fortune pour le temps. Retourné en Italie en 1678, il s'y passionna pour une Provençale qu'il avait rencontrée à Bologne. Cette dame revenant en France avec son mari, décida Regnard à les accompagner. De Civitta-Vecchia ils faisaient voile pour Toulon, lorsque le 4 octobre 1678, à la vue de Nice, leur vaisseau fut attaqué par deux corsaires barbaresques et pris après trois heures de combat. Les pirates étaient d'Alger : la prise y fut emmenée. Regnard fut vendu quinze cents livres, la Provençale mille livres. Menés à Constantinople par leur nouveau patron, ils y subirent pendant environ deux ans, une captivité assez rigoureuse. On raconte cependant que le talent du captif pour faire la cuisine lui gagna les bonnes grâces de son maître, ce qui lui valut sa liberté et celle de sa maîtresse moyennant une somme de douze mille francs que sa famille avait envoyée. Regnard rapporta en France la chaîne qu'il avait traînée dans son esclavage et la conserva toujours dans son cabinet. Il ne resta pas longtemps dans sa patrie. Le 26 avril 1681 il partit pour la Flandre, alla en Hollande, en Danemarck, en Suède, en Laponie. Il avait pour compagnons de voyage deux compatriotes nommés Fercourt et Corberon, qui avaient voyagé en Asie. Arrivés à l'église appelée Lukas-jerfvi (1), au delà du Tornéo, les voyageurs y laissèrent ces quatre vers gravés sur un morceau de bois, sous la date du 18 août 1681 :

*Gallia nos genuit : vidit nos Africa : Gangem
Housimus, Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus et variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.*

Ils continuèrent leur route, s'embarquèrent sur le Torneotræsk (lac de Tornéo) et s'avancèrent

de sept ou huit lieues près d'une montagne qui surpassait toutes les autres en hauteur. Après l'avoir gravie, disent-ils, pendant quatre heures, ils se trouvèrent au sommet, d'où ils aperçurent toute l'étendue de la Laponie et la mer septentrionale. Ils y laissèrent, gravés sur une pierre, leurs quatre vers latins, avec la date du 22 août. En voici la traduction par la Harpe :

Nés Français, éprouvés par cent périls divers,
Le Gange nous a vus monter jusqu'à ses sources;
L'Afrique affronter ses déserts,
L'Europe parcourir ses climats et ses mers :
Voici le terme de nos courses,
Et nous nous arrêtons où finit l'univers.

La montagne où Regnard et ses camarades s'arrêtèrent n'est pourtant que sous le 68° degré 30 minutes de latitude nord, d'où ils n'ont pu même voir le cap Nord, qui est par le 71° degré 10 minutes. Regnard a donc parlé en poète et non en géographe quand il dit être allé jusqu'aux extrémités du monde. De retour à Stockholm, le 27 septembre, les voyageurs en partirent le 3 octobre 1681 (1), se rendirent à Dantzic et quittèrent cette ville le 29 pour visiter la Pologne. Ils étaient dans ce pays le 25 novembre (jour de la Ste-Catherine), et lorsqu'ils furent rendus à Vienne, l'empereur était à la diète d'Oedembourg pour les affaires de Hongrie (voy. TEKELI). Regnard dit qu'il entra dans la capitale de l'Autriche le *vingt septembre*. L'empereur arriva deux jours après à Vienne; « et, « ajoute-t-il; nous revînmes avec lui de Hongrie. » Le voyage de Hongrie avait été de courte durée. Il paraît que Regnard ne séjourna pas longtemps dans ses voyages. Il ne dit pas en quelle année il revint en France. Si, comme nous le présumons, au lieu du *vingt septembre* il faut lire *vingt décembre* (1681) pour la date de son arrivée à Vienne, on peut croire qu'il était de retour au commencement de 1682. Dans le cas où la date du *vingt septembre* serait exacte, elle ne pourrait se reporter au delà de 1682. Dans ce qu'il dit de Vienne, il ne parle que du siège de 1529, et l'on sait qu'en juillet 1683 cette ville soutint, de la part des Turcs, un second siège, que Regnard ne mentionne pas, par la raison qu'il est postérieur à son voyage. Dans le premier cas, l'absence de Regnard aura duré huit ou neuf mois; dans le second, dix-huit ou dix-neuf, et non pas *plus de trois années*, comme

(1) Toutes les éditions de Regnard, publiées jusqu'à ce jour, portent 1683 pour date de son départ de Stockholm; mais ce ne peut être qu'une faute: car 1° Regnard ne demeura pas deux ans à Stockholm; 2° une ou deux pages plus loin il dit qu'il y eut trois ans le lendemain qu'il avait été pris par les corsaires, ce qui, si l'on adoptait 1683 pour départ de Suède, porterait sa capture à 1680. Mais, si sa captivité avait commencé en octobre 1680, comment aurait-il pu, après les aventures qui lui arrivèrent, repartir le 26 avril 1681, date qu'il a mise au commencement de son grand voyage. Il n'y aurait pas sept mois d'une époque à l'autre. Tous les biographes mettent sa capture à 1678, et cette date coïncide avec le départ de Stockholm en 1681. 3° Si d'ailleurs il était parti de Stockholm le 3 octobre 1683, ce ne serait que plus tard encore qu'il aurait paru à Vienne; et, par le texte même de son voyage, nous prouvons qu'il y passa avant juillet 1683.

(1) Regnard a écrit *Chuscades*.

le disent Nicéron, le Moréri de 1759, etc., induits en erreur par la fausse date du départ de Stockholm. L'auteur lui-même, dans la *Provençale*, où les choses sont dénaturées ou exagérées, dit que son voyage avait duré deux ans. Fixé à Paris, Regnard y acheta une charge de trésorier de France, au bureau des finances de Paris. Sa maison, située au bout de la rue de Richelieu, devint le rendez-vous des amateurs de la bonne chère et des plaisirs. Les princes de Condé et de Conti furent plusieurs fois au nombre de ses convives. Dès l'âge de douze ans, il avait fait des vers; on a de lui quelques poésies imprimées sans date, à la réserve de deux ou trois et qui sont les moins importantes. Son *Épître à M. le marquis de...* est le même sujet que la satire IV de Boileau, qui avait été publiée en 1664, lorsque Regnard n'avait que neuf ans. Non content de refaire Boileau, il l'a quelquefois copié, et c'est peut-être à cela qu'est due l'inimitié qui régna entre ces deux auteurs. Boileau ayant publié sa satire contre les femmes (1694), Regnard composa la *Satire contre les maris* et quelque temps après le *Tombeau de M. Boileau Despréaux*, autre satire. Les deux poètes se raccommoquèrent pourtant bientôt, et ce fut à Boileau que Regnard dédia ses *Ménechmes*. Si ces poésies formaient tout le bagage littéraire de l'auteur, il serait oublié depuis longtemps; mais Regnard a travaillé pour le Théâtre-Italien de 1688 à 1696 et pour le Théâtre-Français de 1694 à 1708. A ce dernier théâtre, il a pris la première place après Molière. Boileau, qui, dans son épître X, en 1695, avait accolé Regnard à Sanlecq et Bellocq, retrancha ces trois noms en 1698, depuis leur réconciliation, et il disait que Regnard n'était pas médiocrement plaisant. Voltaire pensait que celui qui ne se plaît point aux comédies de Regnard n'est pas digne d'admirer Molière. Ces deux grands suffrages assurent la gloire de cet auteur. « Ce n'est, dit la Harpe, ni « la raison supérieure, ni l'excellente morale, ni « l'esprit d'observation, ni l'éloquence de style « qu'on admire dans le *Misanthrope*, dans le *Tartuffe*, dans les *Femmes savantes*. Ses situations « sont moins fortes, mais elles sont comiques, et « ce qui le caractérise surtout, c'est une gaieté « soutenue qui lui est particulière, un fonds inépuisable de saillies, de traits plaisants; il ne « fait pas penser, mais il fait toujours rire. » Outre sa maison de Paris, Regnard possédait la terre de Grillon, près de Dourdan; il y passait la belle saison avec d'autant plus d'agrément, qu'amateur de la chasse, il avait acquis les charges de lieutenant des eaux et forêts et des chasses de la forêt de Dourdan; il se fit même recevoir bailli au siège royal de Dourdan. Il avait beaucoup embelli sa terre, et dans les séjours qu'il y faisait, il écrivit la relation de ses voyages et la plupart de ses comédies. Ce fut aussi là qu'il mourut. Voltaire prétend que ce fut de chagrin,

et l'on a cru pouvoir le répéter après lui. Il paraît que ce fut tout simplement d'une indigestion, à la suite de laquelle il eut l'imprudence de prendre une médecine trop forte ou d'aller à la chasse le jour même qu'il l'avait prise. Son extrait mortuaire, transcrit par Bessara dans sa *Lettre à M. Crapelet*, porte qu'il a été inhumé le 5 septembre 1709 au milieu de la chapelle de la Vierge de la paroisse de St-Germain, à Dourdan. Voici la liste de ses ouvrages : 1° Au Théâtre-Italien, le *Divorce*, comédie en trois actes et en prose, 1688 (roy. GHÉRARDI, t. 17, p. 277, 278); — la *Descente de Mezzetin aux enfers*, comédie en trois actes et en prose, avec des scènes italiennes, 1689; — l'*Homme à bonnes fortunes*, comédie en trois actes et en prose, avec des scènes italiennes, 1690; — la *Critique de l'homme à bonnes fortunes*, en un acte, 1690; — les *Filles errantes, ou les Intrigues des hôtelleries*, en trois actes et en prose, 1690; — la *Coquette, ou l'Académie des dames*, en trois actes et en prose, 1691; — (avec Dufresny) les *Chinois*, en quatre actes et un prologue, 1692; — (avec le même) la *Baguette de Vulcain*, en un acte, dont le commencement est en prose et la fin en vers, 1693; — (avec le même) l'*Augmentation de la Baguette de Vulcain*, en un acte, dont le commencement est en prose et la fin en vers, 1693; — la *Naissance d'Amadis*, en un acte, 1694; — (avec Dufresny) la *Foire St-Germain*, en trois actes, contenant une *Parodie d'Acis et Galathée*, et *Lucrèce*, tragédie burlesque, 1695: le succès fut tel que Dancourt composa sous le même titre, pour le Théâtre-Français, une pièce qui tomba; — la *Suite de la Foire St-Germain, ou les Momies d'Egypte*, en un acte, 1696. 2° Au Théâtre-Français, la *Sérénade*, comédie en un acte et en prose, représentée le 3 juillet 1694; — *Attendez-moi sous l'orme*, comédie en un acte et en prose: on n'est pas d'accord sur la date de cette comédie; quelques personnes la croient de Dufresny: il est probable qu'elle est des deux auteurs, alors amis; — le *Bal, ou le Bourgeois de Palaise*, comédie en un acte et en vers, jouée le 14 juin 1696; — le *Joueur*, comédie en cinq actes et en vers, représentée le 19 décembre 1696, sans contredit le chef-d'œuvre de Regnard, qui avait été jouée. On a prétendu qu'il avait volé cette pièce à Dufresny. Il existe une épigramme de Gacon qui prononce que

Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

Gacon prétendait même avoir travaillé à la pièce pendant un voyage à Grillon, où Regnard, dit-il, l'enfermait jusqu'à ce qu'il eût mis en vers la prose dont on lui donnait le canevas (roy. les *Récréations littéraires* de Cizeron Rival, p. 192). Ainsi, c'est pour s'en faire honneur que Gacon conteste à Regnard jusqu'à sa versification. Malheureusement pour cette prétention, on recon-

naît dans cette pièce le style des autres comédies de Regnard; et quant à l'accusation d'avoir dérobé le sujet à Dufresny (voy. ce nom), « il faut, » dit Voltaire, se connaître peu au génie des auteurs pour penser que Regnard ait dérobé « cette pièce à Dufresny; » — le *Distrait*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 2 décembre 1697; — *Démocrite amoureux*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 12 janvier 1700; — le *Retour imprévu*, comédie en un acte et en prose, jouée le 11 février 1700; — les *Folies amoureuses*, comédie en trois actes et en vers, précédée d'un prologue en vers libres et suivie d'un divertissement intitulé *le Mariage de la folie*, le tout joué le 15 janvier 1704; — les *Ménechmes, ou les Jumeaux*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 4 décembre 1705, pièce que l'auteur a imitée de Plaute, mais en maître; — le *Légataire universel*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 9 janvier 1708. Quoique les détails soient pleins de gaieté, d'un comique, il est vrai, quelquefois burlesque, l'invention du sujet n'appartient point à Regnard, mais aux jésuites (voy. une note à la suite des *Jammabos* de Falbair, reproduite depuis longtemps en tête du *Légataire*); — la *Critique du Légataire*, comédie en un acte et en prose, jouée le 19 février 1708. 3° Quatre autres pièces : les *Souhaits*, comédie en un acte et en vers libres, non représentée; — les *Vendanges, ou le Bailli d'Asnières*, comédie en un acte et en vers, représentée pour la première fois, cent quatorze ans après la mort de l'auteur, sur le théâtre de la Porte St-Martin, le 15 mars 1823; elle n'a pas eu de succès; — *Sapor*, tragédie en cinq actes, non représentée, et dont la lecture est insoutenable; — le *Carnaval de Venise*, en trois actes, joué à l'Opéra au mois de mai 1699. 4° Quelques poésies : la versification en est négligée, prosaïque, incorrecte; réserve y est mis pour rimer à grève et énormes à cornes, mais il y a des traits heureux, des morceaux agréables et faciles. 5° *Voyage en Flandre, Hollande, Danemarck, Suède, Laponie, Pologne, Allemagne*, imprimé, pour la première fois en 1731, sur un manuscrit défectueux ou plutôt sur des notes informes, sans aucun soin de la part des éditeurs. La plupart des noms propres sont estropiés, quelques-uns sont en blanc, les dates fautives ou non indiquées, les répétitions fatigantes. Ce qui concerne la Laponie, quoique présentant les mêmes imperfections, a encore de l'intérêt, mais c'est le seul morceau qui en ait. L'auteur raconte qu'en Danemarck les nobles pouvaient tuer un bourgeois ou un paysan en mettant un écu sur le corps du défunt, et que Frédéric III, ne voulant pas leur ôter ce privilège, ordonna que quand un bourgeois ou un paysan tuerait un noble, il serait tenu de mettre deux écus sur son cadavre. 6° La *Provençale*, historiette publiée aussi en 1731; c'est une partie des aventures de Regnard

en Italie et jusqu'à son retour d'esclavage. Mais comme il a dû quelques faits et embelli les autres, cet opuscule doit être rangé au nombre des contes ou romans, et c'est trop légèrement, ce nous semble, que beaucoup de biographes ont vu dans le récit des aventures de Zelmis le récit des aventures de Regnard et ont rapporté comme des circonstances de sa vie ce qui n'est qu'un jeu de son imagination. 7° *Voyage en Normandie*, en prose et en vers, bien inférieur au Voyage trop vanté de Chapelle et Bachaumont. Les quatorze couplets qui coupent la prose de Regnard sont tous de la même mesure et l'uniformité est le moindre de leurs défauts. 8° *Voyage de Chaumont*, en quarante couplets. Tous ces ouvrages de Regnard sont imprimés, mais non dans toutes les éditions de ses œuvres. Ainsi que cela se pratiquait alors, les premières éditions des œuvres de Regnard étaient tout simplement la réunion des pièces imprimées isolément et chacune avec sa date; on faisait seulement les frais des frontispices pour les volumes. Les éditions de 1708, 1714 et 1729, chacune en deux tomes in-12, ne comprenaient encore que les pièces jouées au Théâtre-Français, quoique celles que Regnard avait données au Théâtre-Italien fussent depuis 1700 imprimées dans la collection de Ghérardi. Ces pièces ne se trouvent même pas dans l'édition de 1731, 5 vol. in-12, où l'on imprima pour la première fois les *Voyages* et la *Provençale*. Il existe une contrefaçon de ces cinq volumes dans laquelle le texte, déjà très-mauvais des Voyages, est encore étrangement défiguré; l'édition de 1736, 3 vol. in-12, ne contient rien de plus. Celle de 1750, 4 vol. petit in-12, est la première qui contienne le *Carnaval de Venise*, opéra imprimé isolément dès 1699, in-4°, et dans le *Recueil général des opéras*, 17 vol. in-12. C'est l'abbé de la Porte qui a dirigé l'édition de 1770, 4 vol. in-12. Ch. G. Th. Garnier (voy. ce nom) donna des éditions avec des remarques, de 1789-90 et de 1790, 6 vol. in-8°, dont les deux derniers contiennent les pièces du Théâtre-Italien. Le travail de Garnier laisse beaucoup, pour ne pas dire tout, à désirer. C'est la contrefaçon de 1731 que Garnier a prise pour copie, et on lui doit rendre la justice qu'il a fidèlement reproduit toutes ses incorrections, qu'il n'avait sans doute pas aperçues, car il n'en a corrigé ni même signalé aucune. Les éditions de 1810, 6 vol. in-8°, P. Didot aîné, 1820, 4 vol. in-8° (sans le Théâtre-Italien), et Hautcœur, 1820, 6 vol. in-8°, sont de simples réimpressions de l'édition de Garnier. Cette même année 1820 vit paraître l'édition en 6 volumes in-8° publiée par M. Lequien, qui, tout en prenant l'édition de Garnier pour base de son travail, a collationné le texte des comédies sur les éditions originales et a fait des corrections importantes. Crapelet, qui a donné en 1822 une édition de Destouches et de Regnard, tirée à cent exemplaires, a fait sur

les mêmes formes une édition du Regnard en 6 volumes in-8°, sous le millésime de 1823. C'est peut-être la première fois que l'on a eu recours à l'édition originale de 1734; mais on n'a pas rempli les blancs ni rectifié les noms. Aux exemplaires de 1823, des éditions de Regnard, est jointe une *Lettre de M. Belfara* contenant des *Recherches sur les époques de la naissance et de la mort de T. F. Regnard*, qui paraissent enfin bien établies. Plusieurs éditions des œuvres de Regnard, publiées depuis 1823, n'offrent rien de remarquable; mais celle de 1854 (Paris, Delahays), 2 vol. grand in-8°, offre une réunion intéressante de travaux utiles: on y a joint une notice qui n'est autre chose que la reproduction de notre notice de *Biographie universelle*, et de nombreuses notes critiques, historiques et littéraires, par M. Beuchot, des *Recherches sur les époques de la mort et de la naissance de Regnard*, par M. Belfara, précédées d'un *Essai sur le talent de Regnard et sur le talent comique en général*, par M. Alfred Michiels. Les treize gravures publiées en 1828 par le libraire Dufort, d'après les dessins de Desenne, se joignent à cette édition. Regnard a place dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 21. M. Picard lui a consacré un très-bon morceau littéraire dans la *Galerie française*, t. 3, livraison première. Le 10 floréal an 8 (30 avril 1800), on représenta sur le théâtre des Troubadours *Regnard à Alger*, vaudeville en deux actes, par MM. G. Duval, Armand Gouffé, Chazet, Dupaty, Cadet-Gassicourt, Creuzé, etc., non imprimé. M. Febvé a fait jouer sur le théâtre du Vaudeville, le 13 février 1808, et imprimer la même année, *Regnard et Dufresny à Grillon*, ou la *Satire contre les maris*, vaudeville en un acte, qualifié *fait historique*, quoique les anachronismes n'y soient pas épargnés. Enfin, le 7 août 1815, on a joué sur le même théâtre une comédie-vaudeville de MM. George Duval et Rochefort intitulée *Regnard esclave à Alger*, non imprimée.

A. B—T.

REGNAUD de Paris (PIERRE-ETIENNE) fut un des Français qui, dans nos révolutions, montrèrent le plus d'attachement à l'ancienne monarchie. Né à Paris, en 1736, il était fils d'un procureur au parlement, et fut dès l'enfance destiné à la même profession. Après avoir fait d'assez bonnes études à l'université de cette ville, il se fit recevoir avocat et exerça jusqu'en 1766, époque à laquelle son père étant mort, il lui succéda dans sa charge. Regnaud semblait alors, par sa position et ses principes, fort opposé au pouvoir royal, et quand le parlement fut supprimé, en 1771, il écrivit l'histoire de cette révolution dans un sens parlementaire, et par conséquent hostile au ministère. Il la dédia à Malesherbes, à qui il l'envoya dans son exil. En 1777, Regnaud, qui s'occupait toujours de littérature et de politique, tout en exerçant sa charge de procureur, concourut pour le prix proposé

par l'Académie française pour l'*Eloge* du chancelier de L'hôpital. Son discours fut imprimé dans la même année. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra l'un des adversaires les plus prononcés. Dès le mois de février 1789, il écrivit à Necker, alors ministre, pour lui conseiller d'ouvrir une souscription afin de remplir le déficit, cause apparente de la convocation des états généraux, et il offrit de la signer le premier pour une somme de dix mille francs, payable dans l'année, à condition qu'il n'y aurait point d'états généraux. On sent qu'une telle proposition dut rester sans réponse. Lorsque la convocation fut décidée et que la révolution devint inévitable, Regnaud ne pouvant mieux faire, se mit à écrire dans les journaux royalistes, et surtout dans les *Actes des apôtres* et dans l'*Ami du roi*, de Durosoy et de Royou, avec qui il était fort lié, et même dans le *Moniteur*, dont il était loin de partager les opinions. Il fit imprimer les articles qu'il envoya à ce dernier journal sous le nom d'un *procureur au parlement*. En 1791, il sortit de France et se rendit à Coblenz auprès des princes, frères de Louis XVI, qui alors se préparaient à faire la guerre à la révolution, et, dans la position difficile où l'avait placé la perte de sa charge et de sa fortune, il leur offrit ce qui lui restait de plus cher, son fils aîné, qu'il fit entrer dans l'armée de Condé, où ce jeune homme prit part à toutes les campagnes de cette époque et fut grièvement blessé le 8 décembre 1793. Plus tard, son second fils, allant rejoindre le comte de Frotté (voy. ce nom), fut arrêté et fusillé. Revenu bientôt à Paris, P. Regnaud continua d'écrire dans les journaux royalistes, et composa diverses brochures pour lesquelles il courut de grands périls. Il échappa surtout avec beaucoup de peine aux suites de la révolution du 10 août 1792, mais son zèle ne se démentit pas; il se mit sur les rangs pour être l'un des défenseurs de Louis XVI, par une lettre insérée au *Moniteur*, le 18 novembre 1792, comme firent Malouet et Lally-Tollendal. Regnaud publia dans le mois suivant le discours qu'il avait composé à l'occasion de ce grand procès, et cet écrit remarquable eut alors deux éditions. L'auteur reçut même de Malesherbes une lettre de remerciement au nom de l'infortuné monarque. Cette *Défense* a été réimprimée en 1814 et suivie d'un discours sur la loi salique. L'analyse en a été insérée dans l'*Histoire impartiale du procès de Louis XVI*, par Jauffret. En même temps Regnaud se présenta pour otage du roi, ce qui fut également refusé par la convention nationale. Sur la fin de sa vie, il s'intitulait le *Doyen des otages*, ce qui n'eût été vrai qu'après la mort de Guelon-Marc, qui lui a survécu (voy. GUELON-MARC). Quand le système de la Terreur eut complètement prévalu, Regnaud fut dénoncé aux autorités de la police républicaine, et il ne dut son salut qu'à un jacobin des plus exaltés, alors vice-président du tribunal ré-

volutionnaire (voy. COFFINHAL), qui avait été son confrère, et qui le prévint à temps en lui conseillant de fuir, ce que Regnaud ne manqua pas de faire aussitôt. Il se tint caché pendant deux ans, et les scellés restèrent apposés tout ce temps sur son domicile; il ne reparut qu'après la chute de Robespierre. Alors il se remit à écrire dans les journaux et à faire des brochures politiques avec Montjoie et le frère de Royou, qui, comme lui, avaient échappé à l'échafaud. Ce fut aussi dans ce temps-là qu'il fit imprimer sa *Journée du 10 août, dédiée au roi Louis XVII* (prisonnier au Temple). Il avait longuement étudié les lois et les principes de l'ancien gouvernement; il composa un volume fort curieux intitulé *Discours sur l'antique gouvernement de la France et sur la sagesse des rois qui l'ont fondé*. Cet ouvrage, qui fut imprimé secrètement en 1799, est devenu fort rare, parce que l'imprimeur Giguët, en ayant lui-même présenté et fait accepter un exemplaire à Monsieur, comte d'Artois à Londres, et lui en ayant ensuite expédié un grand nombre de Paris, la caisse fut jeté à la mer, par ordre du commissaire Mengaud, qui la fit arrêter à Calais. Quand les Bourbons rentrèrent en 1814, Regnaud était à Paris, et l'on doit penser que l'un des premiers il salua leur restauration. Ce fut le chancelier Dambray, de qui son dévouement était bien connu, qui se chargea de le présenter au roi Louis XVIII, et qui lui fit accorder, sinon toutes les récompenses et les dédommagements qui lui étaient dus, au moins de quoi ne point finir sa vie dans un dénûment absolu, car depuis longtemps le pauvre Regnaud était bien déchu de l'opulence d'un procureur au parlement de Paris. Par ordonnance du 9 novembre 1814, le roi Louis XVIII lui accorda des lettres de noblesse, l'autorisant à prendre le surnom de *Paris*, sous lequel il s'était fait connaître dans ses écrits. Nous n'avons pas appris que P. Regnaud ait reçu d'autres témoignages de la reconnaissance royale. Il est mort à Paris le 16 janvier 1820. Indépendamment des ouvrages que nous avons cités, on a de lui : 1° *Réflexions sur la nuit du 4 août*, Paris, 1790, in-8°; 2° *Discours sur les beautés de Virgile, prononcé le 23 août 1810, suivi d'une lettre adressée au petit-fils d'un ancien magistrat, en réponse à la sienne, pour prouver la nécessité de garder fidélité à la famille des Bourbons, nos anciens et légitimes souverains*, Paris, 1813, in-8°; 3° *Eloge de Louis XVI*, qui a concouru pour le prix proposé par l'académie de Toulouse, en 1816. L'auteur le dédia à Louis XVIII qui l'accueillit de la manière la plus flatteuse. — François REGNAUD, frère puîné du précédent, et l'une des premières victimes de la révolution, par la suppression de son office d'expéditionnaire en cour de Rome, était désigné comme échevin notable de la ville de Paris, pour l'année 1793. Partageant les opinions et les périls de son frère, il se fit comme lui inscrire sur la liste des otages

de Louis XVI en 1793. Il mourut à Ste-Périne de Chaillot, vers 1825. M—D j.

REGNAUDIN (THOMAS), sculpteur, élève de François Anguier, naquit à Moulins (Allier) en 1627. Reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture le 28 juillet 1657, sur un médaillon ovale en marbre d'un *St-Jean-Baptiste* traité en bas-relief, il fut nommé professeur le 26 juillet 1658 et adjoint à recteur le 30 octobre 1694. Il a pris part aux salons de 1673, 1699 et 1704. Son portrait, exécuté en 1681 par Ferdinand Elle pour son morceau de réception à l'Académie, se voit aujourd'hui à l'école des beaux-arts. Regnaudin a composé un assez grand nombre d'ouvrages; nous en citerons bientôt quelques-uns; sa manière était lourde, sa composition manque d'invention; et malgré les titres que l'Académie crut devoir lui conférer, nous devons constater que la postérité n'a pas assigné une place bien élevée à ce sculpteur, dont le mérite consiste surtout à avoir fourni à des artistes plus habiles que lui une intelligente collaboration. Il mourut à Paris (paroisse St-Germain-l'Auxerrois) le 3 juillet 1706, époux de Marguerite-Louise Mounier. On voit de Regnaudin à Versailles, dans la cour de marbre, en pierre de Tonnerre, la *Paix*, la *Gloire*, l'*Amérique*; à la terrasse du palais, au parterre d'eau, le *Fleuve la Loire*, la *Rivière du Loiret*; au pourtour du parterre du nord, l'*Automne*, représenté sous la figure de Bacchus; au pourtour de Latone, côté du nord, *Faustine*, représentée en Cérès, exécutée en marbre d'après la statue antique du palais Borghèse. Son morceau capital est aux bains d'Apollon, côté nord de la chapelle; il représente *Apollon servi par les nymphes*; il le composa avec Girardon; J. Edelinck et Thomassin l'ont reproduit par la gravure; au bassin de Cérès, un groupe en plomb représentant *Cérès*, d'après le dessin de Lebrun; Thomassin l'a également gravé. Regnaudin avait aussi fait pour l'hôtel des religieuses bernardines de Port-Royal, faubourg St-Jacques, une *Vierge en contemplation* et un *St-Jean-Baptiste avec son agneau*. Il travailla encore pour la chapelle du château de St-Fargeau en Gâtinais. Nous connaissons un François Regnaudin qui obtint en 1687 le troisième prix de sculpture, en 1688 le deuxième et en 1691 le premier; nous le croyons fils du précédent, sans toutefois pouvoir le prouver; François, au surplus, n'a pas tenu les promesses que faisaient supposer ses premiers succès, et nous n'avons retrouvé son nom nulle part postérieurement à 1691, peut-être est-il mort jeune? — On peut consulter sur Thomas Regnaudin : le *Mercure galant* , mars 1672, p. 247-253; enfin, la notice lue par le comte de Caylus à l'Académie le 3 mai 1749 sur Michel Anguier et Thomas Regnaudin (*Mémoires inédits sur les artistes français*, Paris, J.-B. Dumoulin, 1854, in-8°, tome 1^{er}, p. 451-478). B. DE L.

REGNAULT (1) (GILBERT), seigneur de Vaux, était né vers le commencement du 16^e siècle, dans le Chalonais, d'une famille noble, ou du moins à qui la fortune donnait le rang de la noblesse. Après avoir achevé ses études à Paris, il se fit recevoir avocat et obtint la charge de juge mage de l'abbaye de Cluni. Quoique zélé protestant, il justifia la confiance dont l'honorait le cardinal de Lorraine et lui fut fort utile. Cependant le cardinal, soupçonnant Regnault d'avoir livré aux protestants les reliques de son abbaye, le fit arrêter et conduire dans les prisons de Mâcon, où il resta onze mois. L'amnistie qui suivit la paix de 1563, lui rendit la liberté; mais, pendant sa détention, sa maison avait été pillée, et le cardinal avait disposé de la charge que Regnault remplissait depuis plus de trente ans d'une manière irréprochable. Celui-ci soutint qu'on n'avait pas le droit de l'en dépouiller et osa demander justice au parlement de Paris. Les troubles de 1567 arrêtaient l'instruction du procès; et Regnault, forcé de s'expatrier, trouva, dans les terres du duc de Savoie, un asile où il se flattait d'être à l'abri des vengeances qui signalèrent cette déplorable époque. Les gens du cardinal de Lorraine parvinrent cependant à se saisir de Regnault, qui fut amené prisonnier à St-Clément près de Mâcon; mais ses amis réussirent à le tirer des mains de Trémont, gouverneur du Mâconnais, en payant une somme de mille écus. Le malheureux Regnault se tint longtemps caché, tantôt à Paris, et tantôt dans la Bourgogne: à l'en croire, il n'échappa que par une espèce de miracle au massacre de St-Barthélemi, et aux assassins que le nouvel abbé de Cluni (Claude de Guise) avait chargés de le tuer. Après la paix de 1576, il s'établit à Mâcon: quoique affaibli par l'âge et les chagrins, il reprit sa profession d'avocat et se fit le défenseur des sujets de Cluni, que tourmentaient sans cesse l'abbé et ses officiers. Papillon attribue à Regnault la satire intitulée *Légende de D. Claude de Guise, contenant ses faits et gestes depuis sa nativité* (voy. GUISE). Cette satire, selon de Thou et d'Aubigné, avait paru dès 1574; et ces deux historiens en font auteur Dagoneau, mort en 1580 (voy. DAGONEAU). En supposant l'existence de l'édition de 1574, qui semble douteuse, malgré les autorités imposantes qu'on vient de citer, il paraît certain que l'on doit à Regnault celle de 1581, à laquelle il dut faire des additions considérables, et dont il composa la *Dédicace*, où il annonce une suite, qui n'a point vu le jour. Regnault était alors d'un âge très-avancé; et on peut conjecturer qu'il survécut peu de temps à la publication de cet ouvrage (2).

W—s.

(1) On trouve aussi ce nom écrit *Regnaud* ou *Regnaud*.

(2) L'abbé Papillon dit, dans sa *Bibliothèque de Bourgogne*, que « dom Claude, apprenant que la *Légende* était de Regnault, « voulut le déposer de la judicature de Cluni, mais, ajoute-t-il, « Regnault fut maintenu par arrêt: et le lendemain il tint une « audience, après laquelle il jeta les provisions de son emploi au

REGNAULT (NOËL), jésuite, était d'Arras, où il naquit en 1683. En terminant ses cours, il embrassa la règle de saint Ignace et suivit la carrière de l'enseignement. Il s'appliqua surtout à l'étude des sciences exactes et remplit longtemps avec distinction, la chaire de mathématiques au collège de Louis le Grand. C'était un zélé partisan de la méthode de Descartes; et il a contribué, par ses ouvrages, à répandre en France le goût de la physique. Le P. Regnault mourut à Paris le 14 mai 1762. On a de lui: 1^o *Entretiens physiques d'Ariste et d'Eudoxe*, ou *Physique nouvelle en dialogues*, Paris, 1755, 5 vol. in-12. C'est la meilleure édition de cet ouvrage qui eut un très-grand succès, mais qu'on ne lit plus depuis longtemps. Il a été traduit en anglais, par Thomas Dale, médecin, et en italien. 2^o *Origine ancienne de la physique nouvelle*, ibid., 1734, 3 vol. in-12. L'auteur y réclame, en faveur de l'antiquité, la gloire d'un grand nombre de découvertes importantes. Avant lui, Paschius, dans son traité *De novis inventis* (voy. PASCHIUS), et, depuis Regnault, Dutens, dans ses *Recherches sur l'origine des découvertes* (voy. DUTENS), ont essayé de dépouiller les physiciens modernes de quelques-uns de leurs titres les plus brillants à l'estime de la postérité. Ce dernier, dans sa préface, a, suivant l'usage, taxé son prédécesseur de manquer souvent de critique et d'exactitude. 3^o *Lettre d'un physicien sur la philosophie de Newton mise à la portée de tout le monde par M. de Voltaire*, ibid., 1738, in-12 de 46 pages; c'est une critique (voy. la Lettre de Voltaire à Thiriot, du 2 août 1738). 4^o *Logique en forme d'entretiens*, ou *l'Art de trouver la vérité*, ibid., 1742, in-12. 5^o *Entretiens mathématiques*, ibid., 1744, 3 vol. in-12. Ce sont des éléments de géométrie et d'algèbre.

W—s.

REGNAULT (JEAN-BAPTISTE), peintre célèbre, né à Paris le 19 octobre 1754 d'une famille obscure et sans fortune, fut transporté dès sa jeunesse avec tous les siens aux Etats-Unis d'Amérique. Le spectacle des dangers de la mer et de la vie agitée des marins produisit sur lui une vive impression, ce qui ne l'empêcha pas de s'enrôler dans l'équipage d'un bâtiment de commerce sur lequel il fit plusieurs voyages de long cours comme simple mousse, sans que sa famille sût ce qu'il était devenu. Ayant perdu son époux et trois de ses enfants, la mère de Regnault revint en France et fit beaucoup de recherches pour retrouver le seul fils qui lui restât. Enfin le capi-

« milieu du parquet, etc. » Tout ce récit n'est qu'un tissu d'erreurs. Regnault, comme on l'a vu, fut privé de son emploi, en 1562, par le cardinal de Lorraine, abbé de Cluni. La *Légende de dom Claude de Guise*, cause de la disgrâce de Regnault, suivant Papillon, qui nie (peut-être avec raison) l'édition de 1574, ne parut en effet qu'en 1581; et cette légende, ouvrage de Regnault, nous apprend qu'il remplissait depuis plusieurs années les fonctions d'avocat à Mâcon; mais on n'y voit ni le maintien de Regnault dans son emploi, ni l'abandon volontaire qu'il en fait le lendemain, toutes circonstances importantes qu'il n'aurait point omises dans un livre qu'il destinait autant à se justifier qu'à rendre odieux l'abbé de Cluni.

taine qui l'avait accueilli à son bord le ramena au foyer maternel. Poussé par des dispositions naturelles, le jeune Regnault n'avait pas cessé en naviguant de dessiner tous les objets qui s'offraient à sa vue. Il s'adonna avec plus de zèle à cette étude dès qu'il eut quitté la mer, et fut bientôt remarqué par le peintre Bardin qui, partant pour Rome, l'emmena avec lui. Dès qu'il y fut arrivé, Regnault ne se livra pas seulement à l'étude du dessin, il voulut encore s'instruire dans les lettres et acquérir ce qui avait manqué à sa première éducation. Il apprit aussi la musique. Revenu à Paris, il obtint, en 1775, le second prix de peinture sur *Aman confondu par Esther devant Assuérus*, et, en 1776, le premier prix sur *Diogène et Alexandre*. Il retourna en conséquence à Rome comme pensionnaire et y termina ses études artistiques de la manière la plus brillante. Le grand tableau représentant le *Baptême de Jésus-Christ* qu'il acheva à cette époque est d'une belle exécution et surtout remarquable par la couleur. Son temps de pensionnat étant expiré, il revint en France et refusa de se fixer à Marseille par un mariage très-avantageux, mais qui l'aurait empêché de retourner à Paris. En 1782, il fut agrégé à l'académie de cette ville pour son tableau d'*Andromède et Persée*, et l'année suivante, le 25 octobre, il fut reçu académicien pour l'*Education d'Achille par le centaure Chiron* (aujourd'hui au Louvre). Il fit successivement un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on distingue une *Descente de croix*, destinée à la chapelle de Fontainebleau et maintenant au Louvre, la *Mort de Priam*, *Iphigénie en Tauride*, le *Déluge*, *Hercule*, *Mars désarmé par Vénus*, la *Mort de Cléopâtre*, celle de *Desaix*, *Alcibiade et Socrate*, la *Mort d'Adonis*, les *Trois Grâces*, l'*Amour endormi*, la *Toilette de Vénus*, *Io et Jupiter*, *Danaë*, l'*Origine de la peinture*, *Pygmalion à genoux prie Vénus d'animer sa statue* (ces deux derniers tableaux au Louvre). Sous l'empire, Regnault représenta *Napoléon sur un char de triomphe*, sujet difficile, qu'il n'avait pas choisi et dans lequel il réussit médiocrement. Plus tard on a eu la pensée de remplacer la tête du principal personnage par celle de la France, et le tableau est devenu ridicule. Regnault a fait un grand nombre de dessins et d'esquisses allégoriques dont quelques-unes ont un intérêt politique qui les a fait rechercher momentanément ; mais tout cela est aujourd'hui complètement oublié. Ses véritables titres de gloire sont la *Descente de croix*, le *Déluge*, l'*Education d'Achille*, *Jupiter enlevant Io* ; le premier parce qu'il est savamment étudié dans toutes ses parties. La tête est d'une si belle expression qu'on pourrait l'attribuer à l'un des Carrache, dont il rappelle la manière ; enfin Regnault, traitant le même sujet que Poussin, a eu la gloire de ne pas être resté trop audessous de son devancier. L'*Education d'Achille* est une production de haut style qui honore l'é-

cole française. Gravée par Berwick, elle figure dans tous les cabinets des amateurs. Quant à celle de *Jupiter et Io*, il y règne un ton de volupté décent, une expression délicate et qui parle à l'imagination sans blesser les regards. Dans sa jeunesse, Regnault avait composé beaucoup de petits tableaux de boudoir encore à présent recherchés des amateurs et qui lui valurent une assez jolie fortune, qu'il sut toujours fort bien conserver. L'école de Regnault fut rivale de celle de David, mais ce dernier finit par l'emporter. Au nombre des principaux élèves de Regnault, nous citerons : Guérin, Crespin, Robert Lefebvre, Menjaud, Laffitte, Boisselier et Blondel. Regnault était membre des ordres de St-Michel et de la Légion d'honneur ; il fut fait baron de l'empire, et l'Institut le compta au nombre de ses membres. Il a pris part aux salons de 1783 à 1795 ; il a été souvent gravé, notamment par Berwick ; il mourut à Paris le 12 novembre 1829. On peut consulter sur ce maître, dans le *Pausanias français*, une notice historique par Chaussard ; une autre dans le *Recueil bibliographique* de Quatremère de Quincy ; elle fut lue le 11 octobre 1834 dans la séance publique de l'Académie des beaux-arts.

B. DE L.

REGNAULT (JEAN - BAPTISTE - ETIENNE - BENOÎT - OLIVE), médecin français, naquit à Niort le 1^{er} octobre 1759 et fit d'assez bonnes études dans cette ville. S'étant rendu à Paris aussitôt après pour les terminer, il fut distingué par le célèbre Vicq-d'Azyr, dont il devint l'élève et l'on pourrait dire l'ami. Ayant commencé sous ses auspices à pratiquer la médecine, il était déjà fort répandu dans la capitale lorsque la révolution commença. Il en adopta d'abord les principes et fut en conséquence nommé en 1789 président de la section de St-Eustache, puis membre de la première municipalité constitutionnelle de Paris sous le maire Bailly, et l'un des commissaires aux approvisionnements de cette ville. En 1791, il devint médecin de l'hôpital militaire du Gros-Caillou et plus tard médecin ordinaire à l'armée de la Moselle. Bientôt le système de dénonciation dirigé contre les hommes modérés atteignit Regnault. Un mandat lancé par le comité de sûreté générale allait le conduire à l'échafaud : il prit la fuite et se rendit à Hambourg, où, pendant dix années, il exerça la médecine avec le plus grand succès, surtout auprès des Français émigrés, alors très-nombreux dans cette ville. De nouvelles circonstances l'ayant obligé de passer en Angleterre, la confiance publique l'y suivit : son assiduité auprès de ses compatriotes lui fit, comme à Hambourg, beaucoup d'amis, qu'il retrouva dans un temps plus prospère pour eux et pour lui. Il se lia particulièrement avec le P. Elisée, qui suivait la même profession (*voy. ELISÉE*) ; celui-ci le présenta au roi Louis XVIII, et le fit nommer un des médecins consultants de ce prince à l'époque de la restauration, en 1814, où

Regnault se hâta de revenir à Paris; puis médecin en chef de la garde royale, et enfin médecin des pages de la chambre de Sa Majesté et chevalier de l'ordre de St-Michel. Regnault conserva ses emplois sous le règne de Charles X; mais il en perdit la plus grande partie après la révolution de 1830 et se borna alors à sa clientèle. Il mourut à Paris en 1836. On a de lui : 1° *Discours prononcé le 20 juillet 1790 à la fête donnée par le district de St-Eustache aux députés des provinces pour le pacte fédératif*, 1790, in-8°; 2° *Aux aristocrates et aux républicains*, 1791, in-8°; 3° *Rapport des commissaires chargés de l'examen des mémoires concernant les approvisionnements de Paris*, lu au conseil de la commune le 13 janvier 1792, in-4°, 4° *second Rapport sur le même sujet*, lu le 13 janvier 1792, in-4°; 5° *Observations sur la phthisie pulmonaire et sur le lichen d'Islande, considéré comme médicament et comme aliment*, 1802, in-8°. Cet ouvrage a eu trois éditions à Londres et deux à Paris. 6° *Considérations sur l'état de la médecine en France depuis la révolution*, Paris, 1819, in-8°; 7° *Mémoire sur l'hydrocéphale*, Paris, 1819, in-8°; 8° *Mémoire sur les altérations et l'influence du foie dans plusieurs maladies*, Paris, 1820, in-8°. Regnault fut aussi rédacteur principal du *Journal universel des sciences médicales*, dont il parut un numéro par mois depuis janvier 1813. Z.

REGNAULT DE BEAUCARON (JACQUES-EDME), littérateur médiocre, naquit en 1759 à Chaource, dans la province de Champagne, et, après avoir terminé ses études, embrassa la profession d'avocat. Le travail du cabinet ne le détourna point de son penchant pour les lettres. Dès 1780, il inséra presque chaque année dans l'*Almanach des Muses* quelques pièces de vers, parmi lesquelles on distingue une *épître* à François de Neufchâteau, dont il resta l'ami. Il s'associa peu de temps après à la rédaction du *Journal de Nancy*, qu'il soutint seul pendant deux ans et où il donna : la *Veillée bourgeoise*, *Florimond et Hermine*, etc., imitations assez faibles des contes que Marmon- tel publiait à la même époque dans le *Mercure*. Admis en 1788 à l'académie des Arcadiens de Rome, cet honneur ne put le garantir des épigrammes de Rivarol, qui l'inscrivit dans son *Petit almanach des grands hommes*. En 1790, il fut élu juge au tribunal d'Ervy, et l'année suivante député du département de l'Aube à l'assemblée législative où, quoique avocat, il ne prit pas une seule fois la parole. Après la session, il se hâta de venir reprendre ses modestes fonctions, qu'il remplit dans les temps les plus désastreux avec un courage qui lui concilia l'estime publique. A la réorganisation de l'ordre judiciaire sous l'empire, Regnault fut nommé président du tribunal de Nogent-sur-Seine. Il mourut dans cette ville le 25 septembre 1827, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Le *Recueil des poésies philosophiques et descriptives des auteurs*

qui se sont distingués dans le 18^e siècle, Paris, 3 vol. in-18, contient une *épître* de Regnault de Beaucaron sur les avantages de la vie champêtre. Elle est précédée d'une courte notice sur cet écrivain. W—s.

REGNAULT DE LALANDE (FRANÇOIS-LÉANDRE), graveur, né à Paris en 1762, s'est fait une réputation par son talent à apprécier les tableaux et estampes dont il a fait plus de trois cents catalogues, où toutes ces productions sont admirablement classées. Il les accompagnait souvent de bonnes notices biographiques. On cite parmi ces catalogues ceux des cabinets de Basan, St-Yves, Valois, Sylvestre, Rigal, etc. Regnault de Lalande mourut à Paris le 20 novembre 1824. Consultez : *Annales des arts*, par Monnin (t. 1^{er}, p. 484). Z.

REGNAULT DE SAINT-JEAN D'ANGÉLY (MICHEL-LOUIS-ÉTIENNE), né à St-Jean d'Angély, embrassa la profession d'avocat et devint lieutenant de la prévôté de la marine à Rochefort. De premiers succès au barreau l'ayant fait remarquer, il fut, quoique fort jeune, député aux états généraux par le tiers état du pays d'Aunis. Regnault avait ce qu'il fallait pour réussir dans la vaste carrière qui allait s'ouvrir devant lui : un extérieur avantageux, une élocution facile, un son de voix net, sonore, et des talents assez distingués. Il se présenta d'abord avec circonspection dans cette assemblée, où il ne fut guère question de lui avant le 17 juin 1789, époque de la dissolution des états généraux. Il chercha d'abord à se faire connaître par la publication d'une feuille quotidienne intitulée *Journal de Versailles*, dont on le savait l'auteur, quoique cette feuille ne portât pas son nom (1). C'est un tableau fidèle des opérations de l'assemblée. Le *Journal de Versailles* cessa de paraître lorsque l'assemblée constituante vint tenir ses séances à Paris, où Regnault donna des notes pour une petite feuille intitulée le *Postillon par Calais*, résumé extrêmement succinct des délibérations de chaque séance. Ce journal, qui paraissait le soir, ne se fit guère remarquer que par les cris des colporteurs qui le proclamaient par les rues avec beaucoup de fracas. Après le 17 juin, Regnault sortit de sa réserve et prit souvent la parole, mais ne prononça pas de discours étendus. Bien que conformes à l'esprit du temps, ses opinions étaient cependant modérées. La crise du 14 juillet ayant chassé de leurs sièges ou réduit à une nullité complète toutes les anciennes autorités, les hommes les plus fougueux se mirent à leur place de leur autorité privée. Pour faire cesser ce système d'anarchie, Regnault fut d'avis qu'avant de s'occuper

(1) Quelques biographes, qui ont donné des notices inexactes sur Regnault, ont confondu le *Journal de Versailles* avec le *Courrier de Versailles*; il n'y eut de commun entre ces deux journaux que l'époque de leur publication; les principes n'étaient point les mêmes; le *Journal de Versailles* était réformateur, et le *Courrier*, révolutionnaire très-violent; celui-ci était rédigé par Gorsas (voy. ce nom); ce fut cette feuille qui dénonça le fameux repas des gardes du corps aux révolutionnaires de Paris et donna le signal de l'insurrection des 5 et 6 octobre.

d'une nouvelle constitution, l'assemblée instituât, de concert avec le roi, les autorités municipales et provinciales, par la raison, disait-il, qu'ayant reçu une forme légale, elles inspireraient aux peuples plus de confiance et de respect. Au lieu de pouvoirs légaux, on établit des clubs qui se mirent à l'œuvre avec activité. Plus tard, on entendit Regnault dénoncer avec force les libelles qu'on répandait dans l'armée pour faire révolter les soldats. Cependant, malgré ses protestations contre l'anarchie, Regnault soutenait le parti libéral et marchait souvent d'accord avec lui. Il attaqua, dénonça les parlements, et demanda que celui de Rouen fût mandé à la barre pour avoir méconnu l'autorité du pouvoir souverain, qui, dans son opinion, appartenait à l'assemblée. Il défendit de bonne foi le système de finances de Necker, que Mirabeau défendit aussi, mais avec les armes de la plus sanglante ironie, pour le discréditer avant qu'on le mît à exécution. En 1790, Regnault vota pour la réduction des pensions, qui, à la vérité, n'étaient pas toutes très-légitimement acquises; mais il s'intéressa pour les créanciers de l'Etat et demanda que, préalablement à l'époque inconnue d'une liquidation incertaine, on leur accordât des à-comptes. Il fut partisan très-prononcé des réformes ecclésiastiques et demanda que les évêques et les curés qui refuseraient de prêter serment à la constitution civile du clergé fussent immédiatement remplacés; mais il combattit comme trop sévère la motion d'un de ses collègues, très-opposé, depuis, au système de la révolution, qui insistait pour que les religieux fussent privés du droit de cité; opinion plus que sévère qui rejetait dans les dernières classes de la populace des hommes instruits et bien élevés. Regnault s'intéressa aussi pour les religieuses et demanda qu'on leur accordât des pensions qui les missent à l'abri du besoin. Dans d'autres circonstances, il se montra réellement républicain, bien que sa conduite ait depuis prouvé que l'institution d'une république était loin de sa pensée. Lors des débats sur la question de savoir à quel pouvoir serait attribué le droit de faire la paix et la guerre, il adopta le système de Péthion et de Barnave et soutint avec eux que le roi ne devait faire aucune entreprise hostile sans le consentement de la nation. Le 4 septembre, lors de la retraite du ministre Necker, il combattit, quoique indirectement, le système des assignats, qui devait être le principal levier de la révolution. Il voulait que cette funeste opération fût ajournée. Le 7 mai de l'année 1791, il se rangea dans le parti de ceux qui demandaient que le droit de cité dans les colonies appartînt immédiatement aux affranchis, quelle que fût leur couleur, noire ou sang mêlé. Son collègue Barnave, beaucoup plus révolutionnaire que lui dans toutes les autres questions politiques, avait repoussé cette concession de toutes ses forces en soutenant que si elle devait être faite, il ne con-

venait pas que ce fût par la métropole, mais par les assemblées coloniales, auxquelles, dans son système, il fallait conserver une entière initiative dans une question aussi délicate. Cette opinion de Barnave est une de celles où ce jeune homme développa le plus de talent et d'idées saines. Le 17 juillet 1791, lors du malheureux voyage de Louis XVI pour Montmédi, Regnault fit décréter que les autorités du royaume et les gardes nationales arrêteraient toutes les personnes qui sortiraient de France; qu'on s'emparerait des convois d'armes et d'argent, des chevaux et des voitures; enfin qu'on prendrait toutes les mesures pour empêcher la famille royale de poursuivre sa route. Après le retour du roi, Regnault se jeta dans le parti feuillant, qui paraissait vouloir maintenir la constitution et sauver ce qui restait de la royauté. Il ne quitta point la capitale et devint capitaine de grenadiers nationaux. Pendant la session de l'assemblée législative, il fournit divers articles au *Journal de Paris*, dont André Chénier était un des principaux coopérateurs; mais il travailla plus particulièrement à une feuille hebdomadaire intitulée *l'Ami des patriotes*, dont la liste civile faisait les frais. Echappé à la proscription du 10 août 1792, il se tint prudemment à l'écart; mais, après le 31 mai 1793, il fut découvert et mis sous la surveillance d'un gendarme qui le suivait partout. Il lui échappa et s'enfuit; mais, reconnu à Douai et jeté dans les prisons de cette ville, il n'en sortit qu'après la révolution du 9 thermidor. Peu de temps après, il fut nommé administrateur des hôpitaux de l'armée d'Italie, où il eut de premiers rapports avec le général en chef Bonaparte. En 1796, il s'attacha entièrement à la fortune de cet homme extraordinaire, qui, lui-même, lui reconnaissant des talents et une grande aptitude pour le travail, n'oublia pas, depuis, de l'employer dans les circonstances les plus difficiles. Regnault fit imprimer à Milan, et particulièrement dans les intérêts de Bonaparte, un journal qui fut très-répandu dans l'armée. Il suivit le général à Malte et ne l'accompagna pas en Egypte; mais il fut pourvu à Malte d'un emploi de commissaire directorial: si l'on en croit Mallet-Dupan, il y régissait l'administration du pillage et composait une gazette révolutionnaire pour l'île et l'archipel. Revenu à Paris, Regnault continua de servir Bonaparte avec un très-grand zèle et fut un de ceux qui préparèrent la révolution du 18 brumaire et contribuèrent le plus à la faire réussir. On sait que cette journée fut la dernière de la république. Les fondements de la monarchie la plus absolue commencèrent à être posés, et Regnault, qui avait jusqu'alors professé des principes opposés, devint un de ses agents les plus utiles et les plus actifs. Napoléon le nomma président de la section de l'intérieur de son conseil d'Etat et porta les honoraires de cette place à trente-six mille francs. Il le prit en outre pour auxiliaire dans les travaux de son cabinet parti-

culier et le rétribua généreusement pour cette autre occupation. Regnault eut alors un très-grand ascendant sur tout le ministère, et il est juste de dire ici que le nouveau souverain avait assez bien placé sa confiance. Son protégé avait une expérience exercée par les grands événements qui s'étaient passés sous ses yeux; il y avait souvent pris part et savait que la science de l'administration consiste principalement dans la connaissance des hommes. Il fallait, surtout alors, avoir observé ceux qui avaient joué un rôle dans la révolution, parce qu'ils étaient les plus difficiles à conduire. Regnault avait vu leurs manœuvres, avait été initié à plusieurs de leurs combinaisons. Il avait d'ailleurs, comme on l'a dit, le travail extrêmement facile; et c'est ce qu'il fallait pour servir un homme qui, voulant sur-le-champ tout emporter de haute lutte, exigeait que ses projets fussent exécutés aussitôt qu'ils étaient conçus : lorsqu'au milieu de la nuit, dans les intervalles du sommeil, il lui en venait quelques-uns dans la pensée, il dépêchait un messager à Regnault, qui accourait au grand galop de ses chevaux, écoutait, jetait par écrit à peine éveillé les conceptions du maître qu'il fallait deviner la plupart du temps, et en essayait les brusqueries, qui, toutefois, étaient très-bien payées. Il fut comblé de bienfaits et d'honneurs, même littéraires : en 1803, il fut nommé membre de l'Académie française, qu'il présida en 1804. Lors de la création de la noblesse impériale, il reçut le titre de comte et fut nommé au mois de juillet 1804 procureur général près la haute cour impériale et grand officier de la Légion d'honneur. En 1810, l'empereur l'attacha plus particulièrement à ses intérêts en créant pour lui une place de secrétaire de l'état de la famille impériale. Chargé, en cette qualité, d'annoncer la dissolution du mariage de l'empereur avec Joséphine Beauharnais et sa prochaine union avec l'archiduchesse Marie-Louise, il déclara, le 20 avril 1810, dans une séance extraordinaire du sénat, que ce mariage, en perpétuant la nouvelle dynastie, assurait la prospérité de la France et présageait la paix du monde. Dans toutes les circonstances, et surtout dans les plus difficiles, Regnault fut le défenseur obligé de tous les projets de l'empereur, et l'on sent assez que nous ne pouvons le suivre dans une telle carrière : il nous suffira de dire que son nom se rattache à toutes les grandes époques de ce règne, unique peut-être dans l'histoire. La création des sénatoreries, le rétablissement de la traite des noirs, la défense de la nouvelle procédure criminelle, les immenses levées de soldats qui devaient asservir l'Europe; tels furent les objets dont il eut ordre de demander la sanction. Voici un aperçu des levées d'hommes qu'il fit approuver par le sénat : le 4 septembre 1806, 80,000 hommes sur la conscription de 1807 : en 1807, la levée d'un pareil nombre de soldats sur la conscription

de 1808, et en 1808, autant sur celle de 1809 : le 8 septembre de la même année, la levée de 1810 et du reste des quatre classes précédentes, c'est-à-dire la formation de cette belle et immense armée qui devait périr dans les glaces de la Russie; enfin, après la bataille de Leipsick, il fit ordonner que 300,000 hommes, le reste de la jeunesse de la France, fussent mis à la disposition du ministre de la guerre. Ce serait cependant une erreur de croire que Regnault approuvât les mesures violentes que Napoléon lui ordonnait de justifier. Dès l'ouverture de la campagne de Russie, il s'aperçut que l'empereur compromettait sa fortune, que lors du traité de Tilsitt il avait crue assurée : après la bataille de Leipsick, il en désespéra. A cette époque, des émissaires de la maison de Bourbon cherchaient à rallier à la cause du roi des hommes qui pouvaient la servir utilement; et il paraît certain qu'on fit des démarches auprès de Regnault par l'entremise d'une Anglaise nommée Bishop, à laquelle il avait rendu quelques services. Cette femme eut la dangereuse hardiesse de lui faire quelques ouvertures; elle pénétra même assez avant dans sa politique pour voir qu'au moins il n'était point l'ennemi de la famille royale. Mistriss Bishop reçut pour réponse de Regnault « que tout ce qui « porte le caractère d'une trahison lui était « odieux; mais que si le temps amenait la catas- « trophe dont le gouvernement était menacé, « lui Regnault, libre alors de tout engagement, « se dévouerait aux intérêts de Louis XVIII et lui « offrirait pour garant de sa conduite les pros- « criptions qu'il avait essayées et l'alliance qu'il « avait contractée avec une famille dévouée à ce « prince lui-même (1). » Lors du départ de Napoléon pour la campagne de 1813, il fit connaître le décret impérial qui déclarait Marie-Louise régente de l'empire, décret qui avait pour but d'attirer l'empereur d'Autriche dans les intérêts de la France, ou, si l'on veut, de l'homme qui en était encore le maître. Le 8 janvier 1814, Regnault fut nommé commandant d'une des légions de la garde nationale de Paris, et le 30 mars il sortit hors des barrières pour combattre les troupes alliées : mais il s'en sépara bientôt, et l'on peignit cette retraite comme une lâcheté; mille brocards plus offensants les uns que les autres tombèrent sur lui : cependant le général Dessoles, depuis commandant de la garde nationale, rendit publique une délibération du conseil de discipline qui justifiait Regnault de toute imputation de lâcheté et fit entendre que d'importants intérêts politiques avaient motivé sa rentrée dans la capitale : en effet, il était parti le 30 pour Blois, où, après quelques contrariétés, il s'était rendu auprès de Marie-Louise; il y était resté jusqu'au 8 avril, jour de l'arrivée du comte de Schouvaloff, envoyé auprès de la princesse en

(1) Regnault avait épousé mademoiselle de Bonneuil, dont le père fut attaché, par son service, à Louis XVIII.

qualité de commissaire des puissances alliées : il partit de là pour Clermont en Auvergne avec la cocarde blanche et blâma les autorités du pays de ne l'avoir pas encore prise. Cette démonstration paraissait annoncer la résolution de Regnault, de servir la monarchie des Bourbons. On rappela aux personnes qui avaient cherché à l'attirer dans les intérêts du roi, la réponse qu'il avait faite aux insinuations de mistress Bishop ; mais il fut répondu nettement qu'on n'avait pas besoin de lui : on conçoit dès lors comment il rentra dans le parti de Napoléon, qu'il semblait avoir abandonné. Se trouvant néanmoins président de l'Académie, il célébra, lors de la réception de Campenon, le descendant d'Henri IV, et félicita la France du retour d'un roi si longtemps désiré. Ce langage, qui s'accordait peu avec celui qu'il avait tenu peu de temps auparavant, excita des murmures dans toute la salle, et le lendemain les journaux s'attachèrent à le mortifier à cette occasion et n'en firent pas un royaliste plus zélé. Au 20 mars 1815, il rentra dans ses prérogatives et prit part à toutes les mesures qui avaient pour but d'assurer le pouvoir de Napoléon : il attaqua surtout avec beaucoup de violence la déclaration du congrès de Vienne du 13 mars et soutint que les clauses du traité de Fontainebleau n'ayant été exécutées ni à l'égard de Napoléon, ni à l'égard de Marie-Louise, le premier n'était point tenu de remplir les engagements qu'il avait souscrits. Il vanta ensuite la modération de Napoléon en l'opposant à la déclaration royale qui avait mis l'ex-empereur hors de la loi. Il fut nommé par son département député à la chambre dite des représentants et y parla plusieurs fois toujours dans les intérêts de l'empereur, tantôt comme député, tantôt comme ministre d'Etat. Après la bataille de Waterloo, Napoléon ne tarda pas à l'appeler auprès de lui, et il paraît que Regnault ne chercha point à l'abuser sur la situation désespérée où il se trouvait. Le 22 juin, il se chargea d'annoncer à la chambre la résolution de l'empereur d'abdiquer en faveur de son fils. Quelques députés ayant alors proposé de déclarer le trône vacant, Regnault s'opposa fortement à cette motion, qui rejetait la France dans l'anarchie. « Je n'ai plus ici d'intérêt personnel, dit-il ; « je n'appartiens plus à aucun parti : je ne vois « que la patrie et ses dangers ; je vois que notre « premier besoin est de la conserver et de la « maintenir. On vous propose de faire table nette, « de vous livrer à une création entière d'éléments « nouveaux et de vous entourer de débris, pour « vous occuper ensuite à reconstruire. N'avons- « nous pas eu assez de peines pour établir ce qui « existe ? Recommencerons-nous la carrière des « innovations et de l'inexpérience ? » Il demanda ensuite que le bureau fût chargé d'exprimer à l'ex-empereur la reconnaissance du peuple français pour le sacrifice qu'il faisait à son indépendance. Cette proposition étant adoptée, il renou-

vela ses efforts pour faire déclarer le jeune Napoléon successeur de son père et demanda que l'assemblée décrêtât l'abolition de la noblesse, motion *ab irato* et absolument sans objet. Ce fut ainsi que Regnault termina sa carrière politique. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, il eut cependant, sous la police de Fouché, la faculté de rester dans sa maison de campagne près Pontoise ; mais une nouvelle ordonnance du 17 janvier 1816 l'obligea de sortir de France, et il passa en Amérique. Plusieurs voyageurs nous ont dit l'avoir rencontré à New-York : son imagination s'était frappée ; ce qui a fait dire qu'il avait l'esprit aliéné : c'est une exagération. Ennuyé du séjour d'Amérique, il n'y demeura guère qu'une année ; il revint en Europe en 1817 ; mais il ne lui fut pas encore permis de rentrer en France, et il fit, pour cela, d'inutiles réclamations. Il paraît qu'il fut redevable de cette sévérité à la conduite, au moins imprudente, de quelques-uns de ses amis et même de ses proches qui avaient écrit des choses injurieuses contre la famille royale dans une correspondance qui fut saisie. Enfin, une ordonnance ayant rappelé tous les exilés, à l'exception des régicides, Regnault, quoique très-malade, se mit sur-le-champ en route pour Paris, où il arriva le 12 mars 1819, et mourut en rentrant chez lui : il n'avait pas encore 60 ans. On ne connaît de lui aucune production littéraire (1). Ses discours et ses rapports sous le règne de Napoléon pourraient former un gros volume. Ils sont tous bien écrits et annoncent un homme qui n'était pas indigne du fauteuil académique. B—U.

REGNAULT-WARIN (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH-INNOCENT-PHILADELPHIE), l'un des écrivains les plus féconds et les plus variés de notre époque, fut successivement auteur dramatique, poète, historien, romancier et publiciste. Il écrivit dans tous les genres, sans qu'on puisse le citer dans aucun, et professa toutes les opinions, se mêla à tous les partis sans y être remarqué, sans y avoir jamais obtenu le moindre crédit ni la plus légère influence. Regnault-Warin, né à Bar-le-Duc le 25 décembre 1775, eut à peine reçu dans cette ville un commencement d'éducation qu'il se mit à ébaucher des essais dramatiques tout à fait dignes de son âge. Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est qu'à cette même époque la révolution ayant éclaté, Regnault, à peine âgé de quinze ans, se mêla aux discussions, et qu'il composa, sous le titre d'*Éléments politiques et de Conseils au peuple*, etc., des brochures aussi extraordinaires que ses essais dramatiques, et dont lui-même riait plus tard avec autant de franchise que de raison. Tout cela cependant trouva des lecteurs. Il en résulta même en Lorraine, pour le jeune auteur patriote, une renommée telle qu'il ne lui

(1) Il n'a pas même prononcé de discours pour sa réception à l'Institut. La *Réponse* académique de Regnault à M. Campenon est peut-être son seul morceau littéraire. A. B—T.

fut plus possible de rester confiné dans les montagnes des Vosges. Pressé par les conseils de ses amis, il se rendit dans la capitale et s'y présenta à Bonneville, qui rédigeait et imprimait la *Bouche de fer* et beaucoup d'autres écrits révolutionnaires (voy. BONNEVILLE). Il a dit lui-même que, dès son arrivée, on le fit concourir à la rédaction de la *Bouche de fer*; mais nous pensons que ce fut d'une manière subalterne. Au reste, il y eut au moins l'avantage de se faire connaître de quelques chefs de la Gironde, notamment de l'abbé Fauchet, qui travaillait à cette feuille, et de Brissot, qui était l'ami de Bonneville. Ce fut à la suite de ces hommes célèbres que le jeune Regnault-Warin prit part à la journée du 10 août 1792. Cependant il ne réussit point encore à se faire remarquer, et vivant avec peine dans la capitale, il la quitta au commencement de 1793 pour être secrétaire du commandant de la place de Verdun, puis employé à l'état-major de l'armée des Ardennes, sous l'adjudant général Sionville, dont il a dit qu'il fut l'adjoint, ce que nous ne pensons pas, parce qu'il eût fallu pour cela qu'il eût un grade militaire, et qu'il est bien sûr qu'il n'en eut jamais. Il a dit aussi qu'à la même époque il sauva plusieurs proscrits, et que, dénoncé pour ce fait au gouvernement de la terreur, il se vit obligé de sortir de France, que son nom fut inscrit sur la liste des émigrés, et qu'étant rentré, il fut emprisonné et ne recouvra la liberté que longtemps après la chute de Robespierre. Il y a évidemment dans ces assertions quelque chose de fabuleux et d'invraisemblable, d'abord parce qu'on n'a jamais vu son nom sur une liste d'émigrés, ensuite parce que, s'il y eût été réellement inscrit et qu'on l'eût arrêté, il n'aurait pas échappé à l'échafaud. Ce qui est certain, c'est que Regnault s'éclipsa tout à coup au milieu de la terreur, qu'il ne se montra que beaucoup plus tard, et qu'alors, dégoûté ou effrayé de la politique, il ne parut s'occuper que de littérature, de romans, qu'il vendait aux libraires et dont il vivait avec peine. Voyant cependant le succès qu'avaient alors les écrits royalistes, il hasarda son *Cimetière de la Madeleine*, où sont décrits une partie des malheurs de Louis XVI et de sa famille. Cet ouvrage eut un succès dont il faut attribuer au moins une partie à l'intérêt du sujet. C'était du reste à cette époque un acte de courage et qui attira sur l'auteur toutes les haines du parti révolutionnaire, encore très-puissant. Le livre fut saisi par la police consulaire, et l'auteur, mis en arrestation, n'en sortit que par l'intervention de madame Bonaparte, qui l'avait lu et qui avait pleuré sur les malheurs de la famille royale. Cette nouvelle leçon ne fut pas perdue pour Regnault; il renonça bien sincèrement à de pareils ouvrages et ne composa plus que des romans et quelques écrits historiques de peu d'importance. Ce ne fut qu'en 1814, après la chute de Napo-

lén, qu'il rentra dans la carrière politique. Il écrivit d'abord en faveur de la restauration, mais n'ayant pas obtenu ce qu'il désirait, voyant d'ailleurs que le parti contraire acquérait chaque jour de nouvelles forces et que le gouvernement royal ne savait point le réprimer, il passa dans les rangs de ses adversaires, et publia, de concert avec le libraire Plancher, un grand nombre d'écrits fort médiocres, mais très-audacieux, qui lui firent beaucoup d'ennemis et qui, s'ils ne lui attirèrent pas des poursuites comme au temps de Robespierre et de Napoléon, ne contribuèrent point à l'enrichir. Dans les derniers temps de sa vie, Regnault-Warin concourut à la rédaction du *Temps*, et il mourut dans un état très-voisin de la misère, en novembre 1844. Les écrits publiés par Regnault-Warin sont : 1° *Éléments de politique*, 1790, in-8°; 2° la *Constitution française mise à la portée de tout le monde*, Paris, 1791, 2 vol. in-8°; 3° *Bibliothèque du citoyen, contenant le catéchisme civique, ou les Devoirs de l'homme et du citoyen*, Bar-le-Duc, 1791; 4° *Éloge de Mirabeau*, Paris, 1791, in-8°; 5° *Révision de la constitution française*, 1792, in-8°; 6° *Conseils au peuple sur son salut, ou Opinion sur le danger de la patrie*, 1792, in-8°; 7° *Vie de J. Pétion, maire de Paris*, Bar-le-Duc, 1796, in-12; 8° (avec Bajot et Lombard) *Cours d'études encyclopédiques*, 1797, in-8°; 9° la *Caverne de Strozzi*, Paris, 1798, in-8°; traduit en espagnol, ibid., 1826, in-18; 10° *Roméo et Juliette*, roman historique, 1799, 2 vol. in-12; 11° le *Cimetière de la Madeleine*, 1800, 4 vol. in-12; 1801, 4 vol.; traduit en espagnol par don Salva, avec les Vies de Louis XVI, de madame Elisabeth, de la duchesse d'Angoulême, de Louis XVIII, de Charles X, etc., Paris, 1833, 4 vol. in-8; 12° la *Jeunesse de Fíguro*, 1801, 2 vol. in-12; 13° le *Tonneau de Diogène*, imité de l'allemand de Wieland, par Frenais, avec des remarques et additions, 1802, 2 vol. in-12; 14° les *Prisonniers du Temple*, suite du *Cimetière de la Madeleine*, 1802, 3 vol. in-12 (Regnault n'avouait que les deux premiers volumes et les soixante premières pages du troisième); 15° le *Paquebot de Calais à Douvres*, roman politique et moral, trouvé sur une échoppe de bouquiniste du quai des Ormes, 1802, in-12. La police n'en permit la publication qu'avec de nombreux cartons. 16° *Spinalba, ou les révélations de la Rose-Croix*, 1803, 4 vol. in-12; 17° *Clémence*, 1803, 3 vol. in-12; 18° *Lille ancienne et moderne*, 1803, in-12; 19° *L'Homme au masque de fer*, 1804, 4 vol. in-12, 4^e édit., 1816, 4 vol. in-12; 20° la *Diligence de Bordeaux, ou le Mariage en poste*, 1804, 2 vol. in-12; 21° *Loisirs littéraires*, 1804, in-12; 22° *Madame de Maintenon*, 1806, 4 vol. in-12; 23° *Napoléonide sur la campagne de deux mois*, 1806, in-8°; 24° la *Nouvelle France, ou les Hommes et les choses au 19^e siècle*, 1815, in-8°, un seul cahier; 25° *Réfutation du Rapport sur l'état de la France, fait au roi en son conseil par le vicomte*

de Chateaubriand, 1815, in-8°; deux éditions; 26° *Pour et Contre, ou Embrassons-nous*, mémoire adressé au roi, 1815, in-8°; 27° *Cinq mois de l'histoire de France, ou Fin de la vie politique de Napoléon*, 1815, in-8°; 28° *l'Ange des prisons* (Louis XVII), élégie, 1816, in-12; 29° *le Mal et le remède des cours*, où l'on cherche à prouver contre M. de Chateaubriand : 1° que les élections de 1816 ont été libres; 2° que les députés sont élus légalement; 3° que la représentation nationale est légitime, 1816, in-8°; 30° *Henry II, duc de Montmorency, maréchal de France*, roman historique, 1816, in-8°; 31° *l'Esprit de madame de Staël*, 1818, 2 vol. in-8°; 32° *Manuel des braves*, t. 6; *Biographie héroïque*, 1818, in-12; 33° *Mémoires et correspondance de l'impératrice Joséphine*, Paris, 1819, 2 vol. in-8°. Le prince Eugène de Beauharnais, par une lettre datée de Munich, le 15 janvier 1820, et adressée aux journalistes de France, désavoua cet ouvrage comme apocryphe, tout en remerciant l'auteur anonyme de la justice qu'il rend à sa mère dans les lettres qu'il lui attribue (voy. JOSÉPHINE). 34° *les Carbonari, ou le Livre de sang*, 1820, 2 vol. in-12; 35° *Introduction à l'histoire de l'empire français, ou Essai sur l'histoire de Napoléon*, 1820-1821, 2 vol. in-18; 36° *Rosario, ou les Trois Espagnoles, mémoires historiques*, 1821, 3 vol. in-12; 37° *Mémoires biographiques*, 1822. Il n'en a paru que deux livraisons, qui contiennent les notices sur Francesco Espoz y Mina et don Pablo Morillo. 38° *Mémoires pour servir à la vie du général Lafayette et à l'histoire de l'assemblée constituante*, 1824, 2 vol. in-8°. Regnault-Warin avait promis une *Histoire politique et militaire du général Lafayette, avec des notes et documents du général lui-même*, en 4 volumes; mais le premier seulement a paru, Paris, 1831, in-8°; il a été reproduit sous le titre d'*Histoire du général Lafayette en Amérique*, précédée d'une notice sur sa vie, Paris, 1832 et 1833; la notice a reparu séparément en 1834. 39° (avec M. Lahalle et Roquefort) *Chronique indiscrète du 19° siècle, esquisses contemporaines extraites de la correspondance du prince de ****, Paris, 1825 in-8°. Barbier, qui est fort maltraité dans cet ouvrage, en parle comme d'un écrit mensonger (*Dictionnaire des anonymes*, t. 4, n° 22156). 40° *Mémoires historiques et critiques sur F.-J. Talma et l'art théâtral*, 1827, in-8°. Regnault-Warin avait commencé un journal intitulé *le Contemplateur*, dont il n'a paru qu'un cahier, Paris, 1801, in-8°. Il a encore eu part à quelques ouvrages périodiques sans les signer. C'est à tort qu'on lui attribue un *Siccle de Louis XVI*, t. 1^{er}, qui fut imprimé à Paris, chez Cussac, en 1791, in-12. M—D j.

REGNAUT (CHARLES-DOUVIN), curé du village de Bezannes, près de Reims, naquit dans cette ville sur la fin du 17° siècle et y devint chanoine de la collégiale de St-Symphorien par nomination royale. On a de lui : *Histoire des sacres et cou-*

ronnements de nos rois, faits à Reims, à commencer par Cloris jusqu'à Louis XV, avec le recueil du formulaire le plus moderne qui s'observe au sacre, etc.; — une *Dissertation historique touchant le pouvoir accordé aux rois de France de guérir des écrouelles, accompagnée de preuves touchant la vérité de la sainte ampoule*, — et une *Relation exacte de la cérémonie du sacre et couronnement du roi Louis XV*, Reims, 1722, 1 vol. in-12. L—C—J.

REGNIER (LOUIS, sieur DE LA PLANCHE). Voyez PLANCHE.

REGNIER (MATHURIN), le premier satirique français qui se soit approché des anciens, naquit à Chartres le 21 décembre 1573 : il était neveu par sa mère du fameux Desportes, abbé de Tiron, qui dut à son talent pour les vers une fortune extraordinaire pour un poète (voy. DESPORTES). L'exemple de son oncle dut avoir et eut en effet une grande influence sur Regnier. Dès son enfance, il montra du goût pour la poésie et en même temps un penchant pour la satire que son père ne put réprimer. Sans consulter sa vocation, ses parents le firent tonsurer à onze ans pour le mettre en état de succéder à quelques-uns des bénéfices de son oncle; mais bientôt, emporté par un goût effréné pour le plaisir, il se livra sans retenue à des excès que peut excuser à peine la licence des mœurs dans ces temps de troubles et de désordres. Pour échapper à la surveillance et aux reproches de ses parents, il suivit le cardinal de Joyeuse à Rome, en 1593. Regnier nous apprend lui-même qu'il fut attaché pendant dix ans à ce prélat sans obtenir de lui la moindre récompense. Quoiqu'il fût rebuté de l'état de courtisan, il retourna cependant à Rome en 1601 avec le duc de Béthune, ambassadeur près du saint-siège, et la protection de ce nouveau Mécène, frère de l'ami de Henri IV, fut moins stérile pour lui que ne l'avait été celle du premier. En 1604, il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Chartres, et, deux ans après, il obtint une pension de deux mille livres sur l'abbaye de Vaux de Cernai. Satisfait de sa fortune, recherché des grands pour ses talents et aimé de tous ceux qui cultivaient les lettres pour la douceur de son caractère, Regnier aurait pu jouir d'un doux repos, si des infirmités précoces, tristes suites de ses débauches, n'eussent altéré sa santé. La poésie seule avait le pouvoir de calmer ou de lui faire oublier les douleurs incurables auxquelles il fut en proie dès l'âge de trente ans. Il revint alors à la religion, qu'il avait négligée, et consigna dans quelques pièces de vers le repentir tardif de ses fautes. Dans un voyage qu'il fit à Rouen, son mal empira, et il mourut dans l'hôtellerie de l'Ecu d'Orléans, le 22 octobre 1613, à l'âge de 39 ans et 10 mois. On plaça ses entrailles dans l'église de Ste-Marie de Rouen, et son corps, enfermé dans un cercueil de plomb, fut rapporté, comme il l'avait demandé, dans l'abbaye de Royaumont, près de Paris. Regnier,

qui s'est représenté comme un homme mélancolique et peu communicatif, était au contraire fertile en bons mots et en réparties vives et plaisantes, qui faisaient les délices des sociétés qu'il fréquentait. Naturellement insouciant, il était toujours vêtu d'une manière fort négligée et souvent même malpropre; mais il faisait oublier ce défaut par les agréments de son esprit, et par cette espèce de bonhomie, l'un des plus grands charmes de Lafontaine et que les amis de Regnier lui reprochaient avec la certitude de ne pas l'en corriger. Une fois, Regnier se fâcha contre Malherbe, qui, se trouvant à la table de Desportes, dit brutalement à ce dernier qu'il faisait plus de cas de son potage que de son imitation des Psaumes (*roy. MALHERBE*). Il ne voulut plus le revoir, et composa contre lui sa neuvième satire, adressée à Nicolas Rapin (*roy. ce nom*): il aurait sans doute montré moins d'humeur si le trait de Malherbe l'eût affecté personnellement. Jamais il ne répondit à ses critiques, et il poussait l'insouciance si loin à l'égard de ses ouvrages qu'il n'eut aucune part aux diverses éditions qui s'en firent de son temps et qu'il ne songea même pas à corriger les fautes dont elles sont toutes plus ou moins remplies par l'ignorance ou l'inattention des imprimeurs (1). Les œuvres de Regnier se composent de seize satires, trois épîtres, cinq élégies, d'odes, de stances, d'épigrammes, etc. Nourri de la lecture des anciens poètes latins, il leur a emprunté les sujets de la plupart de ses satires, qui contiennent de fréquentes imitations d'Horace, de Perse, de Juvénal, d'Ovide, de Martial, etc., ainsi que des poètes italiens. Son style est à la fois plein de naturel, d'enjouement et de vivacité. La facilité la plus heureuse en est le véritable caractère. Il excelle par la vérité des descriptions et par la fidélité des portraits. Aussi, quoique ce poète ait vieilli, il compte encore de nombreux lecteurs, et sans doute il en compterait un plus grand nombre s'il n'eût pas bravé la décence en portant dans ses ouvrages la licence de ses mœurs (2). Personne n'a plus loué Regnier que Boileau, si digne de l'apprécier, et qui l'a plus d'une fois imité, mais en homme supérieur: « C'est, dit-il, le poète français qui, « du consentement de tout le monde, a le mieux « connu avant Molière les mœurs et le caractère « des hommes. » (*Réflexions critique sur Longin*, 5^e.) La première édition des œuvres de ce poète est celle de Paris, 1608, in-4^e; elle ne contient que dix satires et le discours en vers au roi Henri IV; mais les suivantes sont les seules que recherchent les curieux: *Satires et autres*

(1) Tout le monde connaît l'épigramme que Regnier s'était composée; elle rappelle, par l'incurie qu'elle annonce dans l'auteur, celle que ce fit notre inimitable Lafontaine.

(2) Heureux! si ces discours craints du chaste lecteur
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur;
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques.
Art poétique, 2^e ch.

œuvres, Leyde, Elzevier, 1642, in-12; elle est plus rare, mais moins complète que celle qu'ont publiée les mêmes imprimeurs, *ibid.*, 1652, in-12. — Londres, 1729, in-4^e, avec des *Eclaircissements historiques*, par Brossette (*roy. ce nom*); *ibid.*, 1733, in-4^e, cadres rouges, et dont il a été tiré des exemplaires petit in-folio, rares. Ces deux éditions renferment les poésies de Motin, Berthelot et autres poètes contemporains de Regnier. On assure que Lenglet-Dufresnoy a pris soin de l'édition de 1733, Londres (Paris), 1746, ou Amsterdam (Paris), 1750, 2 vol. in-12. Il en a paru une nouvelle édition avec les commentaires, revus, corrigés et augmentés, précédée de l'*Histoire de la satire en France*, par M. Viollet le Duc, Paris, 1822, in-18, et 1823, in-8^e. Celle de Lequien, Paris, 1822, in-8^e, offre le texte le plus soigné. Enfin en 1849, les œuvres choisies de Regnier ont été publiées avec celles de Malherbe et Racan, Paris, in-8^e. La notice que Brossette a publiée sur Regnier a été insérée dans le tome 11 des *Mémoires* de Nicéron. Son portrait a été gravé in-4^e par Sciller Schastins. W—s.

REGNIER (CLAUDE-AMROISE), duc de Massa, né à Blamont en Lorraine le 6 avril 1736, exerçait avec succès la profession d'avocat à Nancy, lorsque les premiers symptômes de la révolution se manifestèrent. Nommé député aux états généraux, il ne prit point part, au moins ostensiblement, aux délibérations qui consommèrent la dissolution de cette assemblée. Sous la constituante, Regnier ne s'occupa guère que de questions judiciaires; ainsi, ce qui est un mérite assez rare, il sut se mettre à sa place, et en cela il ne fut pas imité par la plupart de ses collègues. Les violences qui agiterent l'assemblée en 1789 l'effrayèrent sans doute; il se tint à l'écart jusqu'en 1790 et ne parut à la tribune que lorsqu'il fut question de l'établissement des nouvelles autorités judiciaires. On voulait introduire le jury jusque dans les procès purement civils; le 7 avril, Regnier attaqua cette innovation et concourut à la faire rejeter. On voulut aussi instituer l'ambulance des juges d'appel; il combattit ce système, qui avait beaucoup de partisans et qui fut également écarté. Enfin Regnier examina la question délicate de savoir s'il ne serait pas convenable d'accorder des indemnités aux personnes poursuivies comme criminelles lorsqu'un jugement aurait prononcé leur absolution; l'affirmative lui parut évidente; mais on trouva de grandes difficultés dans l'application et sa proposition n'eut pas de suite. Lors de l'insurrection de la garnison et du peuple de Nancy, il défendit la municipalité de cette ville, accusée de n'avoir rien fait pour prévenir le désordre et le comprimer; il approuva aussi la conduite du marquis de Bouillé dans cette désastreuse journée, et repoussa les attaques dirigées contre lui par le parti jacobin. On doit regarder ces premières hostilités comme l'époque de la scission entre les démagogues et

les constitutionnels ; dès ce moment, ils ne cessèrent de se faire une guerre à outrance. Le 28 août, Regnier attaqua vivement le vicomte de Mirabeau et demanda qu'il fût décrété d'accusation pour avoir cherché à flétrir le régiment qu'il commandait en emportant les cravates de ses enseignes. Il s'occupa encore de quelques questions administratives où il ne fut pas remarqué, et il travailla beaucoup dans les comités. Lors du départ du roi, en 1791, il fut envoyé en qualité de commissaire dans les départements de la Lorraine et de l'Alsace pour y prévenir ou faire cesser les désordres qu'un tel événement aurait pu faire naître. Voilà à peu près tout ce qui nous a paru digne d'être rappelé de la conduite de Regnier pendant la durée de l'assemblée constituante. Quant à ses opinions politiques, elles furent constamment modérées, comme nous venons de l'indiquer ; cependant on le voyait voter le plus habituellement avec le côté gauche. Regnier ne parut plus sur la scène politique après la session de l'assemblée constituante, et l'on n'entendit point parler de lui après les événements du 10 août, il parvint à se faire oublier pendant le règne de la convention ; mais la révolution du 9 thermidor ayant retrempe les esprits et ranimé les courages, les hommes les plus réservés ne purent rester dans l'inertie, et Regnier se présenta pour jouer un rôle nouveau. La convention fut enfin forcée de terminer sa carrière ; la constitution dite de l'an 3 s'établit, et Regnier fut nommé député au conseil des Anciens par le département de la Meurthe. Nous sommes obligés de rappeler qu'ici il se montra plus sévère que dans l'assemblée constituante ; dans le conseil des Anciens, il combattit l'opinion qui rappelait au corps législatif Jean-Jacques Aymé (1), qui en était membre par droit d'élection, et il fut un des défenseurs de la fameuse loi du 3 brumaire. Il fut aussi l'adversaire des prêtres déportés ou exilés de France et se rangea du parti de ceux qui s'opposaient à leur retour. Regnier fit plus d'effet au conseil des Anciens qu'à l'assemblée constituante ; mais aussi le conseil des Anciens avait beaucoup moins d'ascendant sur le public que la constituante, et moins encore que le conseil des Cinq-Cents. Regnier fut tour à tour secrétaire et président du conseil des Anciens ; il ne prit point part aux événements du 18 fructidor, et s'il ne défendit pas ceux qui en furent les victimes, au moins il ne les attaqua point. Mais il se fit honneur en repoussant la proposition de Boulay de la Meurthe, qui voulait qu'on expulsât de leur patrie non-seulement tous les nobles qui n'avaient pas donné des gages à la révolution, mais toutes les personnes qui, ayant occupé quelque place importante dans l'ancien gouvernement, n'auraient pas donné un gage pareil au

nouvel ordre de choses. Regnier, dont les pouvoirs étaient expirés, fut, en 1799, nommé une seconde fois par son département député au conseil des Anciens ; il fut du nombre de ceux qui, convaincu que le directoire ne pouvait plus se soutenir, projetèrent de hâter sa chute. Déjà l'attaque avait été faite par le parti jacobin : un club (1), où l'on entendait les mêmes vociférations que dans la société de 1793, s'était établi près du conseil des Anciens. Les gens sages voulaient bien être débarrassés du directoire ; mais ils craignaient que les jacobins ne reprissent leur empire. Courtois dénonça vivement les nouveaux clubistes et demanda qu'ils fussent chassés d'un lieu qui était sous la police du conseil. Regnier appuya Courtois : la majorité se décida, et les clubistes expulsés ne purent s'établir ailleurs. Enfin Regnier se réunit à ceux qui, au retour de Bonaparte, résolurent avec lui de renverser un gouvernement dont les débris croulaient de toutes parts. Les mesures étant prises et les batteries préparées, Regnier et son collègue Cornet, comme lui membre du conseil des Anciens, furent chargés, d'après une convention qui avait eu lieu chez Lemercier, président du conseil au 18 brumaire, jour correspondant au 9 novembre 1799, de demander que le siège des deux conseils fût transféré à St-Cloud. Il prononça un discours sur les dangers qui environnaient le corps législatif, et s'opposa formellement à l'explication des motifs qui avaient exigé que les deux conseils sortissent de Paris. Les services qu'avait rendus Regnier au nouveau gouvernement et à son chef ne pouvaient rester sans récompense : il fut d'abord président de la commission intermédiaire nommée pour travailler à une nouvelle constitution. Après l'établissement du consulat, il devint membre du conseil d'Etat dans la section des finances, où il fut chargé de divers rapports à présenter au corps législatif ; ce fut lui qui fit rétablir la flétrissure de la marque pour les crimes de faux. Le 14 septembre 1802, Napoléon le nomma *grand juge*, ministre de la justice, et joignit à ses attributions la police, qui était aussi un ministère. Ce fut lui qui dirigea, en 1804, toutes les poursuites contre George et Pichegru (*roy. ces deux noms*). Regnier réunissait ainsi les plus éminentes fonctions de l'Etat après la puissance souveraine et la place la plus difficile en qualité de grand juge ou garde des sceaux ; on le vit, renouvelant les anciennes solennités du parlement, présider les magistrats de la cour de cassation, revêtus de leurs robes rouges et assister aux cérémonies religieuses. Cependant, soit que les occupations de ministre de la justice et celles de ministre de la police exigeassent un travail auquel un seul homme ne pouvait suffire, soit que l'empereur eût besoin pour la police d'un agent plus initié dans les mystères de la révolu-

(1) Les révolutionnaires, pour le rendre ridicule, avaient substitué le nom de *Job* à celui de Jean-Jacques, et l'avaient si souvent répété que ce nom de Job lui fut effectivement conservé.

(1) Ce club est connu dans l'histoire de la révolution sous le nom de club du *Manège*.

tion, le ministère de la police fut distrait des attributions de Regnier et rendu à Fouché. Regnier conserva le titre de grand juge avec le ministère de la justice, qu'il exerça sans exciter personnellement aucune plainte. Napoléon, qui avait pour principe d'élever aux plus hautes dignités ceux auxquels il confiait des places éminentes, nomma successivement Regnier grand officier de la Légion d'honneur, sénateur et duc de Massa. Le portefeuille de la justice lui fut ôté en novembre 1813, et il devint président du corps législatif, place qu'il occupait encore lorsque Napoléon abdiquait, en 1814. Il écrivit le 8 avril au gouvernement provisoire pour savoir s'il serait continué dans ces fonctions. On ne lui fit aucune réponse, et dès lors aussi affligé de la chute de son maître que de ses propres disgrâces, il vécut dans le chagrin et mourut à Paris le 24 juin 1814. B—u.

REGNIER (EDME), célèbre mécanicien, naquit à Semur le 15 juin 1751. Ayant perdu son père pendant qu'il faisait ses études dans sa ville natale, il resta l'aîné de onze enfants, et fut retiré du collège pour être placé chez un arquebusier de Dijon, où il se distingua par son adresse et son application au travail. Quoique bien jeune encore, il sentit la nécessité, comme l'aîné de la famille, de se mettre promptement en état de remplacer son père et remporta un premier prix de dessin à l'âge de dix-sept ans. Le professeur Deroge s'intéressait vivement à lui : sa jeunesse, sa position, tout parlait en sa faveur. Enfin, rentré dans sa famille, il exerça à Semur l'état d'arquebusier, avec lequel il fit exister sa mère devenue infirme et établit ses frères et ses sœurs. S'étant marié, il fit donner une éducation soignée à cinq enfants qu'il eut et trouva dans son industrie seule les moyens d'élever cette nombreuse famille. Le prince de Condé, qui l'avait connu dans un de ses voyages à Dijon et qui avait admiré son adresse, lui fit donner le titre de *mécanicien de la province de Bourgogne*. En 1783, Regnier eut l'honneur d'offrir à Louis XVI un modèle réduit du *méridien sonnante* qu'il avait composé pour la ville de Semur. Ce prince, qui avait spécialement étudié les arts mécaniques, examina avec intérêt cette invention, qui ressemble beaucoup au canon méridien du Palais-Royal, et dont Regnier, jusque dans les derniers temps de sa vie, prenait plaisir à préparer et à voir l'explosion. Une de ses premières inventions fut son *épreuve pour essayer la force des poudres de chasse*, supérieure à toutes celles qui avaient été imaginées jusque alors, parce que les degrés gravés sur un arc de cercle sont l'expression de poids déterminés et que les régulateurs sont constants. Ce premier produit de son esprit inventif fut montré à Guéneau de Montbéliard, ami de Buffon, qui l'admira et accorda sa protection à Regnier. C'est à peu près à la même époque qu'il inventa sa *serrure*

et ses *cadenas à combinaisons*. Buffon et Guéneau, qui désiraient faire des expériences sur la force de l'homme et des animaux et qui n'avaient à leur disposition que des machines lourdes et peu commodes, proposèrent à Regnier de tâcher d'en inventer une qui fût applicable au plus grand nombre de cas possibles. C'est de cette demande que naquit le *dynamomètre*, instrument simple, commode et dont l'application peut s'étendre aux machines pour en déterminer avec précision la force et la résistance. Le dynamomètre resta longtemps inconnu. Il en fut fait mention dans un mémoire publié en l'an 7 (1798). Regnier fut encore le premier qui construisit des *paratonnerres* en Bourgogne. Il les perfectionna ensuite, en remplaçant les conducteurs établis avec des barres de fer plantées dans les murs par des cordes faites avec des fils de fer qui ont l'avantage d'être à la fois solides, flexibles et de pouvoir être isolés des édifices. A l'époque de la révolution, persécuté dans la ville qu'il habitait, par le seul motif qu'il avait été protégé et récompensé par l'ancien gouvernement, il fut obligé de se réfugier à Paris, où le comité de salut public, éclairé par Carnot, son compatriote, sut l'apprécier et le chargea de diriger la fabrication des armes portatives. Regnier commença dès lors à réunir les matériaux qui ont servi depuis à former le musée central d'artillerie, dont il devint plus tard le conservateur. Un incendie, qui détruisit en 1799 une maison située au coin de la rue St-Roch et où périrent plusieurs personnes, donna l'occasion à l'Institut d'ouvrir un concours, dans lequel un prix fut proposé à celui qui exécuterait la meilleure *machine à incendie*. Regnier composa une échelle perfectionnée, et il obtint le prix. Le modèle de cette machine est déposé au conservatoire des arts et métiers. Regnier fit encore à cette époque des recherches utiles sur les platines des fusils de munition. La machine qu'il inventa pour régulariser l'action des ressorts fut approuvée par l'Institut et par plusieurs officiers d'artillerie, ainsi que par les premiers arquebusiers de Paris. Enfin une de ses dernières inventions est le *sécateur*, destiné à la taille des arbres et fort en usage aujourd'hui. Cet instrument est très-expéditif, puisqu'on peut faire en quatre jours ce qui en demandait douze, et qu'il est impossible de se blesser, ce qui arrive souvent avec la serpe. Edme Regnier, à qui l'on peut donner avec tant de raison le titre d'*utilitaire*, mourut à Paris le 10 juin 1825. Il était membre de plusieurs sociétés savantes et faisait partie du comité de mécanique de la société d'encouragement pour l'industrie. Au nombre des services qu'il a rendus à sa patrie, on ne doit pas oublier qu'il sut, à force de soins, conserver presque intact, pendant l'invasion étrangère de 1814 et 1815, le musée d'artillerie, qui est aujourd'hui l'un des établissements les plus curieux de la capitale. A

la rentrée du roi en 1815, il obtint une pension de retraite et la décoration de la Légion d'honneur. Regnier a fait imprimer la description ou le programme de quelques-unes de ses inventions : 1° *Description et usage d'un nouveau méridien à canon*, Paris, 1798, in-4°; réimprimé en 1809 dans la *Bibliothèque physico-économique*; 2° *Mémoire explicatif du dynamomètre et autres machines inventées par le citoyen Regnier*, 1798, in-4°. Ce mémoire parut d'abord dans le *Journal de l'école polytechnique* (t. 2, 1798). M—D J.

REGNIER (JACQUES-AUGUSTIN), peintre paysagiste, graveur à l'eau-forte et lithographe, est né à Paris le 27 août 1787. Il obtint en 1819 une médaille de deuxième classe, une de première en 1828 et fut fait chevalier de la Légion d'honneur en 1837. Cet artiste a beaucoup produit. Il existe de ses tableaux dans les cabinets d'amateurs et dans les musées de province. La galerie du château de Rosny, formée par la duchesse de Berry, possédait de ses œuvres : nous signalerons notamment la *Vue du cimetière de Royat* qu'a lithographiée Bichebois. Il avait également fourni des tableaux à la galerie d'Orléans, et ceux qui en faisaient partie ont été lithographiés par Villeneuve, Deroy et Bichebois. Nous citerons de Regnier, au château de Fontainebleau : une *Entrée de forêt où l'on voit des monuments celtiques*, puis une toile remarquable : *Jeanne d'Arc se découvrant au salut de la France devant la statue de la Vierge*; au château de Compiègne, un paysage dont le sujet est tiré de *Williams l'allace*; au musée de Toulouse, une *Chartreuse dans les montagnes de l'Auvergne*; à celui de Cartres, une *Vue de la Grande-Chartreuse*; au musée de Tours, une *Vue de cette ville en 1630*, d'après une gravure du temps. Citons encore une *Vue prise au Puy-de-Dôme*, que conserve le musée de Semur. Nous ne nous arrêterons pas à indiquer les paysages de Regnier qui font partie de collections particulières. En effet, il n'en est pas des cabinets d'amateurs comme des musées et des villes; l'œuvre d'art qui entre dans ces derniers n'en sort plus, ou, si elle en est retirée par hasard, on peut du moins en suivre la trace d'une manière certaine. L'ouvrage principal de Regnier est la suite, contenant cent vues lithographiées par Champin, des *habitations des personnages les plus célèbres de France depuis 110 jusqu'à nos jours* (1836-1844). Le cabinet des estampes de la bibliothèque de Paris possède l'œuvre de Regnier. Outre des eaux-fortes qui issent à désirer et quelques lithographies, on remarque des dessins et des lavis originaux traités avec esprit et facilité et qui offrent un véritable intérêt. Depuis quelques années, Regnier n'en avait plus part aux expositions publiques. Il est décédé à Paris en juillet 1860 et fut à une certaine époque de sa vie l'un des maîtres aimés et recherchés de cette école dont la vogue tend à diminuer. B. DE L.

XXXV.

REGNIER DESMARAI (1) (FRANÇOIS-SÉRAPHIN), grammairien et littérateur estimable, naquit à Paris en 1632 d'une famille originaire du Poitou. Il était le sixième de onze enfants, dont sept moururent en bas âge et les trois autres embrassèrent la vie religieuse. A huit ans il fut mis au séminaire de Nanterre, où il fit ses études sous la direction des chanoines réguliers de St-Augustin, dont le P. Faure, son oncle maternel, après en avoir été le réformateur, était devenu le directeur général (voy. FAURE). Dans toutes ses classes le jeune Regnier remporta les prix de prose et de vers; mais il fut moins heureux au collège de Montaigu, où il étudia deux ans la philosophie. Le peu d'attrait qu'il trouvait aux leçons de ses maîtres tourna ses idées vers la littérature; et il était encore sur les bancs quand il traduisit en vers burlesques la *Batrachomyomachie* d'Homère. Il fut attaché successivement à différents seigneurs, fit quelques voyages à leur suite et employa ses loisirs à étudier l'italien et l'espagnol, qu'il apprit par le seul secours des livres. En 1662 il accompagna le duc de Créquy à Rome avec le titre de secrétaire d'ambassade; fut chargé de la correspondance italienne, et ensuite à la négociation relative à l'affaire des Corses (voy. CRÉQUI). Après son retour en France, il continua d'entretenir un commerce de lettres avec les amis qu'il avait laissés en Italie. Ayant adressé à l'abbé Strozzi une *Canzone*, celui-ci la donna comme une pièce qu'Allatius venait de retrouver dans le manuscrit de Pétrarque de la bibliothèque vaticane. Chacun le crut; et quand la chose fut éclaircie, l'académie de la Crusca s'empressa d'adopter le poète dont les productions approchaient assez de celles de Pétrarque pour tromper des juges exercés. Regnier n'avait nul dessein de s'engager dans l'état ecclésiastique; mais, en 1668, le roi lui ayant donné le prieuré de Grammont pour le récompenser des services qu'il avait rendus à Rome, il prit les ordres sacrés, et se conduisit depuis avec la même régularité que s'il n'eût fait que suivre sa vocation. L'Académie française lui ouvrit ses portes en 1670, quoiqu'il n'eût donné jusqu'alors aucun ouvrage en français; mais la connaissance qu'il avait des langues savantes devait le rendre très-utile à la composition du dictionnaire dont cette compagnie s'occupait avec beaucoup d'activité. Quoique employé par les ministres ou par le roi lui-même dans diverses missions de confiance, il répondit si bien par son zèle aux espérances de l'Académie, qu'en 1684, après la mort de Mézerai, il fut élu secrétaire perpétuel. Regnier, en cette qualité, rédigea tous les mémoires qui purent au nom de l'Académie dans le procès

(1) « Des seigneuries appartenantes à mon père, il ne m'en est demeuré que le surnom de *Desmarais*, que sans y prendre garde j'ai toujours écrit *Desmarais*, autrement que mon père, ayant aussi, sans savoir pourquoi, retranché le *de* du nom de *Regnier*, au lieu que, depuis ce temps-là, beaucoup de gens ont ajouté un *de* à leur nom. » *Mém.*, p. 1.

qu'elle eut à soutenir avec Furetière, qui s'était approprié le travail de la compagnie (*voy. FURETIÈRE*). Le dictionnaire attendu si longtemps, et auquel Regnier avait eu tant de part (1), était sur le point de paraître. Il en avait rédigé la préface et l'épître dédicatoire au roi. Mais, pendant un voyage qu'il fut forcé de faire en Touraine, Ch. Perrault, Charpentier et quelques autres académiciens eurent assez de crédit pour faire préférer une autre préface et une autre dédicace à celles que Regnier avait composées. Regnier, justement indigné, fit sur les épîtres de Perrault et de Charpentier des remarques critiques quelquefois bien fondées, mais plus souvent trop sévères (2). L'infatigable académicien se chargea ensuite de rédiger la grammaire qui devait développer les principes dont le dictionnaire n'était que l'application, et former avec cet ouvrage un corps complet de langue française. Il y employa, comme il le dit dans sa préface, « tout ce qu'il avait pu acquérir de lumières par « cinquante ans de réflexions sur notre langue, « par quelque connaissance des langues voisines « et par trente-quatre ans d'assiduité dans les « assemblées de l'Académie, où il avait presque « toujours tenu la plume. » La grammaire de Regnier ne comprend que le détail des parties de l'oraison; il se proposait de traiter à part de la syntaxe. Trop proluxe pour les élèves, elle n'est pas sans utilité pour les savants; et, quoique peu consultée maintenant, elle n'en est pas moins une mine abondante que ses successeurs n'ont pas manqué d'exploiter. Une des parties les plus intéressantes de ce livre est le traité de l'ortographe. L'auteur y expose avec détail les divers changements proposés depuis J. Dubois (Sylvius) jusqu'à Lesclache, pour rendre l'écriture française conforme à la prononciation, et ce tableau n'a pas été reproduit en entier dans le travail beaucoup plus ample que Goujet a publié sur le même sujet (*Bibliothèque française*, t. 1, p. 76-132). La grammaire de l'abbé Regnier fut l'objet d'une critique assez maligne de la part du P. Buffier, à qui l'on doit une grammaire jugée meilleure que celle de Regnier (selon les *Mémoires de Trévoux*, octobre 1706). L'académicien fit au jésuite une réponse plus vive que solide, et dans laquelle il eut le tort de prétendre avoir toujours raison. D'Alembert conjecture que cette querelle dégoûta Regnier d'achever la tâche qu'il s'était imposée. Il revint à la poésie, qu'il n'avait pas cessé de cultiver, quoique avec

avec peu de succès (surtout dans le genre élevé), et à la traduction, genre dans lequel il a mieux réussi. Regnier mourut le 6 septembre 1713, à l'âge de 81 ans. Il eut la Monnoye pour successeur à l'Académie. D'un caractère ferme et inébranlable dans l'amitié, d'une probité à toute épreuve et portant l'amour du vrai jusqu'au scrupule (1), Regnier n'eut d'autre défaut qu'un entêtement déplacé. Furetière dit que ses confrères lui avaient donné le nom d'abbé *Pertinax*. Outre des traductions italiennes du *Pauégyrique de Louis XIV* par Pellisson, 1671, et de la *Relation de Bossuet sur le quiétisme*, 1698, in-8°, on a de Regnier : 1° *Pratique de la perfection chrétienne*, par Rodriguez, traduit de l'espagnol en français, Paris, 1676, 3 vol. in-4° (2), et souvent réimprimée depuis dans différents formats. Il avait entrepris cette traduction à la prière des jésuites. Il accuse les solitaires du Port-Royal d'avoir altéré le texte espagnol dans plusieurs endroits de leur version de cet ouvrage, et surtout dans le dixième chapitre du premier traité, où, dit-il, en parlant de la grâce, on prête à l'auteur des termes tout contraires aux siens. 2° *Description du monument élevé à la gloire du roi par le maréchal de la Feuillade, avec les inscriptions*, ibid., 1686, in-4°. Regnier avait composé toutes les inscriptions excepté celle : *Viro immortalis* (*voy. LA FEUILLADE*). 3° *Le Poesie d'Anacreonte tradotte in verso Toscano, e d'annotazioni illustrate*, ibid., 1693, in-8°; Florence, 1695, in-12, avec deux autres traductions d'Anacréon par Bartol. Corsini et l'abbé Salvini. 4° Le premier livre de l'*Iliade* en vers français, avec une dissertation sur quelques endroits d'Homère, Paris, 1700, in-8°. Dans cette dissertation il réfute les paradoxes des détracteurs d'Homère et de l'antiquité; mais il prouve par ses vers qu'on peut admirer les anciens sans parvenir à rendre leurs beautés (3). 5° *Traité de la grammaire française*, ibid. (4), 105 et 1706, in-4°; ibid., 1706, in-12; Amsterdam, 1707, in-12. L'auteur de l'approbation (Fntenelle) loue la netteté et la solidité qui règnent dans cet ouvrage. 6° *Remarques sur l'article 37 des Mémoires de Trévoux*, ibid., 1706, in-4° de 54 pages. C'est la réponse à la critique du P. Buffier; on la trouve à la suite de la grammaire dans les exemplaires in-4°, avec la date « 1706. 7° *L'Histoire des démêlés de la cour de France avec celle de Rome, au sujet de l'affaire des Cses*, ibid. 1707,

(1) Un jour qu'on le pressait de mentir en faveur d'un homme puissant : *J'aime mieux, dit-il, me brouiller avec lui qu'avec moi.*

(2) La traduction de la *Perfection chrétienne* de Rodriguez ne parut qu'en 1676, six ans après la réception de Regnier à l'Académie française; cependant l'abbé Salier dit que ce fut cette traduction qui lui valut sa place à l'Académie. (*Voy. les Trois siècles de la littérature.*)

(3) Despréaux parle avec un trop juste dédain de cette traduction. (*Œuvres de Boileau-Despréaux*, Paris, J.-J. Blaise, 1821, t. 5, p. 368. Lettre à Brossette, du 9 septembre 1700.)

(4) L'édition de 1676, 2 vol. in-12 tirée par Desessarts, Prudhomme, Feller, et même dans l'*Histoire de la langue française*, est imaginaire. La *Grammaire* de Baillet parut pour la première fois en 1705, in-4°.

(1) Barbier dit que Regnier a rédigé en grande partie la 2^e édition du *Dictionnaire* de l'Académie française, imprimée en 1718; mais il est certain qu'il avait eu déjà beaucoup de part à la première, qui ne parut qu'en 1694, vingt-quatre ans après son admission dans ce corps littéraire.

(2) D'Alembert a inséré dans les notes de l'*Eloge* de cet académicien les *Épîtres* au roi de Ch. Perrault et de Charpentier, avec les *Notes* de Regnier-Desmarais. La *Préface* qu'avait composée Regnier et celle de Charpentier se trouvent dans le *Recueil de pièces curieuses et nouvelles*, la Haye, Moetjens, 1694, t. 1^{er}, p. 627-678. *Voy. le Diction. des anonymes*, 2^e édit., n° 3744.

in-4°, avec une planche représentant la pyramide que le roi fit élever pour perpétuer le souvenir de cet événement et qu'il fit ensuite abattre. Les faits sont rapportés dans cet ouvrage avec beaucoup d'exactitude; mais la narration manque de vie et de mouvement. 8° *Poésies françaises, italiennes, latines et espagnoles*, ibid., 1707-1708, 2 vol. in-12. Les *Poésies françaises* ont été réimprimées, la Haye, 1716, 2 vol. in-12, précédées des *Mémoires* de Regnier sur sa vie, qu'il avait rédigés pour satisfaire à la demande de l'académie de la Crusca. On assure que les Italiens et les Espagnols font beaucoup de cas des vers que Regnier a composés dans leur langue; mais ses vers français sont très-médiocres; on y distingue cependant quelques pièces écrites d'un style naturel (1) et la traduction d'une fameuse scène du *Pastor fido* (voy. GUARINI). Le succès qu'obtint ce morceau dans la nouveauté nuisit, dit-on, aux vues d'avancement que Regnier avait formées, et il eût obtenu les honneurs de l'épiscopat sans les scrupules que cette traduction donna au roi. 9° Les deux livres de la *Divination* de Cicéron traduits en français, ibid., 1720, in-12; cette traduction est fidèle, et les remarques en augmentent le prix. L'abbé d'Olivet a relevé quelques erreurs échappées à Regnier dans une lettre à Fraguier, imprimée dans l'*Album franc-comtois* (novembre, 1823). 10° *Entretiens de Cicéron sur les vrais biens et sur les vrais maux (De finibus bonorum et malorum)*, ibid., 1721, in-12. On trouve à la fin la traduction d'une partie de l'oraison pour Muræna. De tous les académiciens, Regnier était celui qui s'était opposé avec le plus de force à toute espèce de changement dans l'orthographe; mais les innovations nécessaires obtinrent malgré lui la sanction de l'usage (2); et lorsque, huit ans après sa mort, on voulut donner au public sa dernière traduction, l'éditeur prévint que, pour s'accommoder à la pratique de l'imprimeur, on avait été forcé de suivre la nouvelle orthographe, sans quoi l'on n'eût fini (voy. la fin de l'avertissement). Regnier a laissé en manuscrit une traduction en vers italiens des quatrains de Pibrac, dont il envoya la copie à la grande-duchesse de Toscane, et un poème en quatre chants sur le règne de Louis XIV (3). Il avait recueilli ses let-

tres à Magalotti et à ses amis d'Italie, en 2 volumes in-folio. Outre les *Mémoires de sa vie*, dont on a déjà parlé, et qui furent imprimés pour la première fois dans les *Mémoires de littérature* par Salangre, tome 1^{er}, on peut consulter Nicéron, t. 5, et son éloge par d'Alembert, dans l'*Histoire des membres de l'Académie française*, t. 3, p. 201-299.

W—s.

REGNIER D'ESTOUBET (HIPPOLYTE), littérateur, né à Langres en 1804 et mort à Paris le 23 septembre 1832, ne vécut ainsi que vingt-huit ans, et en si peu de temps composa une infinité d'ouvrages dans tous les genres et de toutes les couleurs. 1° *Histoire du clergé de France pendant la révolution*, par M. R..., auteur de plusieurs ouvrages politiques et religieux, Paris, 1828-1829, 3 vol. in-12; 2° *Histoire de tout le monde*, publiée sous le pseudonyme d'Eugène de Dalman, 1829, 3 vol. in-12; 3° les *Septembriseurs, scènes historiques*, Paris, 1829, in-8°. Ce volume contient dix drames dont les titres indiquent suffisamment le sujet : la *Mairie*, l'*Abbaye*, les *Carmes*, la *Salpêtrière*, *Bicêtre*, *Un Souper chez Vénus*, la *Mort de Marat*, la *Mort de Danton*, la *Mort de Robespierre*. 4° *Louisa, ou les Douleurs d'une fille de joie*, 1830, 2 vol. in-12 et in-18, publiés sous le pseudonyme de l'abbé Tiberge, nom de l'ami du chevalier des Grieux dans le roman de Manon Lescaut; 5° *Mémoires de la marquise de Pompadour*, Paris, 1830, 2 vol. in-8° (revus par M. Amédée Pichot); 6° (avec M. Dupeuty) *Napoléon, ou Schœnbrunn et Ste-Hélène*, drame historique joué au théâtre de la Porte St-Martin, 7° *Charles II, ou l'Amant espagnol*, Paris, 1831, 4 vol. in-12; 8° *Charlotte Corday*, drame en cinq actes et en prose, Paris, 1831, in-8°; 9° *Manuel populaire de la méthode Jacotot, ou Application simple et facile de cette méthode à la lecture, l'écriture, l'orthographe, les langues, etc., dédié aux pères de famille*, 1831, in-8°, publié sous le pseudonyme du docteur Retter de Brington; 10° *Un bal chez Louis-Philippe*, 1831, publié sous le pseudonyme de l'abbé Tiberge; 11° la *Mort des Girondins, scènes historiques*, 1832; in-8°. Z.

REGNIER. Voyez REYNIER.

REGIOLLOTTI (DOMINIQUE), littérateur italien, né à Rome vers 1675, mort à Turin le 31 janvier 1733, a publié : 1° *Teocrito volgarizzato da Dominico Regiolti Romano, professore di poesia e lingua greca nella R. Università di Torino* (Turin, 1729, 1 vol. in-8°). Cette traduction est en vers libres, mais au lieu de refléter les beautés de l'original, on peut dire qu'elle ne fait que le défigurer, tant le style de Regiolti est incorrect, dur et trivial. 2° *Oratio de die natali Caroli-Emmanuelis, Sardinia regis, habita in archi-gymnasio Taurinensi, V Kal. Majas*, Turin, 1733, in-8°; 3° *De Poeseos utilitate*, discours prononcé par Regiolti le jour de l'ouverture de son cours. Il ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur,

(1) Cependant on ne doit point lui attribuer le joli quatrain sur la violette, qui est de Desmarests de St Sorlin (voy. DESMARETS).

(2) On doit avouer néanmoins que, en reconnaissant lui-même que l'usage était le maître de tout en matière de langue (p. 125 de sa *Grammaire*, édition de 1706, in-12), il convenait qu'il serait peut-être difficile de condamner la suppression de l's dans beaucoup de mots où cette lettre ne se prononce pas; et ce fut en effet la plus grande réforme qui s'introduisit à cette époque dans l'orthographe, et qui devint bientôt générale. G—CE.

(3) Le roi, ne voulant pas que cet ouvrage parût à cause des endroits désobligeants qui s'y trouvent pour les nations avec lesquelles il était en paix, le fit enlever incontinent après la mort de l'auteur. Le portefeuille où était cet ouvrage, avec plusieurs autres plus courts qui ont eu le même sort, fut remis, par ordre de Sa Majesté, entre les mains de M. le duc de Noailles. *Avertissement des poésies françaises*, de Regnier-Desmarests, édition de 1716, p. v.

avec une courte notice biographique dans la *Miscellanea di varie operette*, recueil publié à Venise par Lazzaroni.

A—Y.

REGULUS (MARCUS-ATILIUS), consul romain, s'est distingué dans la première guerre punique; l'illustration de sa famille remontait à l'an de Rome 310 (444 avant J.-C.). On élut alors, pour remplacer les consuls, trois tribuns militaires, qui furent pris, dit-on, dans l'ordre patricien, quoique les plébéiens eussent été déclarés éligibles, et au nombre desquels se trouvait un Atilius Longus. En 398 avant notre ère, un second Atilius Longus devint tribun militaire et fut réélu l'an 395; on voit ensuite un troisième Atilius, mais surnommé Régulus, consul en 335; un quatrième, avec le même surnom, en 294; un cinquième en 267, et c'est celui auquel cet article est consacré. Nous pouvons supposer que, selon la loi ou l'usage, il avait environ quarante-trois ans quand il obtint les faisceaux consulaires, et que par conséquent il était né vers 310; mais l'on dira plutôt 320 ou 325, si l'on observe que son fils Caius, élu consul en 257, a dû naître vers 300. Marcus Régulus battit les Salentins, s'empara de Brindes et reçut avec son collègue Julius Libo les honneurs du triomphe, le 22 décembre 267. Son second consulat est de l'an 256. On avait d'abord nommé, avec Manlius Vulso, Quintus Cœditijs; mais, celui-ci étant mort fort peu de temps après l'élection, Régulus le remplaça; c'était la neuvième année de la première guerre punique. Les deux consuls vainquirent sur mer les Carthaginois commandés par Amilcar et Hannon, prirent 63 vaisseaux, en coulèrent à fond 30 autres, et perdirent 24 des leurs; il leur en restait 306, et ils avaient réduit la flotte ennemie à 257 voiles. Polybe place cette bataille navale près du mont Ecnome, sur la côte méridionale de la Sicile, entre Agrigente et Géla. Le même historien nous apprend que les Romains, ayant radoubé les vaisseaux qu'ils avaient pris aux Carthaginois et porté ainsi la flotte romaine à plus de 360 navires, cinglèrent vers l'Afrique et se rendirent maîtres du port d'Aspis; que, sur l'ordre du sénat, qui rappelait l'un des consuls, Manlius Vulso reconduisit à Rome la plus grande partie de la flotte, et que Régulus resta en Afrique avec 40 vaisseaux, 500 cavaliers, et 15,000 fantassins. Les Carthaginois se donnèrent trois commandants, Bostar, Asdrubal, fils de Hannon, et Amilcar, qui ramenait d'Héraclée 500 hommes d'infanterie et 500 chevaux. Régulus emporta d'assaut les villes non fortifiées et assiégea les autres; il gagna, près d'Adis, une victoire éclatante et pris Tunis; les auteurs latins élèvent à deux cents le nombre des places qu'il soumit. Déjà il se croyait maître de Carthage, où régnaient la discorde, la famine et la terreur. Pour prévenir, dit Polybe, le retour de son collègue et ne partager avec personne la gloire de terminer cette guerre, il offrit la paix aux Carthaginois,

mais à des conditions intolérables, plus humilantes et plus dures que toutes les défaites. Le sénat de Carthage n'y put consentir et s'enhardit d'autant mieux à tenter encore la fortune des combats qu'il venait de recevoir un renfort de Lacédémoniens volontaires, conduits par Xanthippe. Les auteurs modernes, qui renvoient au proconsulat de Régulus, en 255, la bataille d'Adis, la prise de Tunis et les propositions de paix, contredisent Polybe et commettent probablement une erreur. C'est même au consulat, et non au proconsulat de Régulus, qu'Aulu-Gelle, d'après Tubéron, rapporte l'histoire de cet énorme serpent, qui, sur les bords du fleuve Bagrada, se montra, dit-on, plus formidable aux Romains que ne l'avait été l'armée carthaginoise, et contre lequel il fallut employer des machines de guerre. Ce récit ne se lit point dans Polybe, mais Valère-Maxime, Florus, Silius Italicus, Orose, etc., l'ont transmis aux compilateurs modernes. Xanthippe, jusqu'alors inconnu, était un habile capitaine; lorsqu'il eut appris les détails des revers qu'avaient essuyés les Carthaginois, il osa leur dire qu'ils avaient été vaincus par l'impéritie de leurs propres généraux bien plus que par les Romains. On lui confia le commandement d'une armée composée de 12,000 fantassins, 4,000 cavaliers et une centaine d'éléphants. Il rangea ces animaux sur une première ligne, derrière laquelle il plaça la phalange, distribua une partie des troupes mercenaires dans l'aile droite, et jeta les plus agiles sur l'une et l'autre aile avec la cavalerie. Régulus n'était plus que proconsul, et quelques historiens, parmi lesquels n'est pas compris Polybe, assurent qu'il avait instamment prié qu'on voulût bien le décharger du commandement militaire; c'eût été pour lui et pour Rome un très-grand bonheur. Mais en vain écrivait-il qu'un valet ayant enlevé les charrues de l'unique champ qu'il possédait, sa présence était nécessaire à la culture de son héritage et à la subsistance de sa famille; on décréta que ses charrues seraient renouvelées, son champ cultivé et sa famille alimentée aux frais de la république; les Latins ont jeté dans leurs annales le plus qu'ils ont pu de détails de cette espèce. Quoi qu'il en soit, Régulus accepta la bataille qu'on s'était disposé à lui livrer près de Tunis; il mit au front ses troupes légères, derrière elles la grosse infanterie, et la cavalerie sur les ailes; en sorte que le corps d'armée, moins étendu qu'à l'ordinaire, avait plus d'épaisseur. C'était une disposition excellente pour résister au choc des éléphants; mais elle ne laissait point, ajoute Polybe, assez de moyens de défense contre la cavalerie ennemie, beaucoup plus nombreuse que celle des Romains. Aussi Régulus perdit-il la bataille et tomba-t-il entre les mains des Carthaginois avec environ 500 soldats, compagnons de sa déroute. Il laissait le reste de son armée écrasé sur le champ de bataille, à l'exception de 2,000 hom-

mes qui se réfugièrent, comme par miracle, dit l'historien grec, à Clypéa ou Aspis. Xanthippe avait perdu 800 soldats étrangers, mais il ramenait les Carthaginois dans leur ville, traînant après eux les dépouilles des morts, 500 prisonniers et ce général Régulus, qui, naguère intraitable, se voyait réduit à implorer une pitié qu'il n'avait pas eue; c'est encore une réflexion de Polybe. Eutrope a porté à 30,000 le nombre des Romains exterminés en cette journée, et à 15,000 celui des prisonniers. On raconte ensuite que Régulus demeura captif à Carthage jusqu'en 250 ou même jusqu'en 247; qu'à l'une ou l'autre de ces époques il accompagna des ambassadeurs carthaginois envoyés à Rome pour négocier la paix; qu'il avait promis, si elle n'était pas conclue, de venir reprendre ses fers; qu'il opina dans le sénat contre la paix et même contre l'échange des prisonniers; que son discours déterminait les sénateurs à rompre toute négociation; que, malgré le grand pontife qui prétendait le dégager d'un serment extorqué par la violence, malgré les larmes de sa famille et de tous ses concitoyens, il remplit sa promesse, repartit pour Carthage et se remit aux mains de ses ennemis; qu'enfin ceux-ci le firent périr au milieu des plus affreux supplices, soit en lui coupant les paupières et en le privant du sommeil, soit en le tirant d'un sombre cachot pour l'exposer aux rayons d'un soleil brûlant, soit en l'attachant à une croix, soit en l'enfermant dans un coffre ou tonneau de bois hérissé de pointes de fer; car les livres nous offrent toutes ces variantes, à moins qu'on ne dise, avec Florus et Rollin, que Régulus a souffert tous ces tourments l'un après l'autre. Nous devons avouer que, sauf ces différences, presque tous les auteurs latins, et trois historiens grecs, Appien, Dion-Cassius et Zonaras, s'accordent sur le fond de ces tragiques aventures. Cicéron en fait mention dans son traité *De officiis* et dans sa Harangue contre Pison; c'est le sujet de la magnifique ode d'Horace, *Calo tonantem*, etc. Le dévouement et le supplice de Régulus sont indiqués dans le sommaire du 18^e livre de Tite-Live; Valère Maxime les cite avec une pleine confiance; Silius Italicus les célèbre; l'auteur de l'opuscule *De viris illustribus* et les autres abrégiateurs classiques se gardent bien de les omettre. A tant de textes positifs, nous ne pouvons opposer que le silence de Polybe et de Diodore de Sicile, qui donnent beaucoup d'autres détails sur ce personnage. Polybe aurait été naturellement entraîné, par le cours de sa narration, à rappeler au moins des faits si mémorables s'il en avait eu connaissance. Diodore de Sicile, en parlant des cruautés exercées sur les Carthaginois par les fils de Régulus, dit qu'ils étaient excités par leur mère (Marcia), qui supportait avec peine la mort de son mari et qui l'imputait à leur négligence. Ces paroles prouvent, selon Paulmier de Grentemesnil, que Régulus est mort

d'une maladie mal soignée. Terrasson, au contraire, traduit: « La mère des jeunes Atilius, qui attribuaient à la négligence de ses fils la mort « cruelle de son mari, leur persuada de s'en venger sur deux prisonniers carthaginois (Bostar et Amilcar) qu'ils avaient à Rome »; et ce passage ainsi rendu devient une preuve de la fin tragique de Régulus; mais, en se reportant au texte grec, on n'y trouve rien qui exprime l'idée de vengeance, rien qui corresponde au mot *cruelle*. Une des plus graves infidélités qu'un traducteur puisse commettre, est d'attribuer tout exprès à l'auteur qu'il interprète des expressions qui favorisent une tradition contestée et que cet auteur n'énonce point. Les meilleurs critiques du dernier siècle, et particulièrement Wesseling, ont embrassé l'opinion de Paulmier de Grentemesnil, sans daigner faire mention de la paraphrase et du commentaire de Terrasson. Le P. Petau, dans ses grandes Tables chronologiques, n'a daté que la défaite de Régulus près de Tunis et a passé sous silence le supplice de ce général. Toland, Beaufort et Lévesque, en reléguant tout ce récit parmi les fables, ont joint aux indications tirées du silence de Polybe et du texte de Diodore, celles qui résultent, soit des variantes ou contradictions des auteurs latins, soit aussi de la conduite humaine et généreuse des Carthaginois à l'égard du consul Scipion qu'ils avaient fait prisonnier au commencement de la première guerre punique. Du reste, le tableau de l'ambassade, du dévouement et de la mort de Régulus, remplit la plus grande partie du livre qui tient la place du 18^e de Tite-Live dans les suppléments de Freinsheim, et il a passé de là dans tous les livres modernes de l'histoire romaine; il a été transporté sur le théâtre lyrique italien, par Métastase; sur la scène française, par Pradon, par Dorat, et récemment, avec plus de succès, par M. Arnault fils. A vrai dire, on ne connaît de la vie d'Atilius Régulus que ce qui concerne son premier consulat en 267, le second en 256, et son proconsulat en 255; à cette dernière époque il pouvait avoir soixante cinq ans, et nous ignorons combien de temps il a survécu à sa défaite; les plus sûrs renseignements sur son histoire se trouvent dans le 1^{er} livre de Polybe, et dans ce qui reste des livres 23 et 24 de Diodore de Sicile (1).

D—N—U.

REGULY (ANTOINE), voyageur hongrois, naquit en 1819 à Zircz, dans le comté de Westprim; son père était gérant d'un domaine appartenant à un monastère de l'ordre de Cîteaux. Il manifesta de bonne heure un goût prononcé pour l'étude, surtout pour l'histoire, et après avoir commencé par figurer parmi les disciples du gymnase de

(1) On trouvera dans la *Bibliographie biographique* de M. Cœttinger (Bruxelles, 1854) l'indication d'une douzaine d'ouvrages (la plupart thèses académiques publiées en Allemagne) au sujet de Régulus. M. Rey a inséré dans les *Mémoires de la société des antiquaires de France* (1836) une dissertation sur cet illustre Romain.

Raab, il se rendit à l'université de Pesth, où il suivit les cours de droit. En 1839, ayant terminé la carrière des travaux académiques, il entreprit un voyage en Allemagne et poussa ses excursions jusqu'à Copenhague et Stockholm. Pénétré de l'idée que les Hongrois tiraient leur origine de la Finlande, il se rendit dans ce pays, et il s'appliqua avec le plus grand zèle à en approfondir le langage, l'histoire et les antiquités. S'enfonçant dans l'intérieur de cette contrée peu fréquentée, il vécut avec les paysans afin de mieux connaître les mœurs et les traditions populaires; il pénétra ensuite dans la Laponie où, pendant des mois entiers, il se livra à de pareilles investigations. Il arriva à St-Petersbourg au printemps de 1841 et se prépara, par de sérieuses études, à continuer ses recherches chez les peuples qui habitent le nord de la Russie d'Europe et la Sibérie. Appuyé par des allocations de l'académie de St-Petersbourg et de l'académie hongroise, il se rendit successivement à Moscou, à Nowgorod, à Kasan, et porta ses pas au delà de l'Oural et sur les rives désolées de la mer Boréale. Les Baskirs, les Samoyèdes, les Ostjakes, les peuples au delà de l'Oural le virent séjourner parmi eux; il arriva à Tobolsk, visita les deux rives de l'Obi, cherchant des traces de l'idiome hongrois et se flattant d'en avoir souvent découvert. Se dirigeant ensuite vers le sud, il parcourut le Caucase, et le 15 août 1846, après quatre ans d'absence, il rentra à St-Petersbourg. Il soumit à l'académie, comme un des résultats de son voyage, une carte des districts septentrionaux de l'Oural; son zèle obtint des éloges publics, mais sa santé était altérée par les rudes fatigues qu'il avait souffertes; il revint dans sa patrie pour prendre quelque repos, mais il y séjourna peu, et il vint à Berlin afin de mettre en ordre les matériaux qu'il avait rassemblés. L'ardeur avec laquelle il se livra au travail le rendit malade, et il se retira dans la campagne dans le Mecklembourg; mais bientôt il apprit que ses compatriotes, qui ne l'avaient point oublié, l'avaient nommé, au mois de juin 1848, conservateur en chef de la bibliothèque de l'université de Pesth. Les troubles qui agitaient la Hongrie ne lui permirent de commencer à remplir ses fonctions qu'au mois de septembre 1849. Il se mit à l'œuvre pour rédiger les ouvrages dont il avait été si loin et si péniblement cherché les bases, mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas d'achever un labeur souvent interrompu. Il mourut à Pesth le 23 août 1858. L'académie hongroise s'est chargée de faire paraître les résultats de ses recherches sur les langues, la mythologie et la poésie des Ostiaques, des Morduines et des autres nations qui habitent les régions les plus septentrionales de la Russie. Elles jetteront un grand jour sur des questions bien peu connues et sur une des familles de la race humaine qui reçoit le moins de visiteurs.

Z.

REHBERG (AUGUSTE-GUILLAUME DE), écrivain allemand, né le 13 janvier 1757 d'une famille noble, fit ses études à Gœttingue, à Leipsick et fut destiné dès sa jeunesse à la carrière de l'homme d'Etat. Devenu conseiller de la régence à Hanovre, il s'acquitta de ses fonctions avec autant de zèle que d'exactitude, sans cesser de s'occuper de littérature et surtout de recherches historiques. Ce fut ainsi qu'il composa la *Vie de Rodolphe de Habsbourg*, l'un des meilleurs ouvrages historiques qui aient été publiés en Allemagne dans ces derniers temps. Ses *Remarques pour servir à l'histoire des années 1805, 1806 et 1807*, publiées à Francfort, sont aussi un ouvrage très-remarquable et fort précieux pour l'histoire contemporaine. L'auteur, qui d'abord ne l'avait point signé à cause de l'oppression qui pesait alors sur l'Allemagne, l'avoua hautement après les revers de Bonaparte. Rehberg avait été collaborateur de la *Gazette littéraire* de Halle, où il a fourni de très-bons articles de 1788 à 1793, et de 1805 à 1813. Un *Traité sur la tolérance*, qu'il avait publié dans sa jeunesse, contenait des maximes dont plus tard l'expérience le désabusa. Il se proposait d'en faire une rétractation quand la mort vint le frapper le 9 août 1836. Sur la destination de l'homme; — Rapports entre la métaphysique et la religion; — Examen des principes de la pédagogie. Meusel a donné une liste de ses ouvrages qui est très-considérable.

Z.

REHBERG (FRÉDÉRIC), peintre d'histoire et lithographe allemand, frère du précédent, né à Hanovre en 1758, mort à Munich en 1835. Après avoir étudié son art à Dresde et à Leipsick et en dernier lieu à Rome sous Mengs dès 1777, il se lia dans cette dernière ville d'une amitié étroite avec le célèbre David. En 1780, il concourut par ses *Enfants de Niobé* contre les *Horaces* de son ami. Les connaisseurs mettent les deux tableaux à peu près sur la même ligne. Appelé en 1783 à Dessau, comme professeur du jeune prince ducal, il alla en 1787 à Berlin comme membre de l'académie des beaux-arts. L'année suivante, nous le retrouvons à Rome, puis à Naples, où il était l'invité constant des cercles de l'ambassadeur anglais, sir William Hamilton. C'est là qu'il prit les modèles pour sa singulière collection intitulée *Différentes dispositions de l'âme, représentées par les poses pantomimiques de lady Hamilton*, peinte en 1794 par Rehberg et gravée en taille douce par Th. Piroli (sous le titre anglais *Drawings faithfully copied from nature at Naples*), 12 feuilles. Cette édition, devenue très-rare, a été remplacée plus tard par une édition en 12 feuilles lithographiées et publiée par la fille survivante de l'auteur, Augustine Perl, Munich, 1840, in-fol. De retour à Berlin en 1803, Rehberg fut une seconde fois chargé par le gouvernement prussien d'aller organiser à Rome une académie prussienne des beaux-arts. Ce projet n'eut pas plus de suite que celui de 1787. Reh-

berg alla visiter la France, puis en 1812 Londres, retourna encore à Rome, exécuta ensuite en 1819 et 1820 pour l'empereur d'Autriche un *Panorama d'Innsbruck* en cinq toiles, hautes de deux pieds, et se fixa enfin en 1821 à Munich. Chargé par le ministre prussien d'Altenstein d'y étudier la lithographie pour créer plus tard une institution lithographique similaire à Berlin, Rehberg, se complaisant trop dans le séjour de Munich, ne quitta plus cette capitale. Outre les toiles citées, Rehberg a encore peint les sujets suivants. Le succès qu'ont eu beaucoup d'entre eux a été tel, qu'il en a reproduits plusieurs deux, trois, quatre et jusqu'à huit fois. Ce sont : 1° *Bélisaire*, 1787; 2° *OEdipe*; 3° *Julius Sabinus avec sa femme et ses enfants dans la détresse*; 4° *Fratricide de Caïn*; 5° *Bacchus et Cupidon* (reproduit huit fois); 6° *Orphée et Eurydice*; 7° *Amour et Psyché* (achetée par l'impératrice Joséphine); 8° *Enée et Didon*; 9° *Jupiter et Vénus*, etc. Pour flatter l'orgueil britannique, il fit en 1814 un tableau allégorique représentant *Napoléon I^{er} déposant la couronne au pied du léopard anglais*. En 1795, il avait gravé à l'eau-forte des *Scènes champêtres italiennes*, Naples, in-4° et in-8°. Mais ce qui est plus important est son ouvrage *Raphael Sanzio d'Urbino, sa vie et ses œuvres*, Berlin, 1824, 2 volumes de texte avec 2 volumes de lithographies représentant tous les chefs-d'œuvre de ce grand maître (dédié au roi de Prusse). En 1828, il rédigea encore les *Eléments de l'art du dessin*, avec 20-30 feuilles lithographiées. R—L—N.

REHBOCK (JACQUES), ou, selon quelques-uns, *Mencke de Beletz*, imposteur qui prit le nom de WALDEMAR, avait d'abord été meunier, puis employé dans la maison du duc Waldemar de Brandebourg. La ressemblance qu'il avait avec ce prince l'engagea, vingt-neuf ans après sa mort (1348), à se faire passer pour lui. Il donnait pour prétexte de sa disparition les scrupules que lui avait inspirés sa parenté avec Agnès, son épouse, scrupules dont le résultat avait été la supposition de sa maladie et de sa mort. Mais enfin Agnès avait cessé de vivre, et après avoir erré près de trente ans dans toute l'Allemagne, Waldemar venait revendiquer ses biens et faire valoir ses droits. Cette fable si invraisemblable trouva cependant des oreilles crédules, soit parmi le peuple, toujours avide de merveilleux et de nouveautés, soit parmi les ennemis de la maison de Bavière que l'extinction de la branche ascanienne de Brandebourg avait rendue maîtresse de la marche de ce nom. Bientôt l'imposteur vit autour de lui la plus grande partie de la noblesse du pays. Les ducs de Saxe, de Poméranie et de Mecklembourg, les princes d'Anhalt, l'archevêque Othon de Magdebourg soutinrent ouvertement ses prétentions; l'empereur Charles IV lui-même le reconnut solennellement margrave de Brandebourg; presque toutes les villes tombèrent en son pouvoir; le nouvel électeur Louis, dépouillé

de la plus grande partie de ses possessions, allait reprendre la route de la Bavière, quand tout à coup la chance tourna. Rehbock, ayant sans doute mécontenté quelqu'un de ses protecteurs, fut desservi auprès de l'empereur qui n'eut pas plutôt cessé de l'appuyer que tous ses amis l'abandonnèrent et qu'il fut forcé de se retirer à Dessau, où il mourut dans la même année. Quelques écrivains attribuent à l'électeur de Saxe Rodolphe I^{er} l'entreprise, les succès et la chute de cet aventurier. Voyez pour plus de détails *Scriptores Brandenburg*.

P—OT.

REHFUES (PHILIPPE-JOSEPH VON), littérateur allemand, naquit le 2 octobre 1779 à Tubingue, et la volonté de ses parents lui fit d'abord suivre les cours de théologie au séminaire protestant de cette ville; mais dégoûté de cette étude, il entra comme précepteur dans une famille qu'il accompagna à Livourne en 1801. Il renonça bientôt à ces fonctions; mais il resta en Italie jusqu'en 1805: il était devenu un des agents diplomatiques secrets de la cour de Naples, et son existence fut quelque temps enveloppée de mystère. Il travaillait également à la rédaction de divers journaux relatifs aux affaires de la Péninsule et de la Sicile, lorsque les Français vinrent renverser le trône des Bourbons napolitains. Rehfoes prit le sage parti de revenir dans sa patrie. Il était adroit, intelligent; il plut au prince héréditaire de Wurtemberg, qui le choisit pour son bibliothécaire et pour son lecteur. Ce fut peut-être encore comme observateur politique qu'il entreprit en France et en Espagne un voyage qui dura trois ans. Le résultat de ses pérégrinations se montra dans un livre sur l'Espagne publié à Francfort en 1813 et qui fut lu avec empressement, car la lutte acharnée que ce pays soutenait alors contre l'empereur des Français attirait tous les regards de ce côté. Un écrivain devenu depuis fort illustre, M. Guizot, qui était alors à son début dans la carrière des lettres, fit paraître en 1814 une traduction d'une partie de ce livre de circonstance. Rehfoes publia à la même époque les *Mélanges sur l'Allemagne méridionale*, et il prit part au *Magasin allemand* et à la *Feuille du matin*. Les populations d'outre-Rhin se levaient en masse pour expulser les Français de leur territoire; Rehfoes, qui nous avait toujours été hostile, prit part au mouvement général; il publia deux *Discours au peuple germanique*, et entrant dans le service actif, il fut nommé en 1814 gouverneur de Coblenz, ensuite directeur du cercle de Bonn. Il montra de l'activité pour organiser en 1815, dans les provinces rhénanes, les ressources nécessaires à l'armée prussienne réunie en Belgique; et après avoir rempli divers emplois administratifs, il fut en 1818 placé à la tête de l'université de Bonn comme administrateur investi de pouvoirs très-étendus. Le gouvernement prussien, satisfait de sa conduite, lui conféra la noblesse en 1826; mais des mesures

de répression contre les idées libérales lui firent, en revanche, de nombreux ennemis. Des motifs de santé le déterminèrent à faire en 1827 un voyage dans le sud de l'Europe; il y passa deux ans. A son retour, il reprit ses fonctions; mais en 1842, commençant à sentir le poids des années, il se retira dans un bien de campagne dont il était propriétaire, et il y mourut le 23 octobre 1843. Actif et ambitieux, Rehlfues avait une capacité réelle; mais il s'attira beaucoup d'inimitiés et il ne tint pas ce qu'on avait le droit d'attendre de lui. Nous laisserons dans l'oubli où elles sont tombées quelques brochures politiques ou d'économie sociale que lui inspirèrent les événements du jour. Pour se créer des distractions sans doute, il s'amusa à composer quelques romans. On fut surpris de trouver en lui l'auteur de *Scipion Cicala*, Leipsick, 1832, 4 vol.; 2^e édition, 1840; production dans laquelle de nombreux défauts n'empêchent pas de reconnaître des situations saisissantes, des caractères fortement tracés et une imagination qui ferait honneur à un poète. Le *Siège du château de Gozzo* (Leipsick, 1834, 2 vol.) et la *Nouvelle Médée* (Stuttgart, 1836, 3 vol.; 2^e édition, 1841) sont des œuvres assez faibles et tombées dans l'oubli. Son goût pour la langue espagnole le porta à entreprendre la traduction d'un curieux monument de l'histoire de la Péninsule au 15^e siècle, la *Chronique de Bernal Diaz del Castillo* (Bonn, 1838, 4 vol.) Z.

REHM (FRÉDÉRIC), historien allemand, né le 27 novembre 1792 à Immichenhain (dans la Hesse), montra de bonne heure une application soutenue pour l'étude; en 1808, il se rendit à l'université de Marbourg pour y étudier la théologie, mais un autre genre de travaux lui souriait davantage, et en 1812 il alla à Göttingue pour s'y livrer à des travaux relatifs à l'histoire. Revenu à Marbourg, il obtint, en 1818, l'emploi de professeur extraordinaire de philosophie, et en 1820 celui de professeur ordinaire d'histoire. C'est vers les annales du moyen âge que Rhem dirigea spécialement ses investigations. Il consigna les résultats de ses recherches à cet égard dans son *Manuel de l'histoire du moyen âge*, en 4 volumes in-8°, publiés de 1820 à 1838; on y reconnaît une érudition solide et une réunion importante de faits classés avec méthode. Le *Cours d'histoire du moyen âge*, Marbourg, 1826, 2 vol. in-8°, et l'*Esquisse de l'histoire du moyen âge*, Cassel, 1840, in-8°, sont des abrégés, bien faits d'ailleurs, destinés aux gymnases et aux universités. On peut signaler encore parmi les ouvrages de ce laborieux écrivain un *Manuel d'histoire universel*, 1830, in-8° (un des meilleurs résumés de ce genre que possède l'Allemagne), et un *Manuel de l'histoire des deux Hesses*, Marbourg, 1842-1846, in-8°. Rehm mourut à Naumbourg le 6 novembre 1847. Z.

REINSCHOLD (CHARLES-GUSTAVE, comte DE),

sénateur et feld-maréchal de Suède, appelé mal à propos Reinschild par quelques écrivains, fut un des généraux les plus distingués de Charles XII. Né à Stralsund en 1651 d'une famille originaire du pays de Munster et dont le nom primitif était Reffenbrinck, il passa en Scanie pour faire ses études à l'université de Lund. En 1673, il entra au service militaire et se fit remarquer par son courage et son dévouement pendant la guerre que Charles XI eut à soutenir contre les Danois. Après avoir eu part à l'expédition de Charles XII dans l'île de Sélande, à la bataille de Narwa, au siège de Riga, il obtint le commandement d'une armée en Pologne. Ayant pris, en 1703, la ville de Thorn par assaut sans perdre un seul homme, il poursuivit Auguste, remporta sur l'armée de ce prince une victoire éclatante à Frauenstadt et répandit la terreur parmi les Saxons et les Polonais. Charles XII le nomma sénateur et feld-maréchal et lui donna le titre de comte. Rehnshold accompagna le monarque victorieux dans son expédition contre Pierre I^{er}. Il fut chargé du commandement de l'armée suédoise à la bataille de Pultawa, Charles ayant été blessé et ne pouvant commander en personne. Selon les mémoires qui ont paru en Suède, ce furent les mésintelligences qui éclatèrent entre le feld-maréchal et le général Lewenhaupt qui occasionnèrent la perte de la bataille. Rehnshold fut fait prisonnier par les Russes et ne recouvra sa liberté qu'au bout de neuf années. Le czar, en la lui rendant, exigea qu'il prit par écrit l'engagement de ne pas servir dans la suite contre les Russes. Rehnshold alla rejoindre Charles XII, qui était en Norvège. Après la mort du monarque, il eut un commandement en Scanie. Il avait assisté à douze batailles rangées et à trente combats; son corps était couvert de blessures, et il mourut des suites de celle qu'il avait reçues dans la poitrine pendant les campagnes de Pologne. Une hémorrhagie violente termina ses jours le 29 janvier 1722. Ce fut le docteur Norberg, auteur de l'histoire de Charles XII, qui prononça l'oraison funèbre du feld-maréchal; et Frédéric I^{er}, successeur de Charles, honora les obsèques de sa présence. C-u.

REICHA (ANTOINE-JOSEPH), compositeur de musique, moins renommé par ses compositions que par ses écrits sur la théorie et l'enseignement, naquit à Prague le 27 février 1770 et fut dès l'enfance voué à cette carrière. Ayant perdu son père de très-bonne heure, ce fut sous la direction d'un oncle, puis à l'université de Bonn, qu'il fit d'excellentes études. Cet oncle, ayant été nommé maître de chapelle de l'électeur de Cologne, lui donna une place dans son orchestre. Après l'invasion des Français en 1794, Reicha se réfugia à Hambourg, où il composa, sur des paroles françaises, un opéra intitulé *Obaldo, ou les Français en Egypte*, qu'il ne put faire jouer, ce qu'il attribua à l'influence des émigrés alors nom-

breux dans cette ville. Espérant être plus heureux à Paris, il s'y rendit en 1798 ; mais il ne réussit pas davantage, et l'on refusa de jouer sa pièce dont le poème était très-faible. Cependant une *Symphonie* à grand orchestre lui valut ensuite quelques applaudissements, ce qui ne l'empêcha pas de retourner à Vienne en 1802. Il passa six ans dans cette capitale, intimement lié avec Haydn, Beethoven, et il y publia un *Oratorio*, un recueil de fugues et la cantate de *Lenore* sur la ballade de Burger. Invité à se rendre à Berlin par le prince Louis-Ferdinand, très-habile pianiste, qui voulait apprendre de lui la fugue et le contre-point, il était au moment de partir lorsque la mort de ce prince (1806) le fit changer de projet. Etant retourné à Paris en 1808, il y ouvrit des cours de composition qui furent très-suivis. Les *quintetti* qu'il composa pour instruments à vent eurent aussi un très-grand succès ; mais le *Cagliostro* qu'il donna, en 1810, avec Doulen à l'Opéra-Comique n'eut qu'une représentation qui fut très-orageuse. En 1816, il donna à l'Opéra *Nathalie*, ou *la Famille suisse*, et en 1822, *Sapho*. Ces pièces eurent peu de succès et sont aujourd'hui complètement oubliées. La seconde ne valait pas, à beaucoup près, la *Sapho* que madame Pipelet (depuis princesse de Salm-Dyck) et Martini avaient donnée, vingt-sept ans auparavant, au théâtre Louvois. Mais Reicha, grand théoricien, savant harmoniste, ne possédait pas le talent de la mélodie qui n'est qu'une inspiration du génie, et il aurait pu dire à ses élèves : « Faites ce que je dis et non pas ce que je fais. » Aussi renonça-t-il, fort heureusement pour sa gloire, à composer des opéras. Nommé professeur au conservatoire, en 1818, à la place de Mehul, il y attira par ses leçons un grand concours, et plusieurs de ses élèves, couronnés par l'Institut, sont eux-mêmes devenus maîtres. Il avait conçu une méthode beaucoup plus claire, plus précise que tout ce qui avait été fait jusqu'alors. La publication de ses œuvres, qui se répandirent promptement dans toute l'Europe, y opéra une véritable révolution dans l'enseignement de la musique, et lui fit une réputation qui lui ouvrit les portes de l'Institut de France, en mai 1835. Il ne jouit pas longtemps de cet honneur, étant mort le 28 mai 1836. Reicha a publié : 1° *Traité de mélodie, abstraction faite de ses rapports avec l'harmonie, suivi d'un supplément sur l'art d'accompagner la mélodie par l'harmonie, lorsque la première est prédominante*, Paris, 1814 ou 1832, in-4° ; 2° *Cours de composition musicale, ou Traité complet et raisonné d'harmonie pratique*, Paris, 1818, in-4° ; 3° *Traité de haute composition musicale, faisant suite au Cours d'harmonie pratique et au Traité de mélodie*, Paris, 1824-1825, 2 part. in-4° ; 4° *Petit traité d'harmonie pratique à deux parties, suivi d'exemples de contre-point double et de douze duos pour violon et violoncelle, pouvant se jouer aussi sur le piano*, in-4° ; 5° *A*

XXXV.

MM. les membres de l'Académie des beaux-arts à l'Institut. Réflexions sur les titres d'admission dans la section de musique, etc., 1831, in-4° ; 6° *Art du compositeur dramatique, ou Cours complet de composition vocale*, 1833, in-4° ; 7° des articles sur la musique dans l'*Encyclopédie des gens du monde*. A—T.

REICHARD (HENRI-GODEFROI), philologue allemand, né à Schleiz en 1742, s'est distingué par ses traductions en latin. Il n'avait jamais parlé cette langue, lorsqu'étant obligé, à l'université de Leipsick, de disputer sans préparation, il fut étonné lui-même de la facilité avec laquelle il débitait des phrases latines. Depuis ce moment cette langue fut pour lui un idiome favori, et à l'exception de ses discours allemands, assez médiocres, il a toujours écrit en latin. Avant de quitter Leipsick, il publia une dissertation, *De artis bene scribendi origine et fatis usque ad annum 1453* (Leipsick, 1766), qu'il fit suivre d'une lettre à Garve, *De causis magnitudinis veterum et recentiorum in omni liberaliori doctrina effectricibus*, ibid. Ayant été nommé maître au collège de Grimma, il donna une édition d'un auteur de l'école platonique, Gemistus Pletho, avec des notes, Leipsick, 1770. Une inondation arrivée à Grimma en 1777 lui fournit le sujet d'un poème latin, *Cataclysmus Grimmensis*, où il imite assez heureusement Ovide ; mais faute d'imagination, il y devient prosaïque. Bien qu'il n'eût guère d'autres idées en théologie que celles qu'il avait puisées à l'école d'Ernesti, son maître, à Leipsick, il en publia pourtant un manuel sous ce titre : *Initia doctrinæ christianæ in usum studiosæ juventutis*, Leipsick, 1778 ; 2° édit., 1794. Quoiqu'il eût d'abord écrit *De institutione puerili Dialogus*, Leipsick, 1777, contre la nouvelle méthode d'enseignement mise en vogue par Basedow, il traduisit néanmoins dans la suite en latin un ouvrage élémentaire de l'école de cet instituteur, *Wolkii commentarius in tabulas centum elementares æri incisas*, Leipsick, 1784, 1789. Il eut l'idée de publier un journal pour l'éducation, *Ephemerides Lipsicæ*, 1786-1787 ; ce journal cessa au bout de l'année. Les philologues furent très-satisfaits de son édition de l'*Alexandra* ou *Cassandra* de Lycophron, où il montre une profonde connaissance de la langue grecque ; mais son érudition l'a trompé sur le mérite de cet ouvrage antique, qu'il élève beaucoup trop haut (voy. LYCOPHRON) ; Reichard prit même la peine d'en faire une imitation allemande, qu'il ajouta, par une disparate assez singulière, à un poème sur le siège de Magdebourg. Il avait plus heureusement imité en latin le poème allemand de *Phaëton*, par Zachariæ, Leipsick, 1780, dont il avait déjà paru une autre traduction d'Avenarius, traducteur de *Murner aux enfers*, Brunswick, 1771. Dans son zèle pour les traductions latines, il fit le même honneur à un mauvais poème prétendu héroïque, le *Grenadier*, ou *Gustave Moustache*. Il l'intitula dans la

45

langue de Virgile : *Gustaviadios libri 12, poemation epicum*, Leipsick, 1790. Cette traduction ne prouve point en faveur de son goût, et pour un homme aussi familiarisé avec les classiques, ce fut une entreprise qui étonna le public. Reichard fut approuvé davantage en traduisant en latin l'histoire de la guerre de sept ans, par Archenholtz, 1790 ; 2^e édit., 1792 ; mais ce fut surtout dans sa traduction du Nouveau Testament que l'on reconnut l'habile latiniste ; elle parut à Leipsick en 1799 et eut beaucoup de succès, du moins auprès des savants. Il avait exposé sa méthode de traduction dans une dissertation, *De adornanda Novi Testam. versione vere latina*, Leipsick, 1796. Reichard n'était parvenu dans sa très-modeste position à l'école de Grimma que jusqu'au titre de correcteur, et il mourut le 22 mai 1801. Un de ses confrères, Steyer, fit paraître la même année *Lessus in obitum H. G. Reichardi*. Lenz dit, dans le Nécrologe de Schlichtegroll, que la science de Reichard était le fruit de la mémoire plutôt que du jugement. D—G.

REICHARD (HENRI-AUGUSTE-OTTOCAR), littérateur allemand, né à Gotha le 3 mars 1751, perdit encore fort jeune son père, qui était employé dans l'administration, et fut destiné au barreau ; il étudia le droit dans les universités de Göttingue, de Leipsick et d'Iéna ; mais le Digeste et les Pandectes n'avaient aucun attrait pour lui, tandis que la littérature le captivait entièrement. Dès l'âge de vingt et un ans, il se mit à insérer dans les publications périodiques de l'époque des épîtres, des idylles, des contes, de petits écrits en prose. Ces essais furent remarqués ; l'art dramatique attira bientôt l'attention de Reichard, et il fut au comble de ses vœux lorsque le duc de Gotha le choisit pour directeur du théâtre que ce petit souverain établit dans sa capitale. Il avait alors vingt-huit ans, et il fut en même temps préposé à la conservation de la bibliothèque de la ville. Plein de zèle pour tout ce qui se rapportait à l'art dramatique, il fonda l'*Almanach des théâtres*, et il rédigea le *Journal des théâtres*, collections utiles pour l'histoire de cette partie de la littérature. Il écrivit aussi un grand nombre de comédies, parmi lesquelles on distingue l'*Amour seul rend heureux*, les *Infidèles*, le *Cosmopolite*, etc. ; plusieurs de ces pièces sont longtemps restées au répertoire. Il voulut figurer parmi les romanciers, mais on fit peu d'attention à son *Histoire d'Emma et Edgar*. Son activité le porta dans la presse : il fonda le *Journal scientifique de Gotha*, il dirigea le *Nouveau Mercure de France* et diverses autres feuilles. Les principes de la révolution française trouvèrent en lui un défenseur chaleureux, ce qui lui attira de vives critiques ; il persista dans ses opinions, tout en flétrissant avec énergie les excès qui venaient souiller le généreux mouvement inauguré en 1789. Il se distrait de la politique en donnant ses soins à la *Bibliothèque des romans*, vaste collection entreprise d'après un

modèle qui avait existé à Paris ; elle a, au milieu de bien des inutilités, conservé des choses qui méritaient d'être arrachées de l'oubli. Divers voyages que fit Reichard lui inspirèrent l'idée de composer le *Guide des voyageurs*, livre utile qui n'existait pas encore sous une forme aussi commode et qui a conservé le nom de son auteur dans les très-nombreuses éditions qu'il a obtenues et qui, de plus en plus demandées à mesure que le nombre des touristes allait en croissant, ne renferme d'ailleurs que de faibles vestiges de sa rédaction primitive, nécessairement fort surannée aujourd'hui (1). Un séjour à Paris, un autre à Vienne, provoquèrent chacun deux volumes de *Lettres confidentielles*, écrites de l'une et de l'autre de ces capitales (Hambourg, 1804, 3 vol. ; et Dresde, 1811, 2 vol.). Ce fut aussi en 1811 que parut le *Voyage pittoresque dans une partie de la Suisse*, 2 vol. in-8°, avec 56 gravures. A l'exception du temps accordé à ses voyages, Reichard passa sa vie à Gotha où il jouissait de la faveur des souverains qui se succédèrent ; il fut conseiller de cour et directeur du bureau de la guerre ; il reçut les décorations du duché et celles de plusieurs autres Etats allemands. Il mourut le 17 octobre 1828. Z.

REICHARD (CHRISTIAN-GOTTLIEB), savant géographe allemand, naquit le 26 juin 1758 à Schleiz ; son père exerçait une place inférieure dans la magistrature ; son frère aîné, Jean-Georges Reichard, qui mourut professeur au gymnase de Grimma, s'est fait connaître par les soins qu'il a donnés à quelques éditions d'auteurs grecs, notamment de Lycophron (Leipsick, 1788). Après avoir étudié le droit à Leipsick, le jeune Reichard devint à vingt-quatre ans greffier de la petite ville de Lobenstein ; il remplit plusieurs années ces obscures fonctions, et, en 1798, s'étant lié avec deux savants distingués, Zach et Bertuch, qui venaient de fonder les *Ephémérides géographiques universelles*, il se livra avec ardeur aux études relatives à la connaissance du globe que nous habitons. Il dessina un atlas universel basé sur une projection nouvelle, et il fut jusqu'en 1805 un des directeurs des *Ephémérides*. La guerre mit alors un terme à cette publication. Dès que les circonstances furent redevenues plus favorables, Reichard travailla à dresser un grand nombre de cartes et d'atlas que publièrent les libraires de Weimar et de Nuremberg. Parmi ses travaux, on distingue la carte du monde d'après la projection de Mercator, en quatre feuilles ; la carte de l'ancienne Gaule, destinée à exposer les campagnes de Jules César et publiée en 1832 ; l'Atlas du monde ancien, avec un *Thesaurus topographicus* pour les onze premières feuilles (Nuremberg,

(1) La huitième édition allemande du *Guide du voyageur en Europe* parut à Weimar, 1818-1820, 3 vol. in-12 ; la quinzième a vu le jour à Berlin, en 1851, 2 vol. in-8°. M. Quérard a indiqué, dans sa *France littéraire*, des éditions de diverses parties, des abrégés, des réimpressions faites en France.

1824). Reichard n'avait point quitté sa modeste et studieuse retraite de Lobenstein ; la mort vint, le 11 février 1837, mettre un terme à son activité. Z.

REICHARDT (JEAN-FRÉDÉRIC), compositeur, né en 1752 à Königsberg en Prusse, apprit la musique dès son enfance et, à l'âge de dix ans, se fit entendre publiquement sur le violon et le piano dans les villes d'Allemagne ; mais entraîné par son goût pour les lettres, il fit ses études à l'université de sa ville natale sous la direction de Kant et alla les achever à Leipsick. Ayant fait ensuite un voyage en Allemagne, il revint en Prusse et obtint une place de secrétaire à la chambre des domaines. Son talent musical ne tarda pas à le conduire dans une autre carrière. Ayant été appelé à Berlin par Frédéric II pour diriger l'opéra italien, il se voua tout entier à la musique et organisa des concerts où il fit exécuter les compositions des maîtres italiens Jomelli, Sacchini, Piccinni, etc. ; dans les notices qu'il distribuait pendant les concerts, il mettait les auditeurs allemands au fait du genre et du mérite de chacun de ces maîtres. Il visita lui-même l'Italie en 1782 ; mais il n'y fit qu'un court séjour. Trois ans après, il alla donner des concerts à Londres ; il y fit entendre ses compositions consistant en psaumes, en scènes italiennes, et la *Passion* de Métastase. Il les fit exécuter ensuite à Paris, où il s'était rendu en quittant l'Angleterre. Reichardt y eut du succès, et l'Académie royale de musique lui confia deux poèmes, le *Tamerlan* de Morel et le *Panthée* de Berquin. L'année suivante, il revint à Paris avec la composition entière du premier de ces opéras et la moitié de la seconde. Il allait faire exécuter plusieurs scènes italiennes dans les concerts de la reine à Versailles, lorsque la mort du roi de Prusse le força de retourner dans ce pays en toute hâte, afin de mettre en musique la cantate funèbre du marquis de Lucchesini. Quoique pressé par le temps, Reichardt réussit parfaitement dans cette tâche, et sa cantate, exécutée aux funérailles du roi à Potsdam, fut fort goûtée du public ; la partition en a été gravée à Paris en 1787. Le successeur de Frédéric II confia au compositeur la direction de l'orchestre royal, uni à celui du prince de Prusse. Les meilleurs exécutants y furent appelés ; l'opéra italien fut bien soutenu, et Reichardt composa plusieurs opéras sérieux et des ballets. Son *Andromède* et son *Brennus* parurent à cette époque. Dans ces grands-opéras, il avait l'intention d'unir le style savant de Gluck aux agréments du chant italien. Cependant Reichardt n'avait pas de génie, et il ne réussit que médiocrement dans le grand style lyrique ; seulement on voit qu'il avait bien étudié Gluck, qu'il se proposait toujours pour modèle. Il regardait *Brennus* comme sa meilleure composition ; loin d'être de son avis, les connaisseurs n'y trouvèrent ni verve, ni originalité, ni grâce. Il réussit

mieux dans l'opéra-comique, pour lequel il composa quelques pièces. Un second voyage qu'il fit en Italie, en 1790, afin de recruter des sujets pour le théâtre royal de Berlin, le fatigua au point que, ne pouvant achever pour le carnaval son opéra d'*Olympiade*, il se brouilla avec la cour et se retira dans une terre auprès de Halle, d'où il fut rappelé promptement pour faire jouer cet opéra pendant les fêtes célébrées à l'occasion du mariage de deux princesses. Ayant fait, en 1792, un troisième voyage à Paris, il prit un vif intérêt aux événements de la révolution et déposa ses sentiments dans ses *Lettres familières, écrites pendant un voyage en France*, en 1792, 2 vol. in-8°. Il n'en fallut pas davantage pour le faire considérer, dans une cour ombrageuse, comme un partisan de la révolution. Dépouillé de sa direction de l'orchestre, il se retira, en 1794, à Hambourg et acheta une terre dans le Holstein. Il rédigea un ouvrage périodique sous le titre de la *France*. Cependant le gouvernement prussien, ayant senti qu'il était injuste de destituer pour des opinions politiques un maître de chapelle, le dédommagea par une place de directeur des salines à Halle, où Reichardt avait toujours sa terre. A l'avènement de Frédéric-Guillaume III, il reprit la direction de l'orchestre. On donna, à la fête du sacre, un de ses meilleurs opéras, *l'Ile des esprits*. En 1798, il composa l'opéra italien de *Rosemonde* ; l'année suivante, à l'anniversaire de la naissance de Frédéric II, il fit exécuter les odes de ce prince qu'il avait mises en musique ; vers le même temps, on joua à Berlin le *Tamerlan* de Reichardt avec des paroles allemandes. Pour l'ouverture du théâtre national, il fit représenter l'opéra de la *Forêt enchantée*, dont Kotzebue avait écrit le poème. Il composa plusieurs morceaux des *Croisés*, du même poète, ainsi que la musique de deux pièces dramatiques de Goethe (*Égmont* et *Jery et Bathely*). Il avait précédemment mis en musique les chansons de Goethe, pour lesquelles il réussit bien mieux que pour celles de Klopstock, Herder et Schiller. On regarde comme une excellente composition la musique que fit Reichardt pour la scène des sorcières dans la tragédie de *Macbeth*. Son séjour à Paris lui avait donné l'idée de transplanter sur la scène allemande le genre tout à fait français des vaudevilles. Comme les poètes allemands n'en avaient pas une idée exacte, Reichardt fit lui-même une pièce dont le sujet, du genre sentimental, était tiré des anecdotes de la révolution ; pour les airs, il choisit les chansons de Goethe et autres qu'il avait mises en musique. Ce premier vaudeville allemand, intitulé *Amour et Fidélité*, eut beaucoup de succès ; il en donna deux autres, intitulés *Juchhei* et *l'Art et l'Amour*, qui ne furent pas si bien accueillis. Ayant fait, en 1803, un quatrième voyage à Paris, il y fut nommé correspondant de l'Institut, classe des beaux-arts. Il profita de ce séjour pour recueillir beaucoup de renseignements sur les

événements publics et les hommes marquants du jour ; et à son retour en Allemagne, il fit paraître de *Nouvelles lettres familières, écrites pendant son voyage en France*, dans les années 1803 et 1804, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage est plein d'anecdotes intéressantes, et il fit une vive sensation. A l'approche de l'armée française en 1806, Reichardt quitta la ville de Halle pour se réfugier dans le royaume de Prusse, d'où il fut obligé de revenir ensuite pour faire sa cour au nouveau roi de Westphalie, conserver sa terre et solliciter une indemnité pour la place de directeur des salines. Il était sur le point d'obtenir une sous-préfecture, quand le roi Jérôme lui confia la direction des théâtres français et allemand à Cassel. Reichardt composa pour les fêtes de la nouvelle cour plusieurs divertissements et mit en musique un petit opéra français, *l'Heureux naufrage*. Etant allé à Vienne pour recruter des bouffes, il y reçut des offres brillantes et se chargea de composer l'opéra de *Bradamante*, paroles de Colin. Pendant qu'on montait cette nouveauté, la guerre éclata entre l'Autriche et la France, et Reichardt n'ayant pas conservé la direction des théâtres de Cassel, se retira dans sa terre près de Halle. Il y écrivit des *Lettres familières sur Vienne*, aussi intéressantes que celles qu'il avait données sur Paris ; aussi furent-elles très-bien accueillies du public. Il est mort dans sa retraite le 27 juin 1814. Il avait perdu, en 1783, sa femme, excellente cantatrice et fille du compositeur Benda. Une des filles de Reichardt, Louise, épouse du poète Tiek, a composé plusieurs airs. Reichardt joignait à beaucoup d'esprit et de souplesse dans sa conduite une vanité excessive, qui le brouilla souvent avec les personnes qui étaient en relation avec lui. Il raisonnait très-bien sur la musique lyrique ; on en trouve des preuves dans la *Gazette musicale*, qu'il rédigeait à Berlin en 1804 et 1805.

D—G.

REICHE (SAMUEL-GODEFROI), écrivain allemand, né le 16 août 1765 à Grünberg en Silésie, mort à Breslau le 15 janvier 1849. Il était second principal du collège de Grünberg en 1790 et en 1794 professeur au lycée Ste-Madeleine à Breslau, dont il devint en 1817 le second recteur, et vers 1830, le directeur en chef. Reiche a été un des organisateurs de l'enseignement professionnel et commercial, pour lesquels il a projeté créer des établissements distincts en Silésie, tout en y conservant une certaine place à l'enseignement des langues anciennes. Il a publié pour eux une foule de traités sur les grammairies latine et allemande, sur l'arithmétique, la géométrie, la comptabilité, etc., auxquels il a ajouté une *Arithmétique pour les commerçants*, 2 vol. 1813. En 1799, il fut appelé dans le comité directeur de l'école normale nouvellement créée pour les instituteurs professionnels à Breslau. En 1803, il se mit, avec le professeur Muller, à la tête de la *Société pour l'enseignement commercial*, et se chargea de la ré-

daction de la *Feuille professionnelle et commerciale silésienne*, fondée par Sinapius. Dès 1807, Reiche était, en outre, secrétaire de la *Société silésienne pour l'avancement des sciences naturelles*. Deux ans après, il se mit encore à la tête d'une institution professionnelle qu'il dirigea pendant près de quinze ans. Outre ses traités usuels pour les écoles professionnelles, Reiche a écrit divers recueils uniques en leur genre, tels que 1° *Calendrier général ecclésiastique depuis l'an 1230 jusqu'en 1582* ; 2° *Tableaux de la mortalité à Breslau pour les derniers cent ans* ; 3° *Histoire des anciennes chancelleries allemandes*. Diverses notices se trouvent de lui dans les *Mémoires de la société d'histoire silésienne*, et dans ceux de la *Société silésienne pour les sciences naturelles*. Pour les écoles de son ressort, il a rédigé une *Dogmatique chrétienne tirée des quatre évangiles* en 1839. Enfin il a publié la seconde édition de Manso, *Histoire de la Prusse depuis 1763 jusqu'en 1815*, Francfort, 3 vol., 1835, ainsi que la 3^e, Leipsick, 1839 et 1840.

R—L—N.

REICHSTADT (NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH), fils de Napoléon Bonaparte et de l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise, naquit à Paris le 20 mars 1811, au moment où son père était à l'apogée de sa puissance, et par le bonheur de sa naissance mit le comble à ses prospérités. L'accouchement fut difficile, et le chirurgien Dubois eut la crainte de ne pouvoir sauver l'enfant qu'en exposant la mère à perdre la vie. Consterné de cette cruelle alternative, il consulta l'empereur : « Ne pensez qu'à la mère, lui dit celui-ci, et traitez-la comme vous feriez » d'une bourgeoise de la rue St-Denis ». Mais on ne fut pas longtemps dans cette incertitude ; après l'emploi du forceps et de tous les moyens extraordinaires, l'accouchement finit de la manière la plus heureuse, et cent un coups de canon annoncèrent au monde que c'était un enfant mâle. Napoléon, transporté de joie, l'annonça lui-même à la foule qui se pressait dans les appartements, les cours des Tuileries, et, révélant tout à coup un nouveau projet d'ambition, il s'écria : *C'est un roi de Rome !* Tous les habitants de la capitale crièrent donc : *Vive le roi de Rome !* Le conseil municipal, qui, trois ans plus tard, devait, le premier de tous les pouvoirs, proclamer la déchéance de Napoléon et de son fils, vota ce jour-là dix mille francs de rente pour celui des pages qui viendrait lui annoncer la naissance d'un héritier du trône impérial. L'enfant fut tenu sur les fonts de baptême au nom de l'empereur François II, son grand-père, et de madame Lætitia, mère de Napoléon, sa grand-mère. Les poètes et les prosateurs, les artistes et les comédiens de tous les genres chanteront à l'envi et sur tous les tons ce grand événement ; ils prédirent au nouveau-né les plus hautes destinées, et, comme au mariage de l'année précédente, ils reçurent d'am-

ples gratifications. On sait tous les soins qui furent donnés à son berceau, et avec quelle joie Napoléon le vit chaque jour croître et prendre de nouvelles forces. Mais ce bonheur dura peu ; le jeune prince avait à peine fini sa première année que déjà Napoléon, impatient du repos, s'éloignait des lieux qui devaient lui être si chers pour s'enfoncer dans les froides régions du nord, et son fils n'avait pas atteint sa seconde année quand il le revit, échappé au désastre de Moscou, puis aux défaites de Leipsick, qui suivirent de si près et qui ouvrirent à la coalition les portes de la France. Napoléon eut à peine le temps de passer quelques jours auprès de son fils bien-aimé, de l'offrir aux hommages des peuples pour le premier jour de l'an 1814, et déjà il fallut retourner à de nouveaux combats. Il y eut cependant avant ce départ, pour la réception des officiers de la garde nationale, une scène un peu théâtrale, où Napoléon, présentant le jeune prince à ces officiers, le mit sous leur sauvegarde. On se rappelle que cette scène fut suivie de promesses, de serments qui devaient rester sans effet lorsque le conseil de régence, voyant devant Paris les armées de la coalition victorieuse, prit le parti d'une retraite, devenue indispensable, par les ordres de l'empereur lui-même, qui avait écrit à son frère Joseph d'éloigner surtout le roi de Rome, « parce qu'il « aimerait mieux le voir noyé qu'aux mains des « Prussiens ». Ainsi le jeune Napoléon et sa mère durent quitter Paris avec une faible escorte, et ils étaient arrivés à Blois lorsque la capitulation du 30 mars livra la capitale aux étrangers. Quand l'abdication fut signée et le rétablissement des Bourbons assuré, Napoléon, partant pour l'île d'Elbe, demanda avec de vives instances, mais en vain, que sa femme et son fils lui fussent rendus. Tous les deux furent dirigés sur Vienne, où le jeune prince, dès son arrivée, reçut le nom de duc de Reichstadt, qui est celui d'une petite principauté de la Bohême, et dut renoncer à tous ceux qu'il avait reçus en naissant héritier du trône impérial de France. Il fut confié aux soins d'un grand maître, le comte de Dietrichstein, qui l'entourna aussitôt de toutes sortes de précautions et de surveillance, et qui veilla surtout à ce qu'il n'eût point de communications avec des étrangers, particulièrement avec des Français. Ces précautions devinrent d'autant plus sévères que, dans le mois d'avril 1815, quelques tentatives furent faites pour l'enlever et le ramener à son père, qu'à l'époque de la seconde abdication un parti puissant à Paris le proclama empereur sous la nom de Napoléon II, et que l'empereur lui-même, en envoyant son abdication aux chambres, fit en faveur de son fils une réserve qui fut mal accueillie par le parti républicain, mais fortement appuyée par celui de Bonaparte et surtout par l'armée (voy. NAPOLEON). On ne peut pas dou-

ter que si, dans cette circonstance, l'Autriche prit beaucoup de soin pour garder cet enfant, c'est parce qu'elle le considérait comme un dépôt mis en ses mains par ses alliés plutôt que comme un prince de la famille impériale. Elle fut loin, en conséquence, de lui laisser la liberté et l'indépendance dont il eût joui à ce dernier titre. Il est d'ailleurs assez probable que son arrière-pensée fut toujours de s'en servir comme d'un épouvantail, et, suivant les circonstances, de l'opposer aux princes de la restauration, que certainement elle n'avait jamais aimés ni favorisés. Quoi qu'il en soit, depuis que Napoléon eut été relégué à Ste-Hélène, aucune tentative sérieuse ne paraît avoir été faite pour tirer le duc de Reichstadt de l'espèce de captivité où il était retenu. On ne permit pas qu'un seul Français eût avec lui la moindre communication, et M. Barthélemy, qui avait publié à sa louange, sous le titre du *Fils de l'homme*, un poème pour lequel il avait été condamné à un emprisonnement de trois mois, ayant fait le voyage de Vienne afin de lui offrir un autre poème en l'honneur de son père, sous le titre de *Napoléon en Egypte*, ne put le lui présenter, malgré de vives instances auprès du grand maître. La réponse que lui fit à ce sujet M. de Dietrichstein est assez curieuse : « Ne savez-vous pas que la « politique de la France et celle de l'Autriche « s'opposent à ce qu'aucun étranger et surtout « un Français soit présenté au prince?... Est-il « bien vrai que vous soyez venu à Vienne pour « le voir?... On se fait en France des idées bien « fausses et bien ridicules sur ce qui se passe « ici.... Le prince n'est pas prisonnier, mais il se « trouve dans une position toute particulière. « Soyez bien persuadé qu'il ne voit, ne lit et « n'entend que ce que nous voulons. S'il rece- « vait une lettre, un livre qui eût trompé notre « surveillance, il ne le lirait pas sans que nous « lui eussions dit qu'il peut le faire sans danger. « Son premier soin serait de nous le remettre.... » C'est dans cet état de docilité, d'abnégation que le petit-fils de Marie-Thérèse, le fils de Napoléon et de Marie-Louise, passa les quinze dernières années de sa vie. Pendant tout ce temps, le nom, qui à son berceau avait retenti dans l'univers, fut à peine articulé en Europe. On peut se rappeler que seulement à Ste-Hélène Napoléon le joignit quelquefois aux expressions de ses regrets et de ses douleurs. Quand il fut près d'expirer, le grand homme fit placer sous ses yeux le portrait de son fils, et dans son testament il inséra cette phrase remarquable : « Je lui recommande « de ne jamais oublier qu'il est né prince fran- « çais, et de ne jamais se prêter à être un « instrument entre les mains des triumvirs (1) « qui oppriment les peuples de l'Europe. Il ne

(1) C'était évidemment les souverains alliés des trois grandes puissances continentales que Napoléon désignait ainsi.

« doit jamais combattre ni nuire en aucune manière à la France ; il doit adopter ma devise : « *Tout pour le peuple français....* » Il arriva seulement qu'en 1831, lorsqu'il fut question de donner un roi à la Belgique, quelques enthousiastes songèrent sérieusement au duc de Reichstadt, ce qui devait être à la fois repoussé par l'Angleterre, la France et même par l'Autriche. « Nous ne souffrirons jamais, dit Casimir Périer, « qui était alors ministre du nouveau roi Louis-Philippe, qu'un membre de la famille Bonaparte règne aux portes de la France ni que « Bruxelles soit un foyer de révolutions.... » Nous ne pensons pas que le jeune prince eût été consulté pour cette candidature. Vivant dans l'ignorance et l'abnégation la plus complète de tout intérêt politique, il était colonel d'un régiment autrichien qu'il n'avait jamais vu, et gouverneur de la ville de Graetz, où il n'était jamais allé. A peine âgé de vingt ans, il ne prenait aucun plaisir à ce qui se passait autour de lui, et disait sans cesse, longtemps avant de mourir : « Qu'on me laisse mourir en paix. » Dans les premiers jours d'avril 1832, il se trouvait à Schönbrunn, lorsqu'il ressentit les premières atteintes d'une maladie qu'on a dit être une phthisie pulmonaire, et qui fit des progrès si rapides que sa mère, alors duchesse de Parme et résidant dans ses nouveaux Etats, eut à peine le temps d'accourir et de recevoir ses derniers soupirs. Le fils de Napoléon expira le 22 juillet 1832, dans le palais de Schönbrunn, aux lieux mêmes où son père, vingt-trois ans auparavant, avait dicté des lois au monde et imposé à l'Autriche les conditions d'une alliance à laquelle ce jeune prince dut le jour. Il remplit avant de mourir tous ses devoirs de religion. Ses funérailles se firent avec une grande solennité et ses restes furent déposés dans le caveau de la famille impériale. Le duc de Reichstadt était un prince véritablement aimable, doux et d'un extérieur fort agréable. MM. Barthélemy et Méry ont consacré à sa mémoire un poème intitulé *le Fils de l'homme, ou Souvenirs de Vienne*, Paris, 1829, in-8°. Un grand nombre de notices ont été publiées sur cette courte vie. Nous citerons celle du chevalier Prokesch, officier autrichien, qui avait été employé auprès de lui sous le comte de Dietrichstein (en allemand), et celle de M. de Monthel, écrite en français, sous ce simple titre : *le Duc de Reichstadt*, Paris, 1833. M—D j.

REID (THOMAS), professeur de philosophie morale à l'université de Glasgow, naquit le 26 avril 1710 à Strachan, dans le comté de Kincardine (ou Mearns), en Ecosse, à vingt milles d'Aberdeen. Quoique Reid ait été le fondateur d'une ère nouvelle dans l'histoire de la philosophie moderne, sa vie n'offre aucun de ces événements remarquables qui excitent la curiosité ou l'intérêt des hommes. Dans l'obscurité d'une retraite studieuse, étranger aux agitations de

de l'ambition, et ne s'occupant jamais de sa gloire littéraire, il vécut à son insu en véritable philosophe, faisant le plus de bien possible à ceux qui l'entouraient, et concentrant toute l'activité de son intelligence sur l'étude la plus utile à l'homme, c'est-à-dire sur la connaissance de l'homme même. Après avoir passé deux ans à l'école de sa paroisse de Kincardine, il fut envoyé à Aberdeen, et après quelque préparation sous de fort bons maîtres, à l'âge de douze à treize ans, il entra au collège Maréchal d'Aberdeen, où il fit sa philosophie sous le docteur George Turnbull, avantageusement connu par un ouvrage intitulé *Principes de philosophie morale*, et par un volumineux traité, maintenant oublié, sur la peinture antique. Il résida un peu plus longtemps que l'époque ordinaire à l'université dont il avait été nommé bibliothécaire. Cependant, en 1736, il résigna cet emploi, fit un voyage en Angleterre, visita Londres et les deux universités d'Oxford et de Cambridge, et se lia avec les professeurs les plus distingués de cette époque. A son retour, en 1737, il fut promu par le collège royal d'Aberdeen à un des bénéfices qui étaient sous le patronage de l'université, New-Machar, dans le comté d'Aberdeen. Reid était alors si peu habitué à la composition, il était si modeste et se défiait tant de lui-même, qu'au lieu de lire ses propres sermons à ses paroissiens, il se contentait de leur lire ceux de Tillotson et d'Evans. Il paraît néanmoins que le petit nombre de sermons qu'il a composés annonçaient déjà un esprit élevé et un jugement sain. Ce fut pendant qu'il était ministre à New-Machar qu'il fit insérer, dans les Transactions philosophiques de la société royale de Londres, pour l'année 1748, un *Essai sur l'application des mathématiques à la morale*. Pitcairn et Cheyne venaient d'essayer récemment d'appliquer les mathématiques à la médecine, lorsque Hutcheson, professeur à Glasgow, dans ses recherches sur l'origine de nos idées de beauté et de vertu, voulut en faire aussi l'application au sujet qu'il traitait. Suivant lui, le bien produit par un individu dépend en partie de sa bienveillance et en partie de ses dispositions ; la relation entre ces diverses idées morales peut être exprimée algébriquement : de là il conclut que la bienveillance ou mérite moral d'un agent est proportionnelle à une fraction qui aurait le bien produit pour numérateur et les dispositions de l'agent pour dénominateur. Reid, après avoir examiné dans son essai la nature des méthodes mathématiques et les matières auxquelles on les avait appliquées, prouve qu'elles ne pouvaient nullement convenir à la morale, parce que ces vérités ne se rapportent pas aux mêmes facultés. D'Alembert a depuis traité le même sujet avec une grande supériorité d'esprit. Le second ouvrage que fit paraître Reid est une *Analyse de la Logique d'Aristote*, qu'avait publiée Hume. En 1752, les professeurs

du collège royal d'Aberdeen élurent le docteur Reid professeur de philosophie dans le même collège, en témoignage, est-il dit dans la lettre de nomination, de la haute opinion qu'ils avaient conçue de ses lumières et de ses talents. Le professeur de philosophie devait alors enseigner, comme on le faisait dans nos collèges avant la révolution, les sciences mathématiques et physiques aussi bien que la logique et la morale. L'extension donnée aujourd'hui à chacune de ces sciences rendait indispensable d'en diviser l'enseignement, et c'est une amélioration réelle introduite en France aussi bien qu'en Ecosse. A peine le docteur Reid était-il établi à Aberdeen qu'il conçut l'idée d'une association littéraire, qui subsista fort longtemps et qui paraît avoir eu d'heureux effets sur la direction des études philosophiques dans le nord de l'Ecosse. Cette société s'assemblait une fois par semaine, et les membres y soumettaient réciproquement les uns aux autres les fruits de leurs travaux. Rapporter les noms des Reid, des Gregory, des Campbell, des Beattie, des Gérard, tous membres de cette association, c'est en faire un suffisant éloge. De tous les ouvrages publiés par quelques-uns des membres, le plus original et le plus profond est incontestablement le livre publié par Reid en 1764, sous la titre de *Recherches sur l'esprit humain*. Ce fut la première attaque directe contre les conséquences du scepticisme de Hume. Reid avait commencé par admettre avec Berkeley que rien ne pouvait être perçu s'il n'était dans l'esprit qui le percevait, et que nous n'apercevions pas les choses extérieures, mais uniquement les images et les représentations de ces objets : étonné pourtant lui-même des conséquences qu'on pouvait rigoureusement tirer de ce système, il en vint à se demander quelle preuve autre que l'autorité de Berkeley et de Hume il avait pour croire que tous les objets de nos connaissances étaient des idées imprimées dans notre esprit. Dès ce moment, il sentit la nécessité d'une méthode exacte et sévère. Il en fit l'application au sujet qu'il traitait, pénétra au cœur du système, et chercha à réfuter la *théorie idéale*, complètement admise alors dans les écoles, et sur laquelle il pensait que toute la philosophie de Hume, aussi bien que tous les raisonnements de Berkeley contre l'existence de la matière, étaient fondés. Cette réfutation de la *théorie idéale* formait, selon lui, son principal mérite. Il consiste plutôt dans la méthode employée pour parvenir à ce résultat, méthode que le docteur Reid suivit toujours pour les recherches qu'il entreprit par la suite. S'il ne fut pas le premier à concevoir l'idée de poursuivre l'étude de l'esprit humain sur un plan analogue à celui qui fut si heureusement adapté aux sciences physiques par les disciples de Bacon, il fut du moins le premier à le mettre à exécution dans ses ouvrages. Si l'impression produite sur le public par les travaux

de Reid ne se fit pas sentir d'une manière ostensible, c'est que la multitude est hors d'état en effet d'avoir un avis sur de tels sujets; mais le petit nombre de ceux qui étaient habitués aux recherches analytiques de l'école newtonienne rendit justice à l'étendue de ses aperçus, et l'université de Glasgow se hâta de l'appeler dans son sein, en lui conférant en 1763 la chaire de philosophie morale, vacante alors par la résignation d'Adam Smith. Cette place était à tous égards fort avantageuse; le revenu en même temps était beaucoup plus considérable que celui qu'il pouvait se faire à Aberdeen : il entraînait enfin en rapport avec des hommes du plus haut mérite, et l'objet de ses leçons, tracé d'avance avec discernement, lui permettait de concentrer son attention dans ses études favorites. A l'imitation d'Adam Smith, son prédécesseur, il divisa son cours en quatre parties. Adam Smith avait reçu cette méthode de Th. Craigie, auquel il avait succédé, et celui-ci n'avait fait que suivre en cela le plan tracé par le célèbre Hutcheson, son prédécesseur immédiat. La première partie de ce cours comprenait la métaphysique; la seconde, la morale proprement dite; la troisième traitait de la jurisprudence ou du droit naturel, et enfin dans la quatrième partie, Reid s'occupait du droit politique. En faveur de la jeunesse qui assistait à ses leçons, il fit aussi un cours de rhétorique, dans lequel il exposa la philosophie du beau et ses théories sur l'éloquence et la rhétorique. Nous n'avons plus ni sa politique, ni son droit naturel, ni son cours de rhétorique. Il ne nous reste que ses *Essais sur les facultés actives de l'homme*, publiés en 1788, et son premier ouvrage sur les facultés intellectuelles, publié en 1783. Dugald Stewart les a réunis en un seul volume, qu'il a donné sous le nom de *Philosophie de Reid*, en plaçant en tête une notice sur la vie et les ouvrages de son maître, d'où nous avons principalement tiré les matériaux de cet article. Ces deux ouvrages sont à eux seuls un traité complet de philosophie. Reid a divisé la partie métaphysique en huit sections et a probablement eu l'intention d'y donner une liste complète des facultés simples. Dugald Stewart, son disciple, chercha plus tard à remplir les lacunes laissées par son maître. Reid n'avait compris, dans son énumération des facultés de l'esprit, que la mémoire, la conception, la faculté de composition et de décomposition, le jugement, le raisonnement et le goût; Dugald Stewart y ajouta la perception externe, l'attention, l'abstraction, l'association des idées et l'imagination. Reid improvisait rarement ses leçons. Il avait coutume de les lire, et son débit ne contribuait nullement à relever la simplicité un peu sèche de son style. Cependant tel était le respect que son caractère et son talent inspiraient à son jeune auditoire que tous les jours le nombre de ces disciples augmentait et que tous ont conservé de ses leçons le plus

agréable souvenir. Il connaissait fort peu les travaux faits avant lui dans les branches de la science dont il s'occupait ; mais ce défaut d'érudition donnait à ses leçons une empreinte d'unité et de simplicité caractéristique, qu'on chercherait vainement dans aucun autre auteur. Cette indépendance uniforme de pensée est souvent la meilleure garantie de la bonne foi d'un écrivain. Les *Essais sur les facultés actives de l'homme* terminèrent sa carrière littéraire. Il continua cependant à étudier encore avec toute l'ardeur de la jeunesse, et composa de temps à autre quelques essais destinés à être lus et discutés dans une société philosophique dont il était membre. Les plus importantes de ces dernières productions sont : un *Examen des opinions de Priestley sur l'esprit et la matière*, des *Observations sur l'Utopie de Thomas More*, quelques *Réflexions physiologiques sur le système musculaire*. Ce dernier essai paraît avoir été écrit par l'auteur dans sa quatre-vingt-sixième année, et il en fit la lecture à ses associés quelques mois avant sa mort. L'étude des mathématiques, qu'il avait cultivées dans sa jeunesse, avait aussi repris ses premiers charmes à ses yeux. C'est au milieu de ces studieux loisirs qu'il fut surpris par la maladie, à Glasgow, vers la fin de septembre 1796. Le 7 octobre suivant, le docteur Reid avait cessé d'exister. Il avait conservé jusqu'à la fin l'usage de toutes ses facultés : quelques jours avant sa maladie, il pouvait encore faire plusieurs milles en se promenant, et il aimait à cultiver son jardin. Sa mémoire seule commençait à ne plus être aussi ferme, et ses dernières compositions manquent de cette liaison parfaite qui ajoute une si grande force de conviction aux productions de l'esprit, et qui est une des marques les plus certaines d'un génie vigoureux et d'un jugement sain. Les ouvrages de Reid ont été insérés dans les *Transactions philosophiques* ou ont été réunis par son disciple Dugald Stewart, qui, après lui, a donné un lustre nouveau aux doctrines toutes bienveillantes et toutes morales de la philosophie écossaise. Les *Recherches de Reid sur l'entendement humain, d'après les principes du sens commun*, ont été traduites en français et imprimées à Amsterdam, en 1768, 2 vol. in-12 (elles avaient paru en anglais en 1763). Dugald Stewart a publié un mémoire sur sa vie et ses écrits, prononcé dans différentes réunions de la société royale d'Edimbourg, en 1802. M. Victor Cousin, dans le cours qu'il faisait à l'académie de Paris, a tracé à grands traits et avec cette force de talent qui le caractérise la naissance et la marche de la philosophie de Reid. Les œuvres de Reid, publiées en français par M. Jouffroy, avec des fragments de M. Royer-Collard et une introduction de l'éditeur, forment 6 volumes in-8°, Paris, 1828 et années suivantes. Le tome 1^{er}, retardé par le travail de M. Jouffroy, n'a vu le jour qu'en 1836.

Bu—N.

REID (sir WILLIAM), général et savant anglais, naquit en 1791 à Kinglassie, en Ecosse ; il était le fils aîné d'un ecclésiastique. Destiné dès son enfance à la carrière militaire, il fit ses études dans l'académie royale militaire de Woolwich, et en 1809, il entra comme lieutenant dans le corps des ingénieurs. Il fit sous les ordres de Wellington la campagne d'Espagne et prit part aux sièges meurtriers de Badajoz, de Burgos, de St-Sébastien ; il passa ensuite en Amérique comme attaché à l'expédition dirigée contre les Etats-Unis, et en 1815, il rejoignit en Belgique l'armée anglaise. Nommé capitaine en 1816, il s'embarqua sur la flotte que lord Exmouth conduisit contre Alger, et il prit part au terrible bombardement dirigé contre cette ville. Elevé au grade d'adjudant dans le corps des sapeurs-mineurs, il se livra à des études approfondies sur tout ce qui se rattache à cette portion des sciences militaires. En 1838 il devint lieutenant-colonel et fut chargé du gouvernement des Bermudes ; huit ans plus tard, le gouvernement des îles du Vent lui fut confié. Dans ces divers emplois, il montra en même temps beaucoup de sagesse et de fermeté ; il obtint l'attachement et la confiance de ses subordonnés. En 1848, il revint en Angleterre, et bientôt il fut élevé au poste de commandant du génie à Woolwich. Il dirigea le concours que le corps du génie prêta aux travaux de l'exposition universelle, et ayant été appelé à la présidence du comité exécutif, il montra le plus grand zèle ; lorsque l'exposition eut été close, il refusa de recevoir la rémunération à laquelle il avait les plus justes droits. Au mois de septembre 1851, il fut nommé gouverneur de Malte ; après avoir rempli ces fonctions avec zèle et habileté, il mourut le 31 octobre 1858. Parmi ses études scientifiques, il faut placer en première ligne celles auxquelles il se livra sur les lois des orages, sujet si important pour la navigation. Durant son séjour aux Antilles, il dut s'occuper de faire rebâtir des édifices détruits par un de ces redoutables ouragans qui ravagent trop souvent les régions des tropiques ; ce fut pour lui une occasion de chercher à se rendre compte de ce qui concerne ces terribles phénomènes. Ses recherches à cet égard furent consignées dans un mémoire de 70 pages *Sur les ouragans*, qui parut en 1838 dans le second volume du *Recueil des travaux du corps du génie*. La même année, il mit au jour un livre dans lequel ce sujet était traité ; cet *Essai sur le développement de la loi des orages au moyen des faits classés suivant l'ordre des temps et des lieux* eut successivement trois éditions, revues et perfectionnées. En 1849, il publia une autre production plus remarquable encore : *Progrès du développement de la loi des orages et des vents variables avec application pratique à la navigation*. Ce sujet, dont l'importance pour les navigateurs se révèle d'elle-même, a été l'objet de travaux fort sérieux. Un Américain,

M. Redfield, s'en était occupé avant le général Reid; un autre Américain, M. Espy, a développé ces recherches, qui ont également été le but des investigations de M. Thorn à Maurice et de M. Piddington à Calcutta; ce dernier a constaté que les ouragans affectaient presque toujours un système de rotation; il leur a donné le nom de *cyclones*, qui a été admis dans le vocabulaire nautique, et il a inséré dans le *Journal de la société asiatique du Bengale* des mémoires fort instructifs, fort exacts sur les ouragans, qui parfois causent de si cruels ravages dans les mers de l'Inde. Reid est également l'auteur d'un grand nombre de mémoires insérés, soit dans le *Recueil des travaux du corps du génie*, soit dans le *Magasin philosophique*; les uns se rapportent à des questions se rattachant à la science de l'ingénieur, les autres embrassent divers points des sciences naturelles, physiques et chimiques. Ce fut lui qui eut l'idée de faire exécuter par des officiers du corps auquel il appartenait un ouvrage important, intitulé *Aide-mémoire pour les sciences militaires*, et il y plaça des considérations d'un grand mérite. On voit combien la carrière de ce militaire fut laborieuse, marquée par un entier dévouement à la science et à son pays. Z.

REIFFENBERG (FRÉDÉRIC DE), jésuite, naquit en 1719, dans le pays de Trèves, d'une ancienne et noble famille. Après avoir terminé ses premières études avec succès, il prit l'habit de saint Ignace, et se rendit à Rome pour y étudier la théologie, et se perfectionner dans la connaissance des langues et de la littérature anciennes. Il s'y fit bientôt connaître par son talent pour la poésie et fut admis à l'académie des Arcadiens, sous le nom de *Mirtisbius Sarpedionus*. De retour en Allemagne, il fut chargé de la direction du noviciat de la société, et s'attacha surtout à former d'habiles professeurs pour les collèges que les jésuites possédaient dans le Palatinat et la Westphalie. Les recherches historiques et la culture des lettres occupèrent tous ses loisirs. Quelques ouvrages déjà publiés faisaient concevoir des espérances qu'il aurait sans doute réalisées, quand il fut enlevé par une mort prématurée, en 1764. Outre la traduction latine de l'ouvrage de Scipion Maffei sur la *Grâce*, le *Libre arbitre*, et la *Prédestination*, précédée de l'*Eloge* de l'auteur (1), et du *Catalogue* de ses ouvrages, et suivie de la *Réfutation* des critiques qui en avaient paru, Mayence et Francfort, 1756, in-fol., on a de lui : 1° *De verâ Atticorum pronunciatione ad Græcos intrâ urbem Dissertatio, quâ cum ex historiâ, tum ex veterum Græcorum, Latinorumque testimoniis perspicuè ostenditur quàm longè hodierna Græcorum pronuntiatio à vetere discessit*, Rome, 1750, in-4° de 52 pages. Reiffenberg publia cette savante dissertation sous son nom académique de

Mirtisbius Sarpedo. Il y soutient, contre le sentiment de plusieurs savants, et entre autres de Grégoire Piacentini (*voy. ce nom*), que la prononciation des Grecs modernes diffère beaucoup de celle des anciens. 2° Des *Préceptes moraux*, en grec et en latin, suivis d'*Exemples* tirés des meilleurs historiens anciens et modernes, 5 vol. in-8°. Ce recueil, destinés aux collèges de la société, est fait avec goût. 3° Des *Poésies latines*, avec une *Dissertation sur le style lapidaire*, in-8°. 4° L'*Apologie des jésuites*, en allemand, in-8°. 5° *Historia Soc. Jesu ad Rhenum inferiorem è Mss. codicibus, principum urbium diplomatis eruta, ad historiam patriæ illustrandam accommodata*, Cologne, 1764, in-fol. On désirerait dans cette histoire, dit Feller, plus de critique, un style plus précis et plus noble. W—s.

REIFFENBERG (le baron FRÉDÉRIC-AUGUSTE-FERDINAND-THOMAS DE), polygraphe belge doué d'une rare fécondité, né à Mons le 14 novembre 1795, de la même famille que le précédent. Il manifesta de bonne heure une intelligence active et un goût peu commun pour les livres. Après avoir suivi à Paris les cours de l'école normale, il embrassa la carrière militaire et devint officier d'état-major; mais son penchant pour l'étude le fit promptement renoncer à la carrière des armes, et il professa la philosophie à l'université de Louvain, l'histoire à celle de Liège. Nommé conservateur de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, il passa avec les mêmes fonctions dans la bibliothèque royale de Belgique lorsqu'elle fut organisée, et il se trouva véritablement dans son élément au milieu d'une multitude de volumes qu'il aimait avec ardeur et dont il a contribué, autant que quelque mortel que ce soit, à augmenter le nombre. Travailleur infatigable, il a rendu de véritables services à l'érudition; mais on lui a reproché, non sans motifs, de vouloir trop produire et d'embrasser trop de sujets à la fois. En éparpillant moins ses recherches, en murissant davantage ses écrits, il aurait donné à sa réputation une base plus solide. Comme secrétaire de la commission d'histoire de la Belgique, il déploya beaucoup d'ardeur et d'énergie. L'Institut l'avait admis parmi ses membres correspondants; il avait la manie d'être affilié à une foule de sociétés savantes; une quarantaine au moins se l'étaient attaché, et c'était pour lui un motif de vanité qui lui a été reproché. On peut mentionner de Reiffenberg plus de soixante ouvrages différents, y compris des mémoires insérés dans les travaux de l'académie de Bruxelles et tirés à part. C'est, nous le croyons, comme poète que ce polygraphe débuta, en publiant en 1821 les *Politiques de salon*, comédie en trois actes et en vers, et en 1822 les *Harpes*, poésies. Il se consacra bientôt à des travaux plus sérieux; mais jusqu'à sa mort il se plut à rimer dans ses rares instants de loisir. Dès 1823, une étude de longue haleine en latin, sur les vieux

(1) L'*Eloge de Maffei*, par le P. Reiffenberg, a été inséré dans le supplément de Seb. Donati: *Ad novum thesaurum veterum inscriptionum Muratorii*, Lucques, 1765, p. XXI-XXXII.

écrits de Juste Lipse, obtint le prix à un concours ouvert par l'académie de Bruxelles; le même honneur fut accordé à un mémoire sur la question : *Quel a été l'état de la population, des fabriques, des manufactures et du commerce dans les provinces des Pays-Bas dans les 15^e et 16^e siècles*. Bientôt l'académie admit dans son sein le lauréat auquel elle décernait ses couronnes. Nous signalerons, parmi ses nombreux ouvrages, les *Fastes Belges*, Bruxelles, 1823, in-fol.; — *Histoire de l'ordre de la Toison d'or*, 1830, in-4^e, avec un atlas in-folio, livre de luxe dont Raynouard a rendu compte dans *Journal des savants* (octobre 1834); — le *Dimanche, récits de Marsilius Brunck*, docteur de l'université de Heidelberg, 1834, 2 vol. in-18. C'est un recueil de nouvelles agréablement racontées et accompagnées de notes érudites. — Le *Lundi, nouveaux récits de Marsilius Brunck*, 1835 (autre collection du même genre); — *Nouveaux souvenirs d'Allemagne; pèlerinage à Munich*, Bruxelles, 1843, 2 vol. in-12; — *Mémoires pour servir à l'histoire de Namur, du Hainaut et du Luxembourg*, 1844, in-4^e, t. 1^{er}; — *Mémoires sur les premiers siècles de l'université de Louvain*, 1829-1832; — *Notice sur un exemplaire des lettres d'indulgence du pape Nicolas V, pro regna Cypri*, 1829; — *Notice sur Olivier le Diable ou le Daim, barbier et confidant de Louis XI*, 1829; — *Particularités inédites sur Charles-Quint et sa cour*, 1833; — *Supplément à l'Art de vérifier les dates et aux recueils diplomatiques, ou Mémoires de quelques anciens seigneurs de la Belgique*, 1833. Ces cinq derniers articles sont insérés dans le recueil des travaux de l'académie royale de Belgique. La bibliographie occupa beaucoup de Reiffenberg. Il mit au jour, en 1829, le premier tome d'un ouvrage dont une publication faite en France fournissait le modèle : *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque dite de Bourgogne*, in-4^e; les événements politiques firent interrompre ce travail qui méritait d'être continué. Il fonda en 1840 le *Bulletin du bibliophile belge*, publication périodique dont il fut le principal rédacteur jusqu'à sa mort et qui lui a survécu. Il y fit paraître une foule de notes et de renseignements sur la science des livres et sur l'histoire littéraire. Dès qu'il eut été mis à la tête de la bibliothèque royale à Bruxelles, il créa un *Annuaire* qui rendait compte du mouvement de cet important établissement et qui faisait connaître des manuscrits inédits, des livres rares, qui insérerait des notices sur des écrivains anciens et modernes. Ce zélé bibliographe ne fut pas étranger aux questions relatives aux arts, questions qu'il rattachait d'ailleurs à l'histoire de son pays, ainsi que le constatent son *Mémoire sur la peinture sur verre aux Pays-Bas*, Bruxelles, 1832, inséré dans le tome 8 des *Nouveaux mémoires de l'académie*, et sa *Lettre à M. Fétis sur quelques particularités de l'histoire musicale de la Belgique*, Bruxelles, 1834, in-8^e. Une gravure représen-

tant St-Christophe, qu'on crut pouvoir faire remonter à l'an 1423 et dont la bibliothèque de Bruxelles fit l'acquisition, fut pour lui l'occasion d'une vive polémique contre ceux qui contestaient l'antiquité très-reculée attribuée à cette très-grossière image, précieuse en tous cas comme un des premiers monuments des arts du dessin. Comme éditeur d'ouvrages d'autrui qu'il accompagnait du résultat de ses recherches, Reiffenberg a fait preuve de beaucoup d'activité; on lui doit en ce genre l'*Histoire des troubles des Pays-Bas*, par Van der Vynckt, 1822; l'*Historia Brabantia diplomatica* de Pierre du Thym (restée jusqu'alors inédite), 1830, in-8^e. Il ajouta des notes à l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, 1835-1836, 10 vol. in-8^e, et il fit paraître pour la première les *Mémoires inédits* de Jacques de Clercq, 1823, 4 vol. in-8^e, en y ajoutant un *Essai sur l'histoire des Pays-Bas*, un glossaire et des tables. Son travail le plus important en ce genre porta sur la *Chronique rimée* de Philippe Mouskes, évêque de Tournay au 13^e siècle, Bruxelles, 1836-1838, in-4^e. L'introduction qui précède cette chronique, les notes qui l'accompagnent renferment une foule de renseignements qui font de ces deux volumes une publication des plus utiles pour l'histoire du moyen âge; M. Daunou en rendit un compte avantageux dans le *Journal des Savants* de 1836. Les publications des sociétés savantes auxquelles il appartenait reçurent parfois des preuves de sa fécondité; c'est ainsi qu'il donna aux *Mémoires de la société d'émulation de Cambray* une notice sur Jean Molinet, poète du 15^e siècle (voy. ce nom). La presse périodique, cet instrument si actif de publicité, occupa beaucoup, on peut le croire, de Reiffenberg. En 1825, pendant son séjour à Louvain, il y fonda les *Archives philologiques*, recueil mensuel qui, après deux mois d'existence, prit le nom de *Archives pour l'histoire et la littérature des Pays-Bas*, et dont il parut deux volumes en 1827 et 1828; le directeur ayant quitté Louvain pour Bruxelles, mit au jour en 1829 et en 1832 deux volumes des *Nouvelles archives historiques*. Le *Mercur* du 19^e siècle, la *Revue encyclopédique*, le *Messager des sciences et des arts de Belgique*, la *France littéraire*, l'*Artiste*, le *Magasin des familles*, etc., le comptèrent parmi leurs collaborateurs. Il a écrit quelques pages dans la *Biographie universelle* et fourni de nombreux articles au *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. Cette longue énumération qu'il serait facile de développer encore bien davantage, suffit sans doute pour montrer que la vie du baron de Reiffenberg se passa tout entière la plume à la main. Il céda certainement à la manie de trop écrire, ce qui l'amena à écrire trop vite et à ne pas toujours donner à ses recherches la maturité désirable. Il se serait parfois, dans sa précipitation, emparé trop facilement des travaux d'autrui, s'il faut s'en rappor-

ter à une notice que M. Quérard a insérée dans le tome 4 de ses *Supercheries littéraires*, et dont il a tiré à part quelques exemplaires ayant pour titre les *Plagiats reifferbergiens dévoilés*. Quoi qu'il en soit, l'histoire, et surtout celle de la Belgique, l'histoire littéraire et la bibliographie ont des obligations très-réelles à l'homme fort instruit et doué d'une ardeur peu commune dont nous venons de retracer rapidement l'existence. Il mourut à Bruxelles le 18 mai 1830 dans un âge peu avancé; et s'il lui eût été donné de vivre davantage, le nombre de ses écrits dépasserait de beaucoup le chiffre très-considérable qu'il offre déjà.

BR—T.

REIL (JEAN-CHRÉTIEN), professeur en médecine, conseiller et chevalier de l'Aigle rouge de Prusse, etc., naquit le 20 février 1738, à Rhanden, dans l'Ost-Frise. Il était fils du pasteur de sa ville natale, qui le voua à l'état ecclésiastique; mais il manifesta de bonne heure un goût particulier pour la médecine. Après avoir fini ses premières études au collège de Naerden, il se rendit à l'université de Göttingue, et ensuite à Halle, où il jouissait de l'amitié du célèbre anatomiste Meckel le père, et de celle du professeur Goldhagen, homme éclairé, qui le guida dans ses études. Créé docteur le 9 novembre 1782, il se livra à la pratique jusqu'en 1787, où il fut nommé professeur en chef de la clinique de l'université de Halle, et médecin des pauvres de la ville, ayant l'inspection de tout ce qui a rapport aux épidémies et à la police médicale (médecin-physicien, suivant l'expression reçue de ce pays). Reil se fit remarquer par une activité peu commune. Son esprit, très-vaste, s'étendait avec un égal succès aux sujets de pure spéculation, comme aux objets de pratique et d'expérience. Il n'était étranger à aucun des systèmes de philosophie qui agitérent, pendant sa vie, les écoles de l'Allemagne, cherchant à en profiter pour éclairer les théories médicales, mais conservant un jugement pur et sain auprès du lit du malade. On le vit, après la bataille d'Iéna, exciter son fils à courir aux armes sous les drapeaux de son roi, dans un moment où tout le monde pliait avec découragement sous le joug du conquérant qui envahissait, en 1806, la Prusse entière. Devenu assez riche par une pratique étendue, il employa sa fortune, pendant ces temps de malheurs, à encourager l'industrie, et à établir dans sa ville, devenue pauvre, des bains, où sa réputation attirait des malades. En 1810, lorsqu'on établit l'université de Berlin, le roi l'appela dans la capitale, où, malgré la concurrence, il soutint sa grande réputation. On le chargea, en 1813, de la direction des nombreux hôpitaux militaires que nécessita la bataille de Leipsick. Etant allé visiter un de ses confrères et de ses anciens élèves, attaqué du typhus il gagna la maladie et y succomba le 22 novembre 1813. On trouve des détails sur sa vie dans une biographie publiée en

1815, par M. Steffens. Voici la liste de ses travaux : 1° *Tractatus de polycholia, et fragmenta metachematismi polycholiae*, 2 parties, Halle, 1783, in-8°; 2° *Histoire de la maladie du professeur Goldhagen*, Halle, 1788, en allemand; 3° *Memorabilium clinicorum medico practicorum*, 1 vol.; fasciculus primus, 1790; secundus, 1791; tertius, 1793; seconde édition, 1798; 4° *Archives de physiologie*, ouvrage périodique, publié en allemand, de 1795 à 1815, 12 vol., et continué après sa mort, par d'autres professeurs. Ce précieux recueil a beaucoup contribué à répandre en Allemagne le goût de la physiologie et des expériences. Il servira toujours de répertoire pour son époque. Depuis le dixième volume, Reil s'était associé, pour la rédaction, M. Authenrieth de Tubingue. 5° *Exercitationum anatomicarum fasciculus primus, de structura nervorum*, 1796, in-fol., avec 3 planches. L'auteur a eu l'ingénieuse idée d'employer des agents chimiques pour distinguer les divers éléments dont se composent les nerfs. Il a, par ce moyen, présenté les nerfs comme des tubes analogues aux autres organisations vasculaires; et il les regarde comme les conducteurs d'un fluide particulier. 6° *Rhapsodien*, etc. (Pensées détachées sur l'application de la méthode psychologique au traitement des aliénés, dédiées au professeur Wagnitz), Halle, 1803; ouvrage très-estimé et très-remarquable. 7° *Pépinière pour l'instruction et la formation des routiniers en médecine, comme besoin de l'état, dans sa position actuelle*, Halle, 1804, en allemand. Ici l'auteur croit que l'étude de la médecine devient si vaste qu'il faudrait séparer ceux qui sont destinés à l'avancement de la science, de ceux qui, par leur capacité et leur position, ne peuvent exercer que la pratique ordinaire. Un grand nombre de mémoires de ce professeur ont été réunis en deux volumes, à Vienne, en 1811; et en un volume à Halle, en 1817. Le portrait de Reil se trouve dans le 47° volume de la bibliothèque universelle allemande.

F—D—R.

REILLE (HONORÉ-CHARLES-MICHEL-JOSEPH), maréchal de France, né à Antibes le 1^{er} septembre 1775, figure avec honneur parmi ces hommes carrés par la base (ainsi que les nommait leur chef), dont l'existence fut pendant vingt-cinq ans un combat de tous les jours. Lorsqu'en 1792 la France saisit les armes afin de répondre à une coalition téméraire, le jeune Reille courut à la frontière; et bientôt nommé sous-lieutenant, il fit en 1793 la campagne de Belgique. Masséna, dont il était presque compatriote, le choisit pour aide de camp et le conduisit au siège de Toulon d'abord, ensuite en Italie. Reille prit part à tous les combats qui immortalisèrent, en 1795 et 1796 les campagnes du général Bonaparte; il se trouva à Montenotte, à Lodi, à Arcole, à Rivoli et à mainte autre affaire destinée à rendre impérissables les noms de localités jusqu'alors obscures.

Il reçut plusieurs blessures; et toujours, à peine guéri, il était le premier au feu. Lorsque le théâtre de la guerre fut changé, Masséna, qui avait bien apprécié tout ce que valait son aide de camp, ne voulut point s'en séparer; il l'employa sans relâche dans la campagne de 1799 en Suisse. Les Français manquant de tout, par suite de la faiblesse du gouvernement directorial à l'agonie, luttaient alors, au milieu des glaciers des Alpes, contre les Autrichiens commandés par l'habile prince Charles, et les Russes aux ordres du redoutable Suwarow. Dans tous les combats qui signalèrent cette rude et brillante campagne, et lors du passage du Rhin exécuté sous le feu de l'ennemi, Reille montra autant de valeur que d'habileté. Une mission délicate lui fut confiée; il s'agissait de porter à Gènes, étroitement bloquée par terre et par mer, les ordres du général en chef. Reille parvint à se soustraire à la vigilance des croiseurs anglais; il se jeta dans la place livrée aux horreurs de la famine, et dans les nombreuses sorties qui avaient pour but d'éloigner les assiégeants, il se prodigua sans réserve. Après la campagne de 1800, il fut nommé commandant de la ville de Florence et chef d'état-major de l'armée d'observation mise sous les ordres de Murat. En 1803 il fut élevé au grade de général de brigade, se trouva au camp de Boulogne et fut chargé de missions importantes en Allemagne afin d'observer les préparatifs de guerre de l'Autriche, en Italie afin d'organiser la résistance contre l'agression. En 1805 il rejoignit l'armée au moment de la bataille d'Austerlitz, et il prit une part active dans la campagne qui, dans l'automne de 1806, détruisit en quelques jours la monarchie prussienne, et qui se continua avec acharnement malgré la rigueur de l'hiver, dans les boues et les neiges de la Pologne. A Saalfeld, à Iéna, il se fit remarquer; à Pulstuck, il contribua d'une manière brillante à expulser les Russes d'une forte position. L'empereur lui témoigna sa satisfaction en le nommant général de division, et Reille n'avait alors que trente-deux ans. Chef d'état-major du cinquième corps commandé par le maréchal Lannes, il déploya une valeur imperturbable à la journée d'Ostrolenka, dans laquelle les Français repoussèrent les attaques de colonnes russes bien supérieures en nombre. Le grade d'aide de camp de l'empereur fut le juste prix de ses services. La paix ayant été signée à Tilsitt, Reille fut envoyé en Italie pour commander en Toscane; mais il resta peu de temps dans cette paisible contrée. Les armes françaises soutenaient en Espagne une lutte acharnée, et la victoire leur avait fait à Baylen une première infidélité. L'aide de camp de l'empereur alla en Catalogne, province défendue par des montagnes et par une population qu'il est bien difficile de dompter; il eut des succès; il fit lever le siège de Figuières, place de premier ordre que les Espagnols voulaient reprendre;

il contraignit à capituler les forts de Roses; mais une nouvelle guerre survenue avec l'Autriche l'appela soudain sur les bords du Danube. Il se distingua comme toujours à la bataille de Wagram, qui amena une paix immédiate dans cette portion de l'Europe. Sur-le-champ Reille, pour qui le repos ne devait pas exister, revint en Espagne. Il fut chargé du gouvernement de la Navarre, poste difficile et important, car les bandes de Mina, favorisées par la connaissance du pays, par l'appui des populations, occupaient cette province dont la possession était des plus essentielles, puisqu'elle assurait les communications de la France avec le reste de l'Espagne. Reille déploya son activité ordinaire: il poursuivit Mina, le battit à plusieurs reprises, prit ensuite le gouvernement de l'Aragon, et à la fin de 1811 il conduisit une division pour aider le corps de Suchet à se rendre maître de Valence. Dans les derniers mois de 1812, il fut mis à la tête de l'armée du Portugal, réduite, par des combats malheureux et par des fatigues intolérables, à 25,000 ou 30,000 hommes. Les désastres de la campagne de Russie ayant fait retirer de l'Espagne de nombreuses troupes, il fallut évacuer la majeure partie de la Péninsule. Reille quitta en bon ordre le pays qu'il ne pouvait plus conserver; et lorsqu'après l'échec de Vittoria les différentes armées furent réunies en une seule masse sous les ordres du maréchal Soult, Reille eut le commandement de l'aile droite. Il défendit avec énergie contre l'invasion des soldats de Wellington d'abord les approches des Pyrénées, ensuite le territoire envahi. Il assista aux sanglants combats livrés sur la Bidasson et aux environs de Bayonne; il combattit à Orthez; il prit part à la bataille de Toulouse, qui fut le dernier acte d'une lutte non interrompue depuis vingt-deux ans. Pendant la courte paix qui suivit la chute de l'empire, Reille épousa la fille du maréchal Masséna; mais bientôt le brusque retour de Napoléon aux Tuileries le rappela sur les champs de bataille. Il fut nommé pair de France et commandant du deuxième corps de l'armée du Nord. En cette qualité, il prit une part des plus actives à cette campagne presque sans parallèle dans l'histoire, qui ne dura que quatre jours et qui fit couler tant de flots de sang. Le 15 juin, il attaqua les avant-postes prussiens et les poussa vivement devant lui. Le 16, il livra sous les ordres de Ney, aux Quatre-Bras, un combat des plus disputés à des corps brunswickois et hollandais, soutenus bientôt par la majeure partie de l'armée de Wellington (1).

(1) On sait combien fut incomplète l'attaque dirigée par le maréchal Ney, dans la journée du 16 juin, contre la position des Quatre-Bras, et quelle influence marquée l'imperfection de ce résultat exerça le surlendemain sur le désastre de Waterloo. M. Thiers, dans le 20^e et dernier volume de son *Histoire de l'empire*, en fait peser en partie la responsabilité sur la lenteur que le général Reille avait mise à joindre le maréchal. Mais la valeur de ce reproche nous semble fort atténuée, pour ne pas dire complètement effacée, par le caractère restrictif et tout à fait

Le 18, le deuxième corps combattit sans relâche à Waterloo et éprouva des pertes énormes, la ténacité de la résistance ne le cédant pas à la chaleur de l'attaque. Il n'eut pas d'ailleurs dans notre plan de revenir sur l'histoire de ces tristes journées, déjà exposée par des écrivains de premier ordre. Après le terrible échec subi par les armées françaises, Reille, se repliant sur Paris avec les débris de son corps, couvrit un moment la capitale contre l'invasion des armées coalisées. Il suivit les troupes dans leur retraite vers la Loire, et après le licenciement de l'armée il resta quelque temps en demi-solde; mais le gouvernement de la restauration, rendant justice à ses qualités, voulut se l'attacher. Replacé par l'ordonnance du 22 juillet 1818 sur la liste des généraux disponibles, il reentra en 1819 à la chambre des pairs, et en 1820 il fut nommé gentilhomme de la chambre du roi. Le reste de sa longue carrière s'écoula paisiblement dans une sorte de retraite dont il sortait peu, restant étranger aux luttes politiques des partis. Le gouvernement de juillet, désireux de bien traiter les glorieux débris de l'ère napoléonienne, lui témoigna beaucoup de confiance. En 1836, il devint président du comité supérieur d'infanterie. Le 17 septembre 1847, Louis-Philippe l'éleva au rang de maréchal de France. Dès 1815, le comte Reille (il devait ce titre à l'empereur) était grand-croix de la Légion d'honneur. Lors de l'avènement du second empire, il entra de droit au sénat en vertu de son grade de maréchal; mais une vieillesse à laquelle il est bien rare de parvenir avait presque éteint cette vigoureuse organisation, lorsqu'il mourut à Paris le 28 février 1860.

BR—T.

REIMAN. Voyez REIMANN.

REIMARUS (HERMAN-SAMUEL), savant philologue, n'est pas moins distingué par les services qu'il a rendus aux sciences naturelles et à la saine philosophie dans le 18^e siècle. Né à Hambourg, le 22 décembre 1694, il s'appliqua dans sa jeunesse, à l'étude des langues et acquit une profonde connaissance du latin, du grec et de l'hébreu. En terminant ses cours à l'académie de Wittemberg, il soutint, en 1717, des thèses, *De differentiis vocum hebraicarum*, qui donnèrent une haute idée de l'érudition et de la sagacité du jeune candidat. Il parcourut ensuite une partie de l'Allemagne, et s'arrêta quelque temps à Weimar, où, profitant de ses loisirs, il revit et publia le recueil de ses *Opuscles*. Après avoir satisfait sa curiosité, qui s'était exercée sur une multitude d'objets, il revint à Hambourg, et, en 1727, obtint une chaire de philosophie à l'académie de cette ville, dont il fut l'un des

principaux ornements pendant quarante-un ans. Reimarus avait épousé Jeanne Frédérique, la troisième fille du savant J. Alb. Fabricius; et jamais union ne fut mieux assortie. Il se fit un plaisir, encore plus qu'un devoir, de seconder les travaux philologiques de son beau-père; et dans ses fréquents entretiens avec cet homme si respectable, il puisa de nouveaux motifs de confiance et de soumission aux volontés de la Providence. Sur la fin de sa vie, Reimarus consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle; mais cette science ne fut pas pour lui, comme pour d'autres, la fastidieuse et stérile énumération de plantes, de pierres, de métaux, etc. Sans dédaigner les méthodes, qui seules peuvent assurer les progrès, puisqu'elles sont le résultat de l'expérience, il porta constamment dans l'étude de la nature l'idée de son auteur, et ce sentiment religieux, qui a fait deviner des consonnances, des harmonies et des secrets que nos orgueilleuses théories n'eussent jamais découvertes. On ne peut trop regretter qu'il n'ait pu rendre publics tous les résultats de ses recherches et de ses observations. D'un tempérament faible et d'une santé délicate, Reimarus avait été forcé à de continuels ménagements pour lui-même; l'habitude de souffrir lui fit supporter, avec une espèce d'indifférence, les maux de la vieillesse, et il mourut, avec la fermeté d'un philosophe chrétien, le 1^{er} mars 1768. Il était membre de l'académie impériale de Pétersbourg, et de la part des sociétés littéraires d'Allemagne. On lui doit la meilleure édition de *Dion Cassius*, Hambourg, 1750-1752, 2 vol. in-fol., pour laquelle il se servit des nombreux matériaux recueillis par Fabricius, son beau-père, et dont il offrit la dédicace au savant cardinal Querini, qui lui avait fourni pour ce travail les variantes tirées d'un précieux manuscrit du Vatican (*voy.* DION CASSIUS). Outre différents morceaux insérés dans les journaux et les recueils littéraires de son temps, on cite encore de Reimarus : 1^o *Primitia Wismariensis*, Weimar, 1723, in-4^o. Parmi les opuscles que renferme ce volume, on distingue une dissertation, dans laquelle Reimarus prouve que le génie de Socrate n'était autre chose que la prévoyance (*Animi præsagitia*) dont ce sage était doué; et une réfutation des principes irreligieux de l'auteur de la fable des *Abeilles* (*voy.* B. DE MANDEVILLE). 2^o *De vita et scriptis Jo. Alb. Fabricii commentarius*, Hambourg, 1737, in-8^o. Cette excellente biographie est divisée en trois parties : les deux premières contiennent la Vie de Fabricius, et le catalogue chronologique de ses ouvrages; dans la troisième on a réuni des extraits de sa correspondance avec les savants. 3^o *Epistola ad cardinal. Quirinum, qua, occasione edendi Dionis Cassii, ad Nicolai Carminii Falconis editionem trium ultimorum Dionis librorum, ex antiquissimo codice restitutorum animadversiones nonnullas protulit*, ibid., 1746, in-4^o. 4^o *Dissertatio*

hypothétique des instructions données au maréchal lui-même par l'empereur Napoléon. Quand les ordres du chef suprême de l'armée manquaient à ce point de précision et de fermeté, il était difficile que les dispositions secondaires ne se ressentissent pas de cette insuffisance et de cette obscurité.

de assessoribus syndrii magni LXX linguarum peritis, ibid., 1751, in-4°. 5° *Traité des principales vérités de la religion naturelle* (en allemand), ibid., 1754, in-8°; 2° édit., 1772, même format. 6° *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux, leur industrie et leurs mœurs*, ibid., 1760, 2 vol. in-12. Cet ouvrage eut le plus grand succès en Allemagne; il a été traduit en français, sur la seconde édition, par Reneaume de la Tache, avec un *Appendice* de l'auteur, et des notes du traducteur (voy. RENEAUME), Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. 7° On attribue à Reimarus les fameux *Fragments*, publiés en 1774 et 1777, dans les nos 3 et 4 des *Mémoires hist. et litt. tirés de la bibliothèque de Wolfenbuttel* (voyez LESSING), qui excitèrent une si grande fermentation dans la théologie protestante en Allemagne. On peut consulter, pour de plus grands détails, les différents auteurs cités par Sax, dans le tome 6 de l'*Onomasticon litterarium*. W—s.

REIMER (GEORGE-ANDRÉ), un des grands libraires de l'Allemagne moderne, naquit le 27 août 1776 à Greifswald de parents peu fortunés. Il s'établit en 1800 à Berlin, et débutant d'une manière fort modeste, il ne tarda pas à se faire connaître par sa loyauté et son active intelligence. Durant les années de crise pénible que la Prusse traversa de 1806 à 1813, le salon de Reimer fut le rendez-vous de nombreux patriotes allemands parmi lesquels figuraient des hommes célèbres tels qu'Arndt, Fichte et Schleiermacher. Quoique marié et approchant de la quarantaine, il prit part à l'élan général de la nation en 1813 et il se plaça dans les rangs de l'armée. En 1814 la paix le rendit à ses affaires; et bientôt, grâce à son habileté, à ses liaisons avec un grand nombre d'écrivains célèbres, sa maison devint, pour le commerce de la librairie, une des plus importantes de l'Allemagne. Il fut l'éditeur des ouvrages de Guillaume de Humboldt, de Novalis, de Jean-Paul Richter, de Tieck, d'Hoffmann et de bien d'autres auteurs en renom. C'est chez lui que parut la traduction de Shakspeare due à Schlegel. Toutes les diverses branches des connaissances humaines furent le but de son activité; il suffira de citer les travaux des historiens Niebuhr, Petz, Ranke, Varnhagen von Ense et Woltmann, du géographe Ritter, des philologues Bekker, Boeckh, Brandis, Lachmann, Meineke; des archéologues Gehrard, Hirt, Panofka, Stackelberg, des mathématiciens Crelle et Jacobi, des physiciens Dove et Erman, des naturalistes Burmeister et Ehrenberg, des médecins Gurlt, Hufeland et Rudemacher, des chimistes Karsten et Rase, du théologien de Witte, des philosophes Schleiermacher, Fichte et Steffens. Il était l'éditeur de plusieurs de ces ouvrages périodiques qui occupent une large place dans le mouvement intellectuel de l'Allemagne. Ses opinions politiques le plaçaient parmi les libéraux avancés, ce qui lui valut plusieurs fois

d'être inquiété par la police. On alla jusqu'à faire chez lui des visites domiciliaires et jusqu'à saisir ses papiers. Il mourut le 26 avril 1842, peu de temps après son retour d'un voyage qu'il avait fait en Angleterre. Il laissait trois fils qui se vouèrent également à la librairie. Le second prit la suite des affaires de la maison paternelle et de l'imprimerie qui y était attachée; il a continué d'éditer les travaux d'un grand nombre d'écrivains distingués. Georges-André s'était chargé en 1818 de l'administration de la librairie Weidmann à Leipsick, fondée en 1670, et qui fut pour lui une industrie distincte de celle qu'il exerçait à Berlin; son troisième fils, Charles-Auguste, né en 1801, se chargea de cette portion de la succession. Il continua les affaires importantes que faisait la maison Weidmann. Les productions d'écrivains renommés, tels que les frères Grimme, les poètes Chamisso, Anastasius Gruen et Ruckert, sont sorties de ses presses. Z.

REIMES (PHILIPPE DE), poète français du 13^e siècle, à l'égard duquel on sait fort peu de chose, est l'auteur d'un long poème intitulé *le Roman de la Manekine*, qui, longtemps oublié, fut signalé par l'abbé de la Rue (*Essai sur les bardes et jongleurs*, t. 2, p. 366-374), et publié en entier par M. Francisque-Michel, Paris, 1840, in-4°. Cette édition forme un beau volume, tiré à petit nombre aux frais d'une association littéraire écossaise, le *Bannatyne Club*; elle reproduit le texte d'un manuscrit de la bibliothèque de Paris. Le poème comprend 8,600 vers; le nom de la Manekine a été donné à l'héroïne parce que, condamnée à être brûlée, elle échappe aux flammes en substituant à sa place un mannequin. Les détails de géographie, de mœurs, de costumes répandus dans ce récit sont nombreux et offrent de l'intérêt. Renvoyons d'ailleurs à l'*Histoire littéraire de la France*, t. 22, p. 864-868, pour des détails plus circonstanciés, qui ne seraient pas ici à leur place. Z.

REIMMANN (JACQUES-FRÉDÉRIC), savant et laborieux bibliographe, naquit le 22 janvier 1668 à Groningen, dans la principauté de Halberstadt. A l'âge de vingt ans il se rendit à l'académie d'Iéna, qui jouissait alors d'une grande célébrité; il y apprit l'hébreu, et fit en même temps avec distinction ses cours de philosophie et de théologie. Il fut ensuite admis au saint ministère; mais son goût le portant vers la carrière de l'enseignement, il se chargea de la direction de quelques petites écoles. En 1692, il fut nommé recteur du gymnase d'Osterwick, et l'année suivante il fut appelé à Halberstadt et y prit la direction du gymnase Joannin ou de St-Jean, qu'il abandonna six ans après pour celle de l'école Martinienne ou de St-Martin. Reimmann, en 1704, quitta la carrière de l'enseignement et fut élu premier pasteur de la province d'Ermleben. Un incendie détruisit en 1710 la plus grande partie de sa bibliothèque; mais il supporta ce malheur,

un des plus affligeants que puisse éprouver un homme de lettres, avec beaucoup de résignation, et il s'occupa de former une nouvelle collection de livres plus belle et plus nombreuse que celle qu'il avait perdue. En 1714 il accepta la place de bibliothécaire du chapitre de Magdebourg. Peu de temps après son arrivée en cette ville il tomba malade assez gravement, et les journaux littéraires de l'Allemagne annoncèrent même sa mort; il se rétablit pourtant et reprit ses travaux ordinaires. Enfin, en 1717, il fut nommé pasteur de la ville de Hildesheim, et bientôt après surintendant des églises et inspecteur des écoles luthériennes de cet arrondissement. Il partagea dès lors tous ses moments entre les devoirs du saint ministère et le travail du cabinet. Reimmann mourut le 1^{er} février 1743. Il avait eu de son mariage quatorze enfants, dont plusieurs lui survécurent et ont cultivé les lettres avec quelque succès. Outre un assez grand nombre d'articles et de dissertations dans les *Observationes selectæ Halensium* (voy. Jacques THOMASII), on a de Reimmann : 1^o *Exercitatio parergica de fati studi genealogici apud Hebræos, Græcos, Romanos et Germanos*, Halberstadt, 1694, in-4^o (voy. le *Journal des Savants*, 1702, p. 688 et suivantes); 2^o *Histoire critique de la logique* (en allemand), Francfort, 1699, in-8^o. Il ne conduit cette histoire que jusqu'au commencement du 17^e siècle, et promet la suite en annonçant qu'il a déjà recueilli deux cents logiques du siècle qui lui reste à parcourir. 3^o *Historia litteraria de fati studi genealogici apud Hebræos, Græcos, Romanos et Germanos; in qua scriptores harum gentium potissimè enumerantur, et totus genealogie cursus ab orbe condito usque ad nostra tempora deducitur*, Aschersleben (*Ascaniæ*), 1702, in-8^o. Reimmann publia une nouvelle édition de cet ouvrage, augmentée d'une seconde partie sous ce titre : *Historiæ litterariæ exotericæ et acroamaticæ particula, sive de libris genealogicis vulgarioribus et rarioribus commentatio*, Leipsick, 1710, in-8^o de 118 et 250 pages. 4^o *Versuch einer Einleitung*, c'est-à-dire Essai d'une introduction à l'histoire littéraire en général, et particulièrement celle de l'Allemagne, Halle, 1708, 6 vol. in-8^o. Ce n'est guère qu'une compilation, et les critiques allemands en parlent d'une manière peu avantageuse. 5^o *Versuch einer*, etc., c'est-à-dire Essai de critique du Dictionnaire de Bayle, ibid., 1711, in-8^o. Outre quelques observations générales sur le style et le plan de l'ouvrage, la critique de Reimmann porte principalement sur l'article Wouwer. 6^o *Bibliotheca acroamatica comprehendens recensionem specialem omnium codicum Mss bibliothecæ Vindobonensis olim à P. Lambecio et Dan. Nesselio congesta, nunc in epitomen redacta; accessit Dissertatio præliminaris in qua de spissis Lambecii et Nesselii voluminibus accuratè et disseritur*, Hanovre, 1712, in-8^o, rare. Cet abrégé du catalogue des manuscrits de la bibliothèque im-

périale de Vienne est fort estimé. Dans le discours préliminaire, Reimmann juge avec beaucoup d'impartialité l'immense travail de Lambecius et de son abrégiateur; et tout en lui donnant des éloges qu'on ne peut refuser à son érudition, il relève quelques fautes qui lui sont échappées (voy. LAMBECIUS et NESSEL). 7^o *Idea systematis antiquitatis litterariæ generalis et specialioris, desiderati adhuc in republica eruditorum litteria*, Hildesheim, 1718, in-8^o; 8^o *Introductio ad historiam vocabulorum linguæ latinæ*, Halle, 1718, in-8^o. Ce n'est qu'un essai qui roule sur sept à huit cents mots. Ce sujet a été depuis traité avec bien plus de détail (voy. FUNCK). 9^o *Historia universalis atheismi et atheorum falso et merito suspectorum apud Judæos, Ethnicos, Christianos, etc.*, Hildesheim, 1725, in-8^o. Il y a de l'érudition dans cet ouvrage; mais on reproche à l'auteur des inexactitudes, des omissions importantes et des jugements hasardés. 10^o *Ilias post Homerum, hoc est, incunabula omnium scientiarum ex Homero eruta et systematicè descripta*, Lemgo, 1728, in-8^o. Ce livre, auquel Reimmann attachait la plus grande importance et qui lui avait coûté beaucoup de peine, fut imprimé en son absence, et l'on négligea de corriger les épreuves d'après sa révision; aussi les fautes d'impression qu'on y laissa sont en si grand nombre, que cela suffit pour le dégoûter de publier trois autres ouvrages auxquels ce volume devait servir d'introduction : *Incunabula theologiæ ethnicæ, jurisprudentiæ et medicinæ, ex Homero eruta*. 11^o *Catalogus bibliothecæ theologiæ systematico-criticus, in quo libri theologi in biblioth. auctoris extantes, editi et inediti, in certas classes digesti qua fieri potuit solertia enumerantur*, Hildesheim, 1731, in-8^o de plus de 1200 pages, avec le portrait de l'auteur. C'est le catalogue raisonné de sa bibliothèque. Une ample table des auteurs facilite les recherches dans ce livre vraiment précieux par sa classification méthodique et par la précision des jugements que l'auteur y porte sur les différents écrivains de sa communion. Quelques-uns de ces jugements ont été vivement censurés par les rédacteurs des *Acta eruditorum Lipsens.*, année 1732, p. 377-384. Il faut joindre à ce volume : *Accessiones uberiorès ad catalogum bibliothecæ theologiæ systematico-criticum a sectione I usque ad sectionem VI*, Brunswick, 1747, in-8^o de plus de 500 pages. Ce supplément a été publié par J.-Guill. Reimmann après la mort de son père; il en promettait la suite, mais elle n'a point paru. 12^o *Bibliotheca historiæ litterariæ critica, eaque generalis, hoc est, Catalogi biblioth. auctoris systematico-cristici tomus secundus*, Hildesheim, 1739, in-8^o; 13^o *Historia litteraria Babyloniorum et Sinesium*, Brunswick, 1741, in-8^o; livre savant et curieux. Reimmann a laissé différents ouvrages en manuscrit, entre autres une *Histoire littéraire de la principauté de Halberstadt*, depuis Charle-

allemand sur sa vie ont été terminés et publiés par Fréd.-Henri Theuneg, son beau-frère, inspecteur des écoles du duché de Magdebourg, Brunswick, 1745, in-8°. On y trouve quelques détails intéressants. W—s.

REINA (FRANÇOIS), avocat et littérateur italien, naquit en 1772 à Malgrate, province de Côme, d'une famille de négociants aisés qui l'envoyèrent de bonne heure à Milan pour y étudier sous le célèbre Parini. Il alla ensuite faire son droit à Pavie, et suivit en même temps les cours de Grégoire Fontana sur les mathématiques et ceux de Spallanzani sur la physique. Ses études finies, il se rendit à Milan. C'était l'époque où les événements de la révolution française mettaient en fermentation toutes les têtes au delà comme en deçà des Alpes, et Reina ne fut pas le dernier à embrasser les nouvelles idées. Aussi lorsque Bonaparte constitua la république cisalpine, il nomma le jeune avocat membre du grand conseil. Reina fit preuve de quelque indépendance dans ses fonctions, et il ne craignit pas de résister ouvertement aux hommes qui disposaient du pouvoir en Lombardie. Mais il fut le seul à s'opposer à la mesure proposée par le commissaire Haller, d'affermir les finances de l'Etat. Dans une autre circonstance il empêcha que l'on mît du papier-monnaie en circulation. Impuissant contre la rapacité d'un commissaire français, il donna sa démission plutôt que de céder, et refusa de reprendre ses fonctions malgré les pressantes sollicitations du général Brune. Les succès des armées austro-russes ayant fait momentanément rentrer la Lombardie sous le pouvoir de l'Autriche, Reina fut, ainsi qu'une foule d'autres hommes turbulents, mais de talent et de cœur, enfermé d'abord dans les prisons de Milan, puis conduit dans la forteresse des bouches du Cattaro et enfin à Sirmio. D'une complexion naturellement faible, il eût peut-être succombé aux souffrances d'une dure captivité sans le dévouement d'une de ses sœurs qui le suivit à Venise et eut l'adresse de coudre des objets de valeur dans la camisole préparée pour le prisonnier. La victoire de Marengo ayant rendu à Reina la liberté, il revint à Milan et fut appelé au conseil législatif de la république. Il parla plusieurs fois dans cette assemblée, entre autres pour demander la nécessité d'une amnistie générale. Aux comices de Lyon, il fit partie de la commission chargée de rédiger la constitution du nouveau royaume d'Italie. Voyant bientôt que tout pliait devant la volonté du maître et que toute opposition était inutile, il renonça entièrement aux affaires publiques pour s'occuper des intérêts de sa famille et de recherches littéraires. Dans la dernière période de sa vie, il se livra au commerce et y acquit une fortune considérable dont il faisait un noble usage. Il mourut à sa villa de Caneto, dans le Mantouan, le 12 novembre 1826. Son ami, le célèbre Melchior Gioia, lui consacra une notice

dans le *Nuovo Ricoglitore*. Reina était surtout connu dans le monde littéraire par plusieurs éditions d'auteurs italiens, éditions enrichies par lui de notes et de notices biographiques. Ce sont : 1° *Opere postume di Giuseppe Parini*, avec une vie de l'auteur, Milan, 1801-1804, 6 vol. in-8°; 2° *Opere di Giambattista Gelli*, Milan, 1804-1807, 3 vol. in-8°; 3° *l'Orlando furioso* de l'Arioste, Milan, 1812-1814, 5 vol. in-8°; 4° *Opere scelte di Alfonso Varano*, Milan, 1818, 3 vol. in-8°; 5° *Opere scelte di Francesco M. Zanotti*, Milan, 1818, 2 vol. in-8°. Reina mit à la tête de ces deux ouvrages des notices sur les auteurs. 6° *Drammi di Pietro Metastasio*, Milan, 1820, 5 vol. in-8°; 7° *Verona illustrata di Scipione Maffei*, Milan, 1823-1827, 5 vol. in-8°. Les derniers volumes furent publiés après la mort de Reina par les soins de MM. Pierre Villa et Joseph Donadelli. Il avait aussi donné : 1° une vie de Muratori pour la réimpression des *Annali d'Italia*, Milan, 1818-1821, 18 vol. in-8°; 2° une notice critique sur les ouvrages de Ch. Denina, pour être mise en tête des *Revoluzioni d'Italia*, Milan, 1820, 3 vol. in-8°. Une *Vie de Grégoire Fontana* est restée manuscrite. Barthélemy Gamba, bibliographe italien distingué, a inséré une notice sur François Reina dans la *Biografia degli Italiani illustri*, publiée à Venise par M. le professeur Tipaldo. On trouve aussi sur lui un article nécrologique dû à la plume de F. Salfi, dans le tome 30 (1826) de la *Revue encyclopédique*. A—y.

REINBECK (GEORGES DE), poète allemand, né à Berlin le 11 octobre 1766, mort le 1^{er} janvier 1849 à Stuttgart. Il devint, dès la fin de ses études, précepteur d'un jeune comte d'Ouvaroff à St-Petersbourg, et en 1792 professeur d'allemand et d'anglais dans plusieurs gymnases de cette ville, et finalement dans l'institution impériale des pages. De retour en Allemagne dès 1803, il se fixa en 1808 définitivement à Stuttgart, où il fonda avec Haug la *Feuille du matin*, revue de littérature et d'esthétique, qui depuis cette époque a toujours conservé un des premiers rangs dans les belles-lettres allemandes. En 1811 il fut nommé professeur d'esthétique et de littérature allemande au gymnase de sa ville d'adoption, fonctions qu'il a remplies jusqu'en 1841. Sans être un esprit supérieur, Reinbeck occupa cependant une place éminente dans la littérature contemporaine. Il a été un des premiers à réclamer, pour l'enseignement de la langue et littérature nationales, les mêmes prérogatives accordées de préférence jusqu'alors aux langues anciennes. Dans la critique littéraire, il insiste principalement sur le côté moral, ce qui le place sur la même ligne que l'historien Schlosser. Il a été le fondateur de comités pour l'érection de la statue de Schiller dans la ville de Stuttgart, dont il a, en outre, doté le musée de plusieurs cadeaux faits par Thorwalsen. Ses principaux écrits sont : 1° *Grammaire allemande, comparée à la*

grammaire russe, St-Petersbourg, 1^{re} édit., 1800; dernières, Stuttgart, 1819 et 1821; 2^o *Contes*, Leipsick, 1809; 3^o *Fleurs d'hiver*, poésies lyriques, ibid., 1810; 4^o *OEuvres dramatiques avec des traités de dramaturgie*, 6 vol., Heidelberg, 1817-1822; 5^o *Conversations du soir pour les cercles des dames d'éducation*, 2 vol., Essen, 1822; 6^o *Manuel de littérature générale*, 4 vol. (rhétorique, art poétique, esthétique, etc.), Stuttgart, 1819-1824; 7^o *Modèles de la poésie allemande*, ibid., 1824; 8^o *Histoire de la littérature et poésie allemandes*, 1824; 9^o *Introduction à la littérature allemande*, 1827; 10^o *Tableaux de la vie*, Essen, 3 vol., 1829; 11^o *Lettres sur l'étude de la langue maternelle*, Stuttgart, 1832; 12^o *Causeries de voyage* (avec Nicolas Lenau), Essen, 1837; 13^o *Biographie du théologien Jean-Gustave Reinbeck* (son grand-père), Stuttgart, 1842; 14^o *Biographie d'Émilie Hartmann, peintre paysagiste* (sa seconde femme), ibid., 1846. R—L—N.

REINDEL (ALBERT), dessinateur et graveur allemand, naquit en 1784 à Nuremberg; son père le destinait au commerce, mais un penchant impérieux porta le jeune homme aux beaux-arts. En 1803, il se rendit à Paris, et se livrant avec zèle à l'étude du dessin et à celle de l'anatomie, il fit rapidement des progrès sensibles. Ses premiers travaux furent deux planches gravées pour deux somptueuses publications de cette époque, l'*Iconographie de Visconti* et le *Musée français* de Laurent et Robillard. Après avoir séjourné cinq ans en France, il retourna à Nuremberg, et les productions de l'ancienne école germanique devinrent pour lui l'objet d'une préoccupation spéciale. Il grava les douze apôtres dont Pierre Vischer a orné le tombeau de St-Sebal, ainsi que les quatre apôtres qui forment une des œuvres les plus remarquables d'Albert Durer. Il employa, de concert avec Heideloff, trois ans à restaurer d'anciens édifices dans sa ville natale; en 1831, il fut chargé de la restauration de l'église de St-Michel à Furth. Depuis 1811, il était directeur de l'école de dessin à Nuremberg, et en 1830, l'académie de Munich l'inscrivit parmi ses membres honoraires. Il traduisit en 1834, pour servir à ses élèves, la *Perspective linéaire* de Thibaut. Parmi les productions de son burin habile, on distingue le *Silence* d'après A. Carrache, *St-Paul prêchant à Ephèse* d'après Lesueur, une *Madone* d'après un tableau peint sur bois et conservé à l'hôtel de ville de Nuremberg, la *Statue d'Albert Durer* d'après Rauch, de nombreuses figures d'après des œuvres de la statuaire antique. Cet artiste mourut en 1853. Z.

REINECCIUS ou REINECK (REINIER), l'un des restaurateurs des études historiques en Allemagne, naquit en 1541 à Steinheim, dans le diocèse de Paderborn. Il eut pour maîtres Mélancthon et Glandorp, qui lui firent faire de grands et rapides progrès dans les langues grecque et latine. Après avoir terminé ses études, il fut pourvu de la chaire de belles-lettres à l'acadé-

mie de Francfort, et la remplit longtemps avec distinction sans interrompre les recherches historiques auxquelles il consacrait tous ses loisirs. Il professa depuis la littérature et l'histoire à l'académie de Helmstadt, et mourut en cette ville le 26 avril 1595 par suite d'une chute, à l'âge de 54 ans. On trouvera la liste très-étendue de ses ouvrages dans les *Eloges* de Teissier, t. 4, p. 232 et suivantes. Il a publié de bonnes éditions des *Annales saxonnes* de Witickind, moine de l'abbaye de Corvey, Francfort, 1575, in-fol.; de la *Chronique* de Dithmar, ibid., 1580, in-fol.; de la *Chronique des Slaves*, par Helmold, prêtre de Lubeck, ibid., 1581, in-fol.; de la *Chronique* d'Albert ou Albéric, chanoine d'Aix, Helmstadt, 1585, 2 vol in-4^o (voy. ALBERT); de la *Chronique* d'Albert, abbé de Stade, ibid., 1587; de l'*Onomasticon historiæ romanæ* (voy. GLANDORP); et enfin de l'*Histoire de Vipert, marquis de Lusace*, par un anonyme, moine de Pegau, Francfort, 1589, in-fol. Parmi les ouvrages de Reineccius, on se contentera de citer : 1^o *Historia Julia sive syntagma heroicum, continens historiam Chaldaeorum, Assyriorum, etc.*, Helmstadt, 1594, 1595, 1597, 3 vol. in-fol. C'est l'édition la plus complète et la plus estimée de ce livre, très-savant et plein de recherches curieuses sur les anciennes dynasties. C'est le premier ouvrage où l'on ait traité séparément, et d'après les sources originales, l'histoire des divers peuples de l'antiquité. L'auteur l'intitula *Historia Julia*, par allusion au nom de l'université de Helmstadt (appelée en latin *Academia Julia*), dans laquelle il était professeur. M. Brunet a donné la description de ce livre dans le *Manuel du libraire*. 2^o La *Chronique des margraves de Brandebourg, burgraves de Nuremberg* (en allemand), Wittemberg, 1580, in-4^o; 3^o *Origines stirpis Brandenburgicae*, Francfort, 1581, in-fol.; 4^o *Methodus legendi cognoscendique historiam*, Helmstadt, 1583, in-fol. Ce n'est guère qu'une compilation; mais on y trouve des choses utiles. 5^o *Epistolæ duæ de Witickindo magno, cum appendice*, ibid., 1583, in-fol.; 6^o *Annalium de gestis Caroli Magni imperatoris, libri v, opus auctoris incerti*, etc., ibid., 1594, in-4^o, première édition de cette chronique versifiée, composée sous le règne de l'empereur Arnoul par un moine de Paderborn, désigné quelquefois par le titre de *Poeta saxo*; elle s'étend de l'an 771 à 814, et a été reproduite dans les collections de Duchène, de Leibnitz et de dom Bouquet. 7^o *Historia orientalis, seu de rebus in Oriente gestis à Christianis, Saracenis et Turcis*, etc., Francfort, 1595 ou 1596, in-fol. C'est un recueil de divers auteurs. Reineccius adressa, quelques mois avant sa mort, à Henri Meibom, une courte notice sur sa vie (*Narratio de vita sua*); cette pièce fait partie des *Opuscula varia de Westphalia*, publiés par Jean Goes, Helmstadt, 1668, in-4^o, et elle a été insérée depuis dans les *Memoriæ philosophorum* de Rollius, Leipsick, 1710, in-8^o. On

peut encore consulter pour de plus grands détails le *Programme* de Franç. Dominique Hæberlin : *De R. Reineccii meritis in omnem historiam, ut et academiam Juliam, prolusio academica*, Helmstadt, 1746, in-4°. W—s.

REINECCIUS (CHRÉTIEN), philologue et théologien allemand, né en 1668 à Gross-Muhlingen, en Saxe, où son père était pasteur, étudia aux universités de Rostock et de Leipsick et enseigna, dans la dernière, les langues et la philosophie. De Leipsick il fut appelé à Weissenfels, où il obtint le rectorat du gymnase et le titre de conseiller du consistoire. Ayant reçu sa retraite en 1743, il mourut le 18 octobre 1752, après une vie très-laborieuse et consacrée tout entière aux lettres. Ses écrits, dont il a publié lui-même la notice, sont en grand nombre. On estime particulièrement ceux qui sont relatifs à l'étude de la langue hébraïque. 1° *Disputatio de septem dormientibus*, Leipsick, 1702, in-4°; 2° *Universæ de termino gratiæ preceptorio controversiæ Epitome*, 2 part., Leipsick, 1702-1703, in-4°; 3° *Pocokii notæ miscellanæ*, ibid., 1705, in-4°; 4° *Christiani, Judæi conversi, Der jüdische Glaube und Aberglaube, cum præfat. de conversione Judæorum*, ibid., 1705; 5° *Concordia germanico-latina*, ibid., 1708, 1735, in-4°. Les protestants d'Allemagne regardent ce recueil de formules de concordance comme un des meilleurs; aussi a-t-il été approuvé par plusieurs facultés de théologie. 6° *Biblia quadrilingua Novi Testamenti*, Leipsick, 1713, in-fol., et, avec un nouveau titre, 1747. Le texte grec se trouve entre la version syriaque et la grecque moderne, et, en regard, on a imprimé la version latine de Schmid et la version allemande de Luther; au bas sont les variantes grecques, et, à la marge de la version allemande, Reineccius a rapporté les passages analogues; enfin il a joint des notes à cette version. 7° *Biblia hebraica ad optimas quasque editiones expressa cum notis masorethicis et numeris distinctionum*, Leipsick, 1739, in-4°. Cette édition du texte hébreu de l'Ancien Testament, avec les points voyelles, a reparu par les soins de J. Doderlein et de J.-H. Meisner, enrichie d'une immense quantité de variantes (d'après Kennicott et de Rossi), Halle, maison des orphelins, 1793, 4 parties in-8°, formant 1424 pages, tiré à dix mille exemplaires. On y a mis, en 1818, un nouveau titre, en y joignant une préface de G. C. Knapp. 8° *Vetus Testamentum græcum ex versione LXX interpretum, una cum libris apocryphis, secundum exemplar Vaticanum*, ibid., 1730, réimprimé plusieurs fois; 9° *Augustana confessio germanica et latina, cum versione greca Pauli Dolscii soluta et Laur. Rhodomani metrica, addita quoque est exercitatio histor. de P. Dolscii versione græca*, ibid., 1730; 10° *Biblia sacra quadrilingua Veteris Testamenti hebraïci, cum versionibus et regione positis, utpote versione græca LXX interpretum ex codice manuscripto Alexandrino, noviter*

revisa, et textui hebræo curatius accommodata, et germanica Lutheri, adjectis notis masorethicis et græcæ versionis lectionibus codicis Vaticani, notisque philologicis et exegeticis, Leipsick, 1748, 3 vol. in-fol. Reineccius a été aussi l'éditeur de la Bible en allemand, Leipsick, 1708, in-4°; des *Concordantiæ bibliorum germanico-hebræico-græcæ*, Leipsick et Francfort, 1718, 2 vol. in-fol.; de la traduction latine de l'Alcoran, par Maracci, Leipsick, 1721, in-8°, et du Nouveau-Testament en grec, Leipsick, 1725, 1733, 1745. Il a écrit environ cent cinquante petites dissertations académiques appelées en Allemagne *programmes*; on y remarque les suivantes : *De scholis Hebræorum*, 1722; *De origine artis medicæ*, 1724; *De antiquitate bibliothecarum*, 1726; *De antiquitate et origine jubilæorum*, 1730; *De ignorantia et barbaria papatus tempore beati Lutheri*, 1720; *Carmina sibyllina, prout hodie exstant, conficta esse a christiano, et nociva fuisse Ecclesiæ*, 1740. D-G.

REINEGGS (JACQUES), voyageur allemand, était fils d'un barbier d'Eisleben, en Saxe, nommé Ehlich. Ce ne fut qu'après être sorti de l'Allemagne que le fils prit le nom de Reineggs. Né en 1744, il partit, à l'âge de dix-huit ans, pour Leipsick, en qualité de garçon barbier, étudia la médecine et la chimie, puis, ayant fait des dettes, disparut dans un état assez pauvre. Au bout de quelque temps, on le vit revenir ayant tout en abondance; après un court séjour, il repartit et joua la comédie à Vienne. Il y avait au théâtre un jeune homme qui avait quitté, comme lui, ses études de médecine pour être comédien. Une dame, à qui un ami avait parlé de l'étourderie de ce jeune médecin, s'offrit à payer pour lui les frais d'étude, on vint de sa part chercher au théâtre l'étudiant en médecine. Reineggs se présente, joue fort bien le rôle de son camarade, reçoit les secours pécuniaires, va achever ses études en Hongrie et y prendre les degrés de docteur. Avec ce titre, il alla s'établir à Vienne; mais n'ayant pas assez de patience pour attendre des malades, il renonça à la médecine et se fit donner un chétif emploi dans l'administration des mines de Schemnitz. Dans cette petite ville, il se livra avec une ardeur peu commune à l'étude de l'histoire naturelle et y fit des progrès rapides; mais, dégoûté de sa position subalterne, il ne rêva qu'aux moyens de faire fortune. L'Orient lui sembla un théâtre convenable à ses desseins. Il étudia la langue turque et reprit la médecine; on dit même que, dans la suite, pour mieux jouer le turc, il se fit musulman. S'étant embarqué à Venise pour Smyrne, il erra en Turquie, parut à la cour du prince Héraclius, en Géorgie, et devint son médecin et son favori. C'est là que ses rêves commencèrent à se réaliser. Faisant part aux Géorgiens des sciences d'Europe, il devint le bienfaiteur de la contrée. Il y perfectionna la fabrication de la poudre et la fonte des canons. Il fit établir une imprimerie à Tiflis, et l'on

y publia les principes d'économie politique du publiciste autrichien Sonnenfels, traduits en persan par Reineggs, et de cette langue en géorgien, par le prince Héraclius, qui voulait même les faire mettre en pratique par Reineggs dans ses Etats. Le voyageur allemand qui introduisait ces réformes fut comblé de présents; on inscrivit son nom en lettres d'or sur la fonderie, auprès de Tiflis, et Héraclius l'éleva au rang de bey. On ne sait ce qui lui fit entreprendre, en 1782, un voyage à St-Petersbourg : ce fut probablement une mission de son maître. Mais le gouvernement russe n'eut pas beaucoup de peine à gagner Reineggs et à en faire son agent auprès de celui-là même dont il devait défendre les intérêts. Il traversa cinq fois le Caucase avec des missions russes et hâta, en 1785, la soumission du prince Héraclius au sceptre de Catherine et la perte de l'indépendance de la Géorgie. Le mystère dans lequel on enveloppe, en Russie, les affaires du gouvernement fait que l'on connaît très-peu la vie politique de Reineggs, quoiqu'on la devine. Pour le récompenser de ses services secrets, il fut nommé conseiller du collège impérial, directeur de l'institution des élèves en chirurgie et secrétaire perpétuel du collège impérial de médecine. Il passa le reste de sa vie à St-Petersbourg et y mourut en mars 1793. En arrivant dans cette capitale, en 1782, Reineggs avait apporté une histoire manuscrite de la Géorgie; il la communiqua au célèbre Pallas. Ce savant jugea que c'était la meilleure histoire de ce pays et l'inséra au tome 2 de ses *Nordische Beyträge*, avec de grands éloges pour l'auteur. Reineggs n'a rien publié lui-même; mais, après sa mort, on trouva dans ses papiers une *Description historique et topographique du Caucase*, qu'il n'avait peut-être pas regardée comme assez complète, ou qu'il n'avait pas cru prudent de publier, crainte de se compromettre auprès d'un gouvernement ombrageux; cependant Schröder la publia en allemand, Gotha, 1796, 2 vol. in-8°. L'ouvrage intéressa vivement les géographes, tant à cause du pays qu'il décrit que par le grand nombre de notions curieuses que l'auteur y avait consignées. Cependant, en Russie, où l'on était à portée d'en mieux juger, la description de Reineggs fut reconnue très-fautive, et lorsqu'en 1807, Klaproth fut envoyé au Caucase, un des motifs de cette mission fut de vérifier la relation de Reineggs pour y démêler le faux d'avec le vrai. C'est ce qu'a fait Klaproth; il déclare, dans la préface du tome 1^{er} de son *Voyage au Caucase*, que la description de ces montagnes donnée par Reineggs est écrite très-légèrement; que la moitié en est fautive ou inexacte; qu'elle a été tronquée d'ailleurs par un éditeur ignorant et qu'elle ne peut servir jusqu'à un certain point qu'à celui qui, connaissant déjà le Caucase, est en état d'apercevoir les erreurs qu'elle contient. Klaproth assure que l'aventu-

rier Reineggs était venu au Caucase avec le comte hongrois Cohary, dont il devint l'héritier à Tiflis.

D—g.

REINER (WENCESLAS-LAURENT), peintre, naquit à Prague en 1686. Son père, sculpteur médiocre, lui donna les premières notions du dessin; mais ce fut chez un de ses oncles, tout à la fois disillateur et marchand de tableaux, que le jeune Reiner manifesta ses heureuses dispositions. Obligé de travailler à des dessins et à des copies de tableaux nécessaires pour le commerce que faisait son oncle, il attira l'attention de Brandel et d'Halwachs, peintres habiles, qui se plurent à seconder le talent du jeune artiste. Il existait à cette époque, à Prague, un règlement qui prescrivait à tout élève de demeurer pendant trois ans sous un maître peintre avant de pouvoir obtenir lui-même la maîtrise et exercer librement son art. Reiner, pour s'y conformer, se mit en apprentissage chez un barbouilleur, et, durant tout le temps qu'il demeura chez lui, il ne cessa de cultiver tous les genres de peintures et de s'y perfectionner. Histoire, paysage, batailles, peinture à fresque, tout semblait être de son ressort, et il déployait dans chacun le genre de mérite qui lui est propre. Il se rendit à Vienne pour y étudier les beaux ouvrages qui s'y trouvent. Il s'y maria, et, après avoir exécuté pour la cour des travaux importants, il revint à Prague, où le rappelait le vœu de ses concitoyens. Il peignit à Graming les tableaux qui ornent la Chartreuse, ainsi que ceux d'une des églises de Breslau. La galerie de Dresde possède quelques-unes de ses compositions. Ses tableaux dénotent une grande abondance d'idées; son dessin et sa couleur lui ont mérité les plus grands éloges. Ses paysages sont touchés avec vigueur; l'aspect en est plein de naturel; les figures et les animaux dont il les embellit sont dans la manière de Pierre Van Bloemen. Ses batailles sont peintes avec feu et vérité. Reiner mourut en 1743, universellement regretté.

P—s.

REINER (JEAN-FRÉDÉRIC), ingénieur militaire français, né vers 1720 dans les environs de Strasbourg où il mourut vers 1790. Il servit dans le corps du génie militaire et fit les campagnes de Flandre sous le maréchal de Saxe. Officier de la garnison de Strasbourg, il prit sa retraite vers 1765, mais il n'en continua pas moins les études théoriques de la poliorcétique et fortification des places. Les écrits qu'il a laissés en manuscrit sur ces branches et qui se trouvent à la bibliothèque de la ville de Strasbourg renferment différentes modifications et améliorations, assez curieuses pour leur époque, du système de Gribeauval. En voici les titres : 1^o *Essai sur l'usage de l'artillerie dans la guerre de campagne et dans celle du siège*, 1760, in-fol.; 2^o *Artillerie, constructions*, 1765, in-4°; 3^o *Aperçu des fers, ou Tableau nominatif des serrures qui entrent dans la construction des affûts et des voitures d'artillerie du modèle de 1765*,

1766, in-4°; 4° *Eléments d'artillerie* (sans date), in-fol.; 5° *Instruction sur le service du canon de bataille* (sans date), in-4° avec planches; 6° *Résumé des conférences tenues à Strasbourg par les officiers du régiment de Strasbourg, 1788 à 1789, sur la position des batteries à l'attaque d'une place*, 1789, in-fol. R—L—N.

REINESIUS (THOMAS), médecin, philologue, antiquaire, naquit à Gotha le 13 décembre 1587 et fit des progrès si rapides dans ses premières études qu'à douze ans il savait déjà le grec et le latin. L'embarras de sa prononciation le rendant peu propre au ministère évangélique, il résolut de s'appliquer à la médecine et fréquenta successivement les académies de Wittemberg et d'Iéna. Après avoir terminé ses cours, il visita la Bohême, l'Allemagne, l'Italie, afin de perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles. Il s'arrêta quelque temps à Padoue pour suivre les leçons des célèbres professeurs de cette ville, et, en passant à Bâle, il prit le doctorat, dans l'espoir que Gasp. Hofmann, son parent, lui ferait obtenir une chaire alors vacante à l'académie d'Altorf. Piqué de la préférence accordée à l'un de ses concurrents, il refusa de faire de nouvelles démarches et s'établit dans le marquisat de Bareith, où il mourut, le 17 janvier (1) 1667, à l'âge de 80 ans, laissant la réputation d'un habile critique et d'un antiquaire très-distingué, mais d'un caractère fort bizarre et d'une humeur difficile (2). Ce fut l'un des savants étrangers que les bienfaits de Louis XIV allèrent chercher dans leur patrie. Reinesius témoigna sa reconnaissance à Colbert, de l'avoir indiqué au choix du monarque, en lui dédiant ses *Observations* sur Pétrone. Malgré les devoirs de son état et ses nombreuses occupations, il entretenait une correspondance suivie avec la plupart de ses compatriotes qui cultivaient avec quelque distinction la médecine ou l'archéologie. On a publié le recueil de ses lettres à Gaspar Hofmann et André Rupert, Leipsick, 1660, in-4°; à Jean Vorstius, Coln, 1667, in-4°; aux deux Nester père et fils, Leipsick, 1670, in-4°; à Christ. Daum, Iéna, 1670, in-4°, et à Jean-André Bose, ibid., 1700, in-12. Toutes ces collections sont

très-estimées. Outre des *Notes* sur *Manilius*, insérées dans l'édition de ce poète, Strabourg, 1665, in-4°, et des *Observations* sur Pétrone, Leipsick, 1666, in-8°, dont on a parlé plus haut, on citera de Reinesius : 1° *De diis Syris sive de numinibus commentitii in Veteri Testamento memoratis syntagma*; Leipsick, 1623, in-4°. Cet ouvrage, quoique savant, est moins complet que celui que Selden a publié depuis sur la même matière (voy. J. SELDEN). 2° *De Deo Endovellico ex inscriptionibus in villa Vizosa (1) Lusitaniæ reperi-tis commentatio parergica*, Altenbourg, 1637, in-4°. C'est une divinité des anciens Lusitaniens, la même que Mars, ou, selon d'autres, que l'Amour. 3° *Historoumena linguæ punicæ, errori populari arabicam et punicam esse eandem opposita*, ibid., 1637, in-4°. Cette curieuse dissertation a été insérée, ainsi que la précédente, par Grævius, dans le *Syntagma variar. Dissertat. rariorum*, Utrecht, 1701, in-4°. 4° *Variarum lectionum libri tres priores, in quibus de scriptoribus sacris et profanis, classicis plerisque disseritur*, ibid., 1640, in-4°. Ces trois premiers livres devaient être suivis de trois autres, qui n'ont point paru (2). Quelques-unes des explications de Reinesius furent attaquées avec beaucoup d'aigreur par André Rivinus, qui ne rougit pas d'employer ensuite toute sorte de moyens pour empêcher son adversaire de lui répondre, jusqu'à vouloir intéresser les magistrats à une discussion toute littéraire. Reinesius vint cependant à bout de déjouer ces intrigues et fit paraître sa réplique sous ce titre : *Defensio variarum lectionum contra censuram poetæ L. (Laureati)*, Rostock, 1653, in-4° (voy. A. RIVINUS). 5° *Inscriptio vetus Augustæ Vindellicor. eruta et commentario illustrata*, Leipsick, 1655, in-4°; 6° *Ænigmati Patavino OEdipus e Germania, hoc est, marmoris Patavini interpretatio*, ibid., 1661, in-4°; Paris, 1667, in-4°, par les soins de Ferd. Brummier. C'est une nouvelle explication de la fameuse épitaphe d'*Ælia Lælia Crispis* qui a tant et si inutilement occupé quelques érudits (voy. MALVASIA). 7° *De palatio Lateranensi ejusque comitiva commentatio parergica*; accedit *Georg. Schubarti de comitibus Palatinis cæsareis exercitatio historica*, Iéna, 1679, in-4°; 8° *Syntagma inscriptionum antiquarum*, Leipsick, 1682, in-fol. Ce recueil ne renferme que les inscriptions omises ou mal expliquées par Gruter (voy. ce nom). Les savants regrettaient que l'éditeur n'eût pas publié en même temps un autre ouvrage de Reinesius (*Eponymologium criticum*) qui ne pouvait manquer d'éclaircir une foule de passages encore obscurs des auteurs grecs et latins. Le manuscrit autographe se trouvait, en 1717, dans les mains de Th. Fritsch, libraire à Leipsick, et on se flattait qu'il répondrait aux vœux de tous les philolo-

(1) Ou le 13 février suivant Bayle, ou le 14 selon Jœcher.

(2) On l'a même cru sujet à quelques accès de folie, d'après les grands éclats de rire auxquels on l'entendait quelquefois se livrer quand il se trouvait seul dans sa bibliothèque, et qu'il découvrait quelque grosse bêtise dans les auteurs qu'il consultait.

(1) Viseo, dans la province de Beira.

(2) Freytag a donné une bonne description de ce recueil dans l'*Adparatus litterarius*, t. 3, p. 697-704.

gues en le mettant bientôt sous presse (*voy. Klefeker, Biblioth. eruditor. præcocium*, p. 313); mais leurs espérances à cet égard ne se sont pas réalisées. 9° *Dissertatio critica de sibyllinis oraculis*, Iéna, 1702, in-4°, à la suite d'un ouvrage de Georg. Schubart : *Ennaratio parergica Metamorphoseos Ovidianæ de diluvio Deucalionis*. 10° *Judicium de collectione Mss. chemicorum græcorum quæ extat in biblioth. Gothana*, inséré dans le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Gotha*, Leipsick, 1714, in-4°, p. 88, et dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, t. 12, p. 748. On trouve quelques lettres de Reinesius à la suite de son éloge, dans les *Elogia clarorum Altenburgensium*, par Fred. Gotth. Gotter, Iéna, 1713, in-8°. Bayle, dans son *Dictionnaire*, et Nicéron, dans le tome 30 de ses *Mémoires*, lui ont consacré des notices intéressantes. La *Vie de Reinesius*, écrite par lui-même en allemand et trouvée dans ses manuscrits, a servi à la notice donnée par Witten, *Memor. philosoph.*, dec. 8, p. 461 et suiv. Jac. Brucker en a inséré une plus détaillée, en allemand, dans son *Temple d'honneur de la littérature germanique*, dec. 3, p. 110, Augsburg, 1747, in-4°. W—s.

REINHARD (FRANÇOIS-VOLKMAR), célèbre prédicateur protestant, naquit en 1753, à Vohens-trauss, dans le duché de Sulzbach. Jusqu'à l'âge de quinze ans, son père, pasteur de ce bourg, fut son unique instituteur. La justesse et la régularité des plans qui distinguaient les discours oratoires du père, et son admiration des anciens, née d'une connaissance approfondie de leurs écrits, exercèrent une grande influence sur les études du fils et sur le genre de composition que celui-ci adopta dans la suite pour ses sermons. Dans la langue nationale, qui n'offrait pas encore de modèles, Reinhard s'attacha au petit nombre des restaurateurs de la littérature allemande qui commençaient à se faire un nom, surtout à Haller : le style nerveux et concis de ce poète, plus remarquable par la richesse des pensées que par la pureté ou l'élégance de la diction, fit sur son esprit une impression dont les traces se retrouvent dans plusieurs des ouvrages de Reinhard. Son père, sentant sa santé décliner et présageant sa fin, lui procura une place au gymnase de Ratisbonne. La *Messiede* étant tombée dans les mains du jeune homme, Klopstock s'empara bientôt de son imagination avec autant de force que l'avait fait Haller; et la lecture des auteurs classiques de l'antiquité l'occupa encore longtemps, beaucoup plus que les études nécessaires à l'état auquel il se destinait. La bible avait, toutefois, été pour lui, dès l'âge le plus tendre, un objet de vénération et de vif intérêt. Mais une santé chancelante, qui paraissait s'opposer à ce qu'il suivît la vocation qu'il se sentait pour le saint ministère, lui fit prendre la résolution d'employer tout son temps à l'acquisition de connaissances utiles dans toutes les professions libé-

rales; et pendant son séjour à Ratisbonne, la philosophie, la philologie, l'histoire, furent l'objet de ses travaux plus habituellement que les sciences théologiques proprement dites. Après un séjour de près de cinq ans au gymnase de Ratisbonne, il se rendit, en 1773, à l'université de Wittemberg, et quelques essais de prédication lui ayant prouvé que sa poitrine pourrait supporter les fatigues du ministère de la chaire, il se livra dès lors avec ardeur à toutes les études du théologien. La lecture des sermons de Saurin sur la Passion, fit sur lui une impression profonde, et paraît avoir surtout contribué à tourner son attention vers l'éloquence de la chaire et les qualités essentielles de l'orateur sacré. Sa réputation et les amis qu'il s'était acquis, lui procurèrent, en 1782, la place de professeur en théologie à l'université où il avait terminé ses études. Aux fonctions qu'elle lui imposait, il joignit, en 1784, celles de prédicateur de l'église universitaire, et d'assesseur du consistoire. Dès 1777, il avait ouvert des cours de philosophie, qui furent suivis par un grand nombre d'auditeurs; et de 1778 à 1784, il partagea son enseignement académique entre cette science et la théologie, en donnant chaque jour quatre ou cinq heures de leçons. A dater de 1784, il eut, indépendamment de ces travaux, à prêcher tous les dimanches et les jours de fêtes. Ses forces et son temps semblaient croître avec la multiplicité de ses occupations. Cédant aux instances des étudiants, il consentit à présider les exercices pour la prédication, auxquels se livraient tour à tour les membres d'une société homilétique, formée sous ses auspices. Il dirigeait aussi les discussions en langue latine, auxquelles les plus avancés d'entre ses élèves prenaient part, leur prodiguant ses conseils, et les recevant à toute heure. Un grand nombre de ses disciples s'est illustré depuis dans différentes carrières. Nous ne citerons ici que G.-E. Schulze, l'un des plus célèbres défenseurs du scepticisme, et l'un des métaphysiciens les plus subtils des derniers temps, qui lui dédia son *Esquisse des sciences philosophiques*. Toutes les leçons de Reinhard étaient méditées d'avance. Rédigées par des auditeurs instruits, elles étaient fort recherchées en manuscrit, de même que le furent plus tard ses sermons recueillis par des tachygraphes à Dresde, où Reinhard fut appelé en 1792, pour remplir les places de premier prédicateur de la cour de Saxe, de conseiller ecclésiastique, et membre du consistoire suprême. C'est là qu'il trouva l'occasion de déployer toutes les ressources de son esprit, toute la rectitude de son jugement, toutes les richesses et la variété de son instruction, toute la fécondité et la souplesse de son talent, et tout l'ascendant de ses vertus. C'est là que, pendant vingt ans, les sermons qu'il prononça dans l'église du château, firent l'admiration d'un auditoire choisi et l'édification de son troupeau, jusqu'à sa

mort, arrivée le 6 septembre 1812. Depuis 1795, il publia, chaque année, le recueil des discours qu'il avait prononcés l'année précédente. Il en est résulté une collection fort étendue, composée de plus de six cents sermons, espèce d'encyclopédie morale et religieuse, également utile au prédicateur et au simple laïque. A ces travaux d'orateur sacré, se joignaient des occupations administratives multipliées. Il était non-seulement le membre prépondérant et le plus laborieux du conseil d'où relèvent toutes les causes ecclésiastiques du royaume de Saxe, mais encore examinateur en chef des candidats du saint ministère et des pasteurs qui aspiraient à un emploi plus élevé. On devrait croire que tout son temps était absorbé par la composition de ses sermons et par les occupations d'une vie publique fort active, augmentées encore par une correspondance étendue sur des cas de conscience, ou sur des projets littéraires que s'empressaient de lui communiquer une foule d'hommes de lettres et d'anciens disciples, avides d'obtenir ses encouragements et ses conseils. C'est aux dépens de ses récréations qu'il se ménagea le moyen de refondre ou de perfectionner les ouvrages qu'il avait publiés à Wittemberg, surtout son *Traité de morale* et ses *Considérations sur le plan du fondateur de l'Eglise chrétienne*, incontestablement les principaux d'entre ses écrits. 1^o Les deux premiers volumes de son *Système de la morale chrétienne*, parurent à Wittemberg, en 1788 et 1789, chez S. G. Zimmermann; le troisième, en 1804; le quatrième, en 1810; et le cinquième, trois ans après sa mort. La même année (1815), le premier volume fut réimprimé pour la cinquième fois. Chaque édition nouvelle a été considérablement augmentée par l'auteur lui-même, de son vivant, ou, après son décès, par les soins de ses amis, dépositaires de ses notes manuscrites. S'étant proposé de montrer la prééminence de la morale évangélique sur celle des sages de l'antiquité et des philosophes modernes, et d'exposer ses rapports avec les facultés de l'homme, il commence par leur description, peut-être un peu trop détaillée; traçant ensuite l'image du chrétien accompli, il le suit dans toutes les relations qui le lient à son créateur et à ses semblables, et passe, enfin, à l'énumération de tous les moyens propres à nous faire entrer et à nous guider dans la route qui conduit à ce but élevé. Malheureusement cette troisième partie n'est pas terminée. Toutefois l'ouvrage, dans l'état où la mort de l'auteur l'a laissé, et malgré les défauts qu'on lui a reprochés, est encore le tableau le plus complet, le plus philosophique de la nature humaine, et des secours de perfectionnement que son divin auteur lui a ménagés, par l'organisation de ses facultés et la promulgation des lois de l'Evangile. Peut-être Reinhard a-t-il accordé une trop grande importance aux pouvoirs intellectuels de l'homme dans

l'œuvre de sa régénération. Ce n'est pas aussi sans quelques inconvénients, dignes d'attention, qu'il lui impose pour loi suprême un perfectionnement indéfini et harmonique de toutes ses facultés, difficile à réaliser par des efforts raisonnés et graduels. Le principe fondamental qu'il adopte manque de simplicité. L'idéal de perfection qu'il propose à notre imitation, est un guide moins sûr que les préceptes du Sauveur, et n'a qu'une fécondité apparente. Les inconvénients qui en résultent ont été signalés par le docteur Staudlin, dans ses *Mélanges de philosophie et d'histoire de la religion et de la morale* (tomes 3, 4 et 5). On a aussi blâmé Reinhard d'avoir donné trop d'étendue aux emprunts qu'il a faits aux sciences philosophiques, surtout à la psychologie. Mais il est juste de dire qu'il a voulu présenter l'ensemble des observations et des raisonnements qui peuvent éclairer le moraliste et motiver ses jugements; et l'on ne peut qu'admirer l'application qu'il en fait aux occupations diverses de la vie, aux relations sociales, aux sentiments, aux penchants de l'homme, à toutes les situations morales où il peut se trouver, à tous les écarts ou infractions aux règles du juste et aux lois de la saine raison, dans lesquels l'entraînent le fanatisme, la superstition, le quétisme, l'incrédulité, maladies de l'âme, que Reinhard traite avec une profonde connaissance des hommes et une modération digne d'éloges. Partout des traits d'histoire relatifs aux matières en discussion, des citations tirées des principaux moralistes et des mystiques les plus célèbres, viennent éclaircir et confirmer les décisions de l'auteur. Cet ouvrage, unique dans son genre, mériterait d'être traduit en français. 2^o L'idée fondamentale de l'*Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne pour le bonheur du genre humain* (imprimé quatre fois, dans des éditions successivement augmentées, de 1781 à 1798), est plus clairement énoncée dans le titre de la dissertation latine qui fut comme le germe de ce bel ouvrage : *Consilium bene merendi de universo genere humano ingenii supra hominem elati documentum*, 1780, in-4^o. Reinhard examine les travaux et l'influence des sages et des législateurs qui, avant Jésus-Christ, ont tâché de répandre des idées saines sur la divinité, et d'améliorer l'état moral de leurs compatriotes. Après avoir montré que leurs projets de réforme n'embrassèrent jamais l'universalité du genre humain, qu'ils n'eurent même pas l'idée de leur donner cette étendue, il prouve que l'auteur du christianisme, dans des circonstances plus que décourageantes, et avec des moyens d'exécution, selon l'apparence humaine, très-inférieurs à ceux dont disposèrent ses devanciers dans la carrière d'une réforme religieuse, s'est (le premier entre les hommes) élevé à la sublime conception d'un plan d'association fraternelle, s'étendant sur le genre humain tout entier dans ses générations contemporaines et fu-

tures, et formée sous les auspices d'un père commun, maître de l'univers et arbitre de nos destinées. Ensuite il fait voir que cette seule conception, lors même qu'elle n'eût pas été réalisée, assignerait à Jésus-Christ le premier rang entre les hommes et entre les bienfaiteurs de l'humanité; et il développe les conséquences que nous sommes en droit de tirer de son exécution inattendue, rapprochée des difficultés inouïes qu'elle eut à surmonter, et des qualités qu'elle suppose dans l'être surprenant qui l'entreprit et qui y persévéra avec le plus de confiance, au moment même où ses espérances paraissaient devoir s'ensevelir dans la tombe qui allait le recevoir. Cette apologie neuve, intéressante et ingénieuse de la religion chrétienne et de son auteur (traduite en français, par M. J. L. A. Dumas, pasteur à Dresde, en 1799), a fait époque en Allemagne dans l'importante branche des sciences théologiques, à laquelle l'ouvrage de Reinhard appartient. On lui a savamment et subtilement contesté la vérité du fait qui lui sert de point de départ. On a nié que Jésus-Christ eût, dans sa pensée, embrassé la race humaine tout entière, et formé le projet de la régénérer par les moyens qu'il mit en œuvre, subjuguant par leur action, et convertissant en instruments subordonnés à son plan sublime, tous les événements de l'histoire et toutes les conquêtes de la civilisation. Mais une discussion profonde et lumineuse, à laquelle les premiers théologiens de l'Allemagne ont pris une vive part, a confirmé la justesse de l'exégèse de Reinhard et répandu le plus beau jour sur les immenses résultats qui en découlent, pour l'appréciation des rapports du fils de Marie avec le reste des humains, alors même que, pour un moment, on se condamnerait à ne l'envisager que comme un simple mortel. 3° La collection des *Sermons* de Reinhard est peut-être le plus considérable de tous les recueils de ce genre; elle forme 39 volumes in-8°, publiés dans l'intervalle de 1786 à 1813. Les deux premiers comprennent les sermons prononcés à Wittemberg, imprimés en 1786 et 1793 (*ibid.*), chez Zimmermann; tous les autres à Sulzbach, chez Seidel. Les quatre derniers volumes sont posthumes et ont été mis au jour par les soins de son collègue, le docteur Hacker. Ces discours, où règne le calme d'une raison forte et supérieure, planant avec majesté sur le présent et sur l'avenir de l'homme, ne sont point dépourvus de chaleur et s'élèvent souvent à des mouvements d'une haute éloquence; mais ils s'adressent, en général, plus à l'esprit et à la conscience qu'à l'imagination et au cœur. Les sermons de Reinhard sont comme les développements des paragraphes de sa *Morale*, qui en est pour ainsi dire le répertoire et le classement. Pour faciliter l'usage de cette grande collection, pour en étendre l'utilité et l'approprier à des positions sociales ou à des situations d'esprit particulières, on y a fait

un choix, tantôt de sermons entiers, relatifs à des matières spéciales, tantôt de morceaux détachés, éclaircissant des points de doctrine intéressants ou des passages importants de l'Écriture, et on a formé ainsi des manuels adaptés aux besoins de différentes classes déterminées de lecteurs. Le docteur Ernest Zimmermann, aidé de Reinhard lui-même, a donné, en 4 vol. (Francfort, 1812-1822) la *Table de toutes les matières traitées dans les sermons de Reinhard, sur les péripécies évangéliques et épistolaires* (textes obligés des pasteurs dans les églises de Saxe). Un semblable extrait a été publié par M. le pasteur J.-L. Ritter, en 2 part., Leipsick, 1813. Des *Réflexions préparatoires à la digne célébration de la sainte cène* (par C.-F. Dietzsch, 2° édit., Francfort, 1821); des *Élévations à Dieu sur les vérités les plus importantes du christianisme*, par M. J.-K. Weikert (Chemnitz, 1818); une *Explication pratique des principaux passages des saintes Écritures* (par C.-F. Bartzsch, l'auteur de la *Table des matières de la Morale de Reinhard*, Leipsick, 1817), ont été tirées des œuvres de Reinhard, et spécialement de ses sermons. Lui-même en a fait imprimer un choix intitulé *Sermons sur les moyens de développer le sens moral et de porter l'attention du chrétien sur l'état de son cœur*, 2° édit., Leipsick, 1802. 4° Reinhard rend compte des études préparatoires qu'il a faites pour se former à la prédication évangélique, des difficultés qu'il a rencontrées, et du résultat de ses efforts comme orateur sacré, dans un écrit dont nous avons une excellente traduction sous ce titre : *Lettres de F.-V. Reinhard, sur ses études et sa carrière de prédicateur, traduites de l'allemand*, par J. Monod., 1816, in-8°. Reinhard, dans cet exposé des travaux auxquels la carrière de prédicateur l'a appelé, soit en la fournissant, soit avant d'y entrer, s'arrête beaucoup plus sur ce qu'il a négligé, sur ce qu'il n'a pas atteint, sur ses mécomptes et ses défauts, que sur les difficultés qu'il a vaincues ou les succès qu'il a obtenus. On y voit, sinon le spectacle grand et sublime de la lutte du juste avec l'adversité, du moins le tableau attachant et instructif de l'homme de bien, comparant incessamment ses progrès avec l'idée qu'il s'est faite de ses devoirs, et combattant avec persévérance les difficultés qu'il trouve à les remplir. Animé du désir de satisfaire sa conscience et de s'approcher de plus en plus de son type de perfection, il s'accuse, sans affectation, de tout ce qui lui a manqué et signale avec franchise, à chaque pas de sa marche, les écueils que la direction de ses études et la nature de ses moyens ne lui ont pas permis d'éviter. On citerait difficilement, dans la multitude de rhétoriques sacrées et de plans d'études qui ont été publiés par d'éloquents orateurs et des littérateurs habiles, un écrit qui, en si peu de pages, offre des conseils aussi sages et aussi salutaires, des observations aussi judicieuses et aussi utiles, des leçons

d'un goût aussi pur et classique. Une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage de Reinhard est celle qui offre le tableau des efforts qu'il fit pour sortir du pénible scepticisme où il s'était vu plongé par l'étude des différents systèmes de philosophie. Ses premières études philosophiques avaient jeté dans son esprit des doutes sur tout ce qui lui avait paru le plus assuré; des réflexions plus approfondies produisirent cette conviction intime que respirent tous ses ouvrages, et dont la profession, aussi touchante qu'énergique, tirée de la préface de la troisième édition de sa *Morale* (p. 30-35), a été reproduite, dans une note, par le traducteur de ses lettres (p. 117-124). Parmi les autres écrits de Reinhard, nous ne ferons mention que de ceux qui offrent des vues neuves, et qui sont les plus répandus en Allemagne. Il était très-élegant latiniste; ses opusculs latins ont été rassemblés dans une collection intitulée 5° *Opuscula academica*, Leipsick, 1808 et 1809, 2 vol. in-8°, de 526 et 528 pag. La plupart des dissertations comprises dans ce recueil furent les premiers germes d'ouvrages plus importants, rédigés en allemand par l'auteur lui-même. 6° *Essai psychologique sur le merveilleux*, 1782, in-8° de 364 p. La seconde était destinée à en faire l'application à la défense de l'histoire évangélique. — *De vi qua res parvæ afficiunt animum*. Ce traité, qui remplit les pages 58-288 du second volume des *Opuscula*, expose les idées de l'auteur sur les ressources que l'homme sincère, dans ses résolutions vertueuses, trouve dans les petites circonstances de la vie, et sur la manière la plus sûre d'écarter les obstacles qu'il rencontre dans l'œuvre de son perfectionnement moral. La traduction allemande, par J. C. F. Eck, enrichie des additions de l'auteur, a plusieurs avantages sur l'original latin; elle est intitulée 7° *De l'importance des petites choses en morale*, Berlin, 1798. Pour prévenir l'abus qu'on pourrait faire des maximes recommandées dans cet écrit, Reinhard en accompagna la seconde édition d'un petit traité (réimprimé, en 1802, avec de nouveaux développements) 8° *Sur l'esprit de minutie dans la morale*; 9° Nous signalerons encore le morceau : *De præstantia religionis christianæ in consolandis miseris* (p. 289-493); traduit en allemand, sous ce titre : *Influence du christianisme sur l'adoucissement du malheur*, par J.-S. Fest. La seconde édition, 1798, offre des suppléments dus à l'auteur. 10° Les *Leçons de théologie dogmatique*, recueillies de la bouche de Reinhard, par J. G. Em. Berger, ont déjà été réimprimées quatre fois. La première édition est de 1801 (704 p.); celle de 1818 contient des notes bibliographiques de la main de MM. Berger et Schott (Sulzbach, chez Seidel). 11° *Une traduction des psaumes*, publiée après sa mort, 1813, in-8°, volume de 336 pages. Reinhard a eu deux biographes distingués, M. C. A. Boettiger et K. H. L. Poelitz. La

notice du premier (Dresde, 1813, in-4°) renferme de curieux détails sur la manière dont Reinhard distribuait son temps et en doublait la mesure par une régularité constante et calculée. La biographie publiée par le professeur Poelitz (Amsterdam, Brockhaus, 1815, 2 vol. in-8°), est un exposé instructif des travaux de Reinhard et du bien qu'il a opéré. Une notice intéressante par Blessig est jointe à sa traduction du sermon prononcé par Reinhard à l'occasion de la fête anniversaire de la réformation, le 1^{er} novembre 1807 (*De l'influence de la religion protestante sur les relations de la vie civile et domestique*, Paris et Strasbourg, 1808). On trouvera le catalogue raisonné de ses œuvres à la suite des lettres citées plus haut, que M. Monod a traduites, et son portrait en tête de sa morale, de ses opusculs latins et de sa biographie, par Boettiger. S—R.

REINHARDT (JEAN-CHRISTOPHE HAGEMANN), naturaliste danois, né le 19 octobre 1776 à Rendall, dans le district d'Aggerhuus, en Norvège, mort à Copenhague le 30 octobre 1845. Après avoir fini ses études de théologie et de sciences naturelles, de 1794 à 1800, il fit des voyages à l'étranger, et se perfectionna aux académies de Freiberg, Göttingue et Paris. De retour à Copenhague, il y fit dès 1806 des leçons de botanique et de zoologie au muséum d'histoire naturelle. Agrégé de la faculté dès 1813, il y devint en 1830 professeur titulaire. En 1831, il devint inspecteur du muséum d'histoire naturelle, et, en 1833, examinateur. Chevalier de l'ordre du Danebrog en 1836, il reçut en 1839 le titre de conseiller d'Etat. Reinhardt a été un des premiers qui ont naturalisé en Danemarck la méthode de Cuvier. Il a publié : 1° *Sur la respiration chez les insectes*, Copenhague, 1819, in-4°; 2° *Description de quinze momies d'animaux égyptiens*, ibid., 1814, in-4°; 3° il a été un des fondateurs et rédacteurs du *Journal des sciences naturelles*, ibid., 1822 à 1828, 1 vol.; 4° de la *Revue mensuelle de la littérature*, ibid., 1829 à 1838, 20 vol. Il a ensuite fourni son ample contingent : 5° à la section des mathématiques et des sciences naturelles faisant partie des *Mémoires de la société royale danoise*, à partir du volume 5; puis 6° à la *Revue hebdomadaire des sciences naturelles* de Kroger. Reinhardt y a principalement décrit les genres et familles zoologiques inconnues des îles Farœr, Islande et Groenlande. R—L—N.

REINHART (JEAN-CHRÉTIEN), peintre de paysage allemand et graveur très-distingué, naquit à Hof en 1761 et fut d'abord destiné à la profession ecclésiastique; mais il ne tarda pas à montrer un penchant irrésistible pour les arts du dessin. Après avoir travaillé dans l'atelier du peintre OEser à Leipsick, il alla continuer ses études à l'académie de Dresde. La protection de son souverain, le margrave de Baireuth, lui fournit les moyens d'aller à Rome, où il s'établit

pour le reste de ses jours. S'associant à deux artistes allemands, J. W. Mehan et A. K. Dies, il fit paraître en 1799 un recueil de soixante-douze vues de l'Italie; c'est un des meilleurs ouvrages qu'il y ait en ce genre, et il place Reinhart dans un rang très-distingué parmi les graveurs à l'eau-forte. Cet artiste ne réussissait pas moins dans les dessins qu'il faisait à la sépia; ses aquarelles et ses gouaches offrent également un mérite très-distingué. On y admire une habile distribution de la lumière, une composition heureuse, une étude judicieuse de la nature. Il publia, de concert avec F. Sickler à Leipsick, en 1810 et 1811, deux volumes de l'*Almanach de Rome, destiné aux artistes et aux amis des beaux-arts et de la littérature classique*, et il enrichit cet ouvrage de charmants paysages. Parmi les productions les plus importantes de la fin de sa vie, on distingue les peintures dont il orna le palais Massini à Rome, et quatre tableaux exécutés pour le roi de Bavière et représentant des vues prises dans la villa Malta. Le souverain que nous venons de nommer lui avait accordé une pension. Reinhart mourut à Rome le 8 juin 1847, conservant jusqu'à la fin de sa longue carrière toute son activité, et ce ne fut que bien peu de temps avant sa mort qu'il renonça à un de ses plaisirs favoris, la chasse. Une de ses plus belles productions, un paysage par un temps d'orage, est dédiée à Schiller.

Z

REINHOLD (CHARLES-LÉONARD), auteur philosophique allemand né en 1758, était fils d'un inspecteur de l'arsenal de Vienne qui, ayant sept enfants, destina l'aîné de ses fils à l'état ecclésiastique. Au gymnase ou collège où le jeune homme fit ses études, les jésuites le déterminèrent à entrer dans leur ordre. En conséquence il fut admis, vers la fin de 1772, au noviciat des jésuites de Vienne. Dès l'année suivante, les révérends pères firent part à leurs novices du danger qui menaçait leur institution, et prescrivirent, pour le détourner, des actes de dévotion singuliers que Reinhold a décrits dans une lettre adressée à ses parents. On exposa pendant trois jours et trois nuits dans le couvent l'image de la Vierge; les religieux se couvrirent la tête de couronnes de paille, mangèrent par terre et se donnèrent la discipline, non-seulement la discipline ordinaire, mais aussi la discipline espagnole, qui s'appliquait, comme nous l'apprend le fils de Reinhold, *quelques pouces plus bas que le dos*. Au milieu de ces pratiques, on accordait aux novices quelques innocentes récréations, entre autres le jeu de billard, dans lequel le gain consistait en *Ave Maria* que le perdant était obligé de réciter au profit du gagnant. Cependant l'orage éclata, les jésuites furent supprimés, et les novices reçurent ordre d'écrire à leurs familles pour qu'elles vinssent les retirer. Notre jeune novice était déjà tellement façonné à la règle de l'ordre, qu'il demanda au père recteur la permission de *penser*

à son père et à sa mère, ce qui leur était généralement défendu. Il le pria aussi de lui lever un scrupule de conscience concernant l'infailibilité du pape, qu'il ne pouvait accorder avec la bulle de la suppression des jésuites, que ses supérieurs représentaient comme obtenue subrepticement par leurs ennemis. Le père recteur lui répondit que le pape était infailible quand il décidait *ex cathedra* et non pas *ex curia*. Rendu à sa famille, l'ex-novice, animé encore de toute la ferveur religieuse, voulut vivre d'abord comme au couvent. En 1774 il entra au collège des barnabites, y acheva ses études, et fut chargé en 1780 de l'enseignement de la logique, des mathématiques et d'autres sciences. Là, un autre esprit vint s'emparer de cette jeune tête, avide d'impressions et d'instruction. Un confrère né en Angleterre l'initia dans la littérature anglaise; le poète Denis enflamma son imagination, et les réformes radicales ordonnées par l'empereur Joseph II, discutées par les hommes éclairés et par la presse, ouvrirent un nouvel horizon à sa pensée. Il ne tarda pas à se trouver engagé dans la société des Born, des Blumauer et autres écrivains libéraux qui formèrent une espèce de franc-maçonnerie, dont le but était de soutenir le souverain pour rendre complète la réforme religieuse et politique dans ses Etats. Dès lors Reinhold ne vit plus dans son état religieux qu'une gêne insupportable, et comme le collège des barnabites ne fut pas du nombre des couvents supprimés, il s'en évada, se rendit à Leipsick et s'y appliqua à l'étude de la philosophie, continuant en même temps de travailler au journal maçonnique établi par ses amis de Vienne. Ils l'engagèrent ensuite à se rendre auprès du célèbre Wieland à Weimar, espérant obtenir bientôt sa sécularisation et le pardon de sa fuite; mais ils n'y purent réussir. Dès lors Wieland l'attacha à la rédaction du *Mercure allemand*, qui paraissait sous sa direction, et lui donna même sa fille aînée en mariage. Rompant ainsi tout à fait avec le catholicisme, Reinhold signala son changement de religion par la publication d'une apologie de la réforme contre l'historien Schmidt, qui l'avait vivement blâmée. A cette apologie succédèrent, dans le *Mercure allemand*, des lettres sur la philosophie de Kant, qui jusqu'alors n'avait guère excité l'attention que chez les professeurs; Reinhold la rendit accessible à tous les lecteurs éclairés. Ces lettres, insérées dans les années 1787 et 1788, furent ensuite publiées à part en 2 volumes in-8°, Leipsick, 1790-1792. Elles valurent à l'auteur une chaire surnuméraire de philosophie à l'université d'Iéna. Ses cours ne tardèrent pas à attirer une foule de jeunes auditeurs, et la chaire de Reinhold, qui avait le talent d'être clair et précis dans des matières si abstraites, devint une des principales non-seulement d'Iéna, mais aussi de toutes les chaires philosophiques de l'Allemagne. Pour le complément de son exposition de

la philosophie de Kant, Reinhold publia sa *Nouvelle théorie de la faculté imaginative de l'homme*, Prague et Iéna, 1799; 2^e édit., 1795-1796; ses *Matériaux pour servir à lever la mésintelligence entre les philosophes*, Iéna, 1790-1794, 2 vol. in-8^o, et une brochure *sur les fondements de la science philosophique*. Il avait combattu ce qu'il voyait dans les écrits de Lavater, une tendance au mysticisme, tout en rendant justice aux intentions du pasteur suisse. Celui-ci, loin d'en garder rancune, le recommanda au ministre danois, comte de Bernstorff, pour la chaire de philosophie vacante à l'université de Kiel. Reinhold s'y rendit en 1794, après avoir reçu une adresse flatteuse de ses auditeurs d'Iéna, qui firent frapper une médaille en son honneur. Il fut remplacé dans cette ville par le célèbre Fichte, dont le système eut encore plus d'éclat et fut adopté par son prédécesseur. A Kiel, notre philosophe n'eut ni moins de succès ni moins d'activité que dans son poste précédent. Il s'entendit avec quelques hommes de mérite pour établir un ensemble des principes de morale qui pussent servir à une juste appréciation des affaires politiques, judiciaires et religieuses. Les initiés devaient en communiquer le plan à leurs amis, demander leur signature approbative et provoquer leurs observations et leur avis. Cela fut mis en pratique, et il en résulta un recueil de *Mémoires sur les principes de moralité* dont Reinhold publia le premier volume en 1798 à Lubeck et à Leipsick; mais il paraît que l'affaire en resta là. Un choix de ses *Œuvres mêlées* fut publié à Iéna en 1796 et 1797, 2 vol. En 1796 il remporta le deuxième prix au concours ouvert par l'académie de Berlin sur cette question : Quels progrès la métaphysique a-t-elle faits en Allemagne depuis Leibnitz et Wolf? Imprimé d'abord à Berlin avec deux autres pièces couronnées, ce mémoire fut dans la suite considérablement augmenté par l'auteur et publié séparément. Deux petits écrits de Reinhold, qui parurent à Hambourg en 1799 sous les titres suivants : *Sur les paradoxes de la philosophie moderne*, et *Lettre à Lavater et à Fichte sur la croyance en Dieu*, eurent pour but de justifier la philosophie du dernier contre le reproche d'athéisme qui lui avait été fait. Dans cette justification, la raison est désignée comme étant une manifestation divine, une révélation. En 1800, nous voyons Reinhold s'associer à Bardili, autre philosophe, pour la publication d'un recueil intitulé *Matériaux pour faciliter la revue de l'état de la philosophie au commencement du 19^e siècle*, Hambourg, 1801-1803, dont il parut six cahiers. Cette association, qui ne plut pas à tous les admirateurs de Reinhold, n'eut pas d'autres suites; Bardili fut enlevé d'ailleurs bientôt par la mort à la science qu'il honorait par ses travaux. On imprima en 1804, à Munich, la correspondance qu'il avait entretenue avec son associé sur des matières philosophiques. Reinhold écrivit encore

un *Guide pour connaître et juger la philosophie dans tous ses systèmes; manuel pour les cours et pour l'étude particulière*, Vienne, 1805; *Essai d'une solution de la question proposée par l'académie des sciences de Berlin* (celle d'indiquer exactement la nature de l'analyse et de la méthode analytique en philosophie), Munich, 1805; un *Essai d'une critique de la logique sous le point de vue de la terminologie*, Kiel, 1806; des *Principes de la connaissance de la vérité pour les investigateurs de la vérité non encore satisfaits*, Kiel, 1808, in-8^o; un *Blâme d'une confusion remarquable du langage parmi les philosophes*, Weimar, 1809, Enfin, comme dernier résultat de ses investigations, il donna la *Synonymie dans les sciences philosophiques*, Kiel, 1812, qui couronna en effet tous ses travaux dans la science qu'il avait professée avec tant d'éclat, quoique cette publication fût suivie encore de deux autres : *Recherches sur la faculté humaine de connaître*, Kiel, 1816, et *sur la vieille question : Qu'est-ce que la vérité?* Altona, 1820. La vie sédentaire qu'il avait menée le conduisit à une caducité prématurée; il mourut de pulmonie le 10 avril 1820, laissant plusieurs enfants, entre autres un fils qui a publié un ouvrage intéressant sur sa vie (*voy. l'article suivant*). Envoyé en 1815, en qualité de représentant de cette université au couronnement du nouveau roi de Danemark, Reinhold avait été créé chevalier de Danebrog, et l'année suivante il avait reçu le simple titre de conseiller d'Etat. Son ami Jacobi, nommé président de la nouvelle académie royale de Munich, aurait voulu l'avoir pour secrétaire général de ce corps savant; mais il paraît que l'ancien état monastique de Reinhold fut un obstacle invincible auprès de la cour de Bavière. Ceux qui jugent Reinhold avec sévérité, ont fait observer qu'il a eu plutôt le talent d'exposer d'une manière lucide les idées d'autrui que le génie de la découverte. Il était d'une grande douceur, et, par cette raison, il comptait beaucoup d'amis.

D—G.

REINHOLD (CHRÉTIEN-ERNEST-THÉOPHILE-JENS), philosophe allemand, fils du précédent, né le 18 octobre 1793 à Iéna, se rapproche plus de l'école de Kant que d'aucune autre des principaux philosophes contemporains. Il s'est montré particulièrement opposé à celle d'Hégel. Comme philosophe et comme théologien, ainsi qu'on peut le voir dans un opuscule intitulé *De l'abus de la négation dans la logique hégélienne*. Ses premiers travaux ont été consacrés à la mémoire de son père, dont il donnait la vie en 1825, avec un choix intéressant des lettres qui lui avaient été adressées par Kant, Fichte, Jacobi, Thorild, Bardili et autres. Il n'avait encore publié alors que l'*Essai d'un fondement et d'une nouvelle exposition des formes logiques*, Leipsick, 1819, in-8^o. Il enseigna d'abord au gymnase ou collège de Kiel. Il ouvrit ensuite un enseignement privé à l'université ou faculté de la même ville, dont il

fut nommé agrégé. En 1825 il passa à l'université d'Iéna en qualité de professeur ordinaire. Ses principaux ouvrages sont, indépendamment des deux qui précèdent : 1° *Esquisse d'un système de la connaissance et de la pensée*, Schleswig, 1825, in-8°; 2° *Mémoire explicatif de la métaphysique pythagoricienne*, contenant une appréciation des principaux points de l'histoire de la philosophie pythagoricienne qui venait d'être publiée par H. Ritter, Iéna, 1827, in-8°; 3° *Logique ou théorie générale des formes de la pensée*, Iéna, 1827, in-8°; 4° *Histoire de la philosophie d'après les principales phases de son développement*, Gotha, 1828-1829, 2 vol. in-8°; 4° édit., Iéna, 1834; 5° *Théorie de l'entendement humain*, Gotha et Erfurt, 1832-1834, 2 vol. in-8°; 6° *Introduction à l'étude de la philosophie avec une esquisse de la logique formelle*, Iéna, 1835; 2° édit., 1849, in-8°; 7° *Manuel de l'histoire générale de la philosophie à l'usage des gens du monde*, Iéna, 1836; 3° édit., 1849, in-8°; 8° *La philosophie pratiquée comme science*, comprenant le droit, la morale, la religion, Iéna, 1839, in-8°; 9° *Système de la métaphysique*, *ibid.*, 3° édit., 1834, in-8°. Reinhold a publié aussi plusieurs articles critiques dans des journaux littéraires, entre autres des comptes rendus de l'histoire de la philosophie ancienne par H. Ritter. On trouve à la fin de son histoire de la philosophie un abrégé de sa doctrine. Il est mort le 17 septembre 1855. J. T.-r.

REINLEIN (JACQUES), médecin allemand, né à Ambert dans le haut Palatin le 30 mai 1744, fit ses études médicales à Vienne et y reçut le grade de docteur en 1768. L'année suivante il fut envoyé à Pavie comme médecin principal d'armée, et il y eut l'inspection des hôpitaux militaires de Milan, Lodi et Côme. Il revint en 1774 à Vienne, où il obtint la protection spéciale de Stork, premier médecin de l'empereur, qui le fit nommer d'abord professeur à l'école chirurgicale, puis en 1788 professeur de clinique à l'université, à la place du célèbre Maximilien Stoll, qui venait de mourir. Reinlein occupa cette chaire jusqu'en 1795, époque à laquelle il fut remplacé par J.-P. Frank. Il mourut en 1816. Ses ouvrages sont : 1° *Dissertatio de phosphoris*, Vienne, 1768, in-8°; 2° *Leçons médico-pathologiques pour les chirurgiens* (allemand), Vienne, 1805, in-8°; 3° *Animadversiones circa ortum incrementum, causas, symptomata et curam teniæ latæ in intestinis humanis nidulantibus, casibus practicis illustratæ*, Vienne, 1811, in-8°, figures. Cet ouvrage a aussi paru en allemand en 1812. 4° *Essai abrégé de physiologie* (allemand), Vienne, 1814, in-8°; 5° *Leçons sur les principes de l'art de guérir* (allemand), Vienne, 1816, in-8°. G—T—R.

REINMAR l'Ancien, poète allemand, issu d'une famille noble dont le château héréditaire était auprès du Rhin, florissait au commencement du 13^e siècle. Il vivait à la cour du duc Léopold VII d'Autriche, qu'il accompagna en 1217 à la croi-

sade en Palestine. A la mort de son maître, en 1200, Reinmar exprima sa douleur dans ses poésies. Il reste un bon nombre de ses pièces de vers; elles offrent du naturel, du sentiment; les tournures sont assez délicates, et l'expression a de l'harmonie. Elles se trouvent dans la collection de Manesse, dont le manuscrit est à la bibliothèque de Paris. — REINMAR le Jeune, qui paraît avoir été le fils du précédent, était également poète, et ses pièces de vers se trouvent en assez grand nombre dans le même recueil. Elles sont du genre religieux, moral et satirique; on y trouve moins de poésies que de pensées, et elles annoncent dans leur auteur beaucoup de connaissances et assez de lumières pour son siècle. Reinmar le Jeune fut distingué à la cour d'Ottocar, roi de Bohême. Les éloges qu'il donne au roi Eric de Danemarck et à Louis le Sévère, duc de Bavière, font supposer qu'il avait reçu des distinctions de ces souverains. D—G.

REINOSO (DON ANTONIO-GARCIA), peintre, né à Cabra en Andalousie, fut disciple de Sébastien Martinez, son compatriote, dont il n'imita point la manière franche et naturelle; il avait plus de facilité que de goût. On voit un grand tableau de cet artiste à Andujar, dans l'église des capucins; il occupe tout le fond de la chapelle principale; il représente la *Trinité* et une foule de patriarches, et dans le bas du tableau St-Michel et St-George armés; son maître Martinez et plusieurs autres l'ont admiré. On voit de lui à Linares un tableau de *Suzanne dans le bain*, au sujet duquel on répète l'ancienne anecdote des oiseaux qui becquetèrent la grappe de raisin de Parrhasius. On raconte que Garcia ayant placé son tableau dans la cour de la maison pour le faire sécher, un moineau, voyant du haut du toit les arbres et le bassin représentés sur la toile, vint plusieurs fois chercher à se baigner dans cette eau qui lui semblait naturelle, et que cet hommage non suspect assura la gloire du peintre. Garcia fut également bon architecte. On trouve à Jaën différents monuments de cet artiste; les plus estimés sont à Andujar et à Martos. Il mourut à Cordoue en 1677, âgé de 54 ans. Z.

REINSCHILD. Voyez REHNSCHOLD.

REISCH (GEORGE), philologue du 15^e siècle, fut prieur de la chartreuse de Fribourg et confesseur de l'empereur Maximilien. Il a laissé un ouvrage rentré dans la classe nombreuse des livres qu'on ne lit plus, mais que recommandent des vues judicieuses pour l'époque, et qui atteste un vaste savoir, une vive ardeur de connaître. Cet ouvrage porte le titre de *Margarita philosophica*; il est divisé en douze livres dans la forme du dialogue. Le but de l'auteur a été (telles sont ses expressions) d'exposer les principes de toute la philosophie rationnelle et morale; il en est résulté une sorte d'encyclopédie où l'on remarque, entre autres objets, toutes les idées sur lesquelles est basé le système de Gall pour les

fonctions du cerveau. Le cinquième livre est digne de l'attention des amateurs qui étudient les anciens écrits relatifs à la musique; il s'y trouve dix-neufs chapitres de *musica speculativa* et treize chapitres de *musica practica*. La première édition de la *Margarita* parut sans indication de lieu ni de date; mais on sait qu'elle fut imprimée à Heidelberg en 1496. Des réimpressions successives faites à Fribourg en 1503, à Strasbourg en 1508 et 1512, attestent le succès qu'obtint cette œuvre. Ces diverses éditions sont ornées de figures sur bois qui ne sont point sans mérite et qui sont intercalées au milieu du texte. La dernière édition est de Bâle, 1535, avec des additions d'Oronce Finé. En 1549, on en tira ce qui concernait la géométrie et l'arpentage, et cet extrait parut à Paris sous le titre d'*Ars metiendi, seu Geometria liber ex G. Reischii Margarita*. B—N—T.

REISEN. Voyez CH. CHRISTIAN.

REISER (ANTOINE), théologien protestant, né à Augsbourg le 7 mars 1628, mena une vie fort agitée. Après avoir fréquenté plusieurs universités, il exerçait le pastoralat dans la commune luthérienne de Presbourg, lorsque cette église embrassa le calvinisme en 1672. Il avait été un des plus fermes opposants à cette variation; dépouillé de tout, emprisonné, condamné à mort, élargi enfin par grâce et chassé du pays avec sa famille, il revint dans sa ville natale, exerça quelques emplois obscurs dans le ministère jusqu'en 1678, où il fut nommé pasteur de l'église de St-Jacques à Hambourg; il y mourut le 27 avril 1686. Ses écrits théologiques au nombre de trente-six (dix-sept en latin et dix-neuf en allemand), dont on trouve la liste dans le dictionnaire de Jocher, sont maintenant oubliés, et n'ont fait quelque bruit dans le temps que par la singularité du système de l'auteur, qui prétendait prouver que St-Augustin, St-Thomas d'Aquin, etc., avaient soutenu la même doctrine que Luther, et que le docteur Launoï était un fort bon protestant. Son *Joh. Lauuioius... testis et confessor veritatis evangelicæ... viadicatus*, Amsterdam, 1685, in-4° (voy. LAUNOY), fut sévèrement défendu à Paris, et la saisie en fut ordonnée par arrêt du conseil du 4 juin 1685. Nous mentionnerons encore ses trois sermons sur la comète (en allemand); sa dissertation *De fulmine*; son traité *De origine, progressu et incremento atheismi seu Atheismi*, Augsbourg, 1669, in-8°; et son épître *De claris quibusdam ævi hujus theologis* mise en tête du *Templum honoris reseratum* de Spizel, 1673, in-4°. Le seul de ses ouvrages qui ait conservé de l'importance pour les bibliographes, est son catalogue des manuscrits de la bibliothèque publique d'Augsbourg, *Index manuscriptorum bibliothecæ Augustanæ*, 1675, in-4° de 174 pages. Il est plus complet et mieux rédigé que ceux qui avaient paru antérieurement, et d'ailleurs d'un format plus commode que celui d'Ehinger, qui avait la hauteur d'un in-folio, mais aux numéros

duquel il se rapporte comme au plus authentique (voy. EHINGER). Quoique l'on ait beaucoup écrit dans le 18^e siècle sur la bibliothèque d'Augsbourg (1), on n'a pas réimprimé le catalogue de ses manuscrits, pour la connaissance desquels on n'a point de meilleur guide que le livre de Reiser. Il y a joint, par forme d'appendice : 1^o (page 93) la liste sommaire des principales éditions du 15^e siècle, qui se trouvent dans la même bibliothèque; 2^o (page 119) l'indication des livres imprimés dans la ville d'Augsbourg, soit d'après les manuscrits de sa bibliothèque. On y trouve, ainsi que dans le catalogue, quelques notes bibliographiques, et en général beaucoup de négligences. Reiser publia cet ouvrage pour servir d'introduction à une histoire littéraire et bibliographique de la ville d'Augsbourg, travail dont il s'occupait, mais qui n'a point paru. Parmi les autres fruits de sa plume qui sont demeurés inédits, nous citerons son *Martyrologium Hungariæ* et une relation *De rapina bibliothecæ suæ*. Voyez sa Vie, par un anonyme, dans le *Memoria theologorum* de Pipping (dec. 2, p. 141 et suivantes). C. M. P.

REISINGER (FRANÇOIS), médecin allemand, naquit en 1788 à Augsbourg. Fils d'un médecin, il fut destiné à la même carrière. Après avoir été reçu en 1814 docteur à l'université de Göttingue, il voyagea en France et en Angleterre, afin d'y étendre le cercle de ses connaissances, et, de retour dans sa patrie, il commençait à y exercer sa profession, lorsque le gouvernement bavarois, rendant justice à son mérite, l'appela en 1819 à Landshut, afin de remplir une des chaires de cette université. Plus tard, il fut placé à la tête de divers hôpitaux. En 1833, il vint s'établir à Munich, où sa réputation devint brillante; il obtint la première clientèle de la ville, fut nommé l'un des médecins du roi, et on vit les étrangers venir le consulter en grand nombre. Il dut à son travail et à son esprit d'économie une grande fortune, dont il fit d'ailleurs un noble usage; les diverses institutions philanthropiques de Munich et du pays reçurent de lui des appuis efficaces, et il légua à l'université de Munich une somme fort considérable. Les divers ouvrages de cet habile praticien roulent habituellement sur des sujets spéciaux et sont peu connus en France; la plupart furent d'ailleurs composés à l'époque de sa jeunesse, lorsqu'il avait à soigner biens moins de malades qu'il n'en eut plus tard. Les maladies des yeux et l'art des accouchements étaient alors ce qui l'occupait le plus. On distingue son traité sur *l'Avortement artificiel*, 1829; 2^e édit., 1837. Pendant quelques années, il fut le directeur des *Annales bavaraises de chirurgie, d'ophtalmologie et d'obstétrique*, et il y inséra des mémoires impor-

(1) Jérôme-André Mertens a publié deux dissertations in-folio : *De bibliothecæ augustanæ cimeliis*, 1775 et 1776; et une autre, en allemand, *Sur la bibliothèque de la ville d'Augsbourg*, 1783, in-4°.

tants. Il mourut à Munich le 20 avril 1855, à l'âge de 67 ans. Z.

REISKE (JEAN-JACQUES) naquit le 25 décembre 1716 à Zoerbig, petite ville de Saxe, située près de la principauté d'Anhalt, à l'endroit où se croisent les deux routes de Leipsick à Hambourg et de Halle à Berlin. Son père était tanneur, et il paraît qu'il tirait son origine de la Bohême. Ses parents, après lui avoir procuré un bon commencement d'instruction dans les langues grecque et latine, l'envoyèrent en 1728 à la maison des orphelins de Halle, où il passa près de cinq ans. Il y eut pour compagnon d'études Michaëlis, devenu si célèbre dans la suite. Quoique Reiske, dans sa vie écrite par lui-même, n'approuve pas la discipline sévère et presque monastique de cet établissement, il reconnaît que les études y étaient bonnes et l'enseignement confié à d'habiles professeurs. Toutefois il n'emporta guère de cette école qu'une connaissance solide de la langue latine, et encore avoue-t-il lui-même avoir moins formé sa latinité sur les modèles que Rome nous a laissés que sur le style de Muret, de Cuncæus, de Cellarius et d'autres écrivains modernes. Ce ne fut même qu'à l'âge de quarante ans qu'il commença à bien connaître et à goûter la latinité des beaux siècles de Rome. Il passa en 1733 à l'université de Leipsick. Il y demeura cinq années, étudiant sans plan, sans direction, sans but et par conséquent avec peu de profit. Ce fut une sorte de bonheur pour lui que le hasard tournât son goût vers la littérature arabe et que ce goût devint en peu de temps une véritable passion. Si les connaissances qu'il acquit en ce genre ne furent pas pour lui la source de grands avantages du côté de la fortune, elles eurent du moins l'heureux effet de fixer son caractère irrésolu et ne contribuèrent pas peu par la suite à fonder sa réputation. Il s'était aussi livré à la littérature rabbinique, et l'inclination qu'il montrait alors pour ce genre de littérature lui valut pendant les dernières années de son cours d'humanités un modique secours, dont il avait grand besoin. Au reste, il abandonna sans doute bientôt cette étude, dont on aperçoit peu de traces dans ses écrits. Quoiqu'il eût réussi, par la plus sévère économie, à se procurer presque tous les livres arabes qui avaient été imprimés jusqu'à lui, cela était loin de pouvoir satisfaire la soif dont il brûlait pour cette littérature. Il lui fallait, à quelque prix que ce fût, obtenir l'accès à une riche collection de manuscrits, et l'on ne doit pas être surpris que le désir de jouir des trésors de ce genre que possédait l'université de Leyde lui fit souhaiter ardemment de visiter la Hollande. Il réalisa ce projet en 1738, sans que la difficulté extrême de sa position, les conseils de ses amis et ses propres réflexions pussent l'en dissuader ou du moins le déterminer à en remettre l'exécution à un temps plus opportun. Arrivé à Amsterdam

sans aucun moyen d'existence pour le présent ni pour l'avenir, et muni seulement de quelques lettres de recommandation, il trouva une ressource inattendue dans la proposition que lui fit le célèbre d'Orville de rester auprès de lui en qualité de secrétaire, avec un traitement annuel de six cents florins. Mais le même enthousiasme, ou si l'on veut la même folie qui lui avait fait entreprendre le voyage de Hollande, sans songer aux moyens d'y subsister, lui fit repousser a main qui lui offrait un secours si généreux et en même temps si indispensable. C'était pour la ville de Leyde, pour sa bibliothèque, pour ses manuscrits arabes qu'il était venu en Hollande : tout ce qui le détournait de ce but ne pouvait trouver aucun accès auprès de lui. D'Orville, surpris et même irrité jusqu'à un certain point de ce refus, ne pouvait manquer cependant de porter un juste intérêt à un zèle si noble, quoique très-inconsidéré. Son humeur se fit sentir au jeune voyageur, auquel il refusa une lettre de recommandation pour Pierre Burmann; mais une preuve qu'il sut apprécier les motifs de sa détermination, c'est qu'il ne tarda pas à faire pour lui secrètement ce qu'il lui avait d'abord refusé, et que, dans la suite, il ne le perdit jamais de vue tant qu'il habita la Hollande. C'était à Leyde que Reiske devait pour la première fois ouvrir les yeux sur la profondeur de l'abîme dans lequel il s'était précipité. A peine se fut-il présenté chez les professeurs Schultens et s'Gravesande, pour lesquels il avait des lettres de recommandation, qu'il reconnut que tous les moyens sur lesquels il avait trop légèrement compté pour son existence et pour le succès de son entreprise n'étaient que des illusions, et que, sans argent, il devait s'attendre à manquer de tout, et même à voir inmanquablement fermée pour lui cette bibliothèque, l'unique objet de ses vœux. La Providence cependant vint à son secours : on le chargea de la correction des épreuves du *Dictionnaire* d'Hesychius, que publiait Alberti. Le libraire Luzac fournit à la nourriture et au logement de Reiske pendant la première année de sa résidence à Leyde, et Reiske déclare lui-même avoir lieu de croire que Luzac n'était que le canal par lequel A. Schultens fournissait, sans se faire connaître, à ses besoins. Peu après, il trouva quelques autres ressources dans les leçons de latin ou de grec qu'il donnait à de jeunes étudiants de l'université, et dans la confiance de P. Burmann, qui le chargea de la correction des épreuves des ouvrages qu'il faisait imprimer. Au milieu de ces travaux, il ne négligeait pas son but principal. Il suivait les leçons d'A. Schultens; s'exerçait habituellement avec Schultens le fils, qui succéda depuis à la chaire de son père; jouissait des manuscrits arabes de la bibliothèque publique et les emportait même dans sa demeure sans que Schultens fit semblant de s'en apercevoir. Il paraît que

l'édition de la *Moallaka* de Tarafa, que Reiske publia en 1742 à Leyde, avec une traduction latine et un commentaire dans lequel il s'éloigna de la méthode de Schultens, fut la première cause d'un refroidissement entre le professeur et l'élève. On voit pourtant, par la préface de Reiske, que tout son travail avait été soumis à Schultens, et il y témoigne la plus vive reconnaissance pour le savant professeur hollandais ; mais si l'on prend la peine de consulter la première lettre de Schultens à Menke, on demeurera convaincu que ces protestations de soumission et de gratitude ne compensaient pas, aux yeux du professeur, l'obstination avec laquelle l'élève avait rejeté et méprisé ses conseils. Peut-être Schultens appréhenda-t-il que le jeune étranger ne fût un jour un obstacle à l'avancement de son propre fils, qu'il destinait à lui succéder. Reiske eut alors une occasion favorable de prendre une exacte connaissance des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde ; il fut chargé de les ranger, de les numéroter et d'en faire un nouveau catalogue manuscrit, moins systématique que celui qui avait été imprimé en 1716, mais plus approprié au service d'une bibliothèque publique. Les curateurs de la bibliothèque lui accordèrent pour ce travail une indemnité qui n'avait aucune proportion avec la peine qu'il lui avait coûté, et Reiske fut très-sensible à cette injustice, qu'il attribua sans doute au changement des dispositions de Schultens. Bientôt un autre désagrément, qu'il ne devait guère imputer qu'à lui-même, rendit encore sa position plus critique. Chargé de la correction de la seconde édition du *Pétronne* de Burmann, il se permit d'y faire, à l'insu de Burmann, et encore plus après sa mort, survenue dans le cours de l'édition, un grand nombre de changements, parmi lesquels il en est que lui-même plus tard n'eût pas admis. Cette légèreté, qui, comme Reiske l'a reconnu lui-même dans la suite, peut être taxée d'infidélité, lui fut durement reprochée par le fils de Burmann, dans la préface qu'il mit à la tête de cette édition, et elle eut des suites très-fâcheuses pour lui. Elle lui aliéna les esprits, éloigna ses amis, le priva de tous les élèves qui le fréquentaient auparavant et des ressources que lui fournissait la correction des épreuves ; enfin elle le réduisit à un tel dénûment qu'il fut obligé pour vivre de vendre la bibliothèque qu'il avait formée. Reiske a cherché à atténuer ses torts dans la justification qu'il a insérée au sixième volume des *Miscellanea Lipsiensia nova*. Toutefois il faut convenir que ce n'était pas en publiant le travail d'un autre qu'il devait se livrer à son penchant pour la critique conjecturale, et qu'il a donné, en agissant ainsi, un exemple très-fâcheux. Les relations de Reiske avec d'Orville lui procuraient beaucoup d'avantages ; mais il fallait les acheter par des complaisances infinies, et Reiske, dont le caractère était

peu propre à se plier aux fantaisies d'autrui, finit par s'attirer une rupture qui contribua encore à le dégoûter du séjour de la Hollande. On trouve dans le *Chariton* de d'Orville, qui ne parut qu'en 1750, des traces de la mésintelligence qui brouilla Reiske avec lui. L'indépendance, qui faisait un des traits principaux du caractère de Reiske, et son insouciance de l'avenir lui firent refuser en 1742 une place au collège de Campen, place que lui eût procurée la recommandation de Hemsterhuys et de Valkenaër, et qui vraisemblablement, en l'attachant pour toujours à la Hollande, l'aurait conduit à obtenir plus tard une chaire dans une des universités des Provinces-Unies. Il refusa encore cette fois le secours que la Providence lui offrait : par la suite, il se reprochait cette détermination comme une faute, et il désirait que son exemple servît de leçon aux jeunes gens et les engageât à suivre sans hésiter la première voie que le ciel semblerait ouvrir devant eux. Convaincu enfin que la philologie ne l'introduirait jamais elle seule dans une carrière capable de lui procurer, pour le reste de ses jours, une honnête existence, il résolut, par le conseil de Schultens, d'étudier la médecine et de prendre des degrés dans cette faculté. L'étude de la médecine devint donc sa principale occupation pendant les quatre dernières années de son séjour en Hollande, et il fut reçu docteur en 1746, non pourtant sans quelques difficultés, à cause de certaines propositions qu'il avait hasardées dans sa thèse et qui le firent soupçonner de matérialisme. Reiske s'était permis de critiquer et de ridiculiser l'usage que Schultens faisait des connaissances qu'il avait acquises dans la langue et la littérature arabes. Ce professeur ne l'ignorait pas ; cependant il rendit à Reiske un service essentiel, en lui faisant accorder sans frais le grade de docteur. Il faut avouer que les critiques de Reiske n'étaient pas sans fondement et que la méthode de Schultens pouvait nuire à l'étude solide de la langue arabe : entre les mains même de ce savant, elle n'était pas sans inconvénient, et, imitée par des hommes qui n'avaient qu'une légère teinture de la langue, elle a produit quelquefois des conséquences plutôt ridicules que dangereuses. Mais Reiske avait trop d'obligations à Schultens pour ne pas devoir user de beaucoup de discrétion et de ménagement envers lui, et ce qu'on peut dire de mieux pour atténuer ses torts, c'est qu'il les a reconnus franchement et sans détour dans les mémoires qu'il a laissés sur sa vie. Reiske s'embarqua pour quitter la Hollande le 10 juin 1746, après huit ans de séjour dans ce pays, et, vers la fin de la même année, il fixa son séjour à Leipsick, sans aucune perspective d'établissement : il n'avait pas même l'espoir de se former une ressource par la pratique de la médecine, parce son caractère l'éloignait de la société, et qu'il ne pouvait prendre sur lui de se soumettre à aucune des démarches

qui eussent été nécessaires pour se produire dans le monde et obtenir de la confiance. En 1747, il reçut le titre de professeur dans la faculté de philosophie, et en 1748, il fut nommé professeur extraordinaire de langue arabe. Il prit possession de cette chaire le 21 août 1748, par un discours sur l'utilité de l'étude de cette langue. Ce discours suffirait pour prouver l'étendue de ses connaissances dans la littérature arabe; mais la latinité en est très-barbare, et l'on y trouve quelques traits qui pourraient justifier les soupçons qui se sont élevés plus d'une fois sur ses sentiments en fait de religion. Au reste, il ne réunit jamais au titre de sa chaire ni fonctions effectives ni aucun émolument. Une très-modique pension, mal payée, fut pendant plusieurs années le seul revenu fixe qu'il possédât, et, pour subvenir à sa subsistance, à l'achat de livres dont il ne pouvait se passer, et à l'impression de divers petits ouvrages qu'il publiait à ses frais et dont il ne vendait jamais la dixième partie, il n'avait que ce qu'il gagnait en donnant des leçons particulières, en traduisant des ouvrages de diverses langues en allemand, en rédigeant des articles pour plusieurs journaux littéraires, en corrigeant des épreuves et par d'autres travaux du même genre. Etranger à toute économie, il se trouvait souvent dans la plus grande détresse. Cet état de gêne se prolongea pendant douze années après son retour en Allemagne, c'est-à-dire jusqu'en 1758. Les articles que Reiske fournissait à quelques recueils littéraires furent souvent pour lui une cause de chagrins et de tracasseries, et lui firent de nombreux ennemis parmi ceux même qui avaient été ses amis. Ses critiques, lors même qu'elles étaient bien fondées, furent presque toujours, comme il en a convenu depuis, accompagnées de formes dures et d'un sentiment d'aigreur qui leur donnait l'apparence de la passion, de l'orgueil, de l'injustice, de l'envie de nuire, et, dans certains cas, ce qui est encore plus fâcheux, d'une ingratitude révoltante. Sans parler des sujets de plainte qu'il fournit à plusieurs hommes de lettres avec lesquels il avait eu des liaisons étroites en Hollande, tels que Lennep, Kuypers et Lette, et sur lesquels il sembla vouloir se venger des disgrâces qui l'avaient contraint à quitter ce pays pour revenir languir en Allemagne, il suffit de rappeler la rigueur avec laquelle il traita le professeur Schultens, auquel il devait tant de reconnaissance, en rendant compte, dans les *Acta eruditorum*, en 1748 et 1749, de deux ouvrages de ce savant, nous voulons parler des poésies arabes, extraites du *Hamasa*, et que Schultens a jointes à son édition de la *Grammaire* d'Erpenius, et de son commentaire sur les Proverbes de Salomon. L'impartialité exige qu'on reconnaisse que la critique était en général bien fondée; mais, quel qu'en eût été l'auteur, elle aurait dû être écrite avec plus

d'égards pour un homme du mérite de Schultens : sortie de la plume de Reiske, elle portait un caractère de malignité et de vengeance qui dut affliger tous ceux qui s'intéressaient à lui. Plus tard, mûri par l'âge et la réflexion, il souhaitait que les instants où il avait mis par écrit ces deux articles de critique fussent rayés des jours de sa vie. Schultens lui répondit avec amertume par deux lettres adressées à Menke, le directeur des *Acta eruditorum*, et qui furent imprimées à Leyde en 1749. Elles forment ensemble un volume petit in-4°, de près de 200 pages, dans lequel on est fâché de voir le professeur irrité mêler à une question de littérature toute sorte d'injures, d'outrages personnels et d'imputations hasardées, et nuire ainsi à sa propre cause. On ne peut se dissimuler que Schultens avait conservé une sorte de ressentiment contre Reiske de ce que celui-ci, pendant son séjour à Leyde, ne s'était pas abandonné entièrement à sa direction : peut-être aussi Reiske avait-il aliéné de lui le savant et pieux Hollandais par des sentiments trop libres en matière de religion. Il serait trop long d'entrer ici dans le détail des travaux divers qui occupèrent Reiske et qui le faisaient connaître de plus en plus, mais sans améliorer sa position, jusqu'à l'époque où, par une réunion de circonstances imprévues et malgré des obstacles et des intrigues qui auraient pu rendre inutiles les efforts de ses protecteurs, il obtint au mois de juin 1758 la place de recteur du collège St-Nicolas, à Leipsick, et il commença dès lors à jouir d'une aisance et d'une tranquillité d'esprit qu'il n'avait point connues jusque-là. En 1764, il épousa Ernestine-Christine Müller, fille du docteur Auguste Müller, prévôt et surintendant à Kemberg, petite ville peu éloignée de Wittenberg. Reiske avait eu occasion de la connaître lors d'un voyage qu'elle avait fait à Leipsick en 1755, et ils avaient conçu une estime et un attachement réciproques. Cette union, qui contribua beaucoup au bonheur de Reiske pendant le reste de ses jours, a eu aussi des suites avantageuses pour la littérature, et madame Reiske a mérité d'occuper une place distinguée dans les fastes de l'érudition. Pour soulager son mari, en partageant avec lui ses travaux, elle apprit le grec et le latin, et fut bientôt en état d'entendre les poètes et les orateurs. Elle s'associa dès ce moment à tous ses travaux d'éditeur, de commentateur et de critique. Elle copiait pour lui des manuscrits, les collationnait, mettait en ordre les variantes qu'il avait recueillies, et le soulageait pour la lecture et la correction des épreuves. Son attachement pour lui, son respect pour sa mémoire sont fortement empreints dans la suite des mémoires qu'il a écrits sur sa vie et qu'elle a complétés depuis le 1^{er} janvier 1770 jusqu'au décès de son mari. La reconnaissance de Reiske et la vivacité de ses sentiments pour celle qui ne vivait que pour lui ne sont pas moins

fortement exprimées, et dans les mémoires dont nous venons de parler, et dans quelques-unes des préfaces de ses ouvrages. Depuis l'année 1765, le travail qui occupa le plus constamment Reiske, ce fut son édition des orateurs grecs, dont le premier volume vit le jour en 1770, et les trois derniers ont été publiés après la mort de ce savant. Il fit paraître en 1774, peu de mois avant son décès, deux volumes de Denys d'Halicarnasse, Maxime de Tyr en deux volumes et le premier volume des œuvres de Plutarque. Malgré le mauvais état de sa santé, il s'était chargé de surveiller, pour le compte du libraire Georgi, de Leipsick, les éditions de ces trois auteurs et d'y joindre des notes. Ce travail forcé augmenta de plus en plus le dérangement de sa santé et accéléra même sa mort, qui arriva le 14 août 1774. On peut juger, par les détails dans lesquels nous sommes entré, que le caractère de Reiske, qui l'éloignait de la société et semblait incompatible avec les ménagements et les égards réciproques sans lesquels on ne peut vivre en bonne harmonie avec les hommes, a beaucoup contribué aux contradictions dont sa vie a été remplie, et l'a empêché de jouir du bonheur qui accompagne ordinairement des jours consacrés aux lettres. — Nous allons maintenant donner la liste des ouvrages qu'il a fait imprimer de son vivant ou qui ont été publiés depuis sa mort, en commençant par ceux qui appartiennent à la littérature orientale : 1° *Abi Mohammed el Kasem Basrensis vulgo Hariri consessus xxvi Rakkah s. variegatus dictus : è cod. ms. cum scholiis arabicis et versione latina*, Leipsick, 1737, in-4°. Reiske n'avait que vingt et un ans quand il fit imprimer ce morceau de Hariri. N'ayant jamais vu cet opuscule, nous ne pouvons en apprécier le mérite ; Reiske plus avancé en âge, en faisait lui-même peu de cas. Toutefois nous ne saurions croire qu'il justifiât la critique violente qu'en a faite Schultens dans sa première lettre à Menke. La manière dont Schultens, au même endroit, parle de l'ouvrage dont il va être question, fait voir que sa critique est très-passionnée. 2° *Tharaphæ Moallakah cum scholiis Nahas et versione latina*, Leyde, 1742, in-4°. Ce fut pour plaire à Schultens que Reiske se détermina à publier un morceau de poésie arabe. Le prologue et les notes de ce poème sont remplis d'érudition et prouvent que l'éditeur avait mis à profit son séjour à Leyde et les trésors que lui offrait la riche bibliothèque de l'université de cette ville. Le texte du poème est imprimé sans voyelles, ce qui le rend peu utile aux étudiants. La traduction latine est souvent inintelligible et n'est pas exempte de fautes. On ne doit pas reprocher à Reiske de n'avoir traduit que les scolies arabes des quatorze premiers vers : ces scolies sont à peu près inutiles à qui-conque a besoin d'une traduction pour les entendre. Le prologue est écrit d'un style affecté, singulièrement mêlé de grec et de latin, et

Reiske y a trop laissé percer son humeur chagrine et son aversion pour quelques personnes dont il croyait avoir à se plaindre, notamment pour Clodius, dont il fit, sans le nommer, un portrait hideux. Il eut le tort de laisser subsister cette caricature, malgré les remontrances de Schultens, et cet entêtement lui nuisit dans l'esprit du savant hollandais. 3° *Miscellanæ observationes medicæ ex Arabum monumentis. Disputatio pro gradu doctoris*, Leyde, 1746, in-4°. Ce morceau, précieux pour l'histoire de la médecine, a été publié de nouveau après la mort de Reiske par Christ. God. Grûner, avec un traité de la manne des Hébreux de J.-Ern. Faber, sous ce titre : *J.-J. Reiske.... et J.-E. Fabri.... opuscula medica ex monumentis Arabum Ebræorum*, Halle, 1776, in-8°. Grûner a dédié ce volume à madame Reiske. 4° *De principibus Muhammedanis, qui aut ab eruditione, aut ab amore litterarum et litteratorum claruerunt*, Leipsick, 1747, in-4°. Ce fut à l'occasion de cette petite dissertation de 20 pages d'impression que Reiske obtint le titre de professeur. Il l'avait dédiée au prince héréditaire de l'électorat de Saxe. 5° *De Arabum epocha vetutissima Sail ol Arem, i. e. ruptura cataractæ Marebensis*, Leipsick, 1748, in-4°. Ce fut par cette dissertation, imprimée sous forme de programme, que Reiske annonça son entrée en possession de la chaire d'arabe. Les textes arabes joints à cette dissertation furent imprimés à Halle, dans l'imprimerie de l'Institut judaïque de Callenberg. Reiske a cru pouvoir fixer à l'an 30 ou 40 de J.-C. l'époque de la rupture des digues de Mareb, si fameuse dans l'histoire de l'Arabie. C'est vraisemblablement lui accorder encore beaucoup trop d'antiquité. 6° *Abulfedæ annales Moslemici*, Leipsick, 1754, in-4°. Ce volume contient la traduction des Annales d'Aboulféda, depuis la naissance de Mahomet jusqu'à l'an 406 de l'hégire : ce n'est guère que les deux cinquièmes de la partie de l'ouvrage d'Aboulféda qui concerne l'histoire musulmane. Reiske n'avait point traduit la première partie de cet ouvrage, qui a pour objet l'histoire ancienne, c'est-à-dire celle des temps antérieurs à Mahomet. Dans la préface placée à la tête de ce volume, Reiske a fait connaître tout l'ensemble de son travail sur Aboulféda, et les motifs qui le déterminaient à publier successivement et par parties sa traduction, ses notes, son commentaire historique, et les divers *index* qui devaient rendre l'usage de ces Annales plus commode et plus étendu. Il éprouvait, et avec raison, un vif regret de ne pouvoir pas faire imprimer le texte, comme il s'en était flatté. Le débit de ce volume fut tellement au-dessous de ce qu'il avait espéré qu'il renonça à donner la suite. Ce mauvais succès ne doit être imputé ni à l'ouvrage ni au public : Reiske semblait négliger par système tous les moyens qui pouvaient faciliter la vente des livres qu'il faisait imprimer à ses frais, et en-

suite il attribuait à l'insouciance du public, à la négligence de ses amis ou aux intrigues de ses ennemis ce qui était l'effet naturel de la mauvaise méthode de publication qu'il avait adoptée. Heureusement le public jouit aujourd'hui, grâce à la générosité de M. de Suhm, de cet important travail, qui seul aurait suffi pour assurer à Reiske la reconnaissance du monde savant. Les Annales d'Aboulféda ont été imprimées en arabe et en latin par les soins de M. Adler, sous ce titre : *Abulfedæ Annales Muslemici, arabice et latine*, à Copenhague, en 5 volumes in-4°, de 1789 à 1794. La traduction de Reiske dégénère souvent en paraphrase, ce qui n'empêche pas que les personnes qui ignorent la langue de l'original ne puissent en faire usage avec confiance, et les notes historiques qui y sont jointes y ajoutent un très-grand prix. La seule chose qu'on peut regretter, c'est que M. Adler n'ait pas donné une table de tous les noms propres que contiennent ces Annales. Une pareille table serait d'une utilité infinie à tous ceux qui s'occupent d'histoire et de littérature orientale. 7° *Tograi's sogenannte Lamisches Gedicht*, etc., Friedrichstadt, 1756, in-4°. C'est une traduction allemande du poème de *Tograi*, morceau connu sous le nom de *Lamiat alarab*, et qui a été publié en arabe et en latin par Ed. Pocock, à Oxford, en 1661. A sa traduction Reiske a joint un essai sur la poésie arabe. 8° *Abulwalidi Risalet s. Epistolium, arabice et latine, cum notulis*, Leipsick, 1755, in-4°. Aboulwalid, fils de Zeïdoun, vizir d'un prince arabe de Séville, a composé cette lettre sous le nom d'une femme de naissance illustre, qui refuse les propositions d'un homme par lequel elle avait été recherchée en mariage. Ce qui rend cette lettre très-curieuse, c'est qu'elle n'est presque qu'un tissu de proverbes ou d'allusions à des faits anciens de l'histoire des Arabes. Elle a été commentée par un écrivain nommé *Aboubecr Mohammed, fils de Nobata*. Reiske avait traduit aussi le commentaire; mais il n'a publié que la lettre, avec une traduction latine. J.-Fr. Hirt ou Hirtius, dans ses *Institutiones arabicæ linguæ*, données à Léna en 1770, a réimprimé en partie le texte de cette lettre, avec la traduction de Reiske et quelques pages du commentaire de Mohammed, fils de Nobata, auxquelles il a joint aussi la traduction que Reiske lui avait communiquée. M. Janus Lassen Rasmussen, professeur de langues orientales à Copenhague, a donné également au public une partie considérable du commentaire d'Ebn-Nobata, en arabe et en latin, dans un volume intitulé *Additamenta ad Historiam Arabum ante Islamismum*, Leipsick, 1821, in-4°; mais il ne paraît pas que la version latine qu'il y a jointe soit celle de Reiske. On peut voir à ce sujet le *Journal des savants*, cahier de novembre 1821, p. 883 et suivantes. 9° *Sammlung einiger arabischen Sprüchwörter die von Stecken oder Stäben*

hergenommen sind, c'est-à-dire Recueil de quelques proverbes arabes, pris des bâtons ou des verges, Leipsick, 1758, in-4°; 10° *De Actamo philosopho arabico*, ibid., 1760, in-4°. Ce n'est qu'un programme de quelques pages. 11° *Proben der arabischen Dichtkunst*, etc., c'est-à-dire Morceaux de poésies arabes, soit érotiques, soit élégiaques, extraits de Moténabbi, en arabe et en allemand, avec des notes, Leipsick, 1765, in-4°. Reiske avait copié, pendant son séjour à Leyde, le recueil entier des poésies de Moténabbi, avec des scolies. Une traduction en allemand de ce recueil fait partie des manuscrits qu'il a laissés en mourant. C'est de là qu'il a pris les morceaux qui composent le petit volume dont il s'agit et qui a 94 pages. Il se divise en deux parties, dont la première est dédiée à madame Reiske et lui est offerte comme un présent à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Un autre poème de Moténabbi a aussi été donné par Reiske, avec une version latine, dans les notes qu'il a jointes à la description de la Syrie d'Aboulféda, publiée en arabe et en latin par Koehler, à Leipsick, en 1766, sous le titre d'*Abulfedæ Tabula Syriae*, etc., in-4°. 12° *Abulfedæ opus geographicum*. Cette traduction de la géographie d'Aboulféda se trouve dans le recueil de Büsching, intitulé *Magazin für die neue Historie und Geographie*, t. 4 et 5. Malheureusement Reiske était entièrement dépourvu des connaissances mathématiques nécessaires pour bien entendre la partie systématique d'un tel ouvrage. Il serait à souhaiter qu'un homme instruit dans ces matières traduisît de nouveau les prolégomènes d'Aboulféda, rétablît partout les longitudes et les latitudes omises par Reiske et publiât cette géographie avec le texte arabe. 13° *Maraï, des Sohns Josephs.... Geschichte der Regenten in Egypten*, c'est-à-dire Histoire des princes qui ont gouverné l'Egypte, traduite de l'arabe de Maraï, le fils de Joseph. Cette traduction a été insérée par Büsching dans la tome 5 du recueil dont on vient de parler. 14° *Prodidagmata ad Hadji Chalife librum memorialem rerum à Muhammedanis gestarum, exhibentia introductionem generalem in historiam sic dictam orientalem*. Cette introduction à la connaissance de l'histoire de l'Orient a été imprimée à la suite de la description de la Syrie d'Aboulféra, publiée par Koehler et dont on a déjà parlé sous le n° 11; c'est un morceau très-précieux. Les tablettes chronologiques de Hadji-Khalfa, intitulées *Takwim altawarikh*, et imprimées à Constantinople en 1733, ont été traduites par Reiske; mais cette traduction n'a point été imprimée. 15° *J.-J. Reiske conjecturæ in Jobum et Proverbia Salomonis, cum ejusdem oratione de studio arabicæ linguæ*, Leipsick, 1779, in-8°. C'est madame Reiske qui a publié ce volume, après la mort de son mari. Le discours, joint aux conjectures sur Job et les Proverbes, est celui par lequel Reiske entra en possession, en 1747, de sa chaire de

langue arabe. On en a déjà parlé. Les conjectures sur Job et les Proverbes n'ont pas obtenu l'assentiment des critiques. Ce volume a été dédié par madame Reiske à M. de Suhm. 16° *Briefe über das arabische Münzwesen*, c'est-à-dire Lettres sur les monnaies arabes. M. de Suhm, ayant acquis tous les manuscrits laissés par Reiske, remit ces lettres à M. Eichhorn, qui les a publiées dans son *Repertorium für biblische und morgenländische Litteratur*, parties 9, 10 et 11. M. Richter, conservateur du cabinet des médailles et des antiquités de Dresde, avait invité Reiske à lui donner l'explication des légendes de toutes les monnaies arabes de ce cabinet. Il transmet successivement toutes ces monnaies à Leipsick, et Reiske les lui renvoyait avec leur explication. Ce travail devint l'occasion des lettres dont il s'agit, qui sont adressées à M. Richter. Par suite de ce travail, Reiske fit en 1756 un voyage à Dresde, pour classer chronologiquement les monnaies arabes, qu'il avait d'abord expliquées isolément. Ces lettres peuvent être considérées comme un ouvrage fondamental pour la numismatique musulmane. Dans l'ouvrage d'Eichhorn intitulé *Monumenta antiquissima historiae Arabum*, Gotha, 1775, in-8°, on trouve de Reiske : *Animadversiones criticae in Hamzæ Historiam regni Iocitanidarum ab A. Schultensio editam*. Dans l'édition de la Bibliothèque orientale d'Herbelot, donnée à la Haye, de 1777 à 1799, en 4 volumes in-4°, on a réuni environ 80 pages d'additions ou d'observations de Reiske, auxquelles H.-A. Schultens en a joint quelques autres. On doit regretter que ces additions ne soient pas en plus grand nombre; elles n'ont paru qu'en 1782. — Passons aux travaux de Reiske qui ont pour objet la littérature grecque et latine, et dont nous nous bornerons presque à indiquer les titres, parce qu'ils sont beaucoup plus connus que ses autres ouvrages. 17° *Constantini Porphyrogenetæ libri duo de caerimoniis aulae Byzantinæ*, grec et latin, Leipsick, 2 vol. in-fol. L'édition de cet ouvrage avait d'abord été confiée au professeur Leich. Sa mort prématurée fit passer le travail de cette édition à Reiske. Le premier volume parut en 1751 et le second en 1754. Ce second volume ne contient qu'une partie des remarques de Reiske. Le reste devait se trouver dans le troisième tome, qui n'a pas été publié. Ce livre et les Annales musulmanes d'Aboulféda sont, de tous les écrits de Reiske, ceux où il a montré le plus d'érudition. 18° *Animadversiones ad Sophoclem*, Leipsick, 1753, in-8°; 19° *Animadversiones ad Euripidem et Aristophanem*, ibid., 1754, in-8°; 20° *Anthologia græcæ, a Constantino Cephalæ editæ, libri tres*, ibid., 1754, in-8°; réimprimé à Oxford en 1764; 21° *Animadversiones ad græcos autores*, Leipsick, 5 vol. in-8°, publiés en 1757, 1759, 1761, 1763 et 1766. C'est celui de ses ouvrages sur la littérature classique auquel Reiske attachait le plus d'import-

tance. Il avait encore des matériaux pour plusieurs volumes; quelques-uns de ces matériaux ont trouvé leur place dans les ouvrages qu'il a donnés plus tard. Ses notes sur Artémidore ont été réimprimées dans le tome 2 de l'Artémidore de Reiff, Leipsick, 1805. 22° *M.-T. Ciceronis Tusculanarum disputationum libri quinque*, Leipsick, 1759, in-12; 23° *De Zenobio sophista Antiocheno*, ibid., 1759, in-4°; 24° *De quibusdam e Libanio repetitis argumentis, ad historiam ecclesiasticam christianam pertinentibus, imprimis de optimo episcopo*, ibid., 1759, in-4°; 25° *De rebus ad scholam Nicolaitanam Lipsiensem pertinentibus, expositio*, ibid., 1759, in-4°; 26° *De linguarum veterum scientia maxime necessaria, studiique grammatici utilitate, versione quorundam locorum Malachiæ illustrata*, ibid., 1759, in-4°; 27° *Theocriti reliquæ cum scholiis græcis et commentariis integris variorum, tribus libris animadversionum et indicibus*, ibid., 1766, 2 vol. in-4°. Cette édition de Théocrite a été l'objet de critiques sévères: on a reproché à Reiske d'avoir hasardé beaucoup de conjectures inconciliables avec la prosodie grecque. Ce tort, bien réel, tient à l'ignorance des règles de la prosodie, règles qu'il n'est pas permis de négliger quand on veut appliquer la critique aux ouvrages de poésie, et pour lesquelles Reiske ne témoignait que du mépris. 28° *Oratores græci*, Leipsick, 12 vol. in-8°, de 1770 à 1775. C'est madame Reiske qui a publié les trois derniers volumes. 29° *Apparatus critici ad Demosthenem vol. 1, 2, 3, quæ Wolfianas, Taylorianas et Reiskianas notas continent*, ibid., 1774 et 1775, in-8°; 30° *Indices operum Demosthenis*, ibid., 1775, in-8°; 31° *Plutarchi quæ supersunt omnia gr. et lat.*, ibid., 12 vol. in-8°, de 1774 à 1782. Il n'y a que le premier volume qui ait paru du vivant de Reiske; mais l'éditeur des volumes suivants a donné fidèlement les notes de ce savant, sans s'y permettre aucun changement. 32° *Maximi Tyrii Dissertationes e recensione Davisii, editio altera, cui Marclandi notæ accesserunt: recudi curavit et annotatiunculas addidit J.-J. Reiske*, Leipsick, 1774 et 1775, 2 vol. in-8°; 33° *Dionysii Halicarnassensis opera omnia gr. et lat., cum annotationibus H. Stephani..... Hudsoni et Reiskii*, ibid., 6 vol. in-8°, de 1774 à 1777. Les quatre derniers volumes n'ont été publiés qu'après la mort de Reiske. 34° *Libanii sophistæ orationes et declamationes*, Altenburg, 1783 à 1787, 4 vol. in-8°. C'est à madame Reiske qu'est due cette édition posthume du travail de son mari sur Libanius. 35° *Dionis Chrysostomi orationes ex recensione J.-J. Reiske*, Leipsick, 1784, 2 vol. in-8°. Madame Reiske, à qui l'on doit également la publication de cette édition, l'a dédiée au célèbre Pitt. Reiske avait tout préparé dès l'année 1767 pour la publication des œuvres de Dion Chrysostome. Sa veuve, en mettant au jour ce travail, a eu soin de n'insérer aucune des corrections conjecturales de

Reiske, non pas même lorsqu'elles lui paraissent indubitables. A ces ouvrages il faut joindre : 36° une traduction allemande des harangues tirées de Thucydide, Leipsick, 1761, in-8°; et 37° la traduction allemande des discours de Démosthènes et d'Eschine, publiée à Lemgo en 1764, en 5 volumes in-8°. Cette traduction a été l'objet de violentes critiques (voy. Klotz, *Acta litteraria*, t. 11, p. 249 et 343; Morus, dans sa *Vie de Reiske*), et il semble que l'intelligence du texte est le seul mérite qu'on ne peut lui refuser. Reiske a eu plus ou moins de part à diverses traductions allemandes, telles que celles des mémoires d'Archenholz concernant Christine, reine de Suède; de l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*; du tome 6 de l'*Histoire universelle* de Guthrie, Grey, etc. Nous n'avons point parlé de la traduction latine du roman grec de Chariton, parce que Reiske l'a faite pour d'Orville et que celui-ci en a usé comme d'un bien qui lui appartenait, sans méconnaître pour tant le service que Reiske lui avait rendu. Dans l'édition du traité de Porphyre *De abstinence ab usu animalium*, donnée par Jacques de Rhoe, à Utrecht, en 1767, in-4°, il se trouve des notes de Reiske, qui avait collationné pour l'éditeur un manuscrit du texte original. La vie de Reiske, jusqu'au commencement de 1770, a été, comme on l'a déjà dit, écrite par lui-même en allemand, et continuée jusqu'à sa mort par madame Reiske, qui y a joint une liste exacte de tous ses travaux imprimés et manuscrits. Elle a paru à Leipsick en 1783, sous ce titre : *J.-J. Reiskens von ihm selbst aufgestellte Lebensbeschreibung*. Le même volume contient la correspondance de divers savants, allemands et étrangers, avec Reiske. Du vivant même de Reiske, une notice biographique de ce savant, composée par Georges Eccius, a été insérée dans le tome 7 du recueil de Th.-Chr. Harles intitulé *De Vitis philologorum nostrate clarissimorum*. Som.-P.-Nath. Morus, professeur à Leipsick, a écrit en latin une *Vie de Reiske*, qui a paru d'abord à Leipsick, 1777, in-8°, et a été réimprimée dans le *Classical Journal*, t. 24, n° 47. Il y a un grand nombre d'articles de Reiske dans les *Acta eruditorum*, les *Miscellanea Lipsiensia*, les *Zuverlässige Nachrichten* de 1748 à 1755, la Bibliothèque britannique (*Die Britische Bibliothek*), t. 1^{er}, 2 et 3, et le Magasin de Hambourg (*Das Hamburgische Magazin*). Les programmes et autres petits ouvrages de Reiske, ceux surtout qui appartiennent à la littérature orientale, sont devenus très-rares. On ne doit point craindre d'affirmer que Reiske a été, de tous les orientalistes de son temps, celui qui a le mieux connu la langue et la littérature arabes. Quant à ses travaux critiques relatifs aux auteurs grecs, nous renverrons les lecteurs qui désireront connaître l'opinion des savants à ce sujet à ce qu'en a dit, à l'occasion de ses conjectures sur Plutarque, le célèbre Wyttenbach dans

sa *Bibliotheca critica*, part. 11, p. 38, et dans la préface de son édition des *Œuvres morales* de Plutarque, p. cxxviii et suivantes. Ruhnkénius a dépassé toutes les bornes de l'équité et de la modération en parlant de Reiske, dans une lettre à Ernesti du 27 décembre 1753 (voy. *Dav. Ruhnkenii, L.-C. Valkenarii et aliorum ad J.-A. Ernesti, Epistolæ*, Leipsick, 1772, in-8°; voy. aussi *D. Ruhnkenii opuscula*, etc., Leyde, 1823, t. 2, p. 788), Klotz lui a rendu plus de justice (voy. *Acta litter.*, t. 2, p. 292 et 343; t. 6, p. 453). On peut aussi consulter ce qu'en a dit Larcher, dans la préface qu'il a mise à la tête de sa traduction du roman de Chariton. — Madame Reiske, outre la part qu'elle prit aux travaux de son mari, et les éditions de Libanius et de Dion Chrysostome, qu'elle a données après le décès de Reiske, et dont nous avons déjà parlé, a publié elle-même divers ouvrages, dont un, intitulé *Hellas*, en 2 volumes in-8°, a paru à Mittau en 1778 et 1779, et un autre, qui porte pour titre *Zur Moral* (Dessau et Leipsick, 1782, in-8°), contient divers ouvrages moraux, traduits par elle du grec en allemand. On peut consulter sur ce dernier ouvrage la *Bibliotheca critica* de Wyttenbach, part. 8, p. 142. Elle a aussi fourni à Boden, pour son édition du roman grec d'Achilles Tatius (Leipsick, 1776, in-8°), les variantes d'un manuscrit par elle collationné. Son respect pour la mémoire de son mari l'a entraînée vraisemblablement trop loin dans la querelle qu'elle a eue avec le célèbre Michaëlis. Madame Reiske, après avoir habité successivement, depuis la mort de son mari, Leipsick, Dresde, une campagne près de Brunswick, Brunswick même, et enfin Kemberg, lieu de sa naissance, est morte dans cette dernière ville d'une attaque d'apoplexie, le 27 juillet 1798; elle y été née le 2 avril 1735. S. DE S—Y.

REISSIGER (CHARLES-GOTTLIEB), musicien allemand, naquit le 4 janvier 1798 à Belzig, près de Wittenberg; son père, qui était chanteur dans cette petite localité, lui donna les premières notions de l'art. En 1811, il entra comme élève à l'école de St-Thomas à Leipsick, et en 1818, il commença à suivre les cours de l'université. Ses dispositions pour la musique s'étaient révélées de bonne heure; son zèle, son application lui procurèrent des protecteurs qui lui fournirent les moyens de perfectionner ses études. Il se rendit, en 1821, à Vienne, et il y composa un opéra-comique; mais la censure mit son veto sur les paroles de cette œuvre, et la représentation n'eut pas lieu. Reissiger se transporta alors à Munich, où il travailla avec zèle. Il fit des ouvertures, des chœurs et des entr'actes pour la tragédie de *Néron* et pour l'opéra de *Didon*; mais la fatalité le poursuivait : un incendie détruisit le théâtre auquel ces compositions étaient destinées; elles ne purent se présenter devant le public. En 1823, il alla à Berlin. Le roi Frédéric-Guillaume le dis-

tingua et lui confia la mission de parcourir la France et l'Italie dans le but d'examiner la situation des établissements consacrés à l'enseignement de la musique. De retour en 1826, il apportait avec lui un opéra composé à Rome, le *Trésor des aïeux*; mais la destinée ne se lassait pas de poursuivre le malheureux artiste : on trouva que cette œuvre avait trop d'analogie avec le *Freyschutz* de Weber, alors dans tout l'éclat d'un immense succès, pour lui faire affronter l'épreuve de la représentation; l'ouverture fut cependant jouée et fut très-applaudie. Le conservatoire de musique de Berlin fut réorganisé, et Reissiger y fut placé comme professeur à côté de Zelter, de Klein et de Bach. Vers la fin de 1826, le roi de Saxe lui proposa l'emploi de second maître de chapelle; il se rendit à Dresde, et il y montra beaucoup d'activité. La musique qu'il composa pour un mélodrame, *Felva*, fut très-goutée; ses opéras de *Libella*, du *Moulin du rocher*, de *Turandot*, d'*Adeline de Foiz*, du *Radeau de la Méduse* (joué en 1846), étendirent et consolidèrent sa réputation. Il mit au jour une foule de morceaux détachés pour piano, trios, quatuors, symphonies, chants à une ou plusieurs voix. Ce fut surtout à de pareils travaux qu'il dut sa popularité. Tout en reconnaissant chez lui beaucoup de facilité et de la grâce, des critiques lui ont reproché de ne pas avoir assez d'énergie, de ne s'être pas élevé assez haut. Pour ce qui concerne la partie technique de l'art et comme directeur d'un grand orchestre, il n'y eut d'ailleurs qu'une voix sur le mérite de Reissiger. La musique religieuse fut également l'objet de ses travaux. Dix messes qu'il composa pour l'église de la cour et son oratorio de *David* reçurent un accueil très-favorable. En 1851, il fut pourvu de l'emploi de premier maître de chapelle, et il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, survenue le 7 septembre 1859. Z.

REITHARD (JEAN-JACQUES), poète et journaliste suisse, né à Küsnacht (dans le canton de Schwyz) en 1805, mort le 9 octobre 1857 à Zurich. Après avoir fait ses études, il devint pasteur dans le canton de Bâle. Mais de bonne heure il s'était occupé de poésie, et après quelque temps de fonctions, il se rendit à Zurich, où il coopéra d'abord à la rédaction des *Roses des Alpes*, almanach poétique et littéraire, et qui, pendant une vingtaine d'années, représenta toute la littérature poétique allemande de la Suisse. A la fin, il devint rédacteur en chef du *Journal quotidien* de Zurich. Il a publié : 1° la *Nuit de mort sur le lac Waller* (événement historique du 15^e siècle), 1821; 2° *Poésies*, 1842; 3° *Livre des familles suisses*, 1845; 4° les *Jésuites de Fribourg*, conte de la première moitié du 17^e siècle, 1851; 5° *Histoires et légendes suisses*, en vers, 1853; 6° *Poésies*, insérées dans les *Roses des Alpes*, dont il partagea la rédaction avec Abraham Frœhlich, Jérémie Gotthelf, Hagenbach, etc., de 1848 à 1852. Un certain nombre de ses poésies ont été

traduites par madame Dora d'Istria, dans son curieux ouvrage : *Voyage en Suisse*, etc. R-L-N.

REIZ (JEAN-FRÉDÉRIC), en latin *Reitzius*, philologue, était l'un des trois fils du prédicateur de la cour, Jean-Henri Reiz, à Braunfels, en Wetteravie. Ils furent tous les trois professeurs et philologues. Jean-Frédéric naquit en 1695, étudia la médecine et la littérature ancienne à Utrecht, fut, en 1719, maître au gymnase de Rotterdam, en 1724 corecteur à Utrecht, et en 1745 professeur à l'université de cette ville. Il mourut le 31 mars 1778. On a de lui des discours latins, ainsi qu'une édition *De ambiguis, mediis et contrariis*, Utrecht, 1736, in-8°. Il a concouru aux éditions d'auteurs anciens et modernes. C'est ainsi qu'il donna *Græcæ linguæ dialecti Maittairii, cum præfat. et fragmento inedito Apollonii Dyscoli*, ibid., 1738, et *Rosini antiquitates, cum præfat. et emendat*, Amsterdam, 1743, in-4°. Il fut éditeur de diverses réimpressions de *Nieuport Explicatio rituum Roman.*, et il coopéra à l'édition, faite en 1743, à Amsterdam, des œuvres de Lucien, 3 vol. in-4° (voy. LUCIEN). Cependant les notes qu'il y a jointes ont été trouvées très-inférieures à celles de Hemsterhuis et de Gessner. Il a fait l'*Index* très-détaillé de cette édition conjointement avec son frère Charles-Conrad Reiz, né en 1708, qui était recteur du gymnase de Harderwyk. — Celui-ci avait professé, avant 1747, à Middlebourg, Goess et Gorkum. Il a publié, comme son frère, des discours latins, une *Elegia de itinere Zelandico* et d'autres ouvrages peu importants. Charles-Conrad mourut en 1773. — Le troisième frère, *Guillaume-Otton* Reiz, né à Offenbach en 1702, fut professeur d'histoire à Middlebourg et mourut en 1769. Ses ouvrages prouvent une grande érudition : 1° *Belga græcisans*, Rotterdam, 1730, in-8°; 2° *Annotationes sporades*, 1739, in-8°; 3° *Variantes lectiones in Institut. Justiniani*, 1744-1745; 4° *Theophili paraphrasis græca Institutionum*, la Haye, 1751, in-4°. Il a donné, au tome 5 du *Thesaurus juris civilis et canon.*, de Meerman, *Basilicorum lib. IV inediti, nempe*, XLIX, L, LI et LII (voy. FABROT). C'est aux soins de Capperonier que l'on doit la publication de ces quatre livres, tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de Paris.

D—G.

REIZ (FRÉDÉRIC-WOLFGANG), philologue allemand, né à Windsheim, en Franconie, l'an 1733, professa successivement à Leipsick la philosophie, le latin et le grec et enfin la poésie, et fut directeur de la bibliothèque de l'université de cette ville. Après avoir fait ses études à Leipsick, il s'était chargé de l'éducation particulière dans quelques familles et avait dirigé, dans l'imprimerie de Breitkopf, l'impression de plusieurs ouvrages. Reiz connaissait à fond la littérature classique, et il écrivait le latin avec une grande facilité. C'est dans cette langue qu'il correspondait avec les savants et qu'il composa un poème

sur les inventions du 18^e siècle : *Sæculum ab inventis clarum*. Il la parlait même plus facilement que sa langue maternelle : dans ses cours, il était quelquefois embarrassé de terminer ses phrases, alors il se tirait d'affaire par le latin. Il travaillait avec tant de conscience qu'il avançait très-lentement, et que, malgré une vie très-laborieuse, il n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages. Ayant plus de savoir que d'imagination, il appréciait mieux les prosateurs que les poètes. L'édition usuelle qu'il a donnée d'Hérodote n'a pas été achevée; on s'accorde à la regarder comme un modèle. Elle parut sous le titre de : *Herodoti historiarum libri ix, textus Wesselingianus passim refectus*, etc.; *opera Reizii*, vol. 1^{er}, part. 1, Leipsick, 1778; réimprimé en 1807 et 1816. La seconde partie du 1^{er} volume fut publiée par Schæfer, qui donna ensuite un Hérodote d'après ses propres travaux critiques. L'édition d'Hérodote publiée à Oxford, 1809 et 1814, 3 vol. in-8°, a été faite sur le texte de Wesseling, collationné avec ceux de Reiz et de Schæfer. Reiz a donné aussi de bonnes éditions classiques de la rhétorique (1772) et de la poétique (1786) d'Aristote, ainsi que de Perse (1789) et du *Rudens* de Plaute (même année). Il a publié sur l'art métrique des anciens deux dissertations : *Burmannum de Bentleii doctrina metrorum Terentianorum judicare non potuisse*, 1787, et *De prosodia græcæ accentus inclinatione*, curante F. A. Wolfio, Leipsick, 1791, in-8°. Reiz mourut le 2 février 1790. Son élève Bauer a publié une brochure sur lui.

D—G.

RELAND (ADRIEN), savant très-versé dans la connaissance des langues orientales, naquit le 17 juillet 1676, auprès d'Alkmaer, dans la Nord-Hollande, au village de Ryp, où son père était ministre. Celui-ci vint ensuite s'établir à Amsterdam; le jeune Reland y étudia sous des maîtres qu'il ne tarda pas à surpasser. Il devint en peu de temps fort habile dans l'intelligence des langues saintes et de l'arabe; il y joignit le persan et le malais, dont il fut le premier à faire usage dans des discussions scientifiques. Il possédait aussi la littérature rabbinique, trop vantée autrefois, trop négligée maintenant, et dont il ne fit jamais qu'un sage emploi. Avec tant de connaissances, il n'aurait été peut-être qu'un savant fort ordinaire : il est difficile que l'étude des langues orientales, toute seule, produise des résultats importants; mais il y joignit la science des antiquités grecques et romaines, qui n'a jamais été commune parmi les *orientalistes*, et qu'il acquit sous la direction du célèbre Grævius. On pense bien qu'avec un tel maître il ne s'arrêta point aux futilités de la littérature ancienne; c'est vers la science véritable qu'il dirigea ses efforts. Il ne voulait pas être écolier ou régent de collège, il désirait être un savant : il ne tarda pas à le devenir. On reconnaît dans tous ses écrits une bonne et solide érudition.

L'alliance des connaissances classiques et des lettres orientales jette une grande variété dans ses ouvrages, trop peu nombreux à cause de la courte durée de sa vie. Reland avait déjà refusé une place de professeur à Lingén, en 1699, il en accepta une à Harderwick, qu'il quitta bientôt après pour une chaire de langues orientales et d'antiquités ecclésiastiques, à Utrecht. Il l'occupa dix-sept ans et mourut de la petite vérole, dans cette ville, le 5 février 1718, âgé de 42 ans, à l'époque même où l'on devait attendre les meilleures productions de son savoir. Nous ne nous arrêterons pas aux premiers essais de sa jeunesse (*Galatea lusus poeticus*, Amsterdam, 1701, in-8°) publiés à son insu; ils furent réimprimés trois fois. Outre diverses dissertations de peu d'étendue et d'un intérêt assez borné, telles qu'un discours sur la langue persane (*Oratio pro lingua Persica*, Utrecht, 1701, in-4°), une nouvelle édition du Manuel arabe de Zernoukhy (*Enchiridion studiosi*), *ibid.*, 1709, in-8° (voy. BORHAN-ED-DYN); une courte introduction à la grammaire hébraïque du professeur Jacques Altling, avec une édition du livre de Ruth, accompagnée d'un commentaire rabbinique, *ibid.*, 1710, in-8°; une édition du Manuel d'Epictète et du Tableau de Cébès, commencée par Meibom, *ibid.*, 1711, in-4°; une dissertation sur les dépouilles les plus remarquables de Jérusalem figurées sur l'arc de Titus, à Rome, *ibid.*, 1716, in-8°, etc., etc., nous remarquerons plus particulièrement les ouvrages suivants : 1^o *Analecta Rabbinnica*, *ibid.*, 1702, in-8°; collection utile qui contient plusieurs ouvrages estimés relatifs à la littérature rabbinique et devenus rares, tels que l'*Isagoge Rabbinnica* de Genebrard, la grammaire rabbinique, ou *Rabbinnismus*, de Cellarius, le Traité des particules chaldaïques, syriaques et rabbiniques de Drusius, la Vie des plus célèbres rabbins, par Bartolucci, et un Commentaire de Kimchi sur les dix premiers psaumes. 2^o *Dissertationes quinque de numis veterum Hebræorum, qui ab inscripturarum litterarum forma samaritani appellantur*, etc., *ibid.*, 1709, in-8°. Les trois premières de ces dissertations avaient déjà paru séparément en 1701 et 1704, à Amsterdam. C'est le premier ouvrage un peu considérable qui ait été entrepris sur les monnaies antiques des princes asmonéens; les travaux de l'abbé Barthélemy, de Perez Bayer et de quelques autres antiquaires ont peu ajouté aux observations de Reland. 3^o *De Religione Muhamedica libri duo*, Utrecht, 1705, in-8°. L'auteur en donna en 1717, in-8°, une nouvelle édition bien plus étendue et ornée de quelques figures en taille douce. C'est dans ce traité fort savant, tout entier tiré des sources originales (et principalement d'Abou-Schodjaa), que l'on a puisé les notions sur la religion musulmane répandues dans un grand nombre d'ouvrages. Cette production de Reland fut bien accueillie des savants,

et l'on s'empresse d'en faire, sur la première édition, une traduction allemande. Il en existe une autre en français, faite sur la seconde édition, et publiée, après la mort de Reland, à la Haye, 1721, 1 vol. in-12, par David Durand. Cette traduction pitoyable ne dispense pas de posséder l'original. Le bel esprit qui s'avisa de travestir en français l'ouvrage de Reland retrancha ou mutila la plus grande partie des notes de l'auteur, fit beaucoup de suppressions dans le corps même du livre, croyant bien dédommager ses lecteurs par l'impertinente addition de quelques mauvais vers français de sa façon, le tout précédé d'une longue préface dans laquelle il s'efforce, dans un style plaisamment ridicule, de justifier les importants services qu'il croit avoir rendus au livre de Reland. Comme le traducteur n'a pas jugé à propos d'indiquer par un signe quelconque les passages qu'il a ajoutés à son texte, ce qui, dit-il, fera frémir le peuple endoctriné, on est perpétuellement exposé à prendre les remarques qu'il a cousues dans sa traduction (c'est lui qui s'exprime ainsi) pour des observations de Reland. Il n'est pas de si mauvais livre qui ne contienne quelque chose d'utile : nous remarquerons donc que l'auteur de cette traduction y a joint un petit traité intitulé *Confession de foi des mahométans*. Ce traité, fort court, est tiré d'un manuscrit latin, traduit sur un original espagnol, écrit en caractères arabes (1). 4° *Dissertationum miscellanearum partes tres*, Utrecht, 3 vol. in-8°. Les trois volumes de ce recueil furent publiés successivement en 1706, 1707 et 1708 et bientôt en 1713; ils obtinrent les honneurs d'une seconde édition. Ils contiennent treize dissertations, toutes fort intéressantes et remplies d'une érudition aussi solide que variée. Ces petits ouvrages ont été plus souvent pillés que cités, et beaucoup de savants y ont puisé sans peine nombre de citations, de rapprochements et d'étymologies dont ils ont enrichi leurs compositions. Les plus intéressantes de ces dissertations sont : *De Samaritanis*; *De reliquiis veteris linguae persicae*; *De persicis vocabulis Talmudis*; *De linguis insularum quarundam orientalium*. C'est dans cette dissertation que furent remarqués pour la première fois les rapports du malais avec la langue des habitants de Madagascar. 5° *Antiquitates sacrae veterum Hebraeorum*, ibid., 1 vol. in-8°. Cette édition fut suivie de plusieurs autres en 1712, 1714, 1717 et 1741, in-8°, et de celle que G. J. L. Vogel a donnée avec des augmentations, la Haye, 1769, in-8°. C'est le recueil le plus complet, le plus concis et le plus méthodique qui existe sur cette matière. 6° *Palestina ex monumentis veteribus illustrata et chartis geographicis accuratioribus adornata*, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4°, avec onze cartes; Nuremberg,

(1) On peut voir, sur les manuscrits espagnols écrits en lettres arabes, une *Notice* de Sylvestre de Sacy, insérée dans le tome 4 des *Notices et extraits des manuscrits*, p. 626-647.

1716, in-4°. Ce recueil de tous les renseignements géographiques que les anciens avaient transmis sur la terre sainte est le plus considérable des ouvrages de Reland. Tous les passages originaux s'y trouvent : c'est plutôt une compilation qu'une description raisonnée. Cependant il faut convenir que l'auteur a tiré le meilleur parti possible des documents qui étaient à sa disposition; s'il n'a pas fait plus, on ne doit en accuser que l'état d'imperfection dans lequel se trouvait, de son temps, la science de la géographie. J. C. Haremborg (*voy. ce nom*) a donné, dans le tome 5 des *Miscellanea Lipsiensia nova*, quatre suppléments à la *Palestina*. Voyez, pour plus de détails, le *Trajectum eruditum* de Burmann, p. 293-301, et le *Dictionnaire* de Chaufepié. — Reland fut encore éditeur d'un ouvrage posthume de son frère Pierre RELAND, avocat, pensionnaire de la ville de Harlem, mort en 1715 : *Petri Relandi, Fasti consulares ad illustrationem codicis Justiniani et Theodosiani secundum rationes temporum digesti*, 1715, in-8°. Adrien Reland fit plusieurs additions importantes à cet utile ouvrage. S. M—N.

RELINGUE (le comte FERDINAND RELINGUEN, plus connu sous le nom de), issu d'une ancienne et illustre famille d'Allemagne, débuta dans la carrière militaire sous Gustave-Adolphe, dont la mort prématurée anéantit les espérances qu'il avait conçues d'une prompte élévation. Adoptant alors la France pour patrie, il se voua au service de la mer, où il justifia bientôt la confiance de Louis XIV. Il n'était encore que capitaine de vaisseau lorsque le navire qu'il montait fut cerné devant Gènes par 2 vaisseaux de guerre espagnols et 18 galères de la même nation. Ne prenant conseil que de son courage, il se détermina au combat, qu'il soutint avec une opiniâtreté héroïque et si heureuse que ses adversaires furent assez maltraités pour être obligés de le laisser continuer sa route et de renoncer à le poursuivre. Il était chef d'escadre depuis le 1^{er} novembre 1689, lorsqu'une flotte de 25 vaisseaux anglais, aux ordres de l'amiral Russel, tenta en 1695 de bombarder Dunkerque. Relingue, habilement secondé par le chevalier de Luynes, capitaine de vaisseau, conduisit un grand nombre de chaloupes carcassières au-devant des brûlots qui se proposaient d'incendier les batteries françaises, et les désarma avant que les ennemis eussent pu en faire usage après diverses tentatives aussi infructueuses les unes que les autres. Relingue, qui avait été élevé au grade de lieutenant général le 1^{er} avril 1697, servait sous le comte de Toulouse à la bataille de Malaga et y remplissait les fonctions de second matelot de l'amiral, lorsque, peu après le commencement de l'action, où il avait déjà donné des preuves de son courage ordinaire, il eut la jambe emportée. Il succomba le lendemain de sa blessure. P. L—T.

RELLSTAB (Louis), littérateur allemand, né le 13 avril 1795 à Berlin, où il mourut en 1861. Après avoir fini ses études, il s'enrôla dans l'armée libératrice de l'Allemagne de 1813-1815. De 1817 à 1821, il était professeur d'histoire et de mathématiques à l'école militaire de Berlin. A cette dernière époque, il quitta le service du gouvernement et s'adonna à la littérature et au journalisme. En 1826, il devint rédacteur du *Journal de Voss*. Il collabora en même temps à d'autres journaux et revues, surtout à des revues théâtrales. Pendant près de vingt ans, il s'y chargea de la critique musicale. Il y soutint la lutte la plus acharnée contre Spontini, directeur de l'Opéra royal de Berlin, et ses vives invectives contre lui valurent à Rellstab, en 1827, six semaines de prison. Pendant quelque temps, il se dégoûta du métier, fit des voyages en France, en Italie et jusqu'en Algérie. Il revint en 1831 et recommença la même manœuvre. En 1842, ses insinuations à l'endroit de *madame Henriette Sonntag, la belle cantatrice*, qui s'étendirent jusqu'à des membres de la famille royale, lui attirèrent encore deux mois de prison. Depuis ce temps, Rellstab fila plus doux. Il s'occupa aussi de préférence de romans historiques. Cependant cet esprit à pointes, qu'on nomme en Allemagne l'esprit berlinois, ne lui fait jamais défaut. Tous ses ouvrages ont d'abord paru séparément. Il avait publié vers 1835 un ouvrage sous le titre de *Promenades musicales*, qui plus tard fut incorporé à ses œuvres complètes. Parmi ses romans historiques, on cite principalement : *Alger et Paris* en 1830, Berlin, 1830, 3 vol. in-12; puis *l'An 1812*, Leipsick, 1834; 4^e édit., 1854, 4 vol. Dans le genre dramatique, Rellstab appartient à l'école de Goethe, mais en rapetissant un peu les caractères. Ses principaux drames sont : les *Vénitiens*, Eugène Aram et François de Sickingen. Ses *Œuvres complètes* parurent en 12 volumes, Leipsick, 1843-1844; la 2^e édition, en 8 volumes, 1846 à 1848; puis en 24 volumes in-8°, en 1860. Dans cette dernière édition, les quatre premiers volumes sont occupés par le roman de *l'An 1812*; le volume 5 par les *Légendes et contes romantiques*; le volume 6 par les *Nouvelles artistiques*; les volumes 7 et 8 par les *Nouvelles*; le volume 9 par un *Choix de tableaux de voyage*; le volume 10 par les *Mélanges*; le volume 11 par les *Ouvrages dramatiques*; le volume 12 par les *Poésies lyriques*; les volumes 13 et 14 par *Alger et Paris* en 1830; les volumes 15 à 18 par les *Contes*; le volume 19 par les *Œuvres dramatiques*; le volume 20 par les *Critiques musicales*; les volumes 21-24 par les *Mélanges, Jardin et forêt*. Dans cette édition, nous devons constater qu'on n'a pas encore reçu le dernier roman de l'auteur, intitulé *Trois ans entre trente*, 1^{re} édit., 1860; 2^e édit., 1861, 5 vol. R—L—N.

RELY (JEAN DE), l'un des orateurs les plus éloquents de son siècle, était né vers 1430 d'une

ancienne famille d'Arras (1). Après avoir terminé ses études à Paris, il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat de l'église de Notre-Dame, dont il devint chancelier et archidiacre, et d'une chaire de théologie à l'université. Ce fut lui qui, en 1461, rédigea les remontrances que présenta le parlement à Louis XI pour le maintien de la *pragmatique sanction* (2). Il remplit en 1471 les fonctions de recteur de l'université, et fut reçu docteur de Sorbonne en 1478. Député par le clergé de Paris aux états généraux de Tours en 1483, il y signala son zèle pour la répression des abus, et fut chargé de présenter à Charles VIII le résultat des délibérations de l'assemblée (3). Ce jeune prince, charmé de son éloquence, le retint à sa cour en le nommant son aumônier. Rely bénit en cette qualité le mariage de Charles avec Anne de Bretagne (1491). Il était depuis quelques mois évêque élu d'Angers; mais il ne prit possession de ce siège qu'en 1492. Il suivit le roi dans son expédition à Naples, et remplit avec succès les missions dont on le chargea près du pape Alexandre VI. La mort prématurée de Charles affligea profondément le bon évêque d'Angers. Il accompagna les restes de son maître à St-Denis, où il prononça son oraison funèbre, et il quitta la cour, résolu de consacrer le reste de sa vie au soin du troupeau que la Providence lui avait confié; mais, dans la première visite qu'il fit de son diocèse, il fut frappé d'apoplexie et mourut à Saumur le 27 mars 1499 (4). Parmi les lettres de Pic de la Mirandole, on en trouve une adressée à Jean de Rely (liv. 9, ch. 3). Jacques Lefèvre d'Estaples lui dédia son commentaire sur la morale d'Aristote. Rely retoucha, d'après l'express commandement de Charles VIII, le style de la traduction des *Livres historiques* de la Bible, par Guyart des Moulins, et la fit imprimer à Paris vers 1595 (voy. MOULINS). On conserve au cabinet du Louvre le portrait de Jean Rely, in-folio, dessin à la pierre noire. W—s.

REMARD (CHARLES), né à Château-Thierry le 9 janvier 1766, fit ses études aux collèges de Louis le Grand, de Montaigu, à Paris, et se livra plus particulièrement à l'étude de la langue et de la littérature anglaises. S'étant établi dans les premières années de la révolution à Fontainebleau, il y prit un magasin de librairie. Ce commerce ne l'empêcha point de suivre son

(1) Suivant le *Galliana christiana*, Jean de Rely était le grand-oncle de Fr. Baudouin, célèbre juriconsulte (voy. BAUDOUIN).

(2) Ces *Remontrances* sont écrites avec une vigueur remarquable. On en cite une édition in-4°, sans date, mais qui paraît être de la fin du 15^e siècle; elles ont été réimprimées plusieurs fois en français et en latin, de la version de Duaren, dans les *Œuvres* de ce juriconsulte (voy. DUAREN).

(3) On peut consulter l'*Ordre tenu et gardé en l'assemblée des trois états de France, convoqués à Tours par Charles VIII, contenant les propositions faites par Jean de Rely, chanoine de Paris*, Dupré, in-4°, sans date, et dans le *Recueil des états*, Paris, Quinet, 1651, in-4°, p. 40.

(4) Son épitaphe, rapportée dans le *Gallia christiana*, porte 1498; mais on sait que l'année ne commençait alors qu'à Pâques.

goût pour les lettres. Doué d'un esprit bizarre et original, il consacra son talent à une œuvre de poésie dont on ose à peine transcrire le titre (*la Chézomanie, ou l'Art de ch...*). Ce poème didactique, en quatre chants, parut en 1806, sous la rubrique de *Scoropolis* (Paris). On pardonne quelquefois, même aux hommes sérieux, des jeux d'esprit qui peuvent servir de délassement à de graves travaux, surtout lorsque dans ces compositions exhalantes l'heureux emploi de l'euphémisme déguise ce que le fond du sujet a de repoussant. Mais ici rien de pareil; les termes techniques du privé y sont répandus avec profusion; il n'est point de *mystères de la garde-robe* que l'auteur ne dévoile, et cela avec une crudité d'expression qui ne provoque pas toujours le rire, seul genre de succès auquel il semble avoir aspiré. Au surplus, ce poème didactique où les formes du genre sont bien observées, à la rareté des épisodes près, est recherché par les amateurs de facéties, et un exemplaire sur vélin s'est vendu jusqu'à deux cents francs à Fontainebleau, au mois de juillet 1809 (1). Il a probablement donné lieu à la publication d'une autre facétie du même genre, qui parut à Paris en 1813 sous le titre de *l'Art des p....*, poème en quatre chants, et qui, écrit avec un peu moins de sérieux que celui de Remard, eut quelque succès. Ce triste début dans la littérature influa d'une manière fâcheuse sur sa carrière politique. Retiré à Fontainebleau, où il fut nommé conservateur de la bibliothèque du château, il vécut éloigné des coteries, et employa les instants que lui laissaient les devoirs de sa place et sa mauvaise santé à cultiver les muses pour elles-mêmes. Il mourut le 20 septembre 1828. On connaît de lui plusieurs pièces de vers imitées de l'anglais ou originales, qui auraient pu lui valoir quelque réputation si elles eussent été publiées. Indépendamment du poème dont nous venons de parler, nous ne pensons pas que Remard ait fait imprimer d'autre ouvrage que le *Guide du voyageur à Fontainebleau, ou Description historique de cette ville*, 1820, 1 vol. in-12. Il a laissé quelques compilations manuscrites, entre autres un recueil de tous les morceaux de poésie composés sur le cheval, dans la littérature ancienne et moderne, et un autre recueil de toutes les traductions et imitations du *Cimetière* de Gray; enfin une traduction française des *Leçons de littérature latine* de Noël et Delaplace. Remard a compris dans ce travail les bonnes traductions qui avaient paru jusqu'à lui; mais il a fait lui-même la version des morceaux qui n'avaient pas encore été traduits, et de ceux qui l'avaient été d'une manière peu satisfaisante. — Son fils, Charles REMARD, mort à Fontainebleau le 15 octobre 1825, a donné quelques articles à la *Biographie universelle*. L—M—X et M—D J.

REMBRANDSZ (THÉODORE-COUDRICK), célèbre as-

tronome hollandais, né à Nierop, village de la North-Hollande, en 1610, y mourut en 1682. On a de lui : une *Astronomie flamande*, imprimée à Amsterdam, 1638, in-4°; 2° un *Traité de navigation* estimé; 3° plusieurs *Dissertations philosophiques*, dont la plupart sont relatives à l'astronomie. Z.

REMBRANDT (PAUL) dit VAN RYN, l'un des peintres les plus renommés de l'école hollandaise, naquit le 10 juin 1608 près Leyde, sur les bords du Rhin (entre les villages de Leyendorp et de Koukerck). Son nom de famille était Gerritszoon van Ryn. Son père, qui s'était enrichi dans l'état de meunier, voulut lui faire apprendre le latin; mais n'ayant que peu de dispositions pour ce genre d'étude et montrant plus de goût pour le dessin, le jeune Rembrandt obtint la permission d'entrer dans l'atelier d'un peintre de la ville voisine (Jacques Van Iwanenberg) chez lequel il resta trois ans. Il se rendit ensuite à Amsterdam, pour y étudier successivement sous Pierre Lastman et Jacques Pinas, qui avaient alors quelque réputation. De retour au moulin de son père, il ne voulut plus avoir d'autre maître que la nature; et il se mit à copier, presque sans choix, tous les objets qui s'offraient à ses regards. Un tableau qu'il composa dans cette campagne y fit assez de sensation pour piquer la curiosité des gens de la ville. On engagea le jeune peintre à partir pour la Haye, où cet ouvrage lui fut payé cent florins. Puissamment encouragé par ce succès inespéré, Rembrandt fixa son séjour dans la capitale de la Hollande, où non content de multiplier ses tableaux et ses gravures avec une activité surprenante, il établit une école de peinture dont il tira le plus grand profit. Ses richesses, néanmoins, ne lui inspiraient pas le désir de se répandre dans la société des hommes éclairés. Il épousa en 1634 Saskia Uylenbourg, fille d'un docteur en droit, conseiller à la cour de Frise; il en a gravé trois ou quatre fois le portrait; elle mourut en 1642. Du reste Rembrandt, suivant quelques biographes, ne vécut habituellement que parmi les gens du bas peuple. « Ce n'est pas l'honneur que je cherche, disait-il; c'est le repos d'esprit et la liberté. » Il aurait pu ajouter *c'est l'argent*; car ce fut surtout sa sordide avarice qui lui imposa l'obligation de fuir le luxe et toutes les occasions de dépense. Ses meilleurs repas ne se composaient que de harengs secs ou de fromage; et peu satisfait de ses économies, il inventait sans cesse de nouveaux moyens pour se procurer des gains plus considérables. On dit qu'en chargeant son fils de vendre ses estampes et ses dessins, dont on faisait grand cas, il exigeait que ce jeune homme feignît de les lui avoir dérobés. D'intelligence avec sa femme, qui partageait son avarice, il s'avisait un jour de quitter Amsterdam et de se faire passer pour mort. Qu'on se figure l'empressement des amateurs à venir acheter ses

(1) *Manuel du libraire*, par M. Brunet.

ouvrages, dont le prix fut bientôt quadruplé (1). Au bout de quelque temps il reparut, et l'on voulut bien ne voir qu'une innocente plaisanterie dans cette ruse, qui de nos jours, sans doute, serait jugée plus sévèrement. Pour se venger de sa lésinerie, ses élèves s'amusaient quelquefois à peindre des pièces de monnaie sur des morceaux de carte, qu'ils répandaient ensuite dans la chambre, et que Rembrandt manquait rarement de ramasser avec un mouvement d'avidité si comique qu'il finissait par en rire lui-même. Ce fut dans cet état de privations continuelles, et pour ainsi dire d'abjection, que ce grand peintre passa tout le reste de sa vie (2). Il mourut à Amsterdam le 8 octobre 1669. Son fils unique nommé Titus, qui fut son élève, mourut en 1668, à l'âge de 27 ans, sans avoir produit d'œuvres remarquables. Comme tous les peintres dont l'originalité n'était pas dirigée par un goût très-pur, Rembrandt, loué avec enthousiasme par quelques amateurs, a été durement critiqué par d'autres. Il ne faut chercher dans ses ouvrages ni sévérité de dessin, ni élégance de formes, ni élévation de pensées. L'ignorance absolue du costume historique, et l'habitude de copier exactement la nature dans un pays où elle n'est pas exempte de trivialité, se font sentir jusque dans les tableaux où il a déployé le plus de talent. Il avait dans son atelier de vieilles armures, de vieux instruments, de vieilles étoffes ouvragées, et il disait ironiquement que c'étaient là ses antiques. Mais par combien de qualités supérieures ne balançait-il pas ces défauts de goût ! Quelle intelligence du clair-obscur, quelle magie de couleur, quelle naïveté et quelle force d'expression ! Rembrandt est quelquefois comparable aux maîtres de l'école vénitienne pour la

fraîcheur et la vie des carnations. Sa touche lui est si familière, que l'œil le moins exercé peut la reconnaître. Extrêmement fine et fondue dans quelques parties de ses tableaux, elle est le plus souvent heurtée, irrégulière, raboteuse ; et il serait permis de croire, comme on l'a dit, qu'il employait souvent le couteau de sa palette au lieu de pinceau, pour marquer plus vivement les points de lumière. On va jusqu'à prétendre, pour donner une idée de l'épaisseur de sa couleur, qu'il cherchait plus à modeler qu'à peindre et qu'il avait fait une fois une tête dont le nez avait presque autant de saillie matérielle que celui du modèle vivant. Aussi avait-il intérêt à répéter chaque jour qu'on ne devait jamais examiner de près l'ouvrage d'un peintre. « Un tableau, disait-il, n'est pas fait pour être flairé ; l'odeur de l'huile n'est pas saine. » Une autre fois il disait dans le même sens : « Je suis peintre et non teinturier. » On raconte, enfin, que ne trouvant point un jour le degré de noir dont il devait former une ombre très-épaisse, il creva sa toile d'un coup de poing pour suppléer à l'insuffisance de sa palette ; mais, en rapportant cette vieille anecdote, nous sommes loin d'y ajouter foi. Autant sa touche régulière perd quelquefois à être vue de près, autant, à une distance convenable, elle est d'un effet harmonieux. Aucun peintre n'a surpassé Rembrandt dans l'art de donner du relief aux objets par le jeu des oppositions, et d'accroître l'intérêt de ses sujets en le concentrant sur un seul point, comme il augmentait l'éclat de ses lumières en les resserrant dans un petit espace. Il est pour ainsi dire de règle, en peinture, que le plus grand jour soit dirigé vers le milieu du tableau. Rembrandt a voulu faire mieux ; il n'a souvent employé qu'une seule masse de lumière, presque toujours étroite et accidentelle. Son atelier n'était éclairé que par un trou comme l'est une chambre noire ; aussi remarque-t-on, dans presque tous ses ouvrages, que des ombres plus ou moins épaisses couvrent les trois quarts de la toile. Cette méthode a sans doute l'avantage de produire des effets piquants ; mais elle dégénérât chez Rembrandt en une sorte de pratique habituelle qu'il eût été dangereux d'imiter. Il a laissé un bon nombre de tableaux d'histoire dont on admire l'ordonnance pittoresque et l'expression, et parmi lesquels il faut distinguer *Tobie et sa famille* (l'un des chefs-d'œuvre du musée du Louvre) (1). Mais c'est surtout dans le portrait qu'il parvenait à rendre la nature avec une étonnante vérité. Ayant un jour placé le portrait de sa servante dans l'embrasure d'une croisée, il eut la satisfaction de voir toutes les personnes du dehors être dupes de l'illusion, au point de trouver très-extraordinaire le silence et l'immobilité de cette fille, ordinairement vive et babillarde. Ce

(1) Cette anecdote a fourni le sujet de *Rembrandt, ou la Vente après décès*, donnée en 1800, au théâtre des Troubadours, par MM. Servièrre, Morel, Moras et Étienne.

(2) Les accusations d'avarice portées contre Rembrandt par presque tous les biographes contemporains, et reproduites en partie dans notre article, ont été discutées dans ces derniers temps. Voici comment s'exprime à ce sujet M. Frédéric Villot dans sa *Notice des tableaux exposés dans les galeries du Louvre*, 1859, p. 212 : « Les contes absurdes, les accusations calomnieuses que les biographes sans critique s'empressent trop souvent d'accueillir et de répéter n'ont pas fait défaut à sa mémoire ; des écrivains qui se copient tour à tour l'ont cité comme un modèle d'avarice et de cupidité. Des documents authentiques font justice de cette odieuse accusation. La vérité est que Rembrandt, qui a gagné des sommes considérables, termina ses jours dans la plus grande misère. Sa passion pour les gravures, les tableaux et les objets d'art causa sa ruine. Il vit sa maison, inventoriée les 15 et 16 juillet 1656, et ses estampes de Marc-Antoine, ses bronzes, ses marbres antiques, ses curiosités orientales, ses armes, ses objets d'histoire naturelle, magnifiques collections, dont le catalogue est parvenu jusqu'à nous, furent vendus, à deux reprises différentes, par Haring le jeune, priseur juré, dont il avait fait le portrait. Enfin, dénué de toutes ressources, il se retira dans le Roosgracht (canal aux Roses), un des plus pauvres quartiers d'Amsterdam, y passa le reste de sa vie dans une profonde obscurité, quoique travaillant encore, ainsi que le prouve un portrait daté de l'année même de sa mort, et finit par devoir l'aumône d'un cerceuil à la charité publique. L'enterrement du grand homme, auquel on élève maintenant des statues, ne coûta que quinze florins. Ces détails intéressants et inconnus, nous les devons à l'obligeante communication de M. Scheltema, archivist d'Amsterdam, qui a bien voulu nous envoyer l'extrait du registre des morts enterrés dans le Westerkerk (église de l'ouest). »

E. D.—s.

(1) Le musée du Louvre contient seize tableaux de Rembrandt.

n'est pas seulement comme peintre que Rembrandt s'est rendu célèbre; il est compté au nombre des plus habiles graveurs. La même singularité de travail qu'on remarque dans ses tableaux se retrouve dans ses estampes. Loin de chercher l'éclat et la propreté que donnent à la gravure des tailles parfaitement régulières, il semble n'avoir presque jamais voulu se servir du burin, ou du moins il préférerait la pointe sèche, dont il faisait l'usage le plus libre et le plus original. Rien d'aussi difficile à saisir que sa manière d'employer cet outil et d'en combiner les effets avec ceux d'une eau-forte vive et hardie. Il paraît n'avoir voulu suivre aucune règle; et, malgré cette apparence de désordre, il trouvait presque toujours le moyen de donner à ses estampes les plus égratignées un aspect très-harmonieux. Quelques-unes d'entre elles portent pour *remarque* le nom de *Venise* et la date de 1636, ce qui fait supposer qu'en 1636 Rembrandt avait parcouru l'Italie; mais la vérité est qu'il n'a jamais quitté la Hollande. Son unique but, en gravant ainsi le nom d'une ville éloignée sur quelques-unes de ses planches, était de leur donner plus de prix aux yeux de certains amateurs. Son caractère était aussi bizarre que sa mine et ses mœurs étaient basses. Un jour qu'il s'occupait à peindre toute une famille noble dans un groupe, on vint lui annoncer la mort d'un singe pour lequel il se sentait beaucoup d'affection; il lui prit aussitôt fantaisie de représenter cet animal sur le devant même du tableau; et malgré le mécontentement des personnes à qui cette singulière apothéose paraissait une offense, il aima mieux remporter chez lui son ouvrage que d'en effacer la figure du singe. Le nombre de ses tableaux, de ses estampes et de ses dessins est si grand qu'il serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'en dresser une liste exacte (1). Il est peu de collections d'arts en Europe, et particulièrement en Hollande et en Angleterre, où l'on ne soit à peu près sûr d'en trouver; et cependant ses moindres productions conservent

toujours, dans le commerce, une valeur assez élevée. De Piles, dans sa balance des peintres, où il divise son plus haut poids en vingt degrés, apprécie de la manière suivante les diverses parties du talent de Rembrandt : composition, 15 degrés; dessin, 6; coloris, 17; expression, 12. Il le place ainsi, pour le coloris, à côté de Rubens et de Van Dyck. Gérard Dow, Flinck et Eeckhoutz furent les élèves de Rembrandt. Van Vliet, dans le 17^e siècle, et, de nos jours, M. Denon, sont comptés au nombre des graveurs qui ont reproduit le plus spirituellement sa manière d'employer l'eau-forte. Un auteur moderne, Sobry, qui a fait une poétique des arts, dit que Rembrandt est le Shakspeare de la peinture, et Shakspeare le Rembrandt de la poésie. « Point « de goût (dit-il en suivant le parallèle); mais « tant de vérité! point de noblesse, mais tant de « vigueur! point de grâce, mais tant de colo- « ris! » Il y a évidemment entre ces deux hommes célèbres un autre rapport non moins sensible : c'est que ni l'un ni l'autre ne se sont fait scrupule d'introduire des trivialités jusque dans les sujets les plus graves; et qu'aimant à travailler sur des fonds noirs, ils ont su en tirer tous deux de grands effets qu'on pourrait appeler fantasmagoriques. Il est juste d'ajouter néanmoins que Rembrandt ne s'est jamais élevé par pensée à toute la hauteur de Shakspeare. La biographie de Rembrandt a été depuis quelque temps l'objet de recherches persévérantes. M. Nugle a fait paraître en 1841, à Munich, un volume (en allemand) tiré à fort petit nombre : *la Vie et les ouvrages de Rembrandt*. L'*Eloge* de cet artiste, par M. J. Immerzeel (Amsterdam, 1841), le travail de M. P. Schetelma sur sa vie (Amsterdam, 1853), contiennent d'utiles renseignements (ces deux ouvrages sont en hollandais). Enfin nous devons signaler la publication de M. J. Burnet en anglais *Rembrandt et ses œuvres* (Londres, 1848, in-4^e), volume orné de dix-neuf illustrations. F. P.—T.

REMER (JULES-AUGUSTE), né à Brunswick en 1736, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire, à Helmstaedt et Göttingue, et professa cette science d'abord au collège Carolin de Brunswick, puis à l'université de Helmstadt, où il occupa la chaire d'histoire depuis 1787 jusqu'à sa mort, arrivée le 26 août 1803. Remer s'est fait un nom par des manuels historiques dont l'utilité pour l'étude a été généralement reconnue et où l'on trouve non-seulement les principaux faits historiques brièvement indiqués, mais aussi une foule de renseignements littéraires, archéologiques et géographiques, qui se rapportent à l'histoire. Celui de ses ouvrages qui a eu le plus de succès est son *Manuel de l'histoire universelle*, qui parut à Brunswick en 1783-1784, 3 vol. in-8^e, consacrés, le premier à l'histoire ancienne, le deuxième à celle du moyen âge, et le troisième à l'histoire moderne. La quatrième édition vit le

(1) On peut cependant consulter le Catalogue rédigé par Gersaint, et le Supplément à ce catalogue publié par Pierre Yver d'Amsterdam. Ces travaux ont d'ailleurs été complètement effacés par des recherches plus récentes. L'énumération de gravures de Rembrandt, insérées dans le *Peintre-graveur* de Bartsch, est une œuvre utile, quoique parfois inexacte; un amateur très-zélé, M. de Claussen, s'en servit, ainsi que des travaux de Gersaint et d'Yver, pour faire paraître, en 1822, un catalogue qui, en 1828, fut accompagné d'un supplément. Un autre amateur anglais, M. Wilsen, fit imprimer, en 1836, un travail du même genre. Enfin, en 1859, M. Charles Blanc a fait paraître le premier volume d'un Catalogue raisonné de l'œuvre de Rembrandt. On y trouve la description de quatre-vingt-quatre pièces sur trois cent soixante et quelques, qui sont incontestablement sorties de la main du maître (sans compter quelques morceaux douteux), et lorsque cette publication sera terminée, elle aura sans doute épuisé ce que l'on peut dire relativement au sujet qu'elle traite. M. Blanc a également fait paraître un somptueux ouvrage relatif à Rembrandt. C'est une collection in-folio de cent photographies représentant les plus rares et les plus belles eaux-fortes du grand artiste; elle est accompagnée d'un texte explicatif contenant la description de chaque pièce et tous les éclaircissements que peuvent fournir l'histoire, la biographie, l'esthétique et l'art du graveur. Une introduction est consacrée à la vie de Rembrandt.

jour dans les années 1801-1803. Le style de Remer a peu de couleur, et ses vues ne sont pas d'une grande profondeur; mais il choisit judicieusement ses matériaux et les coordonne bien. Son livre offre d'ailleurs l'avantage d'indiquer exactement à chaque chapitre les sources originales les plus authentiques et les livres où l'on peut trouver les plus grands développements. Voici ses autres ouvrages : 1° *Livre d'enseignement de l'histoire universelle*, pour les académies et gymnases, Halle, 1800; continué jusqu'en 1810 par Voigtel, 1811; 2° *Aperçu de la vie sociale en Europe jusqu'au commencement du 16^e siècle*, Brunswick, 1792. Il avait entrepris ce travail pour une traduction libre de l'*Histoire de Charles-Quint* de Robertson. 3° *Archives américaines*, Brunswick, 1777, 3 vol. in-8°; 4° *Petite chronique du royaume de Tatoïaba*, Francfort et Leipsick, 1777, in-8°; 5° *Manuel de la politique des principaux Etats d'Europe*, Brunswick, 1786. Remer a continué un autre précis historique utile : c'est l'*Histoire des principaux événements de l'Europe moderne*, par Krause, dont les cinq premiers volumes avaient paru à Halle, 1789-1798, en 5 volumes in-8°. Remer publia le sixième et le septième en 1802. Il a traduit du français et de l'anglais plusieurs ouvrages d'histoire et de géographie. Il a rédigé la *Gazette de Brunswick* depuis 1778 jusqu'en 1786, et le *Portefeuille historique*, 1787 et 1788. Il a aussi coopéré à l'*Allgemeine deutsche Bibliothek* depuis 1779.

D—G.

REMERVILLE. Voyez MERVESIN.

REMI (SAINT), archevêque de Reims et l'apôtre des Français, naquit vers 438 de parents nobles, qui faisaient leur demeure à Laon ou dans les environs de cette ville. Dès sa première jeunesse, il fit de rapides progrès dans les lettres et se rendit recommandable par la sainteté de sa vie. Son mérite parut un motif suffisant pour le dispenser de l'âge prescrit par les canons; et, à l'âge de vingt-deux ans, il fut placé malgré lui (1) sur le siège épiscopal de Reims. Le nouveau prélat s'occupait dès lors avec une ardeur incroyable des fonctions de son ministère. Il pria et méditait; il éclairait le peuple confié à ses soins. Remi dut à ses vertus la faveur de Clovis, dans le temps même que ce prince professait un culte étranger (voy. CLOVIS). Il parvint enfin avec le secours de Ste-Clotilde à toucher le cœur de ce monarque; l'instruisit des mystères du christianisme et le baptisa dans l'église de Reims, la veille de Noël l'an 496 (voy. CLOVIS). Remi, poursuivant son ouvrage, fonda des églises, les pourvut de pasteurs et de tous les objets nécessaires à la pompe du culte divin. En 499, un seigneur français nommé Euloge fut condamné à mort et privé de ses biens pour crime de lèse-majesté. Le saint pontife obtint par ses prières la remise de la peine; et Euloge, reconnaissant, voulut le forcer

d'accepter un de ses domaines (1); mais Remi ne consentit à recevoir cette terre qu'en payant pour sa valeur cinq mille livres d'argent et en fit don à sa cathédrale. On ne voit pas sans surprise, dit D. Rivet, que l'archevêque de Reims n'ait assisté à aucun des conciles qui s'assemblèrent si fréquemment de son temps dans les Gaules. Cependant il tint, en 517, un synode dans lequel il eut le bonheur de ramener à la foi catholique un évêque arien, qui était venu pour disputer contre lui. Il écrivit, en 523, au pape Hormidas pour le féliciter sur son élection; mais sa lettre ne nous est connue que par la réponse du pontife. Avec l'autorisation du saint-siège, il établit des évêques à Tournai, Laon, Arras, Terouenne et Cambrai. En 530, il consacra St-Médard, évêque de Noyon (voy. MÉDARD). Ce vénérable prélat mourut, suivant l'opinion la plus probable, le 13 janvier 533, à l'âge d'environ 95 ans, dont il avait passé plus de soixante-dix dans l'épiscopat. Ses reliques furent placées, l'an 852, dans une église de Reims, le 1^{er} octobre, jour où l'église célèbre sa fête. Les Normands ayant fait une irruption en Champagne, Hincmar se retira dans Eprenay emportant le corps de St-Remi (voy. HINCMAR). Enfin le pape Léon IX, en 1099, le transféra dans l'abbaye qui porte le nom de ce glorieux apôtre. St-Remi avait composé plusieurs écrits, entre autres des *Sermons*, que Sidoine Apollinaire, qui s'en était procuré une copie, regardait comme un trésor inestimable; mais il ne nous reste de lui que *Quatre lettres*, insérées dans les divers *Recueils* de conciles et d'actes relatifs à l'histoire de France, ainsi que dans l'*Histoire de la métropole de Reims*, par Marlot (voy. ce nom). Les deux premières sont adressées à Clovis; dans l'une, St-Remi cherche à le consoler de la mort de la princesse Alboflède, sa sœur, qui n'avait survécu que quelques mois à son baptême. Dans l'autre, il lui donne de sages avis pour bien gouverner son peuple. La troisième est une réponse à quelques évêques qui lui avaient reproché son indulgence à l'égard d'un prêtre nommé Claude, coupable d'une faute grave, et que St-Remi s'était contenté d'admettre à la pénitence au lieu de le dégrader; elle respire la plus vive charité. Dans la quatrième enfin, St-Remi reproche à Falcon, évêque de Tongres, d'avoir méconnu les droits de son métropolitain. On a, sous le nom du saint prélat, un *Testament* par lequel il institue l'église de Reims son héritière. D. Rivet regarde cette pièce comme supposée; mais Mabillon, Ducange et Ceillier en soutiennent l'authenticité. Quelques éditeurs attribuent à St-Remi un *Commentaire sur les épîtres de St-Paul*, publié dès le 16^e siècle sous le nom de Haimon, évêque de Halberstadt, puis de Primase, évêque en Afrique. Le savant Villalpand l'a revendiqué pour l'archevêque de Reims dans l'édition de Rome, 1598, in-fol. On l'a

(1) C'était la terre d'Eprenay, suivant les auteurs du *Gallia christiana*.

(1) *Raptus potius quam electus*; ce sont les termes d'Hincmar.

donné depuis à St-Remi, archevêque de Lyon ; mais on sait que c'est l'ouvrage de Remi, moine de l'abbaye de St-Germain d'Auxerre. Il existe un grand nombre de *Vies* de St-Remi de Reims ; mais il n'en est malheureusement aucune qui puisse satisfaire un lecteur judicieux. Celle qu'on trouve dans les *OEuvres* de Fortunat est abrégée d'une plus ancienne, dont elle a peut-être causé la perte. On trouvera les titres de celles qu'ont publiées Hincmar, Marlot, Cerisiers, le P. Dorigny, etc., dans la *Bibliothèque historique* de France ; mais on doit consulter principalement l'*Histoire littéraire de France*, t. 3, p. 155-163 ; le *Gallia christiana* et le *Recueil* de Godescard. W-s.

REMI (SAINT), archevêque de Lyon, était d'origine gauloise et naquit au commencement du 9^e siècle. Il remplissait les fonctions de grand maître de la chapelle (1) de l'empereur Lothaire, quand ce prince, qui connaissait ses talents et sa capacité, le chargea d'administrer le diocèse de Lyon pendant la vacance du siège. C'était le désigner aux suffrages du clergé et du peuple ; aussi Remi fut-il élu le successeur d'Amolon en 852. On le vit aussitôt s'occuper de remédier aux maux qui désolaient l'Eglise de France. Il fit adopter par le concile de Valence qu'il présida, en 855, les règlements les plus propres à faire cesser les abus dont il gémissait, et à ranimer le goût et la culture des lettres. Ces sages mesures furent confirmées, en 859, dans les conciles de Langres et de Savonnières, près de Toul, dans lesquels le saint prélat tint la première place. Son zèle pour l'ancienne discipline et pour la pureté de la foi ne lui permit que très-rarement de se dispenser d'assister à ces assemblées, qui furent fréquentes dans ce siècle et où son titre de primat des Gaules, ses talents et ses vertus lui donnaient une grande influence ; mais il n'y parut le plus souvent que comme un simple évêque, et il refusa l'honneur de les présider. Il assistait, en 871, au concile de Douzi, près de Reims ; mais il ne prit aucune part à la condamnation d'Hincmar, évêque de Laon (voy. HINCMAR). Occupé des intérêts généraux de l'Eglise, Remi ne négligea pourtant point ceux de son diocèse. Il tint, en 873 et 875, des conciles à Châlons et se servit de la faveur dont il jouissait près de Lothaire et de Charles le Chauve pour obtenir la confirmation de divers privilèges accordés à son église et la restitution des biens dont elle avait été dépouillée pendant les guerres. St-Remi mourut le 28 octobre 875 et fut inhumé dans l'église de St-Just, qu'il avait enrichie. Ses reliques ayant été découvertes en 1287, elles furent transférées le 16 décembre dans la cathédrale. On trouve le nom de ce saint prélat dans quelques martyrologes ; mais il ne paraît pas que sa mémoire ait jamais été honorée d'un culte public. Nous avons de St-Remi une *Réponse aux trois lettres* adressées

à l'Eglise de Lyon par Hincmar, archevêque de Reims, Pardul, évêque de Laon, et Raban Maur, touchant la condamnation de Gotescalc. Ce prélat y soutient la doctrine de l'Eglise sur la prédestination, mais il blâme les rigueurs inutiles dont on avait usé à l'égard de Gotescalc (voy. ce nom). Cette réponse a été publiée par le président Mauguin (1) dans la *Bibliothèque des Pères* avec de courtes notes d'André Duval ; elle est suivie d'un autre opuscule du saint prélat, intitulé *Résolution d'une certaine question touchant la condamnation générale des hommes par Adam et la délivrance spéciale des élus par Jésus-Christ* ; et d'un troisième, portant, comme les précédents, le nom de l'*Eglise de Lyon*, et qu'on attribue pour cette raison à St-Remi : *Qu'il faut s'attacher inviolablement à la vérité de l'Ecriture sainte et suivre fidèlement l'autorité des Pères de l'Eglise*. Ces différents opuscules sont écrits avec force et clarté. Ils ont été insérés dans le quinzième volume de la *Biblioth. magna Patrum*. Quant au *Commentaire sur les épîtres de St-Paul*, attribué par quelques éditeurs au saint archevêque de Lyon, on sait maintenant qu'il est l'ouvrage de Remi, moine d'Auxerre. On peut consulter pour de plus grands détails le *Gallia christiana*, l'*Histoire de Lyon* par le P. Colonia, et l'*Histoire littéraire de France*, t. 5, p. 449-461. W-s.

REMI, en latin *Remmius* (ABRAHAM), dont le véritable nom était RAVAUD, naquit en 1600 à Remi, village du Beauvaisis, fut professeur d'éloquence au collège royal et mourut en 1646. On a de lui un recueil de poésies latines, divisé en deux livres, sous ce titre : *Abrahami Remmii, eloquentiæ professoris et poetæ regii poemata, ad Christianissimum regem Ludovicum XIV*, Paris, chez J. Libert, 1645, in-12. Il y a de la verve, de la clarté et une grande pureté de style. On estime surtout la description du château, des jardins et du parc de Maisons, que le président René de Longueil faisait construire du temps de ce poète, dont les vers méritent d'être lus et réimprimés. Voyez Goujet, *Histoire du collège royal*. J—T.

REMOND (FRANÇOIS), littérateur, né à Dijon en 1538, était fils d'un conseiller au parlement de Bourgogne. Après avoir achevé ses premières études, il visita l'Italie pour perfectionner ses connaissances et reçut le laurier doctoral à l'université de Padoue. Il embrassa la règle de St-Ignace à Rome, en 1580, et professa la philosophie et la théologie dans différents collèges de l'institut. Le duc Ranucio Farnèse le chargea, en 1600, de la direction des études à l'académie de Parme, nouvellement réformée. Quatre ans après, Rémond revint en France et professa la théologie au collège de Bordeaux avec le plus grand éclat. Il fut ensuite appelé à Mantoue, où il enseigna

(1) Cette charge, selon du Peyrat, répondait à celle de grand aumônier de France.

(1) Le président Mauguin l'a insérée dans le 2^e volume de sa *Défense de la prédestination et de la grâce*, qu'il publia sous ce titre : *Veterum scriptorum qui in IX sæculo de gratia scripsere opera*, Paris, 1650, 2 vol. in-4^o.

dix ans les lettres sacrées et ne se distingua pas moins par son éminente piété que par son zèle pour les progrès de l'instruction. Pendant le siège de cette ville, il fut atteint de la fièvre contagieuse qui désolait les hôpitaux et mourut le 14 novembre 1631. On a de lui : 1° *Orationes* 21 ; — *Epigrammatum libri duo* ; — *De divinis amoribus elegia* 7 ; — *Alexias Elegia* 8. Ces différents ouvrages, imprimés séparément, ont été réunis, Anvers, 1614, et Rome, 1618, in-12. Ces deux éditions sont les plus complètes. L'*Alexiade* insérée par le P. Labbe dans les *Sacrarum elegiarum delicia*, Paris, 1648, in-12, a été traduite en français par Colletet (voy. ce nom) ; on trouve plusieurs pièces du P. Remond dans le *Delicia poetar. gallo-rum*. 2° *Panegyrica orationes* 15, de sancto Loyola ; et 15, de sancto Francisco Xaverio ; *Epitome vite eorum* ; una de sancto Carolo Borromeo cum aliquot clarorum virorum elogiis, Plaisance, 1626, in-4°. On a corrigé dans cet article quelques inexactitudes échappées à l'auteur de la *Bibliothèque de Bourgogne* (voy. PAPILLON) et même au P. Sotwel, *Bibl. soc. Jesu*. W—s.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE (PIERRE), littérateur, né à Paris en 1699, joignait à une instruction variée du goût et un esprit d'analyse qui le rendait très-propre à rédiger un journal. Dès 1718, il devint un des collaborateurs de l'*Europe savante* (voy. ST-HYACINTHE), et il travailla depuis successivement à la *Gazette de France* (de 1733 à 1749, en 1751, etc.) et au *Mercur*, dont il fut quelque temps le rédacteur en chef. Rémond mourut à Paris le 9 octobre 1778 ; il était membre de l'Académie de Berlin. Indépendamment de deux comédies : *l'Amour au village* et la *Convention téméraire*, insérées dans le *Mercur* de 1749, et des nombreux articles qu'il a fournis aux journaux, parmi lesquels on cite une *Lettre à Desforges Maillard sur un ancien poète français* (Nicolas Frenicle), et une à madame la comtesse de *** sur la comédie du *Méchant*, on a de lui : 1° *Mémoire sur le laminage du plomb*, Paris, 1731, in-4° ; *ibid.*, 1746, 1748, in-12 ; 2° le *Comédien*, *ibid.*, 1747 ; 2° édition augmentée, 1749, in-8° ; c'est à ce livre que l'auteur doit toute sa réputation ; il contient des remarques judicieuses et des leçons pleines de goût sur la vérité théâtrale et sur l'art de la déclamation, et on le lit encore avec intérêt, même après les ouvrages de Riccoboni, d'Hannetaire et de Larive. 3° *Abrégé de l'histoire du président de Thou*, *ibid.*, 1759, 10 vol. in-12. Quoique assez bien fait, cet abrégé n'eut pas de succès. W—s.

RÉMOND DE SAINT-MARD (TOUSSAINT), littérateur médiocre, né à Paris en 1682, était frère de Montmort de l'Académie des sciences, connu par son *Essai d'analyse* (1) *sur les jeux de hasard* (voy.

MONTMORT). D'une santé délicate et jouissant d'une grande fortune, il ne voulut ni se marier ni prendre d'état, et partagea sa vie entre la culture des lettres et la société des beaux esprits. Il dut moins encore au régime dont il vivait qu'à son indolence excessive une existence longue et paisible, et mourut le 28 octobre 1757. Quoiqu'il affectât de lancer des traits contre Fontenelle, il n'en appartient pas moins à l'école de cet homme célèbre. Ebloui par le succès éphémère des *Dialogues des morts* et des *Lettres galantes du chevalier d'Her...*, ce sont les modèles qu'il a choisis, en outrant les défauts, comme c'est l'usage des copistes. Sans goût, sans chaleur, sans imagination, il n'a guère fait que revêtir des idées communes d'un style précieux et maniéré, qui rend insupportable la lecture de ses ouvrages. On a de lui : 1° *Nouveaux dialogues des dieux*, avec un discours sur la nature du dialogue et des éclaircissements, Paris, 1711 ; nouvelle édition, publiée par Jean Leclerc, Amsterdam, 1711, ou sous la rubrique de Cologne, P. Marteau, 1713, in-12. L'abbé Sabatier trouve qu'ils sont pleins de délicatesse et de gaieté, dans le goût de Lucien (voy. les *Trois siècles de la littérature*). 2° *La Sagesse*, poème, 1712 ; cette petite pièce, d'environ cent vers, a été insérée dans trois ou quatre recueils sous le nom de la Fare. « Je l'ai revendiquée, dit « St-Mard, toutes réflexions faites. On tient au « peu qu'on a quand on n'est pas riche. » On y trouve quelques vers heureux. Toutes les idées en sont empruntées aux anciens poètes. C'est un disciple d'Epicure qui parle ; mais il faut être bien morose pour dire avec Feller que ce poème, fruit d'une philosophie très-corrompue, devrait être intitulé la *Démence* (voy. le *Dictionnaire historique* de Feller). 3° *Lettres galantes et philosophiques de madame de ****, suivies de son histoire, Paris, 1721, in-12 ; 1737. Dans un avertissement que l'auteur écrivit à l'âge de soixante-dix ans, il ne trouve qu'un seul défaut à ces lettres : « Elles « ont trop d'éclat, dit-il, mais que voulez-vous ? « on n'est pas jeune impunément, et je l'étais « quand je les composai. » L'abbé Sabatier pense que l'auteur aurait mieux fait de composer *tout bonnement* des traités que d'imaginer un commerce chimérique dont le lecteur n'est jamais la dupe. 4° *Examen philosophique de la poésie en général*, 1729, in-12. Cette dissertation devait faire partie d'une *Poétique* d'un goût nouveau, où l'auteur promettait de montrer la source du plaisir que donne chaque espèce de poésie (voy. le *Journal des savants*, 1729, p. 197 et suiv.). 5° *Réflexions sur la poésie en général, sur l'épique, la fable, l'épigramme, la satire, l'ode, le sonnet et tous les petits poèmes, avec des Lettres sur la naissance, les progrès et la décadence du goût*, *ibid.*, 1729, 1733, in-12. Rémond de St-Mard attribue la décadence de goût en France à la folle envie de briller, à la

diverses d'Hamilton. (Voy. l'*Examen critique des dictionnaires*, par Barbier, art. *Héloïse*.)

(1) Fontenelle, dans l'*Eloge* de Montmort, dit qu'il était fils d'un écuyer. Suivant Grosley, le père de Rémond de Montmort et de Rémond de St-Mard, était fermier-général et originaire de Troyes. Il avait un troisième fils, Rémond dit le *Gre*, auteur d'un *Dialogue sur la volupté*, qu'on trouve parmi les *Œuvres*

satiété de bonnes choses, à Fontenelle, dont il explique en gros la mécanique de style, à la Motte, et enfin au système de Law. 6° *Réflexions sur l'opéra*, ibid., 1741, in-12. C'est une apologie de ce spectacle. Les *Œuvres* de Rémond de St-Mard ont été publiées à la Haye (Paris), 1742, 3 vol. in-12, et 1751, 5 vol. in-12. Cette dernière édition est augmentée de pièces de vers, de lettres et de dissertations, mais n'offre pas plus d'intérêt que la précédente. W—s.

RÉMOND. Voyez MONTMORT, RÆMOND, RAIMOND, RAYMOND et REYMOND.

* REMONDINI (BALTHASAR-MARIE), prélat italien, naquit en 1698 à Bassano d'une famille patricienne et qui remplissait les premières charges de la magistrature. Après avoir achevé ses études au séminaire de Padoue, il suivit les cours de l'université de cette ville, où il prit ses degrés en droit civil et canonique et reçut le laurier doctoral. Le hasard l'ayant conduit à Vicence, il se chargea d'y enseigner gratuitement la rhétorique au séminaire épiscopal, dont les revenus étaient insuffisants pour payer des professeurs. Il reçut les ordres en 1719 et revint à Bassano, où il dicta pendant quelque temps un cours de théologie aux jeunes clercs. Désirant se perfectionner dans la connaissance des langues orientales et de l'antiquité, il se rendit à Rome et s'y produisit bientôt d'une manière avantageuse. Clément XII le revêtit, en 1736, de la dignité d'évêque de Zante et de Céphalonie; le prélat s'occupa d'abord de réparer son église cathédrale, que des tremblements de terre avaient presque entièrement renversée, l'enrichit de vases et d'ornements précieux et y ramena les chanoines qui s'étaient dispersés. Il établit à Zante un séminaire à ses frais et y fonda un certain nombre de bourses en faveur des jeunes gens sans fortune qui se destinaient à l'état ecclésiastique. Dans les visites fréquentes qu'il faisait de son diocèse, il travaillait sans relâche à détruire les abus introduits par l'ignorance et le relâchement et rappelait les pasteurs à l'ancienne discipline. En 1747, il fit un second voyage à Rome, et le pape Benoît XIV, pour le récompenser du zèle qu'il avait montré, voulut lui donner un des plus riches évêchés des Etats romains; mais Remondini refusa cette faveur par attachement pour le troupeau que la Providence lui avait confié, et après avoir passé quelques jours au milieu de sa famille, qu'il ne devait plus revoir, il retourna dans l'île de Zante. Le vertueux prélat continua de gouverner son diocèse avec beaucoup de sagesse et mourut presque octogénaire, le 5 octobre 1777. Malgré les devoirs que lui imposait sa dignité, Remondini n'avait pas cessé de cultiver les lettres et de se livrer aux recherches historiques. Il possédait une collection précieuse de manuscrits grecs, dont il légua plusieurs à la bibliothèque Vaticane. Outre des *Mandements* et des *Lettres pastorales*, on a de lui : 1° *S. Marci monachi, qui sæculo*

quinto floruit, sermones de jejuniis et de Melchisedech, qui deperditi putabantur, nunc primum cum latina interpretatione prolati, Rome, 1745, in-8°. La plupart des bibliographes ecclésiastiques ont confondu cet écrivain avec un autre Marc, cité par Zonaras, et qui vivait au 10^e siècle. Le savant éditeur a revu le texte grec sur de bons manuscrits et a joint à sa version latine des notes pleines d'intérêt. 2° *De Zacynthi antiquitatibus et fortuna commentarius*, Venise, 1756, in-8°. Cette dissertation est très-estimée. L'auteur se proposait d'écrire l'*Histoire* de l'île de Zante, et il avait recueilli dans ce but de nombreux matériaux, mais il n'eut pas le loisir d'exécuter son projet; il a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit parmi lesquels on cite une *Traduction* du syriaque en latin des *Homélies* de St-Isaac le Syrien, évêque de Ninive au 5^e siècle. — Jean-Etienne REMONDINI, religieux somasque, d'une famille napolitaine originaire de Padoue, est connu par une savante *Histoire de l'Eglise de Nola en Campanie* (*Della Nola ecclesiastica istoria*, Naples, 1747-1751-1757, 3 vol. in-fol.). Le deuxième volume contient une élégante traduction en vers et en prose de toutes les œuvres de St-Paulin. Benoît XIV avait beaucoup d'estime pour le P. Remondini. W—s.

REMUSAT (PIERRE-FRANÇOIS DE), né en Provence d'une famille noble le 4 novembre 1755, avait occupé des places administratives dans plusieurs hospices de Marseille, lorsque, pour échapper aux orages de la révolution, il alla se réfugier à Smyrne en 1792. Il ne revint qu'en 1795 et fut nommé député au conseil des Anciens en l'an 5 (1797). Il y siégea du 1^{er} prairial au 17 fructidor. Le 18 fructidor, son élection fut déclarée nulle; Remusat ne fut pas du nombre des proscrits dans cette journée; mais il fut arrêté le 10 octobre 1797 et, peu de jours après, conduit au Temple, où il resta vingt-deux mois. Il y contracta une maladie de foie qui le conduisit lentement au tombeau; il mourut à Marseille le 7 février 1803. On a imprimé après sa mort ses *Poésies diverses*, suivies du *Comte de Sanfrein, ou l'Homme pervers*, comédie en trois actes et en vers, et d'un *Mémoire sur sa détention à la prison du Temple*, 1817, in-8°. On trouve un curieux extrait de ce livre dans la *Quotidienne* du 14 octobre 1817. A. B—T.

REMUSAT (CLAIRE-ELISABETH-JEANNE), petite nièce du comte de Vergennes, qui fut ministre sous Louis XVI, naquit à Paris en 1780 et épousa en 1796 le comte de Remusat, frère du précédent, qui avait été avocat général à la cour des comptes du parlement d'Aix et qui était issu d'une famille originaire de Marseille, et connue dans l'histoire de cette ville dès avant le 14^e siècle (voy. Guys, *Marseille ancienne et moderne*, p. 91). Son père, ancien intendant d'Auch, qui avait pris quelque part aux premiers faits de la révolution, périt néanmoins, en 1794, sur l'é-

chafaud révolutionnaire. Après avoir éprouvé des persécutions dans le cours de la révolution, de Remusat parvint à une grande faveur auprès du premier consul Bonaparte, qui le nomma en 1802 préfet de son palais, puis surintendant des spectacles de Paris et comte de l'empire. Madame de Remusat eut d'autant plus de part aux bienfaits du nouveau maître de la France, que c'était par elle ou plutôt par sa mère, depuis longtemps liée avec madame Bonaparte, que son mari les avait obtenus. Elle fut nommée dame du palais de l'impératrice Joséphine, emploi qu'elle conserva après le divorce qui sépara Napoléon de sa première femme. Sous le gouvernement de la restauration, elle suivit son mari, qui fut successivement préfet des départements de la Haute-Garonne et du Nord. Madame de Remusat mourut à Paris, le 16 décembre 1821. M. Charles de Remusat, son fils, publia, en 1824, son œuvre posthume intitulée *Essai sur l'éducation des femmes*, qui obtint un grand succès et valut à la mémoire de l'auteur les plus honorables suffrages. L'Académie française lui décerna le prix d'une médaille d'or. On croit que ce n'est pas le seul ouvrage que cette dame ait laissé. M. Ste-Beuve, qui lui a consacré un long article dans ses *Portraits de femmes*, indique le manuscrit de deux romans qu'il a lus et dont il parle avec éloge, ainsi que des *Mémoires sur l'empire*, que la peur fit jeter au feu par l'auteur en 1815, et dont il ne reste que des fragments. Madame de Remusat avait donné au *Lycée français* une *Nouvelle* qui est insérée au t. 3, p. 281 de ce recueil.

M—D j.

REMUSAT (JEAN-PIERRE-ABEL), l'un des plus célèbres orientalistes de notre époque, s'est distingué surtout par la connaissance qu'il possédait, à peu près exclusivement en France, des langues chinoise et tartare-mandchoue. Il était né à Paris le 5 septembre 1788, tenant à la Franche-Comté par sa mère, à la Provence, et probablement à la famille dont il s'agit dans l'article précédent, par son père qui, natif de Grasse, n'était point un des chirurgiens du roi par quartier, et ne figure pas dans les almanachs royaux, sur la liste des chirurgiens de Paris. On le trouve seulement dans celui de 1789, sous le nom de *Remusat*, parmi les chirurgiens suivant la cour, attachés à la prévôté de l'hôtel du roi. Une chute que fit Abel Remusat, dans sa première enfance, de la terrasse des Tuileries sur le pavé du quai, mit sa vie en danger. Il ne la conserva que par un repos absolu de plusieurs années, et perdit l'usage d'un œil; mais la vie sédentaire, développant son intelligence, lui fit de l'étude un besoin et un plaisir. A onze ans, il s'était composé un petit dictionnaire mythologique; et à quatorze, il fit un tableau chronologique, généalogique et synchronique des rois de la Grande-Bretagne. Il étudiait en même temps la botanique, et se formait un herbier, en faisant sécher les

fleurs et les plantes qu'il rapportait de ses promenades. A défaut des collèges supprimés depuis la révolution, il n'eut pour maître de latin que son père qu'il perdit en 1803, et cependant il écrivait et parlait cette langue avec la plus grande facilité. Devenu l'unique soutien de sa mère, il sacrifia ses goûts à la nécessité de se créer une position; et comme le vœu de ses parents l'avait appelé, dès son enfance, à la pratique de la médecine, il en suivit les cours dans la capitale. Quoique cette étude semble exiger tout le temps et toutes les facultés de celui qui veut y obtenir des succès, Abel Remusat, d'un caractère remuant et laborieux, créa avec quelques-uns de ses condisciples une *Société philanthropique*, pour conduire à la perfection intellectuelle et morale; mais cette société, dont il avait rédigé les statuts en latin, fut de courte durée. Remusat compléta son éducation, en suivant les cours de sciences et de haute littérature de l'école centrale au palais des Quatre-Nations. Il y connut St-Martin (*voy.* ce nom), avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Ayant vu un magnifique herbier chinois à l'Abbaye-aux-Bois, où l'abbé de Tersan avait formé une belle collection d'antiquités et de curiosités, le jeune savant s'enflamma de la passion d'apprendre la langue qui pouvait lui en expliquer toutes les planches. Ainsi la botanique fut la cause primitive de son goût pour les langues orientales, même les plus difficiles, telles que le chinois, le tibétain et le tartare. Encouragé par l'abbé de Tersan, qui lui prêta des livres chinois; aidé par ceux que la bienveillante amitié de Silvestre de Sacy lui faisait venir de Berlin et de St-Pétersbourg, et aussi par la grammaire de Fourmont et par les ouvrages de missionnaires en Chine, Remusat put, sans maître, copier à la dérobée tous les alphabets qu'il découvrit, et composer lui-même, pour son usage, des dictionnaires et des grammaires. Il ne lui avait pas même été possible d'avoir communication des dictionnaires chinois qui sont à la bibliothèque de Paris, parce que le ministère, en ordonnant l'impression de celui du P. Basile de Glémona, les avait tous mis à la disposition de Deguignes fils, chargé de cette publication. Abel Remusat ne se laissa point rebuter par ces difficultés; et l'opiniâtreté du travail suppléant aux secours qui lui manquaient, il parvint, au bout de cinq ans, à publier, en 1811, son *Essai sur la langue et la littérature chinoises*. Cet ouvrage qui, dans un étudiant de vingt-trois ans, montrait un sinologue du premier ordre, fixa dès lors sur lui l'attention du petit nombre de ceux qui, en Europe, cultivaient cette littérature, et tous s'empressèrent d'entrer en relation avec lui. Les académies de Grenoble et de Besançon le reçurent parmi leurs membres. L'explication d'une inscription en chinois et en mandchou du cabinet des antiques de Grenoble valut à Remusat, en 1812, son admission à

l'académie de cette ville. Il publia encore, dans des recueils périodiques, trois ou quatre opuscules sur le chinois, dont un en latin sur la médecine de cette nation, et cela ne ralentit en rien ses études médicales, puisque à peine âgé de vingt-cinq ans il soutint une thèse sur la médecine des Chinois et fut reçu docteur à la faculté de Paris. Louche d'un œil et fils unique d'une veuve, il avait échappé à la conscription; mais l'envahissement de la France par les armées étrangères ayant provoqué le rappel des conscrits libérés, Remusat avait peu de chance d'en être exempté. L'active bienveillance de Silvestre de Sacy lui valut alors la protection du duc de Felstre, ministre de la guerre. Nommé chirurgien aide-major des hôpitaux militaires, succursaux de Paris, puis adjoint au médecin en chef de l'hôpital de Montaigu, il se montra digne de ces fonctions par les soins qu'il donna, en 1814, aux soldats blessés, réunis dans les abattoirs de Paris transformés en hôpitaux. C'est dans la première année de la restauration que commença la fortune littéraire de Remusat. Il cessa d'exercer une profession où le talent ne suffit pas sans le courage. Le ministère ayant créé, au collège de France, les deux chaires de chinois et de sanscrit, Abel Remusat, sur la proposition de Silvestre de Sacy, fut nommé à la première, et son ami Chezy à la seconde, par une ordonnance du 26 novembre 1814. Remusat fut chargé en outre de cataloguer tous les livres chinois de la bibliothèque royale. Il fit l'ouverture de son cours au mois de janvier suivant, par un discours dont Silvestre de Sacy donna une analyse obligeante dans le *Moniteur* du 1^{er} février 1815 (morceau imprimé à part, in-8°). Le 5 avril 1816, appuyé par l'influence de ce protecteur, Remusat fut élu par l'Académie des inscriptions à la première des trois places vacantes dans cette académie, et en mars 1818 il remplaça Visconti dans la collaboration du *Journal des savants*, auquel il avait déjà fourni plusieurs articles. L'un des principaux fondateurs de la société asiatique de Paris, en 1822, il parut longtemps se contenter d'en être le secrétaire, au moyen d'un triumvirat qu'il y avait formé avec Klaproth et St-Martin, et il commit des actes injustes et arbitraires dont il sera parlé à l'article de St-Martin. En 1823, Remusat fut nommé chevalier de la Légion d'honneur et membre correspondant des sociétés asiatiques de Londres et de Calcutta. En 1824, il obtint, par la protection des ministres Corbière et Frayssinous, des lettres de noblesse qu'il a tenues secrètes, et la place de conservateur administrateur des manuscrits orientaux, vacante à la bibliothèque du roi par la mort de Langlès et refusée par Silvestre de Sacy. Ce ne fut qu'après une longue lutte qu'il l'emporta sur son confrère et collègue Chezy, dont les droits plus authentiques et plus nombreux, comme premier employé et comme orientaliste, étaient forte-

ment appuyés par Sacy. Remusat avait été nommé membre du conseil de perfectionnement de l'institution des sourds-muets, de la commission chargée de surveiller l'impression des manuscrits orientaux à l'imprimerie royale, et de la commission littéraire établie, en 1828, au ministère de l'intérieur, pour surveiller et examiner les œuvres et les demandes des gens de lettres. On sent que ces derniers emplois n'étaient guère que des sinécures produisant néanmoins à Remusat un cumul de fort bons traitements. Mais tout cela ne lui suffisait pas encore. Ennuagé de ne jouer que le second rôle dans la société asiatique, il en enleva la présidence à son protecteur, à son ami, au commencement de 1829. Ses opinions et ses relations l'avaient lancé, ainsi que St-Martin, dans la *Société des bonnes lettres*, et par la souplesse de son esprit et de son caractère, il s'y était mis facilement au diapason de l'auditoire. Il y avait lu des épisodes de son roman chinois *Tu-Kiao-li*, ou *les Deux cousines*, publié en 1826, 4 vol. in-12, et divers morceaux sur l'histoire, la législation et les usages des Orientaux, où, déposant la gravité d'un savant, il discutait les questions les plus importantes avec des plaisanteries d'assez mauvais goût. On trouve dans le *Journal asiatique* de janvier 1828, un échantillon de ses pasquinades, sous le titre de *Fragments* d'un ouvrage traduit du danois et intitulé *Considérations sur les peuples et les gouvernements de l'Asie*. Quoiqu'il n'y ait pas mis son nom, on y reconnaît bien son style. Remusat, par reconnaissance pour le gouvernement qui l'avait comblé de faveurs, et voulant en propager les doctrines, concourut avec St-Martin et d'autres amis à fonder le journal *l'Universel*, rédigé dans le système de dévouement le plus absolu au ministère Polignac, et qui parut le 1^{er} janvier 1829. Quand ce ministère fut tombé avec la monarchie, en 1830, l'*Universel* cessa de paraître. Remusat conçut de cet événement une frayeur si grande que sa santé en fut altérée. Toutefois, craignant de perdre ses sinécures, comme St-Martin, il louvoya prudemment et fit même partie, en 1831, d'une commission qui, bien que présidée par Cuvier et comptant parmi ses membres des hommes très-honorables, ne réforma aucun des abus des bibliothèques publiques, ce qui fut une sorte de triomphe pour Remusat qui administrait alors la bibliothèque royale, sous le nom du vénérable Van Praet. Il perdit sa mère, la même année, et lui survécut peu. Dès l'apparition du choléra, à la fin de mars 1832, il fit mettre, dans toutes les salles des manuscrits, des vases remplis de chlorure; mais peu rassuré sur l'effet de ce préservatif, il ne sortit plus de son appartement, où il mourut le 3 juin 1832, soit d'un cancer dans l'estomac, soit d'une inflammation d'entrailles, et fut enterré le même jour que le général Lamarque. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il

mourut très-pieusement et après avoir rempli tous ses devoirs de religion. C'était un reste un homme de beaucoup d'esprit et de savoir, un peu charlatan, comme quelques-uns de ses confrères, et sachant aussi comme eux tirer bon parti de sa position. Remusat était correspondant de la société asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande et de celle de Calcutta, de l'institut des Pays-Bas, de la société asiatique de Batavia, associé étranger de la société royale de Göttingue, des académies de Berlin, Turin, St-Petersbourg, etc. Silvestre de Sacy a prononcé deux éloges de Remusat, l'un à la société asiatique, dont il était redevenu président; l'autre à l'Académie des inscriptions. Un disciple de Remusat a publié aussi son éloge dans deux numéros du *Journal asiatique*; mais cette biographie s'arrête à la première partie de la vie de Remusat, l'auteur ne croyant pas pouvoir continuer dans la seconde les justes éloges qu'il lui avait décernés. Abel Remusat a publié les ouvrages suivants : 1° *Essai sur la langue et la littérature chinoises*, Paris, 1811, in-8°, avec 5 planches. Dans un petit volume, ce livre, malgré l'incohérence et la précipitation qui s'y font sentir, contient plus de notions saines et d'instructions vraiment utiles que les deux volumes de Bayer, ou les deux in-folio de Fourmont; mais Remusat a mieux fait depuis. 2° *De l'étude des langues étrangères chez les Chinois*, in-8° de 32 pages, morceau extrêmement curieux du *Magasin encyclopédique*, où l'on voit que, depuis six siècles, il existe à Pékin un collège pour les langues de l'Occident. Cet opuscule se trouve aussi dans le *Magasin encyclopédique* d'octobre 1811. 3° *Explication d'une inscription en chinois et en mandchou*, gravée sur une plaque de jade du cabinet des antiquités de Grenoble, dans le *Journal du département de l'Isère*, n° 6 de 1812, et tirée à part, in-8°. 4° *Notice d'une version chinoise de l'évangile de saint Marc*, publiée par les missionnaires anglais du Bengale (dans le *Moniteur* du 9 novembre 1812; et tirée à part, in-8° de 12 pages). C'est une critique sévère, mais écrite avec tant de politesse, et appuyée d'ailleurs de raisons si convaincantes, que les missionnaires anglais, loin d'en être choqués, sollicitèrent l'amitié de leur jeune censeur et ont continué depuis de lui faire hommage de leurs nombreux travaux. 5° *Dissertatio de Glosso-semeiotice, sive de signis morborum quæ e lingua sumuntur, præsertim apud Sinenses*, 1813, in-4° de 21 pages. C'est la thèse que Remusat avait soutenue pour son doctorat. 6° *Considérations sur la nature monosyllabique attribuée communément à la langue chinoise*, in-8° de 12 pages. Cette savante et curieuse dissertation avait été insérée, en latin, dans les *Mines de l'Orient*, t. 3, p. 279-288, avec 1 planche gravée qui n'a pas été mise dans la traduction française due à M. Bourgeat. Celle-ci comprend d'ailleurs le *Pater* en chinois, qui n'est pas dans

XXXV.

l'original latin, et les exemples de chinois ne sont pas les mêmes. 7° *Recherches historiques sur la médecine des Chinois*, etc. (dans le *Moniteur* du 21 octobre 1813; et imprimées à part, in-8° de 12 pag.). C'est l'examen critique d'une thèse de M. Lepage, in-4° de 104 pages. 8° *The Works of Confucius*, etc. (dans le *Moniteur* du 5 février 1814; et tiré à part, in-8° de 14 pages). C'est la notice raisonnée du 1^{er} volume de l'édition chinoise et anglaise des *Oeuvres de Confucius*, publiée à Serampour (au Bengale), par Marshman. 9° *Plan d'un dictionnaire chinois*, avec des notices de plusieurs dictionnaires chinois manuscrits, et des réflexions sur les travaux exécutés jusqu'à ce jour par les Européens, pour faciliter l'étude de la langue chinoise, 1814, in-8° de 88 pages. 10° Remusat a eu part à la publication du t. 14 des *Mémoires concernant les Chinois*, et au *Traité de chronologie chinoise*, par le P. Gaubil, qui en fait la suite, publié en 1814, par Silvestre de Sacy, in-4°. 11° *Programme du cours de langue et de littérature chinoises et de tartare mandchou*, précédé du *Discours* prononcé à la première séance de ce cours au Collège de France, le 16 janvier 1815, in-8° de 32 pages. 12° *Fothoutchling*, in-18 de 16 pages; morceau entièrement neuf, tiré de la *Biographie universelle*, à laquelle Abel Remusat a fourni un grand nombre d'articles, parmi lesquels nous indiquerons FOURMONT, GAUBIL, KHANGI, KHIAN-LOUNG, MENG-TSEU. 13° *Le livre des récompenses et des peines*, traduit du chinois, avec des notes et des éclaircissements, 1816, in-8° de 84 pages. 14° *Lithographie* (dans le *Moniteur* du 7 avril 1817, et tiré à part, in-8°). On y voit combien ce genre d'impression peut faciliter l'étude du chinois et des autres langues de la Haute-Asie, en permettant d'en multiplier à peu de frais les textes, si peu répandus jusqu'à ce jour. L'auteur l'avait déjà employé pour une *Table des clés chinoises*, plus commode que celle que Fourmont avait donnée dans ses *Meditationes Sinicæ*, pour une *Carte des îles Bonnin*, tirée de l'original japonais, et qu'Arrow Smith s'est hâté de reproduire dans la dernière édition de sa *Carte d'Asie*. Abel Remusat a donné sur ces îles (colonie japonaise) une curieuse notice dans le *Journal des Savants* de 1817, p. 387. 15° *L'Invariable Milieu*, ouvrage moral de Tséu-ssé, en chinois et en mandchou, avec une version littérale latine, une traduction française et des notes, précédé d'une notice sur les quatre livres moraux, communément attribués à *Confucius*, 1817, in-4° de 160 pages, inséré au tome 10 des *Notices et extr.*, sous ce titre : *Les quatre livres moraux*, etc. Remusat a composé cet ouvrage d'après une traduction latine publiée par des missionnaires, mais peu connue. On peut voir, sur ce travail, la *Notice sur une traduction inédite de Confucius*, par Abel Remusat, insérée en 1814 dans le *Mercure étranger* (n° 13, t. 3, p. 311), par L. A. M. Bourgeat. 16° *Mé-*

moire sur les livres chinois de la bibliothèque du roi, et sur le plan du nouveau catalogue, dont la composition avait été ordonnée par le ministre de l'intérieur (dans les *Annales encyclopédiques* de 1817, 6, 30, et 193; et publié à part, 1818, in-8° de 60 pages). 17° *Description du royaume de Camboge, par un voyageur chinois qui a visité cette contrée à la fin du 13^e siècle*, traduit du chinois, 1819, in-8°. 18° *Recherches sur les langues tartares, ou Mémoires sur différents points de la grammaire et de la littérature des Mandchous, des Mongols, des Ouigours et des Tibétains*, t. 1, Paris, 1820, in-4°. Cet ouvrage est un des plus importants de ceux qu'a publiés Remusat; le tome 2, annoncé depuis longtemps, n'a jamais paru; il est resté, dit-on, manuscrit, et peut-être inachevé, parmi ceux qu'on a trouvés après la mort de l'auteur. 19° *Histoire de la ville de Kothan, suivie de recherches sur la pierre de Yu et le jaspé des anciens*, traduit du chinois, Paris, 1821, in-8°. 20° *Lettre sur l'état et les progrès de la littérature chinoise en Europe*, Paris, 1822, in-8°. 21° *Eléments de la grammaire chinoise, ou Principes généraux du Kou-wen, ou style antique, et du Kouan-hoa, c'est-à-dire de la langue généralement usitée dans l'empire chinois*, Paris, 1822, in-8°. L'auteur a mis à profit la grammaire inédite du P. Premare. 22° *Mémoire sur la vie et les opinions de Lao-Tseu, philosophe chinois du 6^e siècle avant notre ère, qui a professé les opinions communément attribuées à Pythagore, à Platon et à leurs disciples*, Paris, 1823, in-4°. 23° *Aperçu d'un mémoire intitulé Recherches chronologiques sur l'origine de la hiérarchie lamaïque*, Paris, 1824, in-4°. Ce mémoire contient la série chronologique des patriarches de la religion de Bouddha. 24° *Mémoire sur les relations politiques des princes chrétiens, et particulièrement des rois de France, avec les empereurs mogols*, Paris, 1824, 2 part. in-4°. 25° *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Langlès*, Paris, 1824, in-8°. 26° *Mémoire sur plusieurs questions relatives à la géographie de l'Asie centrale*, Paris 1825, in-4°. 27° *Mélanges asiatiques, ou Choix de morceaux critiques et de mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux costumes, à l'histoire et à la géographie des nations orientales*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°. 28° *Nouveaux mélanges*, etc., Paris, 1828, 2 vol. Ces quatre volumes de mélanges contiennent la plupart des articles publiés par l'auteur dans le *Journal asiatique*, le *Journal des Savants*, les *Mines de l'Orient*, la *Biographie universelle*, etc. Outre ces ouvrages imprimés séparément, et les articles dont il a enrichi le *Journal des Savants*, Abel Remusat a donné dans les *Mines de l'Orient*: 1° l'*Uranographia mungalica* (t. 3, p. 179-196). C'est un tableau des trois cent dix-neuf constellations dans la sphère tartare, comparée avec celles des planisphères chinois et grecs; les noms mongols y sont écrits en lettres latines d'après la prononciation allemande. 2° *Fan, Sifan, Man,*

Meng, Han tsi yao, ou Recueil nécessaire des mots sanskrits, tangutains, mandchous, mongols et chinois (t. 4, p. 183-201, avec 1 planche). C'est une notice raisonnée d'un curieux vocabulaire pentaglotte, imprimé à la Chine. L'exemplaire qui est à la bibliothèque de Paris y a été envoyé par le P. Amiot, et ce savant missionnaire n'osa essayer de le traduire, ayant pris le sanskrit qui s'y trouve pour du tangout ou tibétain, parce qu'il est effectivement écrit en lettres tangutaines. Parmi les mémoires que Remusat a composés pour l'Institut, on distingue celui dont il a lu une partie à la séance publique de l'Académie des inscriptions, en juillet 1817, sur les *Relations politiques des rois de France avec les empereurs mogols* (voy. ci-dessus). Il contient deux lettres écrites en mogol à Philippe-le-Bel, par les rois mongols de Perse, et restées inconnues à tous nos historiens. Nous citerons encore ses *Recherches sur la position de la ville de Kara-koroum* (ancienne capitale de l'empire des Mongols); — ses *Notes sur l'étendue des ouvrages religieux de la secte de Bouddha*, — et ses *Remarques sur l'extension de l'empire chinois*, où l'on prouve que les frontières de cet empire se sont étendues plusieurs fois jusqu'à la mer Caspienne. Remusat n'a rien fourni pour les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, quoique son nom figure sur le titre de cette publication du libraire Ladvocat; il n'a rien donné non plus dans les *Contes chinois*, publiés en 1827. A—T et G. M. P.

RENARD (JEAN-CLAUDE), médecin, pratiqua longtemps la médecine à Mayence, où il était membre de la société départementale des sciences et des arts. S'étant retiré à Strasbourg lorsque Mayence cessa d'être français, il y continua avec succès l'exercice de sa profession et publia plusieurs ouvrages. Il mourut en 1827. On a de lui : 1° *Ramollissement remarquable des os du tronc d'une femme et quelques observations semblables*, Mayence, 1804, in-4°; 2° *Médecine légale, ou Considérations sur l'infanticide*, 1819, in-8°; 3° *Influence du traitement sur les maladies*, Strasbourg, 1825, in-8°. — RENARD (J. N.), médecin à la Fère (Aisne), a publié : *Essai sur les écrouelles*, Paris, 1769, in-12. Z.

RENARD (SIMON), négociateur, naquit à Vesoul au commencement du 16^e siècle. Ayant terminé ses études à l'université de Dole, il prit ses degrés en droit et fut pourvu, bientôt après, de la charge de lieutenant général au bailliage d'Amont (1). Son mérite et sa capacité le firent connaître du chancelier Perrenot de Granvelle et de son fils, l'évêque d'Arras, devenu célèbre sous le nom de cardinal de Granvelle. Par leur protection, il obtint une place de maître des requêtes au conseil de Flandre et parvint rapidement aux premiers emplois. Nommé d'abord

(1) Le bailliage d'Amont composait la partie de la Franche-Comté qui forme aujourd'hui le département de la Haute-Saône.

ambassadeur en France, il fut ensuite envoyé à Londres pour conclure le mariage de l'infant don Philippe avec Marie, reine d'Angleterre. Renard montra beaucoup d'habileté dans cette négociation et triompha de tous les obstacles qui s'opposaient à une alliance vivement désirée par l'évêque d'Arras et que la France ne voyait pas sans inquiétude. Depuis il fut employé dans diverses affaires importantes et eut part au traité de Vaucelles (1556), dont les conditions furent jugées ruineuses pour l'Espagne. Renard, dans cette circonstance, s'était écarté des ordres qu'il avait reçus de sa cour, et le roi Philippe II lui en témoigna son mécontentement. Persuadé que Granvelle l'avait desservi, Renard s'unit aux ennemis de ce ministre et vint à bout de soulever contre lui la noblesse de Flandre. Il se permit à l'égard de son bienfaiteur les railleries les plus indécentes (1) et finit par pousser les mécontents à le dénoncer au roi comme l'auteur des troubles des Pays-Bas. Granvelle feignit longtemps d'ignorer les menées de Renard; enfin, ne pouvant plus se les dissimuler, il se contenta de lui écrire pour se plaindre de son ingratitude : « Ne vous souvenez-vous plus, « lui mandait-il, que c'est moi qui vous ai tous « jours soutenu, défendu et protégé partout?... « Est-ce ainsi que vous reconnaissez mes bontés « et que vous récompensez mon amitié?... Pen- « sez à vous-même, et je serai toujours prêt « à vous servir (2). » Loin de profiter de ces sages conseils et de reconnaître ses torts, Renard se flatta qu'aidé par le prince d'Orange et par le comte d'Esmond, il viendrait à bout de faire renvoyer le cardinal et peut-être de lui succéder dans l'administration des Pays-Bas. Granvelle perdit enfin patience et crut devoir punir un ingrat. Un des domestiques de Renard, convaincu d'avoir vendu les secrets d'Etat, avait été condamné à mort par le parlement de Dole. Dans ses interrogatoires, il avait laissé échapper quelques mots qui pouvaient compromettre son maître, mais qu'on avait négligé d'éclaircir. Le cardinal fit rechercher les pièces et parla au conseil des charges qui existaient contre Renard. Celui-ci se plaignit qu'on voulût faire suspecter sa fidélité, demanda des commissaires pour le juger et déclara qu'il ne rentrerait point au conseil avant qu'on lui eût rendu justice. L'empressement qu'il mit dans ses plaintes déplut à la cour, et il reçut l'ordre d'aller servir dans le comté de Bourgogne. Renard refusa d'obéir,

prétextant que sa santé ne lui permettait pas de supporter les fatigues d'un si long voyage; mais voyant que les seigneurs flamands n'osaient pas le soutenir hautement, il prit le parti d'aller en Espagne, où il espérait trouver des amis plus capables de servir sa haine contre Granvelle. Avant son départ, il avait eu l'imprudence d'adresser au roi Philippe II une requête par laquelle il lui reprochait de laisser ses services sans récompense, et qu'il terminait en donnant la démission de sa charge de conseiller d'Etat, demandant pour toute grâce d'être payé de ses appointements arriérés. Le roi, choqué de cette requête, le reçut très-froidement, et, après une courte audience, le congédia. Renard languit plusieurs années à Madrid dans la misère et y mourut, dit l'abbé Boisot, de chagrin ou autrement (1), le 8 août 1575 (voy. *Projet de la vie du cardinal de Granvelle*, p. 106). L'écrivain qu'on vient de citer fait ainsi le portrait de ce négociateur : « C'était un homme fort habile, ardent, « beau parleur, mais railleur et turbulent. » Les *Ambassades de Renard*, 3 volumes in-fol., font partie de la collection des *Mémoires du cardinal de Granvelle*, conservés dans la bibliothèque de Besançon. W—s.

RENARD (JEAN-AUGUSTIN), architecte, naquit à Paris le 28 août 1744. Destiné d'abord à la peinture, il fut placé sous la direction de Hallé, peintre de l'Académie. Malgré ses progrès dans cet art, il ne put résister à la passion qui l'entraînait vers l'architecture. Admis au nombre des élèves du professeur Le Roi, il ne tarda pas à concourir pour le grand prix d'architecture. Après avoir obtenu le second prix en 1770 et 1772, il remporta, en 1773, le premier, dont le sujet était : *un pavillon d'agrément pour un souverain*. Arrivé à Rome, il se mit à dessiner avec un tel succès les monuments et les antiques qui se rencontrent à chaque pas dans cette terre classique, que l'abbé de St-Non, qui s'occupait alors de sa belle édition du *Voyage pittoresque d'Italie*, le choisit pour l'un de ses collaborateurs. Un nombre considérable de gravures de cette belle collection, exécutées d'après les dessins de Renard, suffirait pour assurer la réputation de cet artiste. De retour en France, il fut nommé, en 1784, à la place d'inspecteur des bâtiments du roi, et, l'année suivante, à celle d'adjoint à l'inspection des carrières, dont son beau-père, Guillaumot, était titulaire; enfin, en 1792, l'Académie d'architecture, peu de temps avant sa destruction, lui ouvrit ses portes. La révolution lui ayant ravi ses places, il en obtint d'autres des nouveaux gouvernements et

(1) Au baptême du fils du comte de Mansfield, on fit une mascarade, dans laquelle un homme habillé en cardinal était chassé par un diable avec des queues de Renard. Granvelle, dit l'abbé Boisot, ne fit qu'en rire; mais le roi n'y entendit point raillerie.

(2) Cette lettre, qui prouve et la modération du cardinal et son attachement sincère pour Renard, est imprimée dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Granvelle*, par Levesque, t. 1^{er}, p. 327. L'abbé Boisot en a publié une autre, dans laquelle le cardinal offre de l'argent à Renard : « Vous me le pourrez rendre, « lui dit-il, après avec votre commodité, ou je le recouvrerai avec « le temps sur vos gages d'Espagne; car je désire que vous soyez « accommodé, et vous pousser tout outre le plus que je pourrai. »

(1) L'abbé Boisot veut sans doute faire entendre que Renard était soupçonné d'avoir terminé lui-même ses jours; le bruit en courut dans sa province, mais il ne s'est pas confirmé. On n'a pas manqué d'accuser le cardinal de Granvelle d'avoir fait assassiner Renard; mais, au contraire, il donna des larmes à sa mort, et s'empessa d'offrir ses services à sa veuve et à ses enfants.

fut nommé successivement architecte du département de la Seine, l'un des trois inspecteurs de la grande voirie et membre du comité de consultation des bâtiments impériaux. Ce fut au milieu des occupations que lui donnaient toutes ces places, et de l'exécution de différents projets dont il était chargé, qu'une maladie aiguë vint terminer sa carrière, le 24 janvier 1807. Parmi les différents travaux de cet artiste, on distingue les deux grandes écuries que Louis XVI a fait bâtir à Sèvres et à St-Germain en Laye et le comble vitré du salon d'exposition au Louvre, qui est un chef-d'œuvre dans son genre. Renard a décoré aussi les appartements de l'hôtel d'Orsay, rue de Varennes, ceux du prince de Bénévent, rue d'Anjou; il a construit, rue du Bac, une galerie à l'hôtel qui était alors celui des relations extérieures. Le château de Valençay lui doit son embellissement et un accroissement considérable. En général, cet artiste avait un talent et un goût particulier pour les décorations intérieures, et tout ce qu'il a exécuté en ce genre porte le cachet de son auteur.

P—E.

RENAU D'ÉLIGARAY (BERNARD), célèbre marin, naquit dans le Béarn, en 1652, d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. Il entra fort jeune chez Colbert de Terron, intendant de Rochefort, qui le traita comme son propre fils, et lui conseilla d'apprendre les mathématiques, science dans laquelle Renau fit de grands progrès, moins par la lecture que par la méditation. Il étudia la philosophie dans la *Recherche de la vérité*, et devint l'ami du P. Mallebranche, dont il s'honora toute sa vie d'être le disciple. Sur la recommandation de Colbert de Terron, Seignelay lui fit obtenir en 1679 une place près du comte de Vermandois, amiral de France, avec un traitement de mille écus. Il assista la même année aux conférences dans lesquelles furent discutés les différents projets pour perfectionner la construction des vaisseaux : il y développa sa méthode, que Duquesne fit adopter en sacrifiant ses vues à l'intérêt de l'Etat (*voy. DUQUESNE*), et il fut chargé de la mettre en pratique dans les ports, où, par ses soins, se formèrent bientôt un grand nombre d'habiles constructeurs. En 1680, les Algériens ayant déclaré la guerre à la France, Renau proposa de bombarder Alger, et, malgré l'opposition que cette idée trouva dans le conseil, le roi lui donna l'ordre de faire construire cinq galiotes à bombes, deux à Dunkerque et trois au Havre. S'étant embarqué sur un de ces nouveaux bâtiments pour aller rejoindre le reste de la flottille à Dunkerque, il fut accueilli par un coup de vent des plus furieux, qui rompit les digues de la Hollande et submergea 90 vaisseaux le long de la côte : cependant la galiote, cent fois abîmée, échappa contre toute apparence sur les bancs de Flessingue et parvint à sa destination. Il se transporta ensuite devant Alger, triompha par son courage de tous les obstacles,

et imposa silence aux envieux, qui finirent par reconnaître qu'on lui devait la prompte soumission des Algériens. Après la mort du comte de Vermandois, Renau se crut dégagé de la marine et alla joindre Vauban en Flandre; mais il fut bientôt rappelé par Seignelay, qui devait commander l'expédition contre Gènes (*voy. COLBERT DE SEIGNELAY*). Dès qu'elle fut terminée, il partit pour la Catalogne, où il prit Cadequiers en quatre jours; de là il retourna près de Vauban, occupé de fortifier les frontières de Flandre et d'Allemagne. Il le suivit en 1688 devant Philisbourg, dont Vauban devait faire le siège; mais le roi lui ayant défendu de s'exposer, Renau en eut seul la conduite, et prit dans la même campagne Manheim et Frankendal. La France allait être engagée dans une guerre contre toute l'Europe : Renau soutint seul la possibilité de résister sur mer aux forces réunies de l'Angleterre et de la Hollande, et fit agréer ses plans par le roi, qui le récompensa de ses services par le brevet de capitaine de vaisseau et la place d'inspecteur général de la marine, avec douze mille livres de pension. La mort de Seignelay faillit rendre inutile la bonne volonté du roi. N'étant pas connu du nouveau ministre de la marine (Pontchartrain), Renau quitta Paris sans lui demander même une audience, et s'empessa de retourner servir avec Vauban, qu'il regardait moins comme son chef que comme un ami. Mais le roi, ayant voulu examiner les projets pour la campagne de 1691, demanda celui de Renau, le fit chercher, et lui dit que son intention était qu'il continuât de servir dans la marine, ce qui ne l'empêcherait pas de servir aussi sur terre. Il accompagna Louis XIV au siège de Mons, et de là il se rendit à Brest pour expliquer les nouvelles manœuvres aux officiers de marine : ceux-ci refusèrent d'obéir à l'inspecteur, et, malgré les prières de Renau, le ministre se crut obligé de casser deux officiers pour prévenir les suites de cette insubordination. De Brest, Renau vint devant Namur, que le roi assiégeait en personne, et il courut ensuite à St-Malo sauver cette ville et 30 vaisseaux échappés du combat de la Hogue (*voy. TOURVILLE*). Ayant monté, pour l'essayer, un vaisseau construit d'après ses plans, il s'empara d'un bâtiment anglais de 76 canons, sur lequel il trouva des diamants pour plus de quatre millions, et quoiqu'ils lui appartenissent d'après l'usage établi dans la marine, il s'empessa de les remettre au roi, qui le força d'accepter, comme une légère gratification, une rente de neuf mille livres sur l'hôtel de ville de Paris. Sur le même bâtiment était une nièce de l'archevêque de Canterbury. Cette dame avait tout perdu par le pillage du vaisseau : Renau se crut obligé de pourvoir à ses besoins tant qu'elle fut prisonnière; il en usa de même à l'égard du capitaine, et il lui en coûta plus de vingt mille livres pour les avoir pris. Il fit un

voyage en Amérique pour l'exécution d'un grand dessein qu'il avait formé; mais la peste le contraignit de revenir en 1697, et, après la paix de Ryswick, il y retourna pour mettre en sûreté les colonies françaises. Philippe V, à peine arrivé à Madrid, demanda Renau pour visiter les principales villes d'Espagne et en réparer les fortifications, ruinées par la négligence du gouvernement. Renau s'empressa d'accéder à cette invitation; mais, ne pouvant obtenir les fonds qu'on lui promettait, il dit franchement au roi la vérité sur ses ministres, qui ne lui pardonnèrent pas de s'être montré plus ami de leur pays qu'eux-mêmes. Renau ne laissa pas de rendre de grands services à l'Espagne. Il sauva l'argent des galions d'Amérique, réfugiés dans le port de Vigo, où les Anglais vinrent les attaquer, comme il l'avait prévu (*voy.* CHATEAU-RENAU); il fit transporter ces trésors à Lugo sur des chariots et conserva par son activité plus de cent millions au trésor royal. Il assiégea Gibraltar en 1704, et il aurait enlevé ce point important aux Anglais sans l'arrivée imprévue d'une flotte, qui fit lever le siège. Il emprunta de l'argent en son nom pour réparer les fortifications de Cadix, et, après cinq ans de séjour en Espagne, il se vit forcé de réclamer son congé, faute de pouvoir y subsister plus longtemps. Quand il revint en France, il avait une seule pistole dans sa poche et le brevet de lieutenant général des armées du roi catholique, dont il n'avait jamais touché les appointements. Les pensions dont il jouissait en France étaient mal payées. Il ramassa les débris de sa fortune, satisfait ses créanciers, et attendit, sans se permettre une seule plainte, des moments plus favorables. Malte se crut menacée par quelques armements des Turcs, et le grand maître fit demander Renau pour défendre cette île. L'alarme se trouva fausse, et Renau revint à Paris. Pendant son absence, Louis XIV était mort; mais le régent connaissait ses talents et ses services; il le nomma conseiller d'Etat pour la marine et le décora de la grand'croix de l'ordre de St-Louis. Ce prince le chargea de faire dans l'élection de Niort un essai de la taille proportionnelle imaginée par Vauban (*voy.* ce nom), et Renau remplit cette commission avec le zèle qui l'anima toute sa vie. Depuis quelque temps, il était sujet à une rétention d'urine, pour laquelle il se transporta aux eaux de Pougues. L'usage de ces eaux ayant augmenté son mal, il voulut essayer un remède qu'il avait appris du P. Malébranche, et qui consistait à boire une grande quantité d'eau de rivière assez chaude. Mais, malgré l'excellence de ce remède, dont il racontait les effets merveilleux, il mourut le 30 septembre 1719. « Sa mort, dit Fontenelle, fut celle d'un religieux de la Trappe. » Il était membre honoraire de l'Académie des sciences depuis 1699. La nature l'avait fait géomètre; mais il n'avait pas eu le loisir

d'acquérir de l'érudition, et il convenait de son ignorance avec une franchise qui lui coûtait peu. D'une taille très-petite, mais bien proportionnée, il était vif, adroit, spirituel, plein de courage, de probité, de désintéressement, mais d'un tel entêtement que jamais il ne revenait d'une opinion qu'il avait une fois adoptée. On a de lui : la *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, imprimée par ordre du roi, Paris, 1689, in-8°, et des lettres, dans le *Journal des Savants*, pour répondre aux objections que Huygens et Jean Bernoulli faisaient contre quelques-uns de ses principes. L'ouvrage de Renau a été surpassé par celui que J. Bernoulli a publié sur le même sujet, Bale, 1714, in-4°, ou dans le tome 2 de ses *Ouvres complètes*. On peut consulter pour de plus grands détails l'*Eloge de Renau*, par Fontenelle, et le *Dictionnaire* de Chauffepié. W—s.

RENAUD ou plutôt REGNAULD (VALÈRE), en latin *Valerius Reginaldus*, jésuite, naquit en 1543 à Usie, bailliage de Pontarlier, de parents pauvres, mais qui, voyant ses heureuses dispositions, s'imposèrent des sacrifices pour les cultiver. Après avoir achevé ses études à Paris avec beaucoup de succès, il embrassa la règle de St-Ignace et fut chargé d'enseigner la philosophie à Bordeaux. L'intérêt qu'il sut donner à ses leçons y attira un grand nombre d'élèves, et, quoique privé de livres et de tout autre secours, il réduisit au silence le professeur du collège d'Aquitaine, qui l'avait imprudemment attaqué dans l'espoir de ramener la foule à son école (*voy.* la *Bibl. Soc. Jesu*). Le P. Renaud soutint et accrut sa réputation dans les différentes chaires qu'il remplit à Pont-à-Mousson, à Paris et enfin à Dole, où il professa vingt ans la théologie morale de la manière la plus brillante, et avec une affluence d'auditeurs qui accouraient pour l'entendre de toutes les parties de la France, de l'Allemagne et des Pays-Bas. Il mourut à Dole le 14 mars 1623, à l'âge de 80 ans, dans de grands sentiments de piété. On a de lui : 1° *Praxis fori pœnitentialis ad directionem confessarii in usu sacri sui muneris*, Lyon, 1620; Cologne, 1622, 2 vol. in-fol., édition corrigée et augmentée; 2° *De prudentia et cæteris in confessario requisitis*, Lyon, 1610, in-8°; Cologne, 1611, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois; il a été traduit en français par Etienne la Plonce-Richete, chanoine de Grenoble, Lyon, 1616 ou 1619, in-8°. 3° *Tractatus de officio pœnitentis in usu sacramenti pœnitentiæ*, Lyon, 1618; Mayence, 1619, in-12. L'auteur a refondu ces deux traités dans son grand ouvrage. 4° *Compendiaria praxis difficiliorum casuum conscientiarum*, Lyon, 1618; ibid., 1619; ibid., 1623; Douai, 1625, in-12; trad. en français par le P. Jacques Jacquet, religieux carme, Lyon, 1623, in-12. Pascal a tiré des ouvrages de notre auteur, qu'il nomme le P. Reginald, plusieurs propositions qu'il présente comme des exemples de cette morale relâchée qu'on repro-

che aux jésuites (*voy. les Lettres provinciales*); mais on en a reproduit un bien plus grand nombre dans les *Extraits des assertions soutenues et enseignées par les jésuites*, ouvrage que Barbier attribue à Roussel de la Tour, aidé des abbés Minard et Goujet. Voyez le *Dictionnaire des anonymes*, 2^e édit., n° 6427. W—s.

RENAUD (Louis), né à Lyon vers 1690, était dominicain, docteur de Sorbonne, prédicateur du roi; il avait été grand vicaire de Beauvais et est mort le 20 juin 1771. On a de lui : 1^o un discours latin, prononcé à Beauvais à l'occasion de l'exaltation du pape Benoît XIII, en 1724; 2^o *Oraison funèbre du maréchal de Villeroi*, prononcée dans l'église de la Charité, à Lyon, le 15 septembre 1730, et imprimée dans la *Description de la pompe funèbre de M. le maréchal de Villeroi*, Lyon, 1730, in-fol.; 3^o *Oraison funèbre du duc d'Orléans*, Paris, 1752, in-4^o. Les sermons du P. Renaud eurent un grand succès quand il les débita; mais ils n'ont point été imprimés, et l'auteur a conservé la réputation de grand prédicateur, que l'impression fait perdre le plus souvent. A. B—T.

RENAUD. Voyez RAYNAUD, REYNAUD, REGNAULT et RENAULT.

RENAUDIE (GODEFROY (1) DE BARRI, seigneur DE LA), chef de la conjuration d'Amboise, descendait d'une ancienne famille du Périgord. Il jouissait de la réputation d'un brave et vaillant capitaine, et selon Belleforest, c'était l'un des plus éloquents hommes du royaume, quoique sans érudition (*voy. Histoire de France*, t. 2, p. 1608). Jean du Tillet, greffier du parlement de Paris, ayant eu l'occasion d'examiner les titres de cette famille, trouva que la Renaudie possédait illicitement un riche bénéfice et l'en fit dépouiller pour le donner à son frère. La Renaudie appela de cette décision au parlement de Bourgogne. Dans le cours du procès, il altéra son titre de possession, dont on lui avait fait apercevoir le vice. Il fut poursuivi alors comme faussaire par du Tillet, et il aurait couru risque de la vie, si le duc de Guise, gouverneur de Bourgogne, ne l'eût fait évader le jour de la Fête-Dieu (2). Il s'enfuit à Genève, y embrassa le calvinisme, et ensuite habita Lausanne, où il se maria. S'étant lié facilement avec les réfugiés français, qui tous soupiraient après un ordre de choses qui leur permit de revoir leur patrie, il vint à bout de leur persuader qu'il avait trouvé le moyen d'abrégier leur exil. Muni de lettres de recommandation, il parcourut l'Allemagne et les Pays-Bas pour reconnaître la disposition des esprits et pour établir des rapports entre les

hommes les plus considérables du parti protestant, dont il devint ainsi l'agent général. La réflexion le convainquit bientôt que de malheureux réfugiés, privés de la plus grande partie de leurs revenus, ne pourraient jamais former un parti capable de lutter avec avantage contre leurs ennemis, et qu'il fallait lier la cause des protestants à celle des grands seigneurs que l'ambition et la jalousie éloignaient de la cour. Il recourut donc au duc de Guise, dont il avait éprouvé la bienveillance; il obtint par son crédit des lettres de révision et put revenir en France sans être inquiété. Mais, au lieu de s'occuper de son procès, il parcourut les provinces méridionales sous le nom de Laforêt, visitant les églises réformées, s'instruisant de leurs ressources, et ouvrant partout des liaisons avec les hommes le plus en état de l'aider dans le projet qu'il avait conçu de renverser les Guises, à qui l'on attribuait généralement les persécutions contre les protestants et tous les malheurs de la France. Quand il fut assuré du dévouement et de la discrétion d'un certain nombre d'hommes marquants, il les réunit et leur développa le plan de la conjuration, qui fut adopté. On lui adjoignit pour l'exécution trente capitaines expérimentés, qui devaient l'aider de leurs conseils et avec lesquels il était invité de correspondre. La mort de Henri II, loin de rien changer dans les projets de la Renaudie, le confirma dans l'espérance du succès. En quittant l'assemblée, il se rendit à Genève, où l'on croit que fut rédigée la fameuse consultation portant que, sans blesser sa conscience ni manquer à la majesté royale, il était loisible de recourir à la force pour soustraire le roi à la domination des Guises. La Renaudie colporta cette pièce dans le reste de la Suisse et une partie de l'Allemagne, tant pour demander des signatures que pour recueillir le produit des collectes faites par les associés. Il revint ensuite à Lyon, où il rendit compte aux principaux conjurés du résultat de son voyage et indiqua une assemblée à Nantes pour le 1^{er} février 1560. La Renaudie l'ouvrit par un discours que de Thou nous a conservé (liv. 24). Après avoir montré la triste situation de la France, abandonnée à la tyrannie des Guises, il annonça qu'un grand nombre de gentilshommes avaient résolu d'unir leurs efforts pour faire cesser un état de choses qui devenait de plus en plus intolérable, et qu'ils devaient agir sous la direction d'un prince qui l'avait nommé son lieutenant, mais dont il ne lui était pas encore permis de révéler le nom. Il assura que le seul but des conjurés était de délivrer le roi de l'oppression des Guises, et termina par protester de son profond respect pour la personne sacrée du monarque, ainsi que pour sa famille. Cette protestation, accueillie avec enthousiasme, fut rédigée sur-le-champ et signée par tous les membres de l'assemblée. On convint ensuite de choisir

(1) Contre l'opinion de la plupart des historiens, le Laboureur dit qu'il se nommait Jean. Voy. ses *Additions aux Mémoires de Castelnau*.

(2) C'est Brantôme qui rapporte ces particularités qu'il dit tenir du duc de Guise lui-même; mais selon de Thou, la Renaudie avait été condamné à une grosse amende et banni pour un temps (liv. 24).

des députés chargés de présenter au roi une requête pour lui demander l'éloignement des Guises et le libre exercice du calvinisme ou la convocation des états généraux. Comme ces députés pouvaient être exposés, on décida de leur donner une escorte qui garantît leurs personnes de toute insulte, et la Renaudie fut autorisé à lever 500 cavaliers et 1,500 fantassins. Il se dirigea aussitôt sur Paris, afin de rendre compte, dit-on, au prince de Condé de ce qui venait de se passer à Nantes, et de conférer avec les anciens de l'Eglise sur la somme qu'elle fournirait pour le succès d'une entreprise qui paraissait devoir décider de l'existence des protestants en France. Il alla loger chez un avocat nommé Pierre des Avenelles, qui tenait au faubourg St-Germain un hôtel garni, fréquenté par les religionnaires que leurs affaires appelaient à Paris. Avenelles, étonné de l'affluence des étrangers qui venaient dans sa maison le jour et la nuit, les observa plus attentivement et devina qu'il se tramait quelque chose d'extraordinaire. Il fit part de ses soupçons à la Renaudie, qui crut pouvoir sans danger lui révéler une partie de son plan. Avenelles, protestant zélé, reçut avec joie cette confidence; mais bientôt, effrayé des suites que pouvait avoir une entreprise si hardie, il alla trouver le secrétaire du duc de Guise et lui découvrit tout ce qu'il venait d'apprendre. La cour faisait alors son séjour ordinaire à Blois, ville qu'une simple muraille ne mettait pas à l'abri d'un coup de main. Dès qu'il connut l'existence de la conjuration, le duc de Guise fit conduire la famille royale au château d'Amboise, qui pouvait offrir quelque résistance. Les conjurés, quoique découverts, se rendent (par petits détachements, pour détourner les soupçons) au lieu que la Renaudie leur a désigné; mais, à mesure qu'ils arrivent, ils sont enlevés par le duc de Nemours, conduits aux prisons d'Amboise, si l'on en espère des révélations, ou pendus aux créneaux du château. La Renaudie, instruit de ces désastres, cherchait à rassembler ses différentes bandes pour attaquer Amboise et l'enlever de vive force. Mais, tandis qu'il se portait sur tous les points où sa présence était nécessaire, il est rencontré dans la forêt de Château-Renaud par le jeune Pardaillan, son cousin, qui court sur lui le pistolet à la main. La Renaudie, plus leste, saute à bas de son cheval et le renverse de doux coups d'épée; mais un page de Pardaillan l'étend mort, d'un coup d'arquebuse, sur le corps de son maître. Cet événement arriva, selon de Thou, le 17 mars 1560. Le cadavre de ce malheureux fut apporté dans Amboise et attaché à une potence élevée au milieu du pont, avec cette inscription : *La Renaudie, dit Laforêt, chef des rebelles*. La Bigne, son secrétaire, fut pris avec son chiffre et ses papiers, et, se croyant dégagé de son serment par la mort de son maître, révéla toute la conjuration.

Ce fut la Bigne qui déclara que le prince de Condé en était le véritable chef; mais on sait avec quelle fermeté ce prince repoussa cette accusation (*voy.* CONDÉ), et, malgré tous les soupçons qui semblent s'élever contre lui, il n'existe aucun document d'après lequel on puisse affirmer que Condé ait eu des conférences avec la Renaudie, et moins encore, comme l'ont avancé quelques historiens, qu'il se serait mis à la tête des rebelles si le complot eût réussi. Outre l'*Histoire du tumulte d'Amboise*, 1560, in-8°, insérée dans le tome 1^{er} des *Mémoires de Condé*, p. 402, édition de 1743, on peut consulter, pour de plus grands détails, la plupart des historiens contemporains.

W—s.

RENAUDIÈRE (PHILIPPE-FRANÇOIS DE LA), géographe français, naquit à Vire en 1781; il s'appliqua de bonne heure à l'étude, et, commençant par la poésie, il écrivit des pièces de vers qui sont dispersées dans des recueils aujourd'hui oubliés; l'une d'elles, la *Fête-Dieu dans un hameau*, attira l'attention de Chateaubriand qui, en l'insérant dans le *Génie du christianisme*, lui procura une publicité des plus étendues. La Renaudière, tout en fournissant des articles à des journaux littéraires de l'époque (la *Décade*, le *Publiciste*, etc.), avait fait son droit, était entré dans la magistrature, et il remplit pendant plusieurs années les fonctions de président du tribunal civil de sa ville natale. Il finit par renoncer à la carrière judiciaire et se rendit à Paris afin de se livrer uniquement à son penchant pour l'étude et surtout à celle de la géographie. Lié avec Eyriès, Klaproth et autres savants qui partageaient ses goûts, versé dans la connaissance de la langue anglaise, il travailla à traduire des voyages et à rédiger des recherches sur divers points peu connus de notre globe. La *Revue britannique* et le *Bulletin de la société de géographie* le comptèrent au nombre de leurs rédacteurs. Un de ses principaux ouvrages est la description du Mexique qui fait partie de l'*Univers pittoresque*, publié par la maison Didot (1843). Depuis 1826 jusqu'à 1839, de la Renaudière fut un des directeurs des *Annales des voyages*, et il inséra dans ce recueil intéressant des travaux curieux (*Description de Poulo-Penang*, *Notice sur le royaume de Kedah*, etc.). Il traduisit les voyages de Denham et de Clapperton dans l'intérieur de l'Afrique (1829, 2 vol. in-8°); il travailla à divers traités de géographie publiés sous le nom de Malte-Brun, mais mis au niveau des progrès de la science; il fournit des notes à la traduction française de l'ouvrage espagnol de Navarette sur Christophe Colomb. Versé dans les langues allemande et anglaise, il s'intéressait vivement aux études de linguistique, et il mit au jour une traduction de l'ouvrage anglais de M. Th. Wright sur les progrès des études relatives à la littérature anglo-saxonne. Il appartenait à un grand nombre de sociétés savantes, telles que la société de géographie de Paris (dont

il fut vice-président), la société ethnologique, celles des antiquaires de Normandie et d'Ecosse, l'Institut historique du Brésil, etc. Ce laborieux écrivain mourut au mois de février 1845; sa bibliothèque offrait une collection intéressante de voyages et de livres relatifs à l'histoire littéraire; le catalogue, rédigé par le libraire Jannet pour la vente publique qui eut lieu en 1846, remplit 2576 numéros. Z.

RENAUDIN (JEAN-FRANÇOIS), amiral français, naquit le 27 mars 1757 à St-Martin du Gua, près de Saujon et Marennes, en Poitou. Entré fort jeune dans la marine, il y avait obtenu le grade de capitaine de vaisseau et commandait le *Vengeur* dans l'escadre de l'amiral Villaret, lors du fameux combat d'Ouessant entre les flottes française et anglaise, le 13 prairial an 2 (1^{er} juin 1794). Assez de détails sur cette malheureuse affaire se trouvent dans divers ouvrages historiques pour que nous nous abstenions de les répéter. Nous nous bornons à renvoyer sur ce point le lecteur à la notice sur Villaret-Joyeuse. Renaudin, après la perte du *Vengeur*, fut recueilli en mer par des embarcations anglaises, en même temps que plusieurs autres officiers. Ces officiers furent comblés d'égards en Angleterre, et Renaudin obtint la faveur de retourner avant échange en France, où il fut promu au grade de contre-amiral, grade sous lequel il est compris dans l'*Almanach* de l'an 4 et jusqu'à celui de l'an 8. Il fut nommé commandant d'une escadre de 6 vaisseaux, 3 frégates et 3 corvettes qui appareilla de Brest le 2 ventôse an 3. Il partagea avec les amiraux Martin et Delmote le commandement d'une flotte armée à Toulon, dans la même année. Il fut envoyé le 6 ventôse an 7 (1799) à Naples comme commandant d'armes. En 1801, le gouvernement consulaire le nomma inspecteur général des ports maritimes depuis Cherbourg jusqu'à Bayonne. Des infirmités, résultant des fatigues du service, l'ayant forcé à une retraite prématurée, il entra dans ses foyers et y mourut le 30 avril 1809. — RENAUDIN (Matthieu-Cyprien), né en 1761 à St-Denis, île d'Oléron, frère puîné de Jean-François, était commandant en second du *Vengeur* au combat du 13 prairial et en partagea tous les périls. Comme lui, il échappa au naufrage et fut conduit prisonnier en Angleterre. A son retour dans sa patrie, il fut nommé capitaine de haut bord et pensionné après de longs et honorables services; il mourut le 14 février 1836. Chacun des deux frères, Jean-François et Matthieu-Cyprien, avait auprès de lui, le 13 prairial, un fils. L'un et l'autre, portés mousses sur le rôle du vaisseau, eurent aussi le bonheur d'être recueillis à l'instant du naufrage par le canot d'un vaisseau anglais. L-s-d.

RENAUDOT (THÉOPHRASTE), médecin et fondateur de la *Gazette* en France (1), naquit à Loudun

en 1584 et vint fort jeune à Paris, où il étudia quelque temps sous un maître en chirurgie. Il se rendit à Montpellier en 1606, s'y fit recevoir docteur en médecine dans l'espace de trois mois, et après avoir voyagé plusieurs années pour acquérir de nouvelles connaissances, revint dans sa ville natale, où il pratiqua son art avec tant de succès que sa réputation s'étendit bientôt dans tout le Poitou et les provinces voisines. Les ennemis de Renaudot prétendent au contraire qu'en quittant Montpellier, ce docteur improvisé reprit le chemin de Loudun pour y exercer son état et que, faute d'occupations, il fut obligé pour vivre de se faire maître d'école. Quoi qu'il en soit, Renaudot revint à Paris en 1612 et, si on l'en croit, il obtint sur-le-champ le brevet de médecin du roi avec un traitement de huit cents livres; mais ses adversaires soutiennent que cette prétendue charge de médecin du roi n'était qu'un vain titre qui s'accordait alors avec la plus grande facilité; qu'il ne fut jamais admis au serment, et qu'à Paris comme à Loudun, il ne subsista d'abord qu'en tenant une école et prenant des pensionnaires. Toutefois il faut bien convenir que Renaudot ne manquait ni d'esprit, ni d'activité, ni de ressources dans l'imagination. Lié d'amitié avec le célèbre P. Joseph (Leclerc du Tremblay), de l'abbaye de Fontevault, si connu sous le nom d'*Eminence grise*, Renaudot fut par lui mis en rapport avec le cardinal de Richelieu, protecteur zélé de tous ses compatriotes qui se distinguaient par quelques talents, et ce fut par le crédit de ce ministre (1) qu'il obtint l'*office* de commissaire général des pauvres valides et invalides du royaume; celui de maître général des bureaux d'adresses, et enfin le privilège pour l'établissement de la *Gazette*, rue de la Calandre, dans la maison du Grand-Coq, quartier de la Cité. En qualité de commissaire des pauvres, il reçut l'autorisation d'établir une maison de prêt ou mont-de-piété (2), qui devait lui valoir des sommes considérables, puisque indépendamment des bénéfices légitimes, on lui reprocha dans la suite d'avoir fait des prêts usuraires et augmenté le nombre des pauvres en feignant de les soulager (3). Les bureaux d'adresses ont été remplacés

même en Espagne; on les appelait gazettes, du nom de la pièce de monnaie (*Gazetta*) qu'on payait pour les lire.

(1) Comment croire que Renaudot ait fait l'*Apologie* d'Urbain Grandier, et publié plusieurs libelles contre le cardinal de Richelieu, son bienfaiteur! Au surplus, Dreux du Radier est le seul écrivain qui en parle (dans la *Bibl. du Poitou*, t. 4), et il ne cite aucune preuve à l'appui de cette assertion.

(2) Des établissements de ce genre avaient été formés en Italie, dès le 15^e siècle, pour remplacer les maisons des Lombards; mais ils ne purent s'y soutenir malgré l'utilité qu'en retirait le public et malgré la protection des papes. Voy. l'*Histoire des monts-de-piété*, par Cerreti, Padoue, 1752, in-12; Blaise (des Vosges), *Histoire des monts-de-piété*, et Ad. de Watteville, *Notice sur les monts-de-piété* (*Annuaire de l'économie politique*, 1848). Il est probable que Renaudot emprunta son idée à la demande formelle que fit en 1614, aux états généraux, l'ordre de la noblesse d'un mont-de-piété spécial pour elle; un premier essai eut lieu en 1626; mais l'exécution en grand de cette institution par Renaudot date du 1^{er} avril 1637. (Voy. les règlements dans la *Gazette* de cette année, p. 775.)

(3) On lui reprochait d'avoir un domestique qui recevait dans

(1) Il existait, depuis le 16^e siècle, des journaux en Italie, et

par les feuilles d'avis, et l'on peut juger ce que devait produire cette nouvelle branche d'industrie à une époque où le commerce commençait à prendre une grande activité. Enfin la *Gazette* seule, quoique la lecture n'en fût pas alors un besoin comme elle l'est devenue par les progrès de la civilisation, devait suffire pour procurer à Renaudot une fortune rapide et considérable. Il ne voulut pas s'en contenter. Malgré ses occupations commerciales et littéraires, il continua l'exercice de la médecine et se servit avec succès de différents remèdes chimiques tirés de l'antimoine. C'était braver la faculté de médecine, qui, de tout temps, s'était opposée à l'emploi de ces remèdes (*voy.* MAYERNE-TURQUET); mais il acheva de se brouiller avec elle en donnant des consultations gratuites aux indigents et en annonçant qu'il avait obtenu du roi la concession d'un terrain près de la porte St-Antoine sur lequel il devait construire un hôtel pour les consultations charitables. Richelieu, en lui donnant ce vaste terrain, avait l'arrière-pensée d'en faire le siège d'une faculté rivale de la faculté de Paris, que le cardinal haïssait instinctivement à cause des immenses privilèges qui en faisaient une puissance redoutable dans l'Etat. D'après les anciens règlements, nul ne pouvait exercer la médecine à Paris s'il n'avait reçu ses grades à l'université de cette ville. La faculté demanda donc l'interdiction de Renaudot ainsi que des médecins de Montpellier et des autres universités de province qu'il s'était associés par ses consultations et pour la distribution des remèdes secrets. Ce procès produisit beaucoup d'éclat. C'était au fond la lutte des facultés de Montpellier et des autres provinces contre le despotisme de la faculté de Paris (1). Renaudot produisit un grand nombre de témoins pris dans toutes les classes, qui déposèrent en faveur de ses talents et de l'excellence de ses remèdes; mais, malgré ses démarches et celles de ses protecteurs pour obtenir l'évocation de l'affaire au conseil, la cour du Châtelet rendit, le 9 décembre 1643, une sentence qui lui défendit, ainsi qu'à ses adhérents, d'exercer la médecine dans Paris et de s'assembler, sous quelque prétexte que ce fût, à peine de cinq cents livres

d'amende payables par corps. Renaudot appela de cette sentence et ne négligea rien pour la faire casser; mais tous ses efforts furent inutiles et le parlement le traita plus mal encore que n'avait fait le Châtelet, car non-seulement il confirma, par son arrêt du 1^{er} mars 1644, toutes les dispositions prises contre lui, mais il supprima sa maison de prêt comme un établissement nuisible au public, et ordonna que tous les effets qui s'y trouvaient déposés seraient rendus à leurs propriétaires sans pouvoir exiger aucun intérêt. Renaudot conservait encore le *Bureau d'adresses* et la *Gazette*, dont il avait le privilège depuis 1631; c'était plus qu'il n'en fallait pour occuper un homme moins actif; mais indépendamment de quelques spéculations littéraires, il n'en continua pas moins d'exercer la médecine avec succès et de distribuer ses remèdes, malgré les oppositions de la faculté, qui ne put parvenir à le surprendre. Il vécut assez longtemps pour voir triompher l'émétique des préjugés de Gui-Patin et de Moreau, ses deux plus grands adversaires à la faculté de Paris, et il mourut le 25 octobre 1653. Gui-Patin dit que Renaudot était peu riche; mais, selon d'autres auteurs, il laissa une fortune honnête. Dans sa jeunesse, il avait été lié d'une étroite amitié avec Scévole de Ste-Marthe, dont il prononça l'*Oraison funèbre* à Loudun en 1623 (*voy.* STE-MARTHE), et dans la suite, ses qualités et son obligeance lui procurèrent beaucoup d'amis. On a de lui : 1^o la *Gazette de France*, depuis 1631 jusqu'à sa mort, in-4^o (1). Ce journal, continué jusqu'en 1792, forme une collection de 162 volumes in-4^o, à laquelle il faut joindre une *Table* des 135 premiers volumes (par Genest), 1766, 3 vol. (2). La *Continuation du Mercure français*, 1635 (*voy.* J. RICHER). Le libraire qui travailla le premier à cette compilation historique y recueillait les pièces originales telles qu'elles avaient paru; mais Renaudot se contenta d'en donner des analyses et des extraits qui ne remplacent qu'imparfaitement les pièces mêmes. Cependant les volumes qu'il a publiés sont les plus recherchés à la collection à cause de leur rareté. 3^o *Abrégé de la vie et mort du prince de Condé* (Henri II), 1647, in-4^o; 4^o la *Vie et la mort du maréchal de Gassion*, *ibid.*, 1647, in-4^o; 5^o la *Vie*

une boîte le prix de ses prétendues consultations gratuites, et d'exercer une usure énorme dans son mont-de-piété. Il ne se faisait, à la vérité, payer qu'à raison de trois pour cent par an; mais il prenait un droit d'enregistrement, ne prêtait que le tiers de l'estimation, et confisquait les effets lorsqu'on ne se présentait pas à jour nommé pour payer les intérêts. Tous ces faits, énoncés dans le plaidoyer de ses parties, ne sont point contredits dans ses réponses.

(1) Consulter pour ce procès et pour le rôle médical de Renaudot : *les Médecins au temps de Malicorne*, par le docteur M. Raynaud; la *Misère au temps de la fronde et St-Vincent de Paul*, par Alphonse Feillet, 1862; et le docteur F. Roubaud, *Théophraste Renaudot*, quoique le roman se trouve trop souvent mêlé à l'histoire dans ce dernier opuscule. Pour les créations charitables de Renaudot, lire l'*Administration en France sous Richelieu*, par J. Caillet, 2^e édition; et pour le journaliste, Eugène Hatin, *Histoire de la presse en France*, 1859. On trouvera la liste des *Factums* qui furent publiés, de part et d'autre, lors de ce fameux procès, dans la *Bibliothèque historique de la France*, n^o 44856 et suiv.

XXXV.

(1) C'est, dit Barbier, au célèbre généalogiste P. d'Hozier qu'on est redevable de l'établissement de la *Gazette de France*. Comme il avait de grandes correspondances au dedans et au dehors du royaume, il était exactement informé de ce qui s'y passait. Il communiquait les nouvelles qu'il apprenait à Th. Renaudot, son ami, et ils formèrent entre eux le plan de la *Gazette*, commencée si heureusement en 1631. *Voy.* le *Dictionnaire des anonymes*, 2^e édit., n^o 6939.

(2) On a souvent dit que Renaudot avait d'abord recueilli ses bulletins pour amuser ses malades avant de songer à en faire un papier public. Le cardinal ministre y prit un intérêt tout particulier. Il y envoyait souvent des articles entiers; il y faisait insérer les traités d'alliance, les capitulations, les relations de sièges et des batailles, écrites par les généraux, et les dépêches des ambassadeurs lorsqu'elles contenaient des faits que l'on voulait faire savoir à toute l'Europe. Louis XIII ne dédaignait pas lui-même de composer des articles pour les gazettes, aussi sont-elles d'une grande autorité pour le règne de ce prince, et l'on y trouve d'excellents matériaux pour l'histoire.

de Michel Mazarin, cardinal de Ste-Cécile, ibid., 1648, in-4°. On a le *Portrait* de Renaudot, gravé par Mich. Lasne, in-4°. — Renaudot avait deux fils, Isaac et Eusèbe, qui ont joui de quelque réputation comme médecins. Ils éprouvèrent de grandes difficultés lorsqu'ils se présentèrent pour prendre leurs degrés, et il fallut un ordre du parlement pour obliger la faculté à leur conférer le doctorat. Avant de les admettre au serment, on les obligea de désavouer la conduite de leur père et de promettre qu'ils renonceraient au bureau d'adresses; mais on leur permit de continuer la *Gazette* dont ils avaient le privilège. Isaac, reçu docteur en 1647, mourut en 1680; Eusèbe, le cadet, admis à la faculté dans les premiers mois de 1648, devint premier médecin de madame la dauphine et mourut le 19 octobre 1679. Indépendamment de la *Gazette*, il a publié : 1° *Spicilegium sive historia medica mirabilis spicae graminæ extractæ e latere ægri pleuritici qui eam ante menses duo incaute voraverat*, Paris, 1647, in-4°; 2° *l'Antimoine justifié et triomphant*, ibid., 1653, in-4°; opuscule qui fut vivement attaqué par Merlet, Perreaud et d'autres anciens docteurs de la faculté. On croit aussi qu'il a eu beaucoup de part au *Recueil général des questions traitées és conférences du bureau d'adresses sur toutes sortes de matières*, 5 vol. in-8°. Eusèbe est le père du savant abbé Renaudot dont l'article suit. W—s.

RENAUDOT (EUSÈBE), savant aussi distingué par ses connaissances dans les langues orientales que dans la théologie, naquit à Paris le 20 juillet 1646; il était l'aîné de quatorze enfants. Dès son jeune âge il manifesta le vif amour qu'il avait pour l'étude; afin de s'y livrer sans contrainte, il embrassa l'état ecclésiastique, plus en rapport d'ailleurs avec son goût pour la théologie; il y joignit bientôt les langues orientales, et particulièrement celles qui, comme l'arabe, le syriaque et le copte, pouvaient lui être utiles dans la recherche des origines de l'histoire ecclésiastique. La place que son père occupait à la cour lui donna d'illustres protecteurs: le prince de Condé, les deux princes de Conti, Bossuet, Montausier et la maison de Colbert l'honoraient de leur familiarité; et il acquit une telle considération, que Louis XIV permit plusieurs fois à ses ministres de lire dans son conseil des mémoires rédigés par le savant abbé. L'Académie française l'admit parmi ses membres en 1689; et, deux ans après, il remplaça Quinault à l'Académie des inscriptions. En 1700, il suivit à Rome le cardinal de Noailles et assista au conclave où fut élu Clément XI, qui le força d'accepter un prieuré en Bretagne. A son passage à Florence, il fut fort bien traité par le grand-duc de Toscane, et l'académie de la *Crusca* lui décerna le titre d'associé. Il mourut à Paris le 1^{er} septembre 1720. Renaudot avait rassemblé un grand nombre de manuscrits orientaux, qu'il légua par son testament à l'abbaye de St-Germain des Prés, d'où ils ont

passé à la bibliothèque de Paris. Ses travaux multipliés sur l'histoire sacrée de l'Orient ne lui avaient pas fait négliger entièrement la littérature moderne. Il était lié avec les plus illustres d'entre les beaux esprits de son siècle, surtout avec Despréaux, qui lui adressa une *Épître sur l'amour de Dieu*. Il prit même soin de l'édition des œuvres posthumes de ce poète, avec Valincour. Comme sa conversation était vive, agréable, assaisonnée d'une foule d'anecdotes que ses vastes lectures lui fournissaient, on le voyait avec plaisir et avec intérêt dans la société; mais il s'y était rendu redoutable aux frondeurs. Les qualités du cœur relevaient en lui les talents de l'esprit: ami sincère, plein de charité, ses aumônes allaient aussi loin que sa modique fortune pouvait le comporter; il vit supprimer sans murmure, par le chancelier de Voisins, la pension que Boucherat lui avait fait assigner sur le sceau. Ses mœurs étaient sévères et sa piété solide et éclairée. Voici la liste de ses ouvrages; à l'exception du premier, il les a tous publiés dans un âge fort avancé: 1° une traduction latine faite à vingt-cinq ans des *Témoignages des églises d'Orient*, écrits en grec vulgaire, en arabe, en copte, en syriaque et en éthiopien, concernant leur croyance sur l'eucharistie. Ces témoignages, qui avaient été transmis à Arnauld de Pomponne par Nointel, ambassadeur à Constantinople, furent insérés dans le livre du docteur Arnauld sur la perpétuité de la foi. 2° *Défense de la perpétuité de la foi contre les monuments authentiques de la religion des Grecs*, par Jean Aymon, Paris, 1708, in-8°. C'est la réputation du livre fautif de ce prêtre dauphinois, qui apostasia en Hollande (voy. AYMON). 3° *Gennadii patriarchæ Constantinopolitani, Homiliæ de Eucharistia; Meletii Alexandrini, Nectarii Hierosolymitani, Meletii Syrigi et aliorum de eodem argumento opuscula*, grec et latin, Paris, 1709, in-4°. Ces ouvrages sont accompagnés d'un docte commentaire, de notes et de dissertations, pour mieux faire connaître la véritable doctrine admise par l'Eglise grecque. Il y refute plusieurs fois les opinions émises sur le même sujet par le savant Léon Allatius. 4° *La Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'eucharistie*, t. 4; Paris, 1711, in-4°; 5° *la Perpétuité de la foi de l'Eglise sur les sacrements et autres points que les premiers réformateurs ont pris pour prétexte de leur schisme, prouvé par le consentement des églises orientales*, Paris, 1713, 2 vol. in-4°. Ces deux ouvrages contiennent un grand nombre de professions de foi grecques et de passages traduits des auteurs orientaux. 6° *Historia patriarcharum Alexandrinorum Jacobitarum a D. Marco, usque ad finem sæculi xiii*, Paris, 1713, in-4°. C'est le plus connu et le plus savant des ouvrages de l'abbé Renaudot, et le recueil le plus complet que l'on possède sur l'histoire ecclésiastique de l'Egypte et de la nation copte. On trouve aussi, dans le même ouvrage, sur la

Nubie, l'Éthiopie et l'Arménie, un grand nombre de notions qu'on chercherait vainement ailleurs. L'auteur y a joint encore des détails sur l'histoire des princes de l'Orient sous ce titre : *Epitome historiae Mahomedanae ad illustrandas res Aegyptiacas*; mais ils sont distribués chronologiquement dans le cours de son livre; enfin il termine par une liste accompagnée de quelques détails historiques sur les patriarches jacobites d'Alexandrie, depuis Cyrille jusqu'à Jean Toukhy, qui vivait au commencement du 18^e siècle. 7^e *Liturgiarum orientalium collectio*, Paris, 1716, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, fort important pour l'étude de l'histoire ecclésiastique, et qui fut rédigé pour servir de preuves à la *Perpétuité de la foi*, contient la traduction d'un grand nombre de liturgies ou de rituels écrits en copte, en arabe et en syriaque, en usage parmi les chrétiens jacobites, melchites ou nestoriens répandus dans les diverses parties de l'Orient. 8^e Une *Défense* de ces deux ouvrages, Paris, 1717, in-12; 9^e *Anciennes relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le 9^e siècle*, traduites de l'arabe, Paris, 1718, in-8°. Ce sont les récits de deux voyages entrepris par des marchands arabes qui, selon l'usage de leurs compatriotes, étaient venus commercer dans le midi de la Chine, vers les derniers temps de la dynastie des *Tang*. Ce savant joignit à sa traduction des notes fort érudites et quatre mémoires assez considérables intitulés *Eclaircissements touchant la prédication de la religion chrétienne à la Chine; touchant l'entrée des mahométans dans la Chine* (qu'il place à l'an 780); *touchant les juifs qui ont été trouvés à la Chine; sur les sciences des Chinois*. En publiant son livre, l'abbé Renaudot ignorait que l'original arabe qu'il avait traduit n'était qu'un fragment du célèbre ouvrage de Masoudy, intitulé *Moroudj-eddheheb* (voy. MASOUDY), fragment qui ne contenait qu'une copie lacérée du chapitre dans lequel cet auteur fait la description de la Chine et des régions de l'Inde qui l'avoisinent dans les mers du Midi. C'est ce que l'auteur de cet article a découvert, en comparant le manuscrit dont Renaudot s'est servi avec l'ouvrage même de Masoudy. C'est la même rédaction. Comme en publiant sa traduction le savant théologien avait négligé de faire connaître avec précision le manuscrit qu'il interprétait, se contentant de dire vaguement qu'il faisait partie de la bibliothèque du comte de Seignelay, fils de Colbert, les savants doutèrent assez longtemps de l'authenticité de ces relations, sinon pour la totalité, au moins pour quelques parties. Ils étaient d'autant plus fondés à concevoir cette opinion, que la préface et les longues notes du traducteur laissaient voir trop évidemment qu'il n'était pas fâché de trouver dans ce livre des renseignements qui semblaient démontrer la fausseté ou l'exagération des relations données par les missionnaires jésuites sur la Chine. Ces

doutes subsistèrent jusqu'en 1787, quand Deguignes parvint enfin à retrouver le texte traduit par Renaudot, dans un manuscrit arabe de la bibliothèque de Paris du fonds de Colbert, qui porte actuellement le n^o 597. Il inséra une notice à ce sujet dans le premier volume des *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*. Le savant académicien n'eut pas de peine à se convaincre de la fidélité du travail de Renaudot; mais il ne reconnut pas que ce texte n'était qu'un fragment de l'ouvrage de Masoudy, sur lequel il avait donné une notice dans le même volume. Diverses assertions répandues dans la préface de cet ouvrage et dans les éclaircissements qui le terminent, avec l'intention évidente de dénigrer les Chinois et de jeter du doute dans le récit des missionnaires et des savants qui en faisaient l'éloge, attirèrent plus d'une critique au livre de l'abbé Renaudot. On distingue particulièrement celle du savant P. Prémare, insérée dans le vingt et unième volume des *Lettres édifiantes* (voy. PRÉMARE). 10^e On possède encore du même auteurs plusieurs mémoires qui se trouvent dans les deux premiers tomes de la collection de l'Académie des inscriptions. Ceux qui traitent de *l'Origine de la sphère* et de *l'Origine des lettres grecques* n'ont pas une grande importance. Les *Eclaircissements sur les inscriptions de Palmyre, et sur le nom de Septimia joint à celui de Zéonobie*, valent mieux. 11^e Longtemps auparavant, l'abbé Renaudot avait composé un ouvrage intitulé *Jugement du public, particulièrement de l'abbé Renaudot, sur le dictionnaire de Bayle*, Rotterdam, 1697, in-4°. Cet examen, fait par ordre du chancelier (1), tomba entre les mains de Jurieu, qui ne manqua pas de le lancer contre Bayle. Celui-ci y répondit, et Jurieu se chargea de lui répliquer. L'abbé Renaudot témoigna l'extrême mécontentement qu'il éprouvait de se voir engagé dans cette querelle littéraire; et de Witt, son ami, ménagea sa réconciliation avec Bayle. St-Evremond s'était rangé du côté de ce philosophe; et il jeta dans ces discussions une critique maligne contre le docteur de Sorbonne. Outre tous ces écrits, l'abbé Renaudot avait encore composé divers ouvrages plus ou moins terminés, dont on trouve la liste dans le *Mercur* de janvier 1731. Les principaux sont une *Histoire de Saladin*, tirée des auteurs orientaux; une histoire des patriarches syriens de la secte nestorienne sous ce titre : *Synopsis historiae patriarcharum ecclesiae Nestorianae ad annum mille simum trecente simum*; un traité de l'Eglise d'Éthiopie en latin; une édition grecque et latine de l'*Enchi-*

(1) Dans cet *Examen*, Renaudot avança que Bayle n'avait lu les anciens que dans les citations des modernes; et que, dans les articles d'érudition un peu recherchés, il faisait plus de fautes que le *Moréri* qu'il critiquait; il lui reprochait aussi les impiétés et les obscénités répandues dans ce dictionnaire. Bayle se justifia comme il put sur ces derniers reproches, mais il ne répondit rien sur les premiers, avouant qu'il n'avait fourni aux vrais savants que des compilations indigestes et assez crues (*Journal des savants*, 1748, p. 581 et suiv.).

ridion de Dosithée, patriarche de Jérusalem. Tous ces travaux sont conservés en manuscrit à la bibliothèque de Paris. Voyez l'éloge de Renaudot par de Boze (Académie des inscriptions, t. 5, p. 384); Nicéron (t. 12 et 20), et le Moréri de 1759. S. M.—N.

RENAUDOT (CLAUDE), historien, né vers 1730 à Vesoul, acheva ses études à Paris, où il se fit recevoir avocat; mais il ne fréquenta point le barreau, et consacra toute sa vie à la culture des lettres et de l'histoire. On connaît de lui : 1° *Arbre chronologique de l'histoire universelle*, Paris, 1765, in-fol. Cet ouvrage, que l'auteur fut admis à présenter au duc de Berry (Louis XVI), lui mérita l'estime de ce prince, qui lui accorda sur sa cassette une pension douze cents livres. 2° *Révolutions des empires, royaumes, républiques et autres Etats considérables du monde, depuis la création*, ibid., 1769, 2 vol. petit in-8°, avec une carte qui n'est qu'une copie réduite de la précédente. Ce livre est un assez bon abrégé d'histoire ancienne et moderne (voy. la *Méthode* de Lenglet-Dufresnoy, in-12, t. 10, p. 130). Il paraît tiré principalement de la grande *Histoire universelle* traduite de l'anglais; mais l'histoire de France y occupe un espace proportionnellement trop étendu. La carte représente un arbre qui, au lieu de fruits, est chargé de médaillons portant les noms et les dates de fondation, etc., de chaque état; l'effet en est agréable et l'idée ingénieuse; mais on y trouve moins de détails, de précision et de vraie instruction que dans celles de Priestley, de Chantreau et autres, faites à l'imitation de la mappemonde historique de Barbeau la Bruyère (voy. ces noms). 3° *Annales historiques et périodiques*, où l'on donne une idée exacte, fidèle et succincte de tout ce qui s'est passé de plus intéressant dans le monde, depuis le 1^{er} septembre 1768 jusqu'à la fin d'août 1769, ibid., 1771, in-12 de 754 pages (voy. le *Journal des Savants* de mars 1770, p. 187). 4° *Abrégé de l'histoire généalogique de France*, ibid., 1779, in-12. On conjecture que Renaudot mourut à Paris vers 1780, dans un âge peu avancé. W.—S.

RENAULDIN (LÉOPOLD-JOSEPH), médecin français, né le 27 juin 1775, mort au mois de mars 1859 à Paris. Après avoir pris son grade de docteur en médecine en 1802, il s'occupa principalement de questions législatives médicales, ainsi que de l'histoire de la médecine. Sous la restauration, il devint médecin consultant du roi et membre de l'académie de médecine. Après avoir reçu la décoration de la Légion d'honneur, il devint médecin en chef de l'hôpital Beaujon. Il fut ensuite successivement attaché, comme médecin assermenté, à la cour royale, au service des dispensaires, à la société maternelle, à l'asile de la Providence, etc. Renauldin, un des premiers membres de l'académie royale de médecine, appartenait aussi à celles de Strasbourg et de Nancy. Il a écrit : 1° *Sur l'érysipèle*, Paris,

1802, in-8°; 2° *Du diagnostic de quelques maladies organiques du cœur*, ibid., 1806, in-8°; 3° traduction du *Diagnostic médical* du docteur Dreyssig, faite sur l'allemand, Paris, 1804, in-8°; 4° *Esquisse de l'histoire de la médecine jusqu'en 1812*, Paris, 1712, in-8° (servant d'introduction au *Dictionnaire des sciences médicales*); 5° *Etudes historiques et critiques sur les médecins numismates*, Paris, 1851, in-8°. Ce n'est pas le traité le moins curieux de Renauldin, qui s'y est essayé dans un genre en dehors des études ordinaires des médecins. Il faut encore citer sa collaboration au *Dictionnaire des sciences médicales*, au *Journal universel des sciences médicales* et surtout à la *Biographie universelle*, que, de 1820 à 1845, il a enrichie d'un grand nombre d'articles. R.—L.—N.

RENAULT (AIMÉE-CÉCILE), l'une des plus déplorables victimes de la tyrannie de Robespierre, était la fille d'un marchand de papiers, chargé de beaucoup d'enfants, et qui, sans autre mobile que des principes de religion puisés dans son éducation et l'exemple de sa famille, ne voyait qu'avec indignation les excès et les désordres de la révolution. Comme il habitait une des rues voisines du tribunal révolutionnaire d'où sortaient incessamment des malheureux qu'on menait à l'échafaud, sa fille, à peine âgée de vingt ans, d'un caractère impressionnable, fut exaltée au dernier point par cet affreux spectacle. Elle conçut pour les auteurs de ces crimes une haine qui alla jusqu'au délire, et dans un moment d'exaltation, sans prévenir personne, elle se rendit dans la soirée du 4 prairial an 2 (23 mai 1794), à neuf heures, au domicile de Maximilien Robespierre et demanda à le voir. Sur la déclaration de la fille Duplay qu'il était absent, elle montra de l'humeur, dit qu'un fonctionnaire public devait recevoir tout le monde, et elle ajouta : « Quand nous n'avions qu'un roi, on entraînait tout de suite chez lui.... Je verserais la dernière goutte de sang pour en avoir un. » Arrêtée sur-le-champ et conduite au comité de sûreté générale, elle y subit un interrogatoire. « Connaissez-vous Robespierre? lui dit-on. — Non. — Que lui vouliez-vous? — Cela ne vous regarde pas. — Avez-vous dit que vous désiriez un roi? — Oui, car vous êtes cinq cents tyrans, et je me suis rendue chez Robespierre pour savoir comment est fait un tyran. — Pourquoi portiez-vous ce paquet (elle avait du linge dans un mouchoir)? — M'attendant à aller où vous allez me conduire, j'ai été bien aise d'avoir du linge pour en changer. — Qu'entendez-vous par là? — La prison, ensuite la guillotine. — Quel usage vouliez-vous faire de deux couteaux qu'on a trouvés sur vous (c'étaient deux petits couteaux à peine d'usage pour la table)? — Aucun, n'ayant l'intention de faire de mal à personne. » Comme la malheureuse Cécile l'avait prévu, on la conduisit aussitôt en prison; et trois jours après, Barère établit sur ce fait, à la tribune de

la convention nationale, une immense conjuration, dans laquelle figurèrent Pitt et Cobourg, tous les princes et tous les rois de l'Europe, comme correspondants et complices d'une fille de vingt ans, évidemment en démente.... Quelques jours plus tard, Elie Lacoste, au nom des comités de salut public et de sûreté générale, enchérit encore sur cette déclamation; et à la suite d'un long rapport sur la *conspiration de l'étranger*, que, selon lui, dirigeait le baron de Batz (voy. LACOSTE), il fit décréter d'accusation la malheureuse Renault avec le portefaix Admiral (voy. ce nom). Par le même décret, il fut enjoint aux terribles comités de rechercher les conspirateurs dans toutes les prisons, et en conséquence Cécile Renault et Admiral comparurent, le 29 prairial an 2 (17 juin 1794), devant le sanglant tribunal avec cinquante-deux autres accusés dont la plus grande partie, notamment les dames Ste-Amaranthe, leur étaient absolument inconnues. Tous furent conduits immédiatement à l'échafaud avec des chemises rouges comme assassins. Ce qui affligea le plus la malheureuse Cécile, car sur tout le reste elle fut impassible, c'est que son père, sa tante et un autre parent furent condamnés et périrent comme ses complices.... Le comité de sûreté générale avait aussi ordonné l'arrestation de ses deux frères, mais ils étaient soldats à l'armée du Nord, et lorsqu'ils furent amenés à Paris, la tyrannie de Robespierre avait cessé par la mort de ce dernier. Ils furent mis en liberté sur la proposition de Bourdon de l'Oise dans la séance du 1^{er} fructidor (août 1794). Un autre décret leur accorda des secours, et leur faible patrimoine qui avait été confisqué fut rendu par la loi de restitution en faveur des héritiers des condamnés. Comme l'influence de Robespierre commençait à diminuer lors de l'arrestation de Cécile Renault et d'Admiral, on a pensé que c'était pour la recouvrer que, de concert avec Barère et Collot d'Herbois, il avait imaginé ce complot. M—D J.

RENAZZI (PHILIPPE-MARIE), jurisconsulte, né à Bologne le 4 juin 1742, étudia le droit dans cette ville et se rendit à Rome où, à peine âgé de vingt-cinq ans, il fut nommé professeur adjoint de droit à l'université. L'année suivante, 1769, on lui confia la chaire de droit criminel. Il publia alors pour son cours un traité qui valut à l'auteur de flatteuses distinctions. Clément XIV lui fit une pension, et le cardinal Herzen lui offrit, au nom de l'Empereur d'Allemagne, la première chaire de droit à l'université de Pavie, tandis que, de son côté Catherine II, le faisait inviter à se rendre à St-Petersbourg. Mais Renazzi était retenu à Rome par trop de liens pour accepter les offres des souverains étrangers; une nombreuse famille, les bienfaits du souverain pontife, plusieurs emplois honorables et lucratifs dans la magistrature et l'administration, tout l'engageait à rester en Italie, et il y resta en effet. Ce ne fut qu'après trente-quatre ans de professorat qu'il demanda

sa retraite, et encore y fut-il obligé par le mauvais état de sa santé. Le souverain pontife récompensa ses longs services en lui conservant tout son traitement et en lui conférant des lettres de noblesse, le 30 septembre 1803. Mais Renazzi ne put jouir que peu de temps de ces faveurs. Ses infirmités ne cessèrent de le tourmenter, et il mourut le 29 juin 1808. Ses restes furent déposés dans l'église Sant' Eustachi, où on lit son épitaphe par l'abbé Cancellieri. Renazzi avait publié : 1^o *Index conclusionum in decisionibus S. Rotæ Romanæ*, Rome, 1760, in-8^o; 2^o *Pitoni Addit. ad disceptationes ecclesiasticas. opus posthumum recensuit Phil.-M. Renatius*, Rome, 1767, in-8^o; 3^o *Elementa juris criminalis*, Rome, 1773-1775-1781, 3 vol. in-8^o. Ces éléments furent adoptés par plusieurs universités, entre autres celle de Pise, et traduits en différentes langues. Ils ont été fréquemment réimprimés depuis à Venise, à Naples, avec des notes de Ferrante; à Sienne en 1794, avec d'autres ouvrages de Renazzi; à Rome en 1802 et 1803, puis de nouveau en 1819, in-12; enfin à Bologne en 1825, 5 vol. in-12. 4^o *De ordine seu forma judiciorum*, etc., Rome, 1776, in-8^o; 2^o édit., 1828, in-12; 5^o *Oratio de studiis litterarum ad bonum reipub. referendis*, Rome, 1781, in-8^o; 6^o *De sortilegio et magia liber singularis*, Venise, 1792, in-8^o, réimprimé plusieurs fois; 7^o *Oratio de laudibus Leonis X, P. M.*, Rome, 1793, in-8^o; 8^o *Comp. di teoria e pratica per uso de' commissarii ed uffiziati della R. F. di S.-Pietro*, Rome, 1793, in-8^o; 9^o *Annali degli elementi di diritto criminale*, Sienne, 1794, 1 vol. in-8^o. Cet ouvrage a été traduit en latin sous le titre de *Synopsis elementorum juris criminalis*, Rome, 1828, in-8^o. 10^o *Stato della R. Fabrica di S.-Pietro dal 1783 al 1792*, Rome, 1795, in-8^o; 11^o *Notizie storiche degli antichi vice-domini del patriarcato lateranense e de' moderni prefetti del S. Palazzo apostolico*, Rome, 1796, in-8^o; 12^o *Oratio de optimo studiorum fine adsequendo*, Rome, 1796, in-8^o; 13^o *Ragionamento sull' influenza della poesia sulla morale*, Rome, 1797, in-8^o; 14^o *Storia dell' università degli studi di Roma*, etc., Rome, 1803-1804-1805-1806, 4 vol. in-8^o; 15^o *Lettera al chiarissimo monsignor Breniciaglia, con cui s'illustra l'intaglio di un niccolo antico*, Rome, 1805, in-8^o; 16^o *Ricerche sulle varie maniere di contrar le nozze e sui loro diversi effetti presso gli antichi romani*, Sienne, 1807, in-8^o. Selon l'abbé Cancellieri, Renazzi a laissé en manuscrit des vers latins et italiens, différents discours académiques, une lettre à l'abbé dom Septime Costanzi en réfutation du *Contrat social*, un parallèle de Denys d'Halicarnasse et de Plutarque, avec des notes sur les mariages des anciens Romains, en réponse aux *Ricerche* de l'abbé Consalve (Adorno, 1807, 1 vol. in-8^o); enfin une *Vie* de Nicolas Zabatro. A—Y.

RENDEL (J. M.), ingénieur anglais, né en 1804 dans le comté de Cornouailles, apprit le métier

d'ingénieur en le pratiquant de très-bonne heure. Les premiers travaux où il prouva son habileté furent des routes dans les parties les plus accidentées du Devonshire. Il sut vaincre très-heureusement des difficultés qu'on regardait à peu près comme insurmontables; et il montra dès lors une confiance en lui-même et une résolution qui le distinguèrent dans toute sa carrière. Le comte de Morley et M. Telford, qui avaient remarqué sa grande aptitude, lui firent donner la construction du pont de fer de Lary, près de Plymouth. Rendel n'avait alors que vingt-deux ans, et il fut seul chargé de l'exécution de ce beau travail. En trois ans, de 1824 à 1827, le pont fut achevé. Rendel construisit bientôt un autre pont flottant à vapeur pour traverser l'embouchure de la Dart, près de Dartmouth; et les principes ingénieux qu'il appliqua dans cette occasion lui servirent ensuite pour le pont de l'Hamoaze, qu'il établit plus tard entre Torpoint et Devonport. Après avoir fait diverses constructions hydrauliques à Plymouth et à Edimbourg, il vint à Londres en 1833. Son talent le signala sur-le-champ pour tous les travaux qui furent ordonnés à cette époque, par suite des enquêtes parlementaires où il figura avec beaucoup d'honneur. Ces travaux sont les ponts suspendus de Montrose et d'Inverness; les docks de Leith, ceux des Indes orientales et occidentales à Londres; ceux de Birkenhead, du Haut-Grimsby, etc., etc. Ce fut alors aussi qu'on lui confia deux grandes entreprises qui placèrent son nom à côté de ceux des ingénieurs les plus fameux du Royaume-Uni, Smeaton, Rennie et Telford; nous voulons dire les ports de refuge de Holyhead et de Portland. Rendel construisit les jetées de ces deux ports d'après un système nouveau qui joignait la plus parfaite solidité à une grande rapidité d'exécution. On vante aussi beaucoup les ouvrages qu'il a fait exécuter sur la Lea et la Nene. Rendel s'est moins occupé de chemins de fer que de constructions hydrauliques; il a pris part néanmoins à divers chemins de fer en Angleterre, et c'est lui qui a dirigé les premiers chemins de ce genre faits dans les Indes orientales. Rendel possédait toute la confiance du gouvernement anglais en fait de travaux publics, et il a été toujours consulté dans les projets de ce genre. Il avait été nommé ingénieur de l'amirauté et était regardé comme d'une habileté supérieure en ce qui concerne les constructions et les travaux à la mer. M. Ferd. de Lesseps l'avait, en 1855, appelé à faire partie de la commission internationale pour le percement de l'isthme de Suez. Sa mort prématurée, arrivée à Londres le 21 novembre 1856, l'a empêché de rendre à cette entreprise les services qu'elle était en droit d'en espérer. Rendel était membre de la société royale de Londres et faisait partie de son comité. Il avait été un des plus anciens membres de l'institut des ingénieurs civils de Londres dès 1824, et président en 1852

et 1853 de cette société, qui a publié sur lui une notice détaillée. E. D—s.

RENDU (AMBROISE-MARIE-MODESTE), l'un des fonctionnaires supérieurs de l'université de France dès sa fondation en 1808, a laissé dans ce corps, auquel toute sa carrière fut consacrée, les plus honorables souvenirs. Il était né à Paris, le 25 octobre 1778, dans une famille féconde en exemples de vertu et de piété. A ce nom ont appartenu un évêque d'Annecy, de sainte et savante mémoire, et une sœur de charité devenue illustre dans un ordre dont les mérites ordinaires sont si difficiles à surpasser, la sœur Rosalie. Les parents du jeune Rendu, un notaire fort estimé à Paris, une mère pieuse et forte, élevèrent auprès d'eux leurs cinq fils, sous la direction d'un précepteur zélé, pendant les années révolutionnaires qui privaient la jeunesse de cette époque de maîtres et de discipline. L'esprit religieux qui dominait dans cette éducation était fortement empreint des principes de Port-Royal, mais dans des habitudes de sévérité pour soi-même plutôt que de contention et de polémique. L'école polytechnique, à peine fondée, admit en même temps Ambroise Rendu, âgé de dix-sept ans, et son frère Athanase, qui fut depuis le baron Rendu, procureur général près la cour des comptes. Mais tous deux se virent fermer les cours de cette école lorsqu'ils refusèrent le serment de haine à la royauté exigé par le gouvernement directorial. Ambroise Rendu rechercha dès lors les études de jurisprudence et de littérature. Le poète Fontanes, futur grand maître de l'université, n'étant encore que professeur de belles-lettres à l'école centrale des Quatre-Nations (aujourd'hui le palais de l'Institut), remarqua avec intérêt ce jeune homme assidu à ses leçons, et les lui continua dans une correspondance affectueuse, pendant son séjour à l'étranger, à la suite des journées de fructidor. Mais, après le 18 brumaire, rentré en France, il le fit concourir à la rédaction du *Mercur*, auquel l'influence de Chateaubriand, de Bonald et la sienne donnaient déjà un caractère très-marqué dans la lutte des partis et des doctrines. Rendu y soutint, entre autres idées réparatrices, celle du rétablissement d'une académie française; mais cette première tentative de retour au passé souleva de violentes colères, et le projet fut ajourné, malgré les dispositions favorables du premier consul et de ses plus éminents conseillers. On y revint par le fait lorsqu'en 1803 on fixa les attributions de la *seconde classe* de l'Institut. Une traduction de la *Vie d'Agricola*, de Tacite, un grave traité sur le *prêt à intérêt*, où dominent des scrupules et des traditions religieuses trop contraires à l'inévitable besoin du crédit dans nos temps modernes, signalèrent cette époque des travaux de Rendu, quoique donnés sans nom d'auteur. Il y joignit une nouvelle édition du *Traité des études*, de

Rollin, publiée en société avec Philibert Gueneau de Mussy, cet homme d'un esprit si honnête et si délicat, qui, associé aux mêmes amitiés et aux mêmes principes, ayant été aussi, et pour la même cause, éliminé de l'école polytechnique, fut voué depuis à la même œuvre d'éducation publique avec un zèle plus calme ou moins rigide et moins de force laborieuse. Plusieurs jurisconsultes éminents appelaient Ambroise Rendu vers la carrière de la magistrature, lorsque celle de l'administration de l'instruction publique s'ouvrit pour lui par la création d'un corps enseignant, œuvre salubre et importante de Napoléon. Le confident des premières pensées de ce projet longtemps mûri et discuté, Fontanes, destiné par l'empereur à en devenir le ministre principal avec le titre de grand maître, sentait, comme lui, le besoin de recueillir les éléments dispersés de l'ancienne éducation française. Il s'agissait, en se confiant surtout à des hommes de goût, d'ancienne tradition, sincèrement amis du bien, de rallier à une œuvre commune l'esprit ecclésiastique, alors favorable, l'esprit révolutionnaire suffisamment dompté, la piété, la philosophie, la littérature et la science agrandie. La France, alors comme depuis, ne comportait pas une composition plus homogène; aussi a-t-elle conservé l'institution en la modifiant. L'esprit dominateur du maître comptait, en l'exagérant peut-être, sur la force unitaire de son ascendant et de son monopole, et, après tout, il tenait moins aux principes en eux-mêmes qu'à l'unité extérieure de l'ordre, de la discipline et de la décence publique. Telle était aussi la disposition morale de ses habiles coopérateurs; mais le bon sens de Fontanes, malgré son poétique épicurisme, lui faisait apprécier surtout le solide concours des âmes droites, sincères, dévouées, imperturbables dans leurs convictions, comme celle dont Ambroise Rendu nous a offert toute sa vie le rare modèle. La première pensée de son illustre ami fut de le présenter à l'empereur pour les fonctions d'inspecteur général, en lui réservant la plus grande part de sa confiance intime. Dès lors, l'importance de ses travaux et de ses démarches le rapprochait beaucoup du conseil universitaire. Il y entra d'abord comme titulaire, sans cesser d'appartenir à l'inspection jusqu'en 1820, et y siégea pendant plus de quarante ans, animé d'un zèle à faire le bien qui ne se ralentit jamais. Cette longue vie de services publics se confond avec celle de l'université dans une grande partie de son histoire, notamment celle qui appartient aux immenses développements de l'instruction primaire en France; ce fut aussi une vie de lutte et de polémique généreuse dans l'intérêt de l'institution elle-même ou des principes et des œuvres qu'il sut y faire prévaloir. Ce sont donc les époques mêmes et les vicissitudes de cette histoire qui fournissent les divisions naturelles de sa des-

tinée personnelle. Une première période, celle d'organisation, de 1808 à 1815, manifeste surtout, par des choix personnels et des mesures générales formulées ou recommandées, l'esprit de l'administration. Ce sont des évêques, M. de Villaret, le cardinal de Bausset, c'est l'abbé Emery, ce sont des laïques tels que Cuvier, Royer-Collard, Ampère, Silvestre de Sacy, G. de Mussy et Joubert, de Bonald, Guérault l'aîné, Poinso, Rousselle, qui, appelés à divers titres, attestent pourtant les intentions dominantes du pouvoir. Le clergé est invité à une surveillance officieuse qu'il ne peut rendre bien efficace, mais qu'il accepte fraternellement; les rectorats sont institués, les lycées se multiplient, s'organisent plus complètement, et sont inspectés avec plus de soin, ainsi que les maisons particulières d'éducation. La comptabilité, la juridiction universitaire s'établissent. Les facultés et l'école normale supérieure sont aussi de belles institutions de cette époque sur lesquelles eut moins à s'exercer l'action du conseiller Rendu. Mais une seconde époque, celle de 1815 à 1830, mit en évidence son dévouement dans des circonstances plus critiques. Il lutta d'abord de sa plume contre le parti violent qui, jusqu'en septembre 1817, menaçait de tout renverser sous prétexte de restaurer la monarchie. Une ordonnance de février 1815, qui aurait démembré et promptement dissous l'établissement universitaire et dont les cent-jours empêchèrent l'exécution, fut aussitôt l'objet d'une critique judicieuse de la part de Rendu, dans un écrit intitulé *Quelques observations sur l'ordonnance royale du 17 février*. Au retour de la royauté, le conseil et le grand maître furent remplacés par une *commission* d'hommes sages et illustres, présidée par Royer-Collard, mais exposée à bien des dangers par sa situation transitoire et précaire. Des invectives calomnieuses s'imprimaient de toutes parts, et l'on fut surtout alarmé par une motion subversive du député Murard de St-Romain. Dès les jours suivants, Rendu fit distribuer à la chambre des *Observations sur les développements présentés, etc.*, auxquels il fit succéder à courts intervalles un *Premier supplément*, puis un *Second supplément, ou Système de l'université de France*, 1817. Cette résistance énergique, modérée et si opportune, valut à l'auteur la reconnaissance de tout le corps enseignant, donna l'exemple à d'autres apologies, dont l'une par M. Guizot, et Fontanes de sa retraite écrivait à son ami : « Je vous ai lu, et, quoique vous ayez raison, je vous prédis qu'on adoptera vos conclusions. Votre zèle est infatigable. *Justum ac tenacem propositi virum*, etc. Vous êtes cet homme là.... Je me félicite tous les jours d'avoir deviné, il y a près de vingt années, votre mérite naissant », etc. Dans les mêmes circonstances, il avait fallu venir en aide à un besoin vital du même corps, soutenu financièrement par un

impôt onéreux et gênant, mais dont la spécialité était alors l'excuse plausible, en attendant que les progrès de la fortune publique et de la liberté permissent de le supprimer. Ce fut la matière d'un autre mémoire, intitulé *Observations sur la rétribution universitaire*. En 1819, les vues générales de l'auteur, son expérience acquise et son zèle évangélique pour l'éducation du peuple donnèrent naissance à un *Essai* en 3 volumes sur l'instruction publique et particulièrement sur l'instruction primaire. Bientôt il était appelé au sein de la commission d'instruction publique, à laquelle fut presque en même temps conféré ou restitué le titre de conseil de l'université (1820). Dans cette organisation enfin raffermie, le nouveau conseiller fut investi des fonctions du ministère public pour toutes les affaires appartenant à la juridiction du conseil, fonctions qu'il remplit pendant trente ans avec les plus honorables scrupules d'impartialité, de respect pour la défense des accusés, même les plus humbles : on y pouvait apercevoir encore un fonds de bonté paternelle, qui ne cédait qu'à l'exigence du devoir rigoureux et de l'intérêt public. Des opuscules et des livres étendus sur les lois et les règlements universitaires furent le résultat des études que cette magistrature lui imposait. Nous citerons : *De l'université de France et de sa juridiction disciplinaire*; — *Un mot sur l'ordre légal*; — *Réflexions sur quelques parties de notre législation civile*, où l'auteur insistait sur des principes généraux d'ordre social et religieux; — *Du conseil d'Etat et du conseil de l'université*; — enfin le *Code universitaire*, 1827, compilation étendue, encore utile, surtout sa dernière édition, 1846, malgré les changements considérables survenus depuis 1850. Mais le département de l'instruction publique offrit surtout au vertueux administrateur un champ de travail que nul autre courage ne pouvait lui disputer, travail éminemment bienfaisant, dont le souvenir doit être conservé. Il faut se rappeler à quel point la France était dépourvue d'écoles depuis la révolution, et mesurer tout le progrès qu'elle a accompli sous ce rapport, surtout depuis l'importante loi du 28 juin 1833. Dès les premiers pas dans cette carrière, Rendu s'était attaché aux idées les plus fécondes, d'accord avec celles de Cuvier et de Gerando. Il avait rédigé les dispositions qui instituaient des comités de canton et d'arrondissement, associations bénévoles dont le zèle inégal avait souvent besoin d'être stimulé. Dès 1811, il avait concouru à la fondation de l'école normale de Strasbourg; en 1815, il avait fait donner la direction de celle de Rouen aux frères de la Doctrine chrétienne, préparant ainsi de loin un ordre d'établissements devenu si remarquable parmi nos écoles laïques. Quant aux divers instituts de frères des écoles, notamment celui de la Doctrine, que Napoléon avait bien su apprécier, il en fut de tout temps le zélé protecteur, mais

sans mêler à ce juste intérêt un esprit exclusif tel qu'on l'a vu se produire parmi les adversaires de cette modeste et laborieuse milice. Quelque considérable qu'elle soit devenue par la confiance des populations, par la constance de sa discipline et la sûreté de ses progrès, il n'en fallait pas moins attendre de l'ordre laïque l'immense majorité des écoles et des instituteurs. Lorsque la grande impulsion fut donnée en ce sens par la loi de 1833, cette organisation générale réclama comme ses compléments indispensables un système complet et régulier d'inspection aux frais de l'Etat par des fonctionnaires spéciaux (1835) et l'établissement d'un grand nombre d'écoles normales. La mise en œuvre de ces grandes institutions fut dévolue aux soins de l'infatigable conseiller. Vers cette époque, il devint commandeur de la Légion d'honneur. Une œuvre nouvelle, tout en harmonie avec celles-là et qui devait séduire cette âme généreuse, fut annoncée et commencée à Paris par l'honorable Cochin père : ce fut celle des salles d'asile ou petites écoles du plus jeune âge, qui inspira d'abord à beaucoup de personnes éclairées une vive sympathie. La direction de ces intéressantes classes était naturellement réservée à de jeunes femmes ou à des sœurs intelligentes et dévouées : il appartenait à un comité formé de dames distinguées de patronner et de propager cette œuvre charitable. Le comte Salvandy, ministre de l'instruction publique, s'empressant d'associer son administration à ce nouveau bienfait, fit accepter à Rendu la présidence du comité des dames patronnesses. On sait quels développements a pris en France cette branche précieuse de notre culture populaire. Eloigné de tout esprit d'exclusion injuste, Rendu seconda plus d'une fois l'établissement d'écoles professionnelles ou commerciales. Enfin s'ouvrit l'époque d'un long et grave conflit, durant le cours de dix années, jusqu'en 1850, lorsque le privilège de l'institution universitaire fut remis en question devant nos assemblées, et qu'il fallut trouver une transaction entre le droit commun de la liberté, les prétentions justes ou exagérées du clergé et les garanties nécessaires à l'Etat. Le mouvement passionné de ce débat tenait surtout à l'ardeur de l'esprit ecclésiastique et aux méfiances de l'esprit contraire trop souvent confondues avec l'intérêt de la cause libérale. Au milieu de cette querelle se maintinrent constants à lui-même le caractère et le jugement d'Ambroise Rendu, soit comme fervent catholique, soit comme serviteur dévoué de l'université. Se reportant sans cesse aux espérances conçues par lui dès l'origine, il n'admettait point entre elle et le clergé raisonnable d'antagonisme contraire à une action commune. La candeur de sa foi et l'activité même de son zèle le détournaient de trop soupçonner les tendances du siècle. Les hommes religieux, les prélats éminents dont il était l'ami faisaient

volontiers en sa personne exception à leurs griefs contre le corps universitaire. Ses appels à l'union, ses instances conciliatrices devaient être en effet agréées par beaucoup d'adversaires modérés et pacifiques. Ce fut dans cette pensée qu'il donna en 1842 un livre intitulé *De l'instruction secondaire et spécialement des écoles secondaires ecclésiastiques*. Ses idées de concurrence et de concorde attendirent pour être réalisées trop longtemps sans doute, jusqu'au delà du régime de la charte constitutionnelle. Ainsi la lutte des opinions, au sein de la liberté, déroge quelquefois à l'autorité des principes. Le second ministère de M. de Salvandy s'honora par l'augmentation du traitement des instituteurs, qui fut reconnue indispensable et consacrée par la loi de finances. La sollicitude de Rendu eut une grande part à l'initiative de ce projet; ses propositions préparatoires furent acceptées dans la rédaction. Vers ce temps, son désir de séculariser le plus possible l'esprit religieux, ce qui était pour lui comme l'extension de sa manière d'entendre l'université, lui fit instituer par association privée une réunion laïque d'hommes, jeunes pour la plupart, s'exerçant dans des conférences sur des sujets d'étude en rapport avec les sentiments chrétiens. Cette réunion, dite le *cercle catholique*, à laquelle prenaient part beaucoup de sérieux esprits, entre autres le regrettable professeur Ozanam, dura neuf années, jusqu'en 1850. A ce terme s'arrêta la vie publique d'Ambroise Rendu : il perdit alors la digne compagne de sa vie, et, plus que jamais voué aux pensées religieuses, il put consacrer la dernière décade de sa vie d'octogénaire à l'étude de la langue hébraïque, à une traduction avec commentaire des Psaumes, ouvrage publié en 1857, 2 vol. in-8°. Cette vie si pure et si laborieuse s'éteignit le 12 mars 1860, à Paris. La liste de ceux qui furent ses amis rappellerait toute une élite d'hommes éminents par le mérite et la dignité du caractère. A ce titre, nous ajouterons aux noms cités plus haut celui du docteur Frédéric Gueneau de Mussy, qui fut directeur de l'école normale supérieure et membre distingué de l'académie de médecine. Ambroise Rendu a laissé une famille digne de son héritage : l'un de ses fils, inspecteur général des études, a consacré à sa mémoire un livre fort intéressant, animé de souvenirs, de citations historiques précieuses, d'où nous avons extrait nos renseignements pour cet article : *M. Ambroise Rendu et l'université de France*, par Eugène Rendu, 1861.

V—G—R.

RENÉ D'ANJOU est du petit nombre des princes dont la mémoire a survécu à leurs bienfaits, et dont le nom est devenu en quelque sorte le synonyme de la bonté la plus touchante. Arrière-petit-fils du roi Jean (et petit-fils de Louis, premier duc d'Anjou, comte de Provence, roi titulaire de Sicile et de Jérusalem, qui fut déclaré régent pendant la minorité de Charles VI,

son neveu), il naquit au château d'Angers le 16 janvier 1409, de Louis II, duc d'Anjou, etc., et d'Yolande, fille du roi d'Aragon, peu de temps après l'assassinat du frère du roi de France par Jean Sans-peur, duc de Bourgogne. Ainsi, le berceau de ce prince fut pour ainsi dire entouré de ces dissensions qui devaient avoir tant d'influence sur toute sa vie. René, qui porta en naissant le titre de *comte de Guise*, avait un frère aîné (*voy.* LOUIS III D'ANJOU) auquel la succession entière de leur père était dévolue (1); de sorte que rien ne pouvait lui laisser entrevoir qu'il fût appelé à jouer dans l'histoire un autre rôle que celui d'un prince sans Etats. Le sort en décida autrement; mais la fortune, en paraissant se plaire à combler René de ses faveurs inattendues, ne lui en accorda aucune qui ne fût la source ou le signal de quelque nouvelle adversité. Les historiens n'ont rien recueilli de particulier sur les premières années du comte de Guise, qui fut élevé sous les yeux de sa mère à Angers et à la cour de France, où ses dispositions et son application peu commune à l'étude ne tardèrent pas à être remarquées de son grand-oncle maternel, Louis, cardinal de Bar, frère de la reine d'Aragon. Ce prince le prit dans une tendre affection, obtint que son éducation lui fût confiée; et, s'attachant tous les jours davantage à lui, le désigna hautement comme le successeur que son cœur avait choisi, lorsqu'il fut devenu duc de Bar. L'active sollicitude de ce prince envers son jeune pupille ne se borna pas à vouloir lui laisser l'héritage de ses Etats : guidé par l'intérêt qu'il lui portait autant que par des considérations politiques, il forma le projet de faire épouser à René l'héritière du duché de Lorraine, et de mettre pour toujours un terme aux divisions qui ensanglantaient depuis longtemps la Lorraine et le Barrois, en réunissant ainsi sur une même tête ces deux souverainetés. Une négociation aussi importante devait rencontrer de grands obstacles de la part du duc de Lorraine, si l'on considère l'état déplorable de la France à cette malheureuse époque, où les événements de la guerre et l'ascendant du duc de Bourgogne avaient amené jusqu'au sein de Paris Henri V, roi d'Angleterre. Charles, duc de Lorraine, avait été un des plus zélés partisans de Jean Sans-peur, ennemi déclaré de la maison d'Anjou, à laquelle il ne pouvait pardonner le renvoi de sa fille Catherine, promise à Louis III, frère aîné de René. Le meurtre récent du duc de Bourgogne avait réveillé toutes les haines, rallumé toutes les passions; et ce fut peu de temps après que le cardinal de Bar forma la demande de la main d'Isabelle de Lorraine pour son petit-neveu. Son habileté triompha de tous les ressentiments, de toutes les oppositions; et ce mariage, si politique

(1) René eut encore pour frère Charles d'Anjou, comte du Maine. Ses sœurs furent Marie d'Anjou, qui épousa Charles VII et Yolande, mariée à François de Montfort, duc de Bretagne.

et si désiré, fut célébré en 1420. Cependant Antoine, comte de Vaudemont (fils du frère puîné de Charles, duc de Lorraine), prétendait que, la loi salique étant en vigueur dans sa famille, la Lorraine, fief masculin, ne devait, sous aucun prétexte, tomber en quenouille ni sortir de sa maison par un mariage. Ne pouvant obtenir la révocation du testament de son oncle en faveur de René et d'Isabelle, il annonça qu'il ferait valoir ses droits aussitôt après la mort de Charles, et qu'il saurait conquérir, les armes à la main, l'héritage dont on voulait le frustrer. Ces menaces obligèrent le duc de Lorraine à faire prêter serment à la noblesse de ses Etats qu'elle ferait exécuter ses dispositions testamentaires, et sa fille fut couronnée comme son héritière immédiate. Ce prince, depuis le mariage de René, s'était chargé de l'administration de ses biens cédés par le cardinal de Bar et du soin de la personne de son jeune gendre, qui fit, tant avec lui qu'avec son grand-oncle, plusieurs expéditions militaires, où il annonça autant de bravoure que d'ardeur et d'activité, contre des brigands qui infestaient leurs domaines, contre quelques seigneurs rebelles, et plus tard contre le comte Antoine de Vaudemont, dont René croyait devoir prévenir les agressions. En 1429, ce prince était occupé à bloquer la ville de Metz, assiégée par le duc de Lorraine vers le temps où Orléans venait d'être délivrée par un secours miraculeux. René, dont les liens qui l'attachaient au roi Charles VII, son beau-frère, et le propre penchant pour la France, avaient dû céder à l'impérieuse loi de la politique qui lui commandait la neutralité, ne put résister au désir qui l'entraînait vers l'armée française, et il courut la rejoindre dans les plaines de Champagne, où se trouvaient déjà ses deux frères, Louis III et Charles d'Anjou. On peut dire que René quitta le siège de Metz furtivement et malgré les exhortations du duc de Lorraine et du cardinal de Bar, trop expérimentés l'un et l'autre pour ne pas prévoir les maux dont leurs propres Etats étaient menacés, si les Anglais et les Bourguignons réunis leur déclaraient la guerre. Mais les progrès du roi de France justifèrent la démarche de René. Ce prince arriva auprès de Charles VII le 16 juillet 1429, la veille du jour où ce monarque, si brillant alors, fut sacré dans l'antique basilique de St-Denis. Il l'accompagna ensuite, avec autant de fidélité que de dévouement, dans cette mémorable campagne qui ne fut qu'une suite de conquêtes et de triomphes. Il osa lutter à cette époque, quoique à peine âgé de vingt et un ans, contre les avis du puissant la Trémouille, et se prononça plus d'une fois avec Jeanne d'Arc, le duc d'Alençon, Dunois, etc., pour le parti le plus énergique et le plus sage. Il se lia dès lors avec tous les grands capitaines de l'armée française, Poton, la Hire, le duc de Bourbon, etc., mais plus étroitement encore avec Arnaud de

Barbazan, surnommé le *chevalier sans reproche*, avec lequel il arriva sous les murs de Paris, après s'être distingué particulièrement, à la tête de ses propres troupes, par la prise de Chappes en Champagne, la victoire de la Croizette près Châlons-sur-Marne, etc. La mort du vertueux cardinal de Bar, arrivée en 1430, força René à quitter le roi de France, sous les drapeaux duquel il venait de s'illustrer, et il se rendit à Bar, où il honora la mémoire de son oncle par des regrets sincères et de magnifiques obsèques. Mais à peine avait-il saisi les rênes de l'administration de ses nouveaux Etats, qu'il eut encore à déplorer la perte du duc de Lorraine, son beau-père, et à entrer en possession d'un vaste pouvoir. Devenu duc de Lorraine et de Bar, et reconnu solennellement par la noblesse et le clergé des deux Etats, René, après les premiers actes d'un gouvernement paternel et prévoyant, dut songer à se garantir des prochaines attaques du comte de Vaudemont, qui, nourri dans les camps et s'étant trouvé à plus de huit batailles rangées, redoutait peu un prince aussi jeune que René, et se disposait à lui enlever la Lorraine. René ayant reçu le renfort de troupes françaises qu'il avait demandé au roi Charles VII, et à la tête duquel était le brave Barbazan, se rendit sans perdre de temps devant la capitale de son compétiteur et en pressa le siège. Le comte de Vaudemont rassemblait, de son côté, un corps nombreux fourni par le duc Philippe de Bourgogne et commandé par Antoine de Toulangeon, qui brûlait du désir de se venger de René et de Barbazan, qui l'avaient défait devant la forteresse de Chappes. Leur armée s'avança vers Vaudemont, et ils provoquèrent René au combat en ravageant une partie de ses Etats. Le duc de Lorraine, touché du malheur de ses peuples et impatient d'en venir aux mains pour terminer tous ses différends par une victoire décisive, quitta le blocus de Vaudemont et vint à la rencontre de ses ennemis, dans une plaine où le comte Antoine s'était fortement retranché. Les deux armées se trouvèrent en présence le 2 juillet 1431, dans la plaine de Bulgneville près de Neufchâteau; le succès du combat eût été du moins douteux si l'artillerie du comte de Vaudemont, disposée avec beaucoup d'habileté derrière des chariots qui s'ouvrirent tout à coup, n'eût foudroyé en un instant l'armée lorraine, qui s'ébranla sur-le-champ et fut mise en déroute en moins d'une heure. Barbazan fut tué, et René, blessé lui-même, fut obligé de se rendre; le maréchal de Toulangeon le fit conduire en toute hâte en Bourgogne. Transféré d'abord au château de Talant (près Dijon), puis en cette ville (dans une tour du palais des ducs de Bourgogne qui porte encore le nom de *Tour de Bar*), et ensuite dans la forteresse de Bracon, près Salins, ce malheureux René, qui voyait s'évanouir dès leur naissance toutes ses premières

idées de bonheur, de gloire et de pouvoir, ne put obtenir qu'aux conditions les plus dures, et en donnant ses deux fils en otage, un premier élargissement. Mais l'état déplorable de la Lorraine, la douleur de son épouse et de sa vertueuse mère, Marguerite de Bavière, réclamant impérieusement sa présence, il souscrivit au traité provisoire que fit rédiger le duc Philippe; et il sortit de prison vers le 1^{er} mai 1432, en promettant d'y rentrer à pareil jour de l'année suivante. Après avoir apaisé les troubles survenus dans ses Etats pendant son absence, soumit quelques révoltés et obtenu une prolongation de liberté, René se rendit à Bâle le 24 avril 1434, ainsi que le comte Antoine Vaudemont, afin de faire décider leurs droits respectifs à la souveraineté de la Lorraine par l'empereur Sigismond. Ce monarque ayant ordonné que l'investiture de la Lorraine fût donnée à René, le comte de Vaudemont refusa d'accéder à la sentence, et obtint du duc de Bourgogne qu'il sommerait son heureux rival d'aller reprendre ses fers. René reçut cet ordre rigoureux au milieu de la joie que la décision de l'Empereur faisait éclater dans sa famille et parmi ses sujets. On lui offrit de combattre pour sa liberté. Tout fut inutile : il se sépara de ses affections les plus chères, et préféra se soumettre aux chances de l'avenir le plus pénible plutôt que d'enfreindre la parole qu'il avait donnée. Conduit aussitôt sous une forte escorte au château de Bracon, il y demeura enfermé plus étroitement qu'auparavant, soumis à une surveillance plus sévère et sans nouvelles des siens. Ce fut alors que, *se croyant du tout oublié de ses amis*, dit du Haillan, il peignit tout autour des murs de la chambre ou sur des verres, des oublies d'or comme un emblème de l'isolement dans lequel il se trouvait plongé. René, qui venait de conquérir ainsi l'estime même de ses ennemis en se résignant à languir à la fleur de l'âge dans une désespérante captivité, apprit dans la forteresse de Bracon la perte de Louis III d'Anjou, son frère, mort le 24 octobre 1434, en lui laissant tous ses Etats, et, peu de temps après, celle de Jeanne II, reine de Naples, qui, confirmant les dispositions que le roi même avait adoptées, transmettait également à René tous ses droits au royaume de Sicile. Mais cette élévation inattendue, cet avenir fait pour flatter un cœur ambitieux, loin d'accélérer la liberté du roi prisonnier, ne servirent qu'à rendre le duc de Bourgogne plus exigeant. Ne pouvant obtenir de tempérer sa rigueur, René prit le parti d'envoyer en Italie, avec le titre de sa lieutenante générale, la reine Isabelle, son épouse, afin d'y entretenir le pape et le duc de Milan dans ses intérêts, d'y ranimer le zèle du parti angevin et de déjouer ainsi les intrigues d'Alfonse, roi d'Aragon, qui, ayant été adopté avant Louis III par la reine Jeanne, ne négligeait aucun moyen de faire valoir ses prétendus droits au trône de Sicile. La courageuse Isabelle partit

de Lorraine avec Louis, marquis de Pont-à-Mousson, le second de ses fils, et arriva en Provence, où les preuves les moins équivoques d'attachement lui furent prodiguées, ainsi que des secours, malgré l'épuisement du pays. Elle s'embarqua ensuite pour Naples; et, secondée du duc de Milan et du pape Eugène IV, elle sut bientôt, par sa conduite héroïque, balancer l'influence que commençait à prendre le roi d'Aragon. Pendant son absence, les négociations entamées pour la délivrance de René ne se ralentissaient point par le concours de Charles VII, des princes du sang, du connétable de Richemont, d'une foule de seigneurs dévoués et de la régence de Lorraine; elles furent enfin ratifiées par le duc de Bourgogne moyennant des sacrifices de tout genre, une somme énorme, la cession de plusieurs villes; et René put sortir de Bracon le 25 novembre 1436. Son premier soin fut d'aller remercier les états de Lorraine et de Bar de tout ce que l'on avait fait pour sa délivrance, et d'y pourvoir à l'organisation d'une régence qui pût le remplacer. Il se rendit ensuite à la cour du roi de France et de là en Anjou, où il traita le mariage de Jean d'Anjou, duc de Calabre, son fils, avec Marie, fille du duc de Bourbon. René partit enfin d'Angers pour la Provence, où il fut reçu avec un enthousiasme général. Il ne tarda pas à gagner de plus en plus l'affection de ses nouveaux sujets, et elle lui fut manifestée par des secours en hommes et en argent. Puis ayant pourvu, par des lois sages et des règlements pleins de vues paternelles, aux besoins de cette contrée, il mit à la voile à Marseille, prit à Gènes de nouveaux renforts, s'y lia d'amitié avec Frégose, l'un des doges les plus illustres qu'ait eus cette république, et arriva en 1438 à Naples, où la ville entière le reconnut pour souverain. René, dès son avènement au trône de Sicile, justifia pleinement la haute réputation qui l'y avait précédé; mais la face des affaires y avait pris une nouvelle direction; et quoique le roi Alfonse eût été quelque temps prisonnier du duc de Milan, le nombre de ses partisans n'avait cessé de grossir de jour en jour. René le trouva rentré en Italie et à la tête d'une armée nombreuse, avec laquelle ce prince s'était avancé dans l'intérieur du royaume. Il ne se découragea pourtant point, et, ayant repris tous ses avantages, sa glorieuse campagne de l'Abbruzze lui eût soumis peu à peu toutes les autres provinces rebelles, si la trahison d'Antoine Caldora, qui n'avait malheureusement point hérité de la fidélité de son père, n'eût fait évanouir toutes ses espérances. René, abandonné de ses capitaines qu'avait corrompus l'or d'Alfonse, fut obligé de s'enfermer à Naples malgré l'affreuse famine qui y exerçait ses ravages; et, ayant renvoyé en Provence la reine et ses enfants, il se préparait à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Mais une nouvelle trahison vint livrer sa capitale à son rival; et, investi la nuit

par des Aragonais parvenus à s'y introduire par le même aqueduc qui, neuf siècles auparavant, avait servi à Bélisaire pour s'en rendre maître, René n'eut que le temps de se faire jour l'épée à la main et de gagner le château Neuf; de là il s'embarqua, deux jours après, pour se rendre par Florence et Gênes à Marseille, où il arriva à la fin de 1442. Les troubles survenus en Lorraine dans le courant de cette malheureuse expédition ayant empêché René de prolonger son séjour en Provence, il vint à Nancy, et eut bientôt à soutenir contre les Messins une nouvelle guerre dans laquelle Charles VII, qui désirait occuper activement son armée, se montra plein d'ardeur pour le soutenir. A la suite de la paix qui fit cesser le siège de Metz, René plaça sa fille Marguerite sur le trône d'Angleterre, et Yolande épousa Ferri de Lorraine, fils du comte de Vaudemont. Il accompagna le roi de France à Châlons-sur-Marne; et ce fut pendant la continuation des tournois et des fêtes qui avaient signalé le mariage de la reine d'Angleterre qu'il conclut avec Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne, un traité définitif qui terminait les discussions sans cesse renaissantes au sujet de l'entier paiement de sa rançon. René, se trouvant alors en pleine paix pour la première fois de sa vie, goûta enfin quelques années d'un repos si chèrement acheté en se livrant à son goût pour les fêtes chevaleresques dont il embellit sa cour, tant en Anjou qu'en Provence, et à l'étude des lettres et des arts, qu'il n'avait cessé de cultiver dans ses rares moments de loisir. Ce fut vers la même époque (1448) qu'il institua l'ordre militaire et pieux du *Croissant* (que le pape Paul II supprima en 1464). La rupture de la trêve conclue entre le roi d'Angleterre et Charles VII arracha René à de si douces distractions : étant accouru au secours de son beau-frère à la tête de la noblesse provençale et de ses troupes aguerries, il se distingua dans cette glorieuse campagne et assista encore à l'entrée triomphale du roi de France à Rouen, Caen, etc. En 1453, il prit de nouveau les armes à la sollicitation du duc de Milan (F. Sforce) et des Florentins, ses anciens alliés, attaqués alors par le roi d'Aragon et la république de Venise. René se laissa ébranler par l'espérance dont on le berçait de chasser Alfonso d'Italie, et il repassa les Alpes, donnant toujours des preuves de bravoure et de talents. Mais les intrigues semées par Alfonso dans le camp des Milanais et des Florentins, des rivalités injustes, des prétentions insoutenables le forcèrent de revenir en France. A son retour, il céda le duché de Lorraine à son fils, et épousa en secondes noces Jeanne de Laval, fille du comte Gui XIII et d'Isabelle de Bretagne. Ayant paru renoncer dès ce moment à tout projet de conquêtes, René conduisit sa nouvelle épouse en Anjou et en Provence, partageant ses loisirs entre l'administration de ses Etats et les délassements que lui

offraient à la fois les sciences, la poésie, la peinture et la musique. Mais il était dans la destinée de ce bon prince de ne pouvoir jamais goûter cette tranquillité qui échappait sans cesse à ses vœux constants. De nouveaux événements le rappelèrent en Italie, où le duc de Lorraine, son fils unique, aidé de ses secours et de ceux du roi de France, avait espéré un moment voir flotter ses étendards sur les murs de Naples; mais cette expédition ne fut pas plus heureuse que les précédentes. Jean d'Anjou eut à lutter contre le pape, le fameux Scanderbeg et Ferdinand d'Aragon, qui, en succédant au trône que lui laissait en mourant le roi Alfonso, son père naturel, sembla également avoir hérité de tout le bonheur dont le premier avait constamment joui. Pie II se montra très-ardent pour le soutenir; René, voulant user de représailles, crut pouvoir alors défendre dans ses Etats qu'on reconnût aucun acte émané de la cour pontificale. A peine cette guerre se terminait-elle, que, à la douleur de perdre Charles VII et Marie d'Anjou, sa sœur, se joignit pour René celle de voir son fils se prononcer dans cette guerre qu'on avait cherché à colorer du prétexte *du bien public*, mais qui n'était au fond excitée que par l'ambition des grands. René employa en vain ses conseils pour dissuader le duc de Lorraine, qui avait réellement à se plaindre du roi de France, son cousin, et il demeura fidèlement attaché à la cause royale. Toutefois Louis XI lui fit un crime du parti embrassé par son fils, et l'enveloppa dès lors dans la haine qu'il vouait à Jean d'Anjou, auquel il venait cependant de s'engager, par le traité de St-Maur les Fossés, à fournir le nombre de troupes et l'argent nécessaires pour recommencer promptement une nouvelle expédition dans le royaume de Naples. Ces promesses solennelles furent violées dès qu'on en réclama l'exécution, et l'on peut assigner au refus du monarque français le revers qu'éprouva le duc de Lorraine dans la campagne de Catalogne, où l'avait appelé le vœu libre et unanime des Catalans comme héritier, par son père, des droits d'Yolande d'Aragon. Ce jeune héros mourut à Barcelone en 1470, vers la même époque où les désastres de Marguerite d'Anjou, sa sœur, déchiraient le cœur sensible de René. Bientôt ce monarque infortuné eut à déplorer de nouveaux malheurs, de nouvelles pertes. Une de ses filles, Charles d'Anjou, son frère, le duc Nicolas d'Anjou, son petit-fils, descendirent presque à la fois dans la tombe, ainsi que Ferri de Vaudemont. René paraissait près de succomber à l'excès de sa douleur. Ce fut ce moment que choisit Louis XI pour s'emparer ouvertement de l'Anjou, sous les prétextes les plus injustes. Chassé du berceau de ses aïeux et ayant supporté cet outrage avec une fermeté stoïque, René tourna ses regards vers la Provence, où il avait reçu dans tous les temps un accueil fait pour toucher son cœur; et

il ne tarda pas à y fixer son séjour vers la fin de l'année 1473, emportant les regrets universels des Angevins, qui avaient appris à vénérer ses vertus et à chérir ses rares qualités. L'année suivante (1474), il déclara son héritier Charles du Maine, fils de Charles d'Anjou, et espéra que rien désormais ne pourrait plus troubler le repos de ses dernières années. Mais Louis XI, qui n'avait cessé d'avoir les yeux sur les moindres démarches de René, sut que, dans les premiers moments d'une juste indignation, ce prince avait eu l'idée d'appeler à son secours et à sa succession le fameux Charles le Téméraire; et, irrité d'un projet sans effet qu'il qualifiait de lèse-majesté, il cita le vénérable vieillard son oncle devant le parlement de Paris, qui, intimidé lui-même, fit décréter René de prise de corps et le somma de comparaître. Ces menaces n'eurent pourtant aucune suite, soit que Louis n'osât pas s'exposer au blâme général qu'il eût encouru, soit plutôt parce qu'on lui donna la certitude que la Provence serait réunie à sa couronne après la mort du comte du Maine, qui n'avait pas d'enfants, et dont la santé n'annonçait pas un règne bien prolongé. Louis XI chercha même, peu de temps après, à faire oublier à René ses injures récentes dans l'entrevue qu'ils eurent ensemble à Lyon en 1476, et où il le combla d'égarde, de respect et même de tendresse. Les lettres et les arts avaient charmé la jeunesse de René et ajouté un nouvel éclat à son illustration. L'adversité et la vieillesse lui firent encore plus apprécier les avantages de ces intéressantes occupations. L'agriculture lui dut une expérience pour naturaliser la canne à sucre et l'introduction de plantes inconnues en France, telles que la rose de Provins, l'œillet de Provence, le raisin muscat, et de plusieurs espèces d'animaux rares, entre autres des paons de diverses couleurs. Il donna des soins particuliers à l'art de la verrerie et à la culture des mûriers, à l'art de tisser les draps, à la filature de la laine. On doit dater surtout du moment où il vint se fixer pour toujours parmi eux la reconnaissance que les Provençaux ont vouée à sa mémoire. Il s'était effectivement consacré en entier à faire fleurir la justice en Provence, à y encourager l'agriculture, le commerce, l'industrie et les arts; et pendant qu'il régnait en monarque dont chaque jour était compté par des bienfaits nouveaux, René vivait en sage et en philosophe chrétien, oubliant dans les exercices de piété ou dans l'étude et les méditations les nombreuses adversités dont sa vie orageuse avait été traversée. Plus affaibli par ses longs travaux et ses malheurs que par son âge, il tomba malade à Aix au commencement de l'année 1480, y mourut le 10 juillet âgé de 72 ans et après un règne de quarante-six ans, avec les sentiments d'un véritable chrétien. Quoiqu'il eût ordonné, par son testament, que son corps serait transporté à Angers, l'affection des Pro-

vençaux était telle qu'ils s'opposèrent de force à son enlèvement. Mais l'année suivante le cercueil, qui avait été déposé à la métropole d'Aix, en attendant l'érection d'un magnifique mausolée ordonné par les états de Provence, fut secrètement transporté par eau à Angers, où on l'ensevelit dans le tombeau de la reine Isabelle de Lorraine, qu'il avait lui-même orné de peintures allégoriques. Ses entrailles restèrent à Aix, et son cœur fut déposé dans l'église des cordeliers d'Angers. Le président Hénaut a été aussi sévère envers René d'Anjou que dans le jugement qu'il a porté sur Charles VII; et plusieurs autres historiens, excepté toutefois ceux de l'Anjou et de la Provence, l'ont également traité avec rigueur et injustice; on peut cependant dire de cet excellent prince qu'à un courage chevaleresque, à une loyauté qui ne se démentit jamais, à la probité la plus sévère, à une admirable résignation dans l'infortune, il joignait un esprit solide, profond, cultivé, une rare instruction pour le temps où il vécut, et des talents variés qu'on est peu habitué à remarquer dans un souverain. Outre les *Amours du berger et de la bergère*, sorte d'idylle pastorale qu'on lui attribue, René a laissé plusieurs ouvrages en vers, tels que des rondeaux, ballades, etc., ou en vers et en prose, comme le *Mortifement de vaine plaisanterie*, ou *Traité d'entre l'âme dévote et le cœur*, la *Conquête de la Douce Mercy* et l'*Abusé en court*, qui n'est point resté manuscrit (1). On connaît encore de lui son *Traité des tournois* et ses *Statuts de l'ordre du Croissant*. La plupart de ces ouvrages existent à la bibliothèque de Paris, et sont enrichis de superbes miniatures exécutées par René. Ce prince avait décoré Angers, Saumur, Lyon, Avignon, Marseille et Aix d'un très-grand nombre de tableaux ou de portraits, qui annonçaient un talent supérieur pour son siècle. Il composa aussi divers motets qu'on a longtemps chantés dans les églises de Provence, et on le croit auteur des airs de la fameuse procession d'Aix (*voy. HAITZE*), dont on lui attribue l'institution, ainsi que celle qu'on appelait communément le *Sacre d'Angers*. René avait travaillé à plusieurs mystères ou pièces dramatiques, qu'il se plaisait à faire représenter avec la plus grande pompe. Ce bon prince était grand, bien fait, d'un visage ouvert et gracieux et plein de majesté. Sa simplicité était telle à la fin de sa vie, que la dépense de sa maison n'excédait guère quinze mille francs (cent quarante-quatre mille francs de notre monnaie actuelle). Il voyageait dans ses Etats comme un simple particulier, et passait une grande partie de ses journées à la campagne. Une de ses jouissances était de se promener pendant l'hiver dans

(1) L'*Abusé en court* a été imprimé au moins quatre fois dans le 15^e siècle. On peut voir l'analyse de ce livre singulier dans la *Bibliothèque universelle des romans*, mars 1778, p. 182-201. La *Conquête qu'un chevalier surnommé le cœur d'amours épris fit d'une dame appelée Douce Mercy*, a aussi été imprimée, 1503, in-4^o. (*Voy. le Manuel du libraire.*)

les endroits les plus exposés au soleil, et l'on désigne encore sous le nom de *cheminée du bon roi René* ses promenades favorites.... A cette simplicité de goût qui le rendait populaire, René réunissait une charité inépuisable, une active pitié, une sensibilité exquise, un esprit vif et original et une douce philosophie que ne purent altérer ni les malheurs ni les injustices qu'il eut à essuyer tour à tour. Il est vrai que sa bonté dégénéra souvent en faiblesse et sa bonté en prodigalité. Une gloire qu'on ne saurait lui contester, c'est celle d'avoir protégé l'instruction publique, les sciences, les lettres et les arts; de leur avoir fait faire de grands progrès; de les avoir mis en honneur et de les avoir cultivés lui-même d'une manière très-remarquable. Ces goûts, qui environnent d'une sorte de prestige le souvenir des princes qui en ont apprécié les avantages et les douceurs, suffiraient pour faire considérer René comme le précurseur de Léon X et de François 1^{er} (1). Une statue en marbre a été érigée au bon roi René, en mai 1823, sur la plus belle place de la ville d'Aix. Le P. Bicaïs, de l'Oratoire, a laissé une histoire manuscrite de ce prince; mais Fauris de St-Vincent, qui la possédait, ne l'avait pas jugée digne d'être mise au jour. Nous avons un *Précis historique sur la vie de René d'Anjou*, par M. Boisson de la Salle, Aix, 1820, in-8°, suivi d'un autre *Précis* par le préfet des Bouches-du-Rhône. Raynaudard a donné sur ce livre un article intéressant dans le *Journal des Savants* de juillet 1824, page 447. On trouve de curieux détails sur ce prince dans le tome 4 des *Recherches historiques sur Angers et le bas Anjou*, par J.-F. Bodin, Saumur, 1823, in-8°, et dans l'extrait de ce livre inséré au *Journal des Savants* d'octobre 1823, page 624. Une somptueuse publication, mise au jour à Paris en 1826-1827, in-folio, reproduit les *Tournois du roi René* d'après les dessins et les manuscrits de la bibliothèque de Paris. Le texte a été rédigé par M. Champollion-Figeac; les planches, lithographiées et coloriées, ont été exécutées sous la direction de M. Dubois. M. le comte de Quatrebarbes a fait paraître à Angers, en 4 volumes in-4°, une édition des œuvres du roi René. Le tome 1^{er} renferme une biographie étendue et intéressante de ce prince; en tête du second volume se trouve une étude sur la chevalerie, résultat de recher-

ches persévérantes. Le *Livre des tournois* est accompagné d'une notice due à la plume exercée et savante de M. Paulin-Paris. V. B.

RENÉ II, duc de Lorraine. Voyez LORRAINE.

RENEAULME (PAUL), médecin français, né à Blois vers 1560, mort vers 1624, s'appliqua aussi à la botanique; et il paraît qu'il s'était ouvert une route nouvelle, qui l'avait mis à même de devancer son siècle; mais les circonstances ne lui permirent que de l'indiquer dans l'ouvrage suivant : *Pauli Reneaulmi Blasenensis doctoris medici specimen historiae plantarum. Plantarum typis impressarum*, Paris, chez Beys, 1611, in-8° de 150 pages, avec 25 planches contenant 52 plantes. C'est par ce seul ouvrage que Reneaulme a mérité la reconnaissance de la postérité. On trouve réunies souvent dans le même volume deux autres productions de Reneaulme, peu dignes d'attention, et qui peuvent donner une assez mauvaise idée de son caractère; car ce sont des réponses à une attaque dirigée contre lui par les médecins Fournier et Boissieu. Il y descend contre eux aux plus basses injures; on en peut juger par le titre seul : *Ad Furnerii et Buxerii medici orthopon Martiz, c'est-à-dire Fouet contre le braiement des médecins Fournier et Boissieu*; il les traite continuellement d'ignorants et d'ânes; il y fait parade de son érudition, et surtout de sa connaissance du grec : mais on voit, par quelques passages, qu'il avait eu des démêlés avec la faculté de Paris, qui lui avait fait promettre de ne plus se servir des remèdes particuliers qu'il avait cherché à accréditer dans son traité *De curationibus observationum liber*, Paris, 1606, in-8° (1). C'est là qu'on trouve indiqué, pour la première fois, l'usage intérieur de la ciguë, comme un puissant remède. Ses adversaires lui reprochaient d'avoir manqué à sa parole; mais Reneaulme répliqua que, la faculté n'ayant pas tenu elle-même ses promesses, il se croyait dégagé de ses serments : il paraît qu'il en était résulté un procès, et qu'il y avait eu un arrêt du parlement de Paris qui lui permettait l'usage de ses remèdes. Il traite, à son tour, ces médecins de parjures, et reproche à l'un d'eux d'avoir abjuré deux fois la religion catholique et d'être toujours prêt à recommencer. Ce n'est pas par de tels écrits que Reneaulme aurait pu se rendre recommandable; mais il n'en est pas de même de son *Specimen*. Dans son *Epître* dédicatoire au cardinal Duperron, il expose brièvement son but. Il commence par se plaindre de l'impéritie des médecins, qui, ne connaissant pas les plantes qu'ils prescrivent, en donnent d'un effet con-

(1) On a bien certainement trop exalté la valeur artistique du roi René; des panégyristes maladroits n'ont pas craint d'en faire « le premier peintre et le premier poète de son temps », le présentant en outre comme sculpteur, musicien et graveur! — M. Robert-Dumesnil s'est bien gardé de confirmer ce dernier jugement. On doit sans doute savoir gré au monarque d'avoir encouragé les arts et d'avoir fait cas des artistes; mais, dans son impartialité, l'histoire ne s'occupe pas si René d'Anjou a porté une couronne. A ce titre, nous croyons très-utile de citer deux judicieuses publications : *les Peintres et les enlumineurs du roi René*, par M. Jules Renouvier, 1857, in-4° de 34 pages. (Extrait des publications de la société archéologique de Montpellier, n° 24). — *Note de M. Vallet de Viriville, au sujet de Barthélemy de Clerc, peintre du roi René*, 1447. (*Archives de l'art français*, 1857-1858, t. 5, p. 209-212.) Ces deux écrivains nous paraissent avoir restitué la vraie physionomie du roi René, apprécié comme artiste.

B. DE L.

(1) On l'obligea de signer la protestation suivante : *Ego Paulus Reneaulme profiteor apud decanum et doctores Parisiensis scholæ, numquam usurum remediis scriptis in libro Observationum mearum typis edito, sed facturum medicinam secundum Hippocratis et Galeni decreta et formulas a scholæ Parisiensis medicis probatas et usurpatas. Datum Lutetia die 23 febr. 1607.* Cette protestation, curieux monument de l'intolérance médicale de cette époque, a probablement donné lieu aux farces que Molière a fait entrer dans son *Malade imaginaire*. F.—D.—R.

traire et souvent pernicieux; c'est ainsi qu'il assure avoir vu employer la racine de napel, au lieu de celle de l'ellébore. Pour obvier à ce grave inconvénient, il dit qu'il avait entrepris, depuis nombre d'années, d'examiner avec attention chaque plante, de la comparer avec ce que les anciens avaient écrit sur ce sujet, de l'éprouver enfin sur lui-même, quand il le fallait; ensuite qu'il avait donné aux genres et aux espèces anonymes des noms puisés dans l'observation de leur *note naturelle*; qu'il n'avait pu terminer ce travail, parce que différentes tempêtes l'avaient arraché du port où il se croyait en sûreté; mais que s'y voyant rentré de nouveau, il voulait donner l'idée de son travail, en présentant un exemple pris dans chacun des livres qui composaient son ouvrage; effectivement, comme son titre de *Specimen* l'indique, on voit que ce sont des parties détachées ou des espèces isolées; on ne peut donc, par leur moyen, qu'entrevoir son intention; par là on aperçoit qu'il s'était tracé une route assez sûre et qui devait le conduire à d'heureux résultats. Ce sont donc des articles séparés; chacun d'eux commence par un nom de plante, avec une discussion sur les auteurs anciens qui s'en sont servis le plus souvent; il en forme un particulier, qu'il tire du grec; mais ce nom devient commun à plusieurs espèces: *nomen erit generis*. Ensuite il expose la note caractéristique qui le distingue; voilà donc le genre établi exactement, tel qu'on le reconnaît aujourd'hui; car son nom est simple, et sa détermination est fondée sur l'examen de la nature. Vient ensuite sous le nom *species* l'énumération des espèces qu'on passe successivement en revue, et décrites chacune dans un article sous le titre de *formæ*; enfin, sous celui de *temperamentum* et de *vires*, Reneaulme expose brièvement les vertus ou qualités médicinales des plantes qui composent ce genre; souvent le genre est partagé en d'autres groupes secondaires, toujours sous le nom de *species*; et comme ils comprennent plusieurs espèces, il en résulte des genres d'un second ordre; enfin dans les planches sont représentées le plus grand nombre des espèces dont il parle. On voit que le fond de sa méthode d'exposer l'histoire de chaque plante est à peu près celle de tous les autres auteurs qui l'ont précédé; elle en diffère par la manière dont il caractérise chaque genre, qu'il fonde sur l'observation des différentes parties, mais surtout de la fleur et du fruit, et, dans la description, il passe en revue les particularités les plus saillantes du reste de la plante. Ainsi, il examine avec soin le calice et la corolle, compte les étamines, fait attention à leur forme, élargie à la base dans l'ornithogale, considère leur proportion, fait remarquer qu'il y en a deux plus longues et deux plus courtes dans le *phlomis* et autres labiées. Celles du chou et autres crucifères ne lui échappent pas; enfin dans les genêts ou légumineuses,

il constate leur réunion. Il a donc saisi dans la nature le plus grand nombre des considérations sur lesquelles Linné fonda son système, plus d'un siècle après. Il suit de là qu'il démêle souvent avec jutesse le caractère essentiel de chaque genre, et que c'est lui qu'on doit regarder comme le créateur de cette première division des êtres naturels; ainsi, suivant lui, l'œillet qu'il nomme *phlox* a pour note générique: *calyculus longus cui subest hypocalycium; folia in caulibus bina et longa, duoque umbilico styli affixi*. Sous ce caractère, Reneaulme présente une vingtaine d'espèces d'œillets sans aucun mélange; mais parmi elles il trouve des variétés; il les divise et subdivise en plusieurs sections. Quelquefois il réunit plusieurs genres et donne des sections naturelles; de ce nombre est le groupe des *gentiana*. Il décrit fort bien la fleur des plantes qui le composent, fait voir que leur fleur varie dans le nombre de ses parties de quatre à huit, mais que les étamines sont toujours en nombre égal avec les divisions de la corolle; il saisit parfaitement leur caractère essentiel, qui consiste dans le stigmate bifide; par ce moyen, il y rapporte le *centaurium minus* et le *perfoliatum*, qui jusque-là en avaient été écartés, et depuis en ont été longtemps séparés. Ce n'est que Linné qui a reformé ce genre, tel que Reneaulme l'avait conçu, en le liant avec plusieurs autres genres; il caractérise aussi bien tous les autres; si quelquefois il y rapporte des espèces étrangères, c'est avec connaissance de cause; car c'est seulement pour ne pas toujours s'écarter des opinions reçues. Ainsi, à l'occasion du *brassica*, il parle de deux plantes connues sous le nom de *chou marin*, pour les écarter, l'une comme tout à fait étrangère, étant un liseron, l'autre comme formant un genre voisin distingué par son fruit, ne contenant qu'une graine: c'est le *crambé*; c'est par la même raison qu'il mêle les *phlomis* aux *verbascum*, puisqu'il trace très-bien leur différence. Il tient compte des variétés produites par la culture. Partout il se montre excellent observateur. Il détermine aussi quelques genres dont il ne connaît qu'une seule espèce, comme le lilas, qu'il nomme *calibotrys*. Le plus grand nombre des plantes qu'il fait passer en revue peuvent être reconnues par les descriptions mêmes; de plus il y a ajouté plusieurs figures parfaitement dessinées, très-bien gravées, et supérieures non-seulement à celles qui avaient été faites auparavant, mais au plus grand nombre de celles qui ont paru depuis. On voit bien qu'elles ont été dessinées d'après nature: deux défauts empêchent néanmoins qu'on n'en reconnaisse le mérite au premier coup d'œil; d'abord, parce qu'elles sont souvent trop confuses, plusieurs figures se trouvant sur la même planche; ensuite le cuivre n'a pas été bien nettoyé, ce qui rend le blanc barbouillé d'une manière désagréable. Cet ouvrage était fait, sous tous les rapports, pour pro-

duire une vive sensation; mais il paraît qu'il n'en a fait aucune. A peine est-il cité par les contemporains. Gaspar Bauhin le nomme, à la vérité, dans la liste des auteurs qui se trouve en tête de son *Pinax*, mais il ne le cite que très-rarement; on peut croire qu'il en a été détourné par un grand obstacle, c'est que Reneaulme, se contentant du nom ancien, soit de Dioscoride, soit de Théophraste, qu'il croit reconnaître, ne donne aucune synonymie des noms qu'il forge; par là il est souvent difficile de déterminer les plantes qu'il a en vue. A peine parle-t-il dans un petit nombre d'occasions des auteurs précédents; Clusius et Dodoëns sont rarement nommés. C'est un grand défaut dans cet essai; mais, malgré cela, on regrette que son auteur n'ait pas publié l'ouvrage complet. S'il l'eût fait, et qu'il eût montré autant d'habileté pour l'ensemble qu'il en a fait voir dans les détails, il en fût résulté un ouvrage vraiment original, dans lequel, se mettant au-dessus de tous ses contemporains, Reneaulme aurait exécuté à lui seul ce qu'à peine on a pu faire dans deux siècles. Ainsi il aurait donné une nomenclature simple, fondée sur la nature, composée d'un seul mot pour les espèces rattachées aussi à des genres univoques, et probablement les sections; il en serait résulté une nomenclature homogène. Cependant tout dans cet essai n'est pas également neuf; on voit que, bien qu'il n'en dise rien, il consulte les auteurs contemporains. C'est ainsi que son premier article, qui comprend l'histoire du chêne, est pris en partie de l'*Histoire des plantes*, de Dalechamp; il a copié pareillement les huit figures qui composent la première planche; sept sont prises du même ouvrage, et la huitième, qui représente la fleur mâle, est copiée du *Phytopynax* de Bauhin. On peut croire que, dans l'ouvrage complet, il eût indiqué les sources où il avait puisé, et qu'il eût ainsi rendu justice à chacun de ses prédécesseurs. Pour lui, il n'a pas été heureux de ce côté; on l'a laissé disparaître sans payer le moindre tribut à sa mémoire. Tournefort lui-même, qui, dans son *Isagoge*, a tracé une histoire si complète de la science, ne fait pas mention de Reneaulme. Dans le *Catalogue* qu'il donne des auteurs, on trouve bien ce nom (*voy. l'art. suivant*); mais c'est le petit-fils de Paul. Plumier a cherché à le venger de cet oubli, en donnant le nom de *renealmia* à un beau genre qu'il a fondé en Amérique; mais, depuis, sir B. Brown, ne le trouvant pas bien distinct, en a consacré un autre à sa mémoire, en prenant l'occasion d'exposer brièvement tout son mérite. Linné n'a cité Reneaulme dans son *Critica botanica* que pour le blâmer d'avoir écrit, dans un ouvrage latin, en caractères grecs, les noms génériques, quoiqu'ils fussent tirés de cette langue. Linné pouvait avoir raison en cela; mais il s'est montré injuste en ajoutant que cet auteur était plus habile en grec qu'en botanique : *ma-*

jor astimator linguae graecae quam scientiae botanicae (p. 127). On peut croire que, rebuté d'abord par cette nomenclature singulière, il ne s'était pas donné la peine de lire l'ouvrage; mais depuis il prouva qu'il était revenu de cette prévention, en citant, dans son *Species plantarum*, tout son travail des gentianes et adoptant le nom et le genre de *chlora*. On peut supposer aussi qu'Adanson n'avait pas apprécié tout de suite le mérite de Reneaulme; car, dans sa préface, il se contente de citer sèchement son nom parmi les auteurs qui ont écrit sans méthode; mais, dans un supplément à ses familles, il fit voir, par ces mêmes gentianes, le cas qu'il faisait de cet auteur, puisqu'il admit comme section naturelle les sept genres qu'il en avait composés, en conservant leur nomenclature. Haller, dans sa *Biblioth. botan.*, fit sentir tout le mérite de Reneaulme, quoique en peu de paroles. On peut présumer que si son livre a été si peu cité, il a été néanmoins utile à plus d'un de ses successeurs, notamment à Morison, dont le *tessera*, ou note caractéristique des genres, paraît calqué sur les caractères de Reneaulme; et il ne serait pas impossible que Morison, ayant vécu dix ans à Blois, eût eu connaissance des manuscrits qu'a dû laisser Reneaulme. Les ouvrages de ce dernier fournissent peu de détails sur sa vie privée. On sait qu'il avait voyagé en Suisse, en Italie, parcouru les Alpes, visité le Mont-Ventoux, et enfin herborisé autour de Paris. L'opuscule dont nous avons parlé semble prouver que son caractère était assez irascible. On peut croire que ses démêlés avec la faculté de médecine ont nui à ses travaux; il paraît cependant qu'il fut lié avec des personnes très-recommandables, telles que le cardinal Duperron, comme le témoigne son *Épître dédicatoire*, mais surtout avec le président de Thou. Celui-ci a laissé un témoignage non équivoque qu'il goûtait sa manière d'envisager l'étude des plantes; ce sont quatre pièces de vers latins, dans lesquels il décrit poétiquement quatre plantes sous les noms que leur avait donnés Reneaulme; celui-ci les a ajoutées avec raison à son ouvrage. D-P-s.

RENEAULME DE LA GARANCE (MICHEL-LOUIS), médecin, arrière-petit-fils du précédent, naquit à Blois vers 1675, fut reçu à l'académie des sciences, comme botaniste, en 1699, et mourut le 27 mars 1739. On a lieu de croire qu'il fut l'élève ou l'ami de Tournefort; car celui-ci le cite dans le *Catalogue des auteurs de botanique*, qui est en tête de ses *Institutions*, quoiqu'il n'eût encore rien produit dans cette science; mais il le signale par cette phrase : *magnas avitae virtutis spes faciens*. C'est probablement sur sa parole que Reneaulme fut reçu à l'académie; il était alors docteur régent de la faculté de médecine de Paris. Il s'était fait connaître par un discours prononcé lors de l'ouverture de l'école de chirurgie, et il faisait imprimer un recueil des thèses qu'il avait fait

soutenir. Ce qui prouve les liaisons intimes qu'il avait eues avec Tournefort, c'est que l'académie le chargea de rédiger les ouvrages manuscrits qu'avait laissés cet illustre auteur, et de les publier. Il fit connaître la manière dont il voulait s'acquitter de cette honorable commission en donnant, en 1709, le plan des vingt-cinq volumes qui devaient contenir ces précieux restes : depuis cette époque, on n'en a plus entendu parler; et lui-même n'a marqué son existence que par un petit nombre de *Mémoires*, peu importants pour la plupart, insérés dans ceux de l'académie : en 1699, sur le suc miellé qui découle en certain temps des feuilles d'érable; en 1701, il décrivit un noyer à feuilles découpées; en 1707, il exposa sa manière d'expliquer l'ascension de la sève, ou, comme il la nomme, le *suc nutritif* des plantes. Il n'est pas très-heureux dans son explication; mais il s'appuie sur quelques observations particulières, dont il avait fait le plus grand nombre à une maison de campagne qu'il avait près de Blois; c'est là qu'il dit avoir vu le tronc d'un noyer abattu près de la superficie du sol fournir pendant trois ans, à l'époque de la sève, une grande abondance de suc; ce qui, selon lui, justifiait la pratique des bûcherons de cette contrée, qui, lorsqu'ils voulaient obtenir des rejets des souches qu'ils venaient d'étronçonner, ne manquaient pas de recouvrir la plaie de terre humide. Dans un second mémoire sur ce sujet, présenté en 1711, il entre en discussion avec Parent, qui soutenait une opinion contraire. En 1708, il écrivait sur la conservation des blés; en 1710, il apporta une figure et une description de l'éponge fluviale rameuse, il donna aussi deux descriptions de plantes, qui sont mentionnées seulement dans l'histoire de l'Académie; l'une est très-commune, car c'est la *sanicula*; la seconde, le perce-neige, mais présenté sous le nom d'*eranglia* (le nom que lui avait imposé son bisaïeul). C'est le seul tribut qu'il paye à sa mémoire; mais on ne peut soupçonner que le petit-fils eût hérité de quelque parcelle de son génie classificateur, si ce n'est par le mémoire qui offre des observations sur les systèmes de botanique, et sur l'utilité d'établir des genres secondaires. C'est par une troisième description de plantes, mentionnée dans le volume de 1720, que sa carrière botanique se trouva terminée.

D—P—s.

RENEAULME (PAUL-ALEXANDRE DE), frère du précédent, né à Blois vers 1672, était d'une famille noble, originaire de la Suisse et illustrée par ses alliances. Il entra dans l'ordre des chanoines réguliers de Ste-Geneviève de Paris, fut d'abord prieur de Marchenoir, diocèse de Blois, et ensuite de Theuvy, à trois lieues de Chartres, où il mourut en 1749. Le goût des sciences semblait être inné dans cette famille; mais les ancêtres de Paul-Alexandre s'attachèrent de préférence à la médecine. Dans l'espace de près de deux siècles,

la ville de Blois posséda cinq médecins du nom de Reneaulme. On connaît les ouvrages que plusieurs d'entre eux ont publiés. Beaucoup de Reneaulme ont laissé des manuscrits, monuments de leur vaste érudition, de leurs travaux et de leurs recherches continuelles (1). Paul-Alexandre suivit les traces de ses aïeux. Livré surtout à l'histoire, à la botanique et à la médecine, il n'exerça cette dernière science qu'en faveur des pauvres. Connu par sa bienfaisance, il a laissé une mémoire encore respectée. Les recherches historiques et littéraires commençaient à acquérir un grand degré d'intérêt. L'impulsion avait été donnée par les savants bénédictins de la congrégation de St-Maur dans leur *Histoire littéraire de France* et d'autres ouvrages célèbres. Reneaulme conçut le *Projet d'une bibliothèque universelle*. Son dessein était immense; il annonçait l'érudition la plus étendue et les connaissances les plus variées; la vie seule de l'homme ne suffirait pas pour l'exécuter. Il croyait que son zèle doublerait ses forces et ne calculait pas même l'action du temps. Rassembler en un même corps d'ouvrage par ordre alphabétique et chronologique les noms de tous les auteurs qui ont écrit, en quelque langue que ce soit, rechercher leur pays, leur âge, leur état, y joindre un précis de leur vie, donner les titres de leurs ouvrages, tant imprimés que manuscrits, le nombre des éditions, des traductions, analyser ces ouvrages, tel était le plan que Reneaulme s'était proposé. Déjà il avait employé plus de vingt années à cette immense composition lorsqu'il en fit paraître le *Projet*, en 1738, annonçant que (2) l'ouvrage aurait pour titre : *Essai d'une bibliothèque universelle*. Alors les trois premiers volumes (de format in-fol.) étaient prêts à paraître et les autres étaient fort avancés. Mais ce travail, qui aurait été d'une si grande utilité, désiré depuis longtemps et qu'on n'a jamais pu exécuter, n'est connu que par le seul *Prospectus* ou *Projet*; il ne fut point rendu public; peut-être la santé de l'auteur, devenue languissante dans ses dernières années, en fut-elle le motif. Reneaulme laissa une très-belle bibliothèque, qui passa, de même que tous ses manuscrits, aux chanoines réguliers de St-Jean de Chartres. Le *Projet de la bibliothèque universelle* paraît aussi perdu, à moins qu'il n'ait été transféré à la bibliothèque de Ste-Geneviève. H-R-N.

RENEAUME DE LA TACHE (.....), naturaliste estimable, né vers 1720 à Laon, était fils d'un ancien et brave militaire qui, ayant obtenu la charge d'aide-major du château de Bouillon, s'établit avec sa famille dans cette ville et ne négligea rien pour faire jouir ses enfants des avantages d'une bonne éducation. Doué d'heureuses dispositions, le jeune Reneaume fit de rapides

(1) Voyez les articles fort détaillés que le Moréri de 1759 donne sur Matthieu de RENEAULME, qui vivait en 1530; sur Paul I^{er}, père du botaniste, et sur le reste de la famille.

(2) Voy. *Journal de Verdun*, août 1733, p. 153-157.

progrès dans les sciences et les lettres, qu'il continua de cultiver quand il eut embrassé la profession des armes, à laquelle son père le destinait. Il parvint au grade de capitaine dans un régiment d'infanterie étrangère, fut fait chevalier de St-Louis et se retira avec une modeste pension. Il possédait dans l'Ardenne une ferme qu'il s'occupait d'améliorer et d'embellir, et partagea ses loisirs entre l'étude des lettres et celle de l'histoire naturelle. Il fut longtemps l'un des rédacteurs du *Journal encyclopédique*, désigné souvent par le nom de *Journal de Bouillon*, parce qu'il s'imprimait dans cette ville; et selon M. Barbier (*Dictionnaire des anonymes*, 1^{re} édit., t. 4, p. 349), il continua la *Gazette des Gazettes*: mais il est principalement connu par l'excellente traduction qu'il a publiée de l'ouvrage allemand de Reimar: *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux*, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12 (voy. REIMARUS). Il a enrichi cette traduction de notes pleines d'intérêt dans lesquelles il explique et quelquefois combat les opinions de son auteur. Les remarques de Reneaume sur les amours des papillons, sur la teigne, sur la ponte du coucou, sur l'industrie du castor, dénotent un bon observateur et sont fort curieuses. On ignore l'époque précise de la mort de Reneaume, que Barbier place vers 1781. W—s.

RENÉE (AMÉDÉE), littérateur et publiciste français, naquit à Caen le 8 mai 1808; venu à Paris, il fut d'abord attaché aux travaux historiques qui s'accomplissaient sous la direction d'Augustin Thierry pour servir à l'histoire du tiers état; bientôt il se mit à écrire avec activité dans les journaux littéraires. Il fournit d'abord des articles au *Journal de l'institut historique*; en 1837, il prit la direction du *Journal de l'instruction publique*, et il la conserva trois ans. La *Revue du 19^e siècle* et la *Revue de Paris* reçurent de lui des communications nombreuses; il fournit à l'*Encyclopédie des gens du monde* d'importants articles biographiques (Napoléon Bonaparte, Catherine de Médicis, François 1^{er}, Henri IV, Louis XIV, etc.). Après avoir été l'un des rédacteurs du *Constitutionnel*, puis du *Siècle*, après avoir rédigé en chef pendant plusieurs années (1841-1846) le journal la *Flotte*, Renée aborda la carrière administrative et politique; l'appui du pouvoir lui en ouvrit l'accès et y assura sa marche. Il avait été bibliothécaire du château de Meudon (ce qui n'est guère qu'une sinécure), il devint ensuite bibliothécaire de la Sorbonne, ce qui était plus sérieux. Mais en 1853 il quitta cet emploi pour celui de secrétaire général du service du grand maréchal du palais. Au mois de mai 1856, il devint directeur politique de deux des journaux qu'on qualifie d'*officiels*, le *Constitutionnel* et le *Pays*; en 1857, candidat soutenu par l'administration, il se présenta aux électeurs du département du Calvados, et il fut nommé membre du corps législatif. Un brillant avenir s'offrait à l'ambition

de Renée, mais une mort prématurée vint le frapper le 16 novembre 1859. On peut regretter que les distractions causées par les travaux administratifs, par les soucis politiques, par les exigences du journalisme, n'aient pas permis à cet écrivain de se consacrer entièrement à la littérature et à l'histoire; il avait de l'instruction, il savait choisir heureusement ses sujets; son style était facile et correct; ses idées justes, sinon profondes. Son principal titre au souvenir de la postérité est le livre qu'il publia en 1856, les *Nièces de Mazarin*, et qui eut rapidement plusieurs éditions. Ces biographies de femmes spirituelles et belles, souvent romanesques et qui marchèrent dans des voies différentes, avaient d'abord paru dans la *Revue contemporaine*; elles obtinrent un grand succès auprès d'un public qu'affriandait la chronique plus ou moins discrète de ce 17^e siècle, dont les héroïnes, chères à de graves philosophes non moins qu'à d'ingénieux critiques, offrent assurément une compagnie fort attrayante. C'est aussi dans la *Revue* en question que Renée fit paraître une étude sur madame de Montmorency, la veuve du maréchal décapité par ordre de Richelieu (voy. ce nom); et ce travail, revu et perfectionné, fournit matière à un volume qui, en 1857, obtint deux éditions. Un autre ouvrage: *Louis XVI et sa cour, mœurs et caractères du 18^e siècle*, 1859, in-8°, fut accueilli avec un peu moins d'empressement. Les autres ouvrages de Renée, composés avant que son talent eût acquis toute sa maturité et parfois entrepris pour répondre à des demandes de libraires, ne sortent guère de la classe si nombreuse des livres un peu oubliés. Nous indiquerons: le *Tableau des services de guerre des princes issus de Robert le Fort*, 1843, in-fol., et les *Princes militaires de la maison de France*, Paris, 1848, in-8°, avec beaucoup d'écussons gravés sur bois et intercalés dans le texte; *Notice sur la vie et les ouvrages de lord Chesterfield*, placée en tête d'une édition nouvelle revue et annotée d'une traduction de la correspondance de ce moraliste peu sévère (1842, 2 vol. in-12). Comme bien d'autres, Renée avait débuté par un volume de vers: *Heures de poésie*, 1841, in-18, qu'il fut le premier à condamner à l'oubli. Il rédigea le 30^e volume de l'*Histoire des Français* de Simonde de Sismondi, restée inachevée par suite de la mort de cet écrivain (le volume en question renferme le récit du règne de Louis XVI jusqu'à la convocation des états généraux); il publia une traduction (1852-1853, 4 vol.) de l'*Histoire de cent ans* de l'Italien Cantù, traduction accompagnée de notes. Il méditait divers ouvrages que son zèle pour le travail l'aurait sans doute porté à achever, et qui auraient, on a droit de le croire, affermi et étendu la réputation que les *Nièces de Mazarin* lui avaient procurée. Z.

RENÉE DE FRANCE, duchesse de Ferrare, princesse qui doit à son amour pour les lettres

une grande célébrité, était fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne et naquit à Blois le 25 octobre 1510. Promise dans son enfance à l'infant Ferdinand, à l'archiduc Charles d'Autriche, et ensuite au roi d'Angleterre, des intérêts politiques rompirent tous ces projets d'union, et elle fut mariée, en 1528, à Hercule II, duc de Ferrare, dont l'alliance paraissait devoir assurer aux Français la possession du Milanais; elle lui porta en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Peu favorisée de la nature sous le rapport des dons extérieurs, mais douée d'une âme forte et d'un esprit aussi pénétrant qu'élevé, cette princesse aimait l'étude et les sciences; elle apprit l'histoire et les mathématiques; Luc Gauric lui enseigna l'astrologie; elle savait le grec et le latin, et on voit par une *Lettre* d'Aonius Palearius qu'elle fit instruire dans ces deux langues ses filles Anne et Lucrèce. La protection qu'elle accordait à tous les talents rendit plus brillante la cour de Ferrare, où elle attirait tous les hommes célèbres que ses libéralités pouvaient atteindre, tels que Lilio Giraldi, Célino Calcagnini, etc. Olimpia-Fulvia Morata lui dut son éducation. Calvin, obligé de s'expatrier, fut accueilli par Renée comme l'étaient tous les savants; elle voulut savoir de lui les motifs qui l'avaient engagé à se séparer de l'Eglise romaine (1), et cette fatale curiosité troubla le repos du reste de sa vie. Renée, disposée en faveur des protestants par Calvin (*voy.* ce nom), fut confirmée dans leurs principes par Marot, qui avait aussi cherché un refuge à Ferrare, et qu'elle choisit pour secrétaire (*voy.* MAROT). « Peut-être, » dit Brantôme, que se ressentant des mauvais « tours que les papes avaient faits au roi son « père en tant de sortes, elle renia leur puissance « et se sépara de leur obéissance, ne pouvant faire « pis étant femme. Je tiens de bonne source qu'elle « le disait souvent. » L'attachement que Renée montra pour les erreurs de Calvin excita la colère de son mari. Le duc de Ferrare chassa de sa cour avec Marot tous les Français, ainsi que les autres étrangers soupçonnés de partager les nouvelles opinions, et remplaça les femmes de la princesse par des Italiennes chargées de surveiller sa conduite et de lui en rendre compte. Sur sa demande, le roi Henri II fit partir pour Ferrare un certain Oriz, qui remplissait en France les fonctions d'inquisiteur de la foi, avec la commission de travailler à ramener Renée à la foi catholique, autorisant ce docteur, en cas d'obstination, à prendre, de concert avec son mari, des mesures pour la ranger à la raison par la rigueur et la sévérité (*voy.* les *Additions* de Laboureur aux *Mémoires* de Castelnau, t. 1^{er}, p. 717). On fut obligé d'en venir aux moyens de rigueur insinués

par le roi; on priva Renée de la vue de ses enfants qu'elle aimait tendrement, et on la retint prisonnière dans son palais; mais rien ne put vaincre son obstination ni lui arracher un désaveu (1). Au retour de la funeste expédition contre Naples en 1557 (*voy.* Guise), elle sauva, dit Brantôme, plus de dix mille Français, qui sans elle seraient morts de faim. Après la mort du duc de Ferrare, Renée revint en France, où elle arriva dans le mois d'octobre 1560, et sur-le-champ elle se rendit aux états généraux assemblés à Orléans. Ayant appris que le prince de Condé venait d'être arrêté, elle prit hautement sa défense « et dit et remontra au duc de Guise, « son gendre, que quiconque avait conseillé ce « coup au roi, avait failli grandement ». (Brantôme.) Cette princesse n'approuvait cependant pas que la religion servît de prétexte à des révoltes, et elle cessa de voir le prince de Condé quand il fut devenu le chef des protestants armés pour réclamer la liberté de conscience. Dans les temps de troubles et d'anarchie, ses domaines furent l'asile de tous les proscrits, qu'elle aidait, secourait et nourrissait de tout son pouvoir. Le duc de Guise, l'ayant fait sommer de lui livrer quelques gentilshommes calvinistes qui s'étaient réfugiés dans son château de Montargis, la menaçait, en cas de refus, d'assiéger cette place; Renée répondit à son envoyé : « Avez bien à ce que « vous ferez; sachez que personne n'a le droit « de me commander que le roi même, et que si « vous en venez à l'exécution de vos menaces, « je me mettrai la première à la brèche, où j'essaierai si vous avez l'audace de tuer une fille « de roi dont le ciel et la terre seraient obligés « de venger la mort sur vous et votre lignée « jusqu'aux enfants au berceau. » Renée mourut le 12 juin 1575 à Montargis, ville qu'elle avait ornée de plusieurs beaux édifices. On trouve dans le volume 86 des *Mss.* de Dupuy, à la bibliothèque de Paris, une *Lettre* autographe de cette princesse à Calvin, très-étendue et fort curieuse. Elle avait eu de son mariage avec le duc de Ferrare deux fils, Alphonse II et le cardinal Louis d'Este (*voy.* ESTE), et trois filles, Anne, mariée au duc de Guise et ensuite au duc de Nemours; Lucrèce, duchesse d'Urbino, et Léonore que l'on suppose, mais sans preuve, avoir inspiré au Tasse une passion qui causa les malheurs de ce poète. *Voyez la Vie de Renée de France*, par Catteau, Berlin, 1781, in-8°. W—s.

RENI (GUIDO). *Voyez* GUIDE.

RENIER (ETIENNE-ANDRÉ), naturaliste italien,

(1) Les désagréments que Renée éprouva de la part de son mari sont rapportés par Muratori, *Antich. Est.*, t. 2, p. 389. On peut lire aussi le *Cantique* que Marot adressa de Venise, en 1536, à Marguerite, reine de Navarre, dans lequel il déplore d'une manière fort touchante la souffrance

Du noble cœur de Renée de France.

Marot avait célébré le mariage de cette princesse par un *Épithalame* qu'on trouve dans ses *Œuvres*, ainsi que l'*Épître* qu'il lui adressa en arrivant dans ses États.

(1) En avançant en âge, dit Ginguéné (*Histoire littéraire d'Italie*, t. 4, p. 96), elle s'enfonça dans les études les plus abstraites, et eut le malheur d'aller jusqu'à la théologie. Or, Calvin, qui l'instruisait dans cette science, était à Ferrare en 1535, et Renée n'avait alors que vingt-cinq ans.

naquit en 1759 à Chioggia d'une famille de patri-ciens. Après avoir fait ses études au séminaire de Padoue, il entra dans la carrière de la médecine, pour laquelle il avait peu de goût, mais il se conforma en cela à la volonté paternelle. Il suivit particulièrement les cours des professeurs Della Bona et Léopold Caldani; puis, ayant reçu le titre de docteur, il fit sa pratique dans les hôpitaux de Bologne et de Florence. Il rentra ensuite dans sa patrie, et tout en exerçant son art, il se livra d'une manière particulière à l'étude de la zoologie, qui avait toujours eu pour lui beaucoup d'attrait. Ce penchant fut vivement encouragé par l'ichthyologue Barthélemi Bottari, avec lequel il s'était lié et qui l'aida de ses conseils. Il approfondit le système de Linné qui régissait encore, surtout au delà des monts, toute l'histoire naturelle; car la méthode de Jussieu pour la classification des plantes n'était pas alors généralement admise, et les grands travaux de Georges Cuvier n'avaient pas encore paru. Renier s'occupa surtout de cette partie de la zoologie qui regarde les mollusques et fit pour le golfe de Venise ce que Poli (voy. J.-X. Poli) exécutait à l'autre extrémité de l'Italie pour les mollusques des Deux-Siciles. Il avait déjà employé plusieurs années à de longues et pénibles recherches, lorsqu'il publia, en 1793, dans les *Opuscoli scelti* de Milan, un article sur une espèce de *botrilles* à laquelle Lamarck donna depuis, dans l'*Histoire des animaux sans vertèbres* (t. 3, p. 106), le nom de *Polycyclus Renieri*. Après neuf ans de silence, il publia le *Catalogo ragionato delle conchiglie*, qui est devenu fort rare, puis les *Tavole di zoologia*, où il essaya d'introduire sa nouvelle méthode de classification, fondée sur la présence et le développement successif du système nerveux. Ces publications lui acquirent une grande réputation dans le monde savant, et il n'aurait tenu qu'à lui d'accepter une place honorable à Paris; mais il la refusa afin de ne pas trop s'éloigner de ses chères lagunes, où il faisait chaque jour de nouvelles et intéressantes découvertes. Il les quitta cependant à la fin de l'année 1806 pour aller prendre possession de la chaire d'histoire naturelle à laquelle Moscati, alors directeur général de l'instruction publique, l'avait fait nommer. Renier s'occupa alors de mettre en ordre et de réduire en un corps de traité tout ce qu'il avait écrit sur les mollusques; mais, soit que les ressources pécuniaires lui manquassent, soit tout autre motif, il ne publia point son ouvrage. C'est vraiment une perte pour la science, car tous les savants à qui il a été donné de le consulter n'en parlent qu'avec les plus grands éloges, témoin le célèbre Brocchi dans sa *Conchiologia fossile*. Comme Renier avait recueilli une immense quantité d'animaux marins et qu'il en possédait plusieurs doubles, il fut invité par le gouvernement à former avec le superflu vingt-quatre collections destinées aux lycées alors existants dans le royaume d'Italie. Pour les rendre plus com-

plètes, il alla passer de nouveau quelque temps à Venise, et il eut ainsi occasion d'enrichir encore son musée. Les événements politiques n'influèrent en rien sur la carrière de Renier. Il fut confirmé dans sa chaire en 1814, et il professa sans interruption jusqu'en 1826, époque à laquelle il fut appelé à Vienne par l'empereur François I^{er}, qui avait acheté sa collection de mollusques et qui le chargea du soin de la placer dans le local destiné à cet objet. Après seize mois d'absence, Renier vint reprendre son cours à l'université de Padoue, où l'appelaient aussi la publication des *Elementi di mineralogia* qu'il avait commencée dès 1825 et qu'une maladie et le voyage de Vienne avaient fait suspendre. Quelque mérite qu'ait cet ouvrage comme livre élémentaire, on regrette que l'auteur y ait consacré un temps dont il eût pu faire un meilleur usage en améliorant son grand ouvrage sur les mollusques. En effet, les *Elementi di mineralogia*, bien que conçus d'après un plan nouveau en partie, n'offrent dans le fond rien d'assez remarquable pour ajouter à la gloire de Renier, et ils ont de plus le défaut d'être écrits dans un style fort négligé et incorrect. L'ouvrage complet devait avoir deux volumes, mais le premier seulement a été publié (Padoue, 1825-1828, in-8°). Vers la même époque, Renier livrait à la presse ses *Nuove Tavole di zoologia*, dans lesquelles il classa tous les animaux d'après la méthode proposée par Virey, qu'il avait tâché de perfectionner. Renier mourut à Padoue le 6 janvier 1830. Il était membre honoraire de l'institut italien et il appartenait à plusieurs autres sociétés savantes, nationales et étrangères. Son *Eloge* fut lu le 18 janvier par M. l'abbé A. M. Caligano, dans la cathédrale de Chioggia, patrie du défunt, et imprimé dans la même ville. M. T. A. Catullo a consacré à ce savant une notice qu'on trouve dans le tome 57 de la *Biblioteca italiana*. A—v.

RENIER-MICHEL (madame JUSTINE). Voyez MICHEL.

RENKIN ou RENNEQUIN (SWALM). Voyez RANNEQUIN.

RENNEFORT (URBAIN SOUCHU DE), voyageur français, avait été trésorier des gardes du corps du roi. Cette place ayant été supprimée, il fut pourvu de la charge de secrétaire du conseil souverain de la France orientale, qui devait être établi à Madagascar; ces dispositions eurent lieu lorsque l'on fonda, en 1664, une compagnie des Indes orientales. Rennefort s'embarqua le 7 mars 1665 sur un des quatre vaisseaux qui firent voile de Brest. On atterrit le 10 juillet à Madagascar, où l'on prit possession au nom du roi du fort et du comptoir que le maréchal de la Meilleraie y possédait. La division s'établit bientôt entre les chefs de la colonie et Rennefort; il fut en quelque sorte mis de côté; on lui fit essayer des passe-droits; il raconte même qu'il courut risque de la vie. Rebuté de tant de contrariétés, il demanda la permission de quitter Madagascar et

partit de cette île, le 20 février 1666, sur un vaisseau qui était en si mauvais état que l'on pariait qu'il ne pourrait jamais arriver en France. Cependant ce vaisseau était parvenu heureusement en vue de Guernesey le 9 juillet, lorsqu'il fut pris par un bâtiment anglais; il coula à fond peu de moments après que Rennefort eut été conduit à bord de l'ennemi. On mena ce voyageur en Angleterre; au mois d'avril 1667, il revint en France. Avant son départ de Madagascar, il avait gagné la confiance de la Case, aventurier établi depuis longtemps dans cette île (*voy. LA CASE*). Celui-ci avait chargé Rennefort de communiquer aux intéressés de la compagnie les renseignements qu'il jugeait utiles au succès de leurs affaires. Rennefort, arrivé à Paris, fit à la compagnie les propositions de la Case; mais elles ne furent pas mieux reçues par les directeurs qu'elles ne l'avaient été par le conseil de Madagascar. On n'écouta pas non plus ce qu'il dit pour appuyer l'établissement de cette île et faire réussir l'entreprise des Indes. Il reconnut même que la compagnie avait peu d'envie de l'indemniser des pertes qu'il avait souffertes à son service. On a de Rennefort : 1° *Relation du premier voyage de la compagnie des Indes orientales en l'île de Madagascar ou Dauphine*, Paris, 1668, in-12; 2° *Histoire des Indes orientales*, ibid., 1688, in-4°. Le premier ouvrage contient ce que le titre annonce; par conséquent des faits dont l'auteur a été témoin; il y parle à la première personne. Le second, divisé en deux livres, répète d'abord d'une manière plus abrégée le même écrit; mais Rennefort se nomme à la troisième personne et donne sur plusieurs points de plus grands développements, surtout pour ce qui concerne les affaires de la compagnie; le second livre renferme l'expédition de la compagnie aux Indes en 1666, le voyage de Caron et celui de Delahaye, enfin tout ce qui se passa jusqu'à l'abandon de Madagascar. On trouve dans les deux ouvrages de Rennefort de bons matériaux pour l'histoire du commerce français dans les Indes orientales et des notices exactes sur Madagascar; ses réflexions sur l'entreprise des Indes sont d'un homme sensé, et les conseils qu'il donne peuvent encore être bons à suivre.

E—s.

RENELL (JACQUES), membre associé de l'Institut de France, naquit, le 3 novembre 1742, près de Chudleigh, dans le Devonshire. Sa famille possédait depuis longtemps, dans ce lieu, un petit bien, et elle se prétendait issue d'un des chevaliers français qui passèrent en Angleterre avec Guillaume le Conquérant. Le père de Rennell, capitaine d'artillerie, fut tué à la bataille de Lawfeldt, et l'éducation du jeune orphelin tomba à la charge d'un de ses cousins, le docteur Rennell, qui s'acquitta de cette tâche avec un zèle paternel et un succès dont il fut flatté. A l'âge de quatorze ans, Rennell entra dans la marine et passa dans l'Inde avec l'amiral

Hyde-Parker. Durant la lutte sanglante que la compagnie des Indes soutint contre les souverains indigènes, le jeune Rennell se fit remarquer par ses talents et sa bravoure. En 1761, il se distingua par plusieurs actions d'éclat. La guerre n'était cependant pas l'emploi vers lequel l'entraînaient ses penchants. La profession qu'il avait embrassée dirigea son esprit vers les sciences exactes. Ses progrès en ce genre lui inspirèrent un goût exclusif pour les connaissances utiles, où l'imagination s'efface, où l'observation, le raisonnement et le calcul peuvent seuls conduire à des résultats certains. Rennell était si bien pénétré, pour la prospérité de son pays, de l'importance des progrès de l'hydrographie, que c'est par des travaux sur cette branche de la science qu'il a commencé sa carrière et qu'il l'a terminée. La première carte qu'il publia fut celle du banc et des courants du cap des Aiguilles, à l'extrémité sud de l'Afrique. Il accompagna cette carte d'un mémoire, où il donna la description de cette partie de l'Océan sans cesse traversée par les vaisseaux de l'ancien et du nouveau monde. Ce mémoire a été, quarante ans après, réimprimé presque en entier dans le *Navigateur oriental* de M. Purdy, comme une des meilleures instructions que l'on puisse donner aux marins pour ces parages. Mais, bien avant cette première publication, Rennell avait été employé à lever le plan du banc de sable nommé le *Pont d'Adam*, qui ferme le passage aux vaisseaux entre le continent et Ceylan, et qui les oblige à faire le tour de cette grande île quand ils veulent se rendre d'une côte de l'Inde à l'autre. Rennell affirma dès lors qu'on pouvait franchir ce passage par le détroit de Ramisseram, et il proposa d'en creuser le lit de quelques pieds pour en faciliter la navigation. Mais comme le mémoire qu'il envoya au gouvernement sur ce sujet était l'ouvrage d'un jeune homme alors sans réputation, on n'y fit aucune attention; ce n'est que longtemps après qu'un vaisseau tirant sept pieds d'eau, ayant traversé ce détroit, on se ressouvint des assertions de Rennell. La prise de Pondichéry mit fin à la lutte qui existait dans l'Inde entre la France et l'Angleterre. La paix ne laissait à Rennell qu'un espoir incertain et éloigné de s'avancer dans la marine; il quitta cette arme lorsqu'il n'y avait plus de dangers à courir en y restant, lorsque l'emploi de ses talents y était devenu moins nécessaire. Il profita des preuves qu'il avait données de son habileté et de son savoir pour entrer, à l'âge de vingt-quatre ans, dans le corps des ingénieurs militaires au service de la compagnie des Indes. Il y fut nommé capitaine, et, peu après, commissionné arpenteur général du Bengale et du Bahar. En cette qualité, il s'occupa de dresser des cartes de ces deux grandes provinces, qui, au commencement de ce siècle, comptaient quarante millions d'habitants. Ren-

nell mit sept ans à terminer son travail, et en le rendant à la compagnie, il lui demanda à se retirer dans son pays natal. Sa santé était ruinée par les fatigues et les blessures graves qu'il avait reçues en combattant contre les populations insoumises, particulièrement les *Sanyassys*, sorte de religieux pénitents qui se réunissent en troupes nombreuses pour visiter les lieux de pèlerinage et qui mendent à main armée. Rennell demanda sa retraite. Le gouverneur et son conseil décidèrent spontanément qu'il lui serait alloué une pension de cinq cents roupies par mois, environ quinze mille francs par an; mais, pour que cette décision eût son effet, il fallait qu'elle fût approuvée par la cour des directeurs résidant à Londres. Dans les lettres qui furent écrites à ce sujet, et que nous avons eues sous les yeux, il est dit que cette faveur accordée au capitaine Rennell, et qu'il n'a point sollicitée, s'écarte des règlements; que cependant elle ne peut pas y porter atteinte, parce qu'aucun officier de la compagnie n'a rendu des services qu'on puisse égaler aux siens; qu'aucun ne s'est exposé à de plus grands dangers et ne s'est montré aussi peu soucieux de l'avancement de sa fortune; qu'aucun enfin n'a été plus tolérant envers les naturels du pays et n'a plus contribué à faire respecter le nom anglais par sa bravoure et à le faire chérir par son humanité. La cour des directeurs, en approuvant la décision prise par le gouverneur et son conseil, accéda encore à une autre demande qui lui fut faite, tendant à ce que le capitaine Rennell fût promu au grade de major. C'est donc avec ce titre que Rennell revint en Angleterre au commencement de l'année 1777. Aussitôt après son retour en Angleterre, Rennell fit paraître la *Description de toutes les routes du Bengale et du Bahar*, petit volume in-12, qui n'était que le précurseur de l'atlas de ces mêmes contrées, en 22 feuilles, publié, en 1781, par ordre de la compagnie des Indes. Dix ans après cette publication, sir Joseph Banks eut, dans une séance publique, des prix à décerner pour les mémoires les plus utiles publiés dans le cours de l'année; Rennell avait obtenu un de ces prix, et, dans cette occasion, le président de la société royale de Londres, après avoir parlé du mémoire couronné, fit ressortir le mérite de l'atlas du Bengale et du Bahar par un aveu plus important encore à recueillir pour l'histoire des progrès de la géographie en Europe que pour la gloire de Rennell. Le major Rennell avait été reçu en Angleterre avec un empressement égal à la réputation qu'il s'était faite et aux services qu'il avait rendus. Par ses qualités sociales plus encore que par ses talents, il se fit des amis puissants. Un emploi élevé, qui convenait à la carrière qu'il avait parcourue, lui fut offert, il le refusa; mais il montra beaucoup de satisfaction lorsqu'il fut successivement nommé membre de la société royale de Londres, de l'Institut de

France, de l'académie impériale de St-Pétersbourg, de la société de Göttingue. Si Rennell ne voulait accepter ni dignités ni richesses, ce n'était pas pour se livrer au repos, mais pour conserver son indépendance et pouvoir s'adonner entièrement aux projets qu'il avait conçus. Il aspirait à une renommée plus haute que celle qu'il s'était acquise par la publication de ses cartes; il voulait, par ses écrits, prendre place parmi les géographes critiques. Le premier mémoire géographique que Rennell publia concerne les deux grands fleuves qui, dans le Bengale, coulent l'un vers l'autre de deux directions opposées, se réunissent en un immense delta et versent dans l'Océan quatre-vingt mille pieds cubes d'eau par seconde. Rennell a déterminé leur niveau, sondé leur lit, observé leurs crues périodiques, indiqué les courants qu'on y observe et l'effet des vents et des moussons à leurs embouchures. Trois ans après cette publication, il fit paraître sa carte de l'Hindoustan en deux grandes feuilles, et il l'accompagna d'un mémoire où il rendit compte de sa construction. Une fusion habile d'un grand nombre de documents nouveaux et importants, une connaissance complète de tout ce qu'on avait fait sur le même sujet, l'histoire des temps anciens éclaircie par la science moderne, des détails statistiques et politiques d'un grand intérêt, une méthode savante et lucide, un style correct sans affectation, tels étaient les divers genres de mérite de cette nouvelle production de Rennell. Elle lui assigna le premier rang parmi les géographes vivants, car d'Anville venait de mourir. On n'a point d'exemple, pour une œuvre de discussions géographiques, d'un succès égal à celui du mémoire de Rennell sur l'Hindoustan. Il s'en fit en moins de dix ans quatre éditions; il est vrai que, dans cet intervalle de temps, l'auteur ne cessa point d'y travailler, et que, par l'importance des additions qu'il y fit, chaque édition pouvait être considérée comme un nouvel ouvrage. La troisième fut remarquable par une nouvelle carte des pays situés entre les sources du Gange et la mer Caspienne, accompagnée d'une savante analyse. Mais la quatrième excita encore à un plus haut point la curiosité publique, parce qu'elle parut à l'époque de la guerre avec Tippoo-Saïb, et que, par les augmentations qu'elle contenait, elle devint un utile instrument de la conquête. Rennell avait ajouté à cette édition une nouvelle carte de la péninsule de l'Inde, où se trouvaient tracées les limites des possessions anglaises, conformément au traité de 1792, conclu entre Tippoo-Saïb et lord Cornwallis. Le géographe fut bientôt forcé de changer ces limites; malgré la paix, les Etats de Tippoo-Saïb furent de nouveau envahis, puis conquis et réunis aux autres possessions de la compagnie. Rennell retoucha sa carte et la publia de nouveau, ainsi corrigée, avec la date du

5 avril 1800. Nous répétons cette date parce qu'elle indique la fin de tous les travaux de Rennell sur l'Hindoustan. Un sujet plus difficile à éclaircir, et non moins important pour la science, vint s'offrir aux méditations de Rennell et fut le but de ses efforts. Une société s'était formée pour encourager les découvertes en Afrique, le moins connu des continents, et cependant celui sur lequel subsistent les plus anciens, les plus gigantesques monuments de l'homme. Cette société invoqua le secours de Rennell, et c'est pour être utile aux voyageurs qu'elle se proposait d'envoyer au delà du grand désert qu'il composa ce mémoire sur le calcul des distances parcourues à dos de chameau dans un temps donné, qui fut couronné par la société royale de Londres. Les communications du major Houghton et du consul Magra, les relations des voyages de Leydard, de Mongo-Park, de Hornemann, fournirent à Rennell les moyens de dresser ces cartes et de composer ces savants mémoires qui, en 1790, 1794, 1798 et 1802, ont enrichi le *Recueil de la société africaine* et marqué, dans cet intervalle, tous les progrès de la géographie dans le nord de l'Afrique. Rennell, à l'exemple de D'Anville, entreprit aussi, à l'aide de Ptolémée et des Arabes, de suppléer à l'insuffisance des explorations modernes et de préparer les voies aux voyageurs futurs. Dévoué à cette noble tâche, Rennell comprit la nécessité d'embrasser dans son entier la science géographique et de scruter les notions que les auteurs anciens pouvaient nous fournir pour la connaissance du globe. Il prouva que ses plus importants travaux sur la géographie moderne n'étaient que des délassements aux travaux plus considérables qu'il avait entrepris sur la géographie ancienne, en publiant, en 1800, son *Système géographique d'Hérodote*, accompagné de onze cartes. C'est de tous ses ouvrages celui qui, après son mémoire sur l'Hindoustan, s'est acquis un plus grand nombre de lecteurs. Comme pour les sujets qu'il avait déjà traités, Rennell trouvait encore l'attention du public lettré disposée à se fixer sur l'objet de ses recherches. Les observations scientifiques des Français en Egypte, celles de plusieurs voyageurs en Asie Mineure et en Perse, avaient singulièrement rectifié l'opinion qu'on s'était formée depuis longtemps sur l'historien grec. L'ouvrage de Rennell, en faisant mieux connaître Hérodote sous les rapports géographiques, n'a pas peu contribué à cette justice tardive; mais, dans le cours de son travail, le géographe anglais avait été singulièrement frappé du défaut de connaissances précises des modernes sur les contrées les plus anciennement civilisées, sur celles où s'étaient formés les plus grands établissements, livrées les plus grandes batailles, qui renfermaient les plus longues routes parcourues par des armées et des caravanes ou mesurées par des arpenteurs de l'anti-

quité. Il vit que ce qu'il y avait de plus important à faire pour les sciences historiques c'était d'éclaircir, par tous les documents des temps anciens et modernes, la géographie de la partie occidentale de l'Asie, depuis l'Indus jusqu'au Pont-Euxin, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'océan Indien. Il se livra avec ardeur aux recherches qu'il avait conçues et dont il a développé le plan dans une de ses préfaces. Il divisait son ouvrage en trois parties distinctes : dans la première il commençait par établir la géographie positive des vastes contrées soumises à ses investigations; dans la deuxième il traitait de l'expédition de Cyrus et de la retraite des dix mille Grecs qu'accompagna Xénophon; la troisième partie devait être consacrée aux marches d'Alexandre le Grand et à ses conquêtes. La première partie, accompagnée d'un atlas de 14 feuilles, fut publiée, mais seulement après la mort de l'auteur, parce qu'il s'occupait toujours à recueillir de nouveaux matériaux pour la perfectionner. Il fit paraître, de son vivant, la seconde partie, qu'il accompagna de trois cartes exécutées avec un grand soin. Mais, plus jaloux des progrès de la science que du succès de ses ouvrages, toujours sincère et toujours modeste, il indiqua lui-même ce qui restait encore à faire pour éclaircir d'une manière complète le sujet difficile qu'il a traité, et ce qui lui avait manqué pour asseoir sur des bases fixes et certaines les résultats de ses recherches. Il ne semble pas qu'il ait trouvé le temps de composer la troisième partie, qui complétait le plan qu'il s'était tracé; mais il nous apprend que plusieurs dissertations détachées, qu'il a publiées, devaient former autant de chapitres de ce grand ouvrage. Dans ce nombre sont ses *Observations sur la plaine de Troie*, qu'il fit paraître séparément. On sait que cette fois il eut le tort de trop se fier à la périlleuse parole d'un docteur Carlisle, dont il reçut une carte qu'il croyait exacte, et au moyen de laquelle il se flatta de pouvoir triompher des difficultés d'un sujet qui est devenu de nos jours le thème chéri des illusions des antiquaires. Mais ne nous en plaignons pas, puisque ces illusions nous ont valu de si bonnes descriptions d'un canton de l'Asie que la mythologie, la poésie et l'histoire ont rendu célèbre depuis tant de siècles. Il faut encore mettre au nombre des fragments intéressants de l'ouvrage que Rennell avait projeté les mémoires sur la topographie de Babylone, sur les ruines découvertes à Djerash, par M. Seetzen, en 1806, sur les voyages de l'apôtre St-Paul, qui ont enrichi le recueil de la société archéologique de Londres. Mais Rennell publia dans ce même recueil une dissertation sur le lieu où Jules César débarqua dans la Grande-Bretagne, qui ne se rapporte plus à cet ordre de travaux, mais à ceux dont il n'avait jamais cessé de s'occuper, sur l'hydrographie. En effet, dès 1793, il avait lu à la société royale de Londres

un mémoire sur un courant qui prévaut à l'ouest des îles Sorlingues. Le nom de Rennell fut donné à ce courant, parce qu'en le faisant bien connaître il avait contribué à garantir de grands dangers les marins qui veulent traverser la Manche. Lorsque le major Rennell eut marié sa fille au contre-amiral Tremayne-Rodd, les progrès de l'hydrographie devinrent pour lui l'objet d'un intérêt plus pressant. C'est alors qu'on le détermina à entreprendre ce grand ouvrage sur les courants de l'Océan dans la mer Atlantique et dans l'Océan Indien, qui occupa les dernières années de sa vie. Le duc de Clarence, depuis roi sous le nom de Guillaume IV, qui, comme Rennell, avait commencé par être *midshipman* (élève), communiqua au géographe les observations qu'il avait recueillies durant sa longue carrière de marin et toutes celles dont il pouvait disposer comme chef de l'amirauté. C'est à l'aide de ces documents et de tous ceux qu'il a pu recueillir lui-même dans les livres de voyages que Rennell a construit ces grandes cartes de la mer Atlantique et de la mer des Indes, où la multitude de chiffres et d'indications qui y sont accumulés témoignent assez avec quelle laborieuse attention il a mis à profit les matériaux qu'il avait rassemblés. Ces matériaux étaient insuffisants pour accomplir entièrement la tâche qu'il s'était imposée. Au nombre des plus grands, des plus constants phénomènes de la nature, sont dus les mouvements de l'atmosphère et ceux de l'Océan, et surtout l'existence de ces courants qui, comme d'immenses fleuves, roulent leurs flots rapides au sein même des mers, et dont il importe tant, pour la navigation et l'histoire physique du globe, de connaître les directions et les sinuosités, de mesurer l'étendue, de calculer la rapidité, de déterminer la profondeur et d'évaluer la température. Mais ce n'est que sur une mer calme que les mouvements des eaux peuvent être appréciés avec quelque certitude, et cette circonstance est rare. On ignore encore comment on doit mesurer l'action de l'eau en mouvement sur un vaisseau qui en est entouré, quand il est sollicité par le vent à se mouvoir dans une direction oblique; et bien d'autres causes d'erreur, qu'on n'a pas encore trouvés les moyens de faire disparaître, sont attachées à ce genre d'observations. Les grandes cartes de Rennell et le volume qui les explique n'en forment pas moins la plus savante tentative qui ait été faite sur cette partie de la science. Mais la preuve que lui-même n'était pas entièrement satisfait de son œuvre, c'est qu'il travaillait sans cesse à la rectifier et qu'il n'a pu se déterminer à la publier de son vivant. Le major Rennell, âgé de 87 ans, tomba en se promenant dans son salon et se cassa le col du fémur; on le mit au lit, d'où il ne devait plus se relever. Il laissait après lui, nous l'avons dit, d'importants ouvrages manuscrits : lady Rodd les publia. Le

major Rennell avait été reçu membre associé étranger de l'Institut de France le 26 décembre 1801; il est mort le 29 décembre 1830. Nous avons fait connaître dans cet article tous les ouvrages de ce célèbre géographe qui ont été publiés; nous ajouterons ici leurs titres principaux dans la langue originale : *Chart of the bank, of current and cape Lagullas*, 1778, *A. Bengal Atlas, containing maps of the theatre of war and commerce from the original surveys with table of routs and distances from Calcutta through the principal inland navigations*, 1781, in-fol. Les tables des routes ou les itinéraires avec les distances ont été imprimés à part, en un petit volume in-12, pour l'usage des voyageurs. — *Memoirs of a map of Hindostan or the Mogul empire*, 1783, in-4°, 1788, in-4°, 1793, in-4°; — *Memoir of a map of the Peninsula of India*, 1793, in-4°; — *Memoir of the geography of Africa*, 1790, in-4°; — *Geographical system of Herodotus*, 1800, in-4°; une édition plus récente, in-8°, a été donnée par lady Rodd, 2 vol., 1830; — *Observations on the topography of Troy*, 1844, in-4°; — divers opuscules dans les *Transactions philosophiques*, 1791, et dans *Nicholson's journal*, 1798, t. 2, p. 233; — *Illustration of the expedition of Cyrus*, London, 1816, in-4°, avec atlas; — *A Treatise of the comparative geography of Western India*, London, 1831, 2 vol. in-8°, avec un atlas in-fol.; — *An investigation of the currents of the Atlantic Ocean and those which prevail in the Indian Ocean*, London, 1832, in-4°, avec un atlas in-fol. Le portrait de Rennell a été très-bien gravé, et un beau bas-relief de sa tête vue de profil a été exécuté en porcelaine par les habiles artistes de la manufacture de Sèvres. Son éloge a été prononcé dans la séance publique de l'Institut de France, le 2 août 1842, par l'auteur de cet article.

W—R.

RENNEVILLE (RENÉ-AUGUSTE-CONSTANTIN DE), littérateur, moins connu par ses ouvrages que par les malheurs qui troublèrent sa vie, naquit à Caen vers 1650, d'une famille très-ancienne de l'Anjou. Il était le cadet de dix frères, tous militaires, et dont sept trouvèrent sur le champ de bataille une mort glorieuse. Doué de quelques dispositions et d'une grande vivacité d'esprit, il fit ses études avec succès, embrassa la profession des armes, servit dans le corps des mousquetaires, obtint sa retraite et fut nommé directeur des aides et domaines à Carentan, par la protection de M. de Chamillart (*voy. ce nom*), qui l'avait employé dans diverses affaires de confiance. Il se maria peu après et passa plusieurs années fort tranquille, partageant son temps entre les devoirs de sa place et la culture des lettres. L'espoir de procurer un établissement à sa famille dans les pays étrangers et le désir de professer librement la religion calviniste, qu'il avait embrassée lorsqu'elle était pros-
crite, le conduisirent en Hollande en 1679.

N'ayant pas trouvé toutes les facilités dont il se flattait, il prêta l'oreille aux propositions de M. de Chamillart, qui l'engageait à revenir en France, lui promettant un emploi plus lucratif que celui qu'il avait quitté. Il partit d'Amsterdam le 13 février 1702, après avoir assuré l'existence de sa famille, qu'il laissait en Hollande. A son arrivée à Versailles, il fut reçu par son protecteur avec des témoignages de bienveillance qui surpassèrent son attente. Le ministre lui offrit le choix d'une place dans l'administration de la guerre ou dans les finances; mais Renneville ayant montré le désir de s'attacher à sa personne, il lui fit expédier sur-le-champ le brevet d'une pension de mille livres, et lui donna la promesse du premier emploi qui vaudrait dans ses bureaux, avec un traitement de mille écus. Cette faveur ne manqua pas d'exciter l'envie. On fit tomber dans les mains de M. de Torcy (*voy. COLBERT*) des bouts-rimés que Renneville avait remplis plusieurs années auparavant d'une manière injurieuse à la France. L'aveu de sa faute lui mérita son pardon; mais une lettre que le même ministre reçut de la Hollande quelques jours après le confirma dans l'idée que le protégé de M. de Chamillart pouvait n'être qu'un espion et qu'il entretenait des correspondances criminelles avec les puissances étrangères. Torcy expédia l'ordre de s'assurer de la personne de Renneville, ainsi que de tous ses papiers, et il fut conduit à la Bastille le 16 mai 1702. La première chambre de la tour du *coin*, dans laquelle il fut enfermé d'abord, était celle où le duc de Montmorency, les maréchaux de Biron et de Bassompierre avaient été détenus, et où le Maître de Sacy avait traduit la Bible en français, et c'est dans cette chambre que Voltaire commença depuis la *Henriade*. Mais, pendant onze ans et deux mois que Renneville resta prisonnier, il habita successivement presque tous les cachots de la Bastille. Durant les premières années, il n'eut point à se plaindre de la conduite des officiers de cette forteresse à son égard; mais, après l'évasion du comte de Bucquoi, qu'on le soupçonna d'avoir favorisée (*voy. Bucquoi*), il fut jeté dans un cachot dont on le retira demi-mort, et depuis, il ne cessa pas d'être traité de la manière la plus rigoureuse. Sa résignation soutint cependant son courage. La prière et la lecture de quelques livres, dérobés à la surveillance de ses gardiens, abrégèrent l'ennui de ses journées. Enfin il avait trouvé le moyen de faire de l'encre avec du noir de fumée qu'il détrempeait dans du vin, et de petits os taillés lui servaient à écrire des vers et même des ouvrages de longue haleine, qui lui furent enlevés et qu'il n'a jamais pu recouvrer. Renneville sortit de la Bastille le 16 juin 1713, et reçut en même temps l'ordre de quitter la France, où il lui était défendu de rentrer. Il se rendit en Angleterre, où il eut le bonheur d'être accueilli par le roi George I^{er},

XXXV.

qui lui donna une pension. Assuré de la protection de ce prince, il rédigea ses mémoires sur la Bastille, qu'il publia en 1715 sous le titre d'*Histoire de l'inquisition françoise*. Cet ouvrage, quoique mal écrit, excita vivement la curiosité publique par la description du régime intérieur d'une prison d'Etat fameuse dans toute l'Europe et par le récit des rigueurs qu'on y exerçait envers les détenus. Ce qui augmenta l'intérêt que son sort inspirait aux ennemis de la France, c'est qu'on crut, d'après son récit, que les hommes dont il mettait au jour les abus d'autorité cherchaient à se venger, et que c'était à leur instigation qu'il avait été attaqué dans les rues de Londres par trois assassins, qu'il fut assez heureux pour mettre en fuite. On ignore ce que devint Renneville depuis cette époque; mais il est probable qu'il n'a pas vécu beaucoup au delà de 1724: il devait avoir alors au moins 70 ans. On a de lui: 1^o *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la compagnie hollandaise des Indes orientales*, Amsterdam, 1702-1705, 5 vol. in-12. Cette compilation était terminée quand l'auteur fut mis à la Bastille; il l'a dédiée à M. de Chamillart. Elle a été réimprimée avec des additions, Amsterdam, 1730, 10 vol. in-12 (1). 2^o *L'inquisition françoise, ou Histoire de la Bastille*, Amsterdam, 1715, in-12. Cette première édition fut contrefaite, même en France, malgré toute la surveillance de la police, et traduite en anglais, en hollandais, en allemand. Renneville en publia une nouvelle édition, Amsterdam, 1724, 5 vol. in-12, semée d'un grand nombre d'anecdotes et d'histoires particulières, qu'il assure avoir recueillies de la bouche même des prisonniers, mais qui sont peu vraisemblables (2). Le tome cinquième contient l'*Histoire de l'inquisition de Goa* (*voy. DELLON*), précédée d'une longue dissertation sur l'origine de ce tribunal et les condamnations ecclésiastiques. 3^o *Cantiques de l'Ecriture sainte, paraphrasés en sonnets*, Amsterdam, 1715, in-8^o; 4^o *Oeuvres spirituelles, contenant diverses poésies chrétiennes*, *ibid.*, 1725, in-8^o. C'est peut-être une réimpression de l'ouvrage précédent avec des additions. Renneville nous apprend qu'il avait composé dans sa prison un *Traité des devoirs du fidèle chrétien*, qu'il écrivit dans les interlignes d'un livre; un grand nombre de sonnets et de vers, et enfin un poème *De l'amour et de l'amitié*, qu'il préférait à tous ses autres ouvrages, et qu'il réclama, promettant, si on le lui rendait, de supprimer son *Histoire de la Bastille*. W—s.

(1) M. Boucher de la Richarderie, qui ne désigne l'éditeur de ce *Recueil* que par le nom de Constantin, en cite deux autres éditions: l'une de Paris, 1705, 10 vol. in-12, et l'autre d'Amsterdam, 1707-1710, en 6 volumes. (*Voy. la Bibliothèque des voyages*, t. 1^{er}, p. 86.)

(2) L'édition originale, recherchée avec soin par la police, est très-rare; la contrefaçon, sous la même date, est peu commune. M. Paul Lacroix, dans son *Histoire de l'homme au masque de fer*, entre dans des détails assez étendus au sujet de Renneville. Les bibliophiles recherchent l'édition de 1724, et un bel exem-

RENNEVILLE (madame SOPHIE SENNETERRE DE), auteur d'un grand nombre d'ouvrages destinés à l'amusement et à l'instruction de l'enfance, était née en 1772, dans la province de Normandie, d'une famille noble et qui perdit beaucoup à la révolution. Elle avait reçu une éducation distinguée, et fut à même de bonne heure de se livrer à des travaux littéraires, dont elle fit l'usage le plus honorable en consacrant leurs produits au soutien de ses parents et surtout de sa mère, à laquelle elle ne survécut pas longtemps. Madame de Renneville mourut à Paris le 15 octobre 1822, des suites d'une petite vérole tardive, et qui, en ce cas, est, comme l'on sait, beaucoup plus dangereuse. Ses ouvrages imprimés sont : 1° *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison de St-Clair*, 1806, in-12; 2° *Stanislas, roi de Pologne*, 1807, 3 vol. in-12; 2^e édit., 1808; 3° *Galerie des femmes vertueuses*, 1808, in-12; 6^e édit., 1830, in-12; 4° *Lucille, ou la Bonne fille*, 1808, 2 vol. in-12; 5° *De l'influence du climat sur l'homme*, nouvelles, 1808, 2 vol. in-12; 6° *Vie de Ste-Clotilde, reine de France*, 1809, in-12; 7° *le Petit charbonnier de la Forêt-Noire, ou le Miroir magique*, 1810, in-18; 8° *Contes à ma petite fille et à mon petit garçon*, 1811, in-12; 6^e édit., 1830, in-12; 9° *la Mère gouvernante, ou les Principes de politesse fondés sur les qualités du cœur*, 1811, in-12; 10° *le Retour des vendanges, contes variés*, 1812, 4 vol. in-12; 11° *Éléments de lecture à l'usage des enfants*, 1812, in-12; 12° *les Deux éducations, ou le Pouvoir de l'exemple*, 1813, in-12; 13° *Conversations d'une petite fille avec sa poupée*, 1813, 1817, in-18; 14° *Zélie, ou la Bonne fille*, 1813, 1826, in-18; 15° *la Fée gracieuse, ou la Bonne amie des enfants*, 1813, in-18; 2^e édit., 1817, in-18; 16° *la Fée bienfaisante, ou la Mère ingénieuse*, 1814, in-18; 1817, in-8°; 17° *le Petit Savinien, ou l'Histoire d'un jeune orphelin*, 1814, in-18; 18° *les Récréations d'Eugénie*, contes, 1814, 1819, in-18; 19° *la Fille de Louis XVI, ou Précis des événements les plus remarquables qui ont eu quelque influence sur la fille de nos rois*, 1814, in-12; 20° *l'Ecole chrétienne*, 1816, in-18; 21° *le Conteur moraliste, ou le Bonheur par la vertu*, contes, 1816, in-12; nouvelle édition, 1835; 22° *les Secrets du cœur, ou le Cercele du château d'Eglantine*, romans-nouvelles, 1816, 3 vol. in-12; 23° *Miss Lovely de Maelesfield, ou le Domino noir*, 1817, 3 vol. in-12; 24° *Correspondance de deux petites filles*, 1817, in-12; 25° *les Bons petits enfants, portraits de mon fils et de ma fille, contes et dialogues à la portée du jeune âge*, Paris, 1817, 1821, 2 vol. in-18; 26° *le Précepteur des enfants, ou le Livre du second âge*, 7^e édit., 1818, in-12; 27° *les Aventures de Télémaque, ou les Athéniens sous la monarchie*, Paris, 1819, 3 vol. in-12; 28° *Coutumes gauloises, ou Origines curieuses et peu con-*

plaire a été porté jusqu'à cent vingt francs, en 1847, à la vente Aimé-Martin.

BR—T.

nues de la plupart de nos usages, Paris, 1819, in-12; 29° *Galerie des jeunes vierges, ou Modèle des vertus qui assurent le bonheur des femmes*, 1819, in-12, fig.; nouvelle édition, 1834; 30° *Contes pour les enfants de cinq à six ans*, Paris, 1820, in-18; 8^e édit., 1835; 31° *les Jeunes personnes*, nouvelles, Paris, 1820, 2 vol. in-12; 3^e édit., 1824; 32° *Beautés de l'histoire du jeune âge*, 1820, in-12; 33° *Nouvelle mythologie des demoiselles*, Paris, 1821, 1824, 2 vol. in-18; 34° *Charles et Eugénie, ou la Bénédiction paternelle*, Paris, 1821, 1829, 2 vol. in-18; 35° *Palmyre, ou l'Education de l'expérience*, 1822, 2 vol. in-12; 36° *le Petit Philippe, ou l'Emulation excitée par l'amour filial*, 1822, 1 vol. in-18. On a publié sous le nom de madame de Renneville, après sa mort, d'autres ouvrages qui ne sont pas d'elle.

Z.

RENNIE (JOHN), mécanicien et ingénieur, naquit le 7 juin 1761 à Phantassie, paroisse de Prestonkirk, en Ecosse. Son père, fermier, de la classe de ceux qui jouissent dans les îles Britanniques d'une considération méritée, laissa en 1766 sa mère veuve avec neuf enfants, dont John était le plus jeune. Une circonstance peu digne de remarque si on l'isole de l'influence qu'elle a eue sur sa destinée détermina ou développa le goût, la passion pour les arts, qu'il a ensuite cultivés avec tant de succès. Sa maison paternelle était séparée de l'école où il apprenait à lire par un ruisseau, qu'on traversait dans les temps ordinaires sur un petit pont rustique; mais, dans la saison des orages et des crues, il fallait aller, par un détour, jusqu'à la manufacture d'un M. Andrew Meikle, connu en Ecosse comme un inventeur de la machine à battre le blé, où l'on trouvait un bateau pour passer le torrent. Les fréquentes occasions qu'eut Rennie de parcourir et d'examiner les ateliers de cette manufacture ne furent pas perdues pour le génie naissant : les divers travaux qu'il y vit exécuter fixèrent fortement son attention; il eut le bonheur d'inspirer quelque intérêt aux chefs d'atelier, qui lui donnèrent des instructions et lui prêtèrent des outils. A l'âge de dix ans, il avait déjà construit des modèles de moulin à vent, de machine à battre les pieux et de machines à vapeur, dont une partie, conservée dans sa famille, est remarquable par la perfection de la main-d'œuvre. Ainsi, un des plus grands ingénieurs dont l'Angleterre ait à s'honorer n'aurait peut-être été qu'un homme ordinaire, un simple fermier, si, dans son enfance, il eût pu se rendre sans bateau chez le pédagogue de son village. Il était âgé de treize ou quatorze ans lorsqu'il alla étudier à Dunbar, sous le professeur Gibson, les sciences mathématiques et physiques : ses progrès, après deux ou trois ans de travail, furent tels que Gibson, nommé à une autre chaire, demanda instamment le jeune Rennie pour son successeur; mais celui-ci, brûlant du désir de

donner à ses connaissances en physique tout le développement dont elles étaient susceptibles, partit pour Edimbourg, où il suivit les cours des professeurs Robison et Black. Il forma avec le premier une étroite liaison, à laquelle il a dû les premières occasions de faire connaître et apprécier ses talents et son mérite. Robison l'introduisit auprès de Watt et Bolton, établis à Soho, près de Birmingham; là il fut occupé pendant douze mois et fit exécuter plusieurs machines qui sont encore regardées comme des modèles dans leur genre. Watt et Bolton auraient désiré le retenir à Soho pendant trois ans; mais Rennie, qui avait le sentiment de son mérite, voulut se montrer sur un plus grand théâtre et résolut de se rendre à Londres. La direction de route qu'il avait suivie en allant d'Edimbourg à Soho lui avait procuré les moyens de visiter plusieurs monuments de mécanique et d'architecture hydraulique, parmi lesquels il faut distinguer le canal de Bridgewater; il continua ses examens d'objets d'art et de science en allant de Soho à Londres. Peu de temps après son arrivée dans cette capitale, il y fut employé par Watt et Bolton à la construction des machines de l'établissement connu sous le nom d'*Albion Mills*, et il fit preuve d'une habileté à laquelle Watt a rendu les témoignages publics les plus authentiques: des pièces de mécanisme jusqu'alors exécutées en bois le furent en fer fondu, et de ce changement résultèrent d'importantes améliorations dans les machines. Celles de Rennie, calculateur et praticien, étaient remarquables par une précision de mouvement, une proportion, une harmonie entre les diverses parties, qui les faisaient généralement regarder comme des modèles, et à ces qualités se réunissait la qualité, plus essentielle encore, d'employer la force motrice avec un grand avantage. Les moulins d'*Albion* sont sujets à l'action des marais, et c'est vraisemblablement en s'en occupant que Rennie fit des grandes constructions hydrauliques l'objet de ses méditations particulières. Il fut d'abord dirigé dans cette haute partie de la science de l'ingénieur par les conseils et les exemples du célèbre Smeaton: bientôt il devint l'émule de son maître, et aucun ingénieur n'était capable d'être le sien lorsque Smeaton fut enlevé aux sciences et aux arts. C'est à cet agrandissement des connaissances de Rennie que l'Angleterre doit trois monuments: la jetée ou *Breakwater* de Plymouth, le pont en fer de Southwark et le pont de Waterloo, dont chacun suffirait pour faire la réputation d'un ingénieur. Immédiatement après l'achèvement de ces travaux, en 1786 ou 1787, la réputation de Rennie comme mécanicien lui attira un grand nombre de demandes: il construisit des moulins à sucre pour la Jamaïque et les autres îles des Indes occidentales avec une supériorité qui lui valut presque le monopole de ces dispendieuses machines; un moulin à poudre

à Tunbridge; un grand moulin à farine à Wands-worth, etc. L'association de ses talents à ceux de ses amis Watt et Bolton a produit des pièces de mécanique qu'on peut, à tous égards, considérer comme des chefs-d'œuvre: ces derniers se chargeaient de fournir la *force motrice* avec les machines à vapeur, de l'invention de Watt, auxquelles Rennie adaptait les mécanismes destinés à opérer les *effets utiles*. On voit les résultats de cette précieuse association aux hôtels des monnaies de Tower-Hill, de St-Petersbourg, de Copenhague: un hôtel des monnaies projeté pour Calcutta devait être fourni de machines à l'instar des précédents; Rennie est mort avant leur exécution. Les forges d'ancre et l'arsenal de marine de Woolwich offrent des pièces de mécanisme généralement admirées. Le mérite de Rennie, si bien connu et apprécié aux Indes occidentales, ne l'était pas moins aux Indes orientales; mais il fit voir, dans ses relations avec celles-ci, que les calculs de *stabilité* lui réussissaient plus heureusement au physique qu'au moral. Un pont de fer de fonte lui fut demandé de la part du nabab d'*Oude* (ou *Aoud*), province située au nord de Bénarès, pour être établi sur la rivière *Goomty*, à Luknow: les pièces de ce pont, composé de trois arches, dont les ouvertures étaient de quatre-vingt-dix pieds anglais pour la centrale et de quatre-vingts pieds pour les latérales, furent embarquées avec un ingénieur chargé de les mettre en place. L'ingénieur et le pont firent un voyage inutile: l'inconstant nabab, ayant changé de résolution, ne voulut ni de l'un ni de l'autre. Le canal de Lancastre, un des plus beaux monuments de son genre qui aient été entrepris, doit être cité parmi les nombreuses preuves de la grande habileté de Rennie en architecture hydraulique: on y distingue particulièrement l'aqueduc navigable qui traverse le fleuve Lohne, aussi remarquable par la beauté des formes que par le mérite de la construction. Ce travail avait été précédé par celui du canal de Crinian, en Ecosse, dont le creusement offrait de grandes difficultés. L'enthousiasme pour les communications navigables intérieures, ou, suivant l'expression d'un biographe anglais, *the rage for canals*, prenait chaque jour un caractère plus prononcé, et Rennie se trouvait accablé de toutes parts de demandes de projets, à tel point qu'en peu d'années il connut la topographie, le système hydraulique du sol anglais dans ses plus minutieux détails. Quelques-uns des plus importants projets dont il ait dirigé l'exécution sont ceux d'Aberdeen, Brechin, Gran-western, Kennet-et-avon, Portsmouth, Birmingham, Worcester, etc. Les ressources de son esprit se sont montrées avec toute leur force dans la construction des magnifiques *docks* (1), dont le commerce et la navigation retirent une

(1) Bassins d'entrepôt pour les vaisseaux marchands.

utilité infinie, et que Londres compte parmi ses ornements. Hull, Greenock, Leith, Liverpool et Dublin ont aussi des docks construits sur ses plans ; les ports de Queensferry, Berwick, Howth, Holyhead, Dunleary (maintenant appelé port Kingstown) lui doivent leur commodité et leur sûreté. Cependant ces travaux le cèdent en beauté et en mérite aux arsenaux royaux de Portsmouth, Chatam et Shernnees. Ce dernier surtout a offert des difficultés d'art qu'on n'aurait jamais tenté de surmonter sans l'extrême importance de sa position, au point d'affluence, dans les bouches de la Tamise, de la principale des deux branches de la Medway, qui enveloppe une partie de l'île de Sheppey. Rennie avait fait le projet d'un nouvel arsenal maritime à Pembroke, et un autre projet de même espèce, mais beaucoup plus considérable, pour Northfleet, sur la Tamise, capable de tenir à flot les deux tiers de la marine anglaise, avec des formes où l'on aurait pu mettre en construction ou en radoub les vaisseaux de tous les rangs. On présume que la grandeur de la dépense a empêché l'exécution de ce projet. Nous supprimons, pour abrégé, même les simples indications d'une multitude de travaux de Rennie en machines, ponts, canaux et dessèchement de marais, et, outre les trois grands monuments dont nous avons parlé précédemment, nous nous bornerons à citer encore les importants usages qu'il a faits de la *cloche de plongeur* pour les travaux sous-marins. L'académicien et ingénieur français Coulomb avait publié d'ingénieuses recherches sur cette cloche : Smeaton l'avait adaptée à la pratique des travaux, et Rennie, en l'améliorant encore, a fait une application de l'instrument, ainsi perfectionné, au port de Howth, et une autre, très-remarquable, au musoir de la jetée du port de Ramsgate. Ce grand ingénieur a été enlevé aux sciences, aux arts et à ses nombreux amis le 16 octobre 1821. Il était venu en France en 1819 : le gouvernement et les ingénieurs français s'étaient empressés de l'accueillir et de lui fournir toutes les facilités désirables pour remplir l'objet de son voyage, qui était l'examen de nos principaux monuments hydrauliques.

P—NY.

RENOU (ANTOINE), secrétaire perpétuel de l'ancienne académie de peinture, naquit à Paris en 1731, fit d'excellentes études et obtint souvent des couronnes à l'université. Cependant un penchant irrésistible, qui portait son génie vers les arts du dessin, le décida pour la peinture. Pierre et Vien furent les maîtres qui dirigèrent ses rapides progrès. Déjà il avait remporté le second prix de peinture en 1758, sur ce sujet : *Abraham conduit Isaac pour l'offrir en sacrifice* ; il était à la veille de conquérir le premier, lorsque, vers l'an 1760, il fut appelé à la cour du roi Stanislas comme peintre de ce prince. Estimé et distingué par ce bon roi, recherché par toute la

cour, il devint, par la diversité de ses connaissances, l'âme des plaisirs de cette cour. Doué d'une belle figure, d'un bel organe et d'une taille avantageuse, il brillait à Lunéville, soit qu'il prit le masque de Thalie, la lyre d'Anacréon ou le pinceau d'Apelle. A la mort de Stanislas, Renou revint à Paris et se livra plus que jamais à la peinture. Il se fit agréer à l'académie en 1766, sur un tableau représentant *Jésus parmi les docteurs*, et il s'en fit recevoir membre le 18 août 1781, sur un des tableaux du plafond de la galerie d'Apollon, au Louvre, représentant *L'Aurore*. Renou fut adjoint, comme secrétaire de l'académie, à Charles Cochin, le 24 février 1776 ; on lui doit en cette qualité une brochure rare : *Secret pour fixer le pastel, inventé par Loriot et publié par l'académie royale de peinture en 1780*, in-4° de 8 pages. Il fut nommé secrétaire titulaire en avril 1790 et prit une part active aux séances orageuses qui signalèrent les dernières années d'existence du célèbre corps. Lors de sa suppression, Renou fut attaché aux écoles spéciales de peinture, avec le titre de secrétaire et de surveillant des études. Parmi ses productions, nous citerons le tableau d'*Agrippine débarquant à Brindes*, avec l'urne contenant les cendres de *Germanicus* ; un autre représentant une *église de religieuses*, qui se voyait dans une église de religieuses de St-Germain en Laye. Il a peint aussi un plafond pour l'hôtel des monnaies de Paris, et un autre, qui n'existe plus, au théâtre Favart. En général, les compositions de Renou sont d'une belle ordonnance. On y reconnaît une érudition profonde et un génie éclairé. Peut-être aussi s'aperçoit-on un peu qu'il n'avait pas vu les chefs-d'œuvre de l'Italie. Il venait d'arriver de Lunéville, et jusque-là il n'avait regardé la poésie que comme un amusement, lorsqu'un jour, se trouvant en société avec des hommes de lettres connus, la discussion s'établit sur les difficultés de la poésie et celles de la peinture. Lemierre, présent à cette dispute, prend chaudement la défense de la poésie et soutient sa suprématie : Renou, poussé à bout, défie Lemierre de faire un tableau et s'engage à composer une tragédie. La tragédie fut faite, c'est celle de *Térée et Philomèle* ; cette pièce, qui fut jouée au Théâtre-Français en 1773, est imprimée. Ce premier triomphe, ainsi que l'affaiblissement de sa vue, le déterminèrent à cultiver la littérature : il entreprit la traduction en vers du poème latin de Dufresnoy sur la peinture (Paris, 1789, in-8°). Il était là dans son domaine : aussi cet ouvrage, surtout pour les notes, a-t-il obtenu l'estime des artistes et celle des connaisseurs. Encouragé par ce succès, Renou entreprit de traduire en vers la *Jérusalem délivrée*. Déjà quatre chants étaient terminés, lorsqu'il perdit son manuscrit ; mais, ne se laissant pas abattre par cet accident, il les recommença et acheva même entièrement sa traduction, dans laquelle il y a

d'assez beaux vers. Toujours dévoué aux arts, Renou ne laissait jamais passer une exposition publique sans éclairer les amateurs par quelque brochure. On se rappelle encore la *Lettre du marin* et celle de *M. Bonnard, marchand bonnetier*. Ses critiques, loin d'être décourageantes, étaient très-gaies et aussi instructives pour les artistes que pour le public. Parvenu à l'âge de 76 ans, plus occupé des lettres et des arts que des calculs de l'intérêt, il termina sa carrière le 22 décembre 1806, laissant une veuve et deux enfants sans fortune. Consultez sur Renou le *Moniteur universel* de juillet 1809; l'article signé N. Ponce a été réimprimé dans le tome 8 de la *Revue universelle des arts* en 1858. P—E.

RENOU DE CHAUVIGNÉ. Voyez JAILLOT.

RENOUARD (ANTOINE-AUGUSTIN), éminent bibliographe français, naquit à Paris au mois de septembre 1766; il fut destiné au commerce, et il se livra d'abord à la fabrication de la gaze; mais dès le collège il conçut pour les livres un goût très-vif, toutes ses économies étaient employées à la formation d'une bibliothèque. Aussitôt que les orages de la révolution furent passés, il céda à ses penchants favoris en devenant libraire et éditeur. En 1795, il publia une édition de la *Pharsale* de Lucain, in-fol., tirée à 212 exemplaires, dont cinq sur peau vélin; le texte de ce beau volume, sorti des presses de Didot l'aîné, fut revu sur les meilleures éditions par Renouard lui-même, et sa correction est remarquable. Pendant vingt-cinq ans, ce bibliopole publia successivement un grand nombre d'ouvrages que recommandaient la pureté des textes, la netteté de l'impression, et parfois la supériorité des gravures qui accompagnaient ces élégants volumes. Le *Mérite des femmes* de Legouvé, les *Lettres à Emilie sur la mythologie*, par Demoustier; les *Œuvres* de Massillon (1), celles de Florian, de Berquin, de Voltaire; les *Mémoires* de la Rochefoucauld, revus sur un manuscrit jusqu'alors inédit, les *Fabliaux*, édités par Legrand d'Aussy, et bien d'autres publications, eurent un juste succès. Des graveurs habiles, tels que St-Aubin, des dessinateurs pleins de goût, et parmi eux il faut surtout distinguer Moreau (voy. ce nom), secondèrent puissamment les efforts de Renouard et concoururent à la vogue qu'obtinrent ses publications. Plein d'un juste respect pour l'illustre famille des Alde Manuce, qui, durant près d'un siècle, se livrèrent avec tant d'éclat à la typographie à Venise, et qui, les premiers, mirent au

jour une foule de productions de la littérature grecque (1), Renouard s'était attaché à réunir toutes les productions sorties des presses de ces imprimeurs, qui furent en même temps des érudits du premier ordre; il voulut écrire l'histoire de leurs immenses travaux, constater tous les services qu'on leur devait; telle fut l'origine des *Annales des Alde* dont la 1^{re} édition parut en 1803, en 3 volumes in-8°; un supplément de 112 pages vit le jour en 1812; et de prime abord ce travail se plaça parmi les meilleures productions de ce genre. Des recherches nouvelles, des découvertes amenées par le cours du temps offrirent les moyens de le perfectionner, et, après vingt-deux ans, Renouard en donna une 2^e édition fort augmentée. On aurait pu croire que le sujet était épuisé, mais l'auteur en jugea autrement, et, en 1834, il fit paraître en un volume grand in-8°, à 2 colonnes, une 3^e édition, qui ne laisse rien d'important à dire sur les Alde et sur leurs travaux. Une famille française, tout aussi active et encore plus savante que celle des Alde, attira ensuite toute l'attention de Renouard; après des investigations poursuivies avec la persévérance et le zèle qui étaient dans ses habitudes, il fit paraître, en 1837-1838, les deux parties d'un volume grand in-8°, intitulé *les Annales des Estienne, ou Histoire de la famille des Estienne et de ses éditions*. Quoique beaucoup plus complet et plus exact que les travaux entrepris sur le même sujet, ce répertoire des éditions stéphaniennes était cependant susceptible de quelques rectifications et augmentations, ainsi que l'a montré M. Magnin dans trois articles du *Journal des Savants*, novembre 1840, janvier et mars 1841 (2). Une 2^e édition, publiée en 1843, reçut des améliorations importantes, et, s'il eût été donné à l'auteur de mettre son œuvre sous presse une troisième fois, nul doute qu'il ne l'eût amené au degré de perfection qu'il avait, par des efforts successifs, réussi à donner à son livre sur les Alde. Un juge irrécusable, l'auteur du *Manuel du libraire*, a signalé la Notice sur Henri Estienne comme offrant des détails neufs et d'un véritable intérêt. Une autre production, d'un prix réel pour les bibliophiles, est le *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur, avec des notes bibliographiques, critiques et littéraires*, Paris, 1819, 4 vol. in-8°. Cet amateur était Renouard lui-même, et la bibliothèque dont il s'agit était alors des plus importantes qu'il y eût en France. Elle était surtout riche en éditions d'élite des classiques grecs et latins; la littérature italienne, l'histoire, la bibliographie, la théologie étaient fort bien

(1) Il se passa au sujet de cette édition de l'illustre prédicateur un fait assez curieux. On dit, on écrit, on imprima qu'elle était mutilée, que la censure impériale y avait fait de nombreux changements, des altérations scandaleuses. L'assertion était de toute fausseté; en 1817, le *Journal de Paris* reproduisit cependant ce vieux conte et affirma que le texte de Massillon avait été « diminué à l'usage des sujets des conquérants ». Renouard, par une lettre rendue publique, offrit sur-le-champ de payer dix louis à quiconque pourrait lui signaler une expression supprimée, changée, altérée, ou bien, en langage de censure, adoucie dans son édition de Massillon. Personne ne se présenta, et pour cause.

(1) C'est à Alde Manuce qu'on doit les éditions les plus anciennes d'Eschyle, de Sophocle, d'Hérodote, de Pausanias, de Musée, des *Poètes chrétiens*, de Théophraste, etc. Renouard voulut montrer son admiration pour cet illustre typographe en adoptant sa marque, une ancre, mais il plaça dessus un coq, emblème de la vigilance indispensable chez un éditeur sérieux.

(2) Un critique habile, M. Vaucher, a, dans la *Bibliothèque universelle de Genève* (cahier d'octobre 1839), rendu de ces *Annales* un compte raisonné et favorable.

représentées; les livres imprimés sur peau vélin étaient nombreux; beaucoup de volumes étaient ornés d'estampes ajoutées ou de dessins originaux. La majeure partie des ouvrages étaient reliés en maroquin, et tous étaient d'une condition irréprochable. Des notes nombreuses fournissent des renseignements utiles aux bibliographes, ou pleines d'attrait pour les amateurs, et nous croyons pouvoir affirmer que ce *Catalogue* sera toujours feuilleté avec un véritable plaisir par tout ami sincère des livres (1). L'importante collection, dont il offre l'inventaire, était d'ailleurs dispersée quelques années plus tard; la réunion des éditions aldines, transportée à Londres, y fut livrée aux enchères en 1829 et produisit soixante mille francs environ; d'importants ouvrages furent, nous le croyons, cédés de gré à gré; Renouard conserva cependant une fort grande partie de sa bibliothèque et y fit quelques additions; après sa mort, ces livres furent exposés aux chances des enchères; le catalogue, rédigé avec soin, contient des notes succinctes et instructives; il se compose de trois mille six cent quatre articles, parmi lesquels on remarque de beaux manuscrits et des ouvrages ornés de dessins dus à des artistes du premier ordre. Les bibliophiles se disputèrent avec vivacité ces trésors qui excitaient de vives convoitises. Il ne nous reste maintenant à citer de Renouard que quelques écrits de peu d'étendue. Signalons d'abord les *Observations de quelques patriotes sur la nécessité de conserver les monuments de la littérature et des arts*, Paris, 1794, in-8°. Cet opuscule, publié de concert avec Chardon et Charlemagne, fut provoqué par une proposition faite à la convention et tendant à faire disparaître dans les ouvrages conservés dans les bibliothèques publiques les vestiges de l'ancien régime, c'est-à-dire les reliures armoriées, les dédicaces à des rois, les portraits; Renouard combattit ce projet, qui devait amener des actes de vandalisme irréparables; son écrit, distribué à tous les conventionnels, fut un acte de courage qui eut d'heureux résultats. Une brochure publiée en 1816, et qui démontra combien était onéreux l'impôt du timbre sur les catalogues de la librairie, contribua puissamment à faire renoncer à cette exigence de la part du fisc. Nous laissons de côté des opuscules relatifs au commerce, publiés en 1790, et divers catalogues destinés à faire connaître des collections mises en vente publique (Detune, 1806; Lamy, 1807, etc.). On

(1) M. J.-Ch. Brunet, après avoir placé dans la 3^e édition du *Manuel du libraire* une note assez acerbe au sujet de ce *Catalogue*, l'a remplacée, dans la 4^e édition, par une appréciation où il y a un peu plus de bienveillance; il signale dans ce *Catalogue* des titres presque toujours copiés exactement, quelques renseignements bibliographiques neufs ou peu connus, un grand nombre de notes sur des sujets d'érudition, de morale ou de fantaisie. « C'est un livre fort supérieur, sans doute, à la plupart de ceux du même genre, mais peut-être s'aperçoit-on trop « en le lisant que l'auteur a voulu prouver qu'il savait faire tout « autre chose que de la bibliographie ».

a imprimé à part deux notices fort curieuses, extraites du *Catalogue d'un amateur*; l'une est relative au Hollandais Laurent Coster, dont Renouard conteste les droits à l'invention de la typographie; l'autre, au rôle que joua la librairie à l'époque du blocus continental et des expéditions en licence. M. Quérard enregistre parmi les ouvrages de Renouard les *Promenades d'un artiste en Belgique, en Hollande, en Italie*, Paris, 1836, 2 vol. in-8°; ouvrage dont les gravures font le mérite et qui n'est qu'une traduction de l'anglais; nous croyons que ce livre, édité par le fils et le successeur de Renouard, n'est nullement sorti de sa plume, mais il est du moins certain qu'il revit la traduction d'un ouvrage de l'anglais Grose, *Principes de caricature*, publié en 1803. Après la révolution de juillet, Renouard fut pendant quelque temps maire du onzième arrondissement de Paris. Les progrès de l'âge le déterminèrent à s'éloigner définitivement des affaires; il céda la continuation de ses opérations commerciales à l'un de ses fils, et, retiré à l'antique abbaye de St-Vallery-sur-Somme, il y acheva paisiblement son honorable carrière, entouré jusqu'à son dernier soupir de ces beaux livres qu'il aimait toujours avec passion. La mort le frappa le 15 décembre 1853. Br—t.

RENOUARD DE SAINTE-CROIX (CARLOMAN-LOUIS-FRANÇOIS-FÉLIX, marquis DE), voyageur et économiste français, naquit à Besançon le 12 février 1767; il embrassa la carrière militaire, mais la révolution le jeta dans des pays étrangers; il se trouvait en Espagne en 1802, et un ministre qui avait été à même d'apprécier son intelligente activité lui confia la mission de se rendre aux Philippines afin d'y organiser les moyens de résister à une attaque qu'on redoutait de la part de l'Angleterre. Renouard de Ste-Croix se rendit à Manille et s'acquitta de son mieux de ce qui avait été confié à son zèle; mais l'agression qu'on craignait n'eut pas lieu, et bientôt l'Espagne s'alliant à la Grande-Bretagne, les inquiétudes disparurent. L'officier français parcourut la Chine, l'Hindoustan, les Etats peu connus encore que baigne la mer de l'archipel de la Sonde; il avait envoyé en France un manuscrit qui parut sous le titre de *Voyage commercial et politique aux Indes orientales, aux Philippines et à la Chine, avec des notions sur la Cochinchine et le Tonquin*, Paris, 1810, 3 vol. in-8°. Il y a des renseignements utiles dans ce livre, écrit sans prétention sous forme de lettres; le deuxième volume, consacré aux Philippines, était alors ce qu'il y avait de plus complet et de plus exact sur cette riche colonie; mais des travaux plus récents sont venus ôter à cette relation l'intérêt qu'elle offrait. Un écrit important que Renouard avait rédigé sur les mœurs des Hindous lui fut dérobé et parut en 1816 à Paris sous le titre de *l'Hindoustan*, 6 vol. in-18, avec des figures nombreuses, sans que rien indiquât le nom de l'au-

teur. Il fut du moins attaché à une traduction du *Ta-tsing-leu-lei, ou Lois fondamentales du code pénal de la Chine* (Paris, 1812, 2 vol. in-8°); le texte chinois avait été mis en anglais par un sinologue instruit, sir George Staunton; ce fut d'après cette version que Renouard, peu versé d'ailleurs dans l'idiome si difficile des mandarins, exécuta l'œuvre qu'il avait entreprise. En 1817, il revit la France, et le gouvernement de la restauration lui confia une mission à la Martinique; il y puisa les matériaux d'une *Statistique* de cette île qu'il fit paraître en 1822, 2 vol. in-8°. Diverses brochures sur l'émancipation des esclaves, sur les finances d'Espagne, sur les chemins de fer, n'ont pas assez d'importance pour être citées. Renouard de Ste-Croix mourut à Paris le 27 février 1840. Z.

RENOULT (JEAN-BAPTISTE), moine apostat, entra d'abord dans l'ordre des Cordeliers et se livra à la prédication, puis, abandonnant la vie monastique, se fit protestant et devint ministre à Londres. Il mourut dans la première moitié du 18^e siècle, après avoir publié quelques écrits contre l'Eglise romaine : 1^o *Histoire de dona Olympia Maldachini*, traduite de l'italien en français, Leyde, 1666, in-12 (voy. LETI et MAIDALCHINI-PAMPHILI). C'est une satire violente contre la cour de Rome. 2^o *Le Vrai tableau du papisme, ou Exhortation faite à un prosélyte*, Amsterdam, 1700, in-12; 3^o *Taxe de la chancellerie romaine*, traduite de l'ancienne édition latine avec des remarques et augmentée d'une nouvelle préface, Londres, 1701, in-8° (voy. DUPINET); 4^o *les Aventures de la Madona et de François d'Assise, écrites d'un style récréatif*, Amsterdam, 1701, in-8°, fig.; ibid., 1707, in-12, fig.; réimprimé dans la même ville, 1745 et 1750, in-8°; 5^o *le Protestant scrupuleux*, Amsterdam, 1701, in-8°. C'est la réponse à une critique qu'on avait faite de l'ouvrage précédent. 6^o *La Corruption de l'Eglise romaine prédite par l'Ecriture*, la Haye, 1703, in-8°; 7^o *Histoire des variations de l'Eglise gallicane, en forme de lettres écrites à M. de Meaux* (Bossuet), pour servir de réponse à son livre des *Variations des protestants*, Amsterdam, 1703, in-12; nouvelle édition, Paris, 1847, in-12; 8^o *l'Antiquité et la perpétuité de la religion protestante, démontrée en forme de manifeste à tous les franciscains, au sujet de l'excommunication fulminée contre l'auteur*, Amsterdam, 1703 et 1705, in-8°; réimprimé à Neuchâtel, 1821, in-8°. Z.

RENOUT (JEAN-JULIEN-CONSTANTIN), auteur dramatique, né à Honfleur en 1725, obtint la place de secrétaire du gouvernement de Paris et mourut vers 1785. Outre le *Petit Poucet*, la *Soubrette rusée*, comédie en un acte, la *Mort d'Hercule*, tragédie (1755), qui probablement n'ont pas été imprimées, on a de lui : 1^o *les Couronnes, ou le Berger timide*, pastorale en un acte, parodie de la Fête de l'Hymen, deuxième entrée des Amours de Tempé, Paris, 1753, in-8°; 2^o *Zélide, ou l'Art*

d'aimer et de plaire, comédie en un acte et en vers, Paris, 1755, in-8°; 3^o *le Caprice, ou l'Epreuve dangereuse*, comédie en trois actes et en prose, Paris, 1762, in-12; 4^o *le Fleuve Scamandre*, pastorale en un acte et en prose, mêlée d'ariettes, Paris, 1769, in-8°. Les ariettes mises en musique ont été gravées séparément, in-8°. 5^o *La Cacophonie*, comédie en un acte et en prose, Amsterdam (Paris), 1782, in-8°; 6^o *la Brebis entre deux loups*, comédie-proverbe en un acte et en prose, Paris, 1783, in-8°; 7^o *le Devin par hasard*, comédie en un acte et en prose, Amsterdam (Paris), 1783, in-8°. Malgré leur médiocrité, plusieurs des pièces de Renout obtinrent dans le temps quelque succès, mais elles sont complètement oubliées aujourd'hui. Z.

RENOUVIER (JULES), homme politique et archéologue français, naquit à Montpellier le 13 décembre 1804 d'un père patriote avancé, qui, membre de la chambre des députés sous la fin de la restauration en 1827, était rangé dans les rangs de l'opposition et fut un des votants de l'adresse des 221. On ne s'étonnera pas de voir un jeune homme de vingt-six ans, sous l'influence de l'éducation paternelle, s'enrôler de bonne heure dans le parti démocratique. Jules Renouvier fut un des premiers adeptes de l'école saint-simonienne dans la rue Montigny et à la salle Taitbout; mais lorsque la scission éclata, en novembre 1831, entre les deux pères Bazard et Enfantin, dont l'un voulait faire prédominer le côté politique, tandis que Enfantin s'occupait surtout de morale sociale, d'art, de religion, Renouvier prit parti pour Bazard et se sépara de la société avec Rodrigues, Laurent de l'Ardèche, etc. Il prit dès lors une part assez active aux luttes des diverses sociétés républicaines qui troublèrent les premières années du règne de Louis-Philippe, et plus tard ne cessa, malgré une position officielle comme inspecteur des monuments historiques, de professer des opinions très-radicales. En 1844 il fut élu, comme candidat de l'opposition, au conseil municipal de Montpellier, mais ne put réussir en 1846 à se faire nommer député de l'arrondissement de Lodève. En 1847, il fut un des plus ardens dans la campagne des banquets réformistes, et se fit remarquer à celui que présida M. Garnier-Pagès par un discours pour l'établissement du suffrage universel. Le 25 février 1848, il fit partie de la commission administrative installée à la préfecture et proclama la république, qu'il alla bientôt servir comme commissaire général du département de l'Hérault, où il fut envoyé par M. Ledru-Rollin. Homme de désintéressement et de conviction, Renouvier abandonna son traitement à l'Etat, et bientôt même donna sa démission le 3 avril, pour se présenter aux suffrages des électeurs comme représentant du peuple. Nommé le cinquième sur dix par trente-cinq mille suffrages, il fit partie à la constituante du comité

de l'intérieur, et vota ordinairement avec le parti démocratique, mais non socialiste. Pendant le pouvoir exécutif du général Cavaignac, Renouvier se rangea dans la gauche modérée; mais sous la présidence de Louis-Napoléon il se plaça à l'extrême gauche, attaqua vivement la politique de l'Élysée et vota la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion du siège de Rome (mai 1849). Ce fut le dernier acte de sa vie politique, son mandat ne lui ayant pas été renouvelé pour l'assemblée législative; il se dévoua dès lors entièrement aux études d'histoire et surtout d'archéologie, pour lesquelles il avait toujours montré une grande ardeur, même au milieu de ses passions politiques; aussi ses travaux et ses grandes connaissances artistiques lui avaient-ils valu, malgré ses opinions, la position d'inspecteur divisionnaire des monuments historiques, et le titre de membre de la société des antiquaires de France et de correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. A trente et un ans, après de longues lectures qui se partageaient principalement entre la philosophie, l'histoire et la poésie, Renouvier publia d'abord, sous le voile de l'anonyme, une brochure : *Des vieilles maisons de Montpellier*, 1835, et *Notice sur deux manuscrits des archives de la commune de Montpellier, signée J. R.* Cette notice se rapportait à des recueils de chartres. Ces deux essais, dit M. Anatole de Montaiglon, qui a consacré à la mémoire de son collaborateur dans la *Gazette des beaux-arts* une étude sérieuse dans laquelle nous puiserons sans discrétion, marquent les premiers pas de la vie de Renouvier, et montrent en germe les qualités d'esprit qui ont toujours progressé et dont on n'a pas eu certainement le dernier développement. Par malheur pour sa réputation, Renouvier n'a pas laissé un seul grand ouvrage complètement achevé; mais il n'en a pas moins une place élevée pour avoir tracé à la critique des routes nouvelles, pour lui avoir fait faire un pas décisif dans une branche d'études où rien avant lui n'était encore coordonné, l'histoire de la gravure. Jusqu'à Renouvier, en y comprenant même le célèbre Mariette, l'infatigable collectionneur et annotateur du 18^e siècle, on n'avait encore que des dictionnaires inachevés, des catalogues, des monographies plus ou moins intelligentes et en petit nombre, un commencement incomplet d'inventaire souvent erroné, plein de contradictions. Renouvier introduisit dans ce chaos la lumière, la philosophie, la méthode, la critique en un mot. Il n'a tracé, il est vrai, que les lignes générales, les appréciations d'ensemble; mais grâce à ces jalons, ceux qui s'engageront à sa suite dans cette voie ne courent plus danger de s'égarer. Renouvier a compris, expliqué les origines, indiqué les influences, décrit les filiations des époques, des pays et des hommes, formé des groupes avec leurs caractères et leurs différen-

ces. Son livre, *Types et manières des maîtres graveurs pour servir à l'histoire de la gravure en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en France*, Montpellier, 1853-1856, in-4^e, ne peut pas être regardé comme un recueil de notes ou de matériaux, c'est une véritable histoire qu'il a créée comme Emeric David a créé l'histoire de la sculpture française, comme M. Léon de Laborde nous a restitué l'art et les artistes de la renaissance française au 15^e et au 16^e siècle, comme Viollet-Leduc a reconstitué l'art ogival dans le domaine royal des Capétiens. L'étude de Renouvier, qui ne comprend pas moins de 600 pages in-4^e, commence avec l'origine de la gravure et va jusqu'au milieu du 17^e siècle, c'est-à-dire jusqu'au triomphe du métier sur l'art. A côté de ce premier travail, il faut en indiquer un autre presque aussi important et qui s'y rattache, *Histoire de l'origine et des progrès de la gravure dans les Pays-Bas et en Allemagne jusqu'à la fin du 17^e siècle*, mémoire couronné par l'académie royale de Belgique, Bruxelles, 1860, in-8^e de 319 pages avec deux planches de monogrammes, Paris, Aubry et Rapilly. L'aridité du sujet, la nécessité d'insister sur les détails matériels de l'érudition en rendent la lecture moins agréable que celle des *Types et manières*; mais la valeur et la nouveauté n'en sont pas moindres. Renouvier sépare avec soin l'art de l'imagerie; il ne se laisse point aveugler par un faux amour-propre national; il ne voit que les faits et s'efforce de les mettre sous leur vrai jour, avec un goût esthétique, une largeur de vues qui font de son volume une œuvre à part. C'est le livre le plus utile à consulter sur les origines de la gravure qu'il enlève définitivement à l'Italie pour la rendre à la Flandre et à l'Allemagne. Son étude est complète et embrasse les trois genres : la gravure d'ouvrage d'orfèvrerie ou estampe criblée (inter-rasile, comme on l'appelle), les estampes de planches en bois gravées en relief et les estampes sur plaques de cuivre gravées en creux. Renouvier avait étudié la même question en France et en Italie, et, après un assez long séjour à Paris pour rassembler ses documents, il venait de retourner à Montpellier pour travailler, mais il mourut bientôt, enlevé rapidement le 23 septembre 1860 à l'âge de 56 ans, lorsqu'il était maître de sa pensée et de sa forme, lorsqu'à ses qualités naturelles il joignait toutes celles qu'apportent la maturité et le travail. Renouvier méditait aussi, à ce moment, un travail sur *l'Art français pendant la révolution*, ce qu'il était, ce qu'il voulait être, c'est-à-dire la transition du 18^e au 19^e siècle. Il croyait que l'art du 19^e siècle, l'art de l'empire, est dû à la révolution qui avait trempé d'une manière particulière la génération, de même que l'art, sous Louis XIV, vient du mouvement des esprits qui caractérise la fin du 16^e siècle et le commencement du 17^e. Ce point de vue se trouve dans ses *Etudes sur Greuze et sur Prudhon*, insérées

dans les Mémoires de l'académie de Dijon, 1861. La plupart des autres travaux de Renouvier sont aussi dispersés dans un grand nombre de recueils ou revues; nous les indiquerons, parce que presque tous renferment des points de vue nouveaux et une grande force d'individualité. Il serait bien à souhaiter que son père, encore vivant, ou son frère Charles Renouvier, qui partageait toutes ses opinions et qui s'est fait un nom par ses études philosophiques, réunît, dans l'intérêt de l'art et du public, toutes ces feuilles disséminées à tous les vents : 1° *Monuments de quelques anciens diocèses du bas Languedoc expliqués dans leur histoire et leur architecture* (dessins de Laurent), Montpellier, 1835-1841, in-4°. L'ouvrage n'a eu que six livraisons et une introduction, au lieu de douze qui étaient annoncées. On peut y joindre comme supplément : *Monuments divers pris dans les anciens diocèses du bas Languedoc*, Montpellier, 1841, in-4°. Le tout n'a été tiré qu'à cent exemplaires. 2° Dans le *Bulletin monumental de la société d'archéologie*, dirigé par M. de Caumont, du tome 3 à 7, *Excursion monumentale dans les Pyrénées* (vallées d'Ossau et de Lavedan); *Essai de classification des églises d'Auvergne*; *Notice sur la peinture sur verre et sur mur dans le midi de la France*; *Notes sur les monuments gothiques de quelques villes d'Italie, Pise, Florence, Rome, Naples*, 1837-1839. Tous ces travaux témoignent de la plus profonde connaissance de l'art ogival; c'est un appendice indispensable de cette grande étude; Renouvier y marque bien que le Midi, en face des ruines des monuments antiques, n'accepte qu'à regret le mouvement artistique de l'Ile-de-France, ne le subit qu'à moitié et avec des différences sensibles. 3° Dans les Mémoires de la société archéologique de Montpellier, 1835-1857, les *Deux essais* sur les vieilles maisons et sur les archives de Montpellier dont nous avons déjà parlé; *Anciennes églises du département de l'Hérault*; *Sur des fenêtres de la rue de Baile à Montpellier*; *Notice littéraire sur Ph. de St-Paul*; *Des fonts baptismaux en plomb de l'église de Vias*; *Des maîtres de pierre et des autres artistes gothiques de Montpellier*; *Sur une figurine en terre cuite du cabinet archéologique de Montpellier* (représentation de déesse mère); *Les peintres et les enlumineurs du roi René*; *Une passion de 1446*, suite de gravures au burin. Dans les Mémoires de l'académie de Montpellier : *Idées pour une classification générale des monuments*, 1847. Dans la *Revue du Midi* : *Etude sur un portrait du musée Favre*; *Raphaël ou Ghirlandajo*; *Etudes, mœurs et modes archéologiques*, 1843. Dans les *Archives de l'art français* (septembre, 1855); *Jean Tory*, directeur de l'académie de peinture, sculpture et gravure de Montpellier, et *Jean Perréal*, architecte lyonnais, dans la *Revue universelle des arts*, Bruxelles, 1857-1858. Les *Estantpes de Geoffroy Tory*, où il complète le livre de M. Auguste Bernard sur ce célèbre imprimeur de Fran-

çois 1^{er}, à propos de la critique artistique trop négligée par l'auteur. *Les peintres de l'ancienne école hollandaise* : Gérard de St-Jean, de Harlem, et le tableau de la *Résurrection de Lazare*, dans le *Journal des beaux-arts*, Anvers, août 1839; *Etude sur le portrait d'Agnès Sorel*, attribué à Jean Fouquet; enfin dans la *Gazette des beaux-arts* de MM. Charles Blanc et Ed. Houssaye, 1858-1860, *Des origines de la gravure en France*; *Antoine Vêrard, maître libraire, imprimeur, enlumineur et tailleur sur bois de Paris*, 1485-1512; *La tête de cire du musée Vîcar à Lille*; le *Musée de Montpellier*; *Restitution à Michel Dorigny du groupe des Andelys*, attribué à Nicolas Poussin; *Des découvertes nouvelles d'estampes sur bois et sur métal de l'Allemagne*, 15 septembre 1860. Ce fut sa dernière publication. On peut encore citer une charmante fantaisie, les *Grisettes de race*, dans un journal de Montpellier, le *Babillard*, qui ne parut que peu de temps (1851), et d'assez nombreux articles de politique, d'actualité ou de critique d'art, presque tous signés dans l'*Indépendant du Midi* (Montpellier), de 1844 à 1848. Depuis la mort de Renouvier on vient de publier une de ses dernières productions : *Des gravures sur bois dans les livres de Simon Vostre, libraire d'heures*, par Jules Renouvier, avec un avant-propos par Georges Duplessis, in-8°, viii-23 p., Lyon.

A. F.—L.—T.

RENTI (GASTON-JEAN-BAPTISTE, baron DE), l'un des fondateurs de la société des frères cordonniers, naquit en 1611 au château de Beni, dans le diocèse de Bayeux, d'une ancienne famille originaire de l'Artois. Après avoir achevé ses études au collège de Navarre et sous les jésuites à Caen, il revint à Paris à l'âge de dix-sept ans compléter son éducation à l'académie de la jeune noblesse, où il se rendit bientôt très-habile dans tous les exercices du corps. Il apprit en même temps les mathématiques, y fit des progrès remarquables et composa sur cette science plusieurs *Traité*s restés en manuscrit (1). Naturellement pieux, la lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ* acheva de le désabuser des vaines grandeurs du monde, et il résolut d'embrasser la vie religieuse dans l'ordre des chartreux, si connu par son austérité. Ses parents, qui n'avaient pas d'autre enfant, combattirent ce dessein et lui firent épouser la fille du comte de Graville, jeune personne qui joignait à la beauté beaucoup d'esprit et de vertus. Malgré sa modestie, le baron de Renti fut député par la noblesse aux états de Normandie, où il se fit remarquer par une prudence et une sagacité que ne donne pas toujours l'habitude des affaires. Il avait acheté pour plaire à ses parents une compagnie de cavalerie, et il servit dans les

(1) L. Josse Leclerc, dans la *Bibliothèque de Richelieu* (voy. LECLERC), croit pouvoir attribuer à Renti : l'*Introduccur en la Cosmographie*, par G. J. B. D. R., édition revue, corrigée et augmentée de plus des deux tiers, par Louis Coulon, Paris, 1645, 2 vol. in-8°. Les initiales sont effectivement celles de Gaston-Jean-Baptiste de Renti.

guerres de Lorraine avec une distinction qui lui valut les éloges de Louis XIII et l'estime de plusieurs grands capitaines, entre autres du duc de Weimar. Insensible à des prévenances dont tant d'autres auraient été flattés, le baron de Renti ne soupirait qu'après la retraite et menait à la cour, comme au milieu des camps, une vie détachée et pénitente. Enfin, à l'âge de vingt-sept ans, il se démit de ses emplois pour se consacrer uniquement à Dieu, et prit pour directeur le P. Condren, supérieur général de l'Oratoire, qui lui fit faire de grands progrès dans la piété. Son inépuisable charité s'exerça bientôt sur tous les malheureux qu'elle pouvait atteindre; outre les secours abondants qu'il distribuait lui-même dans ses terres ou qu'il faisait parvenir à de pauvres familles, il étendit ses libéralités jusque sur les côtes de l'Afrique, où il fit racheter un grand nombre de chrétiens qui gémissaient dans l'esclavage. Il se dévoua dans les hôpitaux au service des malades et ne connut aucune misère qu'il ne s'empressât de la soulager. Il devint l'ami du vénérable Buch, surnommé le *bon Henri* (*voy.* Buch), l'encouragea dans son projet de la société des frères cordonniers, dont il fit les premiers fonds, et qu'il se proposait de doter d'une manière convenable. Les austérités qu'il pratiquait affaiblirent sa santé; mais il ne voulut pas s'en relâcher, et il mourut à Paris le 24 avril 1649, âgé de 37 ans. Son corps fut porté à Citri, qu'il avait habité dans ses dernières années, et inhumé sans pompe; mais en 1658, l'évêque de Soissons le fit déposer dans un tombeau de marbre, que sa veuve lui avait érigé devant le maître-autel de l'église paroissiale. Le baron de Renti laissa de son mariage quatre enfants, deux garçons et deux filles, qui furent les héritiers de ses vertus. Le P. de St-Jure, jésuite, a publié la *Vie de Renti*, Paris, 1651, in-4°, réimprimée huit ou dix fois in-12, et traduite en italien et en anglais. On peut aussi consulter l'*Histoire des ordres monastiques* par Helyot, t. 8, p. 184 et suiv., et les *Vies des Pères* par Godescard, au 25 octobre. Le *Portrait* du baron de Renti a été gravé par Louis Audran, in-fol. W-s.

RENUSSON (PHILIPPE), juriconsulte français, né au Mans en 1632, fit de bonnes études dans cette ville, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1653, et acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages, qui ont été réimprimés jusqu'à la fin du 18^e siècle et peuvent encore être consultés avec fruit. Il mourut à Paris en 1699. On a de lui : 1^o *Traité des propres réels, réputés réels et conventionnels*, Paris, 1681, in-fol.; *ibid.*, 1700, 1714, 1743, in-4°; 2^o *Traité de la subrogation de ceux qui succèdent au lieu et place des créanciers*, Paris, 1685, in-4°; *ibid.*, 1723, avec des notes de Ch. de Fourcroy; 1732, 1742, in-4°; 3^o *Traité de la communauté de l'homme et de la femme conjoints par mariage*, Paris, 1692, in-fol.; *ibid.*, 1722, in-4°; 4^o *Traité du douaire et de la garde noble et bourgeoise*, Paris, 1699; nouvelle

édition, 1743. in-4°. Tous les ouvrages de Renusson ont été réunis et publiés avec des augmentations et des annotations par J.-A. Serieux, avocat, 1760, 1777, 1780, in-fol. Cette dernière édition est la plus complète. Z.

REPKOW. *Voyez* EBCO.

REPNIN (NICOLAS WASILIEWITSCH, prince), feld-maréchal russe, né en 1734, était fils du prince de ce nom qui commanda un des corps d'armée de Pierre I^{er} dans les guerres contre Charles XII, s'empara de Stettin en 1713 et mourut le 31 juillet 1748. — Le fils embrassa la même carrière et s'y distingua par une valeur brillante et par des talents peu communs. Durant la guerre de sept ans, il avait fait presque toutes les campagnes avec les Français comme volontaire dans leurs armées et était venu passer ses quartiers d'hiver à Paris. « Là, dit Rulhière, dans la liberté des « conversations françaises où toutes les opérations « du ministère et les événements d'une guerre « malheureuse étaient représentés comme le dernier période de la décadence de la nation, où « tout ce qui était étranger était loué par une opinion satirique à tout ce qui se faisait dans « le pays, Repnin, quand le gouvernement français commençait déjà à tomber dans le mépris, n'avait pas conçu une grande opinion « de la puissance française. Envoyé ensuite par « Pierre III à la cour de Berlin, dans un temps « où le roi de Prusse cherchait à disposer de « toutes les forces de la Russie, il s'était vu l'objet des attentions séduisantes de ce héros. » Tout chez l'étranger avait donc contribué à exagérer dans son imagination l'idée de la puissance russe. Ces dispositions, jointes à un dévouement aveugle aux volontés de sa souveraine et à un caractère altier, le firent choisir, en 1764, peu après la mort d'Auguste III, pour aller seconder l'ambassadeur Kayserling dans l'élection de Stanislas Poniatowski. Neveu du comte Panin, principal ministre de Catherine, Repnin reçut de lui des instructions secrètes bien plus positives et plus pressantes que celles même de cette princesse. Catherine avait chargé Kayserling de communiquer à tous les grands une lettre dans laquelle elle énonçait ses motifs pour exclure l'électeur de Saxe. Kayserling mit beaucoup de ménagements dans cette communication : il flattait les Polonais pour les dompter, et maniant habilement leurs passions, il n'en parvenait pas moins sûrement à son but par sa feinte modération. Repnin au contraire voulut, dès les premiers jours de son arrivée à Varsovie, renverser tous les usages de la république, nommer le roi avant la diète de convocation, avant la tenue des diétines. Enfin, l'un par son adresse, l'autre par ses menaces, arrachèrent l'élection de Poniatowski (le 7 septembre 1764). Kayserling, depuis longtemps malade, expira le jour même où ce prince commença de régner. Repnin lui succéda, malgré les Czartorinski, comme ambassadeur. L'élection de

Poniatowski était bien le principal, mais non l'unique objet de ses efforts ainsi que de ses instructions. La fameuse affaire des dissidents intéressait également Catherine et fournissait à sa politique l'occasion ou plutôt le prétexte de perpétuer son intervention dans le régime intérieur de la Pologne. Le 14 septembre 1764, Repnin présenta une note pour demander que la diète accordât aux dissidents le libre exercice de leur religion et les admit à posséder des charges et des dignités à l'égal des catholiques ; la diète de 1765 refusa de se prêter aux vues de Catherine à cet égard. Il s'opposa également aux divers règlements que les Czartorinski et le grand chancelier voulaient introduire dans la constitution pour rétablir l'ordre dans l'administration sans restreindre le pouvoir monarchique, et notamment à la funeste disposition qui exigeait l'unanimité des votes pour la formation de la loi, disposition qui était la source de tous les abus qui avaient perdu la république. N'ignorant pas que les Czartorinski s'étaient plaints de lui à l'impératrice et avaient essayé de traverser sa nomination comme ambassadeur, il s'efforçait d'arracher de leurs mains toute l'autorité du nouveau règne et s'appuyait sur l'opposition de la jeune noblesse, naturellement portée à se moquer de l'exigeante austérité de ces vieillards et envieuse de leur crédit. Bientôt même brouillé avec le roi par une rivalité de galanterie, il accusa avec une égale animosité auprès de Catherine et Stanislas et ses deux oncles. Stanislas se brouilla de son côté avec ces derniers, en sorte qu'un concert de plaintes, d'accusations et de récriminations des uns et des autres entre eux et contre l'ambassadeur fut porté jusqu'aux pieds du trône de l'impératrice. Saldern fut chargé de réconcilier la cour de Varsovie. Il écouta avec une patience et une impartialité apparentes le grief du roi contre ses oncles, ceux de ces princes et du monarque contre Repnin, les engageant même à adresser leurs plaintes directement au comte Panin. Mais connaissant l'extrême affection de ce dernier pour Repnin, le rusé médiateur écrivait lui-même à ce ministre de la manière la plus favorable sur le compte de l'ambassadeur. La médiation de Saldern ne fit qu'assoupir les ressentiments. La diète approchait. Repnin, craignant l'influence de Soltik, évêque de Cracovie, le fit menacer, s'il persistait dans son opposition aux intérêts de la Russie, de voir ses terres ravagées, les revenus de son évêché séquestrés, sa personne exposée, et ses parents mêmes rendus responsables de ses actions. Ces menaces, comme on le verra, n'ébranlèrent point le prélat, qui se plaignit au roi de la tyrannie exercée par le ministre d'une puissance étrangère. Les autres évêques, à qui Repnin fit défendre de parler à la diète sur les dissidents, répondirent que leur dignité d'évêques et de sénateurs leur interdisait le silence. Repnin parut inquiet et embarrassé ; mais se sentant fort de l'appui de 40,000 Russes

qui bordaient la frontière, tout prêts à se joindre aux 20,000 déjà répandus sur le territoire polonais, il publia une déclaration en faveur des dissidents, grecs, luthériens, calvinistes, dans les termes de celle du 17 septembre 1764, y ajoutant seulement que la czarine était résolue à employer la force contre les oppositions qui se rencontreraient. Du reste, il se taisait sur un autre point litigieux entre les deux Etats concernant la démarcation des limites et sur la proposition qu'il avait précédemment faite d'une alliance offensive. Les raisons contradictoires furent exposées à St-Petersbourg même par l'ambassadeur de Pologne et par un émissaire des dissidents. Sans examiner ces raisons, l'impératrice fit rédiger une note où les prétentions de ceux-ci étaient un peu modifiées, et dit en la remettant à l'ambassadeur : « Si on ne m'accorde pas ce que je demande ici, « mes demandes n'auront plus de bornes. » Les résolutions des évêques et de la plupart des députés rappelèrent Stanislas au soin de sa propre dignité ; il promit de seconder la résistance qu'on se proposait de faire dans la diète ; il l'annonça même à l'ambassadeur russe dans une audience publique. Mais les intrigues de Repnin ne tardèrent pas à faire avorter chez ce prince de généreuses déterminations. Laissant assoupir l'affaire de la religion, ce ministre encouragea ceux qui montraient de l'opposition aux desseins de la cour et leur promit la protection de la Russie, en même temps qu'il fit ravager par 6,000 Russes, appelés auprès de Varsovie, les terres des députés qui refusaient de se courber sous sa verge de fer ; il envoya même des troupes vivre à discrétion dans les domaines du roi. La czarine, ayant appris avec indignation les déterminations courageuses de Stanislas, lui reprocha hautement d'avoir fait une affaire de religion de ce qui, suivant elle, n'était qu'une affaire de politique ; elle signa la promesse d'appuyer à main armée les efforts qu'allaient faire les dissidents, en se confédérant pour obtenir par la force ce que la république leur refusait, les assurant que cet appui serait de 40,000 hommes. Repnin, qui eut ordre de ne plus modifier les demandes déjà faites, obtint une audience de la diète et lui présenta un mémoire rempli des prétentions les plus exagérées. Enfin le roi et les Czartorinski, craignant de se perdre, et la patrie avec eux, par une plus longue résistance, avaient pris la partie de céder ; mais, feignant une indisposition, le prince Auguste s'absenta de la diète. L'ambassadeur russe, qui assistait aux séances et examinait tout de sa tribune, placée au-dessus du trône, alla lui-même le chercher et triompha de ses refus autant par ses promesses que par ses menaces. Ce prince se rendit à l'assemblée, exposa les demandes de la cour de Russie et conclut à ce que l'augmentation de l'armée ni aucune imposition ne pussent avoir lieu à la pluralité des voix. Il fit ensuite décréter que l'opposition d'un seul nonce suffirait pour

rendre nulle toute délibération relative aux affaires d'Etat. Le lendemain, l'évêque de Cracovie fit passer, par forme de concession, quelques dispositions favorables aux dissidents sur la base des modifications proposées antérieurement par Repnin. Mais les temps étaient changés ; ces concessions, qui terminèrent les travaux de la diète, ne satisfirent ni les dissidents ni Repnin, mécontent de ce que l'alliance offensive et la nouvelle démarcation des limites n'avaient pas été seulement proposées. L'orage qui grondait sur la Pologne ne fut donc point détourné. Catherine, insistant pour la totalité des demandes des dissidents, fit entrer 40,000 hommes en Pologne à l'effet de soutenir leur confédération, qui eut lieu le 20 mars 1767 à Thorn et à Slouck en Lithuanie. Le roi, ne reconnaissant pas dans la noblesse dissidente le droit de se confédérer, refusa audience à la députation. Nouvelles menaces de Repnin de commencer sur-le-champ les hostilités ; ces menaces étaient déguisées sous le nom de représentations amicales. Toujours faible, Stanislas a recours à des subtilités et reçoit les députés comme envoyés par le corps des dissidents et non comme membres d'une confédération. Mais c'était en vain que les dissidents s'étaient confédérés si la nation refusait de s'assembler pour juger leur plaintes. Repnin, profitant du mécontentement qu'une partie de la nation ressentait de la faiblesse et des tergiversations du roi et des Czartorinski, dont les constitutions avaient détruit plusieurs prérogatives de la noblesse, eut l'idée de réunir ensemble, sous la médiation russe, les deux ligues, l'une catholique, composée du corps de la noblesse, et l'autre dissidente. Il répandit une déclaration de Catherine, qui promettait protection à ces mécontents, portait d'ailleurs des paroles de paix et de réconciliation aux divers partis et les engageait à former une association légale, ou, en d'autres termes, une confédération extraordinaire : Frédéric II émit une déclaration semblable. La haine contre les Czartorinski, la promesse faite secrètement au nom de Repnin par des émissaires russes de détrôner le roi, enfin l'espoir de la vengeance entraînaient la plus grande partie de la noblesse. Cependant dès la première conférence avec Repnin, les républicains virent avec effroi l'autorité qu'il prétendait s'arroger dans leurs assemblées : il semblait ne vouloir que sanctionner par leur présence des résolutions déjà prises. Le plan d'une confédération générale et d'une confédération particulière était dressé. On promettait d'y accéder à toutes les demandes des dissidents. On y faisait supplier Catherine par les confédérés d'étendre sa garantie à tous les actes du gouvernement ; enfin ces premiers actes étaient remplis de protestations de respect envers le roi. Comme on sut que Repnin avait chaque jour avec lui des entretiens secrets, on le crut vendu à ce prince ; et les confédérés, se persuadant

que l'impératrice le désavouerait, se flattèrent qu'une fois formée, la confédération générale serait assez puissante pour que la Russie en respectât l'autorité. Repnin lui-même semblait le pressentir, car il disait au palatin de Kiovie : « Tout ce que vous demanderez au nom de la « nation confédérée, on vous l'accordera. » On dissimula avec lui, et il fut décidé que le 24 mai 1767 toutes les confédérations éclateraient à la fois et se réuniraient à Radom, à huit lieues de Varsovie, pour y signer la ligue générale. Le roi fit déclarer à Repnin par ses ministres qu'il convoquerait une diète extraordinaire, dont la session commencerait le 5 octobre suivant. En moins de huit jours, plus de soixante mille gentilshommes eurent donné aux mécontents leur parole et leur signature. Repnin porta au roi toutes les listes qu'on lui avait envoyées des provinces et dit en les lui montrant : « Vous voyez « bien que je suis votre maître ; votre couronne « ne tient plus qu'à votre soumission. » Mais l'empressement se changea en défiance à la seule lecture du manifeste dans lequel on demandait à la czarine de garantir les lois à faire, et presque partout il fut rejeté. Repnin multiplia ses intrigues et ses ruses pour conserver son influence : il les employa auprès du grand général Branicki pour le tenir en sa puissance. Ce sage vieillard s'arrêta à quelques lieues de Varsovie et ne donna point dans le piège. Les troupes russes s'approchèrent de Radom, et le commandant fit signer de force, par l'ordre de Repnin, un acte contenant toutes les dispositions du manifeste rejeté. La trame de cette opération fut concertée avec Podoski, que Repnin avait fait nommer primat et qui, en cette qualité, signa le premier. Ce fut le prélude d'autres exigences de la part de l'ambassadeur. Poniatowski, tremblant pour les prérogatives de sa couronne, prit le parti d'une soumission entière aux volontés de la Russie : il céda sans résistance à Repnin le droit d'accorder toutes les grâces, se réservant à peine celui de recommander. Il devint en quelque sorte un de ses flatteurs et de ses plus dangereux émissaires. Saisi, pour ainsi dire, de l'autorité royale, cet autre duc d'Albe obligea, par les plus horribles violences, la plupart des nonces à signer entre ses mains l'engagement d'obéir en tout à la Russie. Peu de jours avant l'ouverture de la diète, il rassembla chez lui les évêques et leur annonça que quiconque persisterait dans sa résistance s'en repentirait ; ces vénérables prélats parurent résolus à se laisser enlever pour la Sibérie, dont il les menaçait. Le primat seul éluda de répondre. — Enfin la diète s'assembla ; l'évêque de Cracovie, qui avait réglé les affaires de son diocèse et les siennes propres au cas qu'il fût exilé, s'éleva avec force et résignation contre les projets de la Russie, et son discours fut appuyé par le comte Rzewuski, palatin de Cracovie. Après cette première séance, des détachements russes allèrent

ravager les terres du palatin et de l'évêque. Cela n'arrêta pas le zèle de Zaluski, évêque de Kiovie, et du nonce de Podolie Rzewuski, dans la séance suivante. De son côté, Krasinski, évêque de Kamienieck, avant de se rendre à la diète, agit auprès de la Porte pour l'exciter à la guerre, si la czarine ne retirait pas ses troupes de la Pologne. Cette princesse avait copie des lettres et des mémoires de Krasinski; et Repnin, n'osant l'envoyer enlever sur les frontières turques, l'attendait à Varsovie pour le faire arrêter. Les envoyés de la confédération à Moscou firent de vains efforts pour éclairer Catherine sur le despotisme extravagant de Repnin. On leur répondit qu'il avait sa confiance et des pleins pouvoirs. « L'impératrice est une grande princesse, leur disait le « ministre Panin; le prince Repnin est mon neveu, et vous serez heureux malgré vous. » Soutenu aussi efficacement, Repnin annonça qu'il ne se départirait pas de ses demandes et que, pour s'y soustraire, il fallait l'enterrer lui et les 40,000 Russes qui étaient en Pologne; il ne put obtenir la pluralité des voix. Il avait suspendu son projet d'enlèvement des chefs de l'opposition jusqu'à l'arrivée de Krasinski; mais celui-ci n'eut garde de se montrer. Il se cacha dans un faubourg de Varsovie et fit proposer à l'évêque de Cracovie une conjuration secrète de toute la Pologne, à la suite de la protestation d'un nonce contre les décrets de la diète; il recommandait d'attendre pour éclater les mouvements hostiles des Turcs, dont il se croyait assuré. L'évêque de Cracovie se pressa de confier à ses amis l'exécution de ce dessein; des rapports vagues le portèrent à la connaissance du roi, qui, soupçonnant le prélat d'avoir voulu le détrôner, informa aussitôt Repnin de ces mesures. L'enlèvement des évêques de Cracovie et de Kiovie, et de Wenceslas et Severin Rzewuski, depuis longtemps médité, eut lieu le soir même, et dès le lendemain on leur fit prendre la route de Smolensk; plus tard, quand les confédérations éclatèrent, ils furent transférés en Sibérie. Après cette violation du droit des gens, Repnin ne garda plus de mesure. La diète ayant fait demander si elle ne pouvait pas espérer quelques modifications: « Aucune, » répondit-il avec la fierté d'un satrape. Depuis les moindres emplois jusqu'aux dignités les plus considérables, tout fut conféré non-seulement à sa recommandation, mais sur sa simple désignation. Ses secrétaires vendirent publiquement les diplômes de toutes les charges polonaises; il se permit avec Stanislas des procédés si humiliants que, malgré leur haine contre ce prince, tous les Polonais s'indignaient de voir avilir à ce point un homme qu'on les forçait d'appeler encore leur roi (1). La diète, intimidée, chargea une commis-

(1) Un jour que Stanislas était au spectacle, l'ambassadeur tarda beaucoup à s'y rendre. Voyant qu'il ne venait pas, on leva la toile et l'on commença. On en était déjà au deuxième acte lorsque Repnin arriva; piqué de ce qu'on ne l'a pas attendu, il fait interrompre le spectacle et recommencer la pièce.

sion d'arranger à l'amiable avec l'ambassadeur russe les contestations relatives aux dissidents. Le traité du 24 février 1768, et deux actes séparés de la même date, établissant, le premier, les droits des dissidents et quelques principes sur la religion dominante, le second, les lois constitutives de l'Etat, et notamment le ridicule et abusif *liberum veto*, furent le résultat de ces négociations. La diète fut terminée le 5 mars 1768 et la confédération de Radom dissoute. Mais la paix ne s'ensuivit pas: tous ces actes de souveraineté exercés en Pologne par Catherine II ou en son nom avaient soulevé les esprits, et l'orgueilleuse violence de Repnin n'avait fait que les exaspérer davantage. Les confédérés n'avaient pas encore quitté Radom que le bruit de la formation de la confédération de Bar était déjà répandu. La première réunion avait commencé le 29 février. Le comte Krasinski et les cinq Pulawski se mirent à la tête de cette ligue. Repnin, personnellement attaqué dans le manifeste qu'elle publia, fut outré de colère et menaça de faire massacrer les confédérés par les troupes russes ou de les faire périr du dernier supplice. Il força les sénateurs restés à Varsovie d'implorer, au nom de la république, les secours de la Russie. Quelques-uns s'absentèrent et firent des protestations; la majorité trembla devant le mot *Sibérie*, sorti de sa bouche. Dès lors l'armée russe marcha contre les confédérés; ils obtinrent sur elle quelques avantages; Repnin, qui attendait des ordres de St-Petersbourg sur cette levée de boucliers, crut devoir se prêter à une nouvelle résolution du sénat de députer vers eux Mokranowski pour écouter leurs griefs. C'était un homme droit, courageux et populaire. Des conférences furent demandées et les hostilités suspendues. Dans ces entrefaites arriva le frère de Repnin, qui lui apportait avec la ratification du traité du 24 février des signes éclatants de la satisfaction de l'impératrice, l'ordre de St-Alexandre, une gratification de cinquante mille roubles, le brevet de lieutenant général, etc. Il lui remit aussi une déclaration de Catherine contre les confédérés de Bar, qu'elle regardait comme rebelles à leur patrie et ennemis de son empire; elle ordonnait au roi de joindre ses troupes aux Russes sous peine de voir dévaster la Pologne par le fer et le feu. Repnin, profitant de la sécurité des confédérés, les fit attaquer aussitôt sur divers points; et le roi eut la faiblesse de consentir à ce que ses troupes se réunissent aux Russes. Le désespoir opéra un soulèvement dans toute la Pologne. Dans sa défiance, Repnin s'emparait même des munitions de guerre des Polonais de son parti. Sa tyrannie ne fit qu'augmenter après la découverte du complot de Dzirzanowski, qui s'était chargé de l'enlever et qui avait osé proposer cette courageuse entreprise au timide Stanislas. Les confédérations se multipliaient au milieu des massacres; celle de Cracovie faillit entraîner le bombardement et

la ruine de cette ville, qui tomba après un siège de six semaines. La longueur de ce siège et les menaces de guerre de la part de la Turquie avaient donné à Catherine des inquiétudes; et Repnin, chargé par elle de tenter toutes les voies d'accommodement, avait mandé les chefs des dissidents pour, en sauvant la honte d'un pas rétrograde, les faire renoncer eux-mêmes aux prérogatives qu'il leur avait fait accorder. On regarda comme certaine la disgrâce de Panin, qui, peu auparavant, avait promis le maintien de la paix avec la Porte, et les courtisans se flattaient que la disgrâce de l'oncle entraînerait celle du neveu. Mais l'impératrice, satisfaite de s'être justifiée aux yeux de son peuple par un mécontentement ostensible, conserva Panin au ministère. Quant à Repnin, elle fit annoncer partout que son ambassade allait finir et affecta de se plaindre d'avoir toujours été mal informée des dispositions des Polonais. Malgré ces plaintes simulées ou réelles, il osa donner à l'impératrice l'espérance d'armer contre les Turcs la nation polonaise. Il voulait faire cette proposition dans la diète qui était prochaine. Catherine agréa le projet et le chargea d'offrir au roi, à cette condition, le commandement des armées. Il fallait qu'elle eût un profond mépris des hommes ou qu'elle s'aveuglât d'une manière bien étrange sur le degré d'ascendant que Poniatowski avait conservé sur sa propre nation. Il ne se fit pas illusion, car il répondit par ce vers :

« Connais-tu quelque Dieu qui fasse un tel prodige ? »

Repin eut beau lui représenter que c'était au roi nommément que les Turcs faisaient la guerre, qu'ils attaquaient son élection dans leur manifeste et le déclaraient indigne de régner. Stanislas, se renfermant dans les limites d'une politique circonspecte, refusa de se prêter à ce rôle dangereux; l'abandon total que Catherine lui signifia pour se venger de ce refus et les outrages de Repnin ne purent le détourner de sa résolution. Tout au reste, dans Varsovie, opposa une égale résistance à ce projet insensé de Repnin. Bientôt il abandonna à son successeur les affaires qu'il avait amenées à la plus horrible confusion, et se rendit à l'armée. Il obtint le commandement d'un des principaux corps de celle du comte Roumanzoff et seconda efficacement ce grand général, soit dans les batailles de Kartal et de Kagoul (en 1770), soit en s'emparant d'Ismaïlow. Son heureuse coopération, pendant toute la durée de cette guerre, fit jeter les yeux sur lui pour la négociation de la paix. Il signa le traité de Kaïnardgi (21 juillet 1774), comme plénipotentiaire de Catherine, qui le nomma ensuite son ambassadeur à Constantinople. Il réussit, dans ce nouveau poste, à empêcher une nouvelle rupture. La construction d'une forteresse entre Kertsch et Iénikalé, la protection accordée aux rebelles de Crimée, l'élection de Salhin-

Guerai à la dignité de khan par la protection des Russes, leurs usurpations enfin, avaient singulièrement irrité le divan. Le grand vizir déclara lui-même au prince Repnin qu'à moins que le khan ne rentrât sous la domination de la Porte, et que la Russie ne restituât Kertsch et Iénikalé, la paix ne serait pas de durée. Il importait à la czarine de détourner une nouvelle guerre, au moins jusqu'à ce qu'elle y fût préparée; et son ambassadeur remplit très-bien ses intentions, en calmant les ressentiments de la Porte. Le roi de Prusse engagea la France à conseiller au divan un arrangement, qui eut lieu et fut consacré, postérieurement à la mission du prince Repnin, par la convention explicative du traité de Kaïnardgi, signée à Constantinople, le 21 mars 1779. Reconnaissante du service que lui rendait Frédéric II, Catherine, à son tour, s'interposa pour terminer les différends que la succession de Bavière venait d'occasionner entre Marie-Thérèse et ce prince; et, pour appuyer son intervention diplomatique, elle fit marcher vers les frontières de la Gallicie une armée de 30,000 hommes, sous les ordres du prince Repnin. Il arriva le 20 décembre 1778 à Breslau, déploya le double caractère de général et d'ambassadeur et proposa la médiation de sa cour pour parvenir à un accommodement. En même temps une déclaration conforme à cette proposition fut adressée au prince de Kaunitz; les démonstrations guerrières de la Russie et les instances du cabinet de Versailles ayant amené Marie-Thérèse à l'acceptation de la médiation française et russe, un congrès fut indiqué à Teschen. Le prince Repnin s'y rendit, comme plénipotentiaire médiateur de la part de la Russie, et le baron de Breteuil comme plénipotentiaire médiateur de la France; ils signèrent tous deux, en cette qualité, le 13 mai 1779, le traité qui prit le nom du siège de la négociation. Durant la campagne de 1789 contre les Turcs, le prince Repnin fut chargé du commandement de l'armée d'Ukraine; après la démission du comte Roumanzoff. Le 20 septembre, il battit une armée ottomane qui avait passé le Danube auprès d'Ismaïl. En 1790, il chassa les Turcs des bords de la Solska et fit le blocus d'Ismaïl; mais ce fut Souwaroff qui eut les honneurs de la conquête de cette place, après l'assaut le plus meurtrier qu'on eût jamais vu. Ils reçurent tous deux de riches présents de l'impératrice. Enfin, le 10 juillet 1791, Repnin, à la tête de la grande armée russe, forte de 40,000 hommes, mit en déroute, auprès de Matzin ou Maczyn, plus de 100,000 Ottomans, commandés par le grand vizir Youssouf, si fameux par les succès qu'il avait obtenus sur les Autrichiens dans le Bannat. Ces victoires amenèrent la conclusion de la paix de Iassi, dont le prince Repnin et le grand vizir signèrent les préliminaires, à Galatz, le 11 août 1791. C'était en l'absence du général en chef Potemkin, et pendant que ce

favori se livrait à ses plaisirs à St-Petersbourg, que Repnin, son lieutenant, avait subitement passé le Danube et, par une marche rapide, avait surpris et battu le vizir à Matzin. La nouvelle de cette victoire avait réveillé Potemkin de sa léthargie. S'arrachant à des jouissances indignes de sa gloire, il était revenu à son armée, ne pouvant contenir son envie et son ressentiment d'un succès important obtenu sans lui et malgré lui ; car il avait ordonné que les troupes gardassent leurs positions. Son abord fut terrible ; Repnin le soutint avec plus de fermeté qu'on n'eût dû l'attendre de sa longue habitude d'une complaisance obséquieuse et presque servile envers l'orgueilleux favori de sa souveraine. « Comment, lui dit Potemkin, en faisant allusion à son zèle pour le martinisme, comment, petit prêtre Martin que tu es, oses-tu, pendant mon absence, entreprendre tant de choses ? Qui t'en a donné les ordres ? » Repnin, indigné de cette apostrophe, et d'ailleurs enhardi par la victoire, répondit : « J'ai servi mon pays ; ma tête n'est point en ton pouvoir, et tu es un diable que je ne crains plus. » Après cette scène violente, il le quitta, en lui jurant une haine implacable. Potemkin ne survécut que quelques semaines ; mais, avant sa mort, il avait obtenu la disgrâce de son rival ; et l'ascendant que sa mémoire exerçait encore sur Catherine assura le maintien de cette détermination. A peine Repnin eut-il fini sa négociation des préliminaires, qu'il se retira à Moscou. Il y établit un club de *martinistes* ; c'est le nom d'une secte d'illuminés (*voy. MARTINEZ PASQUALIS*) ; mais ce fut, à proprement parler, un club de mécontents, dans lequel le principal titre d'admission consistait dans la manifestation de sentiments d'opposition contre la cour. On a prétendu qu'on s'y occupait bien moins de rêveries et d'idées mystiques que de politique, et qu'il s'agissait de détrôner Catherine et de mettre Paul à sa place. L'impératrice en fut bientôt instruite ; et les membres du club, arrêtés, dépoñillés de leurs charges et de leurs ordres, subirent, la plupart, la peine de l'exil, les uns en Sibérie, les autres dans leurs terres. Repnin, mandé à St-Petersbourg, se crut perdu. Soit qu'elle gardât le souvenir de ses anciens services, soit qu'elle en attendit de nouveaux, Catherine dissimula, fit un bon accueil au prince et le nomma gouverneur général de la Livonie, d'où, après le dernier partage de la Pologne, il passa au gouvernement général de la Lithuanie. Alors il transporta sa résidence à Grodno, où se trouvait l'infortuné Stanislas Poniatowski ; rapprochement qui, s'il n'était dû qu'au hasard, peut paraître un des jeux bizarres de la fortune ; car il plaçait vis-à-vis du monarque déchu l'homme qui, après avoir été l'un des principaux instruments de son élévation, avait sapé le premier, depuis 1763 jusqu'en 1768, les fondements de son trône. Lors de l'invasion qui amena les der-

niers démembrements de la Pologne, Repnin se trouvait le seul général de réputation à la tête des armées russes. Catherine se vit dans la nécessité de l'employer. Mais sa marche méthodique et prudente contrariait les vœux impatients de cette princesse, le commandement lui fut retiré et donné à Souwaroff, qui, la veille, était sous ses ordres, et qui, étant nommé feld-maréchal, devint son supérieur. Repnin supporta patiemment cette humiliation. Il fut ensuite chargé des fonctions de ministre de Catherine en Pologne, et ce fut pour déposer le faible Poniatowski. Il lui remit une lettre de cette princesse portant en substance « que l'effet des arrangements pris à l'égard de la Pologne, étant la cession de l'autorité royale, on lui donnait à juger s'il n'était pas convenable qu'il abdiquât formellement ». En conséquence, et d'après les insinuations, pour ne pas dire l'ordre de Repnin, Stanislas Auguste signa, le 25 novembre 1795, son abdication. Peu de jours après l'avènement de Paul I^{er}, le prince Repnin fut enfin élevé, le 20 novembre 1796, au grade de feld-maréchal. Après la paix de Campo-Formio, l'Autriche ayant annoncé, à Rastadt, des vues sur la Bavière, comme indemnité de la Belgique, la Prusse manifesta son opposition à ce projet. Paul I^{er} crut devoir envoyer à Berlin l'ancien plénipotentiaire médiateur de Teschen. Repnin arriva dans cette capitale le 18 mai 1798, avec une nombreuse suite, composée de son neveu, le prince Wolkonsky, d'un secrétaire français, nommé Aubert, précédemment attaché à l'ambassadeur de France en Pologne M. Descorches de Ste-Croix, de plusieurs aides de camp, du martiniste Thiemann, etc. Son entrée fut presque triomphale. Il avait le caractère et les moyens qui pouvaient répandre le plus d'éclat sur sa personne ; et l'empereur avait pensé qu'un homme comme ce feld-maréchal, jouissant en Russie et dans le Nord d'une haute considération, prendrait de l'ascendant sur un roi jeune et encore sans expérience, et sur un ministère incertain, vacillant par caractère et par principes. Repnin ne déploya pas le titre d'ambassadeur, ni aucun autre titre diplomatique. Celui de simple voyageur, à cause de l'étiquette de cette cour, lui rendait plus faciles ses relations avec le roi et les princes. La garantie du traité de Teschen, au sujet du démembrement de la Bavière, demandé par l'Autriche, paraissait l'unique objet de sa mission ; il était bien aussi question, de la part des deux cours de Berlin et de Vienne, d'un abandon mutuel de tout droit d'indemnité en Allemagne ; la proposition en avait été faite par la Prusse, qui se serait contentée, pour la maison de Nassau-Orange, de quelques bailliages peu importants, en dédommagement de ses pertes à la rive droite du Rhin. C'était là le terrain patent et avoué sur le lequel devait porter la négociation. Mais elle avait un objet secret beaucoup

plus important. L'Angleterre, l'Autriche et la Russie préparaient la deuxième coalition contre la république française et voulaient y faire entrer la Prusse. Déjà Paul faisait annoncer l'envoi dans la Baltique et dans le Sund d'une flotte de 22 vaisseaux russes, destinés à protéger le commerce anglais contre les corsaires du directoire; et l'armée de Souwaroff se mettait en marche pour la Gallicie. Les premières demandes de Repnin, appuyées par l'ambassadeur d'Angleterre, tendaient évidemment à renouer la grande coalition européenne sous un nom différent, par exemple celui de la *garantie de la paix de l'Allemagne*; le cabinet prussien répondit qu'il avait besoin de garder sa neutralité, et qu'il la garderait. Le négociateur russe se contenta ensuite de vouloir rallier les cours de Berlin et de Vienne, sous la médiation de la Russie, à l'effet de défendre en commun la constitution de l'Empire, soit dans l'hypothèse de son intégrité territoriale, soit dans celle de quelques indemnités indispensables pour les deux cas. Cette négociation s'embrouilla dans ses développements, on ne s'entendit point. Les ministres prussiens ne cessaient de porter la délibération sur le sort de la Bavière, sans en prononcer le nom, mais seulement en déclarant l'inviolabilité des Etats héréditaires. L'Autriche voulait que l'on s'entendît sans l'intervention humiliante de la France, et que la résistance aux prétentions exagérées de ses ministres à Rastadt fût concertée entre les deux cours. La Prusse faisait observer qu'elle s'était montrée avec le plus de vigueur à ce congrès contre les exigences du directoire français, et persistait à y voter séparément. Repnin ne put arracher aucune modification à ces résolutions, dans les conférences qu'il eut avec les ministres du cabinet, auxquels le roi avait adjoint le feld-maréchal Moellendorf, le seul qui parût entrer dans les vues des Russes, et dans leur haine pour la république (1). Il se plaignit au contraire beaucoup du comte de Haugwitz, qui déclara son intention de maintenir la Prusse dans une invariable neutralité. Ce ministre était, d'un autre côté, harcelé par le fameux Sieyès, que le directoire avait envoyé à Berlin, et qui se flattait de conclure avec la Prusse une alliance offensive et défensive. Haugwitz, qui craignait la république, louvoyait timidement entre Repnin et Sieyès, sans rien accorder ni à l'un ni à l'autre. « Vous n'avez pas à nous reprocher, disait-il un jour au prince russe, d'avoir manqué ni à nos alliés ni à nos amis; nous ne nous brouillerons ni avec vous ni avec la république. Soyez sûr que nous n'avons pas voulu nous allier avec

(1) A la suite d'une fête donnée à Repnin par le général Moellendorf, le prince, ayant parlé d'une épée qu'il avait reçue de Paul I^{er}, le maréchal, à son tour, en montra une très-riche que le roi de Prusse lui avait donnée : « Monsieur le maréchal, dit Repnin, quand pourrons-nous, vous et moi, unir ces deux épées contre les républicains ! — Ah ! ce serait le plus grand bonheur de ma vie », répondit le maréchal.

« elle. — Et vous avez bien fait, répondit Repnin ; car la Russie regarderait la signature d'un tel traité comme une déclaration de guerre. » Il ajouta que les armées russes sauraient combattre les ennemis de son maître, et même ses *faux amis*. Le 10 août 1798, il déclara que, conformément aux traités, 30,000 Russes allaient entrer en Gallicie, comme auxiliaires de l'Autriche; et il partit le 15 pour Vienne, d'où, après quelque séjour, il retourna à St-Petersbourg. On prétend qu'à son retour Paul I^{er} le disgracia, pour avoir échoué dans sa mission, et pour avoir employé un Français, son secrétaire Aubert, qui s'esquiva avec une partie des papiers et des secrets de la légation. Le prince Repnin se retira à Moscou et y mourut le 12 mai 1801. Peu de vies se rattachent à d'aussi grands événements que la sienne. Si, militaire et diplomate à la fois, il fit la guerre avec de brillants succès et se fit remarquer à Teschen par une conduite judicieuse, prévoyante et animée d'une noble fermeté, l'inexorable histoire ne peut manquer d'imprimer le sceau du blâme sur celle qu'il tint en Pologne, comme ministre de Catherine; ce fut lui qui y fomenta l'anarchie et la guerre civile; ce fut lui qui prépara ces déchirements politiques dont les conséquences, compliquées avec les événements de la révolution française, ont ensanglanté l'Europe et longtemps ébranlé l'édifice de la civilisation. Voici le portrait qu'en a tracé Rulhière : « Le prince Repnin était né dans le temps de la dernière « élection (celle d'Auguste III), au milieu d'une « armée qui ravageait la Pologne. Les Polonais « dispersés, l'incendie de leurs châteaux, le pillage de leurs terres furent les premiers objets « qui frappèrent ses regards. Il comptait parmi « ses grand'mères une Tartare kalmouke; et les « traces de cette origine se reconnaissaient encore dans ses mœurs aussi bien que dans ses « traits, dont la bizarrerie n'était pas sans agrément. Sa physionomie était vive et altière, son « esprit intrigant et brouillon, autant qu'on peut « l'être dans une cour despotique. Parmi les « jeunes Russes, aucun, à la honte de cette « cour, n'annonçait de plus heureuses dispositions.... Il portait dans la société familière « une sorte de gaieté assez vive et de plaisanterie assez spirituelle. Il s'abandonnait quelquefois à ces premiers mouvements de bonté « qui échappent aux plus méchants naturels, et « qui servent à excuser la bassesse de ceux que « l'intérêt rapproche de pareils hommes. Il n'était pas entièrement dépourvu de sagacité dans « les affaires; mais tout ce qu'il avait vu jusqu'alors avait plus gâté son esprit qu'ajouté à son « expérience. » Ce portrait, que nous abrégeons, est peut-être trop sévère; il est plein des impressions qu'a dû ressentir Rulhière en déroulant le tableau de l'anarchie polonaise. S'il peint à larges traits les défauts de Repnin, il esquisse

trop légèrement ou même dissimule ses qualités et cette supériorité de moyens qu'il annonçait déjà, et qu'il développa plus tard dans les camps et dans le cabinet. Le major Masson, auteur des *Mémoires secrets sur la Russie*, publiés en 1801, ouvrage qu'on ne peut accuser de partialité en faveur du prince Repnin, loue ses talents militaires et politiques, sa politesse, son humanité, après avoir blâmé ses faiblesses, telles que son orgueil, son illuminisme et son humiliant enchaînement au char de Potemkin d'abord, puis à celui de Zoubow, dont il fut, dans sa vieillesse, un des courtisans assidus. Suivant cet auteur, Repnin avait de la noblesse dans la figure, dans les manières et dans les procédés de détail. Il se montra souvent compatissant et généreux; et la Lithuanie lui eut, ainsi qu'au prince Galitzin, l'obligation d'être préservée d'une ruine totale... Après le massacre de Pagra, la haine de Catherine étant devenue plus forte contre quelques familles polonaises, leurs terres furent les premières confisquées; le prince Repnin les demanda à l'impératrice, et les rendit plus tard aux anciens propriétaires, en leur disant qu'il ne les avait acceptées que parce qu'elles auraient été données à d'autres, et qu'il n'aurait pu les leur conserver. Comment concilier ces traits généreux avec son ancienne conduite en Pologne, envers cette même noblesse, si polie, si vaillante, et à laquelle il avait fait endurer tous les dédains d'un orgueil intraitable? Faudrait-il chercher dans sa singulière transition au martinisme l'explication de ces contradictions, et croire que les idées mystiques, source d'erreurs pour l'esprit, avaient pourtant assoupli le caractère et attendri le cœur de cet illustre guerrier?

G—R—D.

REPSOLD (JEAN-GEORGE), mécanicien allemand distingué, naquit le 19 septembre 1770 à Wreden, dans le Hanovre. Son père était ecclésiastique. Il se consacra d'abord à l'étude de la théologie; mais elle n'avait aucun attrait pour lui, et il fut heureux de saisir l'occasion de se placer sous la direction du directeur des travaux hydrauliques à Hambourg, Woltmann, qui l'employa à diverses entreprises. En 1798 il fut pourvu d'un emploi dans l'administration des travaux publics à Hambourg, et il fit preuve d'une grande intelligence unie à une activité infatigable. Horner, un des savants qui avaient accompagné Krusenstern dans son voyage autour du monde, inspira à Repsold le goût de l'astronomie; il fabriqua des instruments d'un rare mérite, et il en livra à de grands observatoires. Chargé du service des incendies à Hambourg, il introduisit dans les pompes des perfectionnements extrêmement utiles. On peut dire qu'il mourut au champ d'honneur; car, malgré son âge, il dirigeait les manœuvres pour arrêter les progrès d'un incendie, lorsqu'il fut écrasé, le 14 janvier 1830, par la chute d'une muraille. Cette catastrophe occa-

XXXV.

sionna les plus vifs et les plus justes regrets dans cette ville de Hambourg à laquelle Repsold avait rendu tant de services.

Z.

REPTON (HUMPHREY), architecte et jardinier-paysagiste anglais, eut une grande célébrité en cette partie de l'horticulture qui, au siècle précédent, fut portée dans la Grande-Bretagne à un si haut degré de perfection. Né à 1752 à St-Edmunds'-Bury, dans le comté de Suffolk, il eut l'avantage de recevoir une éducation soignée, et manifesta de bonne heure un vif enthousiasme pour les beautés de la nature et un goût égal pour les arts du dessin. Il mania le crayon dès sa tendre enfance et ne le quitta guère qu'avec la vie. Toutefois il fut sur le point d'être enlevé par une circonstance particulière à l'art dans lequel il s'est distingué. Une de ses sœurs avait épousé un avoué établi à Aylesham, au comté de Norfolk. Vraisemblablement afin de se rapprocher d'elle, il alla demeurer dans la même province et y fit un séjour de huit années. C'est alors qu'il connut Windham, dont la résidence était voisine de la sienne. La conformité d'âge et de goûts ne tarda pas à amener entre eux une grande intimité. Aussi lorsque Windham fut promu à un poste éminent en Irlande en 1783, Repton offrit de l'y suivre et il eut un emploi dans l'administration; mais cette prospérité fut passagère : les whigs ne gardèrent que peu de temps le pouvoir, et Repton revint en Angleterre avec son ami. Marié fort jeune, déjà père de plusieurs enfants et peu favorisé de la fortune, il dut chercher dans ses talents littéraires et artistiques des moyens d'existence. La publication d'une statistique du canton où il vivait depuis plusieurs années commença à le faire connaître en 1781. Il publia ensuite des jugements sur quelques expositions de tableaux. La possession d'une petite propriété qu'il acquit vers 1786 à Hare-Street, en Essex, fut pour lui une occasion d'appliquer le génie dont il était doué pour tirer parti des lieux et des sites même les plus ingrats. D'une maison très-incommode et de la plus chétive apparence il parvint à faire une habitation *confortable*, et ce fut la première et une des plus heureuses transformations produites par son génie. Grand admirateur de Brown, qui passe en Angleterre pour le législateur des jardins, il se pénétra de ses travaux, prit part en sa faveur à la polémique engagée entre Uvedale Price et Payne Knight; et croyant qu'on ne pouvait pas, dans cet art, aller plus loin que celui qu'il nommait son maître, il suivit d'abord ses traces à la rigueur. Ce fut plus tard que, laissant l'essor à son propre génie, il rectifia et perfectionna le système de son premier modèle. Il touchait à sa quarantième année lorsque son mérite en ce genre réussit à se faire jour, et bientôt il se vit appelé de tous côtés à diriger de grandes améliorations dans les vastes résidences de l'aristocratie. Ce qu'il fit à Cobham-Hall, dans

57

le comté de Kent, chez lord Darnley; à Woburn-Abbey, à White-Lodge, chez lord Sidmouth; à Beau-Désert, chez le marquis d'Anglesa, etc., se trouve exposé avec intérêt dans le plus important de ses écrits, les *Fragments sur la théorie et la pratique de l'art des jardins pittoresques*, qui parut en 1816. C'est lui qui a donné les plans de la plupart des beaux jardins que possède aujourd'hui l'Angleterre. Repton mourut en 1818, laissant plusieurs enfants des deux sexes. Un de ses fils épousa la fille du chancelier lord Eldon. Il comptait parmi ses amis plusieurs hommes illustres, notamment Windham et Wilberforce. A Hollwood, il eut maintes fois occasion de voir Pitt, et il se flatta un moment qu'il pourrait faire du comte de Chatham un ami des champs, un contemplateur de la nature. Voici la liste de ses écrits : 1° *An account of the hundred*, etc.; *Description du canton de North Erpingham, dans le comté de Norfolk*, avec une préface, 1781, in-8°; 2° *Variétés, collection d'essais*, 1788, in-12; 3° *L'Abeille, ou Critique sur l'exhibition de tableaux à Somerset-House*, 1788, in-8°; 4° *L'Abeille, critique sur la galerie shakspearienne*, 1789, in-8°; 5° *Esquisses et idées sur l'art des jardins*, 1794, in-8°. On regarde cet ouvrage comme le meilleur qui ait paru sur la matière. 6° *Lettre à Uvedale Price*, sur le même sujet, 1794, in-8°; 7° *Observations sur les changements survenus dans l'art des jardins*, 1806, in-8°; 8° *Fantaisies bizarres (Odd whims)*, 1804, 2 vol. in-8°. C'est la réimpression de diverses pièces déjà publiées, auxquelles il ajouta une comédie et quelques poèmes. 9° *Sur l'introduction de l'architecture et de l'art des jardins des Indiens*; 10° *Observations sur la théorie et la pratique de l'art des jardins*, 1 vol. 2 éditions; 11° *Fragments sur la théorie et la pratique de l'art des jardins pittoresques, renfermant des observations sur la théorie et la pratique des architectures grecque et gothique*, in-4°, illustré de 52 planches, 1816. Ces éditions sont enrichies de dessins faits par l'auteur, qui a pendant vingt ans fourni des vignettes au *Polyte repository pocket book*. On peut ajouter aux œuvres de Repton plus de trois cents manuscrits sur divers sujets, accompagnés de gravures explicatives. Sa famille possède en manuscrit 2 volumes de *Souvenirs* de sa vie privée.

L.

REQUENO Y VIVÈS (VINCENT), savant littérateur et numismate, naquit en 1743 à Calatraba, dans l'Aragon, et à l'âge de quatorze ans embrassa la règle de St-Ignace. Lors de la suppression des jésuites, il s'embarqua pour l'Italie avec un grand nombre de ses confrères et s'établit à Rome, où il ne tarda pas à se faire connaître par son érudition et son goût pour les antiquités. Il profita de la permission accordée aux jésuites espagnols de rentrer dans leur patrie, et fut nommé membre de l'académie royale des sciences d'Aragon et conservateur du cabinet de médailles de cette société. Informé du rétablissement

des jésuites dans le royaume des Deux-Siciles, il se hâta de retourner en Italie, dans le dessein de se réunir à ses anciens confrères; mais il mourut à Tivoli le 17 février 1811 à 68 ans. Outre un ouvrage ascétique (*Esercizj spirituali*, Rome, 1804), on a du P. Requeno : 1° *Saggio sul ristabilimento dell'antica arte de' greci de' romani pittori*, Venise, 1784, in-4°. Sous le titre modeste d'essai, le savant auteur donne un traité complet de la peinture chez les anciens et les divers procédés employés par les artistes grecs et romains. Cet ouvrage, plein de recherches et d'expériences curieuses, a été réimprimé avec des additions et des corrections, Parme, 1787, 2 vol. in-8°. 2° *Principi, progressi, perfezione, perdita et ristabilimento dell' antica arte di parlare da lungi in guerra*, etc., Turin, 1790, in-8°; c'est un traité des signaux des anciens. Depuis la renaissance des sciences, un grand nombre de savants s'étaient occupés de recherches sur cet objet important; et plusieurs même avaient tenté des expériences dont le résultat a produit enfin la découverte du télégraphe, qui fera passer avec honneur le nom de Chappe à la postérité (voy. CHAPPE). 3° *Scoperta della chironomia, ossia dell' arte di gestire colle mani*, Parme, 1797, in-8°. La manière de se faire entendre par le moyen des doigts est fort ancienne. On trouve parmi les œuvres de Bède (édition de 1688) un opuscule : *De loquela per gestum digitorum*, avec des gloses. Fabricius a rapporté, dans la *Biblioth. latin.*, les différentes éditions de ce traité; et à cette occasion il indique tous les auteurs parvenus à sa connaissance qui ont écrit sur l'art de parler avec les doigts. Cet art, perfectionné par Pereire dans le siècle dernier (voy. PEREIRE), est presque sans utilité depuis que l'abbé de l'Epée et Sicard ont trouvé une méthode bien supérieure pour instruire les sourds et muets (voy. L'EPÉE et SICARD). 4° *Saggi sul ristabilimento dell' arte di dipingere all' encausto degli antichi*, ibid., 1798, 2 vol. in-8°. Caylus s'était occupé le premier avec succès de la recherche des procédés qu'employaient les anciens pour peindre à l'encaustique (voy. CAYLUS); mais le P. Requeno a fait de nouveaux essais très-intéressants qui rendent son ouvrage précieux pour les artistes. Il faut joindre aux deux volumes qu'on vient d'indiquer un *Appendice*, Rome, 1806, in-8°. 5° *Saggio sul ristabilimento dell' arte armonica de greci e romani cantori*, ibid., 1798, 2 vol. in-8°; ouvrage curieux et plein de recherches comme tous ceux de l'auteur; 6° *Medallas ineditas antiquas existentes en el museo de la real sociedad Aragonesa*, Saragosse, 1800, in-4°; imprimé aux frais de l'académie. Cet ouvrage est divisé en deux parties, dont la première contient des remarques sur des explications données par quelques numismates et de nouvelles conjectures sur diverses médailles. 7° *Tamburo, stromento di prima necessità per regolamento delle truppe, perfezionato*, Rome, 1807,

in-8°. L'auteur y présente les moyens de changer le bruit du tambour en sons harmonieux et propres à se marier avec la voix (*voy. le Magazin encyclopédique*, 1807, t. 5, p. 185). 8° *Osservazioni sulla chirotipografia ossia antica arte di stampare a mano*, Rome, 1810, in-12; il y a des exemplaires sur vélin. Dans cet opuscule, le P. Requeno cherche à prouver que l'imprimerie était connue et pratiquée bien avant le 15^e siècle, quoiqu'elle n'eût pas atteint la perfection à laquelle l'ont portée Guttemberg et Schœffer (*voy. ces noms*). On trouve une notice sur Requeno dans le supplément de Caballero à la *Biblioth. soc. Jesu*; mais elle est incomplète. W—s.

REQUESENS (LOUIS DE ZUNIGA Y), grand commandeur de Castille, a été l'un des plus braves et des meilleurs capitaines du 16^e siècle. Pendant son ambassade à Rome, en 1564, il disputa le pas à l'ambassadeur de France dans les cérémonies publiques; mais le pape (Pie IV) ayant maintenu la préséance à notre ambassadeur, Requesens protesta contre cette décision et quitta Rome sans prendre congé du pontife, laissant au cardinal Pacheco la conduite des affaires. En 1570, lorsque le conseil de Castille eut résolu d'achever l'expulsion des Maures du royaume de Grenade, Requesens fut chargé de ramener d'Italie les galères espagnoles. A l'entrée du golfe de Lyon, il fut assailli par une violente tempête qui dispersa sa flottille et détruisit une partie de ses bâtiments. Il arriva cependant avec 24 galères devant Malaga : il établit une croisière pour empêcher les Maures de recevoir des secours d'Afrique; et ayant effectué un débarquement pour seconder les opérations de l'armée de terre, commandée par Don Juan d'Autriche, assiégea les Grenadins dans Frexiliano, qu'il leur enleva. Requesens, nommé lieutenant général de Don Juan, le suivit dans son expédition contre les Turcs, et signala sa valeur à la fameuse journée de Lépante. Il était d'avis de continuer la guerre et de profiter de la consternation des musulmans pour les chasser de l'Europe; mais la jalousie des chefs empêcha cet avis de prévaloir et laissa le temps aux Turcs de réparer leur désastre. Requesens, nommé gouverneur du Milanais, s'attacha surtout à soutenir la dignité de son gouvernement, et n'épargna aucun soin pour s'opposer à tous les actes dans lesquels il croyait voir quelque empiétement de l'autorité ecclésiastique. Il eut à ce sujet de vives discussions avec le pieux cardinal St-Charles Borromée. Il succéda au duc d'Albe dans le gouvernement des Pays-Bas, où il arriva le 17 novembre 1573. Forcé de continuer la guerre contre les rebelles qu'avaient de plus en plus exaspérés les rigueurs de son prédécesseur, il s'occupa d'abord de secourir Middelbourg, assiégé par les confédérés; mais il ne put sauver cette place, et il eut le chagrin de voir détruire entièrement sa flotte par l'amiral hollandais Louis Boisot. La victoire que don Louis

d'Avila, l'un de ses lieutenants, remporta près de Nimègue sur Ludovic de Nassau (*voy. ORANGE*), aurait peut-être réparé cet échec; mais la mutinerie des soldats espagnols fit perdre tout le fruit de cette brillante journée. L'armée, qui réclamait le paiement de quinze mois de solde, décampait malgré les prières et les menaces de ses généraux et marcha sur Anvers, où elle fut reçue dans la citadelle par la garnison, qui se joignit aux séditeux. Requesens, accouru dans cette ville pour apaiser le désordre, emprunta quatre cents mille florins qu'il fit distribuer aux soldats pour dix mois de solde, et leur paya les cinq autres avec des étoffes et des soieries que les négociants s'empressèrent d'offrir pour sauver leurs magasins du pillage. Après avoir calmé cette révolte, Requesens fit publier l'amnistie que le roi d'Espagne accordait à ceux de ses sujets qui consentaient à rentrer dans le sein de l'Eglise; mais elle ne produisit aucun effet, et la guerre continua de part et d'autre avec la même ardeur. Ne pouvant contenir ses soldats, qui traitaient en ennemis les habitants les plus paisibles, Requesens autorisa les paysans à repousser la force par la force. Cette mesure, qu'on lui a reprochée et qui coûta sans doute la vie à beaucoup d'Espagnols, montra cependant aux Flamands que le roi n'approuvait point le brigandage de ses troupes, et elle dut contribuer à les retenir dans la fidélité. L'inondation de la Hollande retarda la prise de Leyde, dont les habitants se défendirent jusqu'à la dernière extrémité. Encouragés par quelques succès, les Espagnols triomphent de tous les obstacles que leur opposaient la mer et le désespoir des confédérés, envahissent la Zélande et mettent le siège devant Ziriczee. Requesens, incertain du succès de ce siège et tourmenté par les inquiétudes que lui donnait l'indiscipline de ses troupes, court à Bruxelles pour apaiser une nouvelle révolte qui s'était manifestée dans la cavalerie espagnole, et meurt cinq jours après d'une fièvre violente qui l'enleva le 5 mars 1576. Le 2 juillet suivant, Ziriczee ouvrit ses portes; mais les Espagnols, qui ne connaissaient plus de chefs, abandonnent la Zélande, pillent les villes et les villages qui se trouvent sur leur passage et se livrent aux plus odieux excès. Les Flamands prennent les armes, et se réunissent aux confédérés pour se délivrer des troupes espagnoles. L'anarchie la plus affreuse désolait les Pays-Bas à l'arrivée de don Juan d'Autriche, nommé successeur de Requesens dans le gouvernement de ces malheureuses provinces (*voy. DON JUAN*). Requesens joignait à une valeur éprouvée beaucoup de prudence, de modération et de douceur; mais il n'eut ni les moyens ni le loisir de réparer le mal qu'avait fait la cruauté du duc d'Albe. Les Flamands ne sentirent que les charges de la guerre qui continuait; à peine purent-ils s'apercevoir qu'ils avaient changé de gouverneur. W—s.

REQUIEN (ESPRIT), naturaliste, directeur du musée et du jardin des plantes d'Avignon, membre du conseil municipal de cette ville et du conseil général de Vaucluse, correspondant de plusieurs sociétés savantes, naquit à Avignon le 6 mai 1788. Il était fils unique. Ses parents n'épargnèrent rien pour lui donner une brillante éducation. Requier montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences naturelles. Maître d'une fortune considérable et libre dans ses actions, il résolut de suivre son penchant. Il cultiva d'abord la botanique et eut pour maîtres Goûan, Broussonnet et de Candolle. Nous trouvons déjà en 1813 un catalogue des plantes de son département rédigé en grande partie par lui dans la *Description de la fontaine de Vaucluse*, publiée par Guérin (p. 203). Ce catalogue est accompagné d'observations intéressantes sur plusieurs espèces peu communes, mal caractérisées ou nouvelles (p. 245). Guérin regarde son jeune compatriote comme un « naturaliste avantageusement connu » de l'Europe savante, à un âge où les réputations « sont si rares. » Requier n'avait alors que vingt-cinq ans. Le mont Ventoux devint bientôt l'objet de ses fréquentes explorations. Il en connaissait les plus petits sentiers. Il y fit plus de vingt voyages ! On conserve au musée d'Avignon un dessin rédigé sous ses yeux, qui représente cette curieuse montagne avec les diverses zones végétales qui la caractérisent. Le midi de la France, et particulièrement la région des oliviers, fixèrent aussi l'attention d'Esprit Requier. Son nom est très-souvent cité dans les *Flores françaises* de Lamarck et de Candolle, de Loiseleur, de Duby, de Mutel et de Grenier et Godron. Requier a publié dans les *Annales des sciences naturelles* (t. 5, p. 384) un *Mémoire sur plusieurs plantes nouvelles de la Corse*. On a aussi de lui un *Catalogue des végétaux ligneux* qui croissent naturellement dans cette île (Ajaccio, 1852, in-4°) (1), et une liste des plantes indigènes de la petite île de Capraja (*Catalogo di piante dell' isola di Capraja, in Giorn. Bot. Ital., anno 2, parte 3*, Firenze, 1852). Requier se proposait de publier une *Flore de la Corse*. Dès l'année 1822, il avait commencé d'en recueillir les matériaux. Ces éléments se sont accrus peu à peu et ont fini par former un herbier considérable, mais malheureusement fort peu en ordre et presque sans notes et sans indications. En même temps que la botanique, Requier étudiait la zoologie, la minéralogie, la géologie, la paléontologie, la numismatique, la bibliographie... Son activité infatigable et sa mémoire prodigieuse suffisaient à tout. Il a composé un *Catalogue des coquilles de la Corse* (Avignon, 1848, in-8°, p. 111), un autre de numismatique et un autre de bibliographie... Comme on le voit, toutes les publications de notre savant avignonnais se réduisent à

des listes ou des *tables*, lesquelles ont coûté à l'auteur beaucoup moins de temps ou de peine qu'on pourrait le penser, à cause de ses connaissances étendues en nomenclature et de son amour très-vif pour tout ce qui se rattachait aux classifications. Mais ses œuvres, ses œuvres véritables, c'étaient son herbier général, qui renferme plus de quarante mille plantes, ses minéraux, au nombre de quatre mille, ses fossiles, au nombre de trois mille, ses coquilles et ses oiseaux. Il avait formé, de plus, une bibliothèque de botanique d'environ sept mille volumes, une collection de plus de cinq mille pièces ou livres relatifs à l'histoire d'Avignon, et une autre collection, assez belle, d'auteurs patois languedociens ou provençaux. Chacune de ces collections aurait pu absorber, à elle seule, la vie et la fortune d'un savant spécial. Requier a fondé le musée d'histoire naturelle d'Avignon. Il a restauré et embelli son jardin botanique et a puissamment contribué à l'agrandissement du musée Calvet. Il ne s'est rien accompli d'important ou d'utile autour de lui qu'il ne l'ait aidé de son impulsion ou de ses deniers. « Son cœur s'était donné à sa ville natale ; et, malgré de passagères ingratitude, Avignon fut toujours son affection la plus chère. Les villes comptent, parmi leurs bienfaiteurs, ceux qui leur lèguent des trésors scientifiques curieusement amassés. Requier a mieux fait que cela : livres, tableaux, manuscrits, collections, il a tout donné de son vivant. Dans son ardent patriotisme, il a trouvé que ce n'était pas assez de n'enrichir ce qu'il aimait que par sa mort, et il a voulu survivre à ses bienfaits, pour jouir du bonheur d'avoir donné (Pontmartin). » L'histoire naturelle est un immense édifice qui occupe un nombre infini de travailleurs ; des ouvriers qui arrachent et apportent des pierres, des maçons qui les façonnent et les polissent, des architectes qui les classent et les coordonnent... Requier était au nombre des premiers. Il a très-peu écrit. Il mettait, à recueillir et à préparer, le temps que les autres consacrent à observer et à décrire. Dans les dernières années de sa vie, le plaisir de la récolte était devenu, chez lui, un vrai besoin. Quand il avait choisi pour son herbier, deux fois, trois fois, la provision nécessaire, il entassait alors pour ses amis, trouvant ainsi, dans son caractère bienveillant et généreux, un nouveau prétexte à sa passion de collecteur. Quand on pressait Requier de publier ses découvertes, il répondait qu'il aurait bien le temps de le faire lorsque l'âge ne lui permettrait plus de voyager. Il oubliait que le poids des années, qui diminue la vigueur du corps, ralentit dans la même proportion l'activité de l'intelligence. C'est après une herborisation très-longue et très-pénible, de Bastia à Bonifacio, sous un soleil ardent, que, brisé par la fatigue, il est tombé frappé d'apoplexie, le 29 mai 1851. Dans une élégie touchante, M. Roumanille, son ami, l'a comparé à

(1) Ce catalogue, rédigé le 3 janvier 1859, après la mort de l'auteur, a été imprimé par le préfet de la Corse.

une abeille qui revient de butiner, qui est trop chargée et qui succombe sous l'effort.

.... A tan acampa, tan vanéga, pauraï !
 Qu'aclapado dé soun trésor,
 Dins li fuellio d'una floureto,
 S'escoun, s'amoulouno, s'endort,
 E mort !

La ville de Bonifacio rendit les plus grands honneurs à la dépouille mortelle de Requier. Le conseil municipal d'Avignon délégua trois de ses membres pour aller recueillir ses restes et les transporter dans sa ville natale. On peut voir la relation intéressante du voyage de ces commissaires dans le journal la *Commune* (12 juillet 1851). A son arrivée, le corps du savant naturaliste fut déposé pendant trois jours dans une des salles du jardin botanique, convertie en chapelle ardente. Ses obsèques eurent lieu en présence des autorités civiles et militaires d'Avignon, de tout ce que la ville présentait de distingué et d'une foule immense. L'archevêque présida l'absoute. Le conseil municipal décida (17 février et 23 août 1851) qu'un tombeau serait élevé à Requier aux frais de la ville dans le cimetière St-Veran, que deux bustes seraient érigés à sa mémoire, l'un dans la grande salle du musée d'histoire naturelle, l'autre, sur un cippe au jardin des plantes. Il résolut aussi que la salle du musée Calvet, où se trouve sa bibliothèque sur l'histoire d'Avignon, serait nommée *Bibliothèque Requier*. Un décret présidentiel (30 septembre 1851) a autorisé l'administration à inscrire le titre de *Musée Requier* sur le fronton du musée d'histoire naturelle et à placer le portrait de son fondateur dans la salle de minéralogie. De Candolle avait déjà dédié à notre infatigable botaniste un genre de plantes de la famille des légumineuses. Diverses espèces appartenant à d'autres groupes, ainsi que plusieurs mollusques, ont reçu également le nom de Requier. MM. de Pontmartin et d'Hombres-Firmas ont publié deux notices nécrologiques sur leur savant ami. Un écrivain distingué a dit de Requier qu'il appartenait à cette race d'hommes qu'on peut appeler *encyclopédiques*, dont Cuvier et de Humboldt ont offert, de nos jours, le type le plus admiré. Ce rapprochement n'est pas exact. Requier ressemblait plus aux abeilles qui *récoltent* qu'aux abeilles qui *produisent*. Les vers de M. Roumanille, cités plus haut, renferment une image aussi vraie que poétique. Dans une sphère plus petite, Requier représente assez bien le célèbre naturaliste Joseph Banks. Comme lui, il a fait des collections considérables dans plusieurs genres ; comme lui, il a beaucoup vu et peu écrit ; comme lui, il n'a jamais reculé devant aucune fatigue, devant aucun danger, quand il a été question d'obtenir quelque objet nouveau ou peu connu ; comme lui, il communiquait sans réserve ses livres, ses notes, ses matériaux d'observation les plus précieux, aux naturalistes de tous les rangs et de tous les pays, encourageait les savants

et les artistes, aidait les jeunes gens et propagait ainsi l'étude, l'amour et l'enthousiasme de l'histoire naturelle. Esprit Requier avait une bonté, pour ainsi dire, sans bornes. Il aimait à obliger, et il obligeait avec affabilité. Sa gaieté était franche et son abandon cordial. Dans les dernières années de sa vie, il éprouva des contrariétés et des revers de fortune ; jamais une plainte amère, ni une parole chagrine ne sortirent de sa bouche. C'était un homme désintéressé, modeste et tolérant. A. M.

REQUIER (JEAN-BAPTISTE), né en Provence en 1715, entra d'abord dans la congrégation de l'oratoire et débuta dans la carrière littéraire par une ode sur la convalescence de Louis XV ; elle obtint un accessit de l'académie de Marseille. Il fut quelque temps inspecteur des études à l'école royale militaire de Paris. Le gouvernement le chargea ensuite de la traduction des *Mémoires secrets* de Vittorio Siri, dont il a laissé 24 volumes in-12, après avoir publié la traduction du *Mercur* du même auteur, en 18 volumes aussi in-12. Il est auteur d'une *Vie de Peiresc*, 1770, in-12, qui parut sous les auspices du parlement de Provence, dont Peiresc fut un illustre membre. On a de lui : *L'Esprit des lois romaines*, traduit du latin de Gravina, 1776, 3 vol. in-12, etc. ; — les *Hiéroglyphes* dits de Horapollé, traduits du grec, Paris, 1779, in-12, et une multitude d'autres ouvrages dont on peut voir la liste dans la *France littéraire* de Ersch, t. 3, p. 135, et dans le supplément de 1802, p. 392. Sa vie privée mérita la parfaite estime de tous ceux qui le connurent ; il vécut en sage dans sa modeste retraite, et termina sa longue carrière au commencement de 1799. F—A.

REQUIN (ACHILLE-PIERRE), médecin français, né à Lyon le 15 avril 1803, vint étudier à Paris et fut reçu docteur en 1829. Après avoir professé à l'Athénée pendant trois ans l'hygiène et la physiologie, il fut successivement médecin des hôpitaux de Paris et médecin de l'hospice de la Pitié ; en 1836, il suppléa Desgenettes dans le cours d'hygiène, et en 1838, il fut chargé du cours de thérapeutique ; en 1851, il fut élevé à la chaire de pathologie médicale à la faculté de médecine, et, en 1853, membre de l'académie impériale de médecine. Le plus important de ses ouvrages forme trois forts volumes in-8°, intitulés *Eléments de pathologie médicale*. On distingue la thèse qu'il soutint en 1851 pour le concours de pathologie médicale ; elle traite *De la spécialité dans les maladies*. Ce praticien a fourni à diverses publications, telles que les *Actes de la société médicale des hôpitaux de Paris* et le supplément au *Dictionnaire de médecine*, de nombreux travaux ; la *Notice médicale sur Naples* (en forme de lettres), extraite de la *Gazette médicale* (année 1833), offre un intérêt réel. Le temps réclamé par la clientèle du docteur Requin, par le service des hôpitaux, par ses travaux incessants comme pro-

fesseur, ne lui laissa pas les loisirs nécessaires pour la rédaction de quelques importants ouvrages qu'il méditait et où il voulait déposer les fruits de son expérience éclairée. Il est mort le 31 décembre 1854. Z.

RÉSANOFF (N. DE) diplomate russe, était chambellan de l'empereur Alexandre 1^{er} et membre de la compagnie russe du commerce d'Amérique, quand il fut choisi pour accompagner l'expédition de M. de Krusenstern dans les mers de Chine, afin de nouer, s'il était possible, des relations commerciales avec le Japon. Quelques Japonais jetés par une tempête, en 1796, sur les îles Aléoutiennes étaient ramenés dans leur pays. Le 7 octobre 1804, les bâtiments russes arrivèrent en vue de Nangasaki. Mais la politique japonaise ne permit pas même à l'ambassadeur de descendre à terre. Cernés par une flottille indigène, les Russes furent obligés de déposer à terre leurs armes et leur poudre, et demeurèrent prisonniers à bord, pendant le temps nécessaire pour l'envoi à Yédo de la lettre de l'empereur Alexandre. Les Hollandais paraissent avoir eu quelque part à ces dispositions peu favorables. Mais la conduite altière et imprudente de l'ambassadeur a sans doute beaucoup influé sur les résolutions du gouvernement japonais au sujet de son ambassade. Au bout de plusieurs mois, le 4 avril, Résanoff reçut une réponse négative aux propositions émanées de son souverain, et l'invitation de s'éloigner immédiatement. La permission accordée à Laxman en 1792, pour l'envoi ultérieur d'un navire de commerce, était réputée non avenue, et les Russes étaient avertis de remettre à l'avenir, aux mains des Hollandais, tous les naufragés japonais qui ne seraient désormais reçus que par la voie de Batavia. Le 18 avril, Résanoff s'éloigna du Japon, la rage dans le cœur, et se vit bientôt dans de graves dissentiments avec Krusenstern, qui n'opposa qu'une dignité sévère aux procédés indignes de l'ambassadeur. Krusenstern finit par témoigner l'intention de quitter l'ambassadeur; Résanoff s'excusa et signa l'engagement de ne plus inquiéter le capitaine et les officiers; enfin, le 5 juin, il descendit lui-même au port de St-Pierre et St-Paul dans le Kamtschatka. Il en partit le 24 du même mois pour Kodiak, sur la *Marie*, navire de la compagnie d'Amérique. Deux officiers russes, Chwostoff et Davidoff, étaient à bord comme passagers. Résanoff fit armer à Sitka deux petits bâtiments, dont il donna le commandement à ces deux officiers, de qui ses pleins pouvoirs lui permettaient de disposer, avec la mission d'aller attaquer les établissements japonais des côtes de Tchoka ou Saghalien. Les deux officiers partirent au printemps de 1807, firent plusieurs descentes sur les côtes, pillèrent les villages, incendièrent les maisons, massacrèrent de sang-froid un grand nombre d'indigènes et laissèrent les autres exposés à périr de faim et de froid. Ils revinrent

avec leur butin à Ockotsk. Le commandant de cette place, sans avoir égard aux instructions signées de Résanoff, fit prisonniers les deux officiers. Ceux-ci parvinrent à s'échapper et parcoururent, à travers mille dangers, un espace de deux cent quarante lieues, jusqu'à la ville d'Irkoutsk. Arrêtés de nouveau, puis réclamés par le gouverneur général de la Sibérie qui les fit remettre en liberté et envoyer à St-Petersbourg, ils arrivèrent en 1808 dans cette capitale. Tous deux servirent ensuite comme volontaires dans l'expédition dirigée contre la Suède et s'y conduisirent avec courage. Mais après la campagne, étant rentrés à St-Petersbourg pour se reposer de leurs fatigues, ils périrent tous deux par un même accident dans les eaux de la Néva. Résanoff lui-même ne survécut pas longtemps aux deux jeunes gens, ses instruments aveugles et moins coupables que lui-même. En arrivant au Kamtschatka, il apprit la juste sévérité dont les lieutenants avaient été l'objet : troublé par de sinistres pressentiments, il se mit en route pour St-Petersbourg et n'eut pas le temps d'y arriver; il expira misérablement dans une bourgade sibérienne, vers la fin de 1807. L. P.—s.

RESCHID-PACHA. Voyez RECHID.

RESENDE (LUCIUS (1) ANDRÉ), le restaurateur des lettres dans le Portugal, naquit en 1498 à Evora de parents nobles. Sa mère, restée veuve de bonne heure, voulant le mettre à l'abri des séductions du monde, lui fit prendre dans son enfance l'habit de St-Dominique et confia son éducation aux religieux de cet ordre. Il alla continuer ses études à l'académie d'Alcala, sous le célèbre Ant. Nebrissensis (voy. ce nom) et ensuite à Salamanque, où il fit de grands progrès dans les langues, la littérature ancienne et dans la théologie, que sa mère, ainsi que ses supérieurs, lui conseillèrent d'étudier comme la clef des autres sciences. Le désir d'étendre ses connaissances le conduisit en France. S'étant arrêté près de deux ans tant à Marseille qu'à Aix, où il reçut les ordres sacrés, il vint à Paris suivre les leçons des plus célèbres professeurs de l'université. Après avoir achevé ses cours, il se rendit à Louvain, dont l'académie brillait alors du plus grand éclat, et se fit bientôt connaître des savants par son érudition et son talent pour la poésie. Le comte de Mascarenhas, ambassadeur de Portugal près l'empereur Charles-Quint, engagea Resende à venir le trouver à Bruxelles et le combla de témoignages d'estime et d'amitié. Il accompagna son Mécène, en 1529, dans l'expédition contre les Turcs qui menaçaient Vienne (voy. SOLIMAN II) et resta l'année suivante dans la Hongrie. Ayant appris la mort de sa mère, qu'il aimait tendrement, il se hâta de reprendre le

(1) On dit qu'il se donna lui-même ce prénom, par amour pour tout ce qui pouvait lui rappeler l'antiquité. Dans ses premiers écrits, il prend aussi quelquefois le prénom d'*Ange*, du nom de sa mère Angela-Leonor Vasca de Goës.

chemin d'Evora le cœur navré, baigna de ses pleurs la tombe qui recouvrait déjà l'objet de ses regrets, et la décora d'une épitaphe également honorable pour tous les deux. Son dessein était de fuir pour jamais des lieux qui lui rappelleraient sans cesse une perte si douloureuse; mais le roi Jean III et ses frères, le cardinal Alfonse et l'infant dom Henri, se réunirent pour conserver à la patrie un homme qui devait rendre au Portugal de si grands services. Honoré du titre de gouverneur des infants, il obtint du saint-siège la permission de quitter l'habit religieux qu'il portait depuis près de trente ans, et fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale d'Evora et de plusieurs autres bénéfices. Il travailla sans relâche à la réforme des études dans le royaume, et ouvrit lui-même une école d'où sont sortis un grand nombre de savants et de littérateurs distingués, parmi lesquels on cite surtout Achille Estaco (voy. ce nom). Zélé pour la gloire de la religion non moins que pour celle des lettres, il se servit de son crédit pour faire disparaître les abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique; il donna de nouvelles éditions du bréviaire purgées des erreurs grossières qui déparaient les précédentes, et chercha par son exemple à bannir de la chaire ce goût de turlupinades, dont les prédicateurs italiens avaient infecté toute l'Europe. Sur la fin de sa vie, Resende se livra presque entièrement à l'étude et à la recherche des antiquités. Il orna sa maison et son jardin d'inscriptions et de monuments qu'il s'était procurés à grands frais ou qu'il avait recueillis lui-même; car il portait toujours dans ses excursions quelque outil pour creuser la terre dès qu'il apercevait des vestiges d'anciennes constructions. Ce grand homme mourut le 9 décembre 1573, à l'âge de 75 ans, et fut inhumé près de sa mère, dans la salle capitulaire des dominicains d'Evora. Resende est le premier auteur portugais qui se soit occupé d'antiquités, et, sous ce rapport, il mérite une gloire durable. Comme poète, ses compatriotes le comparent à Lucain; mais ses vers sont oubliés depuis longtemps, tandis que ses ouvrages historiques sont toujours lus et cités avec éloge. On a de lui : 1° *De verborum conjugatione commentarius*, Lisbonne, 1540, in-4°. Cette grammaire, bonne pour le temps, est d'autant plus rare qu'elle ne fait point partie du recueil des œuvres de l'auteur. 2° *Vincentius levita et martyr*, ibid., 1545, in-4°. C'est un poème héroïque en deux livres, dans lesquels Resende cherche à prouver que les Portugais possèdent le corps de St-Vincent. 3° *Epistolæ tres carmine; duæ ad Lupum Scintillam jurisconsultum peritissimum; una ad Petreium Sanctium poetam; item Epistolæ prosa oratione pro colonia Pacensi ad Joann. Vassæum, virum doctissim.*, ibid., 1561, in-4°; édition rare et recherchée des curieux. La pièce la plus intéressante de ce recueil est la dissertation adressée à

J. Vassée sur la colonie nommée *Pacensis*, parce que la paix avait permis de la former, et qui est aujourd'hui Bragança. 4° *Pro SS. Christi martyribus Vincentio Olyssoponensi patrono, Vincentio Sabina et Christetide, Eborensibus civibus, Epistola ad Barthol. Kebed.*, ibid., 1567; Evora, 1570, in-4°; 5° *Ad Epistolam Ambros. Moralis, Responso de variis patriarum antiquitatum monumentis*, Evora, 1570, in-4°. Dans cette réponse, on trouve des détails curieux sur le pont d'Alcantara, dont la construction est attribuée à Trajan; sur le nom de Flavius, adopté par les rois goths d'Espagne; sur les deux Récarèdes; sur l'usurpateur Acosta; sur le concile d'Emerita ou Mérida; sur une médaille d'Evora, et enfin sur l'inscription d'un temple situé près de Lézanum. 6° *Ad Philippum maximum Hispaniarum regem, ad maturandam adversus rebelles Mauros expeditionem cohortatio*, Evora, 1570, in-4°. Cette pièce est en vers héroïques. 7° *Antiquitatum Lusitanie libri iv et de municipii Eborensis antiquitate liber v*, Evora, 1593, in-fol.; édition rare. L'ouvrage était resté en manuscrit; il fut publié par Jacq. Mendez de Vasconcellos, qui le fit précéder de la vie de l'auteur. Les quatre premiers livres traitent de l'origine du nom de la Lusitanie, des limites de cette contrée et de ses premiers habitants, des différents peuples qui l'ont occupée par droit de conquête, et spécialement des Goths, et enfin des anciennes voies militaires. Le cinquième livre, qui ne concerne que les antiquités d'Evora, composé par Resende en portugais, fut traduit en latin par André Schott. Ce curieux ouvrage fut réimprimé à Rome en 1597, in-8°, par les soins de Gonzalve Mendez de Vasconcellos, avec quelques autres pièces de Resende, et entre autres une dissertation *De æra Hispanica*, adressée à J. Vassà. 8° *Vida do infante dom Duarte*, Lisbonne, 1789, in-8°. Cette vie de l'infant dom Edouard, frère du roi Jean III, qui était demeurée inédite, fut publiée par l'académie de Lisbonne; mais elle est défigurée par tant de fautes d'impression, que l'authenticité en fut quelque temps révoquée en doute. Les œuvres de Resende (à l'exception des numéros 1 et 8) ont été réunies dans l'édition de Cologne, 1600, 2 volumes in-8°. Le premier volume contient les ouvrages historiques, et le second les poésies, parmi lesquelles on remarque, outre les pièces déjà citées, des odes, l'éloge de la ville de Louvain, celui d'Erasmus, etc., et deux discours prononcés par Resende, l'un à l'académie de Coïmbre en 1551, le jour anniversaire de son inauguration, et l'autre en 1565, au synode d'Evora. Ce recueil a reparu dans la même ville en 1613, sous le titre de *Deliciæ Lusitano-Hispanicæ* (1). Enfin les pièces historiques qu'il contient ont été insérées dans le tome 2 de l'*Hispania*

(1) Les biographes n'ont pas manqué jusqu'ici de faire de ce recueil, dont ils n'indiquent que le premier volume, un ouvrage particulier de Resende.

illustrata (voy. ANDR. SCHOTT). On trouvera dans la *Bibliothèque* des PP. Quetif et Echard (t. 2, p. 225 et suivantes) la liste de plusieurs ouvrages inédits de Resende, parmi lesquels on distingue une traduction portugaise du *Traité d'architecture* de Léon-Bapt. Alberti; mais on doit remarquer qu'il en est plusieurs qu'on ne connaît que par l'indication que Resende en a donnée lui-même, et que par conséquent leur existence est très-problématique. Voyez, pour de plus grands détails, les ouvrages cités. — *Garcia de RESENDE*, historiographe de Portugal, a publié à Evora, en 1554, une *Vie* du roi Jean II, suivie de celle de l'infante Béatrix de Savoie et de quelques autres pièces, idem, Lisbonne, 1596, 1607, 1622, in-fol. W—s.

RESENIUS (PIERRE), savant et laborieux écrivain, né à Copenhague en 1625, était fils de Jean Resenius, professeur de morale à l'université de cette ville et depuis évêque de l'île de Seeland. Après avoir achevé ses cours de philosophie et de théologie, il exerça pendant un an les fonctions de régent au gymnase; mais, désirant perfectionner ses connaissances par les voyages, il résigna sa chaire et partit de Copenhague au mois de mai 1647. Il se rendit d'abord à Leyde, où il suivit quatre ans les leçons de Heinsius, de Boxhorn, de Vinnius et des autres professeurs qui répandaient alors tant d'éclat sur l'académie de cette ville. Il parcourut ensuite la France, l'Espagne et l'Italie, et s'arrêta quelque temps à Padoue, où il reçut en 1633 le laurier doctoral dans la faculté de droit. De retour à Copenhague, il s'occupa de l'étude des antiquités danoises avec beaucoup d'ardeur, et recueillit un grand nombre de monuments, de livres précieux et de manuscrits sur les pays du nord. En 1637, il fut nommé professeur de morale, et en 1662, il obtint la seconde chaire de droit à l'université. Il fut en outre revêtu de divers emplois honorables et mourut le 1^{er} juin 1688. N'ayant pas d'enfants, il avait donné, quelques années avant sa mort, sa riche bibliothèque à l'université de Copenhague; il en publia lui-même le catalogue en 1685, in-4^o, précédé d'une courte, mais intéressante notice sur sa vie. On doit à Resenius : 1^o *Edda Islandorum, anno Christi 1215 islandice conscripta per Snorronem Sturlæ, nunc primum islandice, danice et latine ex antiquis Mss. codicibus edita, cum præfatione duplici : una de quatuor rationibus docendi ethicam scriptoribusque cum plurimis ethicis; altera de Eddæ Sæmundi et Snorronis editione*, Copenhague, 1665-1673, 4 part. in-4^o. On sait que les *Edda* sont des recueils d'anciennes poésies islandaises, renfermant toute la mythologie scandinave. Le premier fut rédigé par Sæmond Sigfurson, surnommé *Frode* ou le Savant, qui vivait en 1057, et le second par Snorro Sturleson, né l'an 1179 (voy. SNORRO). L'édition de Resenius contient le texte de l'*Edda* de Snorro, une version latine,

par un savant ecclésiastique islandais nommé Stéphan. Olaus; la version danoise de l'historiographe Stephanus et des variantes tirées d'une version inédite de Magnus Olaus. Le savant éditeur revit le texte avec le plus grand soin sur plusieurs manuscrits de la bibliothèque royale de Copenhague (dont un, entre autres, passe pour le plus ancien de tous, et paraît être du 13^e ou du commencement du 14^e siècle), et il le fit précéder d'une dissertation fort étendue et pleine de recherches curieuses; mais on lui reproche avec raison de n'avoir pas enrichi ce recueil de notes et d'explications, d'autant plus nécessaires que les mœurs et les usages auxquels les vieux poètes islandais font de continuelles allusions sont presque entièrement inconnus. La quatrième partie de ce recueil contient le poème intitulé *Voluspá phil. antiquissima norvego-danica*, traduit en latin par Gudmundus Andreæ (voy. GUDMUNDUS). Cette édition de l'*Edda*, dont on trouvera la description dans le catalogue de Caillard, n^o 2295, est d'autant plus rare que tous les exemplaires qui restaient en magasin ont été détruits dans le grand incendie de Copenhague, en 1728. C'est sur le texte corrigé par Resenius que Mallet a publié sa traduction française de l'*Edda* (voy. MALLET). 2^o *Inscriptiones hafnienses, latina, danica et germanica; una cum inscriptionibus amagiensibus, uraniburgicis et stellaburgicis, synopsi item vitæ Tychonis Brahe et Gassendo aliisque collecta, duabusque epistolis necdum editis, una Tychonis Brahe ad G. Peucerum; altera sororis ejus Sophiæ, metrica latina, ad J. Langium*, ibid., 1668, in-4^o, rare et recherché; 3^o *Jus aulicum regum norwagorum et danorum island. danice et lat., cum annotationibus*, ibid., 1673, in-4^o; 4^o la *Chronique de Frédéric II, roi de Danemarck*, tirée de divers manuscrits (en danois), 1680, in-fol. C'est la continuation de l'histoire de Harald Huitfeld. 5^o *Jura antiqua civitatum Daniæ, Hafniensis et Ripensis* (lat., dan. et allem.), ibid., 1683, in-12; 6^o le *Recueil des lois civiles et ecclésiastiques de Christian II, roi de Danemarck* (en danois), ibid., 1684, in-4^o. Ces différentes compilations sont rares et très-importantes pour l'histoire des pays du nord. On doit encore à Resenius de courtes descriptions de Copenhague et de l'île de Samsoe, et l'édition du *Lexicon islandicum* de Gudmundus Andreæ, 1683, in-4^o, avec des corrections et des additions. On peut consulter pour de plus grands détails, outre la notice déjà citée, les *Mémoires* de Nicéron, t. 36. W—s.

RESNEL DU BELLAY (JEAN-FRANÇOIS DU), né à Rouen le 29 juin 1692, fit ses études chez les jésuites, dans sa ville natale, et entra dans la congrégation de l'Oratoire. Son ardeur pour le travail était telle que sa santé en fut altérée pour le reste de ses jours. Les langues savantes l'avaient surtout captivé. Envoyé à Boulogne par ses supérieurs, il s'y familiarisa avec la lan-

gue anglaise. Lorsqu'il quitta l'Oratoire, ce fut pour s'attacher au duc d'Orléans, dont la protection lui valut l'abbaye de Sept-Fontaines. L'abbé du Resnel obtint des succès dans la chaire; mais un crachement de sang l'obligea de renoncer à la prédication. Il se livra tout entier aux belles-lettres. La place d'associé de l'Académie des inscriptions qu'occupait l'abbé Paris, ayant été déclarée vacante pour cause d'absence en 1733, fut donnée à du Resnel. Ce ne fut que vingt-trois ans après qu'il eut le titre de pensionnaire. Il avait été reçu le 30 juin 1743 membre de l'Académie française, à la place de l'abbé du Bos. Il mourut le 25 février 1761 et eut Saurin pour successeur à l'Académie française. On a de lui : *Essai sur la critique, traduit de M. Pope*, 1730, in-12, traduction en vers qui a eu du succès; 2° *Panegyrique de St-Louis*, 1732; 3° les *Principes de la morale et du goût, en deux poèmes, traduits de l'anglais de M. Pope*, 1737, in-8°. C'est une réimpression de l'*Essai sur la critique*, suivie de l'*Essai sur l'homme*. On a reproché à du Resnel de s'être trop affranchi des servitudes de la traduction, de s'être accordé trop de liberté dans l'emploi des équivalents et de s'être permis jusqu'à des transpositions d'idées. Il a partagé en quatre livres l'*Essai sur la critique*, qui n'en a que trois en anglais. Quoique sa version, pure et correcte, soit souvent aussi faible qu'infidèle, on y remarque plusieurs morceaux qui ont du mérite; mais on doit dire que Voltaire avouait avoir fait la moitié de ses vers (voy. sa lettre à Thibouville du 20 février 1769). 4° Six dissertations dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions : l'une traite des *Poètes couronnés*, une autre des *Prix proposés aux gens de lettres parmi les Grecs et les Romains*; 5° *Discours de réception à l'Académie*, 1742, in-4°, et dans le Recueil des harangues de l'Académie, où l'on trouve encore son *Compliment à M. de Machault*, en 1746, et sa *Réponse au maréchal de Belle-Isle*, en 1747. Du Resnel a été l'un des collaborateurs au *Journal des savants*. Ses sermons n'ont point été imprimés. M. P.-J.-E.-V. Guilbert, dans ses *Mémoires biographiques sur les hommes qui se sont fait remarquer dans le département de la Seine-Inférieure*, dit que du Resnel a aussi traduit de Pope la *Boucle de cheveux*, et il en cite même des passages. Mais ces morceaux sont de la traduction de Marmontel. L'*Eloge de du Resnel* est imprimé dans le 31^e volume des Mémoires de l'Académie des inscriptions. Un autre éloge, par du Boulay, est conservé manuscrit à la bibliothèque de Lyon. A. B—T.

RESNIER (...), né vers 1757, s'adonna d'abord à la littérature et fut sous-bibliothécaire de la bibliothèque Mazarine. Il embrassa ensuite la carrière de la diplomatie, devint un des rédacteurs du *Moniteur*, fut envoyé de la république française à Genève, puis archiviste des relations extérieures. Lors de la mise en activité de la

constitution consulaire de l'an 8 (1800), il fut nommé sénateur; ainsi il n'a jamais fait partie du tribunat, dont la formation n'eut lieu que deux jours après et à laquelle il doit avoir participé. Il est mort le 8 octobre 1807. On a de lui : 1° (avec MM. Desprez et Piiis) *la Bonne femme, ou le Phenix*, parodie d'*Alceste*, en deux actes, en vers, mêlée de vaudevilles, jouée le 7 juillet 1776 et imprimée la même année, in-8°. L'héroïsme de cette bonne femme consiste à vouloir s'enrôler dans la milice à la place de son mari : un voisin, nommé Barbarico, fait l'Hercule de la pièce, et Arlequin remplace Apollon. 2° (Avec les mêmes) *l'Opéra de province*, nouvelle parodie d'*Armide*, en deux actes et en vers, mêlée de vaudevilles, jouée le 17 décembre 1777, imprimée la même année, in-8°. Resnier avait, avec M. Piiis, composé les *Adieux de Thalie*, compliment de clôture, joué au Théâtre-Italien le 4 avril 1778, mais qui n'a point été imprimé. A. B—T.

RESSÉGUIER (JEAN DE), président de la chambre des enquêtes au parlement de Toulouse, naquit dans cette ville le 22 juillet 1683 d'une famille originaire du Rouergue, qui depuis trois siècles a donné au même corps des magistrats distingués. Il fut reçu conseiller en 1705, et dans le même temps membre de l'académie des jeux floraux. Plus tard il fut un des fondateurs de l'académie des sciences de Toulouse, et sut concilier les devoirs de ces deux sociétés avec ses fonctions au parlement, qui le choisit bientôt pour son député auprès du grand conseil, où il avait à traiter quelques affaires délicates. Resseguier réussit complètement dans cette mission, et par son caractère de douceur et de politesse il sut se faire de nombreux amis dans la capitale. C'est à son retour qu'il fut nommé président. Il mourut à Toulouse le 25 septembre 1753, laissant plusieurs ouvrages inédits, entre autres une *Histoire du parlement de Toulouse*, dont le manuscrit existe encore dans cette ville. — RES-SÉGUIER (le chevalier Clément-Ignace DE), fils du précédent, naquit à Toulouse le 23 novembre 1724 et fut destiné dès l'enfance à l'ordre de Malte. Il passa en conséquence fort jeune dans cette île, où il prononça ses vœux et fit ses caravanes sur un vaisseau de l'ordre. S'étant distingué dans plusieurs expéditions contre les infidèles, il devint général des galères, obtint de riches commanderies et eut l'avantage de séjourner longtemps en France. Doué de beaucoup d'esprit, mais naturellement caustique, il composa plusieurs épigrammes dans lesquelles il ménagea peu les gens en crédit, ce qui le fit emprisonner plusieurs fois à la Bastille. Celle qu'il composa contre madame de Pompadour le conduisit au château d'If, d'où il ne sortit qu'à la prière de son frère, conseiller clerc au parlement de Toulouse, qui partit en poste de cette ville pour venir à Versailles implorer madame de

Pompadour elle-même. Cette dame n'hésita point à lui faire grâce, et Rességuier sortit de son cachot. Ce qui est fait pour étonner, c'est que non-seulement il ne sut aucun gré à son frère de cette obligeante démarche, mais qu'il lui reprocha durement l'humiliation à laquelle il s'était soumis auprès d'une pareille femme, et qu'il continua de publier contre elle cette mordante épigramme :

Fille d'une sangsue, et sangsue elle-même,
Poisson (1), dans son palais, sans remords, sans effroi,
Etale aux yeux de tous son insolence extrême,
La dépouille du peuple et la bonté du roi.

Le bailli de Rességuier, ayant perdu par la révolution les bénéfices qu'il possédait en France, se retira dans l'île de Malte, où il vivait en paix, lorsque la place se rendit à Bonaparte en 1798. Il n'eut pas part aux lâchetés qui mirent pour un instant dans la main des Français ce boulevard de la Méditerranée (*voy. BOSREDON DE RANSMAT*). Son âge le réduisait alors à une nullité que l'histoire peut d'autant moins lui reprocher qu'il mourut dans la même année et fut enseveli dans l'île encore occupée par les Français. Outre un grand nombre de poésies insérées dans divers recueils, le commandeur de Rességuier a laissé manuscrit un poème sur la prise de Rhodes. Ses ouvrages imprimés sont : 1° *Voyage d'Amathonte*, mêlé de prose et de vers, 1750, in-8°; 2° *Dissertation sur la trahison imputée à André Damara, chancelier de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, lors du siège de Rhodes en 1523*, 1756, in-12; 3° *Eloge de M. Lefranc et de ses œuvres*; 4° le *Traité de l'amitié* et celui de la *vieillesse* de Cicéron, traduits en français, 1780, in-8°. M—D J.

RESSÉGUIER (LOUIS-ELISABETH-EMMANUEL DE), marquis de Miremont, petit-fils de Jean de Rességuier et neveu de Clémence Ignace (*voy. l'article ci-dessus*), dernier procureur général du parlement de Toulouse; né à Toulouse le 15 mai 1753, marié à Angélique-Louise de Chastenet de Puységur. Son mérite et sa haute réputation lui firent donner, avec exemption d'âge, la charge d'avocat général à vingt-quatre ans, celle de procureur général à trente-trois, le 7 janvier 1788. Vers le milieu de cette année 1788 il fut appelé à Versailles pour faire partie de la deuxième assemblée des notables du royaume; sa facilité de travail et la sagacité de son esprit le firent remarquer dans cette assemblée. Revenu à Toulouse pour être le témoin des émeutes populaires, et revêtu d'une charge qui lui imposait le devoir de les faire réprimer, il fut un des premiers magistrats en butte aux excès de la révolution. Sur sa réquisition, le parlement de Toulouse refusa de transcrire sur ses registres (le 27 septembre 1790) les décrets de l'assemblée nationale relatifs à l'organisation du nouvel ordre judiciaire et portant suppression de toutes les cours et tribunaux de justice du royaume. Le procureur général adressa

en outre, au roi et à la nation, une protestation solennelle contre les atteintes portées à l'ordre social par les innovations révolutionnaires. La réponse de l'assemblée nationale fut un décret (1) qualifiant l'arrêté du parlement de Toulouse et la protestation de son procureur général de *tocsin de la rébellion* et portant que « les membres qui y ont pris part seront immédiatement arrêtés » et traduits devant le tribunal qui sera incessamment formé pour juger les crimes de lèse-nation, pour y être procédé contre eux sur « l'accusation de rébellion et de forfaiture, ainsi qu'il appartiendra ». C'est, si nous ne nous trompons, le premier acte de proscription révolutionnaire, car c'est le jour même que l'arrêté du parlement de Toulouse fut dénoncé à l'assemblée nationale, que celle-ci ordonna que, dans le délai de huit jours, son comité de constitution lui présenterait le projet d'organisation d'une haute cour nationale qui devait siéger à Orléans. Moins confiant dans la justice nouvelle que les cinquante-trois membres de sa compagnie, qui périrent sur l'échafaud, de Rességuier fut assez heureux pour échapper aux recherches, il gagna la frontière espagnole et de là passa en Angleterre. Rentré en France avant même d'avoir pu se faire rayer de la liste des émigrés, il se cacha plusieurs années à Paris. Lorsque le rétablissement de l'ordre l'eut rendu à la liberté et qu'il se disposait à rejoindre sa famille en Languedoc, il fut emporté par une maladie violente le 28 août 1801. F—X.

RESSÉGUIER (BERNARD-MARIE-JULES, comte DE) naquit à Toulouse le 28 janvier 1788. Il était fils du précédent et d'Angélique-Louise de Chastenet de Puységur, arrière-petite-niece du maréchal de Puységur et nièce du comte de Puységur, ministre de la guerre sous Louis XVI. Il était du côté paternel petit-neveu du bailli de Rességuier, et fut reçu chevalier de Malte au berceau. Ses parents ayant émigré, Jules de Rességuier passa plusieurs mois de son enfance dans les prisons de la terreur avec sa grand'mère, la présidente de Rességuier. Délivré par la mort de Robespierre, il fut plus tard placé à l'école militaire de Fontainebleau, en sortit en 1806, et, à peine officier dans un régiment de cavalerie, fit les campagnes d'Espagne et de Pologne. Sa santé, mise de si bonne heure à de si rudes épreuves, en fut visiblement altérée et bientôt le força à quitter le service. Il entra au pays natal en 1811, épousa Christine-Pauline-Charlotte de Mac-Mahon et continua de vivre en Languedoc au milieu des siens, se livrant aux premières inspirations de sa verve poétique. Il ne rechercha pas d'abord d'autres applaudissements que ceux de ses compatriotes; ses premiers essais littéraires lui ouvrirent les portes de l'académie

(1) Madame de Pompadour s'appelait Poisson.

(1) Procès-verbal de l'assemblée nationale, imprimé par son ordre, 9^e livraison, t. 33, n° 435, séance du 8 octobre 1790, au soir.

des Jeux Floraux en 1816. Cependant Paris ne pouvait manquer de l'attirer ; Paris, dont il a dit lui-même (1) : « Cet insolent seigneur suzerain, « ce grand accapareur de toute distinction », s'empara de lui et le fixa à partir de l'année 1822. Cette date était celle d'un grand mouvement littéraire ; Jules de Rességuier y trouva tout naturellement sa place marquée dans les premiers rangs. Il fonda avec Alfred de Vigny, Victor Hugo, Emile Deschamps, Charles Nodier (juillet 1823) la *Muse française*, recueil périodique fort en vogue à cette époque, et qui prit une part active à la lutte entre les *classiques* et les *romantiques*. Jules de Rességuier inclinait vers les romantiques, mais sans partager aucune de leurs exagérations ; il en était préservé par deux qualités qu'il possédait au suprême degré : le bon goût et le bon sens. Lui-même a tracé sa ligne et donné sa mesure dans les vers suivants, utiles à rappeler en tout temps, non-seulement comme modèle de diction, mais comme règle de conduite :

Oui, je ne puis souffrir ces vers, fils de l'orgie,
Mais je n'aime pas beaucoup mieux
Ces vers, petits enfants de la mythologie,
Et qui tous jeunes semblent vieux.

.....
En copiant un dieu du temple d'Olympie,
Ou bien de Raphaël un tableau virginal,
On ne reproduit plus de copie en copie
Un seul trait de l'original.

Que dans la vérité le poète demeure ;
Qu'il marche au même but par un nouveau chemin ;
Qu'il soit bien de son temps, de son jour, de son heure,
Et moins d'hier que de demain.

Des deux écoles donc, quelle est la différence ?
Ce sont d'aimables sœurs, leur âge n'y fait rien :
L'une est le souvenir et l'autre l'espérance,
Leur intérêt commun est de s'entendre bien.

Qu'entre jeunes et vieux la guerre soit finie ;
Tout système devient très-bon par le talent ;
Pour que le plus mauvais soit le plus excellent,
Une chose suffit... c'est un peu de génie.

La gloire est à Bouvine ainsi qu'à Marengo :
Immortalisez-vous par une ode superbe ;
N'importe après cela qu'on se nomme Malherbe,
Jean-Baptiste ou Victor Hugo.

Quoique l'imagination fût la qualité dominante dans Jules de Rességuier, son esprit n'en avait pas moins reçu une culture sérieuse, et ses goûts autant que ses opinions politiques le portaient à offrir son concours au gouvernement de la restauration. Il entra au conseil d'Etat et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à la fin de l'année 1823. Il écrivit, sans y attacher son nom, plusieurs articles qui furent remarqués dans les journaux royalistes à l'époque où y écrivaient aussi de Chateaubriand, de Castelbajac, de Peyronnet, de Marcellus, ses amis. Il apporta dans la lutte des partis la même modération que dans la guerre des lettres. M. de Villèle, originaire comme lui de Toulouse, l'appréciait à sa juste valeur. De Rességuier, beaucoup plus jeune que le président du conseil des ministres, ne pouvait

manquer d'être sensible à ces témoignages d'estime, mais ne laissa jamais ses sentiments de gratitude s'égarer jusqu'à l'illusion : « Que M. de Villèle y prenne garde, disait-il un jour, et qu'il « n'entreprene pas de conduire le char de l'Etat « avec les bœufs de Mourville » ; Mourville était le domaine de M. de Villèle en Languedoc, et le mot était dit à l'époque où les amis les plus clairvoyants de la restauration souhaitaient que le ministère Villèle, sans cesser d'être conservateur par excellence, accordât plus aux mouvements de l'esprit français et aux exigences de l'opinion publique. Néanmoins le stimulant essentiel des hautes carrières politiques, l'ambition manquait absolument à Jules de Rességuier, et sans cesser d'être assidu aux travaux du conseil d'Etat, il garda toujours sa préférence pour la causerie intime et pour le culte de la poésie. En 1827, il publia un volume de pièces choisies sous ce titre : *Tableaux poétiques*, et le succès fut de nature à marquer définitivement sa vocation littéraire. Bientôt après, la révolution de 1830 achevait de le séparer de la politique, et il refusa sans hésiter le serment que lui demandait le nouveau pouvoir. Ses loisirs profitèrent aux lettres et valurent aux divers recueils qui se fondèrent à cette époque un grand nombre de vers et des nouvelles en prose, où le souffle poétique n'est pas moins sensible que dans ses vers. En 1836, il publia *Almaria*, roman ; en 1838, les *Prismes poétiques*. La vie brillante des salons de Paris, les amitiés enthousiastes et fidèles ne faisaient point oublier à Jules de Rességuier son cher Languedoc et la vie de famille à laquelle il consacrait, même à Paris, une part de prédilection. En 1840, il regagna Toulouse et Sauveterre, l'élégante habitation qu'il avait créée en regard des Pyrénées. Il promettait à ses amis qu'on le reverrait bientôt, mais le charme du Midi et la puissance des affections qui le ressaisissaient étendirent d'année en année leur empire, et cette absence de quelques mois dura vingt-deux ans. A partir de 1840, ce fut donc à sa première famille littéraire, l'académie de Clémence-Isaure, qu'il consacra les confidences d'un talent poétique qui, en mûrissant, n'avait rien perdu de sa jeunesse et de sa fraîcheur. Le sol natal et le foyer domestique devinrent alors son inspiration habituelle, sa voix, toujours harmonieuse et noble, devint, non plus religieuse, elle l'avait toujours été, mais plus pieuse, dans toutes les douces acceptions de ce mot, et plus émue. On jugera facilement de cette phase de son talent par quelques vers empruntés aux productions de ses dernières années :

De mon père en pleurant je reçus l'héritage ;
Le château séculaire entra dans mon partage ;
Il appuyait là-haut, dans les flancs du rocher,
Son imprenable basé au niveau du clocher ;
Et de ces quatre tours, quand j'ai vu la dernière
S'incliner de vieillesse et tomber pierre à pierre,
J'ai choisi pour bâtir ma nouvelle maison,
Ce coteau, d'où l'on voit comme un double horizon.

(1) *Eloge* de M. Desclaux, membre de l'académie des Jeux Floraux.

L'architecte n'a pas interrogé son art
 Pour élever ses murs légers, c'est le hasard,
 Le caprice, le goût, l'instinct, la fantaisie;
 Tout y manque au dedans, hormis la poésie;
 La voix y sait chanter, le cœur y sait génir,
 On y peut mieux rêver que l'on n'y peut dormir.

Isolée, à la foule elle semble interdite;
 Car, bien qu'hospitalière, on sait qu'elle est petite,
 Que nul indifférent n'a place en ce séjour,
 Et qu'il est tout rempli de prière et d'amour.

Près du même foyer et de la même coupe,
 Avec les mêmes vœux, la famille s'y groupe;
 Chacun se réunit là, pour se compléter,
 Et d'un souffle pareil tous ont l'air d'exister.

.....

Eh ! que peut-on vouloir qu'ici Dieu ne vous donne :
 Les rois n'ont pas au front de plus riche couronné ;
 Dans leurs palais ils ont l'éclat du diamant ;
 Nous, libres dans notre air, les feux du firmament.
 A leur porte rugit la clameur politique,
 A la nôtre on n'entend qu'un pauvre et son cantique.
 Ils ont bien comme nous des serviteurs soumis ;
 Mais ils disent : sujets, et nous disons : amis.

Dieu récompensait par un rare bonheur domestique ses rares qualités privées, et il fut accordé à Jules de Rességuier de célébrer le cinquantième anniversaire de son mariage. Cette fête étant avant tout une fête de famille, la poésie n'y pouvait manquer, et Jules de Rességuier consacra cette touchante journée par des vers remplis tout à la fois de gaieté et de sensibilité. Ils se terminent ainsi :

Et puis, pour couronner ces cinquante ans bénis,
 Si la mort vient ! elle a dans ses rigueurs amères
 D'ineffables douceurs, lorsqu'on laisse après soi
 Deux anges ravissants qui valent leurs grand'mères,
 Et trois excellents fils qui valent..... mieux que moi !

Il arriva au terme de sa carrière sans connaître la décadence de l'esprit ou la défaillance du cœur. Une éloquence chrétienne, qui surprit ceux-mêmes qui étaient le plus accoutumés à l'aimer en l'admirant, inspira ses derniers jours. Il reçut la mort avec une énergique sérénité et trouva de nouveaux accents de tendresse pour bénir tous les siens réunis autour de lui. Il s'éteignit dans sa 75^e année, le 7 septembre 1862. Jules de Rességuier n'entreprit aucune œuvre de longue haleine, mais chacune de ses pages eut son charme et sa portée. La poésie semble avoir deux procédés absolument opposés ; l'un emprunte ses inspirations aux plus grandes scènes du ciel ou de la terre, au risque de demeurer au-dessous de son entreprise ; l'autre ne cherche que des sujets circonscrits et sait en tirer des pensées supérieures au sujet lui-même, ce second procédé fut celui de Jules de Rességuier. Il parla de toutes les nobles affections du cœur sans viser à la peinture des passions désordonnées. Il s'attacha à peindre surtout la vie telle que lui-même la connaissait et la pratiquait, c'est-à-dire la vie du monde, l'entretien des salons, les émotions du foyer domestique, et ses modestes compositions, toujours ingénieuses, emportent souvent l'âme aux plus nobles régions ; on pourrait peut-être le caractériser d'un mot en le nommant un Millevoye aristocratique. En ou-

tre, on ne le connaîtrait pas tout entier si, à côté de ses écrits, on ne rappelait sa conversation. Comme il avait été en poésie l'émule des plus distingués parmi ses contemporains, il fut pour les traits spontanés de repartie, de fine raillerie ou de piquante observation, l'égal des maîtres en ce genre. A ce titre seul, son nom demeurera à côté de celui de Rivarol ou du chevalier de Pannaf. Il appartenait à une famille où la vivacité d'esprit est héréditaire, et le bailli de Rességuier en avait été un modèle. Un jeune chevalier de Malte, prétentieux et désœuvré, disait un jour devant lui qu'il s'ennuyait beaucoup dans l'île, où il arrivait à peine. « Quoi, vous vous ennuyez vous-même », répondit le bailli de Rességuier ; ah ! « c'est bien juste. » Ce trait, moins sa sévérité, pourrait être attribué au neveu aussi bien qu'à l'oncle. Les saillies de Jules de Rességuier étaient vraiment originales et inattendues, mais elles s'arrêtaient toujours là où aurait commencé la malignité. Son esprit n'éloigna jamais ceux qu'il avait attirés une fois ; son commerce intime avait un agrément et une sûreté qui rappelaient le 17^e siècle, son nom demeurera comme un type accompli de l'alliance des meilleures traditions de l'ancienne société et des plus brillantes qualités de la société nouvelle. Voici les principaux recueils auxquels il collabora de 1823 à 1840 : la *Muse française*, la *Galerie d'Orléans*, les *Cent-et-un*, le *Journal des jeunes personnes*, le *Livre des conteurs*, la *Mode*, *Souvenirs du vieux Paris*, les *Femmes de Shakspeare*, les *Français peints par eux-mêmes*, etc. Voici les œuvres publiées en volumes : *Tableaux poétiques*, Paris, 1827, 1 vol. in-8° ; la 3^e édition, Paris, 1828, est plus complète, 1 vol. in-8° ; le même ouvrage, Paris, 1829, 4^e édit., 1 vol. in-18 ; — *Almaria*, roman, Paris, 1836, 1 vol. in-8° ; — les *Prismes poétiques*, Paris, 1838, 1 vol. in-8°, deux éditions, la seconde est plus complète. On a fait à Bruxelles, en 1838, une édition en 1 volume in-32, qui reproduit la 4^e édition française des *Tableaux* et la 1^{re} des *Prismes*. F—x.

RESSEL (JOSEPH), ingénieur allemand de premier ordre, né à Chrudim dans la Bohême en 1793, mort à Laybach en Carniole dans la nuit du 8 au 9 octobre 1857. Il était, depuis l'an 1820, placé à Trieste dans l'administration des forêts de la marine, où il arriva au rang d'intendant. C'est le premier inventeur, par ordre de date, de l'hélice à vis, appliquée à la navigation des bateaux à vapeur. Il inventa son hélice de propulsion dès 1824 ou 1825, et obtint un privilège le 11 février 1827, de la chambre des domaines de Vienne. Pour perfectionner sa découverte, en même temps que pour l'appliquer en grand, il vint en 1829 à Paris, où il trouva des encouragements, mais intéressés. Après s'être laissé arracher son secret, sans en toucher la récompense, il rentra découragé dans sa patrie. On ne sait pas trop ce que devint son invention à Paris.

Sauvage (*voy.* ce nom), qui obtint son privilège en 1832, a, par une singulière ressemblance, eu le même malheur que Ressel; étant mort dans un état misérable, il n'en a pas davantage recueilli les fruits. Il en fut autrement en Angleterre. Un fermier anglais un peu lettré, nommé Smith, et qui faisait son passe-temps des études mécaniques, reçut en 1835 un privilège de son gouvernement et construisit en 1836 un bateau à vapeur mù par une hélice à vis, qui étonna tout le pays. Le gouvernement autrichien, qui reconnut trop tard la faute d'avoir laissé Ressel porter son invention ailleurs, s'adressa en 1852 à celui d'Angleterre, pour demander, au nom de son intendant des forêts, le prix proposé par l'amirauté britannique pour l'inventeur ou les inventeurs de la vis de propulsion. Mais le gouvernement anglais, sans cependant l'avouer, voulut en faire une affaire de patriotisme local. Après avoir fait attendre sa réponse pendant six ans, il répondit, quelques mois après la mort de Ressel, au gouvernement autrichien, que le prix ayant déjà été donné, il n'y avait plus à y revenir. Ressel a fait quelques autres inventions, qui sont également tombées dans l'oubli, faute d'encouragement au moment favorable. R—L—N.

RESTAURAND (RAYMOND), médecin, mal à propos qualifié par Sprengel de professeur à Montpellier, naquit au Pont-St-Esprit, exerça son art dans la ville de Nîmes avec beaucoup de succès, et se fit par ses ouvrages un nom honorable. Les premiers parurent en 1657; les derniers furent publiés en 1681: presque tous sont en latin. La plupart de ces productions, dit l'historien allemand de la médecine, sont des hommages rendus à Hippocrate; ils offrent de l'intérêt et ne pèchent que par un peu d'exagération. Haller a loué celui qui a pour objet de prouver l'utilité du vin émétique dans les fièvres malignes. Dans le *Magnus Hippocrates Cōis redivivus*, Lyon, 1681, in-12, l'auteur professa l'un des premiers en France la doctrine de la circulation du sang, et, dans le cours de sa carrière, il n'eut guère à combattre que pour la défense de sa dissertation sur les principes du fétus, attaquée par le docteur Graindorge, médecin de l'archevêque de Narbonne. La date de sa mort n'est pas plus connue que celle de sa naissance; mais, par l'époque et la durée de ses travaux, on est autorisé à croire qu'il vécut plus de soixante ans. V. S. L.

RESTAUT (PIERRE), grammairien français, fils d'un marchand drapier de Beauvais, naquit dans cette ville en 1696, selon la notice historique qui est en tête de sa grammaire, et non en 1694, comme on le lit dans plusieurs dictionnaires historiques. Il étudia d'abord au collège de son pays, et s'y fit remarquer par son application et ses progrès. Il vint ensuite à Paris, et, ses parents le destinant à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de St-Sulpice; mais il y re-

nonça quelque temps après, et passa au collège Louis-le-Grand, où il fut chargé de veiller à l'éducation de quelques enfants de famille. Le séjour qu'il fit dans cette maison, qui était dirigée par les jésuites, le mit en relation avec les PP. de la Rue, Buffier, Ducerceau, Sanadon, Porée et d'autres membres célèbres de la société. Ce fut néanmoins pendant qu'il y demeurerait qu'il traduisit du latin en français un petit ouvrage intitulé *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12. C'est une satire allégorique du gouvernement des jésuites, qu'on a quelquefois attribuée au P. Inchofer (*voy.* ce nom). Après sa sortie du collège Louis-le-Grand, Restaut se livra à l'étude de la jurisprudence, et fut reçu avocat au parlement, puis aux conseils du roi en 1740. « Je voudrais, lui dit à cette occasion le chancelier d'Aguesseau, trouver toujours des sujets sem-
« blables à vous. » Restaut a composé quelques mémoires écrits avec clarté et précision. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation est sa *Grammaire française*, dont la première édition parut en 1730, et à laquelle il ajouta en 1732 un *Traité de la versification*. Cet ouvrage, entrepris d'après le vœu du célèbre Rollin, fut accueilli avec empressement: l'université l'adopta comme classique, et il s'en fit neuf éditions pendant la vie de l'auteur. L'abrégé qu'il en publia lui-même en 1732, en faveur des commençants, et qui servit à l'éducation des enfants de France, eut aussi beaucoup de succès; mais il est trop concis. Restaut a revu la quatrième édition du *Traité de l'orthographe française, en forme de dictionnaire* (1), imprimée à Poitiers, 1764, in-8°, et au moment de sa mort, il s'occupait à retoucher le *Dictionnaire de Trévoux*. Restaut mourut à Paris le 14 février 1764. Comme grammairien, il jouit encore d'une certaine célébrité; longtemps sa grammaire fut le seul livre élémentaire sur la langue française: il est vrai que ces ouvrages n'étaient pas alors multipliés comme ils le sont aujourd'hui, où la science grammaticale a été analysée et traitée avec plus de détail et d'étendue. Aussi Restaut est bien moins suivi qu'il ne l'a été; on lui reproche des omissions importantes et même quelques règles fautives; la forme des déclinaisons latines qu'il a conservée pour l'usage des classes dans la langue française a été rejetée par la plupart des grammairiens modernes, et sa méthode d'explication par demandes et par réponses, quoique soulageant la mémoire, a paru longue et monotone. On peut ajouter que la syntaxe, étant fondue ou

(1) Cet ouvrage, plus connu sous le nom de *Dictionnaire de Poitiers*, est dû à Charles Leroy, prote chez Faulcon, imprimeur à Poitiers. La 1^{re} édition parut en 1739, et l'auteur mourut peu de temps après. Son *Dictionnaire* a été réimprimé plusieurs fois, avec des corrections et des augmentations, et a été recherché pendant qu'il était le seul dictionnaire portatif de la langue française; l'édition la plus complète est celle de 1775, en un gros volume in-8°. On en a fait un abrégé in-12. L'Abrogé de Richelet, par Wailly, et les dictionnaires de Cattel, de Bolste, de Catineau, de Marguery, etc., etc., l'ont totalement fait oublier.

mêlée avec la partie élémentaire, rend le tout un peu prolix et confus. Z.

RESTIER (ANTOINE-JÉRÔME), l'un des comédiens les plus parfaits du dernier siècle, naquit à Lyon en 1726, de parents pauvres, qui n'avaient pas les moyens de lui donner un état. Aussi, dès son enfance, il entra dans une troupe de saltimbanques, où il fut sauteur et paillasse. Sa souplesse et sa gentillesse lui valurent, quelques années après, la permission de débiter comme danseur sur un théâtre de province; mais il avait trop d'esprit et de gaieté pour s'en tenir longtemps à la pantomime : il chaussa le brodequin et prit l'emploi de premier comique. Il faisait partie de la troupe de Lyon avant 1756, où se fit l'ouverture du grand théâtre construit par Soufflot. Malgré son talent supérieur dans les *valets* et dans certains rôles spéciaux, tels que *Tartuffe*, il adopta de bonne heure les *manteaux* et les *financiers*, qui convenaient mieux à son physique. Sur le bruit de sa réputation, on le désignait à Paris comme le double et successeur futur de Bonneval, qui a rempli cet emploi au Théâtre-Français jusqu'en 1773. Mais Restier rejeta les brillantes offres qu'on lui fit pour l'attirer dans la capitale, et ne voulut pas quitter Lyon, où il était chéri du public et admis dans les meilleures sociétés. Si dans les financiers, il parut inférieur à Desessarts et à Grandmesnil, qui avaient remplacé Bonneval, parce qu'il n'avait pas le gros ventre du premier ni l'air dur et insolent du second, il les surpassa incontestablement dans les *manteaux* et les *grîmes*, auxquels son organe, sa physionomie et son grand nez se prêtaient admirablement. Personne n'a mieux joué Bernadille dans la *Femme juge et partie*, Orgon dans la *Pupille* et dans le *Consentement forcé*, Argante dans les *Fourberies de Scapin*, Géronte dans le *Légataire*, etc., mais surtout Harpagon dans l'*Avare*, où il était inimitable, parce qu'il le jouait d'après nature. On raconte à ce sujet qu'ayant légèrement promis à un de ses amis de lui prêter de l'argent, il ouvrit un tiroir et fit rouler plusieurs piles d'écus. « Pauvres petits, dit-il, « vous criez; vous ne voulez pas sortir; eh bien! « restez. » Et il referma son tiroir. Déjà plus que sexagénaire, Restier quitta le théâtre peu de temps avant la révolution; mais le parterre, n'ayant pu goûter les médiocres acteurs qui l'avaient remplacé, finit par le redemander à grands cris. Alors Restier remonta sur la scène en 1790, et continua d'y recevoir les applaudissements jusqu'à l'époque du siège, en 1793. Arrêté pendant le régime de la terreur et traduit devant ses juges, il se tira d'affaire par sa présence d'esprit : « J'espère, citoyens, dit-il « en terminant son petit plaidoyer, que vous « n'aurez pas l'ingratitude de faire pleurer ce- « lui qui vous a tant fait rire. » Toutefois, emmené prudemment à Strasbourg par un de ces camarades, il ne revint à Lyon qu'après

que l'orage fut passé. Il reparut sur la scène malgré son grand âge; mais il retourna bientôt dans sa maison de campagne, à la Croix-Rousse, où il termina sa carrière le 16 mars 1803. A—T.

RESTIF DE LA BRETONNE (NICOLAS-EDME), écrivain cynique et bizarre par système, fut à coup sûr l'un des plus singuliers réformateurs que produisit le 18^e siècle. Il naquit, le 22 novembre 1734, à Sacy, près d'Auxerre, de bons et honnêtes cultivateurs (1). La délicatesse de sa santé le rendant peu propre aux travaux de la campagne, ses parents résolurent de l'envoyer à l'école afin de le mettre en état de remplir quelque emploi. Il n'eut guère d'autre maître que son frère aîné, curé de Courgis, respectable ecclésiastique, qui lui donna des leçons de grammaire française et latine. Au surplus, il montrait un grand désir d'apprendre et dévorait indifféremment tous les livres qui lui tombaient entre les mains. A dix ans, il composait déjà de petits romans qu'écoutait avec beaucoup d'intérêt son auditoire, formé de domestiques et de ses camarades d'école. Son tempérament ardent se développa de bonne heure, et il n'avait pas quinze ans lorsque ses parents furent forcés de l'éloigner pour mettre fin à des intrigues qui pouvaient avoir des suites fâcheuses. Placé comme apprenti chez un imprimeur d'Auxerre, il séduisit la femme de son maître, fut chassé, et, n'osant pas retourner dans sa famille, il vint à Paris avec fort peu d'argent, mais apportant le plan de quelques ouvrages dont il se flattait de tirer un grand parti. La misère à laquelle il se trouva bientôt réduit l'obligea de former des liaisons et de contracter des habitudes avilissantes dont il ne put jamais se corriger et qui n'ont eu que trop d'influence sur ses compositions. Après avoir vécu quelque temps du produit de divers métiers ignobles, il finit par trouver de l'ouvrage dans une imprimerie, et il profita des facilités que lui donnait sa position pour publier quelques romans mal écrits et mal digérés, mais dans lesquels on reconnaît néanmoins de la sensibilité, de l'imagination et un style à la fois naturel et énergique. Le succès de ses premières productions acheva de lui tourner la tête. Se regardant comme un homme d'un génie supérieur, il quitta l'imprimerie pour faire des livres qui lui coûtaient d'autant moins qu'il était persuadé, comme dit Laharpe (*Correspond. russe*), que tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait pensé, tout ce qu'il avait appris, méritait d'être imprimé. Admirateur passionné de J. J. Rousseau, dont il affectait toutes les singu-

(1) Malgré l'aversion de Restif pour les *préjugés*, il n'était point insensible aux avantages de la naissance; il revient souvent sur sa généalogie et apprend à ses lecteurs qu'il comptait parmi ses ancêtres des Cœurs-de-roi, des Bertro et même des Courtenai. Ailleurs il veut prouver qu'il descend de l'empereur *Pertinax*, puisque ce mot n'a pas d'autre sens en latin que celui de *rétif* en français.

larités (1), il l'accusa pourtant d'avoir perdu l'éducation en France par le relâchement de l'autorité paternelle, et il eut la vanité d'opposer à l'*Emile* les *Lettres d'une fille à son père*, en déclarant que cet ouvrage était un présent inestimable qu'il faisait à la patrie, à son siècle et à la postérité (2). La mode était alors de s'occuper de réformes dans le gouvernement; chaque jour voyait éclore de nouvelles brochures, et leurs auteurs proposaient d'admirables projets dont l'exécution, en assurant à jamais le bonheur de la France, ne pouvait entraîner le moindre inconvénient. Restif crut (et il eut raison en cela) que la réforme des mœurs devait précéder celle des institutions. Il publia, sous le titre d'*Idees singulières*, ses vues sur les maisons de débauche, le théâtre, l'éducation des femmes et des hommes et enfin les lois. Ces cinq ouvrages devaient être suivis d'un sixième intitulé *le Glossographe, ou Projet de réforme de la langue*, qui n'aurait sans doute pas été le moins curieux (3). Celui qui fit le plus de bruit fut *le Pornographe, ou la Prostitution réformée*, dans lequel il propose de donner une espèce d'existence légale aux filles publiques pour prévenir les suites de la débauche (4). Le silence que garda la police sur ce livre, rempli de détails obscènes, fit croire assez généralement qu'elle n'était pas étrangère à sa publication. Dans *le Mimographe, ou de la Réforme du théâtre*, l'auteur a pour but non-seulement de faire rendre aux comédiens le rang qu'on leur refuse dans la société, mais encore de réfuter la lettre de Rousseau sur les spectacles. Il y donne aussi ses vues sur tout ce qui concerne le théâtre, depuis la construction des salles et la distribution des loges jusqu'au prix des places et aux appointements des acteurs, ainsi que ses idées sur le choix des pièces, dont il voudrait rayer un grand nombre du répertoire, telles que le *Légataire*, la *Femme juge et partie*, etc. Le *Gynographe* et l'*Anthropographe* contiennent des projets pour l'éducation des femmes et des hommes et leur conduite dans les différents états de la société. On y trouve quelques observations pleines de justesse et des aperçus neufs; mais l'exécution de son plan est impraticable, bien que l'auteur dise naïvement que rien ne serait plus facile si tous les souverains du monde voulaient s'entendre à cet égard. Quant au *Tesmographe, ou de la Réforme des lois*, c'est un ouvrage du même genre que les écrits politiques de Mercier,

et qui ne mérite pas un plus sérieux examen. Restif, si passionné pour le bien public, ne remplissait pas très-scrupuleusement ses devoirs de père et d'époux. Après vingt-cinq ans d'une union mal assortie, il se sépara d'avec sa femme, et joignit à ce scandale celui de mettre le public dans la confidence des reproches qu'il croyait avoir à lui faire. Sa fille aînée s'était mariée, malgré lui, avec un homme méprisable. La désobéissance de sa fille, ses malheurs et les désordres de son gendre lui fournirent les sujets de nouveaux romans, dans lesquels il ne rougit pas de se mettre lui-même en scène, entouré, comme il l'était dans le monde, des personnages les plus vils; et quand on lui reprocha cet oubli de toutes les convenances, il crut se justifier en disant: Je me sacrifie, moi et ma famille, à l'instruction de mes concitoyens (*Lettre à Grimod de la Reynière*). Quoique arrivé depuis longtemps à l'âge mur, il ne fréquentait que les tavernes, les petits spectacles et les lieux de débauche, pour y trouver des sujets de composition, qu'il traitait avec beaucoup de chaleur et une inconcevable rapidité. Il ne faut chercher ni plan, ni conduite dans les romans que Restif fit paraître à cette époque, et le style bas et trivial, les détails ignobles, sont loin de racheter la nullité du fonds. Cependant ces productions informes étaient recherchées avidement, surtout dans les pays étrangers, où on les regardait comme des peintures fidèles des mœurs de Paris. Les diverses compilations qu'il a publiées sous le titre des *Contemporaines*, des *Provinciales*, l'*Année des dames nationales*, etc., ne sont que des répertoires d'anecdotes scandaleuses où le cynisme semble le disputer au mauvais goût. A des noms obscurs et méprisables, il a eu l'impudence de joindre ceux de plusieurs femmes que des erreurs de jeunesse n'empêchaient pas d'être estimables, et dont quelques-unes moururent de chagrin d'avoir vu révéler des fautes qu'elles croyaient cachées et qu'elles avaient d'ailleurs expiées par un long repentir et une conduite à l'abri de tout reproche. Cependant on doit convenir que Restif avait un but utile, et qu'en peignant les désordres qui sont la suite des mauvaises mœurs, il se proposait de les corriger; et enfin, qu'il dut être persuadé le premier que ses livres n'offraient rien de répréhensible, puisqu'il ne les publia qu'avec l'autorisation de la police. Restif, qui se vanta depuis d'avoir préparé la révolution par ses écrits, en vit les commencements avec peine. Deux banqueroutes qui le privèrent du fruit de toutes ses économies, et les contrefaçons que firent de ses derniers ouvrages d'avides imprimeurs affranchis de toute surveillance, lui rendirent odieux un ordre de choses qui tolérât des abus dont il était la victime. Son gendre l'ayant dénoncé pour ses opinions, il fut poursuivi plusieurs fois à coups de pierre par la populace, et mandé devant les commissaires de

(1) On l'a appelé quelque part le *Rousseau du ruisseau*.

(2) Il ne crut cependant pas avoir éclipsé Rousseau, puisqu'on trouve dans la liste des ouvrages qu'il se proposait de composer: le *Contre-Emile* et la *Contre-Nouvelle Héloïse*, en autant de lettres que la véritable, et *Claire d'Orbe*, ou le *Pendant de la Nouvelle Héloïse*.

(3) « J'ai, dit-il, sur notre langue et sur notre orthographe des idées absolument neuves et très-singulières, qui n'entrent pas dans toutes les têtes. » (*Andrographe*, p. 15.) On trouve un échantillon de son orthographe, dans les *Nuits de Paris*, t. 13, p. 3006 et suiv.

(4) Cette idée n'était pas nouvelle (*Voy. GUILLAUME IX, duc d'Aquitaine*).

sa section. Forcé, pour subsister, de reprendre son état d'imprimeur, et de travailler comme un simple ouvrier, il s'exprimait ainsi sur les événements dont il était le témoin : « Je suis le seul « auteur qui m'occupe de littérature dans ces « temps de trouble. J'ai le cœur serré aujourd'hui « en composant ceci *sans copie* (1). » C'était le 7 août 1792, que Restif semblait compatir aux maux qui menaçaient la France et le trône; mais trois mois après, il changea de langage, fit l'apologie de la journée du 10 août, des massacres de septembre, etc.; et quand on lui reprocha d'avoir, par cette palinodie, lié sa cause à celle des plus fougueux révolutionnaires, il répondit : « Lorsque les circonstances changent, il faut « bien que je change aussi; si j'allais me com- « porter comme en 1789, je serais un insensé » (*Lettre à Grimod de la Reynière*). » Il se flat- tait d'être député à la convention par le départe- ment de l'Indre; mais il assure que ses ennemis empêchèrent son élection. Sa femme ayant été assassinée par son gendre le 30 juin 1793, il se remaria l'année suivante, avec une femme de soixante-trois ans, qu'il n'avait pas cessé d'ai- mer, dit-il, depuis sa première jeunesse; et bien que, pour se conformer au temps, il se montrât l'un des plus grands adversaires du christianisme, il fit bénir sa nouvelle union par un ecclésiasti- que. Ce fut alors qu'il publia, malgré les obser- vations de ses amis, s'il pouvait lui en rester encore, la *Semaine nocturne* et les *Filles du Palais-Royal*, et le *Drame de la vie*, qu'il déclare, dans la préface, être l'ouvrage le plus extraordinaire qui ait encore paru. Dans ce prétendu drame dont il est lui-même le héros, il fait la longue énumération de toutes les turpitudes dont il s'é- tait couvert dans le cours de sa vie; c'est ce qu'il appelle se mettre au-dessus des petites gens et de la sottise chatouilleuse de l'ancien régime. Cependant il obtint, en 1795, par un décret de la convention, un secours de deux mille livres, comme auteur de plusieurs écrits de morale; mais quand il se mit sur les rangs, lors de la création de l'Institut, pour faire partie de la se- conde classe, il fut repoussé généralement avec indignation. Quelques années après, ses infirmi- tés ne lui permettant pas de continuer d'écrire, il obtint un emploi subalterne dans une adminis- tration et mourut presque inconnu dans Paris, l'un des premiers jours de février 1806, à l'âge de 72 ans. Restif est, à coup sûr, le plus fécond de tous les romanciers; il a publié plus de deux cents volumes, presque tous oubliés maintenant. C'était un homme d'une organisation singulière; et sa conduite, comme ses écrits, offre un mé- lange continu de folie et de sagesse, de sottise et de raison. On ne peut lui refuser ni de l'es-

prit, ni du talent; mais il en a fait le plus dé- plorable usage, par suite de son manque d'édu- cation et de son excessive vanité. Il ne commu- niquait ses plans à personne, pas même à son ami Mercier, son plus grand admirateur (1), et ne corrigeait jamais ses ouvrages. Quoiqu'il se vante souvent de son imagination, et qu'il s'é- tonne « qu'une seule tête humaine ait pu pro- « duire tant de choses sans être épuisée, » il a fait un aveu qu'on doit recueillir : « Je n'ai « presque rien imaginé; je me suis raconté : ma « vie est si remplie d'événements, que j'en ai fait plus de vingt-quatre volumes (*Drame de la vie*, p. 1281). » Il se croyait au moins l'égal de Voltaire (1), et bien supérieur à Buffon, qu'il appelle une *taupe*. « On ne se doute pas, dit-il, « que j'ai le plus beau des systèmes, plus rai- « sonnable que celui de Buffon, plus hardi, plus « vraisemblable que celui du géomètre Newton... » (*ibid.*, p. 1176). » Comme ce modeste écri- vain a pris soin de donner lui-même vingt ou trente fois la liste de ses ouvrages, on se con- tentera de citer ici les principaux : 1° *Le Pied de Fanchette, ou le soulief couleur de rose*, Paris, 1768, 3 vol. in-12, 5^e édit., 1800 : on y trouve de l'originalité et des situations attachantes. Dans le premier volume (p. 10), Restif annonce toutes ses prétentions : « héritier du cynisme « de Mezerai, dit-il, j'ai la modestie de me croire « ridicule. » 2° *Le Pornographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées*, Londres, 1769, in-8°. Cet ouvrage, dit-il, si mal apprécié par nos puristes, deman- dait des recherches; celles que je fis étaient dan- gereuses (*voy. le Drame de la vie*, p. 639) (2). 3° *Lettres d'une fille à son père*, 1772, 5 vol. in-12. « C'est, dit toujours l'auteur, un sys- « tème d'achèvement d'éducation, capable de « produire les fruits les plus heureux, mais ce « n'est pas le seul mérite de la correspondance « que j'ai publiée : elle est un chef-d'œuvre de « sensibilité, un tissu de lumières et de vertus. » 4° *La Femme dans les trois états, de fille, d'épouse et de mère*, 1773, 3 vol. in-12. 5° *L'Ecole des pères* 1776, 3 vol. in-12. C'est encore une espèce de traité sur l'éducation, une singerie d'*Emile*, dont le seul résultat est de faire sentir la supé- riorité de l'ouvrage de Rousseau. 6° *Le Paysan*

(1) Mercier déclara, dans son *Tableau de Paris*, que le génie original et créateur de Restif de la Bretonne était après lui-même ce qu'il admirait le plus. Restif lui donna de grands éloges à son tour. Voyez surtout, dans les *Nuits de Paris*, le morceau qui commence par ces mots : Mercier ! ô rare et sublime courage ! p. 2897.

(2) Restif pensait que si Voltaire, au lieu de naître à Paris, fût né dans la basse Bourgogne, il aurait surpassé tous les grands écrivains de l'antiquité. Son unique défaut, dit-il, je l'ai vivement senti, est d'être né Parisien; c'est ce qui l'a *frivolisé, agré- menté, superficiellisé*, etc. *Théâtre*, t. 3, p. 418.

(3) Ce volume est le seul des *Idées singulières* qu'on recherche encore; voici les titres des autres ouvrages qui complètent cette collection : le *Mimographe, ou le Théâtre réformé*, 1770, in-8°; — le *Gynographe, ou la Femme réformée*, 1771, in-8°; — l'*Anthropographe, ou l'Homme réformé*, 1782, in-8°; — le *Thesmographe, ou les Lois réformées*, 1789, in-8°. Ce dernier volume est rare.

(1) Le nouvel avertissement sur son théâtre. Restif composait souvent des passages entiers sans manuscrit; et ces morceaux étaient, à son avis, les meilleurs, les mieux écrits, les mieux pensés.

perverti, 1776, 4 vol. in-12. C'est le meilleur ouvrage de Restif, et celui qui a fait sa réputation. « Dans ce roman, dit Laharpe, rien n'est digéré, rien n'est motivé, rien n'est bien écrit : et ce pendant, au milieu de ce chaos, on est tout étonné de trouver des morceaux qui prouvent « de la sensibilité et de l'imagination. Il y a, « dans ce mauvais roman, de quoi en faire deux « ou trois bons, si les matériaux avaient été « mis en œuvre par un homme d'un vrai talent » (*Corresp. russe*). » 7° *La Paysanne pervertie*, *ibid.*, 1776, 4 vol. in-12. C'est une suite de l'ouvrage précédent, mais très-inférieure. 8° *Le Nouvel Abailard, ou Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus*, 1778, 4 vol. in-12. 9° *La Vie de mon père*, 1779, 2 vol. in-12; 3° édit., 1788. Quoique le fonds de cet ouvrage soit d'une grande simplicité, la lecture en est très-attachante. On y trouve des détails pleins de vérité, et d'une naïveté précieuse. 10° *La Malédiction paternelle, Lettres sincères et véritables de Dulis, etc.*, 1779, 3 vol. in-12. 11° *Les Contemporaines, ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, 1780, et année suivante, 42 vol. in-12, fig. « C'est, dit l'auteur, un ouvrage de médecine « morale; si les détails en sont licencieux, les « principes en sont honnêtes, et le but en est « utile. Qu'est-ce qu'un romancier? le peintre « des mœurs. Les mœurs sont corrompues, de- « vais-je peindre les mœurs de l'Astrée? » 12° *La Découverte australe*, par un homme volant, 1780, 4 vol. in-12. C'est une imitation des *Voyages de Gulliver* et de *l'Ile inconnue* (*voy. SWIFT et GRIVEL*) : elle n'eut aucun succès. L'auteur s'en plaignit sans se décourager : « J'ai entendu « dire à quelqu'un que dans ce siècle *esprité*, « personne ne l'avait compris à Paris, excepté « deux médecins, MM. Guibert de Préval et « Lebègue de Presle. » 13° *Théâtre*, 1784-1793, 7 vol. in-12. On y trouve dix-sept pièces de différents genres, dont quelques-unes ont été essayées sur les théâtres forains, mais sans succès. L'auteur n'en était pas moins persuadé qu'elles étaient toutes des chefs-d'œuvre. En prenant, dit-il, les pièces de mon théâtre, deux bagatelles exceptées, les comédiens auront du monde et de l'argent, encore que je tombe à chaque première représentation. 14° *Ingénue Saxancourt, ou la Femme séparée*, 1785, 3 vol. in-12; c'est l'histoire de sa fille aînée. 15° *La Femme infidèle*, 1786, 4 vol. in-12. Il a publié, sous le nom de *Maribert Courtenay* (1), ce roman, qui contient le tableau le plus hideux des désordres de sa femme. 16° *Les Veillées du Marais, ou Histoire du grand prince Oribau, et de la vertueuse princesse Oribelle*, 1786, 4 vol. in-12. Il regardait cet ouvrage ennuyeux et mal écrit,

comme très-propre à diriger l'éducation d'un prince destiné au trône; et il le fit paraître sous le titre de *l'Instituteur du prince royal*, 1791, 4 vol. in-12. 17° *Les Nuits de Paris, ou le Spectateur nocturne*, 1787, 14 vol. in-12; recueil d'anecdotes insipides ou scandaleuses. 18° *Les Provinciales*, 1789-1794, 12 vol. in-12; c'est le pendant des *Contemporaines*. 19° *Le Drame de la vie*, contenant un homme tout entier, pièce en treize actes, des *Ombres chinoises*, et en dix pièces régulières, 1793, 5 vol. in-12 (1). 20° *Le Cœur humain dévoilé*, 1794-1797, 16 vol. in-12 (2). C'est un tissu de sottises. L'auteur, après l'avoir terminé, écrivit sur une pierre de l'île St-Louis : « *Je puis mourir, j'ai fini mon grand ouvrage.* » 21° *La Philosophie de M. Nicolas*, 1796, 3 vol. in-12. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que ce n'est pas celle du sens commun (*voy. l'analyse de cet ouvrage, dans le n° 34 du Journal littéraire de Clément*). On peut signaler encore parmi les ouvrages de Restif un écrit licencieux intitulé *l'Anti-Justice*, dont l'impression n'a pas été achevée et dont on ne connaît qu'un seul exemplaire en épreuves. Restif avait annoncé un grand nombre d'autres productions qu'il n'a jamais sans doute composées, peut-être en avait-il ébauché quelques-unes qu'il n'a pas pu terminer ou faire imprimer et dont les manuscrits sont perdus. Ses divers ouvrages sont accompagnés de gravures qui sont nombreuses dans certains d'entre eux (notamment dans les *Contemporaines*), et dont il fournissait des dessins dénués de proportion; mais curieux pour les costumes de l'époque. Le portrait de Restif a été gravé in-4° (3). Depuis quelques années, Restif qui avait été longtemps oublié, est devenu l'objet de l'attention des bibliophiles et des littérateurs. M. Gérard de Nerval a publié sur son compte plusieurs articles dans la *Revue des Deux-Mondes*. M. Charles Monselet a mis au jour sous le titre de *Restif de la Bre-*

(1) L'auteur l'a fait précéder de ce court avertissement : *Lecteur! lisez le plus intéressant des ouvrages, sans craindre le scandale. C'est parmi les pièces justificatives imprimées à la suite que se trouve la lettre à Grimod de la Reynière, citée plusieurs fois dans le corps de l'article.*

(2) Cet ouvrage, qui porte aussi le titre de *Monsieur Nicolas*, est une autobiographie des plus étranges, dans laquelle Restif raconte fort en détail tous les écrits dans lesquels l'entraîna la fougue de son tempérament. Les récits qu'il fait sont souvent d'un genre si risqué qu'il a reconnu lui-même la nécessité de faire usage de la langue latine. Il y a très-peu d'exemples de confessions semblables, et elles sont le résultat de l'orgueil et non de l'humanité.

(3) Les *Posthumes, lettres écrites après la mort de son mari, par sa femme qui le croit à Florence*, 1802, 4 vol. in-12, furent publiées sous le nom de Cazoite, et saisies par la police, qui ne saisissait alors que très-rarement. Cubières-Palmézeaux a publié *l'Histoire des campagnes de Marie, ou Episode d'une jolie femme*, ouvrage posthume de Restif, 1811, 3 vol. in-12. Restif de la Bretonne a fait le texte des *Monuments du costume physique et moral de la fin du 18^e siècle*, in-fol., orné de 24 planches de Moreau le jeune. J'ai donné, dans la *Décade philosophique*, du 11 avril 1806, une *Notice* sur Restif; le numéro du 16 juin contient une lettre de Jouyneau-Desloges sur le même personnage. En 1796, Restif fit placer dans Paris une affiche, qui est conservée dans le *Magasin encyclopédique*, 2^e année, t. 3, p. 551. Elle se termine ainsi : « N. Restif a été sans doute oublié « dans la première formation de l'Institut national; on avait ou- « blié l'article *Paris* dans l'*Encyclopédie*. » A. B.—T.

(1) Ce qui signifie que *Bertro Courtenay Mariest* l'auteur de l'ouvrage. Il est fort singulier qu'on ait attribué à la femme elle-même un livre dans lequel elle est traitée d'une manière odieuse.

tonne, sa vie et ses amours (Paris, 1857, in-12); un travail curieux qu'accompagne une liste détaillée des ouvrages de Restif; cette énumération est faite avec soin, mais peut-être contient-elle quelques inexactitudes; nous doutons très-fort par exemple que le *Paysan pervers* ait eu quarante-deux éditions à Londres; très-probablement il n'a pas été une seule fois imprimé en Angleterre, mais des typographes français ou belges ont mis, selon un usage alors fort répandu, le nom de Londres sur le frontispice.

W—s.

RESTOUT (JEAN), peintre d'histoire, deuxième du nom, naquit à Rouen le 26 mars 1692; il était fils de Jean Restout et de Marie-Madeleine Jouvenet, sœur et élève de Jean Jouvenet. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut confié à ses oncles Thomas, Pierre et Eustache Restout, ces deux derniers religieux, l'un prémontré, l'autre bénédictin. Eustache le conduisit chez son oncle maternel Jean Jouvenet. Le jeune élève, dans cette maison, aurait pu trouver un écueil non moins dangereux que celui des revers, c'étaient les douceurs de l'aisance au milieu d'un monde poli. Heureusement, un « regard du maître ramena l'élève à l'étude ». Comme l'a dit avec tant d'à propos M. le marquis de Chennevières, rien n'est plus respectable dans l'histoire de l'art français « que ces quelques familles qui semblent avoir eu, de même que la tribu de Lévi, dans l'ancienne loi, le privilège et l'hérédité de la prêtrise de l'art ». En effet, dans ces familles des Restout et des Jouvenet, toute alliance vient aboutir à des familles d'artistes. Jean fut agréé à l'académie le 29 mars 1717, sur le tableau qu'il avait exécuté pour le concours de Rome et qui représentait *Vénus demandant à Vulcain des armes pour Enée*. Le 28 janvier 1720, il fut reçu académicien sur *Aréthuse se dérobant aux poursuites d'Alphée*, aujourd'hui à St-Cloud. Il passa par toutes les charges académiques : adjoint à professeur (6 mai 1730), professeur (28 novembre 1733), adjoint à recteur (26 mars 1746), recteur (27 mai 1752), directeur (5 juillet 1760), chancelier (1^{er} août 1761). Il fut reçu également membre des académies de Rouen (27 août 1748) et de Caen (8 février 1749). On peut citer au nombre de ses élèves, outre son fils Jean-Bernard (voy. ci-après), Wamps de Lille, Moinet, le chevalier de Chânes, Jean-Baptiste Deshayes, Ch.-Nic. Cochin; enfin, ajoutons que Jean Restout prit part aux salons de 1727 à 1763, et qu'il mourut aux galeries du Louvre le 1^{er} janvier 1768; il fut inhumé le lendemain à l'église St-Germain l'Auxerrois. Il avait épousé le 14 novembre 1729, à l'église St-Sulpice, Marie-Anne Hallé, fille de Claude Hallé, lui-même professeur à l'académie royale de peinture. Il a été gravé par Cochin, Tardieu, Drevet, Chenu, J. Audran et Levasseur. Le musée de Metz possède son portrait peint par lui-même; le Louvre, celui qu'en a laissé Dela-

tour (1746). P.-E. Moitte l'a gravé; on le trouve à la chalcographie. Outre le *Christ guérissant le paralytique* et *Ananie imposant les mains à St-Paul*, conservés au Louvre, et divers tableaux aux galeries de Versailles, on trouve encore des œuvres de l'artiste rouennais dans les musées de Rouen, de Lille, d'Orléans, de Reims, de Tours, d'Alençon; dans les galeries de Darmstadt, Copenhague, Madrid, Florence, et au musée de l'Ermitage. D'une imagination féconde, Jean Restout s'est principalement attaché aux grandes compositions; sa touche, pour être parfois vague et molle, son style, pour manquer quelquefois de noblesse, n'empêchent pas que Jean Restout soit un grand peintre, à une époque surtout de transition. Les études nouvelles auxquelles il a donné naissance ont servi à lui restituer la véritable place qui doit lui être assignée dans l'école française. On peut consulter sur cet artiste : *Mariette, abecedario*, t. 4, p. 381-387; le *Journal des savants* (avril 1768); le *Mercure de France* (février 1768); le *Nécrologe* (1769); la *Galerie française*, n° 8 (notice rédigée sur les mémoires de son fils); enfin et surtout le 3^e volume des *Peintres provinciaux de l'ancienne France*, par Ph. de Chennevières. — RESTOUT (Jean-Bernard), peintre et graveur, fils et élève du précédent, naquit à Paris le 22 février 1732, et y mourut le 30 messidor an 5 (18 juillet 1795). Second prix de Rome en 1755, sur *Elie ressuscitant le fils de la Sunamite*, il obtint le premier en 1758, sur *Abraham conduisant Isaac au sacrifice*. Il fut agréé à l'académie le 28 septembre 1765 et reçu académicien le 25 novembre 1769, sur *Jupiter et Mercure à la table de Philémon et Baucis* (aujourd'hui au musée de Tours). Toutefois, en 1771, il se sépara de l'académie pour n'avoir pas voulu se soumettre au règlement qu'elle imposait relativement aux tableaux à exposer au salon. Il n'a figuré que deux fois aux expositions publiques, en 1767 et en 1771. Ses démêlés avec l'académie et des chagrins de famille lui avaient fait abandonner son art. Sous le ministère de Roland, il avait sollicité et obtenu au garde-meuble la place qu'y avaient occupée précédemment Fontanieu et Thierry. Malheureusement il fut impliqué dans l'affaire du vol du garde-meuble et emprisonné à St-Lazare, et, sans la réaction de thermidor, qui lui rendit la liberté, il eût porté sa tête sur l'échafaud. Le Louvre possède de Jean-Bernard Restout un *St-Bruno en prière dans le désert*. M. Prosper de Baudicour, dans son *Peintre graveur français*, a décrit les cinq pièces gravées par l'artiste qui nous occupe. Nous terminerons cet article en donnant un tableau généalogique de la famille artiste si nombreuse des Restout : — RESTOUT (Marguerin), le plus ancien. — RESTOUT (Marc), son fils, né à Caen le 14 janvier 1616, où il décéda le 3 avril 1684; il fut élève de Noël Jouvenet; au nombre de ses dix enfants, nous citerons : Res-

tout (Jacques), né avant 1655, élève de Letellier de Vernon; Restout (Eustache), né à Caen le 12 novembre 1655; prémontré de l'abbaye de Mondaise, il a peint des plafonds pour diverses églises; Restout (Jean), premier du nom, né à Caen le 26 mars 1663, y décédé le 28 octobre 1702, élève de son père Marc; Restout (Charles), né à Caen le 1^{er} janvier 1668, bénédictin; enfin Restout (Thomas), peintre de portraits, né à Caen le 15 mars 1671, y décédé le 2 mai 1755.

B. DE L.

RESTY (JUNIUS-ANTOINE, comte DE), né en 1755 dans la république de Raguse, y fit ses études chez les jésuites avec succès, et après les avoir terminées, se voua à la carrière politique. Il avait fréquenté le barreau, lorsqu'à trente-sept ans il entra au sénat de sa patrie. Il fut en 1797 mis à la tête de la république. Lorsque les armées françaises se furent emparées de Raguse, Resty se retira à la campagne et s'y occupa de littérature. Il ne revint à Raguse qu'en 1814 et y mourut le 31 mars de la même année. On a publié après sa mort un recueil de ses poésies latines sous ce titre : *Junii Antonii comitis de Restiis, patricii Ragusini, carmina*, in-8°. On y trouve vingt-cinq satires, neuf élégies, des épîtres, des odes, des poésies mêlées (voy. le *Journal des savants* des mois de juillet et novembre 1817).

— Un autre *Giugno RESTY*, mort en 1736, fut poète et historien. Il était dépositaire des écrits de Gondola (voy. ce nom). On connaît de lui sept pièces de vers, imprimées à la tête de la version des Psaumes en slavon par Barth. Betterra, et une *Histoire de Raguse*, écrite en italien et la plus récente que l'on possède; elle est divisée en treize livres, mais se termine à l'an 1451. Vladislav Gozze, qui survécut onze ans à son ami Resty, est l'auteur de la préface (Appendix, *Stor. lett. di Ragusa*, p. 14 et 239).

A. B—T.

RETHHEL (ALFRED), peintre allemand, né à Aix-la-Chapelle le 15 mai 1816, montra de très-bonne heure les plus rares dispositions pour les arts du dessin; il suivit dès l'âge de quatorze ans les cours de l'école de Dusseldorf, et bientôt il se plaça au niveau de ses maîtres. L'*Établissement du christianisme dans les Gaules* fut le sujet du premier tableau de grande dimension qu'il exécuta, et il fut accueilli avec les plus vifs éloges. *Daniel dans la fosse aux lions*, *St-Martin partageant son manteau*, le *Corps de Gustave-Adolphe retrouvé sur le champ de bataille de Lutzen* suivirent ce brillant coup d'essai et ne rencontrèrent pas moins de sympathie. Une énergie remarquable éclate dans une composition véritablement dramatique représentant *Némésis poursuivant un meurtrier*, et, selon un récit qui n'est peut-être qu'une légende, un individu d'un rang élevé, auquel le sort adjugea ce tableau mis en loterie, perdit la raison, tant furent vifs les remords qui s'éveillèrent dans sa conscience, chargée d'un crime resté ignoré. A vingt-cinq

ans Rethel était déjà célèbre, mais il excitait à bon droit l'envie de ses professeurs qu'il avait dépassés, de ses contemporains qu'il effaçait. On discuta son talent, on s'efforça de le nier dans les ateliers de Dusseldorf. L'artiste prit cette ville en dégoût et se rendit à Francfort, où il continua de travailler avec zèle. Bientôt il rencontra l'occasion qu'il ambitionnait de produire quelque œuvre grandiose. La décoration de la grande salle de l'hôtel de ville d'Aix-la-Chapelle fut mise au concours; il s'agissait de représenter à fresque les principaux traits de l'histoire de Charlemagne. Rethel envoya ses projets, et, bien que le jury fût en partie composé d'artistes de Dusseldorf, peu bienveillants à son égard, le mérite des compositions qu'il proposa ne permit pas d'hésiter. L'artiste consacra plusieurs années à retracer les conquêtes, les travaux du puissant empereur, qu'il montra triomphant des Saxons, battant les Sarrasins en Espagne, fondant des cathédrales, se faisant couronner à Rome. Une vingtaine de compositions, retraçant les traits les plus saillants de la vie de Charles le Grand et de ses successeurs, vinrent ainsi se ranger parmi les plus remarquables productions de l'art moderne germanique. Divers portraits historiques, entre autres celui de Charles-Quint, furent aussi exécutés avec succès pour décorer diverses salles de l'édifice qu'il s'agissait d'embellir. Ces travaux n'empêchaient pas Rethel de se distraire en dessinant; il fournit des illustrations remarquables à plusieurs ouvrages, notamment à l'*Histoire universelle* de Rotteck. La crise de 1848 l'agita fortement; il frémit à l'aspect des bouleversements qui menaçaient la société, et il exprima avec énergie ce sentiment dans une suite de lithographies qu'il intitula *la Nouvelle danse des morts*. Reprenant le vieux thème cher à Holbein et à des artistes du moyen âge, il lui donna une autre physionomie. La Mort ne s'en prend plus à des prélats, à des marchands, à des personnes isolées de tout âge et de toute condition : elle marche à la tête d'une bande d'émeutiers; elle élève des barricades; elle saccage des palais; elle pousse au pillage et à l'incendie; elle tient une balance dont un des plateaux contient la couronne d'un roi, dans l'autre un vagabond déguenillé pose sa pipe, et la pipe, plus pesante que la couronne, fait tomber celle-ci. Ces dessins furent très-remarqués, et c'était justice. La santé de Rethel était affaiblie; il se rendit à Rome, et il conçut l'idée d'une série de dessins représentant les campagnes d'Annibal; il ne put achever ce projet; sa tête s'égara, et il fut ramené en Allemagne, où il passa quelques années, entouré de soins affectueux, mais réduit à la situation la plus triste. Toute intelligence avait disparu de cette organisation jadis si brillante; la mort vint, en juin 1859, frapper le malheureux artiste, qui s'était survécu à lui-même. Z.

RÉTIF DE LA BRETONNE. Voyez RESTIF.

RETORD (PIERRE), évêque d'Acanthe et vicaire apostolique du Tong-king occidental, naquit le 19 mai 1803 à Renaison (Loire). Après avoir exercé les fonctions de vicaire à St-Georges de Lyon, il vint à Paris en 1831 et entra au séminaire des missions étrangères. Il partit la même année pour l'extrême Asie. Le 28 juin 1832, il quitta Macao dans la compagnie de M. Cornay, qui fut martyr en 1837, et de MM. Suat et Rouge, qui devaient succomber prématurément, victimes des fatigues et de l'intempérie du climat; M. Suat en 1833 et M. Rouge en 1835. Le nouveau missionnaire était destiné pour le Tong-king occidental, dont Mgr Havard, évêque de Castorie, était le vicaire apostolique. Avec le prélat, huit prêtres européens et quatre-vingts prêtres indigènes cultivaient cette Eglise, qui comptait environ cent quatre-vingt mille chrétiens. Mais la persécution qui avait éclaté en 1831, sévissait alors avec violence : les missionnaires fugitifs n'exerçaient qu'en secret le saint ministère; les chrétiens souffraient cruellement; les couvents et les oratoires étaient dévastés et rasés. C'est sous de tels auspices que le 12 juillet 1832 Retord descendit *furtivement, comme ceux dont les pieds courent au mal* (1), sur cette terre annamite où il devait, durant vingt-sept ans, s'employer tout entier et succomber enfin de la mort des justes. A cette époque même, M. Jaccard, prêtre des missions étrangères, venait d'être condamné à servir comme soldat. En même temps, Retord apprenait la mort prématurée de M. Deschavannes, son parent et son ami, avec qui lui-même avait formé jadis ses projets de mission. Ce zélé missionnaire avait péri victime des fatigues apostoliques et de l'insalubrité du climat laocien. Enfin Retord lui-même, à peine arrivé, fut attaqué d'une maladie violente, et son état fut jugé mortel. Mais Dieu le réservait pour de mémorables œuvres et le retira des portes de la mort. Retord a tracé dans une lettre le tableau des calamités auxquelles était en proie l'Eglise annamite : les persécutions sanglantes, les guerres civiles et étrangères, le choléra, la famine, les brigandages de terre et de mer, et la tyrannie du prince. Mais le nouveau missionnaire acceptait avec amour ces sanglantes épines, rayons de la couronne des hommes apostoliques. Le 10 octobre, un prêtre tongkinois fut décapité pour la foi; le 6 janvier 1833, le roi rendit un nouvel édit contre la religion chrétienne et fit condamner à mort M. Gagelin. Retord gisait de nouveau sur la couche des mourants; et il demeura longtemps, comme il le dit lui-même (2), « étendu sur le plancher de sa cabane, sans pouvoir ni marcher, ni dormir, ni guérir, ni mourir ». Enfin, après qu'il eut été brisé par de nombreuses maladies, la force de son tempé-

rament finit par triompher. Une formidable révolte éclatait à la même époque. Elle avait pour but de replacer sur le trône la dynastie dépossédée quarante ans auparavant. Elle dura d'avril en juin avec des succès divers, et finit par être étouffée dans le sang. Alors le missionnaire commençait à posséder la langue annamite; il exerçait avec ardeur le saint ministère, et, à l'exemple de l'Apôtre, il surabondait de joie au milieu des tribulations. Il trouvait à cueillir de belles roses spirituelles, et, ainsi qu'il le dit lui-même (1), « il commençait à être familiarisé avec la misère ». Il ajoutait : « Je l'ai prise désormais pour épouse; « jusqu'à la mort je pense vivre avec elle, et « voilà pourquoi je ne la crains plus ». Cependant les martyres se multipliaient. En Cochinchine, M. Gagelin fut mis à mort le 17 octobre 1833, et six jours après, Paul Doi-Buong, capitaine des gardes du roi. Le P. Odorico, missionnaire italien, mourut en prison le 25 mai 1834. La plupart des missionnaires étaient fugitifs. Dans une de ses courses, Retord eut la consolation d'une entrevue avec son vicaire apostolique, Mgr Havard; mais, au milieu des saints embrassements de l'arrivée, Retord était sans parole, et sa langue ne se délia que pour dire au prélat : « J'ai oublié le français; » tant il avait revêtu la nature et les formes annamites. Cependant, au bout d'un court intervalle, il retrouva sa langue maternelle et put se consoler avec son pasteur dans les saintes effusions de la charité. Le 30 novembre 1835 eut lieu en Cochinchine le martyre de M. Marchand. La persécution devint plus violente encore. Retord, ainsi que ses confrères, durent chercher des asiles plus sûrs et s'enfoncer au sein même de la terre. Le 20 septembre 1837, M. Cornay fut mis à mort, et en juillet 1838, les deux vénérables évêques de l'ordre de St-Dominique, MMgrs Delgado et Henarez, l'un vicaire apostolique et l'autre coadjuteur du Tong-king oriental, trois dominicains espagnols et sept prêtres indigènes cueillirent la palme du martyre. Bientôt M. Jaccard périt étranglé, et le 21 septembre, Mgr Dumoulin Borie, évêque nommé d'Acanthe, fut décapité. Au milieu de ces persécutions, Retord se vit appelé à la dignité épiscopale, sous le titre d'évêque d'Acanthe, et alla aux Philippines pour y recevoir la consécration épiscopale. Le 16 janvier 1841, il rentra sur le sol annamite, quatre jours avant que le roi Minh-menh ne laissât son royaume, qu'il avait souillé de tant de crimes, à son fils Thieu-tri, qui fut un tyran plus abominable encore. Cependant Retord consacrait Mgr Hermosilla, dominicain, vicaire apostolique du Tong-king oriental, qui lui-même allait se sacrer un coadjuteur. « Il fallait se hâter, écrivait Mgr Retord, d'imprimer l'onction sainte sur d'autres « fronts, quand notre tête était peut-être à la

(1) Lettre du 2 août 1832, *Annales de la propagation de la foi*, t. 6.

(2) Lettre du 26 avril 1833, *Ann.*, t. 7.

1) Lettre du 11 janvier 1834, *Ann.*, t. 7.

« veille de tomber sous le fer des bourreaux. » MM. Galy, Bernéux, Charrier, Miche et Duclos étaient faits prisonniers, mis à la torture et condamnés à mort. Retord était l'historien des épreuves et de la captivité des confesseurs de la foi, et les racontait avec un amour de pasteur et de père. En février 1843, la corvette française *l'Héroïne*, commandée par M. Favin-Lévêque, parut devant Touranne. Le commandant français exigea la remise des cinq missionnaires prisonniers et l'obtint le 12 mars. Au milieu de tant d'épreuves, Retord exerçait son ministère avec une confiance absolue. Des milliers d'indigènes accouraient sur ses pas : il célébrait des messes pontificales, et les mandarins fermaient les yeux; des païens venaient le visiter, et plusieurs d'entre eux se convertissaient. Cependant l'accroissement de l'Eglise annamite, qui se multipliait au milieu des martyrs, avait obligé le pape Grégoire XVI à diviser le vicariat de Retord. Il se choisit alors pour coadjuteur dans son vicariat Mgr Jeantet, qu'il consacra en 1847. Peu après eut lieu l'expédition du commandant Lapierre, qui fut si funeste à l'Eglise annamite : elle accrut la fureur du roi et provoqua de nouveaux édits, qui remirent en vigueur les décrets sanguinaires de Minh-menh. Le 4 novembre de la même année, Thieu-tri mourut et eut Tu-duc pour successeur. Si zélé dans la persécution, Retord se multipliait, s'il était possible, dans les intervalles de calme. Les calamités renouelaient son zèle. Il existait alors une peste terrible : la maladie commençait par un ulcère à la main ou à la tête; les parties affectées s'enflaient démesurément et la mort venait rapidement. « Le fléau pestilentiel, dit Retord, couvrait d'un village à l'autre et terrassait les hommes presque aussi promptement que les moissonneurs abattent les épis de blé. » Au milieu des fléaux de la peste et du choléra, dans le calme de la mort, l'évêque missionnaire marchait à la clarté du soleil et prodiguait aux chrétiens et aux païens les secours spirituels et temporels. A la même époque, la petite vérole enlevait le tiers des enfants nouveau-nés. Retord eut la consolation de propager en Cochinchine, avec un grand succès, le vaccin apporté d'Europe par M. Castex, l'un de ses missionnaires. Dans les contagions dont nous avons parlé, douze prêtres indigènes succombèrent; Retord et MM. Castex, Schœffler, Néron et Le-grand furent atteints par le fléau et survécurent. On calcula que deux millions et demi de païens avaient été moissonnés. Mais le danger cessant, les persécuteurs, qui avaient fui, reparurent. M. Schœffler fut mis à mort le 1^{er} mai 1851 et M. Bonnard une année après jour pour jour. Et cependant l'admirable évêque continuait à accomplir toutes les œuvres de son ministère. Il exerçait ses missionnaires, les prenant avec lui pour les initier à l'administration, leur donnant une

bonne règle de conduite dans leurs rapports avec les prêtres indigènes et avec les chrétiens, et leur faisant adopter un système de missions parfaitement en harmonie avec les méthodes de confrères plus anciens, afin qu'il y eût entre tous les missionnaires unité d'efforts, identité de vues et uniformité d'action; afin qu'ils agissent comme une armée rangée en bataille, avec un ordre imperturbable et un courage invincible (1). En vain la santé de Retord se trouvait altérée et sa vue très-affaiblie. Il demandait des miracles au ciel afin de continuer ses travaux excessifs. Un édit sanguinaire fut publié en septembre 1855. Retord, tantôt fugitif et tantôt en paix, voyait ses infirmités s'aggraver et cependant voulait travailler toujours. Son collège était-il ruiné et ses élèves dispersés, quelques semaines plus tard il rassemblait les enfants du sanctuaire, relevait les murailles de bois de la maison de Dieu et reprenait l'œuvre interrompue. Il était secondé dans ses prodigieux travaux par son vénérable coadjuteur, Mgr Jeantet, sur la brèche depuis trente-six ans, qui consacrait le reste de ses forces à polir et tailler les pierres vivantes de l'Eglise annamite, et auquel il avait décerné le beau nom mystique d'*évêque tailleur de pierres*. C'est ainsi qu'il célébra solennellement la fête de Pâques. Après Pâques, il réunit tous ses confrères pour la retraite spirituelle, afin de les fortifier et de se fortifier lui-même. A la fin de juillet, tous se dispersèrent de nouveau. Dans les derniers mois de 1856, M. de Montigny fut chargé par le gouvernement français de négocier des traités avec le Cambodge et la Cochinchine; mais sa démarche n'eut aucun succès, et son départ, en 1857, fut le signal d'une persécution plus vive. Au commencement de 1858 eut lieu à Ke-vinh une retraite générale pour tous les théologiens en état d'être promus aux différents ordres, pour les élèves du collège et pour tous les chrétiens du canton. Retord la présidait entouré de cinq confrères européens et d'un certain nombre de prêtres indigènes. Quatorze confessionnaux étaient ouverts aux fidèles. Ceux-ci accouraient en foule de la montagne et de la plaine, et les chrétiens flottantes vivant sur des barques venaient de toutes les parties du fleuve jeter l'ancre à quelques pas de l'église. Rien n'interrompit cette admirable fête. Mais la Providence allait permettre des épreuves suprêmes pour l'Eglise annamite. Mgr Diaz, évêque de Plátée, fut arrêté, et le 21 mai 1858, jour de l'Ascension, M. Castex, provicaire de Retord depuis neuf ans, mourut de maladie. Cette mort fut un glaive de douleur pour le cœur de l'évêque; car il espérait se donner M. Castex pour successeur au gouvernement de son Eglise. Enfin eut lieu l'expédition franco-espagnole, destinée à venger le sang des martyrs, à revendiquer au

(1) Lettre du 1^{er} mai 1851, *Ann.*, t. 24.

nom de la France l'effet des traités conclus par le roi Louis XVI avec le souverain de la Cochinchine et à fonder au milieu de l'Asie un établissement permanent. Mais, au début de cette expédition, le tyran cochinchinois, ivre de fureur, mit à feu et à sang les églises chrétiennes, et au bout de tous ses travaux, le vénérable évêque, errant dans des forêts pestilentielles, y succomba victime de la fièvre des bois, le 22 octobre 1858, à l'âge de 55 ans. Ainsi se termina, dans le délaissement et la misère, cette vie héroïque, sanctifiée par vingt-sept ans d'apostolat, dont dix-huit avec la dignité si laborieuse de vicaire apostolique. La *Vie de Mgr Retord* a été publiée en 1859, à Lyon, in-8°. L. P—s.

RETZ (GILLES DE LAVAL, seigneur de), trop fameux sous le nom de maréchal de Retz, né vers l'an 1396, était l'aîné des fils de Gui de Laval, deuxième du nom, seigneur de Retz, cadet de la maison de Laval et de Marie de Craon de la Suze. Il perdit son père en 1416, servit d'abord le duc de Bretagne, son souverain, et l'on voit son nom cité dans l'histoire en 1420 et 1425. Etant passé au service du roi de France Charles VII, il emporta d'assaut, en 1427, le château du Lude, dont il tua le commandant. Il reprit encore aux Anglais la forteresse de Rennefort et le château de Malicorne, dans la Maine. En 1429, il fut un des principaux capitaines qui aidèrent Jeanne d'Arc à faire entrer des vivres dans Orléans, et il se distingua à la prise de Gergeau. Il était, ainsi que son frère René, sire de Laval, l'un des chefs de l'armée qui accompagna le roi à Reims cette année pour y être sacré. Le sire de Laval fut fait comte dans cette occasion, et il est probable que le sire de Retz fut nommé aussi maréchal de France. En l'élevant si jeune à cette dignité, peu prodiguée alors, on ne considéra pas moins son mérite et ses services que sa naissance. Il est certain qu'il était décoré de ce titre au sacre de Charles VII et que ce fut lui qui apporta la sainte ampoule de l'abbaye de St-Remi à l'église métropolitaine. Il était de plus conseiller et chambellan du roi. Il se signala, en 1430, à la prise de Melun, et l'année suivante à la levée du siège de Lagny par les Anglais. En 1436, il commandait avec le maréchal de Rieux l'avant-garde de l'armée française, sous les ordres du connétable de Richemont; cette armée étant arrivée devant Sillé dans le Maine en présence des Anglais, les deux partis se séparèrent sans combattre. Ici paraît finir la carrière militaire et honorable du maréchal de Retz. Il ne nous reste plus que la tâche pénible d'offrir le tableau des extravagances, des vices et des crimes monstrueux qui ont plus contribué que ses exploits à sa malheureuse célébrité. Héritier à vingt ans d'un patrimoine considérable et marié quatre ans après à Catherine de Thouars, qui lui avait apporté plusieurs terres en dot, il était devenu l'un des plus riches seigneurs du royaume, en 1432, par la mort de son aïeul ma-

ternel, Jean de Craon, seigneur de la Suze, de Chantocé, d'Ingrande, etc. On évaluait sa fortune à trois cent mille livres de rente, qui seraient plus d'un million aujourd'hui, sans compter les profits de ses droits seigneuriaux, les émoluments de ses charges et un mobilier de cent mille écus d'or. Mais il en eut bientôt dissipé la plus grande partie par ses prodigalités, son faste et ses débauches. Il eut d'abord une garde de 200 hommes à cheval, dépense que les plus grands princes pouvaient à peine soutenir dans ce temps-là, et il traînait en outre à sa suite plus de cinquante individus, chapelains, enfants de chœur, musiciens, pages, serviteurs, etc., la plupart agents ou complices de son libertinage, et tous montés et nourris à ses dépens. Sa chapelle était tapissée de drap d'or et de soie. Les ornements, les vases sacrés étaient d'or et enrichis de pierreries. Il avait aussi un jeu d'orgues qu'il faisait toujours porter devant lui. Ses chapelains, habillés d'écarlate doublé de menu vair et de petit gris, portaient les titres de doyen, de chantre, d'archidiaque, même d'évêque, et il avait de plus député au pape pour obtenir la permission de se faire précéder par un porte-croix. Il donnait à grands frais des représentations de *Mystères*, les seuls spectacles connus alors. Pour se livrer à ces profusions, il aliéna une partie de ses terres à l'évêque de Nantes, aux chapitres de la cathédrale et de la collégiale de cette ville. En 1434, il vendit à Jean V, duc de Bretagne, les places de Mauléon, St-Etienne de Malemort, le Loroux-Botereau, Pornic et Chantocé. Sa famille, alarmée, obtint un arrêt du parlement de Paris qui défendait au maréchal d'aliéner ses domaines. Le roi n'ayant pas voulu approuver les ventes déjà faites, le duc de Bretagne s'opposa à la publication de ces défenses et refusa d'en donner de semblables dans ses Etats. Les parents du maréchal, irrités de ce refus, tâchèrent de conserver ces places dans leur maison et résistèrent au duc; mais il les reprit, ôta au comte de Laval, son gendre, la lieutenence générale de Bretagne et en revêtit le maréchal de Retz, avec lequel il consumma tous ses marchés en 1437. Ces ressources ne suffisant pas à Gilles de Retz, il avait depuis longtemps cherché d'autres moyens pour s'en procurer. Assez instruit pour son siècle, il eut recours à l'alchimie. De prétendus adeptes lui apprirent le secret de fixer les métaux; mais il manqua le *grand œuvre*. Dégouté de l'art d'Hermès, il se jeta dans la magie. Un Anglais, nommé messire Jean, et l'Italien François Prelati, furent successivement ses maîtres et l'aiderent dans ses conjurations. On dit qu'il promettait tout au diable excepté son âme et sa vie. Mais tandis qu'il prodiguait l'encens au démon et qu'il faisait l'aumône en son honneur, il continuait ses exercices pieux avec ses chapelains, alliant ainsi une extrême superstition aux pratiques les plus impies et à la dépravation de mœurs la plus criminelle. En effet, ce fut à cette

époque qu'il commença d'immoler des enfants, soit pour mettre plus de raffinement dans ses plaisirs abominables, soit pour employer leur sang, leur cœur ou quelques autres parties de leurs corps dans ses charmes diaboliques. Ses gens attiraient dans ses châteaux par quelques friandises des jeunes filles, mais surtout des jeunes garçons du voisinage, et on ne les en voyait plus sortir. D'autres agents, qui accompagnaient ce seigneur dans ses tournées en Bretagne, persuadaient aux artisans pauvres qui avaient de beaux enfants de les confier au maréchal, qui les admettrait parmi ses pages et se chargerait de leur sort. Des parents, des amis du sire de Retz, un Gilles de Sillé, un Prinçay, un Roger de Briquerville, semblent même avoir été les complices de ses horribles débauches, soit en lui procurant des victimes, soit en maltraitant ou en menaçant les parents pour étouffer leurs plaintes. Enfin le scandale fut si public et les réclamations si nombreuses que Gilles de Laval fut déferé à la justice. Arrêté au mois de septembre 1440, il fut renfermé dans le château de Nantes, et le duc de Bretagne chargea son commissaire, Jean de Toucherond, de commencer une enquête. Deux de ses gens furent arrêtés, Henri et Etienne Corillaud dit Pontou ou Poitou. Prelati ne vivait plus. La mort ou la fuite avaient dérobé les autres au supplice qu'ils avaient mérité. Confronté avec ses deux complices, le maréchal de Retz les désavoua pour ses serviteurs et dit qu'il n'avait eu que d'honnêtes gens à son service; mais la menace de la torture le fit changer de langage, et il confirma leurs déclarations par un aveu général et circonstancié de tous ses crimes. On frémit d'horreur en lisant les détails obscènes et atroces de cet épouvantable procès, dont l'instruction dura un mois et dont il existe dix manuscrits à la bibliothèque de Paris et un aux archives du château de Nantes. Jamais les tyrans les plus sanguinaires n'ont imaginé de cruautés plus exécrables que celles qu'il mêlait à ses infâmes voluptés. Les innocentes victimes de sa lubricité, âgées de huit ans jusqu'à dix-huit, furent toutes sacrifiées à sa férocité. Le nombre en paraîtra incalculable si l'on considère que ces massacres eurent lieu, presque sans relâche, dans ses châteaux de Machecoul, de Chantocé, de Tiffanges, dans son hôtel de la Suze, à Nantes, et dans la plupart des villes où il passait, et qu'ils durèrent huit ans, suivant ses propres aveux, ou quatorze ans, suivant la déclaration d'un de ses complices. Pour dérober les traces de ses forfaits, il faisait précipiter les cadavres dans les fosses d'aisances quand il était en voyage; mais dans ses châteaux, il les brûlait et en jetait les cendres au vent. Malgré ces précautions, on en trouva quarante-six à Chantocé et quatre-vingts à Machecoul. Le maréchal de Retz s'était en outre rendu coupable du crime de félonie. Après avoir vendu à son souverain la place

de St-Etienne de Malemort, il s'en était remis en possession en menaçant le gouverneur d'égorger son frère s'il ne la lui livrait pas. Con vaincu de tant de forfaits, Gilles de Laval fut jugé et condamné à mort avec ses deux vils agents par un tribunal que présida Pierre de l'Hôpital, sénéchal de Bretagne (1). Pour satisfaire avant de mourir un de ses goûts favoris, il demanda et obtint d'être conduit en procession par l'évêque de Nantes jusqu'au lieu du supplice. Le maréchal témoigna un repentir sincère, demanda pardon aux parents des enfants qu'il avait immolés, exhorta ses complices à la mort et à la pénitence, leur dit adieu et promit de les rejoindre en paradis. L'exécution eut lieu le 25 octobre 1440 (et non pas le 25 décembre, comme l'ont dit Mézerai et Moréri) dans la prairie de Biesse, remplacée par une rue qui porte aujourd'hui ce nom, à l'entrée du pont de la Madeleine. Le criminel fut étranglé; mais, par considération pour sa naissance, ses services et son repentir, le duc de Bretagne permit que son corps, qui devait être brûlé et jeté au vent, ne demeurât qu'un instant sur le bûcher et fût rendu à sa famille, qui le fit porter dans l'église des carmes, où il fut enterré. Le maréchal de Retz ne laissa qu'une fille, Marie de Laval, mariée deux fois et morte sans enfants en 1458. Son oncle René de Laval hérita de la seigneurie de Retz que sa fille unique, Jeanne de Laval, légua par testament, en 1481, à François II, duc de Bretagne. Nous avons rectifié dans cet article les erreurs des compilateurs dont la principale donnait lieu de croire qu'il mourut en 1438 ou 1442. Desessarts, qui a copié plusieurs de ces erreurs dans ses *Procès fameux*, ne donne point la date de celui du maréchal de Retz. A.-r.

RETZ (ALBERT DE GONDI, plus connu sous le nom de maréchal DE), naquit à Florence le 4 novembre 1532 d'une famille ancienne et qui, d'après les généalogistes, remplissait depuis plusieurs siècles les premiers emplois dans le gouvernement. Mais ses ennemis (et sa fortune lui en fit un grand nombre) lui donnent une origine beaucoup moins relevée (2). Amené fort jeune à Lyon, où son père tint quelque temps une maison de banque, il fut d'abord commis d'un financier et ensuite employé dans les vivres. Sa mère ayant obtenu la charge de gouvernante des enfants de France, que lui fit donner la reine Catherine de Médicis, dont elle avait gagné la confiance, introduisit Albert à la cour où elle l'avança rapidement. Il fut placé près du jeune roi Charles IX, et, selon Brantôme, « il le pervertit du tout et

(1) Guimar, dans ses *Annales nantaises*, dit que l'évêque de Nantes et le commissaire du grand inquisiteur de France furent au nombre des juges du maréchal. Le fait n'est pas impossible et se trouve peut-être dans le manuscrit de Nantes; mais nous n'en avons découvert aucun indice dans ceux que nous avons consultés.

(2) Voy. le *Discours merveilleux de Catherine de Médicis*, par Henri Estienne, ch. 64, où il dit que Gondi, Florentin, était issu de races de *Maranes*, et fils d'un banquier, qui, par deux fois, avait fait banqueroute à Lyon, etc.

« lui fit oublier et laisser toute la bonne nourriture que lui avait donnée le brave Cipierre (1) » (voy. ce nom). Charles le créa premier gentilhomme de sa chambre et grand chambellan, et le chargea de différentes missions honorables. Gondî commandait cent hommes d'armes à la journée de St-Denis, et il se signala, dit-on, à la bataille de Moncontour. On ne cite pas de lui d'autres services militaires, et il ne jouit pas de la réputation d'un grand capitaine. Il se rendit en 1570 à Spire pour épouser, au nom du roi, l'archiduchesse Elisabeth d'Autriche, qu'il eut l'honneur de ramener à Paris. Il passe avec Tavannes (voy. ce nom) pour avoir conseillé le massacre de la St-Barthélemy, et on l'accuse même d'avoir fait étrangler Loménie (voy. ce nom) dans sa prison pour s'emparer de ses dépouilles. Il reçut, en 1573, le bâton de maréchal, suivit au siège de la Rochelle le duc d'Anjou et accompagna ce prince en Pologne, d'où il parvint à le faire évader après la mort de Charles IX. Il représenta le connétable au sacre de Henri III, qui le fit successivement général des galères, chevalier du St-Esprit lors de l'institution de cet ordre, duc de Belle-Isle, gouverneur de Provence, de Nantes et de Metz, sous-lieutenant au marquisat de Saluces, et enfin généralissime. Retz avait assez d'adresse pour cacher son avidité sous l'apparence de la modération. Il ne parlait jamais de son crédit, qu'il avait l'air d'ignorer ou de n'employer que pour les autres, et il ne faisait obstacle à personne. S'étant aperçu que le duc de Joyeuse le remplaçait dans la confiance de Henri III, il se présente un jour à la porte du cabinet où le roi était enfermé avec le nouveau favori. L'huissier lui déclare qu'il a reçu l'ordre de ne point le laisser entrer. Retz insista, promettant deux mille écus, pénétra dans le cabinet, et, sans laisser au roi le temps de se remettre de sa surprise : « Sire, dit-il, je viens vous prier de me « faire une faveur; vous n'avez encore rien « donné à M. de Joyeuse, gentilhomme le plus accompli qu'il y ait dans votre cour : permettez-moi de lui faire présent de ma charge de « gentilhomme de la chambre. » Le roi finit par lui donner la permission qu'il demandait avec instance, et Joyeuse ne sut par quel témoignage récompenser ce don, sinon avec mille protestations d'amitié et de faveurs (voy. le *Journal de l'Estoile*, t. 1^{er}, p. 352). Quelquefois Retz savait faire entendre au roi le langage de la vérité. On rapporte qu'ayant vu Henri III, dans un moment de colère, frapper un de ses gentilshommes, il sortit de la cour et ne voulut pas y reparaitre

(1) Le Laboureur, dans ses *Additions aux Mémoires de Castelnau*, p. 104, avertit qu'il faut lire Brantôme avec précaution sur ce qu'il dit du maréchal de Retz; n'ayant pas obtenu de son alliance tous les avantages qu'il s'en était promis pour lui et pour sa maison, il a pris à tâche de le décrier et de lui imputer une partie du mauvais gouvernement et de la mauvaise éducation des enfants de France. Mais, ajoute le Laboureur, on peut dire que Retz n'eut aucune part en l'un ni en l'autre, pour n'avoir été ni ministre d'Etat, ni gouverneur des princes.

avant que le roi n'eût fait des excuses à l'offensé. Il contribua beaucoup à réunir ce prince avec le roi de Navarre pour tâcher d'étouffer la ligue, et il embrassa l'un des premiers le parti de Henri IV, qu'il servit fidèlement et dont il reçut de grandes marques de confiance. Il était avec le chancelier Chiverny et Beaulieu Ruzé, secrétaire d'Etat, l'un des trois commissaires nommés pour traiter avec le duc de Guise, qui demandait à faire sa soumission moyennant quelques garanties. La duchesse de Guise se plaignit au roi qu'il lui eût mis en tête trois hommes qui allaient, par trois chemins différents, à ne rien conclure; le premier (Chiverny) ne disant jamais rien de plus précis que ces mots : il faut voir, il faut aviser, faisons mieux; le deuxième (Retz) ne s'entendant pas lui-même, quoiqu'il parlât presque continuellement; et le troisième ne sortant jamais d'un ton grondeur. Le roi, touché de ses prières, chargea de cette affaire Sully (voy. ses *Mémoires*, liv. 4). Le poète Desportes, abbé de Tiron, donne la même idée du maréchal de Retz : « C'était, « dit-il, un homme sans esprit, parlant beaucoup, mais ne disant rien. » Cependant il figure parmi les auteurs dont se compose la *Bibliothèque de Lacroix-du-Maine*, qui loue son éloquence en regrettant qu'il n'eût encore rien mis en lumière de ses compositions. « Il mourut, dit l'Estoile, « chargé d'ans et de biens, mais d'une étrange « et cruelle maladie (1), le 12 avril (2) 1602, « laissant une réputation fort équivoque. » Il fut inhumé dans l'église Notre-Dame, où l'on voyait son tombeau en marbre, surmonté de sa statue à genoux. On trouve la représentation de ce monument, ainsi que son portrait, dans le tome 2 de l'*Histoire de la maison de Gondî*, par Corbinelli. En 1565, il avait épousé Claude-Catherine de Clermont, veuve de Jean d'Annebault, baron de Retz (3). Cette dame joignait à une rare beauté beaucoup d'esprit et de savoir; mais elle passait pour aimer le plaisir et l'intrigue. Lorsque les ambassadeurs polonais vinrent en France annoncer au duc d'Anjou son éléction au trône de Pologne, la maréchale de Retz leur servit d'interprète et s'entretint avec eux en langue latine. Elle savait aussi le grec et, dit Lacroix-du-Maine, elle composait en vers et en prose. Dorat et les autres poètes du temps ont célébré ses grâces et son esprit. Elle mourut le 25 février 1603, à l'âge de 58 ans, suivant l'Estoile, qui dit que cette dame fit une belle fin et mourut bonne chrétienne et repentante. Elle fut enterrée dans l'église de l'Ave-Maria, où l'on voyait son épitaphe. Philippe Cospean y prononça son oraison funèbre. W—s.

RETZ (PIERRE DE GONDÎ, cardinal de), frère du

(1) Il fut attaqué d'un chancre qui lui rongea la figure. Les protestants ne manquèrent pas de voir dans cette maladie un juste châtiement de Dieu.

(2) Par une transposition de chiffre, Corbinelli dit le 21 avril; et cette erreur a passé dans le *Dictionnaire* de Moréri, et de là dans les autres dictionnaires.

(3) Ce fut cette dame qui porta cette terre à son second mari.

précédent, naquit à Lyon en 1533, fit ses études dans les universités de Paris et de Toulouse, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, dut à la protection de Catherine de Médicis un avancement rapide. Nommé en 1565 évêque de Langres, il fut transféré sur le siège de Paris en 1570, revêtu de la dignité de chancelier et de grand aumônier de la reine Elisabeth d'Autriche et créé chef du conseil de Charles IX. Après la mort de ce prince, Elisabeth lui confia l'administration des domaines qu'on lui assigna pour son douaire, dans le Bourbonnais et le Forez, en lui recommandant surtout de ne point vendre les emplois publics, et de n'y nommer que des gens capables et d'une probité non suspecte. Sa volonté fut exécutée fidèlement. Bel exemple, dit de Thou, qui ne sera pas imité (*Hist.*, liv. 60). Gondi continua de jouir de la plus haute faveur sous Henri III, qui le décora du collier de l'ordre du St-Esprit lors de son institution. Ce prince lui donna la commission délicate de négocier avec la cour de Rome l'autorisation d'aliéner pour cinquante mille écus de rentes ecclésiastiques. Il rapporta la permission d'en vendre pour cent mille, et le clergé, dit l'Estoile, lui sut très-mauvais gré d'avoir si bien réussi (*Journal de Henri III*, t. 1^{er}, p. 177 et 480). Chargé de la direction de toutes les affaires de l'Eglise, Gondi fut envoyé plusieurs fois en ambassade près de Grégoire XIII et de Sixte V, qui le créa cardinal en 1587. Quoiqu'il penchât secrètement pour le roi de Navarre, il fit fondre en 1590 l'argenterie des églises pour apaiser les murmures qu'excitait la rareté du numéraire. Cependant il ne se crut pas en sûreté dans Paris, et il se retira, sous le prétexte de sa santé, dans le château que son frère possédait à Noisy. Les Seize, pendant son absence, ordonnèrent le sequestre de ses revenus, dont ils se proposaient de gratifier l'évêque de Senlis, expulsé de son siège à cause de son attachement à la ligue (*voy. ROSE*). Le cardinal de Gondi refusa de prêter le nouveau serment de l'union, qui donnait l'exclusion du trône à tous les princes de la famille royale, et rendit compte de ses motifs dans une lettre que les écrivains de la ligue réfutèrent avec un emportement extraordinaire. Dans le désir de hâter la conclusion de la paix, il crut devoir entamer quelques négociations avec Henri IV; mais ce prince reçut fort mal des propositions qui blessaient sa dignité et qui mettaient en question ses droits à la couronne. Cependant, en 1592, Henri, désirant se réconcilier avec l'Eglise, chargea le cardinal de Gondi de faire part au pape de ses intentions; mais le pontife, instruit de son arrivée en Italie, l'obligea de rétrograder. Après l'abjuration de Henri IV, Gondi fit partie de l'ambassade solennelle qu'envoya ce prince à Clément VIII: tandis que le duc de Nevers sollicitait vainement une audience (*voy. NEVERS*), il attendait à Recaneti les ordres

du pape, et il n'obtint la permission de se rendre à Rome que sous la condition de ne point se mêler des affaires qui divisaient la France et le saint-siège. Son excessive économie le fit choisir en 1596 pour présider le conseil de *raison* qui devait rétablir promptement l'ordre dans les finances, comme si, dit Sully, l'Etat se conduisait par les mêmes lois qu'un particulier. Mais, au bout de quelques semaines, il se trouva tellement embarrassé qu'il s'estima très-heureux de pouvoir faire accepter sa démission (*voy. les Mémoires de Sully*, l. 8). Depuis longtemps le cardinal de Gondi demandait un coadjuteur, à raison des affaires importantes dont il était chargé et qui ne lui permettaient pas de veiller aux intérêts de son diocèse. On lui permit en 1598 d'en remettre l'administration à son neveu Henri de Gondi, qui lui succéda. Ce prélat mourut le 17 février 1616, à 84 ans, avec la réputation d'un honnête homme, mais faible, trop parcimonieux et sans talent. Le P. Gonthier, jésuite, prononça son oraison funèbre à Notre-Dame, où Gondi fut enterré dans la chapelle de sa famille. On a son portrait, avec une courte notice, dans le tome 2 de l'*Histoire de la maison de Gondi*, par Corbinelli.

W—s.

RETZ (JEAN-FRANÇOIS-PAUL DE GONDI, cardinal DE), petit-neveu du précédent, né à Montmirail, en Brie, au mois d'octobre 1614, était le deuxième fils de Philippe-Emmanuel de Gondi, général des galères de France sous Louis XIII. Jaloux de conserver l'archevêché dans sa famille, son père le destina dès sa naissance à l'épiscopat. Mais le jeune chanoine répondit assez mal aux soins de St-Vincent de Paul, son précepteur. A peine échappé à l'enfance, il tenta d'enlever mademoiselle de Retz, sa cousine, et crut trouver, dans l'éclat de ses galanteries et de ses duels, un moyen sûr de rompre à force de scandales les projets de sa maison. Trompé dans cet espoir, il résolut de se faire un nom par la Sorbonne, qui avait commencé la réputation et la fortune de Richelieu. Toutefois ses études théologiques ne furent pas tellement exclusives qu'il ne pût s'abandonner à des inspirations bien différentes, et qui exercèrent une tout autre influence sur la partie la plus orageuse de sa vie. L'antiquité républicaine, pleine de conjurations et de troubles politiques, Rome surtout, avec ses factions et ses tribuns, parlaient bien plus haut à son imagination que les vérités douces et simples de l'Evangile. C'est sous l'inspiration de tels souvenirs qu'il écrivit à dix-huit ans la *Conjuration du comte de Fiesque*, visiblement calquée sur les formes sententieuses de Salluste. Richelieu la lut, et il s'écria: « Voilà un dangereux esprit ». Le jeune abbé s'était excusé plusieurs fois d'être présenté au ministre. Il osa même disputer le premier rang à un de ses protégés dans les exercices publics de la Sorbonne, l'emporta sur ce rival, et s'enfuit à Venise, où il ne

tint pas à lui de se faire assassiner pour une nouvelle intrigue. Il parut à Rome avec éclat, se fit admirer dans les écoles et respecter dans le public. La perspective de l'archevêché de Paris le ramena en France. Ses études ecclésiastiques furent reprises avec ardeur. Il prêcha son premier sermon devant la cour, et ce début d'un prédicateur de vingt-deux ans fut justifié par le succès. Cependant ses liaisons publiques avec le comte de Soissons l'avaient ouvertement rangé parmi les mécontents. Une rivalité de galanterie avec Richelieu acheva de lui tourner la tête : l'abbé de Gondi se laissa aller, non sans répugnance, à un complot contre la vie du premier ministre ; mais il voyait de la gloire à changer, même par un assassinat, les destinées de l'Europe. Un grand péril, de grands exemples lui parurent honorer le crime : « L'ancienne Rome, » dit-il, l'aurait admiré ; et quelques lignes plus bas, il ajoute : « Je suis persuadé qu'il faut « de plus grandes qualités pour être un bon chef « de parti que pour être empereur de l'univers ». Toute la première moitié de sa vie est dans ces paroles. Heureusement l'occasion manqua aux meurtriers. Mais, consulté sur la levée de boucliers du comte de Soissons, Gondi, qui l'avait d'abord combattue, n'y vit bientôt qu'une *illustre issue* pour échapper à l'Eglise. Là commencent ses liaisons avec les chefs de quartier de Paris, sa popularité, ses aumônes secrètes. La mort du comte de Soissons, à la bataille de la Marfée, vint rompre toutes ses mesures et le fixer dans sa profession. Ses études devinrent plus suivies. Il s'attacha peu à peu les chanoines et le clergé de Paris, et « prit habitude avec tout ce « qu'il y avoit de gens de science et de piété « dans la capitale ». Il eut même avec Mestrezat, ministre protestant, des conférences qui furent couronnées par la conversion d'un gentilhomme de Poitou, et Louis XIII en fut si frappé qu'il le désigna en mourant pour la coadjutorerie de Paris. La régente, en confirmant ce choix, offrit au père du nouveau coadjuteur la place de premier ministre. Un mot de Philippe-Emmanuel pouvait changer la destinée de son fils. Il refusa ; Mazarin fut nommé : on pressent le reste. Gondi commença ses fonctions archiépiscopales « avec une ferme résolution de remplir « scrupuleusement tous ses devoirs extérieurs, « et d'être aussi homme de bien pour le salut « des autres qu'il pourrait être méchant pour « lui-même » (*Mémoires*, p. 85). Tout son diocèse applaudit en le voyant prêcher lui-même dans une des paroisses de Paris. L'empire qu'il prenait sur les esprits fit ombrage à Mazarin, qui le traversa dans ses projets de réformes ecclésiastiques. Le rôle que joua le coadjuteur à l'assemblée du clergé de 1643 le rendit suspect. Un point de cérémonial qui touchait les droits de la cathédrale de Paris, un autre qui tenait à la préséance archiépiscopale achevèrent de le brouil-

ler avec la cour. Il avait refusé de s'associer à la cabale des importants ; mais, persuadé qu'il ne pouvait se soutenir sans se créer une position indépendante, il eut l'imprudence d'inquiéter son ennemi par des libéralités sourdes, qui toutefois n'étaient nullement secrètes, et, comme on lui reprochait ses prodigalités : « Bon ! ré- « pondit-il, César à mon âge devait six fois plus « que moi ! » Cependant la fronde commençait à petit bruit dans le parlement, qui jusque-là n'avait jamais paru à la tête de nos mouvements politiques. Les premières années de la régence avaient été comme emportées par l'impulsion rapide que le ministère de Richelieu et les victoires du grand Condé avaient donnée à l'autorité royale. Mais, dans une monarchie où les lois avaient passé dans les mœurs, il était plus aisé de faire taire les anciennes maximes que de les faire oublier. La guerre et la centralisation du pouvoir avaient accru les besoins du trésor. L'impôt ordinaire était presque nul ; le crédit public était encore à naître, et certes on l'aurait appelé en vain sous un surintendant des finances qui disait en plein conseil que la bonne foi n'était qu'une vertu de marchands (*voy. EMERY*). Une suite d'édits bizarres (*voy. MAZARIN*), affranchis des anciennes formes, c'est-à-dire exécutés sans avoir été vérifiés au parlement, produisit une secousse dans les esprits. « Le parlement « gronda, et sitôt qu'il eut seulement murmuré, « tout le monde s'éveilla : on chercha comme à « tâtons les lois ; on ne les trouva plus. On s'ef- « fara, on cria, on se les demanda, et dans cette « agitation, le peuple entra dans le sanctuaire : « il leva le voile qui doit toujours couvrir ce que « l'on peut dire, et tout ce que l'on peut croire « du droit des peuples et du droit des rois, qui « ne s'accordent jamais mieux ensemble que « dans le silence. La salle du palais profana tous « ces mystères. » (*Mémoires de Retz*.) Peu d'historiens ont assez connu la fronde pour lui conserver ce caractère : c'est surtout dans son jugement sur cette singulière époque que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* a encouru le reproche de légèreté : « On ne savait, dit-il, pourquoi on était en armes. » On le savait très-bien : les princes regrettaient leur place ou leur autorité dans le conseil ; les grands réclamaient comme un droit les grands offices de la couronne : les uns et les autres se débattaient contre le système créé par Richelieu, qui les éloignait des affaires publiques, au mépris des coutumes de la monarchie. Le parlement défendait les traditions légales, mais en exagérant ses prérogatives, et l'opinion générale était soulevée contre le premier ministre par le souvenir encore récent des deux régences si peu françaises de Catherine et de Marie de Médicis. Il faut se rappeler toutes ces prétentions et toutes ces craintes pour bien juger la conduite du coadjuteur. Ce qui le frappa surtout dans le grand mouvement qui se préparait, ce fut « la

« possibilité pratique des grandes choses dont la « spéculation l'avait touché beaucoup dès son « enfance ». D'abord il résista, plus par convenance peut-être que par devoir, aux instances journalières des mécontents, qui presque tous étaient ses amis. Il avertit la cour de l'agitation des esprits. La reine ne vit dans cette démarche qu'une bravade dans la bouche d'un homme qui venait de dépenser en moins de cinq mois trente-six mille écus (plus de 200,000 fr.) d'aumônes pour s'attacher le peuple de la capitale. Ses avis furent reçus avec aigreur. Il offrit de nouveau ses bons offices le jour des barricades, et Mazarin, qui n'était pas fâché de compromettre la popularité de son ennemi, le força de promettre aux séditieux la liberté du conseiller Broussel, promesse qu'il se réservait d'éluder quand l'insurrection serait calmée. Le coadjuteur, renversé par la foule, blessé d'un coup de pierre, n'échappa à la mort que par une présence d'esprit singulière : il parvint à dissiper les séditieux et à prévenir le pillage de Paris, rapporte au Palais-Royal les vœux de cette multitude désarmée et n'obtint de la reine que ces paroles pleines d'amertume : « Allez-vous reposer, monsieur, « vous avez bien travaillé ! » C'était lui mettre les armes à la main. Instruit dès le soir même que la cour voulait l'exiler ou l'arrêter le lendemain comme auteur de la révolte, pressé par ses amis et ne voyant de sûreté pour lui que dans une nouvelle émotion populaire, « il se laissa « chatouiller par ce nom de chef de parti, qu'il « avait toujours honoré dans les *Vies* de Plutarque » ; et entraîné par l'espoir de couvrir de son rôle politique les dérèglements de sa vie privée, il dit à ceux qui partageaient sa fortune : « Demain, avant qu'il soit midi, je serai maître « de Paris ». Quelques heures avaient fait de lui un factieux décidé. On peut voir à l'article *Moré* comment tombèrent ces secondes barricades. La reine crut réparer l'imprudance de sa conduite et rappeler Gondi à la cour par un accueil qu'il reçut avec un peu moins de sincérité que de respect, et Mazarin ne fut pas plus heureux dans ses caresses. Cependant le parlement, qui avait obtenu une déclaration royale favorable aux libertés publiques, s'emportait au delà de toute mesure sur quelques infractions qu'il reprochait à la cour. Condé, jusque-là resté neutre, s'emporta contre l'impertinence de ces bourgeois, c'étaient ses termes, et le siège de Paris fut décidé. Le coadjuteur avait un pied dans l'abîme. Il accusait tout bas l'effervescence du parlement, et il n'osait ni accepter ni repousser les avances des Espagnols, qui, accoutumés depuis Philippe II à mettre la main dans toutes nos discordes, épiaient la marche des chefs de la fronde pour s'en emparer. Il avait refusé les offres insidieuses de Mazarin pour l'acquiescement de ses dettes ; mais il s'était laissé éblouir par l'espoir du gouvernement de Paris, que la cour ne lui montrait

que pour le perdre avec les frondeurs. Nulle déception ne pouvait être plus sensible au coadjuteur. Entré dans la fronde avec une ostentation de désintéressement peu commune, il ne pardonna point au ministre d'avoir effleuré sa popularité ; mais cette leçon ne fut point perdue, et l'histoire doit à Gondi ce témoignage qu'il fut le seul qui cherchât dans ces troubles la réputation et non la fortune. Le départ de la cour venait de lui ouvrir la carrière. Jaloux de sauver les apparences, il se fit arrêter par le peuple pour ne pas aller à St-Germain, et dès ce moment il fut l'âme de tous les conciliabules qui organisèrent la révolte dans le parlement et dans les halles. C'est dans ses *Mémoires* qu'il faut voir l'incroyable activité de cette politique tracassière qui gouvernait Paris avec des sermons, des aumônes et des couplets. Le coadjuteur était partout, sans se montrer nulle part. Il échauffait le peuple, rassurait les bourgeois épouvantés d'un siège que Condé commençait avec 8,000 hommes, et trompait la conscience monarchique du parlement, qu'il entraîna par ses amis à lever le premier l'étendard, avant même d'être appuyé par aucun prince. Ceux qui commencèrent la fronde étaient les hommes les plus vulgaires de tout le corps. Tout se disait et se faisait dans l'esprit des procès. La faction avait les formes, nous dirions presque la pédanterie de la chicane. Gondi, qui avait besoin d'un nom pour en imposer aux magistrats et aux troupes, le trouva dans le prince de Conti, frère du grand Condé. Ce n'était qu'un enfant, mais cet enfant était prince du sang. Le coadjuteur s'en était emparé par madame de Longueville, sa sœur, l'une des femmes les plus étonnantes de cette époque et de ce siècle, et il s'était promis que toute la Normandie se lèverait à la voix du duc son mari, qui en était gouverneur. Dès que la révolte eut des chefs, l'agitation devint générale. Les parlements d'Aix et de Rouen s'unirent à celui de Paris. Plusieurs des bonnes villes du royaume prirent les armes. Gondi fit nommer par la grand'chambre les généraux d'une armée qu'on n'avait pas. On décida qu'il occuperait, dans l'assemblée des chambres, la place de l'archevêque son oncle, qui s'était enseveli dans un de ses bénéfices. Le coadjuteur était depuis longtemps maître du peuple ; mais la mitre archiepiscopale ne pouvait paraître à la tête d'une émeute. « Il « me fallait, dit-il, un fantôme que je pusse « mettre devant moi. Par bonheur pour moi, il « se trouva que le fantôme était petit-fils de « Henri le Grand, qu'il parlait comme on parle « aux halles, et qu'il eût de grands cheveux « bien longs et bien blonds : on ne saurait imaginer le poids de ces circonstances et concevoir « l'effet qu'elles firent dans le peuple. » Ce fantôme était le duc de Beaufort. En multipliant ses instruments, Gondi espérait s'absoudre du reproche d'avoir dirigé la révolte. Pour maîtriser le

parlement, il le précipita dans les cabales, lui fit refuser d'entendre un héraut du roi, sous prétexte qu'on n'envoyait des hérauts qu'à des ennemis ou à des égaux, et fit recevoir deux jours après un envoyé de l'archiduc. Il se croyait irréprochable parce qu'il ne traitait pas lui-même directement avec l'Espagne. Du reste, il ne se faisait pas illusion sur l'instabilité des esprits. C'est encore dans ses *Mémoires* qu'il faut voir toutes les ressources de son génie, tout ce qu'il déploya d'activité, de présence d'esprit, de dextérité, de prévoyance et de supériorité dans les affaires, pour lutter au parlement contre l'ascendant de Molé et la pénétration du président de Mesmes, hors du parlement contre les prétentions des généraux, les rivalités des gentilshommes qui s'étaient joints au parti, la tiédeur ou l'égoïsme des bourgeois, et les violences toujours aveugles de la multitude. Deux traits d'une générosité remarquable ont honoré cette époque de sa vie : il protégea contre la fureur du peuple le chevalier de la Valette, qui avait ordre de l'assassiner, et s'opposa hautement à la vente des meubles et de la bibliothèque du cardinal. Dans le même temps, il obtenait du parlement un secours pour la veuve de Charles I^{er}, dont la cour oubliait le dénûment à Paris. Tout à coup une réponse modérée de la reine et l'influence de Molé tournèrent tous les esprits vers la paix. Le parlement députa à Ruel, où était le premier ministre. Dans ces circonstances désespérées, madame de Bouillon, belle-sœur de Turenne, presse le coadjuteur de s'unir aux Espagnols. Mais il avait trop d'avenir dans l'esprit pour se séparer de ces grands corps judiciaires dont l'autorité était telle « qu'il semblait qu'avec « eux les particuliers ne pouvaient faillir ». Il ne voulut pas se charger dans la postérité du reproche d'avoir livré Paris aux ennemis de la France pour devenir l'aumônier de Fuensaldagne, qui gouvernait les Pays-Bas sous l'archiduc. Il refusa nettement de soulever le peuple contre les magistrats, et, séduit par l'idée d'attacher son nom à la paix générale, qui était le besoin et le vœu de tous, il proposa le seul parti qui pût donner de la dignité à la fronde : c'était d'y contraindre la cour par la crainte de l'intervention étrangère et par l'organe du parlement. Mais cette fois il ne persuada point les chefs de la fronde, trop dominés par l'ambition personnelle, et ne put que refuser sa signature au traité secret qu'ils conclurent avec l'archiduc. Cependant les députés du parlement, qui de leur côté avaient signé la paix avec la cour, après l'expiration de leurs pouvoirs, faillirent être mis en pièces par le peuple. Le coadjuteur couvrit Molé de son corps ; mais il déclara hautement qu'il ne voulait point d'amnistie et qu'il ne se réconcilierait avec la reine qu'après l'expulsion de Mazarin. Tribun par choix, mais trop grand seigneur pour aimer longtemps les mouvements populaires,

dès qu'il fut placé entre la paix et la nécessité d'accabler le parlement par le peuple, il n'hésita plus à calmer les esprits. Le retour du roi à Paris sembla son ouvrage. Toutefois il se maintint dans une neutralité menaçante, refusant avec quelque hauteur les libéralités de l'Espagne et paraissant dédaigner les faveurs de la régente. Particelli avait repris l'administration des finances, et les rentes de l'hôtel de ville, les seuls fonds publics de ce temps, n'avaient pas toujours été respectées par la fiscalité du ministre. Les rentiers réclamèrent, nommèrent des syndics, invoquèrent hautement la protection du duc de Beaufort et du coadjuteur. Une partie des frondeurs crut entraîner le parlement par l'assassinat simulé de Joli, l'un des syndics, depuis secrétaire de Gondî, qui avait repoussé vivement ce coup de parti. Mazarin risqua le même jour une tentative de même nature, en faisant tirer sur le carrosse de M. le Prince, ce qui produisit une bien autre commotion dans les esprits. Le procureur général accusa solennellement le coadjuteur de complot contre le premier prince du sang ; le président Mesmes rappela la conjuration d'Amboise : tous les courtisans crurent Gondî perdu. Il parut inopinément devant les chambres assemblées, accompagné d'un simple aumônier, mais sûr de trouver au palais les membres les mieux titrés de sa famille, et relevant en très-peu de mots, mais avec noblesse, l'in vraisemblance des dépositions produites contre lui, il demanda si le coadjuteur de Paris pouvait être soupçonné de meurtre sur les ouï-dires de témoins brevetés par le cardinal pour accuser ses ennemis et dont plusieurs étaient condamnés à la roue : « Voilà, « ajouta-t-il, tout ce que je sais de la moderne « conjuration d'Amboise ». Dès ce moment, il fut absous par l'indignation publique. Molé, qu'il avait récusé sans motif, n'obtint qu'une faible majorité pour rester au nombre des juges. Plus de quatre-vingts voix opinèrent à conserver aux accusés la place qu'ils occupaient sur les fleurs de lis. Menacé par la noblesse qui formait le cortège du prince, le coadjuteur ne marcha plus au palais qu'à la tête de 150 gentilshommes. C'est en ce moment de crise que ses amis le forcèrent de cacher un poignard sous ses habits. Le duc de Beaufort trouva plaisant de le publier, en disant tout haut : « Voilà le bréviaire de « notre archevêque ». Pendant que Condé, toujours dupe de la cour, s'obstinait à cette accusation ridicule, Mazarin concertait sa perte avec le coadjuteur, qui, dans la conscience qu'il avait de sa force, n'hésita pas à se rendre la nuit à l'invitation de la reine, refusa le cardinalat, qui lui fut offert, obtint ce qu'il voulut pour ses amis et promit de ne pas s'opposer à l'arrestation des princes. Il préféra sa popularité à de nouvelles offres de la régente et reconnut bientôt qu'il n'y avait aucune sûreté dans son rapprochement avec la cour. Calomnié tout à la fois

dans l'esprit de la reine et dans celui des frondeurs par les confidents les plus intimes du cardinal, cette fausse position pesait à l'homme qui avait balancé la fortune du premier ministre. Gaston, oncle du roi, qui avait besoin d'être gouverné, venait de lui abandonner sa confiance. Gondì s'en servit vainement pour s'opposer aux diverses translations des princes. Le chapeau qu'on l'avait vu refuser deux fois lui fut à son tour refusé quand il le demanda. Persuadé qu'il ne pouvait plus être que chef de parti ou cardinal, menacé d'arrestation ou d'assassinat, il s'unit étroitement à la Palatine, et la liberté des princes, malgré la victoire de Rhétel et malgré Gaston lui-même, fut le chef-d'œuvre de leur politique. C'est dans le cours de cette négociation épineuse que, dénoncé officiellement dans une déclaration rédigée par le garde des sceaux Châteauneuf et signée des quatre secrétaires d'Etat, il improvisa devant le parlement cette citation si heureuse : *In difficillimis reipublica temporibus urbem non deserui; in prosperis nihil de publico delibavi; in desperatis nihil timui*; et sans autre apologie, il conclut à des remontrances pour l'éloignement de Mazarin, qui n'osa pas les attendre. Quelque temps auparavant, Cromwell l'avait fait sonder par un de ses affidés; mais alors même Gondì avait une liaison étroite avec le comte de Montrose, si célèbre par son héroïsme et son dévouement aux Stuarts. Il fit même accepter à Charles II un secours d'argent dans son exil, et Clarendon rend hommage, dans ses mémoires, au respect du coadjuteur pour cette royale famille. L'envoyé du protecteur le trouva inaccessible à toute séduction; Cromwell dit publiquement : « Il n'y a qu'un homme en Europe qui me méprise, c'est le cardinal de Retz ». L'habileté supérieure que celui-ci venait de déployer pour la cause des princes ne put lui rendre leur confiance. Toutes les conditions du traité qui les avait délivrés étaient éludées ou trahies. Gondì, trop fier pour se plaindre, s'enferme dans le cloître de Notre-Dame, y loge une foule de gentilshommes dévoués à ses intérêts, et, résolu de faire sentir qu'il peut encore devenir redoutable, il s'applique à regagner la confiance des peuples par sa régularité archiépiscopale. Lasse des hauteurs de M. le Prince, la reine ne tarda pas à se rejeter dans les bras du coadjuteur : elle fit briller à ses yeux la simarre de premier ministre, qui pouvait éblouir un homme moins clairvoyant, et la pourpre de cardinal, que Mazarin se promettait de lui enlever par les obstacles qu'il préparait à Rome. Gondì n'accepta que la pourpre, et commença contre le grand Condé une guerre de plume, dont l'avantage resta à l'ancienne fronde, sur laquelle n'avait cessé de s'appuyer le coadjuteur. Harcelé dans le parlement par les amis de son adversaire, fatigué au dehors par ses manœuvres, Condé quitta un moment Paris et

n'y rentra que pour se plaindre au parlement des conseils qu'on donnait contre lui à la reine. C'était désigner Gondì aux soupçons de la fronde et à la haine du peuple de Paris. Le coadjuteur enchérit sur ces plaintes, et opina sur-le-champ à poursuivre les créatures de Mazarin et à commettre le procureur général pour informer contre ceux dont les conseils compromettaient la sûreté de M. le Prince. Condé ne put s'empêcher de sourire, et cet avis passa tout d'une voix. Cette lutte singulière, qui plaisait à l'esprit aventureux du prélat, ne pouvait se prolonger. Une foule de seigneurs se pressaient sur les pas du prince lorsqu'il marchait au palais. Le coadjuteur, fort de la protection de la reine, se vanta de ne céder le pavé qu'au roi. C'est dans une de ces rencontres que, vaincus par les prières et les vertus de Molé, le prélat et le prince allèrent inviter leurs amis à ne pas assiéger le temple de la justice. Gondì, comme il rentrait dans le vestibule de la grand'chambre, se trouva pris entre les deux battants de la porte, et, s'il faut l'en croire, le duc de la Rochefoucauld, qui le tenait serré dans cette position, donna ordre de le tuer. La Rochefoucauld s'en défend dans ses mémoires : peut-être ne fut-ce qu'une menace. Quoi qu'il en soit, le coadjuteur était perdu si Champlatreux, fils du président Molé, ne l'eût tiré des mains de ce duc. Ce service le pénétra de reconnaissance, et, quand Molé vint le prier au nom de la reine de cesser d'exposer sa vie en ne réparissant plus au parlement, ils se jurèrent amitié, et depuis ils se tinrent parole. Cependant Condé se laissait entraîner à la guerre civile, et la cour, pour éclaircir de plus près ses mouvements, se dirigea vers la Guienne. Une des plus grandes fautes du coadjuteur était de n'avoir pas prévenu ce voyage, qui affranchit la reine de la crainte des Parisiens et ramena Mazarin à la tête du conseil. Aigri contre la reine, mais irréconciliable avec le ministre, Gondì fut réduit à un rôle temporisateur et équivoque, le plus contraire à son génie, en fondant ce qu'on appela le tiers parti, qui repoussait toute alliance avec Condé et avec Mazarin. Il espérait sauver sa popularité sans compromettre ses espérances à la pourpre; car sa nomination n'était pas encore sanctionnée par le pape. Mais il ne put dominer l'indécision de ceux qui s'étaient joints à lui, et, dans un accès de découragement, il dit à Gaston : « Vous serez fils de France à Blois et moi cardinal à Vincennes ». Ce mot se trouva prophétique. Sa fortune, beaucoup plus que son adresse, lui donna le chapeau malgré Mazarin. Il saisit cette occasion pour cesser de se montrer au parlement, et, menacé d'enlèvement par les amis des princes et par Condé lui-même, il se cantonna dans son archevêché, et songea un moment à s'envelir dans ses dignités et dans l'inaction. Ses amis, qui avaient toujours spéculé sur son importance politique, lui firent honte de

reculer devant le premier prince du sang. Gondi décocha contre lui de nouveaux pamphlets, aujourd'hui complètement oubliés, malgré les noms de Portail et de Patru, les orateurs du barreau, qui prêtèrent leur plume et leur réputation au coadjuteur. Cette petite guerre fut terminée par une députation solennelle de tout le clergé de Paris à Louis XIV, pour le prier de revenir à Paris. Le cardinal de Retz eut tout l'honneur de cette démarche, et la cour fit les offres les plus brillantes pour obtenir qu'il s'éloignât avec le titre d'ambassadeur à Rome. Obsédé par ses amis, il demanda pour eux davantage. Tout ce qui lui donnait un air de haute lutte l'entraînait à son insu, et, pendant qu'il s'amusait à négocier avec des ministres qu'il bravait, il fut arrêté au Louvre le 19 décembre 1652, sans que le peuple, las de la guerre civile, prit la moindre attitude de résistance. Son père, retiré depuis plus de vingt ans à l'Oratoire, dont il avait adopté la règle, fut, contre toute justice, enveloppé dans sa disgrâce. Le cardinal fut enfermé à Vincennes; on n'oublia rien pour lui rendre sa prison insupportable. Il n'obtint sa translation au château de Nantes qu'en donnant sa démission de l'archevêché de Paris, dont la mort de son oncle le laissait le maître. L'histoire offre peu d'exemples d'une évasion aussi hardie que la sienne. Il se sauva à la vue de ses gardes, résolu d'aller à Paris se concerter avec le parti de M. le Prince et de s'emparer des circonstances. La fortune de Mazarin le sauva de ce péril. Une chute de cheval força le cardinal de Retz de se réfugier en Espagne, d'où il partit pour Rome, sans vouloir traiter avec le cabinet de Madrid. Il parut avec honneur dans le conclave, soutint partout sa dignité, malgré les cardinaux attachés à la France, et décida l'élection du pape Alexandre VII. Il avait révoqué sa démission avant de quitter la France, et les dernières années de sa carrière archiepiscopale se consumèrent à maintenir ses grands vicaires dans l'administration de son diocèse, en dépit des efforts de la cour. Il mena longtemps, en Hollande et dans les Pays-Bas, une vie errante, poursuivi par la haine de Mazarin, qu'il « menaçait encore, dit Bossuet, de « ses tristes et intrépides regards ». Il vit à Bruxelles le roi Charles II et le grand Condé, et ne se démit de son archevêché qu'après avoir stipulé pour les intérêts de tous les amis qui lui étaient restés. Louis XIV lui donna en échange l'abbaye de St-Denis et quelques autres avantages, et lui fit même l'honneur de le consulter et de suivre son avis pour la réparation de l'insulte faite au comte de Créquy, son ambassadeur. Cependant il l'admit assez tard en sa présence, le reçut avec froideur, et le renvoya à Rome, où le conclave allait s'assembler pour l'élection de Clément IX. Ce fut le dernier acte de la vie politique du cardinal. Sa vie privée fut encore plus étonnante, et la retraite qui la couronna fut la

plus éclatante de toutes ses actions. Il vendit généreusement ses deux souverainetés, se réservant à peine vingt mille livres de rente et abandonnant le reste de sa fortune à ses créanciers. C'est ainsi qu'il acquitta onze cent dix mille écus de dettes (plus de quatre millions de notre monnaie), sans renoncer au plaisir de créer des pensions pour ceux de ses amis qui en avaient besoin. Il fixa sa demeure à St-Mihiel, en Lorraine, où il rédigea ses *Mémoires*, pour satisfaire aux instances de ceux qui lui étaient attachés. Sorti un moment de sa retraite pour retourner à Rome, il ne fut pas étranger à l'exaltation de Clément X, et revint à Paris, où il étonna ses amis même, à force de piété, de désintéressement et de bienfaisance. Madame de Sévigné, qui, dans ces derniers temps, jouit plus que d'autres de la douceur et de la sûreté de son commerce, loue avec entraînement les charmes de sa conversation, l'élevation de son caractère, sa bonté, sa modération, ses habitudes paisibles et bienveillantes. Il avait voulu deux fois renvoyer la pourpre par humilité chrétienne; mais le pape lui défendit d'insister. Il mourut à Paris le 24 août 1679, honoré des larmes de ses amis et béni par ses domestiques et par les pauvres. On a fait et refait bien des fois son portrait; mais ceux qui l'ont peint étaient presque tous des hommes prévenus et par conséquent suspects. Le président Hénault le compare tour à tour à Cicéron, avec lequel il n'eut rien de commun, et à Catilina, auquel il ne ressemblait guère davantage. Toutefois la postérité a retenu plusieurs des traits sous lesquels il trace la physionomie politique du cardinal : « Esprit hardi, délié, vaste et un peu « romanesque; cherchant quelquefois à se faire « un mérite de ce qu'il ne devait qu'au hasard « et ajustant souvent après coup les moyens aux « événements..... magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillie que de suite..... « déplacé dans une monarchie et n'ayant pas ce « qu'il fallait pour être républicain..... Ce qui « est étonnant, c'est que cet homme, sur la fin « de sa vie, n'était plus rien de tout cela, et qu'il « devint doux, tranquille, sans intrigue et l'amour « de tous les honnêtes gens de son temps, comme « si toute son ambition d'autrefois n'avait été « qu'une débauche d'esprit et de ces tours de « jeunesse, dont on se corrige avec l'âge ». On ne saurait trop louer sa fidélité dans ses engagements politiques. Il a changé plusieurs fois de parti et n'en a trahi aucun. Peu d'hommes ont su mieux concilier la passion des affaires et celle des plaisirs. Tout ce qui était hasardeux lui plaisait, par le danger même, au premier coup d'œil ou au second; mais ceux qui n'ont vu en lui qu'un révolutionnaire n'ont étudié ni son caractère ni sa conduite. Des amis comme Turenne, Lamoignon et Molé lui-même répondent à bien des accusations. Il prouvent assez que son grand

tort fut d'avoir été jeté par sa famille hors de sa sphère naturelle. Pour avoir l'esprit de sa position sociale, il lui manquait surtout les vertus de son état. On a du cardinal de Retz, outre un grand nombre de brochures, qui n'ont pas survécu aux circonstances, la *Conjuration de Fiesque*, traduite en partie de Mascarini, avec plus de maturité de style qu'on n'en pouvait attendre de son âge. La France n'avait alors aucun morceau historique qu'elle pût comparer à celui-là pour le nerf de la diction, qui a néanmoins un peu vieilli. Il y a longtemps que tout est dit sur ses *Mémoires*, écrits, dit Voltaire, avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité qui sont l'image de sa conduite; son expression, quelquefois incorrecte, souvent négligée, mais presque toujours originale, rappelle sans cesse à ses lecteurs ce qu'on a répété tant de fois des *Commentaires* de César : *Eodem animo scripsit quo bellavit*. Le désordre et les longueurs de la composition ne nuisent point à l'intérêt, parce que, sous la plume du cardinal, ils font pour ainsi dire partie de la vérité du récit. Aussi ce livre est-il resté un livre à part dans la foule des mémoires qui grossissent les matériaux de l'histoire de France. Il ne faut pas perdre de vue que la gloire d'écrivain supérieur, qui lui est justement restée, est, comme l'observe Laharpe, celle à laquelle il songeait le moins, et qu'il adresse ses *Mémoires* à une amie, comme une confidence épistolaire. On a trop insisté sur les antithèses de quelques-uns de ses portraits, sur la partialité de quelques autres. Dans une cause-rie pleine de feu, de saillies et de traits qui révèlent une force de tête peu commune, il était excusable de ne point parler froidement de ses contemporains. Personne ne conteste qu'il n'ait eu à un haut degré le talent de raconter et de peindre. Aussi son livre est-il resté un livre à part dans la foule des mémoires qui grossissent les matériaux de l'histoire de France. Il parut pour la première fois en 1717; on l'a souvent réimprimé depuis avec les mémoires de Joly et de la duchesse de Nemours (6 vol. in-12). Les légères lacunes qui s'y trouvent se rapportent aux galanteries du cardinal. Son confesseur exigea de lui le sacrifice de tous les passages dont la publication pouvait être un scandale public (1). Dans ses *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, publiées en 1809, de Musset-Pathay a tenté de le justifier d'une partie des reproches qui

pèsent sur sa vie politique. M. Lemontey a publié, dans la *Galerie française*, deux notices pleines d'aperçus ingénieux sur le cardinal de Retz et sur madame de Longueville. Adr. Lezay-Marnesia a publié des *Pensées choisies* du cardinal de Retz (roy. LEZAY). F—T j.

RETZ DE ROCHEFORT, médecin de la marine royale à Rochefort, n'était pas né dans cette ville, quoiqu'il eût ajouté son nom au sien, comme ont fait beaucoup d'autres, tout en repoussant des prétentions de féodalité. Il fit ses études médicales à Paris et fut employé comme médecin militaire dans la guerre d'Amérique, puis à Rochefort, lorsque la paix se fit en 1783, avec le titre de médecin du roi. Ayant alors adressé au duc de Castries, ministre de la marine, plusieurs demandes et projets sur divers sujets, notamment sur les travaux de Cherbourg, non-seulement il eut le chagrin de ne pas les voir accueillis, mais il perdit son emploi par suite d'un duel avec un M. Germonière, contrôleur, qui avait pris la défense d'un fébrifuge, appelé *poudre du pilo*, employé dans les hôpitaux par ordre du ministre. Le docteur Retz fut destitué sous prétexte qu'il traitait avec une *extrême légèreté les malades confiés à ses soins*. Alors il alla s'établir à Arras, où il exerça sa profession avec quelque succès. En 1778, il avait remporté un prix sur ce sujet mis au concours par l'académie de Bruxelles : *Décrire la température la plus ordinaire des saisons aux Pays-Bas, et en indiquer les influences, tant sur l'économie animale que végétale; marquer les suites fâcheuses que peuvent avoir les changements notables dans cette température, avec les moyens d'y obvier*. Cet ouvrage, qui fut imprimé en 1780, lui fit le plus grand honneur. Pendant son séjour à Arras, le docteur Retz se lia avec Robespierre, et, dès le commencement de la révolution, il partagea ses opinions politiques. S'étant rendu à Paris en août 1790, il écrivit au président de l'assemblée nationale pour être réintégré dans son emploi. Nous ignorons s'il l'obtint, mais il est sûr que, depuis ce temps, il ne fut plus question de lui, et il y a lieu de croire qu'il mourut dans les dernières années du 18^e siècle. Indépendamment des ouvrages que nous avons cités, on a de ce docteur : 1^o *Météorologie appliquée à la médecine et à l'agriculture*, Paris, 1779, in-8^o; 2^e édit., 1784. On trouve à la suite le *Traité d'un nouvel hygromètre comparable, imité de celui de M. Delue*. 2^o *Lettre sur le secret de Mesmer*, 1782; 3^o *Recherches pathologiques, anatomiques et judiciaires sur les signes de l'empoisonnement*, 1784; 4^o *Mémoire pour servir à l'histoire de la jonglerie, dans lequel on démontre les phénomènes du mesmerisme*, 1784; 5^o *Observations sur les maladies épidémiques qui règnent tous les ans à Rochefort*, 1784; 6^o *Fragment sur l'électricité humaine*, Paris, 1785, in-8^o; 7^o *Nouvelles instructives, bibliographiques, historiques et critiques de médecine, chirurgie et pharmacie*, Paris, 1785,

(1) Une édition des *Mémoires*, publiée en 1836 dans la *Collection des mémoires pour servir à l'histoire de France*, dirigée par M. Michaud et Poujoulat, est la première qui ait donné un texte revu sur les manuscrits de la bibliothèque impériale; les lacunes y sont comblées; elle fut bientôt suivie d'une autre édition donnée par M. Champollion, 1837, grand in-8^o, laquelle renferme des pièces historiques remarquables, ainsi qu'une bonne notice sortie de la plume de M. Geruzez, et qui a reparu, augmentée de lettres inédites, Paris, 1842, 2 vol. grand in-18, avec une bonne notice biographique et bibliographique. Parmi les nombreuses appréciations qui ont été faites du caractère et du talent du cardinal de Retz, on peut signaler deux articles de M. Ste-Beuve, insérés dans les *Causeries du lundi*, t. 5.

1786, 4 vol. Continuation sous ce titre : *Nouvelles, ou Annales de médecine, chirurgie et pharmacie, recueil raisonné de tout ce qu'il importe d'apprendre pour être au courant des connaissances et à l'abri des erreurs relatives à l'art de guérir*, formant les tomes 5 à 7 du recueil précédent, Paris, 1789-1791, 3 vol., en tout 7 vol. in-18; 8° *Nouvelles littéraires et critiques de médecine, chirurgie et pharmacie, servant de réponse à P. Sue, par un étudiant en médecine*, Paris, 1786, in-18; 9° *Précis sur les maladies épidémiques, qui sont les sources de la mortalité parmi les gens de guerre, les gens de mer et les artisans*, 1788; 10° *Des maladies de la peau, particulièrement de celles du visage, et des affections morales qui les accompagnent*, 1790, in-8°; 11° *le Guide des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, à leur entrée dans le monde, pour former le cœur, le jugement, le goût et la santé*, 1790, 2 vol. in-12; 12° *Notice et projet de décret sur la constitution de l'armée navale*, 1790, in-8°; 13° *Instruction sur les maladies les plus communes parmi le peuple, à l'usage des personnes bienfaisantes qui habitent les campagnes*, 1791. Z.

RETZIUS (ANDRÉ-JAHAN), célèbre naturaliste suédois, élève et continuateur de Linné, naquit le 3 octobre 1742 à Christianstadt, fils d'un chirurgien de l'armée suédoise qui lui donna les premières leçons de son art et fut assez heureux pour lui inspirer le goût des études qui l'ont illustré. Mais ce bon maître lui fut enlevé lorsqu'il avait à peine atteint sa treizième année, et sa mère, ne pouvant le soutenir au collège, fut obligée de le garder chez elle. Cette digne femme fit néanmoins tous ses efforts pour qu'il étudiât à l'école de sa ville natale, mais ses ressources furent bientôt épuisées, et le jeune Retzius se vit forcé d'abandonner les livres et de choisir un genre de vie où il pût du moins gagner le nécessaire. Conduit par son goût pour la botanique et la chimie, il chercha une place chez un pharmacien de Lund en Scanie, où se trouve une université, ce qui lui donna occasion d'y fréquenter les cours d'histoire naturelle. En 1758, il s'y fit inscrire comme étudiant. L'année suivante on lui offrit une place dans une pharmacie à Carlshamm, mais il ne l'occupa qu'un an et se rendit à Stockholm où il subit les examens exigés pour être reçu pharmacien. Son cours étant terminé, il essaya d'établir une pharmacie dans une petite ville appelée Cimbrithamn; mais ayant été détourné de ce projet, il vint à Lund pour y continuer ses études et publia en 1764 une dissertation intitulée *De natura et indole chemiæ puræ*. A peine âgé de vingt-deux ans, il découvrit le moyen le plus simple de préparer le salep avec les bulbes de l'*orchis morio*. Il reçut, peu de temps après, la permission de professer la chimie, et trois ans plus tard de faire des cours publics d'histoire naturelle. En 1766 il fut reçu docteur. Revenu deux ans après à Stockholm, il entra au

collège des mines. Ce fut pendant ce séjour dans la capitale que le collège de santé le chargea d'une partie de la rédaction d'une pharmacopée suédoise et d'ouvrir un cours de pharmacie. Il professa en même temps l'histoire naturelle dans l'établissement fondé par le célèbre Jenstedt et appelé *schola illustris*. En 1771, il fut nommé démonstrateur de botanique à l'université de Lund, et en 1777 le roi lui donna le titre de professeur d'histoire naturelle; mais ce ne fut qu'en 1795 qu'il en exerça les fonctions. L'année suivante, il occupa la chaire de chimie. En 1811, quand le buste de Linné fut placé au musée de l'université, le professeur Retzius prononça un discours en l'honneur de ce grand homme, qui avait été son maître et son ami. Ce fut à cette occasion qu'il fit don de ses collections sur l'histoire naturelle, qui étaient considérables, à l'université de Lund. L'année suivante, il reçut du roi un congé perpétuel, mais il exerça toutefois la place d'intendant du jardin botanique, dont le soin fut sa plus chère occupation. Le roi le nomma en 1814 chevalier de l'Etoile polaire. Retzius continua ses études et ses recherches scientifiques jusqu'en 1816, où une maladie grave vint troubler le calme dont il jouissait et le mit dans l'impossibilité de suivre aucun travail. Enfin il succomba à Stockholm le 6 octobre 1821. Il était membre de trente et une sociétés savantes. Les ouvrages qu'il a laissés sont : 1° *Abrégé des principes de la pharmacie*, Stockholm, 1769, in-8°, traduit en latin et en allemand; 2° *Nomenclator botanicus enumerans plantas omnes in systemate naturæ*, etc., Leipsick, 1772, in-8°; 3° la *Flore de Suède* par Linné étant devenue fort rare, Retzius conçut le projet d'en donner une nouvelle édition, et il réunit pour cela un grand nombre de matériaux, étendant ses recherches à toutes les contrées septentrionales. Enfin il publia cet ouvrage sous ce titre : *Floræ scandinaviæ prodromus, enumerans plantas Sueciæ, Laponiæ, Finlandiæ, Pomeraniæ ac Daniæ, Norvegiæ, Islandiæ, Groenlandiæque*, Stockholm, 1779, in-8°, et Leipsick, 1795, in-8°. Ce livre est resté comme le meilleur répertoire botanique pour les contrées du Nord. 4° *Introduction au règne animal d'après le système de Linné, avec des gravures*, Stockholm, 1772, in-8°; 5° *Genera et species insectorum, secundum terminologiam Linneanam*, Leipsick, 1783, in-8°. Les *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, du baron de Geer, le Réaumur suédois (1757-1768, 7 vol. in-4°), étaient d'un prix si élevé que leur cherté en rendait l'acquisition peu accessible au plus grand nombre des naturalistes. Dans leur intérêt, Retzius s'occupa de résumer en un seul volume la substance de cet ouvrage capital, en y ajoutant la terminologie de Linné et la synonymie des autres entomologistes. Ce travail a beaucoup contribué à populariser l'étude des insectes dans un pays où ils abondent. 6° *Discours sur ce qui nous persuade d'apprendre l'histoire naturelle*,

Stockholm, 1770; 7° *Prolegomena in pharmacologiam regni vegetabilis*, Leipsick, 1783; 8° *Lectiones publicæ de vermibus intestinalibus præsertim humanis*, Stockholm, 1786, in-8°. L'auteur divise les vers intestinaux en sept espèces et il combat les médecins qui ont pensé que les œufs de ces vers naissent avec l'homme. On trouve en tête du livre un catalogue des ouvrages dans lesquels est traité ce sujet important. 9° *Observationes botanicæ sex fasciculis comprehensæ, cum tabulis æneis*, Leipsick, 1779-1791, in-fol. C'est l'ouvrage capital de Retzius et celui qui a le plus étendu sa réputation. Les planches dont il est accompagné aident beaucoup à la détermination des caractères des plantes que l'auteur décrit avec autant de clarté que de précision. Il relève les erreurs dans lesquelles sont tombés d'autres botanistes et se plaint aussi de la manie de plusieurs d'entre eux de multiplier les espèces à raison de légères différences dans quelques parties de la même plante, ce qui n'est propre, dit-il avec raison, qu'à jeter de la confusion dans la science. 10° *Essai d'un système du règne minéral abrégé pour s'en servir en professant*, Lund, 1793, in-8°; 11° *Fauna Suecica, a von Linne, emendata et aucta*, pars 1^a, Leipsick, 1801, grand in-8°. Dès l'année 1781 Retzius avait préparé les matériaux de cette troisième édition de la *Faune suédoise*. Le nombre des espèces ajoutées à la nomenclature de Linné est assez considérable, et quoique les descriptions du grand naturaliste soient textuellement respectées par l'éditeur, il les étend, quand il est besoin, d'après les nouvelles observations qui ont été faites depuis les premières publications de la *Faune suédoise*. 12° *Essai d'une Flora æconomica suecica*, Lund, 1806, 2 vol. in-8°; 13° *Traduction d'un traité de Kirvan sur les différentes espèces de fumier*, Lund, 1797, in-8°; 14° *Traduction d'un traité d'Anderson sur le lait et le beurre*, 1802, in-8°; 15° *Traduction des indications pour l'amélioration de la race des brebis*, par Abildgaard et Wiborg, Stockholm, 1806, in-8°; 16° *Flora Virgiliana, avec un appendice sur les plantes qui étaient servies sur la table des Romains*, Lund, 1809, in-8°; 17° *Enseignement au peuple pour la plantation des arbres, surtout dans la province de Scanie*. Retzius a publié en latin plusieurs dissertations insérées dans les mémoires de différentes sociétés savantes. Thunberg lui a dédié un nouveau genre de plantes qu'il a découvert au Cap et auquel il a donné le nom de *Retzia*. B-L-m et L-M-x.

RETZIUS (ANDRÉ-ADOLPHE), médecin et anatomiste suédois, né le 3 octobre 1796 à Lund, mort à Stockholm le 18 avril 1860, était fils du précédent. A la fin de ses études, Adolphe entra en 1816 dans l'armée comme sous-aide, puis comme aide-major. Suppléant à l'académie de Marienberg, 1818, docteur en 1819, il devint, l'année suivante, professeur à l'école vétérinaire de Stockholm. Il y fonda un musée d'anatomie comparée, le premier dans son genre en Suède. En 1824, il

arrêta une maladie contagieuse des chevaux dans le district de Kopparberg. Pour récompense de ce service, il devint, la même année, professeur d'anatomie à l'académie Caroline pour la médecine et chirurgie à Stockholm. Depuis 1839, il joignit à ces fonctions l'enseignement de l'anatomie à l'académie des beaux-arts. De 1840 à 1843, il était président de l'académie des sciences suédoise, et en même temps son représentant dans la diète; il y était rangé à la suite du haut clergé. Retzius n'a écrit aucun ouvrage systématique et de longue haleine; mais en revanche une série de mémoires de peu d'étendue. Ils sont répandus : 1° dans les *Mémoires de l'académie des sciences suédoise*, depuis 1822 (année de sa réception); 2° dans les *Rapports annuels de la société des médecins suédois*, depuis 1822; 3° dans la *Revue des médecins et pharmaciens suédois*, depuis 1832. Dans le nombre se trouve ce *Traité sur les formes du crâne chez les habitants du Nord*, qui, traduit en allemand par le docteur Creplin dans les *Archives d'anatomie* de Jean Muller à Berlin, en 1843, a donné au nom de Retzius une célébrité européenne. Dans le mémoire en question, l'auteur renversant l'ancienne théorie des races (caucasienne, mogole, etc.), a groupé toutes les nations connues du globe dans quatre classes, selon le diamètre de la tête, depuis le front jusqu'à l'occiput, en même temps que selon la position respective des dents de la mâchoire supérieure par rapport à celles de la mâchoire inférieure. Sous le premier point de vue il y a les nations à tête longue et d'autres à tête courte; tandis que, sous le second, les unes ont la mâchoire inférieure en saillie, en opposition à celles chez lesquelles les deux mâchoires forment une ligne unie. Combinant les deux points de vue, Retzius a trouvé : première classe, nations *dolichocéphales orthognathes*, à tête allongée et figure aquiline, comprenant les tribus celtiques et germaniques; deuxième classe : nations *dolichocéphales prognathes*, à tête allongée, mais avec mâchoire inférieure saillante, représentée par les Nègres, Australiens, Océaniens, Groënlandais, Caraïbes, Aztèques, etc.; troisième classe : nations *brachycéphales orthognathes*, ou nations à tête raccourcie, mais figure aquiline; Lapous, Finnois, Slaves, Turcs, Persans, etc.; quatrième classe : nations *brachycéphales prognathes*, à tête raccourcie et mâchoire inférieure saillante, tribus tartares, mogoles, malayes, les Incas ou Péruviens, les Papuas, etc. Cette classification, qui confond dans la même classe, il est vrai, des types très-divergents sous d'autres rapports, tels que les Papuas avec les Péruviens, a cependant été adoptée aujourd'hui généralement dans les nombreux écrits d'anthropologie, d'ethnographie et d'anatomie, parmi lesquels nous citerons comme les plus importantes les *Recherches de zoologie et d'anthropologie*, par Rodolphe Wagner à Göttingue, 1861, in-8°; puis un article de M. Carus à Dresde sur la

Classification actuelle de l'humanité dans le volume 3 des *Suppléments au dictionnaire de Brockhaus*. Quant à Retzsch, on dit qu'avec un merveilleux empire sur lui-même, il poursuivait la lente extinction des dernières étincelles de sa propre vie, et qu'il en put faire dresser le récit succinct à ses survivants : Mémoires précis de la science anthropologique, qui doit également être publié.

R—L—N.

RETZSCH (MAURICE), artiste allemand, né à Dresde le 9 décembre 1779, montra de bonne heure un goût décidé pour les arts du dessin ; il ne commença cependant à s'y appliquer sérieusement qu'à l'âge de près de vingt ans. Il suivit alors les cours de l'Académie de Dresde et s'essaya dans diverses branches de la peinture, faisant des portraits, essayant des tableaux d'histoire. Les guerres qui, durant près de dix ans, agitèrent l'Allemagne mirent souvent obstacle à ses travaux, et il dut renoncer à son idée favorite, celle de faire un voyage en Italie. Lorsque le moyen âge devint à la mode, Retzsch choisit les sujets de ses compositions dans les écrits publiés sous cette influence et qui jouissaient alors d'une vogue générale ; on accueillit avec plaisir ses tableaux de *Geneviève* et d'*Ondine*, sujets empruntés à des poèmes de la Motte-Fouqué alors dans toutes les mains, et traités d'une manière fort agréable ; le *Roi des Elfes* représenta une ballade que tout Allemand sait par cœur ; le *Chevalier Sintram* fit revivre une vieille tradition chère au pays. Retzsch fit aussi des excursions dans le domaine de la mythologie ; on vit éclore sous son pinceau *Bacchus enfant endormi sur le dos d'une panthère* ; *Diane*, figure de grandeur naturelle, vue jusqu'aux genoux ; *l'Amour et Psyché*. Ces divers tableaux trouvèrent des admirateurs ; toutefois, comme peintre, Retzsch ne s'éleva guère, il faut l'avouer, au-dessus d'une honnête médiocrité, quoique ses portraits à la miniature offrisent des qualités réelles, et il serait à peu près oublié s'il n'avait eu l'occasion de graver au trait des suites de dessins qu'il avait exécutés pour illustrer divers ouvrages. Il débuta, en 1812, par le *Faust* de Goethe, et l'on reconnut de suite une puissance d'imagination, une fécondité d'idées, une sûreté de trait qui rendaient ces estampes dignes du poème qu'elles accompagnaient. Leur succès fut universel en Allemagne, et quoique moins connues au dehors, elles trouvèrent, en Angleterre surtout, des admirateurs fervents. Publiés d'abord, en 1812, au nombre de vingt-six, les dessins de *Faust* ont été reproduits plusieurs fois avec des augmentations ; l'édition de 1846 contient 40 planches ; elles ont été copiées à Paris et publiées en un volume in-8° oblong avec une analyse du drame de Goethe par madame Elisa Voïart. Il y a de l'intérêt à comparer ces fruits de l'art allemand avec les dix-sept lithographies d'un grand peintre français, M. Eugène Delacroix (1828, in-fol.). En 1822, un

libraire fort actif, Cotta à Stuttgart, demanda à Retzsch des illustrations pour les divers écrits de Schiller ; l'artiste en livra pour le *Chant de la cloche*, pour le *Combat avec le dragon* et pour quelques autres productions du grand poète. Le génie de Shakspeare le tentait ; il fit paraître successivement huit séries se rapportant aux pièces les plus importantes de l'immortel dramaturge. *Hamlet* vint le premier, en 1828 ; puis arrivèrent *Macbeth*, 1823 ; *Roméo et Juliette*, 1836 ; le *Roi Lear*, 1838 ; la *Tempête*, 1844 ; *Othello*, 1842 ; les *Commères de Windsor*, 1844 ; enfin *Henry IV* en 1845. On a pu reprocher à ces compositions de l'inégalité ; on a dit que c'était Shakspeare envisagé à un point de vue trop germanique, mais il faut reconnaître aussi que souvent les idées du grand William sont reproduites sous un jour nouveau et très-frappant. Indépendamment de ces travaux, Retzsch illustra avec non moins de succès les *ballades* de Buerger ; il publia deux cahiers de *Fantaisies*, le *Combat de la Lumière et des Ténèbres*, et un grand nombre de planches isolées, parmi lesquelles on distingue surtout les *Joueurs d'échecs*. Il continua de travailler jusqu'à un âge fort avancé. Vers la fin de sa vie, il se retira à la campagne près de Dresde, et il y mourut presque octogénaire le 11 juin 1859. Z.

REUCHLIN (JEAN), philologue allemand, naquit en 1455 à Pforzheim, alors résidence du margrave de Bade, de parents honnêtes et très-attentifs à l'éducation de leurs enfants. Il apprit à l'école de cette ville tout ce qu'on enseignait à cette époque. Son goût pour le chant le fit placer parmi les enfants de chœur de la chapelle du margrave. Charmé de ses progrès dans la grammaire, ce prince l'attacha à son fils Frédéric, qui fut dans la suite évêque d'Utrecht. Dans le voyage que le jeune margrave fit à Paris, en 1473, Reuchlin l'accompagna et y continua ses études sous Jean de Lاپierre, qui enseignait la grammaire, sous Guillaume Tardif et Robert Gaguin, qui donnaient des leçons de rhétorique, et sous Grégoire Typhernas, professeur de grec. Obligé de retourner en Allemagne à la suite de son patron, il revint aussitôt à Paris, où il reprit ses études de langue grecque sous Hermonyme de Sparte, qui avait succédé à Grégoire Typhernas. N'ayant plus son protecteur, il fut réduit à copier des livres grecs pour subvenir aux frais de son séjour. En 1474, il se rendit à Bâle et s'y fit recevoir, trois ans après, docteur en philosophie. Les fréquentes conférences qu'il eut dans cette ville avec Andronic Contoblacas le fortifièrent dans la langue grecque ; il l'apprit si bien qu'il fut en état d'en donner des leçons publiques. Il mit également à profit la bienveillance de Jean Wesel de Groningue, avec lequel il se lia d'amitié, et il apprit de lui les éléments de la langue hébraïque. Vers le même temps, il rédigea pour le fameux imprimeur Amerbach quelques ou-

vrages destinés à l'instruction de la jeunesse. En 1478, son penchant irrésistible pour les sciences le ramena en France. Il étudia le droit à Orléans, tout en y donnant des leçons de grec, dont le produit, assez considérable, suffisait honorablement à son entretien. De là, il vint à Poitiers où il obtint, le 14 juin 1481, un diplôme de licencié en droit avec la faculté expresse de se faire recevoir docteur partout où il voudrait. Le 9 décembre suivant, Reuchlin se fit inscrire sur les matricules de l'université de Tubingue dans l'intention de prendre le bonnet de docteur et peut-être aussi dans l'espoir d'obtenir une place que son mérite déjà connu lui donnait droit d'attendre. Cependant il se mit à exercer la profession d'avocat au barreau de cette ville. Une circonstance assez singulière ne tarda pas à le produire sur un autre théâtre. Des envoyés du pape attendaient à Tubingue une réponse au nom de leur maître. Le chancelier de l'université fut chargé de la faire ; mais la manière barbare dont il prononçait le latin empêcha de l'entendre. Les nonces protestèrent que le discours du chancelier ne pouvait passer pour une réponse. Dans cet embarras, quelques-uns des assistants déclarèrent que Reuchlin parlait et prononçait parfaitement la langue latine et que lui seul pouvait répondre. On appela Reuchlin, qui s'acquitta très-bien de la commission dont il était chargé. Cette anecdote, racontée par Gaspar Bucher, n'est pas en tout conforme au récit de Mélanchthon, parent de Reuchlin. Quoi qu'il en soit, Ebherard, alors comte de Wurtemberg et depuis duc de Souabe, enchanté de l'esprit et des talents de Reuchlin, le prit avec lui en qualité de secrétaire intime dans le voyage qu'il fit à Rome, en 1482. Ce docte philologue visita les monuments de la capitale du monde chrétien, des principales villes d'Italie, et notamment de Florence, qui était devenue l'asile des sciences et des arts, proscrits de l'ancienne Grèce. Il mit encore plus d'empressement à voir les savants qui illustraient ces contrées : George Vespucé, Ange Politien, Marcile Ficin, Démétrius Chalcondyle et Hermolaüs Barbarò. On prétend que ce dernier lui conseilla de se faire appeler *Capnion*, espèce de traduction grecque de son nom allemand (1). Reuchlin reçut partout l'accueil le plus flatteur ; sa réputation l'avait devancé et lui avait préparé les voies. La cour de Florence se distingua par sa courtoisie, et le grand-duc, Laurent le Magnifique, lui donna des témoignages d'une estime toute particulière. A son retour en Allemagne, il s'établit à Stuttgart, auprès du duc Ebherard. En 1484, il fut nommé assesseur de la cour suprême, et l'année suivante, il prit à Tubingue le degré de docteur. On l'envoya, en 1486, à la diète de Francfort et, en 1487, au sacre de l'empereur

Frédéric III. Plus tard, il fut employé pour concilier les différends qui s'étaient élevés entre le duc Ebherard et son frère de même nom. Cependant, en 1490, son traitement annuel n'était encore que de quatre-vingt-dix florins, quoiqu'il eût la promesse d'une augmentation dans quatre ans. En 1492, on le chargea de négocier auprès de l'Empereur la ratification de la transaction d'Esling. Il obtint tout le succès qu'on espérait, et la transaction fut ratifiée le 18 octobre. Pour lui témoigner sa satisfaction, l'Empereur lui conféra le titre de comte palatin avec la noblesse transmissible à ses descendants ; mais cet honneur lui fut purement personnel, puisqu'il ne laissa pas de postérité. Reuchlin profita de son séjour à la cour impériale pour accroître ses connaissances dans la langue hébraïque en prenant des leçons du juif Jacob Jechiel Loans, médecin de l'Empereur. On remarque, comme une preuve de son amour pour la littérature hébraïque et de la haute faveur dont il jouissait auprès du chancelier d'Autriche, le présent qu'on lui fit d'une Bible manuscrite, estimée trois cents florins par Mélanchthon. Amené à la diète de Worms par le duc Ebherard, il se distingua parmi les savants qui brillaient à la cour de ce prince. Après la mort d'Ebherard, Reuchlin se retira des affaires pour éviter des persécutions qu'il prévoyait devoir essuyer de la part des ministres du nouveau prince. Heidelberg lui offrit un asile ; et jouissant de toute la faveur de l'évêque de Worms, chancelier de l'électeur palatin, il trouva dans sa riche bibliothèque tous les secours qu'il pouvait désirer pour ses travaux littéraires. Il y composa une satire très-mordante contre Holzinger, moine augustin, qu'il avait autrefois fait mettre en prison et qui, depuis l'avènement d'Ebherard II, était devenu son persécuteur le plus acharné ; mais il ne la publia pas. L'électeur palatin avait alors quelques démêlés avec les moines de Weisenbourg ; ceux-ci eurent recours au saint-siège, qui nomma des commissaires pour l'examen de l'affaire. Le prince ne voulut pas reconnaître leur juridiction et refusa de se justifier ; d'après son refus de comparaître, il fut déclaré coupable et excommunié. Il envoya Reuchlin à Rome comme la personne la plus propre à défendre ses intérêts. Le 7 août 1498, ce savant homme prononça devant le pape et les cardinaux un discours dans lequel il demandait la levée de l'excommunication et le renvoi de l'affaire au tribunal de l'Empereur et des princes de l'Empire, seuls juges compétents. Ce discours, écrit avec beaucoup de sagesse, de force et de dignité, obtint l'approbation la plus générale. Reuchlin ne négligeait aucune occasion de s'instruire ; ayant rencontré à Rome le rabbin Abdias Sporno, il le prit pour maître d'hébreu. On assure qu'il donnait un florin pour chaque leçon d'une heure. Il y vit aussi le savant Argyropule qui, ne pouvant comprendre qu'un Allemand parlât la langue grecque avec tant de

(1) *Reuchlin* est un diminutif du mot allemand *Rauch*, qui signifie *fumée*.

pureté, s'écria un jour : « *Gracia nostra exilio* » *transvolavit Alpes*. » Pendant l'absence de Reuchlin, il était arrivé de grands changements dans le gouvernement de Souabe : Ebherard II avait cédé la souveraineté au jeune Ulrich, son neveu, et avait nommé un conseil de régence pour gouverner jusqu'à la majorité du nouveau souverain. Ce conseil était composé d'anciens serviteurs d'Ebherard I^{er}. Reuchlin n'ayant plus rien à redouter de la haine d'Holzinger, revint à Stuttgart, laissant sa femme à Heidelberg. Aussitôt après son arrivée, il fut envoyé en ambassade vers l'empereur Maximilien, qui était à Inspruk. La ligue de Souabe, renouvelée en 1500, avait été partagée en trois classes : la première, composée de l'Empereur comme archiduc d'Autriche, des électeurs et des princes ; la deuxième, des prélats, des comtes et des barons ; la troisième, des villes impériales. Chaque classe devait nommer un juge pour former un tribunal chargé de terminer les différends qui surviendraient entre les membres de la ligue ; le lieu où devait siéger ce tribunal était laissé au choix des deux premières classes. Tubingue jouit de l'avantage de le posséder pendant douze ans. En 1502, Reuchlin fut nommé par la première classe avec un traitement annuel de deux cents florins. Il occupa cette place pendant onze ans, à la satisfaction de tout le monde et avec beaucoup d'agrément pour lui-même. Il était établi à Stuttgart, où il avait sa maison, son jardin, sa bibliothèque ; les fréquents voyages qu'il était tenu de faire à Tubingue lui étaient faciles et agréables ; il s'y trouvait au milieu de ses admirateurs et de ses amis. Mais lorsque le tribunal de la ligue fut transféré à Augsbourg, tous ces avantages s'évanouirent ; et Reuchlin, ne pouvant en supporter la perte, donna sa démission. Cependant un orage violent grondait déjà sur sa tête. Un juif de Cologne, nommé Pfefferkorn, qui s'était fait baptiser, obtint de l'Empereur un édit pour faire brûler tous les livres juifs qui contiendraient quelque chose de contraire à la religion chrétienne. Cet édit est daté du 19 août 1509. Il y est enjoint à tous ceux qui peuvent avoir de ces sortes de livres de les porter à la maison de ville de leur habitation respective et de les soumettre à l'examen de Pfefferkorn, assisté du pasteur et des principaux habitants du lieu. Le zélé personnage se rendit, en 1510, à Stuttgart et engagea Reuchlin à faire une tournée avec lui dans les cercles du Rhin pour l'exécution de l'édit. Reuchlin était trop instruit pour se rendre à une pareille invitation ; il en fit sentir l'inconvenance et insista sur quelques défauts de forme dans les pouvoirs dont le commissaire était porteur. Celui-ci exigea que ces observations fussent mises par écrit, et Reuchlin s'y prêta sans difficulté. Cette même année, il reçut par l'intermédiaire de l'électeur de Mayence l'ordre impérial de donner son avis sur la question de savoir s'il est

juste et utile à la foi chrétienne d'enlever aux juifs tous leurs livres, excepté la Bible. Reuchlin eut le courage de défendre les droits imprescriptibles de la propriété dans sa consultation du 6 octobre 1510. La consultation de Reuchlin fut envoyée à l'électeur de Mayence, et Pfefferkorn s'en procura une copie. Comme elle contrariait son plan, il publia pendant le carême de 1511 le *Speculum manuale*, dans lequel il s'attachait à combattre les raisons de Reuchlin, et à le faire passer pour un homme entièrement étranger à la connaissance de la langue hébraïque. Reuchlin lui opposa, la même année, son *Speculum oculare* (Tubingue, in-12). Les docteurs de Cologne ne tardèrent pas à prendre une part publique dans la discussion : ils chargèrent Arnold de Tongres de censurer le *Speculum oculare*. Reuchlin, en ayant été averti, écrivit à ce docteur, le 1^{er} novembre 1511, une lettre respectueuse dans laquelle il témoignait ses regrets de ce que ses opinions ne s'accordaient pas avec celles de la faculté de théologie. Il protestait qu'il croyait tout ce que l'Eglise croit, et que, s'il avait erré sur quelque point, il était prêt à se laisser redresser. Il conjurait Arnold de l'instruire avec douceur, plutôt que de le condamner brusquement. Il le pria aussi de le recommander à la bienveillance de la faculté. Il écrivit une lettre semblable à un autre théologien de l'ordre de St-Dominique. Au commencement de 1512, la faculté lui envoya une liste des passages de son livre qui avaient été jugés scandaleux, avec injonction de les expliquer ou de les rétracter au plutôt. Reuchlin, après avoir réitéré l'assurance de sa soumission à l'Eglise, demanda qu'on lui envoyât par un messenger à ses frais les explications des propositions attaquées, telles qu'on voulait qu'elles fussent rédigées. La faculté ne lui accorda pas sa demande ; elle déclara que Reuchlin devait avant tout empêcher la circulation des nouveaux exemplaires de son livre et manifester ensuite son horreur pour les livres blasphématoires des juifs, sous peine de se voir citer pour se défendre. Reuchlin répondit que l'ouvrage n'était pas à lui, mais au libraire qui l'avait imprimé, et que, par conséquent, il ne dépendait pas de lui d'en arrêter la vente ; que tout ce qu'il pouvait faire pour témoigner son repentir était de traduire en allemand les explications et les preuves de ses opinions, et de les publier avec les additions nécessaires à la foire prochaine. Il le fit, mais il ne contenta pas les théologiens, qui voulaient une rétractation et non une apologie. Arnold de Tongres écrivit en leur nom une réfutation violente des sentiments de Reuchlin sous le titre de : *Articuli, sive propositiones de judaico furore suspectæ*. Ortwinus Gratius osa aussi entrer dans la lice, en jetant dans le public une satire en vers latins que l'auteur des *Epistolæ obscurorum virorum* (voy. HUTTEN) a justement couverte de ridicule. Le 1^{er} mai 1513, Reuchlin

fit paraître sa *Défense*, dédiée à l'Empereur, comme le livre de ses adversaires. Erasme en a blâmé avec raison les emportements et les divagations, qui achevèrent d'aigrir les théologiens. Le grand inquisiteur de Mayence, Jacques Hoogstraten, le somma, dans le mois de septembre 1513, de comparaître, dans le terme de six jours, pour être présent au procès intenté contre lui au sujet du *Speculum oculare*. Reuchlin, ne trouvant pas ce terme assez long pour un homme de son âge, et suspectant d'ailleurs Hoogstraten de partialité, envoya un procureur chargé de le récuser. La récusation ne fut pas admise, et le procureur en appela au saint-siège. Alors la scène changea. Hoogstraten, de juge qu'il était, devint accusateur devant le tribunal qu'il avait présidé; personne ne comparut pour le contredire. Il fut décidé que, le 12 octobre, l'arrêt définitif serait rendu et le *Speculum oculare* brûlé; mais le chapitre prévint à temps Reuchlin, qui se rendit à Mayence, assisté de deux savants distingués que lui avait donnés le duc Ulrich. Privé de tout espoir d'accommodement, il protesta contre la commission et en appela au pape. L'appel fut admis. Le saint-siège renvoya l'affaire à l'évêque de Spire, qui assigna les parties pour le 20 décembre. Reuchlin comparut en personne; Hoogstraten envoya un frère dominicain pour le représenter; ses pouvoirs n'ayant pas été trouvés suffisants, un nouveau délai fut accordé. Cette fois, Hoogstraten ne jugea pas à propos d'intervenir, et la sentence du 14 avril 1514 le condamna aux dépens; elle portait, en outre, que le *Speculum oculare* n'était ni dangereux pour l'Eglise, ni favorable au judaïsme. Dans le même temps, les théologiens de Cologne, sans se mettre en peine de ce qui pourrait arriver au tribunal de l'évêque de Spire, condamnèrent cet ouvrage comme hérétique à être brûlé publiquement; ce procédé obtint l'assentiment des universités de Louvain, d'Erfurt, de Mayence et de Paris. Reuchlin chercha vainement à gagner celle-ci par des marques de soumission et de déférence, en lui rappelant même qu'il avait étudié dans son sein; vainement aussi le duc Ulrich s'intéressa en sa faveur; après quarante-sept séances, elle déclara, par sa délibération du mois d'août 1514, qu'elle adhérerait à la censure de la faculté de Cologne (voy. *Collect. judiciorum de novis erroribus*, t. 1^{er}, part. 2, p. 350). Reuchlin, effrayé de tant de contradictions et craignant que le dominicain Hoogstraten ne parvînt à le faire condamner à Rome, résolut d'y porter lui-même sa cause et d'en confier la défense à Jean de Wyk, ancien syndic de Bohême. Cette longue affaire semblait toucher à sa fin et la sentence allait être rendue, le 20 juillet 1516, après des discussions suivies, quand, au moment où l'on s'y attendait le moins, émana du saint-père un *Mandatum de supersedendo*; et depuis, dit d'Argentré, les troubles de la réforme et des disputes plus impor-

tantes ne permirent pas de reprendre celle-ci. On conjectura que le jugement de Rome eût été favorable à Reuchlin, et c'est ce qui excita des savants du premier ordre à prendre sa défense et à tourner en dérision les démarches de ses antagonistes. Luther se prononça vivement, soit que Reuchlin eût exposé ses propres sentiments, soit que ce sectaire voulût entraîner ce savant homme dans son parti; aussi quelques religieux, moins instruits que zélés, ne manquèrent pas de l'accuser d'un certain penchant aux idées nouvelles et d'être luthérien dans le cœur. Erasme prit soin de le venger d'une si odieuse imputation, et il est certain que, malgré les persécutions qu'il essuya de la part des moines, malgré les insinuations de Mélanchthon et de quelques autres de ses amis qui avaient embrassé le parti de la réforme, malgré les censures et les violences de ses ennemis, plus propres encore à faire trébucher un homme qui n'aurait pas été assez ferme, Reuchlin ne rompit jamais le lien de l'unité et fit toujours profession de la foi catholique. Les dominicains, harcelés par les écrits piquants des partisans de Reuchlin, se rapprochèrent de lui, remboursèrent les frais du procès devant l'évêque de Spire et promirent d'anéantir celui qui était pendant à la cour de Rome. Les conquêtes qu'il faisait de ce côté le consolèrent un peu de la disgrâce dans laquelle il était tombé auprès d'Ulrich pour être resté attaché à la famille de Jean Hutten, que le duc avait tué de sa propre main, et pour avoir blâmé dans sa correspondance la tyrannie de ce prince. En 1518, il accepta les chaires de grec et d'hébreu à l'université de Wittenberg, qui lui furent offertes par l'électeur de Saxe. Dans la guerre que la confédération de Souabe et le duc Ulrich se firent, en 1519, Reuchlin eut beaucoup à souffrir de part et d'autre, quoiqu'il eût un puissant protecteur parmi les confédérés. Son humeur pacifique l'ayant porté à demeurer à Stuttgart lorsque les autres conseillers, ses collègues, avaient pris la fuite, d'après ses avis, on lui en sut très-mauvais gré; on lui suscita même quelques traverses à ce sujet. A la reprise de Stuttgart par les confédérés, le duc Guillaume de Bavière le prit sous sa protection spéciale. Pour s'éloigner du théâtre de la guerre, il accepta les propositions de ce prince et se rendit à Ingolstadt, où il ressentit bien vivement la privation de sa bibliothèque et de certaines aisances auxquelles il était accoutumé. La pénurie dans laquelle il se trouvait l'obligea, en 1520, d'enseigner le grec et l'hébreu moyennant un traitement annuel de deux cents florins; mais son cours académique ne dura pas un an entier. Diverses circonstances le forcèrent de retourner à Stuttgart, où il était à peine arrivé que deux envoyés de l'université de Tubingue vinrent l'engager à continuer dans cette ville le cours qu'il avait commencé à Ingolstadt. Reuchlin accepta, et l'université lui procura toutes les facilités qui

pouvaient donner du lustre à son enseignement. Les étudiants accouraient en foule de toutes les parties de l'Allemagne; mais sa santé, très-affaiblie, ne lui permit pas de professer longtemps. Il mourut à Stuttgart le 30 juin 1522 et fut enterré dans le cimetière de l'hôpital. Reuchlin jouit encore de la réputation d'un des plus savants hommes de son temps. Il était l'ornement et la gloire de l'Allemagne à cette époque, et l'Italie avait peu de rivaux à lui opposer pour l'érudition et l'éloquence. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages actuellement peu recherchés. Voici les principaux : 1° *Liber de verbo mirifico*, in-fol., sans date et sans rubrique; Tubingue, 1514, in-fol.; Lyon, 1522 et 1532, in-16; et ailleurs. Ce livre est une explication des noms sacrés dont on se servait dans les mystères de la cabale chez les pythagoriciens, chez les Hébreux, les Chaldéens, et même chez les chrétiens. Il y a trois interlocuteurs qui discutent la matière alternativement : Sidonius, épicurien; Baruch, hébreu; Capnion, chrétien. Ils traitent aussi par occasion de la science des choses divines et humaines, de l'opinion, de la foi, des miracles, de la vertu des paroles et des figures, des secrètes opérations, etc. Il est dédié au chancelier de l'électeur palatin et précédé d'une courte préface, composée par Conrad Léontorius, qui célèbre les rares connaissances de Reuchlin dans les langues latine, grecque et hébraïque. Cet opuscule n'est pas sans intérêt. 2° *Scenica progymnasmata*, Strasbourg, 1497; Bâle, 1498, in-4°; Pforzheim, 1508, in-4°; Tubingue, 1511, 1512, 1516, in-4°; Leipsick, 1503, 1514, 1515, in-4°; et plusieurs fois ailleurs. L'auteur avait composé une satire très-violente contre le dominicain Holzinger; mais l'électeur palatin, qui craignait les moines, lui défendit de la publier. Reuchlin ne voulant point se donner aux yeux du public le tort d'avoir écrit trop vivement au jugement de son protecteur, substitua cette pièce à la première. C'est une faible imitation de la *Farce de maître Patheclin*, et on le regarde comme le premier essai de comédie, composé à l'usage de la jeunesse allemande. Reuchlin passe en effet pour avoir le premier, en Allemagne, introduit les représentations dramatiques dans les collèges. 3° *Oratio ad Alexandrum VI Pont. M. pro Philippo Bavariae duce*, Venise, 1498, in-8° et in-12; 4° *Liber congestorum de arte prædicandi*, Pforzheim, 1504, in-4°; 5° *Rudimenta hebraica*, Pforzheim, 1506, in-fol. Reuchlin a donné aussi un *Lexicon hebraicum*. Ces ouvrages élémentaires furent estimés dans leur temps; maintenant il paraissent bien médiocres. 6° *Septem Psalmi penitentiales hebraice cum grammatica tralacione latina*, Tubingue, 1512, in-8°. C'est le premier livre hébreu imprimé en Allemagne. 7° *Defensio contra calumniatores suos Colonienses*, Tubingue, 1513 et 1514, in-4°; 8° *Rabbi Joseph Hyssopæus Perpinianensis, Judæo-*

rum poeta dulcissimus, ex hebraica lingua in latinam traductus, Tubingue, 1512 et 1514, in-4°; 9° *De arte cabalistica libri tres*, Haguenau, 1517 et 1530, in-fol.; dans différents recueils de traités cabalistiques et à la suite de l'ouvrage de Galatin *De arcanis catholicæ veritatis*. On lui doit la traduction de plusieurs opuscules de St-Athanase, d'Hippocrate et d'autres écrivains grecs; on en peut voir le catalogue dans la *Biographie des savants de Tubingue* qui ont cultivé la littérature hébraïque, par Chr.-Fréd. Schnurrer, Ulm, 1792, in-8°. Jean-Henri Mai, qui a composé une vie de Reuchlin en latin, Dourlach, 1687, in-8°, est diffus et inexact. L'ouvrage allemand de E. T. Moyerhoff, *Reuchlin et son époque*, Berlin, 1830, in-8°, est précédé d'une introduction écrite par Auguste Neauder. Il existe en anglais un livre de F. Barham, *Vie et temps de Reuchlin, le père de la réforme allemande*, Londres, 1843, in-8°; 1851, in-12. L—B—E.

REUILLY (JEAN DE), voyageur français, naquit en 1780 d'une famille noble qui habitait la Picardie. Dépouillé de sa fortune par suite des bouleversements politiques, Reuilly eut assez de force d'âme pour travailler dans une imprimerie comme correcteur d'épreuves. Quand la tranquillité reparut, il obtint une place, parvint par ses efforts soutenus à fixer l'attention du chef du gouvernement, et en 1802 fut chargé d'une mission en Russie. Après un séjour de deux mois, il quitta St-Petersbourg dans les premiers jours de février 1803, et partit pour la Crimée avec le duc de Richelieu, qui venait d'être nommé gouverneur d'Odessa. Durant son séjour dans la capitale de l'empire russe, il avait reçu de grands témoignages d'amitié et avait été traité avec beaucoup de bonté. Son séjour en Crimée, dont nous ignorons la durée, ne laissa pas dans son esprit des souvenirs moins précieux que celui qu'il avait fait à St-Petersbourg. Le naturaliste Pallas fut un des hommes qui comblèrent Reuilly de marques d'intérêt et auxquels il témoigna hautement sa gratitude. Aidé des conseils de cet homme célèbre, qui lui traça l'itinéraire de son voyage, il parcourut la péninsule Taurique et passa même le détroit de Caffa. De retour en France, Reuilly reçut du gouvernement la décoration de la Légion d'honneur et fut nommé, en 1805, auditeur au conseil d'Etat, section de marine. Il obtint en 1807 la sous-préfecture de Soissons et devint en 1808 correspondant de l'Institut (classe de littérature ancienne). Plus tard, la Toscane ayant été réunie à la France, il fut élevé à la préfecture du département de l'Arno, fait maître des requêtes et baron. Une maladie de poitrine, suite d'une blessure qu'il avait reçue dans un duel, le força d'aller prendre les eaux de Pise. Il mourut dans cette ville le 22 février 1810. On a de Reuilly : 1° *Voyage en Crimée et sur les bords de la mer Noire pendant l'année 1803*, Paris, 1806, in-8°, avec cartes

planches et vignettes. L'auteur, en revenant de la Crimée, communiqua ses observations à Pallas, qui eut la bonté de les corriger et de les enrichir de ses notes; ainsi on peut compter sur l'exactitude de ce livre; c'est le premier qu'un Français ait publié sur cette contrée. Reuilly dit que la forme du *Voyage en Syrie et en Egypte* par Volney, lui ayant paru réunir plusieurs avantages, il l'avait adoptée. On ne peut le blâmer d'avoir suivi cette marche. Toutefois on aurait désiré qu'il eût imité l'exemple de J. R. Forster, qui a fait précéder ses excellentes *Observations sur un voyage autour du monde* d'un itinéraire de l'expédition. Par ce moyen, on sait quels pays le voyageur a vus et à quelle époque il les a observés. Reuilly traite successivement de la géographie et de l'histoire naturelle de la Crimée, de son histoire et de son commerce. Il convient des emprunts qu'il a faits aux *Voyages de Pallas dans les provinces méridionales de la Russie*, à la *Description de la Tauride* par Hablizl, à celle de la Crimée par Thumann, à l'*Histoire de la Tauride* par Sestrencevicz, au *Précis sur les khans de Crimée* par Langlès. Il a très-habilement fondu les divers matériaux qu'il a joints à ses propres observations. La lecture de ce livre, écrit avec élégance et sans prétention, est amusante et instructive. Des médailles anciennes et des monnaies que Reuilly avait apportées de son voyage ont donné lieu à la publication de deux mémoires, l'un de Millin, l'autre de Langlès, qui précèdent l'itinéraire tracé par Pallas. Le volume est terminé par un mémoire sur le commerce de la mer Noire et des notes sur ses principaux ports commerçants; elles sont accompagnées de tableaux. Il paraît que Reuilly avait composé un mémoire sur les relations commerciales de l'Inde avec l'Europe par le continent, et il y avait donné quelques motifs sur la possibilité d'une expédition par terre en Asie. Cette production, remise au chef du gouvernement, n'a pas vu le jour. La carte est exacte et bien gravée; les vignettes rendent avec beaucoup de vérité l'aspect du pays. 2° *Description du Tibet, d'après la relation des lamas tongouses établis parmi les Mongols, traduit de l'allemand avec des notes*, Paris, 1808, 1 vol. in-8° (roy. PALLAS). Ce petit ouvrage est intéressant; c'est l'un des plus exacts que l'on possède sur une contrée peu connue. 3° *Notice sur les travaux agricoles de MM. J. Brayer et Danzé* (dans le *Magasin encyclopédique*, 1807, t. 5, p. 195). E-s.

REUSNER (NICOLAS), juriconsulte, poète et compilateur, naquit le 2 février 1545 à Lœwenberg ou Lembeg, en Silésie, d'une des familles les plus distinguées de cette province. Il annonça de bonne heure des dispositions peu communes pour les lettres, et l'on assure même qu'à onze ans il faisait des vers latins fort agréables. Après s'être perfectionné dans la connaissance des langues anciennes, il se rendit à Wittenberg, attiré par la réputation de Melancthon. Ce savant

mourut avant l'arrivée de Reusner en cette ville, où celui-ci fit néanmoins son cours de philosophie, et il alla ensuite étudier le droit à Leipsick. La curiosité le conduisit en 1565 à Augsbourg pour voir les cérémonies de la diète; mais l'ouverture de cette assemblée ayant été prorogée d'un an, pour ne pas rester oisif il se chargea de donner des leçons de littérature latine. Quelques pièces de vers qu'il offrit aux principaux membres de la diète le firent connaître avantageusement, et le duc de Bavière le nomma professeur de belles-lettres au collège qu'il venait d'établir à Lauingen, et dont Reusner devint recteur par la suite. Il retourna pour la seconde fois, en 1582, à la diète d'Augsbourg, et y fut accueilli par les plus grands seigneurs avec les égards que l'on doit aux talents. L'année suivante, il se fit recevoir docteur en droit à l'université de Bâle, et aussitôt il fut revêtu de la dignité d'assesseur de la chambre impériale de Spire et nommé professeur à l'académie de Strasbourg, où il remplit pendant cinq ans la chaire des institutes. Sa réputation le fit appeler, en 1589, à l'académie d'Iéna, dont il fut deux fois recteur, et à laquelle il rendit d'importants services. L'empereur Rodolphe II lui décerna la couronne poétique dans une assemblée solennelle et le créa comte palatin. Il fut député de l'électorat de Saxe en 1595, à la diète de Pologne, où les princes allemands formèrent une ligue contre les Turcs. Reusner mourut pendant son second rectorat à Iéna, le 12 avril 1602. Il fut inhumé dans un tombeau qu'il s'était fait construire et qu'il avait décoré d'une épitaphe peu modeste. Nicéron a donné, dans le tome 27 de ses *Mémoires*, le catalogue de cinquante-trois ouvrages de Reusner; ils sont tous assez rares, mais peu sont recherchés. Ses compilations et ses traités de droit sont oubliés, même en Allemagne. Parmi ses autres productions, on ne citera que celles qui peuvent encore mériter l'attention des curieux : 1° *Descriptio oppidi Lavingæ ad Danubium, additis in fine aliquot elogiis*, Lauingen, 1567, in-4°; 2° *Principum et ducum Venetorum liber*, ibid., 1579, in-8°; 3° *Polyanthea sive Paradisus poeticus*, Bâle, 1579, in-8°. Cette compilation est divisée en sept livres : le Verger, le Parterre, la Métairie, le Jardin, la Volière, le Vivier et la Grotte. 4° *Hodæporicorum sive itinerum totius fere orbis libris septem*, ibid., 1580, in-8°, très-rare. Freytag a donné la description de ce recueil vraiment intéressant, dans l'*Adparatus literarius*, t. 3, p. 370-390. Il renferme soixante-quinze voyages d'auteurs anciens et modernes, tous en vers, excepté ceux de Pétrarque dans la Palestine et de Félix Petancius dans le Turquie. 5° *Emblematum libri IV, et Agalmatum sive emblematum sacrarum liber unus; accesserunt stemmatum sive armorum gentilitiorum libri tres*, Francfort, 1581, in-8°; recueil digne de l'attention des amateurs à cause des belles estampes en bois de Virgile de

Solis et de Jost Amon. 6° *Icones seu imagines viro-
rum litteris illustrium, quorum fide et doctrina
religionis et bonarum litterarum studio, nostra pa-
trumque memoria, in Germania præsertim, in
integrum sunt restituta; additis eorumdem elogiis
diversorum auctorum*, Strasbourg, 1587; *ibid.*,
1590, in-8°. C'est un recueil de cent portraits
(y compris celui de Reusner, le premier en tête),
dessinés et gravés en bois par Tobie Stimmer,
excellent artiste. Reusner a mis un distique au
bas de chaque portrait et l'a fait suivre de l'épi-
taphie monumentale du personnage en style lapi-
daire, ou d'une courte notice tirée de Paul Jove,
de Théodore de Bèze, etc., accompagnée d'éloges
en vers extraits de divers auteurs dont il donne
la liste. 7° *Icones sive imagines viæ litteris claro-
rum virorum Italiæ, Græciæ, Germaniæ, Galliæ,
Angliæ, Hungariæ, cum elogiis variis*, Bâle, 1589,
in-8°. Ce volume contient quatre-vingt-onze
portraits gravés par le même artiste. Il est moins
rare en France que le précédent, avec lequel
Niceron paraît l'avoir confondu; mais tous les
deux méritent également d'être recherchés par
les amateurs. 8° *Ænigmatologia seu sylloge ænig-
matum et gryphorum convivalium*, Strasbourg,
1589, in-8°; compilation singulière; 9° *Opera
poetica*, Iéna, 1593, in-8°. Ce volume renferme
des élégies, des sylves, des épigrammes, dont
un livre d'épigrammes grecques, des odes, des
épodes, des épîtres et plusieurs poèmes. Les
meilleures pièces de Reusner ont été insérées
dans le tome 5 des *Deliciæ poetar. germanorum*;
10° *Orationes panegyricæ*, Iéna, 1595, 2 vol.
in-8° : le premier contient quinze discours sur
des sujets de morale, et le second quinze sur
l'utilité de la jurisprudence et les différentes
méthodes d'étudier cette science; 11° *Epistola-
rum turcarum variorum auctorum libri xiv*,
Francfort, 1548, in-4°; 12° *De urbibus germaniæ
liberis sive imperialibus libri duo; in quibus præter
earum descriptiones, variorum auctorum leguntur
elogia*, *ibid.*, 1602, in-8°; 13° *Anagrammatogra-
phia, accessit Guil. Blanc libellus de ratione ana-
grammatismi*, Iéna, 1602, in-8°; 14° *Narrationes
rerum memorabilium in Pannonia sub Turcarum
imperatoribus à capta Constantinopoli usque ad
ann. 1500 gestarum*, Francfort, 1603, in-4°. On
peut consulter, pour de plus grands détails, les
Mémoires de Niceron. Le portrait de Nic. Reus-
ner fait partie du tome 1^{er} de la *Biblioth. calco-
graphica* de J.-J. Boissard. W—s.

REUSNER (ELIE), antiquaire et historien, né
à Lemberg en 1555, était frère du précédent.
D'une santé délicate, mais doué d'un esprit actif,
il s'appliqua de bonne heure à l'étude, fréquenta
les académies de Wittemberg, Strasbourg et Bâle,
et fit de grands progrès dans les langues an-
ciennes, l'histoire, la politique et les sciences
naturelles. En 1591, il fut admis au nombre des
professeurs de l'académie d'Iéna pour la philo-
sophie. Il reçut la même année le grade de licen-

cié en médecine; mais il ne paraît pas qu'il ait
jamais pratiqué cet art. L'enseignement et le
travail du cabinet suffirent pour occuper tous ses
instants. Quelques années avant sa mort, il com-
posa son épitaphe et la fit graver sur la pierre
qui devait recouvrir son tombeau. Il termina sa
carrière honorable et paisible à Iéna, le 1^{er} octo-
bre 1612. Ses ouvrages dont on trouve une liste
assez étendue, mais incomplète et inexacte, dans
le recueil de J. Gasp. Zeumer, *Vitæ professor.
academ. Ienensis* (pars iv, p. 55), sont tombés
dans l'oubli. Les principaux sont : 1° *Genealogi-
con romanum de familiis præcipuis regum, princi-
pum, Cæsarum, imperatorum, consulum*, etc.,
Francfort, Wechel, 1590, in-fol. C'est une com-
pilation que Lenglet Dufresnoy trouvait bonne et
qu'on pourrait peut-être encore consulter utile-
ment. 2° *Opus genealogicum catholicum de præci-
puiis familiis imperatorum, regum, principum,
aliorumque orbis christiani procerum*, *ibid.*, 1592,
in-fol.; 3° *Ephemerides sive Diarium in quo et epi-
tome omnium fastorum et aliorum tam sacrorum
quam profanarum*, *ibid.*, 1592, in-4°; 4° *Genealo-
gia regum, electorum, ducum*, etc., *qui origines
suas a Wittechindo deducunt*, Iéna, 1577, in-fol.
— Jérémie REUSNER, frère des deux précédents et
éditeur des *Emblemata ethica, physica historica et
hieroglyphica* et des *Stemmata seu arma gentilitia*
d'Elie, fut conseiller du prince de Liegnitz, pu-
blia un traité *De usurpationibus*, et ne doit pas
être confondu avec deux autres Jérémie Reusner,
jurisconsultes et natifs de Lœwenberg, comme
lui, connus aussi par quelques écrits, l'un né en
1557, mort en 1594; l'autre né en 1590, mort
en 1652. W—s.

REUSS-PLAUEN (HENRI XV, prince de), général
d'artillerie au service de l'Autriche, né le 22 fé-
vrier 1751 d'une branche collatérale de cette
famille princière, l'une des plus anciennes du
corps germanique, reçut une éducation très-
soignée comme destiné à la carrière des armes,
et entra fort jeune dans l'armée autrichienne,
avec laquelle il fit la guerre contre les Turcs sous
le prince de Cobourg, ce qui lui valut le grade
de colonel. Revenu avec ce prince en Allemagne
lorsque la paix fut conclue, il le suivit encore
dans les Pays-Bas en 1793 pour y combattre les
Français. Après avoir concouru à la victoire de
Nerwinde, il commanda, dans les mois d'avril et
de mai, un corps détaché près de Bavai et obtint
quelques succès. Il fut fait général-major après
la bataille de Wagnies près de Maubeuge, et fit
en cette qualité la mémorable campagne de
1794. En 1796, il passa à l'armée d'Italie, où il
se distingua dans plusieurs occasions, notamment
à l'affaire du château de Pietra et à celle de Ba-
selga. En février 1797, il devint feld-maréchal-
lieutenant, continua d'être employé en Italie et
commanda, en 1799 et 1800, un corps formant
l'aile gauche de l'armée du général Kray, qui
assiégea Mantoue et força cette place à capituler.

Le prince de Reuss fut ensuite chargé d'entretenir les communications, par le Tyrol et les Grisons, entre l'Allemagne et l'Italie, puis nommé en 1802 directeur général du recrutement des armées impériales. En 1812, il commanda un corps d'observation, et l'année suivante, s'étant trouvé à la tête de ce corps en présence de l'armée de Bavière sous les ordres du prince de Wrede, il fut chargé de négocier la paix avec cette puissance, et parvint à la faire entrer dans la coalition contre la France par le traité de Ried, qu'il signa pour l'Autriche le 8 avril 1813. Le prince de Reuss-Plauen commanda ensuite un corps dans la grande armée des alliés sous le prince de Schwarzenberg, puis il fut nommé commandant de la Gallicie. En 1814, il fut chargé du gouvernement civil et militaire de la ville de Venise, et mourut vers 1830 dans un âge avancé. Il était colonel-proprétaire d'un régiment d'infanterie autrichien, grand-croix de l'ordre impérial de Léopold, chevalier de Marie-Thérèse et de St-Hubert de Bavière. — Le prince de REUSS-LOBSTEIN, qui commandait un corps de la confédération du Rhin à la grande armée de Napoléon, fut tué sur le champ de bataille près de Dresde, dans le mois de septembre 1813. M-Dj.

REUTH (BERNARD), historien russe, né à Mayence vers le milieu du 18^e siècle, reçut dans cette ville sa première éducation, et acheva ses études à Iéna, Leipsick et Göttingue. Revenu dans son pays, il entra au service civil dans le département du Mont-Tonnerre, sans abandonner ses occupations littéraires. Il se rendit ensuite à Dorpat, où il remplit les fonctions de vice-directeur de l'*institut pédagogique*. Sur l'invitation du comte Potocki, alors orateur de l'arrondissement universitaire de Kharkof, Reuth se rendit en 1804 dans cette ville pour enseigner à l'université l'histoire des Etats de l'Europe et leur statistique. Ce fut là qu'il mourut le 5 janvier 1825. Voici la liste de ses ouvrages, publiés soit en Russie, soit en Allemagne : 1^o *Lettres politiques accompagnées d'un essai sur l'histoire de l'ancienne ville de Mayence*, Manheim, 1789; 2^o *Histoire de la guerre civile en France*, par Davila; traduite de l'italien en allemand, avec une *Histoire de la puissance des rois et des révolutions de France, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à la ligue*, Leipsick, 1792-1795, 5 vol. grand in-8^o. Cette traduction fut réimprimée à Vienne en 1817, 3^o *Histoire de la puissance des rois et de la révolution en France depuis la dissolution de la ligue jusqu'à la république*, Leipsick, 1796-1797, 2 vol. in-8^o; 4^o *Révolution de la république de Venise*, Leipsick, 1798; 5^o *Tableau historico-statistique du Portugal par le général Dumouriez*, traduit du français en allemand, Leipsick, 1798; 6^o *Voyage en Sicile, à Athènes, à Constantinople*, traduit librement de l'anglais, Leipsick, 1798, in-4^o; 7^o *Essai d'histoire des Russes* (en latin), 1^{re} partie, Kharkof, 1811, in-8^o; 8^o *Esprit des productions littéraires*

XXXV.

de l'Orient et de l'Occident, Kharkof, 1811, in-4^o; 9^o *l'Orient*, discours prononcé le 25 décembre 1814 (v. st.), Kharkof, in-4^o. Reuth prononça encore à Kharkof deux autres discours, dont le premier eut pour objet la confédération du Rhin, et l'autre le droit public des royaumes unis de la Grande-Bretagne. Quelques autres de ses productions ont été imprimées dans des ouvrages périodiques. Il est à désirer que ses papiers soient conservés à la bibliothèque de l'université de Kharkof, surtout ceux qui ont rapport au traité sur les Russes, qu'il se proposait de publier. La vivacité de son imagination lui a fait admettre quelquefois des étymologies hasardées, mais ses compositions historiques n'en sont pas moins dignes d'attention. Son *Essai d'histoire russe* et l'*Histoire* de Davila, qu'il a complétée, doivent être regardés comme ses principaux ouvrages. В—Н—Д.

REUVENS (JEAN-ÉVERARD), juriconsulte, né à Harlem, en 1763, fit de bonnes études à l'université de Leyde et soutint, pour être gradué en droit, une thèse sur cette question : *De cautione nuciaria*. S'étant fait recevoir avocat à la Haye, il y forma en peu de temps une belle clientèle. Après l'invasion des Français en 1795, il fut nommé conseiller à la cour de justice de la province de Hollande. Le gouvernement batave ayant encore subi une révolution en 1799, Reuvs fut mis à la tête de la magistrature sous le titre d'*agent général de la justice*, emploi qui, en 1801, fut supprimé. Alors Reuvs devint président de la haute cour de justice. Lors de la création du royaume de Hollande en faveur de Louis Bonaparte (1806), il fut nommé conseiller d'Etat, puis président de section et vice-président. Quand la Hollande fut réunie à l'empire français, en 1810, il fut d'abord nommé président de la cour d'appel à la Haye, et, bientôt appelé à Paris où sa réputation de savoir l'avait dès longtemps précédé. Il y fut nommé conseiller à la cour de cassation; et Merlin, alors procureur général, le présentant à ses collègues, leur dit : « J'ai l'honneur de vous présenter l'un « des plus grands juriconsultes d'un pays qui a « fourni tant d'hommes distingués en cette par- « tie. » Reuvs justifia bientôt cet éloge par d'excellents rapports sur des affaires importantes dont il fut chargé. Lorsque la puissance de Napoléon tomba et que le royaume des Pays-Bas fut établi, en 1814, Reuvs retourna dans sa patrie; il fut nommé président de la cour d'appel à la Haye, et en même temps membre d'une commission chargée de rédiger un code pour le nouveau royaume. S'étant rendu à Bruxelles, en 1816, pour ce travail, il y périt victime d'un complot dont on ignore encore la cause et les auteurs. Le professeur Tewater a fait pour la société de littérature de Leyde un éloge de son confrère Reuvs. — REUVENS (Gaspard-Jacques-Chrétien), archéologue hollandais, fils du précédent, s'est particulièrement distingué par ses

62

connaissances dans l'archéologie égyptienne. Il naquit à la Haye en 1793 et fit de très-bonnes études à Amsterdam, sous la direction de Van-Lennep; puis à Leyde, sous Wittenbach, et à Paris sous M. Boissonade. En 1811, il accompagna son père dans cette ville et y reçut le grade de licencié en droit. Etant retourné dans sa patrie, par suite des événements de 1814, il fut nommé professeur à l'athénée de Hardewich, et, après la suppression de ce collège, à l'université de Leyde. Il mourut à Londres le 22 juin 1835, à l'âge de 42 ans, le jour même où il se préparait à rentrer dans sa patrie. C'est à lui qu'est due la fondation du muséum d'antiquités égyptiennes attaché à l'université de Leyde. Entre autres ouvrages, on a de Reuvens : 1° *Lettres à M. Letronne sur les papyrus bilingues et grecs, et sur quelques autres monuments gréco-égyptiens du musée d'antiquités de Leyde*, vol. in-4° avec un atlas in-fol. de 6 planches, Leyde, 1830. La *Revue d'Edimbourg* a donné plusieurs analyses de cet ouvrage (juin, 1831, etc.). 2° *Notice et plan des constructions romaines trouvées dans les fouilles faites en 1827-1829 sur l'emplacement présumé du forum Hadriani, à la campagne nommée Arentsburg, près de la Haye*, Leyde, 1830, in-fol.; 3° *Histoire des momies égyptiennes*, ouvrage important; 4° *Nouveau Journal de la littérature, des sciences et des arts*, dont il n'a paru que 5 cahiers in-8°; 5° *Collectanea litteraria*, où se trouvent des recherches et remarques très-érudites sur Attius, Diomède, Lucilius, Nidus, Nonius, Varron, et quelques autres écrivains latins peu connus. M-nj.

RÉVAI (NICOLAS), savant hongrois, né en 1751, religieux des écoles pies, professeur de littérature à l'université de Pesth, est mort dans la même ville, le 1^{er} avril 1807. Le recueil de ses ouvrages a paru à Raab, en 1787. Il était poète, philologue et grammairien; ses poésies sont inégales, et l'on n'y observe pas toujours ce génie qui caractérise le vrai poète. Parmi ses ouvrages en prose, on peut remarquer ses *Antiquités hongroises*, et sa *Grammaire hongroise*, ou *Elaboratio grammatica hungarica, ad genuinam patrii sermonis indolem fideliter exacta, affiniumque linguarum adminiculis locupletius illustrata*, Pesth, 1805, 2 vol. in-4°. C'est Révai qui a principalement répandu en Hongrie l'esprit de recherches et de critique, qui distingue depuis quelque temps les savants de ce pays. Voyez un article de M. Beroni, dans le *Mercure étranger*, en 1813, n° 6. C—U.

RÉVEILLÉ-PARISE (J.-H.), médecin, naquit à Nevers le 14 septembre 1782. A l'âge de vingt ans, il entra dans l'armée et fit treize campagnes en qualité d'aide-major ou de chirurgien-major. Il assista en Espagne au fameux siège de Saragosse, sur lequel il publia une relation médicale intéressante. En 1815, Réveillé-Parise fut placé avec son grade dans la garde royale et servit jusqu'en 1830. Les événements politiques

l'obligèrent alors à quitter le service. Rentré dans la vie civile à l'âge de quarante-huit ans, il lui était bien difficile de se créer une clientèle, aussi préféra-t-il se livrer activement à l'étude de l'hygiène et écrire dans les journaux de médecine les plus estimés. A la vie active des camps succédait une existence calme, modeste, mais remplie de douces jouissances, en conformité d'ailleurs avec son caractère et ses goûts. Réveillé-Parise aimait beaucoup, en effet, les sciences médicales et les paisibles études de cabinet; son esprit charmant, un peu caustique, mais d'une exquise urbanité, le portait à écrire des feuilletons et des articles de critique qui furent très-goûtés par les médecins de son temps. On doit voir en Réveillé-Parise plutôt un littérateur médical qu'un journaliste proprement dit. L'aménité de son caractère, la crainte d'éveiller le chatouilleux amour-propre de ses confrères l'ont, en effet, tenu éloigné de la carrière militante du journalisme. Cette grande circonspection, jointe à son talent d'écrivain, a certainement contribué à lui ouvrir, en 1831, les portes de l'Académie de médecine. Il est mort à Paris le 27 septembre 1852. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Hygiène oculaire*, in-12, 1816, 2° édit.; 2° *Examen de pathologie, ou choix de questions et réponses sur cette partie de la médecine*, brochure in-8°, 1837; 3° *De l'éclectisme en médecine*, brochure in-8°; 4° *Mémoire sur l'existence et la cause organique du tempérament mélancolique*, in-8°, 1831; 5° *Guide pratique des gouteux et des rhumatisants*, in-8°, 1837; 6° *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit, ou Recherches sur le physique et le moral, les habitudes, les maladies et le régime des gens de lettres, artistes, hommes d'Etat*, 2 vol. in-8°, 3° édit., 1839; 7° *Etudes de l'homme dans l'état de santé et dans l'état de maladie*, 2 vol. in-8°; 8° *Lettres et œuvres de Guy-Patin*, 2 vol. in-8° (voy. GUY-PATIN); 9° *Traité de la vieillesse*. Réveillé-Parise était un des collaborateurs actifs de la *Gazette médicale* et de la *Revue médicale*. Il a écrit surtout dans le premier de ces journaux un certain nombre d'articles critiques remarquables par l'élégance du style et la finesse des appréciations. Le dernier ouvrage que Réveillé-Parise ait publié est le *Traité sur la vieillesse*. « Peu de gens « savent être vieux, répète-t-il avec la Roche-« foucauld. O vous qui n'avez pas su vivre, ap-« prenez à vieillir; il est toujours temps de de-« venir sage, et quand on n'y gagnerait que de « savoir bien mourir! » Après ce préambule un peu mélancolique, on est porté à croire que l'auteur considère la vieillesse comme un âge de fer où tout est infirmité, souffrance, isolement. Eh bien, non. Réveillé-Parise regarde la vieillesse, au contraire, comme une époque de la vie exempte de beaucoup de soucis, qui a ses plaisirs, ses facultés propres, une place considérable dans le monde. La position sociale du vieillard est

définitivement acquise; il se trouve par conséquent délivré des préoccupations qui ont agité, tourmenté son âge mûr; il est entouré dans la société de toute la considération à laquelle il pouvait prétendre; il n'a donc plus qu'à se reposer et à jouir en paix du fruit de son travail et des labeurs de toute sa vie. « Que désormais, dit-il » dans sa préface, ma vieillesse se console et se » repose; car, quelle que soit dans le monde la » fortune de ce livre, la pensée du bien qu'il » peut faire, des maux qu'il peut prévenir ou » soulager, des vérités qu'il peut propager, m'a » soutenu et encouragé. » Son livre est divisé en quatre parties. *Physiologie*, la vie normale. C'est l'exposé des changements qui surviennent dans la texture des tissus chez les vieillards. Ainsi le système nerveux perd de sa force et de sa vitalité; les artères s'incrudent de sels phosphatés et n'ont plus l'élasticité nécessaire pour faire circuler le sang dans tous les organes; la vie paraît abandonner la surface pour se retirer vers le centre de l'organisme. Le cerveau est un des organes, au contraire, sur lesquels l'âge a le moins de prise; il acquiert même avec les années une plus grande aptitude dans l'exercice de certaines facultés. Le vieillard, par cela même qu'il a moins d'émotions, moins de passions que l'homme d'un âge moyen, a plus de jugement, plus d'impartialité, plus de liberté dans ses décisions. Ces considérations se trouvent largement développées dans la seconde partie de l'ouvrage intitulée *la Psychologie, la vie de l'esprit*. Dans la troisième partie de son livre, Réveillé-Parise traite de la *pathologie*, de la *vie anormale*, des maladies; enfin il termine son ouvrage par l'étude de l'*hygiène*, la vie protégée. Cette partie est la plus importante; elle est divisée en quatre règles: 1° savoir être vieux; 2° se bien connaître soi-même; 3° disposer, arranger convenablement sa vie habituelle; 4° combattre toute maladie dès son origine. Cet ouvrage est écrit avec élégance et correction. On voit que l'auteur est pénétré de son sujet. Nous ne pouvons en dire autant de son livre sur les œuvres de Guy-Patin, bien qu'il jouisse d'une certaine réputation. L.—D.—É.

REVEL (JEAN), fils de Gabriel Revel, peintre (1), naquit à Paris, le 6 août 1684. Il vint à Lyon, en 1710, et ne tira que de faibles ressources de ses portraits et de ses tableaux d'histoire; mais il appliqua bientôt ses talents à la fabrique des étoffes de soie. Il ne dédaigna pas de se faire dessinateur, et ses travaux ont fait époque dans l'histoire des manufactures. Joubert de l'Hiberderie en parle sur un ton qui paraît trop élevé, dans la préface de son *Dessinateur pour les fabriques d'étoffes*; mais cela tenait au mépris déplacé que l'on affectait assez souvent

pour tout ce qui se rattachait aux arts mécaniques. C'est, dit Pernetti, à Revel qu'on est redevable des points rentrés pour faire les couleurs; cet art consiste à mêler les soies dont les nuances coupent trop. C'est encore lui qui a trouvé le secret de placer les ombres du même côté, et de produire de vrais tableaux sur les étoffes. Revel mourut, le 5 décembre 1751. A. B.—T.

REVEL (le chevalier IGNACE THAON DE), comte de Pra-Lungo, né à Nice le 10 mai 1760, d'une ancienne et illustre famille, fut, dans les dernières vicissitudes de la monarchie piémontaise, l'un de ceux qui la servirent avec le plus de zèle et de dévouement. Après avoir fait d'excellentes études en France, dans notre célèbre école de Sorrèze, il voyagea dans différentes contrées, surtout en Angleterre, où il observa longtemps la législation et les matières de finances. A son retour, il entra dans la carrière de la diplomatie et fut nommé ministre de Sardaigne à la Haye. Il était dans cette résidence en 1787, lors de l'invasion de l'armée prussienne sous les ordres du duc de Brunswick. On doit penser que ses instructions, comme celles du cabinet de Versailles, furent d'y appuyer les efforts du parti patriotique; mais, comme ceux de la France, les secours du cabinet sarde restèrent impuissants devant la politique plus énergique, plus décisive de la cour de Berlin, et l'invasion du duc de Brunswick mit fin à toutes les hésitations. Le chevalier de Revel ne s'éloigna de la Hollande qu'en 1792, lorsqu'il vit sa patrie attaquée par la république française. Alors il se hâta de prendre du service et fut envoyé au corps d'armée que commandait son père, le comte St-André (voy. ce nom), dans les Alpes Maritimes. Après s'y être distingué en plusieurs occasions, il fit partie, dans les derniers mois de l'année 1793, en qualité de lieutenant-colonel, du trop faible corps de troupes que le roi de Sardaigne destina à l'occupation de Toulon, conjointement avec les Anglais, les Espagnols, les Napolitains, et il se signala particulièrement à l'affaire où le général Ohara tomba dans les mains des Français. Le ministre Pitt lui-même vanta à la tribune du parlement la valeur que le chevalier de Revel avait déployée dans cette circonstance. Son souverain, le roi de Sardaigne, lui donna la croix de commandeur de Savoie et, peu de temps après, le fit colonel commandant du régiment de Nice, puis quartier-maître général du corps d'armée que commandait le duc d'Aost dans la vallée de Suze. Dans un poste aussi important, le chevalier de Revel se distingua non-seulement par son courage militaire, mais encore par son habileté et la profondeur de ses connaissances politiques. Ses conseils furent toujours ceux de la vigueur, du courage, et il ne dépendit pas de lui que la monarchie piémontaise fût alors défendue avec plus de succès. Quand le roi Charles-Emmanuel (voy. ce nom), réduit aux dernières

(1) Gabriel Revel, peintre de portraits, naquit à Château-Thierry en 1643. Il fut reçu académicien le 27 février 1683, sur les portraits de Anguier et Girardon, ce dernier est conservé à l'école des beaux-arts. Revel mourut le 8 juillet 1712. B. DE L.

extrémités, eut à se défendre en même temps contre les attaques ouvertes de ses sujets révolutionnaires et contre les embûches du directoire français, le chevalier de Revel fut gouverneur d'Asti, et comme son père, qui était gouverneur de Turin, il contribua beaucoup à maintenir l'autorité du roi dans la place qui lui était confiée. Charles-Emmanuel essaya ensuite de l'envoyer à Paris comme son ambassadeur; mais le gouvernement de ce temps-là (1797) connaissait trop sa fermeté et son dévouement à la monarchie; sous prétexte que c'était un émigré, il refusa de le reconnaître. Mallet-Dupan, l'un des écrivains les plus éclairés de cette époque, pense que la seule cause de ce refus du directoire fut le *trop d'esprit, de courage et de prévoyance* du chevalier de Revel. Lorsque Charles-Emmanuel, confiné dans l'île de Sardaigne, ne conserva plus de ses Etats que cette faible portion, le chevalier de Revel ayant cessé toute espèce de fonctions, vécut dans la retraite; et s'étant marié, il ne parut plus rechercher que des jouissances domestiques. Mais il fut bientôt arraché à ce bonheur par les directeurs de la république française. Ainsi que son frère et beaucoup d'autres grands personnages des Etats sardes, ils le firent enlever et traîner en otage successivement à Grenoble et à Dijon. Il n'échappa à cet état de captivité que par un tour d'adresse, qui fut exécuté avec autant de bonheur que de courage. Le chevalier de Revel, alors revenu dans sa patrie, ne fut plus occupé que de la culture de ses domaines, de l'éducation de ses enfants et de ses études historiques qu'il n'oublia jamais. Il vécut ainsi paisiblement jusqu'à l'année 1814, où il fut nommé par le roi Victor-Emmanuel gouverneur de Gênes, et chargé en cette qualité de recevoir le serment des troupes et des nouveaux sujets de Sa Majesté. En 1815, après la seconde chute de Napoléon, le chevalier de Revel fut envoyé à Paris, afin d'y complimenter Louis XVIII sur son rétablissement et d'y soutenir les intérêts de son maître auprès des souverains coalisés, alors réunis dans cette capitale. Ce fut surtout par ses soins que ce prince recouvra la portion de ses Etats, notamment la Savoie, dont il avait été dépouillé par le traité de 1814. Après un séjour de quelques mois en France, il revint dans sa patrie où, continuant à jouir d'une grande faveur, il fut successivement vice-roi de Sardaigne et gouverneur de Turin, emploi dans lequel il succéda à son frère aîné. Il exerçait ces hautes fonctions au mois de mars 1821, lorsque la révolte fut si près de renverser le trône. La prudence et la fermeté qu'il montra dans cette occasion contribuèrent beaucoup à empêcher un tel résultat. Chargé du gouvernement provisoire jusqu'au retour du nouveau roi (*voy.* CHARLES-FÉLIX), il mit fin au désordre par l'énergie et la sagesse de ses mesures, et surtout en s'entourant de sujets comme lui fidèles à leur

roi (*voy.* CHOLEX). Comblé des faveurs de son nouveau maître, le chevalier de Revel continua de remplir les fonctions de gouverneur de Turin, qui lui donnait le rang de maréchal dans l'armée piémontaise. C'est dans cette position élevée qu'il passa les derniers temps de sa vie et qu'il mourut le 26 janvier 1835. Plusieurs années avant sa mort, il avait fait imprimer à Turin, sous le titre de *Testament politique*, une brochure très-remarquable. Quelques exemplaires de cet ouvrage, écrit en français, furent envoyés à Paris, où on les distribua sous un nouveau titre, sans nom d'auteur et d'imprimeur, et sous la seule indication de 1826. Ces précautions mystérieuses furent cause que le livre passa sans être aperçu, et que l'on ne sut ni ce qu'il était ni d'où il venait.

M—D j.

REVELLIERE-LEPEAUX (LA). *Voyez* LAREVELLIERE LEPEAUX.

REVER (MARIE-FRANÇOIS-GILLES), archéologue, né à Dol en Bretagne le 8 avril 1753, était frère puîné d'un médecin et d'un avocat au parlement de Rennes. Pour lui, après avoir fait ses humanités et des études théologiques, il entra dans la carrière ecclésiastique, fut promu aux ordres et professa la philosophie à Angers, puis à Dol. Il obtint ensuite la cure de Conteville, près Pont-Audemer, et continua de desservir cette paroisse à l'époque de la révolution en prêtant serment à la constitution civile du clergé. Nommé bientôt l'un des administrateurs du département de l'Eure, il fut élu, en 1791, député à l'assemblée législative, où sa conduite modérée lui attira plus tard des persécutions. Au commencement du consulat, il devint membre du jury d'instruction publique, conservateur de la bibliothèque d'Evreux, qu'il avait contribué à fonder, et professeur de physique à l'école centrale de cette ville. Pendant les vacances de 1800, il fit faire à ses élèves un voyage instructif dans le département et en publia une relation intéressante. Enfin, s'étant démis de tous ses emplois, il se retira dans une propriété qu'il possédait à Conteville, pour s'y livrer entièrement à l'étude de l'archéologie, sa science favorite; c'est là qu'il mourut le 12 novembre 1828. Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut, membre de la société des antiquaires de Normandie, Rever appartenait aussi aux académies d'Evreux, de Caen, de Rouen, de Nantes, etc. Les ouvrages qu'il a publiés sont : 1° *Voyage des élèves du pensionnat de l'école centrale de l'Eure dans la partie occidentale du département, Evreux, an 10 (1802), in-8°*; 2° *Règlement pour le pensionnat de l'école centrale de l'Eure, Evreux, in-8°*; 3° *Mémoire sur les ruines de Lille-Bonne, arrondissement du Havre (Seine-Inférieure), avec un appendice contenant la description de quelques cachets inédits d'anciens oculistes, Evreux, 1821, in-8° avec planches*; 4° *Description de la statue fruste, en bronze doré, trouvée à Lille-Bonne, Evreux,*

1823 ; 2^e édit., 1824, in-8° avec planches ; 5^e *Lettres à MM. les membres résidents de la société d'agriculture, sciences et arts du département de l'Eure, 1. relativement aux médailles de Ste-Croix-sur-Aiziers ; 2. sur un météore lumineux, observé dans l'arrondissement de Pont-Audemer le 10 décembre dernier, Evreux, 1825, in-8° ; 6^e Discussion sur l'antiquité de la découverte et de l'usage du platine ; citations de divers auteurs anciens à ce sujet, Paris et Rouen, 1827, in-8° ; 7^e Lettre à MM. les membres de la société d'agriculture, sciences et arts de l'Eure, à Evreux, sur les figurines découvertes dans la forêt d'Evreux, commune de Baux-Ste-Croix, et sur quelques autres objets du moyen âge, Evreux. 1827, in-8° ; 8^e Mémoires sur les ruines du Vieil-Evreux, département de l'Eure, Evreux et Rouen, 1827, in-8° avec 15 planches, ouvrage qui remporta le prix d'archéologie à l'Institut ; 9^e Lettre à MM. les membres de la société d'agriculture, sciences et arts de l'Eure, à Evreux, sur la conformation des yeux du crocodile et du caïman, Evreux, 1828, in-8°. Les mémoires de la société des antiquaires de Normandie (t. 1 et 2, 1825) contiennent divers articles archéologiques de Rever : 1^o Description de deux cachets, l'un trouvé à Vieux, et l'autre déposé au muséum des antiquités de Normandie ; 2^o Notice sur l'emploi des chaînes de briques dans les constructions romaines ; 3^o Extrait d'une notice sur les parés émaillés de Calleville (Eure) ; 4^o Extrait d'un mémoire sur quelques figurines antiques en terre cuite, découvertes à Baux (Eure) ; 5^o Extrait d'une notice sur deux objets du moyen âge découverts dans l'ancienne abbaye de St-Samson-sur-Rille (Eure). Une notice biographique et littéraire sur Rever a été publiée par M. Armand Fresnel, Paris, 1830, in-8°.*

P—RT.

REVERCHON (JACQUES), né à St-Cyr au Mont-d'Or, près Lyon, en 1746, faisait dans le bourg de Vergisson (Saône-et-Loire) un commerce de vins assez considérable lorsque la révolution éclata. Il s'en déclara aussitôt l'un des plus zélés partisans et fut en conséquence nommé député à l'assemblée législative où il siégea au côté gauche, puis à la convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, son vote fut pour la mort, sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. Envoyé à Lyon peu de temps après, il se trouva sous ses murs dans le moment où cette ville préparait sa résistance à la convention. Les rapports qu'il adressa à cette assemblée sont empreints de toute la véhémence de ces temps, surtout celui dans lequel il rendit compte des opérations de la commission militaire. Reverchon jouit à cette époque d'un grand crédit, et il devint secrétaire, puis membre du comité de sûreté générale. Quand Robespierre fut renversé, il se rangea du parti victorieux et remplit une mission à Lyon et dans les départements voisins, bien différente de la première, puisqu'il fut chargé d'y réprimer les jacobins qu'il avait autrefois

servis et protégés. Dès qu'il vit toutefois la réaction contre les terroristes devenir plus vive et qu'il eut quelque raison de se croire lui-même en péril, il revint à ses premières opinions et on l'entendit, dans la séance du 27 août 1795, dénoncer les nouvelles administrations dont il avait vu, dit-il, quelques membres rappeler leurs fils des armées, où ils étaient employés à la défense de la république, pour les enrôler dans les compagnies de Jésus et du Soleil (1). Après la session conventionnelle, il devint par le sort un des députés au conseil des Cinq-Cents, où il fut dénoncé à plusieurs reprises pour sa conduite dans sa dernière mission, notamment par les juges de paix de Lyon qui l'accusèrent de les avoir destitués sans motifs, et par un autre fonctionnaire du département de l'Ain, le sieur Braconnier, qu'il avait aussi destitué pour être resté impassible en présence d'un massacre des jacobins de Bourg, exécuté par les habitants au milieu de la ville. Il fut établi que la répression de ce désordre n'était pas dans les attributions de ce fonctionnaire, et qu'ainsi Reverchon avait eu tort de le destituer. Il se défendit de son mieux dans cette occasion et, du reste, garda un silence absolu dans le nouveau corps législatif. Il en sortit, en 1797, par le sort qui l'y avait fait entrer, et fut l'un des administrateurs du département de la Loire, puis de nouveau législateur, comme membre du conseil des Anciens, en 1799. S'étant montré opposé à la révolution du 18 brumaire, qui porta Bonaparte au pouvoir suprême, il fut exclu pour toujours des fonctions législatives et reprit son ancien commerce de vins, qu'il continuait en 1816, n'ayant rempli que des fonctions municipales, lorsque la loi d'exception contre les régicides l'obligea de sortir de France. Il se réfugia en Suisse et mourut à Nyon en juillet 1828. Pendant sa première mission à Lyon, Reverchon avait publié, de concert avec son collègue Dupuy, un mémoire adressé au comité de salut public sur la réhabilitation du commerce de Commune-affranchie. Ce mémoire, curieux par les moyens de réhabilitation que proposaient les deux représentants, a été réimprimé, en 1834, à un petit nombre d'exemplaires par les soins de M. Godemard, archiviste de la ville de Lyon.

M—D J.

REVERDIL (ELIE-SALOMON-FRANÇOIS), né en 1732 à Nyon en Suisse, fit ses études théologiques à Genève et devint très-versé dans l'histoire, la géographie et les mathématiques. Ayant passé en Danemarck, il y professa la géométrie à l'académie des arts de Copenhague. Frédéric V l'employa à l'éducation du prince royal, le nomma conseiller d'Etat et secrétaire du cabinet du roi, fonctions qu'il continua d'exercer après l'avènement au trône de Christian VII, son élève.

(1) C'est ainsi qu'on appelait les associations qui se formèrent contre les auteurs des crimes de la terreur, et qui, surtout dans les départements méridionaux, en massacrèrent un grand nombre. Reverchon lui-même fut très-près d'en être victime.

En 1767, il demanda sa retraite, que ce prince lui accorda avec une pension. Revenu dans sa patrie, Reverdil fut nommé par le gouvernement de Berne lieutenant baillival à Nyon, alors dépendant de ce canton et qui, aujourd'hui, appartient à celui de Vaud. Il acquit dans cette place la considération de ses compatriotes et consacra ses loisirs à l'étude ainsi qu'à la traduction de quelques ouvrages. Reverdil mourut à Nyon vers 1815. Outre les articles qu'il a fournis, de 1757 à 1760, au *Mercur danois*, dont il était un des collaborateurs, on a de lui : 1° *Discours sur l'influence des opinions sur le langage*, qui a remporté l'accessit à l'académie de Berlin, 1761, in-4° ; 2° *Lettres sur le Danemarck*, nouvelle édition, Genève, 1764-1767, 2 vol. in-8°, traduites en danois, Copenhague, 1770. Reverdil n'a fait que le second volume. Roger, secrétaire du comte de Bernstorff, est l'auteur du premier, qui parut à Genève en 1758 et fut traduit en danois, en allemand et en anglais. Le traducteur anglais y ajouta une lettre sur les avantages du gouvernement danois et sur plusieurs objets de statistique. 3° *Institutions de philosophie morale*, traduites de l'anglais, Genève, 1775, in-12 (voy. FERGUSON) ; 4° *Fragments sur les colonies en général et sur celles des Anglais en particulier*, traduits de l'anglais d'Adam Smith, Lausanne, 1778, in-8°. En 1858, on a publié, Paris, in-8° : *Struensee et la cour de Copenhague (1760-1772)* ; *Mémoire de Reverdil, conseiller d'Etat du roi Chrétien VII*, précédés d'une courte notice sur l'auteur et suivis de lettres inédites, publiées par Alex. Roger, ancien président du tribunal du district de Nyon et major du génie militaire de la confédération suisse.

C—AU.

REVERONI DE SAINT-CYR (JACQUES-ANTOINE), ingénieur français, naquit en 1767 à Lyon de l'une des familles italiennes qui, dans le 15^e siècle, passèrent en France avec Catherine de Médicis ; il prétendait que ses ancêtres avaient introduit dans cette ville la fabrication des étoffes qu'à cause de cela on désigne encore par le nom de *florence*. Il entra dans le génie militaire à l'âge de quinze ans et fut nommé capitaine dès le commencement de la révolution. Le comte de Narbonne, qui l'avait connu à Besançon, étant devenu ministre de la guerre en 1792, le nomma un de ses adjoints et le chargea de rédiger la plupart des instructions qui furent envoyées aux généraux en chef, notamment à Rochambeau et à Lafayette. Lorsque le portefeuille passa dans les mains de Dumouriez, Reveroni eut avec lui des démêlés auxquels le départ de ce général put seul mettre fin. Fort zélé pour le trône constitutionnel de Louis XVI, il avait donné à ce prince, le 5 août, un plan de défense pour le château des Tuileries ; mais ce plan ayant été remis au général Wittinghoff, commandant de Paris, qui donna sa démission peu de jours avant la catastrophe du 10 août à cause de son grand âge, ne

reçut aucune exécution. Ce fut en vain que, dans cette malheureuse journée, Reveroni se présenta au château pour y recevoir les ordres de M. de Boissieu, qui avait succédé à Wittinghoff. Après avoir échappé aux plus grands périls, il en courut encore de non moins grands lors des massacres de septembre et prit le parti de se tenir caché pendant plus d'un mois. Ayant repris du service en 1793, il fut employé sur les côtes de l'Océan, près du Havre, où il fit exécuter de nouveaux fourneaux à boulets rouges, de son invention. Il passa ensuite à l'armée du Nord et fit achever les fortifications de Menin, commencées par les alliés. Rappelé à Paris, il y fut nommé répétiteur adjoint des généraux d'Arçon et Campredon, lors de la création de l'école polytechnique ; puis membre du comité des fortifications et, plus tard, chef de division au ministère de la guerre sous le maréchal Berthier, qui le nomma un de ses aides de camp. Enfin il fut sous-directeur du génie et chargé du casernement de la capitale. Dans la journée du 13 vendémiaire an 4 (septembre 1795), il avait concouru avec Bonaparte aux dispositions qui furent faites contre les Parisiens. Ce général voulut ensuite l'emmener dans son expédition d'Egypte ; mais Reveroni s'y refusa par suite d'une infirmité qui l'empêchait de monter à cheval et qui nuisait beaucoup à son avancement : c'est ce qui explique le peu de succès qu'il obtint sous ce rapport, quoiqu'il fût sans contredit un des officiers les plus anciens et les plus instruits de l'armée, comme le témoignent différents mémoires qu'il présenta sur le service militaire, sur la guerre d'Espagne, la campagne de Russie, etc. Il n'était que lieutenant-colonel du génie lorsqu'il fut mis à la retraite en 1814. N'ayant plus alors d'autres occupations que des travaux littéraires qu'il n'avait jamais perdus de vue, même à l'époque de la plus grande activité de ses fonctions, il s'y livra avec tant d'ardeur que ses facultés intellectuelles en furent ébranlées et qu'après plusieurs attaques d'apoplexie il resta dans un état d'aliénation qui ne fit qu'augmenter jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mars 1829. Ses ouvrages consistent en pièces de théâtre, en romans et en ouvrages scientifiques. THÉÂTRE : 1° *le Club des sans-souci, ou les Deux pupilles*, comédie en un acte et en vers libres, mêlée de vaudevilles, 1793, in-8° ; 2° *Hélène, ou les Miquelets*, opéra en deux actes, Paris, 1795, in-8° ; 3° *Elisa, ou le Voyage au mont St-Bernard*, opéra en deux actes, 1795, in-8° ; 4° *l'Hospice de village*, opéra en deux actes, 1797 ; 5° *le Délire, ou les Suites d'une erreur*, opéra-comique en un acte, 1800, in-8° (remarquable par la musique de Berton et le jeu de Gavaudan) ; 6° *la Rencontre aux bains*, vaudeville en un acte ; 7° *Sophie Pierrefeu, ou le Désastre de Messine*, fait historique en trois actes, mêlé d'ariettes, 1804, in-8° (non représenté) ; 8° *le Vaisseau amiral, ou Forbin et Delville*, opéra

en un acte, 1805, in-8°; 9° *Lina, ou les Mystères*, opéra en trois actes, 1807, in-8°; 10° *Cagliostro, ou les Illuminés*, opéra-comique en trois actes, 1810, in-8°; 11° *les Ménestrels, ou la Tour d'Amboise*, opéra en trois actes, 1811, in-8°; 12° *Christine, reine de Suède*, tragédie en trois actes, 1816, in-8° (non représentée); 13° *Déjanire, ou la Mort d'Hercule*, grand-opéra en un acte, 1816, in-8° (non représenté); 14° *Pline, ou l'Héroïsme des arts et de l'amitié*, opéra en un acte, 1816, in-8° (non représenté); 15° *Mademoiselle de Lespinnasse*, comédie en un acte et en vers, 1817, in-8° (non représentée); 16° *les Partis, ou le Comérage universel*, comédie en trois actes et en vers, 1817, in-8° (non représentée); 17° *le Siège de Rhodes*, opéra en trois actes, 1817, in-8° (non représenté); 18° *le Sybarite*, comédie en trois actes et en vers, 1817, in-8° (non représenté); 19° (avec M. Dartois) *la Comtesse de la Marck*, comédie historique en trois actes, 1818; 20° (avec M. Vial) *Vauban à Charleroi*, comédie historique en trois actes et en vers, 1827, in-8°. Plusieurs de ces pièces, ainsi que nous l'avons noté, n'ont pas été représentées; les autres ont été jouées sur les théâtres Louvois, Favart, Montansier, Feydeau, de la Cité et de l'Odéon. En 1828, Reveroni avait composé un opéra-comique intitulé *les Grenouilles*, imité d'Aristophane, et il avait assigné l'heure de minuit pour en donner lecture au comité du théâtre Feydeau. N'ayant trouvé personne au rendez-vous, il se mit en colère et alla frapper à la porte de quelques acteurs. C'était le commencement d'une aliénation mentale qui ne fit qu'empirer.

— ROMANS : 1° *Sabina d'Herfeld, ou les Dangers de l'imagination*, Paris, 1797-1798, 2 vol. in-12; 4° édit., 1814, 2 vol. in-12; 2° *Pauliska, ou la Perversité moderne*, 1798, 2 vol. in-12; 3° *Nos Folies, ou Mémoires d'un musulman connu à Paris*, 1799, 2 vol. in-12; 4° *la Princesse de Nevers, ou Mémoires du sire de la Touraille*, 1813, 2 vol. in-12; 2° édit., 1823, 2 vol. in-12; 5° *l'Officier russe à Paris, ou Aventures et réflexions critiques du comte de ****, 1814, 2 vol. in-12; 6° *le Torrent des passions, ou les Dangers de la galanterie*, 1818, 2 vol. in-12; 7° *Historiettes galantes et grivoises, suivies des Mœurs du jour, Fables politiques et critiques*, 1822, in-12; 8° *le Prince Raymond de Bourbon, ou les Passions après les révolutions*, suite de *la Princesse de Nevers*, 1823, 2 vol. in-12; 9° *Taméha, reine des îles Sandwich*, 1825, 2 vol. in-12. — OUVRAGES SCIENTIFIQUES : 1° *Inventions militaires et fortifiantes, ou Essais sur des moyens nouveaux offensifs et cachés dans la guerre défensive*, Paris, 1795, in-8° avec 4 planches; 2° édition, sous ce titre : *Inventions militaires dans la guerre défensive*, 1798, in-12; 2° *Essai sur le perfectionnement des beaux-arts par les sciences exactes, ou Calculs et hypothèses sur la poésie, la peinture et la musique*, Paris, 1804, 2 vol. in-8° avec 4 planches; 3° *Essai sur le mécanisme de la guerre*, 1808, in-8°. Cet ouvrage,

dédié au maréchal Berthier, fut désigné pour un des prix décennaux en 1810. Encouragé par Carnot, l'auteur refondit entièrement son livre et en donna plus tard une nouvelle édition sous ce titre : *Statique de la guerre, ou Principes de stratégie et de tactique*, suivis de *Mémoires militaires et inédits, et la plupart anecdotiques, relatifs à des généraux ou des événements célèbres, à Bonaparte, à Dumouriez, au plan de la défense des Tuileries, le 10 août, au 13 vendémiaire*, etc., Paris, 1826, in-8° avec planches. 4° *Examen critique de l'équilibre social européen, ou Abrégé de statistique politique et littéraire*, 1820, in-8° avec planche et tableaux. Enfin, on attribue à Reveroni une *Ode à Sa Majesté l'empereur Alexandre*, sans date. Presque tous ses ouvrages ont paru sous le voile de l'anonyme. Il rédigeait des mémoires historiques et s'occupait d'inventions nouvelles lorsque la maladie vint le frapper. M-D J.

REVERS (l'abbé LOUIS-FRANÇOIS), né vers 1728 à Carentan, diocèse de Coutances, fit ses études au collège de Navarre, à Paris, et embrassa l'état ecclésiastique. Plus tard il fut appelé à Châlons-sur-Marne par M. de Juigné, alors évêque de cette ville, qui lui donna un canonicat dans sa cathédrale et le chargea de rédiger pour son diocèse un nouveau *Rituel* (1776, 2 vol. in-4°). Ce prélat ayant succédé en 1781 à Christophe de Beaumont sur le siège archiepiscopal de Paris, fit venir auprès de lui l'abbé Revers, qui concourut avec d'autres ecclésiastiques à la rédaction du *Pastoral parisien* (1786, 3 vol. in-4°), dont la publication essuya des critiques, surtout de la part des jansénistes. L'ouvrage fut même dénoncé au parlement par Robert de St-Vincent; mais l'affaire en resta là (*voy. JUIGNÉ et ST-VINCENT*). Nommé chanoine du chapitre de St-Honoré par l'archevêque, l'abbé Revers perdit bientôt ce bénéfice à l'époque de la révolution et mourut au mois de mars 1798. Il avait entrepris une traduction en vers latins du poème de la *Religion* de Louis Racine, qu'il n'eut pas le temps de terminer. L'abbé Charlier (*voy. ce nom*) l'acheva et la publia avec beaucoup de changements, Paris, 1802, in-12, texte en regard. P—RT.

REVETT (NICOLAS), architecte anglais, né en 1721 dans le comté de Suffolk, s'est fait un nom en coopérant avec James Stuart aux *Antiquités d'Athènes, dessinées et mesurées*, 4 vol. in-fol. Ces deux amateurs de l'antiquité se virent pour la première fois en 1750 à Rome, où leur noble passion les avait conduits, et c'est de Revett que son compatriote y reçut les premières leçons de son art. De Rome, ils partirent ensemble pour Athènes, visitèrent Smyrne, Salonique, les îles de l'Archipel, et, après une absence de cinq années, revinrent ensemble en Angleterre. Pour l'appréciation de l'ouvrage qui fut le fruit de leurs explorations, nous devons renvoyer à l'article STUART, nous bornant ici à ajouter quelques détails sur la publication successive des volumes

dont il est composé. Le premier parut à Londres en 1762, in-folio; le deuxième (1790), dont le texte est principalement de Revett, reçut quelques additions de William Newton qui, conjointement avec Reveley, surveilla aussi l'impression du troisième volume; ce dernier parut en 1794. Les trois volumes contiennent 281 planches gravées par les meilleurs artistes. Enfin, le quatrième, comprenant 70 planches, ne vit le jour qu'en 1815, par les soins de J. Taylor. La préface contient quelques détails sur la vie de Nicolas Revett. Les *Antiquités d'Athènes* ont été traduites en français par L. F. Feuillet et publiées par C. F. Landon. Nous avons sous les yeux l'édition in-folio, 4 volumes, dont le premier (1808) offre sur le frontispice le portrait en médaillon de Stuart, comme celui de Revett orne le titre du quatrième (1822). Le traducteur reconnaît avoir été secondé dans son travail par les conseils du savant Dufourny. En 1766, Revett partit, accompagné de Chandler et Pars, pour visiter l'Asie Mineure, et le résultat de leur séjour dans cette contrée fut le beau livre intitulé les *Antiquités ioniennes*, 2 volumes in-folio, qui a été également traduit par Feuillet. Dans ce nouvel ouvrage, les dessins et les mesures, toujours prises avec une exactitude rigoureuse, sont dus à Revett; les vues sont de Pars; le texte en grande partie est de Chandler. On cite plusieurs monuments construits en Angleterre sur les dessins de Revett, notamment, dans le comté de Hertford, une église en style grec. Après avoir survécu seize ans à son principal collaborateur et avoir vu l'estime publique récompenser ses travaux, Revett mourut à Londres, âgé de 84 ans, le 1^{er} juin 1804. L.

REVIUS (CANINIUS), consul romain, n'occupa cette place qu'un jour, et n'est connu que par ces mots de Cicéron : « Nous avons un consul si vigilant qu'il n'a pas dormi une seule nuit pendant son consulat. » Z.

REVOIL (PIERRE-HENRI), peintre estimé pour les tableaux de genre et littérateur distingué, naquit à Lyon le 13 juin 1776 et eut pour père et pour aïeul deux fabricants d'armes blanches qui furent ruinés par suite du siège de cette ville en 1793. Doué d'un talent précoce pour la peinture, le jeune Revoil l'utilisait déjà afin d'aider sa famille, en fournissant des dessins aux manufactures de papiers peints. Ces heureuses dispositions déterminèrent ses parents à se cotiser pour l'envoyer étudier à Paris. Revoil fut reçu à l'école du célèbre David (voy. ce nom), qui, juste appréciateur du jeune artiste, l'accueillit avec bonté et l'admit dans son atelier sans exiger de rétribution. Le premier tableau qui commença la réputation de Revoil était une grande composition allégorique représentant la *Ville de Lyon relevée de ses ruines par le général Bonaparte* (1). Il peignit ensuite les tableaux religieux qui décorent

une chapelle à côté du chœur de l'église St-Nizier, à Lyon. Nommé en 1809 professeur de peinture à l'école impériale de dessin, nouvellement créée dans cette ville, et qui, plus tard, fut appelée école des beaux-arts, Revoil y prononça le 8 novembre 1813 un discours d'ouverture remarquable par les excellents principes qu'il contient et par l'histoire de cette école lyonnaise d'où sont sortis plusieurs élèves distingués et qui devait déjà aux ouvrages de Revoil une partie de son illustration; car cet artiste avait alors consolidé sa réputation par deux tableaux exposés au salon du Louvre, l'un, en 1814, *L'Aneau de Charles-Quint*, qu'on surnomma le *diamant du salon*, et qui figure aujourd'hui dans la galerie du Luxembourg; l'autre est le *Tournoi de du Guesclin*, qu'il donna au musée de Lyon. La passion de Revoil pour le moyen âge et la chevalerie, qui ont fourni les sujets de la plupart de ses ouvrages, contribua surtout à son enthousiasme pour les Bourbons lorsqu'ils rentrèrent en France en 1814. Il songeait à faire un voyage en Italie, mais les cent-jours vinrent renverser ce projet. Des vers qu'il composa en 1815 pour le second retour de Louis XVIII et le passage de la duchesse d'Angoulême à Lyon (1), lui valurent la décoration de la Légion d'honneur; et cependant peu de temps après il se retira à Aix, en Provence, où il s'établit après y avoir épousé la fille de son cousin-germain. Ce fut là qu'il acheva son tableau de la *Convalescence de Bayard*, où l'artiste a retracé avec beaucoup de grâce et de naïveté les traits du chevalier sans peur et sans reproche après la bataille de Brescia. Ce tableau fut distingué à l'exposition de 1817, ainsi que celui de *Henri IV jouant avec ses enfants*. Le premier a été placé dans la galerie du Luxembourg et le second fut acheté par le duc de Berry. Compris dans la distribution pour un des deux seconds prix du genre secondaire, Revoil reçut trois mille francs le 25 juillet des mains du duc de Richelieu. Ce fut encore à Aix qu'il composa sa *Jeanne d'Arc prisonnière à Rouen*, tableau remarqué à l'exposition de 1819, loué par Louis XVIII et acheté par le comte d'Artois; et celui de *Marie Stuart conduite au supplice*, exposé en 1822. Dans celui-ci, les attitudes sont vraies et l'inspiration heureuse; mais on trouva que les accessoires trop minutieux refroidissaient l'expression. En 1822, Revoil fut nommé peintre de la dauphine et de la duchesse de Berry. L'année suivante, les autorités de Lyon ayant réclamé sa réintégration à l'école des beaux-arts, il vint y reprendre ses fonctions de professeur qu'il remplit jusqu'en 1830. Dans cet intervalle, il exposa au salon en 1824 : *François I^{er} armant chevalier son petit-fils François II*; en 1827, *René d'Anjou chez Palamède de Forbin*; *Diane de Poitiers et Henri II*; le *Songe de Jeanne d'Arc*; le *Ménestrel et les Jouvenelles*. Ses autres

(1) Ce tableau a été détruit ou a disparu du musée de Lyon, après la première chute de Napoléon, en 1814.

(1) Ces vers ont été insérés dans le *Journal général de France*, du 22 juin 1816.

ouvrages sont : *Jeanne d'Albret grosse de Henri IV, l'Hospitalité provençale*, et la grande composition du *Rachat des esclaves à Alger par les pères de la Merci*, seul ouvrage considérable qui soit resté à sa famille. Revoil a été, avec Richard-Fleury, l'un des créateurs de ce genre mixte que certains connaisseurs condamnent comme une aberration et qui consiste à traiter en petit des sujets historiques, des traits de la vie privée des personnages célèbres du moyen âge. La dimension des cadres exigeant un fini précieux, et l'exactitude du costume qui indique les mœurs de l'époque nécessitant des recherches minutieuses qui, parfois, ont jeté les artistes dans une sorte de pédanterie, sont les causes qui font souvent remarquer plus de soin dans les accessoires que dans l'expression des sentiments. L'année scolaire venait de finir en 1830, et Revoil s'occupait de la distribution des prix, lorsque la révolution de juillet ajourna cette solennité. Le profond chagrin que lui fit éprouver l'exclusion de la dynastie, objet de sa reconnaissance et de ses affections, le détermina à quitter Lyon, après en avoir reçu toutefois le consentement des autorités. C'est à tort qu'on a dit qu'il avait refusé de prêter le serment qui fut exigé de tous les fonctionnaires. Ce n'est qu'après l'expiration du délai fixé que la lettre d'avis lui parvint à Servanne, propriété de sa famille où il s'était retiré. Sa destitution motivée sur ce retard involontaire, les tracasseries qui la suivirent, lui laissaient cependant le droit de faire de justes réclamations pour obtenir sa pension de retraite. L'inutilité de ses démarches et l'injustice de ses concitoyens avaient navré son cœur et semblaient avoir étouffé son talent. Il n'envoya aucun tableau à l'exposition du Louvre en 1834, ni à celle qui eut lieu la même année au Luxembourg au profit des blessés de juillet. Il vécut plus de trois ans dans une profonde solitude, ne voyant que sa famille et quelques amis, ne s'occupant presque plus de peinture. Il ne reprit ses pinceaux que pour reproduire sur la toile deux faits historiques relatifs aux aïeux du comte de Mailly, qui l'avait chargé de ce travail. Il composa ensuite son tableau de *Charles-Quint à l'abbaye de St-Just*, au musée d'Avignon, et celui de *Giotto berger*. Il fit aussi, pour son ancien ami le comte de Forbin, un tableau qui retraçait le beau fait historique de sa famille, *Palamède de Forbin donnant la Provence à Louis XI*. Les succès que lui valurent ces encouragements décidèrent Revoil à venir se fixer à Paris, où l'appelaient d'ailleurs un vieil oncle qui avait protégé sa jeunesse. Il y fit trois tableaux qui lui furent successivement commandés pour Versailles. Deux ont été placés dans la galerie des Croisades, la *Prise de Béthléem par Tancrède et Philippe-Auguste prenant l'oriflamme à St-Denis avant de partir pour la terre sainte*. Le troisième, *Pharamond élevé sur le pavois*, n'a pas été achevé ; une maladie de cœur dont Revoil était affecté depuis plusieurs années fit des progrès si rapides

XXXV.

que, malgré tous les secours, il y succomba le 19 mars 1842. Cinq mois avant sa mort, sur les instances d'anciens élèves de Revoil, le conseil municipal de Lyon, reconnaissant les services de cet artiste et voulant réparer une longue injustice, lui avait accordé de la manière la plus honorable une pension de douze cents francs. Revoil était correspondant de l'Institut depuis 1825, il était membre des académies de Lyon, d'Aix et de plusieurs autres sociétés savantes. Outre les tableaux que nous avons cités, il avait fait les dessins des deux gravures qui ornent l'*Histoire de Bayard*, par M. de Terrebonne, son compatriote, Lyon, 1831, in-12, et 1832, in-8°. La profonde instruction qu'il possédait sur le moyen âge et dans laquelle il précéda la plupart de ses compatriotes, avait présidé à la riche collection d'antiquités françaises qu'il avait rassemblée et qui contenait des armes précieusement ciselées, de superbes émaux, des sculptures sur bois et sur ivoire, des meubles et objets de toilette, bijoux, miroirs, des tapisseries extrêmement curieuses, etc. Cette collection, décrite dans le *Moniteur* du 12 septembre 1841, fut achetée par Charles X et placée au Louvre. Le dessin, la peinture et les recherches historiques n'avaient pas été les seuls objets des travaux de Revoil ; il s'était occupé de littérature, de poésie et de musique. Dans sa jeunesse et pendant sa première résidence à Paris, il avait été collaborateur de quelques vaudevilles, entre autres de *Sterne à Paris, ou le Voyageur sentimental*, composé avec Auguste de Forbin et représenté avec un médiocre succès en 1800 au théâtre de la rue de Chartres. Revoil avait prononcé à l'académie de Lyon l'*Eloge de Mayeuvre de Champvieux*, Lyon, 1813, in-8°. Il est auteur de romans historiques, de chants guerriers et chevaleresques, dont il a composé presque tous les morceaux de musique. Le recueil qui devait en être publié pour le duc de Bordeaux est resté inédit. Revoil est aussi auteur de poésies en style marotique, insérées dans divers recueils et notamment dans les *Souvenirs du vieux Paris*, en 1835. On a de lui une fort jolie chanson politique intitulée *Suis-je ou ne suis-je pas Grec?* Revoil avait le goût et le coup d'œil sûrs, le caractère noble et désintéressé, beaucoup de finesse dans l'esprit et d'agrément dans la conversation. La fabrique de Lyon lui doit extrêmement pour sa supériorité sous le rapport de l'art. Il avait commencé un travail intéressant sur la forme des lettres majuscules et il avait dessiné un alphabet d'après les inscriptions antiques. Consultez sur Revoil : *Eloge historique*, par E. C. Martin d'Ausigny, Lyon, 1842, in-8° ; *Eloge de Pierre Revoil, discours de réception de M. Gènod*, Lyon, 1862, grand in-8°.

A—T.

REWBELL (JEAN-BAPTISTE), né à Colmar en 1746, était avocat au conseil souverain d'Alsace et bâtonnier de son ordre avant la révolution : il en embrassa très-vivement le système et fut député

63

aux états généraux par le tiers état de sa province. Dès les premières séances, il se fit remarquer parmi les plus violents adversaires de l'ancien régime. On sait que la première question débattue dans la chambre du tiers état fut celle de savoir si les délibérations des trois ordres auraient lieu dans une seule assemblée. Rewbell soutint l'affirmative. On fit assez peu d'attention à lui avant l'établissement des comités, qui furent formés par l'assemblée dans le but de préparer ses travaux. Le nombre, la nature et l'espèce de ces comités sont des points capitaux sur lesquels l'histoire de la révolution ne manquera pas de s'étendre : nous ne devons parler dans cet article que du comité que proposa Rewbell, de concert avec Robespierre, ayant pour mission spéciale de déchiffrer les lettres *suspectes* ; quelques personnes seulement accueillirent cette motion par des applaudissements : la pluralité de l'assemblée s'y opposa. Mirabeau surtout la combattit vivement. Pendant tout le règne de la constituante, Rewbell prit part à presque toutes les délibérations qui attaquaient le plus violemment l'état de choses actuelles : il fut un des premiers à élever la question de savoir si les décrets de l'assemblée, considérée comme constituante, devaient être soumis à la sanction, et il soutint la négative. Beaucoup de personnes pensaient que la déclaration des droits ne pouvait être que dangereuse, dans un pays surtout où l'on paraissait vouloir encore conserver le gouvernement monarchique : Rewbell fut un des partisans les plus déterminés de cette déclaration, et il combattit Mirabeau, qui disait que, si l'on voulait absolument faire une telle déclaration, ce qu'il croyait fort inutile, il ne fallait s'en occuper qu'après l'achèvement de l'acte constitutionnel, dont elle devait être le corollaire et non pas le préambule. Rewbell devint l'un des adversaires les plus prononcés des princes allemands possessionnés en Alsace ; il les attaqua principalement dans les séances des 18 septembre et 9 octobre 1789. On sait que la cause de ces princes occupa beaucoup les politiques et qu'elle donna lieu à des explications très-sérieuses entre l'empereur d'Allemagne et le gouvernement français. Rewbell voulait qu'il ne fût point question de négociations dans cette affaire, et qu'en Alsace ces princes fussent assimilés aux possesseurs français et ne pussent prétendre à aucune indemnité. Le 14 octobre, il combattit vivement la mise en liberté du baron de Bezenval et profita de la discussion élevée à ce sujet pour demander la formation d'un comité des recherches, qui fut bientôt établi et dont il fut un des membres. Il porta également son attention sur les questions de finance. Le 19 décembre, il essaya de faire rejeter tous les plans financiers qui avaient été indiqués et proposa d'y substituer un emprunt forcé sur tous les possesseurs de numéraire, et, pour en obtenir la rentrée, de contraindre les

notaires de donner un état des espèces qu'ils auraient inventoriées ; mais, comme cette mesure ne pouvait être que fort incomplète, il demanda qu'en outre on chargeât les municipalités d'arbitrer la quote-part que chaque propriétaire devrait verser dans l'emprunt. Lorsqu'au mois de décembre 1789, il fut question de régler l'état civil des juifs, une grande partie de l'assemblée se déclara en leur faveur : Rewbell se montra l'adversaire impitoyable des israélites. Il avança qu'en Alsace surtout, cette classe d'hommes était généralement proscrite et que le prétendu bienfait qu'on réclamait pour eux ne pourrait que les compromettre. Le décret qui les plaçait dans la catégorie des autres citoyens ayant passé malgré ses réclamations, il revint à la charge peu de temps après pour le faire rapporter, mais il put y parvenir. Au commencement de 1790, il demanda que les pouvoirs des commissaires du roi fussent diminués. Quand on discuta la question de savoir à qui serait dévolu le droit de faire la guerre et la paix, Rewbell soutint avec opiniâtreté que ce droit devait appartenir aux seuls représentants de la nation, et parmi ces représentants, il refusait de reconnaître le roi, auquel on ne donnait que la simple qualité de premier magistrat, sous la dénomination de *chef suprême du pouvoir exécutif*. A cette époque, l'opinion générale en Alsace était peu favorable à l'assemblée. Les mesures prises contre le clergé y étaient désapprouvées, et, s'il faut en croire Rewbell, elles avaient donné lieu à plusieurs protestations ; il les dénonça avec aigreur, ainsi que ceux qu'il en supposait les instigateurs : il nomma même le cardinal de Rohan, l'accusa de manœuvres coupables en ce genre et proposa qu'il fût mandé à la barre pour y être interrogé sur sa conduite, quoiqu'il fût membre de l'assemblée. Il fit ensuite cette singulière motion, que les espèces métalliques ne pussent être admises en paiement des domaines nationaux, et que ces paiements fussent faits exclusivement avec les assignats, qui certainement n'avaient pas besoin d'une mesure législative pour jouir de ce privilège. Rewbell demanda que la culture du tabac fût libre et que les impôts sur cette substance fussent diminués chaque année et définitivement abolis. En 1791, il poursuivit les prêtres insermentés et sollicita leur remplacement. A cette époque, il recommença ses attaques contre les princes allemands et fit passer à un ordre du jour sur une réclamation de l'empereur d'Allemagne en leur faveur ; il s'opposa ensuite à ce qu'on livrât au gouvernement autrichien trois particuliers réfugiés en France et que l'on réclamait comme contrefacteurs des billets de la banque de Vienne. Rewbell fut un des députés de l'extrême gauche qui sollicitèrent avec le plus d'énergie une loi contre l'émigration, et on l'entendit apostropher Mirabeau, qui jurait de désobéir à une pareille loi si jamais elle était

portée. Ce fut lui qui, le 15 mai 1791, après une discussion très-animée, fit rendre sur les colonies une loi portant que leurs assemblées resteraient organisées telles qu'elles étaient; mais qu'à l'avenir les gens de couleur nés de pères et de mères libres auraient le droit d'y être admis à l'égal des blancs. Rewbell eut pour auxiliaires dans cette discussion, qui doit occuper une place importante dans l'histoire des colonies, ses collègues Lafayette, de la Rochefoucault, de Tracy, Dupont, Grégoire, Pétion, Robespierre et quelques autres. Les trois derniers qu'on vient de nommer prirent le parti des hommes de couleur avec une chaleur incroyable : Barnave les combattit de tous ses moyens, en demandant qu'on s'en tint au décret précédemment porté et qu'il ne fût rien statué de législatif sur les colonies que sur l'initiative des colons. Cette discussion mit le feu à St-Domingue; les gens de couleur, se voyant soutenus, se soulevèrent contre les blancs; les nègres esclaves s'en mêlèrent, assassinèrent leurs maîtres, brûlèrent leurs habitations et firent de St-Domingue un théâtre d'horreurs. Environ trois mois après, Barnave vint à bout de faire rapporter ce décret; mais il n'était plus temps, la colonie était perdue sans ressource. Dans la matinée du 21 juin 1791, lorsque l'assemblée délibérait sur le départ du roi, Rewbell voulait que le marquis de Lafayette fût appelé pour rendre compte des mesures qu'il avait dû prendre pour empêcher ce départ, et il fit entendre que le général pouvait l'avoir favorisé. Barnave fit voir combien la soupçonneuse proposition de son collègue était dangereuse : aussi fut-elle repoussée par un assentiment unanime. Le motionnaire ne put la développer. Au mois d'août, peu de temps avant la fin de la session, il fit un véritable appel à la guerre, en demandant que les troupes françaises occupassent les gorges de Porentrui. Rewbell aurait voulu que les députés à la constituante pussent faire partie de l'assemblée législative, et il parla avec chaleur sur cette question, qui, si elle eût été résolue affirmativement, aurait peut-être changé le cours de la révolution. Après la session, Rewbell fut nommé procureur syndic du département du Haut-Rhin, où il fut encore le propagateur des principes républicains. Après le 10 août, il contint l'effervescence que cette malheureuse journée avait fait naître et fut député par son département à la convention nationale, où il développa ses opinions révolutionnaires avec une nouvelle énergie et recommença ses attaques contre ceux qui étaient supposés les ennemis du nouvel ordre de choses, contre le marquis de Toulangeon, entre autres, qu'il fit décréter d'accusation; il essaya cependant de soustraire la convention à l'influence de la commune de Paris. Rewbell se plaignit de l'espèce d'initiative que cette commune prenait sur toutes les délibérations, et il

parut en cela se rapprocher du parti girondin; mais il s'en sépara dans le procès du roi. Il était absent de Paris au moment du jugement de Louis XVI. Il avait été envoyé à Mayence en qualité de représentant du peuple; mais il adhéra, par une lettre qui fut rendue publique, à la condamnation prononcée par la convention. Rewbell accompagna dans la Vendée la garnison de Mayence, qui périt presque tout entière dans le pays, mais après avoir fait essuyer aux insurgés des pertes qu'ils ne purent réparer. Rewbell se montra le défenseur du général Rossignol, qui avait été destitué, et demanda sa réintégration, qu'il n'obtint pas. Il fut vivement accusé en pleine assemblée de s'être approprié l'argenterie et autres effets de l'électeur de Mayence : cette dénonciation fit beaucoup de bruit; il la repoussa hautement et obtint l'ordre du jour. Puis il parvint à se faire donner de nouvelles missions, qui le tinrent éloigné des querelles sanglantes de la commune avec le comité de salut public, et de Danton avec Robespierre. Il garda le silence pendant la crise qui précéda le 9 thermidor, et ne défendit ni n'accusa Robespierre. Mais, après cette journée, lorsqu'il crut la réaction définitivement triomphante, il se jeta dans le parti thermidorien et se prononça avec violence contre les jacobins. Il attaqua d'abord la correspondance de leurs clubs, en fit voir les dangers et mit sous les yeux de l'assemblée les malheurs dont ces factieux avaient été cause. Lors du procès de Carrier, dont il fut un des accusateurs, il les traita encore avec moins de ménagement. La grande terreur avait cessé : un attroupement de 3 ou 4,000 hommes, formé par l'indignation universelle et parti du Palais-Royal et des rues adjacentes, avait attaqué les clubistes dans le lieu de leurs séances et les en avait chassés. Cependant ils y étaient revenus, ayant à leur tête une douzaine de conventionnels; mais un nouvel attroupement entourait leur salle; le sang allait couler : la force armée intervint et la salle fut encore une fois évacuée. Le lendemain, les députés jacobins dénoncèrent ce fait et demandèrent vengeance. Rewbell fut chargé d'un rapport sur cette affaire : les clubistes croyaient qu'il leur serait favorable; voici comme il réalisa leur espérance : « Où la tyrannie s'est-elle organisée? Aux Jacobins. Qui a couvert la France de deuil, porté le désespoir dans les familles, peuplé la république de basses, rendu le régime républicain si odieux qu'un esclave courbé sous le poids des fers eût refusé d'y vivre? Les jacobins. Si vous n'avez pas le courage de vous prononcer en ce moment, vous n'avez plus de république, parce que vous avez des jacobins. » L'orateur justifia ensuite les insurgés et brava les injures que ses collègues de la Montagne ne lui ménagèrent pas. La convention adopta ses conclusions et décréta que le club serait provisoirement fermé. Il le fut

définitivement quelque temps après; le local qu'il occupait fut démoli. A cette époque, Rewbell fut nommé président, et il obtint parmi ses collègues plus d'influence qu'il n'en avait eu jusqu'alors : il fut envoyé en Hollande avec Sieyès pour traiter de la paix avec cette république. On sait qu'avant de se dissoudre, la convention décréta que les deux tiers de ses membres feraient partie des deux conseils et qu'elle s'en réserva le choix. Rewbell fut du nombre des élus, et ensuite nommé membre du directoire, dont il devint le premier président. On l'a considéré comme un des plus grands travailleurs de ce gouvernement, où chacun des cinq directeurs s'était chargé d'une administration spéciale. Rewbell s'attribua les affaires étrangères, auxquelles, par ses formes brusques, ses manières tranchantes, il ne pouvait être que parfaitement étranger. Cependant il avait pris beaucoup d'ascendant sur ses collègues, qu'il apostrophait comme s'ils eussent été dans sa dépendance; le seul Barras le mettait à sa place et lui faisait baisser le ton. Il paraît que, malgré l'habitude de s'arroger le premier rôle dans les grandes délibérations politiques, Rewbell ne joua que le second dans le coup d'Etat du 18 fructidor. Ce fut Rewbell qui détermina ses collègues à envahir la Suisse; il fit envoyer dans ce pays, pour y faire la police et pour y lever des contributions, son beau-frère Rapinat (*voy.* ce nom). Rewbell sortit du directoire au mois de mai 1799, par la voie du sort, et fut remplacé par Sieyès, qui arrivait de l'ambassade de Berlin (*voy.* SIEYÈS). Rewbell descendit du trône directorial, qui n'avait plus que peu de jours à exister, et entra dans le conseil des Anciens. A peine y eut-il paru que les plus vives dénunciations attaquèrent sa conduite administrative : tous les anciens griefs contre lui furent renouvelés. On lui reprochait surtout d'avoir dilapidé les deniers publics. Il se défendit avec courage, même avec hauteur et défia ses ennemis de prouver ce qu'ils avançaient : trois ou quatre comités secrets eurent lieu sur la question de savoir s'il serait mis en accusation. La négative fut décidée. Rewbell ne se mêla point de la révolution du 18 brumaire et se retira des affaires publiques. Il est mort à Paris, dans l'obscurité, en 1810. Rewbell est fort maltraité dans les mémoires publiés par Carnot sur les événements du 18 fructidor : celui-ci le présente comme un homme crapuleux, ignorant, ivrogne et brutal. Mais, comme c'est le rival proscrit qui juge son antagoniste et son proscription, il ne faut pas adopter un tel jugement sans défiance; car il est difficile de croire qu'un avocat dans un conseil souverain, bâtonnier de son ordre, et qui avait une clientèle nombreuse et distinguée, député à une assemblée qui réunissait de très-grands talents, n'eût que les vices les plus bas et fût absolument sans moyens. B—u et Z—D.

REWENTLAU (Louis, comte de), était issu

d'une maison ancienne et illustre en Danemark et dans le nord de l'Allemagne. Né avec une fortune considérable, il en fit le plus noble usage; il établit dans sa baronnie de Brahé-Trolleborg, en Fionie, des écoles pour l'instruction des enfants des laboureurs, en donna lui-même le plan et y plaça les maîtres les plus habiles. Ces écoles ont servi de modèle à celles que le gouvernement a fondées depuis dans la capitale et dans les provinces. Le comte de Rewentlau ouvrit de plus dans ses domaines des ateliers d'industrie, affranchit les laboureurs des redevances féodales et leur accorda des baux à long terme aux conditions les moins onéreuses. Il introduisit aussi de meilleures méthodes de culture, et perfectionna l'économie rurale par son exemple et par les instructions qu'il faisait répandre. Il était chéri de tous ses vassaux comme un père, et sa mort, arrivée vers 1815, fit répandre des larmes aux malheureux dont il avait été le soutien. On trouve des détails sur les établissements et les fondations du comte de Rewentlau dans la *Statistique de Thaarap* et dans le *Tableau des Etats danois* par l'auteur de cet article. C—AU.

REWICZKY (CHARLES-EMERANCE DE REVISSINYE, comte de) célèbre bibliophile, naquit en Hongrie le 4 novembre 1737. Après avoir achevé ses études à Vienne, il visita les principales cours de l'Europe et parcourut, en savant et en observateur, les contrées classiques de l'Asie. Il avait une facilité singulière pour apprendre les langues. Outre le grec et le latin, il parlait et écrivait également bien le français, l'allemand, l'italien, l'anglais, l'espagnol et la plupart des dialectes du Nord et de l'Orient. Ses talents et son caractère le firent connaître avantageusement à la cour de Vienne. Marie-Thérèse le nomma son ambassadeur extraordinaire à Varsovie, et Joseph II le rappela de Pologne pour l'envoyer à Berlin, dans un temps où les ministres d'Autriche n'y jouissaient d'aucune espèce de faveur. Rewiczky parvint à faire oublier assez promptement qu'il était l'agent d'une cour rivale. La franchise de ses manières et sa politesse lui gagnèrent bientôt la confiance des ministres prussiens. La culture des lettres était pour lui le plus doux délassement des travaux diplomatiques, et il accueillait avec empressement les savants, les artistes et les littérateurs qui trouvaient des ressources abondantes dans sa conversation et dans sa bibliothèque, l'une des plus belles et des mieux choisies qu'aucun particulier eût jamais possédées. Il contribua beaucoup à répandre dans Berlin le goût des bons livres et des belles éditions; et il publia lui-même une édition de *Pétrone* (1784, petit in-8°), qui signala d'une manière très-remarquable les progrès de l'art typographique en Prusse. Peu de temps après, Rewiczky fut transféré à l'ambassade d'Angleterre : il justifia encore, dans ce nouveau poste, la confiance de son souverain; mais l'affaiblissement de sa

santé l'obligea de renoncer, en 1790, à toutes fonctions publiques. Il refusa l'ambassade de Naples, vendit à lord Spencer sa riche bibliothèque, moyennant une pension viagère, et mourut à Vienne en août 1793. Denina nous apprend que Rewiczky se fit connaître dans sa jeunesse par la traduction en vers latins d'un poème persan (*voy. la Prusse littéraire*, t. 3). Plus tard il traduisit, du turc en français, un *Traité de tactique* par Ibrahim Effendi, Vienne, 1769, in-12. Mais il doit toute sa réputation au catalogue qu'il a publié lui-même de sa bibliothèque, sous le nom de *Periergus Deltophilus*, et dont on ne sera pas fâché de trouver ici le titre exact, quoique un peu étendu : *Bibliotheca græca et latina, complectens auctores fere omnes Græciæ et Latii veteris, cum delectu editionum tam primarium et rarissimarum quam etiam splendidissimarum atque nitidissimarum, quas usui meo paravi Periergus Deltophilus*, Berlin, Unger, 1784, grand in-8°. Cette première édition, qui n'a été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires, distribués en présents, a été décrite avec beaucoup d'exactitude par Peignot dans le *Répertoire bibliographique universel*, p. 193. Ce catalogue a été réimprimé à Berlin en 1794, in-8°, avec l'indication des ouvrages que Rewiczky avait ajoutés à sa bibliothèque dans l'espace de dix ans. C'est donc cette édition que doivent choisir les véritables bibliophiles; mais les bibliomanes donneront toujours la préférence à la première, à cause de sa grande rareté. W—s.

REWUSKI. Voyez REWICZKY.

REY (JEAN), l'un des précurseurs de la théorie actuelle de la chimie pneumatique, naquit vers la fin du 16^e siècle à Bugue, dans le Périgord. Après avoir reçu le brevet de docteur en médecine, il vint habiter la forge de Rochebeaurant que possédait son frère, et consacra ses loisirs à l'étude de la chimie et de la physique. Il entretenait une correspondance scientifique avec Bruet et Deschamps, l'un apothicaire et l'autre médecin à Bergerac, avec Raphaël Trichet Dufresne, avocat à Bordeaux, d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite, et avec le célèbre P. Mersenne (*voy. ce nom*). La poursuite d'un procès criminel et ses affaires domestiques le détournèrent malheureusement de ses utiles occupations; et depuis longtemps il avait cessé de cultiver la chimie, science dans laquelle il avait fait des progrès étonnants, quand il mourut vers 1645. Quinze ans auparavant, Rey avait publié le résultat de ses expériences sous ce titre : *Essais sur la recherche de la cause pour laquelle l'étain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine*, Bazas, 1630, in-8° de 142 pages. L'auteur nous apprend dans sa préface que c'est à la prière de Brun, maître apothicaire à Bergerac, qu'il s'est occupé de ce phénomène dont personne n'avait encore donné d'explication satisfaisante. Le livre est divisé en vingt-huit

chapitres ou essais. Dans les quinze premiers, après avoir traité de la pesanteur des corps, il indique divers moyens de constater celle de l'air et du feu; dans le seizième, il prouve que l'augmentation du poids de l'étain et du plomb par la calcination est le résultat de la combinaison de ces métaux avec l'air atmosphérique. Il emploie le reste de son livre à réfuter les opinions contraires à ce sentiment, que les expériences des chimistes modernes ont confirmé, entre autres celles du célèbre et malheureux Lavoisier. L'ouvrage de Rey, devenu très-rare, était presque inconnu lorsque Gobet en donna une seconde édition, revue et augmentée d'après les manuscrits de la bibliothèque de Paris, Paris, 1777, in-8° de 216 pages. L'éditeur l'a fait précéder d'un avertissement et d'une lettre de Bayen à l'abbé Rozier sur les découvertes de Rey. En outre, il y a joint deux lettres du P. Mersenne, avec les réponses de Rey et deux autres lettres de Brun tirées des manuscrits de la bibliothèque des minimes de Paris; la *Manière de rendre l'air visible*, par P. Moitrel d'Element, avec la liste des découvertes de cet habile physicien, oublié dans tous les dictionnaires et qui mérite d'être connu, et enfin un extrait de la *Dissertation* du P. Chérubin d'Orléans, sur l'imperméabilité du verre, etc., imprimée à Paris en 1679 et en 1700, in-12 (*voy. CHÉRUBIN*). John Murray a donné une notice sur les *Essais* de Jean Rey dans le *Philosophical Magazine* (de Tilloch), août 1823. W—s.

REY (GUILLAUME), médecin, né en 1687 à la Guillotière, faubourg de Lyon, appartenait à une famille peu aisée; mais le célèbre astronome Philippe Villemot (*voy. ce nom*), alors curé de cette paroisse, se chargea de son éducation. Doué des plus heureuses dispositions, le jeune homme fit des progrès rapides dans les sciences sous la direction de cet habile maître, pour lequel il conserva toujours beaucoup de vénération et de reconnaissance. Lorsque Villemot publia, en 1707, son *Système du mouvement des planètes*, Rey en prit la défense contre les attaques de Malezieu. Se destinant à l'art de guérir, il alla faire ses études médicales à Montpellier, où, n'étant encore que bachelier, il mit au jour une dissertation latine sur les causes du délire, écrit qui lui valut le titre de correspondant de la société royale des sciences de cette ville. En 1716, il s'établit à Vienne en Dauphiné pour exercer sa profession et s'y maria. Revenu à Lyon en 1723, il y fut agrégé au collège des médecins et bientôt attaché à l'hôpital de la Charité. L'académie des sciences et plus tard la société royale des beaux-arts de la même ville le reçurent au nombre de leurs membres. Ayant perdu sa femme, il épousa en secondes noces la fille d'un ancien maire de St-Chamond, où il se retira en 1744. Dix ans après il retourna à Lyon et y mourut le 10 février 1756. On a de lui : 1^o *Dissertatio philosophico-medica de causis*

delirii, Montpellier, 1714, in-8°; 2^e *Dissertation sur la peste de Provence*, 1721, in-12, publiée sous le pseudonyme de M. Agnez; 3^e *Dissertation physique à l'occasion du nègre blanc*, Leyde, 1744, in-8°; opuscule anonyme qu'on a quelquefois attribué faussement à Maupertuis. Le docteur Rey, pour expliquer la différence de couleur qui existe entre les blancs et les nègres, suppose la possibilité de deux *Adams*. Cette hypothèse, contraire aux livres saints et dont les investigations de la science ont d'ailleurs démontré l'inanité, attira des reproches à son auteur; mais il semble que c'était de sa part un jeu d'esprit plutôt qu'une opinion sérieuse. Sa mort édifiante et chrétienne prouve du moins qu'il n'y persista pas. Outre ces écrits imprimés, il a encore laissé inédits plusieurs mémoires académiques qui attestent la variété de ses connaissances non-seulement en médecine, mais en physique, en chimie, en physiologie, en mathématiques, etc., et qui sont conservés à la bibliothèque de Lyon (*voy.* le catalogue des manuscrits de cette bibliothèque par Delandine, t. 2 et 3). Nous citerons entre autres un mémoire *Sur les vampires de Hongrie*; un *Discours sur le mécanisme de l'imagination humaine*; *Réflexions physiques contre les esprits aériens*. C'est une réfutation du système des génies de l'école platonicienne, ainsi que des superstitions du moyen âge; mais sur certaines questions l'auteur est peut-être allé trop loin. Perneti a consacré un article au docteur Rey dans les *Lyonnais dignes de mémoire*, t. 2, p. 396-401. P-RT.

REY (JEAN-BAPTISTE), musicien et compositeur, né le 18 décembre 1734 à Lauzerte en Quercy, fut amené fort jeune à Toulouse, où il entra d'abord comme enfant de chœur à l'abbaye de St-Saturnin. A peine âgé de dix-sept ans, il obtint au concours la place de maître de musique à la cathédrale d'Auch, qu'il occupa pendant trois ans. Revenu à Toulouse, il y fut nommé chef d'orchestre du théâtre de cette ville. Il se rendit ensuite à Montpellier, à Marseille, à Bordeaux, à Nantes, et ses talents lui méritèrent partout les suffrages du public. Plusieurs motets de sa composition furent même exécutés avec succès à la chapelle de Louis XV. Enfin lorsque Rey était à Nantes, en 1776, une lettre de cachet lui enjoignit de venir à Paris, où il fut attaché, en qualité de violoncelle, à l'académie royale de musique, dont il devint chef d'orchestre en 1781. Louis XVI le nomma, en 1779, maître de musique de sa chambre, emploi qu'il conserva jusqu'en 1792. Pendant quelques années il dirigea aussi le concert spirituel. Plus tard il fut professeur au conservatoire de musique, membre de plusieurs jurys lyriques et chef d'orchestre de la chapelle de Napoléon. Il mourut à Paris le 15 juillet 1840. On a de lui : *Apollon et Coronis*, 1781; l'ouverture d'*Apollon et Daphné*, 1788; *Diane et Endymion*, 1791. Ses talents étaient appréciés et employés utilement par les

plus célèbres compositeurs, Gluck, Piccini, Grétry, Paisiello, Chérubini, Méhul, Lesueur, etc. Sacchini, intimement lié avec lui, le chargea en mourant de faire le troisième acte de l'opéra d'*Arrire et Evelina*, qu'il n'avait pas pu terminer, Rey ajouta aussi des compositions aux opéras d'*Œdipe* et de *Tarare*. Ces divers travaux lui valurent, en 1796, une gratification de deux mille francs, outre une pension que lui faisait l'Opéra, dont il conduisit l'orchestre avec autant de zèle que d'habileté pendant plus de trente ans. — REY (Joseph), frère du précédent, fut d'abord maître de chapelle à Tarascon, sa ville natale, puis organiste et maître de musique des cathédrales de Viviers et d'Uzès. Etant venu à Paris, il entra à la chapelle du roi, et en 1767, comme violoncelle à l'Opéra. Plus tard il fut attaché à la musique de Napoléon. Dans un accès de délire il se coupa la gorge avec un rasoir, le 12 mai 1811. Il avait publié, vers 1808, une *Exposition élémentaire de l'harmonie; théorie générale des accords d'après la base fondamentale, vue selon les différents genres de musique; ouvrage classique servant à l'intelligence de tous les traités, systèmes d'harmonies et méthodes d'accompagnement des maîtrises établies par décret de Sa Majesté l'empereur et roi, dédié à Son Excellence M. de Lacépède*, Paris, grand in-8° de 198 pages, gravures. Z.

REY (le chevalier ANTOINE-GABRIEL-VENANCE), général français né le 22 septembre 1768 à Milhau, en Rouergue, fut destiné à l'état ecclésiastique; mais s'étant engagé au régiment de royal-cavalerie plusieurs années avant la révolution, par suite de quelques égarements de jeunesse, il fut employé à l'état-major à cause de sa belle écriture et obtint le grade de maréchal des logis. La révolution étant survenue, il en embrassa la cause avec beaucoup d'ardeur, devint officier en 1791, et fit l'année suivante la première campagne sous Custine à l'armée du Rhin. Dès l'année 1793 il fut nommé général de brigade, et après avoir concouru à la défense de Mayence contre les Prussiens, il alla combattre les Vendéens sous Kléber et Aubert-Dubayet, se distingua aux batailles de Parthenay et de Thouars, les 28 août et 14 septembre de la même année, et fut fait général de division. En 1795, il commanda, par *interim*, l'armée des côtes de Brest, où l'on sait qu'il déploya contre les royalistes une extrême rigueur. Ce fut lui qui fit arrêter Cormatin. En 1796, il passa à l'armée d'Italie et concourut à la conquête de Naples. Il occupait Rome lorsque le comte Roger de Damas (*voy.* ce nom) se présenta pour y passer, en vertu d'une capitulation conclue avec le général en chef; le général Rey s'y refusa obstinément. Traduit ensuite à un conseil de guerre pour concussion avec Championnet et Bonamy, il fut acquitté; mais s'étant montré peu favorable à la révolution du 18 brumaire, il resta dans un état

de disgrâce, quitta le service militaire et accepta une place de consul de France aux Etats-Unis d'Amérique. Il revint quelques années plus tard; et, reprenant sa première carrière, il fut envoyé en 1808 à l'armée d'Espagne, où il se distingua en diverses occasions, notamment aux sièges de Barcelone et de Tarragone. Le 5 juillet 1810, il battit un corps d'insurgés dans les montagnes de Ronda et fit prisonniers plusieurs de leurs chefs. Il remporta encore plusieurs avantages, l'un sur le général Black, à Rio-Almanzara, et l'autre sur Ballesteros, qu'il força de lever le siège de Carbonara. En 1813, il commandait la place de St-Sébastien et il résista à plusieurs assauts des Anglais. Cette ville et Pampelune furent les deux dernières occupées par les Français en Espagne, et les bombardements qu'elles essuyèrent attestent les efforts de leurs défenseurs. Le général Rey reçut du roi la croix de St-Louis en 1814. En 1815, il commandait au Puy lorsque Napoléon débarqua en Provence. Dans le plan de défense qui fut arrêté pour s'opposer à sa marche, Rey devait se rendre à Lyon avec un corps de gardes nationales, ce qui ne put avoir lieu. Il accepta ensuite du service de Napoléon et reçut le commandement de Valenciennes. Sommé au nom du roi, par le général Lauriston, dans le mois de juillet, d'en ouvrir les portes, il s'y refusa et défendit cette place contre les alliés, qui la bombardèrent et brûlèrent un faubourg. Il en avait fait sortir cinq cents femmes et enfants, qui errèrent sans asile dans les villages voisins. Le général Rey obtint en 1816 le commandement de la 19^e division militaire, et plus tard celui de la 21^e, qu'il conserva jusqu'en 1820. Mis alors à la retraite, il resta dans la même position jusqu'à sa mort, arrivée en 1836. Il avait présidé, en 1816, le conseil de guerre qui jugea par contumace et condamna à mort le général Morand (voy. ce nom). M—D J.

REY (JEAN), industriel et archéologue français, né à Montpellier le 19 mai 1773 et mort à Paris le 23 juillet 1849, a offert le rare exemple d'un homme d'affaires instruit dans l'histoire du passé et très-dévoué à l'étude. S'étant fixé à Paris, Rey y établit une importante fabrique de châles; il devint membre du tribunal de commerce de la Seine et du conseil général des manufactures, ce qui ne l'empêcha point de faire partie de diverses sociétés savantes et notamment de celle des antiquaires, dont il fut un des membres les plus assidus. Le premier écrit de quelque importance qu'il mit au jour fut un *Essai historique et critique sur Richard III, roi d'Angleterre*, Paris, 1818, in-8°. Un travail plus en rapport avec ses occupations industrielles fut publié quelques années plus tard sous le titre d'*Etudes pour servir à l'histoire des châles* (1823, in-8°) (1). L'ouvrage le

plus étendu qui soit sorti de la plume de Rey, c'est l'*Histoire du drapeau, des couleurs et des insignes de la monarchie française, précédée de l'histoire des enseignes militaires chez les anciens*, 1837, 2 vol. in-8°, avec un atlas de 24 planches. L'Académie des inscriptions accorda un prix à cet ouvrage qui fut présenté au concours ouvert aux meilleurs travaux sur les antiquités nationales. Il y a des recherches étendues, des faits nouveaux et bien présentés; l'auteur, légitimiste zélé, y donne cours à ses opinions; il avait, dès 1826, préludé à cette publication par un opuscule dédié à la garde royale et consacré au même sujet. Il y a aussi de bonnes choses dans l'*Histoire de la captivité de François 1^{er}*, 1835, in-8°; mais cet ouvrage, composé d'après des livres imprimés, ne fait pas réellement avancer la science historique, qui a désormais besoin, pour progresser, de s'appuyer sur des pièces originales, authentiques, inédites, extraites de la poussière des archives. Nous avons dit que Rey était membre de la société des antiquaires; il inséra dans le recueil des travaux de cette compagnie divers mémoires où il aborda surtout des questions relatives à l'histoire des peuples anciens; nous signalerons en ce genre ses mémoires sur Bérénice et sur Régulus. Citons aussi quelques brochures dans lesquelles on trouve à s'instruire et qui montrent avec quel zèle ce manufacturier abordait des questions diverses qu'il jugeait intéressantes: *la Source et le glacier du Rhône*, 1835; *le Puits artésien de Grenelle*, 1844; une *Notice sur l'ouvrage de M. Mauduit sur la Fronde*, 1840; *Dissertation sur l'emploi du vinaigre à la guerre comme moyen de destruction et de défense* (sans date); *Origine française de la boussole et des cartes à jouer*, 1836. Rey a laissé manuscrits des travaux assez étendus qu'il avait entrepris et qui se rapportent à ses études favorites, mais qui n'étaient pas assez terminés pour qu'on ait pu les livrer à l'impression (1). Z.

REYBAZ (ETIENNE-SALOMON) naquit en 1739 à Vevai, sur les bords du lac Léman, et fit de Genève sa seconde patrie. Il y fut consacré au ministère évangélique en 1765, et ses sermons y eurent un brillant succès. Cependant comme il n'exerçait pas de fonctions pastorales proprement dites, il quitta cette ville après les troubles politiques de 1782 et finit par se fixer à Paris, où il résida presque constamment jusqu'à sa mort, arrivée le 23 octobre 1804. Vers les commencements de la révolution, il écrivit quelques articles dans les journaux et passa même pour un

son application. Il y a trouvé l'occasion de fournir des détails curieux et de faire preuve d'une précieuse érudition sur la vallée de Kachemyr, son industrie et la provenance des laines qu'on y emploie. B. DE L.

(1) Il en recherche l'origine depuis le déluge, et a extrait de la Bible, d'Homère et des auteurs anciens tout ce qui pouvait avoir rapport à cette question, si futile en apparence, si grosse dans

(1) Les personnes qui désireront mieux apprécier l'homme privé et connaître la nomenclature des ouvrages littéraires qui firent le charme de la vie de Rey devront consulter la *Notice sur la vie et les travaux de M. Jean Rey, membre honoraire de la société des antiquaires de France*, que lui a consacrée son ami et collègue M. Cartier (Paris, 1849, in-16 de 16 pages). B. DE L.

des nombreux collaborateurs de Mirabeau. Il eut surtout occasion de déployer ses qualités dans le poste souvent difficile de représentant de la république de Genève près de la république française. Plus tard, il concourut par ses conseils à la préparation des articles organiques du culte protestant faisant partie de la loi du 12 germinal an 10 (2 avril 1802). Rentré dans la vie privée, il reprit son goût pour la littérature, et il revit ses *Scrmons*, dont il publia un choix avec des *Hymnes analogues à chaque sermon* et une *Lettre sur l'art de la prédication*, Paris, 1804, 2 vol. in-8°. Quel que soit le mérite réel de ces discours, on comprend en les lisant ce que disent ceux qui ont entendu Reybaz, que le charme de son débit eut part aux succès qu'il obtint à la chaire. Dans la lettre dont nous venons de parler, où l'on trouve d'excellents préceptes tracés avec la justesse de pensées et d'expressions qui caractérisait le talent de Reybaz, il exprime toute l'importance qu'il attache à l'éloquence extérieure, d'accord en cela avec les maîtres de l'art. Il avait donné en 1777, dans l'*Année littéraire* (nos 21 et 22), une *Lettre sur la déclamation théâtrale*, où l'on remarque un parallèle entre les acteurs tragiques Lekain et Aufresne. On a loué un poème sur l'*Art de prêcher*, qu'il avait lu dans les sociétés et qui est resté inédit. Les amateurs ont conservé le souvenir de ses *Stances sur la mort de J.-J. Rousseau* et de quelques autres pièces de vers non imprimées. Il a publié une ode à M. Necker, 1788, in-4°, et une épître à J. Balmat, pour revendiquer en faveur de ce villageois de Chamouny l'honneur d'avoir le premier atteint le sommet du mont Blanc, le 8 août 1786. Saussure n'y monta que l'année suivante⁽¹⁾. (voy. SAUSSURE). La fille unique de Reybaz a épousé M. Baggesen, poète danois fort connu. Z.

REYHER (SAMUEL), savant allemand, né le 19 avril 1635 à Schleusingen, dans le comté de Henneberg, était fils d'André Reyher, qui fut successivement recteur des collèges de Schleusingen, de Lunebourg, de Gotha, et mourut en 1673, laissant plusieurs ouvrages à l'usage des écoles. Samuel, après avoir commencé ses études sous son père, alla les terminer à Leipsick, puis à Leyde en Hollande, sous les plus habiles maîtres, notamment Thomasius et Golius; et, à son retour, il fut nommé précepteur du jeune prince de Gotha, fils aîné du prince Ernest. Il obtint en 1655 une chaire de mathématiques à l'université de Kiel, y devint plus tard professeur en droit, et mourut dans cette ville le 22 novembre 1714. Il était conseiller du duc de Saxe-Gotha et membre de la société royale des sciences de Ber-

lin, que Frédéric, électeur de Brandebourg et premier roi de Prusse, avait fondée. Outre une traduction allemande des *Oeuvres d'Euclide* (Kiel, 1699, in-4°), on a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits en latin et qui attestent les connaissances qu'il possédait dans la jurisprudence, les mathématiques, l'astronomie, la physique, etc. Nous citerons entre autres : 1° *Mathesis mosaica, sive loca Pentateuchi mathematica mathematice explicata, et appendix aliorum S. Scripturæ locorum mathematicorum*, Kiel, 1678, in-4°. C'est un livre rare et fort estimé. 2° *De bacillis sexagenalibus et de meridianorum differentiis accurate et facile inveniendis*, Kiel, 1688, in-4°; 3° *Monumenta landgraviorum Thuringiæ et marchionum Misniæ*, Gotha, 1692, in-fol., avec figures; 4° *De auro et argento chymico, de nummis quibusdam ex metallo chymico factis*, Kiel, 1692, in-4°; 5° *De tribus argenteis nummis uncialibus*, Kiel, 1695, in-4°; 6° *De arte muniendi nova*, Kiel, 1702; 7° *Disputatio mathematica de præcipuis superiorum sæculorum phænomenis cælestibus*, Kiel, 1703, in-4°; 8° *De observationibus astronomicis antiquis et novis*, Kiel, 1703, in-4°; 9° *De periodo clementina*, Kiel, 1706, in-4°; 10° *De genuinis jurium naturæ, gentium et civilium principis*, Kiel, 1710; 11° *Historia juris universalis*, Lubeck, 1718, in-4°. Samuel Reyher avait publié deux ouvrages de son père : *Thesaurus latini et germanici sermonis* et une curieuse dissertation sur les inscriptions de la croix de Jésus-Christ et sur l'heure de son crucifiement, intitulée *De crucifixi Jesu titulis*. P.-RT.

REYHER (CHARLES-FRÉDÉRIC-GUILLAUME DE), général prussien, naquit le 21 juin 1786. Il offre un exemple assez rare dans les armées germaniques, celui d'un plébéien parvenu par son seul mérite aux grades les plus élevés; ses parents étaient des ouvriers; il entra au service à l'âge de seize ans comme simple soldat, devint caporal et se trouva à la bataille d'Iéna; son régiment fut entraîné dans la déroute générale; le jeune militaire parvint à se jeter dans la petite ville de Colberg, et il montra beaucoup de bravoure et d'activité dans la défense que fit cette place. En 1809, il servait dans la cavalerie et il se joignit au corps qui, sous les ordres du major Schill, prit les armes contre la France et chercha en vain à soulever l'Allemagne. Cette tentative hardie échoua; Schill et ses compagnons, vivement poursuivis, parvinrent à gagner Stralsund, mais ils y furent aussitôt attaqués. Quoique blessé, Reyher fut du nombre d'une centaine de cavaliers qui, le sabre en main, réussirent à se frayer un chemin hors de la ville. Il entra la même année comme quartier-maître au premier régiment des hulans, et en 1810, il devint sous-lieutenant. A l'ouverture de la campagne de 1813, il fut attaché en qualité d'adjudant de brigade au colonel de Katzler (depuis général) et il se distingua dans les nombreux et rudes combats qui, depuis Lutzen jusqu'à Leipsick, eurent lieu dans cette

(1) Cette première ascension fut entreprise et dirigée par le médecin Paccard; ce qu'un poète a exprimé assez heureusement par ces vers :

De Saussure à la cime est arrivé trop tard,
Et déjà le mont Blanc était le mont Paccard.

(Lalande, *Voyage au mont Blanc*, p. 12.)

année mémorable. Il passa ensuite à l'armée de Silésie comme aide de camp du général York, et, lors de l'invasion de la France, il assista aux combats de Montmirail et de Laon, à l'attaque de Paris. La croix de fer de première classe fut la récompense de ses services. Nommé chef d'escadron, il fit, dans la brigade du général Ryssel, la courte et meurtrière campagne de 1815. Elevé au grade de major, il resta dans le corps prussien qui occupa jusqu'en 1818 quelques portions du sol français. Attaché successivement à l'état-major de la 12^e division, en 1818, et au grand état-major général, en 1823, il fut, en 1824, nommé chef de l'état-major du 6^e corps, en 1830, du 3^e, et en 1838, il fut appelé aux mêmes fonctions dans la garde. En 1828, il avait été anobli; en 1832, il devint colonel; en 1839, général-major. En 1840, il fut chargé, d'abord par intérim, ensuite définitivement de la direction générale des affaires militaires au ministère de la guerre. Appelé au conseil d'Etat, en 1843, il fut au mois de mars 1846 nommé lieutenant général. Dans une période fort critique, du 1^{er} au 26 juin 1848, après la démission du général Rohr comme ministre et avant que le comte de Kanitz n'eût accepté le portefeuille, Reyher exerça avec autant de fermeté que de prudence les fonctions de ministre, lorsque l'émeute venait de triompher à Berlin. Nommé presque aussitôt (en mai 1848) chef de l'état-major général de l'armée, il occupa jusqu'à sa mort ce poste important. En novembre 1848, il fut chargé de l'inspection générale des établissements militaires d'instruction, et il remplit cet emploi durant trois ans. Ses services, sa capacité lui avaient si bien attiré l'estime générale qu'en 1849 les électeurs de Berlin, par un vote presque unanime, choisirent pour les représenter ce vétéran chez lequel se personnifiaient des souvenirs chers à la nation. Il mourut le 7 octobre 1857. Z.

REYMOND (HENRI), évêque de Dijon, né le 21 novembre 1737 à Vienne en Dauphiné, fit ses premières études dans cette ville et prit ses degrés dans l'université de Valence. Lorsque les jésuites furent renvoyés du collège, on le nomma professeur de philosophie; il devint ensuite curé de St-Georges, à Vienne. Deux procès qu'il eut à soutenir contre le chapitre noble de St-Pierre de Vienne paraissent avoir contribué à l'exaspérer contre le haut clergé. Son premier écrit : *Droits du curé et du paroissien*, 1776, in-8°, fut supprimé par ordre du parlement de Grenoble, mais il a été réimprimé en 1791, 3 vol. in-12. Reymond se fit députer à Paris, par les curés de la province, pour réclamer l'augmentation des portions congrues. Il publia un mémoire sur cette affaire en 1780 et un autre écrit intitulé *Droits des pauvres*, 1781. L'un et l'autre étaient dirigés contre les gros décimateurs. Reymond se mit encore à la tête des curés pour réclamer des places dans la chambre des décimes. Il fit pour

cela le voyage de Paris, obtint ce qu'il souhaitait et fut nommé député. Ces écrits et ces démarches avaient fait connaître le curé de St-Georges dans la province et l'avaient mis en opposition avec le haut clergé. Au commencement de la révolution, il se signala par une *Analyse des principes constitutifs des deux puissances, avec une Adresse aux curés*. On trouve des observations sur cet ouvrage dans le tome 7 de la *Collection ecclésiastique*, publiée sous le nom de l'abbé Barriel, et l'on y accuse l'auteur d'avancer que la distinction des hiérarchies est d'invention humaine. Reymond prêta le serment en 1791 et fut élu l'année suivante évêque de l'Isère, à la place de Pouchot, qui n'avait siégé qu'un an. Il fut sacré, le 15 janvier 1793, par Savines, évêque de Viviers. Mais bientôt les progrès de la terreur s'étendirent aussi sur le clergé constitutionnel. Reymond fut arrêté et passa près d'un an en prison. Après la chute de Robespierre, il se retira dans sa famille et fut quelque temps sans vouloir reprendre ses fonctions. Aussi, dans les *Annales de la religion*, journal des constitutionnels rédigé par Desbois, se plaignait-on de sa négligence. Ces plaintes réveillèrent apparemment le zèle de l'évêque de l'Isère, qui adhéra aux encycliques, assista aux conciles et prit même part à quelques actes du comité dit des *Réunis*. On le chargea de publier les actes du concile de 1797 et de rédiger quelques pièces relatives à cette assemblée. Il donna sa démission en 1801, comme tous ses collègues, et fut promu l'année suivante au siège de Dijon. Ses amis assurent qu'il refusa de se rétracter devant le légat; mais il signa, en 1804, la formule prescrite par le pape. On lui reproche néanmoins d'avoir favorisé constamment le parti constitutionnel, et les *Annales de la religion* citent de lui, t. 17, p. 117, un discours qui montre son attachement aux mêmes principes. D'un autre côté, l'évêque, dans un mémoire qu'il composa depuis (nous dirons à quelle occasion), se vante d'avoir rétabli la paix partout, d'avoir rouvert son séminaire dès la première année, pourvu aux plus pressants besoins du culte divin, fait des conférences dans son église pendant tout un carême, lesquelles conférences furent depuis imprimées. Il assure qu'il publia plus de quatre-vingts mandements ou lettres pastorales. Ce prélat ne fut pas toujours heureux dans ses démarches et ses écrits. En 1814, il refusa de faire chanter un *Te Deum* pour le retour du roi. Le 22 avril 1815, il publia une lettre pastorale où il présentait le retour de Napoléon comme un bienfait de la Providence; cette lettre était suivie d'un *post-scriptum* fort singulier, où Reymond, se livrant à des discussions politiques, prouvait disertement qu'une nouvelle coalition était impossible. Il vint à la cérémonie du champ de Mai et signa l'acte additionnel. Après le second retour du roi, il fut mandé à Paris, et on l'y retint un an. Ce fut alors

qu'il composa un mémoire où il allègue des raisons tout au plus spécieuses pour sa justification. Ce mémoire, qui a été inséré dans la *Chronique religieuse*, t. 4, p. 404, offre une espèce de biographie du prélat, et nous y avons puisé quelques traits. En 1817, l'évêque obtint de retourner dans son diocèse. Une circulaire qu'il publia le 14 septembre de l'année suivante, pour dispenser ses diocésains de l'abstinence, excita beaucoup de rumeur. (Voyez, sur cet objet, l'*Ami de la Religion*, t. 17, p. 395.) Reymond mourut subitement, le 20 février 1820, au moment où il allait se mettre au lit. P—c—t.

REYN (JEAN DE), peintre, naquit à Dunkerque en 1610 et fut l'élève favori de Van Dyck, qu'il suivit en Angleterre, où il l'aida dans la plupart de ses travaux et d'où il ne sortit que lorsque ce grand peintre eut cessé de vivre. Sa timidité excessive nuisit à sa réputation. Il revint sur le continent avec le maréchal de Gramont, qui, l'ayant amené à Paris, le logea dans son hôtel et lui commanda un tableau qu'il voulait présenter au roi; mais à peine Reyn avait-il commencé son ouvrage qu'il quitta précipitamment Paris sans vouloir l'achever. Il retourna dans sa ville natale, s'y maria, embellit de ses tableaux la plupart des églises de Dunkerque et fit les portraits de ses principaux habitants. Parmi les productions remarquables de cet artiste, on cite particulièrement le *Martyre des quatre couronnés*, dans lequel il s'est peint avec un chapeau blanc; l'*Épithaphe de la famille de Leys*, que l'on mit au-dessus des ouvrages mêmes de Van Dyck et que possède le musée de Dunkerque; *Hérodiade à laquelle on apporte la tête de St-Jean-Baptiste*, qui se voit dans l'église de St-Martin, à Bergues, etc. Les portraits qu'il a peints ne le cèdent en rien à ses tableaux d'histoire. Ce qui a beaucoup nui à la célébrité de Reyn, c'est que la plupart de ses productions ont souvent passé pour être de son maître. Aucun peintre, en effet, ne s'est plus approché que lui de Van Dyck: c'est la même couleur, la même touche, la même délicatesse. Son dessin est correct; celui des mains surtout est d'une pureté singulière. Sa composition a de la noblesse; tout ce qu'on peut lui reprocher dans cette partie, c'est un peu de confusion, mais on y voit toujours briller une belle manière. Ses draperies sont disposées avec art et d'un grand goût. Le seul élève qu'on lui connaisse est Corbehem. Reyn mourut à Dunkerque le 20 mai 1678 et fut enterré dans l'église de St-Eloi. P—s.

REYNARD (JUSTINIEN), professeur de physique à Amiens, né le 4 février 1740, mérite une place dans la *Biographie universelle*, comme ayant contribué à donner l'impulsion à une branche de la science, en sortant de la sphère étroite de la plupart des professeurs de son temps. Il fut un de ceux qui, après la suppression des jésuites, les remplacèrent le plus honorablement au col-

lège de cette ville, où il eut pour confrères l'abbé Delille et Sélis. Reynard avait fait ses études au même collège et les avait achevées à Paris, au séminaire de St-Sulpice. Il y était devenu maître des conférences, suivant la notice insérée dans le *Journal de la Somme*; et il fut reçu docteur de Sorbonne en 1767. Il fut alors appelé par M. Dorelans la Mothe, pour professer, à Amiens, la philosophie, qui comprenait la logique et la physique. Le choix du prélat annonçait tout ce qu'on pouvait attendre du jeune professeur; mais, d'une complexion délicate, il finit par se renfermer dans l'enseignement de la physique, dont la carrière embrassait les mathématiques, la chimie, et même l'anatomie (1). Il fut l'un des premiers à donner, en français, dans les collèges, des leçons publiques d'une science qui, se composant généralement de faits nouveaux, demandait une nomenclature nouvelle. Ses leçons étaient pleines d'intérêt. Reynard enseignait avec une grande facilité d'élocution qui charmait ses auditeurs, et ses soins prévenants savaient inspirer le goût de la science à ses élèves. Sa physique générale n'était point une pure et sèche théorie mathématique; elle était surtout appuyée, dans ses résultats, par la physique expérimentale, et par l'analyse chimique. Si sa santé et des circonstances ultérieures lui eussent permis de continuer l'enseignement public de cette science dans un âge plus avancé, il lui eût appartenu sans doute de développer et de propager les nouvelles expériences d'un de ses anciens auditeurs, expériences qui doivent faire de l'optique une science toute nouvelle, si les observations sur lesquelles elle se fonde donnent en effet le résultat qu'elles annoncent, et qui paraît entièrement contraire au système mathématique de Newton (2). Reynard, après plus de vingt années d'un professorat pénible, quitta sa chaire, en 1787, et vint dans la capitale se livrer avec moins de fatigue à l'éducation particulière. Quoiqu'il eût ouvert avec succès un cours pour quelques élèves, il les menait prendre part, avec lui, aux principales expériences de Lavoisier, dont il avait, le premier, professé à Amiens, la nouvelle théorie chimique. Suivant la notice insérée au *Journal d'agriculture de la Somme*, ce fut Reynard qui détermina M. Vauquelin, jeune alors, à faire son premier cours de chimie appliquée aux arts, et qui, par le grand nombre d'élèves qu'il lui procura, contribua à établir sa réputation. Reynard, considérant surtout la science sous ses rapports d'utilité, s'occupait éga-

(1) Afin de mieux remplir ces derniers cours, il se munissait d'instruments à ses frais, et c'était aux dépens de son repos qu'il préparait ses leçons. Pour ne pas perdre de temps, la veille d'une démonstration d'ostéologie, il s'occupait de rassembler toutes les parties d'un squelette; mais, comme sa chambre était très-petite, il posait le squelette sur son lit et dormait sur un fauteuil.

(2) Voyez le *Manuel d'optique expérimentale*, par M. Ch. Bourgeois, et le compte qui en est rendu dans le *Bulletin universel* de M. de Ferussac, t. 4, p. 24.

lement de suivre et de faire connaître les nombreuses expériences de Parmentier sur l'art de la boulangerie; et ce fut d'après ses démarches auprès du comte d'Agay, intendant de Picardie, que ce savant fut attiré à Amiens, où sa présence féconda cet art, qui, jusqu'alors, avait fait peu de progrès dans l'une des provinces les plus fertiles en blés. L'abbé Reynard voyagea d'abord en Italie, avec quelques Anglais, pendant les premières années de la révolution; et, à son retour, il fut l'instituteur de M. Lecouteux-Dumolay fils, depuis préfet de la Côte-d'Or. Il l'accompagna en Espagne, avec le comte de Pilos, plus connu sous le nom d'Olavide, dont il contribua sans doute à rappeler ou à fortifier les sentiments religieux. De retour en France, amenant avec lui de jeunes Espagnols sans fortune, il institua, dans sa vieillesse, à l'exemple du maître de Rollin (*voy. HERSAN*), une école pour les enfants pauvres. Il resta une année à Bayonne, pour y faire l'essai de sa méthode de simplification de lecture et d'écriture, en combinant les moyens pratiques de l'abbé Gaultier et de Fréville avec ceux du chevalier Paulet; mais, afin de mieux instruire ces enfants en les amusant, il leur faisait, non-seulement prononcer de concert, mais chanter en mesure les lettres et les syllabes de l'alphabet, et ensuite de petites phrases rimées, qui leur inculquaient, par de courtes sentences ou maximes, les premiers principes de la morale et de la religion. Cet essai d'un homme simple et désintéressé ne fut pas heureux. Vivant à peine d'une pension qu'il devait à la reconnaissance d'élèves distingués, et qu'il partageait avec les plus pauvres, incapable d'intriguer pour faire valoir ses services, il s'adressa au ministère et vint même à Paris, mais ne put attirer sur sa méthode l'attention du gouvernement, livré alors à des vues politiques bien différentes. Retiré à Amiens, dont l'évêque, M. de Mandolx, suivant une *Notice nécrologique* sur Reynard (1), avait été un de ses élèves à St-Sulpice, il fut nommé chanoine honoraire de la cathédrale de cette ville, où il mourut, le 9 mai 1818. G—CE.

REYNAUD (MARC-ANTOINE), écrivain appelant, né vers 1717, à Limoux en Languedoc, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et entra comme novice à l'abbaye de St-Polycarpe de Razès, qui avait été réformée par l'abbé de la Fite-Maria; mais les troubles survenus dans cette abbaye ayant porté l'autorité à renvoyer, en 1741, les postulants et les novices, Reynaud fut obligé de se retirer et trouva un asile dans le diocèse d'Auxerre, où l'évêque, M. de Caylus, accueillait les opposants des parties les plus éloignées du royaume. Le prélat conféra les ordres à Reynaud et lui donna la cure de Vaux, près

d'Auxerre, place que celui-ci occupa environ quarante ans. Il s'y montra toujours fidèle aux opinions de son patron. Tous les ans, il venait à Paris; et l'on dit qu'il ne manquait pas d'aller en pèlerinage sur les ruines de Port-Royal. Ses écrits annoncent un homme vif et même pétulant, et le style en est peu soigné; ils peuvent se diviser en quatre classes, dont la première contient ceux en faveur de l'appel et des objets qui s'y rattachent; la seconde, quelques ouvrages contre la philosophie naissante; la troisième, les écrits contre les convulsions et les secours; et la quatrième, ceux contre la constitution civile du clergé. Reynaud montra de l'ardeur dans ces différentes controverses, et surtout dans celles sur les convulsions et les secours. Les convulsions, nées autrefois sur le tombeau du diacre Paris, continuaient encore dans l'ombre, à la honte du parti qui favorisait ces coupables folies; elles avaient enfanté les *secours*, nom que l'on donnait à des cruautés horribles exercées envers les convulsionnaires. On les frappait avec des barres de fer, on les perçait à coups d'épée, ou du moins on essayait de les percer, on les crucifiait même; car on alla jusqu'à cet excès, et cela s'appelait les *secourir* (1). On doit sans doute rougir que de tels scandales aient eu lieu parmi des gens qui affichaient des principes sévères. Reynaud fut un des plus ardents à s'élever contre ces scènes insensées, et il en signala les turpitudes avec une franchise et une persévérance qui lui font honneur. Celui qu'il attaqua le plus vivement à ce sujet, est le P. Lambert, dominicain, qui n'a pas craint de se faire l'apologiste des plus honteux excès. Reynaud, ayant été obligé de quitter sa cure pour refus de serment, passa deux ans en prison et se retira ensuite à l'Hôtel-Dieu d'Auxerre, puis dans une maison particulière de cette ville, où il mourut le 23 octobre 1796. On a son éloge funèbre, prononcé à Paris, dans l'église St-Etienne-du-Mont, le 19 janvier 1797 (2), par l'abbé Saillant, diacre aussi attaché au parti de l'appel. Nous joignons ici une liste des écrits de Reynaud : 1° *Un Abrégé de la vie de Nicolas Creusot*, curé d'Auxerre, 1764, in-12; 2° *le Philosophe redressé, ou Réfutation du livre de la destruction des jésuites* par d'Alembert, 1765, in-12 (*voy. MIRASSON*); 3° *Traité de la foi des simples*, 1770, in-12; 4° *Lettre aux auteurs du Militaire philosophe, du Système de la nature*, etc., 2 vol. in-12; 5° *le Délire de la nouvelle philosophie, ou Errata de la Philosophie de la nature*, par un père pieux, 1775, in-12; 6° *Histoire de l'abbaye de St-Polycarpe*, 1775. 7° *Lettre aux cordicotes*, 1781, in-12. La seconde édition parut sous le titre de *Lettre aux alacoquistes dits*

(1) Voyez, sur ces ridicules pratiques, l'*Histoire des sectes religieuses*, par Grégoire, t. 1^{er}, p. 378, et surtout la *Notion de l'œuvre des convulsions et des secours* (par le P. Crépe), 1789, in-12.

(2) Dans cet *Eloge*, le nom du curé de Vaux est écrit Regnaud, et cette faute a passé de là dans le *Dictionnaire des anonymes* et dans d'autres bibliographies.

(1) Voy. le *Journal d'agriculture du département de la Somme*, mai 1818, et l'extrait qui en a paru dans les *Annales encyclopédiques*, t. 3, p. 332.

cordicoles. 8° *Lettre au R. P. L. P. D.* (la Plaigne ou Lambert), du 15 août 1784, in-12; 9° *Seconde lettre aux secouristes*, 11 février 1785, in-12; 10° *Troisième lettre aux secouristes, principalement à leur chef, le R. P. L. P. D.*, 5 avril 1785, in-12; 11° *Quatrième lettre aux secouristes*, 11 novembre 1785, in-12; 12° *Cinquième lettre aux secouristes*, 8 décembre 1786, in-12; 13° le *Mystère d'iniquité dévoilé*, 1788, in-12 de 360 pages; ouvrage curieux pour l'histoire des convulsions et des secours. 14° *Lamentations amères, et derniers soupirs des écrivains secouristes*, même année, in-12; 15° *Réponse d'un curé de campagne à la motion scandaleuse d'un prêtre* (l'abbé Courmand), 1790, in-12; 16° *Lettre à une religieuse sortie de son couvent*, 22 septembre 1790, in-12. 17° *Lettre d'un curé d'Arignon à un curé de campagne, auteur de Constitution et la Religion parfaitement d'accord*, 9 décembre 1791, in-12; 18° *Réponse à l'Avis aux fidèles par un janséniste jérosolomitain*, 1791. La *Réponse* et l'*Avis* n'ont que 8 pages in-12. 19° *Epîtres et Evangiles à l'usage des malades*. Il paraît que Reynaud avait encore composé un *Supplément à la vie de M. Sainson*, le *Secourisme détruit*, et un catéchisme pour prouver que la religion chrétienne est utile dans toute espèce de gouvernement; on ne sait si ce dernier écrit a été imprimé. On trouve une notice plus étendue sur Reynaud dans l'*Ami de la Religion*, t. 35, p. 59. P—c—t.

REYNAUD (ANTOINE-ANDRÉ-LOUIS, baron), mathématicien français, naquit à Paris le 12 septembre 1777; il se voua à l'étude et à l'enseignement des mathématiques et, jeune encore, il publia divers ouvrages élémentaires qui furent d'une grande utilité et qui remplacèrent les livres imparfaits dont on se servait alors. La partie de la science relative au calcul fut celle qui l'occupa spécialement. Il laissa à d'autres l'étude de la géométrie. Il n'agrandit pas le domaine des connaissances comme le firent ses contemporains Lagrange et Legendre, mais il contribua puissamment au progrès des études en mettant entre les mains des élèves de très-bons exposés. Les divers emplois relatifs à sa spécialité lui furent conférés, et c'était justice; il fut professeur à l'école polytechnique et examinateur des candidats aux diverses écoles. Les plus importants de ses nombreux ouvrages sont ceux que nous allons indiquer : 1° *Traité d'algèbre*, 1800 (réimprimé une douzaine de fois); 2° *Traité d'arithmétique*, 1802 (il en existe plus de vingt éditions successives et revues par l'auteur); 3° *Traité d'arithmétique à l'usage des ingénieurs du cadastre*, 1804, *Traité de trigonométrie rectiligne*, 1808 (une troisième édition augmentée sous le titre de *Trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1818); 4° *Traité d'application de l'algèbre à la géométrie et à la trigonométrie*, 1819, in-8°; 5° *Problèmes et développements sur différentes parties des mathématiques*, 1823, in-8°; 6° *Traité élémentaire de mathéma-*

tiques, de physique et de chimie, 1824; 2° édit., 1831; 7° *Cours de mathématiques à l'usage de la marine*, t. 1^{er}, *Arithmétique et algèbre* (les volumes suivants ne sont pas l'œuvre de Reynaud). Nous laissons de côté des tables de logarithmes et des éditions accompagnées de notes des écrits de Bezout. Il est mort à Paris le 14 février 1844. Z.

REYNEAU (CHARLES [1]), habile géomètre, naquit en 1656 à Brissac, dans l'Anjou, et, après avoir terminé ses études, entra dans la congrégation de l'Oratoire, à Paris. Il professa la philosophie à Toulon, à Pézenas, et ensuite les mathématiques au collège d'Angers, pendant vingt-deux ans, avec un tel succès qu'il l'académie de cette ville, nouvellement fondée, s'empressa de se l'associer, honneur qu'elle n'a jamais fait depuis à des membres d'aucune congrégation. Sa vie, dit Fontenelle, a été la plus simple et la plus uniforme qu'il soit possible : l'étude, la prière, et deux ouvrages de mathématiques en sont tous les événements. Il se tenait fort à l'écart de toute affaire, et encore plus de toute intrigue, et il comptait pour beaucoup cet avantage si peu recherché de n'être de rien. Seulement il se mêlait d'encourager au travail et de conduire, quand il le fallait, des jeunes gens auxquels il trouvait du talent pour les mathématiques; et il ne recevait guère de visites que de ceux avec lesquels il ne perdait pas son temps, parce qu'ils avaient besoin de lui. Aussi avait-il peu de liaisons, peu de commerce. Ses principaux amis furent le P. Malebranche, dont il adoptait tous les principes, et le chancelier d'Aguesseau. Le P. Reyneau mourut à Paris le 24 février 1728. Il était, depuis 1716, associé libre de l'académie des sciences; et quoiqu'il eût l'ouïe assez dure, il se montra fort assidu à ses assemblées. On a de lui : 1° *L'Analyse démontrée, ou Manière de résoudre les problèmes de mathématiques*, Paris, 1708, 2 vol. in-4; réimprimé avec beaucoup d'additions, ibid., 1736, 2 vol. in-4°. L'auteur a recueilli dans cet ouvrage les principales théories répandues dans les œuvres de Descartes, Leibniz, Newton, les Bernoulli, etc., et démontré plusieurs méthodes qui ne l'avaient pas été jusqu'alors, du moins assez clairement ou assez exactement. 2° *La Science du calcul des grandeurs en général, ou Eléments de mathématiques*, ibid., 1714-1735, 2 vol. in-4°. Le second volume fut publié par le P. de Mazières, connu par un prix remporté à l'Académie des sciences (2); il est tel à peu près qu'il se trouvait dans les papiers du P. Reyneau, l'éditeur ayant regardé comme inutile de compléter l'ouvrage en traitant une matière que Guisnée venait d'épuiser dans son *Application de l'algèbre à la géométrie* (voy. GUISNÉE). Il est précédé d'un *Eloge* du P. Reyneau, par l'abbé Goujet, qui renferme quelques détails

(1) Charles-René, suivant l'abbé Goujet.

(2) En 1726, sur cette question : Quelles sont les lois du choc des corps à ressort parfait ou imparfait ?

négligés par Fontenelle. Ces deux ouvrages, dit Montucla, bons à certains égards pour leur temps, pèchent par trop de prolixité (voy. *l'Histoire des mathématiques*, t. 2, p. 169). Des biographes ont attribué encore au P. Reyneau *la Logique, ou l'Art de raisonner*, in-12; petit traité qui est du P. Noël Regnault (voy. ce nom). W—s.

REYNIE (NICOLAS DE LA). Voyez NICOLAS.

REYNIER (LOUIS) DE BRIANÇON, poète provençal, né à Aix, 1598, de Louis-Antoine Briançon seigneur de Reynier (le P. Bougerel écrit mal à propos *Regnier*). Il était avocat. Il se distingua devant le parlement d'Aix, par une belle plaidoirie. Reynier avait un esprit observateur, fin et porté à la raillerie. Son caractère ouvert et social le faisait rechercher. Il fut lié avec tous les hommes de talent de son époque. Galaup de Chastanil et Gassendi parlent de lui très-avantageusement. Le célèbre Peyresc le prit pour compagnon dans un voyage à Nîmes. Ses vers provençaux furent appréciés dans cette ville. On ne connaît de Reynier que son petit poème : *l'Aï de Paulet, ou Lou crébo-couar d'un paysan à la mouart dé soun aï*. Ce poème fut imprimé d'abord dans un recueil intitulé *lou Jardin deis musos Prouvençalos*, 1665 (par Ch. Féau). Cette pièce se fait distinguer par un comique de bon aloi, un naturel charmant et une bonne et joyeuse verve (Gaut). Elle a été réimprimée plusieurs fois séparément. Il en existe une édition d'Aix de 1732, in-12. Il y en a deux de Marseille sans date, la première (1836?) in-8°, et la seconde in-16. Nous en avons une quatrième sous les yeux, sans lieu et sans date, in-36, pp. 30. Voici son titre exact : *Lou crébo-couar d'un paysan sur la mouert dé soun ay, émé la souffranço et la miseri dei fourças que soun en galero*. Dans cette brochure on trouve, (pages 17 à 21) : *Suite dei régrêts dé Paulet, sur la vivenco dé sa mouyé à soun ay*, et (pages 22 à 30) *La souffranço et la miseri deis fourças que soun en galéro, divisados en très partidos*. Le P. Bougerel, dans son admiration, dit que *l'Aï de Paulet* suffit seul à la gloire de Reynier. Ce petit poème a été traduit en vers français, par l'abbé Abeille, et en distiques latins, par l'abbé Peyre de la Coste, de Nice. Reynier de Briançon est mort le 16 décembre 1670. Achard nous a conservé son épitaphe. — Notre poète eut pour frère TIMOTHÉE DE BRIANÇON, de l'ordre des Minimes, qui s'est fait connaître par sa piété et par ses ouvrages ascétiques. Voici le titre bizarre de l'un de ces derniers : *l'Amour aspiratif et unitif, ou la Théologie mystique pratiquée par le secours des aspirations ferventes*. — Un autre REYNIER (J. B.), est auteur de l'ouvrage suivant : *Corrections raisonnées des fautes de langage et de prononciation qui se commettent même au sein de la bonne société, dans la Provence et quelques autres provinces du Midi*, Marseille, 1829, in-12 p. 202. A. M.

REYNIER (AUGUSTIN-BENOÎT) naquit à Liège

le 9 janvier 1759. Ses parents, qui devaient au commerce une honorable aisance, lui procurèrent une éducation soignée; mais envoyé par eux à Cologne pour y suivre un cours de droit, il ne tarda pas à manifester pour le barreau la répugnance la plus invincible. Il résolut de suivre le penchant qui l'entraînait vers la littérature; dès lors cette indépendante médiocrité, dont Horace fait sentir avec tant de charme tous les avantages, lui parut le bien suprême. Une compagnie de son choix, qu'il avait connue pendant son séjour à Cologne et qu'il ramena dans sa patrie, où l'attendaient des amis d'enfance, le fit jouir d'un bonheur sans nuage. Ses idylles et ses romances, que les éditeurs de *l'Almanach des Muses* s'empresaient de publier et qui se trouvaient reproduites presque aussitôt dans la plupart des recueils du même genre, lui firent une réputation à cette époque où l'inexorable politique n'avait pas encore banni les vers des salons de Paris. Son *Tombeau de Gesner* fut cité comme un chef-d'œuvre. Cependant le pays de Liège devint, à son tour, la proie de secousses violentes dont l'Europe fut agitée vers la fin du 18^e siècle. Reynier quitta ses douces occupations pour les affaires publiques; il traduisit de l'allemand *l'Exposé de la révolution liégeoise*, que M. Dohm, ministre prussien, avait composé pour sa cour; et ses concitoyens le députèrent auprès de l'assemblée constituante à Paris, en 1790, pour solliciter l'appui de la France. Il y fut admis le 18 septembre, et le côté gauche couvrit d'applaudissements le discours qu'il prononça dans cette circonstance; mais le souvenir le plus agréable de son voyage fut celui d'avoir fait connaissance avec le chantre d'Estelle et de Galatée. Il éprouva bientôt la triste nécessité de renoncer à sa patrie. Le parti qui dominait alors l'ayant mis au nombre des proscrits, il se retira, navré de douleur, à Cologne, où des chagrins de toute espèce l'accablèrent. Il vit mourir dans ses bras une épouse adorée et s'éteignit lui-même, à la suite d'une maladie de langueur, le 18 mai 1792, âgé de 33 ans. Le recueil de ses poésies parut pour la première fois à Liège, 1817, in-8°. On l'a réimprimé, avec les opuscules de Bassenge et d'Henkart, sous le titre de *Loisirs de trois amis*, Liège, 1823, 2 vol. in-8°. On lui doit aussi *l'Éloge funèbre du prince-évêque de Liège (Velbruck)*, brochure in-4°, 1785, et les *Procès-verbaux de la société d'émulation*, qu'il a rédigés pendant plusieurs années, en qualité de secrétaire perpétuel. Le talent de Reynier avait plus de charme, de grâce et de douceur que d'éclat et d'énergie; ses vers néanmoins ne sont pas dépourvus du coloris poétique. Nous pensons qu'il doit occuper, comme poète bucolique, une place au-dessus de Berquin et presque à côté de Léonard. ST—T.

REYNIER (JEAN-LOUIS-EBENEZER), général français, né à Lausanne le 14 janvier 1771, dans la religion protestante, fut porté par son goût à

l'étude des sciences exactes, et se préparait à entrer dans le génie civil, lorsque la révolution de France lui ouvrit une autre carrière. Il fit en 1792, comme adjoint à l'état-major, la campagne de la Belgique. Elevé au rang d'adjudant général, il contribua aux succès des armées françaises, sous les ordres de Pichegru, à Menin, Courtrai, etc. Nommé général de brigade pendant la conquête de la Hollande, en 1794, il se distingua au passage du Wahal. Lors des préliminaires de la paix avec la Prusse, il fut choisi, jeune encore, pour fixer la démarcation des cantonnements, et il étonna les vieux généraux prussiens par sa sagesse et ses connaissances. Il passa ensuite à l'armée du Rhin, sous Moreau, comme chef d'état-major et y développa beaucoup de talents. C'est dans ce poste qu'il pouvait rendre les plus grands services : manquant quelquefois du sang-froid et du coup d'œil qui font les grands capitaines sur le champ de bataille, Reynier savait mieux qu'aucun autre donner les ordres et distribuer le service d'un état-major général. Ce fut surtout aux divers passages du Rhin, aux batailles de Rastadt, de Neresheim, de Friedberg, de Biberach, à la retraite mémorable de la même année (1796) et au siège de Kehl qu'il eut de nombreuses occasions de déployer ce genre d'habileté. Dans cette invasion de l'Allemagne, il avait fait connaître la noblesse de son caractère. L'envoyé du margrave de Baden, lui ayant proposé de diminuer d'un million ce qu'on exigeait de ce pays et de recevoir pour lui cent mille florins, eut ordre de quitter sur-le-champ le territoire occupé par l'armée française. L'envoyé de la ville de Bruchsal lui ayant fait une offre du même genre : « Puisque vous pouvez, lui dit Reynier, m'offrir cinq cents louis, « vous n'avez qu'à les ajouter à votre contribution ; » et il fit en effet payer cette augmentation à la ville. Écarté du service par une intrigue, l'expédition d'Égypte, en 1798, le remit en activité : il contribua dans ce pays à la victoire des Pyramides, occupa la province de Charkié, sur la lisière du désert de Syrie, et parvint, par un mélange de sévérité et de clémence, et par son attention à être toujours juste, à se faire aimer d'un peuple barbare. Dans la campagne de Syrie, il passa le premier le désert, culbuta l'avant-garde ennemie et fit le siège d'El - Arisch. 20,000 Turcs, accourus au secours, furent attaqués et dispersés par quatre bataillons dans le silence de la nuit : leur chef fut tué, et les Français vécurent des approvisionnements qui étaient dans son camp. Reynier se trouva au siège de St-Jean d'Acre, dont il eut le commandement pendant que Bonaparte se portait sur le mont Thabor. Enfin il fixa la victoire à la bataille d'Héliopolis, en enfonçant l'élite des janissaires. Après l'assassinat de Kleber, qui l'avait envoyé commander dans le Kelioubeth, il revint au Caire, et c'est de cette époque que datent

ses premières plaintes contre Menou. La rivalité du commandement, la différence des plans et du caractère, tout concourut à les aigrir l'un contre l'autre. L'approche des Anglo-Turcs ne put même les réunir, et la fameuse bataille du 20 mars 1800, dans laquelle Reynier donna encore des preuves d'une valeur peu commune, fut perdue par les Français par suite de ces funestes divisions. Enfin, dans la nuit du 23 au 24 floréal (avril 1802), 400 hommes ivres tirent sa maison par l'ordre de Menou et le conduisirent à bord d'un bâtiment prêt à partir pour la France, où Bonaparte, alors premier consul, qui avait approuvé les opérations de Menou (*voy. ce noia*), le reçut fort mal. Son ouvrage sur l'Égypte, qu'il publia peu de temps après et dans lequel il traita sans ménagement Menou et d'autres généraux, ajouta encore au mécontentement du consul, et le livre fut saisi par ses ordres. Une querelle que Reynier eut en 1803 avec le général Destain, qui avait aussi à se plaindre de quelques assertions de l'auteur, et qu'il tua dans un duel, le fit exiler de Paris. Cependant en 1805, il fut remis en activité par Napoléon, qui le chargea d'un commandement à l'armée d'Italie. Il était à Castel-Franco dans le mois de novembre de cette année, et les Autrichiens l'y ayant attaqué avec impétuosité, il repoussa plusieurs fois leurs efforts de la manière la plus courageuse. Peu de temps après, il passa à l'armée qui s'empara du royaume de Naples, sous les ordres et au profit du nouveau roi Joseph Bonaparte. Rentré dès lors complètement en faveur, il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur, puis grand dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles. Cependant il fut battu le 4 juillet 1806, à Maida, par le général anglais Stuart, et se vit obligé d'évacuer la Calabre ultérieure, qu'il occupa de nouveau bientôt après. Il prit le commandement de l'armée de Naples après le départ du maréchal Jourdan. En 1809, il eut une mission auprès de Napoléon, qui venait d'envahir les États autrichiens, et il combattit auprès de lui à Wagram. Le corps auxiliaire des Saxons fut ensuite placé sous ses ordres, et les opérations qu'il dirigea à la tête de cette troupe lui valurent le titre de commandeur de l'ordre de St-Henri. Il fit encore dans la même qualité la campagne de Russie, en 1812, et fut chargé de couvrir la droite de la grande armée en Pologne, ce qui l'empêcha de se trouver à la désastreuse retraite de Moscou. En 1813, il fut fait prisonnier à la bataille de Leipsick. Après son échange, il vint à Paris, et mourut dans cette ville le 27 février 1814, d'un accès de goutte. Le général Reynier avait épousé en 1812 mademoiselle de Chambaudoin. C'était, sans aucun doute, un des militaires les plus instruits qu'eussent les armées françaises. Il s'occupa beaucoup dans la guerre d'Égypte de recherches scientifiques. On a de lui : *De l'Égypte après la*

bataille d'Héliopolis et Considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays, 1802, in-8°, carte. Cet ouvrage, dont il parut la même année une traduction anglaise (Londres, Robison, in-8°), est le livre saisi qui a été mentionné plus haut : il est devenu rare. M—D J.

REYNIER (JEAN-LOUIS-ANTOINE), naturaliste, était le frère du général de ce nom (voy. REYNIER). Originaire du Dauphiné, sa famille, obligée de sortir de France par la révocation de l'édit de Nantes, s'était réfugiée en Suisse. Fils d'un médecin distingué (1), il naquit le 25 juillet 1762, à Lausanne, où il commença ses humanités. S'étant ensuite livré spécialement à l'étude de la physique, des sciences naturelles et surtout de la botanique rurale, il fit en 1784 un voyage en Hollande, puis à Paris, pour y perfectionner ses connaissances. A son retour, il se maria, alla bientôt se fixer en France avec sa famille, et s'établit à Garchy, dans le Nivernais, où il acheta un petit domaine, qu'il exploita lui-même, et où il réunit et mit en ordre une partie des éléments que renferment les différents ouvrages qu'il a publiés successivement. Nommé en 1798, par le crédit de son frère, à un emploi dans l'administration de l'armée d'Égypte, il rejoignit la flotte quelque temps après son départ, dans un des avisos qu'on expédiait pour les dépêches. Ce bâtiment ayant été pris par les Anglais dans la traversée, Reynier fut débarqué par eux sur la plage d'Aboukir, encore fumante du terrible combat qui venait d'y être livré (voy. NELSON). S'étant rendu au Caire, où se trouvait le quartier général, il y trouva son frère, fut parfaitement accueilli et bientôt nommé directeur des revenus en nature et du mobilier national. Il recueillit dans ces importantes fonctions des renseignements précieux sur l'économie politique, industrielle et agricole de l'Égypte et des Arabes. La place de membre du conseil privé, qu'il remplit pendant les quatre années de l'occupation d'Égypte, le mit au courant de toutes les grandes mesures administratives, ce qui a donné à ses ouvrages spéciaux une incontestable supériorité sur ce qui a été écrit par les différents voyageurs. Après le départ de Bonaparte pour la France, Reynier continua d'être traité par Kleber et par Menou avec beaucoup de considération; il devint même directeur général des finances. Mais à son retour en France, par suite de la capitulation, il tomba dans la même disgrâce que son frère auprès du gouvernement consulaire et ne fut plus employé. Alors il retourna dans sa retraite de la Nièvre et n'en sortit qu'à la demande de Joseph Bonaparte, qui,

devenu roi de Naples en 1809, lui confia l'emploi de commissaire royal dans les Calabres, où il dut se rendre pour organiser l'administration. L'habileté qu'il déploya dans ces fonctions, également périlleuses et difficiles, le fit bientôt appeler au conseil d'État, puis à la direction générale des postes, sous le roi Joachim Murat, qui succéda à Joseph. Nommé ensuite directeur général des forêts, Reynier eut à réorganiser toute cette partie de l'administration napolitaine, livrée jusque-là au plus complet désordre; enfin il créa un système forestier qui est encore suivi aujourd'hui. Après la chute de Joachim, en 1815, il se rendit dans le pays de Vaud, où il devint intendant des postes et conservateur des antiquités du canton. Ces fonctions ne l'empêchèrent pas de publier divers ouvrages, entre autres ceux qui traitent de l'économie rurale des anciens. Il a été l'un des fondateurs de la *société littéraire* et de la *société centrale des sciences naturelles*. C'est un double titre à la reconnaissance publique, que viennent appuyer les services qu'il rendit dans la régie des postes cantonales et dans ses différentes missions auprès des gouvernements sarde et lombardo-vénitien. Il fut enlevé aux sciences le 17 décembre 1824. On a de lui : 1° *Du feu et de quelques-uns de ses principaux effets*, Lausanne et Paris, 1787, in-8°; 2° édit., 1790; 2° (avec le professeur H. Struve) *Mémoires pour servir à l'histoire physique et naturelle de la Suisse*, Lausanne et Paris, 1788, in-8°, t. 1^{er}. C'est le seul qui ait paru. 3° *Rapport fait à la société des sciences physiques de Lausanne sur un somnambule naturel*, 1788, in-8°; 4° *Journal d'agriculture à l'usage des campagnes*, mai-juillet 1790, in-8°; 5° *le Guide des voyageurs en Suisse*, précédé d'un *Discours sur l'état politique du pays*, Paris et Genève, 1791, in-12. Barbier (*Dictionnaire des anonymes*) attribue cet ouvrage à Reynier père. 6° *Considérations sur l'agriculture de l'Égypte et sur les améliorations dont elle est susceptible, et Observations sur le palmier dattier et sur sa culture*. Paris, in-8°. Les *Considérations* sont extraites des *Annales d'agriculture*, où elles avaient d'abord été insérées; les *Observations* avaient déjà paru dans la *Décade égyptienne* (t. 3, 1800). Les unes et les autres ont été reproduites dans les *Mémoires sur l'Égypte* (1803, t. 4 et 6), avec la *Méthode de caprification usitée sur le figuier sycomore*, du même auteur. 7° *De l'Égypte sous la domination des Romains*, Paris, 1807, in-8°; 8° *De l'économie publique et rurale des Celtes, des Germains et d'autres peuples du nord et du centre de l'Europe*, Genève et Paris, 1818, in-8°; 9° *Idem des Perses et des Phéniciens*, ibid., 1819, in-8°; 10° *Idem des Arabes et des Juifs*, 1820; 11° *Idem des Égyptiens et des Carthaginois, précédée de Considérations sur les antiquités éthiopiennes*, 1823; 12° *Idem des Grecs*, 1825. Cette collection est savante et la question y est envisagée sous un point de vue nouveau.

(1) REYNIER (Jean-François), médecin à Lausanne, sa patrie, était membre de l'académie de Montpellier et de celle de Göttingue. Outre des articles d'agriculture qu'il a fournis à l'*Encyclopédie*, on a de lui : *le Louvet, maladie du bétail, ses causes et ses remèdes*, Lausanne, 1762, in-12. Quelques bibliographes lui attribuent le *Traité du feu* et le *Guide des voyageurs en Suisse*, qui sont de son fils, sujet de cette notice.

13° *Rapport fait à l'assemblée générale du cercle littéraire de Lausanne, le 17 décembre 1820*. On a encore de Reynier un grand nombre de mémoires et de dissertations dans différents recueils scientifiques et littéraires, particulièrement dans les Mémoires de la société des sciences physiques de Lausanne. Pendant son séjour en Egypte, Reynier coopéra à la *Décade égyptienne* et au *Courrier du Caire*, journaux qui s'imprimaient dans cette ville. C'est à lui qu'appartiennent deux dissertations qui ont été quelquefois attribuées par erreur à son frère : 1° *Conjectures sur les anciens habitants de l'Egypte* (insérées dans la *Décade philosophique*, 1804); 2° *Sur les sphynx qui accompagnent les pyramides d'Egypte* (dans la *Revue philosophique*, 1805). Enfin il a traduit de l'anglais en français la section *Physique expérimentale* de l'*Abrégé des Transactions philosophiques de la société royale de Londres*, 1790, 2 vol. in-8°. Il avait formé un herbier très-riche et une belle collection de médailles, dont il fit imprimer le catalogue, Genève et Paris, 1818, in-8°. On a publié : *Notice nécrologique sur M. L. Reynier, lue à la société cantonale des sciences naturelles, par M. le général Laharpe, président de la société, Lausanne, 1823*, in-8°. P—RT.

REYNIÈRE (GRIMOD DE LA). Voyez GRIMOD.

REYNOLDS (GUILLAUME), né près d'Exeter dans le Devonshire, manifesta un grand zèle pour la prétendue réforme pendant qu'il faisait ses études dans le nouveau collège d'Oxford, ce qui lui occasionna de fréquentes disputes avec son frère Jean, élève du collège du *Corpus Christi*, et qui n'était pas moins zélé catholique. Le résultat de ces disputes, dans lesquelles les deux athlètes se trouvaient souvent hors d'état de répondre aux objections qu'ils se faisaient réciproquement, fut que Guillaume embrassa la religion catholique, et que Jean se fit protestant et se précipita depuis dans le puritanisme. Selon une autre version, le premier ayant entrepris de traduire en latin les ouvrages de l'évêque Jewel, y découvrit tant de mauvaise foi dans la citation des textes des Pères, qu'il passa de l'indignation contre l'auteur à une extrême défiance pour sa religion et qu'il embrassa le catholicisme. C'est dans cette disposition qu'il se rendit à Rome, où il y fut confirmé par le cardinal Allen, entre les mains duquel il fit son abjuration solennelle. Quelque temps après ayant été nommé professeur de théologie, puis de langue hébraïque à Reims, il y fut d'un grand secours à Grégoire Martin pour la version de la Bible. Reynolds obtint ensuite une cure à Anvers, où il mourut, le 24 août 1594, en odeur de sainteté. Il avait montré beaucoup d'ardeur pour la Ligue et avait même écrit pour en faire l'apologie. Il est auteur des ouvrages suivants : 1° *Réfutation de Guillaume Whitaker*, où il justifie la découverte des altérations faites par les hérétiques que leur avait reprochées Grégoire Martin, Paris, 1583, in-8°; 2° *De justa reipublicæ chris-*

tianæ in reges impios et hæreticos auctoritate, ibid., 1590; Anvers, 1592, in-8°; 3° *Traité du sacrement de l'Eucharistie contre l'hérésie des berengariens, renouvelée dans un sermon de Robert Bruce*, Anvers, 1593, in-8°; 4° *Traduction latine de l'apologie du cardinal Allen pour les séminaires*; 5° *Calvino-Turcismus, ou Calvinisticæ perfidiæ eum Mahumetana collatio, et dilucida utriusque sectæ confutatio*. Cet ouvrage a été terminé par Guillaume Gifford, Anvers, 1597; Cologne, 1603. 6° *Appel aux protestants*. Il a laissé en manuscrit une *Paraphrase* du Nouveau Testament et une traduction latine des ouvrages du docteur Harding. T—D.

REYNOLDS (sir Josué), célèbre peintre anglais, naquit en 1723 à Plymton, près Plymouth. A peine sorti de l'enfance, en copiant les gravures qu'il trouvait dans les livres de son père, il manifesta son goût pour l'art dans lequel il devait s'illustrer. A l'âge de huit ans, il apprit de lui-même les leçons de perspective du cours du collège des jésuites et exécuta d'après les règles une vue de l'école de grammaire de Plymton, que son père dirigeait. Mais ce qui éveilla tout à fait en lui l'amour de l'art, ce fut la lecture du traité de Richardson sur la peinture. Il en fut tellement transporté qu'il ne pensait plus qu'à Raphaël, qu'il regardait comme le plus grand peintre des temps anciens et modernes. Après avoir tenté en divers lieux du Devonshire quelques essais que l'on y voit encore, mais dans lesquels l'œil le plus prévenu trouverait difficilement le germe de ce talent qu'il développa dans la suite, son père, qui voulait le pousser dans cette nouvelle carrière, le plaça, vers 1740, sous la direction de Hudson, l'artiste le plus distingué de cette époque. Il ne tarda pas, auprès de ce maître, à se rendre habile; mais au bout de trois ans, s'étant brouillé avec Hudson, il revint, en 1743, dans le Devonshire, où il avoue lui-même qu'il passa trois années, travaillant très-peu et ne faisant nul progrès, et par là la suite il s'est toujours vivement reproché cette perte de temps. Cet aveu, cependant, se concilie difficilement avec les progrès remarquables qu'on ne peut s'empêcher d'apercevoir dans quelques-uns des tableaux qu'il a peints en 1746, entre autres celui d'un *Jeune garçon lisant à la lueur d'un flambeau*. Cette production, qui ne laisse à désirer qu'un peu d'adresse dans le pinceau, ne le cède en rien, sous la plupart des autres rapports, aux ouvrages les plus parfaits qu'il ait exécutés; et lui-même l'ayant revue trente ans après, en fut frappé de surprise et témoigna le regret d'avoir fait si peu de progrès durant un si long espace de temps. En 1749, le capitaine, depuis amiral, Keppel, l'emmena en Italie; la direction que donna Reynolds à ses études pendant trois ans de séjour dans cette contrée est peu connue, et l'attention qu'il apporta aux chefs-d'œuvre des anciens et des modernes, les études profondes qu'il en fit,

à l'exception toutefois des ouvrages de l'école vénitienne, s'aperçoivent bien plus dans ses écrits que dans sa peinture. Peut-être trouverait-on, dans quelques-uns de ses ouvrages de cette époque, une certaine imitation de Michel-Ange et du Corrège ; mais tout l'emploi de sa vie fut de tâcher d'atteindre au coloris des Vénitiens. Dans les notes qu'il a jointes au poème de Dufresnoy sur la peinture, il rapporte l'artifice ingénieux dont il se servit pendant son séjour à Venise pour découvrir les procédés du clair-obscur employés par les peintres de cette école. Dans un autre endroit, il avoue qu'il fut tout étonné et tout honteux, la première fois qu'il vit les ouvrages de Raphaël au Vatican, de s'apercevoir qu'il n'avait eu jusque-là que des fausses idées du talent de ce grand peintre et de se reconnaître incapable même de goûter l'excellence de ses plus célèbres productions. « Mais, dit-il, en les regardant et en les copiant sans relâche, en affectant « même de les admirer plus que je ne le faisais « réellement, un nouveau goût et de nouvelles « lumières commencèrent à se développer et à « s'allumer en moi. Je demeurai convaincu que « je m'étais primitivement formé une fausse « opinion de la perfection de l'art ; et ayant de- « puis profondément réfléchi sur ce sujet, je « crois fermement aujourd'hui que le sentiment « des vraies beautés de l'art est un goût que l'on « acquiert et que personne ne saurait posséder « sans une longue étude, un travail assidu et « une attention infatigable. » Il y a lieu de croire cependant que Reynolds n'employa pas un temps bien considérable à copier les chefs-d'œuvre dont il sentait enfin tout le mérite ; car dans un fragment de ses écrits, il dit : « L'homme de « génie, au lieu de perdre un temps précieux « comme la plupart des artistes vulgaires quand « ils sont à Rome, soit à mesurer les statues antiques, soit à copier les tableaux, se hâte de se « livrer à ses propres inspirations et tâche d'atteindre à la hauteur de ce qu'il a vu. En général, ajoute-t-il, je regarde l'usage de faire « des copies comme un genre d'études illusoire. « L'élève se contente de paraître faire quelque « chose et court ainsi le danger d'imiter sans « choix et de travailler sans but déterminé. « Comme cela n'exige aucun effort d'esprit, il « s'endort sur son ouvrage ; et cette puissance « d'invention et de composition, dont le développement devrait être l'objet particulier de « tous ses travaux, reste engourdie et perd son « énergie faute d'exercice. Ceux qui passent leur « temps à copier les ouvrages d'autrui sont incapables de rien produire d'eux-mêmes ; c'est « une observation bien connue de tous ceux qui « s'occupent de notre art. » Quant à la pratique, Reynolds devait y avoir fait de grands progrès avant de visiter l'Italie ; et l'on ne peut douter qu'en comparaison de beaucoup d'autres artistes son goût ne fût extrêmement cultivé. Quoiqu'il

puisse être vrai que plusieurs personnes qui visitaient les salles du Vatican se soient adressées aux gardiens pour les prier de leur faire voir les tableaux de Raphaël, il est difficile de croire qu'un homme tel que Reynolds, qui probablement devait avoir vu des tableaux de ce grand peintre ou du moins des gravures faites d'après ses ouvrages, ait pu se former une idée aussi peu exacte et aussi erronée de ce qu'il était allé voir à Rome. A son retour d'Italie, il loua une vaste maison en New-Port-Street ; et le premier essai qu'il donna de son habileté fut une *Tête de garçon coiffé d'un turban*. Ce tableau, d'une grande richesse de couleur et peint dans le style de Rembrandt, attira tellement l'attention d'Hudson qu'il ne passait pas un jour sans venir voir où il en était. Cependant n'y apercevant aucune trace de sa manière franche, il s'écria : « Par Dieu, « Reynolds, vous ne peignez plus aussi bien que « lorsque vous avez quitté l'Angleterre. » Un *Portrait en pied de l'amiral Keppel*, qu'il exécuta bientôt après, fixa sur lui l'admiration générale ; et il fut considéré dès ce moment comme le premier peintre de portraits de son temps. Certes, lorsque l'on examine jusqu'à quel point l'art avait dégénéré à cette époque, on ne saurait trop louer l'artiste qui savait unir au talent de rendre la ressemblance celui d'exprimer la physionomie de son modèle ; à une variété inépuisable d'attitudes un naturel plein de grâces ; à des fonds riches et pittoresques des effets neufs et frappants, tirés du contraste des lumières et des ombres, et à une couleur brillante et harmonieuse une douceur pleine de charme. Un tel homme, sans doute, mérite un titre plus relevé que celui de simple peintre de portraits. Il n'avait point encore atteint cependant la perfection que l'on admire dans ses dernières productions. Il fut un de ces artistes privilégiés dont les progrès ne s'arrêtent qu'avec leur vie ; on lui a souvent entendu dire qu'il n'avait jamais commencé un tableau sans avoir l'intention que ce fût son meilleur ouvrage, et il n'a jamais cessé de justifier cette maxime qu'il se plaisait à répéter : « Que rien n'est impossible à un travail bien « dirigé. » Hors cette assiduité infatigable qui frappait tous les yeux, il serait difficile de préciser par quelle méthode il parvint à ce degré de perfection auquel il a su atteindre. Toutefois on pourra en découvrir quelque trace dans les fragments d'un écrit que l'on a trouvé dans ses papiers après sa mort et qui, sans doute, devait être inséré dans un discours académique. Il y parle de ses qualités et de ses défauts avec une modestie et une candeur bien rares. « N'ayant « pas eu, dit-il, l'avantage de recevoir de bonne « heure une éducation académique, je n'ai jamais « possédé cette facilité à dessiner le nu qu'un « artiste doit avoir. Ce fut lors de mon voyage « en Italie que je m'en aperçus ; mais il était trop « tard. Je commençai dès ce moment à sentir

« mon insuffisance d'une manière trop forte
 « pour chercher même à acquérir cette facilité
 « d'invention qui me manquait. Je me consolai
 « cependant en remarquant que ces inventeurs
 « si expéditifs étaient ordinairement sujets à
 « tomber dans l'imperfection, et que si je ne
 « possédais pas leur facilité, j'éviterais peut-être
 « le défaut qui l'accompagne trop souvent, une
 « invention plate et vulgaire.... J'avais toujours
 « présente à l'esprit la crainte de tomber dans
 « ce vice ; aussi me suis-je toujours efforcé d'é-
 « viter les attitudes et les inventions communes,
 « en quelque genre que ce soit. » Il ajoute dans
 un autre endroit que le meilleur usage qu'il
 croyait pouvoir faire de son argent était d'ache-
 ter des portraits de Van Dyck, de Titien, de
 Rembrandt, afin de former son goût sur ces ex-
 cellents modèles. Reynolds ayant ainsi, de bonne
 heure, pour parler le langage énergique de
 Johnson, renversé tous les obstacles qui s'of-
 fraient devant lui et laissé en arrière l'émulation
 hors d'haleine, obtint ce qu'il regardait comme
 le comble de la félicité, la première place dans
 son art. Jusqu'à l'époque de sa mort, la vie de
 ce peintre ne fut qu'un tissu de travaux et d'é-
 tudes continuelles. Il rapportait tout à la pein-
 ture ; c'était son premier besoin et son unique
 plaisir, sa seule consolation dans le chagrin et
 dans la maladie. Les heures qu'il ne pouvait se
 dispenser de donner au repos, il se plaisait à les
 passer au milieu de ses nombreux amis. S'étant
 aperçu que son genre de profession l'empêchait
 de se livrer à une étude régulière et de tous les
 jours, il avait adopté l'usage de rassembler à sa
 table les personnages les plus distingués des trois
 royaumes ; et c'est ainsi que, pendant trente an-
 nées, il jouit de la société de ce qu'il y avait de
 plus illustre dans les arts et la littérature, dans
 la chaire et le barreau, dans le parlement et
 dans l'armée. Lors de l'établissement de l'aca-
 démie royale des arts, à la fondation de laquelle
 il avait puissamment contribué (1), il en fut unani-
 mement nommé président. Pendant tout le
 temps que dura sa présidence, il ne cessa d'em-
 bellir chaque année les expositions de l'académie
 d'un grand nombre de ses productions ; plusieurs
 morceaux d'histoire, qui en faisaient partie, n'é-
 taient pas dépourvus de mérite ; mais ses por-
 traits y tenaient toujours le premier rang. Depuis
 1769 jusqu'en 1790, on fait monter le nombre
 des ouvrages qu'il a exposés à deux cent qua-
 rante-quatre au moins. Quelque temps après la
 fondation de l'académie, le roi, pour donner plus
 d'importance à cette nouvelle institution, honora
 Reynolds du titre de chevalier baronnet. La tâche
 qu'il s'était imposée de prononcer des discours

sur les diverses parties de la peinture, dans les
 séances publiques de l'académie, ne faisait point
 partie des devoirs de sa charge ; mais il s'y était
 soumis par zèle pour son art. Son assiduité au
 travail lui permettait à peine quelques absences
 momentanées, pendant lesquelles il allait passer
 deux ou trois jours à sa campagne de Richmond-
 Hill ou visiter les terres de quelques lords de sa
 connaissance ; mais il n'était jamais plus heureux
 que quand il pouvait venir reprendre ses tra-
 vaux accoutumés et rejoindre cette société dont
 son esprit avait besoin et qu'il ne pouvait trou-
 ver qu'à Londres. Toutefois, dans l'été de 1783,
 il résolut de faire un examen approfondi des
 productions des plus célèbres maîtres de l'école
 flamande et hollandaise. En conséquence, il fit
 en Hollande et en Flandre un voyage dont il ré-
 digea la relation, dans laquelle il consigna les
 observations, pleines d'une excellente critique,
 qu'il avait faites sur les ouvrages de Rubens, de
 Van Dyck et de Rembrandt, qu'il avait vus dans
 les églises et les plus riches cabinets des Pays-
 Bas, ainsi que dans la galerie de Dusseldorf.
 Cette relation, qui a été publiée après sa mort
 avec le reste de ses ouvrages, est terminée par
 un portrait de Rubens, tracé de main de maître.
 En 1783, lors de la suppression de plusieurs
 maisons religieuses de la Belgique, ordonnée par
 l'empereur Joseph II, il visita de nouveau la
 Flandre pour y acheter quelques tableaux de
 Rubens ; il profita en outre de cette circonstance
 pour examiner et étudier d'une manière plus
 approfondie les chefs-d'œuvre qui l'avaient tant
 frappé à son premier voyage. C'est dans cette
 même année 1783, que Masson publia sa traduc-
 tion du poème de Dufresnoy sur la peinture.
 Reynolds y avait ajouté des *Notes*, dans les-
 quelles il avait déposé le résultat de ses observa-
 tions et expliqué les règles données par le poète.
 L'année suivante, il fut nommé peintre ordinaire
 du roi en remplacement de Ramsay, qui venait
 de mourir. Il avait joui d'une excellente santé
 jusqu'en 1782, où il ressentit une attaque de
 paralysie, qui heureusement n'eut point de
 suite ; mais en 1789, comme il s'occupait du
 portrait de lady Beauchamp, sa vue s'affaiblit
 tellement qu'il eut peine à terminer son ouvrage,
 et qu'il perdit entièrement l'œil gauche. Bientôt
 après, son autre œil s'affaiblit également ; il se
 vit force d'abandonner ses travaux, et il n'eut
 plus d'autre distraction que de se faire faire la
 lecture à haute voix. Vers la fin de 1791, son
 esprit commença à baisser, et il cessa de vivre le
 23 février 1792 dans sa maison de Leicester-
 Fields. Ses funérailles eurent lieu avec la plus
 grande pompe ; la noblesse la plus distinguée
 de l'Angleterre y assista, et il fut inhumé dans
 l'église de St-Paul de Londres. On évaluait sa
 fortune à plus de soixante mille livres ster-
 ling (un million cinq cent mille francs). Comme
 il rapportait tout à ses études, il avait re-

(1) Dès 1764, Reynolds avait formé, avec les Sam. Johnson, Burke, Goldsmith, Garrick, Sterne et autres beaux-esprits, une société qui, longtemps après, prit, lors de s obsèques de Garrick, le nom de *Club littéraire*. Dès 1759, il avait publié sur la peinture trois lettres insérées dans l'*Adler*, feuille hebdomadaire rédigée par Johnson.

cueilli dans sa maison une grande quantité de fragments antiques, de tableaux, de dessins et de gravures de tous les maîtres et de toutes les écoles. C'était là qu'il allait puiser ses inspirations. Ses ouvrages ont un éclat qui éblouit. Le coloris en est la qualité la plus éminente ; c'est celle à laquelle il a sacrifié toutes les autres. Quoique moins brillant que Rubens et Paul Véronèse, moins vigoureux que le Titien et Rembrandt, moins frais et moins vrai que Velasquez et Van Dyck, il a cependant possédé toutes ces diverses qualités dans un degré assez marqué pour se former un style qui lui est propre et qui lui assigne un rang distingué parmi les peintres de portraits des autres écoles et le premier parmi ceux de sa nation. Son talent comme peintre d'histoire n'a rien de bien remarquable : il consiste dans une imitation scrupuleuse de la nature, et l'on y sent toujours la crainte qu'il a de s'abandonner à son inspiration. Le dessin, comme il l'avoue lui-même, est la partie dans laquelle il laisse le plus à désirer. Pour pallier ce défaut et peut-être aussi pour obtenir des effets plus piquants, il découpe sa composition et distribue sa lumière d'une manière tranchée, afin de mieux faire saillir ses figures. Ce défaut, cependant, se laisse moins apercevoir dans ses tableaux de chevalet et surtout dans ses portraits les plus soignés, où le contraste des lignes et la distribution des masses de lumière et d'ombre sont toujours entendus avec goût et intelligence. Son exécution manque de fermeté et de chaleur ; mais l'ensemble de ses ouvrages a une douceur et un charme qui séduisent. Ses portraits sont tous frappants de ressemblance ; comme il était peu sûr de la forme, ce n'était qu'à force de retoucher qu'il parvenait à l'atteindre. Ce défaut donne à ses ouvrages un air de travail qui exclut le naturel, mais qui peut-être ajoute à l'éclat et à l'harmonie de sa couleur. Il chercha toujours en vain à acquérir un style grandiose ; dans la théorie, il vantait sans cesse Raphaël, dont il s'éloigna presque toujours dans la pratique ; mais c'est qu'il écrivait d'après ses idées, et qu'il n'avait plus que son talent quand il peignait. Son mérite comme auteur a beaucoup d'analogie avec celui qu'il eut comme peintre. Les discours académiques qu'il eut de fréquentes occasions de prononcer sont écrits d'une manière aisée et agréable ; ils renferment des vues philosophiques et d'excellents principes ; la critique en est judicieuse, et les conseils qu'il donne sont sages et utiles ; mais comme il les composait pour la circonstance, sans avoir suffisamment approfondi son sujet, ou du moins sans en développer assez clairement le motif, ils offrent parfois des passages obscurs ou peu intelligibles et qui semblent se contredire. En résumé, si Reynolds n'est pas un des plus grands peintres de l'Europe, il est incontestablement le premier de l'école anglaise ; et, comme écrivain théoricien, on peut le mettre

au premier rang des artistes observateurs et philosophes (1). P—s.

REYNOSO. Voyez REINOSO.

REYRAC (FRANÇOIS-PHILIPPE DE LAURENS DE), poète et littérateur, naquit en 1734, au château de Longeville en Limousin, d'une famille noble, illustrée par les armes, mais peu favorisée de la fortune. Disposé à la vie religieuse par une piété solide et par l'amour des lettres, il entra, dès l'âge de seize ans, dans la congrégation des chanoines réguliers de Chancelade, où il fit profession et reçut les ordres sacrés. Il se consacra pendant quelques années à la prédication. Une éloquence douce et persuasive, un style pur, un goût sévère lui présageaient des succès. Mais son excessive timidité et une mémoire ingrate élevèrent des obstacles qu'il n'eut pas la force de surmonter. Cependant le panégyrique de St-Louis, qu'il prononça dans les chaires de Toulouse et de Bordeaux, décela bientôt l'orateur distingué, et les portes des académies de ces deux grandes villes lui furent ouvertes. Il devint successivement membre de l'académie de Caen, de la société d'agriculture d'Orléans, associé correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, censeur royal et inspecteur général de la librairie pour l'Orléanais. Nommé, en 1765, prieur-curé de la paroisse de St-Maclou d'Orléans, les devoirs de son ministère et la culture des lettres occupèrent désormais tous ses moments. Dans sa jeunesse, l'abbé de Rey rac, en s'essayant dans la poésie, s'était fait illusion sur la nature de son talent en ce genre ; il ne lui fut pas donné de s'élever au-dessus du médiocre. Ses *poésies, tirées des saintes Ecritures*, offrent souvent de l'onction, quelquefois des traits heureux, mais jamais l'enthousiasme, l'énergie, le coloris, qualités sans lesquelles on ne doit guère se permettre de toucher les cordes de la lyre du roi prophète. Ce qui a acquis à l'abbé de Rey rac une réputation que le temps a peu diminuée, c'est le talent de revêtir notre prose poétique de tous les ornements, de tous les charmes dont ce genre est susceptible, talent qui a mérité à ses écrits une place honorable après le *Télémaque*, le *Temple de Gnide* et les délicieuses compositions du chantre pastoral de la Suisse. A l'imitation de Montaigne, il publia d'abord son *Hymne au soleil* comme la traduction d'un manuscrit grec nouvellement découvert ; et l'on eût pu s'y tromper, grâce à la manière heureuse dont il avait reproduit les nobles pensées et les belles formes de la littérature d'Athènes à sa plus brillante époque. Dans ce poème, les images les plus grandes, les

(1) La collection de ses discours a été traduite en français en 1788, in-8°, par Jansen, qui les a redonnés en 1806, 2 vol. in-8°, avec la collection des Œuvres de Reynolds, traduites d'après l'édition anglaise publiée par Malone, Londres, 1805, 3 vol. in-8°, contenant une Notice biographique sur l'auteur. Il existe deux biographies fort étendues de Reynolds, l'une, par J. Northcote, Londres, 1828, 2 vol. in-8° ; l'autre, par Thomas Reynolds, fils du grand artiste, 1839, 2 vol. in-8°.

descriptions les plus majestueuses, les peintures les plus variées sont offertes au lecteur dans un style pur et correct; l'art si difficile des transitions est porté à une perfection rare; partout les fleurs sont répandues sans être prodiguées; et l'apparition d'un ouvrage ainsi conçu dut faire une vive sensation dans un temps où le bel-esprit et les faux ornements portaient au bon goût de trop fréquentes atteintes. On remarque les mêmes qualités dans les productions analogues de l'abbé de Reyrcac, son *Poème de la création* et ses *Poèmes champêtres*. Parmi ses opuscules, nous signalons la *Gelée d'avril*, le *Verger*, la *Promenade*, la *Nuit*, le *Tombeau*; mais, par-dessus tout, les *Regrets sur la mort d'un frère* et le *Chant funèbre* sur celle de l'abbé de Condillac, parce que ces deux derniers écrits honorent autant le cœur que l'esprit de leur auteur. La liaison de Reyrcac et de Condillac, formée dans le Midi, devint plus intime par le séjour que ce dernier fit à sa terre de Flux, dans l'Orléanais, où il mourut en 1780. Ce fut pour remplir les intentions de son ami que Reyrcac fit mettre dans les minutes d'un notaire de Baugency le manuscrit cacheté que J.-J. Rousseau avait confié à Condillac, pour n'être ouvert qu'au commencement du 19^e siècle. Lorsqu'en 1800 on rompit légalement l'enveloppe qui le contenait, on ne fut pas médiocrement surpris en découvrant que cet écrit, qui depuis longtemps tenait la curiosité publique en éveil, n'était autre que les dialogues intitulés *Rousseau juge de Jean-Jacques*, déjà imprimés dans les Œuvres du philosophe genevois, parce que son auteur, y attachant une importance que le public était loin de lui accorder, en avait multiplié les copies confidentielles et n'avait pas apparemment assujéti tous les dépositaires au même délai de publication. L'abbé de Reyrcac est mort presque subitement, à Orléans, le 22 décembre 1782. L. P. Bérenger, alors professeur d'éloquence au collège d'Orléans, a consacré à la mémoire de l'abbé de Reyrcac, dans l'intimité duquel il avait vécu, un *Eloge* remarquable par la douce sensibilité dont il est empreint. Orléans, 1783, in-8° de 32 pages. Les ouvrages imprimés de l'abbé de Reyrcac sont : 1° *Épître au comte de Vareilles* (oncle de l'auteur), sur le vrai bonheur de l'homme, 1758; 2° la *Vertu*, ode à M. le duc de Mortemart, 1759; 3° *Lettres sur l'éloquence de la chaire*, 1760; 4° *Discours sur la poésie des Hébreux*, 1760; 5° les *Charmes de la vie privée*, épître à un ami de l'académie de Bordeaux, Paris, 1761, in-12; 6° *Discours prononcé dans l'église de Pompignan*, le jour de sa dédicace, suivi d'une *Lettre* sur la bénédiction de cette église, Villefranche de Rouergue et Paris, 1762, in-8°; 7° la *Philosophie champêtre*, ode traduite de l'italien, avec des réflexions sur la poésie et sur quelques poètes, Villefranche de Rouergue, in-8°; 8° *Poésies tirées des saintes Ecritures*, dédiées à madame la Dauphine, Paris (Orléans), 1770, in-8°; 9° *Hymne au soleil*, en quatre divi-

sions, traduit du grec, Orléans, 1777, in-12. Cet ouvrage en prose, dont l'abbé de Reyrcac s'avoua l'auteur dès l'année suivante, a été corrigé par lui, augmenté de différents morceaux de prose du même genre et de quelques poésies fugitives à chacune des éditions successivement publiées, en différents formats et avec beaucoup de soins typographiques, à Paris et à Orléans, en 1778, 1779, 1780, 1781 et 1782. En 1783, il en fut fait, à l'imprimerie royale, une édition de la plus grande beauté, devenue rare, parce qu'elle n'a été tirée que pour quelques amis. Deux éditions des *Œuvres* de Reyrcac, contenant seulement ses écrits en prose poétique et quelques vers choisis, ont été publiées à Paris en 1796 et 1800, in-8°. L'*Hymne au soleil* a été traduite en plusieurs langues. La traduction en vers latins, par l'abbé Metivier, principal du collège d'Orléans, suivie de la traduction, aussi en vers latins, de divers morceaux de poésie française, avec les textes en regard, mérite d'être citée; elle a été imprimée à Orléans, 1778, in-8° (1). 10° Reyrcac a inséré dans les *Almanachs des Muses* de 1775 à 1783 plusieurs épîtres, stances, fables et poésies fugitives, qui ne sont pas dénuées d'intérêt. 11° Enfin, en composant et faisant imprimer le *Manuale clericorum*, 1 vol. in-12, ouvrage qui respire la plus saine morale, il a prouvé qu'il savait concilier les goûts du littérateur avec les études et les devoirs du théologien. D. L. P.

REYRE (JOSEPH), né à Eyguières, en Provence, le 25 avril 1735, fit ses études au collège des jésuites d'Avignon, et, aussitôt après les avoir achevées, entra dans leur société. Dès que son noviciat fut terminé, on l'envoya professer au petit collège de Lyon. Il passa de là au pensionnat d'Aix, dont il fut nommé préfet. Résolu de se consacrer au sacerdoce, il retourna sur les bancs étudier la théologie, au collège d'Avignon, et fut ordonné prêtre le 28 juin 1762. Les circonstances avaient fait hâter son ordination et celle de plusieurs autres de ses confrères. La société des jésuites touchait à la fin de son existence en France, où elle fut supprimée par arrêt du parlement de Paris le 6 août 1762; mais elle continua d'exister dans le Comtat. En faisant ses vœux de profès, Reyre fit aussi celui d'aller prêcher la foi aux idolâtres, si ses supérieurs le lui ordonnaient. Un panégyrique de St-Pierre d'Alcantara, prononcé à Carpentras, et une *Oraison funèbre du Dauphin*, prononcée à Avignon, furent ses débuts dans la carrière de la chaire. Lors de l'occupation du Comtat par les armées françaises, Reyre se retira au sein de sa famille, mais n'y resta pas oisif. Il s'occupa de quelques ouvrages, et surtout de sermons; il eut bientôt composé un *Avent* et un *Carême*; et ce fut avec succès qu'il prêcha successivement à Arles, Alais, Nîmes,

(1) M. J.-B.-Victor Offroy, épiciier, a fait imprimer l'*Hymne au soleil*, et plusieurs morceaux du même genre mis en vers (français), Paris, 1822, in-12.

Montpellier, etc.; on l'appelait le *Petit Massillon*. Etant venu à Paris, en 1785, il y publia son *Ecole des jeunes demoiselles*; ce qui lui fit accorder une pension par l'assemblée du clergé. Pendant son séjour dans la capitale, Reyre s'établit dans la communauté des eudistes et se livra au ministère de la chaire. Distingué par l'archevêque, il fut chargé de prêcher, dans la cathédrale, le carême de 1788. Il allait même être prédicateur du roi lorsque la révolution arriva. Dès les commencements, Reyre revint à Eyguières, il s'y tenait tranquille, mais il n'en fut pas moins incarcéré sous le règne de la convention. Il recouvra sa liberté au 9 thermidor an 2 (1794), jour de la chute de Robespierre; il vint alors à Lyon, auprès d'un neveu, et donna des soins à l'éducation et à l'instruction de sa famille. Ce fut pour ses petits-neveux qu'il rédigea plusieurs de ses ouvrages; mais le climat de Lyon ne convenant plus à son âge, il alla définitivement habiter Avignon. Là, malgré quelques infirmités, effets de la vieillesse, il continua de travailler. Outre les volumes qu'il a publiés à cette époque, il composa, pour l'usage d'un ecclésiastique dont les talents n'égalaien pas le zèle, un carême tout entier et un cours de prêches, tout différents de ceux qui ont vu le jour. Il mourut le 4 février 1812. Sa carrière n'a pas été brillante; mais, ce qui vaut bien mieux, elle a été utile: c'était toute son ambition. Ses nombreux ouvrages sont depuis longtemps dans les mains de la jeunesse; la plupart ont eu plusieurs éditions; en voici la liste: 1° *l'Ami des enfants*, 1765, in-12; ce n'était alors qu'un petit volume; l'édition de 1777 a été revue et augmentée par Bisouard, maître de grammaire à Dijon. En revoyant et augmentant son livre, l'auteur l'intitula *le Mentor des enfants, ou Recueil d'instructions, de traits d'histoire et de fables nouvelles, propres à former l'esprit et le cœur des enfants*, 1786, in-12; la 14^e édition est de 1821; 2° *Oraison funèbre du Dauphin*, Avignon, 1766, ouvrage non mentionné dans la *Bibliothèque historique de la France*; 3° *l'Ecole des jeunes demoiselles, ou Lettres d'une mère vertueuse à sa fille, avec les réponses de la fille à sa mère*, 1786, 2 vol. in-12; la 6^e édition est de 1813; 4° *Anecdotes chrétiennes, ou Recueil de traits d'histoire choisis*, 1801, in-12. La 3^e édition (en 2 volumes) a paru en 1810; la 5^e édition, en 1819. Quelques-unes de ces anecdotes étaient inédites; les autres sont tirées des sources les plus authentiques. 5° *Le Fabuliste des enfants et des adolescents*, 1803, in-12, en 4 livres; 1805, en 5 livres; la 4^e édition est de 1812, et en 7 livres. Ce n'est pas une compilation de fables de divers auteurs; toutes les fables sont de Reyre, qui n'avait pas la prétention d'être poète, mais qui voulait donner des leçons profitables: il atteignit son but. Trop souvent le conteur immole la morale aux grâces; Reyre a quelquefois négligé les grâces pour la morale. Mais si son style n'est pas toujours élé-

gant, il est toujours pur, correct, facile, clair et naturel. L'auteur avait inséré plusieurs de ses apologues dans son *Ami, ou Mentor des enfants*; et Béranger en avait mis quelques-unes dans son *Fablier de la jeunesse et de l'âge mur*, publié en 1801. 6° *Bibliothèque poétique de la jeunesse, ou Recueil de pièces et de morceaux de poésies*, 1805, 2 vol. in-12; 7° *Prônes nouveaux en forme d'homélies, ou Explication courte et familière de l'Evangile, de tous les dimanches de l'année, pour servir à l'instruction du peuple des villes et des campagnes*, 1809, 2 vol. in-12; la 3^e édition est de 1812. Ces *Prônes* ont été traduits en italien. 8° *Petit Carême en forme d'homélies*, 1809, 2 vol. in-12; 9° *Supplément aux Prônes nouveaux et au Petit carême en forme d'homélies, ou Instructions courtes et familières sur les principales fêtes de l'année*, 1811, in-12. Ces trois derniers ouvrages ont été réunis et réimprimés sous le titre d'*Année pastorale*, 1813, 5 vol. in-12. 10° *Méditations évangéliques pour tous les jours de l'année*, 1813, 3 vol. in-12; ouvrage posthume, en tête duquel est une *Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur*. Son *Panegyrique de St-Pierre d'Alcantara*, les *Sermons* qu'il prêcha lui-même, ceux qu'il composa pour un ami, les petits traités d'histoire, de grammaire, de géographie, qu'il avait rédigés pour ses petits-neveux, n'ont point été imprimés. Peu de temps avant sa mort, il avait commencé un second recueil de prêches; il n'en avait écrit que quarante pages quand il cessa de vivre.

A. B—T.

REYS (ANTONIO DOS), prêtre portugais et poète latin, né en 1690 à Pernes, près Santarem, entra dans la congrégation de l'oratoire de St-Philippe de Neri, à Lisbonne, et en devint historiographe. Ses talents pour la chaire lui acquirent beaucoup de réputation; sa capacité et ses vastes connaissances en théologie le firent nommer consultant de la bulle de la croisade, qualificateur du saint office, examinateur synodal du patriarche de Lisbonne et des trois ordres militaires de Portugal. Son érudition littéraire lui ouvrit les portes de l'académie d'histoire de Lisbonne. Il était en outre chronologiste du royaume en langue latine. Plusieurs évêchés lui furent offerts, mais il les refusa. Très-versé dans les langues vivantes et dans les langues anciennes, il consacrait à la poésie latine les loisirs que lui laissaient ses nombreuses fonctions. Antonio dos Reis mourut à Lisbonne le 19 mai 1738. Il avait composé beaucoup d'ouvrages dont la plupart sont restés manuscrits. Parmi ceux qui ont été imprimés, on distingue ses *Epigrammes* latines, écrites dans un style aussi élégant que décent; publiées d'abord séparément, elles ont reparu dans la collection de ses œuvres en 1730. Antonio dos Reis a été l'éditeur de *l'Histoire de Portugal*, par Ferdinand de Menezes, comte d'Ericeira, à laquelle il a joint une *Vie* de l'auteur (voy. ERICEIRA). Il a donné une introduc-

tion au recueil des meilleurs poètes portugais qui ont écrit en latin; mais cette édition, qu'il commença, ne fut terminée qu'après sa mort par les soins d'Emmanuel Monteiro, qui l'augmenta des vies de quelques poètes et la fit paraître sous ce titre : *Corpus illustrium poetarum lusitanorum qui latine scripserunt in lucem editum ab Ant. dos Reys, nonnullisque poetarum vitis auctum ab Em. Monteiro*, Lisbonne, 1745-48, 7 vol. in-4°. Cette collection, précieuse pour l'histoire de la littérature portugaise, est devenue très-rare. P—RT.

REYTHEN, célèbre patriote polonais, était né en Lithuanie et s'était surtout distingué dans la confédération de Bar (voy. PULAWSKI). Le premier partage de la Pologne, en 1773, lui causa le plus vif chagrin, et lorsque, à l'ouverture de la diète de cette année, Poninski, créature des puissances copartageantes, voulut occuper le fauteuil en qualité de maréchal, sans avoir été élu selon l'usage, Reythen s'opposa énergiquement à cette violation du privilège. « Il n'est « permis à aucun de nous, dit-il, de se con- « stituer maréchal de la diète de son autorité « privée; c'est à l'assemblée seule qu'il appar- « tient de le choisir. Je proteste contre la légalité « du titre que s'arroge Poninski.... » Quelques voix s'élevant alors écrièrent : « Vive le vrai fils de « son pays, le maréchal Reythen ! » Poninski se retira et remit la délibération à un autre jour. Quand ce jour fut venu, il se rendit au lieu des séances suivi de soldats étrangers dont il plaça une partie à la porte de la salle pour en éloigner le public. Reythen ne tarda pas à s'y rendre aussi avec un petit nombre de députés patriotes. Voyant ces mesures oppressives, il dit à ses collègues : « Messieurs, suivez-moi; Poninski ne « sera pas maréchal aujourd'hui si je vis. » Un message ayant ensuite proclamé l'ajournement de l'assemblée, Reythen dit à haute voix : « Nous « ne reconnaissons pas Poninski pour maréchal. » Voyant alors que plusieurs se disposaient à sortir pour se soumettre à l'ordre d'ajournement, il se coucha en travers de la porte, s'écriant d'une voix terrible : « Allez sceller votre ruine et votre « honte; mais auparavant vous foulerez aux « pieds le cœur d'un patriote qui ne bat que « pour l'honneur et la liberté. » Ces efforts furent inutiles; bientôt il ne resta plus que six députés dans la salle, et quatre d'entre eux se rendirent chez l'ambassadeur russe. Ce diplomate ayant vainement essayé de les soumettre par des promesses et des menaces, ils revinrent à la salle de la diète, qu'ils trouvèrent fermée par les ordres de Reythen, lequel y était resté presque seul, et, désespérant du triomphe de sa cause, avait tout à fait perdu la tête. Lorsque les portes furent ouvertes de vive force, on le trouva étendu sur le carreau et dans un état complet d'aliénation. Transporté à sa demeure, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il recouvra la raison. Poninski l'ayant alors informé

qu'une sentence de proscription, qui avait été décernée contre lui, venait d'être révoquée, et que les ministres des puissances lui destinaient deux mille ducats pour le défrayer de ses dépenses de route, il s'écria : « J'ai sur moi cinq « mille ducats, je vous les offre pourvu que « vous vous démettiez de la charge de maré- « chal. » Un général prussien, qui était présent, frappé de tant de désintéressement, s'écria : *Optime vir, gratulor tibi : optime rem tuam egisti*. Ce zélé patriote passa dans un état de démence les dernières années de sa vie, et il expira le 8 août 1780, après avoir brisé dans ses dents un verre dans lequel il venait de boire et dont il avala les fragments. On a célébré sa mémoire dans beaucoup d'ouvrages patriotiques, notamment dans les *Portraits des illustres Polonais*, par le comte Chodkiewicz, Varsovie, 1821. Z.

REZEAU (PIERRE), était, au commencement de la révolution de 1789, un marchand de bois de la Copechagnère, dans la Vendée. Faisant des affaires avec Brest pour des bois de construction, il entreprit de là un voyage à Jersey, où il s'entendit avec des émigrés du bas Poitou, à qui il remit de l'argent qu'il se fit ensuite restituer par leurs parents. Peu après, l'insurrection vendéenne éclata, et il fut des premiers à y prendre part. S'étant attaché au général de Royrand, il se distingua à la bataille de la Guérinière, près Ste-Florence, où l'armée du centre, qui combattait contre des bataillons de la ligne et des gardes nationales, enleva des canons, armée de bâtons qu'elle était en grande partie. Ce chef concourut aux faits d'armes postérieurs dans la basse Vendée, et après le passage de la Loire au mois de mai 1794, il fut nommé chef de la division de Montaigu, l'une des plus importantes de l'armée de Charette. Cette division, qui n'avait presque point d'ennemis devant elle, était employée pour toutes les affaires, et elle contribua beaucoup aux succès que les Vendéens obtinrent aux combats des Sorinières et de Villeneuve, près Nantes, et à l'attaque du camp de Fréringné, où son chef fut grièvement blessé. Au moment de la pacification, Rezeau recommença son commerce de bois, et, en retour de ses envois à Nantes, il fit, en 1799, arriver des armes et de la poudre en Vendée. Aussi reprit-il les armes et son commandement lors de l'insurrection de cette année. Rezeau mourut quelque temps avant la restauration, après s'être montré dans les différentes phases de sa vie soit comme un commerçant habile et probe, soit comme un chef de parti brave et humain. F—T—E.

REZZONICO (ANTOINE-JOSEPH, comte DE LA TOUR), savant littérateur, naquit à Come, en 1709, d'une famille patricienne, féconde en hommes de mérite, et qui s'honore d'avoir donné un pape à l'Église (Clément XIII). Après avoir terminé ses études avec succès, il embrassa l'état militaire et servit avec distinction en Espagne et en Italie.

Il conserva le goût des lettres au milieu des camps, et mit à profit ses voyages, en visitant les bibliothèques, et recueillant des matériaux pour une nouvelle édition de l'*Histoire naturelle* de Pline. Ses services militaires furent récompensés par la croix de l'ordre de St-Jacques, et par le grade de brigadier des armées du roi d'Espagne. A son retour en Italie, il fut nommé chambellan du duc de Parme. Il n'avait pas cessé d'employer tous ses loisirs à la culture des lettres, et il s'était déjà fait connaître par quelques productions, qui lui ouvrirent les portes des académies et des sociétés littéraires. La publication de ses recherches sur Pline l'occupa le reste de sa vie; mais, avant d'avoir terminé cet important ouvrage, il mourut, le 16 mars 1785, dans la citadelle de Parme, dont il était gouverneur depuis vingt ans. On cite de cet écrivain : 1° *De suppositiis militarium stipendiis Benedicti Odescalchi, qui pontifex maximus, anno 1676, Innocentii XI prænominis fuit annunciat, Côme, 1742, in fol. de 132 pag.* Dans cette Dissertation, il s'attache principalement à démontrer la fausseté des anecdotes rapportées par plusieurs historiens sur la jeunesse d'Innocent XI, et à venger ce pontife de leurs calomnies (voy. INNOCENT XI). 2° *Ludovico adamato, Galliar. et Navarr. regi christianissimo, ob Minorem fortissimamque Balearum a Gallis expugnatam musarum espinicia, etc., Parme, 1757, in-4°.* C'est un Recueil de vers relatifs à la prise de Minorque (voy. L.-F. ARMAND DE RICHELIEU), avec des notes historiques sur cette île, depuis les Romains. 3° *Disquisitiones Plinianæ, in quibus de utriusque Plinii patriâ, scriptis, codicibus, editionibus atque interpretibus agitur, ibid., 1763-67, 2 vol. in-fol.* Les quatre premiers livres contiennent des recherches sur la famille Plinia, établie à Côme, ainsi que le prouvent les monuments et les inscriptions qu'on y a découverts (voy. PLINE); et les motifs qui doivent faire penser que cette ville fut le berceau de ce célèbre naturaliste. Le cinquième livre renferme la vie détaillée de Pline, d'après les documents les plus authentiques; le sixième, le plan et l'abrégé de son Histoire naturelle; le septième, la réfutation des critiques qu'Aulu-Gelle et divers savants, depuis, ont faites de cet ouvrage; le huitième, la lettre de Pline à Titus, servant d'introduction à l'Histoire naturelle, corrigée d'après plus de vingt-cinq manuscrits, avec une version italienne en regard, et des notes; le neuvième, des corrections et des variantes, tirées de manuscrits inconnus au P. Hardouin, ou qu'il n'avait pas pu consulter, des bibliothèques de Milan, de Rome, de Naples, de Turin, de Lucques, de Madrid, de l'Escurial et de Tolède. Enfin les deux derniers livres contiennent la notice de tous les manuscrits connus de l'Histoire naturelle, avec le catalogue chronologique des éditions et des traductions qui en ont été publiées dans les langues modernes. L'ouvrage est terminé par une

lettre de Rezzonico au P. Jacquier, sur le fameux obélisque qu'Auguste fit élever à Rome, dans le Champ-de-Mars, pour servir de gnomon (voy. MANILIUS). C'est un trésor d'érudition et un modèle de bonne critique; et il suffit pour assurer à son auteur une place distinguée parmi les savants du 18^e siècle. 4° *Discorsi accademici, Parme, 1772, 2 vol. in-8°.* C'est le recueil des morceaux que l'auteur avait lus dans les différentes sociétés littéraires dont il était membre. 5° *Versi sciolti, Parme, 1774, in-4°,* contenant quinze sonnets, sept odes anacréontiques et quatre petits poèmes en vers blancs : l'un sur les progrès de l'art dramatique en Italie (il y promet à sa patrie des Corneille, des Racine et des Molière); le second est consacré à la mémoire du savant P. Leseur (voy. ce nom); le troisième est une traduction du *Penseroso* de Milton; et le quatrième a pour objet l'astronomie. Rezzonico fut agrégé, en 1773, à l'académie de Berlin, par Frédéric, qui lui écrivit à ce sujet une lettre insérée dans les journaux. W—s.

REZZONICO (le comte CHARLES-GASTON DE LA TOUR DE), littérateur italien, fils du précédent, né à Côme au mois d'août 1742, étudia d'abord dans sa patrie, puis à Parme. En 1758 il alla voir à Rome le pape Clément XIII, son parent, et se rendit ensuite à Naples, où il fut placé auprès du roi en qualité de page. Revenu à Parme à l'âge de dix-neuf ans, il prit du service et parvint rapidement au grade de colonel. Sa naissance, sa fortune et ses qualités personnelles lui promettaient un brillant avenir. En 1769, il succéda à Frugoni en qualité de secrétaire perpétuel de l'académie des beaux-arts de Parme. Il publia ensuite une édition des œuvres de ce poète, à laquelle on reproche d'être trop complète, car il y a fait entrer non-seulement une foule de pièces indignes de voir le jour, mais encore des morceaux qui n'appartiennent pas à Frugoni. Rezzonico voyagea en France, en Angleterre, en Allemagne, et se mit en contact pendant cette tournée avec des hommes célèbres à différents titres, entre autres avec Frédéric II, Voltaire, et même avec Cagliostro, qui l'aurait initié à la secte des illuminés. C'est du moins ce dont on l'accusa à son retour à Parme. On prétendit que Cagliostro, prisonnier à Rome, l'avait nommé comme un de ses adeptes. Il n'en fallut pas davantage pour que le comte fût immédiatement destitué de tous ses emplois; et, malgré ses fréquentes et vives réclamations, il ne put jamais depuis rentrer en faveur auprès du duc. Il eut beau assurer qu'il était victime des machinations d'un haut personnage, il eut beau avoir recours à l'entremise du souverain pontife et se faire recevoir chevalier de Malte, tout fut inutile. Outré de ce dédain, il quitta sa patrie et alla se fixer à Naples, où il mourut peu de temps après, le 20 juin 1796. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns seulement avaient été publiés de son

vivant. Ce ne fut qu'en 1833 qu'il en parut une édition complète en 10 volumes in-8°. On y trouve des compositions dramatiques, de petits poèmes, des poésies légères, des discours académiques, un grand nombre de lettres et la relation de ses voyages. Le style en est en général fort incorrect, bien qu'il ne manque pas de coloris et d'une certaine grâce. Quant au fond même, s'il y a parfois des pensées heureuses, des images brillantes, il y a aussi et plus souvent de l'affectation, un ton pédantesque, des idées superficielles et une érudition peu sûre. Parmi ses ouvrages en vers, nous citerons le drame qui a pour titre *Alexandre et Timothée*, publié à Parme dès 1782, in-4°; le poème *Sur le système du ciel*, et l'*Agathonmédon*, autre poème en six chants. Dans le premier, l'auteur décrit les grandes découvertes astronomiques faites jusqu'à cette époque. Le second est tout entier consacré à l'Italie et surtout à la ville de Parme. Mais le meilleur des écrits de Rezzonico est un petit poème intitulé la *Ruine de Côme*, qu'il avait composé dans sa jeunesse et qui offre de vraies beautés de détail. Ceux qui désireraient des notions plus étendues sur cet écrivain pourront consulter la *Biografia degli Italiani illustri*, publiée par M. Tibaldo (article de M. César Cantu), et la *Storia della letteratura*, de l'abbé Lombardi, continuateur de Tiraboschi. — La famille REZZONICO a produit plusieurs autres écrivains : 1° *Attilius-Christophe*, auteur d'une *Sylva sententiarum et exemplorum moralium a sanctorum stellis decorata et sacra scriptura sole illuminata* (Côme, 1657, in-folio); 2° *François REZZONICO*, archiprêtre de Côme, auteur d'un *Plectrum psalterii* (Pavie, 1685, in-12); 3° Le P. *Aurélius REZZONICO*, jésuite, frère du pape Clément XIII, né le 18 septembre 1723 et mort à Rome en 1799, prédicateur distingué dont on a : 1° *Panegyrique de Ste-Catherine*, Venise, 1762; 2° *Discours prononcé à Crémone pour les succès des armes autrichiennes*, Milan, 1764; 3° *Discours sacré, prononcé à Lucques dans la salle du Sénat*, 1769. A—Y.

RHABAN ou HRABAN MAUR. Voyez RABAN.

RHADAMISTE. Voyez PHARASMANE.

RHASIS ou RHASÈS (ABUBETER). Voyez RAZI.

RHEBHUN ou REBHUN (PAUL), prédicateur et pasteur d'Oëlnitz en Saxe, vers 1546, a écrit un livre de morale intitulé *La Paix de la maison*, où il donne aux époux chrétiens des avis pour conserver la paix du ménage. Il cultiva aussi la poésie allemande. La *Chaste Suzanne*, drame spirituel en 5 actes, offre des divisions d'actes et des scènes assez bien liées, l'auteur s'y est assujéti à des mesures différentes : les unes sont en vers de trois pieds; les autres en vers de quatre ou de cinq. Jusqu'à lui les poètes allemands avaient fait leurs vers de huit et neuf syllabes ou de dix et de douze, sans égard à la quantité; ils comptaient seulement les syllabes comme font les poètes français. Rhebhun fit usage des chœurs

dans sa tragédie : on y voit partout qu'il était rempli de la lecture des anciens, et qu'il avait longtemps médité les règles du théâtre. T—D.

RHEEDE (HENRI-ADRIEN DRAAKENSTEIN VAN), Hollandais, d'une naissance illustre, s'est rendu célèbre moins par le zèle et l'habileté avec lesquels il remplit les premiers emplois civils et militaires dans les établissements de sa patrie aux Indes, que par le soin qu'il a pris de faire connaître les plantes les plus remarquables de cette contrée, dans un des plus magnifiques ouvrages qui eût encore paru, l'*Hortus Malabaricus*, 12 vol. in-fol., publiés de 1678 à 1703, avec 794 planches. Malgré tant de titres à l'illustration, l'on ne connaît de sa vie privée que le peu qui se trouve disséminé dans son ouvrage : ainsi l'on ignore les dates de sa naissance et de sa mort, et le lieu précis de sa naissance; on peut conjecturer seulement qu'il était de la province d'Utrecht. Dès l'âge de quatorze ans, il quitta la maison paternelle pour s'embarquer et commencer sa carrière politique, en sorte qu'il fut à portée de parcourir tous les établissements hollandais dans les deux mondes. S'il n'eut pas le temps de recevoir l'éducation que demandait sa naissance, il y suppléa par son esprit naturel, qui le portait à observer avec soin tous les objets qui le frappaient. S'élevant de grade en grade, il devint gouverneur général de la côte du Malabar. Ce fut avec beaucoup d'activité qu'il remplit cette place éminente, en sorte qu'il parcourut à différentes reprises tous les districts qui dépendaient de son commandement. Il ne put traverser sans admiration ces campagnes si variées par leurs productions naturelles. Il entreprit de communiquer à sa patrie quelques-unes des sensations qu'il avait éprouvées, et de faire connaître ces magnifiques végétations; à cet effet, il employa tout le crédit que lui donnait sa place pour associer à son entreprise tous ceux qu'il crut propres à y concourir : il devint donc un point de réunion pour les éléments les plus hétérogènes en apparence; tous les préjugés se turent devant lui : d'abord ayant appris qu'un respectable missionnaire catholique, le père Matthieu de St-Joseph, carme déchaussé de Naples, avait des connaissances très-étendues sur les plantes, il mit tout en usage pour le déterminer à quitter sa retraite et à venir s'établir à Cochin, lieu de sa résidence. Quoique sexagénaire, le bon religieux se rendit à ses sollicitations, vers 1673. Cet homme vénérable était passé en Orient, vers 1644, et avait rempli avec zèle tous les devoirs de sa profession dans une grande partie de l'Inde; il avait recueilli avec soin, dans le seul intérêt de l'humanité, tous les remèdes qu'il avait vu employer avec quelque succès; et, dans ses heures de loisir, il s'occupait à dessiner les plantes dont ils étaient composés. Van Rheede ne lui demanda pas autre chose que de mettre plus de suite dans ses travaux. Le P. Matthieu se prêta

de son mieux à ses vues. Pour aider sa mémoire, il avait conservé des feuilles et des fleurs des plantes les plus remarquables : aidée par ce faible secours, son imagination reformait l'ensemble du végétal, que sa main retraçait avec assez de vérité pour le faire reconnaître; mais on sent bien que les détails devaient manquer : de plus, comme il ne se servait que de la plume pour exécuter ses dessins, il pouvait difficilement en faire ressortir le relief par les ombres. Van Rheedee sentit par lui-même que ce travail n'atteignait pas son but. Il en était de même des dissertations qui accompagnaient les figures; elles consistaient presque uniquement dans l'énumération des vertus qu'on attribuait à chaque plante : il fut confirmé dans cette opinion par le célèbre Paul Herman, qui, lors de son retour en Europe après son voyage à Ceylan, séjourna quelque temps à Cochîn. Le bon religieux, avec toute la modestie de son cloître, convint lui-même que son talent était au-dessous de la tâche qu'on lui avait donnée, et s'empressa de retourner à ses travaux apostoliques. On peut prendre une idée de la manière de dessiner du père Matthieu dans l'*Histoire des plantes rares* de Zandoni, publiée en 1675. Van Rheedee le remplaça par un jeune ministre protestant, établi à Cochîn, nommé Casearius : ce dernier était initié dans toutes les sciences, excepté justement la botanique : mais Rheedee lui inspira son zèle, et, après quelques essais, Casearius finit par faire des descriptions aussi complètes que celles qui étaient usitées à cette époque (*voy.* CASEARIUS). Il fallait des dessinateurs : Rheedee les trouva parmi les naturels; accoutumés de temps immémorial à copier fidèlement la nature, il ne fallut que les guider pour en créer des peintres habiles. On interrogea aussi les médecins les plus instruits : dom Manuel Carneiro, interprète du gouvernement, traduisait dans sa propre langue (le portugais), ce que les Hindous lui dictaient en malabare; et le secrétaire du gouvernement, Chrétien Dornep, le retraduisait en latin. C'est par ces différentes filières que passèrent les connaissances recueillies par Rheedee sur les plantes de l'Inde. Il était l'âme de cette réunion; mais il ne se contentait pas des ressources qu'il avait autour de lui : il s'en ménageait au loin par les correspondances qu'il entretenait avec les princes alliés de la compagnie des Indes; il faisait rechercher les plantes les plus rares; on lui en envoyait de soixante lieues, dans toute leur fraîcheur, grâce à la rapidité des courriers. Lui-même, durant les voyages qu'il entreprenait pour son administration, se faisant accompagner par toute la société qu'il avait formée, s'occupait d'acquérir de nouveaux matériaux : pendant les haltes, il engageait les Indiens qui l'accompagnaient à se répandre aux environs pour y recueillir des plantes; il excitait leur zèle par des prix accordés à ceux qui rapportaient les plus curieuses, et ils étaient tel-

XXXV.

lement animés que souvent ils rassembaient en une journée plus d'objets qu'on ne pouvait en dessiner et décrire dans un mois. Dès qu'il eut mis en ordre les matériaux qui pouvaient compléter un volume; il les fit passer en Europe pour les publier. Arnold Syen et Jean Commelin, les plus habiles botanistes qu'il y eût alors en Hollande, se chargèrent de surveiller l'impression et d'y ajouter des Notes; le premier volume parut en 1678, sous ce titre : *Hortus Indicus Malabaricus*, etc. (*Jardin du Malabar, contenant les plantes les plus célèbres du royaume de Malabar*, avec les noms malabares, arabes et brames.) Il est dédié, au nom de Rheedee et de Casearius, à Jean Matsuyker, gouverneur général de l'Inde; ainsi le luxe de la végétation indienne se présente pour la première fois aux yeux de l'Europe : la scène s'ouvre par le cocotier. Le format in-folio parut trop étroit pour le représenter : on employa des planches d'une dimension double, qui sont pliées; et quatre feuilles de même format suffisent à peine pour développer les parties de ce palmier : le volume contient 57 planches consacrées à d'autres arbres aussi curieux, mais moins connus. Rheedee fit passer promptement les matériaux d'un second volume. C'était encore Casearius qui l'avait rédigé; mais il venait de mourir à la fleur de l'âge. Le volume contient des arbustes, la plupart ayant des fleurs remarquables par leurs couleurs ou leurs parfums : ils sont décrits et figurés dans 56 planches. Rheedee apporta lui-même le troisième volume en Europe; il avait remplacé Casearius par le secrétaire Dornep; mais obligé de quitter Cochîn pour venir à Batavia, il y trouva le docteur Ten Rhyn. C'était un très-habile médecin, qui revenait du Japon, où il avait été envoyé par la compagnie des Indes, pour y traiter l'empereur d'une maladie que les médecins du pays avaient jugée incurable. (*Voy.* RHYNE). Il eut part à la rédaction de ce volume et du reste de l'ouvrage. Rheedee en fit faire une copie complète pour remplacer, en cas de naufrage, l'original qu'il emportait avec lui, lorsque des affaires subites le forcèrent de revenir en Hollande. Il dédia ce volume, qui parut en 1682, à un des nababs alliés de la compagnie des Indes, qu'il nomme Noitville Virola, et dont la famille possédait, depuis deux mille ans, la souveraineté. C'est dans l'avertissement mis en tête de ce volume, que Rheedee rend compte des moyens qu'il a employés pour composer son ouvrage : il parle surtout des secours qu'il a tirés des médecins malabares; il en nomme, entre autres, quatre qui l'ont aidé plus spécialement : Itti Achundem, Ranganbetto, Vinaique et Jappu Botto de la caste des brames. Ils s'en occupèrent de 1673 à 1674. Mais il en rassemblait un plus grand nombre, quand il en trouvait l'occasion : il dit qu'il en a vu jusqu'à quinze réunis, discutant gravement sur le nom ou les propriétés d'une plante. Suivant son plan,

ce volume devait être le second, car il continue l'énumération des arbres commencée dans le premier : il débute par le gigantesque Todda Paña, qui met cinquante ans pour acquérir toutes ses dimensions, fleurit pour la première et dernière fois, et reste accablé sous son immense fructification : douze planches suffisent à peine pour offrir toutes les particularités de ce superbe palmier : dans celle qui le représente en son entier, des personnages répandus autour servent d'échelle pour donner une juste idée de son élévation : dans une autre on voit une douzaine d'Indiens abrités par une seule de ses feuilles ; d'autres arbres aussi étonnants l'accompagnent, comme le jaquier, dont les fruits dépassant souvent le poids de soixante livres, sont suspendus tout le long du tronc. On y reconnaît les figuiers mentionnés déjà par Pline, formant à eux seuls des forêts, et servant d'asile aux gymnosophistes. Le docteur Jean Munichs avait remplacé Arnold Syen pour la rédaction de l'ouvrage. On voit que Van Rheeде éprouvait des difficultés pour sa publication : ses libraires ne se sentant pas en état de l'entreprendre, il était obligé d'y subvenir ; et, malgré les grandes places qu'il avait occupées, il avait peine à y suffire. Dans le quatrième, sont réunis les fruits les plus exquis de l'Inde, les manguiers, les limons, le litschi, représentés sur 60 planches. Dans le cinquième, qui parut en 1685, se trouvent des arbustes dont la plupart n'étaient pas encore connus de nom en Europe, quoique quelques-uns fournissent depuis longtemps au commerce des drogues précieuses : 60 planches. Le sixième, dont la rédaction, abandonnée par Munichs, fut confiée à Th. Janson Ameloven, contient les arbres légumineux, comme les canefiers, les acacias, les baubines, des malvacées arborescentes : il parut en 1686 et contient 61 figures. A partir du septième, la rédaction appartient à Abraham Pott, qui la continua jusqu'au dernier volume. Il parut en 1687 ; ce volume comprend ces lianes gigantesques qui caractérisent la végétation des tropiques ; parmi les plus utiles se trouvent les poivriers, le bétel, les salsepareilles ; d'autres, comme le methonica, sont des plus magnifiques. Le huitième volume, publié en 1688, commence les plantes herbacées ; ce sont les espèces pomifères et grimpantes ; elles semblent nous ramener en Europe, car on y trouve les cucurbitacées, différentes espèces de haricots ; mais ce n'est que le plus petit nombre que nous avons pu nous procurer avec beaucoup de peine dans nos jardins, tandis qu'on s'aperçoit, au grand nombre de leurs espèces et au luxe de leur végétation, qu'elles sont là dans leur pays natal. Le neuvième contient l'énumération des herbes ; il parut en 1689 : quelques-unes sont encore tellement gigantesques qu'elles sont à l'étroit dans le double in-folio. Telle est une apocynée qui représente un vaste candélabre, ce

que Linné a exprimé par le nom de *Ceropegia*, qu'il a donné au genre qui la comprend ; quant aux autres, ce format devient graduellement mieux proportionné aux objets qui doivent s'y présenter ; mais, comme ils deviennent de plus en plus petits, ils finiraient par être perdus dans l'espace. Il semble que les dessinateurs aient voulu obvier à cet inconvénient, en renforçant de plus en plus les proportions à mesure que les plantes diminuaient ; ce qui les dénature. Cela n'est pas encore bien sensible dans ce volume ; car le plus grand nombre est étranger à nos climats ; telles sont les sensibles et autres légumineuses singulières, qui sont représentées en 67 planches. Mais c'est dans le dixième, publié en 1690, que l'on voit paraître un assez grand nombre de plantes dont le port ne nous est plus étranger ; on y reconnaît les groupes ou familles les plus communes dans nos climats, comme les labiées, les composées. Le onzième nous ramène dans les pays équatoriaux, en débutant par l'ananas ; mais Rheeде ne donne pas les moyens de décider la question de son pays natal. Suivent les plantes de la famille des amomées, les aroïdes : par les plantes aquatiques, on revient à des formes connues, comme les nénuphars ; quelques plantes paraissent identiques comme l'*acorus* des peuples septentrionaux ; mais, par les liserons, on revient au luxe asiatique. Enfin, le douzième volume termine ce superbe ouvrage ; il continue la description des herbes ; là se trouvent ces parasites singulières, telles que plusieurs orchidées, de là nommées épidendres, qui n'appartiennent qu'aux tropiques ; des fougères et des graminées. Linné et Haller placent la date de ce volume à 1693 ; Seguiеr, Banks, etc., la placent en 1703. Cet ouvrage, dans ses 12 volumes, a 1512 pages et 794 figures, représentant à peu près un pareil nombre de plantes ; car si plusieurs figures, dans les premiers volumes, appartiennent à une seule plante, dans les derniers il se trouve plusieurs plantes sur la même planche. Si l'on voulait comparer l'ordre dans lequel il est rédigé avec les méthodes auxquelles nous sommes accoutumés, on pourrait le juger fort imparfait ; mais si nous faisons attention au temps où il a été conçu, nous trouverons que Rheeде a montré une remarquable sagacité dans la manière fort ingénieuse dont il a détaché les groupes qui composent chaque volume : il paraît que c'est à lui seul qu'on le doit, car formant successivement ceux qu'il employait, il ne pouvait recevoir d'eux que les détails du plan général qu'il avait conçu ; et c'est au milieu de ses courses qu'il l'avait saisi dans la nature. Ce qui distingue Van Rheeде, c'est qu'ayant de grands moyens en puissance et en richesses, il n'en abusait pas pour tourner à son seul avantage les travaux qu'il faisait exécuter ; il ne cherchait que des collaborateurs, avec lesquels il s'empressait de partager toute la gloire qui pouvait provenir du plus

beau travail qu'on eût encore publié (1) ; car il fit connaître à l'Europe plus de plantes que les anciens n'en avaient décrit ; il révéla les sources d'où le commerce tirait, de temps immémorial, les aromates et les drogues les plus précieuses ; non-seulement il nommait honorablement tous ceux qu'il avait engagés à venir le seconder, et qu'il avait, pour ainsi dire, créés botanistes, il s'empressait de payer, de plus, à leur mémoire le tribut de ses éloges. Jusqu'au dixième volume, il parle en son nom dans des préfaces ou des épîtres dédicatoires adressées à ses collaborateurs ; dans le onzième, il ne paraît plus que sur le titre ; mais dans le douzième, la formule *Pia memoriae*, qui précède son nom, indique qu'il n'existait plus. On ignore l'année et le lieu de sa mort ; on sait seulement qu'il était retourné dans l'Inde. Aux douze volumes de l'*Hortus Indicus Malabaricus*, on ajoute le *Flora Malabarica* (voy. Casp. COMMELIN), dont l'avertissement fait voir que Rheede vivait encore en 1696 ; mais il ne vivait plus en 1703, année où l'on a mis de nouveaux titres aux derniers volumes de l'*Hortus Indicus*. Ce grand ouvrage, dont le dessin et le texte avaient été achevés en moins de deux années, se publia en quinze ans et passa dans les mains de plusieurs libraires. La version hollandaise, commencée, en 1689, par Abraham Pott, n'alla que jusqu'aux deux premiers volumes ; et l'infatigable J. Hill, qui donna, en 1774, le premier volume d'une traduction anglaise, n'alla pas plus loin, quoique, pour diminuer les frais de gravure, il l'eût réduit au format in-4°. Plumier a consacré à ce botaniste un genre formé d'un arbre de la famille des *Guttifères*, et qu'il nomma *Van Rheedia*, nom que Linné changea en *Rheedia*.

D—P—s.

RHEINWALD (GEORGES-FRÉDÉRIC-HENRI), théologien et historien allemand, né le 20 mai 1802 à Scharnhausen, près de Stuttgart, dans le Wurtemberg, mort à Berlin le 31 mai 1849. Il fit ses premières études à Stuttgart et à Tübingue, et les termina à Berlin. En 1826, il s'habilita comme *privatdocent* dans cette dernière ville, où il devint professeur supplémentaire en 1830. Trois ans après, il devint professeur titulaire d'histoire ecclésiastique et de patrologie à Bonn. En 1840, il quitta cette chaire, dont il resta cependant le titulaire, pour se charger à Berlin de la rédaction de plusieurs journaux théologiques et politiques. Il fit dans les vacances de grands voyages en France, en Belgique, en Italie, en Angleterre et dans la Scandinavie. En fait de dogmes, Rheinwald, élève à la fois de Neander, Steudel, Baur, Tholuck, Bengel, Hegel et Schleiermacher, représente une nuance assez large et presque effacée. Mais il joue sur un autre terrain un rôle important dans l'Eglise protestante ;

car, plus que d'autres théologiens, ses confrères, il a su introduire la politique, comme un élément moteur, comme une force vive, dans la théologie, et il y a développé une verve, une facilité, un entrain qui rappellent les grands théologiens et orateurs sacrés du 16^e et 17^e siècles. Voici les titres de ses ouvrages systématiques : 1^o *Commentaire de l'épître de St-Paul aux Philippiens* (du point de vue de Tholuck), Berlin, 1826 ; 2^o *Homiliarium patristicum* (avec Pett et Vogt), ibid., 1826 ; 3^o *Archéologie ecclésiastique*, ibid., 1831 ; 4^o *Abaelardi Dialogus inter Judæum Christianum et philosophum*, ibid., 1831 (c'est la première livraison d'une édition complète des œuvres d'Abélard, qui n'a pas été continuée) ; 5^o *Epitome theologiæ christianæ*, ibid., 1836 ; 6^o *Voyage d'un gentilhomme saxon pour découvrir la vraie religion* (traité écrit en réfutation de celui de Thomas Moore intitulé *Travels of an irish gentleman, in order to find the pure religion*). Berlin, 1835-1837, 3 vol. ; traduction hollandaise, Dordrecht, 1839 ; traduction anglaise, par Saunders, Londres, 1840. La vraie religion, à la découverte de laquelle court le voyageur de Thomas Moore, est le catholicisme : d'après Rheinwald, c'est le protestantisme. Ce sont deux romans théologiques assez agréables à lire. 7^o *Le Livre noir, ou Révelations sur la propagande catholique du clergé belge*, Altenbourg, 1838 ; 8^o *Sur les habitants évangéliques du Zillertal, chassés du Tyrol et accueillis en Silésie*, Berlin, 1838 ; traduit en hollandais, Dordrecht, 1838, etc. — Les œuvres périodiques plus importantes de Rheinwald sont : 9^o *Répertoire général pour la littérature théologique et la statistique de l'Eglise*, Berlin, 1833-1849, in-8^o ; 10^o *Acta historico-ecclésiastica sæculi decimi noni*, Berlin et Hambourg, 1837-1840 ; 11^o *Gazette universelle ecclésiastique de Berlin*, de 1838-1849 ; 12^o *Gazette officielle prussienne*, Berlin, 1847 et 1848 (pendant quelques mois).

R—L—N.

RHEITA (le P. ANTOINE-MARIE SCHYRLÉ DE), capucin, né dans la Bohême, vers la fin du 16^e siècle, se fit une réputation assez étendue comme théologien et comme prédicateur. L'archevêque de Trèves l'honora du titre de son confesseur et l'employa dans différentes affaires, où le P. Rheita se conduisit avec beaucoup de prudence et d'habileté. Son goût le portait vers l'étude des mathématiques et de l'astronomie, et il y consacrait tous ses loisirs. Il se trouvait à Cologne en 1642 et 1643 ; et Weilder nous apprend que, dans les observations astronomiques qu'il y fit, il crut voir cinq nouveaux satellites de Jupiter, etc. ; découverte dont il s'empressa de faire hommage au pape Urbain VIII, en leur donnant le nom d'*astres urbanoctaviens* (voy. Fontenelle, *Eloge de Cassini*) ; mais on reconnut bientôt que c'étaient des étoiles du Verseau (voy. *Hist. astronom.*, pag. 475). Il fut appelé à Rome par le supérieur général de son ordre, s'établit

(1) Celui d'Hernandès était en grande partie inédit (voy. РЕССНІ).

en Italie et mourut en 1660 à Ravenne, à l'âge de 63 ans. Il est surtout recommandable comme ayant construit le premier la lunette astronomique actuelle, à quatre verres convexes (un *oculaire* et trois *objectifs*); et il est le premier qui ait employé ces deux mots, qui sont restés. Kepler avait déjà proposé ce genre de télescope, mais n'avait pu l'exécuter. Le P. Rheita est aussi l'inventeur du télescope binocle, que le P. Chérubin d'Orléans tenta de remettre en crédit, plusieurs années après, et que Montucla croit trop négligé (*voy. CHÉRUBIN*). On a de lui : 1° *Oculus Enoch et Eliæ, sive radius sidereo-mysticus*, Anvers, 1645, 2 part. in-fol., fig.; rare et singulièrement curieux. Dans la première partie, l'auteur expose les révolutions des planètes, d'après le système de Copernic et celui de Tycho-Brahé, dont il s'efforce d'établir la supériorité. Il en propose un troisième, qui lui semble encore préférable, mais qui n'est au fond, selon l'expression de Delambre, que le système de Tycho retourné. Il indique les causes les plus probables du flux et reflux de la mer et donne ensuite la description d'une machine qu'il nomme *planétologie mécanique*, au moyen de laquelle on peut facilement faire comprendre le système de l'univers aux personnes les plus étrangères aux connaissances astronomiques. La seconde partie contient une théologie astronomique, offrant les preuves de l'existence de Dieu par les merveilles de l'astronomie. 2° *Fasciculus sacrarum deliciarum, sive indulgentiarum stationum urbis à Paulo V concessæ*, Anvers, 1646. Il a laissé, en manuscrit, un *Commentaire* sur la *Genèse* et une *Explication de l'Alpocalypse*. W—s.

RHÉMÉTALCÈS 1^{er}, roi de Thrace, frère de Cotys IV, avait suivi le parti d'Antoine contre Octave. Après la bataille d'Actium, en l'an 31 avant J.-C. il abandonna le triumvir et passa du côté du vainqueur. Après la mort de Cotys, qui arriva vers l'an 16 avant J.-C., Rhémétalcès fut tuteur de ses enfants, Rhescuporis II et un autre dont le nom est inconnu. Les Besses, peuple de la Thrace, qui avaient conservé leur indépendance, attaquèrent les provinces thraces dépendantes des Romains. Ceux-ci parvinrent à repousser ces barbares avec le secours de Claudius Marcellus qui fut envoyé en Thrace par Auguste. Quelques années après, (l'an 10 avant J.-C.), Rhémétalcès et son neveu Rhescuporis II furent encore attaqués par les Besses. Cette guerre fut plus sérieuse que la précédente; les Besses étaient conduits par Vologèse, grand-prêtre de Bacchus, que sa dignité élevait au-dessus des rois. Ce pontife avait rempli ses compatriotes d'un fanatisme exalté, qui les rendit bientôt redoutables à tous les peuples de la Thrace. Rhescuporis fut vaincu et tué, Rhémétalcès fut aussi mis en déroute; ses soldats, frappés de terreur et persuadés que les dieux secondaient les efforts de Vologèse, prirent la fuite sans combattre, et Rhémétalcès se réfugia dans la Chersonèse où les

Besses le poursuivirent avec acharnement et commirent de grands ravages. Toute la Thrace resta au pouvoir de ces barbares, qui portèrent même leurs armes jusque dans la Macédoine et en Asie (*Florus*, lib. 14, cap. 12). L. Pison, qui commandait alors dans la Pamphylie, fut choisi pour conduire cette guerre, qui fut aussi longue que cruelle. Ce ne fut qu'après l'entière destruction des Besses, en l'an 7 avant notre ère, que Rhémétalcès devint roi de Thrace, à la place de son neveu Rhescuporis, et du frère de ce prince, qui avait sans doute péri dans ces combats. En l'an 6 de notre ère, Rhémétalcès se joignit avec ses frères aux armées d'A. Cœcina Severus, et de Silvanus Plautius, qui commandaient dans la Mœsie et la Thrace, afin de repousser les Dalmates et les nations pannoniennes qui s'étaient révoltés contre l'empire. Rhémétalcès fut assez heureux pour remporter sur eux divers avantages et les chasser de la Macédoine. Il vainquit, dans une rencontre, leur général Baton. Ces services éclatants lui méritèrent la bienveillance d'Auguste, et ses médailles en offrent quelques marques. Rhémétalcès 1^{er} mourut, à ce qu'il paraît, vers l'an 10. Ses Etats furent alors partagés entre son frère Rhescuporis III et son fils Cotys V. S. M—N.

RHÉMÉTALCÈS II, fils de Rhescuporis III, fut mis en l'an 19 en possession de la Thrace, dont son père avait été privé par Tibère en punition du meurtre de Cotys V. Sous son règne, il éclata plusieurs révoltes dans la partie de la Thrace qui était soumise aux Romains et dans les Etats alliés; les services que Rhémétalcès rendit en ces diverses occasions lui méritèrent de nouvelles faveurs de Tibère et de Caligula; et celui-ci, en l'an 39 de notre ère, lui donna, au rapport de Dion Cassius (lib. 59, § 12), le royaume de Cotys V, son cousin, qui obtint en échange la petite Arménie. Rhémétalcès II fut ainsi le seul souverain de la partie de la Thrace qui, sous la domination romaine, avait conservé un reste d'indépendance. Un événement tragique termina la vie de ce prince: le vif amour qu'il avait conçu pour sa nièce excita contre lui la jalousie de sa femme, qui trouva moyen de lui donner elle-même la mort. Cet événement, dont le souvenir nous a été conservé par les fragments grecs d'Eusèbe qu'a publiés Scaliger, p. 79, arriva en l'an 46 de notre ère, la sixième année du règne de Claude. La mention de ce fait ne se retrouve point dans la version arménienne d'Eusèbe. A la mort de Rhémétalcès II, la Thrace fut réunie à l'empire, selon le témoignage du même auteur. Les fragments grecs et la version arménienne s'accordent à placer cette révolution sous le règne de Claude. S. M—N.

RHENANUS (BEATUS), l'un des philologues qui ont le plus contribué aux progrès des lettres en Allemagne, naquit en 1485 à Schélestadt de parents originaires de Rheinach, petite ville dont il

prit le nom (1). Doué des dispositions les plus heureuses, après avoir fréquenté les écoles de Schélestadt, il vint à Paris où il étudia sous d'habiles maîtres la langue grecque, la dialectique, la physique, la littérature, et fit de grands progrès dans ces différentes branches. Il se rendit ensuite à Strasbourg pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants, puis à Bâle, où il se lia de l'amitié la plus étroite avec Erasme et Gelenius. Dans le temps qu'il habitait Paris, il avait travaillé comme correcteur dans l'atelier de Henri Estienne (*voy. les Annales de Maillart*, t. 2, p. 88), et il remplît les mêmes fonctions à Bâle dans les imprimeries d'Amerbach et de Froben. Il perdit son père en 1520; et, maître d'une fortune qui le rendait indépendant, il ne s'en livra qu'avec plus d'ardeur à son goût pour l'étude et pour la retraite. Il est mort à Strasbourg le 20 mai 1547, à l'âge de 62 ans. Son corps fut rapporté à Schélestadt et inhumé d'une manière honorable. Il était en correspondance avec les littérateurs les plus savants de l'Allemagne, tels que Pirckheymer, Reuchlin, Jean de Lasko, etc. Il a publié un grand nombre d'éditions avec des notes, des commentaires, des dissertations, dont ont profité tous ceux qui ont travaillé depuis sur les mêmes auteurs. C'est à lui qu'on doit la première édition de *Paterculus*; mais le manuscrit dont il s'est servi n'était pas complet (*voy. PATERCULUS*). Parmi les autres éditions qu'il a données, on citera celles de *Tertulien* (*voy. ce nom*), de *Eusèbe* et des auteurs de l'*Histoire ecclésiastique*, de *Maxime de Tyr*, de *Tacite*, de *Tite-Live*, de *Quinte-Curce*, de *Pline le naturaliste*, etc. Toutes sont plus correctes que celles qui avaient précédé. Rhenanus a publié en outre la première édition des *Œuvres* d'Erasme, précédée de la vie de l'auteur; quelques *Opuscles* de Pittorio, de Th. More et de divers auteurs du moyen âge. Il a traduit en latin quelques *Homélies* de St-Basile, de St-Grégoire de Nazianze; enfin il est auteur des opuscles suivants : 1° *Præfatio in Marsilii defensorem pacis pro Ludovico IV imperatore, adversus iniquas ecclesiasticorum usurpationes*. Cette préface, que Rhenanus publia sous le nom de *Licentius evangelus sacerdos*, a été insérée par Goldast dans le tome 1^{er} du recueil intitulé *Monarchia S. Romani imperii*. 2° *Illyrici, provinciarum utrique imperio, cum Romano tum Constantinopolitano servientis, descriptio*, Paris, 1602, in-8°, dans la *Notitia dignitatum imperii Romani*; 3° *Rerum Germanicarum libri tres*, Bâle, 1531, in-fol., précédés de la *Vie* de l'auteur, par Sturm, et suivis de différentes pièces inédites, *ibid.*, 1551, in-fol.; nouv. édit., avec des notes, par Jacq. Otton, Ulm, 1693, in-4°, ouvrage savant et plein de recherches curieuses. On peut consulter pour de plus grands détails la *Notice* sur Rhenanus dans le

tome 38 des *Mémoires* de Nicéron et les auteurs cités à la suite. Son *Portrait*, gravé par Th. de Bry, fait partie du *Recueil* de Boissard et se trouve aussi, avec une notice étendue sur sa vie, dans l'*Ehrentempel* (Monument, etc.) de Brucker, t. 1^{er}, p. 10, 1747, in-4°. W—s.

RHENFERD (JACQUES), savant très-versé dans la connaissance des langues orientales et particulièrement dans la littérature hébraïque et rabbinique, naquit à Mulheim, dans le duché de Berg, le 15 août 1654. Il étudia à Meurs, à Ham et à Groningue, d'où il alla, en 1678, à Amsterdam; il fut nommé recteur à Franeker en 1680 et, en 1683, professeur des langues orientales et de philologie sacrée dans la même ville; il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 7 octobre 1712. Il avait été trente ans professeur et trois fois sous-recteur de l'université de Franeker. Rhenferd obtint parmi ses contemporains une grande réputation de savoir, et il publia beaucoup de petites dissertations, toutes sur des objets de médiocre importance. Ce professeur n'aimait pas à exercer son érudition sur des sujets à la portée de tout le monde; il préférait les détails obscurs échappés aux observations de ses devanciers. Il les tirait d'un oubli souvent bien juste pour faire d'autant plus briller sa science. Il n'y a pas complètement réussi, et ses dissertations, qui ne sont guère plus importantes que les sujets dont elles traitent, sont bien dignes de ce même oubli qu'elles n'ont pu éviter. Il est assez inutile de rapporter le titre de tous ces ouvrages; on peut les voir dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 1^{er}, p. 164-169. Nous nous arrêterons cependant un peu sur les travaux que Rhenferd entreprit pour expliquer les inscriptions palmyréniennes. En se servant des copies inexactes rapportées par les voyageurs anglais qui visitèrent Palmyre à la fin du 17^e siècle, il crut qu'il serait possible d'en donner une interprétation satisfaisante. Rhenferd était de ces savants qui croient qu'avec beaucoup d'hébreu et un peu d'imagination, on peut expliquer tous les mystères de l'antiquité; et il s'engagea témérairement dans une de ces entreprises qui demandent moins de science que de sagacité, et qui dépendent plutôt d'un certain hasard qui n'est pas, il est vrai, réservé à tout le monde, que d'un travail assidu et de profondes connaissances. Il publia donc, en 1704, son ouvrage intitulé *Periculum Palmyrenum, sive literaturæ veteris Palmyrenæ indagandæ et eruendæ ratio et specimen*, Franeker, 1 vol. in-4°. « Ce serait un spectacle amusant, » dit le savant abbé Barthélemy (1), s'il ne venait pas mieux de le regarder comme une « leçon utile, de voir les efforts inouïs qu'a faits « Rhenferd pour établir une correspondance « vague entre une inscription palmyrénienne et

(1) *Réflexions sur l'alphabet et sur la langue dont on se servait autrefois à Palmyre* (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. 26, p. 577, M.).

(1) Son père se nommait Antoine Bilde.

« une inscription grecque. Il court à perte d'ha-
 « leine après un fantôme dont il n'approche
 « jamais ; et tous ses pas, marqués par des
 « chutes, le conduisent dans des défilés imprati-
 « cables où il ne lui reste que les ressources du
 « désespoir. Tantôt c'est une lettre qu'il faut
 « suppléer ou retrancher, dont il faut changer
 « la forme ou la valeur ; tantôt c'est un mot en-
 « tier dont il faut transposer tous les éléments ;
 « d'autres fois, c'est une expression inusitée dans
 « la langue de Palmyre et dont il cherche la
 « signification dans celle des Arabes, des Juifs et
 « même des Romains.... C'est par de pareilles
 « opérations qu'il parvient à construire un al-
 « phabet. A peine l'a-t-il achevé qu'il se présente
 « une autre inscription dont les lettres mal des-
 « sinées ne ressemblent point à celles de la pré-
 « cédente ; aussitôt nouvelles conjectures, nou-
 « veaux tours de force, nouvel alphabet aussi
 « incertain que le premier. » Ces réflexions se-
 raient applicables à bien d'autres livres. On peut
 en dire autant de tous les travaux entrepris
 avant Barthélemy pour retrouver l'antique al-
 phabet de Palmyre. Ces tentatives infructueuses
 ne découragèrent pas Rhenferd ; et deux ans
 après, en 1706, il publia un ouvrage d'aussi peu
 d'utilité sur l'ancienne écriture phénicienne,
 sous le titre : *Periculum Phanicium sive literaturæ Phanicæ, quæ late olim per Asiam, Africam
 et Europam patuit, eruendæ specimen*, Franeker,
 1 vol. in-4° (voy. Vriemoet, *Athenæ Frisicæ*,
 p. 641-649). S. M—N.

RHESCUPORIS I^{er}, prince thrace, est souvent
 mentionné dans le récit des guerres civiles entre
 César et Pompée, puis dans la guerre des trium-
 virs contre Brutus et Cassius. Selon le témoignage
 d'Appien (*De Bello civil.*, lib. 4, cap. 87 et 105),
 il régnait sur les Thraces sapéens, et il possédait
 toute la région maritime située à l'orient du
 Strymon jusqu'à la Chersonnèse de Thrace. En
 l'an 49 avant notre ère, Rhescuporis vint, avec
 plusieurs autres princes thraces, au secours de
 Pompée ; il lui amena, au dire de César, 200 ca-
 valiers d'une valeur éprouvée. Plus tard (an 42
 avant J.-C.), le même prince embrassa le parti
 de Brutus, qu'il vint joindre avec 3,000 cava-
 liers, tandis que son frère Rhascus, affectant
 contre lui une haine qui n'était pas dans son
 cœur, se rangea du côté des triumvirs. Ignorant
 de quel côté la fortune pencherait, les deux
 frères voulaient s'assurer un intercesseur dans
 le parti vainqueur et conserver la possession de
 leurs Etats. Rhescuporis servit avec zèle les ré-
 publicains tant que l'avantage fut disputé ; mais
 aussitôt après leur défaite, il se joignit à son
 frère, qui le fit rentrer en grâce auprès de Marc-
 Antoine et d'Octave. Depuis il n'est plus question
 de ce roi dans l'histoire. — RHESCUPORIS II, fils
 de Cotys IV et peut-être petit-fils du précédent,
 était mineur quand, avec un de ses frères dont
 le nom nous est inconnu, il succéda à son père

sous la tutelle de son oncle Rhémétalcès. En
 l'an 16 avant notre ère, Claudius Marcellus fut
 envoyé en Thrace par Auguste pour défendre ces
 jeunes princes et leur tuteur contre les attaques
 des Besses, peuple redoutable qui avait conservé
 son indépendance et qui était presque toujours
 en guerre avec les Romains et les rois leurs
 alliés. Les Besses furent repoussés, mais non
 soumis. En l'an 11 avant J.-C., Vologèse, prêtre
 de Bacchus, excita cette nation à reprendre les
 armes ; elle fit alors une nouvelle irruption dans
 les Etats de Rhescuporis, qui fut tué. — RHESCUPORIS III était frère de Rhémétalcès I^{er} et égale-
 ment oncle du précédent. En l'an 6 de notre ère,
 lui et son frère se joignirent avec des troupes
 auxiliaires à l'armée de Tibère, qui faisait alors
 la guerre aux Dalmates, révoltés et soutenus par
 plusieurs nations pannoniennes. Rhescuporis et
 Rhémétalcès le battirent dans la Macédoine, où
 ces peuples avaient fait une invasion. Après la
 mort de son frère, arrivée vers l'an 10, Rhescuporis obtint d'Auguste le titre de roi et la posses-
 sion des régions montagneuses de la Thrace ;
 mais ayant voulu agrandir ses Etats au détriment
 de Cotys V qu'il fit assassiner, les Romains l'en
 punirent en l'attirant dans leur camp et en le
 faisant conduire à Rome, où il fut accusé par la
 veuve de Cotys, fille de Pythodoris, reine de
 Pont. Le roi de Thrace, jugé par le sénat et con-
 damné à une prison perpétuelle, fut envoyé à
 Alexandrie en Egypte ; peu après il y fut mis à
 mort pour avoir tenté de s'échapper. C'est en
 l'an 19 que Rhescuporis III fut dépouillé de ses
 Etats. Cotys VI et son frère succédèrent à leur
 père Cotys V ; et Rhémétalcès II fut investi des
 Etats de son père Rhescuporis. Ce prince est le
 seul des rois de Thrace de ce nom dont il nous
 reste des médailles. S. M—N.

RHESE (JEAN), ou RICE, qu'on appelle quelque-
 fois DAVIES, était né dans l'île d'Anglesey en 1534.
 Après avoir fait de bonnes études dans l'univer-
 sité d'Oxford, il se rendit à Sienne, prit le bon-
 net de docteur en médecine et devint ensuite
 principal du collège de Pistoie. Il acquit une con-
 naissance si parfaite de la langue italienne, qu'on
 le mettait au-dessus des meilleurs grammairiens
 du pays. De retour en Angleterre, il pratiqua la
 médecine dans le Brecknockshire. Son savoir
 dans les langues anciennes et modernes, et son
 goût pour la recherche des antiquités de la
 Grande-Bretagne le mirent en relation avec les
 hommes les plus érudits, surtout avec Usher,
 qui en fait un grand éloge dans ses ouvrages.
 Rhese mourut en 1609. On a de lui : 1° *Règles
 pour acquérir la connaissance de la langue latine*,
 imprimé à Venise, en latin ; 2° *De Italica linguæ
 pronunciatione*, Padoue ; ouvrage très-estimé ;
 3° *Cambro-Britannicæ, Cambriæ linguæ institu-
 tiones et rudimenta*, etc., ad intelligenda Biblia
 sacra nunc in cambro britannicum sermonem ele-
 ganter versa, in-fol., Lond., 1562 ; 4° *Abrégé de*

la physique d'Aristote, en anglais. Cet ouvrage est resté manuscrit. T—D.

RHETICUS. Voyez George JOACHIM et Barth. PITISCUS.

RHIANUS, poète grec, né en Crète et contemporain de Ptolémée Evergète, fut d'abord un esclave; mais, ayant pu se livrer à la culture des lettres, il devint un grammairien fort instruit et composa divers poèmes, entre autres une *Héracléide*, en quatorze livres, et une *Messéniade*, qui racontait les événements de la seconde guerre messénienne. On trouve citée parmi ses productions une *Thessalide*, en dix-sept livres. Athénée mentionne aussi des épigrammes de Rhianus. Suétone nous apprend que Tibère avait beaucoup de goût pour les œuvres de ce poète et qu'il travailla même à les imiter. Il ne reste de Rhianus que quelques fragments recueillis dans les *Analecta* de Brunck, dans la grande édition de l'*Anthologie* due à Jacobs, et dans les *Poetae graeci minores* édités par Gaisford. Un philologue allemand, N. Saal, en a fait l'objet d'une de ces éditions spéciales, d'une de ces monographies où se complait minutieusement l'érudition germanique : *Rhiani quæ supersunt*, Bonn, 1830. Un des érudits contemporains qui a le mieux approfondi les questions relatives à la littérature grecque, M. Meineke, a inséré dans les *Travaux de l'académie de Berlin* (année 1834) un mémoire en langue allemande sur Rhianus et sur ses écrits, mémoire qui épuise entièrement le sujet sur lequel il roule. Z.

RHIGAS, l'un des plus ardents promoteurs de l'insurrection grecque, naquit à Velestina en Thessalie vers 1753. Il fit d'excellentes études dans les meilleurs collèges de sa patrie; mais n'ayant pas assez de fortune pour parcourir la carrière des lettres, il embrassa celle du commerce, se rendit, jeune encore, à Bucharest et y resta jusqu'au commencement de la révolution française, partageant son temps entre les opérations commerciales et ses études favorites. C'est dans cette ville, où l'on trouvait alors des livres et des hommes de mérite de différentes nations, que Rhigas acquit des connaissances étendues. L'ancienne littérature de la Grèce échauffait son imagination. Les langues latine, française, italienne et allemande lui étaient familières; il écrivait également bien en grec et en français : il était à la fois poète et musicien; sa plus agréable occupation était la géographie comparée. Il joignait à toutes ces connaissances une passion presque délirante pour l'affranchissement de sa patrie. Cette passion concentrée, qui exaltait ses facultés intellectuelles, lui inspira, dit-on, l'idée la plus hardie, celle de former une grande société secrète dans le but de soulever toute la Grèce contre la Porte et de délivrer ses compatriotes du joug des barbares. Plein d'énergie et d'activité, possédant au suprême degré le talent de la parole et jouissant d'une grande considération, on

prétend qu'il ne tarda pas à former la société dont on vient de parler et qu'il entraîna dans son parti des évêques, des archontes, des négociants, des savants, des officiers de terre et de mer, en un mot, la fleur de la nation grecque, ainsi que plusieurs étrangers de distinction. Mais ce qui peut paraître incroyable en Europe, c'est qu'il serait parvenu à y faire entrer aussi plusieurs Turcs puissants, entre autres le fameux Passwan-Oglou. Après la formation de cette société, Rhigas alla s'établir à Vienne, en Autriche, où étaient un grand nombre de riches négociants grecs et quelques savants émigrés de la même nation. C'est de cette capitale qu'il aurait entretenu une correspondance secrète avec les principaux de ses confrères répandus en Grèce et en Europe. Il continuait en même temps de cultiver les lettres et publiait un journal grec pour l'instruction de ses compatriotes. Il traduisait le *Voyage du jeune Anacharsis* (dont quelques volumes ont été imprimés). Il composa et mit au jour un *Traité de la tactique militaire*, un *Traité élémentaire de physique à l'usage des gens du monde*. Il traduisit en grec moderne un ouvrage français intitulé *Ecole des amants délicats*. Dans cette traduction, il imita parfaitement le style des archontes de Constantinople, autrement appelés *Phanariotes* : ce livre eut un très-grand succès. Mais ce qui valut à Rhigas dans toute la Grèce une réputation vraiment populaire, ce furent ses poésies patriotiques, écrites dans un style vulgaire, mais propres à enflammer l'imagination des jeunes Grecs, à leur inspirer la haine la plus forte contre la tyrannie musulmane. Son imitation de la *Marseillaise* (*Allons, enfants de la patrie*), que les Grecs chantent encore aujourd'hui en combattant contre leurs oppresseurs; sa belle chanson montagnarde : Ως πότε παληάρια νὰ ζούμε στὰ βουνά (*Héros! Jusques à quand vivrons-nous sur les montagnes?*), sont, de toutes ses pièces, celles qui ont produit le plus d'effet sur l'esprit d'une jeunesse ardente et pénétrée d'admiration pour les Miltiade, les Thémistocle et les Périclès. Rhigas fit aussi une grande carte de la Grèce, en douze feuilles, gravée à Vienne, dans laquelle il désigna par les noms actuels et par les noms anciens tous les lieux célèbres dans l'histoire. Cette carte, qui contient un grand nombre de médailles antiques, a fondé la réputation de l'auteur. Nous sommes cependant loin de regarder ce grand travail comme exempt de fautes et d'incorrections. Vers le commencement de mai 1798, un traître dénonça Rhigas et ses huit collaborateurs au gouvernement d'Autriche comme des conspirateurs. L'empereur d'Allemagne les fit arrêter et livrer à la Porte, à l'exception de trois d'entre eux qui étaient naturalisés Autrichiens. Tous les journaux de l'Europe retentirent de cet événement. Voici comment le *Moniteur* (an 6, n° 271) en parle sous la rubrique de Semlin. « Nous « avons vu passer par cette ville les huit Grecs

« qui avaient été arrêtés à Vienne comme auteurs
 « d'écrits séditieux et livrés à la Porte comme
 « sujets du grand seigneur. Ils étaient liés deux
 « à deux et escortés par vingt-quatre soldats,
 « deux caporaux, un officier supérieur et un
 « commissaire. L'âme du parti auquel ces Grecs
 « appartenaient, était Rhigas, riche négociant,
 « natif de Thessalie, passionné jusqu'au délire
 « pour la délivrance de sa malheureuse patrie,
 « jadis habitée par des hommes libres. Quelque
 « temps avant que la police de Vienne eût donné
 « des ordres pour l'arrêter, Rhigas, averti par
 « quelque pressentiment, s'éloigna de cette ville;
 « mais il fut pris à Trieste, où il se donna un
 « coup de poignard. Son bras trahit sa volonté :
 « le coup ne fut pas mortel. Il est au nombre
 « des huit Grecs arrêtés, dont cinq seront livrés
 « à la Porte, les trois autres, en qualité de sujets
 « de l'empereur, ayant été condamnés à un ban-
 « nissement perpétuel. Rhigas n'était pas seul à
 « la tête du parti qu'il avait formé; il était puis-
 « samment secondé par Mawroyeni, neveu du fa-
 « meux hospodar de ce nom. Mais Mawroyeni, qui
 « partit l'an passé, est tranquille à Paris, tandis
 « que l'infortuné Rhigas marche au supplice. »
 En vain lui et ses compagnons demandèrent pour
 toute grâce de n'être point livrés aux tigres de
 Constantinople et de subir la mort au sein de
 leur patrie. Les gardes craignant que Passwan-
 Oglou ne leur arrachât ces victimes, les précipi-
 tèrent dans le Danube et leur épargnèrent le
 supplice qui les attendait. Rhigas n'était âgé
 alors que de 45 ans. Anthime, patriarche de Jérusalem, doyen des prélats grecs, publia par
 ordre de la Porte une *Circulaire paternelle adressée à tous les Grecs* et imprimée à Constantinople (1). Dans cet écrit, dicté par Sélim III, alors em-
 pereur des Turcs, le patriarche conseillait à ses
 coreligionnaires de l'Orient de rester fidèles à la
 Sublime Porte, de regarder le grand seigneur
 comme leur souverain légitime, etc. Cette circu-
 laire fut complètement réfutée par un ami de
 Rhigas sous le titre suivant : *Circulaire fraternelle à tous les Grecs soumis à l'empire ottoman, en ré-
 ponse à la Circulaire paternelle publiée à Constan-
 tinople sous le nom supposé du vénérable patriarche
 de Jérusalem*, Rome (Paris), 1798, in-8° de 58 pa-
 ges. La mort de Rhigas fit naître quelques opus-
 cules écrits en grec moderne, dont le plus
 remarquable est celui qui porte le titre de *Nomo-
 cratia*. C. A. Nicolapoulo a publié en 1824,
 Paris, in-8°, une *Notice sur la vie et les écrits de
 Rhigas*. N—o.

RHO (JEAN), jésuite, naquit en 1590 à Milan
 d'une famille patricienne, féconde en hommes
 de mérite. Son père était un habile jurisconsulte
 et a publié divers ouvrages, dont Argelati rap-
 porte les titres dans la *Biblioth. scriptor. Medio-
 lan.*, t. 2. Il embrassa la règle de St-Ignace en

terminant ses études, et fut aussitôt chargé de
 professer la rhétorique au célèbre collège de
 Brera. Dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il
 sollicita la permission d'aller prêcher l'Evangile
 dans les Indes; mais ses supérieurs jugèrent que
 son éloquence ne serait pas moins utile à la re-
 ligion en Italie, et pendant trente-sept ans il
 remplit avec un éclat extraordinaire les princi-
 pales chaires de Milan, de Florence, de Rome,
 de Naples et de Venise. Sur la fin de sa vie, il
 fut nommé recteur de la maison professe à Mil-
 lan, puis provincial à Milan et à Naples. Enfin,
 accablé d'années et d'infirmités, il termina sa
 carrière apostolique à Rome le 10 septembre (1)
 1662. Il a publié plusieurs recueils de sermons
 en italien, deux carêmes, des panégyriques, des
 livres ascétiques et quelques opuscules, soit dans
 la même langue, soit en latin, dont on trouvera
 les titres dans la *Bibl. soc. Jesu* et dans *Argelati*.

W—s.

RHO (le P. JACQUES), jésuite italien, frère du
 précédent, missionnaire à la Chine et mathé-
 maticien, né en 1593, partit en 1620 avec Nicol.
 Trigaut, chef des missions à la Chine. Après
 avoir séjourné quelque temps à Goa, il vint à
 Macao. Les nouvelles qu'il y reçut de la persé-
 cution qui venait d'éclater en Chine contre les
 chrétiens l'obligèrent de s'y arrêter, et ce fut un
 bonheur pour cette ville, qu'il garantit en 1622
 d'être surprise par les Hollandais, en apprenant
 aux habitants à se servir de leur artillerie, et
 qu'il mit ensuite à l'abri de toute tentative par
 de nouvelles fortifications. Ayant enfin pénétré
 dans l'intérieur de la Chine, le P. Rho s'appliqua
 sans relâche à l'étude de la langue chinoise,
 qu'il parvint en peu de temps à parler et à écrire
 aussi facilement qu'aurait pu le faire un lettré.
 Il arriva en 1624 à Kiang-tcheou, dans la pro-
 vince de Chansi, pour y prêcher l'Evangile. Sept
 ans après, il fut mandé à la cour pour y donner
 des soins à la rédaction du calendrier impérial.
 Il s'occupa de ce travail, en société avec le
 P. Adam Schall, jusqu'à l'époque de sa mort.
 L'empereur voulut témoigner sa satisfaction aux
 deux missionnaires par des dignités; mais ils le
 remercièrent, et ce prince les força d'accepter
 une somme d'argent qu'ils employèrent à con-
 struire une église. Le P. Rho fit servir la faveur
 dont il jouissait au triomphe de l'Evangile. Il
 opéra, par ses discours et par ses ouvrages, un
 très-grand nombre de conversions. Mais au mi-
 lieu des succès qu'obtenait son zèle, il fut atteint
 d'une maladie contre laquelle échoua l'art des
 plus habiles médecins, et il mourut le 27 avril
 1638 à l'âge de 45 ans. Pendant son séjour à la
 Chine, il porta le nom chinois de *Lo-ya-kou* et le
 surnom de *Weï-chao*; ce sont ces noms qui sont
 inscrits à la tête des nombreux ouvrages qu'il a
 composés en langue chinoise. Outre deux lettres

(1) *Voy. la Décade philosophique*, 8^e année, 4^e trimestre, p. 281.

(1) Le 9 novembre, suivant *Argelati*; mais on doit croire que les auteurs de la *Bibliothèque jésuitique* étaient mieux informés.

écrites en italien, dans lesquelles le P. Rho rend compte de sa navigation et des remarques qu'il avait faites, Milan, 1620, in-8°, on a de lui un grand nombre d'ouvrages en chinois. L. P. Kircher porte à plus de cent les ouvrages qu'il avait composés dans cette langue, les uns sur l'astronomie, les autres sur des matières de piété (*voy. la Chine illustrée*, p. 161). La bibliothèque de Paris en possède plusieurs; mais Fourmont les a, pour la plupart, mal indiqués dans son catalogue, en attribuant les uns à un jésuite dont le nom est inconnu et les autres à un missionnaire franciscain. Voyez principalement les numéros cxcvi, ccxxxvii, cclxiv. On peut consulter, pour plus de détails la *Bibl. soc. Jesu* du P. Sotwel et Argelati.

A. R—T et W—s.

RHODE (JEAN), en latin RHODIUS, médecin laborieux et savant antiquaire, né vers 1587 à Copenhague, continua ses études à Wittemberg (où il soutint en 1612 une thèse de philosophie) et à Marburg. Il visita l'Italie pour se perfectionner dans la connaissance des langues et de l'antiquité. Enchanté du séjour de Padoue, il s'établit en cette ville et partagea tout son temps entre l'étude des sciences et la pratique de son art. La crainte de compromettre sa liberté lui fit refuser la chaire de botanique, qu'on lui offrit en 1632, avec la direction du jardin des plantes. Quelques biographes prétendent que Rhode fit en 1640 un voyage à Copenhague, que ses compatriotes cherchèrent à le retenir parmi eux et le nommèrent professeur de physique à l'université de cette ville. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, démentie par Nicéron, il est certain que Rhode s'empessa de revenir à Padoue, où il mourut à l'âge de 72 ans, le 24 février 1659, et non pas en 1658, comme le marque Thomas Bartholin dans l'épithaphe qu'il a dressée en son honneur, ni en 1660, comme le disent Hallervord et König. Rhode n'avait point été marié. Sa bibliothèque et ses nombreux manuscrits passèrent à Thomas Bang, son parent, théologien à Copenhague; et, après la mort de Bang, ses manuscrits furent achetées par Bartholin, qui se proposait de les publier; mais ils périrent presque tous en 1670, dans l'incendie de la bibliothèque de ce savant (*voy. BARTHOLIN*). Rhode, qui cultivait les lettres sans ambition comme sans rivalité, ne pouvait manquer d'être l'ami de tous les littérateurs de Padoue; et il est cité plusieurs fois avec honneur dans les *Eloges des hommes illustres*, par J.-Phil. Tomasinini (*voy. ce nom*). On en doit conclure qu'il n'est point l'auteur de ces éloges, et quoi qu'en ait dit Colomies sur le témoignage de Vossius (*voy. Recueil de particularités*, p. 109), il est plus que probable que jamais il ne les a revendiqués. Sa correspondance littéraire ou scientifique était fort étendue; mais on n'en a conservé que dix lettres à Gasp. Hoffmann, insérées dans l'*Appendix des Epistolæ Georgii Richteri selectiores*, Nuremberg, XXXV.

1662, in-4°. Outre les éditions du traité de Juste Lipse *De renummaria*, Padoue, 1648, in-8°; des *Animadversiones medicæ* de Louis Settala, ibid., 1652, in-8°; du traité de Scribonius Largus : *De compositione medicamentorum*, ibid., 1655, in-4°, avec des notes (*voy. SCRIBONIUS*), et de l'ouvrage posthume de Fr. Frizimelica, *De Balneis metallicis arte parandis*, ibid., 1659, in-8°, on a de Rhode : 1° *Libellus de natura medicinæ*, Padoue, 1625, in-4°; 2° *De acia dissertatio ad Cornel. Celsi mentem, qua simul universæ fibulæ ratio explicatur*, ibid., 1639, in-4°. Il y démontre, contre l'opinion de J.-J. Chifflet et d'autres médecins, que Celse employait, pour les sutures, le fil de lin et non pas un fil de métal. Thom. Bartholin a réimprimé cette curieuse dissertation avec des corrections tirées des manuscrits de l'auteur, Copenhague, 1672, in-4°, et y a joint deux opuscles de Rhode encore inédits : un *Traité des poids et mesures* et la *Vie de Celse*. Ces trois pièces font partie de l'édition qu'Almeloveen a donnée de Celse, Amsterdam, 1687, in-12; 3° *Observationum medicinalium centuriæ tres*, Padoue 1657, in-8°, réimprimé avec le recueil de Pierre Borelli : *Historiarum et observationum medico-physicarum centuriæ quatuor*, Leipzig, 1676, in-8°; 4° *Mantissa anatomica*, Copenhague, 1661, in-8°, à la suite des deux dernières *Centuries anatomiques* de Th. Bartholin; 5° *De artis medicæ exercitatione consilia tria*, insérés par Th. Bartholin dans la *Cista medica*, Copenhague, 1662, in-8°, et réimprimés avec l'*Introductio in universam arte medicam*, par Herm. Conring, Helmstadt, 1687, in-4°; 6° *Catalogus 60 auctorum suppositorum quo scriptores anonymi et pseudonymi complures manifestantur*, à la tête du *Theatrum anouymor.* de Vincent Placcius (*voy. ce nom*); 7° *Observationes medicæ posteriores*, dans les *Acta medica Hafniensia*, Copenhague, 1677, in-4°. Nicéron a donné une notice sur Rhode dans le tome 38 de ses *Mémoires*.

W—s.

RHODES (ALEXANDRE DE), jésuite avignonnais, missionnaire, naquit le 15 mars 1591. Etant entré dans la compagnie, il alla étudier la théologie à Rome, et après quatre ans de sollicitations, obtint en 1618 la permission de partir pour les Indes. Il fit par terre le voyage de Lisbonne, où il s'embarqua le 4 avril 1619. Arrivé à Goa au mois d'octobre, il pensait à la mission du Japon; ses supérieurs le retinrent quelque temps; il apprit le canarin, et ce ne fut qu'après trois ans qu'ils lui permirent de voguer vers les îles où tendaient ses vœux. Après avoir abordé à différents endroits des Indes, il atterrit à Macao en 1623. Il y employa un an à se rendre la langue du Japon familière; mais les nouvelles que l'on reçut de cette contrée ne laissant plus l'espoir d'y pénétrer, on l'envoya en Cochinchine avec plusieurs de ses confrères. Après un séjour de six mois dans cette contrée, il fut en état de

prêcher. La plus grande partie du travail de la mission tomba sur lui, et fut d'autant plus pénible que des persécutions vinrent l'entourer. Au bout de dix-huit mois de séjour à la Cochinchine, il fut chargé en 1627 de prêcher la foi au Tonkin; il y gagna la confiance de plusieurs grands personnages et même celle du roi. Plus tard, les cabales des eunuques la lui firent perdre, et le monarque rendit un édit foudroyant contre la religion chrétienne. Il défendit au P. de Rhodes de répandre sa doctrine et lui enjoignit de quitter ses Etats. De Rhodes passa dix ans à Macao, où il professa la théologie, parcourant de temps en temps la province de Canton. En 1640 il fut renvoyé à la Cochinchine. Une persécution y interrompit ses travaux; il fut obligé de s'absenter deux fois, et enfin arrêté, traîné devant les tribunaux, il fut condamné à mort; mais on se contenta de le bannir (1646). Ses confrères, jugeant que ce serait une témérité de le faire partir de nouveau pour la Cochinchine, l'invitèrent à retourner en Europe. Etant à Java, il y fut arrêté pendant qu'il disait la messe chez un particulier; on le mit en prison, et il n'en sortit que pour s'embarquer sur un navire partant pour Macassar. Il revint par Bentam et descendit à terre à Surate; en 1648 il débarqua sur la côte de Perse, et, en traversant ce royaume, rencontra Laboullaye le Gouz; puis il alla, par l'Anatolie et l'Arménie, à Smyrne, où il prit par mer la route de Gènes. Après trois ans de séjour à Rome, il vint à Paris faire les préparatifs d'un voyage qu'il avait proposé d'entreprendre en Perse. Il l'effectua, passa plusieurs années dans ce pays et y mourut le 5 novembre 1660. On a du P. de Rhodes : 1° *Dictionnarium annamiticum, lusitanum et latinum*, Rome, 1651, in-4°; 2° *Catechismus latinotunchinensis*, ibid., 1652, in-4°. — En italien : 3° *Histoire du royaume de Tunquin et des grands progrès que la prédication de l'Evangile y a faits*, ibid., 1650, in-4°; traduit en français par Albi, Lyon, 1651, in-4°, et en latin, ibid., 1652; 4° *Relation de la mort glorieuse de St-André de Cochinchine, décapité pour la foi*, Rome, 1652, in-8°; traduit en français, Paris, 1653, in-8°; 5° *Relation de la bienheureuse mort du P. Antoine de Rabini et de ses compagnons martyrisés au Japon*, Rome, 1652, in-8°; traduit en français, Paris, 1653, in-8°. — En français : 6° *Relation des progrès de la foi au royaume de Cochinchine*, Paris, 1652, in-12; 7° *Sommaire de divers voyages et missions apostoliques de 1618 à 1653*, ibid., 1653, in-12; 8° *Divers voyages et missions en la Chine et autres royaumes de l'Océan, avec le retour en Europe par la Perse et l'Arménie*, ibid., 1653, in-4°; 9° *Relation de ce que les Pères de la compagnie de Jésus ont fait au Japon en 1649*, ibid., 1653, in-12; 10° *Relation de la nouvelle mission en Perse*, 1659, in-12. E—s.

RHODES (JEAN DE), médecin lyonnais, né vers 1635, était issu d'une famille d'origine espagnole,

qui était venue s'établir à Avignon à la fin du 15^e siècle, et qui ensuite s'était fixée à Lyon. Son père, Henri de Rhodes, était médecin de l'Hôtel-Dieu de cette ville en 1626, et devint doyen du collège de médecine en 1666. La même année, Jean de Rhodes fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, où il mourut le 13 avril 1695. Il publia, quatre ans avant sa mort, un opuscule curieux intitulé *Lettre en forme de dissertation de M. de Rhodes, écuyer, docteur en médecine, agrégé au collège de médecine de Lyon, à M. d'Estaing, comte de Lyon, au sujet de la prétendue possession de Marie Volet, de la paroisse de Pouliat en Bresse, dans laquelle il est traité des causes naturelles de sa possession, de ses accidents et de sa guérison*, Lyon, 1691, in-8° de 75 pages. Marie Volet, fille simple et d'une très-grande dévotion, se faisait des scrupules exagérés. Elle perdit le sommeil et l'appétit et tomba dans une profonde mélancolie. Elle s'imagina être possédée du démon. Les objets de dévotion, comme l'eau bénite, les reliques, lui renouvelaient ses idées tristes, et à leur aspect elle prenait des convulsions, poussait des hurlements et prononçait des mots barbares que l'on croyait être hébreux ou arabes et que l'on pensait être le langage du démon. M. d'Estaing, comte de Lyon, crut que cette fille était malade et non possédée. Il lui fit toucher des reliques sans qu'elle sût ce que c'était, et les convulsions n'eurent plus lieu. De Rhodes avait déjà eu la même opinion. Il fit prendre à Marie Volet des eaux minérales artificielles. Il chercha, dit-il, à lui ôter ses idées tristes et mélancoliques et à lui en donner de gaies et de divertissantes. Il ordonna qu'on la promenât dans des endroits agréables. Au bout de peu de temps il obtint la guérison. De Rhodes voulut expliquer physiologiquement la maladie de Marie Volet, et il le fit à l'aide des idées les plus bizarres. Il supposa que cette affection provenait d'une altération des humeurs, et surtout d'une irritation des esprits du cerveau mis hors de leur route naturelle. Pour expliquer cette irritation des esprits, il admit que le cerveau est comme une ville divisée en plusieurs quartiers; que les habitants de cette ville sont les esprits animaux; que ces esprits forment une république; qu'ils ont un doge ou roi qu'il appelle *pneumanax*; que ce roi a des lieutenants généraux, qu'il en a par exemple un dans l'œil qui donne l'ordre à tous les autres esprits visuels; qu'il y en a un dans le poumon qui est musicien ou organiste, et un dans l'estomac qui est cuisinier et chimiste. Ces idées bizarres ne pouvaient manquer d'attirer la critique des médecins. Il en parut bientôt une intitulée *L'Arrivée du roi pneumanax dans l'empire des lettres*. C'était un dialogue où, sous les noms de *Néophile* et de *Mystagogue*, on examinait l'origine et les qualités du prétendu roi pneumanax, et où l'on se moquait plaisamment de la nouvelle république des esprits. Ce dialogue satirique fut attribué à Pierre

Garnier, médecin de l'Hôtel-Dieu et membre du collège de médecine de Lyon. On y fit une réponse favorable à de Rhodes, et dont il était peut-être l'auteur, intitulée *Sentiments d'Eudoxe et d'Aristée sur le dialogue satirique de Néophile et Mystagogue*. P. Garnier nia être l'auteur du dialogue satirique et publia à ce sujet un petit écrit qui a pour titre : *Examen de la dernière lettre imprimée de M. de Rhodes, et des sentiments d'Eudoxe et d'Aristée sur le dialogue satirique de Néophile et Mystagogue, servant d'apologie à Pierre Garnier, faussement accusé d'être l'auteur de Néophile et Mystagogue*, Lyon, 1692, in-4°. Telle fut la fin de cette polémique. L'opuscule de Jean de Rhodes qui y donna lieu a été réimprimé dans le tome 4 de l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses*, par le P. Lebrun. De Rhodes est encore auteur d'un *Traité sur les eaux chaudes minérales artificielles*, Lyon, 1689, et d'une *Lettre à M. Dacquin sur les eaux minérales de la montagne de Forvière*, Lyon, 1690, in-8°. G—T—R.

RHODIGINUS (COELIUS), philologue italien, qui s'appelait en réalité Louis RICCHIERI, mais qui est plus connu sous le nom latinisé du lieu de sa naissance (1), naquit à Rovigo vers 1450. Après avoir fait son cours de philosophie à Ferrare, sous Nicolas Léonicène, et étudié le droit civil et canonique à l'académie de Padoue, il vint en France pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants. Il retourna en Italie en 1481 et, s'étant fixé dans sa patrie, obtint en 1497 une place de professeur, dans laquelle il fut confirmé en 1503; mais, l'année suivante, il perdit son emploi, et, en 1505, il fut banni de Rovigo par un décret que ses ennemis arrachèrent au conseil public, portant qu'il ne pourrait être rappelé sous aucun prétexte. Rhodiginus se rendit alors à Vicence, où il ouvrit une école qui fut assez fréquentée. En vain le duc de Ferrare, Alfonse I^{er}, l'appela dans cette ville en 1508; les guerres qui désolaient l'Italie l'obligèrent d'en sortir et de chercher un asile à Padoue, où il vécut du produit des leçons particulières qu'il donnait aux élèves de l'université. Le malheureux Rhodiginus se trouvait en 1512 à Reggio. Une *Chronique* manuscrite, citée par Tiraboschi, nous apprend qu'il fit servir son éloquence à réconcilier les principales familles de cette ville, divisées d'intérêt et d'opinion. François I^{er}, maître d'une partie de l'Italie, nomma Rhodiginus, en 1515, professeur de littérature grecque et latine à l'académie de Milan. Les revers des Français forcèrent ce savant de retourner à Padoue en 1521. Deux ans après, il fut rappelé dans sa patrie par un décret, réintégré dans tous ses droits et député vers le doge de Venise, André Gritti, pour le complimenter sur son élection. Rhodiginus mourut, en 1525, du chagrin que lui causa la nouvelle que François I^{er}, son bienfaiteur, avait été

fait prisonnier à Pavie. On a de lui : *Antiquarum lectionum libri 16*, Venise, Alde, 1516, in-fol. Cette édition est rare et recherchée, mais elle n'est point complète. Celle de Paris, Badius, 1517, est calquée sur la précédente. L'ouvrage entier parut enfin, en 30 livres, Bâle, 1550, in-fol., par les soins de Camille Ricchieri, neveu de l'auteur, et de J.-M. Goretti, qui ajoutèrent les quatorze derniers livres. Il a été réimprimé dans la même ville, en 1566, et à Francfort, 1666. C'est un recueil de notes sur une foule de passages d'auteurs grecs et latins, à l'occasion desquels on discute diverses parties des sciences, de l'histoire, de la littérature et des antiquités, mais principalement ce qui est relatif à la médecine et à la botanique. On y trouve plus d'érudition que de critique. Il y a quelques observations intéressantes sur les plantes, auxquelles on a peut-être fait trop peu d'attention. Le comte Camille Silvestri de Rovigo a publié la *Vie de Rhodiginus*, d'après les documents les plus authentiques, dans le tome 4 de la *Raccolta degli opuscoli scientifici e filologici* de Calogerà, p. 157-213, Venise, 1730, in-12; et Tiraboschi en a donné l'extrait dans la *Storia della letteratura italiana*, t. 7, p. 878. W—s.

RHODION (EUCHARIUS). Voyez ROESLIN.

RHODIUS (JEAN). Voyez RHODE.

RHODOMANN (LAURENT), l'un des restaurateurs de la langue grecque en Allemagne, naquit en 1546, à Sassawerf, dans le comté d'Hohenstein, de parents peu favorisés de la fortune. Dès son enfance, il montra des dispositions si remarquables que le comte de Stolberg se chargea de son éducation. Il passa six ans au gymnase d'Ilfeld, où il fit de grands progrès dans les langues anciennes, sous Michel Neander; et il se rendit ensuite à Rostock, où il suivit les leçons de David Chytrée, savant helléniste. Obligé de prendre un état, il entra dans la carrière de l'enseignement; et, après avoir régenté longtemps ou dirigé de petites écoles, il fut nommé successivement professeur de grec à l'académie d'Iéna et professeur d'histoire à celle de Wittenberg. Pendant son rectorat, il tomba malade et mourut le 8 janvier 1606. Rhodomann était fort laid, et, si l'on en croit Scaliger, ses manières avaient quelque chose de rustique; mais il joignait à beaucoup d'érudition une modestie rare et d'autres belles qualités. Personne ne l'égalait dans sa facilité à composer des vers grecs. Outre des traductions latines fort estimées, de Quintus Calaber (voy. QUINTUS), et des *Fragments de l'Histoire* de Memnon, tirés de la *Bibliothèque* de Photius et de Diodore de Sicile (voy. MEMNON), on a de Rhodomann un grand nombre de poèmes grecs et latins, dont on trouvera les titres dans le tome 42 des *Mémoires* de Nicéron. On peut consulter, pour de plus grands détails, la *Vie de Rhodomann*, en latin, par Ch.-H. Lang, correcteur du gymnase de Lubeck, ibid., 1744, in-8°.

(1) Du nom latin de Rovigo, *Rhodigium*.

de 382 pages, et son *Eloge* par Volborth, Gœttingue, 1776, in-4°, en allemand. W—s.

RHOE (THOMAS). Voyez ROE et ROWE.

RHOER (CHARLES-GUILLAUME DE), né en 1751, fils d'un savant distingué, fut d'abord professeur d'histoire et de littérature à Harderwyk, puis de droit à Utrecht. En traitant l'histoire sous le point de vue pragmatique et philosophique, il prit pour ses principaux guides Voltaire, Montesquieu, Gibbon, et obtint dans sa chaire un rare succès. Il mourut en 1820. Le savant professeur van Heusde, à l'ouverture de la société littéraire d'Utrecht, prononça son *Eloge* qui a été imprimé. On a de Rhoer : 1° un essai académique, *De studiis litterariis Cæsaris Augusti*; 2° une *Dissertation* dans laquelle il expose l'influence du christianisme sur le droit romain. — RUOER (JACOB DE), professeur à l'athénée de Deventer depuis 1745, et à l'université de Groningue après 1767, a mis au jour plusieurs petits mémoires sur les antiquités, ainsi qu'un discours sur les événements qui marquèrent la mort de Guillaume IV et la régence de la gouvernante, de plus une édition du traité de Porphyre, sur l'interdiction de la viande. R—F—G.

RHOUPEN I^{er}, surnommé *le Grand*, fondateur de la dynastie arménienne qui régna dans la petite Arménie et dans la Cilicie, du temps des croisades, était un parent de Kakig II, dernier roi d'Arménie de la race des Pagratides, qui périt assassiné par les Grecs, dans la Cappadoce, en l'an 1079. C'est de lui que cette dynastie reçut le nom de *Rhoupeniane* ou *Rupenienne*. Quand Kakig fut fait prisonnier, Rhoupén, qui l'accompagnait parvint à s'échapper, ainsi que son fils Constantin; et, suivis de deux hommes seulement, ils cherchèrent un refuge dans les parties les plus difficiles du mont Taurus, où se trouvaient beaucoup d'Arméniens, émigrés de leur patrie, alors en proie aux dévastations des Turcs. Rhoupén et Constantin parvinrent à les faire soulever contre les Grecs; et bientôt, à la tête d'une troupe d'hommes déterminés, les deux princes se rendirent maîtres, en 1080, de la forteresse de Gobidarh, et peu après de celle de Pardserpert. C'est de cette époque que date l'indépendance de Rhoupén. De nouveaux essaims de réfugiés arméniens vinrent grossir ses forces, et l'aider à étendre ses possessions. Il fit aussi alliance avec Basile, autre prince de sa nation, qui s'était rendu également indépendant à Khesoun ou Kischoum, auprès de Marasch, et qui était très-redouté dans la Syrie septentrionale. Rhoupén fut, toute sa vie, occupé de combattre les Grecs; il mourut en 1095, âgé de plus de 60 ans, et fut enterré au monastère de Gasdaghon. Son fils Constantin I^{er} lui succéda. S. M — N.

RHOUPEN II, huitième prince arménien de la Cilicie, était fils aîné d'Etienne, frère de Thoros II, fils de Léon I^{er}. C'est par erreur que les historiens des croisades le font fils de son prédécesseur

Méliér, qui était son oncle. Son père, Etienne, pris dans une embuscade par Andronic Euphorbène, chef des armées grecques dans la Cilicie, en l'an 1157, sous le règne de Thoros II, avait été lâchement mis à mort par ce général. Ce meurtre devint le sujet d'une guerre cruelle. Plusieurs villes de l'Asie Mineure furent prises par Thoros, qui équipa des vaisseaux et porta ses ravages jusque dans l'île de Chypre. Pendant ce temps, Rhoupén et son frère Léon, trop jeunes pour venger la mort de leur père, étaient élevés chez Pagouran, prince arménien, qui s'était attaché à Etienne. Thoros, mort en 1167, n'avait laissé qu'un enfant d'un an, sous la tutelle d'un seigneur franc, nommé Thomas, qui était venu d'Antioche, et qui fut reconnu pour régent par les grands du royaume. Mleh, que les écrivains occidentaux appellent *Méliér*, et qui était frère de Thoros, fut mécontent de cette conduite. Il habitait alors à Alep, sous la protection du sultan atabek Nour-eddin, fils de Zenghy, auprès duquel il avait trouvé un asile, depuis qu'il s'était révolté contre son frère. Mleh reçut du sultan un corps de troupes auxiliaires, avec lequel il entra dans la Cilicie, contraignit les Arméniens de le reconnaître pour leur souverain et chassa Thomas. Son gouvernement fut de courte durée : sa conduite dure et tyrannique et son alliance avec les infidèles le rendirent odieux à ses sujets. Le meurtre du fils de Thoros acheva de les soulever. Les princes prirent les armes, s'emparèrent de sa personne et le mirent à mort; puis ils placèrent sur le trône son neveu Rhoupén, en l'an 1174. Bien différent de Mleh, ce prince se distingua par sa douceur, sa bonté et sa justice. Le premier acte de son gouvernement fut de punir les meurtriers de son oncle. Il s'occupa ensuite de réparer les maux que ses Etats avaient éprouvés par les longues guerres des Arméniens contre les Grecs. Il releva les forteresses et les monastères en ruines, et se fit respecter de tous ses voisins. En l'an 1176, il contracta une alliance avec Saladin et déclara bientôt après la guerre au sultan d'Iconium, Kilidj-Arslan, auquel il enleva quelques places en l'an 1180. Un grand nombre de tribus errantes de Turcomans franchirent, vers la même époque, le mont Taurus, et tentèrent de s'établir dans la Cilicie; ils y furent vaincus par Rhoupén; leurs femmes, leurs enfants, un grand nombre de prisonniers et un butin considérable restèrent entre les mains des Arméniens. Cette victoire suscita à ce prince un adversaire plus terrible : Saladin, qui venait de contraindre le sultan d'Iconium à signer un traité honteux, sur les bords du Sindjah, non loin de la Cilicie, voulut venger la défaite d'un peuple musulman; et ses armées entrèrent dans les Etats de Rhoupén. Les troupes de celui-ci furent battues; mais de grands présents et la liberté de cinq cents captifs suffirent pour apaiser la colère du sultan, qui fit la paix avec le prince arménien, et rentra en Syrie,

où l'appelaient des affaires plus importantes. Rhoupen jouissait d'une grande considération parmi les princes francs établis en Asie. Il avait épousé Isabelle, fille de Humphroi II, seigneur de Thoron, et d'Etienne, princesse de Mont-Royal. Bohémont III, prince d'Antioche, avait acheté de Mleh la possession de Tarse, ville qui appartenait légitimement à l'empire grec, et dans laquelle ce prince entretenait une garnison au service de l'empereur. Il rétrocéda ses droits à Rhoupen, en l'an 1182, pour une somme considérable. Le souverain de la Petite-Arménie était alors en guerre avec les Grecs; et, pour agrandir ses Etats, il cherchait à profiter des troubles survenus après la mort de Manuel Comnène, arrivée en l'an 1180. Il se rendit maître de Tarse et de la forteresse de Mamesdia ou Mopsueste. Ces usurpations allumèrent la guerre entre lui et Hethoum, chef arménien, qui était seigneur de Lampron. Décoré du titre de sebasté, ce dernier était resté constamment fidèle aux empereurs grecs, qui lui avaient confié le soin de défendre le territoire de Tarse. Rhoupen leva beaucoup de troupes et vint mettre le siège devant Lampron, place très-forte. Après un blocus d'un an, Hethoum écrivit à Bohémont, prince d'Antioche, pour l'engager à prendre sa défense. Celui-ci, qui n'osait ouvertement se déclarer contre Rhoupen, s'offrit pour médiateur : il invita le prince arménien à un repas, et le retint prisonnier. A cette nouvelle, Léon, frère de Rhoupen, prit les armes pour le venger; mais, afin de ne pas compromettre sa sûreté, il n'attaqua point la principauté d'Antioche; il remit le siège devant Lampron, pour contraindre Hethoum à interposer ses bons offices en faveur de Rhoupen. Son entreprise réussit; Hethoum fut contraint de se rendre; et, par sa médiation, Léon obtint la délivrance de son frère, qui alors donna sa fille Alix en mariage à Raimond, comte de Tripoli, fils aîné de Bohémont, à la condition que les enfants qui en naîtraient posséderaient la principauté d'Antioche. Ils eurent, bientôt après, un fils, qui reçut de son aïeul maternel le nom de Rhoupen ou Rupin (*voy. l'article suivant*). Le prince arménien, de retour dans ses Etats, y régna en paix, jusqu'à l'an 1185; il remit alors le gouvernement à son frère Léon, puis il entra dans le monastère de Trazarg, où il prit l'habit religieux; il avait occupé le trône pendant onze ans. Il mourut peu de jours après et fut enterré dans le même monastère. Il n'avait eu, de sa femme Isabelle, que deux filles: Alix, dont nous avons parlé, et Philippine, qui épousa l'empereur grec Théodore Lascaris.

S. M—N.

RHOUPEN, nommé RUPIN par les historiens européens, était fils de Raymond, comte de Tripoli, fils aîné de Bohémont III, prince d'Antioche, et d'Alix, fille de Rhoupen II, prince de la Petite-Arménie. Par le droit de sa naissance, il était appelé à gouverner Antioche, mais la mort pré-

maturée de son père, son nom étranger et les intrigues de son oncle l'empêchèrent de jouir paisiblement de l'héritage paternel. Il était encore mineur quand son père mourut en l'an 1200; celui-ci, en quittant la vie, confia la tutelle et le gouvernement du comté de Tripoli à son frère Bohémont, qui en usurpa la possession; et, en l'an 1201, après la mort de son père Bohémont III, il y joignit la principauté d'Antioche, au mépris des droits de son pupille, que Bohémont III avait fait reconnaître en l'an 1200, comme son héritier présomptif, et qui, en cette qualité, avait reçu l'hommage des habitants d'Antioche. Le jeune Rhoupen fut ainsi dépouillé de tous ses biens. Léon, depuis peu déclaré roi d'Arménie par l'empereur Henri VI, prit la défense de son petit-neveu; et le 11 novembre de l'an 1203, il s'empara d'Antioche, qu'il ne garda que trois jours. Il fut plus heureux deux ans après; et Rhoupen fut reconnu prince d'Antioche, par le clergé et par les bourgeois de la ville; la citadelle seule resta au pouvoir de Bohémont, qui fut obligé de se contenter du comté de Tripoli. Cependant, l'an 1208, il parvint à exciter une sédition contre Rhoupen, qui fut contraint de se réfugier auprès de Léon, et de laisser sa principauté à son oncle. Le deuxième exil de Rhoupen fut de huit années. En 1216, des intelligences pratiquées dans Antioche lui rendirent cette ville; et Léon le couronna solennellement. Tant de bienfaits ne furent payés que d'ingratitude; Rhoupen fut à peine en possession d'Antioche, qu'il chercha les moyens de s'emparer de la personne de Léon, pour envahir ensuite la Cilicie et la joindre à ses Etats. Le roi d'Arménie, averti de cette trahison par les templiers, rentra dans son royaume, indigné de la perfidie de son neveu, qu'il regardait et qu'il traitait comme son héritier présomptif; car il n'avait qu'une fille unique. Depuis lors, il cessa de le soutenir; aussi, en l'an 1219, Bohémont étant parvenu à reprendre Antioche, Rhoupen chercha encore un asile en Arménie; mais Léon, alors au lit de mort, ordonna qu'on le chassât de sa présence. Rhoupen partit pour Damiette, assiégée par les croisés; et, après la prise de la ville, il obtint de Pelage, légat du pape, un secours de troupes avec lesquelles il se dirigea vers l'Arménie pour se mettre en possession de la couronne. Ce pays était au pouvoir d'Isabelle, fille de Léon, que les grands de l'Etat s'étaient empressés de faire déclarer souveraine, quoiqu'elle n'eût que seize ans. Adan, seigneur des côtes de la Cilicie, fut déclaré régent du royaume. En l'an 1220, il fut assassiné par des Ismaéliens; Rhoupen profita de cet événement pour rentrer en Arménie. Il se fit accompagner par sa mère, fille du prince Rhoupen II, comptant que, par elle, il se concilierait plus facilement l'affection des Arméniens. Arrivé à Gorigos, il y fut joint par le baron Bahram, qui épousa la mère de Rhoupen, et par plusieurs autres sei-

gneurs arméniens. Avec leur secours, il prit les villes de Tarse et d'Adana et marcha contre Mamedia (Mopsueste), où il fut vaincu par le baron Constantin, prince du sang des Rhoupéniens, qui avait remplacé Adan dans la régence. Bientôt assiégé dans Tarse, il y fut pris et mis à mort avec tous ses partisans. Rhouden ne laissa que deux filles d'Helvis, fille d'Amauri, roi de Chypre, qu'il avait enlevée, en l'an 1210, à son mari Eudes de Dampierre. S. M—N.

RHUNKENIUS (DAVID). Voyez RHUNEKEN.

RHYNE (GUILLAUME TEN), médecin et naturaliste, naquit à Deventer vers 1640 et fit ses études à Leyde sous le célèbre Dubois de le Boë (voy. ce nom). Son amour pour les sciences et ses talents l'avaient fait connaître avantageusement, quand il fut nommé médecin de la compagnie hollandaise des Indes orientales. Il s'embarqua pour sa destination dans les premiers mois de l'année 1673, s'arrêta quelque temps au cap de Bonne-Espérance pour observer les productions du pays et les mœurs des Hottentots, et vint enfin à l'île de Java. Bientôt il ouvrit des cours d'anatomie et de médecine à Batavia, et ayant su inspirer à quelques jeunes gens son goût pour l'histoire naturelle, il fit avec eux, tant dans l'île de Java que dans les autres îles de la Sonde, des horborisations qui produisirent d'abondantes récoltes de plantes inconnues en Europe, où Ten Rhyne les envoya (1). Dans un voyage qu'il fit au Japon, il traita l'empereur d'une maladie grave et fut, dit-on, honoré par ce prince du titre de son médecin, circonstance qui est néanmoins contredite par Kämpfer. A son retour à Batavia en 1674, Van Rheede (voy. ce nom) le prit avec lui pour rédiger son *Hortus Malabaricus*. L'époque de la mort de Ten Rhyne est restée ignorée des biographes. On voit par le titre de son dernier ouvrage qu'il était membre du conseil de justice de la compagnie des Indes. Les ouvrages que l'on connaît de lui sont : 1° *Meditationes in magni Hippocratis textum 24 de veteri medicina*, Leyde, 1672, in-12; 2° *Excerpta ex observationibus japonicis de fructice thee, cum fasciculo rariorum plantarum in promontorio Bonæ Spei et Sardanha sinu, anno 1673 collectarum, atque demum ex India, anno 1677, in Europam ad Jacob. Breynium transmissarum*, Dantzig, 1678, in-fol., à la suite du *Plantarum exoticarum centuria prima*; 3° *Dissertatio de arthritide; Mantissa schematica de acupunctura. Orationes tres : de chymia et botanicæ antiquitate et dignitate; de physiognomia; et de monstris. Singula ipsius auctoris notis illustrata*, Londres, 1683, in-8°. Sa

(1) Il les fit passer, entre autres, à Breyn (voy. ce nom), et celui-ci les publia dans ses *Centuriæ*; c'est d'abord une description du camphrier, avec des détails sur la récolte du camphre, accompagnés d'une figure; ensuite viennent des détails précieux sur le théier, la manière d'apprêter ses feuilles, accompagnés de même d'une bonne figure; enfin un *Catalogue* peu étendu de plantes qu'il avait recueillies au cap de Bonne-Espérance.

dissertation sur la goutte n'offre rien de remarquable; mais l'auteur l'a fait suivre de ses observations sur le traitement que les Chinois et les Japonais emploient pour cette maladie et dont il avait été à même de vérifier les heureux effets. 4° *Schediasma de promontorio Bonæ Spei et de Hottentotis*, Schafouse, 1686, in-12 de 76 pages. Le catalogue de Falconet en cite une édition de Bâle, 1710, in-8° (voy. le *Journal des savants*, 1741, p. 345). Cet opuscule fut publié par Henri Screta, qui l'augmenta de quelques notes; il est divisé en vingt-sept chapitres, précédés du voyage de l'auteur au cap de Bonne-Espérance. L'ouvrage de Ten Rhyne a été traduit en anglais et inséré dans quelqu'une de leurs grandes *Collections* de voyages; mais il est devenu inutile depuis que Kolbe, Sparmann, Barrow, etc., ont donné sur le cap de Bonne-Espérance des relations bien plus détaillées. W—s.

RHYZELIUS (ANDRÉ), évêque de Lindköping, en Suède, né en 1677 dans un village de Vestrogothie, professa la théologie à l'université d'Abo, et devint aumônier de Charles XII, archidiacre de Lindköping et évêque de la même ville. La société royale des sciences d'Upsal le compta parmi ses membres. Il mourut vers 1755. Rhyzelius avait étudié avec beaucoup de soin les langues anciennes et les antiquités de son pays. On a de lui plusieurs ouvrages, dont nous indiquerons les principaux : 1° *De sepultura veterum Sueo-Gothorum*, in-8° (voyez-en l'extrait dans le *Journal des savants* de 1709, p. 53); 2° *Brontologia theologico-historica*, en suédois, Stockholm, 1712, in-4°; 3° *Sueo-Gothia munita*, ou Notice historique des forts, forteresses et châteaux de la Suède, en suédois, Stockholm, 1744, in-8°; 4° *Monasteriologia sueo-gothica*, ou Description des anciens couvents de Suède, en suédois, Lindköping, 1740, in-8°; 5° *Mnemonica historia Sueo-gothicæ epitome*, ibid., 1735-1734; 6° *Episcopia Sueo-gothica*, ou Chronique des évêques de Suède, en suédois, ibid., 1752, in-4°; 7° *Carmina varia græco-latina*, publiés à différentes époques à Stockholm et à Lindköping; 8° un grand nombre d'oraisons funèbres, indiquées dans la *Bibliothèque homélitique* de Stricker, p. 110 et suivantes. C—AU.

RIARIO (JÉRÔME), neveu du pape Sixte IV, seigneur de Forli et d'Imola, de 1473 à 1488, était natif de Savone. A peine Sixte IV fut-il monté sur le trône pontifical qu'il s'occupa de la grandeur de ses deux neveux. Il destina l'aîné, nommé Pierre, à la carrière religieuse, et le cadet, Jérôme, à l'état militaire. Le premier fut nommé successivement cardinal de St-Sixte, patriarche de Constantinople, archevêque de Florence et légat du saint-siège dans toute l'Italie. Il était dans ses voyages une magnificence fastueuse et donna en 1473 deux festins dont le luxe surpassait tout ce que l'on avait jamais vu en ce genre. La même année, il acheta la ville

et la principauté d'Imola, de Taddeo Manfredi, pour le prix de quarante mille ducats, et il en investit Jérôme Riario, son frère. Peu de temps après son retour de ses voyages, il mourut à Rome le 5 janvier 1474. Jérôme Riario, devenu seigneur d'Imola, s'était proposé d'envahir les petits Etats voisins, en profitant tour à tour du crédit du pape son oncle, de son habileté dans les intrigues et de l'obéissance des soldats de l'Eglise, qu'il commandait. Mais il trouva un obstacle à ses desseins ambitieux dans l'habileté de Laurent de Médicis, chef de la république florentine, qui ne voulut point lui permettre d'opprimer ou de dépouiller les feudataires de l'Eglise. Riario, pour s'en venger, entra dans la conjuration des Pazzi en 1478, et, comme Laurent de Médicis ne tomba point sous le poignard des conjurés, Riario fut chargé par son oncle de lui faire la guerre. Il profita des troupes qu'il avait rassemblées pour surprendre, en 1480, la ville de Forlì, souveraineté de la maison Ordelaffi, qui l'avait conservée pendant cent cinquante ans. Quoiqu'il n'eût aucun droit à cette principauté, il n'eut pas de peine à en obtenir l'investiture du pape, son oncle. Cette conquête ne satisfaisait point encore l'ambition de Jérôme Riario. Dans l'espoir de se rendre maître du duché de Ferrare, il engagea Sixte IV, en 1482, dans une ligue avec les Vénitiens contre le duc Hercule 1^{er} d'Este. A la tête de l'armée pontificale, il livra bataille, le 21 août 1482, au duc de Calabre, qui s'avancait au secours du duc de Ferrare, et il le défit complètement à Campo Morto, près de Velletri. Bientôt après, il changea de système, croyant avoir de plus grands avantages à espérer de la ligue opposée à celle qu'il avait formée. Le 12 décembre 1482, il fit la paix entre le pape et le duc de Ferrare, et le 25 mai suivant, le pape excommunia les Vénitiens pour les forcer à poser les armes. Jérôme Riario, n'ayant point eu en Romagne les succès auxquels il s'attendait, tourna ses forces contre les barons de Rome. Tandis que L. Colonne, protonotaire apostolique, arrêté par ordre du pape en 1484, eut la tête tranchée, Jérôme Riario, de concert avec les Orsini, s'empara de Marino, de la Cava et d'autres forteresses possédées par les Colonnes. Mais, pendant qu'il poursuivait ses conquêtes, Sixte IV mourut. Tous les fiefs enlevés aux Colonnes se révoltèrent à cette nouvelle contre Jérôme Riario, et celui-ci se vit en butte aux attaques comme à l'exécration des Romains. Après la mort de son oncle, Jérôme Riario vint s'établir à Forlì, et il s'occupa d'orner cette ville, ainsi qu'Imola, de magnifiques édifices. Cependant il y comptait de nombreux ennemis, et une conjuration s'étant formée, il fut assassiné le 15 avril 1488. Il laissait un fils, nommé Octavien, à qui la valeur de sa mère, Catherine Sforce, fille de Galeas-Marie, duc de Milan, sauva sa principauté. Son neveu, Raphaël Galeotto, connu sous le nom de cardi-

nal RIARIO, succéda au chapeau du cardinal Pierre en décembre 1477, chercha (pendant le pontificat d'Alexandre VI) un asile en France (où il avait l'évêché de Treguier), retourna en Italie, fut impliqué dans la conjuration du cardinal Petrucci sous Léon X, qui lui pardonna, et mourut à Naples le 7 juillet 1521. On prétend qu'il rétablit le premier à Rome le luxe des représentations théâtrales (*voy. Fantuzzi, Scrittori Bolognesi*). S. S.—1.

RIBADENEIRA (PIERRE), célèbre jésuite, né à Tolède le 1^{er} novembre 1527, fut envoyé fort jeune à Rome pour y continuer ses études. Admis par St-Ignace au nombre de ses disciples avant même que leur institut eût reçu l'approbation du saint-siège, il vint en 1542 à Paris suivre les leçons des plus célèbres professeurs de philosophie et de théologie. Il se rendit trois ans après à Padoue, où il acheva ses cours, et fut ensuite chargé de professer la rhétorique au collège de Palerme. Son zèle pour l'institut naissant, ses talents et sa piété le firent chérir de St-Ignace, et des PP. Lainez et Borgia, qui succédèrent au vénérable fondateur dans le gouvernement de la compagnie; il contribua beaucoup à son établissement dans les Pays-Bas, en Flandre et en Espagne, et il remplit différents emplois tant en Sicile que dans la Toscane et la haute Italie. L'affaiblissement de sa santé lui fit demander la permission de retourner à Tolède, et, s'étant rétabli, il se rendit à Madrid pour recueillir les matériaux d'un ouvrage qui devait faire connaître les services des jésuites en Espagne et dans les Indes. Il était occupé de ce travail quand il mourut, le 1^{er} octobre 1611, à l'âge de 84 ans. Le P. Mariana, son confrère et son ami le plus intime, a consacré le souvenir de ses vertus par une épitaphe insérée dans la *Bibl. soc. Jesu*, p. 694. C'était un homme d'un zèle infatigable, mais d'une crédulité quelquefois puérile. Outre divers ouvrages ascétiques et des traductions espagnoles de plusieurs opusculs d'Albert le Grand et de St-Augustin, on a du P. Ribadeneira : 1^o les *Vies de St-Ignace, du P. Lainez, d'Alph. Salmeron et de St-François Borgia*. Ces vies, imprimées séparément, ont été réunies dans l'édition de Madrid, 1594, in-fol. Ribadeneira traduisit la *Vie de St-Ignace* en latin (1); elle a été vivement critiquée par les protestants, entre autres par Simon Stenius, qui la fit réimprimer en 1598, in-8^o, avec des notes très-piquantes; le malin éditeur s'était caché sous le nom de *Christianus Simo Lithus* : il fut réfuté par le P. Gretser, auquel il répondit, et cette querelle produisit de part et d'autre divers écrits, maintenant oubliés. Les *Vies des PP. Lainez et Borgia*, traduites en latin par André Schott, l'ont été depuis en français par Michel d'Esne, seigneur de Bettancourt. 2^o Une *Histoire du schisme d'Angle-*

(1) L'édition latine d'Anvers, 1610, in-fol., est ornée de très-belles estampes qui la font rechercher des amateurs.

terre, Valence, 1588, in-8°. Elle a été traduite en latin. On y trouve plusieurs particularités que Nic. Saunders (ou *Sanderus*) n'avait pas connues ou qu'il avait négligé de recueillir. 3° *Le Prince chrétien*, Anvers, 1597, in-8°. C'est une réfutation du *Prince* de Machiavel. Il a été traduit en latin, Anvers, 1604, et en français par Balinghem, Douai, 1610, in-8°. Cet ouvrage contient bien des propositions hasardées. L'Etoile en a rapporté quelques-unes dans le *Journal de Henri IV*, t. 4, p. 138 et suiv. 4° *La Fleur des vies des saints*, Madrid, 1599-1610, 2 vol. in-fol.; réimprimée plusieurs fois à Madrid et à Barcelone, et traduite cinq ou six fois en français. C'est une compilation des récits des anciens légendaires, dans le goût de celle qu'avait publiée Jacques de Voragine (*voy.* ce nom). Quoique élégamment écrite dans sa langue originale, elle est tombée tout à fait dans l'oubli, même en Espagne, depuis les utiles travaux des bollandistes (*voy.* BOLLANDUS). C'est après avoir lu les fables rapportées dans cette légende par Ribadeneira qu'Abel Servien ne le nommait plus que le P. de *Badinerria*. 5° *Un Traité de l'institut de la société de Jésus*, Madrid, 1605, in-4°, en espagnol. C'est une apologie de l'ordre. 6° *Catalogus scriptorum societatis Jesu*, Anvers, 1608, in-8°. Ce volume contient la liste des écrivains de la société, par ordre alphabétique de leurs noms de baptême, avec les titres de leurs ouvrages imprimés ou manuscrits; deux tables fort commodes, l'une des noms propres et l'autre des matières; la liste des provinces de la société, avec les collèges et les maisons qui en dépendent, et enfin la notice des jésuites morts pour la foi. Il fut réimprimé à Lyon en 1609, augmenté des articles des jésuites français que Ribadeneira n'avait pas connus, et ensuite à Anvers en 1613, par les soins du P. Schott, avec de nouvelles additions. Les PP. Alegambe et Southwell ont refondu le travail du P. Ribadeneira, avec d'importantes additions, jusqu'en 1643, et le second, jusqu'en 1676 (*voy.* ALEGAMBE et SOUTHWELL). W—s.

RIBALLIER (AMBROISE), syndic de la faculté de théologie de Paris, né dans cette ville en 1712, fut fait docteur de Sorbonne et procureur, puis grand maître du collège Mazarin. La faculté de théologie de Paris avait été en proie à quelques troubles qui avaient engagé le gouvernement à suspendre l'élection d'un syndic et à désigner lui-même provisoirement un docteur pour remplir cette place. Gervaise, qui en faisait les fonctions, étant mort en 1765, le roi nomma l'abbé Riballier pour le remplacer. La faculté réclama; mais Riballier resta jusqu'à sa mort syndic provisoire. Placé dans des circonstances difficiles, il eut à combattre à la fois les philosophes et les jansénistes, et les uns et les autres l'ont fort mal traité. Ayant été obligé de se prononcer contre le livre de *Bélisaire*, on sait à quel point Marmontel, Voltaire et tous leurs amis se vengèrent

par des plaisanteries, tantôt sur toute la Sorbonne, tantôt sur le syndic. Riballier publia une *Lettre d'un docteur à un de ses amis au sujet de Bélisaire*, 1768, in-12. Il eut aussi part aux autres censures portées de son temps contre les livres philosophiques. Chargé en 1768 d'approuver, comme censeur royal, une collection de thèses soutenues en pays étrangers et qui favorisaient les opinions nouvelles, il y joignit des notes où il s'efforçait de corriger des expressions dures et des principes outrés de ces thèses. Il paraît que l'abbé Legrand l'aida dans ce travail (*voy.* LOUIS LEGRAND), et ils répondirent par des lettres imprimées aux critiques que l'on fit de leurs notes: ils s'attachaient surtout à montrer combien le système des augustiniens était différent de celui des appelants. Une autre dispute, dans laquelle Riballier se trouva engagé, vint à l'occasion d'un procès entre le chapitre et le curé de Cahors. Le chapitre, dans un mémoire, avait traité de chimérique la prétention qu'avaient les curés d'être de droit divin et de succéder aux soixante-douze disciples. Les curés répondirent par un écrit et consultèrent la Sorbonne, où deux docteurs, Xaupi et Billette, donnèrent une décision en leur faveur. D'un autre côté, Riballier et Legrand, dans leur consultation du 14 avril 1772, tout en reconnaissant que les curés sont de droit divin, furent d'avis que ceux de Cahors avaient montré des prétentions exagérées. L'évêque de Cahors se plaignit de la première décision, et Riballier, en rendant compte de ces plaintes à la faculté, provoqua l'examen du mémoire de Xaupi et Billette, qui fut censuré. Le parti janséniste se déclara vivement pour ces deux docteurs, et accusa Riballier d'avoir mis de la partialité et de la précipitation dans cette affaire. Mey et Piales donnèrent des consultations en faveur de Xaupi, qui adhéra cependant à la censure. Riballier fut un des quatre théologiens que s'adjoignit la commission d'évêques et de magistrats créée en 1766, pour l'examen des ordres réguliers, et il publia sur ces matières une *Lettre à l'auteur du Cas de conscience sur la réforme des réguliers*, 1768, in-12, et un *Essai historique et critique sur les privilèges et exemptions des réguliers*, 1769. Ce docteur était un homme estimable par ses principes et ses talents; il usa avec modération de l'influence que lui donnait sa place. Il jouissait depuis 1768 de l'abbaye de Chambon, au diocèse de Poitiers, et mourut au mois d'août 1785. — Un frère de Riballier, employé dans les fermes à Soissons, a composé quelques ouvrages cités dans le *Dictionnaire des anonymes*. P—c—t.

RIBALTA (FRANCISCO), peintre espagnol, né à Castellon de la Plana en 1551, vint très-jeune à Valence pour se livrer à l'étude de la peinture. Devenu amoureux de la fille de son maître, il la demanda en mariage; mais le père la refusa, sous prétexte que ce jeune homme n'était point

assez habile dans son art. Ce refus détermina Ribalta à se rendre en Italie, après avoir reçu de sa maîtresse l'assurance qu'elle attendrait son retour. Pendant son séjour à Rome, Ribalta fit une étude approfondie des ouvrages de Raphaël, des Carraches, mais surtout de Sébastien del Piombo, dont il copia plusieurs fois les productions. Après s'être ainsi perfectionné dans les parties essentielles de son art, il se hâta de revenir dans sa patrie, se présente chez son ancien maître, qui était absent, entre dans l'atelier et aperçoit sur le chevalet un tableau récemment esquissé; il prend les pinceaux et termine le tableau. Le maître rentre : il demeure frappé d'étonnement à l'aspect de cet ouvrage et dit à sa fille : « C'est à un artiste semblable « que je te marierais volontiers et non à ce mi- « sérable Ribalta. — Eh bien, mon père, c'est « Ribalta lui-même, » lui répond sa fille. Cette aventure se divulgua bientôt, et le mariage fut conclu. Ribalta ne tarda pas à se faire une grande réputation dans Valence et dans tout le royaume. Il exécuta pour l'archevêque don Juan de Ribera une *Cène* que ce prélat destinait pour le maître-autel du collège du *Corpus Christi*. Vincent Carducho, sur la réputation de ce tableau, vint exprès à Valence, et fut tellement dans l'admiration qu'il en fit une copie pour un couvent de religieuses de Madrid; mais, malgré tout son talent, il ne put atteindre à la perfection de l'original. La plupart des églises de Valence furent ornées des tableaux de Ribalta, qui en enrichit également sa ville natale. Tolède, Ségorbe, St-Ildefonse, Madrid et quantité d'autres villes voulurent avoir de ses productions. Les qualités qui distinguent cet artiste sont un bon goût de dessin, un air de noblesse et de grandiose peu ordinaire chez les artistes de sa nation, et qu'il avait puisé en Italie. La composition est une des parties les plus remarquables de son talent, et, ce qui est également rare parmi ses compatriotes, il était grand anatomiste. Sa couleur, qui offre quelquefois de la dureté, est en général bien empâtée et naturelle. Ribalta mourut à Madrid le 12 janvier 1628. — *Juan de RIBALTA*, fils et élève du précédent, né à Valence en 1597, manifesta au sortir de l'adolescence les dispositions les plus rares. A l'âge de dix-huit ans, il exécuta le magnifique *Calvaire de San Miguel de los Reyes*, qui depuis a été transporté à Valence. Cette production est remarquable sous tous les rapports, et l'on ne pourrait croire qu'un ouvrage aussi parfait fût sorti de la main d'un si jeune artiste, si l'inscription qu'il y a mise ne faisait connaître d'une manière incontestable l'époque à laquelle il a été peint. Il n'a voulu éluder aucune des difficultés, pour avoir le mérite de les vaincre toutes. Don Jacques de Vich, amateur éclairé, lui commanda une suite de portraits des hommes célèbres nés à Valence. L'artiste ne put en exécuter que trente et un,

XXXV.

que Jacques de Vich légua au monastère de St-Jérôme, avec les figures de *St-Pierre*, de *St-Jacques*, du *Bon larron*, de *St-Augustin*, de *St-Sébastien*, de *St-Isidore*, et deux autres tableaux représentant, le premier un *Plat de poisson*, le second des *Mendiants qui jouent aux cartes*, tous peints par Ribalta. Il y joignit en outre une *Ste-Cécile*, peinte par les deux Ribalta, père et fils. On a souvent confondu les productions de ces deux artistes, qui peignaient avec un égal talent. Cependant on remarque dans celles du fils une touche plus légère et une couleur plus suave. Il serait devenu un des plus grands artistes de l'Espagne s'il n'était mort ayant à peine atteint sa 30^e année. Il faisait aussi très-bien les vers. P—s.

RIBAS (JOSEPH DE), général russe, était Napolitain de naissance et originaire d'Espagne (1), obtint, par l'influence d'Orloff qui l'avait recueilli à Livourne, et dont il avait su aider les projets, un régiment de carabiniers et le grade de brigadier, et fut ensuite nommé amiral par le prince Potemkin, qui lui donna le commandement de la flotille à rames qui, dans la campagne de 1790 contre les Turcs, devait remonter le Danube pour favoriser l'attaque de Kilia et d'Ismaël. Il influa beaucoup sur l'heureuse issue de cette entreprise, en chassant les Turcs de Cadgia-Bey et en dispersant leur flottille. Dirigeant ensuite celle qui attaqua par eau la forteresse d'Ismaël, il parvint au pied des remparts avant toutes les colonnes de terre, qui lui durèrent en grande partie leur succès. Après ce siège, il continua de commander la flottille russe, et contribua, le 11 avril 1791, à la victoire que remporta le prince Galitzin. En octobre suivant, il fut un des trois ministres plénipotentiaires envoyés au congrès de Jassy pour traiter de la paix avec les Turcs. Deux mois après, il se porta à Galatz afin de s'opposer au projet formé par l'ennemi d'y incendier la flottille et les magasins russes. Dans le mois de juillet 1792, il quitta Kilia avec son escadre et se rendit en Crimée. L'impératrice lui accorda à son retour, en janvier 1793, une gratification de vingt mille roubles pour les soins qu'il s'était donnés lors des négociations de Jassy. A la paix, on lui confia l'inspection des travaux d'Odessa et de quelques autres ports qu'on faisait construire sur la mer Noire. Après la mort de Potemkin, il fut protégé par Zoubow, qui l'opposa à l'amiral Mordwinow. Après la mort de Catherine, en 1797, il disparut de la scène politique, et l'on pense qu'il ne survécut pas longtemps à cette princesse. M—D J.

RIBAS (don JOSEPH-FÉLIX), l'un des chefs des premières guerres de l'indépendance américaine du sud, était le cousin de Bolivar, et, comme lui, naquit à Caracas vers 1760, dans une famille opulente. D'abord alcade dans cette ville, il aban-

(1) Son père, maréchal-ferrant à Barcelone, se nommait Boujous. Il avait pris le nom de *Ribas*, d'une petite ville de la Castille où il était né.

donna ces paisibles fonctions dès qu'il entrevit la possibilité pour son pays de secouer le joug espagnol. Ayant levé à ses frais un corps de volontaires, il en fut nommé colonel, réunit ensuite d'autres forces et combattit avec succès, même avant sa réunion avec Bolivar, les troupes de l'Espagne commandées par le gouverneur de Monteverde. Ce fut lui qui, par son exemple et l'énergie de ses conseils, décida la brillante expédition qui rendit les indépendants maîtres des provinces de Venezuela et prépara l'entrée triomphante de Bolivar à Caracas. Ribas fut alors créé général, et il commanda l'avant-garde du *Libérateur* (voy. BOLIVAR). Il obtint encore de grands succès dans d'autres occasions, notamment au combat des *Fourches* (Horcones). Mais là il souilla sa victoire par un trait de barbarie dont les guerres de révolution n'offrent que trop d'exemples. Ayant fait dans une seule affaire un grand nombre de prisonniers, et n'ayant aucun moyen de les garder et de les nourrir, il eut la cruauté de les égorger. Cette horrible exécution ne resta pas impunie. Peu de temps après Ribas ayant attaqué le général espagnol Bovès au bourg d'Urica, fut complètement défait et obligé de se sauver à travers champs avec un seul homme. Forcé de se réfugier dans la cabane d'un Indien, il s'y endormit, fut bientôt découvert et pris par des soldats espagnols qui le menèrent à Moralès, successeur de Bovès, tué dans l'action. Ce général l'ayant aussitôt fait conduire par une escorte à Santa-Fé, le chef de cette escorte, qui connaissait les cruels traitements que Ribas avait exercés envers ses compatriotes, lui coupa la tête en chemin, et après l'avoir montrée aux habitants des lieux où il passa, il alla la présenter à son général, qui la reconnut sans peine et ne proféra pas une parole.

M—D j.

RIBAS Y CARASQUILLAS (JEAN DE), dominicain, né à Cordoue en 1612, se fit une grande réputation comme prédicateur, et enseigna longtemps avec succès la philosophie et la théologie au couvent de St-Paul à Cordoue. Il fut nommé directeur des études dans toute l'Andalousie, et mourut dans sa ville natale le 4 novembre 1687, regretté de ses confrères, qui publièrent un recueil in-4° de vers et de discours à sa louange. Outre quelques sermons et des opuscules ascétiques sans intérêt, dont on trouvera les titres dans la *Bibl. ord. Prædicat.* des PP. Quetif et Echard, t. 2, p. 712, on lui attribue : 1° *Teatro jesuitico, apologetico discurso, con saludables y seguras doctrinas necesarias a los principes y senores de la tierra*, Coïmbre, 1654, in-4° de 176 pages; traduit en hollandais, Amsterdam, 1683, in-8°. Cet ouvrage parut sous le nom du *Dottor Francescon de la Piedad*. C'est la satire la plus virulente que l'on connaisse contre les jésuites, auxquels l'auteur reproche les vices et les désordres les plus honteux (voy. le *Dictionnaire des livres condamnés* par Peignot, t. 2, p. 154). Elle

fut brûlée par ordre de l'inquisition et supprimée avec le plus grand soin. Vogt n'en connaissait qu'un seul exemplaire, celui de la bibliothèque de Paris, le même qu'avait eu Letellier, archevêque de Reims (voy. Vogt, *Catal. libror. rariorum*, p. 364); mais depuis on en a vu passer quelques autres dans les ventes à Paris, où ils ont été portés à des prix très-considérables (voy. Brunet, *Manuel du libraire* au mot *Piedad*). Cet ouvrage, oublié maintenant, fit beaucoup de bruit dans le temps des querelles des jansénistes et des molinistes; il fut attribué, par le P. Th. Raynaud, à Ildelfonse de St-Thomas, dominicain et évêque de Malaga; mais ce prélat l'a désavoué dans un ouvrage intitulé *Querimonia catholica*, Madrid, 1686, in-12 (qu'il est bon, dit M. Brunet, de réunir au *Teatro*); et, persuadé que cette production ne pouvait être sortie que de la plume d'un protestant, il en a chargé Jurieu. Les soupçons s'étaient portés aussi sur le P. Ribas; et, malgré son constant désaveu, l'abbé Goujet persiste à le regarder comme le véritable auteur de cette satire, et a rassemblé, dans une courte notice sur ce religieux, tous les motifs qui peuvent faire prévaloir son sentiment (voy. l'article *Ribas* dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759). 2° *Sueldo al Cesar y a Dios su gloria*, 1663, in-fol., sous le nom de D. Joseph de Zais, chapelain. Dans cet ouvrage, le P. Ribas prouve que c'est à tort qu'on a voulu ravir à St-Thomas d'Aquin la chaîne d'or (*Catena aurea*) pour en faire honneur au P. Salomon Carbonnet, franciscain. 3° *Baragan Botero*; c'est encore un ouvrage contre les jésuites, moins violent et moins connu que le *Teatro*. Philippe IV, selon Goujet, le trouvait si plaisant, qu'il se le faisait lire après dîner par forme de récréation.

W—s.

RIBAULT (JEAN DE), navigateur né à Dieppe, servit dès son jeune âge dans la marine et y acquit beaucoup d'expérience. L'amiral Coligny ayant fait goûter à Charles IX le projet de fonder une colonie dans la Floride, où aucune puissance européenne n'en avait à cette époque, chargea de l'exécution de ce plan Ribault, zélé calviniste, car il désirait que l'établissement pût servir d'asile aux protestants. Ribault partit de Dieppe le 18 février 1562 avec deux roberges (bâtiments qui différaient peu des caravelles espagnoles). Il avait des équipages choisis et plusieurs volontaires, parmi lesquels se trouvaient des gens de bonne maison et de vieux soldats. Ayant navigué pendant deux mois sans tenir la route accoutumée des Espagnols, il atterrit à 30° de latitude, près d'un cap qu'il appela le cap Français. La côte était plate et boisée. Il se dirigea vers le nord et entra dans un fleuve, sur les bords duquel il fit élever, avec le consentement des habitants, une colonne aux armes de France. Le 1^{er} mai, on vit un autre fleuve qui reçut le nom de ce mois. Tous ceux que l'on rencontra ensuite furent nommés d'après les noms des ri-

vières de France. Ribault cherchait celui auquel les Espagnols avaient appliqué la dénomination de Jourdain. Il avait aussi besoin d'en trouver un dont l'embouchure lui offrît un havre pour ses vaisseaux. L'ayant découvert par 32° de latitude, il l'appela Port-Royal. Le fleuve se partageait en deux bras; le moins considérable eut le nom de Chenonceau. On construisit sur une île une redoute qu'il appela *Charles-Fort*, la première forteresse que les Français aient eue dans l'Amérique septentrionale. Ribault y laissa une garnison, puis leva l'ancre et continua de faire route au nord-est. A quinze lieues de Port-Royal, il reconnut une rivière qui n'avait qu'une demi-brasse d'eau à son embouchure. « Là les Français se trouvèrent en peine, disent les historiens, et ne savaient que faire, ne trouvant que six, cinq, quatre et trois brasses d'eau, » encore qu'ils fussent six lieues en mer. » Ribault, ayant consulté ses officiers, revint en France; il rentra le 20 juillet dans le port de Dieppe. En 1565, Coligny, prévenu contre Laudonnière, qui commandait en Amérique, donna ordre à Ribault d'y retourner. Celui-ci partit avec 7 vaisseaux, et, après une traversée longue et pénible, arriva le 28 août au fort Caroline, construit sur les bords de la rivière de Mai. Les Indiens, qui le reconnurent, lui firent un accueil amical. Il se préparait à augmenter les ouvrages du fort, lorsque le 4 septembre parut une escadre espagnole commandée par Pedro Menezes. Quoique l'on fût en paix, ce dernier attaqua 4 bâtiments français mouillés à l'entrée du fleuve. Ceux-ci, voyant leur infériorité, filèrent leurs câbles et gagnèrent le large. Menezes les ayant poursuivis inutilement, revint vers le fort. La bonne contenance des gens qui garnissaient le rivage, et qui tirèrent sur ses vaisseaux, lui fit craindre d'être pris entre deux feux. Il s'éloigna donc et entra dans un fleuve plus au sud. Les navires français qui s'étaient écartés l'y suivent, observent sa position, et le 8 vont en instruire Ribault. Chacun était d'avis de se fortifier sans relâche à Caroline, et d'envoyer par terre un gros détachement pour tomber sur les Espagnols avant qu'ils eussent pu se retrancher. Ribault, n'écoutant qu'une bravoure téméraire, voulut aller combattre les Espagnols avec ses quatre plus grands vaisseaux; malgré les remontrances de Laudonnière et des principaux officiers, il emmena la plus grande partie de la garnison. Au moment où il s'approchait de l'ennemi, un coup de vent du nord le força de s'éloigner de la côte. La tempête dura jusqu'au 23 septembre et jeta les navires de Ribault sur les rochers, à plus de cinquante lieues dans le sud : tous furent brisés; la plus grande partie des équipages se sauva. On parvint, après des fatigues inouïes, à gagner les environs du fort Caroline. Trompés par les assurances d'amitié et les serments des Espagnols, les Français se fièrent à eux : ils furent tous

égorgés. Quelques historiens racontent que Ribault fut écorché et que sa peau fut envoyée en Europe. Les récits des Français et ceux des Espagnols diffèrent sur les détails de cette catastrophe; mais il résulte de tous leurs rapports qu'il fut, ainsi que ses compagnons d'infortune, traîtreusement assassiné. Les événements de la vie de Ribault sont racontés par Basanier dans l'*Histoire de la Floride* (voy. LAUDONNIÈRE). Sa mort fut vengée par Gourgue (voy. ce nom). Indépendamment de tout ce qui est relatif à l'expédition des Français, l'*Histoire de la Floride* contient beaucoup de renseignements curieux sur la nature du pays, ses productions et ses habitants. D'autres relations de ces entreprises des Français avaient été publiées avant le livre de Basanier, telles que : *De navigatione Gallorum in terram Floridam deque clade, anno 1565, ab Hispanis accepta, auctore Levino Apollonio Gandabrugensi*, Anvers, 1578, in-8°. Urbain Chauveton joignit à ses traductions latine et française de l'*Histoire du nouveau monde* de Benzoni, un *Brief discours et histoire d'un voyage de quelques François en la Floride, et du massacre exécuté par les Espagnols l'an 1565, ensemble une requête présentée au roi Charles IX*, Paris, 1578 et 1579, in-8°. Tous ces voyages sont aussi décrits dans le premier livre de l'*Histoire de la Nouvelle-France*, de Lescarbot. Le récit de la seconde expédition, celle de Laudonnière et celui de la catastrophe de Ribault, insérés par de Bry dans la deuxième partie de ses *Grands voyages*, ont été rédigés par Jacques le Moyne, peintre dieppois, qui avait reçu ordre de dessiner les côtes où l'on aborderait, d'observer la situation des villes, le cours et la profondeur des fleuves. Il assure avoir rempli, avec toute l'exactitude dont il était capable, la mission dont on l'avait chargé. Arrivé en Angleterre avec Laudonnière, il s'occupa de la relation de son voyage, ainsi que des dessins destinés à l'accompagner. Théodore de Bry l'ayant trouvé à Londres en l'année 1587, l'entendit souvent parler de ses voyages, de ses manuscrits et de ses dessins; il le vit mourir, et acheta de sa veuve ses productions. Les héritiers de Bry réimprimèrent, dans la sixième partie de leur collection, à la suite de l'histoire de Benzoni, le récit de l'expédition de la Floride et la traduction de la requête présentée à Charles IX, tels qu'on les trouve dans l'édition latine donnée par Chauveton. Le recueil de Bry contient aussi une *Description topographique de la Floride*, qui n'est qu'une compilation. E—s.

RIBBING DE LEUVEN (le comte), né à Stockholm en 1765, avait été, ainsi que le comte de Horn, reconnu pour avoir conspiré contre la vie de Gustave III, avec Anckarström, assassin de ce prince (voy. GUSTAVE III et ANCKARSTROEM). Il avoua, ainsi que le comte de Horn, sa complicité avec l'auteur principal de l'assassinat. Tous trois furent condamnés à mort. Gustave sollicita

leur grâce et obtint que la peine des deux complices fût commuée en bannissement perpétuel. Un mois après la mort de Gustave III, la peine du bannissement fut mise à exécution contre les deux complices d'Anckarström. Ribbing voyagea sous le nom de Van Leuven. Jeune alors, il parut à Paris en 1796, dans les salons du directeur Barras. Après son bannissement, il fut accueilli à Coppet par la baronne de Staël, qui le reçut aussi avec empressement, en même temps que le vicomte Matthieu de Montmorency et Benjamin Constant (1). Le comte Ribbing se maria alors en Suisse, et il revint à Paris, où, sous le gouvernement de Napoléon, il vécut dans l'oubli et l'obscurité. Il continua d'être toléré sous la restauration, restant toujours lié avec le parti révolutionnaire, ce qui le conduisit dans la Belgique vers 1816, où il sembla vouloir partager le sort des régicides français. En 1819, il était un des rédacteurs du *Vrai libéral* à Bruxelles. Il fréquentait alors beaucoup Regnault de St-Jean d'Angély, réfugié dans la même ville. Mais à l'époque de l'amnistie royale qui permit aux exilés de cette catégorie de rentrer en France, Ribbing y accompagna ses amis et se fixa à Paris, où il traduisait les journaux anglais pour le *Courrier français*. A la première représentation du ballet de *Gustave*, voulant voir, dit-il, si la couleur locale avait été bien observée, il monta en cabriolet pour s'y rendre et fit un faux pas; on le releva grièvement blessé, et il mourut peu de jours après (avril 1833). — Ribbing était père de M. Leuven, auteur de plusieurs vaudevilles joués sur les théâtres de Paris.

G—R—D.

RIBEIRO (BERNARDIN), poète et romancier portugais, naquit à Tarrao, ville de la province de l'Alentejo, dans le 16^e siècle, époque la plus brillante de la littérature portugaise. Simple gentilhomme de la chambre d'Emmanuel, quatorzième roi de Portugal, il osa adresser ses vœux à la fille de ce prince, dona Béatrix, qui dans la suite fut mariée à Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Cette passion, comme on le pense bien, ne fut pas heureuse. Désespérant de toucher Béatrix, Bernardin s'éloigna pour jamais de la cour, emportant dans son cœur le trait qui le perçait, et il alla cacher ses tourments dans des solitudes champêtres, qu'il chanta pour se consoler. Malgré les souvenirs amoureux qui le poursuivaient, il se maria et vécut fidèle à sa femme. Cependant il chanta encore dans ses vers l'objet de ses premières amours. Bernardin Ribeiro est le premier poète qui ait acquis dans ce pays une grande célébrité dans le genre pastoral. Sans doute il avait trouvé des modèles; mais il les surpassa et servit de guide à ceux qui vinrent après lui. Ses vers ont de la grâce, de la naïveté, avec l'empreinte d'une tristesse qui

émeut. Le ton mélancolique qu'il ne quitte point deviendrait monotone et fatigant s'il ne savait varier ses tableaux. Camoëns estimait son talent et les Espagnols eux-mêmes se sont fait gloire de le prendre pour modèle. On lui doit cinq églogues et un roman intitulé *Menina e Moça*, qui ne fut publié qu'après sa mort. Cette composition jouit d'une célébrité méritée; mais la conception ne répond pas à l'élégance du style. L'auteur a su donner à la langue portugaise un caractère et des formes nouvelles. Il est évident qu'il voulut peindre les amours d'une cour galante et la passion qui le tuait.

F—A.

RIBERA (ANASTASE-PANTALÉON DE), poète castillan, pourrait être appelé le *Scarron* de l'Espagne. Il naquit à Saragosse en 1580, étudia d'abord pour entrer dans l'état ecclésiastique, se fit moine, et, avant de finir son noviciat, quitta son couvent et devint littérateur. Ribera prit ensuite le parti des armes et se distingua en 1604 à la prise d'Ostende. Il y reçut plusieurs blessures; son humeur était si joviale, même dans les moments les plus douloureux, que le chirurgien qui le pensait, et qui ne pouvait pas s'empêcher de rire à ses bons mots, déclara qu'il ne le soignerait plus s'il ne faisait pas trêve à ses plaisanteries, car elles détournent son attention du soin qu'exigeait le pansement. Au retour de la guerre, Ribera se consacra tout entier à la poésie et entra comme secrétaire chez le duc de Medina-Sidonia, qui fut son constant protecteur. Ses poésies sont pleines d'esprit et de sel. Il était très-enclin à la satire, et il s'amusait à mettre en vers toutes les historiettes et anecdotes galantes de la cour et de la ville. Sa gaieté lui donnait entrée dans les maisons les plus illustres, où il amusait par ses saillies. On en avait fait un recueil, imprimé à Madrid vers 1630 et qui est devenu très-rare. Ribera excellait dans la romance et les *redondilles* (couplets de cinq vers de huit syllabes), et il y tournait en ridicule tous les vices et les travers qui le frappaient. Pendant quelques mois, il fut admis au nombre des beaux esprits qui composaient en grande partie la cour de Philippe IV; mais, s'étant permis une plaisanterie un peu trop vive sur un des seigneurs les plus aimés du roi, l'entrée du palais lui fut interdite. Il mourut peu de temps après, en avril 1629, à l'âge de 49 ans. Ses poésies furent imprimées à Saragosse (1) en 1634 et à Madrid en 1646, 2 vol. in-8°. B—s.

RIBERA. Voyez ESPAGNOLET.

RIBEYROLLES (CHARLES), écrivain politique, naquit à Martel (Lot) en 1812. Il se rendit jeune encore à Paris et se lança dans le journalisme. Ses idées républicaines le placèrent parmi les rédacteurs des feuilles les plus opposées au gouverne-

(1) Le baron de Staël représentait alors le nouveau roi de Suède à Paris auprès de la république française.

(1) Le *Dictionnaire historique* fait un étrange anachronisme quand il dit que ces poésies furent recueillies par Pellicier, *ami de l'auteur*, ce savant éditeur étant né cent neuf ans après la mort de Ribera.

ment de juillet : il travailla à la *Réforme* et au *Bon sens*, vint à Toulouse prendre la direction de l'*Emancipation*, qui était alors dans le Midi l'organe le plus accrédité du parti avancé. Revenant en 1845 à Paris, il fournit des feuilletons à divers journaux et recommença à écrire dans la *Réforme*, dont il devint le rédacteur en chef. La révolution de février combla tous ses desirs ; il se mit, comme tous les républicains notables, sur les rangs pour devenir représentant du peuple ; mais la majorité des électeurs du Lot ne lui fut pas favorable. Homme de clubs et d'action, ne se bornant pas à payer de sa plume, Ribeyrolles fut arrêté lors de la tentative infructueuse que fit la Montagne le 13 juin 1849, et qui échoua au conservatoire des arts et métiers. Ayant réussi quelque temps après à gagner l'Angleterre, le journaliste fugitif prit une part active à quelques feuilles ultradémocratiques qui se publiaient à Londres. L'apaisement graduel des esprits fit tomber dans le néant ces journaux exaltés, et Ribeyrolles n'ayant plus grand chose à faire en Europe, se rendit au Brésil ; il y travailla à une description pittoresque de cet empire et il mourut le 13 juin 1860. Il ne laissait aucun ouvrage spécial : on ne peut guère donner ce nom à une *Histoire de l'empire, de la restauration et du règne de Louis-Philippe* (Paris, 1850), travail oublié qui forme le troisième volume d'une *Histoire de la révolution*, publiée sous le nom de F. Tissot. Z.

RIBIÉ (CÉSAR), comédien, directeur de théâtres et auteur dramatique dans le genre subalterne, est un de ces hommes qui, satisfaits d'être parvenus à certain degré de fortune et de réputation, semblent avoir pris à tâche ou avoir eu besoin de cacher leur origine. En effet, nous n'avons pu trouver nulle part le lieu ni la date de sa naissance, et ce n'est que d'après son ancien camarade, Mayeur de St-Paul (voy. ce nom), que nous rapporterons quelques détails relatifs à ses premières années. C'est dans ses deux volumes de l'*Espion du boulevard du Temple*, imprimés à la vérité sans nom d'auteur, en 1781 et 1783, que Mayeur l'a traité assez mal. Ribié n'a pas dû l'ignorer, et le silence qu'il a gardé avec ce trop véridique ami, l'indulgence dont il a toujours usé envers lui prouvent que, n'ayant rien à dire pour sa justification, il avait jugé plus prudent de vivre en paix avec un homme dont il fut longtemps encore le camarade. Ribié, né vers 1755, eut pour père un joueur de marionnettes. Après avoir essayé de divers métiers, il fut engagé au théâtre des Associés, que dirigeait alors Beauvisage, un des prédécesseurs de Prévost (voy. ce nom). En 1778, Ribié passa au théâtre des Grands danseurs du roi, fondé et dirigé par Nicolet ; mais il n'y fut d'abord que commissionnaire, aboyeur et vendeur de contremarques, qui lui servaient quelquefois pour voir une partie du spectacle. Comme il joignait à

l'instinct dramatique beaucoup d'intelligence et d'audace, il parvint au bout d'un an à être chargé de quelques petits rôles, et débuta par celui d'Arlequin dans le *Grand festin de Pierre*, après avoir toutefois, par ordre du directeur, rendu ses hommages à l'acteur qui représentait don Juan et reçu ses conseils. Son inconduite l'aurait bientôt mis dans la nécessité de quitter le théâtre si Nicolet ne l'eût déjà regardé comme un sujet utile. Il reparut sur la scène dans *On fait ce qu'on peut*, de Dorvigny ; dans *Pourquoi pas ? ou le Roturier parvenu*, de Plancher-Valcour (voy. ce nom), et les succès qu'il obtint déterminèrent Nicolet à l'engager pour quatre mille francs par an. Ribié devint bientôt un des meilleurs comiques des théâtres forains ; mais sa conduite privée laissait à désirer sous plus d'un rapport. Bientôt il devint auteur dramatique en donnant au théâtre de Nicolet son premier ouvrage, *le Bon seigneur, ou la Vertu récompensée*, drame en un acte, en prose, 1782, in-8° ; mais Mayeur l'accuse d'avoir volé cette pièce et d'avoir cherché à se justifier en s'appliquant le sens moral d'une fable de madame Favart, la *Jeune fauvette*, qui apprend à chanter en entendant les autres oiseaux. Du reste, Mayeur ne dit pas, et les almanachs des spectacles, les biographies et autres ouvrages, tels que le *Monde dramatique*, dans lequel M. Dumersan a donné une notice sur Ribié, ne nous apprennent pas quand et comment il avait pu devenir auteur dramatique, n'ayant reçu aucune éducation dans sa première jeunesse. Nous croyons qu'il n'a fourni que l'idée et le plan des pièces représentées ou imprimées sous son nom, et que la rédaction en appartient à des collaborateurs inconnus. Il donna encore au théâtre de Nicolet : la *Correction villageoise, ou les Bons parents*, pantomime en vers libres (avec L. M., 1783, in-8°) ; les *Deux petites sœurs*, 1784. En 1785, il donna *Polichinelle protégé par la fortune*, en trois actes, et il y joua le premier rôle, avec la voix enrouée, au moyen de la pratique ; en 1786, *l'Oncle et le neveu, amateurs de comédie*, en un acte, où l'auteur jouait plusieurs rôles ; le *Héros américain*, pantomime en trois actes, mêlée de dialogues, danse, musique, remise en mélodrame en 1805 (avec Destival), pour le théâtre de la Cité. Ribié y jouait le jeune Inca, dans le genre pathétique. Il avait fait entrer dans le dialogue un grand nombre de vers de la tragédie des *Scythes*, par Voltaire, mais en escamotant fort adroitement les rimes. Il donna encore le *Bombardement de la ville des Arméniens, ou les Princes infortunés*, pantomime en trois actes ; *Prométhée, ou la Boîte de Pandore*, mélodrame imité de l'opéra de Voltaire ; l'*Avantageux*, comédie en un acte, où l'auteur jouait parfaitement le premier rôle ; *Richard Cœur-de-lion*, pantomime héroïque en trois actes, Rouen, 1788, in-8°. Il remplissait en outre l'emploi des Arlequins depuis que Salé, qui les

jouait s'était rendu entrepreneur du théâtre des Associés. Au printemps de 1791, Ribié partit avec une troupe, dans laquelle figuraient Mayeur, Talon, les demoiselles Forest et St-Quentin, pour aller tenter fortune dans les colonies françaises; mais l'état de désorganisation où il les trouva ayant déjoué ses espérances, il revint au Havre à la fin de la même année, avec Talon et mademoiselle Forest, qu'il épousa depuis, et il obtint d'y donner quelques représentations. Faute d'acteur pour remplacer, dans *Guillotín du Père-Duchêne*, Mayeur, qui l'avait quitté pour aller à Bordeaux, Ribié confia ce rôle à Brunet, qui faisait alors partie de la troupe du Havre, et dont il fut si content qu'il l'engagea dans la sienne en payant un dédit au directeur Bourdon-Neuville, avec lequel il s'associa bientôt pour fonder à Rouen un théâtre des Variétés sur l'emplacement d'un ancien jeu de paume. Après avoir donné pendant six mois des représentations à Amiens et à Caen, il revint à Rouen, lorsqu'on eut achevé la construction de la nouvelle salle, dont l'ouverture eut lieu en février 1793 et fit tort aux recettes du grand théâtre. Doué d'une taille et d'une physionomie assez avantageuse, d'un organe sonore et flexible, et surtout de beaucoup d'audace et d'aplomb, Ribié avait la prétention d'égaliser les premiers sujets du Théâtre-Français et de réussir dans les deux genres de la comédie: aussi le voyait-on jouer le *Misanthrope* et le *Ménage du savetier*, *Alceste à la campagne* et le *Réveil du charbonnier*. Malgré son caractère ardent, il ne passa jamais pour démagogue; mais, dénoncé comme modéré, il fut forcé de se faire recevoir à la société populaire de Rouen, et de se joindre aux provocateurs de la fête funèbre, célébrée en novembre 1793, pour réhabiliter la mémoire de son camarade Bordier, pendu en 1789 dans cette ville, avec un jeune avocat de Lisieux, comme chefs d'une émeute (*voy. BORDIER*). Ribié fit jouer à Rouen le *Chacot de Beauvais*, fait historique en un acte et en prose, 1794, in-8°. Après le 9 thermidor, il fut dénoncé comme révolutionnaire: on envahit son théâtre, on demanda sa tête, on le chercha vainement partout. Il était caché dans le pli du rideau d'avant-scène, qui ne se relevait qu'à moitié. Alors il rompit sa société avec Bourdon-Neuville, et revint à Paris, où il prit à bail en 1795 le théâtre de la veuve Nicolet, auquel il substitua le nom de théâtre d'Emulation à celui de théâtre de la Gaîté. Il eut pour principaux camarades Cammaille St-Aubin, Corsse, les demoiselles Tabraise et Forest. Il y donna avec le premier le *Moine*, comédie en cinq actes, en prose, 1797, in-8°, pièce fameuse qui fit courir tout Paris; avec Gabiot de Salins, *l'Enfant du bonheur*, mélodrame-féerie en quatre actes, 1797, in-8°, qui n'eut pas moins de vogue en 1798, et lorsqu'il reparut, en 1805, sur le théâtre de la Cité. Ribié continua de jouer sur celui qu'il dirigeait

les rôles comiques et à travestissement créés par Volange. En 1798, il entreprit de ressusciter le théâtre de la rue de Louvois, dont l'ouverture eut lieu le 16 avril par le *Moine*, précédé d'un prologue joué par Corsse et Tiercelin. Il y créa d'une manière très-originale le rôle de perruquier gascon, dans le *Mariage du capucin* de Pelletier-Volmeranges, et il y donna (avec Cammaille St-Aubin) *Marguerite, ou les Voleurs*, drame en un acte, en prose, 1798, in-8°; les *Chinois, ou Amour et nature*, pantomime dialoguée en trois actes, en prose, 1800, in-8°, et avec d'autres collaborateurs, *Kanko*, pantomime, mais non pas le *Chaudronnier de Saint-Flour*, comédie-vaudeville qui n'est pas de lui et où il n'avait pas de rôle. Chargé de deux entreprises, Ribié avait encore pris celle de l'Elysée-Bourbon pour y donner des fêtes, et on le voyait arpenter Paris dans un brillant équipage attelé de deux chevaux blancs; mais il ne tarda pas à éprouver la vérité du proverbe: « Qui trop em-brasse mal étreint. » Forcé en 1799 d'abandonner à Coffin-Rosny et à Martin la direction de son théâtre, qui reprit le titre de théâtre de la Gaîté, il renoua successivement aux deux autres entreprises et ouvrit en 1801 le théâtre de la Cité. Il y monta la même année: *l'Homme de feu, ou Ilare et Zulmé*, pantomime dialoguée en trois actes; les *Vierges du soleil*, pantomime dialoguée en trois actes, in-8°; *l'Homme vert, ou les Epreuves de l'amour*, pantomime en trois actes, précédée d'un prologue par M. René Périn, in-8°; (avec le même) *Kosmouk, ou les Indiens à Marseille*, comédie en cinq actes, en prose, traduite de Kotzebue et arrangée pour la scène française, in-8°; *Kokoli*, pièce très-bouffonne; en 1804, *Petis-Pot, ou les Bouchers et les charbonniers*, parodie de *Typpo-Saïb*, à trois intermèdes, à grand spectacle, in-8°; (avec Pompiigny) la *Lampe merveilleuse*, mélodrame-féerie en trois actes, in-8°; en 1805, *Geneviève de Brabant*, mélodrame en trois actes, in-8°. Après une exploitation peu avantageuse, Ribié quitta le théâtre de la Cité, en 1806, et retourna à celui de la Gaîté, qui avait languï sous la direction de Coffin-Rosny et de Martin. Il en prit l'administration par un bail avec la veuve Nicolet, et y ramena d'abord la foule par ses mélodrames et ses féeries. Il y donna en 1806 *Samson; ou la Destruction des Philistins*, mélodrame en cinq actes, en vers, mis en scène d'après la pièce de Romagnesi; (avec D. V.) *la Femme sans tête et la tête sans corps*, en trois actes, imité de l'italien; en 1807 (avec Martainville), le *Pied de mouton*, la *Tête du diable* et le *Flambeau de l'amour*; en 1808 (avec le même), la *Queue du diable*, trois mélodrames imprimés in-8°; (avec Frédéric) la *Queue de lapin*, mélodrame-arlequinade, féerie comique en trois actes, 1808, in-8°. Mais, malgré les succès et l'intelligence de Ribié, ses frais de mise en scène, ses prodigalités et le désordre

de sa conduite l'empêchèrent de remplir ses engagements avec la veuve Nicolet. Par suite d'un procès qu'il perdit, il vit son bail résilié à la fin de 1808, et le théâtre de la Gaîté fut administré par Bourguignon, gendre de la propriétaire. Après avoir éprouvé toutes les chances de la fortune, Ribié parut, dit-on, quelque temps sur le théâtre de la Porte-St-Martin; mais nous ne savons trop à quelle époque, car ce théâtre avait été l'un des spectacles supprimés par le décret impérial de 1807, et ne fut ouvert que passagèrement en 1810 et 1811, sous le titre de Jeux-Gymniques. Ribié y joua les *Pointus*, les rôles de Volange à travestissement, où il était inimitable; mais il n'y resta pas longtemps. Il joua aussi sans doute en province; puis, possédé par le démon des entreprises, il partit avec une troupe pour les colonies françaises, et l'on n'a plus reçu de ses nouvelles. On croit qu'il mourut à la Martinique; mais on ne sait en quelle année, et ce n'est que dans l'*Almanach des spectacles* de Barba, pour 1834, qu'il est cité parmi les comédiens morts en 1830. A—T.

RIBIT (JEAN), en latin *Ribittus*, philologue sur lequel on n'a pu recueillir que des renseignements très-incomplets, florissait vers le milieu du 16^e siècle. Quelques biographes disent qu'il était de Savoie; mais Conrad Gesner, son ami le plus intime, lui donne le titre de Français (*natione Gallus*). Il était très-savant dans les langues anciennes, et il remplaça Gesner, vers 1541, dans la chaire de grec au collège de Lausanne. Ribit a traduit en latin quelques opuscules de Xénophon : le *Traité des impôts*, ou *Moyen d'augmenter les revenus de l'Attique*; *Hipparque*, ou *Du gouvernement de la cavalerie*, et le *Sympose*, ou *Banquet des philosophes*. Ces versions de Ribit ont été insérées dans les éditions grecques et latines des œuvres de Xénophon. On lui doit une édition grecque de Lucien, Bâle, Isingrin, 1545, 2 vol. in-8°, avec une préface latine, dans laquelle il apprécie avec autant de goût que d'érudition le mérite de cet écrivain, qu'il conseille de mettre entre les mains des jeunes gens. Il a traduit en latin un recueil de sentences tirées des Pères grecs, par Antoine, surnommé *Melissa*, moine du 9^e ou 10^e siècle. Gesner publia cette version avec celle qu'il avait faite lui-même d'un recueil du même genre, d'un inoïne nommé Maxime, sous ce titre : *Sententiarum sive capitum theologicorum præcipue ex sacris et profanis libris, tomus tres*, Zurich, 1546, in-fol.; Anvers, 1560, in-12. Enfin on a de Ribit deux opuscules : *Explanatio loci ad Hebræos 7 : lex nihil perfecit*, Bâle, 1554, in-8°; — *Disputatio an Judas cænæ Domini interfuerit*, ibid., 1555, in-8°. On conserve, parmi les manuscrits de la bibliothèque de Paris, sous le n° 8641, un *Recueil de lettres* de J. Ribit à ses amis, presque toutes en latin et la plupart datées de Lausanne; il y en a en français et en grec : le tout forme un petit volume

in-4°. On ne sait sur quel fondement Fabricius (*Biblioth. græca*, t. 8, p. 822) dit que Ribit était Savoisien : rien ne l'indique dans les titres et dans les préfaces de ses ouvrages, où l'on voit qu'il habitait Lausanne et Zurich. L'Estoile, ou du moins un de ses éditeurs (1), parle d'un Jean Ribit, professeur de théologie à Genève et qui fut le père du fameux empirique Roch Lebaillif, sieur de la Rivière, premier médecin de Henri IV (roy. RIVIÈRE), peut-être est-ce le même personnage; cependant on ne trouve point ce nom dans la liste des professeurs qu'a donnée Picot, à la tête de son *Histoire de Genève*, 3 vol. in-8°. W—s.

RIBOUD (THOMAS-PHILIBERT), magistrat et archéologue, né à Bourg le 24 octobre 1755 d'une famille ancienne dans la magistrature, termina ses études à seize ans et à dix-neuf fut reçu avocat au parlement de Dijon. De 1774 à 1778, il exerça au barreau de Lyon, ce qui ne lui fit pas négliger les sciences et les lettres. Il fonda avec Delandine, Gerson et Geoffroy, la *Société littéraire* de Lyon, où il lut divers morceaux de prose et de poésie. Nommé à vingt-quatre ans procureur du roi au présidial de Bourg et subdélégué de l'intendant de Bourgogne en Bresse, il dirigea, de 1779 à 1791, l'administration de tout le pays et déploya pendant ces douze années une remarquable activité d'esprit. La modération de ses opinions politiques se manifesta dès la tenue des états de Bresse, les 23 et 24 avril 1781. Elles étaient déjà empreintes de ce patriotisme éclairé qui le préserva constamment des excès. Quelle que fût l'importance de ses fonctions, il s'occupait encore de poésie jusqu'en 1784. On sait que la plupart des pièces fugitives qu'il a composées mériteraient d'être tirées du portefeuille où sa modestie les laissa enfouies. En 1783, il fonda la *Société d'émulation de Bourg en Bresse*, aujourd'hui *Société d'émulation de l'Ain*. C'est à tort qu'on a fait honneur de cette fondation à Lalande, en la considérant comme une réorganisation de la société fondée en 1755 par cet astronome. La plupart des écrits que Riboud lut aux premières réunions de cette assemblée furent insérés dans le *Journal des savants* et dans le *Journal de physique de Dijon*. Il fut bientôt en rapport avec les hommes érudits, et diverses académies s'empressèrent de lui envoyer le diplôme de correspondant. En 1785, il publia l'*Eloge d'Agnès Sorel*. En 1787, il présida l'assemblée générale des notables de la province et l'ouvrit par un *Discours sur l'administration ancienne et moderne de la Bresse*. Le 23 mai 1789, les trois ordres du bailliage de cette province se réunirent à Bourg. Thomas Riboud prononça deux discours, l'un à l'ouverture, l'autre à la

(1) *Journal de Henri III*, t. 5, p. 394, Remarque sur le chapitre 2 de la *Confession de Sancy*. Voyez l'*Anti-Cavalier genevois*, imprimé en 1806, p. 42, où ce qui est dit de J. Ribit paraît extrait des registres de l'université.

clôture de l'assemblée. A cette époque où les esprits commençaient à fermenter, il sut garder une sage mesure, tout en demandant la réforme des abus. Il fut nommé par l'assemblée électorale procureur général syndic du département de l'Ain au mois de mai 1790; et envoyé, en 1791, à l'assemblée législative, il y figura comme membre du comité d'instruction publique; mais il n'était pas dans une sphère qui convint à ses idées d'ordre et de modération. De retour à Bourg, il sollicita et obtint un décret de la convention qui déclara l'église de Brou monument national. C'est un grand service qu'il rendit aux arts. Poursuivi par Albitte (*voy.* ALBITTE et POPULUS), il fut incarcéré en 1794, et on l'eût compté parmi les victimes de la terreur, si le 9 thermidor n'était venu le rendre à la liberté. Retiré à la campagne, il vivait au milieu de sa famille et des beaux arbres fruitiers qu'il avait plantés, lorsqu'il fut rappelé en l'an 4 aux fonctions de commissaire du directoire exécutif près l'administration centrale. Il fut destitué après le 18 fructidor an 5; mais, l'année suivante, il fut élu au conseil des Cinq-Cents, où il présenta un projet sur les moyens de rendre les incendies plus rares, et où sa voix s'éleva énergiquement contre la suppression de l'école polytechnique. Obligé, comme ses collègues, d'évacuer l'orangerie de St-Cloud, il revint à Bourg professer l'histoire philosophique à l'école centrale de l'Ain. Bientôt rappelé dans la magistrature, il siégea successivement à la cour d'appel de Lyon, puis à Bourg, en qualité de président du tribunal criminel. Il fut aussi pendant quelques années président de chambre à la cour impériale de Lyon. C'est à cette époque qu'il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur. — De 1806 à 1815, il fit partie du corps législatif. Secrétaire de la commission de législation, il rédigea, dans les sessions de 1808, 1809 et 1810, les procès-verbaux de tous les travaux de cette commission sur le code d'instruction criminelle et le code pénal. On les trouve écrits de sa main dans un registre déposé aux archives du corps législatif. — Dans les cent-jours de 1815, il fut nommé représentant; mais son élection fut arguée de nullité dans la séance du 13 juin 1815 et renvoyée à l'examen d'une commission sur la proposition de M. Sauzet. Les événements amenèrent la dissolution de la chambre avant qu'une décision pût être prise à cet égard, et Riboud regretta sans doute sa démarche. Pour la première fois il avait manqué de prévoyance. Il revint alors à Bourg et ne quitta plus la Bresse. Il vécut paisiblement dans sa maison de campagne de Jasseron et mourut le 6 août 1835, âgé de 80 ans. — Outre ses poésies et beaucoup d'autres manuscrits, il a laissé de nombreux écrits, mais tellement disséminés qu'il est presque impossible de les réunir. La plupart de ses mémoires sur l'administration et la législation ont été imprimés par ordre des

assemblées; ceux sur l'agriculture ont été insérés dans le journal de la société d'émulation; ceux qui concernent l'histoire et l'archéologie ont été publiés soit dans le *Journal des savants*, soit dans le *Journal de physique de Dijon*, et le plus grand nombre à la suite des *Annuaire*s de l'Ain; d'autres ont été imprimés isolément. Voici les titres des principaux : *Mémoire sur la topographie du département de l'Ain* (Annuaire de l'Ain, an 9); — *Recherches sur les substances inflammables* (Annuaire de l'an 12); — *Essai sur la minéralogie* (Bourg, 1807); — *Observations sur le cours et la perte du Rhône* (Bourg, 1812); — *Mémoire historique et statistique sur la ville de Bourg* (Annuaire de l'an 10); — *Dissertation sur l'ancienneté de cette ville* (Bourg, 1810); — *Recherches sur l'origine, les mœurs et les usages de quelques communes voisines de la Saône* (Annuaire de 1806); — *Mémoire sur les monuments d'Izernore* (Annuaire de l'an 11); — *Indication générale des monuments et antiquités du département de l'Ain* (Statistique de 1808 et Annuaire de 1810); — *Recherches sur les vestiges de monuments découverts dans la démolition de la prison de Bourg* (1^{re} partie, Bourg, 1817; 2^e et 3^e, Annuaire de 1819 et 1820); — *Considérations sur les monuments anciens et modernes du territoire de Brou* (Annuaire de 1823); — *Etudes de l'histoire du département de l'Ain par l'observation des monuments*, etc. (Annuaire de 1824, 1825 et 1827). M. E. Milliet a publié une *Notice sur Riboud*, Bourg, 1838, in-8°, et M. P. Leduc : *Riboud et la société littéraire de Lyon de 1778*, Lyon, 1852, in-12. Z.

RIBOUTTÉ (CHARLES-HENRI), chansonnier, naquit à Commercy le 10 octobre 1708. Un seul quatrain valut à St-Aulaire l'immortalité académique; pourquoi le chanson des *Souhaits*, si populaire pendant plus d'un siècle, n'a-t-elle pas sauvé son auteur de l'oubli ou du dédain des biographes, nos prédécesseurs? Les ingrats avaient sans doute chanté eux-mêmes ou entendu chanter : *Que ne suis-je la fougère* (1)? sans accorder la moindre attention à l'auteur, qu'ils ne cherchaient même pas à connaître. Le souvenir de son œuvre ne s'est conservé que dans les théâtres où se joue le vaudeville. Une tradition constante y a naturalisé l'air de la chanson, qui s'adapte parfaitement à quelques couplets de facture moderne. Fils d'un maréchal ferrant des équipages du prince de Vaudemont, Riboutté respira de bonne heure l'air contagieux d'une petite cour. Quelques folies de jeunesse déterminèrent sa famille à le priver quelque temps de sa liberté. Comme la fauvette, le joyeux reclus chanta dans sa prison. Il n'en sortit que pour donner cours à des couplets satiriques qu'il avait composés contre le beau sexe

(1) Cette chanson, souvent réimprimée, a été insérée, avec la musique gravée, dans l'*Anthologie française* (par Monnet), Paris, in-8°, t. 2, p. 261-263.

de sa ville natale. Afin de le soustraire au ressentiment des familles outragées, on l'envoya à Paris, où son caractère aimable et gai lui fit beaucoup d'amis. Aidé par eux, il vit la fortune lui sourire et parvint à un emploi de contrôleur des rentes, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1740. Il a composé un grand nombre de chansons disséminées dans les recueils du temps ou restées manuscrites. Celle qui eut le plus de vogue, après les *Souhaits*, est l'*Ambition de l'Amour*. On trouvera des détails plus circonstanciés sur la jeunesse de Riboutté dans l'excellente *Histoire de la ville et des seigneurs de Commercy*, par M. Dumont, avocat à St-Mihiel (Bar-le-Duc, 1843, t. 3, p. 406). Quoi qu'en aient dit les éditeurs du *Recueil des chansons populaires*, 1843, in-8°, Riboutté n'est pas le père de l'auteur de l'*Assemblée de famille* (voy. l'article suivant). Il y a lieu de croire cependant qu'ils appartiennent à la même famille. L—M—X.

RIBOUTTÉ (FRANÇOIS-LOUIS), auteur dramatique, né à Lyon vers 1770 d'une famille de commerçants, la même probablement que celle du précédent, y fit de bonnes études qu'il acheva lorsque la révolution commença. Il s'en déclara partisan, mais avec modération. Il vint à Paris en 1795. Riboutté se joignit à la *troupe dorée*, comme on l'appelait, et en même temps il fut agent de change. Après quelques années d'exercice dans cette profession, il vendit sa charge afin de s'occuper plus spécialement de littérature, et continua néanmoins de se livrer à quelques opérations financières qui lui réussirent à merveille. Riboutté mourut en 1834. Ses ouvrages dramatiques sont : 1° l'*Assemblée de famille*. Cette comédie eut un succès marqué, suivant le compte qui en fut rendu, en 1810, par le jury de l'Institut; c'est un tableau de mœurs qui ne manque ni de vérité ni d'intérêt, avec une action faiblement intrigquée, mais qui attache doucement et qui n'a jamais rien de choquant; mais on n'y trouve ni originalité d'idées, ni vers comiques, ni traits de caractère ou de mœurs fortement prononcés. Le style en est naturel et correct, mais faible et sans poésie. 2° le *Ministre anglais*, comédie en cinq actes et en vers (1), 1812, in-8°, qui eut peu de succès; 3° la *Réconciliation par ruse*, comédie en un acte qui n'eut pas même l'honneur de l'impression; 4° l'*Amour et l'ambition*, comédie en cinq actes et en vers, 1822, in-8°, où sont intercalées plusieurs scènes du *Ministre anglais*; 5° le *Spéculateur, ou l'Ecole de la jeunesse*, comédie en cinq actes et en vers, 1826, in-8°. Cette pièce est, après l'*Assemblée de famille*, celui des ouvrages de Riboutté qui a eu

le plus de succès. 6° (Avec Souriguières) l'*Enfant prodigue*, opéra en trois actes et en vers, Paris, 1811, in-8°. Riboutté avait présenté, en 1821, au grand Opéra un *Philoctète*, qui avait été admis, mais qui n'a pas été joué. M—D j.

RICANTE (don), jeune Américain, fut une des premières victimes des guerres qui amenèrent l'indépendance des colonies espagnoles dans l'Amérique du Sud. Il était né à Santa-Fé en 1792 d'une famille distinguée. S'étant associé dès le commencement aux périls et aux efforts de Ribas et de Bolivar, il fut chargé par ce dernier, dans le mois de mars 1814, de faire une diversion pour favoriser la défense de San-Matteo (voy. BOLIVAR et RIBAS). Ricante prit position dans une maison dont il fit une espèce de fort, et il repoussa avec beaucoup d'énergie les attaques du général espagnol Bovès. Mais après cinq jours d'une défense héroïque, n'ayant plus ni vivres ni munitions, et voyant sa troupe réduite de plus de moitié tandis que l'armée ennemie augmentait sans cesse, il fit ramasser dans la même pièce toutes les poudres qui lui restaient, puis ayant réuni ses soldats, il leur annonça que son intention irrévocable était de se faire sauter, préférant ce genre de mort à celle que Bovès ne manquerait pas de lui faire subir s'il s'emparait vivant de sa personne. Il leur laissa à tous la liberté de s'éloigner, leur ouvrit pour cela les portes de la forteresse, et dès qu'il fut resté seul, il mit le feu aux poudres et fut ainsi un des premiers martyrs de l'indépendance américaine. Ricante avait à peine 22 ans. M—D j.

RICARD (JEAN-MARIE), né à Beauvais en 1622, fut un des plus célèbres avocats du parlement de Paris. Il n'avait pas une grande facilité pour la plaidoirie orale, mais en fait de consultations et d'arbitrages, c'était une des lumières du barreau, et l'on citait ses décisions comme une autorité. Sa modestie et son désintéressement égalaient son profond savoir et lui avaient concilié l'estime des magistrats et de ses confrères. Il mourut en 1678, après avoir publié d'excellents ouvrages de droit que son fils, avocat comme lui, fit réimprimer avec des augmentations posthumes. Denis Simon y ajouta des notes. Les principaux sont : 1° *Commentaire sur les coutumes de Senlis, Clermont et Valois*, plusieurs fois réimprimé, entre autres avec les commentaires de Bouchet, Paris, 1703, in-4°; 2° *Coutumes d'Amiens avec commentaire et un discours où il est parlé de la coutume locale de Gerberoy, avec des notes de Ch. Dumoulin*, Paris, 1661, in-12; nouv. édit., Abbeville, 1781, in-12. Ce commentaire a été inséré dans le premier volume du *Coutumier de Picardie* (Paris, 1726, 2 vol. in-fol.). On a remarqué que Ricard, dans l'explication des coutumes, a trop suivi le droit romain, qui était peu propre à lever les difficultés d'une législation puisée dans les mœurs françaises. 3° *Traité des donations entre vifs et testamentaires*, ouvrage important qui a joui d'une grande célé-

(1) L'auteur ne fut pas nommé, quoiqu'il eût été demandé. Geoffroy continua de lui être favorable : « On remarque dans cette pièce une grande et noble conception, un beau caractère, un tableau fidèle des chagrins inséparables de la grandeur, une instruction salutaire et consolante pour les particuliers qui s'affligent de leur obscurité, etc. » (*Cours de littérature dramatique*, t. 4, p. 420.) L—M—X.

brité. On rapporte que les juges le faisaient souvent placer sur leur bureau afin de le consulter et de motiver leurs arrêts d'après les règles qu'il indique. Les juriconsultes étrangers en ont parlé aussi avec éloge. Il a été réimprimé plusieurs fois après la mort de l'auteur avec des augmentations, 1685, 1692, 1707, 1713, 1734, 1754, 2 vol. in-fol. La *Coutume de Senlis* est jointe à quelques éditions. Les *Œuvres* de Ricard, contenant le *Traité des donations entre vifs et testamentaires*, la *Coutume de Senlis*, les *Traités du don mutuel, des dispositions conditionnelles, des substitutions, de la représentation et du rappel*, etc., ont été imprimées en 1701, 1713, 1730, 1734, 1754, 2 vol. in-fol. L'édition de Clermont-Ferrand, 1783, 2 vol. in-fol., avec les additions de Duchemin et des notes de Bergier, est fort estimée; mais elle est rare parce que, dit-on, presque tous les exemplaires furent mis à la rame dans le commencement de la révolution sous prétexte que les changements apportés à la législation française rendraient inutiles tous les anciens livres de jurisprudence.

P—RT.

RICARD (DOMINIQUE), chanoine honoraire d'Auxerre, naquit à Toulouse, le 23 mars 1741, de parents pauvres, qui le confièrent à un religieux de cette ville, pour diriger sa première jeunesse. Entraîné par un goût dominant vers l'étude, Ricard devint, en quelque sorte, son propre ouvrage. Il était bien jeune encore, et déjà reçu bachelier à l'université de Toulouse, lorsqu'il fut nommé professeur d'éloquence au collège d'Auxerre. En 1766, à peine âgé de vingt-cinq ans, il fut choisi pour prononcer l'éloge funèbre du Dauphin, en présence de toutes les autorités de la ville. Cet *Eloge* fut imprimé la même année à Auxerre, in-4°. En 1770, l'abbé Ricard prononça, devant les magistrats et le clergé de la même ville, un discours latin sur le mariage du nouveau Dauphin (depuis Louis XVI). Ce discours éloquent, dans lequel on trouve d'excellentes maximes d'Etat, et des portraits habilement tracés de plusieurs souverains et ministres du temps, fut imprimé à Auxerre, in-4°, sous ce titre : *Oratio gratulatoria in Nuptias*, etc. Les querelles religieuses qui, depuis un siècle, agitaient le clergé, la cour et le parlement, étendirent leur funeste influence sur le collège d'Auxerre qui ne tarda pas à être supprimé. L'abbé Ricard vint se fixer à Paris, où il se chargea de l'éducation du fils du président de Meslay. Les ouvrages des anciens avaient toujours eu pour l'abbé Ricard un charme inexprimable. Il regardait les auteurs modernes comme des héritiers qui faisaient valoir le fonds qu'on leur avait laissé, qui le retravaillaient sans cesse, et dont l'art consistait moins à créer de nouvelles richesses, qu'à s'approprier, souvent avec avantage, celles de leurs devanciers. Aucun des grands auteurs de la Grèce et de Rome ne lui fut étranger; mais Plutarque était devenu son ami; il le

relisait sans cesse, comme s'il eût retrouvé son propre caractère et ses mœurs dans le sage de Chéronée. Bientôt il conçut le projet de le traduire en entier; et parmi les savants dont les conseils l'encouragèrent, nous citerons madame de la Ferté Imbault, qui avait extrait de Plutarque un recueil de maximes, bien digne des honneurs de l'impression. Il n'existait d'autre traduction complète des œuvres morales que celle d'Amyot. Sans doute la réputation de cet auteur, qui écrivait un siècle avant que la langue française eût été fixée, pouvait effrayer un nouveau traducteur. Mais, si la naïveté charmante du langage d'Amyot peut plaire encore, de nos jours, aux oreilles accoutumées à la prose de Pascal et de Fénelon, et sensibles à l'harmonie des vers de Racine et de Despréaux, il faut avouer qu'une lecture suivie de Plutarque n'est pas soutenable en une langue déjà vieillie dans l'expression et dans le tour, et qu'on ne peut souvent entendre qu'à l'aide d'un vocabulaire. D'ailleurs, il ne faut pas oublier qu'Amyot travailla sur des éditions grecques dont le texte était si fautif, que Meziriac (dit Pellisson dans son *Histoire de l'Académie française*), avait remarqué « en divers passages » sages de la traduction d'Amyot, jusqu'au nombre de deux mille fautes très-grossières, de « diverses sortes. » C'est donc Amyot, et non Plutarque, qu'on aime à lire dans cette antique version, dont le style semble avoir un charme qui subsiste toujours. Dans le siècle de Louis XIV, deux académiciens (Tallemant et Dacier) pensèrent que les *Vies* de Plutarque pouvaient encore être traduites avec succès. Mais la version de Tallemant ne fut pas plus fidèle que celle du grand aumônier de Charles IX; et la dureté de sa plume le fit appeler par Despréaux : *Le sec traducteur du français d'Amyot*. Quant à la version de Dacier, elle fut reconnue plus exacte; mais, écrite sans chaleur et sans vie, elle justifie ce mot, « qu'il connaissait tout des anciens, hors la grâce et la finesse. » Une bonne traduction de Plutarque manquait donc encore à la littérature française, lorsque, vers la fin du 18^e siècle, l'abbé Ricard se sentit la force de l'entreprendre. Il travailla sur des éditions plus correctes et eut à sa disposition les manuscrits précieux que Louis XIV avait fait acheter à grands frais, dans le Levant, et qu'on trouve à la bibliothèque de Paris. Le premier volume des *Œuvres morales* parut en 1783 : « J'ose vous prédire, lui écrivit Dusaulx, traducteur de « Juvénal, que vous ferez glorieusement la « carrière immense dans laquelle vous vous êtes « jeté avec tant de courage. On dira, quelque « jour, le *Plutarque de Ricard*, comme on a dit « jusqu'à présent le *Plutarque d'Amyot*. » La traduction entière des *Œuvres morales* (17 vol. in-12) ne fut terminée qu'en 1795. Les quatre premiers volumes des *Vies* furent imprimés aux frais de l'abbé Ricard, dans les temps difficiles

(1798-1799). Ce ne fut qu'après vingt années d'un travail opiniâtre qu'il termina, avec sa vie, la version entière de son auteur, en 30 volumes in-12. Les tomes 5 et 6 des *Vies* parurent en 1802. Les tomes 7 à 13 et dernier furent livrés au public après sa mort (1803). Les notes qui accompagnent partout le texte de Plutarque, sont une mine féconde de saine critique et d'érudition ménagée avec goût. Plutarque avait jugé trop sévèrement quelques écrivains de l'antiquité, surtout les poètes les plus célèbres : Ricard n'a pas craint de réformer les jugements trop passionnés du philosophe de Chéronée. Les notes qui sont jointes aux traités obscurs et difficiles sur les *Oracles* et sur l'*Inscription du temple de Delphes*, suffiraient pour faire apprécier la vaste et sage érudition du traducteur. Les amis de l'abbé Ricard reconnurent qu'il s'était peint lui-même, sans le vouloir, en traçant le portrait de Plutarque, dans l'excellente *Vie* de cet écrivain, qui, après avoir écrit celles de tant d'hommes célèbres, n'avait pas jusqu'alors trouvé un historien digne de lui : « Il conserva toujours, dit « Ricard, la modération dans la sagesse, qualifiée rare et si difficile. Il n'enseigna qu'une « philosophie douce et raisonnable, indulgente « avec fermeté, conciliante sans mollesse, invariable dans ses principes, mais accommodante sur les défauts ; qui ne transige jamais « avec les passions, mais qui ménage l'homme « faible pour gagner sa confiance et le mener « à la vertu par la persuasion. » Si tel fut Plutarque, tel fut aussi Ricard. Jamais Plutarque ne fit, entre les grands hommes de l'antiquité dont il a écrit la vie, un parallèle plus juste et plus frappant que celui qu'on pourrait tracer entre lui-même et son traducteur. L'abbé Ricard employa les moments de loisirs que lui laissait la trop lente impression de son *Plutarque*, à composer un poème de la *Sphère*, qui lui assigne une place distinguée parmi nos poètes didactiques. Il eût pu, sans doute, répandre plus d'intérêt dans ses épisodes et rompre avec plus d'avantage la monotonie du sujet. Ses vers ne sont pas toujours assez châtiés : on aperçoit partout un travail trop facile ; mais assez souvent les descriptions brillent d'une force poétique, qui n'est jamais sacrifiée à l'exactitude. Tout ce que la science a de technique et de rebutant pour l'oreille s'embellit ordinairement par le style et prend la couleur et l'harmonie qui paraissent ne pouvoir lui convenir. C'est au milieu des orages de la révolution que, cherchant à la campagne un asile, du repos, une distraction à ses peines, il avait composé ce poème de la *Sphère*, qui fut imprimé à Paris, en 1796, in-8°. De retour dans la capitale, au commencement de 1795, lorsque l'effroi du passé et l'inquiétude du présent auraient pu lui faire redouter l'avenir, Ricard conçut le noble mais téméraire projet de rappeler les Français à la religion de leurs

pères, et publia les douze premiers numéros des *Annales philosophiques, morales et littéraires*, qui parurent d'abord sous le titre de *Journal de la religion et du culte catholique*. Il écrivit avec courage, éleva sa voix dans le sein des tempêtes, eut pour collaborateur l'abbé Sicard, son ami, et pour continuateur M. de Boulogne. On lui doit la publication de deux ouvrages posthumes de Pluquet, sous le titre de *Traité sur la superstition et sur l'enthousiasme*, 1 vol. in-12. On y trouve une notice sur la vie de l'auteur, et une savante analyse de ses ouvrages (roy. PLUQUET). Il avait fait imprimer : en 1789, sans y mettre son nom, une courte brochure in-8° ; *Sur les prophéties de mademoiselle Labrousse*. Il a laissé de nombreux travaux en manuscrit, restés inédits. Il est mort à Paris le 28 janvier 1803. V—VE.

RICARD, lieutenant principal au siège présidial de Nîmes, sa patrie, fut un magistrat recommandable par son intégrité et par ses lumières. Il passa au grand bailliage lors de la formation de cette cour éphémère ; sa conduite et les principes qu'il professa aux approches de la convocation des états généraux lui acquirent une grande popularité, et il fut l'un des députés du tiers état de sa sénéchaussée. A l'assemblée constituante, il siégea constamment au côté droit. Cependant quand ses opinions furent devenues des titres de proscription, il eut le bonheur de ne recevoir aucune atteinte ni dans sa personne, ni dans ses biens. Dans les dernières années de sa vie, il occupa ses loisirs à la composition d'un *Tableau des systèmes philosophiques et politiques du 18^e siècle*, tiré du livre de l'*Esprit des lois*, Nîmes, 1808. Cet écrit peut être considéré comme un acte d'accusation contre Montesquieu. En voici la conclusion : « Que penser, « dit l'auteur, d'un écrivain qui, se donnant « tout à la fois pour jurisconsulte et pour « inspiré, fonda une nouvelle législation sur « un fatalisme destructif de toute religion, de « toute morale, de toute loi et de tout gouvernement? » etc. V. S. L.

RICARD (ETIENNE-PIERRE-SILVESTRE), général français, né le 31 décembre 1771 à Castres, entra le 15 septembre 1791, comme sous-lieutenant, dans le 71^e régiment d'infanterie, où le nomma Louis XVI, devenu roi constitutionnel. Il rejoignit ce corps en Corse et revint bientôt avec lui à l'armée des Alpes. Après avoir fait honorablement les premières campagnes de la révolution, il était colonel aide-de-camp du maréchal Soult lorsqu'il fut nommé général de brigade le 13 novembre 1806, commandant de la Légion d'honneur le 7 juillet 1807, puis autorisé, le 16 avril 1808, à porter la décoration de St-Henri de Saxe. Dans la campagne contre l'Autriche, en 1809, il se distingua en plusieurs rencontres, passa en Espagne l'année suivante, puis revint en Allemagne y faire partie de l'expédition de Russie en 1812. Le 6 juillet, il sauva, avec

un faible détachement, les magasins de Ponuwiez, qui renfermaient trente mille quintaux de farine, et fit 160 prisonniers. Le 1^{er} août, il entra dans Dunabourg après en avoir chassé l'ennemi, et se signala encore à la bataille de la Moskowa, à la suite de laquelle il fut promu au grade de général de division. Dans la campagne de 1813, on le vit combattre avec la plus grande valeur, le 2 mai, à Lutzen, et reprendre le poste important de Kaya, qui fut vivement disputé; ce qui lui valut le titre de comte et celui de grand officier de la Légion d'honneur. Il concourut, dans la campagne de 1814, à la défense du territoire français, se distingua à Montmirail et au village de Marchais, qui fut pris et repris plusieurs fois dans la même journée. Aussitôt après l'abdication de Napoléon, dans les premiers jours d'avril, le général Ricard s'empessa d'envoyer son adhésion au rétablissement des Bourbons; et il fut créé chevalier de St-Louis, puis appelé au commandement de la division militaire de Toulouse. Le maréchal Soult, alors ministre de la guerre, l'ayant envoyé auprès de Talleyrand, au congrès de Vienne, dans les premiers jours de 1815, il se trouvait dans cette ville, lorsque Napoléon, de retour de l'île d'Elbe, reparut sur le territoire français. Avant d'en recevoir la nouvelle, le négociateur français ayant été informé de quelque agitation qui se manifestait en Italie, fit écrire au ministre de la guerre, par le général Ricard, qu'il serait convenable que la France envoyât un corps d'observation sur les frontières de la Savoie. Le ministre Soult s'étant hâté de se conformer à cet avertissement, il arriva que ces troupes se trouvèrent précisément sur la route que Bonaparte avait à parcourir jusqu'à Paris, et comme presque toutes se rangèrent sous son drapeau, il en résulta beaucoup de conjectures contre le ministre. Mais rien de tout cela ne put atteindre Ricard qui, loin de venir se ranger sous le drapeau de son ancien maître, alla rejoindre le roi Louis XVIII à Gand, et ne rentra en France qu'avec ce prince. Créé pair le 17 août de la même année, il fut ensuite commandant de la division militaire de Toulouse, puis de celle de Dijon. Resté pair de France jusqu'à la fin de sa vie, il ne parut plus prendre aucune part aux vicissitudes de la politique. Le soin de sa santé l'avait obligé en 1821 de se retirer au château de Varès, près de Milhau, où il mourut le 6 décembre 1843. On lui a attribué plusieurs écrits qui ne sont évidemment pas de lui. Le seul dont on puisse penser avec quelque vraisemblance qu'il soit l'auteur est intitulé *Fragments de la situation politique de la France au 1^{er} floréal an 5* (1797), in-8°. — Plusieurs militaires de ce nom ont servi avec distinction dans l'armée française.

M—D j.

RICARD (AUGUSTE) dit DE MONTFERRAND, architecte français, naquit à Chaillot près Paris le 4 janvier 1786, et reçut d'abord les leçons de

Percier et Fontaine. Attaché pour son début aux travaux de la Madeleine, il fut obligé en 1813 d'entrer dans les gardes d'honneur, et ne quitta le service qu'après la bataille de Leipsick. En 1816, il partit pour la Russie, recommandé au ministre de la maison de l'empereur Wolkensky. Il fut bientôt nommé architecte du cabinet, et fut notamment chargé, par le prince Labanoff, de la construction d'un palais qui est devenu depuis le ministère de la guerre. Son principal ouvrage est la continuation et l'achèvement de l'église *St-Isaac*, après quarante années de travaux non interrompus. Ce fut en 1817, à la suite d'un concours, qu'il obtint la direction de cette œuvre colossale. On lui doit aussi l'érection de la *colonne Alexandrine*, ordonnée en 1829 par l'empereur Nicolas en mémoire de son prédécesseur. L'inauguration de la colonne Alexandrine, en granit et d'un seul bloc, pesant quatre-vingt onze millions cinq cent soixante mille livres, eut lieu en 1834 en présence de plus de quatre cent mille spectateurs, avec une grande solennité. L'empereur Nicolas, en embrassant notre compatriote, lui dit : « Montferrand, vous vous êtes « illustré. » Son dernier ouvrage, que la mort ne lui a pas permis d'achever, était le monument équestre commandé en 1836 par Alexandre II en souvenir de Nicolas. Ricard est peu connu en France, car toute sa carrière s'est accomplie en Russie, où il avait acquis les plus hauts insignes; il était en outre, depuis 1849, commandeur de l'ordre de Wasa de Suède. *L'Illustration* du 21 août 1858 a reproduit le portrait de Ricard, accompagné d'un article bon à consulter, signé P. Blanchard. Ricard de Montferrand est mort à St-Petersbourg le 11 juillet 1858; il a laissé les ouvrages suivants : *Eglise cathédrale de St-Isaac; description architecturale, pittoresque et historique de ce grand monument*, Paris et St-Petersbourg, 1845-1848, in-fol. avec planches; — *Plans et détails du monument consacré à la mémoire de l'empereur Alexandre*, Paris et St-Petersbourg, 1836, 1 vol. in-fol., avec lith.

B. DE L.

RICARD (AUGUSTE), l'un des plus féconds romanciers français, naquit à Lyon en 1799. Son père était un militaire qui depuis devint général; sa mère, une artiste dramatique. Destiné à la carrière des armes, Ricard entra à l'école de St-Cyr, devint officier de cavalerie et fit la guerre d'Espagne en 1823. Son humeur indépendante, ses opinions libérales lui firent tort. Il quitta le service en 1825, et, dépourvu de fortune, il demanda des ressources à sa plume. Bientôt se succédèrent rapidement une foule de récits où se reproduisaient des scènes de la vie du peuple parisien et de la petite bourgeoisie. C'était le genre de Paul de Kock, et ce n'était pas sans doute destiné à passer à la postérité; mais les désœuvrés de bas étage, les grisettes, les portières dévoraient avec empressement ces fictions parfois un peu gaillardes, toujours écrites

avec beaucoup de facilité, de gaieté et d'entrain. Il y eut donc un véritable succès pour le *Portier*, 1826; — la *Grisette*, 1827; — le *Cocher de fiacre*, 1828; — *Julien, ou le Forçat libéré*, 1828; — la *Vivandière de la grande armée*, 1828; — le *Chauffeur*, 1829; — *Florval, ou le Capucin malgré lui*, 1829; — le *Marchand de coco*, 1829; — la *Sage-femme*, 1830; — le *Drapeau tricolore*, 1830; — *Monsieur Mayeux*, 1831; — l'*Ouvreuse de loges*, 1832; — la *Diligence*, 1833; — *Ainée et cadette*, 1833; — l'*Actrice et le faubourien*, 1833; — *Celui qu'on aime*, 1834; — *Mes grands parents*, 1836; — *Pierre Giroux le Parisien*, 1837; — la *Chaussée d'Antin*, 1838; — *Ma petite sœur*, 1839; — *Mes vieux péchés*, 1839; — le *Tapageur*, 1841. Cette liste, trop longue peut-être, est loin de contenir tous les ouvrages de Ricard; M. Quérard en a enregistré quarante et un dans la *France littéraire*; ils formeraient à eux seuls une petite bibliothèque. Tous ces romans, en 4 ou 5 volumes in-12, étaient publiés par certains libraires dont l'industrie consistait alors à alimenter les cabinets de lecture. Plusieurs d'entre eux ont obtenu diverses éditions, et la collection des *Romans populaires illustrés*, entreprise en 1850, en a reproduit un bon nombre. Vers la fin de sa vie, Ricard s'adjoignit quelques collaborateurs, tels que MM. Marie Aycard et Maximin Perrin. Il a publié plus de cent cinquante volumes, et il collabora à divers journaux, notamment au *Corsaire*. Il était marié, et les charges du ménage le forçaient à ne pas s'accorder un seul instant de relâche. Une maladie longue et douloureuse l'emporta le 30 janvier 1841. Z.

RICARDO (DAVID), l'un des économistes les plus distingués du 19^e siècle, descendait d'une famille juive originaire de Lisbonne. Il naquit à Londres en 1772. Son père y exerça pendant longtemps et avec succès l'état lucratif de courtier de change. David Ricardo, qui lui succéda par la suite, ne se borna pas au travail presque mécanique de marchand d'argent. Après avoir reçu une éducation libérale, il se livra dès l'âge de dix-huit ans à l'étude de l'économie politique (1). Il trouva dans la bibliothèque de son père les auteurs les plus estimés qui ont écrit sur cette science si importante et encore si peu avancée, et en fit sa lecture la plus assidue. Ce ne fut cependant qu'en 1809, à l'âge de trente-

sept ans, qu'il débuta comme écrivain par la publication de son essai intitulé *le Haut prix du lingot (bullion), preuve de la dépréciation des billets de banque*, in-8°. Cet écrit, dont la quatrième édition, qui a paru à Londres en 1811, est accompagnée d'excellentes remarques sur un article de l'*Edinburg Review*, fit une grande sensation, parce qu'il révélait la véritable cause de la baisse du change anglais et de la dépréciation des billets de banque (1). Ricardo démontra que ce n'était point à l'état de guerre qu'il fallait attribuer, comme on le supposait assez généralement, le renchérissement qu'avaient éprouvé toutes les marchandises, mais plutôt à la dépréciation du papier-monnaie; et il prouva que cette dépréciation provenait surtout de ce que la banque avait cru devoir donner des escomptes extraordinaires au commerce dont les magasins se remplissaient de marchandises qui trouvaient moins de débouchés, ce qui produisait ainsi un double élément de superfétation dans les billets de cet établissement (2). De là naquirent des craintes sur la solidité de la banque (3), et par suite de vives attaques contre l'ouvrage de Ricardo. Le ministère et ses alentours ne voulaient pas croire à la dépréciation du papier : elle fut démontrée dans le pamphlet de Ricardo, qui provoqua en 1810 le fameux rapport du *Bullion committee*. M. Horner, qui en fut le rédacteur, convint que la démonstration était sans réplique; et lui-même prouva, par le change de Hambourg, que ce papier perdait vingt-cinq pour cent. Ce fut alors que le chancelier Vansittard présenta, en opposition, une série de résolutions, et entre autres celle-ci, qui parut tout à fait inconcevable : « Qu'une *banquenote* et un schelling équivalaient à une guinée. » Aussi fut-elle l'objet des critiques les plus piquantes. Nous avons dit que la brochure de Ricardo avait été vivement attaquée; il ne laissa point sans réponse les écrits de ses antagonistes, et il publia en 1810 sa *Réplique aux observations de M. Bosanquet sur le rapport du Bullion committee*, brochure in-8° de 141 pages, suivie quelque temps après d'un *Appendix sur le haut prix du lingot*, in-8°. Ricardo publia, en 1815 et en 1816, d'autres opuscules dont nous donnerons la liste à la fin de cet article; mais ce fut en 1817 qu'il fit paraître son ouvrage capital, celui sur lequel repose principalement sa réputation comme économiste, quoique M. Ferrier prétende que son principal défaut et en général celui de tous les ouvrages de Ricardo, est d'être inintelligible. Ses *Principes de l'é-*

(1) L'auteur d'un article sur Ricardo, inséré dans les *Tablettes universelles* (n° du 27 septembre 1823), assure qu'il ne s'occupa que fort tard d'économie politique, et que ce fut même par un effet du hasard. « Se trouvant un jour à la campagne chez un ami, le désœuvrement lui fit jeter les yeux sur un volume de la *Richesse des nations*, d'Adam Smith. Il fut frappé de la vérité des observations de cet écrivain, acheta son ouvrage, le lut avec avidité et ne cessa depuis ce moment de méditer et d'écrire sur l'économie politique. » Les renseignements que nous avons recueillis en Angleterre, auprès de quelques personnes qui ont bien connu Ricardo, nous mettent en état d'affirmer que cette historiette est controuvée. C'est à peu près de la même manière, et sans plus de motifs, que Rulhières a dit que le maréchal de Munnich apprit les mathématiques dans l'ennui d'un quartier d'hiver.

(1) On sait qu'à cette époque, et depuis 1777, les billets de la banque n'étaient pas remboursables en espèces à présentation.

(2) Cette monnaie subissait le sort de toute monnaie trop abondante; Smith avait déjà dit et prouvé que le canal de la circulation n'admet jamais que la monnaie nécessaire.

(3) Ricardo n'avait cependant jamais eu ni voulu inspirer de craintes sur la solidité de la banque, qui ne pouvait être compromise, disait-il, que par sa connexion avec le gouvernement. La banque, devenue indépendante, était, à ses yeux, aussi solide que le roc de Gibraltar.

conomie politique et de l'impôt (1817, in-8°; 5^e édit., 1821), ont été traduits en français, Paris, 1819, 2 vol. in-8°, par F.-S. Constancio, avec des notes explicatives et critiques par J.-B. Say, 2^e édition, revue, corrigée et augmentée d'une notice sur la vie et les écrits de Ricardo, publiée par sa famille, Paris, 1835, 2 vol. in-8° (1), qui ne partage pas toujours les opinions de Ricardo, auquel il reproche surtout de donner à ses propositions trop de généralité. Des trois points principaux de la doctrine traités par Adam Smith, la *rente*, les *salaires* et le *profit* (ou mieux le *revenu*), le premier, que Smith n'a pas traité avec sa supériorité ordinaire, a été fort bien développé par Malthus dans ses *Recherches sur la nature et les progrès de la rente et sur les principes qui lui servent de règle* (*And Inquiry on the nature and progress of rent and the principles by which it is regulated*), Londres, 1815, 61 pages. Dans ce petit ouvrage, Malthus établit, d'une manière neuve et frappante, la doctrine de la rente; et il est à remarquer que, dans le même temps, un membre de l'université d'Oxford posait et développait les mêmes principes, coïncidence honorable pour l'Angleterre. Malthus et Ricardo ne diffèrent que sur l'extension à donner à cette doctrine et sur celle de son application pratique. Voici, au reste, la théorie fondamentale et distinctive du grand ouvrage de ce dernier. Il établit d'abord que la valeur d'une marchandise dépend de la quantité de travail nécessaire pour la produire, et non pas du plus ou du moins de salaire payé pour ce travail; et secondement, que les bénéfices d'un capital varient toujours dans la proportion inverse du mouvement des salaires, c'est-à-dire que les bénéfices s'élèvent lorsque les salaires baissent, et baissent lorsque les salaires s'élèvent. Ricardo démontre en outre que la valeur du produit brut, qui forme la subsistance de la classe ouvrière, tend constamment et nécessairement à s'élever dans la proportion du progrès de la civilisation, par la nécessité d'étendre progressivement les défrichements et la culture sur des terrains d'une valeur reproductive progressivement décroissante; or, comme le salaire de l'ouvrier doit, de toute nécessité, s'élever avec le prix des denrées nécessaires à sa subsistance, il s'ensuit que, dans la marche progres-

sive de la société, la tendance naturelle des salaires du travail est à la hausse et celle des bénéfices des capitaux à la baisse. Il cherche à établir, dans le même ouvrage, que le profit que fait un propriétaire foncier sur sa terre, c'est-à-dire ce que lui paye son fermier, ne représente jamais que l'excédant du produit de sa terre sur le produit des plus mauvaises terres cultivées dans le même pays. Cette dernière opinion, purement spéculative, a été vivement attaquée par plusieurs écrivains, entre autres par Malthus, qui, toujours en discussion avec Ricardo, n'en était pas moins un de ses amis les plus intimes. Celui-ci, qui avait depuis quelque temps abandonné la religion de ses pères pour se faire chrétien anglican et qui possédait de vastes domaines, dont plusieurs lui donnaient l'entrée au parlement, était en 1817 membre de la chambre des communes. Nous ignorons l'époque précise de son début parmi les députés de la nation anglaise; nous savons seulement qu'il eut lieu assez tard. Indépendant par sa fortune et par son caractère, il se plaça sur les bancs de l'opposition qu'il ne déserta en aucun temps. Il se prononça fortement en faveur d'une réforme parlementaire, et ne craignit pas de prendre la défense du libraire Carlisle, convaincu d'avoir publié des écrits irreligieux; c'était, dit-on, une conséquence naturelle des principes contenus dans un discours que Ricardo avait prononcé à l'appui de la pétition des *dissenters* de Liverpool. Cependant les opinions de Ricardo étaient en général modérées, et il ne passait pas pour partager les principes de l'homme dangereux dont il s'était imprudemment fait le champion. On peut donc croire que, dans cette circonstance comme dans quelques autres de sa vie politique, il se laissa égarer par les préjugés et les passions souvent peu réfléchies du parti qu'il avait adopté. Tous les gens sensés et impartiaux pensent avec lui que la persécution est un mauvais auxiliaire pour la religion; mais ils pensent aussi qu'on ne peut qualifier de persécution les mesures que les gouvernements sont quelquefois obligés de prendre pour mettre un frein à la licence de ces hommes pervers et audacieux qui cherchent à corrompre le moral des nations en détruisant toute idée religieuse. On ne peut disconvenir en effet que l'édifice social courût risque d'être bientôt renversé, si les gouvernements avaient la faiblesse de fermer les yeux sur des écarts aussi graves et dont l'histoire de notre nation a démontré que les conséquences étaient si funestes. Quoi qu'il en soit, les talents et la bonne foi de Ricardo étaient si généralement reconnus; on savait si bien qu'il ne cherchait jamais que la vérité et le bonheur de son pays, que les ministres le consultaient toujours sur les questions délicates d'économie politique. S'il faut en croire les écrivains anglais, peu de personnes possédaient à un degré aussi supérieur le talent de

(1) M. Ferrier, l'un des antagonistes les plus prononcés et des plus habiles des écrivains de l'école de Smith, prétend dans son ouvrage *Sur le gouvernement, considéré dans ses rapports avec le commerce* que Smith, Say, Ricardo et la plupart des économistes ont toujours raisonné sans avoir égard à la séparation d'intérêts des différentes nations, et dans la supposition où il n'existerait qu'une seule société d'hommes. Il est vrai que l'ouvrage de M. Ferrier a paru sous le régime continental, lequel n'était pas précisément conforme à la doctrine de Smith; mais cet écrivain n'a pas varié d'opinion sur les économistes en général et sur Ricardo en particulier: « Écrivant pour l'Angleterre, » nous mande M. Ferrier, Ricardo a dit sur le papier monnaie « des choses justes et profondes; mais lorsqu'il a voulu généraliser sa pensée, il est tombé dans l'erreur, parce qu'il ne faut « jamais juger d'un peuple par un autre quand il s'agit d'institutions qui reposent sur de vieilles habitudes, sur de longs et « nombreux antécédents. »

parler avec clarté et facilité sur les sujets les plus abstraits; il n'avancait jamais une opinion sans y avoir profondément réfléchi et sans l'avoir envisagée sous toutes ses faces. Aussi, quoiqu'il fût loin de posséder toutes les qualités qui constituent le grand orateur, on l'écoutait toujours avec un vif intérêt, surtout lorsqu'il traitait quelque question d'économie politique. Il avait passé la plus grande partie de sa vie à la Bourse de Londres, où son industrie, sa persévérance et ses talents lui avaient donné les moyens d'accumuler une fortune considérable, qui s'élevait à sa mort à treize ou quatorze millions (1) de francs. Mais malgré les distractions d'une vie si occupée, il ne négligea jamais ses recherches spéculatives; et lorsqu'il fut parvenu à l'opulence, il se retira des affaires et consacra tous ses moments à l'étude, surtout à celle de la science intéressante dont on peut le regarder comme le second créateur, et à laquelle son nom est irrévocablement uni. Ricardo s'occupait de mettre la dernière main à un *Essai sur la meilleure constitution d'une banque nationale*, qui était presque terminé, lorsqu'il mourut à sa terre de Catomb-Park le 11 septembre 1823 (2). Outre les deux ouvrages dont nous avons parlé, on doit à Ricardo : 1° *Essai sur l'influence du bas prix du blé sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1813, in-8° (50 pages). L'auteur y démontre que les obstacles imposés par la législation anglaise à l'introduction des blés étrangers sont une mesure impolitique, dont l'effet a été de faire jeter beaucoup de capitaux dans la culture des *mauvaises terres*; mesure que le gouvernement est forcé de maintenir pour ne pas mettre ces capitaux en péril. Il en résulte un désavantage pour la main-d'œuvre par le haut prix des blés indigènes, qui provoque celui des salaires. 2° *Projet d'un papier-monnaie économique et sûr* brochure de 128 pages, 1816 et 1818. Cet écrit ingénieux, qui fit grand bruit, et dans lequel l'auteur jette beaucoup de jour sur la nature et l'usage des monnaies, a pour but l'introduction d'une monnaie de papier que le public pourrait, en tout temps et à bureau ouvert, se faire rembourser en lingots d'or et dont il ne demanderait jamais le remboursement, parce que des lingots d'or ne pourraient tenir lieu d'espèces monnayées. Il en résulterait un papier-monnaie qui devrait toujours valoir autant que de l'or. On prétend que ce pamphlet de Ricardo a donné à la banque de Londres les moyens de revenir sans secousse

aux paiements en espèces. Suivant un de nos économistes français les plus distingués, il y a peut-être plus de subtilité que de solidité dans ce projet de lingots d'or. Il est bien certain que les billets dont un tel dépôt serait le gage ne se présenteraient guère au remboursement; mais si la valeur des lingots devait égaler celle des billets, quel serait l'objet d'une telle banque? 3° *Sur les prohibitions en agriculture*, brochure de 95 pages, publiée en 1822, in-8°, et qui renferme une excellente doctrine. Ricardo a inséré dans le supplément de l'*Encyclopedia Britannica*, un article remarquable sur le système d'amortissement (1). D—z—s.

RICARDOS (don ANTONIO), général espagnol né à Séville le 10 septembre 1727, appartenait à une famille illustre. A l'âge de quinze ans, il entra dans le corps des gardes espagnoles; en 1746, il assista à la bataille de Plaisance, et le courage qu'il y déploya lui valut à vingt ans le brevet de colonel. Après avoir fait la campagne de Portugal (1762), il fut envoyé au Mexique, et à son retour nommé un des commissaires pour la démarcation des limites entre l'Espagne et la France. Il se trouva aux expéditions d'Alger (en 1777) et de Gibraltar (en 1782), et il y donna des preuves d'intelligence et de courage. Après avoir occupé plusieurs gouvernements, il fut nommé capitaine général de la Catalogne. Peu de temps après sa nomination à cette place, la guerre éclata contre la France en 1793. Ricardos réunit à la hâte une armée, et, se portant à marches forcées sur les frontières, entra sur le territoire français où il battit les troupes républicaines, emporta le fort des Bains après vingt-trois jours de blocus et celui de Bellegarde après un bombardement. Au combat de Trullas, il décida lui-même la victoire en chargeant à la tête de ses carabiniers; enfin il arriva jusqu'aux portes de Perpignan, mais il ne put s'emparer de cette place, qui lui aurait assuré la conquête du Roussillon. Après cette brillante campagne, il vint à Madrid rendre compte de ses opérations et demander des renforts afin d'ouvrir la campagne suivante. Il fut reçu dans la capitale au milieu des acclamations du peuple, et le roi lui conféra la grande croix de l'ordre de Charles III. Il se disposait à retourner dans le Roussillon pour y recommencer une nouvelle campagne, lorsqu'il mourut à Madrid le 13 mars 1794. On attribua sa mort à une tasse de chocolat qu'il aurait prise

(1) C'est par erreur que quelques écrivains français ont évalué à plus de quarante millions de francs la fortune de Ricardo.

(2) La maladie de Ricardo était un abcès à l'oreille, dont le développement rapide résista à tous les remèdes, et qui finit par crever et s'épancher dans l'intérieur. C'est donc faute d'informations suffisantes que M. Mac Culloch a attribué sa mort à la formation d'un hydrocéphale (voy. la *Notice nécrologique* qu'il lui a consacrée dans le *Scot-man*). Tous les journalistes anglais ont commis la même erreur. C'est encore par une faute d'impression que la même *Notice* porte que Ricardo avait cinquante-six ans lorsqu'il a cessé d'exister: il n'avait pas complété sa 52^e année.

(1) Les divers ouvrages de Ricardo, traduits en français par M. A. Fontegrand, forment un volume, Paris 1844, grand in-8°, il fait partie de la *Collection des principaux économistes* et ne remplit pas moins de 800 pages. La *Notice* du traducteur sur la vie et les écrits de Ricardo remplit 48 pages. Cinq lettres, adressées à J.-B. Say, ont été insérées par Ch. Comte dans les *Mélanges* de J.-B. Say, 1844. Parmi diverses notices relatives à ce célèbre économiste, nous signalerons celle qui se trouve dans un ouvrage de lord Brougham: *Galerie des hommes marquants du règne de George III*. Le *Penny cyclopedi* renferme un article attribué à M. Porter; le *Dictionnaire d'économie politique* (Paris, 1853) en contient un autre dû à la plume de M. Joseph Garnier. Z.

et qui contenait du poison. Ricardos avait du courage et des talents militaires; mais il manquait de circonspection ou de la flexibilité nécessaire pour se captiver la bienveillance d'un favori. Outre la notice nécrologique de ce général, insérée dans le *Mercurie espagnol* en mars 1794, un éloge lu à la société économique de Madrid, dont il était membre, fut imprimé en 1795.

B—s.

RICAUDY (LOUIS-ANSELME-ALPHONSE DE), marin français, né le 4 juillet 1789, ne dut qu'à son mérite son élévation aux grades les plus brillants de son arme. A douze ans, il s'engagea comme mousse; deux ans après, il avait été nommé aspirant. La lutte entre la France et l'Angleterre était alors des plus vives; il s'agissait d'envahir la Grande-Bretagne, et, dans ce but, une flotte, placée sous les ordres d'un commandant intrépide, mais qui manqua d'audace et de bonheur, fut envoyé aux Antilles, afin d'y appeler à sa poursuite les escadres anglaises et de leur donner ainsi le change (voir les articles NELSON et VILLENEUVE). Le jeune Ricaudy fit cette campagne; il assista au combat livré le 15 juillet 1803, à la hauteur du cap Finistère, à la flotte de l'amiral Calder, et, à la funeste journée de Trafalgar, le vaisseau sur lequel il était succomba sous la supériorité du nombre. Fait prisonnier, le jeune marin eut le malheur de perdre dix ans de sa vie dans la captivité; il habita les affreux pontons où gémissaient tant de braves marins trahis par la fortune. La paix le rendit à sa patrie: en 1815, il était enseigne; en 1821, lieutenant de vaisseau. L'expédition d'Alger lui offrit l'occasion de montrer son intrépidité habile et calme. Il commanda une des compagnies de marins qui furent mises à terre, et le 2 octobre 1830, le grade de capitaine de frégate fut la juste récompense de sa conduite. Au mois de mars 1837, il devint capitaine de vaisseau, et fut chargé successivement de fonctions importantes à Rochefort et à Toulon. En 1848, le gouvernement lui conféra le commandement d'une escadre chargée de croiser dans l'Adriatique et d'observer Venise qu'assiégeaient les Autrichiens. La mission était délicate: le capitaine Ricaudy la remplit avec autant d'intelligence que de fermeté; il fut élevé le 16 octobre de cette année au grade de contre-amiral. Venise ayant succombé, il ramena ses bâtiments à Toulon, et il vit arriver le terme de sa carrière active. Presque sexagénaire, il fut placé dans la réserve du cadre de l'état-major général de la marine. La mort le frappa à Perpignan le 16 février 1856.

Z.

RICAUT (sir PAUL), diplomate anglais, était le dixième fils de Pierre Ricaut, commerçant établi à Londres et connu par quelques ouvrages populaires. Il fit de bonnes études à Cambridge, y reçut le degré de bachelier en 1650, et voyagea pendant quelques années en Europe, en Asie et en Afrique, il fut ensuite attaché comme secré-

taire au comte de Winchelsea, qu'il suivit dans son ambassade extraordinaire à Constantinople en 1661, et il s'instruisit à fond des mœurs, des usages et de la religion des Turcs. Pendant cette ambassade, qui dura huit années, il vint deux fois à Londres pour les affaires du gouvernement, passa quelque temps dans le camp du vizir Coproli en Hongrie, et publia la capitulation des articles du traité de paix conclu entre la Porte et l'Angleterre. Il avait obtenu, pour les vaisseaux anglais, l'exemption de tout droit de visite dans les mers ottomanes. Les talents qu'il montra dans son emploi lui méritèrent l'estime de l'ambassadeur, sur la recommandation duquel il fut nommé consul à Smyrne. Ricaut remplit cette place pendant onze ans, s'occupant sans relâche d'étendre et de favoriser le commerce des Anglais au Levant. A son retour dans sa patrie, dont il était absent depuis près de vingt-quatre ans, il fut nommé par lord Clarendon, en 1685, secrétaire des provinces de Leinster et de Conaught en Irlande; et le roi Jacques II, en récompense de ses services, le créa conseiller privé d'Irlande et juge de l'amirauté. La révolution, qui précipita les Stuarts du trône, priva Ricaut de tous ses emplois; mais il ne tarda pas à rentrer en faveur, et il fut pourvu dès 1690 de la charge de résident près des villes hanséatiques. Des raisons de santé l'obligèrent de repasser en Angleterre en 1700; il mourut à Londres le 16 décembre de la même année. Il était depuis quelques années membre de la société royale de Londres. Outre une traduction anglaise de l'histoire du Pérou par Garcilaso de la Vega, 1688, in-fol. (voy. GARCILASO), et du *Criticon* de Balth. Gracian et une continuation des *Vies des papes* par Platina, on a de lui: 1° *Histoire de l'état présent de l'empire ottoman*, contenant les maximes politiques des Turcs, les principaux points de la religion mahométane, etc., Londres, 1669, et réimprimée un grand nombre de fois sous différents formats. C'était le premier ouvrage qui fit bien connaître les mœurs des Turcs, ainsi que les ressources et la politique de la Porte Ottomane; il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; et malgré les nouvelles notions qu'on a recueillies sur l'empire des Turcs, on le lit encore avec intérêt. On en a deux traductions françaises; l'une par Briot, Paris, 1670, grand in-4° (1), et l'autre par Bessier, Rouen, 1677, 2 vol. in-12. La traduction de Bessier est enrichie de notes fort estimées; mais celle de Briot est plus exacte (voy. BRIOT). 2° *Histoire des trois derniers empereurs turcs*, depuis 1623 jusqu'en 1679, Londres, 1680, in-fol.; traduite en français par Briot, Paris, 1683, 4 vol. in-12. C'est une continuation de

(1) Cette édition est rare et recherchée. Les amateurs font aussi beaucoup de cas de la réimpression d'Amsterdam, Abrah. Wolf-gank, 1670, in-12, avec les figures réduites de Leclerc, parce qu'elle fait partie de la collection des *Elzeviers* français.

l'histoire générale des Turcs par Rich. Knolles (voy. ce nom). 3^e *Histoire des Turcs, depuis 1679 jusqu'en 1699*, et continuée par le traducteur anonyme jusqu'en 1704, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-12. Ces trois ouvrages de Ricaut ont été publiés en français sous le titre de *Histoire de l'empire ottoman*, la Haye, 1709, 6 vol. in-12; les cinq premiers contiennent l'histoire et la continuation, et le sixième, le tableau de l'empire de la traduction de Briot; 4^e *Histoire de l'état présent de l'Eglise grecque et de l'Eglise arménienne*, Londres, 1678, in-12; traduite en français par Rosemond, Middelbourg, 1692; Amsterdam, 1696 et 1710, in-12. W—s.

RICCATI (VINCENT DE), habile géomètre, naquit le 11 janvier 1707 à Castel-Franco, dans le Trévisan, d'une famille patricienne. Son père, le comte Jacques Riccati, était un des premiers mathématiciens de l'Italie. Le cas particulier de l'équation différentielle de premier ordre qu'il proposa aux géomètres, après l'avoir résolu autant qu'il peut l'être, a retenu son nom. Il enseigna lui-même les mathématiques à ses deux fils, dont les progrès répondirent à ses soins, et il vit ainsi se renouveler dans sa famille presque le même phénomène que dans celle de Bernoulli (voy. ce nom). Vincent, l'aîné, fut admis à l'âge de dix-neuf ans chez les jésuites et envoyé par ses supérieurs à Bologne, où il professa pendant trente-cinq ans les hautes mathématiques, avec une réputation toujours croissante et qui attirait à ses leçons un concours nombreux d'auditeurs. Il fut en même temps chargé de surveiller le cours des fleuves dans le Bolognais et dans les Etats vénitiens, et fit exécuter sur le Reno, le Pô, l'Adige et la Brenta des travaux qui prévirent le retour des débordements. Les Bolognais voulurent perpétuer le souvenir des services du P. Riccati par une médaille d'argent; mais le sénat de Venise en fit frapper une en or d'un grand prix, qui lui fut offerte en 1774. Depuis la suppression de la société, le P. Riccati était revenu dans sa patrie, et il y mourut le 17 janvier 1775, à l'âge de 68 ans. Outre des lettres dans la *Nuova Raccolta di opuscoli scientifici*, t. 21 à 31, et quelques opuscules dans les Mémoires de l'académie de Bologne, dont il était membre, on a de lui : 1^o *Dialogo dove ne' congressi di piu giornate delle forze vive et dell' azioni delle forze morte si tien discorso*, Bologne, 1749, in-4^o; 2^o *De usu motus tractorii in constructione æquationum differentialium commentarius*, ibid., 1752, in-4^o, ouvrage estimé; 3^o *De seriebus recipientibus summam generalem algebraticam aut exponentibilem*, ibid., 1756, in-4^o; 4^o *Opuscula ad res physicas et mathematicas pertinentia*, Lucques, 1757-1772, 2 vol. in-4^o. Le premier renferme tous les opuscules que le P. Riccati avait publiés jusqu'alors, excepté ceux dont on vient de donner les titres. Ce recueil est fort recherché. 5^o *Institutiones analyticae collectæ*, Bologne, 1766-1767,

3 vol. in-4^o; Milan, 1775, même format et même nombre de volumes. Le P. Jérôme Saladini, célestin et disciple de Riccati, a eu part à cet ouvrage. On trouvera la vie de ce savant mathématicien dans le tome 16 des *Vita Italorum* de Fabroni. On peut aussi consulter le supplément à la *Bibl. soc. Jesu*, par Caballero, p. 241. — Son frère, le comte Jourdain RICCATI, mathématicien, architecte et musicien distingué, né en 1709, mort à Trévise le 20 juillet 1790, est aussi connu par un *Traité sur les cordes vibrantes* et par quelques autres ouvrages. Voyez le mémoire (*Commentario*) sur sa vie, par B.-M. Federici, Trévise, 1790, in-4^o; le *Journal de Pise*, t. 81, p. 274, et le *Journal de Modène*, t. 43, p. 320. W—s.

RICCHIERI. Voyez RHODIGINUS.

RICCI (UGUCCIONE), chef du parti populaire de Florence au milieu du 14^e siècle, se fit remarquer par son opposition aux Albizzi et par la loi d'admonition, qu'il imagina le premier, dans la vue d'écarter du gouvernement les gibelins et leurs descendants, mais qui fut tournée par ses rivaux contre lui-même et ses partisans. Ugucione de Ricci, exclu de tous les emplois en 1371, perdit son crédit auprès du peuple par les efforts qu'il fit pour élever sa famille à la cour de Rome. Il mourut dans l'oubli en 1378. Cependant le parti qu'il avait formé, réuni de nouveau par les Alberti, se rangea enfin, au 15^e siècle, autour des Médicis, et, pour combattre l'aristocratie, il anéantit la liberté. S. S—r.

RICCI ou RICCIO (BARTHÉLEMI), latiniste, né à Lugo, dans la Romagne, en 1490, étudia successivement à Ferrare, à Bologne, à Padoue et à Venise. Chargé dans cette dernière ville de l'éducation de Louis Cornaro, qui devint cardinal dans la suite, il y écrivit plusieurs ouvrages; mais il eut la douleur de les voir périr dans un incendie qui dévora le palais qu'il habitait. L'éducation de son noble élève finie, il accepta une chaire dans une petite ville, puis retourna dans sa patrie, s'y maria en 1534 et y professa publiquement. Mais, étant mal payé, il quitta Lugo pour Ravenne, où il fut encore moins heureux, car il y contracta une maladie qui le conduisit au bord du tombeau. A peine fut-il convalescent qu'il mit en mouvement tous ses amis afin d'entrer au service de la maison d'Este. Ses démarches furent couronnées d'un plein succès, et en 1539, le duc de Ferrare, Hercule II, lui confia l'éducation de ses deux fils, Alphonse et Louis. Ricci sut gagner l'estime de ses élèves, qui lui donnèrent plus tard de précieux témoignages de reconnaissance. L'aîné, devenu duc de Ferrare sous le nom d'Alphonse II, lui accorda le 15 juillet 1561 des lettres de noblesse, avec le titre de seigneur de la Vendina, terre située près de Lugo. Ricci aurait pu jouir en paix de sa position, s'il n'avait porté à l'excès la susceptibilité littéraire et s'il n'eût pas été d'une humeur que-

relleuse. Bouffi d'orgueil et affichant la haute opinion qu'il avait de lui-même, il ne pouvait manquer de se faire beaucoup d'ennemis. L'un d'eux alla jusqu'à attenter à sa vie; mais il prévint à temps l'effet du poison et en fut quitte pour quelques jours de souffrance. Parmi les écrivains avec lesquels il entretenait une polémique pleine d'aigreur, nous citerons Alciati, et surtout Gaspard Sardi, dont il attaqua non-seulement les ouvrages, mais encore la personne. Ricci mourut en 1569. Outre quelques pièces de vers disséminées dans différents recueils, il avait publié : 1° *Apparatus latinæ locutionis*, Venise, 1533. C'est un lexique latin divisé en deux parties. La première traite des verbes rangés par ordre alphabétique et la seconde des substantifs. 2° Un opuscule intitulé *De Consilio principis*; 3° *Oratio funebris pro Ferrino*, imprimé à Ferrare; 4° *De Imitatione libri tres* (Venise, Alde Manuce, 1541 et 1545, in-8°). Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, a été loué par Bembo dans une de ses lettres. On y trouve des réflexions justes, des préceptes sensés, mais la critique en est souvent outrée. C'est ainsi que, suivant Ricci, toutes les poésies d'Ovide seraient dignes du feu comme triviales ou immorales. 5° *Epistolarum familiarium libri octo*, Bologne, 1560, in-8°; 6° une comédie intitulée *les Nourrices* (le Balie), qui, selon Quadrio, est une des meilleures qui aient été faites en Italie au 16^e siècle. Ricci est encore auteur de quelques autres écrits, ainsi que le prouve une de ses lettres à J.-B. Sarraco, qui donne la mesure de sa modestie, et d'après laquelle, si l'on en croit son propre témoignage, il n'y aurait pas un seul de ses opuscules qui ne fût un chef-d'œuvre, et il ne resterait plus qu'à lui décerner le surnom de *Chrysostome*. Le fait est que, si son style ne manque pas parfois d'une certaine élégance, il est aussi et bien plus souvent inégal, dur et tourmenté. Tous ses ouvrages ont été réunis, moins la comédie, et publiés en trois volumes, à Padoue, en 1748, avec une notice sur sa vie. — Il ne faut pas confondre avec le précédent son homonyme *Barthélemi Ricci*, jésuite qui naquit à Château-Ficard, dans la Marche d'Ancône, entra dans la société en 1566, fut maître des novices à Nole et à Rome pendant vingt ans, puis provincial en Sicile, et mourut à Rome le 12 janvier 1613. Il avait publié : 1° *Vita Jesu-Christi, ex verbis evangeliorum in ipsismet concinnata*, Rome, 1609, in-4°, avec 160 planches; 2° *Triumphus Jesu-Christi*, Anvers, 1608, in-8°, avec les figures de tous les martyrs qui ont été crucifiés après Jésus-Christ, gravées par Adrien Collaert; 3° *Monotessaron evangelicum*. — *Joseph Ricci*, historien du 17^e siècle, naquit à Brescia et entra dans la congrégation des somasques. Il a publié deux ouvrages remarquables, sinon par le style, du moins par la critique et l'agencement des faits. Ce sont : 1° *De bello germanico ab anno 1618 ad*

annum 1648, en 10 livres; Venise, 1648. C'est l'histoire de la guerre dite de trente ans. 2° *Narrationes rerum italicarum ab anno 1613 ad annum 1653*, Venise, 1655. L'auteur n'obtint la permission d'imprimer cet ouvrage qu'après y avoir fait plusieurs changements. Malgré ces entraves, il sut lui donner beaucoup d'intérêt, et l'on y trouve une foule de faits qui sans lui seraient complètement inconnus. A—v.

RICCI ou RICCHI (Augustin), littérateur et médecin, né à Lucques au commencement du 16^e siècle, fut médecin du pape Jules III et traduisit quelques ouvrages de Galien; mais ce qui le recommande plus spécialement au souvenir des littérateurs, c'est sa comédie des *Trois tyrans* (*i Tre tyranni*). Jouée à Bologne en présence du pape et de l'Empereur, à l'occasion de la fête qui eut lieu pour célébrer l'anniversaire du couronnement de Charles-Quint, elle fut imprimée *con privilegio apostolico et venetiano*. Une dédicace, datée de Ferrare et conçue dans les termes de l'adulation la plus outrée, en fit hommage au cardinal Hippolyte de Médicis. Cette pièce paraît avoir obtenu le plus brillant succès; les trois tyrans qu'elle annonce sont l'Amour, la Fortune et l'Or; elle retrace l'empire qu'ont sur les faibles humains ces trois maîtres absolus. Calquée sur le modèle des comédies grecques telles que nous les ont fait connaître les imitations de Plaute et de Térence, elle mit sur la scène des vieillards imbéciles, des jeunes gens dérangés, des parasites au grand appétit, des valets fourbes, sans oublier une *ruffiana*. Tous ces personnages portent les noms grecs de *Philocrate*, *Calonide*, *Sistagire*, *Phronésie*, *Chrisaule*; c'est Mercure qui débite le prologue. Tout cela n'empêche point que l'action ne se passe au 16^e siècle, que les héros des romans de chevalerie ne soient mentionnés à l'occasion, que Satan et Lucifer ne soient gravement injuriés, et qu'on ne trouve par ci par là quelques lambeaux du latin des offices de l'Eglise. Il se présente même un personnage qui parle espagnol; c'était assez l'usage chez les écrivains dramatiques de l'époque d'établir sur le théâtre leur érudition polyglotte; dans les pièces de Torres Naharro, dans celles de Calmo et de plusieurs autres, on rencontre parfois jusqu'à cinq ou six interlocuteurs différents, s'exprimant chacun dans un idiome particulier. La comédie de Ricci ne manque d'ailleurs ni de mérite ni d'agrément; le vers est rapide, le dialogue facile et vif, les plaisanteries y sont continues, et, si l'intrigue et les détails sont entachés d'immoralité, c'est un reproche que méritent toutes les compositions dramatiques de l'Italie antérieures à l'an 1550. Les personnages les plus augustes se déridaient alors sans scrupule à de joyeuses représentations; les *Trois tyrans* pouvaient bien s'offrir à un prince de l'Eglise, puisque Rabelais ne craignait pas de dédier au cardinal de Châtillon le quatrième livre des *My-*

thologies pantagruéliques. La comédie dont nous venons de parler est devenue rare ; à la vente Nodier, en 1844, un exemplaire sur papier bleu a été adjugé au prix de quarante-sept francs.

B—N—T.

RICCI (le P. MATTHEU), célèbre jésuite et fondateur de la mission de la Chine, naquit à Macerata, dans la marche d'Ancone, en 1552. On l'avait destiné à l'étude du droit ; mais il préféra la vie religieuse, et il entra dans la compagnie de Jésus en 1571. Celui qui le dirigea dans son noviciat était le P. Alexandre Valignan, missionnaire célèbre qu'un prince de Portugal appelait l'apôtre de l'Orient. Ricci conçut bientôt l'idée de le suivre aux Indes et ne s'arrêta en Europe que le temps qu'il fallait pour faire les études nécessaires à une semblable entreprise. Il vint même achever son cours de théologie à Goa, où il arriva en 1578. Le P. Valignan s'était déjà rendu à Macao, où il prenait des mesures pour ouvrir à ses collègues les portes de la Chine. Le choix de ceux qui se lanceraient les premiers dans cette nouvelle carrière était d'une grande importance. Il tomba sur les PP. Roger, Pasio et Ricci, tous trois Italiens. Le premier devoir qu'ils eurent à remplir fut d'apprendre la langue du pays ; et l'on doit convenir qu'à cette époque et avec le peu de secours qu'on avait alors, ce n'était pas une entreprise facile. Après quelque temps d'études, les missionnaires profitèrent de la faculté que les Portugais de Macao avaient obtenue de se rendre à Canton pour trafiquer, et ils les y accompagnèrent chacun à leur tour. Ricci y alla le dernier, et ses premiers efforts ne parurent pas d'abord plus efficaces que n'avaient été ceux du P. Roger. Tous deux se virent obligés de revenir à Macao. Ce ne fut qu'en 1583 que le gouvernement de la province de Canton ayant été confié à un nouveau vice-roi, les pères eurent la permission de s'établir à Chao-king-fou. Ricci, qui avait eu le temps de connaître le génie de la nation qu'il voulait convertir, sentit dès lors que le meilleur moyen de s'assurer l'estime des Chinois était de montrer, dans les prédicateurs de l'Évangile, des hommes éclairés, voués à l'étude des sciences, et bien différents en cela des *bonzes*, avec lesquels ces peuples ont toujours été disposés à les confondre. Ce fut dès ce temps que Ricci, qui avait appris la géographie à Rome sous le célèbre Clavius, fit pour les Chinois une mappemonde, dans laquelle il se conformait aux habitudes de ces peuples en plaçant la Chine dans le centre de la carte, et en disposant les autres pays autour du *Royaume du milieu* (1). Il composa aussi un petit catéchisme

en langue chinoise, lequel fut, dit-on, reçu avec de grands applaudissements par les gens du pays. Depuis 1589, il était chargé seul de la mission de Chao-king, ses compagnons ayant été conduits ailleurs par le désir de multiplier les moyens de convertir les Chinois au christianisme. Il eut souvent à souffrir des difficultés que lui suscitaient les gouverneurs de la province, et même il se vit forcé de quitter l'établissement qu'il avait formé à grand-peine dans la ville de Chao-king et de venir résider à Chao-tcheou. Dans ce dernier lieu, un Chinois, nommé Tchintaï-so, pria le P. Ricci de lui apprendre la chimie et les mathématiques. Le missionnaire se prêta volontiers à ce désir, et son disciple devint par la suite l'un de ses premiers catéchumènes. Ricci avait formé depuis longtemps le projet de se rendre à la cour, persuadé que les moindres succès qu'il pourrait y obtenir serviraient plus efficacement la cause qu'il avait embrassée que tous les efforts qu'on voudrait tenter dans les provinces. Jusque-là, les missionnaires avaient porté l'habit des religieux de la Chine, que les relations nomment *bonzes* ; mais, pour se montrer dans la capitale, il fallait renoncer à ce costume, qui n'était propre qu'à les faire mépriser des Chinois. De l'avis du visiteur et de l'évêque du Japon, qui résidait à Macao, Ricci et ses compagnons adoptèrent l'habit des gens de lettres. On a fait de ce changement un fait de reproche aux jésuites de la Chine ; mais il était indispensable dans un empire où la considération n'est accordée qu'à la culture des lettres. Ricci résolut d'exécuter son dessein, en 1595, et il partit effectivement à la suite d'un magistrat qui allait à Pékin. Mais diverses circonstances le contraignirent de s'arrêter à Nan-tchang-fou, capitale de la province de Kiang-si. Ce fut là qu'il composa un traité de la mémoire artificielle et un dialogue sur l'amitié, à l'imitation de celui de Cicéron. On assure que ce livre fut regardé par les Chinois comme un modèle que les plus habiles lettres auraient peine à surpasser. A cette époque, le bruit s'était répandu à la Chine que Taïkosama, roi du Japon, projetait une irruption en Corée et jusque dans l'empire. La crainte qu'il inspirait avait encore augmenté la défiance que les Chinois ont naturellement pour les étrangers ; Ricci et quelques-uns de ses néophytes s'étant rendus successivement à Nankin et à Pékin, y furent pris pour des Japonais, et personne ne consentit à se charger de les présenter à la cour. Ils se virent donc obligés de revenir sur leurs pas. Le seul avantage que produisit cette course fut l'assurance acquise par Ricci que Pékin était bien la célèbre Cambalu de Marc-Pol ;

(1) Riccioli ajoute (*Almagest. nov.*, 1651, in-fol., p. XL) que, pour se conformer encore plus aux idées des Chinois, Ricci, loin de suivre la projection stéréographique ordinaire, selon laquelle la partie centrale est vue plus en petit qu'aucune autre, y représenta au contraire la Chine plus en grand (*ut Sinae regnum in medio majorem partem occuparet, reliqua regna in finibus mappae viformis exigua apparerent*), ce qui ne peut guère s'exécuter que

par une perspective extérieure dans le genre de l'hémisphère que J.-B.-H. de St-Pierre a fait graver dans ses *Études de la nature*. Le continuateur de Léon Pinelo croit que cette Mappemonde de Ricci est la même que Gemelli Carreri dit avoir vue dans la bibliothèque de Pékin. (*Giro del mundo*, part. 4, fol. 198.)

et la Chine, le royaume de Catai, dont on parlait tant en Europe sans en connaître la véritable situation. Le missionnaire fit ensuite quelque séjour à Nankin, où sa réputation d'homme savant s'accrut considérablement. Les Portugais lui ayant fait passer des présents destinés à l'empereur, il obtint des magistrats la permission de venir à la cour pour les offrir lui-même en qualité d'ambassadeur. Il se mit en chemin au mois de mai 1600, accompagné du P. D. Pantoja, Espagnol, de deux jésuites chinois et de deux catéchumènes. Malgré quelques traverses qu'il rencontra encore dans son voyage, il parvint à être admis dans le palais de l'empereur (*voy. CHIN-TSONG*), qui lui fit faire un bon accueil et vit avec curiosité plusieurs de ses présents, notamment une horloge et une montre à sonnerie, deux objets encore nouveaux à la Chine dans ce temps-là. La faveur impériale une fois déclarée pour lui, le P. Ricci n'eut plus qu'à s'occuper des soins qu'exigeaient les intérêts de la mission. Plusieurs conversions éclatantes furent, à ce qu'il paraît, le fruit de ces soins; et les travaux littéraires et scientifiques auxquels le missionnaire se livrait en même temps, contribuaient à lui assurer l'estime des hommes les plus distingués de la capitale. Un travail d'un autre genre fut celui que lui confia le général de sa compagnie, et qui consistait à recueillir les mémoires sur toutes les diverses missions qu'il avait fondées à la Chine. Tant d'occupations différentes, les peines qu'il lui fallait prendre pour entretenir avec un grand nombre de personnes de distinction des relations que les usages de la Chine rendent infiniment assujettissantes, épuiseront promptement les forces du P. Ricci. Il mourut le 11 mai 1610, laissant pour successeur le P. Adam Schall, presque aussi célèbre que lui par les importants services qu'il a rendus à la religion et aux sciences. Ricci n'avait que 58 ans quand il mourut, et non pas quatre-vingt-huit, comme on l'a dit par erreur. Les principaux lettrés qui se trouvaient à Pékin se firent un devoir de contribuer, au moins par leur présence, à la pompe de ses obsèques. Les chrétiens le portèrent ensuite en procession, *et la croix levée*, sans craindre d'étaler ce signe à la vue des infidèles, au travers de la capitale et jusqu'à une lieu au delà, dans un ancien temple, retenu abusivement par un favori disgracié, et qui fut accordé par l'empereur pour servir de sépulture à l'humble religieux. Cet édifice fut consacré au vrai Dieu, et l'on y établit pour les missionnaires une habitation, qui est encore aujourd'hui à la Chine (disait le P. Dorréans en 1693) le sanctuaire de la religion. Le P. Ricci avait pris en chinois le nom de *Li*, représentant la première syllabe de son nom de famille, de la seule manière que les Chinois puissent l'articuler, et le surnom de *Ma-teou* (Matthieu). Il avait aussi reçu le nom de *Si thaï*. Il est ainsi désigné dans les annales de l'empire sous le nom de *Li-ma-teou*.

D'après son exemple, les autres missionnaires ont tous pris des noms chinois, formés généralement de la même manière. Les quinze ouvrages qu'il a composés en chinois sont les premiers de ce genre que l'on doive à des Européens; on ne sera peut-être pas fâché d'avoir ici une liste un peu détaillée des principaux : 1° *Thian-tchu chi i*, ou la véritable doctrine de Dieu, en deux livres. On le trouve à la bibliothèque de Paris (*voy. Catal. Fourmont*, n° 170 et suiv.). Il passe pour être écrit très-élégamment et dans un goût tout à fait conforme au véritable style littéraire (1). C'est sans doute une chose très-remarquable qu'un étranger soit parvenu, en peu d'années, à connaître les secrets d'une langue aussi difficile que le chinois, de manière à mériter les éloges des lettrés eux-mêmes. A la vérité, il avait, pour cet ouvrage comme pour les suivants, le secours du célèbre Siu, kolao ou ministre d'Etat, qui avait bien voulu le retoucher. 2° Discussions et controverses en un volume; 3° *Ki ho youan pen*, ou les six premiers livres d'Euclide; 4° *Kiao-yeou lun*, ou Dialogue sur l'amitié (*voy. plus haut*); 5° *Thoungwen souan tchi*, ou Arithmétique pratique, en onze livres; 6° *Si tseu ki tsi*, ou Système de l'écriture européenne; 7° *Si-koue-fa*, Art de la mémoire tel qu'il est enseigné dans les royaumes de l'Occident; 8° *Thse liang fa i*, Géométrie pratique; 9° *Wan koue iu thou*, Carte des dix mille royaumes, ou Mappemonde; 10° Explication de la sphère céleste et terrestre, en deux livres. Outre plusieurs autres ouvrages de géométrie et de morale (2), on doit encore au P. Ricci les mémoires d'après lesquels le P. Trigault a rédigé, sous le titre *De christiana expeditione apud Sinas suscepta*, l'histoire de l'établissement et les premières années de la mission de la Chine (Augsbourg, 1615, in-4°). C'est dans cet ouvrage qu'on peut prendre une idée juste des travaux du fondateur de cette mission, et il doit être considéré comme une excellente vie du P. Ricci, enrichie d'un grand nombre de morceaux pour l'histoire et la géographie. Le P. Kircher, qui en a extrait de longs fragments pour les insérer dans sa *China illustrata*, a fait graver un portrait de Ricci, en costume de lettré. Enfin le P. Dorréans a composé, d'après l'*Expédition chrétienne*, la *Vie du P. M. Ricci*, Paris, 1693, in-12. Ce n'est qu'un extrait peu étendu du grand ouvrage du P. Trigault. L. P. Jean Aleni a aussi fait imprimer, en chinois, une vie de ce célèbre jésuite. Soixante-six lettres originales du P. Ricci, aussi curieuses qu'intéressantes, ont passé de la bibliothèque du

(1) Le P. Julien Baldinotti, jésuite de Pistoie, le fit réimprimer, en 1720, au Tonkin, pour la seconde fois, et il assure que l'élégance et la pureté du style de ce catéchisme contribuèrent puissamment au succès de ses prédications dans ce royaume.

(2) Le traité sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la liberté de l'homme, qui a été traduit en français par le P. Jacques et inséré au tome 25 de la 2^e édition des *Lettres édifiantes*, fait sans doute partie de la liste précédente.

P. Lagomarsini dans celle de la famille Ricci, à Macerata (roy. le *Dizion. storico*, édition de Basano, 1796). On a accusé le P. Ricci, comme missionnaire, d'avoir donné l'exemple d'une tolérance coupable en n'exigeant pas des nouveaux convertis le sacrifice absolu des opinions qui font la base des systèmes philosophiques et politiques de la Chine relativement au culte du ciel, ainsi qu'aux honneurs à rendre aux ancêtres et à Confucius. Le système qu'il avait adopté à cet égard a longtemps servi de règle aux jésuites qui ont marché sur ses traces; et, de bonne heure aussi, il a été attaqué par les dominicains. Tout le monde a entendu parler des querelles qui se sont élevées entre les missionnaires de ces deux ordres (roy. MAIGROT), querelles déplorables qui ont fini par causer l'expulsion des uns et des autres et la ruine presque totale de la mission fondée par le P. Ricci.

A. R—T.

RICCI (JEAN-BAPTISTE), peintre italien, naquit à Novare en 1545. Il fut élève de Lanini, son beau-frère, qui lui-même avait puisé dans les leçons de Gaudenzio Ferrari le style de l'école de Raphaël. Ricci étant venu à Rome sous le pontificat de Sixte-Quint, et ayant donné des preuves de sa capacité dans les peintures de l'escalier du palais de Latran et dans la bibliothèque du Vatican, ne tarda pas d'obtenir les bonnes grâces du pape, qui lui confia l'exécution des peintures qui restaient à terminer dans le palais du Quirinal. Il jouit d'une égale faveur sous Clément VIII, pendant la vie duquel il peignit, à St-Jean de Latran, *l'Histoire de la consécration de cette basilique*. C'est là que l'on voyait les plus beaux ouvrages de ce peintre. Il en existe un grand nombre, tant à Rome que dans d'autres villes des Etats de l'Eglise. Ses productions ont quelque chose de gai et de riant qui séduit l'œil, et une facilité qui n'est point le partage d'un artiste médiocre. On y reconnaît l'école de Raphaël, mais dégénérée et tirant sur la manière; c'était le style de ce temps, tel que le Circignani, le Nebbia et beaucoup d'autres artistes, en réputation alors, l'avaient mis en vogue. Ricci se signala surtout dans la peinture à fresque; il contribua à propager le goût éternel qui régnait à cette époque; mais il y brille un sentiment de la forme que peu de ses contemporains ont possédé au même degré que lui. Ricci mourut à Rome en 1620. — *Camille Ricci*, peintre né à Ferrare en 1580, fut élève d'Hippolyte Scarsella. Son maître disait de lui : « Si Ricci n'était pas mort prématurément, il m'aurait surpassé en talent; et s'il était né plus tôt, je me serais fait son élève. » Après l'avoir instruit dans toutes les parties de son art, il voulut l'avoir pour compagnon dans tous ses travaux, et lui communiqua tellement sa manière qu'on ne pouvait plus distinguer les ouvrages du maître de ceux de l'élève. Le style de Camille a la même douceur et le même agrément, et l'empâtement de ses couleurs est plus tran-

quille et plus égal. Ce qui le fait reconnaître, c'est moins de franchise dans le pinceau et de naturel dans les plis, qu'il multiplie un peu trop. C'est dans l'église de St-Nicolas de Ferrare qu'il a donné des preuves incontestables de la fécondité de son génie. Le plafond contient plus de quatre-vingts compartiments, tous peints de la main de Ricci et représentant des traits de la *Vie du saint évêque*. La *Ste-Marguerite* qu'il a peinte dans la cathédrale est digne d'être attribuée à son maître. La noble famille de Trotti, à Ferrare, qui est très-riche en tableaux de galerie, possède surtout un *Portrait de l'artiste* sous la figure d'un génie nu et assis, tenant en main la palette et les pinceaux, entouré de papiers de musique et d'outils de sculpture et d'architecture, tous arts que Ricci avait cultivés avec succès. Il serait devenu un des premiers artistes de son temps si la mort ne l'eût enlevé à l'âge de 38 ans. — *Antoine Ricci*, surnommé BARBALUNGA, peintre, naquit à Messine en 1600 et fut élève du Dominiquin. Quoiqu'il soit mort pauvre, il n'a pas laissé de faire honneur à son pays et à son maître, dont il imita la manière avec bonheur. Il parvint à se former ce beau style en copiant les productions les plus remarquables du Dominiquin. C'est de lui qu'est le tableau représentant la *Fondateur de l'ordre des Théatins*, que l'on voit dans leur église à Monte-Cavallo; et celui de *St-André, accompagné d'un chœur d'anges*, qui paraissent de la main de Zampieri lui-même. C'est le même choix de belles formes, la même élégance dans les attitudes et les mouvements. Après avoir longtemps travaillé sous la direction de son maître, Barbalunga revint à Messine et embellit sa ville natale d'un grand nombre de compositions remarquables, telles que le *St-Grégoire qui écrit*, dans l'église de ce nom; l'*Ascension* qu'on voit à St-Michel, et les deux *Mères de pitié*, différentes d'invention, que l'on admire à St-Nicolas et à l'hôpital. Il forma un grand nombre d'habiles élèves, parmi lesquels les plus distingués sont Morali, Gabriello et Scilla. Il mourut en 1649 avec la réputation d'un des meilleurs artistes qu'ait produits la Sicile.

P—S.

RICCI (PIERRE), peintre, né à Lucques en 1606, reçut de là le nom de *Lucchese*. Sa famille était une des principales de la ville, et son père le destina d'abord à l'étude des belles-lettres; mais le jeune Ricci eut à peine appris à lire et à écrire qu'il ne put résister au penchant qui l'entraînait vers les arts du dessin. Son père ne voulut point contrarier son inclination, et après quelques notions préliminaires, qu'il lui fit donner dans sa ville natale, il l'envoya recevoir à Florence les leçons de Passignani dans l'école duquel le jeune élève demeura plusieurs années. Il voulut ensuite aller à Bologne, où florissait le Guide. Ricci avait alors dix-huit ans. En passant par Lucques, on lui commanda trois tableaux pour le couvent des capucins, représentant *St-François ordonnant*

à une louve de ne plus ravager le pays; le même Saint se faisant traîner dans le couvent par un frère; et enfin le Saint ressuscitant un enfant. Ces trois ouvrages furent parfaitement accueillis et lui méritèrent des recommandations très-pressantes auprès du Guide, qui le reçut à merveille et se plut à l'initier dans tous les secrets de son art. De là il se rendit à Rome. Pendant son séjour dans cette ville, il eut le malheur de perdre son père, et fut obligé de revenir à Lucques pour y arranger ses affaires et celles d'un frère en bas âge. Bientôt après, Ricci se décida à voyager en France, emmenant avec lui son jeune frère. Arrivé en Provence, il peignit à fresque une partie de la chapelle de la Ste-Baume. Les religieuses du couvent de Ste-Thérèse, à Aix, lui confièrent alors la décoration de leur église. Tandis qu'il s'occupait de ces travaux, il fut atteint de la peste, à laquelle il eut le bonheur d'échapper. Il se rendit alors à Lyon, où il eut l'occasion d'exécuter différents tableaux, tant dans la ville que dans les environs. A cette époque, le premier président du parlement de Paris, voulant profiter du séjour qu'un aussi habile peintre faisait en France, l'invita à venir dans la capitale, où il reçut ordre de commencer plusieurs tableaux qui devaient exiger au moins cinq ou six années de travail. Mais il y avait à peine mis la main, qu'il se prit de querelle avec un gentilhomme de la connaissance du premier président; ils se battirent, le gentilhomme fut blessé, et Ricci se vit forcé de quitter Paris et la France en toute hâte. Il alla s'établir à Milan, et profita de la procession du *Corpus Domini* pour exposer en public un tableau qui attira tellement l'attention du cardinal infant que ce prélat ordonna qu'on le plaçât dans sa galerie, et qu'il appela auprès de lui le peintre, le combla de louanges et le traita en grand artiste. Sa ville natale lui demanda deux tableaux, et il peignit pour elle une *Madone* et une *Histoire de Loth*, qui accrurent sa réputation. Alors Ricci alla se fixer à Venise, où on lui demanda encore une foule d'ouvrages qui lui firent le plus grand honneur. On ne sait s'il faut l'accuser d'avoir introduit dans cette ville la manière obscure et huileuse qui y prévalut à cette époque. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait coutume de se servir de toiles mal préparées, et de les enduire d'huile avant d'y mettre le pinceau, d'où il est résulté que beaucoup de tableaux qu'il a peints à Venise, à Vicence, à Brescia, à Padoue et à Udine, et qui faisaient le plus bel effet lorsqu'ils sortaient de son atelier, sont aujourd'hui entièrement perdus. Il en existe cependant encore quelques-uns qu'il avait coloriés avec plus de soin, tels que le *St-Raymond* et l'*Epiphanie*, que l'on voit, l'un aux Dominicains de Bergame, l'autre dans l'église patriarcale de Venise, deux compositions dignes d'être admirées par le bel empâtement des couleurs et l'excellent goût qui règne

dans toutes les parties; on y reconnaît un digne émule du Guide et un artiste qui a su profiter de l'étude qu'il avait faite des beaux ouvrages du Tintoret. Il mourut à Udine en 1675. P-s.

RICCI (SÉBASTIEN), peintre, naquit en 1662, à Cividale-di-Belluno. Cet artiste qui, parmi les professeurs ses contemporains, s'est particulièrement distingué par son génie pittoresque et par un style neuf et plein de goût, dans lequel il n'eut point d'égal, fut d'abord instruit dans son art, par le Cervelli, qui professait alors à Cividale. Il accompagna son maître à Milan, et il vint ensuite à Bologne et à Venise, pour y étudier les chefs-d'œuvre de ces deux écoles. Il résida pendant quelques années à Florence et à Rome et finit par visiter l'Italie entière, laissant partout de ses ouvrages. Ce fut ainsi qu'il acquit une réputation presque universelle. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Angleterre et en Flandre. C'est alors qu'il perfectionna son coloris, qui, déjà, dès ses premiers essais, se faisait remarquer par son agrément et son esprit. De Vienne, où le roi des Romains l'avait appelé, et où il exécuta divers ouvrages pour la cour, il revint à Florence et y fut chargé d'orner quelques-uns des appartements du grand duc. Appelé à Londres par la reine d'Angleterre, il traversa la France; et, en passant à Paris, il fut reçu membre de l'Académie de peinture. Le tableau qu'il fit à Londres, pour l'hôpital de Chelsea, la demi-coupe où il a peint l'*Ascension de Jésus-Christ*, l'escalier de l'hôtel de Montaigu, qu'il peignit également, prouvent sans contredit son talent pour les grandes machines. Après un long séjour en Angleterre, il revint à Venise, où on lui commanda un grand nombre de tableaux pour la France, l'Espagne, le Portugal et la Sardaigne. Au milieu de tant d'écoles différentes et de manières si diverses, son imagination s'enrichit d'une foule de belles inventions; et, à force de copier, il se rendit familier le style des plus habiles peintres. Il eut, de commun avec Luca Giordano, le talent de contrefaire la manière de tous les maîtres; et plusieurs de ses tableaux semblent, au premier aspect, sortis de la main du Bassan ou de Paul Véronèse. Pendant qu'il était à Dresde, il exposa une *Madone*, qu'il fit passer comme étant du Corrège. L'avantage le plus grand qu'il retira de ses voyages fut que, lorsqu'on lui commandait un sujet quelconque, il se rappelait soudain comment tel ou tel maître l'avait traité; et il en savait profiter, sans qu'on pût l'accuser de plagiat. Ses premières études avaient été négligées, sous le rapport du dessin. Dans un âge plus avancé, malgré le zèle assidu qu'il mit à se fortifier dans cette partie, il ne put jamais acquérir le degré de perfection qui lui manquait. La forme, dans ses figures, a de la beauté, de la noblesse, de la grâce et tient quelque chose de Paul Véronèse. Ses attitudes offrent surtout beaucoup de naturel, de vivacité et de

variété. Ses compositions sont pleines de vérité et de bon sens. Quoique toutes ses productions décèlent une grande facilité de pinceau, elle ne dégénère point en négligence. Ses figures, dessinées avec précision, se détachent du fond dont l'azur éclatant ne peut les éteindre. Dans les peintures à fresque, les teintes ont conservé leur couleur primitive. Ses tableaux à l'huile ont souffert davantage, soit à cause du vice d'impression des toiles, soit par défaut de l'empâtement des couleurs, moins fort dans les derniers ouvrages qu'il a exécutés à Venise que dans les premiers. Parmi ses productions les plus remarquables, on cite le *Massacre des Innocents*, à l'école de la Charité de Venise; l'*Enlèvement des Sabines*, à Rome; à Bergame, *St-Grégoire priant la Vierge en faveur des âmes du Purgatoire*; à Vienne, plusieurs plafonds dans le palais de l'empereur, et une *Assomption de la Vierge*, dans l'église de St-Charles, etc. Il forma plusieurs habiles élèves, parmi lesquels on distingue Discani, Fontebasso, et surtout son neveu, Marc Ricci. Le musée du Louvre possède de Sébastien Ricci : 1° un tableau allégorique représentant les *Amours servant la France, et un Génie portant le diadème*; 2° *Jésus-Christ donnant les clefs du Paradis à St-Pierre*; 3° *Polyxène devant le tombeau d'Achille*; 4° *la Contenance de Scipion*. Cet habile artiste mourut à Venise, le 13 mai 1734. — Marc Ricci, neveu du précédent, naquit à Bellune, en 1676. Après avoir d'abord étudié le genre de l'histoire, sous la direction de son oncle, il l'abandonna pour se livrer au paysage. Dirigé par l'étude des chefs-d'œuvre du Titien, et par la beauté des sites de son pays, il devint un des plus habiles paysagistes de l'école vénitienne. On n'exagère point en disant que peu d'artistes avant lui ont su faire le portrait d'un pays avec autant de vérité, et que ceux qui sont venus après lui ne l'ont jamais égalé dans cette partie de l'art. Il ne faut pas, toutefois, en juger par les ouvrages qu'il exécutait sur la demande des marchands de tableaux, non plus que par les petites compositions en détrempe qu'il peignait sur parchemin, et qui, quoique très-agréables, manquent d'une certaine vigueur. Il faut l'apprécier d'après ses tableaux à l'huile, qu'il peignait avec le plus de soin, et que l'on trouve en Angleterre plus fréquemment qu'en Italie. Il était passé en Angleterre, en 1710, avec son oncle. Il ne tarda pas à y obtenir une réputation étendue. Outre les paysages qu'il peignit pour une foule de riches gentilshommes, il aida Sébastien dans l'exécution de plusieurs de ses grands ouvrages. Ses productions ne font pas entièrement connaître tout son mérite. C'est à ses leçons que Dominique et Joseph Valeriani, François Zuccherelli et Joseph Zaïs durent leur talent. Marc Ricci n'était pas moins habile comme peintre de perspective; ses tableaux, en ce genre, que son oncle a ornés de figures pleines d'éclat et de verve, jouissent

d'une estime particulière. Marc a aussi gravé à l'eau-forte plusieurs paysages. Ce qu'il a fait de plus considérable en gravure est une suite de vingt-trois feuilles in-folio, y compris le frontispice, publiée à Venise, en 1730, par Carlo Orsolini. Marc Ricci mourut à Venise en 1726. P-s.

RICCI (LAURENT), général des jésuites, né à Florence, le 9 septembre 1703, d'une famille distinguée de cette ville, entra de bonne heure dans la société et y remplit divers emplois. Il exerça le ministère à Rome, s'appliquant à la prédication et à la direction des consciences; et il continua même ce genre de travail lorsqu'il eut été nommé à une chaire de théologie dans le collège romain. Sa prudence et son zèle firent jeter les yeux sur lui, pour gouverner la société, après la mort du P. Centurione, qui en était général; et Ricci fut élu en sa place, le 21 mai 1758. Il refusa d'abord cette charge et ne se rendit qu'aux instances de ses confrères. Les circonstances étaient difficiles pour les jésuites; ils avaient des ennemis dans plusieurs cours. L'orage éclata d'abord en Portugal, où quelques membres de la compagnie furent accusés d'avoir trempé dans un complot contre la vie du roi (voy. MALAGRIDA). On saisit ce prétexte; et tous les jésuites furent bannis du royaume, et transportés dans l'Etat pontifical, où Ricci pourvut à leurs besoins. Bientôt la proscription s'étendit à d'autres Etats. En France, le parlement de Paris donna le signal et rendit contre les jésuites des arrêts foudroyants; ils furent bannis deux fois du royaume. L'Espagne, Naples, Parme suivirent cet exemple. En vain Ricci s'efforça de conjurer la tempête par quelques mémoires et par des démarches; en vain Clément XIII écrivit aux princes en faveur de la société, la confirma par une bulle expresse et protesta contre les arrêts des parlements. Les esprits étaient tellement irrités que toutes les démarches du pontife n'aboutirent qu'à une rupture avec les cours. Clément XIII mourut dans ces circonstances. Les couronnes travaillèrent vivement à élire un pape qui pût entrer dans leurs vues; et le cardinal Gauganelli fut porté au saint-siège. L'Espagne agit aussitôt auprès de lui pour obtenir la suppression des jésuites, et les autres cours de la maison de Bourbon se joignirent à elle. Pendant plusieurs années, les ministres de ces puissances pressèrent le pontife à ce sujet; on trouve des révélations assez curieuses sur ces démarches, dans le *Journal de correspondance et de voyages*, de l'abbé Clément. 1802, 3 vol. in-8°. De son côté, Ricci présenta différents mémoires à Sa Sainteté; mais il ne put conjurer l'orage; et Clément XIV ne crut pas pouvoir refuser aux puissances une mesure qu'elles réclamaient avec tant d'instance. L'Espagne surtout y mettait une vivacité extrême (1); et l'on voit par les *Mémoires historiques*

(1) Voyez deux articles sur les causes de la suppression des jésuites, dans l'*Ami de la religion*, t. 17, p. 241 et 273.

et philosophiques de Bourgoing, qu'elle exerçait à Rome une sorte de domination. Le pape rendit, le 21 juillet 1773, le bref de la suppression, qui fut notifiée au général le mois suivant. Ricci fut d'abord enfermé au collège des Irlandais, puis conduit au château St-Ange, où il resta jusqu'au pontificat suivant. Pie VI avait ordonné son élargissement, lorsque le prisonnier mourut le 22 novembre 1775. Il signa, peu de temps avant sa mort, une déclaration qui fut rendue publique d'après son désir. Il y protestait, 1° que la compagnie de Jésus n'avait donné aucun lieu à sa suppression, et qu'il le déclarait en qualité de supérieur bien instruit de tout ce qui s'y était passé; 2° qu'en son particulier, il ne croyait pas avoir mérité l'emprisonnement et les rigueurs dont il avait été l'objet; 3° enfin, qu'il pardonnait sincèrement aux auteurs de ces procédés. Il y a une *Vie de Ricci*, par Caraccioli, la Haye, 1776. in-12 : cet écrit superficiel n'est qu'une compilation des gazettes du temps; il rend cependant justice aux qualités de Ricci, à son courage dans la disgrâce, et à son attachement pour son corps. Il a été plusieurs fois réimprimé.

P—c—r.

RICCI (SCRIPTION), né à Florence en 1744, de la même famille que le précédent, embrassa aussi l'état ecclésiastique, et fut fait en 1780 évêque de Pistoie et de Prato, sièges unis. Léopold régnait alors en Toscane et paraissait vouloir suivre le même système d'innovation que son frère Joseph à Vienne. Ricci, soit qu'il fût réellement partisan de ces innovations, soit qu'il y vit un moyen d'ambition et de succès, se déclara vivement pour les projets de réforme. On vit paraître de fréquentes et prolixes circulaires, où le grand-duc, entrant dans les plus petits détails de l'administration, adressait des catéchismes aux évêques de Toscane, leur indiquait les livres à mettre entre les mains des fidèles, abolissait les confréries, diminuait les processions, réglait minutieusement le culte divin et les cérémonies, et se montrait en état d'hostilité avec la cour de Rome. Ricci, qui passait pour avoir provoqué ces mesures, s'empressait de les exécuter dans son diocèse. Il changeait les rites, réformait l'enseignement, bouleversait la discipline; sous prétexte de rétablir les usages de l'antiquité, il dépouillait le culte de son éclat et interdisait des pratiques chères à la piété. Le 3 juin 1781, il publia une instruction pastorale contre la dévotion au sacré-cœur; il adopta une instruction très-bizarre de l'archevêque de Salzbourg, M. de Colloredo; il s'élevait contre la doctrine des indulgences, et faisait traduire en italien des ouvrages publiés autrefois en France en faveur de l'appel et contre les papes. La Toscane ne s'était point ressentie de ces disputes, et cette Eglise avait joui du calme le plus profond au milieu des orages qui avaient agité d'autres portions de la catholicité. Ricci entreprit d'y intro-

duire ces contestations; il établit à Pistoie une imprimerie uniquement destinée à répandre des brochures oubliées, des pamphlets et des écrits sans utilité et sans intérêt. Il tenait dans son palais des conférences où l'on plaidait en faveur de l'appel et de l'Eglise d'Utrecht. Il affecta d'envoyer à tous ses curés les *Réflexions morales* de Quesnel, que, dans une circulaire du 6 octobre 1786, il appelait un *livre d'or*, et il leur recommandait également les ouvrages de Mesenguy et l'*Abrégé d'histoire ecclésiastique* de l'abbé Racine. Un synode, qu'il tint à Pistoie en septembre 1786, eut un grand éclat; l'évêque y avait appelé quelques professeurs de l'université de Pavie, entre autres Tamburini, qui semble y avoir eu le plus de crédit. On y rédigea des décrets qui paraissaient calqués sur les écrits des appelants français, et qui réalisaient leurs vœux et leur doctrine : on adopta surtout leurs idées sur la grâce, sur les indulgences, sur le mariage et sur différentes réformes. Les actes et décrets de ce synode ont été publiés en italien, et même traduits en français, 1788, 2 vol. in-12. Le grand-duc approuva tout ce qu'avait fait Ricci et convoqua, pour le 25 avril 1787, une assemblée générale des évêques de Toscane : ce devait être le prélude d'un concile national, où l'on adopterait en grand ce qui avait été réglé à Pistoie. Mais les esprits n'étaient pas bien disposés : la plupart des évêques rejetèrent les projets du réformateur, et il fut obligé de dissoudre l'assemblée. Léopold témoigna son mécontentement aux prélats et donna de grands éloges à la conduite de Ricci; il fit imprimer à ses frais et dans son palais les actes de l'assemblée, en 7 volumes in-4° et in-8°. Ils étaient sans doute rédigés sous l'influence de l'évêque, et ils ne sont qu'une longue apologie de ses principes et de ses réformes. Ricci essuya cependant plus d'une mortification pendant l'assemblée. Les esprits étaient froissés par tous les changements qu'il ordonnait chaque jour, et des plaintes s'élevaient de toutes parts contre l'imprudent novateur. Une émeute éclata même à Prato en mai 1787; on brûla son trône et l'on pilla ses livres. Plusieurs écrits parurent en divers sens : dans l'un, intitulé *Annotations pacifiques* et attribué au prélat Marchetti, on accusait l'évêque des erreurs les plus grossières : un laïque appelé Roncallo prit sa défense. Pie VI avait adressé à Ricci des brefs, où il lui faisait avec douceur des reproches sur sa conduite : on lui répondit par des décrets qui tendaient à une rupture déclarée entre les deux cours, et tout donnait lieu de craindre un schisme en Toscane, quand la mort de Joseph II amena la chute du nouveau système. Comme ce prince ne laissait pas d'enfants, Léopold, son frère, lui succéda. Peu de temps après qu'il fut parti de Florence pour Vienne, une nouvelle émeute éclata contre Ricci, d'abord à Pistoie, le 24 avril 1790, puis à Prato et dans le reste du diocèse. L'évêque fut

obligé de fuir, et les chapitres mêmes des deux cathédrales se déclarèrent contre lui. Ses réformes bizarres et turbulentes furent abandonnées, et Ricci, ne pouvant rentrer dans son diocèse, où les esprits étaient fort irrités, donna sa démission le 3 juin. Il annonça cette démarche au pape par une lettre où il protestait de son dévouement et de sa soumission, et Pie VI voulut bien lui répondre d'une manière affectueuse. Toutefois il nomma une congrégation pour examiner les actes du synode de Pistoie, et l'on sait qu'ils furent condamnés par une bulle dogmatique, qui commence par ces mots : *Auctorem fidei*, et qui est datée du 28 août 1794. Cette bulle, qui condamnait quatre-vingt-cinq propositions, passe pour être l'ouvrage du pieux et savant cardinal Gerdil. Elle a été attaquée par Solari, évêque de Noli, et par Leplat, professeur de Louvain, et défendue par le cardinal Gerdil. Avant le jugement, on avait invité Ricci à venir à Rome pour y plaider sa cause; mais il s'y refusa, et quand il eut connaissance de la bulle, il la dénonça le 6 septembre au gouvernement de Toscane, comme une injustice criante et un attentat. Le prélat, du fond de sa retraite, entretenait au loin des liaisons avec les ennemis secrets ou déclarés du saint-siège. Il était en rapport avec les évêques constitutionnels de France, et lorsque ce parti se forma chez nous, des gens qui ne voulaient pas s'en rapporter à la décision du pape demandèrent l'avis de l'ancien évêque de Pistoie. On publia de lui une *Réponse aux questions qui lui avaient été proposées sur l'état de l'Eglise en France*, 24 pages in-8°; il s'y déclare en faveur des décrets de l'assemblée constituante. En 1799, la Toscane fut occupée momentanément par les Français. Lorsqu'ils eurent été obligés de se retirer, le peuple poursuivit ceux qui passaient pour leur avoir été favorables. Ricci fut mis en prison et s'y trouva confondu avec les criminels; mais l'archevêque et le sénat de Florence se réunirent pour le délivrer, et, la fureur du peuple étant un peu calmée, on le transféra le 8 août 1799 dans le couvent des dominicains de St-Marc. Dès le 1^{er} de ce mois, le prélat, à la sollicitation de l'archevêque, avait signé une formule de rétractation, qui fut envoyée au pape. Pie VI était alors captif à Valence et touchait au terme de sa carrière. On ne sait si la lettre de Ricci lui parvint; mais la rétractation de celui-ci fut depuis jugée insuffisante. Après six semaines environ de séjour dans le couvent des dominicains, où il fut traité avec beaucoup d'égards, il put se retirer à la campagne, et l'on ouvrit de nouvelles négociations pour l'amener à faire une rétractation plus expresse. Ayant appris l'élection de Pie VII, il lui envoya la lettre qu'il avait écrite à son prédécesseur. Quand le pontife passa par Florence, en 1804, Ricci témoigna le désir de se réconcilier avec le saint-siège. Au retour du pape, s'é-

XXXV.

tant abouché avec le prélat Fenaia, il signa, le 9 mai 1805, une formule d'adhésion entière, tant aux bulles contre le jansénisme qu'à la bulle *Auctorem fidei*. Le pape le reçut avec bonté, l'embrassa, et Ricci lui écrivit de nouveau à Rome pour ratifier ce qu'il avait fait à Florence. Nous devons croire qu'il persévéra dans ces sentiments jusqu'à sa mort, arrivée le 27 janvier 1810. Toutefois il a paru, dans la *Chronique religieuse*, t. 4, p. 248, des *Détails historiques*, que l'on dit être extraits d'un mémoire laissé par l'évêque de Pistoie. Ces détails tendent à faire croire que Ricci ne signa, le 9 mai 1805, la formule citée que par complaisance et sans changer de sentiment. Mais quelle idée faudrait-il avoir de ce prélat si, après avoir déclaré qu'il recevait la bulle *Auctorem fidei*, qu'il condamnait toutes les propositions réprouvées par cette bulle et qu'il désirait réparer le scandale, il était resté attaché à des erreurs qu'il paraissait avoir abandonnées si formellement! Au surplus, on a publié une réponse à cet article de la *Chronique*, intitulée *Observations sur un article*, etc., 1822, in-8° de 193 pages, traduite de l'italien. On y discute les faits rapportés dans la *Chronique*, et ceux qu'alléguait une lettre latine, imprimée à Vienne, sous le nom d'Aurèle Tommasi. L'auteur des *Observations* semble fort au courant de tout ce qui concerne Ricci. Il ne s'est pas nommé; mais on a cru que c'était le P. Bardacci, dominicain, estimé pour son mérite et son savoir, qui remplit plus tard des places importantes à Rome. Il rectifie des méprises du mémoire et montre que cette pièce ne mérite aucune croyance. Louis de Potter (*voy.* ce nom) a publié en 1825, Bruxelles, 2 vol. in-8°, une *Vie de Scipion Ricci*, qui contient de curieux détails. Cette vie a été traduite en anglais et en allemand. P—c—r.

RICCI (Louis), économiste italien, né en 1742 dans le duché de Modène étudia dans cette ville, se fit recevoir avocat et entra dans la carrière des emplois administratifs. Il en remplit plusieurs avec honneur et fut fait chevalier par le duc François III. Nommé membre d'une commission pour la réforme des établissements de bienfaisance de Modène, il fut chargé de rédiger le rapport, et il le dédia au duc Hercule III. Son livre fut imprimé en 1787, sous ce titre : *Riforma degl' istituti pii della città di Modena*. L'auteur dit M. Pecchio dans son *Histoire de l'économie publique en Italie* (Lugano, 1829, in-8°), recherche l'origine, les progrès et les effets de tout établissement de bienfaisance, et examinant les vices et les besoins des différentes classes de pauvres, il démontre que ces établissements sont inefficaces, si l'on ne s'applique d'abord à relever le caractère moral du peuple. Les principes posés par Ricci ont beaucoup d'affinité avec ceux que développa, onze ans plus tard, en 1798, le célèbre Malthus dans son ouvrage sur la population ouvrière, qui rencontra d'abord une opposition

71

presque générale et qui place aujourd'hui l'auteur parmi les plus grands hommes de cette époque. Lorsque la révolution française se fut propagée au delà des Alpes, Ricci en adopta les principes et se fit assez connaître parmi les républicains enthousiastes pour être nommé en 1797 un des directeurs de la république cispadane, dont, comme on sait, l'existence fut très-éphémère. Ricci y avait été appelé au ministère des finances; mais il s'en démit peu de temps après et mourut en 1799. — Ricci (Louis), compositeur italien, né à Naples vers 1801, fit de bonnes études au collège musical de cette capitale, et en 1828, il fit jouer un opéra, *l'Impresario in unguistie*, qui fut assez bien accueilli; l'année suivante, il fit représenter à Rome *l'Orfanello di Ginevra*, dont le succès fut éclatant. Il composa ensuite, de concert avec son frère Frédéric, quelques opéras auxquels le public se montra peu sensible. Cette froideur décida Louis à recommencer à travailler seul, et il ne s'en trouva pas plus mal. En 1831, il fit jouer à Venise *Un duello sotto Richelieu*; en 1832, on représenta à Milan *Chiara di Rosenberg*. Il était directeur du théâtre de Trieste au moment de sa mort, arrivée en 1860. A—Y.

RICCIARDI (ANTOINE), philosophe et rhéteur, né à Bresse vers le milieu du 16^e siècle, étudia à Padoue sous Bonamico et Robortello, et professa ensuite avec beaucoup de succès dans la ville d'Asola. Il mourut en 1610, après avoir publié : 1^o un *Traité des anges*; 2^o une *Histoire de la ville d'Asola*; 3^o un livre sur l'excellence et l'ancienneté des langues, où il prétend que la langue cimbrique, parlée encore aujourd'hui dans le Jutland, en Danemarck, est plus ancienne que l'hébreu; 4^o *Commentaria symbolica explicantia arcanam pene infinita ad mysticam naturalem infinitentia*, 2 vol. in-fol. A—Y.

RICCIARDI (FRANÇOIS), comte de Camaldoli, ministre de la justice à Naples pendant le règne de Joachim Murat, naquit le 12 juin 1758 à Foggia, d'une famille noble de cette ville. Envoyé de bonne heure dans la capitale par son père, il y eut pour maître le célèbre helléniste Martorelli, qui le distingua parmi tous ses élèves au point de lui dédier son *Anthologie grecque*. Ricciardi était alors à peine âgé de onze ans. Après avoir fait son cours de droit, il entra dans la carrière du barreau et ne tarda pas à obtenir de brillants succès; mais ce fut surtout pendant les persécutions de 1799 que son talent d'avocat et son courage civil se déployèrent dans tout leur éclat. Les excès de cette époque sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Il n'y avait pas de jour qui ne vît monter à l'échafaud, traîner et massacrer dans les rues, par une populace déchaînée, les citoyens les plus honorables. Naples présentait en 1799 le même spectacle que Paris en 1793 : ici on tuait au nom de la liberté et là au nom de la monarchie. Au milieu de ces

scènes atroces, où le juge remplissait le rôle de bourreau et une multitude effrénée celui de juge, Ricciardi ne craignit pas d'entreprendre la défense de plusieurs accusés, et il eut le bonheur d'en arracher quelques-uns à la mort. L'année suivante, il épousa une demoiselle Granito, jeune personne d'un rare mérite, qui avait contribué, elle aussi, à sauver de nobles têtes. Il continua d'exercer la profession d'avocat jusqu'en 1806, époque à laquelle Joseph Bonaparte, ayant remplacé les Bourbons sur le trône de Naples, le nomma conseiller d'Etat, président de la section de législation et directeur du bulletin des lois. Ricciardi commença dès lors cette réorganisation de l'ordre judiciaire, cette réforme de la législation qu'il devait achever en qualité de grand-juge sous le règne de Joachim Murat. Nommé par celui-ci, au mois de février 1809, grand dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles, il fut, le 4 novembre suivant, chargé du portefeuille de la justice, auquel on ajouta celui du culte. Le code Napoléon avait déjà pris la place de l'ancienne législation, mais la partie pénale contenait certaines dispositions qu'il était urgent de modifier ou de supprimer. Ce fut pendant plus de cinq ans le principal objet des soins de Ricciardi, et, grâce à ses efforts, on vit à Naples en 1813 ce qui ne devait être accompli en France que beaucoup plus tard, la révision du code pénal, d'où il fit disparaître la peine de mort pour l'infanticide, la fausse monnaie et le vol à main armée non suivi de meurtre, la marque pour les condamnés aux travaux forcés et la mutilation pour les parricides. Plusieurs autres peines furent mitigées ou graduées convenablement, en sorte que le code napolitain devint un des meilleurs de l'Europe. Le ministre réformateur reconstitua l'ordre judiciaire sur de nouvelles bases et s'appliqua surtout à faire choix de magistrats aussi intègres qu'éclairés. Enfin, pendant son ministère, il n'y eut pas de persécutions politiques, et les tribunaux jouirent d'une entière indépendance. Ministre du culte, il améliora l'enseignement dans les établissements ecclésiastiques. Le titre de comte Camaldoli fut en 1814 le prix de ses services. A cette époque, il fit tous ses efforts pour diriger dans d'autres voies la politique de son souverain; mais n'y ayant pas réussi, il voulut du moins rester jusqu'à la fin fidèle à sa fortune, et ne se retira des affaires que le 18 mai 1815, c'est-à-dire lorsque le beau-frère de Napoléon eut à jamais perdu le trône de Naples. Rappelé au ministère en 1820, à la suite de la révolution qui força Ferdinand IV à proclamer la constitution espagnole, Ricciardi reprit le portefeuille de la justice et du culte, et fut en outre chargé du département de la police. Ses vues étaient larges, mais le temps lui manqua pour les mettre à exécution, car le régime constitutionnel ne dura que neuf mois et son ministère fut encore plus court. Il donna sa dé-

mission le 5 décembre 1820, et le 18 du même mois, il quitta la vie publique avec ses collègues, qui tous voulurent le suivre dans sa retraite. Pendant les cinq mois de son ministère, il n'avait pas présenté moins de dix rapports, également remarquables par les matières qui en faisaient le sujet et par le talent avec lequel elles étaient traitées. Il s'agissait de nouveaux perfectionnements à apporter au code pénal, d'une loi sur le port d'armes, d'un remaniement de la magistrature, d'un coup d'œil général sur la situation de la justice, du culte et de la police, de l'établissement du jury, et d'une circulaire à adresser aux évêques et aux curés du royaume. Ces derniers rapports furent traduits en français ou cités avec éloge par plusieurs journaux étrangers. Partisan des gouvernements constitutionnels de France et d'Angleterre, et par conséquent de l'établissement de deux chambres, Ricciardi n'aimait pas la constitution espagnole, qu'il croyait ne pouvoir être que fatale à son pays; aussi dès le jour où il prit place au conseil, il exprima sa pensée en termes énergiques, et, quand plus tard il s'agit de présenter au parlement le fameux message par lequel le roi demandait à partir pour Laybach, le ministre obtint, après une vive opposition, qu'une réforme de la constitution fût en même temps proposée à l'assemblée nationale, réforme dans le sens des deux chambres, et cela après avoir reçu des ambassadeurs des principales puissances l'assurance formelle qu'une constitution à la française ou à l'anglaise serait non-seulement tolérée, mais reconnue. Telles étaient les vues de Ricciardi en signant ce message, qui souleva contre le ministère une partie du parlement et les carbonari, dont la fureur s'exhala en cris de mort. Ricciardi n'était pas homme à reculer devant les menaces : voyant que le gouvernement n'était pas possible en présence d'une faction qui aspirait au despotisme, il ne craignit pas de proposer en plein parlement la suppression des sociétés secrètes; mais la pusillanimité des princes, la faiblesse ou les affections de beaucoup de députés et surtout l'influence des factieux empêchèrent ce coup de vigueur devenu indispensable. Il en résulta que le parlement repoussa la partie du message qui concernait la réforme de la constitution et consentit au départ du roi : c'était voter sa propre ruine. Ricciardi, qui connaissait toute la portée d'une telle faute, donna sa démission, et son exemple fut suivi par tous ses collègues. Depuis, il resta étranger aux affaires et ne vécut plus que pour sa famille et pour les lettres. Membre dès 1807 de l'académie royale des sciences de Naples (section des sciences morales), il en avait été plusieurs fois élu président triennal, et après la mort de l'évêque de Pouzoles, Rosini, il lui succéda dans les fonctions de président à vie des trois sections de la société royale bourbonnienne. Le comte Ricciardi de

Camaldoli mourut le 17 décembre 1842. Son éloge fut prononcé par le marquis de Ceva-Grimaldi, le 11 juin 1843, à l'académie des sciences de Naples, et imprimé la même année (in-4°). — Le fils cadet du comte de Camaldoli, Joseph Ricciardi, a publié en italien et en français différentes poésies et ouvrages politiques : 1° *Histoire d'Italie de 1850 à 1900*, Paris, 1842, in-12; 2° *Discours aux Italiens*, Paris, 1843, in-12; 3° *Poésies*, 1844, in-12; 4° *A la mémoire des frères Bandiera*, Paris, 1844, in-12; 5° *Encouragements à l'Italie*, Paris, 1846, in-12; 6° *Histoire de la révolution d'Italie en 1848, 1850*; 7° *Drames historiques*, 1854. A—Y.

RICCIARELLI. (DANIEL). Voyez VOLTERRE.

RICCIO (BARTHÉLEMY NERONI, plus connu sous le nom de MASTRO), peintre siennois, florissait en 1573. Il suivit longtemps les leçons d'Antoine Razzi ou le *Sodoma*, dont il épousa la fille, et il sut après lui soutenir la réputation de l'école dont il demeura le chef. Son chef-d'œuvre est une *Déposition de croix*. Habile dans la perspective, il fit pour le théâtre de Sienne plusieurs belles décorations, dont une a été gravée par l'Andriani. Il fut de plus architecte de la république de Lucques. — *Dominique Riccio*, surnommé le *Brusatorci* (1), peintre, né à Vérone en 1494, fut élève du Goltzino. S'étant rendu à Venise, il y étudia les chefs-d'œuvre du Giorgione et du Titien, et parvint même à s'approcher beaucoup de leur manière dans plusieurs de ses compositions. Mais son mérite éminent est dans la peinture à fresque. On regarde comme un chef-d'œuvre celle dont il orna une des salles du palais Ridolfi à Vérone, et qui représente *Cavalcade du pape Clément VII et de l'empereur Charles-Quint dans Bologne*. Cette peinture a été gravée. On ne peut voir un spectacle plus noble; le tableau est rempli d'une multitude de figures bien distribuées, pleines de mouvement; les hommes, les chevaux, la variété des costumes, la pompe, la splendeur, la joie qui anime tous les visages dans une semblable circonstance, l'exactitude des portraits, tout y est porté à un égal degré de perfection. Le musée du Louvre possède de cet artiste un tableau représentant la *Vierge et St-Joseph*. Il mourut à Vérone en 1567. — Son fils *Félix Riccio*, ou *Brusatorci le Jeune*, né à Vérone en 1540, se fit une manière remplie de délicatesse et de grâce, et l'on voit dans beaucoup de galeries plusieurs de ses madones avec des Enfants-Jésus et de petits anges de la plus rare beauté. Ses physionomies se rapprochent beaucoup de celles de Paul Véronèse, quoiqu'un peu moins charnues. Quand le sujet l'exige, il sait être également plein de force, comme on peut le voir dans son tableau des *Forges de Vulcain*, dont les cyclopes sont dessinés

(1) Il dut ce surnom à un secret que son père avait découvert pour faire périr les souris.

dans le meilleur style florentin et coloriés d'une manière vigoureuse. Sa *Ste-Hélène*, qui se trouve dans l'église de ce nom à Vérone, est d'une grande beauté. Il ne s'exerça point comme son père dans la peinture à fresque, et il lui fut inférieur en génie; il exécuta cependant plusieurs grandes machines, dont la dernière, représentant *Marie dans le désert*, était destinée pour l'église de St-Georges. Ce tableau, qui ne manque pas de grandeur, est bien entendu; il fut terminé par Ottini et l'Orbetto, deux de ses plus habiles élèves. On connaît encore de lui plusieurs petits sujets tirés de l'histoire sacrée et profane peints sur marbre, qu'il a traités avec le talent d'un grand maître, et où il s'est habilement servi pour les ombres des accidents de la pierre. On fait aussi un cas particulier de ses portraits. Le musée du Louvre possède de cet artiste une *Sainte Famille*. — *Cecilia Riccio* ou *Brusarsora*, sœur du précédent et élève de son père, se fit une réputation méritée par le talent avec lequel elle peignit le portrait. — *Jean-Baptiste Riccio* ou *Brusarsora*, frère des précédents, élève de Paul Véronèse, fut appelé en Allemagne par Charles-Quint, et il resta attaché comme peintre à cette cour jusqu'à sa mort. P—s.

RICCIO. Voyez BRIOSCO et CRINITO.

RICCIOLI (JEAN-BAPTISTE), l'un des plus savants astronomes du 17^e siècle, naquit à Ferrare en 1598, et embrassa la règle de St-Ignace à seize ans. Après avoir professé longtemps les belles-lettres, la philosophie et la théologie, tant à Parme qu'à Bologne, il s'appliqua tout entier à l'étude de l'astronomie par l'ordre de ses supérieurs, qui crurent trouver en lui un antagoniste à opposer aux astronomes du Nord, qui se plaignaient que le système de Copernic n'avait été jusqu'alors jugé en Italie que par des théologiens et non par des astronomes. Il y avait de la prévention de part et d'autre : les Etats protestants s'opiniâtraient à rejeter la correction du calendrier, parce qu'elle venait de Rome (voy. GRÉGOIRE); et les Italiens, se défiant de ce qui sortait de l'Allemagne, foyer de l'hérésie, dédaignaient les découvertes de Képler, refusaient de voir dans le système de Copernic autre chose qu'une simple hypothèse, et déféraient Galilée à l'inquisition pour son obstination à vouloir démontrer que ce système était conforme à l'Ecriture sainte. Riccioli attaqua donc ce système par tous les arguments qu'il put imaginer; mais, à la manière dont il en parle, on croirait, dit Delambre, entendre un avocat chargé d'office d'une mauvaise cause et qui fait tous ses efforts pour la perdre (1). Le jésuite convient qu'envisagé comme une hypothèse, le système de Copernic est le plus beau, le plus simple et le mieux imaginé. Néanmoins, dès qu'il ne l'adoptait pas, il fallait bien y en substituer un autre : celui de Ptolémée

n'était plus soutenable; ceux de Tycho et de Rheita avaient leurs difficultés; il proposa de faire tourner la lune, le soleil, Jupiter et Saturne immédiatement autour de la terre; Mercure, Vénus et Mars ne devaient être que des satellites du soleil. Il ne tenait d'ailleurs pas beaucoup à cet arrangement; pour expliquer les irrégularités du mouvement de la lune, après avoir montré les inconvénients de tous les systèmes précédents, il propose le sien, non comme vrai, mais comme très-simple (1). Riccioli fut aidé dans ses observations par le P. Grimaldi, son disciple et son ami le plus cher (voy. GRIMALDI). Sentant combien était défectueuse l'astronomie que nous avaient laissée les anciens, il conçut le hardi projet d'établir sur de nouvelles bases cette science et celles qui en dépendent, et il jeta dans son *Almagestum novum* les fondements de cet immense travail. Il comprit qu'une pareille réforme devait commencer par la mesure de la terre, dont le premier élément était une métrologie comparée, afin d'analyser sur une échelle commune les diverses tentatives faites jusqu'alors. Profitant de la facilité que lui donnaient les collèges de son ordre, répandus dans tous les Etats catholiques et dans les missions, il se fit envoyer *en nature* la longueur du pied ou de la mesure élémentaire de chaque pays, et il en composa (2) la première métrologie réelle qu'on eût encore vue, tout ce qu'on avait publié jusqu'alors en ce genre n'étant fondé que sur des rapports vagues ou compilés sans critique. Mais Riccioli eut la maladresse de prendre pour type l'ancien pied romain, mesure dont la longueur précise peut toujours souffrir quelque discussion; aussi son travail métrologique est demeuré oublié. Ce jésuite n'a pas été plus heureux dans sa mesure de la terre. La critique qu'il fait de la mesure exécutée par Snellius n'a rien d'exagéré (3); mais sa propre mesure, dont il s'occupa de 1644 à 1656, entreprise par un procédé absolument différent et qui ne pouvait offrir alors d'exactitude, vu les irrégularités des illusions de la réfraction horizontale, si peu connues même aujourd'hui, lui donna un résultat encore plus défectueux que celui de Snellius (4). Il fut plus heureux dans ses travaux sur la lune, qu'il observa longtemps dans une excellente lunette de quinze pieds; il porta jusqu'à six cents le nombre des taches qu'il y découvrit et dont il publia la description; Langren n'en avait compté que deux cent soixante-dix et Hévélius cinq cent cinquante. La nomenclature de Riccioli a prévalu sur celle de ce dernier, et l'on s'en sert encore aujourd'hui. Scheiner et Rheita n'avaient donné que des ébauches de la figure de la lune; celle

(1) *Almagest. nov.*, p. 279.

(2) Riccioli, *Geogr. reform.*, p. 318.

(3) Delambre, *Hist. de l'astr. mod.*, t. 2, p. 319.

(4) Il évalua le degré à 64,363 pas bolonais, mais il ne donne pas assez nettement l'explication de cette mesure. (*Geogr. reform.*, p. 322.)

(1) *Histoire de l'astronomie moderne*, t. 2, p. 275.

que donne Riccioli est bien supérieure. Ses remarques sur la libration, si imparfaitement connue par Hévélius, composeraient à elles seules un volume (1). On doit lui rendre la justice qu'il avait multiplié ses expériences sur les oscillations du pendule avant d'avoir lu le livre de Galilée. Il entrevit même l'anneau de Saturne, en faisant observer que les deux appendices dont le disque de cette planète était accompagné formaient une espèce d'ellipse; il ne restait qu'un mot à dire pour définir l'anneau de Saturne; mais ce mot fut dit par Huyghens (2). Le plus grand tort du P. Riccioli fut d'avoir méconnu l'importance des découvertes de Képler; il était prévenu contre lui, à cause que cet astronome allemand doutait de l'éclipse miraculeuse arrivée à la mort de Jésus-Christ. Malgré ses erreurs, on ne peut nier que Riccioli n'ait rendu d'immenses services, tant à l'astronomie qu'à la géographie et à la chronologie. Il prit la défense de la réforme grégorienne, dont l'exactitude était contestée par Fr. Levera, et il publia sous le nom de Michel Manfredi : *Vindiciæ kalendarii Gregoriani*, Bologne, 1664, in-fol., ouvrage qui reçut l'approbation de Cassini. Quoiqu'il fût d'une santé délicate et souvent malade, il travaillait avec une ardeur infatigable. Enfin, accablé d'années et d'infirmités, il mourut à Bologne le 25 juin 1671. On trouve le catalogue de ses ouvrages dans la *Bibliotheca soc. Jesu*, p. 446; nous nous contenterons de citer les principaux : 1° *Almagestum novum, astronomian veterem novamque complectens*, Bologne, 1651, 2 vol. in-fol. « Cet ouvrage est un trésor d'érudition astronomique; il contient 1500 pages et 10,565,100 lettres. Les astronomes en font un usage continu (3) »; et Lalande le cite sans cesse dans son astronomie. On y trouve (t. 1, p. 361-385) la liste et la discussion de toutes les éclipses citées par les historiens, depuis celle qui eut lieu à la naissance de Romulus (an 772 avant J.-C.) jusqu'à l'an 1647). 2° *Astronomia reformata*, ibid., 1665, 2 vol. in-fol. On doit joindre cet ouvrage au précédent; mais il est beaucoup plus rare. Il est plus important par les observations qu'il renferme (4). On peut voir aussi des remarques utiles sur la véritable date de quelques éclipses falsifiées par les auteurs qui en ont parlé (5). 3° *Geographiæ et hydrographiæ reformata libri xii*, ibid., 1661, in-fol., plein de savantes recherches. Cet ouvrage n'est pas moins important que les précédents, et Wolf l'appelle *Opus præstantissimum, in hoc scientiarum genere fere unicum*. On y distingue, pages 388 à 409, une table de toutes les longitudes et latitudes observées ou déduites des meilleures observations.

Cette table, contenant environ deux mille sept cents articles, est extrêmement remarquable. Les longitudes les plus erronées qu'elle renferme ne s'écartent pas de plus de sept ou huit degrés de celles que l'on connaît aujourd'hui (4). C'est donc faute d'examiner l'histoire des découvertes géographiques que l'on répète encore, d'après Fontenelle (2), que G. Delisle, dans ses cartes générales publiées en 1699, raccourcit de trois cents lieues la longueur de la Méditerranée, et de cinq cents celle que l'on donnait à l'Asie. Cette dernière rectification était faite depuis près de quarante ans par Riccioli (3); et quant à la longueur de la Méditerranée, que les cartes précédentes supposaient de onze cent soixante lieues, Riccioli qui la réduisait à huit cent quatre-vingt deux, ne s'écartait que de quarante-cinq lieues de ce que lui donnent les cartes actuelles (4). Cette inexactitude de 7° 13' en longitude, dans laquelle Riccioli tombait encore en 1672, semblera peu étonnante en comparaison d'une erreur d'environ sept degrés sur la longitude d'Arz-roum qui, plus d'un siècle après, était encore admise de confiance et reproduite chaque année dans la *Connaissance des temps* jusqu'en 1780 (5)! Si l'ouvrage de Riccioli eût été accompagné d'une collection de cartes dressées d'après sa table de longitudes et de latitudes, il est à croire que la révolution opérée dans la géographie par G. Delisle aurait eu lieu trente ou quarante ans plus tôt; mais déstitué de cet accessoire, cet important travail est demeuré inaperçu. 4° *Chronologia reformata et ad certas conclusiones redacta*, Bologne, 1669, 3 parties in-fol. L'auteur expose avec de grands détails ce qui concerne les calendriers et les ères des diverses nations; il y discute (page 292) soixante-dix systèmes différents sur l'année du monde où est né Jésus-Christ; et il trouve, d'après la Vulgate et la bible hébraïque, l'an 4184; mais il préfère l'évaluation de 5634, d'après la version des Septante. La deuxième partie contient une chronique des principaux événements, année par année, depuis la créa-

(1) Il faut observer qu'il les compte d'un premier méridien situé à 24° 30' à l'ouest de Paris.

(2) Eloge de Guill. Delisle, *Académie des sciences*, 1726, t. 2, p. 78.

(3) Ses longitudes de Pékin, de Manille et de Batavia ne diffèrent guère que d'un degré de celles que l'on connaît actuellement.

(4) La différence en longitude entre Gibraltar et Jérusalem est, selon Riccioli, de 47° 37', qui, à ce parallèle, valent 714 lieues marines, ou 893 lieues communes de 25 au degré. Selon la *Connaissance des temps* et les observations récentes, cette longitude n'est que de 40° 23' 40'', équivalant à 606 lieues marines ou 848 lieues communes. Il faut, de ce dernier nombre, ôter 11 lieues pour la distance de Jérusalem à Jafa, pris pour l'extrémité orientale de la Méditerranée à cette latitude. On aura donc 882 lieues pour la longueur donnée par Riccioli et 837 pour la véritable. Fontenelle, en portant à 860 celle que trouvait Delisle, n'indique pas de quelle manière il en calculait la mesure.

(5) La *Connaissance des temps*, pour 1780, imprimée en 1777, fixe, page 233, la longitude d'Erzerom à 46° 15' 45''. D'Anville (Europe) le place à 39° 6', et cette détermination s'écarte peu de ce que donnent les bonnes cartes les plus récentes. Riccioli ne parle pas d'Arz-roum dans sa table, mais on y trouve Erbil et Trebizonde, dont les longitudes combinées porteraient celle d'Arz-roum à 44° 2'. Son erreur serait de moins de cinq degrés.

(1) Delambre, *loc. cit.*, p. 283.

(2) Ibid., p. 291.

(3) Lalande, *Bibliogr. astron.*, p. 230.

(4) Ibid., p. 258.

(5) Delambre, *loc. cit.*, p. 304.

tion (dont le premier jour répond au dimanche 1^{er} mai de l'année julienne 5634 avant J.-C.) jusqu'à l'an 1668. La troisième partie contient les listes chronologiques des souverains des divers Etats, des patriarches, des conciles, des hérésies, etc., suivies, sous le titre de *Tomus quartus*, de trois amples tables alphabétiques des personnages et des événements, avec les renvois aux années. Cet ouvrage, peu consulté aujourd'hui, quoique des commentateurs de la Bible (*voy. la Bible de Venise*) donnent encore la chronologie de Riccioli corrigée, parallèlement avec celle d'Usher, attira quelques désagréments à l'auteur, peut-être à cause de la préférence qu'il accordait à la version des Septante sur la Vulgate. On lui imposa une pénitence à laquelle il se soumit avec la plus édifiante résignation. Son livre est d'ailleurs rédigé à peu près sur le même plan que les *Tablettes chronologiques* de Lenglet Dufresnoy qui, par la commodité de leur format, durent avoir beaucoup plus de succès; il n'est donc pas étonnant que ce critique, parlant de la *Chronologia reformatà*, dise que son auteur exécute moins qu'il ne promet, et que l'on y trouve beaucoup de choses communes avec quelques-unes d'utiles. L'abbé Barotti a inséré une bonne notice sur la vie et les ouvrages du P. Riccioli dans ses *Memorie istoriche de' letterati Ferraresi*, Ferrare, 1793, t. 2, p. 270 et suivantes. C. M. P.

RICCOBONI (ANTOINE), philologue italien, naquit en 1541 à Rovigo, petite ville de l'Etat vénitien. Quoiqu'il fût d'une extraction obscure, il fit de bonnes études à Venise et à Padoue, où il eut successivement pour maîtres Paul Manuce, Ch. Sigonio et Marc.-Ant. Muret. Après avoir terminé ses humanités, il suivit des cours de jurisprudence, et, très-jeune encore, il fut nommé professeur de belles-lettres dans sa ville natale. Le corps municipal accorda même le droit de bourgeoisie à sa famille, en récompense d'un discours à la louange de la jurisprudence, prononcé publiquement en 1567 par Riccoboni. Il se rendit en 1571 à Padoue et prit le grade de docteur en droit à l'université de cette ville. Il voulait se consacrer entièrement à la jurisprudence, qui paraissait lui offrir plus d'avantages que la carrière littéraire; mais, sur les instances de ses amis, il accepta une chaire d'humanités et de rhétorique. Ses trois discours d'inauguration, *De studiis liberalium artium*, *De studiis humanitatis*, *De studiis artis rhetoricæ*, donnèrent une haute idée de son mérite. Cependant il ne professa d'abord qu'en second, puis il devint premier professeur en 1572, avec un traitement qu'on augmenta à diverses reprises; et la ville de Padoue lui conféra aussi le droit de bourgeoisie en 1581. Quelques années plus tard, Riccoboni soutint une polémique contre Sigonio, son ancien maître. Celui-ci, profond latiniste, entreprit de compléter le traité de Cicéron, *De consolatione*, dont on ne connaissait que des frag-

ments. Ayant rempli les lacunes par des morceaux de sa composition, il publia l'ouvrage comme un manuscrit récemment découvert sous ce titre : *M. Tullii Ciceronis Consolatio, liber quo se ipsum de filia morte consolatus est, nunc primum repertus et in lucem editus a Francisco Viannello, Veneto*, Venise, 1583, in-8°; réimprimé la même année à Plaisance, à Paris, à Strasbourg, à Francfort, etc., et à Paris (Lyon), 1584, in-12. Riccoboni s'aperçut bientôt de la supercherie, et la dévoila dans une lettre intitulée *De consolatione, edita sub nomine Ciceronis, Epistola ad Hieronymum Mercurialem*, qui fut insérée dans une nouvelle édition du livre avec deux réponses de Sigonio, que son adversaire réfuta encore. Cependant le traité de la *Consolation* a passé pour authentique pendant longtemps; mais la supposition en est bien constatée aujourd'hui (*voy. CICÉRON* et *SIGONIO*). Riccoboni avait attaqué la généalogie fabuleuse que Joseph Scaliger et son père s'étaient fabriquée, et avait même fourni à Scioppius des renseignements pour en démontrer la fausseté. Cette conduite lui attira l'animadversion de J. Scaliger, qui en parle dans ses ouvrages avec un mépris injuste et va jusqu'à l'appeler *Porcus Riccobonus*, car sa vanité blessée s'exhalait toujours en injures. Après vingt-huit ans de professorat à l'université de Padoue, Ant. Riccoboni mourut de la pierre dans cette ville en 1599 (1). Outre les opuscules que nous avons déjà cités, quelques autres discours et oraisons funèbres, on a de lui : 1^o *Commentarius in quo per locorum collationem explicatur doctrina librorum Ciceronis rhetoricorum*, Venise, 1567; Francfort, 1596, in-8°; 2^o *De historia liber; cum fragmentis historicorum veterum latinorum summa fide collectis*, Venise, 1568, in-8°. L'auteur traite d'abord des qualités de l'histoire et de sa nécessité pour les sciences; puis il donne les fragments qui nous restent des anciens historiens latins dont les ouvrages sont perdus, entre autres de Caton le Censeur, de Masurius Sabinus (*voy. ces noms*), etc. Ce livre et un autre opuscule de Riccoboni, *De scribenda historia*, ont été insérés dans le recueil intitulé *Penus artis historicæ*, Bâle, 1579, 2 vol. in-8°. 3^o *Aristotelis Artis rhetoricæ libri tres, græce et latine*, etc., Venise, 1579; Francfort, 1588, in-8°; 4^o *Aristotelis liber de poetica latine conversus*, Venise, 1579, in-8°; *ibid.*, 1584, in-4°; Padoue, 1587, in-4°. Ces versions latines de la rhétorique et de la poétique d'Aristote firent beaucoup d'honneur à Riccoboni; mais les savants, en lui donnant de justes éloges, regrettèrent qu'il n'eût pas rendu assez scrupuleusement le sens de son auteur. 5^o *De consolatione edita sub nomine Ciceronis judicium secundum*, Vicence, 1585, in-8°. C'est une seconde

(1) Et non en 1600, comme le dit l'historien de Thou, la date de 1599 est indiquée dans l'épitaque que le P. Barnabé Riccoboni, abbé de l'ordre des Olivétains et frère d'Antoine, fit mettre en 1616 sur le tombeau de celui-ci.

réponse à Sigonio dans la dispute dont nous avons parlé. 6° *Praxis rhetorica, sive De usu rhetorica*, etc., Cologne, 1588, in-8°; Francfort, 1595, in-8°. On trouve dans cette dernière édition une dissertation de Riccoboni intitulée *A Joanne Mario Mattio* (1) *Dissensio de quibusdam locis Quintilianii probantibus rhetorica ad Herennium esse Cornificii*, où il prétend, d'après quelques passages de Quintilien, que le traité *Rhetorica ad Herennium* est de Cornificius et non pas de Cicéron. Beaucoup de savants sont du même avis (voy. CICÉRON). 7° *Defensor, sive pro ejus opinione de Epistola Horatii ad Pisonem*, in Nicolaum Colonium, Ferrare, 1591, in-8°. Riccoboni soutient contre Nicolas Coloni, philologue de Bergame, qu'Horace n'a pas eu le dessein de faire dans cette épître un art poétique proprement dit, mais qu'il a seulement voulu signaler les défauts des poètes contemporains; et cette opinion paraît effectivement très-probable (voy. HORACE). 8° *Orationum volumina duo*, Padoue, 1592, in-4°. C'est un recueil de discours prononcés par Riccoboni en diverses circonstances. 9° *Aristotelis Ethica latine versa*, Padoue, 1593, in-8°; Hanovre, 1610, in-8°. Cette traduction de la *Morale* d'Aristote est accompagnée d'un commentaire. 10° *De Gymnasio Patavino commentariorum libri sex*, etc., Padoue, 1598, in-4°. C'est l'histoire de l'université de Padoue. L'auteur y a inséré quelques-uns de ses discours qui n'avaient point encore été imprimés, ainsi que plusieurs lettres de Sigonio et d'autres savants, avec ses réponses sur la dispute occasionnée par le livre *De la consolation*. L'ouvrage de Riccoboni est curieux; mais ceux que Tomasini, Papadopoli et Facciolato (voy. ces noms) ont publié postérieurement sur l'université de Padoue, sont plus méthodiques et naturellement plus complets. P-RT.

RICCOBONI (Louis), célèbre comédien et littérateur, né à Modène en 1674, ou, selon d'autres, en 1677, s'enrôla fort jeune dans une troupe d'acteurs ambulants, et montra des talents remarquables dans l'emploi des amoureux ou *Lelio*, nom sous lequel Riccoboni fut longtemps connu. Devenu chef d'une troupe à l'âge de vingt-deux ans, il conçut le projet de réformer le théâtre en Italie et d'en bannir les farces ignobles ou monstrueuses qui le déshonoraient. Il fut encouragé dans ce dessein par tous les vrais amateurs, et fit représenter avec succès à Venise et dans les principales villes de la Lombardie les meilleures tragédies du théâtre italien. Il voulut ensuite substituer aux farces, qui conservaient le privilège d'attirer la foule, de véritables comédies, et commença par faire jouer

quelques pièces traduites ou imitées de Molière et des autres auteurs français. Le succès de cette tentative surpassa ses espérances, et il se flatta que le public verrait avec plus de plaisir encore les anciens chefs-d'œuvre des comiques italiens. En conséquence, il résolut de donner à Venise une représentation de la *Scolastica* de l'Arioste, dont il avait retranché les détails trop licencieux. Comme un grand nombre des spectateurs pouvaient ignorer que ce grand poète eût composé des comédies, il crut devoir les avertir que la pièce qu'on allait jouer était de l'auteur du *Roland furieux*; mais, quand le rideau fut levé, et qu'on aperçut d'autres personnages qu'Angélique, Bradamante et Roland, la salle retentit de murmures si violents que les acteurs furent obligés de se retirer. Cet affront, fait à l'Arioste par ses compatriotes, affligea vivement Riccoboni. Désespérant de pouvoir jamais exécuter en Italie la réforme qu'il avait méditée, il accepta la proposition que lui fit faire le duc d'Orléans, régent, en 1716, de passer en France avec sa troupe. Veuf de bonne heure, il avait épousé en secondes noces mademoiselle Baletti, connue sous le nom de *Flaminia*, qui, à beaucoup d'esprit et de connaissances, joignait des talents distingués comme actrice (voy. l'article suivant). La nouvelle troupe italienne, qui s'associa bientôt le fameux Dominique (voy. ce nom), fut mise en possession de la salle de l'hôtel de Bourgogne. Riccoboni, toujours occupé de son projet de réformer le théâtre, voulut y faire représenter des comédies régulières; mais il s'aperçut bientôt qu'en France comme en Italie le public préférerait des farces amusantes à des pièces mieux conduites, mais ennuyeuses. Riccoboni, très-goûté comme acteur, surtout dans les rôles passionnés, contribua beaucoup à soutenir son théâtre par une foule de divertissements, de parodies et de petits actes, qu'il composait en société avec Dominique. En 1729, il retourna en Italie, où il était appelé par le duc de Parme, qui lui donna l'intendance des menus-plaisirs, avec la charge d'inspecteur des théâtres établis dans ses Etats. Ce prince étant mort en 1731, Riccoboni revint à Paris; mais, dégoûté de son état par un motif de religion, il demanda sa retraite, qu'il obtint avec une pension, et consacra le reste de sa vie à la culture des lettres. C'était un homme aimable, de mœurs pures et très-pieux. Il mourut à Paris le 5 décembre 1753. Outre les traductions en prose de *Manlius* et de *Britannicus*, et en vers, d'*Andromaque*, on a de lui : 1° *Nouveau théâtre italien*, Paris, 1718, 2 vol. in-12. C'est le recueil des comédies qu'il avait composées dans sa jeunesse et qui furent jouées depuis son arrivée à Paris. 2° *Dell' arte rappresentiva, capitolì sei*, Londres (Paris), 1728, in-8°. Ce poème, peu remarquable sous le rapport de l'invention et de la facture des vers, contient d'excellents préceptes. 3° *Histoire du théâtre italien*

(1) MAZZIO, en latin *Mattius* (Jean-Marius), né à Brescia, professa les humanités à Alexandrie, dans le Milanais, et mourut en 1600, laissant quelques écrits sur la grammaire. Il avait pris le parti de Sigonio contre Riccoboni dans leur polémique relative au traité *De la consolation*, et il publia à ce sujet : *Pro Sigonio defensio contra ingratum Ricconobonum*. Ce puéril jeu de mots ne rendait pas la cause meilleure.

depuis la décadence de la comédie latine, avec un *Catalogue des tragédies et comédies italiennes imprimées depuis l'an 1500 jusqu'à 1660*, etc., Paris, 1728-1731, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est très-superficiel. Le deuxième volume contient une lettre de J.-B. Rousseau, avec la réponse de Riccoboni, et l'analyse des principales tragédies et comédies italiennes, dont l'auteur, dans la première partie, n'avait rapporté que les titres. L'*Histoire du théâtre italien* a été vivement critiquée par l'abbé Desfontaines, dans la *Lettre d'un comédien français*, 1728, in-12, qu'il composa, dit-on, pour faire plaisir à Baron et qui lui valut ses entrées (voy. le *Dictionnaire des anonymes*, 2^e édit., n° 9669). 4^e *Observations sur la comédie et sur le génie de Molière*, ibid., 1736, in-12. C'est une critique des spectacles, que l'auteur regardait comme dangereux pour les mœurs. 5^e *Pensées sur la déclamation*, 1737, in-8°; 6^e *Réflexions et critiques sur les différents théâtres de l'Europe, avec des pensées sur la déclamation*, ibid., 1738, in-8°; 7^e *De la réforme du théâtre*, ibid., 1743, in-12; réimprimé en 1767, avec l'*Essai* de Bussonier sur les moyens de rendre la comédie utile aux mœurs. Riccoboni déclare dans sa préface qu'au lieu de réformer le théâtre, il vaudrait mieux le supprimer; mais que, puisque cette mesure ne pourrait être adoptée sans de graves inconvénients dans les grandes villes, il faut veiller à ce qu'on ne représente que des pièces morales. Il bannissait du théâtre la danse et toutes les pièces dont l'amour forme l'intérêt, telles que le *Cid*, *Rodogune*, *Phèdre*, etc. W—s.

RICCOBONI (HÉLÈNE-VIRGINIE BALETTI, femme du précédent), naquit à Ferrare en 1686. Destinée à suivre la carrière du théâtre, elle reçut l'éducation la plus propre à développer ses talents et ses grâces naturelles. Les rapides progrès qu'elle fit dans la culture des lettres, principalement dans la poésie, lui méritèrent les éloges de ses compatriotes, et son admission dans diverses académies de Rome, de Ferrare, de Bologne et Venise. Elle seconda son mari dans le projet de réformer le théâtre en Italie, et le suivit en France, lorsqu'il y fut appelé par le duc d'Orléans. Ses talents contribuèrent au succès de la nouvelle troupe italienne, dans laquelle elle remplissait l'emploi de *Flaminia* ou d'amoureuse. Les critiques du temps ne lui reprochent d'autre défaut qu'un organe désagréable. Si l'on en croit Voisenon, quoiqu'elle ne fût ni belle ni aimable, elle était sans cesse entourée d'une foule d'admirateurs et passait pour ne pas haïr la galanterie (voy. les œuvres de Voisenon, t. 4, p. 149). On doit ajouter que c'est le seul écrivain qui se soit permis de laisser planer quelques soupçons sur les mœurs de cette actrice. Elle a donné deux pièces : en 1726, le *Navfrage*, comédie imitée du *Mercator* et du *Rudens* de Plaute, et en 1729 (avec Delisle), *Abdilly, roi de Grenade*, tragi-comédie en trois actes, qui n'eurent qu'une

seule représentation. Cette double chute détourna madame Riccoboni de travailler pour le théâtre, dont elle se retira en même temps que son mari. Elle passa le reste de sa vie dans la pratique des vertus chrétiennes, et mourut à Paris le 30 décembre 1771, à 85 ans. Elle est auteur de la *Lettre de mademoiselle R.... à M. l'abbé C....* (Conti), au sujet de la nouvelle traduction de la Jérusalem délivrée du *Tasse* (par Mirabaud), Paris, 1725, in-12. Desfontaines joignit à cette lettre des notes injurieuses. Mirabaud eut le bon esprit de mépriser les injures et de profiter des conseils de madame Riccoboni pour perfectionner son travail. Il l'en remercia même dans la préface de la 2^e édition (voy. MIRABAUD). W—s.

RICCOBONI (ANTOINE-FRANÇOIS), fils des précédents, né à Mantoue en 1707, fut amené dans son enfance à Paris, où, après avoir achevé son éducation sous les yeux de ses parents, il embrassa l'état de comédien, et en 1726 débuta dans l'emploi des *Lelio*, sans y obtenir les mêmes succès que son père. Comme il avait beaucoup d'esprit, il se vit recherché par les littérateurs et devint l'un des membres de la société du Caveau, dont faisaient partie le Gentil-Bernard, Crébillon le fils, Collé, Saurin, etc. De concert avec Dominique fils et Romagnesi, deux de ses camarades, il enrichit le répertoire du Théâtre-Italien d'un grand nombre de parodies et de petites pièces, dont quelques-unes attirèrent longtemps la foule. Ses connaissances en chimie lui firent imaginer qu'il viendrait à bout de trouver le grand-œuvre, et il dépensa en vaines expériences tout l'argent qu'il put se procurer. Il voulut ensuite élever des vers à soie, et ce nouvel essai ne lui réussit pas davantage. Enfin il fit un voyage en Italie dans l'espoir de réparer ses pertes en jouant la comédie; mais il ne fut point goûté par ses compatriotes et s'en revint avec des dettes. « En un mot, dit Voisenon, c'est un homme à qui Dieu paraît n'avoir « donné beaucoup d'esprit que pour lui faire « prendre éternellement un mauvais parti. » (Voy. ses œuvres, t. 4, p. 149.) Quoiqu'il eût quitté le théâtre en 1750, il y reparut encore de temps en temps, jusqu'en 1758. Les succès qu'obtenait dans un autre genre la célèbre madame Riccoboni, sa femme, adoucirent un peu les chagrins de sa veillesse, et il mourut à Paris le 15 mai 1772. Outre quelques pièces de vers, une *Satire sur le goût*, le *Conte sans R*, dont la Motte lui avait donné le sujet, etc., insérés dans les recueils du temps, on a de lui : 1^o des comédies, parmi lesquelles on ne citera que celles qui sont restées au Théâtre-Italien jusqu'à l'époque de sa suppression : — (avec Romagnesi) les *Comédiens esclaves*, en trois actes, 1726; les *Amusements à la mode*, en trois actes et en vers, 1732; le *Conte de fée*, en un acte, 1735; — (seul) le *Prétendu*, comédie en trois actes et en vers, 1760; les *Caquets*, comédie en trois actes et en prose,

traduite ou imitée de Goldoni (cette pièce, que des biographes ont attribuée par erreur à Riccoboni père, fut reprise avec succès au théâtre de Louvois, en 1802); les *Amants de village*, comédie en deux actes et en vers, 1764. On trouvera les titres des autres pièces de Riccoboni dans le tome 3 des *Anecdotes dramatiques*. 2° *L'Art du théâtre*, Paris, 1750, in-8° de 102 pages, ibid., 1752. Cette édition est augmentée des *Pensées sur la déclamation*, par Riccoboni père. Cet ouvrage, écrit d'une manière agréable, est rempli d'observations fines et de réflexions ingénieuses, et on le lit encore avec plaisir, après les différents traités publiés sur le même objet (voy. REMOND DE STE-ALBINE, HANNETAIRE, etc.). Le *Nécrologe pour l'année 1773* contient le panégyrique de Riccoboni, p. 133 et suiv. W—s.

RICCOBONI (MARIE-JEANNE LABORAS DE MÉZIERES, femme d'Antoine-François), l'une des dames les plus spirituelles de son siècle, naquit à Paris en 1714, d'une famille originaire du Béarn. Ses parents, quoique ruinés par la chute du système de Law (voy. ce nom), cultivèrent ses talents naturels avec un soin particulier. Elle contracta de bonne heure l'habitude du travail et de la retraite, et forma son esprit et son goût par la lecture de nos chefs-d'œuvre littéraires. Ayant eu le malheur de perdre jeune son père et sa mère, elle alla demeurer avec une tante, qui la laissa maîtresse de suivre son inclination. Forcée de songer à son avenir, et déterminée par les suffrages qu'elle avait obtenus en jouant la comédie dans les sociétés, elle embrassa la carrière du théâtre. En 1734, elle débuta aux Italiens par le rôle de Lucile, dans la *Surprise de l'amour*, pièce de Marivaux aujourd'hui oubliée, et elle y eut assez peu de succès. Avec beaucoup d'esprit et d'intelligence, elle ne savait pas animer ses rôles et leur donner une physionomie particulière : aussi fut-elle toujours une actrice médiocre. Elle épousa l'année suivante Antoine-François Riccoboni (voy. l'article précédent), acteur également médiocre, mais homme d'esprit (1). Les premières années de son mariage furent assez heureuses ; mais bientôt elle eut à se plaindre des infidélités de son mari, qu'elle aimait véritablement. Le froid accueil qu'elle recevait du public et les tracasseries de ses camarades ajoutaient encore à l'ennui qu'elle éprouvait et augmentaient chaque jour sa répugnance pour un état qu'elle avait pris par nécessité. Ce fut dans ces circonstances que madame Riccoboni devint auteur pour se distraire de ses chagrins. Les *Lettres de Fanny Butler*, dans lesquelles on prétend qu'elle a tracé l'histoire de ses propres infortunes, furent son premier ouvrage ; il parut en 1757 : elle avait alors quarante-trois ans. Malgré l'extrême sévérité des

critiques, ce roman eut du succès et le méritait. L'*Histoire du marquis de Cressy*, qu'elle publia l'année suivante comme une traduction de l'anglais, fut encore mieux accueillie. La pureté du style, la finesse des réflexions et le charme des détails, que madame Riccoboni rend avec le même bonheur qu'elle les imagine, en font un livre très-remarquable : Laharpe le préfère à toutes les autres productions de cette dame (1). Dans la même année, elle fit paraître les *Lettres de July Catesby*, que plusieurs critiques mettent au-dessus du *Marquis de Cressy*, pour le choix du sujet, l'intérêt et le style. Cet ouvrage suffirait pour assurer à l'auteur une place distinguée parmi les meilleurs romanciers du 18^e siècle. Madame Riccoboni quitta le théâtre en 1761, avec une pension médiocre (2), et elle fut obligée de chercher des ressources dans son talent pour écrire, qu'elle n'avait cultivé jusqu'alors que par délasement. Divers fragments, qu'elle inséra dans un journal sous le titre de *l'Abeille*, l'occupèrent quelque temps. St-Foix, soutenant un jour devant elle que le style de Marivaux était inimitable, lui fournit l'occasion de montrer toute la flexibilité de son esprit. Restée seule, madame Riccoboni se mit à étudier *Marianne*, et en composa la suite, en imitant si bien les formes de son modèle que St-Foix fut persuadé qu'on avait dérobé le manuscrit de Marivaux et qu'il ne put être désabusé que par le témoignage de l'auteur lui-même. Pressée par les libraires, elle ne tira pas du joli sujet d'*Ernestine* tout le parti dont il était susceptible. Cependant Laharpe regarde ce petit roman comme le diamant de madame Riccoboni. La traduction ou plutôt l'imitation libre de *l'Amélie* de Fielding parut en 1762. Si l'on en croit madame Riccoboni, c'était le résultat de l'étude qu'elle venait de faire de l'anglais, avec le secours d'une grammaire et d'un dictionnaire. Les retranchements qu'elle avait fait éprouver au roman de Fielding excitèrent les plaintes des enthousiastes de la littérature anglaise. Grimm lui-même, l'un des plus grands admirateurs du talent de madame Riccoboni, ne put lui pardonner d'avoir gâté le roman d'*Amélie*. Cependant l'imitation qu'elle en a donnée se lit encore avec plaisir, et la traduction complète de Puisieux est à peu près tombée dans l'oubli. L'*Histoire de miss Jenny*, publiée en 1764, est, de tous les ouvrages de madame Riccoboni, celui qui lui coûta le plus de temps. Elle se repentait souvent d'avoir entrepris de donner de si

(1) Madame de Genlis regarde au contraire l'*Histoire du marquis de Cressy* comme une des productions inférieures de l'auteur. Suivant madame de Genlis, madame Riccoboni a eu la première la funeste idée de vouloir rendre le suicide intéressant, et c'est un reproche grave que l'on doit faire à sa mémoire.

(2) Suivant Voisenon, madame Riccoboni se retira sans pension, parce qu'elle n'avait pas le temps de service nécessaire. On aurait dû, ajoute-t-il, lui en donner une, pour la récompenser d'avoir quitté le théâtre où elle jouait fort mal, et de s'appliquer à faire de très-jolis romans. (*Anecdotes littér.*, dans le 4^e volume des *Œuvres* de Voisenon, p. 148.) Il paraît que ce souhait fut accompli et qu'elle obtint une pension sur la cassette du roi.

(1) Et non pas Louis Riccoboni, comme le dit madame de Genlis dans l'*Influence des femmes sur la littérature*.

grands développements à cette production. « L'é-
« tendue de mon esprit, dit-elle, se borne sans
« doute à un seul volume. » Malgré quelques
défauts et le vice de dénouement, dont elle con-
venait, ce livre eut un succès mérité. Les *Lettres
de la comtesse de Sancerre*, qui parurent en 1766,
ne furent pas aussi bien accueillies. Cependant,
si l'idée principale de cette composition n'est
pas heureuse, on ne peut s'empêcher de rendre
justice au mérite de l'exécution. L'avidité des
imprimeurs étrangers privait presque entière-
ment madame Riccoboni du fruit qu'elle avait
droit d'attendre de son travail. Soit décourage-
ment, soit, comme elle le dit, paresse naturelle,
elle laissa passer plusieurs années sans publier
de nouveaux romans. Dans l'intervalle, elle essaya
d'arranger pour le Théâtre-Italien le *Mariage
clandestin*, comédie que Garrick lui avait dédiée.
La chute de cette pièce la dégoûta du théâtre.
Elle traduisit encore cinq pièces de l'anglais, en
les retouchant; mais elle ne les fit pas représen-
ter. L'âge n'affaiblissait ni sa sensibilité ni son
imagination. Les *Lettres de Sophie de Vallière*,
qu'elle publia en 1771, eurent, malgré quelques
longueurs, un très-grand succès, dont elles fu-
rent redevables aux agréments du style et à des
détails pleins de délicatesse : celles de *milord
Rivers*, qui parurent en 1776, sont moins un
roman qu'une espèce de cadre dans lequel ma-
dame Riccoboni passe en revue les travers et les
ridicules de l'époque; elle ose y aborder aussi
différentes questions de morale et de philosophie,
qui sont traitées pour ainsi dire en badinant,
avec infiniment d'esprit. « On arrive, dit La-
« harpe, au bout du livre sans être bien ému,
« mais toujours en s'amusant. » C'est la der-
nière production de quelque étendue de madame
Riccoboni. Dès lors elle se contenta d'enrichir la
Bibliothèque des romans de plusieurs nouvelles
fort agréables, dont elle avait inventé les sujets,
ce qui répond au reproche que lui ont fait quel-
ques critiques d'avoir manqué d'imagination.
Supérieure à la mauvaise fortune, qu'elle sup-
portait sans s'en apercevoir, par l'habitude des
privations, son sort recevait quelque adoucisse-
ment de l'amitié de mademoiselle Biancolelli,
ancienne actrice, de la même famille que le cé-
lèbre Dominique (voy. ce nom), et dont les grâces
et le jeu piquant avaient attiré longtemps la
foule au Théâtre-Italien. Les deux amies se trou-
vaient heureuses l'une par l'autre. Une sévère
économie suppléait à la modicité de ses revenus;
les charmes d'une société peu nombreuse, mais
choisie, et la culture des arts de l'esprit, embel-
lissaient la vieillesse de madame Riccoboni. Mais
les scènes effrayantes de la révolution vinrent
bientôt l'affliger. Privée de la petite pension
qu'elle recevait de la cour, elle allait être livrée
à toutes les horreurs de l'indigence, quand elle
mourut le 6 décembre 1792, à l'âge de 78 ans.
Madame Riccoboni avait la taille haute, les yeux

noirs, le teint blanc et une physionomie peu
expressive, mais pleine de candeur : son humeur
était inégale, et, quoique naturellement bonne
et douce, elle avait des accès d'impatience qu'elle
ne pouvait dissimuler. Mal appréciée par les per-
sonnes indifférentes, elle était chérie tendrement
de ses amis. Comme écrivain, elle occupe une
place très-distinguée dans notre littérature agréa-
ble, et elle la conservera tant que le mérite d'un
style piquant, naturel, vif et facile sera compté
pour quelque chose. Peu de femmes, dit un cri-
tique célèbre, peu d'hommes même ont pensé
avec autant de finesse et écrit avec autant d'es-
prit. Après le succès de ses premiers ouvrages,
on avait décidé qu'une femme ne pouvait pas en
être l'auteur. Mais Palissot, qui n'avait pas peu
contribué, dans sa *Dunciade*, à répandre ce soup-
çon, revint de sa prévention et ne négligea rien
pour l'effacer : « Personne, dit-il, n'aurait voulu
« lui céder le mérite d'avoir fait *Ernestine*. » Les
romans de madame Riccoboni sont supérieurs,
sinon par l'invention et le plan, du moins par le
style, à la plupart des productions du même
genre; mais il n'était pas nécessaire, pour en
relever le mérite, de rabaisser celui des romans
de Prevost (1). Les premiers ont été traduits
pour la plupart en allemand, en anglais et en
italien (2). Il s'en est fait plusieurs éditions com-
plètes, même du vivant de l'auteur, mais à son
insu. La plus belle, sans contredit, est celle de
1818, Paris, Foucault, 6 vol. in-8°, fig. Le pre-
mier volume contient : les *Histoires du marquis
de Cressy*, de miss Jenny, d'*Ernestine*, et la suite
de la *Marianne* de Marivaux (voy. ce nom). Le
second : *Amélie*; les *Histoires de Christine de
Suabe* (3), d'*Aloïse de Livarot*, d'*Enguerrand*, des
amours de Gertrude et de deux jeunes amies. Le
troisième : les *Lettres de Julie Catesby*, roman dans
lequel un anonyme a trouvé le sujet de *Cécile*,
comédie en trois actes, jouée aux Italiens en
1782; les *Lettres de Sophie de Vallière*; l'*Abeille*;
l'*Aveugle*, conte, mis au théâtre avec succès par
M. Desfontaines, etc. Le quatrième : les *Lettres
de Fanny Butler*; la *Comtesse de Sancerre*, roman
où Monvel a puisé le sujet de la jolie comédie de
l'*Amant bourru* (voy. MONVEL), et les *Lettres de
milord Rivers*. Le cinquième et le sixième : l'*En-
fant trouvé*, comédie de Moore; la *Façon de le
fixer*, comédie de Murphy; *Il est possédé*; la
Fausse délicatesse, comédie de Hugh Killy; la
Femme jalouse, par George Colman, et enfin les
Caquets, comédie imitée de Goldoni (voy. l'ar-
ticle précédent) et dont on prétend que ma-

(1) Selon madame de Genlis, les ouvrages de madame Riccoboni ont rendu impossible la lecture des *Aventures* tragiques d'un homme de qualité, du lourd et diffus *Cleveland*, et même de l'ennuyeux *Doyen de Killerine*.

(2) Les *Lettres de milady Catesby* ont été traduites en italien par madame la présidente de Gourgues, Paris, de Latour, 1769, in-8°. Cette édition, distribuée en présents, n'a été tirée qu'à douze exemplaires.

(3) Quelques biographes ont pris cette *Nouvelle* pour une *Histoire de Christine de Suède*.

dame Riccoboni a esquissé les deux premiers actes. Le cinquième volume est précédé d'une notice très-étendue. On trouve l'analyse des principaux romans de madame Riccoboni dans l'*Histoire littéraire des femmes françaises*, par l'abbé de Laporte, t. 5. Les *Lettres de la comtesse de Sancerre*, les *Amours de Roger et de Gertrude*, l'*Histoire d'Aloïse de Livarot* et les *Lettres de milady Catesby* font partie de la *Collection d'ouvrages français*, imprimée par ordre de M. le comte d'Artois, Paris, 1780, in-48, et dont il a été tiré quatre exemplaires sur vélin. W—s.

RICCOMANNI (Louis), agronome italien, naquit le 10 septembre 1741 à Sabine, dont son père était gouverneur. Après avoir commencé ses études dans cette ville, il les continua à Recanati et à Ripatransone. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, le jeune Louis s'occupa quelque temps de la théologie, mais il y renonça bientôt et alla étudier le droit à Camerino. Sur ces entrefaites, son père étant mort, il fut obligé de se rendre à San-Genisio, dans la marche d'Ancône, sa patrie originaire, afin de mettre ordre à des affaires de famille. Là il voulut continuer l'histoire de cette ville, commencée et déjà en partie publiée par le défunt, mais il ne s'acquitta point de cette tâche, et il n'y avait pas deux ans qu'il était à San-Genisio, lorsqu'il le quitta, en 1766, pour aller se fixer à Rome. Il y reprit ses études de droit et se fit recevoir avocat. Il devint ensuite auditeur d'un prélat et bibliothécaire du cardinal Salviati. Riccomanni s'occupa simultanément de littérature, de poésie, d'archéologie, d'économie publique et surtout d'agronomie. Ce fut lui qui suggéra l'idée de fonder à Montecchio une société agricole, la première qui ait existé dans les Etats pontificaux. Il fut membre d'un grand nombre d'académies, parmi lesquelles nous citerons la société agricole de Turin et celle des Géorgophiles de Florence. Il mourut le 7 avril 1788 d'un coup d'apoplexie qui le frappa en voiture comme il se rendait à Bracciano. Ses ouvrages sont : 1° *Commentaire de Vespasien de Florence sur la vie de Fr. Filelfo*, tiré d'un manuscrit et illustré de notes, Rome, 1775 ; 2° *Journal d'agriculture et de commerce, dédié au souverain pontife Pie VI*, Rome, 1776 ; 3° *Journal d'agriculture, ou Diario economico*, Rome, 1777, 2 vol. ; 4° *Appendix ad decisiones sacræ rotæ romanæ coram R. P. D. Ansaldo de Ansaldis ejusdem S. R. auditore et postea decano, prodit sub auspiciis Em. ac Rev. D. Card. Gregorii Salviati opera et studio Aloysii Riccomanni, qui argumenta, summaria et indices addidit*, Rome, 1779 ; 5° *Journal des arts et du commerce, avec cette épigraphe : Hoc opus, hoc studium parvi properamus et ampli, Si patriæ volumus, si nobis vivere cari*, Macerata, 1780 ; 6° *Rerum naturalium Montis Marii prope urbem descriptio societati georgicæ Trejensi exhibita a Petro Schillingio museo Zeladiano et Joanne Calisto Benigni*, Rome, 1782 ; 7° *Senatusconsultum municipii Terracinenensis pro adlectione Aloysii Braschi Onesti, Pii VI sonoris filii, in ordinem patriciorum, elaboratum ab A. Riccomanni, additis nonnullis annotationibus*, 1782 ; 8° *Lettre de M. A. L. R...*, membre correspondant de l'académie royale des Géorgophiles de Florence, etc., à M. Romulus Grimaldi, président de la société agricole de Montecchio, sur la pépinière de plantes choisies établie à Villeneuve, près de Chambéry, avec le catalogue raisonné de ces plantes, Rome, 1785. Outre ces ouvrages, Riccomanni a laissé inédits plusieurs mémoires importants sur l'agriculture et sur d'autres sujets. A—Y.

RICEPUTI (PHILIPPE), jésuite célèbre par ses travaux sur les antiquités et l'histoire de l'Illyrie, revint à Rome (1720) après avoir passé plusieurs années en Dalmatie comme missionnaire. Le pape Clément XI, à qui l'on fit connaître ce qu'il avait rapporté de cette province, lui ouvrit les bibliothèques de Rome, particulièrement celle du Vatican, et il le renvoya de nouveau en Dalmatie, soutenu par les secours de sa haute protection. Pacifique Bizza, archevêque de Spalatro, se joignit à Riceputi dans cette mission littéraire ; de concert, ils fouillèrent dans les bibliothèques et les archives de la Dalmatie. Etant de retour à Rome avec ses riches matériaux, Riceputi, appuyé par les papes Innocent XIII et Benoît XIV, continua ses recherches dans les bibliothèques de Rome. A sa mort, il laissa près de trois cents volumes manuscrits sur l'Illyrie. Il avait publié le plan de son histoire ecclésiastique de l'Illyrie dans l'ouvrage suivant : *Prospectus Illyrici sacri*, Padoue, 1720, in-fol. Voici sa division : 1° *Acta Illyricorum antistitum* ; 2° *Collectio sacrorum conciliorum et legationum apostolicarum ad ecclesiam Illyricam spectantium* ; 3° *de Vita et moribus sanctorum hominum, qui ecclesiam Illyricam illustrarunt, quique in cælum numerum relati sunt* ; 4° *Monasticon illyricum, seu historia Monasteriorum et Sanctimonialium Illyricorum*. Voici le plan qu'il fit paraître à Rome (1732) sur l'histoire profane de l'Illyrie qu'il se proposait de publier : P. 1^{re} *De aboriginibus Illyricis et circumillyricis hyperboreis* ; P. 2° *De aboriginibus Illyricis meridionalibus, necnon de Pelasgis, Liburnis, Siculis et Celtis, qui aboriginum themata et imperium everterunt* ; P. 3° *De Romanis, Græcis, Sarmatis et Dacis, qui alii post alios christiani Illyrici partes obtinuerunt, et plura secula cum imperio coluerunt* ; P. 4° *De Vnetis, Hungaris, Nemanis, Othomannis, Alemannis, qui alii post alios*, etc. Ces manuscrits précieux sont tombés entre les mains de Farlati, qui a su en tirer parti. G—Y.

RICH (JAMES-CLAUDIUS), résident d'Angleterre à Bagdad, était entré au service de la compagnie anglaise des Indes en 1803. Un séjour de quatre années à Constantinople, à Smyrne, à Alexandrie, au Caire et en Syrie, où il visita Alep et Damas, lui fournait les moyens d'acquérir une grande

connaissance des langues orientales et de l'arabe en particulier. Il alla ensuite à Bombay, où il fut, en 1807, nommé résident à Bagdad ; et, pendant quinze ans, il y remplit cette charge avec distinction. Durant son séjour en cette ville, il eut l'occasion de faire un grand nombre de recherches d'antiquité et particulièrement sur les restes de Babylone. Il réunit une belle collection de manuscrits orientaux, de médailles précieuses, de cylindres, de pierres gravées, et d'objets antiques de tous les genres, et particulièrement de monuments babyloniens qu'il recueillit lui-même dans les nombreuses visites qu'il fit sur l'emplacement de Babylone. La plupart de ses observations scientifiques et littéraires ont été publiées par lui dans le recueil des *Mines de l'Orient*. Il fit paraître dans le troisième volume (Vienne, 1813, in-fol.) une description très-détaillée de toutes les ruines et de tous les tertres et amas de décombres qui s'étendent à une grande distance sur les deux rives de l'Euphrate, dans les environs de la moderne Hellah, et qui marquent la situation de l'antique Babylone. Ses observations sont très-propres à confirmer ce que les anciens nous ont appris de la vaste étendue de cette ville et de la grandeur de ses édifices. A cette description, Rich ajouta une notice sur les différents objets antiques découverts dans les ruines de Babylone. Il y joignit une planche contenant les plans et les mesures des lieux qu'il avait visités. Il se proposait de donner une seconde édition de cet ouvrage, considérablement augmentée. Il en a paru une traduction française, en 1818, à Paris, 1 vol. in-8°, sous ce titre : *Voyage aux ruines de Babylone, par M. J. C. Rich* (sic), *résident à Bagdad, orné de six* (quatre) *gravures, traduit et enrichi d'observations, avec des notes explicatives suivies d'une dissertation sur la situation du Pallacopa, par J. Raymond, ancien consul à Bassora*. Au milieu de plusieurs critiques, qui ne sont pas toujours également bien fondées, on trouve néanmoins, dans les notes du traducteur, un grand nombre de rectifications et des renseignements utiles, que le résident anglais avait négligés et qui forment un supplément précieux à son travail. On doit y accorder d'autant plus de confiance que le traducteur a habité plus de vingt ans dans l'Yrak arabe, et que les fonctions qu'il a remplies, soit auprès du gouvernement du pays, soit au service des Européens, lui ont fourni les moyens d'être bien informé. On y trouve aussi beaucoup d'observations importantes sur la géographie des régions arrosées par le Tigre et l'Euphrate. On a inséré, dans ce même volume des *Mines de l'Orient*, p. 328-334, le commencement du catalogue, rédigé en latin, des manuscrits arabes, persans et turcs, recueillis dans l'Orient par Rich : *Catalogus codicum orientalium qui in collectione Richiana Bagdadi existunt*. La suite a paru dans le quatrième volume des *Mines*, publié en 1814, p. 111-126,

p. 288-298 et 453-458 : ces manuscrits, parmi lesquels il y en a plusieurs de rares et d'importants, sont au nombre de trois cent quatre-vingt-douze. Rich donna encore, dans le même recueil, t. 3, une traduction anglaise de l'*Histoire* (ou plutôt de la *Légende*) *des sept Dormants*, écrite en arabe. Le quatrième volume, p. 86, contient aussi une planche qui représente quarante-deux talismans ou pierres gravées, trouvées par Rich dans les ruines de Babylone, avec une très-courte notice en allemand. De retour en Orient, en 1816, après un voyage qu'il avait fait dans sa patrie et à la suite duquel il visita la France, l'Allemagne et Constantinople, il reprit le cours de ses observations scientifiques dans l'ancienne Babylonie, où il s'occupa constamment de rechercher les vestiges des villes et des édifices antiques. Au commencement de 1820, Rich, à peine guéri d'une maladie causée par la température trop élevée du pays qu'il habitait, résolut de parcourir pendant l'été toute la partie montagneuse du Kurdistan. Il campa quinze jours sur les ruines de Ctésiphon et de Séleucie, en leva le plan et se dirigea vers la frontière persane, où il reconnut et détermina astronomiquement la position de plusieurs villes et de plusieurs monuments érigés autrefois dans ces régions par les rois de la dynastie des Sassanides, tels que *Scheherbau*, *Kasri schirin*, *Havousch Kuvrak*, *Schirwaneh*, etc. De retour à Bagdad après cette courte excursion, il repartit le 16 avril pour le haut Kurdistan, où il passa l'été. Il fixa sa résidence à Souleïmanieh, où il resta jusqu'au 17 juillet. Chassé alors par la chaleur, il se porta plus à l'orient et plus avant dans les montagnes ; il traversa la chaîne nommée *Zagrus* par les anciens et alla visiter *Sena* ou *Sinendadj*, capitale du Kurdistan persan. Il parcourut les cantons les plus reculés de cette région sauvage, restés jusqu'à lors inconnus aux Européens, en prenant soin de fixer la position astronomique de tous les lieux qu'il rencontrait. Il revint ensuite à Souleïmanieh, d'où il repartit, le 21 octobre, pour Mossoul ; il passa les deux Zab, observa les villes les plus remarquables de ces cantons, tels que Schouan, Altoun-Kupenare, Arbelle, etc. Aussitôt après son arrivée à Mossoul, le 31 octobre, il s'occupa de rechercher les restes de l'antique Ninive. On ignore quels furent les résultats des observations de Rich, soit aux environs de Mossoul, soit dans la principauté d'Amadiah et dans les autres parties du Kurdistan qu'il visita. Le long séjour qu'il fit alors en ces cantons permit de croire qu'elles eurent des résultats importants. On peut voir, au sujet de toutes ces courses scientifiques, des extraits considérables de deux lettres du résident anglais, adressées à M. Silvestre de Sacy, et qui ont été insérées dans le *Journal des savants*, mai 1821 et avril 1822. Rich quitta Mossoul, le 3 mars 1821, et descendit le Tigre pour retourner à Bagdad, où il arriva le

12 du même mois. Pendant ce trajet, il eut encore l'occasion de faire quelques découvertes intéressantes, telles que celle des ruines de l'antique *Larissa*, mentionnée par Xénophon. Il fut de nouveau forcé de quitter le séjour insalubre de Bagdad au mois de mai. Il fit alors un autre voyage dans le pays à l'orient de l'Yrak. Il était accompagné de sa femme, qui l'avait déjà suivi au travers des contrées agrestes occupées par les Kurdes. Au milieu de l'été, ils se quittèrent au port de Bouschir; sa femme partit pour Bombay. Pour lui, il retourna à Schiraz, où il fut attaqué du *cholera morbus*, qui l'emporta le 5 octobre 1821.

S. M.—N.

RICHARD I^{er}, roi d'Angleterre, surnommé *Cœur-de-lion*, né à Oxford le 10 septembre 1157, était le second fils de Henri II et d'Eléonore de Guyenne, répudiée par Louis VII, roi de France. Dès sa plus tendre jeunesse, il se fit remarquer par un esprit irascible, fier, impétueux, surtout par sa bravoure et par son adresse dans les exercices militaires. Nommé duc de Poitiers, il se réunit à son frère aîné Henri pour faire la guerre à son père; et, après la mort de son frère, qui devait hériter de la couronne d'Angleterre, l'impatience de régner lui fit de nouveau prendre les armes contre l'autorité paternelle. Ces divisions dans la famille de Henri II étaient favorisées par Philippe-Auguste, qui en profita avec habileté. Lorsque l'archevêque de Tyr vint en Occident annoncer la prise de Jérusalem par Saladin (*voy. GUILLAUME*), Richard fut un des premiers à faire le serment de combattre les infidèles; mais ne renonçant pas pour cela à faire la guerre à ses voisins, il ne cessa point de soulever les provinces contre Henri II. Comme toutes ces guerres et tous ces complots suspendaient l'entreprise de la croisade, Richard fut excommunié par le légat du pape. Sur ces entrefaites, Henri II mourut de chagrin en maudissant ses fils ingrats. Tout à coup Richard reconnut ses torts et se repentit de sa conduite; après son couronnement, qui eut lieu le 3 septembre 1189, il ne s'occupa plus, d'accord avec Philippe-Auguste, que de son départ pour l'Orient. Ainsi, après avoir, dans l'impatience de régner, pris les armes plusieurs fois contre l'auteur de ses jours, il abandonna son royaume dès qu'il fut roi; ce qui montre moins en lui un caractère ambitieux qu'un esprit remuant et incapable de supporter le repos. Il eut plusieurs conférences avec Philippe, fit divers règlements pour le maintien de la discipline dans l'armée des croisés, ruina ses sujets, vendit jusqu'aux charges de la couronne d'Angleterre, et partit de Vézelay en Bourgogne pour aller s'embarquer à Marseille, tandis que le roi de France et l'armée française s'embarquaient à Gênes. Le rendez-vous des deux armées était Messine. Guillaume II, roi de Sicile, venait de mourir et sa veuve était sœur de Richard; plusieurs contestations s'élevèrent sur la dot de Jeanne; Ri-

chard exigea du roi Tancrede, successeur de Guillaume, des sommes considérables. Pendant que les deux rois discutaient avec animosité leurs intérêts, il s'éleva entre les croisés et le peuple de Messine de violentes querelles, à la suite desquelles le monarque anglais s'empara de la ville et fit arborer son drapeau sur les remparts. Philippe intervint dans ces démêlés; la paix se rétablit; mais ce fut à cette époque qu'on vit cesser l'union qu'avait fait naître la guerre sainte entre les rois de France et d'Angleterre; union qui semblait un prodige, mais qui ne devait durer qu'un moment. Philippe partit le premier pour Ptolémaïs ou St-Jean d'Acre, assiégé alors par 100,000 croisés, arrivés en Syrie de toutes les parties de l'Occident. Pendant le séjour de Richard en Sicile, Eléonore lui amena Bérengère, fille du roi de Navarre, qu'il devait épouser (1). Ce prince ne connaissant de mesure ni dans ses actions ni dans ses sentiments, poursuivi, à l'approche des saints lieux, par le souvenir de ses fautes, montra tout à coup un repentir immodéré et mit de l'excès jusque dans sa pénitence; il parut en chemise au milieu d'une assemblée d'évêques, confessa ses péchés à genoux, et, tenant à la main un paquet de verges, il exigea que les prélats lui infligeassent la punition qu'il avait méritée. Il entendit ensuite le fameux abbé Joachim, qui prétendait connaître l'avenir par l'Apocalypse; cet abbé lui annonça qu'il ne prendrait pas Jérusalem, mais qu'il acquerrait une grande renommée dans la croisade. Au milieu de cette dévotion outrée, Richard se livrait à toutes les dissipations d'une jeunesse guerrière, et les chroniques racontent ici des scènes qui font un contraste singulier avec celles dont nous venons de parler. S'étant embarqué pour les côtes de Syrie, il aborda à l'île de Chypre; et, comme Isaac, qui régnait dans cette île, avait refusé de recevoir ses vaisseaux, il l'attaqua, le battit, le fit charger de chaînes d'argent et s'empara de ses Etats. Richard, après cette conquête, célébra son mariage avec Bérengère dans la ville de Limisso, et partit pour la Palestine, emmenant avec lui son prisonnier Isaac et sa fille, qui devint bientôt une dangereuse rivale pour la nouvelle reine d'Angleterre. Il fut reçu au camp de Ptolémaïs avec de grandes démonstrations de joie; et quoiqu'il fût tombé malade quelques jours après son arrivée, il ne laissa pas de poursuivre avec activité les travaux du siège. Mais les discordes qui avaient éclaté en Sicile entre le roi de France et le roi d'Angleterre ne tardèrent pas à se renouveler; Richard répandit ses trésors parmi les croisés et se fit de nombreux partisans, ce qui excita la jalousie de Philippe. Conrad, marquis de Tyr, Gui de Lusignan, époux de Sibille, se disputaient alors le royaume de Jérusalem.

(1) Il avait été fiancé d'abord avec Alix, sœur de Philippe-Auguste.

saïem ; comme le monarque français s'était déclaré pour Conrad, Richard se déclara pour Gui de Lusignan ; au milieu de ces contestations, le roi d'Angleterre envoyait des ambassadeurs à Saladin et en recevait des présents ; ce qui le faisait accuser par les partisans de Philippe d'entretenir des intelligences avec les infidèles. Cependant Ptolémaïs, après un siège de deux ans, se rendit aux armes chrétiennes. Ce fut alors que Richard voulut commander en maître et qu'il indisposa contre lui la plupart des chefs de l'armée. Ayant aperçu le drapeau du duc d'Autriche sur une des tours de la ville conquise, il ordonna que ce drapeau fût jeté dans les fossés et foulé aux pieds ; ce caractère violent et impétueux nuisit beaucoup au succès de la croisade et déterminait le roi de France à quitter la Palestine. Richard resta seul à la tête des croisés ; et comme Saladin refusa de rendre le bois de la vraie croix, de renvoyer les prisonniers chrétiens et de remplir toutes les conditions du traité fait avec la garnison de Ptolémaïs, le monarque anglais fit massacrer 2,500 captifs qu'il avait entre ses mains. Après cette action barbare, qu'il faut d'ailleurs juger d'après l'esprit et les mœurs du temps, Richard marcha vers Ascalon avec une armée de 100,000 croisés. Une grande bataille fut livrée près de la ville d'Assurs et les musulmans y furent mis en déroute. Richard montra, dans cette circonstance, autant d'habileté que de bravoure ; et ce qu'on doit le plus admirer, c'est la manière simple et modeste avec laquelle il parle de cette glorieuse journée dans une lettre qu'il écrivit alors en Occident. Ses exploits ne purent néanmoins lui attirer la confiance de l'armée chrétienne. Les croisés étant arrivés à Jaffa, la plupart des chefs voulaient marcher contre Jérusalem ; Richard proposa d'aller rebâtir Ascalon, que Saladin venait de démolir. Il fit prévaloir son opinion, mais on obéit en murmurant ; plusieurs fois, afin d'apaiser les murmures, il fut obligé de conduire les croisés vers la ville sainte ; mais n'osant point hasarder le siège de Jérusalem en présence de l'armée musulmane, il ramena toujours l'armée chrétienne vers Ascalon ou vers Jaffa, ce qui augmenta le mécontentement général. C'est ici qu'il faut voir, dans les chroniques du temps, la joie des soldats de la croix lorsqu'ils marchaient vers la capitale de la Judée, leur désespoir lorsqu'ils s'en éloignaient. Le roi de France, en quittant la Palestine, y avait laissé le duc de Bourgogne avec 10,000 Français. Dans les vifs débats qui s'élevèrent alors, les Français se séparèrent des Anglais ; une foule de pèlerins abandonnèrent les drapeaux de la croisade. Richard avait un ennemi déclaré dans le marquis de Tyr, qui négociait avec Saladin et soufflait la discorde dans l'armée chrétienne. Comme Conrad fut assassiné par les émissaires du Vieux de la Montagne (*voy.* HAÇAN BEN-SABA), on ne manqua pas

cette occasion d'accuser le roi d'Angleterre. La situation de Richard devenait chaque jour plus difficile ; d'un côté, craignant pour son royaume, troublé par son frère le prince Jean, et redoutant les entreprises de Philippe sur la Normandie ; de l'autre, cherchant à illustrer son nom dans la croisade et ne voyant autour de lui que des croisés qui le maudissaient et refusaient de lui obéir, il montra dans ses desseins et dans ses pensées un esprit d'irrésolution et d'incertitude que l'histoire a quelque peine à caractériser. Cependant les difficultés ne faisaient qu'accroître son courage ; et lorsque de toutes parts des plaintes s'élevaient contre lui, il y répondait par des exploits dignes d'Amadis et de Roland. Chaque jour, disent les chroniques, il livrait un nouveau combat et revenait, tantôt avec dix têtes, quelquefois avec trente têtes de Sarrasins qu'il avait tués. Accompagné d'un petit nombre de soldats, il s'empara d'une caravane, allant d'Egypte à Jérusalem, chargée des marchandises les plus précieuses de l'Afrique et protégée par une force redoutable. Pour que rien ne manquât à la ressemblance de Richard avec les personnages des temps héroïques, il rencontra un énorme sanglier dans les montagnes de la Judée, se battit longtemps avec l'animal féroce et l'étendit mort après avoir couru le plus grand péril. Ce fut surtout à Jaffa que l'Achille moderne montra sa valeur extraordinaire ; il débarqua dans cette ville avec 400 arbalétriers et quelques chevaliers, au moment même où la citadelle venait de capituler et où la place était remplie de soldats musulmans. Richard les chasse devant lui comme un troupeau ; arrivé dans la plaine où campait l'armée de Saladin, il range ses compagnons en bataille : 10 chevaux formaient toute sa cavalerie, et il avait devant lui 15,000 cavaliers musulmans qui fondirent à l'instant sur sa troupe. Il résiste à leur premier choc ; bientôt il les attaque lui-même et les met en fuite. L'histoire n'offre point d'exemple d'un pareil combat. Richard, emporté par son ardeur, se jeta seul au milieu de l'armée ennemie et revint bientôt après parmi les siens, tout couvert des flèches lancées contre lui, semblable, dit un historien, témoin oculaire, à une pelote remplie d'aiguilles. On ne pourrait croire à des exploits si merveilleux s'ils n'étaient attestés par tous les monuments historiques. Les auteurs arabes célèbrent eux-mêmes la bravoure de Richard, qui avait passé en proverbe dans l'Orient. Lorsque les enfants pleuraient, les mères musulmanes les faisaient taire en leur disant : « Paix là, voici le roi Richard ! » et lorsqu'un cheval ombrageux venait à broncher, le cavalier lui disait : « As-tu peur que le « roi Richard soit caché dans ce buisson ? » Malgré son étonnante valeur, Richard ne put conquérir la terre sainte, et il se vit obligé de conclure avec Saladin une trêve de trois ans, trois mois, trois semaines, trois jours et trois heures.

La guerre sainte était finie ; mais celui qui en avait été le héros devait courir d'autres périls. Richard, à son retour, aborda sur les côtes presque inhabitées de la Dalmatie ; et comme il avait partout des ennemis, il poursuivit sa route à travers l'Allemagne sous le nom et l'habit d'un simple pèlerin. Arrivé en Autriche, il fut reconnu et conduit au duc Léopold, qui, se ressouvenant de l'outrage qu'il en avait reçu, le retint prisonnier. L'histoire donne peu de détails sur la captivité de ce malheureux prince ; on connaît seulement, par une chronique contemporaine, le dévouement de Blondel, qu'on a célébré sur nos théâtres. Le pape, pressé par les prières de la reine Éléonore, menaça des foudres de l'Eglise le duc Léopold et l'Empereur Henri VI, à qui le prisonnier avait été livré, s'ils ne le mettaient en liberté. Au reste la cour de Rome parut s'intéresser faiblement à cette affaire, et l'opinion en Allemagne s'était tellement déclarée contre Richard, que l'Empereur voulut le faire juger et condamner par une diète assemblée à Worms. Le monarque anglais répondit à ses accusateurs avec une éloquence si touchante, qu'il intéressa en sa faveur les princes allemands et l'Empereur lui-même, qui reconnut son innocence, mais qui ne consentit néanmoins à briser ses fers qu'après avoir reçu une rançon considérable. Richard, devenu libre après un an de captivité, revint dans son royaume, qu'il avait ruiné pour les préparatifs de son départ, et qu'il ruina de nouveau pour acquitter le prix de son retour et de sa délivrance. Il fit son entrée à Londres le 20 mars 1194 et fut reçu au milieu des acclamations générales. Il dissipa tous les complots formés contre lui et pardonna à son frère Jean ; il passa ensuite en Normandie, où il eut à combattre les armées de Philippe-Auguste, qui avait profité de sa longue absence pour affaiblir sa puissance sur le continent. Après plusieurs combats, les deux monarques firent la paix (*roy. PHILIPPE-AUGUSTE*) ; et Richard vivait en repos au milieu de ses sujets, lorsqu'une circonstance singulière lui fit reprendre les armes et causa sa mort. Ayant réclamé en vain un trésor trouvé par le comte de Limoges, il vint mettre le siège devant le château de Chalus. Un archer, nommé Bertrand de Gourdon, lui perça l'épaule avec une flèche ; le roi, cependant, commanda l'assaut, prit la place et fit pendre toute la garnison. Il ne fit grâce qu'à Gourdon, qu'il ruinagea lui-même ; et celui-ci lui ayant répondu avec fermeté, il ordonna qu'on le mit en liberté et qu'on lui donnât de l'argent, ce qui ne fut point exécuté ; car Gourdon, à l'insu du roi, fut écorché vif et pendu. Rien ne peint mieux le caractère de Richard que la manière dont les chroniques anglaises annoncent sa mort. Nous emprunterons le récit de Gauthier d'Herminfort, un des historiens contemporains : « Les médecins appelés, » dit le chroniqueur, défendirent au prince tout

« commerce avec sa femme ; mais Richard, qui « était voluptueux, dédaigna leur ordonnance ; « la blessure fit des progrès et mit sa vie en « danger. Lorsque sa mort parut prochaine, « Gauthier, archevêque de Rouen, se présenta « au prince et lui dit : « Mettez ordre à vos « affaires, seigneur, car vous mourrez. » — Est- « ce une menace, répondit le roi, ou une plai- « santerie ? — Non, seigneur, votre mort est « inévitable. — Que voulez-vous donc que je « fasse ? — Pensez aux filles que vous avez à « marier et faites pénitence. — Je vous l'ai déjà « dit, ce sont des plaisanteries, car je n'ai point « de filles. — Seigneur, vous avez trois filles, et « vous les nourrissez depuis longtemps. Votre « aînée est l'ambition ; la deuxième, l'avarice ; « la troisième, la luxure. » (D'autres historiens anglais attribuent ce discours à Foulques de Neuilli et le lui font tenir dans une toute autre circonstance). « Vous avez eu ces trois filles dès « votre jeunesse et vous les avez toujours trop « aimées. — C'est vrai ; voici comme je les ma- « rie : je donne l'aînée aux templiers ; la deuxième « aux moines gris ; la troisième aux moines noirs. « — Ne parlez pas ainsi, reprit l'archevêque, car « votre fin approche. — Que me faut-il faire ? « — Pénitence et vous confier à la miséricorde « éternelle. » Le roi, touché des paroles de l'archevêque, se mit à pleurer et dire : « Je suis « très-repentant et vous en verrez des preuves. » Aussitôt il se confessa ; et s'étant fait lier les pieds, il ordonna qu'on flagellât jusqu'au sang son corps nu et suspendu en l'air ; on recommença par ses ordres cette flagellation jusqu'à trois fois ; il se fit traîner ensuite avec une corde au devant du viatique, qu'il reçut en invoquant la miséricorde du Seigneur. Telle fut la fin de Richard, que ce chroniqueur appelle glorieuse. On l'ensevelit près de son père, au monastère de Fontevraud, au mois d'avril de l'an 1199. Des courtisans ayant annoncé avec joie cette mort au roi de France : « Il ne faut pas se réjouir, mais « s'affliger, leur dit Philippe-Auguste, car la « chrétienté vient de perdre un grand prince et « le plus vaillant de ses défenseurs. » Les actions de Richard le font assez connaître pour que l'histoire n'ait pas besoin de faire son portrait ; ses qualités guerrières, qui lui méritèrent le surnom de *Cœur-de-lion*, lui obtinrent une grande popularité parmi les Anglais, au milieu desquels il ne passa que quatre mois, pendant tout son règne, et qu'il accabla d'impôts exorbitants. Un historien du temps dit que ce prince avait toujours un œil menaçant avec ceux qui l'entretenaient d'affaires ; il faisait d'un air terrible des reproches ou des censures, et *montrait un visage furieux à ceux qui ne satisfaisaient point à ses demandes d'argent*. Dans son intimité, il était affable, caressant, et ne dédaignait point de jouer et de plaisanter. Le même auteur ajoute que Richard se plaisait à l'office divin, et qu'il accompagnait souvent, qu'il

encourageait même par ses bienfaits les chantres de l'église. Le nom de Richard figure honorablement parmi ceux des trouvères (1). Dans la croisade, il répondit par des chansons à une satire du duc de Bourgogne; il fut un des princes les plus éclairés de son temps. Son caractère et sa vie offrent un des spectacles les plus singuliers et les plus attachants du moyen âge. Quoique la guerre l'occupât presque tout entier, il fit quelques règlements utiles; ce fut sous son règne que l'on rédigea et publia les rôles d'Oléron, l'un des premiers monuments de la législation et du droit maritime. On peut consulter : P. J. Bruns, *De rebus gestis Richardi Angliæ regis*, etc., 1780, in-4°; J. Berington, *History of Henry II and of Richard and John*, hisson, Birmingham, 1790, in-4°; J. White, *Adventures of King Richard*, Londres, 1791, 3 vol. in-8°; Aytoun, *Life of Richard I of England*, Londres, 1840, in-16; Champagnac, *Richard Cœur-de-lion, duc de Normandie et roi d'Angleterre* (en français), Paris, 1842, in-12.

M—D.

RICHARD II, roi d'Angleterre, naquit à Bordeaux en 1366. Il était fils du célèbre *Prince Noir*, alors gouverneur de la Guienne. Ce prince, forcé par la maladie mortelle dont il était attaqué, d'abandonner son gouvernement pour retourner en Angleterre, y conduisit le jeune Richard, encore enfant. A sa mort, Edouard III, pour éviter les troubles qu'il prévoyait après lui, se hâta de déclarer son petit-fils prince de Galles et héritier présomptif de la couronne. Il voulut même que la noblesse lui prêtât serment en cette qualité. Craignant enfin que ses trois oncles ne concussent l'espoir de monter sur le trône à son préjudice, il ordonna que, dans toutes les solennités, le jeune Richard prit le pas sur eux. Edouard III ayant cessé de vivre (21 juin 1377), Richard II est reconnu; et ses oncles sont les premiers à lui rendre hommage. Bientôt néanmoins ils s'emparèrent adroitement du pouvoir suprême, en se faisant nommer, par le parlement, régents du royaume. Le parlement, de son côté, profita de cette minorité, pour faire confirmer, par l'enfant-roi, les deux chartes de Jean-Sans-terre. Une guerre malheureuse contre la France et l'Espagne, força de recourir à des impositions excessives; elles furent levées avec une telle rigueur que le peuple se révolta. Le chef de cette insurrection était un couvreur de Deptford, nommé Wat-Tyler, dont la fille avait été insultée par un collecteur. Cet homme se vit bientôt à la tête de plus de cent mille mécontents. Un prêtre, nommé Jean Ball, devint l'orateur de cette multitude furieuse. Il avait pour maxime que, tous les hommes ayant Adam pour père commun, il devait régner parmi eux la plus parfaite égalité de droits et de biens. Déjà les sédi-

tieux étaient aux portes de Londres, dans la bruyère de Black-Heath. Le jeune roi leur envoya demander ce qu'ils voulaient. Ils répondirent insolemment que Richard n'avait qu'à venir leur parler. Richard les menaça de toute sa colère. Mais, redoublant d'audace, Wat-Tyler marche sur Londres; le peuple lui livre passage du pont; et la capitale est abandonnée au pillage, aux massacres, à l'incendie. La tour pouvait se défendre; elle fut rendue lâchement. Le gouverneur et l'archevêque de Canterbury sont égorgés. Le conseil opinait à satisfaire les révoltés par toutes les concessions. Leur chef insistait pour que le roi négociât directement avec lui. Richard s'avança jusque sur la place de Smithfield, et fit inviter Wat-Tyler à se rendre près de lui. Le couvreur répondit qu'il s'y rendrait selon son bon plaisir. Il parut enfin, à cheval comme le roi. Il exposa les conditions auxquelles il mettrait bas les armes; mais, tout en parlant, il agitait son épée, en signe de menace. Tant d'insolence transporta de fureur le maire de Londres, qui était à côté du roi; il porta un coup si terrible au sujet rebelle, qu'il le fit tomber mort à ses pieds. Sa troupe s'apprêtait à le venger : Richard semblait perdu. Mais, au lieu de prendre la fuite, tout à coup ce prince de quinze ans s'élance au-devant des insurgés : « Anglais, leur crie-t-il, « voulez-vous répandre le sang de votre roi? « vous avez perdu votre chef : c'est moi qui le « suis présentement. Suivez-moi ! » La foule le suit, et, peu d'instant après, sur son ordre, elle se disperse. Mais ce n'était pas dans la capitale seule qu'avait éclaté le feu de la rébellion : les provinces étaient en proie à des furieux, qui massacraient sans pitié les prêtres et les nobles. Le jeune monarque ne parut point épouvanté : il réunit des troupes, se mit à leur tête et fit un terrible carnage des insurgés. Tous ceux qui échappèrent au fer des soldats, tombèrent sous la hache des bourreaux. La plupart avouèrent, en mourant, qu'ils avaient juré d'exterminer le roi, la famille royale, le clergé et la noblesse entière. Pendant que la couronne et l'existence même de Richard II étaient menacées, ses ministres lui avaient cherché une femme sur le continent. Il épousa Anne de Luxembourg, sœur de l'empereur Wenceslas (1381). Du jour de son mariage, le caractère du jeune monarque parut changer : il éloigna ses gouverneurs, ses conseillers et se montra décidé à régner seul. Mais les flatteurs ne tardèrent pas à s'emparer de sa confiance; ils l'eurent asservi, dès l'instant où ils découvrirent son penchant irrésistible pour le plaisir. Le duc de Lancastre, oncle du roi, leur faisait d'autant plus d'ombrage, que ce prince avait donné lieu de lui supposer les vues les plus ambitieuses. Les courtisans ne négligèrent donc aucun moyen de le perdre dans l'esprit du jeune monarque; mais ils abusèrent tellement de sa faveur qu'un cri général s'éleva contre eux.

(1) On a inséré, dans le *Mémorial universel* de janvier 1822 (t. 7, p. 148) le texte et la traduction des *Sirventes*, que Richard composa pendant sa captivité au château de Durnstein.

Des préparatifs formidables, de la part de la France, semblant menacer l'Angleterre, Richard demanda des subsides au parlement. Il n'en obtint qu'une réponse conçue en termes peu respectueux; on lui disait qu'il n'avait qu'à faire rendre gorge à ses favoris, et que l'argent ne lui manquerait pas pour lever des troupes. Richard, indigné, répliqua que le parlement n'avait pas le droit de s'immiscer dans l'intérieur de son palais, et que pour lui complaire il ne chasserait même pas « un marmiton de sa cuisine. » Le parlement menace de cesser l'expédition de toute affaire, si les ministres et les favoris ne sont pas expulsés, et si le roi ne se rend pas lui-même dans son sein. Richard s'éloigne de Londres au contraire et exige que quarante députés lui soient envoyés pour lui donner satisfaction. Nouveau refus des deux chambres; Richard, transporté de fureur, déclare qu'il va implorer le secours du roi de France, pour châtier des sujets rebelles. Mais bientôt, comme effrayé lui-même de ses propres menaces, il retourne dans la capitale; il se rend au parlement et accorde de bonne grâce tout ce qu'il venait de refuser. Fier de ce triomphe inattendu, le parlement condamne tous les ministres à l'exil, confisque leurs biens et nomme une commission de treize membres, pour partager le gouvernement de l'Etat avec le roi. Richard sentit son humiliation; et le désir de la vengeance occupa toutes ses pensées. Dès que la session fut terminée, il se hâta de rappeler tous ses favoris; ceux-ci ne montrèrent pas moins d'ardeur à se venger eux-mêmes. Le duc de Gloucester, un des oncles du roi, s'était déclaré leur ennemi capital; ils firent le complot de l'empoisonner. Un avis secret du maire de Londres sauva ce prince. Mais les favoris ourdirent de nouvelles trames contre lui et contre tous les seigneurs dont ils redoutaient le crédit. Toute la haute noblesse court aux armes contre les ministres. Richard, ne voyant plus qu'au dehors les moyens de soutenir les compagnons de ses plaisirs, prend la résolution de passer en France, et d'engager Calais et Cherbourg entre les mains de Charles VI, pour en obtenir un corps de troupes auxiliaires. Déjà le monarque français l'attendait à Boulogne; mais la révolte éclata dans Londres avec tant de violence, que Richard n'eut que le temps de s'enfermer dans la Tour. Les seigneurs ligués allèrent l'y trouver; il leur fit toutes les promesses qu'ils exigèrent. La première était qu'il se rendrait à Westminster, pour y conférer avec eux : le jour venu, il leur fit savoir qu'il avait changé de résolution. Les confédérés lui déclarent alors qu'ils vont procéder à l'élection d'un nouveau roi. Richard épouvanté court à Westminster et bannit de nouveau tous ses favoris. Ses oncles ne négligèrent rien pour reprendre leur ascendant; le duc de Lancastre était d'autant plus puissant qu'il revenait d'Espagne, où, après avoir disputé la

couronne à Jean I^{er}, il l'avait forcé de lui payer comme indemnité, des sommes considérables. Ne pouvant échapper à sa destinée, qui était de vivre toujours en tutelle, Richard parut n'avoir plus d'autre ambition que de surpasser tous les souverains de l'Europe par sa magnificence. Ses dépenses étaient excessives, et ses moyens fort bornés. Il employait trois cents hommes dans ses cuisines; et la reine ne comptait pas moins de femmes pour la servir. Pour subvenir à ce faste asiatique, il fallait se créer des ressources de toutes parts. On voit encore, par exemple, dans les archives du temps, que Richard voulut emprunter mille livres sterling à la ville de Londres, et qu'il en essuya un refus très-net. Le parlement était obligé d'accorder des sommes considérables pour pouvoir faire face aux Français et aux Ecossais, qui attaquèrent presque continuellement le royaume pendant ce règne; mais l'emploi de ces fonds était surveillé par une commission très-rigide. D'autres ennemis se déclarèrent; c'étaient les rebelles irlandais. Richard passa dans leur île pour les combattre. Il fut bientôt appelé en Angleterre, par la fermentation des *lollards* : c'est ainsi que l'on appelait les partisans de l'hérésiarque Wicleff. Veuf, à l'âge de vingt-sept ans, Richard fit demander au roi de France, Charles VI, la main de sa fille Isabelle. Cette princesse n'avait alors que sept ans; et, de plus, elle était promise au duc de Bretagne. Ces difficultés furent aplanies dans une négociation qui eut pour résultat une trêve de vingt-huit ans entre les deux rois. Pour célébrer ces heureux événements, les monarques de France et d'Angleterre se donnèrent rendez-vous entre Ardres et Calais. L'entrevue eut lieu (1396) sous des tentes somptueuses : les deux cours y déployèrent une magnificence à laquelle on ne peut comparer que celle qu'établirent, cent vingt-quatre ans après, aux mêmes lieux, François I^{er} et Henri VIII, dans leur fameuse réunion du *Champ d'Or*. Richard fit, à cette occasion, des dépenses exorbitantes, et qui s'augmentèrent encore, par les présents considérables qu'il répandit parmi les électeurs d'Allemagne, pour les engager à lui décerner la couronne impériale. La voie des emprunts lui étant fermée, il avait recours aux dons gratuits ou plutôt forcés. « Il « n'y eut seigneur, prélat, gentilhomme ou gros « bourgeois, dit une chronique du temps, qui « ne fût obligé de prêter au roi quelque somme, « qu'on savait bien qu'il n'avait volonté ni pou- « voir de rendre. » La restitution de Calais et de Cherbourg excita un mécontentement bien plus vif. Le duc de Gloucester la reprocha au roi avec tant de violence que Richard résolut de se débarrasser de cet oncle incommode. Il alla le trouver dans une de ses terres, et le pressa de le suivre à Londres pour une affaire qui ne souffrait point de retard. Au milieu du chemin, un parti embusqué enlève le duc de Gloucester, qui est

jeté dans un vaisseau et conduit à Calais, où il est étranglé secrètement. Pour compléter ce coup d'autorité, le roi fait saisir les principaux seigneurs qu'il savait être dans les intérêts de son oncle. Enfin il convoque un nouveau parlement, dont tous les députés étaient élus par son influence. Cette assemblée s'empresse d'aller au-devant de tous ses vœux. Jamais il n'avait paru plus puissant. Il s'était endormi dans une fatale sécurité, lorsqu'une nouvelle insurrection des Irlandais vint l'arracher au repos. Il passa la mer, pour aller châtier les rebelles, emmenant à sa suite, comme otages, tous les enfants de ses oncles, et emportant avec lui tous les joyaux de la couronne. Il semblait prévoir que jamais il ne rentrerait dans son palais. Il livra plusieurs combats; et il y montra une grande bravoure personnelle. Mais ce n'était pas en Irlande que se trouvaient ses ennemis les plus dangereux. Les nombreux mécontents de l'Angleterre appellent le duc d'Hereford, fils du duc de Lancastre, que Richard avait exilé. Ce prince était alors en France. Il accueille les offres des conjurés; et bientôt, à la tête d'une faible troupe, il débarque dans la province d'York (*voy.* HENRI IV). En peu de jours, il voit 60,000 hommes sous ses drapeaux, marche rapidement sur Londres et y entre aux acclamations générales (1399). Cependant il ne prit encore que le titre de duc de Lancastre, se contentant de soumettre toutes les places fortes et d'exaspérer la nation contre Richard II, par un manifeste où il retraçait toutes les injustices de son gouvernement. Dès que Richard fut informé d'un événement aussi terrible qu'inattendu, il se hâta de repasser la mer; mais déjà le duc d'York, son oncle, qu'il avait laissé régent du royaume, et, à son exemple, toute la haute noblesse, s'étaient déclarés pour son heureux rival. Dans son désespoir, il alla s'enfermer presque seul dans le château de Conway, qui passait pour imprenable; et, de cette retraite, il fit proposer au duc de Lancastre d'entrer en arrangement. Le duc lui envoya l'archevêque de Canterbury. Richard ne demandait que la vie sauve et des moyens d'existence pour lui et huit de ses serviteurs. Il désira enfin traiter en personne avec le prince son cousin; et, à cet effet, il se rendit à Flint, endroit qui n'est qu'à trois lieues de Chester, où se trouvait le duc de Lancastre. Dès que le roi l'aperçut, il eut assez de force ou de dissimulation pour lui dire : « Beau cousin, soyez le bien-venu. » Ils partirent ensemble pour Londres. Richard fut immédiatement conduit à la Tour. Là il se déclara indigne de porter la couronne. « Il l'était en effet, a dit Voltaire, puisqu'il s'abaissait à le dire. » Le parlement, pour complaire à l'usurpateur, dressa contre son souverain légitime un acte d'accusation en trente-cinq articles. Après la lecture de cet acte, le duc de Lancastre se leva et demanda formellement la couronne : elle était déjà sur sa

tête. Les lâches législateurs de l'Angleterre l'en déclarèrent légitime possesseur, à l'exclusion du comte de la Marche, seul et véritable héritier. Ainsi finit (30 septembre 1399) le règne de Richard II. Mais il vivait encore; et son existence était un crime aux yeux de l'usurpateur. Henri IV le fit transférer, de la Tour de Londres, au château de Leeds, dans le comté de Kent; mais, le trouvant encore trop près de la capitale, il lui assigna pour prison le château de Pont-Fract, dans l'Yorkshire. L'infortune de Richard II toucha de compassion quelques-uns des seigneurs qui l'avaient abandonné. Pour animer le peuple en sa faveur, ils produisirent un de ses chapelains, nommé Magdalen, dont la ressemblance avec ce prince était extrême; et ils le firent passer pour Richard lui-même, échappé à la surveillance de ses geôliers. A ce nom, et sans autre examen, le peuple courut aux armes. Les amis du roi légitime se portèrent rapidement sur Windsor, dans l'espérance d'y surprendre l'usurpateur. Celui-ci venait de s'évader pour rassembler son parti. La résolution qu'il témoigna, jeta les royalistes dans la perplexité. Ils perdirent du temps à délibérer : Lancastre le mit à profit pour se défaire d'un concurrent si redoutable encore dans les fers. Il le fit assassiner par huit hommes, que commandait un indigne chevalier, nommé Thomas Pierce, qui, dit-on, lui porta de sa main le coup mortel. Richard, jeune et vigoureux, se défendit si vaillamment qu'ayant arraché la hache d'un de ses assassins, il en étendit quatre à ses pieds avant de succomber (1400). La mort de ce prince infortuné est rapportée de vingt façons différentes par les historiens et les compilateurs. Quelques-uns le font périr de faim. La version que nous avons suivie est plus généralement adoptée. Richard II mourut sans enfants. L'usurpation de Henri IV fit monter la branche de Lancastre sur le trône. S—v—s.

RICHARD III, roi d'Angleterre, naquit en 1452. Il était le quatrième fils du duc d'York, tué à la bataille de Wakefield en 1460, et par conséquent frère d'Edouard IV. Richard porta d'abord le titre de duc de Gloucester. Dès qu'Edouard IV eut cessé de vivre, le duc de Gloucester se servit d'un parti puissant pour enlever la régence à la reine mère, Elisabeth Woodville. Il était plus difficile de se faire donner la garde du roi enfant. Richard écrivit à la reine une lettre artificieuse, et ce fut cette princesse qui lui fournit elle-même les moyens de s'emparer de la personne d'Edouard V. Elle ne tarda point à se repentir de son excessive confiance, et elle se retira dans l'abbaye de Westminster avec le duc d'York son second fils. Cependant le duc de Gloucester affectait les plus grands respects et la plus sincère tendresse pour le jeune monarque son neveu; ce ne fut même que sous le spécieux prétexte de mieux veiller à la sûreté de sa personne qu'il se fit décerner, par un conseil qui lui

était tout dévoué, le titre de *protecteur du roi et du royaume*. Le premier acte de son autorité fut de sommer la reine mère de remettre sous sa garde le jeune duc d'York, son second fils. La reine se refusa fortement d'abord à un aussi douloureux sacrifice; mais l'archevêque de Canterbury l'y détermina. Dès que le protecteur se vit maître de ses deux neveux, il les fit conduire à la Tour de Londres. Cette mesure n'avait en elle-même rien d'odieux : il était d'usage, à cette époque, que les rois se retirassent à la Tour quelque temps avant leur couronnement. Le protecteur donna des ordres pour les apprêts de cette cérémonie; mais ce fut au même instant que se répandirent, dans la capitale et dans les provinces, les bruits les plus injurieux contre l'illégitimité du mariage d'Edouard IV et celle de la naissance de ses fils. On vit tout à coup traîner à la mort les partisans les plus connus de la reine mère et les plus dévoués au jeune roi. Au premier rang était lord Hastings, que le protecteur fit exécuter en sa présence et sans forme de procès, après lui avoir reproché d'attenter à ses jours par la sorcellerie, de complicité avec la reine mère. Des émissaires secrets, et même des prédicateurs, ne négligeaient aucune occasion de représenter le duc de Gloucester comme le seul héritier légitime des droits de la branche d'York. Le protecteur avait un confident qui alla plus loin; c'était le duc de Buckingham, qui fit à l'hôtel de ville la proposition formelle de décerner la couronne au prince qui était déjà revêtu du pouvoir suprême. Non content de cette première tentative, le duc conduisit lui-même, le jour suivant, le maire et les aldermen de Londres au palais du protecteur, pour le supplier d'assurer le bonheur du peuple anglais en montant sur le trône. Richard reçut cette députation avec une froideur affectée et protesta de sa fidélité envers le jeune roi son neveu. Le duc de Buckingham s'écrie que le salut de l'Etat ne peut être ajourné, et que, puisque le protecteur refuse la couronne, elle va être placée sur une autre tête. Alors Richard se laisse vaincre, et dit : « J'accepte donc : aux droits de ma naissance » j'ajoute ceux d'une élection libre faite par les « grands » et les communes du royaume. » Des cris de *Vive Richard III!* terminèrent une scène si visiblement concertée que les historiens n'hésitent pas à la qualifier de comédie (1). La proclamation du nouveau roi eut bientôt lieu dans les formes accoutumées (22 juin 1483). Il fit servir à son couronnement les apprêts qui avaient été faits pour celui du jeune captif de la Tour de Londres. A peine couronné, Richard partit pour Gloucester. Pendant son absence, Edouard V et son frère le duc d'York, selon le bruit public, périrent dans leur prison. La voix des contemporains, et bien plus encore celle des générations

suivantes, ont accusé Richard de ce double crime. Nous nous bornerons ici à rapporter les faits tels qu'on les trouve dans la plupart des relations écrites alors et depuis. Richard, dit-on, envoya l'ordre à Brakenbury, gouverneur de la Tour, de faire mourir ses deux neveux. Brakenbury se montrant épouvanté d'un tel attentat, l'usurpateur lui envoya un de ses officiers nommé Tyrel, qui se chargea d'exécuter les volontés de son maître. Celui-ci entra dans la chambre des deux jeunes princes qui dormaient dans le même lit, et les étouffa sous un lit de plume. Il les fit enterrer ensuite au pied d'un escalier. Pendant ce temps, Richard se faisait couronner une seconde fois dans la cathédrale d'York et proclamait Edouard, son fils, prince de Galles. Mais, tandis qu'il prenait ces mesures pour perpétuer la couronne dans sa famille, il se formait une vaste conspiration pour la lui ravir. Eût-il pu croire que le chef de ce complot était ce même duc de Buckingham qui avait tout bravé pour lui aplanir le chemin du trône? Rien cependant n'était plus vrai. N'étant pas aussi largement récompensé qu'il l'avait espéré, le duc de Buckingham médita de donner un nouveau souverain à l'Angleterre. Il jeta les yeux sur Henri Tudor, comte de Richmond, qui était alors réfugié en France (*voy.* HENRI VII). Quelque soin que prit le duc de dérober ses trames aux regards vigilants de Richard, celui-ci soupçonna une partie de la vérité. Il donna ordre à Buckingham de se rendre auprès de lui. Le duc voit le coup qui le menace, et il répond hardiment qu'il ne se livrera pas entre les mains de son plus cruel ennemi. Après une telle déclaration, il fallait prendre les armes; le duc les prend et marche vers la côte où devait descendre le comte de Richmond. Mais ses troupes l'abandonnent : il se cache, est vendu par ses affidés, traîné aux pieds de Richard et décapité sur l'heure même. Le comte de Richmond ne trouvant plus personne sur la côte, regagne la France. Tous ses partisans vont l'y rejoindre ou tombent au pouvoir de Richard, qui ne fait grâce à aucun. Mais leur supplice ne le satisfaisait qu'à demi : il voyait le prétendant bien accueilli à la cour de Charles VIII et il devait redouter quelque nouvelle entreprise de sa part. En effet, après des traverses sans nombre, le comte de Richmond débarque en Angleterre (6 août 1485). Richard III rassemble précipitamment des troupes et marche au-devant de son rival. Les deux armées se rencontrent enfin à Bosworth. Le combat s'engage : Richard aperçoit Richmond dans la mêlée; il fond sur lui avec une ardeur qui n'était pas aussi vive de la part du comte. Mais que pouvaient ses efforts personnels, quand un de ses généraux passait ouvertement à l'ennemi avec une aile entière? Il vit l'instant où il allait tomber, vivant entre les mains de son antagoniste; il prévint cette honte, en courant chercher la mort au milieu des rangs.

(1) Entre autres, Rapin-Thoiras.

ennemis. Son corps fut trouvé sous un monceau de cadavres et percé de coups. La couronne qui surmontait son casque en fut détachée et posée sur la tête du vainqueur aux cris de *Vive le roi Henri VII!* (22 août 1485). Dans la personne de Richard III finit la race française des Plantagenets, qui occupaient le trône britannique depuis plus de trois cents ans. Henri VII, paisible possesseur du trône, fit dresser un monument à son malheureux rival dans l'église des franciscains à Leicester. Le jeune prince de Galles, fils de Richard, était mort un an avant lui. Nous n'avons pas voulu interrompre par des discussions l'histoire rapide de ce règne de deux ans. Le lecteur a cependant le droit de nous demander : Richard III fut-il réellement un monstre tel que le représente l'opinion vulgaire ? Est-il bien démontré qu'il ait commis tous les crimes que lui imputent divers écrivains ? Après avoir laissé parler les accusateurs de Richard, la justice veut que nous entendions ses défenseurs. Ils se sont présentés tard, il est vrai ; mais leurs écrits existent et ils méritent d'être pris dans une très-sérieuse considération (1). « Malheur, dit Montesquieu, « à la réputation de tout prince opprimé par le « parti qui devient le dominant ! » Richard succomba sous les efforts du parti qui fit régner Henri VII à sa place, et de ce moment il fut convenu que le prince vaincu réunirait dans sa personne toutes les difformités et tous les vices de la terre. Il n'était pas doué, il est vrai, de la rare beauté qui semblait un apanage héréditaire dans la maison d'York, et il avait une épaule un peu plus haute que l'autre ; mais on a des portraits de lui qui le représentent du moins avec une figure assez agréable. Cela n'empêcha pas, dit Voltaire, d'en faire un bossu hideux, un véritable épouvantail. On apprit au peuple anglais à répéter ce que le peuple romain avait dit à Néron : qu'il était venu au monde les pieds devant et la bouche armée de grandes dents. Mais c'est peu que d'en avoir tracé cette horrible peinture, on le chargea de tous les crimes épars dans l'histoire des plus cruels tyrans. Le plus odieux des reproches qui pèsent sur sa mémoire est le meurtre de ses deux neveux, qu'il aurait commis après avoir ravi la couronne à l'ainé ; c'est donc le fait que nous allons discuter avec quelque détail. Les adversaires de Richard s'arment d'une autorité imposante, celle de Thomas More. Mais qui ne sait aujourd'hui qu'il composa sa *Vie de Richard III* sous l'influence du cardinal Morton, ennemi personnel de ce prince, et qu'il n'écrivit celle d'Edouard V que pour charmer son loisir et exercer son imagination, a dit Hume ? Ces derniers mots sont remarquables. On voit

effectivement à la lecture de l'ouvrage de Thomas More qu'il se joue lui-même de ses propres assertions. C'est ainsi, par exemple, à l'égard de l'événement qui nous occupe, qu'il l'affirme tantôt comme une vérité démontrée, et que tantôt il n'en parle que comme d'une rumeur vulgaire. C'est le langage de toutes les chroniques du temps, quoique toutes portent plus ou moins l'empreinte de l'influence de Henri VII, qui avait un double intérêt à ce que la nation tint pour certain que les deux fils d'Edouard IV n'existaient plus et que Richard III était l'auteur de leur mort. Il fit donc courir le bruit que ces jeunes princes avaient été enterrés au pied d'un escalier de la Tour sous un monceau de pierres. On chercha, ou l'on fit semblant de chercher, et l'on ne trouva rien. L'affaire resta donc plus obscure et plus incertaine que jamais. Ce sont les expressions mêmes du chancelier Bacon ; et Shakspeare, dans son *Richard III*, dit aussi qu'on ne sait où reposent les corps des fils d'Edouard IV. Mais voici que, sous le règne d'Elisabeth, en travaillant à des réparations dans la Tour, on découvre une porte murée : on l'enfonça, et le premier objet qui se présente est le lit fatal sur lequel gisaient encore les ossements des deux princes. On montrait aux incrédules le cordon qui avait servi à les étrangler. C'est le prince Maurice d'Orange qui rapporte cette aventure. Elle aurait dû frapper assez les habitants de Londres pour en conserver la mémoire ; mais, moins d'un siècle après, sous le règne de Charles II, tout souvenir en était si bien effacé, que personne ne refusa de croire que les corps d'Edouard V et du duc d'York venaient encore d'être retrouvés au pied de cet escalier tant de fois mentionné. On les déposa dans un beau mausolée, avec une inscription qui porte que depuis longtemps on les cherchait. Mais, malgré un fait aussi positif en apparence, Rapin-Thoiras, Hume, et en général les historiens les plus graves s'expriment sur le plus grand des forfaits attribués à Richard III avec toutes les formes du doute. C'est sur Henri VII, comme nous l'avons déjà observé, que se porteraient plutôt les soupçons. Une des versions qui ont été soutenues avec plus de vraisemblance, c'est que le jeune Edouard V mourut de maladie dans la Tour, et que son frère, le duc d'York, parvint à s'échapper et fit dans la suite des tentatives pour remonter sur le trône de ses pères (voy. notre article de PERKIN-WAERBECK) (1).

S—v—s.
RICHARD, comte de Cornouailles et de Poitou,

(1) Voyez Buck, Carte, Malone, Guthrie, Henry Walpole, parmi les Anglais. Ce dernier eut l'honneur d'avoir Louis XVI pour traducteur. Parmi les Français, il faut distinguer M. J. Rey. Nous avons consulté avec beaucoup de fruit ses *Essais historiques et critiques sur Richard III*, 1 vol. in-8°, Paris, 1818.

(1) Un volume récemment publié a pour titre : *Mémoires sur Richard III et sur quelques-uns de ses contemporains*, par J. Hennege-Jesse, Londres, 1861. Une partie du volume est occupée par une composition dramatique : la *Dernière guerre des roses*. La *Revue d'Edimbourg*, qui a consacré, dans son cahier d'avril 1862, un long article à ces *Mémoires*, ne les regarde pas comme un travail assez sérieux. M. Sharon Turner, dans son *Histoire d'Angleterre durant le moyen âge* (t. 4, liv. 5, ch. 1^{er}), a réuni tout ce qu'on peut alléguer en faveur de Richard, mais sans réussir à dissiper la mauvaise réputation. Z.

n'est point placé par les historiens au nombre des empereurs d'Allemagne, quoiqu'il en ait exercé tous les droits. Fils puîné de Jean Sans-terre et d'Isabelle d'Angoulême, il naquit à Winchester le 5 janvier 1209. Il n'avait que seize ans lorsqu'il fut chargé par Henri III, son frère, d'une expédition dans la Guienne; il remporta quelques avantages devant la Réole, et il aurait achevé la conquête de cette province si les seigneurs français qui s'étaient engagés à le seconder n'eussent fait leur paix avec le roi St-Louis. Malgré la défection de ses alliés, il se maintint dans les portions de cette belle province qui restaient aux Anglais, et Henri en augmenta son apanage. Richard partagea l'ardeur chevaleresque de son siècle pour la délivrance de la Palestine. Il prit la croix en 1236; mais ce ne fut qu'après la mort de sa femme, sœur du comte de Pembroke, qu'il s'occupa d'accomplir son vœu. Le pape Grégoire voulut s'opposer à son départ, « espérant, dit M. Michaud, qu'il sentirait à rester en Europe, et qu'il donnerait « au saint-siège une partie de ses trésors pour « mériter les indulgences de la croisade (1). » Mais, malgré la défense du pontife, il s'embarqua dans le port de Marseille et fit voiles pour Ptolémaïs. Son arrivée releva le courage des chrétiens et jeta l'effroi parmi leurs ennemis, alarmés d'avoir à combattre le neveu de Richard Cœur-de-lion, héritier de sa valeur comme de son nom. Il remporta quelques avantages sur les Sarrasins; mais se voyant peu secondé par les chrétiens de la Palestine, il fut obligé de renouveler la trêve faite avec le sultan d'Egypte. « Pour tout fruit de son expédition, dit encore « Michaud, il ne put obtenir que l'échange des « prisonniers et la permission de rendre les honneurs de la sépulture aux chrétiens tués à la « bataille de Gaza. » (*Histoire des croisades*, t. 3, p. 549). Après avoir fait réparer les fortifications d'Ascalon, qu'il remit à Gautier de Brienne, il partit pour la Sicile, où il eut une entrevue avec Frédéric II. Il chercha vainement à réconcilier ce prince avec le saint-siège, et revint en 1242 à Londres, où son retour fut célébré par des fêtes magnifiques. Bientôt Richard trouva de nouvelles occasions de signaler son courage dans la guerre que Henri III eut à soutenir contre les Français. Oubliant les services que son frère venait de lui rendre, Henri voulut le dépouiller de la Guienne et le priver de sa liberté. Richard s'enfuit; et, surpris au milieu de la mer par une tempête, il fit vœu, s'il échappait au danger, de fonder une abbaye de l'ordre de Cîteaux, pour lequel il avait beaucoup de vénération. C'est à ce vœu que dut son érection l'abbaye de Hayles, fameuse par ses richesses et par l'étendue et la

beauté de ses bâtiments. En 1243, Richard épousa Sanche de Provence, et il se réconcilia peu de temps après avec son frère, qui lui accorda, pour le dédommager de la perte de la Guienne, une pension de mille marcs d'argent et plusieurs domaines considérables. La mort de Conrad IV laissait l'empire vacant, et les factions qui divisaient l'Allemagne se disputaient l'avantage de dépouiller le malheureux Conradin (*voy. ce nom*). Tandis qu'une partie des électeurs choisit Alphonse X, roi de Castille, l'autre se déclare pour Richard; mais les deux compétiteurs ne peuvent obtenir du saint-siège la confirmation de leur élection. Richard arrive en Allemagne et se fait couronner avec Sanche, sa femme, à Aix-la-Chapelle, le 17 mai 1257. Il récompense magnifiquement les électeurs qui lui ont donné leurs suffrages, et ses libéralités lui gagnent de nouveaux partisans. Il apprend tout à coup que les barons anglais tiennent son frère prisonnier dans Londres et il vole à son secours. Il revient en Allemagne en 1260 avec de nouveaux trésors, convoque une diète qui établit de sages règlements pour la sûreté des voyageurs et apaise les querelles des villes impériales et des princes en accordant quelques milliers de marcs d'argent aux parties qui se trouvaient lésées par ses décisions. Richard fit un troisième voyage en Allemagne l'an 1262; il donna l'investiture de l'Autriche et de la Styrie à Ottocare (*voy. ce nom*), confirma les privilèges de plusieurs villes, entre autres de Strasbourg et d'Haguenau, et enrichit le trésor d'Aix-la-Chapelle d'une couronne, d'un sceptre, d'un globe d'or et de deux habits impériaux. Les troubles d'Angleterre le forcèrent d'y retourner en 1264. Il fut fait prisonnier à la bataille de Lewes, gagnée sur les troupes royales par Simon de Monfort (*voy. ce nom*), et ne recouvra sa liberté qu'après quatorze mois d'une détention très-rigoureuse. Il revint encore en Allemagne en 1268, supprima les péages onéreux qui gênaient la navigation du Rhin, abolit un nouvel impôt établi par les magistrats de Worms et, l'année suivante, tint dans cette ville une diète à laquelle assistèrent les électeurs de Trèves et de Mayence, avec plusieurs autres évêques et princes de l'empire. Richard, veuf pour la seconde fois, quoique sexagénaire, fut sensible aux charmes de Béatrix de Falkenstein, l'épousa le 16 juin 1269 et la conduisit en Angleterre. Bientôt après, Henri, le fils aîné de Richard, prince de grande espérance, fut assassiné par les deux fils de Simon de Monfort pour venger le sang de leur père. Ce triste événement abrégé les jours de Richard. Il mourut d'apoplexie le 2 avril 1272 et fut inhumé dans l'abbaye de Hayles. L'élection de Rodolphe de Habsbourg mit fin aux dissensions de l'Allemagne (*voy. RODOLPHE*). Edouard, fils de Richard, lui succéda dans le comté de Cornouailles ainsi que dans ses autres domaines, qui, après sa mort furent réunis

(1) Gebauer conjecture que le pape Grégoire craignait que Richard, sous le prétexte de se rendre dans la Palestine, n'eût le dessein de porter des secours à l'empereur Frédéric II, son beau-frère.

à la couronne d'Angleterre. Richard fut un des plus grands princes de son temps. A une rare valeur, il joignait beaucoup de prudence, de sagesse et l'art de gagner les cœurs. Il surpassa tous les rois contemporains par ses richesses et par sa libéralité. Outre les sommes immenses que lui rapportait l'exploitation des mines de plomb et d'étain de Cornouailles, négligée jusqu'alors, il sut se créer des ressources abondantes et inconnues aux autres souverains, par les encouragements qu'il donnait au commerce et à l'industrie. L'histoire nous apprend d'ailleurs que ce prince si magnifique ne manquait pas d'économie, et qu'il veillait avec le plus grand soin à maintenir l'ordre dans ses finances. Nous avons deux histoires spéciales de Richard, toutes deux en allemand, l'une par Gundling (*voy.* ce nom) et l'autre par Gebauer (*voy.* ce nom). Celle-ci est suivie de pièces justificatives qui prouvent jusqu'à l'évidence que Richard a réellement exercé tous les droits de l'empire pendant près de quinze années. W—s.

RICHARD I^{er}, comte d'Averse et prince de Capoue, de 1059 à 1078, était fils d'Asclitlin, frère de Rainolfe et de Drengot. Il succéda au premier dans l'année 1059 au plus tard, puisqu'à cette époque il intervint comme comte d'Averse au concile de Melfi, convoqué par le pape Nicolas II. Ce pontife, qui cherchait à s'assurer un appui contre l'antipape Cadaloüs, eut recours aux princes normands. Robert Guiscard avait fort étendu ses conquêtes dans la Pouille. Richard, qui avait épousé Frédésime, sœur de Robert, qui était l'égal de son beau-frère en bravoure et en talent militaire, et qu'on disait lui être supérieur par son amour pour la justice et par sa douceur, paraissait destiné à conquérir la Campanie. Nicolas, pour l'attacher à son parti, lui donna l'investiture de la ville et de la principauté de Capoue, que possédait alors Pandolfe V, prince lombard. Richard mit immédiatement le siège devant Capoue; mais il ne se rendit maître de cette ville qu'en 1062. L'année suivante, il conquiert aussi Gaëte, qui jusque-là s'était maintenue libre, sous la protection des Grecs. Pour affermir sa couronne, il s'associa dans le gouvernement son fils Jordan, qui le seconda dans toutes ses entreprises. Richard, mécontent en 1066 du pape Alexandre II, fit dans le duché de Rome quelques incursions dont il fut puni par Godefroi, duc de Toscane, qui l'assiégea dans Aquin. Ramené à l'obéissance du saint-siège, il ne s'en écarta plus, fit hommage en 1073 à Grégoire VII et assista en 1077 Robert Guiscard dans la conquête de Salerne; il entreprit ensuite le siège de Naples, et déjà cette ville se trouvait réduite à de dures extrémités, lorsque Richard I^{er} mourut le 13 avril 1078. Son fils Jordan I^{er} fut son successeur. — RICHARD II succéda en 1091 à Jordan I^{er}. Dès que la nouvelle de la mort de Jordan se fut répandue dans Capoue, les habitants, que

rente ans d'obéissance n'avaient point encore façonnés au joug des Normands, se révoltèrent et chassèrent de leurs murs Richard II, avec tous ses compatriotes. Ce prince vint se réfugier à Averse avec Gaitelgrime, sa mère, sœur du dernier prince de Salerne. Il fit demander en même temps des secours à Roger, duc de Pouille; mais comme ces secours n'étaient point suffisants, il offrit à Roger, s'il recouvrait Capoue, de lui faire l'hommage-lige de cette principauté. Cette condition fut acceptée: le duc de Pouille et le grand comte de Sicile réunirent leurs soldats devant Capoue au mois d'avril 1098. Urbain II y vint aussi pour négocier, mais ce fut sans succès: la ville, après une défense obstinée, se rendit, et Richard II la reçut en fief de Roger, renonçant ainsi au pouvoir souverain pour se réduire au rang de vassal du duc de Pouille. Richard II mourut en 1105, sans postérité. Robert I^{er}, son frère, lui succéda. S. S—1.

RICHARD I^{er}, surnommé *Sans-peur*, duc de Normandie, était fils de Guillaume *Longue-épée* et d'une princesse danoise (1). Il succéda l'an 943 à son père, assassiné par Arnoul, comte de Flandre, et fut mis sous la tutelle de quatre seigneurs choisis dans une assemblée de la noblesse. Louis IV, dit d'*Outre-mer*, ayant appris la mort de Guillaume, vint aussitôt à Rouen et déclara qu'il avait l'intention d'emmener Richard à sa cour pour l'y faire élever. Les Normands s'opposèrent d'abord au dessein du roi; mais, rassurés par ses promesses et par l'affection qu'il témoignait au jeune duc, ils consentirent au départ de celui-ci. En arrivant à Laon, où résidait sa cour, Louis reçut un message d'Arnoul, qui l'engageait à profiter de la minorité de Richard pour recouvrer le pays dont les Normands s'étaient emparés. Dès ce moment, Richard fut traité comme prisonnier. Par le conseil d'Osmond, son gouverneur, il feignit d'être malade, et ce fidèle serviteur, profitant de la négligence des gardes, l'emporta dans une botte de foin à Senlis, d'où il regagna ses Etats. Louis se ligue avec Hugues le Grand, comte de Paris, pour dépouiller Richard, et pénètre presque sans obstacle jusqu'au sein de la Normandie; mais, abandonné par son allié, qu'il avait mécontenté, bientôt il se trouve dans un grand embarras par l'arrivée d'Aigrold, roi de Danemarck, avec une flotte nombreuse. Il lui fait demander une entrevue; mais, pendant la conférence des deux princes, les Danois dispersent les Français, et Louis, forcé de prendre la fuite, est retenu prisonnier par les habitants de Rouen (2), qui ne consentent à le rendre qu'après qu'il eut juré la paix avec Richard (*voy.* Louis IV). Cette paix ne pouvait être

(1) Selon d'autres auteurs, Richard était fils de Leutgarde, fille d'Herbert, comte de Senlis.

(2) D'autres historiens disent que Louis, emporté par son cheval, fut fait prisonnier par les Danois, qui le conduisirent à Rouen.

de longue durée. Hugues le Grand avait fiancé sa fille Agnès au jeune duc de Normandie. Pour empêcher cette alliance, Louis s'unit avec Arnoul, qui craignait toujours que Richard ne lui redemandât compte du sang de son père, et, aidé par l'empereur Othon I^{er}, son beau-frère, et par Conrad, roi de Bourgogne, il fait le siège de Paris. Les alliés, battus devant cette ville, vont assiéger Rouen et éprouvent de nouveaux revers. La rigueur de la saison les oblige de s'éloigner; Richard, à qui ses premiers exploits méritèrent le surnom de *Sans-peur*, les poursuit dans leur retraite et taille en pièces une partie de leur arrière-garde. Lothaire, en montant sur le trône de France après la mort de son père, hérite de sa haine contre les Normands. La crainte que la valeur de Richard imprimait à ses ennemis force le roi de recourir à la ruse. Brunon, archevêque de Cologne et oncle de Lothaire, fait proposer à Richard une conférence dans Amiens. Le duc de Normandie s'y rendait sans méfiance, quand il fut averti par deux chevaliers du piège qu'on lui tendait. Lothaire osa lui demander une nouvelle entrevue sur le bord de l'Eaune (1). Cette fois, Richard se fit accompagner d'une escorte; mais, se sentant trop faible pour lutter contre les troupes qu'avaient amenées ses adversaires, il regagna Rouen par des chemins détournés (2). Cessant de dissimuler, Lothaire, aidé de Thibaud, comte de Chartres, rentre peu de temps après dans la Normandie, et s'empare d'Evreux par la trahison du commandant. Richard se venge de Thibaud en ravageant ses Etats, et le comte de Chartres vient camper devant Rouen. Irrité de cette bravade, le duc lui livre bataille, le met en fuite, et, ayant reçu des secours des Danois, porte le fer et la flamme dans l'intérieur de la France. Lothaire alla lui-même demander la paix à Richard, qui congédia les Danois, abandonnant des terres à ceux qui voulaient embrasser le christianisme et fournissant aux autres des moyens de passer en Espagne, où ils commirent de grands ravages. Le duc de Normandie put alors s'occuper d'améliorer le sort de ses sujets. Il encouragea l'agriculture et le commerce, et favorisa l'étude des sciences par différentes fondations pieuses. Après l'extinction de la race de Charlemagne, il contribua beaucoup à faire placer Hugues Capet sur le trône de France. Richard mourut le 20 novembre 996, dans sa 63^e année, à Fécamp, dont il avait fait reconstruire l'abbaye, ruinée un siècle auparavant par les Normands qu'avait amenés Hasting, et il voulut être enterré sous la gouttière, à l'entrée de la porte méridionale. Les

curieux connaissent le *Roman de Richard Sans-peur, duc de Normandie*, Paris, Denys Jeanot, in-4^e, et Simon Calvarin, même format. Ces éditions, imprimées en caractères gothiques, sont également recherchées. Cet ouvrage, qui n'est qu'un tissu d'anachronismes et de fables ridicules, fait partie de la collection publiée à Troyes par la veuve Oudot, et si souvent réimprimée. Castilhon en a donné l'analyse dans la première partie de la *Bibliothèque bleue*, 1769, in-8^e. On en trouve aussi un court extrait dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. E, p. 177. W—s.

RICHARD II, dit le *Bon*, duc de Normandie, fils du précédent et de Gonnor, sa seconde femme, lui succéda. Les commencements de son règne furent troublés par un soulèvement général, occasionné par l'abus que la noblesse faisait de l'autorité royale. En 997, il fut obligé de faire la guerre à Guillaume, son frère cadet, qui refusait de lui rendre hommage pour les terres dont il l'avait apanagé. Guillaume, abandonné de ses soldats, fut arrêté; mais il s'échappa de sa prison, et vint se jeter aux genoux de Richard, qui lui pardonna sa faute et le rétablit dans tous ses domaines. Ethelrède II, roi d'Angleterre, beau-frère de Richard, ayant conçu l'odieux projet d'exterminer tous les Danois qui se trouvaient dans ses Etats, fit la guerre au duc de Normandie, pour l'empêcher de les secourir; mais les Anglais, battus dans le Cotentin, furent forcés de se rembarquer précipitamment. L'indigne conduite d'Ethelrède l'ayant rendu l'objet de la haine de ses sujets, il osa demander un asile à Richard, qui, ne voyant plus en lui qu'un prince malheureux, l'accueillit avec les plus grands égards (*voy. ETHELRÈDE*). Richard eut ensuite de longs démêlés avec Eudes, comte de Chartres, qui voulait garder la ville de Dreux, que Mathilde, sœur du duc de Normandie, lui avait portée en dot. Pour terminer cette guerre, il demanda des secours aux rois de Suède et de Norvège; mais le roi Robert, craignant que ces barbares, après avoir ravagé les domaines d'Eudes, ne pénétrassent en France, obligea le comte de Chartres à faire la paix avec Richard. Un château que le duc de Normandie fit construire à Tillières, près de Verneuil, ralluma bientôt une querelle assoupie plutôt qu'éteinte. Eudes, aidé par Hugues, comte du Maine, vint assiéger ce château; mais, repoussé dans toutes les attaques, il finit par se soumettre aux conditions que Richard voulut lui imposer, et qui sans doute étaient très-modérées, puisqu'il les remplit sans se plaindre. Richard fut l'allié le plus fidèle du roi Robert, et l'accompagna dans diverses expéditions, où il signala son courage: du moins quelques historiens lui donnent-ils le surnom d'*Intrépide*. Ce prince mourut pleuré de ses sujets, en 1026 ou 1027, le 2 août, et fut inhumé près de son père. Il donna des marques

(1) L'auteur du *Roman du Rou* (Wace), nomme cette rivière *Deppe* ou *Diepe*; et Brequigny prétend que c'est celle qui passe à Neufchâtel. Ainsi l'entrevue des deux princes devait avoir lieu sur les bords de l'*Argues*. Voyez la *Notice des manuscrits de la bibliothèque de Paris*, t. 5, p. 50.

(2) Wace dit cependant que Richard battit ses ennemis au passage de la rivière.

de piété par les dons considérables qu'il fit aux monastères. Il eut pour successeur Richard III, son fils aîné, qu'il avait eu de son mariage avec Judith, sœur du duc de Bretagne. Ce prince mourut après un règne de quelques mois, empoisonné, dit-on, par son frère Robert, dit *le Magnifique* ou *le Diable* (voy. ROBERT). W—s.

RICHARD LE PÈLERIN, poète français du 12^e siècle à l'égard duquel on possède fort peu de renseignements, mais qui a laissé, sous le titre de *Chanson d'Antioche*, un récit en vers de la première croisade, rempli de témoignages précieux pour l'histoire de cette portion intéressante de nos annales; on suppose que Richard était attaché au comte de Flandre et qu'il mourut avant que les croisés n'eussent conquis la ville sainte. Son œuvre fut arrangée par Graindor de Douai dans les premières années du règne de Philippe-Auguste (vers 1180); le nouveau poème devint bientôt populaire et provoqua de nombreuses imitations, qui lui demeurèrent d'ailleurs inférieures. Richard a incontestablement assisté aux événements qu'il raconte; on le sent à chaque page de son récit, et cette circonstance fait de ses écrits la narration la plus authentique qui nous soit parvenue de la première croisade. A l'intérêt historique se joint un véritable mérite littéraire. La composition dans son ensemble est simple et bien ordonnée; des détails offrent une naïveté gracieuse. Longtemps oubliée, la *Chanson d'Antioche* fut publiée pour la première fois par M. Paulin Paris, au commencement de l'année 1848, et son mérite n'a pas été contesté. On ne saurait, au point de vue littéraire, mettre cette œuvre à côté de la *Jérusalem délivrée*; mais Richard est bien plus vrai, bien plus instructif que le Tasse. La langue du 12^e siècle étant à peu près inintelligible pour la masse des lecteurs, il faut savoir gré à madame la marquise de St-Aulaire d'avoir donné de cette ancienne épopée une traduction en prose moderne (Paris, 1862, in-12). Z.

RICHARD (CLAUDE), savant mathématicien, né en 1589 à Ornans, dans le comté de Bourgogne, d'une famille alliée aux Graunvelle, suivit le comte de Cantecroix (1) dans son ambassade à Venise, et parcourut l'Italie pour satisfaire sa curiosité. Pendant son séjour à Rome, il renonça tout à coup aux avantages que le monde pouvait lui offrir, embrassa l'institut de St-Ignace, et, après quelques mois d'épreuves, fut envoyé à Tournon pour y continuer ses études. Il fit de grands progrès dans l'hébreu et les mathématiques, qu'il professa sept ans à Lyon. Il obtint ensuite de ses supérieurs la permission de partager les travaux des zélés missionnaires qui portaient dans la Chine, avec l'Evangile, les lumières et les sciences de l'Europe. Il était en chemin pour se rendre à Lisbonne, où il devait

s'embarquer, quand il fut nommé par le roi d'Espagne Philippe IV professeur de mathématiques au collège fondé nouvellement à Madrid. Il remplit cette chaire quarante ans, avec un zèle que l'âge ne put affaiblir, et mourut le 20 octobre 1664. On lui doit : 1^o une édition des œuvres d'Archimède, avec des notes, in-fol., Paris, 1626 (*Bibl. d'Harwood*, t. 1^{er}, p. 175) ou 1646 (*Bibl. curieuse* de Dav. Clément, t. 2, p. 7). Le P. Richard prit pour base de son travail l'édition publiée peu de temps auparavant par David Rivault, sieur de Flurance (voy. RIVAUT). 2^o *Commentarius in omnes libros Euclidis*, Anvers, 1645, in-4^o; 3^o *Commentarii in Apollonii Pergæi Conicorum libros 4*, ibid., 1655, in-fol., fig. Il dédia cet ouvrage à Raimond de Moncade, par une épître, qui contient l'histoire de cette maison, l'une des plus illustres de l'Espagne. 4^o *Ordo novus, et reliquis faciliior, tabularum sinuum et tangentium*. Cet ouvrage est anonyme : aucun des bibliographes qu'on a consultés n'en indique la date ni le format. Le P. Richard avait construit une montre magnétique, par le moyen de laquelle on connaissait l'heure qu'il était dans toutes les parties de la terre (voy. l'*Histoire abrégée du comté de Bourgogne*, par M. Grappin, p. 281). W—s.

RICHARD (JEAN), né à Verdun en 1639, après avoir fait ses classes à l'université de Pont-à-Mousson, vint à Paris, où il fit son droit et ses cours de théologie. Il alla ensuite à Orléans, où il se fit recevoir avocat, sans doute pour avoir un titre, car il ne plaida jamais ni ne fréquenta le barreau. Il n'entra pas non plus dans l'état ecclésiastique, comme on aurait pu présumer que c'était son dessein d'après l'une des deux espèces d'études auxquelles il s'était appliqué. Demeuré laïque et marié, il se dévoua pourtant à l'éloquence de la chaire, sans l'espoir des avantages attachés à ce ministère, dont l'exercice ne lui était pas permis. Il ne put donc suivre qu'à moitié cette singulière vocation, et il dut se borner à composer des sermons et des prônes, que d'autres prêchaient ou qui leur servaient à en composer de pareils, ou bien qui édifieraient ceux qui les liraient. C'est en effet ce qu'il entreprit, et ce travail fut l'occupation de toute sa vie. Il compila aussi des ouvrages relatifs à ce genre de littérature, pour servir à ceux qui cou-raient la carrière de la prédication. On a de lui : 1^o *Discours moraux*, en forme de sermons, sur les dimanches de l'année, avec un volume contenant des exodes et des instructions pour un avent et un carême, 1685, 5 vol. in-12. A peine étaient-ils imprimés qu'ils furent suivis d'autres *Discours moraux*, en forme de prônes, avec un avent sur les commandements de Dieu. 2^o *Eloges historiques des saints*, avec les mystères de Notre-Seigneur et les fêtes de la sainte Vierge, pour tout le cours de l'année, 1665, 4 vol., dédiés à M. le cardinal de Noailles, archevêque de Paris,

(1) François Perrenot, neveu du cardinal de Granvelle.

qui loua ce travail et le zèle religieux qui avait porté l'auteur à s'y livrer. 3° Autres *Discours* sur les mystères de Notre-Seigneur et les fêtes de la Vierge, 1697, 2 vol. ; 4° autres *Discours* sur les mystères de Notre-Seigneur et les fêtes de la Vierge, 1700, plusieurs vol. ; 5° *Dictionnaire moral, ou la Science universelle de la chaire*, 6 vol. in-8°, y compris un supplément, contenant des exhortations morales sur la sainteté et les devoirs de la vie religieuse, Paris, 1700, réimprimé en 8 volumes in-12, dédié au cardinal de Polignac. On trouve dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, ce que les prédicateurs français, italiens, espagnols, allemands ont écrit de plus curieux et de plus solide sur divers sujets. Ce livre est utile et commode pour ceux qui s'appliquent à la prédication, parce qu'ils y trouvent sans peine des matériaux. Quant au jugement à porter sur les écrits de Richard, il est assez convenu que l'on y reconnaît plutôt la science du théologien que le talent de l'orateur. Quelques critiques lui reprochent le défaut de nerf et de chaleur ; mais aucun ne refuse à ses discours tout ce qui constitue une bonne et solide instruction. Richard ne se borna point à faire des sermons ; il voulut encore que ceux d'autrui, qui n'étaient pas publiés, vissent le jour : s'il en était qui parvinssent à sa connaissance, il s'en emparait, les revoiyait avec soin, y corrigeait ce qui lui paraissait défectueux, suppléait ce qui y manquait, les enrichissait de notes, de préfaces et les livrait à l'impression. Il en usa ainsi, quoique l'auteur en eût défendu la publication en mourant, à l'égard des sermons de Fromentières, évêque d'Aire, qu'il mit au jour en 6 volumes in-12, Paris, 1684 (voy. FROMENTIÈRES). Il donna ensuite les discours de l'abbé Charles Boileau, prédicateur du roi, l'un des quarante de l'Académie française, et en fit des extraits, qu'il publia sous le titre de *Pensées* (voy. BOILEAU). Il en fit autant des prêches de Joly, évêque d'Agén, dont il donna une édition en 8 volumes in-12, d'après des copies informes qu'on avait recueillies en l'entendant prêcher, de simples plans et quelques notes que cet évêque avait laissés et que Richard eut la patience de mettre en ordre pour en faire un ouvrage régulier (voy. JOLY). Enfin il mit au jour un volume de *Panégyriques choisis*. Ce laborieux écrivain mourut à Paris en 1719, dans sa 81^e année, et à cet âge avancé il travaillait encore. — Jean-Edme, l'un de ses fils, fut curé de St-Aspais, à Melun.

L—Y.

RICHARD de Reims, religieux de l'ordre de St-François d'Assises, florissait dans le 14^e siècle. Ecolâtre de Reims vers 1370, il se rendit célèbre par son éloquence et par son érudition. Il fit, pour satisfaire Jean de Craon, son archevêque, des homélies pour les dimanches et les fêtes des saints, et donna une édition des œuvres de St-François. Ses homélies ont pour titre : *Sermones de tempore et de sanctis, lib. duobus*. Voyez

Wading, *Scriptores ord. minorum*, p. 306. Tri-thème, qui le confond avec Richard Piques, archevêque de Reims, l'a mis au rang des hommes illustres.

L—C—J.

RICHARD (RENÉ), historien inexact et superficiel, né à Saumur en 1654, était fils d'un notaire de cette ville, qui ne négligea rien pour lui procurer une bonne éducation. Après avoir terminé ses études, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il enseigna les humanités et la rhétorique. Ayant reçu les ordres sacrés, il fut employé dans les missions des diocèses de Luçon et de la Rochelle, revint à Paris et y prêcha pendant douze ans avec succès. Il sortit ensuite de l'oratoire, fut pourvu de plusieurs bénéfices, entre autres d'un canonicat au chapitre de Ste-Opportune, et profita de ses loisirs pour publier quelques ouvrages qui furent reçus avec beaucoup d'indulgence. Etant tombé malade à Lyon en 1709, et se croyant en danger de mort, il résigna tous ses bénéfices à son neveu ; mais, contre son attente, il guérit, et laissant à son héritier présomptif une chapelle avec un prieuré, il voulut conserver ses autres prébendes, dont les revenus, dit-il, suffisaient à peine pour le faire vivre honorablement. Menacé par son neveu, il se pourvut en regès devant les tribunaux et soutint un procès qui dura depuis sept ans, quand il jugea convenable d'instruire le public de ces fâcheux débats dans un *Avis important*, qu'il mit à la tête de son *Parallèle des cardinaux de Richelieu et Mazarin*, et dans lequel il peint son neveu des couleurs les plus odieuses. Celui-ci obtint un arrêt du conseil, qui supprime cette pièce et en défend la réimpression, à peine de cinq cents livres d'amende. Cette triste contestation troubla les dernières années de Richard ; il mourut à Paris le 21 août 1727, et fut inhumé, comme il l'avait demandé par son testament, rempli de clauses singulières, mais qui ne furent pas exécutées, dans le cimetière des Sts-Innocents. C'était un homme bizarre, d'un caractère difficile, extrêmement avide et plein de vanité, soutenant indifféremment dans ses ouvrages le pour et le contre, et affectant une grande indépendance dans ses opinions. Il avait été nommé historiographe de France et censeur royal. Outre quelques ouvrages ascétiques, composés pour la maison de St-Cyr, et dont on trouvera les titres dans le *Dictionnaire* de Moreri, édition de 1759, on a de lui : 1° *Vie de Jean-Antoine le Vachet, prêtre, instituteur des sœurs de l'Union chrétienne*, Paris, 1692, in-12 ; 2° *Discours sur l'histoire des fondations royales et des établissements faits par Louis XIV en faveur de la religion, de la justice, des sciences et des beaux-arts, de la guerre et du commerce*, ibid., 1695, in-12. On y lit quelques détails curieux sur la maison de St-Cyr, l'hôtel des Invalides, le canal de Languedoc, etc. 3° *Traité des pensions royales, où il est prouvé que le roi a droit de donner des pensions sur les béné-*

fices à sa nomination et collation, même à des laïques, *ibid.*, 1695, 1719, in-12; 4^e *Histoire de la vie du P. Joseph du Tremblay, capucin, employé par Louis XIII dans les affaires d'Etat*, *ibid.*, 1702, in-12, deux parties. C'est un panégyrique du P. Joseph; mais, honteux des reproches qu'on lui faisait d'avoir trahi la vérité, ou peut-être, comme on l'assure, mécontent de n'avoir pas été payé plus généreusement, il publia l'ouvrage suivant: 5^e le *Véritable P. Joseph, contenant l'histoire anecdote du cardinal de Richelieu*, St-Jean de Maurienne (Rouen), 1704, in-12; 1750, 2 vol. in-12. Cette satire, oubliée maintenant, fit beaucoup de bruit, et elle a été recherchée longtemps par les curieux. Richard, ne voulant pas qu'on le soupçonnât d'en être l'auteur, en publia la critique sous ce titre: 6^e *Réponse au livre intitulé le Véritable P. Joseph, etc.* (Paris, 1704), in-12 (voy. JOSEPH); 7^e *Parallèle du cardinal de Ximènes et du cardinal de Richelieu*, Trévoux, 1704, in-12; Rotterdam, 1705. Ce livre, que l'on a confondu souvent avec le suivant, a été réimprimé plusieurs fois, si l'on en croit l'auteur, et même traduit par les Espagnols, flattés par la préférence qu'on y donne à Ximènes sur le premier ministre de Louis XIII. 8^e *Parallèle du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin*, Paris, 1716, in-12. Après la suppression dont on a parlé, l'auteur fit reparaitre cet ouvrage sous le titre de *Coups d'Etat des cardinaux de Richelieu et Mazarin, ou Réflexions historiques et politiques sur leur ministère*, Paris (Hollande), 1723, in-12. 9^e *Dissertation sur l'indult du parlement de Paris*, 1723, in-8^e. C'est, dit Goujet, l'ouvrage d'un homme vénal; l'auteur ne put obtenir la permission de faire imprimer une première partie, qui devait servir d'introduction à cet écrit. On trouve le portrait de René Richard dans le recueil d'Odieuvre. W—S.

RICHARD (CHARLES-LOUIS), théologien, né en 1711, à Blainville-sur-l'Eau, en Lorraine, d'une famille noble, prit l'habit de St-Dominique à l'âge de seize ans, vint achever ses études à Paris et fut reçu docteur en Sorbonne. Après s'être appliqué à la prédication avec plus de zèle que de succès, il consacra sa plume à la défense des principes religieux et se fit connaître en même temps par des compilations théologiques d'une grande utilité. Une brochure, dans laquelle il censurait amèrement un arrêt du parlement, relatif au mariage d'un juif converti, ayant excité les plaintes de quelques magistrats, il crut devoir se soustraire aux poursuites dont on le menaçait, en se retirant dans la maison de son ordre à Lille, où il resta paisible jusqu'à la révolution. Il se prononça fortement contre le serment exigé des prêtres, et fut obligé de chercher un asile dans les Pays-Bas, où il continua de publier un grand nombre d'opuscules contre la révolution. Lors de l'entrée des Français dans la Belgique, en 1794, son grand âge l'ayant em-

pêché de fuir, il fut découvert à Mons, et traduit devant une commission militaire, qui le condamna à mort, comme auteur d'un écrit intitulé *Parallèle des juifs qui ont crucifié Jésus-Christ avec les Français qui ont tué leur roi*. Il alla au supplice avec calme, s'appuyant sur le bras du P. Tahon, récollet, son confesseur, et tomba percé de plusieurs balles, le 16 août 1794. Ce respectable ecclésiastique était âgé de 83 ans. Il avait une vaste érudition et une grande facilité; mais il manquait de goût et de critique. Outre un grand nombre de brochures de circonstance et un Recueil de sermons, en 4 volumes in-12, on a de lui: 1^o *Dissertation sur la possession des corps et l'infestation des maisons par les démons*, Paris, 1746, in-8^e; 2^o *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, *ibid.*, 1760 et années suivantes, 6 vol. in-fol.; le dernier est un *Supplément*. Cette compilation, à laquelle le P. Giraud a contribué, et l'*Analyse des conciles*, sont les seuls ouvrages du P. Richard qui paraissent destinés à lui survivre. On en publia, en 1821-1827, en 29 volumes in-8^e, une édition annoncée comme corrigée et augmentée, mais qui ne présente ni un meilleur ordre, ni l'addition des articles importants qu'appelaient le plan de l'ouvrage. 3^o *Examen du libelle intitulé Histoire de l'établissement des moines mendiants*, *ibid.*, 1767, in-12; 4^o *Lettre d'un archevêque à l'auteur de la brochure intitulée Du droit du souverain sur les biens-fonds du clergé et des moines* (par Cervol), *ibid.*, 1770, in-8^e; 5^o *Dissertation sur les vœux*, *ibid.*, 1771, in-12; 6^o *Lettre d'un docteur en Sorbonne à l'auteur de l'Essai historique et critique sur les privilèges et les exemptions des réguliers* (l'abbé Riballier), *ibid.*, 1771, in-12; 7^o *Analyse des conciles généraux et particuliers*, *ibid.*, 1772-1777, 5 vol. in-4^e; 8^o *La Nature en contraste avec la religion et la raison*, ou, l'ouvrage qui a pour titre: *De la nature* (par Robinet), condamné au tribunal de la foi et du bon sens, *ibid.*, 1773, in-8^e; 9^o *Observations modestes (1) sur les pensées de d'Alembert, etc.*, *ibid.*, 1774, in-8^e; 10^o *Réfutation de l'alambic moral* (par Rouillé d'Orfeuill), *ibid.*, 1774, in-8^e; 11^o *Défense de la religion, de la morale, de la vertu, de la société*, *ibid.*, 1775, in-8^e; 12^o *Réponse à la lettre écrite par un théologien (Condorcet) à l'auteur du Dictionnaire des trois siècles*, *ibid.*, 1775, in-12; 13^o *Les Protestants déboutés de leurs prétentions*, *ibid.*, 1776, in-12; 14^o *Les Cent questions d'un paroissien du curé de **** (l'abbé Guidi), pour servir de réplique à la suite de son *Dialogue sur le mariage des protestants*, *ibid.*, 1776, in-12 (voy. GUIDI); 15^o *Lettre d'un ami des hommes, ou Réponse à la diatribe de V...* (Voltaire) *contre le clergé de France*, 1776, in-8^e (2); 16^o *Préservatif*

(1) Et non pas *modernes*, comme on dit dans les *Siècles littéraires* de Desessarts.

(2) La brochure à laquelle Richard répondait était intitulée *Adresse au clergé welche*, 1773, in-8^e, et avait été imprimée

nécessaire à toutes les personnes qui ont lu les lettres faussement attribuées au pape Clément XIV, Deux-Ponts, 1776, in-8° (roy. CARACCIOLI); 17° *Annales de la charité, ou de la Bienfaisance chrétienne*, Malines, 1785, 2 vol. in-12; 18° *Exposition de la doctrine des philosophes modernes*, ibid., 1785, in-12; 19° *Des droits de la maison d'Autriche sur la Belgique* (Mons), 1794, in-8°. Selon Barbier, cette brochure servit de prétexte à la condamnation de l'auteur (voy. le *Dict. des anonymes*, 2° édit., n° 4567); mais le jugement n'en fait aucune mention, tandis qu'on y a inséré plusieurs passages de l'ouvrage cité dans le corps de l'article. 20° Une édition du *Traité des sacrements* de son confrère Drouin (voy. ce nom). W-s.

RICHARD (l'abbé F...), poète limousin, prêtre, chanoine principal du collège d'Eymoutiers, né à Limoges, en 1730. Dans sa jeunesse, il montra une grande ardeur pour l'étude et un goût assez vif pour la poésie. Il cultiva les muses en remplissant les devoirs de sa profession. Il a fait des vers patois, des vers français et des vers latins. Les derniers n'ont pas été imprimés. La société d'agriculture de Limoges lui vota des remerciements pour avoir remplacé par des poésies ingénieuses, les chansons grossières des paysans limousins, et pour avoir composé en patois et en français des instructions morales à leur usage. Elle lui décerna aussi une médaille d'or (mai 1809), en l'invitant à réunir en un corps d'ouvrage ses poésies éparses. Malheureusement, ce conseil ne fut pas exécuté. L'âge très-avancé de Richard et ses infirmités ne lui permirent pas de s'occuper de ce travail. L'abbé Richard est mort, à Limoges, le 14 août 1814, âgé de 80 ans. La collection de ses œuvres a été publiée dix ans plus tard, par souscription, en 2 volumes in-12. *Recueil de poésies patoises et françaises, de F. Richard, et Choix de pièces patoises de divers auteurs limousins*, Limoges, sans date, chez F. Chapoulaud. On lit sur la couverture : *Recueil de poésies patoises*, 1824, et sur le faux titre : *Oeuvres de F. Richard*. On doit à notre poète limousin un poème en quatre chants, *lou Roumirage de Liaunou*, des contes, des noëls, des chansons.... Il avait traduit les *Bucoliques* de Virgile. Sa traduction paraît perdue. Les vers de l'abbé Richard sont faciles; ils ont de la naïveté et quelquefois de l'élégance; ils respirent une douce philosophie. A. M.

RICHARD (JOSEPH-CHARLES), conventionnel, né en 1752 à la Flèche, fils du maître de poste de cette ville, y fit d'assez bonnes études chez les oratoriens et vint aussitôt après à Paris, où il était clerc de procureur lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes avec beaucoup d'ardeur. Retourné dans sa patrie en 1790, il y fut nommé député de la Sarthe à l'assemblée lé-

gislative en 1791, et l'année suivante, à la convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis à l'exécution. En mars 1793, il alla en mission dans les départements de l'ouest, où il demanda la réintégration de Rossignol et professa le système de cette époque avec moins de violence toutefois que la plupart de ses collègues; aussi fut-il rappelé de ce pays à la fin de juin suivant. Le 21 nivôse, il fut nommé secrétaire de la convention, puis envoyé comme commissaire à l'armée du Nord, où il contribua au rétablissement de la discipline, et n'agit que de concert avec les généraux. Il osa donner par écrit, à Pichegru et à Moreau, l'autorisation de ne point exécuter le décret qui défendait de faire les Anglais prisonniers de guerre, et fit recevoir comme tels, par capitulation, les soldats de cette nation qui formaient les garnisons d'Ypres et de Nieuport. Après la chute de Robespierre, au 9 thermidor, il s'éleva avec force contre les différents partis qui divisaient la convention et déclara que la république n'existait plus que dans les armées, où il proposa d'envoyer tous les jeunes gens de l'âge de dix-huit ans. Il fut nommé membre du comité de salut public à la fin de 1794, lors de la clôture des jacobins. A cette époque, il était à la tête des troupes qui firent évacuer la salle, fermée par Legendre. Au mois de mars 1795, il fut envoyé une seconde fois à l'armée du Nord. En passant à Breda, il ordonna de mettre en liberté un grand nombre d'émigrés qu'on allait traduire devant une commission militaire, et les sauva ainsi d'une mort certaine. Pendant cette seconde mission, il conclut avec le gouvernement batave un traité pour l'entretien de 25,000 hommes de troupes françaises qui, aux termes du traité de paix, devaient rester dans le pays pendant plusieurs années. Ce traité a été exécuté pendant toute la durée de ce gouvernement. Devenu par le sort membre du conseil des cinq-cents, après la dissolution de la convention nationale, Richard y présenta divers rapports, entre autres sur la formation d'un corps de vétérans. Dans le mois de novembre 1796, il parla en faveur de M. de Montbrun, que le directoire avait fait arrêter. Il pressa la formation d'une commission chargée de surveiller les individus qui se disaient médecins, chirurgiens et apothicaires, sans avoir les connaissances nécessaires. Le 6 décembre, à la suite d'une peinture assez forte des brigandages que favorisait le port d'armes, il proposa une loi pour restreindre ce droit; mais cette proposition fut rejetée. Richard sortit encore du Corps législatif par le sort, le 20 mai 1797, et il ne fut par conséquent ni proscripteur ni proscrit dans la révolution du 18 fructidor. Ses liaisons avec Pichegru et Moreau auraient pu le faire ranger dans la dernière catégorie; mais il sut toujours se soustraire à de pareils revers. Moreau, devenu général en chef de l'armée d'Italie en 1799,

aussi sous le titre d'*Ode au clergé de France*, 1773. C'est sous ce dernier titre qu'elle a été réimprimée en 1789, in-8°. L'auteur est non Voltaire, mais A. P., comte d'Aubusson. A. B.-T.

le fit nommer agent général des hôpitaux militaires dans cette contrée, ce qui était un fort bon emploi ; mais il le perdit bientôt lorsque les Français furent obligés d'évacuer la plus grande partie de la Péninsule, et se hâta de revenir à Paris, où il trouva Bonaparte arrivé au faite de la puissance sous le nom de premier consul, et Fouché, ministre de la police. S'étant montré fort empressé à faire sa cour au nouveau maître, il fut nommé dès la même année à une des premières préfectures, celle de la Haute-Garonne, où les partis opposés avaient manifesté, dans les différentes crises révolutionnaires, une grande exaltation. Tout en se conformant aux instructions du gouvernement consulaire, Richard sut, dès le commencement, s'y concilier l'estime de toutes les nuances d'opinions, particulièrement des royalistes jusque-là opprimés et persécutés, mais conservant encore les plus grandes fortunes. Richard tira de prison ceux qui y restaient depuis la malheureuse insurrection du comte de Paulo (*voy.* ce nom), et il acquit par là une grande popularité. Cependant il quitta cette préfecture en 1806, pour passer à celle de la Charente-Inférieure, où il se conduisit encore à peu près de même, ménageant habilement les partis opposés, et surtout obéissant au pouvoir de la manière la plus constante et la plus humble. Il arriva ainsi jusqu'à la restauration où son vote dans le procès de Louis XVI l'embarrassa beaucoup, sans le déconcerter. Forcé de quitter sa préfecture dans le mois de septembre 1814, il accourut à Paris, demanda la permission de se jeter aux pieds de Louis XVIII, implora sa grâce, en faisant valoir l'échange de 6,000 prisonniers anglais qu'il avait ordonné en 1794, lorsqu'un décret prononçait leur mort, et sa participation, en 1795, à l'échange de Madame, fille de Louis XVI. Louis XVIII n'hésita point à l'accueillir, et il le renvoya aussitôt à la préfecture de la Charente-Inférieure, qu'il continuait d'administrer en mars 1815, lorsque Napoléon, échappé de l'île d'Elbe le destitua d'abord, puis le fit préfet du Calvados sans que l'on sache précisément pour quelle cause. L'ancien ministre de la police, Savary, qui sans doute avait quelques griefs contre Richard, a expliqué sa conduite à cette époque d'une manière un peu fâcheuse. « Depuis sa destitution, dit le duc de Rovigo, tome 8 de « ses *Mémoires*, il se traînait sur le passage de « l'empereur, pour tâcher de rentrer en grâce. « Au Champ-de-Mai, et durant la cérémonie qui « eut lieu immédiatement dans la galerie du « Louvre, on le vit se ranger au milieu des élec- « teurs de la Haute-Garonne, dans l'espérance « d'obtenir du monarque quelques mots de bien- « veillance. Trompé dans son attente, il était « sur le pavé de Paris, lors de la création de la « commission de gouvernement que présida le « duc d'Otrante, son ami. La situation de Richard, « dans ce moment, tourna à son profit. C'était

« un mécontent ; les gouvernants d'alors se flat-
« tèrent avec succès d'en faire un ingrat. Ils le
« mirent sur les pas de l'empereur dont ils avaient
« tracé l'itinéraire, et le chargèrent de l'épier et
« de leur rendre compte de ses mouvements
« lorsqu'il serait sur les côtes de Rochefort. Par
« ce moyen ils restaient les maîtres de s'emparer
« de lui aussitôt que la présence des troupes
« étrangères dans Paris aurait rendu infructueuse
« l'opposition qu'aurait pu créer l'enthousiasme
« qui naissait encore de la situation même de
« l'empereur. » La commission de gouvernement
envoya donc Richard à son ancienne préfecture
de la Charente-Inférieure, et il y était installé
depuis quelque temps, faisant retentir les jour-
naux du récit de ses évolutions nautiques, pour
cerner l'empereur Napoléon, lorsque l'embar-
quement de celui-ci à bord du *Bellerophon* eut
lieu. Cela explique la source des avis anonymes
que le capitaine Maitland recevait à bord de son
vaisseau, et dont il parle dans sa relation publiée
en 1826. Le *Moniteur* nous apprend aussi par
une lettre qu'écrivit, le 15 juillet 1815, le préfet
maritime de Rochefort, M. Bonnefoux, que Ri-
chard, préfet de la Charente-Inférieure, s'était
embarqué avec lui dans un canot, pour suppléer
aux rapports de la journée du 14 (celle de l'em-
barquement de Napoléon). Sans adopter entière-
ment la version de l'ancien ministre impérial,
on ne peut pas douter que Richard n'ait alors
rendu aux ennemis de Bonaparte un service très-
important. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa pré-
fecture lui fut conservée par Louis XVIII. Ce-
pendant il donna sa démission en décembre 1815,
mais il obtint une pension du roi ; et lorsque la
loi de 1816 eut prononcé l'exil des régicides, il
en fut seul excepté dès le commencement. Retiré
à Saintes, il y vécut heureux jusqu'à son dernier
moment et y mourut le 17 août 1834. M—p j.

RICHARD (LOUIS-CLAUDE-MARIE), un des plus
grands botanistes de son siècle, naquit à Ver-
sailles le 4 septembre 1754. Son père, Claude
Richard, jardinier du roi à Auteuil, était instruit
non-seulement dans sa profession, mais encore
dans les mathématiques, et il était chargé de
suppléer, en cas de maladie, le professeur qui
donnait aux pages des leçons de cette science.
Claude Richard avait seize enfants. Louis, qui
était l'aîné, fut placé au collège de Vernon, où
il se distingua par son aptitude et par son ardeur
pour le travail. Dans ses heures de récréation, il
apprit à dessiner et à lever des plans, sans se
douter que ce talent serait un jour pour lui une
grande ressource. Le frère de Claude Richard
avait la direction du jardin royal de Trianon, où
se trouvaient alors réunies les productions végé-
tales les plus rares et les plus belles des deux
hémisphères. Ce fut là que le jeune Richard, qui
allait souvent voir son oncle, prit le goût de la
botanique ; il passait les journées entières à exa-
miner les plantes, à les décrire et à former un

petit herbier. Il n'avait qu'onze ans lorsque ce goût devint une passion. A l'âge de treize ans, il allait entrer en rhétorique ; l'archevêque de Paris, qui avait remarqué ses dispositions, promit à Richard le père sa protection particulière s'il voulait faire entrer son fils dans l'état ecclésiastique. Cette proposition fut accueillie avec empressement par la famille, mais elle déplut beaucoup à notre jeune naturaliste ; son père ayant insisté et se montrant inflexible, le jeune homme épuisa tous les moyens de persuasion ; et, désespérant de réussir, il prit le parti de quitter la maison paternelle et d'aller seul à Paris. Cette démarche, répréhensible sans doute et qui ne pouvait être excusée que par l'âge de l'enfant, prouvait une passion si violente pour l'étude, que le père crut qu'il serait imprudent de la contrarier, et qu'il fallait la laisser se calmer d'elle-même par le temps et par la réflexion. Il lui accorda une modique pension de douze francs par mois, se flattant toujours que le besoin ramènerait son fils chez lui ; mais rien au monde ne pouvait altérer la patience du jeune Richard et lui faire changer une résolution de laquelle dépendait le bonheur de sa vie. Au milieu des privations les plus cruelles, il continua de s'instruire et suivit avec beaucoup d'assiduité un cours de rhétorique et de philosophie au collège Mazarin. Il fallait cependant trouver un moyen d'existence ; heureusement l'art du dessin le lui fournit. A force de démarches, il rencontra des architectes qui voulurent bien lui donner des plans à copier. Comme il s'en acquittait avec beaucoup d'intelligence, on lui confia d'autres travaux du même genre, qui bientôt lui rapportèrent au delà de ses besoins. Il put alors se livrer avec plus de facilité à ses études favorites. La botanique, l'anatomie comparée, la zoologie, la minéralogie, intéressaient également sa curiosité et l'occupaient pendant la plus grande partie de la journée ; la nuit était consacrée aux travaux lucratifs, qui se présentaient en grand nombre et qui lui étaient payés fort cher. Bientôt il ne se contenta pas de copier des plans, il en traça lui-même ; et le beau jardin de Straas, à Auteuil, a été exécuté d'après ses dessins. Toujours occupé du dessein de voyager, qu'il avait formé dès l'enfance, il profita d'un concours de circonstances favorables pour se procurer, par ses économies, les moyens de le réaliser. On assure que, lors de son départ pour l'Amérique, il avait ramassé une somme considérable. Quoique Richard fût encore très-jeune, il avait présenté à l'Académie des sciences plusieurs mémoires qui avaient attiré l'attention de Bernard de Jussieu. Ce grand botaniste l'accueillit avec bienveillance et lui permit de consulter sa bibliothèque et ses riches collections. En 1781, l'Académie des sciences le proposa au roi pour un voyage dans la Guyane française et aux Antilles. Louis XVI, qui l'avait connu dès son enfance, approuva le choix de

l'Académie et promit non-seulement de lui faire rembourser tous les frais du voyage, mais de le récompenser encore par une pension et par une place analogue à ses goûts. Richard, qui nourrissait depuis longtemps, comme on l'a dit, le projet d'entreprendre un voyage dans des pays éloignés, s'y était préparé pendant quinze ans par l'étude du dessin et par celle de toutes les parties de l'histoire naturelle ; c'est un avantage qui avait manqué à presque tous ses prédécesseurs. Il quitta la France le 6 mai 1781. Après un séjour de quelques mois à Cayenne, où il débarqua le 12 décembre, il parcourut une grande partie de la Guyane française, la Martinique, la Guadeloupe, la Jamaïque, St-Thomas, et la plupart des îles situées à l'entrée du golfe du Mexique. Zoologiste, botaniste et minéralogiste, il décrivit et disséqua les animaux, il analysa et dessina les plantes, il étudia le gisement des roches ; tout fut examiné avec un égal intérêt, et chaque jour ajoutait à la richesse de ses collections. Sous un ciel brûlant, dans le climat le plus malsain, il comptait pour rien les fatigues et les dangers. Il traversa des plages immenses, il s'établit au milieu des forêts, il gravit les montagnes, il entra dans les crevasses encore fumantes des soufrières, et souvent il faillit être victime de son zèle. Tantôt il fut sur le point d'être abandonné par ses guides, loin de toute habitation ; tantôt il dut craindre d'être dépouillé et peut-être massacré par eux. Dans ces circonstances périlleuses, il trouva son salut dans son courage et sa présence d'esprit ; il sut dominer les misérables qui l'entouraient et leur imposer par son intrépidité. On le vit aller à la chasse du jaguar et l'attaquer sans craindre d'être dévoré par cet animal, qui se précipite avec fureur sur celui qui n'a fait que le blesser. Un séjour de huit ans dans un pays où l'on n'obtient qu'à force d'argent quelque secours des indigènes, et les frais indispensables pour la préparation et le transport de ses collections, ayant épuisé les fonds qu'il avait économisés, il écrivit en France pour s'en procurer de nouveaux ; mais toutes ses demandes restèrent sans réponse. Il fut forcé de revenir dans sa patrie, où il arriva au mois de mai 1789. La révolution avait déjà commencé ; la plupart des amis et des protecteurs de Richard avaient disparu ou se trouvaient sans crédit. Les promesses qu'on lui avait faites avant son départ furent oubliées, et l'on ne fit aucune attention aux immenses collections qu'il rapportait. Un herbier de trois mille plantes, la plupart nouvelles ; un grand nombre de caisses remplies de quadrupèdes, d'oiseaux, d'insectes et de coquilles ; une suite précieuse de minéraux et de roches, étaient le résultat de son voyage ; on n'avait jamais vu peut-être tant de matériaux réunis par un seul homme et en si peu de temps. Mais celui qui les avait recueillis avec un dévouement si généreux était laissé sans récompense et livré à

des privations d'autant plus cruelles que les fatigues d'un long voyage avaient altéré sa santé. Il avait toujours été d'une constitution faible, et il souffrait beaucoup d'une hernie et d'un catarrhe chronique de la vessie, dont il avait été attaqué pendant son séjour en Amérique. Il sentit le besoin de goûter quelque repos et de s'entourer de soins affectueux ; il se maria en 1790. Dès lors il sembla vouloir se séparer du monde pour ne plus vivre que dans le sein de sa famille. L'indifférence de ses compatriotes et ses infirmités avaient influé d'une manière fâcheuse sur son caractère ; le commerce qu'il entretenait avec les savants se ressentit de cette disposition de son âme. Il passa plusieurs années dans un isolement complet, et nous ne possédons de lui aucun travail botanique de quelque importance qui date de cette époque. Il s'occupa beaucoup alors de zoologie. Sa collection de coquilles était une des plus riches et des mieux nommées, et il prétendait que sa méthode de classification avait influé sur les idées de quelques auteurs justement célèbres dans cette branche de l'histoire naturelle. Il paraît que ce fut dans le même temps qu'il commença l'admirable collection de dessins analytiques, qu'il n'a pas cessé d'augmenter jusqu'à la fin de sa vie. Les nombreux témoignages d'estime qu'il reçut des savants les plus distingués de l'Europe, la justice qu'on rendit à ses talents, et surtout un âge plus avancé, ayant rendu à son âme le calme dont il avait été privé pendant plusieurs années, il n'eut pas de peine à se rapprocher de ceux qui avaient regretté son éloignement et qui n'avaient cessé de reconnaître son mérite. Il fut choisi pour remplir la chaire de botanique à l'école de médecine ; quelques années après, il fut élu membre de la première classe de l'Institut dans la section de zoologie et d'anatomie comparée. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses correspondants, et il fut nommé membre de la Légion d'honneur. La place de professeur à l'école de médecine l'obligeant à faire tous les ans un cours public de botanique, il remplit cette tâche avec le plus grand succès. Il ne se contentait pas d'exposer les éléments de la science et les caractères des genres, il donnait encore des leçons d'analyse. Les plantes à la main, il exposait, dans les termes les plus simples, la structure, les rapports et les diverses modifications des organes. On sentit tellement l'utilité de ces démonstrations, que des botanistes déjà très-instruits ne craignirent pas de venir se placer parmi les élèves pour écouter l'illustre professeur. Tous les dimanches, Richard faisait une herborisation dans la campagne. Alors il était entouré de deux ou trois cents élèves qui se pressaient autour de lui ; sitôt qu'il croyait pouvoir leur faire découvrir une plante intéressante, il s'enfonçait le premier dans les marais, franchissait les haies et les fossés, se frayait un chemin à travers les broussailles ; il oubliait ses infirmités ; on eût dit qu'il avait re-

trouvé toute la vigueur de sa jeunesse. Ce ne fut que dans les dernières années de sa vie et pendant une longue convalescence qu'il confia le soin de ses élèves à son fils. Richard aimait la science pour elle-même ; son unique but était de mieux connaître l'organisation des plantes, de déterminer leurs affinités, de découvrir quelque nouvelle loi d'anatomie ou de physiologie végétale. Malgré la gêne qu'il éprouvait quelquefois à cause de sa nombreuse famille, il rejeta toujours les propositions qui lui furent faites de s'associer à des entreprises lucratives ; il ne voulait s'occuper que de ses analyses. Il ne put cependant conserver toujours le calme nécessaire pour ses méditations. Blessé de quelques attaques dirigées contre ses écrits, il voulut répondre, et il le fit avec une animosité qui lui attira des répliques désagréables. Ces discussions, fâcheuses pour son repos, ont eu néanmoins un résultat utile : elles ont éclairci des questions importantes et ont donné lieu à la publication de plusieurs mémoires excellents. En 1818, les douleurs que Richard avait jusqu'alors supportées avec courage et résignation devinrent beaucoup plus violentes, et il fut obligé de renoncer à tout travail suivi. Pendant les deux ans que dura cet état de souffrance, il profita de tous les intervalles de calme pour continuer ses observations. Quelques jours avant sa mort, il recommandait à son fils d'arroser de petites plantes dont il voulait faire l'analyse. Ce fut le 7 juin 1821 qu'il fut enlevé aux sciences, à l'âge de 67 ans. Quoique Richard n'ait publié qu'un petit nombre d'ouvrages, il est certainement l'un des hommes de son siècle qui ont le plus contribué aux progrès de la botanique ; l'influence qu'il a exercée se fera sentir, surtout par les travaux de ceux qui se sont pénétrés de ses principes et qui marchent sur ses traces. Personne n'a poussé plus loin l'art d'observer la nature jusque dans les moindres détails : la difficulté que présentait un objet était pour lui une raison de s'en occuper ; l'organisation la plus compliquée était celle qui l'intéressait le plus : il passait des mois entiers à suivre une observation, lorsqu'elle lui paraissait devoir répandre de la lumière sur un point encore obscur. Il possédait au plus haut degré l'art du dessin. Toutes ses figures offrent les détails les plus minutieux avec une netteté et une exactitude admirables : il savait que c'est seulement par de telles analyses qu'on parvient à faire d'heureux rapprochements. Ses écrits sont d'un style négligé ; mais il n'en est aucun qui ne contienne des observations neuves et profondes, et le peu d'ouvrages qu'il a laissés suffisent pour illustrer son nom. Son analyse du fruit est un travail absolument neuf et qui ne laisse rien à désirer. Il a examiné et fait connaître à fond les familles les plus difficiles, telles que les graminées, les orchidées, les hydrocharidées, les conifères, etc., et c'est lui qui a inspiré à la génération actuelle

le goût de cette analyse rigoureuse et de cet examen approfondi qui caractérisent essentiellement l'école française. Richard a laissé un nombre prodigieux de matériaux inédits. Comme il cherchait les lois générales, il avait étudié avec le même soin les plus petites cryptogames et les plantes les plus composées, et plusieurs des principales découvertes faites depuis cinquante ans se trouvent dans ses manuscrits. C'est ainsi qu'il avait reconnu avant Hedwig la véritable structure des mousses, sans pourtant attribuer les mêmes fonctions à leurs organes. Quoique l'Institut, voulant s'attacher Richard, l'eût nommé à une place vacante dans la section de zoologie, on ne pensait pas qu'un homme qui avait fait en botanique des travaux si importants eût eu le loisir de s'instruire à fond dans les autres parties de l'histoire naturelle. On ignorait assez généralement que, pendant son séjour en Amérique, il avait réuni un grand nombre de matériaux précieux pour la zoologie, l'anatomie comparée et la géologie. C'est seulement en examinant ses manuscrits, ses dessins et les préparations conservées dans son cabinet qu'on a pu se faire une idée de l'étendue et de la variété de ses connaissances; on a reconnu alors que son siècle a produit peu d'hommes qui puissent lui être comparés. Nous possédons de Richard : 1° *Dictionnaire élémentaire de botanique*, par Bulliard, revu et presque entièrement refondu, Amsterdam, 1800. Outre plusieurs articles intéressants, comme *bâle*, *bulbe*, *préfloraison*, *arille*, etc., objets dont Richard a fait le premier connaître la véritable nature ou l'importance pour les rapports naturels, cet ouvrage est remarquable à cause de douze tableaux présentant toutes les modifications des divers organes d'une plante; c'est le catalogue le plus complet et le plus philosophique des termes techniques. 2° *Commentatio de Convallaria Japonica, L., novum genus constituenta : præmissis nonnullis circa plantas liliaceas observationibus* (*Nouv. journ. de bot.*, par Schrader, t. 2, p. 1, 1807); 3° *Mémoire sur les hydrocharidées* (*Mémoires de l'Institut*, 1811, p. 1); 4° *Démonstrations botaniques, ou Analyse du fruit considéré en général*, par Richard, publiées par Duval, 1808, in-8°. Cet ouvrage, à cause de sa grande concision, de la difficulté de l'objet qu'il traite et de la masse d'observations qui s'y trouvent accumulées, exige plusieurs lectures, même de la part de ceux qui sont versés dans la science des végétaux; mais on est dédommagé de cette peine par les idées exactes, les définitions précises et la marche philosophique que l'auteur a introduites pour la première fois dans une des parties les plus difficiles de la botanique, la connaissance du fruit, et l'ouvrage de Gaertner serait bien plus parfait si son auteur ne l'avait publié qu'après avoir eu connaissance de celui de Richard. Il y a deux traductions de l'*Analyse du fruit*, l'une en allemand, par M. Voigt, avec

les notes de Richard (Leipsick, 1811), et l'autre en anglais, par M. John Lindley (Londres, 1819). Nous allons exposer les idées de l'auteur. Tout fruit est composé de deux parties : du *péricarpe*, qui en détermine extérieurement la forme, et de la *graine*, qui s'y trouve renfermée. Ce qui est en dehors de la graine appartient au péricarpe, et le *hile* est leur seul point de contact. Le péricarpe est formé par un parenchyme (*sarcocarpe*), revêtu extérieurement d'un épiderme (*épicarpe*) et tapissé en dedans par une membrane (*endocarpe*). Quelquefois (dans les fruits à noyau) la partie interne du sarcocarpe acquiert une consistance osseuse ou ligneuse. La connaissance de l'ovaire doit précéder celle du fruit. Sa cavité est tantôt uniloculaire, tantôt divisée par des cloisons en deux ou plusieurs loges. Les *vraies cloisons* sont une continuation de l'endocarpe, elles alternent toujours avec les stigmates ou avec leurs lobes et se distinguent par ces caractères des *fausses cloisons*. Les graines sont fixées sur des placentas (*trophospermes*) par des cordons ombilicaux (*podospermes*). Quelquefois le sommet du podosperme prend, après la fécondation, une expansion (*arille*) plus ou moins grande. La *base* du péricarpe est indiquée par son point d'attache; son *sommet*, par la trace du style ou du stygmate : ce dernier caractère distingue le péricarpe d'autres enveloppes, auxquelles on a donné improprement ce nom. Le péricarpe peut rester clos (*indéhiscence*) ou se rompre et s'ouvrir de différentes manières, parmi lesquelles la *déhiscence valvaire* (en deux ou plusieurs valves) est la plus commune. Elle se fait tantôt au milieu des loges (*d. loculicide*), tantôt vis-à-vis des cloisons (*d. septicide*); tantôt elle rompt les cloisons, qui alors ne tiennent plus aux valves (*d. septifrage*). A cette occasion, Richard indique les moyens d'éviter les erreurs dans lesquelles peut induire une *fausse déhiscence*. Il est nécessaire de savoir distinguer un fruit composé d'avec un fruit simple; ce dernier doit être le produit d'une seule fleur. Un seul style, une seule loge, ou la présence des véritables cloisons, établissent l'unité du fruit. Comme l'ovule est toujours revêtu d'un tégument, le péricarpe ne peut jamais manquer. Par conséquent, il n'existe pas de graines nues : celles que l'ont a prises pour telles ont le péricarpe très-mince ou soudé avec le tégument propre de la graine. La graine est cette partie du fruit qui, sous une enveloppe unique (*episperme*), renferme un corps (*amande*) dont toute la masse ou une partie seulement est le rudiment d'une nouvelle plante. La cicatrice (*hile*) par laquelle la graine était attachée au péricarpe désigne sa *base*; son *sommet*, lorsqu'il n'est pas indiqué par la direction des vaisseaux ou leur réunion (*chalaze*), se trouve en tirant une ligne du centre de la base par le point central de la masse totale. Une graine peut être fixée au fond (*dressée*) ou au haut (*renversée*) de la loge, ou

bien se trouver attachée latéralement par son sommet (*suspendue*), par sa base (*asceudante*) ou par son milieu (*pérित्रope*). La connaissance de l'adnexion et de la direction de la graine est essentielle pour établir des rapports naturels. L'épisperme est toujours simple, mais quelquefois séparable en deux lames. Tantôt l'amande constitue seule l'embryon (*embryons épispermiques*); tantôt elle est composée de deux corps (l'embryon et l'endosperme) dissemblables, contigus (*embryons extraires*) ou enveloppés (*embryons intraires*) l'un par l'autre, sans continuité parenchymale (*embryons endospermiques*). La pluralité des embryons est une monstruosité. Chaque embryon présente une extrémité radiculaire et une extrémité cotylédonaire. Il est nécessaire de considérer, outre la direction propre de l'embryon, sa direction relative au péricarpe (*direction péricarpique*) ou bien à la graine (*d. spermique*). L'embryon peut suivre la direction de la graine (*homotrope* et *orthotrope*, s'il est en même temps droit), ou une direction contraire (*autitrope*), ou bien ni l'une ni l'autre (*hétérotrope*). Il est appelé *amphitrope* quand ses deux extrémités se rapprochent du hile. Les parties essentielles d'un embryon sont : 1° la *radicule* (toujours indivise); 2° le *cotylédon* (unique et complètement clos, ou au nombre de deux ou plusieurs, opposés ou verticillés); 3° la *tigelle* (ou prolongement de la radicule aboutissant à la base des cotylédons), et 4° la *gemma* (ou plumule). L'absence ou la présence de l'embryon distingue les *inembryonnées* (cryptogames, acotylédonnées) des *embryonnées* (phanérogames). Ces dernières sont pourvues d'organes sexuels et se reproduisent par un embryon. Elles se divisent en *endorhizes* et en *exorhizes*. Dans les *endorhizes*, l'extrémité radiculaire renferme un ou plusieurs tubercules radicellaires, qui en sortent par la germination pour former la racine de la plante : dans les *exorhizes*, cette extrémité devient elle-même la racine. L'embryon des *endorhizes* est ordinairement entouré d'un endosperme (endosperme et intraire); rarement il en est dépourvu. Dans l'un ou l'autre cas (*Rupia*, *Hydrocharis*, *Nymphæa*, graminées, etc.), la radicule prend quelquefois un volume extraordinaire (*embryons macropodes*). Ce renflement est appelé *vitellus* ou *scutellum* par Gaertner. Richard démontre que la structure des embryons macropodes ne diffère pas essentiellement de celle des autres *endorhizes*, et il cite des exemples analogues même parmi les *exorhizes*. Les embryons *exorhizes* présentent ordinairement l'une des deux extrémités fendue en deux ou plusieurs cotylédons, rarement (*Cyclamen*, *Cuscuta*, *Lecythis*) l'embryon constitue un corps à surface parfaitement homogène, dont un bout s'allonge ou grossit en racine, l'autre se comportant comme une gemmule (*exorhizes acotylédons*). On rencontre encore quelquefois les deux cotylédons soudés en un seul (*embryons macrocéphales*). Quand

(dans le *Rhizophora*, etc.) l'embryon germe ou commence à germer dans le péricarpe encore attaché à la plante, il porte le nom de *blastocarpe*. Richard promet de prouver que les conifères et les cycadées sont celles des *exorhizes* qui ont le plus d'affinités avec les *endorhizes*. 5° *Analyse botanique des embryons endorhizes ou monocotylédons, et particulièrement de celui des graminées* (Ann. du Mus., t. 17, p. 223 et 442, 1811). La première partie de ce mémoire, un des plus importants pour la carpologie, contient des descriptions d'un grand nombre d'embryons monocotylédons, accompagnées de figures d'une précision admirable. Dans la seconde partie, pour traiter convenablement le principal sujet, l'organisation des embryons des graminées, Richard est obligé de développer plusieurs idées énoncées seulement dans son *Analyse du fruit*. Nous avons vu que la structure de l'embryon, son développement par la germination ou son absence totale ont fourni à Richard la base de ses deux grandes divisions, les *embryonnées*, pourvues de sexes et de graines, et les *inembryonnées*, privées d'organes sexuels et se multipliant par des *sporules*, corps reproducteurs d'une nature particulière. Une sporule ne contient aucune trace d'embryon; elle n'a point besoin de fécondation; son développement est une simple expansion de sa masse : composée d'un tissu cellulaire et revêtue d'une épiderme, elle ne constitue, avant sa formation, qu'une partie intégrante de son réceptacle. Au lieu de deux, Richard distingue maintenant trois modifications principales parmi les *embryonnées* : les *endorhizes*, les *exorhizes* et les *syrrhizes*. Ces derniers tiennent en quelque sorte le milieu entre les deux précédents : le sommet de leur radicule est attaché à une substance endospermiq̃ue, qu'il déchire en émettant, par la germination, un tubercule interne, qui devient la racine de la plante. La gemmule est située entre les bases de deux ou de plusieurs cotylédons. Le défaut ou le mode de déplacement de l'épisperme, pendant la germination des *endorhizes*, font distinguer à Richard trois modes de germination. Tantôt l'épisperme renfermant le cotylédon reste fixé latéralement près de la graine de celui-ci ou près de son prolongement vaginifère (*germ. admotive*), tantôt l'épisperme est éloigné de cette même partie par l'éloignement du cotylédon, dont il enveloppe le sommet (*g. remotive*). Les embryons *macropodes* présentent un troisième mode (*g. immotive*); les téguments séminaux restent fixés au bas de la jeune plante par l'extrémité immobile de leur radicule. Dans la germination *admotive*, l'épisperme, avec les parties qu'il renferme, reste le plus souvent sous terre (*g. subterrannée*); rarement il pousse au dehors (*g. exterrannée*). La germination *remotive* admet quatre modes (*g. foliaire*, *filaire*, *aciculaire* et *claviculaire*), selon le développement ou la forme de la partie du coty-

lédon qui surmonte la gaine. La germination immotile se divise en *germination basilaire* et en *germination latérale* : la dernière est particulière aux graminées. Dans une digression sur les parties accessoires du fruit des graminées, Richard établit pour ses diverses parties une terminologie nouvelle. Il rejette les noms de calice et corolle, appliqués improprement aux écailles florales des graminées, qu'il compare aux spatheles de plusieurs autres endorhizes. Il appelle *glume* celles qui entourent immédiatement les organes sexuels, et *épïcène*, celles qui sont extérieures à la glume. Le nectaire de Schreber (qu'il compare aux soies du *Dulichium*, aux paléoles du *Fuirena*, à la cupule du *Scleria* et à l'utricule du *Carex*) reçoit le nom de *glumelle*. Le fruit des graminées est le plus souvent renfermé dans la glume. Le péricarpe, ordinairement mince et membraneux, fait presque toujours tellement corps avec l'épisperme, qu'ils semblent ne former qu'un seul tégument (*caryopse*); mais à chaque fruit il faut distinguer une *face* interne et une externe; l'aréole embryonale se trouve à la base de celle-ci : à l'autre face, souvent munie d'un sillon, on remarque le hile (nommé *spile* par Richard) au travers du péricarpe, en forme de tache ou de ligne brune. L'embryon, appliqué latéralement et obliquement à un endosperme latéral, constituant la majeure partie de l'amande, se compose de deux parties : de l'*hypoblaste*, corps plus ou moins aplati, d'une substance charnue et d'une forme variable, et du *blast*, petit cylindre couché longitudinalement sur le milieu du corps et fixé par sa partie moyenne, de sorte que les deux extrémités restent libres. Quelquefois on observe, vers le milieu du blast, un petit appendice en forme d'onglet qui porte, chez Richard, le nom d'*épiblaste*. M. de Jussieu et d'autres botanistes regardent l'hypoblaste comme le véritable cotylédon. Gaertner le considère comme un corps d'une nature intermédiaire entre le cotylédon et l'endosperme, et le nomme *vitellus*. D'après Richard, au contraire, l'hypoblaste est une véritable radicule (ou un renflement particulier de celle-ci), dépourvue de la faculté de développer une radicule, et dont l'épiblaste n'est qu'un prolongement. La partie supérieure du blast (la gemmule de certains botanistes) est le cotylédon; et l'inférieure (la radicule de ces mêmes botanistes) est une bosse radulaire (*radiculode*) de la tigelle, analogue aux tubercules radicellaires, que la germination développe sur celle de plusieurs embryons. Pour appuyer cette théorie, Richard rappelle l'embryon du *Zanichellia*, renflé à sa base, et celui du *Peckea* et du *Clusia*, formé presque entièrement par la radicule. L'observation de M. Poiteau, que les endorhizes n'ont point de racine pivotante, lui fournit un autre argument. Comme, suivant son explication, le riz aurait le cotylédon renfermé dans la radicule, il fallait trouver ailleurs des

XXXV.

exemples d'une même organisation : le *Peckea butyrosa* lui en offre un tout à fait semblable, et l'*Hydrocharis* présente au moins quelque analogie. L'hypoblaste ne supporte aucune lésion, non plus que la radicule dans les autres plantes; en le détruisant, on empêche l'embryon de germer, ce que l'on n'a pourtant pas à craindre dans les graminées quand on coupe seulement la radiculode. Richard tire de la germination une dernière grande preuve de sa théorie. Lorsque le fruit des graminées se trouve dans des circonstances favorables pour germer, la radiculode perce dehors en rompant ses enveloppes et s'ouvre vers son sommet pour laisser sortir une ou rarement plusieurs radicules, qu'elle engaine à sa base sans s'accroître davantage. En même temps, les bosses latérales qui existent sur la tigelle développent leurs radicules; le cotylédon s'allonge dans un sens opposé et forme un tube, d'où sort une première feuille. L'hypoblaste ne prend point d'accroissement sensible; après avoir rempli ses fonctions nutritives, il se flétrit; l'endosperme, qui s'était amolli et changé en pulpe amylacée, se dessèche et est entraîné dans la destruction des autres téguments séminaux. Richard finit son mémoire en alléguant de nouvelles observations, qui prouvent que le *Nelumbo* et le *Nymphaea* doivent être rangés parmi les endorhizes. 6° *Examen critique de quelques mémoires anatomico-physiologico-botaniques de M. Mirbel* (Journal de physique); 7° *Proposition d'une nouvelle famille de plantes, les Butomées* (Mém. du Mus., t. 1, p. 364); 8° *Annotationes de Orchideis Europæis* (ibid., t. 4, p. 24); 9° *Mémoire sur la nouvelle famille des Calycérées* (ibid., t. 6, p. 28); 10° *Mémoire sur la nouvelle famille des Balanophorées*, terminé et publié par Achille Richard, (ibid., t. 8, p. 404); 11° *Mémoires sur les familles des Conifères et des Sycadées*, ouvrage manuscrit, accompagné d'un grand nombre de figures d'analyse, les plus parfaites que nous possédions; 12° Richard est le rédacteur anonyme du *Flora Borealis-Americana* de Michaux, en 2 volumes, 1803 (voy. ce nom); 13° il a publié plusieurs mémoires, conjointement avec de Jussieu, sur des familles nouvelles : les *Loranthées*, les *Gesnériées*, les *Lobéliacées* (Annales du Muséum), etc.; 14° *Catalogue des plantes de Caïenne envoyées par Leblond*, dans lequel Richard a mentionné un grand nombre d'espèces nouvelles (*Act. de la soc. d'hist. nat. de Paris*); 15° mémoire sur le *Lygeum Spartum* (ibid.); 16° *Extrait d'une instruction pour les voyageurs naturalistes* (ibid.). Richard y examine, entre autres, quels sont, dans les animaux, les différents organes qui fournissent les meilleurs caractères et qu'il importe le plus au naturaliste-voyageur de bien étudier.

K—H.

RICHARD (ACHILLE), fils du précédent, est né à Paris le 27 avril 1794. A l'exemple de son père et de son aïeul Antoine Richard, il se voua à l'étude de la botanique. Il eût am-

bitionné, dit-on, la gloire des naturalistes voyageurs allant, à travers mille difficultés et mille dangers, à la découverte d'espèces inconnues, dans des contrées lointaines et jusqu'à inexplorées. La délicatesse de sa complexion s'opposa à ce qu'il suivît cette pénible carrière, parcourue avec tant d'éclat par les Tournefort, les Adanson, les Pallas, les Gaudichaud, les Humboldt, etc. Obligé de demeurer en France et à Paris, il n'en offrit pas moins l'exemple d'une vie remplie par l'étude et par des travaux utiles à la science qu'il affectionnait. Comme c'est l'ordinaire, il devint même, en plus d'une occasion, lui sédentaire, le collaborateur indispensable des naturalistes explorateurs qui, absorbés par les soins incessants à donner aux collections recueillies dans leurs pérégrinations autour du monde ou brisés par les fatigues d'un voyage au long cours, n'avaient eu ni le temps ni les moyens de mettre en ordre et de décrire les richesses amassées à la hâte. Forcé, en 1814, de payer de sa personne le tribut à la patrie, Achille Richard put se faire attacher au service médical de l'hôpital de Strasbourg. Mais, pour n'être point parmi les combattants, il n'en fut pas moins exposé à de terribles dangers, car le typhus, qui décimait alors les débris de nos armées, atteignit le jeune chirurgien et ne lui fit grâce de la vie que pour le laisser longtemps valétudinaire. A peu de temps de là, M. Delessert le chargea du soin de ses riches collections; puis il fut nommé conservateur au Muséum d'histoire naturelle et suppléant de M. de Mirbel à la faculté des sciences, et, vers la même époque, appelé à enseigner la botanique à l'école de médecine avec le titre de *démonstrateur*, car il n'y avait pas encore d'agrégés. Ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans les familles illustrées par la science, Achille Richard produisit de très-bonne heure des œuvres scientifiques estimables; précocité facile à comprendre quand on songe à la facilité de s'instruire dont jouit un fils de savant au contact et sous la direction de son père, qu'il lui suffit, nous pouvons ainsi parler, de *feuilleter* pour en tirer et les faits, base de toute connaissance, et la méthode et les lois, principes régulateurs de toute étude scientifique. Cette réflexion justifierait suffisamment la transmission héréditaire des professions adoptée bénévolement dans certains pays et spécialement en Angleterre, où l'on sait mieux apprécier le prix du temps. Quoi qu'il en soit, Achille Richard était encore sur les bancs de l'école lorsqu'en 1819 il fit paraître la première édition de ses *Nouveaux éléments de botanique appliquée à la médecine*, devenus plus tard les *Nouveaux éléments de botanique et de physiologie végétale*, ouvrage qui obtint un grand succès et qui, progressivement amélioré, atteignit sa septième édition. Un *Précis de botanique*, publié en 1851, peut même être considéré comme le dernier perfectionnement de

cette œuvre classique. Le 16 mars 1820, il fut reçu docteur et soutint sa thèse inaugurale sur un sujet qu'il avait déjà traité deux ans auparavant : *Histoire naturelle et sur les différentes espèces d'ipécacuanha du commerce*. Ce travail fixait définitivement la science sur les diverses origines des racines émétiques livrées au commerce et employées sous le nom d'ipécacuanha. Ce n'était que le prélude d'un ouvrage complet qu'il publia, dès 1823, sur la botanique appliquée à la médecine. Son *Traité de botanique médicale*, transformé bientôt en *Traité d'histoire naturelle médicale* par l'addition de la partie zoologique, eut quatre éditions. Son *Formulaire de poche à l'usage des praticiens* n'en compta pas moins de sept. Achille Richard a fait aussi un grand nombre de travaux de botanique pure : *Monographie du genre Hydrocotyle de la famille des Umbellifères* (1820); — *Notice sur une monstruosité remarquable des fleurs de l'Orchis latifolia* (1821); — *Mémoire sur les genres Ophiorhiza et Mitreola* (1822); — *Monographie de la famille des Eléagnées* (1823); — *Monographie des Orchidées des îles de France et de Bourbon* (1828), dans laquelle il établit plusieurs genres nouveaux, dont il dédia l'un à l'illustre Béclard, son allié; — *Mémoire sur la famille des Rubiacées, contenant la description générale de cette famille et les caractères des genres qui la composent* (1829), ouvrage important; — *Botanique du voyage de l'Astrolabe*, en collaboration avec A. Lesson (1832-34), comprenant : 1° *Essai d'une flore de la Nouvelle-Zélande*; 2° *Sertum Astrolobianum*. — *Description des plantes nouvelles d'Abyssinie* (1840) et *Observations sur le genre Quartinia* (1841), publications se rattachant à un ouvrage considérable intitulé *Essai d'une flore abyssinienne*, d'après les matériaux recueillis dans un voyage exécuté de 1839 à 1843 par MM. Th. Lefebvre, A. Petit, Quartin-Dillon et Vignaud. Viennent ensuite : *Monographie des orchidées recueillies dans la chaîne des Nil-Gherries* (Indes orientales) (1844); — *Orchidographie mexicaine* (1845); — *Essai d'une flore de l'île de Cuba*, inachevée, faisant partie de l'*Histoire naturelle de l'île de Cuba*, par M. Ramon de la Sagra. On remarquera le nombre des publications d'Achille Richard sur la famille si curieuse des *Orchidées*. C'est sans doute à cette prédilection du professeur de botanique que les serres de l'école de médecine ont dû leur supériorité dans la culture de ces plantes singulières, supériorité constatée à plusieurs reprises par des récompenses offertes à M. Lhomme au nom de la société d'horticulture, et par la décoration de la Légion d'honneur accordée plus tard à l'habile jardinier en chef de la faculté. Achille Richard a rédigé encore, avec M. A. Payen, un *Précis d'agriculture théorique et pratique* très-utile aux cultivateurs (1851). Il a inséré en outre des travaux de moindre importance dans diverses publications périodiques et a contribué à la rédac-

tion de plusieurs dictionnaires de médecine et d'histoire naturelle. Mais l'œuvre la plus considérable à laquelle il ait collaboré est sans contredit le grand travail intitulé *Commentatio de Conifereis et Cycadeis*, dont la partie fondamentale, élaborée par L.-Claude Richard, interprétée et complétée par son fils, n'a vu le jour qu'après la mort du grand botaniste. Achille Richard a de même achevé un mémoire de son père *Sur la famille des Musacées*. Après cette brève énumération des travaux d'Achille Richard, il conviendrait de faire l'analyse de ses principaux ouvrages et d'en extraire quelques citations, choisies de manière à faire apprécier directement le caractère du talent de l'auteur. L'espace nous manque pour développer les preuves, nous ne pouvons énoncer que des jugements : « La forme, il est vrai, l'emportait peut-être un peu en lui sur le fond, » dit l'un de ses éminents biographes (1); mais « le fond était encore considérable : il était le fruit des études les plus sérieuses et les plus approfondies. » Achille Richard n'avait ni les qualités d'un novateur ni celles d'un réformateur de la science; il ne se distinguait ni par la hardiesse ni par l'originalité des vues; mais c'était par-dessus tout un esprit sage et judicieux. Conservateur jaloux de la science traditionnelle, il ne la grossissait que des découvertes récentes les plus incontestées, pour en transmettre fidèlement le dépôt aux générations qu'il était chargé d'instruire. Loin de se complaire à d'audacieuses témérités, la crainte des fausses routes le rendait peut-être trop réservé à l'endroit des innovations. Il appartenait donc par tempérament à la science classique et n'eut pas besoin de se souvenir qu'il avait été suppléant de Mirbel pour se faire l'un des principaux défenseurs de la doctrine du cambium contre la *théorie des phytons*. Ce n'est pas ici le lieu de mettre en opposition ces opinions rivales qui, d'ailleurs, renferment chacune une partie de la vérité; nous ne pouvons cependant nous défendre de signaler une méprise dans laquelle on est tombé en croyant que la manière de voir des partisans de l'individualité des feuilles exigeait la locomotion d'une fibre descendante depuis le bourgeon, dont elle procède, jusqu'à l'extrémité des racines, en parcourant toute la longueur du tronc. Achille Richard, persuadé à tort que telle était la pensée du promoteur de la doctrine nouvelle, s'est donné la peine de réfuter à plusieurs reprises ce qu'il considérait à bon droit comme une invraisemblance, et, dans l'une de ses dernières communications à l'Académie des sciences, il revenait encore à dessein sur un principe organogénique se rattachant à la question en litige, principe en vertu duquel toute reproduction nouvelle de tissus végétaux s'accomplit sur place. Or, Gaudichaud n'a jamais soutenu le contraire;

seulement il a fait voir que les bourgeons, ou plutôt les feuilles rudimentaires, sont des centres d'activité plastique d'où s'irradient les filets vasculaires qui, s'organisant de proche en proche aux dépens de la substance mise en réserve entre l'écorce et l'aubier, finissent par constituer la dernière couche annuelle du bois. Ce malentendu est doublement regrettable, en ce sens que d'abord il a empêché Achille Richard d'accorder à la *théorie des phytons* toute l'attention qu'elle mérite, et qu'ensuite, en motivant plus que toute autre son antagonisme, cette objection toujours présente le jeta malgré lui dans une polémique où il trouva à peu près les seules occasions de trouble dans sa vie scientifique naturellement paisible. Son caractère calme et toujours bienveillant l'éloignait en effet de ces luttes académiques où les intérêts de la vérité laissent trop souvent à découvert les questions de personnes. Au reste, c'était un homme plein d'aménité pour ses élèves, dont il s'occupait avec une affectueuse sollicitude, et plein d'urbanité avec ses collègues, qui appréciaient le charme de ses relations. Sa taille était avantageuse, sa physionomie douce et prévenante, sa parole correcte, vive, facile, imagée, souvent entraînante. « Quant à la forme, dit M. Dubois (d'Amiens) « dans son éloge académique, c'était chez lui un « don du ciel; il était né professeur. » Tous ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre souscriront à ce jugement tracé par une plume compétente. Achille Richard était bien réellement un modèle du professeur élégant, chaleureux, capable non-seulement d'instruire, mais de captiver; un type du professeur populaire et faisant aimer la science à la foule de ses auditeurs. Aux qualités essentielles que lui ont reconnues ses deux éminents biographes, MM. Bouchardat et Dubois (d'Amiens), à qui nous empruntons la plupart de ces détails, il joignait encore un talent précieux chez un professeur de sciences descriptives et qui semble traditionnel à l'école de Paris, celui de représenter au tableau, avec autant de rapidité que d'exactitude, les êtres ou les organes dont il cherchait par la parole à faire comprendre la structure. C'était, en un mot, un vulgarisateur accompli, et sa nomination à la chaire d'histoire naturelle médicale, en 1831, fut certainement une bonne fortune pour la Faculté. Cette circonstance importante de sa vie offre d'ailleurs ceci de singulier que, nommé sous le régime du concours, il le fut sans lutte; sa place, suivant l'expression de M. Bouchardat, étant si bien marquée d'avance, que tous ses compétiteurs s'étaient retirés de la lice. Plusieurs des qualités qui distinguent l'orateur se retrouvent nécessairement dans l'écrivain : je veux dire la netteté, la précision et l'élégance du style. Les livres d'Achille Richard portent aussi l'empreinte d'un sens droit et juste. On peut regretter de le voir soutenir l'absolue fixité des

(1) M. Dubois (d'Amiens), secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine.

espèces; mais on est heureux, d'un autre côté, de le trouver contraire à la subdivision indéfinie des types. Son travail sur la famille des Rubiacées l'a conduit à réunir jusqu'à cinq genres en un seul et à faire cette déclaration, plusieurs fois renouvelée dans ses écrits, que, dans l'état actuel de la botanique, il y a lieu de réduire les genres et les familles plutôt que d'en augmenter le nombre. MM. Bouchardat et Dubois (d'Amiens), s'associant à ces vues, félicitent justement l'auteur de ces tendances conformes à l'esprit philosophique moderne et le louent de la preuve de désintéressement qu'il a donnée, notamment dans sa *Flore d'Abyssinie*, en sacrifiant aux exigences de la science sérieuse le vain plaisir d'attacher son nom à des genres de sa façon. Achille Richard a réalisé, dans son *Traité d'histoire naturelle médicale*, une innovation fondée sur une vue émise par l'illustre de Candolle. Autrefois les vertus des plantes ne nous étaient révélées que par le hasard, aidé de tâtonnements plus ou moins aventureux, plus ou moins timides, selon les hommes et les temps; désormais la connaissance des affinités naturelles sera un guide presque certain dans la recherche des agents de la matière médicale. A. P. de Candolle a posé ce principe, vrai dans l'immense majorité des cas, à savoir : que les parenchymes et les sucs de même nom des végétaux, rapprochés dans la série, recèlent des propriétés semblables. Achille Richard, s'emparant de ce fait général, en a déduit la base de sa classification des substances médicamenteuses, qui sont rangées, en conséquence, conformément à l'ordre des familles naturelles elles-mêmes. Toutefois, cette méthode n'est pas sans inconvénient, car si les plantes analogues ont ordinairement des qualités analogues, il n'est pas très-rare non plus de trouver des agents fort différents dans une même famille naturelle et de rencontrer des propriétés presque identiques chez des êtres très-éloignés les uns des autres au point de vue morphologique. Aussi M. Moquin-Tandon a-t-il conçu tout autrement la classification des substances médicinales. Son prédécesseur n'en a pas moins eu le mérite de caractériser par leurs propriétés thérapeutiques communes les principales familles végétales, d'habituer les médecins à chercher des succédanées parmi les plantes voisines dans l'ordre naturel, et de tendre à dépouiller chaque *simple* de la spécificité essentielle d'action que lui accordait la crédulité publique. Dans l'impossibilité de nous appesantir sur toutes les opinions scientifiques d'Achille Richard, nous nous contenterons de rappeler qu'en géographie botanique il fut l'auteur de l'hypothèse des centres de végétation multiples et qu'il a disséminé dans ses livres élémentaires de nombreuses observations qui lui sont toutes personnelles. Tant de travaux méritaient les distinctions honorifiques dont il fut l'objet. Déjà membre de l'Académie de médecine

depuis plusieurs années, il fut élu par l'Académie des sciences de l'Institut de France en 1834 et par la société centrale d'agriculture en 1850. Il était officier de la Légion d'honneur, membre de la société philomatique, etc., et quand la Société de biologie se constitua en 1848, elle s'empressa de s'adjoindre le professeur d'histoire naturelle de l'école avec le titre de membre honoraire. Marié à l'une des filles du célèbre chirurgien Antoine Dubois, Achille Richard en eut deux fils. Gustave, le plus jeune, destiné à la botanique, est mort prématurément; l'aîné, M. Adolphe Richard, suit avec distinction la carrière chirurgicale. — Achille Richard venait de mettre la dernière main à la partie phanérogamique de la *Flore de l'île de Cuba*, dont les plantes cellulaires ont été décrites par M. Camille Montagne, le premier cryptogamiste de notre époque; il préparait enfin un grand *Traité de botanique appliquée aux arts*, lorsque sa santé, souvent ébranlée, devint tout à fait chancelante. Bientôt on découvrit qu'il était atteint d'une maladie qui ne laissait pas d'espérance. Il succomba, le 5 octobre 1852, à l'âge de 58 ans. G—B—R.

RICHARD (GABRIEL), missionnaire, né à Saintes le 15 octobre 1764, était issu, du côté maternel, de la famille de Bossuet. Se destinant à l'état ecclésiastique, il commença ses études de théologie au séminaire d'Angers, puis entra dans la congrégation de St-Sulpice et reçut l'ordre de prêtrise en 1791. L'année suivante, il passa aux Etats-Unis d'Amérique pour enseigner les mathématiques au collège de Baltimore, que l'abbé Emery (*voy.* ce nom), supérieur de la congrégation, avait fondé récemment dans cette ville; mais l'évêque Carrol, sous la juridiction duquel étaient placés tous les catholiques de ce pays, jugea à propos d'envoyer Richard desservir une mission à Kaskakia sur le territoire des Illinois, où se trouvaient d'anciens Canadiens français. Il y resta six ans, et alla en 1798 au Détroit, chef-lieu du Michigan, qu'il administra plus tard comme grand-vicaire de l'évêque de l'Ohio, et où il établit une imprimerie qui fut très-utile, car il n'y en avait pas d'autre alors. La publication d'un recueil périodique en français intitulé *Essais du Michigan*, qu'il avait entreprise, ne réussit pas à cause de la difficulté des communications. La guerre ayant éclaté en 1812 entre l'Angleterre et les Etats-Unis, Richard, tombé dans les mains des Anglais, fut transporté à Sandwich, dans le haut Canada, et put encore sauver de la cruauté des Indiens quelques autres prisonniers. Quand il eut recouvré la liberté, il revint au Détroit, qu'il trouva en proie à la disette, et procura des secours aux indigents. Il commença en 1817 la construction en pierre d'une chapelle dédiée à Ste-Anne; déjà il avait fait reconstruire ainsi l'église qu'un incendie avait consumée en 1805. Aucun ecclésiastique avant lui n'était député au congrès; l'abbé Ri-

chard y fut élu en 1823, et consacra son traitement à l'achèvement de ses pieux travaux et à d'autres bonnes œuvres. Cet excellent prêtre, après avoir prodigué les soulagements spirituels et corporels aux victimes du choléra qui sévit sur la ville du Détroit en 1832, y succomba lui-même âgé de 59 ans. Le tome 3 des *Annales de la propagation de la foi* contient plusieurs lettres de l'abbé Richard. Z.

RICHARD, connu sous le nom de RICHARD-LENOIR, parce qu'il fut convenu avec Lenoir-Dufresne (*voy. LENOIR-DUFRESNE*), son associé et son ami, que les noms de Richard et de Lenoir seraient unis dans la raison de commerce comme l'avaient été leurs cœurs et leurs affaires. Richard naquit à Epinay-sur-Odon près de Villers-Bocage (Calvados), le 16 avril 1765. Son père était un fermier peu favorisé de la fortune, homme honnête et bon, mais simple et sans beaucoup d'intelligence, et sa première éducation fut plus que modeste. En 1782, Richard, âgé de dix-sept ans, quitta ses sabots, sa famille et son village, dirigeant ses pas vers Rouen et emportant quelques pièces de six livres. Les premières années qu'il y passa furent des plus pénibles, à ce point qu'en 1785 il se trouva contraint, pour vivre, d'entrer comme garçon limonadier dans un des cafés de Rouen. Il y passa un an, et, au moyen d'une trentaine de francs qu'il avait amassés, il se vit en état d'entreprendre le voyage de la capitale. Il se rendit à Paris en 1786 et ne put s'y procurer, comme dans la ville qu'il venait de quitter, qu'une place de garçon limonadier; mais c'était dans le café de la Victoire, l'un des plus fréquentés de la rue St-Denis. Aux bénéfices de son état il joignit ceux de quelques petites spéculations lucratives, et compta bientôt dans son épargne une somme de mille francs. Alors il se trouva riche, et ses espérances réalisées accrurent celles qu'il devait naturellement concevoir. Il jeta le tablier blanc, loua une petite chambre dans le quartier des Halles, acheta quelques pièces de basin anglais, qui était alors un objet de luxe et de contrebande, par conséquent de prédilection, et se vit, au bout de six mois, possesseur de six mille francs. Sa hardiesse et sa confiance, à la vue d'un tel bénéfice, firent de rapides progrès; mais la fortune ne tarda pas à rebuter l'une et à trahir l'autre. Victime de la mauvaise foi ou des fausses spéculations d'un faiseur d'affaires, Richard perdit ce qu'il avait amassé et, qui pis est, se trouva débiteur d'une somme qu'il ne pouvait payer: il fut emprisonné pour dettes. Enfin, en 1789, il recouvra sa liberté. Il avait vingt-quatre ans, du courage et le goût des spéculations commerciales. Ses malheurs, sa capacité, sa bonne foi déterminèrent plusieurs des amis qu'il avait conservés à lui avancer quelques sommes, au moyen desquelles il remit bientôt à flot sa barque si déplorablement échouée. De 1790 à 1792, Richard rétablit ses affaires et fit même une for-

tune assez prompte. Il ouvrit un magasin et acheta près de Nemours la terre du Fait; mais, après la chute du trône, les massacres du 2 septembre et le triomphe des anarchistes de la commune de Paris, il n'était plus possible à Richard de rester dans la capitale. Il courut avec sa femme se réfugier dans le Calvados à la ferme de son père. Il ne rentra à Paris qu'après la chute de Robespierre. Ce fut vers 1797 que Richard entra en relation avec un habile négociant de Paris, Lenoir-Dufresne d'Alençon. Nous avons donné, à l'article *Lenoir-Dufresne*, l'histoire des entreprises tentées et accomplies par les deux associés. Nous y renvoyons le lecteur pour ne point nous répéter. Lenoir mourut le 22 avril 1806, emportant dans la tombe les regrets de son ami et la promesse que désormais leurs noms resteraient inséparables comme l'avaient été leurs intérêts et leurs affections; cette promesse fut religieusement exécutée. Il ne leur avait pas suffi de convertir en tissus les cotons des Américains; Richard eut l'idée d'en faire croître sur le sol soumis alors à l'influence française; il fit semer des graines de ce précieux végétal dans le royaume de Naples, d'où il en obtint, dès 1806, plus de vingt-cinq milliers de kilogrammes. Tant de prospérité fit élever en France quelques fabriques rivales qui eurent plus ou moins de succès; mais ce qui porta un coup fâcheux à celles de Richard, ce furent les droits imposés en 1810 à l'entrée des cotons en France, même de ceux de Naples. Il éprouva alors de grands embarras et fut obligé d'emprunter plusieurs millions. Napoléon vint à son secours; un prêt d'un million cinq cent mille francs aida à sauver la nouvelle industrie, et Richard put soutenir ses établissements. Si ce grand fabricant n'eût consulté que ses propres avantages, il eût pu liquider ses affaires et se retirer avec une fortune de trois cent mille francs de revenu; mais il regardait ses ouvriers comme ses enfants, et ne voulait pas les laisser sans travail et livrés à la misère. Il lutta contre une législation funeste et contre les suites non moins funestes de la réunion de la Hollande, qui jeta tout à coup sur les marchés français une énorme quantité de ces produits dont les Anglais n'ont jamais cessé d'inonder, plus ou moins subrepticement, toutes les places du continent et même du globe. Ce fut un pareil motif qui, en 1814, lorsque le retour des Bourbons ouvrit plus largement encore la France aux tissus de l'Angleterre, empêcha Richard de se retirer fort riche d'une carrière où il finit par succomber. Dans la décadence prévue de ses belles manufactures de coton, il avait songé à exercer son active industrie sur la filature des laines, pour laquelle le gouvernement impérial avait proposé un prix d'un million. Lors de ses désastres de 1813, Napoléon, qui appréciait l'influence de Richard sur le faubourg St-Antoine, le nomma chef de la huitième légion

de la garde nationale parisienne. Membre du conseil général du département, il avait déjà reçu de la main même de l'empereur l'étoile de la Légion d'honneur. Chacun de ses ouvriers devint un soldat; il les habilla, les fit exercer et les anima de ce dévouement un peu aveugle qu'il avait pour Napoléon. Quoi qu'il en soit, il prodigua son activité et sa fortune pour améliorer l'état de sa légion et de tout ce qui devait concourir à la défense de Paris. Lui-même, dans cette défense de 1814, déploya non-seulement du zèle et de la générosité, mais paya courageusement de sa personne le 30 mars, lorsque, avec les élèves de l'école polytechnique, il parvint à arracher à l'ennemi quelques pièces d'artillerie. Les soins qu'il avait donnés aux diverses parties du service, il les concentra ensuite dans les hôpitaux, qui renfermaient une foule de gardes nationaux et de soldats réduits à une position pénible, qu'il améliora durant deux mois souvent à ses dépens, toujours au détriment de ses manufactures négligées. Lors de la seconde rentrée des Bourbons en 1815, on vit avec peine le grand manufacturier de la rue de Charonne, qui à cinquante ans s'était mis à la tête des fédérés du faubourg St-Antoine, inscrit sur la liste de proscription et d'exil du 24 juillet. Mais il en appela des conseillers de Louis XVIII à l'empereur de Russie et se présenta à Alexandre, qui obtint du monarque français lui-même la radiation de son nom sur la fatale liste. En 1814, Richard avait fait une semblable démarche auprès de l'état-major étranger en faveur de beaucoup de gardes nationaux pris sous les murs de Paris et qui allaient comparaître devant un conseil de guerre comme ayant porté les armes sans uniforme. Il fit craindre un soulèvement si ces infortunés tardaient à être rendus aux larmes de leurs familles, et ils furent sur-le-champ mis en liberté. Resté en France, mais non plus dans sa brillante position de fortune et d'affaires, il vit chaque jour décroître son opulence, fut forcé de vendre ses belles propriétés et réduit à vivre d'une pension que lui fit son gendre. Ainsi bientôt oublié, presque méconnu, Richard-Lenoir mourut à Paris âgé de 78 ans, en octobre 1839. Son convoi fut sans faste et non sans dignité : plus de deux mille ouvriers escortèrent jusqu'à son dernier asile le créateur de plus de quarante filatures, tant de coton que de laine, et d'un beaucoup plus grand nombre d'ateliers de tissage, l'homme de bien qui avait joui de quatorze millions et qui avait doté sa patrie d'une immense industrie. On a publié, sous le nom de Richard-Lenoir, un premier volume de *Mémoires* qui ont obtenu peu de succès et qui n'ont pas eu de suite; ils renferment peu de faits et ne sont pas dignes de celui qui en est l'objet. D-B-S.

RICHARD, duc d'York, père d'Edouard IV, roi d'Angleterre. *Voyez* YORK.

RICHARD-DAUBIGNY (le baron DUBERHERERN)

commença une carrière remplie de travaux utiles par des voyages en Europe, entrepris sur l'ordre et aux frais du gouvernement. Ce fut lui qui découvrit la conspiration des frères Yvan pour incendier les ports de Brest et de Toulon. Louis XVI l'en récompensa en le nommant administrateur des postes. Le service de cette administration obtint par ses soins un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Richard-Daubigny fut nommé conseiller d'Etat et 1783. Quoique suspect aux yeux du parti révolutionnaire, il traversa sans trop de malheur cette terrible époque. Appelé en 1803 à faire partie du conseil des hospices, il devint le créateur du traitement des aliénés dans l'hôpital de la Salpêtrière. Il reçut en 1815 le brevet d'officier de la Légion d'honneur. Il avait épousé en 1791 mademoiselle de Pressigny, veuve du comte d'Ogny, intendant-adjoint des postes, et il mourut vers 1830. M—D j.

RICHARD DE BARBESIEU, troubadour, était né dans le château de ce nom, en Saintonge. Suivant Jean de Nostredame (*Vies des plus célèbres poètes provençaux*, ch. 73), le seigneur de Barbesieu savait bien parler, était prudemment exercé ès saintes lettres, ainsi qu'à la poésie, et fut excellent mathématicien. Amoureux dans sa jeunesse d'une noble demoiselle qui, par jalousie, se fit religieuse au monastère de la Celle près de Brignoles, l'inconstant troubadour porta son hommage à une nouvelle maîtresse, etc. L'ancien biographe qu'a suivi l'abbé Millot (*Hist. des troubadours*, t. 3, p. 80), dit que Richard était un pauvre *vavasseur*, mais bon chevalier d'armes. Avec une figure agréable et des talents distingués, il portait un air de gêne et d'embaras dans les nobles compagnies où il paraissait morne et silencieux. Cependant il s'éprit de la femme de Geoffroi de Tonai, riche baron du pays; et il osa, malgré sa timidité, faire l'aveu de sa passion. La dame de Tonai reçut sa déclaration en femme que flattait l'amour d'un poète; et dès lors Richard la célébra dans ses vers, sous le nom de *Mielhs de Dompna* (la meilleure des femmes). On voit par les chansons qui nous restent de ce troubadour, que sa dame le traitait avec bonté, sans néanmoins lui accorder aucune faveur. Les refus de sa maîtresse finirent par le lasser. Une dame que Millot ne nomme pas, lui proposa de le consoler des rigueurs de sa belle; mais elle exigea qu'auparavant il prit congé de la dame de Tonai. Richard obéit; et malgré les instances de cette dernière pour le retenir : « Mon parti est pris, dit-il durement, je vous « quitte. » Aussitôt il courut rendre compte à sa nouvelle maîtresse de l'exécution de ses ordres; mais elle lui dit : « Puisque vous avez quitté une « dame si belle, si gaie, si honnête à votre « égard, vous quitteriez toute autre; retirez-« vous. » Le malheureux Richard, consterné, retourna crier merci à la dame de Tonai, qui

refusa de l'entendre. Alors le dépit lui dicta contre les femmes une satire très-vive; mais l'amour le ramena bientôt à d'autres sentiments. Retiré dans une solitude où il se bâtit une cabane, il jura de ne plus paraître dans le monde avant que la dame de Tonai lui eût accordé son pardon. Les chevaliers et leurs dames, touchés de sa peine, se réunirent pour demander sa grâce et l'obtinrent enfin; mais la dame de Tonai mourut peu de temps après; et Richard, ne pouvant plus habiter des lieux qui lui rappelaient sans cesse la perte d'un objet adoré, suivit quelques-uns de ses amis en Espagne, où il mourut bientôt consumé de regrets. Nostredame place la mort de Richard vers l'an 1383; mais Raynouard le regarde comme beaucoup plus ancien, puisqu'il a inséré quelques-unes de ses chansons dans le Recueil des poésies amoureuses de soixante troubadours qui ont fleuri depuis 1090 jusque vers 1260. Nostredame dit que Pétrarque s'est aidé des *OEuvres* de Richard et lui attribue un traité intitulé *Lous guyzardons* (guerdon) *d'amour*. Nos anciens bibliothécaires Lacroix-du-Maine et Duverdier ont copié Nostredame. Selon Millot, il nous reste de Richard quatorze chansons toutes relatives à l'objet de sa tendresse. Raynouard en a publié trois dans le *Choix des poésies originales des troubadours*, 453-458; elles sont pleines de grâces et de sentiment. Dans la seconde, Richard cite *Ovide*; ce qui peut faire conjecturer qu'il avait une certaine instruction assez peu commune dans le temps où il a vécu. W—s.

RICHARD DE CIRENCESSTER, historien anglais, ainsi nommé du bourg où il naquit, entra, en 1359, dans le monastère des bénédictins de St-Pierre, à Westminster, et consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire et des antiquités britanniques. Le savoir qu'il acquit en ce genre lui valut le surnom de *l'Historiographe*. Il obtint, en 1391, la permission d'aller à Rome pour ajouter à ses connaissances. Quelques années après son retour, il mourut dans son couvent, vers 1401. L'ouvrage sur lequel repose sa réputation, a pour sujet l'état ancien de la Grande-Bretagne, *De situ Britanniae*. Cet opuscule, après avoir été longtemps oublié, fut tiré de la poussière par Ch. Jul. Bertram, professeur de langue anglaise à l'académie de marine de Copenhague, qui fit passer une copie, tant du texte que de la carte, au docteur Stuckeley, en Angleterre; celui-ci en publia, en 1757, une analyse avec l'itinéraire, d'abord en un mince volume in-4°, ensuite dans le second volume de son *Itinerarium curiosum*. La même année, Bertram publia l'ouvrage même de Richard, à Copenhague, en un petit in-octavo, où se trouve aussi ce qui nous reste de Gildas et de Nennius: *Britannicarum gentium historiae antiquae scriptores tres, Ricardus Corinensis, Gildas Badonicus, Nennius Banchorensis*, etc. Ce livre était devenu extrêmement rare. On en a donné, en 1809, une nouvelle édi-

tion, où le texte est accompagné d'une traduction anglaise, avec une notice sur l'auteur, et sa justification contre le reproche qu'on lui a fait d'inexactitude et d'ignorance, comme historien. Cette réimpression est intitulée *Description de la Bretagne*, etc., avec cartes, in-8°. On cite aussi de Richard de Cirencester: 1° *Historia ab Hengista ad ann. 1348*, 2 parties, qui se conservent à la bibliothèque de Cambridge, et à celle de la société royale de Londres. Quelques écrivains ont traité sévèrement cette histoire; Whittaker prétend qu'elle n'annonce pas plus de jugement que d'instruction; mais Gibbon lui est plus favorable; suivant ce critique, Richard a montré « une solide connaissance des antiquités, » fort rare dans un moine du 14^e siècle. » 2° *Tractatus super symbolum majus et minus*; 3° *Liber de officiis ecclesiasticis*; ces deux manuscrits sont déposés dans la bibliothèque de Peterborough. L.

RICHARD DE HANTESIERCK (le baron FRANÇOIS MARIE-CLAUDE), célèbre médecin, né dans les premières années du 18^e siècle, fit de bonnes études médicales à Paris et pratiqua aussitôt après dans cette ville avec quelque succès. Il fut ensuite médecin de l'hôpital militaire de Sarre-Louis et, en 1735, médecin ordinaire de l'armée d'Allemagne. Son crédit augmenta encore beaucoup lorsque, appelé à Metz en 1744, il eut part à la guérison du roi Louis XV, tombé malade dans cette ville. Peu de temps après, il fut chargé, avec le général Chevert et l'intendant Caumartin, d'une inspection extraordinaire des hôpitaux militaires de la province des Trois-Évêchés. S'étant particulièrement fait connaître du duc de Choiseul, devenu ministre, il jouit auprès de lui d'une grande faveur et fut nommé premier médecin de l'armée; il remplit avec beaucoup de zèle et de succès ces importantes fonctions en Flandre et en Allemagne, depuis 1758 jusqu'à la paix de 1763. Nommé à cette époque inspecteur général des hôpitaux du royaume, il eut une grande part à leur administration et fit, par ordre du duc de Choiseul, un grand nombre d'améliorations. Ce fut par suite de ces opérations qu'il publia en 1766 un ouvrage important qu'il dédia à son Mécène, sous le titre de *Recueil d'observations de médecine des hôpitaux militaires*, 2 vol. in-4°, où il traça un très-bon plan de correspondance, et montra la nécessité d'étudier la topographie physique et médicale des pays habités par des troupes. Il y ajouta quelques observations particulières et l'histoire de plusieurs épidémies écrite avec intérêt et savoir. A la fin de ce volume se trouve une seconde édition du formulaire pharmaceutique qu'il avait publié à Cassel en 1761. Le second volume du *Recueil* parut en 1772. Il s'y trouve une topographie de l'Alsace, du Roussillon, du Dauphiné, du Calaisais, et la description des épidémies observées en France de 1764 à 1770. Les hydrosopies for-

ment un grand chapitre de ce volume, et l'on y voit encore les expériences faites sur cette maladie et quelques autres par ordre du gouvernement dans les hôpitaux de Metz, de Perpignan, de Lille et de Calais. Il est dédié au marquis de Monteynard, alors ministre de la guerre; ce qui prouve que, dans toute sa carrière médicale, Richard ne négligea aucun moyen d'entretenir son crédit et qu'il y réussit parfaitement, puisqu'il obtint successivement, avec le titre de médecin consultant du roi, des lettres de noblesse, qu'il fut décoré du cordon de St-Michel, et que sa terre de Hantesierck fut érigée en baronnie, distinction alors très-rare et preuve d'une faveur. Le docteur Richard mourut dans les premières années du règne de Louis XVI. On a encore de lui une espèce de manuel médical, très-utile pour les praticiens, sous le titre de *Manière de connaître et de traiter les principales maladies aiguës qui attaquent le peuple*, 1777, in-42. D-G-S.

RICHARD DE NOVES, troubadour provençal mort vers 1270, est ainsi nommé par Nostredame, qui paraît l'avoir confondu avec Pierre Bremont Ricas-Novas; c'est du moins l'opinion de Crescimbeni. Il était, selon l'historien provençal, de la noble famille de Noves, qui fut celle de la belle Laure (voy. NOVES), ou, selon d'autres, de la famille de Barbantane. Richard fut longtemps attaché au dernier Raymond Bérenger, comte de Provence, qui l'avait fait *clavaire* de son palais, emploi honorable qui consistait à garder les clefs. A la mort de son protecteur, il fit son éloge funèbre, et gagna beaucoup d'argent en allant de château en château réciter cet éloge; dans lequel la maison d'Anjou n'était pas ménagée. On fit entendre à Richard qu'il y avait plus que de l'imprudencce à décrier ainsi les nouveaux souverains de la Provence; il fut assez sage pour se taire; mais on ajoute qu'ayant écrit contre les usurpations des gens d'église, les officiers du pape le jetèrent dans un puits très-profond du château de Noves, où l'on précipitait les ecclésiastiques surpris en adultère. Ces détails, étant empruntés de Nostredame, ne méritent pas autant de confiance que ceux que nous fournissent les ouvrages mêmes des troubadours. Malheureusement, parmi les dix-huit pièces de Richard qui nous ont été conservées, on ne trouve aucun fait relatif à sa vie, sur laquelle, d'ailleurs, les auteurs de notices manuscrites ont gardé le silence. Parmi ces pièces, la plus curieuse est une imitation de celle de Sordel, son contemporain: c'est un sirvente, dans lequel il distribue le corps de Blacas à divers princes; ce qui amène des allusions satiriques. Ce troubadour fut aussi en querelle avec ce même Sordel, ainsi qu'on le voit par d'autres sirventes. P-x.

RICHARD DE ST-VICTOR, théologien, né dans l'Ecosse au 12^e siècle, vint fort jeune en France et fit ses études sous le célèbre Hugues, à l'abbaye St-Victor de Paris, où il embrassa la vie

régulière. Après avoir rempli différents emplois dans ce monastère, il en devint prieur, en 1162, et s'acquitta très-bien de fonctions que rendait difficiles le caractère impérieux d'Erviusus, alors abbé. Ses talents et sa piété lui méritèrent l'estime de ses confrères, et même des religieux des autres ordres, qui lui demandaient des conseils ou des copies de ses ouvrages, comme on le voit par les lettres adressées à Richard, qu'a publiées Duchesne, dans le tome 4 des *Scriptor. rerum Gallicar.* Il mourut en 1173, suivant les continuateurs de l'*Hist. littéraire de France* (voy. D. RIVER), le 10 mars, jour auquel se trouve indiqué son anniversaire dans le nécrologe de l'abbaye. Les *Œuvres* de Richard ont été publiées, pour la première fois, à Venise, en 1506, in-8^e; cette édition est très-incomplète. On en connaît six autres, parmi lesquelles on se contentera de citer celle de Paris, Jean Petit, 1518, in-fol., dont on conserve un bel exemplaire sur vélin à la bibliothèque de Paris. La seule dont on se serve aujourd'hui, quoique peu correcte et dépourvue de tout éclaircissement, est celle de Rouen, Berthelin, 1650, in-fol.; elle a été publiée par le frère Jean de Toulouse, qui l'a fait précéder d'une *Vie de l'auteur*; cette édition contient trente-deux opuscules, qu'on peut diviser en quatre classes: les commentaires sur diverses parties de la bible; les traités de morale mystique; les traités dogmatiques, et les sermons extraits; mais l'éditeur n'a suivi aucun ordre dans le classement des pièces. La plupart des opuscules de Richard avaient été imprimés séparément à la fin du 15^e ou dans le 16^e siècle; il existe un exemplaire sur vélin à la bibliothèque de Paris de son traité: *Super divina trinitate*, Paris, H. Estienne, 1510, petit in-4^e (1); c'est celui qui, de la bibliothèque du duc de la Vallière, avait passé dans celle de Mac-Carthy, où il a été payé cent quarante francs. Richard, dit un de nos savants les plus judicieux, ne manque ni d'idées, ni d'imagination, ni même de sensibilité; si on ne lit plus ses ouvrages, c'est qu'ils sont écrits sans méthode, sans critique, sans logique et sans goût. Voyez la *Notice sur Richard*, par Daunou, dans le tome 13 de l'*Histoire littéraire de la France*, p. 472-488. W-s.

RICHARDOT (FRANÇOIS), théologien, né en 1507 à Morey, au bailliage de Vesoul, d'une famille noble, embrassa la vie monastique chez les augustins de Champlitte et fut envoyé par ses supérieurs à Paris pour y suivre ses cours de philosophie et de théologie. La rapidité de ses progrès étonna ses maîtres. Nommé professeur de théologie à Tournai, sa réputation le fit bientôt rap-

(1) Ant. Oembs, chanoine et professeur de théologie à Trèves, dans son *Opuscula de Deo uno et trino* (Mayence, 1789, in-fol.), prétendit s'appuyer d'un passage de ce livre de Richard de St-Victor, pour avancer que l'Eglise, au 12^e siècle, avait commencé à varier sur le dogme de la Trinité et à donner dans l'hérésie de Sabellius; mais il fut solidement réfuté dans le *Judicium theologorum coloniensium*, 1790.

peler à Paris, où, à l'âge de vingt ans (1), il expliqua les épîtres de St-Paul devant un nombreux auditoire, charmé de son éloquence. Dans les loisirs que lui laissaient ses devoirs, il étudia la littérature, l'histoire et les sciences, et acquit des connaissances fort étendues dans tous les genres. Après avoir reçu ses degrés à la faculté de Paris, il visita l'Italie pour se lier avec les savants les plus célèbres et il mérita leur estime. Il s'arrêta quelque temps à Ferrare, où la duchesse Renée de France (*voy. ce nom*) s'empressa de l'accueillir; mais devenu par là même suspect au duc de Ferrare, il fut enfermé dans le château de Rubiera, d'où il écrivit à ce prince deux lettres, qu'on a conservées et qui contiennent la justification la plus complète des reproches qu'on lui adressait (2). Dès qu'il eut recouvré sa liberté, Richardot se rendit à Rome, fit rompre des vœux qu'il avait formés malgré lui et revint dans sa patrie, précédé d'une grande réputation. François Bonvalot, oncle du cardinal de Granvelle, l'appela sur-le-champ à Besançon pour l'aider à combattre les progrès de l'hérésie et le soulager dans l'administration du diocèse dont il était chargé pendant la minorité de l'archevêque Cl. de la Baume (*voy. ce nom*). Richardot se dévoua dès lors tout entier aux travaux évangéliques avec un zèle presque incroyable, prêchant, instruisant sans cesse, et attaquant les principes de la réforme jusqu'en la cour du prince de Montbéliard, où il alla publier l'*interim*. Il contribua beaucoup à éloigner de Besançon le fameux Postel, qui demandait la permission de s'y fixer (3); et, malgré ses occupations déjà si multipliées, il se chargea d'enseigner la théologie au collège que les Granvelle venaient de fonder en cette ville (4). Tant de services ne pouvaient rester sans récompense, Richardot, déjà pourvu d'un canonicat du chapitre de Besançon, fut choisi pour succéder à Bonvalot dans l'administration du diocèse, et, en 1554, nommé évêque de Nicopolis. Le jeune Claude de la Baume, dont les mœurs ne répondaient pas à la sainteté de son caractère, chercha bientôt à se débarrasser d'un censeur importun. Il prétendit que c'était à lui de nommer l'administrateur du diocèse, et il désigna l'évêque d'Alexie. Le chapitre soutint l'élection de Richardot, et cette contestation fut portée devant le conseil de Malines. Richardot, qui se proposait de rester étranger à ces débats scandaleux, se vit forcé de répondre aux repro-

ches inconsidérés de l'archevêque, et publia l'apologie de sa conduite depuis son arrivée à Besançon. Le cardinal de Granvelle mit fin à cette lutte en appelant près de lui Richardot. Dans le diocèse d'Arras, comme dans celui de Besançon, il remplit ses devoirs avec un zèle qui ne se démentit jamais. Chargé de la théologie du chapitre de Ste-Gudule à Bruxelles, il eut l'occasion de se faire connaître de la gouvernante des Pays-Bas (Marie, reine douairière de Hongrie); et cette princesse le choisit pour prononcer l'*Oraison funèbre* de Charles-Quint, en présence de Philippe II et de sa cour. En 1564, il succéda sur le siège épiscopal d'Arras au cardinal de Granvelle, nommé archevêque de Malines. Aussitôt il sollicita l'érection d'une université dans la ville de Douai et en fit l'inauguration par un discours dans lequel il montra les avantages que la religion retire de la culture des sciences et des lettres. Quoiqu'il n'eût rien négligé pour procurer à cet établissement naissant des maîtres distingués, il voulut se charger d'y faire des leçons sur les passages les plus difficiles des saintes Ecritures; et jamais il ne cessa de prendre le plus vif intérêt aux succès de cette école, assistant, autant qu'il le pouvait, aux actes publics, encourageant les élèves et les professeurs, qu'il traitait tous comme ses amis. En 1563, Richardot fut nommé député par le roi d'Espagne au concile de Trente, et il y prononça, la même année, un discours très-remarquable sur les études ecclésiastiques. L'influence que Richardot avait acquise sur les décisions du concile éveilla l'envie; on l'accusa d'avoir sacrifié les droits de son prince à des vues d'intérêt. Il ne s'abassa point à se justifier d'une accusation grave, mais qui n'avait nul fondement, et la calomnie finit par le respecter. Durant les fréquentes visites que l'évêque d'Arras faisait dans son diocèse, il ne laissait passer aucune occasion de donner des instructions au peuple pour le mettre en garde contre les progrès de l'erreur. Un jour qu'il prêchait dans Armentières, un furieux osa lui tirer un coup de fusil. A peine fut-il ému de cet attentat, et, après avoir calmé son auditoire, il continua son discours avec autant de force et de chaleur qu'il l'avait commencé. Persuadé que les rigueurs du duc d'Albe ne servaient qu'à perpétuer les troubles dans les Pays-Bas, il osa lui faire des représentations sur la nécessité de couvrir le passé d'une amnistie générale. Le gouverneur parut touché de la démarche de l'évêque d'Arras et lui promit de suivre ses conseils. Cependant les révoltés puisèrent dans leur désespoir même de nouvelles forces et une nouvelle audace. Ils remportèrent différents avantages sur les troupes espagnoles et prirent Malines en 1572. Richardot, qui se trouvait alors dans cette ville, fut au nombre des prisonniers. Il refusa de payer la rançon que les vainqueurs lui fixèrent et ne recouvra la liberté que lorsque les Espagnols rentrèrent dans

(1) *Voy. Klefeker, Bibl. erud. præcoc.* Ghilini, etc.

(2) Tiraboschi, qui nous apprend cette particularité ignorée de tous les biographes de Richardot, n'a pas pu deviner quel était ce personnage enfermé dans le château de Rubiera, puisqu'il le suppose Modénais. (*Voy. la Bibl. modenese*, t. 4, p. 344.)

(3) Rien ne prouve que Postel soit venu jamais à Besançon, mais il a dédié au sénat de cette ville son livre : *De originibus totius orientis*, Bâle, 1553, in-8°.

(4) Le collège fondé par le chancelier de Granvelle, en 1549, fut cédé par le comte de Cantecroix, en 1630, à la congrégation de l'Oratoire, qui se chargea d'y entretenir un professeur de théologie. Dans l'origine, ce collège avait en outre deux chaires de belles-lettres et huit bourses.

Malines. Son retour dans sa ville épiscopale fut célébré par des fêtes qui témoignèrent assez l'attachement que lui portaient les habitants. L'affaiblissement de sa santé faisait déjà craindre la perte de ce pieux pasteur. Il mourut le 26 août 1574 (1) et fut inhumé dans la cathédrale, où l'on voyait naguère son tombeau, décoré d'une épitaphe rapportée par Foppens (*Bibl. Belg.*) et d'autres auteurs. Il légua sa bibliothèque à son chapitre. L'Eglise d'Arras et celle de Besançon eurent part à ses libéralités. On a de lui : 1° *Oraisons funèbres* de l'empereur Charles-Quint, de Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, et de Marie, reine d'Angleterre, Anvers, 1558, in-fol., très-rare. Selon dom Berthod, l'oraison funèbre de Charles-Quint offre des beautés et des sentiments qu'on est étonné de trouver dans un orateur du 16^e siècle. 2° Deux *Discours*, français et latin, prononcés dans la solennité de l'établissement de l'université de Douai, Cambrai, 1562, in-4° ; 3° *Oratio habita in Tridentina synodo, die 2 novembris*, Douai, 1563, in-4° ; 4° la *Règle et guide des curés et vicaires en ce qui appartient aux devoirs de leurs charges*, Anvers et Paris, 1564, in-8° ; Bordeaux, 1574 ; 5° *Oratio habita in initio synodi Cameracensis, anno 1565*, ibid., 1565, in-4° ; 6° quatre *Sermons du sacrement de l'autel et un des images*, Louvain, 1567, in-8° ; 8° *Discours tenu avec un prisonnier, au lieu de Douai, sur aucuns principaux points de la religion*, ibid., 1568, in-8° ; 8° deux *Oraisons funèbres*, de la reine d'Espagne, madame Elisabeth de France, et de l'infant don Carlos, Anvers, 1569, in-8°. L'oraison funèbre de la reine fut réimprimée à Lyon, dans la même année, in-8° de 22 pages. 9° *Statuta synodalia Atrabatensia ordinata et aucta*, Douai, 1570 ; Anvers, 1588, in-4° ; 10° *Sermon*, fait en l'église cathédrale d'Anvers, le jour de la publication des pardons de Leurs Sainteté et Majesté royale catholique, Anvers, 1570, in-8° ; 11° les *Collectes des dimanches et principales fêtes de l'année*, mises en prose et rime française, avec quelques briefs et familiers enseignements, Douai, 1572, in-8° ; 12° *Six Sermons sur l'oraison dominicale*, et quatre autres sur l'Incarnation, Anvers, 1573, in-8°. François Schott a recueilli les discours de Richardot au concile de Trente, au synode de Cambrai et à l'académie de Douai, et les a publiés avec l'oraison funèbre de ce prélat, par Thomas Stapleton, sous ce titre : *Rev. et eloquentissimi viri D.-Fr. Richardoti orationes latinæ*, Douai, 1608, in-4° de 96 pages. La plupart des auteurs contemporains citent Richardot avec éloge. D. Berthod a composé sur la Vie de ce prélat un *Mémoire* dont on trouve un extrait fort étendu dans le *Recueil de l'académie de Bruxelles*, t. 4, p. 1-14, et l'analyse dans

l'Almanach de Franche-Comté pour l'année 1788. On peut, en outre, consulter Ghilini, *Teatro d'uomini letterati* ; Corn. Curtius (ou Corte), *Elogia viror. illustrium eremitarum ordinis S. Augustini* ; l'*Acad. de Bullart* et la *Bibl. de Foppens*. On a son portrait, gravé par Larmessin, par Corn. Galle, etc. W—s.

RICHARDOT (JEAN GRUSSET, plus connu sous le nom de), habile négociateur, était neveu de l'évêque d'Arras (1) ; il naquit à Champlitte vers 1540. Après avoir fait ses premières études à Besançon, sous les yeux de son oncle, qui ne négligea rien pour cultiver ses heureuses dispositions, il se rendit en Italie et fréquenta les cours de l'académie de Padoue, où le cardinal de Granvelle le soutint plusieurs années. On voit par une lettre de Paul Manuce à Fr. Richardot, qu'il donnait dès lors les espérances les plus brillantes (2). Après avoir terminé ses cours et reçu le laurier doctoral, il revint dans sa famille et continua de s'appliquer avec ardeur à la jurisprudence et à l'histoire. En 1565, il fut présenté pour la place de premier président du parlement de Dole ; mais ses concurrents parvinrent à l'écarter sous le prétexte de sa jeunesse. Le crédit dont jouissait son oncle et la protection de Granvelle le firent employer en Flandre, et il parvint bientôt à la dignité de président du conseil privé des Pays-Bas. Malgré les devoirs de sa place, il continua de cultiver les lettres et se lia d'une étroite amitié avec les savants, entre autres avec Juste Lipse, qui consentit à se charger de surveiller l'éducation de ses enfants. Richardot fut employé dans différentes négociations importantes ; il signa le traité de Vervins, en 1598, et mérita par sa conduite dans cette affaire l'estime du président Jeannin et la bienveillance de Henri IV. Il se rendit ensuite à Londres pour préparer le traité d'alliance entre le roi Jacques et l'Espagne ; il eut beaucoup de part à la trêve de douze ans, qui rendit le calme aux Pays-Bas (*voy. BARNEVELD*), et mourut, le 3 septembre 1609, à Bruxelles, où il fut inhumé dans l'église Ste-Gudule, sous une tombe décorée d'une épitaphe honorable. On trouve plusieurs *Lettres* du président Richardot dans le recueil des *Négociations* de Jeannin. — Jean RICHARDOT, son fils aîné, évêque d'Arras, puis archevêque de Cambrai, membre du conseil privé des Pays-Bas, fut honoré de la confiance de son souverain et mourut, le 28 février 1614, dans un âge fort peu avancé. C'est à lui que Boguet (*voy. ce nom*) a dédié son *Commentaire* sur la coutume du comté de Bourgogne par une épître qui contient un magnifique éloge du président Richardot. W—s.

RICHARDOT (DIDER), ecclésiastique, né à Lan-

(1) Ce que dit Mézerai, que les Espagnols avancèrent sa mort par un mauvais morceau qu'ils lui préparèrent, pour avoir présenté, au nom des états des Pays-Bas, une requête qui déplut au gouvernement, est dénué de fondement.

(1) Il est assez singulier que Courchetet, dans son *Histoire du cardinal de Granvelle*, p. 439, ait prétendu que l'évêque d'Arras était le neveu du président Richardot.

(2) Paul Manuce nomme J. Richardot : *Præclaræ indolis juvenis. (Epistol., lib. 4.)*

gres le 29 janvier 1769, fit ses études théologiques au séminaire Nicolas à Paris et y obtint le grade de docteur *in utroque jure*. N'étant pas encore sous-diacre quand éclata la révolution, il quitta la France et se rendit à Turin. Il résolut d'entrer dans la compagnie de Jésus. En 1792, il partit pour la Russie et entra au noviciat de Polotzk. En 1798, il fut promu à la prêtrise. De cette époque jusqu'en 1810, il exerça au collège de Mohilon et d'Orcha les fonctions de régent, de préfet des études et de supérieur. En 1812, ce fut lui qui fut chargé d'entrer en relation avec les troupes russes et françaises qui stationnaient près de Polotzk, et il sut, dans cette mission, s'attirer l'estime du maréchal Gouvion-St-Cyr. Quand la compagnie de Jésus fut proscrite en Russie sous le règne d'Alexandre I^{er}, le P. Richardot revint dans sa patrie et fut successivement missionnaire en Picardie, supérieur d'un collège à Dole et d'une maison de missions à Laval. En 1834, il repartit pour la Gallicie polonaise, et il obtint de nouveaux et honorables succès dans la prédication. De retour en France en 1848, il est mort à Metz le 15 mai de l'année suivante. Le P. Richardot avait une instruction solide ; il connaissait bien les langues anciennes, parlait plusieurs langues modernes et était familiarisé avec les sciences historiques et leurs problèmes les plus ardu. Suivant le supplément au *Dictionnaire historique* de Feller, il a laissé quelques œuvres d'un mérite réel, entre autres une *Histoire de l'empire d'Assyrie*, où l'un des premiers il réfute comme fauleuse la longue suite des rois de Ninive qui donnerait à cet empire une si haute antiquité. Z.

RICHARDOT (CHARLES), militaire et écrivain, naquit le 31 janvier 1771 à Vallay (Haute-Saône). Il entra au service lors des grandes levées de 1793, et, bientôt canonnier au 2^e régiment, il fit les campagnes des armées du Rhin et de la Moselle. Son corps ayant été désigné pour l'expédition d'Egypte, il se rendit dans ce pays et prit part aux opérations en Syrie. Nommé lieutenant en décembre 1799, il monta de grade en grade et fit, en 1805 et 1806, les campagnes d'Italie et de Naples. Des infirmités acquises durant ses pénibles services l'empêchèrent de prendre part aux dernières guerres de l'empire ; il fut employé à l'intérieur. En 1814, devenu chef de bataillon, il entra au ministère de la guerre comme chef de bureau du personnel de l'artillerie, et, après avoir quitté cet emploi pendant treize ans (1816 à 1829), pendant lesquels il exerça les fonctions de commandant d'artillerie à Langres, il le reprit et le conserva jusqu'à son décès. Il mourut dans un âge avancé, le 21 janvier 1852, avec le grade de lieutenant-colonel. Il avait été l'un des collaborateurs les plus actifs du *Journal des sciences militaires*, et c'est de cette publication que proviennent la plupart de ses écrits qui ont été tirés à part ; ils sont relatifs au recrutement et à l'organisation de l'armée, à

l'artillerie, et surtout aux fortifications de Paris, sujet à l'égard duquel Richardot, partisan du système des forts détachés, soutint en 1839 et en 1840 une vive controverse contre le général Rogniat et contre divers autres écrivains. Nous signalerons encore, comme sortis de la plume de cet officier supérieur, les ouvrages suivants : *Mémoire sur l'emploi de la houille dans le traitement métallurgique du minerai de fer*, Langres, 1824, in-8° ; — *Nouveau système d'appareil contre les dangers de la foudre et le fléau de la grêle*, Langres, 1825, in-8°. Retraçant les souvenirs des principaux faits auxquels il avait pris part, Richardot écrivit une *Relation de la campagne de Syrie en 1799*, Paris, 1839, in-8°, avec un atlas de 10 planches, et il mit au jour en 1848 un assez gros volume intitulé *Nouveaux mémoires sur l'armée française en Egypte et en Syrie*. Le *Journal des sciences militaires* avait déjà publié, en grande partie du moins, ces relations avant qu'elles ne fussent séparément mises au jour. Z.

RICHARDSON (JONATHAN), peintre, naquit à Londres en 1665. Son père le plaça d'abord comme clerc chez un notaire, et ce ne fut qu'au bout de six ans que la mort de son patron vint le délivrer d'une profession pour laquelle il ne se sentait aucune inclination et lui permettre de suivre le goût qu'il nourrissait depuis longtemps pour la peinture. Il était déjà âgé de trente ans lorsqu'il se mit sous la direction de Riley. Il suivit ses leçons pendant quatre ans, épousa sa nièce et s'appropriâ si bien la manière de son maître, qu'il parvint à se faire en peu de temps une réputation très-étendue, même pendant la vie de Kneller et de Dalh, après la mort desquels il resta à la tête des meilleurs peintres de portraits des trois royaumes. La fortune que ses ouvrages lui avaient acquise, et qu'il accrût encore par le commerce des objets d'art, servit à l'éducation de sa famille. Il avait un fils qui suivit la même carrière que lui, mais qui n'eut pas le même talent, et quatre filles, dont l'une épousa le peintre Hudson, dont il avait été le maître. Lorsqu'il vit sa réputation solidement établie, il résolut de parcourir l'Italie pour y recueillir des tableaux et des dessins des grands maîtres, ainsi que des fragments d'antiques. Il en forma une collection précieuse et considérable dont il a rédigé lui-même la description ; il en faisait un commerce qui lui rapportait beaucoup ; cependant, quelques années avant sa mort il abandonna entièrement les affaires. Il avait éprouvé une attaque de paralysie à l'un de ses bras, mais qui ne l'empêchait point de peindre. A l'âge de 80 ans, à la suite d'une promenade au parc de St-James, il se trouva mal en rentrant chez lui, et mourut subitement en 1745. Deux ans après sa mort, la collection de ses dessins et de ses tableaux fut vendue et acquise en grande partie par Hudson, son gendre. Lorsque, après la mort de Richardson fils, on vendit

le reste de ce cabinet, on trouva plusieurs centaines de portraits du père et du fils gravés par Richardson père, avec la date du jour où ils avaient été exécutés. Lorsque celui-ci fut retiré du négoce, il paraît qu'il s'occupa d'un petit poème et qu'il s'amusait chaque jour à faire un nouveau portrait de lui et de son fils, qui de son côté en fit plusieurs qu'il marquait de l'expression affectueuse de *my dear father*, mon cher père. Richardson est certainement un des artistes anglais qui ont su le mieux peindre une tête. Son coloris est remarquable par la force, le relief et la hardiesse; mais ses figures d'hommes manquent de noblesse, et celles de femmes sont dépourvues de grâce. Il a su exprimer, dans la physionomie de ses personnages, le caractère propre à sa nation. Comme il vécut dans un temps où rien n'excitait l'enthousiasme, il borna ses efforts à bien peindre une tête, et ne montra jamais la moindre imagination. Ses attitudes, ses draperies, ses fonds sont tous également monotones et communs. Quoique dans ses écrits il ne manque pas d'une certaine chaleur, ses peintures en sont totalement privées. Pénétré de la beauté noble et idéale de Raphaël et de l'éclat naturel de Van Dyck, dès qu'il fallait copier la nature il ne voyait plus que par ses propres yeux; et l'on s'étonne qu'il ait su si bien analyser les ouvrages de ces grands maîtres et qu'il les ait imités si mal. En fait de peinture, de sculpture et d'architecture, il possédait de vastes connaissances qui étaient le fruit, tant de ses voyages et de l'attention avec laquelle il avait observé les chefs-d'œuvre des arts, que de la riche et nombreuse collection de tableaux et de dessins des différents maîtres de toutes les écoles et de tous les pays qu'il avait recueillis dans une partie de l'Europe. Il en publia le catalogue raisonné en anglais, sous son nom et celui de son fils en 1722, et en français en 1728. Cet ouvrage essuya de nombreuses critiques; on y releva une foule d'opinions hasardées et de fausses indications; mais ce qui excita le plus la clameur publique, ce fut l'intention trop manifeste de vouloir faire passer les dessins et les tableaux qu'il possédait pour des ouvrages originaux, afin de les vendre plus avantageusement; et l'on est forcé de convenir que ces inculpations n'étaient pas toutes dénuées de fondement. Voici le titre de ses autres ouvrages : 1° *Essay on the Theory of Painting, and two Discourses* : 1. *An Essay on the whole art of Criticism, as it relates to Painting*; 2. *An argument on behalf of the science of a connoisseur. An account of statues, bas-reliefs, drawings and pictures in Italy, etc., with remarks, by MM. Richardson*, Londres, Sénévand Junior, 1719, in-8°. Il a été traduit en français par A. Rutgers le jeune, sous le titre suivant : *Traité de la peinture et de la sculpture*, par MM. Richardson père et fils, 4 vol. in-8°, en 3 tomes, Amsterdam, 1728. On y a joint un discours préliminaire de Lambert Her-

manson Ten Kate sur le beau idéal des peintres, des sculpteurs et des poètes. En général, cet ouvrage jouit de peu de réputation. 2° *Notes et remarques sur le Paradis perdu de Milton*, 1734, in-8°. L'évêque de Newton, historien éditeur de Milton, dit que ces notes offrent beaucoup d'inégalité et quelques extravagances parmi d'excellentes observations. 3° *Poésies*, publiées par son fils en 1776. La plupart roulent sur des sujets religieux. 4° On a encore mis au jour, en 1776, le tome 1^{er} d'un *Richardsoniana* attribué à ce dernier, et, en 1792, un volume in-4° sous le titre de *Oeuvres de Jonathan Richardson*, pour servir de supplément aux *Anecdotes des peintres* par Josuah Reynolds. Richardson le fils mourut en 1771. P—s.

RICHARDSON (SAMUEL), célèbre romancier anglais, naquit en 1689. Les commencements d'un homme dont les écrits sont si répandus furent ensevelis de tant d'obscurité, que tout ce que l'on a pu découvrir de son origine c'est que son père exerçait la profession de menuisier dans le comté de Derby; mais la ville ou le village qui donna la naissance à Samuel Richardson est inconnu. Ses dispositions furent précoces : dès l'âge de treize ans, il servait de secrétaire aux jeunes filles qui étaient en correspondance avec leurs amants. On a prétendu que c'est de cette époque qu'il prit du goût pour un genre d'écrire où il a développé un si rare talent. Il n'était encore qu'adolescent, quand il fut placé comme apprenti chez un imprimeur de Londres nommé Wild. Ce ne fut qu'au bout de sept ans qu'il parvint à la dignité de correcteur d'épreuves. Il aimait à raconter qu'il se crut alors un personnage dans l'Etat. Toute dépendance lui devint en charge; du fruit de ses petites économies, il loua une chambre et attendit la fortune. Il la crut fixée dans son humble demeure, lorsqu'il vit les libraires, dont il avait réclamé les bons offices, venir lui commander des préfaces et des épîtres dédicatoires. L'emploi de sa plume lui fut si profitable, et l'extrême régularité de ses mœurs lui concilia une bienveillance si générale, qu'il eut des facilités inattendues pour établir une imprimerie à son compte. Il se publiait alors à Londres une feuille périodique intitulée *le True Briton*, dont l'auteur principal était un certain duc de Wharton, l'homme le plus décrié de l'Angleterre. Ne trouvant plus d'imprimeurs, le duc vint s'adresser au jeune Richardson, qui lui prêta assez imprudemment ses presses. Dès le troisième numéro, il se vit citer en justice, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il échappa au châtiment infligé au noble rédacteur. Cette mésaventure ne l'empêcha point d'entreprendre l'impression de quelques autres papiers publics. On lit son nom sur le titre de vingt-six volumes du *Journal de la chambre des communes*. Rien n'annonçait encore qu'il dût faire gémir la presse pour son propre compte, lorsqu'étant parvenu à

sa cinquante-troisième année (1741) il mit au jour sa *Pamela*; une sorte de fermentation si active s'était opérée dans son esprit, qu'il lui avait suffi de trois mois pour composer ces deux volumes. La vogue de ce roman fut telle, qu'il eut cinq éditions dans la même année. Enfin, par une distinction dont n'avait encore joui aucun roman, un prédicateur nommé Slocock, alors en réputation à Londres, recommanda, du haut de la chaire, à ses paroissiennes, et spécialement aux jeunes filles, la lecture de *Pamela*. L'auteur se fût-il attendu qu'au milieu de ce concert de louanges s'élèveraient des voix qui troubleraient la douceur de son triomphe? Eût-il pu croire, surtout, que ce fût sous le rapport de la morale que sa première production serait attaquée? Il en avait adressé un exemplaire au docteur Watts, en le priant de lui communiquer le jugement qu'il en porterait. Pour toute réponse, le sévère docteur lui renvoya le livre, en déclarant que les femmes se plaignaient de ne pouvoir le lire sans rougir. Un écrivain plus jeune, mais déjà beaucoup plus célèbre, Fielding, s'efforça de jeter du ridicule sur *Pamela* dans son *Joseph Andrews*. Richardson se montra vivement piqué des railleries d'un rival aussi redoutable. Le chagrin qu'il en conçut le déterminait, plus que tout autre motif, à publier sa *Pamela in high life*, que les Français appellent *Pamela mariée*. On y remarqua facilement que le but principal de l'auteur avait été de répondre à ses censeurs. Cette nouvelle production eut malheureusement un effet tout contraire : elle fut trouvée froide, diffuse et sans aucune espèce d'intérêt. La réputation de Richardson en avait tellement souffert qu'on le croyait dégoûté de la carrière littéraire, lorsqu'au bout de huit ans d'un profond silence on vit paraître les deux premiers volumes de sa *Clarisse Harlowe*. L'impression qu'ils produisirent surpassa les espérances de l'auteur lui-même. De toutes parts, il recevait des lettres où il était conjuré de ne pas laisser languir la patience des lecteurs. Plusieurs dames lui adressèrent la prière instante de donner à ce grand drame un dénouement heureux. Mais son plan était déjà fixé : il exposa, avec autant de clarté que de force, les motifs qui l'avaient décidé en faveur de la catastrophe qui termine l'ouvrage. A deux romans dont les principaux personnages sont des femmes, il voulut en faire succéder un dont le héros fût un homme parfait, et il donna son *Sir Charles Grandison*. Le travail excessif auquel il se livrait, dans un âge déjà avancé, affecta tellement chez lui le système nerveux qu'il était attaqué d'un tremblement continuel; ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'il pouvait porter un verre à sa bouche; cet état ne tarda pas à dégénérer en apoplexie; il cessa enfin de vivre le 4 juillet 1761, à l'âge de 72 ans. Richardson avait été marié deux fois : sa première femme était fille de l'imprimeur Wild, chez

lequel il avait fait son apprentissage; et la seconde, la sœur du libraire Leak, de Bath. Au milieu de ses plus grands succès, et dans le sein des sociétés les plus brillantes, cet écrivain célèbre conserva toujours une extrême simplicité de mœurs. Il était singulièrement goûté dans la compagnie des auteurs de son temps, parce qu'il les écoutait toujours et ne parlait jamais. On l'a vu passer des journées entières sans proférer une seule parole. Il réunissait, à un degré peu commun, toutes les vertus privées. Sa bienfaisance s'exerçait sur tout ce qui l'entourait, et le plus souvent dans l'ombre du mystère. Indépendamment de ses trois grands ouvrages (*Pamela*, *Clarisse*, *Grandison*) (1), Richardson publia : 1° les *Négociations de sir Thomas Roe*, ambassadeur à la Porte de 1621 à 1628 (voy. ROE); 2° une édition des *Fables* d'Esopé avec un commentaire; 3° un volume de *Lettres familières*. On a imprimé, sous son nom et après sa mort, six *Lettres sur le duel*, plus une brochure en une feuille unique intitulée *Devoir des femmes envers leurs maris*. On a la preuve que le second volume du *Rambler* est entièrement de lui. Dans la préface de ce volume, Johnson parle de son nouveau collaborateur comme d'un écrivain qui a « développé la connaissance du cœur humain, « et qui a appris aux passions à se mouvoir aux « commandements de la vertu. » Il a été publié en 1804 une *Correspondance de Samuel Richardson*, 6 vol. in-8°. On doit rendre hommage à la supériorité de la notice biographique et critique dont l'a enrichie mistress Barbauld. Quant aux lettres mêmes, tout admirateur de Richardson ne peut les parcourir qu'avec un vrai chagrin. Pourquoi laisser voir l'homme dans toute la faiblesse de sa nature? — Le mérite littéraire de Richardson est également apprécié par toutes les nations. Les gens de goût conviennent que son plus grand malheur est de n'avoir point connu les anciens. Il aurait appris de la lecture de leurs chefs-d'œuvre à éviter cette surabondance qui tue l'esprit et affadit le sentiment. Il faut se hâter, toutefois, d'observer, pour ce qui concerne les lecteurs français, que la prolixité tant reprochée à Richardson tient quelquefois plus à ses traducteurs qu'à lui-même. Cette remarque s'applique spécialement à l'abbé Prévôt. Il s'est applaudi, et on l'a félicité souvent, d'avoir omis des détails dénués d'intérêt, d'avoir éloigné des répétitions fastidieuses; mais cette louange lui a été donnée par des gens qui certainement ne connaissaient pas les ouvrages originaux. Si l'abbé Prévôt abrège quelquefois ce qui

(1) *Clarisse Harlowe* est le roman de Richardson qui a été le plus goûté en France. Il a été traduit : 1° par l'abbé Prevost, Paris, 1751, 4 vol. in-12; Paris, 1766, 1777, 13 vol. in-12; Paris, 1845, 2 vol. in-8°; 2° par le Tourneur, Paris, 1751, 7 vol. in-8°; 1802, 14 vol. in-18; 3° par M. Barré, Paris, 1845, 4 vol. in-8°. La traduction donnée par M. Jules Janin, précédée d'un *Essai sur la vie et les ouvrages de Richardson*, Paris, 1846, 2 vol. in-12, est estimée. Mais le roman original n'est point complet, on en a supprimé de nombreuses longueurs. Z.

tient à l'ensemble, il allonge prodigieusement tout ce qu'il conserve. Sa manière de traduire est lâche, diffuse, verbeuse. Au lieu de s'attacher à rendre les pensées avec précision, il semble se complaire à les commenter. C'est à lui que s'adresse évidemment cette observation bien juste de Diderot : « Vous qui n'avez lu les ouvrages « de Richardson que dans votre élégante traduction française, et qui croyez les connaître, vous « vous trompez ! » Le Tourneur est généralement plus concis et plus rapide ; mais, soit faute d'une connaissance approfondie de la langue anglaise, soit par une licence inexcusable, cet écrivain offre, dans ses traductions de Richardson, des erreurs et même des contre-sens aussi graves que ceux qui déparent sa version de Shakspeare. Nous venons de citer Diderot : admirateur passionné du romancier anglais, dès qu'il apprit sa mort il s'empresse de consacrer à sa mémoire une espèce d'oraison funèbre où, au milieu des formes déclamatoires qui lui étaient particulières, on distingue quelques traits dont le temps a démontré la justesse. L'inimaginable variété du style de chaque personnage est telle, dans *Clarisse*, par exemple, que l'on a vu des étrangers mêmes, après la lecture du premier volume de l'original anglais, reconnaître à l'instant l'auteur d'une lettre à la tournure de son esprit et aux formes de son style. Laharpe, qui ne savait pas l'anglais, n'a pu, comme Diderot, apprécier cette sorte de prodige ; mais, en revanche, il juge bien plus sainement du plan et de la conduite des romans de Richardson ; il approfondit avec bien plus de sagacité les caractères des personnages qui y figurent. C'est ainsi, par exemple, qu'il fait observer que *Pamela* gagnerait beaucoup à être réduite à un volume ; que, dans *Grandison*, les épisodes l'emportent sur le fond, et qu'au total c'est un roman de beaucoup de mérite et de peu d'effet ; que *Clarisse* est un être vraiment céleste, mais que son histoire est bien pénible à lire dans les trois quarts de son étendue ; et qu'enfin son *Lovelace*, loin d'être tracé d'après nature, n'est qu'un composé bizarre et fantastique, en un mot un fou méchant. « Cet « homme, dit le judicieux critique, déclare qu'il « met son orgueil à subjuguier un ange, et, avec « le cœur si haut dont il se vante sans cesse, il « n'imagine pas d'autre moyen, pour parvenir à « une si glorieuse conquête, que d'entraîner cet « ange dans un lieu infâme, de l'assoupir avec « un narcotique et d'exposer sa vie pour lui ravir l'honneur ! » Après avoir discuté toutes les parties du talent de Richardson, Laharpe n'hésite pas à lui préférer l'auteur de *Tom-Jones*. Il fait remarquer que personne n'a essayé d'imiter Fielding ; qu'il reste, comme Molière, seul de sa classe, tandis que Richardson a eu parmi nous un célèbre imitateur. La *Nouvelle Héloïse* offre effectivement beaucoup de traits de ressemblance avec *Clarisse*. Dans l'un et l'autre ouvrage, il

s'agit d'un père qui veut forcer les inclinations de sa fille. Claire, l'amie de Julie, a paru une copie de miss Howe : comme elle, Claire peut assez souvent être trouvée plus aimable que l'héroïne principale. Julie, ainsi que Clarisse, est un peu prêcheuse ; leur vertu, au milieu même de leurs erreurs, se montre quelquefois armée de griffes et de dents, selon l'expression de Molière. Cependant Clarisse est un ange, comparée à Julie, qui est femme et faible avant d'être mère et vertueuse. Nous finissons par une dernière observation ; c'est que Richardson, très-admiré sur parole en France comme en Angleterre, n'a presque plus de lecteurs dans l'un et l'autre pays.

S—v—s.

RICHARDSON (JAMES), voyageur anglais, connu par ses explorations en Afrique, naquit en Ecosse en 1810 ; il fut un de ces missionnaires qui partent de la Grande-Bretagne tenant la Bible d'une main et cherchant à servir les intérêts mercantiles et politiques de leur pays. La triste infériorité des noirs, au point de vue de la civilisation, enflammait le zèle de Richardson ; il voulut s'efforcer d'améliorer le sort de ces peuples nombreux. Après avoir parcouru le Maroc, il pénétra courageusement dans le grand désert ; il séjourna quelque temps dans les villes de Ghadamez et de Ghat, si peu connues des Européens, et il y recueillit des renseignements curieux sur l'étrange nation des Touaregs. Après neuf mois de pérégrinations et accablé de fatigue, il atteignit Tripoli en traversant le Soudan. La relation de ses *Voyages dans le grand désert de Sahara* vit le jour à Londres en 1849 ; il en a paru un extrait à Paris dans le *Bulletin de la société de géographie*, en 1850. Le gouvernement anglais, reconnaissant l'aptitude et le courage de Richardson, lui accorda son appui pour une autre expédition, à laquelle devaient concourir deux Allemands, Barth et Overweg (voy. OVERWEG). Il s'agissait de pénétrer dans le Soudan et d'arriver au mystérieux lac Tschad. On partit de Tripoli au mois de mars 1850 ; les voyageurs traversèrent le désert pierreux d'Hormadah, jusqu'alors inaccessible aux Européens ; ils entrèrent dans les Etats du roi de Bornou, et ils n'étaient plus qu'à quelques journées de distance du lac lorsque, succombant à la lassitude, Richardson expira, le 4 mars 1851, à Ungaratua, village dont le nom fut pour la première fois connu hors de l'Afrique. Ses notes et son journal, envoyés à Londres, fournirent les matériaux de deux volumes, mis au jour en 1859 : *Relation d'une mission dans l'Afrique centrale*.

Z.

RICHE (CLAUDE-ANTOINE-GASPARD), né à Chamelet, en Beaujolais, le 20 août 1762, fit ses premières études à Toissey, en Dombes, dans un collège que les bénédictins y avaient établi à l'instar de celui de Sorèze. On sait que l'enseignement de ces collèges comprenait, indépendamment des langues anciennes et des humani-

tés, les sciences physiques et mathématiques, et les diverses branches des arts libéraux. Riche ayant manifesté de très-bonne heure un goût extrêmement vif pour l'histoire naturelle, conçut le projet d'aller suivre les cours des savants professeurs de l'université de Montpellier, en s'y appliquant principalement aux sciences accessoires à la médecine, et surtout à l'histoire naturelle et à la physique : son ardeur de savoir l'embrasait à un tel point qu'avant de consulter ni de prévenir personne, il fit le voyage, sans songer à assurer ses moyens d'existence quand il serait arrivé. Son frère aîné, ingénieur des ponts et chaussées à Paris, parcourait l'Angleterre à cette époque, et Claude Riche allait se trouver dans le plus grand embarras. Mais sa belle-sœur, dès la première nouvelle qu'elle eut de son arrivée imprévue à Montpellier, s'empessa de fournir à tous ses besoins. Libre de se livrer sans réserve à sa passion pour l'étude, Riche fit bientôt connaître ce qu'il pouvait devenir un jour, et ses succès furent tels qu'au bout de trois ans (juin 1787), à la suite de plusieurs épreuves publiques et déjà auteur de mémoires importants, il fut reçu docteur en médecine avec la plus grande distinction. Au mois de mai précédent, l'académie de Montpellier l'avait nommé son associé correspondant par une dérogation expresse à ses règlements, qui lui défendaient d'admettre aucun étudiant en médecine. Il parcourait de temps à autre les montagnes du Languedoc, où il se livrait à des examens de botanique et de géologie. Dans une de ces courses, une inflammation de peau se manifesta sur son bras et son épaule gauches, et, ne voulant pas interrompre ses observations, il fit, par une application fatale de ses connaissances en médecine, disparaître subitement l'éruption. On attribue à cette imprudence les maux de poitrine qui ont abrégé sa vie. L'altération croissante de sa santé l'obligea, à la fin de 1787, de retourner à Lyon, où ses deux sœurs s'empressèrent d'employer tous les moyens capables d'opérer son rétablissement. Le séjour de Lyon ne fut pas sans utilité pour ses travaux; mais c'était à Paris qu'il brûlait de venir mettre à profit les immenses ressources qu'offre cette capitale : il y arriva sur la fin de l'année 1788. L'emploi qu'il y fit de son temps ne fut pas simplement restreint à l'accroissement de ses connaissances, mais fut signalé par des services qu'il rendit aux sciences. Nous allons faire connaître un des plus importants de ces services, en empruntant les expressions de Cuvier : « Les talents de Riche et « ses qualités aimables lui concilièrent particulièrement l'estime et l'affection de deux hommes les plus remarquables de notre siècle, « Fabricius et Vicq-d'Azir. Le premier ne parle « encore aujourd'hui (1793) de son ami qu'avec « les expressions des plus tendres regrets. Vicq- « d'Azir l'associa à ses travaux et doit à son

« assiduité une bonne partie de ce qu'il a publié dans l'*Encyclopédie méthodique*. On peut « même dire, que sans ses secours, il n'aurait « peut-être pas entrepris un pareil ouvrage. « Plus anatomiste et plus physiologiste que « Riche, il était beaucoup moins naturaliste et « ne connaissait point assez le tableau général « des êtres; il avait besoin qu'un homme en « état de lui indiquer à quelles espèces il devait « principalement appliquer son scalpel le guidât « dans ce labyrinthe. Daubenton l'avait fait pour « les quadrupèdes et les oiseaux; Riche le fit « pour le reste. C'est lui qui est l'auteur des « tableaux méthodiques qui précèdent l'*Anatomie comparée* : celui où les êtres sont classés d'après leurs divers degrés de composition, et « ceux qui présentent les vers et les insectes « considérés sous divers rapports durent être « bien accueillis des naturalistes philosophes, et « le furent en effet dans un temps où les idées « sur lesquelles ils reposent n'étaient point encore familières. Nous avons encore aujourd'hui les brouillons originaux de ces tableaux, « écrits et corrigés de la main de Riche. Aussi « Vicq-d'Azir lui rendit-il toujours une justice « éclatante. Il le loue plusieurs fois dans ses « écrits, et il avait coutume de dire que *ce serait « Riche qui le remplacerait*. Il était bien loin de « croire alors que ce jeune savant le suivrait « de si près dans la tombe. » Nous devons ajouter aux noms de Fabricius et de Vicq-d'Azir le nom d'un autre ami de Riche, qui fait trop d'honneur à sa mémoire pour que nous l'omettions, celui de l'illustre auteur du fragment que nous venons de citer. Cuvier, Riche et plusieurs autres savants, jeunes à l'époque où la révolution française était près d'éclore ou même commencée, prévoyant des orages, dont les effets sur la marche de l'esprit humain pouvaient être funestes, se réunirent pour former une société occupée exclusivement des sciences physiques et mathématiques, et ayant une existence indépendante des événements politiques. C'est à cette heureuse réunion que nous devons la société *philomatique*, dont Riche a été le premier secrétaire, et qui, continuant avec autant de zèle que d'assiduité ses travaux et ses publications au milieu des plus violents orages révolutionnaires et lorsque les compagnies savantes qui dépendaient du gouvernement étaient supprimées, a conservé dans toute sa pureté et sa force le *feu sacré*, qu'on aurait pu croire, à certaines époques, éteint pour jamais. Cependant, malgré la guérison presque miraculeuse d'une maladie grave que Riche avait essuyée à son arrivée à Paris, sa santé n'était pas complètement rétablie. Il souffrait toujours de la poitrine, et l'avis des hommes de l'art fut qu'un changement de climat lui devenait nécessaire, et que l'air de la mer, respiré dans un pays chaud, lui serait très-favorable. Une expédition maritime, ordon-

née pour aller à la recherche du célèbre et infortuné la Pérouse, lui fournit, avec l'occasion d'employer ce moyen curatif, celle de satisfaire sa passion pour l'exploration de la nature. Sur un appel fait aux naturalistes par le ministre de la marine, Riche se présenta : ses offres furent acceptées avec enthousiasme, et dès cet instant il se mit à méditer profondément le plan de ses opérations : « Ce plan (dit Cuvier) existe encore ; « il est extrêmement vaste, et il embrasse de la « manière la plus complète toutes les observations « que l'on pourrait faire dans un pareil voyage, « si l'on était secondé par les hommes et surtout « par le temps. Il prouve à la fois l'étendue de « l'esprit de son auteur et son peu d'expérience « sur les obstacles innombrables que l'on ren- « contre dans de semblables expéditions. Aussi « dit-il quelque part, dans ses journaux, qu'un « voyage autour du monde n'est qu'un essai « pour apprendre à voyager. » L'expédition, qui avait pour commandant en chef d'Entrecasteaux, était composée de deux frégates, la *Recherche* et l'*Espérance* : Riche devait monter ce dernier bâtiment. Il avait pour collègues naturalistes Ventenat, la Billardière, Deschamps et Blavier. On appareilla le 20 septembre 1791, à midi, et le 13 octobre suivant, on mouilla à Ste-Croix de Ténériffe. Riche, Blavier et la Billardière entreprirent le voyage du Pic ; mais les deux premiers restèrent suffoqués en route ; la Billardière arriva seul au sommet. Le 17 janvier 1792, l'escadre mouilla dans la rade du Cap. Riche, en faisant le trajet depuis Ste-Croix, avait rassemblé un grand nombre de faits nouveaux sur les poissons, les vers et leur anatomie. Parti du Cap le 16 février, il se trouva le 28 mars au milieu de la mer des Indes, entre les îles de St-Paul et Amsterdam, apercevant sur cette dernière des bouches à feu d'une grandeur considérable, situées dans les terrains les plus bas, qui lui parurent des volcans nouvellement ouverts : l'impossibilité d'aborder lui donna le regret de ne pouvoir pas vérifier ses conjectures. L'escadre, continuant sa route presque en ligne droite de l'ouest à l'est, arriva le 21 avril dans la baie des Tempêtes, terre de Van-Diemen, qu'on regardait alors comme formant la pointe méridionale de la Nouvelle-Hollande. Riche, pendant le séjour de plus d'un mois qu'il fit sur cette terre, alors presque inconnue, employa tous ses instants et toutes ses forces à remplir l'objet de sa mission : le sol, les eaux, les forêts, etc., rien n'échappait à son attention scrutatrice. Les habitants avaient fui à l'approche des Européens et abandonné des huttes auxquelles ils ne paraissaient pas tenir beaucoup ; Riche y aperçut des débris de repas, composés d'ossements humains fraîchement décharnés, et reconnu avec surprise et douleur « que l'homme n'en est pas meilleur pour être « plus près de l'état de nature. Cette pointe de « terre, dit Cuvier, qui ressemble beaucoup à

« celle qui termine l'Afrique par sa forme gé-
 « nérale et qui en diffère peu par sa latitude,
 « présenta encore à Riche des rapports frappants
 « avec le Cap, par sa lithologie, ses roches et
 « son sol, ayant les mêmes substances et des
 « dispositions semblables. Mais ce fut surtout la
 « mer qui lui fournit de nombreuses décou-
 « vertes : la pêche était abondante ; il y assistait
 « tous les jours, et il s'emparait de tout ce que la
 « ligne et la seine lui présentaient de nouveau
 « en poissons, en mollusques, en coquillages.
 « Non content de les recueillir, il les disséquait,
 « il en décrivait l'organisation, il faisait des ré-
 « flexions sur leurs rapports et sur leur physio-
 « logie, et cette portion de son journal contient
 « beaucoup de faits neufs et piquants.... Ce fut
 « dans ce détroit (celui qui sépare la baie des
 « Tempêtes de celle de l'*Aventure*) que Riche re-
 « connut une nouvelle cause de l'état lumineux
 « de la mer dans une espèce, non encore dé-
 « crite, de *Daphnia* très-phosphorescente. » L'es-
 cadre, après avoir quitté la baie des Tempêtes le 28 mai 1792, découvrit au mois de juin suivant la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, qui n'avait point encore été reconnue, mais sans pouvoir y aborder. Le 17 juillet suivant, elle relâcha au port Carteret, dans la Nouvelle-Irlande, à une latitude méridionale moindre que de cinq degrés ; aucun naturaliste français n'avait encore observé aussi près de l'équateur. « Riche « y décrivit beaucoup d'animaux et de coquilles, « objets d'autant plus précieux que nous n'avions « jusqu'ici, sur les espèces testacées de la zone « torride, que les figures peu nombreuses d'A-
 « danson et celles peu fidèles de Dargenville. » Le port Carteret fut abandonné le 24 juillet 1792, et l'on arriva le 6 septembre à Amboine. Riche éprouva dans la traversée des contrariétés très-nuisibles à ses observations, et qui tenaient à ce que les instructions et les ordres donnés avant le départ de l'escadre étaient mal observés : il écrivit au commandant une lettre très-détaillée, contenant des observations fort raisonnables sur le but qu'avait voulu atteindre le gouvernement en organisant l'expédition ; mais cette lettre fut mal accueillie. La relâche d'Amboine dura vingt-huit jours, qui furent employés par Riche avec le zèle, le dévouement pour la science qui l'ont constamment et exclusivement animé. On trouve dans ses mémoires quelques bonnes observations sur les révolutions commerciales qui peuvent résulter des établissements européens dans la Nouvelle-Hollande ; mais les discussions de ce genre occupaient dans son esprit un rang bien inférieur à celui des recherches scientifiques. Le sol d'Amboine, à trois degrés et demi environ de latitude méridionale, doit être bien pénible à parcourir pour les Européens, surtout aux approches de l'époque de l'année où les rayons du soleil y tombent presque perpendiculairement sur l'horizon. Ventenat fut attaqué d'une dys-

senterie qui, en deux jours, le mit sur le bord de la tombe : il ne périt pas; mais il fut condamné à l'inaction pendant tout le temps de la relâche. Riche, qui eut le bonheur de conserver l'usage de ses facultés, « fait une peinture vive « de toutes les difficultés dont les recherches « d'histoire naturelle sont hérissées dans ces climats brûlants, et il témoigne son ardente reconnaissance pour ceux des habitants d'Amboine qui leur en ont allégé quelques-unes par leurs secours et leurs conseils; en effet, les nombreuses observations dont il a enrichi son journal en cet endroit prouvent qu'il y a eu plus de facilité qu'ailleurs; elles roulent tous jours principalement sur les animaux marins. Il réservait, pour les décrire à loisir en mer ou en Europe, les plantes et les insectes qui pouvaient se conserver : il ne se doutait guère des empêchements que le sort lui réservait. Il donne l'anatomie complète du *calao* (*buceros*), « qui manquait aux naturalistes, et celle d'une nouvelle espèce de tortue, qu'il appelle *testudo Amboinensis*. » On quitta Amboine le 13 octobre 1792, avec le projet de reconnaître la partie sud-ouest et sud de la Nouvelle-Hollande, et les côtes qu'on soupçonnait joindre la terre découverte en 1672 par Nuyts à la terre de Van Diemen (1). Le 5 décembre, on était au cap Leuwin, extrémité occidentale de la terre de Nuyts. Quatre jours après, l'escadre, qui avait longé la côte, se trouva dans le danger le plus imminent de destruction complète : heureusement un pilotage aussi habile que courageux, dirigé par M. Le-grand, enseigne de vaisseau, conduisit l'*Espérance*, à travers des récifs, dans un mouillage commode et sûr, où la *Recherche* parvint aussi à s'introduire, et qui fut nommé le port de l'*Espérance*. « On resta pendant quelques jours dans cet endroit, où les naturalistes purent s'occuper avec succès de l'objet de leur mission. Riche y décrivit plusieurs animaux marins; il fit des observations anatomiques importantes sur les phoques et les cétacés; il vit, entre autres, que le cœur des premiers n'a point le trou de Botal ouvert, comme on s'obstine à le répéter depuis si longtemps. Ce fut pendant ce mouillage que son zèle pour les recherches pensa le faire périr dans les horreurs du désespoir; il était allé à terre, le 14 décembre, à dix heures du matin, avec quelques officiers de l'*Espérance*, et MM. la Billardièrre et Ventenat : on se dispersa en se donnant rendez-vous au canot pour le soleil couchant; l'heure du retour arrivée, Riche ne se trouva point : on l'attend deux heures dans l'inquiétude et dans l'effroi, et la nuit arrivant à grand pas, on est

« obligé de retourner aux vaisseaux, en le laissant seul sur cette terre inconnue, où il pouvait aisément devenir la proie des féroces habitants. On lui laissa sur la plage un bon feu, des provisions, des vêtements, son fusil et un mot d'écrit. On envoya le lendemain MM. Laignel et Lagrange à sa recherche : ils reviennent à deux heures sans succès. A quatre heures, douze hommes partent pour tenter un nouvel effort; mais déjà l'on désespérait du succès, parce qu'on avait trouvé sur la plage son mouchoir et un de ses pistolets, et qu'on jugeait, d'après cela, qu'il était devenu la proie des sauvages. Comme cette tentative devait être la dernière, on donna au canot des vivres pour deux jours, et le général fit tirer le canon et lancer des fusées pendant toute la nuit, afin de donner un moyen de ralliement au malheureux naturaliste. L'eau commençait à manquer; le trajet qu'on avait à faire était long; déjà les équipages murmuraient de ce retard. Le général, balançant entre l'idée d'abandonner ce malheureux et intéressant jeune homme, et le danger de compromettre le salut de l'escadre confiée à ses soins, se proposait d'appareiller si le canot revenait sans avoir rencontré Riche : il ne pouvait rien se reprocher, car il aurait été très-vraisemblable qu'il serait mort de faim pendant le temps qui s'était écoulé, quand même il n'aurait pas été rencontré par les naturels. Enfin, le 16, sur les trois heures, on vit arriver le canot, rapportant, contre toute espérance, ce martyr de l'histoire naturelle, à moitié mort de fatigue et de faim. On juge aisément de la joie de ses camarades, dont les instances auprès du général avaient principalement contribué à faire différer le départ. La Billardièrre surtout s'y était employé avec grande force : il avait représenté que Cook avait attendu plusieurs jours un simple matelot, et que cet exemple pouvait bien être suivi pour un homme aussi précieux par ses connaissances que devait le paraître Riche. » Le journal de ce martyr de l'histoire naturelle, transcrit littéralement dans la relation du voyage de d'Entrecasteaux, renferme les détails de son excursion : entre autres objets d'observations, il avait trouvé une vallée entièrement couverte de troncs d'arbres pétrifiés, dans lesquels on distinguait tout ce qui caractérise le bois : un Grec, suivant son expression, aurait cru voir dans cette forêt un effet du regard d'une des Gorgones. L'eau d'une fontaine, qu'un heureux hasard lui fit rencontrer, et quelques sommités de laitron furent, pendant deux jours, ses seuls moyens de subsistance. La nuit du 15 au 16 arrivant sans qu'il eût aperçu d'autres êtres animés que trois kangourous, il s'étendit par terre, avec la fièvre, la gorge brûlante, la poitrine oppressée et douloureuse; cependant l'excessive fatigue l'emporta sur la douleur, et il

(1) Si l'escadre, après avoir, jusqu'au 2 janvier suivant, longé les côtes sud de la Nouvelle-Hollande, n'eût pas été forcée de prendre le large et de faire route du nord au sud, elle aurait pu, en continuant sa route vers l'est et le sud-est, rencontrer le détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van Diemen, et qui ne fut découvert que six ans après (voy. FLINDERS).

s'endormit. Le 16, dès qu'il aperçut la mer, tout changea de face à ses yeux, « et il se mit à recommencer sa collection, autant que sa faiblesse le lui permit. A son arrivée, il ne pouvait plus parler, il ne ressentait plus la faim « qui l'avait tant tourmenté la veille; il versa des larmes de reconnaissance en apprenant « tous les soins qu'on s'était donnés pour le « retrouver et tout l'intérêt que son malheur « avait excité. » On appareilla le 17 décembre 1791, et le nom de cap *Riche* fut écrit sur la carte du voyage. Lorsque l'escadre eut longé pendant quelque temps la côte de la Nouvelle-Hollande, elle se trouva, par le défaut d'eau et le dérangement du gouvernail de l'*Espérance*, forcée de reprendre le large, en abandonnant une portion du circuit de la Nouvelle-Hollande, où elle aurait pu faire des découvertes (voy. la note ci-dessus). Elle revint à la baie des Tempêtes, terre de Van Diemen, d'où elle était partie au mois d'avril précédent, et où elle mouilla le 21 janvier 1793, fermant ainsi un circuit de route qui embrassait, avec la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, une foule d'îles voisines de l'équateur. De nouvelles observations météorologiques confirmèrent Riche dans l'idée (que d'autres phénomènes lui avaient donnée l'année précédente) de la ressemblance de la pointe de Van Diemen avec le Cap. On partit le 21 février de la baie de l'Aventure, et, se dirigeant au nord-est, on eut connaissance le 11 mars du cap nord de la Nouvelle-Hollande : les naturalistes eurent le chagrin de ne pouvoir aborder cette terre, qui leur promettait de si nombreuses découvertes ; le temps pressait : on espérait avoir aux îles des Amis quelques renseignements sur la Pérouse, et l'on s'y rendit. Cet espoir fut malheureusement trompé ; mais la relâche ne fut pas sans utilité pour les naturalistes et surtout pour les botanistes : ces derniers y trouvèrent des pieds d'arbres à pain, qui depuis sont arrivés sains et saufs en France par les soins de M. Lahaye. On mit à la voile pour quitter Tongatabou le 23 mars 1793 ; on relâcha à la Nouvelle-Calédonie. M. Huon, capitaine de la frégate l'*Espérance*, que Riche montait, mourut dans les premiers jours de mai. Après avoir quitté cette terre habitée par des anthropophages, l'escadre parcourut une foule d'îles situées à l'est de la Nouvelle-Guinée, faisant des relèvements précieux pour la géographie, mais s'abstenant des relâches qui intéressaient les naturalistes, ce qui causait à Riche un chagrin qu'il manifeste en plusieurs endroits de son journal. Son nom, dans ces mers, fut encore donné à une île située vers la pointe orientale de la Nouvelle-Guinée. Cependant le scorbut gagnait l'équipage : le général d'Entrecasteaux lui-même, qui en était attaqué, mourut à bord de la *Recherche* le 20 juillet 1793, la frégate se trouvant alors presque sous l'équateur. Le 14 août, l'escadre arriva à Waigiou ;

elle en partit le 17, et, après quelques jours de relâche à Bourro, elle arriva à l'île de Java, devant Sourabaya, le 18 octobre 1793. Ici se termine l'histoire scientifique de l'expédition et commence une série d'événements qui a fait perdre en grande partie les avantages qu'on devait en attendre. De fâcheuses divisions régnaient déjà dans l'escadre : les nouvelles désastreuses qu'on reçut de France changèrent les mésintelligences en fureurs de partis ; plusieurs autres circonstances, dont le détail serait ici déplacé, mirent l'exaspération au comble. Enfin l'on se trouvait dans un pays appartenant à la Hollande, avec qui la France était alors en guerre, et c'est sans doute cette dernière circonstance qui servit de motif ou de prétexte à la saisie des collections, journaux, cartes, etc., de l'expédition. Dans cette situation déplorable, dont la durée fut de plusieurs mois, Riche, à qui toute discussion, tous débats étrangers à ses études chéries étaient insupportables, accablé de douleur de la perte des objets d'histoire naturelle qu'il avait rassemblés et sentant ses forces s'éteindre graduellement sans aucun profit pour la science, sollicita et obtint avec beaucoup de peine son renvoi. Il quitta Java le 3 juillet 1794 et atterrit à l'île de France au commencement du mois d'août. Des amis, qu'il y trouva, le menèrent à la campagne, où les soins les plus empressés furent donnés à sa santé ; mais son rétablissement physique avait pour condition indispensable le calme de l'âme, et ce calme, il était impossible à Riche de le goûter depuis l'enlèvement de ses collections, qui lui avaient coûté, ainsi qu'à ses compagnons de voyage, de si longues et si cruelles fatigues. Ce souvenir déchirant le poursuivait, le tourmentait à tel point qu'il prit enfin la résolution de braver les risques d'un retour à l'île de Java pour recouvrer les richesses scientifiques dont la conservation lui tenait plus au cœur que celle de sa propre vie. En conséquence, il présenta à l'assemblée coloniale de l'île de France deux mémoires dans lesquels il demandait à être envoyé à Batavia sur un parlementaire. Sa demande fut agréée ; mais son dévouement n'eut d'autre résultat que celui d'aggraver ses maux ; il revint désespéré de n'avoir pu remplir l'objet de son voyage (1). Depuis son retour, il se trouva forcé de prolonger son séjour à l'île de France jusqu'à l'année 1797. Malgré son état de langueur, il se livrait à la continuation de ses travaux scientifiques, autant que sa faiblesse pouvait le lui permettre. Il résidait presque toujours à la campagne, entretenant une correspondance habituelle avec quelques amis, qui se trouvaient comme lui loin de la mère patrie, et particulièrement avec la Billardiére. Enfin il s'embarqua pour la France le 13 août

(1) Les collections d'histoire naturelle, transportées en Angleterre, ont postérieurement été renvoyées en France.

1797 : la traversée lui causa beaucoup de fatigue et d'inconvénients, et, quand il débarqua à Bordeaux, sa santé était tellement délabrée qu'il regarda comme une précaution indispensable celle d'aller avant tout prendre les eaux au Mont-d'Or : il y expira le 5 septembre 1797, à l'âge de 35 ans. Le gouvernement réclama les papiers relatifs à son voyage et à ses observations, qui furent remis par l'auteur de cet article au ministère de la marine et dont on a tiré un parti fort utile dans la relation du voyage de d'Entrecasteaux (*voy. ce nom*). Il est à regretter que Riche n'ait pu, ainsi que l'a fait son collègue la Billardière, mettre en ordre ses manuscrits, et publier sur les résultats de son voyage un ouvrage, qui aurait été très-sûrement accueilli avec un grand intérêt par les naturalistes philosophes. Les mêmes réflexions, les mêmes regrets sont applicables aux diverses branches des sciences naturelles qu'il a cultivées. Il n'avait pas encore fini ses études à Montpellier qu'il soutint, pour obtenir le baccalauréat, une thèse *De chemia vegetabilium*, dont les développements lui fournirent la matière d'un ouvrage français sur la *Chimie des végétaux*, qui fut alors très-remarqué et qui est encore recherché aujourd'hui (1), quoique cette théorie ait fait de grands progrès depuis la fin du siècle dernier. Environ quarante mémoires ou rapports ont été lus par lui à la société philomatique, dont trente au moins subsistent encore en manuscrit, indépendamment des rédactions et des lectures qu'il a faites en qualité de secrétaire : nous citerons, comme comprises dans cette dernière classe, les notices sur Lyonnet, Audirac et Howard. La société d'Edimbourg, dont il était membre, a aussi plusieurs de ses productions. « Les mémoires que « les sociétés auxquelles il était agrégé conservent encore dans leurs archives, portent l'empreinte d'un génie élevé, qui embrasse dans « toute leur généralité les questions qui l'occupent et qui en fait apercevoir toutes les faces. « C'est ainsi qu'il se montre, surtout dans ses « *Mémoires sur la classification des êtres naturels par leurs parties intérieures et sur un système « naturel des larves*; on y voit en même temps « l'observateur laborieux, qui n'était pas arrêté « dans son travail par sa mauvaise santé, et qui « savait consacrer aux objets, en apparence les « plus minutieux, tout le temps et toute l'attention dont ils étaient dignes; tels sont ses *Mémoires sur les animaux microscopiques et sur les « coquillages pétrifiés des environs de Paris*. On « aperçoit dans d'autres ouvrages le physicien « ingénieux, le métaphysicien profond, l'écrivain « vain élégant, » etc. (*Supplément aux Éloges de Cuvier*.) Ces dernières qualités se manifestent surtout dans les compositions dont nous possédons les manuscrits, et où l'on trouve,

avec les recherches scientifiques, plusieurs morceaux philosophiques et littéraires qui, en général, ne sont que des ébauches, mais où règnent la saine raison, le goût et une douce sensibilité. Cuvier, qui avait publié en 1798 un *Eloge de Riche*, dans la Notice des travaux de la société philomatique, l'a donné de nouveau dans le Recueil de ses éloges académiques, 1819, 2 vol. in-8°.

P—NY.

RICHE (..... LE), jurisconsulte et littérateur, était né vers 1730, probablement à Paris, d'une famille de finance (1). On peut conjecturer qu'il avait fait d'excellentes études, et qu'il rechercha de bonne heure la société des gens de lettres et des artistes. Nommé, vers 1760, directeur des domaines en Franche-Comté, le Riche fit une étude approfondie de l'histoire de cette province. Dans le procès qu'eut à soutenir madame de Wateville, abbesse de Château-Châlons, pour le maintien de sa juridiction, il s'établit son avocat et publia un *Mémoire* plein de recherches savantes, dont il a paru deux éditions. Il prit, en 1766, la défense de Fantet, libraire à Besançon, accusé d'avoir vendu des livres philosophiques, et adressa son *Mémoire* pour ce client à Voltaire, qui l'en remercia par une lettre très-flatteuse (5 septembre 1766; elle est imprimée dans sa *Correspondance*). Ce mémoire, devenu très-rare, contient des anecdotes piquantes sur le commerce des livres en Franche-Comté. Fantet, renvoyé pour cause de suspicion légitime de ses juges devant le parlement de Dijon et ensuite à Douai, fut enfin acquitté; mais les pertes qu'il avait éprouvées l'obligèrent bientôt à suspendre ses paiements. Voltaire, que le Riche alla visiter à Ferney en 1767, le félicita cependant de ce succès et continua de lui donner depuis des témoignages fréquents de sa bienveillance. Le 16 janvier 1768, il le remercia de sa belle consultation sur le vingtième. « Aucun avocat, lui dit-il, n'aurait mieux expliqué l'affaire. » Le Riche passa, en 1770, à la direction d'Amiens et ensuite à celle de Soissons, qu'il conservait encore en 1790. Il est probable qu'il ne tarda pas d'éprouver une destitution; il est mort inconnu peu de temps après. C'était un homme aimable, spirituel et obligeant. On le croit l'auteur de plusieurs écrits sur les finances; mais il n'a mis son nom à aucune de ses productions. L'ouvrage qui suffit pour lui mériter une place dans la *Biographie*, est le *Mémoire et consultation pour servir à l'histoire de l'abbaye de Château-Châlons*, Lons-le-Saunier, 1765, in-fol.; Besançon, 1766, in-8°. La seconde édition est augmentée. L'auteur attribue la fondation de cette célèbre abbaye à Norbert, patrice de Bourgogne, dans le 7^e siècle. D'après

(2) Selon le P. Dunand (*voy. ce nom*), le Riche serait né à Baume-les-Dames; mais il nous apprend lui-même, dans la préface de la 2^e édition de son *Mémoire sur Château-Châlons*, qu'il est un étranger peu connu dans la province. Peut-être était-il de la même famille que le financier la *Pouplinière*, dont le nom était le *Riche* (*voy. POUPLINIÈRE*).

(1) Avignon, 1786, in-8°, avec le texte latin de la thèse.

une tradition fort ancienne, l'église en fut bénite par St-Léger, évêque d'Autun, assisté de treize prélats. On trouve à la suite de la dissertation un grand nombre de pièces et de documents historiques jusqu'alors inédits, avec un *Glossaire* des mots de la basse latinité employés dans les actes, et leur explication. L'ouvrage est terminé par une liste chronologique des abbesses de Château-Châlons, plus complète et plus exacte que celle qu'a donnée Dunod dans le tome 1^{er} de l'*Histoire du comté de Bourgogne*. W—s.

RICHEBOURG. Voyez BOURDOT.

RICHELET (PIERRE [4]), célèbre grammairien, naquit en 1631 à Cheminon, dans le diocèse de Châlons-sur-Marne. Il était le petit-neveu de Nicolas Richelet, avocat au parlement de Paris, dont on a des commentaires sur les odes, les hymnes et les sonnets de Ronsard. Après avoir régenté quelque temps les basses classes au collège de Vitry-le-François, il se chargea de l'éducation du fils du président de Courtivron et profita de ses loisirs pour cultiver l'amitié des savants et des littérateurs qui alors faisaient l'ornement de Dijon. Il se rendit ensuite à Paris, se fit recevoir avocat et fréquenta le barreau, comme on en a la preuve par un sonnet de Pierre de Pelletier, qui l'invite à renoncer à la jurisprudence pour se livrer tout entier au culte des muses. Richelet ne tarda pas à suivre ce conseil. Il avait su mériter la bienveillance de Perrot d'Ablancourt et de Patru (*voy. ces noms*), et, en 1665, il fut admis dans l'académie des beaux-esprits qui se réunissaient le premier jour de chaque mois chez l'abbé d'Aubignac pour se communiquer leurs productions. Richelet y lut plusieurs discours qui donnèrent une opinion avantageuse de ses talents et lui firent des protecteurs. L'un d'eux, Tallemant des Réaux, proposa Richelet à Perigny, précepteur du Dauphin, pour le seconder dans les soins qu'il donnait à son royal élève ; mais Perigny, quoique disposé favorablement, lui préféra Doujat (*voy. ce nom*). Richelet, se trouvant sans état et sans fortune, se vit donc obligé de chercher des ressources dans l'enseignement de la langue française, dont il avait fait une étude particulière, et dans la rédaction de quelques ouvrages qui, presque tous, obtinrent du succès. Il avait plus de soixante ans quand il se maria ; mais craignant le ridicule qui s'attache aux vieillards amoureux, il tint cette union si secrète qu'elle ne fut connue que de ses amis les plus intimes (*voy. les Mémoires de littérature d'Artigny, t. 6, p. 84*). Il ne survécut guère à ce mariage et mourut à Paris le 23 novembre 1698. Indépendamment de quelques pièces de vers, insérées dans les recueils du temps ou dans son *Dictionnaire*, et dont l'abbé Joly parle d'une manière très-détaillée (*voy. la Vie de Richelet* dans

les *Eloges de quelques auteurs*, p. 150-231), il a eu part à la traduction de l'*Histoire de l'Afrique* de Marmol (*voy. ce nom*), et de l'*Histoire de la Laponie*, par Scheffer (*voy. LUBIN, Aug.*), et a traduit l'*Histoire de la Floride* (*voy. GARCIA LASO*). Enfin, on a de Richelet : 1^o *Dictionnaire de rimes*, dans un *nouvel ordre*, Paris, 1667, in-12 ; *ibid.*, 1692. Ce sont de nouvelles éditions corrigées et augmentées du *Dictionnaire* de Frémont d'Ablancourt (*voy. ce nom*), publié vers 1660. Cet ouvrage, dont le caprice du public a dépouillé le véritable auteur pour le donner à Richelet, qui n'en est réellement que l'éditeur, a été réimprimé un grand nombre de fois avec de nouvelles corrections et additions. L'édition la plus récente est celle de 1799, in-8^o, revue par Wailly. Philippon de la Madelaine en a donné un *Abrégé*, qui forme le tome 13 de la *Petite encyclopédie poétique* (*voy. PHILIPPON*). Au surplus le *Dictionnaire* de Frémont ou de Richelet n'est pas le premier de ce genre (*voy. LE FEVRE, TABOUROT, PAUL BOYER (1)*). 2^o *La Versification française, ou l'Art de bien faire et tourner les vers*, Paris, 1671, in-12. L'auteur n'a jamais fait pourtant que des vers médiocres. 3^o *Dictionnaire françois*, contenant l'explication des mots, plusieurs remarques sur la langue française, ses expressions propres, figurées et burlesques, etc., Genève, Widerhold, 1680, 2 vol. in-4^o (2). Cette édition, dit l'abbé Goujet, est la plus curieuse, si l'on doit appeler ainsi celle qui est la plus remplie d'obscénités et de traits satiriques (3), et par conséquent celle que les honnêtes gens réprouvent davantage. L'imprimeur Widerhold en ayant fait conduire quinze cents exemplaires à Villejuif, eut l'imprudence d'en parler à Simon Bénard, libraire à Paris, rue St-Jacques. Celui-ci s'empressa d'en prévenir le syndic de la communauté, qui fit saisir et brûler tous ces exemplaires. Le chagrin qu'éprouva Widerhold de cette perte fut si grand qu'il mourut trois jours après. Le lendemain de sa mort, Bénard fut poignardé (4) en sortant de l'église St-Benoît, sa paroisse, par un inconnu, qui s'échappa dans la foule. Richelet retrancha de son ouvrage la plus grande partie des articles répréhensibles et en donna une seconde édition, Lyon, 1681, in-4^o. Indépendamment de plusieurs

(1) On trouvera des détails intéressants sur les *Dictionnaires des rimes* dans la *Vie de Richelet*, par Joly.

(2) Le second tome porte la date de 1679, et le tout se compose de 1,148 pages. Cette édition fut imprimée au château de Duillet, en Suisse, où il existait alors un établissement typographique, fondé par une société. Elle est de plus en plus recherchée, et un bel exemplaire s'est payé deux cent dix-huit francs, en 1847, à la vente Libri. D'après le Longueruana, le véritable auteur du *Dictionnaire* en question serait Patru.

(3) Richelet fait paraître surtout beaucoup d'animosité contre les Dauphinois. On prétend qu'il leur en voulait parce que, dans un voyage qu'il fit à Grenoble en 1678, s'étant moqué des beaux esprits qui s'assemblaient chez le président de Boissieu, ceux-ci lui répondirent par des coups de bâton. Cette anecdote, tout à fait invraisemblable, est plus propre à figurer dans un *Ana* que dans un *Dictionnaire historique*.

(4) L'assassinat de Bénard, rapporté par Joly, sur le témoignage de Papillon, qui disait tenir le fait de témoins oculaires, n'en est pas moins très-douteux.

(1) Richelet n'a jamais pris d'autre nom que celui de Pierre à la tête de son ouvrage ; mais on voit, par son acte de mariage, qu'il se nommait *César-Pierre*. (D'Artigny, t. 6, p. 81.)

contrefaçons ou réimpressions faites à l'étranger, l'ouvrage eut un tel débit que l'auteur en donna lui-même une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre de traits satiriques, Genève, Ritter, 1693, 2 vol. in-4°. Après sa mort, le P. Fabre de l'Oratoire publia le *Dictionnaire de Richelet*, Amsterdam (Lyon), 1709, in-fol. Cette édition, augmentée des mots latins et de plusieurs articles, a servi de base à toutes celles qui ont suivi jusqu'en 1728. Cette année, Pierre Aubert, avocat à Lyon, en donna une nouvelle édition, en 3 volumes in-folio, précédée de la *Bibliothèque des auteurs* dont il est parlé dans le *Dictionnaire*, par Laur.-Jos. Leclerc (voy. ce nom). Cette biographie, qui contient quelques détails curieux, ne se retrouve pas dans les éditions suivantes, parmi lesquelles on distingue celle de Lyon, 1759 ou 1763, 3 vol. in-fol. Elle est due à l'abbé Goujet, qui fit paraître en même temps l'*Abrégé* de ce dictionnaire, in-8°. Le grand dictionnaire de Richelet est moins recherché maintenant que l'abrégé, dont il a paru plusieurs éditions à Lyon, en 2 volumes in-8°, refondues par Wailly. 4° *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs françois*, avec des notes, Lyon, 1687, in-12, souvent réimprimé; l'édition de Paris, 1705, 2 vol. in-12, est augmentée de *particularités* sur la vie des épistolaires françois; mais elles ne sont pas toujours exactes. Celle qu'a publiée Bruzen la Martinière, Amsterdam, 1737, 2 vol. in-12, contient des *Observations* de l'éditeur sur l'art d'écrire les lettres. 5° *Les Commencements de la langue françoise, ou Grammaire tirée de l'usage et des bons auteurs*, Paris, 1694, in-12; 6° la *Connaissance des genres françois, tirée de l'usage*, ibid., 1694, in-12. Dans le *Catalogue* de la bibliothèque de Paris, on attribue à Richelet l'*Apothéose du Dictionnaire de l'Académie françoise, et son expulsion de la région céleste*, la Haye, 1696, in-12; d'autres donnent cette critique à Furetière; mais, dit M. Barbier, aucun d'eux ne m'a paru apporter des preuves positives à l'appui de son opinion (voy. le *Dictionnaire des anonymes*, 2° édition, n° 1131). Sur le témoignage de la Martinière, on a, pendant plus de quarante ans, attribué à Richelet la traduction du célèbre épisode de l'*Ane d'or* d'Apulée; les *Amours de Cupidon et de Psyché*; et la traduction de l'*Epigrammatum delectus* (voy. NICOLE); mais on a fini par reconnaître l'erreur de la Martinière, qui prétendait que Brugière était un pseudonyme de Richelet (voy. BRUGIÈRE). On assure que notre auteur avait composé plusieurs autres ouvrages: un *Commentaire sur les Satires* de Boileau et un *Dictionnaire burlesque*, que son confesseur l'obligea de brûler, dont bien prit, dit Goujet, à nos oreilles et à notre imagination; mais le projet de Richelet a reçu son exécution quelques années plus tard (voy. LEROUX). Le portrait de ce grammairien, gravé plusieurs fois, fait partie du *Recueil* de Desrochers. Il faut consulter pour plus

de détails les auteurs déjà cités, en corrigeant, au moyen des *Mémoires* de d'Artigny, les erreurs et les omissions de l'abbé Joly. W—s.

RICHELET (CHARLES-JOSEPH), libraire et littérateur françois, naquit au Mans en 1804 et débuta, jeune encore, par quelques écrits qui attestèrent ses connaissances dans la littérature du moyen âge. S'étant lié avec M. de Caumont, il devint secrétaire général de l'institut des provinces et se prit d'enthousiasme pour les congrès scientifiques. Il renonça au commerce de la librairie, assista au congrès d'Angers en 1843, à celui de Nîmes en 1844 et fit un voyage en Italie. Après la révolution de février, il écrivit plusieurs brochures afin de combattre les exagérations du parti avancé. Il s'était retiré à Luc-sur-Mer (Calvados) et une mort prématurée vint l'y frapper le 1^{er} septembre 1850. Nous laisserons de côté l'*Asmodée cenomane*, journal qu'il entreprit à dix-huit ans et dont la vie fut courte; nous ne parlerons ni d'un vaudeville écrit en 1819, ni d'un *Guide dans la ville du Mans* (1830), ni de quelques notices biographiques; mais, après avoir signalé une production plus importante (*Voyage pittoresque dans le département de la Sarthe*, le Mans, 1829, dont il rédigea le texte), nous mentionnerons des excursions dans la littérature du moyen âge: *Fragment de l'explication allégorique du Cantique des cantiques, par un poète du 13^e siècle*, 1826; — *Do Baro mors et vis, conte du 12^e siècle*, 1832; — *Li Molinier de Nemor, conte du 11^e siècle*, 1832; — *Li Neps del pastur, conte du 12^e siècle*, 1833. Ces opuscules sont annoncés comme n'étant tirés qu'à vingt-neuf exemplaires. Ce sont d'ailleurs de simples pastiches, et l'auteur de ces innocentes supercheries littéraires en promettait d'autres qui sont demeurées inédites. Il s'est caché sous l'anagramme assez compliqué de *Jers Hopesech Tarlilech*; mais on lui a reproché avec raison d'avoir affecté un style baroque, systématiquement barbare et presque inintelligible (voir un article de M. Raynouard, *Journal des savants*, janvier 1833). Nous croyons qu'il faut ranger également dans la classe des suppositions la *Bataille du Pont-Vallain et prise de Vaaz, extrait du Roman de messire Bertrand du Glaicquin, chronique du 14^e siècle*, le Mans, 1830, opuscule tiré à quinze exemplaires. Richelet se plut à faire réimprimer à vingt-sept exemplaires un petit poème qui existe à la bibliothèque de la ville du Mans et qui, à ce qu'il paraît, n'existe que là: *OEuvre excellente et à chacun desirant soy de peste preserver très-utile*, par G. Bunel. Ce livre avait été imprimé en 1513, et il se trouva des critiques qui crurent qu'il s'agissait encore d'une production apocryphe; mais cette fois on avait tort, et le bibliophile manceau s'était contenté du rôle d'éditeur. Z.

RICHELIEU (ARMAND-JEAN DU PLESSIS, cardinal, duc DE), fils de François du Plessis, seigneur de Richelieu (voy. PLESSIS), et de Susanne de la

Porte, naquit à Paris (1), le 5 septembre 1585. A cinq ans il perdit son père, qui laissa trois garçons, dont il était le dernier, et deux filles. L'aîné des fils fut tué en duel au milieu de sa carrière; le second devint ecclésiastique (*voy.* l'article suivant). Une des filles épousa René de Wignerod, seigneur de Pont-Courlay, et l'autre Urbain de Maillé, marquis de Brezé, qui fut maréchal de France. Le prieur de St-Florent, en Poitou, dirigea les premières études d'Armand, qui entra bientôt au collège de Navarre, et enfin à celui de Lisieux. Destiné à la profession des armes, il passa à l'académie sous le nom de marquis du Chillou; mais la destinée de son frère Alphonse changea subitement. Déjà évêque de Luçon, il préféra la solitude aux dignités de l'Eglise et se fit chartreux. On représenta au jeune Armand qu'un siège qui avait appartenu aussi à son grand oncle, devait rester dans la famille. Le marquis du Chillou répondit à une vocation manifeste aux yeux de ses parents, et quitta l'épée pour étudier la théologie avec une ardeur extraordinaire. A vingt ans il était docteur, après avoir soutenu ses thèses en rochet et en canail, comme évêque nommé. Sa jeunesse pouvant retarder les bulles, il courut à Rome et prononça devant le saint-père une harangue latine qui ne permit plus de le trouver trop jeune. On a prétendu (2) qu'il en avait imposé sur l'âge et avait ensuite demandé au pape l'absolution du mensonge; mais il est à croire que les annonces d'une rare capacité et les instances du roi suffirent. Il fut sacré à Rome, en 1607, dans sa vingt-deuxième année. Quoiqu'on ne pût encore beaucoup attendre des travaux d'un pasteur peu exercé, on le vit occupé de la conversion des hérétiques, de l'instruction du clergé, de la réforme des abus. Ses prédications édifièrent son diocèse et la cour. Il parut entièrement livré aux fonctions ecclésiastiques, jusqu'à l'assemblée des états généraux de 1614, où il siégea comme député du clergé du Poitou. Son éloquence était reconnue, puisqu'à la clôture des états, il fut chargé de haranguer le roi. Interprète des doléances du clergé à propos de l'acceptation des actes du concile de Trente et de la restitution de certains biens de l'église en Béarn, l'évêque de Luçon leur donna une extension à laquelle il se sentait sans doute personnellement intéressé. Il se plaignit de ce que les ecclésiastiques étaient trop rarement appelés aux conseils du souverain, comme si, disait-il, l'honneur de servir Dieu les rendait incapables de servir leur roi, sa plus vive image (3). Il finit par l'éloge de la prudence

du roi, déposant, après sa majorité, la conduite de l'Etat entre les mains de la reine, sa mère. Il supplia le jeune monarque de persévérer dans une conduite aussi sage et d'ajouter au titre auguste de *mère du roi* le nom de *mère du royaume*. C'était s'ouvrir hardiment le chemin de la fortune, que de célébrer avec tant d'appareil, la nullité du roi et l'ambition de sa mère. L'emploi d'aumônier de la reine régnante fut sa récompense. On parvenait, dans ce temps-là, en s'attachant au maréchal d'Ancre et à sa femme, qui gouvernaient la reine et l'Etat, avec plus d'insolence que d'adresse. La hauteur du prélat s'était si bien déguisée sous les formes du courtisan, que le favori s'y trompa. Il lui confia (1616) la charge de secrétaire d'Etat de la guerre et des affaires étrangères. Un diocèse n'était pas compatible avec deux ministères; et Concini s'était cru libre d'accorder le siège de Luçon à l'une de ses créatures; mais Richelieu, précautionné contre l'instabilité des charges, refusait de donner sa démission de l'évêché. Il irrita son protecteur dont, il est vrai, la faveur chancelait. Menacé de sa vengeance, il essaya, pour la première fois, un moyen dont, par la suite, il usa souvent: il offrit d'abandonner les affaires; ce que la reine refusa. Après la catastrophe du maréchal d'Ancre, le royaume, délivré des favoris de la reine, échut aux favoris du roi. Luynes pressait Richelieu de ne pas quitter le conseil, où il n'avait siégé que cinq mois. Suivre la reine exilée à Blois, convenait d'avantage à l'ambition prévoyante du prélat. Il sut persuader qu'il serait plus utile à Blois qu'à la cour et se fit même ordonner de partir. Ses intérêts n'étaient nullement compromis en s'associant honorablement aux disgrâces de la reine. Le roi lui savait gré de modérer les emportements de sa mère et de prévenir ses écarts. Le rôle était difficile, par l'exigence réciproque des deux partis, dont il fallait ménager les intérêts. Aussi des doutes s'élevèrent bientôt sur la réalité des bons offices que l'évêque de Luçon prétendait rendre au roi, qui le renvoya dans son diocèse. Il y composa de savantes controverses, destinées à l'instruction des réformés. Mais on doutait toujours que la théologie fût l'unique objet de ses méditations; et l'on imagina qu'il était trop près de Blois. On le relégua dans les Etats du pape, à Avignon, où il reprit la plume et écrivit le livre de la *Perfection du chrétien*. Pour mettre sa nouvelle retraite à l'abri des soupçons, il permit à peine que son frère et son beau-frère y pénétrassent. Deux années se passèrent en protestations de ne jamais quitter Avignon sans le consentement de Luynes et l'espérance de le servir. La reine, séparée de Richelieu, avait rompu toute mesure et s'était fait enlever du château de Blois par le duc d'Epemon, armé contre le roi. Luynes s'inquiétait d'une guerre dont sa faveur était le motif. Le père Joseph le fit souvenir que l'homme dont

(1) Ou, plus probablement, au château de Richelieu, en Poitou. On y montrait encore, il y a peu d'années, la chambre où il avait vu le jour. (*Voy.* Dreux du Radier, *Bibliothèque historique du Poitou*, t. 3, p. 356.)

(2) *Mémoires* de Monglat.

(3) « On dirait, remarque avec raison M. de Rémusat, qu'il écrit la préface de son histoire. » *Voy. Richelieu et les destinées de la nation française; dans Critiques et études littéraires*, par M. Ch. de Rémusat, t. 1^{er}, p. 426. A. F.—I.—T.

l'influence apaiserait facilement la reine mère était à Avignon. L'évêque de Luçon était repoussé du conseil de la reine par le duc d'Épernon et les intrigants qui entouraient la princesse. Leur surprise fut extrême, quand Richelieu leur déclara renoncer à entrer au conseil, parce que la reine devait se confier absolument aux fidèles serviteurs qui l'avaient tirée de captivité. Elle voulut le nommer chancelier ; il la supplia de n'y pas songer. Sa politique fut d'attendre patiemment que la division eût éclaté parmi ses adversaires ; et, se joignant adroitement au duc d'Épernon, il ménagea un accommodement entre le roi et la reine mère. Cette paix fut peu solide, à cause de la force des intérêts déclarés contre Luynes, récemment gratifié d'un duché, et qu'on prévoyait aspirer à de plus grands honneurs. Fidèle au système de ménager à la fois le roi, le favori, et d'appartenir à la reine, l'évêque de Luçon ne cessait d'agir pour la paix ; il s'expliqua si hautement que l'armée de Marie de Médicis ayant été défaite au Pont de Cé, on l'accusa d'avoir, à dessein, laissé manquer les troupes de munitions. La reine, satisfaite d'un nouveau traité, revint à la cour ; et Richelieu put prétendre ouvertement aux bonnes grâces du duc de Luynes, en mariant sa nièce de Pont-Courlay au marquis de Combalet, neveu du favori. Cette alliance, enrichie des libéralités du roi et de la reine, n'empêcha pas le duc de traverser secrètement les démarches de la reine, qui avait résolu de faire l'évêque de Luçon cardinal. Il le devint en 1622, après que la mort eut arrêté le connétable de Luynes au milieu des plus rapides succès qu'un favori pût obtenir. Le nouveau cardinal ayant reçu, en grand appareil, la barrette de la main du roi, et s'étant acquitté des remerciements d'usage, alla déposer ce nouvel honneur aux pieds de Marie de Médicis. « Cette « pourpre, dit-il, dont je suis redevable à Votre « Majesté, me fera toujours souvenir du vœu « solennel que j'ai fait de répandre mon sang « pour votre service. » Nous verrons bientôt combien il s'en fallut que ce vœu ne fût accompli fidèlement. La mort du connétable de Luynes releva le crédit de la reine. Elle était admise au conseil ; avantage qui la touchait peu, tant qu'il serait refusé au cardinal de Richelieu. Le roi s'expliqua nettement sur ce point dans une occasion qui semblait favorable : « Je le connais « mieux que vous, Madame ; c'est un homme « d'une ambition démesurée. » Enfin la persévérance surmonta les obstacles sans vaincre les répugnances : Richelieu entra au conseil, à la condition expresse qu'il se bornerait à opiner sans donner des audiences. Au comble de ses vœux, il s'excusait sur sa faible santé et n'accepta que sur l'ordre positif du roi. Bientôt il sentit ses forces et ne trouva plus d'inconvénient à résigner l'évêché de Luçon. On s'attendait à le voir prendre modestement place au con-

seil : il y entra comme un maître qui ne reconnaît point de collègues ni d'égaux. Tout céda au poids de cette volonté forte, sous laquelle le roi et la France ploierent durant dix-huit années. Le surintendant la Vieuville lui portait ombrage ; il le força de se démettre ; et, pour prix du sacrifice, l'enferma au château d'Amboise, oubliant d'anciennes obligations et ne gardant mémoire que de l'opposition récente apportée par le surintendant à son élévation. Il débuta dans le ministère en conduisant, avec autant de sagesse que de fermeté, une affaire restée indécise depuis le règne de Henri IV (1). Le pays de la Valteline, presque nul par son étendue, avait occasionné une guerre entre la France et l'Espagne. Les prétentions du pape Urbain VIII compliquaient le différend ; et ses troupes s'étaient saisies des places fortes. Le cardinal signifia à l'ambassadeur : « Le roi a changé de conseil et « le ministère de maxime ; on enverra une armée dans la Valteline qui rendra le pape moins « incertain et les Espagnols plus traitables. » Aussitôt le marquis de Cœuvres fut envoyé en Suisse, non pour négocier, mais afin de lever 6,000 Suisses et de les conduire en Italie. Le nonce en appelait à la conscience du cardinal, qui, selon lui, compromettait les intérêts de la religion en remplaçant la Valteline, pays catholique, sous la domination protestante des Grisons. Si le cardinal était inaccessible aux scrupules de cette nature, le roi et la reine ne partageaient pas sa tranquillité. Bien qu'il se crût assez bon théologien pour décider le cas, une assemblée d'évêques et de notables fut convoquée et sanctionna les motifs de la guerre. Après plusieurs événements militaires, la paix se conclut (1626) par les soins du P. Joseph ; non sans plainte des négociateurs contre la duplicité du cardinal. La guerre d'Italie avait obligé de traiter avec les huguenots, afin d'éviter trop d'embarras à la fois (2). Des ménagements, que le cardinal s'imposait à regret, attirèrent le blâme des catholiques zélés. Dans plusieurs libelles remplis d'injures, on l'appelait le *pontife des calvanistes*, le *cardinal de la Rochelle*, le *patriarche des athées*. L'attention fut bientôt détournée par les orages violents qui troublèrent la cour : Gaston, frère du roi, excité par son gouverneur, le maréchal d'Ornano, faisait valoir, avec hauteur, d'ambitieuses prétentions et ralliait les ennemis du ministre. Aussitôt que cette cabale se montra, on en résolut la ruine. Le grand prieur de Vendôme,

(1) Des deux parties de l'œuvre de Richelieu, la partie extérieure est de beaucoup au-dessus de l'autre, et en défendant la liberté de tous, c'est-à-dire l'équilibre de l'Europe, il méritait, au point de vue de la civilisation moderne, tous les éloges qu'il a reçus.
A. F.—L.—T.

(2) C'est à cette affaire qu'il faut aussi rattacher le mariage de Charles I^{er} et de Henriette de France, sœur de Louis XIII (1625), conclu malgré l'Espagne et en dépit du pape, [pour entraîner l'Angleterre dans la *faction française* ; Richelieu paye aussi quelques subsides aux princes du Nord et leur offre, comme gage de sa foi, son alliance avec les Stuarts protestants. Vcy. Guizot, *Un mariage royal*.
A. F.—L.—T.

son frère le duc et le maréchal d'Ornano furent emprisonnés. Une maladie, et non le poison, abrégé les jours du dernier, qui était vraisemblablement destiné à périr sur l'échafaud, le parlement ayant ordre d'instruire son procès, toute affaire cessante. Le comte de Chalais, maître de la garde robe du roi (*voy. TALLEYRAND*), encouragé par Gaston qui devait bientôt le désavouer, méditait l'assassinat du cardinal. Une chambre de justice, non moins irrégulière par ses formes de procédure que par son institution subite, prononça la mort de Chalais. Visité dans la prison par le cardinal, on supposa que sa grâce lui avait été promise à condition de porter contre *Monsieur* d'atroces accusations. Ce prince publia qu'on le rendait victime d'une trame odieuse; et le roi alarmé craignit d'être chassé du trône par son frère. Il crut aussi qu'Anne d'Autriche promettait sa main à Gaston, par inclination et pour conserver les honneurs de reine (*voy. ANNE D'AUTRICHE*). Ces cruels soupçons n'eurent-ils d'autre fondement que les noirs artifices du cardinal? la voix de ses ennemis l'accuse. L'histoire n'ose le déclarer coupable, retenue comme elle l'est par l'évidence des complots qui entouraient le souverain de dangers trop réels, et qui appelaient une juste défiance. Louis XIII, blessé dans ses plus chères affections, prit l'habitude de voir en son ministre une sauvegarde contre les périls domestiques dont il était assiégé (1). Dès que Richelieu fut certain d'être nécessaire, il s'étudia à paraître moins jaloux du pouvoir. Lors du complot de Chalais, il avait écrit à la reine mère qu'il se retirait, sa vie étant trop souvent menacée. Une garde fut attachée à sa personne : formée d'abord de 50 arquebusiers à cheval; bientôt composée de 2 compagnies de cavalerie et de 200 mousquetaires à pied, cette troupe servit par quartier comme la maison du roi. 60 gardes à cheval étaient chaque jour de service. Quelques mois après, nouvelles instances du cardinal pour obtenir sa retraite. C'est alors que le roi lui écrivit de sa main la lettre la plus encourageante que jamais ministre ait reçue : « N'appréhendez pas les calomnies, écrivait le « monarque; l'on ne s'en saurait garantir en ma

(1) En même temps qu'il contient la noblesse à la cour, Richelieu la désarme dans les provinces et décrète la démolition de toutes les fortifications des villes et châteaux inutiles à la défense des frontières, ce que les paysans firent avec un acharnement et une joie indicibles, « chacun courant à sa haine », dit Henri Martin. Le ministre cependant sentait la nécessité de justifier son implacable victoire et de l'appuyer sur l'assentiment national. Il réunit une assemblée de notables (à l'imitation de Henri IV), la compose de magistrats, d'ecclésiastiques, de gens de petite noblesse, ennemis de la grande, et de marchands. Il déroule devant elle ses plans organisateurs, lui fait passer en revue toutes les parties de l'administration, finances, police, guerre, justice, commerce, etc., et, dans le langage nouveau qu'il prête au roi, conjure les députés « que, sans crainte ni désir de déplaire ou de « complaire à personne, ils donnent en toute franchise et sincérité « les conseils qu'ils jugeront, en leurs consciences, les plus salutaires et convenables au bien de la chose publique » (*Lettres de convocation*). Le concours enthousiaste des notables seconda les desseins de réforme administrative de Richelieu et donna à la France une marine.

A. F.—L.—T.

« cour. Je connais bien les esprits; je vous ai « toujours averti de ceux qui vous portaient en- « vie; et je ne connaîtrai jamais qu'aucun ait « quelque pensée contre vous, que je ne vous le « die. » La lettre était terminée par des protestations d'un rare attachement. « Assurez-vous « que je ne vous abandonnerai jamais. La reine, « ma mère, vous en promet autant.... Assurez- « vous que je ne changerai jamais, et que qui- « conque vous attaquera, vous m'aurez pour « second. » Richelieu se voyait d'autant plus fort, que *Monsieur* s'était réconcilié avec lui, en signant un humble aveu de ses fautes et la promesse d'être soumis aux volontés du roi. La première preuve d'obéissance fut son mariage avec mademoiselle de Montpensier. Il aurait préféré une princesse étrangère, qui lui eût donné des appuis. Le cardinal augmenta peu son apanage et lui attribua des sommes à toucher annuellement sur le trésor. Les notables ayant pourvu aux nécessités des finances, Richelieu se crut en mesure d'accomplir ses desseins contre les protestants. Il assure, dans un de ses écrits théologiques, que l'abaissement de la Rochelle avait été un des rêves de sa jeunesse quand il résidait à Luçon. Appelé à tenter ce qui lui avait longtemps semblé une vaine chimère, il s'y porta avec plus d'ardeur. Avant tout, il se ménagea le secours de vaisseaux espagnols et hollandais. Les Anglais, qui se prétendaient garants des traités conclus avec les réformés, avaient attaqué l'île de Ré, et ils firent briller la capacité du cardinal sous une forme nouvelle. Son esprit vif et pénétrant lui tint lieu de l'expérience militaire. Entre les opinions diverses des généraux, la meilleure le frappait toujours. Ainsi, d'après l'avis de Thoiras, il ordonna un débarquement sans se borner à faire passer successivement des secours dans la place. Il s'était réservé la direction des opérations; et, du fond de son cabinet, il fit mouvoir avec une célérité merveilleuse, les troupes et les vaisseaux qui sauvèrent l'île de Ré. Son zèle ne se ralentit pas un instant; il sacrifia ses deniers et ses pierreries, moins peut-être, disait-on alors, par nécessité que par ostentation. La délivrance de l'île de Ré porta l'alarme dans la Rochelle. Le cardinal avait résolu de la prendre par famine, quoiqu'il ne fût pas possible de bloquer la ville du côté de la mer. Les Rochelais s'étaient créé une marine, commandée par le duc de Soubise, nommé l'amiral des églises protestantes. Les Anglais leur promettaient une flotte considérable. Le plan de fermer le port par une digue, dans une largeur de sept cent quarante-sept toises, fut arrêté (*voy. METEZEAU*). Que le duc d'Epéron, ou le roi, ait eu la première idée de ce grand ouvrage, le mérite de l'exécution n'en appartient pas moins à Richelieu, qui avait pris sur lui la conduite du siège. Le roi s'ennuya et revint à Paris, après avoir recommandé au cardinal de

ne pas s'exposer aux endroits périlleux, comme il le faisait journellement, et après l'avoir déclaré son lieutenant dans les armées de Poitou. L'obéissance au cardinal, comme à la personne du roi, fut expressément recommandée au duc d'Angoulême et aux maréchaux de France. Le premier soin du nouveau général fut de maintenir la discipline avec une exactitude jusqu'alors sans exemple. Après six mois de pénibles travaux, les premières ouvertures de capitulation furent reçues avec une froideur étudiée. On remit les députés à huitaine, à cause de l'absence du roi : « Comment, monseigneur, dirent-ils, huit jours ! « il n'y a pas dans la Rochelle de quoi vivre « trois jours. » Maître de leur secret, le cardinal suivait, à leur insu, une autre négociation avec les Rochelois embarqués sur la flotte anglaise. Il tira habilement parti de cette dernière circonstance pour insinuer que les Anglais voulaient abandonner la ville à son malheureux sort. Le jour de l'entrée du roi dans la place, Richelieu, tout à la fois pontife et général, célébra une messe d'actions de grâces. Les vaincus, traités avec clémence, obtinrent une amnistie complète : ils n'eurent à regretter que les privilèges de la cité et les fortifications de la ville. Ainsi disparut (1628) le centre de la confédération protestante, une seconde capitale en France qui s'arrogeait le droit de représenter la religion réformée et de traiter avec les puissances étrangères. Les mécontents, les factieux étaient assurés d'y trouver des secours, souvent de l'emploi. Aussi le maréchal de Bassompierre, inquiet de l'avenir des courtisans disgraciés, disait-il : « Nous « serons peut-être assez fous pour prendre la Ro- « chelle. » Afin que le triomphe du cardinal fût complet, le roi reconnut, dans une déclaration, qu'il avait pris cette place « avec le con- « seil, singulière prudence, vigilance et labo- « rieux service de son cousin le cardinal de Ri- « chelieu ». L'admiration publique célébra avec transport l'auteur d'un si brillant exploit. Les dignités et les titres qu'il s'était fait attribuer l'année précédente semblèrent mérités. On l'avait vu avec étonnement surintendant général du commerce et de la navigation, quoiqu'il eût fait supprimer la charge de grand amiral en accordant un million au titulaire. Des lettres patentes l'avaient créé principal ministre, ayant voix au parlement. Il ne laissa pas refroidir la bienveillance que ses succès contre les hérétiques avaient inspirée au pape, et son frère, archevêque de Lyon, devint cardinal. A peine la Rochelle était prise, que Richelieu dit au roi : « Je ne suis « point prophète, mais j'assure Votre Majesté « qu'en ne perdant pas de temps vous aurez paci- « fié l'Italie au mois de mai, soumis les hugue- « nots du Languedoc au mois de juillet et que « vous reviendrez à Paris dans le mois d'août. » Chacun de ces oracles s'accomplit au temps fixé. Louis XIII alla en Italie soutenir le duc de Ne-

vers, auquel trois souverains disputaient le duché de Mantoue. Le Pas de Suze fut forcé avec autant de hardiesse que de bonheur, et Casal fut secouru. Au retour de cette brillante expédition, les troupes marchèrent contre le Languedoc. Nîmes, Castres, Uzès capitulèrent et se soumirent à voir raser leurs fortifications. Montauban, qui prétendait tenir lieu de la Rochelle à la confédération protestante, résista plus longtemps. Richelieu y entra pompeusement aux cris de : Vive le roi, vive le grand cardinal ! On lui rendit d'insignes honneurs, qu'il ne partagea pas avec le monarque, retourné dans la capitale. Son intention était de gagner les cœurs par la douceur et l'affabilité. Quand le consistoire de Montauban vint lui présenter ses hommages, il l'accueillit avec bonté, le prévenant cependant qu'il ne le recevait pas comme un corps ecclésiastique, mais comme une réunion de gens de lettres. Il ajouta qu'en cette qualité les membres du consistoire seraient toujours bien venus. Un édit d'abolition tempéra l'inquiétude des protestants, consternés de perdre à la fois toutes les places de sûreté qui ne leur avaient été concédées que pour un temps limité et dont le terme, déjà renouvelé avant le ministère de Richelieu, était encore une fois expiré. L'édit maintint la liberté de leur culte et quelques autres privilèges ; mais il leur ôta le droit des assemblées politiques, qui ne leur étaient point accordées par l'édit de Nantes. Dès ce moment (1629), la réforme cessa d'être dans l'Etat un parti armé, et Richelieu put se dire vainqueur des huguenots. Le cardinal rejoignit le roi vingt mois seulement après avoir commencé ses exploits par la défense de l'île de Ré. Son retour fut celui d'un triomphateur dont les louanges retentissaient de toutes parts. La cour était à ses pieds, quoiqu'il n'eût pas reçu de la reine mère un accueil favorable. Des liens de famille et d'affection avaient rendu désagréable à la princesse la guerre entreprise pour assurer Mantoue au duc de Nevers. Elle était aussi offensée de n'être pas appuyée dans le projet de marier une fille du grand-duc de Toscane à *Monsieur*, dont la femme venait de mourir. Les éclats du mécontentement de la reine n'inquiétèrent pas assez le cardinal pour le retenir à la cour. Il partit pour l'Italie au mois de décembre (1629) ; malgré la rigueur de la saison. Il avait été déclaré lieutenant du roi, représentant sa personne au delà des monts, avec des pouvoirs si étendus, qu'au dire des courtisans, le roi n'avait retenu que la faculté de guérir les écrouelles. S'il faut en croire les mémoires de Pontis, le cardinal marchait à la tête des troupes, vêtu en général d'armée, avec la cuirasse et l'épée. Il se rendit maître de Pignerol et des Etats du duc de Savoie. Louis XIII vint l'année suivante encourager les soldats par sa présence. La peste faisait des ravages en Savoie, et le cardinal encourageait aux yeux de la cour la responsa-

bilité des dangers auxquels il exposait la vie du prince. Le monarque sembla n'avoir évité la peste que pour manquer de succomber à Lyon, où il fut attaqué d'une maladie grave. Anne d'Autriche se joignit à la reine mère pour conjurer le roi mourant d'éloigner son ministre. Dans ces tristes moments, à l'aspect d'une séparation, la tendresse pour les proches se ranime parfois. Louis, vaincu par les larmes d'une mère et d'une épouse, promet de leur donner satisfaction dès que la guerre d'Italie serait terminée. Pendant que les deux reines agissaient, les courtisans délibéraient sur le parti qu'on prendrait à l'égard du cardinal. Le maréchal de Marillac offrait son bras pour l'assassiner; le duc de Guise voulait l'exiler; et le maréchal de Bassompierre proposait de l'enfermer dans une prison perpétuelle. Nous verrons ces propositions retomber sur leurs auteurs; en sorte que chacun subit le sort qu'il avait réservé à l'objet de sa haine. De son côté, le cardinal songeait à sa sûreté. Le duc de Montmorency, auquel le roi avait recommandé de le protéger, avait disposé des relais pour le conduire à Avignon. Ces précautions devinrent inutiles par le rétablissement subit de la santé du monarque, qui fut bientôt en état de se rendre à Paris. Durant le voyage, Louis, sans avouer au cardinal quelle promesse il avait faite à sa mère, le pressa fortement de se réconcilier avec elle. Richelieu ne négligea rien pour y parvenir : embarqué dans un même bateau avec Marie de Médicis, il déploya toute son adresse, afin de regagner un esprit dont il connaissait assez les défiances pour ne pas se flatter d'un succès facile. La reine, jalouse à l'excès d'un pouvoir qui balançait le sien, liée aux intérêts d'une faction, blessée peut-être de quelques railleries, demeura inflexible. Dès qu'on fut informé de la paix d'Italie, elle somma le roi de tenir sa promesse. Trop engagé pour refuser ouvertement, il tenta de justifier le cardinal; on dit qu'à genoux devant sa mère, il demandait le pardon de son ministre. Outrée de rencontrer tant d'obstacles, la princesse voulut se faire justice en ce qui dépendait d'elle : le jour même, la surintendance de la maison de la reine est ôtée à Richelieu. Sa nièce chérie, la marquise de Combalet, est chassée. Le capitaine des gardes et tous les domestiques qui avaient été placés par le surintendant, reçoivent leur congé. Le cardinal opposait à la violence d'humbles supplications, versait des larmes et se jetait aux pieds de la princesse : « Voyez-vous ce méchant homme, » disait-elle au roi; il n'aspire qu'à vous ôter « votre couronne, pour la donner au comte de « Soissons, après qu'il lui aura fait épouser sa « nièce. » Le lendemain, Marie de Médicis, enfermée seule avec son fils, livra un dernier assaut à l'irrésolution. Richelieu sentit le danger d'abandonner le roi à lui-même. Il voulut pénétrer dans le cabinet; toutes les portes étaient fer-

mées. Enfin, il passa par une petite chapelle dont on avait négligé l'issue. La reine l'accabla des invectives que la fureur peut inspirer à une femme. Baignée de larmes, elle demandait à son fils s'il serait assez dénaturé pour préférer *un valet à sa mère*. Le cardinal se crut perdu, et il songeait à se retirer au Havre; l'altération de son visage décourageait ses amis; on emballait déjà ses meubles. Marie triomphait au Luxembourg, où les courtisans accouraient. Louis XIII alla cacher sa perplexité dans la maison de chasse de Versailles. Un favori entreprit de sauver Richelieu : St-Simon suggéra au roi l'idée de s'expliquer encore avant de se séparer. Le cardinal, averti, vole à Versailles, parle et reprend sur son maître l'ascendant du génie. La reine désolée prétendit qu'elle l'aurait emporté, si elle n'eût pas négligé de pousser un verrou et de suivre son fils. Ce jour (11 novembre 1630) fut nommé la journée des *dupes*, et le nombre en fut considérable. Le pouvoir ébranlé signala son rétablissement par des coups d'autorité : le garde des sceaux Marillac, magistrat irréprochable, est conduit dans l'exil où il mourut : son frère, maréchal de France, est arrêté au milieu de l'armée d'Italie, dont il était un des généraux. Le maréchal de Bassompierre, chéri du roi, capitaine renommé, commence son séjour de douze années à la Bastille. Les courtisans les plus affectionnés de la reine mère, ne sont pas épargnés, et plusieurs se sauvent hors du royaume. Marie de Médicis, toujours violente et emportée, savait garder des secrets, mais ne pouvait cacher des sentiments. Cependant ses moindres démarches étaient surveillées, ses paroles observées. Le cardinal, se défiant seul d'une mémoire trop fidèle, mettait par écrit journellement les avis, les mots, les bruits qu'il recueillait par lui-même, par ses amis ou par ses espions : ces notes, confiées aux plus épaisses ténèbres, et presque toutes de sa main, ont passé à la postérité sous le nom de *Journal fait durant le grand orage de la cour*; odieux modèle des archives de police, ouvertes depuis par les gouvernements, au mensonge et à la perfidie. Des apparences trompeuses de réconciliation entre le cardinal et la princesse étaient chères au cœur du roi; il la vit avec joie reprendre séance au conseil. Italienne et florentine, elle méditait sa vengeance. Par ses conseils, Gaston rompit toute mesure, se retira dans ses gouvernements et bientôt sur les terres d'Espagne. On put dès lors convaincre Louis que la présence de sa mère à la cour était incompatible avec la tranquillité de l'Etat et le repos du monarque. Son éloignement fut résolu. On essaya de masquer le procédé d'un fils qui attente à la liberté de sa mère. Ce ne fut pas la reine que l'on arracha de la cour; mais le roi, quittant inopinément Compiègne, la laissa sous la garde du maréchal d'Estrées. Consterné d'un abandon subit, sans que sa fierté diminuât, elle refusa

toutes les résidences qu'on lui offrit. Enfin, après quatre mois d'un triste séjour à Compiègne, elle prit le parti de quitter la France et passa le reste de sa vie à la regretter (*voy. MARIE DE MÉDICIS*). On ne saurait douter que le cardinal ne suggérât ou ne facilitât l'évasion. Satisfait d'un expédient qui terminait la lutte dans laquelle il avait failli succomber, il disait énergiquement que la sortie de la reine et celle de *Monsieur* avaient été pour le royaume comme une purgation salutaire. Richelieu devint l'arbitre de la cour. Personne, sans son aveu, ne conserva d'accès auprès du prince. La reine régnante était sans crédit; il ne négligea pas, néanmoins, l'occasion de la rabaisser: on intercepta des lettres que lui écrivait sa dame d'atours, la comtesse du Fargis; aussitôt une chambre de justice est instituée et un arrêt condamne la comtesse à être décapitée. La reine dut se consoler: le cardinal ne put faire paraître la dame d'atours sur la place de Grève qu'en effigie. Le parlement se montrait blessé des atteintes portées au cours ordinaire de la justice; et la déclaration de lèse-majesté contre les compagnons de la fuite de *Monsieur* n'avait pu être enregistrée. Gaston et Marie de Médicis avaient présenté, contre le cardinal, des suppliques accueillies avec intérêt. Le roi y avait répondu par une autre déclaration qui prodiguait les éloges au ministre. Pour mieux faire éclater ses sentiments, le prince disait naïvement aux députés du parlement, en désignant le cardinal: « Qui-conque m'aimera, l'aimera. » Malgré l'opposition de la magistrature, on établit une chambre du domaine pour suivre la confiscation des biens sur les complices de *Monsieur* et de la reine mère. Le jugement de leur personne fut réservé à une autre chambre, instituée originairement pour punir les faux monnayeurs. Un troisième tribunal extraordinaire procéda contre le maréchal de Marillac, quoique le parlement eût revendiqué le procès. La haine de Richelieu contre l'accusé était fortifiée par celle qu'il portait au garde des sceaux. Il osa abjurer toute pudeur dans ses ressentiments, en disposant à Ruel, dans sa propre maison, une prison pour son ennemi et une salle où le tribunal s'installa. Marillac aimait le faste: on rechercha par quels moyens il en avait pu soutenir les dépenses. Un arrêt le déclara convaincu de péculat et de concussion. L'indignation publique proclama que la mort d'un maréchal de France, illustré par quarante années de services, avait une autre cause. Le cardinal même n'osa le nier, lorsque la reine mère lui adressa cette question embarrassante: « Le maréchal serait-il prisonnier, si vous étiez resté mon surintendant? » Le ministre laissa, plus tard, percer une partie de son secret: « La constitution présente de l'Etat requerrait un grand exemple. » Bayle révoque en doute le propos si insultant pour le tribunal qui avait servi sa vengeance: « Il faut avouer que Dieu

« donne aux juges des lumières qu'il refuse aux autres hommes. » L'ardeur avec laquelle le cardinal poussait ses ennemis, ne le détournait pas des soins du gouvernement. Rien ne pouvait lui faire oublier les plans qu'il avait conçus pour la gloire de l'Etat; et quand l'instant favorable à leur exécution approchait, il savait s'affranchir de toute autre préoccupation. Dans le temps que son existence entière était compromise, qu'il ignorait ce que lui réservaient les fureurs de la reine mère, il attaquait au cœur la puissance de la maison d'Autriche, détachant la Bavière de son alliance, suspendant un traité avec le Danemarck, semant la division dans la ligue catholique d'Allemagne. Le même ministre qui avait si opiniâtement combattu les protestants de France, traitait avec Gustave, chef de leur confédération en Allemagne, et lui envoyait pour auxiliaires des troupes du roi très-chrétien; politique cruelle, qui livrait l'Allemagne à d'effroyables calamités; scandale qui mettait en doute la catholicité du cardinal de Richelieu, sur qui l'on appelait de toutes parts les foudres de l'Eglise. Qu'il eût négligé ses intérêts personnels au milieu de tant d'affaires, c'était peut-être trop exiger d'un homme sensible aux honneurs et à l'éclat des richesses. Déjà grand-maître de la navigation, le gouvernement de Bretagne lui sembla nécessaire. Il fallut changer l'ancienne et modeste demeure de la famille Duplessis en un château, où le roi et la reine avaient leur appartement qui n'eût déparé aucune des maisons royales (*voy. J. MAROT*); la pairie d'un cardinal, duc et premier ministre, n'exigeait pas moins. Le village de Richelieu prit l'étendue d'une ville, favorisée de privilèges utiles, d'un collège royal et d'une académie destinée à l'éducation de la noblesse. Les ennemis du cardinal se ranimèrent à la vue de Gaston, qui entra en France à main armée, avec le secours de l'Espagne qui fournit de l'argent et des troupes, apportant un manifeste contre le *perturbateur du repos public, l'ennemi du roi et de la maison royale, le dissipateur de l'Etat, le tyran d'un grand nombre de personnes de qualité et généralement des peuples de France*. Le duc de Montmorency, ayant prêté son bras à la révolte, fut le second maréchal de France qui, dans l'espace de six mois, périt sur l'échafaud. Il implora vainement l'ancienne amitié du ministre et la récompense du secours qu'il avait généreusement offert à Lyon. Richelieu voulut frapper tous les grands dans la personne d'un seul et montrer que le temps n'était plus où la rébellion se pardonnait (1). Le sort du coupable fut digne de pitié; la sévérité put être nécessaire (*voy. MONTMORENCY et MORET*). Mais les châtiments s'étendirent au loin: on cherchait de tous côtés les

(1) « C'est chose injuste, disait avec raison Richelieu, que de vouloir donner exemple par la soumission des petits, qui sont arbres qui ne portent point d'ombre » A. F.—L.—T.

complices ; et des gentilshommes étaient condamnés au supplice de la roue, à être tirés à quatre chevaux ; leurs biens étaient confisqués et leurs maisons rasées. L'intendant de Champagne, Laffemas, s'acquerrait le surnom de *bourreau du cardinal*. Le garde des sceaux, Château-Neuf, fut, comme son prédécesseur Marillac, confiné dans un château, où il resta dix ans. Le chevalier de Jars reçut sa grâce sur l'échafaud. Des évêques du Languedoc étaient coupables ; mais le caractère épiscopal réclamait des ménagements d'un prince de l'Eglise, et deux seulement furent punis par la déposition canonique (*voy. PAUSE*). Il n'était plus question, comme on l'avait hypocritement proposé à l'assemblée de 1626, d'adoucir les peines contre les criminels d'Etat ; on les rendit au contraire plus rigoureuses par lettres patentes enregistrées dans un lit de justice. Un seul trait peindra la terreur dont la sévérité du ministre avait frappé les esprits : le maréchal d'Estrées commandait l'armée du roi à Trèves ; il apprend que ses lieutenants ont reçu un paquet de la cour, et il suppose qu'il contient l'ordre de l'arrêter. Aussitôt le général abandonne ses troupes et s'enfuit en Allemagne. Le roi écrivit pour le rassurer et le faire revenir. Rien n'annonce que le cardinal ne lui ait pas su bon gré d'avoir eu si peur. Ses plus grandes inquiétudes venaient de Gaston, frère du roi, qui rompait les traités avec la même facilité qu'il les signait. Ce prince avait épousé, sans l'agrément du roi, la sœur du duc de Lorraine. Ce mariage contrariait la politique du cardinal, qui employa les ressources de son esprit pour le faire casser (*voy. ORLÉANS*). La guerre avec la Lorraine s'en étant suivie et le duc ayant été promptement réduit aux extrémités, imagina d'abdiquer en faveur du cardinal de Lorraine, son frère. Celui-ci, ne sachant non plus comment apaiser l'orage, offrit de quitter l'état ecclésiastique et d'accepter la main de madame de Combalet. Ce bizarre projet, resté sans effet, fit supposer que Richelieu avait conçu des prétentions encore plus exagérées, et que ses persécutions contre *Monsieur* avaient pour but de le contraindre à épouser sa nièce. Puylaurens jouissait alors de toute la faveur de ce prince. Le ministre, fatigué de négocier sans garantie, fit un traité particulier avec lui. Le favori devint duc, et même parent du cardinal, en épousant une de ses cousines. Une alliance si désirée n'empêcha pas que Puylaurens n'allât bientôt mourir dans les prisons de Vincennes. Conseil de Gaston, il pouvait peut-être répondre de sa conduite factieuse. On accusa le cardinal de se l'être attaché par les liens du sang pour le perdre plus sûrement. La persévérance avec laquelle se suivait le plan d'abaisser la maison d'Autriche ralluma la guerre contre l'Espagne. Richelieu convoitait les Pays-Bas jusqu'à Anvers et Malines. Sa vue pénétrante avait dé-
mêlé que ces provinces étaient dès lors trop

semblables à la France pour en être séparées. Il fixa, par un traité avec les états généraux, les limites au delà desquelles d'autres mœurs et d'autres habitudes appelaient la domination hollandaise. Il calculait aussi les chances qui pouvaient soustraire la Franche-Comté à la couronne d'Espagne. Le succès de la guerre ne répondit point à son attente : les frontières de la Picardie, mal défendues, ouvrirent un large passage aux troupes ennemies jusqu'à Corbie, tandis que les Impériaux pénétraient en Bourgogne ; on fut inquiet dans la capitale, mais on n'y perdit pas courage. Les bourgeois de Paris, les communautés religieuses, tous les corps de l'Etat, se montrèrent Français. Un cri général s'élevait contre le premier ministre, et le roi semblait accessible au mécontentement populaire. On crut que cette fois le cardinal se disposait à la retraite. Bien des gens se seraient consolés des malheurs publics ; mais un capucin, le P. Joseph, qui consacra sa vie à l'ambition, peut-être à l'amitié, lui inspira la résolution de braver l'orage. Les gouverneurs de Corbie et de la Capelle, qui n'étaient que malheureux, furent jugés criminels de lèse-majesté au premier chef. En lisant leur arrêt, on retrouve l'horrible détail du supplice de Ravillac auquel on paraissait les avoir assimilés. Ils avaient disparu ; on promit vingt mille écus à qui rapporterait leur tête. On vit bientôt ce que peuvent, pour le salut d'un Etat, les ressorts de la politique extérieure, quand ils sont confiés à une main habile. Le cardinal sut obtenir du prince d'Orange et des états de Hollande des démonstrations militaires, qui éloignèrent les Espagnols menacés de se trouver entre deux armées. En de si graves circonstances, le ministre n'avait pu se dispenser de laisser paraître à la tête des troupes le frère du roi et le comte de Soissons, ses mortels ennemis. Les princes saisirent l'occasion en formant un complot pour l'assassiner à Amiens. C'en était fait du cardinal si Gaston, auquel le meurtre répugnait, eût osé donner le signal convenu. — Il restait peu de loisir au ministre, dans les périls et dans les affaires, pour se croire poète ; mais on résiste difficilement au charme des vers quand on ambitionne les palmes de l'éloquence. La prédilection du cardinal pour la poésie dramatique ne fut point stérile. Il inventait des sujets de pièces, dont il faisait versifier chaque acte par un auteur différent (*voy. CORNEILLE*). Ces productions se nommèrent les *Pièces des cinq auteurs*. La tragi-comédie de *Mirame* passa pour être l'ouvrage d'un seul ; et lorsqu'on dépensa deux cent mille écus afin de la produire avec plus d'avantage à la cour, la tendresse paternelle se laissa facilement deviner. On ne put la méconnaître non plus pour la *Grande pastorale*, Gomberville ayant déclaré,

Qu'il n'est point d'Apollon que le grand Richelieu,

tous les poètes applaudirent, célébrant à l'envi

le nom d'Armand. Des pensions les encouragèrent, et Colletet reçut jusqu'à six cents livres pour six vers. Depuis peu de temps, quelques beaux esprits avaient coutume de se réunir afin de discuter entre eux des questions littéraires (*voy.* CONRART). Le cardinal conçut le projet d'en former un corps. Ce fut l'origine de l'Académie française, dont il voulut être le chef et le protecteur (1633). L'Académie ne se montra pas ingrate : elle établit que chaque membre promettrait, avant d'être reçu, de révéler la vertu et la mémoire de monseigneur le protecteur. Il n'accepta pas ce tribut perpétuel d'admiration obligée, et les statuts furent corrigés. La critique du *Cid* fut ordonnée, moins peut-être par jalousie contre Corneille que pour établir la juridiction de la nouvelle Académie dans l'empire du goût (1). L'imprimerie royale, que François I^{er} avait créée, devint à grands frais digne de son nom (2). Le prélat dont la plume avait combattu l'hérésie, ne pouvait négliger d'étendre sa protection sur les études théologiques. La Sorbonne, qui avait traversé plusieurs siècles sous l'humble apparence d'une école ouverte à la jeunesse pauvre, reçut une destination plus étendue, et ses vieux murs furent remplacés par des édifices superbes. D'autres bâtiments, le fameux palais Cardinal (le Palais-Royal d'aujourd'hui), et un hôtel de Richelieu, exercèrent le talent des artistes dans tous les genres. Mais ce n'était pas dans les arts et les lettres que l'on pouvait trouver des secours contre les factions et les intrigues. Le roi, que sa piété mettait fort en garde contre les séductions de la beauté, se sentait néanmoins attiré par les grâces et la vertu de mademoiselle de Lafayette (*roy.* LOUIS XIII). Elle détestait le premier ministre, qui trembla de se voir exposé au seul danger qu'il n'eût peut-être pas prévu. Il comptait sur le confesseur du roi pour hâter la profession religieuse de la belle favorite, touchée de cette vocation dès ses plus jeunes ans et s'y maintenant depuis sa faveur; mais le P. Caussin, dont le cardinal s'était cru assuré en l'approchant du roi, jugeait que la guerre, l'exil de la reine mère, les alliances avec les hérétiques compromettaient la conscience de son pénitent. Il lui semblait utile de retenir à la cour une pieuse fille, attentive à ses conseils, et qui pouvait éclairer la religion du monarque. Le combat entre le ministre et le confesseur ne fut pas long. Le cloître déroba mademoiselle de Lafayette aux confidences

de Louis, et une lettre de cachet envoya le jésuite à Rennes. Ses supérieurs furent invités à employer son zèle dans les missions du Canada, et ils obtinrent comme une grâce la faculté de le reléguer à Quimper-Corentin. Un autre jésuite, le P. Monod, confesseur de Christine de Savoie, sœur du roi, résista plus longtemps. Les présents, les louanges, les menaces n'avaient pu le gagner, et la duchesse refusait obstinément de s'en séparer. Le cardinal renversa tous les obstacles, et son ennemi finit ses jours dans une forteresse (*voy.* MONOD). On se débarrassa de même d'un des ministres de la duchesse, le comte d'Aglié, qui fut amené à Vincennes. Richelieu savait faire ployer les souverains devant sa volonté. Peu délicat sur le choix des moyens, il faisait arrêter et dévaliser les courriers lorsque ses espions étaient en défaut. Il excitait alternativement Wallenstein à se révolter, et l'Empereur à l'irriter. Il signait un traité d'alliance et de subsides avec les Catalans, soulevés contre l'Espagne, et traitait avec eux pour l'établissement d'une république à Barcelone. Il ne demeura pas étranger à la révolution soudaine qui, rappelant des droits légitimes, plaça la maison de Bragance sur le trône du Portugal. A son aumônier fut réservée l'odieuse mission de hâter la catastrophe de Charles I^{er} en excitant la haine des Ecossais et la fureur des puritains. On frémit en lisant ces mots prophétiques dans une dépêche au comte d'Estrade, ambassadeur à Londres : « L'année ne se passera « pas que le roi et la reine d'Angleterre ne se « repentent d'avoir refusé les offres que vous « leur avez faites. » Ces offres étaient de garder la neutralité. Les choses allèrent plus loin, disent les Mémoires de Brienne, que le cardinal ne l'avait prévu et souhaité. C'est à regret que Richelieu n'avait pu obtenir d'Anne d'Autriche un pardon ou du moins l'apparence d'une réconciliation. Son amour-propre souffrait d'être haï d'une princesse parée des grâces de la jeunesse et de la beauté. La malignité, qui s'empare de tout, exagéra des dispositions secrètes dont la reine put entendre, une fois seulement, l'expression trop vive. Le cardinal, tant qu'il vécut, ne cessa de l'accabler de chagrins. Madame de Motteville, confidente de la reine, s'étonnait de voir sa maîtresse victime, dit-elle, de cette nouvelle manière d'aimer. Le ministre, ayant surpris des lettres qu'elle écrivait au roi d'Espagne son frère, désira lire aussi les réponses, restées entre les mains d'Anne d'Autriche. Pour contenter une curiosité plus qu'indiscreète, il envoya le chancelier, assisté de l'archevêque, faire une perquisition au Val-de-Grâce, où la reine avait un appartement. Ni son oratoire, ni ses cassettes, ne furent respectés; les religieuses furent interrogées et l'abbesse exilée. On n'épargna rien à l'épouse du roi : publicité, formes judiciaires, explications verbales avec le cardinal. On imagina sauver les apparences en faisant croire qu'elle avait été l'ob-

(1) M. Michelet et M. Caillet ont montré que la politique eut une plus grande part que la jalousie de poète dans le mécontentement de Richelieu : Corneille faisait l'éloge vivant du duel que le cardinal proscrivait, et vantait l'Espagne, dans son héros le *Cid*, l'année même que les Espagnols s'emparaient de Corbie. A. F.—I.—T.

(2) L'édition dite royale (in-fol. max., 1640) du livre *De imitatione Christi* fut le premier ouvrage imprimé au Louvre, d'après les ordres du cardinal; elle est sans nom d'auteur. François I^{er} n'avait que fait fonder des caractères grecs, hébraïques, etc., qu'il prêtait volontiers aux savants pour leurs travaux. (*Voy.* l'Acte d'institution de l'imprimerie, retrouvé par M. J. Caillet, l'Administration de Richelieu. — Didier.) A. F.—I.—T.

jet de certains ménagements. Dans la frayeur d'être renvoyée en Espagne, elle s'écriait : « Quelle bonté faut-il que vous ayez, monsieur le cardinal ! » L'autre reine, Marie de Médicis, accablée des ennuis de l'exil, s'appliquait à fléchir un fils longtemps soumis et respectueux. Sa situation était digne de pitié depuis la saisie de son douaire et de ses revenus. On prétendait la punir des complots attribués au P. de Chanteloube, oratorien de sa suite, que le cardinal avait fait condamner par contumace à être rompu vif. Le roi, sensible aux larmes de sa mère, tint conseil pour accorder la piété filiale avec les devoirs du souverain. Le cardinal se récusait, certain qu'il pouvait, sans être présent, imposer sa volonté. La veuve de Henri le Grand, la mère d'un roi et de deux reines, mourant pauvre et délaissée à Cologne, accuse la mémoire de Richelieu. Si la politique exigeait le bannissement de cette princesse, il n'était pas du moins forcé de faire sentir l'indigence à sa bienfaitrice. Jusqu'alors les finances de l'Etat s'étaient conservées dans une situation assez prospère. Mais vers les dernières années de la vie du cardinal, le trésor était obéré. On ne sut opposer aux nécessités du temps que la création subite de quatre cents charges de procureurs au parlement de Paris (1639). Tous les habitants des paroisses devinrent solidaires du paiement des tailles ; mesure dont l'exécution rigoureuse occasionna des émeutes en divers lieux. Les révoltés prirent le nom de *nuds-pieds*, qui exprimait énergiquement leur misère (1). La haine contre le cardinal, en descendant des grands jusqu'au peuple, sembla devenir générale. On doutait que le roi lui-même se fût jamais conduit par affection pour son ministre, dont les manières et l'humeur lui déplaisaient. Il ne l'avait opiniâtement maintenu qu'en cédant à l'intérêt de l'Etat. Malgré quinze années d'habitude, Louis se révoltait encore contre un joug que la postérité le loue d'avoir porté. Richelieu, inquiet comme aux premiers jours de la faveur, redoutait l'avenir. Vainement il cherchait la sécurité dans le nombre des espions et le rang élevé des délateurs ; on se croyait en tout lieu sous l'œil du cardinal, et lui seul craignait d'être mal averti. Le goût du monarque pour les favoris causait de vives alarmes à Richelieu, et il essaya d'en former lui-même un qui serait modeste dans la prospérité, fidèle surtout à la reconnaissance. Cinq-Mars, second fils du maréchal d'Effiat, fut approché du roi et s'avança rapidement dans sa confiance. Au comble de la faveur, l'ennui le dévorait ; il regrettait l'indépendance et s'irritait des dures réprimandes du cardinal. Il espérait en obtenant, par un traité secret, l'appui de l'Espagne, secouer une tutelle dont le roi gémissait avec lui. Les

courtisans, attentifs à la lutte qui s'engageait, se divisèrent en deux factions, les *royalistes*, dont Cinq-Mars était le chef, et les *cardinalistes*. Richelieu, malade à Narbonne, déplorait la fatalité d'être éloigné de la cour dans un temps où il lui était si nécessaire d'en être près. Il écrivait de tous côtés pour raffermir la fidélité de ses amis ; il décidait le prince d'Orange à insinuer que son alliance avec la France dépendait de la conservation du premier ministre. Enfin, le traité avec l'Espagne fut révélé sans qu'on ait jamais su par quel moyen. Le roi, dès qu'il entrevit l'apparence de son autorité menacée, revint au cardinal. Le duc de Bouillon, l'espoir des factieux, fut arrêté, comme l'avait été Marillac, au milieu de l'armée qu'il commandait. On emprisonna Cinq-Mars et son ami de Thou, et tous deux périrent sur l'échafaud (*voy. CINQ-MARS*). Le roi apprit en même temps cette sanglante catastrophe et la nouvelle d'un succès militaire qu'il désirait depuis longtemps : « Sire, vos ennemis sont morts et vos « armes sont dans Perpignan, (1) » écrivait le ministre, dont la maladie n'avait pas abattu l'esprit. Il revint de Lyon à Paris, dans une espèce de chambre, portée par dix-huit de ses gardes, qui marchaient tête nue. Une brèche pratiquée aux murs des villes laissait passer cette machine, quand la dimension des portes s'y refusait. Louis n'éprouva pas, à la vue de son ministre, ces retours de confiance auxquels il s'abandonnait volontiers quand il se croyait des torts à réparer envers lui. Inquiet de sa propre santé, il paraissait moins attentif aux maux du cardinal. Peut-être aussi le moment était-il arrivé, où, lassés l'un de l'autre, ils avaient épuisé dans une longue contrainte la patience de se supporter ; mais cette nouvelle épreuve n'était pas réservée à leur union ; la fin de Richelieu approchait. Lorsqu'il sentit le danger de sa situation, il prononça d'une voix ferme des adieux au roi, se consolant, disait-il, par la satisfaction de laisser le royaume au plus haut degré de gloire. Il recommanda Mazarin et les autres ministres, dont il loua les services et la fidélité. Il envisagea la mort avec l'attention calme qu'il avait coutume de donner à ses occupations ordinaires. Ayant demandé le viatique : « Voilà mon Seigneur et « mon Dieu, s'écria-t-il ; je proteste devant lui « que dans tout ce que j'ai entrepris, je n'ai ja- « mais eu en vue que le bien de la religion et « de l'Etat. » Lorsqu'on lui demanda s'il pardonnait à ses ennemis, les uns disent qu'il répondit : « Je n'ai d'ennemi que ceux de l'Etat. » D'autres entendirent seulement qu'il pardonnait volontiers.

(1) Voyez, pour cette révolte, l'*Histoire du parlement de Normandie*, par M. Floquet, et le *Diaire ou Voyage du chancelier Séguier*, envoyé dans cette province pour châtier les rebelles ; ce *Voyage* a été aussi publié par M. Floquet. A. F—L—T.

(1) Voici la lettre exacte de Richelieu, d'après l'original inédit tiré des archives des affaires étrangères, elle est adressée à Chavigny, secrétaire d'Etat, et non au roi : « 12 septembre 1642. — « J'ay tant de choses à vous escrire que je ne sçaurais faire ; ces « trois mots vous apprendront que Perpignan est es-mains du roy « et que M. le Grand et de Thou sont en l'autre monde, où je « prie Dieu qu'ils soient heureux. — Cardinal DE RICHELIEU. » (Arch. des aff. étrangères, 1642, t. 102, f. 59.) A. F—L—T.

Les princes, les grands de la cour, remplissaient son appartement. Plusieurs se retirèrent édifiés de sa piété tranquille ; quelques-uns en furent épouvantés, craignant qu'une si constante sécurité ne cachât de périlleuses illusions. Le roi se contenta de dire froidement : « Voilà un grand « politique mort. » Le cardinal de Richelieu termina sa carrière le 4 décembre 1642, dans la 58^e année de son âge et la dix-huitième de son ministère. Les honneurs funèbres lui furent prodigués avec le faste qu'il avait aimé pendant sa vie ; et le peuple, toujours content du changement de maître, fit des feux de joie. Le testament, qui pourvut au partage de la succession du cardinal, semblait répartir la fortune d'un prince. Le roi était inscrit parmi les légataires, soit par la vanité du testateur, soit à titre de restitution déguisée. Louis XIII accepta un million et demi en espèces, des meubles et le palais Cardinal (1). Jamais ministre ne s'était ménagé de si grands moyens d'économie personnelle : chaque semaine il réglait les comptes de son maître d'hôtel, sans se résoudre toutefois à dépenser par an moins de quatre millions. Sa table, ses équipages, sa musique, toute l'ordonnance de sa maison faisait envie au roi, qui n'était pas si bien servi. Ce grand luxe ne pesait pas entièrement sur l'Etat. Général de trois ordres monastiques les plus richement dotés, les meilleurs bénéfices s'étaient trouvés à sa convenance. Richelieu était infatigable au travail, quoique sa santé fut très-délicate et qu'il éprouvât des maladies continuelles. Il se couchait ordinairement à onze heures, dormait trois ou quatre heures de suite, puis il écrivait lui-même ou dictait à un secrétaire, et se rendormait sur les six heures pour se lever entre sept et huit. Bien que naturellement haut et impérieux, il connaissait le prix des manières affables. Sa physionomie mobile, et à laquelle il savait commander, aidait merveilleusement à la dissimulation. On le voyait comme abîmé dans la douleur, *demi-mort*, disait la reine mère, et l'instant après, gai, enjoué. Elle prétendait aussi qu'il avait les larmes à commandement. Il accueillait tout le monde avec une extrême politesse, tendant une main affectueuse à ceux qui venaient lui parler ; et, lorsqu'il avait dessein de les gagner, il les comblait de louanges et de caresses. Il était ardent à rendre service à tous ceux qui lui montraient de l'attachement, et l'on pouvait compter sur sa parole. Ses domestiques le regardaient comme le meilleur des maîtres, et il les récompensait libéralement ; mais son esprit ombrageux leur causait souvent de grandes inquiétudes. Un jour qu'il aperçut sous le lit de son valet de chambre, qui couchait dans son appartement, deux bouteilles de vin, il s'imagina

que ce pouvait être du poison, et le contraignit de les boire toutes deux en sa présence. Il se piquait d'un grand attachement pour la religion et fut soigneux d'en accorder les pratiques avec ses immenses occupations. Il communiait tous les dimanches et disait la messe aux grandes fêtes. Ses mœurs exercèrent la censure de ses ennemis. Les libelles lui attribuent des intrigues galantes avec sa nièce de Combalet et la duchesse de Chevreuse. Voltaire le déclare amant public de Marion Delorme ; mais si le cardinal a payé de honteux tributs à la faiblesse humaine, il s'environna des plus épaisses ténèbres. Un roi, scandalisé de ce que son premier ministre s'était fait dispenser par le pape de réciter le bréviaire, n'eût point toléré les mœurs irrégulières d'un prêtre. Pour justifier l'inconvenance de ses exploits guerriers, Richelieu associa beaucoup d'ecclésiastiques à sa carrière militaire. Au siège de la Rochelle, on ne voyait qu'évêques et abbés chargés de diriger les travaux et les approvisionnements. Il fit amiral l'archevêque de Bordeaux, qui livra plusieurs combats ; il envoya le P. Joseph discuter des plans de campagne avec le duc de Weimar. Entre les accusations hasardées intentées à sa mémoire, il n'en est peut-être pas de plus téméraire que celle d'avoir fait périr Grandier dans les flammes pour se venger d'une satire. Le cardinal croyait aux sorciers, et ses écrits témoignent qu'il partageait sur plusieurs points la crédulité de son siècle. Rien ne prouve que son intervention, dans ce singulier procès, dépassât ce que l'ordre public réclamait d'un ministre vigilant (*voy.* GRANDIER). S'il était vindicatif, sa haine allait droit au but par des moyens prompts et naturels. Pénétré de son mérite, jusqu'à croire que le roi et la France n'existaient que par lui, il ne voyait de salut pour l'Etat que dans la conservation du pouvoir en ses mains : il s'identifiait tellement avec la personne du souverain, qu'on ne pouvait attaquer le cardinal sans être criminel de lèse-majesté. C'est ainsi qu'il justifia, peut-être, à sa conscience, une sévérité impitoyable qui semblait avoir rayé des prérogatives d'un fils de Henri IV le droit de faire grâce. Il parut se complaire dans les rigueurs qu'exigeaient ces temps de troubles et de factions. L'intention de se disculper du reproche de cruauté le rendit plus dur encore (1), en ce qu'il refusa de sauver ceux qu'il affectionnait, afin de se montrer impassible à toute autre considération qu'au bien public ; il eût épargné St-Preuil, malgré de criminelles exactions, si ce brave guerrier lui eût été indifférent. Presque toujours la prison ou la disgrâce d'un personnage entraînait dans la même infortune les amis et les parents. Mais on exagéra l'étendue des maux dont la réalité n'était que

(1) Sa bibliothèque, riche en manuscrits orientaux, fut léguée à la Sorbonne ; mais il paraît que ce legs ne parvint jamais à sa destination. *Voyez*, à cet égard, les réclamations de l'abbé Ladvocat, dans le *Journal des Savants*, de mai 1788, p. 293.

(1) On peut compter sous son administration quarante-sept condamnations capitales, dont deux commuées, dix-neuf exécutées en effigie, vingt-six suivies d'une exécution sanglante. A. F.-L.-T.

trop fâcheuse. La tyrannie reprochée au cardinal reste sans excuse à l'égard des accusés distraits de leurs juges naturels, livrés à des tribunaux temporaires institués uniquement dans le but d'obtenir la condamnation. Le roi s'était laissé persuader que son autorité n'avait point de bornes, et l'annonçait franchement au doyen et aux présidents du parlement : « Ceux qui prétendent, » disait-il, que je ne puis donner les juges qu'il « me plaît à mes sujets quand ils m'ont offensé, » sont des ignorants indignes de posséder leur « charge. » La majesté du trône fut sacrifiée aux passions du ministre, lorsque le roi présida en personne au jugement du duc de Lavalette et à celui du duc de Vendôme. Richelieu n'avait pas d'intérêt plus pressant que de subjuguier le roi ; c'était aussi le travail de tous ses moments. Fertile en expédients, il avait composé un mémoire *sur les moyens d'empêcher les cabales de la cour*, et il l'offrit aux méditations du roi. Le prince y lut qu'il était obligé, *eu conscience*, de ne recevoir aucune confiance contre son premier ministre sans la révéler et nommer l'accusateur ; le monarque goûta le précepte, et, scrupuleux dénonciateur des ennemis du cardinal, s'exempta rarement de les livrer. Un autre écrit fut destiné à l'usage du roi par le P. Joseph : c'était un traité *sur l'unité du ministre et les qualités qu'il doit avoir*. L'auteur soutient qu'un roi ne peut se passer d'un premier ministre qui soit ecclésiastique ; qu'il est juste de lui laisser une pleine autorité, de le combler d'honneurs et de richesses ; de se défier des plaintes dont il serait l'objet, et que le prince, eût-il promis d'en garder le secret, est tenu de les lui communiquer. L'obligation de préférer son ministre à ses plus proches parents complète les devoirs de la royauté, selon l'enseignement du P. Joseph. Par des moyens semblables, employés sans pudeur, Louis fut comme enlacé dans les filets habilement tendus sous ses pas. On ne dédaignait pas néanmoins de se servir quelquefois des séductions de la flatterie : la statue du roi s'éleva aux frais du cardinal sur la plus belle place publique qui fût alors dans Paris ; hommage messéant de la part d'un sujet, renouvelé sous le règne suivant par le maréchal de la Feuillade. Richelieu s'était placé si haut, que sa dignité semblait exiger des dédommements aux soumissions qu'il ne pouvait refuser au monarque. Les princes lui cédaient la droite ; il gardait son fauteuil devant la reine. Les gouverneurs de province, si altiers dans le ressort de leur commandement, ployaient humblement ; ils déclaraient, comme le prince de Condé, préférer le bien de l'Etat, *et le contentement de monseigneur le cardinal*, à toute chose. Ce même prince faisait épouser à son fils, surnommé depuis le grand Condé, Clémence de Maillé-Brezé, nièce du ministre redouté. Le système politique de Richelieu se compose de trois résolutions, suivies avec constance pendant dix-huit années :

priver le calvinisme d'une existence offensive ; contraindre les grands à devenir humbles sujets du roi ; rehausser, au préjudice de la maison d'Autriche, la considération extérieure de la France ; telle fut la tâche qu'entreprit le ministre. Renvoyer une partie, du moins, de ces vastes projets à des temps tranquilles, eût été permis. Les exécuter au milieu des révoltes de la cour, appuyées des princes du sang, malgré la faiblesse du roi, l'opposition furieuse de la reine mère, les cabales sans fin du duc d'Orléans, ce fut certainement l'ouvrage d'un homme supérieur. Montesquieu, dans son parallèle entre Louis XI et Richelieu (1), termine ainsi le portrait de ce dernier : « Il fit jouer à son monarque le second rôle dans la monarchie et le premier dans l'Europe ; il avilit le roi, mais il illustra le règne. » La monarchie conserva longtemps les forces qui lui avaient rendu la vie. La mémoire de Richelieu protégea la régence d'Anne d'Autriche mieux que les finesses italiennes de Mazarin, et le grand cardinal ouvrit la carrière aux merveilles du règne de Louis XIV. Mais l'admiration de la postérité ne saurait disculper Richelieu de s'être attiré la haine méritée de ses contemporains. L'humanité le blâme, sans que jamais la politique puisse l'absoudre, d'actions cruelles, de fourberies honteuses, de perfidies qu'un génie élevé, joint à un cœur noble et généreux, aurait mis sa gloire à éviter. Les développements indispensables auxquels nous nous sommes livrés laissent peu d'espace pour les écrits du cardinal de Richelieu. Les seuls dont l'authenticité n'a pas été contestée ont rapport à la théologie. On en peut voir la liste dans le Moréri de 1759 ; nous indiquerons : 1° *Les principaux points de la foi catholique défendus contre l'édit adressé au roi par les ministres de Charenton, Poitiers, 1617, in-8°* (2) ; 2° un catéchisme intitulé *Instruction du chrétien*, *ibid.*, 1621, in-8°, expose d'une manière nette et précise la doctrine de l'Eglise ; il a eu au moins vingt-quatre éditions, a été traduit en latin (1626), en basque (1626), en arabe (1640, in-4°), etc. ; 3° *La méthode la plus facile et assurée de convertir ceux qui sont séparés de l'Eglise*, Paris 1651, in-fol. Cet ouvrage solide, où règne un ton de douceur et de modération digne de servir d'exemple à tous ceux qui se mêlent de controverse, fut composé, à ce que l'on croit, par l'abbé de Bourzeis et par quelques autres théologiens, de sorte que le cardinal n'en est que le père adoptif. 4° *La perfection du chrétien*, Paris, 1646, in-4°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions ; il offrit, dans le temps, des rapproche-

(1) *Archives littér. de l'Europe*, 1804, in-8°, t. 2, p. 304 (voy. MONTESQUIEU).

(2) L'auteur vent y paraître en même temps théologien et politique, deux qualités qui ne s'amalgament guère ensemble ; ce qu'il y a de bien sûr, c'est qu'il n'y donna pas de grandes preuves d'érudition en traduisant *Terentianus Maurus*, qui est le nom d'un grammairien, par le *Maire de Terence*, preuve qu'il ne connaissait pas tous les auteurs dont il parlait. T—D.

ments piquants entre les maximes qu'il contient et la conduite de l'auteur. 5° *Mémoires sur les événements du règne de Louis XIII*. Les fragments qui s'en trouvèrent dans les papiers de Mézerai furent attribués à cet historien et imprimés sous le titre d'*Histoire de la mère et du fils*, et sous celui d'*Histoire de la régence*, etc. On a jugé avec raison que cet écrit n'était pas digne de Mézerai (voy. ce nom). En effet, le style ne ressemble nullement à celui de l'historien, qui est beaucoup plus correct. Il est maintenant reconnu, après de longues controverses, que le cardinal de Richelieu est auteur non-seulement de l'*Histoire de la mère et du fils*, mais d'une suite de mémoires sur les événements de son temps. Prosper Marchand, Lenglet-Dufresnoy, Fonce-magne en sont demeurés convaincus. On savait qu'il existait, au dépôt des affaires étrangères, des mémoires manuscrits corrigés de la main du cardinal. M. Petitot en a publié une édition faite d'après ce manuscrit (1). Le cardinal, qui voulait acquérir tous les genres de célébrité, n'a pas senti le prix du naturel dans le style. Ses *Mémoires* laissent apercevoir le rhéteur, soupçonner le théologien et reconnaître les inspirations des beaux-esprits Boisrobert et Colletet. Mais il s'y trouve des portraits tracés d'une main ferme et des faits curieux, qui n'ont pu être connus que d'un homme initié dans les affaires de l'Etat admis dans l'intérieur de la famille royale. 6° *Testament politique du cardinal de Richelieu*. L'authenticité de cet écrit a été l'objet de vives attaques de Voltaire. Fonce-magne les a victorieusement repoussées, en montrant que les deux manuscrits connus viennent, l'un de la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal, et l'autre de l'abbé des Roches, son secrétaire. On ajoute le témoignage de l'archevêque de Toulouse Montchal, qui rapporte, dans ses *Mémoires*, que le cardinal lui avait montré le manuscrit de son *Testament politique*. C'est sans doute ce qu'on a jamais pensé de plus solide sur le gouvernement des Etats, en se reportant à l'époque où l'auteur écrivait. La Bruyère s'est exprimé avec force au sujet de ce testament politique. Celui qui a « achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit ou a dû écrire comme il l'a fait. » Nous pensons que ce jugement est parfaitement juste. Toutes les éditions antérieures à celle de 1764, publiée par Fonce-magne, sont incomplètes, parce qu'elles ne contiennent pas la succincte narration des grandes actions du roi; c'est une suite au premier chapitre du *Testament*, qui fut découverte en 1756 parmi les manuscrits de la bibliothèque de Paris. On trouve dans l'édition de 1764 les lettres de Fonce-magne à Voltaire, qui sont d'un grand intérêt. Une prétendue troisième

partie de ce *Testament* (Amsterdam, 1689, in-12), dont quelques exemplaires sont intitulés *Mémoires politiques du cardinal de Richelieu*, n'est qu'une réimpression du *Traité de la politique de France* (voy. CHASTELET). Barbier donne de grands détails sur ce livre dans la 2° édition de son *Dictionnaire des anonymes*, n° 11164. 7° *Journal de M. le cardinal de Richelieu, qu'il a fait durant le grand orage de la cour en l'année 1630 et 1631, tiré des mémoires écrits de sa main*, 1649, in-8°. Il s'en trouve beaucoup d'éditions, dont la meilleure est celle d'Amsterdam, 1664, 2 vol. in-12. Ce journal a été imprimé dans le 4° volume de l'*Histoire* de Leclerc. Ce ne sont que des notes à l'usage particulier du cardinal, qui découvrent une partie des moyens dont il se servit pour observer et déjouer les complots de ses ennemis. On voit que, voulant surprendre les secrets de la reine mère, il abusait du goût de cette princesse pour les devins et les astrologues. On a plusieurs vies du cardinal de Richelieu (voy. AUBERY, Jean LECLERC et René RICHARD). Mais un de ses meilleurs historiens est encore le P. Griffet, dans l'*Histoire de Louis XIII*. Parmi les ouvrages plus modernes, on peut signaler l'*Histoire du ministère du cardinal Richelieu*, par M. A. Jay, Paris, 1816, 2 vol. in-8°; 1825, 2 vol. in-8°; le travail de M. Capéfigue, *Richelieu, Mazarin, la Fronde et le règne de Louis XIV*, Paris, 1838, 8 vol. in-8°; le volume de M. Ch. Crapelet, *Portraits historiques; l'Histoire de l'administration de Richelieu*, par J. Caillet, 2 vol. in-12, couronnée par l'Institut; les *Fondateurs de l'unité française*, par M. de Carné, etc., et toutes les histoires générales de France, notamment celles de MM. Henri Martin et Michelet. Son mausolée (1), chef-d'œuvre de Girardon, fait l'ornement de l'église de la Sorbonne; il est gravé dans le musée des monuments français (2).

C—L.

RICHELIEU (ALPHONSE-LOUIS DU PLESSIS DE), connu sous le nom de cardinal de Lyon, était l'aîné d'Armand. Après la mort de son oncle, évêque de Luçon, il fut nommé pour le remplacer; mais il s'empressa de résigner ce bénéfice à son frère, et entra dans l'ordre des Chartreux, où, pendant vingt et un ans, il mena la vie la plus austère. Il fut tiré malgré lui du cloître et

(1) Son buste en bronze, placé dans la salle des actes de la Sorbonne, est aujourd'hui à la bibliothèque Mazarine, et l'on y a joint, encaissé sous le cristal, un petit doigt du cardinal-ministre, que, lors de l'exhumation révolutionnaire, un magon détacha pour en avoir la bague, et que recueillit précieusement le frère du bibliothécaire, M. Petit-Radel.

G—CE.

(2) Il existe à la bibliothèque impériale, à celle de l'Institut, aux archives, un grand nombre de lettres et instructions émanant de Richelieu (il n'y en a qu'un petit nombre d'autographes). M. Avenel a consacré beaucoup de temps et de soins à l'examen de ces documents, et il y a puisé les matériaux de l'importante publication qu'il a entreprise sous le titre de *Correspondance et papiers d'Etat du cardinal de Richelieu*; elle doit former sept volumes; à la fin de 1862 quatre étaient parus; ils font partie de la *Collection des documents inédits relatifs à l'Histoire de France*. Le premier volume a paru en 1853; il a été l'objet d'un article de M. Sie-Beuve (*Causeries du lundi*, t. 7), et d'un autre de M. de Rémusat (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1854). M. Avenel a également inséré dans le *Journal des Savants* (1858), des détails sur des mémoires manuscrits du cardinal. A. F—L—T.

(1) Elle fait partie de la collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, 2° série. Les tomes 7 et 8 de ces *Mémoires du cardinal de Richelieu* (comprénant de 1632 à 1635), Paris, 1823, in-8°.

appelé en 1626 à l'archevêché d'Aix. Deux ans après, il passa sur le siège de Lyon. et en 1629, il reçut le chapeau de cardinal du pape Urbain VIII, qui, dans cette circonstance, s'écarta du règlement de Sixte-Quint, portant que deux frères ne pourraient être admis en même temps au sacré collège. Sur la démission du cardinal de la Rochefoucault, il fut nommé grand aumônier de France en 1632, et l'année suivante, le roi Louis XIII le fit commandeur de l'ordre du St-Esprit. Chargé de terminer les différends qui existaient entre la France et la cour de Rome, il s'acquitta de cette mission avec succès et se hâta de revenir dans son diocèse, qui était affligé d'une maladie pestilentielle. Il signala dans cette circonstance son zèle et son immense charité, se dévouant lui-même pour porter aux malades les secours dont ils avaient besoin. La mort de son frère, que suivit celle du roi Louis XIII, l'affligea vivement. Sa charge de grand aumônier l'obligea de se rendre à Paris pour les obsèques du roi; mais il revint aussitôt à Lyon, dont il ne s'éloigna plus que pour assister à l'élection d'Innocent XII, et en 1645, pour présider l'assemblée du clergé. On lui a reproché d'avoir trop docilement embrassé les ressentiments de son frère le ministre. Lorsque la malheureuse duchesse de Montmorency passa par Lyon, après la mort funeste de son mari, elle désira chercher des consolations auprès de madame de Chantal, dont la grande piété était connue : l'archevêque ne voulut pas absolument le lui permettre. Souvent il regretta la tranquillité dont il avait joui dans le cloître. « Peut-être, » disait-il dans sa dernière maladie, vaudrait-il « mieux que je mourusse sur la couche de dom « Alphonse que sur le lit magnifique de l'archevêque de Lyon. » Ce prélat termina sa carrière le 23 mars 1653, et fut inhumé dans l'église de la Charité, qu'il avait fait bâtir. L'épithaphe qu'il s'était composée mérite d'être connue (1). Son diocèse lui dut l'établissement d'un grand nombre de monastères. C'était, dit Dreux du Radier, un génie plus sombre que brillant, plus solide qu'agréable; il écrivait assez bien et parlait fort mal. Jamais il ne put faire un vers latin. De tous les poètes, il n'aimait que Lucain. Il savait Sénèque par cœur et en avait fait de longs extraits (voy. la *Bibliothèque de Poitou*, t. 3, p. 358). On a de lui quelques lettres à son frère Armand, insérées dans le *Conservateur* (mai 1755). La bibliothèque de Paris possède un recueil in-folio de ses lettres à Louis XIII et aux plus illustres personnages de la cour. L'abbé de Pure a publié la vie de ce prélat, en latin, Paris, 1653, in-12. Son portrait a été gravé par Mellan à Rome, in-fol.; il fait aussi partie du recueil de Moncornet.

W—s.

RICHELIEU (LOUIS-FRANÇOIS-ARMAND DUPLESSIS DE), maréchal de France, naquit le 13 mars 1696. Fils aîné d'Armand-Jean Vignerod, duc de Richelieu, général des galères de France, et d'Anne-Marguerite d'Acigné, il était petit-neveu des précédents, et fut destiné, par ses brillantes qualités, par ses succès multipliés et toujours faciles à la cour, à la guerre, dans les négociations et surtout en amour, à rendre pour ainsi dire populaire ce nom que le premier ministre de Louis XIII avait rendu historique. Appelé par la nature à fournir une carrière plus longue que celle de la plupart des hommes, il vint au monde avant terme (à sept mois), et si faible, si mal constitué qu'on fut longtemps sans espoir qu'il conservât sa frêle existence. On l'éleva dans une boîte de coton et les soins qu'on lui prodigua raffermirent sa frêle constitution. Le jeune duc de Fronsac (c'est le nom qu'il porta d'abord) fut baptisé en 1699, et tenu sur les fonts par le roi et la duchesse de Bourgogne. Son éducation fut confiée à des maîtres habiles; mais il profita peu de leurs leçons. Heureusement il fut de ces êtres, singulièrement favorisés par la nature, qui suppléent à force de tact et d'esprit naturel aux connaissances que d'autres n'acquièrent que par une longue application. Chez lui aussi le goût pour tous les plaisirs se développa avant l'âge, et sa famille, alarmée, s'empressa de le marier, contre son inclination, avec mademoiselle de Noailles, sœur du duc et nièce du cardinal de ce nom, archevêque de Paris. Ce mariage convenait d'autant plus au vieux duc de Richelieu que lui-même avait épousé en troisièmes noces la mère de cette demoiselle; mais le duc de Fronsac, qui n'aimait pas sa belle-mère, témoigna un éloignement invincible pour une épouse plus âgée que lui, qui manquait d'attraits et qui, selon le maréchal lui-même, était acariâtre. C'est ce qui a fait dire plus tard que Richelieu, qui, comme César, fut le mari de toutes les femmes, n'a jamais été celui de sa première épouse. Présenté à la cour en 1710, à l'âge de quatorze ans, il y fit la plus grande sensation par les grâces de sa figure et par la vivacité de son esprit. Il fut accueilli avec une bonté vraiment paternelle par Louis XIV, qui appréciait tout ce que la royauté devait de reconnaissance au nom de Richelieu. Madame de Maintenon, qui était portée à aimer dans le jeune duc de Fronsac le fils d'un de ses plus anciens amis, l'appelait son élève. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que celui qu'on croyait un enfant étourdi était déjà un homme aussi redoutable par la séduction de sa personne que par son génie entreprenant et par ses indiscretions. La malice des courtisans interpréta d'une façon défavorable la préférence que le duchesse de Bourgogne croyait pouvoir donner sans conséquence à celui qu'elle appelait sa *jolie poupée*, et le duc de Richelieu, alarmé sur la manière dont le roi prendrait cette inter-

(1) La voici : *Pauper natus sum. Pauperiem vivi, Pauper mortui, inter pauperes sepeliri volo.* On trouve une autre épithaphe de ce prélat dans le *Gallia christiana*.

prétation donnée à un badinage innocent, sollicita une lettre de cachet pour son fils et le conduisit lui-même à la Bastille le 22 avril 1711. Pour que ce temps d'une retraite forcée devînt utile au jeune prisonnier, le roi désira que l'abbé de St-Remi s'enfermât avec le duc : ce respectable instituteur l'initia à la langue de Virgile et lui donna quelques connaissances générales ; mais jamais il ne put parvenir à lui apprendre l'orthographe. Le duc de Fronsac montra enfin des procédés plus tendres pour son épouse, qui venait le voir dans sa prison. Rendu à la société au bout de quatorze mois de captivité, il sut se ménager auprès de madame de Maintenon elle-même un appui contre la sévérité de son père. Bientôt il partit pour l'armée, où il servit en qualité de mousquetaire, et débuta par cette fameuse campagne de 1712, où Villars sauva la France à Denain. Ce général, charmé des dispositions du jeune homme, en fit son aide de camp. Fronsac le suivit aux sièges de Marchiennes, de Douai et du Quesnoy. Il fut blessé à la tête d'un éclat de pierre devant Fribourg ; Villars, voulant récompenser sa bravoure, le désigna pour aller porter au roi la nouvelle de la reddition des forts. Le duc parut tremblant devant Louis XIV, qu'il voyait pour la première fois depuis sa sortie de la Bastille ; néanmoins il lui fit le récit des opérations de la campagne avec tant de netteté et de présence d'esprit que le monarque, étonné des connaissances qu'il avait acquises en si peu de temps, lui prédit que, s'il continuait, il était destiné à de grandes choses. A la mort de son père, arrivée le 10 mai 1713, Fronsac prit le nom de Richelieu. Il recueillait une succession tellement grevée de dettes qu'il prit le parti d'y renoncer pour s'en tenir à une substitution considérable : les duchés de Richelieu, de Fronsac, les seigneuries de la Ferté-Bernard, Coze, Conac et autres devinrent son partage, et ce qui lui fit véritablement honneur, c'est qu'il paya entièrement ceux des créanciers de son père qui n'avaient pu trouver dans la succession de quoi être remboursés. Après la mort de Louis XIV, Richelieu, attaché par reconnaissance à la mémoire de ce grand roi, se montra peu empressé de plaire au régent. Il ne dissimula pas ses regrets sur la perte d'un tel monarque, et il ne cessait de lancer contre le duc d'Orléans et ses confidents de ces épigrammes qui alors ne nuisaient à la fortune de personne et qui cependant n'avancèrent pas la sienne. Le régent témoignait peu d'estime pour ses talents et ne se pressait pas de satisfaire son ambition. Le duc de Richelieu ne laissa pas toutefois de se distinguer dans cette cour corrompue par l'éclat et la prodigieuse multiplicité de ses aventures. Il semblait se plaire à désoler le régent en lui enlevant ses maîtresses ou du moins en partageant leurs faveurs. Quoique peu susceptible de jalousie, ce prince, qui le rencontrait toujours sur son che-

min, exprimait parfois son mécontentement : sa colère se dissipait facilement, parce que Richelieu était un charmant convive. En se plaignant de lui, en ne lui laissant aucune part dans les affaires, il l'admettait parfois à ses plaisirs. Aussi intrépide en combat singulier que devant l'ennemi, Richelieu exposait gaïement une vie qu'il savait si bien embellir, et les duels nombreux dont il a été le héros ont aussi contribué à sa brillante célébrité. Celui qu'il eut avec le comte de Gacé, fils du maréchal de Matignon, et dans lequel il fut blessé, fit tant de bruit que le régent se crut obligé de mettre les deux rivaux à la Bastille (le 4 mars 1716). Richelieu ne recouvra sa liberté que le 21 août suivant. Il fut chargé le 26 février 1717 d'aller porter à Madrid le collier de l'ordre du St-Esprit au prince des Asturies, fils de Philippe V. Cette mission, qui (on ne sait pourquoi) ne fut pas remplie, amena néanmoins des relations assez intimes entre le duc de Richelieu et le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne à Paris. La duchesse du Maine, qui, de concert avec Alberoni, méditait une conspiration contre le régent, apprécia toute l'utilité qu'on pourrait tirer d'un homme aussi entreprenant que Richelieu. Il fut mis dans le secret de la conspiration par une lettre très-flatteuse que lui écrivit le cardinal Alberoni (*roy. ORLÉANS*). La vanité du jeune duc s'enivra des éloges d'un homme d'Etat qui paraissait avoir pris son grand-oncle pour modèle. Il promit, dit-on, de livrer aux Espagnols la ville de Bayonne, où son régiment, qu'il venait d'acheter, était en garnison, et de contribuer à soulever quelques provinces du Midi. La découverte de la conspiration conduisit pour la troisième fois Richelieu à la Bastille, le 28 mars 1719. L'abbé Dubois, son ennemi personnel, fit mettre dans son arrestation un appareil effrayant, et Richelieu, plongé d'abord dans un cachot malsain, interrogé par d'Argenson et Leblanc, juges prévenus contre lui, eut quelque temps la crainte de se voir impliqué dans un procès capital. Le duc d'Orléans avait dit : « J'ai entre les mains des pièces assez fortes « pour faire couper au duc de Richelieu quatre « têtes, s'il les avait. » Dans cette circonstance difficile, ce dernier montra beaucoup de caractère. « Malgré les traitements les plus durs, dit « madame de Staal dans ses mémoires, malgré « les interrogatoires longs et fréquents qu'il « subit, et toutes les adresses qu'on employa « pour le surprendre, jusqu'à des lettres contre- « faites de la part d'une princesse qui s'intéres- « sait à lui, on ne put se rendre maître de son « secret. » L'amour trouva moyen de forcer les verrous de sa prison. Deux princesses dont il était aimé, mademoiselle de Charolais et mademoiselle de Valois, fille du régent, abjurant leur rivalité, réunirent leurs efforts pour travailler à sa liberté. Il fut d'abord transféré dans une chambre plus saine, puis il obtint la permission

de prendre l'air sur une des tours de la Bastille pendant une heure chaque jour, afin de rétablir sa santé altérée. Cette promenade devint bientôt pour lui l'occasion d'une sorte de triomphe. Les femmes qu'il avait séduites et délaissées, oubliant, dans son danger, et ses torts et le soin de leur propre réputation, prirent l'habitude de venir se promener dans la rue St-Antoine pour le voir. Cette promenade devint à la mode, et, pendant une heure, une foule de voitures élégantes parcouraient à la file l'espace qui s'étendait depuis le pied des tours jusqu'à la porte St-Antoine. Des gestes expressifs établissaient une sorte de dialogue entre elles et le captif, et cette scène singulière donne une idée de la licence des mœurs à cette époque. Le duc sortit de la Bastille le 30 août, et sa prison fut commuée en un exil à Conflans, chez le cardinal de Noailles. Le régent, informé que Richelieu s'échappait toutes les nuits pour aller à Paris, le reléqua à St-Germain en Laye; mais bientôt mademoiselle de Valois obtint sa grâce entière en consentant à donner sa main au duc de Modène, que depuis longtemps le duc d'Orléans la pressait vainement de recevoir pour époux. « Ainsi le duc de Richelieu obtint sa liberté par le sacrifice d'une belle victime, qui s'était volontairement immolée à ce prix. » (Mémoires de madame de Staël.) Son troisième séjour à la Bastille et les dangers qu'il y courut avaient fait sur son âme une impression profonde, et s'il n'abandonna jamais les intrigues amoureuses, il n'en fit plus du moins son occupation unique et tâcha de se rendre utile dans les grandes affaires. La mort du marquis de Dangeau laissait une place vacante à l'Académie française; ses amis le persuadèrent de la demander. Le nom seul de Richelieu pouvait alors justifier cette ambition de la part d'un jeune seigneur de vingt-quatre ans, qui n'avait encore écrit que des billets doux. Il fut élu d'une voix unanime et reçu le 12 décembre 1720. Trois académiciens, Fontenelle, qui ne négligeait aucune occasion de faire la cour aux grands, Destouche et Campistron, se chargèrent à l'envi de composer son discours de réception. Richelieu prit les principaux traits de chacune de ces compositions, et, guidé par ce tact exquis que la nature lui avait donné, il en tira un discours, qu'il écrivit de sa main et qui avait le mérite rare de la concision jointe à la convenance du style. On y remarquait un assez bel éloge de Louis le Grand. Les fragments de ce discours, qu'on a trouvés dans les papiers de Richelieu après sa mort, présentaient un grand nombre de fautes d'orthographe. Trois mois après, il fut reçu pair au parlement pour son duché de Richelieu, le 6 mars 1721. Comme ses moindres actions portaient un caractère de célébrité, cette cérémonie, qui ne fixait ordinairement les regards de personne, devint un jour de fête pour les femmes, qui formaient toujours cabale en sa

faveur. L'année suivante (septembre 1722), il fut nommé gouverneur de Cognac; mais cette première faveur qu'il eut du régent fut promptement suivie d'une nouvelle disgrâce. Richelieu s'était exprimé trop librement sur plusieurs changements qui s'étaient opérés à la cour: il lui fut interdit non-seulement d'y paraître, mais même d'assister au sacre du roi. Bientôt la mort du cardinal Dubois et celle du duc d'Orléans délivrèrent Richelieu de deux hommes qui avaient toujours humilié son ambition. Favorisé par la marquise de Prie, qui gouvernait le royaume sous le nom du duc de Bourbon, premier ministre, il fut nommé ambassadeur à Vienne. La mission dont il fut chargé était grave et difficile. Il s'agissait de prévenir les desseins du roi d'Espagne Philippe V, qui, irrité du renvoi de l'infante sa fille, fiancée au jeune roi Louis XV, travaillait à faire déclarer l'empereur Charles IV contre la France. Le désir de donner de l'éclat à ses premiers pas dans la carrière politique suggéra au duc de Richelieu des démarches vives et fières, qui sauvèrent l'honneur de la France et lui en firent beaucoup à lui-même. Il arriva à Vienne le 8 juillet 1723. Ripperda, ministre de Philippe V, fier du crédit dont il jouissait à la cour impériale, annonçait l'intention de prendre le pas sur lui: Richelieu prévint ses insultes. Un jour que l'Espagnol voulait le devancer pour entrer chez l'Empereur, il l'écarta en lui donnant un violent coup de coude. Il lui fit ensuite plusieurs provocations qui ressemblaient à des cartels, mais auxquels Ripperda ne répondit point, et l'on vit avec étonnement cet ambassadeur sortir de Vienne la veille du jour où Richelieu devait y faire son entrée solennelle et où la dispute de préséance devait être terminée. Ainsi, pour son coup d'essai, le jeune ambassadeur eut le bonheur de chasser honteusement un adversaire dont le crédit aurait été le plus grand obstacle au succès de sa négociation. La magnificence qu'il déploya lors de son entrée d'apparat à Vienne, le 7 novembre 1723, fut extraordinaire. Le nombre des voitures de sa suite se montait à soixante-quinze; les chevaux de son carrosse et ceux de ses officiers étaient ferrés en argent, mais de manière qu'ils pussent en chemin perdre leurs fers, qui furent abandonnés au peuple. Richelieu démêla bientôt que la crainte avait exagéré les intentions hostiles de l'Empereur envers la France; mais il n'en rencontra pas moins de véritables obstacles auprès du prince Eugène, principal ministre de Charles VI et qui persévérât dans son inimitié contre la France. On ne vit pas sans étonnement Richelieu suivre avec constance les détails d'une négociation épineuse et se livrer au travail le plus souvent pendant quinze heures par jour. Quelques intrigues qu'il employa pour connaître et pour détourner les projets du prince Eugène « sortaient, dit M. Lacretelle, des procé-

« dés ordinaires de la diplomatie. C'étaient tous des jours des femmes qu'il faisait servir à ses des-seins : il peignait à la cour de Versailles toutes ses bonnes fortunes comme des actes de dévouement pour la gloire de son maître. » Quoi qu'il en soit, il s'attira l'estime et l'affection de Grimaldi, nonce du pape, dont les bons offices aplanirent bien des difficultés et amenèrent enfin la signature des préliminaires de paix qui furent signés le 13 mai 1727. Le marquis de Brille, vieux diplomate et ministre du duc de Savoie à Vienne, n'avait cessé de contrarier Richelieu dans sa négociation : il ne put lui pardonner d'avoir si bien réussi, et il affectait de s'éloigner avec précipitation quand il l'apercevait. Richelieu le surprit un jour, et l'abordant brusquement, lui dit en face : « Monsieur le marquis de Brille, m'avez-vous vu faire quelques fautes ou débiter quelques mensonges ? — « Non, monsieur le duc, répondit ce dernier avec embarras, vous avez fait votre charge. » Quelques-uns des domestiques de l'ambassadeur de France ayant été insultés par les cavaliers du régiment de Visconti, il en demanda satisfaction, et les coupables furent condamnés à passer par les baguettes ; mais Richelieu s'empressa d'obtenir la grâce des coupables. Le roi, pour récompenser ses services, le nomma chevalier de ses ordres, quoiqu'il s'en fallût de trois ans qu'il eût l'âge prescrit par les statuts. Il n'avait alors que trente-deux ans. L'envie, irritée de ses succès, les calomnia, et l'on répandit qu'au lieu de s'occuper à Vienne des intérêts de la France, il s'adonnait aux sciences occultes : on racontait même qu'il avait, de complicité avec deux seigneurs allemands, livrés aux mêmes illusions, fait, dans une carrière, près de Vienne, un sacrifice humain au diable et à la lune. Ces bruits révoltants autant que ridicules, et que Duclos a néanmoins consignés dans ses mémoires, tombèrent bientôt d'eux-mêmes. De retour à Paris en 1729, Richelieu jouit de quelque crédit auprès du premier ministre Fleury, qu'il avait contribué à faire cardinal, et il commença de s'insinuer dans l'esprit du jeune roi Louis XV. Il fut nommé membre honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à la place du président de Maisons, au mois de novembre 1732. Il eut même le bonheur d'être son successeur auprès de sa veuve, et sa correspondance avec cette dame fait partie des papiers de sa succession. En 1733, pendant la guerre excitée en Europe par la vacance du trône de Pologne, Richelieu, qui toujours donna des conseils d'une politique vigoureuse, ne fut pas des derniers à presser le pacifique Fleury pour le porter à soutenir les droits de Stanislas Leckzinski. Il servit en Allemagne avec son régiment, sous les ordres du maréchal de Berwick, se distingua au siège de Kehl, et fut nommé brigadier des armées du roi au commencement de l'année suivante. Il était veuf de sa

première femme depuis 1716 ; ce fut alors qu'il épousa (le 7 avril 1734) mademoiselle de Guise, princesse de Lorraine. L'amour qu'elle lui inspira et l'ambition de s'allier au sang impérial lui firent vivement désirer cette union, qui n'ajouta rien à sa fortune. Elle lui procura d'abord un bonheur pur ; car, pendant six mois, il aimait sans partage une épouse digne de toute son estime et qui, même dans la suite, conserva sur lui l'ascendant d'un caractère ferme. L'ouverture de la campagne l'appela au siège de Philipsbourg, où il se fit remarquer par son activité et par la gaieté avec laquelle il affrontait sans cesse la mort. Un soir, après avoir commandé un détachement, Richelieu revenait accablé de fatigue et couvert de sueur souper chez le prince de Conti : le comte de Lixen, parent de la duchesse, irrité de quelques épigrammes de ce seigneur, lui dit de s'essuyer et ajouta qu'il était étonnant qu'il ne fût pas entièrement dégraisé après l'avoir été en entrant dans sa famille. Richelieu ne voulut pas différer sa vengeance d'un instant. A minuit, les deux adversaires se rendirent à la queue de la tranchée et mirent l'épée à la main. Le prince de Lixen fut tué. L'on n'osa pas punir Richelieu ; mais il s'efforça de faire oublier une faute aussi grave en redoublant de courage devant l'ennemi : dans un des sanglants assauts qui précédèrent la prise de Philipsbourg, il eut le bonheur d'être blessé sur la tranchée qu'il avait teinte du sang de son parent. Le grade de maréchal de camp, qu'il obtint le 1^{er} mars 1738, fut le prix de ce nouvel exploit. Nommé vers la même époque lieutenant général du roi en Languedoc, il donna un nouvel éclat à cette éminente dignité par la magnificence qu'il déployait chaque fois qu'il présidait les états de la province. Nul ne fut plus rigide observateur de l'étiquette et des anciens usages. Il se fit rendre tous les honneurs dus à sa place, ne voulant déroger à rien. Il eut même à cet égard quelques démêlés avec l'archevêque de Narbonne et le parlement ; mais, adroit négociateur, il les termina tous à son avantage. Le Languedoc était alors déchiré par des troubles religieux. Les rigueurs de la cour et de l'intendant de la province n'avaient fait qu'irriter les esprits des protestants. Richelieu, par un mélange judicieux de douceur et de fermeté, parvint à calmer l'agitation. Il eut assez d'adresse pour déterminer les états, au commencement de la sanglante guerre de 1741, à offrir au roi de lever, habiller, monter et entretenir à leurs frais un régiment de dragons, sous le nom de *Septimanie*. Flatté de ce présent, le roi reconnut le service du maréchal de Richelieu en nommant son fils, le duc de Fronsac, colonel de ce beau régiment, quoiqu'il eût à peine neuf ans, et en conférant au père la charge de premier gentilhomme de la chambre (4 février 1744). Le cours de tant de prospérités fut troublé pour le duc de Richelieu par la

mort prématurée de son épouse, qui expira entre ses bras au mois d'août 1740. Il en avait eu deux enfants : le duc de Fronsac, qui épousa successivement mademoiselle d'Hautefort et mademoiselle de Galifet, et une fille, qui fut mariée au comte d'Egmont. Louis XV était arrivé à cette époque de sa vie où il devait céder aux conseils funestes de courtisans corrompus. Tous les mémoires du temps accusent Richelieu d'avoir été du nombre de ces dangereux serviteurs ; mais il portait dans le vice tant de grâce et de séduction, qu'en secondant les plaisirs du roi, il ne parut jamais s'avilir. S'il fut pour le monarque un complaisant accompli, Louis XV, pour mériter de semblables services, savait se dépouiller avec lui de la majesté souveraine et traiter, en quelque sorte, d'égal à égal. On voit donc figurer le nom de Richelieu dans les diverses intrigues qui firent passer successivement dans les bras du jeune monarque les quatre fameuses sœurs. Il fut, sans le savoir, d'abord le confident des amours de Louis XV avec madame de Chateauroux, l'une d'elles (*roy. ce nom*) ; mais bientôt il devint l'ami intime de cette favorite, et se fit distinguer parmi les courtisans qui, secondant les généreuses inspirations que le roi recevait d'elle, lui persuadèrent de se montrer à son armée lorsque la guerre pour la succession d'Autriche embrasa toute l'Europe. Ce prince partit le 3 mai 1744, et Richelieu, créé lieutenant général de la veille, fut au nombre de ses aides de camp. Il dut cet avancement rapide à la valeur brillante qu'il avait déployée l'année précédente à la malheureuse journée de Dettingen : il y eut un cheval tué sous lui, et lors de la retraite précipitée des Français, il ne cessa de combattre à la tête de son régiment et passa le Mein le dernier, assez heureux pour n'avoir pas reçu la plus légère blessure, bien que son régiment eût été taillé en pièces. Chargé ensuite de recueillir les blessés, il s'honora par l'humanité avec laquelle il traita environ 600 Anglais restés sur le champ de bataille. Lors de la maladie de Louis XV à Metz, on vit Richelieu, qui avait engagé la duchesse de Chateauroux à venir rejoindre le roi, user de ses droits de premier gentilhomme de la chambre pour s'ériger en arbitre de la conscience et de la santé du monarque (car il avait aussi la prétention d'être habile en médecine). Il se rendit maître de ses appartements, congédia les prêtres et les courtisans dévots, et osa même écarter du lit du roi les princes de son sang, qui voulaient l'arracher à l'influence de sa maîtresse. Enfin les terreurs religieuses l'emportèrent dans l'âme de Louis, qui se crut un moment à sa dernière heure. La favorite fut obligée de s'éloigner : le duc de Richelieu reçut, de la bouche de d'Argenson, l'ordre de se retirer aussi ; mais il crut ne pas devoir obéir, et cette audace lui réussit. Dès que le roi fut revenu à la santé, il montra beaucoup d'affection à Richelieu, qui le suivit au

siège de Fribourg. Le duc reprit tout son ascendant sur l'esprit du monarque et contribua au rappel de la duchesse de Chateauroux ; mais la mort prématurée de cette favorite arrêta tout à coup les espérances ambitieuses du premier gentilhomme de la chambre. Il fut toujours persuadé que l'on avait employé des moyens coupables pour avancer la mort de la favorite. A peine l'eut-il apprise qu'il s'écria : « Elle est empoisonnée comme Gabrielle d'Estrées ; » puis il ajouta : « C'est moi qu'on empoisonne ; j'étais sûr de revoir le généralat des galères. » L'histoire n'a pas confirmé ces soupçons, que Richelieu faisait porter sur le garde des sceaux d'Argenson. La campagne de 1745, marquée par la journée de Fontenoi, nous montre Richelieu sous un jour plus avantageux. La fortune, qui ne se lassait pas de le favoriser, lui fit recueillir dans la mêlée une heureuse idée, émise par le comte de Lally et dont l'exécution devait décider le gain de la bataille : c'était d'employer à percer la colonne ennemie, qui avait déjà rompu l'infanterie française, quatre pièces de canon destinées à protéger la retraite du roi. Richelieu, présentant toute l'importance de ce conseil, va le porter à Louis XV, qui n'hésite pas à l'adopter. Tandis que ces pièces éclaircissent les rangs des Anglais, Richelieu se met à la tête de la maison du roi et se précipite sur la colonne ennemie, qui est dissipée en moins d'un quart d'heure, laissant 9,000 hommes sur le champ de bataille. Ce fut aussi lui qui, dans le moment du danger, osa seul s'opposer à ce que le roi se retirât. Après la bataille, Louis XV lui dit : « Je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre. » L'historien louerait davantage ce courtisan de ce qu'il fit dans cette journée, s'il n'avait voulu s'en attribuer seul l'honneur et persuader que c'était lui seul qui avait, dans le moment du plus grand danger, fait l'office de général. Voltaire, entraîné aussi par sa partialité pour Richelieu, a beaucoup trop cherché dans son poème de *Fontenoi* et dans son *Siècle de Louis XV* à le faire valoir aux dépens du maréchal de Saxe (1). La bataille de Raucoux, gagnée l'année suivante, fournit au duc une nouvelle occasion de signaler sa brillante valeur : mais il aspirait à commander en chef. Les princes Edouard et son frère Henri, petits-fils du roi d'Angleterre Jacques II, étaient venus en France solliciter l'appui de Louis XV à l'effet de reconquérir le trône de leurs ancêtres. Passionné pour les entreprises aventureuses, le duc de Richelieu opina vivement en faveur d'une descente en Angleterre. Le roi l'envoya même à Calais afin de commander cette expédition ; mais les préparatifs en furent tellement insuffisants et les Anglais gardèrent si bien la mer, qu'il ne fut possible de

(1) Par une singulière rencontre, le Dauphin, dans la relation de la bataille qu'il avait envoyée à son épouse, ne parlait que du duc de Richelieu ; et l'on fut d'autant plus étonné que ce prince de mœurs austères n'aima jamais ce courtisan.

rien entreprendre, Richelieu n'en tenait pas moins vivement au plan d'humilier l'Angleterre, alors alliée de l'Autriche (1), et ce fut dans la vue de le distraire de ce projet, que l'impératrice Marie-Thérèse, toute-puissante sur l'esprit de la marquise de Pompadour, le fit nommer ambassadeur à Dresde au mois de décembre 1746. Il était chargé de demander pour le Dauphin la main de la princesse Marie-Josèphe de Saxe, fille de l'électeur Auguste, roi de Pologne. Il déploya dans cette occasion une grande magnificence. Cependant tout dans son ambassade ne se passa pas en fêtes. Richelieu était en outre chargé de reconnaître quel était le degré d'influence du roi de Pologne à Vienne et d'engager ce monarque à entamer pour la France des propositions de paix auprès de la cour impériale. Richelieu réussit dans cette négociation, qu'il fut même chargé de suivre à son retour à Paris. Après avoir cueilli de nouveaux lauriers à Laufelt, où il reçut une légère blessure, il fut demandé par les Génois et envoyé à Gênes pour remplacer le maréchal de Boufflers, qui y était mort après avoir délivré cette ville de l'oppression des Autrichiens, mais sans avoir eu le temps de les chasser entièrement du territoire de la république. Il n'accepta cette mission que pour avoir l'occasion d'aller faire un voyage à Rome; car il croyait la guerre à peu près finie. Dans sa traversée de Marseille à Gênes, il manqua d'être pris par un vaisseau anglais et fut ensuite assailli par la tempête. Arrivé à Gênes le 28 septembre 1748, il profita de ce qu'avaient si bien commencé la sagesse et la valeur de son prédécesseur, et il fut assez heureux pour avoir à faire une campagne difficile, à travers un territoire tout hérissé de pics et de montagnes. Harcelé par le comte de Brown, habile général anglais, il parvint à lui résister avec des forces très-inférieures et sortit vainqueur de plusieurs combats. Délivrée et pacifiée, Gênes le proclama son libérateur, et, par les témoignages exagérés peut-être de sa reconnaissance, elle trompa la France et l'Europe, qui oublièrent les services du maréchal de Boufflers. En effet, Richelieu vit son nom inscrit parmi les nobles Génois et sa statue pédestre fut placée dans le palais du sénat, à côté des hommes illustres de cette république. Il fut aussi créé par le roi maréchal de France à la demande des Génois. De retour à Paris après seize mois d'absence, il sut se maintenir dans la faveur de Louis XV sans briguer beaucoup celle de la marquise de Pompadour (2). Il se trouva dans la circonstance la plus difficile pour un courtisan, lorsque celle-ci lui proposa de marier au duc de Fronsac une fille qu'elle avait eue de Lenormand d'Étioles,

son époux. Le duc répondit avec cette grâce qu'il mettait dans tout ce qu'il disait, « qu'elle lui faisait assurément beaucoup d'honneur; mais que son fils ayant celui d'appartenir, par sa mère, à la maison de Lorraine, il lui demandait la permission, pour la forme seulement, d'en écrire à l'impératrice-reine. » Madame de Pompadour saisit toute la force de cette réponse ironique, et, en gardant avec lui les dehors de l'amitié, elle ne pardonna jamais au maréchal. Il venait d'obtenir la lieutenance des chasses de Gennevilliers. Il y acheta, pour en faire son rendez-vous, une maison qu'il fit embellir par Servandoni et qui devint l'asile de tous les plaisirs. Ce fut là que Richelieu eut l'honneur de recevoir le roi plusieurs fois, et où il lui donna, ainsi qu'à la favorite, les fêtes les plus galantes. Mais il eut le malheur de tuer un homme à la chasse: désespéré de cet accident, il combla de bienfaits la veuve et les enfants du défunt, renonça pour jamais à cet exercice et vendit au duc de Choiseul cette maison de plaisance, qui lui avait coûté des sommes énormes. Les querelles du clergé et du parlement étaient alors dans toute leur force: Richelieu, qui, par un sentiment héréditaire dans sa famille, n'aimait pas ces corps délibérants, donna toujours à cet égard des conseils très-fermes au roi. Néanmoins, comme il avait de nombreux amis parmi les membres du parlement de Paris, il fut quelquefois en position de jouer le rôle de négociateur dans les démêlés qui troublèrent si souvent le repos de Louis XV. En 1749, lors du fameux édit du vingtième, les Etats du Languedoc voulurent repousser cet impôt comme contraire à leurs privilèges; mais Richelieu, après avoir vainement tenté de les amener à l'obéissance par voie de conciliation, exécuta les ordres du roi en faisant dissoudre les Etats, qui ne tardèrent pas à se soumettre. Ces services lui méritèrent le gouvernement de la Guienne et de la Gascogne, qu'il obtint en 1755. Malgré ces faveurs de la cour, Richelieu ne voyait pas se réunir sur lui les suffrages de l'opinion publique. Les vices brillants de sa jeunesse, qu'il conservait dans un âge si avancé (il avait soixante ans), n'étaient plus vus avec la même indulgence. Il venait tout récemment de se rendre odieux en abusant de son crédit pour persécuter des ennemis obscurs et souvent jusqu'à des filles du peuple qui avaient résisté à ses desirs. Les courtisans haïssaient son caractère avide et tour à tour rampant et hautain. Le public attribuait à ses leçons et à ses exemples les désordres dans lesquels se plongeait le monarque. Il fallait un exploit au maréchal de Richelieu. La fortune vint le lui offrir. Lorsque la guerre de 1756 éclata,

(1) La conduite d'une expédition aussi importante, changée pour Richelieu en une ambassade d'apparat, devint le sujet de plus d'un couplet malin contre la cour et contre ce seigneur.

(2) MM. Fortia de Piles et G. D. S. C. (Guys de St-Charles), dans les *Souvenirs de deux militaires*, rapportent, sur la foi d'un tiers, les propres paroles de Richelieu. Louis XV voulait, après

la bataille de Fontenay, lui donner le régiment des gardes françaises: « J'étais sûr, disait-il, que le roi voulait me le proposer, mais que madame de Pompadour le voulait pour Brion. J'étais sûr de déplaire au roi si je refusais et de me brouiller avec la maîtresse si j'acceptais: je mis donc toute mon adresse à ce que le roi ne me l'offrit pas. »

il fit sentir les avantages d'une expédition sur l'île de Minorque, qui mettrait la France à portée de disputer aux Anglais l'empire de la Méditerranée. Le port Mahon, qui défendait cette île, était armé de plusieurs forts, entre autres celui de *San-Felipe*, qui passait pour imprenable. Richelieu, dépourvu du matériel nécessaire pour une aussi grande entreprise, sut mettre de côté les règles de la vieille tactique et tirer tout le parti possible de l'héroïsme du soldat français. Il prit la place après un siège de six semaines, le 28 juin 1756. Dans cette expédition, il parla aussi bien qu'il agit. Le général Blakney, gouverneur de San-Felipe, lui fit demander la raison de son débarquement dans l'île : « La même, » répondit-il, qui a engagé les escadres anglaises « à attaquer les vaisseaux du roi mon maître. » Ce gouverneur, étonné de l'activité de Richelieu, lui offrit deux fois de se rendre par capitulation. Celui-ci lui fit répondre qu'il ne voulait que des prisonniers de guerre. On connaît ce fameux ordre du jour par lequel il interdit « l'honneur » de monter à l'assaut « à tout soldat qui s'enivrerait. Jusqu'alors les punitions les plus sévères n'avaient pu empêcher nos troupes de boire avec excès les excellents vins du pays; mais cette noble menace produisit tout l'effet qu'en pouvait attendre le général (*voy. GALLISSONNIÈRE*). La prise de Mahon était une des plus brillantes expéditions que la France eût accomplies depuis longtemps (1); elle excita l'enthousiasme de la nation : Louis XV seul ne parut pas partager cette allégresse. Il n'eut d'autre compliment à adresser à Richelieu, à son retour, qu'une question dédaigneuse sur la qualité des figues de Minorque (2). Ce fut madame de Pompadour qui exigea du monarque cette froideur affectée après avoir tout fait, de concert avec le ministre de la guerre d'Argenson, pour empêcher Richelieu de réussir dans son entreprise. L'amiral Byng, qui avait été battu devant cette île par le marquis de la Gallissonnière, fut, dans sa patrie, livré à un conseil de guerre. Le maréchal de Richelieu, sollicité par Voltaire, fit un effort généreux, mais imprudent, pour sauver ce guerrier malheureux; mais son témoignage ne servit qu'à irriter les compatriotes de l'amiral (*voy. J. BYNG*). Il faut toujours, en suivant le cours de la longue carrière de Richelieu, descendre des détails les plus honorables aux particularités les moins propres à le faire estimer. Le 5 janvier 1757, le roi ayant été

blessé par Damiens, madame de Pompadour fut éloignée; Richelieu, qui se rappelait les scènes de Metz, fut assez adroit pour montrer, en cet instant, un vif intérêt à cette favorite, abandonnée déjà des courtisans. Il ne tarda pas à recueillir le fruit de ce dévouement simulé; car il fut désigné pour prendre le commandement de l'armée du Hanovre à la place du maréchal d'Estrées, qui venait de gagner la bataille d'Hastembeck. Cette injustice de la cour donna encore lieu à des couplets satiriques contre celui qui en profitait (1). Arrivé à l'armée, Richelieu s'honora par la justice qu'il rendit à son prédécesseur : « M. le maréchal d'Estrées, écrivit-il au roi, m'a remis un état de son armée et de ses projets en bon citoyen. Rien n'est plus sage; il est parti comme un héros. » On sait avec quelle rapidité Richelieu poursuivit l'armée combinée, commandée par le duc de Cumberland; il le poussa jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, et, en moins d'un mois, il se vit maître de tout l'électorat de Hanovre. Forcé de capituler, Cumberland conclut, le 8 septembre 1757, la convention de Closter-Seven, par laquelle toutes ses troupes devaient cesser de porter les armes contre la France. Richelieu commit une grande faute en changeant cette capitulation, qui aurait dû être purement militaire, en une sorte de traité politique dont l'exécution dépendait de la ratification des puissances belligérantes. Ainsi, au lieu de dissoudre l'armée du duc de Cumberland, il la laissa tout entière dans des quartiers où elle n'attendait que le moment favorable pour enfreindre la convention. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. La ratification de la cour de Versailles se fit attendre et ne lui parvint qu'après la défaite des Français à Rosbach. Dès lors, les Anglais ne se crurent plus obligés d'exécuter le traité; et le prince Ferdinand de Brunswick, qui avait remplacé Cumberland, prit une attitude hostile contre Richelieu. Le maréchal réussit, par ses habiles dispositions, à ne pas être entamé; mais il n'en fut pas moins rappelé par la cour, qui jugeait la convention de Closter-Seven d'après ses résultats, et qui l'accusait, en outre, de s'être tenu dans l'inaction, comme si la guerre eût été finie, au lieu de se joindre au comte de Soubise; ce qui aurait sans doute prévenu le désastre de Rosbach (2). Quoi qu'il en soit, Richelieu aurait mé-

(1) Dans ces couplets on faisait allusion à la manie qu'avait le duc de Richelieu de s'infecter d'odeurs. On connaît ces vers de Voltaire :

Un gigot tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
A souper vous sont destinés;
On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien dé fendre son cœur et bien boucher son nez.

(2) Il ne pouvait entendre parler de sang-froid de la capitulation de Closter-Seven. Un jour, à table, quelqu'un fit une question relative à cette opération; le président de Ga-eq l'eut à peine entendue qu'il lui dit : « Qu'avez-vous fait! vous aliez troubler sa digestion; on ne lui en parle jamais, parce qu'il se met en « fureur. » Le maréchal s'écria à l'instant : « Ah! c'est une hor- « reur! c'est de toutes les intrigues de cour la plus atroce! On « voulait continuer la guerre; on voulait me perdre; l'histoire

(1) Lors de l'assaut, le soldat, descendu dans des fossés de vingt et de trente pieds de profondeur, sembla un moment réduit à l'impossibilité de gravir le roc, parce que les échelles se trouvèrent trop courtes. Mais, parvenus au dernier échelon, les officiers et les soldats s'élançant à l'envi sur les épaules les uns des autres, et, malgré un feu terrible, gagnant par ce moyen le sommet du rocher. Après la prise de la place, quand ils essayèrent de répéter de sang-froid cette manœuvre hardie, ils ne purent y parvenir.

(2) Le duc de Fronsac, fils du maréchal, qui s'était distingué au siège de Mahon par une brillante valeur, reçut pour récompense la croix de St-Louis, et le roi lui donna la survivance de la charge de premier gentilhomme de la chambre.

rité son rappel par les excès auxquels il se livra dans un pays exposé sans défense à ses armes, en exigeant des habitants des contributions énormes, en donnant l'exemple d'une insatiable cupidité, laissant la discipline se corrompre, et permettant tout à ses soldats, qui le surnommèrent le *petit père la maraude*. Ces excès obligèrent le roi de Prusse, Frédéric, à lui faire écrire par son frère, le prince Henri, la lettre suivante; elle est datée du 30 janvier 1758 : « Après les horribles désordres, vexations et déprédations que les troupes françaises viennent de commettre dans la dernière incursion qu'elles viennent de faire dans la principauté d'Halberstadt, j'ai ordre du roi de vous avertir qu'on agira avec la même inhumanité et barbarie dans les terres des alliés du roi de France, et que désormais on exercera sur les officiers français prisonniers les indignes traitements que vos troupes ont exercés envers les sujets de Sa Majesté, etc. » Cette lettre, trop méritée, était un peu différente de celle que lui avait écrite Frédéric avant la convention de Closter-Seven pour l'engager à négocier : « Je suis persuadé, disait-il, que le neveu du grand cardinal de Richelieu est fait pour signer des traités comme pour gagner des batailles. Je m'adresse à vous par un effet de l'estime que vous inspirez à ceux qui ne vous connaissent pas même particulièrement.... Celui qui a mérité des statues à Gènes; celui qui a conquis l'île de Minorque, malgré des obstacles immenses; celui qui est sur le point de subjuguier la basse Saxe, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce sera le plus beaux de vos lauriers, etc. » Il faut remarquer que Frédéric n'avait pas encore gagné la bataille de Rosbach quand il écrivait à Richelieu sur ce ton complimenteur. Le maréchal revint à Paris; le public l'accusa d'être chargé des dépouilles de la Saxe et du Hanovre, et de se consoler de sa disgrâce par l'accroissement de sa fortune. Il fit alors construire, aux yeux des Parisiens, un pavillon élégant, qui reçut et a conservé le nom de *Pavillon de Hanovre* (1). Là se termine la carrière militaire et politique du maréchal de Richelieu; désormais on ne trouve plus en lui que le courtisan occupé d'intrigues et de plaisirs.

« m'accusera, et jamais, dans aucune circonstance de ma vie, je ne me suis conduit avec plus de bonheurs et plus de prudence; c'est affreux! c'est affreux! » et des vociférations, même des armes... (*Souvenirs de deux anciens militaires.*)

(1) Il est juste de dire que l'auteur de la *Vie privée* défend Richelieu, envers lequel il n'est pas indulgent, du reproche d'avoir consacré à la construction du pavillon de Hanovre, le produit de ses déprédations dans cette campagne. On lit au reste, dans les *Souvenirs de deux militaires*, une anecdote très-positive à cet égard. « Le pavillon de Hanovre, sur lequel on a tant jaser, est bien loin d'avoir coûté ce que le public a cru ou a feint de croire. Nous y dinions souvent en été, m'a dit une personne citée plus haut, et parlant un jour au maréchal de sa dénomination : « Eh bien, me dit-il, cent mille écus que Carpentier m'a dépensés sont-ils si fort au-dessus de ma fortune, qu'on eût dû en tenir de mauvais propos? Je n'ai pas la fortune de mes pères; j'ai bien réellement mangé des fonds; on ne scrutait pas de si près le maréchal de Villars. »

XXXV.

Il partagea son temps entre son service de premier gentilhomme à Versailles et son gouvernement de Guyenne, dont il alla prendre possession en 1758. Il relevait alors d'une maladie longue et affligeante, mais utile et salutaire : une lèpre universelle, qui renouvela toutes ses humeurs, le régénéra et le rajeunit en quelque sorte. Son entrée à Bordeaux, où il était précédé par la réputation du vainqueur de Mahon et de l'homme le plus aimable de la cour, fut un vrai triomphe : il y fut reçu avec une sorte d'ivresse, et il déploya dans cette occasion autant de faste qu'aurait pu le faire le souverain lui-même. Il ne paraissait jamais en public que précédé d'une garde nombreuse; mais il s'aliéna bientôt tous les cœurs par sa hauteur, par des vexations et des actes arbitraires, qui rappelaient la conduite de ce duc d'Epéron, comme lui gouverneur de Guyenne, comme lui de mœurs dissolues, et qui mourut à peu près au même âge. Il scandalisa tous les honnêtes gens par les encouragements qu'il donnait au libertinage et au jeu le plus effréné. Cependant on ne peut refuser des éloges à la conduite sage et tolérante qu'il tint envers les juifs portugais établis à Bordeaux. Après la mort de madame de Pompadour, qui fut suivie de la fin prématurée du Dauphin, de la Dauphine et de la reine, Louis XV voulut revenir à une conduite plus conforme à ses devoirs et à ses inclinations naturelles. Mais le maréchal de Richelieu, par une persévérante obsession, rendit inutiles auprès de ce monarque ces bonnes résolutions, que secondait le zèle religieux de la famille royale (1). C'est néanmoins à tort qu'on lui a attribué la honte d'avoir produit à la cour la comtesse Dubarry. Le maréchal était depuis quelque temps à Bordeaux, lorsqu'il apprit avec étonnement qu'elle était installée à Versailles. A son retour à Paris, il ne témoigna que de la froideur à la nouvelle favorite, qui, le rencontrant quelquefois sur l'escalier, où tous deux avaient leur appartement, le comparait plaisamment à *St-Alexis qu'on ne voyait que sur son escalier*. Malgré ces provocations, Richelieu n'alla chez la comtesse que lorsqu'il en reçut l'ordre positif du roi. Dès ce moment, il parut très-dévoué à madame Dubarry (2). Il était de service le jour de la présentation de cette favorite; elle eut l'impertinence de se faire attendre une heure. Déjà Louis XV, impatienté, avait contremandé la cérémonie, lorsqu'elle arriva enfin. Le roi était indécis; les courtisans se regardaient. « Sire, dit Richelieu, voilà madame Dubarry; elle entrera, Sire, si vous en donnez l'ordre; » et, par cette insinuation adroite, il emporta la présentation sans avoir l'air de la de-

(1) L'abbé Proyart, dans l'ouvrage intitulé *Louis XVI détroné avant d'être roi*, Paris, 1803, édit. in-8°, p. 4, affirme tenir ce fait de la bouche même des princesses, filles de Louis XV. *Nous en tenons les preuves de Mrs. James*, dit-il.

(2) Les auteurs des *Souvenirs de deux militaires*, qui sans doute ont eu comme nous des mémoires authentiques à consulter, défendent également Richelieu d'avoir eu part à cette intrigue

mander. Ennemi personnel des Choiseul, Richelieu forma contre eux une sorte de triumvirat avec d'Aiguillon, son neveu, et le chancelier Maupeou. Il donna à la favorite les conseils nécessaires pour faire réussir cette cabale; mais la chute du duc de Choiseul fut inutile à l'ambition de Richelieu. Quand madame Dubarry demanda pour lui une place au conseil, Louis XV refusa en disant qu'il *était trop léger pour traiter d'affaires sérieuses, et plus propre à mener une intrigue amoureuse qu'à donner de sages avis au conseil*. C'était se montrer un peu sévère envers ce courtisan qui avait constamment été heureux à l'armée et dans les ambassades. Lors de la suppression des parlements, Richelieu se montra très-chaud partisan de cette mesure. Il avait eu plusieurs démêlés avec le parlement de Bordeaux, qui avait opposé une résistance ferme au despotisme du gouverneur de la Guyenne. Ce fut un triomphe pour le maréchal lorsqu'il se vit chargé par le roi d'aller à Bordeaux faire enregistrer la suppression de cette cour. Incapable de dissimuler sa joie, il mêla le sarcasme aux rigueurs qu'il était chargé d'exercer. Il montra la même hauteur lorsque, le 9 avril 1771, il alla dissoudre la cour des aides de Paris (*roy. MALESHERBES*). Une difficulté s'éleva pendant cette opération. On lui demanda un ordre du roi : « Mes ordres sont « mes soldats, » répondit-il, et il fit entrer une partie des troupes qui environnaient le palais, ce qui termina la discussion. C'est maintenant dans les coulisses de la comédie italienne, dont il s'était attribué la direction comme premier gentilhomme de la chambre, qu'il faut suivre le vainqueur de Mahon. Il y mettait une importance minutieuse; il y déployait un despotisme qui le faisait paraître bien petit. Protecteur intéressé des actrices qui avaient de la figure, le vieux sultan était toujours disposé à commettre pour elles de petites injustices. Tout allait mal là comme en Guyenne; et quand on s'en plaignait : « Ce sera bien pis, » répondit-il, sous mon suc-
« cesseur; » il faisait ainsi les honneurs de M. de Fronsac, son fils, qu'il traitait avec une dureté excessive, eût-elle même été méritée. Au mariage de ce dernier avec mademoiselle de Galiffet, Richelieu ne lui avait accordé qu'une pension de six mille livres pour soutenir sa dignité de duc et pair. Cependant Louis XV vieillissait; et, sans estimer Richelieu, il s'attachait de plus en plus, par l'habitude, à un courtisan qui survivait à tous les contemporains des belles années de son règne. Celui-ci lui parlait avec une grande liberté; et lorsqu'il ne s'agissait pas d'affaires d'Etat, le roi l'écoutait toujours avec plaisir. Au sortir du fameux sermon de l'abbé de Beauvais, qui n'avait pas craint de tonner avec véhémence contre les vieillards qui conservent, au milieu des glaces de l'âge, les passions de la jeunesse, le roi, apostrophant le maréchal, lui dit : « Eh bien, Richelieu, il me semble que le prédicateur a jeté

« des pierres dans votre jardin. — Oui, sire, ré-
« pondit-il, il les a jetées si fortement qu'il en est
« rejailli jusque dans le parc de Versailles. » La mort de Louis XV fut un coup bien sensible pour Richelieu. Louis XVI, dont les mœurs étaient pures, dédaignait de jeter les yeux sur lui quand il se présentait à Versailles; il en était de même de la reine. Cependant le maréchal ne se rebuta point, et, pendant plusieurs mois, on le vit grossir sans succès le nombre des courtisans. Il partit alors pour son gouvernement de Bordeaux, où son orgueil s'enivra de nouveau des honneurs qu'il exigeait si impérieusement. Mais une affaire d'une nature assez fâcheuse hâta son retour à Paris, où le roi le fixa par une défense expresse de retourner en Guyenne. Une dame de St-Vincent, avec laquelle il avait eu une intimité très-passagère, contrefit pour plus de trois cent mille écus de billets souscrits par le maréchal, ou, du moins, les mit en circulation. Au lieu de conduire une affaire aussi délicate avec la circonspection convenable, Richelieu commença par un éclat; il fit emprisonner madame de St-Vincent et ceux que, sur des présomptions légères, il désigne comme ses complices. Cet abus de son influence, en entamant un procès qui devait être aussi simple, le compliqua et indisposa le public contre le maréchal. La haine que le parlement rétabli portait à Richelieu, contribua aussi au scandale et à la longueur de l'affaire, qui dura trois ans. Des conseillers qu'il sollicitait lui reprochèrent d'avoir *porté le fer et la flamme dans le sanctuaire des lois*. Cette animosité alla si loin que, dans une séance, le prince de Conti, bien qu'il n'aimât point Richelieu, ne put s'empêcher de dire : « Messieurs, nous ne sommes pas assem-
« blés ici pour chercher des torts à M. de Riche-
« lieu, mais pour juger si les billets de madame
« de St-Vincent sont vrais ou faux; et je déclare
« que je dénonce tous ceux qui s'écarteront de
« ce seul point de l'affaire. » Le parlement n'en rendit pas moins un jugement qui marquait une partialité révoltante contre le maréchal : en déclarant faux les billets, il ne condamna madame de St-Vincent et ses coaccusés à aucune peine; les autres prévenus furent acquittés, et le maréchal condamné à des dommages-intérêts considérables et aux dépens pour les avoir fait emprisonner quoique innocents. Après une indisposition assez grave, qui l'avertit qu'il vieillissait, le désir de punir un fils, qui, dans un pareil moment, n'avait témoigné que l'avidité d'un héritier, engagea le maréchal à contracter un troisième mariage (1). Il épousa, en 1780, madame de Rothe, veuve d'un gentilhomme irlandais. C'était une demoiselle de Lavaulx, d'une famille noble

(1) Le maréchal lui-même disait du duc de Fronsac, qu'il avait tous ses défauts sans avoir aucune de ses qualités. Il reportait toute sa tendresse sur le comte de Chinon, son petit-fils (dernier duc de Richelieu), dont il disait, par opposition avec le duc de Fronsac : « Il aura toutes mes qualités sans avoir aucun de mes « défauts. » Il le fit son légataire universel (*voy. l'article suivant*).

de Lorraine, et qui avait été chanoinesse d'un des quatre chapitres de cette province. Ainsi cet homme, dont la destinée fut en toutes choses si singulière, se maria sous trois règnes différents. Il avait alors quatre-vingt-quatre ans. Son père s'était également marié trois fois. Sa nouvelle union fit le bonheur de ses derniers jours. Mais la troisième duchesse de Richelieu eut le sort des autres : elle fut souvent trompée par son mari. Le duc de Fronsac n'apprit ce mariage qu'avec peine. « Soyez tranquille, lui dit Richelieu avec « ironie, si j'ai un fils j'en ferai un cardinal ; et « vous savez que cela n'a pas fait de mal à notre « famille. » La nouvelle duchesse de Richelieu sembla d'abord justifier les craintes de la famille, mais, au grand regret du maréchal, elle fit une fausse couche au bout de trois mois de grossesse. Doyen des maréchaux de France, Richelieu obtint le tribunal du point d'honneur en 1781. Grâce à la protection de Maurepas, autrefois son ennemi et avec lequel il s'était réconcilié, il n'était plus proscrit à la cour et il y venait assidûment. Louis XVI avait fini par le recevoir avec bonté ; il ne pouvait s'empêcher d'accorder quelque intérêt à ce courtisan octogénaire, illustre par plus d'une action glorieuse, et qui, échappant à toutes les infirmités de la vieillesse, avait encore la vigueur et l'agilité d'un homme dans la force de l'âge. On voyait avec surprise Richelieu se tenir debout pour son service pendant des heures entières sans en paraître fatigué ; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que seul, entre les quatre premiers gentilshommes, il était en état de remplir ses fonctions auprès du roi. Il se plaisait à désoler, par ses railleries et par la perspective de sa longue vie, le duc de Fronsac, qui gissait presque toujours dans son lit rougé par la goutte. Fier de sa belle santé, le père va le voir un soir et trouve singulier qu'un jeune homme soit déjà sujet aux maux de la caducité. « Il faut du cou- « rage, lui disait-il ; faites comme moi, quand « j'ai la goutte à un pied, je me tiens sur l'au- « tre, » et en même temps, pour le lui prouver, il reste plus d'une minute sur une seule jambe. Le maréchal et le comte de Maurepas, antiques débris du siècle de Louis XIV, se plaisaient à s'entretenir ensemble de leurs vieux souvenirs. Ce fut dans une de ces conversations que Richelieu laissa échapper ce bon mot, qui était la critique la plus juste de la faible et puérile administration de cet homme d'Etat octogénaire : « Comme vous j'ai vu trois règnes. Sous le pre- « mier, il fallait nous taire ; sous le second, par- « ler tout bas ; mais aujourd'hui on parle tout « haut. » Dans les trois dernières années de sa vie, ses organes commencèrent enfin à s'altérer ; il devint sourd et sujet à de fréquentes absences. Il n'en conservait pas moins son caractère altier et despotique, témoin son affaire avec M. de Noé, maire de Bordeaux. Sous prétexte que ce magistrat avait violé sa consigne au spectacle de Bor-

deaux, il l'assigna devant le tribunal du point d'honneur, à Paris, et le poursuivit avec tant d'acharnement que M. de Noé fut obligé de s'ex-patrier jusqu'à la mort de son persécuteur. On peut citer encore sa conduite à l'égard d'un M. Arthur, fameux fabricant de papiers, qui ne put jamais, du vivant de Richelieu, disposer d'un terrain qu'il avait acheté du roi et où il voulait faire bâtir. Comme les absences du maréchal devenaient plus fréquentes, on lui retira le tribunal pour le donner au maréchal de Contades. Il avait cependant encore des moments où il retrouvait tout son esprit et toute son amabilité. Quand il apprit que Louis XVI allait assembler les notables, il vit la monarchie ébranlée jusque dans ses fondements ; et il demandait, dit-on, assez ingénieusement « quelle peine Louis XIV eût infligée au « ministre qui lui aurait proposé une pareille « mesure ? » Deux jours avant sa mort, madame de Fronsac, pour le flatter, lui dit qu'il avait le visage charmant : « Vous prenez donc, lui ré- « pondit-il, mon visage pour votre miroir. » Heureux jusqu'au dernier instant de sa longue carrière, Richelieu mourut comme les agitations révolutionnaires allaient commencer. Un catarrhe, qu'il ne put expectorer, le conduisit au tombeau le 8 août 1788, sans qu'il éprouvât aucune souffrance et sans que rien lui fit apercevoir que sa dernière heure était arrivée. Il était âgé de 92 ans. Richelieu fut vraiment l'homme de son siècle ; il en réunit toute la corruption raffinée et toutes les qualités brillantes. A la guerre, il donna toujours l'exemple de la bravoure ; mais sa conduite dans le Hanovre porta un coup mortel à la discipline. Il réussit dans les entreprises les plus difficiles, moins par la science militaire que par une bouillante audace, qui déconcertait la tactique de ses adversaires. Il fut heureux dans les négociations sans connaître les règles de la diplomatie, mais l'art de séduire en amour l'avait rendu savant dans celui de déjouer les plus habiles diplomates. Erigeant l'égoïsme en système, il fut aimé de toutes les femmes et n'en aimait peut-être aucune. Faible de complexion, il donna dans tous les excès, et nul ne sut mieux se conserver avec le genre de vie le plus fait pour abrégier ses jours. Au reste, dans la multiplicité de ces aventures, il cherchait, dit-on, plus le scandale que le plaisir ; et là comme ailleurs il n'était qu'un avare fastueux. Les mémoires du temps sont remplis de ses prodigalités, mais l'histoire ne parle pas de ses bienfaits. Il était prodigue sans être généreux ; aussi, dans son procès avec madame de St-Vincent, un des plus forts arguments pour prouver la fausseté des billets fut que Richelieu n'aurait jamais payé ses plaisirs à si haut prix. Les femmes, au contraire, firent toujours beaucoup pour lui ; à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, une dame, qu'il avait connue autrefois, lui légua par son testament plus de cent mille francs. Personne ne porta si loin le

talent de distraire des choses sérieuses par ce ton plaisant, par cette ironie fine qui imposent aux caractères faibles et les aveuglent sur leurs devoirs. Ce fut là le secret de la fatale influence qu'il exerça sur l'esprit de Louis XV. Pratiquant, sans en professer la théorie, les maximes de la philosophie moderne, jamais en politique il ne s'écarta des grandes et véritables traditions monarchiques de son grand-oncle, jamais aussi il ne se permit aucune plaisanterie sur la religion. « On n'a rien « de mieux à mettre à la place, disait-il; c'est « troubler l'ordre public que d'écrire contre. » Des biographes ont voulu faire au duc de Richelieu la réputation de protecteur des lettres à cause de l'amitié qu'il eut pour Voltaire. Le poète et le courtisan, tous deux jeunes, brillants, audacieux, s'étaient trouvés ensemble à la Bastille sous la régence, et ils y formèrent une liaison qui fut durable. Cependant Richelieu ne quittait pas toujours avec Voltaire ce ton protecteur qu'il avait avec quiconque n'était pas homme de qualité. Voltaire, qui était très-fier de l'amitié d'un duc et pair, ne parlait de Richelieu qu'avec enthousiasme; il l'appelait son héros et le louait à tout propos, même sur ce qu'il avait fait de moins louable. C'est ainsi que, dans une de ses lettres, il ne craint pas de comparer la maladroite convention de Closter-Seven aux Fourches-Caudines. Le billet que le patriarche de Ferney, arrivant à Paris en 1778, écrivait à Richelieu est encore un monument curieux de flatterie; il se terminait ainsi : « Je vous attends avec l'inquiétude d'un « vieillard qui n'a pas un moment à perdre et « l'impatience d'une jeune fille pressée d'embrasser son amant. » La mort de Voltaire n'affecta Richelieu qu'en lui faisant faire un retour sur lui-même. Lorsque le médecin Tronchin vint lui donner les détails de la fin de ce philosophe, Richelieu s'écria : « Mon ami, écarte la mort, « écarte-la; fais-moi vivre. » Voltaire se désolait et entraînait dans des fureurs épouvantables. « Mon « ami, dit encore le maréchal en frappant sur « l'épaule du docteur, je vous réponds que, si je « conserve ma tête, je ne ferai pas l'enfant « comme lui. » Au reste, à l'exception de Voltaire, Richelieu faisait peu de cas des gens de lettres. Il détestait les philosophes et usait de son influence pour les écarter de l'Académie. Affectant de ne pouvoir prononcer correctement le nom d'aucun bourgeois, jamais, malgré la confraternité académique, il n'appelait l'abbé Arnaud que l'abbé Renaud. Quant aux auteurs qui travaillaient pour la Comédie italienne, il les traitait avec une hauteur, une légèreté insultante; mais avait-il besoin de quelqu'un, alors toute sa morgue disparaissait, et il devenait le plus aimable et le plus séduisant des hommes. Dans ses relations avec les femmes, nul ne mêla plus d'insolence à la fatuité. Parmi vingt anecdotes qu'on en pourrait citer, nous rappellerons celle-ci. Il était parvenu à fléchir la résistance d'une femme sans

attraits, mais dont la réputation de dévotion l'avait tenté. « Vous voyez combien je vous « aime, s'écria-t-elle, je me damne pour vous. « — Et moi je me sauve, » répondit le maréchal, et il s'enfuit. Tels sont les principaux traits du caractère d'un homme dont la vie offre tant de disparates et qui a mérité d'être comparé à Alcibiade. Tous deux en effet contribuèrent à corrompre les mœurs de leur patrie. Richelieu est devenu le héros de deux ouvrages, où le vrai se mêle à bien des fables : 1^o *Mémoires du maréchal de Richelieu, pour servir à l'histoire des cours de Louis XIV, de la minorité et du règne de Louis XV, etc.*, ouvrage composé dans la bibliothèque et sous les yeux du maréchal de Richelieu, Paris, 1790, 4 vol. in-8°; le même ouvrage, 1793, 9 vol. in-8°. Il en existe une traduction allemande, Iéna, 1790-1800, 9 vol. in-8°. Les *Mémoires* ont reparu dans la *Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France*, publiée par M. J. Barrière, Paris, ils forment 2 volumes grand in-48. Le fils du maréchal de Richelieu a déclaré publiquement que ces *Mémoires* n'avaient pas été rédigés sous les yeux de son père. On y trouve cependant des pièces originales très-curieuses. 2^o *Vie privée du maréchal de Richelieu, contenant ses amours et intrigues, et tout ce qui a rapport aux divers rôles que joua cet homme célèbre pendant plus de quatre-vingts ans*, 1790, 1791, 1803, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage est fort mal digéré, fort mal écrit, mais il est suivi d'un grand nombre de lettres originales et de mémoires particuliers, écrits par Richelieu lui-même et qui vont presque jusqu'à la fin de la régence. Il s'y confesse au public avec une franchise hardie, qui est encore une des singularités de son caractère. A l'exemple de tous ceux qui publient leur confession, il fait en même temps celle des autres, surtout des femmes qu'il avait enchaînées à son char. Nul homme ne paraît, au surplus, mettre moins de prix à l'opinion qu'on peut y prendre de lui. C'est ce qu'on pourra voir dans le récit de son aventure célèbre avec madame Michelin (1), récit qui embrasse près de la moitié de ses amours, et qui est écrit avec beaucoup de charme. La rédaction de cette *Vie privée* est attribuée à Faur; il en parut deux traductions allemandes, Strasbourg, 1791-1793, 3 vol. in-8° (réimprimée à Hambourg, 1793, 3 vol. in-8°), et Bayreuth, 1796, 3 vol. in-8°. Il y a une trentaine d'années, à une époque où le public frivole accueillait avec quelque faveur une foule de mémoires supposés, on ne manqua pas de publier ceux du maréchal de Richelieu, Paris, 1829, 6 vol. in-8°; ils sont attribués à M. de Lamoignon-Langon. 3^o On lit, en tête de la *Correspondance de Richelieu avec M. de Paris Duverney* (voy. GRIMOARD), une notice sur sa vie. Enfin on trouve,

(1) C'était une tapissière du faubourg St-Antoine, qui fut, de toutes les femmes qu'il connut, celle qui lui donna le plus de peine à séduire.

dans les *Souvenirs et portraits de M. de Levis* et dans les *Souvenirs de deux militaires*, déjà cités, des particularités intéressantes sur cet homme extraordinaire. Il y a sur Richelieu, dans les Œuvres diverses de Rulhières, un article assez étendu, mais écrit d'un ton un peu romanesque. La famille du maréchal possède des mémoires qui sont très-volumineux. Ils sont écrits en partie de sa main, en partie sous sa dictée, mais corrigés entièrement par lui-même. Leur publication serait la meilleure réponse aux mensonges de Soulvie (1).

D—R—R.

RICHELIEU (ARMAND-EMMANUEL DU PLESSIS, duc DE), ministre d'Etat sous le roi Louis XVIII, naquit à Paris le 25 septembre 1766. Son père était le duc de Fronsac, fils du maréchal de Richelieu, et sa mère était de la famille de Hautefort. Il porta d'abord le nom de comte de Chinon (2) et il fit de brillantes études au collège du Plessis, l'une des nobles fondations que les sciences et les lettres devaient au cardinal de Richelieu. Sans négliger la littérature classique, il s'occupa de bonne heure d'étudier les principales langues de l'Europe. Il perfectionna, dans le cours de ses voyages, cette connaissance si utile et qui a été longtemps rare parmi les Français; il parvint à parler avec facilité l'allemand, l'anglais, l'italien et le russe. Suivant l'usage du temps, les parents du comte de Chinon le marièrent, presque au sortir de l'enfance, à l'une des héritières d'une ancienne maison (celle de Rochechouart). On convint qu'il voyagerait pendant quelques années. Aussitôt après la célébration du mariage il partit pour l'Italie. Son absence se prolongea jusqu'au moment des premiers troubles de la révolution. En 1789, il était de retour à Paris. Après les journées du 5 octobre, le comte de Chinon, devenu duc de Fronsac, obtint du roi la permission de se rendre à Vienne, où il fut accueilli avec distinction par l'empereur Joseph II. C'est là qu'il apprit que l'armée russe se préparait à faire le siège d'Ismail. Le comte Roger de Damas, son parent, servait avec éclat dans cette armée; le duc voulut suivre son exemple. Quittant, au cœur de l'hiver, une ville où tous les plaisirs concouraient à le retenir, il se rendit auprès du général Souvarow, qui lui donna le commandement de l'un des bataillons destinés à

entrer des premiers dans la place. Attaquant à revers un des ouvrages que les Turcs défendaient avec le plus d'acharnement, il facilita l'entrée de la place à une des principales colonnes et fut légèrement blessé. L'impératrice Catherine lui envoya une épée d'or et la décoration de l'ordre de St-George. Peu de temps après, il fut promu au grade de colonel dans l'armée russe (1). En 1792, le prince de Condé ayant sollicité un asile dans les Etats de l'impératrice, pour les Français exilés qui s'étaient réunis sous son commandement, Catherine envoya le duc de Richelieu auprès du prince pour concerter l'exécution du plan de la colonie qu'on voulait former sur les bords de la mer d'Azof; au reste ce projet fut promptement abandonné. L'été suivant (1793), le duc assista au siège de Valenciennes; mais voyant ses espérances peu à peu évanouies, et n'apercevant plus de chances de succès dans les efforts isolés qui seraient tentés pour renverser le gouvernement de la révolution, il retourna en Russie. Sous le règne de l'empereur Paul, il y commandait un régiment de cuirassiers. Un jour il le conduisit, sans attendre des ordres, au secours d'un village dévoré par un incendie; ce fut l'occasion ou le prétexte de sa disgrâce. Son régiment lui fut ôté, et il reçut l'injonction de ne pas se présenter dans la capitale. Il s'éloigna de la Russie; mais aussitôt après l'avènement de l'empereur Alexandre, qui, comme grand-duc, l'avait admis dans son intimité, il revint à St-Petersbourg, où ce monarque lui donna des marques de bienveillance, gages de la confiance éclatante qu'il devait bientôt lui accorder. Cependant le calme était revenu en France; la paix avait été rétablie avec la Russie (1801); le duc en profita pour demander sa radiation de la liste des émigrés. Bonaparte, qui voulait rattacher à sa cause les anciennes familles françaises, y consentit; mais il mit à cette faveur une condition que le duc de Richelieu ne crut pas devoir accepter; c'était de renoncer au service de la Russie. Il retourna en conséquence à St-Petersbourg. Le jeune empereur Alexandre dirigeait alors ses regards sur les différentes parties de son immense empire. Les provinces que borne la mer Noire y avaient été récemment réunies. La barbare ignorance des musulmans, dont elles avaient été la conquête, les ravages de la guerre avaient converti en déserts incultes des contrées jadis animées par des colonies florissantes. Il fallait y rappeler des habitants et y ramener la civilisation. Au commencement de 1803, le duc de Richelieu fut nommé gouverneur d'Odessa. Dix-huit mois après, l'empereur, averti par des succès aussi prompts qu'éclatants, lui confia le gouvernement général de toute la Nouvelle-Russie. Une autorité sans limites fut déposée dans ses mains; il sut en user pour accomplir rapide-

(1) Richelieu fut académicien dès 1720, c'est-à-dire vingt-six ans avant Voltaire. Lors de la paix de 1748, le duc, se trouvant directeur de la compagnie, pria Voltaire de lui composer le compliment de félicitation au roi. Voltaire communiqua le Discours à madame Duchâtel; celle-ci le montra à madame de Boufflers, qui en prit copie et le fit circuler. A mesure que Richelieu débitait une phrase de son compliment, beaucoup de personnes prononçaient à demi-voix la phrase suivante; Richelieu, courroucé, resta longtemps brouillé avec Voltaire. Ils se raccommodèrent cependant à la première explication. Le *Discours*, imprimé dans le Recueil de l'Académie sous le nom de Richelieu, doit être admis parmi les Œuvres de Voltaire. On a publié, en 1809, 2 vol. in-8° de *Pièces inédites*; une *Chronique scandaleuse du régent* y est imprimée sous le nom du maréchal de Richelieu.

A. B—T.

(2) Il le garda tant que vécut le maréchal de Richelieu, et porta le nom de duc de Fronsac, jusqu'à la mort de son père, arrivée en 1791.

(1) Le duc de Richelieu fut promptement nommé général-major et devint, en 1801, lieutenant général.

ment les désirs du monarque. C'est à Catherine que remonte la fondation de la colonie d'Odessa ; toutefois, quand le duc de Richelieu vint en prendre l'administration, aucune rue n'y était formée, aucun établissement n'y était achevé. On y comptait à peine cinq mille habitants ; onze ans plus tard, lorsqu'il s'en éloigna, on y en comptait trente-cinq mille. Les rues étaient tirées au cordeau, plantées d'un double rang d'arbres, et l'on y voyait tous les établissements qu'exigent le culte, l'instruction, la commodité et même les plaisirs des habitants. Le commerce, débarrassé d'entraves, avait pris l'essor le plus rapide à Odessa, tandis que la sécurité et la liberté de conscience y avaient promptement attiré la population. Mais les regards du duc n'étaient point concentrés sur cette belle création : les mêmes soins, la même activité présidaient à l'administration des vastes contrées qui s'étendent du Dniester au Kouban et au mont Caucase ; ils obtenaient partout le même résultat (1). Le Bulgare fuyant le poids du despotisme ottoman, l'anabaptiste abandonnant l'Allemagne, se réunissaient aux confins de l'Asie. Plus de cent villages, peuplés par des colons qui donnaient l'exemple des pratiques les plus éclairées de l'agriculture, s'élevèrent, dans ce court espace de temps, au milieu de plaines qui offraient à peine aux Nogais quelques herbages pour leurs troupeaux. Pendant que le duc de Richelieu, empruntant chez toutes les nations ce que l'expérience d'une longue civilisation a produit de plus utile, en faisait jouir les peuples divers confiés à son autorité, il les défendait lui-même contre les incursions des Circassiens. Plusieurs fois, pour mettre un terme à leurs déprédations, encouragées par la protection souvent cachée, mais constante, que leur accordait la jalousie des Turcs, le duc fut obligé de pénétrer dans leurs montagnes à la tête de ses troupes, protégeant ainsi de son épée ceux qu'il gouvernait ; mais en même temps qu'il faisait ressentir le poids de sa force à ces hommes farouches qui ne respectent que la force, il ne négligeait rien pour étendre dans ces pays barbares les bienfaits de la société européenne (2). Une grande calamité vint donner au duc de Richelieu l'occasion de montrer, dans tout son éclat, le dévouement que l'amour de l'humanité peut inspirer. Au mois d'août 1812, la peste se manifesta dans

Odessa. Toutes les mesures de prudence furent prises. La ville fut déclarée en quarantaine. Il fut interdit aux habitants de sortir de leurs maisons. Des commissaires fournissaient des aliments dans chaque quartier. Le duc se multipliait pour se porter sur tous les points. Occupé sans relâche de préserver la vie de ceux qui étaient confiés à ses soins, on eût dit que la sienne était la seule qu'il n'eût pas à défendre. On le voyait entrer sans crainte dans les hôpitaux des pestiférés. Un jour, une mère, succombant sous l'horrible maladie, arracha de son sein l'enfant qu'elle nourrissait et le déposa entre les mains du gouverneur. Dans un village voisin, les morts restaient sans sépulture ; le duc, saisissant une bêche, fit rougir la lâcheté. Un tel dévouement devait avoir sa récompense. Les progrès de la contagion diminuèrent, et la peste cessa au commencement de janvier 1813. Au premier retour des Bourbons, le duc de Richelieu rentra en France ; il fit partie de la chambre des pairs. En même temps, il reprit auprès du roi la charge de premier gentilhomme de la chambre, que son père avait remplie. En 1815, il suivit le roi à Gand. Louis XVIII, dès que les portes de son royaume lui eurent été rouvertes, forma un ministère présidé par M. de Talleyrand. Le duc de Richelieu fut nommé ministre de la maison du roi ; mais il n'accepta point, ne voulant point sans doute siéger avec Fouché, que la politique du roi avait appelé dans ses conseils. Le 26 septembre 1815, après la retraite de Fouché, le duc de Richelieu fut nommé par le roi ministre des affaires étrangères et président du conseil. Il fut chargé en cette qualité de conduire la négociation relative au traité qui allait être imposé à la France. Les plénipotentiaires des quatre grandes puissances, après de longues discussions dans lesquelles ils avaient eu beaucoup de peine à se mettre d'accord, et dans lesquelles les projets les plus désastreux pour la France avaient été avancés et soutenus, venaient de réduire leur demande à quatre points : 1° une cession de territoire comprenant les places de Condé, Philippeville, Marienbourg, Givet et Charlemont, Sarre-Louis, Landau et les forts de Joux et de l'Ecluse ; 2° la démolition des fortifications d'Huningue ; 3° le paiement d'une indemnité de huit cents millions ; 4° l'occupation, pendant sept ans, d'une ligne le long des frontières par une armée de 150,000 hommes, entretenus aux frais de la France. Les alliés eurent un instant l'intention de séparer de la France une partie du Bugey et de la Franche-Comté, l'Alsace, la basse Lorraine, une partie de la Champagne, le Hainaut et la Flandre. Le duc s'adressa à l'empereur Alexandre : il lui montra que sa gloire, comme son intérêt véritable, voulaient que la France, en recouvrant ses rois, conservât le territoire qu'ils avaient gouverné. Il peignit, avec l'énergie de la conviction, le désespoir d'un grand peuple

(1) La population de la Nouvelle-Russie, pendant que le duc de Richelieu l'a gouvernée, s'est accrue d'un million d'âmes.

(2) L'empereur Alexandre avait eu plusieurs fois la pensée d'aller visiter la Nouvelle-Russie et de jouir, par ses propres yeux, du spectacle de ces conquêtes de la civilisation ; mais ce ne fut qu'en 1818 qu'il put exécuter ce dessein. Le tableau qui se déroula à ses regards ne resta point au-dessous de son attente ; il voulut témoigner aussitôt les sentiments qu'il éprouvait à celui qui les avait fait naître, et il écrivit au duc de Richelieu : « En « visitant les pays jadis confiés à vos soins, j'y ai trouvé à chaque « pas, j'y ai admiré avec une satisfaction qui se reportait sans « cesse vers vous, le fruit de vos travaux, de vos intentions « droites et pures, constamment réalisées par une vigilance in- « fatigable. » Il lui envoya en même temps le cordon de l'ordre de St-André.

et les effets qu'on pouvait en redouter. Ses efforts ne furent pas vains; les conseils de la générosité et de la modération prévalurent, et la négociation fut reprise sur les bases déjà posées. S'il ne fut pas possible d'en faire adopter d'autres, du moins le duc de Richelieu obtint que les places importantes de Condé, de Givet et de Charlemont, les forts de Joux et de l'Ecluse ne seraient point compris dans les cessions territoriales; que l'indemnité pécuniaire serait diminuée de cent millions; que l'occupation ne durerait que cinq ans et pourrait finir même au bout de trois. Ce fut le 20 novembre 1815 qu'il signa ce traité mémorable. Le discours qu'il prononça cinq jours après, en le communiquant aux chambres, est empreint d'une patriotique douleur, d'une noble résignation. On sentait, en l'écoutant, que le négociateur n'avait cédé que là où la nécessité était inflexible. On comprenait aussi que sa franchise était arrêtée, et qu'il aimait mieux rester en butte aux traits de l'ignorance que de les écarter en publiant des faits dont le récit aurait accru l'irritation et la méfiance. Les soins d'une négociation sans exemple n'avaient pas fait négliger au duc de Richelieu l'administration intérieure. Pendant que les chambres donnaient au gouvernement les moyens extraordinaires pour arriver à la répression des ennemis de l'autorité royale (1), des mesures vigoureuses mettaient un terme aux excès qui avaient affligé plusieurs départements du Midi. Le duc de Richelieu porta le 11 novembre, à la chambre des pairs, l'ordonnance royale qui la constituait en cour de justice et qui réglait les formes du procès intenté au maréchal Ney. Il fut un des plus ardents promoteurs de l'accusation (*roy. Ney*), et l'histoire est en droit de lui reprocher l'acharnement et la rigueur qu'il mit en cette occasion. Le 8 décembre suivant, il présenta à la chambre des députés le projet de loi dite d'*amnistie*, portant exception à l'égard des personnes atteintes par l'ordonnance du 24 juillet 1815, et de celles contre qui les poursuites étaient déjà commencées. La chambre adopta le projet et, allant même au delà de la volonté royale, elle bannit les conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI et rempli des fonctions pendant les Cent-Jours. Dans le cours de la discussion, il fut proposé de confisquer les biens des bannis et des condamnés; le duc repoussa vigoureusement cette proposition. « Ce sont, » dit-il, les confiscations qui rendent irréparables les maux des révolutions. En punissant les enfants, elles lèguent aux générations les haines et les vengeances; elles désolent la terre, comme les conquérants à la suite desquels elles marchent. » Cependant le duc de Richelieu ne perdait point de vue le but qu'il

s'était proposé, la délivrance de la France à l'époque la plus rapprochée où le traité de 1815 permettait de l'espérer. L'intempérie de l'année 1816 avait amené une cherté des grains qui, malgré tous les efforts du gouvernement pour la combattre par l'arrivée des blés tirés du dehors, avait produit dans plusieurs provinces une disette cruelle. Quelques émeutes éclatèrent; mais loin que le duc de Richelieu fût arrêté dans sa marche par ces fâcheux événements, il en profita pour faire comprendre aux cours alliées que la présence d'une armée considérable, dans un pays inquiet sur ses moyens de subsistances, était un motif continuel d'irritation, tandis que les frais de cette armée, augmentés par le haut prix des denrées, venaient accroître les embarras du trésor, déjà épuisé par ses dépenses énormes pour l'approvisionnement de la capitale et des provinces. La diminution de l'armée d'occupation, dont le duc de Richelieu avait réussi à faire entrevoir la possibilité dans un des actes qui avaient précédé le traité du 20 novembre, offrait le moyen de rendre moins difficile la position du gouvernement français. Le duc obtint un plein succès dans cette négociation, d'autant plus importante qu'elle ouvrait la route vers un plus grand résultat. Le 11 février 1817, il vint annoncer aux chambres que 30.000 hommes allaient repasser la frontière, que la dépense de l'armée d'occupation serait diminuée de trente millions. En signant la paix de 1814, les gouvernements avaient déclaré éteintes toutes leurs dettes réciproques; mais, en renonçant aux droits du fisc, on voulut que ceux des particuliers ne fussent point sacrifiés. Le traité stipula que la France ferait liquider et payer les créances légitimes (1). Des commissaires spéciaux devaient être chargés de l'exécution de ces dispositions. La justice n'en fut pas contestée; mais on ne s'occupa point de leur donner suite. Quand l'Europe dicta le traité du 20 novembre 1815, de nouvelles stipulations y furent insérées pour garantir l'exécution du traité précédent. Il eût été impossible d'acquitter en numéraire la masse de dettes contractées des rives de l'Elbe à celles du Tibre. On convint que les paiements seraient effectués en rentes sur le grand-livre. Neuf millions de rentes furent d'abord affectés à cette destination (loi du 29 décembre 1815); mais on ignorait à cette époque quel serait le résultat des réclamations présentées par les commissaires de trente quatre Etats différents. Le terme fixé pour leur présentation n'expirait que deux ans après (28 février 1717). Le total s'en éleva à un milliard six cents millions. Aussitôt que le duc de Richelieu en fut instruit, il reconnut que, quelle que fût la diminution produite par une sévère liquidation, il resterait un fardeau sous lequel succomberait le crédit

(1) Loi sur la liberté individuelle, 29 octobre 1815. Loi contre les cris séditieux, 9 novembre 1815. Loi des cours prévôtales, 20 décembre 1815

(1) Traité du 30 mai 1814. Art. 19, 20, 22, 25, etc.

public, tandis que des discussions inévitables entre des hommes chargés de défendre des intérêts aussi opposés, seraient pour les cabinets une source continue de contestations et de mécontentement. Il comprit que le seul moyen d'écartier ce double danger, était d'obtenir qu'un nouveau traité fixât les sommes à payer dans une proportion qui n'excédât point les forces de la France, en même temps qu'il renverrait à chaque gouvernement la liquidation des créances de ses sujets. C'est dans ces vues que, dès le mois de juillet 1817, il conduisit ses négociations. La Russie se trouvait placée de manière à jouer naturellement le beau rôle de médiateur. L'empereur Alexandre apprécia les considérations que le duc de Richelieu développait. Si tous les cabinets alliés ne manifestèrent pas immédiatement des intentions également favorables, du moins tous admirèrent le principe d'alléger le fardeau de la France. Mais il restait une tâche délicate à remplir : il fallait peser d'un côté la réduction sur la masse totale des réclamations dont la nécessité n'était pas contestée; de l'autre, la somme qu'exigeait le paiement des créances les plus légitimes. L'empereur Alexandre, convaincu que si la négociation n'était pas dirigée par un modérateur commun, elle échouerait par la divergence des vues et des prétentions, proposa de confier cette mission au duc de Wellington. La proposition en fut accueillie avec l'assentiment général, et le duc se rendit à Paris. De longues et fréquentes conférences ne furent point interrompues par une tentative d'assassinat contre le plénipotentiaire investi de la confiance de l'Europe. Enfin, trois conventions furent signées : elles fixèrent à seize millions quarante mille francs de rente la somme destinée au paiement des dettes de la France envers les sujets de tous les Etats qui avaient accédé aux traités de 1814 et de 1815. Le soin d'opérer les liquidations et de faire la répartition entre les créanciers fut laissé à chacun de ces Etats. Ainsi, au moyen du paiement d'une rente représentant nominale-ment un capital de trois cent vingt millions huit cent mille francs, la France se trouva libérée d'une dette qui montait encore à un milliard trois cent quatre-vingt dix millions (1). Le jour même de la signature de ces conventions, le ministre des affaires étrangères les communiqua aux deux chambres. En leur demandant les moyens de les remplir, il leur fit remarquer « qu'elles allaient consacrer le principe trop « longtemps méconnu de l'inviolabilité de la foi « publique; et que cet hommage rendu aux inté- « rêts privés mettrait le sceau à la réconciliation « des peuples. Il déclara qu'il ne restait plus de « sujets de contestation et que la France, ayant « accompli les conditions les plus rigoureuses,

« pourrait à son tour demander à l'Europe « d'exécuter celles qu'il lui étaient favorables; « mais pour qu'elles pussent l'être sans obstacle, « ajouta-t-il, il était nécessaire que le gouver- « nement fût en état d'acquitter ce qui serait « encore dû sur l'indemnité de sept cents mil- « lions. » Il demanda en conséquence, un crédit de vingt-quatre millions de rentes. Les chambres, convaincues que le gouvernement n'avait rien négligé pour alléger les charges imposées à la nation, et, se confiant aux espérances qui leur étaient données, accueillirent dans un noble silence ces importantes propositions. La loi fut votée presque à l'unanimité, dans la chambre des députés, et à l'unanimité, dans la chambre des pairs. — Le duc de Richelieu avait obtenu que les souverains, signataires du traité de 1815, se réuniraient à Aix-la-Chapelle, pour examiner si l'occupation finirait au bout de trois années, ou si elle serait prolongée, comme le traité en laissait l'alternative. Il y arriva le 26 septembre 1818. Les obstacles étaient déjà presque entièrement levés. L'opinion d'un grand souverain avait fait triompher la politique la plus généreuse. Dès le 2 octobre, l'évacuation des provinces françaises fut décidée. Il restait à régler les prétentions des puissances, quant aux termes et à la nature des paiements, ainsi qu'à l'entretien des troupes qui auraient pu rester pendant cinq ans à la charge de la France. Le négociateur sut éloigner toutes les difficultés. On convint que les troupes devant être retirées au 30 novembre, la dépense de leur entretien cesserait à cette époque; et loin que l'évacuation nécessitât de nouveaux sacrifices, le duc obtint une réduction sur la partie de l'indemnité que la France n'avait point encore acquittée (1). Le duc de Richelieu recueillit, à Aix-la-Chapelle, des témoignages éclatants de l'estime et de la confiance des souverains. Il eut bientôt une nouvelle occasion de faire tourner à l'avantage de la France les sentiments qui lui étaient accordés. Le cours des rentes, par l'effet d'imprudentes spéculations, s'était élevé bien au-dessus du niveau qu'il devait naturellement atteindre. Tout à coup il baissa rapidement. Le duc exposa les inconvénients d'accroître, dans de pareilles circonstances, la quantité de rentes livrée à la circulation. Quelque difficile qu'il parût de modifier des stipulations si récemment et si solennellement contrac- tées, il réussit pleinement dans une négociation qui intéressait la fortune publique. Il obtint d'a- bord que les délais fixés pour les paiements à faire seraient doublés; et comme les embarras à la bourse continuèrent, il obtint encore que cent millions en inscriptions de rentes, qui étaient entrés dans ces paiements, fussent restitués et remplacés par des sommes en numéraire, dont

(1) Il avait été payé cent quatre-vingt millions; et des créances montant à trente millions avaient été définitivement rejetées.

(1) La somme due, qui montait à deux cent quatre-vingts mil- lions, fut réduite à deux cent soixante cinq millions.

la délivrance ne commencerait que dix-huit mois plus tard (1). Cependant, de nouvelles élections avaient eu lieu. La chambre s'était quelque peu modifiée par le renouvellement d'un second cinquième de ses membres, en vertu de la loi du 5 février 1817. Le parti libéral avait fait de nouveaux progrès; et ce ministère, lors de l'ouverture de la session de 1818 (10 décembre), n'avait plus qu'une majorité douteuse dans la plupart des questions. Le système électoral devint principalement la source de graves dissentiments entre la chambre et le ministère. Le 29 décembre, le duc de Richelieu donna sa démission. Louis XVIII inséra dans un acte public le témoignage de ses regrets et déclara qu'il se réservait de reconnaître d'une manière éclatante les services que ce ministre avait rendus à l'Etat. Pendant le congrès d'Aix-la-Chapelle, il avait été nommé chevalier de l'ordre du St-Esprit; il fut nommé ministre d'Etat, et, quelques mois plus tard, grand veneur. Aussitôt après la retraite du duc de Richelieu, un pair (le marquis de Lally Tollendal) demanda que « le roi fût sup-
« plié de lui accorder une récompense à la fois
« honorifique et utile, proportionnée à l'ém-
« nence de ses services et à son désintéresse-
« ment. » La même proposition fut faite dans l'autre chambre. Au moment où elle allait être développée à la tribune, on lut une lettre dans laquelle le duc déclarait : « Qu'il serait trop fier
« d'un témoignage de bienveillance donné par
« le roi avec le concours de deux chambres,
« pour le refuser; mais que, comme il s'agissait
« de lui décerner, aux frais de l'Etat, une ré-
« compense nationale, il ne pouvait se résoudre
« à voir ajouter, à cause de lui, quelque chose
« aux charges qui pesaient sur la nation. » Malgré cette protestation, la proposition fut adoptée dans les deux chambres à une grande majorité. Le roi fit présenter, en conséquence, un projet de loi portant érection, en faveur du duc de Richelieu, d'un majorat de cinquante mille francs de revenu, qui serait attaché à sa pairie. Ce projet donna lieu à de vives discussions, des souvenirs de dissentiments politiques se réveillèrent; en même temps des pairs et des députés prétendaient que l'érection d'un majorat était contraire à l'esprit de la charte. Le projet du gouvernement fut modifié dans ce sens que la dotation ne serait transmissible qu'aux héritiers en ligne directe. Il accepta cette récompense nationale, par déférence pour la volonté du roi et le vote des chambres; mais il en consacra le produit tout entier à la fondation d'un hospice dans la ville de Bordeaux. Le duc de Richelieu, délivré du fardeau des affaires, parcourut les provinces du midi de la France, le nord de l'Italie,

la Suisse et la Hollande. Cependant les principes libéraux se développaient de plus en plus en France, et plusieurs collèges électoraux avaient renforcé le parti de l'opposition à la chambre. Le ministère résolut d'apporter des changements à la loi électorale. Un conseil extraordinaire fut convoqué autour du trône : le duc siégea dans ce conseil. Il avait été choisi par Louis XVIII pour aller, en son nom, féliciter le roi George IV sur son avènement, et il était à la veille de partir pour Londres quand l'assassinat du duc de Berry eut lieu (13 février 1820). Le chef du cabinet, M. Decazes, dont tous les partis abandonnaient la politique, dut se retirer du ministère; et le 20 février 1820, le duc de Richelieu se trouva pour la seconde fois président du conseil des ministres (1). La nouvelle administration du duc de Richelieu fut des plus pénibles. Il voulut prendre des mesures énergiques qui soulevèrent les plus vives récriminations de la part du parti libéral dont les forces croissaient chaque jour. A la suite d'une longue et pénible discussion, les chambres votèrent les deux lois qui donnaient au gouvernement le droit de faire arrêter les individus prévenus de machinations contre la sûreté du prince ou de l'Etat et celui de soumettre les journaux à la censure. D'un autre côté, la discussion de la loi des élections vint troubler la tranquillité. Le projet présenté par le chef du ministère précédent fut remplacé par un autre, qui donna lieu à des attaques tout aussi vives et tout aussi irritantes. Le public parisien s'en émut; des rassemblements se produisirent, et le gouvernement dut avoir recours à la force pour les réprimer. Enfin, le 12 juin, la nouvelle loi des élections fut adoptée par la chambre des députés. Dès le commencement de la session (décembre 1820) le bon accord de la majorité de la chambre et du ministère était presque détruit. Dans la session précédente, le côté droit des chambres avait combattu avec le ministère et triomphé avec lui : par une conséquence naturelle, il réclamait une part directe à l'administration. Des négociations furent entamées; mais le duc de Richelieu ne voulut éloigner du conseil aucun de ceux qui avaient jusqu'alors gouverné avec lui; cependant deux des députés les plus marquants dans le côté droit (MM. de Villèle et Corbière) y furent appelés avec le titre de ministres secrétaires d'Etat. Un ancien ministre (M. Lainé) y rentra au même titre. La session fut longue, laborieuse et pénible. De fréquentes attaques furent dirigées contre le ministère; enfin elle se termina, et le duc de Richelieu put se livrer à quelques projets de prospérité publique. Frappé de la difficulté des communications et de la stagnation du commerce dans certaines provinces, il avait formé, dès son

(1) Ce dernier arrangement ne fut signé que le 2 février 1819, après la retraite du duc de Richelieu, par le marquis Dessolles, son successeur; mais il avait été négocié et arrêté le 13 décembre 1818.

(1) Le duc du Richelieu ne se chargea d'aucun département particulier. Le portefeuille des affaires étrangères resta entre les mains de M. Pasquier.

premier ministère, un grand plan de navigation intérieure. Si les canaux à ouvrir avaient dû être achevés au moyen des ressources ordinaires du trésor, l'époque où la nation aurait joui du résultat de ses sacrifices eût été beaucoup trop éloignée. Il fallait donc faire servir au présent les ressources de l'avenir; mais on avait à redouter que les fonds des emprunts ne fussent détournés aux premières exigences des événements. Pour parer à cet inconvénient, le duc conçut l'idée d'appeler les capitalistes à concourir à ces grands travaux en leur assurant non-seulement les intérêts des fonds qu'ils avanceraient, mais encore certains avantages sur les produits des canaux que ces fonds serviraient à construire. L'esprit d'association, qui a fait de si grandes choses chez les deux peuples voisins, commençait à peine à poindre en France. Le duc de Richelieu rencontra beaucoup d'obstacles; mais il les surmonta par une volonté persévérante. Il avait eu la satisfaction de voir sanctionner par l'autorité législative, dans la session précédente (5 août 1821), les offres faites pour la construction de plusieurs canaux. Les entraves qu'un système de centralisation poussé à l'excès avait mises à l'action des autorités municipales furent levées. Dans les finances, la concurrence la plus illimitée fut appelée pour la première fois à la vente des rentes, et le cours des effets publics s'éleva à un haut degré. Au dehors, le ministère mit tous ses soins à concilier le maintien d'une paix devenue nécessaire au pays. Le gouvernement français évita dans ses engagements tout ce qui pouvait lui faire craindre d'être entraîné au delà de ce que les intérêts de la France auraient conseillé. A l'ouverture de la session (novembre 1821), les deux partis de la chambre élective les plus animés l'un contre l'autre se rapprochèrent dans un désir commun de renverser le ministère. L'adresse par laquelle, selon l'usage, la chambre répond au discours du monarque, offrit le terrain où les deux camps se réunirent. On lisait dans le projet présenté par une commission chargée d'en préparer la rédaction : « Nous vous « félicitons, Sire, de vos relations amicales avec « les puissances étrangères, dans la juste confiance qu'une paix si précieuse n'est point « achetée par des sacrifices incompatibles avec « l'honneur de la nation et avec la dignité de la « couronne. » En vain les ministres présents à la discussion soutinrent qu'une pareille insinuation était elle-même offensante pour la dignité de la couronne : la phrase proposée qui faisait allusion à la répression des révolutions de Naples et de Piémont, fut maintenue par une majorité formée de ceux qui voyaient dans ces expressions le reproche fait au ministère de n'avoir pas secondé les peuples révoltés, et de ceux qui y voyaient le reproche de n'avoir pas pris une part active aux hostilités dirigées contre eux. Le duc de Richelieu donna sa démission qui fut

acceptée (décembre 1821). Tous ses collègues voulurent partager sa retraite. Ce ne fut pas sans regret qu'il quitta la présidence du conseil. Il éprouvait un sentiment douloureux de ne plus se trouver en position de continuer l'exécution des plans qu'il avait formés. Les motifs de ses regrets ne pouvaient être méconnus : il en parlait avec toute la franchise de son caractère. Il avait cessé d'être chargé de la responsabilité du gouvernement; mais il n'en participait pas avec moins de zèle à l'examen de toutes les questions d'administration ou de législation sur lesquelles les fonctions de la pairie l'appelaient à délibérer. Dans la discussion sur la police de la presse, il combattit la résolution de donner au gouvernement, comme mesure permanente, la faculté d'établir la censure; et il demanda, mais sans succès, que cette faculté fût limitée à cinq ans. Ce fut le dernier acte de sa vie politique. Peu après, il se rendit au château de Courteille, près Verneuil. Il s'y trouva indisposé et voulut revenir à Paris. Pendant la route le mal s'aggrava : il perdit tout d'un coup connaissance; et il expira à Paris, dans la nuit du 17 mai 1822, frappé d'une apoplexie nerveuse, à l'âge de 55 ans. Le duc de Richelieu n'avait point eu d'enfants. Il avait été nommé membre de l'Académie française, lorsque Louis XVIII, à la nouvelle organisation de l'Institut, rendit à chaque académie son ancien nom. Son éloge fut prononcé dans la séance du 28 novembre 1822, par Dacier, son successeur, et par M. Villemain, qui répondit au nouvel académicien; il le fut à la chambre des pairs, par M. le cardinal de Bausset.

Z.

RICHEMONT (ARTUS de Bretagne, duc de), connétable de France, né en 1393, second fils de Jean V, duc de Bretagne, suivit le parti des Armagnacs et se distingua en 1415 à la funeste bataille d'Azincourt, où il fut fait prisonnier par les Anglais, qui le retinrent à Londres jusqu'en 1420. Il ne recouvra sa liberté qu'en s'unissant au parti du duc de Bourgogne, fils de Jean Sans-peur assassiné à Montereau. Mais le comte de Richemont avait le cœur français; et Charles VII n'eut pas de peine à le rappeler sous ses drapeaux. La dignité de connétable était vacante par la mort de Jean Stuart, tué en 1424 à la bataille de Verneuil; le roi de France l'offrit au comte de Richemont, qui l'accepta, mais en dictant des lois à son souverain. Dans ces circonstances difficiles, Charles VII eut la prudence de composer; il enleva par là aux Anglais deux puissants alliés, le duc de Bretagne, frère du nouveau connétable, qui se détacha de leur alliance, et le duc de Bourgogne, qui sembla dès lors disposé à écouter des propositions de paix. Richemont, ennemi des Anglais, fier et absolu dans l'exercice de son autorité, se montra le sujet le plus fidèle, mais le moins soumis; il n'eut en vue que le bien de l'Etat; et son caractère altier et inflexible ne considéra jamais

les affections particulières d'un roi facile et souvent trompé. Giac, ministre de Charles VII, fier de la faveur de son maître et ennemi du connétable, le fit échouer dans son expédition de Normandie, en 1426, devant St-James de Beuvron, en négligeant de lui envoyer l'argent nécessaire pour payer les soldats qu'il avait levés en Bretagne. Richemont, indigné contre l'auteur du premier affront qu'il recevait depuis qu'il avait joint ses armes à celles du roi, épousa la querelle de Georges de la Trémoille contre Giac, et, de concert avec lui, enleva le favori sous les yeux même du prince, dans le château d'Issoudun, le fit juger militairement à Dun-le-Roi et noyer dans la rivière. Un nouveau ministre, le Camus de Beaulieu, succéda dans la faveur de Charles VII et encourut la haine et la vengeance du connétable, qui le fit poignarder dans la ville de Poitiers, où la cour se trouvait alors. Le jeune et faible roi, forcé, par l'assentiment général, à ne voir dans cette atteinte portée à la majesté souveraine, qu'un acte de justice auquel les formalités manquaient, demanda à Richemont quel ministre il lui plaisait de placer auprès de sa personne. Le connétable lui désigna Georges de la Trémoille et ne tarda pas à s'en repentir. Charles VII souffrait impatiemment d'un sujet presque indépendant, et commençait à trouver que les services qu'il en avait reçus étaient mis à trop haut prix. La Trémoille refusa bientôt de plier sous un maître aussi impérieux et chercha tous les moyens de perdre le comte de Richemont dans l'esprit du roi, qui le craignait plus qu'il ne l'aimait, tout en rendant justice à ses bonnes intentions. La défection du duc de Bretagne, obligé de se soumettre aux Anglais, enhardit l'animosité des ennemis du connétable; on cessa de lui payer ses pensions et appointements. Le commandant de Châtellerauld lui refusa l'entrée de cette ville, par l'ordre du roi; le fier Richemont jeta sa masse d'armes par-dessus la barrière, en faisant serment aux habitants d'être à jamais leur ennemi irrécconciliable; et il se retira dans la ville de Parthenay, dont il était seigneur. Cette disgrâce n'empêcha pas le connétable, qui aimait à sa manière et son roi et la France, de quitter sa retraite pour aller joindre, en 1429, le duc d'Alençon et la Pucelle d'Orléans, qui assiégeaient Beaugency, à la tête de l'armée de Charles VII. Il fut admis, malgré les défenses du roi, conseillé par la Trémoille; se trouva à la prise de cette place importante alors, et gagna, contre les Anglais, le combat de Patay, où il fit prisonnier le fameux Talbot. Le plus ardent de ses vœux était d'accompagner à Reims son souverain, qui devait aller s'y faire sacrer; mais les bons offices de la Pucelle ne purent le faire rentrer en grâce: il reçut l'ordre formel de se retirer, avec les douze cents hommes d'armes qu'il avait amenés. Le connétable, ne voulant pas demeurer oisif, alla combattre les Anglais en Normandie. Outré de fureur

contre la Trémoille, il revint l'enlever dans le château de Chinon et le fit garder dans celui de Montrésor. Le roi, aussi inconstant dans son amitié que peu soigneux de conserver sa dignité, avoua l'attentat et donna sa confiance au comte du Maine, qui rétablit bientôt le connétable dans ses bonnes grâces. Charles VII, en recouvrant un serviteur fidèle, ne tarda pas à recueillir les fruits de sa modération. Richemont négocia, en 1433, le traité d'Arras, qui fit rentrer le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, dans le devoir. En 1436, il détermina les Parisiens à lui ouvrir leurs portes; il chassa les Anglais et ramena son roi dans la capitale, qu'il avait quittée depuis trente années qu'avait duré la rébellion. De si éclatants services forcèrent Charles VII d'oublier les torts de son connétable. Ce grand homme mit le comble à sa gloire et à la reconnaissance de son souverain, en attaquant, en 1430, les Anglais à Fourmigni. La victoire qu'il remporta sur eux entraîna la chute des villes de Normandie qu'ils occupaient encore, et les contraignit d'évacuer cette province, qu'ils possédaient depuis Guillaume le Conquérant, et qui fut rattachée pour jamais à la couronne de France. Sept ans après, l'illustre connétable de Richemont devint duc de Bretagne, par la mort de Jean VI, son frère et par celle de ses neveux François, Gille et Pierre; mais il ne régna que quatorze mois et quelques jours. Il mourut dans un âge avancé, en 1438, à Nantes, en revenant de Vendôme, où il était allé demander la grâce du duc d'Alençon, son neveu, coupable de félonie, et à qui Charles VII, en considération de l'oncle, fit grâce de la vie. Le connétable de Richemont fut un des meilleurs généraux et des plus grands hommes d'un règne fécond en héros. Il fut le réformateur de la milice française et institua les compagnies d'ordonnances, qui ont fait longtemps la force des armées et les ont mises sur un pied fixe. Son autorité et sa fermeté maintinrent constamment la discipline qu'il établissait; et ce mélange d'équité et de rigueur, qu'il sut apporter dans l'exercice du pouvoir, lui valut le nom de *justicier*. Devenu souverain lui-même, quelques courtisans lui conseillaient de quitter le titre de connétable, comme au-dessous de son nouveau rang. Il s'y refusa, disant qu'il voulait honorer dans sa vieillesse une charge dont il s'était honoré toute sa vie. Il faisait porter devant lui, dans les cérémonies publiques, deux épées, l'une nue, comme duc de Bretagne, l'autre baissée et dans le fourreau comme connétable de France.

S—Y.

RICHEMONT (LOUIS-AUGUSTE-CAMUS, baron de), militaire français, né à Montmarault (Allier) le 31 décembre 1770, entra de bonne heure au service et devint officier dans le corps du génie. Il prit part à diverses campagnes sur le Rhin, en Suisse et en Italie. En 1799, ayant le grade de capitaine, il était avec une poignée de Français à Prevesa, sur les côtes de l'Albanie, lorsque ce

faible détachement, attaqué par 14,000 Turcs, périt presque jusqu'au dernier homme après une défense héroïque. Richemont faisait partie du très-petit nombre de ces braves qui échappèrent à la mort. Fait prisonnier, il fut envoyé à Constantinople. En 1801, la liberté lui fut rendue, et il revint en France. Son mérite et sa capacité étaient connus : il fut chargé d'une mission importante et délicate, il alla au delà du cap de Bonne-Espérance étudier les moyens de défense des possessions de la France et de ses alliés dans les mers de l'Inde. Après avoir séjourné à l'île de France et à Java, après avoir payé, par des maladies graves, tribut à l'influence funeste de ces climats, Richemont, nommé colonel, revenait en Europe sur un navire brémois qui, malgré sa neutralité, fut saisi par un croiseur anglais; il fallut rester quelque temps captif; mais en 1810, l'officier dont nous esquissons la biographie put revoir la France, et il remit à l'empereur un mémoire très-bien fait, très-instructif sur les moyens de résister à la Grande-Bretagne dans les mers de l'Inde. Il n'y avait d'ailleurs plus rien à faire de ce côté; et Napoléon, rendant justice à Richemont, s'empressa de l'utiliser sur un autre théâtre : il l'envoya en Prusse et en Pologne présider aux préparatifs de l'expédition qu'il méditait contre la Russie et qui fut si funeste à la France. Le colonel organisa avec autant de prévoyance que d'activité les approvisionnements, les moyens de transport que réclamait cette gigantesque entreprise. Après les désastres de la retraite de 1812, il se renferma dans Dantzig avec les débris de plusieurs corps d'armée, et, durant un an entier, bravant les privations, les ravages d'une épidémie meurtrière, les attaques continuelles des assiégeants, il seconda le général Rapp dans une défense des plus opiniâtres. Le manque de vivres, la certitude de ne pas être secourue, puisque les Français évacuaient l'Allemagne, forcèrent enfin la brave garnison de Dantzig à capituler; elle devait rester libre; mais les Russes violèrent la convention; Richemont et ses compagnons furent prisonniers de guerre. La paix vint d'ailleurs lui permettre presque aussitôt de revenir dans sa patrie. Il avait été nommé général, et en 1814 le gouvernement de Louis XVIII lui confia le commandement de l'école de St-Cyr. Napoléon se montra derechef, et, fidèle à ses sympathies, Richemont lui offrit son épée contre la coalition étrangère. Chargé du commandement du génie du second corps de l'armée du Nord, il ne se trouva pas à Waterloo, étant occupé à inspecter les forteresses de la frontière. La seconde restauration le mit à la demi-solde; il se retira à la campagne, et resta longtemps complètement étranger au mouvement des affaires. En 1828, il se présenta aux électeurs de l'Allier, et une majorité imposante l'envoya à la chambre des députés. Il vota avec l'opposition et il fut cinq fois réélu. Après 1830,

il fut derechef placé à la tête de l'école de St-Cyr et nommé conseiller d'Etat. Il avait à la chambre une situation indépendante; mais ses vues politiques étaient contraires au système de l'entente cordiale avec l'Angleterre, et il les développa dans plusieurs brochures. Divers écrits sur les objets qui furent successivement à l'ordre du jour, tels que les fortifications de Paris et la question d'Orient, n'ont pas assez d'importance pour que nous en placions ici la liste. M. Quéraud l'a donnée *in extenso* dans le tome 12 de la *France littéraire* (1859). Le général de Richemont est mort le 23 août 1853 près de Deuze, dans un âge fort avancé. Il laissait des mémoires dans lesquels il faisait le récit succinct des événements *quorum pars fuit*; ils ont été publiés après sa mort par sa famille, Moulins, 1858, in-8°. Z.

RICHEMONT. Voyez Louis XVII.

RICHEPANSE (ANTOINE), général français, l'un des plus braves que l'on ait vus dans la première période des guerres de la révolution, était né à Metz, le 25 mars 1770, fils de l'un de ces officiers de fortune ou de naissance roturière, dont le seul mérite déterminait l'avancement, par exception aux privilèges de la noblesse. Admis à la solde, comme enfant de troupe, au régiment de Conti (cavalerie) dès l'âge de cinq ans, il devint sous-officier très-jeune et par son seul mérite. Maréchal des logis chef dans un régiment de chasseurs à cheval quand la révolution commença, il fut nommé sous-lieutenant le 15 septembre 1791, dans la grande promotion que fit Louis XVI, devenu roi constitutionnel. La guerre ayant commencé l'année suivante, Richepanse fut bientôt capitaine, puis chef d'escadron, et enfin, chef de brigade sur le champ de bataille, dans le mois de mai de 1796, au passage de la Sieg, où il s'était distingué. Il déploya encore autant de bravoure que d'intelligence à la bataille d'Altenkirchen, où il remplaça d'Hautpoul, qui commandait la cavalerie légère et qui y fut blessé grièvement. Richepanse reçut lui-même une blessure grave à Altendorf, et il fut élevé par Kléber au grade de général de brigade, en 1796. Dans l'année suivante, il commandait la cavalerie du corps d'armée que Hoche fit avancer sur Paris au delà des limites constitutionnelles, ce qui amena la dissolution du corps législatif. Il passa bientôt à l'armée d'Italie, et on le vit en 1799, à la bataille de Novi, commander un corps de réserve, puis à Fossano, où il enleva une batterie de canons et fit un grand nombre de prisonniers. C'est après cet exploit qu'il fut nommé général de division. Rappelé dans l'intérieur, il y remplit, pendant quelques mois, les fonctions d'inspecteur général, puis fut envoyé à l'armée du Rhin, où il fit sa plus belle campagne, sous les ordres de Moreau. Commandant une division à Engen, sur les bords de l'Iller, le 3 mai 1800, il y soutint, sans être entamé, les efforts de 40,000 Autrichiens. Peu de jours après, il eut une grande part

à la victoire de Moeskirk. Le lendemain (12 décembre), ayant reçu pendant la nuit l'ordre de se porter d'Ébersberg sur la route de Naag à Hohenlinden et d'y attaquer l'ennemi sur ses derrières, en débouchant par où cela lui paraîtrait le plus convenable, il marcha à la tête de ses troupes à travers le bois, par des chemins affreux et couverts de neige. La moitié de sa division avait passé le village de St-Christophe lorsqu'une colonne autrichienne l'attaqua sur son flanc gauche et réussit à la couper par son centre. Alors Richepanse, décidé à remplir sa mission, même avec la moitié de sa division, continua de s'avancer, laissant sa seconde brigade en arrière sous les ordres du général Drouet, et avec la première marcha sur un corps de grenadiers hessois, puis sur d'autres troupes qu'il culbuta successivement, et parvint ainsi à arrêter les progrès de l'armée ennemie tout entière. « Ce fut, a dit le général Dumas, une belle résolution, dans la circonstance la plus difficile, et un admirable exemple de fidélité aux ordres du général en chef... » Moreau lui-même a dit avec une rare franchise que c'était à ce mouvement de Richepanse qu'il devait la victoire de Hohenlinden. « Je m'attendais d'être attaqué à Hohenlinden, et j'avais donné l'ordre aux généraux Richepanse et Decaen de déboucher par St-Christophe sur Mattenpot, et de tomber avec vigueur sur les derrières de l'ennemi; ce mouvement s'est exécuté avec autant d'audace que d'intelligence... » On ne comprend pas qu'à côté d'aussi honorables témoignages, les compilateurs de Ste-Hélène aient, dans cette occasion, taxé d'inprudence et même de désobéissance la conduite de Richepanse, ce qui amena de la part du fils de ce général une vive réclamation, lorsque les *Mémoires* du général Gourgaud parurent en 1826. La paix ayant été conclue, Richepanse revint dans sa patrie, où il était employé comme inspecteur général de cavalerie quand le premier consul Bonaparte le nomma, en 1803, général en chef d'une armée d'environ 3,000 hommes qu'il envoya à la Guadeloupe pour soumettre cette colonie, qui était au pouvoir des nègres révoltés. Après avoir débarqué sous le feu des batteries de la côte, Richepanse s'empara de la Basse-Terre et battit une troupe de noirs insurgés qu'il poursuivit jusqu'au fort Bembriche, où la plus grande partie se retira. Trois cents d'entre eux s'étant réfugiés dans le port d'Anglemont et s'y voyant cernés, vivement poursuivis, mirent le feu aux poudres et s'y firent sauter. « Ce fut un spectacle épouvantable, dit le général en chef dans son rapport. Il y eut un moment de stupéfaction de part et d'autre; mais bientôt nous pensâmes à mettre à profit le désordre qu'occasionne toujours un pareil événement, et la journée se termina par la destruction entière de tous les ennemis échappés à l'explosion... Cette dernière affaire a détruit la révolte dans sa source. Les chefs sont morts; tout le reste est

désarmé, soumis et retourne au travail, qu'il n'aurait jamais dû quitter... » Richepanse remplit ainsi fort promptement le but de son expédition, tandis que Leclerc opérait à St-Domingue contre des ennemis du même genre, mais plus redoutables et surtout plus nombreux. La colonie française de la Guadeloupe ayant été ainsi remise sous le pouvoir de la métropole, le capitaine général Lacrosse, qui en avait été expulsé par les nègres, ne tarda pas à y revenir, et, de concert avec Richepanse, il se disposait à y rétablir l'ordre, à y rappeler le commerce et l'abondance, lorsque ce général mourut de la fièvre jaune à l'âge de 37 ans, dans le mois de juin 1803. L'empereur Napoléon voulut que le nom d'une rue nouvelle ouverte à Paris fût celui de ce brave guerrier. On trouvera de plus amples détails dans la *Vie militaire du général Richepanse*, Metz 1837, in-8°; et dans une notice qui fait partie de l'ouvrage de M. Nollet-Fabert : *la Lorraine militaire*, Nancy 1853, in-8°. — Un des fils de Richepanse, officier d'état-major à l'armée d'Afrique, fut tué de cinq coups de feu sur le champ de bataille, dans le mois de décembre 1837. M—p j.

RICHER, historien français, moine de l'abbaye de St-Remy de Reims au 10^e siècle. On possède peu de détails sur sa vie; mais il est connu des savants grâce à l'*Historia* qu'il a laissée et qui, divisée en quatre livres, embrasse la période de 887 à 998; elle est d'une grande utilité pour la connaissance de cette période. On y trouve les défauts du temps : absence de critique et barbarie dans le style; mais l'écrivain est bien informé et de bonne foi. Longtemps ignorée, cette composition fut mise en lumière par le savant M. Pertz, auquel les études historiques sont tellement redevables; il la publia d'après un manuscrit du 10^e siècle dans sa précieuse collection des *Monumenta Germaniae historica*, et il en donna à Hanovre, en 1839, in-8°, une édition séparée. La *Société de l'histoire de France*, appréciant l'importance de l'ouvrage de Richer, chargea M. Guadet d'en préparer une traduction qui, accompagnée de notes et de tables, parut en 1845, 2 vol. in-8°; elle renferme une savante et judicieuse notice de près de 100 pages sur Richer et sur son œuvre. L'académie de Reims, voulant de son côté montrer le prix qu'elle attache à un livre qui a pour elle un intérêt tout spécial, a fait réimprimer avec soin en 1855 le texte latin donné par M. Pertz, en y joignant une traduction, des cartes et des notes. Ce travail est dû à M. A.-P. Ponsignon. Il n'est pas possible d'écrire les annales de la France au 10^e siècle sans recourir à Richer, qui d'ailleurs n'a pas, on le voit, à se plaindre du zèle des éditeurs. — Un autre RICHER, moine de l'abbaye de Senones, diocèse de Toul, était bénédictin, et il a laissé en latin une histoire de son couvent. Il vivait dans la seconde moitié du 13^e siècle, et il a joint à son récit des particularités relatives aux événements survenus

sous Philippe-Auguste et sous St-Louis; c'est ce qui donne quelque prix à cette narration écrite dans un style très-peu cicéronien. Elle fut publiée par le savant d'Achery dans son *Spicilegium*. En 1843, M. J. Cayon en a fait paraître à Nancy, d'après deux manuscrits conservés dans cette ville, une traduction française faite au 16^e siècle et plus étendue que le texte latin déjà connu; elle forme 1 volume in-4^e qui, destiné surtout aux bibliophiles lorrains, n'a été tirée qu'à cent exemplaires. Z.

RICHER (CHRISTOPHE), en latin *Richerus*, historien et négociateur, naquit en 1523 à Thorigny, petite ville du diocèse de Sens. Après avoir fait d'excellentes études, il s'attacha au chancelier Poyet, qui le prit pour secrétaire et lui procura ensuite la charge de valet de chambre de François I^{er}. Ce prince l'honora de sa confiance et l'employa dans des affaires importantes. En 1541, Richer fut ambassadeur en Suède; et, suivant Varillas, il est le premier qui ait négocié dans les formes, de la part de la France, avec les puissances du Nord. En 1546, le roi Henri II l'accrédita près de la cour de Danemarck, et, deux ans après, il le députa près des ligues suisses pour conclure un nouveau traité d'alliance. Richer mourut le 24 mars 1552 (avant Pâques), à l'âge de 39 ans. Aimant les lettres et les cultivant dans ses loisirs, il avait été le protecteur et l'ami de la plupart des littérateurs de son temps, entre autres du célèbre et malheureux Dolet, et du poète Voulte, plus connu sous le nom latinisé de *Vulteius*. On a de Richer : *De rebus Turcorum, libri 5*, Paris, Rob. Estienne, 1540, in-4^e, dédié à François I^{er}. C'est un extrait assez bien fait des principaux ouvrages qui avaient paru jusqu'alors sur la religion, les mœurs et le gouvernement des Turcs. Richer, d'ailleurs, ayant été employé à Constantinople, où il courut plus d'un danger de la part des émissaires de Charles V, avait recueilli lui-même sur les lieux beaucoup de renseignements qu'il fit entrer dans son ouvrage. Le célèbre jurisconsulte Dumoulin a cru, sans trop d'examen, qu'il n'en était pas l'auteur. Simon Schardius l'a réimprimé dans le tome 2 des *Scriptores rerum germanicarum*. Richer en traduisit lui-même le second livre, sous ce titre : *Des coutumes et manières de vivre des Turcs*, Paris, 1542, in-8^e, très-rare. L'ouvrage a été traduit en entier par J. Millet (*roy*, ce nom). Richer avait laissé manuscrits des *Mémoires touchant les différends entre les maisons de Montmorency et de Chastillon*; *Sur ses ambassades en Suède et en Danemarck*; *Sur l'alliance avec M. des ligues suisses*, et des *Lettres au roi Henri II* écrites de Bâle, où il se trouvait alors par commandement de Sa Majesté. Ces divers opuscules ont été publiés par Nicolas Camuzat, Troyes, 1623, in-8^e. On les trouve réunis aux exemplaires des *Mélanges historiques* de Camuzat qui portent cette date. L—m—x et W—s.

RICHER (EDMOND), fameux syndic de la faculté de théologie de Paris, naquit le 15 septembre 1560 à Chaource, en Champagne. Son inclination le portait vers l'état ecclésiastique. Ses parents ne pouvant subvenir aux frais de l'éducation qu'exige cet état, lui permirent de se rendre à Paris pour y chercher les moyens de suivre sa vocation; il avait alors dix-huit ans. Il eut le bonheur de trouver un collège où, moyennant certains services, on lui accorda sa nourriture. Il donnait à l'étude et aux leçons des classes tout le temps que lui laissait cet emploi, et telle fut son application, qu'en moins de trois ans il se trouva en état d'entrer en philosophie. En 1583, après avoir achevé son cours, il fut reçu maître ès arts et passa en théologie. Ses progrès fixèrent l'attention d'un docteur, nommé Etienne Rose, simple vicaire à St-Yves. Cet homme généreux prit Richer dans sa maison et fournit suffisamment à ses besoins. Richer eut alors tout son temps à lui et le mit à profit, ne prenant souvent, dit-on, que deux heures de sommeil par nuit. Bientôt on lui offrit une chaire dans l'université, et il put se passer des secours du bienveillant vicaire. Après avoir enseigné deux ans les humanités avec distinction, il professa la philosophie, s'agrégea à la maison de Sorbonne et entra en licence. C'était en 1587, temps de troubles et du plus déplorable fanatisme, dont n'avaient su se garantir plusieurs communautés religieuses, ni la plupart des curés de Paris, ni un parti dominant en Sorbonne. Ce parti y avait fait décréter l'axiome : « que l'on pouvait ôter le gouvernement aux princes que l'on ne trouvait pas tels qu'il fallait, comme on ôte l'administration au tuteur que l'on tient pour suspect. » On soutenait ouvertement, dans la chaire et dans les cercles, la doctrine de la désobéissance au pouvoir légitime, et même celle du réicide. Richer fut entraîné dans ces excès : c'était le sentiment de ses maîtres, et ses thèses y devaient être conformes sous peine d'exclusion. Il fut du moins l'un des premiers qui revinrent au bon sens et à la raison. Il n'attendit pas même pour cela que sa licence fût finie. Dans ses dernières thèses, il fit valoir l'avantage pour un Etat d'avoir des rois par succession héréditaire. Ayant reçu le bonnet de docteur en 1590, il soutint hautement, soit dans ses écrits, soit dans ses sermons, les droits de Henri IV, qui venait de parvenir à la couronne; car dès la réception de son doctorat, Richer s'était adonné à la prédication. Il remplit ce ministère plusieurs années, prêchant dans la capitale des avents et des carêmes. En 1594, il fut nommé grand maître et principal du collège du cardinal Lemoine. Cette maison, qui avait servi de caserne pendant les troubles, était dans l'état le plus misérable : il n'y avait plus ni étude ni règle; Richer parvint à y rétablir l'une et l'autre. L'université aussi avait besoin d'une réforme : le roi confia le soin de l'opérer aux

personnes les plus distinguées du royaume. Pour faire exécuter les nouveaux règlements, il fallut nommer des censeurs ; et Richer fut mis à leur tête. Il s'occupait, en 1603, d'une nouvelle édition des *Oeuvres* de Gerson ; elle était près de paraître, lorsque Maffei Barberini, nonce en France, qui depuis fut pape sous le nom d'Urbain VIII, en fut averti par Duval, docteur de Sorbonne, imbu des opinions ultramontaines. Barberini, craignant l'effet de cette édition à cause du différend qui venait de s'élever entre le pape Paul V et la république de Venise, travailla et parvint à en faire éloigner la publication. C'est à cette première tentative contre une doctrine qui fait partie des lois de l'Etat qu'on doit rapporter l'origine des troubles qui, bientôt après, s'élevèrent en Sorbonne au sujet des prérogatives des deux puissances (ecclésiastique et séculière). En 1608, Richer fut élu syndic de la faculté de théologie. Un de ses premiers soins avait été de prendre des précautions pour que, conformément à un arrêté de la Sorbonne, on n'insérât dans les thèses rien qui fût contraire aux libertés de l'Eglise gallicane. En 1611, le chapitre général des dominicains étant assemblé à Paris, et l'usage étant d'y soutenir des thèses, Richer sut que le nonce Ubaldini et le cardinal Duperron devaient y faire soutenir, par des religieux étrangers, l'infaillibilité du pape et sa supériorité sur le concile. Il se rendit à cette thèse, y fit signifier un acte d'opposition et défendit aux bacheliers d'argumenter sur ces propositions. La conduite de Richer fut approuvée du parlement et de tous ceux qui tenaient aux anciennes maximes. C'est à cette occasion que le premier président Nicolas de Verdun demanda à Richer un abrégé de la doctrine de l'université sur l'autorité du pape, et que celui-ci composa son livre *De ecclesiastica et politica potestate*, qui fut l'objet de tant de disputes et la cause, pour son auteur, de tribulations qui ne finirent qu'avec sa vie. Ce livre n'était originairement qu'un court sommaire de 30 pages in-4°, divisé en 18 chapitres, où l'auteur exposait les principes qui formaient la doctrine de l'ancienne école de Paris. Il n'était pas même destiné à devenir public ; mais quelques amis lui en ayant demandé la communication, et craignant lui-même qu'il ne s'en répandît des copies fautives, il consentit à le faire tirer à trois cents exemplaires seulement, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Dès que le nonce et le cardinal Duperron en eurent connaissance, leur mécontentement fut extrême. Ils résolurent de faire déposer Richer du syndicat, ce qu'ils effectuèrent en indisposant la cour contre lui et en obtenant des lettres de jussion pour l'élection d'un nouveau syndic (voy. FILESAC). Cette disposition eut lieu au *prima mensis* de septembre 1612. Richer fit ses protestations et, depuis, ne reparut plus aux assemblées. Dès le 13 mars précédent, le cardinal Duperron avait réuni dans

son hôtel les évêques de la province de Sens, dont il était métropolitain, et qui se trouvaient à Paris pour l'élection d'un agent du clergé. On y censura le livre de Richer, *sans toucher néanmoins, disait-on, aux droits du roi et de la couronne de France, droits, immunités et libertés de l'Eglise gallicane* ; réserve assez singulière, le livre n'ayant été composé que pour établir ces droits et ces libertés. Cette censure fut réitérée, le 24 mai suivant, dans un synode de la province d'Aix, avec cette différence que l'exception n'y fut point insérée ; on savait que cette réserve avait déplu à Rome, où le livre fut aussi proscrit. Richer avait interjeté appel du premier jugement ; mais on défendit au parlement d'avoir égard à cet appel. Dès lors il parut une foule d'écrits contre le livre de Richer, sans qu'il lui fût permis d'y répondre, ayant reçu de la cour l'ordre de garder le silence sur ces matières. La persécution contre lui fut poussée au point que le duc d'Epemon, qu'on s'étonne de voir figurer en pareille affaire, le fit saisir par des archers et enfermer dans les prisons de St-Victor, avec l'intention de l'envoyer à Rome pour être livré à l'inquisition ; mais l'université le réclama, et il fut rendu à la liberté. Le reste de sa vie se passa dans une lutte continue entre lui et ses adversaires, dont Duval fut l'un des plus ardents ; eux insistant pour qu'il donnât de son livre une rétractation *absolue* ; lui, offrant d'expliquer dans un sens catholique les passages qu'on trouverait répréhensibles, car la censure n'en avait signalé aucun en particulier. C'est ce qu'il offrit encore dans deux déclarations remises, en 1620, au cardinal de Retz, ajoutant « qu'il soumettait non-seulement tout ce qui était contenu dans son livre, mais encore tout ce qu'il avait écrit ou écrirait, au jugement du saint-siège et de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises, comme il l'avait déjà déclaré plusieurs fois. » Cela ne satisfît ni les adversaires de Richer, ni Rome, où les déclarations furent envoyées. Cependant les divisions continuaient en Sorbonne. En 1629, le cardinal de Richelieu, procureur et protecteur de cette maison, qu'il venait de faire rebâtir avec magnificence, ne crut pas cette affaire indigne de son attention. Désirant faire cesser ces longs débats, il appela chez lui Richer et voulut bien condescendre à discuter quelques points sur lesquels celui-ci lui faisait des représentations. Moyennant de légères concessions, Richer céda ; et la déclaration, telle que la souhaitait le cardinal, fut signée chez le P. Joseph. Tout ainsi était fini, la réunion eut lieu entre les deux partis ; Rome fut satisfaite, et Duval lui-même vint féliciter Richer, le priant d'oublier le passé.... Voilà une version, et il est à souhaiter que ce soit la véritable. Suivant d'autres, soit que les adversaires de Richer aient répandu que sa rétractation avait été *absolue*, soit que lui-même ait appréhendé qu'on ne le crût, il

eut le tort de renouveler ses anciennes protestations. La nouvelle en alla bientôt à Rome ; et ce fut alors, dit-on, que le cardinal de Richelieu compromis, ne voulant point en avoir le démenti, résolut de se procurer par la force ce qu'il n'avait pu obtenir par des voies de douceur et de conciliation. De là cette scène qu'on prétend s'être passée chez le P. Joseph, où Richer signa, sous le poignard de deux assassins, la déclaration qui lui fut présentée (*voy. DUVALL*). Cette anecdote, contre laquelle s'inscrivent les adversaires de Richer, paraît avoir pour fondement principal une lettre de Morisot au sieur Curet, chanoine de Langres, en date du 27 avril 1633, laquelle fait partie des *Epistolarum centuriæ* 2 de cet auteur. Il y déclare en avoir puisé le récit dans un écrit à lui adressé par Richer lui-même. Il semblerait qu'on ne pourrait se dispenser d'y ajouter foi ; et si l'on rapproche ce fait de quelques autres traits caractéristiques du ministère de ce célèbre cardinal, on ne peut disconvenir qu'il n'outre-passe point la vraisemblance. Morisot, d'ailleurs, homme bien né, en liaison avec un grand nombre de savants de son temps et avec des personnages très-considérables, ne peut guère être regardé comme un faussaire. Néanmoins la lettre offre plusieurs inexactitudes qui rendent douteuse son authenticité. Il y est parlé, en 1633, de la mort de Richer comme si elle venait d'arriver. *Jam vita Richerii nostri terminata est*, et depuis dix-sept mois Richer n'existait plus. Il y est dit qu'il était âgé de quatre-vingt-quatre ans ; il n'en avait que 71. On y avance qu'il écrivit son livre de la *Puissance ecclésiastique et politique*, à la demande du prince Henri de Condé, tandis qu'il est certain que ce fut à la sollicitation du premier président Nicolas de Verdun. Morisot laisse entendre que la mort de Richer suivit de près la scène qu'on prétend s'être passée chez le P. Joseph. Or Richer survécut plus d'un an à l'époque à laquelle on la rapporte. Enfin on dit que le cardinal de Richelieu n'osa tirer avantage de cette signature, et ce n'était assurément pas lui qui reculait devant des bruits publics. On regarde d'ailleurs assez généralement les lettres de Morisot comme n'ayant point été adressées aux personnes dont elles portent le nom ; supposition qui diminue la confiance qu'on croirait devoir à ce qu'elles rapportent (*voy. MORISOT*). Quoi qu'il en soit, Richer, depuis longtemps infirme et souffrant de la pierre, dont il avait subi l'opération sans succès, mourut doucement et sans agonie, le 28 novembre 1634, après s'y être préparé par des exercices d'une piété solide et éclairée. Il fut enterré en Sorbonne, où chaque année on célébrait une messe pour lui. On lui impute d'avoir eu de la tendance aux idées républicaines. Un moderne, son confrère en Sorbonne, écrivain judicieux (1), en convenant de la justesse de ce

reproche, rend hommage à sa profonde érudition, à son habileté dans les matières théologiques, à la force de ses raisonnements, et surtout à l'esprit de critique qui règne dans tous ses ouvrages, mérite qui de son temps était encore assez rare. L'étude de l'Écriture sainte, des Pères et des antiquités ecclésiastiques avait fait l'occupation de toute sa vie. On a de lui : 1° Une *Édition de Gerson*, qui ne parut qu'en 1607, ayant été différée d'un an sur les instances du cardinal Barberini (*voy. GERSON*) ; 2° *De ecclesiastica et politica potestate*, 1611, in-4° ; 2° édition, en 1629, avec les preuves à chaque chapitre, Cologne, 2 vol. in-4°. Dom Thierry de Viaixnes en donna une autre, aussi à Cologne, 1702, in-4° ; le même ouvrage a été inséré dans la *Monarchia* de Goldast. 3° *Apologia pro Joanne Gersonio, pro suprema Ecclesiæ et Concilii generalis auctoritate, et independentia regni potestatis ab alio quam a solo Deo*, Leyde, 1676, in-4°. C'est une réponse au livre de Bellarmin, intitulé *Joannis Gersonii de excommunicationis valore, libri duo*. Elle avait été composée dès 1606. Elle ne fut point imprimée du vivant de l'auteur. 4° Une édition et une traduction française du livre du *Manteau* de Tertullien, 1660 ; 5° *Obstetrix animorum*, Leipsick, 1693, in-4°, et quelques autres livres de grammaire ; 6° *Vindiciæ doctrinæ majorum, de auctoritate Ecclesiæ in rebus fidei et morum*, Cologne, 1683, in-4° ; 7° *De potestate Ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4° ; 8° *L'Histoire de son syndicat*, Avignon (Paris), 1753, in-8° ; 9° *De optimo academici statu*, 1683, in-8°, et quelques ouvrages restés inédits, dont on trouve le détail dans le *Moréri* de 1759. Adrien Baillet a écrit la *Vie de Richer*, Amsterdam, 1715, in-12. L'abbé Goujet assure que l'imprimé diffère du manuscrit de Baillet en plusieurs points importants. L—Y.

RICHER (HENRI), littérateur médiocre, né en 1685 à Longueuil, dans le pays de Caux, acheva ses études à l'université de Caen, et, d'après le désir de ses parents, se fit recevoir avocat au parlement de Rouen. Entraîné par son goût pour les lettres, il ne tarda pas de renoncer au barreau et vint s'établir à Paris, où ses talents, sa modestie et la douceur de son caractère lui firent bientôt des amis. Après avoir publié quelques traductions en vers et des fables qui furent reçues assez favorablement, il s'essaya dans le genre dramatique, mais avec peu de succès. Le défaut de Richer est l'absence totale de cette chaleur qui seule vivifie les productions de l'esprit et que rien ne peut suppléer. Ce littérateur, d'ailleurs estimable pour l'étendue et la variété de ses connaissances, mourut à Paris le 12 mars 1748 et fut inhumé dans l'église de St-Benoît. Titon du Tillet, son ami, lui a donné place dans le second supplément du *Parnasse français*. On a de Richer : 1° la *Traduction en vers des Eglogues de Virgile*, Paris, 1717, in-12. Cette version est fidèle, mais faible et décolorée ; elle a été réim-

(1) L'abbé Ladvocat.

primée en 1736, précédée d'une *Vie* de Virgile, assez bien faite. 2° Les *Huit premières Héroïdes d'Ovide, mises en vers françois*, *ibid.*, 1723, in-12. On trouve à la suite quelques poésies de l'auteur, des *Eglogues*, des *Cantates*, dont plusieurs ont été mises en musique, etc. Richer a laissé en manuscrit la *Traduction* complète des *Héroïdes*. 3° Des *Fables en vers*. Les six premiers livres parurent en 1729, et les six autres en 1744. L'édition de 1748, in-12, est précédée d'une *Notice* sur l'auteur. L'invention de ces fables, dit Sabatier, n'est pas heureuse; la narration en est froide, mais le style simple, clair et facile. Suivant quelques critiques, Richer a plus approché de la Fontaine que tous ses prédécesseurs (*voy.* la *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*). 4° *Sabinus et Eponine*, tragédie, Paris, 1735, in-8°. Cette pièce est bien conduite; mais elle pêche par le défaut d'intérêt. Elle eut sept représentations dans la nouveauté et n'a point été reprise. Il en existe une traduction en hollandais, et l'on assure qu'elle a été jouée souvent avec succès sur le théâtre d'Amsterdam. 5° *Coriolan*, tragédie, non représentée, *ibid.*, 1745, in-8°; 6° la *Vie de Mécenas*, avec des notes historiques et critiques, *ibid.*, 1746 ou 1747, in-12. Elle est intéressante et pleine de recherches curieuses, tirées en partie de la *Vie* que Meibom a donnée en latin du favori d'Auguste (*voy.* MÉCÈNE). Richer travaillait à la *Vie de Scipion l'Africain*, pour laquelle il avait fait des recherches considérables, et il se proposait de publier le recueil complet de ses ouvrages (*voy.* la *Notice sur sa vie*, au devant de l'édition complète de ses fables). W—s.

RICHER (FRANÇOIS), juriconsulte, était natif d'Avranches. Après avoir terminé ses études, il se fit recevoir avocat vers 1740 et s'établit à Paris, où il partagea son temps entre le travail du cabinet et la culture des lettres. Outre des éditions des *Arrêts notables des différents tribunaux du royaume*, par Matthieu Augeard, Paris, 1756, 2 vol. in-fol.; des *Lois ecclésiastiques d'Héricourt*, 1756, in-fol.; du *Dictionnaire portatif de mythologie*, par l'abbé de Claustre, 1765, 2 vol. in-8°; de l'*Esprit des lois*, 1767, 4 vol. in-12, avec une préface dans laquelle il réfute avec autant de talent que de justesse les *Remarques* d'un anonyme (*voy.* ELIE LUZAC); des *Œuvres* de Montesquieu, 1767, 3 vol. in-4°, et du *Recueil des arrêts* du premier président Lamoignon, 1783, 2 vol. in-4°, on a de ce juriconsulte : 1° *Traité de la mort civile*, Paris, 1755, in-4°; ouvrage estimé et que l'on peut encore consulter avec fruit; 2° *Examen des principes d'après lesquels on peut apprécier la réclamation attribuée à l'assemblée du clergé* en 1760, in-12. Cette brochure est relative à l'excommunication des comédiens. 3° *De l'autorité du clergé et du pouvoir du magistrat politique sur l'exercice des fonctions du ministère ecclésiastique*, 1767, 2 vol. in-12; 4° *Ceuses célèbres et intéressantes*, Amsterdam (Paris), 1772-1788,

22 vol. in-12. Recueil très-bien fait et qui rend inutile celui que Gayot de Pitaval avait publié sous le même titre (*voy.* GAYOT DE PITAVAL). Fr. Richer mourut à Paris en 1790, âgé de 72 ans. — RICHER (Adrien), frère du précédent, naquit en 1720 et consacra sa plume à d'utiles compilations. Indépendamment de la continuation de l'*Histoire moderne*, depuis le treizième volume (*voy.* MARSY), on a de lui : 1° *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire des empereurs*, Paris, 1754 ou 1769, 2 vol. in-8°; 2° *Vies des hommes illustres, comparés les uns avec les autres, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours*, *ibid.*, 1756, 2 vol. in-12. Malgré les éloges très-exagérés donnés à cet ouvrage par Sabatier (*voy.* l'article *Richer* dans les *Trois-Siècles*), et copiés depuis littéralement dans tous les dictionnaires, l'auteur n'a pas cru devoir continuer cette biographie, dont le titre rappelle malheureusement Plutarque, avec qui cependant il n'avait pas eu l'intention de lutter. 3° *Essai sur les grands événements par les petites causes*, tiré de l'histoire, *ibid.*, 1758, in-12; 4° *Nouvel essai sur les grands événements*, etc., Amsterdam (Paris), 1759, in-12; 5° *Théâtre du monde*, 1775-1788, 4 vol. in-8°, fig.; compilation estimée; 6° les *Vies des plus célèbres marins*, Paris, 1784-1789, 13 vol. in-12. Ce recueil contient les vies de Jean-Bart; du maréchal de Tourville; de Barberousse (Khaïr-Eddin); d'André Doria; de Duquesne; de Ruyter; de Tromp; de Dugay-Trouin; de Forbin; de Cassard et du baron de la Garde; toutes ces vies avaient paru séparément; en les réunissant, l'auteur y joignit deux nouveaux volumes intitulés les *Fastes de la marine française, ou les actions les plus mémorables des officiers de ce corps dont la vie ne se trouve point dans celle des plus célèbres marins*. 7° *Vie de J. d'Estrées, maréchal de France, et de Victor d'Estrées, son fils*, Paris, 1786, in-12; 8° *Caprices de la fortune, ou vies de ceux que la fortune a comblés de ses faveurs et de ceux qui ont essuyé ses plus terribles revers dans les temps modernes*, *ibid.*, 1786-1789, 4 vol. in-12; 9° *Abrégé chronologique de la révolution française*, continué par Brument, Paris, 1798, 2 vol. in-16. Adrien Richer mourut à Paris en 1798 (1) à l'âge de 78 ans. W—s.

RICHER (ÉDOUARD), écrivain fécond et original, naquit à Noirmoutiers (Vendée) le 12 juin 1792. Envoyé en 1801 au collège de la Flèche, il en sortit en 1803 pour entrer au Prytanée de St-Cyr, où le gouvernement consulaire lui avait accordé une bourse. Son aversion pour toute contrainte et tout travail réglé se traduisit bientôt en une indiscipline qui obligea sa mère à le placer à Paris dans une maison d'éducation privée et à l'en retirer bientôt après pour le mettre

(1) Richer doit être mort en janvier ou février 1798, car le titre de son dernier ouvrage porte par feu Richer, et ce livre est annoncé dans le numéro 20 du *Magasin encyclopédique*, 3^e année, publié le 1^{er} ventôse an 6 (février 1793).

dans un pensionnat de Nantes. Cette dernière tentative ne fut pas plus heureuse que les précédentes. Vif, opiniâtre, impatient d'un joug quelconque, dominé d'ailleurs par un amour-propre que n'sait contrarier la tendresse maternelle, il s'échappa de son pensionnat au mois de mai 1809 et revint à Noirmoutiers, n'apportant qu'une éducation imparfaite. On le destina alors au commerce; mais le travail assidu et aride qu'exigeait cette carrière fut peu de son goût. Quelques essais de traduction des *Nuits* de Young, du *Caton* d'Addison et du *Village abandonné* de Goldsmith furent, vers ce temps, les premiers indices de la transformation inattendue qui allait s'opérer en lui. Les ouvrages de Bernardin de St-Pierre, qui tombèrent à la même époque entre ses mains, complétèrent son initiation à une vie nouvelle, aussi active que la précédente avait été désœuvrée. Renonçant alors aux lectures frivoles, et encouragé par MM. Cuvier, Latreille et d'autres savants, il appliqua toutes ses facultés à des études sérieuses, embrassant particulièrement l'histoire naturelle et l'astronomie physique. Il avait à peine vingt ans lorsqu'il composa, de concert avec MM. Piet et Impost, une *Statistique de Noirmoutiers*, que l'un des auteurs imprima lui-même avec une presse portative. Un amour contrarié lui suggéra vers la même époque le sujet de son poème, *Victor et Amélie*, qu'il ne publia qu'en 1816, et dans lequel il personnifia son amante et lui-même. Cet ouvrage fut généralement jugé, ainsi que les poésies qui le suivirent dans l'édition de 1817, comme les prémices d'un talent heureux et flexible. L'étude approfondie qu'il faisait depuis assez longtemps de l'astronomie mythologique lui inspira l'idée de combattre la funeste influence qu'exerçait l'ouvrage de Dupuis sur les idées morales et religieuses. C'est ce qu'il fit dans son *Essai sur l'origine des constellations anciennes*, livre sur lequel il a lui-même porté, plus tard, un jugement sévère, mais juste, en convenant qu'il n'est que la réunion de quelques notes prises dans Bailly, Court de Gébélins, etc.; que le style en est apprêté et que la conclusion n'est qu'un lieu commun. Vers ce temps, Lally-Tollendal, voulant le faire entrer dans la diplomatie, lui offrit une place dans l'ambassade des Pays-Bas. Richer, qui avait horreur de tout engagement propre à enchaîner sa liberté, refusa, en alléguant l'état de sa santé. L'année suivante (1819), préluant en quelque sorte aux travaux de philosophie morale et religieuse qui devaient l'absorber plus tard, il publia sous le titre de *Voyage à la trappe de Meilleray*, le récit de ses impressions à la vue des pieux successeurs de Rancé. Là sont consignées ses premières opinions sur le néant des affections terrestres et des agitations du monde. Cet écrit forme la 4^e livraison de son *Voyage pittoresque dans le département de la Loire-Inférieure*, publié en 1820-1823. Peintre fidèle, coloriste brillant,

Richer s'y est montré tout à la fois savant, artiste et historien irréprochable. Presque simultanément, il fit paraître la *Philosophie morale et religieuse dans ses rapports avec les lumières*. On y démêle encore le germe des idées qui devaient l'amener aux doctrines de Swedenborg. Il publia ensuite son *Précis de l'histoire de Bretagne*, où il put résumer en 470 pages tout ce que contient d'essentiel pour la généralité des lecteurs la volumineuse collection des bénédictins. Les *Cosmopolites et le pêcheur*, brochure qui succéda au *Précis*, ne devait d'abord, dans la pensée de l'auteur, que renfermer quelques notes destinées à aider un ami dans l'instruction de ses enfants; elle devint insensiblement un livre aussi original par le fond que par la forme. Dans le *Mot de l'énigme* (1822), dont l'idée principale lui fut suggérée par la *Science divine* de Law et par les ouvrages de St-Martin, Richer donne une explication de l'origine du mal. Des textes de l'Écriture rapprochés de certains passages d'auteurs moins orthodoxes, lui fournissent les moyens de se livrer sur le péché originel à une discussion où il prodigue toute son érudition. Plusieurs des écrits que nous venons de mentionner servent de transition à la nouvelle et définitive transformation que devaient subir les idées de Richer. Ceux dont il nous reste à parler la montreront complète et sans réserve. Le premier a pour titre : *Guérisons opérées par madame de St-Amour*. Ce fut en 1828 que cette dame, fervent apôtre du swedenborgisme, vint à Nantes, précédée d'une réputation acquise par les cures qu'elle avait le don d'opérer, cures dues à l'influence qu'elle avait la force ou le talent d'exercer sur l'imagination de certains malades. Regardée par les uns comme une sainte, par les autres comme une sorcière, elle trouva un ardent défenseur dans Richer, dont le livre, écrit de verve, est le fruit de cette conviction sincère que la véritable action spirituelle de l'homme est la prière; que, par elle seule, il se met en rapport avec Dieu, dont il peut alors, dans certains cas, exercer la toute-puissance, etc. Richer en concluait avec une entière bonne foi que les cures de madame de St-Amour étaient dues à l'efficacité de ses prières. Et en soutenant cette thèse, il ne faisait qu'appliquer les doctrines qu'il professait lui-même depuis 1826, époque où il avait commencé son grand ouvrage qui devait former son testament religieux. Nous voulons parler de la *Nouvelle Jérusalem*, à laquelle, lorsqu'il en avait jeté le premier plan sur le papier, il avait donné le titre d'*Examen critique de la doctrine de la nouvelle Jérusalem*. Il a fallu, certes, une foi bien vive et bien profonde, jointe à un grand courage, pour se livrer pendant plusieurs années, tourmenté par des souffrances aiguës, aux études et aux recherches qu'exigeait la comparaison des doctrines si diverses et si confuses des sectes religieuses dont il est question dans cet ouvrage. L'analogie qu'il

y avait sur certains points entre l'imagination de Swedenborg et celle de Richer explique les sympathies de celui-ci pour son devancier. La *Nouvelle Jérusalem* forme 8 volumes, dont les quatre premiers seulement ont été publiés du vivant de l'auteur. Tous les matériaux qu'il avait amassés depuis cinq ans sur l'astronomie, l'histoire naturelle, les beaux-arts, etc., y ont trouvé leurs développements. Ce travail, qui a été traduit en plusieurs langues et répandu à profusion en Angleterre et en Amérique, est à peine connu parmi nous, et sans la générosité de l'un de ses amis, M. de Tollenare, à qui l'auteur légua en mourant une partie de ses manuscrits, la fin de cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour. Richer mourut à Nantes le 21 janvier 1834, après une longue et douloureuse agonie. Il était membre de la société académique de Nantes et de la société linnéenne de Paris. Outre un grand nombre d'articles archéologiques, philosophiques et littéraires qu'il a insérés, sous son nom ou sous le pseudonyme de *Mériadec*, dans le *Lycée armoricain*, recueil périodique publié à Nantes, il a donné quelques morceaux de poésie et de littérature au *Mercur* (1813) et au *Journal de Nantes* (1819). Ses ouvrages sont : 1° *Victor et Amélie*, poème, Paris, 1816, in-8°; 2° édit., suivie de *Poésies diverses*, Nantes, 1817, in-8°; 2° *Essai sur l'origine des constellations anciennes*, Nantes, 1818, in-8°; 3° *Voyage pittoresque dans le département de la Loire-Inférieure*, Nantes, 1820-1823, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, en forme de lettres et publié par parties détachées, devait avoir quatre volumes avec atlas. On a extrait des deux premiers volumes les opuscules suivants, dont plusieurs ont été réimprimés dans le format in-12 sous le titre d'*Etudes descriptives*, et dont quelques-uns même avaient déjà paru antérieurement : 1. *Du genre descriptif*; 2. *Précis de l'histoire de Bretagne*; 3. *Promenade sur la rivière d'Erdre*, de Nantes à Niort; 4. *la Forêt du Gâvre*; 5. *Promenade à Orvault sur les rives du Cens*; 6. *le Buron et le château de Blain*; 7. *Voyage à Clisson*, dont la 5^e édition (1828) contient une notice par Cam. Mellinet, éditeur, sur le sculpteur Lemot, qui avait acheté et réparé l'antique château de Clisson (voy. LE-MOR); la 7^e édition est de 1834; 8. *Voyage à l'abbaye de la trappe de Meilleray*, qui avait déjà paru anonyme en 1819; 9. *Aspect pittoresque de l'île de Noirmoutiers*; 10. *Voyage de Nantes à Paimbœuf*. On y trouve encore : 11. *Voyage de Nantes à Guérande*; 12. *Description du Croisic et d'une partie de la côte voisine*. 4° *L'Immortalité de l'âme*, ode, 1821, in-8°; 5° *Épître à M. L. I.* (Impost), Nantes, 1821, in-8°; 6° *De la philosophie religieuse et morale dans ses rapports avec les lumières*, Nantes, 1811, in-8°; 7° *les Cosmopolites et le pêcheur*, Nantes et Paris, 1825, in-12; 8° *Mes pensées*, Nantes, 1825, in-12; 9° *le Mot de l'énigme*, Paris, 1826, in-8°; 10° *Des guérisons opérées par madame de St-Amour*, Nantes, 1828, in-8°;

11° *Linné et Swedenborg*, in-8°; 12° *le Livre de l'homme de bien, ou le Testament du docteur Cramer*, suivi de la *Visite de Gustave*, Nantes et Paris, 1832, in-8°; 13° *De la nouvelle Jérusalem*, en deux parties, Nantes et Paris, 1832-1836, 8 vol. in-8°. Richer n'a publié que la première partie, composée de trois volumes contenant : la *Religion du bon sens*, la *Clef du mystère*, *Introduction à la doctrine*, et tableau analytique. La seconde partie, publiée après la mort de l'auteur avec un avant-propos par M. de Tollenare, se compose de quatre volumes contenant : *Considérations générales*, *Dieu et le monde spirituel*, *l'univers et l'homme*, *Doctrines chrétiennes*; *Témoignages*, *Applications*; *Dissertations critiques et Mélanges*; *Invocations à l'usage des vrais chrétiens* : volume réimprimé sous le titre d'*Invocations religieuses*, Paris, 1834, in-18. L'avant-propos a été tiré à part avec ce frontispice : *Extraits de l'ouvrage intitulé : De la nouvelle Jérusalem*, par Edouard Richer, à l'usage des personnes qui désirent en prendre un premier aperçu, contenant : *Avant-propos de l'éditeur*, etc., Paris, 1835, in-8°. Richer a laissé le manuscrit de l'*Histoire de Bretagne*, entièrement refondue, et une *Poétique générale des beaux-arts*. Il se proposait de mettre au jour un ouvrage considérable sous ce titre : *Des erreurs et des progrès de l'esprit humain*. Les seuls fragments qui en aient paru sont les articles Fénelon, Voltaire, Rousseau, Bernardin de St-Pierre, qu'il a insérés dans le *Lycée armoricain*. Il voulait aussi fonder un recueil périodique intitulé *Archives théosophiques*, mais ce projet n'a pas été réalisé. On a imprimé à Nantes, 1838, 7 vol. in-8°, les *Oeuvres littéraires d'Ed. Richer*, avec une notice historique par M. Emile Souvestre et une introduction aux mémoires sur la vie et les ouvrages de l'auteur par M. F. Piet. P. L.—r.

RICHER D'AUBE (FRANÇOIS), neveu de Fontenelle à la mode de Bretagne, serait tout à fait oublié quoique homme d'esprit et savant jurisconsulte, sans les vers de Rulhières :

Auriez-vous par hasard connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube.

Né à Rouen en 1686, il fut pourvu de bonne heure d'une charge de conseiller au parlement de Normandie et successivement nommé maître des requêtes, membre du conseil de commerce, intendant de Caen et enfin de Soissons. Il se démit de ce dernier emploi, et se bornant aux fonctions de maître des requêtes, il consacra ses loisirs à l'étude du droit public. Il mourut à Paris le 10 octobre 1752. D'Aube différait en tout de son oncle par le caractère. Voici le portrait qu'en a laissé l'abbé Trublet qui avait eu souvent l'occasion de le voir : « Il était haut, dur, colère, contredisant, pédant; bon homme néanmoins, officieux même et généreux. » Aussi Fontenelle disait-il de lui que s'il était difficile à commercer, il était facile à vivre. Un soir Fontenelle, qui

logeait avec son neveu depuis 1730 (1), en sommeillant près de son feu, ne s'aperçut pas qu'une étincelle était tombée sur sa robe de chambre. Pendant la nuit le feu se manifesta dans la garde-robe. Il sonne, tout le monde est bientôt sur pied, et d'Aube avant les autres. L'oncle donne les ordres nécessaires, le feu est éteint; mais la colère du neveu n'était point calmée: il recommence à gronder, rappelle à Fontenelle le proverbe de l'étincelle qui souvent a causé un grand incendie, lui demande pourquoi il n'a pas secouru sa robe, etc. « Je vous promets, lui dit enfin le philosophe, que si je mets encore le feu à la maison, ce sera autrement. » Le lendemain, d'Aube, qui n'avait pas fermé l'œil, gronda son oncle de s'être endormi (*voy. les Mémoires de Trublet sur la vie de Fontenelle*, p. 214). D'Aube est auteur d'un livre intitulé *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1743, in-4° de 516 pages outre la préface. L'abbé Desfontaines en rend un compte très-avantageux (*Observations sur les écrits modernes*, t. 33); mais Clément de Genève, que la lecture de cet immense livre de droit avait mis de mauvaise humeur, se félicitait d'en avoir oublié jusqu'au titre (*Cinq, années littéraires, lettre cxi*). Le but de l'auteur, dit Réal, est de démontrer que la justice est le premier devoir des souverains, comme le premier besoin des peuples; mais ses raisonnements et ses principes sont presque tous faux (*voy. la Science du gouvernement*, par Réal, t. 8, p. 441). D'Aube prétendait cependant que Montesquieu avait pris dans son livre une partie des idées qu'il a développées dans *l'Esprit des lois*. W-S.

RICHER DE BELLEVAL (PIERRE). *Voyez BELLEVAL*.

RICHER DU BOUCHET (l'abbé CLAUDE), mathématicien et historien, né à Auxerre le 10 novembre 1680, était fils d'un avocat au parlement, et, après avoir fait ses humanités, se destinant à l'état ecclésiastique, étudia la théologie et vint à Paris où il fut ordonné prêtre. Il y passa trente ans dans l'exercice des fonctions ecclésiastiques, fut aussi précepteur de quelques enfants de famille et chapelain de plusieurs couvents de religieuses. Il devint ensuite chanoine de la collégiale de St-Quirice à Provins, puis doyen de l'église Notre-Dame de la même ville, où il mourut en 1756. Richer était très-versé dans les mathématiques et la philologie. Dès l'âge de vingt ans, pendant son séjour à Paris, il fit paraître la *Gnomonique universelle, ou la Science de tracer les cadrans solaires sur toutes sortes de surfaces, tant stables que mobiles*, 1701, in-8°, ouvrage estimé et qui lui valut d'honorables encouragements; mais sa position précaire et son inconstance naturelle l'empêchèrent d'en profiter. Plus tard, cependant, il revit ou même il rédigea presque entièrement *l'Analyse générale des méthodes nouvelles pour résoudre les problèmes*, im-

primée en 1733, sous le nom de Lagny, membre de l'Académie des sciences, avec lequel il était intimement lié (*voy. LAGNY*). Ce volume, qui forme le tome 9 des *Mémoires de l'Académie*, devait être suivi de trois autres que Richer avait, dit-on, terminés, mais qui n'ont point paru. Lorsqu'il fut fixé à Provins, l'histoire ancienne devint l'objet exclusif de ses investigations; il publia d'abord un *Discours de l'utilité du fragment de Manéthon sur les dynasties des rois d'Egypte*, etc., Provins, 1747, in-12. C'était l'exposition d'un travail immense dont il s'occupa sans relâche et au détriment de sa santé. Après avoir composé 2 volumes in-fol., intitulés *Dénoûment du fragment de Manéthon*, il ne put les faire imprimer et en inséra seulement un *Extrait* dans le supplément du *Dictionnaire* de Moréri de 1749, où l'on trouve aussi un *Ordre chronologique des rois d'Egypte* qu'il avait déjà donné, suivant le fragment de Manéthon. Le *Journal des Savants*, février 1790, contient une analyse de cet *Extrait* (*voy. MANÉTHON*). Richer du Bouchet se présenta plusieurs fois comme candidat pour une place à l'Académie des sciences, où ses travaux le rendaient bien digne de siéger; mais son caractère difficile et emporté lui fut nuisible, et ses démarches restèrent sans succès. P—RT.

RICHER-SERISY, écrivain royaliste, né à Caen vers l'année 1764, vint fort jeune à Paris et fut employé dans l'étude d'un procureur au parlement, nommé Michel. Richer-Serisy avait un extérieur très-agréable. Merlin de Thionville, dans une lettre insérée, en 1785, au *Moniteur*, l'appela une *poupée royaliste*. Il était doué d'une imagination vive et brillante. Son caractère était plein de douceur et d'aménité. Il composait de ces riens charmants, et disait sans effort de ces mots heureux qui faisaient rechercher les jeunes gens, à une époque où la politique et les disputes des partis n'occupaient point le monde, et surtout les femmes. Lorsque la révolution éclata, il se prononça contre les innovations qu'elle appelait. Cependant, ce que l'on regardera peut-être comme une contradiction, il fut longtemps lié avec Camille Desmoulins, dont il aimait l'esprit original et piquant, mais il n'approuva jamais ses principes. Richer-Serisy travailla aux *Actes des apôtres*, journal où la critique et la satire prenaient toutes les formes pour combattre les changements que tant d'esprits divers cherchaient à opérer chacun à sa manière, et peut-être chacun à son profit. Toutefois, il n'acquit sa réputation qu'après la révolution du 9 thermidor (1794) qui renversa Robespierre. Il avait été détenu près d'un an au Luxembourg, pendant le règne de la terreur, et ce fut au sortir de sa prison qu'il fit paraître son journal intitulé *l'Accusateur public*, qui le plaça dans un rang distingué parmi nos écrivains politiques. Cet ouvrage est écrit avec chaleur; on y trouve souvent des pages d'une véritable éloquence. *L'Accusateur public* eut

(1) Fontenelle habitait auparavant un appartement que le duc d'Orléans lui avait donné au Palais-Royal.

beaucoup d'influence sur l'opinion publique, et son auteur fut en butte à de nombreuses dénominations. Le 19 septembre 1795, Tallien accusa Richer-Serisy à la tribune du corps législatif d'être, avec Poncelin et Poujade-Ladevèze, un des principaux conspirateurs contre la république. Merlin de Douai fit, le 6 octobre suivant, un long rapport, au nom des comités de salut public et de sûreté générale, dans lequel il appelait Richer-Serisy un des chefs de la révolte et le signalait comme président d'une commission centrale qui s'organisait à la section Lepelletier (rue Vivienne). On ne déclama guère, à la tribune et dans les journaux de cette époque, contre les partisans des Bourbons et les hommes opposés au système républicain, sans citer le nom de Richer-Serisy. Delaunay d'Angers, dans la séance du 15 octobre, en parle comme d'un des principaux royalistes compromis dans une correspondance saisie chez Lemaître. Ce Lemaître, agent des Bourbons, venait d'être arrêté (il fut condamné à mort le 7 novembre). Après la journée dite du 13 vendémiaire (4 octobre 1795), le directoire exerça, contre Richer-Serisy particulièrement, les poursuites les plus actives; mais il ne put parvenir à se saisir de sa personne. Le jury d'accusation de Paris prononça son absolution relativement aux événements de cette journée. Mais, le 1^{er} janvier 1796, le directoire, présidé par Rewbell, cassa la déclaration du jury en se fondant sur ce que Richer-Serisy était poursuivi pour ses écrits et devait être jugé par un jury spécial. C'était démentir l'acte d'accusation qui spécifiait clairement que l'objet des poursuites était l'insurrection de vendémiaire contre la convention. Il fallut donc choisir d'autres juges, qui se prononcèrent dans le même sens. L'ordonnance rendue par le président du tribunal criminel de Paris, Chiniac, qui mettait Richer-Serisy hors de toute prévention, ne fut pas, comme l'avait été la déclaration du jury, cassée d'autorité; mais, ayant été dénoncée par le directoire, sur le rapport de Merlin de Douai, ministre de la justice, au tribunal de cassation, ce tribunal y reconnut des vices de forme et l'annula. Richer-Serisy fut renvoyé devant le tribunal criminel de Versailles. Pendant cette longue proscription, Richer-Serisy ne s'éloigna point de l'asile que lui donnait l'auteur de cet article dans la vaste maison de St-Cyr, destinée à cette époque pour recevoir des militaires malades ou blessés, mais où étaient reçus aussi un certain nombre de Vendéens choisis. Caché dans un coin de l'appartement de madame de Maintenon, Richer-Serisy s'occupa plus, dans cette retraite, des proclamations et des écrits qui devaient précéder la rentrée de la famille des Bourbons, dont quelques hommes dévoués tentaient à cette époque la restauration, que des accusations pour lesquelles il était recherché; seulement il publia un *Mémoire* de 8 pages pour démontrer les contradictions des attaques portées contre lui.

Ce petit écrit produisit son effet. Le jury acquitta de nouveau Richer-Serisy. Rendu à la société, Richer-Serisy reprit avec plus de suite la rédaction de sa brochure périodique, qu'il continua jusqu'à la révolution du 18 fructidor. Cependant, lors du renouvellement des députés au conseil des cinq-cents, en 1797, il tenta de se faire nommer par les électeurs du département de Seine-et-Oise. Ce fut lui qui rédigea l'affiche signée *Clément*, dont on tapissa les murs de Versailles, et dans laquelle il était indiqué comme le principal candidat qui dût fixer le choix du collège. Garat, qui alors travaillait à un journal (la *Clef du cabinet*), crut devoir réfuter cette affiche et attaqua en même temps Richer-Serisy; il le peignit comme un royaliste qu'il fallait écarter à tout prix. Celui-ci fut compris dans les décrets de déportation rendus à l'occasion des événements du 18 fructidor (4 septembre 1897), contre un grand nombre de députés et de journalistes. Il alla se cacher au Petit-Gentilly; de là, un ami courageux et dévoué (l'abbé d'Arche) le conduisit à travers mille dangers jusqu'à Troyes, d'où il gagna la Suisse. Il paraît qu'il s'abusa sur l'indépendance de cet Etat et montra peu de prudence. A son arrivée à Berne, non-seulement il ne dissimula pas qu'il était, mais il écrivit au respectable chef de ce canton, l'avoyer Steiguer, pour lui annoncer qu'il allait fixer son séjour en Suisse et qu'il entendait y vivre et paraître sous son nom. Des députés, proscrits comme lui, et qui se trouvaient aussi à Berne, l'engagèrent vainement à plus de circonspection, il ne tint aucun compte de leurs avis. Cet esprit d'imprudence le conduisit à Bâle, où il ne cacha point qu'il se rendait pour livrer à l'impression un écrit contre le directoire. Bacher, envoyé de France, en fut bientôt informé et le fit arrêter le 3 novembre 1797. Mallet-Dupan dit à ce sujet : « Le directoire français, après avoir flétri la Suisse de « ses ordonnances, la flétrissait de son exécution. « Il osa se faire livrer, à Bâle, Richer-Serisy « fuyant la déportation, enlevé lui et ses papiers, « au mépris du droit des gens, dans une ville « étrangère, par les sbires d'une régence assez « vile pour renouveler un forfait du 16^e siècle. » Mallet-Dupan ajoute : « La justice m'oblige de « dire que, avant de le livrer, les magistrats de « Bâle firent avertir Richer-Serisy de quitter la « ville. Deux jours avant son arrestation je lui « avais réitéré cet avertissement en lui offrant « une place dans ma voiture; un de ses compatriotes et l'aubergiste la lui renouvelèrent. Sa « sécurité et son étoile l'emportèrent sur toutes « les instances; il imagina qu'on n'oserait jamais « s'attaquer à un homme comme lui. » Richer-Serisy a prétendu que cette note de Mallet-Dupan était inexacte, et que personne ne l'avertit qu'on devait l'arrêter; cela est difficile à croire, tant de circonstances n'ont pas été supposées. Quoi qu'il en soit, il resta cinq jours dans les

prisons de Bâle. Les lettres qu'il écrivit au sénat de cette ville, pour se plaindre de la violation du droit des gens commise en sa personne, quelque pressants que fussent ses raisonnements, n'amenèrent aucun changement dans sa position. Son extradition fut accordée aussitôt que demandée. Lié et garrotté par des gendarmes, il traversa la France de Bâle à Rochefort, porté sur des charrettes. Il attendait le moment de sa déportation, lorsque, au mois de mars 1798, des royalistes, ayant séduit ses geôliers, le firent évader; et quoiqu'il ait dit, dans sa *Lettre* au directoire, qu'il avait brisé les barreaux de sa prison et que, au défaut de ses bras, il les aurait rongés avec les dents, la vérité est qu'il sortit par les portes et se rendit à Bordeaux chez des amis qui l'attendaient. Pendant son séjour dans cette ville, il publia le 35^e et dernier numéro de son ouvrage. Le défaut de moyens l'empêcha de partir pour l'Espagne sans retard, ainsi que la prudence le lui commandait. A Bordeaux, il se trompa comme à Berne sur l'influence de ses opinions et de sa renommée, et le riche capitaliste Broukins refusa, autant peut-être au ton trop fier de sa lettre qu'à son manque de crédit, l'argent qu'il réclamait pour assurer sa fuite. Des bourses plus généreuses s'ouvrirent; on pensa, et avec raison, que ce n'était pas le cas de chicaner un proscrit sur des mots. Richer-Serisy, après avoir séjourné à Bordeaux, à Mont-de-Marsan et à Bayonne, passa en Espagne en 1801. Il put rendre, dans ce royaume, des services à la maison de Bourbon, et il s'acquitta avec habileté de la mission qui lui fut donnée par Monsieur, comte d'Artois. L'issue des projets de Georges et de Pichegru ne permit pas à Charles IV de rien entreprendre pour le chef de sa maison. Richer-Serisy, fatigué par les proscriptions et d'une constitution délicate, alla chercher le repos à Londres, et il mourut dans cette ville en novembre 1803. L'*Accusateur public* se compose de 35 numéros; le 13^e, qui devait contenir le récit des événements de la journée du 13 vendémiaire, n'a point paru; Richer-Serisy n'en a rien écrit, quoique ses amis, et notamment l'auteur de cet article, l'aient souvent pressé d'y travailler. Une *Lettre* de Richer-Serisy sur la Russie est imprimée à la suite de la traduction, faite par P. F. Henry, du *Voyage en Danemarck, Norvège et Russie*, de Swinton.

M—T.

RICHERAND (ANTHELME), naquit le 4 février 1779 à Belley, dans le Bugey. Il fit d'excellentes études dans un établissement de cette ville que dirigeaient les jésuites. Parvenu à l'âge de dix-sept ans, il se rendit à Paris. Sa vocation pour la médecine était déjà décidée, et elle ne lui avait pas fait illusion sur les succès qui l'attendaient dans cette carrière. Le jeune étudiant n'appartenait pas à une famille riche; il n'eut pas néanmoins à endurer les privations qu'ont subies sur le seuil de l'école quelques-uns de ses

contemporains qui se sont pareillement acquis une grande renommée. Après deux années d'une application soutenue, il se sentit en état d'enseigner, et il ouvrit des cours publics qui mirent son nom en lumière. On lui a entendu dire plus tard combien sa joie avait été vive le jour où il avait pu écrire à sa mère qu'il était en position de se suffire à lui-même. Ayant soutenu publiquement, le 15 thermidor an 7 (2 août 1798), sa thèse intitulée *Dissertation anatomico-pathologique sur les fractures du col du fémur* (Paris, 1799, in-8°), il ne se trouva pas à même de payer le diplôme qui lui avait été accordé en raison de son savoir aussi solide qu'étendu. Dès lors il fut forcé de demander un certificat provisoire, et il obtint en l'an 12 (1804), de la bienveillance éclairée de Chaptal, ministre de l'intérieur, une décision portant que le titre de docteur lui serait gratuitement délivré. Richerand parlait quelquefois avec ironie de la commission d'officier de santé de troisième classe qui lui fut donnée par Bernadotte, alors ministre de la guerre, et qui y avait écrit de sa main : « Citoyen, sur le rapport qui nous a été fait de votre attachement à « la république, etc. » Cependant Richerand ne fut pas appelé au service des armées, et il put se livrer avec ardeur à ses travaux scientifiques. La protection spéciale dont il fut l'objet de la part de Cabanis, et surtout de Fourcroy, lui valut sans doute cette faveur. En 1801, à vingt-deux ans, il publia ses *Nouveaux éléments de physiologie*, qui eurent un succès plus qu'européen. Cet ouvrage était dédié au savant Fourcroy, et il ne formait alors que deux volumes, qui méritèrent les honneurs de la traduction en diverses langues. Plus tard, Richerand eut l'heureuse idée de s'associer un de ses élèves les plus distingués, M. Bérard aîné, pour la publication de la dixième édition, Paris, 1832, 3 vol. in-8°. Richerand ne tarda pas à être attaché à l'hôpital St-Louis, et les premières années de ce service furent marquées par la publication de la *Nosographie chirurgicale* (1805). « C'était un livre classique par excellence (Eloge de Richerand lu à l'Académie « de médecine par M. Dubois (d'Amiens) », où l'on trouvait une classification nouvelle, et au mérite duquel Cuvier rend justice dans son rapport historique sur le progrès des sciences depuis 1789. Il en a paru cinq éditions et plusieurs traductions. Le résultat en fut glorieux pour l'auteur, qui, à peine âgé de vingt-sept ans, se vit appelé à remplacer Lassus au sein de la faculté de médecine, après avoir obtenu l'unanimité des voix dans les trois corps que la loi du 11 floréal an 10 appelait à concourir au choix des candidats. Parmi les prétendants se rencontrait Dupuytren, qui, cette fois, dut se résigner et se contenter d'en appeler à lui-même. Ainsi dès lors avait commencé entre ces deux rivaux la lutte si vive qui a fait le malheur de l'un et de l'autre. Une séance solennelle eut lieu, le

23 juin 1807, pour l'installation du nouvel élu. Le président de l'école, le professeur Sue (père du célèbre romancier), prononça à cette occasion un discours qui fut vivement applaudi, tant le mérite du candidat choisi trouvait de sympathies et du côté des maîtres et du côté des élèves. Trois ans après, Richerand livrait une nouvelle production à la publicité : *les Erreurs populaires relatives à la médecine*, Paris, 1810, in-8°; 2^e édition, 1812; traduction en allemand, Leipsick, 1811. Les gens du monde auxquels s'adressait cet ouvrage se plurent à y reconnaître le cachet élégant et fleuri de l'auteur. L'occupation de la capitale en 1814 donna lieu à un encombrement considérable de blessés français et étrangers, par suite duquel le typhus se déclara à l'hôpital St-Louis. Le chirurgien en chef déploya un zèle infatigable et fit preuve des sentiments d'humanité les plus dignes. A la fin de 1816, la faculté de médecine fit imprimer une brochure attribuée avec raison à Richerand et dans laquelle étaient éloquemment exposés les avantages de l'enseignement adopté par la faculté de Paris, avec le titre : *Sur l'enseignement actuel de la médecine et de la chirurgie*, in-4°. Quelque temps après, il donna une nouvelle édition des *OEuvres complètes de Bordeu*, Paris, 1818, 2 vol. in-8°, accompagnées d'une notice biographique qu'il avait publiée l'année précédente. En 1818, Richerand se signala par une des opérations les plus hardies qui aient été tentées. Un chirurgien de Nemours était atteint à la mamelle gauche d'un cancer adhérent aux côtes. Tous les hommes de l'art qu'il avait consultés avaient reculé devant la pensée de l'opérer. Cédant à ses instances, Richerand osa l'entreprendre. « J'y procédai, » dit-il, encouragé dans cette entreprise hardie « par l'assistance éclairée autant qu'active de mon collègue M. le professeur Dupuytren. » Renouvelant ainsi fortuitement les expériences de Harvey, « il mit à nu le cœur par une ouverture « quadrilatère, sorte de fenêtre pratiquée au « devant de cet organe. » (*Histoire d'une résection des côtes et de la plèvre*, Paris, 1818, in-8°, traduction hollandaise, Leyde, 1823.) La récidive du cancer amena trois mois après la mort du malade, que le succès de l'opération avait d'abord rempli d'espoir. Cette opération, que Cuvier cite comme « l'une des plus surprenantes et des plus honorables de la chirurgie (Cuv. *loc. cit.*), » n'est pas, aux yeux de quelques contemporains, un titre suffisant à la réputation de grand opérateur, et ils ont contesté à Richerand le sang-froid impassible et la présence d'esprit sans lesquels un praticien ne peut prétendre à la supériorité. D'autres lui reprochaient d'avoir, comme professeur, un débit laborieux, et même par moment convulsif. Faut-il faire également mention de l'opinion que l'on avait de Richerand dans les salons de la capitale? Brillat-Savarin s'en était rendu l'organe en disant de son ami : « On n'a

« pas la parole plus consolante, la main plus « douce, ni l'acier plus rapide. » Écoutons encore un de ses élèves, M. J. Cloquet, à la loyauté comme aux éminents talents duquel tout le monde rend justice : « L'agrément indéfinissable « de la conversation, où le tour vif et original « de la phrase ajoutait un nouveau charme à ce « qu'il y avait à la fois de finesse et de bonhomie « dans la pensée, l'avait fait rechercher dans le « monde » (discours prononcé à la séance du 3 novembre 1840). En résumé, Richerand était un esprit d'élite, et l'on ne peut nier qu'il n'ait imprimé un élan réel à l'étude de la physiologie et de la pathologie externe. S'il n'a pas reculé les limites de la science, il a du moins puissamment contribué à ce que certaines parties en fussent mieux cultivées. La popularité de ses écrits s'est soutenue dans les écoles pendant près de quarante ans. On y remarque un savoir sans pesanteur, une discussion habile quoique souvent passionnée, des théories et des méthodes proposées ou admises, une concision qui n'est qu'une clarté vive, et enfin une élégance de style qui n'exclut pas la rigueur scientifique du langage. De graves reproches ont cependant été adressés à l'auteur des *Nouveaux éléments de physiologie*. Ses détracteurs ont prétendu qu'il n'avait pas rendu à Bichat ce qui lui appartenait. Concevrait-on alors que les amis de l'homme célèbre auquel la science devait élever des statues, eussent choisi pour le remplacer dans la société de médecine un prétendu plagiaire, celui qui se serait présenté devant elle, couvert de ses dépouilles? « La Société, « en vous appelant dans son sein, écrivait-on à « Richerand, aura moins à regretter le rare talent « et l'excellent caractère du jeune savant qu'elle « a eu la douleur de perdre. » Richerand avait été injuste et coupable en refusant de reconnaître dans l'immortel auteur du *Traité des membranes* le premier physiologiste de son temps, mais pourrait-on ne pas tenir compte de l'admiration qu'il a portée le reste de sa vie au génie de l'auteur de l'*Anatomie générale*? Le 7 novembre 1820, Richerand fut chargé du discours de rentrée à la faculté de médecine, et il y établit la supériorité de la chirurgie sur la médecine. On lui confia encore le discours inaugural du 15 novembre 1821. Lorsque l'académie de médecine fut instituée en 1820, Richerand, qui avait fait partie de la commission chargée de préparer les bases de l'ordonnance relative à cet objet, fut nommé secrétaire de la section de chirurgie où il devait, plus tard, remplir les fonctions de président. Nous avons parlé des torts de Richerand envers Bichat, nous devons rappeler aussi ses discussions avec Dupuytren. L'inimitié qui existait entre ces deux grands chirurgiens éclatait souvent dans le sein même de l'académie. Tous deux au reste avaient de justes griefs à se reprocher. Le grand chirurgien de l'Hôtel-Dieu avait une fierté de manières qui rendait ses amis rares au

milieu de ses nombreux admirateurs, et qui ne disposait pas à lui pardonner son incontestable supériorité. Il s'écarta en une circonstance particulière de son imposante tactique et, dans un article sur Pinel, qui parut dans le *Journal des Débats*, il descendit jusqu'à des récriminations écrites, en jetant l'apostrophe de *Zoile incorrigible* à Richerand, qui ressentit profondément cette injure. Aiguisant sa plume, il se prépara à blesser plus profondément celui qui ne voulait pas reconnaître de rival, et il attaqua avec plus de violence encore « l'homme au cœur de glace, à l'encéphale cerclé de bronze, qui « ment comme on respire. » Toute sa logique s'épuisa du reste à contester à Dupuytren la priorité des procédés opératoires dont ce chirurgien se glorifiait, et à les réclamer pour d'autres. On se souvient encore du rapport que lut Richerand à l'Académie royale de médecine et qu'il développa ensuite pour le livrer à l'impression sous ce titre : *Histoire des progrès récents de la chirurgie*, Paris et Bruxelles, 1825, in-8°. Dans cet écrit, l'auteur se permit l'allusion la plus directe et la plus offensante envers l'illustre chirurgien de l'Hôtel-Dieu; il le peignit sous les traits de ce Simon Pimprelle, qui vivait sous Louis XIII et que mentionnent les historiettes de Tallement des Réaux. Les partisans de Dupuytren répliquèrent en disant que Richerand n'avait qu'une verve de pupitre et que son talent chirurgical n'était qu'au bout de sa plume. Ainsi tous les traits partaient et étaient vigoureusement relancés. Richerand venait d'atteindre cinquante-trois ans, lorsqu'il sentit un besoin impérieux de repos; ce n'était certainement pas le découragement qui le conduisait là : car, son étoile n'avait jamais paru plus brillante; mais il dut faire un effort sur lui-même pour s'éloigner d'une clientèle nombreuse et choisie qui le cherchait encore dans la capitale et s'obstinait à lui rester fidèle. Il se retira à sa terre de Villecresnes, près Paris, au sein d'une famille dont il était l'idole et que lui-même adorait. Il ne se réserva que deux devoirs à remplir, le service de l'hôpital St-Louis et le cours de médecine opératoire de la faculté. On l'avait honoré de presque tous les insignes ou toutes les décorations qui peuvent s'obtenir en servant la science avec distinction. Il avait reçu en 1815 des lettres de noblesse, et au mois d'octobre 1829, Charles X lui conféra le titre héréditaire de baron. Il était chirurgien consultant du roi, chirurgien en chef de la 1^{re} division de la garde nationale sous la restauration, président du jury médical de la Seine, membre de la plupart des sociétés savantes françaises ou étrangères, membre du conseil d'arrondissement de Corbeil, etc. Dans sa paisible retraite, il était souvent visité par ses confrères et ses amis qu'il accueillait avec la plus aimable cordialité. La cruelle épidémie qui sévit en 1832 à Paris, rendit tout à coup la présence

de Richerand plus nécessaire que jamais à l'hôpital St-Louis. Ses fatigues déjà excessives furent encore accrues lorsqu'un de ses collègues de service se trouva lui-même atteint par le terrible choléra; mais le zèle qui l'animait le soutint jusqu'au bout. Richerand avait employé les loisirs que lui laissait le genre de vie qu'il s'était fait depuis 1830 à composer un écrit qu'il lança dans la science politique et qui traitait *De la population dans ses rapports avec la nature des gouvernements*, 1 vol. in-8°. Ce livre froissait trop les idées de l'époque pour être bien accueilli, l'auteur ne faisait autre chose qu'attaquer les doctrines du 19^e siècle, et cette espèce de politique rétrograde fut jugée peu favorablement. Du reste, la presse politique ne s'en émut nullement. Pour ne rien omettre concernant les écrits de Richerand, nous mentionnerons les *Leçons du chirurgien Boyer sur les maladies des os, rédigées en un traité complet de ces maladies*, Paris, 1803, 2 vol. in-8° (dans la préface desquelles l'auteur manifeste à l'égard de son maître des sentiments qui ne se démentirent jamais); *l'Eloge de Cabanis*, réimprimé en tête de la troisième édition du *Degré de certitude en médecine* (1819); ses articles dans cette *Biographie*, entre autres, ZIMMERMANN et DUPUYTREN. Dans cette dernière notice on lui a reproché d'avoir été trop sévère et même quelque peu malveillant pour un ancien rival. Son travail sous le rapport de la science n'en est pas moins un morceau curieux. Citons aussi ceux dont il a enrichi différents recueils, tels que le *Magasin encyclopédique*, le *Dictionnaire des sciences médicales*, les *Mémoires de la société médicale d'émulation*, etc., etc., le *Plutarque français*, où il inséra une notice pleine d'intérêt sur Ambroise Paré. On remarque encore celle qu'il a consacrée à son spirituel ami Brillat-Savarin, et qui se trouve placée en tête de la *Physiologie du goût*, 5^e édit. Le caractère bouillant de Richerand, son horreur pour tout ce qui sentait l'hypocrisie, l'entraînèrent vis-à-vis de quelques-uns de ses collègues à des torts plus ou moins partagés. On lui a reproché ses attaques contre Bichat et Dupuytren, dont nous avons déjà parlé, et d'autres non moins passionnées qu'il a dirigées contre le professeur Roux, contre Magendie, etc. Son scepticisme était si grand, qu'il détournait involontairement son regard des travaux et des recherches vers lesquels se portait, particulièrement en physiologie, l'attention ou l'admiration de ses contemporains. Les traits sanglants qu'il a dirigés contre quelques-uns d'entre eux lui ont valu de cruelles représailles. On s'en est pris injustement à sa probité d'auteur. Mais toutes les accusations suscitées contre Richerand ne le feront pas descendre du premier rang qu'il occupera parmi les hommes de son époque qui ont honoré la science médicale. Richerand est mort à Paris le 23 janvier 1840, ayant reçu les secours de la religion des mains de Mgr l'archevêque d'Auch,

son ancien condisciple. Son dernier désir fut qu'on ne prononçât pas de discours sur sa tombe. Onze ans après (21 mars 1831), le conseil municipal de la ville de Paris demandait que l'ancienne avenue de l'Hôpital St-Louis prit la dénomination d'avenue Richerand. Son *Eloge*, par M. Dubois d'Amiens, a été inséré dans les *Mémoires de l'Académie de médecine*, 1831. J—B—T.

RICHERI (LOUIS CELIO). Voyez RHODIGINUS.

RICHERY (JOSEPH DE) naquit à Alons (Basses-Alpes) le 13 septembre 1757. Ses parents, qui le destinaient à la marine, le firent embarquer dès l'âge de neuf ans. Il navigua comme mousse sur divers bâtiments jusqu'en 1774, qu'il fut fait élève. Il passa en 1777, en qualité de garde du pavillon, sur le vaisseau *le Fantasque*. Nommé enseigne l'année suivante, il fut embarqué sur l'*Hector*, avec lequel il fit la campagne de l'Amérique septentrionale. Il se distingua d'une manière particulière à l'attaque de Newport, en détournant les brûlots que les Anglais avaient dirigés contre l'escadre française lorsqu'elle força l'entrée de ce port. En 1781, Richery s'embarqua sur le *Vengeur*, qui faisait partie de l'escadre aux ordres du bailli de Suffren; il l'accompagna dans la glorieuse campagne de l'Inde, participa aux six combats que cet amiral livra successivement aux Anglais dans ces mers, ainsi qu'au siège et à la prise de Trinquemalai, et lorsque ce vaisseau fit naufrage en 1785 à l'île Bourbon, Richery fut chargé d'opérer le sauvetage des objets qu'il contenait et de ramener l'équipage à l'île de France. Le zèle qu'il déploya dans cette circonstance lui mérita le commandement de la flotte *le Marquis-de-Castries*, et pendant les cinq ans qu'il commanda ce bâtiment, il remplit diverses missions dans les mers d'Asie et de Chine, aux côtes de Tonquin et de Cochinchine. A son retour de cette campagne, il remit au ministre de la marine des cartes, des plans et des mémoires aussi détaillés qu'instructifs sur les divers parages qu'il avait parcourus. Promu au grade de lieutenant en 1789, il fit encore trois campagnes dans l'Inde sur divers bâtiments. Ayant été nommé capitaine de vaisseau en 1793, il prit le commandement de la *Bretagne*, qu'il conserva jusqu'en 1794. A cette époque, Richery fut destitué comme noble; mais, ayant été réintégré quelques mois après, il fut élevé au grade de contre-amiral, et envoyé à Toulon pour y prendre le commandement d'une escadre composée de 6 vaisseaux et 3 frégates. Il mit à la voile le 14 septembre 1795, traversa la Méditerranée et passa le détroit sans qu'il lui arrivât rien de remarquable. Le 7 octobre, étant à vingt-cinq lieues dans le nord-ouest du cap St-Vincent, il eut connaissance d'un convoi nombreux: c'était celui du Levant, qui se dirigeait vers l'Angleterre, escorté par 3 vaisseaux et plusieurs frégates. Richery s'attacha à la poursuite des bâtiments de guerre et fit signal à ses frégates de

chasser le convoi. L'escorte, trop faible pour résister aux 6 vaisseaux français, se couvrit de voiles et prit la fuite; mais le vaisseau *le Censeur*, ayant été joint, fut forcé de se rendre. Les frégates, de leur côté, amarinèrent environ 30 bâtiments richement chargés. Richery conduisit le *Censeur*, ainsi que ses prises, à Cadix, où elles furent vendues et le produit réparti entre les équipages. Il appareilla de ce port dans les premiers jours du mois d'août 1796, en même temps que l'armée espagnole commandée par les amiraux Solano et Langara, qu'il accompagna jusqu'à près de cent lieues au large. En les quittant, il fit route pour l'Amérique septentrionale, où il avait ordre de se rendre. Le but de cette expédition était de détruire tous les établissements de pêche anglais sur les côtes de Terre-Neuve et du Labrador. Arrivé le 28 août sur le grand banc de Terre-Neuve, il s'empara d'environ 80 bâtiments, qu'il coula ou détruisit après en avoir retiré les objets les plus précieux. Il passa ensuite dans la baie de Bull (île de Terre-Neuve), prit tous les bâtiments qu'il y trouva et ruina tous les établissements anglais. En même temps, il détacha de son escadre 2 vaisseaux et une frégate, sous les ordres du capitaine Allemand, pour aller faire la même opération sur la côte du Labrador. Avec le reste de ses vaisseaux, Richery se porta sur les îles de St-Pierre et Miquelon, où il ruina également tout ce qu'il y avait d'établissements de pêche. Le résultat de ces opérations combinées, sur les côtes de Terre-Neuve et du Labrador, fut la destruction de diverses possessions très-importantes et la prise de plus de 100 bâtiments coulés ou brûlés. Après cette expédition, l'amiral Richery ramena son escadre à Rochefort, où il entra le 5 novembre 1796. Bloqué dans ce port par une armée anglaise, il parvint cependant à en sortir, et arriva le 12 décembre à Brest, assez à temps pour faire partie de l'expédition dirigée contre l'Irlande et dans laquelle il commanda une division ayant son pavillon sur le *Pégase*. On sait quel fut le résultat de cette expédition, dont les Anglais eux-mêmes ont dit que « l'Irlande avait été sauvée par les éléments seuls ». A son retour à Brest, Richery, dont la santé avait été altérée par les fatigues, obtint un congé. Il se rendit à Alons pour y respirer l'air natal; mais sa maladie ayant pris un caractère plus grave, il mourut au mois de mars 1799. L'amiral Richery était un des officiers les plus distingués de son temps, et il réunissait à une grande bravoure une activité singulière.

H—Q—N.

RICHEY (MICHEL), né à Hambourg en 1678, eut dans sa jeunesse un si grand désir de s'instruire qu'il suivit tous les cours du gymnase de sa ville natale et qu'il prit encore des leçons particulières du savant Fabricius. Après avoir soutenu deux thèses sur les plus anciennes traductions allemandes de la Bible, il se rendit à

Wittenberg pour y compléter ses études et y resta trois ans. Il entreprit ensuite des voyages en Allemagne, afin de connaître les hommes les plus marquants dans les lettres. Appelé en 1704 au rectorat du gymnase de Stade, il y prononça un discours sur la discipline observée par les premiers chrétiens dans leurs écoles. Quelques années après, la guerre le força de quitter Stade et de revenir à Hambourg. Il y fut nommé en 1717 professeur d'histoire et de grec : son discours d'inauguration traita de la religion affirmée par l'histoire. Le retour de Charles XII et la mort de la femme de Richey inspirèrent au professeur deux pièces de vers allemands, qui furent regardées comme des chefs-d'œuvre à une époque où la poésie allemande n'avait encore été que peu cultivée. Pour la première de ces pièces, la comtesse de Læwenhaupt, Suédoise, envoya au poète, à titre de récompense, une couronne de laurier, une plume d'argent, une coupe ciselée et du vin de palmier. Toutes les poésies de Richey ont été recueillies par Weichmann, dans sa collection de poésies de la basse Saxe. De concert avec Weichmann et d'autres, il entreprit le premier de publier un ouvrage allemand dans le genre du *Spectateur* anglais : cette feuille, ayant pour titre le *Patriote*, fit beaucoup de sensation, fut vivement critiquée et imitée de toutes parts. En 1754, Richey célébra le cinquantième anniversaire de son professorat : à cette occasion, la société patriotique de Hambourg fit frapper une médaille d'argent à son effigie. Richey mourut le 10 mai 1761. Il est encore auteur de : 1° *Galorum quorundam de Germanorum ingeniis judicia iniquitatis convicta*, Stade, 1705, in-4° ; 2° *Polygnemonis seu memoriae diviniore exempla plus centum ex varia historia præsertim eruditorum deprompta*, Stade, 1706-1711, 4 parties ; 3° *De optimis subsidii ad comparandam latine scribendi facultatem*, Léna, 1710. Ce fut à son insu qu'un de ses élèves publia cette partie de ses cours. 4° *Flavii Junii Andriensis centum venerationes seu lepores*, Hambourg, 1714, in-8°. Richey a été éditeur du quatrième volume des poésies de Brookes. — Son fils Jean RICHEY, né à Stade le 14 décembre 1706, licencié en droit, soutint à Leipsick une thèse : *Vindiciae prætoris romani et juris honorarii*, Leyde, 1748. A Utrecht, il en soutint une autre : *De pactorum dotatium mutatione jure hamburgensi restricta*. Il fit insérer dans la *Bibliothèque raisonnée*, t. 9, une apologie de la ville de Hambourg contre l'*Histoire de Charles XII* de Voltaire. Envoyé par la ville de Hambourg, en qualité de syndic, auprès de la cour d'Autriche, il mourut à Vienne le 9 février 1738, à l'âge de 32 ans. D—G.

RICHIER (LIGIER), sculpteur du 16^e siècle, était né à Dagonville, près de St-Mihiel, en Lorraine, où ses parents allèrent s'établir et embrassèrent le calvinisme. Il montra dès l'enfance les plus heureuses dispositions pour les arts ; à l'âge de

quinze ans, il faisait des dessins remarquables, quoiqu'il n'eût encore étudié sous aucun maître. Michel-Ange, venu, dit-on, à Nancy et passant par St-Mihiel pour se rendre à Paris, vit les productions du jeune Richier, obtint de sa famille la permission de l'emmenager avec lui, et, arrivé dans la capitale, le plaça chez un statuaire, où ses progrès furent aussi rapides que merveilleux. De retour dans son pays, Richier se livra à l'exercice de son art ; il exécuta divers morceaux de sculpture qui lui firent beaucoup de réputation ; mais son chef-d'œuvre est un *Saint sépulcre*, travail admirable que l'on voit encore aujourd'hui dans l'église paroissiale de St-Mihiel (1). La passion du Sauveur y est représentée en treize figures presque colossales et taillées dans le même bloc de pierre. On dit que l'artiste, insulté par un sergent, le menaça de le mettre en une place où l'on se souviendrait longtemps de lui, et que, en effet, il donna la ressemblance du sergent à la figure qui regarde les soldats jouant aux dés pour savoir auquel d'entre eux le sort adjugera la robe sans couture de Jésus-Christ. Suivant une tradition populaire, Louis XIV, pendant qu'il était maître de la Lorraine, voulut faire transporter ce monument à Paris, mais l'opération ne réussit pas, et c'est de là que proviennent les dégradations qu'on y remarque. L'église de l'abbaye de St-Mihiel possédait aussi plusieurs ouvrages de Richier, entre autres une *Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus* et *St-Michel* en terre cuite, un *Crucifix* et une *Notre-Dame de pitié*, sculptés en bois. Il avait fait dans la collégiale de St-Maxe, à Bar-le-Duc, une *Crèche du Sauveur*, qui a servi de modèle à celle du Val-de-Grâce à Paris, ainsi qu'une statue de la *Mort* en marbre blanc, ayant dans la main gauche une boîte qui renfermait le cœur de René de Nassau, prince d'Orange, tué en 1544 au siège de St-Dizier. Tous ces ouvrages révélaient un artiste consommé. Les détails que nous venons de donner sur Richier sont dus aux recherches de dom Calmet, qui les a consignés dans sa *Bibliothèque de Lorraine*. — Consultez en outre *Ligier Richier, sculpteur lorrain, étude sur sa vie et ses œuvres*, par C.-A. Dauban, Paris, 1861, in-8°, extrait de la *Revue des sociétés savantes*. P—RT.

RICHMANN (GEORGES-GUILLAUME), physicien, né en 1711 à Pernau, en Livonie, était fils d'un capitaine de cavalerie suédois, qui mourut de la peste peu de mois avant la naissance de son fils. Ayant reçu son instruction aux universités d'Allemagne, Richmann fut d'abord précepteur des enfants du comte d'Ostermann, en Russie. Ce fut probablement par la faveur de cet homme d'Etat que, dès l'âge de vingt-quatre ans, il fut nommé adjoint à l'académie des sciences de St-Petersbourg. En 1745, il obtint dans la même

(1) Il en existe une description, avec photographie. Bar, 1858, in-32.

capitale la chaire d'histoire naturelle. Ce fut en exerçant les fonctions de cette place qu'il répéta les essais de Franklin, d'attirer la foudre le long d'une barre de fer et de construire des paratonnerres. Il avait dressé une longue barre dans un lieu élevé : à chaque orage, il ne manquait pas de se placer tout à côté ; seulement il s'éloignait lorsqu'il jugeait que ce conducteur commençait à se trop charger de matière électrique. Cependant le 26 juillet 1753 la foudre étant tombée à l'improviste sur la barre, il n'eut pas le temps de se retirer. Un témoin, le graveur Sokolow, vit une boule de feu d'un blanc bleuâtre s'échapper de la barre, frapper le front du physicien et le renverser. Richmann était tombé roide mort ; Sokolow lui-même perdit connaissance ; mais il se releva bientôt. La mort singulière de Richmann donna lieu à une foule d'écrits, dont quelques-uns sont assez ridicules. L'académie de St-Petersbourg, qui compara le sort de Richmann à celui d'Orphée, d'Esculape et de Zoroastre, tous enlevés par le feu du ciel, fit insérer dans le recueil des *Philosophical Transactions* pour l'année 1753 une relation de cette mort extraordinaire. Quelques personnes prétendirent que c'était une punition du ciel ou même un suicide ; d'autres conclurent qu'il fallait faire une distinction entre la foudre et l'électricité. Comme c'était le premier exemple bien constaté d'une mort occasionnée par la matière électrique, cette triste expérience ne fut pas perdue pour la physique : on s'appliqua dès lors à mieux disposer et isoler les paratonnerres, afin de leur ôter tout danger. Parmi les écrits provoqués par l'accident de Richmann, nous nous bornerons à citer la *Notice de Hanov Sur la mort célèbre et mémorable du professeur Richmann*, et la dissertation de B. Hofmann *De mortalitate circa electricitatis experimenta, præsertim fulmina*. D—G.

RICHMOND (CHARLES LENNOX, troisième duc DE) était petit-fils de Charles Lennox, premier duc de Richmond, fils naturel de Charles II et de Louise de Keroualle, dame française, qui vint en Angleterre en 1670, avec la duchesse d'Orléans, sœur du roi, et qui fut créée successivement par ce prince baronne de Petersfield, comtesse de Fareham et duchesse de Portsmouth, et par Louis XIV duchesse d'Aubigny, en France (1). Il naquit le 22 février 1735 et succéda aux biens comme à la pairie de son père le 8 août 1750. Ce ne fut pourtant qu'en 1756 qu'il entra dans la chambre des lords. Il s'attacha au parti des whigs, qui avaient alors pour chef le duc de Newcastle ; mais il ne prit aucune part aux con-

testations politiques qui signalèrent les dernières années du règne de George II. Le duc de Richmond, qui aimait les arts avec passion, fit, pour les encourager, un noble usage de sa grande fortune. Il ne se borna pas à mettre à la disposition des artistes un vaste appartement à Whitehall, mais il l'orna d'une collection de plâtres originaux, d'après les meilleures statues antiques, et les bustes qui se trouvaient à Florence et à Rome. Là, chaque amateur avait la faculté de travailler sous les yeux et sous l'inspection de deux artistes du premier mérite, et deux fois l'an, grâce à la munificence éclairée du noble patron, des prix, consistant en médailles d'argent, étaient délivrés aux quatre élèves qui s'étaient le plus distingués. Au commencement du règne de George III, le duc de Richmond était colonel du 16^e régiment d'infanterie et jouissait d'une certaine réputation militaire : il la devait surtout à la conduite brillante qu'il avait tenue à la bataille de Minden (1^{er} août 1759) et aux éloges que le prince Ferdinand de Brunswick lui avait donnés à cette occasion. Ce fut en 1763 qu'il débuta dans la carrière politique : il se distingua à la chambre haute par la hardiesse et le talent avec lesquels il se prononça contre les mesures de lord Bute et de George Grenville, son successeur. En 1765, le système tory ayant éprouvé un échec complet et les partisans de lord Bute ayant dû céder la place aux whigs, le duc de Richmond obtint le poste de secrétaire d'Etat dans l'administration qui avait pour chef le duc de Rockingham. Il paraît qu'il montra du talent dans l'exercice des fonctions qui lui avaient été confiées. Le ministère dont il faisait partie ayant été forcé d'abandonner les rênes du gouvernement, trop pesantes pour ses mains débiles, le duc de Richmond resta sans emploi pendant les administrations de Pitt, depuis comte de Chatham (août 1766), du duc de Crafton (décembre 1767) et de lord North (janvier 1770). Uni intimement avec le parti Rockingham, il ne cessa de combattre les diverses mesures de ces ministères, surtout le système adopté par lord North à l'égard des colonies américaines, dont il proposa en 1778 de reconnaître l'indépendance dans un projet d'adresse au roi, qui fut repoussé non-seulement par le ministère et les partisans les plus violents des mesures coercitives, mais encore par plusieurs membres distingués de l'opposition (voy. PITT), et il montra un zèle très-ardent en faveur des principes de liberté civile et politique. En 1780, il reprocha aux ministres leur excessive prodigalité et soumit à la chambre haute un plan de réforme dans les dépenses qui fut rejeté. L'année suivante, il proposa, avec aussi peu de succès, d'autres réformes, non dans les dépenses, mais dans la formation même du parlement. D'après son plan, dont quelques dispositions ont été souvent reproduites depuis, les élections des représentants de la nation de-

(1) Ce titre, que Louis XIV avait donné pour faire plaisir à Charles II, n'était pas purement honorifique ; des terres considérables formaient l'apanage du duché d'Aubigny. Les ducs de Richmond en furent privés par suite de la révolution française ; mais à la restauration, Louis XVIII rétablit le neveu de celui dont nous donnons la notice dans le duché d'Aubigny et dans une partie des privilèges honorifiques dont ses ancêtres jouissaient en France.

vaient être annulées et le droit de voter étendu à tous les citoyens. Le royaume de la Grande-Bretagne aurait été divisé en cinq cents districts, et chaque district aurait renfermé une population égale et nommé un membre. L'élection devait commencer et finir le même jour. Le peuple devait être enregistré dans chaque district trois mois avant l'élection, avec l'indication de la profession, du genre de commerce ou emploi et de la résidence; les votes auraient été donnés dans l'église paroissiale de la résidence de chaque individu, en présence des marguilliers, qui étaient tenus de fermer la liste des suffrages (*poll*) au coucher du soleil, le jour où l'élection avait commencé, et de la remettre personnellement, le même jour, au sherif du district, chargé d'en faire le dépouillement dans la nuit du même jour, à la ville la plus centrale du district, et de proclamer la personne qui avait obtenu la majorité. Chaque individu mâle ayant atteint l'âge de vingt et un ans, à l'exception des criminels et des insensés, avait un vote dans l'élection des représentants de la nation. Le duc de Richmond était à la tête de la société constitutionnelle, et membre des comités du comté de Sussex et de Westminster, réunis afin d'opérer une réforme dans le parlement. Elu à l'unanimité président de l'assemblée des délégués des divers comités de la Grande-Bretagne, qui prenaient le titre de convention des délégués des comités respectifs constitués pour demander une réforme au parlement, il montra, quoique sans succès, le zèle le plus ardent pour atteindre ce but. Au mois d'avril 1782, le parti tory ayant été renversé avec lord North, le marquis de Rockingham et les whigs rentrèrent dans le ministère, où le duc de Richmond obtint le poste de capitaine général de l'artillerie : bientôt après il fut nommé chevalier de l'ordre de la Jarretière. La mort du duc de Rockingham, arrivée trois mois après son retour au timon des affaires, amena la dissolution de l'administration dont il était le chef. Le duc de Richmond conserva son poste sous le marquis de Lansdown, nommé premier lord de la trésorerie; mais il le résigna, et se plaça parmi les chefs de l'opposition, lorsque le ministère de la *coalition*, formé de la réunion des partis de lord North et de Fox (avril 1783), se fut emparé du pouvoir. Ce nouveau ministère, après avoir eu à peine deux mois d'existence, succomba et céda la place à l'administration du célèbre W. Pitt, dans laquelle le duc de Richmond fut remis à la tête de l'artillerie. Il se joignit à Pitt pour obtenir une réforme parlementaire et défendit cette mesure jusqu'en 1784. A cette époque, les réunions des comités des comtés et des villes furent discontinuées; la correspondance qu'ils avaient entre eux cessa, et l'assemblée des délégués, dont il était président, perdit insensiblement l'existence. En 1786, le duc de Richmond proposa un système de fortifi-

cation pour mettre les arsenaux maritimes à l'abri d'une attaque; mais ce plan, vivement combattu par l'opposition, ne trouvant dans le ministère que des défenseurs tièdes, fut rejeté. Le duc de Richmond se démit en 1793 de la place de grand maître de l'artillerie et reçut le commandement d'un régiment des gardes à cheval; en 1803, il se retira des affaires publiques, et mourut, sans laisser de postérité, le 29 décembre 1806.

D—z—s.

RICHMOND (CHARLES, duc de), de Lennox et d'Aubigny, comte de March et de Darnley, etc., naquit, en 1764, de lord George Lennox et de lady Louisa Kerr, fille du marquis de Lothian. A l'exemple de son père et de son oncle, capitaine général de l'artillerie (*voy.* l'article précédent), il adopta la carrière militaire et obtint une commission dans le régiment des gardes Coldstream, qui eut peu de temps après pour chef le duc d'York. Charles Lennox, connu alors sous le nom du *galant et beau Lennox*, devint colonel en 1793. Il eut, en 1803, le commandement du 35^e régiment d'infanterie, et, passant par les grades intermédiaires, il arriva en 1814 au rang de général. C'est lorsqu'il était dans les gardes qu'une querelle s'éleva entre le commandant en chef et lui; un duel s'ensuivit dans lequel le prince, qui avait pour témoin le marquis d'Hastings, reçut le feu de son adversaire et ne voulut pas le rendre. Mais cette rencontre, qui finit ainsi sans effusion de sang, en amena une autre dont le résultat ne fut pas aussi heureux. Théophile Swift (*voy.* ce nom), descendant collatéral du célèbre auteur des *Voyages de Gulliver*, ayant fait, au sujet de ce duel, des réflexions offensantes pour Charles Lennox, celui-ci exigea une réparation, qui se fit le pistolet à la main, et Swift fut blessé. Charles Lennox n'était pas seulement un brave soldat, il possédait quelques-unes des qualités qui font l'homme politique; et lorsque son père se fut retiré du parlement, il fut appelé à y représenter le comté de Sussex et y reparut pendant plusieurs années, donnant toujours son appui à l'administration de Pitt. En 1783, il épousa une fille du duc de Gordon, de laquelle il eut quatorze enfants. Il fut, en 1808, nommé lord lieutenant d'Irlande, et, dans ce poste éminent, au milieu de conjonctures difficiles, il sut se maintenir assez bien pendant six années. En 1815, il résidait avec sa famille à Bruxelles, où il reçut fréquemment à sa table splendide le duc de Wellington; ce fut même dans son hôtel que le généralissime apprit la première nouvelle de la réapparition soudaine de Napoléon. Le duc de Richmond et son fils, lord March (*voy.* l'article suivant), prirent part à la bataille de Waterloo. En 1816, ils étaient en France, où Louis XVIII leur fit restituer le domaine d'Aubigny, que le gouvernement révolutionnaire avait confisqué. Vers cette époque, le duc fut nommé gouverneur général des possessions anglaises dans l'A-

mérique septentrionale, en même temps que son gendre, lord Maitland, devenait lieutenant gouverneur du haut Canada. Dans cette nouvelle situation, le duc de Richmond semble avoir montré une grande sollicitude pour la prospérité du pays; mais tandis qu'il s'occupait avec ardeur d'encourager l'agriculture, de faire creuser des canaux, d'augmenter les moyens de défense du territoire et surtout le bien-être des habitants, lui-même fut frappé d'un coup terrible qui, en peu de jours, termina son existence. Il venait de s'éloigner de Québec, et il retournait à sa maison de campagne de William-Henri, lorsque, par suite d'une morsure faite par un petit chien, il ressentit tous les symptômes de la rage. Après une horrible agonie, où il montra beaucoup de courage et de présence d'esprit, il expira le 27 août 1819, âgé de 55 ans. Le corps, transporté à Québec, fut pendant deux jours exposé solennellement dans le château de St-Louis et inhumé le 4 septembre dans l'église cathédrale. L.

RICHMOND (CHARLES-GORDON-LENNOX, duc DE), homme d'Etat anglais, fils du précédent, naquit le 3 avril 1791, et se trouva tout naturellement appelé à une situation des plus élevées, puisqu'il faisait partie des premiers rangs de l'aristocratie britannique. Dans sa jeunesse, il porta le titre de comte de March; à dix-huit ans, il entra dans les rangs de l'armée anglaise comme lieutenant, devint bientôt capitaine, et il prit part comme aide de camp de Wellington aux campagnes de la Péninsule. Il se trouva à la sanglante journée de Waterloo et fut chargé de porter au prince régent les dépêches qui annonçaient l'issue de cette lutte formidable. Le grade de major fut la récompense de ses services, et bientôt il devint lieutenant-colonel. En 1819, la mort de son père lui conféra le titre de duc et le fit entrer à la chambre des lords. Il se joignit aux tories, encore tout-puissants à cette époque; mais, dénué de talents oratoires, il ne put prendre aux débats une part efficace. Il se montra fort opposé à l'émancipation des catholiques; mais ses opinions se modifièrent peu à peu, et en 1830 on le vit avec étonnement soutenir la cause de la réforme parlementaire, ce qui lui attira de vives attaques de la part des conservateurs. Il entra comme directeur général des postes dans le nouveau ministère; mais en 1834 des dissentiments ayant éclaté dans le cabinet au sujet de la question délicate de l'Eglise anglicane en Irlande, il donna le 29 mai sa démission avec deux de ses collègues, Stanley et Ripon. Il prit alors dans la chambre des lords une position intermédiaire entre les whigs et les tories, soutenant parfois le ministère Melbourne, l'attaquant en diverses circonstances. Il garda la même situation vis-à-vis du ministère Peel formé en 1841; mais en 1846, lorsque le cabinet arbora le drapeau de la réforme commerciale, il se déclara son adver-

saire le plus décidé; il combattit de toutes ses forces les théories du libre échange; il lutta de son mieux pour le maintien des lois qui arrêtaient l'introduction des grains étrangers, et lors même que cette cause fut perdue, lorsque le ministère tory, qui eut en 1852 une courte existence, l'avait presque abandonnée, le duc de Richmond lui resta fidèle. Il avait épousé en 1817 lady Caroline Paget, fille du marquis d'Anglesey; cinq fils et plusieurs filles furent les fruits de cette union. Dans ses dernières années et jusqu'à sa mort, survenue le 22 octobre 1860, il cessa de prendre part aux affaires publiques. Z.

RICHMOND (le révérend LEGH), ecclésiastique anglican, né à Liverpool en 1774, acheva ses études au collège de la Trinité de Cambridge, et, entré dans les ordres, fut d'abord ministre de Brading, hameau retiré de l'île de Wight. Après être resté sept ans dans cette position, il devint, en 1808, recteur de Tarvey, dans le comté de Bedford, et c'est là qu'il a composé quelques ouvrages utiles et intéressants. Il s'était nourri de la lecture des plus anciens et des meilleurs théologiens réformés, et il les a reproduits avec discernement, soit dans leur intégrité, soit par extraits, dans un ouvrage intitulé *les Pères de l'Eglise d'Angleterre*. Des narrations attachantes, fondées sur l'histoire de quelques-uns de ses paroissiens : la *Fille du laitier*, le *Serviteur noir*, les *Entretiens de la chaumière*, une *Visite à l'infirmerie*, etc., ont été généralement goûtées et recueillies sous le titre d'*Annales du pauvre*. L'édition de 1814 est en 2 volumes in-12; elles ont été traduites, dit-on, en vingt langues et répandues par millions d'exemplaires. Legh Richmond eut du succès comme prédicateur et comme écrivain. Ses sermons, d'ordinaire improvisés, étaient bien adaptés à l'intelligence de son humble auditoire. Il fut nommé en 1814 chapelain du duc d'York. En 1817, l'empereur de Russie Alexandre lui fit remettre une bague de prix, en témoignage de la satisfaction que lui avait donnée la lecture des *Annales du pauvre*. Legh Richmond mourut le 27 mai 1827. Son gendre, le révérend John Ayre, donna peu de temps après une édition nouvelle des *Annales du pauvre*, précédée d'une introduction contenant des détails sur la vie de l'auteur. Parmi les sermons de Richmond, on cite : *Sur le péché de cruauté envers les animaux*, 1802, in-8°; *Sermon prêché devant la société instituée pour soutenir les missions d'Afrique et d'Asie*, 1809, in-8°; le *Premier sermon anniversaire prêché devant les directeurs du pénitencier fondé à Londres pour les femmes*, 1810, in-8°. Il a écrit aussi : *Exposé des faits relatifs à l'abstinence supposée par Anna Moore*, 1813, in-8°. L.

RICHOMME (JOSEPH-THÉODORE), graveur français, naquit à Paris le 28 mai 1785; il s'occupa d'abord de peinture; mais son aptitude, ses pen-

chants le portèrent de préférence vers la gravure, et il manifesta les plus rares dispositions pour cet art, qui a été l'une des gloires de la France. A dix-sept ans, le jeune Richomme travaillait dans l'atelier de Coiny, graveur laborieux et habile; à vingt ans, il avait remporté plusieurs couronnes académiques; l'Institut lui avait décerné le grand prix, qui procure au lauréat la faculté d'être pendant cinq ans à Rome pensionnaire de l'Etat. De 1808 à 1813 il séjourna dans la ville éternelle, s'occupant par-dessus tout d'étudier les chefs-d'œuvre de Raphaël. Il revint à Paris et il fit paraître son premier travail important, la *Madone de Lorette*; à l'âge de vingt-huit ans il se plaça ainsi parmi les maîtres. En 1814, il envoya à l'exposition une gravure d'*Adam et Eve* d'après une fresque du Vatican et également d'après l'immortel Sanzio. La persévérance du travail du burin s'y cachait sous une apparence de facilité séduisante; les connaisseurs les plus sévères reconnurent que le premier de tous les peintres avait trouvé un interprète digne de lui. Le jury décerna à Richomme une grande médaille d'or. En 1815, il grava deux des planches qui font partie de la splendide publication connue sous le nom de *Musée français*. Un grand seigneur portugais, M. de Souza, avait, dans son enthousiasme pour la littérature de son pays, conçu l'idée de publier une magnifique édition des *Lusiades* de Camoëns; il s'adressa aux artistes les plus en renom; et Richomme, copiant avec talent une composition de Gérard, termina une des plus belles des gravures qui ornent ce splendide volume; elle représente *Thétis couronnant Vasco de Gama et l'encourageant dans ses découvertes*. Parmi les autres productions de ce laborieux artiste, nous mentionnerons *Neptune et Amphitrite* d'après Jules Romain; le *Triomphe de Galathée*, les *Cinq Saints* et la *Sainte Famille* d'après Raphaël. Ces dernières planches font partie du *Musée français*, somptueux recueil dont les quatre volumes reproduisent les chefs-d'œuvre réunis dans les galeries du Louvre. La *Sainte Famille* avait déjà été gravée avec une rare perfection par le célèbre Edelinck (*voy.* ce nom), et les connaisseurs éprouvèrent une véritable jouissance à comparer les efforts de l'ancien et du nouveau buriniste. Les grands artistes vivants exercèrent aussi l'activité de Richomme; *Andromaque aux pieds de Pyrrhus*, d'après Guérin, et *Thétis apportant des armes à son fils Achille*, d'après Gérard, méritent une mention des plus honorables. Richomme avait un avantage important sur la plupart de ses rivaux; il faisait lui-même, et avec la plus grande habileté, les dessins de ses planches. Sa main expérimentée savait donner aux touches autant de finesse que de suavité; aussi excellait-il à reproduire les contours onduoyants et la souplesse des formes féminines. Le sentiment de la morbidesse et la gracieuse harmonie de l'effet ont rarement été portés aussi

loin. Membre de l'Institut et officier de la Légion d'honneur, Richomme mourut à Paris le 21 septembre 1849, laissant un nom des plus distingués dans un art qui a été en France l'objet des efforts d'hommes éminents, et que l'invention de la photographie menace dans l'avenir d'un abandon presque complet. L'*Illustration* du 6 octobre 1849 lui a consacré un article, tout en reproduisant son portrait.

Z.

RICHOND DES BRUS (L.-R.-A.), médecin français, né au Puy (Haute-Loire) vers 1788. La politique et l'administration le disputèrent à l'art de guérir; il exerça quelque temps les fonctions de maire de la ville du Puy, et il fut envoyé à la chambre des députés. Il devint aussi membre de l'Académie de médecine et inspecteur des eaux thermales de Nérès, sur lesquelles il publia en 1855 une notice assez étendue. Il mourut en février 1856. Ses ouvrages relatifs à la médecine sont peu nombreux; le plus étendu est un traité *De la non-existence du virus vénérien*, Paris, 1826, 2 vol. in-8°. Un mémoire *Sur l'influence de l'estomac dans la production de l'apoplexie*, Paris, 1824, in-8°, avait été couronné par la société de médecine de Bordeaux. Un opuscule de 40 pages, imprimé au Puy en 1834, est indiqué comme troisième édition (l'infatigable bibliographe Quérard, auquel rien n'échappe, déclare ignorer l'existence des deux premières); il traite un point curieux et neuf. *De l'influence du plaisir sur le traitement des maladies*.

Z.

RICHOU (Louis-Joseph), né à Bouillé-Lorêt, près Argenton-Château, en Poitou, fils unique de cultivateurs riches, commença ses études au collège de Thouars et les finit à celui de Saumur. Il vint alors à Paris, essaya de faire son droit et obtint en 1771, par un ami de sa famille, une place de contrôleur des vivres à Strasbourg, emploi qu'il conserva longtemps. Richou apprit l'allemand à Strasbourg et traduisit en vers français plusieurs morceaux écrits en langue germanique; il suivit aussi, dans cette ville, un cours de droit et vint se faire recevoir avocat à Paris, sans abandonner la partie financière. Placé comme receveur à Gisors en 1789, il devint, en 1790, maire de cette ville, puis administrateur du district des Andelys. Plus tard, l'assemblée électorale de Bernay l'élut député à la convention nationale, où, dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention. S'étant opposé aux journées du 31 mai et du 2 juin 1793, il fut incarcéré pendant plusieurs mois. Envoyé en mission dans le Haut-Rhin, le Bas-Rhin et le mont Terrible, il y fit preuve de modération, de sorte que, lors de la mise à exécution de la nouvelle constitution, ces départements l'élurent au conseil des Anciens, où il défendit les paysans du Bas-Rhin, que les ennemis avaient obligés de porter leurs meubles au delà du fleuve et qu'on voulait considérer comme émigrés. Il protesta, dans le même système, contre la révolution du 18 fruc-

tidor an 5, ce qui le fit proscrire par le directoire. Il aurait même été déporté à Cayenne si son collègue Dumon (du Calvados) ne l'avait pas défendu à la réunion de l'Odéon. Alors Richou se retira à Thouars, ville dont il fut nommé maire en 1800. Il exerça ces fonctions pendant vingt-deux ans, entouré de l'estime publique, et, devenu vieux, il ne s'occupa plus que de littérature et de poésie. De nombreuses brochures, une infinité de pièces de vers ont été faites et imprimées par Richou; mais son ouvrage le plus important est celui-ci : *Anecdotes originales de Pierre le Grand, recueillies de diverses personnes de distinction de St-Petersbourg et de Moscou*, par M. de Stælin, traduit de l'allemand, Strasbourg, 1787, in-8°. F—T—E.

RICHTER (GEORGES-GOTTLÖB), un des médecins les plus renommés de l'Allemagne septentrionale au 18^e siècle, avait vu le jour le 4 février 1694 à Schneeberg, petite ville de la Misnie. Bien qu'il eût pour père un ministre du culte évangélique, ce ne fut point à la carrière ecclésiastique que se voua le jeune homme. Ses études classiques terminées, il alla successivement dans quatre grandes universités pour y suivre divers cours de médecine. Il n'avait pas encore quitté Leipsick que déjà il s'annonçait avantageusement, sinon par sa brève dissertation *De ortu et progressu morum humanorum*, Leipsick, 1714, in-4°, qui n'est pas essentiellement médicale, du moins par celle où il examina l'efficacité des eaux de Carlsbad dans les maladies du ventricule et des intestins, et dont le titre latin est *Dissertatio de usu thermarum Carolinarum*, etc., Leipsick, 1715. Dans la seule année 1718, à Kiel, il donna au public quatre autres essais qui attestaient la variété de ses études, tous cependant exclusivement relatifs à la science médicale. L'un est l'examen d'un fait bizarre dont l'antiquité nous a transmis le souvenir (*Somnium Arcadis de amico cauponis Megarici insidiis interfecto*, Kiel, 1718, in-4°); l'autre roule sur la caractéristique des trois grands embranchements de l'histoire naturelle, que l'on ne divisait pas encore en règne organique et règne inorganique (*Diss. de naturæ characteribus in triplici regno*, Kiel, 1718, in-4°). Des deux autres, le premier (*Diss. de æquilibrio proportionum humanarum*, Kiel, 1718, in-4°) a trait à l'ensemble de l'organisation humaine; le second (*Diss. de mirabili sanatione mulieris Bremensis secundum naturæ leges explicanda*, Kiel, 1718, in-4°) rend compte d'un cas pathologique ou plutôt d'un cas thérapeutique fort singulier. Ce n'est cependant que plus d'un an après ces quatre spécimens de son talent que Richter fut promu au grade de docteur. Du reste, peu de temps après sa réception, la faculté de médecine de Kiel se l'adjoignit comme assesseur, et, en cette qualité, il lui fut permis de faire des leçons publiques dont il tirait certain profit. Ce qu'il y gagna surtout, ce fut une réputation qui lui fit

venir de diverses parties de l'Allemagne des propositions avantageuses, que toutefois il repoussa; probablement il espérait une chaire à l'université. En 1728 seulement, las d'attendre, il se résolut à quitter provisoirement la carrière académique, pour lui si pleine de charmes, et le séjour de Kiel, afin d'aller se fixer à Eutin, auprès de l'évêque de Lubeck, Adolphe-Frédéric de Holstein-Gottorp, depuis roi de Suède. C'était une position sortable; mais il ne resta pas auprès de ce prince jusqu'à son avènement. Au bout de huit ans passés avec Adolphe-Frédéric, soit à Eutin, soit dans le voyage qu'il fit en France et en Hollande, Richter demanda la permission d'aller en Hanovre, où l'université de Göttingue allait être organisée, et où, après avoir été présenté à Georges I^{er}, il fut nommé à une chaire de médecine. Il avait alors quarante-deux ans; mais son zèle, son énergie étaient d'un jeune homme. Ses leçons attirèrent un nombreux auditoire et contribuèrent pour une grande part à la célébrité qui environna bientôt cette école. Depuis 1720, il ne s'était senti la force d'écrire qu'un opuscule (*Diss. de medicina firmis certisque fundamentis innixa*, Kiel, 1722, in-4°). A partir de cette époque, il ne se passa pas d'année jusqu'à 1764 où il ne communiquât soit aux praticiens soit aux étudiants, par de courtes mais substantielles publications, les fruits de sa longue expérience. On a ainsi de lui jusqu'à soixante-seize dissertations, programmes ou mémoires sur des points médicaux de toute nature, sans compter les sept premiers écrits ci-dessus mentionnés et six lettres (1758-1762) où, s'exprimant avec amertume sur la guerre de sept ans, il se montre publiciste autant que médecin. Toutes ces productions sont en latin. Georges II, qui, bien que moins hanovrien que son père, avait aussi les yeux sur son électorat, nomma Richter un de ses médecins. Le savant professeur survécut encore longtemps à son protecteur, car il ne mourut qu'en 1773. Ses ouvrages, dont beaucoup contiennent de bonnes observations et peuvent encore être consultés avec fruit, ont été réunis en un seul corps, après sa mort, par J.-C.-T. Ackermann, sous le titre d'*Opuscula medica*, Francfort et Leipsick, 1780-1781, 3 vol. in-4°, avec une préface de Triller. Les six lettres, après avoir paru séparément, ont aussi été données ensemble (par E.-G. Baldinger) sous le titre de *Querelæ de tempore epistolæ sex; accedit jubulum de pace*, Göttingue, 1782, in-4°. — Il ne faut pas confondre avec l'auteur des *Opuscula medica* éditées par Ackermann Chrétien-Frédéric Richter, qui fut presque son compatriote, puisqu'il naquit à Sorau, en basse Lusace (1676), mais qui, loin de préférer la médecine à la théologie, quitta au contraire la carrière médicale pour devenir ministre du culte luthérien, et qui, du reste, mourut n'ayant encore que 35 ans (5 octobre 1711). Né avec le goût de la chimie,

il est croyable qu'il se serait fait un nom dans cette science s'il eût vécu davantage. Sa *Connaissance de l'homme, ou Instruction sur la santé et sur les moyens de la maintenir* (Erkenntniß d. Menschen, u. s. w., Leipsick, 1708, in-8°) fut quelque temps le manuel de tous ceux qui, en Allemagne, voulaient user d'hygiène plus que de médecines, et les nombreuses réimpressions de ce volume (1712, 1715, 1719, 1722, 1725) en attestent assez le succès. Il avait prélué à ce livre par sa *Brève instruction sur le corps et sur la vie physique de l'homme*, 1708, in-8°. Dans sa *Notice sur l'essence douce* (Halle, 1708, in-8°) et dans celle sur la *poudre du soleil* (Königsberg, pour Halle, 1718, in-8°), l'une et l'autre en allemand, il préconise ces deux compositions comme des remèdes souverains dans les maladies chroniques et surtout dans la phthisie pulmonaire. On a encore de lui, outre sa thèse inaugurale (*Diss. de cochinnella*, Leipsick, 1701, in-4°, qui fut traduite en allemand, Leipsick, 1703, in-8°), *Recensio succincta de usu et officio medicamentorum quæ Hale in orphanotrophio distribuuntur* (Leipsick, 1708, in-4°), pour laquelle son frère, Chrétien-Sigismond, médecin à Halle et son collaborateur pour les sciences chimiques, semble lui avoir été d'un grand secours. — Un troisième RICHTER (Chrétien-Frédéric), né le 24 août 1744 à Halle, eut aussi du renom comme médecin. Il s'occupa spécialement de la théorie de la fièvre, et ne fût-ce que par ses ouvrages intitulés, l'un *Remarques sur l'origine et le développement de diverses espèces de fièvres*, Halle, 1785; l'autre *Idées nouvelles pour la construction d'une théorie pratique de la fièvre*, Berlin, 1795, in-8°, il contribua puissamment à la propagation de cette idée que les fièvres intermittentes proviennent toujours de causes gastriques. On lui doit encore des observations autopsiques dans le *Répertoire de Pyl.* P—OT.

RICHTER (AUGUSTE-GOTTLÖB), non moins remarquable comme chirurgien que ne l'avait été comme médecin Charles-Gottlob, son homonyme et son collègue à l'université de Göttingue, naquit en Saxe, à Zœrbig, le 13 août 1742. Il fit ses premières études médicales à Göttingue même, et c'est là qu'il reçut le diplôme de docteur en 1764; mais il parcourut encore, afin de se perfectionner, les grandes écoles de l'étranger et alla s'asseoir sur les bancs de Paris, de Londres, de Leyde et d'Amsterdam, afin d'y entendre les plus illustres maîtres. De retour à Göttingue après deux ans d'absence, il y fut pourvu d'une chaire de chirurgie qu'il occupa aussi longtemps qu'il vécut, c'est-à-dire quarante-six ans, bien qu'il lui eût été loisible de solliciter sa retraite. Aux travaux de l'enseignement il joignait la composition de divers ouvrages utiles; il ne dédaignait point d'ailleurs la clientèle qui venait s'offrir à lui de plus en plus nombreuse chaque jour, et, comme il était grand observa-

teur, il y trouvait occasion d'enrichir ses tablettes de faits remarquables ou nouveaux. Ces faits, du reste, il essayait toujours de les assujettir à des théories et d'en trouver la loi. Aussi a-t-il travaillé, on peut le dire, pour la médecine encore plus que pour la chirurgie. Il a surtout tâché de démontrer qu'un grand nombre des maladies bilieuses ont pour cause principale l'abus des évacuants mal à propos recommandés par la médecine. Il s'en faut de beaucoup que les autres idées théoriques de Richter soient aussi admissibles que celle-là; car il en est même de diamétralement opposées à la science moderne. Mais l'immense répertoire de faits qui s'y pressent empêchera toujours qu'on ne puisse s'y croire sur le terrain des chimères, et c'est avec un vrai profit que, même de nos jours, chirurgiens et médecins feuillèteraient les ouvrages de Richter. C'est malheureusement ce qu'il est peu aisé de faire hors de l'Allemagne, car on n'a traduit en français que deux de ses productions : 1° le *Traité des hernies* (Abhandlung von den Brüchen, Göttingue, 1777 et 1779, 2 vol. in-8°; 2° édit., 1785), traduit par J.-C. Rougemont, Bonn, 1788, in-4°; Cologne, 1799, 2 vol. in-8°; 2° le *Traité des plaies de tête* (extrait des *Eléments de chirurgie*), traduit par L.-G. Morel, 1797, in-8°. Parmi les autres publications de Richter, car nous ne les énumérerons pas toutes, nous signalerons : 1° *Observationum chirurgicarum fasciculi*, Göttingue, 1770, 1776, 1780, 3 vol. in-8°; 2° *Bibliothèque chirurgicale* (en allemand), Göttingue, 1771-1797, 15 vol. in-8°; 3° un *Traité de l'extraction de la cataracte*, Göttingue, 1773, in-8°, annoncé dès sept ans auparavant par son *Programma de variis cataractam extrahendi methodis*, Göttingue, 1766, in-4°; 4° *Eléments de chirurgie*, longtemps rangés parmi les classiques et dont toutes les parties ont eu les honneurs d'une seconde édition, Göttingue, 1782-1804, 7 vol. in-8°; 5° *Remarques de médecine et de chirurgie*, Göttingue, 1790 et 1813, 2 vol. in-8° (le premier tome a été réimprimé à Lintz, 1794; le second est posthume et dut le jour aux soins de C.-G. Richter, fils de l'habile professeur); 6° *Thérapeutique spéciale*, Berlin, 1813-1820, 7 vol. in-8°, posthume comme la fin du précédent, et publié par le jeune Richter; 7° *Mémoires, ou Simples observations*, dans le recueil de l'académie de Göttingue. Richter mourut en 1812. — De beaucoup d'autres chirurgiens homonymes du professeur de Göttingue, le plus remarquable est Augustin-Alexandre RICHTER, qui exerçait son art à Saarbruck, et auquel on doit un ouvrage estimé intitulé *Chirurgie théorique et pratique à l'usage de notre siècle, ou les Eléments de chirurgie universelle de Callisen rendus généralement applicables*, Halle, 1785, in-8° (en allemand). P—OT.

RICHTER (JÉRÉMIE-BENJAMIN), célèbre chimiste prussien, le véritable inventeur de la loi stœchio-

métrique ou des proportions des éléments chimiques, était né le 10 mars 1762 à Hirschberg en Silésie, et, après avoir étudié à Königsberg et à Breslau, fut attaché à la manufacture de porcelaine de Berlin. Dès 1789 il avait pressenti le rôle grave que devait prendre dans la science chimique, si cultivée alors, l'exact calcul des proportions des composants de chaque corps, et il avait formulé ses premières idées dans sa *Diss. de usu matheseos in chimia*, Königsberg, 1789, in-4°. C'est donc à tort que l'Angleterre a revendiqué la priorité de cette théorie pour Higgins, qui en 1789 en balbutiait quelques mots, mais ne donna aucune suite à ce début. Deux ans plus tard, Richter fit paraître le premier cahier de son beau recueil des *Nouveaux objets de la chimie (über di neuen Gegenstände d. chymie)*, qui alla jusqu'à dix cahiers, 1791-1800, et où l'on trouve une infinité d'observations, d'analyses et de calculs de la plus haute importance. Dans l'intervalle avaient paru les *Rudiments de stœchiométrie, ou de l'art de mesurer les éléments chimiques*, Breslau, 1792-1794, 3 tomes en 4 volumes in-8°, qui achevèrent de mettre hors de doute les droits de Richter à la revendication des deux lois stœchiométriques si fécondes en résultats, et qui ont tant contribué à donner à la chimie l'aspect scientifique rigoureux qui lui manquait. En 1802 parut un onzième cahier des *Nouveaux objets*. De 1803 à 1805, puis de 1805 à 1807, il donna, de concert avec Gehlen (en allemand), à Berlin, le *Nouveau Journal universel de chimie* et le *Journal de chimie et de physique*. On lui doit de même les volumes 3, 4, 5, 6, et de plus le supplément du *Dictionnaire de chimie* de Bourguet (à partir de la lettre I) et la 3^e édition de la traduction allemande du *Dictionnaire* de Macquer, Leipsick, 1806 et 1807, in-8°. Enfin il a fourni des mémoires ou des notes d'un intérêt inappréciable à divers recueils savants, par exemple aux *Annales de chimie* de Crell en 1797, des *Considérations phlogométriques*, dans le *Journal de chimie* de Klaproth en 1804, un *Mémoire sur le palladium artificiel*, un *Mémoire sur la purification du cobalt et du nickel, et sur la séparation de ces deux métaux*, etc. Les travaux de Richter, ne fussent-ils que de simples analyses ou des procédés pour obtenir, pour préparer ou pour dissoudre des corps, seraient déjà remarquables et lui mériteraient un rang dans la science. C'est ainsi qu'il avait, par des procédés à lui, préparé l'acide gallique pur (*Ann. de ch.*, t. 49, p. 58; t. 52, p. 32), obtenu la glucine semblablement à l'état de pureté (*Ann. de ch.*, t. 49, p. 55), débarrassé le prussiate de potasse du fer qu'il contient et de toute autre substance hétérogène (t. 49, p. 57, et t. 51, p. 181, des *Ann. de ch.*), réduit l'oxyde rouge de plomb (*Ann. de ch.*, t. 30, p. 17). On lui doit l'analyse d'une serpentine contenant de l'oxyde de chrome (t. 49, p. 56), la détermination des caractères qui dis-

tinguent la serpentine de l'agustine (*ibid.*), des expériences sur le palladium artificiel (t. 52, p. 17-20), l'examen du nickel absolument pur (t. 53, p. 164; t. 54, p. 218). C'est lui qui a découvert la niccolane, que toutefois il eut tort de prendre pour un métal (t. 54, p. 302). Il déterminait la quantité de glucine nécessaire à la saturation des acides (t. 49, p. 55), la quantité d'oxygène que prend le charbon lorsque le diamant, par sa combustion, forme de l'acide carbonique (t. 48, p. 209), et il porta son attention sur la proportion quantitative de l'or et de l'étain, soit quand l'étain est précipité par l'autre métal (t. 49, p. 60), soit lorsqu'une dissolution de ce dernier est précipitée par l'étain (t. 52, p. 17). Nous le répétons, ces travaux seraient déjà d'un habile chimiste; mais ce qui place Richter dans un rang supérieur, c'est ce qu'il a fait pour déterminer les proportionnements d'un même élément dans des composés divers. Il reconnut ainsi d'abord que, lorsque deux corps se combinent dans des proportions différentes, la quantité de l'un étant constamment la même, les quantités de l'autre ont entre elles des rapports simples, soit multiples, soit sous-multiples, et que les proportionnements intermédiaires, s'il y en a, ont lieu encore selon des rapports qui sont ou des sous-multiples ou des multiples de la dernière proportion. Cette loi posée, il calcula, d'après un seul sel, le contenu en oxygène dans les oxydes de la plupart des autres sels, et il dressa, d'après ces lois de rapport, une table embrassant l'ensemble des sels connus jusqu'à son temps. L'expérience, en général, a confirmé ces estimations. Les immenses progrès faits depuis dans cette route, loin d'enlever quelque chose à la gloire de Richter, montrent au contraire et la beauté de sa loi, qui a fait lire plus avant dans les mystères de la combinaison chimique, et la puissance d'esprit de celui qui la découvrit, qui la formula. Lui-même, d'ailleurs, on ne saurait en douter, eût beaucoup ajouté à ces travaux et eût acquis un nom égal aux plus illustres, s'il n'avait été prématurément ravi à la science le 4 avril 1807, à peine âgé de 45 ans.

P—or.

RICHTER (JEAN-PAUL), un des plus éminents penseurs et écrivains de l'Allemagne moderne, génie original et profond dans tous ses écarts, naquit à Wansiedel, près de Bayreuth, le 21 mars 1763. Son père avait été ministre luthérien; il occupait une place qui lui donnait à peine les moyens de vivre; il avait plusieurs enfants. Le jeune Jean-Paul connut dès son enfance toutes les privations. A douze ans, il entra au gymnase de Hof, où il se livra à une étude approfondie des langues anciennes, lisant beaucoup, se meu- blant la mémoire d'une foule de citations dont il se souvint plus tard. L'histoire de sa vie, dénuée d'événements importants, peut d'ailleurs être résumée en peu de mots. Il s'était rendu à Leip-

sick pour suivre les cours de théologie, lorsqu'en 1780, son père vint à mourir et le laissa sans aucune fortune. Il fallait vivre, et le ministère ecclésiastique n'offrait aucun attrait à un jeune homme qui faisait ses délices de la lecture de Swift, de Pope, des écrivains satiriques. Il demanda des ressources à sa plume. Les déboires, les tristes nécessités qui accompagnent tout débutant dans la vie littéraire ne lui manquèrent pas. Ses premiers écrits eurent peu de succès; mais bientôt sa réputation s'agrandit. Il n'avait publié encore que quatre ou cinq volumes lorsqu'il fut obligé de quitter Leipsick, où il manquait de ressources et où il ne s'était guère fait remarquer que par l'excentricité de sa tenue. Il s'était plu à adopter un costume différent de celui que prescrivait alors l'usage; il portait les cheveux courts alors qu'une queue ornait toutes les têtes et il avait renoncé à la cravate. Il revint dans sa ville natale, auprès de sa vieille mère, qui, elle aussi, luttait avec la pénurie. Il continua d'écrire, de méditer, de se plonger dans la rêverie. Au commencement de 1787, il entra comme précepteur chez un riche marchand retiré des affaires; mais il y trouva un élève indocile et paresseux, des parents orgueilleux et impolis. Il resta cependant sept ans dans cette triste situation, qui ne fut pas sans profit pour le développement de son talent; il apprit à étudier le cœur humain, à connaître la société, et il continua ses travaux en modifiant le genre qu'il avait d'abord adopté. Laissant de côté la satire, il s'adonna au roman et se conforma ainsi davantage aux goûts du public. En 1792, un libraire de Berlin auquel il avait envoyé le manuscrit d'une de ses productions (la *Loge invisible*) lui fit connaître qu'il pouvait compter sur le placement de tous ses écrits. La rémunération allouée par l'éditeur était bien modique; mais alors on vivait à bon marché dans une petite ville écartée en Allemagne, et Richter savait se contenter de peu. Il revint à Hof, et ses livres, se succédant avec rapidité, lui acquirent bientôt une réputation étendue. Il retourna à Leipsick en 1797, après la mort de sa mère, et l'année suivante, un de ses ouvrages, dans lequel il exposait avec éloquence la doctrine de l'immortalité de l'âme, attira l'attention du célèbre Herder. Cédant aux instances de ce philosophe, Jean-Paul vint établir son séjour à Weimar, c'est-à-dire dans l'Athènes germanique; là, groupés autour d'une cour spirituelle et aimable, vivaient les maréchaux littéraires de l'Allemagne, Goethe, Schiller et Wieland. Il éprouva peu de sympathie pour ces héros intellectuels, qui ne répondirent pas à son attente, et lui-même fut médiocrement goûté par ses rivaux. Ses livres se succédèrent sans relâche, et le public en raffolait; les femmes surtout l'avaient pris sous leur protection; les lectrices n'en parlaient qu'avec enthousiasme. Au mois de mai 1801, il se maria à la fille d'un magistrat prus-

sien, quitta Weimar, où il se trouvait dépaycé, alla s'installer d'abord à Meiningen, puis à Cobourg, et finit par venir établir son domicile à Bayreuth. Il passa le reste de ses jours dans cette paisible cité, n'en sortant que rarement et pour faire quelques excursions dans les diverses contrées de l'Allemagne. Le calme dont il jouissait était pour lui un besoin; sans ambition, habitant volontiers les régions de l'idéal, il n'aimait pas à se mêler au tumulte des affaires, au choc des événements. Les grandes crises politiques qui agitérent pendant vingt-cinq ans l'Europe et qui changèrent l'Allemagne en un champ de bataille restèrent pour lui comme non avenues; les scènes effrayantes qui se multiplièrent autour de lui ne le troublèrent pas; sa pensée y resta étrangère; ses livres les plus remarquables n'en présentent point la trace. Quelques princes lui accordèrent des faveurs: le duc de Saxe-Hildburghausen lui donna le titre de conseiller de légation; le prince primat lui assura en 1809 une pension annuelle de mille florins, et lorsque cette principauté eut été engloutie dans la tourmente de 1813, le roi de Bavière continua de faire payer au poète ce qui lui avait été octroyé. Jean-Paul finit par connaître la lassitude, et, passé cinquante ans, il écrivit beaucoup moins, il s'occupa surtout de revoir ses productions, dont il paraissait des éditions nouvelles. Vers la fin de sa vie, sa vue s'affaiblit beaucoup, et il finit par devenir aveugle. La mort prématurée de son fils unique, qui était étudiant à Heidelberg, lui porta un coup dont il ne put se relever; il mourut le 14 novembre 1825, n'ayant encore que 57 ans. — Il est du nombre des cinq ou six écrivains qui ont le plus occupé le public d'outre-Rhin pendant trente années. Le nom de Jean-Paul, qu'il avait adopté comme signature de ses ouvrages (il a pourtant ajouté sur le titre d'un ou deux le mot Richter), est célèbre depuis le Tyrol et la Moselle jusqu'au Niemen. La désignation de romancier, dans le sens donné habituellement à ce mot, s'applique mal au talent de Richter; à côté de ses saillies grotesques et de ses caricatures bizarres, on remarque dans toutes ses productions un cachet sévère, élevé, presque solennel; il écrit rarement sans avoir en vue un ordre d'idées qui s'étend au delà de la sphère habituelle des romanciers. Amuser les lecteurs n'est pas le but qu'il se propose. Ses sentiments, ses pensées, ses créations se montrent revêtus de formes variées, brillantes, étranges; mais son caractère essentiel, qu'il déguise de diverses façons, est celui d'un philosophe, d'un poète moral profondément versé dans l'étude de l'humanité, chérissant tout ce qu'il y a de beau, de mystérieux dans la destinée de l'homme, dans le spectacle de la nature. Tel est le fond de ses écrits, tel est l'esprit qui anime toutes ses productions, telle est la pensée qui se retrouve dans ses rêves fantastiques, dans ses fictions les plus

extraordinaires, dans ses dissertations scientifiques. Richter avait à peine dix-huit ans lorsqu'il livra à l'impression son premier ouvrage : *Exercices en matière de pensée* (*Übungen im Denken*); il parut en 1780 et 1781 trois cahiers de cet écrit bizarre, qui ne fit aucune sensation. Les *Procès groënlandais* vinrent ensuite; ils présentent une série d'articles satiriques sur la vie littéraire en Allemagne. L'auteur y a refondu un *Éloge de la folie*, qu'imitateur d'Erasme il avait écrit à l'âge de dix-huit ans. L'inexpérience se révèle dans ce livre, auquel on a d'ailleurs reproché avec raison la minutie des détails, la faiblesse de l'intérêt qu'offrent des sarcasmes dirigés contre des personnages insignifiants. La *Loge invisible*, écrite à l'âge de vingt-six ans, révèle encore le manque de l'habitude de la composition. L'action principale est nulle; on ne saurait la retrouver au milieu des digressions et des épisodes (1). La donnée du livre repose tout entière sur un sujet que Jean-Paul aime à traiter, le contraste de l'idée avec la vie réelle. C'est encore la même pensée que lui inspire les *Fleurs, épines et fruits*, et *Quintus Fixlein*, ouvrages consacrés à la peinture minutieuse de la vie domestique, à l'analyse des misères d'un pauvre ménage. *Titan* a été signalé comme le chef-d'œuvre de Jean-Paul. Le héros du livre est calqué sur le type de ces géants indomptés que les mythes de l'antiquité nous représentent comme essayant, dans l'excès de leur audace, d'escalader le ciel et de détrôner les dieux. Albano, comte de Cesara, est un de ces hommes doués d'une fougue indomptable et d'une volonté sans frein, aussi braves qu'habiles, et qui, ne sachant pas se contraindre, roulent de faute en faute dans un profond abîme. Après de lui se trouve un Français, Roquairol, incarnation de l'orgueil, ennemi de la société, dont l'allure mesquine excite tous ses mépris, sceptique blasé de bonne heure par des excès de tout genre, ayant demandé à la science tous ses secrets, ne trouvant à vingt ans dans la vie que dégoût et ironie. On voit que ce personnage, digne de figurer dans les productions de l'école qu'on a surnommée satanique, est le devancier de quelques-uns des héros que nous présentent les écrits de certains romanciers modernes. Le lyrisme est semé abondamment dans cette œuvre étrange, où l'auteur déclare expressément avoir mis tous ses *Niagaras*, toutes ses *trombes*, tous ses *nuages gonflés de tropes*. Les *Années d'école buissonnière* (2), qui suivirent immédiatement,

offrent une verve toute juvénile, un style plus clair que d'habitude; il y a bien moins de ces incidents parasites, de ces superfétations que Jean-Paul lui-même appelait en plaisantant *queues de comète*. *Quintus Fixlein* rentre encore plus dans le domaine du terre à terre; c'est une étude biographique consacrée à la modeste félicité d'un pasteur de village, qui est en même temps maître d'école. Nous n'avons pas d'ailleurs l'intention d'offrir ici une analyse, quelque succincte qu'elle fût, des romans de Richter; ce serait une tâche difficile et qui exigerait beaucoup de temps. À côté des produits de son imagination féconde, il faut placer divers ouvrages didactiques, qui portent tous le même cachet d'originalité puissante. La *Clavis Fichtiana* (Erfurt, 1800, in-8°) est une parodie burlesque de la *Science des sciences* de Fichte; la métaphysique transcendante de ce philosophe, souvent inintelligible (voir t. 16, p. 86), y est raillée avec esprit. L'*Introduction à l'esthétique* (Hambourg, 1804, 3 vol. in-8°) repose sur des principes profonds, et, malgré les bizarreries dont Jean-Paul ne sait pas s'affranchir, elle abonde en idées spirituelles et neuves, que le plus judicieux critique ne désavouerait pas, mais qu'il est parfois assez difficile de bien saisir. Le *Levana* offre, au sujet de l'éducation, avec beaucoup de sagacité pratique, une noblesse de vues remarquable, une grande élévation de pensées. Tout homme intelligent qui lira ces divers ouvrages sera certainement frappé de ce qu'ils présentent de profond et de hardi; mais lire ne suffit pas, il faut étudier ces compositions étranges et s'armer de patience pour réussir à dégager les beautés qu'elles renferment de tous les défauts dont elles sont enveloppées. Jean-Paul se plaît à affecter la singularité; il va jusqu'à se jouer des lois de la grammaire; il accumule les parenthèses et les interjections; il forge sans scrupule une multitude de mots nouveaux; il modifie les anciens; il les lie et les enchaîne de façon à former des combinaisons baroques; il produit ainsi des phrases interminables et hétérogènes. Les allusions, les métaphores tirées de partout et de la façon la plus inattendue, les exclamations ironiques forment un mélange où se rencontrent des jeux de mots, où résonnent parfois quelques jurements. C'est un chaos plein d'obscurité, de confusion, de dissonances imprévues. Des digressions immenses font sans cesse dévier le récit et l'égarer dans un labyrinthe inextricable. La narration est parfois coupée par une feuille d'extra (*extra blatt*), contenant l'intercalation la plus inattendue, sans rapport avec ce qui précède ni avec ce qui suit. L'auteur paraît se jouer du lecteur, vouloir le dérouter, le fatiguer. Il l'étonne aussi par sa géographie imaginaire; il met en scène des

(1) Observons, et ceci donnera une idée de l'étrangeté du faire de Jean-Paul, que ce livre est divisé en cinquante-six secteurs et en extra-feuilles. Les secteurs ont des titres étranges que rien ne justifie : *Mon apoplexie*, *Ma boîte fourrée*, *Mon liri-pidium de glace*, *Grandes fleurs des aloès de l'amour*. Il y a le secteur de St-Michel et celui de St-Jude.

(2) C'est ainsi qu'on peut traduire l'expression de *Flegeljahre*, qu'on a rendue aussi par *Années de folie*, mais c'est à tort qu'un bibliographe français (lequel a laissé subsister dans son énumération des œuvres de Jean-Paul le mot *Tison*, placé par un compositeur ignorant, au lieu de *Titan*) a écrit *Années de po-*

bissons. Dans la même liste on lit *Blumines d'automne*, ce qui ne signifie rien, au lieu de *Fleurs d'automne*; le mot allemand *Blumen* ayant été très-mal à propos francisé.

princes fabuleux, des grands-ducs fantastiques; il invente des villes nouvelles : où trouver ailleurs que chez lui les cités de Haarbaar, de Flachsenfingen, de Scheeran, toutes pourvues d'altesses sérénissimes, de chambellans, de conseillers auliques, du personnel entier qui se montrait alors dans chaque résidence germanique? Le public français ne consentirait jamais à suivre ces récits enchevêtrés et sans issues; il se croirait mystifié et jetterait au loin le livre : les lecteurs allemands se sont montrés plus faciles, et il est juste de reconnaître qu'au milieu de ses incohérences, Jean-Paul sème des aperçus profonds et parfois grandioses; il répand les trésors de l'instruction la plus solide et la plus variée; il montre un amour sincère de l'humanité, une bienveillance pleine d'enjouement. La grâce manque habituellement; mais la force et l'étendue se montrent sans cesse. Cet écrivain, que ses compatriotes ont appelé un colosse intellectuel, se faisait un jeu de traiter les problèmes les plus difficiles, d'embrasser les rapports les plus éloignés; le cachet de son talent est surtout cette qualité que les Anglais appellent *humour*, mot qui n'a d'équivalent dans aucune langue du continent, faculté que Swift et Sterne ont possédée à un degré éminent. Tout comme Rabelais, qu'il semble parfois avoir pris pour modèle, Jean-Paul sait cacher un sens profond sous les formes de l'extravagance. Ses personnages grotesques sont pleins de vie; ses plaisanteries sont un mélange de sensibilité profonde et de malice capricieuse; le pathétique s'allie au bouffon. Il n'y a pas dans les rangs élevés de la littérature d'autres exemples d'un talent de ce genre. Aussi les Allemands ont-ils eu raison d'appeler Richter Jean-Paul l'unique (*der einzige*); il est le seul qui offre une réunion aussi étrange de beautés et de défauts, et il serait impossible de lire quatre pages tracées par un téméraire qui voudrait l'imiter et qui ne ferait que reproduire ses écarts. Quelques romanciers ont voulu le prendre pour modèle; ils n'ont produit que de lourdes caricatures; ils ont été extravagants à froid et de parti pris; ils sont tombés dans le néant (1). — Au point de vue de la philosophie, Richter paraît incliner vers le panthéisme; il traite avec peu de respect les dogmes et les formes du culte; mais il manifeste une conviction sincère de l'immortalité de la race humaine, de l'excellence de sa vraie nature. Ce qu'il y a de passa-

ger, de visible sur cette terre est à ses yeux un problème dont la solution réside dans ce qui est éternel et invisible. — Il nous reste à placer ici la liste des principaux ouvrages de Jean-Paul. Nous indiquerons leurs éditions originales, en faisant observer qu'un grand nombre d'entre eux ont été plusieurs fois réimprimés : *Procès groënlandais, ou Esquisses satiriques*, Berlin, 1783, 2 vol. in-8°; — *Extraits des papiers du diable, avec un avis du juif Mendel* (Gera), 1788; — *la Loge invisible, biographie de Jean-Paul*, Berlin, 1793, 2 vol. in-8°; — *Hesperus, ou Quarante-cinq jours de la poste aux chiens*, Berlin, 1795, 4 vol. in-8°, 1798; — *Vie de Quintus Fixlein, tirée de quinze tiroirs*, Bayreuth, 1796, in-8°; — *Amusements biographiques sous le crâne d'une géante*, Berlin, 1796, tome 1^{er} (le 2^e n'a pas paru); — *Fleurs, fruits et épines, ou Mariage, mort et noces du défenseur-administrateur des pauvres et fonds de charité, F.-S. Siebenkaes*, Berlin, 1796, 2 vol. in-8°; — *la Vallée de Campanie, ou De l'immortalité de l'âme*, Erfurt, 1797; — *le Senior jubilaire*, 1797; — *Lettres et biographie à venir* (*Bevorstehender Lebenslauf*), 1799; — *Titan*, 1802, 6 vol. in-8°; — *le Désert et la terre promise du genre humain*, Kreuznach, 1800, 2 vol. in-8°; — *Levana, ou la Science de l'éducation*, Brunswick, 1807, 2 vol. in-8°; — *Années d'école buissonnière* (*Fliegeljahre*), 1804-1805, 4 vol.; — *Voyage aux bains de Katzenberger*, 1809, 2 vol.; — *Voyage à Floltz de l'aumônier de régiment Schmelzle, avec des notes et la confession du diable à un homme d'Etat*, 1809; — *Fleurs d'automne, ou Collection d'opuscules, extraits de revues contemporaines*, 1810-1815, 2 vol.; — *Vie de Tibal*, 1812. Le dernier ouvrage que publia Jean-Paul est la *Comète, ou Nicolas Markgraf*, 1820-1822, 3 vol. En 1827, après sa mort, on mit au jour *Selina, ou l'Immortalité*. On a dit avec raison que, dans les productions de son âge mûr, Jean-Paul n'a mis rien de neuf sous le rapport de l'invention, mais qu'il n'a cessé d'y répandre ces trouvailles de l'esprit et du style qui constituaient pour lui un apanage inaliénable. Nous laisserons de côté diverses productions de peu d'étendue et quelques écrits inspirés par les circonstances (*Prédications de paix*, 1809; — *Mars et Phébus, échange de trône en 1814*; — *Sermon politique pour un jour de jeûne*); ils excitèrent peu d'attention. Les *Opuscules* formaient déjà deux volumes publiés en 1809, et en 1826 on s'empressa d'imprimer à Leipsick deux autres volumes de *Feuilles détachées*. On a attribué à Jean-Paul, tout comme à Walter Scott, des ouvrages dont il n'a jamais écrit une ligne, notamment le *Pietist, roman religieux contemporain*, Berlin, 1845. Ses œuvres complètes, publiées à Berlin en 1826-1828, forment 60 volumes in-8°; on y joint ses *Oeuvres posthumes*, 1836-1838, 5 vol. Une autre édition, également publiée à Berlin, en 1840-1842, remplit 33 volumes in-8°. En vue des per-

(1) Un seul livre français, digne d'être lu, nous semble offrir une ressemblance réelle avec les meilleurs écrits de Jean-Paul, c'est l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, par Nodier. On sait que dans cette narration le roi dont il s'agit et ses châteaux ne fournissent pas matière à une seule ligne. Les digressions se succèdent et ne se tiennent que par le plus léger des fils, mais la grâce, la mélancolie, la sensibilité de quelques épisodes, la raillerie satirique répandue dans plusieurs chapitres, l'érudition aussi vaste qu'intempestive semée dans bien des pages, tout rappelle dans cette agréable fantaisie le tour d'esprit habituel à Jean-Paul. L'académicien français s'est amusé à écrire un pastiche, et il a certainement, à quelques égards, surpassé son modèle.

sonnes qu'effrayent des collections aussi volumineuses, on a fait paraître les *Oeuvres choisies*, Berlin, 1847, 6 vol. in-8°. La correspondance de Richter avec Jacobi a été publiée à Gera en 1799; celle avec son ami Christian Otto, embrassant une période de trente-cinq ans (1790-1825), a été mise au jour en 4 volumes in-8° (Berlin, 1829-1833). Une édition, publiée à Paris en 1836, 4 vol. grand in-8°, a reparu en 1842 avec un frontispice rajeuni. Du vivant de l'auteur, mais sans sa participation, on avait mis au jour l'*Esprit de Jean-Paul Richter, ou Choix des principaux passages de ses écrits* (Leipsick, 1801-1816, 4 vol.; 2^e édit., Erfurt, 1826); un autre choix, fait par Gebauer, fut imprimé à Leipsick en 1827 et forme 6 volumes, dont il existe plusieurs éditions; ce sont ces extraits qui ont donné à Jean-Paul le haut degré de popularité qu'il possède au delà du Rhin, ses œuvres complètes n'ayant qu'un bien petit nombre de lecteurs courageux. Richter est à peu près intraduisible, et ses œuvres mises en français ne trouveraient certainement qu'un accueil assez froid parmi nous. La clarté nous est indispensable et les plaisanteries germaniques nous paraissent en général bien pesantes. Aussi n'a-t-on fait passer en notre langue qu'une bien faible partie des soixante-dix volumes de Richter. Une traduction de *Titan*, portant le nom de M. Philarrète Chasles (Paris, 1834-1835, 4 vol. in-8°), n'a nullement été remarquée; elle s'annonçait comme le début d'une version entière des œuvres de Jean-Paul, promesse hardie qui n'a point été tenue et qui ne pouvait l'être. « Il est aussi impossible de traduire les œuvres de Jean-Paul » que de qualifier son génie, » a dit avec raison M. Lœve-Weimar (*Résumé de la littérature allemande*). Divers fragments ont été publiés dans des revues, et il faut choisir dans la foule des volumes de Richter quelque morceau d'élite, le disposer avec art, dépayser le moins possible le lecteur, c'est encore le parti le plus prudent; une espèce d'anthologie, habilement rédigée, serait ce qui réussirait le mieux à faire apprécier ce génie étrange. On trouve dans la *Revue de Paris* la *Mort d'un ange*, l'*Eclipse de lune*, la *Nuit du 18 octobre*, les *Voyages, aventures périlleuses, exploits et jours d'angoisse d'un aumônier de régiment*, le *Rêve d'une pauvre folle* et divers autres morceaux; il s'en rencontre aussi quelques-uns dans la *Revue du Nord*. De longs fragments du *Levana* ont été insérés dans la *Nouvelle revue germanique*, t. 3. M. le marquis de Lagrange a fait paraître en 1828 un recueil de *Pensées de Jean-Paul, extraites de tous ses ouvrages*; ce travail, exécuté avec goût, a obtenu en 1836 une 2^e édition, fort augmentée (1). En Angleterre, Jean-

Paul a été l'objet des éloges enthousiastes d'un écrivain qui a avec lui quelques traits de ressemblance (T. Carlyle) et qui a traduit plusieurs morceaux, disséminés dans des *magazines* ou insérés dans l'ouvrage intitulé *German Romance*. Divers ouvrages ont été consacrés en Allemagne à la vie et aux écrits de Jean-Paul; il faut distinguer sous ce rapport : la *Vérité sur la vie de Jean-Paul*, Breslau, 1826-1833, 8 vol. in-8°, livre que le héros avait commencé lui-même et qui a été terminé par le docteur Otto. On peut aussi consulter utilement les cinq volumes de R.-O. Spazier : *Jean-Paul Richter, commentaire biographique de ses œuvres*, tout en convenant que des productions d'aussi longue haleine ne peuvent guère offrir d'intérêt hors de la Germanie. On a justement critiqué, comme étant dénuée de mérite, la *Vie et caractère de Richter*, par H. Döring, Gotha, 1826, 2 vol. in-8°; on estime davantage les deux ouvrages de F. Kunz, publiés sous le pseudonyme de Z. Fink : *Jean-Paul Richter*, Bayreuth, 1841, et *Souvenirs*, 1836-1839, 3 vol. Un *Dictionnaire à l'usage des lecteurs de Jean-Paul* fut entrepris par C. Reinbold; mais il n'en a paru, nous le croyons du moins, que le premier volume (Leipsick, 1808), et ce n'était pas une entreprise superflue; car les ouvrages philosophiques et les romans de l'auteur de *Titan*, hérissés de termes scientifiques, remplis d'allusions à des traits historiques peu connus, bourrés de mots créés par l'auteur,

« état pire que celui où tu es. — Au lieu d'accuser la destinée, ne t'en prends qu'à toi seul des douleurs qui t'arrivent. — Ce qui rend « la vieillesse morose, ce n'est pas autant la perte de ses joies « que celle de ses espérances. — On entend plus communément « dans le grand monde un écho qu'une réponse. — La vie est-elle « autre chose qu'une traduction prosaïque, sans mesure et sans « rime, de nos espérances idéales et de nos projets? — Combien « un regard est fugitif et passager! Cependant l'homme, au milieu de l'immensité des mondes, s'attache souvent au plus petit, « au globe qu'une paupière recouvre, au regard si vite effacé et « qui à peine a existé. » — Afin de compléter notre appréciation du talent de Jean-Paul, nous emprunterons à la préface de M. de Lagrange quelques lignes qui nous semblent résumer exactement ce qu'on peut dire à l'égard de ce génie singulier et si essentiellement germanique : « Toutes les couleurs se mêlent sous le pinceau de Jean-Paul, et ses tableaux hardis nous ravissent toujours par leur éclat, malgré le désordre qui règne souvent dans leur disposition. Le naïf, le burlesque, le sublime et le trivial se heurtent dans ses ouvrages, que dis-je? dans l'espace de quelques lignes. Plus sensible que le sentimental Sterne, il mêle l'originalité de Swift au comique d'Erasmus, à la profondeur de Descartes et quelquefois même au cynisme de Rabelais.... Sa marche est trop fantasque et trop rapide pour être suivie pas à pas; il s'est joué de toutes les règles de la langue allemande, la plus irrégulière de toutes celles de l'Europe; il bondit comme un torrent de cascade en cascade et se précipite du sommet des rochers arides et dépouillés dans des vallées riantes et fleuries.... La plupart de ses romans ont été composés, comme une mosaïque, de pièces diverses et réunies après coup; ils ont été écrits avec des pensées déjà faites; les bizarreries et les inconséquences de ses récits resteraient une énigme inexplicable si le secret de leur composition ne nous était pas connu.... Comme romancier, il ne présentait que trop souvent l'absence d'unité et d'intérêt dramatique, mais comme penseur et comme philosophe, il est toujours resté fidèle à lui-même; on retrouve dans chacune de ses pages un amour ardent pour l'humanité tout entière, une compassion tendre pour ses faiblesses et ses douleurs. C'est surtout sous le rapport de la psychologie morale qu'il faut juger Jean-Paul; c'est dans les plus sublimes régions du spiritualisme et du mysticisme qu'il nous transporte sur les ailes de la poésie; c'est là que chaque idée métaphysique se symbolise pour lui sous la forme d'une image empruntée à la nature vivante, image parfois vulgaire, mais toujours juste et vraie. »

(1) Peut-être nous saura-t-on gré de placer ici quelques-unes de ces *Pensées* en prenant, sans choisir, celles que recommande leur brièveté : « L'homme préfère son plaisir à son bonheur. — « La véritable innocence, semblable à celle de l'enfance, n'existe « qu'autant qu'elle s'ignore elle-même. — Figure-toi toujours un

offrent à chaque page des énigmes peu faciles à déchiffrer. — Divers écrivains français se sont efforcés d'apprécier Richter, de faire connaître le genre de son talent : madame de Staël fut la première qui, dans son livre sur l'Allemagne, en donna une idée assez juste (1); M. Ph. Chasles s'en est occupé dans diverses revues. Renvoyons également aux deux articles de M. Blaze de Bury, dans la *Revue des Deux-Mondes* (septembre 1842 et mars 1844), et aux *Etudes sur l'Allemagne* de M. A. Michiels, t. 2, p. 189 et suiv. N'oublions pas de signaler deux bons articles dans des *reviews* anglais (l'un dans le *Foreign Review*, n° 9; l'autre dans l'*Edinburgh Review*, n° 91; ce dernier a passé en partie dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, 3^e série, t. 36). BR—T.

RICHTER (GUILLAUME-MICHEL DE), l'historien de la médecine russe, était d'origine allemande, ainsi que l'indique son nom, et son père était ministre de l'Eglise luthérienne; mais c'est à Moscou qu'eut lieu sa naissance en 1767. Bien qu'il eût fait ses études classiques à Revel, c'est à l'université de Moscou qu'il suivit ses premiers cours de médecine. Toutefois, il alla se perfectionner dans cette science en Allemagne et en France, en Angleterre et en Hollande, et c'est à Erlangen qu'après deux ans ainsi passés à voir les plus célèbres universités de l'Occident, il fut admis au grade de docteur. En 1788, de retour dans sa patrie, il ne tarda point à y être pourvu d'une chaire médicale dans l'université de Moscou, et, malgré sa jeunesse, il s'y fit remarquer sur-le-champ par son enseignement. La société, récemment fondée alors, des sciences physico-médicales de Moscou, le choisit pour son président en 1810. Plusieurs sociétés savantes, tant russes qu'étrangères, se l'adjoignirent comme membre. Son souverain l'anoblit. Il était d'ailleurs fort habile praticien, et, dans l'art des accouchements surtout, il jouissait d'une réputation incontestée. Malheureusement ses travaux opiniâtres affaiblirent sa santé, et il mourut à la suite d'une longue maladie en 1819, n'ayant encore que 52 ans, au moment presque où il venait d'obtenir sa pension de retraite. Il savait plusieurs langues; il écrivait en latin avec autant d'élégance que de correction; il possédait le russe, et c'est en cette langue qu'il donnait ses leçons; enfin c'est en allemand qu'il a écrit son grand ouvrage, *l'Histoire de la médecine en Russie* (*Gesch. d. Medicin in Russland*), Moscou, 1813-1815, 3 vol. en 2 tomes in-8°; travail fondamental, consciencieux et rédigé tantôt sur les sources, tantôt au milieu des traditions; il serait à souhaiter qu'une traduction française ou anglaise popularisât un peu ce travail de ce côté-ci du Rhin et de l'autre côté de la Manche. On trouve aussi de Richter plusieurs mémoires ou notes

dans le recueil de la société des sciences physico-médicales, recueil moitié en latin, moitié en russe. selon que les morceaux que l'on y insère peuvent être considérés comme plus éminemment scientifiques et s'adressant aux médecins de profession, ou comme aidant à la pratique quotidienne et accessible aux gens du monde pour peu qu'ils veuillent y porter quelque attention. P—or.

RICHTER (JEAN-LOUIS, baron), général français, né à Genève, le 24 octobre 1769, d'une famille distinguée, fut, le 13 août 1792, nommé capitaine de cavalerie dans la légion allobroge et servit en cette qualité à l'armée des Alpes. L'année suivante, il prit part au siège de Toulon. Etant passé avec le même grade au 13^e régiment de dragons, il servit à l'armée des Pyrénées-Orientales pendant les ans 2, 3 et 4. Le 25 fructidor de cette dernière année, il fut promu au grade de chef d'escadron de son régiment et envoyé à l'armée d'Italie. Il se distingua au passage du pont de Lodi et fut grièvement blessé lors de l'insurrection de Pavie en chargeant les insurgés dans les rues de cette ville. Il assista ensuite successivement aux affaires de Lonato, de Castiglione, de Roveredo, et se distingua à la bataille d'Arcole et au passage de la Brenta. Son régiment ayant été dirigé sur l'Egypte, Richter suivit le général Desaix dans la haute Egypte. De retour en France, il servit pendant les ans 12 et 13 à l'armée des côtes, et à la grande armée en l'an 14. Il se distingua particulièrement à Austerlitz, et, le 31 décembre 1806, fut nommé colonel du 3^e régiment de cuirassiers. Il assista aux batailles d'Eylau et de Friedland, et à celle d'Essling enfonça plusieurs carrés. Son régiment eut beaucoup à souffrir dans cette dernière affaire, et lui-même, très-grièvement blessé, fut un instant laissé pour mort sur le champ de bataille. Richter n'était pas encore rétabli qu'il reprit le commandement de son régiment et prit part à la bataille de Wagram. Un décret du 19 mars 1808 le nomma baron. Promu général de brigade le 6 août 1811, le baron Richter fut attaché à la division du général Nansouty, fit la campagne de Russie et se fit remarquer à la journée de la Moskowa. De retour en France, en 1813, il fut, le 9 juin de cette année, appelé au commandement du département de la Moselle, qu'il conserva après le premier retour de Louis XVIII, pendant les cent-jours, et dans lequel il fut de nouveau confirmé sous la seconde restauration, avec le grade de maréchal de camp. Admis à la retraite le 28 février 1827, une ordonnance royale du 31 octobre suivant lui conféra le grade de lieutenant général honoraire. Après la révolution de 1830, il fut un instant réintégré sur le cadre d'activité et compris dans le cadre de réserve de l'état-major général (22 mai 1831). Mis de nouveau à la retraite le 1^{er} mai 1832, le baron Richter est

(1) « La poésie du style de Jean-Paul ressemble aux sons de l'harmonica, qui ravissent d'abord et nous font mal au bout de quelques instants. » Ainsi s'exprime l'auteur de *Corinne*.

mort à Paris le 23 décembre 1840. Il était commandeur de la Légion d'honneur, chevalier de la Couronne de fer et chevalier de St-Louis. Z.

RICHTER (CHARLES-FRÉDÉRIC), né à Freyberg, en Saxe, l'an 1773, fut nommé en 1799 professeur de philosophie à Leipsick, et en 1803 pasteur à Schneeberg, où il mourut le 4 septembre 1806. Il est auteur d'un *Essai historique et critique sur la dynastie des Arsacides et Sassanides*; d'après les renseignements fournis par les Persans, les Grecs et les Romains, Leipsick, 1804, in-8°, et d'une *Explication de tous les passages du Vieux et du Nouveau Testament, qui ont été attaqués comme inintelligibles et erronés*, 1805-1808. 2 vol. in-8°. — Il ne faut pas confondre cet auteur avec Charles-Frédéric Richter, prédicateur à l'église neuve de Berlin, né en 1754 à Ratzow, et mort à Berlin le 10 avril 1805. Celui-ci a publié un recueil de *Sermons pour les fêtes religieuses*, Dantzig, 1787, in-4°, et un autre recueil de *Sermons sur les évangiles des dimanches et fêtes*, Berlin, 1794, 3 vol. in-8°. D—G.

RICHTER (CHARLES-FRÉDÉRIC-ENOCH), libraire et traducteur allemand, né à Leipsick en 1778, mort le 15 octobre 1834 à Hambourg. Il reçut une éducation très-soignée dans la célèbre institution du Schnepferthal et à l'université de sa ville natale. Il y acheta ensuite la librairie Gleditsch et fonda la fameuse *Encyclopédie d'Ersch et Gruber*. Richter fit par cette entreprise colossale les affaires de la science, mais il ruina les siennes. Après sa faillite, il s'établit libraire à Hambourg, où il publia les *Deutschen Berichte* (Comptes rendus allemands, revue littéraire et politique). Richter a aussi traduit le célèbre ouvrage de Mac-Culloch *Sur l'économie politique et la richesse des nations*. R—L—N.

RICHTER (OTTO-FRÉDÉRIC) naquit en 1792 à Dorpat, en Livonie. Son père, conseiller de régence, le fit élever par M. Ewers, dont les leçons d'ethnographie et d'antiquités éveillèrent dans l'élève le goût des voyages. A l'âge de seize ans, Richter se rendit à Moscou pour visiter cette ville et y apprendre le grec moderne. Il étudia ensuite l'arabe et le persan, sous M. Wilken, à Heidelberg. Après un petit voyage en Suisse et en Italie, il vint continuer ses études sous M. de Hammer, à Vienne. Inpatient de voir Constantinople, il ne put visiter Paris; mais il passa de Vienne à Dorpat par la Silésie et la Pologne, puis partit pour Odessa, d'où il gagna la capitale de l'empire turc. Il y étudia les langues orientales avec un prêtre musulman; et quand il se crut assez versé dans ces langues pour en faire usage, il se transporta en Egypte avec le secrétaire de l'ambassade suédoise nommé Lidmann. Les deux jeunes voyageurs furent très-bien accueillis par Mehemed-Ali, obtinrent de lui toutes les facilités pour leur voyage et pénétrèrent jusqu'à Ibrahi (Ibrim) en Nubie. Revenus à Alexandrie avec une riche moisson de dessins,

de notes et d'observations, ils s'embarquèrent pour Jaffa, puis se rendirent à Jérusalem, où ils furent témoins des malheureuses divisions qui existent trop souvent entre les diverses sectes chrétiennes. Lidmann ayant été rappelé à Constantinople, Richter parcourut seul la Palestine, la Syrie, l'Asie Mineure, les îles, puis vint déposer ses collections à Constantinople. Il ne tarda pas à se rembarquer pour l'Asie. De Smyrne, il écrivit à sa mère et lui peignit le bonheur qu'il goûtait dans le genre d'existence qu'il avait embrassé. Un avenir heureux lui semblait assuré : l'empereur de Russie lui fit expédier un brevet d'employé à son ambassade en Perse; mais il ne put jouir de ces avantages. Ses fatigues l'avaient épuisé; il mourut le 13 août 1816. Ses manuscrits et collections furent envoyés à Dorpat et confiés à M. Ewers, son ancien maître, qui a publié : *Otto Friedrich von Richter's Wallfahrten im Morgenlande*, Berlin, 1822, 1 vol. in-8°, avec atlas in-folio. A. B—r.

RICIARELLI. Voyez VOLTERRE.

RICIMER, général romain, d'origine suève et du sang royal, était par sa mère le petit-fils de Vallia, roi des Goths. Dès sa jeunesse, il signala sa valeur et parvint rapidement aux premiers emplois militaires. Chargé par l'empereur Avitus, en 456, de poursuivre la flotte des Vandales (1), il l'atteignit sur les côtes de l'île de Corse et la détruisit entièrement. A son retour en Italie, il fut accueilli comme un libérateur, profita de la faveur publique pour dépouiller de la pourpre Avitus et le contraignit d'abdiquer (voy. AVITUS). Après un interrègne de dix mois, il consentit enfin à l'élection de Majorien, l'un de ses compagnons d'armes. Ricimer, que le sénat avait décoré du titre de patrice, fut comblé de faveurs par un prince qui lui devait l'empire. En 458, il tailla en pièces l'armée des Vandales dans la Campanie, et l'année suivante il fut créé consul. Peu de temps après, Majorien conclut avec Genserik une paix avantageuse; et ce prince, qui joignait les vues d'un politique aux talents d'un capitaine, allait peut-être relever le trône des Césars, quand Ricimer, craignant de voir sa gloire éclipsée par celle de Majorien, le fit déposer et mettre à mort (voy. MAJORIEN). Alors il donna le trône à Libius Sévère, dont la nullité ne pouvait lui causer aucun ombrage. Sous ce fantôme de souverain, Ricimer fut réellement le chef de l'empire; il accumula des trésors, eut une armée à lui, fit des traités particuliers, et exerça en Italie l'autorité indépendante qu'eurent depuis successivement Odoacre et Théodoric (voy. ces noms). En 463, il remporta la victoire la plus complète sur les Alains, qui s'étaient avancés jusqu'au pied des Alpes Juliennes, tua

(1) Cette flotte n'était composée que de six galères que Genserik avait envoyées de Carthage; mais les Romains n'avaient point alors de marine, et c'est ce qui explique la joie que leur causa la victoire de Ricimer.

Beorgor, leur chef, et fit égorger tous ses soldats. L'Italie gémissait depuis six ans sous la tyrannie de Ricimer, quand l'empereur Léon 1^{er} éleva sur le trône d'Occident, en 467, Anthemius, sous la condition secrète qu'il prendrait Ricimer pour gendre. Malgré les honneurs dont était comblé l'ambitieux Suève, il ne pouvait voir l'Italie en paix; et, par une politique méprisable, il tenta de susciter des ennemis à son beau-père parmi les barbares. Anthemius lui témoigna son mécontentement, et Ricimer, quittant Rome aussitôt, fixa sa résidence à Milan. Ainsi, selon la remarque de Gibbon, l'Italie fut alors divisée en deux royaumes indépendants et jaloux. Les Liguriens, craignant de voir éclater la guerre civile, supplièrent Ricimer de se réconcilier avec son beau-père. Il y consentit, et le pieux évêque de Pavie, Epiphane, se chargea de cette négociation. Cet accord ne fut pas de longue durée. L'empereur Léon, pour rendre la paix à l'Orient, avait fait assassiner Aspar et Ardubenus, deux de ses sujets les plus puissants. Ricimer, craignant qu'Anthemius ne lui préparât le même sort, résolut de le prévenir. Ayant augmenté son armée d'un corps nombreux de Bourguignons et de Suèves, il vint assiéger son beau-père dans Rome. Lorsqu'il apprit que Léon envoyait au secours d'Anthemius plusieurs légions, il fit proclamer empereur Olybrius, leur chef (*roy. OLYBRIUS*), battit ensuite les troupes d'Anthemius, qui fut égorgé (*roy. ANTHEMIUS*), et il livra Rome au pillage, à part les deux quartiers en deçà du Tibre qu'occupaient ses partisans. Ricimer ne put jouir de ce nouveau crime; il mourut le 18 septembre 472, quarante jours après Anthemius. Fier et ambitieux, Ricimer, que sa naissance excluait du trône, ne voulut avoir de maîtres que de son choix, et, pour y parvenir, tous les moyens lui parurent justifiés par le succès. C'était d'ailleurs un prince doué des qualités les plus brillantes. L'historien des Goths, Jornandès, le met au-dessus de tous les capitaines de l'Italie. Sidoine Apollinaire, qui lui donne le titre d'*Invincible*, le regardait comme l'égal de la plupart des héros de Rome. On peut consulter l'*Histoire des empereurs* par Tillemont, t. 6, et l'*Histoire de la décadence* par Gibbon, ch. 36. W-s.

RICKMANN (THOMAS), architecte anglais, naquit à Maidenhead le 8 juin 1776; son père était quaker et il exerçait la profession de chirurgien et de pharmacien; il voulut que son fils suivît la même carrière. Le jeune Rickmann vint à Londres et résida quelque temps dans diverses officines; mais ayant peu de goût pour cet emploi, il entra comme commis chez un négociant en grains; en 1808, il se rendit à Liverpool et travailla chez un courtier d'assurances. Il avait des loisirs qu'il consacra à l'étude de l'architecture; passionné pour les vieux édifices, il les examinait avec soin, il s'en rendait un compte exact, et comme il n'avait aucun maître, comme il s'in-

struisait lui-même, il apportait dans ses appréciations une originalité, une spontanéité bien préférables aux préjugés des écoles. Dessinateur habile, il reproduisait avec son crayon les monuments qu'il envisageait avec un plaisir qui ne se démentait pas. Devenu veuf à l'âge de vingt-deux ans, il épousa la sœur d'un peintre distingué, Thomas Horner; son goût pour les arts s'accrut par suite de cette union. Le gouvernement anglais ayant alors voté une allocation d'un million sterling pour construction d'églises nouvelles, Rickmann envoya des projets qui furent accueillis avec faveur; il se décida alors à se vouer entièrement à l'architecture, et quittant Liverpool, il s'établit à Birmingham. Son goût pour le style gothique était presque exclusif, mais c'était alors le gothique qui était à la mode, et l'artiste entraînait ainsi dans les goûts du public. On lui demanda de tous côtés des plans et des devis pour des édifices religieux; plus de quarante églises s'élevèrent d'après ses dessins à Liverpool, à Birmingham, à Bristol, à Carlisle et en maints autres lieux; il présida à la restauration de divers bâtiments qui avaient éprouvé les ravages du temps; il dirigea la construction d'une partie du collège de St-Jean à Cambridge et de l'hospice des aveugles à Bristol. Sa spécialité le mettait en rapports continuels avec le clergé anglican. Il s'éloigna peu à peu des quakers. Ses nombreux travaux révèlent une intelligente activité, et ils sont certainement supérieurs à ceux de ses devanciers; on ne saurait toutefois leur attribuer le véritable cachet d'un génie original et inventif. Rickmann ne se contenta point de ses constructions: il mit la main à la plume, et il développa ses idées sur le sujet exclusif de ses méditations dans un livre qu'il intitula *Essai sur la distinction des divers styles d'architecture en Angleterre*. Destiné d'abord à figurer dans une publication intitulée *Panorama des sciences et des arts*, ce travail se développa, obtint diverses éditions et excita l'attention générale. C'est un des meilleurs guides qu'on puisse encore consulter à l'égard des phases diverses qu'a traversées en Angleterre l'architecture religieuse. Rickmann se remarqua pour la troisième fois en 1835, et jusqu'à sa mort, survenue en mars 1840, il continua de faire preuve d'un énergique dévouement à son art. Sa constitution vigoureuse avait à peine été ébranlée par un accès d'apoplexie qui l'avait frappé quelques années avant son décès. Z.

RICOLD DE MONTECROIX, religieux dominicain de la fin du 13^e siècle, nommé par quelques auteurs RICHARD ou RICOLD, et, par une lecture fautive de ce dernier nom, *Bicul*, et même *Beulx*, naquit à Florence, et se fit remarquer par sa science, sa piété et son zèle pour la propagation du christianisme. Il passa en Asie par l'ordre du souverain pontife et voyagea non-seulement dans les pays soumis aux musulmans, mais jusque chez les Tartares. Les risques qu'il courut

chez les premiers, en sa qualité de missionnaire, se joignirent aux fatigues qu'il éprouva chez les autres comme voyageur. A son retour, il prit soin d'écrire en latin la relation de son voyage, « afin, dit-il, que ceux qui voudront visiter les « mêmes pays puissent savoir de quoi ils ont « besoin de se munir. » On possède une traduction française de cet ouvrage, faite en 1351, par frère Jean d'Ypres, moine de St-Bertin, à St-Omer. Il en existe à la bibliothèque de Paris, deux copies, toutes deux faisant partie d'une collection où l'on a réuni les voyages de Marc Pol, de Mandeville, d'Oderic de Portenau, l'histoire orientale d'Hayton, et quelques autres ouvrages du même genre et de la même époque. Une de ces collections est remarquable par sa conservation, la beauté de l'écriture et celle des vignettes. La *Pérégrination* du frère Ricold y occupe 45 feuillets, depuis le 254° jusqu'au 299°. Elle est divisée en petits chapitres. L'auteur y parle successivement de la ville d'Acre, par où il commença son voyage, de la Galilée, de Nazareth, de la Judée, de Béthléhem, de Jérusalem, du St-Sépulcre, de Tripoli, de la Turquie (Asie Mineure), du pays des Turcomans, de celui des Tartres (Tartares), de Baldach (Bagdad), de Ninive, des sectes des Jacobites, des Maronites, des Nestoriens, des Sarrasins, etc. Il renvoie les lecteurs curieux de connaître plus à fond les actions de la doctrine de Mahomet à un autre ouvrage publié par lui précédemment, sous le titre de *Réfutation de l'Alcoran*. On trouve ce dernier ouvrage manuscrit dans une collection de quelques autres traités du même genre, dont il existe aussi des copies à la bibliothèque de Paris, et à Venise dans celle de St-Jean et de St-Paul. C'est sur cette dernière que Marc-Antoine Sérafin a fait son édition intitulée *Propugnaculum fidei... adversum mendacia et deliramenta Saracenorum Alcorani*, etc., Venise, 1609, in-4° de 63 pages. Démétrius Cydonius, qui florissait dans le milieu du 14^e siècle, a traduit ce traité en grec; et l'on en possède une copie à la bibliothèque de Paris. C'est ce traducteur qui a changé le nom de Ricold en celui de Richard. Cette version grecque fut traduite de nouveau en latin, dans un style moins barbare que celui de l'original, par Barthélemi Picens de Montearduo, et imprimée d'abord à Rome (1506, in-4°), puis dans beaucoup d'autres villes (1), et notamment à Bâle, en 1543, dans le tome 2 de la *Collection* de Théodore Bibliander (voy. ce nom), avec le grec de Démétrius, et suivi d'une *Profession de la foi chrétienne*, pareillement en grec et en latin et que quelques-uns attribuent au même Ricold. La traduction latine de l'Alcoran qui sert de base à la réfutation de ce dernier n'est pas complète, comme on l'a cru, mais seulement partielle. On a encore

du même auteur des *Epîtres à l'Eglise triomphante*, et un petit traité adressé aux nations orientales, sur la différence de la religion des juifs, des gentils et des mahométans, traité dont on conserve une copie à Florence dans le monastère de Ste-Marie-Nouvelle. Mais le plus important de ses ouvrages est, sans contredit, la *Pérégrination*, dont nous avons parlé plus haut. C'est le seul qui pourrait mériter d'être imprimé dans un temps où l'on recherche avec tant de curiosité tout ce qui est propre à jeter du jour sur la géographie du moyen âge. Il contient un assez grand nombre de faits et de détails curieux; et l'on s'en est servi avec utilité pour rechercher l'histoire des relations politiques des chrétiens avec les Tartares dans le 13^e siècle (*Mém. de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*, t. 6, 1820). C'est par erreur, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, que l'auteur de ce mémoire a désigné Ricold sous le nom de frère Bieulx, et qu'Et. Quatremère (*Recherches sur l'Egypte*, p. 285) l'a nommé Bicul. M. Hugh Murray, dans son *Historical account of discoveries and travels in Asia*, a donné un court extrait de la *Pérégrination*, dont on ne trouve aucune mention dans Bergeron, non plus que dans Mosheim et Forster. On croit que Ricold mourut le 31 octobre 1309. On peut voir dans la collection de Quétif et Echard (*Script. ord. prædic.*, t. 1, p. 504) l'indication des auteurs qui ont consacré quelque mention à Ricold. Il faut y joindre Nicolas de Cusa et Raphaël Maffei (*Volaterranus*), cités par Bibliander. A. R.—T.

RICORD (JEAN-FRANÇOIS), député à la convention nationale, né en Provence vers 1760, était, au commencement de la révolution, un des plus modestes avocats du département du Var, qui le nomma cependant un de ses députés en septembre 1792. Siégeant au sommet de la montagne, il pressa dès les premières séances avec une extrême violence le jugement de Louis XVI, et ne voulant laisser aucun doute sur le sort qu'il destinait à ce malheureux prince, il fit imprimer et répandit avec profusion son opinion à cet égard. Il vota ensuite, comme il l'avait annoncé, pour la peine de mort sans appel et sans sursis à l'exécution. Il prit aussi beaucoup de part à la lutte des montagnards contre les girondins, et se lia intimement avec les Robespierre, surtout avec le plus jeune (Augustin). Tous deux furent nommés commissaires ou représentants du peuple près l'armée d'Italie, après la révolution du 31 mai 1793, et ils partirent ensemble, Ricord emmenant sa jeune femme et Robespierre sa sœur (Charlotte). Si l'on en croit les mémoires publiés sous le nom de mademoiselle Robespierre (voy. ce nom), ils eurent beaucoup de peine et traversèrent de grands périls pour se rendre à leur poste, d'abord à Lyon, près de se déclarer en insurrection contre l'oppression conventionnelle, puis à Manosque et à Forcalquier, où ils furent vivement poursuivis par les Marseillais

(1) L'édition de Paris, 1509, in-4°, donnée par H. Estienne, est ornée d'une préface de Jacques le Fevre d'Étaples. Un exemplaire sur vélin a été payé soixante-seize francs à la vente de la Vallière.

qui, de même que les habitants de Lyon, s'efforçaient alors de secouer le joug des conventionnels. Enfin parvenus avec leurs dames au quartier général de Nice, où commandait le vieux Dumerbion, ils y furent plus tranquilles, quoiqu'il se trouvât encore dans cette ville, ont-ils dit, beaucoup de contre-révolutionnaires et que l'armée fût dans le plus fâcheux dénûment. On a prétendu que ce fut à ces hommes, alors tout-puissants, que Bonaparte dut son élévation subite au grade de général de brigade, après l'évacuation de Toulon par les Anglais. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Robespierre le jeune et Ricord, qui furent bientôt assistés de Barras et de Fréron (*voy. ce nom*), dirigèrent toutes les opérations de ce siège mémorable et qu'ils ordonnèrent toutes les cruautés, toutes les exécutions qui suivirent la rentrée des républicains dans la place, ainsi que dans Marseille. Après la soumission de ces deux villes, Ricord resta encore quelque temps à l'armée; mais il était revenu à Paris à l'époque du 9 thermidor. On ne voit pas qu'il ait pris beaucoup de part à cette révolution, où ses meilleurs amis succombèrent; mais son dévouement aux Robespierre était trop connu pour qu'il n'eût pas à souffrir de leur chute. Peu de temps après (le 24 août), Cambon, devenu l'un des coryphées du parti thermidorien, le dénonça comme ayant accaparé des huiles et de la soie, pour les vendre à Gènes. Il répondit lui-même à cette lâche agression, puis il garda le silence jusqu'à l'époque du mouvement insurrectionnel de prairial an 3, où la populace des faubourgs vint attaquer la convention nationale. Accusé d'être un des chefs de cette révolte, il fut décrété d'arrestation; mais, s'y étant soustrait par la fuite, il ne reparut qu'après l'amnistie du 3 brumaire an 4. N'ayant pas été favorisé par le sort, ni réélu après la session conventionnelle, il continua d'habiter la capitale et se mêla à toutes les intrigues du parti qu'on appelait *la queue de Robespierre*. Impliqué en 1796 dans la conspiration de Babeuf, il fut traduit avec ce fameux démagogue devant la haute cour de Vendôme, et, défendu par Réal, il réussit à se faire acquitter, quoique le ministère public eût conclu à sa condamnation à mort. Après avoir échappé à ce péril, Ricord parut s'être un peu calmé, et on ne le vit plus que dans quelques occasions, notamment à l'assemblée des jacobins au Manège, puis à la rue du Bac, en 1799, où on l'entendit encore se livrer à de folles invectives contre les tyrans du Luxembourg, qui, certes, n'étaient pas des tyrans fort redoutables; car ils ne tardèrent pas à succomber eux-mêmes

à une première attaque de Napoléon Bonaparte. Après le 18 brumaire, Ricord resta à l'écart des affaires publiques, et il ne reparut un moment sur la scène politique qu'après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe en 1815; il fut nommé commissaire général de police à Bayonne. Ayant perdu cet emploi bientôt après par le retour de Louis XVIII, Ricord fut obligé de sortir de France l'année suivante, par suite de la loi contre les régicides, et depuis il a entièrement disparu. On croit qu'il est mort dans l'exil vers 1820. Il avait été nommé député du département du Var à la chambre des représentants en 1815, mais ses fonctions de commissaire général l'empêchèrent d'y siéger. — On l'a quelquefois confondu avec *Alexandre Ricord*, dont l'article suit et qui était son parent, mais non pas son frère, comme on l'a dit. M—D J.

RICORD (ALEXANDRE), littérateur français, naquit à Marseille en 1767; il se lia dans sa jeunesse avec Mirabeau, le suivit à Paris à l'approche de la révolution et travailla à quelques-uns des journaux qui surgirent alors en si grand nombre. La protection du célèbre orateur lui fit obtenir l'emploi d'administrateur, puis de procureur-syndic du département des Bouches-du-Rhône, mais il perdit ces fonctions lorsque le régime de la terreur s'établit, et il accompagna à l'armée des Pyrénées-Orientales le général Dugommier, qui l'attacha à son état-major. Il revint à Paris, essaya de fonder une maison de commerce, se fit directeur du théâtre de la Gaîté; ces entreprises n'eurent pas de succès. Il se montra opposé au premier consul et resta assez longtemps dans l'obscurité; mais en 1812, soupçonné par la police impériale de n'avoir pas été étranger à la conspiration de Mallet, il fut incarcéré à Nîmes. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1814; cherchant des ressources dans la littérature, il se remit à travailler dans les journaux, il écrivit des ouvrages qui firent très-peu de sensation; en 1818, il était agent dramatique; en 1823, il se rendit à Bruxelles afin d'y prendre la direction du *Journal des Deux-Flandres*; cette feuille expira au bout de peu d'années, et Ricord reprit en 1827 la route de Paris, où il mourut oublié. Son bagage littéraire contient des poésies, des brochures qu'il est inutile de retirer du néant, et surtout des écrits relatifs au théâtre. Le *Journal général des théâtres*, 1816-1818, et les *Archives de Thalie*, 1819, 3 vol. in-8°, furent des publications périodiques qui cessèrent bientôt de paraître; les *Fastes de la comédie française*, 1821-1822, 2 vol. in-8°, sont une appréciation du talent des artistes plutôt qu'un travail biographique et historique. Z.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU TRENTE-CINQUIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
A. B—ÉE.	A. BOULLÉE.	D—G—S.	DESGENETTES.
A. B—T.	BEUCHOT.	D. L. P.	DE LA PLACE.
A. C—R.	A. COUDER.	D—N—U.	DAUNOU.
A. F—L—T.	A. FEILLET.	D—P—S.	DUPETIT-THOUARS.
A. M.	A. MOQUIN-TANDON.	D—R—R.	DUROZOIR.
A. R—T.	ABEL RÉMUSAT.	D—U.	DUVAU.
A—T.	AUDIFFRET (H.).	D—X.	DECROIX.
A—Y.	ALBY (RENÉ).	D—Z—S.	DEZOS DE LA ROQUETTE.
B. DE L.	BELLIER DE LA CHAVI- GNERIE.	E—C D—D.	EMERIC DAVID.
B—F—S.	BONAFOUS.	E. D—S.	ERNEST DESPLACES.
B—H—D.	BERNHARD.	E—S.	EYRIÈS.
B—I.	BERNARDI.	E. T—Y.	EDOUARD THIERRY.
B—L—M.	BLUMM.		
B—N—T.	} BRUNET (GUSTAVE).	F—A.	FORTIA D'URBAN.
BR—T.		F—D—R.	FRIEDLANDER.
B—P.	BEAUCHAMP (DE).	F—E.	FIÉVÉE.
B—S.	BOCOUS.	F. P—T.	FABIEN PILLET.
B. S. H.	BARTHÉLEMY ST-HILAIRE.	F—T.	FOISSET aîné.
B—U.	BEAULIEU.	F—T—E.	FONTENELLE (DE LA).
BU—N.	BUCHON.	F—T j.	FOISSET jeune.
		F—X.	FALLOUX (DE).
C—AU.	CATTEAU-CALLEVILLE.	G—B—R.	GUBLER.
C—L.	DE CHOISEUL-D'AILLECOURT	G—CE.	GENCE.
C—L—B.	DE COMBETTE-LABOURELLIE	G—G—Y.	GREGORY (DE).
C—L—T.	COLLOMBET.	G—R—D.	GUÉRARD.
C. M. P.	PILLET.	G—T—R.	GAUTHIER.
C. T—Y.	COQUEBERT DE TAIZY.	G—Y.	GLEY.
C—U.	CATTEAU-CALLEVILLE.		
C—V—R.	CUVIER.	H—Q—N.	HENNEQUIN.
		H—R—N.	HÉRISSON.
D—B—S.	DUBOIS (LOUIS).	J—B—T.	JOBERT.
D—ÉS.	DESPRÉS.	J—N.	JOURDAIN.
D—G.	DEPPING.		

	MM.		MM.
JO—Y.	JOLY.	P—RT.	PHILBERT.
J—T.	JANNET.	P—S.	PÉRIÈS.
		P—V—T.	PREVOST.
K—N.	KUNTH.	P—X.	PUJOULX.
		Q. Q.	QUATREMÈRE DE QUINCY.
L.	LEFEBVRE-CAUCHY.	R—D.	REINAUD.
L—B—E.	LABOUDERIE.	R—F—G.	REIFFENBERG (DE).
L—C—J.	LACATTE-JOLTROIS.	R—L—N.	RUMELIN.
L—D—É.	LEROY-DUPRÉ.	R—R.	ROGER.
L—M—E.	LAMOTTE.		
L—M—X.	LAMOUREUX (J.).	S. DE S—Y.	SILVESTRE DE SACY.
L—P—E.	LAPORTE (HIPPOL. DE).	S. M—N.	SAINT-MARTIN.
L. P—S.	L. PAGÈS.	S—R.	STAPPER.
L—S—D.	LESOURD (LOUIS).	S. S—I.	SIMONDE SISMONDI.
L—Y.	LÉCUIY.	ST—T.	STASSART (DE).
		S—V—S.	SEVELINGES (DE).
M—D.	MICHAUD aîné.	S—Y.	SALABERRY (DE).
M—D j.	MICHAUD junior.		
M—É.	MONMERQUÉ.	T—D.	TABARAUD.
M—LE.	MENTELLE.	V. B.	VILLENEUVE-BARGEMONT.
M—ON.	MARRON.	V—G—R.	VIGUIER.
M—T.	MARGUERIT.	V. S. L.	VINCENS SAINT-LAURENT.
M—Y.	MONSIGNY.	V—VE.	VILLENAVE.
N—O.	NICOLO-POULO.		
OZ—M.	OZANAM.	W—R.	WALCKENAER.
		W—S.	WEISS.
P—C—T.	PICOT.	Y.	ANONYME.
P. D—T.	PAUL DUPORT.	Z.	ANONYME.
P—E.	PONCE.	Z—B	Revu par BRUNET.
P. L.	PRÉVOT-LUTKENS.	Z—D.	Revu par Ern. DESPLACES.
P. L—T.	PROSPER LEVOT.		
P—NY.	PRONY.		
P—OT.	PARISOT.		





